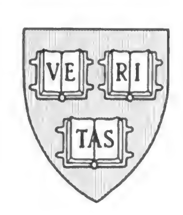
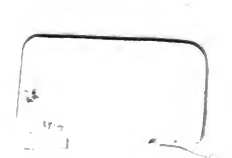
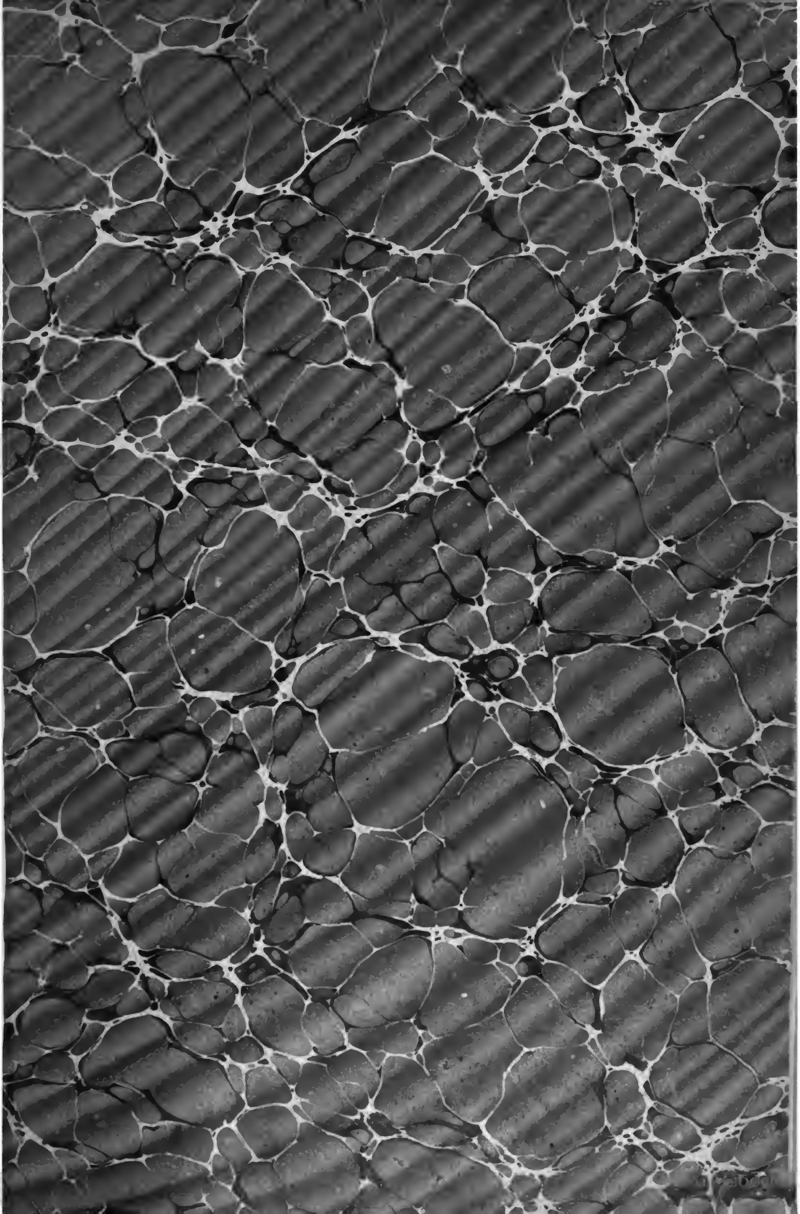



VE RI
TAS





BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM

PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES;

PAR F.-X. DE FELLER.

Édition revue et continuée jusqu'en 1848,

SOUS LA DIRECTION

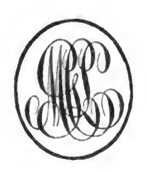
DE M. CH. WEISS,

CONSERVATEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE DE BESANÇON, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

ET DE M. L'ABBÉ BUSSON,

ANCIEN SECRÉTAIRE DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES
ET VICAIRE-GÉNÉRAL HONORAIRE DE MONTAUBAN.

TOME VI.



PARIS,

J. LEROUX, JOUBY ET Ce, LIBRAIRES, Rue des Grands-Augustins, 9. | GAUME FRÈRES, LIBRAIRES, Rue Cassette, 4.

OUTHENIN CHALANDRE, rue de Savoie, 5.

LILLE. L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

BESANÇON. OUTHENIN CHALANDRE FILS.

—

1849.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

* **Miackzinski** (Joseph), général, né en 1750 à Varsovie, d'une famille illustre, entra jeune au service de France. Employé en 1792 comme maréchal de camp dans l'armée de Dumouriez, il eut ensuite le commandement de Sedan, et le 4 octobre attaqua, mais sans succès, le corps d'émigrés sous les ordres des princes. Il reçut encore un *échec* en mars 1793 à Bois-le-Duc; et lors de la retraite de l'armée française, il perdit beaucoup de monde à Aix-la-Chapelle. Soupçonné d'intelligence avec le prince de Cobourg, on ne trouva pas de preuves assez fortes pour l'accuser. Ami, au moins en apparence, de Dumouriez, en retenant les commissaires de la convention à Orchies, il lui donna le temps de prendre ses mesures pour les arrêter et les livrer aux Autrichiens. Miackzinski avait reçu du général l'ordre de s'emparer de Lille; mais il commit l'imprudence d'y entrer avec une faible escorte; il fut arrêté. Tansféré à Paris et traduit devant le tribunal révolutionnaire, sous l'accusation de connivence avec Dumouriez, il se défendit avec courage; mais ni ses réponses ni l'éloquence de Julienne, son avocat, ne purent empêcher sa condamnation. Quand il l'entendit prononcer, il se leva avec impétuosité, et dit : « Citoyens jurés et » citoyens juges, vous venez de condamner un in» nocent; vous faites assassiner celui qui a répandu » son sang pour la république : je marcherai à la » mort avec le même sang-froid que vous me » voyez à présent. » Se tournant ensuite vers l'auditoire : « Puisse mon sang, ajouta-t-il, conso» lider le bonheur du peuple souverain !.... » Il mourut avec fermeté le 17 mai 1793. Bertrand de Molleville assure dans son *Histoire de la révolution*, qu'en juillet 1792, Miackzinski lui proposa d'épier les démarches de Dumouriez, et de faire envelopper l'avant-garde qui lui était confiée, moyennant 200,000 francs, et que la cour rejeta ces offres avec mépris.

* **MICAL** (l'abbé), célèbre mécanicien français, né vers 1730, fut pourvu d'une bénéfice, dont les revenus suffisaient à la modération de ses désirs. Ami de la retraite, il employa ses loisirs à l'étude de la mécanique, et construisit d'abord deux automates jouant de la flûte, puis successivement plusieurs autres, dont l'ensemble formait un concert entier. Il les brisa, parce qu'on lui reprocha la nudité de ses figures. L'abbé Mical construisit ensuite une tête d'airain qui articulait assez distinctement de petites phrases; mais le pompeux éloge qu'en fit, dans une lettre insérée au *Journal de Paris*, un curieux auquel il avait montré cette machine, le détermina à la briser, comme les premières, indigné qu'on eût révélé l'existence d'un ouvrage qu'il jugeait trop imparfait pour mériter l'attention des personnes éclairées. Ses amis l'engagèrent à reprendre son travail, et il fabriqua deux nouvelles têtes parlantes, dont la voix était *surhumaine*, et qu'il soumit, au mois de juillet 1783, à l'académie des sciences. Vicq-d'Azir fit le 7 septembre suivant un rapport sur ces étonnantes machines, dans lequel il déclare que l'abbé Mical avait atteint en partie le but qu'il s'était proposé. Mais sur le rapport du lieutenant de police Lenoir, le gouvernement refusa d'acheter ce chef-d'œuvre de mécanique. On avait déjà vu plusieurs fois des têtes parlantes. Sans compter celles que fabriqua Albert le Grand (*voy.* ce nom) et que saint Thomas d'Aquin, son disciple, brisa, dans un mouvement de frayeur, le professeur J. Valentin Merbitz, mort en 1704, en avait construit une à Dresde, à laquelle il avait travaillé pendant cinq ans. Cette tête répondait en grec, en hébreu, en latin ou en français à ce qu'on lui disait à l'oreille dans chacune de ces langues. Il eut été à désirer qu'on en eût fait la description avec assez de soin, pour constater l'absence de toute supercherie. Kircher avait eu le dessein d'en fabriquer une pour l'amusement de Christine, reine de Suède. Deux contemporains de l'abbé Mical, C. M. Kratzenstein, dont Lalande a fait l'éloge dans le *Journal des savants* du mois d'octobre 1787, et Kempelen, firent aussi leurs chefs-d'œuvre en ce genre. S'il faut en croire le *Dictionnaire universel*, l'abbé Mical brisa ces deux têtes dans un moment de désespoir et mourut très-pauvre, en 1789; mais Montucla, qui place la mort de Mical en 1790, dit qu'elles ont été vendues; et ne fait d'ailleurs aucune mention de l'état de détresse où se seraient écoulées ses dernières années.

** **MICALI** (Joseph), savant historien, né vers 1770 dans la Toscane, s'est acquis une grande réputation par son *Histoire de l'Italie avant la domination romaine;* cet ouvrage curieux et plein de

recherches produisit une grande sensation au-delà des monts. Publié en 1810, à Florence, 4 vol. in-8, avec atlas in-fol., il fut, dès l'année suivante, désigné par l'institut italien comme digne d'un des prix décennaux fondés à l'exemple de ceux de France. Mais un tel succès éveilla la critique, et le chevalier Inghirami publia la même année des *Observations sur les monuments antiques* qui servent de base à l'ouvrage de Micali, auquel il reproche un esprit de système, qui l'éloignait de la vérité. Docile à des avertissements donnés avec une bienveillante politesse, il employa dix ans à revoir son ouvrage dont il donna une 2e édit., corrigée, Florence, 1821, 4 vol. in-8, et qui fut réimprimée sur le champ à Milan, à Gênes, etc., etc., dans divers formats, et trad. en français par Joly et Fauriel (*voy.* ce nom), *avec des notes et des éclaircissements historiques*, par M. Raoul-Rochette, Paris, 1824, 4 vol. in-8. Cet ouvrage est divisé en deux parties : dans la première l'auteur traite des peuples qui habitaient l'Italie avant la fondation de Rome, et la seconde contient le récit des événements qui se sont passés dans cette contrée, depuis cette époque jusqu'à l'entière soumission des Alpes sous Auguste. Micali a développé la première partie dans son *Histoire des anciens peuples Italiens*, Florence, 1832, 3 vol. in-8, avec atlas; il venait d'en donner une 2e édit. augmentée, 1843, 4 v. gr. in-8, lorsqu'il mourut à Florence en 1844, regretté de tous ceux qui l'avaient connu.

** MICARA (Louis), cardinal, né en 1775 à Frascati, sut mériter par ses talents et par ses services l'affection du pape Léon XII, qui le décora de la pourpre en 1826. Après la mort de Grégoire XVI, il prononça dans le conclave un discours dans lequel il conseilla à ses collègues de ne consulter dans le choix du nouveau Pontife que les besoins de l'église. Partisan des concessions, dont il ne lui était pas possible de deviner les tristes résultats, il mourut doyen du sacré collége à Rome, le 24 mai 1747, à 72 ans, laissant aux pauvres la plus grande partie de ses biens.

MICHAËLIS (Sébastien), dominicain, né à Saint-Zacharie, petite ville du diocèse de Marseille, en 1543, introduisit la réforme dans plusieurs maisons de son ordre. Il obtint de la cour de Rome que les religieux de cette réforme composeraient une congrégation séparée. Le P. Michaëlis en fut le premier vicaire-général. Il mourut à Paris en 1618, à 74 ans, avec la gloire d'avoir fait revivre dans son ordre l'esprit de son fondateur. On a de lui l'*Histoire véritable de ce qui s'est passé à l'exorcisme de trois filles possédées au pays de Flandre,* avec un *Traité des sorciers et des magiciens*, à Paris, 1623, 2 vol. pet. in-8 : ce livre n'est pas commun, et ne sera guère lu dans ce siècle. Nos pères croyaient à la magie, nous n'y croyons pas; il faut, pour décider cette question, attendre un siècle où des juges impartiaux examineront la chose sans prévention, et avec une entière indifférence à l'égard des contendants. Telle est la réflexion qui se présente ici à tout esprit juste, qui fait abstraction de l'autorité de l'Écriture sainte et de la croyance générale des chrétiens. « Si nous consultons les écrits des philo» sophes modernes sur ce sujet, dit un critique » judicieux, nous y apprendrons peu de chose. Pour » s'épargner la peine de discuter la question, ils » l'ont supposée décidée selon leurs préjugés; ils » n'ont pas distingué suffisamment les différentes » espèces de magie, comme les charmes, la divi» nation, les enchantements, les sorts ou sortilé» ges : toutes ces pratiques sont différentes, et de» mandent chacune un examen particulier. Si nous » leur en demandons l'origine, ils disent que tout » cela est venu de l'ignorance; mais l'ignorance » n'est qu'un défaut de connaissance; une négation » ne produit rien, ne rend raison de rien, et il » nous faut des causes positives. Ils prétendent que » de nos jours la philosophie, ou la connaissance » de la nature, a réduit à rien le pouvoir du dé» mon et celui des magiciens; ils se trompent. Si » la magie est très-rare parmi nous, elle y a été » commune autrefois, et on l'exerce encore ail» leurs : pourquoi y a-t-on cru ? et pourquoi ne » devons-nous plus y croire? Voilà ce que des phi» losophes auraient dû nous apprendre. » (*Voy.* ASMODÉE, de HAEN, MAFFEE, MÉAD, etc.) Mais déjà les philosophes les plus modernes recommencent à y croire; au nom près, ils reconnaissent la chose, et sont très-avides des scènes qu'elle produit. *Voy.* FAUSTUS.

* MICHAELIS (Jean-David), savant orientaliste, né à Halle, le 27 février 1717, fit ses études à l'université de sa ville natale et les étendit à presque toutes les branches des connaissances humaines. Professeur à l'université de Gottingue, il en devint un des principaux ornements. Il jouissait d'une telle considération que, dans la guerre de sept ans, le maréchal de Richelieu donna l'ordre, si Gottingue était brûlée, de respecter sa riche bibliothèque. Cet illustre savant coopéra par ses travaux au voyage de découvertes en Arabie, dont les ouvrages de Niebuhr et les observations de Forskal furent le résultat. Michaëlis mourut le 22 août 1791, âgé de 74 ans. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont nous citerons les suivants : *Dissertatio de punctorum hebræorum antiquitate,* Halle, 1739, in-4; *Grammaire hébraïque*, Halle, 1745, in-8; *Grammatica chaldaica*, Gottingue, 1771, in-8; *Grammatica syriaca*, Halle, 1784, in-4; *Grammatica arabica*, avec un *Avant propos sur le style poétique et historique des Arabes*, ibid., 1771 et 1781, in-8; *de l'Influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions,* Brême, 1762, in-4 (trad. en franç. par Mérian et Prémontval); *De Trogloditis Seiritis et Themudæis ; Sententia de chronologia Mosis ante diluvium et a diluvio ad Abrahamum*, 1769, in-4; *Compendium antiquitatum Hebræorum,* 1753, in-4; *Traité des lois matrimoniales par lesquelles Moïse interdit l'union entre proches parents* (en allemand), 2 édit., 1768, in-8; *Introduction à la lecture des livres du nouveau Testament*, 2e édit., 1787-88, 2 vol. in-4; *Droit mosaïque*, 4e édit., 1775 à 1780, 6 vol. in-8; *Curæ in Actus apostolorum syriacos, cum commentariis criticis de indole, cognationibus et usu versionis syriacæ novi Testamenti,* Gottingue, 1795, in-4; *Compendium theologiæ dogmaticæ*, Gottingue, 1760, in-8; en allemand, 1784, in-8; *Explication de l'histoire de la sépulture et de*

la résurrection de Jésus-Christ (en allemand), ou *Réponse* aux objections d'un anonyme, Halle, 1783 et 1785, in-8. Michaëlis a écrit aussi sur les universités protestantes de l'Allemagne, sur les caisses d'épargnes; a publié un mauvais poème, intitulé *Moïse*, et a traduit de l'anglais le roman de *Clarisse* et la tragédie d'*Agamemnon*. Il fit plusieurs voyages en Allemagne, en Angleterre, se livra quelque temps à la prédication, et prêcha à Halle, à Gottingue et à Londres, dans la chapelle luthérienne. Michaëlis a laissé des *Notes* ou *Mémoires* sur sa vie, qui ont été réunis dans 1 vol. avec la *Notice* d'Eichhorn, et une autre de Heyne, Leipsig, 1793, in-8.

* MICHALLON (Claude), sculpteur né à Lyon en 1751, de parents pauvres, montra dès l'enfance beaucoup de dispositions pour l'art dans lequel il s'est illustré; il travailla quelque temps sans autre guide que la nature, et dès l'âge de 15 ans il exécuta quelques statues en bois qui lui valurent les encouragements de connaisseurs. Des amis de son père lui ayant facilité les moyens de venir à Paris, il y reçut les leçons de Bridan (*voy.* ce nom, II, 220), puis de Coustou qui l'employa à la sculpture des *mascarons* du Louvre. Assidu au travail, il lisait la nuit dans son lit, au moyen d'une lampe de son invention. Ayant remporté le grand prix, il fit le voyage de Rome, où il se lia avec le peintre Drouais (*voy.* ce nom), et cet artiste de génie étant mort en 1788, Michallon obtint au concours d'exécuter en marbre le tombeau de son ami. Ce monument placé dans l'église de Sainte-Marie, *in viâ latâ*, établit sa réputation. Lors de l'assassinat de Basseville, Michallon revint à Paris, remporta différents prix décernés par le comité d'instruction, et présenta pour le terre-plein du Pont-Neuf un plan qui n'a point été exécuté. Il fit un beau buste de Jean Goujon, pour le *Musée des monuments français* (*voy.* LENOIR). Son dernier ouvrage est le modèle d'une statue de *Caton d'Utique*, qu'il devait exécuter pour la salle du corps législatif. Il mourut des suites d'une chute, en août 1799, âgé de 48 ans.

* MICHALLON (Achille-Etna), paysagiste, fils du précédent, né à Paris en 1796, élève de David et de Valenciennes, n'avait que 12 ans lorsque ses essais attirèrent l'attention du prince Youssoupoff, qui lui fit une pension pour l'encourager dans ses études. Après avoir obtenu plusieurs médailles, il remporta en 1817, à l'unanimité des suffrages, le grand prix de paysage historique. Les tableaux qu'il envoya de Rome, parmi lesquels on distingue *Vue du lac de Némi*, *Roland à Roncevaux*, et le *Combat des Lapithes et des Centaures*, le placèrent au rang des maîtres. Il présenta à l'exposition de 1822, *les Ruines du cirque*, une *Vue des environs de Naples* et une *Cascade suisse*, qui confirmèrent la haute idée qu'il avait donnée de ses talents. Il fut employé par le duc d'Orléans à peindre différentes *Vues du parc de Neuilly*. La mort l'enleva aux arts le 24 septembre 1822, à peine âgé de 26 ans. M. Vanier, un de ses parents, prononça sur sa fosse un discours qui est imprimé, ainsi que le *Catalogue de ses tableaux, études, peintures et dessins* au nombre de 463. On a publié en 1827 : *Vues d'Italie et de Sicile, dessinées d'après nature par Michallon*, in-fol., précédé d'une *Notice biographique*.

* MICHAUD (Claude-Ignace-François), baron, lieutenant-général, né à Chaux-Neuve (Doubs), en 1751, capitaine au 1er bataillon de volontaires de son département, devint en peu de temps lieutenant-colonel, et fut fait, en mai 1793, général de brigade. Il se distingua à la division de droite de l'armée du Rhin, notamment à l'affaire du 12 septembre. Nommé général de division, il remplaça provisoirement Pichegru, dans le commandement en chef de l'armée, ouvrit la campagne par la reprise du fort Vauban, et quoiqu'avec des forces très-inférieures soutint les efforts de l'ennemi. Dans l'hiver de 1795, il attaqua le fort du Rhin de Manheim, et l'enleva après un bombardement de quatorze heures. Une blessure au genou l'ayant obligé de quitter l'armée, il reçut, dès qu'il fut rétabli, le commandement de la Flandre. Il fut aussi désigné par intérim général de l'armée d'Angleterre. En 1800 et 1801, il commanda divers corps en Italie, et se distingua au passage de l'Adige et du Mincio. En 1805, commandant en chef des troupes françaises en Hollande, et en 1806, gouverneur des villes anséatiques, il se trouvait l'année suivante à l'armée d'Allemagne, et il eut une grande part à la prise de Dantzig. Chargé, après la reddition de cette ville, du commandement de Berlin, il fut plus tard gouverneur de Magdebourg, et commandant des divisions militaires de l'Elbe et de la Saale. A la restauration, il fut nommé chevalier de Saint-Louis, grand officier de la légion-d'honneur et inspecteur-général d'infanterie. Mis à la retraite en 1816. Il alla demeurer à Luzancy où il est mort, le 26 septembre 1835, dans sa 84e année. Le général Michaud était le doyen des lieutenants-généraux; il avait eu sous ses ordres Desaix, Saint-Cyr et Kléber.

** MICHAUD (Joseph), de l'académie française, né en 1767 au bourg d'Albens, en Savoie, après avoir achevé ses études au collége de Bourg, où son père était établi, vint en 1791 à Paris, et débuta dans la littérature par un *Voyage au Mont-Blanc* mêlé de vers. Lancé dans la société royaliste, il concourut dès lors, quoique fort jeune, à la rédaction de différents journaux de cette opinion. Après la chute du trône au 10 août, il fut obligé de se cacher; mais il ne tarda pas à se remontrer dans les rangs des adversaires de la révolution, et le 22 septembre 1792 (date remarquable), parut le 1er no de la *Quotidienne*, dont il il était un des fondateurs, et qu'il ne cessa de soutenir, malgré des périls et des embarras de plus d'un genre. Il parvint à échapper à la terreur, et, dès qu'il le put, recommença dans les journaux sa lutte en faveur de la monarchie. Au 13 vendémiaire, condamné à mort par contumace, il fit annuler ce jugement un an après, et reprit encore la direction de la *Quotidienne*. Au 18 fructidor, compris dans la liste des condamnés à la déportation, il vint chercher un asile dans les montagnes du Jura, et charma l'ennui de sa solitude en composant le *Printemps d'un proscrit*, poème dans le genre descriptif, dont Chénier a parlé avec éloge dans son rapport sur les prix décennaux,

quoiqu'il n'aimât point ce genre et qu'il eût à se plaindre de Michaud, qui n'avait cessé de l'attaquer dans son journal et souvent avec une violence que n'autorise pas même l'esprit de parti. De retour à Paris, après le 18 brumaire, lors du départ du Ier consul pour Marengo, il publia les *Adieux à Bonaparte*, pamphlet sérieux, écrit avec une verve et une profondeur de vues très-remarquables. Pressé par ses amis, entre autres par Fontanes, qui désirait de le rattacher à la nouvelle dynastie, il composa, pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, *le 13e livre de l'Enéide, ou le mariage d'Enée et de Lavinie*. Il remplaça Cailhava, en 1813, à l'académie française, et se trouva, par suite des circonstances, dispensé de faire l'éloge de son prédécesseur. A la restauration, il fut nommé censeur-général des journaux, charge qu'il n'exerça point, et lecteur suppléant du roi. Il se réfugia pendant les cent-jours dans le département de Saône-et-Loire, chez son ami Berchoux, l'auteur de la *gastronomie*, et ne revint à Paris qu'après la rentrée du roi. Envoyé la même année (1815) par le départ. de l'Ain, à la chambre des députés, il y siégea au côté droit, parmi les hommes modérés. Il n'obtint pas à la chambre les succès de tribune auxquels ses amis s'attendaient, et cessa d'en faire partie après l'ordonnance du 5 septembre 1816. Tout en continuant de fournir des articles spirituels à la *Quotidienne*, il acheva son *Histoire des croisades*, restée son premier titre littéraire, et dont la meilleure édition, 1825-29, se compose de 10 vol. in-8, en y comprenant la *Bibliotheque des croisades*, 3 vol., et les *Chroniques arabes*, mises en ordre par M. Reinaud. Il se joignit aux écrivains royalistes qui combattaient le ministère Villèle, et perdit, en 1827, sa place de lecteur du roi, pour avoir signé la délibération de l'académie contre le projet de loi sur la presse. En 1829, âgé de plus de 60 ans, il alla visiter les lieux qu'il avait décrits dans l'*Histoire des croisades*, et son voyage, dans lequel il fut accompagné par M. Poujoulat, publié sous le titre de *Correspondance de l'Orient*, 1833-36, 6 vol. in-8, vint encore ajouter à sa réputation d'écrivain et d'observateur. En 1833, il entreprit, avec son jeune collaborateur, une *nouvelle collection de Mémoires relatifs à l'histoire de France*, et il vécut assez pour voir la fin de cette honorable entreprise. Michaud mourut à Passy, le 30 septembre 1839, estimé de tous les partis, et laissant la réputation d'un des causeurs les plus spirituels de notre temps. Il a été remplacé à l'académie française par M. Flourens, déjà secrétaire perpétuel de l'académie des sciences pour la partie de l'histoire naturelle.

MICHAULT (Pierre), bourguignon, et selon le plus grand nombre, né en Franche-Comté, secrétaire du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, vivait encore en 1466. Il est auteur de quelques ouvrages que les bibliomanes recherchent : *Doctrinal du temps*, in-fol., gothique, plus rare que l'édition intitulée *Doctrinal de cour*, Genève, 1522, in-8, et in-4, sans date; cet ouvrage a été bien analysé par Legrand d'Aussy dans le tome 5 des *Notices des manuscrits de la bibliothèque du roi; La danse aux aveugles*, in-4, sans date, Lille, 1748, in-8, ou Amsterdam, 1749, même format. L'un et l'autre sont mêlés de prose et de vers.

MICHAULT (Jean-Bernard), contrôleur ordinaire des guerres de Bourgogne, né à Dijon le 18 janvier 1707, mort dans la même ville le 16 novembre 1770, s'est fait connaître par des *Mélanges historiques et philologiques*, Paris, 1754, 2 vol. in-12. Les jugements y sont bien motivés, et prouvent de l'impartialité. Le second volume est en grande partie employé à la *Vie* du P. Oudin, et à une notice raisonnée de ses ouvrages. (*Voy.* OUDIN.) On a encore de lui : *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de l'abbé Lenglet du Fresnoy*, Paris, 1761, in-12. On y trouve un long détail des petites querelles que cet écrivain a eues avec différents auteurs et des libraires, et d'autres anecdotes qui le montrent comme un homme bizarre, fougueux et cynique.

* MICHAUX (André), botaniste, né à Versailles le 7 mars 1746, étudia sous Lemonnier et de Jussieu, et fit en 1779 un voyage en Angleterre, d'où il rapporta un grand nombre d'arbres et d'arbustes alors inconnus en France. L'année suivante, il accompagna Lamarck et Thouin, dans les montagnes de l'Auvergne, parcourut les Pyrénées et entra en Espagne, où il fit l'acquisition de plusieurs graines qui furent remises au jardin des Plantes, et distribuées entre les botanistes cultivateurs. Monsieur (depuis Louis XVIII) l'envoya en Perse en 1782. Il s'arrêta quelque temps à Bassora, pour prendre des informations sur le pays, et se perfectionner dans la langue persane. Il essaya de pénétrer en Perse; mais ce royaume était déchiré par les guerres civiles et les Arabes qui ravagaient les frontières, le dépouillèrent, ne lui laissant que ses livres. Le consul anglais à Bassora le recueillit, et lui fournit les moyens de continuer son voyage. S'étant rendu à Schiras, il passa ensuite à Ispahan, où il guérit le roi d'une maladie dangereuse. Il mit deux ans à visiter les différentes parties de la Perse, depuis la mer des Indes jusqu'à la mer Caspienne. Non loin de Bagdad, il découvrit dans le jardin appelé de Sémiramis, un monument *persépolitain*, qu'il adressa au cabinet des antiques de la bibliothèque royale. Rappelé en France, il fut forcé de renoncer au projet qu'il avait formé de visiter le pays à l'est de la mer Caspienne, pour aller dans le Thibet et le royaume de Cachemire, et arriva à Paris, riche d'un herbier magnifique et de plusieurs graines précieuses. Il entreprit, en 1785, par ordre du gouvernement, un voyage dans l'Amérique septentrionale, et parcourut pendant deux ans ces vastes contrées, de la Floride à la baie d'Hudson, et du Canada jusqu'au Missisipi, traversant souvent des pays déserts ou habités par des sauvages. Les fruits de ses excursions furent 60 mille pieds d'arbres et 40 caisses de graines qu'il expédia au muséum. La révolution lui ayant enlevé ses traitements, il dépensa toute sa fortune pour continuer ses courses. Ses moyens se trouvèrent enfin épuisés, et il fut contraint de revenir en Europe. Pendant le trajet il essuya un naufrage, d'où il ne sauva que sa personne et quatre caisses de ses collections. Il arriva à Paris le 25 décembre 1796, et après trois

ans de justes réclamations, le Directoire ne lui accorda que des indemnités bien modiques. Heureusement Michaux, accoutumé aux privations, conservait au milieu de Paris, les habitudes qu'il avait contractées dans sa vie errante; il ne se nourrissait que de mets grossiers qu'il apprêtait lui-même, et couchait sur une peau d'ours. En octobre 1800, il suivit dans son expédition à la Nouvelle-Hollande, le capitaine Bandin dont il se sépara à l'île de France; de là s'étant rendu sur la côte de Madagascar, il y mourut en novembre 1802, âgé de 56 ans. Le nom de *Michauxia* a été donné par Aiton au *Mindium* de Jussieu, de la famille des campanulacées. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des chênes de l'Amérique septentrionale,* Paris, 1801, in-fol., avec 36 pl.; *Flora borealis Americana,* Paris, 1803, 2 vol. in-8, fig. Deleuze a publié une *Notice* intéressante sur la vie et les voyages de Michaux, dans le 3e vol. des *Annales* du muséum d'histoire naturelle.—Michaux (François-André), son fils, né à Versailles en 1770, tient un rang distingué parmi les botanistes et a publié plusieurs ouvrages très-estimés.

MICHÉE (en langue hébraïque, *Semblable à Dieu*), dit l'*Ancien*, fils de Jemla, prophétisait dans le royaume d'Israël, sous le règne d'Achab, l'an 897 avant Jésus-Christ. Il fut mis en prison pour avoir annoncé à ce prince que la guerre qu'il avait entreprise avec Josaphat, roi de Juda, contre les Syriens, aurait un mauvais succès. L'événement confirma sa prédiction. Achab fut tué. C'est de ce prophète qu'il est fait mention dans le 22e chap. du 3e livre des Rois. *Voy.* aussi le 2e livre des Paralipomènes, ch. 18.

MICHÉE, le sixième des douze petits prophètes, surnommé *le Morasthite*, parce qu'il était de Morasthi, bourg de Judée, prophétisa pendant près de 50 ans, sous les règnes de Joathan, d'Achaz et d'Ezéchias, depuis l'année 770 jusqu'à 724 avant J.-C. On ne sait aucune particularité de la vie ni de la mort de Michée. Sa *Prophétie* en hébreu ne contient que sept chapitres; elle est écrite contre les royaumes de Juda et d'Israël, dont il prédit les malheurs et la ruine en punition de leurs crimes. Il annonce la captivité des deux tribus par les Chaldéens, et celle des dix autres par les Assyriens, et leur première délivrance par Cyrus. Après ces tristes prédictions, le prophète parle du règne du Messie et de l'établissement de l'Eglise chrétienne. Il annonce, en particulier, d'une manière très-claire, la naissance du Messie à Bethléem, sa domination, qui doit s'étendre jusqu'aux extrémités du monde, et l'état florissant de son Eglise. *Voy.* Baillet, *Saints de l'ancien Testament.*

MICHEL, archange, un des principaux des esprits célestes connus parmi les chrétiens, et même parmi toutes les nations de la terre, sous le nom d'*anges*. Dans le temps que le Créateur avait marqué pour éprouver la fidélité et la persévérance de ces êtres privilégiés, un grand nombre s'étant enorgueillis par le sentiment de leur excellence, et s'étant élevés contre l'auteur de tant de dons sublimes, Michel précipita dans l'abîme les rebelles par l'impression irrésistible du nom de Dieu : victoire exprimée par le nom même de cet archange (*Quis ut Deus*). Saint-Michel a toujours été regardé comme l'ange défenseur des nations fidèles. Ancien protecteur de la France, il fut pris pour patron de l'ordre militaire établi l'an 1469 par le roi Louis XI. La devise de cet ordre est : *Immensi tremor Oceani. Voy.* Lollard, et Gonsalve, n. 11.

MICHEL Ier, CUROPALATE, surnommé *Rhangabé*, empereur de Constantinople, épousa Procopie, fille de l'empereur Nicéphore. A la mort de ce tyran, tous les yeux se portèrent sur Michel, à l'exclusion de Staurace fils de Nicéphore. Michel refusa d'abord la couronne; mais il l'accepta enfin, lorsqu'il apprit que son rival voulait lui faire crever les yeux. Il succéda en 812 à Staurace, son beau-frère. Son premier soin fut de réparer les maux que Nicéphore avait faits au peuple. Il diminua les impôts, renvoya aux sénateurs les sommes qu'on leur avait enlevées, essuya les larmes des veuves qui avaient vu leurs maris immolés à la cruauté de Nicéphore, pourvut au besoin de leurs enfants, fit rétablir les images dans les églises, distribua de l'argent aux pauvres, au clergé, et apprit au peuple, par ses bienfaits et par son équité, qu'un tyran avait été remplacé par un père. Après avoir réglé l'intérieur de l'empire, il songea à l'extérieur. Il eut une guerre à soutenir contre les Sarrasins, et il les défit par la valeur de Léon l'Arménien, général de ses troupes. Il ne fut pas si heureux contre les Bulgares, qui s'emparèrent de Mésembrie, place forte, la clef de l'empire sur le Pont-Euxin. Léon profita de cette circonstance pour s'emparer de la couronne, et se révolta. Michel aima mieux abandonner le diadème que de le conserver au prix du sang de ses peuples. Il descendit du trône le 11 juillet 813, se réfugia dans une église avec sa femme et ses enfants, et prit l'habit monastique. Léon leur épargna la vie, et pourvut à leur subsistance. Michel mourut l'an 845 à l'île de Proté, où l'exila Léon après l'avoir fait sortir du monastère où il s'était retiré. Michel avait pris dans cette île l'habit religieux et le nom d'Anastase. Cet empereur infortuné avait toutes les vertus d'un particulier. Il se montra bon mari, père tendre, prince religieux; mais la faiblesse de son caractère le fit mépriser des soldats. Théophylacte, son fils aîné, enfermé avec lui, fut privé des marques distinctives de son sexe, afin que les peuples ne fussent pas tentés de le replacer sur le trône. Son second fils, Nicétas, devint patriarche de Constantinople et fut persécuté par Michel III et par Photius.

MICHEL II, *le Bègue*, né à Amorium, dans la haute Phrygie, d'une famille obscure, de la secte des *Attingans*. Il plut à l'empereur Léon l'Arménien, qui l'avança dans ses troupes, et le fit patricien. Sa faveur excita l'envie; il fut accusé d'avoir conjuré contre l'empereur, mis en prison et condamné à être brûlé. Le malheureux aurait été exécuté le même jour, veille de Noël, si l'impératrice Théodosie n'eût représenté à l'empereur que c'était manquer de respect pour la fête. Léon différa l'exécution; mais la nuit même il fut assassiné dans son palais. Michel, tiré de prison, et salué empereur d'Orient l'an 820, rappela aussitôt ceux qui avaient été exilés pour la défense des images; mais quel-

que temps après il devint le plus violent persécuteur des catholiques dont il avait été le protecteur. La secte où il était né était un mélange de judaïsme et de plusieurs hérésies chrétiennes. Ainsi il voulut forcer les catholiques à observer le sabbat, à célébrer la pâque selon l'usage des juifs; fit des lois contre la virginité, et obligea même les veuves à se marier, quelque répugnance qu'elles en eussent, despotisme personnel, le plus tyrannique de tous. Euphémius, général des troupes de Sicile, se fait proclamer empereur, et se met sous la protection des Sarrasins d'Afrique. Les Barbares lui envoient des troupes, et soumettent presque toute l'île; mais Euphémius est tué devant Syracuse, qu'il assiégeait. Les Sarrasins continuèrent la guerre après sa mort, s'emparèrent de toute l'île, et de ce que l'empereur d'Orient possédait dans la Pouille et dans la Calabre. Michel, tranquille à Constantinople, s'abandonnait aux plaisirs des femmes et de la table. Ses excès lui causèrent une violente chaleur d'entrailles, qui produisit une rétention d'urine. Il en mourut le 1er octobre de l'an 829, au milieu des douleurs et des remords. Il eut tous les vices, et se signala par toutes sortes de crimes. Son ignorance était si grande qu'il ne savait ni lire ni écrire. Les gens de lettres étaient en butte à sa haine, et c'était y avoir un droit assuré, que d'être doué de quelque talent ou de quelque vertu. On a de cet empereur des médailles en or et en bronze.

MICHEL III, PORPHYROGÉNÈTE, dit l'*Ivrogne*, empereur d'Orient, né en 836, succéda à Théophile son père, le 22 janvier 842, sous la régence de Théodora, sa mère. Bardas, frère de Théodora, jaloux de l'autorité de cette vertueuse princesse, s'empara tellement de l'esprit de Michel en favorisant ses débauches, que ce prince, par son conseil, obligea sa mère de se faire couper les cheveux, et de se renfermer dans un monastère avec ses filles. (*Voy.* Théodora Despuna.) Saint Ignace, patriarche de Constantinople, n'ayant pas voulu la contraindre d'embrasser l'état monastique, et reprochant sans cesse à Bardas ses déréglements, fut chassé de son siége, et Photius mis à sa place en 857 : année que l'on peut regarder comme l'époque du schisme qui sépare l'Eglise grecque d'avec la latine. « C'est ainsi, dit un historien, que la luxure, » au défaut de l'avarice, de l'orgueil, de la ja- » lousie, de la vengeance et des autres passions » humaines, a désolé le champ du Seigneur : l'hé- » résie et le schisme n'ont été que des moyens se- » condaires, méprisés par ceux même qui les fai- » saient servir à leur but. » Michel, après avoir laissé régner Bardas avec le titre de *César*, le fit mourir à la sollicitation de Basile le Macédonien en 866, parce qu'il lui était devenu suspect, et associa ce Basile à l'empire. Basile, voyant que Michel se faisait mépriser par ses déréglements, l'exhorta à changer de conduite; et, pour l'y engager par son exemple, il se comporta avec la décence convenable à un empereur. Michel ne put souffrir ce censeur rigide; il voulut le déposer, et mettre à sa place un rameur. Comme il ne pouvait y réussir, il forma le dessein de le faire périr; mais Basile en fut instruit, et le fit assassiner le 24 septembre 867. Michel III doit être mis au rang des monstres qui ont déshonoré l'empire. Il s'abandonna à toutes ses passions. Le meurtre, l'inceste, le parjure, furent les voies par lesquelles il apprit sa puissance aux peuples. Il commit tous les crimes, et ne fit aucune action digne d'un empereur. Il se vantait hautement d'avoir pris pour modèle Néron.

MICHEL IV, *le Paphlagonien*, ainsi nommé, parce qu'il était né en Paphlagonie, de parents obscurs, monta sur le trône impérial d'Orient après Romain Argyre, en 1034, par les intrigues de l'impératrice Zoé. Cette princesse, amoureuse de lui, procura la couronne à son amant, en faisant mourir l'empereur Argyre son mari. Peu propre au gouvernement, il en abandonna le soin à l'eunuque Jean, son frère. Zoé, trompée dans ses espérances, voulut s'en venger, et n'y réussit pas. Michel, agité par les remords, tomba peu de temps après dans des convulsions qui le mirent hors d'état de tenir les rênes de l'empire. Il eut néanmoins de bons intervalles, et parut un prince doux et sage : il fit la guerre avec succès par ses deux frères contre les Sarrasins et contre les Bulgares. Après avoir soumis ces peuples, il se retira dans un monastère en 1041, y prit l'habit religieux, et y mourut avec de grands sentiments de piété et de pénitence, le 10 décembre de la même année.

MICHEL V, dit *Calafate*, parce que son père était calfateur de vaisseaux, succéda en 1041 à Michel IV son oncle, après avoir été adopté par l'impératrice Zoé; au bout de quatre mois, craignant que cette princesse ne le fit périr, il l'exila dans l'île du Prince. Le peuple, irrité de cette ingratitude, se souleva contre Michel. On lui creva les yeux, et on le renferma dans un monastère en 1042. Zoé et Théodora sa sœur régnèrent ensuite environ trois mois ensemble; et ce fut la première fois que l'on vit l'empire soumis à deux femmes. Michel perdit sur le trône la réputation qu'il avait acquise étant simple particulier, après s'être montré homme habile, intelligent, capable de former de grands projets, et propre à les exécuter. Il devint ingrat, soupçonneux, inhumain, cruel à l'excès; et ces vices éclatèrent principalement aux dépens des personnes qui ne devaient attendre de lui que de la reconnaissance ou des bienfaits.

MICHEL VI, le *Stratiotique* (c'est-à-dire *Guerrier*), à raison des preuves de valeur qu'il avait données en portant les armes, empereur d'Orient, régna après l'impératrice Théodora, en 1056; mais étant vieux, et n'ayant pas le talent de gouverner, il fut obligé de céder son sceptre à Isaac Comnène, le dernier jour de l'an 1057, et de se retirer dans un monastère, après un an et 8 jours de règne.

MICHEL VII, *Parapinace* (ainsi nommé à cause du monopole qu'il fit du blé), empereur d'Orient, était fils aîné de Constantin Ducas et d'Eudoxie. Cette princesse, après la mort de son époux, gouverna l'empire avec ce fils, Andronic et Constantin ses deux autres enfants : s'étant remariée au bout de sept mois à Romain Diogène, elle le fit nommer empereur. Mais cet usurpateur ayant été pris en 2071 par les Turcs, Michel remonta sur le trône.

Nicéphore Botoniate se souleva contre lui, et s'empara de Constantinople, avec le secours des Turcs en 1078. Michel fut relégué dans le monastère de Stude, et en fut retiré dans la suite pour être fait archevêque d'Ephèse. C'était un prince faible, qui abandonna les rênes de l'empire à ceux qui voulurent s'en saisir, et ne s'occupa que de jeux d'enfants. Les ennemis ravagèrent ses états, ses ministres ruinèrent les peuples, et le prince ne sentit ses malheurs que quand il en fut accablé.

MICHEL VIII, *Paléologue*, régent de l'empire d'Orient durant la minorité de Jean-Lascaris, monta sur le trône à sa place en 1260, puis fit crever les yeux à ce jeune prince son pupille, malgré les serments de fidélité qu'il lui avait faits. L'année d'après, il reprit Constantinople par trahison, sur Baudouin II. Cette conquête, faite au milieu d'une trêve, et contre la foi des serments, lui fit peu d'honneur. Il travailla beaucoup, pendant son règne, à la réunion de l'Eglise orientale avec l'occidentale. Il signa l'acte de réunion en 1277, et envoya au pape la formule de sa profession de foi et du serment d'obéissance. Cette réunion déplut aux Grecs, et n'intéressa guère les Latins. Le pape Martin IV, ne le croyant pas sincère, l'excommunia, *comme fauteur du schisme et de l'hérésie des Grecs*, en 1281. Ce sont les expressions de ce pape. « Il fut excommunié, dit Fleury, comme un » moqueur, qui n'avait point agi sincèrement, mais » seulement usé de contraintes. » Michel mourut le 11 décembre de l'année suivante 1282. Les Grecs lui refusèrent la sépulture ecclésiastique parce qu'il avait voulu les réunir avec l'Eglise latine, et qu'il avait paru persister dans cette union jusqu'à la mort, malgré le désagrément qu'elle lui occasionna. Ces traitements de la part des schismatiques semblent prouver que les démarches de Michel pour l'union étaient sincères, ou du moins que les Grecs les considéraient comme telles. Aussi plusieurs écrivains ont-ils considéré Michel comme un martyr de l'unité catholique; mais les vices de ce prince semblent contraster d'une manière trop sensible avec une qualité si honorable et si sainte. Il avait reçu de la nature de grands talents, et toutes les qualités aimables qui concilient l'estime et l'affection des hommes; il se distingua dans sa jeunesse par une conduite et par des actions qui le rendaient digne du diadème; mais il ne fut pas plus tôt monté sur le trône, que toutes les vertus qui semblaient l'y avoir appelé commencèrent à s'éloigner de lui, et ne tardèrent pas à être remplacées par les passions violentes qu'enfante l'ambition ardente d'un grand pouvoir, et par les vices des petites âmes, la ruse et la perfidie. Le meurtre du jeune et innocent Lascaris a rendu surtout sa mémoire odieuse. Il n'est point surprenant que le ciel n'ait pas permis que des mains si profanes eussent la gloire de faire tomber le mur de séparation qui divise les deux églises. On a de Michel Paléologue quelques *lettres* au pape saint Grégoire et à Jean XX; quelques-unes sont insérées dans le livre *De consensu utriusque Ecclesiæ* d'Allatius; d'autres sont conservées en *manuscrit* dans la Bibliothèque bodléienne à Londres. — Il ne faut pas le confondre avec Michel Paléologue qui, couronné empereur en 1214, gouverna l'empire sous son père Andronic, dit *le Vieux*, et mourut l'an 1220.

MICHEL FŒDEROWITZ, appelé par les Russes *Mikhailf Phéodorovitz Ourieff*, czar de Russie, fut élu en 1613 dans des temps difficiles. Il descendait d'une fille du czar Jean Basilowitz. Quoiqu'il ne fût âgé que de dix-sept ans, il travailla de concert avec ses ministres à terminer la guerre que les Russes avaient avec la Pologne et la Suède, qui l'une et l'autre avaient voulu leur donner un roi. Les Polonais, après s'être avancés jusqu'à Moscou, conclurent une trêve de 14 ans. Les Suédois firent aussi la paix, et restèrent en possession de l'Ingrie. Michel avait commencé son règne par le supplice du fils du second imposteur Démétrius, de peur que ce rejeton ne causât des troubles dans l'empire. Il mourut en 1645. On le peint comme un prince doux et ami de la paix.

MICHEL (Jean), *le vénérable*, natif de Beauvais, après avoir été secrétaire de Louis II, roi de Sicile, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine d'Aix en Provence, puis d'Angers. Il fut élu, malgré lui, evêque de cette dernière ville, qu'il édifia et qu'il instruisit. Sa mort, arrivée en 1447, fut celle d'un saint. On a de lui des *Statuts* et des *Ordonnances* pour le règlement de la discipline dans son diocèse. *Voy.* l'*Abrégé de la vie, du culte et des miracles du bienheureux Jean Michel, évêque d'Angers*, 1739, in-8, ouvrage rare.

MICHEL de CÉSÈNE. *Voy.* OCCAM.

MICHEL (Jean), natif d'Angers, médecin de Charles VIII, qui lui donna une charge de conseiller au parlement, mourut en 1495 selon quelques-uns, selon La Vallière en 1493, et d'après le président Hénault en 1498. Il laissa une fille mariée à Pierre Le Clerc du Tremblay, un des aïeux du père Joseph, capucin. On a de lui plusieurs pièces dramatiques, jouées avec de grands applaudissements, sous les noms de *Mystères de la Nativité, de la Passion*. Les éditions les plus rares de ces drames sont celles de 1486, 1490, 1499, in-fol. Les éditions in-4, faites au XVIe siècle, sont plus communes; celle de Lyon, Rigaud, in-4, sans date, en lettres rondes, est différente de toutes les autres. La pièce de *la Résurrection*, Paris, Vérard, sans date, in-fol., est l'édition la plus rare; celle de 1507, in-fol., est plus complète. — MICHEL (Guillaume) de Tours, est un poète du commencement du XVIe siècle dont on a une traduction en vers des Géorgiques, etc.

MICHEL (Jean) de Nîmes, est célèbre par ses poésies gasconnes, surtout par son *Poème sur les embarras de la foire de Beaucaire*, lequel contient plus de 4200 vers. Cet ouvrage est le fruit d'une imagination peu réglée; mais il ne faut pas juger à la rigueur ces sortes d'ouvrages. La satire de Boileau sur les *Embarras de Paris* n'a peut-être sur celle-là que le mérite de la brièveté.

MICHEL D'ERVAN, savant et vertueux prêtre, vivait dans le monastère patriarcal d'Etchenietzin vers la fin du XVIe siècle. On a de lui un *Traité sur les devoirs du mariage légitime*: un *poème* en l'honneur de saint Grégoire illuminateur. Michel vécut jusqu'à l'âge de 114 ans.

MICHEL ANGE de CARAVAGE. *Voy.* CARAVAGE.

MICHEL ANGE. *Voy.* BONAROTA.

MICHEL ANGE des BATAILLES, ou des *Bamboches* (M. A. CERQUOZZI, plus connu sous le nom de), peintre, né à Rome en 1600, mort dans la même ville en 1660, était fils d'un joaillier. Son surnom *des Batailles* lui vint de son habileté à représenter ces sortes de sujets. Il se plaisait aussi à peindre des marchés, des pastorales, des foires et des animaux. De trois maîtres dont il reçut des leçons, Pierre de Laër, dit *Bamboche*, fut le dernier, et celui dont il goûta la manière. Son imagination était vive; il avait une prestesse de main extraordinaire. Plus d'une fois il a représenté une bataille, un naufrage, ou quelque aventure singulière, au seul récit qu'on lui en faisait. Il mettait beaucoup de force et de vérité dans ses ouvrages. Son coloris est vigoureux, et sa touche d'une légèreté admirable; rarement il faisait le dessin ou l'esquisse de son tableau. Il excellait aussi à peindre des fruits. Le musée royal possède un seul tableau de ce peintre. Il représente *une troupe de charlatans* dont un montre aux nombreux spectateurs qui l'entourent la permission de paraître en public, scellée des armes de Médicis. Michel Ange refusa toujours de quitter Rome, malgré les invitations de plusieurs souverains.

MICHEL-CERULARIUS, patriarche de Constantinople après Alexis, en 1043, se déclara en 1053 contre l'église romaine dans une lettre qu'il écrivit à Jean, évêque de Trani dans la Pouille, afin qu'il la communiquât au pape et à toute l'Eglise d'Occident. Léon IX y fit faire réponse, et envoya l'année suivante des légats à Constantinople, qui excommunièrent Cérularius. Ce patriarche les excommunia à son tour, et depuis ce temps-là l'église d'Orient demeura séparée de l'église romaine. Ce prélat ambitieux, non content d'avoir déchiré l'Eglise, voulut avilir le trône : car jamais les ennemis de l'une n'ont été les amis de l'autre. Il ne cessait de demander à l'empereur des grâces; quand il les lui refusait, il osait le menacer de lui faire ôter la couronne qu'il lui avait mise sur la tête. Il eut même la témérité de prendre la chaussure de pourpre, qui n'appartenait qu'au souverain, disant qu'il n'y avait que peu ou point de différence entre l'empire et le sacerdoce : propos insensé, mais qui dans le désordre d'idées qui régnait chez les Grecs n'a rien d'étonnant. « La source des malheurs des » Grecs, dit Montesquieu, fut de n'avoir jamais » connu les bornes ni la nature des deux puissances » ecclésiastique et civile; ce qui fit que l'on tomba » de part et d'autre dans des égarements conti» nuels; et quoique le clergé ne fût pas un corps » séparé chez les Romains, cette distinction y était » aussi connue que parmi nous. » L'empereur Isaac Comnène, indigné de son audace, et redoutant son ambition, le fit déposer en 1059 et l'exila dans l'île de Proconèse, où il mourut de chagrin peu de temps après; Baronius nous a conservé trois *Lettres* de ce patriarche. C'est lui qui, le premier, reprocha aux Latins l'usage du pain azyme pour l'eucharistie : reproche si mal fondé, que Photius lui-même ne s'était pas avisé de le faire. « Les » prétentions des hérétiques (dit un auteur à cette » occasion), ainsi que leurs erreurs, vont toujours » en croissant et pour l'étendue et pour le nombre : » ayant abandonné la pierre sur laquelle repose la » vérité, ils raisonnent sans règle fixe, croient ou » ne croient pas, rejetant ou approuvant, selon » l'impulsion du caprice, et souvent de la colère » ou de la vengeance. »

MICHEL dell' ANNUNCIATA, comte d'Arganil, évêque de Coïmbre en Portugal, célèbre par ses vertus, sa piété et son zèle, fut une des plus illustres victimes de la violence du marquis de Pombal. Celui-ci le fit saisir dans son palais épiscopal, en 1768, pour avoir condamné des livres dont le ministre avait autorisé la circulation. Il le fit enfermer dans un cachot, où on le trouva presque nu 9 ans après, lorsque la reine Marie-Françoise, convaincue de son innocence, l'en fit retirer. Il parut à la cour en 1777, et fixa tous les regards par la longueur de sa barbe et l'état hideux où l'avait réduit une si longue captivité. Il ne tarda pas à reprendre le gouvernement de son diocèse, qu'il instruisit par ses leçons et ses exemples, dont ses souffrances avaient renforcé l'impression. Visitant son diocèse en 1778, il vit le marquis de Pombal dans sa terre, lui parla avec douceur et les plus grands égards, sans dire un mot de sa captivité. Il mourut d'une fluxion de poitrine, le 29 août 1779. On a de lui une *Lettre pastorale* sur la lecture des livres impies. Il est vrai que sa censure s'étend sur quelques ouvrages qui ne méritaient pas une qualification si odieuse; mais en général ceux qu'il proscrit méritent de l'être. *Voy.* AVEIRO et POMBAL.

MICHEL (Augustinus), chanoine régulier d'Understoff, professeur en théologie et en droit, mourut en 1751, à l'âge de 90 ans, après avoir publié : *Jus et justitia juridico-theologicè tractata*, Augsbourg et Dillingen, 1697, in-4; *Theologia canonico-moralis*, 3 vol. in-fol. et d'autres ouvrages.

MICHEL (François). *Voy.* MARÉCHAL de Salon.

MICHELI (Pierre-Antoine), naquit à Florence en 1679, de parents pauvres, fut d'abord destiné à la profession de libraire, qu'il abandonna pour s'adonner à la connaissance des plantes. Il lut *Matthiole*, et examina avec soin la nature, dans les campagnes, dans les bois et sur les montagnes. Il étudia en même temps, seul et sans maître, la langue latine. Devenu élève de Boccone, botaniste de la cour, il captiva sa bienveillance; après la mort de Boccone il trouva un autre protecteur dans le comte Magalotti. Le grand-duc, instruit de ses talents, lui fit donner les livres qui lui étaient nécessaires, et l'honora du titre de son botaniste. Micheli voyagea dans divers pays, recueillant partout des observations sur l'histoire naturelle. On a de lui : *Nova plantarum genera, juxta methodum Tournefortii disposita*, Florence, 1729, in-fol. C'est un des meilleurs ouvrages publiés sur cette matière : Boërhaave en faisait un cas infini. *Catalogus plantarum horti cæsarei florentini*, Florence, 1748, in-fol.; *Observationes itinerariæ*, manuscrit relatif à la botanique; plusieurs ouvrages sur l'histoire naturelle, qui sont aussi restés manuscrits. Cet habile homme mourut en 1737, à 58 ans, avec

la réputation d'un savant modeste et désintéressé. Il refusa des établissements avantageux hors de sa patrie. Sans avoir cultivé les langues savantes, il s'était formé un bon style. Sa mémoire, dans tout ce qui concernait la botanique, était prodigieuse. Quand il avait vu une plante c'était assez pour qu'il n'oubliât point sa figure. On trouve dans les ouvrages de Vaillant, de Boërhaave, de Tilli, beaucoup de plantes désignées sous le nom de *Michéliennes. L'éloge* de Michéli a été publié par Cocchi, Florence, 1737, in-4. — Il ne faut pas le confondre avec MICHELI ou MIKELI du CREST, célèbre géomètre, dont nous avons la *détermination*, quoique souvent défectueuse, d'un grand nombre de pics helvétiques.

MICHOL, fille de Saül, fut promise à David, à condition qu'il tuerait cent Philistins, ennemis irréconciliables des Israélites ; David en tua deux cents, et obtint Michol quelque temps après. Saül, voulant se défaire de son gendre, envoya des archers dans sa maison pour se saisir de lui ; Michol fit descendre son mari par une fenêtre, et substitua à sa place une statue qu'elle habilla. Saül, outré de ce stratagème, donna Michol à Phalti, de la ville de Gallim, avec lequel elle demeura jusqu'à la mort de son père. David, devenu roi, la reprit. Cette princesse, ayant vu son mari danser avec le transport d'une sainte allégresse devant l'arche, conçut du mépris pour lui, et le railla avec aigreur. En punition d'un reproche si injuste, elle devint stérile.

MICHON. *Voy.* BOURDELOT.

MICIPSA, roi des Numides en Afrique, était fils de Masinissa, qui l'avait préféré à Manastabal et à Gulussa, ses autres fils. Manastabal eut un fils nommé Jugurtha, que son oncle Micipsa envoya commander en Espagne les secours qu'il donnait aux Romains. Micipsa mourut l'an 120 avant J.-C. Il laissa deux fils, Adherbal et Hiempsal, que Jugurtha fit périr, et sur lesquels il usurpa le royaume de Numidie. *Voy.* ADHERBAL.

** MICOLON de GUÉRINES (Jac.-Mich.-J.-B.-Paul-Augustin), évêque de Nantes, né en 1760 à Clermont, après avoir achevé ses études au séminaire de St.-Sulpice, et pris ses degrés en Sorbonne, fut rappelé dans son diocèse pour y exercer les fonctions de vicaire-général. La révolution le força de s'expatrier ; au retour de l'exil, quoique vivant dans la retraite, il entreprit de réparer les maux que la persécution avait faits, et il eut le bonheur d'y réussir, du moins en partie. Désigné en 1817 pour le siége de Castres, les difficultés qu'éprouva l'exécution du nouveau concordat l'empêchèrent d'en prendre possession. Il fut nommé cinq ans après à l'évêché de Nantes et s'occupa dès-lors avec ardeur de l'administration de son diocèse. Il y favorisa l'établissement des congrégations religieuses destinées à l'instruction des classes pauvres et au soulagement de leurs misères, fonda dans son séminaire une classe des hautes études, rétablit les retraites et les conférences, et donna de nouvelles éditions des livres liturgiques. L'affaiblissement de sa santé l'avait obligé d'aller chercher quelque repos dans sa famille, et il s'y trouvait au moment où éclata la révolution qui précipita du trône la branche aînée des Bourbons. Quoique souffrant il s'empressa de revenir dans son diocèse, où sa présence était nécessaire, et il contribua beaucoup à calmer les esprits par la sagesse de sa conduite dans ces temps difficiles. Il mourut à Nantes, le 12 mai 1838, vivement regretté des fidèles et de son clergé, dont il était le modèle et le père.

MICRÆLIUS (Jean), luthérien, né à Kolin dans la Poméranie, en 1597, fut professeur d'éloquence, de philosophie et de théologie : places qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1658. Ses principaux ouvrages sont : *Lexicon philosophicum*, 1661, in-4 ; *Syntagma historiarum mundi et Ecclesiæ*, in-8 ; *Ethnophronium contra gentiles de principiis religionis christianæ*, 1674, in-4 ; *Tractatus de copia verborum ; Archeologia ; Historia ecclesiastica*, Leipsig, 1699, 2 vol. in-4 ; *Orthodoxia lutherana contra Bergium* ; des *Notes* sur Aphton et sur les offices de Cicéron ; des *Comédies* et d'autres pièces en vers et en prose. Ces ouvrages décèlent un homme qui avait beaucoup d'érudition et de littérature.

MICYLLE (1) (Jacques), humaniste et poète latin, né à Strasbourg en 1503, et mort à Heidelberg le 28 janvier en 1558, a laissé plusieurs ouvrages. Les principaux sont : des *Poésies latines* ; des *Scolies* sur Homère, Virgile, Martial, Lucien, etc. ; *Arithmetica logistica*, etc. ; *De re metrica*, Francfort, 1595, in-8. — Il eut un fils, Jules MICYLLE, digne de son père par ses connaissances dans le droit, et qui fut chancelier de l'électeur palatin.

MIDAS, fils de Gordius, roi de Phrygie, reçut Bacchus avec magnificence dans ses états. Ce dieu, en reconnaissance de ce bon office, lui promit de lui accorder tout ce qu'il demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait se changeât en or. Il se repentit bientôt d'avoir fait une telle demande, car tout se changeait en or, jusqu'à ses aliments, dès qu'il les touchait. Il pria Bacchus de reprendre ce don, et alla par son ordre se laver dans le Pactole qui, depuis ce temps-là, roula des paillettes d'or. Quelque temps après, ayant été choisi pour juge entre Pan ou Marsyas et Apollon, il donna une autre marque de son peu de goût, en préférant les chants rustiques du dieu des bergers aux chants mélodieux d'Apollon. Le dieu des vers et de la musique, irrité, lui fit croître des oreilles d'âne.

MIDDELBOURG ou MIDDELBURGO (Paul-Germain de), appelé de ce nom parce qu'il était né à Middelbourg en Zélande l'an 1445, y enseigna la philosophie et les mathématiques. Son savoir lui fit des ennemis qui poussèrent les choses si loin, qu'ils l'obligèrent de quitter son pays. Il fut bien dédommagé de ces mauvais traitements par l'accueil qu'il reçut en Italie, où il se fit connaître avantageusement par son éloquence et sa belle latinité. On lui donna une chaire de mathématiques à Padoue, et il fut fait évêque de Fossombrone, dans le duché d'Urbin, en 1494. Le zèle de ce prélat et son savoir profond lui acquirent l'es-

(1) Son vrai nom était *Moltzer*, lorsqu'il était écolier, il remplit avec tant de naturel le personnage de *Micyllus*, dans un des dialogues de Lucien (le *Songe* ou le *Coq*), que le nom lui en resta depuis.

time et l'affection des papes Jules II et Léon X, qui le députèrent pour présider au cinquième concile de Latran. Il sollicita ces deux papes, les cardinaux, les pères du concile, de réformer le calendrier; réformation devenue nécessaire depuis que la précession des équinoxes et l'anticipation des nouvelles lunes avaient tellement dérangé l'ordre des temps, que l'on célébrait quelquefois la pâque un mois entier après le terme marqué par le concile de Nicée; mais des besoins plus pressants obligèrent le saint Siége de renvoyer cette affaire à un autre temps. (*Voy.* Grégoire XIII.) Middelbourg s'est rendu célèbre par un traité curieux et assez rare, imprimé à Fossombrone même, en 1513, in-fol. sous ce titre : *De recta Paschæ celebratione et de die Passionis J.-C.* L'auteur ne s'y borne pas au calendrier romain; il examine aussi ceux des Juifs, des Egyptiens et des Arabes. Il avait fait précéder cet ouvrage de plusieurs lettres sur le temps où l'on doit célébrer la fête de Pâques, lettres qui furent attaquées par Pierre de Rivo, docteur de Louvain. Ce savant évêque mourut à Rome en 1534, âgé de 89 ans.

MIDDENDORP (Jacques), philologue allemand, né à Oosmerssum, village de l'Over-Yssel, en 1538, devint chanoine de la métropole et doyen de la collégiale de Saint-André à Cologne, docteur en droit, vice-chancelier de l'université, y enseigna la philosophie, et s'acquit tant de réputation, que divers princes le choisirent pour être leur conseiller ordinaire. Il mourut le 13 janvier 1611. On a de lui : *Academiæ celebres in universo terrarum orbe, libri II*, Cologne, 1567, in-8; nouvelle édit. augmentée sous ce titre, *Academiarum celebrium universi orbis libri VIII*, ibid., 1602, 2 part. in-8. Cet ouvrage a été inséré dans le *Chronicon chronicor.* de Gruter, Francfort, 1614. L'auteur y débite des fables et des idées singulières sur les académies, dont il recule l'origine jusqu'au déluge de Noé, et à la prédication des apôtres chargés d'enseigner les nations. *Historia monastica*, Cologne, 1603; *Sylva originum anachoreticarum*, Cologne, 1615, in-8. On lui doit aussi une édition grecque et latine de l'*Histoire d'Aristée*, avec un commentaire, 1578.

MIDDLETON (Richard de), *Ricardus de Media Villa*, théologien scolastique d'Angleterre, et cordelier. Il se distingua tellement à Oxford et à Paris, qu'il fut surnommé le *Docteur solide et abondant*, le *Docteur très-fondé et autorisé*. On a de lui des *Commentaires* sur le Maître des sentences, et d'autres écrits qui ne justifient guère ces titres pompeux. Il mourut en 1304.

MIDDLETON (Conyers), théologien anglais, né à Richmond en 1683, embrassa l'état ecclésiastique, et obtint la chaire de physique, fondée par Woodward à Cambridge. Il fut ensuite nommé bibliothécaire de cette même université, où il eut plusieurs discussions polémiques avec le supérieur Bentley, jadis son maître, dont son ingratitude chercha à dénigrer le caractère et les talents. Il mourut le 28 juillet 1750. On lui doit : une *Histoire de la vie de Cicéron, tirée de ses écrits et des monuments de son siècle*, etc., 2 vol. in-4, plusieurs fois réimprimée, et traduite de l'anglais en français par l'abbé Prévôt, Paris, 1743, 4 vol. in-12 (*voy.* Prévot d'Exiles); *Traité sur le sénat romain*, Londres, 1747, in-8, en anglais; *Origine de l'imprimerie en Angleterre*, Cambridge, 1735, in-4 (*voy.* Imbert Guil. IV, 489); *Germana quædam antiquitatis erudita monumenta*, 1747, in-4; *De latinarum litterarum pronuntiatione*: une *Réfutation de Tindal.* Ces ouvrages étaient vraiment faits pour lui concilier l'estime des savants; mais peu content de cela, il voulut s'attirer aussi l'estime des enthousiastes ou fanatiques de sa secte, et c'est pour eux qu'il publia : *Lettre sur la conformité de la religion romaine avec le paganisme*; il y parle des saints Pères avec la plus révoltante indécence, précisément parce qu'ils sont contraires aux erreurs qu'il veut défendre. Toutes ces productions, l'Histoire de Cicéron exceptée, ont été recueillies sous le titre d'*Œuvres mêlées*, et publiées en 1752, 4 vol. in-4, et depuis en 5 vol. in-8.

MIDORGE. *Voy.* Mydorge.

MIEL (Jean), célèbre peintre flamand, né à Ulœnderen, à deux lieues d'Anvers, en 1599, et mort à Turin en 1664, à 65 ans, a traité de grands sujets, dont il a orné plusieurs églises; son goût le portait à peindre des *Pastorales*, des *Paysages*, des *Chasses* et des *Bambochades*. L'Italie, qui a formé tant de grands hommes, a été aussi l'école de Jean Miel. Il se mit sous la discipline d'André Sacchi. Ayant traité d'une manière grotesque un grand tableau d'histoire que ce maître lui avait confié, il fut obligé de fuir pour éviter sa colère. Son séjour en Lombardie, et l'étude qu'il y fit des ouvrages des Carrache et du Corrége perfectionnèrent ses talents. Le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, attira cet artiste à sa cour, et l'y fixa par ses bienfaits : ce prince le décora du cordon de l'ordre de Saint-Maurice. Le pinceau de Miel est onctueux, son coloris vigoureux, et son dessin correct; mais ses têtes manquent de noblesse. On a de lui plusieurs morceaux gravés avec beaucoup de goût. Le Musée royal possède quatre tableaux de ce peintre.

MIÉRIS (François), surnommé *Le Vieux*, né à Delft en 1635, excellait à peindre des étoffes, et se servait d'un miroir convexe pour arrondir les objets. Ses tableaux sont très-rares et d'un grand prix. On estime beaucoup les trois que possède le musée royal de France. Il mourut à la fleur de son âge, en prison à Leyde, l'an 1681. Ses dettes l'y avaient fait enfermer. On lui proposa de s'acquitter en travaillant; il refusa, disant que *son esprit était aussi captif que son corps.* Sa touche était légère, et son coloris brillant. Son meilleur tableau qui fait partie de la galerie du roi de Hollande, représenta *un cavalier qui tire l'oreille à un petit chien placé sur les genoux d'une dame.* — Guillaume Miéris, son fils, surnommé *le Jeune*, pour le distinguer du précédent, fut un des bons peintres de la Hollande, quoique inférieur à son père. Il naquit à Leyde en 1662, et y mourut le 14 janvier 1747, âgé de 85 ans, laissant un fils, peintre comme lui, appelé François Miéris, qui eut moins de réputation, comme peintre, que son père et son aïeul, mais qui s'est fait connaître comme savant historiographe et antiquaire. On doit aux laborieuses recherches de celui-ci : *Description des monnaies et des sceaux des*

évêques d'Utrecht, Leyde, 1726, in-8. Ce savant traité a été imprimé à la suite de l'Histoire des évêques d'Utrecht, par Van-Heussen, traduit en hollandais, par H. Van-Ryn; *Histoire des princes des Pays-Bas, issus des maisons de Bavière, de Bourgogne et d'Autriche, depuis Albert, comte de Hollande, jusqu'à la mort de Charles-Quint*, La Haye, 1732, 1733 et 1735, 3 volumes in-folio; c'est l'histoire métallique des Pays-Bas, antérieure à l'époque où commence celle de G. Van-Loon. François Miéris publia, en 1740, à Leyde, une *Ancienne chronique de Hollande*, dite *du Clerc*, restée jusque-là inédite, avec ses remarques et celles de Pierre Scriverius; ainsi qu'une *Petite chronique d'Anvers*, depuis 1300 jusqu'en 1574, Leyde, 1743; *Mémoire sur la féodalité du comté de Hollande*, Leyde, 1743, à l'occasion d'un ouvrage que Van-Loon fit paraître sous le titre de *Démonstration historique que le comté de Hollande a été un fief de l'Empire germanique*; *Grand recueil des Chartes de Hollande, de Zélande et de Frise, commençant par les documents les plus anciens, et allant jusqu'à la mort de Jacqueline de Bavière* (1436), 4 vol. in-fol.; Leyde, 1753, 1754, 1755, 1756; il fit paraître, en 1757, à Leyde, un *Fidèle narré de la consécration de Nicolas de Castro, comme premier évêque de Middelbourg, en Zélande*, l'an 1561, par Quentin Weytsen, appuyé de plusieurs pièces originales et inédites; *Traité sur la manière d'écrire l'histoire, celle de Hollande en particulier* (sous le nom de *Zographos*), Leyde, 1757; *Chartes, priviléges, octrois, documents de tout genre de la ville de Leyde*, ibidem, in-folio, 1759; *Description et histoire de la ville de Leyde*, 2 volumes in-folio, Leyde, 1762 et 1770. La mort vint interrompre l'auteur tandis qu'il composait le deuxième volume, qui a eu, depuis la page 617, pour continuateur et pour éditeur Daniel Van Alphen, greffier de cette ville. Tous ces ouvrages sont écrits en hollandais. Miéris légua, par son testament, des aumônes aux pauvres de toutes les communions chrétiennes.

* MIET (Constance), écrivain ascétique, né à Vesoul vers 1740, entra dans l'ordre des récollets, et se partagea entre la prédication et la direction des âmes. La révolution l'ayant chassé de son cloître, il se retira dans les pays étrangers, et mourut en Allemagne vers 1795. On a de lui : *Réflexions morales d'un solitaire*, Paris, 1775, in-12; *Conférences religieuses*, pour l'instruction des jeunes professes de tous les ordres, ibid., 1777, in-12.

** MIGEOT (Antoine), prêtre, né en 1730 à Chesne-le-Populeux (Ardennes), fut en 1758 nommé professeur de philosophie à l'université de Reims. En 1766, il prit le grade de docteur en théologie, et, par une distinction assez rare, l'université lui conféra, deux ans après, les honneurs du rectorat. Ayant obtenu un canonicat en 1774, il renonça à l'enseignement pour se livrer à l'étude des Pères et en particulier de saint Augustin. Obligé de fuir dans les premiers jours de septembre 1792, il chercha un refuge à Bruxelles, où il vécut dans les plus dures privations. En 1794, il se rendit à Dusseldorf, puis à Hertem, en Westphalie, où il mourut le 1er octobre de la même année. Outre quelques *Odes* latines, imprimées séparément de 1767 à 1774, et qui n'annoncent pas un talent remarquable pour la poésie, on a de lui : *Philosophiæ elementa quinque distincta partibus*, Charleville, 1794, 2 vol. in-8. C'est le cours qu'il avait professé à Reims et qui fut publié par l'abbé Carré, son confrère et son ami. Migeot a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, dont on trouve la liste dans la *Biographie ardennaise*. (*Voy* BOULLIOT.)

* MIGER (Simon-Charles), graveur, né à Nemours le 19 février 1736, eut pour maître Cochin qui lui facilita les moyens de se faire connaître en lui procurant des travaux. Admis à l'ancienne académie des beaux arts, il partagea sa vie entre la gravure et les lettres, et mourut à Paris le 28 février 1820, à 84 ans. On lui doit la plupart des portraits qui ornent l'*Histoire de la maison de Bourbon*, (*voy.* DESORMEAUX, III, 218); les planches de la *Ménagerie du Muséum* (1801, in-fol.), quelques-unes des *Voyages* de Cassas, et de beaux portraits de Gluck et du peintre Robert. Tous ces ouvrages se distinguent par une touche ferme et un dessin correct. Comme littérateur, on a de lui, outre quelques pièces de vers qui auraient dû lui mériter une place dans la *Parnasse latin moderne* : *Pensées d'Horace*, avec le texte en regard, 1812, in-18.

* MIGER (Pierre-Auguste-Marie), littérateur, né à Lyon en février 1772. Poursuivi, après le 9 thermidor, comme terroriste, mais bien injustement, vint à Paris où il fut employé dans les bureaux de la police, puis de l'intérieur; et mis à la retraite finit par aller habiter Evreux où il mourut le 2 octobre 1837, secrétaire de la société littéraire de cette ville. On a de lui : des traductions (*voy.* PIGNOTTI); des *poésies* parmi lesquelles on distingue les fragments traduits et imités d'Ossian. *La morale des Orientaux*, ou maximes tirées des meilleurs auteurs arabes, indiens, turcs et chinois, avec des notices historiques, in-8, et in-18; il fut l'éditeur du *génie de Virgile*, ouvrage posthume de Malfilâtre (*voy.* ce nom), et de différents ouvrages à gravures dont il rédigea le texte. Enfin on lui doit : les *Tables du Moniteur*, de la *Revue encyclopédique* et de quesques autres collections considérables.

MIGNARD (Nicolas), peintre, né à Troyes en Champagne vers l'an 1608, fut surnommé *Mignard d'Avignon*, à cause du long séjour qu'il fit en cette ville, où il s'était marié. Il mourut à Paris en 1668. Il n'a pas eu la même réputation que Pierre Mignard, son frère puîné; cependant il avait beaucoup de mérite. Le roi l'employa à divers ouvrages dans le palais des Tuileries; au rez-de-chaussée, il a peint *Louis XIV* sous l'emblème du *Soleil guidant son char*; il a peint aussi la chambre de parade dans le même château. Mazarin l'avait fait venir à Paris, et fut son constant protecteur. Ce peintre fit beaucoup de portraits, ceux surtout des seigneurs et dames de la cour. Son talent particulier était pour l'histoire et pour les sujets poétiques. Il inventait facilement, et mettait beaucoup d'exactitude et de propreté dans son travail.

MIGNARD (Pierre), surnommé *le Romain*, à cause du long séjour qu'il fit à Rome, naquit à Troyes en 1610, et mourut à Paris en 1695. Il avait été destiné par son père à la médecine; mais les

grands hommes naissent ce qu'ils doivent être : Pierre Mignard était né peintre. A l'âge de 11 ans, il dessinait des portraits très-ressemblants. Dans le cours des visites qu'il faisait avec le médecin qu'on avait choisi pour l'instruire, au lieu d'écouter, il remarquait l'attitude du malade et des personnes qui l'approchaient, pour les dessiner. Il peignit, à 12 ans, *la Famille du médecin*. Ce tableau frappa les connaisseurs ; on le supposait d'un artiste consommé. Ses progrès furent si rapides, que le maréchal de Vitry le chargea de peindre la chapelle de son château de Coubert en Brie : il n'avait que 15 ans. On le fit entrer dans l'école de Vouet, et il saisit tellement la manière de son maître, que leurs ouvrages paraissaient être de la même main. Il quitta cette école pour aller à Rome. Son application à dessiner d'après l'antique et d'après les ouvrages des meilleurs maîtres, surtout d'après ceux de Raphaël et du Titien, formèrent son goût pour le dessin et pour le coloris. Il avait un talent singulier pour le portrait ; son art allait jusqu'à rendre les grâces délicates du sentiment : il ne laissait échapper rien de ce qui pouvait non-seulement rendre la ressemblance parfaite, mais encore faire connaître le caractère et le tempérament des personnes qui se faisaient peindre. De retour en France il fut élu chef de l'académie de Saint Luc, qu'il avait préférée à l'académie royale de peinture, parce que Le Brun était directeur de celle-ci. Le roi lui donna des lettres de noblesse, et le nomma son premier peintre, après la mort de Le Brun. Ce peintre avait une douceur de caractère attrayante, un esprit agréable, et des talents supérieurs, qualités qui lui firent d'illustres amis. On connait de lui plusieurs mots piquants. Il peignait Louis XIV pour la dixième fois ; et comme il le regardait attentivement, le prince lui dit : « Mignard, vous » me trouvez vieilli ? — Sire, répondit l'artiste, il » est vrai que je vois quelques victoires de plus sur » le front de votre majesté. » Il se trouvait souvent avec Chapelle, Boileau, Racine et Molière. Ce dernier a célébré en vers le grand ouvrage à *fresque* qu'il fit au Val-de-Grâce. Pendant le séjour de Mignard à Rome, le pape Urbain VIII voulut être peint par lui : ce *portrait* est au Vatican. Mignard aurait été un peintre parfait, s'il eût mis plus de correction dans son dessin, et plus de feu dans ses compositions. Il avait un génie élevé, et donnait à ses figures des attitudes aisées. Son coloris est d'une fraicheur admirable, ses carnations vraies, sa touche légère et facile, ses compositions riches et gracieuses. On voit sept de ses tableaux à la galerie du Louvre, et au château de Saint-Cloud, dont les plus beaux sont : *La Vierge présentant une grappe de raisin à l'enfant Jésus*, et *Sainte Cécile chantant les louanges du Seigneur*. L'abbé de Monville a écrit sa *Vie*, 1730, in-12.

MIGNAULT (Claude), avocat du roi au bailliage d'Estampes, est plus connu sous le nom de *Minos*. Il était né vers 1536 à Talant, ancien château des ducs de Bourgogne, à trois quarts de lieue de Dijon. Il étudia en droit à Orléans en 1578, revint à Paris, et y fut doyen de cette faculté en 1597. Ami du docteur Richer, il entra dans quelques-unes de ses querelles, et mourut en 1603. On a de lui : les *Editions* d'un grand nombre d'auteurs, avec de savantes notes, *De liberali adolescentum institutione; An sit commodiùs adolescentes extra gymnasia quàm in gymnasiis ipsis institui?* 1575, in-8. Ce sont deux discours judicieux qu'il prononça à l'ouverture des classes ; Plusieurs *Poëmes*, un entre autres sur la guerre des Turcs, latin et français, 1572, in-4.

MIGNON ou MINION ou MINJON (Abraham), peintre de fleurs, né à Francfort-sur-le-Mein en 1640, avait beaucoup de disposition pour la peinture ; il fut mis chez des maîtres dont le talent était de peindre des fleurs : Jean David de Heem, d'Utrecht, avança rapidement son élève en ce genre. Mignon n'épargna ni ses soins ni ses peines pour faire des études d'après la nature ; ce travail assidu, joint à ses talents, le mit dans une haute réputation. Ses compatriotes et les étrangers recherchaient ses ouvrages avec empressement. Ils sont en effet précieux, par l'art avec lequel il représentait les fleurs dans leur éclat, et les fruits dans leur fraicheur. Il rendait aussi, avec beaucoup de vérité, des insectes, des papillons, des mouches, des oiseaux, des poissons. La rosée, et les gouttes d'eau qu'elle répand sur les fleurs, sont si bien imitées dans ses tableaux, qu'on est tenté d'y porter la main. Un de ses tableaux les plus précieux est connu sous le nom de *Mignon au chat* ; il représente un chat de Cypre renversant un vase de fleurs sur une table de marbre. L'eau qui s'échappe du vase était représentée avec une telle vérité qu'on la voyait, pour ainsi dire, se répandre hors du tableau. Le musée du Louvre possède trois tableaux de Mignon, savoir : 1° *Un écureuil* ; *des poissons* ; *des fleurs et un nid d'oiseaux* ; 2° *un bouquet de fleurs des champs* ; 3° *des fleurs* diverses, *dans un vase de cristal*. Le seul défaut que l'on ait à lui reprocher, c'est un peu de sécheresse dans le dessin, défaut qu'on doit attribuer au soin avec lequel il peignait. Il a laissé deux filles qui peignirent dans son goût. Il mourut en 1679.

MIGNOT (Jean-André), grand chantre de l'église d'Auxerre, né dans cette ville le 23 janvier 1688, fit des études brillantes à Sainte-Barbe, et entra dans la maison et société de Sorbonne. En 1708, M. de Caylus, évêque d'Auxerre, lui donna un canonicat dans sa cathédrale, et l'investit de sa confiance. L'abbé Mignot, partageant les sentiments de son évêque au sujet de la *bulle*, adhéra à l'appel que ce prélat avait interjeté, et prit une part très-active aux discussions qui troublèrent de son temps l'Eglise. Il mourut à Auxerre le 14 mai 1770. On a de lui : une édition du *Discours de saint Victor, évêque de Rouen, à la louange des saints et de leurs reliques*, Auxerre, 1763, in-12 ; *Mémoires historiques sur les statues de saint Christophe*, 1768, in-8 ; *Tradition de l'église d'Auxerre*, insérée dans le *Cri de la foi*, 1719. Il fut aidé dans ce travail par l'abbé Le Bœuf. Il a aussi travaillé à l'édition du *Bréviaire* d'Auxerre, du *Missel* et du *processionnal*, publiés sous M. de Caylus.

MIGNOT (Etienne), docteur de Sorbonne, né à Paris le 17 mars 1698, s'est rendu habile dans la science de l'Ecriture sainte, des Pères, de l'histoire

de l'Eglise, et du droit canonique. Il était de l'académie des inscriptions, où il fut reçu à plus de 60 ans. On a de lui : *Traité des prêts de commerce*, 1767, 4 vol. in-12; les *Droits de l'état et du prince sur les biens du clergé*, 6 vol. in-12; l'*Histoire des démêlés de Henri II avec saint Thomas de Cantorbéry*, in-12; la *Réception du concile de Trente dans les états catholiques*, 2 vol. in-12; *Paraphrase sur les Psaumes*, 1755, in-12;... sur les *Livres sapientiaux*, 1754, 2 vol. in-12;... sur le *Nouveau Testament*, 1754, 4 vol. in-12; *Analyse des vérités de la religion chrétienne*, 1755, in-12; *Réflexions sur les connaissances préliminaires au christianisme*, in 12; *Mémoires sur les libertés de l'Eglise gallicane*, 1756, in-12. Ce docteur mourut en 1771, âgé de 75 ans. Il était lié avec Debonnaire et quelques autres appelants dont il partageait les principes.

* MIGNOT (Vincent), neveu de Voltaire, né à Paris en 1728, embrassa l'état ecclésiastique, mais ne fut pas ordonné prêtre. Il n'en obtint pas moins plusieurs bénéfices, entre autres l'abbaye de Sellières. Pourvu d'une charge de conseiller-clerc au grand conseil, il s'en démit en 1765 pour pouvoir se livrer plus tranquillement à son goût pour les lettres. Il signa avec le marquis de Villevieille, la *profession de foi* que Voltaire dicta dans ses derniers moments, mais il est probable que cette pièce était supposée; car autrement il n'aurait pas eu besoin de faire inhumer secrètement le corps de son oncle dans un caveau de Sellières. (*Voy.* VOLTAIRE.) L'abbé Mignot, un de ses légataires, employa une grande partie de sa fortune en aumônes. Il est mort en 1790, laissant la réputation d'un homme instruit et charitable. On a de lui : *Histoire de l'impératrice Irène*, Amsterdam (Paris), 1762, in-12, ouvrage estimé; *Histoire de Jeanne Ire, reine de Naples*, La Haye (Paris), 1764, in-12; *Histoire des rois catholiques, Ferdinand et Isabelle*, Paris, 1766, 2 vol. in-12. L'auteur a pris pour guides, Mariana et Ferreras. *Histoire de l'empire ottoman*, depuis son origine jusqu'à la paix de Belgrade en 1740, *ibid.*, 1771, 4 vol. in-12, traduit en allemand et en anglais; on lui doit en outre des traductions des *Traités de Cicéron sur la vieillesse et l'amitié*, Paris, 1780, in-12, tiré à 50 exemplaires pour être donnés en présent; et de *Quinte-Curce* avec *les suppléments de Freinshemius*, *ibid.*, 1781, 2 vol. in-8.

MILAN (Jean de). *Voy.* JEAN MILANAIS, IV, 567.

MILAN (Jean), né en Silésie en 1662, se distingua chez les jésuites, en enseignant les mathématiques, et d'autres sciences. Suivant l'impulsion de son zèle, il parcourut les royaumes de Casan et d'Astracan, et d'autres plages de la Russie, et y prêcha avec fruit. De retour dans sa patrie, il s'appliqua particulièrement à la conversion des schwenckfeldistes, et réfuta solidement leurs erreurs. (*Voy.* SCHWENCKFELD). On a encore de lui quelques autres ouvrages de controverse, en latin et en allemand. Il mourut à Marienstein en Bohême, l'an 1738.

** MILBERT (Jacques-Gérard), peintre naturaliste, né en 1766 à Paris, s'appliqua de bonne heure à la peinture, s'attachant de préférence à reproduire les objets d'histoire naturelle, science pour laquelle il se sentait une vocation spéciale. Nommé en 1795, professeur de dessin à l'école des mines, il reçut, la même année, la mission de visiter les Pyrénées pour en dessiner les sites et en étudier les productions. En 1799, il vit les Alpes, et l'année suivante accompagna, comme dessinateur, le capitaine Baudin aux terres australes, et à son retour fut chargé par le ministre de surveiller l'impression de ce *voyage*. (*Voy.* PERON, Fr.) Il repartit en 1815 pour les Etats-Unis d'Amérique, dont il étudia le vaste territoire et les productions des trois règnes avec un zèle infatigable. Dans une de ses excursions, il revenait chargé d'échantillons qu'il avait recueillis pour le cabinet du roi, lorsqu'il fut rencontré par Mgr. de Chéverus (*voy.* ce nom), qui voulut absolument partager avec lui ce lourd fardeau jusqu'à Boston. Après sept années de recherches, pendant lesquelles il avait expédié plus de 60 envois, contenant des plantes nouvelles, des oiseaux vivants, des quadrupèdes, etc., et plus de 8,000 échantillons de roches, de mines, de fossiles, etc., il reprit le chemin de sa patrie, accompagné de M. de Chéverus, qui rentrait lui-même en France. Les secours qu'il avait reçus du gouvernement n'ayant pas suffi pour couvrir ses frais, il avait dépensé dans ce voyage une partie de sa fortune. Après la révolution de 1830, il obtint la croix-d'honneur, et mourut pauvre le 5 juin 1840. On a de lui : *Voyage pittoresque à l'île de France, au Cap de Bonne-Espérance et à l'île de Ténériffe*, 1812, 2 vol. in-8, avec atlas; *Itinéraire pittoresque du fleuve Hudson, etc.*, 1827-29, 2 vol. in-4, avec atlas; une *Vie de M. de Chéverus*, etc. M. J. Janin a publié, dans le *Journal des Débats*, une *Notice* sur Milbert, reproduite dans le *Moniteur* du 3 novembre.

* MILDERT (W. Van), évêque de Burham, mort dans cette ville le 21 février 1836, était fils d'un marchand de Londres et avait été élevé à l'école des Tailleurs, puis au collége de la reine. En 1813 il fut nommé professeur à Oxford. Parmi ses nombreux ouvrages on distingue : *Revue historique de l'origine et des progrès de l'impiété*, 1806 et 1831, 2 vol. in-8; c'est une suite de sermons; *Recherches sur les principes généraux de l'interprétation des Ecritures*, in-8; *Sermons*, 1813 et 1831, in-8. (*Voy.* D. WATERLAND).

MILÉ ou MILET (Jean-Francisque), peintre, né à Anvers en 1643, mort à Paris en 1680, finit sa courte carrière à 36 ans. On prétend que son mérite excita la jalousie de ses confrères, et que l'un d'eux l'empoisonna. Ce maître, élève de Franck, fut bon dessinateur et grand paysagiste. Il avait une mémoire fidèle, qui lui retraçait tout ce qu'il avait remarqué, soit dans la nature, soit dans les ouvrages des grands maîtres. Sa touche est facile, ses têtes d'un beau choix, et son feuiller d'un bon goût. Un génie fécond et capricieux lui fournissait abondamment ses sujets, dans la composition desquels il a trop négligé de consulter la nature. Ses tableaux n'ont point d'effets piquants; ses couleurs sont trop uniformes.

MILET (Jacques), poète français du XVe siècle, est connu des bouquineurs, par son espèce de tragédie intitulée *Destruction de Troye la grant, mise en ryme*

française, Paris, 1484, in-fol., gothique, et plusieurs fois réimprimée depuis; cependant elle est peu commune. L'édition de Lyon, 1544, est la seule en caractères ronds.

* MILET DE MUREAU (Louis-Marie-Antoine DESTOUFF, baron), général, né le 26 juin 1756 à Toulouse, entra dans l'arme du génie, et fut nommé capitaine à l'âge de 25 ans. Député suppléant par la noblesse de sa ville natale aux états-généraux, il y remplaça Lapoype-Vertrieux, et vota souvent avec la minorité. Il y prit une part active aux travaux des comités, et fit rendre divers décrets sur la conversion des cloches en monnaie, sur la navigation intérieure, sur l'état-major de l'armée, sur l'organisation des gardes nationales, etc. En 1792 il commanda l'artillerie et le génie à l'armée des Alpes et à celle du Var, avec laquelle il prit part à l'occupation du comté de Nice; mais en 1793, devenu suspect, il fut rappelé à Paris et chargé de la rédaction du *voyage* de la Pérouse (*voy.* ce nom). Il eut le bonheur d'échapper au sort de son frère, qui périt sur l'échafaud. En 1796, il fut nommé général de brigade, puis chef de division au ministère de la guerre dont il eut deux fois le portefeuille, à la retraite de Scherer (*voy.* ce nom), et pendant l'absence de Bernadotte. Général de division du génie, au 18 brumaire il fut compris dans la réforme et parvint cependant à se faire nommer inspecteur-général. Il eut en 1802 la préfecture de la Corrèze, qu'il conserva jusqu'en 1810. En avril 1814, chargé par *intérim* du dépôt général de la guerre, il fut envoyé commissaire du roi en Corse. A son retour, il fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandant de la légion-d'honneur. Admis à la retraite en 1816, il fit partie du conseil d'administration de l'hôtel des Invalides, et mourut à Paris, le 6 mai 1825. Milet Mureau a fait imprimer sous le voile de l'anonyme *les Dépositaires*, comédie mêlée de vaudeville, Paris, 1814, in-8.

MILETUS, fils d'Apollon et de Déione, et selon d'autres d'Acasis, fille de Minos, voulut, mais en vain, détrôner son aïeul. Pour se soustraire à la colère de Jupiter, il passa de Crète en Carie, où il s'acquit, par son mérite et son courage, l'estime du roi Eurythus qui lui donna sa fille Dothée et lui assura son trône. Milétus, devenu roi, fit bâtir la ville de Milet, capitale de Carie.

* MILHAUD (Jean-Baptiste), général, né le 18 novembre 1766 à Arpajon (Cantal), était en 1789 officier dans un régiment colonial, et deux ans après, fut élu commandant des gardes nationales de son département. Député à la Convention, dans le procès du roi, il vota pour la mort et contre le sursis. Envoyé commissaire aux armées des Ardennes et du Rhin, il fut ensuite employé dans divers comités. Après la session, il obtint un régiment de cavalerie, et servit à l'armée des Pyrénées et à celle d'Italie. Au 18 brumaire, il fut nommé général de brigade. Chargé de missions diplomatiques à Naples et en Toscane, il passa au commandement de Mantoue, et, en 1803, à celui de Gênes. Il servit, en 1805, dans la grande armée, où il se signala, comme à son ordinaire, par sa bravoure, et, promu au grade de général de division, fit la campagne de 1806, et la guerre d'Espagne. Il combattit encore en 1815. Rappelé par Napoléon à son retour de l'isle d'Elbe, il se signala dans cette courte campagne, surtout à Waterloo; il suivit l'armée derrière la Loire, et s'empressa d'adresser sa soumission au roi. Obligé de s'expatrier en 1816, il ne rentra en France qu'après 1830, et mourut à Aurillac, le 8 janvier 1833.

MILICH (Jacques) en latin *Milichius*, professeur en médecine à Wittenberg, né à Fribourg en Brisgau, l'an 1501, s'acquit une juste réputation par ses connaissances. Il mourut à Wittenberg d'un excès de travail en 1559. Ses principaux ouvrages sont : *Commentaria in librum secundum Plinii, de Historia mundi*, in-4; des *Discours latins* sur les *Vies d'Hippocrate, de Galien et d'Avicenne; Oratio de consideranda sympathia et antipathia in rerum natura;..... de arte medica*, etc. On trouve ces discours dans le recueil des Oraisons de Mélanchthon, Strasbourg, 1558, in-8. Il était ami de ce réformateur, et imbu des mêmes erreurs, modéré comme lui, et plus honnête, plus équitable que les premiers disciples de Luther.

MILIEU ou plutôt MILLIEU (Antoine), en latin *Milius* ou *Milæus*, jésuite, né à Lyon en 1575, enseigna longtemps les humanités, la rhétorique et la philosophie. Il fut ensuite élevé à la place de recteur et à celle de provincial. Le P. Milieu avait du talent pour la littérature et surtout pour la poésie. Il avait enfanté, dans ses moments de récréation, plus de 20,000 vers, qu'il brûla dans une maladie dont il ne croyait pas revenir. Il n'en échappa que le premier livre de son *Moyses viator*. Le cardinal Alphonse de Richelieu, son archevêque, voulut qu'il achevât ce poème. Il en publia la première partie à Lyon en 1636, et la deuxième en 1639, sous le titre de *Moyses viator, seu Imago militantis Ecclesiæ, Mosaicis peregrinantis synagogæ typis adumbrata*, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, écrit d'un latin pur, plein d'allégories ingénieuses et touchantes, fut très-applaudi. L'auteur mourut à Rome le 14 février 1646 à 71 ans, aimé et estimé.

MILL (Jean), célèbre théologien anglais, chapelain ordinaire de Charles II, roi d'Angleterre, né dans le Westmoreland vers l'an 1645, a donné une excellente édition du *nouveau Testament grec*, dans laquelle il a recueilli toutes les variantes ou diverses leçons qu'il a pu trouver. Ce savant mourut le 23 juin 1707, après s'être fait une grande réputation dans le monde littéraire. La meilleure édition de son *nouveau Testament* a été donnée par Kuster, Amsterdam, 1710, in-fol. Il y a des exemplaires en grand papier, qui sont rares. — Il faut le distinguer d'Abraham MIL ou MILIUS, calviniste du XVII[e] siècle, qui a publié : *De diluvii universalitate*; item *De origine animalium et migratione populorum*, Genève, 1667, in-12; ouvrage fait pour confondre toutes les notions reçues. Mil ne suit pas toutes les routes battues; il lui faut des explications singulières et originales de l'Ecriture sainte, et qui contrastent avec les preuves les plus démonstratives. Dans sa dissertation sur le déluge, il prétend, contre les témoignages historiques et physiques de tout l'univers, non-seulement qu'il n'a pas été universel,

mais qu'il a eu lieu seulement dans la Judée et les provinces voisines.

* MILL (Jacques), économiste anglais, né en 1764, auteur des *Eléments d'économie politique*, de l'*Analyse de l'esprit humain*, et de l'*Histoire de l'Inde britannique*, 1817, 3 vol. in-4, est mort près de Londres au mois de juin 1836. Ses principaux ouvrages ont été traduits en français.

MILLER, horticulteur anglais. (*Voy.* MARTYN.)

MILLET. *Voy.* MILLIET.

MILLETIÈRE (Théophile-Brachet, sieur de la), avocat protestant, né vers 1596, écrivit pour engager les calvinistes de La Rochelle à soutenir par les armes la liberté de leur religion contre le roi de France, leur souverain. Il fut arrêté à Toulouse en 1628, et retenu en prison pendant 4 ans. La liberté lui ayant été rendue, il publia, pour la réunion des calvinistes avec les catholiques, quelques écrits qui déplurent à son parti. Las de combattre pour des ingrats, il fit abjuration publique du calvinisme en 1645. Il signala son entrée dans l'Eglise par un grand nombre d'ouvrages contre les protestants. On remarque dans ses écrits plus de déclamation et de vivacité que de science et de jugement. Il avance quelques principes erronés, qu'aucun catholique n'a jamais soutenus. Il mourut en 1665, âgé d'environ 69 ans, haï des protestants et méprisé des catholiques.

* MILLEVOYE (Charles-Humbert), poète, né le 24 décembre 1782, à Abbeville, d'un négociant estimé, se distingua dès son enfance par son aptitude à la poésie. A 13 ans, il perdit son père, et son héritage fut confié à un tuteur infidèle. Il voulut d'abord se consacrer au barreau, et resta quelque temps chez un procureur, que son aversion pour la chicane lui fit quitter en 1801. Il entra ensuite chez un libraire; mais après un apprentissage de trois années, il se dégoûta du commerce, et se livra tout entier à la littérature. A la nouvelle organisation de l'institut, les concours académiques commencèrent sa réputation. Depuis 1806, il remporta presque chaque année le prix de poésie à l'académie française, par des morceaux écrits purement, mais dont aucun, si ce n'est le *Voyageur*, couronné en 1807, ne s'élève au-dessus du médiocre. Marié en 1813 dans sa ville natale, des affaires l'appelèrent à Paris au mois de juin 1816, et il y mourut le 12 août, à 34 ans, sans avoir eu le temps de réaliser les espérances que son talent avait fait concevoir. Dans ses ouvrages de longue haleine, on distingue le poëme de *Belzunce* ou *la Peste de Marseille* (*voy.* BELZUNCE), désigné pour les prix décennaux; *L'Epître*, le *Dialogue en vers*, et surtout l'*Elégie* sont les genres dans lesquels il a le mieux réussi. Une profonde sensibilité, de la grâce, de l'abandon, de l'élégance, tels sont les principaux caractères de ces mélancoliques compositions. On y distingue la *Chute des feuilles*, et le *Poete mourant*. Huit jours avant sa mort, il s'occupait encore de cette dernière pièce, qu'il termina par ces vers touchants dans lesquels il annonce sa fin prochaine :

Le poète chantait, quand sa lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa debile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

Millevoie avait donné une édition de ses *OEuvres*, Paris, 1814, 1816, 5 vol. in-18. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées à Paris, 1822, 4 vol. in-8, avec une *Notice* sur l'auteur par M. J. Dumas; ib., 1827, 4 vol. in-8; le 1er vol. contient les *élégies*, les *ballades*, *romances*; le 2e les *poëmes;* le 3e la traduction des *Bucoliques* de Virgile, de plusieurs chants de l'*Iliade*, et des *Dialogues choisis* de Lucien; et le dernier, les *OEuvres inédites*. Une édition des *OEuvres choisies*, 1833, 2 vol. in-8, avec une *Notice* par Pongerville, contient des pièces qui ne sont pas dans les *OEuvres complètes*. Une *Notice* sur Millevoye, par M. de Poilly, son ami d'enfance, a été publiée dans le *Mémorial de la société d'émulation d'Abbeville*.

MILLEY (François), jésuite, mort le 2 septembre 1720, à Marseille, en assistant les pestiférés. On a de lui quelques fragments de *Lettres*, imprimés à Maestricht en 1791. On y découvre un homme profondément versé dans les voies de Dieu. *Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 octobre 1791, p. 247.

* MILLIÉ (Jean-Baptiste), littérateur, né à Beaune, en 1772, commença ses études à Dijon, et vint les terminer à Juilly, où dès l'âge de vingt ans il professa les humanités. Cette école célèbre ayant été fermée, il vint à Paris, obtint un emploi dans les bureaux du ministère des finances et partagea ses loisirs entre ses devoirs et la culture des lettres. A l'époque de l'occupation passagère du Portugal, il fut chargé d'y organiser le service des contributions. Les souvenirs honorables qu'il laissa dans ce royaume furent tels, qu'à la restauration le gouvernement portugais lui fit offrir le ministère des finances. Mais Millié préféra le séjour de sa patrie, où il mourut en 1826, sous-directeur-général des contributions. Il avait profité de son séjour en Portugal, pour en étudier la langue et la littérature. Lié avec les personnages les plus marquants, leurs secours l'aidèrent beaucoup dans la savante et fidèle traduction qu'il a donnée des *Lusiades* du Camoens, Paris, 1825, 2 vol. in-8.

* MILLIÈRES (François), né en Normandie vers 1760, de paysans aisés, au commencement de la révolution quitta sa charrue pour venir à Paris augmenter le nombre des démagogues. Il figura comme agent subalterne dans toutes les journées néfastes qui préparèrent la chute du trône, et après le 10 août, devint membre de la fameuse commune. Envoyé commissaire en Normandie, il y commit tant de vexations que les municipaux d'Evreux le mirent en prison; mais un décret de la Convention lui rendit la liberté. Après le 31 mai, envoyé dans la Vendée, il fit partie de la commission militaire d'Angers, qui fit périr tant de Vendéens : il écrivait à la Convention : « Le nombre » des brigands est trop considérable pour user la » poudre et les balles à leur destruction; je préfère » les mettre dans de grands bateaux que l'on » coule à fond quand ils ont gagné le milieu de la » Loire. Cette opération se fait continuellement, et » tous les prisonniers recevront ainsi le baptême » patriotique. » (*Voy.* CARRIER.) Il était employé à

la poudrière de Grenelle lorsqu'il fut condamné à la déportation, après l'attentat du 3 nivose, et mourut au Sénégal en 1802.

* MILLIET (Jean-Baptiste), littérateur, né à Paris en 1745, fut attaché en sous-ordre à la bibliothèque du roi, et mit à profit ses loisirs pour se perfectionner dans la connaissance des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Quelques essais estimables, faisaient attendre de lui des productions plus importantes, lorsqu'une mort prématurée l'enleva le 15 juillet 1774, à 39 ans. On a de Milliet les *Etrennes du Parnasse contenant les Vies des poëtes grecs et latins, des Réflexions sur la poésie, et un choix de poésies*, Paris, 1770-1774, 15 vol. in-12. Cette compilation, continuée par Le Prévost d'Exmes n'est point estimée; mais les *Vies des poëtes* contiennent des recherches fort intéressantes et bien présentées : on regrette seulement, dit Sabatier, que le style de l'auteur se ressente trop de sa jeunesse. On cite encore de Milliet : *Lettre à un ami de province sur les* Guèbres *et les* Scythes, tragédies de Voltaire; *Lettre sur la peinture au pastel.*

MILLIEU *Voy.* MILIEU.

* MILLIN de GRAND-MAISON (Aubin-Louis), savant archéologue, membre de l'institut, né à Paris le 9 juillet 1759, après avoir fait ses études d'une manière brillante, suivit, pour obéir à sa mère, les cours de théologie. Mais ne se sentant aucune vocation pour l'état ecclésiastique, il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer à la culture des lettres. Sa fortune qui était considérable lui permit de se livrer à ses penchants : ses premiers *Essais* furent des *traductions*, qu'il publia sous ce titre : *Mélanges de littérature étrangère*, Paris, 1785, 6 vol. in-12. L'amitié dont il se lia avec le fils de Willemet (*voy.* ce nom), célèbre botaniste, tourna ses études vers les sciences naturelles, et il conçut le projet d'en écrire l'histoire. En 1790 il fit paraître un *Discours sur l'origine et les progrès de l'histoire naturelle en France*, in-4; ce morceau sert d'introduction au recueil des *Mémoires de la société d'histoire naturelle*, Paris, 1792, dont Millin, fut un des fondateurs et qui porta d'abord le nom de *Société linnéenne*. Millin partisan des réformes que promettait la révolution, publia quelques opuscules de circonstances, et concourut avec Condorcet, Noël, et Rabaut-de-Saint-Etienne, à la *Chronique de Paris*, qui cessa de paraître en 1793. Les excès de cette désastreuse époque, justement appelée *le règne de la terreur*, excitèrent son indignation; il ne la dissimula pas; et, contraint de fuir, il crut se mettre à l'abri des recherches en entrant dans les transports militaires. Mais il ne put échapper aux proscriptions, et jeté dans une prison, il n'en sortit qu'après le 9 thermidor. Il avait déjà perdu une partie de sa fortune, la réduction des rentes compléta sa ruine et il se vit forcé d'accepter une place de chef de division à la commission d'instruction publique. Ce fut alors qu'il fonda le *Magasin encyclopédique*, à la rédaction duquel coopérèrent les hommes les plus distingués de l'Europe. L'abbé Barthélemy étant mort en 1794, il lui succéda dans la place de conservateur du Cabinet des médailles. Livré tout entier à ses nouvelles fonctions, il vendit son riche cabinet d'histoire naturelle, forma une bibliothèque à laquelle il réunit une nombreuse collection de gravures, et donna des cours de l'*histoire* des antiquités. Le travail excessif auquel il se livrait, ayant altéré sa santé, il se vit forcé de les interrompre, et visita les départements du midi pour examiner les monuments échappés aux investigations des antiquaires, ou dont on n'avait que des descriptions incomplètes. Il entreprit en 1811 un nouveau voyage dans le midi de la France et dans l'Italie. De retour en 1813, il voulut mettre en ordre l'immense quantité de matériaux qu'il avait recueillis; mais ce travail épuisa ses forces, et une mort prématurée l'enleva le 14 août 1818. Parmi ses nombreux ouvrages nous ne citerons que les principaux : *Antiquités nationales* ou *Description des monastères, abbayes, châteaux, etc.*, Paris, 1790-1798, 5 vol. gr. in-4; *Introduction à l'étude des monuments antiques, des pierres gravées, des médailles*; ces quatre opuscules publiés séparément de 1796 à 1811 ont été réunis en 1826 in-8 avec un discours préliminaire de Champollion Figeac; *Monuments antiques inédits ou nouvellement expliqués*, Paris, 1802, 2 vol. in-4, avec 92 pl.; *Dictionnaire des beaux-arts*, 1806, 3 vol. in-8; *Histoire métallique de la révolution française*, 1806, in-4; *Voyage dans le midi de la France*, 1807-11, 5 vol. in-8, avec deux atlas; *Peintures de vases antiques*, 1808-1810-11, 5 vol. in-fol., 25 livraisons; *Galerie mythologique*, 1811. 2 vol. in-8, fig.; *Description des tombeaux découverts à Pompéi en* 1812, Naples, 1813, gr. in-8; *Voyage en Savoie, en Piémont, à Nice et dans l'état de Gênes*, Paris, 1816, 2 vol. in-8; *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue et Crémone*, Paris, 1817, 2 vol. in-8; *Description des tombeaux de Canosa*, ainsi que des bas-reliefs, des armures et des vases peints, qui ont été découverts en 1813, Paris, 1816, grand in-fol., fig.; *L'oresteide* ou description de deux bas-reliefs du palais Grimani à Venise, 1817, gr. in-4; *Description d'une mosaïque antique du musée Pio-Clementino à Rome*, 1819, in-fol.; *Histoire métallique de Napoléon* avec un *Supplément* par Millingen, 1819-21, in-4. Millin a publié un grand nombre de *Notices* et de *Monographies* dans le *Magasin encyclopédique*. Le reproche d'avoir mis trop de précipitation dans la rédaction de ses ouvrages lui a été adressé. Ch. Guill. Krafft a donné dans les *Annales encyclopédiques*, 1818, tome 6, une *Notice* sur Millin suivie du catalogue de ses ouvrages. (*Voy.* CHOMPRÉ, LINNÉE.)

MILLON. *Voy.* MILON.

MILLOT (Claude-François-Xavier), historien, mort à Paris le 21 mars 1785, était né à Ornans, petite ville de la Franche-Comté, en 1726. Entré chez les jésuites de Lyon, il s'appliqua à traduire, à prêcher, à enseigner les humanités dans plusieurs maisons de son ordre, à composer des *Discours* sur différents sujets proposés par des académies. Si l'on en croit un de ses panégyristes, c'est pour l'éloge de Montesquieu, inséré dans un de ses *Discours* et les *persécutions* qui en furent la suite, que l'abbé Millot fut obligé de quitter les jésuites (1); mais cette

(1) Celui qui fut couronné, en 1757, par l'académie de Dijon, a pour sujet cette question : *Est-il plus utile d'étudier les*

raison présente une grande invraisemblance, pour ne rien dire de plus. Si l'orateur a loué tout sans restriction dans Montesquieu, peut-on nommer *persécution* le mécontentement que la société lui en a témoigné ? Et s'il n'a loué que ce qu'il y a de réellement louable dans les ouvrages du célèbre président, est-il croyable que ses confrères lui en aient fait un crime? Quoi qu'il en soit, l'archevêque de Lyon le nomma un de ses grands-vicaires. Après avoir prêché quelque temps avec peu de succès à Versailles et dans d'autres villes de province, l'abbé Millot entreprit quelques traductions, et écrivit plusieurs livres élémentaires d'histoire. Le duc de Parme voulant établir dans cette ville une chaire d'histoire pour l'instruction de la jeune noblesse, son ministre, le marquis de Felino, s'adressa à M. de Nivernais, qui lui envoya l'abbé Millot : mais on dit que le duc n'en fut pas content, et que l'abbé, de retour à Paris, ne fit pas difficulté d'en raconter les raisons, et de parler du prince comme d'un ennemi de la philosophie. Il devint ensuite précepteur du duc d'Enghien, et fut admis à l'académie française, en 1777. Sa réputation littéraire est particulièrement fondée sur ses *Eléments d'histoire*, auxquels, selon la remarque de l'abbé Morellet, le nom d'*Abrégé* eût mieux convenu, parce que *les sciences seules ont des éléments*. Quoi qu'il en soit, ce sont les *Eléments de l'histoire ancienne ; de l'histoire moderne ; de l'histoire d'Angleterre ; de l'histoire de France*, etc. Ces sortes de compilations, plus utiles à l'imprimeur qu'honorables pour l'auteur, ont ordinairement plus de débit que de réputation ; mais celles de l'abbé Millot lui ont procuré des louanges. Le compilateur, qui n'était pas né plaisant, a forcé la nature, et s'est épuisé en sarcasmes et en railleries amères contre les papes, les prêtres et les moines, toujours sous le spécieux prétexte de guérir les esprits de la superstition : c'est ce qui a donné quelque sel à ses abrégés; mais en même temps c'est ce qui les rend très-dangereux pour les jeunes gens, auxquels cependant ils paraissent destinés. L'abbé Millot n'était pas assez philosophe pour savoir qu'il ne faut jamais employer la raillerie contre la religion de l'état, même lorsqu'on en relève les abus; il n'a pas songé que les enfants, peu capables de distinguer l'abus de la chose même, apprendraient dans ses livres à mépriser les ministres des autels, et ne tarderaient pas à étendre ce mépris jusque sur la religion. Son *Histoire de France* a été réimprimée en 1806, 4 vol. in-12, avec la continuation de Ch. Milon, jusqu'à la mort de Louis XVI, et celle de Delisle de Sales jusqu'au couronnement de Bonaparte. On a encore de lui : l'*Histoire des troubadours*, Paris, 1775, 3 vol. in-12 ; recueil de poésies barbares et grossièrement galantes, que l'abbé Millot nous présente comme des pièces importantes, quoique bien sûrement il n'y ait rien d'intéressant à recueillir, à moins qu'on ne regarde comme tel quelques injures d'énergumène vomies contre l'Eglise catholique par des chansonniers vaudois et albigeois. Dans les *Mémoires politiques et militaires du duc de Noailles*, Paris, 1777, ouvrage écrit sèchement et sans intérêt, et qui de 6 vol. pourrait être réduit à 2, le sensible abbé s'épuise en lamentations sur la conduite que le gouvernement a tenue à l'égard des camisards, quoique M. de Berwick et M. de Noailles lui-même aient démontré qu'avec ces fanatiques les voies de douceur étaient inutiles et dangereuses. On ne doit cependant pas croire que la prédilection apparente de l'abbé Millot pour les sectaires, sa haine affichée contre les ministres de l'Eglise, son application à rendre odieuse cette grande et antique mère des chrétiens, fussent l'expression de son cœur et le vrai résultat de ses persuasions. Il courait après la célébrité et les petits bruits académiques, qu'il croyait ne pouvoir s'assurer sans étouffer ou sans déguiser des sentiments qui avaient été longtemps chers à son cœur, et qui ont reparu avec vivacité, dès que la proximité de la mort eut replié son âme sur les vérités éternelles, et dissipé l'illusion qui l'égarait. Millot a donné des traductions assez médiocres des *Harangues d'Eschine et de Démosthènes pour la couronne*, 1764, et des *Harangues choisies de plusieurs orateurs latins*, Lyon, 1764, 2 vol. in-12.

les hommes que les livres ? Millot y donne la préférence à l'étude des hommes.

* MILLS (Charles), né en 1788, fils d'un chirurgien distingué de Greenwich, exerça la profession d'avocat ; puis s'adonna entièrement à la culture des lettres. Il est mort à Southampton le 9 octobre 1825. On a de lui en anglais : *Histoire du mahométisme*, Londres, 1819, in-8 ; *Histoire des croisades*, 1820, 2 vol. in-8, dont le 1[er] a été traduit en franç. par Paul Tiby, 1825, in-8 ; *Voyage de Théodore Ducas dans différentes contrées de l'Europe à l'époque de la renaissance des lettres*, 1823, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage fait sur le plan du *Voyage d'Anacharsis*, Mills donne un tableau intéressant de l'Italie au XIII[e] siècle ; *Histoire de la chevalerie*, Londres, 1825, 2 vol. in-8 ; le succès en fut prodigieux.

* MILLS (Villiam), théologien anglican, né vers 1785 et mort à Madère le 8 mai 1834. Après avoir terminé de brillantes études et reçu les ordres, il voyagea quelque temps avec les enfants du général Hope et résida successivement à Dresde et à Florence où il acquit une connaissance approfondie des langues allemande et italienne. De retour en Angleterre, nommé professeur de philosophie morale à l'université d'Oxford, il se fit remarquer par son talent pour l'enseignement et pour la prédication. Les seuls ouvrages qu'il ait publiés sont une *Dissertation sur les notions que les Juifs et les Païens avaient d'un état futur*, et un *sermon* prêché en 1830 sur l'*Humanité chrétienne opposée à l'orgueil scientifique*, lors de la réunion de l'association britannique. Il a laissé manuscrites ses *Leçons de philosophie morale*.

* MILNER (John), évêque catholique anglais, né à Londres en 1752, acheva ses études à Douai dans le collége anglais, et fut ordonné prêtre en 1777. Envoyé à Londres, d'où il passa à Winchester, il commença dès lors à se faire connaître par ses écrits et par son zèle pour la cause de la religion. Le comité dirigeant fut en 1787 chargé de dresser un projet d'adresse au parlement pour demander la révocation des lois contre les catholiques. Les évêques

firent quelques objections sur ce projet ; cependant, d'après les explications et les promesses du comité, ils le signèrent ainsi que leur clergé ; mais la proposition d'un nouveau serment donna lieu à une vive dispute à laquelle Milner prit beaucoup de part. Les quatre vicaires apostoliques qui se partageaient l'Angleterre le condamnèrent par une encyclique du 21 octobre 1789 ; mais le comité protesta contre les décisions des évêques, et on chercha à persuader aux catholiques qu'ils avaient droit de choisir et de nommer leurs pasteurs. Un des membres influents du comité publia dans ce sens trois écrits, auxquels Milner répondit par trois brochures sous ces titres : *Réponse d'un ecclésiastique à la lettre d'un laïc ; les Droits divins de l'épiscopat ; la démocratie ecclésiastique dévoilée*. Peu après, deux des vicaires apostoliques moururent et furent remplacés. Milner, chargé de prêcher à la consécration de l'un d'eux, fut depuis cette époque investi de sa confiance et de celle d'un des anciens vicaires ; il se mit en rapport avec les personnages les plus puissants de l'état, avec des ministres, des membres du parlement et même avec des évêques anglicans, leur représenta les clauses fâcheuses du serment que le comité avait introduit, et rédigea, pour éclairer l'opinion, un petit écrit intitulé : *Faits relatifs à la contestation entre les catholiques*, qui produisit son effet. Le parlement, plus sage et plus réservé que le comité catholique, jugeant qu'il ne fallait point allumer un flambeau de discorde, rendit plus précises les clauses qui avaient été trouvées trop vagues, et adopta à peu près le serment d'Irlande, que Milner avait proposé comme moyen de conciliation. Ce bill, adopté par le parlement, fut sanctionné par le roi. Ainsi tous les serments antérieurs et les peines prononcées contre les catholiques étaient abolis ; et l'exercice de leur religion devenait aussi libre que dans la plupart des états attachés à l'église romaine. Ce succès valut à Milner la reconnaissance des catholiques et le mit en grande considération parmi eux. En 1792, il assista au synode des évêques contre Trockmorton et Geddes ; le premier fut censuré pour son écrit sur la *nomination des évêques*, et la traduction de la *Bible*, donnée par le second, fut signalée comme un ouvrage hardi et dangereux. Milner publia, en 1798, son *Histoire civile et ecclésiastique et examen des antiquités de Winchester*, 2 vol. in-4, ouvrage plein d'érudition, et qui fut loué même par plusieurs journaux protestants ; mais comme il s'y était expliqué avec quelque liberté sur l'évêque anglican Hoadley, le docteur Sturges, ami du prélat, fit paraître à cette occasion des *Réflexions sur le papisme*. Milner ne crut pas devoir passer sous silence cette attaque, et il donna ses *Lettres au prébendaire*, qui ont beaucoup contribué à dissiper les préventions de plusieurs protestants contre l'Eglise romaine. En 1802, pour calmer les esprits qui commençaient à s'agiter en Angleterre, il publia : *Eclaircissement sur les brefs du saint Siége relatifs à l'église de France*. Le docteur Stappleton, vicaire apostolique du district du milieu, étant mort au mois de mai 1802, Milner le remplaça sous le titre d'évêque de Castabala *in partibus*. Le premier écrit qu'il donna en cette qualité est une lettre pastorale adressée à son clergé le 27 décembre 1803 ; on y trouve des avis relatifs à la discipline et à la conduite des pasteurs. En 1807, il donna une 2e édition du *Cas de conscience résolu*. Cette même année et la suivante, il fit deux voyages en Irlande, qui lui donnèrent occasion de publier une suite de lettres sur les catholiques et les antiquités d'Irlande, qui sont regardées comme un de ses meilleurs ouvrages. Il mit encore au jour, en 1808, *quatre Lettres* sur les articles d'un journal intitulé : *la Revue antijacobine*, et il donna un mandement, en date du 1er juin, contre les écarts des anti-concordataires. L'abbé Blanchard écrivit contre ce mandement, et Milner publia une nouvelle *Lettre pastorale* le 10 août, où il cita 16 propositions, tirées des écrits de cet abbé, qu'il condamna comme *fausses, scandaleuses, injurieuses au souverain pontife, insinuant le schisme, y tendant et même étant schismatiques*. Cette controverse n'était pas finie qu'il s'en éleva une plus vive et plus longue. Des membres distingués du parlement voulurent que l'on donnât au roi un *veto* sur le choix des évêques. Ce projet fut d'abord approuvé par Milner et quelques évêques d'Irlande ; mais ensuite ayant cru s'apercevoir que le ministère ne cherchait qu'à asservir l'épiscopat et à préparer ainsi sourdement le renversement de la religion, ils rétractèrent leur approbation, et se prononcèrent contre le *veto*. Toutefois les auteurs du projet en suivirent l'exécution ; mais, l'opposition des évêques les arrêtant, ils travaillèrent à les amener à seconder leurs vues, et indiquèrent une assemblée des catholiques à Londres, pour le 1er février 1810. On y adopta un avis favorable au *veto*, et Milner, qui était l'agent des évêques d'Irlande en Angleterre, lutta seul contre le sentiment de l'assemblée. Son *Eclaircissement sur le veto* ayant attiré un écrit de M. Butler sous le titre de *Lettres à un catholique irlandais*, il y répondit par des *Lettres à un prélat catholique d'Irlande, en réfutation de celle de M. Butler*, et il y ajouta un *post-scriptum sur l'écrit d'O'Connor*. En 1813, un nouveau bill fut présenté au parlement pour l'émancipation des catholiques ; l'on voulait attribuer au bureau catholique l'autorité de nommer les évêques et d'examiner les bulles et rescrits de Rome ; mais Milner exposa dans un écrit intitulé, *Court mémorial sur le bill*, la tendance de ce projet qui échoua au parlement. Ayant, en 1814, appris le retour du pape à Rome il résolut de s'y rendre pour consulter le saint Siége et soutenir les intérêts des évêques d'Irlande sur les points en discussion. Il fut bien accueilli par le Saint-Père qui ne prit cependant pas de décision formelle. Milner donna, en 1818, une suite à ses *Lettres au prébendaire*, sous ce titre : *Fin de la controverse religieuse* suivie d'une adresse à l'évêque anglican de saint David's en réponse à son *Catéchisme protestant* ; c'est la meilleure production de Milner. Elle a été plusieurs fois réimprimée, et traduite en français sous le titre d'*Excellence de la religion catholique*, ou *Correspondance entre une société de protestants religieux et un théologien catholique*, Paris, 1823, 2 vol. in-8. Cette traduction, que l'on doit à M. Masson de La

Véronnière, est accompagnée de notes, de citations et d'une table des matières qui ajoute au mérite de l'ouvrage; un *Court sommaire de l'histoire et des doctrines de l'Ecriture*, qui parait convenir spécialement aux écoles, et dont il s'est fait plusieurs éditions; en 1819 il ajouta aux *Mémoires historiques des catholiques anglais* par Ch. Butler (*voy.* ce nom n. 306), un nouveau volume, où il rapporte principalement les affaires où il a pris part. Sa santé, affaiblie par d'aussi longs travaux, lui faisant craindre une fin prochaine, il demanda un coadjuteur qu'il sacra lui-même le 1er mai 1825; se sentant plus malade, il reçut les sacrements. Après avoir fait un acte public de foi, il expira, le 19 avril 1826, dans des sentiments de piété, d'humilité et de résignation, à Wolverhampton où il résidait ordinairement. C'était un prélat fort instruit et fort zélé : ses ennemis mêmes ont rendu justice à son mérite; mais ils l'ont accusé de trop de chaleur et d'exagération. On trouve une *notice* très-étendue sur ce prélat dans l'*Ami de la religion*, tome 53. Outre les productions que nous avons citées, il a publié un assez grand nombre d'autres écrits : *Certaines considérations à l'égard des catholiques romains*, 1791, in-8; *Recherches historiques et critiques sur l'existence et le caractère de saint Georges, patron de l'Angleterre*, 1792, in-8; *Oraison funèbre prononcée à l'occasion de l'assassinat de Louis XVI*, 1793, in-8; *Réplique au rapport publié par le club cisalpin sur sa protestation*, 1795, in-8; *Sérieuse demande à M. Joseph Berington sur ses erreurs théologiques, touchant les miracles et autres sujets*, 1797, in-12; *Vie de M. Challoner, vicaire apostolique de Londres*, 1798, in-12; *Explication de la conduite du pape Pie VII à l'égard des évêques et des affaires ecclésiastiques de France*, 1802, in-8; *Court examen des principaux arguments contre la pétition catholique; Traité sur l'architecture des églises d'Angleterre*, 1811, in-8; *Discours prononcé le 18 juin 1816 à Birmingham, en actions de grâce pour la paix; Exercices pour sanctifier le dimanche et les jours de fêtes, et pour se préparer à assister utilement à la messe*; enfin un article sur l'*Architecture gothique*, dans l'*Encyclopédie de Rees*, et plusieurs *Notices* dans les *Mémoires de la société des antiquaires de Londres* dont il était membre.

MILON, fameux athlète de Crotone, s'était accoutumé, dès sa jeunesse, à porter de gros fardeaux. En augmentant tous les jours leur poids, il était parvenu à charger sur ses épaules des poids énormes. C'est ainsi qu'ayant acheté un veau, il le porta tous les jours à une certaine distance, et continua à le porter lorsqu'il fut devenu un très-grand taureau. Il en donna le spectacle aux jeux olympiques, et après l'avoir porté l'espace de cent vingt pas, il le tua d'un coup de poing, et le mangea, dit-on, tout entier en un seul jour. Il se tenait si ferme sur un disque qu'on avait huilé pour le rendre glissant, qu'il était impossible de l'y ébranler. On ne pouvait séparer un de ses doigts de l'autre, et quelque facilité qu'il donnât en présentant la main ouverte et étendue. Par le gonflement des veines, il rompait un nerf de bœuf, dont il s'était entouré la gorge. Cet athlète assistait exactement aux leçons de Pythagore. On rapporte que la colonne de la salle où ce philosophe tenait école s'étant ébranlée, il la soutint lui seul, et donna le temps aux auditeurs de se retirer. Milon remporta sept victoires aux jeux pythiens, et six aux jeux olympiques. Il se présenta une septième fois, mais il ne put combattre faute d'antagoniste. Devenu vieux, il voulut avec ses mains rompre le tronc d'un gros arbre. Il en vint à bout; mais les longs efforts qu'il fit l'ayant épuisé, les deux parties du tronc se réunirent, et il ne put en arracher ses mains. Il était seul, et fut dévoré par les bêtes sauvages, l'an 500 avant J.-C. On ne risque rien à croire que plusieurs de ces faits sont défigurés et exagérés. Plusieurs de ces traits, tel que celui de la colonne, paraissent être pris de l'histoire de Samson. *Voy.* SAMSON.

MILON (Titus-Annius *Milo*), brigua le consulat, et, pour l'obtenir, il excita dans Rome plusieurs factions. Ces cabales produisirent la mort de Clodius, tribun du peuple, qu'il tua l'an 52 avant J.-C. Cicéron se chargea de le défendre contre ses accusateurs; mais, comme la tribune de l'orateur était assiégée de soldats, leur aspect, les murmures et les cris que poussaient les partisans de Clodius, troublèrent sa mémoire. Il ne put prononcer son plaidoyer tel qu'il l'avait composé. Milon fut exilé à Marseille, où Cicéron lui envoya son discours. Après l'avoir lu, il s'écria « O Cicéron! si vous aviez » parlé ainsi, Milon ne mangerait pas des barbeaux » à Marseille. »

MILON, bénédictin, précepteur du fils de Charles le Chauve, mort dans l'abbaye de Saint-Amand, au diocèse de Tournai, en 872, est auteur de plusieurs pièces. L'une, qui a pour titre *Combat du Printemps et de l'Hiver*, est insérée dans l'ouvrage de Casimir Oudin sur les auteurs ecclésiastiques; et l'autre, qui est une *Vie de saint Amand* en vers, se trouve dans Surius et Bollandus.

** MILON (Charles), littérateur, né en 1754 à Liége, d'abord sous-bibliothécaire du prince de Condé, obtint ensuite la chaire de législation à l'école du Panthéon. Nommé professeur de langues anciennes au lycée Napoléon, il fut, quelque temps après, chargé de faire à la Sorbonne le cours d'histoire de la philosophie ancienne. Il avait renoncé à l'enseignement depuis plusieurs années, lorsqu'il mourut à Paris, le 21 juillet 1839, à 85 ans. Savant bibliographe, il connaissait à fond les meilleurs livres dans presque toutes les sciences. Indépendamment de traductions assez estimées des *Voyages en Irlande*, de Rich. Twiss et d'Arthur Young, de la *Politique* d'Aristote (1803, 3 vol. in-8), de la *République* et des *Lois* de Platon, restée inédite, on a de lui : des *Poésies légères*, parmi lesquelles on distingue l'*éventail*, poëme qui eut du succès; l'*Histoire des voyages des Papes depuis Innocent Ier jusqu'à Pie VI*, 1782, in-8; *Introduction à l'histoire des troubles des Provinces-Unies depuis 1777 jusqu'en 1787*, 1788, in-8, et une *Histoire des descentes qui ont eu lieu en Angleterre, depuis Jules-César*, 1798, in-8. Il fut avec Duchosal l'éditeur des *Œuvres complètes* de Dumarsais (*voy.* ce nom), et il a donné des continuations des *Ele-*

ments de l'histoire de France et de l'histoire d'Angleterre, par l'abbé Millot (*voy.* ce nom).

MILTIADE, général athénien, florissait dans le ve siècle avant J.-C. Il fonda une colonie dans la Chersonèse de la Thrace, après avoir vaincu les peuples qui s'opposaient à cet établissement. L'oracle de Delphes l'avait désigné pour cette expédition. Il chassa les Thraces et partagea leurs terres entre ses soldats. Les Perses, ayant déclaré la guerre aux Athéniens, s'avancèrent au nombre, dit-on, de 300,000 hommes vers Marathon, petite ville sur le bord de la mer (mais il faut se souvenir que ces dénombrements se réglaient autrefois, comme aujourd'hui, sur la prévention et l'esprit national). Athènes n'eut que dix mille hommes à y opposer. L'armée avait à sa tête dix chefs, qui devaient commander tour à tour; mais l'amour public l'emportant sur le désir de gouverner, chacun de ces chefs se démit de ses droits en faveur de Miltiade. Ce général habile rangea ses troupes auprès d'une montagne, et fit jeter sur les deux côtés de grands arbres, afin de couvrir les flancs de son armée, et de rendre inutile la cavalerie des Perses. Le combat fut rude et opiniâtre. Le nombre accabla d'abord les Grecs; enfin ils mirent les Perses en déroute, les poursuivirent jusqu'à leurs vaisseaux, et détruisirent une partie de leur flotte, l'an 490 avant J.-C. Quelques années après, les Athéniens donnèrent au vainqueur une flotte de 70 vaisseaux, pour aller tirer vengeance des îles qui avaient prêté leur secours aux Perses. Il en conquit plusieurs; mais sur un faux bruit de l'arrivée de la flotte des Perses, il leva le siége qu'il avait mis devant l'île de Paros, et revint à Athènes avec sa flotte. Une blessure qu'il avait reçue au siége l'empêcha de paraître en public. On profita des circonstances pour jeter des soupçons sur sa conduite. Xantipe l'accusa devant l'assemblée du peuple d'intelligence avec le roi de Perse. Le crime ne put pas être prouvé; cependant on le condamna à être précipité dans le Barathre, lieu où l'on jetait les plus grands criminels. Le magistrat s'oppose à un jugement si inique; tout ce qu'il peut obtenir, en exposant les services signalés que Miltiade avait rendus à la patrie, c'est de faire commuer la peine de mort en une amende de 50 talents, qu'il était hors d'état de payer. Il fut jeté en prison, où il mourut bientôt après de sa blessure, l'an 489 avant J.-C. Son fils Cimon emprunta les 50 talents pour acheter la permission d'ensevelir le corps de son père. Miltiade avait été tyran dans la Chersonèse, et il pouvait tenter de l'être dans Athènes. C'en était assez auprès de ce peuple si jaloux de sa liberté, qui aimait mieux faire périr un innocent que d'avoir un sujet de crainte devant les yeux. Il faut, au reste, se souvenir que si les affections des Athéniens étaient inconstantes, la vertu de leurs héros n'avait guère plus de stabilité. *Voy* ARISTIDE, PÉRICLÈS, SOCRATE. La vie de Miltiade est la première du recueil de Cornélius-Nepos.

MILTIADE. *Voy.* MELCHIADE.

MILTON (Jean), célèbre poète anglais, né à Londres le 9 décembre 1608, d'une famille noble, donna, dès sa plus tendre enfance, des marques de son talent pour les vers. A 15 ans, il paraphrasa quelques *Psaumes*, et à 17 il composa plusieurs *pièces* de poésie en anglais et en latin, pleines de chaleur et d'enthousiasme. Il parcourut la France, l'Italie, et retourna dans sa patrie vers le temps de la seconde expédition de Charles Ier contre les Ecossais. On le chargea de la tutelle de deux fils de sa sœur, auxquels il voulut bien servir de précepteur. Il prit aussi soin de l'éducation de quelques enfants de ses amis, et leur apprit les langues, l'histoire, la géographie, etc. Il épousa en 1643 la fille d'un gentilhomme de la province d'Oxford. Sa femme le quitta au bout d'un mois, protestant qu'elle ne retournerait jamais chez lui. Le poète publia plusieurs écrits en faveur du divorce, et se prépara à un second mariage; mais sa femme se ravisa, et le supplia si ardemment de la reprendre, qu'il se laissa attendrir. La mort tragique de Charles Ier, arrivée en 1648, étonna toutes les puissances de l'Europe, et fut approuvée par Milton. Les factieux qui avaient osé, Cromwel à leur tête, porter leurs mains parricides sur ce prince infortuné, crurent leur attentat légitime, et choisirent Milton pour le justifier. Cet écrivain, échauffé par le fanatisme de la révolte, composa son livre intitulé : *Tenure, ou Droit des rois et des magistrats*. Il veut y prouver qu'un tyran sur le trône est comptable à ses sujets, qu'on peut lui faire son procès, qu'on peut le déposer et le mettre à mort. Milton porta d'autres coups à l'autorité royale dans plusieurs audacieux libelles. Les factieux récompensèrent l'écrivain qui les servait si bien : Milton fut secrétaire d'Olivier Cromwell, de Richard Cromwell et du parlement qui dura jusqu'au temps de la restauration. Saumaise prit la défense de Charles Ier, dans son livre intitulé; *Defensio regis*. Milton lui répliqua d'abord par un autre ouvrage sous ce titre : *Défense pour le peuple anglais*, imprimé en latin en 1651. Cette réponse fut brûlée à Paris par la main du bourreau; et l'auteur eut à Londres un présent de 1000 livres sterling. Devenu aveugle, il ne cessa de publier des libelles, et ne quitta la plume que lorsque les ennemis de la maison de Stuart posèrent les armes. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ne fut point inquiété après le rétablissement de Charles II. On le laissa tranquille dans sa maison. Il se tint néanmoins renfermé, et ne se montra qu'après la proclamation de l'amnistie. Il obtint des lettres d'abolition, et ne fut soumis qu'à la peine d'être exclu des charges publiques. Cet ennemi forcené des rois n'avait point de religion bien déterminée. Il avait été puritain dans sa jeunesse; il prit le parti des indépendants et des anabaptistes dans sa virilité, et se détacha de toutes sortes de communions durant sa vieillesse. Il n'exclut du salut aucune société chrétienne, excepté les catholiques romains, comme on le voit dans son livre *De la vraie religion* : distinction honorable à cette religion sainte, de la part d'un écrivain sanguinaire et furieux, souillé des erreurs de toutes les sectes. Il ne fréquenta aucune assemblée, et n'observa dans sa maison le rit d'aucune secte. Milton, rendu à lui-même après les agitations des guerres civiles, mit la dernière main à son poëme du *Pa-*

radis perdu, qu'il publia en 1667. Il employa neuf années à cet ouvrage, qui fut négligé dans sa naissance. Le libraire Tompson eut bien de la peine à lui donner trente pistoles d'un écrit qui valut plus de 100,000 écus à ses héritiers. Ce poème ne trouva d'abord ni lecteurs ni admirateurs. Ce fut le célèbre Addison qui découvrit à l'Angleterre et à l'Europe les beautés de ce trésor caché. Ce judicieux critique voulut lire le *Paradis perdu*, sur l'éloge que lui en firent quelques amateurs. Il fut frappé de tout ce qu'il y trouva : des images grandes et sublimes, des idées neuves, hardies, effrayantes, des coups de lumière. Addison écrivit pour faire connaître le poème, et lui procura un grand nombre d'admirateurs, surtout en Angleterre. Les étrangers, plus sévères, virent des beautés dans le *Paradis perdu*, qui étincelle de traits de génie ; mais ils ne fermèrent pas les yeux sur les imperfections. On lui reproche la triste extravagance de ses peintures, son paradis des sots ; ses murailles d'albâtre qui entourent le paradis terrestre ; ses diables qui, de géants qu'ils étaient, se transforment en pygmées, pour tenir moins de place au conseil, dans une grande salle toute d'or bâtie en l'air ; les canons qu'on tire dans le ciel, les montagnes qu'on s'y jette à la tête, des anges à cheval qu'on coupe en deux, et dont les parties se rejoignent soudain. C'est le poème de Milton que Boileau avait en vue lorsqu'il disait, après avoir vanté les agréments de l'ancienne mythologie :

C'est donc bien vainement que nos auteurs déçus,
Bannissant de leurs vers ces ornements reçus,
Pensent faire agir Dieu, ses saints et ses prophètes,
Comme des dieux éclos du cerveau des poètes :
Mettent, à chaque pas, le lecteur en enfer,
N'offrent rien qu'Astaroth, Belzébuth, Lucifer.
De la foi d'un chrétien les mystères terribles
D'ornements égayés ne sont point susceptibles ;
L'Evangile à l'esprit n'offre, de tous côtés,
Que pénitence à faire, et tourments mérités ;
Et de vos fictions le mélange coupable
Même à ses vérités donne l'air de la fable.
Et quel objet enfin à présenter aux yeux,
Que le diable toujours hurlant contre les cieux,
Qui de votre héros veut rabaisser la gloire,
Et souvent avec Dieu balance la victoire ? etc.

L'enthousiasme de Boileau pour l'antiquité le rend peut-être ici un peu trop sévère. La religion chrétienne offre à la poésie une foule de traits sublimes et intéressants ; mais ce choix demande un goût et une délicatesse que la nature n'accorde pas toujours aux plus grands génies, et qui surtout étaient fort rares dans le siècle où Milton écrivait. Ce poète lui-même, quoique avec plus d'imagination que de discernement, n'a-t-il pas su tirer des saintes Ecritures un grand nombre de beautés qu'on ne se lasse point d'admirer ? Car malgré toutes les critiques, Milton restera la gloire et l'admiration de l'Angleterre : on le comparera toujours à Homère, dont les défauts sont aussi grands, et on le mettra au-dessus du Dante, dont les idées sont encore plus bizarres. Un écrivain érudit publia à Londres, il y a quelques années, différents ouvrages dans lesquels il prétendit démontrer que Milton a beaucoup profité d'un très-élégant poème latin intitulé *Sarcothea*. (*Voy.* MASENIUS). On a écrit pour et contre cette imputation, sans que la chose soit bien éclaircie. Le *Paradis perdu* est en vers anglais non rimés. Dupré de Saint-Maur, de l'académie française, et Racine le fils, l'ont traduit en français. Madame Du Bocage en a donné une imitation abrégée en vers, en 3 chants. La traduction qui a paru en 1786, Paris, 3 vol. in-12, est plus littérale, mais *elle tue*, dit un critique, *le délire du poète*. Cette traduction, qui est de M. Mosneron, a été réimprimée sans le texte, avec des corrections, en 1799 et 1805, 2 vol. in-8, et en 1810, 1 vol. in-8. Celle de Delille a fait oublier toutes les autres ; c'est un des meilleurs ouvrages de ce poète, et un de ses plus beaux titres à l'immortalité (1). On assure que Milton tira le sujet de son poème d'une comédie, ou plutôt d'un drame sacré ou mystère intitulé *Adam chassé du Paradis*, qu'il vit jouer avec une grande pompe à Florence, sur un théâtre élevé au milieu des eaux de l'Arno (*Voy.* ANDREINI). Milton donna, en 1671, un second poème en vers anglais non rimés, sur la tentation de J.-C. et la réparation de l'homme, qu'il intitula : *Le Paradis recouvré*, ou *Le Paradis reconquis*. Il faisait plus de cas de ce second poème que du premier ; mais il n'est pas si bon, à beaucoup près. On n'y trouve point les grandes idées, les images frappantes, la sublimité de génie, ni la force d'imagination qu'on admire dans le premier. Un homme d'esprit épigrammatique a dit de ces deux poèmes, que *l'on trouve bien Milton dans le Paradis perdu, mais non pas dans le Paradis recouvré*. Le P. de Mareuil, jésuite, a donné une traduction française, 1732, in-12, de ce dernier poème. Milton, épuisé par le travail et par les maladies, mourut à Brunhill le 10 novembre 1674, à 66 ans. Il laissa une riche succession, et il n'est pas vrai, comme on l'a dit tant de fois, qu'il passa ses derniers jours dans l'indigence. Son imagination était dans la plus grande vivacité, depuis le mois de septembre jusqu'à l'équinoxe du printemps. Ce poète célèbre, mais mauvais citoyen, mauvais sujet, mauvais chrétien, lâche apologiste des plus repoussantes atrocités, flatteur et esclave des tyrans, avait un frère très-doux, et qui fut toujours attaché au parti royal. Outre ses poèmes, on a de lui un grand nombre d'écrits de controverse, dans lesquels il prend un ton fanatique et quelquefois d'énergumène. Toutes les *Œuvres* de Milton furent imprimées à Londres en 1699, en 3 vol. in-fol. On a mis dans les deux premiers ce qu'il a écrit en anglais, et dans le troisième ses traités latins. On trouve à la tête de cette édition la *Vie de Milton*, par Toland. Thomas Birch en a donné une meilleure édition à Londres en 1738, en 3 vol. in-fol. avec le portrait de Milton à la tête. Peck publia à Londres en 1740, in-4, de nouveaux *Mémoires anglais* fort curieux, sur la vie et les productions poétiques de Milton. Ses principaux ouvrages sont : *Traité de la réformation de l'Eglise anglicane, et des causes qui l'ont empêchée jusqu'ici* (1641), et quatre autres *Traités* sur le gouvernement de l'Eglise en Angleterre ; *Pro populo anglicano defensio*, 1651 ; *Defensio*

(1) La traduction du *Paradis perdu* par M. de Chateaubriand, Paris, 1836, 2 vol. in-8, avec le texte en regard, est un des plus faibles ouvrages de ce grand écrivain.

secunda, 1654; *Defensio pro se*, 1655, contre Alexandre Morus, auquel il attribuait le livre qui a pour titre : *Clamor regii sanguinis adversus parricidas Anglos*, quoique ce livre fût de Pierre du Moulin le fils. Du reste, l'ouvrage qui mettait Milton en fureur était très-bon, et Milton n'y opposa rien qui méritât le suffrage des gens sensés. *Traité de la puissance civile dans les matières ecclésiastiques*, 1659; Milton publia en 1670 son *Histoire d'Angleterre;* elle s'étend jusqu'à Guillaume le Conquérant, et n'est pas tout-à-fait conforme à l'original de l'auteur, les censeurs des livres en ayant effacé divers endroits; *Artis logicæ plenior institutio, ad Rami methodum accommodata*, 1672; *Traité de la vraie religion, de l'hérésie, du schisme, de la tolérance, et des meilleurs moyens qu'on puisse employer pour prévenir la propagation du papisme;* plusieurs *Pièces de poésie*, en anglais et en latin, sur divers sujets; *Lettres familières*, en latin. *Voy.* une Réponse à Voltaire, à l'art. YOUNG.

** MIMAUT (Jean-François), diplomate et littérateur, né en 1775 à Méru, département de l'Oise, fit de brillantes études à Beauvais et les termina à Paris au collége des Grassins, où il remporta le prix d'honneur en 1793. Atteint par la réquisition, il entra dans un bataillon de nouvelle levée; mais ses talents ne tardèrent pas à le faire distinguer de ses chefs, et dès l'année suivante il fut placé dans les bureaux du ministre de la guerre. Il y remplissait les fonctions de sous-chef, lorsqu'en 1802, il devint secrétaire-général du ministère des relations extérieures du royaume d'Italie, fonctions qu'il exerça jusqu'à la chute de Napoléon. Nommé en 1814 consul de France à Cagliari (Sardaigne), il passa trois ans après en la même qualité à Carthagène (Espagne) et ne revint à Paris qu'en 1825. L'année suivante, consul à Varsovie, l'empereur de Russie refusa de lui délivrer un *exequatur*, et il fut envoyé à Venise. En 1828, il alla gérer le consulat général en Egypte, où il resta jusqu'à la fin de 1836. Ayant obtenu un congé, il s'empressa d'emporter en France une riche collection d'antiquités égyptiennes qu'il avait formée; mais à peine arrivé à Paris, il y mourut, le 31 janvier 1837. Indépendamment de quelques ouvrages de sa jeunesse et qui ne lui ont pas survécu, et d'une traduction des *Veillées du Tasse*, on a de lui : *Ouverture de la campagne d'Italie*, 1796, in-8; *Notice historique sur l'état actuel, le commerce, les mœurs et les productions des îles de Malte et de Goze*, Paris, 1798, in-8; *Mémoire sur la nature des maladies endémiques à Carthagène et dans le midi de l'Espagne*, etc., 1819, in-8; *Histoire de Sardaigne, ou la Sardaigne ancienne et moderne, considérée dans ses lois, sa topographie*, etc. Paris, 1825, 2 vol. in-8. Les événements y sont racontés avec ordre et clarté, et le style annonce un écrivain formé sur les bons modèles. Mimaut a été l'un des collaborateurs de la *Nouvelle Bibliothèque des Romans*. On trouve une *Notice* sur sa vie à la tête du *Catalogue* de sa collection égyptienne.

MIMNERME, poète et musicien grec, vivait du temps de Solon ou un peu auparavant (vers l'an 600 avant J.-C.). Il s'acquit une grande réputation par ses *Elégies*. Properce dit qu'en matière d'amour, les vers de ce poète valaient mieux que ceux d'Homère :

Plus in amore valet Mimnermi versus Homero.

Cela est très-vrai, mais n'est rien moins qu'un éloge. Le moindre rimeur surpassera en ce genre sans effort Homère et Virgile. Quelques savants regardent Mimnerme comme l'inventeur de l'élégie; d'autres disent qu'il est le premier qui la transporta des funérailles à des objets plus gais. Il est certain du reste, comme dit Horace, qu'elle a subi cette révolution :

Versibus impariter junctis querimonia primum,
Post etiam inclusa est voti sententia compos.

Il ne nous reste de lui que des fragments, dont l'un des plus considérables se trouve dans *Stobée* avec d'autres lyriques, 1568, in-8.

* MINA (don Francisco Espoz y), général espagnol, naquit à Idozin en Navarre le 17 juillet 1781, et fut associé dès son enfance aux travaux de son père, honnête agriculteur. Lorsque les armées françaises envahirent l'Espagne en 1808, il s'enrôla comme simple volontaire dans le bataillon de Doyle, d'où il passa dans le corps de guérillas que venait de lever son neveu. En 1810, son neveu ayant été pris par les Français, il fut choisi pour capitaine, et peu après, la junte d'Aragon le nomma chef de toutes les guérillas de la Navarre. Confirmé dans ce titre par la régence du royaume, avec le brevet de colonel, il fut successivement créé brigadier, maréchal de camp et commandant général de l'Aragon. Le premier usage que Mina fit de son pouvoir, fut de désarmer tous les chefs de bandes, devenus aussi redoutables aux habitants du pays qu'aux Français, et il fit fusiller le nommé Echevarria qui s'était rendu célèbre par ses brigandages. A la tête d'un corps de partisans qu'il organisa, Mina s'attacha à entraver les opérations de l'armée française dans le nord de l'Espagne, et lui fit éprouver de grandes pertes. Plusieurs fois trahi et partiellement battu, il parvint toujours à se rallier, et reparut plus formidable au moment où on le croyait terrassé. A la fin de la guerre Mina se trouvait à la tête d'une armée de 31,500 hommes, qui reprirent treize places fortes et firent plus de 14,000 prisonniers. Il est probable que dès ce temps, il songeait à jouer un rôle politique dans sa patrie. En 1813, nommé chef politique de la Navarre, il profita de cet accroissement d'autorité pour préparer les réformes qu'il méditait. Après la conclusion de la paix, Ferdinand VII ayant désiré le connaître, il se rendit à Madrid au mois de juillet 1814, et y resta 25 jours, pendant lesquels il eut plusieurs conférences avec le roi. Mina revint en Navarre, mécontent du monarque, et conçut le hardi projet de s'emparer de Pampelune afin d'y proclamer la constitution des cortès. Cette tentative ayant échoué, il se sauva en France, où il fut accueilli avec distinction par les officiers qui l'avaient combattu. Néanmoins en arrivant à Paris, il fut arrêté sur la demande de l'ambassadeur d'Espagne. On lui laissa le choix de sa résidence et il s'établit à Bar-sur-Aube, où il vivait d'une

modique pension du gouvernement. Pendant les cent-jours, il rejeta les propositions qui lui furent faites au nom de Napoléon, et se rendit furtivement en Suisse. De retour à Paris après la seconde restauration, il s'y lia avec plusieurs hommes appartenant à l'opposition. Lorsqu'il apprit la proclamation de la constitution de 1812, il s'empressa de retourner en Espagne. Entré en Navarre le 23 février 1820, il réunit à la hâte quelques-uns de ses anciens soldats, et publia un manifeste dans lequel il traçait la marche qu'il fallait suivre pour assurer le triomphe du nouveau gouvernement. Le 11 mars, il fit son entrée à Pampelune, où il reçut, avec le grade de maréchal-de-camp, le titre de capitaine-général de la Navarre. Mécontent de l'esprit qui régnait dans cette province, il obtint d'être envoyé en la même qualité dans la Galice. Au mois de juillet 1822, nommé général en chef de la première division militaire (la Catalogne), où l'insurrection royaliste avait fait de grands progrès, il y trouva les insurgés maîtres de plusieurs places fortes, et ayant même un gouvernement central à Urgel, sous le nom de *régence d'Espagne*. Ayant organisé son armée, il s'empara de Castel-Follit qu'il fit raser, et de Balaguer, et défit dans plusieurs rencontres l'armée de la foi. Le 4 décembre, il se rendit maître d'Urgel, et en cerna le fort dont la garnison fut passée au fil de l'épée; en récompense de cet acte de cruauté, il reçut le titre de capitaine-général de la Catalogne. Ayant augmenté le nombre de ses troupes, il força les insurgés à se réfugier en France, et annonça dans une proclamation que la faction *était détruite* et que les *opérations militaires étaient terminées*. Mais l'intervention française vint bientôt changer la face des affaires. L'armée qu'on envoyait au secours de Ferdinand, ayant passé la frontière le 13 et le 14 avril 1823, Mina se flatta de pouvoir combattre l'ennemi en détail, comme dans la guerre précédente; mais les circonstances étaient différentes. Toutefois il déploya dans cette lutte inégale toutes les ressources que peuvent offrir le courage, l'activité et la présence d'esprit. Après l'abolition du gouvernement constitutionnel, jugeant toute résistance impossible, il signa, le 1er novembre, une capitulation honorable, et chercha un refuge en Angleterre. Débarqué à Plymouth, il y fut accueilli avec enthousiasme et se rendit ensuite à Londres, où il acheva de se rétablir de ses blessures. En 1834 la reine Christine, régente d'Espagne, le rappela dans sa patrie, ainsi qu'un grand nombre d'exilés. Il fut même un instant chargé, dans les provinces basques, du commandement des troupes destinées à combattre Zumalacarréguy, chef des royalistes de la Navarre. Mais, comme ses prédécesseurs, il échoua devant l'insurrection, et le délabrement de sa santé le força bientôt à se démettre de ses fonctions. Il se retira à Barcelonne où il est mort le 24 décembre 1836. Mina était d'une constitution robuste et avait des formes athlétiques. Simple dans ses manières, sobre et ennemi du luxe, ferme et inflexible dans ses résolutions, il réunissait des qualités qui n'appartiennent qu'aux hommes extraordinaires. Digne d'admiration par l'héroïque énergie qu'il déploya pour maintenir l'indépendance de son pays, il parut se rabaisser en se laissant dominer par l'esprit de parti, et il perdit au milieu des guerres civiles, une partie du glorieux prestige que de beaux faits d'armes avaient attaché à son nom.

* MINARD (Louis-Guillaume), prêtre, né à Paris le 31 janvier 1725, y fit ses études au collége de Beauvais, puis entra chez les doctrinaires où il obtint différentes charges, et se retira ensuite à Bercy. Vers cette époque il prononça le *Panégyrique de saint Charles*, et peu de temps après il fut interdit par M. de Beaumont, archevêque de Paris. Les amis du P. Minard prétendent que ce panégyrique fut la cause de son interdit, « M. de » Beaumont, disent-ils, ayant cru y trouver des » leçons auxquelles il ne s'attendait pas de la part » d'un inférieur. » Si ce panégyrique fut réellement l'occasion de la disgrace de son auteur, il y a bien à présumer, vu les sentiments qu'il professait, qu'elle eut un tout autre motif. Il était encore dans sa retraite de Bercy, lors de la constitution civile du clergé; il y adhéra, et écrivit même en sa faveur. Il devint curé de Bercy, et membre de ce qu'on appelait le presbytère de Paris, où il mourut le 22 avril 1798. On connait de lui : *Avis aux fidèles sur le schisme dont l'Eglise de France est menacée*, Paris, 1795, in-8. Le P. Lambert écrivit contre ce livre. (*Voy.* LAMBERT.) Minard lui répondit par un *Supplément à l'avis aux fidèles*, in-12. Il concourut à la rédaction des *Annales de la religion* de Desbois de Rochefort. On dit qu'il était fort charitable; il paraît que lui-même, pendant les dernières années de sa vie, fut dans le malaise. Son *Eloge* se trouve dans les *Nouvelles Ecclésiastiques*, Utrecht, 1798.—Il ne faut point le confondre avec un abbé MINARD qui travailla avec l'abbé Goujet aux *extraits des assertions* faussement attribuées à dom Clémencet. On a de ce même abbé : *Histoire particulière des jésuites en France*, 1762, in-12. Et enfin *Ecrits des curés de Paris, de Rouen*, etc., *contre la morale des jésuites*, 1762, in-12.

MINELLIUS (Jean), habile humaniste, né à Rotterdam vers 1625, y enseigna les belles-lettres, et mourut dans l'année 1683. On a de lui des *Notes* sur Térence, Salluste, Virgile, Horace, Ovide, Valère-Maxime, etc. La plupart de ces notes ne sont que grammaticales, et expliquent des choses que tout littérateur entend : elles ne peuvent être utiles qu'aux apprentis et aux régents de peu de capacité.

MINERVE ou PALLAS, déesse de la sagesse, de la guerre et des arts, fut fille de Jupiter, qui ayant dévoré la nymphe Méthys, conçut par ce moyen, et fit sortir de son cerveau la déesse armée de pied en cap. Son père se fit donner un coup de hache sur la tête par Vulcain, pour la mettre au monde. Minerve est représentée avec le casque sur la tête, l'égide au bras, tenant une lance comme déesse de la guerre, et ayant auprès d'elle une chouette, et divers instruments de mathématiques, comme déesse des sciences et des arts. Quelques savants ont cru que la génération de Pallas, déesse de la sagesse, dans le cerveau de Jupiter, était une cer-

ruption de la doctrine contenue dans les livres saints, touchant le Verbe éternel. Il est remarquable encore que les païens mettaient Pallas immédiatement après le dieu suprême, à l'exclusion de tout autre dieu et déesse, comme on voit dans la belle ode d'Horace : *Quem virum aut heroa*, où l'on trouve la plus grande idée de la divinité; puis celle de la sagesse, entremêlée d'une sorte d'arianisme :

Quid prius dicam solitis parentis
Laudibus, qui res hominum ac deorum,
Qui mare et terras, variisque mundum
Temperat horis;
Unde nil majus generatur ipso,
Nec viget quidquam simile aut secundum :
Proximos illi tamen occupavit
Pallas honores.

MINES-CORONEL (Grégorio), définiteur général de l'ordre des augustins, mort en 1623, fut secrétaire de la congrégation *de Auxiliis*. On a de lui un *Traité de l'Eglise*, et une *Réfutation* de Machiavel.

MINETTI (Bernard), jésuite, né à Prague en 1692, enseigna la théologie et la philosophie, fut prédicateur italien, et mourut à Olmutz, dans l'exercice des œuvres de charité, en 1742, après avoir publié un traité plein d'onction et d'une solide piété : *Salubres morientis, seque pro felici æternitate disponentis, affectus*, Olmutz, 1741, in-8.

MINI (Paul), médecin de Florence au XVIe siècle, remplit son temps par les soins de sa profession et par l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Discours* en italien *sur la nature et l'usage du vin* n'a pas joui d'un accueil aussi marqué que ses trois autres ouvrages sur l'histoire de Florence. Le 1er est un *Discours* italien *sur la noblesse de Florence et des Florentins*; le 2e des *Remarques et Additions* à ce discours; et le 3e la *Défense* des deux précédents. Ce dernier est le plus recherché.

MINIANA (Joseph-Emmanuel), historien, antiquaire et peintre, né à Valence en Espagne en 1671, entra chez les religieux de la Rédemption, et mourut en 1730, après avoir donné au public la continuation en latin (jusqu'à l'année 1600) de l'*Histoire* de Mariana. On ne trouve pas chez lui le style net et élégant de son modèle. Le père Miniana demeura 7 ans à Naples, où il apprit la peinture avec succès. Il remplit plusieurs chaires; la *continuation* de Miniana fut imprimée dans l'édition latine de Mariana, 1733, 4 tom., 2 vol. in-fol.; elle fut traduite en espagnol et publiée dans cette langue, à Anvers, en 1737-39, 16 vol. in-12. Il a donné en outre, *de Theatro saguntino*, dont quelques parties existent encore à Morviedro, ou l'ancienne Sagonte. *De circi antiquitate et ejus structura*, *De bello rustico Valentino*, 1752, avec une *Carte*. Il a laissé comme peintre, deux bons *Tableaux* placés sur le maître-autel de l'église de son couvent.

MINOS Ier régna dans l'île de Crète, et rendit ses sujets heureux par ses lois et par ses bienfaits. Il bâtit des villes, il les peupla de citoyens vertueux, en écarta l'oisiveté, la volupté, le luxe et les plaisirs. Il eut un fils nommé Lycaste, père de Minos II, roi de Crète, d'Eaque et de Rhadamanthe, qui exercèrent la justice avec tant de rigueur, que la fable les plaça aux enfers pour y exercer l'emploi de juges des humains. Les marbres d'Arundel fixent le règne de Minos à l'an 223 avant la prise de Troie (dont l'existence est encore un problème), et 1432 ans avant J.-C.

MINOS III, roi de Crète, de la même famille que les précédents. Il défit les Athéniens et les Mégariens, auxquels il avait déclaré la guerre pour venger la mort de son fils Androgée. Il prit Mégare par le secours de Scylla, fille de Nisus, roi de cette contrée, laquelle coupa à son père le cheveu fatal dont dépendait la destinée des habitants, pour le donner à Minos. Il réduisit les Athéniens à une si grande extrémité, que, par un article du traité qu'il leur fit accepter, il les contraignit de lui livrer tous les ans sept jeunes hommes et sept jeunes filles, pour être la proie du Minotaure. C'était un monstre moitié homme et moitié taureau, né de Pasiphaé, femme de Minos, et d'un taureau : *veneris monumenta nefandæ*, selon l'expression de Virgile, mais qui est aussi fabuleux dans l'ordre de la physique que dans celui de l'histoire. Minos enferma ce monstre dans un labyrinthe, parce qu'il ravageait tout, et ne se nourrissait que de chair humaine. Thésée, ayant été du nombre des jeunes Grecs qui en devaient être la proie, le tua, et sortit du labyrinthe par le moyen d'un peloton de fils qu'Ariane, fille de Minos, lui avait donné.

MINOS. *Voy* MIGNAULT.

* MINOT (Georges-Richard), magistrat, né à Boston, en 1758, fréquenta quelque temps le barreau; mais la délicatesse de sa santé l'obligea de se borner à la profession d'avocat consultant, dans laquelle il se fit une grande réputation. De 1782 à 1792, il remplit avec honneur la place de secrétaire de la chambre des représentants; il publia, en 1788, l'*Histoire de l'insurrection de la province de Massachusetts*, qu'on a comparée à celle de la *Conjuration de Catilina* par Salluste. Minot fut successivement juge des testaments pour le comté de Suffolk en 1792, premier juge de la cour des plaids communs en 1799, et seul juge en 1800, d'un nouveau tribunal criminel à Boston. Un des principaux fondateurs de la société d'assurance contre les incendies, il en était président à sa mort en 1802. Son éloge a été inséré dans le *Recueil* de la société historique de Massachusetts, dont il était membre ainsi que de l'académie américaine des sciences et des arts.

MINTURNI (Antoine-Sébastien), après avoir professé la rhétorique, fut nommé évêque d'Ugento, puis de Cortone dans la Calabre, et mourut vers l'an 1570. Nous avons de lui : des *Lettres*, Venise, 1549, in-12; l'*Amore inamorato*, 1559, in-12. Ce livre fut approuvé par le cardinal de Montalte, depuis pape sous le nom de Sixte V; l'*Arte poetica*, 1563, in-4, et à Naples, 1725, in-4.

MINUTIUS-AUGURINUS (M.), consul romain, et frère de Publius Minutius, aussi consul, fut chef d'une famille illustre qui donna à la république plusieurs grands magistrats. Il vivait l'an 490 avant J.-C. Minutius Rufus partagea le commandement de l'armée avec Fabius-Maximus. *Voy*. ce nom.

MINUTIUS-FÉLIX, célèbre orateur romain au commencement du IIIe siècle de l'ère chrétienne, naquit en Afrique selon la plus commune opinion. C'est inutilement que Vanhoven s'est efforcé de prouver qu'il a été contemporain de Marc-Aurèle. Né dans le sein du paganisme, comme il le dit lui-même, il devint un des plus célèbres apologistes de la foi chrétienne. Saint Jérôme et Lactance nous apprennent qu'il se distingua à Rome dans l'honorable profession d'avocat ; mais les affaires du barreau ne l'empêchèrent pas d'élever son esprit à des études d'un ordre supérieur : il se fit l'avocat des chrétiens, et composa leur apologie vers le temps où Septime-Sévère lança le fameux édit qui amena la cinquième persécution. Dans cet écrit intitulé *Octavius* il a introduit un chrétien et un païen, qui disputent ensemble. La forme et le sujet de cet ouvrage rappellent le traité de Cicéron *sur la nature des Dieux* ; il commence par les mêmes mots que le *Dialogue de l'Orateur : Cogitanti mihi* ; mais il se rapproche surtout de l'*Apologétique de Tertullien*, qui vécut peu de temps avant Minutius. L'auteur de l'*Octavius* emprunte même quelquefois à son devancier des arguments et des idées qu'il sait s'approprier, en les embellissant par un style infiniment plus pur et plus élégant; cependant Minutius n'a pas été entièrement exempt des défauts de son siècle. Son style, remarquable par sa concision, est quelquefois inégal et surchargé d'ornements oratoires. Minutius est souvent déclamateur quand il devrait être logicien ; aussi ne fait-il qu'effleurer la surface du sujet, et l'on peut dire qu'il est aussi loin des auteurs de la belle latinité, qu'il surpasse lui-même les autres écrivains ecclésiastiques de cette époque. On ne sait pas ce qui a pu faire dire à quelques biographes que l'*Octavius* était entaché de matérialisme : il faut qu'ils aient pris pour la doctrine de Minutius les objections qu'il combat. L'*Octavius* n'est pas le seul ouvrage qu'on lui ait attribué. « Il existe, dit saint Jérôme, » un autre dialogue sous son nom, intitulé : *Du » destin*, ou *Contre les astrologues*; mais bien que » le style de cet ouvrage soit d'un homme élo- » quent, ce n'est pas, selon moi, celui de l'*Octa- » vius*. » Quoi qu'il en soit, l'*Octavius* est le seul écrit de Minutius qui soit parvenu jusqu'à nous. Erasme le crut perdu parce que les copistes de moyen âge l'avaient joint au traité d'Arnobe contre les gentils, dont il était regardé comme faisant le 8e livre. On croit que Adrien Junius, philologue hollandais, fut le premier à relever cette méprise ; cependant on lui en a contesté l'honneur. L'*Octavius* a été imprimé pour la première fois à la suite d'Arnobe, à Rome, 1542, in-fol. La première édition, donnée sous le nom de son véritable auteur, l'a été par Fr. Baudouin, à Heidelberg, 1560, petit in-8. Les meilleures éditions sont celles *Cum notis variorum*, Leyde, 1709; Cambridge, 1712; Langensalza, 1773 : toutes trois in-8. L'*Octavius* a été traduit en français par du Mas, Paris, 1637, in-4, avec des remarques qui ne manquent pas d'érudition ; par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1660, in-12, et par M. Péricaud, Lyon, 1823, in-8. Il a été analysé par Fleury dans son *Histoire ecclésiastique ;* par Gourcy, tom. 1er des *Apologistes de la religion chrétienne*; par Nonnotte, dans les *Philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise;* et traduit en italien par Poleti, Venise, 1756, in-8; en allemand, par J.-G. Appel, Leipsig, 1755, et mieux par un anonyme, Berlin, 1763.

* MIOLLIS (le comte Sextius-Alexandre-François de), général, né le 18 septembre 1759, à Aix en Provence, était fils d'un conseiller au parlement. Entré jeune au service, dans le régiment de Soissonnais-infanterie, il obtint peu après une sous-lieutenance, et partit presque aussitôt pour l'Amérique où il se distingua, sous les ordres de Rochambeau. Blessé d'un éclat de bombe au siége d'York-Town, il obtint, à son retour en France, le grade de capitaine. S'étant prononcé pour la révolution, il fut en 1792 élu commandant d'un bataillon de volontaires des Bouches-du-Rhône. Devenu général de brigade il se signala dans la campagne d'Italie, et s'illustra en 1797, par sa défense du fort et du faubourg St.-Georges à Mantoue, contre les Autrichiens. Sommé de se rendre par un ennemi dix fois plus nombreux, il manœuvra avec tant d'habileté qu'il prit l'offensive, et parvint à obliger le général autrichien à capituler. Après le traité de Campo-Formio il fut fait général de division et chargé d'occuper la Toscane. En 1799 il partagea la défense de Gênes avec Masséna. En 1803 il reçut la mission d'organiser les troupes coloniales, réunies à Belle-Ile, et fut employé l'année suivante en Hollande, puis à la fin de 1806 renvoyé à Mantoue. Lors de sa première administration, il y avait fait construire la place *Virgilia*, et élever au milieu un obélisque en l'honneur du chantre d'Enée. Il rendit les mêmes honneurs à l'Arioste dont il fit transporter les cendres à Ferrare, et lui érigea une colonne dans le lieu même de sa naissance. En 1805, nommé commandant de l'Italie supérieure, il s'empara de Venise, et prit possession des états de l'Eglise. Ce fut Miollis qui exécuta les mesures ordonnées par Napoléon contre la reine d'Etrurie et le pape Pie VII. On lit dans l'*Ami de la Religion* (5 juillet 1828, tome 56), « qu'il fut l'in- » strument docile de l'ambition et des caprices de » Bonaparte, et molesta Pie VII jusqu'au moment » où, de concert avec Murat, il le fit enlever et » transporter en France. » Mais d'autres écrivains assurent que dans cette triste circonstance il se conduisit de manière à conserver l'estime du souverain pontife. En 1814 il fut nommé par le gouvernement du roi commandant à Marseille. A la nouvelle du débarquement de Bonaparte, il se mit à sa poursuite avec un corps de 1,200 hommes, mais il ne put l'atteindre. L'ordre de se rendre à Paris lui étant arrivé il s'y rendit; et sur son refus d'accepter le commandement d'un corps d'armée, fut nommé par Napoléon gouverneur de Metz. Mis à la retraite sous la restauration, il mourut dans une campagne près d'Aix, le 18 juin 1828, d'une chute de cheval. Miollis aimait les lettres et les arts, comme le prouvent les honneurs qu'il rendit à Virgile et à l'Arioste. Vérone lui dut la restauration de son cirque, l'un des plus beaux monuments de l'architecture ancienne, et Rome d'utiles tra-

vaux pour la conservation de plusieurs morceaux précieux. Il dota l'académie de Saint-Luc, réorganisa celle des Arcades, et encouragea l'agriculture et le commerce.

** MIOLLIS (Charles-François-Melchior-Bienvenu), évêque de Digne, né en 1753 à Aix, était frère du général. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, sa vie s'écoulait paisible dans l'exercice de ses devoirs, lorsque les hommes de sang, pour qui le titre de prêtre était un motif de proscription, le forcèrent de chercher un asyle en Italie. Pendant le temps de son émigration, il fit une étude approfondie des monuments de Rome ancienne et moderne. Ses laborieuses recherches ne remplissent pas moins de 11 volumes manuscrits, qui sont restés dans sa famille. Après la signature du concordat, nommé curé de Brignoles (Var), il fut en 1806, par la protection de son frère, élevé sur le siége de Digne. Il fut un des prélats qui résistèrent en 1810 aux volontés de Napoléon, préférant la disgrace et l'exil, aux faveurs dont leur complaisance eût été récompensée. De retour dans son diocèse, il continua d'y donner l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'en 1838, époque à laquelle il se démit de son siége. Retiré à Aix, il y mourut le 27 juin 1843, à 90 ans. On trouve dans l'*Ami de la religion*, tom. 123, pag. 353, une *Notice* intéressante sur ce prélat.

** MIONNET (Théodore-Edme), célèbre numismate, né en 1770 à Paris, fut reçu avocat au parlement en 1789. La réquisition ne tarda pas de l'enlever au barreau; mais au bout de quelques mois, il fut rappelé à Paris et employé dans les bureaux de l'instruction publique. Dès sa première jeunesse, Mionnet avait montré un goût dominant pour la numismatique; ses heureuses dispositions lui valurent la bienveillance de l'abbé Barthélemy, qui le fit entrer, en 1795, surnuméraire au cabinet des médailles, et quelques mois plus tard, il devint second employé de ce département. Il consacra dès lors sa vie entière à la numismatique. En 1800, il imagina de former une collection d'empreintes de médailles, et six ans après il en publia le *Catalogue* pour en faciliter l'étude aux artistes. Un voyage qu'il fit en Italie, en 1809, forma son goût par la vue des beaux cabinets et l'étude des chefs-d'œuvre. Chevalier de la légion-d'honneur en 1814, il fut en 1818 un des trois candidats pour la place de conservateur des médailles antiques et pierres gravées de la bibliothèque royale. Le soin de sa santé le ramena la même année en Italie, où il fut accueilli par plusieurs sociétés savantes. Conservateur adjoint en 1829, et membre de l'académie des inscriptions en 1830, il devint en 1837, membre associé de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg et de celle des inscriptions de Stockholm, et en 1838, associé étranger de la société numismatique de Londres. Exempt d'ambition, simple, affable, obligeant et ne connaissant que les douceurs de l'étude et de l'amitié, il préparait de nouveaux ouvrages, lorsqu'il mourut à Paris, le 7 mai 1842, à 72 ans. On a de lui : *Catalogue d'une collection d'empreintes en soufre de médailles grecques et romaines*, au nombre de vingt mille, Paris, 1800, in-8. *Description des médailles antiques grecques et romaines*, avec leur degré de rareté et leur estimation, Paris, 1806-1839. Cet ouvrage, le plus complet qui existe dans ce genre, forme 17 vol. in-8, y compris un *Atlas de géographie numismatique* et un supplément important; *Poids des médailles d'or et d'argent du cabinet royal de France*. A la description des richesses du cabinet de Paris, l'auteur a joint les pièces les plus remarquables décrites dans les meilleurs ouvrages de numismatique; *De la rareté et du prix des medailles romaines*, recueil contenant les types rares et inédits des médailles d'or, d'argent et de bronze, frappées pendant la durée de la république et de l'empire romain, Paris, 1815, in-8, 2e édit., 1827, 2 vol. in-8, avec 39 pl. M. Dumersan a donné une *notice* sur Mionnet, dans la *Biographie numismatique*, mai 1842.

** MIOT (André-François, comte), né en 1761 à Versailles, entra fort jeune dans l'administration militaire, et devint chef de division au ministère de la guerre. Nommé, en 1793, secrétaire général au département des affaires étrangères, il en eut le portefeuille après le 9 thermidor, et fut en 1795 envoyé ministre plénipotentiaire près du grand duc de Toscane. Dans cette mission, il eut de fréquentes occasions de déployer ses talents et son habileté; il contribua aux traités qui furent conclus entre la France et les cours de Naples et de Rome, et reçut, en 1796, des mains du pape, la ratification du traité d'armistice qui avait été précédemment signé par le prince de Belmonte. En quittant Florence, il partit pour la Corse, qui venait de se révolter, et parvint à y ramener la tranquillité sans recourir à des mesures de rigueur. Le succès de cette mission lui valut l'ambassade de France à la cour de Sardaigne. Tant qu'il résida à Turin, l'asile que *Madame* et la comtesse d'Artois y avait trouvé fut respecté, et il éluda, à cet égard, les ordres du directoire, qui, mécontent de sa conduite, le rappela en 1798. Pour éviter les persécutions dont il était menacé, il fit un voyage en Hollande. Après le 18 brumaire, il fut nommé secrétaire général du ministère de la guerre, puis entra au tribunat, et enfin au conseil-d'état, où il fut chargé de rayer de la liste des émigrés ceux qu'on y avait inscrits par passion ou par précipitation. Six mois après il partit pour la Corse, en qualité d'administrateur-général. A la fin de 1802, il vint reprendre sa place au conseil d'état, et s'y fit remarquer dans la discussion des *codes*. En 1806, il fut attaché à Joseph Bonaparte, qu'il suivit à Naples, comme ministre de l'intérieur, puis à Madrid, en qualité d'intendant-général de sa maison. Après la bataille de Vittoria, il rentra en France. La restauration lui ayant retiré tous ses emplois, il ne s'occupa plus que de travaux littéraires. En 1825, il alla visiter aux Etats-Unis l'exilé qu'il avait vu sur le trône de Naples, dont il était resté l'ami, et fit ensuite un assez long séjour près de sa fille mariée en Allemagne. En 1832, il entra à l'académie des inscriptions, dans la classe des académiciens libres, où il remplaça Dugas-Montbel (*voy.* ce nom). Miot mourut à Paris, le 6 janvier 1841, à 80 ans. On lui doit

la traduction de l'*Histoire d'Hérodote*, suivie de la *Vie d'Homère*, Paris, 1822, 3 vol. in-8, qu'il entreprit d'après le conseil de Volney (*voy.* ce nom), et celle de *Diodore de Sicile*, Paris, 1834-38, 6 vol. in-8. Elles sont l'une et l'autre très-estimées. Miot a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entr'autres des *Notes* précieuses sur les événements de la révolution dont il avait été le témoin. *Voy.* son *Eloge* par M. Walckenaer, *Mémoires de l'académie des inscriptions*, 2e série. XIV.

MIONCZYNSKI. *Voy.* MIACZINSKI.

MIPHIBOSETH, fils de Saül et de Respha sa concubine, que David abandonna aux Gabaonites, avec Armoni son frère et les cinq fils de Michol et d'Adriel. Le royaume de Juda étant attaqué par une cruelle famine qui porta partout la désolation pendant trois ans, le pieux roi s'adressa au Seigneur pour savoir la cause de cette vengeance du ciel, et apprit que c'était en punition de la cruauté de Saül à l'égard des Gabaonites. Pour fléchir la colère du Seigneur, David abandonna à ce peuple les malheureux enfants d'un père coupable, qui furent mis à mort dans la ville de Gabaa, patrie de Saül. Tostat observe qu'ils avaient ou imité la cruauté de leur père, ou commis d'autres crimes qui avaient mérité cet abandon sévère : observation conforme à l'Ecriture : *Propter Saül et domum ejus sanguinum*. II. Reg. 21.

MIPHIBOSETH, fils de Jonathas, petit-fils de Saül, était encore enfant, lorsque ces deux princes furent tués à la bataille de Gelboé. Sa nourrice, saisie d'effroi à cette nouvelle, le laissa tomber, et cette chute le rendit boiteux. David, devenu possesseur du royaume, en considération de Jonathas son ami, traita favorablement son fils. Il lui fit rendre tous les biens de son aïeul, et voulut qu'il mangeât toujours à sa table. Quelques années après, vers l'an 1040 avant J.-C. lorsqu'Absalon se révolta contre son père et le contraignit de sortir de Jérusalem, Miphiboseth voulait suivre David. Siba, son domestique, profitant de l'infirmité de son maître, laquelle l'empêchait d'aller à pied, courut vers David, et accusa Miphiboseth de suivre le parti d'Absalon. Le monarque, trompé par le rapport de ce méchant serviteur, lui donna tous les biens de Miphiboseth; mais ce prince ayant prouvé son innocence, David, qui était dans des circonstances où il ne croyait pas pouvoir faire une entière justice, ni punir le mensonge de l'avide et arrogant Siba, lui ordonna de restituer la moitié des biens qu'il lui avait adjugés : mais Miphiboseth, qui regardait ces biens comme une récompense du service que Siba, quoique coupable envers lui, avait rendu au roi en lui portant des rafraîchissements dans le désert, répondit : C'est trop peu que la moitié de mes biens; je les cède tous volontiers à un homme assez heureux pour avoir pu vous servir à propos; je n'ai rien à désirer en ce jour que je vois mon maître et mon roi rentrer triomphant dans son palais : *Etiam cuncta accipiat, postquam reversus est dominus meus rex pacifice in domum suam.* II. Reg. 19.

* MIQUEL (Jean-Claude-François-Xavier), missionnaire, né à Auxonne en 1768, était fils d'un ingénieur géographe. Venu à Paris en 1784 avec le projet de se rendre à la Trappe; sur les avis de personnes pieuses, il changea de résolution, et après avoir passé quelque temps dans la communauté des clercs de Saint-Sulpice, entra aux missions étrangères. Après le 10 août 1792, il fut enfermé dans le couvent des Carmes; mais ayant eu le bonheur d'échapper aux massacres, il se réfugia en Suisse, où il fut ordonné prêtre le 25 octobre, par M. de Lenzbourg, évêque de Lausanne. Rentré peu après en France, il exerça le ministère à Lyon jusqu'à l'époque du siége. Il se retira alors à Châlons où, malgré les rigueurs de la persécution, il resta jusqu'en 1795. Alors il se rendit à la Val-Sainte en Suisse, puis retourna à Paris, où il n'hésita pas à reprendre ses fonctions. Dès que le libre exercice de la religion fut permis, il donna, dans les villes du midi et du centre de la France, des missions et des retraites dont les fruits furent abondants. En 1812, il s'embarqua pour l'Amérique, fut pris dans la traversée par les Anglais, et mis sur un navire portugais, arriva le 26 mai à Philadelphie. Après avoir parcouru les Etats-Unis, exerçant le ministère évangélique, il professa quelque temps la théologie morale à Georges-Town. Revenu en France à la restauration, il s'établit à Toulouse, et jusqu'en 1821 donna quinze missions. Ne pouvant plus continuer un travail aussi fatigant, il forma la résolution de se retirer à la grande-chartreuse. Sur ces entrefaites, il fut nommé (octobre 1825) supérieur du séminaire de Montpellier, avec le titre de grand-vicaire. Il consacra le peu d'années qui lui restaient à y faire fleurir les saintes lettres, et quoiqu'affligé de graves infirmités donna l'exemple de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à sa mort arrivée le 12 février 1828.

* MIQUEL-FERIET (Louis-Charles), le créateur de l'artillerie légère en France, né le 24 mai 1763 à Auxonne, était frère du pieux missionnaire dont l'article précède. Quelques étourderies de jeunesse l'obligèrent de s'expatrier : il passa en Prusse en 1788, et fut admis cadet dans le régiment d'artillerie de Tempelhof. Ses talents lui procurèrent bientôt de l'avancement; lorsque la guerre éclata entre la France et la Prusse en 1792, ayant obtenu la permission de rentrer en France, il y fut employé dans son grade de capitaine, et ce fut d'après ses plans que l'artillerie légère fut organisée sur le même pied qu'elle l'était en Prusse. Il a consigné ses observations sur cette arme dans un *Mémoire*, imprimé en 1795, in-4; il fit aussi exécuter en 1797, pendant qu'il était attaché à la direction d'Auxonne, un nouveau modèle de caissons, connus sous le nom de *Caissons de Wurtz*, qui fut adopté par l'administration de la guerre. Chef de brigade d'artillerie, en 1800, il passa en 1802 à St.-Domingue avec le titre de directeur-commandant de l'artillerie dans la partie espagnole. Il eut le bonheur d'échapper à l'épidémie qui la ravageait, et, de retour en France, en 1805, il obtint la permission de se reposer de ses fatigues dans une propriété qu'il avait à Belleville près de Paris, où il mourut au mois de mars 1806.

MIRABAUD (Jean-Baptiste de), secrétaire perpétuel de l'académie française, mort le 25 juin 1760, âgé de 85 ans, était né à Paris en 1675. Il fit hon-

neur à sa patrie par ses talents et par sa probité, qui lui méritèrent la protection des grands et l'estime de ses confrères. Il était entré chez les pères de l'Oratoire, et en sortit pour être secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, qui lui confia l'éducation des princesses ses filles. On a de lui : *Traduction* de la *Jérusalem délivrée* du Tasse, in-12, plusieurs fois réimprimée. C'était la meilleure avant celle qui a paru en 1776, attribuée mal à propos à J.-J. Rousseau, et qui est de M. Le Brun. (*Voy.* ce nom, V, 175). Les grâces du poète italien sont fort affaiblies par Mirabaud. Ce traducteur a effacé de l'original tout ce qui aurait pu déplaire dans sa copie; mais il a poussé cette liberté un peu loin, et il a mieux su retrancher les défauts qu'imiter les beautés. *Roland furieux*, poème traduit de l'Arioste, 1741, 4 vol. in-12. Quoique dans cette version Mirabaud ait supprimé des octaves entières, on la lit encore malgré celle du comte de Tressan. Mirabaud était ennemi de toute prétention, et *n'avait*, dit M. de Buffon, *nul empressement de se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul désir ni apparent ni caché de se mettre au-dessus des autres.* « Un homme de ce caractère, ajoute l'auteur des *Trois Siecles*, devait-» il jamais s'attendre qu'après sa mort son nom » paraîtrait à la tête d'une production aussi extra-» vagante qu'odieuse? Que penser de l'audace phi-» losophique, qui a osé lui attribuer l'assemblage » de tous ses délires en essayant de le faire passer » pour l'auteur du *Système de la nature?* Un tel » renversement de toutes les lois n'a pu qu'indigner » les honnêtes gens, et ceux même des sectateurs » de l'incrédulité qui ont conservé quelques senti-» ments d'honneur et de bonne foi. Quel citoyen » pourra donc se flatter de sauver sa cendre de » l'ignominie, tant qu'il existera des auteurs assez » téméraires, des calomniateurs assez intrépides » pour répandre sur le tombeau des hommes res-» pectables les funestes vapeurs de la frénésie qui » les domine? C'est cependant ce que notre siècle » a vu. L'artifice de nos philosophes s'est efforcé de » suppléer au courage qui leur manque. Intrépides » seulement lorsqu'il s'agit de débiter des maximes, » ils n'ont pas rougi d'évoquer des ombres, et de » chercher dans les tombeaux un asile contre l'in-» dignation publique et les poursuites de l'autorité. » Il ne fallait, en effet, rien moins que cette pré-» caution pour débiter, sans risque, des principes » aussi impies, aussi séditieux que flétrissants pour » l'humanité. Destructeurs de la société, ils en » avaient tout à craindre, et c'est à la faveur de » ceux qui ne sont plus qu'ils ont cru pouvoir tra-» vailler en sûreté à l'avilir et à la déchirer. » (*Voy.* la fin de l'art. BROTIER.) Ceux qui, avec les auteurs de la *France littéraire*, attribuent cet ouvrage à Mérian, de l'académie de Berlin, se persuadent que c'est l'initiale M*** et les trois étoiles qui ont fait supposer le nom de Mirabaud : il paraît aujourd'hui hors de doute que c'est effectivement l'ouvrage de Mérian, non-seulement d'après différentes observations plausibles (*voy.* le *Journal hist. et littér.*, 15 mai 1787, pag. 98), mais parce que, depuis que cette attribution est publique, il ne l'a jamais repoussée (1). Du reste, ce spinosisme réchauffé a été solidement réfuté par divers savants, surtout par M. Bergier, *Examen du matérialisme*, 2 vol. in-12. M. Castilhon, de la société royale de Londres; M. Holland dans ses *Réflexions philosophiques*; l'auteur du traité *De la Religion par un homme du monde*, en ont aussi montré les absurdités. Voltaire lui-même, ce grand avocat des rêves philosophiques, l'a regardé *comme une déclamation pleine de contradictions, appuyée sur de prétendues expériences dont la fausseté et le ridicule sont aujourd'hui reconnus et sifflés de tout le monde.*

MIRABEAU (Victor de RIQUETTI, marquis de), comte de Beaumont, vicomte de Saint-Matthieu, né à Perthuis, le 5 octobre 1715, d'une famille originaire de Florence, et qui s'était réfugiée en France par suite des troubles civils du XIVe siècle, se lança de bonne heure dans la carrière des sciences et des lettres. Fixant son séjour habituel à Paris, il se lia avec le docteur Quesnay, un des patriarches de la secte des économistes, et se montra bientôt l'un des plus zélés propagateurs de sa doctrine, dont il réunissait chez lui tous les mardis les sectateurs emphatiques. Il se fit connaître d'abord par deux *Mémoires sur les états provinciaux*; par la *Théorie de l'impôt*, les *Eléments de philosophie rurale*, et autres écrits dont l'utilité publique fait l'objet : mais celui qui lui procura le plus de célébrité est son *Ami des hommes*, ouvrage plein de vues utiles, de réflexions solidement philosophiques, de calculs politiques, agronomiques, qui remplissent la signification de son titre; bien éloigné de l'esprit d'innovation et de destruction qui agite ce siècle. Il est vrai qu'il y a quelques vues qui ne semblent pas exactes, et dont l'exécution ne produirait aucun bien; mais elles sont rachetées par tant de bonnes choses, que la critique semble avoir pris à tâche de les dissimuler ainsi que les défauts du style. « L'*Ami des hommes*, dit l'auteur des *Trois* » *Siècles*, trouvera toujours grâce aux yeux de la » sévère littérature, par le bon usage qu'il a fait de » ses talents. Qu'importe que son style soit quel-» quefois diffus, néologique, incorrect, peu assu-» jetti aux règles strictes de l'élocution? Ne suffit-» il pas qu'il offre souvent des traits d'éloquence, » de chaleur et d'élévation, qui feraient honneur à » nos écrivains les plus exacts? Quiconque peut » s'assurer comme lui que le zèle du bien public a » dirigé sa plume, doit sacrifier sans peine le faible » honneur d'être proposé pour modèle aux pu-» ristes, pourvu qu'il puisse être cité comme celui » des bons citoyens. » La secte des économistes lui inspira quelquefois des idées gigantesques et fausses, et un langage boursouflé, qui ne fut jamais celui de la vérité et de la raison. Dans l'*Eloge de Quesnay*, on croit voir plutôt un enthousiaste qu'un homme solide. Il mourut à Argenteuil, le 13 juillet 1789. — Après cet article sur le marquis de Mirabeau, que l'abbé de Feller n'a loué que sur le témoignage de l'abbé Sabatier, et parce que dans un pays étranger il ne pouvait avoir tous les documents, nous croyons devoir rapporter les jugements qu'ont porté de

(1) Il est reconnu aujourd'hui que Mérian n'a eu aucune part au *Sytème de la nature*, ouvrage de d'Holbach et de Diderot.

l'*ami des hommes*, ses contemporains et la postérité. Laharpe, dans son fragment sur les économistes, en parle en ces termes : « Ce Mirabeau l'économiste » n'avait de l'imagination méridionale que le degré » d'exaltation qui touche à la folie, et prit de la » folie du temps l'orgueilleux entêtement des opi- » nions et une soif de renommée qu'il crut acquérir » en popularisant sa noblesse par des écrits sur la » science rurale. Il en possédait assez pour dégrader » de très-belles terres par des expériences de cul- » ture, et déranger une grande fortune par des » entreprises systématiques et des constructions de » fantaisie. Il se faisait l'avocat du paysan dans ses » livres et le tourmentait dans ses domaines. » Les *Mémoires du temps* rapportent une foule d'anecdotes sur ses prétentions seigneuriales. Il écrivait à sa femme : *Dites au curé du Bignon* (l'une de ses terres) *de me préparer une harangue, et que sans cela je ne verrai plus d'habit noir*; et dans une autre circonstance il exigea que le curé de Roquelaure publiât en chaire *qu'il fallait remercier la Providence d'avoir donné à la contrée un maître doux et d'une race faite pour commander aux autres hommes*. Il fut accusé d'une jalousie excessive des talents de son fils, dont il haïssait la supériorité bien plus que les vices, et dont il aigrit le caractère et précipita la violence par des persécutions continuelles. Il obtint contre sa famille 54 lettres de cachet, et fatigua les tribunaux de ses scandaleux procès avec elle. Ses *Œuvres*, qu'on a justement appelées l'*Apocalypse de l'économie politique*, forment plus de 20 vol. Son *Ami des hommes* est un ramas indigeste de choses bonnes et mauvaises, bonnes quand elles sont à tout le monde, mauvaises quand elles sont à lui; sans plan ni méthode, le tout écrit en style bizarre, avec une incroyable profusion de mots qu'il appelle sa *chère et native exubérance*. Sa *Théorie de l'Impôt*, qu'il appelle son chef-d'œuvre, lui valut les honneurs de la Bastille; l'*Examen des poésies sacrées de Le Franc de Pompignan*, est un fastidieux et ridicule panégyrique, que Pompignan eut la maladresse d'insérer dans son édition in-4. Jamais la louange ne fut plus hyperbolique et plus risible. On en jugera par un seul trait. Après avoir cité quelques vers d'une ode, il assure que *quiconque ne pleure pas en les lisant ne pleurera que d'un coup de poing*. Enfin son *Eloge du Maître de la Science* (l'économiste Quesnay), est d'un ridicule si rare que les curieux le conservent comme un modèle de galimatias et de style amphigourique. Le marquis de Mirabeau fut un des rédacteurs du *Journal de l'Agriculture, du commerce et des finances*, et des *éphémérides du citoyen* avec l'abbé Baudeau. Cet écrivain, qui prêchait si hautement en faveur des libertés publiques, qui étalait dans ses écrits les principes les plus sévères de morale et de vertu, fut, selon le témoignage de ceux qui l'ont connu, mauvais citoyen, mauvais époux et mauvais père.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel RIQUETTI, comte de), fils du précédent, naquit le 9 mars 1749, au Bignon, près de Nemours. Soit que son éducation eût été négligée, et que l'*Ami des hommes* ne l'eût pas été de son propre sang pour le former à la vertu; soit que son naturel ardent, farouche et indocile, ait rendu inutiles les leçons de son père, il se livra de bonne heure à toutes les fougues d'une jeunesse indomptée. Il reçut d'abord les leçons du père de Lachabeaussière (*voy.* ce nom), homme de mérite, mais des soins duquel il ne profita guère. Il fut ensuite envoyé dans un pensionnat militaire, où il fit des études très-superficielles, et à 17 ans entra dans la cavalerie. De graves étourderies le firent enfermer sur la demande de son père. A sa sortie de prison il épousa en 1772, une riche héritière dont il dissipa, en peu de temps, et même fort au-delà, tous les biens disponibles. Son père le fit alors interdire et confiner dans ses terres par ordre du roi. Là il trouva dans de sérieuses études un aliment pour sa bouillante activité; mais une affaire d'honneur pour laquelle il rompit son ban, le conduisit bientôt de prison en prison à la plus scandaleuse de ses aventures. En 1776, pendant sa détention au château de Joux près de Pontarlier, il contracta une liaison avec Sophie de Ruffey, épouse du marquis de Monnier, ex-président de la chambre des comptes de Dole. Tandis qu'il fuyait avec elle, le parlement de Besançon le déclarait coupable de rapt et le condamnait à mort par contumace. Mirabeau eut recours à sa plume pour subsister; mais l'extradition des deux amants ayant été obtenue, Sophie, alors enceinte, fut conduite dans un couvent à Paris et son séducteur au donjon de Vincennes où il passa 42 mois. C'est de cette époque que date leur *correspondance*, qui, plus tard retrouvée dans les papiers du lieutenant de police Lenoir (*voy.* ce nom), fut publiée par Manuel (*voy.* ce nom). Devenu libre, Mirabeau purgea sa contumace; il obtint même que les procédures relatives à sa co-accusée fussent mises au néant. Voulant ensuite, comme il le disait lui-même, se *réinvestir* de 60,000 livres de rentes, il requit juridiquement sa femme de se rapprocher de lui; mais un arrêt de séparation intervint et lui ôta toutes ses espérances. Dans l'intervalle il publia : *Des lettres de cachet et des prisons d'état*, ouvrage rempli d'impostures et de fureur, quoiqu'il y ait des détails intéressants pour ceux qui ne savent pas qu'ils sont absolument romanesques. L'auteur, ennemi forcené de la religion, et conséquemment de l'ordre public et de tous les biens qui en découlent, prouve assez par cet ouvrage combien il avait mérité d'être séquestré, et combien on avait mal fait de ne pas lui rendre plus longtemps justice. « Quelle gauche » et étourdie politique, dit un écrivain, que celle » de l'auteur de cette production! En écoutant ses » plaintes, et considérant précisément le tableau » de ses malheurs, on eût pu le croire innocent; » mais lorsqu'on l'entend déclamer contre des per- » suasions qui font le fondement de toutes les vertus » et de tout genre d'innocence, on ne peut que le » considérer comme un scélérat échappé à une » peine illégitime peut-être, parce qu'elle était trop » au-dessous de ses délits. » En 1784 il fit un voyage en Angleterre pour en étudier les institutions. Il donna, en 1785, des *Doutes sur la liberté de l'Escaut réclamée par l'empereur*, ouvrage modéré et sensément écrit. Le *Mémoire sur les actions des eaux*, publié la même année contre Beaumarchais, con-

tient des vues justes parmi d'autres qui prêtent à la critique. Un pamphlet contre la *banque de Saint-Charles* lui attira, en 1786, cette vive apostrophe du marquis d'Astorga, l'un des directeurs : « Il est » certain qu'on a soudoyé, pour attaquer la banque, » un de ces gens dont la vie n'offre qu'une alterna- » tive de délits et de châtiments, et qui emploient » à dire du mal les instants où ils n'en font pas. » La *Monarchie prussienne*, qui parut en 1788, 8 vol. in-8, avec un in-fol. de plans et de cartes, est un ouvrage où, parmi d'excellentes remarques, parmi des critiques justes, solides, courageuses, on trouve des erreurs de tous les genres. Les coopérateurs que Mirabeau a choisis parmi les protestants ont donné à leur haine contre l'Eglise catholique un essor au quel on ne se fût point attendu dans ces temps d'indifférence pour toute religion, si on ne savait que celle-ci a toujours été distinguée par la haine du monde, conformément aux oracles de son divin fondateur. Le matérialisme le plus absolu y est déployé avec une audace dont il y a peu d'exemples. Le délire y est poussé jusqu'à attribuer les malheurs de l'homme à la croyance de son immortalité. La *Correspondance secrète de la cour de Berlin*, 1789, 2 vol. in-8, provoqua des plaintes très-vives, des critiques et des réfutations. L'auteur en fit une espèce de désaveu, au moins quant à la publicité et à la forme, paraissant toujours tenir au fond des choses. Après avoir publié ces ouvrages et d'autres brochures politiques, il se présenta à la noblesse de son pays pour la députation aux états-généraux. Rebuté par elle, il se tourna vers le peuple, et fut nommé à la fois par le tiers-état d'Aix et de Marseille. Il opta pour la première de ces villes, et se rendit aussitôt à Paris où il contribua à la publication du *Journal des Etats-Généraux*, qui sous la dénomination de *Courrier de Provence*, survécut à sa suppression prononcée par le conseil d'état. L'assemblée nationale, qui eut lieu la même année, lui donna occasion d'étaler sans gêne toutes ses maximes philosophiques sur les rois, les lois, l'autorité et la liberté. Mais ses efforts se tournèrent particulièrement contre la religion et le clergé. Il se distingua dans la guerre déclarée à toutes les notions morales, politiques, juridiques, religieuses. Nous relaterons les circonstances principales dans lesquelles il a pris la parole : c'est lorsqu'il présenta le tableau d'une banqueroute générale, et qu'il fit adopter le plan de finances proposé par Necker ; lorsqu'il répondit à l'abbé Maury sur les biens ecclésiastiques, et qu'il donna son opinion sur la constitution civile du clergé (la doctrine qu'il professait dans ces deux cas était complétement fausse). On a remarqué son discours sur le pacte de famille, ses deux discours sur la sanction royale, deux autres sur le droit de faire la paix et la guerre qu'il voulait qu'on dévolût au roi, etc. Le 16 janvier 1791 il fut nommé membre de l'administration départementale de Paris, et le 31 président de l'assemblée nationale. Au moment où il triomphait de voir la grande œuvre achevée et l'Eglise catholique écrasée en France, une maladie assez courte, accompagnée de violentes convulsions, l'enleva au monde, le 2 avril 1791, à l'âge de quarante-deux ans. Ses funérailles furent une espèce d'apothéose ; on sait que deux ans plus tard ses restes furent exhumés du Panthéon par la multitude qui les dispersa. Cette mort inattendue et arrivée précisément dans ces circonstances, fit faire à bien des gens quelque retour sur le *Transivi, et ecce non erat*. Psal. 36. D'autres se sont rappelé la *fatalité des sacriléges*, dont le protestant Spelman nous a laissé une si terrible histoire. On assure que depuis quelques jours il travaillait à rétablir l'autorité du roi, et l'on prétend même qu'il avait donné parole à une cour étrangère, que dès que l'Eglise serait détruite, il tournerait toutes ses vues sur la restauration du trône. Quoi qu'il en soit de ces assertions, l'on ne peut nier que la haine du *club des jacobins*, qu'il avait encourue depuis quelque temps, et qui a même occasionné des bruits d'empoisonnement et de projets d'assassinat, ne leur donnât quelque vraisemblance ; mais l'ouverture de son corps a fait connaître que l'excès des plaisirs et la fatigue d'une vie agitée avaient abrégé sa carrière. On a cité les paroles qu'il dit à un de ses amis peu de temps avant sa mort : *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie ; les factieux vont s'en partager les lambeaux*. Il paraît néanmoins qu'il se flattait vainement d'opérer une telle révolution. Indépendamment des arrangements de celui qui, en de telles matières, fait d'autres calculs que les hommes, il est apparent que cette tentative en faveur du roi l'aurait perdu lui-même. Mirabeau s'exagérait ses forces, et surtout les effets de sa bruyante éloquence. On rapporte qu'il dit en 1789 à un médecin de ses amis, en se touchant le front : *Voilà de ces têtes où il y a de quoi réformer les empires*. Dans une autre occasion, il dit à M. Suleau : *La Fayette a une armée ; mais, croyez-moi, ma tête est aussi une puissance*. Propos d'une vanité ridicule, qui supposent une faiblesse d'esprit peu commune, et un égoïsme poussé jusqu'au délire. De ses discours les plus brillants, aucun ne soutient les regards d'une logique exacte ; en mettant les mots à part, l'homme judicieux n'y trouve rien de solide à recueillir, rien qui puisse fonder la conviction. « Son éloquence, dit un » écrivain qui était d'ailleurs du nombre de ses » admirateurs, était animée et pressante ; mais les » principes étaient asservis à ses passions. Il se fai- » sait redouter de tous les partis, même de celui » qu'il servait, parce qu'on ne pouvait compter sur » son opinion, et qu'on connaît cette maxime de » la Rochefoucauld : *Il y a dans le cœur humain une* » *génération perpétuelle de passions, en sorte que la* » *ruine de l'une est presque toujours l'établissement* » *d'une autre qui lui est souvent contraire*. » On sait combien cette *tête* érigée en *puissance* était faible quand on l'obligeait de raisonner juste, et qu'on mettait ses erreurs au jour avec dignité et avec courage. Le modeste silence que celui de Mirabeau, lorsque, dans la séance du 27 novembre 1790, l'abbé Maury, après l'avoir poursuivi dans tous ses détours, lui dit : « Remerciez à présent les tribunes » des applaudissements flatteurs qu'elles vous ont » prodigués, lorsque vous avez eu la charité de me » dénoncer à leur savante improbation, par votre » désaveu. Si vous êtes tenté de répliquer, parlez : » je vous cède la parole... Vous ne dites rien?....

» Cherchez tranquillement quelque subtilité dont je » puisse faire aussitôt une justice exemplaire........ » Vous ne dites plus rien?... Je poursuis donc, et » après vous avoir restitué ces mêmes paroles que » vous avez trouvées si concluantes dans votre » bouche et si ridicules dans la mienne, j'attaque » directement votre argument. » Les *Œuvres* de Voltaire, Helvétius, Rousseau, l'Encyclopédie, cette foule innombrable de brochures impies ou obscènes, presque tous les ouvrages périodiques devenus depuis longtemps les trompettes du philosophisme; la peinture, la sculpture, la gravure, tous les arts asservis à la scélératesse et à la luxure, avaient préparé la France à la révolution, dont Mirabeau, semblable à la mouche de La Fontaine, s'attribuait l'honneur. Quelques mois avant sa mort, on avait publié sa *Vie publique et privée*. Pour donner une idée du caractère et du style de l'ouvrage, nous citerons un passage de la page 93, où il est dit en forme de résumé : « Riquetti ne se justifiera sur » rien, et il restera prouvé que dès le berceau il » fut un méchant homme; que la nature ne ré» prouva jamais un fils plus ingrat; que l'hymen » n'alluma jamais son flambeau pour un époux » aussi féroce; que la vertu n'eut jamais de plus » grand ennemi, la patrie de citoyen plus dange» reux, les lettres de plus vif écrivain, la noblesse » d'apostat plus corrompu, la société d'hypocrite » plus insidieux, l'amour de plus lâche serviteur, » l'amitié de fripon plus ruineux, le sentiment de » moqueur plus effronté, le libertinage de fauteur » plus cynique, les lois divines de contempteur » plus impie, les lois humaines de violateur plus » déterminé, les empires de plus hardi séditieux à » proscrire. » M. Burke, cet illustre et éloquent membre du parlement d'Angleterre, dans une lettre à M. Woofort, aide-major de S. M. britannique, en date du 11 février 1791, n'en donne pas une idée plus favorable. « Un de ses amis, dit » M. Burke, arrivé nouvellement de Paris, m'a dit » qu'il était présent à l'assemblée lorsque le comte » de Mirabeau (je lui demande pardon, M. Ri» quetti), voulut bien l'égayer en manifestant l'o» pinion qu'il a de moi. Je ne lui ferai point d'autre » réponse qu'en lui opposant simplement l'opinion » qu'a de lui l'Europe entière, et sur laquelle je » m'en rapporte à lui-même. J'ai le bonheur de » n'avoir jamais démérité de mon souverain; je » puis braver l'indignation de Riquetti, premier du » nom, qui est le roi des Français. Je suis sous la » protection des lois anglaises. Je ne veux m'exposer » ni à son comité d'inquisition, ni surtout à sa lan» terne, qui me paraît infiniment plus dangereuse » aux honnêtes gens que la Bastille ne l'a jamais » été. Si j'avais à vivre en France, j'aimerais infi» niment mieux le gouvernement de Louis XVI, et » je le croirais beaucoup plus favorable à ma li» berté que celui de Riquetti premier. Je trouve » pourtant qu'après avoir été sujet si peu fidèle, il » vient de se montrer envers moi un monarque très» gracieux, lorsqu'en disant tant de mal de moi, il » en a parlé de la seule manière qui pût contribuer » à ma satisfaction et à ma réputation. Etre l'objet » des invectives de M. Riquetti, c'est un honneur » auquel il est difficile de rien ajouter. Mirabeau à » Bicêtre m'inspirerait de la pitié; Mirabeau sur » ce trône que les jeux de la fortune destinent quel» quefois pour récompense à certaines actions qui » conduisent communément à un autre terme que » je ne veux pas nommer, n'est plus pour moi » qu'un objet de mépris; car le vice n'est jamais » plus odieux et ne se montre jamais plus vil aux » yeux de la raison, que lorsqu'il usurpe et souille » la place naturelle de la vertu. » Par une bizarrerie digne de l'inconséquente philosophie, il laissa un testament, après avoir remis à l'assemblée nationale un écrit contre les testaments, désapprouvant, dans son langage exalté et empirique, *que l'homme, sortant, pour ainsi dire, des bornes de la nature, voulut laisser une volonté lorsqu'il n'en avait plus, exister lorsqu'il n'était plus qu'un vain nom, et transmettre au néant les droits de l'existence* : comme s'il n'était pas absurde et cruel de refuser à l'homme la liberté de disposer de son bien; de réprouver le respect que toutes les nations, par un instinct aussi naturel que religieux, ont toujours eu pour la volonté sacrée des mourants; d'encourager l'indocilité et l'ingratitude des enfants en mettant les parents hors d'état de les contenir ou de les punir; d'inviter les collatéraux et héritiers quelconques *ab intestat* à des empoisonnements, des assassinats; d'obliger le propriétaire, le cultivateur, à remettre le fruit de son économie et de son travail à des gens méprisables et odieux : projet digne de ce siècle et complétement assorti à ses autres ouvrages. « Ceux » qui souhaiteront d'autres détails sur Mirabeau, dit » un journaliste parisien, doivent consulter le tes» tament de son père, compulser les registres cri» minels, dépouiller les archives des prisons, en» tendre les dépositions de tous ceux qui ont quel» que connaissance des faits et gestes de ce premier » *saint* de la légende constitutionnelle. » Un poète lui a fait une espèce d'épitaphe en forme d'apologue, qui contient des idées tout-à-fait extraordinaires :

L'Eternel fatigué des crimes de ce monde,
Et voulant le punir par un cruel fléau,
Recueillit un instant sa sagesse profonde,
Puis dit à Lucifer : *Engendre Mirabeau.*
Le Diable alors le fit à son image,
D'une peau dégoûtante enveloppa ses traits
Dans son esprit mit l'infernale rage,
Et dans son cœur tous les forfaits.
Mais, par les charmes du langage,
Sur les mortels il prit tant de pouvoir,
Que le démon, dont il passa l'espoir,
Devint jaloux de son ouvrage,
Et ne vit plus en lui qu'un rival odieux
Dont il crut devoir se défaire.
Il eut raison : ce monstre audacieux
Aurait fini par détrôner son père,
Envahir les temples des dieux,
Et placer l'enfer sur la terre.

Nous nous abstiendrons d'énumérer les titres de toutes ses productions; la liste en offrirait où l'auteur s'est livré à une licence déhontée. Leur collection formerait plus de 40 volumes; mais on ne recherche plus guère que ses *discours*, réimprimés plusieurs fois, avec plus ou moins d'étendue; tout le reste est tombé dans le mépris ou l'oubli. La Harpe a porté sur les talents oratoires de Mirabeau un jugement exagéré : il l'appelle le *Démosthène*

français. Cet enthousiasme pour un orateur qui ne raisonne qu'avec des sophismes et n'eut d'ardeur que celle des passions, ne sera pas partagé par la postérité. On a cependant donné les *OEuvres de Mirabeau précédées d'une notice sur sa vie et ses ouvrages*, par M. Mérilhou, Paris, 1825-1827, 9 vol. in-8. Enfin M. Lucas de Montigny a publié : *Mémoires biographiques, littéraires et politiques de Mirabeau écrits par lui-même, son père, son oncle et son fils adoptif*, 1834-35, 8 vol. in-8.

* MIRABEAU (Boniface Riquetti, vicomte de), frère du précédent, né au Bignon, en 1754, fit plusieurs campagnes dans la guerre d'Amérique, et devint colonel de régiment de Touraine. Nommé en 1789 député de la noblesse de la sénéchaussée de Limoges aux états-généraux, il s'y montra le constant adversaire des nouvelles doctrines. Avec moins de profondeur dans l'esprit et moins d'instruction que son frère, il maniait comme lui le sarcasme. Il paraissait rarement à la tribune, mais de sa place il décochait des traits piquants et ses saillies étaient souvent pleines d'un grand sens. Dans une discussion, le comte citant la Saint-Barthélemi, il lui dit : *Si l'on abusa de la religion pour opérer les meurtres de la Sainte-Barthélemi, des scélérats ont abusé du nom de la liberté pour violer la demeure des rois.* Lorsque Louis XVI vint à l'assemblée promettre fidélité à la constitution, il brisa son épée, disant : *Puisqu'un roi de France ne veut plus l'être, un gentilhomme n'a plus besoin de son épée pour le défendre.* Toujours en opposition avec le parti dominant, il attaqua avec énergie les mesures contre le clergé. Un jour qu'il ne pouvait parvenir à se faire entendre, il s'écria : *J'emploierai la logique des poumons, puisqu'elle n'est pas moins nécessaire dans cette assemblée que celle du raisonnement.* Le vicomte, aimant la bonne chère et le bon vin, acquit un embonpoint qui lui fit donner par les révolutionnaires le sobriquet de *Tonneau.* Etant venu à l'assemblée dans un état voisin de l'ivresse, son frère voulant lui faire quelques représentations à cet égard : *De quoi vous plaignez-vous?* lui dit-il. *De tous les vices de la famille vous ne m'avez laissé que celui-là.* Paroles qui s'accordent avec celles-ci qu'on lui prête : *Dans toute autre famille, je passerais pour un mauvais sujet et pour un homme d'esprit; dans la mienne, on me tient pour un sot, mais pour un homme rangé.* Son régiment en garnison à Perpignan, s'étant insurgé en 1790, et n'ayant pu y rétablir la discipline, il emporta les cravattes des drapeaux. Arrêté pour cette démarche hardie, il fut relâché, et sortit de France. A peine arrivé aux frontières, il envoya sa démission à l'assemblée, protestant contre tout ce qu'elle avait fait et tout ce qu'elle ferait, et leva une légion qui acquit une grande réputation de bravoure, et plus tard fut réunie à l'armée de Condé. Il fut compris dans le décret rendu le 2 janvier 1792 contre les princes frères du roi et d'autres personnages marquants. Excellent militaire, il aurait pu rendre de grands services à la cause qu'il défendait : mais ses excès, autant peut-être qu'une fluxion de poitrine dont il fut atteint, abrégèrent ses jours. Il mourut vers la fin de cette année, à Fribourg en Brisgau. Il cultivait avec quelque succès la poésie légère, et ridiculisa, dans des *chansons* et des *satires*, les innovations du temps. On a de lui : *Voyage national de Mirabeau cadet*, 1790 : il y raconte avec beaucoup de verve et de gaieté, les excès dont il faillit être la victime dans son voyage à Perpignan.

MIRABELLA (Vincent), historien de Sicile, né en 1570 à Syracuse, mourut en 1624 à Motica, dans cette île. On a de lui : *Iconographiæ Syracusarum antiquarum explicatio*, dans la collection de Muratori; une *Histoire de Syracuse*, en italien, Naples, 1613, in-fol., pleine de recherches sur les antiquités de cette ville. Cet ouvrage, fort rare, était très-cher avant que Bonanni en donnât une édition avec sa *Syracusa illustrata*, Palerme, 1717, 2 vol. in-fol., en italien.

MIRÆUS. *Voy.* Le Mire.

MIRAMION (Marie Bonneau, dame de), seconde fondatrice des filles de Ste.-Geneviève, née à Paris en 1629, de Jacques Bonneau, seigneur de Rubelle, fut mariée en 1645, à Jean-Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, qui mourut la même année. Sa jeunesse, sa fortune et sa beauté la firent rechercher, mais inutilement, par ce qu'il y avait de plus distingué et de plus aimable. Bussi-Rabutin, qui en était violemment amoureux, la fit enlever. La douleur qu'elle en eut la jeta dans une maladie qui la conduisit presque au tombeau. Dès qu'elle eut recouvré sa santé, elle l'employa à visiter et à soulager les pauvres et les malades. Les guerres civiles de Paris augmentèrent le nombre des misérables de cette grande ville. Madame de Miramion, touchée de leurs malheurs, vendit son collier, estimé 24,000 livres, et sa vaisselle d'argent. Elle fonda ensuite la maison du *Refuge* pour les femmes et les filles débauchées, qu'on enfermerait malgré elles; et la maison de *Sainte-Pélagie*, pour celles qui s'y retireraient de bonne volonté. En 1661, elle établit une communauté de douze filles, appelée la *Sainte famille*, pour instruire les jeunes personnes de leur sexe, et pour assister les malades. Elle la réunit ensuite à celle de Sainte-Geneviève, qui avait le même objet. Ses bienfaits méritèrent qu'on donnât à ces filles le nom de *dames Miramionnes*. Elle fonda dans sa communauté des retraites deux fois l'année pour les dames, et quatre fois par an pour les pauvres. Madame de Miramion conduisit sa *Famille* avec une prudence et une régularité admirable. Elle fit un grand nombre d'autres œuvres de piété et de charité, et mourut saintement en 1696, à 67 ans. L'abbé de Choisy a écrit sa *Vie*, imprimée à Paris en 1706, in-4; 1707, in-8; elle est curieuse et édifiante. Les remèdes de Madame de Miramion ont été souvent employés avec succès. Ses charitables et généreuses filles ont souffert en 1791 les traitements les plus indignes, plutôt que de participer au schisme et à la subversion du culte catholique.

MIRANDOLE. *Voy.* Pic (de la).

MIRAULMONT (Pierre de), né à Amiens, vers 1550, fut conseiller en la chambre du trésor à Paris, et lieutenant de la prévôté de l'hôtel. Ses ouvrages sont : *Origine des cours souveraines*, Paris, 1612, in-8; *Mémoires sur la prévôté de l'hôtel*,

1615, in-8; *Traité des chancelleries*, 1610, in-8. Ils sont remplis d'érudition et de recherches curieuses. L'auteur mourut en 1611, à 61 ans.

MIRE (Jean Le), *Miræus*, né à Bruxelles le 6 janvier 1560, évêque d'Anvers en 1604, prélat orné de toutes les vertus et de la science qui font l'honneur de l'épiscopat, fondateur du séminaire d'Anvers, et à Douai de plusieurs bourses pour de pauvres étudiants, mourut en 1611, après avoir tenu pour la réforme des abus un synode dont les statuts furent imprimés à Anvers, 1610, et dans les Conciles du P. Labbe.

MIRE (Aubert Le), *Miræus*, neveu du précédent, naquit à Bruxelles en 1573. Albert, archiduc d'Autriche, le fit son premier aumônier et son bibliothécaire. Il fut envoyé en Hollande en 1610 par son oncle, évêque d'Anvers, pour s'opposer aux troubles que les hérétiques ne cessaient d'occasionner dans son diocèse contre la foi des traités. En 1624, il devint doyen de la cathédrale, et travailla toute sa vie pour le bien de l'Eglise et de sa patrie. Il mourut à Anvers le 19 octobre 1640, à 67 ans, avec la réputation d'un écrivain actif, curieux, laborieux, et très-érudit, mais qui manque quelquefois d'exactitude et de critique. Baillet, à son ordinaire, en parle trop lestement. « Les écrivains qui ont le » plus besoin d'indulgence, dit un littérateur, sont » presque toujours ceux qui n'en ont point pour les » autres. » On a de Le Mire : *Elogia illustrium Belgii scriptorum*, Anvers, 1609, in-4. Ces éloges sont fort courts; *Vita Justi Lipsii; Chronicon cisterciense*, Cologne, 1614; on y trouve un traité de l'*origine des béguines*. Il leur donne pour fondateur le vénérable Lambert le Bègue. (*Voy.* Lambert, etc.) *Origines Cœnobiorum benedictinorum, — cartusianorum, — ordinum militarium, canonicorum regularium, — ordinis carmelitani, —virginum ordinis B. M. Virginis Annunciatæ, — congregationum clericorum, —omnium ordinum religiosorum*. Ces ouvrages sont superficiels. *Bibliotheca ecclesiastica*, 2 vol. in-fol., 1639-1649. C'est une bibliothèque des historiens ecclésiastiques. Le 2ᵉ vol. a été publié par Aubert van den Eede son neveu, qui devint évêque d'Anvers. Jean-Albert Fabricius en a donné une nouvelle édition à Hambourg, 1718. *Opera historica et diplomatica*, etc. C'est un recueil de chartes et de diplômes sur les Pays-Bas. La meilleure édition est celle de 1722, 2 vol. in-fol., par Jean-François Foppens, qui l'a enrichie de notes, de corrections et d'augmentations. Ce recueil a été augmenté de deux volumes de supplément, par le même Foppens, 1734-1748; *Rerum belgicarum chronicon*, Anvers, 1636, in-fol.; *De statu religionis christianæ per totum orbem*, Helmstadt, 1671; *Notitia episcopatuum orbis christiani*, Anvers, 1613; *Geographia ecclesiastica; Chronicon rerum toto orbe gestarum a Christo nato*. Cette chronique, tirée d'Eusèbe, de saint Jérôme, de Sigebert et d'Anselme, moines de Gemblours, est continuée par Le Mire depuis 1200 jusqu'à l'an 1608; *Codex regularum et constitutionum clericalium*, avec des notes, 1638, in-fol.

MIREVELT (Michel Jaanzoon), peintre hollandais, né à Delft le 1ᵉʳ mai 1567, mort dans la même ville en 1641, s'est adonné principalement au portrait, genre dans lequel il réussissait parfaitement. Il a aussi représenté des *sujets d'histoire*, des *bambochades* et des *cuisines pleines de gibier* : tableaux rares et recherchés, pour le bon ton de couleur, la finesse et la vérité de la touche. Il laissa un fils, son élève.

MIRIS. *Voy.* Mieris.

MIRIWEYSS, fameux rebelle de Perse, qui, en 1722, se souleva contre le sophi. Il était fils de cet émir qui avait enlevé la province de Candahar au sophi, qui en était le légitime souverain. Il prenait le titre de *prince de Candahar*. La religion avait été le prétexte de la révolte de l'émir. Il n'avait d'autre dessein, disait-il, que d'obliger le sophi à embrasser la secte d'Omar, et à abjurer celle d'Ali. Son fils, qui commandait un corps de 12,000 hommes, remporta la première victoire sur le sophi, le 8 mars 1722, et s'empara de la ville d'Ispahan. Il s'y montra non-seulement vainqueur cruel, mais barbare violateur des traités que les rois de Perse ont faits avec les marchands de l'Europe pour la sûreté de leurs marchandises. Cette victoire accrédita le rebelle. Il se vit appuyé, en 1724, du Mogol et du Turc. Mais les affaires changèrent de face en 1725. La cour ottomane ouvrit les yeux sur les desseins de l'usurpateur, retira ses troupes, et commença même d'agir contre lui. Miriweyss fit face à tout; il se défendit contre le Turc avec valeur, et remporta sur lui plusieurs avantages. Mais au milieu de ses succès, Eschrep-Chan, fils de sa femme (que le rebelle avait enlevée à son mari légitime), prince d'une partie de la province de Candahar, irrité de cette insulte, le tua au mois d'octobre 1725.

MIRON (Charles), célèbre évêque d'Angers, fils du premier médecin du roi Henri III, fut nommé par ce prince à l'évêché d'Angers, en 1588, à l'âge de 18 ans. Il s'en démit, et après qu'il eut vécu longtemps comme simple ecclésiastique, le cardinal de Richelieu le fit nommer de nouveau évêque d'Angers en 1621. Louis XIII le transféra en 1626 à l'archevêché de Lyon, où il mourut en 1628, après avoir joui d'une grande réputation, et avoir eu avec le parlement de Paris un démêlé assez vif, touchant les appels comme d'abus, auxquels l'archidiacre d'Angers avait eu recours contre l'excommunication prononcée contre lui.

*MIROUDOT DU BOURG (Jean-Baptiste), né à Vesoul en 1716, entra dans l'ordre de Cîteaux, et envoyé à l'abbaye de Bar, se fit connaître par son goût pour l'agriculture du roi Stanislas, qui se l'attacha comme aumônier et l'honora de sa confiance. Nommé en 1776 évêque *in partibus* de Babylone, peu de temps après il partit pour Bagdad, en qualité de consul; mais la guerre qui désolait ces contrées, l'ayant contraint de rester à Alep, il y rendit de grands services à la religion. Le pape Pie VI l'en récompensa, en lui adressant le *Pallium*, signe distinctif des métropolitains. De retour en France en 1781, il vécut à Paris où il remplissait les fonctions de suffragant de l'archevêque. Ayant, en 1791, aidé l'évêque d'Autun, dans la consécration des évêques constitutionnels, le pape le suspendit par un bref du 13 avril, et le priva du *Pallium*, ainsi que d'une pension qu'il recevait de

la *Propagande*. Miroudot mourut dans la détresse, à l'hôpital des Incurables de Paris, en 1798, âgé de 78 ans. Il était fort instruit, et avait rassemblé une belle collection d'antiquités, accueillies en Lorraine. Il fit connaître en France le *Ray-Grass* ou faux seigle, par un *Mémoire* imprimé à Nancy, 1760, in-8, qui fut traduit en allemand par J.-J. Reinhard, Carlsruhe, 1765, in-8. Ce graminée fournit un excellent fourrage.

MISAEL, un des trois Hébreux que le roi de Babylone fit jeter dans une fournaise. (*Voy.* ABDENAGO.) Son nom chaldaïque est *Misach*.

MISITHÉE, homme d'une grande érudition et d'un mérite singulier, fut en très-grande considération auprès de l'empereur GORDIEN LE JEUNE. *Voy.* ce nom.

MISRAIM. *Voy.* MEZRAIM.

* MISSIESSY (le comte Édouard-Thomas BURGUES de), vice-amiral français, né à Quiès, département du Var, en 1754, entra de bonne heure dans la marine, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance américaine, et s'y distingua. L'émigration des officiers de la marine étant venu hâter son avancement, il fut nommé contre-amiral au mois de janvier 1793, et en cette qualité il se trouva associé aux opérations de la flotte que Truguet commandait alors dans la Méditerranée. Il cessa bientôt d'être employé et passa dans la retraite dix années qui ne furent point perdues pour les sciences. En 1805 nommé commandant de l'escadre de Rochefort, il ne revint en Europe qu'après avoir, suivant ses instructions, porté le ravage dans les Indes-Anglaises et rentra à Rochefort avec tous ses bâtiments, après une campagne d'environ cinq mois, circonstance assez rare durant cette période désastreuse. Mécontent de s'être vu refuser l'avancement auquel il avait droit, il quitta le service. Au commencement de 1808, il consentit à prendre le commandement de l'escadre de l'Escaut, moyennant la promesse qui lui fut faite de le nommer vice-amiral. Ici commença pour lui une carrière nouvelle dans laquelle il rendit à la marine des services signalés qui devaient avoir la plus grande influence sur ses destinées futures. On put apprécier les heureux résultats de ses réformes lors du siége d'Anvers et de la surprise de Ber-op-Zoom, au commencement de 1814. Sous la restauration, Missiessy fut l'un des membres les plus influents des diverses commissions chargées de reconstituer la marine, et prit une part notable à la réorganisation du corps d'officiers. Envoyé préfet maritime à Toulon, au mois de juillet 1815, il rendit à l'état de nouveaux services. Nommé plus tard vice-président du conseil d'amirauté, il obtint successivement toutes les distinctions dues à son mérite et à ses services. Retiré depuis quelques années, à cause de son grand âge, il mourut à Toulon le 24 mars 1837, dans sa 81ᵉ année. On a de lui : *Signaux des armées navales*, 1786; *Arrimage des vaisseaux*, 1789; *Traité historique et pratique du gréement des vaisseaux, avec le développement des conditions de la mâture et de la voilure*, an IV; *Installation des vaisseaux*, 1802; *Moyens de procurer aux vaisseaux de rangs différents des qualités pareilles et une égale activité dans leurs manœuvres et le service de leur artillerie*, 1803; *Tactique et signaux de jour, de nuit et de brume, à l'ancre et à la voile*, 1827.

MISSON (Maximilien), fut d'abord au parlement de Paris en qualité de conseiller pour les réformés. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Angleterre, où il se donna pour zélé protestant : ce zèle tenait beaucoup de la petitesse et de l'emportement. Il fit l'éducation du fils d'un seigneur, voyagea avec son élève dans plusieurs parties de l'Europe, et mourut à Londres en 1721. On a de lui un livre intitulé : *Nouveau voyage en Italie*, dont la meilleure édition est celle de La Haye, 1702, en 3 vol. in-12. Cet ouvrage, ainsi que tous les autres de Misson, est rempli de contes faux et ridicules sur la croyance de l'Eglise romaine. il ne consulte pas même la vraisemblance dans les fables de tous les genres, et les calomnies souvent atroces dont il nourrit la haine qu'il lui avait vouée. « Si » l'auteur, dit le P. Labat, n'est pas mieux instruit » des principes de sa religion qu'il ne l'est de la » religion catholique, contre laquelle il ne cesse » de déclamer à tort et à travers, il est à plaindre » de professer une religion qu'il ne sait pas. Il n'en » imposera à personne de bon sens, et ne fera pa- » raitre que de l'ignorance ou de la mauvaise vo- » lonté dans ce qu'il avance contre la nôtre. » On découvre dans ce *Voyage d'Italie*, plusieurs traits de déisme et de matérialisme, qui montrent que l'auteur ne tenait pas plus à sa secte qu'à la religion contre laquelle il invectivait. On lit peu ce *Voyage*, depuis que nous avons ceux de MM. Grosley, Richard et Lalande. Addison l'a augmentée d'un *Supplément*, écrit avec plus de modération et de discernement; *Le théâtre sacré des Cévennes*, ou *Récit des prodiges arrivés dans cette partie du Languedoc, et des petits prophetes*, Londres, 1707, in-8. Cet homme, qui s'élevait contre les miracles de l'Eglise catholique, y raconte avec le plus grand sérieux des puérilités dont on ne trouve point d'exemples dans les plus absurdes légendes. Misson était né avec beaucoup d'esprit et de raison; mais le fanatisme changea ces qualités en enthousiasme et en délire; *Mémoires d'un voyageur en Angleterre*, in-12.

* MITCHILL (Samuel-L.), médecin, né vers 1762, à New-York, dans les Etats-Unis, mort dans la même ville, au mois de septembre 1830, fit ses études à Edimbourg, où il reçut le doctorat. De retour dans sa patrie en 1786, il visita l'année suivante, les sources incrustantes de Saratoga, et y découvrit le gaz acide carbonique. En 1791, nommé secrétaire de la société d'encouragement, il remplit ensuite avec succès les chaires de chimie, d'histoire naturelle et d'agriculture au collége de sa ville natale. En 1796, il fut fait médecin en chef du grand hôpital, emploi qu'il exerça 20 ans. Il entreprit en 1797, avec deux de ses confrères, la rédaction du *Medical Repository*, recueil périodique, qui étendit sa réputation. Il fit en 1808, avec Robert Fulton (*voy.* ce nom), le premier voyage en bateau à vapeur; l'année suivante, il visita le Haut-Canada, et publia la description minéralogique des terrains

qui avoisinent les cascades du Niagara. Depuis il fit un grand nombre d'excursions géologiques et minéralogiques dans les divers états de l'Union. Membre de la chambre législative de l'état de New-York, et sénateur au congrès des Etats-Unis, il rendit dans ses doubles fonctions de grands services à son pays. Mitchill était associé de plusieurs corps savants de l'Europe, et de presque toutes les sociétés littéraires du continent américain. La collection de ses *Mémoires* est nombreuse. Nous citerons : *Introduction* à la trad. anglaise publiée en Amérique des *Observations d'Assalini sur la peste, la dyssenterie, et l'ophthalmie d'Egypte*, 1806; *Géologie de Harpen's Ferry, et du point où le Potomac et le Schenandoah ont forcé leur passage à travers les montagnes Bleues*, 1812; *Discours sur la botanique des deux Amériques*, 1812; *Description et classification de 166 espèces de poissons des eaux douces ou salées du voisinage de New-York*. Il en décrivit plus tard quarante nouvelles espèces dans les *Revues* américaines; *Des songes, leçon publique donnée au mois de novembre* 1815; *Discours sur la vie et les écrits de Linnée*, mai 1823.

* MITHRIDATE Ier, roi ou plutôt satrape de la Cappadoce maritime, pays connu depuis sous le nom de royaume de *Pont*, fils d'Ariobarzane Ier, monta sur le trône vers l'an 406 avant J.-C., et fit durant tout son règne d'inutiles efforts pour se soustraire au joug des Perses dont il était tributaire. Il mourut après un règne de 28 ans, vers l'an 378 avant J.-C. Ce prince n'était sans doute pas étranger à la langue et aux sciences des Grecs, puisqu'il fit élever dans l'enceinte de l'académie d'Athènes, une statue de Platon qui était consacrée aux Muses.

* MITHRIDATE II, surnommé *Ctistès*, c'est-à-dire *fondateur*, fils de Mithridate Ier, succéda à l'usurpateur Ariobarzane II, et monta sur le trône l'an 336 avant J.-C., la même année qu'Alexandre le Grand. Le conquérant macédonien s'empara de ses états; mais après la mort d'Alexandre, Mithridate vint à bout de reprendre son royaume sur Antigone, auquel il était échu en partage. C'est ce qui a fait regarder ce prince comme fondateur du royaume de Pont, qu'il rendit en effet à sa première indépendance et qui d'ailleurs jusqu'à cette époque, n'était guère qu'un simple gouvernement. Il mourut l'an 301 avant Jésus-Christ, à l'âge de 84 ans.

* MITHRIDATE III, fils du précédent, commença à régner en 301, et agrandit ses états. Il régna 36 ans, et eut pour successeur son fils Ariobarzane II.

* MITHRIDATE IV, fils d'Ariobarzane II, monta, jeune encore, sur le trône. Les Galates voulurent profiter de cette circonstance pour lui enlever son royaume; mais les secours que les Grecs d'Héraclée lui fournirent le mirent en état de les repousser. C'est tout ce qu'on savait de Mithridate : la version arménienne d'Eusèbe, récemment découverte, nous apprend que ce prince fut obligé de soutenir une guerre contre Séleucus Callinicus, roi de Syrie, qui fut entièrement défait. Le prince Séleucus perdit vingt mille hommes dans la bataille, et n'osa plus rien entreprendre contre le roi de Pont, qui épousa, selon le même historien, une fille d'Antiochus Théos, par conséquent sœur de Callinicus. Justin confirme ce fait, en rapportant un des discours que Trogue-Pompée prêtait à Mithridate le Grand, et dans lequel il faisait dire à ce prince, en parlant de la Cappadoce : *Gentem quam et proavo suo Mithridati Seleucus Callinicus in dotem dedisset*. Il résulte de ce passage que le roi de Syrie, défait par Mithridate, lui donna sa sœur et quelques provinces pour en obtenir la paix.

* MITHRIDATE V, fils du précédent, lui succéda. On ne connaît de son histoire que sa guerre contre les habitants de Sinope Ce prince, après s'être emparé de toutes les autres villes grecques de la Paphlagonie, rencontra dans celle-ci une résistance vigoureuse, qu'appuyait le secours des Rhodiens. Mithridate, ayant perdu tout espoir de la soumettre, fit un traité avec les habitants de Rhodes, auxquels il envoya de grandes sommes d'argent, pour réparer les dommages causés chez eux par un tremblement de terre. Sa fille Laodice épousa Antiochus le Grand, roi de Syrie. Son fils Pharnace lui succéda, vers l'an 184 avant J.-C.

* MITHRIDATE VI, surnommé *Evergète*, successeur de Pharnace Ier, son père, sur le trône de Pont, vers l'an 157 avant J.-C., fut l'allié constant des Romains. Pendant la troisième guerre punique, il leur envoya une flotte, et fit lui-même dans la Cappadoce une invasion dont on ignore les résultats. La guerre s'étant déclarée en Asie, après la mort d'Attale, dernier roi de Pergame, Mithridate s'empressa de prouver son attachement aux Romains, en se déclarant contre Aristonicus, fils naturel d'Attale. Les défaites éprouvées par les Romains ne purent le détacher de leur alliance; il en fut récompensé, après la guerre, par la cession de la grande Phrygie, qui lui fut faite par le proconsul Manius Aquilius, moyennant une somme d'argent. Ce prince fut assassiné par un de ses favoris, vers l'an 123 avant J.-C., laissant deux fils dont l'aîné fut le fameux Mithridate, qui fait l'objet de l'article suivant.

MITHRIDATE VII, surnommé *Eupator* et *Dionysus* ou *Bacchus*, roi de Pont, monta sur le trône dans sa 13e année, après la mort de son père Mithridate *Evergète* ou le *Bienfaiteur*. Il était né vers l'an 135 avant J.-C. Confié à des tuteurs ambitieux, il se précautionna, dit-on, contre le poison qu'ils auraient pu lui donner, en faisant usage tous les jours des venins les plus subtils, qu'il combattait par des contre-poisons. La chasse et les autres exercices violens occupèrent sa jeunesse; il la passa dans les campagnes et dans les forêts, et y contracta une dureté féroce, qui dégénéra bientôt en cruauté. Il livra à la mort plusieurs de ses parents, et même, à ce qu'on assure, sa propre mère. Laodicée, sa sœur, femme d'Ariarathe, roi de Cappadoce, avait deux enfants qui devaient hériter du trône de leur père : Mithridate les fit périr avec tous les princes de la famille royale, et mit sur le trône un de ses propres fils, âgé de 8 ans, sous la tutelle de Gordius, l'un de ses favoris. Nicomède, roi de Bithynie, craignant que Mithridate, maître de la Cappadoce, n'envahit ses états, suborna un jeune homme, afin qu'il se

dit troisième fils d'Ariarathe, et envoya à Rome Laodicée, qu'il avait épousée après la mort du roi de Cappadoce, pour assurer le sénat qu'elle avait eu trois enfants, et que celui qui se présentait était le troisième. Mithridate usa du même stratagème, et envoya à Rome Gordius, gouverneur de son fils, pour assurer le sénat que celui à qui il avait fait tomber la Cappadoce, était fils d'Ariarathe. Le sénat, pour les accorder, ôta la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, et déclara libres les peuples de ces deux provinces. Mais les Cappadociens, ne voulant point jouir de cette liberté, choisirent pour roi Ariobarzane, qui dans la suite s'opposa aux grands desseins que Mithridate avait sur toute l'Asie. Telle fut l'origine de la haine de ce roi de Pont contre les Romains. Il porta ces armes dans l'Asie mineure et dans les colonies romaines, et y exerça partout des cruautés inouïes. Pour mériter de plus en plus la haine de Rome, il fit égorger, contre le droit des gens, tous les sujets de la république établis en Asie. Plutarque fait monter le nombre des victimes à 150,000; Appien le réduit à 80,000. Plutarque n'est pas croyable, et Appien même exagère. Il n'est pas vraisemblable que tant de citoyens romains demeurassent dans l'Asie mineure, où ils avaient alors très-peu d'établissements. Mais quand ce nombre serait réduit à la moitié, Mithridate n'en serait pas moins abominable. Tous les historiens conviennent que le massacre fut général, que ni les femmes, ni les enfants ne furent épargnés. Aquilius personnage consulaire, chef des commissaires romains, fait prisonnier par le vainqueur, fut conduit à Pergame, où il lui fit verser de l'or fondu dans la bouche, *pour venger*, disait-il, *les Pergamiens de l'avarice des Romains*. La haine des Asiatiques contre les Romains servit celle de Mithridate. Parmi toutes les villes qui immolèrent les Romains jusque dans les temples, Ephèse se distingua par ses cruautés. La flotte victorieuse de Mithridate passa de l'Euxin dans la mer Egée, et en soumit les îles. Un de ses généraux s'empara de l'île de Délos, où il trouva de grands trésors. Le roi de Pont la rendit aux Athéniens, afin de les attirer dans son parti. S'étant rendu dans l'île de Cos, il y prit les trésors immenses qu'y avaient déposés Ptolémée, et Alexandre Ier, quand il fut contraint de quitter l'Egypte. Les Rhodiens, restés fidèles aux Romains et qui avaient une marine puissante, battirent plusieurs fois la flotte de Mithridate, et le forcèrent à se retirer. Ce fut pendant son séjour à Ephèse, qu'il épousa une grecque de Stratonice, Monime, dont les vers de Racine ont immortalisé le nom. Sylla, envoyé contre lui, remporta à Chéronée, une première victoire sur Archélaüs, l'un des généraux de Mithridate. Une autre défaite (à Orchomène) suivit de près celle-là, et fit perdre au roi de Pont la Grèce, la Macédoine, l'Ionie, l'Asie, et tous les autres pays qu'il s'était soumis. Il perdit plus de 200,000 hommes dans ces différents combats. Aussi malheureux sur mer que sur terre, il fut battu dans un combat naval, et perdit tous ses vaisseaux. Plusieurs peuples d'Asie, irrités contre le monarque vaincu, secouèrent son joug tyrannique. Cette suite d'adversités diminua l'orgueil de Mithridate; il demanda la paix, et on la lui accorda l'an 84 avant J.-C. Les articles du traité portaient qu'il paierait les frais de la guerre, et qu'ils se bornerait aux états dont il avait hérité de son père. Le roi de Pont ne se hâta point de ratifier ce traité ignominieux. Il travailla sourdement à se faire des alliés et des soldats : il y réussit. Ses forces, jointes à celles de Tigrane, roi d'Arménie, formèrent une armée de 140,000 hommes de pied et 16,000 chevaux. Il conquit sur la république toute la Bithynie, et avec d'autant plus de facilité que, depuis la dernière paix faite avec lui, on avait rappelé en Europe la meilleure partie des légions. Lucullus, consul cette année, vole au secours de l'Asie. Mithridate assiégeait Cyzique dans la Propontide : le consul romain, par un dessein nouveau, l'assiégea dans son camp. La famine et la maladie s'y mirent bientôt, et Mithridate fut obligé de prendre la fuite. Une flotte qu'il envoyait en Italie fut détruite dans deux combats, l'an 87 avant J.-C. Désespéré de la perte de ces forces maritimes, il se retire dans le sein de son royaume; Lucullus l'y poursuit, et y porta la guerre. Le roi de Pont le battit d'abord dans deux combats; mais il fut entièrement vaincu dans un troisième. Il n'évita d'être pris que par l'avidité des soldats romains, qui s'amusèrent à dépouiller un mulet chargé d'or, qui se trouvait près de lui par hasard, ou plutôt à dessein, si l'on en croit Cicéron, qui compare cette fuite de Mithridate à celle de Médée. Le vaincu, désespérant de sauver ses états, se retira chez Tigrane, qui ne voulut pas le recevoir, de peur d'irriter les Romains. Ce fut alors que, dans la crainte que les vainqueurs n'attentassent à l'honneur de ses femmes et de ses sœurs, il leur envoya signifier de se donner la mort : tels sont les amours des tyrans, et les sentiments que produit une effrénée luxure. Glabrio ayant été envoyé à la place de Lucullus, ce changement fut très-avantageux à Mithridate, qui recouvra presque tout son royaume. Pompée s'offrit pour le combattre, et le vainquit auprès de l'Euphrate, l'an 65 avant J.-C. Il était nuit quand les deux armées se rencontrèrent; la lune éclairait les combattants : comme les Romains l'avaient à dos, elle allongeait leurs ombres, de façon que les Asiatiques, qui les croyaient plus proches, tirèrent de trop loin, usèrent vainement leurs flèches et furent entièrement défaits. Mithridate s'ouvrit un passage à la tête de 800 chevaux, dont 300 seulement échappèrent avec lui. Tigrane, auquel il demanda un asyle, le lui ayant refusé, il passa chez les Scythes, qui le reçurent avec plus d'humanité que son gendre. Il se cacha dans les montagnes, tandis que Pompée, qui avait passé le Caucase, retourna dans le Pont. Le roi sortit de sa solitude, et réunit une forte armée. Macharès, son fils, qu'il avait placé sur le trône du Bosphore, s'était allié aux Romains. Mithridate marche contre lui, le surprend; il demande en vain pitié, et se tue de sa propre main. S'étant rendu maître du Bosphore, de Chersonésus, et de Panticapée, le roi fit égorger, sous les yeux de sa mère, un autre de ses fils, Xipharès, parce que, pour le sauver, elle avait li-

vré aux Romains un fort rempli de trésors. Assuré de l'amitié des Scythes, il se proposa de pénétrer par terre en Italie, et avec les forces de ses nouveaux alliés, d'aller attaquer les Romains dans le centre de leur empire. Il fut bientôt détrompé des espérances qu'il avait conçues si légèrement : les soldats épouvantés refusèrent de s'exposer de nouveau. Dans cette extrémité, il envoya demander la paix à Pompée, mais par des ambassadeurs. Le général romain voulait qu'il la demandât lui-même en personne et toutes ses prières furent inutiles. Le désespoir prit alors chez lui la place d'un vain désir de la paix : il ne pensa plus qu'à périr les armes à la main. Mais ses sujets, qui aimaient plus la vie que la gloire, proclamèrent roi Pharnace son fils. Ce père infortuné, mais qui méritait bien son infortune, lui demande la permission d'aller passer le reste de ses jours hors de ses états qu'il lui ravit. Le fils dénaturé lui refuse cette consolation, et prononce contre l'auteur de sa vie ces horribles paroles : *Qu'il meure!* Mithridate, pour comble d'horreur, les entend sortir de la bouche de son fils (digne châtiment du parricide commis en la personne de sa mère); et, transporté de douleur et de rage, il lui répond par cette imprécation : « Puisses-tu ouïr un jour de la bouche de tes en» fants ce que la tienne prononce maintenant contre » ton père! » Il passe ensuite tout furieux dans l'appartement de la reine, lui fait avaler du poison et en prend lui-même; mais le trop fréquent usage qu'il avait fait des antidotes en empêcha l'effet. (Celui que nos apothicaires préparent aujourd'hui sous son nom est une composition moderne. L'antidote dont il se servait était beaucoup plus simple : au rapport de Sérénus Sammonicus, il consistait en vingt feuilles de rue, un grain de sel, deux noix et deux figues sèches). Le fer dont il se frappa à l'instant d'une main caduque et mal assurée, ne l'ayant blessé que légèrement, un officier gaulois lui rendit, à sa prière, le funeste service de l'achever, l'an 64 avant J.-C. Ce prince féroce avait beaucoup de courage. Maître d'un grand état, tourmenté d'une ambition sans bornes, actif et capable des plus vastes desseins, il aurait fait trembler Rome, s'il n'avait pas eu à combattre les Sylla, les Lucullus et les Pompée. Velléius Paterculus trace son portrait en ces termes, qu'il serait difficile de traduire avec la même précision : *Vir neque silendus neque dicendus sine cura, bello acerrimus, virtute eximius, aliquando fortuna, semper animo maximus, consiliis dux, miles manu, odio in Romanos Annibal.* Lib. 2. cap. 14.

* MITTARELLI (Jean-Benoît), l'un des plus savants hommes qu'ait produits l'ordre des camaldules, né à Venise en 1708, prit à 14 ans l'habit religieux, et fut envoyé par ses supérieurs à Florence pour y terminer ses études. Il fut ensuite chargé d'enseigner la philosophie et la théologie au couvent de saint Michel à Venise. Elu en 1747 procureur de sa congrégation, dans la visite qu'il fit de ses différents monastères, ayant découvert un grand nombre de documents intéressants, il forma le projet de rédiger les *Annales des camaldules*, et s'associa pour ce travail le P. Costadoni (*voy.* ce nom). En 1756, il fut élu supérieur des maisons de son ordre dans les états vénitiens, et 8 ans après supérieur général de l'ordre, dignité qui l'obligea de fixer sa résidence à Rome, où il jouit de l'estime et de la confiance de Clément XIII; dès que le terme de sa dignité expira, il s'empressa de rentrer dans son couvent, où il passa ses dernières années dans la prière et l'étude. Mittarelli mourut le 14 août 1777. Ses principaux ouvrages sont : *Le Memorie della vita di san Parisio, monaco camaldolese*, etc., Venise, 1748. A cette vie est jointe l'*Histoire du monastère de Ste.-Christine et Saint Pâris, de Trévise* à la suite de laquelle se trouve un *Appendix* contenant quarante chartes anciennes et de savantes notes; *Memorie del monasterio della Santissima-Trinità di Faenza*, 1749; *Annales camaldulenses ordinis Sancti Benedicti, ab anno* 907 *ad annum* 1764, Venise, 1756-73, 9 vol. in-fol. Ce grand ouvrage a été fait sur le plan des *Annales bénédictines* de Mabillon; *Ad scriptores rerum italicarum Cl. Muratorii Accessiones historicæ faventinæ*, etc., Venise, 1771, in-fol.; *De litteratura Faventinorum, sive de viris doctis et scriptoribus urbis Faventinæ*, Venise, 1775; *Bibliotheca codicum manuscriptorum Sancti-Michaelis Venetiarum prope Muranum, cum appendice librorum impressorum sæculi XV*, Venise, 1779. Costadoni a publié *la vie du P. Mittarelli*, dans la *Nuova raccolta d'opuscoli scientifici*, et Fabroni en a donné une autre dans le 5e vol. des *Vitæ Italorum*, etc., page 375, réimprimée à la tête de la *Bibliotheca codicum*, etc. L'ordre des camaldules a fait frapper une médaille pour consacrer la mémoire de ce savant religieux; mais ses ouvrages sont un monument qui fera mieux encore passer son nom à la postérité.

* MITTIÉ (Jean-Stanislas), médecin ordinaire de Stanislas, roi de Pologne, membre de l'académie de Nancy, né à Paris en 1727, et mort dans cette ville en 1795, combattit pendant 49 ans tous les empiriques et les partisans du mercure, et opéra un grand nombre de guérisons par le traitement végétal qu'il avait adopté après une longue expérience. On a de lui plusieurs ouvrages qui ont eu du succès dans le temps, mais qui sont aujourd'hui complétement oubliés.

MIZAULD (Antoine), en latin *Mizaldus*, médecin et astrologue, né vers 1520 à Mont-Luçon dans le Bourbonnais, s'est fait connaître par un grand nombre d'ouvrages, non-seulement sur son art, mais sur les mathématiques, la physique, la météorologie, l'astrologie judiciaire, etc. Il y a des traits curieux et singuliers, qu'il faut démêler à travers les mensonges que lui faisait adopter une crédulité excessive. On a dit de lui :

Quælibet a quovis mendacia credere promptus.

Ses principaux livres sont : *Phænomena, seu Temporum signa*, in-8, traduit en français sous le titre de *Mirouer du temps*, 1547, in-8; *Planetologia*, in 4; *Cometographia*; *Harmonia cœlestium corporum et humanorum*, traduit en français par de Montlyard, 1580, in-8; *De arcanis naturæ*, in-8; *Ephemerides aeris perpetuæ*, in-8; *Methodica pestis descriptio, ejus præcautio et salutaris curatio*, traduit en français,

1562, in-8; *Opuscula de re medica*, Cologne, 1577, in-8, etc., etc. Cet écrivain bizarre, mais savant et appliqué, mourut à Paris en 1578. On trouve dans ses ouvrages beaucoup de choses que, dans ce siècle copiste et plagiaire, on a fait passer pour des découvertes récentes. (*Voy.* les *Mémoires de Nicéron*, tom. 40.)

MNÉMOSYNE, ou la déesse Mémoire. Jupiter l'aima tendrement, et eut d'elle les Muses; elle en accoucha sur le mont Piérius.

* MNIOCH (Jean-Jacques) poète allemand, né à Elbingen, en 1765, se fit remarquer de bonne heure par l'originalité de son caractère. Dans une pétition qu'il adressa, sur un quart de feuille, au roi Frédéric, en faveur de son père, qui avait éprouvé de grands revers de fortune, il le tutoya, en lui exposant sa demande de la manière la plus ingénue. Le monarque accueillit sa supplique avec bonté, et lui accorda les secours qu'elle réclamait. Pendant que Mnioch étudiait à l'université d'Iéna, il fit imprimer un hymne de sa composition en l'honneur du monarque, à qui il l'envoya sans affranchir le paquet, disant que le grand Frédéric était plus riche que lui. Ce prince l'en remercia par une lettre écrite de sa main et ajouta au bas : « Si dorénavant vous m'écrivez, affranchissez vos » lettres. » Le jeune étudiant se rendit à la poste pour s'informer des frais que son paquet avait occasionnés, et prit ensuite une pièce de huit gros qu'il adressa à Frédéric avec ces mots : « Sire, je » vous envoie les frais de port. » Cette plaisanterie ne lui attira aucune réprimande. Les premiers essais poétiques de Mnioch sont tous marqués au coin de l'originalité. Herder et Wiéland lui ouvrirent souvent leur bourse, et Schlichtegroll et Taber furent ses amis intimes. Etant entré comme précepteur chez le général Thadden, à Halle, il forma aussi des liaisons étroites avec Fischer, Fulleborn, Grœter, Lafontaine, et, dans leurs réunions, les couplets composés par Mnioch étaient chantés de préférence. Plusieurs de ses poèmes jouissent encore d'une grande réputation. Ses écrits en prose traitent, en général, de la religion et de la morale, et dans ses productions, c'est le sentiment surtout qui domine. Il possédait des connaissances générales, et n'avait fait une étude spéciale que des objets du domaine de l'esthétique. Il était, s'il faut en croire Herder, Fichte et autres, d'un commerce aimable, et avait à un haut degré le talent de gagner l'affection de tout ce qui l'entourait. Il improvisait avec une étonnante facilité sur toutes sortes de sujets. Son épouse Marie MNIOCH, née à Neufahrwasser, près de Dantzig, en 1777, et fille d'un constructeur de navires, se distingua aussi dans la littérature allemande. Elle a laissé des préceptes qui ont été imprimés après sa mort, arrivée en 1792, sous le titre de *Feuilles éparses à l'usage des femmes mariées et des demoiselles, etc.*, Goerlitz, 1800; 2e édition, 1821. Elle était parvenue, à force de patience et de douceur, à détourner son époux de la passion des liqueurs fortes à laquelle il se livrait. Mais lorsqu'elle eut cessé de vivre, il retomba dans de nouveaux excès, et abrégea par là sa carrière qui se termina le 22 février 1804, à Varsovie, où il avait occupé un emploi dans l'administration de la loterie royale.

MOAB naquit de l'inceste involontaire de Loth avec sa fille aînée, vers l'an 1897 avant J.-C. Il fut père des Moabites, qui habitèrent à l'orient du Jourdain et de la mer Morte, sur le fleuve Arnon. Les fils de Moab conquirent ce pays sur la race des Enacim ; et les Amorrhéens, dans la suite, en reprirent une partie sur les Moabites.

MOWYAH, général du calife Othman, vers l'an 643 de J.-C., fit beaucoup de conquêtes, et vengea la mort de ce prince. C'est ce Moawyah qui, s'étant rendu maître de l'île de Rhodes vers 653, vendit les débris du célèbre colosse du soleil à un marchand juif, qui, dit-on, les fit porter à Alexandrie sur 900 chameaux. *Voy.* CHARES.

MOCÉNIGO (Louis), noble vénitien, d'une famille illustre qui a donné plusieurs doges à sa patrie, obtint cette dignité en 1570. Il se ligua avec le pape et les Espagnols contre les Turcs, qui avaient pris l'île de Chypre. Sébastien Vénéri commandait les galères de la république, Marc-Antoine Colonne celles de l'Eglise, et don Juan d'Autriche celles du roi d'Espagne. L'armée chrétienne gagna la célèbre bataille de Lépante, le 7 octobre de l'an 1571. Louis Mocénigo mourut l'an 1576, après avoir gouverné avec beaucoup de prudence et de bonheur. — Un de ses descendants, Sébastien MOCENIGO, qui avait été provéditeur général de la mer, général de la Dalmatie, et commissaire plénipotentiaire de la république pour le réglement des limites avec les commissaires turcs, fut élu doge le 28 août 1722, et soutint avec honneur la gloire de son nom : il mourut en 1732. — Il y a encore eu de cette famille, André MOCENIGO, qui vivait en 1522, et qui fut employé dans les grandes affaires de la république, qu'il mania avec succès. On a de lui deux ouvrages historiques : *De bello Turcarum*; *La Guerra di Cambrai*, 1500 et 1517, Venise, 1544, in-8. Cet ouvrage ne flatte pas les puissances liguées contre Venise. L'abbé Dubos en a profité dans son *Histoire de la ligue de Cambrai.*

* MOCHNACKI (Maurice), écrivain polonais distingué, né vers 1790, émigré en France par suite des événements de 1831, mourut à Auxerre à la fin de décembre 1834. Indépendamment de plusieurs articles dans les feuilles polonaises, il a laissé deux ouvrages remarquables, l'un intitulé : *Traité de la littérature polonaise*, et l'autre : *Histoire de la révolution de Pologne*, en 1830-31, que sa mort l'a contraint de laisser inachevé; il en a paru seulement 2 vol. in-12, 1834.

MODEL (...), médecin, né à Neustadt en Franconie, passa en Russie, où il eut la direction des apothicaires impériales, et mourut à Pétersbourg le 2 avril 1775 à 64 ans. Il a publié plusieurs ouvrages de chimie, de physique et d'économie, que Parmentier a traduits en français sous le titre de *Récréations physiques économiques et chimiques*, Paris, 1774, 2 vol. in-8.

MODENE. *Voy.* ALPHONSE D'EST.

MODESTE (saint), abbé du monastère de Saint-Théodose, puis patriarche de Jérusalem en 632, est connu par des *Homélies*, dont Photius a donné

des extraits. Il dit dans la première que Marie-Madeleine avait toujours été vierge et était morte martyre à Éphèse, où elle était allée trouver saint Jean l'Evangéliste, après la mort de la sainte Vierge : ce qui est d'autant plus remarquable, qu'alors le sentiment qui faisait de Marie-Madeleine et de la femme pécheresse une même personne, paraissait être hors de doute, comme on le voit par les écrits de saint Grégoire pape, antérieurs de plusieurs années. Dans une autre de ces *Homélies*, l'on voit que, du temps de Modeste, la croyance à l'assomption de la Vierge en corps et en âme était reçue en Orient, et que les fidèles étaient pénétrés de respect pour elle. On trouve dans le même sermon une explication orthodoxe et précise des mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ainsi que des preuves évidentes de la doctrine de l'Eglise sur l'intercession des saints. M. Giacomelli, prélat domestique de Clément XIII, très-versé dans la connaissance de l'antiquité et des langues orientales, a donné ce sermon, d'après un manuscrit authentique, sous ce titre : *Panégyrique de notre saint père Modeste, patriarche de Jérusalem, sur le passage de la très-sainte Vierge Mere de Dieu.* Cette édition, qui est en grec et en latin, parut à Rome en 1790, in-4. Photius, p. 57, a cité le discours dont il s'agit. C'est d'après lui qu'il a été depuis cité par Papebroch, par Fabricius, etc. Saint Modeste mourut l'an 634. On fait sa fête le 16 décembre.

MODRÉVIUS (André-Fricius), secrétaire de Sigismond-Auguste, roi de Pologne, au milieu du XVIe siècle, avait beaucoup d'esprit; mais il le déshonora, *dicendo quæ non oportuit*, *scribendo quæ non licuit*, *agendo quæ non decuit.* Son traité *De la réforme de l'état* le fit chasser de la Pologne et dépouiller de ses biens. Il fut un malheureux vagabond, qui flotta toute sa vie entre les sociniens et les luthériens, et qui finit par être méprisé des uns et des autres. Il travailla beaucoup à réunir toutes les sociétés chrétiennes en une même communion; et Grotius le compte entre les conciliateurs de la religion : comme s'il était possible que les imaginations d'un homme sans autorité et sans caractère fussent plus efficaces pour contenir et réunir les esprits inquiets et raisonneurs, que les jugements de l'Eglise universelle, doués de la sanction de J.-C. et de la garantie de Dieu même. (*Voy.* MOLANUS, MÉLANCHTHON, LENTULUS SCIPION, SERVET, etc.) Son principal ouvrage, *De republica emendanda*, Bâle, année 1596, in-fol., est en 5 livres : le premier traite *de Moribus*; le deuxième, *de Legibus*; le troisième, *de Bello*; le quatrième, *de Ecclesia* et le cinquième, *de Schola*. La liberté, ou plutôt la licence et la haine du bon ordre dicta cet ouvrage; mais ce n'est pas le goût qui l'a dirigé. Son traité *De Originali peccato*, 1562, in-4, renferme des choses hardies.

MOÉBIUS (Godefroi), professeur de médecine à Iéna, né à Laucha en Thuringe, l'an 1611, devint premier médecin de Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg; d'Auguste, duc de Saxe, et de Guillaume, duc de Saxe-Weimar. Il mourut à Halle en Saxe, en 1664, à 53 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages de médecine, qui ne contiennent rien de neuf. Les principaux sont : *Fondements physiologiques de la médecine*, Francfort, 1674, in-8; *De l'usage du foie et de la bile; Abrégé des élémens de médecine*, Iéna, 1690, in fol. Tout y est traité superficiellement, et on n'y voit rien de bien intéressant. *Anatomie du camphre*, Iéna, 1660, in-4. Tous ces ouvrages sont en latin. Godefroi MOEBIUS, son fils, médecin comme lui, a donné *Synopsis medicinæ practicæ*, 1667, in-fol.

MOÉBIUS (Georges), théologien luthérien, frère du précédent, né à Laucha en Thuringe, l'an 1616, fut professeur en théologie à Leipsig, et mourut en 1697. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin. Le plus connu est son traité *de l'Origine, de la propagation, et de la durée des oracles des païens*, contre Van Dale. Le père Baltus a profité de cet ouvrage, dans sa réfutation des *Oracles* de Fontenelle, et en a développé et renforcé les preuves.

MOEGLING (Louis), professeur à l'université de Tubingen en Souabe, a publié en 1685 un traité curieux et intéressant, intitulé : *Palingenesis, seu resurrectio plantarum ejusque ad resurrectionem corporum nostrorum applicatio.* L'auteur nous montre un symbole frappant de la résurrection dans cette belle et étonnante expérience, qui a encore été perfectionnée depuis, où une plante, une fleur quelconque, réduite en cendres, se représente aux yeux dans sa première forme, et avec toutes ses couleurs. Le père Kircher a traité le même sujet dans son *Mundus subterraneus*, tom. 2, p. 414, et termine les réflexions qu'il fait naître, de la manière suivante : *Luculentissimum sane argumentum quo corporum nostrorum futuram resuscitationem humani imbecillitas intellectûs aliquo modo per ejusmodi umbratilem similitudinem concipiat.* Nous avons aussi 2 vol. sur la *Palingénésie*, par Bonnet (*voy.* ce nom), mais l'auteur s'abandonne à des idées de systèmes et à des conséquences qui annoncent plus d'enthousiasme que de jugement.

* MOEHLER (Jean-Adrien), théologien, né en 1796, à Wurtzbourg, d'abord professeur à l'université de Tubingue, fut ensuite appelé à Munich, où il mourut le 12 avril 1838, à 42 ans. Il acquit une juste célébrité par sa *Symbolique*, ou *Exposition des contrariétés dogmatiques entre les catholiques et les protestants, d'après leurs confessions de foi publiques*, 2 vol. in-8. Dans cet ouvrage, l'auteur s'est proposé de faire ressortir l'incohérence des *symboles* protestants, par leur contraste avec l'harmonie et la parfaite cohésion du dogme catholique. Ce livre produisit une telle impression que le roi de Prusse promit une forte récompense à l'écrivain qui en réfuterait solidement la doctrine. Mais, loin de là, les auteurs les plus remarquables de l'église réformée ont été unanimes dans les éloges peu suspects qu'ils lui ont accordés. Indépendamment de cet ouvrage on a de Mœhler : un Traité sur l'*Unité de l'Eglise*; une *Vie de saint Athanase*, et divers articles dans le *Journal théologique* de Tubingue.

MOENIUS (Caius), célèbre consul romain, vainquit les anciens Latins. Il attacha près de la tribune aux harangues les *becs* et les *éperons* des

navires qu'il avait pris à la bataille d'Antium, l'an 338 avant J.-C.; ce qui fit donner à ce lieu le nom de *Rostra*.

MOERBECA (Guillaume), né vers l'an 1215 à Moerbeeck, en Flandre, près de Grammont, se fit dominicain, et fut disciple d'Albert le Grand. Il devint chapelain et pénitencier des papes Clément IV et Grégoire X. Celui-ci l'envoya au second concile général de Lyon en 1274. Sa science et ses vertus furent récompensées par l'archevêché de Corinthe (alors sous la domination des Vénitiens), et par les honneurs du *Pallium*. Monté sur ce siége, il se consacra entièrement aux devoirs pastoraux, et à traduire des livres grecs en latin. On croit qu'il mourut avant la fin du XIIIe siècle. On a de lui une *Traduction latine* du Commentaire de Simplicius sur les livres d'Aristote *du ciel et de la terre*, Venise, 1563, in-fol. Il traduisit tous les ouvrages d'Aristote, à la sollicitation de saint Thomas. On conserve dans plusieurs bibliothèques cette version manuscrite, de même que la version des ouvrages de Proclus le philosophe, etc. *Voy.* la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de St.-Dominique*, par Echard.

MOESTLIN (Michel), célèbre mathématicien, mourut en 1650 à Heidelberg, après y avoir longtemps enseigné les sciences élevées. C'est lui qui découvrit le premier la raison de cette faible lumière qui paraît sur la partie de la lune, qui n'est point éclairée du soleil, avant et après sa conjonction, et qui est l'effet de la réflexion de la lumière terrestre.

MOHAMMED. *Voy.* AMIN BEN HAROUN.

MOINE (Jean le), doyen de Bayeux et ensuite cardinal, né à Cressi en Ponthieu, fut aimé et estimé du pape Boniface VIII. Ce pontife l'envoya légat en France en 1303, pendant son démêlé avec le roi Philippe le Bel. Le cardinal le Moine mourut à Avignon en 1313. Son corps fut rapporté à Paris, et enterré dans l'église du collége qu'il avait fondé, et qui portait son nom. C'est à tort qu'on a dit qu'il avait été évêque de Meaux. On a de lui un *Commentaire* sur les *Décrétales*, matière qu'il possédait à fond.

MOINE (Pierre le), né à Chaumont en Bassigni l'an 1602, mort à Paris le 22 août 1671, entra chez les jésuites et remplit divers emplois dans cette compagnie. Il est principalement connu par ses vers français, recueillis en 1671, en 1 vol. in-fol. Le père le Moine est le premier des poètes français de la société, qui se soit fait un nom dans ce genre d'écrire. On ne peut disconvenir que ce poète n'ait de la verve et un génie élevé; mais son imagination trop impétueuse et trop féconde, et le mauvais goût de son siècle, qui sortait à peine de la barbarie, l'ont empêché d'être un des premiers poètes français. C'est dans une *Epître* du père Le Moine que se trouvent ces quatre vers qu'on a faussement attribués à Voltaire :

> Et ces vastes pays d'azur et de lumière,
> Tirés du sein du vide et formés sans matière,
> Arrondis sans compas, suspendus sans pivot,
> Ont à peine coûté la dépense d'un mot.

Les ouvrages en vers qu'on a de lui sont : le *Triomphe de Louis XIII* : c'est une ode pleine de métaphores trop hardies; mais elle a des strophes dont l'enthousiasme et l'élévation le rendent égal à Malherbe. *La France guérie dans le rétablissement de la santé du roi*; les *Hymnes de la Sagesse et de l'amour de Dieu*; les *Peintures morales*; un *Recueil de vers théologiques, héroïques et moraux*; les *Jeux poétiques*; *Saint Louis*, ou *la Couronne reconquise sur les infidèles*. Ce poème, divisé en 18 livres, etc., offre des richesses qui, quoique barbares, ne laissent pas de faire naître la surprise et l'admiration. (*Voy.* SIMON Ed.-Th.). Despréaux, consulté sur ce poète, répondit « qu'il était trop fou pour qu'il en » dît du bien, et trop poète pour qu'il en dit du » mal. » La prose du père le Moine a le même caractère que ses vers : elle est brillante et ampoulée. Ses ouvrages dans ce dernier genre sont : *Dévotion aisée*, Paris, 1652, in-8; *Pensées morales*; l'un et l'autre critiqués dans les Provinciales avec plus de plaisanterie que de solidité; un petit *Traité de l'histoire*, in-12, où il y a des traits piquants et curieux, et quelques lieux communs; une satire mêlée de vers et de prose, sous le titre d'*Etrille du Pégase janséniste*; le *Tableau des passions*; *la Galerie des femmes fortes*, in-fol. et in-12; un *Manifeste apologétique pour les jésuites*, in-4 et d'autres ouvrages, parmi lesquels une *Vie du cardinal de Richelieu*, restée jusqu'ici en manuscrit.

MOINE (Etienne le), ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1624, se rendit habile dans les langues grecque et latine, ainsi que dans les langues orientales. Il enseigna la théologie à Leyde avec réputation, et avec plus de modération que la plupart de ses collègues. Il mourut en 1689, à 65 ans. On a de lui plusieurs Dissertations imprimées dans son recueil intitulé : *Varia sacra*, 1685, 2 vol. in-4, et quelques autres ouvrages. Il a très-bien vengé, dans ses *Varia sacra*, l'antiquité chrétienne contre les assertions de Sandius (*voy.* ce nom); il a porté la vérité à un si haut degré d'évidence, que Bayle ne pouvait croire qu'il se trouvât des hommes assez opiniâtres pour s'y refuser. C'est lui qui publia le premier le livre de *Nilus Doxopatrius*, touchant les cinq patriarcats.

MOINE (François le), peintre, né à Paris en 1688, prit les premiers principes de son art sous Galloche, professeur de l'académie de peinture; il remporta plusieurs prix à l'académie, et entra dans ce corps en 1718. Un amateur qui partait pour l'Italie l'emmena avec lui. Il n'y resta qu'une année; mais les études continuelles qu'il y fit d'après les plus grands maîtres l'élevèrent au plus haut rang. Il revint en France avec une réputation formée. On le choisit pour peindre à fresque la coupole de la chapelle de la Vierge, à Saint-Sulpice. Il s'acquitta de ce grand morceau avec une supériorité qui frappa tous les connaisseurs. On ne doit pourtant pas dissimuler que les figures *tombent*, parce qu'elles ne sont pas en perspective. Le Moine apportait au travail une activité et une assiduité qui altérèrent beaucoup sa santé; il peignait fort avant dans la nuit, à la lumière d'une lampe. La gêne d'avoir eu le corps renversé pendant les sept années qu'il employa aux plafonds de Saint-Sulpice et de Versailles, la perte

qu'il fit de sa femme, beaucoup d'ambition et de jalousie, dérangèrent son esprit. Il mourut de neuf coups d'épée dont il se perça, le 4 juin 1737, à 49 ans. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Baptiste le Moine, habile sculpteur, né à Paris en 1704, et mort dans cette capitale en 1778. La plupart de ses ouvrages, parmi lesquels on admirait le *Mausolée* du cardinal de Fleury, furent détruits par les jacobins en 1792.

MOINE (Abraham le), né en France sur la fin du XVIIe siècle, se réfugia en Angleterre, où il exerça le ministère, et où il mourut en 1760. Ses écrits prouvent que, malgré les erreurs de la secte dans laquelle il était engagé, il avait du zèle pour le christianisme. On a de lui plusieurs traductions d'ouvrages anglais en français. Telles sont tes *Lettres pastorales* de l'évêque de Londres, les *Témoins de la résurrection*, etc., de l'évêque Sherloch, in-12; l'*Usage et les fins de la prophétie*, du même, in-8. Ces traductions sont ornées de Dissertations curieuses et intéressantes, sur les écrits et la vie des incrédules que ces prélats combattaient.

* MOINE D'ORGIVAL (Henri le), curé de Gouvieux, près de Chantilly, où il naquit en 1719, est auteur de plusieurs ouvrages qui annoncent plus de talent naturel et d'érudition, que de goût et de solidité. Le meilleur qui porte le titre de *Considérations sur l'origine de la décadence des lettres chez les Romains*, renferme des vues souvent profondes et des réflexions assez justes. Son *Discours sur les progrès de l'éloquence de la chaire, et les manières et l'esprit des orateurs des premiers siècles*, 1759, in-12, est plein de recherches : mais exigeait des talents supérieurs aux siens.

MOISANT (Jacques). *Voy.* Brieux.

* MOISE (François-Xavier), évêque constitutionnel, né le 12 décembre 1742, aux Gras (Doubs), concourut à 27 ans à une chaire de théologie à l'université de Besançon. Quoique les juges du concours l'eussent placé, dit-on, en première ligne sur la liste des candidats, il ne fut point nommé. Pour le consoler de cet échec, le cardinal de Choiseul le désigna professeur au collége royal de Dole, où un grand nombre d'élèves se pressèrent à ses leçons. Après la mort de Bullet (*voy.* ce nom), Moïse se mit une seconde fois sur les rangs, et ne fut pas plus heureux; mais une foule de nouveaux élèves le suivirent à Dole. Ayant prêté serment il fut sacré à Paris, le 8 avril 1791, évêque du Jura et vint aussitôt occuper son siége. Pendant la terreur, caché dans les montagnes, il parvint à échapper à la fureur des révolutionnaires. Il adhéra aux deux encycliques, pu bliées en 1795, par les constitutionnels, et parut aux conciles de 1797 et 1801. Dans ce dernier il lut des *Considérations sur le saint Siége*, qui ont été insérées dans les *Annales de la religion*, tom. 7, et un long rapport sur les démissions demandées aux évêques, où il cherche à prouver que les siéges des constitutionnels étaient remplis plus canoniquement que le saint Siége même. Intimement lié avec l'évêque de Blois (*voy.* Grégoire), ils adressèrent de concert une lettre au pape en lui envoyant leur démission. Moïse publia l'année suivante un petit écrit, intitulé : *De l'Opinion de M. Grégoire dans le procès de Louis XVI*, où il cherche à le justifier sur les malheurs des temps. Nommé par Lecoz, chanoine honoraire de Besançon, il se retira dans une petite ferme qu'il possédait à Morteau, y partagea son temps entre l'étude et les travaux agricoles, et mourut dans cette retraite, le 7 février 1813. Il a publié : *Réponses critiques aux incrédules sur plusieurs endroits des Livres saints*, Paris, 1783, in-12, qui forme le tome 4 de l'ouvrage de Bullet (*voy.* ce nom); mais on a fait disparaître le nom de Moïse dans les nouvelles éditions. On a encore de lui plusieurs petits écrits dans les *Journaux* de parti. On lui attribue une *Dissertation sur l'origine des fausses décrétales*, imprimée dans le tome 5 de la *Chronique religieuse*. Il a laissé manuscrit une nouvelle suite aux *Réponses critiques* de Bullet, en 2 vol. et une *Défense des libertés de l'église gallicane*.

MOISE. *Voy.* Moyse.

MOITHEY (Maurice-Antoine), ingénieur et géographe du roi de France, mort à Paris, son pays natal, en 1777, âgé de 44 ans, est connu par des *Recherches historiques sur les villes de Reims, d'Orléans et d'Angers*, 1774, in-4, et par un *Plan historique de Paris*.

MOITOREL de BLAINVILLE (Antoine), architecte et géomètre de Pichange, à 4 lieues de Dijon, fut arpenteur et jaugeur royal du bailliage et de la vicomté de Rouen, où il mourut en 1710, âgé d'environ 60 ans. On a de lui un *Traité du jaugeage universel*, et d'autres ouvrages estimés.

* MOITTE (Jean-Guillaume), sculpteur, né à Paris en 1747, reçut les premières leçons de son père, (Pierre-Etienne), graveur du roi, et membre de l'académie de peinture, et se perfectionna sous la direction de Pigalle et de le Moine. Il obtint, en 1768, le grand prix sur un bas-relief de *David portant en triomphe la tête de Goliath*, et se rendit comme pensionnaire à Rome où, par des recherches assidues, il acquit ce goût exquis, cette élégance de formes, qui distinguent ses ouvrages. Revenu à Paris en 1773, il fut agrégé à l'académie sur la figure d'un *Sacrificateur*. Ses travaux les plus importants sont une *Vestale*; *Ariane*; les figures colossales représentant la *Bretagne et la Normandie*, à la barrière des Bons-Hommes; le *Mausolée* en marbre du général Desaix pour l'hospice du mont Saint-Bernard; la *statue* en marbre de Cassini, un de ses chefs-d'œuvre; le *buste* de Léonard de Vinci; un des *frontons* de l'intérieur du Louvre, et plusieurs *bas-reliefs*, etc. Moitte mourut le 2 mai 1810, membre de plusieurs sociétés savantes et chevalier de la légion-d'honneur.

MOIVRE (Abraham), géomètre, né à Vitri en Champagne, l'an 1667, d'un chirurgien, mourut à Londres le 27 novembre 1754. La révocation de l'édit de Nantes le détermina à fuir en Angleterre, plutôt que d'abandonner les nouvelles erreurs. Ses connaissances dans les mathématiques lui ouvrirent les portes de la société royale de Londres, et de l'académie des sciences de Paris. Il fut un des commissaires nommés pour décider la contestation entre Leibnitz et Newton, sur l'invention du *calcul intégral*. On a de lui un *Traité des chances*, en anglais,

1738, in-8; et un autre *des rentes viagères*, 1752, in-8 : tous deux fort exacts. Les *Transactions philosophiques* renferment plusieurs de ses mémoires très-intéressants. Les uns roulent sur la méthode des fluxions ou différences, sur la lunule d'Hippocrate, etc.; les autres sur l'astronomie physique, en laquelle il résolut plusieurs problèmes; et d'autres enfin sur l'analyse des jeux de hasard, dans laquelle il prit une route différente de celle pratiquée par Montmort. Sur la fin de ses jours il perdit la vue et l'ouïe; et le besoin de dormir augmenta au point qu'un sommeil de 20 heures était pour lui une nécessité. Quoique habile géomètre, il n'était pas trop prévenu pour cette science; il dit un jour, en parlant de Molière, *qu'il eût mieux aimé être ce célèbre comique que Newton.* Sa conversation était instructive, et offrait des choses aussi bien pensées que clairement exprimées. Il ne pouvait souffrir qu'on se permît sur la religion des décisions hasardées, ni d'indécentes railleries. *Je vous prouve que je suis chrétien*, répondit-il à un homme qui croyait apparemment lui faire un compliment, en disant que les mathématiciens n'avaient point de religion, *en vous pardonnant la sottise que vous venez d'avancer.*

* MOJON (Joseph), né à Gênes en 1776, et mort le 21 mars 1837, à 61 ans, docteur en médecine, devint professeur de chimie à l'université de sa ville natale, puis président de la faculté des sciences physiques, membre honoraire de la société des sciences physiques et chimiques de France. En 1799, il publia un ouvrage intitulé : *Lois de physique et de mathématiques*; en 1811, il lut à la société médicale de Gênes un mémoire sur un nouvel instrument propre à mesurer la densité et la combustibilité des fluides, au moyen de la réfraction de la lumière. L'année suivante, il publia une *Description minéralogique de la Ligurie*, et décrivit la préparation du sulfate de magnésie. C'est lui qui fit servir le pétrole tant à l'éclairage, qu'à la conservation du sodium et du potassium dans leur état de pureté, et fit connaître la nature et les propriétés des eaux thermales de Voltri et d'Acqui. Mojon a prouvé par des méthodes ingénieuses qu'on peut retirer l'éther acétique de matières fort peu coûteuses; il a démontré de même la raison pour laquelle le borax augmente de poids par le raffinage. Ce savant théoricien ajouta encore à sa réputation en mettant au jour son *Cours analytique de chimie*; il remarqua le premier la propriété qu'a un courant électrique d'aimanter les aiguilles d'acier; il publia cette observation dans l'*Essai théorique et expérimental sur le galvanisme par Aldini* (*voy.* ce nom). On lui doit en outre un grand nombre de travaux notamment sur l'application de la physique aux arts et manufactures.

MOLA (Pierre-François), peintre, né en 1621 à Coldré, dans le Milanais, reçut les premiers éléments de la peinture de son père, qui était peintre et architecte. Il fut ensuite disciple de Josepin, de l'Albane et du Guerchin. Sa grande réputation le fit rechercher des papes et des princes de Rome. La reine Christine de Suède le mit au rang de ses officiers. Appelé en France, il était sur le point de s'y rendre, lorsqu'il mourut à Rome en 1666. Ce peintre, bon coloriste, grand dessinateur et excellent paysagiste, a encore traité l'histoire avec succès. Le génie, l'invention et la facilité sont le caractère distinctif de ses ouvrages. Forest et Collardon, peintres français, sont au nombre de ses disciples. On a gravé quelques morceaux d'après lui. Il a gravé lui-même plusieurs morceaux de fort bon goût.

MOLA (Jean-Baptiste), né vers l'an 1620, était, dit-on, originaire de France. Il portait le même nom que le précédent, sans être son parent. Jean-Baptiste étudia dans l'école de Vouet à Paris, et prit à Bologne des leçons de l'Albane. Ce peintre a réussi dans le paysage; ses sites sont d'un beau choix; sa manière de feuiller les arbres est admirable.

MOLAC (Jean de CARCADO ou de KERCADO de), sénéchal de Bretagne, d'une des meilleures et des plus anciennes maisons de cette province. Après avoir rempli avec honneur les premières charges et les plus grands emplois à la cour des ducs de Bretagne, et s'être distingué en plusieurs combats, il passa au service du roi François Ier, dont il fut le premier gentilhomme de la chambre, et capitaine de cent hommes d'armes. A la fameuse bataille de Pavie, en 1525, un arquebusier allant tirer sur le roi, le sénéchal de Molac se précipita au devant du coup, se fit tuer, et sauva ainsi la vie à François Ier par le sacrifice de la sienne. C'est de lui que descendent les seigneurs de Kercado de Molac, dans la maison desquels la charge de grand-sénéchal de Bretagne était héréditaire.

MALAI. *Voy.* MOLAY.

MOLANUS (Jean van der MEULEN, plus connu sous le nom latin de), docteur et professeur de théologie à Louvain, et censeur royal des livres, né à Lille l'an 1533, dans le temps que son père et sa mère, qui étaient domiciliés à Louvain, étaient allés faire un court séjour en cette ville, réclama toujours Louvain pour sa ville natale, et signa constamment *Molanus Lovaniensis.* Il mourut le 18 septembre 1585, après avoir publié : une *Edition* du Martyrologe d'Usuard, accompagnée 1° de *Notes*; 2° d'une *Appendix*; 3° d'un *Traité des Martyrologes*; 4° d'un *Abrégé des Vies des Saints des Pays-Bas*; 5° d'une *Chronique* des mêmes saints, Louvain, 1573, in-8; 6° *Natales Sanctorum Belgii*, Louvain, 1595, in-12. Arnold Raissius, chanoine de Saint-Pierre à Douai, en a donné une édition plus ample, l'an 1626. Les *Acta Sanctorum Belgii*, par l'abbé Ghesquière, ont éminemment rempli le but de cet ouvrage; *Historia sanctarum imaginum et picturarum, pro vero earum usu contra abusus, lib. IV*, Louvain, 1574, in-8, et 1771, in-4, avec des annotations et des suppléments par M. Paquot; *De canonicis*, Louvain, 1670, ouvrage savant et curieux. *De fide hæreticis servanda*, Louvain, 1585; *De piis testamentis*, 1584, in-12; *Theologiæ practicæ compendium*; *Militia sacra ducum Brabantiæ*; *Rerum lovaniensium lib. XII*, manuscrit. Tous ces ouvrages montrent que Molanus était très-versé dans l'antiquité ecclésiastique et dans la critique, au moins pour son temps. Baronius fait un grand éloge de ce docteur, dans sa préface du *Martyrologe* romain.

On trouve une liste complète des ouvrages de Molanus dans la *Bibl. belgica* de Foppens.

MOLANUS (Gérard-Walter), dont le nom de famille était originairement *Van der Meulen*, théologien luthérien, abbé de Lockum, né à Hameln en 1633, mort en 1722 à l'âge de 45 ans, a été quelque temps en correspondance avec Bossuet, relativement à la réunion des luthériens et des catholiques. Ce fut Christophe Spinola, évêque de Neustadt, qui, désirant avec ardeur la réunion des églises chrétiennes, s'adressa pour cet objet à Molanus, alors surintendant des églises de Hanovre. (*Voy.* les *Œuvres posthumes* de Bossuet.) Il a laissé plusieurs ouvrages de théologie et de mathématiques. C'était le célèbre Leibnitz qui avait lié cette correspondance; mais il ne parait pas qu'il se soit sérieusement occupé d'en favoriser le résultat. C'est au moins ce que l'évêque de Meaux semblait croire, d'après les incidents ou tergiversations qui empêchèrent qu'on n'en vint à une conclusion satisfaisante. D'autres prétendent que Leibnitz fut lui-même contrarié dans son dessein, et que sans des obstacles supérieurs qui ne dépendaient pas de lui, la chose aurait pu réussir. Sans nous arrêter à discuter les causes qui firent échouer une si louable entreprise, adorons la Providence, et respectons les moments qu'elle a mis dans sa puissance, pour consommer des ouvrages auxquels les hommes, abandonnés à leurs efforts et à leurs lumières, travailleront toujours inutilement. « Quelle médiation ou conciliation, dit un théologien modéré et impartial, » peuvent reconnaitre ou admettre des gens pour » qui toute l'autorité de l'Eglise catholique est de » nulle considération? Où est le particulier, de » quelque savoir et de quelque vertu qu'il soit, qui » puisse se flatter de jouir de plus de confiance ou » d'avoir plus de force convaincante que la grande » et féconde mère des chrétiens? » *Voy.* MODREVIUS.

* MOLARD (Claude-Pierre), mécanicien distingué, naquit le 6 juin 1758, près Saint-Claude (Jura), de parents pauvres qui l'occupèrent d'abord à garder les troupeaux. On sait que les bergers de cette contrée font, pendant l'hiver, toutes sortes d'ouvrages de sculpture, avec leurs couteaux et sur le tour. Il déploya de bonne heure un talent si remarquable, que ses parents, au prix de tous les sacrifices, voulurent lui faire faire ses études. Après les avoir terminées à Lyon, il vint en 1785 à Paris, où il obtint la place de directeur du cabinet de machines de Vaucanson. Il fut l'un des fondateurs du conservatoire des arts et métiers, dont en 1801 il était administrateur en chef, Bonaparte devenu empereur, désigna lui-même Molard pour le remplacer à l'institut dans la section de mécanique. Molard a inventé un très-grand nombre de machines et des procédés industriels, entr'autres : le *métier à tisser* le linge damassé; la *machine à forer à la fois plusieurs canons de fusils*: les *pétrins tournans* pour former la pâte sans les levains ordinaires; le *moulin à meules plates* en fer fondu, pour concasser le grain, très-répandu en Angleterre et en Amérique; la *machine à fabriquer les dents* des peignes des tisserands; la *machine à percer le carton*, celle *à couper les tôles*, employée à la monnaie; celle à faire des plans parallèles qui a servi à Malus pour confectionner les glaces qu'il a employées dans ses expériences sur la réfraction de la lumière. Il est en outre auteur d'une *presse à cylindre*, des *essieux jumeaux*, et d'un *procédé pour imprimer sur de très-grandes dimensions*. En 1793 il fut chargé de dresser le tableau des prix de tous les objets dans les districts de France, pour servir de base à la loi du *maximum*. Il avait entrepris un très-grand et utile ouvrage dans lequel il se proposait de faire connaitre tous les outils et leurs usages. Les mémoires de la société centrale d'agriculture, et les *bulletins* de la société d'encouragement contiennent un grand nombre de rapports et de travaux dus à Molard. On a de lui le 1er vol. de la *Description des machines et procédés spécifiés dans les brevets d'invention*, 1812, in-4, continuée par Christian. Il mourut à Paris le 13 février 1837, âgé de 79 ans.

* MOLARD (Emmanuel-François), frère du précédent, né à St.-Claude (Jura), atteint par la réquisition de 1793, après deux campagnes sur le Rhin, fut appelé à faire partie de l'école aérostatique établie à Meudon, sous la direction de Conté. Il y étudia les mathématiques, et au bout de deux ans, fut reçu à l'école polytechnique. Il en sortit officier d'artillerie, et il était parvenu au grade de capitaine, à la paix d'Amiens. Alors (1802) il accepta la direction de l'école des arts et métiers, qui s'organisait à Compiègne par les soins de Chaptal, (*voy.* ce nom). En 1804 cet établissement ayant été transféré à Châlons-sur-Marne, Molard fut chargé de disposer le local; il fit creuser le canal, établir l'usine et dirigea tous les travaux des ateliers, jusqu'en 1811. Envoyé à cette époque à Beaupréau pour en diriger la nouvelle école, il y resta jusqu'en 1815, qu'elle fut transférée à Angers. En 1817, il fut adjoint à son frère dans la direction du conservatoire des arts et métiers. On lui doit une foule d'inventions et de perfectionnements. Il remporta le prix proposé pour l'art de fabriquer les vis à bois; il imagina le mécanisme au moyen duquel, sans rien changer à une scierie ordinaire, on débite des jantes de roue, et des courbes quelconques; les freins à vis ou à levier, dont les rouliers se servent pour modérer le mouvement des voitures dans les descentes, au lieu des perches ou des chaines que l'on employait pour enrayer, etc., etc. Dès 1818, il introduisit en France la construction régulière d'une foule de machines et d'instruments à l'usage de l'agriculture, comme charrues en fer et en fonte, machines à battre, vanner et nettoyer les grains, couper la paille et les racines pour la nourriture des bestiaux, à raper les betteraves, les pommes de terre, etc. En 1819 le gouvernement le chargea d'aller en Angleterre, recueillir des observations sur l'industrie de ce pays. Il a publié en 1820 le *Système d'agriculture, suivi par M. Coke, sur sa propriété* d'Holkham, comté de Norfolk, *en Angleterre*, etc., Paris, 1820, in-8, ouvrage pour lequel la société royale d'Agriculture lui décerna une médaille d'or, et en 1828, *Nouveau système complet de filature de coton, usité en Angleterre*, etc., in-4, avec atlas in-fol. Molard était

collaborateur du *Dictionnaire technologique*. Il est mort à Paris au mois de mars 1829.

* MOLARD (Etienne), grammairien, né à Lyon vers 1766, y enseigna la langue française et la langue latine avec succès, et y mourut le 6 mars 1825, membre du cercle littéraire de cette ville. Outre des discours et des opuscules en vers et en prose qui n'offrent aucun intérêt, on lui doit : *Lyonnoisismes*, ou *Recueil d'expressions vicieuses usitées à Lyon*, Lyon, 1792, in-8, avec un supplément; cet ouvrage a eu plusieurs éditions.

MOLAY ou MOLÉ (Jacques de), natif du comté de Bourgogne, dans lequel se trouve le village dont il portait le nom, fut le dernier grand-maître de l'ordre des templiers, au commencement du xive siècle. Les grandes richesses de son ordre et l'orgueil de ses chevaliers excitaient l'envie des grands et les murmures du peuple. L'an 1307, sur la dénonciation de deux scélérats de ce corps, l'un chevalier, l'autre bourgeois de Béziers, Philippe le Bel, roi de France, du consentement du pape Clément V, fit arrêter tous les chevaliers et s'empara du Temple à Paris et de tous leurs titres. Le pape avait mandé au grand-maître d'aller en France se justifier des crimes dont son ordre était accusé. Il était pour lors en Chypre, où il faisait vaillamment la guerre aux Turcs. Il vint à Paris, suivi de 60 chevaliers des plus qualifiés, du nombre desquels étaient Gui, dauphin d'Auvergne, et Hugues de Péralde. Ils furent tous arrêtés le même jour; la plupart périrent par le feu. L'ordre fut aboli en 1311 par Clément V, dans le concile de Vienne. Molay, Gui et Hugues furent retenus en prison jusqu'en l'an 1313, qu'on leur fit leur procès. Ils eurent la lâcheté de confesser les crimes qu'on leur imputait, dans l'espérance d'obtenir leur liberté aux dépens de leur honneur, et c'est peut-être là leur seul crime bien avéré. (*Voy.* CLÉMENT V.) Mais, voyant qu'on les retenait toujours prisonniers, Molay et Gui se rétractèrent. Ils furent brûlés vifs dans l'île du Palais, le 18 mars 1134 : Molay parut en héros chrétien sur le bûcher, et persuada à tout le monde qu'il était innocent. On rapporte qu'il ajourna le pape Clément à comparaître devant Dieu dans 40 jours, et le roi dans l'année. En effet, ils ne passèrent pas ce terme. Quelques auteurs croient que cet ajournement fut imaginé après l'événement; mais un auteur moderne en a solidement prouvé la réalité : « Ce n'est pas chose rare, » ajoute-t-il, de voir mourir au temps indiqué des » princes et des juges cités au jugement de Dieu. » Outre qu'on en trouve dans Richebourg, un écri- » vain, dont la religion est aussi éclairée que so- » lide, en rapporte plus de vingt exemples, et après » avoir rapporté celui-ci, il s'écrie : *Peut-on dire,* » *en voyant éclater ainsi la vengeance divine, qu'il* » *y a du naturel et de l'ordinaire dans ces événe-* » *ments?* » Quoi qu'il en soit, il est certain que de tout temps les hommes ont cru que Dieu exauçait les malédictions des mourants. (*Voy.* les articles FERDINAND IV, NOGARET, TOLÈDE, et le *Journal historique et littéraire*, 1er octobre 1790, pag. 173.) Il est certain encore que, dans la destruction des templiers, il périt un grand nombre d'innocents, les désordres de quelques particuliers ont pu influer sur la réputation du corps; mais l'on ne peut croire qu'ils aient été ni universels, ni portés à l'extravagant excès qu'on a voulu supposer. « Je ne » croirai jamais, dit un historien, qu'un grand » maître et tant de chevaliers, parmi lesquels on » comptait des princes, tous vénérables par leur » âge et par leurs services, fussent coupables des » bassesses absurdes et inutiles dont on les accu- » sait. Je ne croirai jamais qu'un ordre entier de » religieux ait renoncé en Europe à la religion » chrétienne pour laquelle il combattait en Asie, » en Afrique, et pour laquelle même encore plu- » sieurs d'entre eux gémissaient dans les fers des » Turcs et des Arabes, aimant mieux mourir dans » les cachots, que de renier leur religion. Enfin je » crois sans difficulté à plus de 80 chevaliers qui, » en mourant, prennent Dieu à témoin de leur in- » nocence. » D'un autre côté, il faut convenir que les premiers aveux des templiers sont une chose très-imposante, et suffisent, quand même ils seraient faux, pour justifier le décret de leur suppression, comme nous l'avons prouvé à l'article Clément V. L'auteur de l'*Histoire critique et apologétique des templiers* convient qu'une multitude de chevaliers ont avoué les crimes qu'on leur imputait, la plupart même librement, et sans violence ni tortures, sur de simples promesses ou menaces et même dans de simples interrogatoires. On peut voir ces aveux plus ou moins clairement prononcés, t. 2, pag. 270, 271, 276, 277, 281, etc.; et ce sont des Anglais, sur lesquels Philippe le Bel ne pouvait rien, et Clément V très-peu, qui font ces aveux. Pierre du Puy a donné l'*Histoire véritable de la condamnation de l'ordre des templiers*, Bruxelles, 1751. Il a paru en 1779 l'*Histoire de l'abolition des templiers*, Paris, in-12, brochure superficielle et pétrie de petites vues très-différentes de celles de l'histoire. Il n'en est pas de même de l'*Histoire critique et apologétique des templiers* (que nous venons de citer), par feu R. P. M. J. (JEUNE), de l'ordre des Prémontrés, Paris, 1789, 2 vol. in-4, ouvrage savamment et sagement écrit, mais peut-être un peu trop favorable aux templiers. L'ouvrage de Raynouard : *Monuments historiques relatifs à la condamnation des chevaliers du Temple, et à l'abolition de leur ordre*, Paris, 1813, in-8, leur est encore plus favorable. M. de Hammer ayant tenté d'établir la réalité des crimes imputés aux templiers, a été réfuté dans le *Journal des Savants* et dans la *Bibliothèque universelle*. Et en effet, dit l'illustre Bossuet *ils avouèrent dans les tortures, mais ils nièrent dans les supplices* (*Voy.* RAYNOUARD).

* MOLDENHAWER (Daniel-Gotthilf), né à Kœnigsberg, en Prusse, le 11 décembre 1751, après avoir achevé ses études à Gœttingue et dans d'autres universités, fut, en 1777, nommé à celle de Kiel, professeur extraordinaire de philosophie. Deux ans après il y passa à la chaire de théologie, y reçut, en 1782, le grade de docteur, et fut, l'année suivante, appelé à l'université de Copenhague. Dans ses loisirs il avait visité la Hollande, l'Angleterre, l'Espagne et l'Italie; plus tard il fit avec l'orientaliste Tychsen, un second voyage en Espagne,

d'où il rapporta un grand nombre d'ouvrages rares et de manuscrits précieux qui furent déposés à la bibliothèque royale de Copenhague, dont, en 1788, il fut directeur en chef. Il mourut le 21 novembre 1823, âgé de 72 ans. Il était depuis 1809 chevalier de l'ordre de Danebrog. Ses principaux ouvrages sont une *Histoire des templiers* (en allemand), et un *Eloge du comte A. P. de Bernstorff*, écrit en latin très-élégant. Ses autres écrits sont disséminés dans les recueils périodiques, danois ou allemands.

MOLÉ (Joseph-Boniface de la), favori du duc d'Alençon, entra dans le projet d'enlever de la cour de France son maître avec le roi de Navarre, depuis Henri IV, pour les mettre à la tête des mécontents. Il fut décapité en 1574; mais sa mémoire fut rétablie deux ans après.

MOLÉ (Edouard), seigneur de Champlâtreux, né vers 1530, a été conseiller, puis procureur-général du parlement de Paris, pendant la ligue. Ce fut sur ses conclusions que le parlement donna ce fameux arrêt, par lequel il a été déclaré que *la couronne ne pourait passer ni à des femmes ni à des étrangers*. Henri IV le fit président à mortier en 1602. Il mourut le 17 septembre 1614, à l'âge de 64 ans.

MOLÉ (Matthieu), né à Paris en 1584, fils du précédent, entra dans le parlement, et fut d'abord conseiller, ensuite président aux requêtes, depuis procureur-général, et enfin premier président en 1641. Il montra, au milieu des troubles de la Fronde, autant de zèle que de grandeur d'âme. Dans le temps des barricades de 1648, le peuple s'étant attroupé pour l'assassiner dans son hôtel, il en fit ouvrir les portes, en disant « que la mai» son du premier président devait être ouverte à » tout le monde. » Lorsqu'on lui disait qu'il devait moins s'exposer à la fureur du peuple, il répondait que « six pieds de terre feraient toujours rai» son au plus grand homme du monde. » Cette intrépidité fit dire au cardinal de Retz, « qui si ce » n'était pas un blasphème d'avancer que quel» qu'un a été plus brave que le grand Condé, il » dirait que c'était Matthieu Molé. » Cet illustre magistrat mourut garde-des-sceaux en 1656, à 72 ans. L'histoire de Matthieu Molé est dans les mémoires du temps. Elle a été écrite aussi par son arrière-petit-neveu, qui, sans dissimuler le sentiment qu'il éprouvait en retraçant la gloire de sa famille, n'a pas pour cela manqué à ses devoirs d'historien. Voyez *Essais de morale et de politique précédés de la Vie de Matthieu Molé*, 2e édit., Paris, 1809. — Edouard MOLÉ, son fils, et Louis MOLÉ son petit-fils, se distinguèrent aussi par leur probité et par les services qu'ils rendirent au public.

* MOLÉ (François-René), acteur célèbre, né à Paris le 25 novembre 1734, était fils d'un honnête et obscur graveur, qui le destinait au barreau; mais son goût l'entraina, et il parvint à se faire recevoir au théâtre français en 1761. Pendant 20 ans il joua la tragédie avec succès; mais il réussit encore mieux dans la comédie, dont il remplit les premiers rôles jusqu'à l'âge de 67 ans. Peu d'acteurs ont su si bien capter la bienveillance du public, et l'ont conservée aussi longtemps. Nul ne jouait mieux que lui la facilité vive et légère; nul dans le drame ne portait plus loin l'effet pathétique. Son nom restera placé à côté de ceux des Bellecourt, des Préville et des Lekain. A la création de l'institut, il y fut admis avec Monvel, Grandménil, etc. Napoléon le nomma directeur de l'école de déclamation du Théâtre-Français et de l'Opéra. Molé n'était pas écrivain; cependant on a de lui quelques *opuscules*, tels que les *éloges de Mlle Clairon*, *de Préville*, *de Mlle Dangeville*, prononcés au *Lycée des arts*; une *comédie* intitulée le *Quiproquo*, qui n'eut pas de succès; plusieurs *lettres* dans le *Journal de Paris*, et quelques *poésies*. *Ses Mémoires précédés d'une Notice*, par Etienne, font partie de la *Collection des Mémoires sur l'art dramatique*.

MOLEVILLE ou MOLLEVILLE. *Voy.* BERTRAND de MOLLEVILLE.

MOLÉZIO (Joseph), *Moletius*, philosophe, médecin et mathématicien, natif de Messine, mourut en 1588, dans sa 57e année, à Padoue, où il était professeur de mathématiques. Les principaux ouvrages sortis de sa plume sont des *Ephémerides*, in-4, et des Tables qu'il nomma *Grégoriennes*, aussi in-4: ces tables servirent beaucoup à la réformation du calendrier par le pape Grégoire XIII.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste POCQUELIN de), fils et petit-fils de valets de chambre, tapissiers du roi, naquit le 15 janvier 1622. Il commença ses études à 14 ans chez les jésuites; ses progrès furent rapides. Son père étant devenu infirme, il fut obligé d'exercer son emploi auprès de Louis XIII, qu'il suivit dans son voyage de Narbonne en 1641. Quelque temps après il quitta la charge de son père, et s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea de nom pour prendre celui de *Molière*, soit par égard pour ses parents, soit pour suivre l'exemple des acteurs de ce temps-là. Les mêmes sentiments et les mêmes goûts l'unirent avec la Béjart, comédienne de campagne. Ils formèrent de concert une troupe, qui représenta à Lyon, en 1653, la comédie de l'*Etourdi*. Molière, à la fois auteur et acteur et également applaudi sous ces deux titres, enleva presque tous les spectateurs à une autre troupe de comédiens établis dans cette ville. Louis XIV fut si satisfait des spectacles que lui donna la troupe de Molière, qui avait quitté la province pour la capitale, qu'il en fit ses comédiens ordinaires, et accorda à leur chef une pension de mille livres. En 1663, ses talents reçurent de nouvelles récompenses. « On ne peut » disconvenir, dit un écrivain très-moderne, que » ces libéralités de Louis XIV, et la haute protec» tion accordée aux talents de la dissipation et du » luxe, et surtout au théâtre, n'aient préparé la » nation à la révolution, et, si l'on veut, à la dé» composition du royaume de France, arrivée un » siècle après par la corruption générale des » mœurs. » Molière termina sa carrière en jouant *le Malade imaginaire*. Il était incommodé lorsqu'on le représenta. Les efforts qu'il fit pour achever son rôle lui causèrent une convulsion, suivie d'un vomissement de sang, qui le suffoqua quelques heures après, le 17 février 1673, à 53 ans. L'archevêque de Paris refusant de lui accorder la sépulture, le

roi engagea ce prélat à se relâcher de la rigueur des canons, et Molière fut enterré à Saint-Joseph, qui dépendait de la paroisse de Saint-Eustache. La populace s'attroupa devant sa porte le jour de son convoi, et on ne put l'écarter qu'en jetant de l'argent par les fenêtres. Molière, qui s'égayait sur le théâtre aux dépens des faiblesses humaines, ne put se garantir de sa propre faiblesse. Séduit par un penchant violent pour la fille de la comédienne Béjart, il l'épousa, et se trouva exposé au ridicule qu'il avait si souvent jeté sur les maris. On ne peut le justifier de n'avoir pas assez respecté les bienséances, d'avoir choisi même des sujets, comme l'*Amphitryon*, dont la nature ne peut s'allier avec les égards dus aux mœurs. La lecture de plusieurs de ses pièces laisse infailliblement dans l'âme une impression de vice; et en corrigeant quelques ridicules, il affaiblit le sentiment de la vertu. « On » convient, » dit un homme auquel on ne peut supposer un zèle excessif pour la morale chrétienne (J.-J. Rousseau), « et on le sentira chaque jour » davantage, que Molière est le plus parfait auteur » comique dont les ouvrages nous soient connus. » Mais qui ne peut disconvenir aussi que le théâtre » de ce même Molière, dont je suis plus l'admi- » rateur que personne, ne soit une école de vices » et de mauvaises mœurs, plus dangereuse que » les livres mêmes où l'on fait profession de les » enseigner? Son plus grand soin est de tourner la » bonté et la simplicité en ridicule, et de mettre la » ruse et le mensonge du parti pour lequel on » prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des » gens qui parlent; ses vicieux sont des gens qui » agissent, et que les plus brillants succès favo- » risent le plus souvent; enfin l'honneur des ap- » plaudissements, rarement pour le plus estimable, » est presque toujours pour le plus adroit. Il tourne » en dérision les respectables droits des pères sur » leurs enfants, des maris sur leurs femmes, des » maîtres sur leurs serviteurs. Il fait rire, il est » vrai, et n'en devient que plus coupable, en for- » çant, par un charme invincible, les sages même » de se prêter à des railleries qui devraient attirer » leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les » vices; mais je voudrais bien que l'on comparât » ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel » est le plus blâmable, d'un *bourgeois* sans esprit » et vain, qui fait sottement le *gentilhomme*, ou » d'un gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la » pièce dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'hon- » nête homme? n'a-t-il pas pour lui l'intérêt, et le » public n'applaudit-il pas à tous les tours qu'il » fait à l'autre? Quel est le plus criminel, d'un » paysan assez fou pour épouser une demoiselle, » ou d'une femme qui cherche à déshonorer son » époux? Que penser d'une pièce où le parterre » applaudit à l'infidélité, au mensonge, à l'impu- » dence de celui-ci, et rit de la bêtise du manant » puni? C'est un grand vice d'être avare et de » prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus » grand encore à un fils de voler son père, de lui » manquer de respect, de lui faire mille insul- » tants reproches; et quand ce père irrité lui donne » sa malédiction, de répondre d'un air goguenard, » qu'il n'a que faire de ses dons? Si la plaisanterie » est excellente, en est-elle moins punissable? et » la pièce où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a » faite, en est-elle moins une école de mauvaises » mœurs? Le *Misanthrope* est la pièce où l'on joue » le plus le ridicule de la vertu. Alceste, dans » cette pièce, est un homme droit, sincère, esti- » mable, un véritable homme de bien; l'auteur » lui donne un personnage ridicule: cependant » c'est la pièce qui contient la meilleure et la plus » saine morale. Sur celle-là jugeons des autres, et » convenons que l'intention de l'auteur étant de » plaire à des esprits corrompus, ou sa morale » porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est » plus dangereux que le mal même, en ce qu'il » fait préférer l'usage et les maximes du monde à » l'exacte probité, en ce qu'il fait consister la sa- » gesse dans un certain milieu entre le vice et la » vertu, en ce qu'au grand soulagement des spec- » tateurs, il leur persuade que, pour être honnête » homme, il suffit de n'être pas un franc scélérat. » (*Voy.* Bossuet, Elmenhorst, Muy, Quinault, Regnard, etc.) Parmi les diverses éditions des ouvrages de Molière, on distingue celles de Bret, Paris, 1773, 6 vol. in-8, avec des commentaires dans lesquels il fait sentir les beautés et les défauts, et relève les expressions vicieuses; de Petitot, 1813, 6 vol. in-8; d'Auger, 1819-25, 9 vol. in-8, supérieure pour la partie du texte et le mérite du commentaire à toutes celles qui l'ont précédée, et enfin d'Aimé Martin, 1823-24-26, 8 vol. in-8, avec les notes de tous les commentateurs, et des recherches curieuses de l'éditeur sur les sources où l'on suppose que Molière a puisé. Après l'*Avare* et le *Misanthrope*, une des meilleures pièces de Molière est: les *Femmes savantes*. Il a paru en 1822, dans la *Collection des mémoires sur l'art dramatique*, des *Mémoires sur Molière et sur madame Guérin* sa veuve. *Ces Mémoires* ne sont autre chose que la *vie de Molière* par Grimarest, et des extraits de la *fameuse comédienne*, ouvrage satirique imprimé en 1688, in-12. M. Taschereau a publié une *Histoire de la vie et des ouvrages de Molière*, 2e édit., 1828, in-8. On a de Walter Scott un *Essai littéraire sur Molière*, qu'il place à la tête des comiques de tous les pays et de tous les temps. (*Voy.* Beffara. *Voy.* aussi Moivre à la fin.)

MOLIÈRES (Joseph Privat de), naquit à Tarascon en 1677, d'une famille noble, qui a donné des grand'croix à l'ordre de Malte. Il reçut de la nature un tempérament délicat et un esprit fort pénétrant. On le laissa maître de s'amuser ou de s'occuper; il choisit l'occupation. La congrégation de l'Oratoire le posséda pendant quelque temps. Il y enseigna avec succès les humanités et la philosophie. Les ouvrages du P. Malebranche lui ayant inspiré une forte envie de connaître l'auteur, il quitta l'Oratoire, et se rendit à Paris pour converser avec lui. Après la mort de ce célèbre philosophe, il se consacra aux mathématiques, qu'il avait un peu négligées pour la métaphysique. L'académie des sciences se l'associa en 1721, et 2 ans après il obtint au collége royal la chaire de philosophie qu'il remplit avec un succès distingué. Il mourut dans

de grands sentiments de religion, le 12 mai 1742. Les qualités de son cœur le faisaient autant aimer que les talents de son esprit le faisaient estimer. On a de lui : *Leçons de mathématiques nécessaires pour l'intelligence des principes de physique, qui s'enseignent actuellement au collége royal*, 1726, in-12. Ce livre, qui a été traduit en anglais, est un traité de la grandeur en général. Les principes d'algèbre et de calculs arithmétiques y sont exposés avec ordre, et les opérations bien démontrées. *Leçons de physique contenant les éléments de la physique, déterminés par les seules lois des mécaniques, expliquées au collége royal*, Paris, 1739, 4 vol. in-12; et traduites en italien à Venise, 1743, 3 vol. in-8. En adoptant et en rejetant en partie le système de Newton et de Descartes, il a montré le peu de solidité qu'ils avaient dans leur totalité; mais avec tout cela il n'a fait lui-même qu'un système. Il suppose de grands tourbillons composés de petits tourbillons, et il en fait la base et le fondement d'une multitude d'explications. Quant aux matières qui ne dépendent pas des systèmes, telles que sont ses leçons sur les lois générales du mouvement et sur celles qui s'observent dans le choc des corps élastiques et non élastiques, on ne peut les présenter avec plus de clarté, plus de méthode et plus de précision qu'il ne l'a fait. Cet ouvrage est terminé par une nouvelle démonstration de l'existence de Dieu, tirée de l'existence du mouvement de la matière. *Eléments de géométrie*, 1741, in-12. Autant s'était-il éloigné des anciens dans sa physique, autant s'en rapproche-t-il dans sa géométrie, du moins pour leur synthèse et leur manière de démontrer. Pour plus de détails sur Molières, on peut consulter l'*Histoire du collége de France*, par Goujet, tom. 2, édit. in-12, et les *Vies* des philosophes modernes par Savérien, tom. 6, pag. 217-248. Ce dernier renferme des particularités curieuses échappées aux autres biographes.

MOLINA (Louis) célèbre théologien espagnol, né en 1535, à Cuença, dans la Castille-Neuve, d'une famille noble, entra chez les jésuites en 1553, à l'âge de 18 ans. Il fit ses études à Coïmbre, et enseigna pendant vingt ans la théologie, dans l'université d'Evora, avec grand succès. Son esprit était vif et pénétrant, sa mémoire heureuse : il aimait à se frayer des routes nouvelles, et à chercher de nouveaux sentiers dans les anciennes. Cet habile jésuite mourut à Madrid en 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur la première partie de la Somme de saint Thomas, en latin ; un grand et savant traité : *De justitia et jure*, Mayence, 1659, 6 vol. in-fol.; un livre *De concordia gratiæ et liberi arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1588, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4, fort cher ; ce livre fut approuvé par le censeur et dédié à l'archiduc d'Autriche, inquisiteur général d'Espagne. C'est cet ouvrage qui fit naître les disputes sur *la grâce*, et qui partagea les dominicains et les jésuites, en thomistes et en molinistes. Dès que la production du jésuite parut, Henriquez, son confrère, la censura dans son traité *De fine hominis*. Les dominicains soutinrent thèses sur thèses, pour foudroyer le nouveau système. Le cardinal de Quiroga, grand inquisiteur d'Espagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de Clément VIII. Ce pontife forma, pour les terminer, en 1597, la célèbre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis*. Mais après plusieurs assemblées des consulteurs et des cardinaux, où les dominicains et les jésuites disputèrent contradictoirement en présence du pape et de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. Paul V, sous lequel ces disputes avaient été continuées, se contenta de donner un décret en 1607, par lequel il permit aux deux écoles d'enseigner leurs sentiments, leur défendit de se censurer mutuellement, et enjoignit aux supérieurs des deux ordres de punir sévèrement ceux qui contreviendraient à cette défense : décision sage et parfaitement équitable. Les deux écoles se réunissant dans tous les points décidés par l'Eglise, et détestant les erreurs opposées, il était inutile de prononcer sur la manière dont elles établissaient leurs conclusions; il suffisait qu'elles y arrivassent bien ou mal. Le défaut de raisonnement, quel qu'il pût être, devenait une affaire de logique et non de théologie. (*Voy.* LEMOS, LESSIUS, MEYER Livinus, SERRY). Il pouvait d'ailleurs se faire que les deux partis eussent tort; et en ce cas il eût été injuste de condamner l'un préférablement à l'autre. (*Voy.* MERLIN, Charles.) L'auteur de la *Théorie des êtres insensibles* (Para du Phanjas), ouvrage profond et d'une logique exacte, a parlé de l'hypothèse de Molina d'une manière qui ne plaira pas à ses adversaires, et qui peut consoler en quelque façon sa mémoire, déchirée d'une manière cruelle pour une affaire d'opinion. « Je n'examine pas ici si Molina a saisi » la vraie marche du Créateur, et si son système » est quelque chose de plus qu'un système : je ne » sais rien. Mais je vois et je sens que si Molina se » trompe dans son système, il se trompe du moins » en grand homme, en homme de génie, et que » s'il n'a pas atteint et saisi la vérité des choses, il » a du moins démontré qu'il n'y a point d'incompatibilité dans les dogmes qu'il a à concilier, point » de contradiction dans les opérations du Créateur » qu'il a à justifier, puisqu'il est évident que les » opérations du Créateur, dans tout ce qui concerne » la liberté de l'homme relativement à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel, doivent être quelque » chose de mieux encore que ce que présente un » système destiné à en montrer l'action et l'harmonie. En vain la rivalité aboya et cabala contre » cette très-ingénieuse et très-philosophique hypothèse. En vain une plate et fabuleuse histoire fut » composée pour la défigurer et la calomnier. En » vain la fanatique supercherie osa fabriquer une » bulle supposée, pour l'anathématiser et pour la » foudroyer. Tout cela n'a servi qu'à démontrer » au philosophe que le génie survit aux cabales, et » que l'amour de la vérité ne préside pas toujours » aux bruyantes disputes de l'école. » *Théorie des êtres ins.*, tom. 2, n° 1027, pag. 647. — C'est un artifice des jansénistes d'appeler *molinistes* tous ceux qui rejettent la doctrine de leurs coryphées, comme si tous les catholiques professaient la doctrine de Molina. Les nouveaux philosophes mettent en opposition le molinisme et le jansénisme, pour faire

entendre que les catholiques ne sont pas d'accord : en quoi il y a deux impostures grossières, 1° parce qu'on met de niveau un sentiment orthodoxe avec une hérésie proscrite ; 2° parce qu'on range parmi les catholiques une secte anathématisée et plus ennemie de l'Eglise que les nestoriens et les ariens.

MOLINA (Antoine), chartreux, né à Villa-Nueva-de-los-Infantes, dans la Castille, dont on a un traité de l'*Instruction des prêtres*. Cet ouvrage est très-propre à honorer le sacerdoce, et à sanctifier ceux qui en sont revêtus. On l'a traduit en latin, à Anvers, 1618, in-8, et en français, à Paris, chez Coignard, 1677, in-8. Molina mourut vers 1612, après s'être acquis une grande réputation de piété.

MOLINA (Louis), jurisconsulte espagnol, fut employé par Philippe II, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes et de Castille. On a de lui un savant Traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse d'Espagne, en 1603, in-fol. Il est intitulé : *De Hispanorum primogenitorum origine et natura*.

MOLINA (Dominique), religieux dominicain, natif de Séville, publia en 1626 un *Recueil des bulles des papes*, concernant les priviléges des ordres religieux.

* MOLINE (Pierre-Louis), littérateur médiocre, né à Montpellier, fut d'abord avocat dans cette ville, puis au parlement de Paris. Pendant la révolution il fut secrétaire greffier de la Convention. Il mourut à Paris le 2 mars 1820. On trouve une *notice* sur cet écrivain, dans les *Siècles littéraires* de Desessarts, avec l'indication de ses ouvrages. Nous citerons seulement : *la Louisiade* ou *le Voyage de la Terre-Sainte, poème héroïque*, 1763, in-8 ; *les Amours champêtres, conte*, 1764, in-8 ; *Eloge historique de J. de Gassion, maréchal de France*, Pau, 1766 ; *Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12. Parmi ses pièces dramatiques *Orphée et Eurydice*, tragédie lyrique en 3 actes ; le *Duel comique*, opéra-bouffon en 2 actes ; l'*Inconnue persécutée*, 1776 ; *Ariane dans l'Ile de Naxos*, 1782, sont celles qui, grâces à la musique italienne, ont eu le plus de succès.

* MOLINELLI (Jean-Baptiste), piariste, né à Gênes en 1730, professa la philosophie à Oneilles, et la théologie à Gênes, où il remplaça le père Natali dans le collége nazaréen : il enseigna la même science à Rome et se fit une réputation par une *thèse* qu'il y fit soutenir en 1777, sur les *sources de l'incrédulité et sur la vérité de la religion chrétienne*, in-4 de 89 pag. Il était retourné dans sa patrie, où il professa de nouveau la théologie, lorsqu'il donna son *Traité sur la primauté du pape*, publié à Gênes par Olzati. En 1788, il joignit des *remarques* et des *notes* à la *Théologie de Lyon*. Ses opinions lui attirèrent des démêlés avec le savant et pieux Lambruschini, barnabite, professeur au séminaire. Partisan des changements arrivés dans le gouvernement de son pays, il fit partie d'une espèce d'académie ecclésiastique, dont les principaux membres étaient l'évêque Solari, Palmieri, Degola, etc., et donna (en italien) le *Préservatif contre la séduction*, et *Du droit de propriété des églises sur les biens ecclésiastiques*. Le sénat de Gênes l'avait nommé un de ses trois théologiens ; et il rédigea, en cette qualité, des mémoires et des consultations. Il mourut dans cette ville en 1799, laissant plusieurs ouvrages manuscrits.

MOLINET (Jean), poète français, né à Desvres, diocèse de Boulogne, en 1435, fut aumônier et bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et chanoine de Valenciennes. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le plus connu est intitulé : *Les Dits et faits contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, Paris, 1531, in-fol., ibid., 1537 et 1540, in-8. Les curieux le recherchent. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1723, in-12. On a encore de lui une *Paraphrase* en prose du roman de *La Rose*, Paris, 1521, in-fol., commencé par Guillaume de Lorris et achevé par Jean Clopinel. (*Voy.* ce nom. Jean Gerson, dans son Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent, fait une sortie fort vive contre ce roman, qu'il croyait avec raison digne des flammes ; une *Chronique* depuis 1474 jusqu'en 1504, publiée par M. Buchon dans la *Collection des chroniques françaises*. Il mourut en 1507. L'abbé Goujet a donné une bonne analyse des ouvrages de cet écrivain dans la *Bibliothèque française*, tom. 10, 1-17.

MOLINET (Claude du), chanoine régulier et procureur-général de la congrégation de Sainte-Geneviève, naquit à Châlons-sur-Marne en 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ses études à Paris, et s'appliqua ensuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amassa un cabinet considérable de curiosités, et mit la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. Louis XIV se servit de lui pour aider à ranger ses médailles et à lui en trouver de nouvelles. Le père du Molinet en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui méritèrent des gratifications considérables. Ce savant antiquaire mourut en 1687, à 67 ans, regretté de plusieurs illustres amis, que son savoir autant que son caractère lui avait procurés. Ses principaux ouvrages sont : une *Edition* des Epitres d'Etienne, évêque de Tournai, avec de savantes notes, 1682, in-8 ; l'*Histoire des papes par médailles*, depuis Martin V jusqu'à Innocent XI, 1679, in-fol. en latin ; des *Réflexions sur l'origine et l'antiquité des chanoines séculiers et réguliers* ; un *Traité des différents habits des chanoines* ; une *Dissertation sur la mise des anciens* ; une autre *Dissertation sur une tête d'Isis*, etc. ; le *Cabinet de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. peu commun. Ces différents écrits offrent des choses curieuses et recherchées.

MOLINETTI (Antoine), médecin de Venise, enseigna et pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'était un des plus habiles anatomistes de son siècle. On estime beaucoup son *Traité des sens et de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4, en latin, et à Venise en 1675, avec des augmentations. Molinetti mourut à Venise vers 1675, avec la réputation d'un savant présomptueux, trop amoureux de ses idées, et trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX. *Voy.* MOLYNEUX.

MOLINIER (Jean-Baptiste), prédicateur, né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, et prêcha dans la suite avec applaudissement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris. Massillon, l'ayant entendu, fut saisi des traits vifs et saillants de son éloquence; et, surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il était si inégal, il lui dit alors: « Il ne tient qu'à vous d'être le pré- » dicateur du peuple ou des grands. » Il est certain que lorsqu'il travaillait ses discours, il égalait les plus célèbres orateurs; mais il comptait trop sur sa facilité, et ne modérait pas assez l'impétuosité de son imagination. Molinier quitta l'Oratoire vers 1720, pour se retirer dans le diocèse de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du ministère de la prédication. Le successeur du cardinal de Noailles (Vintimille) le lui ayant interdit à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus* et de ses liaisons avec les convulsionnaires, il ne s'occupa plus qu'à revoir ses sermons. Il mourut le 15 mars 1745, à 70 ans. On a de lui: *Sermons choisis*, en 14 vol. in-12, 1730 et années suivantes. Ces discours sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité et de naturel. Il ne lui manquait que le goût; son style est incorrect, inégal et défiguré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie et de noblesse. De ces 14 volumes, il y en a trois de *Panégyriques*, et deux de *Discours* sur la vérité de la religion chrétienne; *Exercice du pénitent et office de la pénitence*, in-18; *Instructions et prières de pénitence*, in 12, pour servir de suite au *Directeur des âmes pénitentes* du P. Vauge; *Prières et pensées chrétiennes*, etc.

MOLINOS (Michel), prêtre espagnol, naquit dans le diocèse de Saragosse en 1627, d'une famille considérable par ses biens et par son rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, et y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avait un extérieur frappant de piété, et il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de son génie lui fit imaginer des folies nouvelles sur la mysticité. Il débita en 1675 ses idées dans son ouvrage intitulé: *la Guide spirituelle*, livre qui fut imprimé d'abord en espagnol, puis en italien et en latin, et qui le fit enfermer dans les prisons de l'inquisition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable: « La théologie mystique, disait l'auteur » dans sa préface, n'est pas une science d'ima- » gination, mais de sentiment... On ne l'apprend » point par l'étude, mais on la reçoit du ciel. » Cela était vrai à bien des égards; mais l'auteur en porta trop loin les conséquences, et en fit de fausses applications. Ce ne fut qu'en creusant dans une espèce d'abîme où Molinos s'enfonce et son lecteur avec lui, qu'on aperçut tout le danger de son système. Le père Segneri ayant entrepris d'en découvrir le venin dans un livre qu'il publia sous le titre de l'*Accord de l'action et du repos dans l'oraison*, peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. On le regarda comme un homme jaloux, aveuglé par une basse envie, qui calomniait un saint. Son livre fut censuré, et on ne lui rendit justice que lorsque l'hypocrisie fut démasquée. « On vit, dit le père d'Avrigny, que l'homme pré- » tendu parfait de Molinos est un homme qui ne » raisonne point; qui ne réfléchit ni sur Dieu ni » sur lui-même, qui ne désire rien, pas même » son salut; qui ne craint rien, pas même l'enfer; » à qui les pensées les plus impures, comme les » bonnes œuvres, deviennent absolument étran- » gères et indifférentes. » La souveraine perfection, suivant le rêveur espagnol, consiste à s'anéantir pour s'unir à Dieu: de façon que, toutes les facultés de l'âme étant absorbées par cette union, l'âme ne doit plus se troubler de ce qui peut se passer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus honteux excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la Divinité par l'oraison de quiétude. Cette hérésie se répandit en France, et y prit mille formes différentes. Malaval, Mme Guyon et Fénélon en adoptèrent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de Molinos furent condamnées en 1687, au nombre de 68. On en trouve une réfutation dans le tome 4 des *Œuvres de Fénélon*, édit. de Versailles, chez Lebel. Le même volume contient une analyse judicieuse de la doctrine de Molinos, et la différence de cette doctrine avec le quiétisme mitigé de Mme Guyon. Molinos fut obligé de faire une abjuration publique de ses erreurs, et il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1696, âgé de près de 70 ans. Quelques-uns ont avancé que Molinos en était venu jusqu'à ouvrir la porte aux abominations des *Gnostiques*; mais d'autres le justifient sur ce point, et soutiennent qu'il n'a pas admis cette horrible conséquence. Les sentiments dans lesquels on dit qu'il est mort viennent à l'appui de cette assertion. Des lecteurs superficiels ont quelquefois confondu avec le quiétisme ou la quiétude de Molinos, cette paix de l'âme que nous devons garder, même dans la détestation et la fuite du péché. Le quiétisme enseigne qu'il n'y a pas de péchés pour les âmes unies à Dieu, et que dès lors il ne faut pas s'en inquiéter. La vraie théologie dit qu'il faut pleurer ses péchés sans agitation, sans se tracasser et sans s'abattre. « Il est » difficile de comprendre, dit un ascétique, qu'on » puisse confondre de telles disparates, et cela à la » faveur de la misérable équivoque qui porte sur » le mot *quies*; la douleur, la componction, les » regrets les plus vifs d'avoir offensé Dieu, sont » calmes et paisibles. Le *Peccavi Domino* de David, » le *Flevit amarè* de saint Pierre, étaient sans agi- » tation et sans trouble. La situation contraire vient » de la grande idée qu'on a de soi-même, de ses » vertus, d'un désir de perfection rapporté à soi et » non pas à Dieu. »

MOLITOR (Ulrich), est connu par un livre rare, intitulé *Tractatus de lamiis et pythonicis*, Constance, 1489, in-4, Paris, 1561, in-8, où il y a des choses fort singulières, qu'on traiterait aujourd'hui de fables, et dont quelques-unes néanmoins paraissent avec tout l'appareil d'une critique savante. Son style est assez pur et nourri; et dans ce qu'il raconte de plus extraordinaire, on reconnait le ton d'un homme circonspect et réfléchi. Il mourut vers 1492.

MOLLER ou **MOELLER** (Henri), théologien protestant, se rendit habile dans la langue hébraïque, et professa longtemps dans l'université de Wittenberg. Il mourut à Hambourg, son pays natal, le 26 novembre 1589, à l'âge de 61 ans. On a de lui des *Commentaires* sur Isaïe et sur les Psaumes, et des *Poésies* latines.

MOLLER (Daniel-Guillaume), né à Presbourg en 1642, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut professeur en histoire et en métaphysique, et bibliothécaire dans l'université d'Altdorf, où il mourut le 25 février 1712. Il avait été à Vienne demander la conservation des priviléges dont jouissaient les protestants de la Hongrie. Son langage déplut aux ministres, qui l'invitèrent à quitter cette capitale dans vingt-quatre heures. Craignant d'être arrêté à Presbourg, il se réfugia à Nurenberg, d'où il fut appelé à Altdorf. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Meditatio de hungaricis quibusdam insectis prodigiosis, ex aere una cum nive in agro delapsis*, 1673, in-12; *Opuscula ethica et problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12; *Opuscula medico-historico-philologica*, 1674, in-12; *Mensa poetica*, Altdorf, 1678, in-12; *Indiculus medicorum philologorum ex Germania oriundorum*, etc., Altdorf, 1691, in-4; divers autres ouvrages, et une prodigieuse quantité de thèses sur différents sujets, qui prouvent son érudition. Czvittinger a rassemblé une foule de détails pleins d'intérêt sur la vie et les ouvrages de Moller, dans le *Specimen Hungariæ litterar.*, pag. 256-75. On peut consulter aussi Horanvi, *Mem. Hungar.*, nº 628-41. Will, *Dictionnaire des Nurembergeois*, tom. 2, pag. 640-49; et Klein, *Notice des pasteurs hongrois*.

MOLLER (Jean), né à Flensbourg, dans le duché de Schleswick, en 1661, fut fait recteur du collége de son pays en 1701. On lui offrit dans les colléges étrangers des chaires qu'il refusa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques instances qu'on lui fit. Il mourut le 20 octobre 1725. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont : *Introductio ad historiam ducatuum schlesvicensis et holsatici*, Hambourg, 1699, in-8; *Cimbria litterata*, 1744, 3 vol. in-fol. Il contient l'histoire littéraire, ecclésiastique, civile et politique de Danemarck, de Schleswick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck et des pays voisins; *Isagoge ad historiam Chersonesi cimbricæ*, Hambourg, 1671, in-8; et dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsig, 1699, in-8, qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces; *De cornutis et hermaphroditis*, Berlin, 1798, in-4. Sa *Vie* a été donnée par ses fils, en latin, à Schleswick, 1734, in-4.

** **MOLLEVAUT** (Charles-Louis), littérateur laborieux, né en 1776 à Nancy (1), entra fort jeune dans l'enseignement et après avoir professé les langues anciennes à l'école centrale, puis au lycée de sa ville natale, vint à Paris y apportant l'amour du travail et des études sérieuses. Déjà connu par des traductions du poème de *Musée* (*voy.* ce nom), son premier essai, des *élégies de Tibulle* et des *histoires de Salluste*, il concourut en 1812 pour le prix de poésie sur le *dévouement* de Goffin (*voy.* ce nom), et la pièce, supérieure à tout ce qu'il avait publié jusqu'alors, balança les suffrages des juges; elle n'obtint cependant que l'accessit, et celle de Millevoye fut couronnée. Lors de la réorganisation de l'institut en 1816, il fut nommé par ordonnance du roi membre de l'académie des inscriptions, dont il était déjà correspondant. Il se démit peu de temps après de la place de proviseur du collége St.-Louis qu'il remplissait avec zèle depuis plusieurs années, et alla habiter Issy pour pouvoir s'y livrer plus tranquillement à ses travaux littéraires. Dès lors il se passa peu d'années sans qu'il publiât des traductions en vers ou en prose, ou des recueils poétiques de sa composition. Malgré le succès de ses ouvrages et notamment de la traduction de Salluste, qui a été réimprimée plusieurs fois, Mollevaut, mécontent du public, ne cessait de se plaindre de l'ingratitude de ses contemporains. Perdant l'espoir d'obtenir d'eux la justice qu'il croyait mériter, il finit par s'adresser à la *postérité* dans une *Ode* qu'il fit imprimer dans tous les formats, et à la suite de laquelle il donna le catalogue de ses ouvrages imprimés ou manuscrits formant une collection de 42 vol. in-18. Dans cette pièce, inspirée par l'amour propre le plus inconcevable, il va jusqu'à inviter la ville de Nancy à lui élever une statue comme à *son plus grand poète*. On est affligé de voir un homme, qui joignait un talent réel à beaucoup d'instruction, tomber dans un pareil aveuglement. Ailleurs il se vante d'avoir traduit tout *Virgile* vers par vers, et il ajoute : *un pareil phénomène n'existe pas dans le monde littéraire*. Il avait fait subir la même transformation à *l'art poétique* d'Horace, et toujours comme de juste aux dépens de la pureté de la langue française qui ne se prête pas à ces tours de force. Mollevaut mourut à Paris, le 14 novembre 1844, à 68 ans. Il a été remplacé à l'académie des inscriptions par M. de Saulcy. Parmi ses productions on distingue le *Poëme des fleurs* qui renferme d'heureux détails, et ses *Fables* en quatrains, dont quelques-unes sont de petits chefs-d'œuvre de précision, qualité précieuse sans doute, mais qui ne constitue pas le poète.

MOLLEVILLE. *Voy.* BERTRAND de MOLLEVILLE.

MOLOCH, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifiaient des enfants et des animaux. La statue de cette divinité barbare était un buste ou un demi-corps d'homme, qui avait une tête de veau, et tenait les bras étendus. Elle était creuse, et dans sa cavité on avait ménagé sept armoires, dont la première était destinée pour la farine, les cinq suivantes pour les différents animaux qu'on lui immolait, et la septième pour les enfants qu'on voulait lui sacrifier. Ce demi-corps était posé sur une espèce de four où on allumait un grand feu; et, de peur qu'on n'entendit les cris des enfants, on faisait un grand bruit avec des tambours et d'autres instruments qui étourdissaient les spec-

(1) Son père Etienne Mollevaut, mort en 1816 professeur à la faculté des lettres de Nancy, avait été député à la convention, où il vota pour la détention du roi, seul moyen de sauver ce malheureux prince, et ensuite à différentes assemblées législatives.

tateurs. Quelques auteurs prétendent qu'on ne brûlait point absolument les enfants; mais que pour les purifier, on se contentait de les griller en les faisant passer entre deux feux que l'on allumait devant l'idole. Après cela, des philosophes ont paru surpris de ce que les adorateurs insensés de cette abominable divinité aient été l'objet de l'anathème prononcé contre eux dans les saintes lettres, et quelquefois exécuté par des princes zélés pour la raison, l'humanité et la gloire du vrai Dieu.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume d'Argos, reçut chez lui Hercule avec magnificence. Ce héros, pénétré de reconnaissance, tua en sa faveur le lion néméen, qui ravageait tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait qu'on institua, en l'honneur de Molorchus, les fêtes appelées de son nom *Molorchéennes*.

MOLSA ou MOLZA (François-Marie), né à Modène le 18 juin 1489, s'acquit une grande réputation par ses vers latins et italiens. Ses talents lui auraient procuré une fortune considérable, si sa conduite avait été plus régulière et plus prudente. Il avait eu pour protecteurs les cardinaux de Médicis et Farnèse; mais ni leurs largesses, ni leurs conseils ne purent jamais le tirer de la misère où le faisait toujours languir une vie licencieuse. Il avait abandonné une épouse vertueuse qui, malgré ses torts, vint souvent à son secours. On estime surtout ses *Elégies*, et sa pièce sur le *Divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*. Son *Capitolo in lode de' Fichi*, commenté par Annibal Caro, poète italien, rempli d'obscénités, a paru sous ce titre : *La Ficheide del padre Siceo, col. comm. di ser Agresto*, 1549, in-4. Ses *Poésies italiennes* se trouvent avec celles du Berni, ou séparément, 1513, in-8; et 1750, 2 vol. in-8, avec celles de Tarquinia Molza, sa petite-fille. Ses *Poésies latines*, se trouvent dans les *Deliciæ poet. italor*. Ses *Œuvres* complètes ont été recueillies par Pierre-Ant. Serassi, Bergame, 1747-54, 3 vol. in-8. L'éditeur les a fait précéder d'une *vie* de Molza, remplie de détails intéressants. Molza écrivait aussi en prose avec beaucoup d'éloquence; mais il déshonorait ses talents par le commerce honteux qu'il avait avec les courtisanes de Modène. Il contracta cette honteuse maladie, fruit et punition de la débauche, dont il mourut à l'âge de 56 ans, le 28 février 1544.

MOLTZLER. *Voy.* MICYLLE.

MOLYNEUX (Guillaume), né à Dublin en 1656, y établit une société de savants, semblable à la société royale de Londres. Il était ami intime de Locke. Molyneux mourut de la pierre en 1698. On a de lui : un *Traité de dioptrique*, in-4; la *Description*, en latin, *d'un télescope* de son invention, etc.

MOMBRITIUS ou MOMBRIZIO (Boninus ou Bonino), écrivain milanais, est connu par son *Sanctuarium, seu vitæ Sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date. Ce livre, très-rare et très-cher, est recherché par les bibliomanes, pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut à Milan vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet auteur. *Voy.* pour de plus grands détails, l'*Histor. typograph. Mediol.* de Sassi, p. 146, ainsi que la première partie, p. 939, et la deuxième partie p. 2007 du tom. 2 de la *Bibl. scriptor. Mediol.* d'Argellati.

* MOMORO (Antoine-François), imprimeur né à Besançon, venu à Paris en 1787, se lia particulièrement avec Hébert, Chaumette, et comme eux se montra l'ennemi acharné des prêtres, contre lesquels il ne cessa de provoquer des mesures de rigueur. Robespierre, dont il s'était séparé, le fit comprendre dans le décret d'accusation lancé contre Hébert et ses partisans. Il fut exécuté le 24 mai 1794. C'était un homme d'une exaltation extraordinaire; il s'intitulait le *premier imprimeur de la liberté*, et prêchait ouvertement la loi agraire. On a de lui un *Traité élémentaire de l'imprimerie*, 1793, in-8, estimé.

MOMUS, fils du Soleil et de la Nuit, et le dieu de la raillerie, s'occupait uniquement à examiner les actions des dieux et des hommes, et à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, et tenant une marotte à la main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, et Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule : Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts; Minerve, pour n'avoir pas bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on aurait un mauvais voisin; et Vulcain, de ce qu'il n'avait pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrètes. On voit par cet essai de critique, le genre d'esprit de ce dieu. C'est la fable du gland et de la citrouille.

MONALDESCHI (Louis-Bon, comte de), gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il passa à Rome une longue vie de 115 ans, pendant laquelle il jouit d'une santé parfaite et d'un jugement très-sain. Il mourut en 1442. On a de lui des *Annales romaines*, en italien, depuis 1328 jusqu'en 1340. On croit qu'il les avait poussées beaucoup plus loin, mais que le reste est perdu ou caché dans quelque bibliothèque. Muratori en a donné un *fragment* (*Script. rer. ital.*, tom. 12); un autre *fragment* plus considérable est conservé à Paris dans la bibliothèque du roi.

MONALDESCHI (Jean de), favori ou écuyer de la reine Christine de Suède, composa secrètement, contre cette princesse, un *libelle* où il dévoilait ses intrigues. Christine le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violents, elle ordonna au capitaine de ses gardes et à deux nouveaux favoris de l'égorger. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de Christine, fut commis à Fontainebleau en 1657. Le Bel, religieux de l'ordre de la Trinité, en a donné la relation. (*Voy.* ce nom et CHRISTINE.)

MONARDES (Nicolas), célèbre médecin de Séville, mourut en 1577 ou 1578. On a de lui : un *Traité des drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8, en espagnol; traduit en latin par Charles de l'Escluse, Anvers, 1579, et en français par Collin, Lyon,

1619, in-8; *De rosa*, Anvers, 1564, in-8; plusieurs autres ouvrages en latin et en espagnol. Ce savant n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avait appris. Ses livres ne sont pas communs.

* MONBODDO (Jacques BURNETT lord), né en 1714 en Ecosse, dans le comté de Kinkardine, d'une ancienne famille du nom de *Burnett-de-Leys*, fut élevé au collége d'Aberdeen, et alla ensuite étudier le droit à Goettingue. De retour en 1738, il exerça la profession d'avocat à Edimbourg et obtint de brillants succès. Les troubles qui éclatèrent dans sa patrie le déterminèrent à se réfugier à Londres où il cultiva les lettres et se lia particulièrement avec Harris, dans les conversations duquel il puisa de vives lumières. Après la mort de lord Milton son parent, il lui succéda dans la place de juge à la cour de session à Edimbourg, qu'il remplit avec intégrité jusqu'à sa mort arrivée le 26 mai 1799, à l'âge de plus de 84 ans. Monboddo a publié en anglais : *de l'Origine et des progrès du langage*, 1773 à 1792, 6 vol. in-8. On y trouve beaucoup d'idées neuves et d'aperçus ingénieux et profonds; mais aussi un grand nombre de paradoxes et d'assertions hasardées que les critiques relevèrent avec aigreur; *la Métaphysique des anciens* ou *la Science des universaux*, 1779 à 1799, 6 vol. in-4; il y combat vigoureusément Newton et Locke qui, par les propriétés et attributions qu'ils accordent à la matière, détruisent selon lui l'idée de la divinité, mais il y soutient des opinions singulières, entr'autres que l'orang outang est un homme dégradé, et l'homme lui-même un singe modifié, dont le physique a subi divers changements parmi lesquels figure la perte de la queue. Il parle aussi très gravement de l'existence des syrènes, etc. Cependant Herder porte de ce philosophe le jugement le plus avantageux. On peut lire sur la vie et les ouvrages de Monboddo les *notices* insérées dans l'*Annual register*, 1799, pages 22 et 363; dans le *Monthly magazine*, août 1799; dans *Gentleman's magazine*, juin et décemb. 1799; on peut aussi consulter les *Publics characters*, années 1798 et 1799.

MONBRON (Fougeret de), mort au mois de septembre 1761, était né à Péronne. C'était un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes ni avec les autres; frondant tout, n'approuvant rien, médisant de tout le genre humain qui les hait par représailles. On a de lui : *La Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le Virgile travesti de Scarron, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. Voltaire lui-même en a ri, dit-on; ce qui est très-difficile à croire; *Préservatif contre l'anglomanie*, in-12 : ouvrage écrit avec emportement; *Le Cosmopolite, ou le citoyen du monde*, in-12 : livre où l'on trouverait quelques vérités morales assez utiles, si l'auteur ne paraissait outré; des *Romans* infâmes et indignes d'être cités. Barbier en a donné les titres dans son *Dict. des Anonymes*.

MONCADE (Hugues de), capitaine espagnol, d'une très-illustre et ancienne famille originaire de Catalogne, et autrefois souveraine du Béarn, accompagna dans sa jeunesse Charles VIII, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de Ferdinand, roi d'Espagne, avec le monarque Français, étant rompue, Moncade s'attacha à la fortune de César Borgia, neveu du pape Alexandre VI. Mais lorsque après la mort de son oncle, Borgia se déclara pour les Français, Moncade passa dans l'armée espagnole, commandée alors par le grand Gonsalve. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique par des actions éclatantes, qui lui méritèrent le riche prieuré de Messine. En 1516, il reçut de Ferdinand *le Catholique* l'ordre de réunir les milices napolitaines, pour aller au secours du pape, pressé par le duc d'Urbin, que les Français appuyaient secrètement. Les services importants qu'il continua de rendre sur mer à Charles-Quint, furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier, en 1524, par André Doria, sur la côte de Gênes, et n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape Clément VII étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens et François I[er], pour le rétablissement de François Sforce dans le duché de Milan, Moncade, qui commandait pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable, s'en empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château de Saint-Ange, abandonna au pillage le palais du Vatican et l'église de Saint-Pierre, qui se trouve dans son enceinte, et obligea le pape à signer une trêve avec l'empereur : trêve qui n'empêcha pas le duc de Bourbon d'attaquer Rome quelques mois après. (*Voy.* CLÉMENT VII.) Paul Jove, qui se récrie beaucoup sur cette conduite, attribue à la vengeance céleste la mort de Moncade, arrivée deux ans après, en 1528, au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où Philippin Doria remporta une victoire complète sur la flotte impériale, que Moncade commandait.

MONCEAUX (François de), en latin *Moncæus*, jurisconsulte et poète d'Arras, s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte; il était seigneur de Froideval, et fut envoyé par Alexandre Farnèse, duc de Parme, en ambassade vers Henri IV, roi de France. On a de lui : *Bucolica sacra*, Paris, 1589, in-8; *Aaron purgatus, sive de Vitulo aureo non vitulo, libri duo*, 1606, in-8 : livre qui a été réfuté par Robert Visorius. Il est inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, et il a été prohibé à Rome, l'an 1609; l'*Histoire des apparitions divines faites à Moïse*, Arras, 1594, in-4; *Templum justitiæ*, poème, Douai, 1590, in-8; *Lucubratio in caput 1 et 7 Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4; une *Paraphrase* en vers sur le Psaume 44. Tous ces ouvrages sont en latin; il y a des recherches et des singularités.

** MONCEY, duc de Conégliano (Bon-Adrien JANNOT), maréchal de France, né en 1754 à Moncey, village près de Besançon, dont plus tard il acquit le droit de prendre le nom, était fils d'un avocat au parlement qui le destinait à la même profession; mais son goût le portait vers les armes : il avait à peine terminé des études incomplètes, qu'il s'enrôla comme simple soldat. Deux fois sa famille acheta son congé; mais enfin elle consentit à le laisser entrer dans la gendarmerie de Lunéville, d'où cinq ans après, il passa sous-lieutenant dans les volon-

taires de Nassau-Siegen, puis lieutenant dans les chasseurs cantabres; il était capitaine en 1791, et fut envoyé l'année suivante à l'armée des Pyrénées. Chef de bataillon en 1793, s'étant signalé dans différentes occasions, il fut fait général de brigade, et peu de temps après de division. Commandant en cette qualité l'aile gauche de l'armée, il obtint des succès, et nommé général en chef au mois d'août 1794, dès le 17 octobre suivant remporta sur les Espagnols à Villa-Nova une victoire qui le rendit maître de la Navarre. L'année suivante, il obtint d'autres avantages non moins importants et signa, le 22 juillet 1795, à Saint-Sébastien, une trêve qui fut bientôt suivie du traité de Bâle. Nommé général en chef de l'armée des côtes de Brest, des raisons de santé ne lui permirent pas d'accepter ce nouveau poste; et le directoire, sur sa demande, lui confia le commandement de la 11e division militaire à Bayonne, qu'il perdit, soupçonné d'entretenir d'intimes relations avec les députés royalistes. (*Voy.* PICHEGRU.) Se trouvant à Paris au 18 brumaire, il concourut à cette journée, et fut envoyé commandant à Lyon, où, malgré d'assez grandes difficultés, il parvint à rétablir l'ordre. Trois mois après, envoyé à l'armée du Rhin, il eût le commandement d'une division avec laquelle il devait pénétrer par la Suisse dans la Lombardie; mais il n'y arriva qu'après la victoire de Marengo. Alors il occupa la Valteline, et lors de la reprise des hostilités en 1802, il obtint de nouveaux succès. Après la prise de Lunéville, nommé 1er inspecteur général de la gendarmerie, il jeta les bases de l'organisation de ce corps que l'on admire encore aujourd'hui. En 1804, Napoléon lui témoigna sa satisfaction de ses services, en le créant maréchal de France, grand-officier de la légion-d'honneur, et lui fit en même temps don du château de Baillon, résidence princière près de Paris. Employé en Catalogne dès l'invasion de l'Espagne en 1808, il se fit remarquer dans diverses circonstances, et sut, en faisant observer à ses soldats la plus stricte discipline, mériter la reconnaissance des vaincus. A son retour en France, il fut créé duc de Conégliano, et se borna dès lors uniquement à ses devoirs d'inspecteur de la gendarmerie. En 1813, Napoléon, partant pour sa campagne d'hiver, lui confia le commandement en chef de la garde-nationale parisienne. Moncey mit beaucoup de zèle à l'organiser, et le 30 mars 1814, on le vit à la tête des plus braves, sur les hauteurs de Belleville, de Montmartre et à la barrière de Clichy, donner l'exemple du courage et ne cesser de combattre qu'après la capitulation. Il rejoignit alors l'empereur à Fontainebleau, et ne le quitta qu'après son départ pour l'île d'Elbe. Il envoya au gouvernement provisoire son adhésion et celle du corps de la gendarmerie; le roi le fit ministre d'état et pair de France; mais ayant dans les cent jours accepté de Bonaparte sa nomination à la pairie, il perdit en 1815 sa place d'inspecteur de la gendarmerie. Ayant refusé de présider le conseil de guerre appelé à juger le maréchal Ney (*voy.* ce nom), il fut privé de tous ses titres, et condamné à un emprisonnement de trois mois au fort de Ham. Réintégré dans ses honneurs en 1816, il ne rentra à la chambre des pairs qu'en 1819, et l'année d'après reçut le gouvernement de la 9e division militaire. Dans la guerre d'Espagne, en 1823, le roi lui ayant confié le commandement du corps destiné à l'invasion de la Catalogne, il fit, malgré son grand âge, cette campagne avec beaucoup d'activité et d'énergie, et termina ainsi honorablement sa carrière militaire. Doyen des maréchaux de France, il fut, en cette qualité, choisi pour porter l'épée de connétable au sacre de Charles X. Il se rallia néanmoins au gouvernement créé par la révolution de 1830. A la mort de Jourdan, en 1833, il le remplaça comme gouverneur des invalides, et essaya, mais en vain, d'y réformer quelques abus dans l'administration En 1840, quoique malade et pouvant à peine se mouvoir, il voulut, malgré la rigueur d'un froid excessif, rendre un dernier hommage aux restes de Napoléon, et assista le 15 décembre à la solennité funéraire qui eut lieu dans l'église des invalides. Il vécut encore quelque temps après ce jour solennel, et mourut à l'Hôtel-des-Invalides, le 20 avril 1842, à 88 ans, laissant la réputation d'un militaire courageux, d'une grande expérience, et d'un homme de la plus sévère probité. Par son testament, il a laissé à la commune de Moncey la somme de douze mille francs, dont le revenu doit être affecté aux frais de l'instruction donnée dans l'école primaire qu'il y avait fondée. M. Ch. Dupin a prononcé son éloge à la chambre des pairs; son nom a été donné à une des rues de Besançon, et l'académie de cette ville a mis son éloge au concours en 1847.

MONCHESNAY (Jacques de LOSME de), né à Paris le 4 mars 1666, d'un procureur au parlement, se fit recevoir avocat, et se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien, et il y donna quelques pièces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées et mal conduites. Dégoûté du théâtre par la religion, suivant les uns, et par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, il fit une satire contre cet art qui l'avait occupé pendant longtemps. Boileau, à qui il marqua ces sentiments, les approuva. Monchesnay était de la société de ce fameux satirique; mais ayant fait imprimer ses *Satires nouvelles*, 1698, que ce poète ne goûta pas, leur liaison se refroidit. « Il me vient voir rarement, disait Boileau, parce que quand il est avec moi, il est toujours embarrassé de son mérite et du mien. » Propos où l'égoïsme de Boileau se montre au moins égal à celui de Monchesnay. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, et la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut le 16 juin 1740, dans sa 75e année. Plusieurs de ses poésies, qui consistent en *Épîtres*, en *Satires*, en *Épigrammes*, imitées de Martial, n'ont pas vu le jour. Les cinq comédies qu'a laissées cet auteur se trouvent dans le *Théâtre italien de Gherardi* : elles ne sont ni les meilleures ni les plus mauvaises de ce recueil. Il est encore auteur du *Bolæana*, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractère de Boileau; et s'il est faux, il ne doit pas faire ju-

ger avantageusement de la probité de Monchesnay. On trouve *l'éloge* de Monchesnay dans le *Mercure*, septembre 1740.

MONCHRÉTIEN. *Voy.* MONTCHRESTIEN.

MONCHY (Charles de), connu sous le nom de *maréchal d'Hocquincourt*, était d'une noble et ancienne famille de Picardie, féconde en personnages de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs siéges et batailles, à la Marfée et à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée française à celle de Rhetel en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit les Espagnols en Catalogne, et força leurs lignes devant Arras; mais, sur quelques mécontentements qu'il prétendait avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, et fut tué devant Dunkerque de trois coups de mousquet, l'an 1658, en voulant reconnaître les lignes de l'armée française.

MONCHY. *Voy.* MOUCHY.

MONCK (Georges), duc d'Albemarle, né dans le comté de Devon en 1608, d'une famille noble et ancienne, se signala dans les troupes de Charles Ier, roi d'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandais catholiques. Après la mort tragique de Charles Ier, Monck eut le commandement des troupes de Cromwell en Ecosse. Il soumit ce pays; et la guerre de Hollande étant survenue, il remporta en 1653, contre la flotte hollandaise, une victoire, où l'amiral Tromp fut tué. Cromwell étant mort en 1658, le général Monck fit proclamer protecteur Richard, fils de cet usurpateur. Charles II, instruit de ses dispositions favorables à la famille royale, lui écrivit pour l'exciter à le faire rentrer en Angleterre. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque temps pour prendre des mesures plus efficaces, il se met en 1660 à la tête d'une armée attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenants les restes du parti de Cromwell, pénètre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre, et lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain : Monck le fait proclamer roi, et va au-devant de lui à Douvres lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Charles II, pénétré de la plus vive reconnaissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller d'état, trésorier de ses finances, et duc d'Albemarle. Le général Monck continua de rendre les services les plus importants au roi Charles II. Il mourut comblé d'honneur et de biens en 1670. Charles qui lui devait sa couronne le fit enterrer à Westminster, au milieu des rois et des reines d'Angleterre. On a de lui des *Observations politiques et militaires*, Londres, 1671, in-fol., en anglais. (Il les avait composées pendant sa captivité à la Tour de Londres.) Sa *Vie*, écrite par Thomas Gumble, in-8, en anglais, a été traduite en français par Guy-Miége, 1672, in-12. On aperçoit dans toute la conduite de ce général, un politique adroit qui, si l'on excepte la lâcheté qu'il eut de reconnaître et de servir Cromwell, n'enfanta que des projets avoués par la politique ou ordonnés par les circonstances.

MONCONYS (Balthasar), voyageur français, était fils du lieutenant-criminel de Lyon, où il naquit en 1611. Après avoir étudié la philosophie et les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher les traces de la philosophie de Mercure Trismégiste et de Zoroastre. Ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, ces philosophes asiatiques étant plus célèbres et plus grands en Europe que dans leur pays, il revint en France, et mourut à Lyon en 1665. Il fut précepteur du fils du duc de Luynes, qui l'avait envoyé à Rome, pour une négociation importante : il la termina avec succès, et parcourut ensuite l'Europe avec son élève (le duc de Chevreuse). Monconys avait beaucoup d'érudition, et il se fit estimer des savants. Ses *Voyages*, publiés par son fils, ont été imprimés en 3 vol. in-4, Lyon, 1665, et en 5 vol. in-12, Paris, 1695. Ils sont plus utiles aux savants qu'aux géographes. L'auteur s'est plutôt attaché à remarquer les choses rares et recherchées qu'à donner des descriptions topographiques. Le style en est traînant, et n'anime pas le lecteur. Ils ont été traduits en allemand, Leipsig, 1697, in-4.

MONCRIF (François-Augustin PARADIS de), secrétaire des commandements de M. le comte de Clermont, lecteur de la reine, Marie Leczinska, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris d'une famille honnête en 1687, et y mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, plusieurs fois réimprimé in-12 : production agréablement et finement écrite, mais d'un style quelquefois affecté; *Les Ames rivales*, petit roman; et d'autres pièces telles que des *Ballets*, des *Romances*, des *Pastorales*, etc.; l'*Histoire des chats*, jugée trop sévèrement dans le temps, et presque entièrement oubliée aujourd'hui. Ses *Œuvres* ont été recueillies en 1751, 3 vol. in-16, et en 1768, 4 vol. in-12; 1791, 2 vol. in-8; 1801, 2 vol. in-18.

MONDEJEU. *Voy.* SCHULEMBERG.

** MONDELLI (François-Antoine), pieux et savant prélat, né en 1773 à Rome, acheva ses études au collége romain dirigé par les jésuites. Ordonné prêtre, tout en remplissant avec zèle les diverses fonctions du ministère, il sut trouver le temps de cultiver les lettres, et dès 1786, il se fit connaître par des *Dissertations* sur des matières de critique et d'érudition religieuse. L'invasion des états de l'Eglise par les armées françaises en 1796 lui fournit l'occasion de montrer la fermeté de son caractère. Son refus de prêter serment au gouvernement *intrus* le fit condamner à l'exil. A l'avénement de Pie VII, il reprit les travaux qu'il avait été forcé d'interrompre, et fut un des fondateurs de l'*Académie catholique*, qui a déjà rendu tant de services à la religion. Sacré, en 1805, évêque des siéges unis de Terracine, Sezze et Piperno, il remplit tous les devoirs que lui imposait l'administration de ce vaste diocèse. Il établit à Sezze un hospice d'orphelins et un mont-de-piété, et dota les campagnes de nou-

velles écoles pour les jeunes filles. La mésintelligence, qui éclata en 1809 entre le saint Siége et le chef du gouvernement français (*voy.* Pie VII), le trouva ce qu'il avait toujours été. Sa résistance fut punie cette fois par son exil à Trévoux. Il y composa plusieurs *Opuscules* en français sur divers sujets de dévotion. De retour à Rome, en 1814, il fut transféré sur le siége de Citta-di-Castello. Il y tint en 1818 un *synode* dont les *actes* sont imprimés in-4, et mourut dans cette ville, le 2 mars 1825, dans de vifs sentiments de résignation. Parmi ses ouvrages, on distingue : *Discours politique-moral sur les devoirs de l'homme envers Dieu*, 1790, in-8; *Véritable idée du citoyen heureux*, 1796, in-8.

MONDONVILLE (Jeanne de Juliard, dame de), fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut distinguée de bonne heure par sa beauté et son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa en 1646 Turles, seigneur de Mondonville. Ayant perdu son époux, elle se mit sous la direction de l'abbé Ciron, et forma le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation dont l'abbé Ciron dressa les statuts et les règlements. Ce nouvel institut fut confirmé par un bref d'Alexandre VII, en 1662, et autorisé de lettres-patentes en 1663. Peu de temps après, ces constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques et de plusieurs docteurs. C'est cet institut si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Il avait déjà formé des établissements dans plusieurs diocèses, lorsqu'on prétendit qu'il servait d'asile à des factions et à des menées dangereuses pour l'Eglise et pour l'état. On nomma des commissaires, et après un mur examen, la congrégation de l'*Enfance* fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des hospitalières de Coutances, et privée de la liberté d'écrire et de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut en 1703. Les filles de l'*Enfance* furent dispersées. L'abbé Racine, dans son *Histoire ecclésiastique*, en fait presque des martyres; les gens impartiaux les regardèrent comme les victimes d'un fanatisme dont elles ne connaissaient ni les vues ni les ressorts. « La » cour (dit un auteur très-instruit de cette affaire) » eut des preuves incontestables que cette fonda» trice avait donné asile à des hommes de mau» vaise doctrine et malintentionnés pour l'état, tels » que le P. Cercle et l'abbé Dorat: qu'elle avait » fourni à ceux-ci les moyens de sortir du royaume; » qu'elle avait fait imprimer, dans sa maison et par » ses filles, plusieurs libelles contre la conduite du » roi et de son conseil. On enleva cette imprimerie; » on dressa des procès-verbaux; et sur tous ces » faits, on eut quantité de dépositions authentiques » et juridiques, avec les témoignages des plus an» ciennes filles de cette maison. » *Voy.* Juliard et Reboulet.

MONDONVILLE (Jean-Joseph Cassanéa de), l'un des plus célèbres musiciens du XVIIIe siècle, vit le jour à Narbonne le 24 décembre 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737. Trois morceaux de génie annoncèrent une lyre enchanteresse et savante, qui égalait celle de Lalande. C'était le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* et le *Dominus regnavit*, que l'on entend encore avec applaudissement. Il fut rival et ami de Guignon, qui tenait alors le premier rang en ce genre. Ses *Sonates*, ses *Symphonies* et ses *Motets* lui méritèrent la place de maître de musique de la chapelle du roi. Il mourut à Belleville près de Paris, le 8 octobre 1772.

MONET (Philibert), né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, se distingua chez les jésuites, où il entra par goût pour l'étude. Il fonda en 1597 le collége de Thonon, et fut pendant 22 ans préfet des études à Lyon. Les langues l'occupèrent d'abord, et elles lui durent quelques ouvrages éclipsés par ceux qu'on a donnés après lui. Son dictionnaire latin-français eut cours dans le temps. Monet se tourna ensuite du côté du blason et de la géographie de la Gaule : ce qu'il a fait sur cette matière est encore consulté par les savants. On a de ce laborieux jésuite : *Veterum nummorum ad recentes francicos proportio*, Lyon, 1617, in-fol. d'une seule feuille; *Annuæ litteræ Indiarum*, années 1612-1614, Lyon, 1618, in-8. Ce fut le P. Monet qui traduisit ces lettres en latin. *Delectus latinitatis*, 7e édition, Douai, 1625, in-12. Cet ouvrage a souvent été réimprimé depuis, notamment en 1642, in-8, considérablement augmenté; *Ligatures des langues latine et française*, in-4, Lyon, 1629, in-12; *Parallele des langues latine et française*, Lyon, 1630, 32 et 36, in-4; *Rupecula capta, Cracina* (Rhé) *servata à Ludovico XIII, Carmen*, Lyon, 1630, in-12; *Origine et pratique des Armoiries à la Gauloise*, 2e édition, 1659; Menestrier en parle avec éloge; *Geographia Galliæ veteris recentisque* (Lyon), 1634, in-12; *Inventaire des deux langues latine et française*, Lyon, 1636, in-folio. Le P. Monet veut qu'on écrive le français comme il se prononce, et c'est ainsi qu'il l'orthographie; la préface qu'il a faite à ce sujet est savante. On lui doit encore d'autres productions imprimées et divers ouvrages manuscrits, parmi lesquels le P. Lelong cite, sous le nom de *Burgundionica*, des mémoires sur la Bourgogne, qui se conservaient à Dijon.

MONETA (le père), dominicain de Crémone, vivait du temps même de saint Dominique, et mourut vers 1240. Il se rendit célèbre par sa science et son zèle contre les hérétiques de son temps. Le père Riccinius, du même ordre, fit imprimer à Rome, en 1643, in-folio, un *Traité* latin du père Moneta *contre les vaudois*.

MONFORT. *Voy.* Montfort.

MONGAULT (Nicolas-Hubert de), fils naturel de Colbert-Pouanges, né à Paris en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. En étant sorti, il demeura successivement auprès de l'archevêque de Toulouse, de Colbert, qui le protégeait et ensuite auprès de Foucault, qui lui procura une place à l'académie des inscriptions, et celle de précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'académie francaise se l'associa en 1718, et le perdit le 15 août 1746. Fréret prononça son éloge à l'académie des inscriptions. On a de lui : une *Traduction française* de l'Histoire d'Hérodien, 1 vol. in-12, Paris, 1745; une *Traduction des Lettres* de Cicéron

à Atticus, Paris, 1714 et 1738, 6 vol. in-12, réimprimée depuis en 4 vol. Cette version, aussi élégante et aussi exacte que celle d'*Hérodien*, est enrichie de notes qui font honneur à son goût et à son érudition. On apprend dans le texte et dans les remarques à connaître l'esprit et le cœur de Cicéron, et les personnages qui jouaient de son temps un grand rôle dans la république romaine. Deux *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie.

* MONGE (Gaspard), le créateur de la géométrie descriptive, et l'un des fondateurs de l'école polytechnique, naquit à Beaune en 1746. Après avoir fait ses études chez les oratoriens de Beaune, puis à Lyon, il fut à 16 ans jugé digne de professer lui-même. Les vacances l'ayant amené dans sa ville natale, il en traça le plan. Frappé de l'élégante précision de ce travail, un général qui se trouvait à Beaune le fit entrer à l'école de Mézières comme dessinateur. Le commandant l'ayant chargé de faire les calculs pratiques d'une opération de défilement, il s'en acquitta en inventant une méthode plus prompte et aussi exacte que celle qu'on avait suivie jusqu'alors. Ses talents l'ayant mis en réputation, il devint suppléant de Bossut, et peu de temps après de l'abbé Nollet, qu'il remplaça comme professeur de physique en 1766; il avait alors à peine 20 ans. Ce fut pour lui l'occasion d'une foule d'expériences curieuses. Cependant il étendait et généralisait toujours ses premiers essais mathématiques. Les *Mémoires* qu'il publia *sur le calcul intégral*, le firent nommer correspondant de l'académie des sciences, dont il devint membre en 1780. La même année, il fut adjoint à Bossut nommé professeur d'un cours d'hydrodynamique établi au Louvre, mais il ne quitta Mézières qu'en 1783, lorsqu'il remplaça Bezout comme examinateur de la marine. Il composa pour les élèves de cette arme un *Traité de statique*, qui depuis a été adopté pour toutes les grandes écoles. A la formation du Lycée, il y fut nommé professeur et contribua beaucoup par la clarté de son enseignement à populariser la science. Ayant adopté les principes de la révolution il se trouva lancé dans une carrière à laquelle l'avait mal préparé sa vie studieuse. Nommé ministre de la marine après la journée du 10 août, comme membre du conseil exécutif il se trouva forcé de revêtir de sa signature l'ordre de mettre à exécution le jugement du roi. Sa participation à ce funeste événement lui causa dans la suite d'amers regrets. Il sauva Dubouchage son prédécesseur, et si on put lui reprocher quelques choix déplorables, il est certain aussi qu'il rendit beaucoup de services. Déplacé au milieu des factieux qui se disputaient le pouvoir, il donna sa démission au mois d'avril, quoiqu'il y eut alors de grands dangers à le faire, et se borna dès lors à chercher dans la science des moyens d'être utile à son pays. Appelé à faire partie de l'école normale, il put enfin mettre au jour sa *Géométrie descriptive*, et prit ensuite une grande part à la fondation de l'école polytechnique. Chargé en 1796, d'aller recueillir en Italie les chefs-d'œuvre des arts, il en facilita le déplacement par des moyens mécaniques de son invention. L'année suivante, il vint avec Berthier, apporter au Directoire le traité de Campo-Formio. Du nombre des savants qui suivirent Bonaparte en Egypte, le premier il observa le *mirage*, en assigna les causes et en décrivit les effets. Il soumit tous les monuments antiques à un scrupuleux examen : les pyramides, l'obélisque, les ruines d'Héliopolis, les débris épars dans la Basse-Egypte, les mékias, puits destinés à mesurer les eaux du Nil et construits par le calife Al-Mamountji, etc. Président de l'institut du Caire, lors de la révolte de cette ville, on le vit à la tête des autres savants défendre, l'épée à la main, ce dépôt des sciences dont la garde lui était confiée. De retour en France, il s'occupa avec zèle de l'exécution du grand ouvrage qui devait réunir tant de découvertes précieuses. Il avait repris sa chaire à l'école polytechnique, et ne désirait rien autre chose; mais Napoléon le nomma membre du sénat, lui donna la sénatorerie de Liége, avec le titre de comte de Péluse, et le combla d'honneurs. Les revers de nos armées affligèrent vivement Monge. La restauration le priva de tous ses emplois, il fut même rayé de la liste des membres de l'institut. Ses facultés s'atténuèrent par le chagrin; et il mourut le 28 juillet 1818, âgé de 72 ans. Berthollet prononça un discours sur sa tombe. M. Dupin a publié un *Essai historique sur ses travaux*, 1819, in-4. Monge était un homme probe, affable et bienfaisant; mais on peut regretter que la politique ait pris une part de sa vie. Indépendamment d'un grand nombre d'*analyses*, d'*observations*, de *mémoires*, etc., dans les *Recueils* de l'acad. des sciences, dans le *Journal de l'école polytechnique*, dans les *Annales de chimie*, dans la *Décade égyptienne*, etc., on a de lui : *Traité élémentaire de statique*, Paris, 1786, in-8, 6e édit., 1826; *Description de l'art de fabriquer les canons*, an 2, in-4. (*Voy.* LAUNAY, J.-B.) *Géométrie descriptive*, 3e édit., 1813, in-8; *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, 4e édit., Paris, 1809, in-4. Une statue lui a été érigée à Beaune en 1848.

* MONGELAZ (Fanny, née BURNIER, nièce de l'abbé Burnier-Fontanel (*voy.* ce nom), née à Chambéry en 1798, s'est fait connaître par quelques ouvrages estimables. Celui *de l'Influence des femmes sur les mœurs*, 1828, 2 vol. in-8, est remarquable par la sagesse des leçons que l'auteur y donne aux femmes dans toutes les situations de la vie où elles peuvent se trouver. En 1825 elle fit paraître sans nom d'auteur un ouvrage intitulé : *Louis XVIII et Napoléon dans les Champs-Elysées*. Elle est morte le 30 juin 1830, laissant inédits une *Histoire de saint François de Sales*, et *Pierre comte de Savoie*; roman dans lequel elle s'était proposé de peindre les mœurs et les coutumes de son pays.

MONGIN (Edme), prélat français, né à Baroville, dans le diocèse de Langres, en 1668, fut précepteur du duc de Bourbon et du comte de Charolais. Il mérita, par ses talents pour la chaire, l'évêché de Bazas en 1724. C'était un homme d'esprit et de goût. Ces deux qualités se font remarquer dans le recueil de ses *Œuvres*, publié à Paris en 1745. Cette collection renferme ses *Sermons*, ses *Panégyriques*, ses *Oraisons funèbres*, et ses *Pièces académiques*. Ce prélat mourut en 1746 à

Bazas. On trouve son *éloge* dans le recueil de d'Alembert.

MONGLAT. *Voy.* MONTGLAT.

MONGODIN (André-Jacques), prêtre et curé, mérite une place entre les hommes illustres avec beaucoup plus de raison que tant de guerriers qui ont désolé la race humaine, et tant de beaux esprits qui l'ont empoisonnée de leurs erreurs ou amusée par des sottises d'un jour. Né de parents pauvres, mais d'une condition honnête, il embrassa l'état ecclésiastique, et y porta les lumières convenables. Après s'être distingué pendant son vicariat par un zèle infatigable, il fut, à la demande et aux vœux unanimes de la paroisse, nommé recteur ou curé de Saint-Aubin, dans la ville de Rennes. Au moment de son installation, la fondation de rente pour les pauvres n'était que d'un écu; et à sa mort, arrivée vingt ans après, il en a laissé une d'environ 700 livres constituée en leur faveur. Il ne souffrit jamais qu'on fit des quêtes dans sa paroisse pour les pauvres; et lorsque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne consentit point que la sienne en fit : il pourvut lui-même à ses besoins; ses dîmes y étaient employées. « Mon revenu, disait-il, appartient aux malheureux; je suis leur caissier, qu'ils viennent chez moi retirer ce qui leur est dû. » Il se trouva quelquefois dans des moments de disette; et, n'ayant rien à donner, il partagea avec eux son repas. Enfin, épuisé par des travaux vraiment apostoliques, et l'activité d'une charité intelligente, généreuse, sans partialité et sans exception, toujours attentif, autant que les circonstances le permettaient, à cacher ses œuvres, il mourut en 1775 dans son confessionnal, en réconciliant les pécheurs avec Dieu : mort plus glorieuse aux yeux du vrai sage que celle des héros profanes qui expirent sur un champ de bataille, couverts du sang de leurs frères. Ses paroissiens lui dressèrent un monument avec cette inscription simple, mais touchante et énergique :

Hic jacet
Andræas Jacobus Mongodin,
Hujus parochiæ rector,
Cleri diœcesani procurator;
Virtute, consilio, exemploque potens,
Pauperum pater, pauper ipse,
Ut divinæ Providentiæ subsidio,
Sic in victu parcimonia dives,
Egenis alimenta, vestes abunde suffecit;
Hanc sacram ædem
Refecit, ampliavit, exornavit;
In sacro pœnitentiæ tribunali sedens
Animam Deo reddidit.

* **MONIGLIA** (Thomas-Vincent), savant religieux, né à Florence le 18 août 1686, après avoir fait ses études à Pise, où son oncle était professeur de médecine, embrassa la règle de Saint-Dominique, dans sa ville natale au couvent de Saint-Marc. Un exercice qu'il soutint avec quelque éclat lui concilia la bienveillance du général des dominicains, le P. Antonino Cloke; il le nomma professeur de philosophie, faveur prématurée que ce supérieur eut occasion de se reprocher dans la suite. En effet, Henri Newton, ministre du roi d'Angleterre près du grand duc de Toscane, lui persuada qu'à Londres, centre de toutes lumières, il trouverait bien plus de moyens de perfectionner comme de faire valoir ses talents. Le jeune religieux le crut, et quitta sa patrie et son ordre pour réaliser des espérances que l'événement démentit bientôt. Ses ressources épuisées il se vit forcé d'accepter l'emploi de précepteur chez un lord. Inquiet pour l'avenir, il écrivit au grand-duc qui, touché de la situation du jeune fugitif, intervint en sa faveur et obtint son pardon. Quelque temps après son retour, on le donna pour aide au père Thomas-Marie Minorelli, préfet de la bibliothèque de la Casanate, à qui son âge avancé rendait ce secours nécessaire. De Rome il revint à Florence, où le père Orsi, depuis cardinal, souhaita de l'avoir pour successeur dans la chaire de théologie qu'il y occupait. Se voyant dans un lieu témoin de sa faute, il n'oublia rien pour en effacer le souvenir. Son application, sa piété, son savoir, le soin qu'il prit de former d'excellents élèves, lui concilièrent l'estime générale. Il compta parmi ses disciples le célèbre P. Mamachi, et beaucoup d'autres personnages distingués. Le cardinal Quirini chercha à l'attirer à Padoue pour y remplacer le père Sery. Ce dessein n'ayant pas réussi, le grand duc François le nomma professeur d'histoire ecclésiastique à Pise. Benoît XIV, instruit de son mérite, le combla d'honneurs. Ses connaissances ne se bornaient pas à la théologie. Outre le latin et le grec, Moniglia savait l'hébreu; il était versé dans l'histoire ancienne et moderne, et possédait la géographie; les mathématiques et l'histoire naturelle ne lui étaient point étrangères, et peu de savants jouissent d'une réputation mieux établie. Il mourut à Pise le 15 février 1767. Il a publié : *De origine sacrarum precum Rosarii B. M. V. dissertatio*, Rome, 1725, in-8. Cette dissertation qu'il composa par ordre de ses supérieurs, est dirigée contre les bollandistes qui prétendaient que saint Dominique n'est point l'auteur du Rosaire. *De annis Christi servatoris et de religione utriusque Philippi Aug. dissertationes duæ*, Rome, 1741, in-4. Elles sont dédiées au grand duc François, qu'elles disposèrent favorablement à l'égard de l'auteur; *Dissertazione contro i fatalisti*, Lucques, 1744, in-8; *Dissertazione contro i materialisti ed altri increduli*, Padoue, 1750, in-8; *Osservazioni critico-filosofiche contro i materialisti, divise in due trattati*, Lucques, 1760. Moniglia fut un des premiers qui, en Italie, s'élevèrent contre les doctrines philosophiques; *La mente humana spirito immortale, non materia pensante*, 1766, in-8; sur l'*Introduction et les progrès de la religion catholique dans les Indes*, particulièrement en ce qui concerne la mission à la Chine du cardinal de Tournon dont il prend la défense. Il avait entrepris l'histoire des anciennes villes de Toscane. On a sa *Vie* par Fabroni, dans les *Vitæ Italorum*. Ce célèbre écrivain a d'autant moins cru devoir y dissimuler ce que la conduite de Moniglia avait eu de fautif, que cette erreur de jeunesse, déjà expiée par le repentir, est plus que couverte par le long exercice des vertus religieuses, par de nobles travaux, et par de grands services rendus à la religion et aux lettres.

MONIN (Jean-Edouard du), natif de Gy, dans le comté de Bourgogne, a publié, sous le règne de

Henri III, des *Poésies latines*, 1578 et 1579, 2 vol. in-8; et *françaises*, 1582, in-12. On a encore de lui deux tragédies imprimées, l'une sous le titre du *Quarême de du Monin*, Paris, 1584, in-4; l'autre sous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phœnix* de du Monin, 1585, in-12. Il donnait de grandes espérances lorsqu'il fut assassiné en 1586, à 29 ans. On le regardait non-seulement comme un génie précoce, mais comme un des meilleurs esprits de son siècle. On ne partage guère ce jugement, quand on lit les vers de du Monin. Ils sont si obscurs, si plats, si traînants, si défigurés par une érudition pédantesque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à son âge il eût enfanté de telles productions. Voétius a prétendu que le cardinal du Perron avait eu part au meurtre de ce jeune homme, pour se venger de quelques mauvaises satires : calomnie atroce, avancée sans preuve et sans vraisemblance par cet écrivain téméraire et emporté. M. Lelut, membre de l'institut, a publié une curieuse *Notice* sur la vie et les ouvrages de du Monin, son compatriote, in-8.

MONIQUE (sainte), mère de saint Augustin, née en 332 de parents chrétiens, fut mariée à Patrice, habitant de Tagaste en Numidie, avec lequel elle eut deux fils et une fille. Elle convertit son mari, qui était païen, et obtint par ses prières et par ses larmes la conversion de saint Augustin, son fils aîné, qui était engagé dans les plaisirs du siècle et dans les erreurs du manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Eglise et à la religion, elle mourut en 387 à Ostie, où elle s'était rendue avec lui pour passer en Afrique. L'Eglise célèbre la fête de sainte Monique le 4e jour de mai. Par une application ingénieuse et touchante, on lit à l'Evangile de la messe la résurrection du fils de la veuve de Naïm. L'oraison *Deus, mœrentium consolator*, etc. est pleine d'onction et de la plus tendre piété. Godescard a écrit la *Vie de sainte Monique*, et le pape Martin V a rédigé l'*Histoire de la translation de son corps à Rome en* 1430; une nouvelle *Vie de sainte Monique* a été donnée par M. le comte de Coetsloquet, Paris, 1815, gr. in-18.

MONMOREL (Charles Le Bourg de), né à Pont-Audemer, fut fait aumônier de la duchesse de Bourgogne en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de madame de Maintenon. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, sur les évangiles des dimanches, des jours du carême, et des mystères de J.-C. et de la sainte Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de campagne et même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, et ne s'éloigne guère de la méthode et du style des saints Pères, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

MONMORENCI. *Voy.* Montmorency.

MONMOUTH. *Voy.* Montmouth.

MONNEGRO ou de TOLEDE (Jean-Baptiste), sculpteur et architecte, mort en 1590, dans un âge fort avancé, à Madrid, lieu de sa naissance, s'est fait une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de Philippe II, l'église de l'*Escurial*, sous l'invocation de saint Laurent. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

* MONNEL (Simon-Edme), conventionnel, né en 1748 à Weissembourg, était en 1789, curé de Valdelancourt, diocèse de Langres. Député aux états-généraux, par le clergé du bailliage de Chaumont, il y vota constamment avec le côté gauche, et prêta serment à la constitution civile du clergé. Renvoyé à la Convention par la Haute-Marne, il y vota la mort de Louis XVI, avec appel, mais sans sursis. Après le 9 thermidor, il demanda que les dénonciateurs et les comités révolutionnaires fussent tenus d'indemniser les détenus injustement persécutés. Après la session, nommé commissaire du Directoire exécutif, près d'une administration départementale; il cessa d'être employé en 1800. Banni par la loi du 6 janvier 1816, il se rendit à Constance, où il est mort dans les premiers jours de novembre 1822. Les journaux ont publié la pièce suivante, dont l'authenticité ne peut être mise en doute : « Le » soussigné S.-E. Monnel, prêtre et ci-devant curé » de Valdelancourt, diocèse de Langres, actuellement à Constance, déclare qu'il rétracte tout ce » qu'il peut avoir fait et manifesté, soit d'une manière publique ou particulière, de contraire à la » religion catholique, apostolique et romaine, dans » le sein de laquelle il veut mourir; priant surtout » ses anciens paroissiens de lui pardonner les scandales dont il peut s'être rendu coupable; qu'il » témoigne, en outre, la plus vive douleur et le plus » sincère repentir d'avoir voté la mort de son roi » Louis XVI; qu'il prie humblement Dieu qui est » plein de bonté de le traiter, non selon sa justice, » mais selon ses miséricordes qui sont infinies, en qui » il met toute sa confiance. La présente rétractation » faite et remise entre les mains de M. Wichl, préfet » du collége de Constance, ce jour 29 octobre » 1822. » *Signé* S.-E. Monnel.

* MONNET (l'abbé). On lui doit : *Lettres d'une mère à son fils, pour lui prouver la vérité de la religion chrétienne*, 1768, 3 vol. in-12, réimprimées pour la 3e fois en 1776.

* MONNET (Antoine Grimoald), chimiste distingué, né en 1734, à Champeix en Auvergne, mérita la protection de Malesherbes, qui lui procura, en 1774, la place d'inspecteur-général des mines. Son entêtement à ne pas vouloir reconnaître les progrès que la chimie doit aux découvertes des Lavoisier, des Fourcroy, des Berthollet, le brouilla avec presque tous les savants. Il mourut à Paris le 23 mai 1817. On lui doit : *Traité des eaux minérales*, 1768, in-12; *Traité de la vitriolisation et de l'alunation*, 1769, in-12; *Catalogue raisonné minéralogique*, 1772, in-12; *Nouvelle hydrologie*, 1772, in-12; *Exposition des mines*, trad. de l'allemand, 1773, in-4; *Traité de l'exploitation des mines*, avec des *notes*, 1773, traduit aussi de l'allemand; *Mémoire sur l'arsenic*, qui remporta un prix à l'académie de Berlin, en 1774, in-4; *Traité de la dissolution des métaux*, 1775, in-12, ouvrage estimé; *Nouveau système de minéralogie*, 1779, in-12; *Voyage minéralogique fait en Hongrie et en Transylvanie*, traduit de l'allem. de Born, 1780, in-8;

avec Guettard, *Atlas de la description minéralogique de la France* (*voy.* GUETTARD); *Dissertations et expériences relatives aux principes de la chimie pneumatique*, 1789, in-4; *Mémoires historiques et politiques sur les mines de France*, 1790, in-8; *Démonstration de la fausseté des principes des nouveaux chimistes*, Paris, 1798, etc. in-8, ouvrage curieux.

* MONNIER (J.-Charles, comte), lieutenant-général, pair de France, etc., né en 1758, à Cavaillon, entra comme volontaire dans la garde nationale de Paris à l'époque de la prise de la Bastille, obtint, en 1791, un brevet de sous-lieutenant, fut fait officier d'état-major en 1793, et parvint rapidement aux grades supérieurs. Sa conduite à Lodi et à Arcole lui valut le commandement d'une brigade (1796), à la tête de laquelle il se signala à la bataille de Rivoli. Il fit ensuite les campagnes du Tyrol, sous Masséna et sous Joubert, et après le traité de Campo-Formio, fut chargé du commandement d'Ancône. La campagne de Naples lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer; il s'empara de Civitella et de Pescara, au mois de décembre 1798. A peine rétabli d'une blessure grave qu'il avait reçue à l'attaque d'un faubourg de Naples, il reprit le commandement d'Ancône, et après avoir soumis les Italiens insurgés, soutint dans cette place un siége de cent-cinq jours contre un ennemi quinze fois plus nombreux. Cette héroïque défense lui valut, en 1800, le grade de général de division. Echangé, peu de temps après, contre le général autrichien Lusignan, il fit partie de l'armée de réserve, et contribua, sous les ordres de Desaix, à la victoire de Marengo (*voy.* DESAIX). A la suite de cette victoire, il alla rétablir la république Cisalpine, et envoyé dans la Toscane, prit Arezzo sur les insurgés qui se soumirent. Après la rupture de l'armistice il rejoignit Brune sur le Mincio et continua de se signaler par son intrépidité. La prise de Vérone dont il s'empara au mois de janvier 1801, fut son dernier exploit. Depuis il cessa d'être employé, sans qu'on en ait su la cause. Rappelé au service en 1814, lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il commanda l'avant-garde de l'armée royale du midi sous les ordres du duc d'Angoulême, sortit de France avec ce prince et y revint, à la seconde rentrée du roi, qui le nomma, le 17 août 1815, membre de la chambre des pairs, et lui donna le titre de comte. Il mourut d'apoplexie à Paris, le 30 janvier 1816.

MONNIER (Pierre le), et ses fils. (*Voy.* LEMONNIER.

MONNIER (Pierre le), né dans les environs de Lille, vers l'an 1552, mort vers l'an 1615, parcourut diverses contrées de l'Europe, et particulièrement l'Italie. A son retour, il publia une *Description des monuments tant anciens que modernes* qu'il avait observés dans ses voyages, Lille, 1614, in-12.

MONNIER (Louis-Gabriel), graveur, naquit à Besançon, le 11 octobre 1733, et mourut à Dijon le 28 février 1804. Placé jeune dans l'atelier de Durand, graveur de la monnoie à Dijon, il alla se perfectionner à Paris. De retour en Bourgogne, il s'appliqua à l'étude de l'antique, à laquelle il dut cette pureté de dessin qui distingue ses productions de celles des artistes de la même époque : On cite de lui : les *Cartes*, les *Vignettes*, etc. de l'*histoire de Bourgogne*, de D. Plancher; la *Carte synoptique de botanique*; pour les *Notions élémentaires* de Durande; les vignettes du *Salluste*, de de Brosses; des *Antiquités de Dijon*, par Le Goux de Gerland; le beau *Frontispice* des *Mémoires* de l'académie de Dijon, etc. Il a gravé en creux et en relief un très-grand nombre de sceaux, de cachets, de jetons et de médailles, recherchés des curieux.

* MONNIOTTE (dom Jean-François), bénédictin, né à Besançon en 1723, entré dans la congrégation de Saint-Maur, fut chargé d'enseigner la philosophie et les mathématiques, à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. A la suppression de son ordre, il se retira à Tigery, près de Corbeil, où il est mort le 20 avril 1797. Monniotte est l'éditeur des *Institutiones philosophiæ* de Rivard, Paris, 1778-80, 4 vol. in-12; et l'auteur de l'*Art du facteur d'orgues*, publié sous le nom de D. Bedos. On trouve dans le *Magasin encyclopédique*, 3e année, tome 1er, page 267, une pièce de vers latins, à la louange de D. Monniotte, par M. Guiot, ci-devant prieur de Saint-Guerrant, à Corbeil.

* MONNOT (Antoine), né à Besançon en 1765, fut admis en 1788, au collége de chirurgie de cette ville, et nommé l'année suivante démonstrateur d'anatomie à l'université, dont la suppression le laissa sans emploi. Attaché en 1792, à l'hôpital de Louhans, comme chirurgien en chef, il fut rappelé deux ans après à Besançon, pour y remplir la place de professeur d'accouchements. En 1807 il fut nommé professeur à l'école de médecine. Il est mort le 4 juillet 1820. Excellent praticien, il était surtout recommandable par son désintéressement, et par sa bienfaisance. On a de lui : *Description d'une nouvelle machine pour obtenir l'extension continuée dans les fractures des extrémités inférieures*, Besançon, 1791; *Réflexions servant d'introduction à l'étude de l'anatomie*, 1791; *Observations sur une grossesse de trompe*, 1791, in-8; *sur le déchirement du col de la matrice dans l'accouchement*, 1792; *sur une fistule biliaire, et sur les succès obtenus de l'emploi des cautères dans les maladies cancéreuses*, 1793, in-8; *Précis d'anatomie à l'usage des élèves de l'école de dessin*, 1799, in-8; *Observations sur l'hydrophobie*, 1799, in-8; *Observations sur une perte de sang*, 1818, in-8.

MONNOYE (Bernard de la), né à Dijon en 1641, fit paraître dès son enfance de grandes dispositions pour les belles-lettres. On voulait l'engager à se consacrer au barreau; mais son inclination l'entraînait vers la littérature légère et la poésie. Il se contenta de se faire recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon, en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecque, latine, italienne et espagnole, dans l'histoire et dans la littérature. Il remporta le prix à l'académie française en 1671, par son poème du *Duel aboli*, le premier que distribua l'académie. Les sujets de ses autres pièces qui remportèrent aussi le prix sont, pour l'année 1673, *La Gloire des armes et des belles-lettres*,

sous Louis XIV; pour 1677, *L'Education de monseigneur le dauphin*; pour 1683, *Les Grandes choses faites par le roi en faveur de la religion*; enfin pour l'année 1685, *La Gloire acquise par le roi en se condamnant en sa propre cause*. Sa pièce intitulée, l'*Académie française sous la protection du roi*, ayant été envoyée trop tard en 1673, ne put être admise à l'examen. L'académie française se l'associa en 1713, et il était bien juste qu'un athlète qui avait été couronné cinq fois fût assis avec ses juges. La poésie ne faisait pas la principale occupation de La Monnoye; il avait su joindre dès sa jeunesse l'érudition aux belles-lettres. La parfaite connaissance des livres et des auteurs de tous les pays, et la discussion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappait, formaient en lui une érudition presque unique. Les bibliographes le regardaient comme leur oracle, et c'est ainsi qu'ils l'appelaient, malgré le silence que sa modestie avait exigé d'eux. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit; son caractère était gai et égal, poli et officieux. Ce littérateur estimable mourut à Paris, le 15 octobre 1728, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Poésies françaises*, in-8, réimprimées en 1716 et 1721; nouvelles *Poésies*, Dijon, 1743, in-8. Ces deux recueils méritent des éloges; il y a plusieurs vers heureux et quelques morceaux agréables. Le style en est quelquefois prosaïque, et la douce chaleur de la poésie ne s'y fait pas toujours sentir; mais dans ces sortes de collections tout ne peut pas être égal; *Noëls bourguignons*, (*Noei borguignons de Gui Barozai, ai Dioni*), Dijon, 1720 et 1737, in-8, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté; mais il faut être Bourguignon pour la bien sentir. Quand on ne l'est pas, on peut bien trouver grossier ce qui parait naïf à d'autres (1). *Menagiana*, 1715 (*voy.* MENAGE), avec une *Dissertation* curieuse sur le livre *De tribus impostoribus*. Il s'attache à prouver que cette affreuse production n'a jamais existé, du moins en latin. Il peut se faire effectivement que d'abord ce livre ait été imaginaire, et que ceux qu'on a vus depuis n'aient été faits que d'après le titre; mais il parait que La Monnoye se trompe en croyant qu'il n'existait pas en 1712 : M. Crevenna, citoyen d'Amsterdam, en possédait un exemplaire latin dans sa riche bibliothèque, dont nous avons le catalogue raisonné en 5 vol. in-4. Cet exemplaire, de 46 pages in-8, porte l'année 1598 : il est vrai que M. Crevenna le croit postérieur à cette date; mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit plus récent que la dissertation de la Monnoye. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, sur une prétendue ancienne édition qui est très-suspecte, et peut-être imaginaire. M. Crevenna a une traduction française qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un et l'autre sont des libelles très-plats, sans esprit et sans raison, indignes d'attention, et plus encore d'une réfutation sérieuse. (*Voy.* VIGNES, Pierre des.) De savantes *Notes* sur la bibliothèque choisie de Colomiès; des *Remarques* sur les *Jugements des savants* de Baillet, et sur l'*Anti-Baillet* de Ménage (*voy.* ce nom); des *Remarques* sur les bibliothèques de du Verdier et de la Croix-du-Maine; des *Notes* sur l'édition de Rabelais de 1715; elles sont plus grammaticales qu'historiques; c'est à La Monnoye qu'on doit l'*Edition* de plusieurs poètes français, imprimés chez Coustelier; et le *Recueil de pièces choisies en prose et en vers*, publiés en 1714, à Paris, sous le titre de Hollande. On a encore de lui la *Traduction* en vers français de la *Glose* de sainte Thérèse (*voy.* ce nom), ouvrage qui prouve autant les talents du poète, que son goût pour le langage de la religion et d'une piété tendre. Rigoley de Juvigny a publié les *Œuvres choisies* de La Monnoye, 1769, 3 vol. in-8, ou 2 vol. in-4. Chardon-de-la-Rochette en avait préparé, de concert avec Mercier-de-St.-Léger, une édition plus complète, qu'il n'a pas publiée faute d'un libraire qui voulût se charger des frais d'impression (*Mélanges* de Chardon, t. 263); on a un extrait des *Œuvres choisies*, 1780, in-12. La Monnoye avait des connaissances très-étendues, était en correspondance avec plusieurs savants de l'Europe, et se faisait aimer autant par ses talents que par sa modestie. M. Peignot a publié en 1832 de *Nouvelles recherches sur La Monnoye*, opuscule curieux.

(1) M. Nodier, dans un article curieux sur le patois bourguignon (*mélanges d'une petite Bibliothèque*), cite comme la meilleure édition du texte des *Noëls*, celle de Châtillon-sur-Seine, 1817, in-12, qui est due aux soins de M. Dubois, de Lisieux.

MONOSZLOI (André), d'une famille noble de Hongrie, fut élevé sur le siége épiscopal de Vesprin, après avoir rempli avec zèle plusieurs autres emplois. On a de lui : *De invocatione et veneratione Sanctorum*, Tyrnau, 1589, in-4. Cette matière y est amplement et savamment discutée. Nicolas Gyarmati, ministre réformé, attaqua cet ouvrage; mais Pierre Pazman, depuis cardinal, le fit repentir de sa témérité par une très-solide et élégante réfutation, où il mit au néant tout ce que le ministre avait opposé à l'ouvrage du savant et pieux évêque.

MONOYER (Jean-Baptiste), peintre, nommé plus communément *Baptiste*, né en 1635 à Lille, mourut à Londres en 1699. On ne pouvait avoir plus de talent que Monoyer pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu, ayant connu ce célèbre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. On a aussi beaucoup de ses tableaux en France — Antoine MONOYER, son fils, a été son élève et membre de l'académie.

MONPENSIER. *Voy.* MONTPENSIER.

MONRO (Alexandre), celèbre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, né à Londres en 1697, est auteur de différents traités en anglais très-estimés : *Anatomie*, Edimbourg, 1726, et réimprimée plusieurs fois : ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*; l'*Ostéologie*, trad. en franç., par Sue, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., fig.; *Essai sur les injections anatomiques*, trad. en latin, Leyde, 1741, in-8; *Examen des remarques* de

MM. Winslow, Ferrein et Walthers, sur *les muscles*, Edimbourg, 1752, in-8; 1785, in-fol.; *Médecine d'armée*, trad. en franç. par Le Bègue de Presle. Il a enrichi les Mémoires de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pièces intéressantes. Monro mourut le 10 juillet 1767, dans un âge très-avancé. Un de ses fils a publié sur l'hydropisie une *Dissertation*, traduite en franç. par Savari, Paris, 1760, in-8, qui peut être d'un grand secours dans le traitement de cette maladie.

* MONROÉ (James), 5e président des Etats-Unis d'Amérique, né dans l'état de Virginie en 1758, fut destiné par sa famille à la carrière du barreau. Après avoir fait de bonnes études, il exerça la profession d'avocat sous la direction de Jefferson, qui depuis eut toujours pour lui les sentiments les plus affectueux. Nommé député au congrès à 21 ans, Monroé crut qu'il serait plus utile à son pays sur les champs de bataille qu'à la tribune. Sa bravoure attestée par plusieurs actions d'éclat lui valut un avancement rapide. Son pays n'ayant plus besoin de son épée, il reprit la profession d'avocat: mais il ne tarda pas d'être réélu député au congrès, où il siégea 10 années. En 1794, il fut nommé ministre plénipotentiaire près du gouvernement français. Rappelé au bout de 2 ans, à son retour en Amérique, il publia sa correspondance diplomatique qui produisit le plus grand effet. En 1799, nommé gouverneur de la Virginie, il revint en France en 1802 pour traiter de l'achat de la Louisiane, et par ses talents et sa loyauté il parvint à terminer cette négociation. L'année suivante il remplaça le ministre américain, à Londres, et revint en 1808 à Philadelphie. Nommé en 1811 secrétaire d'état des affaires étrangères, il fut en outre en 1814 chargé du porte-feuille de la guerre. En 1817, il fut élu président des Etats-Unis à une grande majorité, en remplacement de Madisson. Son administration fut sage: il inspecta les côtes maritimes, parcourut aussi l'intérieur du pays, et à son retour adressa au congrès le tableau le plus satisfaisant de l'état de la république. Réélu président le 4 mars 1821, il prononça, pour l'ouverture du congrès de 1824, un discours qui fit une grande sensation. Rentré dans la vie privée, il est mort à New-York, à l'âge de 73 ans, le 4 juillet 1831, jour anniversaire de la déclaration de l'indépendance de l'Amérique du Nord.

MONS-AUREUS. *Voy.* MONTDORÉ.

* MONSIAU (Nicolas), peintre d'histoire, né à Paris en 1754, suivit les leçons de Peyron, et fut reçu académicien en 1790. On lui doit un grand nombre de tableaux, parmi lesquels on remarque: la *Peste de Marseille*; le *Lion de Florence*; *Molière lisant Tartufe chez Ninon*; la *mort de Raphaël*; le *Couronnement de Marie de Médicis*; *Louis XVI donnant ses instructions à La Peyrouse*, etc. Ses compositions offrent un mouvement qui n'est point de la chaleur; sa couleur tient de celle de son maître, et l'on sait que ce n'était pas la partie brillante de Peyron (*voy.* ce nom); mais il avait une merveilleuse facilité de pinceau. On a de cet artiste une grande quantité de dessins parmi lesquels on cite le *Triomphe de Paul-Emile*, la *Mort de Cléopâtre*, etc.

MONSIGNANI (Eliseus), natif du Frioul, entra dans la congrégation des carmes, fut nommé quatre fois procureur du P. général de l'ordre, et mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bullarium carmelitarum*, Rome, 1715, 1718, 2 vol. in-fol., ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

* MONSIGNY (Pierre-Alexandre), musicien, né en 1729 à Fauquemberg, dans l'Artois, d'une famille noble, s'initia de bonne heure à l'art dans lequel il devait s'illustrer. Ce fut en assistant à la représentation de la *Serva Padrona*, qu'il sentit s'éveiller en lui le goût de la musique, et il reçut de l'italien Gianotti des leçons de composition. Il débuta en 1750, par *les Aveux indiscrets*, opéra qui eut un grand succès, et soutint ensuite sa réputation, malgré la concurrence de Grétry, rival redoutable et jaloux. Son *Cadi dupé* (1761) frappa tellement Sédaine qu'il s'écria: *Voilà mon homme!* Dès ce moment ils associèrent leurs travaux, et marquèrent chacun de leurs pas par des succès. Monsigny travailla aussi pour Anseaume, Favart, Marmontel, et cessa de composer pour le théâtre en 1777, à l'âge de 48 ans. Cette retraite prématurée fut attribuée à quelques désagréments qu'il essuya de la part des acteurs. Depuis 1765, il avait la place de maître d'hôtel du duc d'Orléans. La révolution lui ayant enlevé toute sa fortune, les comédiens du théâtre Favart lui firent, en 1798, une pension de 2400 francs. Deux ans après, il remplaça Piccini dans l'emploi d'inspecteur au Conservatoire; mais il s'en démit en 1802. Successeur de Grétry, en 1813, à l'institut, il obtint la même année la croix d'honneur, et fut reçu, en 1816, à l'académie des beaux-arts. Il mourut, le doyen des musiciens, le 14 janvier 1817, à 88 ans. Le principal mérite de Monsigny consiste dans la simplicité, l'expression, la mélodie; et Grétry n'a pu s'empêcher de dire dans ses *Essais sur la musique*: « C'est le plus chantant des musiciens..... il chante » d'instinct. » Cet excellent compositeur n'était pas moins recommandable par ses mœurs, son esprit et ses qualités sociales, que par la supériorité de ses talents. M. Quatremère de Quincy a lu son *éloge* en 1818, à l'académie des beaux-arts.

MONSTIER (Artus du), religieux récollet, né à Rouen au commencement du XVIIe siècle, employa le temps que ses exercices de religion lui laissaient libre, à travailler sur l'histoire de son pays. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 3e qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-fol, sous le titre de *Neustria pia*, livre rare. L'auteur était mort en 1662, pendant qu'on imprimait ce vol., ce qui sans doute a empêché les autres de paraître. Les deux premiers traitent des archevêques et évêques, sous le titre de *Neustria christiana*; le 4e des saints, sous le titre de *Neustria sancta*; et le 5e de différents objets, sous le titre de *Neustria miscellanea*. On a encore du P. du Monstier: *De la sainteté de la monarchie française, des rois très-chrétiens, et des enfants de France*, Paris, 1638, in-8; *La piété française envers la sainte Vierge Notre-Dame de Liesse*, Paris, 1637, in-8.

MONSTRELET (Enguerrand de), historien du

xv[e] siècle, né à Bus près d'Arras en 1390, d'une famille noble et ancienne, devint prévôt de Cambrai et mourut en 1453. Il a laissé une *Chronique ou Histoire curieuse et intéressante des choses mémorables arrivées de son temps*, depuis l'an 1400 jusqu'en 1467, Paris, 3 vol. in-fol. Elle commence précisément où finissent les *Annales* de Froissard. L'auteur y raconte d'une manière simple et vraie mais très-diffuse, la prise de Paris et de la Normandie par les Anglais, les guerres qui éclatèrent entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. Les quinze dernières années de son Histoire sont d'une main étrangère. Nous indiquerons ici différentes *éditions* des *Chroniques de Monstrelet*. A. Vérard de Paris en a publié deux, sans date, chacune en trois volumes in-folio, qui ne vont que jusqu'à l'an 1467 (1); J. Petit et Lenoir sont les premiers qui les aient imprimés avec date, Paris, 1512; Fr. Regnault en a donné une édition en 1518; elle est comme les précédentes en 3 vol. in-fol.; l'Huillier en a publié une autre, *ibid.*, 1572; Denys Sauvage a fait imprimer à Paris, aussi en 1572, en 3 vol. in-fol. les *Chroniques de Monstrelet;* mais en changeant beaucoup de mots et de phrases dont il n'a pas toujours rendu le sens, il a rempli son édition de fautes. Th. Johnes en a donné une *Traduction anglaise,* 1809, 4 vol. in-4, et in-folio, réimprimée à Londres, 1810, 12 vol. in-8. M. Buchon, dans sa *Collection des Chroniques nationales françaises*, a publié la meilleure édition que nous ayons de cet ouvrage, Paris, 1826-27, 15 vol. in-8. Cette édition est précédée d'un *Mémoire de J.-B. Dacier sur la vie et les chroniques de Monstrelet*. La bibliothèque du roi possède trois beaux *manuscrits* de ces *Chroniques.*

(1) Y compris la continuation depuis 1453, époque où s'arrête Monstrelet; et que Dacier soupçonne de Jacques Duclerq.

MONT. *Voy.* DUMONT et ROBERT.

MONTAGNE ou MONTAIGNE (Michel de), naquit au château de ce nom dans le Périgord, le 28 février 1533, de Pierre Eyghem, seigneur de Montagne, d'une famille originaire d'Angleterre. Son enfance annonça d'heureuses dispositions. Son père les cultiva avec beaucoup de soin, lui fit parler le latin avant le français, et porta ses attentions pour lui jusqu'au scrupule; il ne le faisait éveiller le matin qu'au son des instruments, dans l'idée que c'était gâter le jugement des enfants, que de les éveiller en sursaut. Dès l'âge de 13 ans, il eut fini son cours d'études, qu'il avait commencé et achevé au collége de Guyenne de Bordeaux, sous Grouchy, Buchanan et Muret. Destiné par son père à la robe, il fut pourvu, vers l'an 1554, d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux; il l'exerça quelque temps, et la quitta ensuite par dégoût pour cette profession. Il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; mais on voit, par la relation qu'il a laissée de ses voyages, qu'il n'avait pas l'esprit observateur, et qu'il était bien plus occupé de plaisirs que des objets qui s'offraient à sa curiosité. Se trouvant à Rome en 1581, il y fut honoré du titre de *citoyen romain*; cette même année, il fut élu maire de Bordeaux, après le maréchal de Biron. En 1582, les Bordelais l'envoyèrent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué deux autres années. Il parut quelque temps après aux états de Blois, en 1588. Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ses voyages à la cour, que le roi Charles IX le décora du collier de l'ordre de Saint-Michel, *sans qu'il l'eût,* dit-il, *sollicité.* Mais la vanité qui perce dans tous ses écrits rend cette circonstance très-douteuse. Après différentes courses, tranquille enfin dans son château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philosophie, qui chez lui était une espèce de scepticisme, et une liberté de penser qui ne tenait à rien. Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre et de la colique, et il refusa toujours les secours de la médecine, à laquelle il n'avait point de foi. Il mourut d'une esquinancie, en 1592, à 59 ans. Montagne s'est peint dans ses *Essais*; mais il n'avoue pour l'ordinaire que quelques défauts indifférents, et dont même se parent certaines personnes. Il convient, par exemple, d'être indolent et paresseux, d'avoir la mémoire fort infidèle, d'être ennemi de toute contrainte et de toute cérémonie : « A quoi servirait-il » de fuir la servitude des cours, si on l'entraînait » jusque dans sa tanière? » Quelquefois il lui échappe des aveux plus graves, et ce sont ceux qui rendent le mieux son caractère : « Je suis, dit-il, » tantôt sage, tantôt libertin; tantôt vrai, tantôt » menteur; chaste, impudique; puis libéral, pro- » digue, avare, et tout cela selon que je me vire. » Il ne suivait dans sa morale et dans sa conduite que la raison humaine, ou plutôt l'idée et le caprice du moment, et, fermant les yeux à la lumière de la foi, il flottait sans cesse dans un doute universel : il se plaignait de cette situation pénible, et regrettait la religion qu'une mauvaise philosophie lui avait fait perdre. « Quelle obligation, di- » sait-il, n'avons-nous pas à la bénignité de notre » souverain Créateur, pour avoir déniaisé notre » croyance de ces vagabondes et arbitraires opi- » nions, de l'avoir logé sur l'éternelle base de sa » sainte parole! Tout est flottant entre les mains » de l'homme. Puis-je avoir le jugement si flexi- » ble? » Ailleurs, il se reproche à lui-même que *ses jugements de la veille ne sont jamais ceux du lendemain.* On a de lui : des *Essais,* qu'il commença à écrire vers l'an 1572, à l'âge de 39 ans, comme il le dit dans un des premiers chapitres. Cet ouvrage a été longtemps le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre des étrangers qui pouvaient savoir le français. Le style n'en est, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble, mais il est simple, vif, hardi et naïf. Malebranche prétend que c'est la corruption du cœur humain qui donne de l'attachement pour cette lecture, où elle trouve de quoi se rassurer et se nourrir, où elle reconnaît ses traits propres et se contemple comme dans un portrait parfaitement ressemblant. Nicole, Pascal et d'autres hommes célèbres ont porté de ce livre le même jugement. S'il est vrai que le cardinal du Perron l'a appelé le *bréviaire des honnêtes gens*, il ne peut, par *honnêtes gens*, qu'avoir entendu les gens du beau monde, qui effectivement le lisaient alors avec autant d'assiduité que les prêtres lisaient

leur *bréviaire*. Le célèbe Huet l'a bien mieux défini, *le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux qui veulent s'enfariner de quelque connaissance du monde et de quelque teinture des lettres*. Jamais auteur ne s'est moins gêné en écrivant que Montagne. Il lui venait quelques pensées sur un sujet, et il se mettait à les écrire : mais si ces pensées lui en amenaient quelque autre qui eût le plus léger rapport avec les premières, il suivait cette nouvelle pensée tant qu'elle lui fournissait quelque chose, revenait ensuite à sa matière, qu'il quittait encore, et quelquefois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais, et le mauvais pour le bon, sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre : de là les inconséquences et les contradictions sans nombre dont les *Essais* fourmillent ; de là le désordre dans les choses comme dans la manière. Ce sont des digressions, des écarts continuels, des passages grecs, latins, italiens. Malebranche l'appelle un *pédant à la cavalière*, parce qu'il prend avec son lecteur un ton de cavalier qui le distingue des pédans ordinaires. Sa liberté dégénère en licence : vrai cynique, il nomme toutes les choses par leur nom, brave tout et s'égaie de tout. Après cela on se demanderait d'où vient la grande vogue de ce livre, si, comme nous venons de l'observer, tout ouvrage, d'accord avec la perversité de l'homme, ne devait naturellement en avoir. Les *Essais* furent imprimés pour la première fois en 1580 ; cette édition ne contient que les deux premiers livres. Montagne en donna une dernière édition en 1588, Paris, Langelier, in-4, avec un troisième livre qui forme le tiers de l'ouvrage et 600 additions aux deux premiers. Les éditions de cet ouvrage sont trop nombreuses pour que nous les indiquions ici. *Voy. Manuel du Libraire* de M. Brunet. Les meilleures sont celles de Bruxelles, 1659, 3 vol. in-12 ; de Coste, 1725, in-4, avec des *notes*, diverses *lettres* de Montagne, la *préface de mademoiselle de Gournai*, et un *supplément*, 1740, in-4. En 1782, l'imprimeur Bastien a donné à Paris une édition des *Essais*, 3 vol. in-8, où il se plaint beaucoup de l'altération du texte dans les éditions précédentes ; comme si c'était une espèce de bible dont la lettre fût sacrée. Ces altérations, s'il y en a, sont fort peu importantes, et personne ne s'est plaint jusqu'ici de n'avoir pas entendu Montagne. Naigeon en a donné une nouvelle édition en 1802, en 4 vol. in-8, faite, dit-on, sur un exemplaire corrigé de la main de l'auteur. Les éditions précédentes sont préférables. Cette dernière n'a été donnée par Naigeon, que parce qu'elle est plus conforme aux principes philosophiques, qu'il cherche à propager par toutes sortes de moyens. On a publié les *Essais avec des sommaires analytiques et de nouvelles notes*, par M. Amaury Duval, Paris, 1822-1826, 6 vol. in-8. Les *Œuvres de Montagne* ont paru *avec les notes de tous les commentateurs*, Paris, 1826-1827, 8 vol. in-8 : cette dernière édition, donnée par M. J. V. Leclerc, fait partie de la *Collection des classiques français*, publiée par Lefèvre. Parmi les ouvrages relatifs à Montagne, nous mentionnerons les *Notices et observations pour préparer et faciliter la lecture de Montagne*, par Th. Vernier, Paris, 1810, 2 vol. in-8. Montagne a donné aussi une traduction française, in-8, de la *Théologie naturelle* de Raimond de Sebonde, auteur espagnol ; et une édition in-8, de quelques ouvrages d'Etienne de la Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, son ami. Ses *Voyages en Italie* ont été imprimés en 1772, par les soins de M. de Querlon, en 1 vol. in-4, 2 vol. in-12, et en 3 vol. petit in-12, avec des notes. La découverte du manuscrit de ces *Voyages*, enseveli dans l'oubli pendant 180 ans, est due au hasard ; mais ce n'est point un hasard heureux pour Montagne, car il a nui à sa gloire. On se tromperait beaucoup si l'on croyait y trouver des observations savantes sur les antiquités de l'Italie, sur l'histoire naturelle, etc. Montagne n'en parle pas, parce que, dit-il, les autres en ont assez parlé. Pour dédommager le lecteur d'un silence si peu attendu de la part d'un philosophe observateur, Montagne parle très-amplement de sa santé et des différentes situations physiques où il se trouva. Il nous apprend « que tel jour il eut une colique très-violente ; » qu'elle dura quatre heures ; que tel autre il urina » beaucoup dans le bain, sua plus qu'à l'ordinaire, et fit quelque autre évacuation ; que dans » tel lieu il eut la migraine, dans tel autre un mal » de dents, etc. » Ceux qui sont curieux d'apprendre tout ce qui se passa dans ce voyage à la gloire de Montagne, sauront que dans tous les lieux fréquentés, il a soin de laisser le cartel de ses armes. Dans les auberges, ce n'est pas à l'hôte qu'il le donne, c'est à l'auberge même, afin qu'il reste quand même la maison changerait de maître. A Lorette, il sollicite et il obtient de pouvoir placer dans la chapelle un tableau ou groupe de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille. Il y a cent prétentions de ce genre. Mais la dernière peut paraître étonnante dans un philosophe. Ce qui surprend encore davantage, c'est qu'arrivé à Lorette, Montagne y fit ses dévotions, et ce qui serait incroyable, s'il ne nous l'apprenait lui-même, c'est qu'il y a été convaincu de la certitude des miracles que Dieu y opère par l'intercession de la sainte Vierge. « Il y avoit, dit-il, en même temps là, » Michel Marteau, seigneur de la Chapelle, Parisien, jeune homme très-riche, avec grand train ; » je me fis fors particulièrement et curieusement » réciter, et à lui, et à aucuns de sa suite, l'événement de la guérison d'une jambe, qu'il disait » avoir eue de ce lieu : il n'est pas possible de » mieus ny plus exactement former l'effaict d'un » miracle. Tous les chirurgiens de Paris et d'Italie » s'y étoient faillis, il y avoit despandu (dépensé) » plus de trois mille escus : son genou enflé, inutile et très douloureu, il y avoit plus de trois » ans, plus mal, plus rouge, enflammé et enflé, » jusques à lui donner la fievre ; en ce même instant, tous autres médicaments et secours abandonnés il y avoit plusieurs jours ; dormant tout-à-coup, il songe qu'il est guéri, apele ses jans, » se leve, se promene, ce qu'il n'avoit faict oncques puis son mal ; son genou désenfle, la peau » flétrie tout autour du genou, et comme morte,

» lui alla toujours de puis en amandant, sans nul' » autre sorte d'eide, et alors il étoit en cet état d'en- » tiere guérison, étant revenu à Lorette; car c'étoit » d'un autre voyage d'un mois ou deus auparavant » vant qu'il étoit guéri, et avoit été cependant à » Rome aveq nous. De sa bouche et de tous les » siens, il ne s'en peut tirer pour certain que cela. » Montagne, lorsqu'il croyait à ce miracle, était âgé de 50 ans, et avait fait ses *Essais*. L'auteur du *Christianisme de Montaigne*, (1818, in-8), en réunissant des passages relatifs à la religion, ou même traduits de la théologie de Sebonde, et en exhumant du journal du gentilhomme voyageur quelques actes d'une piété non exempte de superstition, en a fait presque un chrétien religieux et dévot. L'institut mit en 1812, au concours, l'*éloge de Montaigne*. Le prix fut adjugé à M. Villemain. Parmi ses concurrents, on distingue MM. J.-V. Leclerc, Droz, Biot, Mazure, Jay et Victorin Fabre. (*Voy.* TALBERT et VERNIER.)

MONTAGU (Jean de), *à monte acuto*, vidame du Laonnais, fils d'un maître des comptes du roi de France, eut la principale administration des affaires sous Charles V et sous Charles VI. Celui-ci lui confia la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens et encore plus d'ennemis. Montagu, né avec un esprit emporté et superbe, se fit revêtir de la charge de grand maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens et l'archevêché de Paris pour deux de ses frères, et du haut de sa grandeur il méprisa et irrita les premières personnes du royaume. Le duc de Bourgogne, de concert avec le roi de Navarre, qui détestait en lui son attachement pour la reine et pour la maison d'Orléans, lui imputèrent divers crimes, et le firent arrêter comme coupable, en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 octobre de la même année. Son crime le plus avéré fut d'avoir détourné à son profit quelques parties des finances. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, à la prière de Charles de Montagu, son fils, lequel fut tué en 1415, à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi, dont Jean avait fondé le monastère, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, et lui érigèrent un tombeau, monument de ses malheurs et de leur reconnaissance.

* MONTAGU ou MONTAGUE (Edouard), comte de Sandwich, également distingué comme général, comme amiral et comme homme d'état, mais dont la conduite politique offre de nombreuses contradictions. Né en 1625, il servit d'abord dans l'armée du parlement contre Charles Ier, et se distingua dans plusieurs occasions, notamment à l'assaut de Lincoln. Nommé membre de la chambre des communes, il siégea au parlement avant l'âge requis et obtint une place dans la trésorerie, sous l'administration de Cromwell. La paix ayant été conclue avec la Hollande, il entra dans la marine, et fut avec l'amiral Blake commandant de la flotte de la Méditerranée. En 1657, il commandait une flotte dont l'objet était de faciliter aux Français la prise de Dunkerque. Envoyé auprès de Turenne pour conférer avec lui sur les moyens de continuer la guerre, après cette entrevue, il renonça tout-à-coup au service et se retira dans ses terres; ce qu'on attribua à la peinture touchante que Turenne lui avait faite des malheurs de Charles II. Après la mort de Cromwell, il reçut du fils du protecteur le commandement d'une grande flotte qui fut envoyée dans la Baltique pour arrêter, de concert avec les Hollandais, les progrès des Suédois, et les forcer à un accommodement avec les puissances du Nord: il y réussit, et le roi de Suède se vit obligé de lever le siége de Copenhague, et de consentir à la paix avec le Danemarck. Il parait qu'à cette époque Montagu éprouva quelques mécontentements, car il accepta les offres de Charles II, qui l'engageait à ramener sa flotte en Angleterre, pour agir avec quelques royalistes disposés à effectuer la restauration. Montagu prenant pour prétexte le manque de provisions, fit voile pour les côtes d'Angleterre: mais il apprit en arrivant que sir Georges Booth, qu'il venait joindre, avait été arrêté et conduit à la Tour, et que lui-même était dénoncé comme traître. Peu effrayé de cet événement, il se rendit à Londres, et se défendit avec tant de courage qu'on se contenta de lui ôter son commandement. Sa retraite ne fut pas de longue durée; adjoint à Monck dans le commandement de la flotte anglaise, il profita de l'autorité qu'il avait pour se rendre sur les côtes de Hollande et détermina ses officiers à se soumettre à Charles II, qui s'embarqua avec le duc d'York à bord de la flotte anglaise, dont Montagu remit le commandement à ce prince comme grand-amiral. Ainsi il eut l'honneur de contribuer au rétablissement de Charles II, qu'il ramena en Angleterre. Le roi lui donna, deux jours après, l'ordre de la Jarretière, le créa baron, vicomte Hinchinbroke, comte de Sandwich, et le nomma ensuite membre du conseil privé, maître de la garde-robe, amiral de la Manche et lieutenant du duc d'York. Lorsque la guerre éclata avec la Hollande en 1664, Montagu commandait l'escadre bleue, et il prit un grand nombre de vaisseaux à l'ennemi. De retour à Londres, il fut envoyé à Madrid pour négocier la paix entre l'Espagne et le Portugal; il réussit dans cette mission et conclut en même temps avec la cour de Madrid un traité de commerce très-avantageux à l'Angleterre; enfin au renouvellement des hostilités avec la Hollande en 1672, il s'embarqua de nouveau avec le duc d'York, et eut le commandement de l'avant-garde de l'armée navale. Celle-ci ayant été surprise par Ruyter (*voy.* ce nom), Montagu se hâta de sortir de la baie où elle était mouillée, et par des manœuvres habiles donna le temps au duc d'Yorck de se dégager. En même temps il se précipita au milieu des assaillants, et, par cet acte désespéré, il attira tous leurs efforts sur le *Royal-Jacques* qu'il montait. Quoique ce bâtiment, criblé de toutes parts, eût perdu plus de la moitié de son équipage, il n'en continua pas moins à faire tonner son artillerie contre les ennemis; mais un brûlot, au milieu de la fumée, étant parvenu à se cramponner à ce vaisseau, sa perte devenait inévitable. Averti par son capitaine, Montagu refusa de se sauver, et périt au milieu des flammes avec presque tous ses officiers. Son corps fut trouvé 15 jours

après sur le rivage. On le fit embaumer, et d'après les ordres du roi, il fut porté à Londres, et enterré avec pompe à Westminster. On a de lui quelques observations astronomiques, dans les *Transactions philosophiques*, plusieurs lettres publiées avec celles d'Arlington et ailleurs; et enfin la traduction en anglais de *la Métallurgie d'Alonzo-Barba*, 1674, in-8.

* **MONTAGU** (Jean), 4e comte de Sandwich, né à Westminster en 1718, succéda, en 1729, à la pairie de son grand-père, et dès qu'il eut atteint l'âge requis, siégea dans la chambre haute. Il fut envoyé, en 1746, plénipotentiaire au congrès de Bréda, et ses pouvoirs furent continués jusqu'au traité d'Aix-la-Chapelle (octobre 1748). A son retour il fut admis au conseil-privé, et nommé premier lord de l'amirauté. Deux fois éloigné de ce poste important, il y fut deux fois rappelé. Il occupa cet emploi pendant toute la période orageuse de la guerre d'Amérique, et sa conduite dans ces circonstances difficiles lui fit beaucoup d'honneur. Il réforma plusieurs abus dans les arsenaux de marine; augmenta les établissements des soldats de cette arme; encouragea les voyages de découvertes, et montra une grande connaissance des devoirs du département qui lui était confié. En 1783, il accepta la capitainerie des chasses, qu'il ne conserva qu'un an. Il rentra ensuite dans la vie privée, et mourut le 30 avril 1792. On lui attribue un pamphlet intitulé : *Etat de la question relative à l'hospice de Greenwich*, 1779, en réponse à l'écrit du capitaine Baillie : *Etat de l'hospice royal de Greenwich*, publié l'année précédente. John Cook, son chapelain, a publié : *Voyage fait par le comte de Sandwich dans la Méditerranée, dans les années* 1738–39, *écrit par lui-même*, précédé d'une notice détaillée sur l'auteur.

* **MONTAGU** (Georges), naturaliste, né en Angleterre, mort à Knowle, dans le Devonshire, en 1815, est auteur des ouvrages suivants : *Dictionnaire ornithologique*, 1802, 2 vol. in-8; *Testacea britannica*, (ou *Histoire naturelle des coquillages anglais*) 1803, in-4, avec un supplément, 1809. Il était membre de la société linnéenne de Londres.

MONTAGUE ou **MONTAIGU** (Charles), comte de Hallifax, fils de Georges Montague, comte de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui servit dans les chambres des communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque, étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zèle par une pension, et par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, et de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la première idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla sous la reine Anne à avancer et à soutenir la réunion entre l'Angleterre et l'Ecosse, et à faire fixer la succession à la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministère ayant changé, il fut disgracié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régents du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges Ier, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller privé, de chevalier de la Jarretière, et de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1715. On a de lui un poëme intitulé l'*Homme d'honneur*, et d'autres ouvrages en anglais, en vers et en prose.

* **MONTAGUE** ou **MONTAGU** (lady Marie Wortley), née en 1690 à Thoresby, dans le comté de Nottingham, était la fille aînée du duc de Kingston. Son père lui fit donner la même éducation qu'à ses fils, et elle apprit avec succès le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, les belles-lettres, la philosophie, etc. Avec de telles connaissances, il était difficile qu'une femme douée, comme elle l'était, d'une imagination très-vive, ne devint pas romanesque et pédante. En 1712, elle épousa lord Edouard Wortley-Montague, qui fut quatre ans après nommé à l'ambassade de Constantinople. Avant de l'y rejoindre elle visita la Hollande, l'Allemagne et la Hongrie. Elle apprit en un an la langue turque, et obtint du sultan, Achmet III, la permission de voir le sérail. S'étant liée avec la sultane Fatima, célèbre par sa beauté, ses fréquentes visites au palais la mirent à même d'en bien connaître l'intérieur, et de donner du *harem* des idées plus justes que les Européens n'en avaient eues jusqu'alors. Ce fut à Beligrad, petite ville à quatre lieues de Constantinople, qu'elle vit pour la première fois pratiquer l'*inoculation* de la petite vérole, dont elle apprit les procédés, et les introduisit en Europe. En s'en retournant avec son époux, elle voulut débarquer en Afrique, se rendit à Tunis, et vit près de cette ville les ruines de la patrie d'Annibal. Elle aborda ensuite à Gênes, et retourna en Angleterre par la France. A Londres, elle se montra à la fois *wigh*, poète et philosophe. Sa maison de Twickenham, à 3 lieues de Londres, devint le rendez-vous des hommes les plus célèbres, tels que Pope, Addison, Steele, etc.; mais le parti des *torys* ayant triomphé, lady Montague fut abreuvée d'amertume. S'étant permis quelques plaisanteries contre son ami Pope, il y répondit par des sarcasmes aussi spirituels que piquants. Le séjour de l'Angleterre lui devenant insupportable, elle engagea son mari à passer en Italie, où elle demeura vingt-deux ans, dans les états de Venise. Devenue veuve en 1761, elle se décida à retourner en Angleterre. Comme elle traversait la France, quelqu'un faisant devant elle l'éloge des lettres de mad. de Sévigné : « Elles sont fort jolies, répondit-elle; » mais dans 40 ans les miennes ne seront pas moins » recherchées.... » Un ans après son retour dans sa patrie, elle mourut le 21 août 1762, âgée de 72 ans. Miss Henriette Inge lui éleva, dans la cathédrale de Litchfield, un monument en marbre, où l'on voit la Beauté versant des larmes sur sa tombe. Ses *Lettres*, adressées à divers personnages, et contenant *la relation de ses voyages*, ne furent publiées qu'après sa mort par les soins de M. Cléland, Londres, 1763, 3 vol in-12; 2e édition, 1767, 4 vol. in-12; mais tout porte à croire que le 4e n'est pas de lady Montague; car jamais l'on n'a reproduit le manuscrit des lettres qu'il renferme. On a encore de cette dame quelques *fragments* et des *poésies* qui ont été recueillies et imprimées avec ses *lettres*,

Londres, 1803, 3 vol. in-12, d'après les originaux remis par la famille à l'éditeur et accompagnés de *Mémoires sur sa vie* par Dallaway : ses *Œuvres* ont été trad. en français, Paris, 1804, 4 vol. in-12. On a plusieurs traductions de ses *Lettres*, dont la plus estimée est celle d'Anson, Paris, 1805, 2 vol. in-12, avec ses *Poésies*, trad. par M. Germain Garnier. On a voulu comparer lady Montague avec mad. de Sévigné; mais le mérite de celle-ci consiste dans la grâce, la clarté et l'élégance, et surtout le naturel; lady Montague se distingue par des pensées profondes, par la sagacité des vues, par des connaissances classiques, par une critique fine et piquante, mais elle manque souvent de naturel. Ses poésies supposent aussi du talent; mais l'auteur dédaignait de s'assujettir aux règles. Quant à son caractère, nous répéterons ce qu'en a judicieusement dit M. Fiévée : « A seize ans, elle regrette de n'être » pas homme ; à trente ans, elle demande déjà dix » années de moins : mère de famille, elle fait l'éloge » du célibat. La toilette des Françaises lui paraît » ridicule, et tant qu'elle a l'espoir de plaire, elle » tire ses modes de France. A soixante-huit ans, il » y avait déjà huit années qu'elle n'avait osé se re- » garder dans un miroir; et lorsqu'on venait lui » rendre visite, elle recevait en domino et en » masque. Ses vœux les plus ardents étaient qu'au- » cune de ses petites-filles ne lui ressemblât par » l'esprit et le caractère; enfin, dans ses vieux jours, » en voyant passer une villageoise, elle regrettait » de n'avoir pas été toute sa vie ignorante et sans » ambition. » Tout ce que l'on a raconté de la passion que le sultan Achmet III avait conçue pour lady Montague, et à laquelle elle ne se serait pas montrée indifférente, doit être rangé parmi les fables.

* MONTAIGNE (Jean), né en 1739, dans le diocèse de Cahors, commença ces études à Toulouse et les termina en 1774 à Paris, dans la communauté de Saint-Sulpice. Après avoir obtenu un des premiers rangs de sa licence, il prit le bonnet de docteur en Sorbonne. Attaché définitivement à la congrégation de Saint-Sulpice, il enseigna successivement la théologie à Toulouse et à Lyon, et fut ensuite maître d'études au grand séminaire de Paris. Resté en France pendant la révolution, il fut jeté dans les prisons de la terreur, où il languit jusqu'après le 9 thermidor. Dès qu'il le put sans danger il reprit les fonctions de son ministère et rendit tous les services qui dépendaient de lui. En 1800, il concourut avec le respectable M. Emery à réunir les membres de sa congrégation et reprit l'enseignement de la théologie. Nommé supérieur du séminaire d'Issy, il fut, en 1811, attaqué d'une maladie de nerfs, qui finit par le rendre incapable de toute application. Il mourut au séminaire d'Issy, le 14 mars 1821. On lui doit la publication de l'ouvrage posthume de Legrand, son confrère à Saint-Sulpice : *De existentiâ Dei*, 1812, in-8; il l'a fait précéder d'une notice sur l'auteur, écrite avec élégance et pureté.

MONTAIGNE. *Voy.* MONTAGNE et MONTAN (Philippe).

MONTAIGNES. *Voy.* SIRMOND.

MONTAIGU (Pierre GUÉRIN de), 13e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Ptolémaïde, était de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, et mourut en 1230, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU (Gilles AYCELIN de), évêque de Térouane, chancelier de France et proviseur de Sorbonne, sous le règne du roi Jean, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé de sceller les dons indiscrets que le monarque faisait à des seigneurs anglais, il fut congédié. Le roi Jean le rappela ensuite avec honneur, et le fit décorer de la pourpre par le pape Innocent VI, en 1361. Il rendit des services importants à la France, par sa prudence et par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

MONTAIGU (Pierre), frère du précédent, appelé *le cardinal de Laon*, fut proviseur de Sorbonne après lui, et rétablit le collége de Montaigu, qui tombait en ruines. Ce collége avait été fondé à Paris, en 1314, par Gilles Aycelin de Montaigu, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédents. Pierre mourut à Paris en 1389, regretté des gens de bien.

MONTAIGU (Richard de) théologien anglais, s'acquit dans le parti protestant une grande réputation par ses ouvrages. Le roi Jacques Ier le chargea de purger l'Histoire ecclésiastique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avaient remplie. Ce prince le reconnaissait très-capable de s'acquitter de ce travail. Montaigu publia, en 1622, son livre intitulé : *Analecta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat pensait en tout comme l'Eglise catholique, à laquelle il se serait réuni, si sa mort, arrivée en 1641, ne l'avait empêché d'exécuter cette résolution. Il était assez habile dans la langue grecque. Il traduisit 214 *Lettres* de saint Basile, et celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition.

MONTALBANI (Ovide), professeur en médecine et astronome du sénat de Bologne, naquit vers 1602, et mourut septuagénaire. On a de lui : *Index plantarum*, 1624, in-4. C'est la description des plantes qu'il avait séchées, collées sur du papier, et qu'il avait distribuées en 4 gros vol.; *Bibliotheca botanica*, sous le nom de Bumaldi, 1627, in-4. Il la publia sous ce nom, afin de pouvoir se louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la suite de la Bibliothèque botanique de J.-Fr. Séguier. *Epistolæ de rebus in bononiensi tractu indigenis*, 1634, in-4; *Cœnotaphia clarorum doctorum bononiensium*, 1640, in-4; *Arboretum libri II*, 1668, in-fol.; Francfort, 1690, in-fol.

** MONTALDI (le P. Joseph), savant dominicain, né vers 1730 dans les états de l'Eglise, embrassa de bonne heure la vie religieuse, et consacra les loisirs du cloître à l'étude des langues anciennes, dans lesquelles il fit de grands progrès. Après avoir pro-

fessé plusieurs années à Rome avec succès, il fut appelé à Sienne, où il remplit successivement la chaire de théologie et celle d'hébreu ; il mourut dans cette ville en mars 1816. La plupart de ses ouvrages sont restés inédits ; mais son *Lexicon hebraïcum et chaldeo-biblicum*, Rome, 1789, 4 vol. in-4, suffit pour lui assurer un rang distingué parmi les philologues.

MONTALEMBERT ou **MONTALAMBERT** (André de), seigneur d'Essé et de Panvilliers, né en 1485, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premières armes à la bataille de Fornoue, en 1495, et continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure était si connue, que François Ier le choisit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devaient soutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui se présenteraient. En 1536, il se jeta avec une compagnie de chevau-légers dans Turin menacé d'un siége, et n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543, il défendit Landrecies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, et donna le temps à l'armée française de venir le dégager. Après la mort de François Ier, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siége devant Hédington, tailla en pièces les Anglais et en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans ce royaume. Henri II, qui avait besoin de son bras dans son royaume, le rappela en France, et s'en fit accompagner à la guerre du Boulonais contre les Anglais. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, le généreux Montalembert sauva de la fureur du soldat les femmes et les filles qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il défendit ensuite Térouane contre Charles-Quint, et y fut tué le 12 juin 1553.

* **MONTALEMBERT** (Marc-René, marquis de), célèbre ingénieur, né le 16 juillet 1714 à Angoulême, se distingua en 1736, aux siéges de Kell et de Philipsbourg, fit ensuite la guerre de Bohême, et en récompense de ses services reçut le titre de capitaine des gardes du prince de Conti. La paix lui permit de se livrer à son goût pour les sciences, qu'il étudia surtout dans leurs rapports avec le métier des armes. Les *Mémoires* qu'il fournit à l'académie sur son *Système de fortification perpendiculaire* lui valurent son admission dans cette compagnie en 1747. Vers le même temps il établit dans l'Angoumois et le Périgord, des forges qui fournirent bientôt à la marine des canons et des projectiles de toute espèce, dont elle n'était pas assez pourvue. Pendant la guerre de sept ans, attaché à l'état-major des armées russe et suédoise, il rendit les services les plus signalés. A la paix de 1762, il reprit ses travaux et termina l'ouvrage qu'il avait longtemps médité sur les fortifications. Le corps du génie, attaché à l'ancien système, désapprouva celui de Montalembert, parce qu'il était nouveau ; celui-ci répondit victorieusement à toutes les objections, par la construction d'un fort de bois qu'il fit élever en 1779 à l'île d'Aix. Il n'avait coûté que 800,000 fr. au lieu de plusieurs millions que portait le devis des ingénieurs, et il n'éprouva pas le moindre dérangement par l'effet de la détonation simultanée de toutes les batteries, malgré l'opinion des mêmes ingénieurs qui avaient prétendu qu'il devait s'écrouler, si l'on faisait usage des pièces dont il était armé. A la révolution, quoique sa fortune eût beaucoup souffert, il abandonna pour les besoins de l'état une pension qui lui avait été faite pour la perte d'un œil. Craignant que sa qualité de noble ne le rendît suspect aux révolutionnaires, il passa en Angleterre avec sa femme, Mlle de Comarieu (1), qu'il y abandonna pour revenir à Paris, où profitant de la loi du divorce, il épousa la fille d'un apothicaire. Le séquestre avait été apposé sur ses biens : cette conduite lui en obtint la levée ; et, pour payer ses créanciers, il vendit sa terre en Angoumois contre des assignats, qui n'améliorèrent pas sa fortune. Malgré la pénurie où il se trouvait, il continua d'entretenir un dessinateur et un mécanicien pour exécuter ses modèles en relief de fortification, collection précieuse qu'il offrit au comité de salut public. Ces reliefs, au nombre de 62, forment un cours complet de fortification et d'artillerie. Le catalogue raisonné en a été publié, Paris, in-8, de 17 p. Carnot l'appela ainsi que d'Arçon et Marescot au comité de salut public pour consulter leur expérience. Montalembert avait été proposé pour une des places vacantes à l'institut dans la section de mécanique ; mais quand il apprit qu'il avait Bonaparte pour concurrent, il se retira. Il mourut d'hydropisie le 29 mars 1800, âgé de 86 ans. Les ouvrages qu'il a laissés, sont : *Mémoire historique sur la fonte des canons*, 1758, in-4 ; *Cheminée-poêle ou poêle français*, 1766, in-4 ; *La Fortification perpendiculaire* ou *l'Art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4, avec pl. On trouve rarement cet ouvrage complet : les premiers volumes ont été traduits en allemand par le major du génie Lindenau. L'auteur s'attache à faire voir le défaut du système des forts bastionnés, et y substitue celui des forteresses angulaires, avec des casemates, ayant pour principe constant que les casemates sont le seul moyen de mettre un petit nombre d'hommes en état de soutenir longtemps les attaques d'un plus grand nombre. On peut voir le précis des diverses applications de cette idée principale, dans l'*Architecture des forteresses*, par C.-F. Mandar, qui montre la plus haute estime pour Montalembert. Différents *Mémoires* ou *Correspondance pendant la guerre de* 1757, Londres (Neuchâtel), 1777, 3 vol. in-8 ; *Réponse au colonel d'Arçon sur son Apologie des principes observés dans le corps du génie*, 1790, in-4 ; *l'Ami de l'art défensif* ou *Observations sur le Journal de l'école polytechnique*, an 4 (1796), 6 nos in-4 ; *Relation du siége de Saint-Jean-d'Acre*, 1798, in-8. Il faut ajouter à ces écrits plusieurs *Mémoires* lus à l'académie, quelques *comédies*, et des *poésies légères*, remarquables par le goût et la facilité. On peut consulter, pour plus de détails, la *Notice* Lalande *sur Montalembert*, dans le *Magasin encyclopédique*, 6e année, tome 1er, et son *Eloge historique*, par Delisle de Sales et le comte de la Platière,

(1) On a d'elle un roman intitulé : *Elise Dumesnil*, 1798, et Paris, 1800, 6 vol. in-12.

Paris, 1801, in-4. Son buste a été exécuté par le sculpteur Bonvallet.

MONTALEMBERT (Louis-François-Joseph-Bonaventure de Tryon, comte de), de la même famille, né le 18 octobre 1758, eut pour parrain le prince de Conti, fit sa première éducation à l'école de la flèche, et fut nommé sous-lieutenant. Elevé bientôt au grade de capitaine, il devint plus tard chef d'escadron au régiment des chasseurs de Gévaudan, et faisait partie du camp de Saint-Denys en 1789, lorsqu'il donna sa démission. Depuis, il vécut dans la retraite jusqu'en 1809, époque où il fut député de la Vienne au corps législatif. Devenu chambellan de Bonaparte en 1810, il fit partie, à la restauration, de la cour de Louis XVIII, et mourut vers 1820.

** MONTALEMBERT (Marc-René-Anne-Marie, comte de), neveu du précédent, né en 1777 à Paris, suivit, à peine âgé de 15 ans, ses parents dans l'exil, devint capitaine dans la légion formée par son père en Angleterre, et fit avec elle la guerre contre les noirs à St.-Domingue. Lors du licenciement de cette légion en 1799, il obtint du service dans l'armée anglaise et fut envoyé en Egypte, puis dans les Indes, où il servit de 1804 à 1808. De retour en Europe, il partit aussitôt pour l'Espagne, où il se signala dans diverses circonstances. A la restauration en 1814, il accompagna Louis XVIII, qui le fit colonel et le renvoya à Londres avec le titre de secrétaire d'ambassade. En 1816, nommé ministre à Stuttgard, il fut en 1819 élevé à la dignité de pair et désigné pour l'ambassade de Danemarck. Quelques jours avant celui qui était fixé pour son départ, ayant combattu à la chambre les lois d'exception présentées par les ministres après l'assassinat du duc de Berry, il cessa d'être employé, et ce ne fut qu'en 1826 qu'il fut nommé ministre en Suède. La révolution de 1830 le fit révoquer de ses fonctions; mais il n'en prêta pas moins serment au nouveau chef du gouvernement et continua de paraître souvent à la tribune pour y combattre toutes les mesures qu'il regardait comme funestes et pour revendiquer le suffrage universel et la liberté d'enseignement. Il mourut le 20 juin 1831, dans les sentiments de la plus grande piété, laissant deux fils, dont l'aîné, héritier de la pairie, l'est aussi de ses vertus et de ses talents comme orateur.

MONTALIVET (Jean-Pierre Bachasson, comte de), homme d'état, d'une ancienne famille du Dauphiné, naquit le 5 juillet 1766, à Sarreguemines, place forte dont son père était commandant. On le destina d'abord à la profession des armes; mais de nouvelles vues adoptées par sa famille, le décidèrent à entrer dans la magistrature : et il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Grenoble. Il adopta les principes de la révolution et prévenant la réquisition, entra dans un bataillon de volontaires de la Drôme où il servit quelque temps comme simple soldat. Revenu à Valence, après le 9 thermidor il en fut nommé maire et se concilia, dans ce poste honorable, l'estime universelle. Après le 18 brumaire, Bonaparte qui l'avait connu et apprécié, le nomma préfet de la Manche, puis de Seine-et-Oise, le fit ensuite conseiller d'état, directeur-général des ponts-et-chaussées, et enfin ministre de l'intérieur. Embrassant d'un coup d'œil les différentes parties de l'administration, il leur donna l'activité que réclamait l'état de la France; les sciences, les lettres et les arts reçurent de lui de puissants encouragements. Il posa la première pierre du bassin d'Anvers, et améliora le port d'Ostende; il fit percer les belles routes qui traversent les Alpes, et étendit ses soins sur la navigation intérieure de la France. Paris lui dut plusieurs monuments, et il s'occupa avec beaucoup de soin de l'assainir et de l'embellir. En 1809 et en 1811, il fit à la tribune du corps législatif l'exposé de la situation de l'empire, parvenu au plus haut point de prospérité. Au commencement de 1813, il dut en faire un bien différent. En effet, l'empire ne tarda pas d'être envahi, et au mois de mars 1814, Montalivet fut obligé de suivre, avec les autres ministres, Marie-Louise à Blois. Resté sans emploi sous la première restauration, il fut pendant les *cent-jours* intendant général de la couronne et pair; il vécut dans la retraite jusqu'en 1819, que le roi le rappela à la chambre des pairs où il siégea parmi les membres de l'opposition. Il mourut le 22 janvier 1823, à sa terre de Lagrange, près de Pouilly. Daru prononça son *Eloge* à la chambre des pairs.

MONTALTE (Louis) : c'est le nom sous lequel s'est déguisé Pascal, lorsqu'il a fait paraître les *Lettres provinciales*, n'osant avouer une production qu'il savait bien n'être pas celle de la candeur, de la charité et de la vérité. *Voy.* Pascal.

MONTALTE. *Voy.* Danedi.

MONTAMY (Didier-François d'Arclais, seigneur de), né en Basse-Normandie, amateur éclairé des beaux-arts, mourut à Paris, en 1794, âgé de 92 ans. Il est auteur des ouvrages suivants : *La Lithogéognosie*, traduite de l'allemand de Pott, 1753, 2 vol. in-12; *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*, imprimé à Paris en 1765, in-12. Diderot, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, et l'a augmenté.

MONTAN, en latin *Montanus*, hérésiarque, né à Ardaban dans la Mysie au IIe siècle, fut un insensé qui joua le prophète. Il prétendit que Dieu avait voulu sauver le monde par Moïse et par les prophètes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'était incarné; et que, n'ayant pas encore réussi, il était descendu en lui par le moyen du Saint-Esprit, et dans deux prophétesses, Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, qui abandonnèrent leurs maris pour suivre ce nouveau prophète. Destiné (comme le prétendent être tous les illuminés) à réformer les abus, et à tirer les fidèles de l'enfance où ils avaient vécu jusqu'alors, Montan faisait plusieurs carêmes, regardait les secondes noces comme illicites, ordonnait de ne point fuir la persécution, et de refuser la pénitence à ceux qui étaient tombés. L'austérité apparente de ses mœurs servit beaucoup à accréditer les délires de son esprit. Ses disciples furent appelés *montanistes*, de son nom, et *pépuzéniens*, à cause

de la petite ville de Pépuzium, dans la Phrygie, dont ils avaient fait leur chef-lieu, et qu'ils nommaient *Jérusalem*. Eusèbe dit que Montan et Maximille tombèrent dans le désespoir et se pendirent. Saint Apollinaire d'Hiéraple fut le plus zélé adversaire des montanistes, qui, ainsi que leur maître, étaient enthousiastes jusqu'à la démence. Ils furent condamnés et excommuniés par le concile d'Hiéraple avec Théodose le Corroyeur. Leurs erreurs ont été réfutées par divers auteurs sur la fin du second siècle : par Miltiade, savant apologiste de la religion chrétienne ; par Astérius Urbanus, prêtre catholique, et par Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique*, liv. 5, chap. 15 et 16. Ces écrivains reprochèrent tous à Montan et à ses prophétesses les accès de fureur et de démence dans lesquels ces visionnaires prétendaient prophétiser, indécence dans laquelle les vrais prophètes ne sont jamais tombés ; la fausseté de leurs prophéties, démontrée par l'événement ; l'emportement avec lequel ils déclamaient contre les pasteurs de l'Eglise qui les avaient excommuniés ; l'opposition qui se trouvait entre leur morale et leurs mœurs ; leur mollesse, leur mondanité ; les artifices dont ils se servaient pour extorquer de l'argent de leurs prosélytes. Ces sectaires se vantaient d'avoir eu des martyrs de leur croyance ; mais Astérius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avaient jamais eu ; que, parmi ceux qu'ils citaient, les uns avaient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avaient été condamnés pour des crimes. Ils trompèrent pour un moment le pape Victor; mais il ne tarda pas à les connaître. *Voy.* VICTOR.

MONTAN, archevêque de Tolède, vers 530, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mystères, des charbons ardents dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée (*Voy.* Pierre IGNÉE). Il nous reste de lui deux *Epitres* qui décèlent beaucoup de savoir et de piété.

MONTAN (Jean-Baptiste). *Voy.* MONTANUS.

MONTAN (Philippe, ou plutôt Philippe de la MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, était bon critique, et se distingua autant par ses mœurs et sa piété que par sa science. Il vécut dans le célibat et ne fut point élevé aux ordres sacrés. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douai, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, et où il mourut l'an 1567, âgé de plus de 80 ans. Erasme était son ami. On a de lui la révision de quelques traités de saint Jean Chrysostome et la traduction du grec en latin des *Commentaires* de Théophylacte, archevêque d'Acride, sur les Evangiles, les Epitres de saint Paul et plusieurs petits prophètes, Bâle, 1554 et 1570.

MONTANARI (Geminiano), astronome de Modène, né dans cette ville en 1632, enseigna les mathématiques à Bologne avec succès, et y mourut vers la fin du XVIIe siècle. On a de lui : une *Dissertation sur les comètes*, en latin; *De la manière de faire des observations astronomiques*; *Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, et sur celles qui ont commencé à paraître*, etc. Bien des savants sont persuadés que ces prétendues étoiles fixes n'étaient que des météores qui avaient pris quelque consistance. (*Voy.* les *Observations philos.*, nos 138, 207). Montanari avait adopté plusieurs idées de Gassendi ; mais, n'ayant pas son génie, il les défendait plus mal que lui. On trouvera des détails sur sa vie dans les *Vitæ Italorum* de Fabroni et dans la *Biblioth. modenese* de Tiraboschi.

* MONTANCLOS (Marie-Emilie MAYON de), née à Aix en 1736, cultiva la littérature avec quelque succès. On a de cette dame des *poésies* faciles, mais négligées, et plusieurs *pièces de théâtre*, parmi lesquelles on remarque *Robert le Bossu*. Ses *Œuvres diverses* ont été publiées à Paris en 1790, 2 vol. in-12. Elle mourut le 29 août 1812.

MONTANUS. *Voy.* NÉRON.

MONTANUS, ou MONTI (Jean-Baptiste), né à Vérone en 1498, d'une famille noble, pratiqua et enseigna la médecine à Padoue, avec une réputation extraordinaire. Il fut même regardé comme un second Galien. On a de lui : *Medicina universa*; *Opuscula varia medica*, in-fol.; *De gradibus et facultatibus medicamentorum*, in-8; *Lectiones in Galenum et Avicennam*, in-8; et d'autres ouvrages qui eurent un succès distingué de son temps, mais qui ne répondent pas à sa grande célébrité. Il a cultivé aussi la poésie, et a eu des liaisons avec les beaux-esprits de son siècle. Il mourut en 1551 à 53 ans.

MONTANUS. *Voy.* ARIAS.

MONTARGON (Robert-François de), dit le P. HYACINTHE *de l'Assomption*, augustin de la place des Victoires, né à Paris le 27 mai 1705, se distingua dans la chaire. Le roi Stanislas de Pologne l'honora du titre de son aumônier, en témoignage de sa satisfaction d'un Avent qu'il avait prêché devant ce prince. Il périt malheureusement à Plombières, dans la crue d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 juillet 1770. On compte parmi ses ouvrages : le *Dictionnaire apostolique*, 13 vol. in-8, et 14 vol. in-12 ; le *Recueil d'éloquence sainte*, 1 vol. in-12; l'*Histoire de l'institution de la fête du Saint Sacrement*, 1 vol. in-12. Le P. Bertholet en a donné une plus ample. (*Voy.* BERTHOLET.) Le *Dictionnaire apostolique* de Montargon est un répertoire utile; et il le serait davantage, si l'auteur avait eu plus de goût et un style moins incorrect. Il n'en a pas moins été réimprimé, Paris, 1822-24, 15 vol. in-12, dont le dernier contient la table; et 1830-31, 18 vol. in-12, avec un discours préliminaire de l'abbé Guillon.

MONTARROYO MASCARENHAS (Freyre de), né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans presque toute l'Europe. Il servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude. Ce fut lui qui introduisit le premier en Portugal l'usage des *gazettes* : en quoi on peut douter qu'il ait rendu service à cette nation, qui, du temps d'Emmanuel et de Jean III, ne connaissait rien de cela, et qui a bien dégénéré depuis qu'elle a ce qu'on appelle des *gens de lettres*. Il mourut en 1730. Ses ouvrages sont : les *Négociations de la paix de Riswick*, 2 vol. in-8; *Histoire*

naturelle chronologique et politique du monde; La Conquête des Onizes, peuple du Brésil, in-4; *Relation de la bataille de Peterwaradin*, in-4; *Evénements terribles arrivés en Europe en 1717*, in-4; *Détails des progrès faits par les Russes contre les Turcs et les Tartares*, in-4, etc.

MONTAUBAN (Jacques Pousset de), avocat et échevin de Paris, mort en 1685, est auteur de quelques pièces de théâtre. Il était lié avec Despréaux, Racine et Chapelle.

* MONTAUBAND, flibustier du XVIIe siècle, commença de naviguer à l'âge de 16 ans, et courut, pendant plus de vingt années, les côtes de la Nouvelle-Espagne, de Carthagène, de la Floride, de toute l'Amérique du Nord jusqu'à Terre-Neuve, des Canaries et du Cap-Vert. Il fit, en 1691, une campagne mémorable sur la côte de Guinée, et s'empara du fort de Sierra-Léone, qu'il détruisit, de peur que les Anglais ne vinssent s'y établir. Trois ans plus tard, il convoya jusqu'en France plusieurs prises qu'il avait faites dans les mers d'Amérique, et se rendit maître, sur sa route, de plusieurs vaisseaux de guerre. Les hommes de son équipage employant, durant leur séjour à Bordeaux, les richesses qu'ils s'étaient procurées dans la course à des extravagances, Montauband se détermina à quitter cette ville au mois de janvier 1695, et alla croiser sur la côte de Guinée, avec son vaisseau qui portait 34 pièces de canon. Il captura, dans le golfe de Guinée, un grand nombre de bâtiments hollandais et anglais. Il avait abordé un de ces derniers, qui venait de se rendre, lorsque le feu, qui prit à ses poudres, fit sauter les deux vaisseaux. Montauband, échappé comme par miracle à une mort certaine, se retrouva au milieu de la mer, entouré de débris. Il recueillit seize de ses gens, tous aussi maltraités que lui, les embarqua sur une chaloupe, et, après être resté trois jours en mer sans vivres, atterit enfin sur un point inhabité de la côte près du cap Corse. Au bout de deux jours, il rencontra, au cap Lopez, des nègres qu'il avait vus dans ses précédents voyages, et qui ne le reconnurent qu'avec peine; il en fut de même du fils de leur roi. Ce chef, qui le combla de bons traitements, le mena dans l'intérieur du pays, et l'y retint jusqu'à l'arrivée d'un navire portugais, qui porta Montauband à l'île San-Thomé. Montauband profita ensuite de l'occasion que lui offrit un navire anglais, pour gagner les Antilles, d'où il revint à Bordeaux. Il mourut en 1700, laissant une *Relation du Voyage du sieur de Montauband, capitaine des Flibustiers, en Guinée, en l'année 1695, avec une description du royaume du Cap-de-Lopez, des mœurs, des coutumes et de la religion du pays*. Cette relation se trouve à la suite de la traduction de Las-Casas, qui a été publiée à Amsterdam, 1698, 1 vol. in-12. L'ouvrage offre moins de renseignements géographiques que de détails concernant les aventures du capitaine de Flibustiers.

MONTAULT (Philippe de), duc de Navailles, pair et maréchal de France, d'une famille ancienne, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1635, à l'âge de 14 ans. Instruit par ce célèbre cardinal, il abjura le calvinisme. Il parvint ensuite aux premiers grades militaires, et fut toujours très-attaché au cardinal de Richelieu et au cardinal Mazarin. Il commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Senef, et obtint le bâton de maréchal de France, le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume, et mourut à Paris en 1684, à 65 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une simplicité noble et élégante; il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER. *Voy.* SAINTE-MAURE.

* MONTAZET (Antoine de MALVIN de), archevêque de Lyon, né au diocèse d'Agen en 1712, devint grand vicaire de M. de Fitz-James, évêque de Soissons, qui lui procura la place d'aumônier du roi, et lui inspira probablement sa manière de voir sur les contestations qui s'étaient élevées dans l'Église. Toutefois M. de Montazet ne manifesta pas alors ses sentiments à cet égard. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il parut réuni de vues avec ses collègues aux assemblées du clergé de 1750 et 1755. Dans la première, chargé de prononcer le discours d'ouverture, il s'éleva avec force contre l'incrédulité naissante dont il montra les causes dans le progrès de la corruption, de l'orgueil et de l'amour de l'indépendance. Il fut des plus ardents à solliciter la justice du roi contre les entreprises des parlements. Mais le ministre de la feuille ayant changé peu après, l'évêque d'Autun parut changer aussi, et on profita de ses nouvelles dispositions. La cour voulait faire cesser l'espèce d'excommunication portée par M. de Beaumont contre les hospitalières de Saint-Marceau. On imagina de recourir à la primatie de Lyon, et le cardinal de Tencin étant mort, on nomma l'évêque d'Autun à ce siége, à condition, dit-on, qu'il lèverait les censures. Celui-ci se prêta à ce désir de la cour, et, même avant d'avoir obtenu ses bulles, il cassa l'ordonnance de l'archevêque de Paris (8 avril 1757). Cette complaisance excita de grandes plaintes dans le clergé. Pour se justifier, l'archevêque de Lyon publia, en 1760, une *Lettre à l'archevêque de Paris*, où il rend compte de ses procédés et de ses motifs, et qui, dit-on, avait été rédigée par Hook et Mey. Il fut question plus d'une fois de cette affaire dans les assemblées provinciales et générales du clergé; mais la cour empêcha qu'il ne fût pris aucune détermination contre un prélat qui avait favorisé ses vues. Depuis, l'archevêque suivit constamment les mêmes errements. Entouré des plus zélés appelants, il fit venir successivement à Lyon les dominicains Lambert, Caussanel et Chaix, et les oratoriens Valla, Guibaud et Labat... Il se conduisait principalement d'après les conseils de l'abbé Mey; et on a cru qu'il employait la plume de ce canoniste. On a entre autres du primat, car on ne l'appelait plus qu'ainsi, un *Mandement et Instruction pastorale* contre l'histoire du peuple de Dieu, par Berruyer, en 1762, in-12; des *Mandements* sur le jubilé et pour les carêmes, et une *Instruction sur les sources de l'incrédulité*, en 1776, dont le fond lui fut fourni par le P. Lambert. Il eut fort à cœur de renouveler tous les livres liturgiques de son diocèse, afin qu'il n'y

restât rien de contraire à ses sentiments. Il fit rédiger successivement un Catéchisme, un Rituel, un Bréviaire, une Théologie et une Philosophie, qui essuyèrent tous plus ou moins de contradiction. Le Catéchisme fut attaqué dans une *critique* imprimée, que l'archevêque condamna par un long Mandement du 6 novembre 1772; c'est une apologie de la doctrine augustinienne sur plusieurs points. Le nouveau Bréviaire parut en 1776, et le chapitre primatial l'accepta par une délibération du 13 novembre 1776. Cependant on publia peu après des *Motifs de ne point admettre la liturgie*, que le parlement de Paris, sur le réquisitoire de M. Séguier, condamna au feu, le 7 février 1777. On ne peut se dissimuler qu'un tel traitement n'était guère en proportion avec le délit; l'auteur des *Motifs* pouvait avoir mal raisonné, et était peut-être trop vif; mais le réquisitoire n'était pas non plus modéré. Il faut bien convenir que le parlement, en cette occasion, comme en quelques autres, voulut soutenir un prélat en qui il avait trouvé des dispositions à le seconder. C'est ce qui explique encore pourquoi il donna gain de cause à l'archevêque dans le long procès qu'il suscita à son chapitre, pour des usages et des priviléges qu'il parvint à faire abolir. Sa *Philosophie* vit le jour en 1783, et son *Rituel* en 1787. La première avait été rédigée par le P. Valla, de l'Oratoire, le même que l'archevêque avait aussi chargé de composer une Théologie. Celle-ci, qui fut publiée en 1784, en 6 vol., est la plus fameuse des productions auxquelles M. de Montazet a attaché son nom. Prônée par le parti qui l'avait produite, elle a paru à d'autres se sentir du vice de son origine. Quoique l'archevêque n'eût pas, dit-on, permis à l'auteur de développer toutes ses idées, cependant il en restait encore assez pour motiver les réclamations qui se firent entendre. On y remarqua des réticences sur des points importants, et un langage trop conforme à celui des appelants sur quelques matières. Ce fut l'objet de quatre lettres qui parurent, en 1786, sous le titre d'*Observations sur la Théologie de Lyon*, par l'abbé Pey. Les prêtres de Saint-Sulpice, qui tenaient le séminaire Saint-Irénée, furent obligés d'enseigner cette théologie. D'abord ils suppléèrent aux omissions par des cahiers dictés; mais l'archevêque leur ayant interdit ce moyen, ils furent réduits à se contenter d'observations et d'additions verbales. A sa mort, on cessa de l'enseigner dans son diocèse. Depuis, on la répandit avec soin en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Portugal. C'était dans le temps où l'on cherchait à opérer une révolution dans l'enseignement de ces pays. La *Théologie de Lyon* parut propre à seconder ses vues. Ricci la propagea en Toscane; Molinelli la commenta à Gênes; on l'adopta aussi à Naples; d'un autre côté, elle fut même attaquée par un journal de la Belgique. On dit qu'il en parut une *Défense* en 1 vol. Nous ne l'avons pas vue; mais une lettre d'un abbé Bigy, émigré français, datée du 13 février 1794, dans laquelle il répond aux critiques du même journal, nous a paru renfermer ce qu'on peut dire de mieux en faveur de cette Théologie. En 1793, le grand-duc de Toscane, Ferdinand, fit retirer la *Théologie de Lyon* des séminaires de ses états. L'ordre avait été sollicité par le nonce du pape, Louis Ruffo, secondé de Mancini, évêque de Fiésole. Dans d'autres endroits, on refusa de l'enseigner. Quant à l'archevêque de Lyon, ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques, par les éclats scandaleux des convulsionnaires dans son diocèse, et par les excès de quelques fanatiques à Lyon et à Fareins. On arrêta les plus coupables, entre autres un curé nommé Bonjour. Ces scènes et des ennuis particuliers empoisonnèrent et hatèrent peut-être les derniers moments de l'archevêque. Il mourut à Paris le 3 mai 1788, à l'âge de 76 ans, peu aimé dans son diocèse. Il avait voulu ôter son séminaire aux prêtres de Saint-Sulpice. Une puissante intercession le força à les y laisser; mais il s'en dédommagea en faisant casser leur agrégation à l'université de Valence. Il était regardé comme le patron des jansénistes, et suivait le même système que M. de Fitz-James, reconnaissant l'autorité des constitutions, et proclamant cependant presque tous les principes des appelants. Aussi ceux-ci, tout en le louant avec excès, dirent-ils dans un de leurs écrits, que son *système pouvait avoir sa commodité pour ce monde, mais qu'il n'était pas sûr pour l'autre*. M. de Montazet, outre l'archevêché de Lyon, possédait l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, et celle de Monstier, en Argonne. A sa mort, on s'empressa de rétablir la signature du formulaire, et on dispersa les opposants qu'il avait rassemblés de tous côtés, et qui semblaient faire de Lyon la place forte du jansénisme.

* MONTBARREY (Alexandre-Marie-Léonor DE SAINT-MAURICE, prince de), ministre de la guerre, né à Besançon, le 20 avril 1732, d'une ancienne famille, obtint à 12 ans une compagnie dans le régiment de Lorraine. Il fit plusieurs campagnes en Allemagne, et fut blessé devant Fribourg et à la bataille de Laufelt. Il reçut le brevet de colonel en 1749, et commanda, en 1758, le régiment de la couronne, à la tête duquel il se distingua. Blessé de nouveau à la bataille de Crevelt, il fut fait brigadier. Il continua de se signaler par ses talents et sa bravoure, enleva en 1762, au prince de Brunswick, 6 pièces de canon dont le roi lui fit présent, et après la paix de 1763, obtint la place de capitaine des Cent-Suisses, de *Monsieur*. Dans ses loisirs il composa des *Mémoires militaires*, qui le firent connaître comme administrateur. Adjoint, en 1776, à M. de Saint-Germain, ministre de la guerre, il le remplaça l'année suivante, et fut lui-même remplacé par le marquis de Ségur, en 1780. C'est sous son administration que fut commencée la guerre d'Amérique. Son attachement à son roi l'exposa à de grands dangers, surtout dans la journée du 14 juillet 1789. Le peuple, qui l'avait pris pour M. de Launay, le conduisait sur la place de Grève, où il aurait été immolé, lorsque M. de la Salle, commandant de la garde niationale, le reconnut et le sauva. Le prince de Montbarrey quitta Paris, se fixa quelque temps à Besançon, et passa en Suisse en 1791. Il s'établit avec sa famille à Constance, et mourut dans cette ville le 5 mai 1796. On a de lui des *Mémoires*, qui ont

été publiés à Paris, chez Emery, 1827, 3 vol. in-8. « On voit, avec une pitié profonde, dit l'*Ami de* » *la Religion*, du 19 septembre 1829 (tom. 61, » p. 178), un officier-général, parvenu aux plus » hauts grades dans la carrière des armes, comblé » d'honneurs, devenu grand d'Espagne, prince du » Saint-Empire, chevalier des ordres du roi, tra- » vailler lui-même à détruire la considération atta- » chée à sa position sociale, et se montrer dans tout » le cours de ses *Mémoires* sujet peu reconnaissant, » époux indigne d'une femme vertueuse, père sans » principes, et aveugle dans son ambition. » Cette citation suffira pour faire connaître dans quel esprit cet écrit a été rédigé.

MONTBEILLARD (Philibert Gueneau de). *Voyez* Gueneau.

MONTBRUN (Charles Dupuy), dit le *Brave*, fut un des plus fameux capitaines du XVIe siècle. Il était né l'an 1530, au château de Montbrun, dans le diocèse de Gap en Dauphiné, d'une ancienne et illustre famille. Il se montra d'abord un fervent catholique. Une de ses sœurs ayant embrassé la réforme, et craignant le courroux de son frère, s'enfuit à Genève. Montbrun la suivit, décidé à la tuer; mais Théodore de Bèze parvint non-seulement à le raccommoder avec sa sœur, mais il lui fit abjurer la foi de ses pères. Depuis lors les protestants eurent dans Montbrun le chef le plus déterminé. Divers exploits par lesquels il se signala en faveur de sa secte l'obligèrent de se retirer à Genève. Après environ deux ans d'absence, Montbrun rentra en France, et se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné et en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Ayant pris diverses places, il eut l'audace de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisait le siége de Livron, et d'ordonner à ses troupes de piller les bagages de ce prince en 1574. Enfin le marquis de Gordes poursuivit vivement ce sujet rebelle. Montbrun, en fuyant, se cassa la cuisse et fut pris. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où il fut condamné à mort et exécuté le 12 août 1575. Sa vie a été publiée par J.-C. Martin, sous le titre d'*Histoire de Charles Dupuy, surnommé le Brave, seigneur de Montbrun*, 2e édit., Paris, 1816, in-8. Gui Allard avait déjà publié en 1675, la *Vie du brave Montbrun*, Grenoble, in-12.

MONTCALM (Louis-Joseph de Saint-Véran, marquis de), lieutenant-général des armées du roi, naquit en 1712 à Candiac près de Nîmes, d'une famille du Rouergue, qui, dit-on, a produit le fameux grand-maître Gozon, vainqueur du dragon qui désolait l'île de Rhodes. (*Voy.* Gozon.) Il porta les armes de bonne heure; et après avoir servi dix-sept ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connaissance que l'on avait de ses talents et de son activité lui fit confier des commandements particuliers, et il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance, le 3 juin 1746, et deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Assiette. Devenu brigadier des armées du roi en 1747, et mestre-de-camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait en 1756 maréchal de camp, et commandant en chef des troupes françaises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, et arrêta par ses bonnes dispositions l'armée de lord Loudon au lac du Saint-Sacrement. Les campagnes de 1757 et 1758 ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un petit nombre de troupes les armées anglaises, et prit des forteresses munies de garnisons fortes et nombreuses. Le froid, la faim, accablèrent ses soldats, depuis l'automne de 1757 jusqu'au printemps de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, et s'oublia lui-même pour les secourir. Le général Abercromby ayant succédé au lord Loudon, le marquis de Montcalm remporta sur lui, le 8 juillet 1758, une victoire complète, et reçut le titre de lieutenant-général. Enfin, après avoir éludé longtemps les efforts d'une armée supérieure à la sienne, et ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui dans un combat près de Quebec. Il reçut au premier rang et au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain, 14 septembre 1759, à 48 ans, en héros chrétien. C'est dans cette même action que périt le général anglais Wolf; mais il eut le temps d'apprendre que son armée était victorieuse. La défaite entière de l'armée française fut suivie de la perte du Canada. Quelques auteurs, en particulier M. Carver (*Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*), considèrent ce malheur comme une punition de la conduite tenue envers la garnison du fort Guillaume-Henri, qui fut massacrée par les sauvages malgré la capitulation. S'il est vrai que les Anglais ont exagéré dans leurs relations les torts du général français, il est vrai aussi qu'il est impossible de le justifier entièrement. On a une *Lettre* sur sa mort, publiée par le célèbre Bougainville. Il avait un frère qui fut compté parmi les savants précoces. (*Voy.* Candiac et Mas.) En 1776, un Anglais a publié des *Lettres* faussement attribuées à ce général.

MONTCHAL (Charles de), né en 1589 à Annonay en Vivarais, célèbre et savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires*, imprimés à Rotterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal de Richelieu. Ce ministre l'avait élevé à l'archevêché de Toulouse, sur la démission du cardinal de la Valette, dont il avait été précepteur. Il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, et fit plusieurs établissements qui font chérir sa mémoire. Il fut d'abord boursier, ensuite principal du collége d'Autun à Paris, et s'éleva de degré en degré. Ses *Mémoires* sont curieux, mais ils ont été imprimés avec peu de soin, et d'une manière incorrecte. Il travailla longtemps, et avec assiduité, à corriger *Eusebe*. On a de lui des *Lettres*, publiées par le père Michel Le Quien. Il possédait très-bien les langues savantes. On lui attribue encore une *Dissertation*, pour prouver que *les puissances séculières ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe, sans le consentement du clergé* (dans l'*Europe savante*, novembre 1718); effectivement, ces biens étant consacrés à Dieu, leur produit ne peut être employé à un usage quelconque, que du gré de leurs administrateurs naturels. Montchal était protecteur

des savants et très-savant lui-même. Les gens de lettres ont jeté des fleurs sur son tombeau. Il y descendit le 22 août 1651 à Carcassonne.

MONTCHRESTIEN de VATTEVILLE (Antoine), poète français, fils d'un apothicaire de Falaise en Normandie, né dans la 2e moitié du XVIe siècle, est plus connu par ses intrigues, par son humeur querelleuse et par ses aventures que par son talent pour la poésie. Un meurtre dont il fut accusé le força de se sauver en Angleterre, où il porta le nom de Vatteville et où le roi Jacques Ier l'accueillit très-bien. Le poète aventurier composa dans l'exil une tragédie sur la mort de Marie Stuart, intitulée : l'*Ecossoise* ou le *désastre*, qu'il dédia à Jacques Ier. Ayant obtenu sa grâce à la prière de ce monarque, il revint à Paris, et y dressa une boutique de lunettes, de couteaux et de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, soupçonné pendant ce temps-là de faire de la fausse monnaie. Il leva ensuite des troupes pour les huguenots, et fut tué au village de Tourailles, à cinq lieues de Falaise, après avoir assassiné ceux qui voulaient le prendre. On transporta son corps à Domfront, où les juges le condamnèrent à avoir les membres rompus, et à être jeté au feu et réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté le 21 octobre 1621. On a de lui un *Traité de l'économie politique*, dédié au roi et à la reine, in-4; des *Tragédies*, une *Pastorale* en 5 actes, un *poëme*, divisé en 4 livres, intitulé *Suzanne* ou *la Chasteté*, in-12 et in-8; des *Sonnets*, etc. Ce sont autant de productions très-médiocres, pour ne rien dire de plus.

MONT-DORÉ (Pierre), en latin *Mons Aureus*, natif de Paris, et conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au calvinisme. Il s'était retiré à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire* sur le 10e livre d'Euclide.

MONT-D'ORGE (Antoine GAUTHIER de), maître de chambre-aux-deniers du roi, membre distingué de l'académie de Lyon sa patrie ; il était né à la fin du dix-septième siècle, et mourut à Paris le 24 octobre 1768. On a de lui : *Réflexions d'un peintre sur l'opéra*, en 1741, in-12; *L'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8, brochure où l'on trouve des détails curieux; un *Ballet*, un *Opéra*, etc., et un grand nombre de petits ouvrages peu importants.

* MONTE (Barthelemi-Maria del), en français *du Mont*, célèbre missionnaire, né à Bologne le 12 novembre 1726. Son père, qui était banquier, avait le dessein de lui faire embrasser la même profession ; mais Dieu avait touché le cœur du jeune del Monte, et lui avait inspiré un vif désir de faire son salut et de travailler à celui d'autrui. Il se décida pour l'état ecclésiastique, reçut la prêtrise le 21 décembre 1749, et en 1751 le bonnet de docteur en théologie. Dès lors il résolut de se vouer entièrement à l'œuvre des missions. S'étant associé quelques ecclésiastiques zélés, il parcourut pendant 25 ans l'état de l'Eglise, celui de Venise, de Lucques et le Modénois, prêchant et évangélisant les riches et les pauvres. Beaucoup de conversions furent les fruits de ses travaux apostoliques. Il était difficile de résister à l'onction de ses discours, à l'exemple de ses vertus, de sa charité et de son noble désintéressement. Une sainte mort couronna une vie si pleine de mérites et de bonnes œuvres. Del Monte expira dans sa patrie le 24 décembre 1778, n'ayant que 52 ans. Voulant encore en mourant être utile à l'œuvre à laquelle il avait consacré sa vie, il laissa tout ce qu'il possédait à la *mission* qu'il avait fondée. La ville où il était né fit les frais de ses funérailles, et plusieurs autres villes honorèrent sa mémoire par des services solennels. Le cardinal Giovanetti composa son éloge, et l'abbé Ludovico Preti, son ami et son condisciple, prononça le 20 mai 1779, son oraison funèbre à Bologne. Il est auteur de divers ouvrages de spiritualité, dont quelques-uns ont été réimprimés. Les principaux sont : *Gisù al cuore del sacerdote secolare e regolare, owero considerazioni ecclesiastiche per ogni giorno del mese, coll' aggiunta degli esami previi alla confessione e communione*; *Raggionamento del rispetta dovuto alle persone degli ecclesiastici*; *Awertimenti a gli ordinandi*; *Ristretto delle principali ceremonie della santa messa privata; Opuscoli*, etc., Rome et Bologne, 1775.

MONTEBELLO. *Voy.* LANNES.

MONTECLAIR (Michel), musicien, né à trois lieues de Chaumont en Bassigni, l'an 1666, mort en 1737 proche Saint-Denys en France, fut le premier qui dans l'orchestre de l'opéra, joua de la contre-basse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs, et dans les airs de magiciens, de démons et dans ceux de tempêtes. On a de lui : une *Methode pour apprendre la musique*; des *Principes pour le violon*; des *Trios* de violon ; des *Cantates;* des *Motets*, etc.

MONTÉCUCCULI, ou plus exactement MONTECUCCOLI (Sébastien de), gentilhomme italien, naquit à Ferrare. Il avait servi Charles-Quint, lorsqu'il vint en France, où il fut envoyé comme échanson auprès du Dauphin. Ce prince se trouvant à Tournus, l'été de 1536, et s'étant un jour échauffé en jouant à la paume, demanda un verre d'eau, que Montécucculi lui apporta dans une tasse de verre rouge ; il en but avec avidité, tomba malade, et mourut au bout de 4 jours. Comme Montécucculi se connaissait un peu en médecine, et que l'on tient de lui un *Traité des poisons*, on crut trop légèrement qu'il avait empoisonné le dauphin. Il fut mis à la question, et en avouant ce crime par la force des tourments, il déclara, dit-on, qu'Antoine de Lève et Ferdinand de Gonzague, attachés à Charles-Quint, l'avaient porté à le commettre ; mais ces grands généraux s'élevèrent contre une imputation ridicule et absurde, et rejetèrent ce forfait sur Catherine de Médicis, qui, en se défaisant de ce prince, assurait le trône à Henri II son époux, frère cadet du dauphin François. Toutes ces conjectures étaient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvaient-ils craindre un jeune prince qui n'avait jamais combattu ? Que gagnaient-ils à sa mort? Quel crime bas et honteux avaient-ils commis qui pût les faire soupçonner? L'intérêt que Catherine de Médicis avait d'être reine de France est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans des preuves positives? Quoi

qu'il en soit, Montécucculi fut écartelé à Lyon le 7 octobre 1536. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, et ont prétendu que la véritable cause de la mort du dauphin François fut une pleurésie, et non le poison. La circonstance où il but l'eau demandée à Montécucculi vient très-fort à l'appui de cette justification. Au reste, l'histoire a lavé Charles-Quint de ce crime odieux. L'arrêt rendu contre Montécucculi se trouve dans le tome 4 des *Mémoires d'état* à la suite de ceux de Villeroy, et dans les *Pièces justificatives des mémoires de Du Bellay*, édition de l'abbé Lambert, tome 6.

MONTÉCUCCULI (Raymond de), né dans le Modénois, en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes comme simple soldat sous Ernest Montécucculi, son oncle, qui commandait l'artillerie de l'empereur. Le neveu ne parvint au commandement qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La première action qui fit briller le courage du jeune héros fut en 1644. A la tête de deux mille chevaux, il surprit, par une marche précipitée, 10,000 Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage et leur artillerie. Le général Bannier, instruit de cette défaite, tourna ses armes contre le vainqueur, et le fit prisonnier. Celui-ci sut mettre à profit le temps de sa captivité, qui fut de deux années. Une lecture continuelle agrandit la sphère de ses idées, et assura ses succès en augmentant ses connaissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général Wrangel, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, Montécucculi passa en Suède, et ensuite à Modène, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui : il eut le malheur de tuer dans un carousel le comte Manzani, son ami, sa lance, poussée avec trop de force, ayant percé la cuirasse de cet infortuné courtisan. Le chagrin qu'il en ressentit hâta son retour en Allemagne. L'empereur attacha entièrement Montécucculi à son service en 1657, par le titre de maréchal-de-camp général. Jean Casimir, roi de Pologne, ayant été attaqué par Ragotzki, prince de Transylvanie, et par la Suède, Montécucculi fut envoyé à son secours; il battit les Transylvains et prit Cracovie sur les Suédois. Charles-Gustave, roi de Suède, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, Montécucculi eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, et délivra Copenhague par terre, avant que les Hollandais y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas longtemps oisif. Le vainqueur de Ragotzki devint son défenseur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transylvanie, et rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des Français, qui l'aidèrent à vaincre les Turcs à la célèbre journée de Saint-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, et ce qui peut paraître étonnant, une paix peu avantageuse; mais l'armée impériale était si mal disciplinée, et composée de tant de nations et de milices diverses, faisant un ensemble mal uni et si difficile à diriger par le général le plus habile, qu'on jugea convenable de finir la guerre à tout prix. Montécucculi fut récompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur Léopold. La guerre s'étant allumée quelque temps après entre la France et l'empire, Montécucculi fut mis en 1673 à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des Français. La prise de Bonn, et la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne et Condé, lui acquirent beaucoup de gloire, et arrêtèrent la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et dans des campements, plus estimés que des victoires par les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeaient de ce que son adversaire allait tenter par les marches que lui-même eût voulu faire à sa place, et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse et l'activité. Les maîtres de l'art admiraient les judicieuses et profondes manœuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiraient, lorsqu'un boulet de canon, qui tua le général français près du village de Saltzbach en 1675, fit le dénoûment de cette brillante scène. Il n'y avait que le prince de Condé qui pût disputer à Montécucculi la supériorité que lui donna la mort de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, et après avoir essuyé quelque perte, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette dernière campagne comme la plus glorieuse de sa vie, non qu'il eût été vainqueur, mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre Turenne et Condé. Il passa le reste de sa vie à la cour impériale, occupé du bien de l'état, et des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, le 16 octobre 1681, à 73 ans. Comme le défaut de la discipline avait été la cause de presque toutes les défaites des Impériaux en Hongrie, il avait donné à cet objet tous ses soins, et c'est à lui que la maison d'Autriche doit les brillants succès de ses armes depuis le siége de Vienne, qui eut lieu trois ans après sa mort. Victor-Amédée, duc de Savoie, se plaisait à raconter le trait suivant. Montécucculi avait dans une marche donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les blés. Un soldat, revenant d'un village et ignorant les défenses, traversa un sentier qui était au milieu des blés. Montécucculi, qui l'aperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avançait allégua au général qu'il ne savait pas les ordres. *Que le prévôt fasse son devoir*, répondit Montécucculi. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avait pas encore été désarmé. Alors, plein de fureur, il dit : *Je n'étais pas coupable, je le suis maintenant*; et tira son fusil sur Montécucculi. Le coup manqua, et Montécucculi lui pardonna. Ses *Mémoires militaires*, imprimés pour la 1re fois en italien, Cologne, 1704, in-8, ont été trad. en latin, Vienne, 1718, in-fol, et en franç. par Jacques Adam; ils sont utiles aux militaires et

aux historiens. Les meilleures éditions en français sont celles de Paris, 1746, in-12, et avec les Commentaires de Turpin de Crissé, 3 vol. in-4. (*Voy.* TURPIN.) Ses *opere militari*, etc., ont été publiés par Ugo Foscolo, Milan, 1807-08, 2 vol. gr. in-fol. et par Jos. Grassi, Turin, 1821, 2 vol. in-8. On peut consulter, pour plus de détails sur ce grand capitaine, l'*Eloge* qui en a été fait par le comte August. Paradisi. (*Voy.* CONDÉ et TURENNE). Montécuculli faisait d'assez beaux vers; il était membre de l'académie italienne, établie à Vienne; et il contribua à l'établissement de celle des *curieux de la nature*.

* MONTÈGRE (Antoine-François JENIN de), médecin, né à Belley, le 6 mai 1779, porta les armes au sortir du collége, et au bout de quatre ou cinq ans, vint étudier la médecine à Paris où il prit ses grades. Fort jeune encore et sans clientelle, il remplit quelque temps une place d'ingénieur du cadastre, se maria, et revint à Paris, s'y consacrer à l'étude approfondie de l'art de guérir, qu'il pratiqua bientôt avec succès. En 1810, il devint rédacteur de la *Gazette de santé*, et sut donner à ce journal un grand intérêt. Il était excellent physiologiste, comme l'attestent plusieurs *Mémoires*, lus à l'académie des sciences, et approuvés par elle, *sur la Digestion* et *le Vomissement*, dont les expériences avaient été faites sur lui-même. Il lut à la même compagnie un mémoire *sur les habitudes des Lombrics*, ou *vers de terre*, et l'on connaît encore de lui des *recherches sur l'art du Ventriloque* (*Magasin encyclop.*, 1816, t. 1er, p. 65). Enfin il a fourni de nombreux articles au *Dictionnaire des sciences médicales*. Montègre partit, en 1818, pour Saint-Domingue, où, depuis quelque temps, il avait projeté d'aller étudier la fièvre jaune, endémique dans ces contrées. Atteint du fléau qu'il venait reconnaître et combattre, il mourut au Port-au-Prince, le 14 septembre, victime sans doute du dévouement qu'il avait montré, quatre jours auparavant, en se précipitant dans une rivière, pour sauver une femme sur le point d'y périr. Nous citerons encore de ce médecin : *Du magnétisme animal et de ses partisans*, ou *Recueil de pièces importantes sur cet objet*, *précédé d'Observations récemment publiées*, 1812, in-8; *Expériences sur la digestion dans l'homme, présentées à la première classe de l'institut*, 1814, in-8; *Examen rapide du gouvernement des Bourbons depuis le mois d'avril 1814 jusqu'au mois de mars* 1815, in-8; *des Hémorroïdes*, ou *Traité analytique de toutes les affections hémorroïdales*, 1819, in-8. Montègre était un des fondateurs de la société pour l'enseignement élémentaire.

MONTEGUT (Jeanne de SEGLA, épouse de M. Bernard de), trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, et y mourut en 1752. Ses *Œuvres*, parmi lesquelles on trouve quelques *Essais* de Jean-François de Montégut son fils, ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8. Il y a dans cette collection peu de poésies galantes; elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, et souvent de simples tributs de société ou d'amitié; mais on y trouvera du naturel, de la douceur, et beaucoup de facilité. Le premier volume offre des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Pièces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complète, en vers français, des Odes d'Horace. Cette version est en général élégante et fidèle; il y a quelques odes rendues avec génie : on désirerait quelquefois plus de force et de coloris. Le talent de madame de Montégut pour la poésie se développa tard; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux floraux, et fut déclarée *Maîtresse des jeux*; titre que l'on accorde aux athlètes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son âme noble, sincère, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, et pénétrée d'attachement pour la religion. Quoiqu'elle fût versée dans les sciences et dans les belles-lettres, elle cachait ses lumières avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure était simple et décente, son maintien noble et modeste. Un homme éclairé, vertueux et austère, dit en parlant d'elle : *C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante*.

* MONTEGUT (Jean-François de), fils de la précédente, né en 1730 à Toulouse, reçut sa première éducation sous les yeux de sa mère, qui l'envoya dès l'âge de seize ans, à Paris, pour s'y perfectionner par la fréquentation des hommes les plus distingués. Il connut Marmontel, et Voltaire qui lui fit présent d'un exemplaire de la Henriade, accompagné d'une lettre flatteuse. Admis en 1748 à l'académie des Jeux floraux, il y lut plusieurs morceaux, entr'autres l'*Eloge* de Clémence-Isaure, dans la séance du 3 mai 1755. La littérature n'était pour lui qu'une aimable distraction, et lorsqu'il eut été pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Toulouse, il continua de se délasser de ses devoirs austères en composant des ouvrages en vers et en prose qu'il communiquait à ses amis, mais qu'il ne voulut jamais consentir à rendre publics, ne les jugeant pas dignes d'un magistrat. L'étude des médailles, et des monuments propres à éclaircir l'histoire de la capitale du Languedoc vint occuper aussi ses loisirs, et lui fournit le sujet de plusieurs Mémoires, dont il enrichit le recueil de l'académie Toulousaine. A la révolution, il se retira en Espagne et s'établit à Vittoria, dont l'académie s'empressa de l'admettre dans son sein. Il lui paya sa dette par plusieurs *Mémoires* sur des antiquités. Mais l'amour du sol natal le ramena bientôt à Toulouse, où il fut mis en prison. Il charma les ennuis de sa captivité, par la traduction des *Psaumes*. Conduit à Paris, il y périt sur l'échafaud le 21 avril 1794, sous le vain prétexte d'avoir pris part aux protestations des parlements. Son fils, âgé de 26 ans, eut le même sort quelques mois après. (*Voy.* l'art. précéd.)

MONTEIL (Aymar ou Adhémar de), évêque du Puy. *Voy.* ADHÉMAR.

MONTEIL. *Voy.* SEVIGNÉ.

MONTE-MAJOR ou MONTEMAIOR (Georges de), célèbre poëte, ainsi nommé de *Montemor* ou *Monte-Major*, lieu de sa naissance, auprès du Coïmbre, naquit vers 1520. Il suivit quelque temps la cour

de Philippe II, roi d'Espagne. Il prit le parti des armes, sans abandonner ni la poésie ni la musique, pour laquelle il avait aussi beaucoup de talent. Le Parnasse espagnol le perdit vers 1560. On a de lui des poésies sous le titre de *Cancionero*, Saragosse, 1554, 2 vol. in-8, et une espèce de poëme en prose, mêlé de vers, intitulé *La Diane*, 1602, in-8, plusieurs fois réimprimé. L'édition la plus récente est de 1795. Ce poëme pastoral inspira au fameux Cervantes le sujet de sa *Galatée* imitée par Florian. Il y a dans les ouvrages de Montemajor de l'esprit et de la délicatesse. Les étrangers s'empressèrent de se les approprier en les traduisant.

MONTENAULT- D'EGLY (Charles - Philippe de). *Voy.* MONTHENAULT.

MONTERCHI (Joseph), Romain, né vers 1630, mort au commencement du XVIII[e] siècle, se rendit habile dans les antiquités, et mérita par ses connaissances de devenir garde du riche cabinet du cardinal Carpegna. Les antiquaires font quelques cas d'un livre italien qu'il a donné sous ce titre : *Scelta de medaglioni più rari del cardinale Carpegna*, Rome, 1679, in-4. *Voy.* le *Giornale de letterati di Roma*, même année.

MONTEREAU (Pierre de) s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages d'architecture. Il était de Montereau, et mourut, selon quelques auteurs, l'an 1266, et selon d'autres en 1289. C'est cet architecte qui a donné les dessins de la Sainte-Chapelle de Paris, de la chapelle de Vincennes, du réfectoire, du dortoir, du chapitre, et de la chapelle de Notre-Dame, dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il fut enterré dans l'église de cette abbaye, et était représenté sur sa tombe avec un compas et une règle à la main. (*Voy.* le *Musée des monuments français* par Lenoir.)

MONTESPAN. *Voy.* ROCHECHOUART (François-Athanaïs).

MONTESQUIEU (Charles de SECONDAT, baron de la Brède et de), célèbre publiciste, d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bordeaux, ayant laissé ses biens et sa charge au jeune Montesquieu, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence et son zèle obtinrent la suppression. L'année d'auparavant, il avait mis au jour ses *Lettres persannes*, satire où les choses les plus saintes ne sont pas plus épargnées que les vices, les travers, les ridicules, les préjugés et la bizarrerie des Français. La mort de Sacy, traducteur de *Pline*, ayant laissé une place vacante à l'académie française, Montesquieu, qui s'était défait de sa charge, et qui ne voulait plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal de Fleury, instruit par des personnes zélées, des plaisanteries du *Persan* sur les dogmes, la discipline et les ministres de la religion chrétienne, lui refusa son agrément. Montesquieu, devinant sans peine la raison de ce refus, fit faire (si on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces Lettres, où les passages blâmables étaient adoucis ou supprimés. Cette espèce de rétractation, et les instances de quelques personnes de crédit, et surtout du maréchal d'Estrées, pour lors directeur de l'académie française, ramenèrent, dit-on, le cardinal, et Montesquieu entra dans cette compagnie. Son Discours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728. Le dessein que Montesquieu avait formé de peindre les nations dans son *Esprit des Lois*, l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse et la Hollande, il se fixa près de deux ans en Angleterre. De retour dans sa patrie, il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la Grandeur et de la décadence des Romains*, qui parut en 1734, in-12. L'auteur trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie, dans les proscriptions de Sylla, etc.; mais quelques-unes de ses raisons, la dernière entre autres, sont plutôt les suites que les causes de la décadence que l'auteur prétend expliquer. On dit aussi qu'il a beaucoup profité d'un ouvrage anglais, écrit sur le même sujet, par Walter Moyle, et publié à Londres, 1726, 2 vol. in-8 : ouvrage qu'il ne cite pas, et qu'il a copié quelquefois peut-être avec trop de confiance. L'*Esprit des lois* fut publié en 1748, 2 vol. in-4, ouvrage qui présente des vues vastes, des réflexions profondes et lumineuses, une grande connaissance des gouvernements, d'excellentes réfutations des paradoxes par lesquels des écrivains plus singuliers que solides ont prétendu faire admirer le gouvernement turc, et d'autres tristes produits du despotisme oriental. Voltaire, cet homme si jaloux de tout autre mérite que le sien, a appelé l'auteur *Arlequin Grotius*, et Linguet a nommé l'*Esprit des Lois l'ouvrage d'un petit maître français qui lisait fort légèrement*. Ces jugements sont un peu sévères; mais il faut convenir que l'auteur est peu exact, qu'il adopte d'anciennes idées qu'il donne pour neuves, et qu'il y attache une confiance que souvent elles ne méritent pas. C'est ainsi que son système des climats, qui fait une partie considérable de son livre, est pris tout entier *de la Méthode d'étudier l'histoire* de Bodin, et du *Traité de la Sagesse* de Charron, sans qu'il les ait cités; système du reste excellemment réfuté par des faits sensibles, éclatants, brillants de toute la lumière de l'histoire et de la géographie. (*Voy.* le *Journal hist. et littér.*, 15 avril 1785, p. 556.) Les assertions les plus positives sont souvent dénuées de fondement. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naisse plus de filles que de garçons en Orient (le contraire est même certain), et quand cela serait, la conséquence qu'il en tire en faveur de la polygamie ne serait pas concluante; il faudrait prouver encore que, tout comparé, il y a plus de circonstances où les hommes meurent en Orient que les femmes : mais c'est tout

le contraire, parce qu'en Orient un grand nombre de filles et de femmes étant renfermées ensemble, les maladies pour elles y sont plus fréquentes et plus contagieuses; ce qu'Aristote avait déjà remarqué. Ainsi, quand bien même il naîtrait en Orient plus de filles que de garçons, ce qui n'est pas, il ne s'ensuivrait point que la polygamie y dût être permise; de même qu'en Europe, quoiqu'il y naisse plus de garçons que de filles, il ne s'ensuit pas que la polyandrie y doive être tolérée, parce qu'il y a plus d'occasions où les hommes y meurent que les femmes; et que, tout considéré, le nombre des hommes n'en est pas assez grand pour que les femmes en puissent avoir plusieurs; il est d'ailleurs démontré par le fait, que les pays où la polygamie a lieu sont moins peuplés que les autres, toutes choses étant d'ailleurs égales. L'influence qu'il donne aux climats sur la religion, jusqu'à exclure en quelque sorte de quelques-uns la religion chrétienne, est contraire aux faits les plus avérés. « Le christianisme, » dit un auteur qui n'a examiné cette matière que d'après les documents de l'histoire « produit les mêmes effets, » le même changement dans les mœurs de tous » les peuples chez lesquels il s'est établi. La mol» lesse des Asiatiques, la férocité des Africains, l'hu» meur vagabonde des Parthes et des Arabes, la » rudesse des habitants du Nord et des Sauvages, » ont été forcées de céder à la morale de l'Evan» gile. On peut s'en convaincre par le tableau des » mœurs qui ont régné avec le christianisme pen» dant quatre siècles sur les côtes de l'Afrique, en » Egypte, en Arabie, qui règnent encore chez les » Abyssins; par la révolution qu'il a opérée chez » les Perses, au sixième siècle en Angleterre, au » neuvième chez les peuples du Nord, de nos jours » parmi les Américains, et aux extrémités de l'A» sie. Il y a sans doute des climats sous lesquels » les mœurs sont ordinairement corrompues, et » les habitants moins propres à s'instruire; mais » il n'est point de difficultés que le christianisme » n'ait autrefois vaincues, il peut donc encore les » vaincre aujourd'hui. Au second siècle, Celse ju» geait comme nos politiques modernes, que le » dessein de ranger tous les peuples sous la même » loi était un projet insensé; cette spéculation » profonde s'est trouvée fausse; elle le sera tou» jours; le christianisme a été destiné de Dieu à » être la religion de toutes les nations, comme elle » doit être celle de tous les siècles. Une preuve » démonstrative que la religion a beaucoup plus » d'empire sur les mœurs des peuples que le cli» mat, c'est que partout où le christianisme a été » détruit, la barbarie et l'ignorance ont pris sa » place, sans qu'aucun laps de temps ait pu les » dissiper. Y a-t-il quelque ressemblance entre les » mœurs qui règnent aujourd'hui sous le maho» métisme dans la Grèce, l'Asie mineure, la Perse, » la Syrie, l'Egypte et sur les côtes de l'Afrique, » et celles que le christianisme y avait introduites? » Dans peu d'années, notre religion avait civilisé » toutes ces nations; il y a près de onze cents ans » qu'elles sont retombées dans la barbarie, et elles » semblent condamnées à y demeurer pour tou» jours, à moins qu'elles ne reviennent à la lumière » de l'Evangile, dont l'Alcoran les a privées. Un » voyageur qui a fait récemment le tour du monde, » atteste qu'il a vu le christianisme produire les » mêmes effets dans tous les climats, et partout où » les missionnaires sont parvenus à l'établir. » Ce que Montesquieu avance sur les suicides, qu'il n'y avait contre eux chez les Romains aucune peine, n'est pas exact, puisqu'il est constant qu'ils étaient privés de la sépulture sacrée et religieuse. On reproche encore à l'auteur d'avoir ramené tout à un système, dans une matière où il ne fallait que raisonner sans imaginer; d'avoir donné trop d'influence aux causes physiques préférablement aux causes morales; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaine interrompue; d'avoir trop souvent conclu du particulier au général. L'abus actuel de la philosophie, pour quiconque veut en analyser les progrès, remonte à cet ouvrage célèbre, qui ramenant toute législation à son *Esprit*, et imprimant à tous les principes les plus constants le caractère de système, s'efforçant avec un art pénible de les courber pour les ajuster à ses opinions, a malheureusement introduit dans le monde littéraire un esprit de discussions hardies et souvent téméraires. On a été fâché aussi de trouver dans cet ouvrage célèbre de longues digressions sur les lois féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités, des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il fallait des réflexions, et ce qui est encore plus triste, des principes de déisme et d'irréligion. Mais ces écarts n'ont point empêché l'auteur de rendre au christianisme des témoignages éclatants, d'en démontrer les excellents effets. « Bayle (dit-il), après avoir insulté toutes les reli» gions, flétrit la religion chrétienne; il ose avan» cer que de véritables chrétiens ne formeraient » pas un état qui pût subsister. Pourquoi non? Ce » seraient des citoyens infiniment éclairés sur leurs » devoirs, et qui auraient un très-grand zèle pour » les remplir; ils sentiraient très-bien les droits de » la défense naturelle; plus ils croiraient devoir à » la religion, plus ils penseraient devoir à la pa» trie. Les principes du christianisme, bien gravés » dans le cœur, seraient infiniment plus forts que » ce faux honneur des monarchies, ces vertus hu» maines des républiques, et cette crainte servile » des états despotiques.... Chose admirable, dit-il » ailleurs, la religion chrétienne, qui ne semble » avoir d'autre objet que la félicité de l'autre vie, » fait encore notre bonheur dans celle-ci. » L'*Esprit des Lois* essuya des critiques bonnes et mauvaises. L'abbé Debonnaire donna le signal par une brochure, en style moitié sérieux, moitié badin. Le gazetier ecclésiastique, qui vit finement dans l'*Esprit des Lois* une de ces productions *que la bulle* Unigenitus *a si fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur, qui rendit son adversaire ridicule et odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Lois*. Mais quelque esprit qu'il y ait dans cette Défense, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avait faits son adversaire. La Sorbonne entreprit l'examen de l'*Esprit des Lois*, et y trouva plusieurs choses à reprendre. La censure, long-

temps attendue, n'a pas vu le jour. M. Crevier a fait sur le même ouvrage des observations sages et solides, quoique assez faiblement écrites. La meilleure de toutes les critiques, si on en juge par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, a été celle de M. Dupin, fermier-général, qui avait une bibliothèque choisie et très-nombreuse, dont il savait faire usage. M. de Montesquieu alla se plaindre de cette critique à madame la marquise de Pompadour, au moment où il n'y avait que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Madame de Pompadour fit venir M. Dupin, et lui dit qu'elle prenait l'*Esprit des Lois* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, et brûler toute l'édition. Telle est la tolérance de ceux qui la prêchent le plus. Montesquieu fut attaqué au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Il parla et agit dans ses derniers moments en homme qui ne voulait laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la religion*, dit-il. *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes*. Le P. Routh, jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressants, que de faux sages ont voulu révoquer en doute, comme si un ministre du Seigneur pouvait avoir quelque intérêt à en imposer sur cet objet, ou si, témoin d'un fait, il n'était pas plus croyable que des absents qui s'avisent de les contester. « Les soupçons (dit-il dans une lettre à » M. Gualterio, nonce du pape) que ses ouvrages » avaient fait naître sur sa religion, me déterminèrent à m'assurer, d'abord en détail, de ses » sentiments sur tous les grands mystères que l'E» glise catholique propose à la créance des fidèles, » sur la soumission à toutes les décisions de l'E» glise tant anciennes que récentes, et je puis dire » avec la plus exacte vérité, qu'il me satisfit sur » tous ces objets avec une simplicité et une can» deur qui m'édifièrent et me touchèrent tout à la » fois. Je lui demandai s'il s'était trouvé quelque » temps de sa vie dans un état d'incrédulité. Il m'as» sura que non; qu'il lui était passé par l'imagina» tion des nuages, des doutes, comme il pourrait » arriver à tout homme; mais qu'il n'avait jamais » rien eu d'arrêté ou de fixe dans l'esprit contre » les objets de la foi. Cette réponse amena une » autre question sur le principe qui l'avait porté à » hasarder dans ses ouvrages des idées qui répan» daient sur sa créance de légitimes soupçons. Il » me répondit que c'était *le goût du neuf et du sin» gulier, le désir de passer pour un génie supérieur » aux préjugés et aux maximes communes, l'envie » de plaire et de mériter les applaudissements de ces » personnes qui donnent le ton à l'estime publique, » et qui n'accordent jamais plus sûrement la leur » que quand on semble les autoriser à secouer le joug » de toute dépendance et de toute contrainte*. Si je » ne rends pas ici exactement les termes dont il se » servit, je n'ajoute certainement rien au sens de » ses expressions. » Après avoir rapporté les arrangements qu'il prit avec le malade pour réparer les mauvaises impressions que ses livres pouvaient avoir faites, le P. Routh ajoute : « M. de » Montesquieu s'assujettit à ces conditions avec » toute la bonne volonté imaginable. M. le curé de » Saint-Sulpice, qui vint pour lui administrer les » sacrements, s'approcha d'abord du malade, pour » lui parler, et commença une phrase que M. de » Montesquieu ne lui laissa point achever; il l'in» terrompit en lui disant à haute voix : *Monsieur, » j'ai pris avec le révérend Père des arrangements » dont je me flatte que vous serez content*. Comme » je m'aperçus que l'embarras de sa poitrine ne » lui permettait guère de continuer, je pris la pa» role, et je rendis tout haut compte au curé des » résolutions que M. de Montesquieu avait for» mées, et des promesses qu'il m'avait faites. Ce » sage pasteur lui en marqua sa satisfaction; et, » après les exhortations et les prières ordinaires, il » lui administra l'extrême-onction et le viatique. » Le président les reçut avec un air de componc» tion et de dévotion bien édifiant, et en répon» dant les mains jointes devant la poitrine aux » prières de l'Eglise. » Ceux qui ont paru étonnés de trouver dans ce philosophe mourant des dispositions chrétiennes, ne savent sans doute pas comment il s'était toujours conduit à l'égard de la religion, et combien de preuves d'attachement il lui avait données. Dans le même temps que les traits scabreux répandus dans son livre de l'*Esprit des Lois* lui attiraient le plus d'applaudissement de la part de tous les esprits prétendus forts de l'Europe, il fit éclater son zèle pour la religion par une démarche bien propre à démentir leur estime pour lui. M. de Marans, maître des requêtes, et son proche parent, étant tombé dangereusement malade, il courut chez lui, le pressa vivement de se confesser; et comme le malade résistait à ses remontrances, il employa à le déterminer par les principes les plus solides, tant d'art et d'insinuation, que l'ayant enfin persuadé, il courut à minuit d'une extrémité de Paris à l'autre, pour lui chercher un confesseur au collége des jésuites, et le lui amena sur-le-champ. La confession étant finie, il ne consentit qu'avec peine, après bien des instances, et par ménagement pour le goût du malade, qu'on différât jusqu'au jour à lui administrer le saint viatique. « Quelle est donc la faiblesse et » la contradiction de l'homme, dit un moraliste, » de dissimuler et d'étouffer des sentiments dont » il est si intimement pénétré, pour mériter l'ap» probation des esprits légers, faux et corrompus, » dont il connait lui-même à fond les travers et le » ridicule; et de sacrifier à une telle jouissance des » vérités dont il sent profondément et les salu» taires effets et les éternelles conséquences. » Le président de Montesquieu mourut le 10 février 1755, à 66 ans. On a publié après sa mort le recueil de ses *Œuvres* in-4, in-8 et in-12. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, espèce de poème en prose, où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuse, trop fine et trop recherchée, de la naïveté de l'amour, tel qu'il est dans une âme neuve. Ce roman a été mis en vers par Colardeau (*voy.* ce nom). On trouve encore dans cette collection un fragment sur le *Goût*, où il y a plusieurs idées neuves

et quelques-unes obscures. M. Deleyre a publié, en 1758, in-12, le *Génie de Montesquieu*. C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différents ouvrages de cet écrivain. On a donné en 1767, in1-2, ses *Lettres familières*. On a eu raison de mettre à la tête l'avis que *celui qui les a publiées n'a pas prétendu augmenter la gloire de Montesquieu;* elles ne donnent pas une idée favorable de sa modestie, de sa modération et de ses principes; il s'y montre comme un des fondateurs de la secte philosophique. En 1784, on vit paraître à Paris *Arsace et Isménie*, *histoire orientale*, petit conte que l'éditeur a eu bien tort de nous donner comme un traité de morale politique, à l'usage des souverains et des ministres. C'est tout au plus dans les vingt dernières pages qu'on peut supposer cette intention à l'auteur. On sait que ces sortes de titres romanesques ne sont que des canevas destinés à recevoir toutes sortes d'idées, bonnes ou mauvaises, qu'on ne se hasarderait point à donner sous leur véritable titre; et l'on ne peut se dissimuler que le président n'ait eu un goût trop marqué pour ce genre d'ouvrages. On cite quelques traits de bienfaisance de Montesquieu. Sully, habile horloger anglais, établi à Paris, se voyant réduit à la misère, était sur le point de se détruire; Montesquieu vole à son secours et lui fait procurer de l'ouvrage. A Marseille, se promenant sur la mer dans un bateau, il apprend du jeune batelier qu'il est contraint de faire ce métier les jours de fêtes qu'il ne travaille pas à son état de joaillier, afin d'aider sa mère et ses sœurs à racheter son père captif à Alger. Montesquieu prend des informations, rachète l'esclave, qui revient au sein de sa famille. L'académie française mit en 1815 au concours l'*Eloge* de Montesquieu; le prix fut décerné à M. Villemain, dont on trouve le discours dans le 1[er] vol. de *ses Mélanges littéraires*. *Voy.* Tracy (Destutt de).

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre de), maréchal de France, d'une famille très-ancienne, qui tire son origine de la terre de Montesquiou, l'une des quatre baronnies du comté d'Armagnac, naquit en 1645, et fit ses premières armes contre l'évêque de Munster. Il servit avec distinction dans les guerres de Louis XIV, depuis le siége de Douai en 1667 jusqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya, trois ans après, dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. Montesquiou commanda l'infanterie française à la bataille de Ramillies et à celle de Malplaquet. Le bâton de maréchal de France fut la récompense due à sa valeur, le 20 septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de servir encore sous le maréchal Villars. Ce général mourut le 12 août 1725 avec les titres de chevalier des ordres du roi et de gouverneur d'Arras. Le maréchal de Montluc, et son frère l'évêque de Valence, étaient de la même famille. *Voy.* Montluc.

* MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), né à Paris en 1741, se fit remarquer à la cour par un esprit facile et aimable, qui n'excluait point une instruction aussi solide que variée. Son goût pour les lettres lui mérita la bienveillance de Monsieur (Louis XVIII), qui le nomma en 1771 son premier écuyer. Elevé en 1780 au grade de maréchal-de-camp, il fut décoré, 3 ans après, des ordres du roi, et en 1784 admis à l'académie française. Lorsque la révolution vint éprouver la fidélité des courtisans, s'il n'abandonna pas la cause des Bourbons, il montra peu de zèle à la défendre. Ses liaisons avec les philosophes dont il avait adopté les principes expliquent sa conduite. Député en 1789 aux états-généraux par la noblesse de Paris, il fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers-état. Pendant la session il parla plusieurs fois avec talent sur des questions de finance, et présenta même des projets sages et utiles. Après l'arrestation du roi à Varennes, il fut un des commissaires envoyés dans les départements pour y rassurer les esprits. C'est alors que Monsieur lui fit demander sa démission de la charge de son premier écuyer. En l'envoyant il l'accompagna d'une lettre où il cherchait à justifier sa conduite. A la fin de la session, il fut mis à la tête de l'armée du Midi. Le 22 septembre 1792, il entra dans la Savoie dont il fit la conquête sans verser une goutte de sang. Un mois après, décrété d'accusation sur les motifs les plus invraisemblables, il quitta Genève et se retira en Suisse. En 1795, lorsque l'orage commençait à se calmer, il adressa un *Mémoire justificatif* à la Convention et revint en France peu de temps après. Après avoir fait de vains efforts pour se faire élire député, il ne s'occupa plus que de littérature; cependant son nom figure sur la liste des membres d'un nouveau club formé sous le titre de *Cercle constitutionnel*. Montesquiou mourut à Paris, le 30 décembre 1798. Outre plusieurs *pièces de vers* dans les *Correspondances* de Laharpe et de Grimm, on a de lui: *Emilie* ou *les Joueurs*, comédie, Paris, 1787, in-18, tirée à 50 exemplaires pour des présents: *Coup d'œil sur la révolution française*, 1794, in-8; *sa Correspondance pendant la campagne de Savoie et la négociation de Genève*, 1796, in-8; *Du gouvernement des finances en France, d'après les lois constitutionnelles*, etc., 1797, in-8.

** MONTESQUIOU-FEZENSAC (Elisabeth Pierre, comte de), fils aîné du précédent, né en 1764, obtint une sous-lieutenance en 1779 et fut pourvu quelque temps après de la charge de premier écuyer de Monsieur, en survivance de son père. Il vécut dans la retraite pendant la révolution. Appelé en 1808 au corps législatif, il remplaça l'année suivante Talleyrand dans les fonctions de grand chambellan, puis en 1810 fut nommé président du corps législatif à la place de Fontanes (*voy.* ce nom). Entré au sénat en 1813, il fut à la restauration nommé pair de France; mais au retour de Napoléon, ayant repris ses fonctions, il cessa d'être employé jusqu'en 1819 qu'il fut rappelé à la chambre des pairs. Il continua d'y siéger après la révolution de 1830, et mourut à Courtanvaux, en 1834, laissant la réputation d'un homme instruit et d'un caractère modéré. C'est de lui qu'est la traduction des *Esquisses de l'histoire des Indiens*. (*Voy.* Craufurd, Quentin).

* MONTESQUIOU-FEZENSAC (l'abbé François-Xavier-Marie-Antoine, duc de), ministre et pair de

France, né en 1757 au château de Marsan près Auch, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique. Nommé en 1785 agent-général du clergé, et député de Paris aux états-généraux, il y montra dans sa défense des priviléges, une modération qui lui acquit une très-grande influence. Mirabeau, qui la redoutait, s'écria un jour de sa place, en l'écoutant parler à la tribune : *Méfiez-vous de ce petit serpent; il vous séduira.* Porté deux fois à la présidence (les 5 janvier et 28 février 1790), il mérita les remerciments unanimes de l'assemblée, qui n'accorda cette distinction à aucun autre des membres du clergé ou de la noblesse, qui partageaient ses opinions. Il ne s'était réuni au tiers-état que sur l'invitation du roi ; mais auparavant il avait déclaré que « son ordre regardait, non comme un sacrifice, » mais comme un acte de justice, l'abandon de ses » priviléges pécuniaires. » Lors de la discussion sur l'abandon des biens ecclésiastiques, il démontra que l'état n'avait pas le droit d'en disposer avant d'avoir assuré les dépenses de l'Eglise. Il s'opposa encore avec la plus grande énergie, mais sans plus de succès, à la création des *assignats*, qui n'était qu'un moyen de faciliter l'achat des biens nationaux, ainsi qu'à la demande faite par la municipalité de Paris, de consacrer deux millions à l'acquisition d'une partie de ces biens. Malgré la chaleur qu'il avait mise dans son opposition, il fut l'un des douze commissaires chargés de l'exécution de la loi qui ordonnait la vente des propriétés ecclésiastiques. Lors de la suppression des monastères, il soutint que l'assemblée ne pouvait pas dispenser les religieux de leurs vœux ; et il fit sentir que leur expulsion serait une injustice cruelle, surtout pour les vieillards, auxquels il devait être permis de mourir dans leurs retraites. Sur la question si l'on pouvait prêter serment à la constitution civile du clergé, il fut pour l'affirmative. Néanmoins l'opinion contraire ayant prévalu, il se soumit à cette décision : et dans la séance du 27 novembre 1790 il demanda que le roi fût prié d'écrire au pape pour avoir sa sanction, ce qui fut rejeté après une discussion extrêmement orageuse. L'abbé de Montesquiou soutint que le droit de faire la guerre ou la paix devait appartenir exclusivement au roi, en réservant à l'assemblée le droit de ratification. Il vota avec la minorité dans toutes les occasions importantes, et signa la protestation du 12 septembre 1791. Pendant la durée de l'Assemblée législative, il continua d'habiter Paris, et obtint à plusieurs reprises des marques de bienveillance du roi et de la reine. Après la journée du 10 août, il se retira en Angleterre, et rentré en France après le 9 thermidor, il ne cessa de s'occuper des intérêts de la famille royale. On assure qu'il fit remettre au premier consul une lettre de Louis XVIII, dans laquelle ce prince lui parlait des dangers de l'usurpation. Lorsque Bonaparte se fit donner le titre d'empereur, il reçut l'ordre de se rendre à Menton près de Monaco ; mais ayant objecté qu'il n'y avait aucun moyen d'existence, il fut autorisé à rester à Paris. Au mois d'avril 1814, il fit partie du gouvernement provisoire, et fut un des commissaires chargés par le roi de la rédaction de la charte constitutionnelle, dont on lui attribue la plus grande partie. Nommé le 13 mai ministre de l'intérieur, et voulant être juste dans la distribution des emplois, il ne fit que mécontenter tous les partis qui poussèrent l'injustice jusqu'à lui refuser les talents nécessaires pour remplir les fonctions importantes dont il était revêtu. Il présenta, le 12 juillet, à la chambre des députés, un rapport sur la situation du royaume, et quelque temps après une loi relative à la liberté de la presse, dont les excès exigeaient une prompte répression. Compris dans le decret de Lyon du 12 mars 1815, par lequel Napoléon ordonna la mise en jugement des personnes soupçonnées d'avoir tramé la chute du gouvernement impérial, il se rendit en Angleterre ; à son retour il conserva le titre de ministre d'état, et fut élevé à la pairie. Parmi les rapports dont il fut chargé on remarqua celui qu'il fit sur le projet tendant à accorder au clergé la faculté d'acquérir. Après la révolution de juillet il cessa de siéger à la chambre des pairs ; mais il n'envoya sa démission qu'en janvier 1832. Il mourut un mois après au château de Cirey, devenu fameux par le séjour qu'y fit Voltaire. Lors de la réorganisation de l'institut en 1815 il avait été nommé par ordonnance membre de l'acad. française ; il y a été remplacé par M. Jay. On lui attribue : *Adresse aux provinces* ou *Examen de l'opération des assemblées nationales*, 1790, in-8.

* MONTESSON (Charlotte-Jeanne Béraud de la Haie de Riou, marquise de), née à Paris, en 1737, d'une ancienne famille de Bretagne, fut mariée à seize ans, au marquis de Montesson, lieutenant-général, riche et vieux gentilhomme du Maine, qui la laissa veuve en 1769. Ses grâces, son caractère aimable et son esprit cultivé, la firent rechercher dans le grand monde. Le duc d'Orléans, petit-fils du régent, qui, depuis plusieurs années, nourrissait pour elle un vif attachement, l'épousa en 1773, avec l'agrément du roi. La bénédiction nuptiale fut donnée, le 23 avril aux deux époux, par le curé de Saint-Eustache, dont madame de Montesson était paroissienne. L'archevêque de Paris avait autorisé cette célébration d'après une lettre qu'il avait reçue du roi, et qui était conçue en ces termes : « Monsieur l'archevêque, vous croirez ce que vous » dira de ma part mon cousin le duc d'Orléans, et » vous passerez outre. » On sait que, d'après un édit de Louis XIII, il était défendu à tous les prélats du royaume de marier aucun prince du sang sans une lettre écrite de la propre main du roi. Sa majesté voulut que le mariage *restât secret, autant que faire se pourrait*, c'est-à-dire, aussi longtemps qu'aucun enfant n'en serait le fruit. Madame de Montesson se conduisit avec tant de prudence, et montra tant d'affabilité, qu'elle se concilia tous les cœurs, et évita également l'envie et le ridicule qui pouvaient s'attacher à sa position équivoque. Connaissant les goûts de son mari elle employait les ressources de son esprit à varier les amusements de société qu'elle lui ménageait chaque jour. Elle composa plusieurs pièces, qu'elle faisait représenter dans ses appartements, et dans lesquelles elle jouait toujours un rôle. Leur mariage fut longtemps indiqué dans le calendrier romain : mais

comme il n'était pas encore officiellement reconnu, Louis XVI, par des lettres patentes du 26 août 1781, autorisa madame de Montesson à procéder, tant devant les tribunaux que dans les transactions privées, sous ses seuls noms de famille. Devenue veuve une seconde fois, en 1785, elle vécut dès-lors dans la retraite, ne voyant qu'un petit nombre d'amis, et consacrant une partie de ses revenus au soulagement des pauvres. Dans le rigoureux hiver de 1788 à 1789, elle convertit son orangerie et les serres de ses jardins en ateliers de travail, où les indigents trouvèrent des secours et un abri. Elle traversa le temps de la terreur sans éprouver d'autre désagrément qu'une arrestation momentanée. Madame de Montesson avait connu madame de Beauharnais et cette liaison s'était renouée aux eaux de Plombière. A son retour d'Egypte, Bonaparte, parcourant les papiers de sa femme, lut, dans une des lettres de madame de Montesson à Joséphine, cette phrase : « Vous ne devez jamais oublier que » vous êtes la femme d'un grand homme. » Dès ce moment l'estime et l'affection du conquérant lui furent acquis ; il lui en donna des preuves, en lui faisant payer son douaire, qui fut assis sur le produit des canaux d'Orléans et du Loing, et en augmentant les pensions que touchaient en Espagne les membres d'une famille à laquelle l'attachaient des liens respectables. Elle mourut à Paris le 6 février 1806, et fut inhumée près de son second époux, dans une chapelle de l'église de Saint-Port, près de Melun. A des talents distingués dans les arts d'agrément, madame de Montesson joignit le goût des lettres. Elle a composé plusieurs ouvrages qu'elle fit imprimer pour ses amis sous ce titre : *Œuvres anonymes, théâtre et mélanges*, Paris, 1782-85, 8 vol. in-8. Une seule de ses pièces, la *Comtesse de Chazelles*, en cinq actes et en vers, représentée sur le Théâtre français le 6 mai 1785, ne reçut pas du public l'accueil dont elle s'était flattée ; mais elle s'en consola facilement, n'ayant jamais attaché un grand prix à la gloriole littéraire.

MONTÉZUMA ou MONTÉÇUMA ou MOTEUCZOMA, dernier roi du Mexique, dont quelques écrivains romanesques ont voulu faire un héros, était un tyran affamé de sang et de carnage, qui ne ravageait les pays voisins que pour multiplier les victimes de ses idoles. Les Américains eux-mêmes invoquaient le secours des Espagnols contre cette bête féroce, plus redoutable que les monstres du Maragnon et de l'Orénoque ; et ce n'est qu'aux instances de ces peuples que Cortez résolut de porter la guerre dans le Mexique. « Dans ce des» sein, dit-il en rendant lui même compte de cette » expédition à Charles-Quint, je partis de Cempoal » que j'appelai Séville, le 16 d'août, avec quinze » cavaliers et trois cents fantassins des plus aguerris. » La circonstance était favorable. Je laissai à la » Véra-Cruz cent-cinquante hommes et deux cava» liers, avec ordre d'y construire une forteresse, » qui est déjà bien avancée ; et quant à cette pro» vince de Cempoal, qui contient cinquante villes » ou forteresses, et qui peut fournir environ cin» quante mille hommes de guerre, je la laissai en » paix, et composée de sujets d'autant plus sûrs, » loyaux et fidèles, qu'à peine venaient-ils d'être » soumis à force de violence par Montézuma, qui » les tyrannisait et faisait enlever leurs enfants » pour les sacrifier à ses idoles. Instruits de la » puissance formidable de Votre Majesté, ils m'a» dressèrent leurs plaintes contre Montézuma ; ils » se soumirent, me demandèrent mon amitié et » me prièrent de leur accorder ma protection. » Comme je les ai bien traités, que je les ai tou» jours favorisés, je ne doute point qu'ils ne de» viennent de fidèles sujets, quand ils n'auraient » d'autre motif que la reconnaissance de les avoir » délivrés de la tyrannie de Montézuma. » Ces animaux guerriers, sur lesquels les principaux Espagnols étaient montés ; ce tonnerre artificiel qui se formait dans leurs mains ; ces châteaux de bois qui les avaient apportés sur l'Océan ; ce fer dont ils étaient converts ; leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'étonnement, joints à cette faiblesse qui porte le peuple à admirer, tout cela fit que quand Cortez arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par Montézuma comme son maître, et par les habitants comme leur dieu. Mais la conduite que tint Cortez à l'égard du temple de cette ville occasionna des mécontentements. « Il y a, » dit Cortez, trois nefs dans l'intérieur de ce » temple, où sont placées des idoles de la plus » haute stature. Je fis renverser toutes ces idoles ; » je fis nettoyer toutes les chapelles où se faisaient » les sacrifices humains, et j'y plaçai des images » de Notre-Dame et d'autres Saints. Montézuma » fut, ainsi que ses sujets, très-affecté de ce chan» gement ; il me fit prier d'abord de le suspendre, » et me fit dire que je devais m'attendre à voir » soulever contre moi le peuple, qui croyait que » ces idoles lui donnaient tous les biens temporels, » et qu'en les laissant maltraiter, il s'exposerait à » les fâcher, à voir sécher tous les biens de la terre » et à mourir de faim. » Le peu d'égard qu'eut Cortez à ces remontrances irrita les esprits. Montézuma, voyant l'impossibilité de se défaire des Espagnols par la force ouverte, tâcha de les rassurer par des témoignages d'amitié et de bonne foi, pour les accabler lorsque la sécurité leur aurait fait partager leurs forces et aurait affaibli leur vigilance. Un de ses généraux, qui avait des ordres secrets, attaqua les Espagnols restés à la Véra-Crux, et quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête de l'un d'eux fut même portée à Montézuma. Alors Cortez fit ce qui ne s'est jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, suivi de cinquante Espagnols, et, mettant en usage la persuasion et la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier-général espagnol, le force à lui livrer ceux qui avaient attaqué les siens à la Véra-Crux, et fait mettre les fers aux pieds et aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat. Ensuite il le força à se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Montézuma et les principaux de l'empire donnèrent pour tribut attaché à leur hommage, 600 mille marcs d'or pur. Il est à croire que cet hommage de Montézuma fut sincère ; il ne fit du moins rien

dans la suite qui pût le contredire, et finit par être la victime de sa fidélité. Les seigneurs mexicains conspirèrent contre lui et les Espagnols. Montézuma et Alvarado, un des lieutenants de Cortez, furent assaillis dans le palais par 200,000 Mexicains. Montézuma proposa de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer; mais, au milieu de sa harangue, il reçut un coup de pierre qui le blessa mortellement : il expira bientôt après, en 1520. Ce prince laissa des enfants : deux de ses fils et trois de ses filles embrassèrent le christianisme. L'aîné reçut le baptême, et obtint de Charles-Quint des terres, des revenus, et le titre de *comte de Montézuma*. Il mourut en 1608. Sa famille est comprise dans la grandesse d'Espagne, cent fois plus heureuse que sur un trône cimenté par la tyrannie, et dans les erreurs d'une superstition sanguinaire et atroce. Quel jugement porter de ces prétendus sages, qui déclament avec un zèle infatigable contre les conquêtes de Cortez, et qui ne sentent aucune émotion en lisant les étranges horreurs des Mexicains; qui entassent les exclamations les plus pathétiques sur le nombre plus ou moins exagéré des Américains tués par Cortez sur le champ de bataille, et qui ne témoignent nulle indignation contre les sacrificateurs des hommes, nulle horreur de cette innombrable multitude de victimes humaines, immolées suivant les lois les plus solennelles et les plus chères des Mexicains? *Mais*, dit-on, *quels que fussent les excès et les crimes de ces peuples, quel droit avait Cortez de les soumettre au joug de l'Espagne?* Admirons la timide et consciencieuse jurisprudence des philosophes; mais différons de leur donner les éloges mérités, jusqu'à ce qu'ils aient déployé autant de zèle ou de fureur contre les Scipion, les César, les Alexandre, qu'ils en montrent contre Cortez, Pizarro, Charles-Quint et Philippe; jusqu'à ce qu'ils aient accablé d'outrages et ce cher Marc-Aurèle, et ce Trajan, et cet Antonin, qui n'avaient d'autre ambition que d'étendre la gloire romaine sur les débris de nations qui valaient mieux que les vainqueurs. N'attendons pas cette époque, elle n'arrivera jamais. Les héros de l'ancienne Rome ne combattaient les nations que pour nourrir dans leur sang la célébrité d'un vain nom, et pour entrer à Rome au bruit des timbales. Mais Cortez avait la faiblesse de se proposer d'autres vues; il eût voulu abolir les sacrifices humains et tant de monstrueux usages qui outrageaient la nature. Il eut l'extravagance de parler quelquefois du vrai Dieu. Voilà son crime de lèse-philosophie. Le bon-homme en fait lui-même la confession. « Je tâchai de leur faire » entendre par mes interprètes combien il était » insensé de mettre leurs espérances dans des » idoles travaillées de leurs mains et composées » d'ordures; qu'ils devaient savoir qu'il n'y avait » qu'un seul Dieu, souverain, universel, qui avait » créé le ciel, la terre et toute la nature; qui était » éternel, c'est-à-dire sans commencement ni fin; » qu'ils devaient l'adorer, ne croire qu'en lui, et » non pas dans aucune créature ni matière périssable. J'y ajoutai tout ce qui pouvait les détourner » de leur idolâtrie, et les attirer à la connaissance » du vrai Dieu. » La maxime qu'il ne faut pas occuper les pays qui ne nous appartiennent pas est raisonnable sans doute; mais si elle a lieu même à l'égard des anthropophages et des sacrificateurs d'hommes, il faut l'étendre jusqu'aux repaires des tigres et des hyènes. *Non dubitamus*, dit Grotius, *quin justa sint bella in eos qui in parentes impii sunt, quales Sogdiani, antequam eos Alexander hanc feritatem dedoceret; in eos qui humanam carnem epulantur, a quo more absistere Gallos veteres Hercules coegit..... de talibus enim barbaris et feris, magis quam hominibus, dici recte potest quod de Persis, qui Græcis nihilo deteriores erant, perverse dixit Aristoteles, naturale in eos esse bellum; et quod Isocrate Panathenaico dixit, justissimum esse bellum in belluas, proximum in homines belluis similes.* De jure bell. et pac. lib. 2, cap. 20. *Voy.* CORTEZ, ATAHUALPA, MANCO-CAPAC, etc.

MONTFAUCON (Bernard de), savant bénédictin, vit le jour le 17 janvier 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade, dans le diocèse d'Aleth. Il prit le parti des armes, et servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan; mais la mort de ses parents l'ayant dégoûté du monde, il se fit bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en 1675. L'étendue de sa mémoire et la supériorité de ses talents lui firent bientôt un nom célèbre dans son ordre et dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliothèques, et y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avait embrassé. (*Voy.* MABILLON à la fin de l'art.) Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, et y prit la défense de l'édition des ouvrages de saint Augustin, donnée par plusieurs habiles religieux de sa congrégation, et attaquée par quelques critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucon travailla à une relation curieuse de son voyage, qu'il publia en 1702, sous le titre de *Diarium italicum*, in-4. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monuments de l'antiquité, et une notice d'un grand nombre de manuscrits grecs et latins, inconnus jusques alors. Le P. de Montfaucon, cher à ses confrères par la bonté et la candeur de son caractère, aux savants par sa vaste érudition, et à l'Eglise par ses travaux, mourut le 21 décembre 1741, et fut inhumé dans l'église de Saint-Germain-des-Prés. Il avait atteint l'âge de 86 ans, sans avoir souffert d'infirmités, ce qui fait l'éloge de sa vie aussi laborieuse que réglée. On a de lui : un volume in-4 d'*Analectes grecques*, 1688, avec la traduction latine et des notes, conjointement avec dom Antoine Pouget et dom Jacques Lopin; une nouvelle *Edition* des *Œuvres* de saint Athanase, en grec et en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol., elle commence à n'être plus commune; un *Recueil* d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol., avec la traduction latine, des préfaces, de savantes notes et des dissertations. Ce recueil contient les *Commentaires* d'Eusèbe de Césarée sur les Psaumes et sur Isaïe, quelques *Opuscules* de saint Athanase, et la *Topographie* de Côme d'Egypte. On joint ordinai-

rement ce recueil à l'édition de saint Athanase; mais il est peu commun. Une *Traduction* française du livre de Philon, de la *Vie contemplative*, in-12, avec des observations et des lettres. Le P. de Montfaucon s'efforce de prouver que les thérapeutes dont parle Philon étaient chrétiens : opinion qui a été combattue par le président Bouhier. Un excellent livre intitulé : *Palæographia græca*, 1708, in-fol., dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siècles, et entreprend de faire pour le grec ce que le P. Mabillon a fait pour le latin dans sa Diplomatie. Deux vol. in-fol., en 1713, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origène; *Bibliotheca Coisliniana*, 1715, in-fol. (*Voy.* COISLIN H. Ch. du); *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, en latin et en français, Paris, 1719, 10 vol. in-folio, auxquels il ajouta, en 1724, un *Supplément* en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage lui procura plus de fatigues que de gloire, et on ne le regarda que comme une compilation un peu informe; cependant il y a bien des choses qu'on chercherait inutilement ailleurs, et les savants le citent tous les jours; *Les Monuments de la monarchie française*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures; deux autres vol. in-fol., 1739, sous le titre de *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*; une nouvelle *Edition* de saint Jean Chrysostome, en grec et en latin, avec préfaces, des notes et des dissertations, 1718, 13 vol. in-fol., etc. Il a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient pas été par le jésuite. Comme le P. de Montfaucon fit cette édition à contre-cœur et uniquement pour obéir à ses supérieurs, sa version manque quelquefois de fidélité, et presque toujours d'élégance. La *Vérité de l'histoire de Judith*, 1688, in-12 : dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savants éclaircissements que l'auteur y répandit sur l'empire des Mèdes et des Assyriens, et par un examen critique de l'histoire de ce dernier peuple, attribuée à Hérodote; quelques autres écrits, moins importants que les précédents, mais non moins remplis d'érudition. Le P. de Montfaucon a trop écrit, pour que son style soit toujours élégant et pur. Quand on entasse tant de choses, on n'a guère le temps de faire attention aux mots. C'est principalement comme érudit qu'on doit le considérer, et non comme écrivain fait pour servir de modèle. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref très-flatteur, qui avait été précédé de deux médailles, dont Clément XI et l'empereur Charles VI l'avaient gratifié. *Voy.* son *Eloge* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions, par M. Gros de Boze; et dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, où l'on trouve une liste très-détaillée de ses ouvrages qui seront encore longtemps consultés avec fruit par les érudits.

MONTFAUCON (de VILLARS). *Voy.* VILLARS.

* MONTFAUCON (Thierri II de), d'une des familles les plus illustres du comté de Bourgogne, destiné à l'état ecclésiastique, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Saint-Etienne, et élevé en 1180, sur le siége de Besançon. Il s'appliqua à faire fleurir les belles-lettres dans son diocèse, et composa pour la fête de saint Vincent, une hymne qui est fort estimée. (*Voy.* le *Clergé de France*, par Dutems, t. 2, p. 66). Son zèle pour les croisades le porta à revêtir le casque et la cuirasse, et, en 1190, il rejoignit l'armée des chrétiens, après avoir désigné Amédée de Tramelai pour gouverner son église pendant son absence. Il se distingua au siége de Ptolémaïs non-seulement par son courage, mais par l'invention d'un bélier, qui aurait hâté la réduction de cette ville, si les assiégés ne l'eussent détruit par le feu grégeois. Montfaucon mourut de la contagion qui désolait l'armée chrétienne, emportant les regrets des chefs et des soldats, au mois d'octobre 1191. Un auteur contemporain le nomme *Gemma clericorum*.

MONTFLEURY (Zacharie JACOB, dit), d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du XVIe siècle, ou au commencement du XVIIe. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui couraient les provinces, et prit pour se déguiser le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de Jacob, qui était son nom de famille. Il est auteur d'une tragédie intitulée *La mort d'Asdrubal*, faussement attribuée à son fils qui n'avait que 7 ans lorsqu'elle parut. Il joua dans les premières représentations du *Cid* en 1637, et mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste*; d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il était obligé d'avoir pour en soutenir tout le poids énorme : catastrophe analogue à tant d'autres qui appartiennent à l'histoire du théâtre. Mademoiselle Desmares, sa petite-fille, a écrit que ces bruits sont faux, et que Montfleury, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avait prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après. Ce fut en faveur de Monfleury, que Louis XIV rendit un *décret* portant que l'état de comédien ne dégradait pas un gentilhomme.— Son fils, Antoine Jacob MONTFLEURY, né à Paris en 1640, et mort en 1685, a donné un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou au-dessous du médiocre, pleines d'idées et d'expressions licencieuses. On a recueilli son *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

MONTFLEURY (Jean le PETIT de), poète français, né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777, à 79 ans, était un homme d'une candeur et d'une droiture peu commune. Il occupait ses loisirs des amusements de la poésie; mais cette simplicité qu'on remarquait dans ses mœurs se fait trop souvent sentir dans ses vers, quoique la matière et le but de l'auteur y mettent toujours dans ses intérets la critique des lecteurs honnêtes et chrétiens. On a de lui : *Ode* au cardinal de Fleury, 1727; autre *sur le papier*, 1722; autre *sur le zèle*, 1729; les *Grandeurs de la sainte Vierge*, ode, 1751; les *Grandeurs de J.-C.*, poème, 1752; la *Mort justifiée*, poème plein d'idées fortes, de grandes leçons et de bonne philosophie; et l'*Existence de Dieu et de sa providence*, ode, 1761. — Son frère Jean-Baptiste le PETIT de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, est auteur d'une brochure intitulée : *Lettres curieuses et ins-*

tructives, écrites à un prêtre de l'Oratoire, in-12.

MONTFORT (Simon, comte de), quatrième du nom, né dans la deuxième moitié du XIIe siècle, d'une maison illustre et florissante, était seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'outremer, et dans les guerres contre les Allemands et contre les Anglais. On le choisit pour chef de la croisade contre les *albigeois* 1209. Simon de Montfort se rendit très-célèbre dans cette guerre. Il prit Béziers et Carcassone, fit lever le siége de Castelnau, et remporta une grande victoire en 1213, sur Pierre, roi d'Aragon; sur Raimond, comte de Toulouse, et sur les comtes de Foix et de Comminges. Le pape Innocent III et le quatrième concile général de Latran lui donnèrent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe-Auguste. Simon de Montfort fut tué au siége de Toulouse, le 25 juin 1218, d'un coup de pierre. Les catholiques lui donnèrent le nom de *Macchabée*, et de *Défenseur de l'Eglise*. C'était un des plus grands capitaines de son siècle. La force de son tempérament le rendait propre à soutenir les plus violents exercices de la guerre. Sa haute stature le faisait distinguer au milieu des batailles, et le mouvement de son sabre suffisait pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avait un sang-froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout, et pourvoir à tout, pendant qu'il cherchait le plus brave de ceux qu'il avait en tête pour l'abattre. Il était, hors du combat, d'un commerce très-aimable. On le respectait, et on ne pouvait craindre de l'approcher; on trouvait dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens supérieur, qui va droit et avec honneur au but où d'autres ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matière de politique, comme en matière de guerre, il découvrait précisément ce que peut voir un homme sage. Il avait naturellement de l'horreur pour le vice; rien ne faisait impression sur lui que ce qui était raisonnable. Il était éloquent, heureux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu saint Louis, si bon connaisseur en cette matière. (*Voy.* Joinville, pag. 11, édition de 1761). Son zèle, sans lui faire oublier ce qu'il était, l'égalait aux hommes apostoliques; et si l'on pouvait lui reprocher quelque chose, ce serait de l'avoir quelquefois poussé trop loin. Il ne faut pas s'étonner si son nom est odieux aux hérétiques : il faut convenir qu'il les traita quelquefois avec une rigueur extrême; mais il est juste d'observer que ces hérétiques n'étaient pas seulement des ennemis forcenés de la foi catholique, mais de mauvais citoyens, des fanatiques turbulents et sanguinaires, des scélérats perdus de mœurs et d'honneur. Il ne faut jamais confondre le zèle pour la religion avec le zèle pour l'ordre et la sécurité publique : celui-là est toujours doux et patient, celui-ci est souvent sévère et armé du glaive de la justice. (*Voy.* saint Dominique, Raimond VI et VII, comtes de Toulouse.) Il a paru en 1767 un opuscule intitulé *Les Jeux de Simon de Montfort*, ou *Les Jardins du parlement de Toulouse*. On l'attribua à Voltaire, mais il ne se trouve dans aucune édition de ses *Œuvres*. (On peut consulter sur ce personnage fameux l'*Hist. générale* du Languedoc par D. Vaissette, t. 21, 22 et 23).

MONTFORT (Amauri de), fils du précédent et d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les albigeois. Mais n'ayant pas assez de force pour résister à Raimond le Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il prétendait avoir sur le comté de Toulouse et sur les terres situées en Languedoc. Le roi saint Louis le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au secours des chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas longtemps, étant mort la même année d'un flux de sang.

MONTFORT (Jean de). *Voy.* Jean IV, duc de Bretagne.

MONTFORT (Bertrade de). *Voy.* Bertrade.

MONTGAILLARD (Bernard de Percin de), connu sous le nom de *Petit Feuillant*, né en 1565, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des feuillants, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons et par son zèle. Il fut prédicateur ordinaire de Henri III, et remplit cette fonction avec tant d'éclat, que ce prince lui offrit plusieurs abbayes et les évêchés de Pamiers et d'Angers; mais il les refusa. Il était animé d'un si grand zèle contre les nouvelles erreurs, qu'il écrivit à Henri III une *Lettre* très-longue dans laquelle il l'exhortait, par tous les motifs de religion et de politique, de mettre un frein à l'hérésie. Cette lettre, qui est bien écrite et pleine de force, a été imprimée à Paris, en 1589. Après la mort de ce prince, le feu de la ligue fut dans toute sa vivacité. L'ardeur qu'elle faisait paraître pour la défense de l'ancienne religion engagea Montgaillard à prendre les intérêts de cette association. On l'appela le *Laquais de la ligue*, parce que, quoique boiteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour ce parti, qui lui paraissait juste, et beaucoup plus légitime que l'association des protestants, contre laquelle personne ne se récrie dans ce siècle inconséquent, et dont toute la haine tombe sur les procédés des catholiques. Le pape Clément VIII, instruit de son mérite, le reçut très-bien dans un voyage qu'il fit à Rome. Il passa ensuite dans les Pays-Bas avec la permission de ce pape. Il y prêcha avec beaucoup de succès à la cour d'Albert et d'Isabelle, qui le nommèrent à l'abbaye de Nivelles en 1612, et trois ans après à celle d'Orval, dans le duché de Luxembourg. Il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit est assez semblable à celle de la Trappe. Elle a paru s'affaiblir après sa mort, mais elle ne tarda pas à être rétablie par Charles Bentzeradt. Montgaillard mourut dans cette édifiante maison en 1628, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité. On a cependant conservé l'*Oraison funèbre*

de l'archiduc Albert, Bruxelles, 1622; la *Réponse à une lettre qui lui avait été écrite par Henri de Valois* (Henri III), *en laquelle il lui remontre chrétiennement et charitablement ses fautes, et l'exhorte à la pénitence*, 1589, in-8. A. Valladier a publié les *saintes Montagnes et Collines d'Orval et de Clairvaux, vive représentation de la vie exemplaire et du religieux trépas de D. Bernard de Montgaillard*, Luxembourg, 1629, in-4. Cayet, d'abord ministre protestant, ensuite catholique assez équivoque, apologiste des lieux de débauche et de l'adultère, a déchiré la mémoire de cet homme respectable par des calomnies atroces, que l'abbé Dazès, dans son *Compte rendu des Comptes rendus*, et quelques compilateurs, ont inconsidérément répétées. *Voyez*-en la réfutation dans le *Journal hist. et litt.*, 15 octobre 1781, p. 257.

MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de Percin de), évêque de Saint-Pons, naquit le 29 mars 1633 de Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Brême dans le Milanais, et décapité pour avoir rendu cette place, faute de munitions. La mémoire du père ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Il termina sa carrière en 1713. On a de lui : *Du droit et du devoir des évêques de régler les offices divins dans leurs diocèses, suivant la tradition de tous les siècles, depuis J.-C. jusqu'à présent*, in-8, ouvrage mis à l'*Index donec corrigatur*; plusieurs *Lettres* touchant les affaires du jansénisme adressées à l'archevêque de Cambrai; ces lettres furent condamnées par un Bref de Clément XI, du 18 janvier 1710. Montgaillard, qui, dans l'affaire du formulaire, se déclara pour les quatre évêques réfractaires, et qui écrivit en faveur du rituel d'Aleth, paraît être revenu sur la fin de ses jours à d'autres sentiments, comme le prouve une lettre de sa main, trouvée dans les archives du Vatican.

* MONTGAILLARD (Guillaume-Honoré Rocques, abbé de), né au mois de juin 1772, au village dont il prit le nom, dans le diocèse de Toulouse, fit ses études au collége de Sorèze. Une chute qui le rendit infirme et tout-à-fait difforme, l'obligeant de renoncer à l'état militaire, il dirigea ses études vers la théologie; et après avoir passé quelque temps chez les oratoriens et les pères de la doctrine, il entra au séminaire de Bordeaux. L'archevêque, Champion de Cicé, avait le dessein de le faire son vicaire-général; mais la révolution ayant éclaté, il se rendit d'abord en Espagne, à Séville, passa en Afrique, vint à Gibraltar, et s'embarqua pour l'Angleterre, où, durant deux années, il ne parut occupé que de littérature. De retour sur le continent, il habita différentes villes du nord de l'Allemagne, vint à Rastadt, à l'époque du congrès, et rentré en France avec ses frères, en 1799, se trouva bientôt compromis dans des conspirations royalistes. Enfermé au Temple, il y fut soupçonné d'espionage, et les préventions durent se fortifier, lorsqu'on le vit obtenir son élargissement, puis des places du gouvernement impérial. Il était en 1805, garde-magasin, ou commis aux fourrages, dans l'administration militaire en Allemagne. Lors de l'occupation de la Hesse, nommé percepteur des contributions à Cassel, il montra de la capacité dans cet emploi, et fut attaché à l'administration des finances de Westphalie. Il reprit à Vienne, en 1809, ses fonctions dans les fourrages, et deux ans après fut envoyé à Lubeck, d'où il passa, en 1811, dans un meilleur poste. Les événements de 1814 l'ayant privé de tout emploi, il revint à Paris, où il s'occupa de travaux littéraires, et publia une *Revue chronologique de l'histoire de France, depuis la première convocation des notables jusqu'au départ des troupes étrangères*, 1787-1818, Paris, 1820, in-8; 2e édition augmentée, 1823, in-8. Cet ouvrage obtint quelque succès, qu'il faut attribuer peut-être à l'esprit de parti. Cet écrivain mourut à Ivry, près Paris, le 28 avril 1825. On a publié sous son nom : *Histoire de France depuis la fin du règne de Louis XVI jusqu'en 1825*, Paris, 1826, 9 vol. in-8. Ce livre qui eut beaucoup de vogue, et dans lequel on trouve une certaine vigueur de style, donna lieu à plusieurs répliques. Le caractère de l'abbé de Montgaillard était loin de lui faire honneur, et il faut attribuer le legs qu'il fit aux pauvres malades des huit mille francs de rente qu'il possédait, non à un sentiment de commisération, mais à sa haine *pour tous les autres*, comme il le dit dans son testament, imprimé dans le *Mercure* du 16 février 1828.

** MONTGAILLARD (Maurice-Jacques Rocques de), frère aîné du précédent, né à Toulouse en 1761, fit d'assez bonnes études à Sorèze, et en les terminant entra sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie avec lequel il fit une partie de la guerre d'Amérique. A la révolution, dont il ne se montra pas d'abord le partisan, il vint à Paris, et, ayant gagné la confiance des ministres, se trouva bientôt initié aux secrets les plus importants. Employé dès lors dans la police de la cour, après le 10 août 1792, il vendit ses services au parti qui venait de triompher, et fit plusieurs voyages en Allemagne, qui augmentèrent beaucoup son crédit et son influence. Vendu dans le même temps aux jacobins et aux royalistes, servant avec le même zèle ou plutôt avec la même duplicité le comité de salut public et le roi légitime, tirant de l'argent de l'un et de l'autre, à force d'esprit, d'intrigues et de finesse, il était toujours également bien avec tous les partis. Tant que dura la révolution, on le vit tour-à-tour à l'armée de Condé, à la cour de l'empereur d'Autriche ou à celle de Louis XVIII, trafiquant avec les comités de la convention, et plus tard avec le directoire, des secrets qui lui avaient été révélés ou qu'il avait surpris. C'est ainsi qu'il découvrit le premier au directoire les négociations entamées avec le malheureux Pichegru (*voy.* ce nom), qui dès lors fut l'objet d'une surveillance spéciale. Après cette infâme trahison, il se fit compter ses appointements par le prince de Condé, et le quitta pour aller vendre à Roberjot (*voy.* ce nom), ministre de la république à Hambourg, les nouveaux renseignements qu'il venait de recueillir sur les plans des royalistes. Il resta quelque temps en Allemagne, évitant soigneusement les émigrés qui pouvaient soupçonner sa conduite déloyale. Mais après la dissolution du congrès

de Rastadt, il vint à Paris, où plus tard le ministre Fouché, dont il était l'espion, le fit mettre, avec son frère l'abbé, au temple, où il remplit l'indigne emploi de *mouton* des autres prisonniers. Vendu au gouvernement consulaire comme il l'avait été au directoire, il fit tout ce qu'il put pour amener la condamnation de Pichegru et surtout de Moreau, dont il essaya de prouver la culpabilité dans plusieurs écrits qu'il eut le cynisme de signer. Ce service fut récompensé par une pension de 12,000 fr. qui lui a été payée sous tous les gouvernements. A la restauration, accueilli par Louis XVIII, il eut plusieurs entrevues avec ce prince, qui ne cessa d'honorer ce misérable de sa protection. En 1834, il réclama devant les tribunaux la propriété de l'*Histoire de France*, publiée sous le nom de son frère; et sa demande lui fut adjugée. Il passa les dernières années de sa vie, heureux en apparence, et mourut à Chaillot, le 8 février 1841. Ce n'est point ici qu'on doit chercher la liste des écrits ou plutôt des *pamphlets* de cet homme dont la constante prospérité semblerait une insulte à la Providence, si l'on ne savait combien on est sujet à se tromper sur ce que le vulgaire regarde comme le bonheur.

MONTGERON (Louis-Basile CARRÉ de), naquit à Paris en 1686 d'un maître des requêtes. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit et par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité et dans tous les vices qui la font naître, il en sortit tout-à-coup pour se donner en spectacle sur le cimetière de saint-Médard. Il alla, le 7 septembre 1731, au tombeau du diacre Pâris. Son but (à ce qu'il nous apprend) était d'examiner, avec les yeux de la plus sévère critique, les miracles qui s'y opéraient; mais il se sentit, dit-il, tout d'un coup terrassé par mille traits de lumière qui l'éclairèrent. D'incrédule frondeur il devint tout-à-coup chrétien fervent, et de détracteur du fameux diacre, il devint son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des convulsions avec la même impétuosité de caractère qui l'avait plongé dans le plus honteux excès. Il n'avait été jusqu'alors que confesseur du jansénisme, il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zèle, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de Pâris, et d'en faire ce qu'il appelait la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, et il alla à Versailles présenter au roi, le 29 juillet 1737, un vol. in-4, magnifiquement relié. Ce livre, regardé par les convulsionnaires comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Bastille quelques heures après qu'il l'eut présenté au roi. On le relégua ensuite dans une abbaye de bénédictins du diocèse d'Avignon, d'où il fut transféré peu de temps après à Viviers. Il fut renfermé ensuite dans la citadelle de Valence, où il mourut le 12 mai 1754. L'ouvrage qu'il présenta en 1737 au roi est intitulé : *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. Pâris*, etc., in-4. Il ajouta deux autres volumes en 1747. Il parut en 1749 un écrit intitulé : *Illusion faite au public par la fausse description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires.* Ce livre doit être d'autant moins suspect qu'il a été fait par un auteur du parti. L'ouvrage de Montgeron a été aussi solidement et peut-être trop sérieusement réfuté par dom la Taste. (*Voy.* ce nom.) On sait que le célèbre Duguet regardait également les prétendus miracles de Pâris comme des scènes de sottise et de scandale. « Ne vous imaginez » pas » (dit un écrivain protestant qui a examiné par lui-même le phénomène des convulsions) « que la » vertu émanée du corps du bienheureux Pâris ait » la force de ressusciter des morts, de rendre l'ouïe » à un sourd, de donner la vue à un aveugle de » naissance, de faire marcher un cul-de-jatte; ja- » mais elle ne s'est avisée de pareils prodiges; non. » C'est un abbé Bécheran qui, couché sur le tom- » beau, saute à se briser les os, et, dans des » accès convulsifs, fait le saut de carpe sans se » faire mal. Ce sont des fous qui avalent des char- » bons allumés, qui gobent comme pêches, cail- » loux gros comme le poing, que l'on frappe » des demi-heures sans qu'ils paraissent le sentir, » qui souffrent dix hommes marchant sur leur » ventre, etc., etc. J'ai vu dans mes voyages vingt » joueurs de gibecière qui feraient nargue à la vertu » miraculeuse émanée du corps de l'abbé Pâris .... » Nos camisards en France se sont avisés de débiter » de pareilles balivernes; et la plupart des faits que » M. Jurien rapporte dans ses lettres pastorales, » ont beaucoup d'affinité avec les relations des mi- » racles de l'abbé Pâris. Les a-t-on crus? Le petit » peuple a donné là-dedans pendant quelque temps: » les sages en ont gémi, et ont vu avec déplaisir » ces extravagances..... Les jansénistes ne se font » pas honneur de vouloir s'accréditer par des voies » aussi frivoles et des moyens si opposés au carac- » tère de la religion. Cicéron leur prescrit une leçon » qu'ils devraient observer : *Ut religio propaganda, » sic superstitionis stirpes omnes elidendæ.* Ce n'est » pas de la manière qu'ils agissent que l'on con- » court à l'avancement de la religion. » *Recueil de litt., de phil. et d'hist.* Amsterdam, 1730, pag. 125. Quelques spectateurs même philosophes ont cru dans certains cas y voir l'intervention *du père du mensonge* et de la *puissance des ténèbres*, à laquelle cette secte devait être moins indifférente que toute autre. Le sage et pieux pape Clément XIII croyait que ces farces ridicules et sacriléges n'étaient que le fruit tout naturel de l'aveuglement dont Dieu avait frappé une secte qui s'était plus que toute autre couverte du voile de la piété et de la vertu : *Quas fœditates cùm legeremus, in mentem nobis venit, jansenianorum, per simulationem pietatis jactare se volentium in Ecclesia, quam graviter superbiam Deus perculerit; et pestilentissimæ sectæ conatus ad hæc dedecora tandem redisse permiserit; quasi dixerit Dominus :* REVELABO PUDENDA TUA, ET OSTENDAM GENTIBUS NUDITATEM TUAM, ET REGNIS IGNOMINIAM TUAM. *Nahum* 3. Bref à l'évêque de Sarlat du 19 novembre 1764. *Voy.* FILLEAU, JANSENIUS, LAFITAU,

MARANDÉ, RICHER, ROCHE, VERGER. Il a paru en 1799 un *Abrégé* des 3 vol. de Montgeron *sur les Miracles de M. de Pâris*, 3 vol. in-12.

* MONTGLAT (François-de-Paule de CLERMONT, marquis de), maréchal de camp, grand maître de la garde-robe du roi, avait été témoin d'un grand nombre d'événements qu'il aimait à raconter; ce qui l'avait fait surnommer *Montglat-Bibliothèque*. Il mourut le 7 avril 1675. Ses *Mémoires* publiés par le P. Bougeant, Amsterdam, 1727, 4 vol. in-12, renferment les événements militaires du règne de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV, et ce qui s'est passé de plus remarquable à la cour de ces monarques. Ils font partie des différentes collections de *Mémoires relatifs à l'histoire de France*. —Montglat avait eu de son mariage avec la petite-fille du chancelier de Cheverny ou Chiverny, un fils connu sous le nom de comte de Cheverny, dont Mme de Sévigné parle dans ses *Lettres*, et le duc de Saint-Simon dans ses *Mémoires*. Ce comte de Cheverny mourut à Paris en 1722, à l'âge de 78 ans, sans laisser de postérité.

* MONTGOLFIER (Joseph-Michel), l'inventeur des *aérostats*, naquit à Vidalon-lès-Annonay en 1740. A 13 ans il s'échappa du collége de Tournon, où il avait été placé avec deux de ses frères. Ses parents l'y ramenèrent. Au lieu de la théologie qu'on voulut lui faire apprendre, il prit du goût pour les sciences exactes; et, sans s'assujettir à aucune étude régulière, parvint à résoudre les problèmes les plus difficiles de mathématiques. Son caractère, ennemi de toute espèce de gêne, l'ayant porté à s'échapper une seconde fois, il se retira dans un quartier solitaire de la ville de St.-Etienne, et s'y occupa de fabriquer des sels et du bleu de Prusse, qu'il allait vendre dans les villages du Vivarais. Ce petit commerce, joint au produit de la pêche, pourvoyait à sa subsistance. Ce fut à un singulier hasard qu'il dut l'idée des aérostats. Il se trouvait à Avignon durant le siége de Gibraltar, et se chauffant un jour au coin de sa cheminée, il laissa tomber ses regards sur une estampe qui représentait la ville assiégée. Il se demanda s'il serait impossible que les airs offrissent un moyen pour pénétrer dans la place, et ce doute fut pour lui un trait de lumière. Il pensa que si l'on parvenait à *emmagasiner* des vapeurs, telles que la fumée qui s'élevait sous ses yeux, l'on pourrait trouver un *principe de force ascensionelle*. Enfin, lui et son frère Etienne (*voy.* l'art. suiv.), étudièrent l'excellent ouvrage de Priestley *sur les différentes espèces d'air*; et, après plusieurs expériences, ils lancèrent, le 5 juin 1783, en présence des habitants de la ville d'Annonai, un ballon en toile doublée de papier, pesant cinq cents livres, ayant cent dix pieds de circonférence, et qui s'éleva, en dix minutes, à une hauteur de mille toises. Le ballon alla tomber dans un champ, et causa une grande frayeur aux paysans; ils crurent que la machine recélait dans son sein quelque être malfaisant, tombé des nues pour les exterminer; mais la voyant immobile après sa chute, ils se rassurèrent, et la déchirèrent avec leurs fourches. Etienne vint à Paris, et répéta son expérience à Versailles, le 20 septembre, devant la cour et de nombreux spectateurs. On plaça sous le ballon, et dans un panier, des animaux qui n'éprouvèrent aucun mal. Pilâtre de Rozier et le marquis d'Arlandes furent les premiers qui osèrent monter dans un ballon et s'élever dans les airs, au château de la Muette. Ils parcoururent huit mille toises en moins d'un quart d'heure (1). Le 19 janvier de l'année suivante, Montgolfier répéta lui-même cette expérience à Lyon, où plusieurs personnes se disputèrent l'honneur de l'accompagner. Dans le commencement, pour élever les ballons, on dilatait l'air atmosphérique par le moyen d'un fourneau placé sous l'orifice de la machine, et dont on alimentait le feu avec de la laine et de la paille hâchées ensemble; mais cette méthode ayant des inconvénients très-graves, Charles, habile chimiste (*voy.* ce nom), employa, au lieu du fourneau, le gaz hydrogène dont la densité n'est qu'un quinzième de celle de l'air commun. Une gratification de 40,000 francs fut destinée à la construction d'un aérostat qui devait servir à chercher des moyens de direction. Quoique les frères Montgolfier n'eussent aucun espoir d'obtenir de grands résultats, ils firent des essais dans de petites dimensions, pour maîtriser les mouvements d'un aérostat en temps calme; et ils avaient construit une machine de deux cent soixante-dix pieds de diamètre, d'une capacité suffisante pour enlever 1,200 hommes, avec armes et bagages. Le premier emploi des parachutes se rattache aux expériences aérostatiques de Joseph Montgolfier, qui essaya d'abord cet appareil à Avignon, et qui l'ajouta aux globes qu'il fit élever à Annonai. Il se tint à l'écart pendant les troubles de la révolution, poursuivant en paix ses méditations chéries. Sous le consulat il fut décoré de la croix d'honneur, et nommé en 1807 membre de l'institut. Il était administrateur du conservatoire des arts et manufactures. On lui doit la première idée de la *Société d'encouragement pour l'industrie*. Aidé par son frère Etienne, il fut aussi l'inventeur du *bélier hydraulique*, machine qui, sans piston, sans frottement, par la seule impulsion d'une chute d'eau, porte l'eau à une élévation de soixante pieds. Il inventa d'autres machines, *le calorimètre*, destiné à déterminer la qualité des différentes espèces de tourbes du Dauphiné; une *presse hydraulique*, un *ventilateur* pour distiller à froid par le contact de l'air en mouvement; un *appareil* pour la dessiccation en grand, et à froid, des fruits et autres objets de première nécessité, de manière à ce qu'ils soient conservés sans altération, et puissent être rétablis dans leur état primitif par la restitution de l'eau. Il voulait, dit M. Degérando, dessécher par ce procédé le moût de raisin, le vin et le cidre, les rendre, après qu'ils auraient été ainsi réduits en tablettes de petit volume, transportables à de grandes distances avec économie. Joseph laissa à son fils le projet d'un autre appareil, le *Pyro-bélier*, moyen

(1) On peut consulter sur les premières expériences aérostatiques, l'*Histoire de l'aérostation*, par Cavallo, les ouvrages de Faujas de Saint-Fond, et la *Continuation de la 18e suite de la grande Notice de l'almanach sous verre*, in-4.

vingt fois plus économique, et qui sert au même usage que les pompes à vapeur. S'étant rendu aux eaux de Balaruc, il y mourut le 26 juin 1810, âgé de 70 ans. Malgré l'utilité plus réelle de leurs dernières machines, c'est aux aérostats que les deux frères doivent leur plus grande réputation ; les services qu'on en attendait pour les armées se sont bornés, depuis quarante-deux ans, à un seul, celui d'avoir fait connaître, à la bataille de Fleurus, la position et les manœuvres de l'ennemi, et encore parce que dans ce moment l'air était favorable à l'ascension. Nous avons dit que Gusmao était l'auteur de la première expérience des aérostats (*voy.* son article), et en cela, nous n'avons fait que répéter ce qu'en a dit le *Journal des Savants*, année 1784, lequel place l'expérience de l'inventeur portugais à l'an 1720 (1). Le *Journal de Murcie* en avait déjà parlé en 1765. Cependant on doit des éloges aux frères Montgolfier pour avoir perfectionné l'aérostat et facilité les ascensions. Peut-être même n'avaient-ils jamais entendu parler de Gusmao, et alors ce serait à leurs propres recherches qu'on devrait attribuer la construction de l'aérostat; mais cela n'empêche pas Gusmao d'en être le premier inventeur en Amérique, puis en Europe. On a de Joseph Montgolfier quelques petits *écrits* insérés dans différents *recueils* ; un *discours sur l'Aérostat*, 1783, in-8 ; *Mémoire sur la machine aérostatique*, 1784, in-8 ; *Les Voyageurs aériens*, 1784, in-8. Delambre et Degérando ont composé chacun l'*Eloge* de ce savant industriel. — Jacques-Etienne MONTGOLFIER, frère du précédent, né en 1745 à Vidalon, fit ses études au collége de Sainte-Barbe à Paris, et, se destinant à l'architecture, suivit les leçons du célèbre Soufflot; mais la mort d'un frère aîné détermina son père à le rappeler pour diriger avec lui sa manufacture de papier. Les connaissances qu'il avait acquises lui furent très-utiles dans cette nouvelle carrière. Il apporta de notables améliorations dans l'établissement, y introduisit des procédés plus simples dans la fabrication du papier, et inventa plusieurs machines. Le premier en France il fabriqua le papier vélin que l'on tirait auparavant de la Hollande ; et il enrichit son pays de plusieurs méthodes des ateliers hollandais et anglais, que sa sagacité lui avait fait deviner. Il fit en commun avec son frère Joseph toutes les expériences concernant les aérostats, et ils agirent toujours de concert dans le développement de leur importante découverte. Etienne reçut le cordon de St-Michel, et son vieux père obtint des lettres de noblesse. Pendant la révolution, il continua de s'occuper avec son frère de travaux scientifiques. Dénoncé plusieurs fois sous le régime de la terreur, il ne dut son salut qu'à l'affection que lui portaient ses nombreux ouvriers. Atteint depuis quelque temps d'une maladie au cœur, il se rendit à Lyon avec sa famille pour s'y faire soigner ; mais les secours de la médecine, devenant inutiles et pressentant sa fin prochaine, il voulut épargner à sa femme et à ses enfants le spectacle de sa mort. Prétextant un voyage subit et indispensable, il partit seul pour Annonai et mourut comme il l'avait prévu, en chemin (à Serrières), le 2 août 1799, laissant des regrets bien vifs à tous ceux qui l'avaient connu.

MONTGOMMERY (Gabriel de), comte de Montgommery en Normandie, célèbre par sa valeur, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de Henri II, le 29 juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse Elizabeth sa fille, avec Philippe, roi d'Espagne, voulut en rompre une dernière avec le jeune Montgommery, alors lieutenant de la garde écossaise. Montgommery, comme par une espèce de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, et ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, sa lance rompit en la visière du » roi, si rudement (dit d'Aubigné) que la morne » décrocha de la haute pièce, et que la visière levée » en haut, le contre-coup donna dans l'œil. » Le roi mourut onze jours après cette blessure. La circonstance malheureuse qui avait causé cet événement excusait entièrement Montgommery de cette mort déplorable. Par prudence cependant, il se confina quelque temps dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie et ailleurs, jusqu'au temps des premières guerres civiles, qu'il revint en France, et s'attacha au parti protestant, dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup d'opiniâtreté, et continua à faire la guerre à l'état et à la religion avec divers succès, jusqu'à ce qu'il fût pris à Domfront en 1574 par Matignon. Plusieurs historiens protestants prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de Montgommery; mais, sans parler d'autres témoignages contraires, il paraît certain par celui de d'Aubigné même, l'un des historiens protestants les plus accrédités, que le comte n'eut d'autre parole de la part de Matignon, que celle de lui conserver la vie et de le bien traiter tant qu'il serait entre ses mains. Ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi et de la reine mère. Cependant Matignon reçut ordre de Catherine de Médicis, alors régente du royaume par la mort de Charles IX, d'envoyer Montgommery à Paris, sous bonne et sûre garde. En y arrivant, il fut conduit à la conciergerie, et renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral de Coligny ; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnèrent à mort, fut d'avoir arboré le pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il était venu au secours de la Rochelle. Le 26 juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené

(1) La faveur qui environna d'abord la découverte de Montgolfier trouva d'injustes contradicteurs. On exhuma des ouvrages, depuis longtemps oubliés, où l'on prétendit qu'il avait puisé l'idée de ses machines aériennes ; on cita des assertions vagues, et jusqu'à des romans de physique assez semblables aux folles imaginations de Cyrano de Bergerac. Outre le nom de Gusmao, on mit en avant ceux du père Lana, de Roger Bacon, du dominicain Galien, de Boreli, de Tibérius Cavallo, qui à Londres avait fait voltiger des bulles d'eau de savon, imprégnée d'air inflammable. L'académie des sciences répondit à toutes ces clameurs de la jalousie, en accueillant Etienne Montgolfier, et en le plaçant, ainsi que son frère, sur la liste de ses correspondants.

en Grève, et y eut la tête tranchée. Il est certain qu'il ne pouvait être recherché ni puni pour la mort de Henri II, quoique, après tout ce qui est arrivé depuis, quelques-uns aient pu croire que ce n'était point un coup du hasard. Mais après un malheur pareil, qui causa celui de tout l'état par les troubles qui en furent la suite, Montgommery osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avait privé la France, fut infiniment plus coupable qu'aucun autre chef protestant. Il était l'aîné des fils de Jacques de MONTGOMMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanais, l'un des plus vaillants hommes de son temps, fameux dans les guerres de François Iᵉʳ, sous le nom de *Lorges*, et qui mourut âgé de plus de 80 ans, vers 1559.

MONTHELON. *Voy.* FERNAND.

MONTHION. *Voy.* MONTHYON.

MONTHENAULT D'EGLY (Charles-Philippe de), parisien, né le 28 mai 1696, membre de l'académie des belles-lettres, rédigea longtemps le *Journal de Verdun*, et mourut à Paris en 1749. On a de lui : l'*Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison de France*, 1741, 4 vol. in-12 : ouvrage estimé pour l'exactitude et la simplicité qui y règnent; *La Callipédie, ou la Manière d'avoir de beaux enfants*, traduite en prose du poème latin de Cl. Quillet, 1746, in-12. Cette version est non-seulement peu littérale, mais écrite sans génie, sans goût, sans grâces et sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre ni l'esprit de son original, qui est écrit en vers et en vers latins.

MONTHOLON (François de), seigneur du Vivier et d'Aubervilliers, se distingua par sa probité et par son érudition. Il plaida en 1522 et en 1523, au parlement de Paris, en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mère de François Iᵉʳ. Ce monarque s'étant trouvé *incognito* à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma Montholon avocat-général en 1538, puis garde des sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. La famille de Montholon a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres; mais celui qui est l'objet de cet article est le plus célèbre par ses vertus. François Iᵉʳ lui ayant donné 200,000 francs (somme à laquelle avaient été condamnés les rebelles de la Rochelle), il ne les accepta que pour orner cette ville d'un hôpital.

MONTHOLON (Jean de), frère du précédent, chanoine de Saint-Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de Saint-Victor, le 10 mai 1528. On a de lui *Promptuarium juris divini et utriusque humani*, Paris, chez Henri-Etienne, 1520, 2 vol. in-fol.

MONTHOLON (François de), catholique zélé, fils de François, premier du nom, était avocat, et fort estimé des ligueurs. Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588. Après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avait tant de confiance en sa probité, que « la cour n'avait ja» mais désiré autres assurances de ses plaidoyers, » que ce qu'il avait mis en avant par sa bouche, » sans recourir aux pièces. » Paroles au-dessus de tout éloge.

MONTHOLON (Jacques de), seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, où il était né vers 1560, fils de François, deuxième du nom, mourut sans enfants le 17 juillet 1622. On a de lui un *Recueil d'arrêts du parlement*, qui servirent de règlement, 1622, in-4. On a aussi de lui le *Plaidoyer* qu'il fit pour les jésuites, 1612, in-8. Il y montra que tout ce que Martelière avait avancé n'était qu'un tissu de calomnies et de faits supposés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. *Voy.* MARTELIÈRE.

* MONTHYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert AUGET, baron de), célèbre par les fondations qu'il a faites en faveur des lettres, des sciences et des établissements de charité, né à Paris le 26 décembre 1733, d'une ancienne famille de robe, entra jeune dans la magistrature. Jouissant d'un revenu considérable et naturellement bienfaisant, il se plaisait, en gardant le plus strict anonyme, à venir au secours des jeunes littérateurs. Dans un concours, l'académie ayant jugé favorablement quatre ouvrages, et ne pouvant décerner qu'un seul prix, Monthyon lui fit parvenir les trois autres dans trois lettres anonymes, comme s'ils eussent été de trois personnes différentes. Intendant de Provence, d'Auvergne et enfin de l'Aunis, il perdit cette place pour avoir refusé, en 1771, de coopérer à la destruction des cours de justice, en installant dans la province dont l'administration lui était confiée, le corps de magistrats désigné par le chancelier Maupeou pour y remplacer la cour depuis longtemps existante. Aussi ne fut-ce qu'en 1775, qu'il devint conseiller d'état. Un jour s'étant présenté à une audience du roi, son costume antique, son habit carré, sa perruque ronde, excitèrent l'hilarité des jeunes seigneurs. Le comte d'Artois, s'étant laissé entraîner à la gaieté générale, Louis XVI le sut, et lui en fit une réprimande. Le lendemain, le prince se présenta au roi et lui dit avec la franchise de son noble caractère : « J'ai imaginé un bon moyen » pour réparer mes torts envers M. de Monthyon. » Votre Majesté n'a pas encore nommé à l'emploi » de chancelier dans ma maison, je viens vous » prier, Sire, de m'accorder cette place pour lui. » Et à l'instant même le roi la lui accorda. Monthyon accompagna le comte d'Artois dans l'émigration en 1791, et ne rentra en France qu'en 1815. Ce philanthrope est mort à Paris le 29 décembre 1820, à l'âge de 87 ans. Les dotations qu'il avait faites aux académies pour différents prix (1), s'élevaient

(1) Nous citerons les suivants : 1° un prix à celui qui découvrira le moyen de rendre un art mécanique moins malsain. 2° Un à celui qui aura trouvé dans l'année un moyen de perfectionnement de la science médicale, ou de l'art chirurgical. 3° Un de statistique. Ces trois prix sont décernés par l'académie des sciences. 4° Un prix au Français qui aura fait, dans l'année, l'action la plus vertueuse. 5° Un à celui qui, dans l'année, aura composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs. Ces deux derniers sont décernés par l'académie française.

avant la révolution à plus de 60,000 francs, et il les a renouvelées après son retour. Monthyon a légué en outre aux hospices une somme de près de trois millions; et une clause de son testament porte, que, « les différents legs qu'il a faits à » l'académie française et aux hospices augmen- » teront, proportionnellement en raison de la for- » tune qu'il laisse, et dont il ignorait l'étendue. » Les legs, d'après cette clause, ont atteint une valeur décuple. On a de Monthyon : *Eloge du chancelier de l'Hôpital*, Paris, 1777, in-8, qui obtint un accessit à l'académie; *De l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*, couronné, dit-on, par l'académie en 1790, mais inconnu de tous les bibliographes; *Mémoire sur les progrès des lumières dans le* XVIII*e siècle*, couronné en 1800 par l'académie de Stockholm; *Rapport fait à Louis XVIII sur les principes de l'ancienne monarchie française, contre le Tableau de l'Europe, de Calonne*, Londres, 1798, in-8; *Eloge de Corneille*, Londres, 1807. Cet *éloge* ne fut point admis au concours de l'académie, pour des raisons particulières; *Quelle influence ont les diverses especes d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1808, in-8; *Particularités et observations sur les ministres des finances les plus célèbres depuis 1769 jusqu'en 1791*, Londres, 1812, in-8; *Etat actuel de Tunkin*, Paris, 1812, 2 vol. in-8, rédigé sur les mémoires de la Binachin, missionnaire français. On attribue à Monthyon une grande partie du livre de Moheau intitulé : *Recherches et considérations sur la population de la France*, ainsi que le *Mémoire des Princes*, 1789. Nous emprunterons à *l'Ami de la religion* du 21 août 1832 le passage suivant dans lequel le rédacteur apprécie les fondations de ce philanthrope. « M. de Monthyon » fut le contemporain de Turgot, de d'Alembert, de » Diderot; il adopta sincèrement tous les principes » de la philosophie du XVIII*e* siècle; philosophie » féconde en grandes idées, et surtout en grands » résultats, mais niaise aussi quelquefois. Elle ré- » duisait l'homme à l'homme : en même temps » qu'elle chassait de son cœur le sentiment divin, » elle créait pour remplir ce grand vide la philan- » thropie : la religion avait placé dans le ciel la » palme de la vertu; la philosophie des élèves de » Voltaire rapprocha le but; elle mit la récom- » pense sur la terre, elle voulut prendre les » hommes pour juges de ce qui ne devait se passer » qu'entre l'homme et Dieu. Lorsqu'on relit les » mémoires de ce temps-là, l'on est étonné de tout » ce qui se faisait pour la vertu : rois, princes, » ducs, marquis, tous, même le comte de Pro- » vence, depuis Louis XVIII, tous l'encourageaient » à l'envi par des fêtes, des discours, des médailles, » des sommes d'argent : chacun voulait avoir un » homme vertueux dans ses domaines, et surtout » une rosière. A la vérité, quelques années après, » la Convention célébrait la fête des filles-mères; » pour qui veut réfléchir, il n'y a rien de surpre- » nant. La révolution n'avait point modifié les » idées de M. de Monthyon, esprit systématique et » peu progressif; notre temps était resté pour lui » le siècle de Turgot, de Diderot, de d'Alembert. » Son testament légua des prix de vertu à l'aca- » démie de 1817, comme il les eût légués à l'aca- » démie de 1788. Mais, tout étant changé, ce qui » eût paru alors une sublime philosophie ne semble » aujourd'hui qu'un misérable charlatanisme. Les » vertus certifiées par le maire, légalisées par le » juge de paix, approuvées par le préfet, tarifées » à Paris, cotées, l'une à 5,000 fr., l'autre à » 3,000 fr., puis la troisième classe à 2,000 fr., » puis enfin la dernière série à 1,000 fr.; je le ré- » pete, toutes ces enchères de bonnes actions, » toutes ces mises à prix de probité, ne sont qu'un » objet de pitié; cette pitié encore une fois ne va » pas à ceux qui méritent ce public hommage, » mais à ceux qui croient le pouvoir donner. » *L'Eloge de Monthyon*, proposé en 1826 par l'académie française, comme sujet du prix de poésie, a été obtenu par M. Alfred de Vailly. La ville d'Aurillac a élevé un monument en son honneur.

MONTI. *Voy.* MONTANUS (Jean-Baptiste).

MONTI (Joseph), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Bologne, né dans cette ville en 1682, mourut le 4 mars 1760, et se fit connaitre par les ouvrages suivants : *Prodromus catalogi stirpium agri bononiensis*, 1719, in-4; *Plantarum varii indices*, 1724, in-4; *Exoticorum simplicium medicamentorum varii indices*, 1724, in-4. Les deux derniers ouvrages ont paru avec des corrections, à Bologne, 1753, in-4, par les soins des fils de l'auteur, Pétronius et Cajetan. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'*Histoire des plantes rares* de Jacques Zannoni, Bologne, 1742, in-fol., avec 185 planches. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Philippe MONTI, prêtre de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, professeur en théologie à Milan, dont on a *Dissertationes theologico-historicæ*, Milan, 1758, in-8

* MONTI (Vincent), célèbre poète italien, né en 1754 à Fusignano, fit de bonnes études à l'université de Ferrare. Son talent pour la poésie se développa de bonne heure. Il fut d'abord admirateur de Virgile, puis étudia particulièrement Dante, qu'il prit pour modèle. Ayant quitté le Ferrarais, où il avait obtenu la protection de plusieurs personnages distingués, il se rendit à Rome, où il devint secrétaire de Louis Braschi, neveu du pape Pie VI. L'académie des Arcades, qui l'avait reçu dans son sein, ne put lui pardonner de s'être égayé sur elle dans une satire, et l'abbé Berardi, un de ses membres, prit la défense de ce corps littéraire dans des sonnets très-piquants. Monti répliqua; et le public romain s'amusa quelque temps aux dépens des combattants. Vers cette époque Alfiéri vint à Rome, et y fit représenter quelques-unes de ses tragédies. Monti fit paraître à son tour *Galeotto Manfredi*, 1785, in-4; *Caio-Gracco*, 1786, in-4, et *Aristodemo*, 1787, in-8, pièces sans action, sans intérêt et dans lesquelles on ne peut admirer qu'une versification harmonieuse et brillante. Ses tragédies, qui ont donné lieu à de sévères critiques, ne sont pas restées au théâtre. Alfiéri ayant publié contre le gouvernement et les mœurs des Romains un sonnet, dans lequel il ne gardait aucune retenue, Monti saisit

ette occasion d'attaquer son rival, et lui répondit ar un sonnet sur les mêmes rimes, qui obtint les uffrages du souverain pontife et de tout le sacré-ollége. Plus tard, chargé par quelques personnages nfluents de composer un poëme sur la mort de Basseville, assassiné à Rome dans une émeute voy. ce nom I, 468), il fit sa *Basvilliana*, 1795, n-8, poëme dans le genre de Dante, et qui est un le ses meilleurs ouvrages. Il fut moins heureux lans les autres *poëmes* qu'il fit encore, sur la demande du gouvernement papal : la *Musogonia* et a *Feroniade*, qui sont peu connus, dont il fut mécontent lui-même et qu'il parvint à retirer de la circulation. Depuis, pour se conformer aux circonstances, il donna une nouvelle édition de la *Musogonia* où il retourna contre l'empereur d'Autriche, les invectives qu'il avait lancées contre Bonaparte et son armée. Lors de l'établissement des Français en Italie, Monti changea de costume comme de langage; il quitta l'habit ecclésiastique, chanta le héros libérateur de sa patrie, et se maria. Nommé secrétaire du directoire exécutif de la république Cisalpine, il remplit plusieurs missions pendant la courte existence de cet état. On l'accusa de déprédations et de concussions; mais il n'en conserva pas moins ses emplois, grâce à ses sonnets, ses odes, ses poëmes de circonstance. Lorsque les Austro-Russes pénétrèrent en Italie, Monti vint chercher un asile en France (1799), et il y resta jusqu'au rétablissement de la république Cisalpine par Bonaparte, à la suite de la victoire de Marengo en 1800. Il fut alors nommé professeur de belles-lettres au collége, puis à l'université de Milan. Le conquérant français lui donna aussi le titre de son historiographe. Parmi les ouvrages dont le complaisant écrivain paya les bontés de son protecteur, nous signalerons surtout son *Bardo della selva nera* (le *Barde de la forêt Noire*), dont les 6 premiers chants parurent en 1806. Ce poëme étincelle de beautés du premier ordre; mais il prête, en un grand nombre d'endroits, à la critique: elle ne lui fut point épargnée. Les partisans des pontifes et des empereurs germains se réunirent pour l'attaquer. Monti répliqua avec aigreur à ses nombreux adversaires, dans une suite de lettres adressées à l'abbé Xavier Bettinelli, et ajouta un septième chant à son poëme qui cependant ne fut jamais terminé. « Car, à l'é» poque où il écrivit, dit l'auteur de l'*Histoire de* » *l'Administration du royaume d'Italie pendant la* » *domination française*, M. Monti traitait les Autri» chiens, et surtout les Russes, en ennemis, et leur » prodiguait toutes les épithètes qu'autorisent les » licences de la poésie. Par le traité de Presbourg, » les Autrichiens étant devenus nos bons amis, il » était déjà fâcheux de s'être trop évertué sur leur » compte. Heureusement quelques adoucissements » étaient faciles. Quant aux Russes, ils demeurèrent » toujours *les barbares du Nord*, particulièrement » après la rupture des négociations qui avaient été » entamées pour la paix. Mais, après l'entrevue » sur le Niémen, et le mariage de Napoléon avec » Marie-Louise, M. Monti ne savait plus où il en » était, ni à qui il avait affaire. Las de transformer » nos ennemis en amis, et nos amis en ennemis, » il fut obligé d'attendre pour voir ce que tout cela » deviendrait. Le dénouement est arrivé et lui a » épargné la refonte de son poëme. » Monti composa vers la même époque les paroles de plusieurs opéras; et *L'épée du grand Frédéric* prise à Berlin et le *Mariage de Bonaparte avec Marie-Louise*, furent encore les sujets de deux poëmes médiocres. Après la rentrée des Autrichiens à Milan, il fut privé de ses titres d'historiographe et de poëte de cour; mais il conserva toutes ses autres distinctions, grâce à une *Cantate* qu'il fit en 1815, au nom des Milanais, pour l'empereur d'Autriche. Monti continua depuis à se livrer à ses travaux littéraires et mourut à Milan en 1828. Le plus important de ses ouvrages est une traduction en vers libres de l'*Iliade d'Homere*, Brescia, 1805, 3 vol. in-8, 2e édition, 1818. Elle a été vivement critiquée; et Monti a avoué lui-même que ne sachant pas le grec, il avait été obligé de suivre les traducteurs et les commentateurs. Il a aussi traduit les *Satires de Perse*, Milan, 1803, in-4. Son poëme sur *la Mort de Basseville* a été traduit en français par J. Martin avec le texte en regard, sous le titre de *le 21 janvier 1793*, Paris, 1817, in-8. Informé que l'académie *Della Crusca* préparait une nouvelle édition de son dictionnaire, Monti offrit de prendre part à ce travail; il n'obtint pas même une réponse; offensé de cette sorte de dédain, il travailla isolément à ce grand ouvrage, dont il a publié 6 vol. in-8 sous le titre de *Proposta di alcune correzioni ed aggiunte al Vocabolario della Crusca*, 1817-1824. Un recueil de ses *Œuvres* a paru à Milan en 1839, 6 vol. gr. in-8. Un journaliste a dit malignement que ses premières poésies sont de l'abbé Monti, les secondes du citoyen Monti, les troisièmes du chevalier Monti. Quoiqu'on lui donne quelquefois le titre d'abbé, il n'a jamais été engagé dans les ordres. Lorsque la question du romantisme fut agitée au-delà des Alpes, Monti se déclara le champion des divinités de l'Olympe. On ne peut lui contester le talent poétique qu'il eut dans le degré le plus élevé. Plusieurs de ses amis se sont réunis pour lui élever un monument. Son buste a été placé en 1829 dans la salle des séances de la *Société philodramatique de Milan*.

MONTIGNI (François de la Grange d'Arquien, dit le *Maréchal de*), né en 1554, commandait 50 gendarmes à la journée de Contras en 1587. Il alla trois fois à la charge, et fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de Henri III, il se déclara contre la ligue. Il se distingua au combat d'Aumale en 1592, et au siége d'Amiens en 1597; il fut fait gouverneur de Paris en 1601, lieutenant-de-roi de Metz, de Toul et de Verdun, en 1603, et en 1616 maréchal de France. Montigni commanda en 1617 une armée contre les mécontents, et prit sur eux, en Nivernais, Donzi et quelques autres places. Il mourut le 9 septembre de la même année, âgé de 63 ans. *Voy.* son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaise, Bourges, 1618, in-4. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine; mais il avait un frère, qui eut, entre autres enfants, Henri, marquis d'Arquien, dont la fille, Marie Casimire, épousa Sobieski, depuis roi de

Pologne. Après la mort de sa mère, elle procura le chapeau de cardinal à son père, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'était retiré avec sa fille. En 1714, elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, à 77 ans.

MONTIS (Pierre) est auteur d'un livre espagnol que G. Ayora a traduit en latin : *De dignoscendis hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

* MONTJOIE (Félix-Christophe GALART de) (1) naquit à Aix en Provence, vers 1760, d'une famille noble. Reçu avocat au parlement de Paris, il fréquenta quelque temps le barreau. Il travailla en 1790 avec Geoffroi et Royon à l'*Année littéraire*, et fut ensuite un des rédacteurs de l'*Ami du roi*, qui cessa de paraître au 10 août. Défenseur constant de la monarchie, il fut proscrit à la mort du roi, se tint caché aux environs de Bièvre, et ne reparut qu'après la chute de Robespierre. Les divers écrits et les articles qu'il publia dans les journaux en faveur des principes lui valurent l'honneur d'être, au 18 fructidor, condamné à la déportation. Il se retira en Suisse où il fit paraître plusieurs ouvrages, la plupart dans l'intérêt des Bourbons. Après le 18 brumaire, il revint à Paris et continua de fournir des articles à différents journaux, notamment au *Journal des débats* dont il rédigeait le feuilleton. A la restauration, Louis XVIII lui assigna sur sa cassette une pension de 3,000 francs, et le nomma conservateur de la bibliothèque Mazarine. Il mourut d'apoplexie le 4 avril 1816, âgé d'environ 56 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Des principes de la monarchie française*, 1789, 2 vol. in-8. C'est l'histoire du droit public français. *L'Ami du Roi*, *des Français, de l'ordre, et surtout de la vérité*, ou *Histoire de la révolution de France et de l'assemblée nationale*, 1791, 2 part. in-4 ; c'est une suite du journal de l'abbé Royon ; *Avis à la Convention* sur le procès de Louis XVI, 1792, in-8. L'auteur prouve que la Convention n'a pas le droit d'examiner les actes du gouvernement de ce monarque, et qu'il ne peut pas en être responsable. *Almanach des honnêtes gens*, 1792 et 1793, 2 vol. in-18 ; *Almanach des gens de bien*, 1795-97, 3 vol. : recueil d'anecdotes assez piquantes ; *Histoire de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8, traduit de l'anglais ; *Histoire de la conjuration de d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8 ; *Eloge historique de Louis XVI*, Neuchâtel, 1797, in-8 ; *Eloge historique de Marie-Antoinette*, *reine de France*, 1797, in-8, traduit en allemand et en anglais. L'auteur l'a refondu dans son *Histoire* de cette malheureuse princesse. Bertrand de Molleville lui a reproché quelques inexactitudes. *Histoire de la révolution de France*, depuis la présentation au parlement de l'impôt territorial jusqu'à la conversion des états-généraux en assemblée nationale, 1797, 2 vol. in-8 ; *Histoire de quatre Espagnols*, Paris, 1801, 4 vol. in-12 ; 3e édit., 1803, 6 vol. in-12. Roman plein d'intérêt, mais le style en est traînant et diffus. *Inès de Léon*, ou *Histoire d'un manuscrit trouvé au Mont-Pausilippe*, 1802, 3 vol. in-12, inférieur au précédent ; *Eloge de Bochart de Saron*, 1800, in-8 ; *Les Bourbons* ou *Précis historiques sur les aïeux du Roi et sur sa Majesté*, 1815, in-8, avec 20 portraits. Montjoie est peu exact dans ses ouvrages historiques, et son style est par fois prolixe et incorrect.

(1) Le *Journal de la librairie* (1816, p. 215), le nomme Charles-Félix-Louis *Ventre de la Touloubre*.

MONT-JOSIEU (Louis de), *Mons-josius*, gentilhomme de Rouergue, né au XVIe siècle, apprit les mathématiques à Monsieur, frère du roi, et accompagna le duc de Joyeuse à Rome, en 1583. Il composa un livre qu'il dédia au pape Sixte-Quint, sous ce titre : *Gallus Romæ hospes*, Rome, 1585, in-4 ; ouvrage qui contient un *Traité de la peinture et de la sculpture des anciens*. On l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane ; il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices, et finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTLEBERT. *Voy.* CAUX.

MONTLHÉRY (Guy de), comte de Rochefort, signa, en qualité de sénéchal de France, à une charte du roi Philippe Ier, de l'an 1093, et fut de la première croisade en 1096. Le roi, qui estimait son mérite et qui craignait son crédit, voulant se l'attacher, obligea Louis le Gros, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage trois ans après, sous prétexte de parenté, Guy en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournai, qui fut pris et confisqué. Il mourut au mois de juillet 1108. — Son fils Hugues de MONTLHÉRY, comte de Rochefort et seigneur de Crécy, succéda à son père dans l'office de sénéchal. Après avoir servi utilement l'état sous Philippe Ier, il pensa le bouleverser sous Louis le Gros, par ses violences, ses injustices et ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jetta par la fenêtre d'une tour, après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'était tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, et il se fit religieux vers 1118 à Cluny, où il mourut quelques années après.

** MONTLOSIER (François-Dominique REYNAUD, comte de), né en 1755 à Clermont, fut nommé en 1789 député suppléant de la noblesse de Riom aux états-généraux, où il fut appelé dès l'ouverture de la session par la démission du titulaire. Il s'y distingua parmi les défenseurs les plus zélés de la monarchie, et ne cessa pendant toute la session de soutenir avec un courage remarquable, et souvent avec une haute éloquence, les prérogatives de la couronne et de la noblesse. Moins zélé pour les intérêts du clergé, il avança que la nation, sans être précisément propriétaire des biens ecclésiastiques, pouvait en disposer, tombant ainsi dans une contradiction peu honorable pour sa logique et pour ses sentiments. Signataire de toutes les protestations de la minorité, il sortit de France après la clôture de l'assemblée et se rendit à Coblentz, où il ne reçut pas l'accueil qu'il croyait avoir mérité. Il quitta donc les princes, et partit pour l'Angleterre, où il devint le principal gérant du *Courrier*

de Londres. Chargé en 1800 de venir proposer au 1er consul de céder le gouvernement de la France au légitime successeur de Louis XVI, moyennant une petite souveraineté en Italie, il fut arrêté en débarquant à Calais, et conduit à Paris. Enfermé au Temple, il en sortit au bout de quelques jours par l'ordre de Fouché, qui ne lui permit pas de voir le consul, mais qui lui confia ses intentions à l'égard des émigrés. Cette confidence modifia les dispositions de Montlosier à l'égard du gouvernement français; et ce changement d'opinion s'étant fait remarquer dans son *Journal*, le ministère anglais cessa de le protéger. Rayé peu de temps après de la liste des émigrés par un décret spécial, il revint à Paris continuer son journal qui fut bientôt supprimé, et se rendit alors en Suisse, où il passa plusieurs années, occupé de la rédaction de son important ouvrage intitulé : *De la Monarchie française depuis son établissement jusqu'à nos jours.* L'ouvrage ne fut point imprimé; mais Napoléon, à qui l'on en avait rendu compte, fit revenir Montlosier, lui manifesta le désir de connaître ses plans politiques, et lui permit d'en faire l'exposition dans une correspondance privée qui dura jusqu'au retour de la campagne de Russie. Montlosier était en 1814 en Italie, d'où les événements le ramenèrent à Paris, où il fit imprimer son ouvrage de la monarchie, avec un appendice sur les causes de la catastrophe de Napoléon. N'ayant point été élevé, comme il l'espérait, à la dignité de pair, il se retira mécontent dans les montagnes de l'Auvergne, où il avait recouvré quelques propriétés, et y vécut dix ans oublié presqu'entièrement. Ce fut en 1826 qu'il fit paraître son fameux *Mémoire à consulter,* dans lequel il prétendait signaler les envahissements du clergé, qu'il désignait par le nom de *Parti-Prêtre.* Prévoyant bien que cet ouvrage lui vaudrait les éloges des personnes dont il ne partageait pas les opinions politiques, il les répudia d'avance. « Ceux, disait-il, qui, par des principes de révolution ou d'impiété, me donneront des éloges, m'en verront attristé. Repoussé par des hommes qu'on chérit, accueilli par des hommes qu'on repousse, une telle vie n'est pas douce. Dieu me l'a faite ainsi. » Il aurait parlé plus juste s'il avait dit : Je me la suis faite ainsi. Cette précaution n'empêcha pas le parti libéral d'accueillir avec une sorte d'enthousiasme ce livre, dont huit éditions furent enlevées dans quelques mois. Le ministère supprima le pension dont jouissait Montlosier, qui n'en continua qu'avec plus d'acharnement à dénoncer le *Parti-Prêtre* devant les chambres et les cours royales. Nommé membre de la chambre des Pairs en 1830, il y parla plusieurs fois dans les circonstances et sur des questions importantes. Son âge avancé ne lui permettant plus de prendre part aux discussions politiques, il retourna en Auvergne, et y mourut le 9 décembre 1838, à 83 ans. N'ayant pas voulu signer les rétractations qui lui furent demandées au lit de mort, M. l'évêque de Clermont lui refusa la sépulture catholique. Indépendamment des deux ouvrages que nous avons cités, on doit à Montlosier un grand nombre d'écrits de circonstance, qui n'ont plus d'intérêts.

MONTLUC (Blaise De Lasserand-Massencome, seigneur de), maréchal de France, né vers 1502, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble et distinguée, branche de celle d'Artagnan Montesquiou, l'une des premières de la Guienne, s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France. Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, et se distingua en plusieurs occasions; il se trouva à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier; servit ensuite sous Lautrec, dans l'expédition de Naples, et vint offrir ses services à la ville de Marseille, assiégée par Charles-Quint. Il se couvrit de gloire à la bataille de Cerisoles, délivra San-Damian, défendit Bène, et prit Cortemiglia et Ceva. Le roi lui confia le gouvernement d'Albe, puis il fut envoyé au secours du général Strozzi, pour défendre Sienne, qui, en 1554, avait chassé la garnison impériale. Montluc y soutint un siége de huit mois contre l'armée de l'empereur, commandée par le marquis de Marignan. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siége en blocus. La famine ayant réduit les habitants aux plus grandes extrémités, Montluc capitula et sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Henri II, Montluc continua ses services en Toscane, en Piémont, et au siége de Thionville en 1558. Il commanda en Guienne pendant les guerres de religion qui agitèrent la France sous le règne de Charles IX, battit les huguenots en plusieurs rencontres, et entre autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoique inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complète. Cette victoire lui valut la place de lieutenant-de-roi en Guienne. Sa vigilance et la célérité qu'il mettait dans toutes ses opérations, jointes à quelques exécutions militaires, le rendirent dans toute la Guienne la terreur du parti protestant. « Il fut fort cruel en » cette guerre (dit Brantôme), et disoit-on qu'ils » faisaient à l'envi à qui le seroit davantage, lui ou » le baron des Adrets, qui l'était bien fort à l'en» droit des catholiques.... » Il est certain néanmoins que Montluc ne porta jamais la cruauté envers les hérétiques rebelles au point où un des Adrets, un Guillaume de la Marck, un Christian de Brunswick (*voy.* Halberstadt), l'ont poussée à l'égard des catholiques, armés pour la défense de leur pays et de leur religion. Montluc, assiégeant le château de Rabesteins en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, et le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque; mais il ne laissa pas d'emporter la place. Il assista ensuite au siége de La Rochelle en 1573 : ce fut le dernier acte de sa vie militaire. Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agenois, l'an 1577. Le maréchal de Montluc avait toutes les qualités qui forment le grand homme de guerre : une valeur à toute épreuve, une passion démesurée pour la gloire, une activité infatigable, un coup d'œil sûr, et une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de

mémoire l'*Histoire de sa Vie*, imprimée pour la première fois à Bordeaux en 1592, in-fol., par les soins de Florimond de Remond, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France*; ouvrage classique pour les gens de guerre, et que Henri IV appelait *la Bible des soldats*; réimprimé plusieurs fois, traduit en italien et en anglais. On a dit de Montluc, au sujet de ses Commentaires: *Multa fecit, plura scripsit*. Il est certain qu'il ne s'est pas reposé sur les historiens du soin de le louer, et qu'il parle souvent lui-même avec assez de jactance et de vanité; et c'est le défaut de presque tous les hommes qui ont la faiblesse de l'égoïsme d'être eux-mêmes leurs historiens. (*Voy.* ADRIEN.) « Si rien n'est plus » petit, plus mesquin, dit un moraliste, que de » parler de soi-même, d'occuper la conversation » par le récit de ses actions et de ses exploits, que » sera-ce du degré d'égoïsme qui va jusqu'à con- » signer tout cela dans les registres de l'histoire, à » être soi-même son hérant, à faire une espèce » d'auditoire subsistant de toute la postérité, et de » discourir pendant des siècles sur une existence de » deux jours? »

MONTLUC (Jean de), frère du précédent, dominicain, mais qui n'eut jamais, ou qui ne conserva guère l'esprit de son état. La reine Marguerite de Navarre, instruite de son penchant pour le calvinisme, le tira de son cloître, le mena avec elle à la cour, et le fit employer dans diverses ambassades. Il en remplit jusqu'à seize. Ses services furent récompensés par les évêchés de Valence et de Die. Il n'en favorisa pas moins les calvinistes, et il se maria secrètement avec une demoiselle appelée *Anne Martin*, de laquelle il avait eu un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, sur les accusations du doyen de Valence; mais le parlement, toujours prêt à entraver l'autorité de l'Eglise, obligea le doyen de lui faire amende honorable, quoique les vices du prélat fussent de notoriété publique. Montluc revint de ses erreurs dans la suite, professa de bonne foi la religion catholique, et mourut à Toulouse en 1579 dans les bras d'un jésuite, qui parla favorablement de ses dernières dispositions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le temps. Ses *Sermons*, imprimés à Paris en 2 vol. in-8, l'un en 1559, l'autre en 1561, sont infectés des erreurs pour lesquelles il s'était laissé prévenir.

MONTLUC (Jean de), fils naturel du précédent, connu sous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, s'attacha au duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Cambrai en 1581. Après la mort de ce prince, il fut entraîné dans le parti de la ligue, et y joua un rôle assez important à la levée du siége de Paris et de celui de Rouen en 1592. Montluc avait épousé Renée de Clermont d'Amboise, qui parla si vivement à Henri IV en faveur de son mari, que ce monarque lui laissa Cambrai en souveraineté, et lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Montluc pilla et dévasta tous les environs, surtout les églises et les monastères, et opprima si cruellement les habitants de Cambrai, qu'ils appelèrent les Espagnols en 1595. La femme de Montluc, après avoir défendu la ville comme aurait pu faire le capitaine le plus brave, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on était sur le point de signer. Son indigne époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec Diane d'Estrées, sœur de la fameuse Gabrielle, et termina sa vie en 1603.

MONTMAUR (Pierre de), né dans la Marche, entra chez les jésuites, enseigna les humanités à Rome, et quitta l'habit de saint Ignace par inconstance ou par mauvaise santé. Il mena dès lors une vie errante et malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat et poète à Paris, ensuite professeur en langue grecque au collége royal. Il n'était point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertait imprudemment sur tous les sujets. Un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes contre les auteurs morts et vivants, sa réputation d'homme à bons mots, sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, sa profession de parasite, le rendirent le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. Ménage (*voy.* ce nom) donna le signal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la *Vie* de Montmaur, sous le titre de *Gargilius Mamurra*. Tous les auteurs prirent les armes: épigrammes, chansons, couplets, satires, libelles anonymes, estampes, portraits, on employa tout contre lui. Sans ce bruit que firent tant d'attaques dirigées contre un seul homme, Montmaur serait peut-être oublié; car ses poésies, comme ces pièces fugitives que nos petits auteurs voient régulièrement périr le lendemain de leur naissance, ne sont dignes d'entrer dans aucun recueil intéressant. Il mourut en 1648 à 74 ans. Sallengre a recueilli en 1715, en 2 vol. in-8, sous le titre d'*Histoire de Montmaur*, les différents pamphlets lancés contre ce parasite. On appelait *montmaurismes* les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce satirique faisait aux noms propres des auteurs qui l'attaquaient. Bayle, dans son *Dictionnaire*, a consacré à Montmaur un article très-curieux. La grande mémoire et le peu de jugement de ce parasite lui attirèrent cette épitaphe:

Sous cette casaque noire,
Repose bien doucement
Montmaur, d'heureuse mémoire,
En attendant le jugement.

MONTMENIL. *Voy.* SAGE.

* MONTMIGNON (Jean-Baptiste), né en 1737 à Lucy, près de Château-Thierry, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique. Secrétaire de M. Bourdeilles, évêque de Soissons, il fut successivement nommé par ce prélat, chanoine, vice-gérant de l'officialité, archidiacre et vicaire-général du diocèse. En 1786, il remplaça l'abbé Dinouart dans la rédaction du *Journal ecclésiastique*, et le continua jusqu'au mois de janvier 1788, qu'il le céda à l'abbé Barruel. Il eut part aux écrits publiés au commencement de la révolution par l'évêque de Soissons, et passa pour l'auteur d'un mandement donné par ce prélat, à Bruxelles, le 20 mai 1792; remarqué parmi les productions du même genre qui parurent à cette époque. Obligé de sortir de France en 1793, il y rentra dès qu'il le put et se

une ressource de la culture des lettres. Lors de »ublication du concordat, il fut nommé grand-aire de Poitiers, mais il resta peu dans ce dio-e ; de retour à Paris, il fut nommé chanoine de métropole en 1811, et depuis vicaire-général irgé de l'examen des livres soumis à l'approba-n de l'autorité ecclésiastique. Il est mort à Paris 21 février 1824. On a de lui : *Vie édifiante de uoit - Joseph Labre*, traduite de l'italien de Mar-ii, Paris, 1784, in-12, qui eut trois éditions la me année; *Systeme de prononciation figurée, plicable à toutes les langues, et exécuté sur les igues française et anglaise*, Paris, 1787, in-8; *ttre à l'éditeur des OEuvres de d'Aguesseau*, in-rée dans le 8e vol. de l'édition in-4; *Du crime ipostasie, Lettre d'un religieux à un de ses amis*, 90, in-8 ; *Préservatif contre le fanatisme* ou *les ouveaux millénaires rappelés aux principes fonda-ntaux de la foi catholique*, Paris, 1806, in-8; st une réfutation de l'ouvrage du P. Lambert, titulé : *Exposition des prédictions et des promesses ites à l'Eglise pour les derniers temps de la Gen-tilité*, 1806, 2 vol. in-12; *Choix de Lettres édifiantes*, 08, 8 vol. in-8, 2e édit. augmentée, 1824-26. Les scours préliminaires de l'auteur, ses additions, s notes critiques, ses observations pour l'intelli-nce de l'histoire des missions, forment plus du rs de l'ouvrage. *De la règle de la vérité et des uses du fanatisme*, 1808, in-8, anonyme; *la lef de toutes les langues ou Moyen prompt et facile établir un lien de correspondance entre tous les euples, et de simplifier extrêmement les méthodes 'enseignement par l'étude des langues*, 1811, in-8. L'abbé Montmignon a revu la *Vie de J.-C.* par Pei-né, et l'a augmentée des textes de l'Evangile et es saintes Ecritures et d'un abrégé de la doctrine hrétienne.

MONTMORENCY, nom d'une des maisons les plus nciennes de France, que ses généalogistes font emonter jusqu'au temps et même au delà de la ondation de la monarchie; mais ils ne s'appuient ue sur de simples conjectures et sur des tradi-ions qui prouvent seulement l'antiquité de cette noble maison. On commence à avoir sur elle quelques données certaines vers l'an 950 : on voit dors un BOUCHARD, *sire de Montmorency, par la ràce de Dieu*, se distinguer dans les armées fran-aises. Depuis cette époque la filiation de ses des-endants est authentiquement prouvée sans aucune nterruption.—(MONTMORENCY Matthieu Ier de), mort n 1160, fut connétable sous Louis le Jeune. Sa amille, l'une des plus illustres et des plus an-iennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville le Montmorency dans l'Ile-de-France. C'est la pre-mière terre du royaume qui ait porté le titre de baronnie, qu'on n'accordait autrefois qu'à des princes. Matthieu de Montmorency avait épousé Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, dont il laissa des enfants; et en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI, et mère de Louis VII. Cette seconde épouse ne lui a pas donné de postérité.

MONTMORENCY (Matthieu II de), dit *le Grand* et *le grand connétable*, mérita ce titre par son cou-rage et par sa prudence. Il se distingua surtout au siége de Château-Gaillard, près d'Andeli, où il ac-compagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la ba-taille de Bouvines en 1214, et y enleva 12 en-seignes impériales. Sa valeur éclata l'année sui-vante contre les albigeois du Languedoc, et lui mérita l'épée de connétable en 1218. Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouvernement, et commanda en 1224 aux siéges de Niort, de Saint-Jean-d'Angeli, de la Rochelle et d'autres places enlevées aux Anglais. Il se croisa une seconde fois contre les albigeois en 1226. Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces et de ses conseils. Montmorency le lui promit, et lui tint parole. C'est lui qui dissipa cette formi-dable ligue qui se fit contre la reine Blanche pen-dant la minorité de saint Louis. Il prit sur les mécontents la forteresse de Bellesme en 1228, les poussa jusqu'à Langres en 1229, et les réduisit tous, ou par adresse ou par force, à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1230. Le mé-rite de ce grand homme, son crédit, son habileté, illustrèrent beaucoup sa famille, et commencèrent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

MONTMORENCY (Matthieu IV de) mena du secours à Charles, roi de Naples, et suivit Philippe le Hardi en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de Philippe le Bel, et amiral de France en 1295, il servit dans la guerre de Flandre en 1303, et mourut en 1304.

MONTMORENCY (Charles de), maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits mi-litaires. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son cousin. Le courage avec le-quel il combattit à la bataille de Crécy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Aussi bon négociateur qu'excellent général, il con-tribua beaucoup au traité de Bretigni, conclu en 1360. Cet homme illustre mourut en 1381. Le roi Charles V faisait tant de cas de son mérite, qu'il le choisit pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI.

MONTMORENCY (Anne de), second fils de Guil-laume de Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès du dauphin, depuis François Ier, et en 1515 il se trouva à la bataille de Marignan. Il défendit avec le fameux Bayard, en 1521, la ville de Mé-zières contre l'armée de l'empereur Charles-Quint, et obligea le comte de Nassau de lever le siége. Honoré du bâton de maréchal de France, il suivit en Italie François Ier, et fut pris en 1525 avec ce prince, à la bataille de Pavie, qui avait été donnée contre son avis. Après avoir payé une forte ran-çon pour sa liberté, il vint en France traiter de celle de François Ier. Il se rendit en Espagne, et parvint à rendre moins onéreuses les prétentions de Charles-Quint. Le roi fut relâché sur sa parole; mais les *états* ne voulurent point consentir à rem-plir les conditions imposées par l'empereur, et ac-ceptées par François Ier. Les services importants qu'il rendit ensuite à l'état furent récompensés par l'épée de connétable de France en 1538. Montmo-

rency fut disgracié quelque temps après; mais il rentra en grâce sous le règne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particulière. Cependant les Guises commençaient déjà à balancer le crédit de Montmorency. Le connétable prit le Boulonnais en 1550, Metz, Toul et Verdun en 1552; mais il fut défait et pris par les Espagnols à Saint-Quentin en 1557, et ne sortit de prison qu'à la conclusion de la paix en 1559. En 1562, il gagna contre les calvinistes la bataille de Dreux; mais il fut aussi fait prisonnier. Ayant obtenu sa liberté l'année suivante, il prit le Hâvre de Grâce sur les Anglais. Quelque temps après, les calvinistes s'étant remis en campagne sous la conduite du prince de Condé, Montmorency les battit à la journée de Saint-Denys en 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandait, et fut abandonné des siens que la terreur avait saisis. Le généreux vieillard rappela toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté et rompit son épée dans le corps d'un officier calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Enfin un gentilhomme écossais, appelé *Stuart*, le blessa mortellement d'un coup de pistolet dans les reins. Un cordelier, son confesseur, lui rappelant dans cette extrémité les grands objets de la religion, pour le disposer à la mort : « Pensez-vous, lui répondit-il, que j'aie vécu près de » 81 ans avec honneur, pour ne pas savoir mourir » un quart d'heure? » Le connétable expira quelques instants après, dans des sentiments très-chrétiens. « C'est ainsi, dit un historien, que mourut » ce fameux capitaine, homme sage et d'une expérience consommée, grand homme de guerre, » quoique un peu plus soldat que général, grand » homme de cabinet, très-intelligent, jusque dans » les finances; grand travailleur, doué d'une mémoire singulière et d'un bon jugement; d'une » fermeté hors d'atteinte à toutes les vicissitudes » de la fortune, et d'une égalité qui ne se décourageait pas plus d'une défaite qu'il ne s'enorgueillissait de la victoire; également rempli de » probité et de droiture, inviolablement attaché à » l'état et à la religion, dont toutes les cabales et » les intérêts de famille ne purent jamais le détacher; si fidèle aux observances catholiques, et » même à ses dévotions accoutumées, que tout » le tumulte des camps n'était pas capable de les » lui faire omettre, ou seulement différer; grand » amateur de l'ordre, et rigide observateur de la » discipline; d'un caractère naturellement peu » flexible, durci encore par une éducation sévère, » qui lui laissa pour maxime capitale, qu'on ne » sait rien, quand on ne sait pas souffrir; aussi » était-il redouté par les gens de tout état, qu'il » traitait à la première faute sans le moindre ménagement : c'est là tout ce qu'on peut reprocher » à cet illustre personnage, et peut-être encore » un peu trop d'attachement aux biens de la fortune, sans préjudice néanmoins de son inviolable » probité. » Il s'était trouvé à huit batailles, et avait eu le souverain commandement dans quatre, avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles presque royales, et on porta son effigie à Notre-Dame : honneur qu'on ne fait qu'aux rois ou aux enfants des rois. Les cours supérieures assistèrent à son service. Les belles manœuvres par lesquelles il dispersa l'armée de Charles-Quint en Provence, que ce prince avait ravagée, lui méritèrent le nom de *Cunctator* et de *Fabius français*. Il dut sa grande élévation à la part qu'il prit à la liberté de François Ier, et à l'estime particulière que faisait de lui Charles-Quint. Il obtint en récompense le gouvernement du Languedoc, fut nommé grand-maître de France, et il eut l'administration des affaires. Après la mort de Henri II, son crédit diminua à proportion que s'élevait celui des Guises, mais il fut de nouveau employé sous Charles IX. Le bruit de sa réputation avait passé les bornes de l'Europe. Le grand Soliman et le fameux Barberousse, dey d'Alger, avaient coutume de lui envoyer tout ce que leurs états offraient de plus curieux et de plus rare. (*Voyez* l'*Histoire de la maison de Montmorency*, par Duchesne; celle des *Hommes illustres de France*, par d'Auvigny; et son *Eloge historique*, par M. Château-Regnault, 1785.)

MONTMORENCY (François de), fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il était grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc de Guise. On lui donna, comme en échange, le bâton de maréchal de France et le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elizabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretière. Accusé, à son retour, d'avoir trempé dans la conjuration de Saint-Germain-en-Laye, par laquelle on avait résolu d'enlever le duc d'Alençon, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté et enfermé à la Bastille. Ses ennemis, et la reine Catherine de Médicis, qui n'aimait point la maison de Montmorency, avaient résolu sa perte; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575 : Montmorency avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc d'Alençon, et elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince, qui avait quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros et d'un citoyen, il mourut au château d'Ecouen, le 5 mai 1579, dans sa cinquantième année.

MONTMORENCY (Charles de), frère du précédent, pair et amiral de France, lieutenant-général de la ville de Paris et de l'Ile-de-France, et colonel général des Suisses, était le troisième fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous le règne de cinq rois, et sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur et de patriotisme. Il était bossu et glorieux : « Ce qui est assez ordinaire, dit un écrivain » contemporain; mais en même temps c'était le » plus digne homme du conseil du roi, et qui » avait meilleure cervelle et meilleur avis. »

MONTMORENCY (Henri Ier de), duc, pair, maréchal et connétable de France, et gouverneur du Languedoc, était le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala, du vivant de son père, sous

le nom de seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince de Condé, et servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Disgracié par la reine Catherine de Médicis, il chercha un asile auprès du duc de Savoie, et se mit à la tête des mécontents, qui déchirèrent le Languedoc sous Henri III. Henri IV étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, et mourut à Agde en 1614. C'était un homme ferme et déterminé, qui n'avait puisé ses lumières que dans lui-même; car il ne savait, dit-on, ni lire ni écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du précédent, né en 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les calvinistes en Languedoc, et leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer, près l'île de Rhé, et reprit cette île, dont ils s'étaient emparés. En 1628 il remporta un avantage non moins considérable sur le duc de Rohan, chef des huguenots. Montmorency, envoyé quelque temps après dans le Piémont en qualité de lieutenant-général, attaqua près de Veillane les Espagnols, commandés par le prince Doria, et les mit en déroute. Cette victoire fut suivie de la levée du siége de Casal, et lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités l'égarèrent; il se flatta de pouvoir braver le cardinal de Richelieu. Gaston, duc d'Orléans, aussi mécontent de ce cardinal, se rend auprès de Montmorency, gouverneur du Languedoc, et cette province devient dès lors le théâtre de la guerre. Le roi envoie contre les rebelles les maréchaux de la Force et de Schomberg, avec 2000 hommes de pied et 1200 chevaux. Montmorency est battu et fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des lois. Richelieu croit devoir faire un exemple qui épouvante les grands, prétextant que l'impunité multiplierait des scènes aussi scandaleuses qu'inquiétantes, et exposerait l'état à un danger continuel. Le procès du prisonnier est donc instruit par les ordres du ministre. Les juges interrogent Guitaut, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat : « Le feu et la fumée dont il était con- » vert (répond cet officier les larmes aux yeux) » m'ont empêché d'abord de le distinguer; mais » voyant un homme qui, après avoir rompu six » de nos rangs, tuait encore des soldats au sep- » tième, j'ai jugé que ce ne pouvait être que M. de » Montmorency. Je ne l'ai su certainement que » lorsque je l'ai vu à terre, sous son cheval mort. » Parmi les personnes qui sollicitèrent la grâce de cette illustre victime, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, « qu'il pouvait juger aux yeux et » au visage du public à quel point on désirait » qu'il lui pardonnât. — Je crois ce que vous dites » (répondit le prince); mais considérez que je ne » serais pas roi, si j'avais les sentiments des par- » ticuliers : il faut qu'il meure. » Réponse qu'on ne peut désapprouver, si on en saisit le vrai sens. On lui trancha la tête à Toulouse, le 30 octobre 1632, à 37 ans. Son corps fut transporté dans l'église de la Visitation de Moulins, où Marie-Félice des Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu et par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de Henri IV, après de vaines intercessions auprès de Louis XIII, on fit sur sa mort les vers suivants :

> Ante patris statuam, nati implacabilis ira
> Occubui, indigna morte manuque cadens.
> Illorum ingemuit neuter, mea fata videndo :
> Ora patris, nati pectora marmor erant.

Le sieur du Cros a donné sa *Vie* en 1643, in-4. Il y en a une autre de 1699, in-12, l'une et l'autre assez mal écrites. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte Marguerite, qui avait épousé Henri II, prince de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas et en France. M. Désormeaux (assez avantageusement connu par l'*Abrégé de l'histoire d'Espagne*, mais très-désavantageusement par son *Histoire de la maison de Bourbon*), a donné en 1764 une *Histoire* intéressante *de la maison de Montmorency*, Paris, 5 vol. in-12. Cotolendi a fait celle de la duchesse de Montmorency, morte en 1666, Paris, 1684, in-8. Il y en a une plus récente en 2 vol. in-12.

MONTMORENCY (Jeanne-Marguerite de), connue sous le nom de *la Solitaire des rochers*, naquit à Paris en 1649 de parents qui occupaient les premiers rangs à la cour : tout porte à croire qu'ils étaient du nom que nous donnons ici à cette fille célèbre, car cette maison perdit effectivement en 1666 une demoiselle âgée d'environ 15 ans, dont elle n'eut jamais de nouvelles, et ce fut justement à cette époque que *la Solitaire*, qui avait le même âge, s'échappa du sein de sa famille. Après avoir pratiqué en divers états l'humilité et l'abnégation chrétienne sans être reconnue, elle se retira dans les monts Pyrénées, où elle mena une vie admirable dans deux retraites sauvages, qu'elle embellit, à un certain point, par son travail et l'art de sculpteur et de menuisier qu'elle possédait parfaitement. Le crucifix dont Mme de Maintenon en hérita après la mort de son directeur, le père Luc de Bray, fit l'admiration des plus habiles ouvriers. Elle quitta sa retraite pour aller à Rome recueillir les grâces du jubilé en 1700; et comme l'on ne sait plus rien d'elle depuis cette époque, on croit qu'elle mourut dans ce voyage. On a fait bien des recherches, par ordre même des premiers magistrats, pour découvrir sa sépulture, mais sans succès. Son Histoire a paru en 1787, sous le titre de *Vie de la Solitaire des rochers*. Comme l'auteur anonyme est un des plus fanatiques visionnaires de Saint-Médard, il a prétendu en faire, en dépit de l'évidence des faits parlants, une sainte du parti. « C'eût été effectivement un beau sujet de triom- » phe, dit l'abbé Bérault, qu'une jeune Montmo- » rency, qui se dérobe à toutes les grandeurs du » siècle, et va s'enterrer dans un désert inconnu, » pour s'y faire janséniste. Mais qui serait assez » dépourvu de bon sens pour croire à cette chi- » mère? Il la faut reléguer avec tant d'autres fictions » de même espèce, dans l'église de Port-Royal et

» d'Utrecht, qui, avouant par là l'impuissance où » elle est de produire les vrais saints, s'efforce en » toute rencontre de les ravir à l'Eglise romaine. » On a d'elle plusieurs *Lettres* écrites au père Luc de Bray, dont on n'a pu découvrir les originaux, qui furent quelque temps entre les mains de Mme de Maintenon; mais on en a des copies qui portent toutes un caractère de vérité propre à persuader les plus difficiles critiques, si on en retranche ce que le fanatisme jansénien de l'éditeur y a inséré d'une manière si gauche et si constante avec tout le reste, qu'il est impossible de s'y méprendre. D'ailleurs toute la vie de cette fille, les livres dont elle se servait, ses maximes et ses goûts, ses pratiques et ses exercices de piété, sont en opposition avec l'orgueilleuse hypocrisie de cette secte. Voyez le tome 25e de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, p. 1 et suiv. édit. in-12.

* MONTMORENCY (Matthieu-Jean-Félicité de MONTMORENCY-LAVAL, duc de), pair de France, ministre des affaires étrangères, membre de l'académie française, naquit à Paris, le 10 juillet 1767, et entra très-jeune, officier dans le régiment d'Auvergne, dont son père était colonel. Il fit les différentes campagnes de la guerre d'Amérique, d'où il rapporta, comme la plupart de ses camarades, cet esprit d'innovation qui devait bientôt se manifester d'une manière si effrayante. En 1789 la noblesse du bailliage de Montfort-l'Amaury dont il était *grand Bailly d'épée* le nomma député aux états-généraux. L'un des premiers de son ordre il se réunit au tiers-état. Dans la fameuse séance du 4 août 1789, il appuya la motion de M. de Noailles (*voy.* ce nom), d'abolir avec les droits féodaux et les justices seigneuriales tous les priviléges des provinces, des villes, de communautés et d'individus. Cette proposition accueillie avec le plus vif enthousiasme, fut sanctionnée au milieu du délire de l'assemblée. Après la session il remplit quelque temps les fonctions d'aide-de-camp du maréchal Luckner. Bientôt éclairé sur les funestes conséquences des théories qu'il avait adoptées, il se vit forcé de songer à sa propre sûreté, et trouva un asile à Coppet chez Mme de Staël, avec laquelle il se lia de la plus étroite amitié, malgré la différence qui existait entre leurs principes politiques et religieux. C'est dans cette retraite qu'il apprit la mort de son frère, l'abbé de Laval, qui périt victime du tribunal révolutionnaire (17 juin 1794). Au mois de septembre 1795, il rentra en France, dans le dessein de se réunir à sa famille, et dès lors il consacra tous ses moments à des pratiques de piété et à des actes de charité. Arrêté le 26 décembre suivant, il recouvra bientôt la liberté; inquiété de nouveau à l'époque du 18 fructidor, il trouva dans l'abbé Siéyes, dont il était l'élève, un puissant protecteur qui vint facilement à bout de le sauver. Sous le consulat il refusa toutes les fonctions, excepté celles qui favorisaient l'esprit de bienfaisance dont il était animé. Ses relations avec Mme de Staël l'avaient rendu l'objet d'une surveillance continuelle de la part de la police. En effet, il aidait de sa fortune des personnages connus par leur royalisme et leur envoyait des secours jusque dans les prisons, par l'intermédiaire de Mlle Ménager, ancienne religieuse. Ce fait, découvert dans le mois d'août 1813, causa la destitution du concierge de la Force qui s'y était prêté. Au retour des Bourbons en 1814, il alla au devant de Monsieur, comte d'Artois, qui le fit son aide-de-camp. Nommé chevalier d'honneur de Mme la duchesse d'Angoulême, il suivit cette princesse à Bordeaux, et ne la quitta pas dans son nouvel exil. Au retour de Napoléon, appelé, le 17 août 1815, à la chambre des pairs, il y parla sur toutes les questions importantes, les finances, le clergé, les journaux et avec une véritable éloquence. En 1822 nommé ministre des affaires étrangères, et président du conseil, il fit à la chambre des députés une noble rétractation des principes qu'il avait professés dans sa jeunesse. S'étant rendu au congrès de Vérone, il y fit adopter le projet de la guerre d'Espagne. Ses collègues ne partageant pas son avis à cet égard, il s'ensuivit dans le ministère une scission dont le résultat fut la retraite de M. de Montmorency, qui eut pour successeur M. de Châteaubriand. Créé duc par le roi, il fut quelque temps après nommé gouverneur de Mgr. le duc de Bordeaux; mais le jeune prince n'ayant pas encore atteint l'âge où il devait être confié aux soins des hommes, M. de Montmorency continua de se livrer exclusivement à des œuvres charitables et à des exercices de dévotion. Il visitait les hôpitaux, fréquentait les églises, et donnait l'exemple de toutes les vertus chrétiennes. Un des principaux fondateurs de l'association de Saint-Joseph, il en fut nommé président. Le vendredi saint de l'année 1826, s'étant rendu à Saint-Thomas-d'Aquin, sa paroisse, pour adorer N.-S. au tombeau, il fut frappé d'un coup d'apoplexie foudroyante dont il mourut sur-le-champ, à trois heures après midi, âgé de près de 60 ans. Le duc de Montmorency contribua à introduire en France l'enseignement mutuel, et fut un des premiers membres et un des présidents honoraires de la société établie à Paris pour l'amélioration de l'instruction primaire. Membre de l'administration des hospices, il était un des fondateurs de la société philanthropique, de la société pour l'encouragement de l'industrie, et de celle pour l'amélioration du régime des prisons, etc. Ses vertus plus que ses titres littéraires lui avaient ouvert, l'année même de sa mort, les portes de l'académie française. Son discours de réception, dont le sujet est *l'alliance des lettres et de la religion*, est écrit d'un style pur et élégant. Il a coopéré à la rédaction du *Mémorial catholique*. Alex. Guiraud, son successeur à l'académie, y a fait son *Eloge*. Il a paru quelques ouvrages dans lesquels on rend hommage à ses vertus réelles et surtout à son immense charité.

* MONTMORENCY-LAVAL (Louis-Adélaïde-Anne-Joseph, comte de), lieutenant-général des armées du roi, petit-fils du maréchal, né en 1752, entra en 1768, dans les gardes-du-corps, et fut en 1771 nommé capitaine au régiment dauphin. Il devint, en 1777, colonel en second; en 1784, colonel commandant du régiment de Lescure-Dragons, et en 1791, maréchal de camp. Obligé de quitter la

France, il fit la campagne de 1792 avec les princes, et rejoignit ensuite l'armée de Condé, dans les rangs de laquelle il combattit comme simple soldat. Il se trouvait au siége de Maëstricht en 1793, fut l'année suivante nommé major au régiment de Béthisy et fit toutes les campagnes de l'émigration. Lorsque le corps de Condé passa en Russie, plusieurs officiers étant restés sans emploi, le prince en forma une compagnie dont il lui confia le commandement. Après la restauration, Louis XVIII le nomma lieutenant-général et commandeur de l'ordres de Saint-Louis. Il est mort dans de grands sentiments de piété au mois de mars 1828.

MONTMORENCY. *Voy.* LUXEMBOURG et NIVELLE.

MONTMORIN (Thomas de) se distingua au siége de Saint-Jean d'Angeli en 1368 et à la bataille de Poitiers en 1356, où il fut fait prisonnier. Il vivait encore en 1370. Il était d'une très-ancienne famille d'Auvergne, divisée en différentes branches, de l'une desquelles étaient les deux comtes de Montmorin, l'un ministre d'état, l'autre gouverneur de Fontainebleau, assassinés par les Parisiens lors du massacre des prêtres, des nobles et des prisonniers, les 2 et 3 septembre 1792.

* MONTMORIN SAINT-HEREM (Armand-Marc, comte de), ministre des affaires étrangères, né vers 1750, fut menin du dauphin (Louis XVI), et commença sa carrière politique par être ambassadeur auprès du roi d'Espagne qui lui donna l'ordre de la toison-d'or. De retour en France, il reçut le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, et fut envoyé commandant en Bretagne. Membre de l'assemblée des notables en 1787, et peu de temps après ministre des affaires étrangères; il possédait encore ce portefeuille à l'ouverture des états-généraux; mais il le perdit lors du renvoi de Necker dont il approuvait le système. Rappelé quelque temps après, il fut chargé par *intérim* du ministère de l'intérieur. Lors de l'arrestation du roi à Varennes, il fut accusé d'avoir favorisé sa fuite en lui délivrant des passeports. Le roi ne l'ayant pas mis dans sa confidence, il ne lui fut pas difficile de se justifier; mais quelques semaines après, ayant communiqué à l'assemblée les réponses des divers souverains à la notification qui leur avait été adressée de la part de Louis XVI, de son acceptation de la constitution, les révolutionnaires y trouvèrent un nouveau motif d'accusation contre les ministres, qui donnèrent tous leur démission. Au mois de juillet 1792, dénoncé de nouveau comme l'un des chefs d'un prétendu cabinet autrichien, cette dénonciation ayant été reproduite par le journaliste Carra, Montmorin l'attaqua devant la justice de paix; mais cette plainte ne produisit pas grand effet, et bientôt elle devait être funeste à celui qui l'avait faite. Après la terrible journée du 10 août, décrété d'accusation, il alla se réfugier dans le faubourg Saint-Antoine chez une blanchisseuse qui, par un excès de précaution, fit soupçonner sa retraite. Arrêté le 21 août, après avoir subi un long interrogatoire à la barre de la Convention, il fut conduit à l'Abbaye, et bientôt après à l'échafaud révolutionnaire. M. Ferrand l'a dépeint ainsi dans sa *Théorie des révolutions*. « C'était un ministre » faible, mais pur et honnête : il aimait le roi et » en était aimé comme un véritable ami; cette » amitié fut même un malheur. Trompé par Necker, » qui avait pris un grand ascendant sur lui, il » était son soutien auprès du roi : par lui, il fut, » sans le savoir, un des grands véhicules de la » révolution, et perdit le monarque et la monarchie » pour qui il aurait donné sa vie. »

MONTMORT (Pierre-Raimond de), mathématicien, né à Paris en 1678 d'une famille noble, fut destiné au barreau par son père. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, et ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie et les mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Malebranche, son ami et son guide. En 1700, il fit un second voyage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. A son retour, il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec Mlle de Romicourt, petite-nièce de Mme la duchesse d'Angoulême. Depuis, il passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne, et surtout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire en 1713 un troisième voyage en Angleterre, où il fit la connaissance du célèbre Newton, et où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paraissait trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Ce savant estimable mourut en 1719, à Paris, de la petite vérole, à 41 ans, universellement regretté. Montmort était vif et sujet à des colères d'un moment, auxquelles succédaient une petite honte et un repentir gai. Les malheureux chérissaient en lui un consolateur, et les pauvres un père. On a de lui un *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4. Cet ouvrage, fruit de la sagacité et de la justesse de son esprit, fut reçu avec avidité par les géomètres. Il a encore donné un *Traité des suites infinies*. *Voyez* son *Eloge* par Fontenelle, *Histoire de l'académie des sciences*, 1719.

MONTMORT. *Voy.* HABERT Henri-Louis.

MONTMOUTH, ou plutôt MONMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles Ier, roi d'Angleterre, et d'une maîtresse de ce prince, Lucy Waltey. Il naquit à Rotterdam, en 1639, fut mené en France à l'âge de 9 ans, et élevé dans la religion catholique. Le roi son père ayant été rétabli dans ses états en 1660, il le fit venir à sa cour, et lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite contre celui de Montmouth), le fit duc et pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretière, capitaine de ses gardes, et l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth passa au service de la France avec un régiment anglais, se signala dans les Pays-Bas; il y servit sous le prince d'Orange, et se trouva à la bataille de Saint-Denis, que ce prince livra en 1678 au maréchal de Luxembourg. De retour en Angleterre, il continua de se distinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Ecosse, il les défit; mais peu de temps après, il se joignit aux factieux, et trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II

son père, et le duc d'York (depuis Jacques II), son oncle. Charles, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande, pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'York avait été proclamé roi sous le nom de Jacques II, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Il parvint à rassembler des troupes; il leur persuada qu'il était issu du mariage légitime de Charles II et de Lucy Waltey, et qu'ainsi il était le véritable héritier de son trône. Il hasarda donc le combat contre l'armée de son souverain. Il fut vaincu et contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur la fougère. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grâce, et obtint la permission de venir se jeter aux pieds du roi; mais rien ne put toucher le monarque, ni le parent qui craignait l'incorrigibilité de son neveu. Le coupable fut conduit à la Tour de Londres, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échafaud, le 25 juillet 1685. M. de Saint-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on fit mourir un malfaiteur qui lui ressemblait parfaitement, et que ce duc fut envoyé en France, et enfermé dans une prison des îles Sainte-Marguerite, avec un masque de fer. Il conjecture que le duc de Montmouth est le même que le prisonnier nommé *Masque de fer*, dont nous avons parlé aux mots MASQUE et BEAUFORT. Quoique ses preuves ne soient pas concluantes, il y en a de spécieuses, entre lesquelles il faut compter la permission que le duc eut d'abord de venir se jeter aux pieds du roi; ce qui ne s'accorde guère avec son supplice.

* MONTOLIEU (Pauline-Isabelle de POLIER, baronne de), née le 7 mai 1751 à Lausanne, où elle épousa en première noces M. de Crouzas, annonça de bonne heure un goût très-vif pour la littérature. Elle débuta par un roman intitulé : *Caroline de Lichtfield*, 1781, 2 vol. in-12, petit chef-d'œuvre de naturel et de sensibilité. De nombreuses publications qui se succédaient d'année en année soutinrent la réputation de l'auteur, dont les *Romans* et les *Nouvelles* furent toujours accueillis avec faveur. Dans ces diverses productions, on remarque beaucoup de grâce et de facilité, une sensibilité vive et un style pur et élégant. Elle mourut à Lausanne, le 28 décembre 1832 : la collection de ses *Œuvres* s'élève à 105 volumes : indépendamment d'un grand nombre de romans trad. ou imités d'Auguste Lafontaine (*voy.* ce nom), Mme de Montolieu en a traduit une foule d'autres de l'allemand et de l'anglais, et qui presque tous bien accueillis lors de leur publication, n'ont plus qu'un petit nombre de lecteurs, depuis que le genre sentimental est passé de mode. Henri de CROUZAS-MEIN, son fils, malade depuis longtemps, mourut dans la même maison, le lendemain de la mort de sa mère. Chambellan du prince de Hohenzollern-Hechingen, il est connu par la traduction de plusieurs ouvrages, entr'autres : *Voyage dans l'Oberland bernois*, par Wyss, Berne, 1817, 3 vol. in-8; *Lucerne et ses environs*, par le chanoine Businger, in-8; *Description des tableaux historiques du Pont de la chapelle à Lucerne*, par le même, in-8.

MONTPENSIER de CHATELLERAULT (François de Bourbon, duc de). *Voy.* FRANÇOIS de Bourbon.

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de *Mademoisselle de*), fille de Gaston, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. Elle fut élevée à la cour d'Anne-d'Autriche, sa marraine, qui, d'accord avec Mazarin, lui fit espérer qu'elle serait l'épouse de Louis XIV. Son père, prince bizarre, impétueux et intrigant, transmit ses défauts à sa fille. Mademoiselle prit le parti de Condé dans les guerres de la Fronde, et eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit de Louis XIV, son cousin. Le cardinal Mazarin, qui savait bien qu'elle avait envie d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari.* La cour s'opposa toujours depuis aux alliances qu'elle désira faire, et lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvait accepter. Dans l'espérance d'épouser l'empereur, elle refusa la main du prince de Galles, depuis Charles II; ainsi son ambition démesurée et l'appui qu'elle accorda aux *Frondeurs* contre Louis XIV et Mazarin, lui ôtèrent le moyen de se choisir une couronne. Son esprit élevé, son instruction, et les nombreux amis qu'elle avait, lui furent plutôt funestes qu'avantageux. Après avoir langui jusqu'à 43 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cet âge la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint en 1669 la permission d'épouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes-du-corps et colonel-général des dragons, à qui elle donnait, avec sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans, qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat était dressé. La reine, le prince de Condé, représentèrent au roi l'injure que cette alliance faisait à la famille royale; et Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amants se firent donner secrètement la bénédiction nuptiale. Lauzun ayant éclaté contre madame de Montespan, à qui il attribuait en partie sa disgrace, fut enfermé pendant 10 ans à Pignerol, et n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderait au duc du Maine la souveraineté de Dombes et le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui, parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée. Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement, qui était le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de Lauzun se rappela enfin qu'elle avait été sur le point d'être celle d'un empereur, et en prit l'air et le ton : « Je vous défends, lui dit-» elle, de vous présenter jamais devant moi.... » Mademoiselle, après avoir passé le commencement

de sa vie dans les plaisirs et dans les intrigues, le milieu dans l'amour et les chagrins, en passa la fin dans la dévotion et l'obscurité. Elle mourut le 5 mars 1693, peu regrettée et presque entièrement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complète est celle d'Amsterdam (Paris), 1735, en 8 vol. in-12. « Ces Mémoires sont plus » d'une femme occupée d'elle, dit l'auteur du » *Siècle de Louis XIV*, que d'une princesse témoin » de grands événements; mais à travers mille mi- » nuties, on y trouve des choses curieuses, et le » style en est assez pur. » Il y a dans l'édition que nous avons indiquée : un *Recueil des lettres de mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville, et de celle-ci à cette princesse*; les *Amours de Mademoiselle et du comte de Lauzun*; un *Recueil des portraits du roi, de la reine, et des autres personnes de la cour* : quelques-uns de ces portraits sont bien faits et intéressants; deux romans, l'un intitulé *La Relation de l'île imaginaire*, et l'autre *La princesse de Paphlagonie*. Ils sont pleins de goût et d'une fine critique. Le *Cyrus* du dernier roman est M. le prince, mort en 1686; et la *reine des Amazones* est mademoiselle de Montpensier. On a encore d'elle deux livres de dévotion qui doivent faire partie de la collection des *Œuvres des Bourbons*.

MONTPER (Josse), peintre de l'école flamande, né vers l'an 1588, mourut vers le milieu du XVIIe siècle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté et une sorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à une certaine distance, qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. Verhagen, célèbre peintre, encore vivant (1792), a adopté cette manière avec de brillants succès. *Voy.* le *Journ. histor. et littér.*, 1er août 1788, page 499.

MONTPEZAT (Antoine de Lettes, dit *des Préz*, seigneur de), maréchal de France. Il n'était que simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix. Prisonnier à la bataille de Pavie, il se présenta si à propos et de si bon cœur pour servir à François Ier de valet de chambre dans sa prison, que ce prince prit confiance en lui, et l'envoya porter en France des ordres secrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de Montpezat. Il se trouva au siége de Naples en 1528. Il défendit Fossan, petite ville de Piémont, contre une armée impériale, en 1536. Les assurances qu'il donna d'un heureux succès firent entreprendre le siége de Perpignan en 1541; mais son peu de prévoyance fut cause qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût fait maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 juin de l'année suivante.

MONTPLAISIR (Réné de Bruc, marquis de), d'une famille noble de Bretagne, était oncle du maréchal de Créqui. Il passa pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze, à laquelle il fut très-attaché. On a de lui des *Poésies*, 1759, in-12, parmi lesquelles son *Temple de la gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé), à l'occasion de la bataille de Nordlingue, qu'il avait gagnée sur le général Mercy. Montplaisir avait servi avec distinction sous ce prince. Il mourut vers 1673, lieutenant-de-roi à Arras. — Il ne faut pas le confondre avec Caillavet de Montplaisir, avocat du parlement de Bordeaux, qui vivait vers l'an 1634, année de la 2e édition de ses *Poésies*, in-12.

MONTRÉAL (Jean de). *Voy.* Muller.

MONTRÉSOR. *Voy.* Bourdeilles.

MONTREUIL. *Voy.* Eudes de Montreuil.

MONTREUIL (Matthieu de), poète français, né à Paris en 1620, eut une jeunesse fort dissipée. Après avoir dépensé son bien en voyages et en plaisirs, il servit en qualité de secrétaire auprès de Cosnac, évêque de Valence, qu'il suivit à Aix, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. Montreuil y mourut en 1691, à 71 ans. On a de lui plusieurs pièces de *Poésies* et des *Lettres*, qu'il recueillit lui-même, 1666, in-12. Montreuil était un de ces écrivains ingénieux et faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réussir dans le genre médiocre. On trouve dans le tome 1er des *Mélanges historiques* de Michaut un *Mémoire sur la vie, le caractère, l'esprit et les ouvrages de Matthieu Montreuil*, pages 85-94.

MONTREUIL ou MONTEREUIL (Bernardin de), jésuite, se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon. Cette vie peut tenir lieu d'une bonne Concorde des Evangiles. Elle a été réimprimée à Paris, 1741, 3 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornements de l'esprit.

* MONTREUIL (Cardon de), né à Lille en 1746 d'une famille honorable, consacra toute sa vie à des œuvres de charité, et mourut d'une manière édifiante le 30 avril 1832, à l'âge de 86 ans. On a de lui : *Lectures chrétiennes en forme d'instructions familières sur les épîtres et évangiles des principales fêtes de l'année*, 2 vol. in-12; ouvrage extrait en partie de Cochin; *Du règne des vrais principes, moyens de le préparer et d'écarter les obstacles qui s'y opposent*, in-12, plusieurs fois réimprimé; *Pensées et prières tirées de l'Ecriture, des Pères, de l'Imitation de Jésus-Christ, et des Offices de l'Eglise*, in-12, ouvrage substantiel et propre à servir d'aliment à la piété chrétienne; *Manuel du militaire chrétien*, in-4; *Sentiments chrétiens*, in-24; *Hommages à la religion et aux mœurs par les poètes français les plus célèbres*, petit in-12; *Principes de l'homme raisonnable sur les spectacles*, in-32; et divers autres *Opuscules de prières et de piété pour la jeunesse*. Montreuil avait un jugement sûr, un style correct, un talent remarquable pour l'analyse. Il employait une partie des nuits au travail.

MONTREUX (Nicolas de), gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Mont-Sacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour père un maître des requêtes de la maison de Monsieur, frère du roi. On a de lui : des *Romans*; plusieurs *Pièces de théâtre* et une *Histoire des Turcs*, 1608, in-4; le tout peu estimé.

* MONTRICHARD (Henri-Réné, comte de), né en 1756, d'abord page de la reine Marie-Antoinette,

entra sous-lieutenant dans royal-étranger-cavalerie. Quoique retiré du service, il rejoignit l'armée de Condé, et de retour en France, il fut chargé par Imbert-Colomès, son beau-père, de missions dans l'intérêt des Bourbons. En 1806, il fut nommé maire de Saint-Pierre-le-Roaille, départ. de la Loire. A la restauration il reçut la croix de Saint-Louis, et le 2 août 1815, fut appelé à la sous-préfecture de Villefranche. Son nom se trouva mêlé aux troubles du département du Rhône en 1817; les plaintes portées contre lui trouvèrent assez de crédit pour que le duc de Raguse prononçât sa révocation. Il protesta contre cette mesure dans un écrit intitulé : *Un et un font un*, ou *M. Fabvier et M. Sainneville*, Paris, 1818, in-8. Montrichard est mort dans de grands sentiments de religion, au château de Marcengis (Haute-Loire), le 21 décembre 1822, à 66 ans.

MONTROCHER. *Voy.* GUIDO.

MONTROSS ou MONTROSE (Jacques GRAHAM, comte et duc de), généralissime et vice-roi d'Ecosse pour Charles Ier, roi d'Angleterre, né à Edimbourg en 1612, défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'York, vainquit plusieurs fois Cromwell, et le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Ecosse, employa son bien et son crédit à lever une armée, prit Perth et Aberdeen en 1644, battit le comte d'Argyle, et se rendit maître d'Edimbourg. Charles Ier s'étant remis entre les mains des Ecossais, ils firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, et abandonna l'Ecosse à la fureur des factieux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, et de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12,000 hommes, en qualité de maréchal de l'Empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Ecosse, le rappela et l'envoya avec un corps de 14 à 15,000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des Orcades, et descendit à terre avec 4,000 hommes. Mais, ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Ecossais, nommé *Brime*, qui avait autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lesley, qui le fit conduire à Edimbourg, où, couvert de lauriers, et victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu et écartelé au mois de mars 1650. L'empereur, les rois de France et de Suède firent tous leurs efforts pour le sauver. Le premier écrivit au parlement une lettre très-vigoureuse; mais l'usurpateur prit toutes les mesures pour que sa victime ne lui échappât point. Charles II rétablit la mémoire de ce fidèle sujet. Il a été peint en deux mots par le cardinal de Retz : « C'est un de » ces hommes, dit-il, qu'on ne rencontre plus » dans le monde, et qu'on ne retrouve que dans » Plutarque. »

* MONTUCLA (Jean-Etienne), savant mathématicien, né à Lyon en 1725, fit ses premières études chez les jésuites. Il alla ensuite à Toulouse suivre les cours de droit; et après avoir pris ses grades, se rendit à Paris pour perfectionner son éducation. Nommé en 1758, secrétaire de l'intendance de Grenoble, il suivit quelques années après (1764), à Cayenne, comme premier secrétaire, le chevalier Turgot chargé d'y établir une colonie. De retour en France en 1766, il fut appelé par M. de Marigny, directeur général des bâtiments, à l'emploi de premier commis, qu'il exerça jusqu'en 1789. La révolution le laissa sans fortune. Il fut compris, à son insu, dans une liste de savants, à qui le gouvernement accorda des secours, et en 1795, il fut chargé de l'analyse des *Traités* déposés aux archives des affaires étrangères. Nommé, la même année, professeur de mathématiques à une des écoles de Paris, sa mauvaise santé l'éloigna d'un emploi qu'il n'avait point sollicité. Il mourut à Versailles, le 18 décembre 1799. Possédé dans sa jeunesse, comme il le disait lui-même, de la *polyglottomanie*, il avait appris sans maître, l'italien, l'allemand, l'anglais et le hollandais. Il était en outre versé dans les langues anciennes, et joignait à une instruction solide et variée, une mémoire brillante et une élocution vive et animée. Montucla rapporta, de son voyage de Cayenne, des observations qui malheureusement ont été perdues, des plantes curieuses pour les serres de Versailles, et le *haricot sucré*, qui a augmenté le nombre de nos légumes. On lui doit : *Histoire des recherches sur la quadrature du cercle*, Paris, 1754, in-12, fig., ouvrage devenu rare, et que rend intéressant le tableau des découvertes auxquelles ont donné lieu les tentatives infructueuses pour la solution d'un problème trompeur. *Recueil de pièces concernant l'inoculation de la petite vérole*, traduit de l'anglais, Paris, 1756, in-12; *Histoire des mathématiques*, Paris, 1758, 2 vol. in-4, 1799-1802, 4 vol. in-4, l'un des ouvrages les plus remarquables du XVIIIe siècle par l'étendue et la profondeur des recherches, la clarté et la précision avec laquelle y sont traitées les matières les plus abstraites. Les 2 derniers vol. imprimés après la mort de l'auteur, sous la direction de Lalande, n'offrent le plus souvent qu'une lourde gazette d'optique et d'astronomie physique, où se trouvent parfois des jugements hasardés. L'ouvrage est néanmoins précieux et le plus complet sur la matière. On lui doit encore une nouvelle édition des *Récréations mathématiques*, d'Ozanam, 1778, 4 vol. in-8, où il a refait et ajouté beaucoup d'articles; une traduction des *Voyages de Carver* dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, Paris, 1784, in-8. Le *Magasin encyclopédique*, 1799, v, p. 406-410, contient une courte *Notice* sur Montucla.

* MONVEL (Jacques-Marie BOUTET de), acteur et auteur dramatique, né le 25 mars 1745 à Lunéville, d'un comédien de province, fut destiné très-jeune à la même carrière que son père. Après s'être exercé sur différents théâtres, il débuta en 1770 à la comédie française; et deux ans après, reçu pour doubler Molé (*voy.* ce nom), fut obligé, de faire des efforts incroyables, pour obtenir la faveur du public. Après la mort de Lekan, il réclama quelques rôles de ce grand tragédien; mais les désagréments de son organe le forcèrent de renoncer à cet emploi. En 1777 il fit représenter au

Théâtre-Français l'*Amant Bourru*, comédie dont le sujet est tiré d'un roman de Mme Riccoboni. Molé, dont la rivalité s'était changée en haine, fut contraint de jouer dans cette pièce : profondément émus l'un et l'autre des applaudissements unanimes des spectateurs, ils s'embrassèrent et se réconcilièrent pour la vie. Monvel jouissait paisiblement de l'approbation publique, lorsqu'en 1781 un ordre de la police le força de sortir brusquement de France. Après avoir passé quelque temps à Stockholm, où il était lecteur et comédien ordinaire du roi de Suède, il revint à Paris en 1786, et y fit représenter une pièce qu'il avait achevée en Suède, les *Amours de Bayard*; mais elle n'obtint point de succès. Il s'attacha ensuite au théâtre des Variétés du Palais-Royal, qui prit en 1792 le nom de *Théâtre de la republique*. Au mois de novembre 1793, il prononça dans l'église Saint-Roch, un discours blasphématoire qu'il termina par cette horrible imprécation : « S'il existe un Dieu, je le » défie en ce moment de me foudroyer pour mon- » trer sa puissance. » On dit qu'il se repentit amèrement d'une conduite aussi scandaleuse. Il est à désirer qu'il ait versé assez de larmes pour l'expier. Il mourut à Paris le 13 février 1811, à 66 ans. Parmi ses pièces de théâtre, outre l'*Amant bourru*, on distingue *Clémentine et Désormes*, *Blaise et Babet*, *l'Erreur d'un moment*, *Alexis et Justine*, *Philippe et Georgette*, *Ambroise et Sargines*, etc. Elles ont été réimprimées dans la *Suite du répertoire*. On a encore de lui *Frédégonde et Brunehaut*, roman historique, et quelques poésies fugitives, dans divers recueils. Monvel aurait laissé un nom honorable dans les lettres, si on pouvait se le rappeler sans penser qu'il fut un des plus audacieux anarchistes qu'ait produit la révolution. Mlle Mars (*voy.* ce nom) était sa fille.

* MOOLA-FEEROOZ, grand-prêtre des Perses, mort en 1831 à Bombay, à 72 ans, est auteur d'un poëme épique en langue persane sur la conquête de l'Inde par les Anglais, intitulé *Georges Nama*. Il possédait une riche collection de manuscrits.

MOOR (Antoine), peintre, natif d'Utrecht, mort à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, et surtout à Venise, forma son goût, et lui donna une manière qui fit rechercher ses ouvrages. Ses tableaux sont rares et fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très-bien traité quelques sujets d'histoire.

* MOORE (François), voyageur anglais, partit en 1730 pour l'Afrique, où il resta cinq ans et remonta la Gambie jusqu'à la distance de 200 lieues de la mer. A son retour il publia une relation intitulée : *Voyage dans les parties intérieures de l'Afrique*, Londres, 1738, in-8, 1742, in-4, et 1776, in-8, où l'on trouve beaucoup de particularités intéressantes et nouvelles. Ce voyage abrégé et traduit en français par Lallemand forme le second volume des *Voyages de Ledyard et de Lucas en Afrique*, Paris, 1804, 2 vol. in-8.

* MOORE ou MORE (Edouard), littérateur anglais, mort à Londres le 28 février 1757, a publié : *le Joueur*, tragédie, trad. en franç. par l'abbé Banté des Loirelles, où l'on trouve de belles scènes à travers plusieurs irrégularités; *Gilblas*, comédie, qui offre aussi quelques beautés; des *Fables*, son meilleur ouvrage, trad. en franç., Paris, 1764, in-8, et souvent imprimées à la suite de celles de Gay, en Angleterre et même en France.

* MOORE (John), médecin et littérateur écossais, né dans le comté de Stirling en 1730, d'abord employé à l'armée de Flandre, dans les hôpitaux, fut ensuite nommé chirurgien-adjoint du régiment des gardes à pied. De retour à Londres en 1748, il se livra à de nouvelles études qu'il vint continuer à Paris, et exerça ensuite la chirurgie à Glascow. En 1770 il fut chargé d'accompagner le jeune duc d'Argyle dans ses voyages, et à son retour il en publia le résultat, sous le titre de *Coup d'œil sur la société et les mœurs en France, Suisse, Allemagne et Italie*, 1779-81, 4 vol. in-8. Cet ouvrage, traduit en français par Henri Rieu, Genève, 1799, 4 vol. in-8, obtint un grand succès lors de sa publication; on y trouve des plaisanteries fines et gaies; mais peu de profondeur dans les remarques et encore moins d'exactitude dans les renseignements. On a encore de Moore : deux romans traduits en français par Cantwell, *Zéluco*, 1796, 4 vol. in-18; *Edouard*, 1797, 3 vol. in-12; *Journal écrit pendant un séjour en France en* 1792, 1793, 2 vol. in-8, avec une carte; *Vues des causes et des progrès de la révolution française*, 1795, 2 vol. in-8; *Esquisse de la vie, des mœurs et des caractères de divers pays, contenant l'histoire d'une Française de qualité*, 1798, 2 vol. in-8. Moore mourut dans sa campagne près de Londres le 28 février 1802. — Son fils, qui avait mérité, par sa bravoure et ses talents, le grade de lieutenant général, fut tué dans un combat en Espagne le 16 janvier 1809. On lui a élevé un monument dans la cathédrale de saint Paul à Londres, et un autre à Glascow, où il était né en 1761.

MOORTON. *Voy.* MORTON.

** MOOSER (Aloyse), habile facteur d'instruments, né en 1770 et mort en Suisse, le 19 décembre 1839. C'est à lui que l'on doit l'orgue de la cathédrale de Fribourg, si renommé dans toute l'Europe, et qui passe à juste titre pour un chef-d'œuvre. Il se compose de 64 registres, divisés en 4 claviers, avec plus de 7800 tuyaux, dont quelques-uns ont 32 pieds de longueur.

MOPINOT (Simon), bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1685, et mort en 1724, à 39 ans, professa les humanités dans son ordre avec beaucoup de succès. Il ne fut pas moins attentif à inspirer à ses élèves l'amour de la vertu, que le goût de la belle littérature. On a de lui des *Hymnes* qu'on chante dans plusieurs maisons de sa congrégation. Elles sont pleines de sentiments affectueux, et préférables, sous ce rapport, à celles de Santeuil, auxquelles elles sont inférieures pour l'énergie et la vivacité des images. Plusieurs peuvent être mises à côté de celles de Coffin et de Combault. Ce savant bénédictin a travaillé avec dom Constant à la collection des *Lettres des papes*, dont il a fait

l'épître dédicatoire et la préface. Cette préface ayant déplu à la cour de Rome, dom Mopinot la défendit par plusieurs *Lettres*. Il a fait encore l'épître dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus anecdotorum*. Il avait achevé le 2e volume de la collection des lettres des papes, lorsqu'il mourut.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, et fameux devin du paganisme, vivait du temps de Calchas, autre célèbre devin, qui suivit les Grecs au siége de Troie. C'est aussi un nom commun parmi les bergers, comme on le voit dans les Bucoliques de Virgile.

MORABIN (Jacques), secrétaire du lieutenant-général de police de Paris, était de la Flèche. Il mourut le 9 septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui · la *Traduction* du *Traité des lois* de Cicéron, in-12, et du *Dialogue des orateurs*, attribué à Tacite, 1722, in-12; *Histoire de l'exil de Cicéron*, in-12, morceau estimé, qui a été traduit en anglais; *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4, écrite avec assez de savoir, de clarté et de méthode; *Nomenclator ciceronianus*, 1757, in-12. Personne n'avait plus lu Cicéron que l'auteur, et ce petit livre peut être utile. *Traduction* du *Traité de la consolation*, de Boëce, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINES (Antoine), est particulièrement connu par son *Anti-Jansenius, hoc est, selectæ disputationes de hæresi pelagiana et semipelagiana, deque variis statibus naturæ humanæ, et de gratia Christi Salvatoris; in quibus vera de illis doctrina proponitur, et Cornelii Jansenii yprensis falsa dogmata refutantur*, Paris, 1652, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage est cité dans le procès du père Quesnel. L'auteur y refond avec beaucoup d'habileté tout ce qu'ont dit sur ces matières, Sirmond, Petau, Etienne-des-Champs, Martin, etc.

MORAINVILLIERS d'ORGEVILLE (Louis de), natif du diocèse d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, et dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu, Harlai de Sancy, ayant été nommé évêque de Saint-Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, et mourut en cette ville l'an 1634. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen philosophiæ platonicæ*, Saint-Malo, 1750 et 1755, 2 vol. in-8.

MORALÈS (Ambroise), prêtre, né en 1513 à Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, était fils d'un habile médecin et contribua beaucoup à rétablir en Espagne le goût des belles-lettres. Il enseigna les éléments de la grammaire au fameux don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint. Philippe II le nomma son historiographe et l'université d'Alcala lui confia une de ses chaires. Sa vertu et son esprit brillèrent dans ce poste. On a de lui : la *Chronique générale d'Espagne*, qui avait été commencée par Florian de Ocampo, en espagnol, Alcala, 1574, et Cordoue, 1586, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage est un des plus estimés sur l'histoire d'Espagne. Il ne va que jusqu'à Vérémond III. Sandoval le continua par ordre exprès de Philippe III jusqu'à Alphonse VII. Des *Scolies* en latin sur les ouvrages de saint Euloge de Cordoue. On a une édition des *Opuscules* de Moralès, Madrid, 1791-93, 3 vol. in-4. *Voy.* sur cet écrivain l'*Histoire de la littérature espagnole*, par Bouterweck tom. Ier, pag. 369. Moralès eut pour élèves Sandoval, depuis cardinal, Guevara, Chacon, etc., et fut lui-même dirigé dans ses études par le savant Perez de Oliva, son oncle. *Voy.* OLIVA.

MORAN. *Voy.* MAURAN.

MORAND (Sauveur-François), fils de chirurgien et chirurgien lui-même très-habile, né à Paris en 1697, passa en Angleterre l'an 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux Cheselden, surtout dans l'opération de la taille. Il fut successivement premier chirurgien de la Charité, et chirurgien-major des gardes-françaises, directeur et secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des sciences en 1722, il le devint de celle de Londres et de beaucoup d'autres. On a de lui : *Traité de la taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12; en anglais, par Douglas, Londres, 1729; *Eloge historique de M. Mareschal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1737, in-4; *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré*, 1743; *Recueil d'expériences et d'observations sur la pierre*, 1745, 2 vol. in-12; le second et le troisième volume de l'*Histoire de l'académie de chirurgie*; *Opuscules de chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4. On lit avec plaisir et avec fruit plusieurs de ses *Mémoires* dans la Collection de l'académie des sciences et dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut en 1773, chirurgien en chef de l'hôtel royal des Invalides. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-François MORAND, son fils, né à Paris en 1726, professeur d'anatomie, médecin de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine. C'est de lui qu'est l'article du *charbon de terre et de ses mines*, qui forme le quatrième cahier des arts de l'académie des sciences : le *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre*, etc., Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connaissances d'autant plus sûres sur ce fossile, il s'était rendu à Liége où on le trouve en quantité. Le collége des médecins de cette ville s'empressa de l'agréger à son corps, et on lui donna plusieurs autres marques d'honneur et d'estime dans ce pays. L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étaient amollis, 1752, in-12; l'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geome*, près de Langres, 1754, etc. Jean-François Marand mourut en 1784, membre de plusieurs académies. Son *Eloge* se trouve dans le recueil de l'académie des sciences de cette même année.

MORAND (Pierre de), né à Arles en 1761 d'une famille noble, fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il fit représenter en 1737 *Téglis*, tragédie qui eut quelque vogue, et successivement d'autres pièces dont plusieurs furent mal reçues. On n'y trouve ni grâce, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit et des idées. Il mourut en 1757, épuisé par ses excès et son incontinence. Ses *Œuvres* ont été imprimées en 1751, 3 vol. in-12. Sa meilleure pièce est la Tragédie de *Childéric*, jouée en 1736 avec succès.

* MORAND (Jean-Antoine), architecte, né à Briançon en 1727, fut élève de Servandoni, et depuis étudia sous la direction de Soufflot; il exécuta, d'après les plans de ce grand artiste, la salle de spectacle de Lyon, dont les décors donnèrent l'idée la plus favorable de son talent. On applaudit surtout à ses peintures à fresque. Il fut appelé à Parme en 1759, à l'époque du mariage de l'archiduchesse avec l'empereur, pour construire un théâtre à machines, et son habileté répondit à l'attente de ses illustres patrons. De retour à Lyon, il présida, en partie, à la construction des beaux édifices qui bordent le quai Saint-Clair. Cette ville lui doit aussi le pont en bois sur le Rhône, qui porte son nom. L'école des ponts-et-chaussées a donné son approbation aux principes qui ont présidé à cette construction, et leur exposition fait partie de son enseignement. Lors du siége de Lyon, Morand mit en usage toutes les ressources de son art pour sauver ce pont et il y réussit. Après la prise de cette malheureuse ville, ce citoyen recommandable porta sa tête sur l'échafaud, le 24 janvier 1794.

* MORAND (le comte Louis-Charles-Antoine-Alexis), lieutenant-général, pair de France, grand-croix de la Légion-d'honneur, etc., naquit en 1771 à Pontarlier. Destiné par ses parents à la carrière du barreau, il s'y prépara par de bonnes études; mais les événements lui donnérent une autre direction. Enrôlé en 1792 dans le 7me bataillon des volontaires du Doubs, il en fut élu commandant et ne tarda pas à se signaler par sa valeur. Dans la campagne de 1792, son drapeau à la main, il s'élança dans la ville d'Hondtschoote, à travers un feu meurtrier. Il fit comme colonel la guerre en Italie, puis en Egypte, où il continua de se distinguer. Nommé par Kléber gouverneur de la province de Girgé, il poursuivit Mourad-Bey dans le désert, et s'empara de son camp où il trouva son cimeterre. Il gagna tous ses grades et toutes ses dignités sur les champs de bataille. Général de brigade à Héliopolis, de division à Austerlitz, grand cordon à Wagram, il fut fait comte à Ekmul. A Iéna, il reçut un biscaïen au bras, en repoussant la cavalerie du prince Henri de Prusse, et il combattit encore à Eylau et à Friedland. Dans la campagne de Russie où il commandait la première division, il mit en déroute à Viasma le corps de Tolstoï. A Smolensk, il se signala de nouveau. Chargé, pendant la bataille de la Moscowa, d'attaquer la grande redoute de Borodino, un biscaïen lui enleva une partie de la mâchoire inférieure. A peine rétabli de cette blessure, il prit part aux combats de Lutzen et de Bautzen. Enfermé plus tard dans Mayence, il y soutint un siége de cinq mois, avec une armée décimée par le typhus. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, le nomma son aide-de-camp. Il commandait la jeune garde à Waterloo, où il culbuta une division du corps de Blucher. Condamné à mort après la seconde restauration, il passa trois ans en Pologne, où il eut à souffrir de cruelles privations. En 1819, il comparut devant un conseil de guerre à Strasbourg, et fut absous à l'unanimité. Mis à la retraite en 1824, il habita Montbenoît, près de Pontarlier, où il partagea son temps entre l'agriculture et les soins qu'exigeait l'éducation de sa famille. Dans ses loisirs, il composa : *L'armée selon la charte*, (1829, in-8), ouvrage estimé des militaires. Après la révolution de juillet, il fut nommé commandant de la 6e division militaire (Besançon), et promu à la pairie. Il est mort à Paris le 1er août 1835. Son éloge a été prononcé à la chambre des pairs, par M. le général Cubières, dans la séance du 18 février 1846.

* MORANDE (Charles Thévenot de), pamphlétaire, né en 1748 à Arnay-le-Duc, fut envoyé à Dijon pour y faire ses études en droit; mais livré aux plaisirs, il négligea les cours; et lorsque son père, instruit de sa conduite, le menaça de lui retirer sa pension, il s'enrôla dans un régiment de dragons. Racheté par son père, il parut être touché de sa bonté, et montra l'intention de s'occuper sérieusement de la procédure. Mais ces bonnes dispositions furent de courte durée : emporté par ses penchants vicieux, il déserta la maison paternelle et se rendit à Paris, où il se plongea dans toutes sortes de débauches. Le libertinage le conduisit bientôt aux actes les plus honteux, et il figura quelque temps parmi les plus hardis filous. Ces désordres déterminèrent sa famille à solliciter une lettre de cachet pour le faire enfermer. Rendu à la liberté après quinze mois de prison, il passa en Angleterre, où il commença par publier *Le Philosophe cynique* et des *Mélanges confus sur des matières bien claires*, Londres, 1771, in-8. Ces deux écrits, dont l'impudence et l'immoralité faisaient tout le mérite, trouvèrent assez de lecteurs pour encourager Morande à continuer, et il publia *Le Gazetier cuirassé*, Londres, 1772, in-12. Cette dégoûtante satire obtint un succès prodigieux, et Morande ne craignit plus de laisser couler tout le poison que distillait sa plume. Il avait spéculé sur la révélation des premiers scandales de la vie de Mme Dubarry, et se disposait à la publier. La cour de Versailles, en ayant été instruite, chargea Beaumarchais, alors à Londres, d'acheter le silence du libelliste, qui exigea 500 guinées et une pension viagère de 4,000 liv., dont la moitié serait reversible à sa femme. Enflé de ce succès, il crut pouvoir rançonner à son gré toutes les puissances; mais il ne fut pas toujours aussi heureux. Il avertit Voltaire qu'il avait entre ses mains de quoi le diffamer; le philosophe, peu effrayé d'un tel adversaire, lui répondit en dénonçant au public ses propositions; et le comte de Lauraguais, à qui il avait fait la même menace, le gratifia de coups de canne, dont il eut même soin d'exiger quittance. Après la mort de Louis XV, Morande cessa de toucher sa pension, et publia les *Anecdotes secrètes sur la comtesse Dubarry*, Londres, 1776. Il redigea quelque temps le *Courrier de l'Europe*, et rentra en France au moment de la révolution. Il avait fait mettre Brissot à la Bastille, en lui attribuant *Le Diable dans un bénitier* : pamphlet du marquis de Pelleport, et ils se trouvèrent en lutte. Morande entreprit sous le titre d'*Argus politique*, un journal écrit avec une modération à

laquelle on était loin de s'attendre de sa part. Les jacobins signalèrent sa feuille comme indirectement favorable à la cour, et arrêté après le 10 août 1792, l'auteur périt victime des massacres de septembre. Morande n'avait pas mérité cet honneur.

MORATA ou MORETA (Olimpia Fulvia), née à Ferrare en 1526, préféra le nom de femme savante à la profession de la vraie foi, embrassa le luthéranisme, et épousa Gruntler, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna publiquement en Allemagne les lettres grecques et latines, et on a d'elle des *Vers* en ces deux langues. Elle mourut en 1555. Ses *Œuvres* ont été publiées par Cælius Curion, à Bâle, en 1562, in-8, et reproduites avec des additions de l'éditeur, 1570 ou 1580, in-8.

* MORATIN (Léandro-Fernandès de), poète dramatique, naquit à Madrid en 1760. Son père Nicolas Fernandès avait déjà essayé de réformer la scène castillane. Mais la gloire d'y faire respecter le goût et les convenances, ainsi que la vérité dramatique, était réservée à don Léandro. Doué d'un grand talent d'observation, il voulut le perfectionner encore par des voyages, et ce fut dans ce but qu'il parcourut la France, l'Angleterre et l'Italie. A son retour dans sa patrie, il fut nommé par Charles IV chef de bureau de l'interprétation des langues, et membre honoraire du conseil royal. Sous Joseph Bonaparte, il conserva le titre de conseiller honoraire, et fut fait chef de la bibliothèque royale. Lorsque Ferdinand VII fut rétabli sur son trône, Moratin craignant, mais à tort, pour sa vie ou tout au moins pour sa liberté, vint chercher un asile en France, et s'établit à Bayonne, puis à Bordeaux, se consolant de l'exil par la culture des lettres. Il suivit un de ses amis qui venait habiter Paris, et il y mourut le 21 juin 1828. Ses restes ont été déposés dans le cimetière de l'Est, à côté de ceux de Molière. Ses premiers essais furent un poème, *Granada rendida* ou la *Conquête de Grenade*, et un *Art poétique*, qui furent couronnés par l'académie de Madrid. Déterminé à réformer le théâtre de sa nation, il donna la comédie intitulée *le Café*, qui eut un succès prodigieux et qui, sous le rapport de l'art, est son chef-d'œuvre. *Le baron*, *la Jeune Hypocrite*, *Le Vieux Mari et la jeune femme*, et le *Oui des jeunes filles*, accrurent sa réputation. L'action de toutes ces pièces est fort simple; il se renferme rigoureusement dans les trois unités, et on peut lui appliquer ce précepte de Santeuil : *Castigat ridendo mores*. Le dialogue en est vif, rapide, plein d'esprit et de saillies. Comme réformateur, il a mérité sans doute le surnom de *Molière espagnol*; mais il est très-loin d'égaler cet immortel génie, ni même Goldoni, le *Molière italien*. On doit encore à Moratin des *poésies lyriques*, où l'on retrouve le goût, la correction, la pureté de style et la régularité qui le distinguent, mais qui n'ajoutent rien à sa célébrité. Ses *Œuvres* ont été publiées par l'académie royale espagnole, Madrid, 1830-31, 6 vol. in-8. Ses *comédies* avaient paru sous le nom supposé de *Inarco Celenio*, Madrid, 1795-1814, 2 vol. in-8, et ont été réimprimée, depuis séparément plusieurs fois. Les principales ont été traduites dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Moratin a publié les *OEuvres posthumes* de son père, Barcelonne, 1821, in-4.

* MORCELLI (Etienne-Antoine) naquit en 1737, à Chiari, et fut envoyé, à l'âge de 14 ans, au collége des jésuites de Brescia. Deux ans après, ces pères le firent entrer dans leur maison de Rome. Ses études terminées, il fut envoyé professer la grammaire à Fermo, puis les humanités à Raguse. En 1771, après avoir prononcé ses quatres vœux, il alla professer l'éloquence au collége romain. C'est à cette époque qu'il institua l'académie d'archéologie, qui s'assemblait dans les salles du musée Kircher (*voy.* ce nom), dont il était préfet, et où il lut six *Dissertations* sur divers points d'antiquités. A la suppression de l'institut en 1773, après avoir demeuré quelque temps dans sa ville natale, il revint à Rome, où le cardinal Alexandre Albani lui confia le soin de sa belle bibliothèque. C'est dans cette docte retraite qu'il conçut et exécuta son grand ouvrage du style des inscriptions. En 1791 il fut rappelé dans sa patrie, pour y remplir les fonctions de prévôt de l'église principale. Pendant trente années qu'il jouit de cette dignité, il fut constamment entouré de la vénération publique. Il est mort à Chiari, le 1er jour de l'année 1821. Morcelli a légué sa bibliothèque à sa ville natale, où il a de plus fondé un établissement pour l'éducation des jeunes filles, restauré ou embelli divers édifices publics ou religieux, etc. On a de lui : *De stylo inscriptionum latinarum libri tres*, Rome, 1780, in-4; *Inscriptiones, commentariis subjectis*, Rome, 1783, in-4; παρεργον *inscriptionum novissimarum ab anno* 1784, *Andrea Andreii rhetoris curâ editum*, Padoue, 1818, in-4. Ces trois ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Opera epigraphica*, Padoue, 1818-23, 3 vol. gr. in-4. *Sermonum libri duo*, Rome, 1784, in-8. C'est un recueil de poésies dans la manière d'Horace, et non de sermons, comme l'ont cru quelques biographes. *Indication des antiquités de la maison Albani*, 1785; *Kalendarium ecclesiæ Constantinopolitanæ*, Clↄ *annorum vetustatis insigne, cum commentariis*, Rome, 1788, 2 vol. in-4; *Africa christiana*, Brescia, 1817-18, 3 vol. in-4. Cet ouvrage a exigé de longues recherches. Μιχαηλια, *sive dies festi principis angelorum apud Clarenses*, Milan, 1817, in-4; *Œuvres ascétiques* (ital. et lat.), 1820, 3 vol. in-12; *Dello scrivere degli antichi Romani*, Milan, 1822, in-8; *Electorum libri II*, 1814; *Agapeja* (sur saint Agape martyr), 1816; *Sulla Bolla d'oro de fanciulli romani*, 1816; *Sull' Agone Capitolino*, 1817.

MORE. *Voy.* MOORE, et MORUS.

MOREAU (Réné), habile docteur et professeur royal en médecine et en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-Bellay en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Nous avons de lui entre autres : *De missione sanguinis in pleuritide*, Paris, 1622, et Halle, 1742. On y trouve un catalogue chronologique de tous les médecins qui se sont distingués par leurs écrits. *Tabulæ methodi universalis curandorum morborum*, Paris, 1647, in-fol.; une *Edition* de l'école de Salerne, avec des notes, 1625, in-8; une *Traduction* de l'espagnol en français du *Traité du chocolat*, par Antoine Colmenéro.

MOREAU (Jacques), habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple et ami de Guy-Patin, s'attira la jalousie et la haine des anciens médecins, par les thèses publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs; mais il se défendit d'une manière victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729. On lui doit : des *Consultations sur le rhumatisme*; un *Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et pestilentielles, avec le moyen de les guérir*; une *Dissertation physique sur l'hydropisie*; et d'autres ouvrages estimés.

MOREAU de BRASEY (Jacques), né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon à l'âge de 60 ans, est auteur : du *Journal de la campagne de Piémont*, en 1690 et 1691; des *Mémoires politiques, satiriques et amusants*, 1716, 3 vol. in-12; de la *Suite* du *Virgile travesti* de Scarron, 1706, in-12; mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage.

* MOREAU (Jean-Victor), célèbre général, né en 1763 à Morlaix, fils d'un avocat, après avoir terminé ses études de collége d'une manière brillante, à 17 ans alla suivre les cours de droit à Rennes. Mais bientôt entraîné par sa passion pour les armes, il s'enrôla dans un régiment. Racheté par son père, il reprit ses cours et se fit remarquer par ses progrès rapides. Lorsqu'en 1787 la cour voulut faire enregistrer les nouveaux impôts, Moreau, alors *prévôt de l'université*, appuya la résistance de la magistrature, ce qui lui fit donner le surnom de *général du parlement*. Dans cette circonstance il se conduisit avec une sagesse au-dessus de son âge, et contribua beaucoup dans les journées des 26 et 27 janvier à calmer l'effervescence de la populace. Au commencement de la révolution, il forma une compagnie de canonniers qu'il commanda jusqu'en 1792. Son goût pour l'état militaire se fortifiant de plus en plus, il entra dans un bataillon de volontaires dont il ne tarda pas à devenir le chef. Il fit en cette qualité sa première campagne sous Dumouriez, devint en 1793 général de brigade, et l'année suivante, sur la demande de Pichegru, général de division. Moreau ne trompa point l'idée qu'il avait donnée de ses talents, et conquit en peu de temps Menin, Ypres, Bruges, Nieuport, Ostende, l'île de Cassandria et le fort de l'Ecluse. Au moment où il méritait si bien de la république, il apprit que son vieux père était traîné à l'échafaud; et justement indigné, dès lors il ne vit plus la patrie que dans les camps. Dans la campagne de 1794, il commanda l'aile droite de l'armée du Nord sous Pichegru qu'il remplaça dans le commandement de cette armée, puis dans celui de l'armée du Rhin-et-Moselle (*voy.* PICHEGRU), et ouvrit en juin 1796 cette campagne qui a immortalisé son nom. Après avoir repoussé Wurmser vers Manheim, il passe le Rhin à Strasbourg, attaque le prince Charles et le force de se replier sur le Danube. Il se préparait à pénétrer en Bavière; mais ne pouvant être soutenu par Jourdan, c'est alors qu'il effectua cette retraite, un des plus beaux faits militaires que l'histoire ait consacrés. A l'ouverture de la campagne suivante, il passa de nouveau le Rhin en plein jour, reprit Kehl, et fit 4000 prisonniers. Les préliminaires de paix de Léoben vinrent suspendre sa marche et ses succès. Dénoncé pour avoir gardé les papiers saisis dans le fourgon de Klinglin (*voy.* ce nom), Moreau, mandé à Paris, eut la faiblesse de publier une proclamation dans le but, disait-il, de convertir beaucoup d'incrédules sur le compte de Pichegru, *qu'il n'estimait plus depuis longtemps*. Cette conduite fut condamnée par le public, et le Directoire lui-même ne lui en sut pas gré, puisqu'il le força de prendre sa retraite. Mais bientôt ses talents devinrent nécessaires. Nommé en 1798 inspecteur-général, il fut envoyé l'année suivante à l'armée d'Italie, où Schérer lui remit le soin de sauver l'armée. Malgré l'extrême disproportion de ses forces, il arrêta les progrès de l'ennemi; et il aurait pu reprendre l'offensive, sans la défaite de l'armée de Naples à la Trébia. Appelé de nouveau au commandement de l'armée du Rhin, Joubert qui vient le remplacer en Italie veut lui laisser la direction d'une bataille imminente. Moreau veut bien combattre, mais il ne consent pas à commander. Joubert (*voy.* ce nom) trouve à Novi une mort glorieuse. Moreau qui, dans cette bataille, a eu trois chevaux tués sous lui, et ses habits percés d'une balle, par les mesures qu'il prend par la retraite, mérita le surnom de *Fabius français*. A cette époque, le parti qui avait formé le projet de renverser le Directoire, jeta les yeux sur Moreau, pour le mettre à la tête du gouvernement; mais il refusa le rôle que Bonaparte devait accepter à son retour d'Egypte. Après le 18 brumaire qu'il avait secondé, il eut avec le nouveau maître de la France une discussion au sujet du plan de campagne sur le Rhin, et finit par l'emporter. Les événements prouvèrent qu'il avait été le mieux inspiré. Il bat les Autrichiens sur tous les points, et par une suite de manœuvres habiles les rejette sur Ulm; force le maréchal Kray d'abandonner cette position inexpugnable, le poursuit et signe enfin un armistice, le 15 juillet 1800, à Parsdorf. A la reprise des hostilités, il se replie devant les Autrichiens, supérieurs en nombre, et leur livre, le 3 décembre à Hohenlinden, une bataille décisive, 11,000 prisonniers et 100 pièces de canon, sont les trophées de cette journée. Rien ne pouvait arrêter sa marche victorieuse, lorsque l'archiduc Charles vint solliciter un armistice, qui cette fois sauva la capitale de l'Autriche. Après cette glorieuse campagne, Moreau vint à Paris, où il recueillit l'hommage de l'admiration publique; Bonaparte s'efforçant de dissimuler sa jalousie lui fit présent d'une paire de pistolets, en lui disant « qu'il aurait bien » voulu y faire graver toutes ses victoires, mais » qu'on n'y eût pas trouvé assez de place. » Cependant il ne tarda pas à manifester combien il craignait un rival d'autant plus dangereux qu'il avait l'amour de l'armée et de la nation. Moreau, retiré dans sa terre de Grosbois, et vivant au milieu d'un petit nombre d'amis ou d'étrangers que sa réputation attirait auprès de lui, ne dissimulait pas assez ses sentiments. Bonaparte sut bientôt, par les espions dont il l'avait entouré, que Moreau désapprouvait sa conduite. Dès lors le considérant

comme le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets ambitieux, et n'attendit qu'avec une impatience mal dissimulée, l'occasion de s'en débarasser. Il la trouva dans le rapprochement qui eut lieu un peu plus tard entre Moreau et le malheureux Pichegru (*voy.* ce nom). Subitement arrêté (15 février 1804), tenu trois mois au secret le plus rigoureux, il fut au bout de ce temps traduit devant la cour criminelle de Paris, accusé d'avoir voulu rétablir les Bourbons sur le trône : ce qui n'est guère probable, si l'on considère les opinions politiques qu'il avait toujours manifestées. Il aurait été condamné à mort si l'on n'avait craint un soulèvement dans l'armée. D'un autre côté, on craignait que son acquittement ne fût le signal de la guerre civile. Il fut condamné à deux années de détention (1); mais sa femme (Mlle Hulot) obtint que sa détention serait changée en un exil. Au mois de juin conduit à Cadix, il s'y embarqua pour les Etats-Unis, où il vécut dans la retraite, étonnant les Américains par sa sagesse et sa simplicité; il semblait avoir oublié l'Europe et la France; mais l'impolitique guerre d'Espagne, l'expédition insensée, le bruit de nos désastres répandu sur le continent américain, le frappèrent successivement d'une douleur profonde et d'un violent désespoir. Dans cette disposition d'esprit, hautement manifestée, on conçoit aisément quelles ouvertures purent lui être faites. Celles qui lui vinrent de la part de l'empereur Alexandre, lui montrèrent les vues de ce monarque sous un jour si favorable à la France et à l'humanité, qu'il n'hésita pas à s'embarquer secrètement le 21 juin 1813. Arrivé à Prague, où les souverains alliés étaient réunis, il en reçut l'accueil le plus flatteur, et une sorte d'égalité parut s'établir entre la grandeur de ces monarques et la gloire du capitaine. Mais ses services devaient être de courte durée. Examinant, le 27 août, à côté de l'empereur Alexandre, les mouvements de l'armée française, il eut les deux jambes fracassées par un boulet, et mourut 6 jours après, à Laun en Bohême. L'empereur Alexandre le pleura vivement, et le fit inhumer dans l'église catholique de Saint-Pétersbourg, avec les plus grands honneurs. Telle fut la vie et la mort d'un des plus grands capitaines des temps modernes. L'école de guerre dont il a été le chef, conserve les armées, ménage les peuples, décide les campagnes moins par les engagements que par les marches et les manœuvres; elle assure, si l'on est vainqueur, une longue supériorité, et, si l'on est vaincu, elle laisse des chances d'honorable paix ou de favorable retour à la fortune; enfin elle menace le moins possible la civilisation. Voilà des titres qui recommandent la mémoire de Moreau à l'estime de la postérité. Garat a publié en 1814 un écrit remarquable intitulé *Moreau*, dans lequel les talents de ce grand capitaine sont justement appréciés. *Voy.* TURENNE.

* MOREAU (Jean-Michel), dit le *jeune*, pour le distinguer de son frère, dessinateur et graveur, né à Paris en 1741, travailla particulièrement pour les libraires, et se vit bientôt chargé presque seul de la plupart des estampes destinées à orner les belles éditions de la fin du XVIIIe siècle. Son dessin du sacre de Louis XVI, qu'il grava lui-même, lui ouvrit les portes de l'académie, et lui valut le titre de dessinateur du cabinet du roi. Toutes ses productions attestent un génie riche et fertile. Il mourut le 30 novembre 1814.

* MOREAU DE LA ROCHETTE (François-Thomas), inspecteur-général des pépinières de France, né en 1720, à Rigni-le-Feron, près de Villeneuve-l'Archevêque, était directeur des fermes du roi à Melun, lorsqu'il conçut le hardi projet de faire un établissement de culture à *La Rochette*, village ainsi nommé à cause de son sol ingrat et rocailleux. Il y acheta, en 1751, un vaste domaine pour un prix très-modique; et par des labours mieux dirigés, des engrais distribués à propos, il parvint bientôt à obtenir de meilleures récoltes. Encouragé par ces premiers succès, il proposa en 1767 au gouvernement d'établir sur son terrain une école d'agriculture où seraient formés aux travaux de la campagne des enfants trouvés, dont le nombre fut de 50 porté à 100. Avec le secours de tant de bras il parvint à défricher toutes les terres, à les niveler, à améliorer le sol et à établir partout des plantations. De vastes jardins, de riches pépinières prirent la place des bruyères et des sables arides qui couvraient autrefois ce domaine, devenu, par le génie d'un seul homme, un des plus beaux des environs. En 15 années il sortit des pépinières de La Rochette un million d'arbres de tige et 31 millions de plants forestiers, dont une grande partie servit à repeupler les bois et les forêts du domaine, et pendant le même espace de temps, cet habile agronome forma 400 élèves, presque tous bons jardiniers, excellents pépiniéristes, quelques-uns dessinateurs et planteurs de jardins d'agréments. Le roi, dès 1769, avait décoré Moreau de l'ordre de Saint-Michel. Les avantages qu'on tirait de ses pépinières le mirent en rapport avec tous les grands propriétaires de France et les personnages les plus distingués. On lui doit encore l'établissement d'une belle manufacture de sulfate de fer, à Urcel près de Laon, et divers projets pour le défrichement des landes de Bordeaux, qu'il croyait susceptibles de donner de bons produits. Il mourut dans sa terre le 20 juillet 1791. François de Neuchâteau a consacré une *Notice* aux pépinières de La Rochette dans les *Mémoires de la société d'agriculture* de la Seine, tome 4.

* MOREAU (Jean), avocat, né vers 1760, fut en 1790, nommé procureur-syndic de la Meuse, et en 1791, membre de l'assemblée législative, où, adhérant à l'adresse présentée par la section de la Croix-Rouge, il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers *qui menaçaient la patrie*. Il passa en 1792 à la Convention, et s'y montra modéré. Lors du procès de Louis XVI, il vota pour le *bannissement* de ce prince jusqu'à la paix. Moreau se retira en août 1795, donnant pour motif que la constitution ayant été acceptée, il avait terminé sa mission. Il se démit aussi de sa place

(1) Thuriot, commissaire du gouvernement, avait fortement insisté pour la peine capitale, bien convaincu, disait-il, que l'accusé aurait sa grâce. Clavier, un des juges, lui dit : « Eh ! qui nous la » donnera à nous ? »

e membre du conseil des Anciens, auquel il avait été élu en 1795, et mourut en 1820.

* MOREAU (N.), ingénieur à Châlons, député de Saône-et-Loire à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI, pour la mort et contre l'*appel au peuple*. Il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon; et, après le 13 vendémiaire, il appuya la demande en liberté de d'Aubigny et de Rossignol, le bourreau de la Vendée. On ignore l'époque de sa mort.

* MOREAU DE SAINT-MERY (Médéric-Louis-Élie), conseiller d'état, etc., né le 13 janvier 1750, au fort royal de la Martinique, n'avait pas 3 ans quand il perdit son père. Il donna des preuves précoces d'un caractère compatissant et se fit le défenseur des noirs près de son aïeul, grand sénéchal de la Martinique. Un jour il était parvenu à obtenir la grâce d'un nègre esclave, qui avait cherché trois fois à s'échapper, délit que les lois de la colonie punissaient de mort: mais c'était à la condition que celui-ci accepterait la place d'exécuteur des hautes-œuvres; le nègre préféra subir sa condamnation, et jamais Moreau n'oublia le courage de ce pauvre esclave dont il ne parlait qu'avec attendrissement. Son aïeul sentant sa fin approcher, lui indiqua un endroit où il avait déposé 60,000 francs qu'il lui donnait pour aller étudier en France; mais il distribua cette somme entre les héritiers; il n'avait alors que seize ans. Il vint à Paris en 1769, pour compléter son éducation qui jusqu'alors avait été très-négligée. Par le crédit de ses parents il fut admis dans les gendarmes de la garde, ce qui ne l'empêcha pas de suivre les cours de jurisprudence et de mathématiques. Il avait entrepris sans maître l'étude du latin, et il y fit tant de progrès, qu'au bout de 14 mois, il écrivit et soutint dans cette langue sa thèse de bachelier en droit. Pour ne manquer ni à ses études ni à ses devoirs militaires, il ne dormait qu'une nuit sur trois. Reçu avocat au parlement, après trois ans d'application, il retourna dans sa patrie, où il apprit la mort de sa mère, et trouva sa fortune dissipée. S'étant fixé au Cap-Français, il y exerça la profession d'avocat au conseil supérieur de Saint-Domingue, pendant huit ans, au bout desquels il fut nommé conseiller. Il fit alors des recherches sur les lois éparses des colonies dont il explora les archives; dans une de ses excursions, il découvrit le tombeau, jusques alors ignoré, de Christophe Colomb, dans une ancienne église de San-Domingo. Appelé à Paris, il s'y occupa de travaux sur l'administration et les lois de Saint-Domingue, et avec Pilâtre de Rozier, fonda le *musée*, dont il devint secrétaire, comme il avait fondé la *Société des philadelphes* au Cap-Français. Au commencement de la révolution, il présida l'assemblée nommée alors des *Electeurs* de 1789, qu'il décida à nommer Lafayette commandant-général de la garde nationale de Paris. Député de la Martinique à l'Assemblée constituante, il ne s'y occupa que des colonies, et après la session fut nommé membre du conseil judiciaire établi près le ministère de la justice. Après la fatale journée du 10 août, il se cacha dans la petite ville de Forges; mais il y fut arrêté avec le duc de La Rochefoucauld. Un des hommes de l'escorte qui se trouvait son obligé, lui facilita les moyens de s'évader. Il s'embarqua le jour même pour les Etats-Unis, avec sa femme et deux enfants en bas âge, n'ayant eu que le temps de sauver ses manuscrits (1793). Arrivé à New-York, il fut contraint d'entrer commis chez un marchand, dont le caractère grossier le fit beaucoup souffrir. Etant parvenu à se procurer des secours, il passa avec sa famille à Philadelphie, où il se fit libraire, puis imprimeur, et publia sa *Description de St.-Domingue*. Les orages révolutionnaires s'étant un peu calmés, il revint en France, et nommé historiographe de la marine, contribua à la rédaction du Code maritime. Etant parent de Joséphine, Bonaparte, devenu premier consul, l'appela, en 1800, au conseil d'état, et, l'année suivante, il fut envoyé à Parme pour réclamer de Ferdinand, la renonciation à son duché. Moreau sut remplir cette mission délicate avec ménagement. A la mort de ce prince, nommé administrateur général des états de Parme, Plaisance et Guastalla, avec des pouvoirs illimités, il se fit aimer des habitants; mais s'étant opposé fortement aux rigueurs inutiles de Junot, il fut rappelé. Après la chute de Napoléon, il se trouva presque réduit à l'indigence. Le roi, instruit de sa position, lui fit parvenir une somme de 15,000 fr. Il mourut le 28 janvier 1819, à 69 ans. On a de lui: *Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le Vent*, *de* 1550 à 1785, Paris, 1784-1790, 6 vol. in-4; *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8; *Idée générale*, ou *Abrégé des sciences et des arts*, *à l'usage de la jeunesse*, Philadelphie, 1795, in-12, imité de l'ouvrage de Formey (1754); *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes-Orientales Hollandaises à la Chine*, rédigée par Van-Braam, trad. en français, Philadelphie, 1796-97, 2 vol. in-4; *Description de la partie française de Saint-Domingue*, ibid., 1797-98, 2 vol. in-4. On y trouve des détails exacts sur tout ce qui concerne cette colonie; *De la Danse*, ibid., 1797, 2 vol. in-12; Parme, Bodoni, 1801, in-12. L'auteur y montre l'analogie qui existe entre les danses coloniales, celles des Maures, des Africains, et des Grecs; *Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, Paris, 1800, 2 vol. in-8, trad. de l'espagnol, d'Azara. Moreau de Saint-Méry était membre de la société d'agriculture, de l'Athénée des arts et de la société académique des sciences. Dans chacune de ces sociétés, on a prononcé son *Eloge*. M. Fournier-Pescay en prononça un sur sa tombe qui a été imprimé.

* MOREAU de la Sarthe (Louis-Jacques), né en 1775 à Montfort, près le Mans, vint étudier la médecine à Paris, et obtint très-jeune, une place d'officier de santé aux armées. Obligé, par suite d'une blessure, de revenir à Paris, il fut nommé sous-bibliothécaire de l'école de médecine, dont il devint plus tard bibliothécaire en chef. Moreau cessa d'être professeur à la faculté, par suite de l'ordonnance du 21 novembre 1822, qui dispersa ce corps; le titre d'honoraire lui fut seul conservé. Ce coup lui dut être d'autant plus sensible, qu'il l'arrachait

en même temps aux fonctions de bibliothécaire qu'il remplissait depuis environ 25 ans. Il est mort à Paris le 13 juin 1826. Il était membre de l'académie royale de médecine, et il a légué par son testament sa bibliothèque à cette compagnie, afin qu'elle fût décernée par elle, à titre de prix. Il a laissé : *Essai sur la gangrène humide des hôpitaux*, 1796, in-8; *Esquisse d'un cours d'hygiène ou de médecine appliqué à l'art d'user de la vie et de conserver la santé*, accompagnée de notes, 1799, in-8; *Quelques réflexions philosophiques et morales sur l'Emile de J.-J. Rousseau*, 1800, in-8; *Traité historique et pratique de la vaccine*, 1801, in-8; traduit en plusieurs langues; *Histoire naturelle de la femme*, 1803, 3 vol. in-8. Moreau a été l'éditeur : des *Œuvres de Vicq-d'Azyr* (*voy.* ce nom), et de l'*Art de connaître l'homme par la physionomie, de Lavater* (*voy.* ce nom). Il a été le principal rédacteur du *Dictionnaire de médecine de l'Encyclopédie*, où il a donné les articles de clinique et l'*Histoire de l'école de médecine*, depuis son origine (1795) jusqu'à sa suppression (1822). Enfin il a inséré divers morceaux dans le *Journal de médecine* et dans les *Mémoires* de la société médicale d'émulation, etc

MOREAU DE MAUPERTUIS. *Voy.* MAUPERTUIS.

MOREL (Frédéric), né à Paris en 1558, fut professeur et interprète du roi de France, et son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin et le français. Il acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, plusieurs *Traités* de saint Basile, de Théodoret, de saint Cyrille, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *Œuvres* d'Œcuménius et d'Arétas, en 2 vol. in-fol. Enfin, après s'être signalé par ses connaissances dans les langues, il mourut en 1630, à 72 ans. — Son père, nommé aussi Frédéric MOREL, mort en 1583, s'était distingué précédemment dans le même art.

MOREL (Guillaume), directeur de l'imprimerie royale à Paris, né en 1505, au Tilleul, bourg du comté de Mortain, mort en 1564, n'était pas de la même famille que les précédents. On a de lui un *Dictionnaire grec-latin-français*, 1622, in-4, et d'autres ouvrages. Ses éditions grecques sont très-belles. Son frère, nommé Jean, âgé d'environ 20 ans, mourut en prison, où il était retenu pour crime d'hérésie.

MOREL (dom Robert), bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaise-Dieu en Auvergne, l'an 1653, fut fait bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés en 1680. On le nomma depuis supérieur de différentes maisons. En 1699, il voulut être déchargé de tout fardeau, pour se retirer à Saint-Denys, où il s'occupa à composer des ouvrages ascétiques. Ce bénédictin, né avec un esprit vif et fécond, excellait dans les matières de piété, dans la connaissance des mœurs et des règles de conduite pour la vie spirituelle. Sa conversation était vive et délicate, ses réponses spirituelles et promptes, son humeur douce, égale, et d'une gaieté accompagnée de retenue. Dom Morel mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui : *Effusions de cœur sur chaque verset des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, Paris, 1716, 5 vol. in-12; *Méditations sur la règle de saint Benoît*, 1717, in-8; *Entretiens spirituels sur les évangiles des dimanches et des mystères de toute l'année, distribués pour tous les jours de l'Avent*, 1720, 4 vol. in-12; *Entretiens spirituels pour servir de préparation à la mort*, 1721, in-12; *Entretiens spirituels pour la fête de l'octave du Saint-Sacrement*, 1722, in-12; *Imitation de N.-S. J.-C.*, traduction nouvelle, avec une prière affective, ou effusion de cœur à la fin de chaque chapitre, 1725, in-12; *Méditations chrétiennes sur les évangiles de toute l'année*, 1726, 2 vol. in-12; *Du bonheur d'un simple religieux qui aime son état et ses devoirs*, 1727, in-12 : la 3e édition est de 1752; *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie religieuse*, 1728, in-12; *De l'espérance chrétienne, et de la confiance en la miséricorde de Dieu*, 1728, in-12. On prétend que l'on trouve dans quelques-uns de ces ouvrages des propositions qui ne sont pas assez exactes, et qui se ressentent du parti auquel il a été attaché pendant quelque temps. Il avait appelé, mais il renonça à son appel en 1729. On trouvera une liste complète de ses ouvrages, et des détails intéressants sur sa vie, dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759, et dans l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

** MOREL DE VINDÉ (Charles-Gilbert, vicomte), agronome et littérateur, né en 1759 à Paris, de parents qui lui laissèrent une fortune considérable, avait reçu de la nature les qualités les plus aimables et les dons de l'esprit les plus heureux. Conseiller au parlement à 19 ans, avec dispense d'âge, il remplit les devoirs de cette charge avec toute la maturité que donne l'expérience. Lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, il fut élu, sans l'avoir sollicité, président d'un des nouveaux tribunaux de Paris, et ne se servit de l'influence qu'il pouvait avoir que pour rendre des services particulièrement aux personnes dévouées comme lui à la monarchie. Après l'arrestation du roi à Varennes, il donna sa démission, annonçant le projet de ne plus s'occuper que de l'agriculture. Designé, après la funeste journée du 10 août, aux poignards des égorgeurs, il se trouvait absent de Paris lorsqu'on vint pour l'arrêter, et il eut le bonheur d'échapper à la terreur. Ses observations et ses expériences sur les engrais et sur l'éducation des troupeaux le firent admettre à la société d'agriculture de Paris, et en 1809 il devint correspondant de l'institut dans la classe des sciences, dont plus tard (1824) il fut membre titulaire. Au retour du roi il fut nommé chevalier de la légion-d'honneur, et en 1815 pair de France. Après la révolution de juillet, il continua de faire partie de la chambre haute; mais il n'y parut que rarement, et n'y siégea point dans les procès politiques. Il mourut chrétiennement à Paris, le 19 décembre 1842, à 83 ans. Outre des *romans* écrits d'un style naturel et qui respirent une morale pure, on a de lui entre autres ouvrages : *La Morale de l'enfance*, Paris, 1790, in-8, réimprimée in-16 un grand nombre de fois, et traduite en latin par M. Victor Leclerc; *Essais sur les mœurs de la fin du XVIIIe siècle*, La Haye, 1794, in-12; *Mémoire sur l'exacte parité des laines mérinos de*

France et d'Espagne, 1807, in-8; *Mémoire et instruction sur les troupeaux de progression*, 1808, in-8; *Cabinet de Paignon-Dijonval, état détaillé et raisonné des dessins et estampes dont il est composé,* 1810, in-4; *Assolement de la Celle-Saint-Cloud*, 1815, in-8; *Quelques observations sur les assolements pratiques*, 1822, 3e édit., 1833, in-8; *Essai sur les constructions rurales*, 1821, in-fol. avec 36 pl.; *Considérations sur le morcellement de la propriété territoriale en France*, 1826, in-8; *Sur la théorie de la population, ou observations sur le système de Malthus*, Paris, 1829, in-8. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs, par le marquis d'Audiffret, dans la séance du 5 mai 1843.

MORELL (André), antiquaire, né à Berne en Suisse, le 9 juin 1646, se fit connaître par son érudition à Paris, où il était venu en 1680; mais il attacha trop d'importance et un trop haut prix à sa science. Il fut chargé de mettre en ordre et de compléter le cabinet des médailles de Louis XIV. La récompense qu'on lui avait promise s'étant fait longtemps attendre, il s'en plaignit hautement. Louvois en fut piqué et le fit mettre à la Bataille. Ses amis lui obtinrent la liberté le 16 novembre 1691; mais de nouvelles plaintes contre le ministre lui attirèrent les mêmes punitions, et ce qui paraîtra extraordinaire, c'est que, malgré les persécutions de Louvois, Morell ne perdit jamais la bienveillance de Louis XIV. Au bout de quelque temps, il se retira à Berne, se rendit ensuite en Thuringe, et mourut d'apoplexie à Arnstadt en 1703. Ses principaux ouvrages sont : *Thesaurus Morellianus, sive Familiarum romanarum numismata omnia....., et disposita ab Andrea Morellio, cum Commentariis Havercampi*, Amsterdam, 1734, 5 tom. en 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus complet des familles romaines; il est estimé, rare et recherché. Le lecteur est également frappé de la beauté des médailles, gravées par Morell lui-même sur les originaux, et de la justesse des descriptions; *Specimen universæ rei nummariæ antiquæ*, 1683, Leipsig, 1695, 2 vol. in-8, ouvrage digne du précédent. La *Vie d'André Morell* a été écrite en latin par A. P. Giulianelli, et publiée en 1752 par Gori, à la tête de sa *Columna trajana*.

* MORELLET (André, l'abbé), membre de l'académie française, né à Lyon le 7 mars 1727, fils d'un marchand papetier, commença ses études au collége des jésuites de sa ville natale. A quatorze ans, il entra au *séminaire des Trente-Trois*, à Paris, et il y obtint des succès qui le firent admettre à la Sorbonne, *où il passa*, dit-il, *cinq ans, toujours lisant, toujours disputant, toujours très-pauvre, toujours content.* Il paraît étonnant qu'avec les principes qu'il montra dès sa première jeunesse, il ait embrassé l'état ecclésiastique; mais il faut croire qu'il choisit cet état comme propre à lui donner dans le monde de la considération. Chargé, en 1752, de l'éducation du fils de M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne : il accompagna son élève en Italie. Etant à Rome il lui tomba dans les mains le *Directorium inquisitorum* d'Eymerick (*voy.* ces nom) : dès lors il conçut le projet d'en donner un *Extrait.* Quand il revint à Paris, ses anciens amis l'introduisirent chez Mme Geoffrin, qui le prit en amitié, et qui, en mourant, lui laissa une pension de 1,200 francs. Il eut aussi accès dans la maison du baron d'Holbach, rendez-vous général de la secte philosophique. Les dîners du baron d'Holbach ressemblaient assez, à ce qu'il paraît, aux petits soupers de Frédéric, roi de Prusse. Quoique Morellet ne partageât pas toutes les opinions des autres convives, il était dévoué à la cause des philosophes et s'était fait le collaborateur de l'*Encyclopédie.* Le Franc de Pompignan dans son *Discours de réception* à l'académie, ayant signalé le danger de leur principes (*voy.* FRANC (le) III), Voltaire le ridiculisa dans un pamphlet intitulé les *Quand*, dont le succès paraîtrait incroyable aujourd'hui. « J'imaginai (dit Morellet) qu'il fallait faire passer Pompignan par les particules; je fis les *Si*, les *Pourquoi*, un commentaire sur une traduction en vers de la prière universelle de Pope; c'était un feu roulant; il paraissait un papier toutes les semaines.... » Vers la même époque, Palissot, en donnant la comédie des *Philosophes*, souleva contre lui tous les prétendus sages. Alors Morellet publia la *Vision*, satire virulente, dans laquelle il eut la maladresse de lancer un trait contre la princesse de Robecq, ennemie des philosophes. Palissot crut ne pouvoir mieux se venger qu'en adressant un exemplaire du pamphlet à cette dame, *de la part de l'auteur.* Son projet réussit : Mme de Robecq demanda justice au duc de Choiseul, qui fit mettre l'abbé Morellet à la Bastille. Il y resta six mois; et, loin de se plaindre de son emprisonnement, il en sut tirer de grands avantages...... En effet, ses partisans crièrent à la persécution, et quand il reparut, il jouit d'un surcroît de considération par le *tendre intérêt* qu'il avait inspiré. Il acquit, en outre, une utile protectrice dans la maréchale de Luxembourg, dont le crédit, invoqué par J.-J. Rousseau, lui avait fait obtenir sa liberté. La traduction du *Traité des délits et des peines,* de Beccaria, qu'il entreprit à la demande de Malesherbes, eut un grand succès et lui valut l'amitié du publiciste italien. Morellet contribua beaucoup à faire supprimer le privilége de la compagnie des Indes, dont les affaires se trouvaient dans un état désespéré. Se mêlant à toutes les grandes questions qui commençaient à préoccuper les esprits, il eut des discussions très-vives avec Necker et Galiani *sur le commerce des grains.* Sa plume n'était jamais oisive, et chaque année voyait éclore de lui quelques opuscules plus ou moins importants. Vers le milieu de 1772, il fit un voyage en Angleterre, avec la mission d'en rapporter au gouvernement quelques instructions relatives au commerce. En signant la paix de 1783, lord Shelburne se plut à en attribuer le principal mérite à l'abbé Morellet, dont, disait-il, les principes et les opinions l'avaient dirigé, malgré son opposition constante à traiter avec la France. M. de Vergennes fit connaître ces détails à Louis XVI, qui gratifia Morellet d'une pension de 4,000 francs. En 1785, il remplaça l'abbé Millot à l'académie française, à laquelle il fut très-utile par sa coopération au *Dictionnaire.* Au commencement de la révolution, il entretint avec son ancien condisciple,

M. de Brienne, une correspondance, sur les questions dont le gouvernement provoquait lui-même l'examen. Mais la fermentation des esprits aurait mis en défaut les talents d'un plus habile ministre que ne l'était ce prélat (*voy.* LOMENIE). Lors de la seconde assemblée du notables, 1788, partageant l'opinion du bureau de MONSIEUR sur la double représentation du tiers-état, il la défendit dans deux écrits intitulés : *Observations sur la forme des états de 1614*, et *Réponse au Mémoire des princes.* Il s'efforça, dans deux autres, d'insinuer aux novateurs des mesures équitables relativement à la vente des biens du clergé. Lui-même se trouvait lésé par les décrets de l'Assemblée, qui lui firent perdre son bénéfice, et peu après sa pension. Mais ces pertes ne l'abattirent point, et il répondit énergiquement (en 1791), à la brochure de Chamfort contre les *académies* qu'il défendit ensuite, avec non moins de force, mais en vain, dans le *Journal de Paris.* Directeur de l'académie française au moment de sa suppression, il fit transporter chez lui les archives de cette compagnie qu'il remit à l'institut lors de sa création. Après le 9 thermidor, rompant le silence qu'il gardait depuis un an, il publia divers écrits tels que le *Cri des familles,* la *Cause des pères,* l'*Opinion publique*, etc., dans lesquels il soutient avec une énergie bien rare à cette époque les droits des victimes de la terreur et des parents d'émigrés. N'ayant alors pour toute ressource que 1200 fr. de rente sur le grand livre, et le produit qu'il tirait de ses ouvrages, dans le but d'améliorer sa position et de soutenir sa sœur, il se mit à traduire des voyages et les romans anglais, le plus en vogue. Compris, avec ses anciens confrères, dans la réorganisation de l'institut en 1803, quatre ans après il fut appelé au corps législatif. Sa vieillesse fut heureuse et paisible. Condamné par une chute à un état perpétuel d'immobilité, à 88 ans, il s'occupa de recueillir ses principaux ouvrages qu'il publia sous le titre de *Mélanges de littérature et de philosophie*, 1818, 4 vol. in-8; il termina sa longue carrière le 12 janvier 1819, à l'âge de 92 ans. Lemontey, son successeur à l'académie, n'a pu dissimuler, « qu'il avait, à l'instar de beaucoup de » littérateurs modernes, consumé sa vie *dans des » fatigues frivoles et des veilles sans méditation.* » Ainsi, prêtre et académicien, au fond il n'avait » fait que peu de chose pour les lettres, et il a eu » le malheur plus grave de ne rien faire pour lui-» même et pour l'Eglise...... » Le 1er vol. des *Mélanges* contient les ouvrages académiques, parmi lesquels on distingue son discours de réception, son éloge de Marmontel (*voy.* ce nom) et la *Réponse* à la diatribe de Chamfort contre les académies. Le second renferme des *Critiques littéraires*, entr'autres de quelques écrits de Linguet et des ouvrages de Châteaubriand. Le troisième, différents *Opuscules* publiés pendant la révolution ; et le quatrième, plusieurs morceaux de morale, entr'autres l'*Essai sur la conversation* et *le legs d'un père à ses filles*, trad. de l'anglais de Grégory. Parmi ses autres ouvrages on citera la traduction de la *Lettre de Brutus à Cicéron*, 1782, in-32, tirée à 25 exemplaires ; *Pensées libres sur la liberté de la presse*, 1795, in-8 ; et enfin ses *Mémoires*, Paris, 1821 ; 2e édit. 2 vol. in-8. « Sa vie, et ses écrits montrent en » lui un talent très-médiocre, des vues très-courtes, » et je ne sais quelle bonhomie niaise, dont il tirait » quelquefois vanité, mais qui lui appartenait beau-» coup plus qu'il ne pensait. On loue la douceur » de ses mœurs, l'enjouement de sa conversation, » la sûreté de son commerce. Il était, dit-on, du » petit nombre de ces philosophes qui pratiquaient » la tolérance qu'ils prêchaient aux autres, et il » souffrait que des nièces, qui demeuraient avec » lui, suivissent leur religion. C'est tout ce qu'on » nous a rapporté sur son compte en pareille ma-» tière.... » (*L'ami de la religion*, tom. 32, pag. 375). *Voy.* BECCARIA, JEFFERSON, RADCLIFFE, ROBERTSON, VANCOUVER.

* MORELLI (Jacques), célèbre bibliothécaire, né à Venise le 14 avril 1745, embrassa l'état ecclésiastique, et passionné pour l'étude, se rendit familière l'histoire de tous les peuples, ainsi que celle des sciences et des arts. L'histoire littéraire avait tant d'attraits pour lui, qu'il passait sa vie dans les bibliothèques à faire des extraits ou à copier des manuscrits. Nommé, en 1778, chef de la bibliothèque de Saint-Marc, il employa tous ses soins à en accroître les richesses, et parvint, en peu d'années, grâce à la juste confiance que lui accordaient les sénateurs, à la rendre l'une des plus précieuses de l'Italie. En 1789 il obtint du sénat que ce fût à Venise, et non ailleurs, que serait faite la copie demandée par Louis XVI, de deux manuscrits des *Assises et bons usaiges du royaulme de Hierusalem.* Morelli, qui avait revu cette copie avec le plus grand soin pour s'assurer de sa fidélité, reçut du roi de France une lettre gracieuse, accompagnée d'une médaille d'or. Plus tard il vit avec un vif chagrin la bibliothèque dont la garde lui était confiée, dépouillée d'une partie de ses trésors qui furent transportés en France par le droit de la victoire. Dans le même temps qu'il déplorait les pertes de la *Marciana*, il apprit que cette bibliothèque elle-même allait être transférée au palais dit *Ducale*, dans la vaste salle du grand conseil. Il ne s'en consola que lorsqu'on lui eût permis de prendre toutes les mesures pour que cette translation s'accomplît avec le plus grand ordre. Cette immense quantité de livres, de statues, de bustes, de monuments, fut en effet déplacée sans le plus petit dommage. Morelli, étranger à la politique, vit, sans éprouver aucune vicissitude dans sa place et dans sa fortune, tomber l'antique gouvernement de Venise, et cette ville passer successivement sous les dominations française et autrichienne. Pensionnaire du royaume d'Italie, il continua de l'être de la cour de Vienne. Morelli mourut le 5 mai 1819, à l'âge de 74 ans. Sa modestie égalait son savoir, et sa vie, comme homme privé et comme ecclésiastique, pouvait servir de modèle. Il appartenait à toutes les académies d'Italie, à celles de Berlin et de Gottingue, et était correspondant de l'académie des inscriptions. On a de lui des dissertations sur l'histoire littéraire, la philologie, la littérature, l'histoire, les beaux arts, etc., dont on trouve la liste dans le 1er vol. de ses *Opuscules*, (réunis sous

le titre d'*Operette*), Venise, 1820, 3 vol. in-8, précédé d'une *Notice* intéressante sur l'auteur, par Moschini. Parmi ses productions nous citerons : *Biblioteca manoscritta del bali Farsetti*, Venise, 1771-1780, 2 vol. in-12; *Codices manuscripti latini Bibliothecæ Nanianæ relati, cum opusculis ineditis ex iisdem depromptis*, Venise, 1776, in-4; les opuscules sont au nombre de six; cinq concernent l'histoire de Venise; le sixième est une lettre d'Étienne Gradi au cardinal d'Estrées, sur le *Traité d'Eucharistie* d'Antoine Arnauld. Les notes de l'éditeur sont courtes, savantes et variées; *Codici manoscritti volgari della libreria Naniana riferiti, con alcune operette inedite da essi tratte*, Venise, 1776, in-4; *Componimenti poetici latini e volgari di varii autori de passati tempi in lode di Venezia, scelti e raccolti*, Venise, 1792, in-4; *Dissertazione Delle solennita e pompe nuziali gia usate presso li Veneziani, per le nozze Tiepolo-Gradenigo*, Venise, 1793, in-4; ibid., 1819, in-4; elle est curieuse. C'est Morelli qui a publié la 1re édit. de la trad. italienne de l'*Histoire de Venise* de Bembo. On lui doit en outre de bonnes éditions des *Lettres* d'Apost. Zeno; de très-rares *Opuscules* de Manuce (*Aldus Pius*); et de la fameuse *Lettre* de Colomb *sur* la découverte de l'Amérique, Bassano, 1810, in-8. (*Voy.* COLOMB.) Morelli entretint, pendant trente années, une correspondance active avec Wyttembach, qui le consultait pour ses éditions des classiques grecs. *Voy.* PINELLI SANSOVINO Jacq. et ZENO, Apost.

* MORELLI (...), écrivain politique, né à Vitry-le-Français, était fils d'un régent de cette ville, qui soigna fort mal son éducation. L'état de gêne dans lequel il avait passé sa jeunesse, lui fit prendre de bonne heure en haine le gouvernement et la religion de son pays. N'ayant qu'un talent médiocre et forcé de chercher des ressources en composant des brochures qu'il vendait aux libraires, il imagina qu'il leur assurerait un plus prompt débit en y développant les paradoxes les plus monstrueux. Dans tous ses écrits il n'est occupé que d'attaquer le droit de propriété, cette base de toute société humaine, et les institutions qui en découlent, le mariage, la famille, le droit de transmettre ses biens, etc. On cite de lui : *Essai sur l'esprit humain*, 1743, in-12; *Essai sur le cœur humain*, ibid., 1745; *Physique de la beauté*, Amsterdam, 1748, in-12; *Le Prince, les Délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12. Il refondit cet ouvrage dans sa *Basiliade* ou *Naufrage des iles flottantes*, poème héroïque en prose, qu'il donna pour une trad. de l'indien de Pilpaï, 1753, 2 vol. in-12. L'auteur prétend qu'un peuple ne saurait être heureux s'il n'est pas régi par les lois de la nature. Les *Iles flottantes*, selon lui, sont les préjugés. Il accuse les législateurs d'avoir introduit dans la société les éléments de corruption. En résumé, il voudrait ramener les hommes à une égalité absolue pour les replacer sous l'empire de la *nature* et de la *vérité*. Cet extravagant ouvrage fut sévèrement critiqué dans *La Bibliothèque impartiale*, et la *Nouvelle Bigarrure*. Morelli répondit à ses adversaires par le *Code de la nature*, ou *le véritable Esprit de ses lois, de tous les temps négligé ou méconnu*, 1755, in-12, dans lequel il développe ses principes. Cet ouvrage a été faussement attribué à Diderot. Les principes de Morelly, comme ceux d'autres philosophes, ont été mis à exécution en France pendant la terreur; seulement on ne dépouillait pas les propriétaires légitimes pour mettre leurs biens en communauté, mais pour se les approprier individuellement après les avoir proscrits ou fait périr sur l'échafaud. Cette terrible épreuve n'a pas pu guérir des esprits faux, avides de jouissances matérielles; et récemment nous avons vu revivre les utopies de Morelly, que l'on croyait tout-à-fait oubliées, et d'autres, non moins extravagantes que dangereuses. Cet écrivain est l'éditeur des *Lettres de Louis XIV, aux princes de l'Europe, à ses généraux, ses ministres* (1661, 1668, etc.), avec des *sommaires* et des *notes*, recueillies par Roze, secrétaire du cabinet, Paris et Francfort, 1755, 2 vol. in-12.

MORENA (Othon), natif de Lauden, dans la Franconie, au XIIe siècle, commença l'histoire de ce que l'empereur Frédéric Barberousse fit en Lombardie, depuis 1154 jusqu'en 1198, principalement par rapport à la ville de Lodi. — Acerbus MORENA, son fils, acheva ce que le père n'avait pu finir. Ces auteurs étaient partisans de l'empereur contre les papes, et l'on doit se tenir en garde contre les jugements et anecdotes que la partialité leur a fait imaginer ou adopter. On trouve cette histoire dans la collection de Burmann, dans celle de Muratori, avec les notes de Saxius, et elle a été imprimée à Venise, 1636, in-4, avec les notes et les corrections de Félix Osius.

* MORÉNAS (François), né à Avignon, en 1702, d'une famille pauvre, s'enrôla comme soldat, prit ensuite l'habit de cordelier, qu'il quitta après s'être fait relever de ses vœux, et se consacra entièrement à la littérature. Il devint, en 1733, rédacteur du *Courrier d'Avignon*, lequel eut de la vogue dans les provinces et surtout dans les pays étrangers. Les bénéfices de cette feuille, qu'il était obligé de partager avec ses associés, ne pouvant suffire à ses besoins, il entreprit diverses compilations qui auraient mérité plus de succès, si elles eussent été faites avec moins de précipitation. Lorsque les Français s'emparèrent d'Avignon en 1768, il alla continuer sa gazette et ses spéculations littéraires à Monaco, où il mourut en 1774, à l'âge de 72 ans. Il avait le titre d'historiographe de la ville d'Avignon; mais il n'a fait paraître en cette qualité qu'une *Histoire de l'inondation de 1755*. Parmi ses ouvrages assez nombreux, les principaux sont : *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu et de celui du cardinal de Fleury*, 1743, in-12; *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1750, 10 vol. in-12, critiqué par D. Clémencet et le président Rolland; *Dissertation sur le commerce*, traduit de l'italien du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12; *Dictionnaire portatif des cas de conscience*, Avignon, 1758, 3 vol. in-8; *Dictionnaire historique, portatif de géographie sacrée, ancienne et moderne*, Paris, 1759, in-8, qui peut encore être utilement consulté. *Dictionnaire portatif, comprenant la géogra-*

phie, l'histoire universelle et la chronologie, Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8; *Précis du résultat des conférences d'Angers*, ibid., 1764, 4 vol. in-12. On a encore de lui plusieurs écrits périodiques, tels que : *Lettres historiques* (1739, in-12); *Le Solitaire* (Arles, 1745, in-12), et différentes brochures.

MORÉRI (Louis), docteur en théologie, premier auteur du *Dictionnaire historique* qui porte son nom, né le 25 mars 1643, à Bargemont, petite ville de Provence, fit ses premières études à Draguignan et à Aix, alla ensuite étudier la théologie à Lyon et prit les ordres sacrés dans cette ville. Il prêcha la controverse pendant 5 ans avec succès. Il s'était annoncé dans cette ville par une mauvaise allégorie, intitulée *le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; il se fit connaître bientôt par des ouvrages plus utiles. Il traduisit de l'espagnol en français le *Traité de la perfection chrétienne*, par Rodriguez, version qui a été effacée par celle de Regnier des Marais. Il publia en 1673, en un vol. in-fol., son *Dictionnaire*. Ce fut vers le même temps qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, à qui il avait dédié cet ouvrage, en reconnaissance des soins que ce prélat s'était donnés pour lui faire trouver des matériaux. Mme de Gaillard de Venel, sœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de Pompone, secrétaire d'état. Il pouvait espérer de grands avantages de sa place; mais son application au travail épuisa ses forces, et le jeta dans une langueur presque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de son *Dictionnaire* augmenta son épuisement, et lui donna la mort. Il expira le 10 juillet 1680, à 38 ans. Le premier volume de sa nouvelle édition avait déjà paru, et le second vit le jour quelques mois après la mort de son auteur, par les soins d'un premier commis de Pompone (1681), qui dédia l'ouvrage entier au roi. Moréri avait des connaissances et de la littérature : il connaissait les livres modernes qu'il fallait consulter, et entendait assez bien l'italien et l'espagnol. Son ouvrage, réformé et considérablement augmenté par Jean Le Clerc, Dupin et d'autres, porte encore son nom, et n'est plus de lui. Les éditions les plus estimées du *Dictionnaire de Moréri* sont celle de 1718, 5 vol. in-fol., celle de 1725, 6 vol. in-fol., et celle de 1732, aussi en 6 vol. in-fol. L'abbé Goujet a donné 4 vol. in-fol. de *Supplément*, que Drouet a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-fol. Les gens sensés sont fâchés d'y trouver toutes les momeries du Jansénisme, les prétendus miracles du diacre Pâris, etc. « Il est aisé d'apercevoir, dit » un critique judicieux, que des personnes de dif» férents états, de différentes religions, de dif» férents partis, de différents génies, ont contri» bué à cette augmentation. C'est la tour de Babel; » il y règne une confusion grotesque, par la diversité » des langues et des esprits. Les mensonges, les er» reurs, les contradictions y fourmillent. Un livre » de cette espèce, pour être bon, aurait dû être le » fruit des travaux d'un seul rédacteur. Bien loin de » là, chacun s'est empressé d'y fournir, en diffé» rents temps et en différents lieux, son contingent, » et s'est arrogé le droit de célébrer, selon ses vues » et sa manière, tout ce qui appartenait à sa na» tion, à sa secte, ou à son parti. » Cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en italien. L'abbé du Masbaret a laissé des remarques sur le *Dictionnaire de Moréri*, dont Barbier a publié des articles, dans son *Examen critique des Dictionnaires* (*voy.* BARBIER). Moréri est encore l'auteur des *Doux plaisirs de la poésie*, in-12, et l'éditeur des *Relations nouvelles du Levant*, de Gabriel Chinon, capucin : il a orné cet ouvrage d'une longue préface. Auteur infatigable, il avait rassemblé les matériaux d'un *Dictionnaire historique et bibliographique des Provençaux célèbres*, et commencé une *Histoire des conciles*; il a laissé manuscrit un *Traité des étrennes*.

MORET (Antoine de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, et prince légitimé de France, naquit en 1607. Il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Etienne de Caen, de Saint-Victor de Marseille; et ces bénéfices ne l'empêchèrent pas de porter les armes. Il reçut, en 1632, au combat de Castelnaudary, un coup de mousquet dont il mourut, à ce que disent la plupart des historiens. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'ermite; qu'ensuite il revint en France, et qu'il se cacha sous le nom de *frère Jean-Baptiste*, dans un ermitage en Anjou, où il mourut très-âgé en 1693. Ils ajoutent que Louis XIII, frappé des bruits qui couraient au sujet du comte de Moret, ayant fait demander, par l'intendant de Touraine, à l'ermite qui passait pour être ce comte, s'il l'était réellement? Le solitaire répondit : « Je ne le nie, ni ne » veux l'assurer; tout ce que je demande, c'est » qu'on me laisse comme je suis. » Cette réponse et d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité que les critiques n'ont pu encore dissiper entièrement. *Voyez* la *Vie d'un solitaire inconnu, qu'on a cru être le comte de Moret*, 1693, in-12, par Grandet.

MORGAGNI (Jean-Baptiste), savant anatomiste, né à Forli dans la Romagne, le 25 février 1682, fut professeur de médecine théorique et d'anatomie à Padoue. Il s'est fait beaucoup d'honneur par ses découvertes. Il a donné son nom à un trou de la langue et à un muscle de la luette. Ce savant, versé dans les belles-lettres aussi bien que dans la médecine, membre de l'institut de Bologne, et correspondant de l'académie des sciences de Paris, mourut le 6 décembre 1771, âgé de 90 ans. Les papes Clément XI et Clément XII, et plusieurs souverains, lui donnèrent des marques particulières de leur estime. Benoit XIV fait de lui une mention honorable dans son traité *De beatificatione servorum Dei*. Peu de savants ont joui d'une estime plus générale. Tous ses *ouvrages* ont été réunis et publiés par les soins de son disciple Larber, Bassano, 1765, 5 vol. in-fol. Les principaux sont : *Adversaria anatomica sex*, Padoue, 1719, in-4. C'est un cours complet d'anatomie, fait avec cet esprit de critique qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu et bien vu, Leyde, 1723-1740, 6 vol. in-4, avec fig. Cette édition contient, de plus que les précédentes, *Nova institutionum medicarum idea*; *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4; *De sedibus et causis morborum*, 1779,

3 vol. in-4, excellent ouvrage dont les meilleures éditions sont celles de Tissot, médecin de Lausanne, Paris, 1820, 8 vol. in-8. Il a été traduit en français par Désormeaux, Chaussier et Adelon (*voy.* ce nom). Plusieurs *lettres* insérées dans l'édition de *Valsalva*, qu'il publia à Venise en 1740. La *Vie* de Morgagni a été écrite par Fabbroni, dans les *Vitæ italorum*, et par Jos. Mossea, Naples, 1768, in-8.

MORHOF (Daniel-Georges), né à Wismar, dans le duché de Mecklenbourg, en 1639, fut professeur de poésie à Rostock, d'éloquence, de poésie et d'histoire à Kiel, et bibliothécaire de l'université de cette ville. Il se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruits de son érudition et d'un travail infatigable. Les principaux sont : *Dissertationes*, 1699, in-4; *Opera poetica*, 1694, in-8; *Orationes*, 1698, in-8; mais le plus estimé est intitulé : *Polyhistor, sive De notitia auctorum et rerum*. Il est rempli d'érudition, et la critique de l'auteur est en général saine et favorable aux bons principes; mais on ne peut s'empêcher d'y désirer plus de développement et de profondeur. La meilleure édition est celle qu'en a donnée Albert Fabricius, réimprimée à Lubeck, 1747, 2 vol. in-4, dans un avis préliminaire. L'éditeur rend une justice complète à la science de Morhof, et convient que son ouvrage a beaucoup contribué à former sa jeunesse : *Cujus elucubrationes evolvere me memini adolescentem magno cum fructu*. Quoique Morhof fût très-froid avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort ouvert avec ses amis, et d'une conversation très-agréable et fort variée. Il était si laborieux, qu'il travaillait lui-même en mangeant. Il avait choisi pour devise ces trois mots : *Pietate, candore, prudentia*. Il avait toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion. (*Voy.* les *Mémoires de Nicéron*, tom. 2.)

MORICE de BEAUBOIS (dom Pierre-Hyacinthe), né à Quimperlé dans la Basse-Bretagne, en 1693, de parents nobles, entra dans la congrégation de Saint-Maur, où il se signala par son érudition autant que par sa piété et sa modestie. Le cardinal de Rohan ayant demandé à ses supérieurs deux religieux pour travailler à l'histoire de son illustre maison, dom Morice se chargea de ce travail. Son ouvrage, demeuré manuscrit dans la maison de Rohan, formerait 3 ou 4 vol. in-4, ou 2 vol. in-fol., avec les preuves. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau. Depuis l'année 1741 jusqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol. de *Preuves* ou *Mémoires* pour cet ouvrage, et le 1er vol. in-fol. de l'*Histoire*, laissant tous les matériaux du second et dernier volume, lorsqu'il mourut en 1750. Dom Taillandier, son confrère, a continué cet ouvrage.

* MORICHAU-BEAUCHAMP (René-Pierre), médecin, né à Poitiers vers 1776, se destina d'abord à l'état ecclésiastique. La révolution dérangea ses projets. En 1793, à la suite d'un concours, il fut envoyé à Paris aux frais de son département pour y suivre les cours de l'école de médecine qui venait d'être réorganisée. Chirurgien-major au 7e de hussards, il fit la guerre en Italie, et fut nommé directeur de l'hôpital de Verceil. Reçu docteur à l'école de Montpellier en 1801, il revint exercer la médecine à Poitiers. En 1803, nommé médecin du dépôt de mendicité, il s'acquit par ses excellents offices la reconnaissance des infortunés. Au milieu de ses nombreuses occupations, il trouvait encore le temps de se livrer au travail du cabinet. Son mémoire, *De la nuit, et de son influence sur les maladies*, fut, en 1806, couronné par la société de médecine de Bruxelles. L'année suivante, à la création de l'école secondaire de Poitiers, il y fut nommé professeur de pathologie chirurgicale, il en devint directeur en 1821. Les principes religieux étaient solidement établis dans son cœur, et souvent il y puisa pour les malades de douces paroles de consolation. Il mourut le 2 octobre 1832, avec cette résignation chrétienne qu'il avait tant de fois recommandée aux autres.

* MORICHINI (Dominique), professeur de chimie à Rome, était né à Civitantino dans les Abruzzes; après de brillantes études il prit le doctorat en médecine et en chirurgie, et vint dans la capitale de la chrétienté où il fut nommé professeur de chimie moderne. Morichini trouva le premier dans l'émail des dents l'acide fluorique, et dans la couleur violette du prisme la force magnétique, ce qui indiqua aux savants l'affinité de la lumière avec le magnétisme. Morichini fut en outre un médecin distingué et membre de plusieurs académies. Il est mort à Rome le 10 novembre 1836.

MORILLO (don Pablo), comte de Carthagène, lieutenant-général espagnol, naquit en 1777, à Fuente de Malva, dans la province de Toro, d'une famille obscure. Simple sergent de marine à l'époque de la révolution de France, il commandait un corps de *guérillas* lors de l'invasion de l'Espagne. Créé colonel à l'occasion de la prise de Vigo, en Galice, il organisa vers la même époque le régiment de l'infanterie, dit *la Union*, qui s'est illustré dans la guerre de la Péninsule et en Amérique. Il servit ensuite avec distinction en Estramadure à la tête d'un corps de partisans, puis en Portugal. Elevé plus tard au rang de *brigadier*, il se porta sur Cordoue pour inquiéter les Français; mais en janvier 1812, il fut obligé de se replier et servit dès-lors à l'avant-garde des divisions espagnoles sous les ordres de Wellington, dont il mérita souvent les éloges par son intrépidité. Il reçut une blessure à la bataille de Vittoria et fut fait maréchal-de-camp. Après la rentrée de Ferdinand VII, il fut nommé chef de l'armée expéditionnaire, destinée à aller soumettre les insurgés de Venezuela et de la nouvelle Grenade. La prise de Carthagène signala le début d'une guerre qui n'eut pas le résultat que ce premier succès semblait promettre. Son armée, ne recevant aucun secours de la métropole, s'affaiblissait de jour en jour par les suites des fatigues et des combats; et son embarras devenait extrême, lorsqu'à la suite de la révolution de 1820, il reçut l'ordre de proclamer la constitution des Cortès et d'entamer des négociations avec les chefs insurgés. Le congrès de Colombie demanda que le gouvernement espagnol reconnût l'indépendance de la république colombienne. Morillo n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour traiter sur cette base; il conclut

donc un armistice avec Bolivar, et s'embarqua pour l'Espagne. Il fut bien accueilli par Ferdinand, et quelque temps après nommé commandant général de la Galice et des Asturies. Apprenant que les Cortès avaient prononcé la déchéance du roi, il protesta contre cet acte avec énergie et se hâta de conclure un traité avec l'armée française que Louis XVIII avait envoyée au secours de Ferdinand. Il parait toutefois que la conduite un peu ambiguë qu'il tint dans cette circonstance, donna lieu de soupçonner sa fidélité. Destitué par Ferdinand, il se retira en France au mois de janvier 1824, et s'établit avec sa famille à Rochefort. Il y vécut obscurément pendant quatre ans, et mourut aux eaux de Baréges le 27 juillet 1838. Des *Mémoires sur ses campagnes d'Amérique*, en 1815 et 1821, ont été traduits en français par M. Ern. de Blosseville, Paris, 1826, in-8.

MORILLOS (Barthélemy-Esteban), ou MURILLO, peintre de Séville en Espagne, naquit en 1618. Il reçut quelques conseils de Moya, puis trouva à Madrid, dans Velasquez, un protecteur qui lui rendit de grands services, en lui procurant de nombreux ouvrages. Il se fit admirer par une manière de peindre qui lui était propre, et qui produisait un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie et de la fraîcheur de son pinceau, ne firent point de difficulté de le comparer au célèbre Paul Véronèse. Charles II voulut le déclarer son premier peintre; mais Morillos s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettait pas de se charger d'un emploi aussi important : son extrême modestie était néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut à Séville en 1682, des suites d'une chute qu'il avait faite à Cadix, en exécutant pour le maître-autel des capucins de cette ville son célèbre tableau du *Mariage de Sainte-Catherine*. Le musée de Paris possède de ce maître cinq tableaux, 1° l'*Enfant Jésus assis sur les genoux de la Vierge*; 2° *Dieu le Père et le Saint-Esprit contemplant la sainte famille*; 3° *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers*; 4° *Saint Pierre implorant son pardon*; 5° *Un jeune mendiant*. On en voyait quatre autres à Paris en 1814; l'*Adoration des Bergers*; *Sainte Elizabeth de Hongrie*; et ceux de l'*Emplacement de Sainte-Marie-Majeure, désigné au Patrice Jean par un espace couvert de neige* : ce sont les chefs-d'œuvre de ce peintre.

MORIN (Pierre), né à Paris en 1531, passa en Italie, ou le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna le grec et la cosmographie à Vicence, d'où il fut appelé à Ferrare par le duc de cette ville. Saint Charles Borromée, instruit de ses profondes connaissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désintéressement, de son zèle et de sa piété, lui accorda son estime et l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint l'employèrent à l'édition des Septante, 1587, et à celle de la Vulgate, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la Bible en latin traduite sur celle des Septante, Rome, 1588, in-fol.; à l'édition des Décrétales jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in fol, et à une Collection des Conciles généraux, Rome, 1608, 4 vol. Ce savant critique mourut en 1608, à 77 ans. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, et quelques autres écrits, publiés par le P. Quétif, dominicain, Paris, 1675, in-12. On y trouve des recherches et de bons principes; l'auteur était très-versé dans les belles-lettres et dans les langues. L'édition de l'ancien *Testament* grec des Septante, Rome, 1587, in-fol. est rare. Elle passe pour la plus exacte. C'est sur l'exemplaire de cette belle édition que fut faite celle de Paris en 1628, par les soins du P. Morin, de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne version latine de Nobilius. *Voy.* CARAFFA. (Ant.)

MORIN (Jean-Baptiste) naquit l'an 1583 à Villefranche en Beaujolais. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris, et s'appliqua entièrement à l'astrologie judiciaire. Ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands. On prétend que le cardinal de Richelieu eut la faiblesse de le consulter, et que le cardinal Mazarin lui fit une pension, après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au collége royal. Le comte de Chavigni, secrétaire d'état, réglait toutes ses démarches par les avis de Morin, et ce qu'il regardait comme le plus important, les heures des visites qu'il rendait au cardinal de Richelieu, Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle était, il répondit que cet homme-là aurait la tête tranchée. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable de Lesdiguières, et de six à celle de Louis XIII. Mais il fit dans d'autres occasions des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de relever. Il faut convenir cependant qu'en général la justesse avec laquelle il devina est difficile à expliquer. « Ceux qui croient à ces sortes » de prédictions, dit un auteur, ou sont eux-mêmes » infatués de l'astrologie judiciaire, de l'art caba- » listique et autres charlataneries de ce genre, ou » supposent dans les horoscopistes un pacte impli- » cite avec l'esprit des ténèbres; car un homme » sensé ne verra jamais ici aucun rapport entre les » moyens et la fin. » Morin, oracle des astrologues, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le système de Copernic et celui d'Epicure, et eut à ce sujet des démêlés très-vifs avec Gassendi et avec les disciples de ce philosophe. La Hollande avait promis cent mille livres, et l'Espagne trois cent mille, à celui qui aurait trouvé le problème des longitudes. Morin croyait déjà avoir les quatre cent mille livres, lorsque des commissaires nommés par le cardinal de Richelieu, lui démontrèrent la fausseté de ses prétentions. Il mourut à Paris en 1656. On lui doit une *Réfutation* en latin du livre des préadamites, curieuse et singulière, Paris, 1657, in-12. On a encore de lui un livre intitulé *Astrologia gallica*, et un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier et bizarre. *Voyez* son article dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759, où l'on trouve la liste de ses manuscrits, et le tom. 3 des *Mémoires de Nicéron* où est celle de ses livres imprimés.

MORIN (Jean), savant oratorien, né à Blois en 1591, de parents calvinistes, étudia les humanités à la Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie et les langues orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connaissances, il se consacra à la lecture de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connaître du cardinal du Perron, il abjura le calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque temps auprès de lui, entra dans l'Oratoire, congrégation qui venait d'être fondée par le cardinal de Bérulle. Son érudition et ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisaient un plaisir de le consulter sur les matières les plus épineuses et les plus importantes. Le pape Urban VIII, instruit de ses talents et de ses vertus, l'appela à Rome, et se servit de lui pour la réunion de l'église grecque avec la latine. Le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs à le rappeler en France, et lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il aurait été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, et y mourut d'une attaque d'apoplexie en 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connaissances et son caractère franc et sincère. Il était parfaitement versé dans les langues orientales, et fit revivre en quelque sorte le *Pentateuque samaritain* en le publiant dans la *Bible polyglotte* de Le Jay. Ses principaux ouvrages sont : *Exercitationes biblicæ*, Paris, 1633, in-4 ; ouvrage dans lequel il s'élève avec raison contre le texte hébreu, tel que nous l'avons ; *De sacris ordinationibus*, 1655, in-fol; *de Pœnitentia*, 1651, in-fol. L'auteur a ramassé dans cet ouvrage et dans le précédent tout ce qui pouvait avoir rapport à son sujet. L'un et l'autre sont très-savants ; mais ils manquent de méthode. Une nouvelle *Edition* de la Bible des Septante, avec la version latine de Nobilius, Paris, 1628 et 1642, 3 vol. in-fol.; estimée · elle comprend le nouveau Testament. Le P. Morin, dans la préface de cet ouvrage, fait l'apologie de la version des Septante, tant de fois attaquée par les protestants, et s'élève contre le texte hébreu, qu'il prétend avoir été corrompu par les Juifs. Hottinger, Taylor et Boot, protestants, et Siméon de Muis, professeur en hébreu à Paris, attaquèrent le P. Morin, qui se défendit excellemment dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans ses *Exercitationes ecclesiasticæ in utrumque Samaritanorum pentateuchum*, Paris, 1631, in-4. Jean Cappel a porté le dernier coup au texte hébreu moderne. (*Voy.* CAPPEL, GOROPIUS, MASCLEF). Des *Lettres* et des *Dissertations* sous le titre d'*Antiquitates ecclesiæ orientalis*, 1682, in-8 ; *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur Constantin, et du progrès de la souveraineté des papes par la piété et la libéralité de nos rois*, 1629, in-fol. Cet ouvrage, écrit en français d'une manière incorrecte et diffuse, déplut à la cour de Rome, et l'auteur ne put l'apaiser qu'en promettant quelques corrections. *Des défauts du gouvernement de l'Oratoire*, 1653, in-8. Cette satire attira à l'auteur bien des désagréments ; presque tous les exemplaires furent brûlés, ce qui l'a rendu rare. Le P. des Marets en a donné un abrégé, sous le nom de *la Tourelle ; opera posthuma*, 1703, in-4. Le P. Morin était un des plus savants hommes de son temps. Il n'y a personne qui ait plus écrit sur la critique de la Bible, et avec plus d'érudition que lui. Il a écrit aussi très-solidement sur la matière des Sacrements, et on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Cet homme, si versé dans l'antiquité ecclésiastique, si zélé pour les anciens usages, pour l'ancienne discipline, était bien éloigné de cet esprit réformateur qui voudrait tout ramener à l'état des premiers temps. Il regardait la pratique et les coutumes de l'Eglise dans tous les siècles, comme des lois qu'il n'était pas plus permis de contredire que les jugements doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modo regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum ; consuetudo ipsius, consuetudinis quam observare debemus* (Præf. Comm. hist. de adm. Sac. Pœn.) ; passage exactement conforme à celui de saint Augustin ; *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est. Voy.* FLEURY, THOMASSIN.

MORIN (Simon) naquit à Richemont près d'Aumale, en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obscure. La misère le chassa de son pays et l'amena à Paris, où il se fit écrivain-copiste. Son cerveau, qui n'avait jamais été fort bon, se dérangea totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des *Illuminés*, alors fort communs à Paris. On le mit en prison, et on le relâcha bientôt comme un esprit faible, qui, dans un état plus commode, pourrait se rétablir. Il se logea chez une fruitière, abusa de sa fille, et fut contraint de l'épouser. Sa belle-mère tenait une espèce d'hôtellerie ; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevait. Les ignorants s'attroupèrent autour de cet ignorant ; et le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant enfermer à la Bastille celui qui les tenait. Cet insensé, remis en liberté au bout de deux ans, répandit un petit ouvrage ou brillaient tous les égarements de son esprit. L'auteur était si enchanté de ce tissu de délires et d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui lui demanda d'où venait sa mission ? *De Jésus-Christ même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes*. Le curé ne lui répliqua qu'en le faisant de nouveau renfermer à la Bastille. Avant que d'y être, il avait répété plusieurs fois qu'il ne serait jamais assez lâche pour dire : *Transeat a me calix iste* ; mais dès qu'il y fut, sa fermeté l'abandonna. Il fit sa rétractation, et obtint son élargissement. A peine fut-il sorti qu'il dogmatisa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie, et le condamna aux Petites-Maisons. Nouvelle abjuration, et nouvel élargissement. Mais le cœur n'ayant point eu de part à ces rétractations, il chercha de nouveau à faire des prosélytes. Des

Marets de Saint-Sorlin, fanatique lui-même, mais d'un fanatisme plus pardonnable, le dénonça comme un hérétique. Morin mettait au net un discours qu'il voulait présenter au roi, lorsqu'il fut conduit à la Bastille et ensuite au Châtelet. Cet écrit commençait par ces mots : *Le fils de l'homme au roi de France....* Morin fut condamné à être brûlé vif avec son livre et tous ses autres écrits. Après la lecture de son jugement, le premier président Lamoignon lui demanda s'il était écrit quelque part que le nouveau Messie dût subir le supplice du feu ? Ce misérable eut l'impudence de répondre par ce verset du psaume 16 : *Igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.* Toutes ses réponses prouvaient sa démence, et cette folie aurait dû, ce semble, lui obtenir sa grâce. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 mars 1663. Ses complices furent punis de diverses peines ; mais aucun ne fut condamné à mort. On cite de Morin des *Pensées*, dédiées au roi, in-8 de 174 pages, très-rare ; une *Requête au roi et à la reine régente, mère du roi*, du 27 octobre 1647, 8 pages ; deux *rétractations* ayant toutes deux 4 pages in-4 : la première du 7 février 1649, la seconde du 14 juin suivant ; *Témoignage du 2e avénement du fils de l'homme*, janvier 1641. (*Voy.* d'AVESNES.)

MORIN (Etienne), ministre de la religion prétendue réformée, né à Caen en 1625, remplit, au bourg Saint-Pierre-sur-Dive, et dans cette ville, ses fonctions de pasteur. Après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira à Leyde, et de là à Amsterdam, où il fut nommé professeur de langues orientales. Il y mourut en 1700, âgé de 75 ans, après de longues infirmités de corps et d'esprit. On a de lui huit *Dissertations* en latin sur des matières d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8, est la meilleure, et préférable à celle de Genève, 1683, in-4. Il a aussi donné la *Vie* de Samuel Bochart. (*Voyez* les *Mémoires* de Nicéron, tome 12.) Pierre Francius a donné son *Eloge* dans la 2e édition de ses *Orationes.* — Son fils Henri MORIN, né à Saint-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit catholique après avoir été ministre protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* qui se trouvent dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres* dont il était membre. Il mourut à Caen en 1728, âgé de 60 ans.

MORIN (Louis), médecin, né au Mans en 1635, vint faire sa philosophie à Paris à pied et en herborisant. Il étudia ensuite en médecine, fut fait docteur en 1662, et devint membre de l'académie des sciences. Sa vertu égalait son savoir : il menait la vie d'un anachorète, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, et se permettait tout au plus quelques fruits. Paris était pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fournissait des livres et des savants. L'argent qu'il recevait de sa pension de l'Hôtel-Dieu, dont il était médecin, il le remettait dans le tronc, après avoir bien pris garde de n'être pas vu. En 1700 il fut choisi pour faire les démonstrations des plantes au Jardin-Royal, à la place du célèbre Tournefort, qui alla herboriser dans le Levant. Ce savant avait conçu tant d'estime pour Morin, qu'il donna à une plante étrangère le nom de *Morina orientalis.* Morin mourut, comme il avait vécu, dans de grands sentiments de piété, en 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une bibliothèque de près de 20,000 écus, un herbier, un médailler, et nulle autre acquisition. On trouva dans ses papiers un *Index d'Hippocrate* grec et latin, beaucoup plus ample et plus fini que celui de Pinus. Fontenelle a écrit l'éloge de Morin.

MORIN (Jean), né à Meung, près d'Orléans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philosophie de Chartres, et en 1750 un canonicat de la cathédrale. Morin donna à 38 ans son *Mécanisme universel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connaissances. Son second ouvrage est un *Traité de l'électricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé Nollet, ayant réfuté l'opinion de l'auteur, Morin adressa à cet académicien une *Réponse* : c'est son 3e et dernier ouvrage imprimé. Il conserva jusqu'à la mort son application aux sciences, ainsi que les vertus du prêtre et du philosophe. Il mourut à Chartres le 28 mars 1764, à 59 ans.

MORINGE (Gérard), théologien de Bommel dans la Gueldre, fut professeur de théologie dans le monastère de Sainte-Gertrude à Louvain, puis chanoine et curé de Saint-Tron dans la principauté de Liége, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : la *Vie de saint Augustin*, Anvers, 1533, in-8, et 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus ; celles *de Saint Tron, des saints Libère et Euchère*, Louvain, 1540, in-4 ; celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4 ; et dans les Analectes historiques d'Adrien VI par Gaspard Burman, Utrecht, 1727 ; *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8 ; *Oratio de paupertate ecclesiastica*, etc. Tous les écrits de cet auteur sont en latin. On conserve en manuscrit dans le monastère de Saint-Tron : *Vitæ sanctorum Antonii et Guiberti Gemblacensis* ; *Præcepta vitæ honestæ* ; *Chronicon Trudonense*, depuis l'an 1400. Arnould Wion et le père Possevin le font moine bénédictin à Saint-Tron, et disent qu'il florissait vers 1100 ; ils se trompent, ainsi que Corneille Loos, qui le confond avec Noviomagus.

MORINIÈRE (Adrien-Claude LE FORT de la), né à Paris en 1696, d'une famille noble, fut élevé sous le célèbre père Porée, dont il fut toute sa vie l'ami et l'admirateur. L'amour des lettres inspirant celui de la solitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour se retirer chez les pères génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans, occupé à préparer les matériaux de différentes collections. Les principales sont : *Choix de poésies morales et chrétiennes*, 1740, 3 vol. in-8 ; *Bibliothèque poétique*, 1745, 4 vol. in-4, et 4 vol. in-12 ; *Passe-temps poétiques, historiques et critiques*, 1757, 2 vol. in-12 ; *Œuvres choisies de J.-B. Rousseau*, in-12. Ce petit recueil est le mieux fait de tous ceux que la Morinière a donnés au public. On a encore de lui deux petites comédies : les *Vapeurs* et le *Temple de la Paresse*, 1733, in-12. Cet auteur mourut en 1768. Le respect qu'on remarque dans ses ouvrages pour la religion et pour les mœurs, respirait dans sa conduite. Dans les édi-

tions qu'il a données des meilleurs morceaux des poëtes français, il n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent tant soit peu la licence. Par là, il en a rendu la lecture commune et sûre pour tous les âges et toutes les personnes. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter les grands hommes par le beau côté : on exécute, en quelque sorte, leurs intentions : car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égarements de leur jeunesse et de leur plume.

MORISON (Robert), botaniste distingué, vit le jour à Aberdeen en Ecosse l'an 1620. Il étudia dans l'université de cette ville, et y enseigna quelque temps la philosophie. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, et surtout de la botanique, pour laquelle il avait beaucoup de passion. Les guerres civiles interrompirent ses études ; il signala son courage pour les intérêts du roi Charles Ier, et se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdeen, entre les habitants de cette ville et les troupes presbytériennes. Il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France. Gaston, duc d'Orléans, l'attira à Blois, et lui confia la direction du jardin royal de cette ville en 1650. Morison dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans, son oncle, l'avait présenté à Blois, le fit venir à Londres, et lui donna le titre de son médecin, et une pension de 200 livres sterling. Cet habile homme mourut à Londres en 1683, à 62 ans. On a de lui : *Præludium botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à son auteur, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique, qu'il accepta ; *Hortus Blesensis*, Londres, 1669, in-fol., réimprimé dans son *Prælудium botanicum* ; La 2e et la 3e partie de son *Histoire des Plantes*, in-fol., 1680 et 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode estimée des connaisseurs. La 1re partie de cet ouvrage n'a point été imprimée : on ne sait ce qu'elle est devenue. Ce qui en tient lieu est intitulé *Plantarum ombelliferarum distributio nova*, 1672, in-fol. Comme ce traité fut réimprimé avec la 3e partie, on ne prend l'édition de 1672 qu'à cause de la beauté des épreuves. La 1re partie devait contenir la description des arbres et des arbrisseaux. Les trois parties ont été publiées à Oxford en 1715, 2 vol. in-fol. avec fig. La méthode de Morison consiste à établir les genres des plantes par rapport à leurs semences et à leurs fruits : méthode que Tournefort a également adoptée, mais que Linnée a cru devoir changer contre une autre. Morison a certainement rendu des services importants à l'histoire naturelle ; mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop. Bien loin de se contenter de la gloire que pouvait lui procurer son système de classification botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de Christophe Colomb ; et sans jamais citer Gesner, Césalpin et Fabio Colomna, il assure en plusieurs endroits de ses ouvrages qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'aurait peut-être cru sur sa parole, s'il n'avait pris la peine de transcrire des pages entières de ces deux derniers auteurs.

MORISOT (Claude-Barthélemy), écrivain, né à Dijon en 1592, mort dans la même ville en 1661. On a de lui : un livre intitulé *Peruviana*, Dijon, 1645, in-4, où sous des noms allégoriques il trace l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis, et Gaston de France, duc d'Orléans : *Orbis maritimus*, 1643, in-fol.; *Veritatis lacrymæ*, Genève, 1626, in-12. C'est une satire contre les jésuites, avec cette dédicace : *Patribus jesuitis sanitatem*. Elle est si grossière, qu'il ne trouva pas moyen de la faire imprimer dans sa patrie, et qu'il dut la faire publier à Genève, où on imprimait tous les sarcasmes contre l'Eglise et ses ministres. Grand nombre de *Lettres* latines.

* MORISSON (Charles-François-Gabriel), conventionnel, né dans le Poitou, vers 1740, était avocat au parlement et en 1789 exerçait sa profession à Fontenay. L'un des premiers administrateurs du département de la Vendée en 1790, il fut député de ce départ. à l'assemblée législative et ensuite à la Convention, où il se fit remarquer par sa modération au milieu de l'exaltation générale. Lorsqu'on proposa de mettre le roi en jugement, il s'y opposa de tout son pouvoir, se fondant sur ce que les lois avaient établi son inviolabilité. Le 29 novembre, en repoussant les attaques des démagogues contre ce malheureux prince : « Vous citez » toujours Brutus, leur dit-il ; mais si César eût » été sans armes et sans puissance, ce Brutus fût » devenu peut-être son défenseur. » Il vota pour la détention et le bannissement à la paix. Dans les différentes missions dont il fut chargé il montra le même esprit de modération. Membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter, en décembre 1796, un décret d'amnistie pour les Vendéens et les Chouans. Il en sortit l'année suivante, et fut, lors de la réorganisation des tribunaux, nommé conseiller à la cour de Poitiers, puis à celle de Bourges, où il mourut en 1815, estimé pour les vertus sociales et le désintéressement dont souvent il avait fait preuve.

MORLEY (Georges), évêque anglican, né à Londres en 1597, de parents nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canonicat au roi Charles Ier, alors engagé dans la guerre contre les troupes du *long Parlement*. Quelque temps après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, employa le docteur Morley pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les anti-royalistes, et fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par sa nomination à l'évêché de Worcester, et ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut en 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocèse. On a de lui des *Sermons* et des *Lettres* en latin.

MORLIÈRE (Adrien de la), chanoine de la cathé-

drale d'Amiens, né avant la fin du XVIe siècle à Chauny, a publié : *Antiquités et choses les plus remarquables de la ville d'Amiens*, ouvrage plein de recherches, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1642, in-fol., rare, on y a réuni, son *Recueil de plusieurs nobles et illustres maisons de ce diocese, etc.*, imprimé séparément, Amiens, 1630, in-4. Ménage, dans son *Histoire de Sablé*, l'appelle un généalogiste sûr.

MORNAC (Antoine), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, et cultiva les muses au milieu des épines de la chicane. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris, en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de vers, intitulé : *Feriæ Forenses*, in-8, parce qu'ils étaient le fruit de ses amusements pendant les vacations du palais. Il contient les *éloges* des gens de robe qui avaient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1620.

MORNAY (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy ou Bishuy, dans la Haute-Normandie, en 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, et dans la théologie : ce qui était un prodige dans un gentilhomme. On le destina d'abord à l'Eglise ; mais sa mère, imbue des erreurs de Calvin, les lui inspira. Après la Saint-Barthélemy, Philippe de Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, était alors chef du parti protestant ; Mornay s'attacha à lui, et le servit de sa plume et de son épée. Il n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. Mais lorsqu'il changea de religion, ce favori lui en fit de sanglants reproches. Il continua cependant à le servir avec fidélité, dirigea toutes les affaires, et termina celle de la dissolution du mariage de Henri IV. Mais en 1598, son *Traité de l'Institution de l'Eucharistie* donna lieu à la fameuse conférence de Fontainebleau, dont le résultat fut la disgrace de du Plessis. Ce livre ayant soulevé tous les théologiens catholiques, il eut l'imprudence de ne répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée le 4 mai 1600 à Fontainebleau, où la cour devait être. Le combat fut entre du Perron, évêque d'Evreux, et Mornay. La victoire fut unanimement adjugée à du Perron. Ce prélat s'était vanté de faire voir clairement près de cinq cents passages tronqués ou mal cités dans le livre de son adversaire, et il tint parole. Les calvinistes équitables convinrent de la défaite de leur chef. Pour la constater, il ne faut que lire ce qu'en dit dans ses *Mémoires* le duc de Sulli, zélé protestant. (*Voy.* du Perron.) Un ministre huguenot, présent à la conférence, disait avec douleur à un capitaine de son parti : *L'évêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur Mornay.— Qu'importe*, répartit le militaire, *pourvu que celui de Saumur lui demeure?* C'était un passage important sur la rivière de Loire, dont du Plessis était gouverneur. Ce fut là qu'il se retira, toujours occupé à inquiéter les catholiques. Lorsque, après la mort de Henri IV, son successeur Louis XIII entreprit de faire la guerre contre son parti, du Plessis lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : « Faire la guerre à ses sujets, c'est témoigner de la faiblesse. L'autorité consiste dans l'obéissance paisible du peuple ; elle s'établit par la prudence et la justice de celui qui gouverne. La force des armes ne se doit employer que contre un ennemi étranger. » Ces remontrances de Mornay, que les événements du passé rendaient ridicules, ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que Louis XIII lui ôta en 1621. Mornay ne pouvait point ignorer les fruits amers qu'avait produits l'indulgence dont on avait usé envers les sectaires ; il pouvait encore moins ignorer les désordres que la nature des nouvelles erreurs devait inévitablement produire dans un état catholique. « Le calvinisme, dit Voltaire, devait nécessairement enfanter des guerres civiles et ébranler les fondements des états. Les réformateurs du quinzieme siècle ayant déchiré tous les liens par lesquels l'Eglise romaine tenait les hommes, ayant traité d'idolâtrie ce qu'elle avait de plus sacré, ayant ouvert les portes de ses cloitres et remis ses trésors dans les mains des séculiers, il fallait qu'un des deux partis périt par l'autre. Il n'y a point de pays en effet où la religion de Calvin et de Luther ait paru sans faire couler le sang. » (*Siècle de Louis XIV*, chap. 35.) L'amiral Coligni disait lui-même, au rapport de Brantôme, que le seul moyen de contenir les calvinistes, était de les occuper hors du royaume, et d'abandonner à leurs dégâts les provinces catholiques des Pays-Bas ; faute de quoi *pour le seur ils recommenceroient à brouiller au dedans* : *tant il les connaissoit brouillons, remuans, fretillans, et amateurs de la picorée*. Mornay mourut en 1623 à 74 ans, dans sa baronnie de la Foret-sur-Seure en Poitou. Il avait été pendant 50 ans l'oracle de ses co-réligionnaires, au point qu'on le nommait le *Pape des huguenots*. On a de lui : un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol.; un *Traité de la vérité de la Religion chretienne*, in-4 ; un livre intitulé : le *Mystere d'iniquité*, in-4 ; un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, in-8 ; des *Mémoires*, depuis 1572 jusqu'en 1620, 4 vol. in-4 ; des *Lettres*, etc. Presque tous ses ouvrages sont remplis des erreurs de sa secte, et de plus d'une bonne dose d'enthousiasme. Ses deux secrétaires, Meslai et Chalopin, et David de Liques, flamand, ont composé sa *Vie*, in-4. Ce sont des éloges historiques faits par des hommes de parti. Il y a encore une *Vie de du Plessis-Mornay*, dans les *Vies de plusieurs anciens seigneurs de la maison de Mornay*, par R. de Mornay de la Villetertre, 1689, in-4.

MORO (François), Japonais de naissance et zélé chrétien, directeur du commerce des Portugais au Japon, fut accusé faussement d'une conspiration contre l'empereur, et brûlé vif en 1637, en protestant jusqu'au dernier soupir de sa parfaite innocence. Le père Charlevoix a démontré la fausseté de cette prétendue conspiration, et du roman que Kaempfer a ou fabriqué ou adopté pour l'accréditer, et calomnier à son ordinaire l'Eglise naissante et souffrante du Japon.

MORO (Etienne), jésuite hongrois, savant ma-

thématicien, fut assassiné en 1794 par les Rasciens, à Cinq-Eglises. On a de lui : *Geographia Pannoniæ* insérée dans *Imago Hungariæ antiquæ* par Timon, qui en fait un grand éloge.

MOROGUES. *Voy.* BIGOT de MOROGUES.

MORONE (Jean de), fils du comte Jérôme de Morone, chancelier de Milan, et l'un des plus grands politiques de son temps, mort subitement au camp devant Florence en 1529, eut une partie des talents de son père. Il mérita l'évêché de Modène par son zèle et ses talents. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Morone par le chapeau de cardinal, le nomma légat à Bologne, et président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya en qualité de légat à la diète d'Augsbourg, où il soutint avec chaleur les intérêts du siége de Rome. Morone s'y fit également aimer des catholiques et des protestants. Sa modération et l'équité qui formaient son caractère étaient dignes d'un philosophe chrétien. Il tonnait contre l'hérésie, et il traitait avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. Paul IV le fit arrêter sur quelques fausses accusations; mais Pie IV, son successeur, prit hautement sa défense, et confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, saint Charles Borromée le crut digne de la tiare et lui donna sa voix. Il en avait déjà eu 20 dans un autre conclave. Grégoire XIII l'envoya légat à Gênes, et ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette dernière légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome en 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocèse et pour ceux de l'Eglise. On peut consulter sur cet illustre prélat l'*Histoire de la littérature italienne* de Tiraboschi, tome 7, 1re partie, p. 260 et suivantes, et le tome 3, p. 301 de la *Bibliothèque de Modène* qui contient la liste de ses ouvrages. Sa *vie* a été écrite par Jacobelli, évêque de Foligno.

MOROSINI, très-ancienne maison de Venise, dont le nom en latin est *Maurocenus*, et qui a donné plusieurs doges à la république : Dominique MOROSINI, élu doge de Venise en 1148; Marin MOROSINI, élu en 1249, qui soumit Padoue à la république; et Michel MOROSINI, qui mourut le 15 octobre 1382, 4 mois après son élection, et après avoir soumis l'île de Ténédos. Ces illustres républicains se rendirent également recommandables par l'esprit patriotique et par l'art de gouverner.

MOROSINI (Pierre), célèbre cardinal de la même famille que les précédents, fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Il travailla à la compilation du 4e livre des *Décrétales*, et mourut en 1424 à Gallicano.

MOROSINI (Jean-François), cardinal, et ambassadeur de la république de Venise, en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, et à la cour de Constantinople auprès du sultan Amurat III, mourut dans son évêché de Brescia, le 14 janvier 1599, à 59 ans.

MOROSINI (André), né à Venise en 1558, obtint les principales dignités de la république de Venise, et mourut en 1618 à 60 ans. Chargé de continuer l'*Histoire de Venise* de Paruta, il la poussa jusqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-fol., et réimprimée dans la Collection des historiens de Venise, 1718 et années suivantes, 10 vol. in-4. Ses *Opuscula et Epistolæ*, 1625, in-8, sont moins recherchés que son Histoire.

MOROSINI (François), généralissime et doge de Venise, où il naquit en 1618, se signala sur une des galères vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, et remporta sur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit sur eux un grand nombre de places et fut déclaré généralissime. Il défendit, en cette qualité, l'île de Candie contre les Turcs. Il y soutint plus de cinquante assauts, plus de quarante combats souterrains, et éventa les mines des assiégeants près de cinq cents fois. Les Turcs perdirent à ce siége plus 120,000 hommes, et les Vénitiens plus de 40,000. En vain le grand visir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie et de Moldavie; il méprisa ces offres. Enfin, obligé de se rendre, il capitula au bout de vingt-huit mois, en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Venise, il fut d'abord très-bien reçu, et ensuite arrêté par ordre du sénat : mais s'étant pleinement justifié, on lui confirma la charge de procurateur de Saint-Marc. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, Morosini fut élu généralissime des Vénitiens pour la troisième fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs iles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complète en 1687 près des Dardanelles, et prit Corinthe, Misitra, Athènes, et presque toute la Grèce. Tant de succès le firent élire doge en 1688, et généralissime pour la quatrième fois en 1693, quoique âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs; mais il tomba malade de fatigue, et mourut à Napoli de Romanie en 1694. Le sénat lui fit élever un superbe monument avec cette inscription : *Francisco Mauroceno Peloponesiaco*. Le titre de *Péloponésiaque* lui avait été donné après ses victoires, en 1687. Le pape Alexandre VIII l'honora, dans le même temps, d'un casque, qu'il reçut en cérémonie dans l'église Saint-Marc des mains du nonce. La *Vie de François Morosini* a été écrite en latin par Jean Graziani, Padoue, 1698, in-4, et par Ant. Arrighi, ibid., 1749, in-4; la dernière est la plus estimée.

MOROZZO en latin *Morotius* (Charles-Joseph), abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, et depuis évêque de Bobbio puis de Saluces, né à Mondovi en 1645, mort en 1729, a donné en latin : le *Théâtre chronologique de l'ordre des chartreux*, etc. Turin, 1681, in-fol.; *Théâtre chronologique de l'ordre de Cîteaux*, Turin, 1690, in-fol., en latin. (*Voy.* le 5e vol. de la *Biblioth. volante* de Cinelli, p. 370, et Tiraboschi, *Storia della letteratura*, tome 8, page 108.)

** MOROZZO (Joseph), cardinal, né en 1758 à Turin, reçu docteur en théologie à 19 ans, fut im-

médiatement nommé recteur magnifique de l'université. Une année après, il se rendit à Rome, et entré dans l'académie ecclésiastique, donna bientôt des preuves de ses talents et en même temps de son aptitude pour l'administration. Vice-légat à Bologne, il était gouverneur de Pérouse et de Civita-Vecchia, lorsque les Français, maîtres de l'Italie, s'emparèrent des états du St. Siége en 1796. Il attendit dans sa famille la fin de la persécution, et s'étant rendu à Venise pendant la tenue du conclave, fut envoyé par Pie VII près du roi d'Etrurie pour lui faire part de son élection. Créé deux ans après archevêque de Thèbes *in Partibus*, il fut attaché comme secrétaire à différentes congrégations et rendit à l'Eglise d'importants services. En 1808, le saint Siége ayant été de nouveau dépouillé violemment de ses états, Morozzo, qui avait fait tous ses efforts pour prévenir cette spoliation, se retira une seconde fois à Turin. Il rentra en 1814 à Rome avec le chef de l'Eglise, et deux ans après fut nommé cardinal de l'ordre des prêtres, sous le titre de Sainte-Marie des Anges. En 1817, appelé par le roi de Sardaigne au siége de Novare, l'un des plus riches évêchés du Piémont, il ne quitta plus son diocèse, et mourut, le 22 mars 1842, à 84 ans, instituant pour ses héritiers les pauvres et son église. On a de lui : une *Statistique du patrimoine de Saint-Pierre*, publiée pendant que les armées françaises envahissaient les états-pontificaux, et un *Eloge historique du cardinal Bobba*, Turin, 1799, in-4. Son *Eloge funèbre*, prononcé dans l'Eglise du Mont-Calvaire de Domo-d'Ossola, a été imprimé à Turin (1842, in-4).

MORPHÉE, premier ministre du dieu du sommeil, selon la fable, excitait à dormir ceux qu'il touchait avec une plante de pavot, et présentait les songes sous diverses figures. Ovide décrit ses fonctions dans le 11e livre des *Métamorphoses*.

* MORRISON (Robert), savant anglais, célèbre par ses travaux sur la langue chinoise, naquit en 1782 dans le Northumberland. Après avoir terminé de fortes études, il partit pour Canton où il se familiarisa en peu de temps avec la langue du pays, dont il avait appris les éléments dans les écoles des missionnaires de Londres. Il se trouva bientôt en état de rendre des services à la compagnie des Indes par la traduction de sa correspondance chinoise et fut nommé, en 1801, interprète de la factorerie anglaise. Les devoirs de cette place ne lui firent pas perdre de vue qu'il avait été envoyé en Chine par les missionnaires; et il publia en 1811, à Cantra, les *actes des apôtres* en chinois, et plus tard une version complète du *Nouveau Testament*. Les directeurs de la compagnie anglaise craignant que ces publications ne les brouillassent avec les autorités chinoises, destituèrent Morrison en 1815; mais il ne tardèrent pas à le réemployer, ne pouvant se passer de ses services. C'est à lui et à Milne qu'est due la fondation, en 1818, du collége anglo-chinois de Malacca, auquel il fit don de 1000 livres sterling. Après un voyage en Europe, il retourna à la Chine en 1826 et mourut à Pékin, le 1er août 1834. On a de lui : *Horæ sinicæ*, ou *Traductions tirées de la littérature vulgaire des chinois*, Londres, 1812, in-8; ce petit recueil est devenu rare; *Dictionnaire anglais-chinois*, Macao, 1815, 6 vol. in-4; *Grammaire de la langue chinoise*, Sérampore, 1815, in-4; *Le Nouveau Testament*, version chinoise complète, 8 vol.; *Traduction complète de la Bible*, 1819, 19 vol. in-8; *Notes explicatives sur la Bible chinoise*, etc.

MORT (Jacques le), chimiste et médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulières sur la chimie, la pharmacie et la médecine à Leyde. En 1702 il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célèbre Boerhaave le remplaça. On a de le Mort : *Chymia medico-physica*, Leyde, 1684, in-4; *Pharmacia medico-physica*, in-12; *Fundamenta nov.-antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ opera revocata*, 1700, in-12, ouvrages estimés de son temps; mais, comme les opérations de la chimie sont perfectionnées, ils ne sont plus d'usage.

MORTEMART. *Voy.* ROCHECHOUART.

* MORTIER (Edouard-Adolphe-Casimir-Joseph), duc de Trévise, pair et maréchal de France, né à Cambrai en 1768, était fils d'un député aux états-généraux. Capitaine en 1791 dans le premier bataillon de volontaires du Nord, il prit part à l'affaire de Quiévrain (28 avril 1792), où il eut un cheval tué sous lui. Le 13 octobre 1793, il fut fait adjudant-général. Blessé d'un éclat de mitraille sous les murs de Maubeuge, il combattit à Mons, à Bruxelles, à Louvain, à Fleurus, prit part aux batailles de Jemmapes et de Nervinde, et continua de se distinguer dans toutes les campagnes. Après la paix de Campo-Formio, on lui offrit le grade de général; mais il préféra garder le commandement du 25e régiment de cavalerie. A l'ouverture de la campagne de 1799, il fut envoyé comme général de brigade aux avant-postes de l'armée du Danube. Il y rendit de grands services, fut fait général de division et envoyé à l'armée d'Helvétie où il se couvrit de gloire. A la reprise des hostilités, en 1803, Mortier commanda l'armée destinée à s'emparer du Hanovre. A son retour il reçut les éloges les plus flatteurs de Bonaparte qui le fit un des quatre commandants de la garde consulaire. L'année suivante il fut fait maréchal et décoré du grand aigle de la Légion-d'honneur. En 1805, il commandait une division de la grande armée, sur le Danube, et défit complétement le général Kutuzoff. En 1806 il occupa Cassel, soumit tout le pays de Hesse sans combat et entra dans Hambourg. L'année suivante, il prit une part brillante à la victoire de Friedland. Appelé en 1808 en Espagne, il se distingua au siége de Saragosse, gagna en 1809 la bataille d'Ocana, concourut avec le maréchal Soult à la prise de Badajoz, fut chargé du siége de Cadix, et défit de nouveau les Espagnols le 19 février 1811, à la bataille de Jébora. Il fit partie de l'expédition contre la Russie en 1812, et reçut de Napoléon l'ordre de faire sauter le Kremlin. Dans la désastreuse retraite qui termina cette campagne, il contribua à sauver les débris de l'armée, et réorganisa la jeune garde, dont il eut le commandement en 1813. Il combattit à la tête de ce corps aux journées de Lutzen, Bautzen, Dresde, Wachau, Leipsig et

Hanau. Il soutint sa réputation pendant la campagne de 1814, défendit Paris avec le duc de Raguse, et donna son adhésion aux mesures prises pour sauver cette ville. Louis XVIII le créa pair de France, et lui donna le gouvernement de la 16e division. Lors du retour de Napoléon, arrivé à Lille un peu avant le roi, il lui déclara qu'il ne pouvait répondre de la garnison, et offrit de l'accompagner, afin d'imposer aux soldats par sa présence. Après la seconde restauration, il fut nommé gouverneur de la 15e division (Rouen). Membre du conseil de guerre chargé de juger le maréchal Ney (*voy.* ce nom), il fut d'avis de l'incompétence. En 1816, élu par le département du Nord à la chambre des députés, il y siégea jusqu'en 1819, qu'il fut rétabli dans les honneurs de la pairie, dont il avait été privé pour avoir siégé dans la chambre des *cent-jours*. Après la révolution de juillet, il consentit, pour terminer une longue crise ministérielle, à accepter, au mois de novembre 1834, le portefeuille de la guerre et la présidence du conseil. Lorsque vinrent, en 1835, les anniversaires des journées de juillet, la famille du maréchal, alarmée des bruits d'attentat qui circulaient, voulut le détourner d'*aller* à la revue du 28; mais il persista dans la résolution qu'il avait prise d'y paraître. « Je suis » grand, dit-il à ceux qui lui parlaient de complots, » peut-être couvrirai-je le roi. » Au moment où le cortége parvint sur le boulevart du Temple, eut lieu l'explosion de la machine infernale dirigée par Fieschi (*voy.* ce nom, III, 356). Frappé d'une balle à la tête, sa mort eût été digne d'un vieux guerrier, s'il l'eût reçue sur le champ de bataille; mais par le malheur des temps, elle se trouve liée au souvenir de nos discordes civiles, et de nos catastrophes politiques. La ville de Cambrai lui a fait élever une statue sur une de ses places.

MORTIER. *Voy.* MARTIN David.

MORTO ou MORTEO (Louis), peintre, de Feltre en Italie, florissait dans le XVIe siècle. Il est régardé comme le premier qui ait excellé à peindre les grotesques, et surtout dans cette manière de clair-obscur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens et les Turcs. On peut consulter sur cet artiste le tom. 5, pag. 45 des *Elogi de' piu illustri pittori*, etc.

MORTON (Jean), cardinal, archevêque de Cantorbéry, et grand chancelier d'Angleterre, né dans le petit bourg de Bare, comté de Dorset, en 1410, se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conseil privé des rois Henri VI et Edouard IV. Cette place lui fraya la route à l'évêché d'Ely et enfin à l'archevêché de Cantorbéry. Il le méritait par son zèle et sa fidélité envers ses souverains. Henri VII le fit son chancelier, et lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500, âgé de 90 ans. On lui attribue une histoire de Richard III; mais il paraît que cet ouvrage n'est pas de lui. Morton avait d'abord été partisan de la Rose rouge, dans les factions des maisons d'York et de Lancastre, et avait servi Henri VI; il adhéra toutefois au gouvernement d'Edouard IV, qui le combla de faveurs. Il jouit de la même considération sous le règne de Richard, duc de Glocester. Il sema la division entre ce prince et le duc Buckingham, qui se révolta et périt sur l'échafaud. Morton se sauva sur le continent, et revint en Angleterre lors de la révolution qui mit la couronne sur la tête de Henri VII. Il put alors réunir le parti des deux *Roses* en négociant avec succès le mariage de Henri VII avec la fille d'Edouard IV. Sa *Vie* a été écrite par J. Rudden, Londres, 1607.

MORTON (Thomas), né à York en 1564, devint professeur au collége Saint-Jean à Cambridge, ensuite évêque de Chester en 1615, puis de Lichtfield et de Coventry en 1618, et de Durham en 1632. Il conserva une santé constante jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut en 1659. On a de lui : *Apologia catholica*, in-fol.; *De auctoritate principum*, in-4, et divers autres ouvrages estimés des théologiens anglais, mais peu connus hors de l'Angleterre.

MORUS ou MORE (Thomas) naquit à Londres en 1480, d'un des juges du banc du roi. La science et la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, et il cultiva l'une et l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, et les différentes connaissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité et les talents de Morus brillèrent surtout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zèle pour le service de son maître. Sa faveur ne fut pas de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boulen, ayant rompu les liens qui le tenaient à l'Eglise romaine, Morus se démit de sa charge en 1531, et se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que ce prince débauché et cruel, le Néron de l'Angleterre, exigeait de ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison, on lui enleva ses livres, la seule consolation au milieu des horreurs dont il était environné. Ses amis tâchèrent de le gagner, en lui représentant « qu'il ne devait point être d'une » autre opinion que le parlement d'Angleterre. » *Si j'étais, dit-il, seul contre tout le parlement, je me déferais de moi-même; mais j'ai pour moi toute l'Eglise catholique, ce grand parlement des chrétiens.* Sa femme le conjurait d'obéir au roi, et de conserver sa vie pour la consolation et le soutien de ses enfants : « Combien d'années, lui dit-il, pensez-vous » que je puisse encore vivre.....? Plus de vingt ans, » répondit-elle.—Ah! ma femme, voulez-vous donc » que je change l'éternité avec vingt ans...? » Henri VIII, le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête le 6 juillet 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la cour sans orgueil, il mourut sur l'échafaud sans faiblesse. C'était un homme solidement vertueux, quoique un peu original, qui mettait de la gaieté dans les matières les plus sérieuses. L'histoire a conservé quelques traits qui peignent bien son caractère. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour

se le rendre favorable dans un procès fort important, le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, et les renvoya à celui de qui ils venaient. *Vous assurerez votre maître*, dit-il au domestique qui les avait apportés, *que tout le vin de ma cave est à son service.* Il répondit à celui qui vint lui dire que « la clémence du roi avait modéré » l'arrêt de mort rendu contre lui, à la peine d'être » seulement décapité : » *Je prie Dieu de préserver mes amis d'une semblable clémence.* Il employa en prières le temps qui se passa entre sa condamnation et sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille Marguerite avec du charbon et sur du papier qu'il avait surpris, pour lui mander que « bientôt il ne serait plus à charge à personne, » qu'il brûlait d'envie de voir son Dieu, et de mourir le lendemain, qui était l'octave du prince des » apôtres et de la fête de la translation de saint » Thomas de Cantorbéry, jour de consolation pour » lui. » Il parlait ainsi, parce qu'il mourait pour la primauté de saint Pierre, et que toute sa vie il avait eu une dévotion particulière à saint Thomas son patron. Etant monté sur l'échafaud, il chanta le psaume *Miserere*, et prit le peuple à témoin qu'il mourait dans la profession de la foi catholique, apostolique et romaine. L'auteur du Plutarque anglais, en mettant de côté les causes de la condamnation de Morus et de Socrate, les compare dans leurs derniers moments : « Le premier, dit-il, est » plus grand, puisqu'il dépendait de lui de conser- » ver ses jours, et que l'autre était forcé de subir » son arrêt. Socrate philosophait beaucoup dans sa » prison, avant de prendre et après avoir pris la » ciguë ; mais Thomas Morus se montra plus grand » philosophe, en ce qu'il ne perdit pas un instant » sa gaieté douce qui l'avait accompagné toute sa » vie. Les diverses anecdotes de sa mort montrent » jusqu'où peuvent aller la tranquillité et le cou- » rage qu'inspirent la religion et l'aspect d'un ave- » nir où la justice de Dieu mettra tout à sa place. » Morus était d'un tempérament flegmatique ; il avait l'air riant et l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de frugalité. Son zèle pour la religion catholique était vif et sincère ; les luthériens ne purent sous son ministère trouver aucun accès en Angleterre. On a de lui : un livre plein d'idées singulières et inexécutables, intitulé *Utopia*, Oxford, 1663, in-8 ; Glascow, 1750, in-8. Il a été trad. en anglais par Raph. Robinson, Londres, 1551, in-8, très-rare et avec des notes de Dibdin (*voy.* ce nom), 1809, 2 vol. in-8 ; en français par Gueudeville, Leyde, 1715, in-12, et Amsterdam, 1730. En 1780, il en a paru une nouvelle traduction, lâche et infidèle, avec quelques notes inutiles et fausses. Cet ouvrage contient le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon ; mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe grec. Il voudrait établir un partage absolument égal des biens et des maux entre tous les citoyens : idée chimérique, qui contrarie le plan de la nature et de la Providence. Il prêche un amour de la paix et un mépris de l'or, qui exposerait à des guerres continuelles de la part d'un voisin puissant et ambitieux, etc. Il y a cependant de très-bonnes vues qui respirent la sagesse, la vertu et le zèle du bonheur public. L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre ; celle d'*Edouard V* ; une *Version* latine de trois dialogues de Lucien ; une *Réponse* très-vive à *Luther* ; un dialogue intitulé : *Quod mors pro fide fugienda non sit* ; des *Lettres* ; des *Epigrammes*. Ces différents ouvrages sont en latin, et ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain. M. Cuyley a publié en anglais les *Mémoires de Thomas Morus*, avec une nouvelle traduction de l'*Utopia*, l'*Histoire de Richard III*, et ses *Poésies* latines, Londres, 1808, 2 vol. in-4. Le dernier descendant en ligne directe de Morus était le révérend Thomas More, décédé à Bath, en 1795 ; sa postérité existait encore en 1815, dans la personne de lady Ellenborough. Draparnaud a donné avec succès en 1826 une *tragédie*, dont Thomas Morus lui a fourni le sujet. — Thomas MORUS, prêtre, son arrière-petit fils, mort à Rome en 1625, a donné la *Vie* de Thomas Morus en anglais, Londres, 1627, in-4, ou 1726, in-8. Nous en avons une autre par Stapleton. Mme la princesse de Craon a publié un roman historique intitulé : *Thomas Morus lord-chancelier d'Angleterre au* XVIe *siècle*, 1833, 2 vol. in-8.— Sa fille, Marguerite MORUS, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et n'oublia rien pour avoir la liberté de consoler son père dans sa prison. On dit que pour l'obtenir elle fit tomber entre les mains du concierge une lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif pour lui persuader de consentir aux volontés du roi ; mais, dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice, et la conserva précieusement. Cette fille respectable soulagea son infortune et sa douleur par les lumières de la religion et la culture des lettres. Elle possédait les langues et laissa divers ouvrages.

MORUS (Henri), né en 1614 à Grantham, dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le collége de Christ, auquel il avait été agrégé. Il refusa plusieurs bénéfices et même des évêchés, et mourut en 1687. On a de lui divers écrits philosophiques et théologiques, Londres, 1675, in-fol.

MORUS (Alexandre) naquit à Castres en 1616. Son père était Ecossais et principal du collége que les calvinistes avaient en cette ville. Le jeune Morus fut envoyé à Genève, où il remplit les chaires de grec, de théologie, et les fonctions de ministre. Sa passion pour les femmes et sa conduite peu régulière lui causèrent des disgraces bien méritées. Saumaise l'appela en Hollande, où il fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il fit ensuite un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau poëme sur la défaite de la flotte turque par les Vénitiens. Cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Ne se plaisant point en Hollande, il vint exercer le ministère à Charenton. Ses *Sermons* attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. L'impétuosité de son imagination lui procura de nou-

velles querelles, surtout avec Daillé. Cet homme singulier mourut à Paris, dans la maison de la duchesse de Rohan, en 1670, sans avoir été marié. On a de lui : divers *Traité de controverse*; des *Harangues* et des *Poëmes* en latin; une réponse à Milton, intitulée : *Alexandri Mori fides publica*, in-8. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de Morus ne répond point à la réputation qu'il s'était acquise en ce genre.

MORVEAU. *Voy.* GUYTON.

MORVILLIERS (Pierre de), fils de Philippe, premier président du parlement de Paris, issu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461. C'était un homme hardi et véhément. Louis XI l'envoya en 1464 vers Philippe, duc de Bourgogne. Le chancelier parla à ce prince et au comte de Charolais, son fils, en termes si désobligeants, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le roi s'en repentirait*. En effet, ce fut là la première étincelle de la guerre dite du *Bien public*. La paix faite, Louis XI non-seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entière. Morvilliers se retira auprès du duc de Guyenne, survécut longtemps à sa déposition, et ne mourut que vers la fin de 1476.

MORVILLIERS (Jean de), né à Blois le 1er décembre 1507 du procureur du roi, n'était pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, et en cette qualité l'un des juges du chancelier Poyet en 1542. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, et s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens et de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552, et la place de garde des sceaux en 1568. Ses talents éclatèrent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit et son zèle. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, et mourut à Tours en 1577, à 70 ans. Les gens de lettres de toutes les nations ont célébré sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur. Morvilliers a laissé des *Lettres* et des *Négociations*, qui sont manuscrites à la bibliothèque du roi, et des *Mémoires* de son temps dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot, à Dijon. (*Voy.* la *Bibliothèque historique de France*, n° 18348.)

MORZILLO. *Voy.* FOX-MORZILLO.

* MOSCATI (Pierre), né à Milan en 1741, s'adonna de bonne heure à l'étude des sciences physiques, et fut à l'âge de 22 ans nommé professeur de médecine à l'université de Pavie. Il jouissait d'une grande réputation, comme médecin et comme savant, lorsqu'il embrassa, en 1796, la cause de la révolution. En sa qualité de membre du congrès cisalpin, il fut envoyé en février 1797, pour assister à l'enlèvement de la statue de Notre-Dame de Lorette, opérée par un commissaire français. Il devint, l'année suivante, membre et président du directoire de la république Cisalpine. Son dévouement à Bonaparte et son système d'indépendance complète de la Lombardie, l'ayant rendu suspect au Directoire de France, il fut obligé de donner sa démission entre les mains du général Brune. En 1799, lorsque les Austro-Russes conquirent l'Italie, Moscati fut arrêté et conduit dans la forteresse de Cattaro. L'archiduc Charles étant tombé malade, il fut appelé à Vienne, et il traita ce prince avec succès. Après la victoire de Marengo, il reparut en Italie, et vint à Lyon en 1801, comme membre de la consulte réunie dans cette ville pour constituer la république Italienne dont Bonaparte devait être président. Moscati devenu directeur-général de l'instruction publique sous le nouveau gouvernement, conserva cette place lors de la création du royaume d'Italie. Il fut nommé successivement sénateur, conseiller d'état, comte, grand dignitaire de l'ordre de la Couronne de fer et chevalier de la légion-d'honneur. Il était médecin du vice-roi et de toute sa famille. En 1814, il fut du nombre des sénateurs qui cherchèrent à conserver le trône d'Italie au fils adoptif de Napoléon. Moscati fut écarté des affaires publiques par le gouvernement autrichien. Il est mort à Milan, le 19 janvier 1824, âgé de 83 ans et six mois. Il possédait beaucoup d'instruments de physique et d'astronomie, un laboratoire de chimie, tous les appareils dont on se sert pour les expériences (il en fit plusieurs avec beaucoup de succès), et les instruments de chirurgie les plus chers et les plus rares. Il a légué ces précieuses collections aux principaux corps savants de l'Italie. On n'a de lui que quelques *Mémoires*.

MOSCHION : c'est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les poètes grecs de Plantin, 1568, in-8. On n'est pas moins incertain sur le livre *De muliebribus affectibus*. Conrad Gesner y a joint des Scolies; et Gaspard Wolff, son disciple, le fit paraître en grec, Bâle, 1566, in-4; Israël Spachius l'a donné en grec et en latin, dans *Gynæciorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol. Il a été publié aussi par F. O. Dewez, Vienne, 1793, in-8.

MOSCHOPULE (Manuel), nom de deux écrivains grecs que Hody a mal à propos confondus. Le premier, natif de Candie, dans le XIVe siècle, sous l'empereur Paléologue, a laissé un livre intitulé : *Questions de Grammaire*, Bâle, 1540, in-4. Il a laissé aussi des *Scolies*, encore inédites, sur les *Héroïques de Philostrate*; un manuscrit d'Espagne lui attribue formellement les *Scolies sur Hésiode* que Trincavelli a publiées sous le nom de Manuel de Byzance. — Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1453, lors de la prise de Constantinople, et composa un *Lexicon grec*, ou *Recueil de mots attiques*, 1545, in-4. On ne sait auquel des deux Moschopule on doit attribuer les *Scolies sur les deux premiers livres de l'Iliade* que Scherpezeel a fait imprimer à Utrecht en 1719; la *Vie d'Euripide* qui se trouve au commencement de plusieurs éditions de ce poète; le *Traité sur les carrés magiques* qui a été traduit en latin et lu en 1691 par Lahire, à l'académie des sciences.

MOSCHUS, poète bucolique grec, né à Syracuse, vivait du temps de Théocrite et de Bion. On ne sait rien de sa vie ni de l'époque de sa mort. Quelques

biographes disent qu'il vécut dans la 156e Olympiade, sous le règne de Ptolémée-Philométor, environ 180 ans avant J.-C. Il se distingua dans l'idylle : celle qu'il fit *sur la mort de Bion* est peut-être la plus belle élégie que nous ait laissée l'antiquité. Il nous reste de lui sept ou huit petites pièces charmantes : elles sont pleines de délicatesse. Elles ont été imprimées avec celles de Bion, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matière et de leur caractère. Longepierre les a traduites en vers français, de même que celles de Bion. Poinsinet de Sivry les a aussi traduites en vers : M. Gail et M. Coupé (dans ses *Soirées littéraires*) les ont données en prose. On estime l'édition de ce poète donnée par Daniel Heinsius, accompagnée des poésies de Théocrite, de Bion et de Simmius, augmentée des notes de divers commentateurs, 1604, in-4; et celle faite avec Bion, Oxford, 1748, in-8. On estime aussi les éditions modernes données par MM. Kiesling, Briggs et Boissonnade.

MOSCHUS (Jean), surnommé Eucratès, pieux solitaire et prêtre du monastère de Saint-Théodose à Jérusalem, visita les monastères d'Orient et d'Egypte, et alla à Rome avec Sophrone son disciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ses voyages un ouvrage célèbre, écrit en grec, intitulé *Leïmon*, c'est-à-dire le *Pré spirituel*. On y trouve le vie, les actions, les sentences et les miracles des moines de différents pays. Le style en est simple et négligé. Il a été inséré dans les *Vies des Peres* de Rosweide, seulement en latin. Le P. Fronton du Duc l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par Cotelier dans ses *Monuments de l'église grecque*, tome 2. Arnauld d'Andilly en a donné une *Traduction française*, où sont omis beaucoup de passages de l'original. Moschus mourut en 619, selon la plus commune opinion; d'autres disent en 630.

* MOSELEY (Benjamin), médecin, né dans le comté d'Essex, se forma à l'exercice de sa profession dans les hôpitaux de Londres et de Paris, et s'établit à Kingston (Jamaïque), où il acquit une nombreuse clientelle. Lors de la guerre de l'indépendance, ayant eu l'occasion d'étudier les maladies épidémiques qui faisaient d'affreux ravages, il publia ses *Observations sur la dyssenterie des Indes occidentales*, 1785, in-8, qui le firent connaitre avantageusement. A la paix, il visita les principales villes des Etats-Unis, et fut élu membre de la société philosophique de Philadelphie. De retour en Europe, après avoir passé quelque temps à Londres, il alla prendre son premier grade comme médecin à Leyde, et se fixa définitivement, en 1785, à Londres. De nouveaux écrits lui firent une réputation honorable, notamment un *Traité sur les propriétés et les effets du café* (1785, in-8), et un *sur les maladies des Tropiques*, (4e édit,, 8106, in-8); deux sujets que peu de personnes pouvaient mieux traiter que lui. Le comte de Murgrave, qu'il avait guéri d'une maladie nerveuse, lui procura la place de médecin de l'hôpital militaire de Chelsea, où son humanité et ses talents le firent aimer et estimer. En 1808, parut son *Traité sur le sucre*, in-8. Moseley se montra l'ennemi déclaré de la vaccine, qu'il prétend être la cause de maladies inconnues et défendit son opinion avec beaucoup d'aigreur. Il mourut dans un âge avancé, le 15 juin 1819, laissant outre les productions déjà citées : *Traités médicaux*, 2e édit., 1803, in-8; *Traité sur la* Lues Bovilla *ou vaccine*, 1806, in-8, traduit en français (par M. Depping), dans l'ouvrage intitulé : *La vaccine combattue dans le pays où elle a pris naissance*, Paris, 1807, in-8; *Traité sur l'hydrophobie*, 1808, in-8.

MOSELLAN (Pierre), savant grammairien, né en 1524, était fils d'un vigneron de Protog, près de Coblentz, et fut l'un des principaux ornements de l'université de Leipsig sa patrie, où il mourut le 16 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de grammaire, et des notes sur les auteurs latins.

MOSÉOSO d'ALVADARO (Louis), officier espagnol, accompagna François Pizarro dans la conquête du Pérou, puis Ferdinand Soto en son voyage de Floride. Il succéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. Moséoso, voyant les troupes rebutées des fatigues et des périls qu'elles avaient essuyées sous Soto, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il prit le parti de revenir à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, du nomdre de 600 que son prédécesseur avait amenés d'Espagne; il passa ensuite au Mexique, où il servit le vice-roi de ses conseils et de son épée.

* MOSER (Jean-Jacques), publiciste allemand, et l'un des écrivains les plus féconds des temps modernes, naquit à Stuttgard en 1701, et fut à 16 ans nommé professeur extraordinaire à l'université de Tubingen, où il venait d'achever ses études. Il devint, en 1726, conseiller de régence à Stuttgard; mais lorsque l'administration publique fut transférée à Louisbourg, il quitta cette place pour venir enseigner le droit à Tubingen, où il professa avec succès; mais il se brouilla avec ses collègues. Nommé en 1736 professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder, il ne demeura que trois ans dans cette ville, où son caractère difficile lui attira de nouveaux désagréments. Il se fixa dans la petite ville d'Ebersdorf (pays de Reuss), et y travailla aux nombreux ouvrages qu'il a publiés, particulièrement à son *Droit public de l'Allemagne*. Ses travaux furent plusieurs fois interrompus par les missions dont on le chargea, pour diverses cours. Moser se trouva bientôt engagé dans une querelle religieuse avec les hernutes qui le firent exclure de leur communion. Après avoir été de 1747 à 1749 au service du prince de Hesse-Hombourg, il se retira à Hanau, où il fonda une académie pour les jeunes nobles. Deux ans après il fut rappelé dans sa patrie où il occupa le poste d'avocat-consultant auprès des états de Wurtemberg. Ces états, ayant eu quelques démêlés avec le souverain, lui adressèrent un mémoire dont on soupçonna Moser d'être l'auteur. Il fut arrêté en 1759 et envoyé dans la forteresse de Hohentwiel, d'où il ne sortit qu'au bout de 5 ans, sur un ordre du conseil aulique de l'empire. Dès lors il cessa de prendre part aux affaires publiques, et se livra exclusivement à l'étude. Moser mourut à Stuttgard, le 30 septembre 1785. Mensel a donné la liste de ses ouvrages qui s'élèvent à 484, formant

702 vol., dont 71 in-fol. Nous citerons seulement les principaux : *Ancien droit public de l'Allemagne*, Nuremberg, 1727-53, 26 vol. in-4; *Nouveau droit public*, Stuttgard, 1766, et années suiv.; *Manuel du droit public de l'empire*, Francfort, 1768-69, 2 vol. in-8; *Essai du plus moderne droit des peuples d'Europe, en paix et en guerre*, Stuttgard, 1777-80, 10 vol. in-8; *Histoire politique de l'Allemagne, sous le gouvernement de Charles VII*, Iéna, 1743-44, 2 vol. in-8; *Histoire nouvelle de l'ordre équestre immédiat*, Francfort et Leipsig, 1775-76, 2 vol. in-8; *Histoire politique de la guerre entre l'Autriche et la Prusse en* 1778-79, Francfort, 1779, in-4; *Dictionnaire des savants Wurtembergeois*, 1772, 2 vol. in-8. On a sa *Vie* écrite par lui-même, Francfort, 1777-83, 4 vol. in-8.

* MOSER (Frédéric-Charles), fils du précédent, né à Stuttgard, le 18 décembre 1723, fit ses études à Iéna, et fut successivement conseiller aulique de Hesse-Hombourg (1749), député des Deux-Hesses au cercle du Bas-Rhin, conseiller aulique impérial, baron administrateur du comté de Falkenstein, et en 1770, premier ministre et chancelier de Darmstadt. Disgracié peu de temps après et attaqué dans son honneur, il prit le parti d'intenter un procès au landgrave, son souverain, devant le conseil aulique de l'empire. Moser le gagna, et le landgrave lui fit une pension de 5000 florins, après lui avoir rendu ses biens séquestrés, et même les revenus échus. Il se retira dans le Wurtemberg, et y mourut le 10 novembre 1798, âgé de 75 ans. Parmi ses ouvrages, dont quelques-uns ne sont guère que des compilations, on distingue : *Recueil des reces du Saint-Empire romain*, Leipsig et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4; *des Langues de cour et d'état en Europe*, ibid., 1750, in-8; *le Maître et le Serviteur,* ou *les Devoirs réciproques d'un souverain et de son ministre*, 1759, 1763, trad. plusieurs fois en franç. La version la plus complète est celle que Verdier, conseiller du margrave de Brandebourg-Culmbach, a donné sous ce titre : le *Prince et les courtisans*, 1769, 3 vol. in-12; *Mémoires pour servir au droit public des nations*, ibid., 1764-72, 4 vol.; *Archives patriotiques pour l'Allemagne,* 1784-90, 12 vol. in-8; *Nouvelles archives*, 1793-94, 2 vol. in-8, etc. — Moser (Guillaume-Godefroi), né à Tubingue en 1729, conseiller intime et président à Darmstadt, mort en 1793, a publié en allemand : *Principes de l'économie forestière,* 1757, 2 vol. in-8; *les Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8. — Moser, (Philippe-Ulrich), son père, pasteur Wurtembergeois, mort vers 1750, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, Ulm, 1795, in-8. Cette édition a été publiée par G.-Ch. Storr, qui l'a ornée d'une préface savante et y a joint un *index* latin.

* MOSER (François-Joseph), célèbre prédicateur, naquit en 1751 à Saverne, où son père était économe de la collégiale. Après avoir fait ses premières études chez les franciscains, il alla les continuer à Molsheim sous les jésuites, puis au collége de Strasbourg, où il fit son cours de physique sous la direction de l'abbé Beck (1). En 1769, il entra au séminaire, et fréquenta les cours de théologie que professaient alors Phil.-Louis et Gaspar Sœttler, célèbres dans la science théologique. Ses qualités lui attirèrent en peu de temps l'affection et l'estime de ses nouveaux maîtres, et spécialement de M. Jeanjean, grand prédicateur, alors directeur du séminaire. Moser suivit avec assiduité ses sermons, en fit une analyse exacte et développa ainsi de bonne heure le talent qu'il se sentait pour la chaire. Après qu'il eut fini son cours de théologie, on l'envoya régenter au collége de Molsheim, et quoiqu'il ne fût encore que sous-diacre, son évêque lui donna la permission de prêcher. Ses succès surpassèrent l'espérance qu'on avait conçue de lui. Ordonné prêtre en 1776, il fut aussitôt nommé prédicateur à la cathédrale de Strasbourg, où il obtint d'éclatants succès, qu'attestent suffisamment les nombreuses conversions qu'il opéra : une foule de protestants et de Juifs abjurèrent entre ses mains. La mort de Sœttler ayant laissé vacante la chaire de théologie morale, Moser fut nommé pour le remplacer, mais il n'exerça pas longtemps cette nouvelle fonction. Dans un voyage qu'il fit à Saverne pour y assister sa famille pendant une cruelle épidémie, il y contracta le germe d'une maladie, à laquelle il succomba le 6 mars 1780, à l'âge de 28 ans sept mois, vivement regretté des amis de la religion, et laissant la réputation d'un des premiers prédicateurs de l'Allemagne catholique. L'édition la plus complète de ses *Sermons* est celle de Francfort-sur-le-Mein, 1831-34, 5 vol. in-8. On y admire surtout l'ordre et la clarté des développements, le feu et l'onction du style.

MOSES MENDELSSOHN. *Voy.* Mendelsson.

MOSES MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du XIVe siècle, est un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandements de la loi judaïque. On a de lui un savant ouvrage intitulé : *Sephe-Mitsevoth gadol*, c'est-à-dire, *le grand livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent), littérateur, théologien et prédicateur allemand, né à Lubeck le 9 octobre 1694, fut d'abord professeur de théologie à Helmstadt, de 1723 à 1747. Comblé de toutes les dignités qu'il fût au pouvoir du duc de Brunswick-Wolfenbuttel de lui conférer, membre du conseil chargé de la direction suprême de l'Eglise et de l'instruction publique, abbé de Marienthal et de Michaëlstein, inspecteur-général de toutes les écoles du duché de Wolfenbuttel et de la principauté de Blanckenbourg, il reçut encore des souverains étrangers et de diverses sociétés savantes des marques de la plus haute considération. En 1747, il fut nommé professeur de théologie à Gottingue, avec le titre de chancelier de l'université. Il mourut épuisé de travail,

(1) Beck nommé plus tard à la place de bibliothécaire, de conseiller privé et de confesseur du prince électeur archevêque de Trèves, a joué un grand rôle dans les troubles qui agitèrent les églises d'Allemagne, immédiatement avant la révolution. Le cardinal Pacca dans ses *Mémoires* fait un grand éloge des hautes vertus et du profond savoir de ce digne ecclésiastique. Il était intime ami de Feller avec qui il entretenait une correspondance suivie qui existe encore tout entière à Ribeauville. Beck, retiré dans cette ville depuis plusieurs années, pour s'y reposer des fatigues d'une vie très-agitée, y est mort en 1831, dans un âge très-avancé.

l'an 1755. La liste complète de ses écrits en renferme 161. Nous citerons : de savantes *Notes* sur Cudworth ; une *Histoire ecclésiastique*, Helmstadt, 1764, in-4, sous le titre d'*Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, trad. en français en 6 vol. in-8, remplie de préjugés de secte, et d'une critique peu exacte. (*Voy.* saint MAURICE). C'est un vrai travestissement de l'histoire de l'Eglise. La plupart de ses calomnies contre les catholiques sont solidement réfutées dans la partie théol. de l'*Encyclopédie méthodique* que l'auteur a fait imprimer séparément sous le titre de *Dictionnaire de théologie* (*voy.* BERGIER) ; des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les protestants le *Bourdaloue de l'Allemagne*, dénomination qui ne peut se justifier qu'aux dépens de la gloire oratoire de cette nation, et qui est d'ailleurs réfutée par la réputation plus brillante et plus méritée de plusieurs orateurs allemands. *Dissertationes sacræ*, Leipsig, 1735, in-4 ; *Historia Michaelis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4. (*Voy.* SERVET).

** MOSSI (Vincent-Marie), prélat distingué par son érudition et par son goût éclairé pour les arts, naquit en 1752 à Casal, d'une des plus anciennes familles de la Lombardie, dont il était le dernier rejeton. Après avoir pris ses degrés en droit et en théologie à l'université de Turin, il fut nommé aumônier du roi de Sardaigne, puis vicaire-général de la cour, et abbé de Sainte-Marie de Vezzolan ; il eut en 1784 la direction du collége des nobles, et la conserva jusqu'en 1797, qu'il fut fait évêque d'Alexandrie. Ce siége ayant été réuni en 1805, à celui de Casal, il reçut du souverain Pontife le titre d'archevêque de Sida *in partibus infidelium*. Il passa dans la retraite tout le temps que le Piémont resta sous la domination française, partageant ses loisirs entre l'étude et l'exercice des vertus chrétiennes. Au retour de son souverain légitime, il habita Turin, où son palais devint une sorte de succursale de l'académie. Il y mourut, le 31 juillet 1829. Deux ans auparavant, il avait été nommé par le roi chevalier de l'ordre de l'annonciade. Outre des *Mandements*, des *instructions pastorales et des sermons*, on lui doit un traité *Sulla verità e divinità della religione cristiana*. Turin, 1825, in-8. Ce prélat ayant légué sa précieuse collection de tableaux à l'académie des beaux-arts de Turin, elle a par reconnaissance fait placer sa statue en marbre dans la salle de ses assemblées.

MOSTANDGED-BILLAH (Abou'l-Modhaffer-Yousouf al), 32ᵉ calife de la race des Abbassides, à Baghdad, succéda à son père Moktafi, l'an 1160 de J.-C. (de l'hégire 555). Son frère sut gagner ses femmes qui devaient le poignarder ; mais Mostandged, ayant été averti, fit emprisonner son frère et sa mère qui étaient de la conspiration, et jeta ses femmes dans le Tigre. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTHE-HOUDANCOURT (Philippe de la), duc de Cardone, né en 1605, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé en divers siéges et combats, contre les calvinistes, en Italie et dans les Pays-Bas, il commanda l'armée française en Catalogne l'an 1641, défit les Espagnols devant Tarragone et leur prit différentes places. Le bâton de maréchal de France et la dignité de vice-roi en Catalogne furent la récompense de ses succès. La gloire de ses armes se soutint en 1642 et 1643 ; mais elle baissa en 1644. Il perdit une bataille devant Lérida, et fut obligé de lever le siége de Tarragone. Ayant encouru la disgrace du roi, il fut enfermé dans le château de Pierre-Encise, et n'en sortit qu'en 1648, pour être une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelonne, qu'il défendit pendant cinq mois, et mourut en 1655, dans la 50ᵉ année de son âge.

MOTHE-LE-VAYER (François de la), écrivain érudit et philosophe, né à Paris en 1588, se consacra à la robe, et fut pendant longtemps substitut du procureur-général du parlement, charge qu'il avait héritée de son père. Il s'en défit ensuite, pour ne plus s'occuper que de ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur la Mothe ; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frère unique du roi. La reine, instruite des progrès du second de ses fils, chargea La Mothe de terminer l'éducation du roi. L'académie française ouvrit ses portes à La Mothe-le-Vayer en 1639, et le perdit en 1672, à 84 ans. Comme il avait plus de mémoire que de jugement, la contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia le jeta dans le pyrrhonisme : mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses, qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même dans plusieurs endroits borner son scepticisme aux sciences humaines, et respecter sincèrement la religion. « Comme, humainement parlant, dit-il, tout est » problématique dans les sciences, et dans la physique principalement, tout doit y être exposé » aux doutes de la philosophie sceptique, n'y ayant » que la véritable science du ciel qui nous est venue » par la révélation divine, qui puisse donner à nos » esprits un solide contentement avec une satisfaction entière. » On a recueilli ses ouvrages en 1662, 2 vol. in-fol. ; en 1684, 15 vol. in-12 ; et à Dresde, 1756-59, 14 vol. in-8. Cette édition est la meilleure et la plus complète de toutes. Son style est clair, mais diffus et chargé de citations. Il perd souvent son objet de vue, et s'égare dans des digressions inutiles. Son *Traité de la vertu des païens* a été réfuté par le docteur Arnauld, dans son ouvrage de la *Nécessité de la foi en Jésus-Christ*. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURÈLE, ZÉNON, etc.) Dans les éditions des *Œuvres* de la Mothe, les *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, sous le nom d'*Horatius Tubero*, Francfort, 1716, 2 tom. in-4, ou 2 vol. in-12, sont imprimés sous le titre de *Promenades* ; mais on n'y trouve point l'*Hexameron* rustique in-12. Ces deux ouvrages sont recherchés des curieux, surtout le premier. Voltaire et quelques autres écrivains se sont souvent parés des dépouilles de cet auteur. La *Traduction* de Florus qu'on a sous le nom de *La Mothe-le-Vayer*, est d'un de ses fils, ami de Boileau, mort en 1664, à 35 ans. L'*Esprit de La Mothe-le-Vayer* (par Montlinot), 1763, in-12, est le résumé de tout ce

que cet auteur a dit de mieux dans ses différents ouvrages. Alletz a donné un Recueil sous le même titre, Paris, 1785, in-12. La Mothe-le-Vayer avait imité la manière de Plutarque ; mais le philosophe grec avait un style bien plus agréable. Il faut ajouter aux ouvrages de La Mothe : *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins*, 1646, in-8 ; *La Géographie, la Rhétorique, la Morale, l'Economie, la Politique, la Logique, la Physique du prince*, in-8, pour l'instruction du dauphin, traduit en italien ; *En quoi la piété des Français diffère de celle des Espagnols*, etc. *Voy.* MARETS de Saint-Sorlin.

MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI (François de la), de la même famille, maître des requêtes, mourut intendant de Soissons, en 1685. On a de lui : une *Dissertation sur l'autorité des rois en matière de régale* ; elle fut imprimée en 1700, sous le nom de *Talon*, avec ce titre : *Traité de l'autorité des rois, touchant l'administration de la justice* et réimprimée sous son nom, 1753, in-12 ; *Traité de l'autorité des rois, touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1669, in-12 ; *Essai sur la possibilité d'un droit unique*, 1764, in-12 ; tragédie du *grand Selim*, in-4 ; *Tarsis et Zélie*, roman froid et verbeux, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8.

MOTHE. *Voy.* GROSTESTE.

MOTHE d'Orléans. *Voy.* ORLÉANS de la Motte.

MOTHE-PIQUET (la). *Voy.* LAMOTHE-PIQUET.

* MOTTE (Jeanne DE LUZ DE SAINT-REMY DE VALOIS, comtesse de la), née le 22 juillet 1756, à Fontette en Champagne, descendait de la maison royale de Valois, par Henri de St.-Remy, fils naturel de Henri II. Son père Jacques de Saint-Remy de Valois, était mort à l'Hôtel-Dieu de Paris. La marquise de Boulainvilliers la recueillit et la fit élever. Son illustre origine ayant été prouvée, on lui accorda une pension ; et en 1780 elle épousa le comte de La Motte, officier dans les gardes de M. le comte d'Artois. Recommandée par sa protectrice au cardinal de Rohan, elle reçut de ce prélat de légers secours et le conseil de s'adresser directement à la reine, dont il avouait avoir encouru la disgrace. Dans la suite elle tira parti de cet aveu, en lui offrant de devenir intermédiaire entre lui et la souveraine, dont il désirait ardemment de reconquérir le suffrage. Cette intrigante ayant découvert que la reine avait refusé d'acheter des joailliers de la couronne un superbe collier de diamants, elle parvint à persuader au cardinal, que la reine désirait ce collier, et que son entremise dans cette affaire lui serait très-agréable. Le cardinal acheta le collier, et le livra le 1er février 1785 à Mme de La Motte sur une simple autorisation signée *Marie-Antoinette de France*. Cette princesse n'en fut instruite que lorsque les joailliers en réclamèrent le paiement. Le cardinal fut arrêté par ordre du roi (*voy.* ROHAN) ; mais on acquit bientôt la preuve que le mari de Mme de La Motte, complice de l'escroquerie de sa femme, avait vendu à Londres des diamans provenant du collier. Mme de La Motte, arrêtée à Bar-sur-Aube et conduite à la Bastille, fut condamnée par arrêt du parlement du 31 mai 1786 à faire amende honorable, à être fouettée et marquée sur les deux épaules, puis enfermée pour le reste de ses jours à la Salpêtrière. Elle subit son arrêt dans la prison, parce qu'on craignait que la fureur et le désespoir ne la portassent à proférer en public d'atroces calomnies. Au bout de quelque temps, elle parvint à s'évader et rejoignit son mari, qui jouissait à Londres du fruit de son vol ; mais elle ne profita pas longtemps de sa liberté : une fièvre bilieuse l'emporta le 23 août 1791 ; d'autres prétendent qu'elle se jeta du haut d'une fenêtre sur le pavé. La Motte tâcha de disculper sa femme dans un *Mémoire*, amas de mensonges évidents et de grossièretés dégoûtantes ; cet écrit, racheté par l'intendant de la liste civile qui en détruisit l'édition, a été réimprimé à Paris en 1793, 2 vol. in-8, sous le titre de *Vie de Jeanne de Saint-Remy, comtesse de la Motte, écrite par elle-même*, etc. L'abbé Georgel a donné beaucoup de détails dans ses *Mémoires* sur l'affaire du collier, qu'on doit lire avec méfiance à raison de son attachement au cardinal de Rohan. *Voy.* GEORGEL.

MOTTE. *Voy* HOUDART et FÉNÉLON.

MOTTEVILLE (Françoise BERTAUD, dame de), fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit en Normandie vers 1615, selon presque tous les biographes, mais plus probablement en 1621. Ses manières aimables et son esprit plurent à Anne d'Autriche, qui la garda auprès d'elle. Mais ayant été disgraciée, aux instances du cardinal de Richelieu, elle se retira avec sa mère en Normandie où elle épousa Nicolas Langlois, seigneur de Motteville, premier président de la chambre des comptes de Rouen. C'était un magistrat distingué, mais fort vieux, et sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée régente, la rappela à la cour. Ce fut alors que la reconnaissance lui inspira le dessein d'écrire les *Mémoires* de cette princesse. On les a publiés sous le tire de *Mémoires pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723, 5 vol. in-12, et 1750, 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connaissance de l'intérieur de la cour et de la minorité de Louis XIV. Il est, pour la plus grande partie, de madame de Motteville ; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur, auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'histoire qu'on trouve partout. Madame de Motteville mourut à Paris en 1689, à 74 ans.

MOUCHY ou MONCHY (Antoine de), natif de Ressons dans le diocèse de Beauvais, docteur de la maison et société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Démochares*, se distingua par son zèle contre les calvinistes. Nommé inquisiteur de la foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité et une vigilance extrême. C'est de son nom qu'on appela *mouches* ou *mouchards*, ceux qu'il employait pour découvrir les sectaires ; et ce nom est resté aux espions de la police. D'autres croient que cette dénomination est plus ancienne, et qu'elle vient tout simplement de ce que, semblables à des mouches, ces agents secrets s'insinuent partout, et vexent tout le monde. (*Voy.* MÉNAGE.) Le zèle de

Mouchy ne produisit qu'un petit nombre de conversions, et ne put empêcher que la France ne devint la victime de la nouvelle secte, qui déchira son sein pendant plus d'un siècle, et qui depuis encore s'est reproduite sous toutes sortes de formes. Ce docteur devint chanoine et pénitencier de Noyon, fut l'un des juges d'Anne du Bourg, et parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, et à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, en 1574, à 80 ans. On a de lui : la *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente : un *Traité du sacrifice de la messe*, en latin, in-8, et un grand nombre d'autres ouvrages.

MOUCHY. *Voy.* NOAILLES.

MOUFET (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Londres, et mort vers 1600, est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par Edouard Wotton, Conrad Gesner, Thomas Pennius, et achevé par Moufet, fut imprimé à Londres en 1634, in-fol., sous ce titre : *Theatrum insectorum*, avec des figures. Moufet n'est pas assez en garde contre les erreurs populaires. Son ouvrage a été cependant accueilli, parce qu'avant celui de Swammerdam, on n'avait rien de mieux sur cette matière. On a encore de Moufet : *De jure et præstantia medicamentorum chymicorum*, et un traité en anglais, *sur la nature et la préparation des aliments*, qui a reparu en 1746, in-8.

* MOUHY (Charles de FIEUX, chevalier de), né à Metz en 1701, vint de bonne heure à Paris, où n'ayant d'autre ressource que sa plume, il publia des *romans* écrits d'un style bas et rampant, et dont les événements sont amenés ordinairement d'une manière forcée : il en tirait cependant assez bon parti, parce qu'il les colportait lui-même, et que l'on était contraint de les acheter pour se débarrasser de ses instances. Les moins mauvais sont : *la Mouche* ou *les Aventures de Bigand*, *la Paysanne parvenue*, faible imitation du *Paysan parvenu* de Marivaux ; *les Dangers des spectacles*. On a encore de lui un *Abrégé de l'histoire du théâtre français*, 1780, 3 vol. in-8 ; nomenclature chronologique remplie d'inexactitudes. Mouhy mourut à Paris en 1784.

MOULIN (Charles du) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble et ancienne : elle était originaire de Brie, et selon Papire Masson, elle tenait à Elizabeth, reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune du Moulin fit paraître dès son enfance des dispositions extraordinaires pour les belles-lettres et pour les sciences, et pour l'étude une inclination qui tenait de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris, en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet et au parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célèbre. Il publia en 1539 son *Commentaire sur les matières féodales* de la Coutume de Paris. Dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de temps à ses études et à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'édit du roi Henri II, contre les *petites dates* ; livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552 ; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubingen, et alla à Strasbourg, à Dole, et à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, et enseignant le droit avec une réputation extraordinaire partout où il faisait quelque séjour. En 1556, Georges, comte de Montbéliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause ; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, et témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De retour à Paris en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de religion. Il se retira pour lors à Orléans, et revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la dernière regardait le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie ; mais il en sortit peu de temps après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, et en vertu des lettres-patentes du 21 juin 1564, qui suspendaient les poursuites du parlement, « faisant néanmoins expresses inhibitions et défense » à du Moulin, et sur peine de la vie, qu'il n'eût » plus à exposer, ni faire imprimer aucuns livres » qui appartiennent à l'état, ou qui dépendent de la » théologie, et concernent les autorités des conciles » et du saint Siége apostolique. » Il était si avare de ses moments, que, quoique ce fût alors l'usage de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardait comme la lumière de la jurisprudence, et comme l'oracle des Français. On citait son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, et des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entièrement le parti de la doctrine des protestants, et mourut à Paris, avec de grands sentiments de soumission à l'Eglise catholique, en 1566, à 66 ans. Charles du Moulin était certainement un homme d'un très-grand mérite, mais il était trop plein de lui-même, et ne faisait pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelait le *Docteur de la France et de l'Allemagne*, et qui mettait à la tête de ses consultations : « Moi, » qui ne cède à personne, et à qui personne ne » peut rien apprendre ! » Ses *œuvres* ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol. On les regarde avec raison comme une des meilleures collections que la France ait produites en matière de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*usure* et sur quelques autres points importants des opinions qui ne sont pas conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le concile de Trente est jointe ordinairement à la *Réponse* qu'y fit Pierre Grégoire (*voy.* ce nom) ; cette *Réponse* est fort recherchée. Plusieurs de ses opinions sur l'Ecriture sainte ont été vivement réfutées par Gérard Mercator, dans son *Harmonia evangelistarum*. Gabriel du Pineau, plus savant que lui dans le droit canon, et beaucoup plus modeste, a solidement réfuté plusieurs de ses erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition et d'un sens droit.

On peut voir aussi, *in Molinæum pro pontifice maximo, etc. auctore Edmundo Rufo, jurium doctore*, Paris, 1553. Il est faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute sa famille périt au massacre de la Saint-Barthélemi. Après la mort de son fils Charles, qui mourut d'hydropisie en février 1570, il ne restait plus des trois enfants de ce jurisconsulte, qu'Anne du Moulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris. Elle fut assassinée avec toute sa famille, en l'absence de son mari, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, le 19 février 1572, et par conséquent six mois avant la Saint-Barthélemi. Du Moulin avait épousé en secondes noces, en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que Louise de Beldon, qu'il avait perdue en 1556. Voy. la *Vie* de Charles du Moulin, par Julien Brodeau, pag. 205-214; et *Elog. Molinæi*, par Papire Masson, pag. 250 et suivantes.

MOULIN (Pierre du), théologien de la religion prétendue réformée, naquit l'an 1560, fils, selon quelques-uns, d'un célestin d'Amiens, apostat; selon d'autres, de Joachim du Moulin, seigneur de Lorme-Grenier. Pierre, après avoir enseigné la philosophie à Leyde, fut ministre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Il passa l'an 1615 en Angleterre, à la sollicitation du roi de la Grande-Bretagne, et il y dressa un plan de réunion des églises protestantes. De retour en France, il se livra à cet esprit inquiet et tracassier qui, de l'aveu de l'amiral Coligni, faisait le caractère du huguenotisme. Craignant, avec raison, que le roi ne le fît arrêter, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit professeur en théologie, ministre ordinaire, et l'employa dans les affaires de son parti. Il y mourut en 1658, âgé de près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaisant, d'un satyrique sans goût, et d'un théologien emporté. Son caractère se fait sentir dans ses ouvrages, que personne ne lit plus. Les principaux sont : l'*Anatomie de l'arminianisme*, en latin, Leyde, 1619, in-fol.; un *Traité de la pénitence et des clefs de l'Eglise; Le Capucin, ou l'Histoire de ces moines*, Sedan, 1641, in-12, satire peu commune; *Nouveauté du papisme*, 1633, in-4 : ouvrage plein de railleries indécentes, de déclamations puériles, et d'impostures grossières; *Le Combat du chrétien*, in-8; *De Monarchia pontificis romani*, Londres, 1614, in-8; *Le Bouclier de la foi*, ou *Défense des Eglises réformées*, in-8, contre le père Arnoux, jésuite; et un autre livre contre le même jésuite, intitulé : *Fuites et évasions du sieur Arnoux; Du juge des controverses et des traditions*, in-8; *Anatomie de la messe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2e partie, imprimée à Genève en 1640. Cette anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la messe*, dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en français, et imprimé avec une Epître dédicatoire au marquis del Vico, datée de Genève, 1555. Dans la préface du traducteur, l'auteur italien est appelé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8 et 19 pag. d'errata et de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Adam*. Suivant Gesner, c'est Augustin Mainard; mais Jean Le Fèvre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1563, l'attribue à Théodore de Bèze. L'édition française a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean Martin, sans nom de lieu.

MOULIN (Pierre du), fils aîné du précédent, hérita des talents et de l'impétuosité de génie de son père. Il fut chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui : un livre intitulé *La Paix de l'âme*, qui est fort estimé des protestants, et dont la meilleure édition est celle de Genève, en 1729, in-12; *Clamor regii sanguinis*, que Milton attribuait mal à propos à Alexandre Morus : ouvrage fait à l'occasion de la fin tragique de Charles Ier; une *Défense de la religion protestante*, en anglais.— Louis et Cyrus du Moulin, frères de ce dernier (le premier médecin, et l'autre ministre des calvinistes), sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages qui ne respirent que l'enthousiasme et le fanatisme. Louis fut un des plus violents ennemis du gouvernement ecclésiastique anglican, qu'il attaqua et outragea dans sa *Parænesis ad ædificatores imperii*, in-4, dédiée à Olivier Cromwell; dans son *Papa ultrajectinus*; et dans son livre intitulé *Patronus bonæ fidei*. Il mourut en 1688, à 77 ans.

MOULIN (Gabriel du), curé de Manneval, au diocèse de Lisieux, né à Bernai en Normandie, s'est fait connaître dans le XVIIe siècle, par une *Histoire générale de Normandie sous les ducs*, Rouen, 1631, in-fol., rare et recherchée. Elle s'étend depuis les premières courses des Normands païens, jusqu'à la réunion de cette province à la couronne. On trouve à la suite le catalogue des seigneurs normands qui allèrent aux croisades, avec leurs armoiries, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à Philippe Auguste, etc., par l'*Histoire des royaumes de Naples et de Sicile*, Rouen, 1658, in-fol., moins estimée que la précédente.

MOULINET (Claude du). *Voy.* Molinet.

MOULINET. *Voy.* Thuileries.

MOULINS (Guyard des), prêtre et chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de son chapitre en 1297, et mourut peu de temps après. Il est connu par sa Traduction de l'Abrégé de la Bible de Pierre Comestor, sous le titre de *Livres de la Bible historiaulx*. Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, et l'eut finie au bout de quatre. Il y a inséré les livres moraux et prophétiques; mais on n'y trouve pas les Epîtres canoniques, ni l'Apocalypse. On conservait dans la bibliothèque de Sorbonne un manuscrit de cette traduction. Guyard des Moulins s'en dit auteur dans la préface; ce qui fait présumer que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oresme se sont trompés. Il y a des choses singulières dans cette version, qui fut imprimée à Paris, chez Vérard, 1490, in-fol. 2 vol.

MOULINS (Laurent des), prêtre et poète français, du diocèse de Chartres, florissait au commencement du XVIe siècle. Il est connu par un poème moral intitulé le *Catholicon des malavisés*, autrement appelé *Le cimetière des malheureux*, Paris,

1513, in-8, et Lyon, 1531, même format. C'est une fiction sombre et mélancolique, où l'on trouve des images fortes.

* MOUNIER (Jean-Joseph), homme d'état, naquit à Grenoble le 12 novembre 1758, d'une famille honorable du commerce. A huit ans il fut envoyé à la campagne, chez un curé, frère de sa mère, dont l'extrême sévérité jeta dans son âme les premiers germes de la haine qui lui inspirèrent toujours depuis l'injustice et l'oppression. Au sortir du collége il voulut entrer dans la carrière militaire, qu'il trouva fermée, et cette circonstance fut loin de le prévenir en faveur des privilégiés. Le commerce, qu'il essaya ensuite, l'ennuya; et cédant enfin au vœu de sa famille, il se fit recevoir avocat en 1779. Peu de temps après il acquit la charge de juge royal, et pendant six ans qu'il en exerça les fonctions, il sut se concilier l'estime publique par ses talents et son intrégrité. Dans ses loisirs il étudia la constitution anglaise, dont il devint un des plus zélés partisans. Lorsque les premiers troubles civils éclatèrent, appelé à l'assemblée des états du Dauphiné, il en fut le conseil et le guide. Il y fit adopter la réunion des ordres et le *vote par tête* qui devaient bientôt exciter de si vifs débats. Député aux états-généraux, il y arriva précédé d'une réputation qui ne pouvait manquer de lui donner une grande influence sur les premières délibérations de cette assemblée. Lorsque la chambre du tiers-état s'occupa, le 15 juin, de la question relative à la forme dans laquelle elle se constituerait, Mounier proposa l'arrêté suivant: « La majorité des députés, délibérant » en l'absence de la minorité dûment invitée, » arrête que les délibérations seront prises par tête » et non par ordre, et qu'on ne reconnaîtra jamais » aux membres du clergé et de la noblesse le droit » de délibérer séparément. » Le lendemain la chambre des communes à une grande majorité se déclara *assemblée nationale*. Dans la fameuse séance du 20 juin, ce fut sur sa proposition que tous les députés prêtèrent le serment de ne se séparer qu'après avoir donné une constitution à la France. Cependant il fut un des plus fermes opposants au système qui prévalut après le 14 juillet. Entré le jour même de la prise de la Bastille au comité de constitution, il y défendit avec force les droits du pouvoir royal; mais voyant ses efforts inutiles, il cessa de participer à ses travaux. Dans la fameuse journée du 5 octobre, Mirabeau s'approcha de Mounier, qui occupait le fauteuil, pour l'engager à lever la séance en lui montrant une lettre où était annoncée l'arrivée de quarante mille hommes venant de Paris. *Eh bien!* dit-il, *c'est une raison* de *plus pour que l'assemblée reste à son poste. — Mais, M. le président, on vous tuera.— Tant mieux: si l'on nous tue tous sans exception, la chose publique en ira mieux*. Pendant ce colloque plusieurs individus, hommes et femmes, entrèrent pour demander du pain. *Le seul moyen d'obtenir du pain*, leur dit Mounier, *est de rentrer dans l'ordre; plus vous menacerez, moins il y aura de pain*. Dès lors convaincu que l'autorité royale était asservie, et que l'assemblée elle-même ne pouvait plus jouir d'aucune espèce de liberté, il pensa que le premier devoir des députés fidèles à leurs mandats, était de se rendre dans leurs provinces pour éclairer leurs commettants, et proposer les moyens de réunir une nouvelle assemblée qui pût délibérer librement, et résister à la tyrannie démagogique de la capitale. Après avoir, en qualité de président, délivré, dans la soirée du 7, plus de 600 passeports à des députés qui pensaient comme lui, il envoya le lendemain sa démission quelques instants après. Lally-Tolendal l'ayant trouvé dans une profonde rêverie, lui en demanda le motif. *Je pense*, répondit-il, *qu'il faut se battre. Le Dauphiné a appelé les Français à établir la liberté; il faut qu'il les appelle aujourd'hui à défendre la royauté*. Arrivé à Grenoble où il fut reçu de la manière la plus honorable, il s'occupait des moyens d'arracher le roi à une indigne captivité, lorsque ce monarque, dominé par la crainte ou trompé par les intrigues des factieux, déclara qu'il défendait toute assemblée des états comme illégale, et annulait les délibérations qui auraient été prises. Ses efforts se trouvant ainsi paralysés, il résolut de vivre dans la retraite en attendant des circonstances plus heureuses; mais signalé comme un traître par des lettres de Paris, il passa à Genève, où il publia son *Appel à l'opinion publique*, qui contient des éclaircissements sur les journées du 5 et du 6 octobre, ainsi qu'une réfutation du rapport de Chabroud (*voy.* ce nom, II, 497). Il se rendit ensuite à Berne, puis à Londres, où il reçut l'accueil le plus flatteur et l'offre de la charge de grand-juge au Canada, qu'il refusa, ne pouvant supporter l'idée de renoncer à sa patrie. Il accepta seulement de faire l'éducation du fils d'un pair de la Grande-Bretagne, et parcourut avec son élève la Suisse et une partie de l'Italie. A son retour il alla habiter Weimar, où il établit une maison d'éducation pour les jeunes gens destinés aux fonctions publiques. Ayant, en 1801, obtenu sa radiation, il rentra en France et fut l'année suiv., nommé préfet d'Ille-et-Vilaine. Il avait été appelé depuis peu au conseil d'état, lorsqu'il mourut à Paris le 26 janvier 1806. Ses principaux ouvrages sont: *Considérations sur les gouvernements, et principalement sur celui qui convient à la France*, 1789, in-8; *Exposé de ma conduite et des motifs de mon retour en Dauphiné*, 1789, in-8; *Appel à l'opinion publique*, Genève, 1790, in-8; *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres et sur les moyens qui leur restent pour acquérir la liberté*, Genève, 1792, 2 vol. in-8; l'un des ouvrages politiques les plus importants qui aient paru sur les commencements de la révolution; il a été traduit en allemand par M. Gentz, qui l'a augmenté de notes intéressantes; *Adolphe, ou Principes élémentaires de politique, et résultats de la plus cruelle des expériences*, Londres, 1795, in-8; ouvrage dont le but est de montrer l'abus qu'on a fait en France du dogme de la souveraineté du peuple; *De l'Influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons, aux illuminés, sur la révolution de France*, Tubingen, 1801, in-8; trad. en anglais et en allemand. L'auteur s'y propose de réfuter les *Mémoires sur le jacobinisme*, de l'abbé Barruel. Son *Eloge* fut

prononcé par Regnault de Saint-Jean-d'Angely. Berriat-Saint-Prix publia aussi son *Eloge historique*, Grenoble, 1806.

** MOUNIER (Claude-Philippe-Edouard, baron), fils du précédent, né en 1784 à Grenoble, suivit son père dans l'émigration et ne rentra en France qu'après le 18 brumaire. Nommé auditeur au conseil d'état, il ne tarda guerre de se faire remarquer par l'étendue de ses connaissances et la rectitude de son jugement. Après avoir été chargé de différentes fonctions administratives dans le duché de Weimar et dans la Silésie, il fut, en 1809, appelé par Napoléon au poste important de secrétaire de son cabinet, qu'il remplit pendant cinq ans, jouissant de la confiance intime de l'empereur. Il ne profita de sa faveur que pour rendre des services et ne sollicita jamais rien pour lui-même; cependant il reçut une dotation en Poméranie, et fut fait successivement maître des requêtes, baron et officier de la Légion-d'honneur. A la restauration il était intendant des bâtiments de la couronne, place dans laquelle il fut maintenu. Au retour de Napoléon de l'isle d'Elbe, il crut devoir se retirer à Weimar, où le souvenir de son père et celui des services qu'il y avait rendus lui-même pendant l'occupation française, lui valurent un bienveillant accueil. Il rejoignit le roi à Gand, et à son retour en France reprit ses fonctions et fut fait conseiller d'état. Il prit une part active au règlement des indemnités réclamées par les puissances alliées; et contribua de tout son pouvoir à diminuer les charges qu'une double invasion faisait peser sur le pays (*voy.* RICHELIEU). Créé pair de France au mois de mars 1819, on lui offrit, peu de temps après, le ministère de l'intérieur qu'il refusa; mais il consentit à se charger de la direction générale de la police, place difficile qui lui convenait peu et qu'il ne conserva pas longtemps. Ne partageant point les vues de M. de Villèle, il cessa, sous son ministère, d'être employé dans l'administration; mais en 1828, rappelé aux affaires par M. de Martignac, il rédigea le projet de loi sur l'administration départementale qui amena la dissolution du cabinet. Lors de la révolution de juillet 1830, il était en Allemagne; il se hâta de revenir en France, ne voulut accepter aucune fonction du nouveau gouvernement, et se contenta de défendre à la chambre des pairs, la cause de l'ordre, de la justice et de la raison. Il y prit part aux discussions les plus importantes, et eut le bonheur de voir souvent ses sages conseils écoutés. A la fin de 1840, les relations avec l'Angleterre étant devenues difficiles, il consentit à se charger d'une mission temporaire à Londres, où il passa quelques semaines. Mounier est mort à Passy, le 11 mai 1843, à 58 ans, après avoir reçu les consolations et accompli les devoirs de la religion, dont il avait senti depuis longtemps et respecté de plus en plus l'influence et l'autorité. Il a prononcé à la chambre des pairs, les éloges de plusieurs de ses collègues, et fourni à la *Biographie universelle*, l'article du duc de Richelieu, dont personne mieux que lui n'avait été à même de connaître les nobles qualités et d'apprécier les immenses services. M. le comte Portalis a fait l'*Eloge* de Mounier à la chambre des pairs, le 28 juin 1844.

* MOURAD BEYG, chef de Mamelouks, né en Circassie vers 1750. Devenu l'un des vingt-quatre beys d'Egypte, il s'unit à son rival Ibrahim contre les autres beys qui voulaient leur disputer le gouvernement du Kaïre, et après une longue alternative de succès et de défaites, resta maître de l'Egypte avec son collègue. Le gouvernement que La Porte continua d'entretenir au Kaire n'avait l'autorité que de nom, et malgré les efforts du pacha turc Ghazy-Haçan, les deux beys conservèrent le pouvoir, et cessèrent même d'envoyer un tribut à Constantinople. Telle était la situation de Mourad-Beyg lorsque les Français débarquèrent en Egypte. Le chef mamelouck, abandonné de son collègue Ibrahim, supporta seul le poids de cette guerre, et, pendant 3 ans, résista aux meilleures troupes de l'Europe, combattant des ennemis supérieurs en nombre, sans cesse battu, ne se décourageant jamais, et reparaissant lorsqu'on croyait ses forces anéanties (*voy.* MORAND général). Une lutte aussi héroïque lui avait mérité l'estime des vainqueurs; il demanda à traiter, fut favorablement accueilli de Kléber, obtint de ce général le titre de gouverneur d'une partie de la haute Egypte, lui promit une fidélité qui ne s'est jamais démentie (1800), et s'engagea au besoin à se joindre aux Français pour expulser les Turcs. Plus tard le refus imprudent que fit Menou des services de Mourad-Beyg ne refroidit point la reconnaissance du mamelouck, qui d'ailleurs craignait pour sa sûreté après le départ des Français. Il se disposait à se rendre au Kaire près du général Beliard, lorsqu'il mourut de la peste, le 22 avril 1801.

MOURGUES (Matthieu de), sieur de Saint-Germain, ex-jésuite, natif du Vélay, devint prédicateur ordinaire de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu se servit d'abord de sa plume pour terrasser ses ennemis et ceux de la reine; mais s'étant brouillé avec cette princesse, il priva Saint-Germain, qui lui était resté fidèle, de l'évêché de Toulon, et l'obligea d'aller joindre la reine mère à Bruxelles. Après la mort de ce ministre, il revint à Paris, et mourut dans la maison des incurables en 1670, à 88 ans. On a de lui: *la Défense de la reine mère*, en 2 vol. in-fol. « L'abbé de Mourgues, dit Lenglet du Fresnoy, est » louable d'avoir si constamment suivi et si vigou- » reusement défendu cette reine infortunée. Ses dé- » fenses sont très-curieuses, et estimées pour savoir » à fond l'histoire de ces temps. M. Patin a re- » marqué que l'abbé de Mourgues avait fait une » histoire du siècle où il y avait bien du curieux; » mais ce livre, qui devait être imprimé après la » mort de son auteur, ne l'a point été du tout. Il » y révélait peut-être trop de secrets. » Des ouvrages de controverse: *Bruni Spongia*, contre Antoine Brun (*voy.* ce nom, II, 255); *Avis d'un théologien sans passion*, 1616, in-8, etc.; des *Sermons*, 1665, in-4.

MOURGUES (Michel), jésuite d'Auvergne, né vers 1642, enseigna avec distinction la rhétorique et les mathématiques à Toulouse, et mourut en 1713, à 70 ans. Il joignait à une politesse aimable

un savoir profond, et il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité et ses ouvrages. Les principaux sont : *Plan théologique du pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages des Pères contre les païens*, 1712, 2 vol. in-8, plein d'érudition ; *Parallele de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse évangélique, sur celle de la sagesse païenne, et l'ineptie de ceux qui ont voulu établir un parallèle entre les deux morales : but que milord Jenyns, dans son *Examen de l'évidence du christianisme*, a atteint d'une manière plus directe et plus simple, en montrant que les pécheurs publics sont plus près du royaume de Dieu que les hommes vertueux par orgueil ou avec orgueil. (*Voy.* SENEQUE.) On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase chrétienne du manuel d'Epictete*. Cette paraphrase est très-ancienne ; elle a été composée par un solitaire de l'Orient, en langue grecque. Elle était restée inconnue jusqu'au commencement du XVIIIe siècle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du P. Mourgues, il prit le parti de la traduire. (*Voy.* EPICTETE.) Un *Traité de la poésie française*, in-12, le plus complet qu'il y eût eu jusqu'alors, mais qui a été éclipsé depuis par celui de M. l'abbé Joannet ; *Nouveaux éléments de géométrie, par des méthodes particulières, en moins de 50 propositions*, in-12 ; *Traduction* de la Thérapeutique de Théodoret ; *Nouveaux éléments de géométrie*, in-12 ; un *Recueil de bons mots* en vers français, fait avec assez de choix.

MOURIER (du). *Voy.* FORTIGUERRA.

MOUSSARD (Jacques), architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Plusieurs bâtiments qu'il fit exécuter dans cette ville et dans les environs lui donnèrent une grande réputation. Il a laissé quelques tableaux, qui sont estimés des connaisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans.— GUILLAUME, son frère puîné, chanoine et vicaire-général de Bayeux, ne manquait pas non plus de talents et d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de François de Nesmond, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET (Jean), auteur français du XVIe siècle, peu connu. C'est le premier, selon d'Aubigné dans ses *Œuvres mêlées*, qui a fait des vers français métriques, et composés de dactyles et de spondées à la manière des Grecs et des Latins. Il traduisit, dit-on, vers 1520, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère en vers de cette espèce. Si cela est, c'est sans fondement qu'on en aurait attribué l'invention à Jodelle et à Baïf.

* MOUSTIER (Eléonor-François-Elie, marquis de), né à Paris en 1751, d'une ancienne maison de Franche-Comté, termina ses études à Heidelberg, et entra dans la carrière militaire. Sous-lieutenant en 1768, dans Royal-Navarre, et l'année suivante surnuméraire dans les gardes du corps, il accompagna son beau-frère, le marquis de Clermont d'Amboise, dans ses ambassades à Lisbonne, puis à Naples. Il fut, en 1778, nommé mestre-de-camp de dragons et ministre du roi à Trèves et successivement ambassadeur et ministre plénipotentiaire en Angleterre (1785), puis en Prusse, dans les circonstances les plus critiques, et enfin aux Etats-Unis, où il remplaça M. de La Luzerne. Le ministère des affaires étrangères lui fut offert en 1791, mais il ne crut pas devoir accepter ce poste important et fut nommé à l'ambassade de Constantinople. Ayant rejoint plus tard les princes, il reçut d'eux la mission d'aller traiter avec les puissances coalisées. Sa correspondance ayant été interceptée, elle fut lue, le 22 octobre 1792, à la tribune de la Convention par Hérault de Séchelles, qui le fit décréter d'accusation. Après la dispersion de la cour de Coblentz, il suivit le comte d'Artois en Angleterre, et fut en 1795, après le désastre de Quiberon, nommé commissaire du roi près des armées de l'Ouest. Il fit de vains efforts pour accélérer le départ de l'expédition que les Anglais devaient débarquer sur les côtes de France. La Vendée ayant été réduite à une pacification forcée en 1796, après la mort de Charette et de Stofflet, Moustier alla se fixer en Prusse. L'invasion de Bonaparte, en 1806, l'obligea de retourner en Angleterre. Rentré en France avec le roi, il le suivit à Gand, et se retira dans une maison de campagne près de Versailles où il mourut d'apoplexie le 1er février 1817. Il a publié : *de l'Intérêt de la France à une constitution monarchique*, Berlin, 1791 ; *de l'Intérêt de l'Europe dans la révolution française*, Londres, 1795 ; *Observations sur les déclarations du prince de Cobourg aux Français*, 1795. Les archives des affaires étrangères renferment un grand nombre de documents importants fournis par cet habile diplomate, principalement sur l'Amérique.

** MOUSTIER (Clément-Edouard, marquis de), fils unique du précédent, né en 1779 à Coblentz, où son père était ministre plénipotentiaire près de l'électeur de Trèves, fut élevé en Allemagne. Renvoyé en France en 1792 par son père qui se flattait, qu'à raison de son âge, il échapperait aux dangers de l'époque, il n'en fut pas moins mis en prison. Il fut arrêté de nouveau en vendémiaire pour avoir pris part à la lutte des Parisiens contre la convention. Dès qu'il fut libre il s'embarqua pour l'Angleterre, d'où il revint en 1796 dans la Normandie, où il fut attaché comme aide-de-camp au comte de Frotté, chef des royalistes de cette province. Après le 18 brumaire, atteint par la conscription, il servit comme simple cavalier dans un régiment de hussards, d'où il sortit pour passer élève dans les bureaux des affaires étrangères. En 1801, secrétaire de légation à Dresde, il fut plus tard ministre près du grand duc de Bade, puis du roi de Wurtemberg. La restauration récompensa son dévouement et ses services. Envoyé extraordinaire dans le Hanovre, à son retour de cette mission, il passa avec le même titre en Suisse, où quelque temps après il retourna comme ambassadeur. En 1824, il fut élu député du Doubs par le collége de Baume-les-Dames ; et l'année suivante, il fut nommé ambassadeur en Espagne. L'affaiblissement de sa santé, joint à la difficulté de la situation, lui ayant fait solliciter son rappel, il revint à Paris, où il mourut le 5 janvier 1830. Il avait épousé la fille unique du comte de

Laforest (*voy.* ce nom, v, 85), l'une des femmes les plus distinguées de son temps. Il a laissé de ce mariage une fille et deux fils, dont l'aîné, M. Lionnel de Moustier, a fait dans le Nord un voyage scientifique que l'on dit d'un grand intérêt.

* MOUSTIER (François-Melchior, comte de), maréchal de camp, mort en 1828, était un des trois gardes du corps qui accompagnèrent Louis XVI lorsque ce malheureux prince tenta déchapper à ses ennemis. Arrêté avec le roi à Varennes, dès qu'il eut recouvré la liberté il s'empressa de se rendre à l'armée des princes, puis à celle de Condé. Il servit ensuite honorablement en Russie, devint colonel et fut décoré de l'ordre de Sainte-Anne et de la médaille d'argent. Lorsqu'il revint de l'émigration en 1815, il fonda dans l'église Saint-Eustache, un service annuel et expiatoire à la mémoire de Louis XVI. On a de lui *Relation du voyage de S. M Louis XVI lors de son départ pour Montmédy et de son arrestation à Varennes*, in-8.

MOUTON (Gabriel), ecclésiastique et mathématicien renommé, naquit à Lyon en 1618. Il s'attacha, dès sa première jeunesse, à l'église de Saint-Paul, où il devint vicaire perpétuel. L'abbé Mouton, sans manquer aux devoirs de son état, s'appliqua avec succès à l'étude de l'astronomie, et rendit de grands services à cette science. Il calcula les *logarithmes* avec dix décimales, des sinus et des tangentes pour chaque seconde des quatre premiers degrés. Cet ouvrage manuscrit est conservé dans la bibliothèque de l'académie des sciences. Ces logarithmes réduits à sept décimales seulement, ont été insérés dans les *Tables* de Gardiner (Avignon, 1770, in-fol.). Dès 1661 l'abbé Mouton avait déterminé le diamètre du soleil dans son apogée; et ce calcul est si exact, qu'on n'y a rien trouvé à changer dans la suite. Il faut remarquer que, dans ses observations et ses calculs, l'abbé Mouton devait suppléer par son seul génie aux instruments qui manquaient à cette époque, et qu'on n'a construits que plusieurs années après. Il exécuta, en outre, une pendule astronomique, qui était remarquable par la précision et la variété de ses mouvements. Cet estimable astronome mourut le 28 septembre 1694, âgé de 76 ans. Il a laissé : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium meridianarumque aliquot altitudinum, cum tabula declinationum solis; Dissertatio de dierum inæqualitate*, etc., Lyon, 1670, in-4; *Voyez Bibliothèque astronomique*, 275. Lalande fait beaucoup d'éloges de cet ouvrage... « Il contient, dit-il, des » Mémoires intéressants sur les interpolations et sur » le projet d'une mesure universelle tirée du pen- » dule... » L'astronome Jean Picard, aussi prêtre, et mort en 1683, ayant été envoyé à Lyon pour déterminer la position géographique de cette ville, y connut l'abbé Mouton, et lui témoigna beaucoup de considération.

* MOUTON (Jean-Baptiste-Silvain), prêtre, né vers 1740 à la Charité-sur-Loire, fut élevé au séminaire d'Auxerre, où il puisa les principes de Port-Royal. Après y avoir achevé ses études et pris les ordres, il passa en Hollande, et s'y fixa près de l'abbé du Pac de Bellegarde. Attaché au parti janséniste, il voyagea en Italie et en France pour le soutien de cette cause. Lorsque en 1793 l'abbé Guenin cessa de travailler aux *Nouvelles ecclésiastiques*, qui s'imprimaient alors à Paris, Mouton les continua à Utrecht, sous le même format et dans le même esprit : seulement elles ne parurent plus que tous les quinze jours. (*Voy.* GUENIN.) Mouton mourut le 13 juin 1803, et avec lui finirent les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il les rédigeait pendant les longues souffrances et la captivité de Pie VI. Quelques personnes ont remarqué qu'à peine a-t-il parlé deux ou trois fois de ce vénérable et infortuné pontife, et qu'il ne lui était pas échappé le moindre signe de pitié pour ses malheurs, ni la moindre marque d'improbation du cruel traitement dont usaient envers lui ses persécuteurs. Mouton fut le dernier des Français établis en Hollande par suite de leur attachement au jansénisme, et à sa mort se trouva dissoute cette colonie formée autrefois par plusieurs *appelants*, et soutenue successivement par d'Etémare et Bellegarde. (*Voy.* PONCET.)

MOUTON (Georges). *Voy.* LOBAU.

* MOUTON-DUVERNET (....), général français, né au Puy d'une famille honnête, exerçant le commerce de dentelles, quitta très-jeune son pays, pour quelques étourderies de jeunesse, et entra au service. La révolution favorisa son avancement. Major du 64e régiment, il fit en cette qualité les campagnes de Prusse et de Pologne, et donna dans diverses circonstances des preuves de bravoure. Nommé colonel en 1807, il fut employé en Espagne, se distingua au combat de Cuença, et obtint bientôt après le grade de général de brigade. Il devint général de division en 1813. Elu, en 1815, membre de la chambre des représentants, il s'y prononça pour Napoléon II. Appelé le 2 juillet au gouvernement de Lyon, il fut bientôt obligé de fuir pour se soustraire aux poursuites dirigées contre lui, en vertu de l'ordonnance du 24 juillet. Arrêté à Montbrison dans les premiers jours de mars 1816, il fut traduit à Lyon, le 15 juillet, devant le conseil de guerre, et condamné à mort, le 18, à l'unanimité, subit son jugement le 26, après avoir reçu les secours de la religion.

MOYA (Matthieu de), jésuite, né à Moral, dans le diocèse de Tolède, en 1607, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairière d'Espagne, et publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un opuscule de morale, où il prouve que les opinions de quelques jésuites, qu'on jugeait répréhensibles, avaient été enseignées par les théologiens avant qu'il y eût des jésuites au monde. Cet écrit fut condamné par l'assemblée du clergé de France en 1665, et à Rome le 10 avril 1666. Par respect pour ces anciens théologiens qui avaient enseigné ces propositions, attribuées exclusivement aux jésuites, le P. Moya n'avait porté aucun jugement sur ces propositions, dans les deux premières éditions de son ouvrage. Dans une troisième, il les condamna et les réfuta, et écrivit à Innocent XI une lettre qui fut rendue publique, par laquelle il applaudit à la censure de son livre : mais l'ouvrage avait rempli le but de l'auteur, en prouvant que les jésuites n'ayant que répété des assertions que d'autres avaient adoptées avant eux, ils ne pouvaient en

être particulièrement responsables. (*Voy.* Busembaum, Escobar, Lacroix, Pascal.)

MOYLE (Gautier), protestant, né dans la province de Cornouailles en 1672, s'acquit de la célébrité parmi ceux de sa secte en écrivant avec fureur contre les catholiques. Il se livra aussi à l'étude de la politique, et dans ses productions en ce genre il fait parade d'irréligion. Moyle fut membre du parlement où il signala sa haine contre le clergé. Il mourut le 9 juin 1721. On a donné ses *OEuvres*, Londres, 1726, 2 vol. in-8. On y voit un *Essai sur le gouvernement de Rome*, un autre sur celui de *Lacédémone*, remplis d'idées fausses et pernicieuses. Sa critique ne vaut pas mieux que sa politique, comme on voit par l'*Examen du miracle de la légion fulminante*. A l'exemple de Burnet, Mosheim et d'autres protestants, il attaque la vérité de ce miracle, qu'on sait avoir été prouvé jusqu'à une pleine évidence. (*Voy.* saint Maurice.) L'*Essai du gouvernement de Rome* a été traduit en français par Barère, Paris, 1801.

MOYSE (les Français écrivent souvent *Moïse*), fils d'Amram et de Jocabed, naquit l'an 1571 avant J.-C. Le roi d'Egypte voyant que les Hébreux devenaient un peuple redoutable par leur grand nombre, rendit un édit par lequel il ordonnait de jeter dans le Nil tous leurs enfants mâles. Jocabed, ayant conservé Moyse durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'enduisit de bitume, et l'exposa sur le Nil. Thermuthis, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter, et frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appela *Moyse*, et le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son père et sa mère, auxquels il fut remis par un heureux hasard (*voy.* Marie, sœur de Moyse), s'appliquèrent encore plus à lui enseigner la religion et l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de Moyse, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. Josèphe et Eusèbe lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entièrement. Nous nous en tiendrons au récit de l'Ecriture, qui ne prend Moyse qu'à l'âge de 40 ans. Il sortit alors de la cour de Pharaon pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accablaient de mauvais traitements : trait de courage et de correspondance fidèle à la vocation de Dieu, que saint Paul relève d'une manière si pathétique dans son Epître aux Hébreux : *Fide, Moyses grandis factus negavit se esse filium filiæ Pharaonis : magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* Ayant rencontré un Egyptien qui frappait un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épousa Séphora, fille du prêtre Jéthro, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer. Il s'occupa pendant 40 ans dans ce pays à paître les brebis de son beau-père. Un jour, menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer, et lui ordonna d'aller briser le joug de ses frères : vision rapportée dans l'Ecriture sainte d'une manière pleine d'intérêt et d'instruction : c'est des paroles par lesquelles Dieu s'annonça à Moyse, que Jésus-Christ tira contre les sadducéens cet argument de l'immortalité de l'âme, énoncé d'une manière si laconique et si touchante : *De mortuis autem quod resurgant, non legistis in libro Moysi, super rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens : Ego sum Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed vivorum.* (Marc. 12.) Moyse se défendit d'abord contre cette mission ; mais Dieu vainquit sa résistance par deux prodiges. Uni avec Aaron son frère, ils allèrent à la cour de Pharaon. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnait de laisser aller les Hébreux dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices : mais ce prince impie se moqua de ces ordres, et fit redoubler les travaux dont il surchargeait déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une seconde fois, s'efforcèrent de persuader Pharaon, séduit par les enchantements de ses magiciens, et de le détromper par un prodige qui confondit les leurs. Mais ce prince obstiné attira sur son royaume des calamités étonnantes et terribles, dont la dixième et dernière fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui, dans la même nuit, furent tous frappés par l'ange exterminateur, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né du dernier des esclaves et des animaux. Ce désastre toucha le cœur de Pharaon. Ce prince laissa partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenait, le quinzième jour du mois de Nisan, qui devint le premier de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de six cent mille hommes, sans compter les femmes et les petits enfants. A peine arrivaient-ils au bord de la mer Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors Moyse, étendant sa verge sur la mer, en divisa les eaux, qui demeurèrent suspendues, et les Hébreux passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route : mais Dieu fit souffler un vent impétueux qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Ces prodiges n'ont point été inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de Moyse : Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains, ont supposé qu'il avait fait des miracles, puisque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvait que paraître tel à des gens qui ne le connaissaient pas pour l'envoyé de Dieu. Diodore et Hérodote ont parlé de l'état d'épuisement et d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événements. Après le passage de la mer Rouge, Moyse chanta au Seigneur cet admirable cantique d'actions de grâces qui commence par ces paroles : *Cantemus Domino*; chef-d'œuvre de poésie, dont le célèbre Rollin a si bien fait sentir les inimitables beautés. L'armée s'avança sur le mont Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux amères, que Moyse rendit potables. A Rhaphidim, qui fut le dixième campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge; mais Dieu fut irrité de l'espèce de défiance et du manquement de foi qu'il marqua, soit en frappant deux fois le rocher, soit plutôt en employant la verge miraculeuse dont il avait vu tant de grands

effets, au lieu de commander simplement que l'eau parût, comme l'ordre du Seigneur le portait. C'est là qu'Amalec vint attaquer Israël. Pendant que Josué résistait aux Amalécites, Moyse, sur une hauteur, tenait les mains élevées; ce qui donna l'avantage aux Israélites, qui taillèrent en pièces leurs ennemis. Les Hébreux arrivèrent enfin au pied du mont Sinaï, le troisième jour du neuvième mois depuis leur sortie d'Egypte. Moyse, y étant monté plusieurs fois, reçut la loi de la main même de Dieu, au milieu des éclairs, et conclut la fameuse alliance entre le Seigneur et les enfants d'Israël. Code admirable de législation, dont le premier article suffit pour convaincre la philosophie d'ignorance et de faiblesse, en établissant la chose la plus sublime et en même temps la plus essentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs, à laquelle cependant la philosophie n'a jamais songé. « Les législateurs de la Grèce, dit un » auteur célèbre, se sont contentés de dire : *Ho-» norez les Dieux.* Moyse dit : *Vous aimerez votre » Dieu de tout votre cœur.* Cette loi, qui renferme » et qui anime toutes les lois, saint Augustin pré-» tend que Platon l'avait connue en partie; mais » ce que Platon avait enseigné à cet égard n'était » qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, » et influa si peu sur la morale des Grecs, qu'A-» ristote assure qu'il serait absurde de dire qu'on » aime Jupiter. » Il est vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter eût été effectivement absurde; mais cette corruption de l'idée de la Divinité était elle-même la suite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la législation mosaïque. « C'est de là, dit un moraliste, que découlent la » superstition, l'idolâtrie, tous les délires et les » horreurs qui ont dénaturé et calomnié la reli-» gion. Pour ne pas se donner entièrement à son » Créateur, pour rester le maître de ses désirs et » de ses actions, pour assurer une indépendance sa-» crilége de sa personne et de son cœur, l'homme » a imaginé toutes sortes de diversions, de com-» pensations, de substitutions, de remplacements. » Plus les pratiques de ce culte factice étaient ex-» traordinaires, violentes, douloureuses, ou d'une » luxure dégoûtante, plus on les croyait propres à » guérir ce sentiment secret et importun d'une Di-» vinité qui voulait l'homme tout entier. De là les » initiations sanguinaires ou obscènes, les mutila-» tions, les sacrifices humains, etc., tout cela pour » éluder le grand précepte : *Diliges Dominum Deum » tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et » ex tota fortitudine tua* (1). » A son retour, Moyse trouva que le peuple était tombé dans l'idolâtrie du veau d'or. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la loi, qu'il portait, et fit passer au fil de l'épée 23,000 hommes parmi les prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne, pour obtenir la grâce des autres, et rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi était écrite. Quand il descendit, son visage jetait des rayons de lumière si éclatants, que les Israélites n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. On travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avait lui-même tracé. Moyse le dédia, consacra Aaron et ses fils pour en être les ministres, et destina les Lévites pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur et le gouvernement politique. Après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Israélites sur les confins du pays-bas de Chanaan, au pied du mont Nébo. C'est là que le Seigneur lui ordonna de monter sur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Il y rendit l'esprit, âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jésus-Christ, laissant à l'univers l'idée d'un génie vaste, d'une âme droite et franche, d'un législateur éclairé et profond, d'un homme extraordinairement favorisé de Dieu et conduit par lui. « Pour servir d'interprète et d'am-» bassadeur à la Divinité, » dit un auteur célèbre par ses combats contre les erreurs modernes, « il » fallait un homme extraordinaire, vénérable par » l'étendue de ses connaissances, encore plus res-» pectable par ses vertus, doué d'un courage in-» vincible et d'un zèle que rien ne pût rebuter : » Dieu l'avait formé dans Moyse. Sa naissance, son » éducation, sa mission, ses travaux, sa conduite, » ses épreuves, sa mort, tout annonce un grand » homme, il n'en fut jamais de plus propre au » personnage de législateur. Il ne ressemble pas » aux autres; il ne devait pas leur ressembler. Les » autres fondateurs de la société ont été des philo-» sophes, des sages, des politiques, de grands gé-» nies, si l'on veut, mais c'étaient des hommes : » Moyse était l'instrument de la Divinité. D'un » seul coup il enfante une législation complète; » mais il ne la tient ni de lui-même, ni d'aucun » autre : c'est Dieu qui a tout ordonné. Il prouve sa » mission surnaturelle comme il doit la prouver, » par l'esprit prophétique dont il est doué, par des » miracles, tels que l'erreur n'en peut citer en sa » faveur, et qui portent visiblement l'empreinte du » doigt de Dieu. » C'est surtout au moment de terminer sa longue carrière, que Moyse parut un grand homme. On y voit un vieillard cassé par ses travaux, qui à la veille de sa mort, dont il sait le jour et l'heure, porte encore sa nation dans son sein, qui s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que de la destinée d'un peuple toujours ingrat et rebelle. Il ranime ses forces, il serre son style, il relève ses expressions, pour fondre en un seul corps d'ouvrage les faits et les lois renfermés dans les trois livres précédents. Il parle à un peuple rassemblé, il lit dans l'avenir; la crainte, l'espérance, la piété, le zèle, la tendresse, l'agitent et le transportent; il presse, il encourage, il menace, il prie, il conjure; il ne voit dans l'univers que Dieu et son peuple. Quel cantique que cet *Audite Cœli* qu'il prononça dans cette occasion? histoire prophétique des Juifs vérifiée de la manière la plus étonnante,

(1) Cette observation ne paraîtra pas hasardée à quiconque réunit les lumières de la théologie à celles de l'histoire, et qui a l'esprit assez juste pour apprécier la profonde et divine philosophie de saint Paul. *Quia cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt....... Propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.... Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium; et coluerunt, et servierunt creaturæ potius quam Creatori, qui est benedictus in sæcula. Propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominiæ... Tradidit illos Deus in reprobum sensum,* Rom. 1.

poème sublime dont Homère et Hésiode n'ont pas approché, qui réunit l'enthousiasme de l'inspiration divine avec celui du génie. Quelles idées, quelles expressions touchant la providence, la justice, la bonté, la puissance de Dieu! Et cela mille ans avant que les philosophes de la Grèce aient débité quelques sentences isolées sur ces grandes vérités. — Moyse est incontestablement l'auteur des cinq premiers livres de l'ancien Testament, que l'on nomme le *Pentateuque*, et que les juifs et toutes les églises chrétiennes se sont accordés à reconnaître pour inspirés. Le premier et le plus important de tous est la *Genèse*. C'est l'histoire de la création et des premiers hommes, écrite avec une impression de vérité que ne présente aucune autre histoire. Le passage du néant à l'être, la naissance et le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité et de ses progrès, y sont exprimés avec une simplicité et une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paraissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moyse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes (1). On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité et la grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son âme spirituelle, libre, intelligente et immortelle; son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création; son excellence et sa supériorité sur toutes les créatures visibles : parce que si, pour le corps, il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire, par la divine origine de son âme. On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, et qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux. On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, et la promesse d'un méditateur qui réparerait tout. On y découvre les raisons de l'union, de l'amour et de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même père, et qu'ils ne sont réellement sur la terre qu'une même famille. Enfin on y apprend les devoirs sacrés de la religion, le culte, l'adoration, la reconnaissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, et qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de privilèges, de grâces et d'honneurs. Dans un savant ouvrage publié à Pavie, en latin, en 1784, M. l'abbé Martin de Stéphanis a fait voir combien les livres de Moyse étaient au-dessus des vaines attaques que lui ont livrées des historiens et des physiciens romanesques. On peut consulter aussi la *Démonstration évangélique* de Huet; l'*Histoire du ciel*, par Pluche; l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher. En 1788, il a paru un ouvrage de M. Pastoret, intitulé; *Moyse considéré comme législateur et comme moraliste*, in-8. Tout n'y est pas exact, mais l'auteur rend des hommages mérités au ministère et aux grandes qualités de Moyse, et fait voir combien les législateurs profanes lui sont inférieurs. On peut consulter sur Moyse sa *Vie* par Philon; le tome 1er de Fabricius (*Codex pseudepigraphus veteris Testamenti*); *De vita et morte Mosis*, lib. III, trad. de l'hébreu par Gaulmin, Paris, 1629, et avec une préface de Fabricius, Hambourg, 1714, in-8; les *Antiquités judaïques* de Josèphe; *The Divine Legation of Moses demonstrated*, par G. Warburton, évêque de Glocester, 5 vol. in-8, etc.

(1) Rien ne prouve mieux l'inutilité des efforts faits pour remplacer la physique de Moyse, que ceux de l'éloquent auteur de l'*Histoire naturelle* : en opposant à la Genese les *Epoques de la nature*, cet homme de génie s'est rendu en quelque sorte méconnaissable et a paru survivre à sa gloire. *Voy.* dans les *Helviennes*, le *Monde de Verre*, l'*Examen des Epoques de la Nature*, surtout la *Nouvelle Genese* qui se trouve no 192.

MOYSE (saint), solitaire et supérieur des monastères de Scéthée en Egypte, au IVe siècle, mort à 75 ans, donna des exemples de toutes les vertus chrétiennes et monastiques.

MOYSE, prêtre de Rome sous le pape saint Fabien, fut pris avec plusieurs autres chrétiens, et détenu dans une longue prison, où il confessa constamment la foi. Elargi et pris une seconde fois, il reçut la couronne du martyre, vers 251, durant la persécution de Dèce.

MOYSE, imposteur célèbre, abusa les Juifs de Crète, dans le Ve siècle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyse* pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbéciles, qu'il obligea de le suivre, et dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avait données qu'elle s'ouvrirait pour les laisser passer.

MOYSE-BAR-CEPHA (nommé depuis son épiscopat *Sévère*), était d'Assyrie, et fut élevé au monastère dit *Tura-Zahoïo*, c'est-à-dire *Mont-Aride*, situé vis-à-vis de Balat sur le Tigre. Son savoir l'éleva successivement aux évêchés de Beth-Raman, de Beth-Ceno et de Mozal ou Mosul, dans le Diarbekir. Il écrivit dans sa langue un traité de l'*Ouvrage des six jours*, un livre *de l'Ame*, un *Commentaire sur saint Matthieu*, un ouvrage sur la *différence des sectes* qui partageaient le christianisme, une *Liturgie*, et enfin un *Traité du Paradis terrestre*, où il y a bien de vaines conjectures. André Masius en a donné une version en latin. Selon cet auteur, fondé sur la foi de quelques écrivains syriens, Bar-Cepha mourut le 13 février 914 de l'ère vulgaire.

MOYSE MAIMONIDE. *Voy.* MAIMONIDE.

MOYSE ou MOUSA, surnommé *Chénébi*, fils de Bajazet Ier. Tamerlan, après avoir vaincu Bajazet, l'investit de l'empire ottoman dans l'Asie-Mineure, tandis que son frère Soliman régnait sur les provinces européennes. Celui-ci détrôna son frère, et, chassé à son tour, Mousa remonta sur le trône, et régna sur les provinces d'Europe et d'Asie. Mahomet, son troisième frère, prince doué de qualités brillantes, vint lui disputer la couronne : Mousa, mis en déroute, fut atteint par les soldats de Mahomet, qui le tuèrent malgré sa courageuse défense, l'an 1413.

MOYSE. *Voy.* MOISE.

* MOZART (Jean-Chrysostome-Wolfgang-Amé-

dée), célèbre compositeur, né le 27 juin 1756 à Saltzbourg, annonça dès son enfance les talents qui devaient le distinguer un jour. A trois ans il reçut les premières leçons de son père, qui était organiste, et à six, il composait de petites pièces de clavecin qu'il exécutait lui-même d'une manière fort agréable. En 1762, conduit à Vienne par son père, l'empereur François Ier, charmé des talents précoces de l'enfant, daigna l'associer aux jeux de l'archiduchesse Marie-Antoinette. Venu l'année suivante à Versailles, il toucha l'orgue à la chapelle du roi, et se fit entendre à Paris dans deux concerts publics. Il visita ensuite l'Angleterre, la Hollande et l'Italie, recueillant partout des applaudissements. A Rome, en sortant de la chapelle sixtine, il *nota* le fameux *Miserere*, dont il était défendu, sous des peines sévères, de donner ou de prendre copie. A Naples, l'enthousiasme qu'il excita fut extraordinaire. Il fit un second voyage à Paris en 1776; mais le chagrin qu'il eut de la mort de sa mère le fit retourner en Allemagne. L'empereur Joseph II le nomma maître de sa chapelle, et depuis, malgré des offres brillantes, il ne voulut pas quitter le service de son souverain. Ce fut alors qu'il donna ses différents opéras, dont les plus connus sont : *Le Mariage de Figaro, Don Juan, La Flûte enchantée, Idoménée*, etc., autant de chefs-d'œuvre. Il promettait de fournir une longue et brillante carrière, lorsqu'il sentit tout-à-coup ses forces s'affaiblir. Il mourut le 5 décembre 1791, à 36 ans, au moment où il travaillait à la fameuse messe de *Requiem*, qui fut exécutée à ses obsèques. Mozart avait essayé tous les genres, et il excella dans tous. Mais il avait une prééminence absolue dans les morceaux d'ensemble; aussi ses *finals* d'opéra sont-ils le *Nec plus ultra* de l'art et du goût. Il employa les instruments à vent d'une manière totalement inconnue avant lui, et on ne se lasse point d'admirer l'art infini avec lequel il les fait parler sans se confondre, et sans nuire en rien au chant principal. Cette inépuisable variété est une des principales causes du charme répandu dans toutes les productions de ce maître. Sevelinges a donné une *Notice* intéressante sur Mozart, 1805. Il existe d'autres biographies de ce célèbre compositeur; une *Notice* par Schlichtegrol, trad. par Winckler dans le *Magasin encyclopédique*, 1801; la *Vie de Mozart* par Niemtschek; *Anecdotes sur Mozart*, par C.-F. Cramer, Paris, 1801, in-8; l'*Esprit de Mozart*, Erfurt, 1804.

** MOZIN (l'abbé), grammairien, né en 1769 en Lorraine, venait d'être ordonné prêtre, quand éclata la révolution. Il refusa de prêter le serment, sortit de France avec plusieurs de ses confrères et s'établit à Stuttgard, où il donna des leçons de français, et s'occupa de rédiger pour l'étude de cette langue des livres élémentaires qui eurent beaucoup de succès au-delà du Rhin. Trouvant dans ses travaux des ressources assurées, il ne rentra plus en France, et mourut à Stuttgard, le 2 mai 1840, à 71 ans. Parmi ses ouvrages, dont plusieurs ne sont que des compilations, on citera : *Grammaire allemande*, 1818, 3e édit., 1836, in-8; *Nouveau dictionnaire complet à l'usage des allemands et des français*, Stuttgard, 1811-12, et avec des additions de Biber et Hœlder, 1823-28, 4 vol. gr. in-4, et 1840, 4 vol. gr. in-8; *Dictionnaire portatif allem.-franç. et franç.-allem.*, nouvelle édit., 1841, 2 vol. in-12.

MOZZI (Louis), savant théologien, né à Bergame en 1746, entré chez les jésuites de la province de Milan, occupa jeune encore la chaire de belles-lettres au collége des nobles de cette ville, et la conserva jusqu'en 1773, époque de la suppression de l'institut. S'étant retiré dans sa patrie, il devint chanoine et archiprêtre de ce diocèse, et fut ensuite nommé examinateur des candidats pour le sacerdoce. Très-attaché aux vrais principes de l'Eglise catholique touchant la suprématie du pape, il combattit, dans de nombreux écrits, les doctrines opposées que la France paraissait avoir communiquées à l'Italie, où il y avait des prosélites du jansénisme. Dans les discussions qui s'élevèrent entre le saint Siége et le gouvernement français, il fut souvent consulté, et ses décisions avaient beaucoup de poids auprès du sacré collége. Sa piété, son savoir, et les services qu'il avait rendus à la religion, éveillèrent l'attention du pape Pie VII, qui l'appela à Rome, et le nomma missionnaire apostolique de l'oratoire du P. Gravina. La société de Jésus ayant été rétablie à Naples, il s'y rendit, et, malgré son âge, fit les quatre vœux. A l'époque des troubles de Naples, il se retira dans la *Villa* du marquis Scotti, près de Milan, où il est mort le 24 juin 1813, à l'âge de 67 ans. Il était membre des *Arcades* de Rome et d'autres académies italiennes. Parmi les nombreux ouvrages de ce savant et pieux ecclésiastique, on citera : *Le faux disciple de saint Augustin et de saint Thomas, convaincu d'erreur*, Venise, 1779, in-8. C'est sa réponse à la traduction en italien d'un ouvrage publié à Paris, en 1754, et ayant pour titre : *La doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, victorieuse de celle de Molina et des jésuites, par les armes que présente monseigneur l'archevêque de Paris, dans son Instruction pastorale du 28 octobre* 1763. Les jansénistes, à leur tour, essayèrent de répondre à Mozzi par divers autres écrits, comme l'*Opinamenti* ou *Trébuchements sur la lecture du Faux disciple*, par le P. Conaglio, capucin. L'abbé Mozzi ne resta pas en arrière, et combattit son antagoniste dans : *Court exemple de la rare sagacité du P. Victor de Conaglio*, Bergame, 1780, in-12, et dans : *Essais de réponse au P...* première lettre, 1781, in-12; *Le Jansénisme dans son beau jour*, ou *Idée du jansénisme*, Venise, 1781, 2 vol. in-8; *Le culte de l'amour divin*, ou *sur la Dévotion au sacré Cœur de Jésus*, Sienne, 1782, in-8, traduit de l'ouvrage de M. Fumel, évêque de Lodève; *Histoire du schisme de la nouvelle église d'Utrecht*, Ferrare, 1785, in-8. Pie VII en témoigna sa satisfaction à l'auteur par un bref du 8 juin 1785. *Lettres à un ami sur quelques inexactitudes remarquées dans son histoire abrégée de l'église d'Utrecht*, Venise, 1787, 3 vol. in-8; *Réponse pacifique au chevalier milanais, auteur des lettres catholiques d'Utrecht*, (l'abbé Bossi), Venise, 1788, in-8; *Les cinquante raisons pour préférer l'Eglise catholique*, traduit de l'anglais, du duc Ant.-

Alaric de Brunswick, Bassano, 1789, in-8; *Entretiens familiers entre une dame catholique et un théologien janséniste, sur la prohibition des livres*, Assise, 1790, in-8; *les Projets des Incrédules pour la ruine de la religion, dévoilés dans les OEuvres de Frédéric II, roi de Prusse*, 3e édit., ib., 1791, in-8; *Abrégé historique et chronologique des plus importants jugements du saint Siége sur le baïanisme, le jansénisme et le quesnellisme*, Foligno, 2 vol. in-8; *Pensez-y bien*, ou *Réflexions sur les grandes vérités de la religion chrétienne*, trad. de l'anglais, Venise, 1792, in-8; *Lettre à M. Ricci sur son Mémoire ou réponse à ses questions touchant l'état actuel de l'Église de France*, Foligno, 1792, in-8; le *Modèle des Dames chrétiennes dans la vie de Mme de Combe des Morelles*, morte le 2 septembre 1771, 1792, in-8; *Le modèle des enfants chrétiens*, ou *Abrégé de la vie du jeune François Combe des Morelles, mort au collége de la Flèche, le 17 janvier 1768*, Venise, 1792, in-8; *Vie du serviteur de Dieu, M. Jean Belloti*, Bergame, 1793, in-8; *Vie de quelques jeunes ecclésiastiques du diocèse de Bergame*, 1793; *Vie de la servante de Dieu, Marie-Electa Crucifixæ Gualdo, bénédictine*, 1794; *Abrégé de la vie de Claire-Colombe Breda, bénédictine*, 1795; *Eloge historique du comte Petrocca Grumelli*, 1797; *Règles et statuts pour la congrégation de saint Louis de Gonzague*, 1795 et 1800; *Règles pour les congrégations de la sainte Vierge*; *La Couronne de fleurs spirituelles*; *A la mémoire de Charles Azairi*.

MOZZOLINO ou MAZOLINO (Sylvestre), dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il était natif de Prierio, village près de Savone dans l'état de Gênes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Ses principaux ouvrages sont : *De strigii magarum dæmonumque præstigiis*, Rome, 1521, in-4 (*voy.* MOLITOR ULRICUS), la *Somme des cas de conscience*, appelée *Silvestrine*, in-fol.; la *Rose d'or*, ou *Exposition des évangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4. Ses vertus le distinguèrent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste à Rome, en 1523, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, et à celle de général de son ordre, et avoir enseigné la théologie à Padoue et à Rome. Il était né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre Luther est dans la *Bibliotheca Rocaberti*.

MUCANTE (Jean-Paul), Romain et maître des cérémonies pontificales, vivait au XVIe siècle. C'était un homme savant, intègre et généralement estimé à cause de son caractère et des bonnes qualités qu'il réunissait en sa personne. Il publia divers ouvrages, et en composa d'autres qui sont restés manuscrits. Parmi les premiers on compte : *Relazione della riconciliazione, assolutione e benedizione del serenissimo Henrico quarto, christianissimo re di Francia e di Navarra, fatta della santità di N. S. Clemente XIII, nel portico di San-Pietro, li 17 di settembre* 1595, Viterbe, 1595, in-4. — MUCANTE (François), de la même famille, et aussi maître des cérémonies de la cour pontificale, a donné : *De sanctorum apostolorum Petri et Pauli imaginibus, ad S. D. N. Gregorium XIII, Ps. M. Libellus*, Rome, 1573, in-4.

MUDÉE (Gabriel), jurisconsulte célèbre au XVIe siècle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, et mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

* MUDGE (Thomas), mécanicien, né à Exeter en 1715, fils d'un ecclésiastique qui tenait une école à Biddeford, manifesta fort jeune des dispositions extraordinaires pour l'horlogerie. En peu d'années il acquit une grande supériorité dans cet art, dont il fit l'apprentissage chez Graham. (*Voy.* ce nom.) Depuis quelque temps il travaillait pour son propre compte, lorsqu'un horloger de Londres, nommé Ellicot, lui fit faire une *montre à équation*, qui lui avait été commandée par Ferdinand IV, roi d'Espagne, et qu'il s'était reconnu incapable d'exécuter. Néanmoins Ellicot s'attribua le mérite de l'ouvrage, auquel il mit son nom. Mais ayant dérangé quelque chose dans le mouvement, il fut obligé d'avoir recours à Mudge, qu'alors il avoua être l'auteur de ce travail ingénieux. Le roi d'Espagne chargea dès-lors Mudge de faire pour lui les ouvrages les plus curieux, le laissant maître d'en fixer lui-même le prix. En 1750, Mudge ouvrit un atelier d'horlogerie de concert avec un artiste de mérite nommé Dutton, autre élève de Graham. La construction des *montres marines*, ou *garde-temps*, fixa surtout son attention, et en 1765 il publia, *Pensées sur les moyens de perfectionner les montres, particulièrement celles de la marine*. Ayant quitté le commerce en 1771, il se retira à Plymouth où il employa plusieurs années à construire un *garde-temps* qui fut donné à l'essai, et partout on le trouva d'une très-grande précision. Le bureau des longitudes lui accorda une prime de 500 livres sterling en l'invitant à construire une seconde montre parfaitement semblable à la première, afin de concourir au grand prix proposé par le parlement; Mudge en fit deux. Après une année d'essai, l'astronome Maskelyne fit un rapport favorable, et il fut décidé que les montres de Mudge seraient aussi essayées en mer. Cette fois le même rapporteur déclara qu'elles ne pouvaient soutenir une épreuve rigoureuse. Mudge s'adressa ensuite au bureau des longitudes, qui n'accueillit point ses prétentions; puis à la chambre des communes, qui lui alloua en 1792 une récompense de 2,500 livres sterling. Mudge mourut le 14 novembre 1794. Depuis 1777 il avait le titre d'horloger du roi. On lui doit l'invention d'un nouvel *échappement* pour les montres ordinaires

* MUDGE (William), fils du précédent, né à Plimouth en 1762, fut placé cadet à l'école militaire de Woolwich; il servit ensuite dans l'artillerie comme capitaine, et fut longtemps employé dans l'enseignement des cadets, à l'arsenal militaire et à l'école de la compagnie des Indes. Les *Transactions philosophiques* contiennent de lui plusieurs *Mémoires* importants, et un rapport détaillé sur les travaux trigonométriques qu'il avait exécutés de 1791 à 1799. En 1819 il seconda M. Biot dans ses opérations pour la mesure d'un arc du méridien en Ecosse. Ses travaux lui valurent le grade de major-général, et les titres de membre de la société

royale de Londres, de l'acad. de Copenhague, et de correspondant de l'institut de France. Mudge est mort à Londres en 1820. On a de lui : *Tableau des opérations qui ont servi à dresser le plan trigonométrique de l'Angleterre et du pays de Galles*, 1799-1811, 3 vol. in-4.

MUET (Pierre le), architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, était très-instruit dans toutes les parties des mathématiques. Le cardinal de Richelieu l'employa particulièrement à conduire les fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine mère, Anne d'Autriche, le choisit ensuite pour achever l'église du *Val-de-Grâce* à Paris. Le Muet a composé quelques ouvrages sur l'architecture : *Les cinq ordres d'architecture dont se sont servis les anciens*, 1641, in-8 ; les *Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1700, in-8 ; la *Manière de bien bâtir*, 1681, in-folio. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE (*Muta* ou *Tacita*), déesse du silence, et fille du fleuve Almon. Jupiter lui fit couper la langue et la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avait découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juterne. Mercure, touché de sa beauté, l'épousa, en eut deux enfants nommés *Lares*, auxquels on sacrifiait comme à des génies familiers.

MUGNOZ, en espagnol Munoz (Gilles de), docteur en droit canon, et chanoine de Barcelonne, succéda à l'antipape Benoît XIII, en 1424, élu par les deux seuls cardinaux qui reconnaissaient ce fantôme de pontife, et se fit nommer *Clément VIII* ; mais il se soumit volontiers, en 1429, au pape Martin V. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de Mugnoz mit fin au grand schisme d'Occident, qui, depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avait si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans. — Il y a eu dans le XVIIe siècle un Philadelphe MUGNOZ, auteur d'un *Théâtre généalogique des familles nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 et 1670, 2 vol. in-folio, avec figures. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUGNOZ. *Voy.* MUNOZ.

MUIS (Siméon MAROTTE de), né à Orléans en 1587, professeur d'hébreu au Collége royal à Paris pendant 30 ans, connaissait parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644, chanoine et archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célèbres interprètes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire* sur les Psaumes en latin, Paris, 1630, in-fol., il est littéral et historique. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. M. Paquot en a donné une édition fort exacte, Louvain, 1770, 2 vol. in-4. Il y a trois versions latines des Psaumes : celle de saint Jérôme, la Vulgate telle qu'elle se trouve dans nos Bibles, et la Vulgate réformée sur le texte hébreu, avec les *Scolies* de Bossuet. Tout cela est si bien arrangé, qu'il n'y a point de confusion malgré la diversité des objets. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra* : l'auteur y explique les passages les plus difficiles de l'ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au livre des Juges. Sa dispute avec le P. Morin, oratorien, contre lequel il a fait des efforts assez inutiles et peu heureux pour établir l'authenticité du texte hébreu, l'empêcha de continuer son travail sur tous les livres de l'Ecriture sainte. Son style est pur, net, facile.

MULLER (Jean), nommé aussi KOENIGSBERG ou *Regiomontanus* (1), célèbre mathématicien, né en 1436, à Unfind, près Kœnigsberg, dans le duché de Saxe-Hildburghausen, dépendant de la Franconie, étudia les mathématiques et l'astronomie sous Purbach, devint bientôt l'associé de son maître, et enseigna à Vienne avec réputation. Appelé à Rome par le cardinal Bessarion et par le désir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs et quelques ennemis. A Padoue on lui demanda un cours d'anatomie, qui attira un grand concours d'auditeurs (1463). Mathias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à Bude pour examiner les manuscrits grecs enlevés à la prise de Constantinople et d'Athènes. Les troubles de Hongrie le déterminèrent à se rendre à Nuremberg, où il fonda une imprimerie d'où sont sortis un assez grand nombre d'ouvrages scientifiques dont Weidler donne la liste. Il fut élevé à l'évêché de Ratisbonne par Sixte IV, qui le fit venir de nouveau à Rome pour y travailler à la réforme du Calendrier. (*Voy.* GRÉGOIRE XIII). On croit qu'il y mourut en 1476, à 41 ans. Muller avait relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de Georges de Trébizonde. Les fils de ce traducteur l'assassinèrent, dit-on, dans ce second voyage, pour venger l'honneur de leur père. D'autres assurent qu'il mourut de la peste (1). Quoi qu'il en soit, il se fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, que Purbach avait commencé, et par un *Calendrier* ou des *Ephémérides*, qu'il donna pour trente années. Ce livre se répandit dans presque toute l'Europe, malgré le prix élevé de chaque exemplaire qui était de 12 écus d'or, et le roi Mathias fit compter à Muller pour cet ouvrage 800 écus d'or (d'autres disent 1200). On regarde Muller comme le premier qui ait observé le cours des comètes d'une manière astronomique : il fit sur celle de 1472 des observations qui décèlent un esprit juste et appliqué. Il n'est point l'auteur de la *Chiromance et physionomie*, publiée sous son nom en latin, et traduite en français, Lyon, 1549, in-8 ; mais on a de lui plusieurs autres ouvrages, imprimés à Venise, ou à Nuremberg,

(1) Muller prend dans ses écrits les noms de *Joannes Germanus de Regiomonte*.

(1) On a fait honneur à J. Muller de la construction de deux automates, dont l'un était une mouche de fer, qui faisait, en volant, le tour de la table et des convives, après quoi elle revenait dans la main de son maître. L'autre était un aigle qui vint, aussi en volant, au-devant de l'empereur, et l'accompagna jusqu'aux portes de la ville. (*Voy.* Gassendi dans la Vie de Regiomontanus, et Weidler, page 309). Ce dernier invite à n'ajouter aucune foi à ce conte des deux automates, dont Ramus a seul parlé, et dont il n'est fait nulle mention dans aucun auteur allemand. On peut consulter, sur l'origine de cette fable, la Dissertation de J. André Buhle : *De aquilâ et muscâ ferreâ quæ mechanico artificio apud Noribergenses quondam volitasse feruntur*, Altdorf, 1708, in-4, de 24 p. (*Nova litteraria germ.*) Hamburg, 1708, pag. 23-25. *Voy.* sur la construction de ces machines automatiques, les art. ALBERT LE GRAND, JACQUET-DROZ, VAUCANSON, etc.

dont Gassendi faisait beaucoup de cas. Ce philosophe a écrit sa *Vie*. On lui attribue une prophétie qui, dans ces dernières années, a fait beaucoup de bruit. On prétend l'avoir trouvée dans son tombeau à Liska en Hongrie, conçue en ces quatre distiques :

Post mille expletos a partu Virginis annos,
Et septingentos rursus ab orbe datos,
Octogesimus octavus mirabilis annus
Ingruet, et secum tristia fata feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis
Si non in nihilum terra fretumque ruet,
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque deorsum
Imperia, et luctus undique grandis erit.

On a beaucoup disputé sur cette prophétie, qu'on avait déjà tâché, en changeant quelques mots, d'appliquer à l'an 88 des siècles précédents (*voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 15 oct. 1787, p. 285); mais l'an 88 de celui-ci étant vraiment l'époque où de grands événements se sont développés, et où la France en particulier préparait les causes qui ont produit l'année suivante l'affreuse révolution, où le *malus orbis* enfin s'est montré partout; on crut voir dans les rapports de l'annonce avec les faits une justesse remarquable, sans croire néanmoins que l'astronomie ou l'astrologie conduise à ces sortes de prédictions. (*Ibid.*, 1er février 1792, p. 234.) Quoi qu'il en soit, si le tombeau de Muller avec sa prédiction a été trouvé en Hongrie, il n'est donc pas mort à Rome, comme on le croit communément. Il est vrai, comme nous venons de le dire, qu'on ne sait rien de précis sur le lieu, le genre et la date de sa mort.

MULLER (André), né vers 1630, à Griffenhagen dans la Poméranie, se rendit habile dans les langues orientales et dans la littérature chinoise. Walton l'appela en Angleterre pour travailler à sa *Polyglotte*. Muller s'y trouvait lors de la mort de Cromwell et de la restauration de Charles II. Il avait promis une clef de la langue chinoise (*Clavis sinica*) par laquelle une femme serait en état de la lire en un an; mais il brûla, dans un accès de folie, ou plutôt de sagesse, l'ouvrage où il donnait ce secret chimérique. Il mourut en 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages. On cite parmi ces ouvrages *Opuscula nonnulla orientalia*, Francfort, 1695, in-4. C'est un recueil de divers écrits que Muller avait publiés séparément.

MULLER (Henri), professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des églises de Lubeck sa patrie, a donné une *Histoire de Bérenger*, en latin, où l'on trouve les préjugés de sa communion, et d'autres ouvrages qui ne valent pas mieux. Il mourut en 1675.

MULLER (Jean-Sébastien), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, a écrit les *Annales de la maison de Saxe, depuis* 1500 *jusqu'en* 1700, Weimar, 1700, in-fol. en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulières, puisées dans les archives des ducs de Weimar. L'auteur mourut en 1708.

MULLER (Jean et Herman), excellents graveurs hollandais. Leur burin est d'une netteté et d'une fermeté admirable. Ils vivaient au commencement du XVIIe siècle.

MULLER (Christophe), né à Brixen en 1682, entra chez les jésuites à Landsberg en Bavière, en 1699; et après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il se dévoua entièrement aux missions. Il y passa 49 ans dans des travaux incroyables, et produisant partout des fruits merveilleux surtout en Souabe, en Bohême, en Bavière et dans le Tyrol. Il mourut à Chiemsée en 1786, à l'âge de 84 ans, au milieu de ses occupations chéries, après avoir prêché plusieurs jours de suite devant un peuple innombrable, avec toute l'ardeur et la force du premier âge.

MULLER (Gérard-Frédéric), voyageur et historien, naquit à Herford dans le comté de Ravensberg en Westphalie, en 1705. Il s'établit de bonne heure en Russie, et gagna l'estime de l'impératrice Anne, qui le fit voyager dans ses vastes états, aux frais de la couronne. Le plus célèbre de ses voyages est celui de Sibérie (de 1733 à 1743), dans lequel il accompagna Gmelin et Delisle de la Croyère. A son retour l'impératrice Catherine II le nomma conseiller d'état et garde des archives à Moscou, emploi qu'il exerça pendant près de 16 ans. Il amassa durant ses voyages beaucoup de matériaux, qui lui ont servi à donner : *Recueil d'histoires russes*, en 9 vol. in-8, publié en langue russe : la première partie de cet ouvrage parut en 1732, et la dernière en 1764; *Description de la Sibérie*, Pétersbourg, 1750, in-4; *Voyages et découvertes faites par les Russes*, etc., *et description du fleuve Amur*, etc., en russe et en allemand, traduits en français, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-12; *Dictionnaire géographique de l'empire de Russie*, par Phedor Polownin, corrigé et augmenté, Moscou, 1773, in-8; grand nombre de *Dissertations historiques* dans le Journal de l'académie des sciences de Pétersbourg, depuis 1755 jusqu'en 1765. Ses *Remarques sur le premier tome de l'Hist. de Russie* par Voltaire sont imprimées dans le *Magasin des Amis des sciences utiles*, Hambourg, 1760-61. Cet homme distingué parmi les savants du Nord est mort à Moscou en 1783. Muller écrivait avec une grande facilité en français, en latin, en russe et en allemand, et il lisait l'anglais, le hollandais, le suédois, le danois, et le grec.

* MULLER ou MILLER (Jean-Sébastien), peintre et graveur, né à Nuremberg en 1715, mort en 1785, en Angleterre où il résidait. Son principal ouvrage est : *Illustratio systematis sexualis Linnæi*, latin et anglais, Londres, 1777, 15 cahiers gr. in-fol., formant 2 vol., ornés de 104 planches qu'il avait dessinées et gravées avec le plus grand soin. Les plantes sont représentées en floraison; et souvent les fleurs sont figurées à part dans le plus minutieux détail. On a de lui des tableaux estimés, et il a gravé un grand nombre d'estampes d'après de bons maîtres et des vignettes pour différents ouvrages, tels que l'*Histoire d'Angleterre*, de *Smolett*, les *Marbres d'Arundel*, de Chandler, etc.

* MULLER (Othon-Frédéric), naturaliste, né à Copenhague en 1730, mort le 26 décembre 1784, se fit de bonne heure, par ses immenses travaux, la réputation d'excellent observateur. Il obtint du gouvernement danois divers emplois, entre autres ceux de conseiller de chancellerie, et d'archiviste

de la chambre des finances de Norwége. En 1772 Muller renonça à toute fonction publique pour se livrer à son goût pour l'histoire naturelle. Ses principaux ouvrages sont : *Fauna insectorum Friedrichsdaliana*, et *Flora Friedrichsdaliana*, 1764 et 1767, 2 vol. in-8; *Vermium terrestrium et fluviatilium, etc., succincta historia*, 1773-74, 3 part. in-4; *Hydrachnæ in aquis Daniæ palustribus detextæ*, 1781, gr. in-4, fig. col.; *Entomostraca, seu insecta testacea quæ in aquis Daniæ et Norwegiæ, etc.*, 1785, in-4; *Animalcula infusoria fluviatilia et marina, etc.*, 1786, in-4, fig. col.; *Zoologia Danica, seu animalium Daniæ et Norwegiæ rariorum ac minus notorum (icones) descriptiones et historia*, 1788-1806, 4 part. in-fol. Il n'en a publié que les deux premières (1). Le mérite de ses ouvrages lui valut l'honneur d'être chargé de continuer la *Flore de Danemarck*, commencée par Georges-Chrétien Œder en 1761. (*Voy.* ŒDER.)

(1) Le 3e cahier a été publié par Abildgaardt. Ce naturaliste étant mort lui-même pendant qu'il travaillait au 4e, M. Rathke fit paraître ce dernier cahier en 1806.

* MULLER (Jean de), célèbre historien, né à Schaffhouse le 3 janvier 1752, n'avait point encore terminé ses études classiques, qu'il s'essayait déjà sur l'histoire de sa ville natale et composait laborieusement les divers systèmes de chronologie. A son retour de l'université de Gottingue, les magistrats de Schaffhouse lui offrirent, et il accepta la chaire de grec au gymnase de cette ville; mais il renonça bientôt à l'enseignement pour s'appliquer aux grands travaux historiques qu'il projetait. Il ouvrit d'abord à Genève, puis à Berne, des cours d'histoire qui furent très-suivis Il se rendit ensuite à Berlin, et à Cassel, où le landgrave de Hesse lui donna une chaire d'histoire qu'il remplit quelque temps avec un grand succès. Après un nouveau séjour en Suisse, il fut appelé auprès de l'électeur de Mayence qui le nomma secrétaire du cabinet et son conseiller intime. Lors de l'invasion des armées françaises, Muller se retira à Vienne où il obtint la charge de conseiller à la chancellerie d'état; mais contrarié dans ses opinions politiques et religieuses, en 1804, il accepta la place que Frédéric-Guillaume lui offrit à l'académie de Berlin. Plus tard il fut nommé par Napoléon secrétaire d'état du nouveau royaume de Westphalie, puis directeur-général de l'instruction publique. Les travaux multipliés des nouvelles organisations auxquelles il dut contribuer, et surtout le chagrin que lui causa leur peu de succès, hâtèrent sa mort qui survint le 29 mai 1809. On lui doit une *Histoire de la confédération suisse*, Leipsig, 1786, trad. par Labaume, 1795-1803, 12 vol. in-8; abrégée par Mallet, Genève, 1803, 4 vol. in-8; *Cours d'histoire universelle*, traduit en franç. par J.-G. Hess, Genève, 1814-1817, 4 vol. in-8. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Tubingen, 1810-19, 27 vol. in-8. Outre les ouvrages déjà cités, cette édition comprend sa *correspondance* qui a été traduite en français par Mme de Steck, Zurich, 1810, et Paris, 1812, in-8. Mme Guizot a publié une *Notice* sur Muller, dans le *Mercure de France* du 17 février 1810; on en trouve une autre traduite de l'allemand de Boettiger par Bader, dans le *Magasin encyclopédique* du mois d'octobre 1809.

* MULLER (Louis), ingénieur prussien, né en 1735, dans la Marche de Pregnitz, contribua par ses travaux et ses écrits au perfectionnement de l'art militaire dans sa patrie, surtout en ce qui a rapport à l'emploi de l'artillerie. Il prit part aux principaux événements de la guerre de Sept ans, obtint, en 1786, le grade de capitaine instructeur du corps des ingénieurs, fut nommé major en 1797, et mourut le 12 juin 1804. On a de lui : l'*Art des retranchements et des cantonnements d'hiver*, Postdam, 1782, in-8, avec 15 pl., réimprimé à Vienne en 1786, et à Gotha en 1795; *Introduction au dessin des plans et cartes militaires*, 1783, in-4; *Instruction sur la manière dont la largeur et la profondeur des rivieres peuvent être exprimées sur les cartes*, Berlin, 1784; *Précis des trois campagnes de Silésie*, (allem. franç.), 1785, in-4; *Tableau des guerres de Frédéric le Grand*, Berlin, 1785, in-4, Postdam, 1786 et 1788, allem. et français, et réimprimé à Paris par les soins de Grimoard, sous ce titre : *Tableau historique et militaire de la vie et du règne de Frédéric le Grand*; *Plan de l'île de Postdam et des environs*, 1787; *Œuvres militaires*, Berlin, 1806, 2 vol. in-4, estimées en Allemagne.

* MULLER (Christophe-Henri), né à Zurich, en 1740, mort dans cette ville le 22 février 1807, fut professeur de philosophie à Berlin, au gymnase dit de Joachim. Dans les loisirs que lui laissait sa chaire, il s'appliqua surtout à des *Recherches sur les poètes allemands* du XIIe au XIVe siècle, dont il a publié les ouvrages, Berlin, 1784, 2 vol. in-4. Ses propres *écrits*, Zurich, 1792, 2 part. in-8, se ressentent des idées singulières et des paradoxes, qui finirent par subjuguer sa raison, et lui faire quitter tout commerce avec les hommes.

* MULLER (Frédéric-Auguste), poète allemand, né à Vienne en 1767, mort dans la même ville en 1807, a obtenu en Allemagne une assez grande réputation dans l'épopée romanesque. On cite de lui en ce genre; *Richard Cœur de Lion*, poème en sept chants, Berlin, 1790, in-8; *Alfonso*, en chants, Gotha, 1790, in-8, et *Albert le Sanglier*, en douze chants, Leipsig, 1793, 2 vol. in-8, fig.

* MULLER (Guillaume), poète lyrique, né à Dessau, en 1794, fit comme volontaire dans l'armée prussienne, la campagne de 1813. L'année suivante, il revint à Berlin reprendre ses occupations littéraires. Adjoint quelque temps après au baron de Suck, chargé d'une expédition scientifique en Grèce et en Égypte, il rejoignit son chef en Italie; mais celui-ci avait fait choix d'un autre savant pour l'accompagner. Muller profita de cette circonstance pour visiter les paysages et les monuments de l'Ausonie. De retour à Dessau, il fut chargé de l'enseignement du latin et du grec au gymnase, puis nommé bibliothécaire, place qui lui laissa le loisir de suivre ses goûts poétiques. Il est mort en 1827. Ses *OEuvres mêlées* ont été recueillies en 1830, 5 vol. in-18, précédées de sa biographie. On y distingue ses *Chants de la Grèce*, qui offrent des beautés du premier ordre et qui ont été traduits en français en 1828.

* MULLER (Adam), écrivain politique, né à Berlin, en 1779, de parents protestants, à 19 ans se rendit à Gœttingen, où il étudia le droit, la philosophie, et lut les ouvrages de Burke, qui ne furent pas sans influence sur ses études ultérieures. Après avoir voyagé en Suède, en Danemarck et en Pologne, il vint à Vienne, où le 31 avril 1805 il abjura le protestantisme. Etabli à Dresde, il y fit des cours publics qu'interrompirent les événements de 1809. En 1816, il fut nommé consul général en Saxe, et la même année, il publia à Berlin un ouvrage remarquable sur les finances d'Angleterre. On cite encore ses *Mélanges* sur la philosophie, les arts et la politique. Il assista, en 1819, aux conférences de Carlsbad et de Vienne où il mourut en 1829, peu de temps après Frédéric Schlegel avec lequel il était étroitement lié.

* MULLER (Jean Godart de), graveur distingué, naquit le 4 mai 1747, près de Stuttgard, à Bernhauser, village dont son père était bourgmestre. Après avoir étudié la théologie, cédant à sa passion pour le dessin, il y fit de rapides progrès et mérita la protection du duc Charles de Wurtemberg, qui lui assigna une pension pour le mettre à même de perfectionner ses talents. Il vint à Paris où il s'adonna exclusivement à la gravure, et fut admis en 1776 à l'académie royale. Rappelé à Stuttgard pour y diriger l'école de gravure, il revint en France en 1785, pour graver le portrait en pied de *Louis XVI*, morceau remarquable par la netteté et la finesse du burin. Celui de *Jérôme Bonaparte*, le dernier qu'il exécuta, et qui parut en 1813, est aussi fort estimé des connaisseurs. Parmi ses autres estampes, on distingue la *Madona della sedia*, d'après Raphaël, et la *Mater sancta* (1819). Dans le genre historique, on cite le *combat de Bunkershill*, d'après un dessin de Trombull. Muller est mort le 14 mars 1830, à l'âge de 83 ans. Son talent lui avait valu les plus honorables distinctions. Il était chevalier de plusieurs ordres, et membre d'un grand nombre d'académies. Un de ses plus célèbres élèves fut sans contredit son fils dont l'article suit.

* MULLER (Jean-Frédéric-Guillaume), fils du précédent, né à Stuttgard en 1782, vint à Paris à l'âge de 20 ans, où il travailla au musée de Robillard et grava la *Vénus d'Arles*, d'après la statue antique. Il a coopéré à plusieurs autres publications à Stuttgard, et il est mort à Dresde, le 3 mai 1816, épuisé par des travaux excessifs, au moment où il venait de terminer *la Madona di santo Sisto*, d'après Raphaël, regardée comme son chef-d'œuvre. Il réunissait, à beaucoup d'habileté dans son art, une grande connaissance du dessin et de la peinture; il a peint plusieurs portraits estimés, entr'autres le sien. On trouve une notice sur cet artiste avec le catalogue de ses ouvrages dans le *Morgenblatt* de Stuttgard, août 1816, et page 81 du *Kunst-Blatt*, année 1817.

** MULLER (Charles-Ottfried), archéologue, né en 1797 à Brieg, dans la Silésie, dès l'âge de 20 ans fixa sur lui l'attention des savants par un *Mémoire sur l'île d'Egine* (1817, in-8), qu'il publia pour obtenir le doctorat à la faculté de Berlin. Appelé peu de temps après à la chaire d'archéologie de l'université de Gottingue, sa réputation y attira de toutes les parties de l'Allemagne un grand nombre d'auditeurs; et malgré les soins constants qu'il donnait à ses élèves, il ne laissa pas de continuer les travaux qu'il avait entrepris pour éclaircir l'histoire ancienne. Il mit au jour, en 1820, le 1er vol. d'un grand ouvrage sur l'*Histoire des tribus et des villes de la Grèce*, qui confirma la haute idée qu'on avait de son érudition et de ses talents. Deux ans après il fit un voyage en France et en Angleterre pour voir les savants de ces deux pays et en visiter les bibliothèques, où il recueillit de nombreux matériaux pour les ouvrages qu'il méditait. En 1828 son travail sur les *Etrusques* fut couronné par l'académie de Berlin. Le désir de voir la patrie des grands esprits dont les ouvrages l'avaient occupé depuis son enfance le conduisit, en 1839, en Italie et dans la Grèce. Etant resté exposé à une chaleur excessive, pour copier des inscriptions et diriger des fouilles, il fut saisi de la fièvre et mourut, le 1er août 1840, à Castri dans la Livadie, à peine âgé de 47 ans. Ses restes furent transportés à Athènes, où les professeurs de l'université lui ont élevé un monument, dans le lieu connu encore sous le nom d'*Académie de Platon*. Il est impossible de donner ici le tableau complet des travaux de Müller; nous devons nous borner à indiquer ses principaux ouvrages. Outre ses excellentes éditions des *Eumenides* d'Eschyle, 1832; des ouvrages du grammairien *Varron*, 1833, et de *Festus* (*voy.* ce nom, III, 528), nous rappellerons : cette *Histoire*, malheureusement inachevée, *des villes et des races de la Grèce*, Breslau, 1820-24, 3 vol. in-8; *Minervæ Poliadis sacra et ædem in arce Athenarum, illustrat.*, Gottingue, 1820, in-4. *Nouveau Manuel d'archéologie*, 2e édit., 1835, in-8; trad. de l'allem. par P. Nicard, Paris, 1841, 3 vol. in-18. *De Phidiæ vita et operibus Commentationes*, 1827, in-4 et in-12.

MULMANN (Jean), né à Pégau en Misnie, mort en 1613, à 40 ans, professa la théologie à Leipsig. On a de lui en latin : un *Traité de la cène*; un autre *de la divinité de J.-C. contre les ariens*; *Disputationes de Verbo Dei scripto*; *Flagellum melancholicum*; un *Commentaire* sur Josué.

MULMANN (Jean), né à Leipsig en 1600, de parents luthériens, étudia à Cologne, où il abjura l'hérésie, et entra dans la société des jésuites en 1620. Il mourut à Hadamar en 1651, après avoir publié quelques *Traités de controverse*, propres à ramener les hérétiques au sein de l'Eglise. — Jérôme MULMANN, son frère, accourut à Cologne dans le dessein de le ramener à sa secte; mais, vaincu par la force des raisonnements de son aîné, il abjura lui-même ses erreurs, se fit jésuite en 1627, et mourut missionnaire à Copenhague en 1666, âgé de 60 ans. Il est aussi auteur de plusieurs *ouvrages polémiques*.

* MULOT (François-Valentin), prêtre constitutionnel, né à Paris le 29 octobre 1749, fit de bonnes études, et entra dans la congrégation des chanoines de Saint-Victor, dont il devint bibliothécaire. Lorsque la révolution arriva, il montra beaucoup d'empressement à gagner la faveur populaire. Dès 1789, on le vit figurer parmi les électeurs, dans les clubs, à la tête de la commune. Lorsque Mesdames, tantes

e Louis XVI, résolurent, en février 1791, de sortir e France, Mulot, alors vice-président du corps unicipal, tâcha par tous les moyens possibles de s retenir à Paris. Cependant le roi, mal conseillé, e nomma conseiller à Uzès, et un des commissaires médiateurs dans le Comtat. Après le départ de ses ollègues, il s'établit, avec quelques troupes, au ont de Sorgues; mais il ne put empêcher les massacres des 16 et 17 octobre (*voy.* Mainvielle), et il it réduit à être l'impuissant témoin des forfaits l'Avignon. Nommé député de la ville de Paris à 'assemblée législative, il se hâta de se rendre à on poste; le 19 novembre il signala Rovère parmi s fauteurs des attentats commis à Avignon. Le 6 vril 1792, il demanda l'interdiction des costumes cclésiastiques, et dit entre autres choses : « Qu'il fallait ôter aux religieuses le voile qui leur couvrait les yeux; » plaisanterie indécente, surtout lans la bouche d'un prêtre, mais qui n'en fut pas noins applaudie par les tribunes. A la clôture de a session, Mulot disparut de la scène politique. Il fut incarcéré pendant la terreur, et ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Il fit partie de la commission des monuments. Vers la fin de 1797, il se rendit à Mayence, où il fut connu comme professeur de belles-lettres, mais surtout comme apôtre de la secte des théophilanthropes. En des temps moins orageux, il revint à Paris, et fut reçu membre du lycée des arts dont il devint président, et de la société des sciences, lettres et arts. Il faisait aussi partie de celle des *Rosati*. En 1801, il partagea avec Amaury-Duval le prix proposé par l'institut sur les funérailles et sur la manière de rendre les sépultures plus décentes. Il mourut subitement dans le jardin des Tuileries, le 9 juin 1804. Pendant la révolution, il s'était marié; il a laissé une fille. Ses principaux ouvrages sont : *Essais de Sermons prêchés à l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1781, in-12. Ils sont bien écrits, mais ils manquent de cette onction salutaire qui constitue le principal mérite de l'orateur chrétien. *Requête des vieux auteurs de la bibliothèque de Saint-Victor à M. de Marbœuf, évêque d'Autun*, en vers, 1784, in-8; *Premier volume de la collection des fabulistes*, avec un discours sur les fables, et la traduction des Fables de *Lockmann*, Paris, 1785. Cette collection n'a pas été suivie. Le *Muséum de Florence*, gravé par David, avec des explications, *ibid.*, 1788 et suiv., 6 vol. in-8; *Almanach des sans-culottes*, Paris, 1794, que l'auteur dit avoir fait pour rappeler les jacobins aux vrais principes de la société; *Vues d'un citoyen sur les sépultures*, Paris, 1797, in-8, qu'il reproduisit avec des corrections lorsqu'il concourut au prix proposé par l'institut; des *Notices biographiques*; *Essai de Poésies légères*, Mayence, 1799, in-8. On a encore de lui une traduction très-médiocre des *Amours de Daphnis et Chloé*, un grand nombre d'*hymnes* et *discours* pour les fêtes républicaines, avec des Sermons théophilanthropiques, etc.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, soumit toute l'Achaïe, qui s'était liguée contre Rome, et remplaça Métellus dans le commandement de l'armée. Il prit la ville de Corinthe, l'an 146 avant J.-C., en enleva les tableaux, les statues, les meubles les plus précieux (1), et fit ensuite mettre le feu à la ville, qui fut réduite en cendres. On suppose que les métaux fondus dans cet incendie, venant à se mêler, en formèrent un nouveau connu sous le nom d'*airain de Corinthe*. Cette ville périt la même année que Carthage fut détruite. Mummius obtint, avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque*. Ses succès ne l'empêchèrent pas d'encourir la disgrace de ses concitoyens. Il mourut en exil à Délos.

MUMMOL (Eunius), fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint, l'an 561, de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Il mérita, par la supériorité de ses talents, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'est-à-dire généralissime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il était digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards et des Saxons, qu'il chassa de Bourgogne, après les avoir battus à plusieurs reprises. Il recouvra la Touraine et le Poitou sur Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés l'an 576 à Sigebert II de ce nom. Ces deux princes étaient frères de Gontran. Mummol effaça depuis le souvenir de ses services par la plus noire ingratitude. L'an 585, il entreprit de mettre sur le trône, à la place de son bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud, qui se disait le frère de Gontran, et le fit reconnaître roi à Brive en Limousin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, assembla promptement une armée, et vint l'assiéger dans Comminges, où il s'était enfermé. Mummol se défendit avec assez de courage pendant quinze jours; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain.

MUNCER (Thomas), l'un des plus fameux disciples de Luther, était de Zwickau dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour d'autres, par une inconstance naturelle à tous ceux qui ont une fois secoué le joug de l'Eglise (*voy.* Servet), et se fit chef des anabaptistes et des enthousiastes. Banni, avec Storck, il courut d'église en église, abattit les images, et détruisit tous les restes du culte catholique que Luther avait laissé subsister. Il joignait l'artifice à la violence. Quand il entrait dans une ville ou une bourgade, il prenait l'air d'un prophète, feignait des visions, et racontait avec enthousiasme les secrets que le Saint-Esprit lui avait révélés. Il prêchait également contre le pape et contre Luther, son premier maître : celui-ci avait introduit, disait-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avait accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avait envoyé, si on l'en croyait, pour abolir la religion trop sévère du pontife romain, et la société licencieuse du patriarche des luthériens.

(1) Mummius était cependant tout-à-fait étranger aux arts. Le roi Attale, ayant racheté pour 75,000 livres de notre monnaie un des tableaux abandonnés aux soldats comme des objets sans valeur (le Bacchus d'Aristide), Mummius étonné de l'élévation de ce prix, et soupçonnant au tableau quelque vertu cachée, le reprit pour l'envoyer à Rome. Ce tableau a péri avec le temple de Cérès, dans lequel il avait été placé. Le même consul ayant chargé un vaisseau des chefs-d'œuvre, fruits de sa conquête, menaça le pilote de l'obliger à remplacer les objets, s'il les laissait détériorer dans le trajet. *Voyez* Velleius Paterculus, liv. 1er, ch. 13.)

Luther ne voulait point qu'on examinât la doctrine de ce nouveau docteur, mais il ordonnait qu'on lui demandât qui lui avait donné la charge d'enseigner? S'il répond que c'est Dieu, poursuivait-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste; car c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission : question qui devait étrangement embarrasser Luther lui-même, à qui on n'a pas cessé de la faire, et qui n'y a jamais répondu. Muncer trouva une multitude d'esprits faibles et d'imaginations déréglées, qui saisirent avidement ses principes. Il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat et abolir l'ancien, parce qu'il s'opposait aux délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à Luther une secte de controversistes; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous sommes tous frères, » disait-il à la populace assemblée, et nous n'avons » qu'un commun père dans Adam. D'où vient donc » cette différence de rang et de biens, que la » tyrannie a introduite entre nous et les grands du » monde? Pourquoi gémirons-nous dans la pau» vreté, tandis qu'ils nagent dans les délices? » Maxime que la soi-disant assemblée nationale adopta et pratiqua en 1789 et les années suivantes. Il écrivit aux villes et aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples et de la tyrannie des forts était arrivée; que Dieu lui avait ordonné d'exterminer tous les tyrans, et d'établir sur les peuples des gens de bien. Par ses lettres et par ses apôtres, il se vit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les cruautés exercées en France et en Angleterre par les fanatiques des nouvelles sectes se renouvelèrent en Allemagne, et furent plus violentes. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité et la réforme, ravagèrent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse et plusieurs seigneurs levèrent des troupes et attaquèrent Muncer. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, et leur promit une entière victoire. « Tout doit céder, dit-il, au commandement de » l'Eternel, qui m'a mis à votre tête. En vain l'ar» tillerie de l'ennemi tonnera contre nous; je rece» vrai tous les boulets dans la manche de ma robe, » et seule elle sera un rempart impénétrable à l'en» nemi. » Malgré ses promesses, son armée fut défaite, et plus de 7,000 anabaptistes périrent dans cette déroute. Muncer fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franckenhausen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse, y trouva une lettre qui découvrait cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud en 1525. La mort de ce misérable n'anéantit pas l'anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint et même s'y accrut; mais il ne formait plus un parti redoutable. Les anabaptistes étaient également odieux aux catholiques et aux protestants, et dès qu'on en prenait quelqu'un, il était puni comme un voleur de grand chemin. Cette secte abominable, plus féroce et sanguinaire que toutes les autres, prouve aussi d'une manière plus sensible combien il est dangereux de laisser germer de nouvelles hérésies, qui, infailliblement en produisent d'autres, et portent le désordre dans la société comme dans la religion, bravant toute sorte d'autorité après avoir méprisé celle de l'Eglise. On ne s'attendait pas à voir renouveler ces scènes affreuses par les philosophes du XVIIIe siècle; mais ceux qui connaissent à fond cette nouvelle secte de fanatiques, n'ont cessé de les annoncer, et leur prédiction n'a été que trop vérifiée.

MUNCKER (Thomas), littérateur allemand du XVIIe siècle, occupa différentes chaires, et donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal et le plus estimé est son édition des *Mythographi latini*, avec de bons Commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8, réimprimée à Leyde en 1742, 2 tom. in-4. Ses *Notes* sur *Hygin, cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS ou plutôt MONDINI, célèbre anatomiste, était de Florence, et non de Milan, comme l'ont écrit quelques biographes. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui aient tenté de perfectionner l'anatomie; mais ses efforts furent faibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Pavie, 1478, in-fol.; à Lyon, 1528, in-8; et à Marpurg, en 1541, in-4. Comme il disséquait lui-même, on y rencontre quelques observations nouvelles et quelques découvertes qui lui appartenaient, particulièrement sur la matrice.

MUNGO-PARK. *Voy.* PARK.

* MUNIER (Etienne), né le 7 décembre 1732, à Vesoul, en Franche-Comté, élève de l'école des ponts-et-chaussées, fut nommé, en 1759, ingénieur à Angoulême, poste qu'il occupa jusqu'en 1786; à cette époque, appelé à Paris comme ingénieur en chef, il revint en 1790, à Angoulême, avec le même titre. Il obtint en 1809 sa retraite avec le brevet d'inspecteur honoraire de division, et mourut le 17 septembre 1820. On lui doit l'exécution des travaux pour rendre la Charente navigable de Cognac à Civrai; le port de l'Houmeau qui établit des communications entre Angoulême et Rochefort; la construction de presque toutes les routes du département, et l'agrandissement et l'embellissement d'Angoulême. Il a publié : *Essai d'une méthode générale propre à étendre les connaissances des voyageurs*, Paris, 1779, 2 vol. in-8; *Nouvelle géographie, contenant un précis historique de l'origine des divers peuples*, etc., Paris, 1804, 2 vol. in-8; *Observations concernant les améliorations introduites depuis 30 ans dans l'économie rurale du départ. de la Charente*, Angoulême, 1815, in-8. Ce travail fut couronné par la société d'agriculture de la Seine; *Notices sur la culture et l'usage des pommes de terre*, et *sur les brûleries du départ. de la Charente*, ib., 1816.

MUNNICH (Burchard-Christophe, comte de), fils d'un officier danois, naquit en 1683, dans le comté d'Oldembourg. Munnich vint en France; mais il la quitta bientôt, la guerre étant déclarée entre cette puissance et l'Allemagne. Il entra en 1700 en qualité de capitaine d'infanterie au service de Hesse, fit pendant la guerre de la succession toutes les campagnes d'Italie et de Flandre, sous le prince Eugène, fut fait prisonnier à l'affaire de Denain, et conduit à Cambrai, où il connut l'illustre Fénélon, archevêque de cette ville, pour lequel il conserva toujours une grande vénération. Ce vertueux prélat

méritait la bienveillance et l'admiration de tous les prisonniers, par la charité vraiment évangélique avec laquelle il les traitait. La paix ayant été faite en 1713, il passa au service de Pologne, et fut fait général major des gardes du roi; mais le comte Flemming lui ayant suscité des désagréments, Munnich quitta ce service pour se rendre en Russie. Il s'y concilia d'abord les bonnes grâces de Pierre Ier, devint favori de la czarine Anne, et eut part à tous les événements de son règne sous lequel Munnich termina le grand canal de Ladoga, qu'il avait entrepris sous Pierre Ier. Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée; battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim; prit cette ville et celle de Jassi, capitale de la Moldavie. Il devint premier ministre du czar Iwan. Ce fut Munnich qui fit reléguer en Sibérie Biren, favori de la princesse Elizabeth, et qui l'avait été de la czarine Anne. Mais peu de temps après il fut disgracié et accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition et ses ressentiments. L'impératrice lui fit faire son procès; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête avec le comte Ostermann. Mais on se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avait exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. Pierre III le rappela en 1762 et le déclara feld-maréchal : après la mort de ce prince, l'impératrice Catherine II le nomma directeur-général des ports de la mer Baltique. Il mourut le 16 octobre 1767, âgé de 84 ans. « Le comte de » Munnich, dit le général Manstein, était un vrai » contraste de bonnes et de mauvaises qualités. » Poli, grossier, humain, emporté tour-à-tour, rien » ne lui était plus facile que de gagner les cœurs de » ceux qui avaient affaire avec lui; mais souvent un » instant après il les traitait d'une manière si dure, » qu'ils étaient forcés, pour ainsi dire, de le haïr. » Dans certaines occasions, il était d'une générosité » extrême; dans d'autres, d'une avarice sordide. » L'orgueil était son vice dominant. Dévoré sans » cesse par une ambition démesurée, il a sacrifié » tout pour la satisfaire. Un des meilleurs ingé» nieurs de l'Europe, il a été aussi un des plus » grands capitaines de son siècle : souvent téméraire » dans ses entreprises, il a toujours ignoré ce que » c'est que l'impossible. D'une stature haute et » imposante, et d'un tempérament robuste et vi» goureux, il semblait être né général; jamais au» cune fatigue n'a pu le rebuter. »

MUNNICKS (Jean), né à Utrecht le 16 octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine et de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione*, Utrecht, 1674; *Chirurgica ad praxim hodiernam adornata*, Genève, 1715, in-4. Elle a été traduite en flamand et en allemand, quoique ce ne soit qu'une compilation. *De re anatomica*, Utrecht, in-4. C'est un extrait de ce qu'on avait publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Munnicks a travaillé à la 4e et à la 5e partie de l'*Hortus malabaricus*, 1683-1685, in-fol. Thomas Almeloveen, Jean Casarius, et Gaspard Commelin ont eu part à cet ouvrage, qui est en 12 vol. in-fol.

* MUNOZ (don Raphael), pieux et zélé missionnaire, né vers 1778 à Grenade, embrassa la règle de St.-Dominique, et fut ordonné prêtre à Alcala, en 1801. Lors de l'invasion de la Péninsule par les Français, il montra le plus grand dévouement à la cause royale; et brava tous les dangers pour aller porter les secours de son ministère dans les camps des Espagnols et de leurs alliés. Sa noble conduite lui mérita l'affection des soldats et l'estime des généraux. A la restauration, nommé l'un des confesseurs de la famille royale d'Espagne, il en remplit les fonctions, concurremment avec celles de procureur-général de sa province. En 1824 il obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher l'évangile aux Etats-Unis d'Amérique. Peu de temps après son arrivée, nommé prieur du couvent de Sainte-Rose dans le Kentuckey, et grand-vicaire de l'évêque de Cincinnati, ce digne religieux employa six ans aux missions de l'Ohio, instruisant les enfants et les adultes, visitant et soulageant les pauvres et les malheureux. Accablé de fatigues, il mourut à Cincinnati, le 18 juillet 1830, à l'âge de 52 ans.

* MUNOZ ou MUGNOZ (Jean-Baptiste), né en 1745 à Museros, près de Valence, se distingua dans ses études et contribua beaucoup au progrès de la philosophie dans les écoles espagnoles. Nommé cosmographe en chef des Indes et official de la secrétairerie d'état du même département, il reçut la commission d'écrire une histoire de l'Amérique. Il employa plusieurs années à visiter les archives de Simancas, de Séville, de Cadix, de Lisbonne, et y recueillit un grand nombre de lettres autographes de Christ. Colomb, de Pizarre, de Ximenès, etc., inconnues à ses devanciers, et qui devaient jeter un grand jour sur la découverte du *Nouveau Monde*. Malheureusement il n'en a pu faire paraître que le 1er vol. 1798, in-4. Il était sur le point d'en livrer à l'impression deux nouveaux volumes, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'enleva le 19 juillet 1799. Ses autres ouvrages sont : *De recto philosophiæ recentis in theologia usu dissertatio*, Valence, 1767, in-4; il y traite de l'utilité de la philosophie moderne pour les sciences en général, et en particulier pour la théologie naturelle, ou révélée; un *Traité contre la philosophie d'Aristote* (1768), qui acheva de la décréditer en Espagne. *Elogio de Antonio de Lebrija*, 1796, in-8. (*Voy.* Antoine Nebrissensis i, 238). Il a aussi donné une réimpression de la *logique de Vernet* avec une *préface*, et des éditions des *Œuvres latines du P. Louis de Grenade* avec des *préfaces* à la tête de chaque volume, et de ses *Collectanea moralis philosophiæ*, qu'il a fait précéder d'un traité fort estimé, intitulé : *De Scriptorum gentilium lectione et profanarum disciplinarum studiis ad Christianæ pietatis normam exigendis*, 1775. Il avait commencé des *Institutions philosophiques*, en latin, qu'il n'a pu terminer.

* MUNOZ (Thomas), lieutenant-général de la marine espagnole, né en 1745, s'est acquis dans sa patrie la réputation d'un habile ingénieur. C'est sous sa direction que furent exécutés les travaux destinés à préserver Cadix des invasions de la mer

et les fortifications ajoutées à l'arsenal de l'île de Caraca. On lui doit en outre l'invention d'un appareil simple et ingénieux pour le radoubage des vaisseaux. Lors de l'invasion de la Péninsule, s'étant déclaré pour Joseph Bonaparte, en 1814 il fut obligé de chercher un asile en France, et vint à Paris où il resta jusqu'en 1820, époque où la nouvelle révolution lui permit de rentrer en Espagne. Il est mort à Madrid, le 28 novembre 1825, laissant inédit un *Traité des fortifications.*

MUNSTER (Sébastien), né à Ingelheim en 1489, se fit cordelier; mais ayant donné dans les erreurs de Luther, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il se rendit habile dans la géographie, dans les mathématiques et dans l'hébreu. Il mourut de la peste en 1552, à 63 ans. On a de lui : des *Traductions* latines des livres de la Bible; un *Dictionnaire* et une *Grammaire hébraïque*, in-8; une *Cosmographie*, Bâle, 1551, in-fol.; une mauvaise *Version* de la Logique hébraïque de Maimonide, Bâle, 1597. *Voy.* la *Bibliothèque crit.* de Richard Simon.

MUNSTER. *Voy.* Nicolas de Munster.

* MUNTER (Frédéric), évêque de Sélande, né à Gotha, le 14 octobre 1760, vint à Copenhague avec son père nommé pasteur de l'église de Saint-Pierre, et y termina ses études. Il perfectionna ses connaissances par les voyages qu'il fit dans les différents états de l'Europe, notamment en France et en Italie, où il se lia d'une étroite amitié avec les savants les plus distingués. S'étant appliqué d'une manière spéciale à la littérature Cophte, il ne tarda pas à prendre rang parmi les plus célèbres antiquaires. En 1788, nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, il fut, en 1808, désigné pour l'évêché de Sélande, et en 1817, décoré de la grand-croix de Danebrog. Ce savant mourut le vendredi saint, 9 avril 1830, d'une attaque d'apoplexie. Les écrits qu'il a publiés en danois, en latin et en allemand, sont très-nombreux. Nous indiquerons seulement : *Notice curieuse sur les traductions en vers de l'Apocalypse dans les diverses langues de l'Europe*; des *Dissertations sur les inscriptions antiques de Babylone, et sur celles des anciens Etrusques*, etc.; *sur les anciennes inscriptions grecques et latines qui éclaircissent l'histoire du christianisme, et jettent un nouveau jour sur l'authenticité des livres saints et des monuments chrétiens; sur les ordres de chevalerie du Nord; sur l'évangile apocryphe de Nicodème; sur la guerre des Juifs sous les empereurs Trajan et Adrien*; *sur l'Introduction du christianisme dans le Nord*; les *Biographies de saint Anchaire, évêque de Hambourg, et du pape Lucius Ier*; des *Fragments d'une ancienne version latine de Jérémie, Ezéchiel, Daniel et Osée, antérieure à saint Jérôme;* une *Edition de Firmicus Maternus*; la *Doctrine des monzanistes*; *Primordia Ecclesiæ africanæ*, 1829, in-4. Pendant son séjour à Rome, Munter retrouva la règle des Templiers, qu'il communiqua à Fabré-Palaprat se disant grand-maître d'une société de Paris, qui conserve un *manuscrit grec de l'Evangile de saint Jean,* dont Munter a fait l'objet d'une dissertation latine. On trouve des détails étendus sur ce sujet dans l'*Histoire des sectes religieuses*, par Grégoire (*voy.* ce nom).

MUNTINCK ou MUNTING (Henri), botaniste, né à Groningue au commencement du XVIIe siècle, parcourut presque toute l'Europe, recherchant partout la connaissance des plus célèbres botanistes. Revenu dans sa patrie, il établit à ses dépens un vaste et magnifique jardin qu'il orna de plantes étrangères. Les états le gratifièrent d'une pension pour l'entretenir, et lui donnèrent une chaire de botanique et de chimie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui *Hortus botanicus*, Groningue, 1646, in-8.

MUNTINCK ou MUNTING (Abraham), savant botaniste, fils du précédent, né à Groningue en 1626, succéda à son père dans la chaire de botanique et de chimie, et mourut en 1683. Il est connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre : *Phytographia curiosa*, Amsterdam, 1711, avec figures, et en 1727, in-fol. Il parut d'abord en flamand, Leyde, 1696, in-fol.; et il fut traduit en latin. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, etc. On a encore de lui : *De herba britannica*, 1681, in-4, dont les anciens se servaient avec succès contre le scorbut. Il prétend que c'est la patience aquatique qui est la véritable *Britannique*; *Aloidarium historia*, 1680, in-4; *La véritable culture des plantes*, Amsterdam, 1672, in-4, en flamand. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, et critique les figures qu'il en a données.

MUNTZER. *Voy.* Muncer.

MURAIRE (le comte Honoré), jurisconsulte, né à Draguignan en 1750, s'était fait comme avocat une grande réputation au barreau d'Aix. Il embrassa les principes de la révolution, devint président du district de sa ville natale, et fut, en 1791, député par le Var à l'assemblée législative, où il siégea parmi les royalistes constitutionnels, et se fit remarquer par son esprit conciliant. Attaché au comité de législation, il en fut plusieurs fois le rapporteur. Le 15 février 1792, il proposa au nom de ce comité d'attribuer aux municipalités le droit de constater l'état civil qui jusque-là avait appartenu aux curés. Le 28 juin il insista pour que le mariage fût affranchi de la juridiction ecclésiastique. Le 16 août, il fit décréter que les jeunes gens pourraient se marier à vingt-un ans sans le consentement de leurs parents; et le 30 du même mois il fit adopter le principe que le mariage pouvait être dissous par le divorce. Muraire disparut quelque temps de la scène politique; mais en septembre 1795, il fut nommé par le département de la Seine au conseil des Anciens, où il se prononça contre les mesures spoliatrices du Directoire, qui s'en vengea en le faisant comprendre dans la proscription du 18 fructidor (4 septembre 1797). Muraire évita la déportation par la fuite, fut rappelé par les consuls en 1800 et nommé commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel, puis membre du tribunal de cassation, dont il devint peu de temps après premier président. Appelé en 1805 au conseil d'état, il y prit une part très-active à la rédaction des Codes. Au mois de

février 1815 il dut céder la présidence à Desèze. Un mois après, lors du retour de Napoléon, il rentra dans ses fonctions auxquelles il dut renoncer une seconde fois lors à la seconde rentrée des Bourbons. Etranger depuis à tout mouvement politique, il mourut à Paris au mois de décembre 1837. On a de lui quelques *Discours* et un *Eloge de Target*. (*Voy*. ce nom.)

MURALT (Beat-Louis de), né à Berne en Suisse, parcourut une partie de l'Europe, et la parcourut avec fruit. On a de lui un Recueil de *Lettres sur les Français et sur les Anglais*, 1726, 2 vol. in-12. Elles eurent beaucoup de succès. Quoique tout n'y soit point exact, il y a d'assez bonnes choses, qui prouvent que, du temps de l'auteur, les voyages n'étaient point encore devenus un moyen général de séduction et un titre pour s'ériger en pédagogue de vices et d'erreurs. On a encore de lui quelques ouvrages, comme des *Fables*, *Lettres sur les Voyages*, *et sur l'esprit-fort*, etc. Il mourut vers l'an 1750.

* MURAT (Joachim), général, placé par Bonaparte sur le trône de Naples, né en 1771, était fils d'un aubergiste de la Bastide près de Cahors. Son goût pour la dissipation et son peu d'aptitude pour toute étude sérieuse le détermina de bonne heure à s'enrôler dans les chasseurs des Ardennes, d'où bientôt après il passa dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Au licenciement de ce corps, il entra sous-lieutenant dans le 11e régiment de chasseurs à cheval. Ses opinions exaltées lui procurèrent un avancement rapide; mais le 9 thermidor amena sa destitution. C'est alors qu'il connut Bonaparte, comme lui sans emploi et attendant à Paris des circonstances plus favorables. Les événements de vendémiaire le rétablirent dans son grade. Attaché de plus en plus à son général, il devint son aide-de-camp, combattit sous ses yeux en Italie et s'acquitta des missions les plus difficiles avec autant de courage que de succès. Sa brillante conduite à Mondovi l'éleva au rang de général de brigade, et il continua de se signaler parmi les plus braves au passage du Tagliamento et dans diverses autres affaires. Chargé, (mai 1796), d'apporter au Directoire exécutif 21 drapeaux enlevés à l'ennemi, il fut accueilli de la manière la plus distinguée. Lorsque l'expédition d'Egypte fut résolue, Murat, dévoué à son général, l'y suivit, montra la même intelligence et la même bravoure, et fut fait général de division. Revenu en France avec Bonaparte, il le servit efficacement au 18 brumaire, en dispersant, à la tête de soixante grenadiers, le conseil des cinq-cents. Bonaparte récompensa son dévouement en lui donnant la main de sa sœur Caroline, et l'éleva bientôt aux places les plus éminentes. Il commandait la cavalerie à la bataille de Marengo; il prit ensuite le commandement de l'armée d'observation, et gouverna quelque temps, en qualité de général, la république Cisalpine. Nommé en 1804 gouverneur de Paris, il fut fait peu de temps après maréchal d'empire, et l'année suivante prince et grand-amiral. A la reprise des hostilités avec l'Autriche en 1806, il eut le commandement de la réserve de cavalerie, poursuivit sans relâche les Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand, et força le corps entier du général Werneck à mettre bas les armes. Il fut un des premiers sur la route de Vienne, où il entra le 11 novembre, marcha ensuite contre les Russes, en Moravie, les battit à Hollabrunn, et força l'armée du général Kutusof à capituler. Il commandait la cavalerie à Austerlitz, et contribua beaucoup au succès de cette journée. Investi du grand-duché de Berg, il continua à se distinguer dans la guerre de Prusse. Il trancha dès lors du souverain et ne dissimula plus cette ambition qui, après l'avoir placé momentanément sur un trône, devait précipiter sa perte. Il figura dans les campagnes suivantes particulièrement à la bataille d'Iéna, et en 1807, à Eylau et à Friedland. Instrument docile des volontés de Napoléon, l'année suivante il fondit sur l'Espagne à la tête d'une nombreuse armée. Les habitants de Madrid indignés des moyens qu'il avait employés pour forcer la famille royale à se rendre à Bayonne, se soulevèrent, et Murat ordonna froidement un massacre qui dura plusieurs jours. Mécontent de sa conduite, Napoléon le rappela. Murat avait porté ses vues sur le trône d'Espagne : déçu dans son espoir, il s'en plaignit à son beau-frère, qui, cédant aux sollicitations de Caroline, plus empressée encore que son mari de régner, il lui donna le royaume de Naples. Proclamé le 1er août 1808, roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon, son air martial, son faste et sa magnificence plurent aux habitants, qu'il acheva de gagner par sa modération et la bonne administration qu'il établit dans le royaume. Il encouragea les arts, fit continuer les fouilles de Pompéi, et favorisa le projet de Mazois (*voy*. ce nom), de les dessiner. La gigantesque expédition de Russie le rappela sous les drapeaux français, et il eut une part brillante à toutes les opérations qui précédèrent la prise de Moscou; mais au moment de la retraite que Napoléon l'avait chargé de diriger, il sembla avoir perdu toute énergie. Arrivé à Wilna, il prit la route de Naples, et pour essayer de préserver son trône, se rapprocha de la cour d'Autriche. Les succès qui ouvrirent la campagne de 1813 arrêtèrent ses démarches : il rejoignit l'armée, et reparut, quoique avec moins d'éclat, aux batailles de Dresde et de Leipsig. Après les malheurs de cette dernière journée, il revint à Naples, et oubliant qu'il devait son trône à Napoléon, se ligua avec ses ennemis, se réservant cependant d'agir d'après les circonstances. Après l'abdication de Bonaparte, Murat espérait conserver la couronne de Naples, qui lui avait été garantie par l'Autriche; mais au congrès de Vienne, toutes les branches de la maison de Bourbon protestèrent contre cet arrangement. Sur ces entrefaites, Bonaparte s'échappa de l'isle d'Elbe, et Murat ne vit d'autre espoir de conserver la puissance, qu'en s'unissant intimement au sort de Napoléon. Il commença les hostilités contre les Autrichiens, et obtint quelques avantages, qui furent suivis presque aussitôt des plus grands revers. Il se rendit alors en France, les espérances qu'il conservait furent entièrement détruites à Waterloo. Ne voyant alors aucune sûreté

pour lui, il erra quelque temps aux environs de Toulon, et passa en Corse, où des conseils peut-être perfides lui firent tenter une expédition en Calabre. Mais le vent dispersa sa flottille, et il aborda sur la plage de Pizzo, le 8 octobre 1815, avec une trentaine d'hommes. Traduit devant une commission militaire, il fut fusillé le 13 du même mois. Ainsi finit celui qui, de simple soldat, s'était élevé à un rang suprême, et dont la chute fut aussi terrible que la fortune avait été surprenante et rapide; il était alors âgé de 44 ans. Murat était grand et bien fait, et son costume présentait quelque chose d'affecté, ses cheveux longs et bouclés, ses panaches, son manteau; tout dans son extérieur était disposé avec un art qui sentait trop le comédien. On peut consulter, pour plus de renseignements sur la vie de l'ex-roi de Naples : *Vie de Joachim Murat*, 1815, in-8; *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8; *Faits intéressants relatifs à la chute et à la mort de Joachim Murat*, trad. de l'anglais, Gand, 1817, in-8; *Histoire des six derniers mois de la vie de Joachim Murat*, trad. en français par Gallois, 1821, in-8.

* MURAT (Caroline-Marie-Annonciade, Madame), sœur cadette de Napoléon, née en 1782 à Ajaccio, suivit en France sa famille, et passa plusieurs années à Marseille, où elle acheva son éducation. Réunissant aux grâces de son sexe un caractère noble et une âme énergique, elle fixa bientôt les regards des hommes que leurs services et leurs talents avaient rapprochés de son frère. Mariée en 1800 à Murat, pendant qu'elle occupa le trône de Naples, elle prit une part active à l'administration, encouragea les savants et les artistes, et fonda des établissements qui prouvent sa munificence et son goût éclairé. Lorsque Murat quitta sa capitale pour n'y plus revenir, déclarée régente, elle prit des mesures pour assurer, après son départ, la tranquillité publique, et prévenir les effets des réactions. Retirée au château de Baimbourg près de Vienne, elle y vécut sous le nom de comtesse de *Lipona* (anagramme de Napoli), surveillant l'éducation de ses enfants, et faisant sur ses médiocres revenus des économies pour leur assurer une existence conforme à leur position. Après la révolution de 1830, elle vint à Rome voir sa mère et son oncle le cardinal Fesch. L'accueil qu'elle reçut en Italie et le désir de se rapprocher de sa famille la décidèrent à s'y fixer. Après la mort de sa mère, elle vint habiter Florence, où elle mourut, le 28 mai 1839, à 57 ans.

MURAT. *Voy.* CASTELNAU.

MURATORI (Louis-Antoine), né à Vignola dans le Modenois, le 21 octobre 1672, fut formé à la piété et aux lettres par des maîtres habiles. La nature avait mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le temps. Il fut appelé dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte Charles Borromée, qui lui confia le soin du collége *Ambrosien* et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Muratori se nourrissait des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité et de notre temps, lorsque le duc de Modène l'appela en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son bibliothécaire, et lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prévôté de Sainte-Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avait acquis à Milan se multiplièrent à Modène. Le cardinal Noris, les Ciampini et les Magliabecchi, les pères Mabillon et Montfaucon, bénédictins, le P. Papebrock, jésuite, le marquis Maffei, le cardinal Quirini, le consultèrent. Les académies se disputèrent l'honneur de lui ouvrir leurs portes; mais Muratori eut trop de bon esprit pour se laisser engouer de ces coteries scientifiques, où le vrai mérite souffre de se voir mis en ostentation, et où les talents personnels du vrai savant sont très-désagréablement mis en commun. Il fut plus sensible aux critiques de quelques théologiens qu'aux éloges exagérés des académiciens. Il s'en plaignit au pape Benoît XIV, et exposa ses sentiments de respect et de soumission. Ce pontife voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honore la mémoire de l'un et de l'autre. Il s'élève contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matières qui n'appartiennent ni au dogme ni à la discipline. Cette réponse rendit la sérénité à Muratori. Il faut convenir cependant que, sans le vouloir, il a donné aux ennemis de l'Eglise le moyen d'éluder ses décisions les plus solennelles, et qu'en particulier, en parlant des faits dogmatiques, il met fort à leur aise tous les hérétiques qui voudront recourir aux modifications et conditions qu'il établit à ce sujet. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.* 1er avril 1790, pag. 531). Ce savant mourut le 23 janvier 1750, à 78 ans. Ses connaissances étaient immenses, mais par là même quelquefois défectueuses, surtout dans le résultat qu'il en formait : le jugement chez les hommes extraordinairement érudits, égale rarement la mémoire. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, etc., il avait tout embrassé; mais les bornes de l'esprit humain ont souvent contrarié ses efforts; 46 vol. in-fol., 34 in-4, 13 in-8, plusieurs in-12, sont le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont : *Anecdota quæ ex Ambrosianæ Bibliothecæ codicibus nunc primum eruit, notis et disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius*, Milan, 2 vol. in-4; le 1er en 1697, le 2e en 1698 : ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement; *Prolegomena in Lescii Crondermi elucidationem doctrinæ augustinianæ, contra Jansenium*, Cologne, 1705, in-4; *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primum eruit, latio donat, notis et disquisitionibus auget Ludovicus Antonius Muratorius*, Padoue, 3 vol. in-4; le 1er en 1709, le 2^e^ en 1710, le 3^e^ en 1713; *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in religionis negotio, ubi quæ jura, quæ frena sint homini christiano in inquirenda et tradenda veritate ostenditur, et sanctus Augustinus vindicatur a multiplici censurâ Joannis Phereponi* (ce *Pherepontus* est le fameux *Jean Le Clerc*). Cet ouvrage, plein d'excellentes observations, suivit de près le précédent : il fut imprimé in-4, à Paris, en 1714, et réimprimé en 1715 à Cologne, en 1741 à

enise, à Vérone et à Francfort. *Rerum italicarum riptores, ab anno æræ christianæ quingentesimo, ad illesimum quingentesimum*, en 28 ou 29 vol. in-fol., ont le 1er parut en 1723, et le dernier en 1751. lusieurs seigneurs contribuèrent généreusement à impression de cet ouvrage immense. Seize d'entre ux donnèrent chacun 4000 écus. *Antiquitates italicæ medii ævi, sive Dissertationes de moribus italici populi, ab inclinatione romani imperii, usque ad annum* 1500, 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 738 jusqu'en 1743. Les savants ont trouvé beaucoup de fautes et de méprises dans ce recueil. On en a relevé plusieurs dans les journaux. L'abbé Leati (*voy.* ce nom) a donné un abrégé très-court le ce grand ouvrage. *De paradiso, regnique cœlestis gloria, non expectata corporum resurrectione, justis à Deo collata*, Vérone, 1738, in-4; avec le traité de saint Cyprien, *De mortalitate*. C'est une réfutation de l'ouvrage de Thomas Burnet, intitulé : *De statu mortuorum*. *Novus thesaurus veterum inscriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenus prætermissarum*, Milan, 6 vol., in-fol., depuis 1739 jusqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles Muratori n'a point répondu; *Annali d'Italia, dal principio dell' era volgare fino all'anno* 1500, en 12 vol. in-4, imprimés à Venise, sous le titre de Milan; *Liturgia romana vetus*, Venise, 1748, 2 vol.; *Généalogie historique de la maison de Modene*, 2 vol. in-fol., Modène, le premier en 1717, le 2e en 1740; *Della perfetta poesia italiana*, Modène, 1706, 2 vol. in-4, et Venise, 1724; *Le Rime del Petrarca*, Modène, 1711, in-4, avec des observations très-judicieuses et vainement attaquées par les zélés partisans de Pétrarque; *Del governo della peste, e delle maniere di guardasene*, Modène, 1715, in-8. Ce traité sur la peste a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peste de Marseille, des observations et des additions. La *Vie de Sigonius*, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan; celle de *François Torti*, à la tête des *Œuvres* de ce savant médecin italien; et plusieurs autres *Vies* particulières; un *Panégyrique de Louis XIV*; des *Lettres*; des *Dissertations*; des *Poésies italiennes*; un *Traité du bonheur public*, traduit en français, Paris, 1772, 2 vol. in-12; *Christianesimo felice nelle missioni del Paraguai*, in-4 : tableau aussi intéressant qu'édifiant des nouvelles chrétientés du Paraguay, dont Montesquieu, Buffon, Haller ont fait de si grands éloges, et dont ils ont parlé comme d'un fruit merveilleux de la religion, inaccessible aux efforts de la philosophie. Il a été traduit en français; *Vita del P. Paolo Segneri*, Modène, in-8; *Della regolata devozione de' cristiani*, traduit en allemand, en français, et en latin; *Antonii Campanæ de superstitione vitanda, adversus votum sanguinarium pro immaculata Deiparæ conceptione*, in-8 : ouvrage qui a aussi paru sous le nom de *Lampridius*. Il y combat le vœu de défendre jusqu'à la mort l'immaculée conception de la Vierge, vœu qui est effectivement blâmable, puisqu'il égale une pieuse opinion aux dogmes de la foi. Muratori a laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entre autres un abrégé de ses *Antiquités italiennes*, en italien, dont son neveu, Jean-François MURATORI, a donné quelques volumes. Le même a écrit la *Vie* de son oncle, Venise, 1756, in-4. Les *Œuvres* de cet illustre savant, réimprimées plusieurs fois, ont été recueillies à Arezzo, et à Venise, 1790-1812, 48 vol. in-8. Les journaux littéraires de presque toute l'Europe contiennent des *Notices* sur Muratori. L'abbé Goujet a donné une *Vie* de ce même savant dans le tome 7 des *Mémoires* de l'abbé d'Artigny.

MURCIE, déesse de la paresse, chez les païens. Ses statues étaient toujours couvertes de poussière et de mousse, pour exprimer sa négligence. Son nom est dérivé du mot *murcus* ou *murcidus*, qui, chez les Romains, signifiait un *stupide*, un *lâche*, un *paresseux*.

MURE (Jean-Marie de la), docteur en théologie, et chanoine de Montbrison, publia en 1671 l'*Histoire ecclésiastique de Lyon*, in-4, et en 1674 celle *du Forez*, aussi in-4. Ces deux ouvrages, pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du XVIIe siècle

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, célèbre par sa valeur, et par l'Oraison que Cicéron prononça pour sa défense, signala son courage contre Mithridate, l'an 62 avant J.-C.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, en 1526. Dès sa plus tendre jeunesse il acquit des connaissances qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge et d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec et le latin, et fut chargé à 18 ans de faire des leçons sur *Cicéron* et sur *Térence* dans le collége d'Auch. De la province, il passa à la capitale, et ne fut pas moins applaudi. Il enseigna au collége de Sainte-Barbe avec un si grand succès, que le roi et la reine lui firent l'honneur d'aller l'entendre. La vivacité de son esprit lui fit des ennemis. Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, et y essuya les mêmes accusations. Joseph Scaliger, piqué de ce qu'il lui avait fait accroire qu'une épigramme qu'il avait composée était l'ouvrage d'un poëte de l'antiquité, s'en vengea en lui rappelant le danger qu'il avait couru à Toulouse d'être brûlé :

Qui rigidæ flammas evaserat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de Muret fut noircie; soupçons excités par d'autres écrivains, jaloux peut-être de son mérite. Lambin a paru le justifier d'une manière satisfaisante. En effet, si ces accusations avaient eu quelque fondement, comment aurait-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira, après être sorti de France, et avoir fait quelque séjour à Venise? Comment aurait-il été caressé par les cardinaux et par les papes? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, et y professa avec un applaudissement singulier la philosophie et la théologie. La république des lettres le perdit en 1585, à 59 ans. On lui a reproché d'avoir fait l'éloge du massacre de la Saint-Barthélemi, dans son panégyrique de Charles IX. Il l'envisageait comme l'effet d'une impérieuse né-

tessité, et comme le seul moyen d'arrêter les fleuves de sang que l'hérésie faisait couler en France; il se trompa, comme la suite ne le démontra que trop. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 3 vol. in-8 : le premier en 1727, le dernier en 1730; et à Leyde, 1789, 4 vol. in-8. Cette dernière édition est plus complète et infiniment meilleure. Les principaux ouvrages de Muret sont : d'excellentes *Notes* sur Térence, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Salluste, Aristote, Xénophon, etc.; *Orationes*; *Variæ lectiones*; *Poemata*; *Hymni sacri*, 1621, in-4; *Odæ*; *Disputationes in lib. I Pandectarum : De origine juris*; *De legibus et senatusconsulto*; *De constitutionibus principum, et de officio ejus cui mandata est jurisdictio*; Les *Juvenilia*, etc., Paris, 1553, in-8, peu commun, ont été réimprimés à Paris, (Barbou), sous la rubrique de Leyde, 1757, avec les poésies de Bèze. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, et respirent le goût et l'érudition. Ses poésies sont plus estimables pour le choix des expressions que pour celui des pensées; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie. Point d'enthousiasme, ou s'il y en a de temps en temps quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satires* et ses *Epigrammes* manquent de sel et de finesse; ses *Elégies* sont insipides. Ses *Oraisons* sont d'un style nombreux, et pleines de dignité, mais plus remarquables par le langage que par les choses.

MURILLO (Barthélemi-Esteban), peintre espagnol. *Voy.* MORILLOS.

MURIS (Jean de), que quelques-uns appellent MURS, docteur de Paris et célèbre mathématicien, est auteur du *Tractatus super reformatione calendarii antiqui*, qu'il composa avec Firmin de Bellavalle, par ordre du pape Clément VI. Il a composé aussi sur la musique plusieurs livres restés en manuscrits; le principal est : *Speculum musicæ*, divisé en sept livres, dont les cinq premiers sont théoriques : dans les deux derniers, il parle de la musique de ce temps (1). C'est mal à propos que quelques-uns lui attribuent des observations, où Guy Arétin l'a devancé de plus de trois siècles. Muris vivait encore en 1345, date du *Tractatus* dont nous avons parlé.

MURMELLIUS (Jean), de Ruremonde, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alcmaer et à Deventer, où il mourut en 1517. Il laissa : des ouvrages grammaticaux; des *Commentaires* sur le livre de la *Consolation* de Boèce; des *Commentaires* sur quelques lettres de saint Jérôme; *Eglogæ*, Munster, 1504; *Elegiarum moralium lib. V*; *De hymnis ecclesiasticis*; *Descriptio urbis Monasteriensis, versu saphico*, 1502. On a encore de lui des *Poèmes* et des *Notes* sur d'anciens auteurs, in-4.

MURRAY (Jacques comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, né vers 1531, prit les armes en 1568, contre Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa propre sœur, après qu'elle eut été forcée d'épouser en troisième noces Jacques Hesburn, comte de Bothwell, un des conjurés, qu'on laissa évader, pour s'en prendre à la reine du meurtre de son mari. (*Voy.* MARIE STUART.) Cette princesse fut arrêtée par ses ordres, et dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite Jacques VI, fils de Henri Stuart et de cette princesse, qui n'était âgée que de 13 mois. Le comte de Murray, devenu régent du royaume pendant la minorité de son neveu, but auquel avaient été dirigées toutes ses démarches, confina la reine dans le château de Lochlevin, et la traita fort cruellement. Il se porta même pour son accusateur devant Elizabeth, reine d'Angleterre; mais il retourna en Ecosse, piqué de ne pouvoir faire recevoir ses allégations par le conseil. Car Elizabeth, qui alors n'avait point encore formé la résolution barbare qu'elle prit depuis, lui fit dire par son ministre Cécil, « que tout ce qu'il avait produit contre sa souveraine ne paraissait pas suffire pour que sa majesté prît une opinion désavantageuse de sa bonne sœur, et qu'apprenant les troubles et les désordres qu'occasionnait en Ecosse l'absence de Marie, elle jugeait convenable de ne pas retenir cette princesse en Angleterre, mais de la renvoyer dans ses états. » (*Voy.* HESBURN.) Cet homme ambitieux, dur, méchant, hypocrite, fut la victime de ses violences. Se promenant à cheval par les rues de Linlithgow, l'an 1570, il fut tué d'un coup de pistolet par Jacques Hamilton, dont il avait injustement confisqué les biens, et maltraité l'épouse jusqu'à lui faire perdre la raison. Ce fut Murray qui bannit la religion romaine du royaume d'Ecosse; et il ne faut pas douter que sa haine extrême contre les catholiques n'ait eu beaucoup de part aux traitements atroces qu'il fit à la reine. Mademoiselle Kéralio, dans son *Histoire d'Elizabeth*, le peint comme un monstre, tel qu'il était en effet.

* MURRAY (John), médecin, professa longtemps avec succès à Edimbourg la physique, la chimie, la matière médicale et la pharmacie, et mourut dans cette ville, le 22 juillet 1820. On a de lui, en angl. : *Eléments de chimie*, 1801, 2 vol. in-8; 2e édit., 1810; *Eléments de matière médicale et de pharmacie*, 1801, 2 vol. in-8; *Système de chimie*, 1806, 1809, 4 vol. in-8; *Système de matière médicale et de pharmacie*, 1810, 2 vol. in-8.

* MURRAY (Alexandre), orientaliste, né vers 1775 à Kitterick en Ecosse, mort le 15 avril 1813, à 38 ans, mérite d'être compté parmi les savants précoces. Avant d'avoir terminé ses études, il mit en ordre les *Voyages de Bruce*, dont il donna une édition très-estimée, Londres, 1805, 7 vol. in-8, et atlas. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé ministre de la petite paroisse d'Urr. Ses vastes connaissances lui valurent la chaire de langues orientales à Edimbourg. Il l'occupa peu de temps, et fut enlevé par une courte maladie à la fleur de son âge. Outre quelques *Poésies*, on a de lui : l'*Histoire de la vie et des écrits de Bruce*, 1808, in-4, et une *Histoire des langues de l'Europe*, publiée dix ans après sa mort, Edimbourg, 1823, 2 vol. in-8, précédée d'une *Notice* sur l'auteur.

MURS. *Voy.* MURIS.

(1) Cet ouvrage a été publié par le savant Gerbert, abbé de Saint-Blaise, dans les *Scriptores ecclesiastici de musica*, tom. III, pag. 189-315.

MURTOLA (Gaspard), poète italien, natif de Gênes, mort en 1624, fit un poème sous ce titre : *Della creazione del mondo*, in-12, qui fut critiqué par Marini (*voy.* ce nom). Ces deux poètes écrivirent quelques sonnets satiriques, intitulés, les uns *La Murtoléide*, in-12; les autres *La Marinéide*, aussi in-12. Mais Murtola, se sentant le plus faible, chercha d'autres instruments que sa plume pour se venger; il tira un coup de pistolet sur Marini, qui fut blessé. Cette affaire aurait eu des suites fâcheuses, si Marini n'eût travaillé à obtenir la grâce de son adversaire. Outre son poème de la *Création du monde*, Murtola a fait encore d'autres vers italiens, in-12; et un poème latin, qui a pour titre : *Nutriciarum, sive Neniarum libri tres*.

* **MURVILLE** (P. N. André, plus connu sous le nom de), auteur dramatique, né en 1754, obtint quelque succès dans les concours de l'académie française, dont, malgré ses prétentions, il ne fit jamais partie. Pendant les guerres de la révolution il servit comme capitaine et combattit de la plume et de l'épée pour la cause républicaine, sans parvenir à s'avancer. Il est mort dans l'indigence vers la fin de 1814. On a de lui : les *Adieux d'Hector et d'Andromaque*, pièce qui partagea le prix en 1776 avec celle de Gruet, élève de Delille, mort peu de temps après; *Epître à Voltaire* qui obtint l'accessit de l'académie française, 1779, in-8; pièce médiocre qui lui valut le prix d'encouragement; *Melcour et Verseuil*, comédie en un acte et en vers, 1785, in-8; *Le rendez-vous du mari*, comédie en un acte et en vers, 1781. C'est la seule de ces pièces restée au répertoire; *Abdelazis et Zuleima*, tragédie, 1791; l'*Année champêtre*, suivi de *Poésies diverses*, 1807, in-8, etc. Murville a fourni beaucoup de morceaux aux *Almanachs des Muses*, etc.

MUSA (Antonius), affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, était Grec, et frère d'Euphorbe, médecin de Juba, roi de Mauritanie. Il guérit Auguste d'une maladie très-dangereuse; mais son art échoua contre celle qui enleva le jeune Marcellus. On lui attribue deux petits traités : *De herba botonica*, et *De tuenda valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venise, 1547, in-fol. Le sénat romain lui fit élever une statue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Esculape. Auguste lui permit de porter un anneau d'or, et l'exempta de tout impôt : privilége qui passa à ceux de sa profession. Horace parle de Musa et des bains d'eau froide que ce célèbre médecin lui faisait prendre au plus fort de l'hiver. Après sa mort on se dégoûta de ce remède. Charmis, médecin marseillais, le renouvela sous Vespasien; et alors on vit dans les lacs et les rivières des vieillards tremblottants au milieu des glaces. Comme tout est mode, même la médecine, celle-là passa bientôt, et ce n'est que de nos jours qu'elle a été ressuscitée.

MUSA. *Voy.* MOYSE.

* **MUSARD** (Nicolas), curé, né en 1754, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, montra dès sa jeunesse un désir ardent de se consacrer à Dieu. Ses parents contrarièrent longtemps ses vues; il en obtint enfin la permission de commencer ses études, dont il abrégea la durée par l'activité de son travail. Ordonné prêtre en 1783, il fut envoyé à Sommevesle, pour gouverner cette paroisse, et l'annexe de Poix. En 1791, ayant refusé le serment, les révolutionnaires le brûlèrent en effigie, et vinrent à son presbytère pour le maltraiter; néanmoins il resta dans sa cure jusqu'après le 10 août. Forcé de sortir de France, après avoir passé quelque temps dans les Pays-Bas et en Allemagne, il revint, vers la fin de juin 1795, dans sa paroisse, et s'y livra à l'exercice du ministère évangélique. Arrêté le 22 février 1796, et conduit dans les prisons de Reims, il parut le 10 mars devant le tribunal et condamné à mort. Son nom est cité avec honneur dans les *Confesseurs de la foi*, par l'abbé Carron. M. Baty, mort curé de Rouvroy, qui s'était trouvé avec lui dans les prisons de Reims, a publié le *Modèle des pasteurs*, ou *Vie de M. Musard*, Paris, 1828, in-8.

MUSCHENBROECK, ou mieux **MUSSCHENBROEK** (Pierre de), né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur en médecine en 1715; mais les sciences exactes l'occupèrent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, et où il consulta Desaguliers, il revint en Hollande et y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht était depuis longtemps célèbre pour l'étude du droit; Muschenbroëck y ayant été nommé professeur de physique et de mathématiques, la rendit fameuse encore par ces sciences, qu'il enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y professer les mêmes sciences, et il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savants, plusieurs académies, et en particulier celles des sciences de Paris et de Londres, se l'associèrent. La culture des lettres, les calculs et les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On y voit qu'il apportait dans ses expériences une sagacité peu commune; et dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de physique*, traduits en français par M. Sigaud de Lafond, et imprimés en 1769, 3 vol. in-4, sont estimés. L'auteur ne l'était pas moins pour sa candeur et son désintéressement. Ses mœurs étaient simples et pures, et sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck, tâchèrent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : *Tentamina experimentorum*, Leyde, 1731, in-4; *Institutiones physicæ*, Leyde, 1748, in-8; *Compendium physicæ experimentalis*, 1762, in-8.

MUSCULUS (Volfgang), dont le nom de famille était Mosel, ou Moesel, qu'il latinisa, suivant l'usage des érudits de son temps, naquit à Dieuze en Lorraine, l'an 1497, d'un tonnelier, et se fit bénédictin dans le Palatinat, à l'âge de 15 ans; mais il quitta en 1527 le cloître et la rigidité salutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du luthéranisme, qui lui donnait une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand et ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'était réfugié. Bucer lui donna une retraite dans sa maison et la place de catéchiste. Il devint ensuite ministre de Strasbourg et eut une chaire de théologie à Berne, où il

mourut en 1563, après avoir publié des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, in-fol.; une compilation intitulée *Loci communes*, in-fol.; et des *Traductions* de plusieurs Traités de saint Athanase, de saint Basile, etc.

MUSCULUS (André), de Schneeberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il était un des plus zélés défenseurs de l'*ubiquité*, et il donnait dans des rêveries qui diminuaient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avaient quelqu'un. Il prétendit que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité de Dieu; et que la nature divine était morte comme la nature humaine. Il enseignait que le Sauveur n'était point effectivement monté au ciel, mais qu'il avait laissé son corps dans la nuée qui l'environnait. Il avait imaginé ces erreurs pour combattre Stauler, qui prétendait que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité d'homme, et non pas en qualité d'Homme-Dieu. Musculus, pour le contredire, soutint que la divinité avait souffert, et qu'elle était morte. C'est ainsi qu'en fait de raisonnement comme en fait de conduite, les insensés n'évitent une extrémité que pour donner dans une autre, et comme dit un ancien, *in contraria currunt*.

MUSÉE, *Musæus*, poète grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'Orphée et avant Homère, vers l'an 1180 avant J.-C. Il y a eu un autre poète de ce nom dans le IVe siècle. Il est auteur du *Poème de Léandre et Hero*. On le trouve dans le *Corpus poet. græc.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; et séparément, grec et latin, Paris, 1678, in-8, et Leyde, 1737, in-8. Il a été traduit en français, 1774, in-4 et in-8.

MUSÉE (Jean). *Voy.* KNUTZEN.

MUSES, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne. Elles étaient neuf: Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Terpsichore, Erato, Calliope, Uranie et Polymnie. Il y avait des peuples qui n'en admettaient que trois: Mélétée, Mnème et Ædé. D'autres en comptaient sept; quelques-uns seulement deux. Quoi qu'il en soit du nombre, elles avaient Apollon à leur tête. Le palmier, le laurier et plusieurs fontaines, comme l'Hippocrène, Castalie et le fleuve Permesse, leur étaient consacrés. Elles habitaient les monts Parnasse, Hélicon, Piérius et le Pinde. Le cheval Pégase paissait ordinairement sur ces montagnes et aux environs. On représentait les muses jeunes, belles, chastes, aimant la retraite, pour avertir que sans mœurs et sans recueillement, l'étude et les plus rares talents deviennent inutiles.

MUSGRAVE (Guillaume), docteur en médecine et savant antiquaire, né en 1657, à Charlton-Musgrave, dans le comté de Sommerset, fut fait secrétaire de la société royale de Londres en 1684. Il se fixa ensuite à Exeter, et mourut en 1721. On a de lui: une *Dissertation sur la goutte*, intitulée: *de Arthritide symptomatica et anomala*, in-8; *de Legionibus; de Aquilis romanis*, etc., 1715, in-8; *Geta Britannicus*, 1715, in-8; *Belgium britannicum*, 1719, in-8.

MUSITAN (Charles), médecin de Castrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Genève, 1716, 2 vol., in-fol., et à Venise, 1738. Ils seraient plus estimés si l'auteur vantait moins les remèdes préparés par le feu chimique, et s'il ennuyait moins par des détails superflus, qu'il met dans les descriptions des maladies et de leurs symptômes. Il était prêtre, et bon prêtre. Il guérissait à la fois l'âme et le corps. Son désintéressement lui faisait refuser toute espèce d'honoraires et renvoyer les présents. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais Clément IX, qui connaissait son savoir et ses vertus, lui permit de l'exercer.

MUSIUS (Corneille), ou MUYS, né à Delft en 1503, se distingua dans les belles-lettres et les langues à Louvain, et les enseigna lui-même à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris et à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des religieuses de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant 36 ans. Dans ses moments de loisir, il cultivait les Muses et se fit estimer par sa science, sa probité, son attachement à la foi de ses pères, et par sa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre le 10 décembre 1572. Le fanatique et cruel Guillaume de la Marck le fit arrêter à Leyde, et épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains et des pieds et ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant et chrétien fut attaché à la potence. Tels ont été les exploits des hommes qui prêchaient la tolérance et déclamaient contre la sévérité légale du duc d'Albe. (*Voy.* TOLÈDE, la MARCK, PIECK, SONOI.) Guillaume Estius dans son *Histoire des martyrs de Gorcum*, les auteurs des *Acta Sanctorum* au 10 juillet, et Pierre Opmeer dans son *Histoire des martyrs de Hollande*, se sont étendus sur la vie et la mort de cet homme respectable. On a de lui divers poèmes: *Institutio feminæ christianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*; *Odes* et quelques *Psaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4; *De temporum fugacitate, deque sacrorum poematum immortalitate*, ibid., 1536, in-4. Il y donne un abrégé de sa vie; *Imago patientiæ*; *Libellus tumulorum Desiderii Erasmi*, Louvain, 1539, in-4; *Encomium solitudinis*, Anvers, 1566, in-4; des *Hymnes*; un *Livre de prières*, publié par Luc Opmeer, Leyde, 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur et clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la représentation de son cruel martyre, avec cette belle inscription en forme d'épitaphe:

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texit,
Musarum, Musi, decus, ingeniique per omnem
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cœlo
Laurea, quam feritas batavæque injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere lethum.

MUSONIUS-RUFUS (Caius), philosophe stoïcien du Ier siècle, fut envoyé en exil dans l'île de Gyare, sous le règne de Néron. Il fut rappelé par l'empereur Vespasien; et lorsque ce prince chassa tous les philosophes, qui intriguaient pour causer des troubles dans l'empire, Musonius-Rufus fut excepté.—

Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe cynique du même nom et du même temps, qui était lié avec Apollonius de Thyane. Nous avons plusieurs *Lettres* de ces deux philosophes. *Voy.* les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, in-4, tome 31, page 131.

MUSSATI (Albertin), historien et poète padouan, né en 1261, mourut en 1329. Ses succès en poésie lui méritèrent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans sa patrie. Il défendit Padoue contre Cane de la Scala, et se distingua par sa valeur; fait prisonnier dans une seconde guerre avec le même Cane, celui-ci l'admit à sa table, et le traita avec distinction. Les vers de Mussati, assez bons pour leur temps, ont souffert du déchet au creuset de la postérité. Envisagé comme historien, on lui doit *De gestis Henrici VII imperatoris; De gestis Italorum post Henricum.* Les *Œuvres* de Mussati ont été recueillies à Venise en 1636, in-fol. Pignorius, Félix Osius et Villani les ont commentées : leurs *Notes* se trouvent dans ce recueil.

* MUSSET-PATHAY (Victor-Donatien de), né en 1768, dans les environs de Vendôme, fut admis à douze ans à l'école militaire de cette ville et ensuite dans le génie. Enfermé en 1793, comme suspect et frère d'émigré, à sa sortie de prison il fut employé dans l'administration militaire, et plus tard fit comme ingénieur-géographe plusieurs campagnes en Suisse, puis en Italie à la suite de l'armée de réserve. De retour en France il obtint, en 1805, une place de chef de bureau au ministère de la guerre, d'où il passa en 1811, avec les mêmes fonctions, au ministère de l'intérieur. Ayant cessé d'être employé en 1818, il prit part à différentes entreprises littéraires, notamment à la publication des *Œuvres* de J.-J. Rousseau, dont il donna l'édition la plus complète avec des *Notes* historiques et des *éclaircissements*, Paris, 1823-25, 20 vol. in-8. Réintegré dans sa place, il prit sa retraite pour pouvoir se livrer plus tranquillement à ses goûts littéraires, et mourut à Paris le 8 avril 1832, laissant la réputation d'un savant laborieux et d'un homme estimable. Il est le père de Paul et d'Alfred de Musset, qui se sont faits l'un et l'autre une réputation dans la littérature contemporaine. Outre des romans oubliés et des traductions de l'*Histoire grecque*, de l'*Abrégé de l'histoire romaine*, de Goldsmith, on a de Musset Pathay : *Voyage en Suisse et en Italie à la suite de l'armée de réserve*, 1800, in-8; *Vie militaire et privée de Henri IV, d'après ses lettres inédites*, 1803, in-8; *Relations des principaux siéges faits ou soutenus en Europe par les armées françaises depuis* 1792, etc., 1806, in-8, avec atlas. Les relations sont de Marescot, Dejean, Poitevin, etc.; le *précis* historique est de Musset; Napoléon, choqué des éloges qu'on y donnait à Moreau, dont la retraite était qualifiée de glorieuse, en arrêta la publication; *Recherches historiques sur le cardinal de Retz*, 1807, in-8, ouvrage curieux et devenu rare; *Souvenirs historiques*, 1807, in-8; *Bibliographie agronomique*, 1810, in-8; elle est estimée quoiqu'incomplète même à l'époque de sa publication; *Fragment d'un voyage fait au mois de mai* 1810 *dans le Brabant hollandais et dans les îles de la Zélande*, 1810, in-8; *Histoire de la vie et des ouvrages de J.-J. Rousseau*, 1821, 2 vol. in-8; — 1822, 2 vol. in-12. C'est moins une histoire qu'une apologie (*voy.* J.-J. ROUSSEAU); *Réponse à la lettre de M. de Girardin sur la mort de J.-J. Rousseau*, 1824, in-8; *Suite au mémorial de sainte Hélène* (de Las Cases) ou *Observations critiques, etc.*, 1824, 2 vol. in-8 et in-12 (avec M. de Sazerac): *Chronique amoureuse de la cour de France*, 1826, in-fol. orné de lithograph.; *Contes* historiques, 1826, in-8. Musset a été un des collaborateurs du *Cours d'agriculture*, de la *Décade philosophique*, de la *Biographie universelle*, et a fourni quelques mémoires au *Recueil de l'académie celtique*. (*Voy.* RETZ le card. de).

MUSSCHENBROEK. *Voy.* MUSCHENBROECK.

MUSSO (Cornélio), né à Plaisance en 1511, entra chez les cordeliers dès l'âge de 9 ans, Paul III l'appela à Rome, et lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il assista avec éclat au concile de Trente, et mourut à Rome en 1574, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise en 4 vol. in-4, 1582 et 1590. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne soient guère au-dessus de ceux de Maillard et de Menot. La fable, l'histoire, Homère et Virgile y sont cités tour-à-tour avec l'Écriture et les Pères.

MUSTAPHA Ier, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617; mais il fut chassé quatre mois après, et mis en prison par les janissaires, qui placèrent sur le trône Osman Ier, son neveu. Mustapha, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune Osman avait dessein de diminuer leur nombre, pour affaiblir leur pouvoir. On déposa Osman sous ce prétexte; on l'enferma aux Sept-Tours, et le grand-visir alla lui même égorger son empereur. Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, et au bout d'un an déposé encore par les mêmes janissaires, qui l'avaient élu deux fois. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traite avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, et puis conduit aux Sept-Tours et étranglé dans sa prison l'an 1623. Amurat IV, frère d'Osman, fut placé sur le trône après cette déposition.

MUSTAPHA II, empereur des Turcs, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle en 1695. Les commencements de son règne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Temeswar en 1696, fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites; mais dans la suite ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances, et se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté et aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcèrent le sérail, et marchèrent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourraient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer 20,000 hommes; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à Achmet,

frère de Mustapha, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre; et, voyant que sa perte était résolue, il fut contraint de céder le trône à son frère en 1703. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie six mois après sa déposition. Le trop grand crédit de la sultane Validé et du mufti, qui retenait le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti et son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question pour déclarer où étaient leurs trésors.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 26 novembre 1757. Il était renfermé depuis la déposition de son père en 1730. Mustapha avait le jugement sain, le cœur droit; mais l'incapacité de ses généraux lui causa des revers. Malgré les guerres qu'il eut à soutenir, il amassa des trésors, et laissa soixante millions de piastres. Il montra dans quelques occasions un caractère guerrier. Il prit les armes en 1769 contre les Russes, mais il fut battu, et perdit plusieurs places; l'année suivante, il eut à essuyer la terrible défaite de son armée navale près de Scio, celle du Khan de Crimée sur le Pruth et celle de l'armée du grand-vézyr. En 1771 les Russes s'emparèrent de Bender et de la Crimée. Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son règne entre la Russie et la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frère Abdul-Ahmed, qui lui a succédé, a donné la paix à ses états au commencement de son règne, le 14 juillet 1774, après être sorti d'une prison où il était retenu depuis 1730, comme son frère, et où il a fait renfermer son neveu, fils de Mustapha III.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II, empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnésie, d'Amasée, d'une partie de la Mésopotamie, où il se fit aimer et respecter des peuples. Cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône au préjudice de ses enfants, et voulant faire régner ceux-ci, l'accusa de tramer une rébellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, et, sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement, en 1553. Sa figure, sa bravoure, son adresse, excitèrent des regrets.

* MUSTAPHA-BAIRAKDAR (1), célèbre grand vézyr, né en 1753 à Rasgrad d'un pauvre laboureur, exerça d'abord la même profession que son père, se livra ensuite au commerce des chevaux, et enfin s'enrôla dans les troupes du pacha de Routschouk auquel il succéda en 1804. En 1806, il fut défait plusieurs fois par les Russes qui s'étaient emparés de la Moldavie. Mais l'année suivante il remporta sur eux un avantage important et fut revêtu de la charge de seraskier. Il était à la tête de l'armée du Danube, lorsque Sélim III fut précipité du trône : l'attachement qu'il portait à ce prince lui fit prendre la résolution de le rétablir. Il s'avance vers Andrinople où il rencontre le nouveau visir, Tcheleby-Mustapha, qu'il contraint de le suivre à Constantinople. A son arrivée il dépose le mufty, l'aga des janissaires, et s'assure de tous les chefs qui ont renversé Sélim. Mais ayant accordé au sultan Mustapha une heure pour réfléchir, celui-ci en profita pour faire poignarder Sélim. Son premier mouvement fut de le faire massacrer; mais il se contenta de le déposer et fit proclamer à sa place son frère Mahmoud. Reconnu, le 28 juillet 1808, grand-vézyr, il s'occupa sur-le-champ de remplacer le corps des janissaires par celui des *seymens* dont l'institution avait amené la mort du précédent sultan. Mais les janissaires se portèrent sur Constantinople. Baïrakdar, obligé de céder au nombre, et réduit à la dernière extrémité, mit le feu au magasin à poudre, et se fit sauter après avoir fait étrangler Mustapha IV, le 15 novembre 1808.

MUSTAPHA-ZELEBIS. *Voy.* DUSMES MUSTAPHA.

MUSURUS (Marc), né vers 1470, à Retimo, dans l'île de Candie, se distingua par la beauté de son génie. Il enseigna le grec à Venise avec une réputation extraordinaire, et alla à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée; mais il mourut d'hydropisie peu de temps après, en 1517, dans sa 36e année. On a de lui des *Epigrammes* et d'autres pièces en grec. C'est lui qui le premier donna des éditions d'*Aristophane* et d'*Athénée*. Il est aussi l'éditeur de l'*Etymologicon magnum Græcum*, Venise, 1499, in-fol., réimprimé en 1549, dans la même ville en 1594, à Heidelberg, etc.

MUSZKA (Nicolas), né à Schellitz dans le comté de Neytra en Hongrie, le 28 octobre 1713, entra dans la société des jésuites en 1730, et y enseigna pendant plusieurs années la rhétorique, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation, particulièrement à Vienne en Autriche. Il était provincial de la province d'Autriche et de Hongrie, lors de la suppression de la société. La ville de Neusol étant devenue épiscopale en 1776, il fut nommé grand-prévôt de la cathédrale, et mourut dans cette ville quelques années après. On a de lui: *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, réimprimées avec des additions et corrections à Tyrnau, 1762, in-fol.; *De legibus, earum transgressione, seu peccatis et peccatorum pœna libri III*, Vienne, 1759, in-4, suivis de plusieurs autres traités de théologie et de morale, imprimés dans la même ville. Ils réunissent à la fois l'ordre, la clarté et l'élégance.

MUTIAN (Jérôme), peintre, né au territoire de Brescia en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de son art à Brescia, sous Jérôme Romanini. S'étant rendu à Venise, la vue des chefs-d'œuvre dont les grands maîtres ont décoré cette ville, et ceux du Titien en particulier, firent sur lui la plus vive impression. Il se fit une manière de peindre excellente. Ses tableaux étaient fort recherchés. Les cardinaux d'Est et de Farnèse l'occupèrent beaucoup. Le pape Grégoire XIII le chargea de faire les cartons de sa chapelle, et lui commanda plusieurs tableaux. Cet illustre artiste, voulant signaler son zèle pour la peinture par quelque établissement considérable, se servit du crédit que son

(1) Le surnom de *Bairakdar*, c'est-à-dire *Porte-étendard*, lui fut donné à la suite d'un engagement dans lequel il parvint, malgré les blessures dont il était couvert, à conserver un étendard qu'il avait enlevé à l'ennemi.

mérite lui donnait auprès de sa Sainteté, pour fonder à Rome l'académie de Saint-Luc, dont il fut le chef, et que Sixte-Quint confirma par un bref. Mutian était fort habile dans l'histoire, mais il s'adonna particulièrement au paysage et au portrait. Ses dessins, arrêtés à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures, et par l'admirable feuiller de ses arbres. Il mourut à Rome en 1590.

** MUTIN (l'abbé Jean), né vers 1765 en Bourgogne, venait d'entrer dans les ordres quand la révolution éclata. N'ayant point voulu prêter le serment exigé des ecclésiastiques, il fut obligé de quitter la France, et n'y rentra qu'après le 18 brumaire. Venu à Paris, il y concourut à la rédaction de plusieurs journaux jusqu'en 1815, et fut à cette époque employé au ministère de l'intérieur, à l'examen des nouveaux écrits politiques, fonctions qu'il sut remplir avec une rare intelligence. Ayant perdu cette place à la révolution de 1830, il ne s'occupa plus que de terminer plusieurs ouvrages importants auxquels il travaillait depuis longtemps, notamment une *Histoire de la philosophie moderne*, qu'il avait, dit-on, achevée, lorsqu'il mourut le 16 mai 1837. L'abbé Mutin avait travaillé avec Salgues et Jondot, à un recueil dont 2 vol. parurent en 1801, sous ce titre : *La philosophie rendue à ses vrais principes, ou Cours d'études sur la religion, la morale et les principes de l'ordre social.* « Cet » ouvrage, dit un excellent critique (M. Dussault), » n'est point fondé sur des hypothèses, toujours » plus suspectes à mesure qu'elles sont plus bril» lantes. Les auteurs ne font que reconstruire l'é» difice du bon sens sur les débris de l'erreur : » leur but est de montrer combien l'homme, avec » les meilleures intentions, peut s'égarer quand il » ne prend pas la raison pour guide. » Mais tel est l'aveuglement du siècle que cet ouvrage est à peine connu, tandis que nous voyons les productions les plus frivoles se multiplier à la honte des lettres et de l'esprit humain.

MUTIO. *Voy.* MUZIO.

* MUTIS (don Joseph-Célestino), botaniste, que Linnée appelle *Phytologorum americanorum princeps*, né à Cadix en 1732, se destina d'abord à la médecine, et fut nommé en 1757 suppléant de la chaire d'anatomie à Madrid ; mais il montra plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'art de guérir, et ayant eu l'avantage de se faire connaître de Linnée, il entretint dès lors une correspondance avec cet illustre botaniste. En 1760 il suivit, comme médecin, Pédro Mesia de la Cerda, nommé vice-roi en Amérique. Après avoir séjourné à Carthagène, à Turbaco et à Honda, il s'établit à Santa-Fé de Bogota, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale (1772). Sa nouvelle dignité ne l'empêcha pas d'accepter la chaire de mathématiques au *Colegio Mayor de Nuestra-Senora del Rosario*, et ce ne fut pas sans inquiétude que les dominicains le virent prendre le système de Copernic pour base de son enseignement ; mais il n'eut pas de peine à leur prouver que cette hypothèse n'avait rien de contraire à la foi catholique (*voy.* COPERNIC, III, 31). Mutis explora dans ses loisirs le royaume de la Nouvelle Grenade pour en examiner les plantes dont il envoya les espèces rares à Linnée ; mais, par une erreur bizarre et funeste pour la géographie des plantes, le botaniste suédois les a indiquées comme venant du Mexique, dans son supplément des *Species Plantarum* et dans son *Mantissa.* On doit à ses recherches la connaissance de beaucoup de genres du règne végétal : *Vallea*, *Barnadesia*, *Escallonia*, *Manettia*, *Mutisia*, à l'occasion duquel Linnée dit : *Nomen immortale quod nulla ætas unquam delebit*, etc. Mais son principal mérite à nos yeux, est d'avoir distingué le premier les différents genres du *Cinchona* ou *Quinquina*, et les véritables caractères de ce genre si précieux. Il a décrit aussi un grand nombre d'autres plantes utiles dans la médecine et dans le commerce, parmi lesquelles il faut compter le *psychotria emetica*, ou *Ipecacuanha*, du Rio-Magdalena ; le *toluifera*, et le *myroxylum*, qui donne les baumes de Tolu et du Pérou ; la *Wintera Grenadensis*, et l'*Alstonia Theæformis*, qui fournit le thé de Santa-Fé ; c'est encore lui qui découvrit et fit connaître la plante nommée par les Indiens *Vejuco del Guaco*, plante qu'ils emploient comme l'antidote le plus puissant contre la piqûre des serpents venimeux. On trouve des renseignements sur ses travaux dans le Supplément de Linnée, dans les ouvrages de Cavanilles, de M. de Humboldt, et dans le *Semanario del nuevo reino de Grenada*, 1800 et 1809. Outre les *Mémoires* insérés par Linnée dans le volume de l'académie de Stockholm, année 1769, il en a publié dans divers recueils américains, entre autres dans le journal de Santa-Fé *Papel periodico* (1794). Mutis a laissé des manuscrits qu'il a recommandés aux soins de ses amis et de ses parents. Ce botaniste, mort le 11 septembre 1808, fut aussi bon prêtre que savant distingué.

MUTIUS (C.) surnommé *Codrus* et ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin le Superbe chassé de Rome, vint assiéger cette ville l'an 507 avant J.-C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius incompatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, et, déguisé en toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître ; il y entra, et le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, et qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea, afin de savoir d'où il était, s'il avait des complices, et la cause d'une action si téméraire ; mais refusant de répondre à ces questions, il ne fit que dire : *Je suis Romain* ; et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler en regardant fièrement Porsenna. Le roi étonné admira le courage de Mutius et lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de *Scævola*, qu'il porta depuis. Le Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre générosité va me » faire avouer un secret que tous les tourments ne

» m'auraient jamais arraché. Apprenez donc que » nous sommes trois cents qui avons résolu de vous » tuer dans votre camp. Le sort a voulu que je » fusse le premier à vous attaquer ; et autant j'ai » souhaité d'être l'auteur de votre mort, autant je » crains qu'un autre ne le devienne, surtout au- » jourd'hui que je vous connais plus digne de l'a- » mitié des Romains que de leur haine. » Le roi toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Martial.

Cum peteret regem decepta satellite dextra,
Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius igne,
Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est et gloria dextræ :
Si non errasset, fecerat illa minus.

MUTIUS SCÆVOLA (Quintus), surnommé l'*Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant J.-C., triompha des Dalmates avec Cæcilius Metellus, son collègue. Il rendit de grands services à la république dans la guerre contre les Marses. Il n'était pas moins bon jurisconsulte que grand homme de guerre; Cicéron, qui avait appris le droit de lui, en parle avec éloge.

MUTIUS SCÆVOLA (Q.), de la même famille que les précédents, parvint au consulat l'an 95 avant J.-C. C'était aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence et d'équité, qu'on le proposait pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyait dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « était » l'orateur le plus éloquent de tous les juriscon- » sultes, et le plus habile jurisconsulte de tous les » orateurs. » Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius et de Sylla, l'an 82 avant J.-C.

MUTIUS (Ulric), professeur de Bâle au XVIe siècle, mania le burin de Clio dans les intervalles de ses occupations scolastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Allemagne*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTIUS. *Voy.* Mesio.

MUY (Louis-Nicolas de Félix, comte du), naquit à Marseille en 1711. Le cardinal de Fleury avait jugé son père capable par ses talents, et digne par ses vertus, de former un roi, et l'avait fait nommer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du Muy, d'abord chevalier de Saint-Jean, prit le parti des armes, et s'appliqua avec ardeur à sonder toutes les profondeurs du grand art qu'il pratiquait. Il fit ses premières campagnes en 1734 pour soutenir Stanislas, roi de Pologne. Très-jeune encore, il fut appelé à la cour par le dauphin, qui se l'attacha en qualité de menin. Le comte de Saxe avait demandé cette place pour un de ses amis; mais dès qu'il fut informé du dessein et du choix du prince, il cessa de solliciter cet honneur, et dit : « Je ne » veux pas faire à ce prince le tort de le priver de » la société d'un homme aussi vertueux que le che- » valier du Muy, et qui peut devenir très-utile à la » France. » Le dauphin lui accorda d'abord ses bontés et toute son amitié, car on ne peut donner que ce nom au sentiment qui les lia : elle était fondée sur la conformité singulière des caractères : même austérité de mœurs, même humanité, même bienfaisance, même dévouement au bien public, même zèle pour la religion. Pour connaître l'état de la France, les maux et les remèdes politiques, le prince croyait qu'il fallait voir par soi-même, et compta voir par soi-même en envoyant dans les provinces un ami jaloux de sa gloire, un citoyen dévoué à l'intérêt public, un observateur judicieux, tel que le comte du Muy, qui remplit sa tâche avec un zèle mesuré sur la confiance que lui témoignait le dauphin. La guerre de 1744 sépara ces deux hommes si étroitement et si utilement unis. On peut juger des services du comte du Muy par la rapidité avec laquelle il fut élevé aux grades supérieurs : brigadier en 1745, il est fait lieutenant-général en 1748, après la bataille de Fontenoi. Dans la guerre de 1756, il est blessé à Crévelt, et battu à Warbourg; mais sa défaite n'aurait pas diminué la gloire du plus grand capitaine ; sa retraite l'aurait soutenue, et sa manière de supporter ce malheur l'aurait rehaussée. Que pouvaient faire 18,000 hommes contre une armée de 40,000, déjà triomphante, et dont les manœuvres avaient été cachées par le brouillard le plus épais? M. du Muy, rendu à ses respectables loisirs, se livra de nouveau au prince qui le portait dans son cœur, qui le regardait comme un soutien nécessaire lorsqu'il porterait la couronne, et demandait tous les jours par une prière particulière la conservation de cet ami précieux. L'historien de ce prince nous a conservé cette prière : « Mon Dieu, » défendez de votre épée, protégez de votre bou- » clier le comte Félix du Muy, afin que si jamais » vous me faites porter le pesant fardeau de la » couronne, il puisse me soutenir par sa vertu, ses » leçons et ses exemples. » Ce bon et sage prince n'eut pas besoin de ce secours : la mort le ravit aux vœux de la France : le comte du Muy, à côté de son lit, laisse couler ses pleurs; le prince mourant s'en aperçoit, et lui dit avec cette voix qui déchire les entrailles : « Ne vous abandonez pas à la » douleur; conservez-vous pour servir mes enfants : » ils auront besoin de vos lumières et de vos vertus; » soyez pour eux ce que vous auriez été pour moi : » donnez à ma mémoire cette marque de tendresse, » et surtout que leur jeunesse, dans laquelle j'es- » père que Dieu les protégera, ne vous éloigne pas » d'eux. » La plaie que cette mort fit au cœur de M. du Muy ne se ferma jamais; la religion et le devoir empêchèrent qu'il ne succombât entièrement à la douleur, mais ses larmes ne cessèrent de couler. Il fit creuser son tombeau aux pieds de celui du prince chéri, dans l'église de Sens, et sa tristesse y grava cette inscription : *Huc usque luctus meus.* Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour se distraire de ses peines que le travail et la pratique du bien. La Flandre n'oubliera jamais avec quelle exactitude, quelle attention et quel zèle il remplit toutes les fonctions de commandant de cette province. Louis XV voulut l'honorer du ministère de la guerre ; mais M. du Muy le pria de le dispenser d'accepter cet honneur, parce qu'il ne croyait pas les conjonctures assez favorables pour travailler

efficacement à sa gloire et à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace : ce jeune roi se rappelait les dernières paroles de son père mourant, qui semblaient nommer M. du Muy au ministère. Ces paroles furent des ordres sacrés, et pour le fils et pour l'ami de son père. Informé des intentions du roi, il répond qu'*il n'a pu consentir au choix de Louis XV, mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de M. le dauphin.* Il signala le temps de son ministère par les plus sages règlements, et dressa plusieurs plans qui furent exécutés du temps de son successeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, et mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avait épousé l'année précédente la baronne de Blanckart. La religion semblait avoir formé son caractère : elle était en lui une seconde nature; elle inspirait ses pensées, elle réglait ses sentiments, elle dominait dans toutes ses actions. Sa foi, échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du siècle, se conserva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se présentèrent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince au spectacle; M. du Muy, qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assister, demande à être dispensé de cette obligation, et l'obtient : telles sont les grâces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se démentit jamais : obligé, en qualité de commandant de la Flandre, de conduire partout le roi de Danemarck, et arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyait lui être imposés par la religion, et se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire asseoir le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente semblait dispenser de cette obligation : « Ma loi, lui dit-il, s'observe exactement » dans ma maison. Si j'avais le malheur d'y man- » quer quelquefois, je l'observerais plus particu- » lièrement aujourd'hui, que j'ai l'honneur d'avoir » un illustre prince pour témoin et pour censeur » de ma conduite. Les Anglais suivent fidèlement » leur loi : par respect pour vous-même, je ne » donnerais pas le scandale d'un mauvais catho- » lique, qui ose violer la sienne jusqu'en votre » présence. » Lorsqu'il était à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singulière attention à l'observation de la discipline; chaque jour il faisait une inspection sévère des hôpitaux et examinait le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étaient de soulager la misère, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent; c'était là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différents objets de l'administration publique, et dont le bien de la France fait désirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Sénez, a prononcé son *Oraison funèbre;* peu d'hommes ont mieux mérité que lui d'être loués dans la chaire de vérité. M. Le Tourneur et M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est néanmoins plein de choses, et renferme peut-être plus de traits de caractère. L'épigraphe tirée de Salluste, peint parfaitement le comte de Muy, attaché à la vertu pour elle-même, et n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvait l'éviter. *Esse bonus quàm videri maluit; ita quo minus gloriam petebat, eo magis illam assequebatur.* Vertu pure et désintéressée, bien différente du simulacre qui, dans ce siècle d'illusions, en a pris le nom et la place; affaire d'ostentation et de vaine parade, qui détruirait la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvaient exister un moment dans le même homme.

* MUY (Jean-Baptiste-Louis-Philippe de FÉLIX, comte du), neveu du précédent, né en 1751 à Ollières, dans la Provence, entré fort jeune au service, était capitaine, lorsque son oncle, devenu ministre, lui donna le commandement du régiment de Soissonnais. Il fit à la tête de ce corps la guerre d'Amérique, se distingua au siége de New-Yorck, et obtint la décoration de Cincinnatus. De retour en France, nommé maréchal-de-camp, il eut, en 1789, un commandement militaire qui s'étendait de Toulon aux environs de Lyon. Il était, en 1790, employé dans l'armée du midi. En 1792, nommé général de division, et commandant provisoire de l'armée des Alpes, il fut porté sur la liste des candidats au ministère de la guerre; mais il en fut rayé sur la dénonciation de Chabot, qui le représenta comme ayant excité la guerre civile à Avignon. A la fin de 1793, éloigné de l'armée par le décret qui en excluait les nobles, il fut remis en activité en 1795, employé comme inspecteur-général d'artillerie, à l'armée du nord, puis investi du commandement d'une expédition destinée aux Indes. Il fit en 1798, avec Bonaparte, la campagne d'Egypte, où il rendit de grands services. Dans la traversée pour revenir en France, il fut pris par les Anglais et remis en liberté sur parole. En 1801, commandant de la 21e division à Poitiers, il fit en 1806 la campagne contre les Prussiens et les Russes, s'y distingua et obtint le gouvernement de la Silésie. Il commanda depuis 1812 jusqu'à la chute du gouvernement impérial la 2e division à Marseille. Le 5 mars 1819, appelé à la chambre des pairs, il mourut à Paris au mois de juin 1820.

* MUYART DE VOUGLANS (Pierre-François), le seul des anciens criminalistes français dont on lise encore les ouvrages, naquit en 1713, à Moirans, près de Saint-Claude, d'une famille de robe; il se fit recevoir avocat au parlement de Paris, et s'attacha spécialement aux matières criminelles. En 1771, il entra au parlement formé par le chancelier Maupeou, devint ensuite conseiller au grand conseil, et mourut à Paris le 14 mars 1791. On a de lui : *Institutes au droit criminel* avec un *Traité particulier des crimes*, Paris, 1757, in-4; *Instruction criminelle suivant les lois et ordonnances du royaume*, Paris, 1762, in-4, ouvrage qui fait suite au précédent; *Réfutation des principes hasardés dans le Traité des délits et des peines*, Paris, 1767, petit in-8; Utrecht, 1768, in-12; traduit en italien et en allemand; Muyart a pour but de prouver, contre le

sentiment de Beccaria, que la jurisprudence criminelle de l'Europe n'était guère susceptible d'amélioration ; *Motifs de ma foi en Jésus-Christ* ou *Points fondamentaux de la religion chrétienne, discutés suivant les principes de l'ordre judiciaire*, Paris, 1776, in-12 ; cet ouvrage, qui valut à l'auteur une lettre de félicitation du Pape Pie VI, a été traduit en espagnol ; les *Lois criminelles de la France dans leur ordre naturel*, Paris, 1783, in-fol., compilation rédigée sur le plan des *lois ecclésiastiques* par d'Héricourt, et des *lois civiles* par Domat, qui lui coûta vingt ans de travail ; *Preuves de l'authenticité de nos évangiles contre les assertions de certains critiques modernes*, Paris, 1785, in-12 ; *Lettre sur le système de l'auteur de l'Esprit des lois touchant la modération des peines*, Paris, 1785, in-12, de 83 pages. L'auteur y soutient que la rigueur des supplices est nécessaire pour diminuer le nombre des crimes.

MUYS (Guillaume), médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chimie, et enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui : *Eléments de physique*, Amsterdam, 1711, in-4 ; des *Harangues*, imprimées séparément ; *Opuscules posthumes*, 1749, in-4. On y voit une dissertation intitulée : *De virtute seminali, qua plantæ et animalia generi suo propagando sufficiunt ; Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat*, Leyde, 1741, in-4 ; ouvrage profond et élégant. Il est précédé d'une longue préface, dont on a une traduction française, intitulée : *Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme par lequel Dieu a voulu que les espèces des animaux et des plantes se perpétuassent, et convient en même temps de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis artificium esse ut minime ambigam quin tu, si quando ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem, intendes, quo magis ingenio valeas, quoque altius in idipsum descendas, eo clarius divino ad hoc inveniendum ingenio, divina ad hoc efficiendum manu opus esse videas.* Passage qui contient plus de véritable lumière que tous les systèmes imaginés dans cette matière (*voy.* GRAAF, REGNIER, LEUWENHOECK, KIRCHER), et qui amène l'esprit d'un observateur calme, et non prévenu, ni suffisant, vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe, et le secret de leurs causes premières. (*Voy.* LEIBNITZ, MALEBRANCHE.) Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités : il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, et qui n'est proprement ni physique ni moral ; mais le fait est que le mal qui est dans le monde est subordonné aux vues de l'auteur de tout bien ; et que dès lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien plus loin de la perfection.

MUYS. *Voy.* MUSIUS.

MUZIO (Jérôme), littérateur et controversiste italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire de Capo-d'Istria, non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y était établie. Son vrai nom n'était pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la première lettre. Il fut secrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie et en Hongrie. Cet écrivain avait une plume féconde, et a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont : *Delle Vergeriane libri IV*, Venise, 1550, in-8, en réponse à P. Paul Vergerio, qui avait abandonné l'évêché de Capo-d'Istria pour embrasser la doctrine de Luther ; *Lettere catoliche, libri IV*, Venise, 1561, in-4. Ces lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent ; *Difesa della messa, de Santi e del Papato*, Pesaro, 1568, in-8 ; *Le Mentite ochiniane*, Venise, 1551, in-8, contre Ochin, capucin apostat ; *Il Duello*, et *La Faustina*, deux traités contre le duel, le premier imprimé à Venise, 1558, in-8 ; le second à Venise, 1560, in-8, peu commun ; *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4 : c'est un traité du devoir des nobles ; *Le battaglie del Muzio per difesa dell'italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8 ; *Istoria de fatti di Federigo di Monte Feltro, duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4 ; des *lettres*, quelques *Poésies*, et des *Notes* sur Pétrarque, insérées dans l'édition de ce poète donnée par Muratori. Tous ces ouvrages, assez estimés, n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence et qui se plaint amèrement de la fortune dans quelques-unes de ses lettres. Le pape Pie V lui avait accordé une pension ; mais ce pontife étant mort, Muzio quitta Rome, alla mourir à la *Pannaretta*, chez son ami Capponi, en 1576.

* MUZZARELLI (Alphonse), célèbre théologien, né à Ferrare, le 22 août 1749, d'une ancienne et noble famille, entra chez les jésuites à 18 ans. Lors de la suppression de la société, ayant été pourvu d'un bénéfice à Ferrare, il y établit une association de jeunes gens qu'il formait à la pratique des vertus, et se délassait en composant des poésies sacrées qui eurent beaucoup de succès. Il se livrait en même temps à des travaux théologiques et littéraires, mais sans négliger la prière et les bonnes œuvres, donnant beaucoup aux pauvres et rendant la religion aimable par sa douceur et sa charité. Sa réputation engagea le duc de Parme à lui confier la direction du collége *des Nobles*. Appelé à Rome par Pie VII, il y fut fait théologien de la *Pénitencerie*, titre équivalent à celui de théologien du souverain pontife. L'*académie de la Religion catholique* le compta parmi ses premiers membres. Les jésuites ayant été rétablis à Naples en 1804, le pape ne voulut point lui permettre d'aller se réunir à ses anciens confrères, ne voulant point priver Rome de ses lumières. Lorsque Pie VII fut enlevé de ses états en 1809, Muzzarelli, amené à Paris, y prit un logement chez les Dames de Saint-Michel, et y mourut le 25 mai 1813, à l'âge de 64 ans. Ses écrits sont les uns en italien et les autres en latin. Ses ouvrages de piété sont : *Instruc-*

tion pratique sur la dévotion au Cœur de Jésus, Ferrare, 1788, in-12; le *Mois de Marie*, qui a eu plusieurs éditions; L'*Année de Marie*, ou l'*Année sanctifiée*, 1791, 2 vol. in-12; *De la vanité du luxe dans les vêtements modernes*, 1794, in-8; Le *Cardinal sanctifié*, 1801; *Le Trésor caché dans le cœur de Marie*, 1806, in-12; *Dissertation sur les règles à observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion au cœur de Jésus*, Rome, 1806, in-12; *Neuvaines pour préparer aux fêtes des Cœurs de Jésus et de Marie*, 1806, 1807; Le *Bon usage des vacances*, *proposé aux jeunes étudiants*. Ses ouvrages de critique et de théologie sont : *Recherches sur les richesses du clergé*, Ferrare, 1776, in-8; *Deux opinions de Bonnet* (de Genève), *sur la résurrection et les miracles, réfutées*, Ferrare, 1781, in-8; *Emile détrompé*, Sienne, 1782, 2 vol.; *Suite*, en 2 vol. (*Voy.* ROUSSEAU, J.-J.) Cette réfutation de Rousseau a été traduite en espagnol; *Du bon usage de la logique en matière de religion*, Foligno, 1787, 3 vol. in-8, 3e édit., 1810, 10 vol. Ce recueil est composé de 37 opuscules dont la moitié ont été traduits en français. Bolgeni, célèbre théologien, ayant avancé que « c'était une exagération de croire que nous » puissions aimer Dieu pour lui-même, et sans » égard pour notre bien particulier, » Muzzarelli y répondit par les trois écrits suivants : *Du motif formel, spécifié et principal de l'acte de charité parfaite*, 2e édit., Foligno, 1791, in-8; *Lettre amicale à Bolgeni*; *Réponse à quelques observations*, 1792. Parmi ses autres ouvrages, on cite : *Lettre à Sophie sur la secte dominante de son temps*, 1791, in-4; *De l'obligation des pasteurs dans les temps de persécution*, 1791, in-8; *Des causes des maux présents, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8; *Examen critique des principales fêtes de Marie*; *J.-J. Rousseau, accusateur des nouveaux philosophes*, Assise, 1798, réimprimé sous le titre de *Mémoires du jacobinisme, extraits des Œuvres de J.-J. Rousseau*, Ferrare, 18.; *Opuscules inédits, composés pendant la persécution d'Italie*, Foligno, 1800, in-8; *Questions proposées aux détenteurs des biens ecclésiastiques dans la Cisalpine*, Ferrare, 1800; *Recueil d'événements singuliers et de documents authentiques sur la vie de François de Girolamo*, (Rome, 1806, in-8), jésuite et missionnaire, mort en 1716, et béatifié en 1807. Muzzarelli contribua beaucoup à cette béatification. Ouvrages en latin : *Observations sur les Notes du promoteur de la foi*. C'est une réponse aux objections du promoteur contre un *office* et une *messe propre au Cœur de Marie*; *Dissertations choisies*, Rome, 1807, in-8. Elles sont au nombre de quatre 1° sur la règle des opinions morales; 2° sur l'origine et l'usage des offrandes; 3° sur le règne de *mille ans* de Jésus-Christ; 4° sur le pouvoir du pape de destituer un évêque. Celle-ci a été traduite en français, Paris, 1809, in-8 de 64 pag.; *De l'autorité du pontife romain dans les conciles généraux*, Gand, 1815, 2 vol. in-8. Enfin à la suite de la *Correspondance de la cour de Rome avec Bonaparte*, Paris, 1814, on trouve de Muzzarelli; *Observations sur les élections capitulaires*, probablement trad. de l'italien; *La Vocation de saint Louis de Gonzague*, poème, Ferrare, 1789; *L'enfant Jésus*, trad. du poème latin de Ceva en vers italiens, Rome, 1808, in-12; *Douze faits de l'Histoire sainte*, Ferrare, 1807, in-8. On cite encore de Muzzarelli une *Dissertation* lue à l'académie de la *Religion catholique*, dans laquelle il répond aux objections des incrédules contre l'embrasement des cinq villes dont parle la *Genèse*. Elle se trouve dans *Le Bon usage de la logique*, tom. 9.

MYAGRE, MYODE ou MYAGORE, dieu des mouches. On l'invoquait et on lui faisait des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique, on adorait cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Béelzébut.

MYDORGE (Claude), mathématicien, né à Paris en 1585, de Jean Mydorge conseiller au parlement, et de Madeleine de Lamoignon. On a de lui quatre livres de *Sections coniques*, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1647.

MYER (Paul), écrivain du XVIIe siècle, dont nous avons des *Mémoires* curieux et rares *touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, appelé Terres Australes*, Paris, 1763, in-8. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutait point alors, n'existe pas, et que les terres australes se bornent à quelques îles, auxquelles il serait sans doute souhaitable qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT (Adrien), médecin du duc de Meckelbourg, et de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connaissances chimiques au commencement du XVIIe siècle. On a de lui : *Armentarium medico-chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier à ce qu'il dit des vertus des médicaments dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui en usage; et un excellent emplâtre pour dissoudre les humeurs rhumatismales et autres, très-connu sous le nom d'*emplatrum diaphoreticum Mynsichti*.

MYREPSUS (Nicolas), médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicaments composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs et des Arabes, et en former une espèce de pharmacopée. Elle a été faite avant le XIVe siècle, et quoique écrite en grec d'un style barbare, elle a été longtemps en Europe la règle des pharmaciens. Léonard Fuchs l'a traduite en latin sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum*. On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de Hartman Beyerus, Nurenberg, 1658, in-8.

MYRSILE, ancien historien grec que l'on croit contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragments recueilis avec ceux de Bérose et de Manéthon. Le livre de Myrsile sur l'*origine de l'Italie*, publié par Annius de Viterbe, est une de ces productions que les critiques mettent au rang des fourberies de son éditeur, mais dont il faut plutôt accuser ceux que l'éditeur a copiés, et dont, faute d'une bonne critique, il n'a pas cru devoir se défier.

MYRTIS, femme grecque, née à Anthédon, en Béotie, l'an 500 avant J.-C., se distingua par ses

talents poétiques. Elle enseigna les règles de la versification à la célèbre Corinne, rivale de Pindare, lequel prit aussitôt, dit-on, des leçons de cette muse. On trouve des fragments de ses poésies avec ceux d'Anyta. (*Voy.* ce nom.) On lui érigea une statue de bronze, qui fut l'ouvrage de Boïscus.

N

NAAMA, Ammonite, femme de Salomon et mère de Roboam. Cette princesse était idolâtre comme les Ammonites : elle éleva son fils dans ses impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, fut attaqué de la lèpre. Son mal ayant résisté à tous les remèdes, il vint à Samarie présenter, de la part de son maître, des lettres de recommandation pour son mal au roi Joram, qui, prenant cette ambassade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il était un dieu pour pouvoir guérir les lépreux.* Naaman, ainsi renvoyé, perdait toute espérance de guérison, lorsque Elisée, instruit de ce qui se passait à la cour de Joram, fit dire à ce prince de lui envoyer Naaman : « Qu'il vienne me trouver, dit-» il, et qu'il sache qu'il est un prophète en Israël. » Naaman se mit en chemin pour aller trouver le prophète vers l'an 884 avant J.-C. Quand il fut à la porte, Elisée voulut éprouver sa foi. Il lui envoya dire par Giézi, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, et qu'il serait guéri. Naaman, regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retirait en colère; toutefois, à la prière de ses serviteurs, il obéit, et la lèpre disparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnaissance; et sa guérison passant jusqu'à l'âme, il rendit hommage au Dieu qui l'avait opérée. *Voy.* ELISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, mit le siége devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville, réduite à l'extrémité, demanda à capituler. Naas offrit aux habitants de leur sauver la vie, à condition de se laisser crever l'œil droit. Cette réponse consterna les Jabéens; ils promirent de s'y soumettre, s'ils n'étaient point secouru dans sept jours. Naas méprisait trop les Israélites pour refuser leur demande; ils envoyèrent des députés à Saül, qui n'était roi que depuis un mois. Saül marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de Naas fut taillée en pièces, vers l'an 1095 avant J.-C. On croit communément que Naas fut tué dans l'action : mais cela est fort douteux; car on trouve un Naas, roi des Ammonites, chez lequel David se retira durant la persécution de Saül, et dont il fut bien accueilli : *Dixitque David : Faciam misericordiam cum Hanon filio Naas, sicut fecit pater ejus mecum misericordiam.* II. Reg. 10. Plusieurs prétendent que ce Naas est fils de celui qui périt devant Jabès; d'autres pensent que c'est le même.

NABAL. *Voy.* ABIGAIL.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il exerça les plus grandes cruautés dans Sparte. Il bannit les plus illustres citoyens, s'empara de leurs trésors, appela dans sa capitale des étrangers chassés pour leurs crimes, et les employait à dépouiller les voyageurs. Pour comble d'iniquité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à sa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachaient des pointes de fer dont elle avait les bras, les mains et les seins hérissés. Quand quelqu'un lui refusait de l'argent, il lui disait : « Peut-être n'ai-je pas le talent de » vous persuader; mais j'espère qu'Apéga, ma » femme, vous persuadera. » Aussitôt la statue paraissait, et le tyran la prenant par la main, la conduisait à son homme, qu'elle embrassait, et à qui elle faisait jeter les hauts cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Flaminius l'assiégea dans Sparte, l'obligea à demander la paix, et la lui accorda. A peine le général romain fut-il parti de la Grèce, que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avaient pour général le célèbre Philopœmen. Ce héros, très-propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun usage de la marine, fut totalement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima son courage, loin de l'éteindre : il poursuit le perfide Nabis, le surprend et le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le temps qu'il prenait la fuite, vers l'an 194 avant J.-C., laissant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célèbre par la fameuse *ère* qui porte son nom, et qui commence le 26 février, l'an 747 avant J.-C. On croit qu'il est le même que Bélésis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Ecriture sainte, et qui fut père de Mérodac, lequel envoya des ambassadeurs au roi Ezéchias; mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince, ne sont que conjecturales, et sans certitude.

NABONIDE, le même que le Balthasar de Daniel *Voy.* BALTHASAR.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à Saracus, roi d'Assyrie. Il se joignit à Astyage pour renverser cet empire. Ils assiégèrent Saracus dans sa capitale; et ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes : celui des Mèdes, qui appartint à Astyage, celui des Chaldéens, sur lequel fut établi Nabopolassar, l'an 626 avant J.-C. Néchao, roi d'Egypte, jaloux de sa prospérité, marcha contre lui, le défit, et lui enleva Carchemis, place importante de son empire. Nabopolassar, cassé par la vieillesse, ne put venger cet affront, et mourut après 21 ans de règne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avait une vigne

près le palais d'Achab. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le pressa de lui vendre sa vigne, ou de la changer contre une meilleure ; mais Naboth, très-fidèle observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses pères. Jézabel, femme d'Achab, irritée de sa résistance, écrivit aux magistrats de la ville où demeurait Naboth, de susciter de faux témoins, qui déposassent qu'il avait blasphémé contre Dieu et maudit le roi, et de le condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposèrent contre Naboth, qui fut lapidé le même jour. Jézabel, en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussitôt pour prendre possession de sa vigne ; mais le prophète Elie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, et lui dit : « Sachez qu'au même lieu où les chiens » sont venus lécher le sang de Naboth, ils se désal- » téreront du vôtre. » Ce fut l'an 899 avant J.-C. L'arrêt aussi juste que terrible fut exécuté peu d'années après. (*Voy.* Jézabel.) La *vigne de Naboth* est devenue une espèce de proverbe pour désigner les possessions des pauvres envahies par les riches, que le Seigneur ne tarde pas à punir comme coupables d'un péché qui crie vengeance au trône de sa justice.

NABUCHODONOSOR Ier, roi de Ninive et de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, appelé *Arphaxad* dans les *Ecritures*, monta sur le trône, l'an 646 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi de Médie, appelé aussi Arphaxad. Vainqueur des Mèdes, il envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. Quelques-uns pensent que ce Nabuchodonosor est le même que Nabopolassar. Il est difficile de rien dire de positif sur ces temps reculés ; mais ce que nous venons de dire de Nabopolassar n'est pas favorable à cette opinion. Depuis quelques années, des auteurs catholiques, même des prédicateurs, d'après les creuses spéculations des hermeneutes modernes, ont changé le nom de *Nabuchodonosor* en celui de *Nebukadnezar*, et les autres noms à proportion des atteintes qu'une critique grammaticale aussi puérile que téméraire leur avait données, en conséquence du système arbitrairement adopté sur les voyelles, ou par attachement aux points massorétiques, plus arbitraires encore (*voy.* Eléazar, Goropius, Masclef) ; néologisme ridicule et infiniment nuisible, qui fronde le respect dû aux anciennes versions, dénature les notions historiques, donne je ne sais quelle mobilité au récit des auteurs sacrés, déroute l'attention et l'intelligence du peuple accoutumé aux noms reçus depuis dix-huit siècles dans l'instruction publique.

NABUCHODONOSOR II, roi des Assyriens et des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda, l'an 623 avant J.-C., à son père Nabopolassar, et se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur Joachim roi de Juda (qui s'était révolté), au moment qu'on s'y attendait le moins, et, chargé des trésors de cette ville, l'emmena captif à Babylone, l'an 600 avant J.-C. Il lui rendit ensuite sa liberté et ses états, mais à des conditions très-dures. Ce roi s'étant encore révolté trois ans après, il fut pris et tué dans un combat. Jéchonias, son fils, lui succéda. Le roi de Babylone fit une 3e expédition en Judée, vint assiéger Jéchonias dans sa capitale, le mena captif à Babylone, avec sa mère, sa femme, et 10,000 hommes de Jérusalem. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du temple, et établit à la place de Jéchonias l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi, imitant ses prédécesseurs, fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il était redevable de la couronne. Le monarque babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siége de Jérusalem. Sédécias, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin et mené à Nabuchodonosor, qui était alors à Reblatha en Syrie. Ce prince, après avoir fait égorger ses enfants en sa présence, ordonna qu'on lui crevât les yeux et le fit mener à Babylone chargé de chaînes. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes : on égorgea tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, et à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies ; on chargea de chaînes tout ce qui restait d'habitants, après avoir, sous les yeux de Nabuchodonosor, égorgé soixante des premiers du peuple. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser, dans la plaine de Dura, sa propre statue en or, haute de soixante coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de mort, de se prosterner devant l'idole et de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors Nabuchodonosor, frappé de ce prodige, les fit retirer, et donna un édit dans lequel il publia la grandeur du vrai Dieu. (*Voy.* Daniel.) Deux ans après la défaite des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Moabites, et plusieurs autres peuples voisins et ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siége devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siége dura 13 ans ; et, dans cet intervalle, l'armée du roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée et l'Arabie. Tyr se rendit enfin, et cette conquête fut suivie de celle de l'Egypte, et d'une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, et à y faire construire de superbes bâtiments. Enorgueilli de ses succès et de ses richesses, il jetait fièrement les yeux du haut de son palais sur toute la ville : « N'est-ce pas là, dit-il, cette grande et » magnifique ville que j'ai bâtie dans la grandeur » de ma puissance, et dans l'éclat de ma gloire, » pour en faire le siége de mon empire ? » Il n'avait pas achevé ce discours, qu'une voix du ciel se fit entendre, et lui dit : « Votre royaume va passer » en d'autres mains. Vous allez être retranché de la » société des hommes ; vous rechercherez celle des » animaux des forêts, vous vous nourrirez d'herbes » et de foin comme les bêtes de charge : vous pas- » serez ainsi sept années, jusqu'à ce que vous re- » connaissiez que le Seigneur Dieu tout-puissant

» exerce un empire absolu sur les royaumes de la » terre, et qu'il les donne à qui il lui plaît : *Donec » scias quod dominetur Excelsus in regno hominum, » et cuicumque voluerit, det illud.* » Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, et crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels ayant fait pénitence de ses péchés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 565 avant J.-C., le 43e de son règne, dans de grands sentiments de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la 2e année de son règne, une grande statue qui avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, les jambes de fer, et les pieds d'argile. Le prophète Daniel expliqua ce songe mystérieux, et déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue était composée, lui annonçaient la succession des quatre empires, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Il y a plusieurs sentiments sur la métamorphose de Nabuchodonosor. Le plus suivi est que ce prince s'imaginant fortement être devenu bête, broutait l'herbe, semblait frapper des cornes, laissait croître ses cheveux, ses ongles, imitait à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avait lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, était une espèce de lycanthropie ; état dans lequel l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien ou en un autre animal. Mais, quels que fussent la cause, la nature et les effets immédiats de cette maladie, elle était excellemment propre à confondre l'orgueil de ce prince superbe, à le convaincre de sa faiblesse et de son néant, et à lui faire rendre un éclatant hommage au Roi des rois, qui, après lui avoir manifesté sa puissance dans une telle dégradation, qui dura sept années, la faisait éclater encore davantage en le retirant de cet état pour le remettre sur le trône. Quelques-uns prétendent qu'Amasis est le même que Nabuchodonosor, et que l'histoire du prétendu roi d'Egypte a été forgée sur celle du monarque assyrien. Il y a effectivement des rapprochements très-frappants. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1790, p. 528.) On peut remarquer encore que la chronologie place leur règne au même siècle.

NABUNAL (Elie), théologien de l'ordre de Saint-François, nommé Nabunal du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie et patriarche de Jérusalem, et fut nommé cardinal en 1342 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : des *Commentaires* sur les 4 livres des Sentences et sur l'Apocalypse ; un *Traité de la vie contemplative ;* des *Sermons* sur les évangiles.

NACAURA (Julien), est un des quatre ambassadeurs que les rois du Japon envoyèrent en 1581 au pape Grégoire XIII. Quelque temps après son retour dans son pays, il entra chez les jésuites, et se consacra entièrement au salut de ses compatriotes, dont il convertit un très-grand nombre. Après de longs travaux et de grandes souffrances, il scella par le martyre la foi qu'il avait prêchée, étant mort dans le cruel supplice de la fosse à Nangasacki, l'an 1634.

NACHOR, fils de Sarug et père de Tharé, mourut l'an 2008 avant J.-C., à 148 ans. — Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de Tharé, et frère d'Abraham.

NACLANTUS ou NACCHIANTE (Jacques), dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, et assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 vol. in-fol.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam, l'an 954 avant J.-C., et fut l'imitateur de ses sacriléges et de ses impiétés. Basa, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 953, fit périr toute sa race, et s'empara du trône. — Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'Aaron, qui, comme son frère Abiu, fut dévoré par le feu du ciel.

NADAL (Augustin), né à Poitiers en 1659, vint de bonne heure à Paris, où ses talents lui firent des protecteurs, et son caractère liant lui attira des amis. Le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de la province du Boulonnais, lui procura le secrétariat de cette province, et en 1706, une place dans l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nadal accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc d'Aumont, plénipotentiaire auprès de la reine Anne pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. L'abbé Nadal mourut dans sa patrie en 1741, à 82 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 1738, à Paris, en 3 vol. in-12. Le 1er vol. offre des *Dissertations*, des *Traités de morale*, des *Remarques critiques*. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir et de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé et singulier. On trouve dans le 2e vol. des *Poésies diverses*, sacrées et profanes, la plupart très-faibles ; des *Observations* sur la tragédie ancienne et moderne, et des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans Racine. Enfin le 3e vol. contient des tragédies au nombre de cinq, dont une, *Saül*, eut quelque succès. Souvent la versification, assez bonne en plusieurs endroits, est embarrassée et louche. Il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force et de précision dans certains sentiments en auraient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé Desfontaines de la pièce intitulée *Moïse*, et on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poète médiocre et prosateur alambiqué. L'abbé Nadal a aussi publié quelques autres pièces assez estimées contre les philosophes modernes. On distingue surtout sa lettre à l'abbé de Pibrac, contre les déplorables effets de l'incrédulité.

NADANYI (Jean), noble hongrois, alla en Hollande pour se perfectionner dans les sciences, et y publia un traité, *De jure belli*, Utrecht, et *Florus hungaricus*, Amsterdam, 1663 ; c'est un abrégé de l'histoire de Hongrie. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de philosophie et de langue hébraïque dans la Transylvanie en 1666. Les troubles dont ce pays fut agité l'obligèrent de se retirer en Hongrie, où il termina ses jours.

NADASI (Jean), né à Tirnau en 1614, entra chez les jésuites à Gratz en 1633. Après avoir enseigné la théologie et la controverse, il fut fait assistant du père général Nickel, et eut le même emploi sous le père Oliva. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, l'impératrice Eléonore, douairière de l'empereur Ferdinand III, le choisit pour son confesseur. Il mourut en 1679. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. Les principaux sont : *Annus hebdomadarum cœlestium*, Prague, 1663, in-4; *Reges Hungariæ a sancto Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol.; *Vita sancti Emerici*, Presbourg, 1644, in-fol.; plusieurs ouvrages qui concernent les hommes de sa société, célèbres par leur piété et leur zèle pour la religion.

NADASTI ou de NADAZD (Thomas, comte de), d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1529, la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs, qui amenait une armée de 200,000 hommes, pour protéger les droits de Jean Zapoli, que Ferdinand d'Autriche avait chassé de la Hongrie. Nadasti fut chargé du commandement de Bude ; mais la garnison le trahit, et le livra pieds et mains liés au grand-seigneur avec la ville et le château. Ce prince, indigné d'une si lâche trahison, punit sévèrement les traîtres en présence de Nadasti, et le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à Ferdinand, roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles-Quint, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au célèbre Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, qui n'avait alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune homme le germe de tous les talents militaires, et il prédit ce qu'il serait un jour.

NADASTI (François, comte de), président du conseil souverain de Hongrie, était petit-fils du précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold le rétablissement des anciens priviléges des Hongrois, et le titre de palatin, comme chef du conseil souverain, il conspira contre lui, en 1665, avec les comtes de Serini, Frangipani et Tattenbach. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort; mais le parti qu'il espérait tirer de l'incendie ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison que par le fer et le feu, il fit empoisonner les puits dont il présumait qu'on se servait pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tous ses biens furent confisqués, et ses enfants condamnés à quitter le nom et les armes de leur famille. La sentence fut exécutée en 1671. Les Hongrois peu instruits le regardèrent comme un patriote zélé, comme un innocent sacrifié à l'ambition de la cour de Vienne; mais rien n'est plus faux que cette idée, qui tient encore à l'ancienne antipathie de cette nation contre les Allemands (1). On a de ce rebelle un livre in-fol., en latin, intitulé : *Mausolée des rois et des ducs du royaume apostolique* (la Hongrie), orné de 58 portraits, écrit en style lapidaire, depuis Kevé, premier duc de Hongrie, jusqu'à l'empereur Léopold I[er] exclusivement. Il a paru en latin et en allemand à Nuremberg, 1664, in-fol.; et en hongrois à Bude, 1771, in-4, traduit par Alexis Horanyi, religieux des écoles pies, auteur des *Mémoires littéraires* de Hongrie. Quelques auteurs disent que Nadasti n'a fait que prêter son nom à cet ouvrage, et en font honneur à Nicolas Lantzmar; d'autres l'attribuent à Jean Nadasti, jésuite; mais de fortes raisons font croire que c'est François Nadasti qui en est réellement l'auteur : il le présenta lui-même sous son nom aux états de Hongrie, et dans une de ses lettres il dit que cet ouvrage lui a coûté une infinité de recherches. On lui attribue encore *Cynosura juristarum*, 1668. C'est un corps de droit de Hongrie, rédigé par ordre alphabétique. Ses enfants prirent le nom de *Creutzberg*, pour effacer la honte dont leur père avait terni leur ancien nom.

NÆVIUS (Cneïus), poète latin, porta les armes dans la première guerre punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, et sa première comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant J.-C. Son humeur satirique déplut à Métellus, qui le fit chasser de Rome, où il mourut l'an 203 avant J.-C. Il ne nous reste que des fragments de ses ouvrages, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Le principal était une *Histoire de la guerre punique*.

NAGAXIMA (Michel), Japonais, entra dans la société des jésuites, et se dévoua entièrement à la prédication de l'Evangile. C'est un des missionnaires qui souffrirent les tourments les plus longs et les plus raffinés. Ayant lassé ses bourreaux l'an 1626, il fut laissé un an en prison, sans qu'on parût songer à lui; mais en décembre 1627 on recommença avec une fureur nouvelle, et le courageux Japonais ne mourut qu'après plusieurs jours de souffrances inouïes. Quelque temps après, sa mère et son frère furent également mis à mort pour la foi.

NAGEREL (Jean), chanoine et archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Description du pays et du duché de Normandie*, où il traite aussi de son origine. Cet ouvrage se trouve à la suite de la *Chronique* de cette province, Rouen, 1580 et 1610, in-8.

* NAGOT (François-Charles), prêtre, né à Tours en 1734, fit ses études au collége de cette ville, dirigé par les jésuites. Se destinant à l'état ecclésiastique, il vint à Paris, fit son cours de théologie au séminaire des Robertins; et admis dans la congrégation de Saint-Sulpice, fut envoyé professeur au séminaire de Nantes, où il prit le grade de docteur à l'université. Rappelé à Paris en 1769, et établi supérieur de la *petite communauté*, il maintint la discipline, encouragea les études, forma une bibliothèque, et améliora le temporel de cette maison. Il passa ensuite au petit séminaire, qu'il gouverna avec la même sagesse. La révolution ayant détruit les établissements ecclésiastiques, il prit la résolu-

(1) Nous pensons, avec les meilleurs historiens, que le seul crime de Nadasti est d'être entré dans la ligue des nobles hongrois contre l'empereur. En effet les tentatives d'empoisonnement et d'assassinat remontent à l'an 1666 : et il ne fut arrêté qu'en 1671, pour crime de rébellion et non pour d'autres.

tion de passer en Amérique, où il se rendit en 1791 à Baltimore. Le même bâtiment y portait M. de Chateaubriand; le futur auteur du *Génie du christianisme* allait alors à la découverte d'un passage au nord-ouest de l'Amérique. Pie VI venait d'établir un siége épiscopal pour les Etats-Unis. Tout était à faire dans ce vaste diocèse. Les difficultés ne l'effrayèrent point : il acheta une maison dont il fit le séminaire, et la fournit du mobilier convenable. Bientôt il y joignit un collége qui eut les priviléges des universités. On s'étonnerait de cette subite création, si on ne savait ce que peut un zèle ardent et éclairé, aidé des secours de la Providence. La suite répondit à ces heureux commencements. Ces établissements prospérèrent; et il s'y forma une jeunesse qui rend aujourd'hui des services utiles. Au milieu de ces travaux, Nagot fut frappé d'une attaque de paralysie qui le força de les interrompre. Ses infirmités ayant augmenté en 1810, il obtint d'être déchargé de la supériorité. Sa vie, néanmoins, se prolongea jusqu'au 9 avril 1816, où il expira, âgé de près de 82 ans, dans de grands sentiments de piété, et après avoir reçu tous les secours de la religion. Ses principaux écrits sont : *Relation de la conversion de quelques protestants*, 1791, in-12; *Vie de M. Olier*, 1815, in-8 (*voy.* ce nom); des traductions de la *Doctrine de l'Ecriture sur les miracles*, de l'évêque anglais catholique Hay, 1808, 3 vol. in-12; du vol. des *Fêtes mobiles* de Butler, pour faire suite aux *Vies des Pères* (*voy.* Godescard); du *Dévot chrétien* de Hay; du *Catholique instruit* de Chaloner; du *Guide du chrétien*, et de quelques autres ouvrages ascétiques.

* NAHL (Jean-Augustin), célèbre sculpteur, né à Berlin en 1710, reçut de son père les premières leçons de son art, et passa en France et ensuite en Italie, où il se perfectionna au milieu des chefs-d'œuvre. De retour à Berlin, en 1741, le roi le chargea de décorer les jardins de Postdam et de Charlottenbourg. D'autres ouvrages ajoutèrent ensuite à sa réputation. Etant venu habiter la Suisse, il s'établit à Hindelbanck, aux environs de Berne, et se lia d'une intime amitié avec le pasteur, M. Langhans, marié depuis peu à une femme qui réunissait les attraits aux vertus de son sexe. Mme Langhans étant morte, Nahl lui éleva dans l'église de ce village un *Tombeau*, chef-d'œuvre de sculpture, décrit par Laborde dans ses *Tableaux pittoresques* de la Suisse, et célébré par Haller et Wiéland. Appelé en 1755 à Cassel, pour y professer la sculpture, il y exécuta plusieurs ouvrages remarquables, entr'autres la *statue* du landgrave Guillaume, élevée dans la place de l'Esplanade. Cet artiste mourut en 1785, âgé de 75 ans. Nahl est un des sculpteurs qui ont le plus approché de Michel-Ange; il a sa manière forte, prononcée et énergique, qui sait imprimer au marbre les différents caractères des passions.

NAHUM, l'un des douze petits prophètes, vivait depuis la ruine des dix tribus par Salmanazar, et avant l'expédition de Sennachérib contre la tribu de Juda. On ne sait aucune particularité de la vie de ce prophète; on ne sait pas même si son nom est celui de sa famille ou du lieu de sa naissance, ou même une qualification; car *Nahum* en hébreu signifie *Consolateur*. On dispute encore sur le temps où il vivait : l'opinion la plus vraisemblable est celle que nous avons suivie. Sa *Prophétie* est composée de trois chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il prédit, d'une manière pathétique, la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar et Astyage. Il renouvelle contre cette ville criminelle les menaces que Jonas lui avait faites quatre-vingt-dix ans auparavant. Le style de ce prophète est partout le même; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, et l'énergie de son pinceau.

* NAIGEON (Jacques-André), littérateur, né en 1738 à Dijon, après y avoir fait ses études, vint à Paris, où il se lia bientôt avec d'Holbach et Diderot, et puisa dans leur société les principes d'incrédulité dont il devint un des plus ardents apôtres. L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie*, il fournit à cet arsenal de l'irréligion une foule d'articles qui ne produisirent pas l'effet qu'il en espérait, parce qu'il n'avait pas l'art d'intéresser ses lecteurs ou de les amuser. Dans le même temps il se fit le continuateur et l'éditeur de toutes les rapsodies philosophiques qu'un sentiment de pudeur empêchait leurs auteurs d'avouer, et qui depuis longtemps sont tombés dans le plus juste oubli. « Mais son ouvrage » le plus considérable est le *Dictionnaire de la philosophie ancienne et moderne*, pour l'Encyclopédie » méthodique, où il affiche l'immoralité, l'inhumanité et l'athéisme dans toute leur turpitude. » On cite encore de lui des éditions des *Fables de La Fontaine*, *de Racine*, de *Montaigne*, etc., avec des *Notices* et des *Œuvres* de Diderot, précédés de *Mémoires* sur la vie de ce philosophe, qui n'ont point répondu à l'attente des curieux. Il eut une grande part à la publication des *Moralistes anciens*. Naigeon mourut à Paris le 28 février 1810. Membre de l'institut depuis sa création, il y eut pour successeur Népom. Lemercier, qui se trouva fort embarrassé pour faire son éloge. Merlin (de Douay) lui répondant en qualité de directeur de l'académie, n'hésita pas à flétrir les doctrines *non moins anti-sociales qu'anti-religieuses* de Naigeon et rendit un hommage, peu suspect dans sa bouche, à la religion et à ses ministres dont il avait été l'un des plus ardents persécuteurs. (*Voy.* Merlin, Montagne et Senèque.)

NAILLAC (Philibert de), trente-troisième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, lequel résidait pour lors à Rhodes, issu d'une illustre famille du Berri. Il amena du secours à Sigismond, roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'*Eclair*. Il combattit en 1396 à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pièces. Il assista au concile de Pise en 1409, et mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent.

* NAILLAC (Gabriel-Pierre Rebière, seigneur de), né l'an 1760, au château de Cessac, paroisse de Bussières, dans la Marche, en 1789 adopta les principes des réformateurs; mais alarmé de la marche de la révolution, il ne tarda pas à rejoindre

ses amis qui l'avaient précédé à Coblentz, et reçu dans l'armée des princes en partaga les dangers jusqu'à son licenciement. Alors retiré dans le pays de Liége, où l'évêque avait offert un asyle aux Français fidèles, il y attendait le moment de reprendre les armes lorsque, se rappelant les saintes exhortations du P. Beauregard (*voy.* ce nom), il résolut de se donner tout à Dieu. Indigné de la déplorable facilité avec laquelle il avait accueilli les vains systèmes des philosophes, il ne regarda plus leurs livres qu'avec cette horreur secrète qui nous saisit, en contemplant un écueil rendu célèbre par un grand nombre de naufrages. Les événements politiques cessèrent d'être l'objet de ses sollicitudes. Cependant les armées Françaises menaçant le pays de Liége, il se retira d'abord à Essen, petite ville de Westphalie, dont il édifia les habitants par ses vertus. Etant entré dans un corps formé des débris de l'émigration, sa vie pénitente devint alors plus héroïque en ce qu'il ajouta à ses austérités un dévouement sans bornes pour ses compagnons d'armes et d'infortune. Ce corps ayant été licencié, il vint à Londres, et se réunit à une société d'officiers, qui soignaient les Français malades dans l'hôpital de Middlesex. Il obtint ensuite la place d'hospitalier dans une maison établie près de Londres, pour recevoir de vieux prêtres français, la plupart accablés d'infirmités. C'est dans cet asile consacré à l'infortune, que, sous le costume d'un simple serviteur, il remplissait les offices les plus humbles. On le voyait parcourir les lits des malades et des infirmes, leur offrir ses soins, panser leurs plaies et par des paroles consolantes, chercher à adoucir leurs souffrances. Il y avait environ cinq ans qu'il menait cette vie, quand il perdit une épouse dont la perte fit couler longtemps ses larmes. Sollicité d'entrer dans le sanctuaire, il refusa longtemps par une profonde humilité; mais cédant à de nouvelles instances, il commença l'étude de la théologie, sans négliger ses occupations habituelles. Sa conduite dans ce nouvel état fut celle d'un serviteur de Jésus-Christ, partageant son temps entre ce divin Maître et les malades. Ses excessives fatigues et ses austérités lui occasionnèrent une pleurésie, dont il mourut vers la fin de mars 1809, vivement regretté des pauvres et de ses nombreux amis. L'abbé Carron lui a consacré une notice dans les *Vies des justes dans la profession des armes.*

NAILOR (Jacques), imposteur du diocèse d'York, après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des *quakers* ou trembleurs. Il entra en 1656 dans la ville de Bristol, monté sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, et suivi d'une foule de ses sectateurs, qui criaient : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu de Sabaoth.* Les magistrats se saisirent de lui et l'envoyèrent au parlement, où il fut condamné, en 1657, comme un *séducteur,* à avoir la langue percée avec un fer chaud, et le front marqué de la lettre B, pour signifier *blasphémateur*. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans une étroite prison pour y expier ses rêveries ; mais il n'en fut que plus fanatique. Ayant été ensuite élargi, il ne cessa de prêcher parmi ceux de sa secte, jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN DE TILLEMONT (Louis-Sébastien le), né en 1637 à Paris, d'un maître des requêtes, se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Sacy, son ami et son conseil, l'engagea en 1676 à recevoir le sacerdoce, et Buzanval, évêque de Beauvais, espérait de l'avoir pour successeur. Il alla demeurer à Port-Royal-des-Champs. Son attachement au jansénisme lui attira des désagréments, et l'obligea de quitter la capitale; il se retira à Tillemont, près de Vincennes, où il se communiquait libéralement à ceux qui avaient besoin de ses lumières, et surtout à ceux qui étaient voués au parti. Tillemont ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le fameux Arnauld, et en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il continua à s'occuper de travaux utiles et d'intrigues de secte, et mourut à Paris après une langueur de trois mois, en 1698, à 61 ans. On lui doit : *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 1693-1717, 16 vol. in-4; l'*Histoire des empereurs*, 1698-1738, 6 vol. in-4. Ces deux ouvrages, tirés des auteurs originaux, souvent tissus de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité. Ils sont écrits avec un ordre, une justesse et une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son *Histoire des empereurs* finit avec le règne d'Anastase. Ses *Mémoires ecclésiastiques* ne contiennent qu'une partie du VIe siècle; et les douze derniers volumes ne furent imprimés qu'après sa mort. (*Voy.* TRONCHAY.) Quoique l'esprit de parti dont il était animé ne se montre pas à découvert dans cet ouvrage, des lecteurs attentifs en découvrent çà et là quelques allures. Sa *Lettre* contre l'opinion du père Lami, « que J.-C. n'avait point fait la pâque la » veille de sa mort, » et que Nicole regardait comme un modèle de la manière dont les chrétiens devraient disputer ensemble, se trouve à la fin du 2e vol. des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique.* Il a laissé quelques ouvrages manuscrits, dont les plus considérables sont *La Vie de saint Louis, roi de France*, publiée pour la première fois par M. J. de Gaulle, avec des notes et des éclaircissements, Paris, 1847, 2 vol. in-8, et l'*Histoire des rois de Sicile* de la maison d'Anjou (1). L'abbé Tronchay a écrit sa *Vie*, 1711, in-12. On trouve à le suite de cet ouvrage des *Réflexions* pieuses et des *Lettres* édifiantes. Si, aux vertus dont elle présente le tableau, on pouvait ajouter la soumission aux décrets de l'Eglise, l'éloge de ce savant homme serait complet. Son zèle pour le parti dont il avait épousé les intérêts allait jusqu'à déroger aux considérations les plus délicates. Lorsque M. de Rancé pensait à se défaire de ses bénéfices, et à se consacrer à Dieu dans la solitude de la Trappe, Tillemont lui conseilla de les garder *pour en distri-*

(1) Nous citerons encore parmi les ouvrages inédits de Tillemont, une *Vie du fameux Guillaume de Saint-Amour*, conservée à la Bibliothèque du roi, *Supplement nouv.*, n° 13 *bis.*

buer les revenus à ceux qui étaient dans la persécution. Sollicitation qui ne fit pas sur l'esprit de M. de Rancé une impression favorable aux disciples de Jansénius : « Je ne pus comprendre, dit-il, que des » gens qui voulaient passer pour être entièrement » détachés de toutes les choses d'ici-bas, fussent » capables de faire paraître un sentiment aussi in- » téressé que celui-là. »

NAIN (dom Pierre le), frère du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maison de son grand-père. Il y reçut une sainte éducation sous les yeux de madame de Bragelogne, sa grand'mère, dame vertueuse, dirigée anciennement par saint François de Sales. Le désir de faire son salut loin du monde le fit entrer à Saint-Victor à Paris, et ensuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, et enfin de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Nommé sous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par son affabilité. Il y mourut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé de Rancé fût ennemi des études monastiques, il permit sans doute à dom le Nain d'étudier et de faire part de ses travaux au public. On a de lui : *Essai de l'histoire de l'ordre de Cîteaux*, 9 vol. in-12. Le style en est simple et négligé, mais touchant. Les faits y sont mal choisis, et le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette histoire, qu'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant que comme un ouvrage profond; *Homélies* sur Jérémie, 2 vol. in-8; une *Traduction* française de saint Dorothée, père de l'église grecque, in-8; la *Vie de M. de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 2 vol. in-12. Cette *Vie*, revue et corrigée par le célèbre Bossuet, n'a pas été publiée telle que dom Le Nain l'avait faite, et qu'elle est sortie des mains du prélat réviseur. On y a inséré des traits satiriques fort éloignés du caractère de l'auteur; *Relation de la vie et de la mort de plusieurs religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12, ouvrage plein de touchants exemples, et dont les détails ont néanmoins prêté à la critique. Quelques personnes y ont cru voir des excès d'austérité, et une espèce de dérogation à la loi qui prescrit la conservation de soi-même. C'est sans doute ce qui a fait apporter quelques adoucissements à la rigueur de la réforme, telle qu'elle était dans les premières années. Deux petits Traités, l'un *de l'état du monde après le jugement dernier;* et l'autre, *sur le scandale qui peut arriver même dans les monastères les mieux réglés*, etc.; *Elévation à Dieu pour se préparer à la mort* : elle inspire cette piété tendre et pathétique, que le bel-esprit ne saurait contrefaire.

NAIRON (Antoine-Fauste), savant maronite et professeur en langue syriaque au collége de la Sapience à Rome, depuis 1666 jusqu'en 1694, né au Mont-Liban, neveu d'Abraham Ecchellensis par sa mère, mort à Rome presque octogénaire, l'an 1711, est auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Evoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adversus ævi nostri novatores*, Rome, 1694, in-8; l'autre, *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, ibid., 1679, in-8. Il s'efforce dans ces deux ouvrages de prouver que les maronites ont conservé la foi depuis le temps des apôtres, et que leur nom ne vient pas de Jean *Maron*, monothélite, mort en 707, mais de saint *Maron*, célèbre anachorète, qui vivait à la fin du IVe siècle. Ses raisons n'ont pas paru péremptoires à tous les savants; mais elles font honneur à son érudition, et sont appuyées d'une réflexion très-simple, mais solide, savoir, qui si le nom de *Maronites* était un nom de secte, ces peuples l'eussent quitté au moment qu'ils sont revenus à la vérité, et qu'ils se sont attachés à l'Eglise romaine, à laquelle ils sont fermement unis, au moins depuis 1182. *Voy.* MARON.

* NALIAN (Jacques), patriarche arménien, était né vers la fin du XVIIe siècle à Zimara, village près de l'Euphrate. Parvenu par son mérite au patriarchat de Constantinople, il gouverna son église dans des temps difficiles avec tant de sagesse, qu'il y maintint la tranquillité. Il était en correspondance avec le pape Clément XIII, et d'autres personnages illustres, soit de l'Asie, soit de l'Europe. L'affaiblissement de ses forces ne lui permettant plus de vaquer à ses fonctions avec la même vigilance, il demanda un successeur. Il eut le bonheur d'obtenir celui qu'il avait désigné, et mourut à Constantinople le 18 juillet 1764. On a de lui divers ouvrages dont les principaux sont : *Kandsaran* ou *le Trésor des notices*, Constantinople, 1758, in-4. Ce livre dans lequel il passe en revue ce que la morale a de plus instructif, la physique de plus curieux, l'histoire et la géographie de son pays de plus intéressant, lui assigne un rang distingué parmi les littérateurs de sa nation. L'*Arme spirituelle*, ouvrage mêlé de vers et de prose; le *Fondement de la foi*, in-4; *Commentaire sur Nareg*, livre célèbre parmi les Arméniens, et composé par un de leurs plus illustres docteurs; *Des sept sacrements de l'Eglise*, resté manuscrit; la *Doctrine chrétienne* à l'usage des Arméniens, Constantinople, 1757, in-12; *Lettres familières et instructives*; *Recueil de chansons et d'anecdotes* en turc et en arménien; des *Livres de prières*, etc. Du produit de ses ouvrages, Nalian fit un fonds, dont il employait le revenu au soulagement des indigents de toute espèce de son patriarchat.

NANCEL (Nicolas de), ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon et Soissons, professa les humanités dans l'université de Douai. Appelé à Paris par ses amis, il fut professeur au collége de Presle où il avait déjà enseigné, et se fit recevoir docteur en médecine. Cette science avait des charmes infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abaye de Fontevrault en 1587, et mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais bizarre; il était né en 1539. On a de lui : *Stichologia græca latinaque, informanda et reformanda*, in-8 : ouvrage où il veut assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et de la poésie latine. Ce projet singulier, dont il n'était pas l'auteur (*voy.* MOUSSET), couvrit de ridicule son apologiste. *Petri Rami vita*, Paris, 1599, in-8. Il y a des faits curieux et des anecdotes recherchées; mais Ramus y est peint un peu trop en beau. *De Deo, de immortalitate animæ contra Ga-*

lenum; *De sede animæ in corpore*, in-8. Il a aussi donné ces trois Traités en français; *Discours de la peste*, in-8; *Declamationes*, in-8. Ce sont des harangues qu'il avait prononcées durant sa régence.

NANGIS. *Voy.* Guillaume de Nangis.

NANI (Jean-Baptiste-Félix-Gaspard), historien, naquit à Venise en 1616. Son père, procurateur de Saint-Marc, et ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, et le forma de bonne heure aux affaires. Urbain VIII, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune Nani. Il fut admis dans le collége des sénateurs en 1641, et fut nommé, peu de temps après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre les Turcs; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre et des finances; fut ambassadeur à la cour de l'empire en 1654, et rendit à sa république tous les services qu'elle pouvait attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France, en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, et obtint, à son retour dans sa patrie, la charge de procurateur de Saint-Marc. Il mourut en 1678, à 62 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'avait chargé d'écrire l'*Histoire de la république*. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens; mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, et de simplicité dans le style : son récit est embarrassé par de trop fréquentes parenthèses. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662-1679, 2 vol. in-4, belle édition. Nous avons une assez faible traduction française du 1er volume, par l'abbé Tallemant, Cologne, 1682, 4 vol. in-12. La seconde partie a été traduite par Masclari, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12. On doit à Nani l'idée du recueil de toutes les lois de la république, qui a été publié par les soins du jurisconsulte Marino Angeli, sous le titre de *Legum venetarum compilatarum methodus*, 1678, in-4.

NANNI ou mieux NANNING (Pierre), *Nannius*, né à Alkmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 18 ans, et obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont : des *Harangues*; des *Notes* sur quelques auteurs classiques, et sur des traités de quelques Pères; *Miscellaneorum decas*, Louvain, 1548, in-8, et dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, et où il tâche d'expliquer les passages obscurs. Cinq *Dialogues des héroïnes*, 1541, in-4, ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il a été traduit en français, 1550, in-8; des *Traductions* latines d'une partie de Démosthènes, d'Eschyne, de Synésius, d'Apollonius, de Plutarque, de saint Basile, de saint Chrysostome, d'Athénagore, et de presque tous les ouvrages de saint Athanase. Cette dernière version est infidèle. Une *Traduction* de quinze psaumes en beaux vers latins dans les *Psalmi XL versibus expressi* de Jacques Latomus, Louvain, 1558. L'auteur a su allier les grâces de la poésie à la simplicité majestueuse du texte sacré. *In Cantica Canticorum paraphrases et scholia*, Louvain, 1554, in-4. L'auteur a réuni dans sa paraphrase le sens littéral et allégorique : c'est un des meilleurs *Commentaires* qu'on ait sur le *Cantique des cantiques*. Il peut être mis à côté de celui de Bossuet. (*Voy.* Salomon.) Nanni, critique habile, bon grammairien, poète estimable, n'était qu'orateur médiocre. Ses ouvrages décèlent un homme qui était versé dans toutes les sciences: ils lui firent une réputation très-étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas, mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractère était modéré, ses mœurs douces, et son esprit agréable.

NANNI ou NANNINI. *Voy.* Remigio.

NANNI. *Voy.* Annius de Viterbe.

* NANNONI (Angelo), chirurgien, né à Florence le 1er juin 1715, suivit, dès l'âge de 16 ans, les cours de l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve et se distingua par son application. Après avoir parcouru l'Italie et la France pour connaître le régime des hôpitaux et le mode de traitement employé dans les différentes maladies par les plus célèbres médecins, il fit profiter sa patrie de ses utiles observations en faisant adopter dans les hôpitaux de Florence une nouvelle méthode pour la prescription des médicaments. Nannoni disait que l'art de guérir consiste à seconder la nature en l'aidant quelquefois, et à réduire la médecine à ses principes les plus simples. Il mourut à Florence le 30 avril 1790, laissant plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : De *la simplicité dans l'art de guérir*, Venise, 1761-76, 3 vol. in-4. Cet ouvrage, rempli d'excellents aphorismes, a immortalisé son auteur. Une traduction italienne des *Recherches critiques sur l'état actuel de la chirurgie*, de Sharp, avec des notes, Sienne, 1774; *Mémoire sur l'anévrisme des replis du coude*, Florence, 1784. — Son fils François suivit avec honneur les traces de son père, et s'est rendu fameux dans les accouchements et dans les opérations de la cataracte et de la gravelle.

NANQUIER (Simon), en latin *Nanquerus*, dit *Le Coq*, avait du goût pour la poésie latine, et le génie qu'il faut pour y réussir, comme on voit par deux poèmes que nous avons de lui. Le premier, qui est en vers élégiaques, a pour titre : *De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria*; plein de bonnes moralités et d'une bonne philosophie. Le deuxième poème est en vers héroïques, et en forme d'églogue, Paris, 1505, in-8; Lyon, 1537; Paris, 1565, in-8. Il roule sur la mort de Charles VIII, roi de France. On a encore de Nanquier quelques *Epigrammes*, imprimées avec ses autres *Poésies*, chez Jehan Petit, in-4, sans date, au commencement du XVIe siècle : ce poète vivait à la fin du XVe.

* NANSOUTY (Etienne-Antoine-Marie, comte de), dont le nom de famille, Champion de Nanssous-Thil, a été changé en celui de Nansouty, naquit au mois de mai 1768, à Bordeaux, où son père, né à Dijon, était commandant du Château-Trompette. En 1780, admis à l'école militaire, il en sortit en 1785, sous-lieutenant au régiment de

Bourgogne-cavalerie. Trois ans après, la protection du maréchal de Beauveau lui valut un brevet de capitaine dans le 6e régiment de hussards, commandé par le duc de Lauzun. Il se trouva mêlé, à Nancy, dans l'affaire du régiment de Château-vieux, et courut des dangers en restant fidèle aux ordres du roi. La guerre ayant éclaté, il la commença lieutenant-colonel de cavalerie et gagna tous ses autres grades sur les champs de bataille. Il se distingua, en 1806, à Wertingen, où il commandait le corps des cuirassiers. Dans la campagne de 1807, contre la Prusse, il avait sous ses ordres les corps de carabiniers et de cuirassiers, qui se couvrirent de gloire. Il déploya la même intrépidité à Eylau et à Friedland. Nommé général de division, il se trouva en 1809 aux batailles d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram. Fait en 1812 colonel-général des dragons, et grand cordon de la légion-d'honneur, il fut employé dans la campagne de Russie, et rendit d'importants services en 1813 et 1814 à Dresde, à Wachau, à Leipsig et à Hanau, à Champ-Aubert, à Montmirail et à Craone. A la restauration, commissaire du roi, dans la 18e division, il fut fait capitaine-lieutenant de la 1re compagnie des mousquetaires. Ce général mourut dans les bras de la religion, à Paris, le 12 février 1815, âgé de 47 ans. Il était brave, humain et désintéressé. Les habitants du Tyrol lui ayant offert une somme considérable en reconnaissance de ce qu'il les avait préservés du pillage, il la fit distribuer aux hôpitaux. Il sauva la vie aux émigrés que le sort des armes jetait entre ses mains.

NANTEUIL. *Voy.* SCHOMBERG.

NANTEUIL (Robert), graveur, naquit à Reims, en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna toute l'éducation qui lui fut possible. Le goût qu'il avait pour le dessin se manifesta de bonne heure. Il en faisait son amusement, et se trouva en état de dessiner et de graver de lui-même la thèse qu'il soutint en philosophie. Nanteuil s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui était son talent principal. Louis XIV lui donna la place de dessinateur et de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maître n'a gravé que des portraits, mais avec une précision et une pureté de burin qu'on ne peut trop admirer. Son *recueil*, qui est très-considérable, prouve son extrême facilité. Il gagna plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avait acquis. Il mourut à Paris en 1678, à 48 ans.

NANTIGNY (Louis CHASOT de). *Voy.* CHASOT.

NANTILDE ou NANTICHILDE, reine de France, épousa le roi Dagobert Ier en 632, et gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de Clovis II, son fils. Elle mourut en 642, avec la réputation d'une princesse également politique et vertueuse.

NAOGEORGE (Thomas), théologien de la religion prétendue réformée, né à Straubing, en Bavière, en 1511, s'appelait *Kirchmayer*; mais il habilla son nom à la grecque, selon la coutume pédantesque de ce temps-là. Il se rendit célèbre dans son parti, par des vers satiriques contre l'Eglise catholique. Le plus fameux de ces *poèmes* est celui qui a pour titre : *Regnum papisticum*, imprimé en 1555 et 1559, in-8, sans nom de ville ni d'imprimeur ; il n'est pas commun. On a encore de lui : *Pamachius, tragœdia*, 1538, in-8 ; *Incendia sive Pyropolynices, tragœdia*, 1538, in-8; *Agricultura sacra*, 1558, in-8; *Hieremias, tragœdia*, 1551, in-8 ; *Mercator, tragœdia*, 1560, in-8. Il y a deux éditions de la traduction française du *Marchand converti*, 1558, in-8, et 1561, in-12. Il y en a une troisième de 1591, in-12, où se trouve la comédie du *Pape malade*, de Bèze; Un *Commentaire* sur les Epitres de saint Jean; et quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de fanatisme que de goût et de raison. Cet homme emporté mourut en 1578.

NAPIER. *Voy.* NEPER.

** NAPIONE (le comte Jean-François GALEANI), né en 1748 à Turin, d'une famille sénatoriale, montra dès sa première jeunesse un caractère sérieux et un goût très-vif pour l'étude. Après avoir fait pour obéir à ses parents son cours de droit à l'université de sa ville natale, il s'occupa de compléter lui-même son éducation par l'étude des langues, de l'histoire, de la philosophie, etc., et ne tarda pas à donner des preuves de son érudition. Entré dans l'administration en 1776, il remplit d'abord une place dans les finances, et nommé plus tard intendant de la province de Suze, puis de celle de Saluces, il se fit en peu de temps la réputation d'un administrateur actif et laborieux. Rappelé en 1787 à Turin, pour y prendre la direction du cadastre de l'ancien duché de Montferrat, il fut en même temps chargé d'écrire l'histoire de la *Monnaie* dans les états de la maison de Savoie. Déjà le sort des ouvriers sans ouvrage occupait les académies de France et d'Italie; dans un *mémoire* qu'il présenta à l'académie de Turin en 1788, il osa soutenir la cause de la liberté du travail et du commerce, et cette noble hardiesse l'empêcha d'obtenir le prix. Nommé conseiller du roi en 1796, il fut ensuite appelé à la surintendance générale des finances, dans un moment de crise pour le Piémont; mal secondé par ses collègues, il donna sa démission d'une place qu'il avait acceptée malgré lui. A l'époque où le Piémont passa sous la domination française, il vécut dans la retraite, et ne voulut accepter aucun des emplois qui lui furent offerts. Au retour de la maison de Savoie en 1814, il fut nommé directeur des archives royales, place qui le mit à même de se livrer à ses goûts pour les recherches historiques et lui fournit en même temps les moyens de rendre à son pays de nouveaux et importants services, qui furent mal récompensés; il puisa dans son âme profondément religieuse, la force et la résignation nécessaire pour supporter l'ingratitude et l'oubli de la cour, et ce qui était plus difficile la perte de ses quatre fils qu'il vit disparaître successivement. Il mourut à Turin, le 12 juin 1830, à 82 ans, entouré des secours de la religion qui avait été constamment son guide et sa consolation au milieu des peines inséparables de la vie, et laissant, à défaut de fortune, une mémoire chère à tous les gens de bien. Membre de l'académie de Turin, dont il avait été plusieurs fois vice-président, il était associé correspondant des principales académies d'Italie et de l'académie royale de Lisbonne, etc.

Sa *Vie* par Laurent Martini, 1836, in-8, contient la liste complète de ses ouvrages imprimés ou manuscrits, dont le nombre passe plus de 200. Parmi les imprimés, outre une excellente traduction italienne des *Tusculanes* de Cicéron, Florence, 1803, 2 vol. in-8, Pise, 1815, 2 vol. in-12, les plus importants sont : *Dell' uso, e dei Pregi della lingua italiana*, Turin, 1791, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, fort estimé des Italiens, a été réimprimé plusieurs fois dans divers formats, et, malgré quelques propositions contestables avancées par l'auteur, est digne de sa réputation. *Della patria di Crist. Colombo dissertaz*, 1805, in-4, réimprimée plusieurs fois; *Del primo scopertore della terra ferma del nuovo mondo*, 1809, in-4; *Del vicendevole vantaggio, che la religione reca alle belle arti, e le belle arti alla religione*, 1809, in-8; *Estratti ragionati di varie opere di grido*, 1816, 2 vol. in-8, ou in-12; *Vite ed elogi d'illustri italiani*, 1818, 3 vol. in-8, ou in-12; *I monumenti dell' architettura antica*, 1820, 3 vol. in-4, in-8, ou in-12; *Opuscoli di letteratura e di belle arti*, 1826, 2 vol. in-8, ou in-12.

* NAPPER-TANDY (James), Irlandais, né en 1737, partisan exalté de la révolution française, publia, en 1791, une *déclaration* au nom des Irlandais unis, sur les réformes qu'il croyait nécessaires dans le gouvernement anglais. Quoique protestant non-conformiste, il devint secrétaire d'une association catholique à Dublin. Sa conduite l'ayant rendu suspect, il passa en France pour se soustraire aux poursuites de la police. S'étant fixé à Paris, il accueillit dans sa maison les réfugiés de tous les pays. Il fit agréer au Directoire le projet d'une descente en Irlande, où, disait-il, tous ses compatriotes attendaient les Français avec impatience pour secouer le joug. Débarqué, en août 1798, sur la côte occidentale de Donegal, il publia une proclamation aux *Irlandais unis*; mais l'autorité avertie à temps déjoua ses projets. Contraint de fuir, il se rendit à Hambourg, où il fut arrêté, avec le frère d'O-Connor, à la demande du ministre d'Angleterre. Les deux chambres d'Irlande l'ayant excepté du bill d'amnistie, il fut transporté à Dublin, malgré les réclamations du Directoire, mis en jugement et condamné à mort en 1800. On sursit cependant à l'exécution, et sur la demande du gouvernement consulaire, il obtint enfin l'autorisation de venir terminer ses jours en France. Son arrivée à Bordeaux, en mars 1802, fut célébrée par un banquet civique, dans lequel il porta un *toast* aux amis de la liberté de tous les pays. Il mourut dans cette ville le 24 août 1803, âgé de 66 ans. Napper-Tandi avait le titre de colonel au service de France.

* NARBONNE (les vicomtes de), ancienne famille de la Septimanie ou Languedoc, dont l'illustration remonte au XIe siècle. Bérenger, vicomte de Narbonne, aida Raimond-Bérenger, comte de Barcelonne, à repousser les Maures, en 1048, et obtint, en récompense, la seigneurie de Tarragone, que ses successeurs ne conservèrent pas.

* NARBONNE-LARA (le comte Louis), ministre de la guerre, né à Colorno, dans le duché de Parme, au mois d'août 1755, était fils du premier gentilhomme de la chambre, et d'une dame d'honneur de mesdames de France. Amené à Versailles en 1760, il y fut accueilli avec empressement. Le Dauphin daigna lui donner les premières leçons de grec. Après avoir terminé ses études au collége de Juilly, il entra d'abord dans l'artillerie, puis fut successivement capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie et colonel. Ses devoirs militaires ne l'empêchèrnt pas de se livrer à l'étude; il suivit à Strasbourg les cours d'histoire et de droit public de Koch (*voy.* ce nom); il possédait les principales langues vivantes. Désirant une ambassade, il travailla dans les bureaux du ministre Vergennes. Quoiqu'il fût attaché à la maison de Bourbon, autant par devoir que par reconnaissance, il adopta plusieurs des idées nouvelles. Colonel du régiment de Piémont, il était en garnison à Besançon lorsque la révolution éclata. Son affabilité lui mérita la confiance des habitants qui l'élurent commandant de la garde nationale. Cette ville ayant été le théâtre d'une révolte, sa prudence et sa fermeté parvinrent à l'apaiser, et sa conduite dans cette circonstance accrut encore l'affection qu'on lui portait. De retour à Paris, en février 1791, il trouva mesdames de France sur le point de partir pour Rome et les accompagna dans ce voyage, qui éprouva des difficultés de plus d'un genre, qu'il parvint à lever. (*Voy.* ADÉLAÏDE, I, 50.) Nommé maréchal-de-camp à son retour d'Italie, sa popularité qui croissait, tandis que tant d'autres perdaient la leur, lui fit donner, le 6 décembre 1791, le portefeuille de la guerre. Dès les premiers jours de son administration il visita les frontières pour en connaître l'état. Le compte qu'il en rendit à l'assemblée législative fut très-applaudi. Quoiqu'il eût voulu prévenir une lutte imminente contre l'Europe, sentant la nécessité de s'y préparer, il forma trois armées de cinquante mille hommes, sous le commandement de Rochambaud, Luckner et Lafayette. Il obtint pour les deux premiers le bâton de maréchal de France et le leur remit à la tête de l'armée avec une grande solennité. Il travaillait en même temps à rétablir la discipline dans les régiments; mais il fut contrarié dans ses vues par les démagogues, et les modérés de l'assemblée, qui l'avaient secondé jusques alors, n'osèrent plus le défendre. A ces contrariétés du dehors, se joignirent celles qu'il éprouva bientôt dans le conseil; et il s'apprêtait à quitter le ministère, lorsque son portefeuille lui fut retiré le 10 mars 1792. M. de Narbonne alla se réfugier à l'armée; mais rappelé par le roi, il était à Paris depuis trois jours, lorsqu'éclata le 10 août. Décrété d'accusation, il parvint à s'échapper par les bons offices de madame de Staël, et se rendit en Angleterre. Lorsqu'il apprit que Louis XVI venait d'être mis en jugement, il réunit les anciens ministres du roi qui se trouvaient à Londres, et leur proposa « de demander en commun à la Convention un » *sauf-conduit* pour être admis à la barre et y ré- » clamer, pendant la durée du procès, la respon- » sabilité des actes de leur ministère. » Ce dévouement leur promettait une mort certaine, mais glorieuse... Narbonne parut décidé à la braver. Il demanda seul un sauf-conduit, qui lui fut refusé malgré

ses vives instances. Il prit alors le parti d'adresser à la Convention un *Mémoire* justificatif de Louis XVI, dont il envoya un double à M. de Malhesherbes, qui lui fit de la part de ce prince de touchants remerciments...... et de tristes adieux! Lorsque les hostilités commencèrent entre l'Angleterre et la république française, il passa en Suisse, puis en Souabe, et enfin en Saxe. A l'époque du consulat, il revint en France; mais ce ne fut qu'en 1806 que le ministre Clarke lui fit rendre son grade de lieutenant-général. Gouverneur de Raab, puis de Trieste, il fut ensuite ministre plénipotentiaire près du roi de Bavière. Ses manières aimables plurent à Napoléon, qui le fit son aide-de-camp, et lui témoignait assez de confiance pour lui demander son avis dans des occasions difficiles. Au moment où l'empereur était le plus irrité de la résistance qu'il éprouvait de la part du saint Siége : « Je suis tenté, lui dit-il, d'introduire une autre » église pour mon compte, et le pape s'arran- » gera avec la sienne et avec les siens comme » il l'entendra. — Vous n'en ferez rien, répondit » Narbonne; il n'y a pas dans ce moment assez de » religion en France pour en faire deux. » Ce mot, qui n'était pas sans profondeur, produisit son effet, et il ne fut plus question de la nouvelle église. Après la désastreuse campagne de Russie, à laquelle il prit part, nommé ambassadeur à Vienne, il passa ensuite à Prague pour y continuer ses négociations. Enfin envoyé à Torgau, il y mourut le 17 novembre 1813, à 58 ans, moins d'une chute de cheval que d'une maladie qu'il contracta en soignant les malades encombrés dans cette place. Quoiqu'on puisse reprocher à Narbonne son trop d'amour pour la popularité, il ne mérite cependant pas les attaques violentes de Bertrand de Molleville, dans ses *Mémoires*.

NARCISSE (saint) passait depuis longtemps pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jérusalem, lorsque, l'évêque étant venu à mourir, il fut choisi pour son successeur : il avait alors 80 ans; son grand âge ne l'empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon pasteur. Un jour l'huile de l'église manquant, il fit remplir les lampes d'eau, et après qu'il l'eut bénie, elle se trouva changée en huile. Trois scélérats accusèrent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. Narcisse leur pardonna généreusement cette calomnie, qui lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avait depuis longtemps de vivre dans un désert. Peu de temps après ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étaient eux-mêmes désirée. Dieu fit connaître à ce saint vieillard qu'il devait reprendre le soin de son église : il obéit. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral, il eut révélation que ce serait saint Alexandre, évêque de Flaviade. Dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, et fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de saint Narcisse, lequel prolongea encore de quatre ans une vie qui avait été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216, âgé de 116 ans, après s'être trouvé, vingt ans auparavant, au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devait célébrer la pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce, dans la personne d'Origène.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Le vil courtisan profitant de sa faveur, et de la faiblesse de son imbécile maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. Après que la révolte de Scribonien eut été étouffée, assis à côté de l'empereur, il présida à la condamnation des accusés et se fit adjuger leurs biens. Ses cruelles vexations le rendirent riche, dit-on, de cinquante millions de revenu. Il n'était pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, et ses dépenses ne le cédaient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renverser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime, et périt immolée à sa vengeance. Tandis que Claude se trouvait à Ostie, occupé d'un sacrifice, Narcisse s'y rend, et lui révèle le honteux mariage que Messaline venait de contracter avec Silius. Il le ramène ensuite à la maison de Silius, où celle-ci célébrait une orgie, et donne à un centurion l'ordre de la tuer. Narcisse fut récompensé de ce service par la questure. Agrippine fut plus heureuse. Elle obligea Narcisse de se rendre, pour sa santé, aux eaux de la Campanie, et elle le força ensuite de se donner la mort, l'an 54 de Jésus-Christ. Cet insolent et fastueux affranchi fut regretté par Néron, qui trouvait en lui un confident très-bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis mire congruebat*, dit Tacite.

NARCISSE, fils de Céphise et de Lériope, était si beau, que toutes les nymphes l'aimaient, mais il n'en écouta aucune. Echo ne pouvant le toucher, en sécha de douleur. Tirésias prédit aux parents de ce jeune homme qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, devint si épris de lui-même, qu'il sécha de langueur, et fut métamorphosé en une fleur qu'on appelle *narcisse*.

** NARDI (l'abbé Louis), né en 1777 à Savignano, dans les états de l'Eglise, après avoir achevé ses cours de théologie d'une manière brillante, fut pourvu d'un canonicat à Rimini, et partagea son temps entre les devoirs de son état et l'étude des antiquités ecclésiastiques. Quelques *Dissertations* qu'il publia dans le *Journal des Arcades* commencèrent sa réputation. Celles qu'il donna plus tard dans *la voix de la Raison*, contre les principes de la fausse philosophie, lui méritèrent la bienveillante protection du souverain pontife Pie VIII, qui daigna encourager ses travaux et lui conféra, dans la marche d'Ancône, un bénéfice qui ne l'obligea pas à quitter sa résidence. Il mourut à Rimini, le 5 juin 1837, à 60 ans, laissant la réputation d'un savant modeste et laborieux. Il fut l'un des fondateurs de l'académie du Rubicon. Outre un assez grand nombre de morceaux épars dans les *journaux*, on lui doit un ouvrage important sur l'ins-

titution des *curés* et leurs priviléges, et un autre intitulé : *Opinion sur le grand nombre des catholiques adultes qui seront sauvés*; enfin *De i Compiti e dell' antico Compito savignanese*, Pesaro, 1827, in-4.

* NAREJNY (Basile), littérateur russe, mort dans un âge peu avancé au mois de juillet 1825, est auteur d'une *tragédie* en prose, le *faux Dmitri*; mais les ouvrages qui lui ont fait une réputation parmi ses compatriotes, sont des romans de mœurs dont voici les titres : *Aristion*, 1822, 2 vol. in-12; *Boursier*, 1824, 4 vol.; *Les deux Ivan*, 1825, 3 vol.; Les *Soirées Slavonnes*, 1826, 2 vol.; le *Gil-blas russe*, etc. On trouve dans la *Revue encyclopédique*, 1829, 4e vol., une analyse des romans de cet écrivain.

* NARI (Corneille), prêtre irlandais, né en 1660 dans le comté de Kildare, fut ordonné en 1684, et vint l'année suivante à Paris, où il acheva ses études au collége irlandais, dont il devint proviseur. En 1694 il se fit recevoir docteur en droit civil et canon. Deux ans après, il fut chargé de l'éducation du comte d'Antrim, seigneur catholique avec lequel il voyagea. De retour en Irlande, il fut pourvu de la cure de Saint-Michan à Dublin. Dans ce nouveau poste, il continua de jouir de l'estime même des protestants, qui rendaient justice à son mérite et à sa modération. Nari mourut le 3 mars 1738. Il avait de la piété, du zèle, du talent et toutes les vertus ecclésiastiques. Il est auteur des écrits suivants: *Etat modeste et fidèle des principaux points controversés entre les catholiques romains et les protestants*, 1699, in-4; *Prières* et *Méditations*, 1705, in-12; *Traduction* du nouveau Testament, en anglais, avec des notes marginales, Londres, 1705-1708, in-12; *Règle et pieuses instructions composées pour l'avancement spirituel d'une dévote veuve*, etc., Dublin, 1716, in-16; *Réponse* à une brochure intitulée : *Conférence entre M. Clayton, prébendaire de l'église de Saint-Michan à Dublin, et le docteur Nari, prêtre romain*, 1722, in-4; *Lettre de controverse au curé de Naas*, 1722, in-4; *Lettre à mylord Edouard, archevêque de Thuam, en réponse à son Avis charitable* à tous ceux qui sont de la communion de l'Eglise de Rome, 1730, in-8; *Histoire abrégée du purgatoire de saint Patrice*, en faveur de ceux qui sont curieux de connaître les particularités de ce fameux pèlerinage, 1710. On lui attribue la *Traduction* anglaise des *OEuvres* de Papin, Paris, 1723, 3 vol. in-12, avec la *Vie* de l'auteur.

* NARINO (don Antoine), un des premiers chefs de l'insurrection de la Nouvelle Grenade, (Colombie), né vers 1760 à Santa-Fé-de-Bogota, manifesta dès sa jeunesse des principes d'indépendance. Ses liaisons l'ayant rendu suspect, il allait être arrêté, lorsqu'il s'embarqua pour l'Espagne, et se présenta au président du conseil de Madrid, espérant que cet acte de soumission ferait cesser les poursuites dirigées contre lui. Il s'était trompé; cependant il put s'échapper, et il se réfugia en France. Lorsque la guerre éclata entre l'Angleterre et l'Espagne, persuadé que le cabinet de Londres seconderait ses projets, étant revenu secrètement à la Nouvelle-Grenade, il fut mis en prison et n'obtint d'en sortir, qu'à la condition qu'il ne quitterait pas Santa-Fé, et qu'il serait toujours accompagné d'un soldat. Lors de l'insurrection de Caracas (1811), l'ordre fut donné de le transférer à Carthagène; mais il prit la fuite. Arrêté de nouveau, il était dans les prisons de Bocachica, lors du soulèvement de cette ville, et délivré par les insurgés il les seconda de tout son pouvoir. Nommé secrétaire du *congrès* de la Nouvelle-Grenade, il feignit, pour mieux arriver à son but, d'agir en faveur de Ferdinand VII, alors prisonnier; mais après avoir écarté le président de la junte de Cundinamarca, il s'empara de toute l'autorité dans cette province, et cessa même d'obéir aux décisions du congrès général. Nouveau Robespierre, il voulait établir une république *indivisible*, dont il serait le *dictateur*. Mais au moment où il se croyait sûr du succès, un des corps de son armée se déclara pour le congrès et s'empara de la capitale du Tunjo. La guerre civile ne tarda pas à éclater (janvier 1812). Narino, vaincu et abandonné d'une partie des siens, fut bientôt assiégé. Privé de tous moyens de défense, il promit de se démettre de la présidence, et de s'exiler de la Nouvelle-Grenade, pourvu qu'on respectât les biens et la vie des habitants : ces propositions ayant été rejetées, les habitants de Santa-Fé, animés par le désespoir, dans une vigoureuse sortie repoussèrent les assiégeants, et les défirent complétement. Cependant une armée espagnole vint mettre fin aux dissensions intestines. Dans ce danger commun, le congrès de la Nouvelle-Grenade et les provinces dissidentes mirent à la tête de leurs troupes Narino, qui paraissait avoir renoncé à ses projets ambitieux. Il obtint quelques avantages sur les royalistes à Popayan et à Aranda, d'où il partit pour Pastos, ville située de l'autre côté des Andes, qu'il espérait surprendre. Tandis qu'il marchait avec son avant-garde, le bruit se répand que le corps d'armée a été défait, et les royalistes attaquent au même moment Narino qu'ils font prisonnier. Conduit à Pastos, où, à sa grande surprise, il ne reçoit pas la punition des rebelles, il est transféré à Quito, puis à Lima, et enfin à Cadix. Son fils voulut partager son sort. Narino mourut en prison, à l'âge d'environ 65 ans. On sait les résultats de sa révolte. La Nouvelle-Grenade proclama son indépendance en 1823, sous le nom de Colombie, et deux ans après fut reconnue par l'Angleterre. L'insurrection s'étant propagée dans les deux Mexiques, et le Pérou, toutes les colonies espagnoles, excepté Cuba, se sont soustraites à l'autorité de la métropole, dont la domination s'étendait sur d'immenses contrées. (*Voy.* BOLIVAR, MORILLO.)

* NARO (Benoît), cardinal, né à Rome le 26 juillet 1744, d'une famille noble, entra dans la carrière ecclésiastique et s'éleva en peu de temps, par son mérite et par ses vertus, aux plus hautes dignités. D'abord chanoine du Vatican, il fut aussi camérier secret de Clément XIII. Pie VI le déclara prélat domestique, référendaire des deux signatures; et, plus tard, lui donna place parmi les *ponents* du bon gouvernement et de la Consulte. Pie VII le nomma en 1800 clerc de la chambre, et en

1807, majordome et préfet des palais apostoliques. Cardinal le 8 mars 1816, sous le titre de *Saint-Clément*, il se distingua par son zèle pour la splendeur du culte et par les dons qu'il fit à l'église de son titre, à la Basilique de Sainte-Marie-Majeure et à d'autres églises et pieux établissements dont il était le protecteur. Le cardinal Naro est mort à Rome le 6 octobre 1832. L'*Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice*.

NARSÈS ou NARSI, 7ᵉ roi Sassanide de Perse, après Varanes son père, monta sur le trône en l'an 296. Il s'empara de la Mésopotamie et de l'Arménie. Maximien-Galère, envoyé contre lui par Dioclétien, fut d'abord battu; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, et lui envoya ses femmes et ses filles. Narsès prit le parti de faire la paix avec les Romains. Il lui en coûta pour cela cinq provinces sur le Tigre; et il mourut en 303, après un règne de sept ans. Ce n'était point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, et leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de ses actions, et cette ambition causa sa perte. Son fils Hormisdas lui succéda.

NARSÈS, eunuque persan, et l'un des plus grands généraux de son siècle, sous l'empereur Justinien, était d'une naissance obscure; dès sa jeunesse, il remplit des fonctions domestiques auprès de cet empereur, qui le distingua bientôt et lui ouvrit la carrière des honneurs. Il remplit d'abord plusieurs ambassades. Bélisaire ayant été disgracié, Narsès commanda l'armée romaine contre les Goths, les défit l'an 552 dans deux batailles, et donna la mort à leur roi Totila. Narsès continua de remporter des victoires; il soumit toutes les villes de l'Italie et fut nommé exarque, dignité qu'il conserva quatorze ans. Justin, neveu et successeur de Justinien, le rappela. On raconte que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire « de quitter les » armes, et de venir filer avec les femmes : » lui reprochant ainsi qu'il était eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'il *lui ourdirait une toile qu'elle ne déferait pas aisément*. Narsès se retira à Naples, d'où il vit avec joie les Lombards menacer l'Italie. Les Romains effrayés obtinrent du pape qu'il emploierait sa médiation auprès de Narsès. Le vieux général alla s'établir au capitole, et mourut à Rome dans une extrême vieillesse. « Cet eunuque, dit un historien, joignait aux ta- » lents d'éclat une fidélité très-intacte, et qui ne » céda qu'à la disgrace la plus outrageante. Un » amour extrême de la justice et de la discipline ne » souffrait pas le moindre désordre dans son armée. » Il faisait surtout admirer en lui une piété sincère, » qui, ayant été le principe de son premier atta- » chement aux Romains, fut l'âme de toutes ses » vertus. Sa confiance en Dieu et la vivacité de sa » foi étaient parvenues à ce degré qui opère les » merveilles; et telle fut, encore plus que son ha- » bileté naturelle, tout éminente qu'elle était, la » cause de ses succès étonnants. » Le cardinal Baronius prétend que Narsès est le même que celui qui s'étant révolté contre Phocas, périt par le dernier supplice, vers la fin du VIᵉ siècle, ou au commencement du VIIᵉ. Ce fait paraît contre toute vraisemblance. L'eunuque persan aurait eu alors cent ans, puisqu'il servait dans les troupes de l'empereur Justinien, en 528. D'ailleurs, le Narsès que Phocas fit brûler l'an 604 avait été un des gardes de Commentiolus, général de l'empereur Maurice : se peut-il que Narsès, qui avait acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, et qu'il eût été réduit à la simple qualité de garde d'un gouverneur de province? *Voy.* les *Mémoires de l'académie des Inscriptions*, tom. 10, pag. 191 et 192, in-4.

* NARUSZEWICZ (Adam-Stanislas), prélat polonais, jouit parmi ses compatriotes d'une grande réputation comme historien et comme poète. Né dans la Lithuanie en 1733, il reçut son éducation chez les jésuites, et entra en 1748 dans leur société à laquelle ses talents pouvaient être de la plus grande utilité. A la suppression de l'institut en 1778, il se rendit à Varsovie, et mérita la bienveillance du roi Stanislas-Auguste, qui l'éleva aux premières dignités de l'état et de l'Eglise. Il accompagna ce monarque en 1787 dans son voyage de Krimée (*Voy.* STANISLAS-AUGUSTE II), et fut plus tard le témoin de la disgrace de son bienfaiteur, auquel il resta fidèle. Ce prélat mourut dans son diocèse de Luck, le 6 juillet 1796, à 63 ans. On a de lui : une *Histoire de Pologne*, en 6 vol. in-8, qui contiennent les règnes des *Piast*, et se termine à l'an 1386. Le volume d'introduction qui devait traiter de l'origine des Polonais, est resté manuscrit. En 1780, parut le 2ᵉ volume qui commence à l'époque de l'établissement du christianisme en Pologne, en 965; le 7ᵉ vol. fut publié en 1786. Cet ouvrage enrichi de *Notes* savantes a été trad. en Français par l'abbé Gley (*voy.* ce nom), dont le manuscrit se conserve à la bibliothèque de l'institut; *Vie de Charles Chodkiewics, grand général de Lithuanie*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8; une *Traduction de Tacite*, 1772, 2 vol. in-4; *Voyage de Stanislas Auguste à Kaniow en 1787, lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II.* On trouve dans cette relation des notions intéressantes sur l'origine des Cosaques; *Description de la Tauride; Poésies diverses et originales*, savoir : *Odes*, *Satires*, *Eglogues*, *Epîtres*, etc., 4 vol. in-8; des traductions *en vers d'Anacréon* et des *Odes d'Horace; Poésies érotiques*, sujet peu digne de la plume d'un prélat catholique. Ses *Œuvres* font partie du *Choix d'auteurs polonais* publié par M. Motowski, (Varsovie, 1803-1805, 26 vol. in-8). Naruszewicz avait réuni, par ordre du roi, des matériaux pour l'*Histoire de Pologne*, formant 360 vol. in-fol. Quelque talent qu'il ait déployé comme historien, par la clarté, la vigueur du style, par la sagesse des plans et l'ordre des matières, il est encore plus estimé comme poète.

* NASREDDYN-HADJA, fabuliste, surnommé *l'Esope turc*, né vers 1300, à Yenisheïr, dans la Natolie, acquit par ses fables une grande réputation. Comme Esope et ses imitateurs, il avait passé en revue tous les animaux, dont il tirait d'utiles leçons de morale. A un esprit fin et rusé il joignait une conduite sage et prudente qui ne se démentit dans aucune occasion. L'historien Cantemir rapporte

un fait qui vient à l'appui de cette assertion, et qui sauva une partie de la Natolie de la fureur du sanguinaire Tamerlan. Les habitants de Yenisheïr voulaient s'armer et disputer le passage au conquérant; mais Nasreddyn parvint à les en détourner, en improvisant une fable qui leur faisait connaître, sous le voile de l'allégorie, le danger auquel ils s'exposaient. Nommé ambassadeur près du prince tartare, il désirait mettre à ses pieds quelques présents, et imagina de lui offrir des fruits. Il demanda conseil à sa femme, pour savoir si ce présent devait être un panier de coings ou de figues. Elle se décida pour les coings : « Il n'est jamais bon, se dit Nasreddyn, » de suivre le conseil d'une femme, » et il emporta des figues; ce en quoi l'événement prouva qu'il fit bien. Il se dirige vers le camp du prince tartare, qui, ayant appris que le fameux Esope turc venait en ambassade, l'admit aussitôt en sa présence. Tamerlan, voyant que le présent qu'il lui apportait ne consistait qu'en des figues, ordonna qu'on les jetât l'une après l'autre à la tête de Nasreddyn, qui, à chaque coup, répétait : « Dieu soit » loué !.... — Pourquoi donc, lui dit Tamerlan » courroucé, remercies-tu le Ciel.....? — Parce » qu'il m'a inspiré, répondit le fabuliste d'un air » très-grave, de ne pas suivre le conseil de ma » femme; car elle voulait qu'au lieu de figues je » t'apportasse des coings, et assurément si ces » figues se trouvaient être des coings, j'aurais la » tête brisée : j'ai donc raison de remercier le » Ciel.... » Le farouche Tamerlan sourit, et Yenisheïr fut sauvé du pillage. Ce n'est pas la seule fois que la présence d'esprit, une ruse ingénieuse, une saillie, ont apaisé la colère d'un conquérant.

NASSARO. *V.* MATTHIEU.

NASSAU (Engelbert, comte de), né dans le XVe siècle, gouverneur du Brabant, chevalier de la Toison d'or, fut très-utile à Charles le Téméraire, dernier duc de Bourgogne, surtout dans la guerre de ce prince contre les Gantois révoltés. Fait prisonnier devant Nancy, il paya sa rançon et alla offrir son épée à la jeune héritière de Bourgogne, depuis épouse de Maximilien. En 1479, il se signala à la bataille de Guinegate, rendit de grands services à l'empereur Maximilien, et mourut à Bréda en 1504. On voit son mausolée dans la grande église de cette ville : monument magnifique, que les calvinistes, lors de la réforme, ont respecté, quoiqu'ils aient détruit presque tous les autres : il méritait effectivement cette exception, même de la part du fanatisme le plus destructeur. Les statues d'Engelbert et de son épouse, Limburge de Baden, sont de Michel-Ange, expression pittoresque de la mort, et vrais chefs-d'œuvre en ce genre : des quatre figures latérales, celles de Régulus et de Jules-César sont aussi de ce grand maître, le tout en albâtre gypseux et transparent; les tables sont de pierres de touche.

NASSAU (Maurice de), prince d'Orange, un des plus grands capitaines des temps modernes, 2e fils de Guillaume, naquit en 1567 au château de Dillenbourg. Il devint le chef des révoltés aux Pays-Bas après la mort de son père, tué en 1584 par Gérard. (*V.* cet article et GUILLAUME.) Le jeune prince n'avait alors que 18 ans. Nommé capitaine-général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la république, fondé par son père. Il se rendit maître de Bréda en 1590, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimègue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, et s'empara de Gertruydemberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, et il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. Nous supprimons ici la conspiration fabuleuse rapportée par certains lexicographes, avec des circonstances plus fabuleuses encore. (*Voy.* ERNEST.) Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, et se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siége de Dunkerque; mais il s'en vengea sur Albert qu'il défit près de Nieuport, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût contraint de lever encore le siége de cette ville. Rhinberg, Grave, l'Ecluse se rendirent à lui les années suivantes. Maurice travaillait plus pour lui que pour ses concitoyens : il ambitionnait la souveraineté de la Hollande; mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. Le zèle de ce républicain lui coûta la vie. Maurice, défenseur de Gomar contre Arminius, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi, partisan de cette secte. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619; et cette mort, effet de l'ambition du prince d'Orange, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandais. La trève conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siége devant Bréda en 1624, et réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépense et de sang. Le prince Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette place, mourut de douleur en 1625. Il avait étudié l'art militaire dans les anciens, et il appliquait à propos les leçons qu'il avait puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres, il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois des lunettes à longue vue, des galeries dans les siéges, de l'art d'enfermer les places fortes, de pousser un siége avec plus de vigueur, de défendre mieux et plus longtemps une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnèrent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandait un jour assez indiscrètement *quel était le premier capitaine du siècle.* — *Spinola*, répondit-il, *est le second*; c'était dire qu'il était le premier. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avait toujours pendant la nuit deux hommes qui veillaient à côté de son lit, et qui avaient soin de le réveiller au moindre bruit. La guerre entre la Hollande et l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Maurice était violent, et n'aimait pas à être contredit; il se livra aux femmes et ne s'honora guère par ses mœurs. Il eut pour successeur Frédéric-Henri, son frère. On trouvera le récit de ses exploits dans l'ouvrage intitulé : *Généalogie et Lauriers de la maison de Nassau*, Leyde, 1615, in-fol., avec cartes et fig. et des détails curieux sur son caractère dans les *Mémoires de Louis Aubery du Maurier*, Paris, 1687, in-12.

NASSAU. *Voy.* Guillaume.

NATALI (Martin), clerc régulier des Ecoles pies, naquit dans le diocèse d'Albenga, état de Gênes, en 1730, et fit profession à Rome en 1749. Chargé d'enseigner la théologie dans le collége Nazaréen, il s'y fit de fâcheuses affaires, sous Clément XIII, par une thèse où l'on crut remarquer des opinions répréhensibles. Il fut privé de sa chaire; mais le motif qui le mettait en disgrace à Rome devint pour lui un sujet de mérite à Pavie, où l'on cherchait à introduire un nouvel enseignement. Il y fut appelé et pourvu d'une place de professeur. Il y afficha des sentiments qu'à Rome il avait été obligé de dissimuler, et ne cacha plus son penchant pour la doctrine de Jansénius. Le catéchisme de Bellarmin ayant été présenté à son approbation en sa qualité de censeur, il refusa de l'approuver, à moins qu'on n'y fit des changements. Il sut si peu se contenir, que l'évêque de Pavie lança sur lui une sentence d'excommunication, en date du 5 mai 1775. En vain le pape demanda qu'il fût destitué de sa place de professeur, le système de l'empereur Joseph II prévalait dans les états de la maison d'Autriche en Italie, et c'était une raison pour que Natali fût soutenu. Non-seulement on ne le destitua point, au contraire on bannit un dominicain qui l'avait attaqué. Il mourut à Pavie le 28 juin 1791. Il a publié : *Sentiments d'un catholique sur la prédestination,* 1782; *Prières de l'Eglise pour obtenir la grâce*, 1783; *Complexiones augustinianæ de gratia Dei*, 2 vol.; *Traité de l'existence et des attributs de Dieu, de la Trinité, de la création et de la grâce,* 3 vol.; *Lettre au P. Mamachi sur les limbes; Lettres contre la théologie morale de Collet*, etc. *Voy.* Mamachi.

NATALIS. *Voy.* Hervé le Breton.

NATALIS-COMES. *Voy.* Comes.

NATALIS (Jérôme), jésuite, mort en 1580, à 76 ans, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé : *Meditationes in Evangelia totius anni*, Anvers, 1594 ou 1595, in-folio.; on en connait un exemplaire peut-être unique sur peau de vélin.

NATALIS (Michel), graveur, né à Liége en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très-habile. A l'âge de 11 ans il maniait déjà le burin. Son père, graveur des monnaies, fut son premier maître. Pour se perfectionner, il se rendit à Paris et de là à Rome, où il grava, sous la direction de Joachim Sandrart, une partie des statues de la galerie justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Poussin, Bertholet, et sur ses propres dessins. On estime particulièrement un *Saint-Bruno* et le *buste de saint Lambert*. On assure qu'au moment de sa mort, en 1670, un courrier arrivait à Liége pour l'informer que Louis XIV lui offrait un logement au Louvre et une pension.

NATHAN, prophète qui parut dans Israël du temps de David, déclara à ce prince qu'il ne bâtirait point de temple au Seigneur, et que cet honneur était réservé à son fils Salomon. Ce même prophète reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J.-C., d'aller trouver David après le meurtre d'Urie, pour lui reprocher ce crime et l'adultère qui y avait donné lieu. Nathan lui rappela son péché sous une image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte « d'un homme riche qui, ayant plu» sieurs brebis, avait enlevé de force celle d'un » homme pauvre qui n'en avait qu'une. » David ayant entendu le récit de Nathan lui répondit : « L'homme qui a fait cette action est digne de » mort; il rendra la brebis au quadruple. — C'est » vous-même qui êtes cet homme (répliqua Nathan.) » Vous avez ravi la femme d'Urie Héthéen; vous » l'avez prise pour vous; vous l'avez fait périr lui» même par l'épée des enfants d'Ammon. » Ces paroles furent un trait de lumière qui pénétra David de la plus vive componction; ses regrets lui méritèrent le pardon de sa faute.

NATHAN ou RABBI-ISAAC-NATHAN, rabbin du XVe siècle, s'est rendu fameux par sa *Concordance hébraïque*, à laquelle il travailla pendant 10 ans. Cette *Concordance* a été traduite en latin, et depuis perfectionnée par Buxtorf, et imprimée à Bâle, 1632, in-fol. Il est certain que Nathan composa sa *Concordance* d'après celle qu'Arlot, général des cordeliers, a composée en latin. Cet ouvrage a été imprimé sous le titre de *Meir netiv*, *Lumière des sentiers*. Ce rabbin est appelé tantôt *Isaac*, et tantôt *Mardochée*, selon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes; s'ils viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence et du changement de leurs mœurs : usage qu'il ne serait point absurde d'introduire parmi les chrétiens, qui avertirait de leur infidélité ou de leur hypocrisie tant d'hommes lâches et faux qui, dans des temps de souffrance et d'angoisses, abjurent leurs iniquités pour les reprendre au moment de leur convalescence.

NATHANAEL, disciple de J.-C., de la petite ville de Cana en Galilée. Philippe l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avait trouvé le Messie, et l'amena à J.-C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'était *un vrai Israélite, sans déguisement et sans fraude*. Nathanaël lui ayant demandé d'où il le connaissait, le Sauveur lui répondit qu'il l'avait vu sous le figuier avant que Philippe l'appelât. A ces paroles, Nathanaël le reconnut pour maître, pour le Fils de Dieu et le vrai roi d'Israël. Plusieurs écrivains ont soutenu que saint Barthélemi était le même que Nathanaël; le père Roberti, jésuite, dans *Nathanael Bartholomæus*, Douai, 1619, Alphonse Tostat, Cornelius à Lapide, Henri Hammond, Gavantus, Fabricio Pignatelli, jésuite napolitain, dans *De apostolatu B. Nathanaelis Bartholomæi*, Paris, 1660, et le père Stilting dans les *Acta Sanctorum*, août, tom. 5, ont adopté ce sentiment. Saint Jean ne nomme jamais Barthélemi parmi les apôtres; mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres évangélistes. Ceux-ci joignent constamment ensemble Philippe et Barthélemi; et saint Jean dit que Philippe et Nathanaël vinrent ensemble trouver J.-C. On voit aussi que Nathanaël était avec les apôtres, lorsque le Sauveur leur apparut sur le bord de la mer de Galilée, après sa résurrection; et s'il n'eût point été dès lors membre

du sacré collége, pourquoi n'aurait-il point été proposé pour remplir la place vacante par la mort de Judas ?

NATIVELLE (Pierre), célèbre architecte français, dont nous avons une *Architecture* avec des figures, imprimée à Paris, 1729, 2 vol. in-fol. : ouvrage fort estimé.

* NATIVITÉ (Jeanne le Royer, sœur de la), était née en 1732 à la Chapelle-Sanson près de Fougères, d'une famille de laboureurs. A dix-huit ans elle entra domestique chez les religieuses *Urbanistes*, de Fougères, où plus tard elle obtint d'être reçue converse, sous le nom de sœur de la Nativité. Ses progrès dans la vertu furent rapides. Croyant avoir des apparitions et des révélations, elle en fit part à ses confesseurs, qui cherchèrent à l'éclairer sur des points aussi délicats. Mais son dernier directeur, l'abbé Genet, s'éloignant de la route de ses prédécesseurs, l'encouragea dans ses idées et écrivit sous sa dictée ce qu'elle prétendait avoir vu ou entendu. Lors de la révolution, forcée de quitter son couvent, elle se réfugia chez son frère, puis près d'un charitable habitant de Fougères, où elle mourut le 15 août 1798, âgée de 66 ans. Pendant son séjour en Angleterre, l'abbé Genet avait communiqué ses manuscrits et en avait même distribué des copies à plusieurs personnes, qui varient d'opinion sur le degré de confiance que méritaient les prédictions. A la mort de cet ecclésiastique, en 1817, ses manuscrits furent vendus à un libraire qui les publia la même année sous le titre de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, 3 vol. in-12. Les deux premiers contiennent la vie et les révélations; et le 3e un *Recueil d'autorités* et des *Observations* de l'abbé Genet en faveur de l'ouvrage, et enfin une *Relation* faite par lui *des huit dernières années de la sœur de la Nativité*. Une nouvelle édition de cet ouvrage a paru en 1819, in-8 et in-12, augmentée d'une vol. contenant divers morceaux dictés par la sœur à des religieuses qui avaient sa confiance. Un des rédacteurs de *L'Ami de la Religion* a donné une analyse critique de cet ouvrage tome 23, p. 321-385, et tome 24, p. 193. Un anonyme lui opposa : *Réponse de mon oncle à la Censure des révélations de la sœur de la Nativité*. Cependant les personnes éclairées conviennent, avec *l'Ami de la Religion*, « que l'on ne » doit pas croire toutes les révélations de la sœur » comme implicitement véritables. » La *Chronique religieuse* en a aussi parlé tome 3, 246. — Une autre Jeanne de la Nativité, religieuse ursuline, est auteur du *Triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1783, in-12.

* NATOIRE (Charles), peintre, né à Nimes le 3 mars 1700, eut pour maître le Moine, qui lui communiqua ce style *guindé* alors à la mode en France. Il avait déjà de la réputation lorsqu'un de ses élèves, Vien (*voy.* ce nom), le mit sur la route suivie par les grands maîtres, en le ramenant à l'étude de l'antique et à l'imitation de la nature. Nommé directeur de l'académie de France, à Rome, il y demeura près de vingt ans, et fut remplacé en 1775 par Vien lui-même. Un procès qu'il eut à soutenir contre un de ses élèves qu'il avait chassé de l'académie abreuva sa vieillesse de dégoûts. Celui-ci porta plainte au Châtelet contre une décision qu'il appelait arbitraire, et Natoire fut condamné à 20,000 francs de dommages et intérêts. Il mourut à Castel-Gandolfo, dans le Bolonais, en août 1777, âgé de 77 ans. On distingue parmi ses tableaux ceux qui ornaient les appartements du premier étage du château de Versailles; un *salon* de l'hôtel de Soubise; la *chapelle* des Enfants trouvés de Paris; les *peintures* des panneaux, entre les fenêtres du cabinet des médailles et des antiques; mais la plupart de ces productions, retouchées depuis, ont beaucoup perdu de leur premier mérite. Son *Ange arrachant la flèche de la plaie de saint Sébastien*, quoique d'un mauvais ton de couleur, passe pour son chef-d'œuvre ; on l'a même comparé aux meilleurs ouvrages du Guide. D'habiles graveurs, tels que Fessart, Aveline, J.-J. Flipart, ont reproduit plusieurs morceaux de ce peintre.

NATTA (Marc-Antoine), célèbre jurisconsulte du seizième siècle, natif d'Asti en Italie, était magistrat à Gênes où il se distingua par ses vertus et son amour pour l'étude. Le sénat de Pavie lui offrit une chaire de droit canon; mais il ne voulut pas priver Gênes de ses lumières. On a de lui divers ouvrages de théologie et de jurisprudence. Son traité *De Deo*, en quinze livres, imprimé à Venise en 1559, est au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages sont : *Conciliorum tomi III*, Venise, 1587, in-fol.; *De immortalitate animæ libri V*; *De passione Domini*, 1570, in-fol.; *De doctrina principum libri IX*, 1564, in-fol.; *De pulchro*, Venise, 1553, in-fol.

NATTA (Hyacinthe), fils de Gabriel-Hector Natta, comte d'Alfiano, et de Polyxène de Biandrate, comtesse de Saint-George, naquit à Casal, capitale du Montferrat, en 1575. Il passa de l'université de Pavie, où il commença ses études, dans celle de Salamanque et ensuite dans celle de Bologne, où il prit le degré de docteur en droit. Entré dans l'ordre des capucins, à l'âge de 25 ans, il ne tarda pas à s'y faire un nom parmi les plus célèbres prédicateurs : Rome, Milan, Naples, Gênes, Bologne, etc., devinrent successivement le théâtre de son éloquence. En 1606, il prêchait le carême à Venise, d'où il fut exilé pour avoir mêlé dans ses sermons quelques traits relatifs au différend qui subsistait entre le pape Paul V et cette république. Envoyé ensuite par la cour de Rome auprès de différents princes, le père Natta déploya partout des talents supérieurs : il réconcilia l'empereur Rodolphe II et l'archiduc Mathias, divisés pour des intérêts de famille, dont le choc pouvait devenir funeste à l'état ; il engagea ce dernier, lorsqu'il fut devenu empereur, à révoquer la permission donnée aux hérétiques de bâtir des temples, et s'opposa de toutes ses forces à leurs menées, qui ne tendaient à rien moins qu'à l'entier anéantissement de la religion catholique. Ce fut lui qui dévoila à la cour d'Espagne les desseins du prince de Galles, qui, sous prétexte de négocier son mariage avec la princesse Marie, sœur de Philippe IV, ne s'était rendu à Madrid avec le baron de Digby, que pour détacher le roi des intérêts des autres princes catholiques. A Bruxelles, il obtint de l'infante Isabelle, en faveur des pères

de l'Oratoire, l'emplacement qu'ils occupent en cette ville : de là il se rendit à Paris, où il employa également à procurer le bien, les marques de considération et de confiance qu'il reçut à la cour et à la ville. Vers l'an 1624, il retourna à Rome, et s'adonna à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1627, à Casal, à l'âge de 52 ans. On a de lui divers ouvrages de piété, tous écrits en italien.

NATTIER (Jean-Marc), peintre ordinaire du roi, et professeur de son académie, né à Paris en 1685, mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avait été prédite par Louis XIV, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : « Continuez, Nattier, » et vous deviendrez un grand homme. » Le czar Pierre lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet artiste avait fait de l'impératrice Catherine, et que le czar avait fait porter chez un peintre en émail, et partit sans lui donner le temps d'achever le portrait. Nattier possédait une touche légère, un coloris suave, et l'art d'embellir les objets que faisait éclore son pinceau. Les dessins de la galerie du Luxembourg parurent gravés en 1710, in-fol.

NATURE, fille de Jupiter. Quelques-uns la font sa mère, d'autres sa femme. Quelques anciens philosophes croyaient que la Nature n'était autre chose que Dieu même, et que Dieu était le monde, c'est-à-dire tout l'univers : misérable opinion, qui a encore des partisans parmi les prétendus savants de ce siècle, comme chez ceux de tous les siècles, qui se rangent dans ce troupeau qu'Horace appelait *Epicuri de grege porcos.* « La nature, dit sagement » un homme qui n'est pas suspect à ces gens-là » même, n'est point une chose, la nature n'est » point un être. C'est le système des lois établies » par le Créateur pour l'existence des choses et la » succession des êtres. » Buffon, *Hist. nat.*, t. 12.

NAUBERT (Bénédicte), romancière, née à Leipsig en 1755, était fille du professeur Hebenztreit, qui développa son goût pour les lettres, et lui fit apprendre les langues modernes. Mariée à dix-huit ans, à un négociant de Manburg, elle publia depuis 1785 un grand nombre de *Romans*, qui furent attribués aux premiers écrivains de l'Allemagne, et ce ne fut que 32 ans après, en 1817, que l'on parvint à connaître le nom du modeste auteur. Plusieurs *Romans* ont été traduits en français, entr'autres *Hermann d'Unna*; *Elizabeth de Toggenburg*; *Walter de Montbarry*; *Thekla de Thurn*. Les suivants n'ont pas été traduits : *Conradin de Souabe*; *Emma, fille de Charlemagne*; *Velléda*; *Azaria*, etc. Mme Naubert est morte à Leipsig, le 12 janvier 1819, à 64 ans.

NAUCLERUS. *Voy.* Gabato.

NAUCLERUS (Jean Vergen, plus connu sous le nom de), célèbre chroniqueur, né vers 1430, prévôt de l'église de Tubingen, et professeur en droit dans l'université de cette ville, était d'une noble famille de Souabe. Il changea son nom, qui en allemand signifiait *Nautonnier*, en celui de *Naucleros*, qui signifie la même chose en grec. Il vivait encore en 1501. On a de lui une *Chronique* latine depuis Adam jusqu'en 1500, continuée par Baselius jusqu'en 1514, et par Surius jusqu'en 1566. (*Voy.* Surius.) Elle est plus exacte que toutes les compilations historiques qui avaient paru jusqu'alors ; mais ce n'est qu'une compilation. On l'estime surtout pour les faits qui se sont passés dans le xve siècle. Elle fut imprimée à Cologne, 1564-1579, 2 vol. in-fol., avec la continuation de Laur. Surius. On trouve une courte *Notice* sur Nauclerus dans les *Vitæ philosoph. et philolog.*, par Melchior Adam : Dan. Guill. Moller a publié une *Dissertation latine* sur cet écrivain, Altdorf, 1697, in-4.

NAUDÉ (Gabriel), savant distingué, né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les sciences, dans la critique, dans la connaissance des auteurs, et dans l'intelligence des langues. Henri de Mesmes, président au parlement de Paris, le fit son bibliothécaire. Son inclination pour la médecine l'engagea quelque temps après à se rendre à Padoue ; il s'y consacra à l'étude de cet art, et y prit le bonnet de docteur. Le cardinal Bagni le choisit pour son bibliothécaire, et l'emmena avec lui à Rome. Après la mort du cardinal Bagni, le cardinal Barberin fut charmé de l'avoir auprès de lui. Naudé était à Rome lorsque le général des bénédictins de Saint-Maur voulut faire imprimer à Paris l'*Imitation de J.-C.*, sous le nom de *Jean Gersen*, *Gesen*, ou *Gessen*, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Dom Tarisse (c'était le nom de ce général), donnait pour le véritable auteur ce personnage qui, selon toutes les apparences, est un être de raison. Il se fondait sur l'autorité de quatre manuscrits qui étaient à Rome. Le cardinal de Richelieu écrivit à Rome à Naudé, pour les examiner. Il parut à l'examinateur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits, était d'une écriture plus récente que les manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savants du Puy, qui les communiquèrent au P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève. Celui-ci, très-étonné de ce qu'on voulait enlever cet ouvrage de l'*Imitation* à son confrère Thomas à Kempis, son véritable auteur, fit promptement imprimer ce livre sous ce titre : *Les quatre livres de l'Imitation de J.-C., par Thomas à Kempis, avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à Jean Gersen, bénédictin*. L'éditeur génovéfain ne manqua pas de rapporter la *Relation* du sieur Naudé envoyée à messieurs du Puy, *de quatre manuscrits qui sont en Italie, touchant le livre de l'Imitation de J.-C., sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil*. Toute la congrégation de Saint-Maur se souleva contre l'auteur de cette pièce. Le P. Jean-Robert Quatre-Maire, leur principal défenseur, accusa Naudé d'avoir falsifié les manuscrits et de les avoir vendus aux chanoines réguliers pour un prioré simple de leur ordre. Ce conte ridicule semblait renforcer les raisons de Naudé et déceler la faiblesse de celles qu'on lui prétendit opposer. Le P. François Valgrave, autre bénédictin, vint à l'appui de son confrère, et reprocha également à Naudé de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits et dans sa *Relation*. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. Naudé fit

présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir et supprimer les exemplaires des livres de Quatre-Maire et de Valgrave. Les bénédictins éludèrent cette juridiction, et firent renvoyer la cause aux requêtes du palais. Aussitôt parurent de part et d'autre des *factum*. Tous les gens de lettres s'intéressèrent pour Naudé. Les chanoines réguliers intervinrent au procès : il traîna en longueur. Enfin, après avoir été pour les avocats matière à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses employées de part et d'autre seraient supprimées ; qu'il y aurait main-levée des exemplaires du livre de Valgrave qui avaient été saisis ; qu'on ne laisserait plus imprimer le livre de l'*Imitation de J.-C.* sous le nom de *Jean Gersen*, abbé de Verceil ; mais sous celui de *Thomas à Kempis*..... Le temps, l'équité et la bonne critique ont décidé cette controverse d'une manière plus péremptoire qu'elle n'a pu l'être dans un tribunal de jurisprudence. La multitude de germanismes dont l'ouvrage est rempli forme seule une preuve évidente et irrésistible contre les prétentions des gersénistes. (*Voy.* AMORT, GERSEN, KEMPIS, QUATRE-MAIRE ; vaines subtilités de dom Chais, *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1785, pag. 586.) Comme Naudé jouissait d'une pension de la cour de France, avec le titre de médecin de Louis XIII, le cardinal de Richelieu le rappela à Paris, où il revint en 1642. Après la mort de ce ministre, le cardinal Mazarin se l'attacha en qualité de bibliothécaire, et lui donna un canonicat de Verdun et le prieuré de Lartige en Limousin. La bibliothèque de cette Eminence s'accrut sous ses mains de plus de 40,000 volumes. La reine Christine de Suède, instruite de son mérite, l'appela à sa cour. Naudé s'y rendit ; mais les témoignages d'estime et d'amitié dont cette princesse le combla ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé : il mourut en revenant, à Abbeville, en 1653, à 53 ans. Naudé avait beaucoup d'esprit et de savoir ; mais ses jugements ne sont pas toujours vrais ni bien motivés. Il était extrêmement vif, et sa vivacité le jetait quelquefois dans des singularités dangereuses. Il parlait avec une liberté qui s'étendait sur les matières de la religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, attaché de cœur et d'esprit : inconséquence qui lui était commune avec tant de prétendus sages, qui sacrifient au bel air philosophique des sentiments respectables, dont ils n'ignorent ni la solidité ni le prix. Ses principaux ouvrages sont : *Apologie pour les grands personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-8, réimprimée à Amsterdam en 1712. Il y a de bonnes observations ; mais il y en aussi qui, en bonne critique, ne sont pas recevables. Plusieurs de ces *soupçonnés* sont bien justifiés, ce sont ceux qui n'avaient pas besoin de l'être ; quelques-uns le sont très-mal, et restent toujours entachés. *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1644, in-8, bon pour le temps ; *Addition à la Vie de Louis XI*, 1630, in-8, curieuse ; *Bibliographia politica*, Leyde, traduite en français par Challine, Paris, 1642 : ouvrage savant, mais peu exact ; *Syntagma de studio liberali*, 1632, in-4. Il y a de bons préceptes sur la manière d'étudier. *Syntagma de studio militari*, Rome, 1637, in-4 ; ouvrage peu commun et qui ne mérite guère de l'être ; *De antiquitate scholæ medicæ parisiensis*, Paris, 1628, in-8 ; *Epistolæ, Carmina*, 1668, in-12 ; les *Considérations politiques sur les coups d'état*, production médiocre, écrite d'un style dur et incorrect, furent imprimées à Paris sous le nom de Rome, en 1639, in-4. Cette édition est rare. Louis du May en donna une en 1673, sous le titre de *Science des princes*, et y ajouta ses réflexions (*voy.* MAY). Quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des frères de la Rose-Croix*, Paris, 1623, in-8. Elle prouve que Naudé connaissait cette société ; et si *la France* eût écouté cette *instruction*, elle se fût bien trouvée de sa docilité. (*Voy.* MAIER, OCHIN.) *Mascurat* ou *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin, depuis le 6 janvier jusqu'à la déclaration de 1er avril* 1649, 1650, in-4 : ce livre est devenu fort rare ; cependant il y en a eu deux éditions, l'une de 492 pages, l'autre de 717. La première n'a point de valeur ; *Avis à nos seigneurs du parlement, sur la vente de la bibliothèque du cardinal de Mazarin*, 1652, in-4, peu commun ; *Remise de la bibliothèque entre les mains de M. Tubœuf*, 1651, in-4, plus rare encore. Le père Jacob, carme, a donné un Recueil des *Eloges* que les savants ont faits de Naudé avec le *Catalogue* de ses ouvrages, Paris, 1659, in-4. On a recueilli sous le titre de *Naudæana*, différents traits de la vie et des pensées de Naudé, Paris, 1701, et Amsterdam, 1703, in-12, avec des additions.

NAUDÉ (Philippe), écrivain protestant, né à Metz en 1654, de parents pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des sciences en 1701, et attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4, en allemand, et quelques petites pièces dans les *Miscellanea berolinensia*. Il a laissé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie, qui sont plutôt d'un homme emporté par le fanatisme de secte, que d'un auteur qui cherche à éclaircir les matières de religion : ils sont de plus écrits avec une sécheresse repoussante, et d'un style qui ne rachète en aucune façon les défauts inhérents à la chose. Il mourut à Berlin en 1729.

NAUDET (Thomas-Charles), paysagiste, né à Paris en 1774, fils d'un marchand d'estampes, s'appliqua de bonne heure au dessin et prit ensuite des leçons de peinture de Hubert Robert, peintre et dessinateur des jardins du roi, dont il devint un des élèves les plus distingués. On a de cet artiste, les *dessins de la description du département de l'Oise*, par Cambry, alors préfet. Il mourut à Paris le 10 juillet 1810, laissant une *Collection de trois mille dessins*, représentant les plus beaux sites de l'Italie, de l'Espagne, de l'Allemagne et de la Suisse, et la plupart des monuments antiques et modernes qui se rencontrent dans ces contrées. Cette *collection* est le fruit de ses voyages avec Néergaard, gentilhomme suédois, qui en a publié une partie. (*Voy.* NÉERGAARD.)

NAUGERIUS. *Voy.* NAVAGERO.

NAUMANN (Jean-Amédée), célèbre compositeur, naquit en 1745 à Blasewits, près de Dresde, de simples cultivateurs. Son père, qui avait fort à cœur de lui procurer une éducation musicale, l'envoyait tous les matins à la ville prendre une leçon de clavecin. Il n'avait que quatorze ans lorsque le hasard amena dans la maison de son père un virtuose attaché à la cour de Suède, avec lequel il fit un voyage en Italie : à Padoue, Tartini lui fit l'accueil le plus flatteur. Nommé maître de chapelle de l'électeur de Saxe, il obtint la permission de retourner en Italie, où il travailla pour les théâtres des principales villes, et toujours avec un égal succès. Sa réputation s'étendit jusque dans le nord. Sur l'invitation de Gustave III, il se rendit à Stkocholm, où il jouit d'un honneur qu'il ne partage avec aucun autre compositeur. Ce prince écrivit pour lui le poème de *Gustave Wasa*. De Stockholm, il passa à Copenhague, puis à Berlin, à Vienne, et composa successivement des opéras *sérieux* et *bouffons*, pour les théâtres de ces différentes villes. De retour à Dresde, il ne s'occupa plus que de musique sacrée, dans laquelle il se surpassa. Il serait difficile de donner la liste de ses *oratorio*, *messes*, *motets*, etc. Son style est gracieux, facile, expressif, et chantant. Il se promenait dans le parc de l'électeur, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut le 27 mai 1801, à 56 ans.

NAUPLIUS, roi de l'île d'Eubé ou Négrepont, et père de Palamède. Son fils étant allé au siége de Troie, il y fut lapidé par suite des artifices d'Ulysse. Nauplius en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête, il fit pendant la nuit allumer des feux sur les côtes, vis-à-vis des endroits où étaient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de leurs vaisseaux vinrent échouer. Nauplius ayant appris qu'Ulysse et Diomède étaient échappés, en conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

NAUSÉA (Frédéric), surnommé *Blancicampianus*, né près de Wurtzbourg, vers 1480, professa d'abord les belles-lettres, puis le droit et la théologie. Il parut ensuite avec éclat dans la chaire, et fut pendant 12 ans prédicateur à Mayence. Appelé à la cour de Vienne, en 1555, il fut nommé en 1541 évêque de cette ville, par l'empereur Charles-Quint, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire et dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, le 6 février 1552. Ses mœurs étaient une règle vivante pour les évêques et pour le commun des fidèles. Nous avons de lui plusieurs ouvrages en latin, contre les hérétiques, entre autres : *De missæ sacrificio*; quelques *Livres de morale*, parmi lesquels on distingue son Traité de la Résurrection, sous ce titre : *De J.-C. et omnium mortuorum resurrectione*, Vienne, 1551, in-4 : ouvrage singulier, curieux et peu connu ; *Sept livres des choses merveilleuses*, Cologne, 1552, in-4, fig. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des comètes. Cet ouvrage est fort curieux; mais l'auteur paraît quelquefois trop crédule. *Catechismus catholicus*; *Consilia de puero litteris instituendo*; *Libri quinque in concilia*; *Abrégé de la vie du pape Pie II*, et de celle de *l'empereur Frédéric III*; des *Poésies* assez faibles. On a imprimé à Bâle, en 1550, in-fol., un *Recueil des lettres* écrites à ce savant sur diverses matières. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAUSICA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avait jeté sur la côte de cette île. Elle lui fit donner des habits et le servit auprès du roi son père. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'Homère.

* NAVA (Gabriel-Marie), évêque de Brescia, né en 1758 à Barsano, diocèse de Milan, d'une famille honorable, acheva ses études à l'université de Pavie, avec la plus grande distinction. De retour dans sa ville natale, il fut à 26 ans revêtu de la dignité de prévôt de la collégiale de Saint-Etienne-le-Majeur; il remplit avec zèle les fonctions du ministère, et passa, en 1795, à la paroisse Saint-Ambroise. Lorsque les Français s'emparèrent de Milan, grâce à l'influence que lui donnaient son caractère et ses vertus, il parvint à sauver son église de la dévastation. L'entrée des Austro-Russes en Italie, ayant obligé les Français à se replier, ils laissèrent à Milan une partie de leurs malades, dont Nava prit un soin si touchant, qu'ils crurent devoir lui en exprimer leur reconnaissance par une lettre insérée dans l'*Ami de la Religion*, n° 2676. Il parut en 1802 à la *consulta* de Lyon, puis au couronnement de Napoléon comme roi d'Italie, et reçut le titre de son aumônier. En 1806, promu à l'évêché de Brescia, il rétablit les études et la discipline dans son séminaire, et remplit tous les autres devoirs d'un véritable pasteur. Il assista en 1811 au concile de Paris, dont il fut un des secrétaires. L'adresse à l'empereur, dans laquelle on avait fait entrer les quatre articles de 1682, donna lieu à de vives réclamations des prélats italiens. L'évêque de Brescia demanda qu'on en retranchât tout ce qui touchait à la doctrine ; sa fermeté déplut et il reçut l'ordre de retourner dans son diocèse, où il s'empressa de reprendre ses fonctions pastorales. Grâce à ses dons généreux et aux efforts qu'il fit pour stimuler la charité des fidèles, la nouvelle cathédrale de Brescia fut presque entièrement achevée sous son administration. Pendant la famine de 1817, après avoir épuisé toutes ses ressources, il vendit, pour secourir les pauvres, tous les objets précieux qu'il possédait, même l'anneau pastoral qu'il avait reçu de Napoléon. Son diocèse lui dut un grand nombre d'établissements. Le séminaire de Lovère fut ouvert par ses soins, et il établit à Brescia plusieurs oratoires. Tous les moments qu'il ne donnait pas à ses devoirs, étaient remplis par la prière. Ce digne prélat tomba malade au mois de décembre 1830; dans la nuit même où il reçut le viatique, il éprouva un mieux sensible, et l'on espérait le conserver encore quelque temps, lorsqu'il mourut subitement le 1er novembre 1831. Zambelli prononça son éloge à l'Athénée de Brescia, et un abrégé de sa vie a été publié par Ménini.

NAVÆUS (Mathias), natif de la Hesbay dans la principauté de Liége, fut licencié en théologie, curé

de Saint-Pierre à Douai, et ensuite chanoine de l'église de Tournai et censeur des livres. Sa régularité et son savoir lui concilièrent une considération générale. Il mourut vers le milieu du XVII[e] siècle. Ses principaux ouvrages sont : des sermons sur les fêtes de quelques saints, sous le titre de *Prælibatio theologica in festa Sanctorum*, in-4 ; *Annotationes in summæ Theologiæ et sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4; *Orationes de signi crucis et orationis efficacia, et D. Thomæ Aquinatis laudibus*, 1650, in-4. Il publia aussi *Chronicon apparitionum et gestorum sancti Michaelis archangeli*, ouvrage de son oncle Michel NAVÆUS, né à Liége, successivement chanoine et official d'Arras, archidiacre et grand-vicaire de Tournai, mort l'an 1720, âgé de 87 ans, comme il est dit sur son portrait gravé.

NAVÆUS (Joseph), prêtre et chanoine de Saint-Paul de Liége, naquit au village de Viesme, à cinq lieues de cette ville, en 1651, et fit ses premières études avec une distinction remarquable. Il n'eut pas moins de succès en philosophie et en théologie. Il professa pendant quelque temps la poésie dans le collége de la Trinité à Louvain. Ayant pris le degré de licencié en théologie dans l'université de cette ville, il fut appelé à Liége pour y enseigner la philosophie au séminaire. Quelques-unes des thèses qu'il y fit soutenir sous sa présidence ont été imprimées. Il eut des démêlés assez vifs avec les jésuites au sujet du séminaire dont ces Pères cherchaient à avoir la direction. En 1699, il prit la défense de M. Denys, professeur de théologie à Liége, accusé d'enseigner des propositions qui n'étaient point orthodoxes; M. Denys était à Rome. Navæus, étant devenu infirme, se démit de son emploi de professeur, et fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Saint-Paul. Il conserva ce bénéfice tant qu'il put en remplir les devoirs; mais ses infirmités ayant augmenté, il le résigna. Il mourut à Liége le 10 avril 1705, n'ayant que 54 ans. On a de lui : *Mémoire contenant les raisons pour lesquelles il est très-important de ne pas retirer le séminaire de Liége des mains des théologiens séculiers, et de n'en pas donner la conduite aux Pères jésuites*. Ce Mémoire, écrit en latin, fut traduit en français par le P. Quesnel, et imprimé in-4 et in-12. Il n'eut point l'effet que l'auteur en attendait. Les jésuites prirent possession du séminaire; ce qui donna lieu à un autre écrit de Navæus intitulé : *Deux lettres d'un ecclésiastique de Liége, contenant le récit de l'intrusion violente du P. Sabran, jésuite anglais, dans la présidence du séminaire de Liége*, en latin, 1699. Ces lettres furent aussi traduites en français, in-4 et in-12; *Epistola apologetica ad auctores et suscriptores resolutionis sacræ (ut ipsi quidem existimari volunt), facultatis Lovaniensis ad quæstiones quasdam dogmaticas, datæ die 12 septembris 1609, et Lovanii editæ per quosdam sacræ theologiæ studiosos, ex S. L. pro professore suo absente*. C'est la défense de Denys citée ci-dessus, et mise sous le nom des étudiants en théologie de Louvain. *Sacræ facultatis theologiæ coloniensis sapientissimum judicium pro doctrina perillustris D. Henrici Denys, S. T. licenciati lovaniensis, in seminario leodiensi professoris, nec non in ecclesia leodiensis canonici theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Francisci Martin, in libello cui titulum* : REFUTATIO JUSTIFICATIONIS, etc., *vindicatum per Christianum ab Irendael theologum, Marianopoli*, 1661, in-4. Cette pièce fut généralement attribuée à Navæus, qui du moins y eut beaucoup de part. *Le fondement de la conduite à la vie et la piété chrétienne, selon les principes que la foi nous en donne dans l'Ecriture sainte et la doctrine de l'Eglise*, livre pieux et estimé, que Navæus composa pendant la retraite à laquelle ses infirmités le condamnaient. Il contribua aux règlements de l'hôpital des incurables de Liége, et à l'établissement des filles repenties. Ses liaisons intimes avec Arnauld, Quesnel, Opstraët, etc., montrent assez qu'il partageait leurs sentiments. (*Voy.* CHOKIER-SURLET, Jean-Ernest.)

NAVAGERO (André), *Naugerius*, noble et savant vénitien, naquit en 1483, et se fit estimer par son éloquence et par son érudition, et encore plus par les services importants qu'il rendit à sa patrie. Il fut l'élève des célèbres Sabellicus, Musurus et Pomponace, et fit partie d'une réunion littéraire que Barthélemy Alviane, alors le héros de Venise, avait formée à Pordenone, dans le Frioul. Après la mort de Sabellicus, il le remplaça, en 1506, dans la direction de la bibliothèque de Saint-Marc, et il obtint, dans un voyage à Rome, l'amitié de Bembo et de Sadolet. Il fut envoyé en ambassade, par les Vénitiens, vers l'empereur Charles-Quint, et demeura auprès de ce prince depuis la journée de Pavie jusqu'en 1528. De retour dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur auprès de François I[er]. Il mourut à Blois l'an 1529, dans sa 47[e] année. Navagero joignait à un jugement solide et à une belle littérature les vertus du citoyen et du chrétien. Il aimait la retraite; un de ses plaisirs était d'aller se cacher dans ses campagnes, loin des hommes et du tumulte, cultivant à la fois l'agriculture, l'antiquité et la philosophie. Il présida aux éditions des *Classiques* latins donnés par Alde Manuce. Comme il passait pour un homme d'une vertu inaltérable et d'un savoir profond, il avait été chargé d'écrire l'histoire de sa patrie depuis 1486; il fit brûler cet ouvrage dans sa dernière maladie. Il livra aussi aux flammes deux poèmes très-estimés, *De Venatione*, et un autre *De fine orbis*. Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8, sous ce titre : *Andreæ Navageri, paricii veneti, oratoris et poetæ clarissimi, opera omnia*. Ils avaient été publiés à Venise en 1550, in-fol. On y trouve des poésies, des harangues, des lettres. La plupart de ses vers latins respirent le goût de l'antiquité; et quoique les vers italiens leur soient inférieurs, ils ne sont pas à dédaigner. — Bernard NAVAGERO, évêque de Vérone, qui assista au concile de Trente, et qui mourut en 1565, à 58 ans, était de la même famille. C'était aussi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, et chargé de plusieurs ambassades dans lesquelles il fit briller son esprit et son éloquence. On a de lui des *Harangues*, et la *Vie du pape Paul IV*.

NAVAILLES (Philippe de MONTAULT de BENAC, duc de.) *Voy.* MONTAULT.

NAVARRE (Martin). *Voy.* AZPILCUETA.

NAVARRE (Pierre), grand capitaine des xve et xvie siècles, célèbre surtout dans l'art de creuser et de diriger des mines, était Biscayen, et de basse extraction. Suivant Paul Jove, qui dit tenir de sa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à se faire valet de pied du cardinal d'Aragon. Il s'enrôla dans les troupes des Florentins; et après y avoir servi quelque temps, il reprit le service de mer, et se fit connaître par son courage. La réputation de sa valeur étant parvenue à Gonsalve de Cordoue, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la prise de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompensa de ce service en lui donnant l'investiture du comté d'Alveto, situé dans ce royaume, d'où il fut appelé le comte Pedro de Navarre. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut des succès dus en grande partie au cardinal Ximénès, qui était présent à l'armée : il enleva Oran, Tripoli et d'autres places; mais il échoua à l'île de Gerhes, où les grandes chaleurs et la cavalerie maure détruisirent une partie de son armée. Il ne fut guère plus heureux en Italie. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512, et se laissa engager à porter les armes contre sa patrie. Il leva pour François Ier vingt enseignes de gens de pied, Gascons, Biscayens et montagnards des Pyrénées. Il se signala par plusieurs expéditions jusqu'en 1522. Ayant été envoyé au secours de Gênes, il fut pris par les Impériaux. On le conduisit à Naples, où il resta prisonnier pendant trois ans dans le château de l'Œuf. Il sortit par le traité de Madrid, et servit au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Mais, repris à la malheureuse retraite d'Aversa, il fut conduit une seconde fois dans le château de l'Œuf. Le prince d'Orange ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle plusieurs personnes de la faction angevine, il aurait subi le même sort, comme félon et traître à son prince, si le gouverneur, le voyant dangereusement malade, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. Paul Giovio et Philippe Tomasini ont écrit sa *Vie*. Un duc de Sessa, dans le xviie siècle, voulant honorer sa mémoire et celle du maréchal de Lautrec, leur fit élever à chacun un tombeau dans l'église de Sainte-Marie-la-Neuve à Naples, où ils avaient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

NAVARRETTE ou NAVARETTE (Ferdinand), dominicain espagnol, se signala dans son ordre par ses talents pour la chaire et par son zèle pour le salut des âmes. Il alla en 1659 porter la foi à la Chine, et y eut quelques démêlés avec les autres missionnaires à l'occasion des cérémonies chinoises. Après avoir condamné ces cérémonies, il parut revenir de son sentiment. Au sujet d'un écrit du père Brancati, jésuite, il écrivit en ces termes au père Govea, vice-provincial des jésuites de la Chine en 1669 : « Pour ce qui regarde les morts, les écriteaux et les cérémonies funèbres, nous suivons » au pied de la lettre, sans nous éloigner d'un seul » point, tout ce qui fut arrêté dans l'assemblée de » vos pères qui se tint à Hang-Tcheou au mois » d'avril 1612. A l'égard de Confucius, nous permettons ce que vos pères permettent de pratiquer en retranchant les deux cérémonies solennelles, que la compagnie ne permet pas non » plus, etc. » Exilé et en prison pour la foi à Canton, il s'échappa de la prison et s'enfuit à Macao. Le père Grimaldi, jésuite, prit sa place dans la prison pour rendre le nombre complet, et pour que l'on ne s'aperçût pas de l'évasion du père Navarrette. Il revint ensuite à son premier sentiment sur les cérémonies chinoises, et attaqua avec chaleur les jésuites, dans des ouvrages qui n'ont peut-être que trop bien servi aux ennemis de cette société pour la noircir, quoique, selon plusieurs écrivains qui ont pris à tâche de les réfuter, la passion et la vivacité s'y montrassent à découvert. Ses confrères en montrèrent du mécontentement, entre autres le père Pierre d'Alcala, qui écrivant au père Intorcetta, jésuite, une lettre datée de Lan-Ki, du 14 mars 1680, dit en parlant du livre du père Navarrette : « Dieu m'est témoin combien j'en suis indigné, et » que, si cela était en mon pouvoir, je l'effacerais » de mon propre sang. » Quelque temps après son retour en Europe (1672), le roi d'Espagne, Charles II, l'éleva à l'archevêché de Saint-Domingue en Amérique. Monté sur ce siége, il parut revenir de ses préventions; il écrivit au roi d'Espagne et au gouverneur de Saint-Domingue, pour les prier de faire en sorte que les jésuites restassent dans sa ville archiépiscopale, où ils croyaient ne pouvoir être utiles au public sous un prélat qui avait montré tant d'animosité contre eux. Ces lettres sont pleines d'éloges de la société. Peu d'évêques ont parlé avec plus d'étendue de l'utilité que les pasteurs et les peuples retirent des services de ces religieux; enfin, pour appuyer ses éloges par des faits, il leur fonda un collége et une chaire de théologie. Ce prélat mourut en 1689, après avoir édifié et instruit son diocèse. On a de lui un *Traité historique, politique et moral de la monarchie de la Chine*, dont nous venons de parler. Le 1er volume de cet ouvrage parut in-fol. à Madrid, en 1676, en espagnol. Il y avait deux autres volumes dont l'un fut supprimé par l'inquisition, et l'autre n'a jamais vu le jour. On trouve un extrait intéressant de cet ouvrage dans l'*Hist. gen. des voyages* de l'abbé Prévôt. — Il ne faut pas le confondre avec le père Balthasar NAVARETTE, du même ordre, dont on a un ouvrage en 3 vol. in-fol. intitulé : *Controversiæ in D. Thomæ ejusdemque scholæ defensores*, 1634; ni avec le père Alphonse NAVARETTE, aussi dominicain, mort pour la foi au Japon, en 1617.

NAVARRO (Pierre-Paul), né à Laino, petite ville de Calabre, entra chez les jésuites, et partit fort jeune pour le Japon où il arriva en 1585. Plein de l'esprit de saint François-Xavier, il travailla 36 ans à propager dans cette région lointaine la foi que le saint apôtre y avait portée. La persécution l'obligea longtemps d'errer de province en

province, et la semence évangélique qu'il y répandit semblait croître et se multiplier d'une manière toute particulière dans ce temps de souffrance; mais en 1621 il fut arrêté à Ximabara, où après un an de prison, il fut brûlé vif le 1er novembre 1622, au grand régret de Bugondono, prince de Ximabara, qui n'osa pas contrarier les ordres de l'empereur, et qui après un entretien avec le missionnaire, dit devant plusieurs personnes, « qu'il ne croyait pas qu'on pût trouver » ni le repos de l'esprit, ni le salut de l'âme, dans » aucune secte du Japon. »

* NAVIER (Louis-Marie-Henri), né à Dijon le 15 février 1785, à peine sorti de l'enfance eut le malheur de perdre son père, et fut adopté par Gauthey (*voy.* ce nom), son grand oncle, qui se chargea de son éducation. Reçu à l'école polytechnique, il s'y fit remarquer, et passé à l'école des ponts et chaussées, justifia les espérances qu'on avait conçues de ses talents. Ingénieur en 1800, il s'occupa de la publication du *Traité des ponts* de Gauthey, qui parut de 1809 à 1813. On lui dut aussi 2 vol. auxquels il en ajouta un 3e en 1816, contenant ses *Mémoires sur les canaux de navigation*, de nouvelles éditions améliorées de la science des *ingénieurs*, 1813, in-4, et de l'*Architecture hydraulique* de Bélidor, (1819). Sa réputation de géomètre et de mécanicien s'étendant de plus en plus, il fut admis à l'académie des sciences en 1824. Depuis, tout en poursuivant ses recherches scientifiques, Navier donna des leçons comme professeur à l'école des ponts et chaussées et plus tard à l'école polytechnique. Il est mort au mois de septembre 1836. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoire sur les ponts suspendus*, Paris, 1823, in-4, 2e éd. 1830, in-4, avec atlas in-fol. 17 pl.; *Resumé des leçons données à l'école des ponts et chaussées sur l'application de la mécanique à l'établissement des constructions et des machines*, Paris, 1826, in-8; *Mémoire sur les roues à élever l'eau*, 7 novembre 1818; *Mémoire sur la flexion des lames élastiques*, 29 novembre 1819; *Mémoire sur les lois de l'équilibre et du mouvement des corps solides élastiques*, 14 mai 1821. (Cet ouvrage a pour objet la recherche des équations différentielles qui contiennent les lois des déplacements intérieurs, et des vibrations des molécules des corps solides élastiques.) *Mémoire sur les lois du mouvement des fluides en ayant égard à l'adhésion des molécules*, dans les *Annales de chimie*, mars 1822; une *Continuation* de ce mémoire est restée inédite. On lui doit en outre divers *Mémoires* importants dans les *Annales des Ponts et chaussées*, dans le *Bulletin de la société philomatique*, et dans les recueils de l'Académie des sciences.

NAVIÈRES (Charles de), poète français, né en 1544 à Sedan, était calviniste et gentilhomme servant du duc de Bouillon. Il fut tué, selon quelques-uns, à Paris, en 1572, au massacre de la Saint-Barthélemi; mais Colletet croit qu'il y survécut 40 ans, et cette opinion est confirmée par ses ouvrages. On a de lui un poème *de la Renommée*, Paris, 1571, in-8, et une tragédie portant le titre de *Philandre*.

* NAVILLE (François-André), savant jurisconsulte, né en 1752 à Genève, y exerça la profession d'avocat. Il parvint en 1782 à la charge de procureur-général, l'une des plus importantes de la république, et peu de mois après fut nommé président de la *Chambre des tutelles*, institution récemment établie et qui a rendu et rend tous les jours d'importants services. En sortant de sa charge il fut élu conseiller d'état. En 1790 il publia l'*Etat civil de Genève*, in-8 : cet ouvrage, accompagné de *notes*, contient des vues aussi neuves que profondes. Ses efforts pour attacher ses compatriotes à leurs institution furent inutiles, et dès lors il vécut dans la retraite. En juillet 1794, une violente insurrection ayant éclaté à Genève, Naville fut du nombre des citoyens livrés à un tribunal révolutionnaire. Ses qualités personnelles, les services qu'il avait rendus à sa patrie, sa noble défense, rien ne put le sauver. Condamné à mort, à la majorité d'une seule voix, cet intègre et zélé magistrat périt, victime de l'anarchie, le 2 août 1794, à 42 ans.

NAXERA (Emmanuel de), jésuite de Tolède, mort vers 1680, âgé de 75 ans, se distingua dans la société par ses connaissances en théologie. Il a laissé des *Commentaires* sur Josué, les Juges et les Rois; des *Sermons pour le carême*, in-4, etc.

* NAY (Pierre), ecclésiastique, né le 3 décembre 1755 à Molléges, dans la Basse-Provence, d'une famille de cultivateurs, fut employé d'abord aux travaux de la campagne. Se sentant de la vocation pour le sacerdoce, il trouva le moyen d'acheter quelques livres avec lesquels il étudia le latin sans maître. Ayant fait connaître sa position à M. Dulau, son curé, celui-ci se chargea de payer sa pension au séminaire d'Avignon, où il devint bientôt le modèle de ses condisciples. Ordonné prêtre, il fut envoyé vicaire à Miramas, puis curé au Rove, où un de ses premiers soins fut d'y faire construire une église en rapport avec la population. Elle était à peine achevée, lorsque la révolution le força d'aller chercher un asile en Italie; les dangers qui l'avaient contraint de s'éloigner de son troupeau existaient encore, lorsqu'il revint au Rove. Dès ce moment, il porta la parole sainte et les secours de la religion tant à ses paroissiens qu'aux habitants des villages voisins. Plus tard, ses supérieurs l'envoyèrent aux Saintes-Maries, et l'archevêque d'Aix, M. de Cicé, le fit supérieur d'un petit séminaire près de Salon, qui ne subsista pas longtemps. Une pieuse association qu'avait formée ce vertueux ecclésiastique fut également dissoute. Devenu curé de Pellissane, puis de Marignane, il y mourut le 11 décembre 1827, après avoir été l'édification de tous ceux qui l'ont connu. L'abbé Ginoux, son successeur dans la cure de Marignane, a publié : *Soirées chrétiennes* ou *Histoire de la vie et des vertus de M. Nay, racontées par un père à sa famille*, Aix, 1830, in-12, et y a joint quelques courts extraits de ses écrits

* NAZALLI (Ignace), cardinal, né à Parme le 7 octobre 1750, fut fait par Pie VII prélat de sa maison et référendaire des deux signatures, ensuite lieutenant civil du tribunal du vicariat, et un des prélats de l'humilité ecclésiastique. Le 27 décembre 1819, il fut nommé archevêque de Cyr, et nonce

près de la confédération helvétique. En 1826, il fut chargé d'une mission extraordinaire près du roi des Pays-Bas. Léon XII le promut au cardinalat le 25 juin 1827, et lui conféra le titre presbytéral de Sainte-Agnès hors des murs. Le nouveau cardinal soutint avec honneur sa haute dignité, et donna pendant toute sa vie des exemples de vertu. Il est mort à Rome le 2 décembre 1831, après avoir reçu les derniers secours de la religion de la manière la plus édifiante.

* NEAL (Daniel), théologien anglican, né à Londres en 1672 (1), puisa les principes du presbytéranisme dans une académie de *dissenters*, dirigée par Rowe. Son éducation terminée, il se rendit en Hollande, et séjourna à Utrecht et à Leyde. En 1706, il fut élu pasteur d'une congrégation d'indépendants; il mourut en avril 1743. On a de lui : *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, 2 vol. in-8; *Histoire des puritains*, 1732-38, 4 vol. in-8; elle fut vivement critiquée par Maddox, depuis évêque de Worcester. Néal lui répondit. Toulmin en a donné une seconde édition, avec une longue préface dans laquelle il entreprend de réfuter non-seulement Maddox, mais encore Warburton et Gray, qui avaient fait la critique de cette histoire.

NEANDER (Michel), théologien protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, né à Soraw en Silésie l'an 1525, mort dans sa cure en 1595, à 70 ans, est auteur de divers ouvrages : *Erotemata linguæ græcæ*, in-8; *Grammaire hébraïque*, in-8; *Pindarica aristologia*, Bâle, 1556, in-8; *et aristologia Euripidis*, 1559, pet. in-4; *Gnomologia e Stobeo confecta*, in-8; des *Editions* de plusieurs auteurs grecs, etc. (*Voy.* le 30e volume de Nicéron.) Ce savant possédait bien les langues. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Néander, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux et peu commun, intitulé : *Tabacologia*, *id est tabaci seu nicotianæ descriptio*, Leyde, 1622, 1626, in-4, traduit en français, Lyon, 1625, in-8. C'est une description du tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : *Sassafrologia*, 1627; *Syntagma in quo medicinæ laudes, natalitia, sectæ*, etc., *depinguntur*, 1623. — Il faut aussi distinguer des précédents Michel Néander, né à Joachimsthal en Bohême, en 1529, qui fut successivement professeur de mathématiques, de langue grecque et de médecine à Iéna, où il mourut en 1581. Nous avons de lui le *Synopsis mensurarum et ponderum*, Bâle, 1555, in-4. Cet ouvrage est savant.

NÉARQUE (*Nearchus*), l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, qui l'envoya naviguer sur l'Océan des Indes, avec Onésicrite. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, et de là, jusque dans l'Euphrate, il parvint jusqu'à Harmusia, aujourd'hui Ormus. Alexandre n'en était qu'à cinq journées. Néarque le joignit, et en fut récompensé d'une manière digne de ses travaux. On a de lui des fragments de la *Relation* de sa navigation. On en trouve un extrait dans l'*Histoire Indique* d'Arrien, et dans le premier volume des *Geographi minores* de Hudson. Cette relation est très-curieuse. Les plus savants géographes modernes, tels que Vincent, Gossellin et Mannert, font l'éloge de son exactitude. *Voy.* Vincent.

(1) Watkin's *Bibliographical and historical Dictionnary* dit en 1678, et d'autres biographes en 1679.

NÉBRISSENSIS. *Voy.* Antoine-Nebrissensis.

NECESSITÉ, divinité allégorique, fille de la Fortune, était adorée par toute la terre. Sa puissance était telle, que Jupiter lui-même était forcé de lui obéir. Personne n'avait droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentait toujours avec la Fortune sa mère, ayant des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait de longues chevilles, de grands coins d'airain, des crampons et du plomb fondu. Horace la peint pittoresquement dans ces vers :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneos manu
Gestans ahena, nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

NÉCHAO Ier, ou plutôt *Néchos*, ainsi que le suivant, roi d'Egypte, commença à régner vers l'an 722 avant J.-C., et fut tué huit ans après par Sabacon, roi éthiopien. Psammitique, son fils, lui succéda, et fut père de Néchao II, qui suit.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Nechao* dans l'Ecriture, était fils de Psammitique, auquel il succéda au trône d'Egypte, l'an 616 avant J.-C. Ce prince, dès le commencement de son règne, entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe d'Arabie; mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cause du nombre prodigieux d'hommes (cent-vingt mille) qui étaient morts. Il équipa plusieurs flottes, qu'il envoya découvrir les bords de la mer Rouge et de la mer Méditerranée. Ses vaisseaux coururent, dit-on, la mer Australe, et ayant poussé jusqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrèrent dans la Méditerranée, et revinrent en Egypte trois ans après leur départ. On a de la peine à croire qu'on ait osé dans ce temps-là entreprendre de si longues et si périlleuses navigations; mais si l'on considère que ces observateurs ne firent que longer les côtes, et qu'ils mirent trois ans à tourner l'Afrique, l'histoire de ce voyage, rapportée par Hérodote, devient vraisemblable. Néchao, jaloux de la gloire de Nabuchodonosor, qui avait envahi l'empire d'Assyrie, s'avança vers l'Euphrate pour le combattre. Comme il passait sur les terres de Juda, le pieux Josias, qui était tributaire du roi de Babylone, vint avec son armée pour lui disputer le passage. Néchao, qui n'avait rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein était d'aller du côté de l'Euphrate, et qu'il le priait de ne pas le forcer à le combattre. Mais Josias n'eut aucun égard aux prières de Néchao. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontière de la tribu de Manassès, et il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J.-C.

NECKAM, NEQUAM ou NEKAM (Alexandre), théologien anglais, étudia à Paris, et voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Alban; mais ayant reçu quelques mécontentements de l'abbé, il se fit cha-

noine régulier, et fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : des *Commentaires* sur les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des cantiques, et les Evangiles; un traité : *De nominibus ustensilium*; un autre des *Vertus*; un troisième *De naturis rerum*.

NECKER (Charles-Frédéric), né vers 1700 à Custrin dans la Poméranie, fut d'abord professeur de droit en Allemagne, puis à Genève où il vint se fixer, et où on lui accorda des lettres de bourgeoisie en 1724. Necker mourut dans cette ville en 1760, après avoir publié les ouvrages suivants : *Lettres sur la discipline ecclésiastique* au nombre de quatre, Utrecht, 1740, in-12; *Description du gouvernement présent du corps germanique*, Genève, 1742, in-8, dans la *Tempe helvetica*, tom. 6 : *Responsio ad quæstionem, Quis sit verus sensus commatis* : Salus populi suprema lex esto.

NECKER (Louis), fils du précédent, né à Genève en 1730, fit ses études à Paris. Il s'y livra spécialement aux mathématiques, qu'il apprit sous d'Alembert, et les enseigna ensuite dans sa ville natale. Renonçant plus tard à l'enseignement pour s'adonner au commerce, il s'associa sous le nom de Germany avec les banquiers Girardot et Haller, et passa, en 1762, à Marseille. Il retourna sur la fin de sa vie à Genève, où il est mort en 1804. On a de lui : *Theses de electricitate*, 1747, in-4. Il rédigea pour l'*Encyclopédie* les articles *forces* et *frottements*; et on trouve aussi de lui dans le tome 4e des *Mémoires des savants étrangers*, une savante solution d'un problème d'algèbre.

* NECKER (Jacques), contrôleur général des finances et principal ministre sous Louis XVI, né à Genève, le 30 septembre 1732, était frère du précédent. L'étude des lettres, de la philosophie, de la politique l'occupèrent tour-à-tour; il fit ensuite un noviciat commercial à Paris, et la maison Thélusson dont il devint associé, lui dut d'éclatants succès. Devenu riche, il chercha à entrer dans l'administration des finances, et afin de se faire connaître, il publia en 1769, sur la *Compagnie des Indes*, un ouvrage où il défendait cette compagnie, attaquée par l'abbé Morellet (*voy.* ce nom), et rappelait les services importants qu'elle avait rendus à l'état. Le système de Necker lui fit de nombreux partisans dans la haute finance. A cet ouvrage succéda : son *Essai sur la législation et le commerce des grains*, qui augmenta sa réputation. En 1773, son *Eloge de Colbert* fut couronné par l'académie française. Premier commis sous Turgot, il fut en 1776 nommé directeur-général des finances. Sa position était difficile; les dépenses excédaient les recettes, la guerre d'Amérique coûtait des sommes énormes, et la résistance des parlements ne permettait pas de recourir à de nouveaux impôts. Necker sentit que les fondements les plus fermes du crédit se trouvaient dans la publicité, l'économie, l'ordre et l'application de la morale à toutes les transactions. Il refusa les appointements attachés à sa place, et plus de six cents charges de cour ou de finances furent supprimées, en même temps que la modération des traitements et le perfectionnement de la comptabilité accrurent les ressources du trésor. Sur sa proposition, le roi abolit dans tous ses domaines le droit de main-morte, et le fardeau de la taille fut allégé. Il établit, en 1778, des assemblées provinciales, institution qui, conçue par Turgot, alarmait les amis de la monarchie. En 1781, il fit paraître le *Compte rendu* de son administration, dans lequel il montrait un excédant de 10 millions sur la recette ordinaire; mais on lui fit un reproche d'avoir publié le résultat de ses opérations; des intrigues de cour le décidèrent à quitter le ministère; il emporta avec lui les regrets universels; sa retraite fut regardée comme une calamité. Necker, de retour en Suisse, y acheta la baronnie de Coppet, et publia son traité de l'*Administration des finances*, 1784, 3 vol. in-8. Calonne (*voy.* ce nom), qui lui avait succédé, ayant jeté des doutes sur quelques-unes de ses opérations financières, Necker demanda au roi la permission de se justifier devant l'assemblée des notables; mais il ne put l'obtenir. Etant venu à Paris, il y publia une *Réponse* à l'attaque du ministre qui le fit exiler. Calonne, à son tour, fut remplacé par Brienne, qui dut aussi bientôt se retirer. (*Voy.* Loménie). Après tant de malheureux essais, Necker, rappelé au milieu des acclamations de la multitude, parut enivré de son triomphe, et ne consentit à rentrer au ministère, qu'à condition de ne point travailler avec le ministre principal. C'est alors que Mirabeau, qui ne s'était jamais laissé prendre aux phrases sentimentales et dogmatiques du Genevois, écrivait : « Nous allons » voir ce charlatan de Necker, ce roi de la canaille; » s'il était le maître, elle finirait par tout étrangler » sous sa direction. » En effet, entraîné par le goût des succès populaires, il détermina Louis XVI à convoquer les états-généraux, et le rapport qu'il fit au conseil, le 27 décembre 1788, sur leur formation, fut comme la première étincelle qui devait allumer l'incendie préparé depuis longtemps. Le but de Necker était de satisfaire le trône et le peuple aux dépens de l'aristocratie et des parlements, imaginant que sa seule influence personnelle remplirait le vide et suppléerait à l'absence de ces grands corps intermédiaires de l'édifice social. Cependant les états-généraux se réunirent. L'attitude que le ministre réformateur prit dès la séance d'ouverture, prévint mal en sa faveur. Son renvoi fut une seconde fois résolu, il quitta Versailles le 11 juillet 1789, et son départ fut comme le signal de l'incendie des barrières et de la prise de la Bastille. (*Voy.* Desmoulins Camille). Le 16 l'Assemblée écrivit à Necker pour lui témoigner ses regrets sur sa retraite, et lui annoncer qu'elle avait obtenu son rappel. Son retour de Bâle à Paris eut l'air d'un triomphe prolongé; mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il ne pouvait pas résister au parti qui voulait le perdre. Il essaya vainement de déterminer le roi à user des débris de son pouvoir pour ralentir les progrès de la révolution. Perdu dans l'esprit de la cour qui ne lui pardonnait pas son attachement à des réformes dont il n'avait ni prévu, ni calculé les résultats; attaqué par les ultra-révolutionnaires, qui traitèrent sa fidélité au roi d'*apostasie*, Necker donna sa démission et quitta Paris dans les 1ers jours de septembre 1790. Arrêté à

Arcis-sur-Aube, il n'obtint sa liberté qu'à la faveur d'un décret de l'Assemblée nationale. En 1792, il publia : *Du pouvoir exécutif dans les grands états*, dans lequel il montre la nécessité de rendre au roi plus d'autorité dans l'intérêt même de ses sujets. A la fin de cette même année, il invita les amis de Louis XVI à le défendre à la barre de la Convention. Montjoie, rédacteur de l'*Ami du roi*, lui répondit alors pour l'engager « à ne pas s'immiscer davantage dans les affaires d'un monarque que ses » conseils avaient conduit au dernier terme du » malheur, et près duquel sa présence avait été » le signal des désastres. » Necker continua à vivre dans sa terre de Copet, y accueillant tous ceux que la tempête révolutionnaire forçait à fuir la France. Ne pouvant se résoudre à oublier sa gloire passée, il tâchait de la faire revivre par de nombreux écrits. Il mourut à Genève le 9 avril 1804. On ne saurait prendre une idée juste des talents de ce ministre dans les ouvrages de sa femme et de sa fille, qui ne sont que des panégyriques. Tout en accordant que les torts de Necker furent, en quelque sorte, ceux des circonstances, on ne peut nier que son nom ne se lie malheureusement à l'histoire des désastres de la France. Outre les ouvrages indiqués, on citera de lui : *Mémoire sur les administrations provinciales*, 1781 ; *De l'importance des opinions religieuses*, 1788, in-8 et in-12 ; *Sur l'administration de Necker, par lui-même*, 1791 ; *De la révolution française*, 1797 ; des *Mémoires*, etc., etc. Une édition complète de ses *Œuvres* a été publiée par le baron de Staël-Holstein, son petit-fils, Paris, 1821, 15 vol. in-8. On trouve à la fin du dernier vol. la liste chronologique de ses écrits. *Voy.* Staël (Mme de).

* NECKER (Susanne Curchod de Nasse, épouse de), née vers 1746, était fille d'un ministre protestant, et descendait d'une ancienne famille de Provence, réfugiée en Suisse à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Elle apprit les langues anciennes et modernes, et acquit des connaissances dans la littérature et dans les sciences mathématiques et naturelles qui auraient fait honneur à un savant. Elle se livra d'abord à l'enseignement, et se chargea de l'instruction d'une jeune demoiselle de Genève, qu'elle quitta, en 1764, pour épouser Necker, alors simple commis. Elle suivit constamment la fortune de son époux. Pendant les deux ministères de Necker, elle ne profita de sa haute position que pour être utile. Mme Necker avait un caractère affable, bienfaisant ; elle donna beaucoup de soin à l'amélioration du régime intérieur des hôpitaux, et établit à ses frais, à Paris, un hospice qu'elle dirigeait elle-même et qui a conservé son nom. Mme Necker eut beaucoup d'amis parmi les gens de lettres, et fut très-liée avec Thomas et Buffon. Elle appelait le premier, et avec assez de justesse, *l'homme du siècle*, et le second *l'homme des siècles*. Thomas lui adressa des vers, et dans son *Essai sur les femmes*, fit indirectement son éloge. Elle accompagna son mari dans sa retraite à Copet, où elle mourut en 1796. Elle a publié : *Des inhumations précipitées*, 1790 ; *Réflexions sur le divorce*, 1794, in-8. Quoique née dans une religion qui le permet, elle n'en défend pas moins l'indissolubilité du mariage, avec autant de raison que de sensibilité. *Mélanges extraits de ses manuscrits*, 1798-1802, 5 vol. in-8. On trouve dans tous ses écrits des idées justes et de sages conseils.

* NECKER (Noel-Joseph), botaniste, né en 1729 dans la Flandre, se fit recevoir docteur à l'université de Douai, fut successivement botaniste de l'électeur palatin, historiographe du palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire du collége de médecine de Nancy, et membre de plusieurs académies. Il mourut à Manheim, le 10 décembre 1793, à 64 ans. On a de lui : *Deliciæ gallo-belgicæ silvestres*, etc., Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12. C'est la *Flore* des Pays-Bas ; les plantes y sont disposées suivant le système de Linnée. *Methodus muscorum*, Manheim, 1771, in-8, fig. L'auteur, qui avait fait une étude approfondie des mousses, n'en admet qu'une seule classe ou dynastie, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination. On doit regarder toutes les mousses comme pérennelles ; mais leur germination n'est pas toujours la même : dans les unes elle est feuillée, dans d'autres elle est plumeuse, et dans quelques-unes elle est à simples bourgeons. Cette méthode a été adoptée en Allemagne. L'ouvrage a été réimprimé à Ratisbonne et en Angleterre. *Physiologia muscorum*, Manheim, 1774, in-8 ; traduit en français (par Coste), Bouillon, 1775, in-8 ; *Eclaircissement sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4 ; *Histoire naturelle du tussilage et du pétasite*, ibid., 1797, in-8 ; et dans le tome 4 des *Mémoires* de l'acad. palatine. *Traité sur la mycitologie*, ou *Discours sur les champignons en général*, 1783, in-8 ; *Elementa botanica*, Neuwied, 1790, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est le fruit de dix années de recherches et de méditations. Willemet a publié une *Notice* sur N.-J. Necker dans le *Magasin encyclopédique*, 2e année, tom. 1.

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de saint Grégoire de Nazianze sur le siége de Constantinople, par les Pères assemblés dans cette ville, en 381. Il n'était alors que catéchumène ; ainsi il fut évêque avant que d'être chrétien. L'empereur Théodose avait demandé pour lui le siége épiscopal, et on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de pénitencier fut supprimée dans l'église de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très-imprudent du pénitencier, accusée publiquement d'un crime secret, qui fut un sujet de scandale pour le peuple, Nectaire laissa la liberté à chacun de participer aux saints mystères selon le mouvement de sa conscience ; ce qui doit s'entendre relativement à la pénitence publique, et aux péchés dont la nature semblait demander une telle expiation : car il est constant par toute la suite de l'histoire, aussi bien que par le témoignage de Sozomène, que la suppression du prêtre pénitencier n'a donné atteinte ni à la confession secrète, ni même à la pénitence publique, pratiquée si longtemps encore après cet événement, dans l'église même de Constantinople, avec cette différence seulement,

qu'elle n'était pas du ressort d'un pénitencier nommé formellement à cet effet. La plupart des églises d'Orient suivirent l'exemple de l'église de Constantinople, et chacun fut libre de se choisir un confesseur. Nectaire mourut en 392, et eut pour successeur saint Jean Chrysostome. Il avait de la naissance et beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir était fort borné, et sa vertu n'avait pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque. On lui attribue un *Sermon* sur l'aumône et le jeûne, imprimé en grec, Paris, 1554, in-8; et en latin, avec six homélies de saint Jean-Chrysostome, *ibid.*, id., in-8.

** NÉE DE LA ROCHELLE (Jean-François), né en 1751 à Paris, était le petit-fils de Jean NÉE, subdélégué de Clamecy en Nivernais, mort octogénaire en 1772 et dont on a plusieurs ouvrages historiques (1). Son père le destinait à la même carrière; mais sa mère, restée veuve, ayant épousé Gogué, l'un des principaux libraires de Paris, il devint l'associé de son beau-père, qui plus tard lui remit ses affaires. Les soins qu'exigeait son commerce ne l'empêchèrent pas de cultiver son goût pour les lettres; sa *Vie d'Et. Dolet* (*voy.* ce nom), Paris, 1779, in-8 et in-4, et son *Supplément à la bibliographie de Debure*, 1782, in-8, le firent connaître avantageusement. Les craintes que lui causa la marche des événements le décidèrent, en 1793, à remettre la suite de ses affaires, et, retiré dans le Nivernais, il consacra les loisirs que lui laissait la surveillance d'une exploitation rurale à terminer les ouvrages qu'il avait commencés à Paris. Il remplit aussi les fonctions d'officier municipal et de juge de paix, et mourut, le 16 février 1838, à 87 ans. Parmi ses nombreux écrits on citera : *Guide de l'histoire*, Paris, 1803, 3 vol. in-8; *Eloge de Guttemberg*, 1811, in-8; *Médée*, roman mythologique, 1813, 1 vol. in-12; *Recherches sur l'établissement de l'art typographique en Espagne et en Portugal*, 1831, in-8. Il a laissé manuscrits : *Biographia et bibliographia aldina*, 2 vol. in-4, et l'*Histoire des imprimeurs célèbres*, 3 vol. in-8. Il possédait une bibliothèque nombreuse et choisie, dont M. R. Merlin, son neveu, a publié le *Catalogue*, précédé d'une *Notice* sur la vie et les ouvrages de Née, 1839, in-8.

NEEDHAM (Jean TURBERVILLE), chanoine de Soignies, né en 1713, à Londres, d'une famille anglaise (et non Irlandais ni jésuite, comme a dit Voltaire), mort en 1781 à Bruxelles, où il était directeur de l'académie des sciences et belles-lettres, s'est fait un nom distingué par des connaissances étendues et variées, surtout dans la physique et l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets presque inaccessibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de Buffon, et ont préparé le *système sur la génération des êtres vivants*, publié par le Pline français, et dont on trouve les principaux traits dans des auteurs beaucoup plus anciens. (*V.* l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, p. 175, édit. de 1780. — p. 140, édition de 1792.) Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, et que l'abbé Spallanzani les ait mieux appréciées que Buffon, elles ne méritent pas le mépris que Voltaire en a témoigné, moins encore les injures que ce très-malhonnête grand-papa de la philosophie a prodiguées à ce savant illustre. Needham, malgré l'abus que des hommes superficiels pourraient faire de quelques-unes de ses hypothèses, était inébranlable dans les bons principes; son attachement au christianisme était vif et sincère. Il avait plus de science qu'il n'avait de talent de la faire paraître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit et de l'éclat, si chers à la médiocrité, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude et la précision des idées, l'estimable académicien, parlant ou écrivant, paraissait presque toujours au-dessous de ce qu'il était en effet. On a de lui : diverses Observations insérées dans l'Histoire naturelle de Buffon : *Nouvelles recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés, avec des notes, des recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion, et une nouvelle théorie de la terre*; sous le nom de Londres, Paris, 1769, 2 vol. in-8; un petit écrit publié en 1775, sous le titre de *Vue générale*, où il paraît expliquer, modifier, rétracter même, mais d'une manière obscure et embarrassée, quelques assertions contenues dans l'ouvrage précédent; plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Bruxelles.

NEEL (Louis-Balthasar), né à Rouen, mort en 1754, est auteur de : *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre*, 1751, in-12, très-souvent réimprimé; *Histoire du Maréchal de Saxe*, Mittau, 1752, 2 vol. in-12; *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752, 1 vol. in-12; et de plusieurs *Pièces* de vers sur différents sujets. Son style est quelquefois gêné, et sa poésie faible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS (Nicolas), *Neelsius*, dominicain, né à Campenhout dans le Brabant, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université de Douai, et fut provincial de son ordre. On a de lui des *Commentaires* sur la Genèse, le Cantique des cantiques, les Epitres de saint Paul, et l'Apocalypse. Il mourut le 19 janvier 1600, âgé de 60 ans, à Gand, où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NEERCASSEL (Jean de), évêque de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra, en 1653, dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal de Malines, l'an 1652, et dans le collége des SS. Willibrod et Boniface à Cologne, qui était le séminaire de la nation hollandaise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma, en 1662, coadjuteur de Baudouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1663, sous le titre d'*évêque de Castorie*. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la re-

(1) Entre autres : *Mémoires pour servir à l'histoire du Nivernois et Donziois*, Paris, 1747, in-12, et *Mémoires pour servir à l'histoire du départ. de la Nièvre*, terminés et mis au jour par son petit-fils, 1827, 3 vol. in-8.

ligion catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, et souscrivit solennellement et avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guère à Rome, et revint en Hollande, où l'on ne s'aperçut que trop, par ses liaisons avec les chefs du parti, que son adhésion n'avait pas été sincère. Il mourut à Zwol en 1686, et eut pour successeur Pierre Codde. (*Voy.* ce nom.) On a de lui trois traités latins : le premier sur le *culte des Saints et de la sainte Vierge*, Utrecht, 1675, traduit en français, Paris, 1679, in-8; le second sur la *lecture de l'Ecriture sainte*, et le troisième intitulé l'*Amour pénitent*, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. La meilleure édition de l'*Amor pœnitens* est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en français, 1740, 3 vol. in-12. Le but de cet ouvrage est d'établir la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence, contre les théologiens qui prétendent que l'attrition suffit. On sait que les deux sentiments sont appuyés sur des raisons imposantes. Si, d'un côté, il parait absurde qu'on puisse être justifié et devenir l'ami de Dieu sans charité, de l'autre, le sacrement de pénitence semble perdre son efficace si la charité est nécessaire, parce qu'elle suffit seule pour *couvrir la multitude des péchés*. Peut-être concilie-t-on heureusement les deux opinions, en disant que l'attrition se change en contrition par la vertu et la grâce du sacrement, de manière que l'amour de Dieu nous est donné avec la justification et la charité habituelle; et c'est peut-être le vrai sens du concile de Trente qui dit, en parlant de l'attrition : *Ad Dei gratiam in Sacramento pœnitentiæ impetrandam disponit*. C'est certainement le seul sens raisonnable qu'on peut donner à cet adage de l'école : *Attritus in sacramento fit contritus*; comme c'est le seul encore qui se présente naturellement dans le titre du paragraphe 47 *de Pœnitentia*, dans le Catéchisme romain. *Contritionem perficit confessio*, titre mal expliqué dans le paragraphe, selon lequel il faudrait *supplet*. « Le » Seigneur (dit un théologien), toujours riche en » miséricordes, accueille le pécheur timide et crain- » tif; touché de la candeur de ses aveux, et de sa » volonté d'appartenir à Dieu d'une manière quel- » conque, il achève, purifie et perfectionne tout » cela; fait naître son amour dans son cœur qui se » montre disposé à le recevoir : et tout cela se fait » dans le sacrement même. » Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Amor pœnitens* quelques endroits favorables aux erreurs de Jansénius; et c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VIII, et défendre par un décret de la sacrée congrégation. Innocent XI, à qui il avait été déféré, ne voulut pas le condamner; mais ce qu'on a fait dire là-dessus à ce pape : *Il libro è buono, e l'autore è un santo*, est une fable. (*Voy.* sur ce sujet l'ouvrage imprimé par ordre de l'archevêque de Malines, sous le titre de *Causa quesnelliana*; ainsi que l'*Historia Ecclesiæ ultrajectinæ, Cornelii Hoynck van Papendrecht, canonici mechliniensis.*) Il ne faut nullement croire ce que dit Heussénius dans sa *Batavia sacra*, part. 2, pag. 482 : on sait qu'il était totalement livré au parti. Néercassel ne doit cependant pas être compté parmi les coryphées du jansénisme, non-seulement parce qu'il a souscrit au formulaire, mais parce qu'il n'adoptait pas la plupart de leurs opinions, et qu'il était zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes : comme on voit dans le traité du *culte des saints et de la sainte Vierge*. On assure qu'il a été longtemps très-opposé à la secte, mais qu'une affaire où l'intérêt et l'ambition sont intervenus l'en ont rapproché. On croit que M. Arnauld, qui a demeuré quelque temps chez lui, a eu part à ses ouvrages.

* NEERGAARD (T.-Chrétien BRUUN), naturaliste, né en 1776, dans l'île de Séeland, gentilhomme de la chambre du roi de Danemarck et amateur distingué des arts, se livra par goût à l'étude, visita l'Allemagne, la Russie, la Norwége et l'Italie, pour perfectionner ses connaissances, s'établit en France où il trouvait plus de facilité pour mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis dans ses voyages, et mourut à Paris en 1821. On a de lui : *Sur la situation des Beaux-arts en France*, Paris, 1802, in-8. L'auteur y montre une extrême prédilection pour l'école française. *Journal du dernier voyage de Dolomieu dans les Alpes*, 1802, in-8. Neergaard était l'ami de ce célèbre naturaliste (*voy.* DOLOMIEU), et l'avait accompagné dans sa dernière excursion en Suisse (24 janvier 1802). *Les loisirs d'un étranger à Paris*, 1802, in-8; *De l'état actuel des beaux-arts à Genève*, 1805, in-8; *Voyage pittoresque au nord de l'Italie*, Paris, 1812-1815, in-fol. fig. Il n'a paru que cinq livraisons de cet ouvrage qu'accueillirent d'unanimes éloges. (*Voy.* NATOIRE peintre). *Mes pensées*, 1813, in-8; Neergaard a trad. du danois d'Olsen : *Mémoire sur les jets d'eau bouillante du Geyser et du Strok, en Islande*, 1815, in-4.

NÉESSEN (Laurent), né à Saint-Tron dans la principauté de Liége, en 1611, chanoine et théologal de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommerait pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1670. On a de lui une *Théologie*, Lille, 1693, 2 vol. in-fol. Les matières de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévère sur quelques points de morale.

NEGRI (Jules), jésuite, né à Ferrare en 1648, entra jeune dans la société, et s'y distingua par sa piété, son amour du travail et son érudition. On a de lui : *Istoria degli scrittori fiorentini, la quale abbraccia intorno a due mile autori, colla nota delle loro opere si stampate che manoscritte*, Ferrare, 1722, in-fol.; ouvrage estimable, mais qui fourmille de fautes typographiques, l'auteur, prévenu par la mort, n'ayant pu en surveiller l'impression ni corriger les épreuves. Le père Negri avait payé le tribut à la nature le 21 septembre 1720, à l'âge de 72 ans. Il eût été à souhaiter que quelque main habile s'emparât de son travail, soit en le refondant, soit au moins en corrigeant les fautes qui s'y trouvent. Il offre de bons matériaux pour l'histoire de la littérature florentine.

* NEGRI (François), littérateur, né à Venise en 1769, mort le 15 octobre 1827, a publié plusieurs

ouvrages parmi lesquels on distingue, une élégante traduction italienne des *Lettres d'Alciphron* (*voy.* ce nom), 1806, in-8; la *Vie d'Apostolo Zeno* (*voy.* ce nom); les *Vies de cinquante hommes illustres des provinces Vénitiennes* dans la *Galerie* de Gamba (*voy.* ce nom, IV. 31). Une édition des *Poésies* latines des trois frères Jérôme, Jean-Baptiste et Corneille Amalthée, traduites en partie, Venise, 1828, in-8, etc.; mais les travaux les plus importants de cet écrivain sont restés inédits; il a légué ses *Manuscrits* à Emmanuel Cicogna, l'un de ses amis, qui s'est chargé de les publier.

** NÉGRIER (François-Marie-Casimir), lieutenant-général, né en 1788 au Mans, d'une des familles les plus honorables de cette ville, dès qu'il eût l'âge de porter les armes, s'enrôla dans le 2e régiment d'infanterie légère, et remplit son devoir avec zèle, mais sans grand éclat sur les divers champs de bataille de l'empire. Commandant en 1815, il fut fait lieutenant-colonel en 1823 dans l'expédition d'Espagne. Les grades, qui n'étaient pour lui que le prix de nouveaux services, lui arrivèrent lentement. Nommé maréchal de camp en 1836, il fut en même temps désigné pour aller prendre en Algérie un commandement qui lui fournit enfin l'occasion de montrer ses talents militaires. Nommé lieutenant-général en 1841, il se trouvait à Paris au mois de février 1848, lorsqu'éclata cette révolution imprévue qui, dans quelques jours, changea la forme du gouvernement. Député de son département à l'assemblée nationale, il s'y distingua par sa modération, à une époque où cette vertu était rare. Lors de la terrible insurrection du mois de juin, qui mit un instant la société en péril, investi d'un commandement dans la journée du 25, au moment où, à la tête d'une colonne, il chargeait les insurgés dans le faubourg St.-Antoine, il fut atteint d'une balle qui le renversa mort, et fut ainsi privé de voir le rétablissement de l'ordre pour lequel il venait de sacrifier sa vie.

NEGRO ou NEGRI BASSANESE (François), ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut postérieurement à l'année 1560, à Chiavenne, chez les Grisons, où il était maître d'école. Il entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît, qu'il quitta pour embrasser (en 1525) les erreurs des réformateurs. Il se rendit en Allemagne, où il se lia avec Zuingle, qu'il accompagna aux conférences de Marbourg. Il assista ensuite à la diète d'Augsbourg, et se retira enfin à Chiavenne. On a de lui une tragédie allégorique, en prose, intitulée : *Il libero arbitrio*, imprimée en 1546, in-4, et en 1550, in-8. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux Socin, y combat plusieurs dogmes de l'Eglise romaine, et se répand en invectives contre ses ministres. Jean de la Casa, qui, en qualité de nonce à Venise, avait instruit le procès de Paul Vergerio, évêque de Capo-d'Istria, Stella, qui avait remplacé cet évêque apostat, et Jérôme Muzio, qui écrivait contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que Vergerio lui-même pourrait bien être l'auteur de cette pièce. Les curieux qui estiment ce qui est rare, quelque mauvais qu'il soit, recherchent l'édition de 1550, de même que la traduction française imprimée à Genève, en 1558, in-8, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre*. On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, in-8, 1550.

NÉHÉMIE, pieux et savant juif, s'acquit la faveur d'Artaxerxès Longue-main, roi de Perse, dont il était échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer. (*Voy.* SÉMÉIAS). Ils vinrent en armes, à dessein de les surprendre dans le travail; mais Néhémie ayant fait armer une partie de ses gens, les rangea par troupes derrière la muraille. Ils bâtissaient d'une main, et se défendaient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de Néhémie ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de cinquante-deux jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant J.-C. On se prépara à en faire la dédicace avec solennité. Néhémie sépara les prêtres, les lévites et les princes du peuple en deux bandes. L'une marchait du côté du midi, et l'autre du côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrèrent dans le temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde et la sûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, et la dixième partie du peuple de Juda y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, et il réussit surtout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler solennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le temple; on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple et des prêtres; et tout le reste donna parole avec serment, qu'il serait fidèle à l'observer. Néhémie retourna enfin à la cour d'Artaxerxès, où étant demeuré quelques années, il obtint par ses instantes prières la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée, il trouva que pendant son absence il s'était glissé plusieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple juif pendant environ 30 ans, il mourut en paix vers l'an 430 avant J.-C. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras, qui commence ainsi : *Ce sont ici les paroles de Néhémie.* Ce livre est canonique. L'auteur y parle presque toujours en première personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses choses qui n'ont pu avoir été écrites par Néhémie. C'est du temps de Néhémie que fut reproduit le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avaient caché dans le fond d'un puits qui était à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche ne rapportèrent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois, qui en avait été arrosé, s'alluma aussitôt que le soleil vint à paraître; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Ce miracle étant venu à la connaissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avait été caché, et accorda aux prêtres de grands priviléges.

NEIPPERG ou NEUPERG (Guillaume Reinhard, comte de), feld-maréchal autrichien, d'une famille noble de Souabe, né en 1684, se distingua dans la carrière des armes, et servit la maison d'Autriche avec beaucoup de zèle et de fidélité. Il se distingua à Témeswar et à Belgrade, et fut gouverneur du duc de Lorraine François, depuis empereur. En 1734, il débloqua la Mirandole; en 1738 il se signala au combat de Kornea, contre les Turcs. Ce fut lui qui conclut rapidement et secrètement le traité qui, en 1739, remit Belgrade entre les mains des Turcs, pour délivrer le grand-duc François, depuis empereur, qui avait été pris durant une partie de chasse. (*Voy.* Charles VI.) On fit semblant de l'en punir par la prison, mais le traité n'en fut pas moins ratifié; et le général, comblé de faveurs, fut mis ensuite à la tête de l'armée que Marie-Thérèse opposa au roi de Prusse. Lors de la guerre pour la succession de Bavière, en 1741, il fut encore mis à la tête d'une armée. Mais il fut défait à Molwitz, et se retira quelque temps après à Luxembourg, dont il avait été nommé gouverneur dès l'an 1730. Il y resta jusqu'en 1755, aimé et respecté des habitants de cette province. Par des vues d'humanité, concertées avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il sut, au milieu de la guerre, préserver le pays confié à ses soins de ces dévastations destructives, aussi contraires à la gloire des souverains qui ordonnent la guerre, qu'aux intérêts du pauvre peuple qui en supporte les dangers et les frais. C'était un homme de mœurs austères et d'une grande probité. Il avait été élevé dans l'hérésie luthérienne, il l'abandonna avec pleine connaissance de cause, pour embrasser la religion catholique, dont il pratiqua les devoirs avec exactitude et édification. En 1755, il fut appelé à Vienne pour faire partie du conseil de guerre et il mourut dans cette ville le 26 mai 1774.

* NEIPPERG (Léopold, comte de), fils du précédent, né en 1728, et mort à Schweiger près de Heilbronn, le 5 janvier 1792, fut longtemps ambassadeur d'Autriche à Naples. Il inventa, en 1762, une machine pour copier les lettres, qu'il nomma le *copiste secret*, et dont il fit paraître, en 1764, à Vienne, une description, in-4, avec six gravures in-fol. On lui doit aussi l'*Histoire fondée sur les documents originaux de toutes les transactions relatives à la paix conclue, le 18 septembre 1738, entre l'empereur Charles VI, la Russie et la Porte-Ottomane*, Leipsig, 1790, in-8. Il entreprit cet ouvrage pour justifier la conduite de son père à qui la voix publique reprochait d'avoir agi contre les intérêts de la patrie, en concluant la paix de Belgrade (*voyez* l'article précédent.) Ce recueil qui contient plusieurs pièces authentiques est intéressant pour l'histoire du temps.

* NEIRAC (Antoine-Xavier de), était né le 15 décembre 1757, à Vabres, dans le Rouergue. Sa première éducation fut confiée à un jésuite habile qui, depuis la suppression de l'institut, était curé aux portes de cette ville. Envoyé à Paris, pour y achever ses études, il obtint dans les lettres les plus brillants succès. Etant entré au séminaire de Saint-Sulpice, il suivit les cours de la Sorbonne, et fut licencié en théologie; mais sa santé s'étant dérangée, il se retira sans prendre le doctorat. A peine de retour dans son pays natal, l'évêque de Vabres, appréciant tout le mérite d'un sujet si distingué, le fit son grand-vicaire et lui abandonna presque l'entière administration de son diocèse. Les jours mauvais arrivèrent, et l'abbé de Neirac prouva combien il était digne de la confiance dont il avait été investi. Son zèle ne tint jamais compte des dangers qui ne menaçaient que sa personne. Arrêté pendant la terreur, la chute de Robespierre ouvrit les portes de son cachot. Dès que la liberté fut rendue à l'église de France, il fut placé par Mgr. l'évêque de Cahors à la tête de l'ancien diocèse de Vabres, et remplit ensuite les fonctions de grand-vicaire à Rodez. Nommé à l'évêché de Tarbes, il se rendit en 1823 dans son diocèse où, grâce à sa vigilance et à ses soins infatigables, l'ordre le plus régulier fut bientôt établi. Quoique accablé d'infirmités, ce digne prélat entreprit deux mois avant sa mort une nouvelle visite générale de son diocèse. Cette visite se continuait avec activité, lorsqu'une chute qu'il fit vint aggraver son état. Convaincu que sa fin était prochaine, il demanda le sacrement de l'extrême-onction, et voulut faire lui-même les préparatifs de cette sainte cérémonie. Quelques jours après, il reçut des mains du doyen de son chapitre le saint-viatique, et adressa à ses vénérables chanoines et aux fidèles réunis, de paroles que malheureusement peu de personnes purent entendre. Son testament qu'il dicta d'une voix assurée renferme les plus généreuses dispositions en faveur des pauvres qu'il considérait, suivant l'Evangile, comme ses frères et ses amis. Ses héritiers sont les hospices de Tarbes, de Bagnères, de Vic (Hautes-Pyrénées), de Saint-Affrique et de Vabres (Aveyron). Ses derniers moments furent héroïques : c'était le calme de Socrate mourant, mais de Socrate chrétien. Quelques minutes avant d'expirer, tournant tranquillement ses regards vers ceux qui l'entouraient : « Mon pouls s'arrête, dit-il, » je ne suis plus; je remets mon âme entre les » mains de Dieu. » Ce grand prélat mourut le 28 janvier 1833. Il a laissé un petit nombre de mandements et d'ordonnances, dans lesquels on remarque un style fort et concis, et des preuves de sa grande expérience et de ses vastes connaissances.

NÉKAM. *Voy.* Neckam.

NELDELIUS (Jean), philosophe péripatéticien de Glogau en Silésie, professa la logique et la morale à Leipsig, où il mourut en 1612, âgé de 38 ans. Il a laissé : *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8, qui a eu beaucoup de cours dans le temps où la philosophie d'Aristote était normale dans les écoles.

* NELIS (Corneille-François de), savant prélat Belge, né à Malines, le 5 juin 1736, d'une famille anoblie pour ses services par l'impératrice Marie-Thérèse, fit ses études à Louvain, où il remporta le premier prix. Il obtint le grade de docteur en théologie, avec un tel succès, que le même jour l'université le nomma directeur de sa bibliothèque. Bientôt il se fit connaître par plusieurs *Dissertations* sur divers points d'histoire et de morale. Ses talents

furent récompensés : le gouvernement autrichien lui donna un canonicat de la cathédrale de Tournai, dont l'évêque le nomma son grand-vicaire. Il présida en cette qualité, et pendant plusieurs années, les états de Tournaisis ; il devint un des premiers membres de l'académie des sciences et belles-lettres de Bruxelles. A la suppression des jésuites en 1767, on lui confia la direction des études, avec le titre de commissaire royal. Il fut choisi, en 1785, pour accompagner l'archiduc Maximilien (depuis électeur de Cologne), dans la visite des provinces belgiques. Sa conversation plut à l'archiduc, qui, lui reconnaissant en outre des vertus et un véritable talent, contribua à lui procurer l'évêché d'Anvers, en 1784. Alarmé des innovations de Joseph II, il s'unit au jésuite Van-Eupen pour s'opposer aux mesures arbitraires de l'empereur, qui troublaient les esprits timorés. Contraint de quitter son diocèse, en 1794, à l'approche des Français, il se rendit à Parme, et s'y retira dans le couvent des Camaldules, où il mourut le 21 août 1798, à l'âge de 62 ans. Il a laissé, outre les dissertations déjà indiquées : *Oraison funèbre de Marie-Thérèse*, jugée supérieure à celle de l'abbé de Boismont ; *L'Aveugle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1795 ; — 2e édition, Rome, 1796, in-4 ; *De Historia belgica et ejusdem scriptoribus præcipuis commentatio*, Parme, 1795. Parmi les ouvrages qu'il a laissés inédits, on cite : *Europæ fata, mores, disciplina, etc., ab ineunte sæculo XV usque ad finem sæculi XVIII.* Ce savant prélat écrivait également bien en latin et en français.

NELLER (George-Christophe), né à Aubeganerbial au pays de Wurtzbourg dans la Franconie, en 1709, fit ses premières études et sa philosophie avec succès. Il pensa à entrer chez les jésuites, puis chez les chartreux, et ne fit ni l'un ni l'autre. A 16 ans, il se décida pour la vie cléricale, et s'appliqua à l'étude des canons et de la théologie, de manière qu'âgé de 22 ans, il soutint des thèses sur toutes ces sciences avec un succès qui le fit admettre à prendre le degré de docteur en théologie, sans qu'il fût besoin d'autre épreuve. Ses études finies, il s'appliqua particulièrement au droit naturel, civil et ecclésiastique, et au droit des gens, à Wurtzbourg, sous la direction d'habiles professeurs, entre lesquels était le célèbre Barthels, revenu récemment de Rome, où il avait pris le bonnet de docteur. Neller aida ce savant à faire la *Collection* des extraits de Van-Espen, de Christianus Lupus, et de Noël Alexandre, dont les ouvrages étaient alors fort en vogue à Wurtzbourg. Ordonné prêtre, il fut quelque temps dans le ministère, puis préposé à l'éducation d'un jeune seigneur. Instruit par les nouvelles publiques que le prince Doria, nonce du pape à Francfort, pour l'élection de Charles VII, cherchait un gouverneur pour la jeune noblesse qui l'accompagnait, il se présenta pour cet emploi et fut accepté. Ayant fini son service près du prince Doria, et pourvu d'un canonicat à Spire, il alla en prendre possession ; mais il s'en défit peu de temps après, et s'appliqua à mettre en ordre l'archive de l'illustre maison de Schoenborn. Enfin, en 1748, la chaire de droit canon en l'université de Trèves étant venue à vaquer, Neller en fut pourvu, et la remplit avec beaucoup de réputation, jusqu'en 1780, qu'elle passa à son neveu. Neller eut alors celle du droit public, et la tint jusque vers la fin de 1783, qu'il mourut, après avoir publié un grand nombre de Dissertations sur des matières d'érudition et de critique, entre autres : *Dissertatio de Decretis basileensibus ; De primatu sanctæ Ecclesiæ trevirensis : Hermenia inauguralis in magni Balduini trevirensis documentum anecdotum.* Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'église de Trèves ; *De genuina idea et signis parochialitatis primitivæ, ejusque principio, in corporatione, ex chartis trevirensibus confecta*, 1752 ; *De juribus parochi primitivi*, 1752 ; *De sacro electionis processu*, 1756 ; *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759 ; *De statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765 ; *Exercitium juridicum historico-chronologicum de sancto Henrico imperatore, bambergensis episcopatûs fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 et 1773 ; *Collectio methodica sanctorum canonum* ; plusieurs *Dissertations* sur les monnaies : *De solido ficto*, 1759 ; *De solido speciei argenteæ*, 1759 ; *De moneta rotata*, 1760 ; *De grosso turonensi et trevirensi*, 1760, etc. On trouve une de ses Dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelque penchant pour les idées systématiques et paradoxales. On lui a attribué pendant quelque temps la compilation informe qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius* ; mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie. (*Voy.* Hontheim, iv, 433.) On avait commencé en 1787 à donner une *Collection* de ses ouvrages ; mais il n'en a paru jusqu'ici que le premier tome in-4, et un supplément pour compléter ce premier tome.

NELSON (Robert), gentilhomme anglais, naquit en 1656 à Londres, et mérita, tant par le caractère de ses ouvrages que par sa conduite, le surnom de *Pieux*. Il commença en 1680 ses voyages sur le continent avec le docteur Hulay, et se rendit à Rome où il épousa lady Théophila Lucy, que Bossuet avait convertie à la religion catholique dans laquelle elle eut le bonheur de mourir. Nelson, loin de se montrer partisan de la révolution qui éclata en Angleterre, au milieu du xviie siècle, refusa de prêter serment à Guillaume, et se joignit aux catholiques dont il embrassa le culte. Mais en 1709, il rentra dans la communion de l'église anglicane, et mourut à Kensington le 16 janvier 1714. Nelson était de toutes les sociétés de bienfaisance établies en Angleterre, et à sa mort il fit une grande quantité de legs pour de bonnes œuvres. En 1680 il avait été élu membre de la société royale de Londres. On a de lui divers ouvrages, savoir : *Pratique de la vraie dévotion*, 1708, in-8 ; *Vie du docteur Georges Bull, évêque de Saint-David*, mis à la tête des sermons de ce prélat, 1713, in-8, etc.

* NELSON (Valentin), ministre anglican, né en 1671 à Malton dans le comté d'York, acheva ses études à l'université de Cambridge où ses talents

précoces lui méritèrent la protection de ses maîtres. Nommé à une prébende de la collégiale de Rippon, puis à la cure de Saint-Martin dans le même comté, il y mourut en 1724. Il a laissé des *Sermons* très-estimés.

* NELSON (Samuel), journaliste irlandais, né en 1759 dans le comté de Down, fut d'abord destiné au commerce et placé chez son frère négociant à Belfast. Les habitants de cette ville avaient une haine prononcée contre le gouvernement anglais, et bientôt il partagea leurs sentiments. Lorsque les colonies de l'Amérique se détachèrent de la métropole, il crut les circonstances favorables pour produire une révolution pareille, et publia dans ce but *l'Astre du Nord*, feuille qui se répandit dans toute l'Irlande; mais ce malheureux pays, après des efforts mal combinés pour recouvrer l'indépendance, ne tarda pas à être soumis. A l'époque du Directoire (1796), encouragé par le gouvernement français, Nelson organisa une nouvelle insurrection qui ne fut pas plus heureuse que les précédentes (*voy.* NAPPER-TANDY). Arrêté et enfermé au fort Georges, il n'en sortit qu'en 1802. Après la paix d'Amiens il se réfugia en Amérique; mais la peste l'ayant chassé de New-York, il alla se fixer sur les côtes de la baie d'Hudson, où il mourut en 1808.

* NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, naquit le 29 septembre 1758, à Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk, où son père était ministre. Dès l'âge de 12 ans, il s'embarqua sur un vaisseau de guerre commandé par un de ses oncles; et 3 ans après chargé du commandement d'un cutter à la station de Chatam, il s'occupa de l'exploration des bancs de la Tamise, navigation difficile et périlleuse, qui le rendit fort habile dans la manœuvre. En 1773, employé dans l'expédition envoyée au pôle nord, sur la demande de la société royale de Londres, il se distingua par plusieurs traits d'intrépidité. Au retour de cette expédition, il s'embarqua sur un cutter de 20 canons, faisant partie de l'escadre aux ordres de l'amiral Edward Hugues, peu de temps après revint en Angleterre pour rétablir sa santé, et repartit presque aussitôt pour les Indes orientales. Nommé enseigne de vaisseau il reçut successivement le commandement de plusieurs bâtiments plus ou moins considérables. A la paix de 1783, il fut mis en demi-solde, passa en France, et se fixa à St.-Omer. L'année suivante il eut le commandement du *Boréas*, corvette de 28 canons, destinée à la station des Iles-sous-le-vent. Après cette campagne, remis en demi-solde, il vivait retiré dans le comté de Norfolk, lorsqu'un ordre de l'amirauté l'appela au commandement de l'*Agamemnon*, vaisseau de 64 canons qui faisait partie de l'escadre de l'amiral Hood, destinée à agir contre la France. Il contribua à la prise de Toulon, de Bastia et à celle de Calvi, où il perdit un œil. En janvier 1797, il rejoignit l'amiral Jervis à la hauteur du cap St.-Vincent, reçut le commandement du vaisseau *le Capitaine* et coopéra puissamment au succès du combat livré à la flotte espagnole sous les ordres de D. Jos. de Cordova. C'est à cette époque qu'il fut élevé au garde de contre-amiral et créé chevalier du Bain. La cité de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boite d'or. En 1798, il vint bloquer Cadix; mais après un bombardement de plusieurs jours, il fut contraint de se retirer avec une perte assez considérable. Quelques mois après, il échoua de nouveau dans son entreprise contre l'ile de Ténériffe, où il eut le bras droit emporté d'un coup de canon. A peine rétabli de sa blessure, il reçut l'ordre de rejoindre l'amiral Jervis, nommé lord-comte de Saint-Vincent, qui croisait dans la Méditerranée. Chargé de surveiller l'armement qui se faisait dans le port de Toulon, il fut contraint par un coup de vent de relâcher en Sardaigne, et ne put joindre la flotte Française que lorsqu'elle était mouillée dans la baie d'Aboukir, (*Voy.* BRUEIS, II, 249). La victoire qu'il y remporta est une des plus décisives qui aient été obtenues en mer depuis l'invention de la poudre, puisque, de 13 vaisseaux français, deux seulement purent échapper. Ce succès plaça Nelson au faîte de la gloire. Le roi d'Angleterre le créa baron du Nil et de Burnham-Thorpe, lieu de sa naissance, en lui assignant une pension de 2000 livres sterling, réversible à ses héritiers jusqu'à la troisième génération. La compagnie des Indes lui vota un don de 10,000 livres sterling et la cité de Londres lui envoya une riche épée ainsi qu'à chacun des capitaines sous ses ordres. Après cette expédition, il se rendit à Naples où il retrouva la fameuse lady Halmiton (*voy* ce nom) qu'il avait connue l'année précédente; mais au bout de quelques mois passés en plaisirs, dans l'enivrement d'une passion déshonorante, il fut forcé par suite de l'invasion des Français de conduire la famille royale en Sicile; mais la république Parthénopéenne ne fut pas de longue durée, et Nelson ramena le roi dans sa capitale. Les partisans de la révolution avaient obtenu du cardinal Ruffo, commandant de l'armée royale (*voy.* RUFFO), une capitulation qui les mettait à l'abri de toutes recherches; mais Nelson les traita comme des rebelles et fit périr les plus marquants par la main du bourreau. Au commencement de 1801, Nelson, alors vice-amiral, fut nommé commandant en second de la flotte envoyée dans la Baltique, pour dissoudre l'alliance qui venait d'être conclue entre la Russie, la Suède et la Denemarck (*voy.* FRÉDÉRIC VI, III, 617). Nelson, commandant l'avant-garde dans l'action qui eut lieu avec la flotte Danoise devant Copenhague, eut tout l'honneur du combat, l'amiral en chef Parker n'ayant pu, par sa position, y prendre part. Le titre de vicomte fut la récompense de sa conduite dans cette circonstance mémorable. Nelson tenta deux fois d'incendier l'armement préparé dans le port de Boulogne; et deux fois fut répoussé avec une grande perte. Lors de la rupture du traité d'Amiens, il fut nommé commandant en chef de la croisière dans la Méditerranée; il ne put empêcher la réunion des escadres française et espagnole: mais les ayant rencontrées le 21 décembre 1805 à la hauteur de Trafalgar, il leur livra un combat célèbre (*voy.* GRAVINA et VILLENEUVE); et malgré la plus opiniâtre résistance, les défit complétement; mais au milieu de l'action Nelson blessé d'une balle partie des hunes du vaisseau français,

le *Redoutable*, expira peu de temps après qu'il eut appris sa brillante victoire. La mort de Nelson remplit de deuil l'Angleterre; son corps, rapporté à Londres, fut exposé plusieurs jours sur un lit de parade, à Greenwich : de là il fut transporté à Westminster, puis inhumé avec une grande pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, où on lui éleva un monument. Nelson avait épousé en 1779 la veuve du docteur Nesbit, médecin de l'île de Nevis, et fille de Guillaume Woodward, écuyer, dont il n'eut pas d'enfants. Il a laissé une grande partie de sa fortune à une fille qu'il a eue de lady Hamilton, et qui porte le nom de son père. Son frère a hérité de l'autre partie, ainsi que de sa pairie. La *Vie* de Nelson a été écrite par Samuel Clarke, Londres, 1810, 2 vol. in-4; par Churchill, 1815, in-4; et par Robert Southey, 1813, in-8, dont l'ouvrage a été traduit en français, Paris, 1820, in-8.

·NÉMÉE, fille de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avait une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'Hercule étouffa en faveur de Molorchus. On y célébrait des jeux en l'honneur de ce demi-dieu.

NÉMÉLISIS ou ADRASTÉE, déesse de la vengeance, fille de Jupiter et de la Nécessité, châtiait les méchants et ceux qui abusaient des présents de la Fortune. On la représente toujours avec des ailes, armée de flambeaux et de serpents, et ayant sur la tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avait à Rome un temple sur le Capitole, et un autre fort célèbre à Rhamnus, d'où lui vient le nom de *Rhamnusie*.

NÉMÉSIEN (saint), et ses collègues, évêques, confesseurs et martyrs en Afrique durant la persécution de Valérien, l'an 257 de J.-C. Saint Cyprien fait un grand éloge des vertus et de la constance de ces illustres martyrs.

NÉMÉSIEN (Marcus-Aurélius-Olympius-Nemesianus) (1), poète latin, natif de Carthage, vivait vers l'an 281, et florissait sous l'empire de Carus, de Carin et de Numérien, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avait les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. Il nous reste de lui des fragments d'un poème intitulé : *Cynegetica, sive de Venatione*, adressé à Carin et à Numérien après la mort de leur père Carus; nous en avons 325 vers. Il avait écrit *deux autres poèmes* sur la pêche (*Halieutique*), et sur la navigation (*Nautique*); nous n'en avons que quelques vers. Mais il est plus connu par quatre *Eglogues*, qui ne sont pas à mépriser. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, et les vers ne manquent ni de tour, ni d'élévation. Du temps de Charlemagne, elles étaient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons par Mairault une traduction en français, dont la fidélité, l'exactitude, la précision et l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, une érudition variée, et beaucoup de critique. Il en a paru une autre traduction à Paris en 1799, par Delatour. Les écrits de Némésien ont été imprimés avec ceux de Calpurnius et de Gratius, dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4. Ils avaient été imprimés pour la première fois en 1471 à Rome. Ils font partie de la *Bibliothèque classique latine* de Lemaire, tom. 32. Némésius est le premier des *Poetæ minores*.

(1) *Nemesianus* est peut-être un surnom qui indiquerait que ce poète tirait son origine de *Nemesium*, ville de Libye.

NÉMÉSIUS, philosophe chrétien d'Emèse en Syrie, et selon quelques-uns, évêque de cette ville, vivait sur la fin du IVe siècle ou au commencement du Ve. Il nous reste de lui un livre *de la nature de l'homme*, imprimé pour la première fois à Anvers, 1565, in-8, avec une version latine, et qui se trouve en grec et en latin dans la *Bibliothèque des Pères*, édit. de Lyon, tom. 8. Némésius y combat avec force la fatalité des stoïciens, et les erreurs des manichéens; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des âmes, non pas à la manière des métempsycosistes, mais en vertu d'une création simultanée, telle que Leibnitz et d'autres l'ont admise depuis. (*Voy.* la fin de l'art. WOLF.) On lui attribue (dans l'édition de son livre faite à Oxford, 1671, in-8), des découvertes considérables sur la qualité et l'usage de la bile. On y dit même qu'il connaissait la circulation du sang. Ses mœurs honoraient la philosophie et la religion. *Voy.* ELLEBODIUS.

NÉMETI (Samuel), protestant, né à Letmar en 1658, fit ses premières études à Coloswar et les acheva en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Coloswar pendant 34 ans, et mourut en 1717. On a de lui : *Moses explicatus*, Coloswar, 1696, in-8. C'est une explication des lois et des cérémonies établies par Moïse. Des *Commentaires* sur l'Epître de saint Paul aux Hébreux, Franeker, 1695, in-8; sur Zacharie, ibid., 1694; une *Métaphysique*, etc.

* NEMIUS (Jean), né à Bois-le-Duc vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement principal du collége des Apôtres à Nimègue et de celui d'Amsterdam. Il mourut vers 1600. On a de lui : un *Poëme* sur les devoirs d'un instituteur; *De imperio et servitute ludi magistri*, Nimègue, 1551, in-4; *Epitome de conscribendis epistolis*, Anvers, 1552, in-8; *Parens et noverca*, drame, ib., 1555; *Tyli saxonis historia, sive humanæ stultitiæ triumphus* en vers iambes, ib., 1565, in-8; *Orthographiæ ratio et pronuntiandi modus*, ib., 1572, in-8; *Annotationes in Syntaxim Erasmi*, ib., 1574, in-8, etc.

NÉMORARIUS (Jourdan), mathématicien du XIIIe siècle. On a de lui une *arithmétique* en dix livres, commentée par Jacques le Febvre d'Etaples, et publiée à Paris en 1496; *De ponderibus propositiones XIII*, Nuremberg, 1533; trois livres de *Géométrie*, manuscrits au Vatican; *De natura speculorum*, etc.

NEMOURS (Jacques d'ARMAGNAC, duc de), fils de Bernard d'Armagnac, connétable de France, gouverneur du dauphin depuis Louis XI, épousa, en 1462, la cousine de ce prince, Louise, fille du comte de Maine, et reçut l'investiture du duché de Nemours; il commença à servir dans un temps où le royaume était déchiré par les factions. Il délivra le château

de Perpignan du siége qu'y avaient mis les Roussillonnais révoltés, et rétablit le calme dans cette province. Comblé des bienfaits de Louis XI, il accéda cependant à la ligue *du Bien public*, et se laissa entraîner dans les conjurations que le duc de Guienne et le comte d'Armagnac formèrent contre Louis XI. Le premier ayant péri par le poison, et l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs de Bretagne et de Bourgogne, qui cherchaient à perpétuer les troubles de l'état en appelant les Anglais en France, l'engagèrent dans leur parti. Louis, instruit de la trame de Nemours, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris, où il eut la tête tranchée le 4 août 1477, à l'âge de 40 ans. Ses jeunes enfants, vêtus de blanc, têtes nues et mains jointes, furent placés sous l'échafaud, afin que le sang de leur père ruisselât sur eux. Après son exécution, ils furent ramenés à la Bastille, et enfermés dans des cachots en forme de hotte, où ils éprouvèrent mille tortures, et n'en sortirent qu'après la mort du souverain. Les pièces du procès du duc de Nemours sont conservées à la Bibliothèque du roi, 3 vol. in-fol. On trouve dans les *Mémoires* de Comines, édition de Godefroy, une *lettre* de Nemours à Louis XI, dans laquelle ce seigneur malheureux implorait sa grâce.

NEMOURS (Jacques de Savoie, duc de), fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours et de Charlotte-d'Orléans-Longueville, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous Henri II. Après avoir servi avec éclat en Piémont et en Italie, il fut fait colonel général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron des Adrets, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver Charles IX à Meaux, où les rebelles étaient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-Denys, s'opposa au duc de Deux-Ponts en 1569, et mourut à Annecy en 1585. Ce prince était aussi recommandable par les qualités du cœur et par sa générosité, que par son esprit et son savoir. Sa postérité masculine s'est éteinte dans Henri de Nemours, mort en 1659. Brantôme fait de Jacques de Nemours un portrait magnifique dans ses *Vies des grands capitaines français*.

NEMOURS. *Voy.* Gaston (duc de).

NEMOURS (Henri de Savoie, duc de), prit ce titre après Charles-Amédée, son frère aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc de Beaufort dont il avait épousé la sœur Elisabeth de Vendôme. Il était né à Paris en 1625 et s'était voué à l'état ecclésiastique qu'il abandonna quand il se vit le chef de sa famille. Celui-ci, renommé par son attachement au parti des princes, pendant la guerre de la Fronde, avait laissé deux filles, l'une mariée au duc de Savoie, et l'autre au roi de Portugal. Le duc Henri, moins heureux, n'eut point d'enfants, et mourut l'an 1659. — Sa veuve, Marie d'Orléans-Longueville, lui survécut longtemps, et laissa des *Mémoires* écrits avec fidélité et d'un style très-léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire. Elle était née en 1625, et mourut en 1707. Ces *Mémoires* ont été réimprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de Joly, dans une édition d'Amsterdam.

NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fut le premier prince puissant sur la terre (*Ipse cœpit esse potens in terra*). Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, et qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Il fonda l'empire de Babylone et bâtit la ville de ce nom, à côté de la fameuse tour de Babel. A mesure qu'il étendait ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, ou plutôt des bourgades. Son règne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne semblait le promettre. Ses sujets lui élevèrent des autels après sa mort. Gérard Mercator et Lenglet confondent Nemrod avec Assur, que l'Ecriture distingue bien clairement; d'autres le prennent pour le Bélus ou le Ninus des Assyriens. Il est difficile de rien assurer sur la chronologie de ces temps lointains. L'histoire profane ne présente à cette époque rien qui puisse diriger les recherches, ni suppléer au silence de l'Ecriture, et encore moins expliquer les passages obscurs.

NÉNIE, déesse des funérailles. On donnait aussi ce nom aux chants funèbres, dont on attribue l'invention à Linus. Comme ces chants étaient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeler *Neniæ* les mauvais vers et les chansons vaines et puériles.

NEPER, NEPAIR, NAPIER (Jean), gentilhomme écossais, et baron de Merchiston près d'Edimbourg, né en 1550, se rendit très-habile dans les mathématiques, et inventa les *logarithmes* qui ont été si utiles aux progrès des sciences mathématiques. Il mourut le 3 août 1617. On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : *Mirifici logarithmorum canonis descriptio*, Edimbourg, 1614, in-4, ouvrage rare et important, dans lequel l'auteur n'explique pas encore les fondements des logarithmes; il donne seulement les sinus naturels et logarithmiques pour toutes les minutes du quart de cercle, réservant pour un temps plus convenable la doctrine sur laquelle il a fondé sa table; il attend le jugement et la censure des mathématiciens, avant d'exposer le reste à la malignité des envieux. Après sa mort, son fils publia cette explication, Edimbourg, 1619, in-4; les deux ouvrages ont été réimprimés à Lyon, en 1620, chez Barth. Vincent, sous ce titre : *Logarithmorum canonis descriptio, seu arithmeticarum supputationum mirabilis abbreviatio, ejusque usus in utraque trigonometriâ, ut etiam in omni logisticâ mathematicâ, amplissimi et expeditissimi, explicatio*, etc., 1re partie; *Mirifici logarithmorum canonis constructio, et eorum ad naturales ipsorum numeros habitudines*, etc., 2e part. in-4, fort rare. Les procédés de l'auteur sont exposés dans le tome 1er, pages 491 et suiv. de l'*Histoire de l'astronomie moderne*; *Rabdologiæ seu numerationis per virgulas libri duo*, Londres et Amsterdam, 1617, in-12, plusieurs fois réimprimé. On y trouve la description des bâtons ou fiches arithmétiques qu'il inventa, pour abréger les multipli-

cations et les divisions, ainsi que dans le tome 1er des *Récréations mathématiques de Montucla*. Néper est encore connu par les *Analogies* qui portent son nom. On lui doit aussi deux formules générales pour la solution des triangles sphériques-rectangles. Il avait quelque temps étudié la théologie, et publié un ouvrage intitulé *Explication claire de la révélation de saint Jean*, où il ne ménage pas le pape; cet ouvrage a été traduit en français par un protestant (Georges Thompson), La Rochelle, 1602, in-4.

NEPHTHALI, 6e fils de Jacob, qu'il eut de Bala, servante de Rachel. Nous ne savons aucune particularité de la vie de Nephthali : il eut quatre fils, Jaznel, Guni, Jezer et Sallem, et mourut en Egypte, âgé de 132 ans. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant est diversement interprétée : *Nephthali, cervus emissus, et dans eloquia pulchritudinis* (Gen. 49). Les meilleurs interprètes, entre autres Jansénius, dans son *Explication du Pentateuque*, rapportent ces paroles à l'histoire de Barac, issu de la tribu de Nephthali, juge et libérateur du peuple hébreu. D'abord timide comme le cerf, et effrayé à l'approche de l'ennemi, il eut besoin d'être encouragé par une femme : puis victorieux, il composa avec elle ce beau cantique, où de savants littérateurs ont cru découvrir le germe de l'Iliade (*Judic.* 4.). *Voy.* DÉBORA et HOMÈRE.

NÉPOMUCÈNE, ou de NÉPOMUCK (saint Jean), chanoine de Prague, naquit à Népomuck en Bohême vers 1330. Il entra dans l'état ecclésiastique, et il aurait pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avait de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement un canonicat de Prague, et la place de confesseur de la reine Jeanne, femme de Wenceslas. Des courtisans accusèrent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. Wenceslas, trop crédule, fit venir Népomucène, et voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita; il fit jeter le saint dans une prison avec des entraves aux pieds. Wenceslas, revenu à lui-même, rendit le saint à ses fonctions; mais sa fureur s'étant ranimée, et n'ayant pu arracher les secrets inviolables de Népomucène, il le fit jeter dans la Moldaw à Prague, le 16 mai 1383. On l'en retira pour l'ensevelir honorablement. Son tombeau ayant été ouvert le 14 avril 1719, on trouva son corps dégarni de ses chairs; mais sa langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer. On la garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale de Prague, où un voyageur qui observe bien, l'a vue encore en 1769 très-entière, mais commençant à prendre quelque apparence d'altération et de moisissure. Ce saint avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort; mais, pour rendre son culte plus authentique et plus universel, l'empereur Charles VI sollicita sa canonisation, et l'obtint du pape Benoit XIII l'an 1729. On a institué une *Confrérie* sous son nom, *pour demander le bon usage de la langue*. On le regarde comme le patron de la réputation et de l'honneur, et on réclame son intercession contre les calomniateurs et les détracteurs. Les protestants mêmes ont rendu hommage à ses vertus. « Saint Jean Népomucène (écrivait en » 1687 Martin Borecq) était confesseur de la reine » Jeanne. L'autorité de Wenceslas, ni les menaces, » ni la prison, ne purent l'engager à révéler le se- » cret de la confession. » Sa *Vie* a été écrite en latin par le père Balbin, jésuite, et publiée avec des remarques par le père Papebrock; le père de Marne, jésuite, l'a publiée en français. Le père Wielens, le père le Chapelain ont écrit aussi l'histoire de ce saint. En 1784, le père Nicolas Herman a donné un abrégé ou sommaire de ces divers écrits, en allemand, Luxembourg, 1784, in-12. Nous finirons cet article par une réflexion, dont les bons esprits sentiront la justesse : « Une chose » infiniment remarquable, et qu'on peut être porté » à regarder comme surnaturelle et miraculeuse, est » le secret de la confession, confié tous les jours à » des milliers de prêtres, souvent, hélas! peu di- » gnes de leur état, et capables de toutes autres » prévarications, et toujours si fidèlement gardé. » A peine toute l'histoire ecclésiastique fournit-elle » quelque exemple d'infidélité en ce genre. Si en » faisant cette observation, on réfléchit un mo- » ment sur l'inconstance humaine, sur la curiosité » des uns et la loquacité des autres, sur la nature et » l'importance des matières dont les ministres de ce » sacrement sont dépositaires, et dont la révélation » produirait souvent d'étonnants effets; sur les » moyens que les intérêts divers, que la cupidité, » la jalousie, et d'autres passions, ne manquent pas » d'essayer pour atteindre leur but, etc., on ne » doutera pas que Dieu ne veille à la conservation » de son ouvrage. »

NEPOS (Cornélius), historien latin, natif d'Hostilie, près de Vérone, florissait du temps de l'empereur Auguste (Ier siècle, avant J.-C.) Il était ami de Cicéron et d'Atticus, qui chérissaient en lui un esprit délicat et un caractère enjoué. De tous les ouvrages dont il avait enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres capitaines grecs et romains*. On les a longtemps attribuées à Æmilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodose. Cet ouvrage est écrit avec précision et élégance. Tout y est rangé dans un ordre clair et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. Nous avons une *traduction* un peu froide de Cornélius Népos, par le père le Gras, de l'Oratoire, enrichie de notes utiles; et une autre, plus maniérée, mais moins exacte, par l'abbé Valart; celle de l'abbé Paul 1781, in-12, est préférable. Il en existe une plus récente par MM. Colomme et Pommier, qui fait partie de la biblioth. lat. franc., publiée par Panckoucke. Les meilleures éditions de cet historien sont : celle *Ad usum Delphini*, Paris, 1674, in-4; et celle dite *Variorum*, Leyde, 1734, in-8. Constelier en a publié une édition en 1745, in-12, décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles et les anciens monuments : MM. Descuret et J.-V. Leclerc en ont donné une estimée, en 1820, dans la *Bibliotheca lat.* de Lemaire.

NÉPOS (Flavius-Julius), empereur d'Occident, né dans la Dalmatie, du général Népotien et d'une sœur de Patrice Marcellin, était digne de régner. L'empereur Léon Ier, qui lui avait fait épouser une nièce de sa femme, le nomma empereur, en 474, à la place de Glycérius. (*Voy.* ce nom.) Il marcha à Rome avec une armée, et s'assura le sceptre par sa valeur. Euric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, et pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue suite de guerres et de malheurs. La révolte d'Oreste son lieutenant troubla cette paix. Ce tyran obligea Népos de quitter Ravenne, où il avait établi le siége de son empire. Il le retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie, et après y avoir langui près de 4 ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que Glycérius avait, dit-on, subornés. Julius Népos avait de la vertu, de l'humanité, et il aurait pu rétablir l'empire d'Occident : mais la Providence avait décidé sa destruction, et elle était prochaine.

NÉPOTIEN (Flavius-Popilius-Népotianus), fils d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, et, suivant plusieurs historiens, du consul Népotien, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur Constant, son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le temps que Magnence usurpait la puissance impériale dans les Gaules. Népotien ne porta le sceptre qu'environ un mois. Anicet, préfet du prétoire de Magnence, lui ôta le trône et la vie. Sa mère, et ceux qui avaient favorisé son parti, furent mis à mort. Népotien n'avait pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il était cruel et inhumain; et au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions et des meurtres.

NÉPOTIEN, prêtre italien, ami de saint Jérôme, fut élevé par son oncle Héliodore, évêque d'Altino, qui lui conféra les ordres sacrés. Saint Jérôme lui a écrit une lettre *sur les devoirs des clercs*, que Népotien pratiquait avec un zèle et une exactitude surprenante. Il mourut vers la fin du IVe siècle. Son saint et savant ami lui consacra un Eloge que nous avons sous le titre d'*Epitaphium Nepotiani*; il se trouve parmi les Epîtres du saint docteur, et c'est un de ses plus beaux écrits. Les louanges du défunt sont entremêlées de pensées grandes et fortes, qui, dans un sujet sombre et douloureux, font une impression toute particulière. C'est là qu'on trouve le mot si admiré de Perse : *Fugit hora : hoc quod loquor, inde est*, exprimé d'une manière à la vérité moins laconique, mais plus touchante et pleine d'images : *Hoc ipsum quod dico, quod scribo, quod emendo, de mea vita tollitur. Quot puncta notavi, tot meorum damna sunt temporum. Scribimus atque rescribimus, transeunt maria epistolæ, et scindente sulcum carina, per fluctus singulos ætatis nostra momenta minuuntur.*

NEPTUNE, fils de Saturne et de Rhée. Lorsqu'il partagea avec ses frères, Jupiter et Pluton, la succession de Saturne, l'empire des eaux lui échut, et il fut nommé le dieu de la mer. Rhée l'avait sauvé de la fureur de son père, comme elle en avait garanti Jupiter, et l'avait donné à des bergers pour l'élever. Neptune épousa Amphitrite, eut plusieurs concubines, et fut chassé du ciel avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allèrent ensemble aider Laomédon à relever les murailles de Troie, et ce roi lui ayant refusé son salaire, il le punit en suscitant un monstre marin qui désolait tout le rivage. Il disputa en vain contre Minerve à qui donnerait un nom à la ville d'Athènes. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

NEPVEU (François), né à Saint-Malo en 1639, embrassa l'institut des jésuites en 1654. Il professa les humanités et la rhétorique durant 6 ans, et la philosophie l'espace de 8. Il était à la tête du collége de Rennes, lorsqu'il mourut en 1708. Tous les ouvrages du père Nepveu ont la piété et la morale pour objet; tels sont : *De la Connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois; *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 et 1698. Le père Segneri a traduit cet ouvrage en italien. *Exercices intérieurs pour honorer les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Paris, 1691, in-12; *Retraite selon l'esprit et la méthode de saint Ignace*, Paris, 1687, in-12, et encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Ingolstadt, en 1707, in-8. *La manière de se préparer à la mort*, Paris, 1695, in-12; en italien, Venise, 1715, in-12; *Pensées et réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tom. in-12; et en italien, Venise, 1715, aussi 4 tom. in-12. *L'Esprit du christianisme, ou la Conformité du chrétien avec J.-C.*, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en français; l'auteur a su joindre les agréments du langage à l'onction de la morale chrétienne. La liste des autres ouvrages de ce jésuite se trouve dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759.

NÉRÉE (*Nereus*), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appelées Néréides ou nymphes de la mer. — Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe NÉÉRÉE (*Neæra*), que le Soleil aima, et dont il eut deux filles.

NÉRI (saint Philippe de), fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515 d'une famille noble. Elevé dans la piété et dans les lettres, il se distingua par sa science et sa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna son esprit, servit les malades, et donna des exemples de mortification et d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célèbre confrérie dans l'Eglise de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pèlerins, des convalescents, qui n'avaient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salviati, frère du cardinal du même nom, Tarugio, depuis cardinal, le célèbre Baronius et plusieurs autres excellents sujets, ils commencèrent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avaient été transférés en 1558, à

Saint-Jérôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à Saint-Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le père de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfants, qui répandirent cet ordre dans toute l'Italie. On ne fait point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lien de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome en 1595, à 80 ans. Il s'était démis du généralat trois ans auparavant, en faveur de Baronius, qui travaillait par son conseil aux *Annales ecclésiastiques*. Les *Constitutions* qu'il avait laissées à sa congrégation ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue et se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où, dans les commencements mêmes, elle parut mêler quelques idées étrangères à l'esprit du saint fondateur (*voy.* BÉRULLE); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en était éloignée. « Les pères de l'Oratoire (dit en 1792 » l'auteur des *Bornes entre les deux puissances*) » montrent depuis quelque temps, et notamment » dans les circonstances actuelles, un grand zèle » pour l'irréligion. Se passant de saints canonisés, » ils ont produit Quesnel, mais ils ont aussi produit » un Malebranche, un Thomassin, un Massillon, » une foule d'autres personnages recommandables » par leur science et leurs talents; de sorte qu'il est » extrêmement triste qu'une congrégation, dont le » plan nouveau et bien conçu promettait tant d'a» vantages à l'église de France, soit si profondé» ment gâtée. » On a de saint Philippe des *Lettres*, Padoue, 1751, in-8; des *Avis spirituels* (*ricordi*) et quelques poésies insérées dans les *Rime Oneste*, t. 1. Il fut canonisé en 1622 par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente et plus tendre. Son oraison était une espèce de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence et l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu et sa présence si sensible. On a gravé, dans l'endroit où il avait coutume de se tenir, les vers suivants :

Profunda noctis umbra, et horrendum specus
Ubi astra fugiens, solis exosus jubar,
Latens Philippus inter has tenebras diu
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, repperit,
Qui dormit et requiescit in meridie.

Antoine Gallonio, l'un de ses disciples, a donné sa *Vie* en latin, Rome et Mayence, 1602, in-8. Pierre Jacques Baccio en a donné une autre en italien et en latin, qui a été traduite en français, Rome, 1645, in-4.— Il y a eu un savant du nom de NÉRI (Antoine), de la même famille, et né également à Florence, mort à Pérouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4, sous ce titre : *Delle arte vetraria libri VI*; — un dominicain nommé Thomas NÉRI, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrère; — et un jésuite, Emmanuel NÉRI, italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

* NÉRINI (dom Félix-Marie), général des Hiéronymites, né à Milan en 1705, se distingua par ses talents et son amour pour les bonnes études, devint consulteur de la congrégation du saint Office, et fut longtemps procureur-général de son ordre à Rome. Il possédait de grandes connaissances en mathématiques, en physique et en histoire naturelle, forma un beau cabinet de physique et un musée au monastère de de Saint-Alexis, sur le mont Aventin, dont il enrichit la bibliothèque d'un grand nombre de livres et de manuscrits précieux, et y mourut le 17 janvier 1787, après une longue et douloureuse maladie. On a de lui : *Hieronymianæ familiæ vetera monumenta*, Plaisance, 1754, in-4. Son but dans cet ouvrage est de prouver l'antiquité de son ordre. Une ancienne chronique, découverte dans un monastère de Florence, et qui lui fut communiquée par le cardinal Quirini, l'aida beaucoup dans ce travail, que par reconnaissance il dédia à ce savant prélat (*voy.* QUIRINI). *De suscepto itinere subalpino epistolæ III, ad card. Quirinum*, Milan, 1755, in-4. Ces lettres sont accompagnées de notes savantes. *Responsio ad epistolam Brixioni* φιλοπατρίδος, Milan, 1755; *De templo et cœnobio Sanctorum Bonifacii et Alexii historica monumenta*, Rome, 1752, in-4. On en trouve un bon extrait dans la *Storia letteraria d'Italia*, t. 6, pag. 569; *Theologia hieronymiana*. C'est une compilation que Nérini avait faite dans le temps de ses études, pour son usage particulier, et pour la défense de laquelle il avait composé un ouvrage intitulé : *Vindiciæ hieronymianæ*, demeuré inédit; *Tre Lettere in difesa delle religiose turchine sull' Esquilie contro le oblate Philippine*, sous le nom anagrammatique de l'abbé Celidonio Nenfer, adressées au cardinal Quirini. L'abbé Bassano Mancini a publié un *Eloge* de Nérini.

* NERLI (Philippe), historien, né en 1485 à Florence, d'une ancienne famille noble, se disposa par des études sérieuses à remplir les emplois auxquels l'appelait sa naissance. Le grand-duc Côme Ier le nomma sénateur, et le députa, en 1550, vers Jules III, pour complimenter ce pontife sur son exaltation. Nerli mourut en 1556, laissant en manuscrit *Commentarii*, ou *Commentaires des faits civils qui ont eu lieu dans la ville de Florence, depuis* 1215 *jusqu'en* 1537; ouvrage très-estimé en Italie, et qui cependant oublié pendant deux siècles, ne fut imprimé qu'en 1728, in-fol. Cette histoire remonte à l'origine des factions guelfe et gibeline : dans les trois premiers livres, l'auteur donne un abrégé de l'histoire d'Italie, jusqu'en 1494, et dans les neuf derniers il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux à Florence. Nerli n'est point exempt du défaut de ses historiens contemporains; il manque de sincérité, de crainte de blesser les familles puissantes. Au reste son style est correct et élégant, mais un peu diffus.

* NÉRO (Andalone del), astronome du XIVe siècle, né à Gênes en 1306, parcourut presque toutes les parties du monde alors connu, pour perfectionner ses connaissances, et mourut vers 1370. On a de lui : *De compositione astrolabii*, Ferrare, 1475. La bibliothèque royale de Paris conserve de cet as-

tronome les écrits suivants : *Tractatus de sphæra* : *Theoria planetarum* ; *Expositio in canones profani Judæi de æquationibus planetarum* ; *Introductio ad judicia astrologica*. Boccace dans sa *Généalogie des dieux*, l'appelle son respectable maître.

NÉRON (Lucius-Domitius-Néro-Claudius), empereur romain, fils de Caius-Domitius-Ænobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, naquit à Antium le 13 décembre de l'an 37 de J.-C. (788 de Rome.) Sa mère s'étant mariée avec Claude, il fut adopté par cet empereur l'an 50 de J.-C., et lui succéda l'an 54. Les commencements du règne de Néron furent comme la fin de celui d'Auguste. Burrhus et Sénèque avaient tâché de lui inspirer de la sagesse, et parurent pendant cinq ans avoir réussi. Les Romains le regardaient comme un présent du ciel. Il se montrait juste, libéral, affable, poli, complaisant, et d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'une personne condamnée à mort : *Je voudrais bien*, dit-il, *ne pas savoir écrire*. La modestie relevait ses qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit : *Attendez à me louer que je l'aie mérité*... Néron ne continua pas comme il avait commencé : les leçons de la philosophie, qui avaient fait la base de son éducation, étant sans sanction et sans garantie, ne purent empêcher le développement de son mauvais naturel, ni l'effet des mauvaises compagnies auxquelles il se livra. On prétend même que ce fut l'esprit philosophique qui lui donna ce caractère d'hypocrisie et de lâcheté dont il avait vu plus d'un trait dans ses maîtres, et qui, lorsqu'il est joint à la puissance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il secoua le joug d'Agrippine, sa mère, et oublia qu'il lui devait la naissance et l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenait, il fit périr ce prince par le poison. Un crime en amène un autre : Néron livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, que les scélérats mêmes respectent dans leurs excès. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets et dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée avec laquelle il battait, volait et tuait. Une nuit entre autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connaissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement et pensa le tuer. Quelques jours après, Montanus ayant appris que c'était l'empereur qu'il avait battu, et s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire ses excuses, Néron dit : *Quoi, il m'a frappé, et il vit encore !* et sur-le-champ il lui envoie un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumait peu à peu au meurtre. Cédant aux inspirations de Poppée, dont il était amoureux, et qui voulait monter sur le trône, il résolut la mort d'Agrippine. Pour la faire périr d'une manière qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galère construite de façon que le haut tombait de lui-même, et le fond s'ouvrait en même temps. Ce stratagème ne lui ayant pas réussi, et sa mère ayant été retirée du fond des eaux, il envoya son affranchi Anicet la poignarder à Baies où elle s'était sauvée (*Voy.* AGRIPPINE). Le barbare ne laissa pas d'éprouver des remords après cette action atroce ; il croyait toujours voir Agrippine teinte de sang, et expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mère. *Il ne lui avait ôté la vie*, écrivait-il, *que pour sauver la sienne*. Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette atrocité ; le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solennité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Sénèque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été et telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes : la mesure de leurs craintes et de leurs espérances fait celle de leurs éloges ; la flatterie, ce honteux et criminel esclavage, comme dit Tacite (*fœdum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans ; les monstres vivants et puissants ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le déréglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouait publiquement sur les théâtres comme un acteur ordinaire ; il croyait même exceller en cet art. Le chant était surtout sa grande passion : il était si jaloux de la beauté de sa voix, que, de peur de la diminuer, il se privait de manger et se purgeait fréquemment. Il paraissait souvent sur la scène la lyre à la main, suivi de Burrhus et de Sénèque, qui battaient des mains : faiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siècles dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devait chanter en public, des gardes étaient dispersées d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avaient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputait avec ardeur contre les musiciens et les acteurs. Il fit le voyage de la Grèce, pour entrer en lyce aux jeux olympiques. Quelques efforts qu'il fit pour mériter le prix, il ne l'obtint que par la faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ses exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens et de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendait pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avait vu de lui ; mais il était fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme et de se marier en cérémonie avec l'infâme Pythagore ; et depuis, en secondes noces de la même espèce, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme, *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornements d'impératrice, et parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure : comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait ; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportait encore sur ses infâmes désordres. La cruauté

marcha toujours chez lui, comme chez tous les autres scélérats, à pas égal avec la luxure. « L'homme » dégradé par ses sensations grossières, dit un physiologue, tombe dans l'égoïsme le plus brutal, » ne regarde ses semblables que comme les instru» ments de son plaisir, le jouet de ses passions, les » victimes de sa haine, de son humeur et de ses ca» prices. » (*Voy.* ARRHACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI). Octavie, sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée, sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. (*Voy.* ces noms.) Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. Après la mort de Burrhus, et lorsque Sénèque se vit forcé de renoncer aux affaires, il se livra entièrement à son instinct sanguinaire, et se choisit dans Tigellin un ministre digne en tout d'un Néron. Ce scélérat se glorifiait d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes prédécesseurs, di» sait-il, n'ont pas connu comme moi les droits » de la puissance absolue... J'aime mieux, ajoutait» il, être haï qu'aimé, parce qu'il ne dépend pas » de moi seul d'être aimé, au lieu qu'il ne dépend » que de moi seul d'être haï. » Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que le monde brûle quand je serai mort, » il répliqua : « Et moi je dis : Qu'il brûle, et que » je le voie! » Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome, pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monuments de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquait plus à ce forfait que de le rejeter sur les innocents. Il accusa les chrétiens de ce crime; et ils furent dès lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite, pu» nit d'abord ceux qui s'avouaient chrétiens, et » par leur confession l'on en découvrit une grande » multitude, qui furent moins convaincus d'avoir » mis le feu à Rome que d'être haïs du genre hu» main (1). — L'on se fit, dit le même historien, » un jeu de leur mort : les uns, couverts de peaux » de bêtes, furent dévorés par les chiens; les autres, » attachés à des pieux, furent brûlés pour servir » de flambeaux pendant la nuit. Néron prêta ses » jardins pour ce spectacle; il y parut lui-même » en habit de cocher, et monté sur un char, comme » aux jeux du cirque. » Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome, mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avait été brûlé, rendit les rues plus larges et plus droites, agrandit les places, et environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or et d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe et de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans et le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Allait-il à la pêche? les filets étaient d'or trait, et les cordes de soie. Entreprenait-il un voyage? il fallait mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandit sur lui l'or et l'argent, et jusqu'à des pierres précieuses; et lorsque ces présents n'étaient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisait jeter des billets qui en exprimaient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, homme illustre par sa naissance et par son mérite, désapprouva hautement ces vexations. Néron, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. Galba évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivait d'*avoir pitié du genre humain, dont leur détestable maître était le fléau.* Bientôt après l'empire le reconnait. Le sénat déclare Néron ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche Tarpéienne, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. Ayant appris le châtiment qui l'attendait, il se dirigea vers la maison de Phaon, un de ses affranchis, et se tint caché pendant la nuit dans un marécage, sous des roseaux. Quand on l'eut introduit dans la maison, on lui offrit un morceau de pain bis, qu'il refusa, et but seulement un verre d'eau tiède. Phaon l'ayant averti par un billet qu'on le cherchait de toutes parts, il fit creuser sa fosse pour y placer son corps, s'écriant à plusieurs reprises et tout en pleurs : « Faut-il qu'un si bon musicien pé» risse...! »*Qualis artifex pereo?* Enfin, entendant un bruit de chevaux, il s'enfonça un poignard dans la gorge, aidé par son secrétaire Epaphrodite. Ses statues furent traînées dans la boue, et plusieurs de ses ministres furent massacrés. Cependant on déposa ses restes dans le tombeau de Domitius, et on lui fit de magnifiques funérailles. Néron mourut l'an 68 de J.-C., dans sa 31e année; il avait régné quatorze ans. En vain implora-t-il dans ses derniers instants quelqu'un qui daignât lui donner la mort : personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi, s'écria-t-il dans son déses» poir, est-il possible que je n'aie ni amis pour » défendre ma vie, ni ennemis pour me l'ôter? » Il serait difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, et le peuple se couvrit la tête d'un chapeau semblable à celui que prenaient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible; Néron avait dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premières nouvelles de la rébellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces et tous

(1) Quand on réfléchit que cette haine, si gratuite et si mal fondée à l'égard de la seule religion salutaire et raisonnable, est si clairement et si fortement annoncée dans l'Evangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractère, mais comme une preuve de la vérité du christianisme. *Voy.* l'article JÉSUS-CHRIST, et le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1789, page 180. — 1er décembre 1790, page 339.

les généraux d'armée, comme ennemis de la république; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étaient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée, d'empoisonner le sénat entier dans un repas, de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le temps de se livrer à ces atrocités, dont l'exécution semble avoir été réservée à notre siècle; car la plupart se sont réalisées dans la révolution de France, et plusieurs mêmes ont été portées plus loin. Le système était de massacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les prisonniers, tous les Suisses, tous les généraux et soldats royalistes ou suspects, tous les auteurs et imprimeurs chrétiens, etc. Si tous n'ont pas péri, c'est qu'ils ont pu se cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juste vengeance a arrêté les assassins. *Voy.* sur la vie de ce monstre, Tacite et Suétone, et même Racine. *L'Histoire secrète de Néron* par Lavaur est un abrégé de Pétrone. Il s'est trouvé une plume pour faire l'éloge de Néron : c'est celle d'un fou, de Cardan, qui a fait aussi l'éloge de la goutte.

NÉRON (Pierre), jurisconsulte français, dont nous avons une collection d'édits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre : *Recueil d'édits et ordonnances de Pierre Néron et d'Etienne Girard, avec les notes d'Eusebe de Lauriere*, 2 vol. in-fol.

NERVA (M. Cocceius), empereur romain, succéda à Domitien, l'an 96 de J.-C. C'est le premier empereur qui ne fût point romain ou italien d'origine; car, quoiqu'il fût né (vers l'an 32 de J.-C.) à Narni, ville d'Ombrie, ses parents étaient originaires de Crète. Son aïeul, Marcus-Cocceïus Nerva, avait été consul sous Tibère, et avait eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'île de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince : manière assez plaisante de corriger les méchants, ou de se consoler de la peine d'être avec eux. Son père était ce savant jurisconsulte que Vespasien combla d'honneurs et de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité et sa vigilance. Il cultiva dans sa jeunesse la poésie élégiaque, et Néron le nomma son Tibulle. Il passa plusieurs années dans la retraite, livré à l'étude des lois, et fut désigné, l'an 71, consul avec Vespasien, puis avec Domitien l'an 90. Ce prince soupçonneux, jaloux du mérite de Nerva, voulut le faire assassiner. Nerva, pour sauver sa vie, se vit forcé d'entrer dans une conspiration avec les chefs prétoriens, par suite de laquelle Domitien fut tué, et Nerva proclamé empereur. Il avait alors plus de soixante et dix ans : c'était l'an 96 de l'ère moderne. Son premier soin fut de rappeler les chrétiens exilés, et de leur permettre l'exercice de leur religion. Les païens, qui avaient eu le sort des chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts, et ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfants mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles lois fut celle qui défendait *d'abuser du bas âge des enfants pour en faire des eunuques*. Sa modestie égalait son équité : il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur. Il convertit en monnaie toutes les statues d'or et d'argent que Domitien s'était fait ériger, et que le sénat avait conservées après les avoir abattues. Sa clémence donnait le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avait juré solennellement que, tant qu'il vivrait, nul sénateur ne serait mis à mort. Il fut si fidèle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avaient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connaître qu'il n'ignorait rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, et leur montrant les épées qu'on lui présentait suivant la coutume, il leur dit : *Essayez sur moi si elles sont bonnes*. Quelque doux que fût son gouvernement, son règne ne fut pas exempt de ces complots qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier et inconstant. Les prétoriens se révoltèrent la deuxième année de son empire. Ils allèrent au palais, et forcèrent l'empereur, les armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop faible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles et soutenir seul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J.-C. Ce prince était recommandable par toutes les qualités d'un bon souverain, et surtout par sa modération dans la plus haute fortune; mais sa douceur ou plutôt sa faiblesse eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, et les petits furent tyrannisés, parce que celui qui était à la tête des grands ne savait pas les réprimer. Aussi, Fronto Julius, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement : « C'est un grand malheur que de vivre » sous un prince où tout est défendu; mais c'en » est un bien plus grand de vivre sous celui où » tout est permis... »

NERVET (Michel), médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues grecque et hébraïque remplit les moments vides que lui laissait le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès à l'interprétation de l'Ecriture sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les livres sacrés : on a de lui 4 *Explications* sur autant de passages du nouveau Testament, dans les Mémoires du père Desmolets, tom. 3, partie 1re, pag. 162.

NESLE (de), né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de vers médiocres. Son poème du *Sansonnet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la prose, il donna : l'*Aristippe moderne*, 1738, in-12; plein de choses communes, et écrit sans énergie; les *Préjugés du public*, 1747, 2 vol in-12; les *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur l'âme humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts arguments qu'on ait opposés aux ma-

térialistes. Les *Préjugés du public sur l'honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que les autres du même auteur, soit écrit d'un style faible, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'était un véritable philosophe.

NESMOND (Henri de), d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, et enfin à celui de Toulouse. L'académie française se l'associa en 1710. Louis XIV faisait un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguait ce prince, la mémoire lui manqua : « Je suis bien aise (lui dit le roi avec » bonté), que vous me donniez le temps de goûter » les belles choses que vous me dites. » Il mourut en 1727. On a un recueil de ses *Discours*, *Sermons*, etc. imprimés à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique ; mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat était neveu du vertueux François de NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est en grande vénération dans ce diocèse par tous les bienfaits qu'il y a répandus, et qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, centaure, fils d'Ixion et de la Nue, offrit ses services à Hercule pour passer Déjanire au-delà du fleuve Evène. Lorsqu'il l'eut passée, il voulut l'enlever; mais Hercule le tua d'un coup de flèche : le centaure donna en mourant sa chemise teinte de sang à Déjanire, l'assurant que cette chemise aurait la vertu de rappeler Hercule lorsqu'il voudrait s'attacher à quelque autre maîtresse. C'était un poison qui fit perdre la vie à ce héros.

* NESTLER enseigna la botanique à la faculté de médecine de Strasbourg et à l'école spéciale de pharmacie dont son père était professeur, et mourut en décembre 1832. Il a publié de concert avec M. Mougeot, médecin à Bruyères, une *Collection* des *Mousses des Vosges*. Plusieurs *Opuscules* de botanique ont contribué encore à établir sa réputation. Mais ce qui eût valu sans doute à son nom un plus vif éclat, c'est la *Flore de l'Alsace*, qu'il n'eut pas le loisir de terminer.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée et de Chloris, fut préservé du sort de son père et de ses frères. Il combattit contre les centaures qui voulaient enlever Hippodamie, et se fit une grande réputation au siége de Troie, par sa sagesse et son éloquence. Appollon le fit vivre 300 ans.

NESTOR ou LETOPIS NESTEROVA, premier historien russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastère de Peczerich à Kiew, où il mourut dans un âge très-avancé, vers l'an 1116. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par Sylvestre, moine à Kiew, et ensuite évêque de Perejaslaw, et par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, 1767, in-4°, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, et qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidèle de tous ceux que l'on conservait. La simplicité et la naïveté forment le caractère de cette chronique, estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, fameux hérésiarque du ve siècle, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, et se consacra à la prédication. C'était le chemin des dignités, et il avait tous les talents nécessaires pour réussir. « Ses » mœurs graves, ou plutôt sombres et sauvages, » dit l'abbé Bérault, la simplicité affectée et la » malpropreté de ses vêtements, son visage pâle » et décharné, une teinture superficielle des arts » et des sciences, une grande et belle voix, qui » prenait facilement le ton de la componction et du » pathétisme, une éloquence éblouissante, moins » occupée de l'édification des âmes solidement chré» tiennes, qu'avide des applaudissements d'un » peuple volage et précipité, l'amertume de son » zèle et de ses déclamations perpétuelles contre » les hérétiques, son respect enfin pour saint Chry» sostôme, répandirent les préventions les plus » avantageuses en sa faveur. » Il cachait sous ces dehors une profonde hypocrisie, un orgueil insupportable, un esprit faux et entêté de ses propres idées, qu'il préférait à la doctrine des anciens Pères. Après la mort de Sinninius, en 428, Théodose le Jeune l'éleva sur le siége de Constantinople. Après avoir établi son crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les ariens, il crut que le temps était venu de donner une nouvelle forme au christianisme. Un prêtre, nommé Anastase, prêcha par son ordre qu'on ne devait point appeler la sainte Vierge la *mère de Dieu* ; et Nestorius monta bientôt en chaire pour soutenir cette doctrine. Il fallait, selon lui, reconnaître en J.-C. deux personnes aussi bien que deux natures, le dieu et l'homme; et dire que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine : de façon qu'on ne devait pas appeler Marie *mère de Dieu*, mais *mère du Christ*. Cette erreur anéantissait le mystère de l'incarnation, qui consiste dans l'union des deux natures divine et humaine en la personne du Verbe; d'où il résulte un Homme-Dieu, appelé JÉSUS-CHRIST, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Comment après cela a-t-on pu prétendre qu'il ne s'agissait entre Nestorius et les catholiques que d'une affaire de mots, puisqu'il est évident qu'il s'agissait de la substance de la foi? (*Voy.* EUTYCHÈS, ARIUS.) Les nouveautés de Nestorius excitèrent une indignation générale. Les prêtres attachés à la saine doctrine, entre autres saint Procle et Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, réclamèrent en faveur de la foi antique. Le peuple se souleva, on s'adressa à saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui ayant lu les Homélies de Nestorius, trouva que cet hérésiarque était coupable de toutes les erreurs dont on l'accusait. Il lui écrivit pour tâcher de le ramener à la vérité par les voies de la douceur; mais le patriarche de Constantinople, qui n'aimait pas à être contredit, fut piqué de cette lettre, et il y répondit avec hauteur. Bientôt les deux patriarches informèrent toute l'Eglise de leurs contestations. Acace de Bérée et Jean d'Antioche approuvèrent la doctrine de saint Cyrille, et condamnèrent celle de Nestorius, mais ils conseillèrent

au premier d'user de quelque ménagement, et de combattre l'erreur par le zèle et la douceur réunis. Cette affaire ayant été portée à Rome, le pape Célestin convoqua un concile en 430. Après un mûr examen, tous les Pères s'écrièrent que Nestorius était hérésiarque; et on prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition : on l'envoya à saint Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, si dans l'espace de dix jours, à compter de celui de la signification, Nestorius ne rétractait publiquement ses erreurs. Le patriarche d'Alexandrie, chargé de dresser une formule de rétractation avec une profession de foi, éloignée de toute équivoque, assembla les évêques de sa dépendance, et ce fut au nom de ce concile d'Alexandrie que parut l'acte célèbre qui est connu sous le titre des *douze Anathèmes* : cet acte renfermait douze propositions, qui étaient les douze chefs de l'hérésie nestorienne. Le concile d'Alexandrie, pour ne laisser aucun faux-fuyant, voulait que Nestorius les anathématisât chacune en particulier, s'il voulait être reconnu pour orthodoxe; il refusa d'obéir. Son opiniâtreté donna lieu à la convocation du 3e concile général, dont l'ouverture se fit à Ephèse en 431. Saint Cyrille y présida au nom du pape Célestin. Nestorius refusa d'y comparaître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine y fut condamnée, et, après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition. Quelques jours après, arriva à Ephèse Jean d'Antioche, avec 14 évêques d'Orient, et il prononça une sentence de déposition contre saint Cyrille; mais il se rétracta ensuite. (*Voy.* JEAN d'Antioche.) On réclama des deux côtés la protection de l'empereur, qui donna ordre d'arrêter saint Cyrille (*v.* son article) et Nestorius. L'arrivée des évêques Arcade et Projecte, et du prêtre Philippe, légats du pape saint Célestin, fit prendre aux affaires un tour plus équitable. Ils désapprouvèrent tout ce qui avait été fait contre saint Cyrille, et confirmèrent la condamnation de Nestorius. Théodose s'étant convaincu, dans une audience donnée à l'hérésiarque, que ce qu'il avait pris pour du zèle et pour de la fermeté, n'était que l'effet d'une humeur violente et superbe, passa de l'estime et de l'amitié au mépris et à l'aversion. « Qu'on ne me » parle plus de Nestorius, disait-il; c'est assez qu'il » ait fait voir une fois ce qu'il est. » Cet hérésiarque devint odieux à toute la cour; son nom seul excitait l'indignation des courtisans; et l'on traitait de séditieux ceux qui osaient agir pour lui. Nestorius se retira dans le monastère où il avait été élevé. Du fond de cette retraite, il excita des factions et des cabales. L'empereur, informé de ces intrigues, le relégua l'an 432 dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre et dans la misère. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire romain en Perse où elle fit des progrès rapides; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, et elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou nestoriens de Syrie. Nestorius avait composé des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragments. *Voy.* l'*Histoire du nestorianisme* par le jésuite Doucin, 1698, in-4o.

NETHEN, en latin *Nethenus* (Mathias), théologien de la religion prétendue réformée, né en 1618 à Reza, dans le pays de Clèves, fut professeur de théologie à Utrecht en 1654. Chassé par le magistrat de cette ville, parce qu'il invectivait contre l'autorité publique, il devint pasteur et professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie et de controverse, pour la défense des erreurs de sa secte. Les plus connus sont : le traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4; et celui *De transsubstantiatione*, 1666.

NETSCHER (Gaspard), peintre, né à Prague ou à Heidelberg en 1639, était fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mère, qui professait la religion catholique, fut obligée par les sectaires devenus les maîtres, de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfants dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçait; elle se sauva une nuit, tenant Gaspard entre ses bras, et vint à Arnheim, où un médecin nommé *Tulkens* lui donna du secours, et prit soin du jeune Netscher. Il le destinait à sa profession; mais la nature en avait décidé autrement : il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'élève surpassa le maître. Il alla à Deventer chez Terburg, peintre célèbre et bourgmestre de cette ville, pour se perfectionner. Netscher faisait tout d'après nature, il avait un talent singulier pour peindre les étoffes et le linge. Des marchands de tableaux occupèrent longtemps son pinceau, achetant à très-bas prix ce qu'ils vendaient fort cher. Gaspard s'en aperçut, et résolut d'aller à Rome; il s'arrêta à Bordeaux, s'y maria, retourna en Hollande, et s'y fit une fortune honnête. Il mourut à La Haye en 1687. Sa touche est fine, délicate et moelleuse : ses couleurs locales sont bonnes; il avait une grande intelligence du clair-obscur. Sa coutume était de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la dernière main; il ranimait ensuite les couleurs, les liait et les fondait ensemble. Le musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : *Une jeune femme recevant une leçon de chant*; *une autre jouant de la basse de viole*.

NETTER (Thomas), théologien de l'ordre des carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou de *Walden*, village d'Angleterre, dans la province d'Essex, où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Pise, l'an 1409, et fut député par Henri V, roi d'Angleterre, à celui de Constance l'an 1415, où il terrassa les hussites et les wiclefites. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Ladislas, roi de Pologne; pendant cette ambassade, il convertit à la foi Vitolde, duc de Lithuanie, qui ne s'était distingué jusqu'alors que par ses tyrannies; il étendit les mêmes soins sur toute la nation et avec un égal succès. Il fit donner à ce duc le titre de roi par le pape et par l'empereur; il érigea dans ces provinces plusieurs maisons de son ordre, pour que les religieux empêchassent par leurs sermons les

progrès des hussites. Il vint ensuite en France, où il recueillit les derniers soupirs de Henri V, son souverain, qui mourut à Vincennes en 1422. Ce prince avait constamment témoigné beaucoup de confiance à Netter, qui mourut le 3 novembre 1430, à Rouen, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui un traité intitulé : *Doctrinale antiquitatum fidei Ecclesiæ catholicæ*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Cet ouvrage lui mérita un bref particulier du pape Martin V; il y réfute avec beaucoup de force les hérésies de son siècle. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, que l'on conserve dans des bibliothèques d'Angleterre. Il y en a plusieurs dans la bibliothèque bodléienne.

* NETTLETON (Thomas), médecin et littérateur, né en 1683 à Dewsbury, mort en 1742, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Some Thoughts concerning virtue and happiness, in a letter to a clergyman*, 1729, 1736 et 1751. Il a fourni un très-grand nombre de *Mémoires* aux *Transactions philosophiques*.

NEU (Jean-Christian), professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à Tubingen, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque du savoir, de la critique et des préventions.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), théologien protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur d'antiquités, de langues, puis de théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui : des *Dissertations académiques*; des *Explications* heureuses de divers textes de l'Ecriture sainte; des *Sermons*; des *Recueils* de petits traités des savants de Hesse; les *Vies* des professeurs en théologie de Giessen. L'érudition qui règne dans ses divers ouvrages lui a mérité un nom parmi les savants.

NEUBRIDGE. *V.* Litle.

NEUFCHATEAU. (Nicolas-Louis François, dit de). *Voy.* François de Neufchateau.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète français, sous le règne de Louis XIII, s'avisa de faire des vers dont les rimes étaient formées de syllabes qui composaient le nom de ceux qu'il prétendait louer. Voiture tourna en ridicule cette manie pédantesque. Neufgermain voulut lui répondre; mais c'était la brebis qui se battait contre le lion. Cet homme singulier se qualifiait de *Poète hétéroclite de Monsieur, frère unique de Sa Majesté*. Ses *Poésies et Rencontres* ont été imprimées en 1630 et 1637, 2 vol. in-4; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux chez les épiciers. (*V.* Boileau, *Satire* 9.)

NEUFVILLE (Nicolas de), seigneur de Villeroi, etc., conseiller et secrétaire d'état, grand trésorier des ordres du roi, épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire d'état, et fut employé par la reine Catherine de Médicis dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans, il était regardé comme un homme d'un mérite consommé, et il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous le roi Charles IX. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus importants. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis et de jaloux, qui le firent passer longtemps pour ligueur, et pour avoir, depuis la paix, conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul et créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'état, et d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passait par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. (*Voy.* Hoste.) Les ennemis de son maître renouvelèrent à cette occasion leurs accusations contre ce dernier. Mais les gens désintéressés qui approfondirent cette affaire ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, à 74 ans, en 1617, dans le temps qu'on tenait une assemblée de notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, 4 vol. in-12, réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins des particularités curieuses et intéressantes qu'une apologie de sa conduite, et des leçons pour les ministres et pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fond en est judicieux et solide. On y trouve plusieurs pièces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'ils donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie et des flatteurs, protecteur des gens de bien et des gens de lettres, ami fidèle, bon père, bon mari, maître généreux, il fut le modèle des bons citoyens.

NEUFVILLE (Charles de), seigneur de Villeroi, fils du précédent, gouverneur du Lyonnais, et ambassadeur à Rome, mourut en 1642, à 70 ans. Son fils Nicolas fut gouverneur de Louis XIV en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut en 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête homme.

NEUFVILLE (François de), fils de ce dernier, duc de Villeroi, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut battu à Chiari en 1701 et fait prisonnier à Crémone le 1er février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramilies en Flandre, le 23 mai 1706. La perte était à peu près égale de part et d'autre, lorsque les troupes françaises se débandèrent pour fuir plus vite. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa cavalerie après les fuyards; un grand nombre fut pris avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, et gouverneur de Louis XV, poste très-délicat, où il eut bien des désagréments à essuyer de la part du duc d'Orléans, qui le fit un jour enlever d'une manière brusque et violente, pour s'être opposé à un entretien secret qu'il voulait avoir avec le jeune roi. Il mourut à Paris en 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête homme, fidèle à l'amitié, généreux et bienfaisant. Ces qualités l'avaient rendu le favori de Louis XIV, et le suffrage d'un si grand roi ne peut que prévenir puissamment en sa faveur. Il faut bien se garder de le juger d'après les romanesques et calomnieux *Mémoires* de Saint-Simon. On sait que les jugements de cet homme de cour sont l'effet de la pas-

sion ou du caprice. « Si le duc de Saint-Simon, » dit un éditeur de ces Mémoires, ne rend pas au » maréchal de Villeroi toute la justice qui pouvait » lui être due, c'est qu'il était dans l'intimité de » M. le régent, et que, franc, brusque et dur » comme il était, tous ceux qui se déclaraient les » ennemis de son altesse devenaient les siens. »

NEUHOFF (Théodore-Etienne, baron de), roi éphémère de la Corse. Il était né à Metz vers 1690 et était fils du baron de Neuhoff, gentilhomme allemand du comté de la Marck en Westphalie. Après avoir voyagé et cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontents de Corse, et leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions et de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, et enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, et reconnu dans l'île, où il se maintint par la guerre. Le sénat de Gènes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire périr, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya successivement des généraux et des troupes. Neuhoff fut chassé; l'île fut soumise; tout fut pacifié, au moins pour quelque temps. Le roi des Corses alla chercher des secours à Londres; mais ses créanciers le firent mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après sept ans. Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui assura des moyens d'existence jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1755. Il passa ses derniers jours dans l'oubli, regardé comme un aventurier malheureux et téméraire. Les Français ont soumis de nouveau la Corse en 1769, et les Génois leur en ont abandonné la souveraineté.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, mourut en 1715 à Breslaw, où il était né en 1648. Il y était pasteur, et inspecteur des églises et des écoles. On a de lui : une grammaire hébraïque, sous le titre de *Clavis domus Heber*; *De punctis Hebræorum litterariis*; *De dispensatione circa legem naturæ*; *Epistola de scientia litterarum hieroglyphicarum*; *Biga difficultatum physico-sacrarum*; *Genesis linguæ sanctæ*. Il y a des choses hasardées dans cet ouvrage. Neumann était un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivait mieux en allemand qu'en latin.

NEUMANN (Jean-Georges), né en 1661, fut professeur de poésie et de théologie, et bibliothécaire de l'université de Wittemberg, où il mourut en 1709. On a de lui des *Dissertations* sur des matières de controverse et de théologie. Elles sont la plupart prolixes, et ne peuvent intéresser que ceux de la communion de l'auteur.

NEUMANN (Frédéric-Guillaume), littérateur distingué, né à Berlin le 8 janvier 1781, et mort à Brandebourg le 9 octobre 1834. Orphelin presque en naissant, il fut reçu dans la maison d'un marchand où il consacra ses heures de loisir à des études sérieuses, surtout à la philologie. En 1802, lorsque W. Schlegel vint à Berlin il suivit ses leçons. Trois ans après il se rendit à Halle, pour compléter ses études académiques; mais contrarié à cette époque malheureuse pour la Prusse, il revint à Berlin, et, après avoir tenté plusieurs carrières, il se jeta dans l'administration et fut enfin nommé intendant militaire. Forcé de se livrer à des travaux littéraires pour soutenir une famille nombreuse, c'est à cette obligation que l'on est redevable de ses deux publications périodiques: l'*Almanach pour la critique savante*, et *la Feuille des Délassements littéraires*, qui contiennent un grand nombre d'excellents morceaux. On lui doit en outre plusieurs ouvrages tant en vers qu'en prose, et une traduction allemande de l'*Histoire de Florence* par Machiavel.

NEUMAYER (François), né à Munich en 1697, entra chez les jésuites en 1712. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie, et travaillé avec de grands succès au salut des âmes, en dirigeant la congrégation latine de Notre-Dame à Munich, il devint prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, fonction dont il s'acquitta pendant dix ans avec une réputation extraordinaire, s'attachant surtout à réfuter les erreurs du temps et écrivant à la fois sur toutes sortes d'objets qui intéressaient la religion, avec une force et une éloquence de raison qui entraînait même ses adversaires. Ses ouvrages, écrits tantôt en allemand, tantôt en latin, ont été répandus dans toute l'Allemagne; les derniers l'ont été dans toute l'Europe catholique. On distingue parmi ceux-ci : *Gratia vocationis sacerdotis*; *Theatrum asceticum*; *Theatrum politicum*; *Correctio fraterna*; *Exterminium acediæ*; *Remedium melancholiæ*; *Virtutes theologicæ*. Le plus considérable de ses ouvrages écrits en allemand est intitulé : *Sermons de controverse*, 3 vol. in-4; ils sont d'une solidité qui les a mis à l'abri de toute attaque. Il mourut à Augsbourg le 1er mai 1765, et eut pour successeur dans la chaire d'Augsbourg le père Aloysius Merz.

NEUPERG. *Voy.* NEIPPERG.

NEURÉ (Marthurin), habile mathématicien du XVIIe siècle, natif de Chinon, fut précepteur des enfants de Campigni, intendant de justice à Aix, par le crédit de Gassendi, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes de Longueville, qui l'honorèrent de leur estime et de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : deux *Lettres* en français, en faveur de Gassendi, contre Morin, Paris, 1650, in-4; une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la dernière édition de ses *Œuvres*; un *Ecrit* aussi en latin de 61 pages, in-4, sur quelques coutumes ridicules et superstitieuses des Provençaux. Neuré cultivait avec succès les muses latines; mais son goût n'était point assez épuré.

NEUSTAIN. *Voy.* ALEXANDRINI.

NEUVILLE (Anne-Joseph-Claude FREY de), jésuite, né en 1693 à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour et de la capitale de sa voix éloquente, pendant plus de trente années : il commença seulement à prêcher en 1736. Après la destruction de sa société en France, il se retira à Saint-Germain-en-Laye, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli la condition que le parlement de Paris exigeait des jésuites qui voulaient

rester dans son ressort, c'est-à-dire l'abjuration de leur institut. La supériorité de ses talents, embellis par de grandes vertus, lui avaient mérité à la cour d'illustres protecteurs, qui obtinrent de Louis XV qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'était choisie. Il est mort à Saint-Germain-en-Laye en 1774, attérré du coup dont Clément XIV avait frappé la société l'année précédente. On jugera aisément de l'impression que cet événement fit sur lui, par la lettre qu'il écrivit à un de ses anciens confrères, en date du 3 septembre 1773. « Permettez, disait-il, que sur cette tragique révolution, qui fera l'étonnement de la postérité, je vous parle en père et en ami. Pas un mot, un air, un ton de plainte et de murmure. Respect incapable de se démentir à l'égard du siége apostolique et du pontife qui l'occupe; soumission parfaite aux volontés rigoureuses mais toujours adorables de la Providence, et à l'autorité qu'elle emploie à l'exécution de ses desseins, dont il ne nous convient point de sonder les profondeurs. N'épanchons nos regrets, nos gémissements, nos larmes, que devant le Seigneur, et dans son sanctuaire; que notre juste douleur ne s'exprime devant les hommes que par un silence de paix, de modestie, d'obéissance; n'oublions ni les instructions, ni les exemples de piété, dont nous sommes redevables à la société; montrons par notre conduite qu'elle était digne d'une autre destinée; que les discours et les procédés des enfants fassent l'apologie de la mère : cette manière de la justifier sera la plus éloquente, la plus persuasive; elle est la seule convenable, la seule permise et légitime. Nous avons désiré de servir la religion par notre zèle et par nos talents; tâchons de la servir par notre chute même et par nos malheurs. Vous ne doutez point, mon cher frère, de la situation pénible de mon esprit et de mon cœur au spectacle de la destruction humiliante de la société à laquelle je dois tout, vertus, talents, réputation. Je puis dire qu'à chaque instant je bois le calice d'amertume et d'opprobre, que je l'épuise jusqu'à la lie : mais en jetant un coup d'œil sur Jésus-Christ crucifié, oserait-on se plaindre? » Ses *Sermons* ont été publiés, Paris, 1776, 8 vol. in-12. On les distinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, la singulière abondance d'un style pittoresque et original, la chaleur du sentiment. Dans Bourdaloue on a admiré la force et la majesté de la raison, dans Massillon l'élégance et le sentiment, dans le père Neuville les richesses et les ornements de l'esprit. Croirait-on qu'un habile et judicieux littérateur (l'abbé Trublet) a cru pouvoir comparer cet orateur à Voltaire? « J'ai trouvé, dit-il, des rapports entre M. Bossuet et Corneille, j'en trouve aussi entre le père de Neuville et Voltaire; et le premier me parait, à plusieurs égards, dans l'éloquence, ce que le second est dans la poésie. J'espère qu'on ne désapprouvera pas des comparaisons où j'ai considéré les talents en eux-mêmes, et indépendamment de l'usage qu'on en fait, usage d'autant plus blâmable, lorsqu'il est mauvais, que les talents sont plus grands. » Sans prétendre justifier dans toute son étendue ce parallèle singulier, il nous semble que la différence même que M. Trublet met entre ces deux hommes est un trait de ressemblance de plus, par l'égalité d'ardeur et de constance avec laquelle ils ont combattu, l'un pour, l'autre contre la religion de J.-C. Si l'acharnement de Voltaire contre le christianisme lui a fait saisir toutes les occasions de le calomnier et de le rendre odieux; si à tout propos et même contre tout propos il a donné l'essor à sa haine implacable contre tout ce qui tient à la sainteté et à la divinité de notre foi, le père de Neuville, par un esprit contradictoire à celui de ce philosophe, a dirigé tous les ressorts de son esprit, toute l'impulsion de son éloquence vers la défense et l'honneur de la religion. Quel que fût le sujet de son discours, fût-ce la moralité la plus simple et la plus connue, fût-ce un panégyrique ou une oraison funèbre, son zèle y trouvait des digressions faciles et naturelles sur l'excellence, l'utilité et la vérité du christianisme; jamais il ne perdait de vue ce grand objet, jamais les couleurs ne lui ont manqué pour en tracer des tableaux brillants et magnifiques. Partout on voit dans la religion une terre fertile en fruits précieux et salutaires : la vraie gloire, l'honneur, la décence, suivant l'expression du Sage, les charmes d'un amour tendre et permanent, les douceurs de l'espérance la plus solide et la plus sûre, sont le prix de l'attachement qu'on lui voue. (*Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. Ego mater pulchræ dilectionis et sanctæ spei.* Eccles. 24.) C'est sous ce point de vue que le père de Neuville faisait envisager la doctrine de l'Évangile, dont il relevait encore l'éclat par un contraste frappant avec les dogmes absurdes, avilissants et désolants de l'incrédulité : et cela toujours avec une force, une opulence d'idées et d'expressions qui enlevaient l'admiration et la conviction, et qui opéraient dans l'âme des chrétiens éclairés et persuadés le sentiment le plus doux. Si quelquefois l'enthousiasme de son éloquence lui a fait négliger l'exactitude du langage et les lois sévères de l'élocution française; si l'ardeur de sa marche a paru déranger quelquefois l'économie du discours et la régularité de la distribution, ce sont des défauts de grands maîtres, que l'homme de goût préférera sans hésiter à la froide exactitude des génies subalternes. On a publié, en 1785, sa *Morale du nouveau Testament*, ou *Réflexions chrétiennes*, etc., Paris, 3 vol. in-12 : ouvrage écrit avec autant de netteté que de solidité. — Quelque long que soit cet article, nous croyons devoir le terminer par la prédiction bien précise de la révolution de France et de ses effets très-détaillés : elle ne peut que paraitre infiniment remarquable. C'est dans le panégyrique de saint Augustin, qu'après avoir exposé avec autant de force que de vérité les erreurs de la prétendue philosophie, il finit de la sorte : « O religion sainte! ô trône de nos rois! ô France! ô patrie! ô pudeur! ô bienséance! Ne fût-ce pas comme chrétien, je gémirais comme citoyen; je ne cesserais pas de pleurer les outrages par le-

» quels on ose vous insulter, et la triste destinée » qu'on vous prépare. Qu'ils continuent de s'étendre, de s'affermir, ces affreux systèmes ; leur » poison dévorant ne tardera pas à consumer les » principes, l'appui, le soutien nécessaire et essentiel de l'état. Amour du prince et de la patrie, » lien de famille et de société, désir de l'estime et » de la réputation publique, soldats intrépides, » magistrats désintéressés, amis généreux, épouses » fidèles, enfants respectueux, riches bienfaisants, » ne les espérez point d'un peuple dont le plaisir » et l'intérêt seront l'unique dieu, l'unique loi, » l'unique vertu, l'unique honneur. Dès lors, dans » le plus florissant empire, il faudra que tout » croule, que tout s'affaisse, que tout s'anéantisse ; » pour le détruire, il ne sera pas besoin que Dieu » déploie sa foudre et son tonnerre : le ciel pourra » se reposer sur la terre du soin de le venger et de » la punir. Entraîné par le vertige et le délire de » la nation, l'état tombera, se précipitera dans un » abîme d'anarchie, de confusion, de sommeil, » d'inaction, de décadence et de dépérissement. » Que penser d'une religion qui, trente et quarante ans avant l'événement, vous fait voir des résultats si étonnants et si incroyables, énoncés d'une manière si circonstanciée et si précise! d'une religion dont la chute prévue fait prévoir tant d'autres choses!

NEUVILLE (Pierre-Claude Frey de), frère aîné du précédent, également jésuite, né à Granville en 1692 (1), deux fois provincial et deux fois supérieur de la maison professe à Paris; il mourut à Rennes en 1773. Il s'est aussi distingué dans la carrière de la prédication. Ses *Sermons*, au nombre de 16, ont été imprimés à Rouen en 1778, 2 vol. in-12. Si on en excepte quelques-uns, plus travaillés et mis au net par lui-même, la plupart ne sont qu'une légère ébauche, telle que la jetait à la hâte un esprit facile et constamment nourri par les réflexions les plus solides sur la religion et les mœurs.

NEUVILLE. *Voy.* Poncy.

NEVERS (Louis de Gonzague, duc de), général distingué, était le troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue. Il fut élevé à la cour de Henri III, et fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, il fut amené devant son oncle Ferdinand, qui essaya en vain de l'attirer dans son parti, en l'attachant à l'Espagne. En 1565, il devint duc de Nevers par sa femme Henriette de Clèves. Il servit avec distinction en France où il s'était retiré, et obtint le gouvernement de Champagne. Après avoir gardé la neutralité quelque temps, il reconnut Henri IV, et fut le trouver à Ivry. Il eut des discussions très-vives avec Sully, qui se plaignait toujours de sa lenteur dans l'exécution de ses plans militaires. Il mourut à Nesle en octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires*, publiés par Gomberville et Cusson, 1665, 2 vol. in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pièces intéressantes, dont quelques-unes vont jusqu'en 1610, année de la mort de Henri IV. Louis de Gonzague était fils de Frédéric II, duc de Gonzague. *Voy.* Gonzague.

NEVERS (l'abbé Philippe-Julien Mazarin-Mancini, duc de), chevalier des ordres du roi, était neveu du cardinal Mazarin. Il naquit en 1641 à Rome, et reçut de la nature beaucoup de goût et de talent pour les belles-lettres. Il mourut à Paris en 1707, après avoir publié plusieurs pièces de poésie d'un goût singulier, et qui ne manquent ni d'esprit ni d'imagination. On connaît ses vers contre Rancé, le réformateur de la Trappe, qui avait écrit contre l'archevêque Fénélon :

Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence ;
Et, contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses deserts déclame contre lui ;
Et, moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

NEVISAN (Jean), jurisconsulte italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue et l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage est intitulé : *Sylvæ nuptialis libri VI, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, discutitur*, Lyon, 1521, in-8; livre curieux, qui souleva les femmes contre lui.

NEWCASTLE. *Voy.* Cavendisch.

* NEWCOME (William), prélat anglican, né en 1729, après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, fut admis dans la maison du comte d'Héréford, lord lieutenant d'Irlande, en qualité de chapelain, et donna tant de preuves de savoir, que ce seigneur se plut à l'avancer. Il le présenta en 1766 à l'évêché de Dromore, d'où il fut transféré successivement à Ossory, puis à Waterford, et enfin en 1795, à l'archevêché d'Armagh. Newcome avait une grande érudition ecclésiastique, dont il a donné des preuves dans ses nombreux ouvrages. On a de lui : une *Harmonie des Evangiles*, 1778, in-fol. Il y fait un grand usage de l'édition du Testament grec de Wetstein (*voy* ce nom), et y soutient l'opinion commune que le ministère du Sauveur a duré au moins trois ans. En 1780, il traita ce point de critique contre Priestley, qui, dans son *Harmonie grecque*, réduisait à un an le temps de la prédication de Jésus-Christ. Priestley répondit, et, comme il arrive presque toujours, l'un et l'autre persistèrent dans leur opinion. *Observations sur la conduite de Notre-Seigneur, comme instituteur divin et sur l'excellence de son caractère moral*. 1782, in-4; *Essai sur une version perfectionnée, sur un arrangement métrique, et sur une explication des 12 petits Prophètes*, 1785; *Essai* du même genre *sur Ezéchiel*, 1788; *Examen des principales difficultés de l'histoire de l'Evangile, relativement à la résurrection*, 1792; *Examen historique des traductions anglaises de la Bible, etc.*, 1792; cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur, qui voulut sans doute s'épargner les discussions que ne pouvait manquer de lui attirer un ouvrage, dont l'annonce seule avait soulevé tous les théologiens anglicans. Newcome s'était, au reste, formé sur l'interprétation de l'Ecriture sainte un système à part, et qui laissait beaucoup de latitude aux traducteurs.

(1) La *Biographie* Michaud le fait naître à Vitré, (d'une famille originaire du canton de Bale), et lui donne les prenoms de Pierre-Charles.

Il ne croyait pas qu'on dût avoir égard aux opinions des différentes communions, mais seulement au sens critique ; il fut combattu par Horsley. L'archevêque Newcome mourut le 11 janvier 1800.

* NEWLAND (Pierre), littérateur hollandais, né à Dimmermeer, près d'Amsterdam, en 1764, était fils d'un charpentier, qui lui fit donner une éducation soignée. Il en profita si bien qu'à dix ans il avait déjà trouvé la solution de différents problèmes et composé des *Pièces de vers* dignes de l'impression. Professeur de mathématiques à Utrecht, puis à Amsterdam, et enfin à Leyde, il fut un des savants chargés par le gouvernement batave de fixer les longitudes. Il mourut en 1794, ayant à peine 31 ans. Newland s'appliqua à toutes les sciences avec succès. Il traduisit en vers tout ce que les poëtes grecs et latins ont dit de l'âme après la mort. Ses ouvrages les plus connus sont : *Poésies en hollandais ; Des moyens d'éclairer le peuple ; Utilité générale des mathématiques ; Du système de Lavoisier ; De la forme du globe ; Du cours des comètes et de l'incertitude de leur retour*, 1790 ; *De la méthode pour les latitudes en mer ; Traité de navigation, etc.*

NEWTON (John), mathématicien anglais, naquit en 1622 à Oundle dans le Northamptonshire, fut chapelain de Charles II, et recteur de Ross dans le comté de Héréford, où il mourut en 1678. On a de lui : *Astronomia britannica*, 1656, in-4, en trois parties ; *Trigonometria britannica*, 1658, 2 liv. in-fol. ; *Chiliades centum logarithmorum*, 1659, in-8 ; *L'art du jaugeage pratique*, 1659 ; *Eléments de mathématiques*, 1660 ; *Arithmetique naturelle*, 1671, in-8 ; une *Cosmographie*, 1674 ; *Introduction à l'astronomie ; Introduction à la géographie*, 1678, in-8.

NEWTON (Isaac), créateur de la philosophie naturelle, né le 25 décembre 1642, la même année où mourut Galilée, à Woolstrop dans la province de Lincoln, appartenait à une famille noble : il s'adonna de bonne heure à la géométrie et aux mathématiques. Descartes et Kepler furent les auteurs où il en puisa la première connaissance. Dès la plus tendre enfance, il s'était fait remarquer par son goût pour les inventions physiques et mécaniques. S'étant muni d'ustensiles d'une dimension proportionnée à son âge, il fabriqua de petites machines de diverses espèces, et même des horloges qui marchaient par l'écoulement de l'eau, et un moulin-à-vent d'une invention toute nouvelle. Il apprit le dessin de lui-même. On montre encore aujourd'hui à Woolstrop un petit cadran solaire, qu'il construisit sur la muraille de la maison qu'il habitait. Les premiers ouvrages qu'il parcourut, dans sa première jeunesse, furent Euclide, la *Logique* de Saunderson et l'*Optique* de Keppler. On raconte qu'étudiant un jour, assis sous un pommier, une pomme tomba devant lui ; la chute de ce fruit le porta à réfléchir sur la nature du pouvoir qui *porte et précipite les corps vers le centre de la terre avec une force continuellement accélérée*, et il établit son système de l'*attraction*. Il crut qu'il fallait bannir de la physique les conjectures et les hypothèses, et soumettre cette science aux expériences et à la géométrie. Projet excellent, s'il avait pu l'exécuter sans mêler à sa théorie beaucoup de choses hypothétiques. Diverses expériences de Keppler sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans le *Mundus Magnus* du père Kircher, fournirent au philosophe anglais des conjectures sur la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensait sur cet objet. Ses *Principia mathematica philosophiæ naturalis*, ouvrage où la géométrie sert de base à la physique, parurent cette année en latin, in-4, et ont été réimprimés en 1726. (*Voy.* CHASTELET la marquise du). Il y avance cette assertion, qu'il n'y a peut-être pas un pouce de matière dans tout l'univers. En même temps qu'il travaillait à ce livre, il en avait un autre entre les mains, son *Optique*, ou *Traité de la lumière et des couleurs* : celui-ci vit le jour pour la première fois en 1704 ; il a été traduit en latin par Clarke, Londres, 1719, in-4, en français par Coste, Paris, 1722, in-4, et par Marat d'odieuse mémoire, 1787, 2 vol. in-8. Cette dernière traduction, revue par Beauzée, est peu fidèle ; mais elle répare les défauts de l'original, où les pensées sont quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, et ressassées par de vaines redites. Partant de la découverte du père de Chales, et adoptant quelques idées du père Grimaldi (*voy.* ces deux noms), Newton crut pouvoir faire connaître parfaitement la nature de la lumière, en la décomposant, et en anatomisant ses rayons ; plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses et dignes de l'attention des physiciens. Sa théorie a paru à bien des personnes une espèce de démonstration ; mais dans ces dernières années elle a perdu beaucoup du crédit dont elle avait joui. On a vu Marat (*Découvertes sur la lumière*, etc., Paris, 1782 et 1788) réduire les sept couleurs primitives à trois, nier la différente réfrangibilité des rayons, avancer que le noir n'est pas une simple privation de la lumière, etc. ; Palmer (*Théorie des couleurs et de la vision*, traduite de l'anglais, Paris, 1777) assurer que chaque rayon est composé de trois autres, que la lumière ne comporte aucune couleur, etc. ; le célèbre Euler (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, Berne, 1775) faire consister les couleurs, comme les sons, dans des vibrations plus ou moins vives, plus ou moins multipliées, etc. Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumière et des couleurs n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il a perfectionné les télescopes, et a inventé, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montre les objets par réflexion ; mais Nollet attribue l'invention de ce télescope à Jacques Grégory, dont l'*Optica promota* parut lorsque Newton avait à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont-ils pris l'idée de ce télescope dans la *Catoptrique* du père de Chales, liv. 3, prop. 34, où il paraît clairement énoncé. Quoi qu'il en soit, il est certain que Newton profita beaucoup de l'*Optica* de Grégory, comme il a tiré pour sa géométrie de grandes lumières de Grégoire de Saint-Vincent. (*Voy.* ce nom.) Un des principaux titres de sa gloire était le *Calcul différentiel*. Leibnitz lui en contesta la dé-

couverte; le philosophe allemand fut condamné par les commissaires de la société royale de Londres, qui jugèrent en faveur de leur concitoyen. (*Voy.* LEIBNITZ.) En 1696, le roi Guillaume créa Newton garde des monnaies. Le philosophe rendit des services importants dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après, il fut maître de la monnaie, emploi d'un revenu très-considérable. On lui donna en 1703 la place de président de la société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort pendant 13 ans. La reine Anne le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi Georges. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, disait souvent qu'*elle se tenait heureuse de vivre de son temps.* Dès que l'académie des sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du nom de Newton. Du moment qu'il fut employé à la monnaie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématiques, ni de physique. Il posséda jusqu'à l'âge de 80 ans une santé égale; alors il commença d'être incommodé de la pierre, et le mal devenu incurable l'enleva en 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poêle du cercueil fut soutenu par le grand chancelier et par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée une épitaphe dans le goût oriental, où l'on félicite le genre humain d'être frère utérin de ce grand calculateur :

Sibi gratulentur mortales,
Tale tantumque extitisse
Humani generi decus.

Newton ne se maria point. Son caractère tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carrière. La vanité le troublait quelquefois; mais la réflexion lui faisait combattre cette ennemie du repos, qu'il appelait avec raison une chose très-substantielle : *Serò demum animadverti quod vanam gloriolam captans, perdidi quietem meam, rem prorsus substantialem.* Il avait un grand respect pour la Divinité; les seules causes finales lui paraissaient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il était loin de croire que son attraction et ses calculs pussent expliquer l'état du ciel sans recourir en dernier lieu à la volonté directe et à l'action immédiate de Dieu. « Les dix planètes » principalement, dit-il, décrivent autour du so» leil des cercles, dont il est le centre, et sur un » plan à peu près semblable. Tous ces mouvements » réguliers ne viennent d'aucune cause mécanique, » puisque les comètes suivent un plan différent. Ce » système magnifique du soleil, des planètes et des » comètes n'a pu être enfanté que par la volonté et » le pouvoir d'une intelligence toute-puissante. » *Phil. nat. princ. math.*, p. 482, Cambridge, 1713. Il était en cela parfaitement d'accord avec Leibnitz, qui dit dans sa *Théodicée*, n° 345 : « Les physiciens » ont beau expliquer, et les géomètres faire des » calculs, il faut reconnaître quantité de choses qui » ne sont rien moins qu'un résultat de physique ou » de géométrie. » Quoique Newton parût attaché à l'église anglicane, il avait embrassé la doctrine de Socin. On croit que l'habitude de calculer l'avait entraîné dans cette erreur plus que tout autre motif : trois qui n'en font qu'un lui paraissait un argument arithmétique parfaitement insoluble. Cependant, par une inconséquence moins conciliable avec la logique qu'avec l'algèbre, il était fermement persuadé de la révélation. Une preuve de cette persuasion, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse.* Il y trouve clairement que le pape est l'antechrist, et les autres chimères que les protestants y ont découvertes contre l'Eglise romaine. Apparemment il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, *consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle*, ou prouver qu'il ne l'avait pas au point que l'on croyait. On a de lui, outre ses *Principes* et son *Optique :* un *Abrégé de chronologie*, traduit en français par Granet, 1728, in-4, où il y a des sentiments et un système très-différents des autres chronologistes. Fréret attaqua ce système, et Newton lui répondit avec vivacité, en 1726. Le P. Souciet, jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de Newton dans plusieurs *Dissertations.* On a reproché en Angleterre aux deux savants français, de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce système; mais on convient aujourd'hui que leurs critiques sont justes : l'enthousiasme national, qui se communiqua, même aux savants étrangers, ne permit point alors d'apprécier les choses avec justesse. Une *Arithmétique universelle,* en latin, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4, avec des *Commentaires* de Castillon. *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*, 1716, in-4, traduit en français par Buffon, Paris, 1740, in-4; plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum.* Newton a certainement rendu de grands services à la physique en l'unissant à la géométrie; mais il faut convenir qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, et que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison aride de mesures et de nombres. Dans cet état décharné et squeletteux, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres n'a point été favorable à leur progrès; en réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du génie; des efforts pénibles et calculés ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles et touchantes. Quant au fond même des systèmes auxquels le philosophe anglais a fait servir une si profonde géométrie, il y a eu un temps où il n'était pas permis de les révoquer en doute. Les académies et les colléges en avaient fait une espèce de dogme, qu'on ne pouvait contredire sans note d'hérésie. Le temps a apporté quelque adoucissement à cette rigueur. En 1772, on vit paraître des *Observations* (réimprimées à Paris en 1778 et à Liége en 1788) où l'on osait examiner les titres du règne exclusif qu'exerçait la nouvelle physique; on y démontrait que le faux pouvait être calculé comme le vrai; et dès lors la grande base de l'édifice newtonien se trouva ébranlée. On réfléchit surtout sur l'inconséquence que présente la

théorie de l'ellipse, suivant laquelle les planètes s'éloignent de rechef du soleil, au moment même que l'attraction les a réduites au point de devoir s'engloutir dans cet astre. Le chevalier de Forbin (*Eléments des forces centrales*) a fait depuis sur cet article des observations victorieuses, auxquelles l'académie des sciences n'a trouvé à opposer rien de raisonnable, puisqu'elle a cru ne pouvoir y répondre que par voie d'autorité, par une espèce d'*autos epha*, ce grand argument des péripatéticiens, que le philosophe anglais a eu pendant quelque temps la gloire de voir ressusciter en sa faveur. Les disciples de Newton ont changé, modifié, expliqué ses systèmes de cent façons diverses. Selon qu'ils ont cru apercevoir plus de facilité à satisfaire aux difficultés, ils ont abandonné plusieurs de ses assertions, pour mieux défendre les autres; de manière que le maître aurait aujourd'hui bien de la peine à reconnaître son ouvrage. Cependant si nous en croyons un savant moderne, qui a imaginé lui-même des systèmes brillants et spécieux (le baron de Marivetz), toutes ces précautions n'empêcheront pas que la théorie de l'attraction ne soit un jour et peut-être bientôt reléguée avec celle des antipéristases et autres qualités occultes : toute l'autorité des savants qui la défendent encore et qui s'efforcent de la maintenir dans la prérogative d'une vérité reconnue et démontrée ne la sauvera pas du danger qui la menace. « Nous n'écrirons point ici, » dit-il dans sa *Lettre à M. Bailly*, la liste très- » nombreuse de savants qui n'ont pas plié le ge- » nou devant l'idole appelée *attraction*, qui n'ont » pas reposé leurs pensées sur ce nuage léger. Les » autorités doivent céder à la raison. Cela est fâ- » cheux, peut-être, pour ceux qui se sont emparés » de l'autorité : pour se consoler, Monsieur, qu'ils » regardent derrière eux, qu'ils considèrent le » sort de leurs prédécesseurs : ils subissent la loi » générale et invariable. Dans l'empire des sciences, » le sceptre du despotisme, toujours usurpé, a » toujours passé de main en main à titre égale- » ment illégitime. Ce sort est réservé aux ligues » usurpatrices, comme aux particuliers usurpateurs. » C'est sur des exemples si multipliés que s'établit » l'espérance de ceux qui entrent dans la carrière » avec de nouvelles idées. Telle est la source des » consolations qui soutiennent leur courage au » milieu des contrariétés qui les attendent. L'em- » pire des idées dominantes dans un temps se dé- » truit; d'autres s'en forment un nouveau, pé- » niblement, lentement à la vérité. L'opinion reçue » combat longtemps; mais on voit ses efforts s'af- » faiblir progressivement : on présage, on calcule » l'époque de sa défaite, on prévoit l'instant où » sa puissance s'évanouira. Sa chute, amenée par » les développements successifs de l'intelligence, » est souvent bien moins l'effet d'une impulsion » puissante que celui d'une lente dégradation. A » défaut de la foudre du génie, qui pouvait la » terrasser en un instant, la lime sourde des mé- » ditations, les secousses réitérées que lui donnent » des observations suivies et multipliées, l'ébran- » lent : elle tombe enfin, sans que personne puisse » s'honorer de sa chute. Alors ce vaste édifice » couvre de ces débris le terrain qu'il avait com- » primé. Ceux dont ce terrain devient le domaine » sont occupés longtemps encore du soin d'enlever » ces décombres, qui retardent la construction d'un » nouvel édifice, tandis que d'autres architectes » méditent déjà d'en établir un nouveau sur ses » ruines. » Il n'y a point d'édition réellement complète des *Œuvres de Newton*, bien que Horsley ait prétendu en donner une en 5 vol. in-4, Londres, 1779-85. Pour la rendre complète, il faudrait y joindre les 4 volumes d'*Opuscules* publiés par Castillon, Berlin, 1774, ainsi que *les Lettres scientifiques* de Newton, rapportées dans la *Biographia brittannica* et dans le *Commercium epistolicum*. On peut consulter sur Newton l'ouvrage fort rare, intitulé : *Collection for the history of the town and soke Grantham, containing authentic memoirs of sir Isaac Newton, now first published from the original Mss. in the possession of the earl of Portsmouth*, Londres, 1806. On a imprimé à Glascow en 1822, 4 vol. in-8 : *Les principes mathématiques de la philosophie naturelle*, de Newton, avec les commentaires des PP. Leseur et Jacquier, religieux minimes, professeurs de mathématiques. *Voy.* la note placée à l'article DESCARTES.

* NEWTON (Thomas), savant prélat anglican, naquit en 1704 à Lichtfield, dans le comté de Staffort. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale et à Westminster, il alla à Cambridge au collége de la Trinité, où il fut reçu agrégé. Ayant pris les ordres, il exerça le ministère dans différentes églises de Londres jusqu'en 1745, où il prit le degré de docteur. Devenu chapelain du roi en 1756, il fut bientôt après pourvu d'une prébende à Westminster et de la sous-chanterie d'York. Enfin il fut nommé en 1761 à l'évêché de Bristol, auquel il réunit deux ans après le doyenné de Saint-Paul. Il mourut le 14 février 1782, âgé de 79 ans. On dit qu'il refusa la primatie d'Irlande. C'était un prélat exact et charitable. Quant à sa théologie, elle n'est orthodoxe, ni suivant la foi catholique, ni suivant la réformation anglicane. Il combat l'éternité des peines, et croit au rétablissement final de l'harmonie et du bonheur général. On a de lui : une *Edition* du *Paradis perdu* de Milton, avec des notes *variorum*, dont quelques-unes sont de lui, 1749; *Dissertation sur les prophéties*, 2 vol. in-12. Il y renouvelle les diatribes de quelques protestants contre l'Eglise romaine. Ses *Œuvres* réunies précédées de sa *Vie* écrite par lui-même, Londres, 1782, 2 vol. in-4, 1787, 6 vol. in-8.

* NEY (Michel), maréchal et pair de France, né à Sarrelouis, le 17 janvier 1769, fils d'un simple artisan, reçut une éducation peu brillante; mais ses heureuses dispositions y suppléèrent en partie. En 1787 il s'engagea dans le régiment de colonel-général hussards, où il était sous-officier quand la révolution éclata. Les circonstances lui procurèrent un rapide avancement. Nommé capitaine, il fit les deux premières campagnes comme aide-de-camp du général de Lamarche. Plus tard, chargé par Kléber de différentes missions, il mérita dès-lors le surnom d'*infatigable*, et fut fait adjudant-général-puis en 1796, général de brigade. Employé à l'ar,

mée du Rhin sous les ordres de Hoche, il y donna dans plusieurs occasions des preuves d'une rare intrépidité, notamment aux affaires de Neuwied et de Giessen. Fait général de division en 1798, il commanda la cavalerie de l'armée, chargée de l'odieuse invasion de la Suisse, et soutint sa réputation. Il revint en 1800 à l'armée du Rhin et seconda dignement Moreau dans la glorieuse journée de Hohenlinden. Après la paix de Lunéville, le premier consul le nomma ministre plénipotentiaire en Suisse. A la création de l'empire en 1804, il fut fait maréchal et grand-aigle de la légion-d'honneur. L'année suivante il remporta dans la Souabe une victoire qui lui valut le titre de duc d'Elchingen. Chargé d'occuper le Tyrol après la capitulation d'Ulm, il y obtint de nouveaux triomphes. La guerre recommença en 1806, et il prit une part brillante à toutes les opérations de cette rapide campagne et de la suivante, et mérita ainsi le surnom de *brave des braves*. Après la paix de Tilsit, envoyé en Espagne (1808), ses querelles avec Masséna le forcèrent de quitter l'armée; mais auparavant il l'avait sauvée par la belle retraite qu'il lui fit faire des murs de Lisbonne à Miranda del Corvo, en présence d'un ennemi quatre fois plus nombreux. (*Voy.* Masséna.) En 1812, lors de l'invasion de la Russie, Ney, à la tête du 3e corps, se signala dans divers combats et se surpassa à la bataille sanglante de la Moskowa dont il reçut le surnom avec le titre de prince. Dans la désastreuse retraite de Russie, conservant toute la vigueur de son âme que l'on aurait crue *trempée d'acier*, il sauva les débris de l'armée au passage de la Bérésina. L'année suivante il contribua aux victoires de Lutzen et de Bautzen; mais la fortune le trahit à Dennevitz, où il fut battu par Bernadotte (*Voy.* Charles-Jean, II, 555.) Ney donna de nouvelles preuves de sa valeur dans la campagne de 1814, et il se trouvait à Fontainebleau, lorsque Napoléon apprit sa déchéance. Il fut un de ceux qui le pressèrent le plus vivement d'abdiquer, et se soumit à l'autorité des Bourbons. Le 12 avril il dit au comte d'Artois: « Votre altesse » royale verra avec quelle fidélité nous saurons » servir notre roi légitime. » Louis XVIII lui conserva tous ses titres, et le créa pair de France. Au mois de février 1815, lorsque Bonaparte s'échappa de l'île d'Elbe, Ney reçut l'ordre de se rendre dans la 6e division militaire dont il était gouverneur. Avant son départ il eut une audience du roi, et lui promit d'amener le perturbateur de l'Europe *dans une cage de fer*. De Besançon, il se rendit à Lons-le-Saulnier où il apprit que Bonaparte était à Lyon. Quoiqu'il ne comptât pas sur ses soldats, il ne paraissait pas avoir renoncé à essayer d'accomplir la promesse qu'il avait faite au roi, lorsqu'un émissaire du général Bertrand lui apporta des lettres et des proclamations de l'empereur. Dès ce moment il revint à son ancien maître, et, dans une proclamation du 14 mars, adressée aux troupes, il dit: « La cause des Bourbons est à jamais perdue.... » c'est à l'empereur Napoléon qu'il appartient seul » de régner. » Bonaparte l'envoya commissaire extraordinaire sur les frontières du Nord, puis l'emmena à Waterloo, où sa valeur brilla de son ancien éclat. De retour à Paris, il fit à la chambre des pairs un tableau effrayant de l'état de l'armée et se retira dans l'Auvergne; il y fut arrêté par suite de l'ordonnance du 24 juillet. Traduit devant un conseil de guerre composé de maréchaux et de lieutenants-généraux, MM Berryer et Dupin, ses avocats, firent aisément prononcer l'incompétence par des juges disposés à se tirer ainsi d'une position embarrassante. Renvoyé devant la chambre des pairs, il fut condamné à mort, le 6 décembre, à la majorité de 119 voix sur 160. Son courage ne se démentit pas un instant en présence de cette mort, si différente de celle qu'il avait tant de fois affrontée sur le champ de bataille. Ses adieux à la maréchale et à ses enfants furent des plus touchants. En arrivant à la voiture qui l'attendait, il dit en s'adressant au curé de Saint-Sulpice dont il avait demandé l'assistance, et qui lui avait administré tous les secours de la religion: *Montez le premier, M. le curé, je serai plus tôt que vous là-haut.* La sentence fut exécutée le 7 à 9 heures du matin, par un peloton de vétérans, dans l'avenue de l'oratoire, derrière le Luxembourg. On a une *Vie du maréchal Ney avec l'Histoire de son procès*, 1816, in-8. Sa vie tragique est le sujet d'un *drame*, dont à diverses époques la police a défendu la représentation.

NEYRA (Alvarez Mendana de), célèbre navigateur espagnol, et, après Magellan, celui auquel on doit le plus de découvertes dans la mer du Sud ou l'Océan Pacifique. Il naquit en 1541, et fit le premier de ses voyages en 1568, et le dernier en 1695; il fut tué dans une des îles Salomon, sur la position desquelles l'on n'est point aujourd'hui d'accord. (*Voy.* Isabelle, dans le *Dictionnaire géographique*). Les navigateurs modernes, pour donner plus d'importance à leurs voyages, ont pris à tâche de donner d'autres noms aux îles et aux côtes découvertes par Mendana et par les marins portugais et espagnols. Cet égoïsme a très-fort desservi la géographie, et a mis bien de la confusion dans les notions de l'hydrogée. Dutens, dans un très-savant traité, a fait l'énumération des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes*; la géographie peut fournir un long article à cet ouvrage. Mendana était neveu de don Pedro de Castro, gouverneur de Lima, qui l'avait attiré dans le Nouveau-Monde, et ce fut du Callao Leima, que Mendana appareilla le 10 janvier 1568. Outre l'île *Isabelle*, aussi grande que l'Espagne, il découvrit celles de Guadalcanal, de Saint-Christophe. Les habitants de l'île Isabelle semblaient appartenir à plusieurs races, les uns bronzés, les autres blancs, et les autres noirs; tous belliqueux, ils firent subir des pertes aux Espagnols, auxquels ils avaient refusé des vivres.

NEYRAC *Voy.* Neirac.

** NIBBY (Antoine), savant archéologue, professeur à la Sapience, né en 1792 à Rome, mort le 20 décembre 1839, à un âge qui semblait lui promettre encore une longue carrière, n'est connu que par ses ouvrages. Tous, excepté son *Essai sur la géographie de Pausanias*, sont relatifs aux antiquités dont l'étude avait fait le charme de son enfance et l'occupation de sa vie. Son *Itinéraire de Rome et de*

ses environs, 1838, 2 vol. in-8, est très-estimé des antiquaires. On citera encore de lui : ses *Dissertations* sur les fragments du *Calendrier* de Verrius Flaccus, trouvés à Præneste et qu'il a savamment suppléés; sur le Forum romain; sur le temple de la Paix; sur la basilique de Constantin, etc.

NICAISE (saint), en latin *Nicasius*, évêque de Reims, au ve siècle, martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec saint NICAISE, martyr du Vexin, que l'on compte pour le premier archevêque de Rouen, au milieu du IIIe siècle.

NICAISE (Claude), antiquaire de Dijon, où son frère était procureur-général de la chambre des comptes, naquit en 1623, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'étude et à la recherche des monuments antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, et dans ce dessein il se défit d'un canonicat qu'il avait à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans la patrie des arts, jouissant de l'estime et de l'amitié d'un grand nombre de savants et de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort arrivée au Village de Villey, près d'Is-sur-Tille, en 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matières d'érudition, entre autres : l'*Explication d'un ancien monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4; et un *Discours sur les sirènes*, Paris, 1691, in-4. Il y prétend qu'elles étaient des oiseaux, et non pas des poissons ou des monstres marins; opinion qui parait assez plausible, quoiqu'il soit d'ailleurs certain qu'il y a des poissons anthropomorphes, c'est-à-dire qui ressemblent en quelques points à la partie corporelle de l'homme, mais auxquels on ne peut guère s'aviser d'attribuer ce qu'on appelle *chant des sirènes*. L'abbé Nicaise est principalement connu par les relations qu'il entretenait avec une partie des savants de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit et tant reçu de lettres. Les cardinaux Barbarigo et Noris, le pape Clément XI avant son exaltation au pontificat, entretenaient avec lui une correspondance régulière. Ils aimaient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère généreux et obligeant, son zèle et sa constance dans l'amitié. La Monnoie lui fit cette épitaphe singulière :

Ci-gît l'illustre abbé Nicaise,
Qui la plume en main, dans sa chaise,
Mettait lui seul en mouvement
Toscan, Français, Belge, allemand.
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition
A gens de réputation.
De tous côtés à son adresse
Avis, journaux, venaient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots....
Fallait-il écrire au bureau
Sur un phénomène nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un manuscrit, d'une médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un auteur :
D'Arnauld mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape?
L'habile et fidèle écrivain
N'avait pas la goutte à la main.
C'était le facteur du Parnasse.
Or gît-il, et cette disgrace,
Fait perdre aux Huets, aux Noris,
Aux Toinard, Cupers et Leibnitz;
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kuhnius, Périzonius,
Mainte curieuse riposte....
Mais nul n'i perd tant que la poste.

* NICANDER (Henri), astronome suédois, naquit dans la Sudermanie, le 18 avril 1744, d'une famille de simples cultivateurs. Après avoir terminé ses premières études à Nykœping, il passa au gymnase de Strengnes et plus tard à l'université d'Upsal où il obtint, en 1770, un emploi auquel il ne tarda pas à renoncer pour se livrer entièrement à l'astronomie. En 1784 il devint premier secrétaire de l'académie des sciences de Stockholm et en exerça les fonctions jusqu'à sa mort arrivée le 11 février 1815. On a de ce savant : *Observations sur le passage de Mercure sur le soleil; Observations sur l'éclipse de soleil en* 1787, 1788 *et* 1791; — *sur l'éclipse de la lune en* 1787 *et* 1789; *Tableaux statistiques de la Suède et de la Finlande*, etc.

NICANDRE (*Nicander*), grammairien, poète et médecin grec, dans l'Ionie, vivait, selon la plus commune opinion, vers l'an 140 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que deux poëmes, intitulés : *Theriaca* et *Alexipharmaca*, en grec, Venise, Alde, 1521-22, in-4, 1re édit., grec et latin, dans le *Corpus poetarum græc.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et séparément par Gorris, Paris, 1557, in-4; et Florence, 1764, in-8, traduits en français par Grevin, Anvers, 1567, in-4. Les anciens les citent souvent avec éloge; mais les modernes trouvent peu de choses à y recueillir.

NICANOR, général des armées du roi de Syrie, et grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, pour combattre les Juifs. Il invita, avant le combat, les marchands à venir acheter les esclaves qu'il allait faire; mais Judas Machabée l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7000 hommes, Nicanor s'enfuit déguisé, et se retira à Babylone, fit rapport à Antiochus de sa défaite et confessa la puissance du Dieu que les Juifs adoraient. A l'imitation de tous les dévastateurs sacrilèges, qui adorent la main de Dieu au moment qu'elle les frappe, et ne change rien pour cela dans la disposition de leurs cœurs, Nicanor recommença la guerre, et fut encore défait. Ce fut alors que, plein d'admiration et de respect pour Judas Machabée, il demanda une entrevue, et fit une trève avec lui. Alcime, juif apostat, l'accusa faussement auprès du roi de s'entendre avec Judas Machabée pour le trahir. Le roi, ajoutant foi à ce rapport, écrivit à Nicanor, qu'il trouvait fort mauvais qu'il eût fait une trève avec Machabée, et lui ordonna de le faire prendre vif, et de l'envoyer pieds et mains liés à Antioche. Nicanor fut surpris et affligé de cet ordre; mais il n'employa pas moins l'artifice et la perfidie pour l'exécuter. Profitant de la sécurité que la trève inspirait au général des Juifs, il chercha l'occasion de se saisir de lui. Mais celui-ci se défiant de ses

mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit Nicanor, qui l'avait poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, et, levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruirait le temple jusqu'aux fondements, et qu'il en élèverait un en l'honneur de Bacchus, si on ne lui remettait Judas entre les mains. Ayant ensuite appris qu'il était sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du sabbat. Il marcha comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre Judas, qui, ne mettant sa confiance qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, et lui tua 35,000 hommes. Nicanor lui-même perdit la vie dans cette bataille, et son corps ayant été reconnu, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lorsqu'il y fut arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres et le peuple, et leur montra la tête de Nicanor, et cette main détestable qu'il avait levée insolemment contre la maison de Dieu tout-puissant. Puis, ayant fait couper en petits morceaux la langue de cet impie, il la donna à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, et sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J.-C. « Exemple terrible de la divine justice, dit » un historien, et d'autant plus propre à réprimer » le sacrilége et le blasphème, que, répété dans » tous les siècles et par toutes sortes d'impies, il » ne peut être regardé que comme une de ces punitions rares qui frappent le crime dans des circonstances extraordinaires. » *Voy.* SPELMAN.

NICANOR, natif de l'île de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, et qu'il y fut martyrisé.

NICANOR. *Voy.* SELEUCUS et DEMETRIUS.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admirait surtout : une *Vénus au milieu des trois Grâces*; un *Cupidon*; un *Hercule vaincu par l'Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chefs-d'œuvre; mais nous avons déjà observé que leur suffrage était dans ce genre d'une bien faible autorité. *Voy.* APELLES, PROTOGÈNE.

NICÉPHORE (saint), martyr d'Antioche, sous l'empereur Valérien, vers l'an 260, était simple laïque. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avait lié avec le prêtre Saprice. Ils eurent le malheur de se brouiller, et la persécution s'étant allumée dans le temps de leur désunion, Saprice fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, et renonça à la religion chrétienne, qui ordonne un pardon sincère de toutes les injures. Nicéphore, plus sensible à cette honteuse apostasie qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il était chrétien, et qu'il ne sacrifierait jamais aux idoles. Condamné à avoir la tête tranchée à la place de Saprice, il reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'était rendu indigne.

NICÉPHORE (saint), patriarche de Constantinople, naquit vers l'an 750, et succéda à Taraise en 806. Il défendit avec zèle le culte des saintes images, contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815. Il se retira dans le monastère de saint Théodore, qu'il avait fondé, et il y mourut saintement, en 828, à 70 ans. On a de lui : *Chronologia tripartita*, traduite en latin par Anastase le Bibliothécaire. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps où vivait le saint. On y a fait quelques additions dans les siècles postérieurs. Le P. Goar, dominicain, la publia à Paris, en 1652, en mettant à la suite des notes de Georges le Syncelle. On la trouve dans la *Bibliothèque des Pères* et dans l'*Histoire byzantine*, Venise, 1729; *Historicum breviarium*, publié par le P. Petau en 1616, in-8, et traduit par le président Cousin. Cet abrégé historique, écrit d'une manière trop sèche et trop succincte, mais exacte, s'étend depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'à Léon IV; il a été réimprimé au Louvre, en 1648, in-fol., et fait partie de la Byzantine; la *Stichométrie*, c'est-à-dire l'énumération des livres sacrés; elle est ordinairement jointe à la *Chronologie*. On ne peut contester cet ouvrage à Nicéphore. (*Voy.* dom Ceillier, p. 475.) Les *Antirrhétiques*, ou écrits contre les iconoclastes, dont quelques-uns se trouvent dans la *Bibliothèque des Pères*. La présence réelle y est établie de la manière la plus claire et la plus précise. (*Voy.* Léon Allatius, *De consens. Eccl. occid. et orient.* lib. 3, c. 13, p. 1225.) *Dix-sept canons*, insérés dans la *Collection des conciles*, etc. Dom Anselme Banduri avait formé le projet de donner une édition de tous les ouvrages de saint Nicéphore; la mort l'en a empêché. Le *Prospectus* qu'il en avait publié en 1705, a été inséré tout entier dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, tom. 6, p. 640. Ces ouvrages sont des monuments de la saine critique et de l'érudition de Nicéphore, qui était aussi bien grand écrivain que judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE CALLIXTE dont nous avons une *Histoire ecclésiastique*, en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci vivait au XIVe siècle. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent extrêmement à des fables.

NICÉPHORE, fils d'Artabasde et d'Anne, sœur de Constantin Copronyme, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat et le peuple de Constantinople l'eurent donné à son père en 742. Constantin Copronyme vint les attaquer, les vainquit et leur fit crever les yeux. Nicéphore avait beaucoup de mérite, et s'était signalé par son courage. — Il ne faut pas le confondre avec NICÉPHORE, 2e fils de Constantin Copronyme, honoré du titre de césar par son père en 769. Constantin VI, son neveu, jaloux du crédit que ses talents et ses vertus lui donnaient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; et comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice Irène le fit mourir 5 ans après à Athènes, où il avait été exilé.

NICÉPHORE Ier, empereur d'Orient, surnommé *Logothète*, parce qu'il avait été auparavant intendant des finances et chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice Irène sa bienfaitrice, qu'il relégua dans l'île de Mételin; il favorisa les iconoclastes et fit paraître beaucoup de

haine contre l'Eglise romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avaient pillé le peuple ; mais, au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avait enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône et perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste son fils Staurace, l'an 802. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontents. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumèrent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamèrent empereur Bardane, surnommé *le Turc*, patrice et général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à Nicéphore de se dépouiller de la pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, accepte cette proposition et se contente de l'enfermer dans un monastère ; mais quelque temps après il lui fait crever les yeux et poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins, commandés par le fameux calife Aaroun al Raschilde, ravagent la Cappadoce, prennent Thyane ; Nicéphore marche contre eux, est battu, et en obtient la paix en 804, moyennant un tribut annuel de 33,000 pièces d'or. Libre du fléau de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées et sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, et peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiraient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau ; mais il fut découvert, et condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageaient la Thrace. Nicéphore prend les armes, et met tout à feu et à sang dans la Bulgarie. Crumne, roi de ces peuples, ferme les passages qui pouvaient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pièces, et le tue le 25 juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire, à la manière des Scythes, une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solennels. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. « Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit plus rien, dit l'abbé Guyon, quand il crut avoir acquis le droit de tout oser. On ne sait ce qu'il aimait davantage, ou l'or, ou le sang des peuples. » Esclave de ses penchants, il ne connut ni l'humanité ni la religion, et fut un monstre sous le dais. Comme il partait de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, Nicétas, qui l'accompagnait, et qui était l'un des seigneurs qui lui étaient les plus fidèles, lui dit : *Seigneur, tout le monde crie contre nous ; s'il nous arrive un accident, que n'avons-nous pas à craindre?* Le furieux répondit : *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon : n'attends rien de bon de Nicéphore.*

NICÉPHORE II (PHOCAS), né en 912 d'une des plus anciennes familles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, par ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats, et respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes, et l'impératrice Théophanon, veuve de Romain le Jeune, lui donna sa main en 963. Il forma le projet de réunir tous les membres épars de l'empire romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étaient le premier obstacle à ses projets ; il prit sur eux plusieurs places et les chassa de la Cilicie, d'Antioche et d'une partie de l'Asie. Son zèle pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes ; il retenait le soldat dans le devoir moins par le châtiment que par son exemple : évitant les femmes, supportant les rigueurs des saisons, et couchant sur la dure. Si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, et sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid et le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimiscès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur pendant qu'il dormait. Ce prince est éveillé au bruit des poignards et mis à mort en 969, après avoir régné 6 ans et quelques mois.

NICÉPHORE III ou BOTONIATE passait, on ne sait trop à quel titre, pour être un des descendants des Fabius de l'ancienne Rome. Il montra quelques talents militaires en Asie, et obtint des succès avant de monter sur le trône. Ses victoires lui avaient fait de nombreux partisans dans Constantinople : ceux-ci, à son approche, obligèrent Michel Ducas de se retirer dans un cloître. Botoniate osa épouser Marie, femme de Michel, encore vivant, après avoir répudié sa première femme, Verdina. Dès qu'il eut été proclamé empereur, par l'armée qu'il commandait en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard faible et imprudent. Nicéphore Bryenne, nommé empereur en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnaître Nicéphore Botoniate, celui-ci envoya contre son rival Alexis Comnène, qui le fit prisonnier. Botoniate eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par Alexis, essuya le même traitement. Une troisième conjuration se forma en Asie : Nicéphore envoya de nouveau Alexis pour la dissiper ; mais les soldats de celui-ci, l'ayant proclamé empereur en 1081, il ôta le sceptre à Botoniate, et le relégua dans un couvent, où il mourut peu de temps après. Nicéphore, qui avait aimé passionnément la pourpre, la quitta avec indifférence.

NICÉPHORE CARTOPHYLAX, c'est-à-dire *garde des archives*, auteur grec, florissait au commencement du IXe siècle. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans le Recueil du droit grec romain.

NICÉPHORE BLEMMIDAS, savant abbé grec du Mont-Athos, refusa le patriarcat de Constantinople en 1255, et fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la procession du Saint-Esprit*, imprimés avec d'autres théologiens grecs, à Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in-4.

NICÉPHORE GRÉGORAS, bibliothécaire de l'é-

glise de Constantinople au XIVe siècle, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui une *Histoire des empereurs grecs*, farcie d'inexactitudes et écrite d'un style barbare, depuis 1204 jusqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec et en latin, en 2 vol. in-fol., 1702.

NICÉPHORE. V. BRYENNE.

NICÉRON (Jean-François), religieux minime, né à Paris en 1613, et mort à Aix en 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique et fut ami du célèbre Descartes. Ce jeune auteur donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations et des voyages qui devaient le distraire, il sut ménager les moindres moments pour les consacrer à l'étude. On a de lui: l'*Interprétation des chiffres*, ou *Règle pour bien entendre et expliquer solidement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien d'Antonio-Maria Cospi, 1641, in-8; *La Perspective curieuse*, ou *Magie artificielle des effets merveilleux de l'optique*, avec la *Catoptrique* du père Mersenne, Paris, 1652, in-fol.; *Thaumaturgus opticus*, 1646, in-fol. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

NICÉRON (Jean-Pierre), parent du précédent, né à Paris, en 1685, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, connus sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie et la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction et au cabinet. Les langues vivantes et les langues mortes lui devinrent familières. Il s'adonna surtout avec succès à la bibliographie et à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris le 8 juillet 1738, à 53 ans. Les gens de lettres le regrettèrent autant pour ses connaissances que pour son caractère doux et obligeant. Ses ouvrages sont: *Mémoires pour servir a l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, in-12. Le 1er volume de cette compilation parut en 1727; les autres ont été donnés successivement jusqu'au 39e qui parut en 1738; le 40e parut en 1739. On en a donné depuis trois autres, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont pas de Nicéron. Quoique son style soit négligé, et qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caractères de ses différents personnages, ses recherches sont en général utiles et souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes illustres;* mais il y a fait entrer une foule d'auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. On lui reproche d'avoir quelquefois critiqué outre mesure des écrivains catholiques, d'avoir trop exalté quelques ennemis de l'Eglise romaine, comme on peut le voir entre autres à l'article Jean Sleidan; et d'avoir loué sans réserve des écrivains ennemis de toute religion, tels que Bayle, etc. On peut croire que cela vient en partie de la docilité avec laquelle il a copié les journalistes et bibliographes, sans connaître par lui-même les ouvrages et les auteurs dont il parlait. Son recueil forme 44 vol., parce que le 10e vol. a deux parties qui se relient séparément. *Le grand Febrifuge, ou l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres, et vraisemblablement pour la peste;* traduit de l'anglais de Jean Hanckock, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, 1730, sous le titre de *Traité de l'eau commune*, en 2 vol. in-12; La *Conversion de l'Angleterre au christianisme*, *comparée avec sa prétendue réformation*, traduite de l'anglais, in-8; *Traduction* des *Réponses* de Woodward au docteur Camérarius, sur la Géographie physique, ou Histoire naturelle de la terre, in-4; *Voyages de Jean Ovington*, 1725. On trouve son *Eloge* par l'abbé Goujet, dans le tome 40 de ses *Mémoires pour l'histoire des hommes illustres*.

NICET (Flavius-Nicetius), l'un des plus éloquents orateurs et jurisconsultes des Gaules, sortait d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'Astère, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple et l'enchanta par les agréments de son éloquence. Sidoine Apollinaire était lié avec cet homme illustre, et trouva en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses et un encouragement dans le travail. Ses talents étaient relevés par les qualités du cœur, et surtout par une grande modestie. On ignore l'année de sa mort: il vivait encore en 477.

NICÉTAS (saint), de Césarée, en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, qui persécuta en lui ses vertus et son zèle pour la foi et pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acemètes, dans le monastère de Médicion sur le Mont-Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie, et mourut en 824.

NICETAS SERRON, diacre de l'église de Constantinople dans le XIe siècle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages. On lui attribue: une *Chaîne* des Pères grecs sur le livre de Job, Londres, 1637, in-fol., en grec et en latin; une autre sur les *Psaumes*; une troisième sur le *Cantique des cantiques*; des *Commentaires* sur une partie des *Œuvres de saint Grégoire de Nazianze*. Il recueillit dans ces différentes compilations les passages des plus savants écrivains de l'église grecque.

NICETAS, ACOMINATUS ou CHONIATE, historien grec, ainsi surnommé parce qu'il était de Chone (1), ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour d'Andronic, d'Isaac l'Ange et de Murzuphle, empereurs de Constantinople. Il servit dans la guerre contre les Latins et fut chargé de défendre Philippopolis; mais il ne put opposer qu'une faible résistance à l'armée victorieuse de Frédéric Barberousse. A la prise de Constantinople par les Français, en 1204, il dut la vie à un marchand vénitien qui montait la garde à sa porte. Son palais fut incendié, et il n'eut que le temps d'emporter un sac de hardes et de fuir avec sa femme, qui mourut en chemin. Il se retira à Nicée, où il mourut vers 1206 après s'être marié, en secondes noces, à la fille d'un sénateur, qu'il avait eu le bonheur de soustraire à la brutalité des soldats latins. On a de lui: une *Histoire* en 21 livres, depuis 1118 jusqu'à 1205. C'est une continuation de celle de Zonaras; celle de Nicétas a été continuée par

(1) La ville de Chone est l'ancienne Colosse, aux habitants de laquelle saint Paul a adressé une Epître.

Acropolite et Nicéphore Grégoras. Cet ouvrage traduit en latin par Jérôme Wolff, et en français par le président Cousin, est plus agréable dans ses copies que dans l'original. Le style de Nicétas est emphatique, obscur, embarrassé; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'*Histoire byzantine*, publiée au Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol.; *Trésor ou Traité de la foi orthodoxe*, en 27 livres. Pierre Morel a mis au jour les cinq premiers, Paris, 1580.

NICÉTIUS (saint), évêque de Trèves au VIe siècle, s'acquit l'estime de Thierry, roi d'Austrasie, par sa piété et par la sainte liberté avec laquelle il avait osé lui reprocher ses crimes. Il illustra son siége par la pratique des plus excellentes vertus, et surtout par un zèle vraiment pastoral, qu'il fit éclater dans plusieurs conciles, tenus dans les Gaules pour le maintien de la discipline. La sévérité dont il usa envers Théodebert, successeur de Thierry, opéra la conversion de ce roi, qui s'était abandonné à tous les excès de débauche et de cruauté. Il ne fut pas si heureux à l'égard de Clotaire qui succéda à Théodebert, et qui enchérit encore sur ses excès. Nicétius fut envoyé en exil, dont il ne revint qu'après la mort de ce prince incestueux. Il gouverna l'église de Trèves jusqu'en 566. Saint Grégoire de Tours rapporte plusieurs miracles que le saint évêque opéra pendant sa vie, et assure qu'il s'en opérait un grand nombre sur son tombeau, qu'on voit encore dans l'église de la célèbre abbaye de Saint-Maximin, près de Trèves.

NICHOLS (William), théologien anglais, né en 1664 à Donington, dans le comté de Buckingham, fit ses études à l'université d'Oxford. Agrégé ensuite au collége de Merton, il y fut reçu docteur en 1695, et peu de temps après il obtint le rectorat de Selsey, dans le comté de Sussex. Il a publié divers ouvrages estimables, savoir : *Entretiens avec un déiste*, 1703, in-8, en 3 parties. Ils eurent plusieurs éditions; la 3e parut en 1723, avec des augmentations, 2 vol. in-8; *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. Il en parut une traduction en anglais; *Commentaire sur le Book of common prayers* (livre des communes prières, ou Paroissien), in-8, réimprimé en 1705, *Essai pratique sur le mépris du monde*, 1694, in-8; réimprimé en 1704; *Traduction* de l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales, évêque et prince de Genève; *Consolations pour les parents qui ont perdu leurs enfants*, 1701, in-8; *La religion du prince, où l'on démontre que les préceptes de l'Ecriture sont les meilleures maximes du gouvernement*, 1704, in-8; des *Discours*, des *Sermons*, des *Ouvrages polémiques*, ou destinés à l'instruction de la jeunesse. Nichols mourut vers 1712. C'était un homme instruit et vertueux.

* NICHOLSON (Guillaume), chimiste et physicien anglais, l'un des premiers qui aient reconnu l'action chimique de la pile galvanique, né à Londres en 1753, abandonna le commerce pour se livrer à la culture des sciences. En 1775 il ouvrit une école qu'il dirigea pendant plusieurs années avec le plus grand succès. On lui doit plusieurs inventions mécaniques qui lui font beaucoup d'honneur, entr'autres l'*aréomètre* qui porte son nom; mais l'exécution de ses instruments ayant dérangé sa fortune, il fut mis en prison pour dettes. Nicholson mourut à Londres en juin 1815. Outre des traductions anglaises des traités de chimie de Fourcroy, Chaptal, etc., il a laissé un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Introduction à la philosophie naturelle et expérimentale*, 1781, 2 vol. in-8; *Premiers principes de chimie*, 1789, in-8; *Dictionnaire de chimie*, 1795, 2 vol. in-4; *Journal de philosophie naturelle, de chimie et des arts*, 1797 à 1800, 5 vol. in-4. Ce recueil estimé a été continué; *Dictionnaire de chimie*, 1808, in-8; *Encyclopédie britannique*, 1807-1809, 6 vol. gr. in-8, fig. Tous ses ouvrages qui, dans le temps, ont été très-utiles, ne sont plus au niveau de la science.

NICIAS, capitaine athénien, s'éleva par son mérite aux premières places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du Péloponèse, qu'il eut la gloire de terminer. La république ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec Eurymédon et Démosthènes. Ces trois généraux formèrent le siége de Syracuse, qui se défendit pendant plus de deux ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeants. Résolus de lever le siége et de se retirer, ils hasardèrent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenait fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains, Démosthènes et Nicias se rendent avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, et qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, et on les met à mort l'an 413 avant J.-C.

NICKEL (Goswinus), né à Juliers le 1er mai 1582, entra chez les jésuites en 1604, enseigna la philosophie à Cologne, et après avoir géré divers emplois, il fut élu général de son ordre en 1652. Il fut en grande considération auprès du pape Alexandre VII, et eut la consolation de voir, par les efforts de ce pontife, la société rentrer dans les états de la république de Venise, dont elle avait été exilée sous le pontificat de Paul V. Il mourut après une longue maladie, le 31 juillet, jour de saint Ignace, 1664.

NICOCLÈS, fils et successeur d'Evagoras, roi de Chypre et de Salamine, l'an 374 avant J.-C., était un prince magnifique et voluptueux. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, homme distingué parmi les Juifs par ses connaissances et sa dignité de sénateur, fut frappé de la doctrine et des miracles de J.-C. N'osant se déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit, et lui dit : « Nous ne pouvons douter que » vous ne soyez l'envoyé de Dieu; car personne ne » peut faire les prodiges que vous faites, si Dieu » n'est avec lui. » J.-C., voyant la sincérité de son cœur, l'instruisit par un discours sublime et touchant, où, pour anéantir l'orgueil du monde dans l'esprit du nouveau disciple, il lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignominieuse que devait subir le Fils de Dieu pour le salut des hommes, de l'aveuglement et de l'obstination des enfants du siècle. Dès lors Nicodème s'attacha à lui,

et devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec Joseph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J.-C. crucifié. Ils embaumèrent son corps et l'enterrèrent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de Nicodème. La tradition ajoute qu'ayant reçu le baptême avant ou après la passion de J.-C., il fut déposé par les Juifs, excommunié et chassé de sa dignité de sénateur de Jérusalem. Ils voulaient même, dit-on, le faire mourir; mais en considération de Gamaliel son parent, ils se contentèrent de le charger de coups, et de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de saint Etienne. Leurs corps, au rapport de saint Augustin et de Photius, furent trouvés en 415, avec celui de Gamaliel. Il y a un *Evangile* sous le nom de Nicodème, plein d'erreurs et de faussetés, qui a été composé par les manichéens, Leipsig, 1516, in-4; il se trouve dans le *Codex apocryphus novi Testamenti* de J.-A. Fabricius, etc.

NICOLAI (Nicolas de) gentilhomme dauphinois, né en 1517, mort à Paris en 1583, géographe ordinaire de Charles IX, a publié en 1567 à Lyon, chez Rouille, ses *Navigations et pérégrinations*, in-fol., avec des figures gravées en cuivre sur ses propres dessins, comme il le dit lui-même dans la préface. C'est Rouille qui les fit graver en bois, réduites en petit, dans les éditions françaises et italiennes qu'il donna de cet ouvrage à Anvers, 1577, in-4.

NICOLAI (Philippe), luthérien emporté, né dans le landgraviat de Hesse en 1556, mort en 1604, n'est connu que par deux satires de la plus abjecte platitude contre le pontife romain, intitulées, l'une, *De duobus Anti-Christis, Mahumete et pontifice romano*, Marpurg, 1590, in-8; l'autre, *De Anti-Christo romano, perditionis filio conflictus*, Rostock, 1609, in-8. L'exactitude avec laquelle les amis de l'honnêteté publique ont supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, surtout le premier.

NICOLAI (Jean), dominicain, né à Monza dans le diocèse de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant vingt ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également par ses lumières et par ses vertus. Il mourut en 1673, à 79 ans, dans le couvent de Saint-Jacques, dont il avait été prieur. On a de lui : un excellente *Edition* de la Somme de saint Thomas, avec des notes, et de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660 et années suivantes, 19 vol. in-fol. Il avait passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce Père avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. Cinq *Dissertations* pleines d'érudition sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, in-12, contre Launoy, qui eut la brutalité de dire, en parlant de ce savant et respectable adversaire, qu'il craignait moins sa plume que son canif : *Fratris Nicolaï scalpellum longe magis quàm calamum reformido. Judicium seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi : Defuit gratia Petro*, etc., in-4. Le père Nicolaï publia aussi cet écrit en français sous le titre d'*Avis délibératif*; il y donne les motifs de son suffrage qu'il porta contre Arnauld en Sorbonne, et il y combat la doctrine de Jansénius; *Ludovici Justi XIII triumphalia monumenta*. C'est un poème latin de Charles Beys, que Nicolaï traduisit en français. Cet ouvrage, semé d'emblèmes, de figures et de vers latins et français, valut à l'auteur une pension de 600 livres; Des *Thèses* sur la grâce; elles furent attaquées par Nicole, qui les publia sous ce titre : *Theses molinisticæ J. Nicolaï, thomisticis notis expunctæ*. On sent bien que ces notes ne sont point trop orthodoxes, et que le système de Jansénius n'y est pas étranger. C'est l'usage des écrivains de cette secte de traiter de molinistes ceux qui combattent leurs erreurs. (*Voy.* MOLINA.) — On trouve encore Philippe et Michel NICOLAI, professeurs de théologie, dont on a quelques ouvrages. Le premier mourut en 1608, le second en 1656, à Tubingen. *Item un* NICOLAI dont on a une mauvaise dissertation *sur les Templiers*. La magistrature française a eu plusieurs hommes illustres de ce nom.

* NICOLAI (Alphonse), célèbre jésuite, né à Lucques le 31 décembre 1706, entra dans la société à Rome, le 15 février 1725, et s'y engagea par les quatre vœux, le 15 août 1740. Pourvu de la chaire d'Ecriture sainte à Florence, il montra dans cet emploi tant d'érudition, que l'empereur François Ier lui conféra le titre honorable de son *théologien*. A la suppression de son ordre, il entra dans celui de Citeaux, et y continua ses doctes occupations. Il mourut en 1784, âgé de 78 ans. On a de lui : *Memorie istoriche di san Biagio, vescovo e martire, protettore della republica di Ragusa*, Rome, 1752, in-4; *Panegiriche, Orazioni e Prose toscane*, 1753, in-4, et Venise, 1757. On y trouve l'éloquence réunie à la grâce du style; *Dissertazioni e lezioni di sacra Scrittura*, Florence, 1756-65; et Venise, 1766-85, 13 vol. in-4. C'est le recueil de ses leçons sur l'Ecriture sainte. Il y examine : la *Genèse*, l'*Exode, Daniel, Esther, Judith* et *Tobie*. Ses explications sont appuyées de notes savantes; et il ne néglige aucune occasion de réfuter les sophismes de l'irréligion et de l'incrédulité; *Ragionamenti sopra la religione*, Gênes, 1769, et Venise, 1771, 12 vol. in-8, riche magasin de preuves en faveur de la religion, où la plupart de ses défenseurs modernes ont largement puisé; *Prose toscane, oratorie, scientifiche, storiche*, etc., Florence, 1772, 3 vol. in-4, etc. Nicolai est encore auteur de *Poésies latines*, imprimées dans les *Selecta PP. societatis Jesu carmina*, Gênes, 1747, Venise, 1751, Pavie, 1779; avec celles du père Carlo Botti, Padoue, 1756, et d'autres enfin dans les *Arcadum carmina*. Les *Novelle letterarie di Firenze*, contiennent un *Eloge* de cet illustre religieux.—Son frère aîné, Jean-Baptiste NICOLAI, aussi jésuite, et très-versé dans les sciences ecclésiastiques, professa pendant près de quarante ans la théologie à Arezzo, et était examinateur du clergé pour le grand duc de Toscane.

* NICOLAI (Christophe-Frédéric), littérateur distingué, né à Berlin en 1733, dans sa première jeunesse s'occupa de faire prospérer le commerce de son père, riche libraire, et dut à ses bonnes dispositions et à son application soutenue des connaissances étendues et variées. Ayant perdu ses parents, il continua de diriger le vaste établissement dont il héritait, et trouva cependant le loisir de cultiver les sciences

et les lettres. Tandis que les systèmes de Wolf, de Kant et d'autres *idéologues* divisaient l'Allemagne, Nicolaï formait avec Mendelssohn et Lessing (*voy.* ces noms), une espèce de triumvirat qui imprimaient une sage direction à la littérature. De concert avec Mendelssohn, il publia la *Bibliotheque des belles-lettres*, 1757-60, 24 vol. in-8, dont le succès prodigieux donna bientôt naissance aux *Lettres concernant la littérature moderne*, recueil auquel les critiques les plus célèbres s'empressèrent de concourir. En 1781, il visita les différentes parties de l'Allemagne et de la Suisse, et tout en s'occupant des affaires de son commerce recueillit une foule d'observations que plus tard il sut mettre à profit. Devenu septuagénaire, il perdit l'œil droit; mais il n'interrompit pas pour cela ses études ni ses occupations habituelles. Les désastres de sa patrie empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut le 8 janvier 1811, à 89 ans. Il était associé des académies de Berlin, de Munich et de Pétersbourg. Indépendamment des *Journaux littéraires* qu'il a fondés et dont il fut le plus actif collaborateur, on a de lui un grand nombre d'écrits sur la politique, la littérature, les beaux-arts, la philosophie, etc. Les principaux sont : *Description de Berlin et de Postdam*, 1769, 3e édit., 1786, 4 vol. in-8, ouvrage regardé comme un modèle de topographie. Il en donna un abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, qui a été traduit en français par G. Mila, 1803, in-8; *Vie et opinions de Seba de Nothanker maître d'école*, ib., 1773, 4e éd., 1799, 3 vol. in-8, fig. Ce roman philosophique, où l'auteur tourne en ridicule *la sensiblerie* de son temps, a été trad. en français; *Essai sur les accusations intentées aux Templiers, et sur le secret de cet ordre; avec un supplément sur l'origine de la franc-maçonnerie*, 1782, trad. en franç. par H. Renfner, 1784, in-12. L'auteur s'y propose de prouver que les accusations dirigées contre cet ordre célèbre sont fondées; *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année 1781*, 1783; 3e édit., 1788-96, 12 vol. in-8; *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-92, 6 cahiers; *De mon éducation scientifique, de mes connaissances relatives à la philosophie critique, de mes écrits qui la concernent, et de MM. Kant, Erhard et Fichte*, 1799; *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 pl. Cet ouvrage, où l'érudition est amusante, a été traduit en français (par Jansen), Paris, 1809, in-8; *Dissertations philosophiques*, 1808, tom. 1er. C'est un recueil de morceaux qu'il avait lus à l'académie de Berlin. Il fut l'éditeur des *Mélanges* d'Abbt et des *Œuvres* de Lessing, dont le dernier volume renferme sa correspondance avec ce littérateur. Les *Mémoires de sa vie* ont été publiés par son ami Gockingh, Berlin, 1820, in-8. Nicolaï avait des connaissances variées, mais un peu confuses; son caractère caustique, irascible, lui fit beaucoup d'ennemis dont son indifférence religieuse accrut encore le nombre.

* NICOLAI (Nicolas-Marie), auditeur général de la chambre apostolique, et secrétaire de la congrégation économique, né à Rome le 14 septembre 1756, eut d'abord un emploi à la Rote. Pie VI le chargea de veiller aux intérêts du trésor dans les travaux des marais pontins. En 1806 il devint commissaire de la chambre apostolique. Pendant l'occupation des états pontificaux par les Français, la *Consulte* lui offrit la sous-préfecture de Viterbe, qu'il refusa. Pie VII, remis en possession de ses états, le fit clerc de la chambre et président de l'anneau. Léon XII le nomma auditeur général, et le chargea d'inspecter les travaux militaires à Tivoli. Ce prélat mourut le 18 janvier 1833. Il aimait la conversation des gens de lettres, et était président de l'académie archéologique. Parmi ses ouvrages, nous citerons : des *Améliorations du territoire Pontin*, 1800, in-fol.; *Mémoires sur la campagne et l'anneau de Rome*, 1803, 3 vol. in-4; *de la Basilique de Saint-Paul*, 1815, gr. in-fol. fig.; *de la Basilique du Vatican et de ses privilèges*, 1817, in-fol.; *Eloge du cardinal Lante*. Il avait entrepris un ouvrage intitulé : *Des lieux autrefois habités et aujourd'hui déserts dans la campagne de Rome*, qui n'est pas terminé. Nicolaï s'était beaucoup occupé de recherches sur l'histoire de son pays. L'*Ami de la religion*, du 16 fév. 1833, lui a consacré une *Notice*.

NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de païen s'était fait juif, embrassa ensuite la religion chrétienne, et fut choisi pour être un des premiers sept diacres de l'église de Jérusalem. La mémoire de ce diacre est obscurcie par l'accusation intentée contre lui, d'être l'auteur de la secte des *Nicolaïtes*, ou du moins d'y avoir donné occasion. Ceux qui le font coupable prétendent que Nicolas ayant été blâmé par les apôtres de ce qu'il avait repris sa femme, dont il s'était séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité et à la pureté, et se livra aux derniers excès. D'autres soutiennent qu'il ne donna jamais dans ces abominations; mais quelques libertins, abusant de certaines expressions équivoques échappées à Nicolas, avaient donné lieu à une hérésie qu'ils appelèrent de son nom pour l'accréditer. Ces sectaires avaient des sentiments extravagants sur la Divinité et sur la création; ils admettaient la communauté des femmes et pratiquaient toutes les impiétés du paganisme. Les premiers fidèles avaient une grande aversion pour cette secte, qu'ils savaient être particulièrement odieuse à Dieu. *Odisti facta Nicolaïtarum, quæ et ego odi.* Apoc. 2.

NICOLAS (saint), évêque de Myre en Lycie, était honoré par un culte public dès le VIe siècle, chez les Grecs et chez les Latins; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. On trouve une bonne *Dissertation* sur saint Nicolas, dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets, t. 1, p. 106. Il y est prouvé, contre Tillemont et Baillet, que le saint évêque de Myre vivait sous Constantin le Grand, et qu'il assista au premier concile général de Nicée. Falconius, archevêque de San-Severino, fit imprimer à Naples, en 1751, plusieurs actes de la vie de saint Nicolas de Myre, avec ceux de la vie de saint Nicolas de Pinare, et de ces deux saints il n'en fait qu'un. Putignani, chanoine de Bari, l'a réfuté

dans ses *Vindiciæ sancti Nicolai*, Naples, 1753. On trouve une réfutation encore plus solide dans Jos. Assemani, *in Calendarium univers.*, tom. 5, p. 415, et tom. 6, page 226 et 822.

NICOLAS Ier, dit *le Grand*, était fils de Théodore et diacre de l'Eglise de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après Benoit III le 24 avril 858, et fut sacré le même jour dans l'église de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de saint Ignace, et frappa d'anathème, en 863, Photius, homme superbe et violent, premier auteur du schisme déplorable qui subsiste entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Nicolas obligea Lothaire de quitter Valdrade, sa concubine, et cassa les décrets des conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, qui avaient approuvé le divorce que ce prince avait fait avec Tietberge sa femme. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la foi produisirent la conversion de Bogoris, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la religion chrétienne avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques et des prêtres, et de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. Nicolas fit une ample réponse à leur consultation, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Il envoya en même temps trois légats à Constantinople; mais ayant été arrêtés et maltraités sur les frontières de l'empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Photius assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre Nicolas, et d'excommunication contre ceux qui communiqueraient avec lui. Ce schismatique prétendait ridiculement que *quand les empereurs avaient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise romaine et ses priviléges avaient passé aussi à l'Eglise de Constantinople.* Le pape écrivit aux évêques de France, assemblés à Troyes en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissaient contre l'Eglise de Rome, et des reproches injustes qu'ils lui faisaient. « Avant que » (dit le pape) nous eussions envoyé nos légats, » ils nous comblaient de louanges, et relevaient » l'autorité du saint Siége : mais depuis que nous » avons condamné leurs excès, ils ont parlé un » langage tout contraire, et nous ont chargé d'in- » jures; et n'ayant trouvé, grâce à Dieu, rien de » personnel à nous reprocher, ils se sont avisés » d'attaquer les traditions de nos pères, que ja- » mais leurs ancêtres n'ont osé reprendre. » Il mourut le 13 novembre 857, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zèle, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité le nom de *Grand*. On a de lui 100 *Lettres* sur différents points de morale et de discipline, qu'on a recueillies à Rome, 1542, in-fol.

NICOLAS II (Gérard de Bourgogne) était né dans cette province. Ses talents et ses vertus le firent élever à l'évêché de Florence, et ensuite au siége de Rome, où il fut placé en 1058, et couronné le 18 janvier 1059. C'est le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean, évêque de Velletri, connu sous le nom de *Benoît X*; il le fit déposer par les évêques de Toscane et de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape les évêques cardinaux traiteraient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleraient ensuite les clercs cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donnerait son consentement. « On choisira, ajoute le décret, dans » le sein de l'Eglise même, s'il s'y trouve un sujet » capable, sinon, dans un autre, sauf l'honneur dû » à notre cher fils Henri, qui est maintenant roi, » et qui sera, s'il plaît à Dieu, empereur comme » nous lui avons déjà accordé; et on rendra le » même honneur à ses successeurs, à qui le saint » Siége aura personnellement accordé le même » droit. » Nicolas passa dans la Pouille, à la prière des Normands, qui lui restituèrent les domaines de l'Eglise romaine, dont ils s'étaient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathème qu'ils avaient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avait conquise sur les Lombards. Robert Guiscard, autre chef de ces conquérants, fut confirmé dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevait aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle et se rendit son vassal : c'est l'origine du royaume de Naples, selon M. Fleury. Les normands travaillèrent aussitôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisaient depuis si longtemps, et à raser les forteresses qu'ils avaient aux environs. Nicolas mourut peu de temps après, en 1061, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siége de Florence pendant son pontificat. On a de lui neuf *Lettres* sur les affaires de France.

NICOLAS III (Jean-Gaétan ORSINI), de l'illustre famille des Ursins, obtint la tiare en 1277, après Jean XXI. Il travailla avec zèle à la conversion des schismatiques et des païens. Il envoya des légats à Michel Paléologue, empereur d'Orient, et des missionnaires en Tartarie; mais ses soins produisirent peu de fruit. Il donna une bulle qui attribuait à l'Eglise romaine la propriété des choses dont les frères mineurs croyaient ne pouvoir avoir que l'usufruit. (*Voy.* OCCAM.) Ce pontife mourut à Sutri, près de Viterbe, le 22 août 1280, d'une attaque d'apoplexie. Il avait de grandes qualités, mais son trop fort attachement à ses parents, et les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il obligea Charles d'Anjou, roi de Sicile, à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire et de gouverneur de Rome. Il bâtit près de l'église de Saint-Pierre un palais magnifique, et l'orna d'un vaste jardin qu'il fit entourer de fortes murailles. Ce pontife aimait la vertu et les lettres, et les récompensait. On lui attribue un traité *De electione dignitatum*.

NICOLAS IV, pape, général des frères mineurs, sous le nom de *frère Jérôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancône, fut élevé sur le siége pontifical en 1288, après Honorius IV. Il renonça deux fois à son élection, et n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut mar-

qué par une ambassade d'Alagon, kan des Tartares. Ce prince demandait le baptême, et promettait de faire la conquête de Jérusalem pour les chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine était alors en proie à la fureur des musulmans. Acre fut prise et pillée, les chrétiens de Tyr abandonnèrent leur ville sans la défendre; enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restait dans ce pays. A ces nouvelles, Nicolas redoubla ses efforts pour exciter le zèle des princes chrétiens. Il donna des bulles pour une nouvelle croisade, il fit assembler des conciles; mais sa mort, arrivée en 1292, après quatre ans de règne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignait à des intentions pures les talents nécessaires pour remplir sa place. Il était habile philosophe, bon théologien, et avait été employé par les papes ses prédécesseurs dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Église avec sagesse, apaisa les dissensions qui s'étaient élevées à Rome et dans l'état ecclésiastique, mit la paix entre divers princes chrétiens, surtout entre les rois de Sicile et d'Aragon. Il érigea en 1289 l'université de Montpellier, et composa plusieurs ouvrages: des *Commentaires* sur l'Écriture; sur le Maître des sentences; plusieurs Bulles en faveur des franciscains ses confrères. En 1761, on a imprimé à Pise: *Vita Nicolai Papæ IV, ab Hieronymo Rubeo composita, nunc primum ex manuscripto Vaticano edita, adnotationibus novisque accessionibus illustrata a P. Antonio Felice Matthejo*, in-8.

NICOLAS V (Thomas PARENTUCELLI ou de SARZANE), cardinal évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après Eugène IV, en 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise et de l'Italie: il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, et renoncèrent à toute communication avec l'antipape Félix V. (*Voyez* AMÉDÉE VIII.) Charles VI, roi de France, approuva cette élection, et envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade que Mézerai croit avoir donné lieu à la pompe et à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoyaient à chaque mutation de pontife. L'antipape Félix se prêta à la paix, et fut traité généreusement par Nicolas, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'amitié et l'estime des grands. Les princes d'Italie se reprochèrent d'être en guerre, tandis que Dieu donnait la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célèbre par l'ouverture du jubilé. Cette solennité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises et ailleurs. Jusqu'alors Nicolas avait gouverné avec beaucoup de bonheur; mais la conjuration formée contre lui et contre les cardinaux par Etienne Porcario, et la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, empoisonnèrent sa félicité. Il avait exhorté pendant longtemps les princes et les peuples à secourir les Grecs; mais son zèle ne produisit aucun fruit. Les malheurs des chrétiens orientaux lui causèrent une tristesse si vive, qu'il en mourut en 1455, après avoir tenu le saint Siége pendant 8 ans. Les belles-lettres, ensevelies pendant plusieurs siècles sous la barbarie gothique, ressuscitèrent avec éclat. Nicolas les cultiva, et répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrèrent. Sa bibliothèque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs et latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, et récompensa magnifiquement ceux à qui il confiait ces traductions et la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporterait l'Evangile de saint Matthieu en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome et ailleurs, des palais, des églises, des ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés et les pauvres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices et charges conférés au seul mérite, tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres et pour la gloire de la religion. Les hommes vertueux qui voudront connaître plus particulièrement Nicolas V, doivent consulter sa *Vie* publiée en 1742, à Rome, in-4, en latin, par Dominique Giorgi (*voy.* ce nom), chapelain de Benoît XIV. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monuments les plus authentiques, fait honneur au héros et au panégyriste.

NICOLAS DAMASCÈNE ou de DAMAS, philosophe, poète et historien du temps d'Auguste, né dans cette ville vers l'an 74 avant J.-C. Dans sa jeunesse il avait composé des *Tragédies*, dont l'une avait pour titre *Susanne*, et qui furent jouées sur le théâtre de Damas. Il fut protégé par Hérode, qu'il accompagna l'an 13 avant J.-C. à Rome, lorsque ce prince s'y rendit pour apaiser Auguste, prévenu contre lui par de faux rapports. Après la mort d'Hérode, il contribua au partage du royaume entre Archélaüs et Antipas. Il devint l'un des plus savants hommes de son siècle. Il avait écrit des *Mémoires* de sa vie. Les fragments qui nous en restent ont été publiés par l'abbé Sévin (*voy.* ce nom) dans ses *Recherches sur l'histoire de la vie et des écrits* de Nicolas de Damas, *Mém. de l'acad. des Inscrip.* t. 9. Nicolas avait encore composé beaucoup d'autres ouvrages: on cite une *Hist. univers.* en 144 livres. Les fragments qu'on a de ce livre nous sont parvenus avec d'autres de différents écrivains, par un manuscrit de Peiresc acheté dans l'île de Cypre: ils ont été publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4. On y trouve des événements de la plus haute antiquité, consignés dans l'Écriture sainte, tels que le déluge, l'arche de Noé, etc. Il dit simplement que l'arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie, où les débris s'en conservèrent longtemps. M. Coray a donné le texte le plus correct de ses *fragments* dans son *Prodromos Bibliothecæ græcæ*, Paris, 1805, in-8. Ses autres écrits, tels qu'un *Traité des dieux*, un *Livre des principes*, un autre *des devoirs*, une *Histoire d'Assyrie*, etc., paraissent perdus.

• NICOLAS de MÉTHONE, ainsi appelé parce qu'il était évêque de cette ville, qu'il régla selon les canons, et qu'il édifia par ses vertus, dans le XIe siècle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctuarium* de la *Bibliothèque des Pères* un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du corps et du sang de*

J.-C. en l'eucharistie; et dans Allatius, un *Traité de la procession du Saint-Esprit.*

NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur Alexis Comnène, pour dissiper une secte, espèce de manichéens, qui s'était formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* et une *Epître synodale* dans les *Basiliques* de Fabrot. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que Léon VI, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avait excommunié ce prince qui convolait en quatrièmes noces.

NICOLAS de CLAIRVAUX fut disciple et secrétaire de saint Bernard. Il se retira ensuite dans le monastère de Montirender, où il mourut vers 1180. On a de lui un vol. de *Lettres* qui sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. On les trouve dans la *Bibliothèque des Peres.*

NICOLAS de TOLENTIN (saint), né à Tolentin en 1239, chanoine de cette ville, entra dans l'ordre des augustins, et s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1308, et fut inscrit dans le catalogue des saints en 1446 par Eugène IV.

NICOLAS de PISE, connu sous le nom de *Maître Nicolò dell' Arca*, architecte et sculpteur, florissait au milieu du XIIIe siècle. C'est lui qui construisit à Bologne l'église et le couvent des frères prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensevelir le corps de saint Dominique, instituteur de cet ordre. Il fut aussi fort employé à Pise, et dans plusieurs autres villes célèbres d'Italie.

NICOLAS de LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocèse d'Evreux, était né juif, et avait commencé d'étudier sous les rabbins; mais la grâce ayant touché son cœur, il prit l'habit des frères mineurs, l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, et expliqua longtemps l'Ecriture sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talents lui concilièrent l'estime de la reine Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme du roi Philippe V, dit *le Long*. Cette princesse le nomma entre les exécuteurs de son testament fait l'an 1325. Il mourut à Paris en 1340, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui : des *Postilles*, ou petits *Commentaires* sur toute la Bible, qui ont été augmentés par Paul de Burgos; ils ont été autrefois très-consultés et regardés comme un ouvrage essentiel à l'interprétation des livres saints, d'où est venu le proverbe : *Si Lyra non lyrasset, Ecclesia Dei non saltasset.* L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tom. in-fol., et la meilleure d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces commentaires sont refondus dans la *Biblia Maxima*, Paris, 1660, 19 volumes in-fol. Il y en a une traduction française, Paris, 1511 et 1512, 5 vol. in-fol.; Une *Dispute contre les Juifs*, in-8.; un *Traité contre un rabbin*, qui se servait du nouveau Testament pour combattre la religion chrétienne; et d'autres ouvrages d'érudition et de théologie. Cet auteur possédait très-bien la langue hébraïque.

NICOLAS EYMERICK, dominicain, né à Gironne en Catalogne, et mort dans cette ville le 4 janvier 1369, inquisiteur général sous les papes Innocent VI et Grégoire XI, fut aussi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage est intitulé : *Le Directoire des inquisiteurs*, corrigé et commenté par Penna, imprimé à Rome, 1587, in-fol., et à Venise, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et explique la forme de procéder contre eux. Un abbé Morellet (*voy.* SABOUREUX) en a donné, en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien assorties à son ouvrage. Si le dominicain parle avec trop d'emphase des droits et des fruits de l'inquisition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention et d'injustice : s'il avait comparé les rigueurs exercées contre les sectaires en Espagne avec les fleuves de sang que l'hérésie a fait couler en France, il n'aurait pas perdu son temps à rédiger une satire inutile et qui tombe à faux. Ce n'est pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés et passionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumière paisible de l'histoire, qu'il faut parler de l'inquisition, comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec justesse. « C'est à l'inqui» sition » disait le judicieux et *bienfaisant* Stanislas, roi de Pologne, « que l'Espagne est redevable de la » tranquillité dont elle a constamment joui, tandis » que les nouvelles sectes sapaient la religion et le » gouvernement dans le reste de l'Europe. » *Voy.* ISABELLE de CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA et LLORENTE.

NICOLAS de CUSA, *Cusanus*, cardinal, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, était fils d'un pêcheur. Le comte de Manderscheidt l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, et l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès. Il fréquenta les plus célèbres universités d'Allemagne et d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon à l'âge de 22 ans, et se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna surtout pour la scolastique et pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs et abstraits, quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net et facile, sans affectation et sans vains ornements. Il parait constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Cobletz, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugène IV, instruit de son mérite, se l'attacha, et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liége. Nicolas V, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du jubilé en 1458, et fut envoyé légat *à latere* vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux, et à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçait la chrétienté. Il fit publier les indulgences du jubilé, et se comporta dans sa légation avec tant de

prudence, de vertu et de désintéressement, qu'il mérita l'estime et la vénération des peuples. Rien n'était plus simple que son équipage. Il était monté sur une mule. Son domestique était très-peu nombreux. Sa cour n'était pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes et les prélats allaient au-devant de lui avec une foule de peuple, et Cusa n'en était que plus modeste. Il refusa les présents qui lui furent offerts, et voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lorsqu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat par les papes Callixte III et Pie II. Ce dernier pontife fit tout ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'était brouillé avec lui, à l'occasion d'un monastère où le cardinal avait voulu introduire la réforme en retournant à Rome vers Callixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par ordre de l'archiduc. Dès ce moment, on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse. Le pape excommunia Sigismond, et celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes et très-dures. Ce prélat, rendu à ses ouailles, mourut quelque temps après à Todi, en 1454, à 53 ans. Ses *Œuvres* furent imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tom. in-fol. On trouve dans le 1er vol.: les *Traités théologiques* sur les mystères : trois livres *De la docte ignorance*, où il tâche de donner des idées de l'essence de Dieu ; de la Trinité, des mystères de la religion, tirées des principes de métaphysique et de mathématiques; un écrit touchant la *filiation de Dieu ;* des *Dialogues* sur la Genèse et sur la Sagesse.... Le 2e vol. comprend : de savantes *Exercitations ;* la *Concordance catholique*, en 3 livres; l'*Alcoran criblé*, offrant sous un titre bizarre des choses judicieuses; Reland en a fait une critique leste et mal fondée (*voy.* son article) *Conjectures sur les derniers temps*, traduit en français, 1700, in-8. L'auteur met la défaite de l'Antechrist et la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734. Le titre modeste de *Conjectures* peut excuser son erreur... Le 3e vol. renferme des ouvrages de *mathématiques*, de *géométrie* et d'*astronomie*. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothèse du mouvement de la terre, oubliée depuis Pythagore ; mais ses efforts eurent peu de succès : Copernic et Galilée furent plus heureux. C'était un homme savant et pieux, possédé de cette avidité de savoir qui fait tout embrasser; mais il se laissait dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentiments, subtil jusqu'à se rendre inintelligible, ennemi du naturel et du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Trèves en 1730 par le père Gaspard Hartzheim, jésuite : elle est en latin, écrite d'une manière judicieuse et intéressante.

NICOLAS de MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appelait *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit inspiré, et se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantait d'être plus grand que JÉSUS-CHRIST, *qui*, disait-il, *n'avait été que son type ou son image*. Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir Théodore Volkars Kornheert. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles : car, quand Nicolas ne savait plus que répondre à Théodore, il avait recours à l'Esprit, *qui lui ordonnait*, disait-il, *de se taire*. Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui, comme lui, se croyaient des hommes déifiés. Nicolas fit quelques livres : tels furent l'*Evangile du royaume*, la *Terre de paix*, etc. La secte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre au commencement du XVIIe siècle, en 1604. Elle présenta au roi Jacques Ier une confession de foi, dans laquelle elle déclare qu'elle est séparée des brownistes. Rien ne prouve mieux le prix inestimable de l'infaillible autorité de l'Eglise catholique, que cette fourmilière de sectes nées les unes des autres, du moment qu'on eut contesté les droits de ce grand et antique tribunal.

NICOLAS (Augustin), avocat, né en 1622 à Besançon, embrassa d'abord la carrière des armes, fit plusieurs campagnes en Italie et se trouvait à Naples au moment de la sédition de Mazaniello. Devenu secrétaire du cardinal Trivulce, qui lui offrit de se charger de sa fortune, s'il embrassait l'état ecclésiastique, il quitta ensuite ce prélat et passa en Espagne, où il s'occupa avec zèle des intérêts du duc Charles de Lorraine. Ce prince, captif à Tolède, ayant recouvré sa liberté à la paix des Pyrénées, nomma Nicolas son résident à Madrid, avec le titre de conseiller d'état. Il fut ensuite pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dole, à la sollicitation de don Louis de Haro. La conquête de la Franche-Comté lui fit perdre cette place qui ne lui fut rendue qu'à la paix de Nimègue. Plus tard le parlement avait été transféré à Besançon, et il y mourut en 1695. Il écrivait facilement en vers et en prose. On a de lui : des *Poésies* réimprimées à Besançon en 1693, mais aujourd'hui oubliées ; une *Relation de la dernière révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8, et une autre *de la campagne de 1664 en Hongrie*, avec diverses pièces historiques; *Dissertation morale et juridique, savoir si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* Amsterdam, 1682, in-12. Il y a des choses vraies, d'autres fausses ou mal présentées.

NICOLAS (Gabriel). *Voy.* REINIE.

NICOLAS le CALABROIS. (*Voy.* GONSALVE MARTIN.)

NICOLAS de Palerme. (*Voy.* TUDESCHI.)

NICOLE (Claude), poète français, conseiller du roi, et président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les muses jusqu'à sa mort, arrivée en 1686, à 75 ans. On a de lui un *Recueil de vers*, en 2 vol. in-12, réimprimé à Paris en 1693. Le style en est faible et languissant. On y trouve des traductions et imitations de différents morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal, de Perse. Il contient aussi des *Poésies chrétiennes*, des *Paraphrases* des *Psaumes*, et la traduction du poème latin de Santeuil, intitulé *Bibliotheca Thuano Menarsiana carmen*. (*Voy.* le *Journal des savants*, de 1680, page 268.)

NICOLE (Pierre), fameux janséniste, neveu du

précédent, naquit à Chartres en 1625. Son père, sous les yeux duquel il avait fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie. Ce fut pendant son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouvèrent en lui ce qu'ils cherchaient avec tant d'empressement, l'esprit et la docilité. Nicole donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse qu'on élevait dans cette solitude. Après ses trois années ordinaires de théologie, il se préparait à entrer en licence ; mais ses sentiments n'étant pas ceux de la faculté de théologie de Paris, ni d'aucune université catholique, il se détermina à se contenter du baccalauréat, qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagements avec Port-Royal devinrent plus suivis et plus étroits ; il fréquenta cette maison, y fit même d'assez longs séjours, et travailla avec Arnauld à plusieurs écrits pour la défense de Jansénius et de sa doctrine. En 1664, il se rendit avec lui à Châtillon, près de Paris, et y employa son temps à écrire contre les calvinistes et les casuistes relâchés. Il sortit de temps en temps de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Aleth : après un examen de trois semaines, la conclusion fut qu'il resterait simple tonsuré. Une *Lettre* qu'il écrivit en 1677, pour les évêques de Saint-Pons et d'Arras, au pape Innocent XI, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du jansénisme, arrivée en 1679, et plus encore la crainte des suites que pouvaient avoir ses démarches imprudentes et factieuses, l'engagèrent à se retirer aux Pays-Bas. Il revint en France en 1683, et s'y tint caché pendant quelque temps. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux querelles célèbres : celle des études monastiques et celle du *quiétisme*. Il défendit les sentiments de Mabillon dans la première et ceux de Bossuet dans la deuxième. Les deux dernières années de sa vie furent fort languissantes, et enfin il mourut en 1695, à 70 ans. On raconte de lui plusieurs anecdotes. Une demoiselle était venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le père Foucquet de l'Oratoire, fils du fameux surintendant ; Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie : *Voici, mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose* ; et sur-le-champ il lui conte l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence ; il s'excusa sur ce que cet oratorien était son confesseur : *Puisque*, dit-il, *je n'ai rien de caché pour ce Père, mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui.* Ce trait bien approfondi donne de cet écrivain célèbre une idée au moins singulière. Il fut logé très-longtemps au faubourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandait la raison. *C'est*, répondait-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandre, et menacent Paris, entreront par la porte Saint-Martin avant que de venir chez moi.* « Lorsqu'il marchait dans » les rues, dit la comtesse de la Rivière, il avait » toujours peur que quelque débris de maison ne » lui tombât sur la tête. Quand il allait en voyage » sur l'eau, il craignait toujours d'être noyé. » (*Lettres de M. L. C. de la R.*, Paris, 1776.) Un auteur judicieux a remarqué que cette terreur avait beaucoup de rapport avec le fantôme qui troublait Pascal. On dirait que ces chefs du parti n'avaient pas l'âme bien rassurée et bien calme à la vue des agitations qu'ils préparaient à l'Eglise. C'est Nicole qui est le premier fondateur de ce dépôt si avantageux aux affaires du jansénisme, nommé communément *la Boîte à Perrette*, dont le produit annuel était, en 1780, de 40,000 livres, comme nous l'apprend M. le président Rolland, dans un *Mémoire* imprimé en 1781, mémoire où, en se plaignant des grands legs faits par son oncle à la même fin, il ajoute, p. 59, ces paroles remarquables : « J'avais beaucoup dépensé avant la mort de M. de » Fontferrières, et l'affaire seule des jésuites me » coûtait de mon argent plus de 60,000 livres. Et » en vérité les travaux que j'ai faits, et surtout relativement aux jésuites, qui n'auraient pas été » éteints si je n'avais consacré à cette œuvre mon » temps, ma santé et mon argent, ne devaient pas » m'attirer une exhérédation de mon oncle. » (*Voy.* ROLLAND). Les nombreux ouvrages sortis de la plume de Nicole sont : *Essais de morale*, en 14 vol. in-12, Paris, 1704, parmi lesquels on trouve 3 vol. de *Lettres* ; et en 25 vol. in-12, Paris, 1741 et 1744. Il règne dans cet ouvrage un ordre qui plait, et une solidité de réflexions qui convainc ; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec et froid. Son traité des *moyens de conserver la paix dans la société* mérite d'être distingué. « Mais cette paix, dit Voltaire, est » peut-être aussi difficile à établir que celle de » l'abbé de Saint-Pierre. » Les *Essais de morale* (première édition), renferment : les différents *Traités de morale*, 6 vol. ; *Réflexions morales sur les Epîtres et Evangiles de l'année*, en 5 vol. in-12. L'édition de 25 vol. comprend en outre : *Instructions théologiques sur les sacrements*, 2 vol. ; sur le *Symbole*, 2 vol. ; sur le *Pater*, 1 vol. ; sur le *Décalogue*, 2 vol. ; *Traité de la prière*, 2 vol. ; *Lettres diverses*, 3 vol. ; *Vie de Nicole*, par Goujet, 1 vol. ; *Esprit de Nicole*, par Cerveau, 1 vol. ; en tout 25 vol. in-12 ou in-18. Les autres ouvrages de Nicole sont : *Traité de la foi humaine*, composé avec Arnauld, 1664, in 4, Lyon, 1693, in-12 ; plein de vues vraies et solides ; *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'eucharistie*, Paris, 1670, 1672 et 1674, 3 vol. in-4. Les tomes 4 et 5, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot. Arnauld y a eu part, ce que néanmoins quelques auteurs lui contestent : ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas fait difficulté d'en recevoir les compliments. Nicole lui-même ayant consenti que la gloire du chef de parti, auquel on voulait à tout prix attacher le nom de *Grand*, fût renforcée par cette attribution. *Les préjugés légitimes*, contre les calvinistes ; *Traité de l'unité de l'Eglise*, contre le ministre Jurieu ; *Les prétendus réformés convaincus de schisme*, et quelques ouvrages de controverse, tous infiniment estimables par la profondeur et la solidité ; les *Lettres imaginaires et visionnaires*, 2 vol. in-12, 1667, contre Desmarets de Saint-Sorlin, qui avait dit trop de mal des jansénistes pour ne pas s'attirer

l'indignation de Nicole ; un très-grand nombre d'ouvrages pour la défense de Jansénius et d'Arnauld ; plusieurs *écrits* contre la morale des casuistes relâchés ; quelques-uns sur la *grâce générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'Arnauld, de Quesnel et des autres théologiens qui ont combattu ce système. Il y en a une édition de 1715, 2 vol. in-12, avec une préface de l'éditeur. On y voit que Nicole n'adopte pas entièrement le système de Jansénius et d'Arnauld, et qu'il s'en éloigne dans bien des points ; nous avons observé ailleurs qu'Arnauld lui-même rejetait la doctrine fondamentale de Jansénius (*voy.* ce nom). Le moyen de concilier avec cela tout ce que ces messieurs ont écrit, fait, souffert pour cette cause ? Un choix d'*Epigrammes* latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12 ; *Traduction latine* des *Lettres provinciales*, avec des notes pires que le texte, etc. Une délicatesse, qui n'était pas sans fondement, l'engagea à se cacher sous le nom de *Wendrock*. La première édition parut en 1658 ; la quatrième, qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665. Pascal (*voy.* ce nom) revit cette version. « Quant » aux qualités littéraires, dit l'abbé Bérault, c'est » une des meilleures productions de Port-Royal, à » l'exception néanmoins de quelques solécismes » qui ont échappé, non pas en cette seule ren- » contre, à l'habileté de l'auteur. Quelle que soit » d'ailleurs la beauté du style, elle ne couvrit point » le scandale que renfermaient les choses. » On peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Nicole*, 1733, in-12, par l'abbé Goujet ; mais il faut se souvenir que l'historien est souvent panégyriste, et que ses éloges sont l'effet de l'enthousiasme que lui inspirait tout ce qui tenait au parti. On a une autre *Vie* de Nicole, par Besoigne, dans l'*Histoire de Port-Royal*, t. 4e, et par Saverien, dans le tome 1er des *Vies des philosophes modernes*.

NICOLE (François), savant géomètre, né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. A l'âge de 19 ans il se fit connaître par la solution d'un problème sur la rectification de la *Cissoïde* (*Journ. des Sav.*, 1703, p. 138). Il donna en 1706, à l'académie des sciences, un *Essai sur la théorie des roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du calcul des différences finies*, sur lequel il a publié ensuite beaucoup de *Mémoires*. En 1729, il présenta à l'académie un *Traité des lignes du troisième ordre*, plus complet que celui de Newton. En 1727, on lui décerna et il céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3,000 livres, que Mathulon avait déposées pour celui qui démontrerait la fausseté d'une quadrature du cercle qu'il croyait avoir trouvée. Cet habile académicien mourut en 1758, d'une érysipèle, à 75 ans.

NICOLLE de la CROIX (Louis-Antoine), mort le 14 septembre 1760, à Paris, son pays natal, à 56 ans. « Il ne reçut (dit M. Drouet, auteur fort atta- » ché au parti) que les ordres mineurs ; des obs- » tacles qui lui furent communs avec les meilleurs » sujets l'éloignèrent du sacerdoce. » On a de lui : *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, traduite de l'Italien de Ballerini, 1760, in-12 ; *Géographie moderne*, 1756 ; réimpr. avec des augment. en 1775, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y ait un grand nombre de fautes, dont plusieurs étaient aisées à éviter. La raison de cette vogue, c'est la faveur du parti janséniste, que l'auteur avait bien méritée : car on peut dire que c'est la géographie de la secte, la topographie de la naissance et de la mort des saints du parti, et d'un autre côté, un recueil de calomnies affreuses contre les catholiques. (*V.* JAPON, *dans le* Dict. géog.). *Abrégé de la géographie, à l'usage des jeunes personnes*, in-12. C'est un extrait de sa Géographie moderne.

* NICOLLE (Gabriel-Henri), né en 1767 à Fresquienne, dans le pays de Caux, de cultivateurs aisés, fut envoyé à Paris, au collége de Sainte-Barbe, où il avait été précédé par son frère aîné (*voy.* l'article suivant). La révolution, en détruisant tous les établissements universitaires, renversa les projets des deux frères. Henri, resté à Paris, s'associa avec quelques amis pour lutter contre l'anarchie. Plusieurs journaux sortirent de cette courageuse coalition, tous rédigés dans le but d'amener la restauration de la monarchie. Des persécutions devaient atteindre ces intrépides écrivains ; aussi aux époques les plus désastreuses, furent-ils enveloppés dans une commune proscription. Nicolle ne paya son dévouement que par la perte de sa liberté. Affranchi de ses liens, il dirigea ses vues vers le commerce de la librairie. Mais victime de sa confiance, il songea bientôt à se retirer des affaires. Il existait à Paris une institution, formée par d'anciens élèves de Sainte-Barbe, qui, d'abord assez florissante, se trouvait déchue de son premier état ; Nicolle supposa que le nom seul de l'établissement appuyé de son zèle et de la collaboration de quelques vieux camarades suffirait pour lui rendre son antique splendeur. L'abbé Nicolle accourut du fond de la Russie pour aider à son frère ; leur coopération acquit en peu d'années à cette maison la confiance de quatre cents familles. Heureux dans son intérieur, Nicolle pouvait se promettre un long et brillant avenir. Il était d'une forte constitution, et rien ne paraissait lui présager une fin prochaine, lorsqu'il fut attaqué d'un catarrhe, auquel il succomba le 8 avril 1828. Quoiqu'il se fût constamment occupé de littérature, Nicolle n'a laissé aucun ouvrage. Comme libraire éditeur, il a donné une collection de livres classiques, stéréotypés, et remarquables par leur extrême correction. Il conçut le premier le plan d'une bibliothèque latine ; mais après en avoir publié quelques volumes, il dut renoncer à cette entreprise pour éviter une concurrence fâcheuse avec celle de Lemaire (*v.* ce nom). Les *Dictionnaires* français-latin et latin-français de Noël ; le *Dictionnaire grec-français* de Planche, etc… furent imprimés pour la première fois en 1807, sous sa direction.

NICOLLE (Charles-Dominique), frère aîné du précédent, né en 1758, fit ses études à Sainte-Barbe, fut chargé quelque temps d'une éducation particulière, et secondé de quelques ecclésiastiques, tenta d'opposer une digue à la barbarie en relevant le collége où il avait été élevé. La révolution l'ayant

forcé de s'expatrier, il se rendit à Saint-Pétersbourg, et y établit un institut pour la jeune noblesse. Le duc de Richelieu, alors gouverneur d'Odessa, l'attira dans cette ville, et le mit à la tête d'une école qui, sous sa direction, parvint à un haut degré de prospérité. Rentré en France en 1817, il fut fait aumônier honoraire du roi; mais il retourna la même année en Russie pour organiser le lycée que le duc de Richelieu venait de fonder à Odessa. L'amour de la patrie le ramena en France en 1820, et il devint membre du conseil royal de l'instruction publique. Nommé recteur de l'académie de Paris, il y établit deux nouveaux colléges, ceux de Stanislas et de Sainte-Barbe, aujourd'hui Rollin. On lui dut aussi la restauration de l'Eglise de la Sorbonne qui tombait en ruines. Sa place de recteur ayant été supprimée en 1824, il resta membre du conseil royal. Bientôt l'archevêque de Paris lui donna des lettres de grand vicaire et l'appela dans son conseil. La révolution de 1830 le priva de ses emplois, et dès lors il vécut dans la retraite, s'occupant de rédiger un ouvrage, qu'il publia en 1834, sous le titre de *Plan d'éducation*, ou *Projet d'un collége nouveau*, in-8. C'est le fruit de ses propres observations, et de sa longue expérience. Il mourut à Paris le 2 septembre 1835, après avoir reçu les secours de la religion. L'abbé Nicolle, doué d'un caractère liant et d'une grande bonté d'âme, a rendu service à une foule de jeunes gens, qu'il a soutenus et encouragés à l'entrée de leur carrière.

* NICOLI (Nicolas), savant italien, naquit à Florence en 1363. Forcé, par ses parents, de s'adonner au commerce, il apprit en secret le latin, et parvint à acquérir une très-grande instruction. Devenu maître d'une fortune considérable, il fit rechercher dans toute l'Europe les manuscrits des meilleurs auteurs anciens, dont il forma une riche collection. Il attira à Florence plusieurs savants de Constantinople et de tout l'Orient, et mourut dans cette ville le 23 juin 1437.

NICOLO. *Voy.* Abbate.

* NICOLO (Nicolas Isouard, dit), célèbre compositeur, né à Malte en 1777, d'un père français d'origine, fut élevé à Paris, et de retour dans sa patrie, en 1790, fut commis dans des maisons de banque à Palerme, à Naples et à Florence. La musique qui n'avait été d'abord pour lui qu'un simple délassement, devint bientôt une passion, et ne se sentant aucun attrait pour le commerce, il revint à Malte occuper la place de maître de chapelle de l'Ordre. Lorsque les Français s'emparèrent de Malte (juin 1798), le général Vaubois, qui en eut le commandement, prit Nicolo pour secrétaire, et l'emmena avec lui en France, où il se lia d'amitié avec Etienne, Hoffmann, Dupaty, etc., qui l'engagèrent à composer pour le théâtre et lui fournirent des pièces dont plusieurs furent très-applaudies. Nicolo mourut à Paris le 23 mars 1818, âgé de 41 ans. On lui doit la musique de 29 pièces dont les plus connues sont: *Les Confidences*; *Le Médecin Turc*; *La Ruse inutile*; *Les Rendez-vous bourgeois*; *Cendrillon*, etc.

NICOLO-FRANCO. *Voy.* Franchi.

** NICOLOPOULO (Constantin), savant philologue, né en 1786 à Smyrne, commença ses études dans sa ville natale et alla les terminer à Bukarest, en Valachie. Jeune encore, il vint à Paris, où il se fit connaître des savants. Il y donna des leçons de littérature grecque, devint professeur à l'Athénée, et enfin fut attaché à la bibliothèque de l'institut. Plein d'amour pour son pays, il vit avec joie les efforts de ses compatriotes pour recouvrer leur indépendance, et publia même quelques écrits à ce sujet. Il se préparait à retourner dans la Grèce, lorsqu'il mourut des suites d'un accident en 1841, à 55 ans. Il avait légué à la ville d'Andritséna, d'où sa famille était originaire, ses livres, tous de choix et nombreux, qu'il n'avait acquis qu'en s'imposant les plus dures privations. Membre de la société philotechnique, il était correspondant de l'institut archéologique de Rome. Indépendamment d'un grand nombre d'articles philologiques dans différents recueils publiés en France, en Angleterre et en Allemagne, on a de lui: *Ode sur le printemps*, Paris, 1817, in-8; *Ode à M. Spiridin Contos*, en grec, avec la trad. en franç., par Alph. Mahul, 1817, in-8; l'*Abeille*, 1819-21, recueil littéraire et périodique, écrit en grec moderne, qui eut assez de succès. *Jupiter Panhellenien*, ou *bibliothèque philologique et morale*, Paris, 1835, in-8, faisant suite à l'ouvrage précédent.

NICOLOSIO (Jean-Baptiste), Sicilien, mort à Rome en 1670, était très-versé dans les mathématiques et la géographie, et mérita l'estime d'Alexandre VII. On a de lui: *Hercules Siculus, sive studium geographicum*, 2 vol.; *Guida allo studio geographico*: *La Teoria del globo terrestre*; *Orbis descriptio*, en dix cartes: une *Description de l'Etat de l'Eglise*; *une autre* du royaume de Naples; des *Cartes* avec des notes pour l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, etc.

NICOLSON (Guillaume), savant bibliographe et évêque anglican, né en 1655, posséda différents bénéfices en Angleterre, fut fait archidiacre de Carlisle en 1682, évêque de la même ville en 1714, puis de Londonderri en Irlande en 1718, enfin archevêque de Cashel en février 1727, et mourut peu de jours après. On a de lui: *Bibliothèque historique d'Angleterre*, Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8. Cet ouvrage contient un catalogue des historiens d'Angleterre, tant imprimés que manuscrits, avec des jugements et des observations. *Bibliothèque historique d'Ecosse*, Londres, 1702, in-8; *Bibliothèque historique d'Irlande*, 1724, in-8. On a réuni ces trois *Bibliothèques* en un vol. in-fol., Londres, 1736, in-fol., et 1776, in-4; cette édition est la meilleure. Des *Sermons*. Il a donné en outre une *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum*; — *Sur les médailles d'Ecosse*; *Leges Marchiarum*, *etc.*

NICOLSON. *Voy.* Nicholson.

NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, fils de Zipoetès, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son père l'an 278 avant J.-C. Il traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. Il les fit tous massacrer: un seul, Ziboeas, échappé au carnage, se mit en état de révolte; mais il fut vaincu et contraint de se cacher. Craignant la puissance d'Antiochus, roi de Syrie, il s'allia aux Gaulois alors maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse. C'est

de cette époque que date l'entrée des Gaulois dans l'Asie mineure, où ils occupèrent le pays qui, de leur nom, fut appelé Galatie. Il dut à cette alliance, de se voir demander la paix par Antiochus. Nicomède mourut l'an 249 avant J.-C. On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

NICOMÈDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, fut élevé à Rome sous la protection du sénat. Il ôta le sceptre à Prusias, son père, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'était réfugié, l'an 148 avant J.-C. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de Mithridate, dont il avait épousé la sœur, veuve d'Ariarathe. Il aposta un jeune homme, qu'il disait être troisième fils d'Ariarathe. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, qui mourut l'an 90 avant J.-C. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractère et par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son père et par son ambition. Le vie de Nicomède a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses plus belles pièces.

NICOMÈDE III, fils du précédent et son successeur, fut détrôné par son frère aîné, appelé Socrate, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfants l'an 75 avant Jésus-Christ, laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMÈDE, géomètre, passe pour être l'inventeur de la courbe appelée *conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problèmes de la duplication du cube et de la trisection de l'angle. Les savants ne sont pas d'accord sur le temps où il vivait. Quelques-uns le placent deux siècles avant J.-C., d'autres quatre ou cinq siècles après. Les raisons alléguées pour prouver l'une ou l'autre de ces dates, ne sont pas décisives. S'il est vrai qu'un certain Geminus a parlé de la conchoïde deux siècles avant J.-C., il s'ensuivrait précisément que Nicomède n'en est pas l'inventeur, mais non pas qu'il eût vécu avant Geminus.

NICON (saint), moine du monastère appelé *Pierre d'Or*, à l'extrémité de l'Arménie, fut surnommé Μετανοεῖτε c'est-à-dire *Faites pénitence*, parce qu'il commençait ordinairement ses sermons par ces paroles. Il travailla avec autant de zèle que de fruit à la conversion des Arméniens et des Grecs qui montraient du penchant pour le mahométisme. Il fut l'apôtre de l'île de Crète, où il prêcha pendant vingt ans, et de toute la Grèce. Il laissa un *Traité* sur la religion des Arméniens, que Cotelier a donné en grec et en latin avec des notes dans les Monuments des Pères apostoliques. On conserve dans la bibliothèque du roi de France deux exemplaires des *Pandectes de choses saintes*, qui renferment plusieurs sermons de saint Nicon. Il mourut le 26 novembre 998, à Corinthe.

NICON. *Voyez* NIKON.

NICOT (Jean), né à Nîmes en 1530 d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure, et s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes grâces de Henri II et de François II. On le nomma ambassadeur en Portugal : à son retour, il apporta en France la plante *petun*, qu'on appelle *nicotiane*, de son nom. Cette plante, connue aujourd'hui sous le nom de *tabac*, qu'on crut alors nuisible à la mémoire, à la tête et aux yeux de l'homme, fut présentée à la reine Catherine de Médicis, et de là lui vint son nom d'*Herbe à la reine*. (*Voy.* GOHORRY.) Nicot mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits : un *Traité de la marine*, où il avait recueilli tous les termes des mariniers; *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*. Ce dictionnaire, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1609, in-fol., n'est plus d'aucun usage, à raison des révolutions que la langue française a essuyées depuis, et qu'elle ne cesse pas d'essuyer.

NIDER (Jean), dominicain qui assista au concile de Bâle, et qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sacriléges. Nous avons aussi de lui *De reformatione religiosorum*, Anvers, 1611, in-8; *Præceptorium seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472; édition très-recherchée, parce que c'est le plus ancien livre, avec date, qui ait des signatures.

NIDHARD ou NITHARD (Jean-Everard), cardinal, né au château de Falkenstein, en Autriche, l'an 1607, entra dans la société des jésuites en 1631. Appelé à la cour de l'empereur Ferdinand III, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne, lorsqu'elle épousa Philippe IV. Ce monarque conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de Philippe, la reine-mère lui donna la charge d'inquisiteur-général, et le mit à la tête de son conseil. Depuis le ministère du duc de Lerme, l'Espagne était tombée dans un état de faiblesse dont elle ne pouvait se relever. Nidhard trouva le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline et sans chef, mal conduites, et manqua de génie ou de moyens pour remédier à tant de maux. D. Juan forma un parti contre lui, et, malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage; mais les affaires de l'état n'en devinrent pas meilleures. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. Clément X l'élut au cardinalat en 1672, et lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal Nidhard mourut en 1681, à l'âge de 74 ans. On a de lui quelques ouvrages sur *la Conception immaculée de la sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. On a imprimé à Cologne une *Relation des différends arrivés en Espagne entre D. Juan d'Autriche et le cardinal Nidhard*, 1677, 2 vol. in-12.

* NIEBUHR (Carsten), célèbre voyageur, né en 1733, à Ludings-Worth, duché de Lauenbourg, de paysans aisés, jusqu'à 21 ans ne s'occupa que de cultiver lui-même son petit patrimoine. Un procès qui s'éleva dans son village, ayant forcé de faire venir un arpenteur, car il ne s'en trouvait pas dans le pays, Niebuhr se mit à étudier la géométrie pour

procurer à la fois à son pays la science qui lui manquait, et à lui-même un nouvel état. Il se rendit, en 1755, à Hambourg, où pendant deux ans il se livra à l'étude du latin et des mathématiques; puis il fréquenta les cours de l'université de Gœttingue; mais, s'étant aperçu que ses ressources ne lui suffisaient pas pour achever son éducation, il entra dans le corps des ingénieurs hanovriens. En 1761, le gouvernement danois le chargea d'aller explorer l'Arabie, et lui adjoignit Haven, orientaliste; Forskaal, naturaliste; Cramer, médecin; Baurenfeind, peintre. Après six années de fatigues qui avaient coûté la vie à ses compagnons, il revint en 1767 à Copenhague, rapportant des matériaux nombreux dont le gouvernement lui laissa la propriété. Au bout de quelques années, il quitta le service militaire et accepta (1778) la place d'administrateur à Meldorf dans la Ditmarsie méridionale. Il reçut plus tard en récompense de ses travaux le titre de conseiller d'état et la croix de Danebrog. Il entretenait une correspondance active avec les savants les plus illustres, et fut nommé, en 1802, associé étranger de la 3e classe de l'institut. Il mourut à Meldorf en mai 1815. Ses principaux ouvrages écrits en allemand, sont : *Description de l'Arabie, d'après les observations faites dans le pays même*, Copenhague, 1772, cartes et fig. trad. en français par Mourier, 1773, in-4; *Voyage en Arabie et dans d'autres pays circonvoisins*, 1774-1778, 2 vol. in-4, cartes et fig., trad. en hollandais et en français, 1776-1780. 2 vol. in-4; aussi exact que fidèle, il faut joindre à ces deux ouvrages : *Recueil de questions proposées à une société de savants qui font le voyage d'Arabie*, par Michaëlis (*voy.* ce nom), Amsterdam, 1774, in-4; l'*Intérieur de l'Afrique*; c'est le résumé des entretiens de l'auteur avec l'ambassadeur de Tripoli; ce morceau, qui offre des détails curieux, a été inséré dans le *Musée germanique* de 1770; *Etat politique et militaire de l'empire Turc* dans le même recueil, 1789 : traduit en danois, Copenhague, 1791. Le fils de Niebuhr dont l'art. suit, a publié en allemand la *Vie* de son père, Kiel, 1817, in-8.

* NIEBUHR (Berthold-Georges), historien allemand, né à Copenhague le 27 avril 1776, n'avait pas deux ans quand son père, placé à Meldorf, l'emmena dans cette ville, et le destinant à voyager dans l'Orient, lui fit apprendre les langues, la géographie, les mathématiques, etc.; mais il montrait peu de goût pour les sciences. César, Sophocle et Shakespeare fixaient toute son attention. On renonça donc à le faire entrer dans la carrière des voyages, pour laquelle on prévoyait plusieurs obstacles, entre autres la faiblesse de son tempérament, que les soins trop assidus de sa mère n'avaient point contribué à fortifier. Envoyé plus tard à Hambourg, à l'école du commerce, il préféra Klopstock et Voss à l'enseignement de Busch. De là il se rendit à l'université de Kiel où il apprit le droit, puis à Edimbourg où il s'instruisit dans les sciences naturelles; et surtout dans la chimie. Ses cours terminés, il parcourut l'Angleterre, étudiant les mœurs, les usages, et particulièrement la législation, et revint en Danemarck en 1801. Il fut d'abord secrétaire du ministre des finances, puis attaché à la bibliothèque de Copenhague qu'il contribua à sauver lors du bombardement de cette ville par les Anglais. Il devint aussi un des directeurs de la banque danoise, et publia divers mémoires d'administration et d'économie politique. Sa traduction en allemand de la *première Philippique de Démosthènes* à laquelle il joignit des notes remplies d'allusions contre Napoléon et les Français, fixa sur lui l'attention des souverains. Appelé à la cour de Berlin, il jouit de la confiance du roi de Prusse qui le fit conseiller d'état. Il devint aussi membre de l'académie et professeur d'histoire à l'université. Quand la Prusse voulut secouer le joug de Bonaparte, Niebuhr voulant exciter le patriotisme allemand, rédigea, de concert avec Arndt, le *Correspondant prussien*, qui contribua beaucoup à faire prendre les armes à la jeunesse et se trouva sur les champs de bataille de Bautzen et de Dennewitz. De retour dans sa patrie adoptive, il reçut une mission pour les Pays-Bas et s'opposa, mais vainement, à la réunion de la Belgique à la Hollande. Quelques-uns de ses écrits ayant déplu à la cour de Berlin, il fut en 1816 envoyé ambassadeur à Rome, et conclut en 1821, au nom du roi de Prusse, un concordat avec le saint Siége. Avant de quitter la Prusse, il avait, de concert avec les savants Heindorf et Buttmann, publié les *Fragments de Fronton*; découverts par l'abbé Maï. Arrivé à Vérone, il y trouva dans la bibliothèque du chapitre, les *Institutes de Gaïus* qui y dormaient depuis des siècles. A Rome où il se lia avec le savant abbé Maï, il découvrit deux *fragments* inédits de Cicéron, l'un de l'oraison *pro Plancio*, et l'autre qui complète le discours *pro Marco Rabirio*. Déjà, en 1807, il avait trouvé quelques *passages* inconnus des *Œuvres de Sénèque*. Sa réputation d'érudit était devenue européenne. On avait lu avec le plus grand intérêt ses *Mémoires* insérés dans les *Recueils* scientifiques de l'Allemagne. Mais ce qui l'avait surtout fait connaître, c'est son *Histoire romaine*, dont le 1er volume parut à Berlin en 1811, et le 2e l'année suivante. Nierburh resta sept ans à Rome où il se lia d'une étroite amitié avec l'ancien ministre, M. de Serre (*voy.* ce nom), dont il ne parlait jamais qu'avec attendrissement. Il quitta cette ville en 1823 (1), s'arrêta à Saint-Gall, où il trouva les *Fragments* du poëme de Mérobaude,

(1) « Pendant son séjour a Rome, » dit la *Nouvelle Revue germanique*, de février 1831, « un grand nombre de dissertations » importantes accrurent les titres que Niebuhr avait à l'admiration » de l'Europe savante. En 1819, on le voit discuter le mérite de » la chronique d'Eusèbe, et examiner le parti que peut retirer sa » chronologie de la découverte qu'on venait d'en faire chez les » Arméniens de Venise. Peu de temps après, il détermine l'é» poque où vécut Quinte-Curce, où écrivit Petrone. Ou bien, en » latin élégant et facile, il expose les restitutions dont lui parais» sent susceptibles les inscriptions rapportées de Nubie par » M. Gau, et il lit ce beau travail à l'académie d'archéologie. Un » libraire allemand voulait faire réimprimer la Topographie de » Lalande; il s'y opposa, et écrivit lui-même sur ce sujet une » savante et lumineuse *monographie*, qui a paru dans le *Kunst*» *blatt* de Tubingue et dans le recueil de ses Œuvres. Enfin, ce » furent ses conseils et ses encouragements qui firent entre» prendre l'ouvrage de MM. Platner et Bunsen, dont la publica» tion a commencé il y a fort peu de temps, et qui sera d'autant » plus parfait que M. Bunsen a succédé à Niebuhr dans son am» bassade, et qu'il a pu, par conséquent, continuer les recher» ches de son illustre prédécesseur sur la topographie de Rome. »

qu'il publia la même année, et se rendit à Heidelberg, pour visiter son ancien maître l'illustre Voss, puis à Bonn où il donna des cours publics, fonda des prix pour diverses questions d'histoire et de philologie, et soutint de ses deniers les élèves dénués de fortune et qui annonçaient d'heureuses dispositions. La continuation de son *Histoire romaine* l'occupa sérieusement en 1824, mais il l'interrompit pour surveiller la réimpression du *Corpus historiæ bysantinæ*, dont il donna plusieurs auteurs, notamment Agathias. Le 7 février 1830, un incendie détruisit une partie de ses manuscrits. La révolution de juillet vint lui donner de vives appréhensions pour le repos de l'Europe, et ses inquiétudes altérèrent sa santé. Il mourut à Bonn le 2 janvier 1831, à l'âge de 55 ans. Exclusif dans ses opinions, il eut souvent avec ses collègues de très-vives querelles sur des objets d'érudition. Son *Histoire romaine*, quoiqu'il ne l'ait pas terminée, est restée le principal titre de Niebuhr. La meilleure édition est celle de Berlin, 1828-32, 3 vol. in-8. Elle a été traduite en franç. par M. de Golbery, 1830 à 1840, 7 vol. in-8. Son but dans cet ouvrage est de rectifier les erreurs volontaires commises par les anciens écrivains, et en particulier par Tite-Live; ils n'ont suivant lui fait que copier presque littéralement les traditions populaires et poétiques, circonstance qui explique le caractère merveilleux que l'on remarque dans les événements des premiers siècles de Rome. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose d'original et de séduisant dans ce système qui a été vivement controversé en Allemagne, où Niebuhr a ses détracteurs comme ses partisans. On cite encore de lui : *Inscriptiones nubienses commentatio*, Rome, 1820, in-4; *Mélanges historiques et philologiques*, Bonn, 1828-43, 2 vol. in-8; *OEuvres posthumes* étrangères à la philologie, Hambourg, 1842, in-8.

* NIEMEYER (Auguste-Hermès), théologien, né à Hall le 1er septembre 1754, parcourut la carrière de l'enseignement avec la plus grande distinction. Devenu en 1784 professeur dans l'université de sa ville natale, il était recteur perpétuel en 1808; nommé, la même année, député aux états du royaume de Westphalie que Napoléon venait de créer en faveur de son frère Jérôme, il s'y conduisit en bon allemand. Conduit en France comme otage, il resta jusqu'en 1814 et fit une excursion en Angleterre avant de retourner à Halle où il mourut le 5 juillet 1828. L'année précédente, l'université dont il était le chancelier, avait célébré le 50e anniversaire de son professorat, ou, comme on dit en Allemagne, le *jubilé du doctorat*. (*Voy.* la *Revue encyclopédique*, tom. 35, p. 4. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages estimés sur la *Théologie* et sur l'*Education*; le *Caractère de la Bible*; *Philotas*, ou *Moyens de consolation et d'instruction pour ceux qui souffrent*; *Timothée, ouvrage destiné à exciter et à augmenter la dévotion des chrétiens*; *Théologie populaire et pratique*; *Lettres à ceux qui enseignent la religion chrétienne*; *le Guide des instituteurs*, 1802, in-8; *Aperçu sur le régime des écoles allemandes et sur leur histoire dans le* XVIIIe *siècle*, 1802, in-8; *Principes fondamentaux de l'éducation et de l'instruction à l'usage des parents, des instituteurs et des maîtres d'école*, 7e édition, 1819, 3 vol. in-8; *Passages des classiques grecs et romains, relatifs à la théorie de l'éducation*, Halle et Berlin, 1813, in-8; la *Relation de son voyage en France et en Angleterre*, 1822, 3 vol. in-8; *De Isidori pelusiotæ vita, scriptis et doctrina, commentatio historico-theologica*, Halle, 1825, in-8, où l'on trouve des notices précieuses que l'on chercherait vainement ailleurs. Cet auteur donne dans son ouvrage d'intéressants détails sur les événements de l'époque, et ses observations sur les hommes et sur les choses annoncent un jugement droit et un esprit sain.

NIEREMBERG (Jean-Eusèbe de), jésuite, allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, et y mourut en 1658, à 68 ans. C'était un homme pénitent, austère et très-laborieux. Il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages de piété, composés, soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues et quelques-uns en français. Le Traité du *Discernement du temps et de l'éternité*, ou *De la différence du temps et de l'éternité*, n'a pas seulement été mis en français par le père Brignon, il l'a été aussi en arabe par le père Fromage, de la même société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux est sa *Curiosa filosofia y tesoro de maravillas de la naturaleza*, Madrid, 1634, in-4. On a encore de lui : *Eloges des hommes illustres de sa société*, en espagnol, Madrid, 1643, 2 vol. in-fol.; *Traité de l'origine de l'Ecriture sainte*, Lyon, 1641, in-fol.; *Historia naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.

NIEUHOFF ou NIEUWHOF (Jean de), voyageur hollandais, né à Usen en Westphalie vers le commencement du XVIIe siècle, à qui nous devons une *Relation* estimée de son *Ambassade de la part de la compagnie orientale des Provinces-Unies auprès de l'empereur de la Chine*. Cette relation curieuse est en hollandais. Jean Le Charpentier en a donné une bonne traduction en français, Leyde, 1665, in-fol.: cette édition est rare, et le livre recherché. Nieuhoff est mort vers 1671.

NIEUWENTYT (Bernard), savant hollandais, né à Wastgraafdyk, en Nord-Hollande, l'an 1654, marqua, dès sa première jeunesse, de l'inclination pour les sciences; mais avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, et il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine et au droit, et ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, et en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable. Plus attentif à cultiver les sciences qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller et bourgmestre de la ville de Purmerend, où il demeurait, sans briguer des emplois qui l'auraient tiré de son cabinet. Ce savant mourut en 1718 à 64 ans. Ses principaux ouvrages sont : un Traité en hollandais, traduit en français par Noguez, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les mer-*

veilles de la nature, Paris, 1740, in-4. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il était moins diffus, et si l'auteur ne se trompait quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulières, est divisé en trois parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des éléments, des astres et de leurs divers effets. C'est une espèce de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Etre suprême et de ses ouvrages. Il y réfute en même temps les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. L'auteur du *Génie du christianisme* a donné, 1re part., liv. 5, un court extrait de cet ouvrage, dont l'édition originale a pour titre : le *Véritable usage de la contemplation de l'univers pour la conviction des athées et des incrédules*, Amsterdam, 1715, 1720, avec 25 planches, in-4; une *Réfutation de Spinosa*, in-4, en hollandais; *Analysis infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4; *Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-4.

NIFO. *Voy.* NIPHUS.

NIGER-PERATE fut un des plus vaillants hommes de son temps parmi les Juifs. Il commandait dans la province d'Idumée, au commencement de la guerre de ce peuple avec les Romains, et se signala en plusieurs rencontres, principalement contre Cestius Gallus, à Gabaon et à Ascalon. Simon et Jean ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem, Niger, dont les talents excitaient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accusèrent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, et le traînèrent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent assommer à coups de pierres, sans vouloir lui permettre de se justifier des crimes dont il était accusé.

NIGER (C. Pescennius-Justus), empereur d'Orient, gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur et sa prudence. Les légions romaines le saluèrent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique : « Composez plutôt, lui dit Niger, » l'éloge de quelque fameux capitaine qui soit mort, » et retracez à nos yeux ses belles actions pour » nous servir de modèle. C'est se moquer que d'en» censer les vivants, surtout les princes, dont il y » a toujours quelque chose à craindre ou à espérer. » (*Voy.* NÉRON.) Niger ne jouit du commandement qu'environ un an; il perdit plusieurs batailles contre Sévère, et enfin l'empire, avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J.-C.

NIGIDIUS-FIGULUS (Publius), bon humaniste, habile philosophe et grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Ses talents lui procurèrent les charges de préteur et de sénateur. Il fut utile à Cicéron pour dissiper la conjuration de Catilina; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, et mourut en exil, l'an 45 avant J.-C. Cicéron, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. Saint Augustin dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exemple tiré de la roue de potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisait contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux enfants jumeaux n'est-elle pas la même?* Il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments conservés par Aulu-Gelle, Pline et les anciens grammairiens. Ils ont été recueillis par Rutgersius dans les *Variæ lectiones*. On trouve l'analyse d'un *Mémoire* de Burigny sur cet écrivain, tom. 29 du *Recueil de l'académie des Inscriptions*. Il écrivait d'une manière si abstraite que ses contemporains le négligèrent.

NIGRISOLI (Jérôme), savant médecin, né à Ferrare en 1621, mort dans sa patrie en 1689, à 68 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata medica*. Il pratiqua son art avec succès.

NIGRISOLI (François-Marie), mort à Ferrare en 1727, à 79 ans, était fils du précédent, et ne se rendit pas moins habile que son père dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis, entre autres : un *Traité du quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4; *Pharmacopœa ferrariensis*; *Consigli medici*, Ferrare, 1729, 2 vol. in-4.

NIHUSIUS ou NIHUS (Barthold), né l'an 1584, à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille luthérienne, embrassa à Cologne la religion catholique vers l'an 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collége des prosélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657. On a de lui : *Annotationes de communione orientalium sub specie unica*, Cologne, 1648, in-4; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc., 1658, in-8; et d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse et d'histoire.

NIKON, né en 1613, d'une famille obscure, dans le gouvernement de Nowogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolitain de Nowogorod, et enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar Alexiowitz lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise russe le chant à l'exemple de l'Eglise grecque, et assembla une espèce de concile pour la restitution du texte sacré. Il avait remarqué dans les exemplaires dont on se servait beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avaient au moins cinq siècles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos, et les Grecs de l'Orient, fournirent beaucoup de copies des livres saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone était fidèle, et qu'il ne s'y était glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moscou, que Nikon signa. Ces changements causèrent une division dans cette église. Ceux qui étaient attachés aux anciens usages furent appelés *Raskolniki*. Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont jouissait Nikon auprès du prince fut suivie d'une disgrace qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par

l'autre, et peut-être de les altérer. Il en composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au règne du czar Alexiowitz, Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4.

NIL (saint), *Nilus*, disciple de saint Jean-Chrysostome, avait une grande réputation de piété dès le commencement du v[e] siècle. On dit qu'il était de Constantinople (1) et de la première noblesse. Il épousa une femme digne de lui et en eut deux enfants. L'empereur Arcadius l'éleva à la dignité de préfet ou gouverneur de Constantinople; mais les vices qui régnaient à la cour de ce prince, ayant alarmé la délicatesse de conscience de Nil, le déterminèrent à se retirer dans le désert de Sinaï avec son fils Théodule. Sa femme consentit à sa retraite, et se retira elle-même avec sa fille dans un monastère de filles en Egypte. Saint Nil vécut longtemps avec des moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuraient dans des cavernes, ou dans des cellules qu'ils bâtissaient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeaient point de pain, mais seulement des fruits sauvages et des herbes crues; quelques-uns ne mangeaient qu'une fois la semaine. Ils avaient un prêtre, et s'assemblaient le dimanche dans l'église pour recevoir la communion, et s'entretenir des vérités saintes de la religion. Des Sarrasins attaquèrent les solitaires de Sinaï, en tuèrent plusieurs, en emmenèrent d'autres captifs, et donnèrent à quelques-uns de ceux qui étaient les plus âgés, la liberté de se retirer. Saint Nil fut de ces derniers; mais son fils Théodule fut emmené captif. On l'exposa en vente, et personne n'en voulant donner ce que les Sarrasins en demandaient, ces barbares voulaient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eleuse, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. Saint Nil alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eleuse, qui n'usa de son autorité de maître, que par l'espèce de violence qu'il fit au père et au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. L'histoire ne nous apprend plus rien de saint Nil : mais il y a apparence qu'il écrivait encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres*, le *Traité de la vie monastique* et le livre *de la prière*. Dans sa lettre 61[e] du 4[e] livre, il veut qu'on ne représente que la croix dans le sanctuaire, et il exhorte à placer autour des églises des peintures des histoires de l'ancien et du nouveau Testament. Les iconoclastes falsifièrent ce passage. Joseph-Marie Suarez, qui se démit de l'évêché de Vaison pour aller demeurer à Rome, y donna une édition des *Œuvres* de saint Nil, en 1673, à l'exception de ses *Lettres*. Le père Pierre Poussines, jésuite, publia 335 *Lettres* de ce saint, Paris, 1657, in-4. Léon Allatius en fit imprimer un nombre plus considérable à Rome, 1668, in-fol. grec-latin. On trouve les *Œuvres* complètes de saint Nil dans la *Bibl. max. Patrum*.

NIL, archevêque de Thessalonique dans le XIV[e] siècle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir écrit en faveur du siége de Rome, adopta l'erreur de Nil, et la soutint dans un Traité semblable pour le fond à celui de ce schismatique, faute qu'il corrigea dans la suite. (*Voy.* BARLAAM.) Ces deux Traités ont été réunis par Saumaise en un vol. in-4, imprimé chez Elzévir en 1645. Ce commentateur y a ajouté des *notes* et quelques autres *Traités*. En 1608, il en avait donné une édition in-8, moins ample que celle que nous venons de citer.

(1) Selon d'autres, d'Ancyre dans la Galatie.

NIL, surnommé DOXOPATRIOS, *archimandrite* (c'est-à-dire abbé d'un monastère grec), composa, par ordre de Roger, roi de Sicile, à la fin de XI[e] siècle, un *Traité des cinq patriarcats* de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople. Etienne Le Moine en a donné une édition en grec et en latin, Leyde, 1685, in-4.

NINIAS ou NINUS, le Jeune, fils de Ninus et de Sémiramis, monta sur le trône d'Assyrie après sa mère, qui avait abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avait fait mourir, parce qu'elle l'avait sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plus tôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, et se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très-rarement en public. On lui donne 38 ans de règne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche et fainéant; aussi connaît-on à peine leurs noms jusqu'à Sardanapale. *Voy.* NINUS.

NINON. *Voy:* LENCLOS.

NINUS, roi des Assyriens, était, dit-on, fils de Bélus, et monta sur le trône, selon Ctésias et Jules Africain, vers l'an 2048 avant J.-C. Il fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, se rendit maître d'un grand nombre de villes, et singulièrement de Bactres (aujourd'hui Balk), capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place forte à Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Ninus conçut une forte passion pour cette héroïne, et l'épousa après la mort de son mari, qui s'était tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, après un règne de 52 ans. (*Voy.* NINIAS et SÉMIRAMIS.) Les commencements de ces anciens empires, et l'histoire de leurs premiers maîtres, sont couverts de ténèbres, farcis de fables, et forment un chaos que la plus subtile critique ne saurait débrouiller avec un succès bien marqué.

NIOBÉ, fille de Tantale et femme d'Amphion, roi de Thèbes, osa se préférer à Latone. Sa vanité irrita tellement cette déesse, qu'elle fit tuer par Apollon et par Diane ses sept fils et cinq de ses filles. Elle en ressentit tant de douleur, qu'elle fut métamorphosée en rocher.

NIPHUS ou plutôt NIFO (Augustin), né à Japoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropéa. Son père et sa mère lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfants. Il suivit ses disciples à Padoue, où il s'appliqua à la philosophie, sous Nicolas Vernia. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, et y épousa une fille ver-

tueuse nommée *Angelella*, dont il eut plusieurs enfants. Quelque temps après, on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé qu'il composa un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequel il soutenait qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde contre Niphus. Pierre Barocci, évêque de Padone, l'engagea à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-fol et fut réimprimé en 1503 et en 1527. Niphus donna depuis au public une suite d'autres ouvrages qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célèbres universités de l'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avait mille écus d'or d'appointements, lorsqu'il professait à Pise vers 1520. Il remplit en dernier lieu la chaire de philosophie à Salerne, où le prince de ce nom, dont le père avait été le protecteur de Nifo, l'appela en 1525. Le pape Léon X le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres ès-arts, des bacheliers, des licenciés et des docteurs en théologie et en droit civil et canonique; de légitimer des bâtards, et d'anoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces priviléges singuliers sont du 15 juin 1521. Cet auteur, dans un voyage qu'il fit à Sessa, y mourut d'une inflammation à la gorge, le 18 juin 1538, âgé de plus de 75 ans. C'était un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parlait avec grâce. Il avait le talent d'amuser par ses contes et par ses bons mots : ses discours décelaient son extrême vanité. On prétend que, dans un de ces accès d'égoïsme, il dit à Charles-Quint : *Je suis empereur des lettres, comme vous êtes empereur des soldats.* Ce prince lui ayant demandé comment les rois pouvaient bien gouverner leurs états : *Ce sera*, répondit-il, *en se servant de mes semblables* (les philosophes). On voit que dans tous les siècles l'orgueil de ce genre d'hommes a toujours été le même. On a de lui : des *Commentaires* latins sur Aristote et Averroès, 14 vol. in-fol.; *Opuscules de morale et de politique*, Paris, 1645, in-4; des *Epîtres*; un *Traité de l'immortalité de l'âme*, contre Pomponace, etc. 1518, in-fol. *De amore, de pulchro*, Leyde, 1641, in-16; un Traité très-rare : *De falsa diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium planetarum qui in Piscibus continget anno 1524, divulgata est*, Rome, 1521, in-4. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus et incorrect. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron, tome 18.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avait, parmi ses cheveux blancs, un cheveu couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeait Mégare, coupa adroitement le cheveu fatal de son père, et livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir, et fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, et fut métamorphosée en alouette. Cette fable pourrait bien, comme tant d'autres puisées dans l'Ecriture, être tirée de l'histoire de Samson, auquel Dalila coupa les cheveux, d'où dépendait la force de ce héros.

NITARD. *Voy.* NIDHARD.

NITARD ou NITHARD ou plutôt NITHARES, abbé de Saint-Riquier, est appelé quelquefois par corruption *Wichtard, Guitard* et *Vitald*. Il était fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne à la cour duquel on croit qu'il fut élevé. Il s'attacha plus tard à Charles le Chauve, qui estimait son savoir et ses vertus. Nithard, après que son père eut renoncé au monde, le remplaça dans la dignité de duc ou comte de la côte maritime et parait avoir servi en cette qualité dans les armées de Charlemagne. Il fut envoyé par Charles le Chauve, auprès de Lothaire, et puis auprès de Louis, roi de Germanie; mais il ne put empêcher la guerre entre ces trois frères ambitieux. Etant allé combattre les Normands, qui ravageaient la Neustrie, il reçut à la tête une blessure dont il mourut vers l'an 858. Nous avons de lui, dans le Recueil de Duchesne, une *Histoire des guerres* entre les trois fils de Louis le Débonnaire, trad. en franç. dans la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot, tom. III. Elle est utile pour connaître les événements de son siècle.

NITIUS. *Voy.* Rossi.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : « Si quelqu'un de mes successeurs a besoin d'argent, qu'il ouvre mon sépulcre, et qu'il en puise autant qu'il voudra; mais qu'il n'y touche point sans une extrême nécessité · sinon sa peine sera perdue. » Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspes, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 516, avant J.-C., au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre et cette inscription : « Si tu n'étais insatiable d'argent et dévoré par une basse avarice, tu n'aurais pas violé la sépulture des morts. »

NIVELLE (Jean de MONTMORENCY, seigneur de), fils aîné de Jean de Montmorency, grand-chambellan de France, sous Charles VII, embrassa avec Louis son frère le parti du comte de Charolais, contre le roi Louis XI, dans la guerre du *Bien public*. Son père fut si indigné de cette rébellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, de rentrer dans son devoir, sans qu'il comparût, il le traita de chien, d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il était bisaïeul du comte Philippe de Hornes et du baron du Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter, le premier en 1568 et le dernier en 1570, avec le comte d'Egmont, durant la guerre des Pays-Bas.

NIVELLE de la CHAUSSÉE (Pierre-Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, et s'attacha à cultiver la poésie. Lorsque Lamotte publia son système de la poésie en prose, La Chaussée se déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paraître l'*Epître à Clio;* ouvrage plein

d'une critique sage, mais froid et sans énergie. Il travailla pour le théâtre; mais, si on excepte quatre de ses pièces dans le comique larmoyant, on ne voit chez lui que des ouvrages très-médiocres où règne un mauvais goût de roman. Son style est lâche, diffus, traînant, et souvent froid. Laharpe juge La Chaussée avec moins de sévérité : « Une » foule de critiques, dit-il, a regardé l'entreprise » de La Chaussée comme une corruption de l'art : » mon opinion serait plus modérée. Je n'appelle » corruption que ce qui est d'un faux goût; je n'en » vois point dans les bonnes pièces de cet écrivain : » je n'y vois qu'un genre inférieur, qui vaut en lui- » même plus ou moins, comme tous les autres, » selon qu'il est bien ou mal traité. » Après avoir examiné les inconvénients du genre adopté par La Chaussée, il dit : « Tant de désavantages sont com- » pensés en partie par un mérite précieux, que les » plus ardents détracteurs ne sauraient nier, l'in- » térêt. Il est certainement porté plus loin dans » quelques situations du *Préjugé à la mode*, de *Mé-* » *lanide*, de *la Gouvernante* et de *l'Ecole des Meres*, » que dans aucune de nos comédies. On y verse des » larmes douces que la raison et le bon goût ne » désapprouvent pas, puisque ces situations sont » dans l'ordre de celles que la société peut quel- » quefois présenter. Le *Préjugé à la mode* fut vrai- » ment l'époque d'une révolution; il eut un grand » succès, et annonça un genre nouveau qui par- » tagea les esprits. Ce n'est pourtant pas, à beau- » coup près, la meilleure des pièces de La Chaussée. » Le sérieux continu qui règne dans *Mélanide* re- » froidit un peu les trois premiers actes de cette » pièce; mais l'intérêt des deux derniers en assura » le succès. *La Gouvernante* et surtout l'*Ecole des* » *Meres*, sont ses deux couronnes les plus brillantes, » et le temps ne les a point flétries. Cette dernière » réunit, à l'intérêt du drame, des caractères, des » mœurs et des situations de comédie. Le style de » La Chaussée est en général assez pur, mais pas » assez soutenu; il est facile, mais de temps en » temps il devient faible; il y a beaucoup de vers » bien tournés, mais beaucoup de lâches et de né- » gligés; en un mot, il n'est pas à beaucoup près » aussi poète qu'il est permis de l'être dans la » comédie; et dans ses bonnes pièces même, la » versification n'est pas aussi bien travaillée que la » fable. Mais, tout considéré, il sera mis au rang » des écrivains qui ont fait honneur à la scène fran- » çaise, et si le genre nouveau qu'il y apporta, » était subordonné aux deux autres, il a eu assez » de goût pour le restreindre dans de justes limites, » et assez de talent pour n'y être point surpassé. » Il mourut en 1754, après avoir été reçu à l'aca- démie française. Ses *Œuvres de théâtre* ont été im- primées à Paris, 1763, en 5 petits volumes in-12.

NIVELLE (Gabriel-Nicolas), prêtre prieur com- mandataire de Saint-Géreon, diocèse de Nantes, né à Paris, mort le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il s'était retiré au séminaire de Saint-Magloire, d'où il fut obligé de sortir en 1723. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit renfermer quatre mois à la Bastille, en 1730. Il a publié : les *Relations de ce qui s'est passé dans la faculté de théologie de Paris, au sujet de la constitution* Unigenitus, 7 vol. in-12; *Le Cri de la foi*, 1719, 3 vol. in-12; la *Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise universelle*, ou *Recueil général des actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-fol. L'his- toire romaine est moins volumineuse que cette compilation, fruit de l'esprit de parti, auquel l'au- teur eut l'imprudence de sacrifier son repos et ses talents.

* NIVERNAIS (Louis-Jules Barbon Mancini-Maza- rini, duc de), né à Paris, le 16 décembre 1716, était petit-fils du duc de Nevers (*voy.* ce nom), moins connu maintenant par ses poésies, quoiqu'il en ait fait de très-agréables, que par son antipathie pour Racine, auquel il préférait Pradon. Il fit ses premières armes en Italie sous le maréchal de Vil- lars, et fut employé dans la guerre de Bavière, en 1743; mais la rigueur du climat et les fatigues qu'il eut à souffrir l'obligèrent de renoncer à cette carrière. Alors il étudia la diplomatie et mérita bientôt les emplois les plus importants. Il fut en- voyé comme ambassadeur à Rome, à Berlin, et à Londres pour négocier la paix de 1763; il s'ac- quitta de cette mission avec honneur. De retour à Paris, il s'éloigna des affaires et n'y rentra qu'en 1786 sous Vergennes qui le fit appeler au conseil d'état; mais après la mort de ce ministre, il re- prit ses occupations, et se consacra entièrement aux lettres. Il publia, soit en prose, soit en vers, un grand nombre d'ouvrages qui attestent son instruction, sa facilité, son bon goût, et qui lui méritèrent d'être reçu membre de l'académie fran- çaise, et de celle des inscriptions. Mis en prison sous la terreur, il n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor (1794.) Quelque temps après, il fut nommé président de l'assemblée électorale de la Seine, dont il fut éloigné après le 13 vendémiaire. Il mourut le 25 février 1798, à 82 ans. Il a publié lui-même le recueil de ses *Œuvres*, Paris, 1796, 8 vol. in-8, auxquels on ajoute les œuvres posthumes publ. par François de Neufchâteau, 1807, 2 vol. in-8. On y trouve des traductions de la *Vie d'A- gricola*, de Tacite; de l'*Essai sur l'homme*, de Pope; de l'*Adonis*, de Marini; du *Richardet*, de Forti- guerra; des *Lettres sur l'usage de l'esprit dans la société, l'étude et les affaires; Dialogues des morts; Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau*, ouvrage marqué au coin d'une sage impartialité et d'une critique éclairée; l'*Essai sur l'art des jardins modernes*, d'Hor. Walpole (*voy.* ce nom); *Réflexions sur Alexandre et Charles XII; Portrait de Frédéric le Grand; Vie de l'abbé Barthé- lemy*, 1795; des *Fables* qui ne sont pas inférieures à celles de Lamotte, dont elles ont les beautés et les défauts; des *Chansons* et des *Poésies fugitives*, des *Imitations* de Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, de l'Arioste et de Milton; Les *Œuvres posthumes* contiennent, outre son *Eloge*, ses *Discours acadé- miques*, *sa Correspondance diplomatique avec le duc de Choiseul, etc.*

* NIZA (Marco de), franciscain espagnol, né en 1497, fut chargé par le vice-roi du Mexique don Antoine de Mendoza, d'aller reconnaître le pays au nord de ce royaume. Parti le 7 mars 1539, de Cu- liacan, accompagné d'un autre religieux, d'un

nègre et de quelques Indiens auxquels on avait donné la liberté, afin qu'ils lui servissent de guides, il visita diverses peuplades qui le reçurent fort bien, et traversa un désert de près de quarante lieues d'étendue, au bout duquel il découvrit la ville de Cibola ou Cibora, capitale d'une province du même nom, qui contenait sept grandes villes fort peuplées et très-riches. Informé de l'aversion que les habitants de Cibola avaient pour les Espagnols, le père Niza, après une course de trois mois, revint à Compostelle, dans l'intendance de Guadalavara, d'où il envoya au vice-roi une relation de son voyage; elle est imprimée dans le tom. III de Ramusio. (*Voy.* ce nom.) Les détails qu'il y donnait sur la beauté du pays, sa population immense et les richesses de la ville de Cibola, excitèrent dans Cortez et Mendoza le désir d'en faire la conquête. Mendoza envoya Vasquez de Cornado pour le reconnaître, et peu de temps après les Espagnols s'en emparèrent. Les ruines des *Casas Grandas* découvertes sur les bords du Jila, peuvent avoir donné lieu aux contes de ce bon père. D'ailleurs on a reconnu que la civilisation des Indiens qui habitent la contrée que ce fleuve arrose est plus avancée que celle des peuplades qui vivent plus au sud, et les monuments *Aztèques* indiquent ce pays comme la patrie des anciens Mexicains.

NIZOLIUS ou mieux NIZZOLI ou NIZZOLIO (Mario), grammairien italien, né en 1498 à Brescello dans le Modénais, contribua à la renaissance des lettres dans le XVIe siècle par son esprit et par son érudition. On a de lui : *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos libri IV*, Parme, 1553, in-4. Il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs opinions en plusieurs points. Le célèbre Leibnitz en donna, en 1670, une nouvelle édition in-4. Il faut convenir cependant que parmi ces termes barbares, il y en avait beaucoup qui rendaient des idées abstraites avec une précision qu'on ne peut imiter sans les employer encore, comme font de très-bons écrivains; et quant aux opinions, on en trouve chez les auteurs modernes de plus vaines, de plus fausses et surtout de plus dangereuses : *Thesaurus ciceronianus, vel Apparatus linguæ latinæ è scriptis Tullii Ciceronis collectus*, Venise, Alde, 1570, in-fol. C'est un bon dictionnaire latin, composé des mots et des expressions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius est un des premiers qui ait composé ces sortes de dictionnaires des écrits de Cicéron. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avait un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. *Observationes in Ciceronem*, Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, et les éditeurs de l'orateur romain en ont profité. Nizolius mourut à Brescello, en 1566.

NOADIAS. *Voy.* SÉMEIAS.

NOAILLES (Antoine de), chevalier de l'ordre du roi de France, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, d'une illustre et ancienne maison du Limousin, qui possède depuis un temps immémorial la terre et château de Noailles, situés près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfants de France et d'amiral de Guienne, puis de France en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la trêve faite à Vaucelles entre Henri II et Philippe II, roi de France et d'Espagne. A son retour, il chassa les huguenots de la ville de Bordeaux, dont ils s'étaient emparés, et mourut en 1562, à 58 ans. — Son frère, François de NOAILLES, évêque de Dax, né en 1519, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople, où il rendit de grands services à la chrétienté. Il mourut à Bayonne, en 1585 à 66 ans. Henri III et Catherine de Médicis le consultaient dans les affaires les plus épineuses. Ses *Ambassades* en Angleterre et celle de son frère ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

NOAILLES (Anne-Jules de), duc et pair, et maréchal de France, etc., était fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes du corps en survivance de son père, et eut le commandement de la maison du roi en Flandre l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon et la Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 mai de l'année suivante, prit les villes de Palamos, de Girone, et mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans. Ce seigneur était aussi recommandable par son amour pour la religion que par son zèle ardent pour le bien de l'état.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, frère du précédent, naquit en 1651. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres. Après avoir fait sa licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-sur-Marne l'année d'après, et l'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, Louis XIV jeta les yeux sur lui pour remplir ce siége important. Noailles parut hésiter à l'accepter; mais quelque temps après, non content d'acquiescer à sa nomination, il demanda et obtint encore son frère pour successeur dans le siége de Châlons. L'archevêque de Paris fit des règlements pour le gouvernement de son diocèse et pour la réforme de son clergé; mais il ne ménagea pas assez les jésuites, il ne voulut pas être leur valet, suivant ses expressions; et ceux-ci crurent, de leur côté, avoir sujet de se plaindre du prélat. Noailles avait donné en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions morales* du père Quesnel, ou plutôt il en avait continué l'approbation; car son prédécesseur, Félix Vialart, l'avait accordée pour son diocèse. Devenu archevêque de Paris, il condamna, en 1696, le livre de l'abbé de Barcos, intitulé : *Exposition de la foi catholique touchant la grâce*. On vit paraître à cette occasion le fameux *Problème ecclésiastique*, attribué au père Doucin, mais que le père Gerberon croit avec plus de vraisemblance être d'un écrivain du parti de Jansénius, dom Thierri de Viaixnes, janséniste des plus outrés, dit d'Aguesseau. On examinait dans ce *Problème* : « Auquel fallait-il croire, ou à M. de

» Noailles archevêque de Paris, condamnant l'*Exposition de la foi*; ou à M. de Noailles évêque de » Châlons, approuvant les *Réflexions morales?* » Il est aisé de concevoir que l'archevêque en fut irrité; et comme il ne doutait pas que ce ne fût l'ouvrage d'un jésuite, il en fut animé contre ces religieux. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différents casuistes, parmi lesquels plusieurs étaient jésuites, mais qui n'avaient fait que suivre et répéter de plus anciens. (*Voy.* MOYA.) La même année, il fut nommé cardinal. On proposa en 1701 un problème théologique, qu'on appela le *Cas de conscience par excellence*. « Pouvait-on donner les sacrements à » un homme qui aurait signé le Formulaire, en » croyant dans le fond de son cœur que le pape et » même l'Eglise peuvent se tromper sur les faits? » Quarante docteurs signèrent qu'on pouvait donner l'absolution à cet homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigèrent la foi divine pour le fait, disant que ce fait étant le sens d'un livre, il était nécessaire que l'Eglise pût en juger avec certitude; que les faits doctrinaux ne peuvent cesser d'être du ressort de la foi, sans que le dogme en lui-même y soit également soustrait. Clément XI crut terminer la querelle en donnant, en 1705, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé de la même année reçut cette bulle, mais avec la clause que *les évêques l'acceptaient par voie de jugement*. Cette clause, suggérée par le cardinal de Noailles, indisposa Clément XI contre lui. Cependant le cardinal voulut faire signer la bulle aux religieuses de Port-Royal-des-Champs. Elles signèrent, mais en ajoutant que « c'était sans déroger à ce qui s'était fait à leur » égard à la paix de Clément IX. » Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une bulle au pape pour la suppression de ce monastère, et en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal de Noailles, qui avait dit plusieurs fois que Port-Royal était le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'était celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708), Clément XI avait porté un décret contre les *Réflexions morales*; mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancées contre Quesnel ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la constitution *Unigenitus* vit le jour. Le cardinal de Noailles révoqua, le 28 septembre 1713, l'approbation qu'il avait donnée, étant évêque de Châlons, au livre de Quesnel. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris; tous acceptèrent la bulle, les uns purement et simplement, les autres moyennant quelques explications; excepté sept qui ne voulurent ni de la bulle, ni des commentaires. Le cardinal de Noailles se mit à la tête de ces derniers, et défendit par un mandement du 25 février de recevoir la constitution *Unigenitus*. Louis XIV, irrité, lui défendit de paraître à la cour, et renvoya les évêques ses adhérents dans leurs diocèses. La bulle fut enregistrée par la Sorbonne et par le parlement. Mais après la mort de Louis XIV en 1715, tout changea de face. Le duc d'Orléans, régent du royaume, mit le cardinal de Noailles à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du régent, les évêques opposés à la bulle appelèrent et réappelèrent à un futur concile, dût-il ne se tenir jamais. Noailles appela aussi en 1717 par un acte public, qui fut supprimé par arrêt du parlement, le 1er décembre de la même année. L'archevêque renouvela son appel en 1718, et le 14 janvier 1719, il donna une *Instruction pastorale* qui fut condamnée à Rome le 3 août 1719, par un décret du pape. Le régent, confondant l'erreur et la vérité, ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recommandée et toujours violée, ne fit qu'encourager les opposants. L'expérience de tous les siècles apprend que c'est toujours à l'ombre du silence que les sectaires se fortifient : bien résolus de ne pas le garder, ils envisagent comme un triomphe l'ordre qui l'impose à leurs adversaires; et c'en est véritablement un pour l'erreur, que de voir la vérité captive. Cependant le moment du Seigneur arriva pour le cardinal. Il reconnut tout-à-coup, comme il s'en expliqua hautement, qu'on l'avait engagé dans un parti de factieux. Les remords qu'il éprouvait depuis longtemps, joints à près de 80 ans d'âge qui le menaçaient d'une mort prochaine, le déterminèrent à écrire au pape Benoît XIII, en termes trop édifiants, pour qu'on les trouve déplacés, quel que soit l'endroit où on les rapporte. Après avoir dit que son grand âge ne lui permettait guère de compter sur une vie plus longue, et que les approches de l'éternité demandaient de lui qu'il se rendit enfin aux désirs du chef de l'Eglise : « Dans cette vue, poursuivait-il, je vous » atteste en présence de J.-C. que je me soumets » sincèrement à la bulle *Unigenitus*, que je con» damne le livre des *Réflexions morales*, et les 101 » propositions qui en ont été extraites, de la même » manière qu'elles sont condamnées par la constitu» tion; et que je révoque mon *Instruction pastorale*, » avec tout ce qui a paru sous mon nom contre » cette bulle. Je promets à Votre Sainteté, conti» nue-t-il, de publier au plus tôt un Mandement » pour la faire observer dans mon diocèse. Je dois » encore lui avouer que depuis que, par la grâce du » Seigneur, j'ai pris cette résolution, je me sens » infiniment soulagé; que les jours sont devenus » plus sereins pour moi; que mon âme jouit d'une » paix et d'une tranquillité que je ne goûtais plus » depuis longtemps. » Toutes ces promesses furent ponctuellement remplies. Le cardinal-archevêque se prêta à tout; il rétracta son appel, et son mandement de rétractation fut affiché le 11 octobre 1728. Il mourut en 1729, à 78 ans. Ses charités étaient immenses; ses meubles vendus et toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Il aimait le bien et le faisait. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur et de franchise, il attachait le cœur et l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il ju-

geait des autres par l'élévation de son âme, et cette âme était incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur et de faiblesse, de courage et d'irrésolution. Plein de bonne foi, il soutenait des gens qu'on accusait d'en manquer. Il favorisait les jansénistes sans l'être lui-même. Quoiqu'il luttât contre le pape et contre tous les évêques du monde catholique, à quelques appelants près, on était parvenu à lui persuader qu'il n'avait pour adversaires que les jésuites; ce qui paraîtrait incroyable, si on ne voyait cette singulière persuasion consignée dans ses propres lettres et celles de ses correspondants. « Il n'y a contre » vous qu'un soupçon » (lui écrivait Mme de Maintenon, en répondant à une de ses lettres), « est-il » possible de l'effacer? Tout ce qu'on dit contre » se réduit à la protection secrète que vous accor- » dez au parti janséniste. Personne ne vous accuse » de l'être; voudriez-vous plus longtemps être le » chef et le martyr d'un corps dont vous rougiriez » d'être membre? Jamais les jésuites n'ont été plus » faibles qu'ils le sont. Je vois la force que vous » auriez si ce nuage de jansénisme pouvait se dis- » siper. On est averti que vous avez des commerces » directs et indirects à Rome, avec des gens qui » ont été les plus acharnés pour Jansénius, et contre » le roi. Croyez, monseigneur, que tout lui revient, » et qu'il n'a aucun tort de vous soupçonner. Ce » n'est point sur les discours de votre père de la » Chaise, etc. » — Gaston-Jean-Baptiste-Louis de Noailles, son frère, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, a témoigné la même opposition à la bulle *Unigenitus*, et n'a point imité son frère dans sa réunion avec le corps des pasteurs. Il mourut en 1720, à 52 ans.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils d'Anne-Jules, dont nous avons parlé, vit le jour à Paris en 1678. Né avec des talents pour la guerre, il servit de bonne heure, et se trouva à tous les siéges que le duc son père fit dans la Catalogne en 1693 et 1694. Il se signala ensuite sous le duc de Vendôme dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, et continua d'y montrer sa valeur et sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1702 et 1703 plusieurs avantages sur les ennemis. Louis XIV, voyant qu'il était entouré d'ennemis et la France épuisée, le chargea de presser son petit-fils Philippe V, de renoncer à la couronne, moyennant un faible apanage; le duc fit même entrevoir à Philippe que son aïeul pouvait être contraint de le combattre pour donner la paix à la France. Philippe se montra inexorable, obtint de nouvelles victoires, et ce fut sa fermeté qui conserva à la dynastie des Bourbons le royaume d'Espagne. A la fin de 1710, et dans le cœur de l'hiver, le duc de Noailles se rendit maître de Girone, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de grand d'Espagne de la première classe. Louis XIV, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avait fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1704, lieutenant-général en 1706, et il avait été reçu duc et pair en 1708. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre et d'homme d'état, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, conseiller au conseil de régence en 1718, et chevalier des ordres du roi en 1724. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philisbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et reprit Worms sur les Impériaux. Nommé en 1735, général en chef des troupes françaises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Mais dans la guerre de 1741, il n'eut pas le même succès, et perdit la bataille de Dettingen en 1743. Il mourut à Paris le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignait à de rares lumières et à beaucoup de facilité d'esprit des connaissances de toute espèce. Les vrais connaisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des moments favorables. Il put aussi paraître timide, lorsqu'il n'était que prudent. Il avait épousé, en 1698, Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frère de Mme de Maintenon. L'abbé Millot a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. Ils seraient plus intéressants et plus estimés, si l'éditeur ne leur avait donné cette teinte de philosophie qu'on remarque dans ses *Elémens d'histoire* et dans tout ce qui est sorti de ses mains.

** NOAILLES (Louis, duc de), fils aîné du précédent, né en 1713, d'abord comte, puis duc d'Ayen, fut successivement mestre-de-camp du régiment de Noailles, maréchal-de-camp et lieutenant-général. Il fut créé chevalier des ordres du roi en 1749, succéda à son père dans le gouvernement de Saint-Germain-en-Laye en 1754, et fut l'année suivante créé maréchal de France. Sa vie n'offre rien de bien marquant: on a souvent cité de ses bons mots; ils sont quelquefois un peu piquants, mais ils ne l'ont pas empêché de conserver la réputation d'un homme qui réunissait les qualités du cœur à celles de l'esprit. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 22 août 1793. Sa veuve, née Cossé-Brissac, périt sur l'échafaud révolutionnaire, le 4 thermidor an 11, à 70 ans, ainsi que sa belle-fille, la duchesse d'Ayen, et sa petite-fille, la vicomtesse de Noailles.

* NOAILLES (Philippe de), maréchal de France, connu sous le nom de duc de *Mouchy*, frère du précédent, né à Paris en 1715, entra très-jeune au service, fit avec honneur la guerre de sept ans, et donna dans toutes les occasions des preuves d'intelligence et de bravoure. Ses services furent récompensés par le gouvernement de la Guienne et celui de Versailles. Il fut membre de l'assemblée des notables en 1787 et 1788; mais son grand âge l'empêcha de prendre part depuis aux affaires politiques. Son dévouement à la cause de la monarchie ne pouvait manquer de l'exposer à la ran-

cune des révolutionnaires. Arrêté en 1791, avec son épouse, et enfermé au Luxembourg, ils furent traduits ensemble devant l'affreux tribunal, « comme » ennemis du peuple, complices du traître Capet, » et distributeurs des sommes que le tyran em- » ployait à soudoyer les fanatiques, » et envoyés à l'échafaud le 27 juin 1794. Le maréchal avait alors 79 ans, et la duchesse 66.

* NOAILLES (Jean-Paul-François, duc de), fils aîné du duc Louis, et neveu du précédent, né le 26 octobre 1739, porta d'abord le nom de *duc d'Ayen*. Entré dans les gardes du corps à 13 ans, il devint en 1755 colonel du régiment de Noailles-cavalerie, levé par son ayeul à ses frais, pendant la guerre de la succession d'Espagne. Il fit avec distinction à la tête de ce corps les quatre dernières campagnes de la guerre de sept ans, et fut ensuite créé capitaine de la compagnie écossaise des gardes du corps, charge qu'il exerça sous Louis XV et sous Louis XVI. Décoré de la toison d'or, élevé successivement aux grades de brigadier et de maréchal-de-camp, il obtint le gouvernement du Roussillon, et, quand la guerre éclata entre la France et l'Angleterre, il fut employé en Bretagne. Depuis, il fut nommé lieutenant-général, inspecteur-général militaire, commandant en Flandre, membre du conseil de la guerre sous le ministère de Ségur, et fit adopter plusieurs utiles réformes. Il s'était fait connaître de bonne heure par des mots heureux, de piquantes saillies, des vers faciles et légers, et passait pour un des seigneurs les plus spirituels de la cour. Dès le commencement de la révolution, il chercha un asile en Suisse; mais lorsqu'il eut connaissance des dangers que courait le roi, il revint à Paris. Il se trouva aux Tuileries en uniforme de lieutenant-général dans la journée du 10 août, et resta constamment à côté du roi dont il partagea les dangers. Quand il ne fut plus en son pouvoir de sauver le monarque, il retourna dans le canton de Vaud, où il passa 30 années au sein de l'étude et environné de la considération publique. A la restauration, il revint en France, et siégea quelquefois à la chambre des pairs; mais ses infirmités et ses habitudes le rappelèrent dans sa retraite. En 1823, ayant perdu sa seconde femme, la comtesse de Golofkin, il revint près de ses enfants, et termina paisiblement sa longue carrière à Fontenay en Brie, le 20 octobre 1824, entouré de quatre générations de sa famille. Membre de l'académie des sciences depuis 1777, il fut, en 1816, compris dans la réorganisation de l'institut avec le titre d'académicien libre. C'est à lui qu'est due la carte de l'Allemagne, connue sous le nom de *Chancharel*, et que les Allemands préfèrent eux-mêmes à toutes les autres. L'*Eloge* du duc de Noailles fut prononcé à la chambre des pairs par M. le prince de Poix (Noailles-Mouchy). Il avait épousé en premières noces la fille du chancelier d'Aguesseau, qui périt sur l'échafaud le même jour (22 juillet 1794) que sa belle-mère, et la vicomtesse de Noailles, sa fille.

* NOAILLES (Louis-Marc, vicomte de), 2e fils du maréchal de Mouchy, né à Paris en 1756, entra de bonne heure dans la carrière des armes et fit avec distinction la guerre d'Amérique. En 1789, il était grand bailli d'épée, et colonel des chasseurs d'Alsace. Député de la noblesse du bailliage de Nemours aux états-généraux, il se déclara contre la réunion des ordres; ce ne fut qu'après leur fusion qu'il se rangea du côté gauche. Ce fut lui qui, le 14 juillet, annonça à l'assemblée le soulèvement de Paris, la prise de la Bastille, et la mort de de Launay. Dans la nuit du 4 août, il fut avec le duc de Montmorency (*voy.* ce nom), l'un des premiers à inviter la noblesse et le clergé à renoncer à leurs priviléges, et proposa l'égale répartition de l'impôt, le rachat des droits féodaux et la suppression des servitudes personnelles. Des expressions trop vives l'amenèrent à se battre au pistolet contre Barnave, et après avoir essuyé le feu de son adversaire, il tira en l'air. Ses talents lui donnèrent de l'influence dans le comité militaire; il eut une grande part à l'organisation de l'armée et à celle de la gendarmerie. Elu président le 26 février 1791, il remplit ensuite une mission en Alsace. Après le départ de Louis XVI pour Varennes, il prêta serment de fidélité à la nation et à l'assemblée. A la fin de la session, il fut employé comme maréchal-de-camp à Sedan, où il écrivit une lettre sage sur le refus qu'avait fait Louis XVI de sanctionner le décret contre les émigrants. Cette lettre ne fut pas goûtée des jacobins, qui crurent y trouver une preuve de défection. Il fut néanmoins nommé, en mai 1792, commandant des avant-postes du camp de Valenciennes. Mais, après l'arrestation de Louis XVI et de sa famille, il donna sa démission, et passa en Angleterre, puis aux Etats-Unis. Pendant son absence, sa femme périt sur l'échafaud. Elle n'avait pas partagé les principes de son époux, qui, rayé de la liste des émigrés après le 18 brumaire, revint en France, reprit du service, et général de brigade, partit en 1804 pour Saint-Domingue. Chargé de la défense du mole St.-Nicolas, et réduit à la dernière extrémité, il réussit à tromper la surveillance de l'ennemi. Dans la traversée, il s'empara d'une corvette anglaise, qu'il conduisit à La Havanne, où il mourut, le 9 janvier 1804, d'une blessure qu'il avait reçue dans le combat, vivement regretté de ses soldats.

NOAILLES (le comte Alexis de), fils du précédent, né le 1er juin 1783, était encore enfant lorsque sa mère périt, avec une partie de sa famille, sur l'échafaud révolutionnaire. Il fut élevé par un pieux instituteur qui lui inspira avec le goût de l'étude des principes religieux, qu'il eut le bonheur de conserver toute sa vie. Accusé, en 1809, d'avoir répandu la bulle d'excommunication contre Napoléon, il fut mis en prison. Relâché après sept mois de captivité, il se hâta de sortir de France, et après avoir parcouru la Suisse, l'Allemagne, la Russie et la Suède, se rendit à Hartwell, pour y offrir ses hommages à Louis XVIII, qui le chargea d'une mission importante. Rentré en France en 1814, le comte d'Artois le nomma l'un de ses aides-de-camp, et peu après il fut un des plénipotentiaires envoyés au congrès de Vienne. Surpris dans cette ville par les événements de mars 1815, il rejoignit la famille royale à Gand. Napoléon l'excepta de l'amnistie des cent-jours. Après le retour du roi,

nommé président du collége électoral de l'Oise, il y fut élu député, ainsi que dans le département du Rhône, et fut fait ministre d'état. Dans la session de 1827, il exprima ses sympathies pour la cause des Grecs, et en combattant la politique des *turcophiles*, par un discours véhément, se fit applaudir au-dedans et au-dehors de la chambre. L'année suivante, membre de la commission des petits-séminaires, il concourut à faire adopter ces établissements si nécessaires dans la situation du clergé. Après la révolution de 1830, il prêta le serment en annonçant qu'il ne le faisait que pour échapper à l'anarchie; cessa peu de temps après de faire partie de la chambre, et mourut le 14 mai 1835, après avoir reçu les secours de l'Eglise avec les marques de la foi la plus vive. Son fils est le successeur de M. de Chateaubriand à l'académie française.

NOBILIUS. *Voy.* FLAMINIUS.

NOBLE (Eustache Le), baron de Saint-Georges et de Tenelière, né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Metz. Il jouissait d'une réputation brillante et d'une fortune avantageuse, qu'il dissipa en peu de temps. Accusé d'avoir fait à son profit de faux actes, il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à faire amende honorable et à un bannissement de neuf ans. Le Noble appela de cette sentence, qui n'était que trop juste, et il fut transféré à la Conciergerie. Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epicière*, était alors dans cette prison, où son mari l'avait fait mettre pour son inconduite. Le Noble la connut, l'aima, et se chargea d'être son avocat. Après bien des aventures peu honorables à l'un et à l'autre, Le Noble fut banni derechef pour neuf ans; mais quelque temps après il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature: pendant ce temps, il avait vécu avec la Perreau. Les malheurs de Le Noble ne l'avaient point corrigé. Dans ses dernières années, il vécut des secours de M. d'Argenson, depuis garde des sceaux, qui lui envoyait un louis chaque semaine. Il fut déréglé et dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misère en 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse Saint-Sévérin fit enterrer cet homme, qui avait fait gagner plus de 100,000 écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par Brunet, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes: dans la première, nous placerons les ouvrages sérieux; dans la deuxième, les ouvrages romanesques, et dans la troisième, les ouvrages poétiques. Dans le premier genre se trouvent: l'*Histoire de l'établissement de la république de Hollande*. C'est un extrait, fait avec trop de précipitation et de partialité, de l'Histoire de Grotius, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 et 1690. Cet ouvrage fut proscrit par les Hollandais. *Relation de l'état de Gênes*, Paris, 1685, in-12, ouvrage superficiel; *Traité de la monnaie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. *Dissertation chronologique de l'année de la naissance de J.-C.*, Paris, 1693, in-12; le *Bouclier de la France*, ou *les sentiments de Gerson et des canonistes touchant les différends des papes et des rois de France*; cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson*. Tous ces boucliers, si multipliés depuis, ne sont que des épouvantails d'enfants; comme si l'Eglise n'avait pas plus souffert, et n'avait pas plus à craindre des entreprises de la puissance séculière que celle-ci de la part de l'Eglise. Si quelques pontifes ont commis quelques fautes en étendant leur pouvoir au-delà de ses bornes, on s'en est vengé sans modération, et pour maintenir quelque prérogative de l'autorité civile, on s'est efforcé de renverser tout l'édifice de la puissance spirituelle. « Dès que Rome, dit le comte d'Albon, » a voulu exiger au-delà de ce qu'on lui devait, » on lui a refusé même ce qui lui était dû; quand » elle a donné dans les abus, on l'a menacée de la » priver de l'usage du pouvoir; quand à l'autorité » elle a joint les prétentions, on lui a fait craindre » de violentes injustices. Le sacerdoce n'a jamais » lutté contre l'empire, que l'empire n'ait employé » toutes ses forces pour fouler le sacerdoce; et au » premier mouvement que les pontifes ont semblé » faire pour porter la main au sceptre des césars, » les césars se sont efforcés pour s'élever jusqu'au » trône des pontifes. » (*Voy.* SENKENBERG.) Une *Traduction des Psaumes*, en prose et en vers, avec des réflexions et le texte latin à côté, ce qui forme un volume in-8 à trois colonnes; *Entretiens politiques sur les affaires du temps*, ouvrage périodique plein de saillies heureuses et de plaisanteries basses. On a de lui dans le second genre: *Histoire secrète de la conjuration des Pazzi contre les Médicis*; *La Fausse comtesse d'Isemberg*; *Mylord Courtenai*; *Epicharis*; *Ildergète, reine de Norwége*; *Zulima*; *Mémoires du chevalier Balthasar*; *Aventures provinciales*; les *Promenades*; *Nouvelles africaines*; *Le Gage touché*; *l'Ecole du monde*, ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légèreté propre à une production frivole; l'*Histoire du détrônement de Mahomet IV*. Ces différents ouvrages sont moitié romanesques et moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressants; mais le total n'en vaut ordinairement rien. On a de lui dans le troisième genre: des *Traductions* rampantes en vers des *Satires de Perse* et de quelques *Odes d'Horace*; des *Contes* et des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritait pas tant d'empressement. Il y règne une prolixité froide, un ton familièrement bas, un style languissant. Un *Poème* sur la *destruction du temple de Charenton*; sur la *destruction de l'hérésie*, distribué en quatre livres; des *Comédies* qu'on ne joue plus; le bon comique y domine moins que l'esprit de libertinage. Des *Epîtres*, des *Stances*, et des *Sonnets*, qui ne sont guère au-dessus du médiocre. Le Noble a encore traduit les curieux *Voyages* de Gémelli Caréri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOBLE (Pierre le), substitut du procureur-général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

* NOBLOT (...), géographe et compilateur, vivait

à Paris, dans la première moitié du XVIIIe siècle, et a laissé les ouvrages suivants : *Géographie universelle, historique et chronologique, ancienne et moderne*, Paris, 1725, 5 vol. in-12 avec cartes; on y trouve des détails importants sur la géographie ecclésiastique d'après l'abbé Commanville; Lenglet-Dufresnoy en parle avec éloge; *Tablettes chronologiques de Marcel, réduites en ordre alphabétique et continuées jusqu'à nos jours*, Paris, 1729, in-12; *Tableau du monde ancien et moderne*, Paris, 1730, petit in-12; c'est un précis chronologique de l'histoire ancienne d'après le père Labbe; suivi des principales révolutions des divers états modernes; avec le tableau géographique des mêmes états, etc. *L'Origine et les progrès des arts et des sciences*, 1740, in-12, qu'il attribue aux Hébreux. L'ouvrage est terminé par l'*Histoire abrégée de l'imprimerie*. Noblot avait entrepris une *Bibliothèque des poetes latins et français*, Paris, 1731, in-12; mais il interrompit cette publication qui n'avait aucun succès. Cet écrivain est mort à Paris vers 1745.

NOBUNANGA, empereur du Japon, se distingua par sa valeur et ses victoires, reconnut les vertus des chrétiens et la sagesse de leur loi. Leur religion fleurit sous son empire; mais il ternit ses bonnes qualités par son orgueil, qu'il poussa jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Il ne tarda pas d'en être puni. Ses sujets révoltés l'attaquèrent et le brûlèrent vif dans son palais avec son fils aîné, le 20 juin 1582. Une chose remarquable dans sa sacrilége apothéose, qui se fit dans un grand temple nouvellement érigé avec une solennité incroyable, c'est que tout l'empire y étant accouru, d'après des ordres sévères et menaçants, et pas un seul chrétien ne s'y étant trouvé, il ne témoigna aucun mécontentement contre eux. Un historien termine de la sorte la narration de sa mort tragique : « Telle fut la fin du fier Nobunanga. Son » sort avait été jusque-là semblable à celui du superbe Nabuchodonosor. Conquérant comme lui, » comme lui protecteur de la véritable religion, il » avait voulu, comme lui, s'égaler à Dieu; mais il » n'eut pas, comme lui, un châtiment de grâce, et » ne se reconnut pas. »

NOCETI (Charles), jésuite, né vers 1695 à Pontremoli dans le Génois, enseigna la théologie au collége Romain, fut donné pour coadjuteur au père Turano, pénitencier de Saint-Pierre, et fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui : *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'est une critique de la *Theologia christiana* du père Concina, qui fit beaucoup de bruit : il y venge avec force ses confrères, attaqués par le dominicain, qui paraît avoir excédé en critique et en censure par un zèle quelquefois plus vif que réfléchi. Noceti était bon poète, comme on le voit par ses *Eglogues* et par les *Poèmes* sur l'*arc-en-ciel* et l'*Aurore boréale*. C'est dans ses poésies que le célèbre Boscowich trouva l'exhortation dont il fut frappé, et à laquelle il fut si docile. *Voy.* son article. On trouve des poésies latines et italiennes de Noceti dans le *Recueil des Arcades*.

** NODIER (Charles), littérateur distingué, né à Besançon en 1780, était fils d'un avocat instruit qui lui fit apprendre à lire dans les *Essais* de Montaigne. Fort jeune, il connaissait Plutarque et était déjà familier avec les noms des grands hommes de l'antiquité. Doué d'une mémoire surprenante et d'un jugement précoce, lorsqu'il fut envoyé aux écoles publiques, il fut un sujet d'étonnement pour ses maîtres. Au goût de la littérature, il joignit bientôt celui de l'histoire naturelle, où il fit de rapides progrès, sous la direction de M. Girod-de-Chantran (*voy.* ce nom), ami de sa famille; et il n'avait pas 20 ans quand il publia une *Dissertation* sur l'organe de l'ouïe dans les insectes, qu'il place dans les antennes, découverte confirmée longtemps après par M. Duméril. Il n'avait pas terminé ses études lorsqu'il fut nommé conservateur-adjoint de la bibliothèque de sa ville natale, et toujours avide d'apprendre, il se partagea dès-lors entre la lecture des *Catalogues* et celle des chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Il se passionna pour Shakespear (*voy.* ce nom), qui n'était point encore à la mode, et pour Goëthe (*voy.* ce nom), dont on ne connaissait alors, en deçà du Rhin, que *les passions du jeune Werther*. Tourmenté du désir de voir Paris, ses monuments et surtout ses littérateurs, il y vint en 1802, apportant les manuscrits de ses premiers romans, dont un, le *Peintre de Saltzbourg*, fut loué par Mme de Genlis. Il y retourna peu de temps avant le couronnement de l'empereur, et ce fut alors qu'il fit imprimer *la Napoléone*, pièce pleine de verve et de talent, dans laquelle il conjurait Bonaparte de renoncer au projet de se faire roi. Ce conseil valut à l'auteur l'ordre de retourner à Besançon, où il fut placé sous la surveillance du préfet J. Debry (*voy.* ce nom), qui goûta l'esprit du jeune poète, et, loin de l'astreindre à rester à Besançon, lui facilita les moyens de parcourir les montagnes du Jura, où pendant plusieurs années il alla comme Ducis (*voy.* sa vie) de cure en cure, ramassant des plantes et des insectes et composant, presque sans livre, *le Dictionnaire des onomatopées* qui, dès qu'il parut, fut adopté pour les bibliothèques des Lycées. Ce succès, sur lequel l'auteur ne comptait pas, lui valut des protecteurs qui lui firent obtenir une petite place à Laybach; il y joignit celle de bibliothécaire de la ville et de rédacteur du *Journal de l'Illyrie*. Il était de retour à Paris en 1814; et après la mort de Geoffroy, il se chargea quelque temps de rendre compte des pièces nouvelles dans le *Journal des débats*. Il donna pendant les cent jours un pamphlet très-piquant (*Bonaparte au 4 mai*) tiré d'un *portefeuille trouvé sur la route de Gand*, dans lequel il annonçait la chute prochaine de Napoléon, d'ailleurs assez facile à prévoir. L'ordre rétabli, il revint à la littérature, publia dans divers journaux des articles pleins d'esprit et de goût, et qui furent trouvés assez remarquables pour être recueillis sous le titre de *Mélanges de littérature et de critique*, 1820, 2 vol. in-8. Il donna dans le même temps divers romans dont plusieurs tels que *Jean Sboger*, *Thérèse Aubert*, *Trilby*, etc., eurent un succès mérité. En 1824, il succéda à Grosier (*voy.* ce nom) dans la place de bibliothécaire de l'Arsenal. Passionné comme il l'était pour les livres rares et les belles éditions,

aucun emploi n'aurait pu mieux lui convenir et jamais il n'en avait désiré d'autre. Plus maître de son temps qu'il ne l'avait encore été, ce fut alors qu'il s'occupa sérieusement de travaux sur la langue, son étude de prédilection, et qu'il publia son *Examen critique des dictionnaires* et des *Notices élémentaires de linguistique*, qui marquèrent sa place à l'académie française. Il y succéda en 1834 à Laya (*voy.* ce nom). Dans son *Discours de réception*, l'un des meilleurs morceaux sortis de sa plume, il paya un juste tribut de reconnaissance à son bienfaiteur le roi Charles X, alors exilé à Goritz. Membre de la commission du *Dictionnaire* entrepris sur un plan qu'il avait indiqué lui-même à l'académie, il s'occupa sérieusement dans ses dernières années d'un travail dont il ne se flattait pas de voir la fin. Souffrant et fatigué, mais n'en conservant pas moins toute l'imagination de la jeunesse, il publiait des *Contes* où l'on trouve plus de raison pratique que dans bien des ouvrages sérieux, notamment *la Fée aux miettes*, vrai chef-d'œuvre d'esprit, de grâce et de sensibilité. De temps en temps, il laissait échapper aussi des *Opuscules* dans lesquels, respectant les individus, il combat par la plaisanterie les innovations et les faux systèmes qui commençaient à poindre et dont il prévoyait les dangereux résultats. S'il n'avait pas toujours pratiqué les préceptes de la religion, il en avait toujours respecté les dogmes et préconisé les institutions. Dans sa dernière maladie il demanda lui-même les sacrements, « répondit avec fermeté » aux paroles du prêtre; puis après avoir rassuré les » assistants sur son état, dormit cinq heures du som» meil le plus paisible (1); » deux jours après il s'éteignit, le 27 janvier 1844, dans sa 64e année. Les *Œuvres* de Nodier ont été recueillies, Paris, 1833-34, 12 vol. in-8; mais cette édition est loin d'être complète. Outre les ouvrages mentionnés dans le cours de cet article, nous citerons de lui : *Questions de littérature légale*, 2e édit., 1828, in-8; *Mélanges tirés d'une petite bibliothèque, ou variétés littéraires et philosophiques*, 1829, in-8. « Les ingénieuses obser» vations consignées dans cet ouvrage sont, dit un » critique, exprimées avec ce charme de style, ce » bonheur d'expression qui est le cachet du beau ta» lent de l'auteur. » (*Manuel du libraire* de M. Brunet, III, 542). Un recueil de *Poésies*, dont son goût délicat, mais trop sévère, a écarté la plupart des pièces de sa première jeunesse; et enfin des *Souvenirs*, dans lesquels se laissant aller à son imagination capricieuse, il s'est plu à embellir un fond souvent trop léger de détails charmants et pleins d'intérêt, mais que l'on a eu le tort de juger comme un ouvrage historique. Nodier a eu part à la publication des *Voyages dans l'ancienne France, avec MM. Taylor et de Cailleux. Il a donné plusieurs* éditions de nos bons auteurs, parmi lesquelles on doit distinguer celle des *Fables* de La Fontaine avec un excellent commentaire, etc. M. Mérimée, son successeur à l'académie française, y a prononcé son éloge, et sa *Vie* a été publiée par M. Françis Wey, à la tête du *Catalogue* que Nodier avait préparé de sa bibliothèque particulière,

(1) Vie de Nodier, par Francis Wey.

et que l'on peut regarder comme une suite de ses premiers *Mélanges*. Son buste en marbre décore une des salles de l'académie française, dont il fut un des membres distingués; et la ville de Besançon en a fait placer un dans sa bibliothèque, dont elle a confié l'exécution au ciseau d'un autre de ses enfants, M. J. Petit, jeune et habile sculpteur. (*Voy.* ORLÉANS, Ferd.-phil.-L.-Ch.-H., duc d'.)

NODOT (François), auteur qui n'est connu que par des *Fragments de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, et qu'il publia à Paris en 1694. Il est bien difficile de se persuader que le latin de ces fragments soit celui du siècle de Pétrone. *Voy.* ce nom.

NOÉ (*Repos, consolation*), fils de Lamech, né l'an 2978 avant J.-C., fut juste, et trouva grâce devant le Seigneur qui, voyant la malice des hommes et la dépravation générale des mœurs qui couvrait d'abominations toute la terre, résolut d'abolir les criminels par un déluge général. Il ordonna à Noé de bâtir une arche pour se sauver du déluge, lui et toute sa famille, avec des bêtes et des oiseaux de toute espèce, mâles et femelles. Il marqua lui-même la forme, les mesures et les proportions de ce grand vaisseau; il devait être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50, et haut de 30; enduit de bitume, et distribué en 3 étages, dont chacun devait avoir plusieurs loges. Noé crut à la parole de Dieu, et exécuta ce qu'il avait commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'arche toutes les choses nécessaires pour la vie des hommes et des animaux, sept jours avant le déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec sa femme, ses trois fils, leurs femmes et des animaux de toute espèce. Ce grand vaisseau les contint sans peine, et se trouva parfaitement proportionné au grand nombre de créatures qu'il devait renfermer. (*Voy.* BOREL, PELLETIER, WILKINS.) Noé était alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer se déborda de tous côtés, et il tomba une pluie horrible pendant 40 jours et 40 nuits. La terre fut inondée, et tout périt excepté ce qui était dans l'arche (1). Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur le Mont-Ararath, près de la ville d'Erivan. Le dixième jour du dixième mois, les sommets des montagnes se découvrirent, et 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les apercevoir, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya la colombe qui, n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'arche. Sept jours après, il la renvoya de nouveau, et elle

(1) De mauvais physiciens ont prétendu qu'il n'y avait pas assez d'eau dans la nature pour former une telle inondation; mais le contraire a été plus d'une fois démontré. On sait que Buffon, sans recourir à aucun agent surnaturel, a cru en trouver assez pour couvrir durant des siècles la surface du globe; si son hypothèse n'a pas été accueillie des savants, ce n'a pas été la raison du défaut d'eau. On peut voir tout ce qui regarde le déluge, ses effets, ses monuments, etc., dans le *Catéchisme philosophique*, no 201; dans l'*Examen impartial des époques de la nature*, no 481; dans le *Journ. histor. et litt.*, 1780, 1er mars et suiv.

revint portant dans son bec un rameau d'olivier, qui, dans ce chaos général, avait conservé la verdure de ses feuilles. Noé, déterminé à quitter l'arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. On conçoit sans peine quel fut son étonnement quand il vit la surface de cette nouvelle terre, ravagée et dégradée d'une manière qui la rendait méconnaissable, et qui vérifiait par son aspect l'oracle du Seigneur, qui avait annoncé qu'elle serait détruite avec les hommes (*Dispergam eos cum terra*, Gen. 8). Le choc de tant de mers, qui *allaient et venaient*, suivant l'expression de l'Ecriture, avec une impétuosité et une violence inconcevables, et cela l'espace d'une année entière, a dû détruire et produire des choses sans fin et sans nombre. Voyons seulement l'effet d'une grande marée, de celle, par exemple, qui, en 860, transporta le Rhin dans le lit de la Meuse, et réforma toute la surface de la Hollande; l'effet d'un simple tourbillon ou courant d'air « qui (au rapport de Buffon) creusa une fosse » énorme, et couvrit tout un village de la terre » emportée de cette fosse; en sorte que l'endroit » dont la terre avait été enlevée paraissait un trou » épouvantable, et que le village fut entièrement » enterré par cette terre transportée. » Eh! qu'est-ce qu'une marée, qu'est-ce qu'un courant d'air contre toute la masse de l'Océan, poussé tout-à-coup hors de l'abime qui lui servait de lit, grossi de tout ce qu'il y a d'eau dans l'air et dans la terre, et répandu sur le globe entier avec toute la violence que la main de Dieu peut imprimer au plus fougueux élément? — Le premier soin de Noé fut de dresser un autel au Seigneur, et de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étaient dans l'arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, et voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe, soit que ce météore n'existât point avant le déluge, comme quelques auteurs le prétendent, soit que ne paraissant que dans les temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre signe, à rappeler la promesse faite à Noé, et à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caractères de la vérité, empreinte pour ainsi dire de tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de toutes les nations. « Point de vérité » historique, dit un critique moderne, mieux » prouvée que celle du déluge. Bérose le Chaldéen » nous parle de l'arche qui s'arrêta vers la fin du » déluge sur une montagne d'Arménie. Nicolas de » Damas, dans le 96e livre de ses *Histoires*, dit » qu'au temps du déluge il y eut un homme, qui » arrivant avec une arche ou un vaisseau sur une » haute montagne d'Arménie, échappa à ce fléau » universel, et que les restes de cette arche se » sont longtemps conservés sur cette montagne. » Abydène, auteur d'une Histoire des Chaldéens » et des Assyriens, donne de ce déluge quantité de » détails semblables à ceux qu'en donne Moïse. » Qu'on lise le traité de Lucien sur la déesse » syrienne, on y trouvera toutes les circonstances » de ce terrible événement aussi clairement et » aussi énergiquement exposées que dans le livre » de la Genèse; ce qui ne peut être que l'effet de » la tradition générale établie alors chez les Orientaux. On verra les mêmes choses dans le premier livre des Métamorphoses d'Ovide. Varron » parle du temps qui s'écoula depuis Adam jusqu'au » déluge, *ab hominum principio ad cataclysmum*. » Les Chinois disent qu'un certain Puen-Cuns » échappa avec sa famille du déluge universel. Jean » de Laët et Lescarbot rapportent la tradition constante du déluge parmi les Indiens de l'Amérique. » Boulanger convient que la plupart des usages de » l'antiquité sont autant de monuments de la révolution arrivée sur notre globe par le déluge. » Les divers déluges, dont les historiens et les » mythologistes ont fait mention, ne sont dans le » fait que celui de Noé, défiguré par des traits qui » n'empêchent pas qu'on ne le reconnaisse très-» distinctement, comme on peut voir dans la savante dissertation que M. Walch a publiée sur » ce sujet. » Après le déluge, Noé se mit à cultiver la terre et il planta la vigne. Elle était connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, et qui découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but; et comme il n'en avait point encore éprouvé la force, il s'enivra et s'endormit dans sa tente. Cham, son fils, l'ayant trouvé découvert d'une manière indécente, s'en moqua, et en donna avis à ses frères, qui, marchant en arrière, couvrirent d'un manteau la nudité de leur père. Noé à son réveil, apprenant ce qui s'était passé, maudit Chanaan, fils de Cham (*voy.* ces noms), dont les descendants furent dans la suite exterminés par les Israélites, et bénit Sem et Japhet. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le déluge, et mourut l'an 2029 avant J.-C., à l'âge de 950 ans. La vie de ses descendants est restée beaucoup au-dessous de son terme, tant par une suite naturelle des altérations que la terre avait essuyées dans toutes ses productions, que par une volonté directe du Seigneur, qui resserra les bornes d'une vie dont l'homme avait si étrangement abusé. *Voy.* MÉNÈS. (Entre autres nombreux ouvrages écrits sur ce sujet, *voy.* les *Réponses critiques de Bullet*, où sont rapportées et combattues la plupart des difficultés présentées par les incrédules.)

* NOÉ (Marc-Antoine de), évêque de Lescar, né en 1724, au château de la Grimaudière, près de La Rochelle, fit sa rhétorique à Paris sous Le Beau, puis sa théologie en Sorbonne, et s'appliqua particulièrement à l'étude de la langue grecque dans laquelle il fit de grands progrès. Au sortir de sa licence, il devint grand-vicaire de Rouen, et fut député à l'assemblée du clergé de 1762. L'année suivante, promu à l'évêché de Lescar, il se distingua sur ce siége par ses talents comme par ses vertus évangéliques. Une épizootie qui vint désoler son diocèse, lui fournit l'occasion de montrer à la fois l'étendue de sa charité et de ses talents oratoires. La lettre vraiment pastorale qu'il écrivit au sujet de ce fléau est un chef-d'œuvre d'éloquence et de sensibilité. Député aux états-généraux par les états du Béarn, il protesta contre la réu-

nion des trois ordres et, fidèle à son mandat, se retira dans son diocèse, dès qu'il crut que les instructions qu'il avait reçues de ses commettants étaient compromises. Bientôt son siége fut supprimé. Un bénédictin, nommé Sanadon, professeur de rhétorique à Pau, fut nommé évêque du département des Basses-Pyrénées, dans lequel est enclavé Lescar, et le siége fut transporté à Oléron. M. de Noé se retira d'abord en Espagne; mais la guerre le força bientôt de passer en Angleterre. Lors du concordat il donna sa démission de son siége, et fut nommé en avril 1802, évêque de Troyes. A peine eut-il le temps de prendre possession de cet évêché, la mort l'ayant enlevé le 22 septembre, au moment où le gouvernement venait de le présenter pour un chapeau de cardinal. Quoiqu'il n'eût fait que paraître dans le diocèse de Troyes, il y fut vivement regretté. Il joignait à de grandes vertus, à des talents rares, une modestie plus grande et plus rare encore. Il aimait les lettres, et les avait cultivées avec fruit. Il savait l'hébreu et le grec, avait étudié à fond les grands modèles de l'antiquité; il leur devait cette élégance de style, cette pureté qui fait le charme du peu d'ouvrages qu'il a laissé. On a de lui : *Discours sur le jubilé de* 1775. — *Discours prononcé à Auch, pour la distribution des guidons du régiment du roi*, 1781. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Les pensées en sont nobles et justes, le style grave et élégant, le fond éminemment religieux. Le patriotisme y respire; mais c'est celui qui est fondé sur l'amour de l'ordre et sur la soumission aux lois. *Discours sur l'état futur de l'Eglise.* Il l'avait composé pour être prononcé devant l'assemblée du clergé en 1785; mais on sut qu'il y était question d'*un renouvellement de la défection de la gentilité*, d'un *nouveau règne de Jésus-Christ*, et cette doctrine se rapprochait trop du *millénarisme* pour pouvoir être soufferte. Il a été imprimé, en 1788, in-12, suivi d'un *Recueil de passages* sur l'avénement intermédiaire de J.-C., avec des *Remarques* fournies par le P. Lambert, défenseur ardent du même système, au chev. de Noé, frère de l'évêque de Lescar, éditeur du discours. (*Voy.* LAMBERT.) *Lettre pastorale sur l'épizootie*, etc., pleine d'onction; c'est le cœur, et un cœur plein du feu de la charité, qui y parle. *Discours pour la confirmation*, prononcé à Londres en 1799. *Traduction* d'un discours de Périclès, dans la traduction d'Isocrate de l'abbé Auger; des *Mandements*, parmi lesquels il faut distinguer celui du 10 mai 1791, au sujet de l'élection de l'évêque constitutionnel. Il y explique les règles de l'Eglise, et prémunit son troupeau contre les dangers de l'intrusion et des innovations. Tout cela est accompagné des exhortations les plus tendres et les plus paternelles. Il y prédit pour ainsi dire les maux dont la religion a depuis été affligée. Les souvenirs que M. de Noé avait laissés à Troyes engagèrent le musée de l'Yonne et l'académie de l'Aube à proposer son éloge au concours. Le prix fut remporté par Luce de Lancival, qui lui avait été attaché (*voy.* ce nom). Ses *Œuvres*, publiées par le prélat lui-même, à Londres, 1801, in-12, ont été réimprimées à Paris, 1818, in-8. Cette édition est augmentée de plusieurs morceaux. M. de Noé avait été un des quatre évêques qui n'adhérèrent point aux actes du clergé de 1765, concernant la bulle *Unigenitus*; mais on ne voit de sa part aucune démarche en faveur du parti qui refusa de la reconnaître.

* NOEL (François), savant jésuite allemand, né vers 1640, après avoir enseigné quelque temps les belles-lettres dans divers colléges, fut envoyé en 1667 à la Chine, que ses travaux ont contribué à faire connaître. On ignore l'époque de la mort de ce missionnaire, qu'on sait seulement être parvenu à un âge très-avancé. On a de lui : des *Observations astronomiques faites à la Chine*, dans le recueil du P. Gouye (*voy.* ce nom); *Observationes mathematicæ et physicæ in India et China factæ ab anno* 1684, *usque ad annum* 1708, Prague, 1710, in-4. Le catalogue des noms chinois des étoiles et constellations donné par De Guignes fils, en 1781, dans le tome 10 des *Mémoires* des savants étrangers, de l'académie des sciences, est tiré de l'ouvrage du P. Noël; *Sinensis imperii libri classici sex*, Prague, 1711, in-4; ou six Livres classiques des Chinois, pris parmi ceux du second ordre, et que doivent apprendre par cœur tous ceux qui courent la carrière des lettres et de l'administration. On avait déjà des traductions de trois de ces livres par les pères Intorcetta, Costa, Couplet, etc. Mais le père Noël, sans vouloir profiter de leur version, a travaillé immédiatement sur les originaux, en s'aidant, pour la plus grande intelligence des textes, du secours des meilleurs interprètes, et des plus célèbres commentateurs. Aussi peut-on assurer que le livres de Confucius et de ses disciples n'ont jamais été mieux expliqués qu'ils le sont dans cet ouvrage. Mais on lui a justement reproché une prolixité souvent pénible et fatigante, défaut qui se retrouve dans la traduction française (*voy.* PLUQUET); *Philosophia Sinica*, Prague, 1711, in-4; c'est un recueil d'extraits des plus célèbres philosophes de la Chine sur la connaissance du vrai Dieu, sur l'esprit et le sens des cérémonies par lesquelles ils honorent les morts, et sur la morale et les devoirs de l'homme. Cet intéressant ouvrage est trop peu lu, parce qu'on y trouve les mêmes défauts que dans le précédent. Ces deux dernières productions sont devenues fort rares; *Opuscula poetica*, Francfort, 1717, in-12, productions de la jeunesse de l'auteur et qui n'ont rien ajouté à sa réputation; *Theologiæ Summa seu Compendium*, Genève, 1732, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé de Suarez (*voy.* ce nom).

** NOEL (François-Joseph, connu sous le nom de l'abbé), littérateur qui doit une assez grande réputation aux bonnes éditions qu'il a données des auteurs en usage dans les colléges et à plusieurs compilations utiles dont quelques-unes ont eu un très-grand succès, à l'époque du rétablissement de l'instruction publique en France, né en 1755 à Saint-Germain-en-Laye, annonça de bonne heure des dispositions qu'il cultiva par de solides études. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il entra dans la carrière de l'enseignement, et, nommé professeur de belles-lettres au collége de Louis-le-Grand, il s'était déjà distingué dans les concours de l'aca-

démie française, où il avait remporté plusieurs prix (1), lorsqu'éclata la révolution, dont il adopta les principes. Chef de bureau au ministère des affaires étrangères, il fut chargé de plusieurs missions diplomatiques, puis nommé successivement à l'ambassade de Venise et à celle de Hollande. Après le 18 brumaire, il entra au tribunat; mais il en sortit presque aussitôt pour remplir la place de commissaire-général de police à Lyon. Dans la même année, nommé préfet du Haut-Rhin, il fonda dans ce département une société libre d'émulation, qui subsiste encore, et dont les services sont incontestables. En 1802 il quitta la carrière de l'administration, et, nommé inspecteur-général des études, conserva cette place jusqu'au moment où l'âge l'obligea de demander sa retraite. Il mourut à Paris, le 29 janvier 1841, laissant la réputation d'un écrivain très-laborieux. De toutes ses compilations, celle qui a obtenu le plus de succès, est le recueil intitulé : *Leçons françaises de littérature et de morale;* il en donna depuis de *grecques*, de *latines*, d'*italiennes*, d'*allemandes* et d'*anglaises*. On lui doit en outre des *Dictionnaires latin et français*, *français et latin*, etc., une *Grammaire française*, avec M. Chapsal, qui a eu plus de 30 éditions; un *Dictionnaire français*, rédigé sur un plan nouveau; un *Dictionnaire de la fable*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. Editeur de plusieurs ouvrages, il en a traduit quelques-uns, entre autres *Catulle*, 2 vol. in-8; *Cornélius-Népos* (*voy.* RADONVILLIERS); *Tite-Live*, avec Dureau de la Malle, etc. Parmi ses autres ouvrages on distingue : *Les éphémérides politiques, littéraires et religieuses*, 3e édit. 1812, 12 vol. in-8; *Dictionnaire historique des personnages de l'antiquité, etc.*, 2e édit. 1824, in-8.

* NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemy-Joseph), voyageur, naturaliste, né à Dieppe le 16 juin 1765, après avoir fait de bonnes études, s'occupa de statistique et d'antiquités; mais il s'adonna plus particulièrement à l'histoire des poissons et à la théorie de la pêche. Il visita dans ce but les ports de l'Europe, et les côtes d'Afrique et d'Amérique. Il parlait plusieurs langues, qui lui facilitèrent des communications avec les différents peuples chez lesquels l'amenaient ses recherches. Ses écrits l'ayant fait connaître, il fut nommé inspecteur-général des pêches. Le gouvernement l'ayant envoyé au Cap-Nord pour observer les grandes pêches de la Norwége, il mourut à Drontheim, le 22 février 1822, âgé de 56 ans. Il était membre de plusieurs académies. On a de lui : *Prospectus de l'histoire naturelle du hareng et de sa pêche*, Rouen, 1789, in-4; *Histoire naturelle de l'éperlan de la Seine-Inférieure*, 1795, in-8; *Essais sur le département de la Seine-Inférieure*, Rouen, 1795-1797, 2 vol. in-8; *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques sur Odin et Jupiter*, 1799, in-8; *Tableau historique de la pêche de la baleine*, Paris, 1800, in-8; *Lettres sur les avantages qu'il y aurait à transporter et à naturaliser dans les eaux des rivières, des lacs et des étangs, ceux des poissons qui ne se trouvent que dans les uns ou les autres*, Rouen, 1801, in-8; *Tableau statistique de la navigation de la Seine, depuis la mer jusqu'à Rouen*, 1803, in-8; *Histoire générale des pêches anciennes et modernes, dans les mers et les fleuves des deux continents*, Paris, 1815, in-4. Cet ouvrage important n'a point été terminé. Le 1er et le 2e vol. ne devaient être qu'une introduction; le 3e aurait renfermé l'histoire des *phoques*, des *morses*, des *lamentins* et de leur pêche; le 4e celle des *cétacées;* le 5e celle des *cartilagineux;* les quatre suivants, celle des *osseux;* le 10e les vues et réflexions de l'auteur sur l'état présent et futur des pêches. Une *Notice* sur Noël a été insérée dans les *Annales maritimes*, par M. Bajot, 1822.

(1) Son éloge de Louis XII fut couronné en 1788. *Voy.* le jugement qu'en a porté Feller à la fin de l'article de ce prince.

NOEMA, fille de Lamech et de Sella, sa deuxième femme, passe pour avoir inventé la manière de filer la laine et de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avait épousé Noé, et d'autres qu'elle était la même que la Minerve des Grecs nommée aussi *Nemanoun*.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils Chélion et Mahalon à Orpha et à Ruth, filles moabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfants, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, et elles arrivèrent ensemble à Bethléem, dans le temps qu'on commençait à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, et le proche parent d'Elimelech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs et à manger avec ses gens. Ruth, de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'était passé, celle-ci l'avertit que Booz était son proche parent, et elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mère, et vint à bout de se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de J.-C. *Voy.* RUTH.

* NOESSELT (Jean-Auguste), né en 1734, mort en 1807, doyen de l'université de Halle, y avait professé longtemps la philosophie et la théologie, avec le plus grand succès. L'année précédente le roi de Prusse l'avait honoré du titre de son conseiller privé. On a de lui : *Défense de la vérité et de la divinité de la religion chrétienne*, 5e édit., Halle, 1783, in-8; *sur le Mérite de la morale*, Halle, 1777 et 1783, in-8; *Instruction pour la connaissance des meilleurs livres de théologie*, 1779 et 1800, in-4. Continuée par Simon; *Instructions pour les élèves en théologie*, Halle, 1785-89, 3 vol. in-8, et plusieurs autres traités de morale et de religion. Le chancelier Niemeyer lui a consacré une *notice*, Halle, 1809, in-8.

NOET, *Noëtus*, hérésiarque du IIIe siècle, fut maître de Sabellius. Il enseigna que J.-C. n'était pas différent du Père; qu'il n'y avait qu'une seule personne en Dieu, qui prenait tantôt le nom de Père, tantôt celui de Fils; qui s'était incarnée, qui était née de la Vierge, et avait souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, et ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries par une douzaine de personnes, il les professa hautement, et se fit chef de secte; il prit le nom de *Moyse*, et donna le nom d'*Aaron* à son confrère. Ses secta-

teurs s'appelèrent *Noëtiens.* Leurs erreurs étaient les mêmes que celles de Praxéas et de Sabellius.

NOGARET. *Voy.* VALETTE.

NOGARET (Guillaume de), né au XIIIe siècle à Saint-Félix de Caraman, dans le Lauragais, d'une famille qui a été la tige des ducs d'Epernon, fut chancelier de Philippe le Bel qui le chargea d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile, des bulles dont le roi se plaignait. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur, de dureté (*voy.* BONIFACE VIII), et d'une manière très-propre à faire oublier les torts du pape, quoique, par une injustice devenue générale, on s'obstine à déclamer contre les fautes des pontifes, et qu'on affecte de taire celles des rois. Les prétentions exorbitantes des uns sont-elles donc plus criminelles que les violences des autres? (*Voy.* GÉLASE II, LOUIS V, empereur, LE NOBLE.) Nogaret, accompagné de Sciarra-Colonne, ennemi personnel du pape, et de trois cents chevaux, s'était rendu à Anagni, où Boniface s'était réfugié, afin de l'enlever et de le conduire au concile de Lyon, pour y être jugé : c'était la veille même du jour où le pape devait publier une bulle qui déliait les sujets de Philippe du serment de fidélité. Les habitants d'Anagni défendirent le pontife et repoussèrent la troupe de Nogaret. Celui-ci revint en France, où il eut les sceaux en 1307, et la place de chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avait commises contre le pape, et il ne l'obtint qu'à condition de passer en Terre-Sainte, et de n'en pas revenir ; mais il mourut avant que de partir. « S'étant trouvé comme par hasard, dit un historien » estimé, à la rencontre de quelques chevaliers que » l'on conduisait à la mort, un de ceux-ci, qui » passait les autres de la tête, l'aperçut, et lui cria » de toutes ses forces : *Considère, indigne ministre,* » *l'effet de tes calomnies et de tes injustices criantes ;* » *nous ne pouvons en appeler à ton maître, puisqu'il* » *est devenu, avec le pape, notre plus redoutable en-* » *nemi; mais nous en appelons au Juge des vivants* » *et des morts, plus équitable que ceux qui abusent* » *de son autorité; c'est à son tribunal que nous te* » *citons aujourd'hui, pour y comparaître dans la* » *huitaine.* Effet surprenant de la vengeance divine! » Nogaret mourut subitement le huitième jour, » sans avoir été attaqué ni frappé de personne. » L'historien dont nous rapportons ici les paroles, ajoute : « Ce n'est ni d'après le seul Meier, ni d'a- » près aucun écrivain ennemi de la France, que » nous rappelons la fin tragique de Nogaret ; d'au- » tres en ont parlé. Belle-Forest dit que s'il fut » absous par le pape, il n'échappa pas à la colère » de Dieu, et qu'il périt misérablement. L'auteur » de la Chronique d'Asti, loué pour sa candeur et » sa sincérité par Muratori, et qui était contempo- » rain, rapporte cette mort ainsi que nous l'avons » racontée. Meïer se trompe en la plaçant à l'année » 1307 ; car il est plus que prouvé que Nogaret » vivait encore en 1312. » *Voy.* MOLAY.

* NOGARET (Jacques RAMEL de), Conventionnel, avocat à Carcassonne, fut en 1789 nommé par le tiers-état de la sénéchaussée de cette ville député aux états-généraux. Il s'y occupa beaucoup de matières de finance, et remplit une mission dans le Finistère où des troubles avaient éclaté à l'occasion du départ du roi pour Varennes (7 juin 1791). L'année suivante, nommé député de l'Aube à la Convention, il vota la mort de Louis XVI, avec l'appel au peuple, et rejeta le sursis. Il s'opposa à l'établissement du *Maximum*, fut rapporteur du comité des contributions et fit voter l'emprunt d'un milliard. Envoyé commissaire en Hollande lors de la conquête de ce pays par Pichegru, il revint à Paris, où pendant le reste de la session, il parut s'occuper exclusivement de la partie financière. Au conseil des cinq-cents où il fut réélu, il parla souvent sur cet objet : appelé au ministère des finances par le Directoire en 1796, il montra de la capacité dans ce poste que les circonstances rendaient très-difficiles. Il ne remplit aucune fonction sous le gouvernement impérial, et ne reparut sur la scène politique qu'au mois de mai 1815. Nommé alors préfet du Calvados, il fut ensuite obligé, comme régicide ayant accepté des fonctions pendant les cent-jours, de sortir de France. Retiré à Bruxelles, il s'y fit inscrire sur le tableau des avocats, et mourut le 31 mars 1829 après avoir reçu les sacrements des mains du curé de Notre-Dame-du-Sablon. On a de lui plusieurs écrits, entre autres : des *Finances de la république française*, 1801, in-8; *Du change, du cours des effets publics et de l'intérêt de l'argent*, 1807, 2e édit. 1810, in-8.

NOGAROLA (Isotta), fille savante de Vérone, vivait dans le XVe siècle, possédait les langues, la philosophie, la théologie et même les Pères de l'Eglise. Le cardinal Bessarion fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. Isotta était en relation avec la plupart des savants de son temps. Ses lettres les charmaient par la profondeur du savoir et par les grâces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans, d'autres disent en 1466, et quelques-uns en 1446. Elle laissa en latin un *Dialogue* sur la question : « Qui d'Adam ou d'Eve avait péché le » plus grièvement en mangeant du fruit défendu ? » Venise, Alde, 1563, in-4. Elle prit le parti de la première femme, contre Louis Foscara, qui défendit vivement le premier homme, et qui aurait pu mieux employer son temps. La bibliothèque royale de Paris possède un *Recueil* de lettres de cette femme distinguée. Elle ne voulut jamais se marier. Paul Maffei, son directeur, lui dédia un *Traité de la virginité.* Scipion Maffei, de la même famille que le précédent, et auteur de la Mérope, a recueilli dans le tome 2 de sa *Verona illustrata*, une foule de témoignages honorables à Isotta.

NOGAROLA (Louis), Véronais, d'une famille illustre, se rendit très-habile dans la langue grecque, et s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, et mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. Scipion Maffei place sa mort en 1554. On a de lui divers ouvrages, entre autres : *De Nili incremento dialogus ; De viris illustribus, genere italis, qui græce scripserunt ; Disputatio super regina Britannorum divortio ;* une *Traduction* en latin du livre *de l'U-*

nivers, d'Ocellus Lucanus; *Apostolicæ institutiones*, etc.

* NOGHERA (Jean-Baptiste), savant jésuite, né en 1719 à Berbeno, dans la Valteline, fit ses premières études à Côme, et les vint continuer à Monza, sous la direction des jésuites, dont il embrassa la règle à l'âge de 16 ans. Il se distingua dans l'enseignement, soit à Milan, soit à Vienne, et à la suppression de la société profita de ses loisirs pour composer plusieurs ouvrages en faveur de la religion ou contre les vices du siècle, ou enfin de purement littéraires qui lui firent une réputation. Il mourut dans sa patrie en 1784 à 65 ans. Théologien profond, littérateur distingué, écrivain laborieux, il a bien mérité de la religion et des lettres. Ses *OEuvres* ont été réunies, Bassano, 1790, 17 vol. in-8. On y remarque un esprit d'ordre, une clarté et une modestie admirables; pas une parole choquante contre les auteurs, mais point de ménagement pour l'erreur. Ses principaux ouvrages sont: *Riflessioni sulla filosofia del bello spirito*, Bassano, 1778; *Sulla natura umana, e sulla religione naturale*, 1780, 2 vol. in-8; *Sulla religion rivelata, e particolarmente sul cristianesimo*, 1775; *Su i caratteri divini del cristianesimo e del suo autore*, 1779; *Riflessioni per discernere la vera Chiesa cristiana, frà tutte le sette che ne portano il nome*, 1782; *Sulla infallibilità della vera Chiesa cristiana, nel suo magistero*, 1775; *Sulla infallibilità del papa, nel suo magistero dogmatico*, 1776; *Sulla potestà della vera Chiesa cristiana*, 1778; *Sugli spiriti di novità e d'antichità*, 1779; *Su i consigli evangelici, e su i lor professori*, 1780; *Pratiche della vera Chiesa cristiana*, 1783, 3 vol. in-12; *Riposta alla proposta: Cosa è il papa? con altra appendice al soggetto relativo*, 1783; *Riposta alla proposta: Cosa è un vescovo?* 1784; *Osservazioni sull' analisi del libro intitolato* le Prescrizioni di Tertulliano, 1783. C'est une critique sage et raisonnée d'un ouvrage de Tamburini (*voy.* ce nom); *Riflessioni sulla divozione e su i divoti*, 1786; *La moderna eloquenza sacra italiana*, Milan, 1752; Venise, 1755; Bassano, 1790; nous citerons en outre; *De causis eloquentiæ*, 1786; *Raggionamenti su i nuovi sistemi e metodo d'insegnare e d'imparare le belle lettere*, 1787; *Orazioni di Demosthene, volgarizzate, e con annotazione illustrate*, Milan, 1753. Cette traduction passe pour élégante et fidèle; des *Mélanges* et des *Poésies italiennes* et *latines*. On trouve son *Eloge* parmi ceux des *Hommes illustres du diocèse de Côme*, par le comte Giovio.

NOINTEL. *Voy.* Olier.

NOIR (Jean le), fameux chanoine et théologal de Séez, était fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris et en province avec réputation. Il eût pu continuer d'employer utilement ses talents, si une opposition tout-à-fait déraisonnable aux décisions de l'Eglise, ne l'eût brouillé avec son évêque, qui avait donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il eut l'audace de l'accuser de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Ses excès indignèrent les gens de bien. On nomma des commissaires pour le juger; et sur la représentation de ses libelles, il fut condamné, le 24 avril 1684, à faire amende honorable devant l'église métropolitaine de Paris, et aux galères à perpétuité. Quelques jours après ce jugement, les jansénistes, qui l'avaient égaré à ce point, firent courir une complainte latine, dans laquelle on disait: « qu'il était *noir* de nom, mais *blanc* par ses » vertus et son caractère. » Cependant la peine des galères ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo, puis dans les prisons de Brest, et enfin dans celles de Nantes, où il mourut le 22 avril 1692, âgé de 70 ans. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'injures et d'emportements, dont l'énumération déshonorerait ce *Dictionnaire*, comme l'apothéose de ce fanatique a déshonoré celui de l'abbé de Barral.

NOIR (Le). *Voy.* Lenoir.

* NOIROT (Jean-Baptiste-Xavier), dominicain, né en 1756 en Franche-Comté, d'une famille honorable, fit son noviciat à Paris. Il étudia ensuite la philosophie et la théologie au couvent de son ordre à Nantes, et enseigna lui-même ces deux sciences. Nommé en 1787 procureur de la maison de Morlaix, il se livra en même temps à la prédication, et s'acquit une grande influence par son éloquence et ses vertus. Exposé à de nombreux dangers, pendant la terreur, il parvint à s'y soustraire, et réunit même autour de lui des prêtres qu'il sauva de la mort. Lorsque les autels eurent été relevés, il fit des stations d'Avent et de Carême, à Quimper, Brest, Vannes, Saint-Brieuc, Saint-Malo, surtout à Morlaix où il parvint à rétablir des couvents d'ursulines et de carmélites: il dirigea ces deux communautés renaissantes et fut aussi le directeur des filles de Saint-Vincent de Paul qui lui prodiguèrent leurs soins pendant sa dernière maladie. Le P. Noirot est mort le 7 décembre 1829.

NOLDIUS (Chrétien), né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, fut nommé en 1650 recteur du collége de Landscroon, charge qu'il remplit pendant quatre ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, et retourna dans sa patrie en 1657. Trois ans après, il obtint la place de gouverneur des enfants du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck. Noldius devint en 1664 ministre et professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1683. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaicarum*; ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle d'Iéna, 1734, in-4; *Historia Idumeæ, seu de vita et gentis Herodum diatribe*; *Sacrarum historiarum et antiquitatum synopsis*; *Logica*; une nouvelle *Edition* de l'historien Josèphe, etc. Noldius était en commerce de littérature avec le célèbre Dorschæus, et avec un grand nombre d'autres savants. C'est l'un des premiers qui ont soutenu *que les diables ne peuvent faire aucun prodige, pour introduire ou autoriser le vice*, ce qui est vrai dans le cas seulement qu'il n'y aurait pas de moyen de dissiper l'illusion, et de reconnaître dans ses opérations le père du mensonge; puisque l'Ecriture nous apprend que les magiciens de Pharaon firent des merveilles surnaturelles, pour contredire les ordres que Moïse portait à Pharaon de la part de Dieu.

Voy. le Catéchisme philosophique, p. 357, n° 312.

NOLIN (Denys), avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture sainte. On a de lui : *Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des éclaircissements sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12 ; deux *Dissertations*, l'une sur les bibles françaises jusqu'à l'an 1541 ; et l'autre sur *l'Eclaircissement et phénomène littéraire et lettre critique de la Dissertation anonyme et des lettres de Richard Simon, touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens*, in-12. Nolin mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée et édifiante. Sa bibliothèque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avait été le consolateur et le père.

NOLLENDORF. *Voy.* KLEIST DE NOLLENDORF (le comte).

NOLLET (l'abbé Jean-Antoine), physicien célèbre, diacre, licencié en théologie, maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, professeur royal de physique au collége de Navarre, naquit à Pimpré, diocèse de Noyon, le 17 novembre 1700, de parents honnêtes, mais peu favorisés des biens de la fortune. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se mit en devoir d'en remplir les fonctions, et à peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita et obtint une dispense pour prêcher ; mais ce genre d'occupation ne fut pas celui où son goût le portait. L'amour des sciences l'emporta ; il se livra avec ardeur à l'étude de la physique, et fut reçu de la société des arts, établie à Paris sous la protection de M. le comte de Clermont. En 1734, il fit un voyage à Londres avec MM. du Fay, du Hamel, et de Jussieu. Son mérite le fit recevoir de la société royale sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après, il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec s'Gravesande et Musschenbroëck. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avait ouvert en 1735, et qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de chimie, d'anatomie, d'histoire naturelle, etc. En 1738, M. le comte de Maurepas ayant fait agréer au cardinal de Fleury l'établissement d'une chaire publique de physique expérimentale à Paris, l'abbé Nollet en fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1739, il fut reçu à l'académie royale des sciences, et au mois d'avril suivant, le roi de Sardaigne, voulant établir une chaire de physique à Turin, appela l'abbé Nollet dans ses états. En 1744, il fut appelé à Versailles, pour donner à monseigneur le dauphin des leçons de physique expérimentale, auxquelles le roi et la famille royale assistèrent souvent. Les qualités de son cœur et celles de son esprit lui méritèrent la confiance de ce prince, qui n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieux physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Au mois d'avril 1749, il fut envoyé en Italie pour y faire des observations sur l'état des sciences de cette contrée. Il enseigna ensuite la physique expérimentale au collége royal de Navarre, à la Fère et à Mézières. Ce célèbre et laborieux physicien, qui a rendu à la physique les services les plus importants, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science, mourut à Paris le 25 avril 1770. Il fut regretté du public éclairé, et de ses amis, du sein desquels il s'échappait secrètement pour aller secourir une famille peu riche. Ses ouvrages sont : plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences ; on en distingue un sur l'*ouïe des poissons*, qui est très-estimé ; *Leçons de physique expérimentale*, 6 vol. in-12, livre bien fait, et aussi agréable qu'utile ; *Recueil de lettres sur l'électricité*, 1753, 3 vol. in-12 ; *Essai sur l'électricité des corps*, 1 vol. in-12 ; *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1 vol. in-12 ; *L'art des expériences*, 1770, 3 vol. in-12, avec fig. (*Voy.* MORIN Jean, natif de Meung). Grandjean de Fouchy a prononcé son *Eloge* à l'académie des sciences ; on en trouve un extrait dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, tome 7, et dans la *Galerie française*.

NOMPAR de CAUMONT. *Voy.* FORCE.

* NOMSZ (Jean), poète hollandais, né en 1738 à Amsterdam, quitta le commerce pour se livrer exclusivement à la littérature, et donna au théâtre de sa ville natale, plus de quarante pièces, qui toutes eurent un brillant succès, et dont Cohen se proposait de traduire les principales dans les *chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. Des revers de fortune, qu'il ne sut pas supporter avec la constance d'un noble caractère, contribuèrent à lui faire contracter des habitudes indignes de lui. La versalité de sa conduite politique et son esprit mordant, achevèrent de le déconsidérer. Malade, sans ressource, sans asile, il fut obligé d'entrer dans un hôpital, où il mourut en 1803, âgé de 65 ans. On a de lui : *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, Amsterdam, 1779, in-4 ; poème épique qui ressemble trop souvent à une chronique rimée, où l'on remarque cependant des morceaux saillants et de fort belles descriptions ; *Mélanges*, ib., 1782, in-4 ; des *Epîtres*, des *Satires*, des *Contes*, écrits d'un style qui ne manque pas de mordant et de nerf ; *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8, en deux parties ; *Tragédies*, dont les plus remarquables sont : *Fernand-Cortez*, *Zoroastre*, *Antoine Hambroek*, *Kora* ou *Les Péruviens*, *Barthélemi Las-Casas*, *Olden-Barnevelt*, *Marie de Lalaing*, etc., etc. Les règles n'y sont pas exactement observées ; mais on y trouve un dialogue vif et naturel, une bonne entente du théâtre, beaucoup d'intérêt et de belles pensées ; *Comédies*, savoir : *Le Fougueux*, *Amour et Amitié contre la mode*, *Quelqu'un et personne*, *L'Homme de confiance*, *Le Vieil habit* ; des traductions en vers de plusieurs tragédies et comédies françaises et des *fables* de La Fontaine. Ouvrages en prose : *Monographie historique de Charles-Quint*, *de Philippe II*, *du duc d'Albe* ; *Contes moraux*, qui furent bien accueillis, et qui méritaient de l'être ; *Mes récréations* ; *Principes pour l'acteur dramatique et pour le spectateur* ; *Abdallah*, conte dans le goût de *Zadig*, inséré dans *Le Philosophe*, feuille périodique. Cet infatigable écrivain a coopéré en outre à plusieurs journaux hebdomadaires, qui obtinrent du succès. On trouvera des détails sur Nomsz dans

l'*Histoire de la poésie hollandaise*, par M. Vries, tome 2, pag. 292-297.

NONIUS MARCELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien de Tibur (Tivoli), florissait au IIIe siècle de J.-C., et fut un des plus savants hommes de son temps. Nous avons de lui un Traité de la propriété des mots latins, sous ce titre : *De proprietate sermonum*, dont les éditions de 1471 et 1476, sont très-rares. Ce grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragments des anciens auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son traité fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8, avec des notes pleines d'érudition. Cette édition a été reproduite à Leipsig, 1826, même format.

NONIUS (Ferdinand). *Voy.* NUNEZ.

NONNIUS ou NONIUS PIERRE, en espagnol *Nunez*, médecin et mathématicien portugais, né en 1492, à Alcacer-do-Sal, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui : deux livres *De arte navigandi*, Coïmbre, 1573, in-fol. qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servaient aux grands desseins qu'avait ce prince de pousser les expéditions maritimes en Orient; *De crepusculis*, in-4; *Opera mathematica*, Bâle, 1592, in-fol., parmi lesquels on distingue un Traité d'algèbre qu'il estimait beaucoup, et qu'il dédia en 1564 à son ancien disciple, le prince Henri, cardinal-infant, etc. Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passe pour un des plus habiles hommes de son temps. Il possédait les hautes sciences; il savait les langues, et, ce qui est encore plus estimable, il ne devint pas orgueilleux de ses connaissances.

NONNIUS (Louis), médecin d'Anvers, au XVIIe siècle, se signala par son habileté dans son art, et par une érudition peu commune. On a de lui : un excellent traité intitulé *Diœteticon, sive De re cibaria*, Anvers, 1645, in-4. Il y a dans cet ouvrage des choses qui contribuent à l'intelligence des poètes latins. Il y parle des mets qui servaient aux plaisirs des tables des anciens. *Ichthyologia, sive de piscium esu commentarius*, Anvers, 1614, in-8; ouvrage utile et agréable. Il y fait voir que le poisson est un aliment très-salutaire aux personnes sédentaires, aux malades, aux vieillards, et aux gens de faible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Ecriture sainte a cru fortifier ses observations par la remarque suivante : *Solis piscibus et pane pavit bis populum prodigialiter Christus, et ipse a resurrectione semel pastus, non nisi pisce;* Un *Commentaire* fort étendu, 1620, 1 vol. in-fol., sur les médailles de la Grèce, sur celles de Jules-César, d'Auguste et de Tibère. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet; *Hispania, sive populorum, urbium, accuratior descriptio*, Anvers, 1607, in-8 : description nécessaire pour la connaissance de l'ancienne Espagne; *Commentaire* sur la Grèce, les Iles, etc., de Goltzius; ouvrage très-savant; des *Poésies* assez faibles. On a encore différents morceaux de ce médecin dans le *De calculo* de Beverwyck, Leyde, 1638, in-12.

* NONNOTTE (Donat), peintre du roi, né à Besançon en 1707, d'une ancienne famille, mais peu riche, vint en 1728 à Paris, et admis dans l'atelier de le Moine, y fit de très-grands progrès. Appelé, en 1754, à Lyon, il y établit une école gratuite de dessin qui est devenue le modèle de toutes celles de ce genre. Il s'était adonné particulièrement au portrait : celui de *Gentil* Bernard gravé par Daullé, son élève, est le plus connu. On lui doit aussi quelques tableaux d'histoire, parmi lesquels on cite la *Surprise de Besançon par les protestants en* 1575; morceau remarquable sous le rapport de la conception et du coloris, mais dans lequel il a trop multiplié les personnages allégoriques. Il mourut à Lyon, à 78 ans, le 5 février 1785. On trouve de lui, dans les recueils de l'académie de Lyon, *Discours sur les avantages des sciences et des arts*; un *Traité complet de peinture divisé en 14 mémoires*, et une *Vie de le Moine*, pleine de détails curieux. La bibliothèque de Besançon possède plusieurs de ses manuscrits, et le musée de cette ville son *portrait* et celui de sa femme peints par lui-même.

* NONNOTTE (Claude-François), jésuite, connu par ses démêlés avec Voltaire, né à Besançon, en 1711, était frère du précédent. D'après les conseils de ses supérieurs il suivit la carrière de la chaire et se fit entendre, non sans succès, à Paris et à Versailles. Appelé à Turin, il reçut du roi Charles-Emmanuel III les témoignages les plus flatteurs de satisfaction. En 1762 il publia sous ce titre : *Erreurs de M. de Voltaire*, Avignon, 2 vol. in-12, un examen de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, dont il relève sans ménagement les fausses citations et les faits apocryphes. L'ouvrage est divisé en deux parties, *erreurs historiques* et *erreurs dogmatiques*. Dans la première il fait voir avec quelle attention soutenue Voltaire s'est appliqué à avilir le clergé, à flétrir la conduite des papes, à justifier les ennemis de l'Eglise. Combien ses jugement sur nos rois sont marqués au coin de la malignité? combien il affecte de rabaisser les Français, et enfin avec quelle légèreté il substitue ses idées aux faits de l'histoire. Dans la seconde, il s'est borné à repousser les assertions les plus malignes et les principes les plus dangereux de cet écrivain. On pouvait juger du degré d'importance que le philosophe attachait aux critiques par le plus ou le moins d'emportement de son caractère naturellement irascible; et Nonnotte fut un de ceux qui eurent l'honneur d'exciter le plus sa bile. Voltaire lui répondit par des *Eclaircissements historiques, à l'occasion d'un libelle calomnieux contre l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qui furent imprimés dans l'*Essai sur l'histoire générale*, édit. de 1761-1763, tome 8, puis à la suite d'*un Chrétien contre six Juifs*. Dans cette réponse, il n'épargne pas à son adversaire les épithètes les plus grossières et les sarcasmes les plus injurieux, et ses amis mêmes ont avoué qu'il aurait pu mettre plus de *dignité* dans cette discussion. Le libraire de Nonnotte, avant de mettre son ouvrage en vente, offrit, dit-on, à Voltaire, de supprimer l'édition moyennant une somme de mille écus. Voltaire, qui trouva dans

cette offre une occasion de plaisanter sur le livre et sur l'auteur, préféra ce dernier parti. Nonnotte ne pouvant pas laisser ses diatribes sans réponse, lui répliqua par deux *opuscules* qui ne servirent qu'à augmenter la haine du philosophe contre le christianisme et surtout contre les jésuites. Après la suppression de l'institut, Nonnotte revint à Besançon, où il continua de travailler à la défense de la religion avec un zèle qui lui valut en 1768 un bref du pape Clément XIII, dans lequel le pontife le loue de ses pieux efforts et l'exhorte à continuer. Versé dans l'histoire sacrée et profane, sa conversation était aimable et spirituelle et plaisait autant par l'enjouement de son esprit que par la variété de ses connaissances. Nonnotte mourut à Besançon le 3 septembre 1793, âgé de 82 ans; il était membre de l'acad. de cette ville. On a de lui : *Les erreurs de M. de Voltaire,* Avignon, 1762, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, trad. en allemand et en italien, a été réimprimé plusieurs fois, notamment en 1820, augmenté d'un 3ᵉ vol. intitulé : *De l'esprit de Voltaire dans ses écrits. Lettre d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires,* 1766; *Réponse aux éclaircissements historiques et aux additions de Voltaire*, 1767; *Dictionnaire philosophique de la religion*, 1774, 4 vol. in-12. Quel que soit le mérite de cet ouvrage, il fut critiqué par un prêtre appelant, Bon-François Rivière, connu sous le nom d'abbé Pelvect, dans ses *Lettres d'un théologien à M***, où l'on examine la doctrine de quelques modernes contre les incrédules.* Ce sont, outre Nonnotte, trois de ses anciens confrères, de la Mare, Horis, et Paulian. Il leur reproche des erreurs *sur le péché originel*, *sur les œuvres et le salut des infidèles*, *sur la liberté et la grâce*, *sur la morale*, etc., etc., c'est-à-dire sur les points où ses opinions, comme appelant, différaient des leurs. *Les philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise,* Paris, 1789, in-12. Cet ouvrage peut servir de tableau comparatif entre les philosophes anciens et les philosophes modernes. Ces trois ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Œuvres de Nonnotte*, Besançon, 1818, 7 vol. in-8, ou in-12, avec le portrait de l'auteur, gravé d'après son frère, (Voy. l'art. précédent.) On lui doit en outre : *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de la religion chrétienne dans les Gaules*, Avignon, 1789, in-12. On lui a souvent attribué : *Le dictionnaire anti-philosophique*, 1768, in-8; mais on sait que cet ouvrage est de Dom Chaudon, aidé de quelques jésuites d'Avignon. *L'Ami de la Religion* lui a consacré une *Notice* intéressante, tome 25, page 385.

NONNUS, poëte grec du vᵉ siècle, de Panople en Egypte, est auteur d'un *poëme* en vers héroïques, en 48 liv., intitulé : *Dionysiaca*, grec et latin, *ex versione Lubini*, Hanau, 1605, in-8; Leyde, 1610, in-8, la 1ʳᵉ édit. à Anvers, chez Plantin, 1569, in-8, est fort rare; d'une *Paraphrase* en vers sur l'Evangile de saint Jean, 1677, in-8, et dans la Bibliothèque des Pères. Cette paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très-peu poétique.

NOODT (Gerard), né en 1647 à Nimègue, fut professeur en droit dans le lieu de sa naissance, puis à Franeker, à Utrecht et enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1725, à 78 ans. On a de lui des *Traités* sur des matières de jurisprudence, dont il donna un Recueil à Leyde, en 1724, in-fol. Son style est pur, mais trop concis. Barbeyrac a traduit en français et commenté les Traités de Noodt sur *le pouvoir des souverains*, et la *liberté des consciences*, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, Noodt parle de l'autorité des rois, en républicain décidé; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, et ne veut pas qu'on inquiète ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN ou NOUR-EDDYN, célèbre sultan de Syrie et d'Egypte, fils aîné du fameux Imad-Eddyn Zenghy, soudan d'Alep et de Ninive, tué par ses eunuques au siége de Calgembar en 1145, partagea les états de son père avec Seiffeddin, son frère aîné. La souveraineté d'Alep était tombée dans le partage de Noradin; il l'augmenta par ses armes, et devint un des plus puissants princes d'Asie. C'était le temps des croisades : Noradin signala sa valeur contre les croisés, défit Josselin, comte d'Edesse, se rendit maître de ses états et le fit prisonnier, après avoir vaincu Baudouin III, roi de Jérusalem, et Raimond, prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. Ce conquérant tourna ensuite ses armes contre le sultan d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte, détrôné par Margan, ayant appelé Noradin à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même; ce qui n'est pas du tout conforme à ce qu'on raconte de la générosité de Noradin. Il en fut bientôt puni. Gyracon, général de ses armées, se fit établir soudan d'Egypte au préjudice de Noradin son maître. Ce nouveau soudan mourut en 1170, et laissa pour successeur Saladin. Noradin mourut en 1174.

* NORBERG (Mathieu), docteur en théologie et conseiller de chancellerie, né en Suède, l'an 1746, après avoir fait un long séjour en Turquie, fut nommé à la chaire de langues orientales de l'université de Lund. Dans ses voyages en France et en Italie, il avait tiré des bibliothèques, des copies de divers manuscrits orientaux, dont il fit don à l'université de Lund, où il fonda aussi une chaire pour les langues vivantes. Norberg passa les dernières années de sa vie dans la retraite, en Nordland, sa province natale, et mourut à Upsal, le 11 janvier 1826. Il a publié : *Codex syriaco-exemplario-ambrosiano-mediolanensis, editus et latine versus*, Lund, 1787; *Codex nazaræus, liber Adami appellatus, syriacè transcriptus, latinèque redditus*, Lund, 1815-16, 3 vol. in-4, édition donnée d'après la copie d'un manuscrit sabéen, de la bibliothèque royale de Paris; l'éditeur y a joint : *Lexicon et onomasticon codicis nazaræi*, 1816-17, in-4. Norberg avait déjà publié un fragment de ce livre en 1811, sous forme de programme et sous ce titre : *Stellæ nazaræorum æones ex sacro gentis codice.— Selecta opuscula academica*, 1817-19, 3 vol.; *Rudimenta etymologiæ græcæ à semiticis suis originibus petitæ*, Lund, 1819. Norberg a rédigé le Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Upsal, dont la publi-

cation doit avoir lieu dans les *Acta societ. scientiarum Upsaliensis.*

NORBERT (saint), né l'an 1082 à Santen dans le duché de Clèves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur Henri V, son parent. Il y brilla par les agréments de son esprit et de sa figure, et y plut par l'enjouement et la douceur de son caractère. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devait produire : elle les adoucit et les corrompit. Norbert, touché par la grâce, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine, et en donna le prix aux pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenaient dans le monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. Barthélemi, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, et y fonda l'ordre des chanoines réguliers qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirèrent une foule de disciples; il leur donna la règle de saint Augustin, et l'habit blanc, qui était celui des clercs, mais tout de laine et sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardait un silence perpétuel, jeûnait en tout temps, et ne faisait qu'un repas par jour et très-frugal. Ce ordre fut confirmé six ans après, en 1126, par Honorius II. Il y avait alors huit abbayes fondées, outre Prémontré. Le saint instituteur fut appelé dans le même temps à Anvers pour combattre l'hérétique Tanchelin. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé et le peuple le choisirent pour le remplir. Il appela ses chanoines dans cette ville, et leur vie austère édifia les habitants de Magdebourg. Le dessein de réforme que ce saint archevêque méditait inspira à quelques-uns une haine si violente, qu'ils attentèrent plusieurs fois à sa vie. L'occasion du concile de Reims en 1131 le rappela en France pour quelque temps; et après avoir eu la consolation de voir sa maison de Prémontré peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopale, en 1134. Grégoire XIII le plaça dans le catalogue des saints en 1582. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple. Charles-Louis Hugo, abbé d'Estival, en a donné une édition enrichie de notes savantes, Luxembourg, 1704. (*Voy.* HUGO.) On en a une autre de Jean-Chrysostome van der Sterre, abbé de Saint-Michel à Anvers, 1656, in-4. Quoique cet ordre eut apporté divers adoucissements à la première rigueur de son institution, c'est un de ceux qui honoraient le plus et servaient le plus utilement l'Eglise catholique. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siècle s'était introduit dans les dernières années, la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zèle actif et éclairé, distinguaient encore les enfants de saint Norbert. Ils avaient dans plusieurs pays un grand nombre de cures à administrer, et ils s'acquittaient de cet emploi important avec beaucoup de fruit et d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zèle, de désintéressement, qui sont à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, et ne songent point à laisser d'héritage à leurs parents, soient excellemment propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération qui, durant plusieurs siècles, a fait choisir les évêques dans les monastères. En vain dit-on que c'étaient des siècles d'ignorance, où parmi le clergé séculier on ne trouvait point de sujets capables ou dignes de l'épiscopat. Cela prouve au moins que la science et la vertu se conservent plus aisément et se nourrissent mieux dans la retraite et le silence des monastères, puisqu'elles y ont persévéré, tandis que l'ignorance et le vice couvraient la face de la terre. Du reste, ce n'est point dans les siècles d'ignorance que l'usage d'employer les religieux au service des églises a été établi. On lit dans la *Vie* de saint Eusèbe de Verceil, qu'il introduisit en Occident cette coutume que l'Orient avait depuis longtemps adoptée : *Primus in Occidentis partibus in eadem Ecclesia eosdem monachos instituit esse quos et clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio Levitarum.* (*Voy.* JONADAB.) Du reste, quelque utile que fut cet ordre respectable, surtout dans ces temps de subversion et d'incrédulité, on ne doit pas croire qu'il ait échappé aux déclamations de la philosophie : tout au contraire, c'est par là même qu'il les a méritées; et de quelque manière que se conduisent les hommes dévoués à la religion, le monde saura toujours les contrôler à sa mode. « Lorsque les moines, dit un critique » très-judicieux, sont demeurés dans la solitude, » on leur a reproché de mener la vie des ours; » lorsque des révolutions fâcheuses les ont forcés » de se rapprocher des villes, on a imaginé que » c'était par ambition; tandis qu'ils se sont bornés » au travail des mains et à la prière, on a insisté » sur leur ignorance; dès qu'ils se sont livrés à » l'étude, on les a blâmés d'avoir renoncé à leur » première profession, et l'on a prétendu qu'ils » avaient retardé le progrès des sciences. Nos pro» fonds raisonneurs ne pardonnent pas plus la vie » austère et mortifiée, dans laquelle les moines » orientaux persévèrent depuis seize siècles, que le » relâchement qui s'est introduit peu à peu dans » les ordres religieux de l'Occident. S'ils sont pau» vres, ils sont à charge au peuple; s'ils sont ri» ches, on opine à les dépouiller; s'ils sont pieux » et retirés, c'est superstition, c'est fanatisme; s'ils » paraissent dans le monde, on dit que c'est pour » se dissiper. Comment contenter des esprits bi» zarres qui ne peuvent souffrir dans les moines, » ni le repos ni le travail, ni la solitude ni l'esprit » de société, ni les richesses ni la pauvreté? » *Voy.* saint FRANÇOIS, BURNET, EVRARD.

NORBERT (le père), capucin, dont le vrai nom était Pierre PARISOT, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit Chevrier. Il fit sa profession chez les capucins de Saint-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le père Norbert en qualité de secrétaire. Le capucin lorrain, avec l'air lourd, avait l'esprit intrigant. Les cardinaux, dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur-général des missions étrangères. En 1736, il était à Pondichéri, bien accueilli par le gouverneur Dupleix, qui l'en

nomma curé. Fort de cette protection, il essaya de satisfaire sa haine contre les jésuites, en les faisant exclure de tous les établissements français. Son caractère inquiet et tracassier le fit bientôt destituer de son emploi, sur les représentations de M. l'évêque de Saint-Thomé, et du père Thomas de Poitiers, supérieur-général des capucins de Madras et de Pondichéri, qui le qualifie de *brouillon*, de *mauvais génie*, d'*orgueilleux*, etc. Il en était venu jusqu'à fabriquer une approbation épiscopale pour un de ses libelles et à la signer du nom de l'évêque. De là il passa dans les îles de l'Amérique, d'où, après un séjour de deux ou trois ans, il revint à Rome en 1744; mais il n'y séjourna pas longtemps, et fut obligé de se retirer à Lucques, où il fit paraître son ouvrage au sujet des rites malabares, en 2 vol. in-4, sous le titre de *Mémoires historiques sur les missions des Indes,* que Benoît XIV condamna par un décret du 1er avril 1745, et dont M. de Belsunce, évêque de Marseille, dévoila en partie les impostures dans deux *Instructions pastorales*, l'une du 22, l'autre du 29 janvier 1745. L'abbé des Fontaines, surpris de cette levée de bouclier de la part d'un capucin, dont l'ordre passait pour attaché aux jésuites, lui appliqua ces mots connus : *Et tu quoque, Brute,* qu'il traduisit malignement ainsi : *Et toi aussi, Brute*. Les confrères du père Norbert désapprouvèrent sa conduite et ses écrits. La crainte d'être exposé à des pénitences claustrales, peut-être encore l'inconstance ou quelque chose de plus, lui firent déserter son ordre. Il se retira chez les protestants, et demeura quelque temps en Hollande et en Angleterre, où sous le nom de *Peters Parisot,* il établit une fabrique de chandelles, puis une manufacture de tapisseries que la rareté des bons ouvriers et le prix excessif de la main-d'œuvre empêchèrent de prospérer, malgré la protection que lui avait accordée le duc de Cumberland. Muni de lettres de recommandation de son protecteur, il passa en Prusse, où il prit le nom de Curel, et puis dans le duché de Brunswick. Clément XIII, espérant le ramener de ses égarements, lui accorda, en 1759, la permission de porter l'habit de prêtre séculier : il prit alors le nom de *Platel*, revint en France, passa derechef en Angleterre, et de là en Portugal, où ses écrits contre les jésuites lui obtinrent une pension du marquis de Pombal. (*Voy.* MALAGRIDA.) Enfin il revint en France faire réimprimer ses ouvrages en 6 vol. in-4, 1768. Il mourut près de Commerci le 3 juillet 1769. Les personnes qui l'ont connu dans les dernières années de sa vie assurent que sa bile s'échauffait lorsqu'on parlait des jésuites, et qu'il ne pouvait entendre prononcer leur nom avec tranquillité : c'était une espèce de maladie qui, à quelques égards, semblait tenir à l'énergumé-nisme. Ceux qui désirent de voir des détails curieux sur la vie de ce religieux errant, peuvent consulter le mandement de l'évêque de Sisteron, du 24 avril 1745, et la lettre de Benoît XIV à l'archevêque de Césarée, nonce à Bruxelles, le 11 novembre 1747, où ce pape fait un détail frappant et curieux de toutes les fourberies et méchancetés de ce mauvais cénobite. Elle se trouve en entier dans le *Journ. hist. et litt.,* 1er juillet 1787, p. 340. On connaît cette épigramme faite par un homme qui apparemment n'était pas de ses amis :

> Enfant de l'ordre séraphique,
> Le destin me fit anglican,
> Pour la seconde fois je deviens catholique,
> Encore une disgrace, et je prends le turban.

Chevrier a donné sa *Vie* en 1762, in-12.

NORDEN (Frédéric-Louis), capitaine de vaisseau, né le 22 octobre 1708, à Gluckstadt, dans le Holstein, alla en Egypte, où il prit les dessins des monuments de l'ancienne Thèbes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en français. Ils sont très-curieux et très-importants, surtout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des monuments qui subsistent dans la Thébaïde. Cet ouvrage a été réimprimé avec des *notes* et des *additions* par M. Langlès, Paris, 1795-1798, 6 parties en 3 vol. in-4, fig. La 1re édition est recherchée pour les gravures; mais les additions qui enrichissent cette dernière lui donnent un autre mérite. On reproche à Norden quelques inexactitudes que Bruce a relevées avec trop d'aigreur.

* NORDENFLYCHT (Hedwige-Charlotte de), dame suédoise, née à Stockholm en 1718, morte dans sa patrie, le 29 juin 1763 à 45 ans, se fit une réputation dans le Nord par ses *poésies*, que distinguent une diction pure, la verve et l'originalité. Dans le nombre on cite particulièrement : *Le passage des Belts,* poème dans lequel l'auteur célèbre le courage des Suédois, qui traversèrent en 1758, ces détroits sur la glace, pour aller combattre les Danois, et *Apologie des femmes*, contre la *Lettre* de J.-J. Rousseau *sur les spectacles*, dans laquelle il avance « que les femmes n'ont ni le talent ni la » force pour exceller dans les sciences, et qu'elles » en ont encore moins pour gouverner les peuples. » On doit encore à cette dame des *Elégies* et des *Idylles* qui lui ont mérité les éloges de Haller et de Gesner.

* NORDIN (Charles-Gustave), évêque et antiquaire suédois, né à Stockholm en 1749, fit ses études à l'université d'Upsal, où il soutint en 1771, une thèse *de Usu juris naturalis in vita civili*, qui lui valut le grade de *magister*. Deux ans après il en soutint une plus importante : *Monumenta sueo-gothica vetustioris ævi falso meritoque suspecta*, où il examine l'authenticité du manuscrit rhunique, intitulé *Saga de Hialmar et Ramer*. Il y promettait d'examiner de même le *Bref* du pape Grégoire IV, au sujet de l'institution canonique d'Anschaire en qualité d'archevêque; le *privilége* de Louis le Débonnaire au même saint Anschaire; la *bulle* du pape Agapet II, et *celle* de Sylvestre II, contenant la défense de faire usage des *Rhunes* et d'autres actes suspects relatifs au Nord, etc.; mais cette suite n'a point paru. En s'occupant de chercher dans les classiques latins quelques détails relatifs au Nord; il fut amené à y trouver des interpolations du moyen âge, et finit par se persuader que Virgile, Horace, etc., ont été falsifiés et même fabriqués par des moines. (*Voy.* HARDOUIN, IV, 368). Toutefois il ne publia point ce paradoxe; il se contenta

d'en faire la confidence à quelques amis. Il est fâcheux qu'il ait observé la même réserve à l'égard de ses recherches sur l'histoire de Suède. Nommé en 1775 lecteur au gymnase d'Hernosand, pour prouver ses connaissances en théologie, il publia en 1781, une dissertation sous le titre de *Lineamenta doctrinæ de illuminatione hominis irregeniti*, qui lui valut la chaire de cette science. Dans le même temps, ayant tracé le plan d'un *Corpus diplomaticum* de la Suède, il fut appelé à Stockholm pour en rassembler les matériaux dans les archives et les bibliothèques. En 1786, élu membre de l'académie suédoise, il y lut un discours sur les *Variations du langage suédois, depuis les temps les plus anciens jusqu'au roi Charles XI*, où il cherche à prouver que l'on trouve dans le suédois des traces du langage lapon, surtout dans les dénominations locales. Le célèbre Ihre, dans la préface du *Dictionnaire lapon*, se range à l'avis de Nordin, qui dit-on a laissé dans ses manuscrits des preuves presque évidentes de cette affinité, ainsi que des comparaisons curieuses entre le lapon et le latin. D'abord pasteur à Skelleftea, dans le diocèse d'Hernosand, puis prévôt de cet évêché, il fut envoyé par le diocèse comme son représentant, à la diète de Stockholm, où il soutint les dispositions du gouvernement au sujet des propositions ecclésiastiques. Le brevet d'historiographe de l'ordre du Séraphin fut sa récompense. Dans les diètes suivantes il fut membre de divers comités, et entre autres de celui de révision des affaires de la banque. Le roi Gustave le nomma son conseiller en 1792; mais ce prince ayant été assassiné peu de temps après, Nordin retourna dans sa prévôté et exerça de nouveau ses fonctions de lecteur. Sa réputation lui fit obtenir la cure de Nora, dans l'Angermanie; en 1800 il siégea à la diète de Norkœping, et prit ensuite le bonnet de docteur en théologie. Il fut encore, en 1803, du comité de révision de la banque. Dès lors, il travaillait à la propagation de l'Évangile parmi les Lapons, et lorsqu'en 1805, il eut été nommé évêque d'Hernosand, il fit terminer la traduction de la *Bible* en langue laponne, qui sortit en 1811, 3 vol. in-4, de l'imprimerie qu'il avait fondée dans sa ville épiscopale. La conspiration qui amena, en 1809, la chute du fils de Gustave III, ramena Nordin à l'assemblée des représentants du royaume; il y coopéra à la nouvelle constitution, et reçut du roi Charles XIII le titre de commandeur de l'ordre de l'Étoile-Polaire. De retour dans son diocèse, il y mourut le 14 mars 1812, à 65 ans. Il avait réuni d'immenses matériaux pour l'histoire de Suède. Cette collection, formant environ 2,400 volumes, fut achetée par le prince Bernadote, (Charles XIV), qui en fit présent à l'université d'Upsal. Le baron Adlerbeth a publié une *Notice* sur Nordin, dans le 10e vol. des *Mémoires* de l'académie de Suède.

NORES (Jason de), littérateur, poète et philosophe, né à Nicosie dans l'île de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs, qui s'emparèrent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Le *Pastor Fido* de Guarini parut. Les pastorales étaient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Norès, qui ne goûtait pas ces sortes de productions, où il y avait pour le moins autant de licence que de génie, attaqua celle de Guarini, qui lui répondit par une satire imprimée à Ferrare en 1588. Norès répliqua en 1590, et le poète lui préparait une réponse encore plus violente, lorsque Norès mourut, en 1590, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien et les autres en latin. Parmi ceux qu'il a écrits en italien, on remarque la *Poétique*, Padoue, 1588, in-4; cette édition est rare; un *Traité de la république*, 1578, in-4, qu'il forme sur le modèle de celle des Vénitiens, ses souverains; un *Traité du monde et de ses parties*, Venise, 1571, in-8; *Introduction aux trois livres de la Rhétorique d'Aristote*, Venise, 1584, in-4, estimée; *Traité de ce que la comédie, la tragédie et le poëme héroïque peuvent recevoir de la philosophie morale*, etc. Ceux qu'il a écrits en latin sont : *Institutio in philosophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8; *Brevis et distincta summa præceptorum de arte dicendi, ex libris Ciceronis collecta*, Venise, 1553, in-8, bon ouvrage; *De constitutione partium humanæ et civilis philosophiæ*, in-4; *Interpretatio in Artem poeticam Horatii*, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode et de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique. — Pierre de Norès, son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme de lettres et homme d'affaires, a laissé divers ouvrages manuscrits, entre autres la *Vie* du pape Paul IV, en italien.

NORFOLK (le duc de). *Voy.* Elizabeth, reine d'Angleterre.

* NORFOLK (Charles Howard, 11e duc de), né le 15 mars 1746, fils d'un simple gentilhomme qui hérita des titres et de la fortune des ducs de Norfolk, prit le titre de comte de Surrey en 1777, et renonça trois ans après au catholicisme pour pouvoir jouir de ses droits parlementaires, ainsi que de la charge de comte-maréchal d'Angleterre, héréditaire dans sa famille. Député du comté de Carslile à la chambre des communes en 1780, il entra dans le parti de l'opposition, et contribua beaucoup à la chute de lord North. Sous le ministère Rockingham, il fut fait colonel d'un régiment de milices, et lord lieutenant du Yorkshire. Il rentra dans l'opposition avec Fox contre le ministre Shelburne. Ancien ami du duc de Portland, lorsque ce seigneur entra dans le ministère en 1783, il accepta la place de commissaire de la trésorerie, qu'il perdit quelques mois après, lorsque Pitt fut créé chancelier et premier lord de la trésorerie. A la mort de son père en 1786, il prit place à la chambre des pairs. Toujours opposé aux ministres, il combattit vivement Pitt dans ses plans *d'entretenir la coalition européenne jusqu'à ce qu'elle eût subjugué la France*. Lors du fameux procès d'Hastings (*voy.* ce nom), il le déclara coupable sur le premier chef d'accusation; mais voyant que ses collègues voulaient l'absoudre, il cessa de siéger parmi les juges. Dans une réunion

du club des Wighs en 1798, ayant porté un toast *à la majesté du peuple*, il fut destitué de ses charges qui lui furent rendues lorsque ses amis revinrent au ministère. Malgré son aversion pour un système hostile contre la France, lorsque Pitt eut entraîné la majorité de la chambre dans ses plans contre Napoléon, Norfolk vota pour les mesures proposées par l'habile ministre. Il déploya une grande éloquence en faveur de l'émancipation des catholiques irlandais, qui, selon lui, était « non» seulement un acte de justice, mais un objet de » sûreté pour l'état. » La dernière fois qu'il siégea au parlement (le 10 mai 1815), Norfolk appuyant le gouvernement, prouva la nécessité de faire la guerre à Bonaparte revenu de l'île d'Elbe, et vota pour le bill impopulaire sur la taxe des propriétés. Attaqué d'une maladie grave, il mourut le 16 décembre 1815, à 69 ans.

NORIS (le cardinal Henri), né à Vérone, en 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra dès son enfance beaucoup d'esprit et d'application à l'étude. Son goût pour les ouvrages de saint Augustin l'engagea à prendre l'habit des ermites qui portent le nom de ce Père de l'Eglise. Le général, instruit de son mérite, l'appela à Rome. Ses talents le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec tant de succès, que le grand-duc de Toscane le prit pour son théologien et lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage qu'il donna au public fut son *Histoire pélagienne*, imprimée à Florence en 1673, in-fol. Elle fit beaucoup de bruit. On lança une foule d'écrits contre lui; il répondit. La querelle s'échauffa, et fut portée au tribunal de l'inquisition. Son ouvrage y fut mis au creuset, et en sortit alors sans flétrissure. Mais, longtemps après, en 1647, le grand inquisiteur d'Espagne le plaça, dans l'index des livres proscrits. Benoît XIV s'en plaignit en 1648, dans une lettre à cet inquisiteur, qui n'y eut aucun égard; mais son successeur annula le décret en 1650. Clément XIII nomma Noris qualificateur du saint Office. Innocent XII le nomma bibliothécaire du Vatican, le fit consulteur de l'inquisition, et bientôt après cardinal en 1695. Il fut nommé deux ans après, pour travailler à la réforme du calendrier; mais il ne put pas s'occuper longtemps de ce grand ouvrage, qui n'était pas d'ailleurs dans son genre, et pour lequel il n'avait pas de talent bien prononcé. Il commençait à sentir les atteintes d'une hydropisie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres en 1704, à 73 ans. Son esprit était plein de vivacité, et sa mémoire heureuse. Ses ouvrages ont été recueillis de 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol. in-fol. Les principaux sont : *Historiæ pelagianæ libri II*; *Dissertatio historica de synodo quinta œcumenica*; *Vindiciæ augustinianæ*; *Dissertatio de uno ex Trinitate in carne passo*; *Apologia monachorum Scythiæ, ab Anonymi scrupulis vindicata*; *Anonymi scrupuli circa veteres semipelagianorum sectatores, evulsi ac eradicati*; *Responsio ad Appendicem auctoris scrupulorum*; *Responsiones III ad anonymum qui Norisio jansenismum imputabat*; *Somnia Francisci Macedo de annis Augustini*, etc.; *Epochæ Syro-Macedonum*, imprimé séparément, in-fol. et in-4. C'est avec le secours des médailles que l'auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens. *De duobus nummis Diocletiani et Licinii dissertatio duplex*, production digne de la précédente; *Parænesis ad Patrem Harduinum*. Le cardinal Noris avait relevé les extravagances de ce jésuite dans plusieurs de ses écrits; il le fait dans celui-ci d'une manière particulière. Ce n'est pas le seul homme contre lequel il ait écrit. Il aimait les guerres de plume : sensible à la critique et aux éloges, il se permettait contre ses adversaires, même les plus dignes d'estime, des railleries et des injures qui n'honoraient pas son savoir. Il appelle l'illustre Petau *un criard* (clamantem), le savant Sirmond *un bon vieillard* (bonum senem). L'on ne peut disconvenir qu'il n'eût du penchant pour les opinions extrêmes, et que la véhémence avec laquelle il les défendait ne lui ait fait dire bien des choses qui ne lui seraient point échappées dans des moments plus calmes. Les réponses à ses critiques sont aussi faibles par les raisons qu'elles sont dures, âpres et malhonnêtes par la manière. On s'aperçoit sans peine que l'éducation lui a manqué, et que dans le cloître on a négligé de réparer ce défaut. *Cenotaphia pisana Caii et Lucii Cæsarum*, in-fol. Il y a une édition de l'*Histoire pélagienne* de Louvain, 1702, à laquelle on a joint cinq dissertations historiques, avec les deux écrits cités plus haut à la suite de cet ouvrage. On a sa *Vie* par les Ballerini frères. Il y en a une autre *Vie*, par Bianchini, dans les *Vite degli Arcadi*; Nicéron en a donné une analyse dans le tom. 3 de ses *Mémoires*.

NORMAND. *Voy.* LENORMAND.

NORMANT (Alexis), célèbre avocat au parlement de Paris, était fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr et un amour sincère du vrai, il joignait à ces dons précieux de la nature le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe et les grâces de la représentation. Avant de se charger d'une cause, il l'examinait en juge impartial, avec la plus grande sévérité. Quand il en avait senti l'injustice, il n'y avait nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, et l'arbitre des grands différends. Il excellait dans l'art de la conciliation, et portait le désintéressement au plus haut degré. Il mourut en 1745, à 58 ans.

* NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD, plus connu sous le nom de lord), homme d'état, né le 13 avril 1732, descendait d'une famille ancienne, qui avait fourni plusieurs hommes distingués. Il débuta d'une manière brillante à la chambre des communes (1758), et fut nommé, l'année suivante, l'un des lords de la chancellerie. Il devint, en 1767, chancelier de l'échiquier, et, trois ans après, premier lord de la trésorerie. Il s'était proposé d'éteindre peu à peu la dette publique, d'établir des impôts sur les objets de luxe, et de diminuer les taxes qui pesaient sur la classe pauvre et laborieuse. L'insurrection américaine apporta des obstacles à l'exécution d'aussi louables projets. Les

Américains avaient fait entendre des plaintes sur des impôts auxquels l'Angleterre les assujettissait. Lord North proposa un bill pour l'abolition de toutes les contributions dont étaient frappés les objets importés en Amérique, excepté celle qui était établie sur le thé. Ce bill fut adopté et le ministre crut avoir satisfait tous les partis. Mais lord North ayant autorisé la compagnie des Indes à exporter les thés en Amérique sans payer aucun droit, cette mesure excita une fermentation générale parmi les habitants du Massachusset. Des cargaisons de thé, qu'on voulait débarquer à Boston, furent jetées dans la mer par la populace; et les mesures rigoureuses adoptées par lord North (1774), ne firent qu'aigrir les Américains, et bientôt la révolte devint générale. Le ministère anglais porta le parlement à décider, malgré l'énergique opposition du comte de Chatam, et même contre l'avis secret du lord North, que l'on emploierait la force des armes pour soumettre les Américains. Lord North, après avoir cédé à l'impulsion générale, prévoyant l'issue de la guerre, si une fois elle éclatait, proposa, de son propre mouvement, un bill de conciliation, dans lequel il faisait d'importantes concessions aux colons. Ce bill étonna l'opposition, et fit même murmurer une partie des adhérents du ministère. Aussi y mit-on tant d'amendements et de restrictions, que le bill augmenta le mécontentement des Américains, qui le considérèrent comme une pomme de discorde destinée à introduire parmi eux la guerre civile. Nous renvoyons à l'article WASHINGTON, pour connaître le commencement, les progrès et la fin de cette guerre, où la France prit une part très-active, et contribua à établir l'indépendance des Américains. C'était en 1779 : la Grande-Bretagne ayant à soutenir la guerre contre la France, l'Espagne et la Hollande, les ministres se trouvaient dans une position difficile. L'opposition, prodigieusement augmentée depuis les mauvais succès en Amérique, s'en prit au ministère, dont elle provoqua le changement. Ses principaux membres firent la proposition d'une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique : elle fut acceptée, et l'on crut qu'après cet échec, les ministres allaient se retirer. En effet, lord North avait annoncé en plusieurs occasions qu'aussitôt que la majorité du parlement cesserait de sanctionner ses actes, il se retirerait du ministère; mais il ne se tint pas pour battu, et prétendant qu'il ne voyait pas d'une manière évidente cette majorité contre lui, il continua ses fonctions. Cependant l'opposition devint plus prononcée en 1782, et le 8 mars, lord Cavendish demanda positivement le renvoi des ministres. Lord North se défendit encore avec succès; en même temps les membres modérés tentèrent une fusion entre les partis, mais leurs efforts furent vains. Le comte de Surrey (Norfolk) allait reproduire la motion de lord Cavendish, lorsque North l'interrompit, et annonça *qu'il n'y avait plus d'administration*... Ayant obtenu un sursis pour arrêter de nouveaux arrangements, après ce terme, il prit congé des communes, en les remerciant de l'appui qu'elles lui avaient prêté si longtemps. Aucune autre époque de l'histoire d'Angleterre n'offre dans un même espace de temps plus d'événements malheureux que celle de l'administration de lord North. Mais le blâme n'en doit point revenir tout entier aux ministres, et on peut aussi le faire retomber sur le parlement qui sanctionnait leurs actes, sur l'immense majorité de la nation qui demandait à grands cris la guerre, et sur le roi lui-même qui ne voyait dans les Américains que des sujets rebelles qu'il fallait punir. Peut-être lord North serait-il resté à sa place, si l'on avait appris, avant sa démission, la victoire importante que lord Rodney remporta sur le comte de Grasse (*voy.* ce nom). Enfin, en 1783, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue; lord North siégeait alors sur les bancs de l'opposition, ainsi que Fox; et ils attaquèrent tous deux cette mesure, quoique par des motifs différents. Les partisans de lord North et de Fox parvinrent à les réunir, et après la chute du ministère de Shelburne, Fox eut le département des affaires étrangères, et lord North celui de l'intérieur (20 avril 1783). On donna au nouveau ministère le nom de *ministère de coalition*; il réunissait les talents les plus éminents de l'Angleterre; mais il ne se soutint que huit mois, le fameux bill de Fox, relatif au gouvernement et à l'administration de l'Inde, amena sa dissolution. Ce bill fut adopté à la chambre des communes, malgré l'opposition énergique de Pitt, et rejeté à celle des pairs. Plusieurs bruits circulèrent dans cette occasion : on dit que le roi avait fait connaître aux pairs, par l'intermédiaire de lord Temple, qui avait beaucoup d'influence sur eux, combien il désapprouvait les dispositions du bill. Fox en ayant été informé, s'éleva hautement contre ces menées inconstitutionnelles, et le roi, peu de jours après, (18 décembre 1783), invita les ministres à lui envoyer leurs démissions. Pitt fut placé à la tête du cabinet. Frappé tout-à-coup de cécité, lord North ne put suivre avec régularité les séances du parlement. Il s'y rendit cependant avec plus d'assiduité, en 1787, lors des débats au sujet de la révocation de l'acte du *Test*, en faveur des dissidents. Elevé aux écoles d'Oxford, il se déclara contre Beautoy, auteur de la motion, et défendit avec chaleur les libertés de l'église anglicane, qu'il présenta comme un des boulevards de la constitution britannique; la motion fut combattue aussi par Pitt, mais dans un but tout différent. Elle fut rejetée, et lord North ne figura plus au parlement qu'en 1789, lorsque l'aliénation mentale du roi força Pitt de proposer la régence du prince de Galles (depuis Georges IV). Lord North, quoique aveugle et infirme, montra dans cette occasion un talent fort remarquable. Tous ses efforts et ceux des autres membres de l'opposition furent inutiles, et le prince de Galles fut proclamé régent. Dans la suite, et quoiqu'il eût hérité de la pairie (en 1790), par la mort de son père, lord North s'occupa peu des affaires publiques. Il mourut le 5 août 1792, âgé de 60 ans environ. Lord North avait une éloquence persuasive; ses manières étaient douces et aimables, son esprit fin et pénétrant, et il avait cette gaité piquante que les Anglais appellent *wit humour* ou gaité spirituelle. Si, dans les troubles de l'Amé-

rique, il céda à des volontés suprêmes, et se laissa entrainer par le torrent de l'opinion, il parvint à faire cesser ces troubles pendant deux ans (1771-72), chercha à les terminer par un bill conciliateur, et, enfin, il n'est pas douteux qu'il améliora de beaucoup le système des finances. Contemporain et collègue de Pitt et de Fox, s'il n'égala pas ces deux grands hommes, il fit tout le bien qu'on lui permit de faire, et désira sincèrement la prospérité de son pays. Lord North avait épousé lady Anne Speke, héritière des Dillington.

* NORTH (Frédéric, comte de GUILFORD), 3e fils du précédent, né en 1766, nommé gouverneur de Ceylan, entreprit avec M. Cordiner un voyage dans l'intérieur de cette île, dont les résultats sont consignés dans la *Description* que cet écrivain en a donnée, 1807, 2 vol. in-4. De retour en Angleterre, il reçut une mission pour les îles ioniennes, et, vivement touché du sort des habitants, employa une partie de sa fortune à l'améliorer. Soutenu par le gouvernement anglais, il parvint, malgré des obstacles qui paraissaient insurmontables, à fonder à Corfou une université dont, en 1823, il accepta le titre d'*archonte* ou *chancelier*. Cet établissement, dans lequel trois ans après en comptait 211 étudiants, n'a pas cessé de prospérer. Ce généreux philhellène, dont le nom est resté cher à la Grèce, mourut en Angleterre, le 14 octobre 1827. La bibliothèque créée par lord Guilford à Corfou, se composait, en 1828, de 21,000 volumes.

NORTHOFF (Levold), né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liége, et abbé séculier de Visé en 1322. Il présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, et passa le reste de sa vie au service des comtes de la Marck. Il était encore en vie en 1360. On a de lui : *Origines marckanas, sive Chronicon comitum de Marcka et Altena*. Cet ouvrage, écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin et enrichi de notes savantes par Henri Meibomius, Hanovre, 1613, in-fol.; puis inséré dans les *Scriptores rerum germanicarum*, tom. Ier, édition de 1688. Dithmare l'a donné dans les *Scriptores rerum Westphalicarum*, avec les variantes. On a encore de Northoff *Catalogus archiepiscoporum coloniensium*, publié dans le 2e tome de *Rerum germanicarum scriptores*.

NORTHUMBERLAND. *Voy.* GRAY (Jeanne).

NOSTRADAMUS (Michel de) ou NOTRE-DAME, fameux astrologue, né à Saint-Remy en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois juive, prétendait être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomènes : *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora*. Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France et se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, et obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avait secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, et s'y maria une deuxième fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite l'engagea à se livrer à l'étude, et surtout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des *Quatrains* rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, in-8, n'en contient que sept. Leur obscurité, le ton prophétique que le prédiseur y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joints à sa réputation, le firent rechercher. Enhardi par ses succès, il en publia de nouvelles : il mit au jour en 1568 les huitième, neuvième et dixième *Centuries*, qu'il dédia au roi Henri II. Ce prince et la reine Catherine de Médicis voulurent voir l'auteur, et le récompenser. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneurs et de biens, il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, et quelque temps après celle de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointements. Nostradamus mourut 16 mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connaissait l'avenir. Outre ses douze *Centuries*, imprimées en Hollande, 1688, in-12, et réimprimées plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur, on a de lui quelques ouvrages de médecine. En 1656, on a publié in-12 : *Eclaircissement des véritables quatrains de maître Michel Nostradamus*, avec son apologie et son portrait, sous lequel on lit ces vers :

Vera loquor, nec falsa loquor, sed, munere cœli,
Qui loquitur Deus est, non ego Nostradamus.

Jodelle en avait jugé tout autrement lorsqu'il fit cette épigramme :

Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est;
Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

L'épitaphe qu'on lisait sur son tombeau, dans l'église des Cordeliers, lui est tout autrement honorable. En voici la traduction : « Ici reposent les os » de l'illustre Michel Nostradamus, le seul digne, » au jugement de tous, de décrire, avec sa plume » presque divine, selon la direction des astres, » tous les événements qui arriveront sur la terre. Il » a vécu 62 ans 10 jours, et mourut à Salon l'an » 1566. Postérité, ne lui enviez pas son repos. » Au commencement de l'an 1792, on a beaucoup parlé d'une de ses prophéties conçue en ces termes : « Plus » grande persécution sera faite à l'église chrétienne, » qui n'a été faite en Afrique (sous Genséric et » Hunéric), et durera ceste-ci jusqu'à l'an mil sept » cent nonante-deux, que l'on cuidera estre une » renovation du siècle. Après commencera le peuple » de se redresser, de chasser quelques obscures té- » nèbres, recevant quelque peu de leur pristine » clarté, non sans de grandes divisions et conti- » nuels changements. » Ce passage se trouve dans une lettre de Nostradamus à Henri II, datée de Salon, le 27 juin 1558, insérée dans les *Prophéties* de l'auteur, imprimées à Lyon, chez Pierre Rigaud. L'exemplaire de cette édition a été pendant huit jours déposé dans un endroit publiquement indiqué, où tous les curieux ont été invités à venir le voir. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1792, p. 233. Nostradamus était l'intime ami de Scaliger. Il dut sa grande réputation à un *quatrain* dans lequel on

supposa qu'il avait prédit la mort tragique d'Henri II, et qu'il écrivit lorsque, par ordre de Catherine de Médicis, il tira l'horoscope de ce prince. Cet horoscope se trouve dans le 35e quatrain de la 1re *Centurie*, et dit ainsi :

Le lion jeune le vieux surmontera ;
En champ bellique par singulier duel,
Dans une cage d'or les yeux lui crevera.
Deux plaies une, puis mourir : sort cruel :

On sait que dans un tournois Montgommeri creva les yeux, avec sa lance, au roi Henri II. Le meilleur ouvrage de Nostradamus, pour le temps où il écrivait, est le *Remède très-utile contre la peste et toutes fièvres pestilentielles*, Paris, 1561, in-8. Il a donné aussi une *Paraphrase de Galien*, etc., et a laissé des *Mémoires*, depuis l'an 1080 à 1494.

NOSTRADAMUS (Jean), frère puiné du précédent, exerça longtemps et avec honneur la charge de procureur au parlement de Provence. Il cultivait les muses provençales, et faisait des chansons assez peu délicates, mais qui plaisaient dans un temps grossier. Il mourut en 1590. On a de lui : *Vies des anciens poètes provençaux*, Lyon, 1575, in-8. Jean Giudice les a traduites la même année en italien. Ces *Vies*, au nombre de 76, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne littérature. L'abbé Millot a profité de cet ouvrage pour donner son *Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

NOSTRADAMUS (César), fils aîné de Michel, né à Salon en 1555, et mort en 1629, se mêla de poétiser. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 et 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol. C'est une compilation fort mal écrite, et qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

NOSTRADAMUS (Michel), appelé le *Jeune*, frère du précédent, se livra à l'astrologie comme son père. Il fit imprimer ses *Prophéties* dans un almanach, en l'année 1568. Ses oracles lui coûtèrent cher. Etant au siége du Poussin, en 1574, d'Espinay Saint-Luc lui demanda quelle en serait l'issue. Nostradamus répondit que la ville serait brûlée ; et, pour faire réussir sa prédiction, il y mettait lui-même le feu. Saint-Luc, l'ayant aperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre et le tua. Il faisait passablement des vers provençaux.

NOSTRE ou NOTRE (André le), né à Paris en 1513, mort dans la même ville en 1700, succéda à son père dans l'emploi d'intendant des jardins des Tuileries. Choisi par Foucquet pour décorer les jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornements nouveaux et pleins de magnificence qu'il y prodigua. Le roi, témoin de son ouvrage, lui donna la direction de tous ses parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon, et fit, à Saint-Germain, cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, le parterre du Tibre, les canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, sont encore son ouvrage. Il demanda à faire le voyage d'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce fut à Rome qu'il connut le chevalier Bernin, qui avait alors une pension de 2000 écus, pour travailler à la statue équestre de Louis XIV. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en France, malgré la voix publique qui le blâmait. Le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle Le Nostre s'écria, en s'adressant au pape : « J'ai vu les plus grands » hommes du monde : Votre Sainteté et le roi mon » maître. — Il y a grande différence, dit le pape : » le roi est un grand prince victorieux ; je suis un » pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu. » Le Nostre, charmé de cette réponse, se jeta au cou du pape et l'embrassa. C'était au reste sa coutume d'embrasser tous ceux pour lesquels il sentait de l'admiration, et il embrassait le roi lui-même toutes les fois que ce prince revenait de ses campagnes. En 1675, Louis XIV lui ayant accordé des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel, voulut lui donner des armes ; mais il répondit qu'il avait les siennes, qui étaient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. « Sire, ajouta-t-il, pourrais-je » oublier ma bêche ? Combien doit-elle m'être » chère ! N'est-ce pas à elle que je dois les bontés » dont Votre Majesté m'honore ? »

** NOTA (Albert, baron), auteur dramatique, né en 1775 à Turin, se fit recevoir avocat et acquit bientôt une brillante réputation. Le duc de Carignan le prit pour secrétaire de ses commandements ; et plus tard, quand ce prince monta sur le trône sous le nom de Victor-Amédée III, il devint intendant général des provinces de Pignerol et de Coni. Nota composa de très-bonne heure des comédies qui, pour la plupart, eurent du succès, et le mettent au premier rang des auteurs comiques italiens. Elles se distinguent par une peinture fidèle des mœurs, par l'entente de la scène, et par une morale pure ; mais elles ont moins d'originalité que celles de Goldoni (*voy.* ce nom). Doué d'un caractère indépendant, Nota se montra dans toutes les phases de sa vie politique et littéraire, administrateur intègre et écrivain impartial. Il mourut à Turin, le 18 avril 1847, à 72 ans. Son *Théâtre* a eu de nombreuses éditions, parmi lesquelles on distingue celle qu'a donné Salfi (*voy.* ce nom), Paris, 1829, 5 vol. in-12. M. Th. Bettinger a donné en français, un *Choix* de ses meilleures pièces et de celles du comte J. Giraud, Paris, 1839, 3 vol. in-8, précédée d'un *Précis historique* sur la comédie en Italie et en France, par Scribe. Les pièces de Nota les plus connues sont : le *Philosophe célibataire*, trad. en franç. par Visconti, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, tom. IX ; *Les premiers pas vers le mal*, imitée par C. Delavigne, dans l'*Ecole des Vieillards* ; l'*Homme à projets* ; le *Nouveau riche* ; l'*Ambitieuse* ; la *Coquette* ; la *Foire*, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

NOTGER, issu d'une illustre famille de Souabe, embrassa la vie monastique à Saint-Gall, et s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appelé dans le célèbre monastère de Stavelo, pour y enseigner les hautes sciences. Il fut ensuite élevé

sur le siége épiscopal de Liége l'an 971. Il s'y distingua par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut l'éducation de la jeunesse : il ne crut point s'abaisser, en consacrant ses moments de loisir à enseigner les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les lettres. On peut le regarder comme le second fondateur de la ville de Liége. Il la fit ceindre de murailles, et l'orna de beaux bâtiments. Les collégiales de Saint-Jean évangéliste, de Sainte-Croix, de Saint-Denys à Liége ; l'église de Malines, celle d'Aix-la-Chapelle, etc., le comptent au nombre de leurs fondateurs. Il mourut l'an 1007. Aubert Le Mire croit qu'il a composé avec Hérigère, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des évêques de Liége*, mais il est plus que vraisemblable que Hérigère la composa seul, à la sollicitation de Notger. Elle est insérée dans les *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville.

NOTKER (saint), surnommé *Balbulus* ou *le Bègue*, moine de Saint-Gall, né à Heiligau près de cette abbaye, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ lectiones* de Henri Canisius, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de saint Notker dans la bibliothèque de Saint-Gall : les *Vies* des saints Gall et Fridolin, abbés; *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Psaumes*. Lambecius, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier psaume dans son *Commentaire de la Bibliothèque de Vienne*, liv. 2, ch. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce saint dans le *Novus Thesaurus monumentorum* de dom Pez, Augsbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-fol. Sigebert et Honorat confondent Notker avec Notger évêque de Liége.

NOUE (François de la), surnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme breton, naquit en 1531 d'une maison ancienne. Il porta les armes dès son enfance, et se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des calvinistes, prit Orléans sur les catholiques en 1567, conduisit l'arrière-garde à la bataille de Jarnac en 1569, et se rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubise et de Brouage. A la prise de Fontenai, il reçut, au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On lui coupa le bras à la Rochelle, et on lui en fit un de fer, dont il se servait très-bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. A son retour en France, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siége de la Rochelle : il eut la perfidie et l'ingratitude de se servir de la confiance de son souverain pour fortifier le parti des rebelles. En 1578, il passa au service des états-généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte d'Egmont à la prise de Ninove ; mais il fut pris lui-même en 1580, et n'obtint sa liberté que 5 ans après. De retour en France, il guerroya contre les catholiques, et périt au siége de Lamballe en 1591. C'était un bon guerrier, mais qui fit rarement un bon usage de sa valeur, ayant presque toujours combattu pour des gens armés contre la religion et le souverain : il était d'ailleurs cruel, et signalait son fanatisme par des barbaries atroces exercées sur les catholiques. Il laissa des *Discours politiques et militaires*, 1587, in-4, qu'il composa pendant sa prison : ils renferment beaucoup de choses contraires aux vérités révélées. Pierre Coret en a dévoilé les erreurs et les paralogismes, de même que le père Possevin.

NOUE (Odet de la), fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service de Henri IV. C'est à cet officier que ce prince dit : *La Noue, il faut payer ses dettes; je paie bien les miennes.* Il mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies chrétiennes*, Genève, 1594, in-8, où le génie manque autant que l'orthodoxie.

NOUE (Jean Sauvé de la), né à Meaux en 1701, se fit comédien, et travailla pour le théâtre. C'est à lui que l'on doit la belle tragédie de *Mahomet II*, dont Voltaire fut si jaloux, et la comédie intitulée la *Coquette corrigée*. Ses *OEuvres* ont été publiées à Paris en 1765, in-12. Il mourut en 1761.

* NOUET (Jacques), jésuite, né au Mans en 1605, entra dans la société en 1625, y professa les humanités, et se consacra ensuite à la prédication. Dupin, dans son *Histoire ecclésiastique du XVIIe siècle*, rapporte que le P. Nouet attaqua dans ses sermons le livre *de la Fréquente communion* du fameux Arnauld, aussitôt qu'il parut, et le signala comme un ouvrage pernicieux; mais que ce livre ayant été approuvé par des évêques, ceux-ci, conjointement avec d'autres prélats, firent comparaître le père Nouet dans une assemblée qu'ils tinrent à Paris, où il fut contraint de désavouer ce qu'il avait avancé. Après cette disgrace, il devint recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, place qu'il exerça pendant 25 années. Un des plus ardents adversaires de le Noir (*voy.* ce nom), théologal de Seez, il publia contre lui : *Remercîments du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples du saint Augustin.* Il fit, dit-on, aussi une *Réponse aux Provinciales* (*voy.* Pascal); mais le P. Nouet est principalement connu par ses ouvrages ascétiques, qu'on lit encore avec fruit, savoir : *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 7 vol. in-12; *la Vie de J.-C. dans les Saints*, 2 vol.; *l'Homme d'oraison*, 5 vol. réimprimés en 1767; *La dévotion à J.-C.*, 1666, 3 vol. in-4; *Méditations et entretiens pour tous les jours de l'année, sur la vie, sur la doctrine et la personne sacrée de Notre-Seigneur*, Paris, 1675, 6 tom. en 8 vol. in-12. On a tiré de cet ouvrage les *Méditations pour tous les dimanches de l'année*, Paris, 1828, 2 vol. qui font partie de la *Bibliothèque des familles chrétiennes*; l'*Homme d'oraison, sa conduite dans les voies du salut*, Paris, 1695, 5 vol. in-12, réimprimés en 1767. Ses *OEuvres spirituelles* ont été réimprimées à Lyon, 1830-36, 15 vol. in-12. Comme le style du P. Nouet n'a que très-peu d'expressions surannées, l'éditeur a conservé le texte de ce pieux écrivain dans toute son intégrité. Les anciennes éditions sont devenues si rares qu'on a beaucoup de peine à en trouver des exemplaires complets. Le P. Nouet mourut à Paris en 1680, à 75 ans.

* NOUET (Nicolas-Antoine), astronome, né le 30 août 1740 à Pompey en Lorraine, entra dans l'ordre de Cîteaux. Il vint à Paris en 1780, étudia sous Cassini, et eut part aux calculs qui se pu-

bliaient chaque année dans les *Mémoires de l'acad. des sciences.* En 1784, il fut envoyé à Saint-Domingue pour y dresser la carte des débouquements et de la côte française de cette île. De retour à Paris, il publia, dans la *Connaissance des temps* (1786), les longitudes et les latitudes des villes de France, d'après le sphéroïde aplati, suivant les calculs trigonométriques de Cassini. Employé au dépôt de la guerre, en 1793, il y fut chargé de lier à la France, par de grands triangles, les départements du Rhin. Des opérations du même genre l'appelèrent l'année suivante en Savoie. Attaché à l'expédition d'Egypte, ses travaux dans cette contrée sont consignés dans l'*Exposé des résultats des opérations astronomiques faites en Egypte depuis le 1er juillet 1798 jusqu'au 28 août* 1800, dans le tome 1er de la *Description de l'Egypte*; mais un horizon continuellement rembruni ne lui permit pas d'observer le lever héliaque de *Sirius*, qui annonçait aux anciens Egyptiens le débordement du Nil. Le tome 2 contient ses *Observations thermométriques et hygrométriques.* On lui doit en outre quelques conjectures sur les *Monuments d'Esné et de Denderach.* De retour à Paris, il reprit la place d'ingénieur au bureau de la guerre, puis alla continuer ses triangles en Savoie, comme directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc. Il mourut subitement à Chambéry, le 23 avril 1811, âgé de 71 ans. Delambre lui a consacré une *Notice.*

* NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur ou plutôt compilateur infatigable, né à la Rochelle, le 16 décembre 1742, fit, à 18 ans, jouer sur le théâtre de Toulouse, une comédie intitulée l'*Incertain*, qui eut quelque succès. Ayant adressé à Voltaire une héroïde intitulée l'*ombre de Calas, Le suicide, à sa famille*, en reçut une réponse très-flatteuse qu'il ne manqua pas de faire imprimer avec sa pièce, dont elle assura la vogue. Passant à Lyon au moment où l'on imprimait la *Dunciade*, il s'avisa d'y ajouter un 4e chant intitulé le *Baton*, liberté qui déplut à l'auteur du poëme (*voy.* PALISSOT). A la révolution, se trouvant dans la gêne, il fut forcé d'accepter une place dans les bureaux de la fameuse commune de Paris; il la perdit pour s'être montré *modéré.* Il fut compris parmi les gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours en 1795. Depuis, comme auparavant, il ne cessa d'écrire, et mourut la plume à la main en juin 1823, à l'âge de 81 ans. Parmi ses ouvrages fort nombreux, mais dont les moins médiocres sont des compilations, on se contentera de citer : *De l'art du théâtre en général,* 1765, 2 vol. in-12; *Anecdotes des beaux arts*, 1773, 3 vol. in-8; *Anecdotes du règne de Louis XVI*, 1776, 3 vol. in-12, réimprimé en 6 vol. in-12; *Coup d'œil d'un Arabe sur la littérature française,* ou *le Barbier de Bagdad rasant le Barbier de Séville,* 1786, in-8; *Histoire des prisons de Paris et des départements*, 1797, 4 vol. in-12; *Parallèle de la révolution d'Angleterre en* 1642, *et de celle de France en* 1789, *suivi de poésies satiriques, relatives à la révolution française*, 1801, in-8; *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la république*, 1802, in-8; *Les Destinées de la France, sous la quatrième dynastie,* 1806, in-8; *Histoire du donjon de Vincennes*, 1807, 3 vol. in-8; *Anecdotes militaires*, 1808, 4 vol. in-8; *Beautés de l'Histoire du règne des Bourbons,* Paris, 1822, in-12; *Beautés de l'Histoire d'Egypte ancienne et moderne*, etc., Paris, 1823, in-12.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né à Saint-Brieuc en 1604 de parents distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de Saint-Brieuc en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à Saint-Malo, à Paris et dans plusieurs autres villes. Son zèle pour le parti janséniste l'ayant engagé dans de fausses démarches, La Barde, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. Noulleau composa plusieurs écrits et factums pour sa défense; mais ne pouvant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour, pour se rendre à St.-Quel, dans le diocèse de Dol, afin d'y dire la messe en dépit de son évêque. Il mourut vers 1672. On a de lui : *Politique chrétienne et ecclésiastique, pour chacun de tous messieurs de l'assemblée générale du clergé*, en 1665 et 1666, in-12, ouvrage oublié; *l'Esprit du christianisme dans le saint sacrifice de la messe*, in-12; *Traité de l'extinction des procès*, in-12; *De l'usage canonique de l'Eglise*, in-12.

NOUR-EDDYN. *Voy.* NORADIN.

** NOURRIT (Adolphe), fils aîné d'un acteur distingué de l'opéra, né en 1802 à Paris, fit ses études au collége de Sainte-Barbe, et fut ensuite placé dans les bureaux d'une compagnie d'assurance. Doué d'un sentiment très-vif pour les arts, il y joignait le goût de la poésie, et composait des vers agréables avec beaucoup de facilité. Il n'avait que 19 ans lorsqu'il parut pour la première fois au théâtre. Son début, dans le rôle d'Oreste *d'Iphigénie en Tauride*, fut un triomphe, et dès lors il brilla sans rival sur la scène lyrique. Peu de temps après, il fut nommé professeur de déclamation au conservatoire. Il alla recueillir en 1836 des applaudissements à Bruxelles, et prit ensuite un engagement pour le fameux théâtre de Saint-Charles à Naples; depuis quelques mois il y exerçait son talent avec le plus grand succès, lorsque dans un accès de mélancolie dont on ne peut que soupçonner la cause, il se précipita par la fenêtre, le 8 mars 1839. Ses restes, apportés en France, y ont été reçus avec une pompe que les peuples de l'antiquité, plus justes appréciateurs de la véritable gloire, ne réservaient qu'aux hommes morts en combattant pour la patrie, ou qui avaient donné de nobles exemples dans une vie consacrée tout entière au bonheur de leurs concitoyens.

NOURRY (dom Nicolas le), né à Dieppe en 1649, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant religieux, également estimable par ses mœurs et par ses connaissances, mourut à Paris en 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animait, il joignait un caractère bon et officieux. L'édition des *OEuvres* de Cassiodore est le fruit de son travail et de celui de dom Garet, son confrère. Il travailla avec dom Jean Duchesne et dom Julien Bellaise, à l'édition des *OEuvres* de

saint Ambroise, qu'il continua avec dom Jacques Friches. On a de lui 2 vol., sous le titre d'*Apparatus ad bibliothecam Patrum*, Paris, 1703 et 1715, in-fol. Le 1er vol. est rare, et le second plus commun. On les joint à la *Bibliothèque des Pères* de Philippe Desponts, Lyon, 1677, 2 vol. in-fol., et avec l'*index* de Siméon de Sainte-Croix, Gênes, 1707, in-fol. Le tout forme 30 vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca Patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La collection de dom le Nourry renferme des dissertations remplies de recherches curieuses et savantes sur la vie, les écrits et les sentiments des Pères, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. On a encore de lui une dissertation sur le Traité *De mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8. Il prétend mal à propos que ce Traité n'est point de Lactance. (*Voy.* ce nom.)

NOUSCHIRWAN, roi de Perse, qui mourut, dit-on, en 579, a été célèbre par ses vertus et sa sage administration. Saadi rapporte de lui plusieurs traits admirables, et surtout de sages instructions à son fils, que l'abbé Fourmont nous a données, traduites d'un manuscrit turc. Mais il y a toute apparence que c'est une morale mise en action, et le portrait d'un roi tel qu'on voudrait qu'il fût. « Etant à la chasse, et pressé par la faim, » il fit préparer un repas du gibier qu'il avait tué; » mais il n'avait point de sel. Il en envoya chercher au village le plus prochain, et défendit de » le prendre sans le payer. *Quel mal arriverait-il,* » dit un de ses courtisans, *si l'on ne payait pas un* » *peu de sel? Si le souverain*, répond Nouschirvan, » *cueille une pomme dans le jardin de son sujet, le* » *lendemain les courtisans dépouilleront l'arbre.* »

NOVARIN ou NOVARINI (Louis), religieux théatin de Vérone, mort dans sa patrie le 14 janvier 1650, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre. Il était habile dans l'hébreu et dans les autres langues orientales, et se fit aimer des princes et des savants de son temps. Il a compilé un grand nombre d'ouvrages; mais il n'y a mis ni choix ni discernement. Les principaux sont : des *Commentaires* sur les quatre Evangiles et sur les Actes des apôtres, 4 vol. in-fol.; *Electa sacra*, 6 vol. in-fol.; *Adagia sanctorum Patrum*, etc., 2 vol. in-fol.; *Calamita de cuori*, Vérone, 1647, in-16. C'est sous ce titre singulier qu'il a écrit la *Vie* de J.-C. dans le sein de la sainte Vierge. *Paradiso Betleemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la vie de J.-C. dans la crèche Ces deux derniers sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'Eglise de Carthage au IIIe siècle, était un homme perfide, arrogant, dévoré d'une extrême avarice, et qui pillait effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles et des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se séparant de son évêque. Il s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressemblait, s'unit avec lui contre saint Cyprien, et prétendit qu'on devait recevoir les laps à la communion, sans aucune pénitence. Novat, étant allé à Rome, en 251, s'unit avec Novatien, et embrassa l'erreur de celui-ci, diamétralement opposée à celle qu'il avait soutenue en Afrique; cette union causa non-seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. *Voy.* l'article suivant.

NOVATIEN, antipape en 251. Il était d'abord philosophe païen. Se trouvant dangereusement malade, il demanda le baptême, et on le lui conféra dans son lit. Etant relevé de sa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les règles canoniques, et contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portait ses vues sur le siége de Rome, et fut si outré de se voir préférer Corneille après la mort du pape Fabien, qu'il publia contre le nouvel élu des calomnies atroces. S'étant uni avec Novat, ils firent venir trois évêques simples et ignorants, et les ayant fait boire, ils les obligèrent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irrégulière produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie; car Novatien soutint que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, et se sépara de Corneille. Ses premiers disciples n'étendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite, les novatiens exclurent pour toujours ceux qui avaient commis des péchés pour lesquels on était mis en pénitence : tels étaient l'adultère, la fornication; ils condamnèrent ensuite les secondes noces. Il y avait encore des novatiens en Afrique du temps de saint Léon, et en Occident jusqu'au VIIe siècle. Les novatiens prirent le nom de *cathares*, c'est-à-dire *purs*; ils avaient un grand mépris pour les catholiques, et lorsque quelqu'un d'eux embrassait leur sentiment, ils le rebaptisaient. Novatien ne faisait que renouveler l'erreur des montanistes. (*Voy.* MONTAN.) A beaucoup d'orgueil il joignait un caractère dur et austère. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des viandes juives*, qui sont parmi les *OEuvres de Tertullien*, et une *Lettre* qu'on trouve parmi celles de saint Cyprien. C'est lui et non pas Novat qui a donné son nom aux hérétiques appelés *Novatiens*. Jackson a publié à Londres, en 1728, in-4, une édition de tous les ouvrages de Novatien.

* NOVERRE (Jean-Georges), célèbre chorégraphe, né à Paris en 1727, est considéré comme le créateur ou du moins comme le réformateur de son art. Il parcourut presque tous les théâtres de l'Europe, où ses ballets eurent le plus grand succès. Il obtint des pensions de Frédéric II, de Marie-Thérèse et de don Pedro, roi de Portugal, qui lui accorda même la croix de l'ordre du Christ. On fait monter à plus de 140 les ballets de ce compositeur fécond, qui a laissé beaucoup d'élèves en France et en Italie. Noverre est mort à Saint-Germain-en-Laye, le 19 octobre 1810, âgé de 83 ans. On a de lui : *Lettres sur les arts imitateurs, et sur la danse en particulier*, 2e édit., Paris, 1807, 2 vol. in-8.

NOVES et non pas NOVÈS (Laure de), dame, et non demoiselle, comme le disent tous les Dictionnaires, d'après le père Nicéron, est plus connue sous le nom de la *belle Laure*. Elle naquit à Avignon ou dans un village voisin, en 1307 ou 1308, d'Audibert (et non *Audiffert*) de Noves, et fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane.

Son esprit, sa vertu, sa beauté, et ses grâces lui soumettaient tous les cœurs. Le fameux Pétrarque, dont la famille avait été exilée de Toscane pendant les guerres civiles, s'était retiré à Avignon : il conçut une si vive affection pour Laure, qu'il l'aima vingt ans pendant sa vie, et conserva son amour dix ans après sa mort. Ce poète lui consacra sa muse, et fit à sa louange 318 *sonnets* et 88 *chansons*, auxquels elle doit sa célébrité. Il l'avait vue pour la première fois le lundi de la semaine sainte (6 avril 1327), dans l'église de Sainte-Claire, et il la vit pour la dernière fois le 27 septembre 1347. Laure était, dit-on, du nombre des dames qui composaient *la Cour d'Amour*. Cette cour était une assemblée de femmes de la première qualité, qui ne traitaient que de matières de galanterie, et qui décidaient gravement sur ces bagatelles, mais toujours d'une manière décente et honnête. Elle mourut de la peste à Avignon, en 1348, à quarante ans, et fut enterrée aux Cordeliers. On a débité beaucoup de fables sur cette dame illustre. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poète l'ayant refusé, sous le frivole prétexte qu'il ne pourrait plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'*Histoire de France*, qui a adopté ce conte, fait dire à Pétrarque qu'il ne voulait point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. « N'ajoutez aucune foi, dit le *Voyageur » français*, tom. 30, pag. 370, à ce que rap- » portent Fleury et Villaret, touchant ces deux » personnages. C'est une fable puisée dans des » auteurs peu instruits ou peut-être mal inten- » tionnés. Avant la prétendue offre de Benoît XII, » Laure avait déjà épousé Hugues de Sade, sei- » gneur de Saumane, à qui elle donna plusieurs » enfants. » Cette dame illustre était aussi vertueuse que belle. Quelques regards gracieux et quelques paroles honnêtes furent les seuls aiguillons dont elle se servait pour ranimer la verve du poète, quand elle la voyait se ralentir, et l'amour du poète était plutôt une affaire de chevalerie et d'enthousiasme que de passion et de désir. Laure fut mère de onze enfants, ce qui l'affaiblit tellement, qu'à 35 ans elle n'avait plus aucune trace de sa beauté. François I[er], passant à Avignon, ordonna de rétablir le tombeau de Laure ; mais cet ordre ne fut pas exécuté. *Voy.* les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par M. l'abbé de Sade, en 3 vol. in-4, 1764 et années suivantes ; *Histoire de la littérature italienne*, par Tiraboschi, *del Petrarca*, etc. par Baldelli, Florence, 1797, in-4 ; *Pétrarque à Vaucluse et Retour de la Fontaine de Vaucluse*, par l'abbé Arnavon, Paris, 1803, in-8 ; Avignon, 1805 ; *Description de la fontaine de Vaucluse*, par M. Guérin, Avignon, 1804, in-12 ; *Histoire littéraire de l'Italie*, par Ginguené. On peut en outre consulter sur Laure *les Mémoires* de Bimard de la Bastie, et celui de Ménard dans la *collection de l'acad. des Inscrip. et belles-lettres*. M[me] de Genlis a publié un roman intitulé *Pétrarque et Laure*, Paris, 1819, 2 vol. in-12. On raconte que le duc de Luxembourg (depuis empereur sous le nom de Charles IV), ayant distingué Laure dans une des fêtes que lui donnait la ville d'Avignon, la baisa aux yeux et au front, témoignage honorable de respect dans un souverain et alors admis dans la chevalerie.

* NOVIKOF (Nicolas-Ivanovitsch), littérateur, né en 1744 à Tichvensk près de Moscow, servait à 18 ans, comme bas officier, dans la garde impériale. C'est alors seulement qu'il commença à cultiver les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Quittant bientôt la carrière militaire pour se vouer aux lettres, il publia, en 1770, un *Journal* intitulé le *Peintre*, qui obtint un succès mérité. Plus tard la *Gazette de Moscow*, confiée à ses soins, vit le nombre de ses abonnés s'élever de 600 à 4000. A l'époque de la révolution française, il fut inquiété ; mais les tracasseries et même les persécutions auxquelles il fut quelque temps en butte, eurent un terme, et il put continuer en paix ses travaux. Ayant acheté l'imprimerie de l'université de Moscow, il mit tous ses soins à multiplier les ouvrages utiles et à en réduire le prix, afin que l'instruction pût facilement se répandre parmi ses compatriotes. Novikof mourut le 31 juillet 1818 : c'est un des littérateurs Russes qui ont le plus contribué à répandre les lumières dans ce vaste empire. Outre les *Journaux littéraires*, dont il fut le principal rédacteur, et les nombreuses *éditions* qu'il a publiées, on lui doit : *Bibliothèque ancienne de la Russie*, 1773-1775, 10 vol.; *Continuation*, 1786-1795, 9 vol.; *Essai d'un dictionnaire historique des auteurs russes*, ibid., 1722.

NOVIOMAGUS (Jean), dont le nom de famille était *Bronckhorst*, né à Nimègue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour les erreurs des sectaires, et mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui : *Sancti Dionysii Areopagitæ martyrium latine versum*. C'est la version d'une pièce apocryphe ; *Bedæ presbyteri opuscula*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de toutes les *OEuvres* du vénérable Bède sur la physique, sur le calendrier et sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1531. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit : les notes qui l'accompagnent sont estimées ; *De numeris libri II, quorum prior logisticen et veterum numerandi consuetudinem, posterior theoremata numerorum complectitur*, Paris, 1539 ; une *Version latine* de la *Géographie* de Ptolomée, Cologne, 1540.

NOYER (Anne-Marguerite Petit, femme de M. du), naquit à Nîmes vers l'an 1663. Sa mère était de la famille du père Cotton, confesseur de Henri IV. Après avoir abjuré le protestantisme dans lequel elle était née, elle épousa M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Puis, revenant à ses erreurs, pour les professer librement, elle s'enfuit en Hollande avec ses deux filles. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté ou si l'on veut de licence. Elle écrivit des *Lettres historiques d'une dame de Paris à une dame de province*, en 5 vol. in-12. La dernière édition est en 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de madame du Noyer et une suite à

ses lettres. Elle ramassait les sottises de la province, et on les prenait dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation d'une femme bizarre. Elle avait paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur, et avait vécu longtemps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a imprimé une satire contre elle, intitulée : *Le mariage précipité*, comédie en trois actes et en prose, Utrecht, 1713, in-12.

NOYERS (Hugues de), évêque d'Auxerre en 1183, fut informé de quelques désordres de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui le forcèrent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez longtemps, fut enfin levée, à condition que le comte déterrerait un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et qu'il l'apporterait pieds nus et en chemise dans le cimetière, ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Ces usages, sacrés dans des temps que nous nommons *barbares*, et qui aujourd'hui paraîtraient bien ridicules, avaient le précieux effet de punir et de contenir la violence des hommes scélérats et puissants. Hugues mourut en 1206.

NOYERS (Milès de), arrière-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302, par Philippe de Bel, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflamme, et en cette qualité il se trouva l'an 1328, à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à Philippe de Valois, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince et de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Créci en 1336. Il avait conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, et les Anglais furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis le Hutin, et mourut en 1350.

NUENARIUS, ou NUENAR ou de NOVA AQUILA (Herman), comte du saint Empire romain, né, en 1491, dans le duché de Juliers. Il est cité comme un protecteur éclairé des lettres. Prévôt de l'église métropolitaine de Cologne et de la collégiale d'Aix-la-Chapelle, Nuenarius fut envoyé par Charles I[er] d'Autriche, roi d'Espagne, pour solliciter la couronne impériale auprès des princes d'Allemagne, par laquelle ce prince conserva le nom de Charles-Quint, et mourut en 1530, à 39 ans, à la diète d'Augsbourg, assemblée par ordre de ce même empereur. On a de lui : *De origine et sedibus priscorum Francorum*, 1532, dans les *Sermones convivales* de Peutinger, édition d'Iéna, et dans *Divæus*, édition de Louvain, 1757; *De Gallia belgica commentariolus*, Anvers, 1584. Il y a des remarques curieuses, que quelques critiques ont traitées trop lestement. *Annotationes aliquot herbarum*, dans l'herbier d'Othon Brunsfels, Bâle, 1540; *Vita Caroli Magni per Eginhardum scripta*, Cologne, 1521; il est le premier éditeur de cet ouvrage; *Carmina aliquot, quibus historia mortis Jesu in septem horas distributa est*, Leipsig, 1592, avec les *Hymnes* de Georges Fabricius. On l'a accusé d'être l'auteur des *Litteræ obscurorum virorum*. *Voy.* GRATIUS, REUCHLIN et HUTTEN. Il y avait donné lieu : trompé par l'hypocrisie de Luther, il s'était déclaré son ami et son protecteur; mais dans la suite ayant découvert la fourberie de cet hérésiarque, il fut un de ses plus zélés adversaires.

NUIT, déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Erèbe, fleuve des enfers, dont elle eut beaucoup d'enfants. On la représente ordinairement avec des habits noirs, parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, et traînée dans un char d'ébène, par deux chevaux qui ont des ailes semblables à celles des chauves-souris.

NUMA-POMPILIUS, législateur de Rome, né à Cures dans la Sabinie. Il fut élu par le sénat romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant Jésus-Christ. Retiré à la campagne depuis longtemps, il ne s'occupait que de l'étude des lois et du culte religieux. Le mariage qu'il avait fait avec Tatia, fille de Tatius, roi des Sabins, et qui partageait la royauté avec Romulus, n'avait pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendaient à Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches et ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs romains. Les Romains étaient naturellement féroces et indociles, il leur fallait un frein : Numa le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les lois et le respect pour les dieux. Persuadé de cette vérité si importante et si féconde en conséquences, dont un philosophe, Plutarque, a fait depuis sa maxime favorite : qu'*on bâtirait plutôt une maison en l'air, que de fonder une république sans religion*, il tourna toutes ses pensées vers cet objet; mais, égaré lui-même, il ne pouvait qu'égarer les autres. Convaincu de la nécessité de la chose, il ne parvint point à en bien distinguer la nature, et à la dégager des erreurs dont l'ignorance et la corruption des hommes l'avaient chargée. Il supprima les *célères* ou les 300 gardes dont Romulus s'était entouré, et s'occupa à former une milice sacerdotale, comme les Saliens, le collége des pontifes, les Vestales. Il consacra le culte du dieu *Terme*, institua les *Saturnales*, et aux sacrifices sanglants il substitua les offrandes de fruits et les libations de vin. Il éleva un temple à la *Bonne Foi*, et le serment prononcé sur cette nouvelle divinité était le plus sacré de tous. Numa établit les *féciales*, ou ministres du droit des gens, fit de nouvelles lois pour le mariage, et en honneur de Janus il reporta le commencement de l'année au mois de janvier : sous Romulus, elle commençait au mois de mars, et l'année n'en avait que dix; Numa y ajouta deux autres mois. Il entoura de murailles la ville de Rome, en agrandit l'enceinte, en y comprenant le mont Quirinal. Ayant affaire à un peuple ignorant et afin de mieux consolider les réformes, il eut recours aux prodiges, et feignit d'avoir des entretiens avec une nymphe nommée Egérie. Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des ins-

pecteurs et des surveillants. Il visitait souvent lui-même les travaux de la campagne, et élevait aux emplois ceux qu'il connaissait laborieux, appliqués et industrieux. Il se fit aimer de ses sujets en publiant un grand nombre de lois qui respiraient la sagesse. Il mourut l'an 672 avant J.-C., après un règne de 42 ans. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince était parvenu à reconnaître l'existence d'un seul vrai Dieu; qu'il en faisait mention dans ses livres; qu'il défendit de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle, et qu'en conséquence les Romains n'eurent pendant plus d'un siècle et demi aucune statue dans leurs temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple ne sert point à confirmer cette opinion; et l'idée que l'histoire nous a laissée de Numa-Pompilius le contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme; mais, quelque défectueuses, quelque superstitieuses même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus du code de la philosophie irréligieuse. » Telle est, dit Voltaire, la faiblesse du genre » humain, et telle est sa perversité, qu'il vaut » mieux sans doute pour lui d'être subjugué par » toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles » ne soient point meurtrières, que de vivre sans » religion. L'homme a toujours eu besoin d'un » frein, et quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux » Sylvains, aux Naïades, il était bien plus utile » d'adorer ces images fantastiques de la Divinité, que » de se livrer à l'athéisme. » Outre les *Vies* de Plutarque, *voy.* Jacques Meyer, *Delineatio vitæ gestorumque Numæ-Pompilii*, Bâle, 1765, in-8. Numa-Pompilius a fourni à Florian le sujet d'un poëme en prose.

NUMÉNIUS, philosophe grec du IIe siècle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier ensemble. Il prétendait que Platon avait tiré de Moïse ce qu'il dit de Dieu et de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon*, disait-il, *sinon Moïse parlant athénien?* Numénius pouvait dire vrai; et l'on ne peut guère douter en lisant quelques passages de Platon, qu'il n'ait eu connaissance des Livres saints; mais rien n'empêche de croire que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, a pu instruire des philosophes de la création et du Dieu créateur, supposé que la raison, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre à cette connaissance. (*Voy.* PLATON, LAVAUR, OPHIONÉE, etc.) Il ne nous reste de Numénius que des *fragments*, qui se trouvent dans Origène, Eusèbe, etc. Ce philosophe était un modèle de sagesse.

NUMÉRIEN (Marcus-Aurélius-Numérianus), empereur romain, fils de Carus, suivit son père en Orient, étant déjà César, et il lui succéda, avec son frère Carin au mois de janvier 282. Il fut tué par la perfidie d'Arius Aper, son beau-père, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les affaires de l'état étaient son unique occupation, et les sciences son seul amusement. (*Voy.* NEMESIEN.) Il se faisait beaucoup aimer de ses sujets et admirer des savants, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son temps. Aper poignarda Numérien dans sa litière, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnait, comme si le prince eût été vivant dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, et il en subit sur-le-champ la peine. (*Voy.* APER.)

NUMÉRIUS, gouverneur de la Gaule narbonnaise. *Voy.* DELPHIDIUS.

NUMITOR était fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius. Procas en mourant l'an 795 avant J.-C. le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition qu'ils régneraient tour-à-tour d'année en année; mais Amulius s'empara du trône, et donna l'exclusion à Numitor, dont il fit mourir le fils nommé Lausus. Il contraignit ensuite Rhéa Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les vestales. Cette princesse étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'était du dieu Mars, et accoucha de Rémus et de Romulus, qui, après avoir tué Amulius, rétablirent Numitor sur le trône, l'an 754 avant J.-C. Ces commencements de l'histoire romaine, comme ceux de presque toutes les histoires, sont remplis d'obscurités, de faits défigurés et douteux.

NUNEZ ou NONIUS (Ferdinand), critique espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il était de Pincia, près de Valladolid. Il florissait au XVe siècle, et introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce savant était modeste. Quoiqu'il fût de l'illustre maison des Gusman, il ne crut pas se déshonorer en professant les belles lettres à Alcala et à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant dans le tombeau des regrets aussi vifs que sincères. On estime surtout ses *Commentaires* sur Pline, sur Pomponius Méla, et sur Sénèque. On lui doit aussi en partie la *Version* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de Ximénès. Le roi Ferdinand le Catholique le mit à la tête de ses finances. Il écrivit aussi quelques ouvrages espagnols. On trouve des articles sur Nunez dans les *Eloges des hommes savants*, par Teissier, et dans le *Dictionnaire* des Chauffepié.

NUNEZ. *Voy.* NONNIUS.

NUZIO. *Voy.* MUZIO.

NUZZI. *Voy.* MARIO.

NYMANN ou NYMANNUS (Grégoire), professeur d'anatomie et de botanique à Wittenberg sa patrie, mourut le 8 octobre 1638, à 45 ans, étant né le 14 janvier 1594. On a de lui : un *Traité* latin *de l'apoplexie*, Wittenberg, 1629 et 1670, in-4, estimé; une *Dissertation* recherchée et curieuse *sur la vie du fœtus*, ibid., 1628, in-4; Leyde, 1664, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie; et que, sa mère venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein encore vivant et sans l'offenser. Ce qui n'est pas contraire aux faits qui établissent qu'en certains cas le *fœtus* ne s'accroît que par une espèce de végétation et de mouvement animal émané de la mère. *Voy.* le *Catéchisme philosophique*, n° 467.

NYMPHES, déesses, filles de l'Océan et de Thétis,

ou de Nérée et de Doris : les unes, appelées océanitides ou néréides, demeuraient dans la mer; les autres, appelées naïades, habitaient les fleuves, les fontaines et les rivières; celles des forêts se nommaient dryades et hamadryades, et n'avaient chacune qu'un seul arbre sous leur protection; les napées régnaient dans les bocages et les prairies, et les oréades sur les montagnes.

NYNAULD (Jean de), auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux et plein de choses singulières, mais aujourd'hui fort rare, sous ce titre : *De la lycanthropie, transformation et extase des sorciers*, Paris, 1615, in-8.

* NYON l'aîné, (Jean-Luc), libraire de Paris, né vers 1730, s'est distingué par ses connaissances bibliographiques. On lui doit plusieurs *Catalogues* qui sont encore recherchés des curieux, entr'autres ceux de la *Bibliotheque de la Vallière*, 2e partie, 1788, 6 vol. in-8, qui serait plus utile s'il y avait ajouté une table des auteurs; et de la *Bibliothèque de Malesherbes*, 1796, in-8. Nyon est mort en 1799.

* NYSTEN (Pierre-Hubert), savant médecin, né à Liége, en 1771, d'une famille de commerçants, dirigea ses études vers le barreau : mais il abandonna le droit pour les sciences naturelles. Son oncle, chanoine de Liége, lui donna les moyens de se rendre à Paris en 1794, au moment où l'on y réorganisait l'enseignement médical. Son application le fit remarquer de ses maitres, et il devint, en peu d'années, élève de première classe de l'*Ecole pratique*. Il obtint au concours, en 1798, une place d'aide d'anatomie à la *Faculté de médecine*. Les découvertes de Galvani et de Volta fixèrent particulièrement son attention, et il fit une longue suite d'expériences pour s'assurer des différents degrés de *contractabilité* des organes musculaires. En 1802, il fit partie de la commission envoyée en Espagne pour y faire des observations sur la fièvre jaune. Une épidémie meurtrière s'étant déclarée, en 1804, parmi les vers à soie, il fut chargé d'en étudier les causes. Ses observations furent favorablement accueillies; mais tous ces travaux n'améliorant pas sa fortune, il se consacra au soin des malades. La protection de Hallé le fit nommer médecin de l'hospice des *Enfants Trouvés*; mais il ne jouit pas longtemps de cet emploi. Nysten mourut d'apoplexie le 3 mars 1818, âgé de 47 ans. Ce savant praticien a laissé : *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, 1803, in-8; *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, 1808, in-8; *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivie de deux vocabulaires latin et grec, 2e édition. Paris, 1810, in-8; *Nouveau Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, Paris, 1814, in-8, avec M. Capuron; *Recherches de physiologie et chimie pathologique*, pour faire suite à celles de Bichat sur la vie et la mort, 1811, in-8; *Manuel médical*, 1814; 2e édit., 1816, in-8. (*Voy.* SCHWILGUE.) Il a été l'un des collaborateurs du *Dictionnaire des sciences médicales*, auquel il a fourni plusieurs articles importants, notamment *Electricité*, *Galvanisme*, (avec Hallé).

O

O (François, marquis d'), seigneur de Frênes, né vers 1535, d'une famille illustre de Normandie, fut nommé par Henri III surintendant des finances. La difficulté des temps rendit son administration odieuse; car il paraissait continuellement quelque nouvel édit bursal : et cette situation de la chose publique contrastait d'une manière révoltante avec son luxe. Paris ayant ouvert ses portes à Henri IV, ce prince, trompé par les nombreux partisans d'O, que ses largesses lui avaient attirés, lui donna le gouvernement de cette ville. D'O mourut en 1594. Sully en parle fort désavantageusement. D'Auvigny a donné la *Vie* du marquis d'O dans le tom. 2 des *Hommes illustres* de France.

OANNÈS, OANÈS ou OEN, un des dieux des Syriens. On le représentait sous la figure d'un monstre avec deux têtes, des mains et des pieds d'homme, le corps et une queue de poisson. On croyait qu'il était sorti de la mer Rouge, et qu'il avait enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, etc. C'est de là sans doute que Maillet, longtemps voisin de cette mer, a pris son système des poissons transformés en hommes, ou bien des hommes originairement poissons.

OATÈS (Titus), Anglais, né vers 1619, fils d'un tisserand, eut successivement deux espèces d'office ou de cure, dont il fut dépouillé pour crime de faux témoignage. Il s'enfuit d'Angleterre, et feignant d'être catholique, il fut reçu au séminaire anglais à Valladolid; mais il ne tarda pas d'en être chassé. Il eut le même sort au séminaire de Saint-Omer, où il fut pendant huit mois. De retour en Angleterre, il forma avec deux scélérats, nommés Tong et Digbey, un projet exécrable. Il accusa juridiquement, en 1678, les catholiques anglais d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestants anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion catholique en Angleterre. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite et quelques jésuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahison, et l'on donna une pension au scélérat Oatès. Jugement qui nous apprend ce qu'il faut penser de plusieurs autres rendus dans le même pays, pour des sujets et des procédures toutes semblables. Sous

le règne de Jacques II, la mémoire des suppliciés fut réhabilitée, et Oatès condamné comme parjure à une prison perpétuelle, à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison et lui rendit sa pension. Ce malheureux mourut à Londres le 23 juillet 1705. Les écrits qu'on lui a attribués sont de Tong et de Dighey, ses complices; car il était absolument incapable de rien composer. Ce fut à l'occasion de cette horrible et ridicule accusation, que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du clergé*, auquel Arnauld répondit par l'*Apologie des catholiques*. Il y justifie les catholiques, et en particulier l'archevêque de Paris, le père de la Chaise et les autres jésuites. Cette *Apologie* était d'autant moins suspecte, qu'elle tendait à laver ceux qu'Arnauld regardait comme ses plus grands ennemis.

OBED, fils de Booz et de Ruth, père d'Isaï et aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant J.-C.

OBEDEDOM, Hébreu distingué par ses vertus, de la tribu de Lévi, vers l'an 1045 avant l'ère chrétienne. Ce fut dans sa maison que David fit déposer l'arche d'alliance, lorsqu'il la faisait transporter à Jérusalem. David, frappé et épouvanté de la punition d'Oza, et ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez Obededom où elle ne resta que trois mois; mais David se rassura, ranima sa confiance dans le Seigneur, et s'apercevant que la famille d'Obededom était comblée de bénédictions, il fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem. Obededom est appelé géthéen dans l'Ecriture, non qu'il fût de Geth, qui était une ville des Philistins, mais parce qu'il y avait demeuré avec David.

* OBERHAUSER (dom Benoît), bénédictin, né en *1719* à Weissenkirchen en Autriche, fit ses études à Saltzbourg et à Vienne, et embrassa la règle de Saint-Benoît en 1740, à l'abbaye de Lambach. Bon théologien, savant canoniste, il professa d'abord la philosophie à Saltzbourg, et ensuite le droit à Gurk et à Fulde. De nouvelles opinions commençaient alors à prévaloir dans les écoles d'Allemagne : Hontheim y avait préludé dans son *Febronius*. L'empereur Joseph II les favorisait, et des évêques complaisants se prêtaient à ses vues. Oberhauser, qui les avait adoptées, relevait les prérogatives et l'autorité des princes temporels, au préjudice des droits et de l'autorité de l'Eglise, et il enseignait cette doctrine, l'établissait dans ses ouvrages, et la faisait soutenir dans des thèses publiques. Quelques-uns de ces écrits parvenus à Rome y furent mis à l'*index*. Clément XIII, informé de ces innovations, adressa au prince-évêque de Fulde un bref par lequel il lui enjoignait de destituer Oberhauser de sa chaire. Ce prélat invita le professeur à quitter Fulde; il obéit, et se retira à Lambach dans sa maison de profession. De là, il écrivit contre le père Peck, qui lui avait succédé dans sa chaire. Le prince-évêque de Saltzbourg, qui partageait les opinions d'Oberhauser, le nomma son conseiller. Il mourut le 2 avril 1786. On a de lui : *Prælectiones catholicæ, etc.* Il y attaque l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, ses prétentions sur le temporel des princes, etc.; *Apologia historico-critica divisarum potestatum*, Francfort-sur-le-Mein, 1771, in-8, réimprimée dans le *Corps* de droit pastoral d'Eybel (*voy.* ce nom); *Manuale selectorum conciliorum*, 1776, in-4; *Specimen cultioris jurisprudentiæ*, Leipsig, 1777. Cet ouvrage fut attaqué par le père Shmidt, jésuite d'Heidelberg, et par le père Hochstadt, capucin de Mayence. Oberhauser leur répondit par un opuscule intitulé : *Pagellæ volantes*, avec plus d'acrimonie que de jugement; Un *Abrégé de Van Espen*, Saltzbourg, 1785, 5 vol. in-8; *De dignitate utriusque cleri*, in-8, 1re partie; la deuxième était prête à imprimer lorsque l'auteur mourut; Un *Abrégé de Thomassin*, etc. Il y enseigne que les princes seuls ont d'eux-mêmes le droit d'imposer des empêchements dirimants au mariage, et que si l'Eglise en impose, c'est par leur concession. Ses écrits sont savants; mais il dispute avec aigreur et dureté.

* OBERHAUSER (dom Bernard), bénédictin, né dans les états du prince-évêque de Saltzbourg, enseigna la philosophie à Saltzbourg et Frisingue avec beaucoup de succès; et fut mis à la tête de l'abbaye d'Estal en Bavière où il avait fait profession. On doit à ce savant abbé : *Biennium philosophiæ thomisticæ*, 1725, 4 vol. in-8, supplément, 1729. C'est le cours qu'il avait professé.

* OBERKAMPF (Christophe-Philippe), manufacturier célèbre, naquit à Weissembach dans le marquisat d'Anspach, le 11 juin 1738. Son père, habile teinturier, après avoir porté sans succès ses talents dans plusieurs villes de l'Allemagne, était venu s'établir à Arau en Suisse, où son établissement avait prospéré. Ce fut là qu'Oberkampf apprit à cultiver les diverses branches de l'art, alors nouveau en Europe, du manufacturier de toiles peintes. Dès les temps reculés, cet art était connu en Asie, et Pline vante l'éclat et la solidité des couleurs qu'employaient les Egyptiens. Mais les *Perses* et les *Indiennes* qui nous ont servi de modèles, n'avaient d'imprimé que le trait, et les sujets étaient coloriés au pinceau. C'est de cette longue et dispendieuse opération que nos toiles de fil et de coton, ou de coton pur, imprimées, ont pris dans le commerce le nom de *toiles peintes*, quoique l'impression à la planche y eut été appliquée d'abord, et, dans la suite, pour certains genres, l'impression mécanique au rouleau. C'est à Oberkampf que la France doit le bienfait de l'introduction de ces deux procédés, et il finit par naturaliser dans le royaume, et y porter à un degré inconnu de perfection, une industrie qu'on repoussait, comme contraire à la culture du chanvre, du lin et de la soie. Oberkampf était à Paris depuis deux ans, lorsque l'édit de 1759 autorisa la fabrication intérieure; et avec un capital d'environ 600 francs, il jeta les bases de la première manufacture de ce genre. Il s'établit dans une chaumière de la vallée de Jouy, et il se chargea seul du dessin, de la gravure, de l'impression et de la teinture des toiles. Le terrain qu'il occupait était marécageux, il entreprit de l'assainir en le desséchant par des saignées habile-

ment ménagées, et en resserrant le lit de la petite rivière de Bièvre. Le pays était presque désert, et il y appela en peu de temps une population de 1500 âmes. Morellet écrivit en faveur de l'établissement nouveau, et un arrêt du conseil étouffa les efforts malveillants des industries rivales. La manufacture de Jouy prit le plus grand développement, et depuis, plus de trois cents établissements, qui occupent deux cent mille ouvriers, se sont formés et produisent à la France un bénéfice de main-d'œuvre qu'on a évalué à 240 millons. La réputation d'Oberkampf ne tarda pas à devenir européenne : elle s'étendit même jusque sous les Tropiques où ses agents allaient tenter de dérober aux Indiens le secret de leurs couleurs. Louis XVI, protecteur éclairé des inventions utiles, accorda à Oberkampf des lettres de noblesse. Le conseil-général de son département en 1790, lui décerna une statue que sa modestie lui fit refuser. Plus tard on lui offrit une place au sénat qu'il refusa également. C'est encore Oberkampf qui a créé à Essonne la manufacture de toiles peintes de coton, le premier et le plus bel établissement de ce genre en France. Cet ingénieux industriel mourut le 4 octobre 1815, profondément affecté des ravages que la guerre étendit jusque dans la vallée de Jouy. On trouve dans le *Mémorial universel de l'industrie*, tom. 3, p. 220, une Notice sur Oberkampf, avec son portrait.

* OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant antiquaire et laborieux philologue, né le 7 août 1735, à Strasbourg où son père était professeur au gymnase, fut, dès l'âge de 20 ans, chargé de le suppléer dans ses pénibles fonctions; néanmoins il trouva du temps pour étudier la philosophie et la théologie, en s'attachant surtout à la critique du texte sacré et pour ainsi dire à l'archéologie des livres saints. A 22 ans il soutint une thèse : *De veterum ritu condiendi mortuos*, 1757, qui aurait fait honneur à un érudit consommé, et l'année suivante il reçut le doctorat. Schoepflin, dont la réputation attirait à Strasbourg des jeunes gens de toutes les parties de l'Europe, le chargea de leur expliquer les auteurs latins et de leur faire des leçons sur les branches de connaissances pour lesquelles il n'existait pas de chaire dans l'académie. Nommé en 1764 conservateur adjoint de la bibliothèque de l'université, il reçut la même année l'autorisation d'ouvrir un cours public de langue latine. En 1770, il succéda à la chaire de son père au gymnase, et fut nommé professeur suppléant d'éloquence latine à l'académie. Ses différents travaux ne l'empêchaient pas de donner des cours d'archéologie, de géographie ancienne et diplomatique, etc., et il publia des *Manuels* ou Introductions élémentaires que leur utilité a fait adopter dans plusieurs écoles de l'Allemagne. Il consacrait une partie de ses vacances à visiter le Palatinat, le Brisgau, la Lorraine; et il rapportait de chacune de ses excursions quelques remarques nouvelles et intéressantes. Il parcourut, en 1776, aux frais du magistrat de Strasbourg les provinces méridionales de la France, pour en examiner les monuments, et, en revenant, il s'arrêta un mois à Paris. Oberlin fut nommé en 1778, professeur extraordinaire à l'université de Strasbourg; en 1782, professeur de logique et de métaphysique; et en 1787 directeur du gymnase. La révolution le trouva chargé de ces dernières fonctions : l'estime dont il était entouré le porta successivement à la place d'administrateur du district de Strasbourg, puis du département du Bas-Rhin. Mais en 1793, jeté dans les prisons de Metz, il y subit une détention de trois mois, pendant lesquels il fut traité avec une barbarie trop commune à cette époque. Il obtint ensuite la permission de louer une chambre dans la ville, et commença aussitôt sur l'histoire et le langage du pays Messin, des recherches qui furent publiées dans le *Magasin encyclopédique* (3e année, IV, 223). Après le 9 thermidor il put retourner à Strasbourg, où il reprit ses cours. A l'organisation des écoles centrales, il fut nommé bibliothécaire de celle du Bas-Rhin, et s'empressa d'ouvrir un cours de bibliographie. En 1800, il fit un nouveau voyage à Paris, pour revoir ceux de ses amis qui avaient survécu à la tourmente révolutionnaire. Oberlin mourut à Strasbourg le 10 octobre 1806, d'une attaque d'apoplexie. Il était correspondant de l'institut et membre de plusieurs académies nationales et étrangères. Outre de bonnes éditions d'*Ovide*, 1776-78; de Vibius Sequester, *de fluminibus*, 1778, in-8; d'Horace, 1788, in-4; de Tacite, 1801, 2 vol. in-8, on lui doit un grand nombre de dissertations savantes, de thèses, etc.; mais ses principaux ouvrages sont : *Orbis antiqui monumentis suis illustrati primæ lineæ*, 1772, in-4, 2e édit., 1790, in-8; *Rituum romanorum tabulæ*, 1784, in-8; *Artis diplomaticæ primæ lineæ*, 1788, in-8; *Litterarum omnis ævi fata, tabulis synopticis exposita*, 1789, in-8; *Museum Schœpflini : Lapides, marmora, vasa*, 1785, 3 tom. en 1 vol. in-4; *Essai sur le patois lorrain des environs du comté du Ban-de-la-Roche*, suivi d'un glossaire patois lorrain, 1775, petit in-8, ouvrage curieux et peu commun; *Essai d'annales de la vie de Jean Guttemberg, inventeur de la typographie*, 1801, in-8. On trouve dans le *Magasin encyclopédique* une *Notice* très-étendue sur ce savant, année 1807, t. 2, pag. 72-140.

OBERTO (François d'), poëte provençal, originaire de Gênes, descendait de l'ancienne famille Cybo. Il se rendit, jeune encore, dans la célèbre abbaye de Lerins pour y embrasser la vie monastique, et ce fut là qu'il mourut en 1408, âgé de 82 ans. Il devint bientôt habile dans la théologie, la poésie, la rhétorique et les autres arts libéraux. Ses confrères le chargèrent de mettre en ordre la bibliothèque de l'abbaye, « qui, dit Jean de Nostre-» dame, était renommée la plus belle de toute » l'Europe, pour avoir été enrichie et dotée par » les comtes de Provence, rois de Naples et de Si-» cile, et autres grands personnages. » Oberto, ayant découvert dans la bibliothèque confiée à ses soins un volume qui renfermait les œuvres des poètes provençaux, recueillies par Ermantère, l'un de ses prédécesseurs, en adressa une copie à Louis II, père de René, et fut ainsi, dit encore J. de Nostredame, le premier, cause que ces souverains poètes, qui avaient été si longtemps mis en oubli,

furent révoqués en lumière. Nostredame ajoute qu'Oberto *écrivait divinement de toute façon de lettres ; quant à la peinture et enluminure, il était souverain et exquis*. En effet, il exécuta, pour la princesse Yolande d'Aragon, mère de René, des *Heures*, enrichies de toutes les plus rares diversités en or, azur et autres belles couleurs. Outre quelques Œuvres en rime provençale, composées dans sa jeunesse pour la dame des Baulx, on a de lui un recueil intitulé : *Fleurs de différentes sciences et doctrines*; un autre recueil de *Vers provençaux italiens, gascons et français,* dont une copie se conserve à la bibliothèque du Vatican ; un autre contenant *les Victoires des rois d'Aragon, comtes de Provence*; et enfin *les Vies des poètes provençaux*. A des talents si variés, Oberto joignait les vertus d'un vrai religieux.

OBICINI (Thomas), missionnaire du Levant, né à Non, près de Novare, d'où il prit le nom de *Thomas à Novarid*, mort vers 1636, entra dans l'ordre des Frères mineurs, et fut destiné aux missions du Levant. Il devint commissaire apostolique, et gardien du couvent de son ordre à Jérusalem. Pendant son séjour dans l'Orient, il sut allier avec les fonctions de son ministère, l'étude de la langue et de la littérature arabes, et celle du syriaque et du copte. A son retour à Rome, on le chargea d'enseigner ces mêmes langues dans le couvent de son ordre, situé au sommet de l'ancien Janicule, et qui existe encore sous le nom de San-Pietro in Montorio. Tout en remplissant ces fonctions, Obicini mit la dernière main à son édition de la grammaire arabe intitulée *Djaraumia*, qu'il fit suivre d'une traduction latine et d'un commentaire, qui est cité avec éloge par Silvestre de Sacy (*voy.* ce nom). Elle fut imprimée à Rome, à l'imprimerie de la Propagande, sous ce titre : *Grammatica arabica agrumia appellata, cum versione latinâ ac dilucidâ expositione*, Rome, 1631, in-8.

OBITECZKI (Jean), jésuite, né à Podiebrad, en Bohême, l'an 1618, mort à Giczin en 1679, s'est distingué par son zèle et ses connaissances. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Annus dominicæ passionis*, Prague, 1670, 1 vol. in-12, réimprimé, ibid., 1674.

OBIZZI (Lucrèce degli OROLOGI, femme d'Enée, marquis d'), dans le Padouan, s'est rendue aussi célèbre dans le XVIIe siècle par sa pudicité que l'ancienne Lucrèce ; elle doit même lui être préférée à tous égards, ayant eu plus de fermeté et de vertu, et ayant dédaigné les tardifs repentirs de cette beauté romaine. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi était à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdûment amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle était encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de 5 ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de condescendre à ses désirs. Mais n'ayant pu rien gagner ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant quinze ans, au bout desquels il en sortit. Mais peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mère, en tuant son assassin d'un coup de pistolet. Il passa ensuite au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller d'état et maréchal général de camp. Il mourut dans cette ville en 1710, après 50 ans de service.

OBRECHT (Ulric), habile professeur en droit à Strasbourg, né en 1646, était petit-fils de Georges Obrecht, également professeur en droit, mort en 1612, à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le luthéranisme était la religion de leur famille. Ulric se fit catholique à Paris, entre les mains de Bossuet ; et après la prise de Strasbourg par les Français, Louis XIV le fit préteur royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étaient familières. Il parlait, dit-on, de tous les personnages de l'histoire comme s'il avait été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avait vécu, et des différentes lois comme s'il les avait établies. Le grand Bossuet, après avoir entendu l'auteur, l'appela un *Abrégé* de toutes les sciences : *Epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum*. On a de lui : *Prodromus rerum alsaticarum*, 1681, in-4; livre curieux pour l'histoire d'Alsace et de Strasbourg; *Excerpta historica de natura successionis in monarchia Hispaniæ*, en trois parties, in-4. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et, ce qui était bien moins certain, qu'elle appartenait de droit à Philippe V. *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire; une *Edition* de Quintilien, avec des remarques, 1698, 2 vol. in-4; *Version* de la *Vie* de Pythagore, par Jamblique. Ce savant mourut en 1701, consumé par un travail opiniâtre qui avait peu à peu affaibli ses forces.

OBREGON (Bernardin), instituteur des *Frères infirmiers minimes*, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, près de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. Bernardin vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes, qu'il avait embrassé ; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur en 1568. Il renonça au monde et forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son hôpital général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appela *Obregons* les religieux établis par cet homme vertueux.

O'BRYEN (Thadée), Irlandais et prêtre catholique, naquit au comté de Corck, et vint en France après la capitulation de Limmerick, pour y achever ses études. Lorsqu'elles furent finies, il prit les ordres, et devint supérieur du collége des Irlandais à Toulouse. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu de la cure de Castlelyons. C'était un ecclésiastique zélé et vertueux. On a de lui une bonne *Réfutation* d'un ouvrage de Davis, docteur protestant, contre le catholicisme, 1716. Il reprit le même sujet en 1720 Il a aussi écrit *sur le jubilé* de 1725. Il mourut en 1747.

OBSEQUENS (Julius), écrivain latin, que l'on

conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 395 de J.-C., composa un livre *De prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Live a insérés dans son histoire. Obsequens emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lycosthènes a fait des additions pour suppléer à ce qui manque dans l'original. Les meilleures éditions de Julius Obsequens sont celles où les additions de Lycosthènes sont distinguées du texte. C'est ainsi que Scheffer dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1720, in-8, et on la joint aux auteurs *cum notis Variorum*. M. Victor Verger a traduit en français le livre d'Obsequens, Paris, 1825, in-12, il l'avait été déjà près de trois siècles auparavant par Georges de La Bouthière, Lyon, 1555, in-8. Cette ancienne version est la plus rare; mais la nouvelle est la meilleure.

** OCAMPO (Florian d'), célèbre historien espagnol, né à Zamora au commencement du XVIe siècle, acheva ses études à l'université d'Alcalà, où il eut pour maître le savant Antoine de Lebrixa. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat, et obtint, quelques temps après, le titre d'historiographe de Charles-Quint. il s'appliqua, avec beaucoup de zèle, à la recherche des antiquités de l'Espagne, visita les bibliothèques et les archives des principaux monastères, et mit au jour le résultat de son travail, sous ce titre : *Los cinco libros primeros dela coronica general de Espana,* Zamora, 1544, in-fol. Ambr. Moralès, son successeur dans la charge d'historiographe, a fait réimprimer l'histoire d'Ocampo, Alcalà, 1578, et en a donné la continuation (*voy.* MORALES, ci-dev. 104). Cet ouvrage est important pour les recherches qu'il renferme; mais l'auteur manque de critique, et son style est d'une monotonie fatigante. Jos. Pellicer et Gabriel de Henao le taxent ouvertement de Plagiat, pour avoir publié, sous son nom, des manuscrits inédits de Laurent Padilla, son prédécesseur dans la charge d'historiographe de Charles-Quint.

OCCAM, OCCHAM ou OCKHAM (Guillaume), théologien scolastique, de l'ordre des cordeliers, naquit vers la fin du XIIIe siècle au village d'Occam, dans le comté de Surrey en Angleterre, et fut disciple de Scot : mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître, et devint chef des *Nominaux*. On appelait ainsi ceux qui expliquaient principalement les choses par la propriété des termes, et soutenaient que les mots et non les choses étaient l'objet de la dialectique. Il s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma le *Docteur invincible*. Il imagina de nouvelles subtilités pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école, et fut un des plus ardents défenseurs de l'universel *a parte rei*. Il faut convenir cependant que ces subtilités ont pu contribuer à perfectionner la logique, à donner de la netteté et de la précision aux idées. (*Voy.* DUNS.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a eu tort de ridiculiser ces anciennes disputes, vu que nos plus illustres savants s'occupent de spéculations du même genre, et qui n'ont pas un but direct plus réel. « Il s'est élevé, » dit un auteur moderne, parmi les newtoniens » une question fameuse : savoir si la force centri- » fuge est la même que la centripète et la tangen- » tiale *a parte rei*, et seulement distinguée *per* » *conceptum præcisivum*, ou si elle est réellement » différente des deux autres. Par les différents per- » sonnages qu'on a fait faire à ces deux forces, on » a rendu cette question comme inévitable, et l'on » a vu en quelque sorte reproduire la question ara- » bique : *Utrum relatio sit forma modalis, realiter,* » *modaliter distincta a fundamento, termino et ra-* » *tione fundandi*. Le jésuite Boscowich est pour l'i- » dentité *a parte rei*, leur accordant tout au plus » une petite distinction *sub conceptu*. Les newto- » niens du génie de Scot défendent la distinction » pure et simple *a parte rei*. *Voy.* la *Physica gene-* » *ralis* de Léopold Bivald, Gratz, année 1767, » pag. 82. » Mais si Occam n'est pas répréhensible pour s'être occupé de ces querelles d'école, il l'est très-fort pour avoir oublié l'esprit de son état jusqu'à prendre avec une espèce de fureur le parti de Louis de Bavière contre le pape. Il écrivit en fanatique pour ce prince et son antipape Pierre de Corbario, contre Jean XXII, qui l'excommunia. Occam avait l'impudence de dire à Louis de Bavière : « Seigneur, prêtez-moi votre épée pour me dé- » fendre, et ma plume sera toujours prête à vous » soutenir. » Il aurait été beau en effet qu'il y eût une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Occam fut accusé d'avoir enseigné avec Césène, que J.-C. ni ses apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun, ni en particulier : assertion évidemment fausse; car, quoiqu'ils ne fussent pas riches, et qu'ils possédassent très-peu de chose, le peu qu'ils avaient leur appartenait. De là vint la fameuse question qu'on appela le *Pain des Cordeliers*. Il s'agissait de savoir si le domaine des choses qui se consumaient par l'usage, comme le pain et le vin, leur appartenaient, ou s'ils n'en avaient que le simple usage sans domaine, leur règle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre. Nicolas III avait arrêté qu'ils n'auraient que l'usufruit des biens qui leur seraient donnés, et que la propriété serait à l'Eglise romaine. Jean XXII révoqua la bulle de Nicolas III, dont quelques-uns abusaient pour prétendre que les apôtres n'avaient rien possédé en propre, et il sévit contre les réfractaires avec plus de rigueur que la chose ne semblait l'exiger. Occam mourut à Munich le 7 avril 1347, absous, à ce que l'on croit, des censures ecclésiastiques. Il laissa des *Commentaires* sur le Maître des sentences, un *Traité du sacrement de l'autel*, et d'autres ouvrages, qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre. Le seul qui ait conservé de la valeur à raison de la rareté est le suivant : *Dialogorum libri VII, adversus hereticos et Tractatus de dogmatibus Joannis papæ XXII*, Paris, 1476, in-fol.

OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représente sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main, et un voile de l'autre,

et quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

OCÉAN, dieu marin, fils du ciel et de Vesta, père des fleuves et des fontaines, épousa Thétis dont il eut plusieurs enfants. Les anciens païens l'appelaient le père de toutes choses, parce qu'ils croyaient qu'elles en étaient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe : système que François van Helmont a renouvelé dans le dernier siècle, suivant la destinée ordinaire des spéculations humaines, qui est de périr pour renaître, et de renaître pour périr encore.

OCCHIALI. *Voy.* LOUCHALI.

OCELIUS, ancien philosophe grec de l'école de Pythagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus.* Il descendait d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivait longtemps avant Platon. Il composa un *Traité des rois et du royaume,* dont il ne nous reste que quelques fragments ; mais le livre de l'*Univers*, ou *Achilles*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meilleures sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica,* Cambridge, 1670, in-8, ou Amstèrdam, 1688, in-8; et séparément, Amsterdam, 1661, in-8. Boschius en a donné une traduction latine, Louvain, 1554. (*Voy.* L. NOGAROLA). Valère-André et Foppens ont regardé, par une erreur assez plaisante, cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien : *Ocellum Luciani.* De universi orbis natura, *latinum fecit.* Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en français et a commenté cet ouvrage en 1762, in-12. Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. On souhaiterait un peu plus de correction dans le style, plus de sagesse et de solidité dans la façon de penser. L'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus, dans son *Hist. des causes premières,* in-8; sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN (Bernardin), moine ambitieux et apostat, appelé en latin *Ochinus*, et en italien Occhini (on l'appelle quelquefois OKIN, pour conserver la prononciation de l'italien et du latin), né à Sienne en 1487, entra jeune chez les religieux de l'observance de Saint-François; mais il les quitta bientôt, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau désir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avait abandonné, et s'y distingua par son zèle, sa piété et ses talents. La réforme des capucins venait d'être approuvée (*voy.* BASCHI); il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et en fut général. Sa vie paraissait régulière et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe, qui descendait jusqu'au-dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmité et de faiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avait de sa sainteté, le faisaient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'était pas seulement le peuple qui en portait ce jugement; les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéraient comme un saint. Lorsqu'il venait dans leurs palais, ils allaient au devant de lui, et lui rendaient de grands honneurs, qu'ils accompagnaient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avait recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avait conçue de lui. Il allait toujours à pied dans ses voyages, et lorsque les princes le forçaient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle semblaient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté et pour la mortification. On ne parlait que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitait le progrès du nouvel ordre. Il était savant, quoiqu'il ne sût pas beaucoup de latin; et quand il parlait sa langue naturelle, il s'énonçait avec tant de grâce et de facilité, que ses discours ravissaient ses auditeurs. Lorsqu'il devait prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assemblait en foule : les villes entières venaient pour l'entendre. On fut très-surpris quand on vit tout d'un coup cet homme si renommé quitter le généralat des capucins, embrasser l'hérésie de Luther, et aller à Genève épouser une fille de Lucques, qu'il avait séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abime. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal qui avait toujours été l'objet de son ambition ; il devint apostat et ennemi forcené du christianisme. Il assista à la fameuse conférence des déistes ou athées, à Vicence, en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la religion de J.-C., en formant une société qui, par des succès progressifs, amena à la fin du XVIIIe siècle une apostasie presque générale. (*Voy.* les ouvrages intitulés, *Le Voile levé,* la *Conjuration contre l'Eglise catholique,* et le *Journ. hist. et littér.*, 1er juin 1792, pag. 171). Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres. La société ainsi dispersée n'en devint que plus dangereuse, et c'est celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'*Illuminés,* comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer. (*Voy.* MAIER, Michel). Ochin fut un de ceux qui se signalèrent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquèrent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, et par la réponse. Voici le titre de l'un et de l'autre : *Rimedio alla pestilente dottrina di Bern. Ochino, da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8; *Riposta d'Ochino alle bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546, in-8. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, et du mépris pour les plus anciennes pratiques de l'Eglise. La religion catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, et de là, en 1555, à Zurich, où il fut ministre de l'Eglise italienne. Ses *Dialogues* en faveur de la polygamie lui firent perdre sa place. Après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne,

d'où il fut chassé en 1564. Il chercha un asile à Llaucow dans la Moravie, et il n'y trouva que la misère et l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peste, à 77 ans, également haï des protestants et des catholiques. Un an avant sa mort, il avait publié trente *Dialogues*, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8, dans lesquels il parle fortement en faveur de la polygamie. Une telle opinion, soutenue par un vieillard plus que septuagénaire, est assez singulière. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont : des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8, Bâle, 1562, très-rares et chers; des *Commentaires* sur les Epîtres de saint Paul; *Dialogo del purgatorio*, 1556, in-8. Il est traduit en français et en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. *Disputa intorno alla presenza del corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Bâle, 1561, in-8; le même en latin, avec un *Traité du libre arbitre*, in-8; *Sinceræ et veræ doctrinæ de cœna Domini defensio*, Zurich, 1556, in-8; *Il Catechismo*, 1561, in-8; *Liber adversùs papam*, 1549, in-4; d'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire typographique*. *Voy.* Musio.

** OCHOA (Eugène de), savant littérateur espagnol, ne pouvant se livrer à son goût pour les lettres au milieu des troubles civils qui désolaient son pays, vint en France, où ses talents et sa modestie le firent accueillir favorablement des hommes les plus distingués. De bonnes éditions des meilleurs auteurs espagnols étendirent bientôt sa réputation; il fut en 1858 chargé, par M. de Salvandy, alors ministre de l'instruction publique, de dresser le *Catalogue* raisonné des *manuscrits espagnols* des différentes bibliothèques publiques de Paris. Cette tâche difficile lui coûta six années d'un travail assidu; et ce *Catalogue* sortit en 1844 des presses de l'imprimerie royale, in-4. Cet ouvrage, que l'on peut joindre à celui de Marsand (*voy.* ce nom) sur les *manuscrits italiens*, est fort estimé. Ochoa mourut à Paris, dans les premiers mois de 1848, regretté de ses nombreux amis.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab roi d'Israël, fut aussi impie que son père. Il commença à régner l'an 898 avant J.-C. La 2e année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya consulter Béelzébuth, divinité des habitants d'Accaron, pour savoir s'il relèverait de cette maladie. Elie vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avait mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israël, il ne relèverait point de son lit, mais qu'il mourrait très-certainement. Les gens d'Ochosias retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur était arrivé. Le roi, reconnaissant que c'était Elie qui leur avait parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophète d'un ton menaçant et dérisoire, le saint homme, embrasé d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu, insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, et il fut exaucé sur-le-champ. Un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avait pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé se jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conserver la vie. L'ange du Seigneur dit au prophète, qu'il pouvait aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut l'an 896 avant J.-C. Joram son frère lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie, était âgé de vingt-deux ans lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendait par sa mère, fille de ce roi impie. Il alla à Ramoth de Galaad avec Joram, roi d'Israël, pour combattre Hazael, roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans le combat retourna à Jezrael pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezrael, sans lui donner le temps de se reconnaître. Joram et Ochosias, qui ignoraient son dessein, allèrent au-devant de lui; le premier ayant été tué d'un coup de flèche, Ochosias prit la fuite. Jéhu le fit poursuivre, et ses gens l'atteignirent à la montée de Gaver, près de Jebblaan, et le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jéhu, qui le fit mourir l'an 884 avant J.-C.

* OCHS (Pierre), chancelier et grand tribun de l'état de Bâle, directeur de la république helvétique, puis conseiller-d'état, naquit à Bâle en 1749, et commença sa carrière par se faire recevoir docteur en droit. Il n'aurait peut-être été connu que comme historien de son pays, sans l'influence que la révolution de France eut sur la Suisse. Il se trouva en mesure de devenir un des intermédiaires du rapprochement projeté, en 1795, entre le roi de Prusse et la république française. On sait que la paix qui suivit fut signée à Bâle le 5 avril de cette année. Ochs contribua aussi à amener la fin de la guerre avec l'Espagne, le 22 juillet, et à faire conclure, le 25 août, un traité avec l'électeur de Hesse-Cassel. En mai 1796, il fut envoyé à Paris pour dissiper les nuages qui s'étaient élevés alors entre la France et la Suisse, et assurer le Directoire que l'état de Bâle, en particulier, était résolu de conserver inviolablement la bonne intelligence avec la république française. Vers la fin de 1797 il fut encore chargé d'une négociation à l'occasion des échanges proposés entre les deux états; mais il paraît que cette mission ne fut qu'un prétexte, et qu'il fut appelé à Paris par les chefs de la république française, qui avaient jeté les yeux sur lui comme très-propre à accomplir le projet qu'ils avaient formé de changer la forme du gouvernement de la Suisse. En effet, après y avoir préparé les esprits, il envoya de Paris à Bâle le projet de la nouvelle constitution destinée à la Suisse, rédigé par lui de

concert avec le Directoire; et, soit par ses insinuations, soit par les menaces de l'envoyé de France, on s'occupa d'organiser pour la Suisse un gouvernement à peu près calqué sur celui de la France. Ochs fut appelé à présider l'assemblée qui se forma dans Bâle même pour établir la constitution particulière de ce pays; cependant le sénat helvétique réuni à Arau sous sa présidence, ne le choisit point pour un des directeurs, comme la France l'avait souhaité. Alors Ochs se rendant l'interprète du mécontentement de cette puissance, attaqua le directoire helvétique et la majorité du grand conseil. Rapinat, beau-frère de Rewbell (*voy.* ce nom), et commissaire de la république française, au mois de juin 1798, exigea la démission de deux directeurs MM. Pfeiffer et Bay, et le remplaça par Ochs et Dolder. Ces nominations occasionnèrent des troubles; Rapinat fut révoqué, et par suite Ochs fut obligé de donner sa démission; mais le retour de son protecteur le fit rappeler au directoire. La journée du 30 prairial ayant renversé en France le crédit de Rewbel et de Rapinat, Ochs se vit de nouveau forcé d'abdiquer (juin 1799). De retour dans sa ville natale, il fut mal reçu de ses concitoyens, et, au mois de février 1800, il s'établit à Paris. Cependant en 1802 il parvint encore à se faire élire membre de la *consulta*, convoquée à Paris, et il fut un des rédacteurs de la nouvelle constitution qui tendait à fédéraliser la Suisse. Sous le nouveau gouvernement il entra au conseil-d'état; mais il prit dès-lors peu de part aux affaires et s'occupa plus particulièrement de travaux littéraires. Il mourut à Bâle le 19 juin 1821. Mallet-Dupan, dans son *Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique*, l'a dépeint comme un homme délié, jouant la philosophie et également avide d'argent et de pouvoir. On a de lui : *Lettre d'un citoyen de Bâle à un de ses amis à Neuchâtel*, 1781, in-8; *Histoire de la ville et du pays de Bâle*, 1785-1822, 8 vol. in-8. Cette histoire, écrite d'après des documents authentiques, est estimée quoique un peu prolixe. Muller la cite souvent avec éloge. On doit encore à Ochs quelques *Opuscules*, sans intérêt, et des *Pièces* de théâtre au-dessous du médiocre, dont il est par conséquent bien inutile de rapporter ici les titres.

OCHUS. *Voy.* Darius-Nothus et Artaxerxès.

OCKAM. *Voy.* Occam.

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et orientaliste anglais, né à Exeter en 1678, vicaire de Swavesey dans le comté de Cambridge, et en 1711 professeur de langue arabe à Cambridge, a publié en 1706 : *Introductio ad linguas orientales*. Il a donné aussi une *Histoire des Sarrasins*, avec un *Précis sur les Arabes, sur Mahomet et sa secte*, 1718, en anglais, traduite en français par Jault, 1748, 2 vol. in-12. *Description de la Barbarie*, Londres, 1713, in-8, en anglais. Des notes sur plusieurs auteurs et quelques versions. Ses talents ne l'empêchèrent pas de devenir pauvre, et d'être confiné pour dettes dans une prison, où vraisemblablement il mourut vers l'an 1720. On cite encore d'Ockley une *Histoire de l'état présent des Juifs dispersés sur le globe*, traduite de l'italien de Modena, rabbin vénitien.

** O'CONNELL (Daniel), l'un des plus grands orateurs de l'Irlande, et qui s'est acquis des droits à une juste célébrité, moins encore par l'éclat de ses talents que par le courage avec lequel il a constamment réclamé et défendu les libertés nationales de l'Irlande, dont ses compatriotes l'ont surnommé le *libérateur*, naquit en 1775 à Carhen, dans le comté de Kerry, de parents catholiques, qui jouissaient d'une honnête aisance et dont l'origine remontait aux anciens rois ou chefs de clans du pays. Envoyé en France à 14 ans, pour y perfectionner ses études, il entra d'abord au collége irlandais de Saint-Omer, et passa ensuite quelque temps au séminaire de Douai. Au moment de se décider sur le choix d'un état, il inclina vers le barreau, et reçu avocat en 1798, ne tarda pas à se faire une clientèle, qui s'accroissant avec sa réputation, malgré son désintéressement et sa délicatesse, devint pour lui dans la suite la source d'une grande fortune. Affilié de bonne heure aux sociétés qui avaient pour but l'émancipation de l'Irlande, il défendit cette cause dans toutes les circonstances avec un courage qui ne pouvait manquer de lui faire des ennemis de tous les partisans du système anglais. Provoqué par un alderman de Dublin, qu'il avait traité avec peu de ménagements, il eut le malheur de le tuer en duel (1815). Le souvenir de cet accident empoisonna toutes ses joies et tous ses plaisirs, et il ne se consola que par les assurances que la religion donne du pardon de ses fautes au cœur pénitent. En 1823, il posa les bases d'une nouvelle *association catholique* qui, secondée par le clergé, compta bientôt des membres jusque dans les moindres villages de l'Irlande. Traduit, l'année suivante, devant le jury pour provocation à la révolte, sa défense, qu'il présenta lui-même, fut couronnée d'un plein succès. Elu en 1828 membre de la chambre des communes, malgré une vive opposition, il ne put y siéger, parce qu'il refusa de prêter le serment impie *que le sacrifice de la messe et l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie et des saints sont des actes d'idolâtrie*; mais après l'émancipation des catholiques il vint y prendre place, et y exerça l'influence due à son talent si remarquable d'orateur. Uni aux *whigs*, dont il assura le triomphe, il vota avec eux en 1832 pour la réforme parlementaire, et s'attachant à faire sentir l'absurdité des lois qui, établies à l'époque de la réforme, continuaient de peser sur les catholiques irlandais, parvint à en faire abolir quelques-unes des plus vexatoires, entre autres celle qui les excluait des charges municipales. Ce fut pour O'Connell un grand triomphe; et ses compatriotes, en 1841, s'empressèrent de lui donner une marque publique de leur reconnaissance en l'élisant lord maire de Dublin. Les succès qu'il avait obtenus au parlement ne firent qu'accroître son zèle pour les intérêts de sa chère Irlande; dès lors il songea sérieusement à lui faire rendre les institutions dont elle avait été privée par l'acte d'union de ce royaume à l'Angleterre; et il se flatta de parvenir à faire prononcer la séparation législative et administrative de ces deux états, en n'employant que des moyens autorisés par les lois. Dans ce but il pro-

voqua des pétitions au parlement et les réunions connues sous le nom de *meetings*, dans lesquelles il excitait les Irlandais à demander le *repeal*. Ces assemblées, peu nombreuses d'abord, s'accrurent rapidement et acquirent à la fin des proportions presque gigantesques. De toutes parts les populations y accouraient par milliers, et O'Connell, par un ascendant que l'histoire n'a remarqué dans aucun autre homme, savait d'un mot contenir dans l'ordre cette multitude, et lui inspirer avec le zèle du *reppeal* la soumission aux lois, l'amour de la paix, la résignation chrétienne. Ce qu'il y avait de plus considérable parmi les catholiques d'Irlande partageait les sentiments d'O'Connell, et favorisait l'agitation. On voyait aussi dans ses rangs des protestants marquants, amis de la justice, et dévoués au bien du pays. Bien que paisibles, ces réunions inquiétèrent le cabinet anglais, qui, décidé à ne point accorder la séparation gouvernementale, prit le parti de les interdire et se mit en mesure de les dissiper par la force. O'Connell fut arrêté et condamné par le tribunal de Dublin à un emprisonnement; mais ayant obtenu sa liberté sous caution, il se rendit à Londres et fit annuler sa condamnation par la cour des pairs en 1844. Depuis quelque temps déjà O'Connell voyait ses moyens d'action perdre de leur force et sa puissance sur les masses diminuer. Parmi les partisans du *repeal* il s'était formé, sous le nom de *jeune Irlande*, un parti composé principalement de protestants, qui poussait à la violence. O'Connell, partisan des seules voies pacifiques et légales, vit cette scission avec chagrin. Dès lors l'avenir de son pays se révéla sombre à ses yeux et l'affecta profondément. Accablé du poids de sa tristesse et épuisé de forces, il sentit le besoin de prendre quelque repos; il s'embarqua pour l'Italie dans le dessein d'aller à Rome présenter l'hommage de son tendre respect au Père des fidèles; mais arrivé à Gênes, il y mourut, le 15 mai 1847, à 72 ans, après avoir donné les témoignages de la plus vive piété et de la plus sainte résignation. Favorisé jusqu'au dernier moment de l'entier usage de ses facultés, il ordonna que son cœur fût porté à Rome, où la providence n'avait pas permis qu'il arrivât, et son corps en Irlande, recommandant de prier pour que Dieu daignât recevoir son âme au ciel. O'Connell réunissait toutes les qualités qui donnent de l'ascendant sur les masses, une éloquence vive, un style hardi et plein d'images; en outre il s'entourait d'une pompe qui ajoutait à l'effet de ses discours : aussi exerça-t-il une prodigieuse influence sur le peuple irlandais. On le vit toujours user de son ascendant pour prévenir de sanglantes collisions. L'Irlande ne doit pas à lui seul d'avoir secoué sa servitude; mais comme l'a dit M. de Beaumont (1): « Si O'Connell n'a pas créé l'Irlande catholique » émancipée, quel autre pouvait aussi bien que lui » la représenter? S'il n'a pas seul imprimé à l'Irlande le grand mouvement qui l'a si profondé» ment remuée et qui l'agite encore, comment nier » qu'il l'ait prodigieusement hâté et développé? Il » n'a pas, il est vrai, fabriqué les instruments de » liberté que possède l'Irlande; mais quel autre » aurait su les manier comme lui? Quel est celui » qui, en face des besoins de l'Irlande, en eût fait » une aussi savante étude, les eût saisis avec une » si profonde intelligence, et eût mis à leur ser» vice d'aussi grandes facultés? » Son *Oraison funèbre*, prononcée le 28 juin, sur l'invitation de Pie IX, dans l'église Saint-André della Valle à Rome, par le P. Ventura, un des premiers orateurs sacrés de l'époque, en Italie, a été imprimée, Paris, 1847, in-12, et M. Jules Gondon a publié sa *Biographie*, in-12. O'Connell a laissé des *Mémoires* dont deux volumes ont été publiés à Dublin en 1846, par les soins de John O'Connell, son fils, sous le titre de *The life and speeches of Daniel O'Connell*, in-8.

(1) *L'Irlande sociale, politique et religieuse*, 4e édit., Paris, 1840, 2 vol. in-8.

* O'CONNOR (Turlogh), né à Dublin vers 1760, partagea les mêmes principes que Napper-Tandy et Samuel Nelson, ses compatriotes, dans l'intention de soulever son pays contre la domination anglaise. Il fut un des chefs des *desfenders*, qui remplirent l'Irlande de troubles. O'Connor avait des intelligences secrètes avec les patriotes français : averti par eux que les républicains allaient tenter une descente sur les côtes d'Irlande, il leva des hommes pour la favoriser; mais ayant été découvert, il fut arrêté et condamné à mort le 31 août 1795. *Voy.* NAPPER-TANDY.

OCTAVIE, petite-nièce de Jules-César et sœur d'Auguste, fut mariée en premières noces avec Claudius Marcellus, et en secondes noces avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir et Auguste. C'était une femme d'une rare beauté et d'un mérite encore plus rare. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Égypte près de Cléopâtre, dont il était éperdûment amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avait eu de son premier mari (jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui était regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie, fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, y succomba onze ans avant J.-C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un discours funèbre, qui fut un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil; et le peuple romain, toujours extrême en haine et en amour, et mêlant la superstition à toutes les passions, aurait rendu des honneurs divins à sa mémoire, si Auguste, plus sage en ce point que Marc-Aurèle, avait voulu le permettre. Elle avait eu avec Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Ænobarbus; et Antonia la jeune, femme de Drusus, frère de Tibère.

OCTAVIE, sœur de Britannicus, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste ; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de seize ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir en un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes, ne pouvant résister à la violence des tourments, la chargèrent du crime dont elle était faussement accusée ; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent Néron de la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. Il releva ses statues, les couronna de fleurs, porta son image en triomphe, et les statues de Poppée furent brisées. Cette femme artificieuse se crut perdue, si Octavie ne périssait, elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans une île, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de vingt ans ; et on lui coupa la tête, laquelle fut portée à son indigne rivale. Ses malheurs ont fourni le sujet de l'une des tragédies latines que l'on a sous le nom de Sénèque ; et le célèbre Alfieri les a reproduits sur la scène italienne.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frascati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, et prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric Ier. Il convoqua un concile en 1160, à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur, qui mourut à Lucques en 1164, également haï et méprisé.

OCTAVIUS. *Voy*. AUGUSTE.

ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloemaert. Il passa de cette école dans celle de Cito-Ferri et du Bacici. Son mérite le fit recevoir à l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre du Christ. Ce peintre était infatigable dans le travail, et peignait avec une rapidité singulière. Son dessin est correct ; ses peintures à fresque sont surtout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome ; il a principalement travaillé pour les églises : la coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODDI (Jacques degli), cardinal, d'une noble famille de Pérouse, naquit dans cette ville vers 1690, et occupa divers emplois importants, où il fit preuve de capacité et d'habileté dans le maniement des affaires. En 1743, à son retour de Portugal, où il avait été envoyé en qualité de nonce près de cette cour, il fut élevé par Benoît XIV à la dignité de cardinal. Il fut ensuite légat à Ravenne où il fit beaucoup de bien, protégea les lettres et se concilia l'estime générale par sa vertu, sa libéralité et l'esprit de justice qu'il portait dans l'administration. Nommé évêque de Viterbe, il se montra dans ce nouveau poste pasteur aussi zélé que savant, aida les pauvres, maintint la discipline parmi son clergé, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à l'édification et à l'avantage de son troupeau. Ce pieux et estimable prélat mourut à Viterbe en 1770, âgé de 88 ans, et regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé les ouvrages suivants : *Constitutiones editæ in diœcesana synodo habita in cathedrali ecclesia Sancti Laurentii viterbiensis anno* 1762, Viterbe, 1763, in-4 ; *Viterbiensis synodi vindicatio*, ibid., 1764, in-4.

* **ODDI** (Nicolas degli), cardinal neveu du précédent, fut envoyé en qualité de nonce à la diète de Francfort après la mort de l'empereur François Ier (1765), et s'y conduisit de manière à mériter l'estime des diplomates les plus consommés. Il mourut deux ans après à Arezzo, au collége des jésuites, à un âge où il pouvait rendre encore les plus grands services à l'Eglise, qui fondait sur lui de justes espérances.

ODED, prophète, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que Phacée, roi d'Israël, revenait dans cette ville avec 200,000 prisonniers que les Israélites avaient faits dans le royaume de Juda, alla au devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avait livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du prophète. La compassion et le désintéressement prirent tout-à-coup dans leur cœur la place de la cruauté et de l'avarice : ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avaient fait. *Par. II*. 28.

* **ODELEBEN** (Ernest-Othon-Innocent), général saxon au service de France, naquit à Riesa le 13 mars 1777. Il prit part à la campagne de 1806, et en 1813 fut attaché par Napoléon à son état-major comme un des officiers les plus capables de donner des renseignements sur la Saxe, qui allait devenir le théâtre de la guerre. Il accompagna l'empereur dans cette campagne, dont il a publié l'*Histoire* en 1815, traduite en français par Aubert de Vitry, 1817, 2 vol. in-8. C'est plutôt un recueil d'anecdotes et de portraits que le tableau des événements. Rentré dans sa patrie, il s'occupa de travaux géodésiques et commença en 1824 la publication d'une excellente *Carte des montagnes de la Misnie*, qu'il ne put achever. En même temps paraissait son *Cyclorama*, ou tableau de tous les objets qu'on découvre à l'horison du sommet du Winterberg. Dans les dernières années de sa vie, il s'occupa de *recherches géologiques* dans la Thuringe, objet sur lequel il a laissé des notes fort importantes. Odeleben mourut à Dresde le 2 novembre 1833.

ODENAT (Septimius), prince arabe, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre. Il était issu d'une famille illustre, devint l'époux de la fameuse Zénobie, et fut ensuite empereur. Odenat s'était exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards et les ours. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'ignomi-

nie par Sapor, roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présents avec une lettre, dans laquelle il lui protestait qu'il n'avait jamais pris les armes contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, et ne fût pas venu lui-même lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présents dans la rivière, et jure qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina le parti de Quiétus, fils de Marcien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme et à leurs enfants. Odenat fit mourir Baliste, qui s'était révolté, prit la ville de Ctésiphon, se préparait à marcher contre les Goths, qui ravageaient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné l'an 267 dans un festin, avec Hérodien son fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

* ODERICO (Gaspard-Louis), célèbre antiquaire, né à Gênes en 1725, entra dans l'ordre des jésuites à 18 ans, et après y avoir terminé ses études d'une manière brillante, fut destiné par ses supérieurs à l'enseignement. Ayant été envoyé à Rome pour y professer la théologie, il put se livrer à son goût pour les antiquités et ne tarda pas à se faire un nom parmi les plus savants archéologues. A la suppression de l'institut, il revint à Gênes, fut nommé bibliothécaire de l'université et mourut le 10 décembre 1803. Ses principaux ouvrages sont : *Dissertazione sopra un' antica inscrizione novellamente scoperta*, Rome, 1756. L'inscription est relative à Kamenius, de la famille Cesonia, préteur triomphal du temps de Constantin, et septemvir du collége des Epulons. *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, etc., Rome, 1765, gr. in-4. C'est un recueil d'inscriptions latines échappées aux recherches de Grutter, Reinesius, Gudi, Fabretti, Muratori, Maffei, etc. *Numismata græca, non ante vulgata cum animadversionibus*, ib., 1777, in-4; *Lettre sur une médaille de Carausius*, en angl. et en franç., Gênes, in-4; *Lettere liguriche, ossia osservazioni critiche sullo stato, geogr. della Liguria fino ai tempi di Otton il grande*, Bassano, 1792, in-8.

ODESPUNC de la MESCHINIERE (Louis), prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-fol. en 1646; mais d'autres collections, plus amples et mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paraître aussi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol.; et auxquels on joint les *Suppléments* de Lalande, 1666, in-fol. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET de COLIGNI. *Voy.* COLIGNI.

* ODIER (Louis), médecin, né à Genève en 1748, mort en 1817, acheva ses études à l'université d'Edimbourg, avec beaucoup de succès, et y reçut le grade de docteur en 1770, pendant le rectorat du célèbre historien Robertson. Il s'était beaucoup occupé de l'inoculation, et il fut le premier qui signala en France la découverte de la vaccine. Dès 1798, il publia dans le 9e vol. de la *Bibliothèque britannique*, la *Traduction* de l'ouvrage de Jenner (*voy.* ce nom), avec lequel il entra en correspondance et qui lui envoya du vaccin dont il fit un heureux emploi. Agrégé à l'académie de Genève, il y donna des cours qui furent très-suivis, et publia quelques ouvrages relatifs à sa profession, entre autres *Manuel de médecine pratique*, 2e édit., 1821, in-8. Il a été le rédacteur de la partie médicale dans la *Bibliothèque britannique*. Voir la *Notice sur sa vie et ses écrits*, Genève, 1818.

* ODIER (Pierre-Agathange), de la même famille que le précédent, né en 1774 à Saint-Marcellin en Dauphiné, entra dans un bataillon de volontaires de l'Isère, d'où il passa dans l'administration militaire et fut employé comme inspecteur aux revues aux armées d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne. En 1815, nommé membre de la chambre des représentants, il y montra beaucoup de prudence et de modération. A la réorganisation de l'armée, il obtint une place de sous-intendant et fut nommé professeur à l'école de l'état-major. Il mourut à Paris, le 8 mars 1825. On a de lui : *Cours d'études pour l'administration militaire*, Paris, 1824-25, 7 vol. in-8, ouvrage estimé, et le plus complet qui existe sur cette matière. Il a encore publié : *De la Réforme dans la législation militaire*, 1818, in-8; et *De l'Administration de l'armée d'Espagne ou du Système des entreprises*, 1825, in-8. Ces deux opuscules sont anonymes.

ODILLON (saint), 5e abbé de Cluny, fils de Béraud le Grand, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son enfance il fit des progrès dans les lettres et dans la vertu. Le désir de mener une vie plus parfaite lui inspira la résolution de se retirer à Cluny. Saint Mayeul jeta les yeux sur lui pour lui succéder : Odillon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus vint jusqu'à l'empereur saint Henri qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, et jouit plusieurs fois depuis de ses pieux entretiens. Son humilité était si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon et le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. Son caractère dominant était une bonté extrême, qui le fit appeler *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise, par l'institution de la *Commémoration générale des trépassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluny dans d'autres églises, et fut enfin adoptée par l'Eglise universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluny qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca cluniacensis*, 1614, in-fol.; la *Vie de saint Mayeul*;

celle de *sainte Adélaïde*, impératrice ; des *Sermons*, qui marquent une grande connaissance de l'Écriture sainte ; des *Lettres* ; des *Poésies*. On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilége* de dom d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser et d'exciter les talents dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec ODILLON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des reliques des saints*, dans les *Acta benedictinorum* de Mabillon. Celui-ci vivait à peu près dans le même temps que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie. Il était fils d'Ederon, ministre d'Attila, et chef de la tribu des Scyrres, qui fut presque entièrement détruite dans une bataille, douze ans après la mort de ce tyran, vers l'an 465. Odoacre rassembla quelques compagnons d'armes avec lesquels il passa en Italie, et entra dans les gardes impériales, où il s'avança rapidement. Cette garde et toute l'armée romaine n'étaient plus composées alors que d'étrangers. Une taille avantageuse, et beaucoup de hardiesse et de courage, lui firent un nom. L'empire romain touchait à sa fin. Les Hérules et autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée romaine, mécontente de la tyrannie d'Oreste et de son fils Augustule, finit aussi par se mettre sous les ordres d'Odoacre. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, et fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, et ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution qui mit fin à l'empire romain, arriva en 476. La terre changeait alors de face : l'Espagne était habitée par des Goths ; les Anglais-Saxons passaient dans la Bretagne ; les Français s'établissaient dans les Gaules; les Allemands s'emparaient de la Germanie ; les Hérules et les Lombards restaient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que des nations barbares, mais sobres et chastes, détruisirent la puissance des Romains, devenus un peuple mou et lâche, et dont les crimes avaient depuis longtemps préparé la ruine. (On peut voir sur ce sujet l'excellent traité de Salvien : *De Providentia*, l. 7, nº 224.) Odoacre, maître de l'Italie, eut à combattre Théodoric. Il fut battu trois fois, et assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il partagerait l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avait promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne ni la vie; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parents, en 493. Odoacre était un prince plein de magnanimité et de douceur. Quoique arien, il ne maltraita point les catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, et n'eût rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devait le sceptre.

* ODOLANT-DESNOS (Pierre-Joseph), laborieux compilateur et historien, né en 1722 à Alençon, y fit de bonnes études au collége des jésuites, et alla faire son cours de médecine à Paris. Établi dans sa ville natale, il y pratiqua son art avec succès. L'étude de l'histoire et en particulier celle d'Alençon, qui avait d'abord été pour lui un délassement, devint plus tard l'objet de ses travaux. Ce fut alors qu'il fournit une grande quantité d'articles curieux à l'auteur de la *Chronologie des grands baillis de Caen*; au *Dictionnaire du Maine*; au *Dictionnaire de la Noblesse*; au *Dictionnaire des hommes illustres*; à l'abbé Expilly, dont il n'eut pas toujours lieu de se louer pour son *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*; (*voy.* EXPILLY, III, 485), à Fevret de Fontette (*voy.* FEVRET), pour son édit. de la *Bibliothèque historique de France* du P. Le Long ; à dom Clément, pour son *Art de vérifier les dates*. On a en outre de ce savant : *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon et sur ses seigneurs*, Alençon, 1787, 2 vol. in-8, fig. C'est le plus important de ses ouvrages. Il avait déjà fait paraître : *Dissertation sur Serlon, évêque de Seez, et Raoul, mort archevêque de Cantorbéry*, Rome (Alençon), 1783, in-8 ; et *Dissertation sur les héritiers de Robert IV*, comte d'Alençon. On trouve dans ces écrits beaucoup d'érudition et de l'exactitude, mais on y désirerait plus d'ordre et un style plus soigné. Odolant-Desnos mourut le 11 août 1801, secrétaire perpétuel de la société royale d'Alençon, membre des académies de Rouen, de Caen, etc. M. Louis Dubois a publié une *Notice biographique et littéraire* sur cet historien, 1810, in-8.— Un de ses fils, Latuin-Louis-Gaspard ODOLANT-DESNOS, né à Alençon, en 1768, mort en 1807, à sa terre des Vignes, avait été membre du conseil des cinq-cents où il prononça quelques opinions qui ont été imprimées. On a de lui : *Redites sur les effets des taxes arbitraires en France et en Angleterre, par rapport à leurs auteurs*, broch. in-8 : et il a laissé manuscrit des recherches sur les cérémonies religieuses de la France.

ODON (saint), né en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours, sa patrie, en 899; moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluny en 927. Sa sainteté et ses lumières répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé était l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'Eglise. Son zèle pour la discipline monastique le fit appeler dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, et dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, et y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de saint Martin. On a de lui : un *Abrégé des Morales de saint Grégoire sur Job*; des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin; trois livres du *Sacerdoce*; la *Vie de saint Gérard*, comte d'Aurillac; divers *Sermons*, etc. La *Bibliothèque de Cluny*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différents ouvrages de saint Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appelé *Jean*. La vie de saint Gérard

ou Géraud comte d'Aurillac, a été traduite en français par (Compaing), Aurillac, 1715, in-8.

ODON (saint), né en Angleterre de parents idolâtres, danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le christianisme; ce qui lui occasionna des persécutions de la part de ceux dont il avait reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits. Il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, et jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siége épiscopal de Wilton, et ensuite sur celui de Cantorbéry en 942, après avoir reçu l'habit de l'ordre de Saint-Benoît; car c'était l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que des hommes qui avaient professé la vie monastique. (*Voy.* saint NORBERT.) Il n'avait consenti qu'avec répugnance à sa première promotion, et il s'opposa longtemps à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions ecclésiastiques* dans la collection des conciles. Il est regardé comme un des principaux auteurs des lois publiées par Edmond et Edgard, rois d'Angleterre.

ODON, fils d'HERLUIN de CONTEVILLE, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, qui était son frère utérin. Il n'était âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyait éclore en lui, et l'autorité du duc son frère qui l'avait nommé, firent passer par-dessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harald s'était emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité et à des dépenses inouïes; et pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, et il eut pour sa part jusqu'à 254 fiefs dans différents cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avait été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, et conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frère Robert; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avait en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avait tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvait faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France et à Bertrade, que ce prince avait enlevée à son mari, Foulques, comte d'Anjou. Enfin, déchiré par les remords, et espérant réparer ses fautes par des actions courageuses et utiles, Odon s'enrôla dans la première croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte, il mourut en chemin l'année suivante à Palerme en Sicile.

ODON ou ODARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du canon de la messe*, Paris, 1640, in-4, et d'autres traités, imprimés dans la bibliothèque des Pères. Sa vie fut remplie par le travail et par les bonnes œuvres.

ŒBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte. *Voy.* GORGOPHONE.

ŒCOLAMPADE (Jean), naquit au village de Weinsberg, dans la Franconie, en 1482. Son nom véritable était *Hausschein*, qui veut dire en allemand *lumière domestique*: il le changea, suivant la coutume des savants de ce temps, pour celui d'*Œcolampade* qui a la même signification en grec. Il apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connaissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de Sainte-Brigitte dans le monastère de Saint-Laurent, près d'Augsbourg; mais il ne persévéra pas longtemps dans sa vocation. Il quitta son cloître et se retira à Bâle. La prétendue réforme commençait à éclater; Œcolampade en adopta les principes, et préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, et publia un Traité intitulé: *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *signe*, la *figure*, le *type*, le *symbole*. Les luthériens lui répondirent par un livre intitulé: *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé, à ce qu'on croit, par Brentius. Œcolampade en publia un second intitulé: *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers traités contre le *libre arbitre*, l'*invocation des saints*, etc. A l'exemple de Luther, Œcolampade se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage: « Œcolampade (dit-il) vient d'épouser une assez belle » fille; apparemment que c'est ainsi qu'il veut » mortifier sa chair. On a beau dire que le luthéranisme est une chose tragique, pour moi je suis » persuadé que rien n'est plus comique; car le » dénoûment de la pièce est toujours quelque mariage, et tout finit en se mariant, comme dans » les comédies. » Erasme avait beaucoup aimé Œcolampade avant qu'il eût embrassé la réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami était entré dans un parti, et qu'il eut quitté avec l'Eglise sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre et sèche réforme, il ne le reconnaissait plus; et qu'au lieu de la candeur dont il faisait profession tant qu'il agissait par lui-même, il ne trouvait plus en lui que dissimulation et artifice. Œcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie religion, dans plusieurs cantons de la Suisse. Il mourut à Bâle en 1531. On lit entre autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale: *Auctor evangelicæ doctrinæ in hac urbe primus, et templi hujus verus episcopus.* Expressions bien dignes de l'orgueilleux réforma-

teur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique. Le mot *auctor,* du texte, exprimait admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte. Sa *Vie*, écrite en latin par Wolfgang Capiton, se trouve dans les *Vitæ virorum eruditorum* de Fichard, et dans l'*Athenæ Rauricæ*. Elle a été aussi publiée en français, Lyon, 1562, in-12, et en allemand par Hess, Zurich, 1793, in-8.

ŒCUMÉNIUS, auteur grec du xe siècle selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les Actes des Apôtres, les Epitres de saint Paul, sur l'Epitre de saint Jacques, etc., et d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Arétas, par Frédéric Morel, Paris, 1631, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger saint Chrysostôme, et il le fait avec assez peu de choix.

* ŒDER (Georges-Chrétien), médecin botaniste, né à Anspach en 1728, fit ses études à Goettingen, sous le célèbre Haller, qui, ayant distingué son mérite, lui fit obtenir en 1752 une chaire de botanique à Copenhague. Il voyagea à diverses reprises en Danemarck et en Norwége pour connaître les plantes de ces contrées, quitta ensuite la botanique pour les finances et la législation, et mourut le 28 octobre 1791. Son principal titre à l'estime de la postérité, c'est d'avoir entrepris la *Flora Danica*, Copenhague, 1762-1828, 11 vol. in-folio. Ce bel ouvrage, commencé par OEder et qui n'est point encore terminé, a été continué par Oth. Fréd. Muller, Mart. Vahl et J. W. Hornemann. On lui doit encore : *Elementa botanica*, Copenhague, 1762, 2 vol. in-8, excellent livre où l'on trouve les principes généraux de la botanique expliqués avec beaucoup de clarté. *Nomenclator botanicus*, 1769, in-8. *Enumeratio plantarum floræ Danicæ*, 1770, in-8.

ŒDMAN (Samuel), savant théologien suédois non conformiste, né en 1750 à Wieslanda en Smalandie, après avoir terminé ses études à l'université d'Upsal, fut ordonné prêtre et placé comme instituteur dans un village aux environs de Stockholm. Nommé en 1799 professeur de théologie, puis en 1806 directeur du séminaire nouvellement établi à Upsal, il y mourut le 20 octobre 1829, à 80 ans. On a de lui : *Recueil des sujets concernant l'histoire naturelle pour éclaircir la sainte Bible*, Upsal, 1785-1794, 4 volumes in-8; *Dictionnaire géographique sur les écrits du nouveau testament*, Upsal, 1779, in-8; *Essai sur l'Apocalypse de saint Jean*, Upsal, 1803, in-8; *Avis aux prêtres sur une digne manière de prêcher, à l'usage des élèves du séminaire d'Upsal*, Stockholm, 1812; *Traduction de l'évangile de saint Matthieu, avec des observations philologiques*, Stockholm, 1814, in-8. Œdman cultivait aussi la musique avec beaucoup de distinction, et ses talents dans cette partie le firent entrer à l'académie de Stockholm. Il a laissé plusieurs compositions religieuses parmi lesquelles on remarque deux oratorio : *Le Sauveur à Golgotha*, Upsal, 1809; *Le Sauveur sur le mont Olivet*, ibid., 1810 et 1820.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait, et épouserait sa mère. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna Œdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par là, prit l'enfant, et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé Œdipe des malheurs dont Laïus avait déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'était sa patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connaître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devait être le prix de celui qui vaincrait ce monstre, et il épousa ainsi sa propre mère. Les dieux, irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avait sauvé Œdipe vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. Œdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. Etéocle et Polynice, si célèbres chez les Grecs, étaient nés du mariage incestueux d'Œdipe et de Jocaste, aussi bien qu'Antigone et Ismène. L'abbé Gédoyn dit qu'Œdipe n'eut pas d'enfants de Jocaste, mais qu'il avait eu ces quatre là d'Euriganée, fille de Périphas. Les malheurs d'Œdipe ont fourni un sujet de tragédie à plusieurs poètes. Celle de Voltaire est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

ŒLHAF (Nicolas-Jérôme), théologien de Nuremberg, né en 1637, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 38e année pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *droit naturel* et sur la *prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des âmes après la mort*, etc. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

ŒLHAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *monnaies*, sur les *formes* et les *espèces de républiques*, sur les *donations*, les *magistrats*, les *principes du droit*, les *appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

ŒLHAF (Nicolas), médecin, a écrit en latin sur les *plantes* des environs de Dantzick, 1643, 1656, in-4. Il y a eu d'autres savants du même nom.

* ŒLSNER (Charles-Ernest), historien et diplomate, né dans la Silésie en 1764, vint à Paris au commencement de la révolution, séduit par des illusions que de bons esprits pouvaient partager alors, mais qu'après tant et de si cruels essais il n'est plus permis de conserver. Sous le Directoire, il fut chargé d'affaires de la ville de Francfort, et ensuite des villes anséatiques. Retenu en France par ses goûts littéraires et par un mariage qu'il y avait contracté, il ne fut cependant pas insensible aux malheurs que la guerre faisait peser sur son pays. Il fut nommé par le roi de Prusse son conseiller de légation à Paris, chargé ostensiblement de la correspondance littéraire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il se retira à Berlin et fut placé dans les bureaux des affaires étrangères. Il revint en France en 1817 avec une sorte de caractère diplomatique et mourut à Paris le 20 octobre 1828. Son principal ouvrage est un *Mémoire sur la religion*

de Mahomet, couronné par l'institut, 1810, in-8; il a laissé manuscrits une *Histoire de l'Islamisme*, et l'*Histoire de la guerre des Hussites*. (*Voy.* SIEYES.)

ŒNOMAUS, philosophe et auteur grec du II[e] siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des mensonges* de cet oracle fameux. Eusèbe nous a conservé, dans sa *Préparation évangélique*, une partie considérable de ce Traité, où l'on voit que si le démon s'est mêlé de rendre des oracles comme l'on ne peut guère en douter (*Voy.* BALTUS), il n'a pu donner à ses conjectures et à sa divination la clarté, la précision, et surtout la certitude qui distinguent les oracles prophétiques.

ŒNOTRUS, un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*OEnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *OEnotrus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que du temps de Virgile on était persuadé que d'abord l'Italie avait été habitée par des Œnotriens, comme on le voit par ces vers:

> OEnotrii coluere viri, nunc fama minores
> Dixisse Italiam ducis de nomine gentem.

ŒNUS, fils de Lycimnius, frère d'Alcmène, ayant été tué par les fils d'Hippocoon, Hercule vengea sa mort sur le père et sur les enfants.

ŒRTEL. *Voy.* ORTELIUS ou ORTELL.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, du temps de l'heptarchie saxonne, succéda à Ethelbald son oncle, l'an 757 de J.-C. La Mercie était le plus considérable des royaumes qui composaient l'heptarchie anglaise. Offa fit une guerre opiniâtre aux six autres rois, afin de les obliger à reconnaitre sa suzeraineté. Il attaqua les Gallois, qui avaient pénétré pendant ce temps dans la Mercie; et les repoussa jusque derrière la Saverne. Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine savant et sage politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense de la partie de ses états qui confinait au pays de Galles; et, après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence. Enfin, il remit le trône à Edfrid, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du collége anglais; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome. Il avait fait recueillir toutes les lois qui régissaient ses états, et que l'on retrouve en grande partie dans le *Code anglo-saxon*, publié depuis par Alfred le Grand. On a la *Vie d'Offa* pleine de détails fabuleux dans l'appendix de l'*histoire de Matthieu Pâris*. On y trouve quelques *lettres* de ce roi à Charlemagne.

* O'FARRIL (Gonzalo), général espagnol, né en 1753, à la Havane, d'une famille irlandaise, reçut sa première éducation en France au collége de Sorèze, et se signala très-jeune au siége de Melilla et à Oran, sur la côte d'Afrique, à Mahon, et devant Gibraltar. Il s'enrôla, en 1780, comme volontaire; mais la guerre qu'on croyait imminente, n'ayant point éclaté, il vint en France, où il examina, dans le plus grand détail, les écoles d'artillerie et du génie. Le gouvernement espagnol l'envoya ensuite étudier la nouvelle tactique introduite par Frédéric II dans l'armée prussienne. De retour en Espagne, il fut nommé directeur de l'école militaire, établie au Port-Sainte-Marie, près de Cadix. La guerre ayant éclaté, en 1793, entre la France et l'Espagne, il y prit une part active. Nommé, en 1798, inspecteur-général, il reçut, l'année suivante, le commandement d'une division envoyée à Rochefort, pour coopérer à une expédition que projetait le gouvernement français. Il remplit encore une mission en Prusse, et parcourut ensuite la Suisse, l'Italie, l'Allemagne, la Hollande et l'Angleterre, tantôt en particulier et tantôt comme agent diplomatique. Lors de l'abdication forcée de Charles IV, en 1808, nommé, par le roi Ferdinand, colonel-général directeur de l'artillerie et ministre de la guerre, il fut employé par ce prince dans toutes les négociations qui eurent lieu, avant son départ pour Bayonne. Membre de la junte, qui, sous la présidence de l'infant don Antonio, devait gouverner l'état durant l'absence du monarque, (*voy.* FERDINAND VII), O'Farril s'opposa de toutes ses forces aux projets de Murat. (*Voy.* AZANZA.) La junte se trouvant sans chef par le départ subit de don Antonio, il donna sa démission, après avoir remis au secrétaire du gouvernement une protestation énergique contre les prétentions de Murat; néanmoins on le vit ensuite accepter un emploi sous le roi Joseph. Lorsque ce prince fut renversé du trône, O'Farril adressa au roi Ferdinand un *Mémoire* renfermant l'exposé des motifs qui avaient dirigé sa conduite pendant la révolution (1). Mais condamné à la peine capitale, il se réfugia en France, où il vécut ignoré. Après la révolution de 1820 il fit un voyage en Espagne et revint à Paris, où il est mort le 19 juillet 1831, avec la réputation d'un des généraux les plus distingués de l'Europe. M. Andrès Muriel a publié une *Notice* sur O'Farril, Paris, 1831, in-8.

OG était roi de Basan, c'est-à-dire de cette partie de la Terre-Promise qui était au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre-Promise, Og, pour s'y opposer, vint au devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moïse le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfants et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu, qui voulait détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumières naturelles. (*Voy.* JOSUÉ et un passage de Grotius dans l'article MONTÉSUMA). Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinèrent soixante villes, et en exterminèrent tous les habitants. Og était seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé longtemps dans la ville de Rabbath, capitale des

(1) Ce *Mémoire* qu'il avait rédigé de concert avec son collègue Azanza, a été trad. en franç. par M. Alex. Foudras, Paris, 1815, in-8.

Ammonites. Il était de 9 coudées de long et de 4 de large, c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces de long sur 3 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voy.* Quinte-Curce, livre 9, chap. 3), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds. *Voy.* Goropius, Sloane.

* OGE, mulâtre de Saint-Domingue, se trouvait à Paris lors de la révolution, et fit partie du club connu sous le nom des *Amis des noirs*, qui le chargea, dit-on, d'aller opérer une révolution parmi les gens de couleur à Saint-Domingue. Oge se mit à leur tête, dévasta plusieurs établissements, et obtint d'abord des succès; battu ensuite et abandonné des siens, il se réfugia sur le territoire espagnol; mais réclamé par le gouverneur français, il fut livré à une commission et condamné à mort. Oge prit alors une poignée de graines noires qu'il couvrit de graines blanches. Après les avoir secouées, les graines noires ayant reprit le dessus, il dit en souriant : « Où sont donc les blanches? » Par ce trait de laconisme spartiate, Oge fit bien connaître l'état des noirs, dont la révolte bientôt après devenue générale, grâce à une philanthropie au moins trop précipitée, coûta tant de sang, et causa la perte de notre plus riche colonie en Amérique.

* OGÉE (Jean), ingénieur-géographe, né en 1728, à Chaource, diocèse de Laon, à l'exemple de son père, capitaine d'infanterie, prit le parti des armes et fit, dans la gendarmerie royale, la guerre de Flandre, qui se termina en 1748, par la paix d'Aix-la-Chapelle. Alors il entra dans les ponts-et-chaussées de Bretagne, d'abord comme ingénieur ordinaire à Rennes, et à Nantes, puis comme ingénieur-géographe de cette province. Le travail excessif auquel il se livrait abrégea ses jours; il s'occupait de rassembler les matériaux d'une *Histoire de Nantes*, lorsqu'il mourut le 6 janvier 1789, âgé de 61 ans. On a de lui : *Carte du comté Nantais*, levée en 1768, et dédiée au duc d'Aiguillon; *Carte géographique de la Bretagne*, levée par ordre des Etats de cette province, en 4 feuilles; la même *Carte* réduite en une feuille; *Atlas itinéraire de Bretagne*, Paris, 1769, in-4, obl.; *Dictionnaire historique et géographique de la province de Bretagne*, Nantes, 1778-80, 4 vol. in-4. L'auteur annonçait un vol. de supplément qui n'a point paru. Cet ouvrage, malgré les changements opérés dans cette province par la révolution, est toujours recherché des amateurs de l'histoire locale.

OGER *le Danois*, appelé aussi *Otger* et *Autcaire*, rendit de grands services à Charlemagne, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par sa cour. Le Ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis, nommé Benoit. Ils moururent tous deux au IXe siècle, avec de grands sentiments de piété.

OGIER (Charles), littérateur et poète latin, naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat qu'il avait d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, ambassadeur en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différents ouvrages, et mourut à Paris en 1654 à 59 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Ephemerides sive iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1656, in-8; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avait parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs et les hommes célèbres qu'il avait visités. Ces *Ephémérides* sont entremêlées de vers. On en trouve aussi du même auteur à la fin du volume.

OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla signer la paix de Munster en 1648. L'abbé Ogier s'était signalé dans une querelle de Balzac avec le P. Goulu, où il prit le parti du premier, puis se brouilla avec son protégé. Dégoûté de la dispute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les succès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : *Jugement et censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1623, in-8; *Actions publiques*, en 2 vol. in-4 : ce sont de mauvais sermons, applaudis dans le temps; des *Poésies* répandues dans différents recueils.

OGIER (Jean). *Voy.* Gombaud.

* OGIER (Joseph-Marie), prêtre, né à Crémieu, dans le Dauphiné, exerça le ministère dans le diocèse de Vienne, et mourut en février 1821, dans sa 71e année, après une vie toute consacrée à la religion. Il a publié plusieurs ouvrages de piété qui ont eu beaucoup de succès : *Moyens de perfection pour une vierge chrétienne*, 3e édit., Lyon, 1827; *Moyens de salut pour les chrétiens de tous les sexes, de tous les états et de tous les âges*, etc., Lyon, 1817, in-12. C'est une traduction abrégée du *Sapientia christiana* d'Arvisenet (*voy.* ce nom, I, 312), qui lui-même en avait donné une traduct. en 1803; *Bréviaire du pénitent*, Lyon, 1819, in-18; *Conférences et discours sur divers points de morale, à l'usage de MM. les ecclésiastiques*, Lyon, 1821, 2 vol. in-12. Ces instructions peuvent être également utiles aux simples fidèles. L'ouvrage contient dix conférences qui traitent des dispositions pour les sacrements, et six discours en forme d'examen sur la confession, les commandements de Dieu et de l'Eglise et les péchés capitaux; des instructions pour la première communion; des discours pour le renouvellement des vœux du baptême, etc.

OGILBI (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entra chez les jésuites en 1597, âgé de 17 ans. Il se distingua dans sa patrie par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glascow en 1615, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de cette force et de cette dignité chrétienne qui distingua les premiers martyrs. Le père Mathias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de la mort de cet homme vraiment apostolique, d'une manière pleine d'élégance, d'intérêt et d'énergie. On peut consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, à Douai et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

OGILBY, OGILVY ou OGLEBY (Jean, en latin *Ogilvius*, littérateur et imprimeur, né à Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie et à la littérature tant sacrée que profane. Il avait d'abord été maître de danse : Wentworth, comte de Stafford, l'employa dans sa maison, et contribua à sa fortune. Il devint ensuite poète, et se trouvant à Dublin, il y éleva un théâtre qui prospéra. La rébellion qui éclata en 1641 le ruina; s'étant établi à Londres, il publia plusieurs ouvrages qui lui firent une nouvelle fortune. Il y établit une imprimerie et fut nommé imprimeur géographe et cosmographe du roi. Ses principaux ouvrages sont : *Biblia regia anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique est ornée de très-belles gravures en taille douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglais. Les curieux la recherchent pour sa beauté et sa rareté : une *Edition* de Virgile, avec des notes et de belles planches, qui la rendent chère, Londres, 1665, in-fol.; un *Atlas;* ce fut cet ouvrage qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre; plusieurs *Versions* en anglais d'auteurs anciens; deux poèmes, la *Matrone d'Ephèse* et *l'Esclave romain*. Il mourut à Londres le 4 septembre 1676.

OGLETHORPE (Jacques-Edouard), général anglais, naquit à Londres en 1698. Il entra au service à l'âge de 14 ans, combattit en Allemagne avec distinction sous le prince Eugène et Marlborough, et devint secrétaire du prince Eugène. Nommé membre du parlement en 1724, il y proposa plusieurs règlements sages, pour l'encouragement du commerce, et pour la réforme des prisons. En 1732, il fut envoyé en Amérique pour terminer les affaires de la colonie anglaise de la Nouvelle-Géorgie, où il fit bâtir la ville de Savannach. Il fit un second voyage dans ce pays, et essaya de s'emparer du fort Saint-Augustin, afin de pénétrer dans la Floride, appartenant aux Espagnols; mais il fut vigoureusement repoussé. Elevé au grade de major-général en 1745, il alla contre les rebelles, lors des premiers mouvements de l'Amérique septentrionale, et il mourut quelques mois après, le 30 juin 1785, âgé de 87 ans. Pope et Thomson ont célébré les hautes qualités d'Oglethorpe dans leurs vers, et Samuel Johnson lui offrit d'écrire sa vie, tant elle était riche en aventures remarquables.

OGLIANICO. *Voy.* FRÉSIA.

OGNA SANCHA, comtesse de Castille, vivait vers l'an 990. Etant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils, Sanche Garcias, comte de Castille, qui pouvait s'opposer à son mariage. Garcias en fut averti. Il était à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savait, et par civilité la pria de boire la première. Ogna voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille de faire boire les femmes les premières : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits de l'Espagne.

OGYGÈS, fils de Neptune et d'Alistra, régna dans la Grèce, où il fonda plusieurs villes. De son temps, un déluge affreux submergea toute l'Attique et toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne sont que le vrai et universel déluge, défiguré par les poètes et les historiens des temps fabuleux, qui ont particularisé cette grande catastrophe du monde, en lui appliquant les circonstances de quelque inondation locale. Voyez *Deucalion*.

* OHMACHT (Landolin), sculpteur, né en 1760 à Rothweil, petite ville du royaume de Wurtemberg, de simples cultivateurs, fut mis en apprentissage à Triberg, sous un maître qui ne s'occupait qu'à faire des madones ou des crucifix en bois grossièrement travaillés. Mais au bout de quatre ans, il entra dans l'atelier d'un sculpteur à Francenthal, nommé Melchior, chez lequel il fit des progrès si rapides, qu'en 1780, étant allé visiter Rothweil, son pays natal, il fut à même d'en orner l'église de quatre bas-reliefs d'un beau travail. En quittant son bienfaiteur et son maître, Ohmacht se rendit en 1788 en Italie où il passa deux années, qu'il employa à étudier les anciens chefs-d'œuvre. De retour en Allemagne, il fit le buste en albâtre d'Ertnald, dernier duc de Mayence, visita les musées de Vienne, de Munich et de Dresde, et fit un assez long séjour à Hambourg, où il devint l'ami de Klopstock, dont il a fait plusieurs fois le buste. En 1796, il orna la cathédrale de Lubeck, du monument du bourgmestre Rhodé. Sa réputation s'étendit en France, il fut chargé d'exécuter les bas-reliefs du monument érigé au général Desaix, à Strasbourg. Cette ville devint sa patrie adoptive, et il en décora les places publiques et les églises des productions de son ciseau, parmi lesquels on cite les monuments d'Oberlin, de Koch, d'Emmerich dans l'église Saint-Thomas. Ses autres ouvrages sont disséminés en Allemagne; les plus connus sont le *jugement de Pâris*, dans les jardins du roi de Bavière à Nymphenbourg : et le *Mausolée de l'empereur Adolphe*, dans l'église cathédrale de Spire. Lié avec un grand nombre d'hommes distingués en France, en Allemagne et en Suisse, il se plaisait à sculpter leurs bustes. Il fit entre autres ceux de Lavater qui lui dédia un de ses ouvrages, et de Lezay-Marnezia, préfet de Strasbourg. (*Voy.* LEZAY). Ohmacht se distinguait par l'heureuse facilité de son caractère. Sa droiture, sa modestie et sa simplicité égalaient la supériorité de son génie. Il n'aimait pas à critiquer, mais il était toujours prêt à donner de bons conseils. Il est mort le 31 mars 1834, au milieu d'amis fidèles et d'une famille dont les soins adoucissaient pour lui les infirmités de la vieillesse.

OIHENART (Arnauld), avocat au parlement de Navarre au XVIIe siècle, était natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4; c'est la même édition de ce livre fort savant, et qui n'eut pas autant de succès qu'il méritait. *Proverbes basques, suivis des poésies de l'auteur dans la même langue*, Paris, 1657, in-8, très-rare, 2e édit., augmentée de la trad. française des

poésies, et précéd. d'une savante introduction bibliographique, Bordeaux, 1847, in-8.

* OILLIAMSON (le comte d'), lieutenant-général, grand-croix de Saint-Louis, commandeur d'Hohenlohe, né en 1739 dans la Normandie, fit toutes les campagnes de la guerre de sept-ans, et se signala par plusieurs actions d'éclat qui lui méritèrent la croix de Saint-Louis, avant l'âge fixé par les ordonnances. A la paix, il fut nommé sous-lieutenant, puis lieutenant dans les gardes du corps, et maréchal-de-camp en 1788. Les principes révolutionnaires trouvèrent en lui un ardent antagoniste. Aux premières assemblées délibérantes, il montra toute l'énergie de son caractère et son inébranlable attachement à la royauté. Prévoyant la révolution qui allait éclater, il fit tous ses efforts pour conserver au roi la Basse-Normandie, et fut un des principaux moteurs de la coalition qu'on tenta vainement en 1791 d'organiser à Caen. Il rejoignit alors l'armée des princes, et fut nommé adjudant-général de Monsieur pour la campagne de 1792. Après l'issue de cette campagne, il passa en Angleterre, où on lui donna le commandement d'un corps noble d'émigrés pour les expéditions de Quiberon et de l'Ile-Dieu. Après le licenciement de ce corps, il rentra en France; fut arrêté en 1798 et enfermé au temple, d'où il ne sortit qu'à la paix d'Amiens. Au retour des Bourbons il revint à Paris, mais il ne tarda pas à se retirer dans sa terre de Falaise, où il est mort en chrétien, le 10 janvier 1830.

OISEAU. *Voy.* LOYSEAU.

OISEAU (Jacques), né à Dantzick en 1631, d'une famille originaire de France, devint professeur de droit public et de droit des gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Puffendorf, rassembla une belle bibliothèque, et entretint un commerce de littérature et d'amitié avec plusieurs savants. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : des *Corrections* et des *Notes* sur divers auteurs; un traité intitulé : *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum, ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4; curieux, instructif et peu commun; *Catalogue* de sa *Bibliothèque*, imprimé en 1689, année de sa mort.

OISEL. *Voy.* LOISEL.

OKAM. *Voy.* OCCAM.

OKIN. *Voy.* OCHIN.

OKOLSKI (Simon), dominicain polonais du XVIIe siècle, auteur d'une histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, est plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates et sur celle des plus anciennes familles polonaises, qui enlevèrent presque toute l'édition. Okolski devint provincial de son ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1651.

OKSKI (Stanislas), *Orichovius*, gentilhomme polonais, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Wittemberg, sous Luther et sous Mélancthon, puis à Venise sous Ignace. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence le fit surnommer le *Démosthènes polonais*. Mais son attachement aux erreurs de Luther causa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par son évêque, et n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise catholique au synode tenu à Varsovie en 1591, et fit imprimer sa *Profession de foi*. Depuis ce temps-là, il s'éleva avec zèle contre les protestants, et publia un grand nombre de livres de controverse. On a imprimé ses *Opuscules* en 1563, in-8. On lui doit aussi les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin, et *Institutio principis*. Son vrai nom était *Orzécowski*; mais on sait que dans la langue polonaise, et en général dans l'esclavone, mère de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparaître dans la prononciation, quoique les indigènes prétendent les faire sentir.

OLAF ou OLAUS, *Olavus*, roi de Norwége surnommé le Gros, puis *le Saint*, né vers 992, seconda le zèle de Leif, fils d'Eric le Roux, pour la conversion des Groënlandais, et envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formèrent une chrétienté florissante; il mourut l'an 1033. Un an après sa mort son corps fut déterré avec solennité, pour être exposé à la vénération publique, et sous les règnes suivants ses reliques furent placées dans une église qui devint la cathédrale de Drontheim. Eynar Skuldesen, scalde ou poète du XIIe siècle, a composé un *Poëme sur saint Olaus*, qui est inséré dans l'édition de Snorro Sturleson, publiée à Copenhague.

* OLAFSEN (Eggert), naturaliste et voyageur, né en 1721 en Islande, fit ses études à Copenhague, et sur la demande de l'académie des sciences fut chargé de faire un voyage scientifique dans son pays natal, dont la géographie physique et les productions naturelles étaient encore imparfaitement connues. A son retour de cette course, dans laquelle il avait eu pour compagnon son compatriote Povelson, il mit en ordre ses observations, puis repassa en Islande où il remplit les fonctions de vice-grand-bailly dans les quartiers du sud et de l'est; il se noya le 30 mai 1768. Son *Voyage en Islande*, contenant des observations sur les mœurs et les usages des habitants, la description des bois, etc., Soroë, 1772, 2 vol. in-4 avec cartes et fig., a été traduit en allemand, Copenhague, 1774, et en français par Gauthier de La Peyronie, Paris, 1802, 5 vol. in-8, et atlas in-4. Ce voyage instructif, mais d'une lecture peu agréable, sera moins recherché depuis la publication de celui de M. Guimard, Paris, 1840, 6 vol. in-8, avec atlas in-4. On cite encore d'Olafsen : *Enarrationes historicæ de Islandiæ naturâ et constitutione*, 1749, in-8; *Disputationes duæ de Ortu et progressu superstitionis circà ignem Islandiæ subterraneum*, 1751, in-4; *Lachanologia islandica*, ou Traité des plantes potagères en Islande, 1774, in-8; Magnus Olafsen, frère d'Eggert, et Biœrn Haldorfen publièrent ce livre, dont le gouvernement fit distribuer les exemplaires en Islande.

OLAHUS (Nicolas), né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendait des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presque aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Eglises et dans celle de Strigonie : ses vertus et sa prudence dans les affaires le placèrent dans le conseil de Louis II, roi

de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairière de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas, cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frère de Charles-Quint et roi de Hongrie, évêque de Zagrab et chancelier du royaume de Hongrie, et placé ensuite sur le siége d'Agria en 1548. Il y déploya tout son zèle pour réparer les maux que l'hérésie avait faits dans ce vaste diocèse, et il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siége de cette ville en 1552, il anima les généraux et les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, et on peut dire que ses libéralités et ses discours ne contribuèrent pas peu à faire lever le siége de cette ville. Ferdinand le nomma à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce siége pendant quinze ans, et s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocèse la religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4. C'est par sa munificence et celle de l'empereur que se forma le collége des jésuites de Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies et à tous les genres de séductions : il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut palatin du royaume : et après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant et pieux prélat : une *Chronique de son temps;* une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538; une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très-détaillée dans l'*Histoire des palatins de Hongrie*, par le père Muszka, jésuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

OLAUS MAGNUS. *Voy.* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK. *Voy.* RUDBECK.

* OLAVIDÉ (Paul-Antoine-Joseph), homme d'état, connu aussi sous le nom de *Comte de Pilo*, né vers 1725 à Lima, perfectionna ses études à Alcala de Hénarez et à Madrid ; suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France en qualité de secrétaire, et, de retour en Espagne, fait comte par Charles III, fut nommé intendant de Séville, et investi des pouvoirs nécessaires pour peupler et défricher la Sierra-Moréna. Ce pays aride fut rendu à l'agriculture et au commerce; et bientôt on vit s'élever des manufactures florissantes dans des lieux naguères inhabités. Mais imbu des opinions philosophiques qui commençaient à dominer en France, Olavidé donnait lieu par sa conduite à des reproches graves de la part des hommes sensés, qui regardent la religion comme le plus ferme appui des états et qui pensent que les bonnes mœurs sont plus nécessaires que les richesses au bonheur d'une nation. Les propos inconsidérés qu'il se permettait sur des objets respectables, et la légèreté avec laquelle il condamnait les règles introduites par l'église dans la société chrétienne, donnèrent lieu à des plaintes qui parvinrent enfin aux oreilles du roi. Ce prince crut un exemple nécessaire pour arrêter les progrès du mal; et il permit qu'Olavidé fût traduit à l'inquisition. Condamné à passer huit ans dans un couvent où il serait assujetti à des pratiques pieuses; trois ans après, en 1780, une surveillance peu sévère lui facilita son évasion, et il vint en France où il fut accueilli comme un martyr de la philosophie. Olavidé crut voir dans la révolution française le commencement d'une ère de bonheur par l'humanité; mais il ne tarda pas d'être cruellement détrompé. Jeté dans les prisons de la terreur, en 1794, il y regretta plus d'une fois la cellule qu'il avait habitée en Espagne. Ce fut après cette dernière épreuve, que, revenu de ses égarements, il composa l'*Evangelio en triunfo*, etc.; *le Triomphe de l'Evangile*, ouvrage où il expose avec autant de vivacité que de force, les grandes preuves de cette religion sainte qui seule peut assurer notre bonheur sur la terre. Le succès en fut complet; dans moins de deux ans, il eut huit éditions, et fut traduit dans plusieurs langues, notamment en français par Buynand-des-Echelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8. Olavidé ayant obtenu la permission de retourner en Espagne, se retira dans une petite ville de l'Andalousie, où il mourut en 1803, à 78 ans.

OLBERT ou ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liége, vers la fin du Xe siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait abbé de Gemblours, puis appelé pour être le premier abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venait d'ériger à Liége, où il mourut l'an 1048. On a de lui: un *Recueil de canons*, qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms; *Vie de saint Véron*, publiée par Georges Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN (Édouard), plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'York, fit ses études à Reims et à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Admis dans la compagnie de Jésus, et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant dix-sept ans, dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de l'arrêter. On l'appliqua cinq fois à la question; mais on ne put apprendre, ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant, qu'il eût eu connaissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avait pas connu ce complot avant qu'il fût public, qu'il n'avait jamais approuvé ni pris la défense des coupables; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Eglise un des criminels qui subit la mort avec lui, et qui mourut dans de grands sentiments de foi et de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu et au père Oldecorn de l'avoir injustement accusé de la *conjuration*. Nous avons pris ces détails dans les *Mémoires* de

M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voy.* JACQUES VI, roi d'Ecosse, et GARNET.

OLDENBURG (Henri), habile physicien et gentilhomme allemand, natif du duché de Brême, était consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de Cromwell. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut associé et secrétaire. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, et cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des quatre premières années, en 4 tomes : savoir, depuis le n° 1er, 1664, jusqu'au n° 136, 1667. On remarque parmi les divers morceaux qui composent cette collection, la *Relation chronologique des incendies et embrasements du mont Vésuve*; *Divers exemples de la propriété de la nature dans les hommes et les brutes*; *Avis pour exciter à examiner par la térébration, le suc des arbres*; *Avis sur la découverte de la transfusion du sang*, etc. Il traduisit en outre en anglais une *Explication de l'Apocalypse*, *la Vie de la duchesse de Mazarin*, *etc.*

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, né dans le duché de Brunswick, dans les premières années du XVIIe siècle, enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages, publiés sous différents noms, entre autres : *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 1675, en 4 vol. in-8; livre qui, quoique imparfait, est utile et curieux pour la connaissance des républiques et de leurs intérêts; *Linnæus enucleatus*, in-folio, estimé et nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire; *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta pacis Osnabrugo Monasteriensis*, in-4, sous le nom de *Philippus-Andræas Burgoldensis*; un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de rebus publicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition et les études politiques. L'auteur mourut à Genève en 1678.

OLDENDORP (Jean), natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1561. Il était neveu du célèbre Albert Krantz; mais il n'eut pas le même attachement que lui à la religion catholique, qu'il quitta pour embrasser les nouvelles erreurs. On a d'Oldendorp divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDHAM (Jean), anglais, né en 1653, à Shipston, dans le comté de Glocester, d'un ministre non conformiste, se distingua par quelques *Traductions*, des *Satires* contre les jésuites, et d'autres poésies, et mourut en 1683, à 30 ans, de la petite vérole. Dryden, son ami, lui consacra un poëme funèbre.

OLÉARIUS ou plutôt ŒLSCHLAEGER (Adam), savant voyageur allemand, né d'un tailleur d'habits, en 1603, à Ascherslében, petite ville de la principauté d'Anhalt, professa quelque temps à Leipsig avec beaucoup de succès. Il quitta ces fonctions pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyait au czar et au roi de Perse. Cette course dura près de 6 ans, depuis 1633 jusqu'en 1639. Oléarius, de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il remplit cette place avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignait à la connaissance des mathématiques celle des langues orientales, et surtout du persan. Egalement propre aux choses utiles et aux arts agréables, il possédait la musique et jouait avec goût de plusieurs instruments. On lui doit : une *Relation* de son *Voyage* de Moscovie, de Tartarie et de Perse, en allemand, Sleswick, 1663, in-fol., aussi exacte que bien détaillée. On en a une traduction française par Wiquefort, dont la meilleure édition est celle de 1727, en 2 vol. in-fol.; une traduction en anglais par Jean Davies, Londres, 1666, in-fol.; et un abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4; Une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4; la *Vallée des Roses de Perse*. C'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots et de maximes tirés des livres persans. *Pinacotheca rerum naturalium gottorpiensis*, Sleswick, in-fol.

OLÉARIUS (Godefroi), docteur en théologie, et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de théologie* à l'usage des luthériens. — Jean OLÉARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsig, fut l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum*. Il était né à Hall, en Saxe, en 1639, et il mourut à Leipsig en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : une *Introduction à la théologie*; une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale*, etc., etc.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — Godefroi OLÉARIUS, fils de Jean, naquit à Leipsig en 1672, fut professeur en langue grecque et latine à Leipsig, puis en théologie; obtint un canonicat, eut la direction des étudiants, et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie en 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum Christum*, 1709, in-4. Il y réfute une des principales erreurs des sociniens, qui refusaient à J.-C. le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes; une bonne *Edition* de Philostrate, en grec et en latin, Leipsig, 1709, in-fol.; la *Traduction* latine de l'*Histoire de la philosophie* de Thomas Stanley, Leipsig, 1721, in-4; *Histoire romaine et d'Allemagne*, Leipsig, 1699, in-8. Ce n'est qu'un abrégé.

* O'LEARY (Arthur), capucin irlandais, né en 1729 à Cork, fit ses études en France au collége de Saint-Malo, et ayant embrassé la règle de Saint-François, fut chargé de donner les secours spirituels à ceux de ses compatriotes qui se trouvaient dans les hôpitaux de Bretagne. De retour à Cork, il y établit une chapelle qu'il desservait. Lorsque le parlement d'Irlande adoucit les lois pénales contre les catholiques, il publia un écrit intitulé : *La Loyauté prouvée et le serment défendu*. L'effet de cet écrit fut de rassurer les consciences, et de dé-

terminer beaucoup de catholiques à le prêter. Lors de la guerre d'Amérique, lorsque les flottes combinées de France et d'Espagne menaçaient l'Irlande, il rappela dans une *adresse* aux catholiques, qu'ils devaient rester fidèles au gouvernement. En 1784, il fit tout ce qui dépendait de lui pour arrêter les pillages dans le comté de Cork. Cette conduite lui mérita l'estime générale. Il vint à Londres, où il érigea (dans *Sutton-street*), une chapelle catholique dédiée à saint Patrice, où il prononça, en 1800, l'*Oraison funèbre* de Pie VI. Il mourut à Londres le 8 janvier 1802. On a de lui : *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'âme*, Cork, 1776, en réponse à un ouvrage d'un médecin écossais, intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, dirigé contre le christianisme ; *Défense de sa conduite* (d'O'leary) *et de ses écrits*, contre Woodward, évêque anglican de Cloyne, 1782 ; *Remarques sur la défense de l'association protestante* de Wesley ; *Défense de sa conduite dans l'insurrection de Munster en 1787* ; *Examen de la controverse entre le docteur Carroll et MM. Warthon et Hawkins* ; un *Essai sur la Tolérance*, etc. ; des *Sermons* et des *Mélanges*. L'*Eloge funèbre* du P. O'leary a été imprimé à Londres en 1802.

OLÉASTER ou OLÉASTRO (Jérôme), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, qui signifie *olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque. La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 parties en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en retrouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oléaster des *Commentaires* sur Isaïe, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec et l'hébreu étaient aussi familiers à Oléaster que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEN, poète grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, était de Xante, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantait dans l'île de Délos aux jours solennels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il exerça le premier les fonctions de prêtre d'Apollon, et qu'il rendait des oracles en vers ; tous ces faits sont très-incertains.

* OLENSCHLAGER (Jean-Daniel d'), savant publiciste allemand, né en 1711, à Francfort sur le Mein, fit ses études à Leipsig et à Strasbourg avec beaucoup de succès, et visita ensuite les principaux états de l'Europe, pour s'instruire de la forme de leurs gouvernements. A son retour dans sa ville natale, il fut nommé membre du sénat, et dans la suite bourgmestre, place qu'il remplit d'une manière distinguée. Il mourut à Francfort, le 27 février 1778. Olenschlager était très-versé dans le droit public et l'histoire d'Allemagne, qu'il a éclaircis par un grand nombre d'écrits, peu connus en deçà du Rhin, mais estimés de ses compatriotes ; les principaux sont : *Histoire de l'interrègne qui suivit la mort de l'empereur Charles VI*, Francfort, 1746, 4 part. in-4 ; *Introduction à la connaissance de l'histoire et des prérogatives des divers états de l'empire en Allemagne et en Italie*, ibid., 1748, in-8 ; *Histoire de l'empire romain, durant la première moitié du quatorzième siècle*, ibid., 1755, in-4 ; *Nouvelle explication de la bulle d'or de l'empereur Charles IV*, avec 116 chartes, ibid., 1766, in-4. Tous ces ouvrages sont en allemand. *Voy. la Nouvelle Europe savante* (en allem.), IX, 187.

OLESNIKI (Sbignée), l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, né en 1389 d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez heureux pour lui sauver la vie en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venait droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avait reçu autrefois de la reine Hedwige, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. Olesniki témoigna sa reconnaissance en faisant élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas, et rompit l'élection où quelques Polonais avaient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1er avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, et une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie, formaient son caractère. Il laissa tous ses biens aux pauvres, dont il avait été le père pendant toute sa vie.

OLIER (Jean-Jacques), instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, était second fils de Jacques Olier, maître des requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très-étroitement avec Vincent de Paul, instituteur des lazaristes. Son union avec ce saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où était située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruits. Quelque temps après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetait de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassaient l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de St.-Sulpice servait alors de retraite à tous ceux qui vivaient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avait amenés avec lui de Vaugirard, où ils avaient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de succès que de zèle. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait com-

bien les duels étaient alors fréquents : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son église, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni d'accepter aucun cartel; ce qu'ils exécutèrent très-fidèlement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa communauté s'était très-multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différents, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement, on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le Séminaire de Paris et ceux de la province, et quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondements en 1655, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, et travailla à faire de semblables établissements dans quelques diocèses, et à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différents établissements, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier était un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre. Il jouissait d'une grande réputation de science et de vertu; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on désirerait quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée; un *Traité des saints ordres*, 1676, réimprimé en 1817; un *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*; une *Journée chrétienne*, etc. Le père Giry a donné un court abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des mémoires que lui avait communiqués Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire. La *Vie* de M. Olier, par Nagot, a été réimprimée en 1818, revue par le card. de Bausset. *Voy.* DONCOURT.

* OLIER DE NOINTEL (Charles-François), né en 1630, était fils d'Edouard Olier, marquis de Nointel, conseiller au parlement de Paris. Il suivit d'abord la même carrière et fut conseiller en 1661. Quelques années plus tard, il devint conseiller d'état et fut ambassadeur à Constantinople, de 1670 à 1678. Il mourut à Paris en 1685. Ayant entrepris un voyage dans l'Archipel, il en rapporta plusieurs inscriptions. Après sa mort, arrivée en 1700, ces monuments, précieux pour l'histoire, passèrent à Thévenot, garde de la bibliothèque du roi. Ses héritiers les vendirent à Baudelot de Dairval, qui les laissa par testament, en 1722, à l'académie des inscriptions dont il était membre. On les voyait au dépôt des Petits-Augustins, fondé par Lenoir (*voy.* ce nom).

OLIMPO (Balthasar), poète italien du XVIe siècle, dont on a *Pegasea in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8; *La gloria d'Amore*, 1530, in-8. Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1538 et 1539, a huit parties en 2 vol. in-8 : en général, c'est très-peu de chose.

OLIVA. *Voy.* GABRIELLI.

OLIVA (Alexandre), général de l'ordre de Saint-Augustin, et célèbre cardinal, né à Sassoferrato, de parents pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, et surtout une modestie extrême au milieu des applaudissements, lui méritèrent l'amitié et l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre, et le nomma à l'archevêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1463, à 55 ans. On a de lui : *De Christi ortu sermones centum*; *De cœna cum apostolis facta*; *De peccato in Spiritum sanctum*. Ces ouvrages sont des monuments de son érudition et de sa piété. Son caractère était fort doux, et il y avait autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA (le P. Fernand PEREZ), savant littérateur espagnol, naquit à Cordoue en 1497, embrassa l'état religieux, fut attaché aux papes Léon X et Adrien VI, devint recteur de l'université de Salamanque, et puis précepteur de Philippe II. Il se distingua par ses connaissances dans les langues anciennes, traduisit plusieurs tragédies du grec, parmi lesquelles on cite : *La Vengeance d'Agamemnon*, et *Hécube affligée*, que l'on trouve dans le *Parnasse espagnol*. Ces deux *Tragédies*, les premières qui aient paru en espagnol, sont excellentes au jugement des critiques de cette nation. On cite de lui : trois autres ouvrages en forme de dialogues, savoir, *sur la dignité de l'homme*, *sur l'emploi des richesses*, et *sur la chasteté*. Il est mort en 1533, âgé de 36 ans. Ambr. Moralès (*voy.* ce nom), son neveu, a donné le recueil des *Œuvres* du P. Oliva, Cordoue, 1588, in-4. Parmi les pièces renfermées dans ce volume on distingue le *Dialogue* sur la dignité de l'homme, le plus remarquable des écrits d'Oliva. C'est le premier modèle que la littérature espagnole ait offert d'une discussion nette et franche, dans un langage correct, noble et élégant. Les *Œuvres poétiques* d'Oliva ont été réimprimées plusieurs fois; l'édition de Madrid, 1787, 2 vol. in-8, est estimée.

OLIVA (Jean-Paul), jésuite, né à Gênes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès et d'éclat dans les principales villes d'Italie, et devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX et Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, et mourut à Rome en 1681, à 81 ans. On a de lui : un recueil de *Lettres*, estimées; des *Ser-*

mons, qui sont un monument de son éloquence; des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. Son Commentaire sur le septième chapitre du premier livre d'Esdras montre jusqu'où on doit porter le respect et la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maitres, quels qu'ils puissent être.

OLIVA (Jean), né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent décidés pour la littérature le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Azolo, qu'il occupa pendant huit ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave; place qui lui procura la connaissance du cardinal de Rohan, qui se l'attacha, l'emmena à Paris et le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile de savants étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse et savante : un *Discours* latin qu'il prononça dans le collége d'Azolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits;* une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, et sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux; une autre *Dissertation* sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, 1758, in-8, chez Martin, sous le titre d'*Œuvres diverses de l'abbé Oliva;* on lui doit encore des *Editions* d'un manuscrit de Silvestris sur un ancien manuscrit de Castor et Pollux, avec la vie de l'auteur, in-8; de plusieurs lettres du Pogge, qui n'avaient point encore paru; le *Catalogue* manuscrit de *la bibliothèque du cardinal de Rohan*, en 25 vol. in-fol.; la traduction, en latin, du *Traité du choix et de la méthode des études*, de l'abbé Fleury, et en français des *impostures de l'histoire* de Lancelloti.

OLIVAREZ (Gaspard de Guzman, comte duc d'), né à Rome, d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzéda, et jouit d'une autorité presque absolue pendant 22 ans. Son ministère ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affaiblie par les guerres qu'elle soutenait contre les puissances voisines, les Catalans, excités par des émissaires français, profitèrent de cette circonstance pour se révolter. Les Portugais firent la même chose avec un succès plus durable, et reconnurent pour roi, l'an 1649, le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais, et n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival (le cardinal de Richelieu), il aurait pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarez allait être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car en voulant se justifier par un écrit » qu'il publia, il offensa plusieurs personnes puis- » santes, dont le ressentiment fut tel, que le roi » jugea à propos de l'éloigner encore davantage, » en le confinant à Toro, où il mourut bientôt de » chagrin. » Ce fut le comte d'Olivarez qui engagea Philippe IV, encore jeune, à se donner le titre de *Grand*, que la postérité a désavoué. Olivarez voulait annoncer par ce titre les vastes projets qu'il apportait dans le maniement du pouvoir : c'est à son administration qu'on fait remonter l'époque de la décadence de l'Espagne. Il voulut soutenir à la fois trois guerres désastreuses, en Italie, en Hollande et en Allemagne. Les Espagnols eurent quelques succès contre les Allemands : ceux que remporta le fameux Spinosa, dans les Pays-Bas, furent détruits par la prise du Brésil par les Hollandais, et ce fut en vain qu'il essaya de reconquérir le Portugal. En quittant le ministère, il laissa pour successeur D. Louis de Haro, son neveu. Il mourut en 1643. Le comte de la Rocca a écrit l'*Histoire du ministère d'Olivarez.* — *La relation de sa disgrâce*, par Guidi, a été traduite en français par A. Félibien, Paris, 1650, in-8.

OLIVE (Pierre-Jean), cordelier de Serignan dans le diocèse de Béziers, était un partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il voulait leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris, en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET (Joseph Thoulier d'), né à Salins en 1682, fut élevé par son père depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les jésuites, où il avait un oncle distingué par son savoir. Après avoir fait sa théologie à Reims, à Dijon et à Paris, et avoir essayé ses talents en divers genres, comme poète, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre à l'âge de 33 ans. Quelque temps avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que, lorsqu'il était occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie française le choisit en 1723, quoique absent, par la seule considération de son mérite. L'étude de la langue française devint son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenait de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré au cardinal de Fleury les lettres qu'on lui écrivait à ce sujet, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du dauphin le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage long et pénible parut à Paris, 1740, 9 vol. in-4, avec des *Commen-*

taires choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avait eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de Sillery, le savant Huet, le père Hardouin, le père de Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier, etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres comme Clément XI l'avait traité à Rome, avec une distinction qui supposait une haute estime. Il avait l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutait avec confiance. Il mourut le 6 octobre 1768. L'abbé d'Olivet était un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie et sans faste, il n'avait pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : *Entretiens de Cicéron sur la nature des dieux*, traduits en français, 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. La *Traduction* des philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, élégante et fidèle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12; *Histoire de l'académie française*, pour servir de suite à celle de Pélisson, in-12; ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, et l'on s'aperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractère et d'un goût très-austères, zélé partisan des anciens, il n'a pas été plus prodigue d'ornements que Pélisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité était la parure qui convenait le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, dit un critique judicieux, le grave sénat » de la littérature française n'était point encore » changé en théâtre, les assemblées académiques » n'étaient point encore devenues des spectacles, » où l'on applaudit, où l'on siffle, où les femmes » donnent le ton; et l'on ne voyait point les qua- » rante immortels, obligés de mendier, par de mi- » sérables pointes, les acclamations d'une troupe » d'oisifs qui prétend qu'on l'amuse à sa manière : » ils n'avaient point à craindre, en parlant raison, » d'être interrompus comme de vils histrions, par » les huées d'un auditoire qui ne veut que de l'es- » prit. » *Tusculanes* de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, et les deux autres par le président Bouhier; *Remarques sur Racine*, in-12. (*Voy.* l'article de ce poëte et celui de l'abbé des Fontaines.) *Pensées de Cicéron, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. *Prosodie française*, d'une grande utilité pour les étrangers et les nationaux. D'Olivet, quoique intimement lié avec le cardinal de Fleury, et l'évêque de Mirepoix, dispensateur des grâces, ne demanda jamais rien, et ne posséda qu'un petit bénéfice dans sa province. *Voy.* son éloge dans l'*Histoire des membres de l'acad. franç.* par d'Alembert, tome 6.

OLIVETAN (Pierre Robert), parent du fameux Calvin, né à Noyon, fit imprimer en 1535, in-fol., à Neufchâtel où il avait été obligé de se retirer après sa première prédication, une *Traduction* française de la Bible, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Elle est écrite d'un style dur et barbare, et n'est pas fidèle. Le caractère de l'impression est gothique, et la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication, et mourut à Ferrare en 1538. Quelques fanatiques de son parti publièrent qu'il fut empoisonné à Rome; mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible* d'Olivetan à Genève, 1540, in-4, revue par Jean Calvin et N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la première. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, de l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant bénédictin anglais au XIe siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale et voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avait attachées à ses bras et à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre Dante, de Bacville, de Paul Guidotti, d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, etc., eurent aussi du succès; en 1782, le mécanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volants dont nous venons de parler périrent de leur chute, et la découverte ne produisit aucun bon résultat. M. Mongez, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'imitation du vol des oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très-bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettrait la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas monde. M. de Lalande, dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux auteurs du Journal des Savants*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis*. Hor. *Voy.* Dante, Jean-Baptiste.

OLIVIER (François), chancelier, président à mortier au parlement de Paris, né dans cette ville en 1497, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux diètes de Spire en 1542 et 1544. François Ier lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II. Rappelé à la cour de François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand Ier envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. La demande était juste, et l'ambassadeur de Ferdinand en avait fait convenir la plupart des membres du conseil; mais le chancelier, qui y présidait, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui opinerait pour la restitution. Ce magistrat mourut à Amboise en 1560.

OLIVIER (Jean), oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand aumônier au monastère de Saint-Denys, et ensuite abbé de Saint-Crepin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les

fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un poëme latin, intitulé *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-8 (1), et Reims, 1618, in-8, traduit en français par Gabriel Michel de Tours, in-8, et par Pierre Bouchet, Poitiers, 1548, in-8. Ce prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de lumière, et fit le bien sans faste et sans ostentation. Il mourut le 12 avril en 1540. Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER, ou *Olivarius*, de Gand, professeur d'éloquence et de langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poëmes* estimés, et une bonne *Edition* de saint Prosper, enrichie de variantes, plus ample et plus correcte que celles qui avaient paru jusqu'alors, Douai, 1577, et réimprimée plusieurs fois depuis.

OLIVIER (Séraphin), cardinal, natif de Lyon, étudia à Bologne en droit civil et canon. Etant allé à Rome il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de rote, et exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui : *Decisiones rotæ romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; et Francfort, avec des additions et des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Inconstant et excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code et le Digeste, ou à se remplir des beautés des orateurs anciens et modernes, il en abandonnait 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée et frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : l'*Histoire de Philippe, roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand*, 1740, 2 vol. in-12. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu et de tours originaux. *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais pendant la 2e guerre punique; Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, durant la guerre contre les Gaulois.*

OLIVIER DE SERRES, seigneur de Pradel, célèbre agronome, né en 1539, à Villeneuve-de-Berg, petite ville du Vivarais, est particulièrement connu par son *Théâtre d'agriculture*, ou *Ménage des champs*, in-fol. et 2 vol. in-4, recueil immense de bons principes et d'excellents préceptes, d'où ont été tirés nos meilleurs livres d'agriculture, tels que la *Maison rustique*, etc. Il a été imprimé pour la première fois en 1600, in-fol., et depuis très-souvent réimprimé. M. Gisors en a rajeuni le style dans son édition de 1803, 4 vol. in-8. Cette édition, sans notes et d'ailleurs défectueuse sous plus d'un rapport, est très-inférieure à celle que la société d'agriculture du département de la Seine a publiée en 1804, 2 vol. in-4, augmentée de notes, d'un vocabulaire, etc. Olivier de Serres mourut en 1619.

* OLIVIER (Guillaume-Antoine), voyageur et entomologiste, naquit le 19 janvier 1756, aux Arcs, près de Fréjus. Ses premières études terminées, il se rendit à Montpellier, où il reçut le grade de docteur en médecine. Secondé par Gouan et Broussonnet, il s'adonna, avec ardeur, à l'étude des sciences naturelles. Venu à Paris, il s'y fit connaître avantageusement et fut envoyé par Gigot d'Orcy (*voy.* ce nom), en Angleterre et en Hollande, pour y recueillir les insectes de ces deux pays. A son retour de cette excursion, il fut chargé de la partie entomologique de l'*Encyclopédie*. La révolution l'ayant forcé de suspendre ses travaux, il accepta une mission en Perse avec Bruguières (*voy.* ce nom). Il supporta les fatigues et les dangers d'une expédition aussi longue que périlleuse, et revint seul en France après six années d'absence (décembre 1798), rapportant de nombreuses collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle. Admis en 1800 à l'institut, il se livra avec une nouvelle ardeur à ses travaux scientifiques, et rédigea de nombreux *Mémoires* qui sont insérés dans les recueils de l'institut et dans ceux de la société d'agriculture dont il faisait également partie. Nommé professeur de zoologie à l'école d'Alfort, il sembla redoubler d'activité; mais attaqué tout-à-coup d'une maladie de langueur, les médecins l'envoyèrent respirer l'air natal : il en fut peu soulagé. S'étant arrêté à Lyon, en revenant on le trouva mort dans son lit, le 1er octobre 1814, d'un anévrisme. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire naturelle des coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4, avec 363 pl. Comme Dejean (*voy.* ce nom, III, 173), n'a pas terminé son grand ouvrage, celui d'Olivier est encore le plus complet que l'on ait sur cette nombreuse classe d'insectes; *Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes* de l'Encyclopédie méthodique, 1789-1819, 9 vol. in-4. Il a eu pour collaborateurs Mauduyt, Latreille et Godard. *Voyage dans l'empire Ottoman, l'Egypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4, ou 6 vol. in-8, avec atlas. Ce voyage a beaucoup perdu de l'intérêt qu'il avait lors de sa publication, cependant on le lit encore avec plaisir. Olivier a fourni plusieurs articles au *Nouveau dictionnaire d'Histoire naturelle appliquée aux arts*, de Déterville. Son *éloge*, lu à l'institut par Cuvier, contient une juste appréciation de ses travaux et de son caractère.

* OLIVIER (Gabriel-Raymond-Jean-de-Dieu-François d'), né à Carpentras en 1753, était fils du chancelier de la cour suprême de la rectorie du comtat; d'abord professeur de droit à Avignon, son père lui fit ensuite passer sa charge, qu'il exerçait en 1790. Il fit partie de l'assemblée représentative de cette province, et fut un des députés envoyés à Paris pour défendre la souveraineté du pape devant l'assemblée Constituante. La réunion du comtat à la France, malgré leurs efforts, fut décrétée le 14 septembre 1791. D'Olivier fut assez heureux pour échapper à la proscription qui le menaçait; mais arrêté plus tard, il fut conduit à Orange, et il aurait péri sur l'échafaud, si le régime

(1) Cette édition de Paris est la plus estimée; mais elle avait été précédée par celle de Lyon, Dolet, 1541, in-4.

qui pesait sur la France n'eût cessé au 9 thermidor. Il fut nommé en (1800) juge au tribunal d'appel de Nîmes, puis conseiller à la cour impériale. Il mourut à Malemort (Vaucluse), le 30 novembre 1823, dans de grands sentiments de piété. Il était membre des arcades de Rome et de diverses autres académies. Ses principaux ouvrages sont : *Principes du droit civil romain*, Paris, 1776, 2 vol. in-12 ; *Civilis doctrinæ juris analysis philosophica*, Rome, 1777, in-4 ; *Essai sur la vertu*, ou *Abrégé de la morale propre à tous les citoyens*, Avignon, 1783, in-12. L'auteur y prouve que la morale ne peut pas avoir de meilleur fondement que la religion ; *De la réforme des lois civiles*, 1786, 2 vol. in-8 ; *Essai sur la conciliation des coutumes françaises*, 1787, in-8 ; *De la rédaction des lois dans les monarchies*, 1789, 2e édit., 1815, in-8. Il y combat comme faux le principe de la souveraineté du peuple ; *Nouveau code civil proposé à la nation française et soumis à l'assemblée nationale*, 1789, in-8 ; *Essai sur l'art de la législation*, 1800, in-12 ; 1815, in-8, avec des observations touchant l'avantage des croyances religieuses ; *Observations ultérieures sur les lois civiles*, 1807, in-8. Il a laissé manuscrite un traduction libre de l'ouvrage d'Eximeno, *Dell' origine e delle regole della musica*, etc.

OLIVIERI (Augustin), évêque d'Aréthuse dans le royaume de Naples, naquit à Gênes en 1758. Dès sa première jeunesse il se consacra à l'état ecclésiastique, et fut à 18 ans reçu dans la congrégation des Frères de Marie. Appelé à Naples pour y professer dans le couvent de son ordre, la réputation qu'il acquit dans l'enseignement lui mérita l'honneur d'être choisi pour instituteur du prince des Deux-Siciles. Olivieri n'oublia jamais sa cellule de religieux, et à sa mort arrivée à Naples le 10 juin 1834, il légua sa fortune au couvent de Ste.-Marie *in portico*. On lui doit : *La filosofia morale*, 2 vol. in-12, ouvrage très-estimé, dont il a été fait plusieurs éditions ; la meilleure est celle de Gênes, 1828.

OLLENIX. *Voy.* MONTREUX.

OLYBRIUS (Anicius), empereur de l'ancienne et illustre famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui le nomma consul l'an 464, et l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général Ricimer s'y était révolté contre l'empereur Anthémius. Le rebelle, au lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthémius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident ; mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un règne très-court. Ce prince était recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété et son patriotisme ; il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Aréobinde ; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que voulait lui faire accepter le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Épirotes, femme de Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : « Qu'il ne » lui restait plus qu'à prier les dieux d'accorder un » légitime successeur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : *Misérable*, lui dit-il, *me prends-tu pour un bâtard?* et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'était réfugiée auprès du roi son frère, et vint insurger la Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage qu'on lui avait fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes et meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenait sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimait pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. Les honneurs qu'Olympias avait rendus aux restes du meurtrier de Philippe diminuèrent de beaucoup la tendresse d'Alexandre pour elle, et quand il partit pour la conquête de l'Asie, il ne lui laissa aucune autorité, et choisit Antipater pour gouverneur du royaume. Alexandre ayant pris le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il écrivait à sa mère, elle lui répondit : « Qu'ai-je fait » pour que vous vouliez me mettre mal avec Ju» non ? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'une et l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siége devant Pydna, où cette princesse s'était réfugiée. La ville se rendit, et Olympias fut condamnée à mort l'an 316 avant J.-C. Les parents de ceux qu'elle avait fait périr furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE, moine grec, qui, selon la plus commune opinion, florissait vers l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, publié en grec et en latin par le père Fronton du Duc, dans l'addition à la Bibliothèque des Pères, 1624. Ce Commentaire est court, mais savant et bien écrit. On attribue mal à propos à l'auteur une Chaîne de Commentaires sur Job ; elle est de Nicétas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore était diacre de l'Église d'Alexandrie ou de Constantinople, et qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des Météores d'Aristote, 1551, in-fol. et sur les dialogues : *Gorgias*, *Alcibiade et Phædon* de Platon, et d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans Diogène Laërce. Jacques Windet a traduit cette *Vie* en latin, et l'a enrichie de savantes notes. Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thèbes, en Egypte, païen qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée

à Théodose le Jeune, dont parle Photius, dans sa *Bibliothèque*.

OLYMPO. *Voy.* OLIMPO.

OMAR Ier (Abou-Hafsa-Ibn-Al-Khattab), second calife des Musulmans après Mahomet son gendre, défit Ali, que Mahomet avait désigné pour son successeur, et succéda à Abоubekr l'an 634 de J.-C. Il avait d'abord été un des plus ardents persécuteurs de Mahomet ; il faillit un jour tuer d'un coup d'épée sa sœur, parce qu'il l'avait trouvée lisant le Koran. L'ayant parcouru lui-même, il en devint enthousiaste, alla trouver le prophète, et fit la profession de foi musulmane. Sa fille fut une des femmes de ce dernier. A la mort de Mahomet, Omar proclama le premier que son corps n'était point périssable. Ce prince fut un des plus rapides conquérants qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les chrétiens en 635, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjugua la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouïes pour établir le mahométisme : car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même temps, ses lieutenants s'avançaient en Perse, et défesaient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Madaïn, capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenants, battit les troupes de l'empereur Héraclius ; Memphis et Alexandrie se rendirent ; l'Egypte entière et une partie de la Libye furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances humaines, commencée par Ptolémée Philadelphe, et augmentée par tant de rois. Les barbares et ignorants vainqueurs ne voulaient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha vers Jérusalem ; il y entra victorieux en 638, après un siége de deux ans. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, et de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, fut tentée par un gouverneur d'Égypte, sous le califat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistait aux armes des Musulmans : ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'était un torrent débordé qui ravageait tout, un fléau du ciel, comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les chrétiens. Omar se bornait dans sa table et ses vêtements au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné à Jérusalem par un esclave persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 13e calife de la race des Ommiades (*voy.* OMMIAH), succéda à son cousin Soliman, l'an 717 de J.-C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables ; mais il fut obligé d'en lever le siége, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* était sanguinaire et atroce. Ayant paru vouloir rouvrir la route du trône aux descendants d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Emèse, ville de Syrie, l'an 720 de J.-C., après un règne de deux ans cinq mois.

* O'MÉARA (Barry-Edward), Irlandais, était premier chirurgien du vaisseau anglais le Bellérophon, lorsque Napoléon prit la résolution de se confier au gouvernement britannique. Pendant la traversée de Rochefort à Plymouth, il se rendit très-agréable à l'ex-empereur par son instruction et sa connaissance de la langue italienne, dans laquelle ils s'entretenaient ensemble. Dès qu'il fut décidé que Napoléon serait envoyé à Sainte-Hélène, le duc de Rovigo engagea O'Méara à l'accompagner; il accepta ses propositions, avec l'agrément du gouvernement anglais, et dans les premiers temps, il put remplir ses fonctions près de Napoléon qui se montra satisfait de ses services; mais après l'arrivée d'Hudson Lowe (*voy.* ce nom), O'Méara, sur son refus de devenir l'espion de l'ex-empereur, fut rappelé en Angleterre (juillet 1818). Pendant son séjour à Ste.-Hélène, il avait tenu un *journal* de ses conversations avec Napoléon, qu'à son arrivée à Londres il fit imprimer. Le ministère anglais le punit de cette indiscrétion en le privant de tous ses emplois après vingt ans de service. O'Méara est mort dans les environs de Londres, au mois de juin 1836. Il a publié : *Relation des événements arrivés à Sainte-Hélène postérieurement à la nomination de sir Hudson Lowe au gouvernement de cette île, etc.*, Paris, 1819, in-8 ; *Documents historiques suivis de pièces justificatives sur la maladie et la mort de Napoléon Bonaparte*, 1821, in-8 ; *Lettre adressée à l'éditeur du Morning-Chronicle*, Paris, 1821, in-8 : réimprimée plusieurs fois sous le titre de *Napoléon dans l'exil*, ou *L'écho de Sainte-Hélène*, trad. de l'anglais, 1822, 2 vol. in-8; *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène*, in-8.

OMEIS (Magnus-Daniel), né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur d'éloquence, de morale et de poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui : *Ethica pythagorica*; *Ethica platonica, cui accessit speculum virtutum quotidie consulendum*; *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum*; *Juvenci Historia evangelica cum notis*.

OMER (saint), AUDOMARUS, né vers la fin du VIe siècle dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut élu évêque de Térouane à la demande du roi Dagobert, en 636. Il travailla avec zèle à faire fleurir la religion dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithin, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva le 9 septembre 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

* OMMEGANCK (...), paysagiste, mort à Anvers sa patrie le 18 janvier 1826, était chevalier du Lion belgique et membre de l'institut des Pays-Bas. Il excellait à représenter les beautés simples et gracieuses de la nature, et particulièrement les troupeaux, ce qui lui a fait donner le surnom *de Racine*

des Moutons. On voit plusieurs de ses tableaux au musée de Paris.

OMMIAH, ou OMMIACH, ou plutôt OMAYAH, prince arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a longtemps régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte; mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 652 jusqu'en 749. Les califes Ommiades ont formé deux branches : l'une en Syrie par Moawyah; et l'autre en Espagne, l'an 756, par Abdel Rahman.

* O-MORAN (Joseph), général, né vers 1750, à Delphin, en Irlande, d'une famille distinguée, venu jeune en France, servit dans le régiment de Dillon. A la révolution, colonel, puis maréchal de camp, il se distingua dans la campagne de Belgique, et en 1792 fut fait général de division. Sa conduite à Condé et à Tournai lui valut les éloges de la Convention ; moins heureux à Cassel, cette même Convention l'accusa d'ineptie, ou, en d'autres termes, de n'avoir pas réussi, ce qui alors était un crime de *lèse-nation*. Arrêté le 16 août 1793, et conduit à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 mars 1794.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçut pour elle une passion si violente, que, pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, et s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, et les met au-dessous des brutes.

OMPHALIUS (Jacques), natif d'Andernach, dans l'électorat de Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Clèves, et enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature, entre autres : *De officio et potestate principis*, Bâle, 1550; *De elocutionis imitatione et apparatu liber*, Paris, 1562; *De usurpatione legum; De civili politia*.

ONAN, fils de Juda, et petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfants; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin qu'il fit revivre le nom de son frère. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devint mère, et le Seigneur le frappa de mort. De là vient le nom d'*onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques que ce vice a produits. Avant lui un savant anglais avait montré la même chose dans un ouvrage dont le médecin suisse a profité.

ONÉSIME, phrygien, esclave de Philémon, ami de saint Paul, fit un vol considérable à son maître, et, s'étant sauvé, rencontra saint Paul à Rome. L'apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon. Rien de plus touchant et de mieux dit que cette lettre, qui est placée dans le canon des livres saints ; Erasme la regardait comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philémon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, et le renvoya auprès de saint Paul à Rome, auquel il fut très-attaché. L'apôtre le fit encore porteur avec saint Tychique de la lettre qu'il écrivit aux Colossiens où il l'appelle son très-cher et fidèle frère (*cum Onesimo charissimo et fideli fratre*) : il l'employa dans le ministère de l'Evangile, et l'ordonna, au rapport de saint Jérôme (*Ep.* 62, *c.* 2), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre.— Il paraît qu'il ne faut pas le confondre avec saint ONÉSIME, troisième évêque d'Ephèse, dont on trouve l'éloge dans la lettre que saint Ignace écrivit aux Ephésiens. Cependant, en supposant qu'Onésime ait survécu 40 ans à saint Paul, rien n'empêche, quant à la chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius et d'autres savants. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 95; mais rien ne paraît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONÉSIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre, et fut traîné à la queue d'un cheval. C'est au moins ce que nous apprennent les hagiographes grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à saint Paul, et qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme on le voit dans sa deuxième Epître à Timothée : *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, et catenam meam non erubuit; sed cùm Romam venisset, sollicitè me quæsivit et invenit.*

ONGOSCHIO. *Voy.* FIDERI.

ONIAS Ier, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant J.-C. Pendant son gouvernement, Ptolémée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem par trahison, un jour de sabbat que les Juifs l'avaient reçu dans la ville comme ami. Il mourut l'an 300.

ONIAS II, grand-prêtre, l'an 242 avant J.-C., était un homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talents d'argent que ses prédécesseurs avaient toujours payé aux rois d'Egypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Ptolémée Evergète, qui régnait alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages, qui montaient fort haut : menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitants à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; et les Juifs allaient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Egypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation. Onias mourut vers l'an 229 avant J.-C., et eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, et petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant J.-C. C'était un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclésiastique*, chap. 50. Sa piété et sa fermeté faisaient observer les lois de Dieu dans Jé-

rusalem, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif, nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportait à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avait dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvait facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voy.* ce nom). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessait de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitait lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Séleucus : ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphanes, son frère, lui ayant succédé, Jason, frère d'Onias, qui désirait avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté; car Ménélaüs, qui avait usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisait Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avait commis cette impiété (163 avant J.-C.). Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son père par l'ambition de Jason et de Ménélaüs, ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolémée Philométor. Ce prince lui accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres et des lévites, qui faisaient le même service et pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de forts revenus, pour l'entretien des prêtres et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Egypte, et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornements, et en fit fermer les portes.

ONIAS, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J.-C., par ses prières, la fin d'une cruelle famine qui affligeait ses compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan et Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composés de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule et les sacrificateurs attachés au temple, le saint homme fit cette prière : « Grand » Dieu, puisque ceux-ci sont vos peuples, et ceux- » là vos sacrificateurs, je vous conjure de n'exaucer » ni les uns ni les autres ! » Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; et ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa considération, les avait délivrés (Flave Josèphe, *Histoire des Juifs*, liv. 14, chap. 3).

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du Ier siècle, est auteur de la première *Paraphrase chaldaïque* sur le *Pentateuque*, qu'il intitula *Targum*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de Gamaliel, maître de saint Paul, et que, pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'était la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observait la même cérémonie aux funérailles des présidents de la synagogue, tel qu'était Gamaliel. La plus ancienne édition du *Targum* que l'on connaisse, est celle de Bologne, 1482. On le trouve dans toutes les *Polyglottes*.

ONOMACRITE, poète grec, que l'on croit auteur du poème des *Argonautes*, attribué à Orphée, vivait vers l'an 516 avant J.-C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDER, philosophe platonicien, dont il nous reste un Traité *Du devoir et des vertus d'un général d'armée*, que Rigault a publié en 1599, in-4, en grec, avec une bonne traduction latine. Blaise de Vigenère l'a traduit en français, in-4, et sa version est rare : elle a paru à Paris en 1605. M. le baron de Zurlauben en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans sa *Bibliothèque militaire*, 1760, 3 vol. in-12. Elle a pourtant été reproduite dans l'édition grecque et française, Nuremberg, 1762, in-fol., qui est recherchée. Firmin Didot en a donné une nouvelle traduction, avec le texte grec, Paris, 1822, in-8.

ONSEMBRAY. *Voy.* PAJOT.

* OOST (Jacques van), dit *le Vieux*, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bruges en 1600, et y mourut en 1671. Il imita avec succès Annibal Carrache. Ses principaux tableaux sont : une *Descente de Croix*; le *Baptême de Jésus-Christ*; l'*Adoration des bergers*; une *Descente du St.-Esprit*, regardée comme son chef-d'œuvre; et au musée du Louvre un *S. Charles Borromée, administrant la communion aux pestiférés de Milan*. — Son fils, Jean-Jacques van OOST, dit *le Jeune*, né à Bruges en 1637, se fixa à Lille, dont il orna les églises de tableaux, parmi lesquels on distingue l'*Enfant Jésus auquel on présente les instruments de sa passion*; la *Résurrection du Lazare* et le *Martyre de sainte Barbe*. Sa manière approche beaucoup de celle de son père; mais son coloris est plus pâteux et sa touche plus franche. Il peignait le portrait avec un rare talent. Il se retira, dans ses dernières années, à Bruges, et y mourut le 29 décembre 1713.

OPHIONÉE, *Ophioneus*, chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens païens ont eu quelques connaissances obscures de l'Ecriture sainte. Homère, en décrivant dans son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avait appris des Egyptiens, que Jupiter avait chassé du ciel les démons impurs, et que ces démons tâchaient d'attirer les

hommes dans l'abîme où ils étaient. Il faut porter le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisait une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le Démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent : soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. « Peut-on s'étonner, dit » un critique, du pouvoir que le démon a eu sur » l'organe de ce reptile, vu ce que nous pouvons » nous-mêmes, avec un peu de temps et de patience, sur différents oiseaux. » Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les auteurs » profanes nous offrent même une tradition, quoi- » que défigurée, de la chute des anges rebelles dans » la fable des Titans, qui, ayant entrepris d'escalader le ciel pour détrôner Jupiter, et régner à » sa place, furent précipités dans les enfers, où ils » sont tourmentés par un feu qui ne s'éteint ja- » mais. » (*Voy.* ASMODÉE.) Il est d'ailleurs certain que le paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; et il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnaître. L'auteur du premier livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres saints : *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum*. Tertullien et presque tous les Pères, Huet et un grand nombre de savants, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. Bergier, dans l'Encyclopédie méthodique, article *Auteurs profanes*, paraît pencher vers l'opinion contraire, par des raisons bien peu dignes de son érudition et de sa logique. *Voy.* FICIN, LAVAUR, LOCMAN, NUMÉNIUS, PLATON, OVIDE.

OPHNI et PHINÉE, enfants du grand prêtre Héli, furent aussi impies et aussi méchants que leur père était sage et vertueux. Ils faisaient violence aux femmes et aux filles qui venaient au temple, s'appropriaient les offrandes, et exigeaient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Ecriture les appelle *Fils de Bélial*. Mais Dieu arrêta et vengea tous ces crimes par les armes des Philistins dans la sanglante bataille d'Aphec, où Ophni et Phinée, quoiqu'ils eussent apporté l'arche, espérant par sa présence assurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour la défense de l'arche même, laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPHRA. *Voy.* APRIÈS, roi d'Egypte.

* OPIE (John), peintre, né en 1761, dans le comté de Cornouailles, mort le 9 avril 1807, était fils d'un charpentier. Il excellait à peindre les mendiants, les vieillards et les brigands. Ses compositions les plus estimées sont la *mort de David Rizzio en présence de Marie Stuart*, le *meurtre de Jacques Ier* et la *mort de Saphira*. Sa veuve a publié, en 1809, ses *Leçons sur la peinture*, et a donné successivement plusieurs pièces de théâtre et romans, qui ont obtenu un grand succès.

OPILIUS (Aurélius), habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé : *Libri Musarum*, florissait l'an 94 avant J.-C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

OPITIUS, en allemand OPITZ (Martin), né en 1597 à Bunzlau, en Silésie, s'est fait un nom célèbre par ses poésies latines et encore plus par ses poésies allemandes. On a de lui en latin des *Sylves*, des *Epigrammes*, un *Poëme du Vésuve*; les *Distiques de Caton*, etc. Ses vers allemands sont également naturels et brillants. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avaient été en 1640 et 1681, in-8. L'auteur mourut de la peste à Dantzick, le 20 août 1639, regardé comme le Malherbe des Allemands. On cite aussi de ce littérateur un ouvrage estimable intitulé : *Aristarchus, sive de contemptu linguæ teutonicæ*, in-4.

OPITIUS ou OPITZ (Henri), théologien luthérien, né à Altembourg en Misnie, l'an 1642, fut professeur de langues orientales et de théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités hébraïques : il ternit sa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avait suivie, pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bizarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu, l'engagea à donner quelques livres ridicules. On ne recherche de lui que sa *Biblia hebraica*, Kiel, 1719, 2 vol. in-4.

OPMÉER (Pierre), né à Amsterdam en 1526, se distingua par son érudition et par son zèle pour la défense de la religion catholique. On a de lui en latin : un *Traité de l'office de la messe*; l'*Histoire des martyrs de Gorcum et de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8; trad. ensemble en flamand, 1708. C'est l'histoire des catholiques les plus zélés, dont les Hollandais ont versé le sang; une *Chronique depuis le commencement du monde*, jusqu'en 1569, avec des suppléments par Laurent Beyerlinck jusqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol. avec fig. Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait en ce genre : le style en est net et fort intelligible. Opméer a le plus souvent puisé dans les sources; tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

** OPOIX (Christophe), chimiste, né en 1745 à Provins, était apothicaire et jouissait de quelque réputation, lorsqu'il fut député par son département (Seine-et-Marne) à la Convention. Dans le procès du roi, il vota pour l'appel au peuple, la réclusion et le bannissement; à cette funeste époque c'était un acte de courage; il se fit du reste peu remarquer dans cette assemblée. A la fin de la session, il s'empressa de revenir dans sa ville natale, où il reprit ses habitudes paisibles, consacrant la plus grande partie de son temps aux sciences et aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Nommé, après 1820, garde-général des eaux-et-forêts, puis inspecteur des eaux minérales de Provins, il y mourut en 1840, à 96 ans. Il était membre des académies de pharmacie, de médecine et de plusieurs sociétés savantes. Indépendamment d'articles dans

les *Journaux scientifiques* et dans la Gazette d'agriculture, on a de lui : des *Almanachs historiques et littéraires* et des *Opuscules* d'un intérêt local ; on lui doit aussi plusieurs ouvrages qui font honneur à ses talents et à son érudition, entre autres : *Minéralogie de Provins et de ses environs*, avec *l'analyse de ses eaux minérales*, 1803, 2 vol. in-12, 2ᵉ édit., 1808, 2 vol. in-8 ; *Théorie des couleurs et des corps inflammables, et de leurs principes constituants, la lumière et le feu*, 1808, in-8 ; l'*Ancien Provins, etc.*, 1818, in-12, avec deux *Suppléments ; Histoire et description de Provins*, 1823, in-8, avec un *Supplément*, 1825, et une nouvelle suite, 1829, in-8.

OPORIN (Jean), imprimeur de Bâle, né en 1507, enrichit la république des lettres de plusieurs ouvrages imprimés avec une exactitude scrupuleuse, et ornés de *Tables* très-amples. Il mourut en 1568 à 61 ans. On a de lui : de savantes *Scolies* sur différents ouvrages de Cicéron ; des *Notes* pleines d'érudition sur quelques endroits de Démosthènes ; l'*Edition* de 38 poètes bucoliques.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président au parlement d'Aix, où il naquit en 1495, est célèbre dans l'histoire par son zèle véhément contre les sectaires. Le parlement de Provence ordonna, en 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés *vaudois*, seraient démolies, ainsi que les châteaux et les forts qui leur appartenaient. Dix-neuf des principaux habitants de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois, effrayés, députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat aussi savant que vertueux, qui les reçut avec bonté, et intercéda pour eux. François Iᵉʳ, touché par ses représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureraient leurs erreurs ; mais ils n'en voulurent rien faire. Encouragés au contraire par la surséance de l'arrêt, ils couraient le pays en armes, profanant les églises, brûlant les images, détruisant les autels. D'Oppède en donna avis à la cour, et assura que ces rebelles assemblés au nombre de seize mille, avaient dessein de surprendre Marseille ; en conséquence il priait qu'on permît l'exécution de l'arrêt. Le roi ne balança pas, donna des troupes au président, et leur ordonna de lui obéir en tout. D'Oppède, le baron de la Garde et l'avocat-général Guérin, fondirent sur Cabrières et Mérindol, tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et brûlèrent, conformément à l'arrêt rendu par le parlement, tout ce qui servait de retraite à ces sectaires ; le peu qui s'en échappa se sauva en Piémont. Le roi, par des lettres-patentes du mois d'août 1545, approuva tout ce qui s'était fait ; mais on prétend que ce prince se repentit depuis de sa facilité, et qu'il ordonna en mourant à son fils de rappeler l'affaire à un sérieux examen. Il est certain qu'en 1551 le roi Henri II commit le parlement de Paris pour en juger. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée ; elle tint cinquante audiences consécutives. Le président d'Oppède parla avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son plaidoyer, qui commençait par ces mots : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta*. Il tâcha de prouver qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de François Iᵉʳ contre les sectaires, et que le roi avait ordonné qu'en cas qu'ils refusassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avait ordonné à Saül d'exterminer les Amalécites ; il s'étendit sur les maux que l'hérésie cause à l'état, en même temps qu'elle détruit la religion, et peignit par des couleurs vives et fortes celle des vaudois, une des plus odieuses qui aient paru dans le monde. C'était un homme de probité et d'une intégrité incorruptibles ; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains protestants, et après eux le président de Thou et Dupleix, disent que la justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit « que la vraie cause de ses douleurs » fut la trahison d'un opérateur protestant, qui le » sonda avec une sonde empoisonnée pour venger » sa secte. » On a de lui une *Traduction* française *de 6 Triomphes* de Pétrarque, 1538, in-8, rare.

OPPENORD (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, et mort dans la même ville en 1742, est regardé par les connaisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna la place de directeur-général de ses bâtiments et jardins. Oppenord a laissé des dessins dont M. Huquier, artiste connaisseur, a gravé, avec beaucoup de propreté et d'intelligence, une suite considérable, (vers, 1750, in-fol.)

OPPIEN, poète grec, natif de Coryce ou d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissait dans le IIᵉ siècle, sous le règne de l'empereur Caracalla. Ce poète a composé plusieurs ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes et la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la pêche* et quatre *de la chasse*. Caracalla lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynégéticon*, ou *Traité de la chasse*. C'est de là que les vers d'Oppien, dit-on, furent appelés *vers dorés*. Ce poète fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du IIIᵉ siècle, à l'âge de 30 ans. Le savant J.-G. Schneider, frappé de la disparité qu'il remarquait entre les deux poèmes *de la chasse et de la pêche*, a cru qu'ils étaient de deux auteurs, et de deux époques différentes. L'opinion des deux Oppiens a prévalu, malgré les observations de Belin de Ballu. La meilleure édition de ses *Poemes*, imprimés dès 1478, in-4, est celle de Leyde, 1597, in-8, en grec et en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une traduction en mauvais vers français, par Florent Chrétien, du poème *de la chasse*, 1575, in-4 ; et en prose par Fermat, Paris, 1690, in-12. Belin de Ballu en a donné une meilleure avec des remarques, Strasbourg, 1787, in-8. En 1817, M. Limes a donné celle des *Halieutiques*, Paris, in-8.

OPPIUS (Caïus) est auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires* sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, attribués à Hirtius : cependant presque tous les exemplaires portent le nom de Hirtius, et, ce qui est certainement une bévue,

de *Hirtius Pansa*; et l'ouvrage est toujours cité sous ce nom. *Voy.* Hirtius.

OPPORTUNE (sainte), abbesse de Montreuil dans le diocèse de Séez, et sœur de Godegrand, évêque de ce siége. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence, et fut enterrée près de son frère. Sa *Vie*, écrite par Adelme, se trouve dans les *Acta Sanct.* avril, tome 3. Nicolas Gosset en a donné une autre en français, 1655.

OPSONVILLE. *Voy.* Foucher d'Opsonville.

OPSOPOEUS (Vincent), savant philologue, né dans la Franconie, écrivain du XVIe siècle, dont nous avons en latin un poème bachique, intitulé : *De Arte bibendi libri III*, Nuremberg, 1536, in-4; Francfort, 1578, in-8; qui plut à ceux de sa nation. Il mourut vers 1540, dans un âge peu avancé.

OPSOPŒUS (Jean), né à Bretten dans le Palatinat, en 1566, fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris, et auquel il fut fort utile par ses connaissances. Son attachement aux nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en prison. Il se consacra à la médecine, et y fit de si grands progrès, qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers *Traités* d'Hippocrate, avec des traductions latines, corrigées, et des remarques tirées de divers manuscrits, Francfort, 1587. On lui doit encore le recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8. — Son frère, Jean Opsopœus, né en 1576, et mort en 1619, s'attacha à l'anatomie et à la chirurgie, et se fit une grande réputation par une pratique éclairée et heureuse.

OPSTRAET (Jean), né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa d'abord la théologie dans le collége d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Précipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya, en 1690, comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacrements moyennant une déclaration de soumission à l'Eglise; cependant plusieurs colléges et corps de l'université refusèrent d'assister à son enterrement. Ce savant avait de l'esprit, de la lecture, et écrivait assez bien en latin lorsqu'il le voulait, même en vers, comme on le voit dans quelques satires contre les jésuites; mais souvent il s'accommodait exprès au style, plus précis et moins pur, des scolastiques. Ses lumières l'avaient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont : *Theses theologicæ*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme digne de Luther : *Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio; Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence*, contre Steyaërt, in-12; *La vraie doctrine touchant le baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même; *Instructions théologiques* pour les jeunes théologiens; *Le Bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français par Hermant, curé de Maltot, près de Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec des changements, corrections et additions; cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg et Vicence; *Le théologien chrétien*, mis en français par Saint-André de Beauchêne et imprimé à Paris, en 1723, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune théologien*, in-12; *Instructions théologiques sur les actions humaines* (De Actibus humanis), en 3 vol. in-12; *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique* en 3 vol. in-12; *Traité des lieux théologiques*, en 3 vol. in-12 : c'est un des plus estimés; *Dissertation théologique sur la conversion du pécheur*. Ce livre a été traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Nattes, et imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la conversion du pécheur*. La dernière édition française est de 1732, en 2 vol. in-12, avec un *Traité de la Confiance chrétienne*, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

OPTAT (saint), *Optatus*, évêque de Milève, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de Valentinien et de Valens, a un nom célèbre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guère connu que par ses ouvrages. Il mourut vers 384. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Fulgence, le citent avec éloge. « Optat, dit le » premier, pourrait être une preuve de la vérité de » l'Eglise catholique, si elle s'appuyait sur la vertu » de ses ministres. » Nous n'avons d'Optat que sept *Livres du schisme des donatistes*, contre un ouvrage de Parménien, évêque donatiste de Carthage. L'ouvrage de saint Optat est une marque de son érudition et de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément et serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-fol.; Anvers, 1702. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil des actes des conciles, des lettres des évêques, des édits des empereurs et des actes des martyrs, qui ont rapport à l'histoire des donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au temps de Grégoire le Grand. On trouve à la tête une préface savante et bien écrite, sur la vie, les œuvres et les différentes éditions d'*Optat*. Avant celle de du Pin, on estimait l'édition qu'en avait donnée Gabriel Aubespine, avec des notes, Paris, 1631, et celle de Le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB. *Voy.* Aureng-zeyb.

ORANGE (Philibert de Challon, prince d'), né en 1502, au château de Nozeroi, en Franche-Comté, quitta le service de François Ier en 1520, piqué, dit-on, de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avait délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne. A ce motif de courroux s'en joignit un autre plus puissant encore. François Ier prétendit au droit de suzeraineté sur la principauté d'Orange, et Philibert avait réclamé vainement contre ce droit. Il passa au service de l'empereur Charles-Quint. Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit

saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avait eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs terres en Italie et en Flandre, et l'ordre de la Toison-d'Or. Il fit ses premières armes à la reprise de Tournai sur les Français en 1521, et commanda l'infanterie espagnole au siége de Fontarabie en 1522. Il s'embarqua l'année suivante pour passer en Italie; son vaisseau, par une méprise du capitaine, donna au milieu de la flotte de Doria. Envoyé à la tour de Bourges, il y resta jusqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, traité par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, après la mort du connétable de Bourbon, et perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane, près de Pistoie, où il commandait les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avait pas encore atteint l'âge de 28 ans. Sa sœur, qu'il avait instituée son héritière, porta ses titres et ses biens dans la maison de Nassau. Philibert n'avait point été marié.

* ORANGE (Frédéric, prince d'), second fils de Guillaume V, (*voy* ce nom, IV, 262), né en 1768, prit part à la guerre contre la France en 1793 et 1794; déploya de grands talents dans ces deux campagnes. Il passa ensuite au service de l'Autriche en qualité de général-major; il se signala à la bataille de Wurtzbourg (3 septembre 1795), et la même année au siége de Kehl. Il obtint de nouveaux succès en 1797, on lui confia en avril le commandement d'un camp qui devait couvrir Vienne. Après quelques mois, il passa en Italie où il mourut en 1799, regretté par l'armée, dont il était aimé et estimé autant pour ses talents que pour la bonté et la douceur de son caractère.

ORANGE. *Voy.* NASSAU et GUILLAUME.

ORANTÈS (François), cordelier espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviédo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les Institutions de Calvin*, etc.

ORBELLIS (Nicolas de), cordelier, natif d'Angers, mort en 1545, laissa un *Abrégé de la théologie selon la doctrine de Scot*, in-8.

* ORBESSAN (Anne-Marie d'AIGNAN, baron d'), né à Toulouse en 1709, après avoir terminé ses études, fut pourvu d'une charge de président au parlement de sa ville natale. Son amour pour les arts et les antiquités, l'engagea à visiter l'Italie en 1749, et il en rapporta beaucoup d'observations intéressantes qu'il a publiés dans ses *Melanges historiques*. En 1770, au retour d'un voyage en Italie, le chancelier Maupeou lui offrit la place de premier président, mais il la refusa et donna même sa démission de sa charge. Il vécut dès lors dans la retraite, eut le bonheur assez rare d'échapper au désastre de la révolution, et mourut en 1801. On a de lui : *Mélanges historiques et critiques de physique, de littérature et de poésie*, Paris, 1768, 3 vol. in-8; *Variétés littéraires*, Auch, 1778, 2 vol. in-8. Ces deux recueils sont très-estimables. On lui doit en outre une traduction du *Traité du sénat romain*, de Middleton (*voy.* ce nom). D'Orbessan était membre des jeux floraux, de l'acad. de Toulouse, etc.

ORCHAN. *Voy.* ORKHAN.

ORCY. *Voy.* GIGOT D'ORCY.

ORDERIC ou ORDRIC ou OLDERIC (Vital), originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené à l'âge de 10 ans, en Normandie, et élevé dans l'abbaye d'Ouche (Saint-Evroult), après que son père, qui était prêtre et veuf, eut embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à 11 ans, et quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat à l'âge de 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33e année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs et de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire ecclésiastique*, en 13 livres, que Duchesne a fait imprimer dans les *Historiæ Normannorum scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quelques fables adoptées dans le siècle d'Orderic, beaucoup de faits très-intéressants qu'on ne trouverait pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la France. Il a été traduit pour la première fois en français par M. Louis Dubois, dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Guizot; et séparément, Paris, 1827, 4 vol. in-8.

* ORDINAIRE (Claude-Nicolas), naturaliste, né à Salins vers 1736, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et y professa les humanités dans divers colléges. La faiblesse de sa santé l'ayant obligé de renoncer à l'enseignement, il fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Riom en Auvergne, et se livra dès lors à l'étude de l'histoire naturelle, avec assez de succès pour être appelé à en montrer les éléments à mesdames de France, filles de Louis XV. Ayant refusé le serment exigé des ecclésiastiques, il fut déporté en 1793, et se retira en Angleterre. De retour en France en 1802, il fut nommé bibliothécaire de la ville de Clermont, où il mourut le 15 août 1809. On lui doit : *Recherches sur l'ancien état de la Limagne*, relativement à son histoire naturelle, 1787, in-12. *Histoire naturelle des volcans, comprenant les volcans sous-marins, ceux de boue et autres phénomènes analogues*, Paris, 1802, in-8. Cet ouvrage regardé comme classique avait paru l'année précédente en anglais, avec une dédicace à Will. Hamilton (*voy.* ce nom), que l'on retrouve dans l'édit. française.

** ORDINAIRE (Jean-Jacques), de la même famille que le précédent, né en 1770 à Besançon, venait de se faire recevoir avocat au parlement, lorsque la révolution renversa toutes les institutions judiciaires. Il accepta la chaire de grammaire générale à l'école centrale du Doubs, et dès son début dans l'enseignement se fit remarquer par l'étendue et la variété de ses connaissances. Sous le consulat, nommé proviseur du Lycée et plus tard recteur de l'académie de Besançon, il concourut beaucoup à rétablir dans son ressort l'enseignement sur sa véritable base, la religion; et mérita par son zèle les éloges du grand-maitre, M. de

Fontanes, qui ne cessa depuis de lui donner des marques de son amitié. Obligé en 1820 de quitter le rectorat, il se rendit à Paris pour y faire l'essai d'une nouvelle *méthode* propre à faciliter l'étude des langues. L'application qu'il en fit fut couronnée d'un plein succès, et lui valut les suffrages des hommes les plus distingués, entre autres de MM. Frayssinous et de Quelen. Quoique arrivé à l'âge où le repos devient nécessaire, la place de recteur à Besançon étant devenue vacante en 1833, il l'accepta dans l'espoir de faire encore quelque bien; mais il ne tarda pas à donner sa démission, et mourut dans sa ville natale, le 31 janvier 1843, à 75 ans, entouré de l'estime générale, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. Il était correspondant de l'institut (classe des sciences morales) et l'un des examinateurs des ouvrages destinés à l'enseignement. Outre quelques opuscules, qui n'offrent plus d'intérêt, et différents morceaux dans les *recueils* de l'académie de Besançon, dont il était membre depuis sa réorganisation, on lui doit : *Méthode pour l'enseignement des langues*, Paris, 1820, in-12; *Considérations sur la mémoire et sur l'analogie*, 1827, in-12. A la tête des *racines grecques*, classées dans l'ordre de leurs désinences, par A. Taillefer, *Exposition du système d'études suivi à Fontenay-aux-Roses*, 1828, in-8.

** ORDINAIRE (Jean-François-Désiré), frère du précédent, né en 1773 à Besançon, était docteur en médecine; mais il pratiquait peu, son goût le portant vers l'étude de l'histoire naturelle. A la création de l'académie de Besançon, il y obtint la chaire de cette science, avec le titre de doyen de la faculté. Nommé recteur de l'académie de Strasbourg en 1821, il devint ensuite inspecteur-général de l'université, et membre du conseil de l'institution des sourds-et-muets. La place de directeur étant devenue vacante en 1832, elle lui fut confiée et il la remplit avec beaucoup de zèle. Ses infirmités précoces l'ayant obligé de donner sa démission, il revint à Besançon, où il continua de partager son temps entre l'étude et les expériences agricoles. Il mourut dans son domaine de Maizières, le 7 avril 1847, à 74 ans. Outre plusieurs *Opuscules* dans les *Annales de l'agriculture française*, et dans les *Recueils* de la société agronomique du Doubs, on lui doit : *Considérations générales sur l'agriculture*, Besançon, 1821, in-8; *Observations sur le cadastre*, Paris, 1826, in-8; *Essai sur l'éducation, et principalement sur celle du sourd-muet*, ib., 1836, in-8.

ORÉGIUS ou ORÉGIO (Augustin, le cardinal), philosophe et théologien, né à Sainte-Sophie, bourg de Toscane, en 1577, de parents pauvres, alla à Rome pour y faire ses études. On le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, et ne fut pas moins fidèle à son devoir. Il s'enfuit de la maison de son hôtesse, et eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, instruit de sa vertu, le fit élever dans un collége de pensionnaires de la première qualité, à Rome. Orégius fut chargé par le cardinal Barberin d'examiner quel était le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'âme; et c'est pour ce sujet qu'il publia, en 1631, son livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, in-4, où il tâche de prouver que ce philosophe a cru cette vérité si importante, appuyé sur les plus grandes raisons, comme sur les motifs les plus consolants. Il faut convenir cependant que la flottante métaphysique de ce philosophe grec ne nous a rien laissé de bien lumineux sur ce sujet, ni même rien qui puisse bien constater son propre sentiment. Le cardinal Barberin étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, honora Orégius de la pourpre en 1634, et lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de sa plume les Traités *De Deo, De Trinitate, De Incarnatione, De Angelis, De opere sex dierum*, et d'autres ouvrages, imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-fol., par les soins de Nicolas Orégius son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appelait son *théologien*, et le pape Urbain VIII le nommait son *docteur*.

* OREILLY (le comte Alexandre), né vers 1735, en Irlande, entra fort jeune au service de l'Espagne, fit avec distinction plusieurs campagnes dans les guerres d'Italie et d'Allemagne, mérita la faveur de Charles III, et parvint aux plus hautes distinctions militaires. En 1774, Oreilly fut mis à la tête d'une expédition contre Alger; elle échoua par l'ardeur imprudente du marquis de la Romana, qui n'attendit pas que le débarquement fût effectué pour livrer aux Algériens un combat dans lequel il fut tué. Oreilly, qui s'était conduit avec la plus grande bravoure, rentra tristement à Barcelonne. Ce mauvais succès ne diminua point l'affection du roi d'Espagne, qui le nomma commandant général de l'Andalousie, et gouverneur de Cadix. A la mort de son puissant protecteur (1788), il tomba dans une disgrace complète, et vécut dans la retraite, en Catalogne. Cependant en 1794, appelé au commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales, il s'était mis en chemin pour se rendre à sa destination, lorsqu'il mourut presque subitement, à l'âge d'environ 60 ans. Il fut remplacé par le comte de La Union (*voy.* ce nom).

ORELLANA (Francisco), né au commencement du XVIe siècle à Truxillo, en Aragon, est, comme on le croit communément, le premier européen qui ait reconnu la rivière des Amazones. Il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, et se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au cap du Nord, sur la côte de Guiane, après une longue navigation. Orellana périt 18 ans après, avec trois vaisseaux qui lui avaient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique indien lui avait dit de se défier, la fit nommer rivière des *Amazones*.

ORESME (Nicolas), évêque de Lisieux, un des premiers écrivains du XIVe siècle, naquit à Caen. Il devint docteur de Sorbonne, et grand-maître du collége de Navarre depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1361, doyen de l'Eglise de Rouen, trésorier de la chapelle du roi, fut précepteur de Charles V, qu

lui donna en 1377 l'évêché de Lisieux. On l'avait député à Avignon en 1363 vers le pape Urbain V, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. Oresme mourut à Lisieux en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont : un *Discours* contre les déréglements de la cour de Rome, qu'il prononça en présence d'Urbain V, en 1363. Francowitz a eu soin d'en augmenter son *Catalogue des témoins de la vérité :* collection infâme de tout ce qu'il a pu trouver d'injurieux contre le saint Siége. Un beau traité : *De communicatione idiomatum ;* un *Discours* contre le changement de la monnaie, dans la bibliothèque des Pères ; un traité *De Antichristo*, imprimé dans le tome 9e de l'*Amplissima collectio* du père Martenne : il est plein de réflexions judicieuses. Sa *Traduction française* de la *Morale et de la Politique d'Aristote*, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre de Charles V ; celle du traité de Pétrarque, des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune.* On le fait auteur d'une version de la Bible, que d'autres attribuent avec plus de vraisemblance à Des Moulins Guyard. *Voy.* ce nom.

ORESTE, roi de Mycènes, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, vengea la mort de son père par le conseil de sa sœur Electre, et n'épargna pas même sa propre mère, qui avait participé au meurtre. Quelque temps après, il alla en Epire, y poignarda Pyrrhus, au pied de l'autel où il allait épouser Hermione, et voulut enlever cette princesse; mais toujours agité des furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride, pour se purifier de ses crimes. Il partit, accompagné de Pylade son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; lorsqu'ils y arrivèrent, ils furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'Oreste allait recevoir le coup de couteau, Iphigénie, sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuèrent Thoas et prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, et Oreste Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipère vers l'an 1144 avant J.-C.

ORESTE, préfet d'Alexandrie. *Voy.* HYPATIA.

ORESTE, général romain. *Voy.* NÉPOS *et* GLYCÈRE.

ORESTE, tyran de Rome. *Voy.* AUGUSTULE *et* ODOACRE.

ORFANEL (Hyacinthe), dominicain espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1601 jusqu'en 1621, Madrid, 1633, in-4.

ORGAGNA (André de CICCIONNE), peintre, sculpteur et architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 59 ans. C'est surtout comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avait un génie facile, et ses talents auraient pu être plus brillants, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existaient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé : il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du paradis, et ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

ORGEVILLE. *Voy.* MORAINVILLIERS.

ORIA (d'). *Voy.* DORIA.

* ORIANI (l'abbé Barnabé), célèbre astronome, né en 1752 à Garegnano, près de Milan, cultiva dès son bas âge les sciences exactes avec tant d'ardeur, que dès l'âge de 25 ans, il fut attaché à l'observatoire de Milan. Envoyé comme astronome en Angleterre pour y veiller à la confection des instruments pour l'usage de l'observatoire ; de cette époque date son intimité avec Herschel, avec lequel il fut toujours en correspondance. De retour à Milan, il coopéra à la mesure d'un arc du méridien, et prit part à la triangulation de la nouvelle carte de l'Italie. L'invasion des Français ne suspendit point ses travaux ; et la réputation dont il jouissait lui valut du général en chef, des offres honorables que son affection pour son pays l'empêcha d'accepter. A la création du royaume d'Italie, nommé comte et sénateur, ces honneurs ne changèrent rien à la simplicité de ses habitudes de prêtre et de savant. Au retour de la domination autrichienne, il fut confirmé dans la place de directeur de l'observatoire, qu'il continua jusqu'à sa mort d'illustrer par ses observations. Il mourut le 12 novembre 1832. Les derniers jours de sa vie présentèrent le spectacle d'une tranquillité d'âme digne d'un philosophe chrétien. Par son testament, il demanda que l'on ne mit d'autre inscription sur sa tombe que ces mots : *Priez pour l'âme du prêtre Oriani.* Il institua le grand séminaire de Milan et l'hôpital des orphelins, héritiers des deux tiers de sa fortune, et laissa 200,000 fr. à l'observatoire. Presque tous les travaux de ce grand astronome sont consignés dans les *Ephémérides astronomiques de Milan*, de 1778 à 1831 ; on en trouve d'autres dans les *Actes* de la société italienne. Dans le nombre on distingue : *Eléments de Trigonométrie sphéroïde*, Bologne, 1806, ouvrage classique ; *Traité d'astronomie et de la sphere*, 1824, in-8; *Manuel d'astronomie*, 1826, in-12. Oriani était correspondant de l'institut de France, de la société royale de Londres et de l'académie de Berlin. Deux statues lui ont été élevées, l'une à Milan, au palais de Brera, et l'autre à l'Athénée de Brescia. (*Voy.* PIAZZI.)

ORIBASE de PERGAME, né à Pergame, disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivants, et rappelé dans la suite. Il mourut au commencement du ve siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-8, et dans les *Artis medicæ principes* d'Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la prière de Julien. L'auteur, pour former ce recueil, avait puisé dans Galien et dans les autres médecins. Il était en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4.

ORICELLARIUS. *Voy.* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS ou ORECHOVIUS. *Voy.* OKSKI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, que l'on confond avec un évêque d'Elvire en Espagne, vivait dans le ve siècle. Il était évêque d'Auch, et mourut vers l'an 450. Il cultiva la morale et la poésie. Dans la *Bibliothèque des Pères*, et dans le *Trésor du père*

Martenne, on trouve de lui des *Avertissements aux fidèles* (*Commonitorium*), en vers, dont la poésie faible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIGÈNE, docteur de l'Eglise, naquit à Alexandrie l'an 185 de J.-C., et fut surnommé *Adamantius*, à cause de son assiduité infatigable au travail. Son père, Léonide, l'éleva avec soin dans la religion chrétienne et dans les sciences, et lui apprit de bonne heure l'Ecriture sainte. Origène donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme chrétien et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre plutôt que de renoncer au christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fidèles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouraient en foule à son école. La calomnie pouvait l'attaquer : il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'évangile pris *selon la lettre, qui tue*, comme s'exprime saint Paul, au lieu de le saisir *selon l'esprit, qui vivifie*. Après la mort de Septime-Sévère, un des plus ardents persécuteurs du christianisme, arrivée en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons, à la prière de Démétrius, qui en était évêque. Une sédition qui arriva dans cette ville le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. Démétrius trouva si mauvais que cette fonction importante eût été confiée à un homme qui n'était pas prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe. Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent que c'était une coutume ancienne et générale, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avaient du talent et de la piété, et que c'était une espèce d'injustice de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avait accordé le don de la parole. Démétrius, insensible à leurs raisons, rappela Origène, qui continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après, et s'y rendit avec des lettres de recommandation de son évêque. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, avec l'approbation de saint Alexandre de Jérusalem et de plusieurs autres prélats de la province. Cette ordination occasionna de grands troubles. Démétrius déposa Origène dans deux conciles, et l'excommunia. Il alléguait : 1° qu'Origène s'était fait eunuque; 2° qu'il avait été ordonné sans le consentement de son propre évêque; 3° qu'il avait enseigné plusieurs erreurs, entre autres choses que le démon serait enfin sauvé, et délivré des peines de l'enfer, etc. Origène se plaignit à ses amis des accusations qu'on formait contre lui, désavoua les erreurs qu'on lui imputait, et se retira en 231 à Césarée en Palestine. Théoctiste l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Démétrius étant mort en 231, Origène jouit du repos. Grégoire Thaumaturge et Athénodore son frère se rendirent auprès de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien, l'an 237. Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et après être retourné à Césarée, il alla en Arabie à la prière des évêques de cette province. Leur motif était de retirer de l'erreur l'évêque de Bostre, nommé *Bérylle*, qui niait que « J.-C. eût eu aucune existence avant l'incarnation, voulant qu'il n'eût commencé à être Dieu qu'en naissant de la Vierge. » Origène parla si éloquemment à Bérille, qu'il rétracta son erreur et remercia depuis Origène. Les évêques d'Arabie l'appelèrent à un concile qu'ils tenaient contre certains hérétiques, qui assuraient que « la mort était commune au corps et à l'âme. » Origène y assista, et traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité ceux qui s'en étaient écartés. Cette déférence des évêques pour Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, semble l'en justifier pleinement. Dèce ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origène fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourments, et on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute, et à la fin il fut élargi. Il mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans sa 69e année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés et aussi universellement estimés qu'il le fut pendant longtemps. Personne n'a été plus vivement attaqué et poursuivi avec plus de chaleur qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On ne s'est pas contenté d'attaquer sa doctrine, on a attaqué sa conduite. On a prétendu que, pour sortir de sa prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; mais on peut croire que c'est une imposture forgée par ses ennemis, et rapportée trop légèrement par saint Epiphane. Ses ouvrages sont : une *Exhortation au martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étaient dans les fers avec lui; des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée tout entière. Il semble cependant qu'on peut douter si l'*Exposition de l'Epître aux Romains* est de lui, puisqu'elle paraît d'un auteur latin, comme on voit dans ce passage : « *Sciendum primo est, ubi* » NOS HABEMUS, *omnibus qui sunt inter vos*, IN GRÆCO » HABETUR *omni qui est inter vos.* » Les explications étaient de trois sortes : des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles, des *Commentaires* étendus où il donnait l'essor à son génie, et des *Homélies* au peuple, où il se bornait aux explications morales,

pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'Origène; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit partout un grand fonds de doctrine et de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à six colonnes. Il l'intitula *Hexaples.* La première contenait le texte hébreu en lettres hébraïques; la deuxième, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième renfermait la version d'*Aquila*: la quatrième colonne, celle de *Symmaque*; la cinquième, celle des *Septante*, et la sixième, celle de *Théodotion*. Il regardait la version des *Septante* comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devaient être corrigées. Les *Octaples* contenaient de plus deux versions grecques qui avaient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origène travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étaient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. On avait recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande pârtie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçait sur-le-champ, et des notaires écrivaient pendant qu'il parlait, par l'art des notes, perdu longtemps, mais qui s'est retrouvé depuis. Il avait ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictait. Son livre des *Principes.* Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendait y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui doivent servir d'introduction à la théologie. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plu, et en avoir ôté tout ce qui lui paraissait contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. On croit y découvrir un système tout fondé sur la philosophie de Platon, et dont le principe fondamental est, que *toutes les peines sont médicinales.* On l'a accusé d'avoir fait Dieu matériel; mais il réfute si bien cette erreur, qu'il est raisonnable de donner un sens orthodoxe à quelques expressions peu exactes. Il dit que « Dieu n'est ni un corps, ni dans un corps; qu'il » est une substance simple, intelligente, exempte » de toute composition; qui, sous quelque rapport » qu'on l'envisage, n'est qu'une âme et la source » de toutes les intelligences. Si Dieu, dit-il, était » un corps, comme tout corps est composé de ma» tière, il faudrait aussi dire que Dieu est maté» riel; et la matière étant essentiellement corrup» tible, il faudrait encore dire que Dieu est cor» ruptible. » Le *Traité* contre Celse. Cet ennemi de la religion chrétienne avait publié contre elle son *Discours de vérité*, qui était rempli d'injures et de calomnies. Origène n'a fait paraitre dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant; les raisonnements, bien suivis et convaincants; et s'il y répète plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeaient, et qu'il n'en voulait laisser aucune sans les avoir entièrement détruites. Il est remarquable que ces objections sont presque toutes les mêmes que les prétendus philosophes de ce siècle ont ressassées : pauvres copistes qui n'ont pas même le funeste mérite d'imaginer des erreurs et des blasphèmes, et qui, se parant de cette triste gloire, sont obligés de recourir à des sophistes oubliés depuis 15 siècles. A peine Origène était-il mort, que les disputes sur son orthodoxie parurent se fortifier. Dans le IVe siècle, les ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. Saint Athanase, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. Saint Hilaire, Tite de Bostres, Didyme, saint Ambroise, Eusèbe de Verceil et saint Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopsueste, Apollinaire et Césaire ne lui ont pas été favorables; et saint Basile dit expressément (*de Spiritu sancto*, ch. 20), « qu'il n'a pas pensé sainement sur la di» vinité du Saint-Esprit. » Il fut condamné dans le cinquième concile général. Le pape Vigile le condamna de nouveau. Saint Epiphane, Anastase le Sinaïte, saint Jean Climaque, Léonce de Byzance, Sophronius, patriarche de Jérusalem, Antipater, évêque de Bostre, s'élevèrent avec vigueur contre sa doctrine; le pape Pélage II dit que les hérésiarques n'ont rien enseigné de plus pernicieux qu'Origène. On trouve dans les actes du sixième concile un édit de Constantin Pogonat, et une lettre du pape Léon II, où il est compté avec Didyme et Evagrius parmi les *théomaques*, ou ennemis de Dieu. Le pape saint Martin Ier le frappa d'anathème dans le premier concile de Latran, en 649. Saint Augustin, saint Jean de Damas et saint Jérôme ont écrit contre les origénistes. Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origène, Jean de Jérusalem, et Rufin firent son apologie, et saint Jean Chrysostôme se joignit à eux. Saint Pamphile prit aussi sa défense. Théotime de Tomi refusa de le condamner, et Didyme tâcha de donner un sens catholique à ses passages sur la Trinité; d'autres, en condamnant les erreurs contenues dans ses livres, prétendirent qu'elles avaient été ajoutées par les hérétiques. Théophile d'Alexandrie accusa les moines de Nitrie d'origénisme, et les condamna dans un concile d'Alexandrie : son jugement fut approuvé par le pape Anastase. Dans le IVe siècle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile tenu la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du cinquième concile général. On peut consulter sur ce sujet : la *Vie de Tertullien* et d'*Origène*, par le sieur de la Mothe (c'est-à-dire par Thomas, sieur du Fossé), imprimée à Paris en 1675; les *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique* de Tillemont, tome 3, où il justifie autant qu'il peut Origène : il dit qu'il n'a jamais été obstiné dans ses sentiments, nie qu'il ait offert de l'encens aux idoles, rejette la narration

de saint Epiphane, de même que Baronius; mais le P. Pagi, Petau et Huet, ont pensé bien différemment. Un théologien ascétique a cru « que la » science et les vertus précoces d'Origène, trop ad- » mirées et trop exaltées, la démarche inconsidérée » de son père, qui allait baiser avec respect la » poitrine de son enfant, le bruit que ses actions » et que ses livres firent dans le monde, la con- » sidération que lui témoignèrent les évêques, etc., » lui avaient enflé l'esprit et préparé une chute » contre laquelle il n'y a que l'humilité et la crainte » du Seigneur qui puissent prémunir les hommes » illustres par les dons de la nature et de la grâce. » Du Pin, dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*; Ceillier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tomes 2 et 3, article PAMPHILE; Doucin, jésuite, *Histoire de l'origénisme*; l'*Origenes defensus* du P. Halloix; les *Origeniana* de l'illustre Huet, qui a publié ce qui reste des commentaires d'Origène sur le nouveau Testament, en grec et en latin, 2 vol. in-fol., avec la *Vie d'Origène*, et des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une deuxième édition à Paris en 1679, une troisième en Allemagne en 1685. Dom de Montfaucon a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des *OEuvres* d'Origène, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. Charles de la Rue, bénédictin, mort en 1739, et continuée par dom Charles-Vincent de la Rue, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume à Paris en 1759, avec des notes sur plusieurs endroits des *Origeniana* de Huet. On trouve aussi les *OEuvres* d'Origène dans la *Bibliothèque des saints Pères*, publiée à Paris, 1826-1827.

ORIGÈNE, dit l'*Impur*, était Egyptien. Il enseigna vers l'an 290 que le *mariage était de l'invention du démon*; qu'il était permis de suivre tout ce que la passion pouvait suggérer de plus infâme, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourrait inventer, même par les plus exécrables moyens. L'impur eut des sectateurs qui furent rejetés avec horreur par toutes les églises. Ils se perpétuèrent cependant jusqu'au ve siècle.

ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avait fait un *Panégyrique* de l'empereur Galien, que nous n'avons plus; mais il ne sert pas moins à prouver que la lâcheté philosophique est toujours prête à encenser les tyrans.

ORIGNY (Pierre-Adam d'), historien, né en 1697, mort le 9 septembre 1774, à Reims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissembourg, en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'histoire, et publia l'*Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 vol. in-12. On y trouve des recherches laborieuses; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. M. Paw l'a quelquefois réfuté dans ses *Recherches sur les Egyptiens*, qui elles-mêmes offrent plus d'un sujet de réfutation. L'abbé Guérin du Rocher a jeté depuis beaucoup de jour sur cette chronologie, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. D'Origny mourut avant d'avoir terminé ses travaux sur l'Egypte : il avait 77 ans.

* ORIGNY (Antoine-Jean-Baptiste-Abraham d'), conseiller à la cour des monnaies, né à Reims en 1734, et mort en octobre 1798, a publié : *Dictionnaire des origines*, ou *Epoques des inventions utiles, des découvertes importantes*, etc., Paris, 1776-78, 6 vol. in-8. L'abrégé qu'en a donné l'abbé Sabatier, 3 vol. in-8, renferme tout ce qu'il y a d'utile dans cet ouvrage. *Abrégé de l'histoire du théâtre français* tome IV. Les trois premiers sont de Mouhy; *Annales du théâtre italien*, 1788, 3 vol. in-8.

ORIOL (Pierre), natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, chanoine-régulier du Val-des-Ecoliers à Royallieu, dans la forêt de Cuyse, à trois lieues de Compiègne, prieur de son ordre à Troyes, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. On a de lui des *Commentaires* fort subtils *sur le Maître des sentences*, Rome, 1595 et 1605, 2 vol. in-fol., et un abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8. Ceux qui le font cordelier, archevêque d'Aix et cardinal, se trompent. On ignore l'année de sa mort : il vivait encore en 1345.

ORIOL. *Voy.* AURIOL.

ORION ou URION, était, selon la fable, fils de Jupiter, de Neptune et de Mercure, qui étant allés loger chez le pauvre Hyrée, en furent bien reçus malgré son extrême indigence. Orion devint un grand chasseur. Diane, qu'il avait osé défier à qui prendrait le plus de bêtes sauvages, fit naître un scorpion, qui le mordit et le fit mourir : mais Jupiter le métamorphosa en une constellation qui amène les pluies et les orages. On la distingue aisément par les étoiles qui brillent sur son baudrier.

ORITHYE, fille d'Erectée et reine des Amazones, fut enlevée par Borée, et eut avec lui Zétès et Calaïs. — Il y eut une autre ORITHYE, reine des Amazones, célèbre par sa valeur et par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs, qui avaient été insultées par Hercule et par Thésée; mais le succès ne répondit pas à son courage.

ORKHAN, fils d'Ottoman, empereur des Turcs, s'empara du trône en 1326, après s'être défait de ses frères aînés. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son père avait fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et de plusieurs villes sur les Grecs, et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Cette imprudente démarche de Jean servit de prétexte à Orkhan pour s'emparer de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, et même de plusieurs places en Europe : ce qui fut regardé en même temps comme une punition du ciel, offensé par une union contraire aux lois et à l'esprit du christianisme. Le règne d'Orkhan fut long et cruel. Il commença par un fratricide, s'établit sur la destruction du prince de Caramanie, dont il épousa la fille, et sur la mort de son beau-frère,

fils unique de ce prince, qu'il tua de sa propre main; et finit violemment dans une bataille contre les Tartares, ou selon quelques-uns, du chagrin que lui causa en 1360 la mort de Soliman son fils aîné. Il eut pour successeur Mourad, son deuxième fils.

ORLAND LASSUS. *Voy.* LASSUS.

ORLANDINI (Nicolas), jésuite, né à Florence en 1554, fut recteur du collége de Nole, et mourut à Rome le 27 mai 1606. Il a composé en latin l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, imprimée à Cologne en 1615, et à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre les quatre volumes du père Sacchini, le volume du père Jouvenci, 1710, in-fol., et le volume du père Cordara, 1750, in-fol. Le latin d'Orlandini est pur et très-élégant, son style nombreux et riche, plein de dignité et d'une cadence agréable. Comme l'auteur, homme de probité et d'un esprit juste, n'a travaillé que sur des mémoires fournis par des gens instruits, et ordinairement par des témoins oculaires, sa narration ne doit pas être suspecte.

ORLÉANS (la Pucelle d'). *Voy.* JEANNE d'ARC.

ORLÉANS, nom d'une famille descendant des rois de la troisième race, qui a joué un grand rôle dans l'histoire de France, et dont plusieurs sont montés sur le trône. Voici les princes qui ont porté ce nom. — Philippe II, fils de Philippe VI dit de Valois, mort sans postérité en 1383; Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre. *Voy.* LOUIS DE FRANCE, duc d'Orléans. Il eut un fils nommé *Charles* (voy. ci-après). Le titre de *duc d'Orléans* passe successivement à deux fils de François Ier, dont le second fut Henri II; à Gaston, troisième fils de Henri IV; *voy.* GASTON de FRANCE; et enfin à un fils de Louis XIII, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut Philippe (*voy.* les deux PHILIPPE D'ORLÉANS.) Le dernier fut père de Louis: *voy.* LOUIS d'ORLÉANS, aïeul de Louis-Philippe-Joseph, un des grands mobiles de la révolution française.

ORLÉANS (Charles, duc d'), fils de Louis de France, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, porta le titre de *duc d'Angoulême* durant la vie de son père, qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. Charles se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qu'il croyait lui appartenir du chef de sa mère; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast. *Voy.* SFORCE (François). Ce prince aima les lettres, et les cultiva avec succès. Il mourut à Amboise en 1465. De Marie de Clèves, sa troisième femme, il eut, entre autres enfants, Louis qui fut le roi Louis XII. Ses *Poésies* où l'on découvre un vrai talent, publiées d'abord sur un manuscrit de Grenoble par Chalvet (*voy.* ce nom, II, 502), l'ont été depuis sur ceux de la Bibliothèque du roi, par MM. Champollion-Figeac fils et Guichard, 1842, in-18. Ces deux éditions qui ont chacune leurs partisans, laissent bien loin celle de Chalvet qui ne peut plus être recherchée qu'à cause de sa rareté.

ORLÉANS (Philippe de France, duc d'). *Voy.* PHILIPPE D'ORLÉANS.

ORLÉANS (Philippe duc d'), régent. *Voy.* PHILIPPE D'ORLÉANS.

ORLÉANS (Louis, duc d'), fils du régent. *Voy.* LOUIS, V, 339.

* ORLÉANS (Louis-Philippe, duc d'), petit-fils du régent, né à Paris le 12 mai 1725, porta le nom de duc de Chartres jusqu'à la mort de son père. Nommé en 1737 colonel du régiment d'infanterie de son nom, il fit en 1742 sa première campagne en Flandre, et l'année suivante commanda la cavalerie sur les bords du Rhin. La valeur qu'il déploya à la bataille de Dettingen fut récompensée par le grade de maréchal-de-camp; et peu après nommé lieutenant-général, il assista aux siéges de Menin, d'Ypres, de Furnes, de Fribourg, et les années suivantes aux batailles de Fontenoy, de Raucoux, de Laufeld. A la paix il obtint le gouvernement général du Dauphiné, en survivance de son père. L'heureux essai qu'il en fit faire par Tronchin, en 1756, sur son fils unique et sa fille, depuis duchesse de Bourbon, contribua beaucoup à populariser l'inoculation en France. En 1759 devenu veuf, il se retira dans sa campagne de Bagnolet, et y fit construire un théâtre où il joua lui-même les rôles de financier et de paysan avec beaucoup de naturel et de vérité. Dans la querelle des parlements il refusa de se mettre à la têtes des mécontents qui désiraient ce prince pour chef. En 1773 il épousa secrètement mad. de Montesson (*voy.* ce nom). Il mourut le 18 novembre 1785, universellement regretté. Au milieu de ses plaisirs, il n'oubliait pas les malheureux: on sut, après sa mort, que sans compter les pensions et les gratifications nombreuses qu'il faisait en son nom ou au nom de ses ancêtres, il distribuait annuellement aux pauvres 240 mille fr.

ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), premier prince du sang, fils du précédent et de Louise-Henriette de Bourbon Conti, né à St.-Cloud le 13 avril 1737, porta d'abord le nom de duc de Montpensier, puis celui de duc de Chartres. Il eut pour précepteur le comte de Pont-Saint-Maurice, qui mit tous ses soins à lui former l'esprit et le cœur. Il sembla d'abord en profiter et se montra sensible et bienfaisant. Quoiqu'il n'eût qu'effleuré les sciences, il avait de l'esprit naturel, et fit paraître beaucoup d'adresse dans tous les exercices du corps; mais il eut bientôt oublié les sages leçons de son précepteur, et les jeunes seigneurs libertins et étourdis dont il s'entoura, achevèrent de corrompre son caractère. Deux choses, l'une plus blâmable que l'autre, signalèrent la première jeunesse de ce prince: un mépris absolu pour tout ce qui se faisait dans son pays, et un penchant excessif pour le plaisir et la dépense. Il épousa en 1769 Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille unique du vertueux duc de Penthièvre, dont les mœurs douces et les sentiments délicats formaient un contraste frappant avec les vices de son époux. Non content de se livrer lui-même à la débauche, il y entraîna son beau-frère le prince de Lamballe, qui, étant d'une santé peu robuste, succomba bientôt à ses

excès. L'anglomanie, le faste et les plaisirs jetèrent le duc de Chartres dans des prodigalités ruineuses. De bonne heure il chercha à jouer un rôle politique. En 1771 il fut exilé pour avoir refusé de prendre place au parlement Maupeou, en qualité de pair, titre qu'il avait comme prince du sang. Cependant il rentra en faveur, et reparut à la cour. Comme il devait succéder à la place de grand-amiral que possédait son beau-père, il voulut, pour la mieux mériter, faire quelques campagnes navales. Il fut nommé en 1777 lieutenant-général des armées du roi. On était alors en guerre avec les Anglais pour l'indépendance de l'Amérique septentrionale. Il s'embarqua sur le *Saint-Esprit*, vaisseau de 84 canons, et commanda l'escadre bleue qui faisait l'arrière-garde au combat d'Ouessant, en 1778. Une manœuvre subite plaça cette division en face de l'ennemi. Le comte d'Orvilliers, amiral, donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer. Soit que le signal fût mal compris, soit que les commandants, voulant perdre le comte d'Orvilliers, feignissent de ne pas l'entendre, l'arrière-garde anglaise se sauva, lorsqu'elle devait tomber au pouvoir des Français. On répandit le bruit que le duc de Chartres, dès le commencement du combat, s'était caché au fond de cale; d'autres démentirent cette assertion, le vaisseau où le duc se trouvait n'ayant jamais été en péril, ni même à la portée du canon : cependant la première opinion prévalut à la cour. Lorsque le duc de Chartres y parut, on l'accabla d'épigrammes, et, pour comble d'humiliation, au lieu d'obtenir la place de grand-amiral, il eut celle de colonel des hussards. Quelque indignation qu'un monarque pieux et sage comme Louis XVI eût pu concevoir pour la conduite désordonnée d'un prince de son sang, il était cependant trop juste pour lui faire une injure gratuite. Il faut convenir ou que le roi se laissa trop facilement influencer par les ennemis du duc, ou que celui-ci était véritablement coupable de lâcheté. Quoi qu'il en soit, c'est de cette époque que date sa haine contre Louis XVI. Son aversion pour la reine a une origine différente. Il s'était presque vu forcé, dit-on, de céder Saint-Cloud à cette princesse. Peu goûté à la cour, il chercha toutes les occasions de se populariser. A la mort de son père, il prit le nom de duc d'Orléans. On le vit alors monter dans une *montgolfière* et se donner en spectacle à la populace. Quelques années auparavant il était descendu dans les mines. On prétendit que dans l'une et l'autre occasion il avait montré réellement de la crainte, et qu'il avait rendu tous les éléments témoins de sa lâcheté. Cependant le duc d'Orléans n'attendait que le moment propice pour assurer sa vengeance contre la cour, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Afin de se former un parti nombreux, le duc s'était fait nommer après la mort du duc de Clermont, grand-maître de la franc-maçonnerie : il dispensait l'or à pleines mains parmi le peuple; et dès le commencement des troubles, son palais devint le foyer des complots et des insurrections. En 1787, à l'époque des discussions des parlements avec la cour, des jeunes gens de *la Basoche*, placés sur le Pont-Neuf, obligeaient tous les passants, soit à pied, soit en voiture, à fléchir le genou devant la statue équestre de Henri IV. On remarqua bien distinctement le duc d'Orléans, seul dans sa voiture à deux chevaux, passer dix ou douze fois sur ce pont, sans qu'on le fit descendre. Lorsqu'il était vis-à-vis de la grille, il mettait la tête à la portière et chantait l'air *Vive Henri IV, Vive ce roi vaillant!* que la multitude ne lui laissait pas achever, criant à plusieurs reprises : *Vive le duc d'Orléans! vive le successeur de Henri IV!* Le gouvernement ne pensa pas même à punir les auteurs de ces cris séditieux. Un léger embarras dans les finances avait amené la résistance du parlement aux édits bursaux. Pour la vaincre, Louis XVI alla tenir au Palais de Justice (24 novembre 1787) une séance royale, où siégèrent les princes du sang et les pairs du royaume avec voix délibérative. Les pairs s'étant réunis à la minorité parlementaire qui voulait l'enregistrement, le roi en ordonna l'accomplissement. Le duc d'Orléans protesta, d'une manière qui n'était rien moins que respectueuse, et fut exilé à 15 lieues de Paris, dans son château de Villers-Coterets. Cette punition ne servit qu'à le populariser davantage, et à lui faire acquérir des prosélytes parmi les jeunes parlementaires : il gagna en même temps les journalistes, et on l'accuse d'avoir imaginé le funeste projet de produire une disette factice, et d'avoir à cet effet accaparé tous les grains. La disette eut lieu; mais toujours empressé à se rendre cher au peuple; il lui fit distribuer des sommes considérables. Pendant l'hiver rigoureux de 1788 à 1789, il fit allumer des feux et dresser des tables dans les rues pour les pauvres. Une partie du public ne voulut pas reconnaître les intentions de la bienfaisance dans ces actes de libéralité. Le duc d'Orléans était revenu à Paris un an après l'ordre qui l'exilait, il n'avait obtenu que plusieurs semaines après la permission de se présenter à la cour. A la seconde assemblée des notables, il présida le troisième bureau. On dit qu'il fut sur le point d'abandonner ses projets, dans l'espoir de marier sa fille au duc d'Angoulême et son fils à une fille du roi de Naples; mais sa haine et son ambition l'emportèrent. Tandis que ses agens tenaient en mouvement le peuple de Paris, d'autres employaient toutes sortes de manœuvres dans les provinces. C'est ainsi qu'il influença les élections des états-généraux, qui devaient s'ouvrir le 29 mai 1789. Il s'y fit nommer par la noblesse du bailliage de Crespy en Valois, de Paris et de Villers-Coterets : il opta pour Crespy. Dès les premières séances, il se déclara contre les arrêts de sa chambre, s'unit à celle du tiers-état, entrainant avec lui plusieurs nobles décidés à suivre sa fortune. Le 17 juin, pendant qu'il s'efforçait de prouver à la noblesse la nécessité de cette réunion, il fut tellement incommodé par la chaleur, qu'il s'évanouit. C'est alors qu'on découvrit qu'il portait un plastron, précaution qui pouvait n'être pas inutile, puisqu'il se trouvait presque toujours au milieu des révoltés. Lors de l'incendie de la fabrique de papiers peints de Réveillon, où périrent trente-six individus, la police reconnut plusieurs paysans de Villers-Coterets parmi les figures sinistres mêlées

avec le peuple. Pendant l'émeute, la famille du duc vint à passer; et on arrêta le carrosse de la duchesse (qui n'était pas initiée aux projets de son époux) pour la saluer et l'applaudir. Le duc d'Orléans semblait en effet approcher de son but. Dès les premiers jours de juin l'enceinte de son palais et de son jardin retentissait de son nom. C'est dans cette enceinte qu'il tenait ses conciliabules; il les transporta ensuite à Passy. A l'ouverture de l'Assemblée nationale, on lui avait offert le fauteuil de président; il le refusa, mais il était très-assidu aux séances. Le renvoi de Necker avait exalté toutes les têtes. (*Voy.* NECKER.) Le 12 juillet, les factieux rassemblés au Palais-Royal demandent à grands cris le duc d'Orléans; celui-ci se rend à cet appel, et après avoir dit : « Eh bien! mes amis, il n'y a » qu'un seul moyen, c'est de prendre les armes, » il se retira dans ses appartements. Ce même jour on promena dans les rues de Paris son buste à côté de celui de Necker, couverts d'un voile noir, suivis d'un peuple immense qui criait, *Vive monseigneur le duc d'Orléans!* Le jour d'après on fit distribuer de nouveaux libelles contre la reine; c'était une arme dont depuis plusieurs mois le duc d'Orléans se servait pour rendre cette princesse odieuse. C'est du Palais Royal que, le 14 juillet, partit le cri à la Bastille. On a accusé le duc d'Orléans d'avoir provoqué les affreuses journées des 5 et 6 octobre. Il est certain qu'on y remarqua plusieurs de ses agens, et notamment son secrétaire, qui n'était pas le moins actif des factieux. A cette accusation qu'on porta devant le Châtelet, se joignit celle qu'il avait voulu faire interdire le roi et mettre en jugement la reine. Le Châtelet le condamna; mais l'Assemblée nationale s'empressa de l'absoudre. La Fayette lui intima l'ordre du roi, de se retirer en Angleterre. (*Voy.* LOUIS XVI). A son retour, il se rendit à l'assemblée, et prêta le serment. Il publia quelque temps après un *Exposé de sa conduite pendant la révolution*. Il avait déjà fait paraître un *écrit* en faveur du divorce, qui ne manqua pas d'être applaudi par les novateurs. Par une de ces inconséquences qui peignent son caractère, après l'évasion du roi, le 20 juin 1791, il écrivit à l'assemblée, qu'il n'accepterait pas la régence, dans le cas où l'on voudrait la lui déférer. Cette irrésolution continuelle au moment de consommer son crime, et qui semble un effet de sa timidité ou de ses remords, éloigna de lui tous ses partisans. Dans le mois d'août 1791, il demanda que les princes de la famille royale ne fussent point privés des droits de citoyen, déclarant qu'il renoncerait plutôt à ses droits de prince du sang qu'à ceux de citoyen français. Peu après l'installation de la nouvelle législature, il envoya Pétion et Voidel à Londres, pour de nouveaux accaparements de grains : mais cette spéculation ayant manqué, il en fit une sur les sucres, qui donna encore occasion à plusieurs émeutes. Vers cette même époque, sur la présentation de M. Thévenard, ministre de la marine, le roi nomma le duc d'Orléans grand-amiral. Il alla témoigner sa reconnaissance à M. de Molleville, successeur de M. Thévenard, devant lequel il protesta de son innocence au sujet des horreurs qu'on avait commises en son nom. M. de Molleville le crut, et lui facilita une entrevue avec le roi. Elle fut longue, et parut se terminer à la satisfaction des deux parties. Louis XVI lui-même dit qu'il croyait le prince disposé à réparer le mal qu'il avait fait, *auquel même*, ajouta S. M., *il est possible qu'il n'ait pas eu autant de part que nous avons cru*. Cette réconciliation fut probablement sincère de la part du duc d'Orléans, qui venait d'obtenir une place dont le refus avait été le principal motif de son éloignement pour Louis XVI. Mais l'imprudence des courtisans en empêcha les effets. Lorsque peu de jours après le duc vint au lever du roi (c'était un dimanche de janvier 1792), les courtisans « lui prodiguèrent, dit un écrivain, » les injures les plus humiliantes..... Il fut pressé, » foulé, coudoyé; on lui marcha sur les pieds, on » le poussa vers la porte. Descendu chez la reine, » où le couvert était déjà mis, on cria à sa vue : » *Messieurs, prenez garde aux plats!* comme s'il » eût voulu les empoisonner; lorsqu'enfin il descendit l'escalier, les crachats tombèrent sur lui, » il en reçut sur la tête et sur les habits..... » Il sortit du château furieux; mais au lieu d'aller se plaindre au roi et à la reine, il les crut complices des outrages qu'il venait de recevoir, et dès lors il s'attacha plus fortement au parti révolutionnaire. Dans le dessein de se concilier l'amour des troupes, il se rendit à l'armée du Nord avec ses trois fils; mais obligé bientôt de revenir à Paris, il s'en plaignit à l'assemblée, et ses partisans s'agitèrent en sa faveur. Ils agirent encore davantage dans les journées des 20 juin et 10 août 1792; mais il n'osa consommer son crime. Danton et Manuel l'engagèrent à changer son nom en celui d'*Egalité*, sous lequel il fut enregistré à la commune dont Manuel était procureur. Les jacobins l'élurent député à la Convention, avec Marat, Danton, les deux Robespierre, Collot-d'Herbois, Camille Desmoulins, Manuel, Fréron, etc. Les Girondins, qui crurent, ou plutôt firent semblant de croire que la députation et la municipalité de Paris voulaient placer Philippe sur le trône, lorsqu'il fut question de mettre Louis XVI en jugement, demandèrent au préalable le bannissement de tous les Bourbons. Il consulta ses terribles amis, sur la conduite qu'il devait tenir dans le procès du roi; tous opinèrent qu'il devait voter *pour la mort*, ce qu'il fit d'une voix faible et avec une contenance mal assurée. Après qu'ils eurent épuisé ses trésors et qu'ils l'eurent déshonoré en l'associant à leurs crimes, les jacobins l'abandonnèrent. Ce fut en vain qu'il essaya de les ramener, et que le 4 avril il jura devant la Convention que « si son fils qui venait de » fuir avec Dumouriez, était coupable, l'image de » Brutus, qui se trouvait sous ses yeux, lui rappellerait son devoir. » Robespierre le fit rayer de la liste des jacobins, et dès lors il put prévoir le sort qui lui était réservé. Toutes les factions s'accusèrent réciproquement d'avoir eu des relations avec Philippe Egalité; car toutes avaient flatté son ambition et partagé ses richesses. Les dénonciations contre lui se multiplièrent; enfin, le 4 avril 1793, il fut décrété d'arrestation et le même jour conduit

à l'Abbaye. En vain écrivit-il à la convention, pour lui rappeler les services qu'il avait rendus à la révolution; il fut, transféré dans les prisons de Marseille avec toute sa famille : le tribunal de cette ville l'acquitta; mais le comité de salut public le retint en prison. Ramené à Paris pour être livré au tribunal révolutionnaire, il montra beaucoup de sang-froid, et entendit son arrêt de mort avec une fermeté dont on ne le croyait pas capable. Il avait eu le bonheur de trouver à la conciergerie un ecclésiastique, qui le ramena aux principes de la religion qu'il avait trop longtemps méconus. De sa prison à l'échafaud, il fut accablé d'injures par ce même peuple qui l'avait autrefois applaudi, et reçut le coup fatal, le 6 novembre 1793. Telle fut la fin d'un prince à qui les flatteries et les vices ouvrirent le chemin du crime. Quoiqu'on ne puisse pas le considérer comme le principal auteur de la révolution, il est cependant hors de doute qu'il y contribua en se montrant dès le commencement le partisan de toutes les innovations, et l'appui de tous les factieux. Pour être historiens fidèles, nous ajouterons, d'après M. de Montjoie, qu'il fut affable et bon pour ses serviteurs; il se jeta à l'eau pour en sauver un près de périr. Il eut de son épouse trois fils, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais, tous deux morts pendant la révolution, Louis-Philippe, et la princesse Adélaïde. Parmi les ouvrages qu'on peut consulter sur la vie de ce prince, nous citerons l'*Histoire des ducs d'Orléans* par M. Laurentie, 1832, 4 vol. in-8. Montjoie a publié l'*Histoire de la conjuration d'Orléans*, 1796, 3 vol. in-8, souvent réimprimée; et l'avocat Roussel, la *Correspondance de L.-P.-J. d'Orléans*, Paris, 1800, in-8.

* ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), femme du précédent, née le 13 mars 1753, fille du duc de Penthièvre (*voy.* ce nom), fut mariée à l'âge de 16 ans (le 5 avril 1763). La jeune princesse fit tous ses efforts pour se rendre agréable à son mari, et poussa même la complaisance jusqu'à se faire agréger, le 18 février 1776, à la loge des *francs-maçons* de la *Folie-Titon*. Elle accompagna son époux dans ses différents voyages, notamment en Italie, et se lia d'une étroite amitié avec la reine Caroline à Naples. Eloignée de la cour avec laquelle son époux était brouillé, abandonnée par cet époux lui-même, elle avait déjà perdu presque toute espérance de bonheur sur la terre, lorsque la révolution éclata. Retirée avec son père au château de Vernon, dont les habitants, même dans les temps les plus difficiles, ne cessèrent de leur témoigner le respect et l'affection la plus vive, elle eut à pleurer la mort de cet homme vertueux (*voy.* Penthièvre) et bientôt l'exil et la captivité de ses enfants. Arrêtée elle-même en 1794, sur un ordre du comité de *sûreté générale* auquel les habitants de Vernon essayèrent de la soustraire en prenant les armes, elle fut conduite à Paris, et enfermée dans la prison du Luxembourg (1794). M. le maréchal de Mouchy et son épouse y étaient aussi détenus, et il leur fut permis de tenir compagnie à la princesse. Elle ne jouit pas longtemps de cet adoucissement à sa captivité; car elle eut la douleur de les voir trainer à l'échafaud. Madame la duchesse d'Orléans s'attendait au même sort; mais elle fut oubliée jusqu'au 9 thermidor. Un peu plus tard, le conventionnel Rouzet (*voy.* ce nom), enfermé au Luxembourg à la suite du 31 mai, et qui avait été vivement touché de la situation de la princesse, obtint sa translation pour cause de maladie, dans l'hospice de la rue de Charonne. Après trois ans de captivité, elle fut exilée en Espagne, à la suite du 18 fructidor (*voy.* Augereau). Toutefois on voulut bien lui accorder, en échange de ses immenses propriétés confisquées par un décret, une pension de 100,000 francs; mais cette ressource lui fut bientôt ravie. De l'Espagne où elle vécut plusieurs années, elle se rendit à Mahon, lors de l'invasion de la péninsule par les Français, puis à Palerme, où elle assista au mariage de son fils Louis-Philippe avec la princesse Amélie. En 1814, elle revint en France, et sur la route de Marseille à Paris fut accueillie par d'unanimes témoignages de respect. Au mois de janvier 1815 elle fit une chute sur un escalier et se cassa une jambe. Bonaparte, à son retour de l'île d'Elbe, lui accorda la permission de rester à Paris. Madame d'Orléans passait une partie de l'année dans sa campagne d'Ivri-sur-Seine, où elle partageait son temps entre les exercices de piété et des actes de bienfaisance. Elle y mourut le 23 juin 1821, à l'âge de 68 ans, pleurée des pauvres dont elle avait été la constante protectrice. Son corps, après avoir été embaumé, a été transporté à Dreux, et déposé dans le tombeau que la princesse avait fait construire pour le duc de Penthièvre et pour sa famille. Son *Oraison funèbre*, par M. l'abbé Feutrier, a été imprimée, in-4 et in-8. On a, *Journal de la Vie de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, douairière*, par E. Delille, son secrétaire intime, Paris, 1822, in-8. On y trouve quelques dispositions de son testament, parmi lesquelles on remarque la suivante: 1,000 fr. de pension à N*** mon valet-de-chambre. « On pourrait savoir qu'il est la cause » de mon accident, et quoique ce soit innocem- » ment, il pourrait peut-être devenir malheureux; » je veux qu'il ait au moins de quoi se mettre à » l'abri de la misère. »

** ORLÉANS (Eugénie-Adélaïde-Louise, princesse d'), fille des précédents, née à Paris, le 27 août 1777, fut confiée, ainsi que ses frères, aux soins de Mme de Genlis (*voy.* ce nom), que le duc d'Orléans avait nommée gouverneur de ses enfants. Son institutrice lui inspira de bonne heure le goût des arts, surtout de la musique, et elle acquit un talent remarquable sur la harpe. Le duc d'Angoulême s'éprit d'un sentiment très-vif pour sa jeune cousine, et il était sérieusement question de les unir, lorsque les premiers événements de la révolution vinrent empêcher ce mariage. Conduite en Angleterre par Mme de Genlis, cette princesse ne revint en France que vers la fin de 1792. Les lois contre l'émigration atteignaient Mme Adélaïde, et elle reçut l'ordre de quitter Paris. Retirée au château du Raincy, son frère aîné, le duc de Chartres, vint l'y chercher et la conduisit à l'armée des Pays-

Bas, où elle devait être plus en sûreté qu'ailleurs; mais après le décret qui condamnait à l'exil toute la famille des Bourbons, elle alla chercher un asile en Suisse, où son frère ne tarda pas à la rejoindre; mais le malheur qui s'attachait à leur nom les suivit sur cette terre hospitalière; et ils durent errer de canton en canton jusqu'au moment où Mme Adélaïde fut recueillie par sa tante, Mme la princesse de Conti, dans un couvent de Fribourg. La princesse suivit sa protectrice en Hongrie, et ne la quitta que pour aller rejoindre sa mère, Mme la duchesse d'Orléans (*voy.* l'art. précédent), en Espagne. En 1809, elle se rendit à Palerme, pour assister au mariage de Louis-Philippe avec la princesse Amélie; et de ce moment elle ne se sépara plus de son frère, pour lequel elle avait la plus vive affection. Rentrés en France après les événements de 1814, ils se retirèrent en Angleterre, lorsque le retour de Napoléon força la famille royale à reprendre momentanément le chemin de l'exil. La princesse Adélaïde passait pour avoir une grande portée dans les idées, et surtout beaucoup d'ambition pour sa famille. Aussi s'occupa-t-elle constamment de rapprocher de son frère les hommes que leurs opinions, ou leurs intérêts, éloignaient de la branche aînée des Bourbons. C'est sous son influence que se forma le parti qui se trouva tout prêt, quand arriva la révolution de 1830. Elle vit avec bonheur la chute de l'ancienne dynastie, et ses vœux furent accomplis quand son frère s'assit sur le trône. Le duc d'Orléans hésitant à se placer à la tête du mouvement, ce fut elle qui dit aux émissaires de l'insurrection qu'il s'inclinerait avec reconnaissance devant la volonté du peuple, et peu s'en fallut qu'elle ne se rendît au milieu des combattants, pour leur en donner l'assurance. D'un ascendant tout-puissant sur l'esprit de son frère, qui déférait aveuglément à ses conseils, elle fut l'âme de son gouvernement, comme elle avait été le principal instrument de son élévation. Elle mourut à Paris, dans la nuit du 30 au 31 décembre 1847, à 70 ans, laissant une fortune considérable qu'elle légua à ses neveux. Deux mois après ce frère chéri, renversé du trône par une révolution, donnait un nouvel exemple du néant des grandeurs humaines et de l'instabilité de la faveur populaire. Elle a été inhumée dans la chapelle de sa famille à Dreux.

** ORLÉANS (Ferdinand-Philippe-Louis-Charles-Henri de BOURBON, duc d'), né en 1810 à Palerme, fils de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, princesse des Deux-Siciles, reçut en naissant le titre de duc de Chartres. Rentré en France avec sa famille en 1814, il fut conduit l'année suivante en Angleterre, et ne revint à Paris qu'en 1817. Après avoir terminé ses études classiques avec succès au collège de Henri IV, il suivit les leçons des professeurs les plus distingués dans les différentes branches des sciences, et se rendit familières les principales langues de l'Europe. En 1825, nommé colonel du 1er régiment de hussards, il se montra zélé pour la discipline, et sut se faire aimer des officiers et des soldats par sa bienveillance et son affabilité. Il parcourut, en 1829, avec son père, l'Angleterre et l'Ecosse. En visitant le champ de bataille de Culloden, où se sont évanouies toutes les espérances du dernier des Stuarts, il manifesta pour ce malheureux prince le sentiment de la plus vive sympathie. Après les événements de juillet 1830, il fut chargé de remettre les nouveaux drapeaux aux régiments stationnés dans différentes divisions, et se fit ensuite inscrire comme simple canonnier dans l'artillerie de la garde nationale de Paris. Lors de l'insurrection des Pays-Bas en 1831, la Belgique ayant réclamé les secours de la France contre la Hollande, il eut le commandement d'une brigade dans cette campagne, qui ne fut en réalité qu'une promenade militaire. Envoyé à Lyon, où des troubles sérieux avaient éclaté, il fit preuve, dans cette circonstance, d'une modération qui paraît avoir été la base de son caractère. Lorsque le choléra sévissait dans Paris avec le plus de violence, il se rendit à l'Hôtel-Dieu pour visiter les malades atteints de la contagion, et ne négligea rien pour relever leur courage. Dans la seconde expédition de Belgique, nommé commandant de tranchée au siége d'Anvers, il mérita par son sang-froid les éloges du général. Dans les mouvements populaires qui se succédaient dès-lors en France, il fit toujours preuve de courage. Il se trouvait près de son père le jour de l'attentat de Fieschi (*voy.* ce nom). Envoyé en Algérie en 1835, il livra plusieurs combats aux Arabes, notamment sur les bords de l'Habrah, où il fut blessé, et entra avec l'armée dans Mascara. L'année suivante, il parcourut presque toute l'Allemagne et la Haute-Italie. Son mariage avec la princesse Hélène de Mecklenbourg-Schwerin, eut lieu à Paris, le 30 mai 1837. Membre-né de la chambre des pairs, le duc d'Orléans y parla quelquefois dans les discussions des projets d'adresse. En 1839, il se rendit de nouveau en Afrique, où il franchit, avec le maréchal Valée, les fameuses *Portes-de-Fer*; et l'année suivante, malgré la plus vive résistance, il força le col ou *Téniah* de Mouzaïa, défilé célèbre dont Abd-El-Kader défendait l'entrée. En Afrique comme en France, il s'occupait beaucoup de l'armée, et exerçait une grande influence sur le choix des officiers. Désigné pour commander le camp de St.-Omer, le 13 juillet 1842, veille du jour fixé pour son départ, il voulut aller à Neuilly faire ses adieux à son père et à sa mère. Arrivé à la hauteur de la porte Maillot, chemin de la Révolte, les chevaux s'emportèrent, il se leva, et tombant la tête sur le pavé, il expira quelques heures après, à l'âge de 32 ans et quelques mois. La maison où il avait été déposé dans ses derniers moments a été convertie en une chapelle sous l'invocation de saint Ferdinand. Le duc d'Orléans a laissé deux fils, le comte de Paris et le duc de Chartres. Trois statues lui ont été érigées, à Paris, à Alger et à St.-Omer, et le nom d'Orléans-Ville a été donné à un poste militaire de l'Algérie. Dans ses loisirs, il avait rédigé le *Journal de son expédition des Portes-de-Fer*; cet ouvrage, revu par Ch. Nodier, a été imprimé par les soins de sa veuve, Paris, 1844, gr. in-8, fig., et offert aux compagnons d'armes du prince, et à quelques établissements publics.

** ORLÉANS (Marie-Christine-Caroline-Adélaïde-

Françoise-Léopoldine d'), duchesse de Wurtemberg et sœur du précédent, née en 1813 à Palerme, fut élevée sous les yeux de sa mère. De bonne heure elle montra du goût pour la piété. En même temps qu'elle s'instruisait des devoirs de la religion, elle étudiait les arts dans lesquels elle faisait de rapides progrès. Sa tendre compassion pour les pauvres lui faisait trouver, dans ses modiques revenus, de quoi faire de petites pensions à de jeunes filles, ou soulager des misères qui se cachaient. Mariée en 1837 au duc Alexandre de Wurtemberg, elle accoucha d'un fils le 30 juillet de l'année suivante. Bientôt après, sur l'avis de ses médecins, elle partit pour l'Italie, dans le but de rétablir sa santé qui s'affaiblissait de jour en jour. Arrivée à Pise, le 2 janvier 1839, et sentant approcher sa fin, elle demanda les derniers sacrements. Après les avoir reçus avec une foi vive, et fait de touchants adieux aux personnes qui l'entouraient : « Voyez, dit-elle, ce que » c'est que la religion ! j'étais heureuse, j'ai 25 ans ; » mais je sais mourir et je meurs contente. Dieu » m'aura pardonné mes péchés et m'accordera la » béatitude éternelle, parce que je l'ai toujours » aimé. » Plusieurs fois, dans les termes les plus pressants, elle sollicita son époux de se faire catholique, et d'élever parfaitement son fils ; enfin à huit heures du soir elle expira, après avoir, pour la dernière fois, appuyé ses lèvres sur le signe de notre rédemption. Ses restes mortels, transportés en France, ont été déposés dans les caveaux de la chapelle de Dreux. Son talent d'artiste l'a rendue populaire. Sa *Statue de Jeanne d'Arc,* que l'on voit au musée de Versailles, plait surtout par la modestie et la simplicité du caractère de l'héroïne. On doit encore à la princesse Marie : *L'Ange Gardien du ciel, la Péri* et nombre de bas-reliefs, de bustes, de statuettes, qui sont religieusement conservés dans sa famille. L'abbé della Fantoria, qui l'avait assistée dans ses derniers moments, en a publié des détails pleins d'intérêt, dans l'*Ami de la religion,* tom. 100, pag. 165, 193, 213.

ORLÉANS. *Voy.* DORLÉANS.

ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il travailla en ce genre jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages sont : *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4, et 4 vol. in-12. Le P. d'Orléans avait une imagination vive, noble et élevée : elle paraît dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la manière de l'auteur. Ceux qui lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scènes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, et les diverses persécutions que les catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie. *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, 3 vol. in-4, et 5 vol. in-12 ; avec la continuation par les PP. Rouillé et Brumoi. Cette histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant ; les portraits brillants et corrects ; les réflexions justes et ingénieuses ; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet. Une *Histoire* curieuse *des deux conquérants tartares, Chunchi et Camhi*, qui ont subjugué la Chine, in-8 ; la *Vie du père Cotton*, jésuite, in-4 ; les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka*, in-12 ; la *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12 ; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1755 (*voy.* CONSTANCE) ; deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquents ; un excellent petit *Traité* de controverse, intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses.* L'ordre, la clarté, la simplicité et l'évidence des réflexions, entraînent et persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la brièveté et le laconisme de l'ouvrage, sinon, peut-être, le petit traité de Lessius, *De capessenda vera Religione.*

ORLÉANS de la MOTTE (Louis-François-Gabriel d'), l'un des plus vertueux évêques du XVIIIe siècle, naquit à Carpentras, l'an 1683, d'une famille noble. Successivement chanoine-théologal de l'église de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Sénez, il fut nommé l'an 1736 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles ; jamais, en effet, il n'avait approché de la cour, et la capitale (chose peut-être unique dans ce siècle) ne l'avait pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les hommes (disait-il) nous louent » pour la moitié de notre devoir que nous faisons, » et nous devons trembler pour l'autre moitié que » nous ne faisons pas. » Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avait-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'était que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étaient les usufruitiers, pour la plus grande partie. Dans les saisons les plus rudes, il rejetait tout adoucissement. « L'aspérité des saisons (selon lui) est une espèce de » pénitence publique que Dieu impose aux hommes ; » il n'y a qu'une disposition antichrétienne qui » peut seule chercher à en éviter les rigueurs. » Ses visites pastorales dans les campagnes étaient pour lui une mission continuelle. Il prenait plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le temps des affaires des jésuites, il se distingua beaucoup en faveur de ces religieux. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années et des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 10 juillet 1774. Comme un nouveau François de Sales, il alliait à l'aménité du caractère la vivacité de l'esprit le plus aimable, bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux était un besoin pour son cœur : comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, M. d'Orléans de la Motte fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. La gravité pastorale

et l'austérité chrétienne n'avaient point étouffé en lui la plaisanterie honnète, et même piquante, que l'occasion faisait briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avaient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maitres, parut indécente au prélat. « Je savais bien (leur dit-il avec son air enjoué) que » les Picards avaient la tête chaude, mais je ne savais pas qu'ils eussent le derrière froid. » Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisait une visite en passant par Versailles, lui demandait s'il venait de bien loin : « Sans faire beaucoup de » chemin (répondit-il) j'ai vu en deux jours les » deux bouts du monde, la Trappe et la cour. » Gresset lui ayant demandé à quelle cause il fallait attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siècle : *C'est le cœur,* dit-il, *qui leur fait mal à la tête.* — Il demandait un jour à un prédicateur s'il faisait ses sermons. Celui-ci parut surpris et en quelque sorte offensé de ce que le prélat semblait le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. « Je vois » bien, mon cher abbé (lui dit alors M. de la Motte), » que vous ne comprenez pas ma pensée : je vous » demande si vous faites ce que vous dites? Voilà » ce que j'appelle faire ses sermons. » — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dînait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre perruque. « Je voudrais auparavant (répondit M. de la Motte) savoir » ce qu'en pense madame la maréchale. » La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait bien moins que son peu de cheveux. « S'il » s'agissait de quelques dispositions militaires (re» prit alors le prélat) je ne voudrais prendre con» seil que de M. le maréchal; mais, en fait de toi» lette, on conviendra que je puis m'en tenir à » l'avis des dames. » — Une dame lui exposait ses inquiétudes occasionnées par les diverses décisions des casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. « Je vous entends, madame, lui répondit le » saint évêque. Les uns vous l'interdisent absolu» ment, et ils vous paraissent bien sévères, je le » crois; les autres vous le permettent sans diffi» culté, et vous les trouvez bien relâchés, cela est » juste : pour moi, qui aime qu'en toute chose on » garde un juste milieu, je vous permets d'en » mettre de côté. » — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris en 1777, in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, et surtout de cette noble simplicité qui caractérisait cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire l'*Eloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4, ainsi que les *Mémoires pour servir à sa vie*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; et sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788, in-12. En 1809, l'académie d'Amiens mit au concours l'*éloge* de ce vertueux évêque; l'abbé Guillon, alors professeur dans un lycée de Paris, remporta le prix.

ORLÉANS (le P. d'). *Voy.* CHÉRUBIN.

* ORLOFF (Grégoire), favori de Catherine II, né vers 1730, était le petit-fils d'un de ces strelitz qui s'étaient révoltés à Moskow, et que Pierre Ier exécutait de sa propre main. Au moment de recevoir le coup mortel, le vieil Orloff montra un sang-froid si extraordinaire, que le czar surpris lui fit grâce. Ce strelitz eut cinq fils. Grégoire, le troisième, entra simple soldat dans l'artillerie. Sa haute taille, ses beaux traits, sa physionomie martiale, plurent au comte Schouvaloff, qui le fit son aide-de-camp. Il eut bientôt sujet de s'en repentir; car la princesse de Kourakin, sa maîtresse, ayant eu occasion de voir Orloff, lui donna la préférence. Le comte allait l'exiler en Sibérie, lorsque la grande duchesse Catherine, informée de cette aventure, voulut voir le jeune officier et prit pour lui le plus vif intérêt. Orloff avait beaucoup d'audace et d'ambition. Catherine vit en lui l'homme qu'il lui fallait pour le projet qu'elle méditait depuis longtemps de détrôner son époux. (*Voy.* PIERRE III.) Orloff, secondé par ses frères, surtout Alexis, prépara et exécuta le fameux coup d'état qui eut lieu à la cour de Russie en 1762. (*Voy.* CATHERINE II.) Tous les Orloff, d'obscurs et pauvres qu'ils étaient, devinrent alors de riches et puissants seigneurs. Favori de l'impératrice, Grégoire devint grand-maître de l'artillerie, et accumula tous les honneurs auxquels sa position lui permettait de prétendre. Cependant son ambition n'était pas satisfaite. Il voulait partager le trône avec Catherine. L'exemple de Stanislas, devenu roi de Pologne par la protection de Catherine, lui tourna la tête, il porta ses regards sur le royaume d'Astracan, puis sur l'empire de l'ancienne Grèce, et ce fut par ses conseils que tous les efforts de la politique russe se dirigèrent vers ce point. (*Voy.* l'article suiv.) Catherine l'aimait toujours avec la même passion; mais ne voulant pas recevoir un maître, elle lui proposa un mariage secret. L'orgueilleux favori eut l'imprudence de le refuser. Vivement piquée de ce refus, l'impératrice l'en punit en faisant choix d'un autre favori. A cette nouvelle, Orloff revint à Pétersbourg, mais arrivé aux portes de la ville, il fut arrêté. L'impératrice lui fit demander la démission de ses places, et lui accorda 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un magnifique mobilier, une terre de six mille paysans, et le titre de prince, à condition qu'il s'éloignerait de la cour. Cinq mois après, il y reparut; mais il ne put pénétrer jusqu'à l'impératrice, qui lui fit signifier l'ordre de se rendre à Reval; pour adoucir cet exil, elle lui envoya de riches présents. Ne pouvant vivre loin de ce trône qu'il ne cessait de convoiter, il revint à Pétersbourg, et cette fois il fut admis en la présence de l'impératrice, qui le reçut avec assez d'amitié, et lui rendit ses titres. Cette cour, qui lui rappelait tant de souvenirs et de folles espérances, devint alors son supplice. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse,

étalant partout un faste, une grandeur qu'un souverain seul aurait pu égaler. De retour à Pétersbourg, il ne put supporter l'aspect de la puissance de Potemkin, le second de ses successeurs dans la faveur de Catherine, et tomba dans un horrible état de démence. Exilé à Moscou, il y mourut en 1783, âgé d'environ 50 ans. Telle fut la fin de cet orgueilleux parvenu, auquel le vice et le meurtre de son légitime souverain frayèrent le chemin aux grandeurs, et qui trouva dans les tourments d'une ambition qui ne fut jamais satisfaite, la punition de ses erreurs et de son crime. On dit, dans le temps, que Potemkin l'avait fait empoisonner; mais il n'est pas croyable qu'il eût voulu se noircir d'un forfait inutile.

* ORLOFF (Alexis), amiral, frère du précédent, surnommé le *Balafré*, à cause d'une blessure au visage qu'il avait reçue dans une querelle avec d'autres soldats, naquit vers 1734, et commença par être simple soldat, dans le régiment de Préobazinski. Entreprenant et audacieux comme son frère, d'une taille gigantesque, et doué en outre d'une force peu commune, il contribua puissamment à la révolution de 1762 qui plaça Catherine sur le trône. (*Voy.* Pierre III.) Récompensé avec magnificence, il continua de servir avec le plus grand zèle l'impératrice qui le nomma, lui et trois de ses frères, lieutenant-colonels dans la garde. Alexis, n'ayant pas moins d'ambition que son frère Grégoire, sollicita et obtint le titre d'amiral sans avoir jamais servi dans la marine et sans être capable de conduire une chaloupe. Lorsque Catherine résolut de faire la guerre aux Turcs, il eut le commandement d'une escadre dans la Méditerranée. Tandis que son plus jeune frère, Féodor, conduisait avec succès l'expédition du Péloponèse, Alexis, guidé par les conseils d'Elphinston, officier anglais, remporta sur les côtes de l'Asie Mineure la célèbre victoire de Tschesmé, qui lui valut le surnom de *Tschesminski*. Bientôt il donna une nouvelle preuve de son dévouement à Catherine, en enlevant de Rome, où le prince Radzivill l'avait conduite, la jeune princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elizabeth, et après l'avoir secrètement épousée, la fit transporter en Russie, où elle périt, dans une prison, à la fleur de son âge. Là se bornèrent les exploits d'Alexis Orloff qui, malgré la disgrace de son frère, jouit constamment de la plus grande faveur jusqu'à la mort de Catherine. Le premier soin de Paul Ier, à son avénement au trône, fut de rendre aux restes de son père les honneurs dont les avait privés une odieuse politique; il exigea que ses meurtriers, dont deux existaient encore, Alexis Orloff et Baratinski, tinssent les coins du drap funéraire. Pendant trois heures que dura la cérémonie, tous les regards demeurèrent fixés sur eux, comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis, 35 ans auparavant. Paul Ier se contenta d'exiler Orloff. On rapporte que l'empereur le fit venir dans son palais, et lui dit: « Vous devez avoir éprouvé de grands » remords?—Sire, répondit-il, si je n'avais pas agi » comme j'ai fait, vous ne me parleriez pas au» jourd'hui en souverain, puisque vous ne pouvez » pas oublier que Pierre III avait rendu un ukase » par lequel il déclarait que vous n'étiez pas son » fils. » Le lendemain, Alexis partit pour l'Allemagne, et se fixa à Leipsig; après la mort tragique de Paul Ier en 1801, il lui fut permis de demeurer à Moscou, où il est mort en janvier 1808, à l'âge d'environ 74 ans. — Féodor, le plus jeune des Orloff, plus instruit et mieux élevé que ses frères, fut mis à la tête de l'expédition contre les Turcs, dans le Péloponèse, au moment où son frère Grégoire voulait devenir roi de la Grèce. Excités à la révolte par de vaines et pompeuses promesses, les malheureux Grecs furent bientôt abandonnés, et livrés au glaive des infidèles, leurs cruels oppresseurs. — Ivan, l'aîné de tous, surnommé *le Philosophe*, avait l'esprit cultivé, et fut nommé sénateur après la mort de Pierre III. — Volodimir devint colonel des gardes. Sa fille unique épousa le fils du général Panin.

* ORLOFF (Grégoire-Wladimir), fils de Volodimir, né à Pétersbourg en 1777, remplit dans sa jeunesse plusieurs fonctions importantes, et fut, en 1812, élevé au rang de sénateur. Le mauvais état de sa santé l'ayant forcé de voyager, il visita l'Italie et la France, et pendant son séjour à Paris se lia avec les membres les plus influents du parti libéral. Il déplut ainsi à l'empereur Alexandre, qui lui interdit le droit de siéger au sénat; mais il lui fut rendu plus tard, et mourut d'apoplexie, au milieu même du sénat, le 4 juillet 1826. Orloff cultiva les lettres, et il écrivait en français avec autant de pureté que de facilité. Il a publié dans cette langue: *Mémoires historiques, politiques et militaires du royaume de Naples*, *avec des notes et additions* d'Amaury-Duval, Paris, 1819-1821, 5 vol. in-8; 2e édit. 1825, traduit en anglais; *Essai sur l'histoire de la musique en Italie, depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours*, 1822, 2 vol. in-8; *Essai sur l'histoire de la peinture en Italie, depuis les temps les plus anciens*, etc., 1823, 2 vol. in-8; *Voyage dans une partie de la France* ou *Lettres descriptives et historiques adressées à Me la comtesse Sophie de Strogonoff*, Paris, 1824, 3 vol. in-8. C'est à ses frais que fut imprimée la traduction française des *Fables de Kriloff* (*voy.* ce nom), et il s'est occupé d'un *Abrégé de l'histoire de Russie*.

* ORME (Robert), historien, né le 25 décembre 1728, à Andjinga dans l'Indostan, où son père était chef du comptoir anglais, fut envoyé dès l'âge de deux ans en Angleterre où il fut élevé avec le plus grand soin. Son éducation terminée, il retourna dans sa famille et ne tarda pas d'obtenir un emploi dans les bureaux de la compagnie. En 1754, nommé membre du conseil de Madras, il rendit d'importants services à la compagnie, dont le plus grand peut-être fut de lui indiquer Clive (*voy.* ce nom), alors lieutenant-colonel, comme l'homme le plus propre à défendre ses établissements. Il venait d'être nommé gouverneur éventuel de cette ville; mais le mauvais état de sa santé ne lui permit pas de jouir de cette marque de l'estime qu'il avait inspirée: il fut obligé de repasser en Europe. Il quitta sur la fin de sa vie le séjour de Londres, et mourut à Great-Ealing en Middlesex le 13 janvier 1781. On

lui doit : *Histoire de la guerre des Anglais dans les Indes*, 1763-76, 3 vol. in-4, le 1er vol. a été trad. en franç. par Targe (*voy.* ce nom); *Fragments historiques sur l'empire du Mogol sous le règne d'Aureng-Zeib*, Londres, 1782, in-8; ibid., 1805, in-4, avec une *Vie* de l'auteur et des cartes.

ORME. *Voy.* LORME.

* ORMESSON (Olivier LEFÈVRE d') naquit en 1525 d'une famille connue avant le règne de François Ier, et qui, dès lors a, sans interruption, donné d'illustres magistrats jusqu'à nos jours. Appelé par le chancelier l'Hôpital au conseil de Charles IX, il accompagna ce monarque dans la visite qu'il fit avec sa cour de ses provinces. Selon la simplicité de ce temps-là, d'Ormesson suivit le prince à cheval, ayant sa femme en croupe. Charles IX voulut lui confier ses finances; mais d'Ormesson refusa cette place; ce qui fit dire au roi : « J'ai mauvaise opinion de mes » affaires, puisque les honnêtes gens ne veulent pas » s'en mêler... » Cependant quelques années après, il accepta l'intendance et le contrôle-général des finances, qu'il quitta en 1557, après la mort du garde des sceaux. Nommé président de la chambre des comptes sous Henri III, lors de la mort de ce prince, il déclara devant tous ses collègues réunis, qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul et unique héritier légitime de la couronne; exprimant en même temps le désir qu'il embrassât la religion catholique. Henri IV, monté sur le trône, lui témoigna beaucoup d'affection et d'estime. Ce magistrat mourut en 1600 à 75 ans. Il avait épousé Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde des sceaux, et petite nièce de saint François de Paule, qui fonda l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les protecteurs.

* ORMESSON (André LEFÈVRE d'), second fils du précédent, né en 1576, conseiller au parlement de Paris, puis conseiller d'état, se rendit également recommandable par son intégrité et par ses lumières. Il mourut doyen de sa compagnie, le 2 mars 1665, âgé de 89 ans. Nanteuil a gravé son portrait in-fol.

* ORMESSON (Olivier LEFÈVRE d'), fils d'André, né à Paris vers 1600, suivit les traces de son père et de son aïeul, et après avoir exercé plusieurs charges dans la magistrature, fut nommé conseiller d'état. Rapporteur dans le procès de Fouquet, il opposa une ferme résistance aux ministres qui voulaient la mort du surintendant. Ce noble courage lui attira de vives persécutions, qui cessèrent enfin, à cause de l'estime particulière que Louis XIV avait pour lui (1). Les *Ordonnances* de ce monarque, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments de notre droit, furent, en partie, composées par d'Ormesson (1666). Il avait épousé Marie de Fourcy, d'une famille très-honorée dans l'ancienne magistrature. Il mourut le 5 novembre 1686, âgé d'environ 85 ans.

* ORMESSON (André LEFÈVRE d'), fils du précédent, naquit en 1644, et montra cette capacité et cette probité qui étaient comme héréditaires dans sa famille. Il avait eu pour précepteur le savant abbé Fleury, qui composa pour lui plusieurs de ses ouvrages, entr'autres l'*Histoire du droit français*, etc. André remplit divers emplois importants, et mourut intendant de Lyon, en 1684, âgé de 40 ans.

* ORMESSON (Henri-François de PAULE LEFÈVRE d'), fils du précédent et d'Eléonore Lemaitre, né en 1681, fut le premier des d'Ormesson qui reçut le nom de saint François de Paule, allié de sa famille. Le duc d'Orléans l'appela au conseil de régence et lui confia plusieurs missions. Il avait épousé la sœur du chancelier d'Aguesseau; et quand celui-ci fut exilé par le régent, pour avoir osé résister à sa volonté, d'Ormesson ne cessa pas d'être en correspondance avec son beau-frère : le régent, avant de prendre une résolution sur une affaire assez difficile, ayant dit : « Je serais bien aise d'avoir l'avis » de M. d'Aguesseau. — Eh bien, monseigneur, répondit d'Ormesson, je me chargerai de le demander au chancelier, parce que je dois partir » pour Fresnes en sortant du conseil. » Cette franchise, au lieu de déplaire au régent, fit qu'il l'en estima davantage. Nommé intendant des finances, il mourut le 20 mars 1756, à l'âge de 75 ans.

* ORMESSON (Louis-François de PAULE LEFÈVRE d'), né à Paris le 7 mai 1718, fut élevé sous les yeux du chancelier d'Aguesseau, son oncle. Il fit ses études avec éclat, devint avocat-général au Châtelet, en 1739; puis, en 1741, avocat-général du grand conseil, et avant la fin de l'année du parlement donna lieu d'admirer son talent et son équité dans des circonstances importantes. Elu président à mortier en 1755, et doyen des présidents en 1780, il devint enfin premier président le 12 novembre 1788. Aussi juste que conciliant, il servit souvent de médiateur entre la cour et les parlements. Louis XV lui ayant recommandé une affaire, il en fit presser la décision; mais il n'eut d'ailleurs aucun égard à la plus puissante des sollicitations. Quelque temps après ce prince ayant eu l'occasion de le voir lui dit « : Vous avez donc fait perdre le » procès mon protégé? — Sire, il était insoutenable » sous tous les rapports. — Je m'en étais bien douté, » prit le roi; on ne m'eût pas tant pressé si l'affaire » eût été bonne : vous n'avez pas répondu à ma » sollicitation, mais vous avez répondu à mon attente; je vous en estime davantage. » M. d'Ormesson demeurait à Orly près de Choisy; lors de l'exil des parlements en 1771, Louis XV déclara que son intention n'était pas qu'on le dérangeât, disant : « Je ne veux pas que mon voisin soit envoyé loin de moi. » Il mourut le 26 janvier 1789. Ce magistrat remplit tous les devoirs de fils, d'époux, de père; ses mœurs furent pures, et il montra toujours un cœur charitable et bon. Il était membre honoraire de l'académie des inscriptions. Son *éloge* y fut lu par Dacier. Un autre *éloge* fut prononcé en latin au nom de l'université par l'abbé Charbonnet; un troisième, composé par Gaubert, a été imprimé en 1789.

* ORMESSON de NOYSEAU (Anne-Louis-François de PAULE LEFÈVRE d'), fils du précédent, né en 1755, fut reçu conseiller au parlement de Paris en

(1) Son petit-fils, sur le point d'être admis au parlement, ayant été présenté, suivant l'usage, à Louis XIV, ce prince lui dit : « Vous ne pouvez mieux faire que de prendre pour modèle le » rapporteur de Fouquet. »

1770, et remplaça son père dans la charge de président à mortier, lorsque celui-ci fut élu premier président. Il était fort instruit, et avait surtout cultivé la langue grecque avec succès. Le roi le nomma son bibliothécaire. Député aux états-généraux de 1789 par la noblesse de Paris, il s'y montra constamment opposé à toutes les innovations dangereuses, et signa les protestations des 12 et 15 septembre. Après la session il reprit ses fonctions de bibliothécaire du roi; mais il ne put échapper aux proscriptions qui suivirent le renversement du trône. Arrêté en 1793, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, et condamné à mort avec plusieurs autres parlementaires, (*voy.* Bochart de Saron), le 20 avril 1794, âgé de 41 ans.

* ORMESSON d'Amboile, (Henri-François de Paule Lefèvre d'), cousin germain du précédent, né en 1751, fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller ordinaire en 1774, et conseiller d'état en 1778. Il succéda à son père dans l'administration de la maison de Saint-Cyr, charge qui le mettait à même de travailler directement avec Louis XVI, dont il mérita l'estime et la bienveillance. M. Joly de Fleury, ayant en 1783 donné sa démission de la place de contrôleur-général, le roi le remplaça par d'Ormesson, disant : « Pour le » coup, on ne dira pas que ce soit la cabale qui a » nommé celui-ci. » Dans un moment difficile il tira de la caisse d'escompte, qui était ce qu'est aujourd'hui la banque de France, six millions qu'il fit verser au trésor royal. En même temps, sans prétexte plausible, il cassa le bail des fermiers-généraux, et fit ordonner sa conversion en régie. Cette double faute ayant porté une nouvelle atteinte au crédit, Vergennes le fit renvoyer, et se donna le plaisir de lui annoncer lui-même sa disgrace. D'Ormesson abandonna sa pension de retraite de 15,000 livres à la maison de Saint-Cyr, et se borna dès-lors à ses devoirs de conseiller-d'état. Au commencement de la révolution, il fut nommé officier supérieur dans la garde nationale de Paris, et lors de la réorganisation de l'ordre judiciaire, président d'un des tribunaux de la Seine. Elu maire en 1792, il refusa cette place aussi difficile que dangereuse, et se mettant à l'écart, parvint à échapper aux persécutions révolutionnaires. Il remplit quelques fonctions municipales sous le Directoire et le gouvernement consulaire, et mourut à Paris en 1807.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de France et colonel général des Corses qui servaient en France, était Corse lui-même. Il était fils du fameux San-Pietro Bastelica (*voy.* ce nom), et avait été élevé comme enfant d'honneur à la cour de Henri II. Malgré la réputation que celui-ci s'était acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alphonse, son fils, fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mère. Il soutint quelque temps la lutte que son père avait engagée contre les Génois, puis, las de poursuivre des succès douteux, il prêta l'oreille à un accommodement. En 1568, une amnistie ayant été accordée aux Corses, Ornano vint en France avec 800 compagnons d'armes qui s'attachèrent à sa fortune. Charles IX lui fit un bon accueil et l'employa dans ses armées; Ornano s'attacha ensuite à Henri III, qu'il servit pendant les troubles de la ligue. Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne : commission qu'un homme plus délicat n'eût point acceptée. Il manqua son coup; au moment qu'il entrait par une porte, le duc s'enfuit par une autre. En 1594, il engagea Grenoble, Valence et les autres villes du Dauphiné à se détacher de la ligue, à laquelle il avait fait la guerre avec Lesdiguières. Il survint ensuite de si grandes querelles entre ces deux guerriers, qu'il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant du roi en Dauphiné; Lesdiguières le fut en Provence, Alphonse reçut en 1595 le bâton de maréchal de France, et mourut le 21 janvier 1610, âgé de 62 ans. — Son fils, Jean-Baptiste d'Ornano, gouverneur de Gaston, frère unique de Louis XIII, fut fait maréchal de France à la sollicitation de son élève, se rendit dangereux par des intrigues et des menées sourdes, et mourut en prison à Vincennes, le 2 septembre 1626, pendant qu'on travaillait à son procès. Il était né, en 1581, à Sisteron.

ORNANO (Vanina de). *Voy.* San-Pietro.

OROBIO (Isaac de Castro), fameux juif espagnol, né au commencement du XVIIe siècle, fut élevé dans la religion judaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il étudia la philosophie scolastique, et y fit de si grands progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua à la médecine, et l'exerça avec succès; mais ayant été accusé de judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il resta pendant 3 ans sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France, et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine et professant extérieurement la religion catholique. Orobio, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta le nom de don Balthasar, qu'il avait porté jusqu'alors, prit celui d'Isaac, reçut la circoncision et mourut en 1687, dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *De veritate religionis christianæ amica collatio cum erudito Judæo,* Gouda, 1687, in-4; Bâle, 1740, in-8. (*Voy.* Limborch.) On a d'Orobio : *Certamen philosophicum adversus Spinosam,* Amsterdam, 1681, 1684, 1703 et 1730, in-12; *Provenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes* (contre le système de Spinosa), et d'autres ouvrages en manuscrit.

ORODES ou mieux OUORODES, roi des Parthes, succéda à son frère Mithridate III, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus, l'an 53 avant J.-C., prit les enseignes des Romains, et fit un très-grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui

avait fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Les Romains se vengèrent de la défaite de Crassus sur Pacore, fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque parthe était alors vieux et hydropique, trente enfants qu'il avait eus de différentes femmes le sollicitèrent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'était un monstre. Il n'eut pas plutôt la couronne qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avait donnée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains, l'an 37 avant J.-C. Ainsi mourut Orodes, après 50 ans de règne : prince illustre par son courage, s'il n'avait souillé sa gloire par son ambition et sa cruauté.

OROSE (Paul), historien, prêtre de Tarragone, en Catalogne, fut envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers saint Augustin. Il demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Écritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem, pour consulter Jérôme sur l'origine de l'âme. A son retour, il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire* en sept livres (*Historiarum adversus paganos libri VII*), depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C. Le style en est clair et coulant. Il s'y applique surtout à prouver contre les païens, que les malheurs qui affligeaient le monde ne venaient point de ce que l'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie. L'auteur n'est pas en garde contre les fables et les bruits populaires. La première édition est de 1471, Augsbourg, in-fol. Les meilleures sont celles de Mayence, 1615, in-12, par le P. André Schott, avec Laurent Lautius, et de François Fabricius (*voy.* ce dernier nom), et de 1738, ou 1767, publiée à Leyde par Havercamp, in-4. L'histoire d'Orose a été traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. La version française publiée à Paris en 1491, in-fol., est attribuée à Claude de Seissel. On a encore de Paul Orose une *Apologie du libre arbitre contre Pélage*; une *Lettre à saint Augustin* sur les erreurs des priscillanistes et des origénistes.

* OROSIO, chef d'une tribu d'Indiens, appelée *Penobscot*, du nom de la rivière dont elle habite les bords, et qui depuis plusieurs années a embrassé la religion catholique. Il gouverna longtemps ce peuple avec une sagesse et une modération dignes d'être imitées par les nations qui se disent policées. Pendant la guerre de l'indépendance, il conclut avec le gouvernement américain un traité dont il observa religieusement toutes les conditions. Il continua de vivre en paix avec ses puissants voisins; et mourut à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, en 1802, à l'âge de 131 ans. Il conserva jusqu'au dernier moment ses facultés intellectuelles, et n'interrompit jamais ses exercices ordinaires. Sa femme est morte vers la fin de 1809, à l'âge de 115 ans.

ORPHANEL. *Voy.* ORFANEL.

ORPHÉE, fils d'Apollon et de Calliope, jouait si bien de la lyre, que les arbres et les rochers quittaient leurs places, les fleuves suspendaient leur cours, et les bêtes féroces s'attroupaient autour de lui pour l'entendre. Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent, le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée, il descendit aux enfers pour la redemander, et toucha tellement Pluton, Proserpine et toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chère Eurydice le suivait; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur, il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se liguèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hebre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. Rien de plus beau, de plus touchant que l'histoire d'Orphée au 4e livre des *Géorgiques* : c'est le chef-d'œuvre de Virgile. On représente ordinairement Orphée avec une lyre ou un luth à la main. Les anciens lui attribuent la civilisation de quelques nations sauvages, c'est-à-dire devenues féroces et grossièrement vicieuses; car la nature de l'homme ne comporte pas l'état de sauvage proprement dit, comme M. de Buffon l'a démontré, et il est d'une fausseté ridicule de dire avec les philosophes modernes, que les hommes ont été originairement sauvages. Quelques savants ont cru voir dans Orphée des traits défigurés de quelques hommes illustres de l'ancien Testament; d'autres ont cru que l'histoire d'Orphée était un assemblage de diverses actions qu'il faut rapporter à des hommes différents. Quoi qu'il en soit, en attribuant à Orphée le talent de civiliser les sauvages, les païens observaient qu'il n'y avait que les moyens religieux qui pussent avoir cet effet, qu'Orphée n'a parlé que comme *prêtre et interprète de la divinité*, et que ce n'est qu'en donnant aux leçons morales une sanction surnaturelle, qu'il a réussi à dépouiller de leur férocité des hommes regardés comme des lions et des tigres :

> Sylvestres homines sacer interpresque deorum
> Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus :
> Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
> HOR. *Art. poet.*

Saint Théophile, dans son troisième *livre* adressé à Autolicus, rapporte qu'Orphée ayant, pendant quelque temps, reconnu une multitude de dieux, n'en reconnut qu'un seul à la mort, dont il chanta les grandeurs par des vers que le P. Petau rend ainsi :

> Unicus est per se existens, qui cuncta creavit,
> Inque his ipse extat : nulli e mortalibus unquam
> Lumine conspectus, mortales conspicit omnes.
> Magnum adeo præter regem non alter habetur.....
> In cunctis Deus unus.

Nous avons sous son nom des *hymnes*, et d'autres pièces de poésie, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4; mais on les regarde communément comme supposées. Son *poëme des Argonautes* est, selon quelques-uns, d'Onomacrite, qui

vivait du temps de Pisistrate, et, selon d'autres, de Musée. Platon parle des hymnes d'Orphée dans le 8e livre des *Lois*; Pausanias dit qu'elles étaient courtes, ce qui convient à celles que nous avons. Quelques critiques prétendent que les vers d'Orphée, rapportés par saint Justin, saint Clément d'Alexandrie et d'autres Pères, sont d'un poète chrétien; mais il n'est pas croyable que des gens si instruits, qui vivaient au commencement du christianisme, aient pris l'ouvrage d'un contemporain pour celui d'un si ancien poète, moins encore qu'ils aient pu le citer sous le nom d'Orphée, sans devenir la risée des littérateurs païens. Comme l'histoire d'Orphée appartient en partie à la mythologie, il est difficile de dire dans quel temps il a vécu; il paraît certain qu'il est antérieur à Homère. Quelques-uns ont cru que ce n'était point un personnage réel; mais cette opinion doit se réduire à Orphée, affublé des anecdotes de la fable: car l'on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu très-anciennement un homme de ce nom qui ait excellé dans la poésie.

ORPHIREUS. *Voy.* s' GRAVESANDE.

ORRERY. *Voy.* BOYLE.

ORSATO (le comte Sertorio), *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paraître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et pour les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes, une occupation sérieuse: c'est ce qui lui fit entreprendre plusieurs voyages en différentes contrées de l'Italie. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge et le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, et qui lui causa une rétention d'urine, dont il mourut en 1678. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont: *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635, in-4; *Monumenta patavina*, 1652, in-fol.; *Commentarius de notis Romanorum*, ouvrage utile et très-rare avant qu'on l'eût imprimé à Paris en 1736, in-8. On le trouve aussi dans le tome 2e de Grævius. *Prænomina, cognomina et agnomina antiquorum Romanorum*; *Deorum dearumque nomina et attributa*; *Lucubrationes in quatuor libros meteororum Aristotelis*; *Orationes et carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien: *Histoire de Padoue*, en 2 part., 1678, in-fol.; *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 et 1719, in-4, ouvrage curieux, aussi en 2 part.; des *Poésies lyriques*, 1637, in-12; des *Comédies* et d'autres pièces de poésie, etc.; *Cronologia de gli reggimenti di Padova*, avec des notes, 1666, in-4.

ORSATO (Jean-Baptiste), habile médecin et antiquaire, né à Padoue en 1673, et mort en 1720, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui: *Dissertatio epistolaris de lucernis antiquis*; un petit traité *De strenis veterum*; *Dissertatio de pateris antiquorum*. Il règne dans ces ouvrages une profonde érudition.

ORSI (Jean-Joseph), philosophe et poète, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avait surtout du goût pour la morale. Sa maison était une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassemblaient régulièrement. En 1712, il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala surtout dans les sonnets italiens. La netteté, la légèreté, le tour et la liaison des phrases, formaient le caractère des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans. Il avait des sentiments de religion, qui avaient modéré son tempérament naturellement bilieux et emporté. On a de lui: des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* et plusieurs autres poésies; *Considerazioni sopra la maniera di ben pensare del P. Bouhours*, Modène, 1735, 2 vol. in-4; des *Lettres*; la *Traduction* de la *Vie* du comte Louis de Sales, écrite en français par le P. Buffier.

ORSI (Joseph-Augustin), cardinal, né à Florence le 9 mai 1692, prit l'habit de Saint-Dominique, et profita des leçons et des exemples des hommes pieux et savants que renfermait cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre romaine par Clément XIII, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractère de son âme simple et modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude, et de son zèle pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4 et in-8, un peu prolixe, mais très-bien écrite, en italien. Le 20e volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du VIe siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle aurait été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avait poussé jusqu'à nos jours. Cette histoire a été continuée par le P. Philippe Ange Becchetti, du même ordre. Le tome 21 de cette continuation a paru à Rome en 1779, in-4, et renferme l'histoire de l'Eglise jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui: *Infallibilitas romani pontificis*, 1741, 3 vol. in-4. Il a donné, en outre, plusieurs *Dissertations savantes* sur des matières de religion et de controverse.

ORSINI. *Voy.* FULVIUS.

* ORTEGA (Casimir GOMEZ de), botaniste espagnol, né à Madrid en 1730, fit ses études au collége de sa nation, fondé à Bologne par le cardinal Albornos. De retour en Espagne, il fut nommé par le roi Charles III à la chaire de botanique du Jardin de *Buen-Retiro*, et contribua beaucoup par ses leçons et ses ouvrages à répandre le goût de cette science parmi ses compatriotes. Il mourut à Madrid, en novembre 1810, membre des académies d'histoire et de médecine, etc. On lui doit de bonnes traductions du *Voyage* du commodore Byron; des *Ouvrages d'agriculture* de Duhamel du Monceau; de quelques-uns des *Traités de chimie* de Sage, etc., et quelques *Opuscules* littéraires; mais on doit se

borner à mentionner ici les ouvrages auxquels il doit sa réputation. Les principaux sont : *Commentarius de cicuta*, Madrid, 1761, trad. la même année en espagnol, in-4; *Tabulæ botanicæ*, 1773, in-4; *Méthode facile pour acclimater les plantes exotiques à peu de frais*, publiée par ordre du roi, 1779; *Historia natural de la malagueta, etc.*, 1780, in-4; *Cours élémentaire de botanique*, 1785, 2 vol. in-8. Ant. Paleau et Verdera eurent quelque part à cet ouvrage qui eut un grand succès. *Novarum aut rariorum plantarum horti regii botanici matritensis descriptionum decades centuria prima*, 1798-1800, in-4, avec 14 pl. Cet ouvrage n'a pas été continué. *Voy.* QUER.

ORTELIUS, ORTELL ou ŒRTEL (Abraham), célèbre géographe, né à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues et dans les mathématiques, et surtout dans la géographie. Il fut surnommé le *Ptolémée de son temps*. Un *atlas*, qu'il publia, lui mérita d'être nommé géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Ortell, qui n'avait pas d'ambition, prit pour devise un globe avec ces mots : *Contemno et orno mente, manu*. Juste-Lipse, et la plupart des grands hommes du XVIe siècle, eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers le 28 juin 1598, à 71 ans, sans avoir été marié. On a de lui d'excellents ouvrages de géographie : *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol., plusieurs fois imprimé, et augmenté par Jean-Baptiste Vrientius, qui l'a publié en latin, en espagnol et en italien : Michel Coignet en a donné un abrégé. Cet ouvrage a été la base de tous les travaux géographiques publiés depuis; *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. Ce Dictionnaire est encore consulté aujourd'hui avec fruit; *Aurei sæculi imago*, 1598, in-4; c'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures; *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par Ortelius et Jean Viviane, 1588, in-8, Iéna, 1684, avec les Opuscules de Conrard Peutinger; *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4. Juste-Lipse a fait à Ortelius cette épitaphe, qui donne une idée bien favorable de ce savant :

Brevis terra eum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stylo et tabulis illustravit,
Sed mente contempsit
Qua cœlum et altum suspexit;
Constans adversum spes aut metus;
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole;
Vitam habuit quale alius votum,
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave lector.

ORTIZ (Alphonse), chanoine, né à Tolède, au milieu du XVe siècle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximénès l'honora de sa confiance, et le chargea de rédiger l'*Office mozarabe* : Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Le rit romain avait été d'abord introduit en Espagne; les Goths substituèrent à la liturgie de Rome celle qu'Ulphilas avait composée d'après les liturgies orientales. Saint Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premières et d'après celle des Gaulois; elle fut perfectionnée par saint Isidore son frère. L'Espagne ayant ensuite passé sous la domination des Sarrasins ou Arabes, on donna le nom de *Mozarabique* à cette liturgie : elle fit place à celle de Rome dans le XIe et le XIIe siècle. Le cardinal Ximénès voulant perpétuer la mémoire de ce rit particulier, qui était presque tombé dans l'oubli, et qui, comme toutes les anciennes liturgies, est une preuve sans réplique de la croyance et des usages de ces siècles reculés, fit imprimer à Tolède, en 1500, le *Missel mozarabe*, et en 1502 le *Bréviaire*; ce sont 2 vol. in-fol., très-rares. Ortiz en dirigea l'édition, et orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connaissance de cet office : l'*Histoire du rit mozarabe*, en espagnol, sous le titre : *Breve suma y relacion de l'officio gotico mozarabe*, Tolède, 1603, in-4, de 23 feuillets. Il est extrêmement rare; *Joannis Pinii liturgia mozarabica*, Rome, 1746, 2 vol. in-fol. Le P. Lesley, jésuite écossais, en avait donné une édition à Rome en 1740, in-fol.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, né au village de Villa Robledo, s'est rendu célèbre par un ouvrage très-curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio geographica summi templi Toletani*, Tolède, 1549, in-8. On trouve dans cette description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornements, les rites et les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, surtout dans la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximénès fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour célébrer journellement l'office mozarabe.

* ORTON (Job), théologien non-conformiste, né à Shrewsbury en 1717, embrassa l'état ecclésiastique, et exerça quelques années les fonctions pastorales, dans deux congrégations; il renonça ensuite au ministère, et mourut en 1783. Ses principaux ouvrages sont : *Vie du docteur Doddridge*; *Sermons pour les vieillards*, in-12; *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12; *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8; *Méditations sur les sacrements*, in-12; *Exposition pratique de l'ancien Testament*, 6 vol. in-8; *Lettres pour l'édification des fidèles*, etc.

ORVAL (Gilles d'), né à Liége, fut ainsi nommé parce qu'il se fit religieux à Orval, célèbre monastère de l'ordre de Citeaux réformé, dans le duché de Luxembourg. Il florissait dans le XIIIe siècle. Nous avons de lui une *Histoire* des évêques de Tongres et de Liége, depuis saint Materne jusqu'à l'an 1246. Elle fait partie de la Collection des historiens de Liége qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), savant littérateur et antiquaire, naquit à Amsterdam le 28 juillet 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différents voyages, et dans la connaissance qu'il fit des savants, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en

France. De retour dans sa patrie, il obtint en 1730 la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Amsterdam. Il s'en démit en 1742, pour travailler avec plus de loisir aux différents ouvrages qu'il avait commencés. Il mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : *Observationes miscellaneæ novæ*. Ces observations avaient été commencées par des Anglais ; elles furent continuées par Burman et d'Orville. Celui-ci en publia dix vol. avec son collègue, et quatre autres après que la mort le lui eût enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue : sa *Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos*, et ses *Remarques sur le roman grec de Chariton d'Aphrodise*; *Critica vannus in inanes Joannis Corn. Pavonis paleas*, etc. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre M. Paw, littérateur d'Utrecht. D'Orville prit part aux *éditions* de plusieurs classiques grecs et latins, qu'il enrichit de *Notes* et de *Variantes*. — Son frère, Pierre d'Orville, mort en 1739, s'était fait connaître par quelques *Poésies*.

OSBORN (François), écrivain anglais, né vers 1589, mort en 1659, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwell. On a de lui des *Avis à son fils*, et d'autres ouvrages en anglais.

OSÉE, fils de Beeri, un des douze petits prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J.-C. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugements aux dix tribus d'Israël, et il le fit par des paroles et des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée. C'était pour figurer l'infidèle maison d'Israël, qui avait quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Le langage typique était alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, et faisait une toute autre impression que de simples paroles. (*Voy.* Ezéchiel.) Osée épousa donc Gomer, fille de Debelaïm, dont il eut trois enfants, auxquels il donna des noms qui signifiaient ce qui devait arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'était qu'une parabole, et que cet ordre s'était passé en vision. Cependant saint Augustin l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avait d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis s'était retirée de tout mauvais commerce. La *Prophétie* d'Osée est divisée en quatorze chapitres. Il y représente la synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des gentils ; il parle fortement contre les désordres qui régnaient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'élève aussi contre les dérèglements du Juda et annonce la venue de Sennachérib et la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives, très-éloquent en plusieurs endroits, quelquefois obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps. Osée mourut à l'âge de plus de quatre-vingts ans, vers l'année 784 avant J.-C.

OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, et s'empara de son royaume ; mais il n'en jouit pleinement que 9 ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée était tributaire, ayant appris qu'il pensait à se révolter, et que, pour s'affranchir de ce tribut, il avait fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. Osée se renferma dans Samarie ; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui après trois ans d'un siége où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous les habitants, et la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala, et à Habor, villes du pays des Mèdes, près la rivère de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares et idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721 avant J.-C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER (André), né en Bavière ou en Franconie l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Wittenberg et à Nuremberg, et fut un des premiers disciples de Luther. Il devint ensuite professeur et ministre de l'université de Kœnigsberg. Il se signala parmi les luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne voulait pas, comme les autres protestants, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de J.-C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes. Il se fondait sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe et dans Jérémie : *Le Seigneur est votre justice*. Car telle est la suite naturelle des explications arbitraires de l'Ecriture sainte, et de l'esprit privé qui les dicte, qu'on y voit tout ce que l'on imagine. Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même, nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacrements. Dès le temps qu'on dressa la confession d'Augsbourg, il avait fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkalde. On fut étonné de sa hardiesse (comme si un sectaire n'avait pas tout le droit d'opposer ses opinions à celles d'un autre sectaire); mais comme on craignait de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti, où il tenait un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avait un talent particulier pour divertir Luther. Il faisait le plaisant à table, et y disait des bons mots souvent très-indécents et même impies. Calvin dit que, toutes les fois qu'il trouvait le vin bon, il en faisait l'éloge en lui appliquant cette parole que Dieu disait de lui-même : *Je suis celui qui suis*, Ego sum qui sum, ou ces autres mots : *Voici le Fils du Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Kœnigsberg, par sa nouvelle doctrine sur la justification. Cet homme turbulent, que

Calvin représente comme un athée, mourut le 17 octobre 1552, à 54 ans. Son caractère emporté ressemblait à celui de Luther, auquel il plaisait beaucoup. Il traitait d'*ânes* tous les théologiens qui n'étaient pas de son avis, et il disait orgueilleusement qu'*ils n'étaient pas dignes de porter ses souliers.* Voilà les fondateurs du nouvel Evangile. Ses principaux ouvrages sont : *Harmonia evangelica*, in-fol.; *Epistola ad Zwinglium de Eucharistia*; *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione*; *Liber de imagine Dei, quid sit.* Il est inutile de donner une idée de ces ouvrages, après avoir donné celle de l'auteur.

OSIANDER (Luc), fils du précédent, né en 1524, fut comme lui ministre luthérien, et hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : des *Commentaires* sur la Bible, en latin; des *Institutions de la religion chrétienne*; un *Abrégé* en latin des Centuriateurs de Magdebourg, 1592 et 1602, in-4. (*Voy.* JUDEX.) *Enchiridion controversiarum religionis cum pontificiis calvinianis et anabaptistis*, à Tubingen, 1605, in-8. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de LUC OSIANDER, chancelier de l'université de Tubingen, mort en 1638 à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Justa defensio de quatuor quæstionibus quoad omnipræsentiam humanæ* CHRISTI *naturæ.* C'est une défense de l'*ubiquisme*, une des plus extravagantes erreurs des luthériens; *Disputatio de omnipræsentia* CHRISTI *hominis*, ouvrage qui a le même but; des *Oraisons funèbres* en latin; *De baptismo*; *De regimine ecclesiastico*; *De viribus liberi arbitrii*, etc.

OSIANDER (André), petit-fils du disciple de Luther, fut ministre et professeur de théologie à Wittenberg. On a de lui : une *Edition* de la Bible avec des observations qui se ressentent de l'esprit de sa secte; *Assertiones de conciliis*; *Disputat. in lib. concordiæ*; *Papa non papa, seu papæ et papicolarum lutherana confessio*, Tubingen, 1599, in-8; *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia, de Ecclesia*, etc. Tristes fruits du fanatisme qui troublait alors les têtes en Allemagne. Il mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER (Jean-Adam), théologien de Tubingen où il était né le 3 décembre 1622, mort le 26 octobre 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : des *Observations* latines sur le livre de Grotius, *De jure belli et pacis*; *Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, 3 vol. in-fol.; *De jubilæo Hebræorum, gentilium et christianorum*, dans le tome 6 du Trésor de Gronovius; *Specimen Jansenismi*; *Theologia casualis*, *de magia*, Tubingen, 1687, in-4, etc.

OSIAS *Voy.* OZIAS.

OSIMANDYAS. *Voy.* OSYMANDYAS.

OSIO. *Voy.* OSIUS, Félix.

OSIRIS, fils de Jupiter et de Niobé, régna sur les Argiens; puis ayant cédé son royaume à son frère Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître; il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens et y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue :

> Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
> Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoraient sous divers noms, comme *Apis*, *Sérapis*, et sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignait Osiris sont une mitre ou bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnait une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. Les Phéniciens et les Syriens lui ont donné le nom d'Adonis, qui signifie *Seigneur*; et c'est sous ce nom que les Grecs ont adopté cette divinité, en le chargeant de nouveaux traits fabuleux, et l'assortissant à l'esprit de leur mythologie.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, était né en Espagne, l'an 256. Il eut la gloire de confesser J.-C. pendant la persécution de l'empereur Maximien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs et de sa foi lui concilia l'estime et la confiance du grand Constantin, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer (l'an 325) le concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le *Symbole.* L'empereur Constance ne respecta pas moins que son père cet illustre confesseur : ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince, s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avait été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan, où il résidait, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de retourner dans son église. Les ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale : « J'ai confessé, dit-» il, J.-C. dans la persécution que Maximien, votre » aïeul, excita contre l'Eglise; si vous voulez la » renouveler, vous me trouverez prêt à tout souf-» frir, plutôt que de trahir la vérité, et de con-» sentir à la condamnation d'un innocent. Je ne » suis ébranlé ni par vos lettres ni par vos me-» naces... Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des af-» faires ecclésiastiques, ne commandez point sur » ces matières; mais apprenez plutôt de nous ce » que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'em-» pire, et à nous ce qui regarde l'Eglise. Comme » celui qui entreprend sur votre gouvernement » viole la loi divine, craignez aussi, à votre tour, » qu'en vous arrogeant la connaissance des affaires » de l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un » grand crime. Il est écrit, *Rendez à César ce qui » est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Il ne » nous est pas permis d'usurper l'empire de la » terre, ni à vous, seigneur, de vous attribuer » aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme

en exil, sans respect pour son âge, qui était de 100 ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces, et des menaces on en vint aux coups. Cet illustre vieillard, accablé sous le poids des tourments et de l'âge, signa la confession de *foi arienne*, dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Eglise, comme saint Athanase et saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une manière authentique et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. On a dit de lui, et jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Religionis Atlas, vox et manus altera Pauli.

Le P. Michel Macédo, jésuite, a tâché de justifier Osius, et de prouver la fausseté de la faiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée : *Osius vere innocens et sanctus*, Bologne, 1690, in-4. Cette dissertation est bien écrite et pleine de recherches; mais l'on comprend qu'il est difficile de combattre un fait si longtemps avoué et reconnu, sans qu'il reste des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles. On accuse Osius d'avoir souscrit la condamnation de saint Athanase, mais ce dernier le justifie sur ce fait, quoique saint Hilaire soit d'un avis opposé; cependant l'éloignement où se trouvait saint Hilaire nous porterait à adopter l'opinion de saint Athanase, témoin oculaire et intéressé dans ce même fait. Telle était la réputation de vertu et de savoir d'Osius, qu'on l'appelait Osius *le père des évêques, le président des conciles*.

OSIUS ou OSIO (Félix), né à Milan en 1587, savant dans les langues et les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut longtemps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut en 1631. On a de lui divers ouvrages en vers. Les principaux sont · *Romano-Græcia; Tractatus de sepulcris et epitaphis ethnicorum et christianorum*; *Elogia scriptorum illustrium*; *Orationes*; *Epistolarum libri duo*; des *Remarques* sur l'Histoire de l'empereur Henri VII par Mussato; un *Recueil des écrivains de l'histoire de Padoue*; des *Remarques* sur l'Histoire du temps de Frédéric Barberousse, dans le tome 2ᵉ des Antiquités d'Italie de Burman. — Théodat Osius, son frère, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendait avoir été considérable dès le temps de saint Ambroise. C'est de cette branche qu'était sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, ou plutôt Hosius. *Voy.* ce nom.

OSMA. *Voy.* Pierre d'Osma.

OSMAN Iᵉʳ, ou plutôt OTHMAN, surnommé *el Ghazy*, *le victorieux*, empereur des Turcs, fils d'Achmet Iᵉʳ, succéda à Mustapha son oncle, qui avait été déposé en 1618, à l'âge de 12 ans. Osman envoya une ambassade à Louis XIII pour réparer l'insulte faite sous Mustapha Iᵉʳ au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois révoltés contre Ferdinand Iᵉʳ, et envoya des flottes pour détruire les repaires des Cosaques, dont les Polonais se déclarèrent les protecteurs. Il marcha, en 1621, contre les Polonais, avec une armée formidable; mais, ayant perdu plus de 90,000 hommes et 100,000 chevaux en différents combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux janissaires, et résolut de les casser, pour leur substituer une milice d'Arabes. Cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de 30,000 à la place de l'Hippodrome, et renversèrent Osman du trône en 1622. On rétablit Mustapha qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leurs rois : du trône ils passent à l'échafaud ou à la prison. « Pendant que les princes mahométans, dit Montesquieu, donnent sans cesse » la mort ou la reçoivent, la religion chez les chrétiens rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses » sujets, et les sujets sur leur prince. » *Voy.* Pacifique de Provins.

OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événements, fut terminé par sa mort, arrivée le 29 novembre 1757. Il renouvela, sous des peines grièves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, connu longtemps sous le nom de *Père Ottoman*, était fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, et de Zafira, l'une des femmes de son sérail. Son père s'étant attiré par son mauvais gouvernement la haine de Riosem sa mère et du mufti, ils conspirèrent contre lui, et saisirent le prétexte du vœu qu'il avait fait de consacrer à Mahomet le premier enfant qui naîtrait, et de l'envoyer circoncire à la Mecque, pour soustraire Osman à sa cruauté. Ayant réussi à faire équiper à cet effet la *grande Sultane*, montée de 120 canons, et escortée par neuf vaisseaux de guerre, Osman et Zafira s'embarquèrent et arrivèrent heureusement à Rhodes vers la mi-septembre 1644. Mais, ayant remis en mer, ils rencontrèrent sept vaisseaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Roudran, qui, après un combat de cinq heures, se rendit maître de la flotte turque et de tout l'équipage. Le respect que les Turcs portaient à Zafira et à Osman, les richesses qu'ils avaient avec eux, et le grand nombre d'esclaves qui les accompagnaient, ne laissèrent point de doute sur l'éminente qualité de leurs prisonniers, et bientôt l'aveu de quelques officiers indiscrets acheva de prouver la vraie condition d'Osman et de sa mère. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, et déclara la guerre aux Maltais; la Canée fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avait donné retraite aux Maltais, après la prise d'Osman; mais bientôt après, Ibrahim fut saisi et mis à mort par les conjurés.

Osman, élevé dans les principes du christianisme par les pères dominicains, fut baptisé le 25 octobre 1656, reçut en 1658 le sacrement de confirmation, embrassa la même année l'institut de ces religieux, et prit le nom de *Dominique de Saint-Thomas*. Après plusieurs voyages en France et en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dus au fils d'un empereur turc, et après avoir médité contre les infidèles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de suites, il mourut à Malte le 25 octobre 1675, dans l'emploi de vicaire-général de tous les convents de son ordre qui sont dans cette île. Le P. Dominique fut zélé catholique, bon religieux, prêtre exemplaire. Le P. Octavien Bulgarin, a donné sa vie sous le titre de *Vita del P. M. T. Domenico di S. Thomaso*. Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie; mais nous ne croyons pas qu'on puisse contester ce que nous venons d'en dire.

OSMAN. *Voy.* OTHMAN.

OSMOND (saint), né en Normandie, d'une famille noble, joignit à une grande connaissance des lettres beaucoup de prudence et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui était comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit, l'an 1065, Guillaume le Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et ensuite évêque de Salisbury. Osmond eut la faiblesse d'entrer dans le parti de ceux qui, par complaisance pour le roi, s'étaient déclarés contre saint Anselme; mais bientôt après il ouvrit les yeux, et, pénétré d'un sincère repentir, il voulut recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même. Il corrigea la liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, fixa les rites qui étaient incertains, suppléa à ce qui manquait, et mit tout dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de presque tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connaissances et par son zèle, mourut en décembre 1099, et fut canonisé 350 ans après par le pape Callixte III.

** OSMOND (René-Eustache, marquis d'), d'une ancienne famille de Normandie, naquit en 1751 à Saint-Domingue, où ses parents possédaient un établissement considérable. Envoyé fort jeune en France pour y recevoir une éducation qu'il n'eût point trouvée aux colonies, il entra au service en 1767, devint en 1776 colonel en second du régiment d'Orléans, et en 1784, colonel du régiment de Barrois. Lors des troubles de Hollande, chargé de recevoir les réfugiés qui affluaient sur notre territoire, cette commission le mit en rapport avec les Provinces-Unies, et en 1788, il fut nommé ministre du roi à La Haye. Lorsque la révolution éclata, il ne partagea point les illusions des personnes qui n'y voyaient que la réforme des abus, et prévit qu'elle entraînerait la chute de toutes les anciennes institutions. Nommé en 1791 ambassadeur en Russie, il ne put pas se rendre à son poste. Après l'arrestation du roi à Varennes, il alla rejoindre sa famille en Italie, et ne revint en France que sous l'empire; mais il ne voulut accepter aucune fonction. En 1814, lieutenant-général et ambassadeur à Londres, il donna sa démission en 1819, et ne prit plus de part aux affaires que comme membre de la chambre des pairs. Il mourut à Paris, en février 1838. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par M. de Barante.

* OSMOND (J.-B.-Louis), libraire à Paris, mort le 13 mars 1773, est auteur d'un *Dictionnaire typographique et critique des livres rares, singuliers, estimés et recherchés en tous genres*, 1768, 2 vol. in-8. Cet ouvrage utile à l'époque de sa publication, et qui peut encore servir à faire connaître les variations de prix qu'ont éprouvés différents livres curieux, a été bien surpassé par le *Dictionnaire* connu sous le nom de *Cailleau*, mais surtout par le *Manuel du libraire* de M. Brunet, le meilleur ouvrage que l'on ait en ce genre.

OSORIO (Jérôme), savant portugais, naquit à Lisbonne en 1506. Il apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, et devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avait confié l'éducation de son fils, le récompensa de ses soins en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimait avec tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron du Portugal*. Il mourut à Tavira, dans son diocèse, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant apaiser une sédition qui s'y était élevée. Ses mœurs et son érudition justifièrent l'estime dont les rois de Portugal l'honorèrent. Il nourrissait dans son palais plusieurs hommes savants et vertueux. Il se faisait toujours lire à table, et après les repas il recueillait les sentiments de ses convives sur ce qu'on avait lu. On a de lui : des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture sainte; *De nobilitate civili*; *De nobilitate christiana*; *De gloria libri V*. D'Alembert a prétendu que c'était un larcin fait à Cicéron, et que le traité *De Gloria* de cet orateur, que nous n'avons plus, était celui qu'Osorio a publié; il ajoute que *plusieurs* morceaux de ce traité *paraissent être au-dessus du style ordinaire de cet évêque*; mais cela prouve précisément combien peu d'Alembert se connaissait en style, et avec quelle légèreté il calomniait les hommes célèbres, infiniment éloignés des petits moyens qui formaient la politique de cet académicien. *De regis institutione*; *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis, virtute et auspicio gestis, libri XII*, Lisbonne, 1571, in-fol., traduit en français par Simon Goulart, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587, in-fol. et in-8, et en portugais par Manoël de Nascimento; *De justitia cœlesti*; *De sapientia*, etc. Tous ces ouvrages, qu'on peut lire avec fruit, ont été recueillis et imprimés à Rome en 1592, en 4 tom. in-folio : cette édition est fort rare. Jérôme Osorio, son neveu et chanoine d'Evora, a écrit sa *Vie*.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal, né en 1536 à Laroque-en-Magnoac, petit village près d'Auch, de parents pauvres, se trouva sans père, sans mère et sans bien à l'âge de neuf ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé *Castelnau de Magnoac*,

de la maison de Marca, qui était aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, et on y joignit deux autres enfants, cousins germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, et, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talents lui firent des protecteurs, entre autres Paul de Foix, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondements de sa fortune. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroi, secrétaire d'état, instruit de son mérite et de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal d'Est, protecteur de la nation française, le fut aussi de d'Ossat. Le roi lui offrit une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le saint Siége, et son absolution qu'il obtint du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome en 1604, à 68 ans. Le cardinal d'Ossat était un homme d'une pénétration prodigieuse. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent avec raison pour un chef-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. La meilleure édition est celle d'Amelot de la Houssaye, Paris, 1698, 2 vol. in-4, et 5 vol. in-12. Le cardinal d'Ossat, disciple de Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8. Lors de cette composition, d'Ossat ne connaissait pas encore toute la méchanceté de Ramus, qui ne prit les armes de la révolte que trois ans après l'impression de cette pièce. Elle ne regardait d'ailleurs que des disputes grammaticales. Mme d'Arçonville a publié une *vie du cardinal d'Ossat*, Paris, 1771, 2 vol. in-8. Elle y a inséré la traduction d'un *Mémoire* remarquable sur les effets de la ligue, écrit en italien, par ce cardinal.

* OSSELIN (Charles-Nicolas), député à la Convention, né à Paris en 1755, eut une jeunesse assez dissipée, qui l'empêcha d'être admis dans le corps des notaires de cette ville. Il plaida contre eux, mais il perdit son procès. Il adopta les principes révolutionnaires, et se trouva souvent en contradiction avec lui-même. En 1789, il fut nommé membre de la municipalité, place qu'il remplit encore dans celle du 10 août; il avait figuré parmi les moteurs de cette journée. Il fit partie du tribunal criminel chargé de prononcer sur le sort des victimes échappées à la fureur populaire. Dans cette circonstance, il se montra modéré plus qu'on ne pouvait s'y attendre. Nommé à la Convention, il s'unit aux ennemis du roi dont il vota la mort sans sursis. Osselin se déclara contre les Girondins; il dénonça le 24 mai 1793, au comité de sûreté générale, la commission des douze qui paralysait les projets des jacobins. Dénoncé à son tour pour s'être montré trop favorable à quelques individus, pour se disculper de modérantisme, il fit décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient abréger les débats, en se déclarant assez instruits, et fut le rédacteur de la plupart des lois contre les émigrés. Il tenta cependant de sauver madame de Charry, émigrée, qu'il fit sortir de prison et cacha chez son frère, curé près de Versailles. Condamné pour ce fait à la déportation, il fut enfermé à Bicêtre. En apprenant qu'il allait être de nouveau jugé comme complice de la conspiration des prisons, il arracha un clou qu'il s'enfonça dans le côté; il fut transporté mourant, devant le tribunal, et conduit à l'échafaud, en juin 1794, à l'âge de 40 ans. En 1792 il avait publié l'*Almanach du Juré*, in-18.

OSSIAN, barde ou druide écossais au IIIe siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service; et, pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar, qui avait été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenait ses vers par cœur, et les transmettait à d'autres. Ces *Poésies* et celles des autres Bardes ayant été conservées de cette manière pendant 1400 ans, Macpherson les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse et dans les îles voisines, et les fit connaître par une version anglaise, Londres, 1765, in-4. Mais le texte original n'a été publié par les soins de l'académie écossaise qu'en 1807, Londres, 3 vol. gr. in-8. L'abbé Cesarotti en a donné une version italienne Padoue, 1772; 4 vol. in-8. Elles ont été traduites depuis en français par Le Tourneur, 1777, 2 vol. in-8, avec des notes, qui, ainsi que la traduction, furent bien accueillies du public. D'autres poëmes recueillis par J. Smith, dans les montagnes d'Ecosse, et traduit en français, 1794, 3 vol. in-18, ont été réunis à la version de Le Tourneur, dans l'édition de Paris, 1810, 2 vol. in-8, précédés d'une *Notice sur l'état actuel de la question relative à l'authenticité des poëmes d'Ossian*, par Ginguené. On doit à M. Baour-Lormian d'heureuses imitations d'Ossian, Paris, 1801, in-8; 4e éd., 1818, in-18. Si les poésies des troubadours ont paru à M. l'abbé Millot dignes de voir le jour dans un siècle où l'on parle tant de goût et de critique, on peut assurer qu'on aurait fait injure à celles des bardes en leur refusant la même gloire. Les troubadours, poëtes licencieux et méprisables, ne chan-

taient que des amours romanesques, et dévouaient pour l'ordinaire au vice les travaux d'une muse barbare : les bardes, plus sages et plus nobles, célébraient les exploits de leurs guerriers. (*Voy.* MACPHERSON et DAVID DE SAINT-GEORGES.)

OSSONE. *Voy.* GIRON.

OSSUN. *Voy.* AUSSUN.

OSTERVALD (Jean-Frédéric), né en 1663 à Neuchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma une étroite amitié avec Jean-Alphonse Turretin de Genève, et deux ans après avec Samuel Werenfels de Bâle; et l'union de ces trois théologiens, qu'on appela le *triumvirat des théologiens de la Suisse*, a duré jusqu'à la mort. Ostervald n'était pas celui des trois qui valait le moins. Ses talents, ses vertus et son zèle à former des disciples, et à rétablir la discipline ecclésiastique autant qu'elle pouvait s'assortir à la secte de Calvin, le rendirent le modèle des pasteurs calvinistes. Il mourut en 1747, et sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Traité des sources de la corruption*, in-12 : c'est un bon traité de morale : *Catéchisme*, ou *Instruction dans la religion chrétienne*, in-8. Ce catéchisme, très-bien fait dans son genre, si on excepte les matières relatives aux erreurs de l'auteur, a été traduit en allemand, en hollandais et en anglais. On l'a souvent attribué à Turretin, et cité sous son nom. Il paraît effectivement qu'il y a eu part. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe. *Traité de l'impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice en voulant le corriger, comme font souvent des moralistes indiscrets; une *Edition* de la bible française de Genève, avec des *Arguments* et des *Réflexions*, 1744, in-fol.; un *Recueil de Sermons*, in-8. — Jean-Rodolphe OSTERVALD son fils aîné, pasteur de l'église française à Bâle, a donné au public un traité intitulé : *Les Devoirs des communiants*, in-12, estimé des protestants.

OSTIENSIS. *Voy.* HENRI de Suze.

OSTMAN. *Voy* OTTOMAN.

OSWALD (saint), roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Ethelfrid son père, de se réfugier chez les Pictes, et de là en Irlande, parce qu'Edwin, son oncle, s'était emparé de son royaume. Il se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit dans une grande bataille Cada-Wello, roi des anciens Bretons, qui y perdit la vie. Avant la bataille Oswald avait fait faire une grande croix de bois qu'il planta de ses propres mains; puis il cria à ses soldats de se prosterner devant cette croix, et de prier le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Le lieu où l'on avait élevé cette croix fut appelé *Hevenfelth*, ou *Champ du ciel*, et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans ces contrées. Cette croix devint très-célèbre dans la suite, au rapport de Bède et d'Alcuin. Durant plusieurs siècles, le sceau de l'abbaye de Durham représentait cette croix d'un côté, et avait pour revers la tête de saint Oswald. Ce saint roi, vainqueur de ses ennemis, rendit grâces à Dieu, s'appliqua à rétablir le bon ordre, à faire fleurir la religion de J.-C. dans ses états, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oswald arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 642.

OSWALD (Erasme), professeur d'hébreu et de mathématiques à Tubingen et à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du nouveau Testament en hébreu, et d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque, qui, si le fait est vrai, aurait été la plus ancienne du monde. Il donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'âme* (1). On prétend que, de tous les monuments des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus superbes. Il était composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi et d'autres bâtiments. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence de ce monument, et des sommes immenses qu'il avait coûté: mais l'on peut croire qu'il y a dans son récit, comme dans la description de toutes les merveilles antiques, beaucoup d'exagération. On peut en juger par les contes qu'on a faits sur cette ville de Thèbes, à laquelle on a ridiculement appliqué une partie de l'histoire de l'arche de Noé. On ne sait même quand vécut cet Osymandyas. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Ménès et Myris : or il paraît certain que Ménès est le même que Noé. *Voy.* MENES.

OTACILIA (Marcia-Otacilia-Severa), femme de l'empereur Philippe, né vers l'an 237, était chrétienne, et elle rendit son époux favorable aux chrétiens. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avait embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition : elle était entrée dans les vues de Philippe, qui parvint au trône par le meurtre de Gordien. Cette voie de parvenir au pouvoir suprême était devenue si commune chez les Romains, qu'elle semblait avoir perdu de l'horreur qu'elle devait inspirer aux hommes les plus sauvages. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens qui cependant venaient de proclamer Déce; mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite. Cette princesse était contemporaine d'Origène et de saint Hippolyte; elle reçut une lettre de chacun d'eux.

OTFRID. *Voy.* OTTFRIDE.

OTHELIO (Marc-Antoine), *Othelius*, natif d'Udine, enseigna le droit avec succès à Padoue, jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnaient ordinairement le nom de *Père*, qu'il méritait par son extrême douceur. Il mourut en 1628. On a de lui : *Consilia*; *De jure dotium*; *De pactis*; des *Commentaires sur le droit civil et canonique*.

OTHMAN ou OSMAN, troisieme calife des Musul-

mans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de J.-C., dans sa 70e année. Il fit de grandes conquêtes, par Moaviah (*voy.* ce nom), général de ses armées, et fut tué dans une sédition l'an 656. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, et fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avait mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophète. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN. *Voy.* OTTOMAN.

OTHON (Marcus-Salvius), empereur romain, naquit à Rome, l'an 32 de J.-C., d'une famille qui descendait des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avait été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Après la mort de Néron, l'an 68 de J.-C., il s'attacha à *Galba*, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuadait que cet empereur l'adopterait; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba et sa jalousie contre Pison ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il était accablé de dettes, contractées par ses débauches; et il regardait la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que « s'il n'é» tait au plus tôt empereur, il était ruiné sans res» source; et qu'après tout, il lui était indifférent, » ou de périr de la main d'un ennemi dans une » bataille, ou de celle de ses créanciers, prêts à le » poursuivre en justice. » Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer Galba et Pison, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changements arrivés à Rome, les légions de la basse Germanie avaient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables pour l'engager à renoncer à l'empire : tout fut inutile. Othon voyant son rival inflexible, marcha contre lui, et le vainquit dans trois combats différents; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale, livrée entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort l'an 69 de J.-C., à 37 ans. Etroitement lié avec Néron, il avait eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, et les voies affreuses par lesquelles il parvint à l'empire, ont fait penser à plusieurs historiens qu'il aurait plutôt été un tyran qu'un bon empereur.

OTHON Ier ou OTTON, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, et fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône qu'après avoir essuyé des contradictions de la part de sa mère Mathilde. Cette princesse s'efforçait d'y placer son fils cadet Henri, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'était encore que duc de Saxe; au lieu que le jeune Henri était fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. Othon étant monté sur le trône l'obligea de se retirer en Westphalie; il la fit revenir dans la suite à la cour, l'honora comme sa mère, et se servit utilement de ses conseils. La couronne devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de cent talents, et ses associés à la peine du *harnescar*. Ceux de la haute noblesse qu'on condamnait à cette peine, étaient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite noblesse portait une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. Othon sut non-seulement faire respecter au dehors, mais il rétablit au dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Les Barbares, une fois soumis, étaient instruits dans la foi, et recevaient avec reconnaissance une religion qui faisait leur bonheur. Les Danois, peuple indomptable, qui avaient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon, s'étant ainsi rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Outre-Mer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs français qui s'érigeaient en souverains et en petits tyrans. L'Italie, vexée par Bérenger II, usurpateur du titre d'empereur, appelle Othon contre ce tyran. Othon paraît, et Bérenger prend la fuite; mais l'empereur profite de cette occasion pour établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome; on lui ouvre les portes, et Jean XII le couronne empereur en 962. Othon prit les noms de *César et d'Auguste*, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Othon confirma en même temps les donations de Pepin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire; ce qui était un peu contradictoire, puisque ces donations rendaient le pape souverain temporel et indépendant : mais cela peut s'entendre d'une fidélité d'alliance et d'attachement. Jean XII était dans le cas de faire prendre cette précaution. Il se ligua contre l'empereur avec Bérenger même, réfugié chez des Mahométans qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir Adalbert, fils de ce Bérenger, à Rome, tandis qu'Othon était à Pavie. Tout cela rendit Jean XII extrêmement odieux. Othon passa à Rome, fit déposer le pontife, et élire Léon VIII à sa place en 963 Il est à croire, vu la religion et la piété sincère d'Othon, qu'il crut cette déposition permise et valide, à raison des vices de Jean et des vertus de Léon. (*Voy.* ces deux articles.) Le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean-de-Latran, furent contraints d'accorder à Othon et à tous ses successeurs le droit de nommer au saint Siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant que « les empereurs auraient le droit de se » nommer tels successeurs qu'ils jugeraient à pro» pos. » Ce qui semble prouver que dans ce conflit de prétentions, les empereurs se regardaient comme

dépendants de Rome, tandis qu'ils voulaient en être les maîtres. A peine Othon était retourné en Allemagne, que les Romains emprisonnèrent Léon, et prirent les armes contre l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une matière de gloire, devient dans d'autres une source de malheurs. Othon revole en Italie, prend Rome en 964, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome est fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de faim, et Benoît V, successeur de Jean XII, envoyé prisonnier en Allemagne. Les dernières années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avait envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présents dont ils étaient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre, qui appartenaient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, et les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, et maria sa nièce Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, en 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au lieu qu'Othon en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas des fondements aussi fermes que celui de Charlemagne. Othon avait d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice : sa colère et son ambition dérogeaient quelquefois à ces qualités; mais il y revenait dès que son âme reprenait sa situation naturelle. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses et de sa puissance. Il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçaient. L'abbé Schmidt, dans une *Histoire des Allemands*, ouvrage plein d'inexactitudes, de préjugés, de prédilections et de haines, a pris à tâche d'exalter ce prince dans ce qu'il a fait de mal, et de lui faire presque un crime de ce qu'il a fait de bien, de contourner ses actions et ses intentions, et de changer l'idée que nous en ont donnée les écrivains du temps, en particulier Wittikind, moine de Corbie en Saxe, auteur équitable, impartial, parfaitement instruit des faits qu'il rapporte, contemporain et compatriote d'Othon. A qui croire? A des écrivains du XVIIIe siècle, qui *raisonnent l'histoire* pour la faire servir à leurs vues, ou aux hommes sans prétention, qui ont écrit tout simplement les faits dont ils ont été témoins, ou qu'ils rapportent d'après la connaissance publique, générale, non contestée, qu'on en avait de leur temps? (Voy. l'*Histoire des Allemands*, *sous Othon le Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, in-8 (en allemand); et l'*Hist. des Répub. ital.* par Sismondi, t. 1.)

OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à Othon Ier, son père, à l'âge de 18 ans, en 973. Sa mère Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenait, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck, et Boleslas, duc de Bohème, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ses différents ennemis et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, et les fit revivre. Othon assembla près de 60,000 hommes, désola toute la Champagne et alla jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays, les expéditions militaires n'étaient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la rivière d'Aisne. Geoffroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi, croyant sa dignité au-dessus d'un combat avec Geoffroi. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980; et par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçut la basse Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'Othon s'affermissait en Allemagne, les Grecs ligués avec les Sarrasins ravageaient l'Italie et inquiétaient le pape. Benoît VII eut recours à Othon, qui repassa les Alpes, et fit d'abord tout plier devant lui; mais après quelques combats heureux, il fut défait par la trahison des Italiens qui servaient dans son armée en 982, fait prisonnier, acheté par un marchand d'esclaves, et rançonné par l'impératrice Théophanie sa femme, avant d'avoir été reconnu. On touchait au moment d'une grande révolution; mais, les Grecs et les Arabes étant désunis, Othon eut le temps de rassembler les débris de son armée, et de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon, qui n'avait pas trois ans. Il retourne encore à Rome, et y meurt en 983, suivant les uns, d'une flèche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin, suivant quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égalait point son père; il avait moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédait, était terni par son caractère cruel et perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, il invita à dîner quelques sénateurs partisans de Crescentius (*voy.* ce nom), et les fit tous égorger au milieu du repas. Il faut convenir que si ce trait est réel, il pouvait être en quelque sorte nécessité par les trahisons et les atrocités toujours renaissantes de cette faction.

OTHON III, fils unique du précédent, surnommé *le Roux*, né en 980, avait à peine atteint l'âge de trois ans quand son père mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri, duc de Bavière, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les états la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince.

L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. Crescentius remplit Rome de troubles et de désordres. Othon, appelé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, et est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV, qui venait de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, et mit à sa place l'antipape Jean XVI. Celui-ci, de concert avec le rebelle, projetait de rétablir les empereurs grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiége Rome, la prend, dépose l'antipape et le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Grégoire V, que l'empereur avait rétabli, mourut en 999. Othon III fit élire à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la prière de ce pontife que l'empereur donna cette même année à l'église de Verceil la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique. Othon, de retour en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie. En 1001, il manqua de périr à Rome, en voulant dissiper une troupe de séditieux. Il fut obligé de fuir, et revint avec des troupes venger l'affront qu'il avait reçu. Il mourut au château de Paterno, dans la Campanie, en reprenant le chemin de l'Allemagne l'an 1002, à 22 ans, après un règne de 19. Il avait épousé Marie d'Aragon. *Voy.* ce nom.

OTHON IV, dit le *Superbe*, fils de Henri *le Lion*, duc de Bavière, et de Mathilde, sœur de Richard *Cœur de Lion*, roi d'Angleterre, fut élevé à la cour de son oncle, qui lui assigna plusieurs domaines, en échange desquels il obtint le comté de Poitiers, et l'Aquitaine. Othon avait beaucoup de partisans en Allemagne, et après la mort de Henri IV, une partie des électeurs le proclamèrent empereur, tandis qu'une autre partie choisit Philippe, duc de Souabe, appuyé par Philippe-Auguste. Richard soutient les droits de son neveu : l'Italie et l'Allemagne se partagent entre les deux prétendants; et la guerre civile désole ces deux pays. Enfin, Philippe ayant été assassiné par le duc de Bavière, Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort, et apaise toutes les dissensions. Ainsi, élu empereur en 1197, il fut reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonnerait ce que la comtesse Mathilde avait laissé au saint Siége, et nommément la Marche d'Ancône et le duché de Spolette. Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri VI. Othon vole en Allemagne pour apaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et après avoir déclamé beaucoup contre le saint Siége, il se soumet au jugement des princes et leur abandonne l'Empire. Frédéric, appuyé par Innocent III et par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, et toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop faible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, en 1214. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hartzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée en 1218. Il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avait eu ni assez de courage, ni assez de prudence.

OTHON ou HATTON, archevêque de Mayence, est célèbre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés par la faim, lui demandaient l'aumône, et les fit brûler vifs, les appelant *ses souris et ses rats*. Dieu punit sa cruauté; car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, et qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile; les souris l'y poursuivirent. Le père Serarius, dans son ouvrage *de Rebus Moguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire; mais il fut vivement attaqué dans une savante dissertation qui parut dans le Journal de Verdun. Lenglet du Fresnoi a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques*; le fameux Misson, qui certainement n'était pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre par des raisons solides. (*Voyage d'Italie*, tom. 1, p. 58.) Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amène l'exemple de Popiel II, roi de Pologne, et diverses histoires rapportées par Pline et par Varron. Enfin, si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe et obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum*, ps. 104); il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel et avare par des souris. La ville de Cosa, qui n'était pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitants furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte Rutilius Numatianus Gallus :

> Dicuntur cives quondam migrare coacti
> Muribus infestas deseruisse domos.

Les îles des Bermudes ont été également infestées par des rats qui parurent et disparurent sans qu'on sût d'où ils étaient venus, ni ce qu'ils étaient devenus. *Voy.* Bermudes dans le Dictionnaire géographique.

OTHON, duc de Bavière. *Voy.* BAVIÈRE.

OTHON (saint), évêque de Bamberg et apôtre de la Poméranie, naquit en Souabe vers 1069, devint chapelain et chancelier de l'empereur Henri IV, puis évêque de Bamberg en 1102. Il convertit Uratislas, duc de Poméranie, avec une grande partie de ses sujets, et mourut à Bamberg le 30 juin 1139.

Ses vertus, son zèle, ses lumières, furent l'admiration de l'Allemagne. On a de lui une *Lettre* à Pascal II. *Voy.* sa *Vie* écrite par D. Anselme Meiller, abbé d'Ensdorf dans le haut Palatinat, sous ce titre : *Mundi miraculum, S. Otho*, etc., Amberg, 1739, in-4. On célèbre sa fête le 2 juillet.

OTHON de FREISINGEN, ainsi nommé parce qu'il était évêque de cette ville au douzième siècle, était fils de saint Léopold, marquis d'Autriche, et d'Agnès, fille de l'empereur Henri VI. Il fut d'abord prévôt de Neubourg, en Autriche, il alla ensuite en France faire ses études dans l'université de Paris, et s'y distingua. L'amour de la solitude le fit entrer dans le monastère de Morimond, dont il devint abbé. Nommé évêque de Freisingen en 1138, il accompagna l'empereur Conrad dans la Terre-Sainte, sans quitter l'habit de religieux. Peu après son retour, il abdiqua l'épiscopat en 1156, et retourna à son ancienne solitude à Morimond en Bourgogne. où il mourut le 21 septembre 1158. On a de lui une *Chronique* en sept livres, depuis le commencement du monde jusqu'en 1146. Cet ouvrage, peut-être de quelque utilité malgré les fables dont il est rempli, a été continué jusqu'en 1210, par Othon de Saint-Blaise. On le trouve dans les *Recueils* de Pistorius et de Muratori, ainsi que deux autres productions du prélat allemand : la première est un *Traité de la fin du monde et de l'Antechrist*, et la deuxième une *Vie de l'empereur Frédéric Barberousse*, en 2 livres. Ces ouvrages d'Othon ont été publiés à Francfort par les soins de Christian Urstitius, 1585, in-fol.

OTHONIEL, fils de Cenez, et parent de Caleb, ayant pris Dabir, autrement Cariath-Sepher, épousa Axa, fille de Caleb, que celui-ci avait promise en mariage à quiconque prendrait cette ville des Chananéens. Les Israélites ayant été assujettis pendant huit ans par Chusam Rasathaïm, roi de Mésopotamie, Othoniel, suscité de Dieu, vainquit ce prince, et après avoir délivré de servitude les Israélites, il en fut le juge, et les gouverna en paix l'espace de quarante ans. Sa mort, arrivée l'an 1344 avant J.-C., fit couler les larmes des Israélites.

OTRANTE (Fouché, duc d'). *Voy.* Fouché.

OTROKTSIFORIS (François), Hongrois, fit ses études à Utrecht, et fut ministre dans sa patrie. Après bien des disgraces, occasionnées par son attachement à l'erreur, il embrassa la religion catholique, enseigna le droit à Tyrnau, mit en ordre les archives de l'église de Strigonie, et mourut à Tyrnau l'an 1718. On a de lui : plusieurs ouvrages polémiques imprimés en Hollande, dont il rougit ensuite, et qu'il réfuta lui-même; *Origines hungaricæ*, Franeker, 1693, 2 vol. in-8, ouvrage plein de recherches. Il faut y joindre *Antiqua religio Hungarorum, vere christiana et catholica*, Tyrnau, 1706, in-8, que le même auteur fit lorsqu'il fut revenu de ses préjugés; *Examen reformationis Lutheri*, 1696; *Roma civitas Dei sancta*; *Theologia prophetica, seu Clavis prophetiarum*, Tyrnau, 1705, in-4.

OTT (Jean-Henri), *Ottius*, né à Zurich en 1617, d'une famille distinguée, fut professeur en éloquence, en hébreu et en histoire ecclésiastique à Zurich, où il mourut en 1682. On a de lui plusieurs ouvrages de théologie et de littérature. — Son fils, Jean-Baptiste Ott, né en 1661, se rendit habile dans les langues orientales et les antiquités, et professa l'hébreu à Zurich. On a aussi de lui divers ouvrages peu connus.

OTTER (Jean), né en 1707, à Christianstadt, ville de Suède, d'une famille commerçante, engagée dans les erreurs du luthéranisme, fit de bonne heure son étude principale des langues. Il apprit d'abord celles du Nord, dont il joignit la connaissance à l'étude des humanités. Quand la paix de Neustadt eut rendu, en 1724, le calme à la Suède, il alla étudier dans l'université de Lund en Scanie, où il se livra deux ans à la physique et à la théologie. Ce fut alors qu'il commença à avoir des doutes sur la religion qu'il professait; il passa en France, où il fit son abjuration. Le cardinal de Fleury l'accueillit avec distinction, lui donna un emploi dans les postes, et l'envoya dans le Levant en 1734, d'où il ne revint qu'au bout de 10 ans. Le fruit qu'il retira de ses courses fut une connaissance profonde des langues turque, arabe, persane, de la géographie, de l'histoire et de la politique des états qu'il avait fréquentés. Il avait aussi travaillé avec soin à remplir un autre objet de sa mission, qui était de rétablir le commerce des Français dans la Perse. La cour de France ne tarda pas à récompenser son zèle et ses travaux. Outre une pension qui lui fut d'abord accordée, on l'attacha à la bibliothèque royale, en qualité d'interprète pour les langues orientales. On le nomma, au mois de janvier 1746, à une chaire de professeur royal pour la langue arabe; et en 1748, il fut admis à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Epuisé par ses voyages et par la continuité de ses travaux, il mourut la même année dans la quarante-unième de son âge. Il venait de publier son *Voyage en Turquie et en Perse*, avec une *Relation des expéditions de Thamas Koulikan*, 2 vol. in-12, enrichi d'un grand nombre de notes intéressantes, mais écrites d'un ton sec. Il avait lu dans l'académie des belles-lettres un premier *Mémoire sur la conquête d'Afrique par les Arabes*, et il a laissé le deuxième fort avancé. L'*Eloge* d'Otter par Bougainville est inséré dans le *Recueil* de l'académie des inscriptions, XXIII, 297-308.

OTTFRIDE. ou OTFRID, *Otfridus*, moine allemand vers le milieu du IXe siècle, passa la plus grande partie de sa vie au monastère de Weissembourg en basse Alsace, et fit de grands progrès dans la littérature sacrée et profane. Il épura la langue allemande, qu'on appelait alors *théodisque* ou *tudesque*. Il fit dans cette vue une grammaire, ou plutôt il perfectionna celle que Charlemagne avait commencée. Pour faire tomber les chansons profanes, il mit en vers tudesques rimés les plus beaux endroits de l'Evangile. Comme ces vers pouvaient se chanter, ils se répandirent beaucoup, et produisirent l'effet qu'il en attendait : ils ont été publiés en 1571, in-8, à Bâle, par Francowitz. On conserve dans la bibliothèque impériale à Vienne plusieurs ouvrages en allemand d'Ottfride, manuscrits; une *Paraphrase* en prose des Psaumes;

les cantiques de l'office divin; et quelques *Homélies sur les Evangiles*. Il était disciple de Raban-Maur. *Voy.* les *Antiquités teutoniques* de J. Schiller.

* OTTIERI (François-Marie, comte et puis marquis), né à Florence en 1665, fut page à la cour de Cosme III, et membre de l'académie de la Crusca. Il parcourut toute l'Europe, et, de retour en Italie, publia l'*Histoire des guerres qui ont eu lieu pour la succession de la monarchie espagnole, depuis l'an* 1696 *jusqu'en* 1725, Rome, 1762, 9 vol. in-4. Le 1er vol. fut mis à l'index; mais il parait que l'auteur se rétracta sur plusieurs expressions relatives à la cour de Rome, puisqu'il continua d'y publier son histoire, et qu'on en permit la réimpression. Il mourut en 1742.

* OTTLEY (William-Young), né en 1770 et mort à Londres vers la fin de mai 1836, à 65 ans, cultiva les arts avec succès et en fut un des historiens les plus consciencieux et les plus estimables. Comme peintre, son tableau capital est *la chute de Satan;* comme écrivain on lui doit entre autres ouvrages; *La Galerie des peintres anglais*, Londres, 1818, très-gr. in-4, fig.; *La Galerie du marquis de Stafford,* avec des remarques sur les tableaux dont elle se compose, 1818, 4 vol. très-gr. in-4; l'*Ecole italienne*, avec des notices sur les peintres et les sculpteurs les plus distingués, et des observations sur leurs ouvrages, 1823, in-fol.; l'*Histoire de la gravure depuis son origine,* etc. 1816, 2 vol. gr. in-4, ouvrage plein de recherches curieuses, et dans lequel les opinions des écrivains qui l'ont précédé dans la même carrière sont présentées et discutées d'une manière très-lumineuse. *Notices sur les graveurs,* 1831, in-8, tom. 1er. C'est le commencement d'un dictionnaire pour lequel Ottley ramassait des matériaux depuis trente ans. *Remarques sur quelques manuscrits du British museum,* 1835, in-4. Ottley possédait une riche collection d'estampes, remarquable surtout par la beauté des épreuves et la rareté des pièces dont elle se composait.

OTTO GUERICKE. *Voy.* GUERICKE.

OTTOBONI (Pierre). *Voy.* ALEXANDRE VIII.

OTTOCARE II, dit *le Victorieux,* roi de Bohème, obtint l'Autriche et la Styrie par son mariage avec Marguerite d'Autriche, à l'exclusion de Frédéric de Bade, fils de la sœur ainée de Marguerite, et acquit, à prix d'argent, la Carinthie, la Carniole et l'Istrie en 1262. Il signala sa valeur dans les guerres qu'eut à soutenir son père contre Frédéric d'Autriche. Fier de ses richesses et de sa puissance, il porta la guerre en Prusse, et força les Prussiens à embrasser le christianisme; il jeta les fondements de la ville de Kœnigsberg, ensuite il entra en Hongrie, et eut plusieurs avantages sur ses ennemis. Rodolphe, comte de Habsbourg, ayant été élu empereur en 1273, le somma de rendre hommage pour les fiefs qui étaient de sa dépendance. Sur son refus, ce prince le cita à la diète de l'empire, pour rendre raison de ses acquisitions injustes; mais il ne comparut ni par lui-même, ni par autrui. Ce mépris irrita tellement les princes impériaux, qu'on résolut de lui déclarer la guerre. L'empereur marcha donc vers l'Autriche; Ottocare ne se fiant pas au succès d'une bataille, et craignant les démarches de Frédéric de Bade, demanda la paix, consentit de céder l'Autriche, et prêta hommage à genoux pour la Bohème et pour les autres terres qu'il possédait. (*Voy.* RODOLPHE Ier.) Mais la reine son épouse et quelques esprits brouillons lui ayant reproché une si lâche démarche, il rompit la paix, et s'empara de l'Autriche avec une puissante armée. L'empereur se mit en campagne pour le combattre avec toutes ses troupes allemandes et hongroises. La bataille se donna à Marchfeldt, près de Vienne, l'an 1278, et Ottocare la perdit avec la vie, après 25 ans de règne. Il eut pour successeur au trône de Bohème son fils Wenceslas, fiancé à Judith, fille de l'empereur Rodolphe.

OTTOMAIO (Jean-Baptiste dell'), poète italien, mort l'an 1527, est auteur de 51 *Canzoni*, qui furent insérés sans sa participation dans l'édition que donna Grazzini en 1555, à Florence, du 2e livre de Berni, intitulé : *Di tutti i trionfi, carri, mascarate*, etc. Paul dell' Ottomaïo, frère de Jean-Baptiste, s'en plaignit hautement, et obtint de l'autorité souveraine que les 100 pages contenant les *Canzoni* seraient arrachées de tous les exemplaires; ce qui fut en partie exécuté. Il en donna une autre édition à Florence, 1560, in-8, augmentée de quatre nouvelles chansons. Cependant, malgré ce supplément, on préfère l'édition du recueil de Grazzini, à cause des changements que fit Ottomaïo dans la sienne pour la différencier de la première : les curieux les rassemblent toutes les deux.

OTTOMAN, OSTMAN ou OTHMAN, premier empereur des Turcs, était un des émirs ou généraux d'Alaëdin, dernier sultan d'Iconium. Ce souverain étant mort sans postérité, Ottoman partagea ses états avec les autres généraux, comme autrefois les capitaines d'Alexandre le Grand. Une partie de la Bithynie et de la Cappadoce lui échut. Il sut conserver ses possessions par de nouvelles conquêtes, qu'il fit sur les Grecs du côté de la Lycie et de la Carie, et prit la qualité de sultan en 1299 ou 1300. Il fit de la ville de Pruse la capitale de son empire naissant, et mourut en 1326. La bonté de ce sultan se fit extrêmement remarquer dans une longue suite de despotes violents et sanguinaires; elle a passé par tradition chez les Turcs comme une merveille. Quand leurs empereurs montent sur le trône, au milieu des acclamations, on ne manque jamais de leur souhaiter, entre les vertus dignes d'un souverain, la bonté d'Ottoman.

OTTOMAN (le P.). *Voy.* OSMAN, fils d'Ibrahim.

OTWAY (Thomas), célèbre poète anglais, né en 1651 à Trottin, dans le comté de Sussex, fut élevé à Winchester et à Oxford, puis à Londres, où il se livra tout entier au théâtre. Il était en même temps auteur et acteur. Ses tragédies sont plus estimées que ses autres pièces; mais les sujets sont mal choisis et ne s'accordent pas avec les notions de l'histoire : elles sont d'ailleurs défigurées par des irrégularités et des bouffonneries. Son style est trop figuré et rempli de l'enflure asiastique. Ce poète mourut en 1685, à 34. On a recueilli ses *Œuvres* (*comédies et tragédies*) à Londres, 1736, 2 vol. in-12; 1768, 3 vol. in-12. L'édition la plus

récente et la meilleure de ce poète est celle de Londres, 1813, 3 vol. pet. in-8, avec des notes et la vie de l'auteur par Th. Thornton. Les tragédies d'Otway sont *Alcibiade*, *don Carlos*, sujet reproduit par Schiller; *Bérénice*, imitée de Racine; *Caïus Marius*; l'*Orphelin*, et *Venise sauvée*, son chef-d'œuvre, et qui a fourni à La Fosse le sujet de *Manlius*.

OUBOUCHA, ou d'après les écrivains chinois OUBACHÉ, kan des Tartares Tourgauts, devenus fameux par leur émigration de l'empire russe. Oubaché commandait une horde de six cent mille Tartares les plus paisibles et les plus hospitaliers parmi ces peuples, qui occupaient les plaines arrosées par le Wolga, entre Astracan et Casan. Il était parvenu à un âge très-avancé, lorsqu'une insulte faite dans la personne de ce vieillard priva la Russie de plus d'un demi-million d'hommes, aussi utiles en guerre qu'en paix. Un lieutenant russe, nommé Kischenskoï, étant venu exiger le tribut que les Tourgauts payaient à la Russie, non content de le percevoir, s'empara de plusieurs troupeaux qu'il vendit à son profit. Oubaché lui porta alors ses plaintes, et Kischenskoï l'accablant d'injures, osa même lui donner un soufflet. Il aurait été massacré à l'instant; mais le prudent Oubaché parvint à modérer la juste indignation de son peuple, et se borna à demander justice à Catherine II. Ses envoyés furent mal reçus, et on daigna à peine les écouter. Ne pouvant endurer cette injustice, Oubaché et les anciens de la horde, après avoir tenu conseil, prirent le parti de se retirer jusqu'au pied des montagnes du Thibet, près des frontières de la Chine, d'où, suivant une ancienne tradition, les Tourgauts croyaient être originaires. A ce que rapporte l'historien Castera, ils quittèrent les bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Illi le 9 août 1771. Catherine fit redemander les Tourgauts à l'empereur de la Chine; mais ce monarque lui répondit : « Je ne suis pas » assez injuste pour livrer mes propres sujets à » une puissance étrangère, ni assez cruel pour » chasser des enfants qui rentrent dans le sein de » leur famille. Je n'ai été instruit du projet des » Tourgauts qu'au moment de leur arrivée, et je » me suis empressé de leur rendre le pays de leurs » ancêtres. L'impératrice ne peut se plaindre que » de celui qui a porté sa main sur le visage d'un » kan et d'un vieillard aussi respectable qu'Ou» baché. » Ce dernier mourut peu de temps après son émigration, vers l'année 1775. On trouve des détails sur cette émigration des Tourgauts dans le tome 2 des *Mémoires* concernant les Chinois.

* OUDEGHERST (Pierre d'), jurisconsulte, né dans le XVI[e] siècle, à Lille, s'acquit une réputation par son habileté dans l'histoire, dans la jurisprudence et dans le maniement des affaires. Il publia, en 1571, les *Chroniques et annales de Flandre*, depuis l'an 620, jusqu'à l'an 1477, Anvers, Plantin, un vol. in-4. Cet ouvrage, dédié à l'empereur Maximilien II, auprès duquel l'auteur résida quelque temps, est écrit avec ordre, et on y trouve des faits intéressants que l'on chercherait inutilement ailleurs. Le temps ou les guerres civiles ayant anéanti les *Mémoires* qu'il a pu consulter, le livre d'Oudegherst devient nécessaire à ceux qui voudront connaître les révolutions qu'a essuyées la Flandre, et la part qu'elle a eue à celles qui ont agité les états voisins depuis l'origine de cette principauté, jusqu'à la mort de Charles-le-Téméraire, le dernier des ducs de Bourgogne qui ait régné sur cette province. Appelé en Espagne pour y travailler à l'établissement des monts-de-piété, Oudegherst mourut à Madrid en 1591. Une nouvelle édition de ses *Annales* a été donnée par Lesbroussart, Gand, 1789, 2 vol. in-8, enrichie de *Notes* et de *chartes* et *diplômes* inédits. Oudegherst devait en publier la suite depuis l'avénement de la maison d'Autriche au gouvernement de la Flandre. On doit regretter qu'elle n'ait point paru.

OUDENHOVEN (Jacques), ministre protestant, né à Bois-le-Duc, mort vers l'an 1683, fit sa principale étude de l'histoire de son pays, comme il paraît par les ouvrages qu'il nous a laissés écrits en flamand : *Description de la ville et mairie de Bois-le-Duc*, 1670, in-4. Il y parle des catholiques avec toute la partialité qu'on doit attendre d'un prédicant. *Description de la ville de Heusdin*, Amsterdam, 1743, in-4; *...de Dordrecht*, Harlem, 1670, in-8; *Origine et antiquité de la ville de Harlem*, 1671, in-12; *Antiquités cimbriques*, Harlem, 1682; on y trouve des choses curieuses touchant les différentes inondations arrivées en Hollande; *Description de la Hollande ancienne ou de la Sud-Hollande*, 1654, in-4.

* OUDET (dom Jean), né à Yvoi-Carignan, ancien duché de Luxembourg, embrassa la règle de saint Benoît à l'abbaye de Saint-Vannes de Verdun. Il enseigna longtemps avec succès la théologie dans divers monastères de la congrégation, dont il passait pour un des hommes les plus instruits. Lorsque Malebranche eut fait paraître son *Traité de la recherche de la vérité*, il se rendit à Paris dans l'intention de discuter avec lui sur divers points de son nouvel ouvrage. On argumenta vigoureusement, et on se sépara de bonne amitié, après avoir épuisé la discussion, sans que de part et d'autre on eut changé de sentiment. Oudet a composé divers ouvrages, dont aucun n'a été publié. On dictait dans les cours de théologie de la congrégation son *Traité de Jure et Justitia*, qu'on assure être excellent; et dom J.-François, dans la *Bibliothèque générale des écrivains de l'ordre de Saint-Benoît*, cite un *Traité de la grâce*, par dom Oudet, « où, dit-il, sans don» ner dans aucun écueil, il ne laisse rien à désirer. » Il mourut à Novi-les-Moines, près Rethel-Mazarin, le 18 décembre 1736.

OUDIN (César), fils de Nicolas Oudin, grand-prévôt de Bassigny, fut élevé à la cour du roi de Navarre, qui fut depuis Henri IV. Ce prince l'employa en diverses négociations importantes, et lui donna la place de secrétaire et d'interprète des langues étrangères en 1597. Il mourut en 1625, avec la réputation d'un citoyen zélé et d'un homme intelligent. On a de lui pour les langues italienne et espagnole des *grammaires* et des *dictionnaires* dont on ne se sert plus.

OUDIN (Antoine), fils aîné du précédent, succéda à son père dans la charge d'interprète des langues

étrangères. Louis XIII l'envoya en Italie; le pape Urbain VIII se faisait un plaisir de s'entretenir avec lui. De retour en France, il fut choisi pour enseigner la langue italienne à Louis XIV. Nous avons de lui quelques ouvrages : *Curiosités françaises pour servir de supplément aux dictionnaires*, in-8. C'est un recueil de nos façons de parler proverbiales. *Grammaire française rapportée au langage du temps*, in-12. Elle n'est plus d'aucune utilité. *Recherches italiennes et françaises*, 2 vol. in-4; *Le Trésor des deux langues espagnole et française*, in-4. Il mourut en 1653.

OUDIN (Casimir), né à Mézières sur la Meuse en 1638, entra chez les prémontrés en 1656, et s'appliqua principalement à l'étude de l'histoire ecclésiastique. Louis XIV passant par l'abbaye de Bucilli en Champagne, Oudin, chargé de le complimenter, plut à ce prince, mais n'ayant pas soutenu, dans la suite de la conversation, l'idée que son compliment avait donnée de lui, cet heureux début n'eut point de suite. Son général le chargea ensuite de visiter toutes les abbayes de son ordre, pour tirer des archives ce qui pourrait servir à son histoire. Il s'en acquitta avec succès, et vint à Paris en 1683, où il se lia avec plusieurs savants. Oudin ayant, par sa vanité et sa dissipation, perdu l'esprit de son état, et même de sa religion, se retira à Leyde en 1690, embrassa la prétendue réforme, et y fut sous-bibliothécaire de l'université. Ses principaux ouvrages sont : *Commentarius de scriptoribus Ecclesiæ antiquis illorumque scriptis*, etc., Leipsig, 1722, 3 vol. in-fol.; compilation pleine de fautes et d'inexactitudes, qui viennent en partie de ce qu'il ne savait pas assez de grec et de latin. En bon apostat, il n'a pas oublié d'y entasser des injures contre l'Eglise et contre l'ordre religieux qu'il avait abandonné. *Veterum aliquot Galliæ et Belgii scriptorum opuscula sacra nunquam edita*, 1692, in-8; un *Supplément des auteurs ecclésiastiques omis par Bellarmin*, 1688, in-8, en latin; *Le Prémontré défroqué*, etc. Il finit sa carrière à Leyde en 1717, à 79 ans. Il avait de la chaleur dans l'esprit, de l'inquiétude et de la méchanceté dans le caractère.

OUDIN (François), né l'an 1673 à Vignory en Champagne, fit ses études à Langres, et entra chez les jésuites en 1691. Après avoir professé les humanités et la théologie avec un succès distingué, il se fixa à Dijon et y passa le reste de ses jours, partagé entre l'étude et le commerce des gens de lettres. C'est dans cette ville qu'il mourut le 28 avril 1752, âgé de 79 ans. Le P. Oudin avait fait une étude profonde de l'Ecriture sainte, des conciles et des Pères, surtout de saint Chrysostome, de saint Augustin et de saint Thomas, pour lesquels il avait un attrait particulier. Les vertus du religieux ne le cédaient point en lui aux connaissances du savant. Il était si zélé pour l'éducation de ses écoliers, qu'il consacrait souvent une partie de sa pension pour le soulagement de ceux qui étaient dans la misère. Il employait le reste à acheter des livres en tout genre de littérature. Le latin, le grec, l'espagnol, le portugais, l'italien et l'anglais lui étaient familiers. Il était profondément versé dans la connaissance des antiquités profanes et sacrées, et des médailles. Il joignait à une érudition étendue les grâces de la belle littérature, beaucoup de justesse dans l'esprit, une ardeur infatigable pour le travail, et une facilité merveilleuse à faire des vers latins. Ses principaux ouvrages en ce genre sont : une pièce intitulée *Somnia*, imprimée in-8 et in-12, pleine d'élégance et de bonne poésie, qu'il composa à 22 ans; une autre sur *le feu*, des *Odes*, des *Mimes*, des *Elégies*, dont la plupart sont imprimées dans le recueil des *Poemata didascalica*, 1749, 3 vol. in-12, et les autres sont dignes de l'être. Ses ouvrages en prose sont plus considérables. Les plus connus sont : *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu*. Il en avait achevé les quatre premières lettres quand il est mort; il a laissé plus de 700 articles pour le reste de l'ouvrage. Ce livre, bien exécuté, est désiré par tous les amateurs de l'histoire littéraire. La *Bibliothèque des écrivains jésuites* avait été commencée par le P. Ribadeneira, et poussée jusqu'en 1618. Elle fut continuée par le P. Philippe Alegambe jusqu'en 1643, et par Sotwel jusqu'en 1673. Les pères Bonanni, de Tournemine et Kervillars, furent ensuite successivement chargés d'en composer la suite; mais n'ayant rien donné au public, et ayant seulement recueilli quelques *Mémoires* informes, on crut que le P. Oudin s'en acquitterait mieux, et on ne se trompa point. Après la mort du père Oudin, le père Jean-Louis Courtois, natif de Charleville, eut ordre de revoir et d'achever l'ouvrage de son confrère; mais la destruction de la société a arrêté l'exécution de cette entreprise confirmée à Rome par le pape. Un *Commentaire* latin sur l'Epitre de saint Paul aux Romains, in-12, où il a principalement suivi les explications de saint Chrysostome; des *Etymologies celtiques*; un bon *Eloge du président Bouhier*, en latin; des *Commentaires* sur les Psaumes, sur saint Matthieu, et sur toutes les Epitres de saint Paul, qui sont restés manuscrits; *Historia dogmatica conciliorum*, in-12; les vies d'*Antoine Vieyra*, de *Melchior Inchofer*, de *Denys Petau*, de *Fronton du Duc*, de *Jules Clément Scotti*, de *Jacques Billy* et de *Jean Garnier*. Ces sept vies sont imprimées dans les *Mémoires* du père Nicéron. Un *Petit Office de saint François-Xavier*, très-bien composé, dont les hymnes sont dans le grand genre lyrique, pleines d'idées vastes et sublimes, énoncées avec toute la noblesse et l'énergie de l'ode. La conversation de l'auteur de tant de savants ouvrages ne pouvait être qu'instructive et variée. Sa mémoire lui rappelait une infinité de faits, son esprit lui fournissait des pensées fines et ingénieuses. Il parlait volontiers des savants et des ouvrages; il citait surtout avec une justesse admirable les plus beaux endroits des anciens poètes qu'il avait remarqués. Il disait quelquefois, que « dans sa jeunesse, les » belles-lettres avaient eu pour lui des charmes » inexprimables, et que dans sa vieillesse elles » adoucissaient encore les infirmités et les chagrins » attachés à cet âge. » Cicéron avait dit : *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant*. Michault, célèbre littérateur de Dijon, ami du P. Oudin, a consacré à la mémoire de ce savant jésuite une partie du 2e vol. de ses *Mélanges historiques et*

philologiques, (*voy.* MICHAULT). Le P. Oudin écrivit pour l'amusement de ses élèves plusieurs *Tragédies* tirées de sujets sacrés, et une comédie, *Le Joueur*, qui mériterait l'attention.

OUDINET (Marc-Antoine), né à Reims en 1645, devint professeur en droit dans l'université de Reims, et remplissait cette place avec honneur, lorsque Rainssant, son parent, garde des médailles du cabinet du roi, l'engagea à venir partager ce soin avec lui. Oudinet se rendit à ses invitations, et obtint sa place quelques années après. Il mit beaucoup d'ordre et d'arrangement dans ce précieux dépôt. Le roi lui accorda pour récompense une pension de 500 écus. Il fut reçu de l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1701, et mourut à Paris le 22 janvier 1712, à 69 ans, consumé par le travail. Une politesse douce et aimable relevait son savoir. Il avait beaucoup de religion, et cette vertu ne se bornait pas à son esprit, elle éclatait encore dans sa conduite. On a de lui, dans la collection académique, trois *Dissertations* estimées : l'une sur l'*origine du mot médaille*; l'autre sur les *médailles d'Athènes et de Lacédémone*; et la 3e sur *deux agathes* du cabinet du roi. Il avait extrêmement de mémoire : on dit qu'étant écolier il apprit les douze livres de l'*Enéide* en une semaine : ce qui, pour être difficile et rare, est néanmoins très-croyable. Nous avons connu un jeune homme qui en apprenait un livre en une après-dînée.

** OUDINOT (Nicolas-Charles), maréchal de France, né en 1767, à Bar-le-Duc, s'enrôla fort jeune dans le régiment de Médoc; mais en 1787, il quitta le service. Rentré sous les drapeaux vers la fin de 1791, deux ans après il avait obtenu le grade de général de brigade. Le 6 août 1794, s'étant rendu maître de Trèves, il en devint gouverneur. Fait prisonnier dans une attaque de nuit à Neckrau, il resta cinq mois en captivité. Ayant été échangé, il prit, à la tête de sa brigade, Nordlingen, Donavert et Neubourg, se signala au combat de Feldskirch, à la prise de Manheim et à celle de Constance. Ses services lui valurent en 1799 le grade de général de division. Chef d'état-major de Masséna, il contribua puissamment au succès de la bataille de Zurich, entra en Italie, où il se fit remarquer sur les bords du Mincio, et poussa les Autrichiens jusqu'aux lagunes de Venise. Chargé de porter à Paris les drapeaux enlevés à l'ennemi, le Ier consul lui décerna un sabre d'honneur. Nommé commandant en chef des douze mille grenadiers et voltigeurs du camp d'Arras, à la tête de ce corps, il prit part au siége d'Ulm, aux combats de Vertingen, d'Amstatten, à la victoire de Gunsbourg, et entra à Vienne. Quelque temps après, il combattit à Hollabrün, où une balle lui traversa la cuisse; malgré cette blessure, il reprit le commandement de son corps à Austerlitz et s'y distingua. Après la victoire de Friedland, à laquelle il avait eu une grande part, il reçut le titre de comte, avec une dotation d'un million. En 1809, il commandait dix-huit bataillons d'élite à Essling, et à Wagram; sa valeur fut récompensée par le maréchalat, et le titre de duc de Reggio. Gouverneur de la Hollande en 1810, il eut, en Russie, le commandement du 2e corps d'armée, et se fit remarquer dans cette malheureuse expédition, par son sang-froid et son énergie. Après les désastres de Leipsig, il dirigea l'arrière-garde jusqu'à Mayence, où il fut atteint du typhus. Dans la campagne de France, il fut blessé au combat d'Arcis-sur-Aube et ne quitta Napoléon qu'après son abdication à Fontainebleau. Pendant les cent jours il resta dans l'inaction; à la 2e restauration il fut nommé major-général de la garde royale et commandant en chef de la garde nationale de Paris. Après 1830, grand chancelier de la légion-d'honneur, et gouverneur des invalides en 1842, il mourut le 13 septembre 1847, à 81 ans.

** OUDOT (Charles-François), conventionnel, né à Beaune vers 1760, était en 1789 procureur du roi au bailliage de cette ville. Député de la Côte-d'Or à l'assemblée législative, il fut réélu à la convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis. Après le 31 mai, il fut chargé d'une mission dans les départements, insurgés pour soustraire l'assemblée à la domination de la commune de Paris. Il prit, après le 9 thermidor, la défense des membres de l'ancien comité de salut public; en mars 1795 il proposa l'établissement d'un tribunal qui serait chargé de juger les députés accusés de crimes contre l'état. Il avait fait partie de différents comités, notamment de celui de législation, et montré de la capacité pour les affaires dans différents rapports importants. Devenu membre du conseil des cinq-cents, il continua de s'occuper de questions de jurisprudence avec succès. En 1798, il entra au conseil des anciens. Quoiqu'il se fût montré opposé au 18 brumaire, à la réorganisation du tribunal de cassation, il fut appelé à y siéger. Atteint comme régicide en 1815, il alla chercher un asile à Bruxelles, et ne rentra en France qu'après la révolution de 1830. Il mourut en juin 1841, dans un âge avancé.

OUDRY (Jean-Baptiste), peintre, né à Paris en 1686, mort dans le même lieu le 30 avril 1755, âgé d'environ 69 ans. Il apprit les principes de son art sous le célèbre Largillière, et retint de ce maître, pour le coloris, des principes sûrs, qu'il a communiqués dans une assemblée de l'académie de peinture, dont il était membre. On connait le talent supérieur d'Oudry pour peindre les animaux; ses compositions en ce genre sont de la plus grande vérité et admirablement traitées. On a gravé les *Fables* de La Fontaine, in-fol., 4 vol. d'après ses dessins ébauchés; mais ceux qui les ont finis n'avaient pas ses talents. Il a fait des chasses qui faisaient l'ornement de plusieurs châteaux du roi de France, entre autres de la Muette.

OUEN (saint), *Audoenus*, élu archevêque de Rouen en 639, s'acquit une grande considération par son savoir et ses vertus. Il employa l'autorité que lui donnaient son caractère et ses lumières pour établir la paix entre les princes français. Ce fut au retour d'une de ces négociations qu'il mourut à Clichy, près de Paris, le 24 août 683, âgé de 74 ans. Il s'était trouvé au concile de Châlons la 4e année de son épiscopat. Il est auteur de la *Vie de saint Eloi*, traduite en français, 1693, in-8.

OUGHTRED (Guillaume), né à Eaton le 5 mars

1574, fut élevé au collége royal de Cambridge, dont il fut membre environ douze ans. Il devint ensuite recteur d'Adelbury, où l'on dit qu'il mourut de joie le 30 du mois de juin 1660 à 86 ans, en apprenant le rétablissement de Charles II. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques dont Wallis fait un grand éloge. Son *Arithmetica* parut à Londres en 1648, in-8.

* OUGROUMOFF (G.) peintre, l'un des chefs de l'école russe, né en 1764, reçu en 1770 élève de l'*Académie des Arts* de Saint-Pétersbourg, y remporta le 1er prix en 1785, en devint membre en 1797, puis recteur en 1820, et mourut le 19 mars 1823. Parmi les tableaux de cet artiste on distingue la *Conquête de Casan* et l'*Avénement au trône de Michel Romanof*. Le 1er numéro du *Journal des Beaux-Arts* fondé en 1823 par Grigorovischt contient une *Notice* sur ce peintre et ses ouvrages.

* OUHAB (Abdel-el-Wahab), fondateur de la secte des Wahabis, né vers 1760, se signala d'abord par plusieurs actions d'éclat, soit contre d'autres tribus arabes, soit en attaquant les caravanes, de sorte qu'il passait pour être le guerrier et même le voleur le plus intrépide du désert. S'étant ainsi attiré l'admiration de la multitude, il commença à prêcher une nouvelle doctrine, dont les principes étaient « qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, dont lui » seul était le véritable prophète; que toute inéga- » lité de richesses, d'exemptions ou de droits, ex- » cepté la dime, était contre la loi de ce Dieu. » Il défendait en même temps le vin et les excès de toute espèce. Il choisit parmi ses prosélytes un certain nombre d'hommes déterminés, et les envoya prêcher sa doctrine dans la Syrie, la Perse, l'Egypte et la Turquie. Quand elle lui eut acquis la vénération de plusieurs peuples, il parut tout-à-coup dans l'Arabie avec une nombreuse armée, et en 1802 il se rendit maître de la Mecque et de Médine, dont il pilla les trésors. Il se dirigea ensuite vers Tais et Dgedda; les prit d'assaut et en passa les habitants au fil de l'épée. Le grand-seigneur alarmé de ses succès, ordonna à ses pachas de marcher contre lui; mais la victoire se déclara presque toujours pour Abdel, qui s'avançait à grands pas vers la capitale de l'empire, quand un musulman de la secte d'Ali, nommé Halgi-Osman, indigné des profanations qu'Abdel avait commises, pénètre dans sa tente au moment où il faisait sa prière, et lui enfonce son canjar dans le cœur. Abdel tombe en jetant un cri; son frère accourt, et éprouve le même sort; les gardes arrivèrent enfin, et Halgi, percé de mille coups, expire sur les cadavres de ses victimes. Abdel fut assassiné en 1803; sa mort sauva peut-être l'empire ottoman de sa ruine. Les Wababis, privés de leur chef, errèrent quelque temps dans le désert; ralliés par un neveu d'Abdel, ils battirent de nouveau les Turcs, s'emparèrent encore de Médine et de la Mecque, et rasèrent le tombeau de Mahomet, en 1805. Mais battus à leur tour, et le neveu d'Abdel ayant été tué, ils retournèrent dans leurs déserts. Leur secte comptait encore en 1814 de nombreux prosélytes. On peut consulter: *Histoire des Wahabis, depuis leur origine*, par Corancez (*Voy.* ce nom), 1810, in-8; *Mémoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les Wahabis*, etc., par Rousseau (*Voy.* ce nom) consul à Bagdad, 1818, in-8.

OULTREMAN (Henri d'), seigneur de Rombise, né à Valenciennes en 1546, s'appliqua avec beaucoup de succès aux belles-lettres, au droit et à l'histoire de sa patrie, fut chef de la magistrature à Valenciennes, et mourut en 1605. On a de lui: des *Poésies sacrées* en latin et quelques-unes en français; *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, 1639, in-fol., publiée par son fils Pierre d'Oultreman.

OULTREMAN (Philippe d'), fils du précédent, se fit jésuite en 1607, prêcha avec beaucoup de succès pendant 26 ans, et mourut le 16 mai 1652. On a de lui: le *Vrai chrétien catholique*, St.-Omer, 1622, traduit en anglais, 1623; *Pédagogue chrétien*, Mons, 1645-1650, 2 vol. in-4. C'est un corps complet de la morale chrétienne, tiré de l'Ecriture sainte et des saints Pères. Jacques Broquart, jésuite, le publia en latin à Luxembourg, et le P. Brignon le donna à Rouen en français plus moderne, l'an 1704, in-4. On en a un abrégé.

OULTREMAN (Pierre d'), jésuite, frère du précédent, mort à Valenciennes, sa patrie, le 23 avril 1656, à 65 ans, a donné plusieurs ouvrages au public, entre autres: *Vie de Pierre l'Ermite et de plusieurs croisés*, Valenciennes, 1632, in-8; *Histoire de la ville et comté de Valenciennes*, Douai, 1639, in-fol. Il n'est proprement que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a corrigé et augmenté. (*Voy.* d'OULTREMAN, Henri.) *La Constantinople Belgique*, Tournai, 1643, in-4. C'est l'histoire de Baudouin et d'Henri, empereurs de Constantinople. *L'amour incréé répandu sur les créatures*, Lille, 1652, in-fol.

OUSEL, OISEL ou LOISEL (Philippe), né à Dantzick en 1671, d'une famille originaire de France, devint ministre de l'église allemande de Leyde, puis professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, en 1717. Il remplit cette chaire avec distinction jusqu'à sa mort arrivée en 1724. Son collègue lui rappelant pendant sa dernière maladie des passages de l'Ecriture sainte en latin ou en allemand pour sa consolation, il corrigeait la version sur l'hébreu ou sur le grec, avec autant de soin que si son lit eût été une chaire de théologie: occupation qui dans cette circonstance paraît aussi superflue que déplacée. Ses principaux ouvrages sont: *Introductio in accentuationem Hebræorum metricam*, in-4. Il soutient dans la préface de cet ouvrage que les points et les accents hébreux sont aussi anciens que les livres de l'Ecriture sainte. Cette singularité l'engagea dans quelques disputes littéraires, où il n'eut point l'avantage. (*Voy.* CAPPEL, Louis.) *De accentuatione Hebræorum prosaïca*, in-8; *De lepra*, 1709, in-4. — Un autre OUSEL (Jacques), parent du précédent, a laissé des notes estimées sur l'*Octavius* de Minutius Félix. Elles ont été insérées en entier avec celles de Meursius, dans l'édition *Variorum* de 1672, in-8.

OUSTRILLE (saint). *Voy.* AUSTREGESILE.

OUTRAM (Guillaume), théologien anglais du XVIIe siècle dont nous avons un Traité estimé sous ce titre: *De sacrificiis Judæorum libri duo*, Londres,

1677, in-4. L'auteur y disserte sur les sacrifices de la loi ancienne et sur ceux des gentils, et finit par celui de la croix. Les préjugés de sa secte l'ont engagé à rejeter celui de la messe.

OUTREIN (Jean d'), ministre protestant, né à Middelbourg en 1662, fut professeur en philosophie et en antiquités sacrées, dans l'*illustre école* de Dordrecht, et mourut ministre à Amsterdam le 24 février 1722. On a de ce ministre un très-grand nombre d'ouvrages ascétiques et philologiques, la plupart en flamand. *Courte esquisse des vérités divines*, Amsterdam, 1736, in-12, que les protestants ont traduite en différentes langues; *Essai d'emblèmes sacrés*, 1700, 2 vol. in-4; plusieurs *Dissertations* sur différents passages de l'Ecriture sainte.

* OUTREMONT (Anselme d'), né à Paris en 1746, fils d'un avocat célèbre, fréquenta lui-même le barreau. Il entra conseiller au parlement en 1766, et lors de la suppression momentanée de ce corps, en 1771, il fut exilé à Crevant où, pendant un séjour de quatre années, il partagea son temps entre l'étude des lois criminelles et la culture des lettres. Le parlement ayant été rétabli en 1774, il fut chargé de la rédaction de plusieurs remontrances, notamment de celles qui furent faites contre les édits de Turgot. Des plaintes s'étant élevées contre les abus introduits dans l'administration de la justice, il proposa l'abolition des *épices* et demanda d'autres réformes sur cette matière. Parvenu en 1785, à la grand'chambre, il fit tous ses efforts pour empêcher la convocation des états-généraux, et termina sa laborieuse carrière parlementaire par cette dernière chambre des vacations, qui supporta seule le poids du ressort immense du parlement de Paris, depuis le mois de septembre 1789 jusqu'en octobre 1790, époque de la suppression définitive de l'ancien ordre judiciaire. L'année suivante il émigra en Belgique, puis il passa en Hollande : en 1795 il fut appelé à Ham, où se trouvait alors Monsieur (Louis XVIII) qui le nomma conseiller de régence. Les événements ayant détruit les espérances des royalistes, il passa en Angleterre et resta à Londres où pendant la longue durée de son émigration, il ne cessa d'être le conseil et l'arbitre de ses compagnons d'exil. Le roi le nomma, en 1814, conseiller d'état. Au retour de Bonaparte il passa de nouveau en Angleterre et ne revint en France qu'au mois d'avril 1816. Il mourut à Paris, au mois de septembre 1822. On a de lui : le *Nouveau siècle* ou *la France encore monarchie*, Londres, 1796, 2 vol. in-8; *Examen critique de la révolution française considérée comme système politique*, Londres, 1805, in-8. Il a composé quelques pièces de théâtre, qui n'ont été ni jouées, ni imprimées, entre autres, *Marguerite d'Anjou* et *la Mort de Charles Ier*.

OUVILLE (Antoine le Metel, sieur d'), frère de l'abbé de Bois-Robert, et fils d'un procureur de la cour des aides de Rouen, était né à Caen et devint ingénieur-géographe. Il cultiva moins les mathématiques que la poésie. On a de lui des *pièces de théâtre* imprimées depuis 1638 jusqu'en 1650 : elles sont au-dessous du médiocre. Il est beaucoup plus connu par un recueil de *Contes*, très-inférieurs à ceux de La Fontaine, et qui ne leur ressemblent que par l'indécence et la volupté. Il a traduit de l'espagnol *des Nouvelles amoureuses et tragiques* de Dona Maria de Zayas, 1656, in-8.

OUVRARD (René), chanoine de Tours, habile dans les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, la théologie et la musique, naquit vers 1624, à Chinon, et mourut l'an 1694, aimé pour son caractère et respecté pour sa conduite. Ses ouvrages sont : *Secret pour composer en musique, par un art nouveau*; *Biblia sacra, 529 carminibus mnemonicis comprehensa*; le même ouvrage en français; *Motifs de réunion à l'Eglise catholique, etc.*; *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*. Vu la marche du ciel astronomique, il est douteux qu'il puisse exister un calendrier de cette nature. On voit encore aujourd'hui sur la tombe d'Ouvrard les deux vers suivants, de sa composition :

Dum vixi, divina mihi laus unica cura :
Post obitum sit laus divina mihi unica merces.

Mon soin fut ici-bas de louer le Seigneur :
Que ce soin, dans le ciel, fasse tout mon bonheur.

** OUVRARD (Gabriel-Julien), financier auquel on ne peut refuser une grande habileté, mais moins connu pourtant par ses talents et ses services, que par ses démêlés avec les divers gouvernements de France, était né en 1770 près de Clisson. Quand arriva la révolution, il faisait à Nantes le commerce des denrées coloniales. Doué d'un esprit fin et d'une grande hardiesse dans ses spéculations commerciales, il parvint, en moins de quinze années, au faite du crédit et de la fortune. Fournisseur en chef des armées et de la marine en 1797, il gagna des sommes immenses, et se fit pardonner ses richesses par l'usage qu'il en fit. Plus tard, il obtint la confiance du chef du gouvernement, et fut chargé d'une mission secrète en Angleterre. Ayant échoué dans la négociation dont il s'était chargé trop légèrement, il fut puni de ce non succès par une détention arbitraire et qui se prolongea. Lors de l'occupation de la France en 1814, il se chargea de fournir des vivres aux armées alliées. En 1817, il contribua beaucoup à fonder le crédit public en rassurant les créanciers de l'état, et trouva le moyen de payer l'indemnité promise aux puissances étrangères, sans diminuer les ressources des divers services et sans avoir recours à de nouvelles charges. Le talent financier dont il venait de donner des preuves, ne pouvait manquer d'augmenter son crédit. En 1823, il obtint la fourniture générale de l'armée envoyée en Espagne; et les marchés qu'il passa dans cette circonstance furent signalés comme onéreux au trésor. Les poursuites commencées contre ce fournisseur furent suspendues, et n'ont point été reprises. Ouvrard, en Espagne, avait gagné la confiance de Ferdinand VII, en lui apprenant le secret d'augmenter ses revenus sans nuire à la prospérité de ses sujets. Cet homme, si riche, avait éprouvé des pertes et contracté des obligations qu'il ne put pas remplir. Mis en prison pour dettes à Sainte-Pélagie, il y passa plusieurs années. Depuis il vécut dans la retraite, et mourut presque oublié au mois d'octobre 1846. On a de lui quelques écrits sur les finances, et des *Mémoires*

sur sa vie et ses diverses opérations financières, Paris, 1826, 3 vol. in-8.

OVÉRALL (Jean), d'adord professeur de théologie à Cambridge, puis doyen de Saint-Paul à Londres, devint en 1614 évêque de Coventry et de Lichtfield, et quatre ans après évêque de Norwich. Il tâcha de concilier, dans une correspondance de lettres, les controverses de Hollande sur la prédestination et sur le libre arbitre. On trouve quelques-unes de ces lettres dans le recueil intitulé : *Epistolæ præstantium virorum*, Amsterdam, 1704, in-fol. Il mourut en 1619.

OVERBEECK (Bonaventure van), dessinateur et antiquaire hollandais, né à Amsterdam en 1660. Il avait conçu un goût si vif pour les antiquités, qu'il fit trois fois le voyage de Rome, où il prit les dessins des précieux restes de l'ancienne magnificence de cette ville. Il dessina d'abord les monuments qui subsistent en entier; puis il crayonna ceux qui sont endommagés sans y rien ajouter, et il en observa toutes les proportions avec la plus grande exactitude. De retour dans sa patrie, il grava lui-même ses dessins, recueillit les descriptions qu'on en trouve dans les meilleurs antiquaires pour les placer à côté, et y joignit les noms et les médailles des papes qui ont rétabli quelques-uns de ces monuments, sans oublier les inscriptions anciennes et modernes qui s'y rapportent. Il mourut l'an 1706 dans sa ville natale. Ce recueil, qui était d'abord en flamand, a été traduit en latin et en français. On l'a publié en latin sous ce titre : *Reliquiæ antiquæ urbis romanæ*, etc., Amsterdam, 3 vol. in-fol. Chaque volume est composé de cinquante planches et d'autant de descriptions. On l'a donné en français à Amsterdam 1709 et 1763, 3 vol. in-fol.

** OVERBERG (Bernard), prêtre catholique, est l'un des hommes qui contribuèrent le plus à propager et à perfectionner l'instruction du peuple en Allemagne. Né en 1734 à Hœckel, principauté d'Osnabrück, après avoir terminé ses cours de philosophie et de théologie, et rempli quelque temps l'emploi de précepteur, il fut ordonné prêtre, et nommé vicaire en 1780 à Evers-Winkel. Il porta dès lors toute son attention sur l'instruction des enfants, et devint, au bout de trois ans, un catéchiste si accompli, que le bruit de sa réputation le fit appeler à Munster, pour y diriger l'école normale. Il s'établit dans cette ville en 1783, et ce fut là que devenu plus tard supérieur du séminaire, il mourut, le 9 novembre 1826, regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Sa piété et son zèle pour la gloire de Dieu égalaient ses lumières. Il a publié un grand nombre d'excellents ouvrages sur l'éducation, parmi lesquels on citera : *Méthode d'enseignement*, son *Catéchisme*, son *Histoire biblique*, et son *Manuel de religion*. La *Vie d'Overberg* écrite en allemand par G.-H. Schübert, a été trad. en franç. par Léon Boré, Paris, 1843, in-12.

OVERKAMPF (Georges-Guillaume), né en Westphalie vers le milieu du XVIIe siècle, est auteur de divers ouvrages, où il y a plus d'érudition que de jugement, et plus de passion que de saine critique. Ses œuvres furent imprimées à Rinteln en 1703. On y remarque une dissertation singulière sous ce titre : *Commentatio theologica de ratione statûs curiæ romanæ circa usum latinæ linguæ, sacroque dominationis arcano*. Il prétend que la cour de Rome n'emploie la langue latine que pour étendre sa domination. Sans parler de l'extravagance d'une pareille assertion, on peut juger du goût d'un homme qui ne trouve dans la langue de Virgile et de Cicéron d'autre raison de prédilection, qu'une ambition imaginaire. La vérité est que la mère de toutes les Eglises, la Jérusalem chrétienne, réunissant dans son sein toutes les nations de la terre, doit avoir un langage uniforme et général, connu de tous. Déjà, avant la naissance du christianisme, la langue latine, selon la remarque de Pline, jouissait de cet avantage : *Quæ sparsa congregaret imperia, ritusque molliret, et tot populorum discordes ferasque linguas sermonis commercio contraheret*. Sur quoi Inchofer, dans sa savante histoire *de sacra latinitate*, remarque que Rome chrétienne ne pouvait, sans une faute impardonnable, négliger une langue qui, sous Rome païenne, fut celle de l'univers : *Nec decet gentili adhuc Roma domito orbi latinitatem fuisse imperatam; eadem vero christiana negligere ejus linguæ culturam, quæ in unum religionis regnum distractos ubique populos congregavit*. Un protestant, tout autrement judicieux qu'Overkampf, gémit sur la chute de la langue latine, et la regarde comme très-préjudiciable à la théologie et à la conservation de la foi orthodoxe; c'est Jean-Adam Flessa, dans sa *Dissertatio de cadente latinitate orthodoxiæ noxia*, Rinteln, 1727. Ce traité est très-bien écrit. L'auteur démontre que la pureté de la foi se conserve bien plus aisément dans une langue morte, et par là immuable, dans une langue universelle, et surtout dans la langue qui a servi à instruire des vérités chrétiennes presque toutes les nations du monde. *Voy.* DESBILLONS.

OVIDE (Publius OVIDIUS NASO), chevalier romain, né à Sulmone, ville de l'Abruzze, le 20 mars de l'an 43 avant J.-C., fut envoyé à Rome de bonne heure. Ses talents s'étaient déjà développés; le séjour de cette ville, la patrie du goût et des arts, les perfectionna. Envoyé à Athènes à seize ans, il étudia les finesses de la langue et de la littérature grecque. La poésie avait des attraits infinis pour lui. Son père, craignant que la passion des vers ne l'arrachât à la fortune que lui promettaient ses talents, voulut en vain qu'il se consacrât à l'éloquence. Ovide était né poète, et il le fut malgré son père et aux dépens de ses propres intérêts. Auguste, ami des talents, le reçut à sa cour, récompensa son esprit, et applaudit ses ouvrages. Ovide, tourmenté par le démon de la poésie et par celui de l'amour, éprouva bientôt les malheurs que ces deux passions causent ordinairement. Non content de chanter l'objet de ses flammes, il voulut réduirer en système l'*Art d'aimer*. Il publia un poème sous ce titre. Auguste, irrité d'ailleurs contre l'auteur, prit le prétexte de cet ouvrage pour le reléguer, à l'âge de 50 ans, à Tomes (aujourd'hui Tomis ou Tomisvar) sur le Pont-Euxin. L'endroit de son exil était assez agréable : un vrai philosophe y aurait pu trouver une vie calme et heureuse; mais Ovide n'aspirait point à cette qualité, il conserva toute sa vie la lâcheté d'un courtisan et d'un poète voluptueux. On ignore le

véritable crime d'Ovide. C'était, selon les apparences, d'avoir vu quelque chose de honteux dans la maison d'Auguste. Comment cet empereur aurait-il pu exiler Ovide pour son poëme de l'*Art d'aimer*, lui qui aimait et qui protégeait Horace, dont les poésies sont souillées de tous les termes de la plus infâme prostitution? Il est vraisemblable qu'Auguste alléguait une raison prétendue, n'osant parler de la véritable. Une preuve qu'il s'agissait de quelque inceste, de quelque aventure secrète de la famille impériale, c'est que Tibère, ce monstre de lasciveté comme de dissimulation, ne rappela point Ovide. Il eut beau demander grâce à l'auteur des proscriptions et à l'empoisonneur de Germanicus, il resta sur les bords du Danube, soupirant sans cesse après les plaisirs de Rome. Il mourut dans ses regrets, l'an 17 de J.-C., à 57 ans, après en avoir passé sept dans son exil. M. Poinsinet de Sivry a publié dans le *Mercure de France*, avril 1773, première partie, page 181 et suiv., une *Lettre* dans laquelle il semble établir que la cause de l'exil d'Ovide est fondée sur un tout autre motif que celui qu'on allègue communément (le commerce incestueux d'Auguste avec Julie sa fille). Il croit que cet empereur n'a puni Ovide que parce qu'étant décemvir, il avait informé contre le jeune Agrippa, petit-fils et successeur désigné de cet empereur; et ébruité quelque atrocité de ce prince brutal et méchant. Ses conjectures sont plausibles; mais ce ne sont que des conjectures. « On peut faire à Ovide, » dit un homme d'esprit, un reproche presque » aussi grand qu'à Auguste et à Tibère : c'est de les » avoir loués. Les éloges qu'il leur prodigue sont si » outrés, qu'ils exciteraient encore aujourd'hui » l'indignation, s'il les eût donnés à des princes » légitimes, ses bienfaiteurs; mais il les donnait à » des tyrans. » Chose étrange que les louanges, et les louanges des poëtes! Il est bien clair qu'Ovide désirait de tout son cœur que quelque Brutus délivrât Rome de son Auguste, et il lui souhaite en vers l'immortalité. Lorsqu'il apprit sa mort, il poussa la folie et la bassesse jusqu'à lui consacrer une espèce de temple, où il lui offrait tous les matins de l'encens. On lui pardonnerait peut-être cet avilissement, si la reconnaissance l'avait produit; mais il est évident que ce n'est que la lâcheté et le défaut de courage. Ovide faisait un dieu d'Auguste, parce qu'il espérait toucher Tibère, et en faire un homme. Quelques auteurs, confondant sans doute Tomis ou Tomisvar en Bulgarie avec Témiswar, ont cru qu'Ovide avait été exilé en Hongrie; mais cette idée n'a pas besoin de réfutation : presque tous les vers du poëte faits durant son exil déposent contre elle. On montre néanmoins son tombeau à Szombathely (Sabaria); ce qui supposerait qu'il est mort en Hongrie durant une course qu'il y aura faite, ou que ses ossements y ont été transportés par quelqu'un de ses amis. Les ouvrages qui nous restent de ce poëte sont : les *Métamorphoses*. C'est, dit-on, son chef-d'œuvre; mais quel nom peut-on lui donner? Ce n'est point un poëme épique; ce genre de poésie a des règles, et Ovide n'en connaît point dans son ouvrage; moins encore un poëme didactique; car il ne contient les règles d'aucune science. Ce n'est point non plus un poëme historique, c'est plutôt une compilation historico-mythologique, tirée des poëtes plus anciens et des Livres saints. Le commencement, où il traite de Dieu, de l'homme, de la formation du monde, du déluge, etc., présente de belles et grandes idées, mais altérées par les rêves des mythologistes; c'est la *Genèse* travestie (1). Le reste contient d'autres traits de l'Histoire sainte, également défigurée, et toutes les extravagances de la Fable. Ce sont des peintures sans gaze des amours des dieux et des hommes; tableaux d'autant plus propres à corrompre les cœurs, qu'Ovide les expose d'une manière tendre, pathétique. En même temps on y trouve des maximes vraies et des réflexions sages. On a souvent cité ces vers qui semblaient être pris dans quelque traité sur le péché originel :

Excute virgineo conceptas pectore flammas,
Si potes, infelix. Si possem, sanior essem :
Sed rapit invitam nova vis : aliudque cupido,
Mens aliud suadet. Video meliora, proboque;
Deteriora sequor...

Nous avons la traduction des *Métamorphoses*, par Thomas Corneille, en vers, Paris, 1697, 3 vol. in-8; par l'abbé Banier, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-fol., fig. de Picard, et réimprimée à Paris, avec de nouvelles fig., 1767 et suiv. 4 vol. in-4, où les mœurs n'ont rien à gagner. Elles sont aussi en 3 vol. in-12, édit. de Hollande et de Paris. Dubois-Fontanelle en a donné une version, 1766, 2 vol. in-8, souvent réimprimée. De St.-Ange en a entrepris une traduction en vers français, dont le troisième livre a paru au commencement de 1783 : « Fabrique » pénible et froide (dit un bon juge en cette ma» tière), où les traits de génie s'évanouissent, les » morceaux de verve languissent et s'éteignent, la » facilité disparaît, l'abondance devient lâcheté, » les affections légères deviennent ridicules et pe» santes, le badinage des jeux de mots se change » en de mauvaises pointes, les négligences en pla» titudes. Ce qui avait peu d'intérêt paraît tout-à-fait » ennuyeux, et par le moyen de la paraphrase

(1) N'y aurait-il que cette seule preuve de la connaissance que les païens ont eue des Livres saints, il y aurait de l'imprudence à nier un fait démontré par une preuve sensible et subsistante; et ce n'est pas le résultat des idées qu'Ovide pourrait y avoir prises personnellement, c'est un compte fidèle qu'il rend de la théologie païenne sur la formation du monde. Indépendamment des Livres saints que les nations pouvaient avoir sans peine, surtout depuis la Version des Septante, et une autre beaucoup plus ancienne dont parle Eusèbe, les Juifs vendus aux Grecs par les Tyriens et les Sidoniens, plus de 600 ans avant J.-C., purent encore apprendre aux maîtres qui les achetèrent tout ce qui regardait leur histoire et leur religion. Les Lacédémoniens qui se vantaient de descendre d'Abraham (*Machab.* 11, v. 19), pouvaient aussi en être instruits. Un passage bien précis du prophète Joël nous apprend que les Juifs ont été vendus aux Grecs : *Quid mihi et vobis, Tyrus et Sidon? Argentum enim meum et aurum tulistis : et desiderabilia mea, et pulcherrima intulistis in delubra vestra : et filios Juda, et filios Jerusalem vendidistis filiis Græcorum, ut longe faceretis eos de finibus suis* (Joël III, 5, 6.) « Il est naturel, dit un critique, de faire parler un étranger » de son pays, de sa religion, de ses usages, de son ancien état : » les Grecs purent donc connaître par leurs esclaves beaucoup de » choses qui regardaient la religion des Juifs; d'ailleurs ces » esclaves, transplantés de Jérusalem et de la Judée, purent » même obtenir de leurs maîtres la liberté de faire les exercices » de leur religion, et je ne sais si leurs assemblées ne donnèrent » point naissance aux mystères secrets qui s'établirent dans la » Grèce. » *Voy.* ORPHONÉE.

» presque inévitable, les répétitions, les longueurs » sont absolument insipides et assommantes. Ainsi, » malgré ses défauts, Ovide se lit avec plaisir dans » sa langue; et avec ses beautés ternies en français, » avec ses défauts augmentés et renforcés, il n'est » presque pas lisible dans la traduction de M. de » Saint-Ange. » Cette traduction a été achevée; et quoique les connaisseurs l'eussent condamnée à la plus obscure médiocrité, elle a été réimprimée en 1808, et en 1823, 4 vol. in-12. Le style en général a de la précision, de l'élégance, de la correction; mais on ne peut se dissimuler que la maigreur et la sécheresse ne s'y mêlent quelquefois. On désire de temps en temps ce que l'art et la lime ne peuvent donner, le mouvement, la chaleur et la verve. Les *Fastes* en 6 livres, dans lesquels, à travers plusieurs morceaux négligés et quelques écarts, on découvre une imagination belle, noble et riante. Ils ont été traduits par Bayeux, 1783, 4 vol. in-8, avec des notes et recherches de critiques et d'histoire, et en vers avec des remarques par de Saint-Ange, Paris, 1804, 2 vol. in-8. Cette traduction, malgré quelques méprises et incorrections, fait honneur aux études de l'auteur. Les *Tristes* et les *Elégies*; elles sont pleines de grâces touchantes. L'auteur donne du relief aux plus petites choses; mais il manque souvent de précision et de noblesse, et, en cherchant les ornements de l'esprit, il perd le langage de la nature. Le P. Kervillars, jésuite, a traduit les *Tristes* et les *Fastes*, en 3 vol. in-12. Les *Héroïdes*, pleines d'esprit, mais plus pleines encore de volupté; les trois livres des *Amours*, qu'on peut joindre à ses trois chants sur l'*Art d'aimer*; *De remedio amoris*, inférieur à ses autres ouvrages, et qui est comme un contre-poison de ses *Amours*. L'un et l'autre ouvrage, en plaisant à l'esprit, sont très-propres à gâter le cœur. Le poison y est préparé avec tout l'art possible. *Ibis*, poëme satirique sans finesse, où le sel est trop délayé; des fragments de quelques autres ouvrages. La nature n'avait point été avare à l'égard d'Ovide; son esprit était vif et fécond, son imagination belle et riche; l'expression semble courir au-devant de sa pensée. Avec ces grandes qualités, il gâta le goût des Romains; il prodigua les fleurs, les saillies et les pointes (1). Ce défaut plut à son siècle; il lui donna le ton. La belle nature fut négligée; on courut après le faux brillant. Ce ne fut point assez de ce qui plaît aux yeux, on chercha ce qui les éblouit. Un autre défaut d'Ovide est de rendre la même pensée sous des formes différentes, ce qu'il fait quelquefois jusqu'à la plus accablante satiété. Martignac a traduit toutes les *Œuvres* d'Ovide, 9 vol. in-12, avec le latin. Pendant son exil, Ovide composa, sur la chasse et sur les poissons, un poëme intitulé *Halieuticon*, dont Pline (lib. XXXII, cap. 2), fait l'éloge, et dont il ne reste que 132 vers, publiés par N. Heinsius; encore ont-ils été défigurés par des copistes. On lui attribue en outre, un *Livre* contre les mauvais poètes, cité par Quintilien (l. VI); une traduction des Phénomènes d'Aratus, dont Lactance parle dans le 2ᵉ livre des Institutions divines, n° 5, et il en rapporte les trois derniers vers; un assez grand nombre d'*Epigrammes*. Il y a des *Vies* d'Ovide en plusieurs langues; nous citerons celle par Villenave, Paris, 1809, in-8.

(1) On trouve une bonne appréciation des beautés et des défauts d'Ovide dans le Discours préliminaire de la traduction en vers des Heroïdes, attribuée à M. de Boisgelin, Paris, 1786, in-8.

OVIÉDO Y VALDEZ (Jean-Gonsalve-Ferdinand d'), né à Madrid vers l'an 1478, fut élevé parmi les pages de Ferdinand, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille, et il se trouva à Barcelonne en 1495, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage à l'île de Haïti, qu'il nomma *Hispaniola*, aujourd'hui *Saint-Domingue*. Il lia une étroite société avec lui et avec ses compagnons, s'instruisant avec soin de tout ce qui regardait les nouvelles découvertes. Il rendit de grands services à l'Espagne pendant la guerre de Naples; c'est ce qui détermina Ferdinand à l'envoyer à l'île de Haïti, en qualité d'intendant et d'inspecteur-général du Nouveau-Monde. Les ravages que la maladie vénérienne avait faits pendant les guerres de Naples l'engagèrent à s'appliquer à la recherche des remèdes les plus efficaces contre cette maladie, que l'on croyait venue d'Amérique. Il étendit ses recherches à tout ce qui concerne l'histoire naturelle de ces contrées; et à son retour en Espagne, il publia : *Summario de la historia general y natural de las Indias occidentales*, qu'il dédia à Charles-Quint, Tolède, 1526, in-fol. Il augmenta depuis cet ouvrage, et le donna au public sous le titre de : *La Historia general y natural de las Indias*, Séville, 1535, in-fol.; *Y con la conquista del Peru*, Salamanque, 1547, in-fol. Elle a été traduite en italien, et ensuite en français, Paris, 1556, in-fol. C'est dans cet ouvrage qu'Oviédo dit que la syphilis est endémique dans l'île de Haïti, et que de là elle a passé en Europe; en quoi il paraît se tromper grossièrement (*Voy.* Astruc *et* Pacificus Maximus). Il y vante beaucoup l'usage du bois de gaïac pour la guérison de cette maladie; mais soit que le mal soit aujourd'hui plus intraitable, soit que le remède n'ait jamais eu l'efficace qu'on lui attribue, la découverte d'Oviédo a beaucoup perdu de son crédit, quoique l'occasion de l'éprouver, grâce à nos mœurs, manque moins que jamais. Les lexicographes ont beaucoup défiguré cet article, et l'ont farci d'anecdotes nullement vraisemblables; quelques-uns ont fait deux Oviédo d'un seul, et ont brouillé le reste à proportion.

OWEN (Jean), *Audoënus*, né à Armon, dans le comté de Caërnarvon en Angleterre, se rendit habile dans les belles lettres, et fut obligé de tenir école pour subsister. C'est principalement dans la poésie qu'il excella. Il mourut à Londres en 1622. Ses compatriotes lui laissèrent passer sa vie dans la misère, et après sa mort ils lui ont élevé un tombeau dans l'église de Saint-Paul. On a de lui un grand nombre d'*Epigrammes* en latin, Elzévir, 1628 et 1647, in-12, et Paris, Didot, 1794, 2 vol. in-18, qui sont estimées, mais qui ne sont pas toutes dignes de l'être. C'était aussi l'avis de l'auteur, et il l'exprima par ces deux vers :

Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea laudas
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.

On loue la pureté et la simplicité du style. Ses pointes sont assez naturelles, à quelques-uns près; on peut dire même qu'elles sont trop naturelles, car la plupart manquent de ce trait vif et saillant qui fait l'épigramme. Le Brun a fait un choix des meilleures, et les a publiées en vers français, 1709, in-12. Il a retranché, avec raison, celles dans lesquelles l'auteur déclame contre les religieux, les ecclésiastiques et le saint Siége. L'oncle du poète avait été tellement indigné de ses mauvaises plaisanteries contre l'Eglise romaine, qu'il le priva en mourant d'une très-ample succession. Il tourne cependant quelquefois ses pointes contre les incrédules et les faux philosophes; témoin cette épigramme contre les athées :

Nulla domus domino caruit. Vos hanccine tantam
Nullius domini creditis esse domum?

Les moralistes peuvent encore citer de lui l'épigramme suivante, qui exprime si bien les fausses jouissances de l'amour profane et le dégoût qui le suit :

Principium dulce est, sed finis amoris amarus;
Læta venire Venus, tristis abire solet.
Flumina quæsitum sic in mare dulcia currunt;
Postquam gustarunt æquor, amara fluunt.

On l'a traduite ainsi :

Quand l'amour vient à nous, l'amour est plein de charmes;
Mais combien ses plaisirs engendrent de soucis!
Il avance toujours environné des ris,
Bientôt il se retire en répandant des larmes.
Ainsi ce fleuve heureux conserve purs ses flots
En pressant vers la mer son amoureuse fuite;
A-t-il mêlé son onde à l'onde d'Amphitrite,
On cherche vainement la douceur de ses eaux.

Un choix des épigrammes d'Owen, trad. en vers français par de Kerivalant, a été publiée par M. Aug. Labouïsse, Lyon, 1819, in-18.

OWEN (Jean), élevé à Oxford, prit les ordres selon le rit anglican; mais dans le temps de la puissance du parlement, il prêcha avec la fureur d'un enthousiaste contre les évêques, les cérémonies, etc. Il fut ministre dans le parti des non-conformistes. Owen, sur la fin de 1649, fit l'apologie des meurtriers du roi Charles Ier, prêcha contre Charles II et contre tous les royalistes. Il devint ensuite doyen de l'église de Christ à Oxford, et vice-chancelier de cette ville. On le dépouilla de ces deux places quelques années après. Il mourut en 1683, à 67 ans, à Eling, près d'Acton. On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages de controverse, remplis d'emportements, et indignes d'être lus par les gens raisonnables.

* OWEN (Henri), savant théologien anglican, né vers 1719, dans le comté de Merioneth, acheva ses études à Oxford, où il prit ses degrés en médecine. Peu après, il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé à la cure d'Edmenton, dans le comté de Middlesex, et ensuite à celle de Saint-Olavis, à Londres, et mourut en 1795 dans sa 80e année. Il avait joint à l'étude de la théologie celle des mathématiques, pour lesquelles il avait un goût naturel. Il était érudit et bon critique. On distingue parmi ses ouvrages : *Observations sur les miracles de l'Ecriture*; des *Remarques sur les quatre Evangiles*; *Recherches sur l'état actuel de la version des Septante*; *Les Modes de citation des évangélistes expliqués et justifiés*; *Avis aux étudiants en théologie*; une *Introduction à la critique sacrée*; *But et avantage des miracles de l'Ecriture*, 1774; des *Sermons*, imprimés après sa mort. Il fut, en 1778, l'éditeur *de la Genèse, d'après le Manuscrit Cotonien, collationné sur la copie du Vatican*, par Jean-Ernest Grabe.

* OWEN (John), théologien anglican, né à Londres, en 1765, fut d'abord placé au collége de Saint-Paul de Londres, d'où il passa à l'université de Cambridge, pour faire ses cours de théologie. Après les avoir terminés, il fut nommé membre du collége de *Corpus-Christi*. Il parcourut ensuite, avec un jeune homme confié à ses soins, plusieurs parties de l'Europe, notamment la France, la Suisse et l'Italie. De retour en Angleterre, en 1795, il entra dans les ordres et s'adonna avec succès à la prédication. Le docteur Portens, alors évêque de Londres, lui confia l'administration de la cure de Fulham, peu éloignée de la métropole, qu'il desservit jusqu'en 1808. Depuis il remplit les fonctions de son ministère dans la chapelle du parc de Chelsea, tant que l'état de sa santé lui permit de s'en acquitter. Il est mort à Ramsgate, où il était venu prendre l'air de la mer, le 26 septembre 1822, dans sa 57e année. On a de lui en anglais : *Réflexions* sur l'état de la religion et des affaires politiques en France et dans la Grande-Bretagne, 1794, in-8; *Voyages* en différentes parties de l'Europe, dans les années 1791 et 1792, avec des remarques sur les hommes et les mœurs, 1796, 2 vol. in-8; le *Moniteur chrétien*, pour les derniers jours, 1799, in-8; le *Monde élégant dévoilé*, 1804, in-12; *Justification de la société Biblique*, 1809, in-8. Owen en était secrétaire depuis sa fondation en 1806, etc.; *Histoire de l'origine*, et des dix premières années de la société Biblique britannique et étrangère, 1816-1820, 3 vol. in-4. W. Onne a publié *la Vie d'Owen*, en anglais, 1820, in-8.

OXENSTIERN (Axel, comte d'), né dans la province d'Upland, en 1583, devint grand chancelier de Suède, et premier ministre d'état de Gustave-Adolphe; il mérita la confiance de ce prince par son génie et son intégrité. Oxenstiern fut d'abord employé par Charles IX, roi de Suède, à des négociations importantes; et son successeur (en 1611), Gustave-Adolphe, le nomma chancelier du royaume. Il termina la guerre avec le Danemarck; suivit en 1614, le roi en Livonie, et conclut avec les Russes la paix avantageuse de Stolbova, en 1617. Après la conquête de la Prusse par Gustave, il en fut nommé gouverneur général. Lorsque l'Autriche menaça les côtes de la Baltique, il détermina le duc de Poméranie à recevoir une garnison suédoise dans la ville-forte de Stralsund. Après la mort de Gustave, tué à la bataille de Lutzen, en 1632, il eut l'administration des affaires des Suédois et de leurs alliés en Allemagne, en qualité de directeur général. Il continua la guerre avec succès; mais la perte de la bataille de Nortlingue l'obligea de passer par la France pour pouvoir s'en retourner en Suède, où il fut l'un des cinq tuteurs de la reine Christine pendant sa minorité. Cette reine

dont plus tard il improuva hautement l'abdication, et son successeur, Charles-Gustave, eurent pour lui la considération que ses services et ses talents méritaient. Toutes les affaires de ce royaume se gouvernèrent principalement par son conseil, jusqu'à sa mort. Le chancelier était savant dans la politique et les belles-lettres. On lui attribue le 2e vol. de l'*Historia belli sueco-germanici*, dont le premier est de Phil. Chemnitz. (*Voy.* CHEMNITZ Bog.-Phil.) — Son fils, Jean OXENSTIERN, ambassadeur et plénipotentiaire à la paix de Munster, en 1648, soutint dignement la réputation de son père. Gabriel OXENSTIERN, grand-maréchal de Suède, Benoît OXENSTIERN, grand-chancelier de Suède et principal ministre d'état de ce royaume, tous les deux de la même famille que le précédent, se firent un nom par leur mérite.

OXENSTIERN (Gabriel, comte d'), petit-neveu d'Axel Oxenstiern, mourut fort âgé en 1707, dans son gouvernement du duché de Deux-Ponts. Il se fit connaître par ses voyages dans presque tous les pays de l'Europe. Il embrassa la religion catholique en Italie. Son esprit était naturellement très-enjoué; mais un mariage malheureux, les douleurs de la goutte, la perte de ses biens, qu'il avait consumés dans le luxe des cours, remplirent sa vieillesse d'amertume. Il trouva de la consolation dans une philosophie que la religion avait consolidée; les événements de sa vie devinrent pour lui des matières de réflexions et d'utiles leçons. C'est alors qu'il écrivit ses *Pensées sur divers sujets, avec des Réflexions morales*, imprimées à La Haie, chez Van Duren, en 1754, 2 vol. in-12. Bruzen de la Martinière, qui dirigea cette édition, en retoucha le style, qui était celui d'un étranger; il y laissa quelques trivialités, dont le lecteur est dédommagé par des pensées solides et des traits agréables. « On » est charmé, dit l'éditeur, de voir un galant » homme qui avait fait une figure brillante, et qui » avait goûté tout ce que les jouissances du monde » peuvent avoir de séduisant, se faire une sérieuse » occupation de détromper ceux qui y cherchent » un bonheur qu'elles ne donnent réellement pas. » On est surtout édifié du grand respect qu'il té» moigne pour la religion. On découvre un philo» sophe qui cherche dans l'esprit humain toutes » les ressources dont il est capable, mais qui, » sentant l'insuffisance de ses moyens pour être » solidement vertueux, n'hésite pas de recourir » aux secours surnaturels, et ne rougit pas de » parler de Dieu, du paradis, de l'enfer, comme » ferait un missionnaire. »

OXFORD (le comte d'). *Voy.* WALPOLE.

OYSEL. *Voy.* LOISEL et OUSEL.

OZANAM (Jacques), mathématicien distingué, né à Bouligneux dans la principauté de Dombes, l'an 1640, d'une famille juive d'origine, fut destiné par son père à l'état ecclésiastique. Il entreprit son cours de théologie par obéissance; mais, après la mort de son père, il quitta la cléricature par amour pour les mathématiques. Cette science avait toujours eu beaucoup d'attraits pour lui, et dès l'âge de 15 ans il composa, sur cette matière, un ouvrage qui resta manuscrit, mais où il trouva dans la suite des choses dignes de passer dans ses ouvrages imprimés. Il se mit à enseigner à Lyon, et y fit quelques bons mathématiciens. Le père du chancelier d'Aguesseau l'ayant appelé dans la capitale, son nom fut bientôt connu. Il épousa une femme presque sans biens, qui l'avait touché par son air de modestie et de douceur. Ces belles apparences ne le trompèrent point; ses études ne l'empêchèrent pas de goûter, avec elle et avec ses enfants, les plaisirs purs et simples attachés aux noms de mari et de père, plaisirs presque entièrement réservés pour les familles obscures. Il eut jusqu'à 12 enfants, dont la plupart moururent, et il les regretta comme s'il eût été riche. A l'âge de 61 ans, c'est-à-dire en 1701, il perdit sa femme, et la guerre qui s'alluma pour la succession d'Espagne lui enleva presque tous ses élèves. Ce fut alors qu'il entra dans l'académie des sciences, où il voulut prendre la qualité d'*élève*, qu'on avait sans doute dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa situation ne lui fit pas perdre de sa gaieté naturelle, ni une sorte de plaisanterie qui le délassait d'autant mieux qu'elle était moins recherchée. Il mourut d'apoplexie en 1717, à 77 ans. Un cœur naturellement droit et simple avait été en lui une grande disposition à la piété. La sienne n'était pas seulement solide, elle était tendre, et ne dédaignait pas ces petites pratiques que la religion ennoblit, et qui, par une espèce de retour, en nourrissent le sentiment et l'esprit. Il ne se permettait pas d'en savoir plus que le peuple en matière de religion. « Il appartient, disait-il » souvent, aux docteurs de Sorbonne de disputer, » au pape de prononcer, et aux mathématiciens » d'aller en paradis en ligne perpendiculaire. » Il composait avec une extrême facilité, quoique ses études roulassent sur des sujets difficiles. Ses ouvrages sont : un *Dictionnaire des mathématiques*, très-ample, réimprimé en 1691, in-4; un *Cours de mathématiques*, en 5 vol. in-8, publié en 1693; *Récréations mathématiques et physiques* (1694), 2 vol. in-8, ouvrage curieux. L'édition publiée à Paris en 1778 ou 1790, 4 vol. in-8, a été entièrement refondue par Montucla. *Méthode facile pour arpenter*, ib., 1699, in-12; *L'Usage du compas de proportion*, in-12; *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8. Leibnitz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre. *Géométrie pratique*, in-12. La nouvelle géométrie n'y paraît point, c'est-à-dire celle de l'infini, dont on a fait depuis un si grand usage; on n'y trouve que l'ancienne, mais approfondie avec beaucoup de travail. *La perspective théorique et pratique*, Amsterdam, 1711, in-8, et 1720, aussi in-8; *La géographie et la Cosmographie, qui traite de la sphère*, etc., Amsterdam, 1711, in-8; *Nouvelle Trigonométrie*, 1699, in-12; nouvelle édition, Paris, 1781, in-12, donnée par Audierne, qui a fait du livre d'Ozanam un ouvrage entièrement neuf, etc. *Voy.* les *Mémoires* de Nicéron et le *Dictionnaire* de Chauffepié. On peut consulter aussi son *Eloge* par Fontenelle.

* OZANNE (Pierre), célèbre ingénieur-constructeur de la marine, né à Brest le 5 décembre 1737,

et mort dans la même ville le 10 février 1813. Sa *Collection d'ornements pour les poupes et les proues des vaisseaux* est fort estimée. Il a donné avec son frère, Nicolas-Marie, né en 1728, mort à Paris le 3 janvier 1811, les *Vues perspectives des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies*. On a de ce dernier un *Traité de la marine militaire*, qui contient 50 pl. représentant les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats ainsi qu'à l'attaque et à la défense des ports.—Jeanne-Françoise, leur sœur aînée, a gravé les *Vues de Dieppe et de Saint-Valeri*; celle *du port de Livourne*, d'après Vernet; et différentes *Vues des colonies françaises*. — On a de leur sœur cadette, Marie-Jeanne, une première *Vue du port de Livourne*, et le *Temps serein*, d'après Vernet; les *Relais flamands* et la *Ferme flamande*, d'après Wouwermans. Cette dernière mourut à Paris, le 16 février 1786. Voyez la *Notice* sur cette famille, en tête du *Catalogue d'objets d'arts des cabinets Ozanne et Coiny*, 1811, in-8.

* OZAROWSKI (Pierre d'Alcantara), seigneur polonais, né vers 1750, à Varsovie, se montra favorable aux projets de la Russie sur la Pologne, et eut une grande part à la conjuration formée en 1792 à Targowitz, pour le renversement de la constitution, acceptée l'année précédente par le roi Stanislas (*voy.* ce nom). Lors de l'insurrection des Polonais en avril 1794, enlevé du château royal, où une grave maladie le retenait au lit, il fut conduit en prison, au milieu des cris de mort de la populace, et condamné à être pendu avec plusieurs de ses complices, par une espèce de tribunal révolutionnaire. Cette sentence fut exécutée le 9 mai en présence d'une foule nombreuse.

* OZERETSKOUSKI (...), né vers 1750, mort le 28 février 1827 à 76 ans, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg. On a de lui : un *Recueil d'extraits* des calendriers russes de 1775 à 1795, en 10 vol.; des *Mémoires sur les progrès des sciences en Russie*, de 1803 à 1810; des *Eléments d'histoire naturelle*, 1791, 7 vol.; un *Voyage aux lacs Ladoga et Onéga*, 1792; une *Description de Koly et d'Astrakan*, 1804; une *Description des lieux compris entre Pétersbourg et Staoï-Rouss*, 1808; un *Voyage au lac Véliguer*, 1817; des *Traductions* de Salluste; l'*Avis au peuple*, par Tissot : de l'*Histoire générale des pêches*, par Noël; et il a coopéré à la traduction de l'*Histoire naturelle* de Buffon, 1801-1807; il a fourni au *Dictionnaire de l'académie russe* toute la partie qui est relative à la médecine.

* OZÉROFF (Ladislas), célèbre auteur tragique russe, né le 29 septembre 1770 près de Tver, admis à 6 ans au corps des cadets, où ses études furent marquées par de brillants succès, il en sortit en 1788, avec le brevet de lieutenant. Sa conduite lui valut la première médaille d'or. Parvenu au grade de général-major, il entra dans les emplois civils et n'y réussit pas moins que dans les armes. Ayant obtenu sa retraite en 1808, il passa paisiblement sa vie dans la culture des lettres, et mourut en novembre 1816. Ozeroff est regardé comme le véritable créateur de la tragédie russe. Il s'affranchit de la servile imitation à laquelle s'étaient condamnés ses prédécesseurs, et créa un théâtre vraiment national. Ses principales pièces sont : *OEdipe à Athènes*, en 5 actes, 1804; *Fingal*, en 3 actes, 1805; *Dmitri*; *Donskoï*, en 5 actes, 1807. Cette pièce et la précédente ont été trad. en franç. par le comte de St.-Priest, dans les *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*; *Polixène*, en 5 actes, 1809. Ozeroff a composé aussi quelques *Poèmes lyriques*, et traduit la *Lettre* d'*Eloïse* par Colardeau. Ses *OEuvres complètes*, précédées d'une *Notice sur sa vie et ses ouvrages*, ont été publiées par le prince Viasemski, St.-Pétersbourg, 1818, 2 vol. in-8.

OZIAS. *Voy.* Azarias.

OZUN-ASEMBEC. *Voy.* Usun Cassan.

P

PAAS. *Voy.* Pas (Crispin de).

PAATS. *Voy.* Paets.

PAAW (Pierre), né à Amsterdam en 1564, exerça la médecine avec succès. Sa réputation le fit nommer à une chaire de médecine à Leyde en 1589; et après s'être distingué dans l'exercice de son art, il mourut en 1617. Ses ouvrages roulent sur l'anatomie et la botanique. Les traités qu'il a donnés, plus exacts que ce qui avait paru jusqu'alors, ont été éclipsés par ceux qui sont venus après. On les estime pourtant encore. Les principaux sont : un *Commentaire* sur Vésale, en latin, Leyde, 1716, in-4; un *Traité de la peste*, en latin, Leyde, 1636, in-12; *Hortus lugduno-batavus*, 1629, in-8; *Anatomicæ observationes*, Copenhague, 1657, in-8.

PACÆUS. *Voy.* Pacz et Passæus.

* PACARAU (Pierre), évêque constitutionnel, né en 1716 à Bordeaux, y fit d'excellentes études et se rendit familiers, non-seulement le latin et le grec, mais encore l'hébreu, le syriaque et les principales langues modernes. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se voua à la prédication, et les succès qu'il obtint lui valurent un canonicat dans l'église métropolitaine de sa ville natale. Lorsque la révolution éclata, Pacarau applaudit aux changements qu'elle devait amener, et prêta le serment à la constitution civile. Nommé évêque métropolitain de la Gironde le 14 mars 1791, il occupa ce siége jusqu'à sa mort arrivée le 5 septembre 1797. On a de lui divers *Mémoires* en faveur de son chapitre; des *Réflexions sur le serment exigé du clergé*, et des *Considérations sur l'usure*. Il composait chaque année un *Noël* que l'on chantait à la cathédrale pendant la messe de minuit.

PACATIEN (Titus-Claudius-Marcius-Pacatianus), se souleva dans le midi des Gaules, sur la fin du

règne de l'empereur Philippe ; mais il fut défait et mis à mort, l'an 249, par les troupes qui avaient élevé Dèce à l'empire. Cet usurpateur n'est connu que par les médailles latines qu'on trouve de lui. Le P. Chamillart rapporta d'un voyage la première médaille connue de ce prince.

PACATUS. *Voy.* Latinus.

PACAUD (Pierre), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, mort en 1760, s'acquit de la réputation en prêchant. On a de lui des *Discours de piété*, en 3 vol. in-12, 1745 : ils furent d'abord approuvés ; mais ensuite on crut y voir des propositions jansénistes, et le gouvernement n'en permit le débit qu'après y avoir fait mettre trente-cinq cartons. Cette affaire est détaillée dans les *Nouvelles ecclésiastiques* du 26 juin 1745.

* PACCA (Barthélemy), cardinal, né à Bénévent le 25 décembre 1756, après avoir fait dans sa ville natale de bonnes études qu'il vint perfectionner à Rome, embrassa l'état ecclésiastique, et, jeune encore, remplit successivement les nonciatures de Cologne et de Lisbonne. Décoré de la pourpre, en 1801, par Pie VII, il fut nommé, peu de temps après, pro-secrétaire d'état. En 1808, il remplaça Consalvi (*voy.* ce nom), dans le poste alors si difficile de premier ministre. Le 6 septembre, arrêté sous prétexte qu'il cherchait à exciter une insurrection, le pape obtint de le garder près de lui. Lorsqu'un décret impérial eut dépouillé Pie VII (*voy.* ce nom) de ses états, Pacca concourut avec énergie à la protestation du saint Père contre cet acte sacrilége, et se décida sans peine à suivre l'illustre prisonnier en France ; mais arrivé à Grenoble, il fut séparé du souverain pontife, et conduit dans la forteresse de Fenestrelle où il passa trois ans et demi. Après la terrible catastrophe de Moscou, Napoléon revint à des sentiments plus raisonnables envers le chef de l'Eglise ; et le cardinal Pacca eut la permission de rejoindre Pie VII à Fontainebleau. Il eut part à l'acte du 24 mars 1813, par lequel ce pontife rétracta le concordat du 25 janvier précédent. De retour à Rome en 1814, et rétabli dans ses dignités, il avait repris le timon des affaires, lorsque, durant les cent-jours, l'approche de Murat força le saint Père de quitter Rome une seconde fois. Avant de s'éloigner, Pacca publia une énergique protestation contre ce nouvel abus de la force ; il avait d'ailleurs créé une junte d'état chargée des affaires du gouvernement pendant l'absence du souverain pontife, et pris toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité publique. Après un court séjour à Gênes, il revint à Rome avec le pape, qui continua de lui donner des marques de la confiance la plus absolue ; mais la place de premier ministre revint à Consalvi. En 1816 il fut nommé membre de la congrégation instituée pour entretenir des relations avec la Chine, et au mois de mars il se rendit à Vienne chargé d'une mission extraordinaire. Pacca, qui avait concouru au rétablissement des jésuites, qui eurent toujours en lui un protecteur éclairé et un ami généreux, prit une part active aux travaux de la congrégation chargée de présenter un nouveau plan d'études pour les universités, et de désigner les villes où seraient établies les maisons d'éducation. En 1817 il fut nommé gouverneur de Rome, et en 1819 membre de la commission chargée d'examiner la situation financière des états de l'Eglise. Pourvu en 1821 de l'évêché de Porto et Rufica réunis, il vécut depuis éloigné des affaires. Doyen du sacré collége, évêque et légat de Velletri, il mourut à Rome le 17 avril 1844, à 88 ans. On a du cardinal Pacca des *Mémoires* traduits de l'ital. par l'abbé Jamet, 1832, 2 vol. in-8, et par L. Bellaguet, 1833 ; *Relation de voyage du pape Pie VII à Gênes, au printemps de* 1815, etc., Orviete, 1833, in-8 ; *Nella solenne apertura dell' anno* XLIII, *dell' accademia cattolica Discorso*, trad. en franç. par l'abbé A. Sionnet, sous ce titre : *Mémoires historiques du cardinal Pacca sur les affaires ecclésiastiques d'Allemagne et de Portugal*, 1844, in-8.

PACCORI (Ambroise), né de parents obscurs à Céaucé, dans le bas Maine, devint principal du collége de cette ville. Son caractère dur et sévère lui causa des désagréments qui l'obligèrent de se retirer en Anjou. Peu de temps après, le cardinal de Coislin, évêque d'Orléans, le chargea de son petit séminaire de Meung. Après la mort du prélat, il fut obligé de sortir du diocèse à raison de son opposition aux décrets de l'Eglise, opposition qui donna quelque soupçon sur l'orthodoxie du prélat qui l'avait employé ; mais on prétend que Paccori avait su lui cacher ses sentiments. Il vint alors à Paris, où il mourut en 1730, à l'âge d'environ 81 ans. Selon un usage assez commun parmi les disciples de l'évêque d'Ypres, il ne voulut pas recevoir le sacerdoce, quoiqu'il eût été élevé au diaconat. On a de lui un grand nombre de livres de piété. Les principaux sont : *Avis salutaires aux pères et aux mères pour bien élever leurs enfants* ; *Entretiens sur la sanctification des dimanches et des fêtes* ; *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes ses actions* ; *Journée chrétienne*, qu'il ne faut pas confondre avec la *Journée du chrétien*, excellent livre de prières ; les *Regrets de l'abus du* Pater ; *Pensées chrétiennes* ; une édition augmentée des *Histoires choisies*, et une nouvelle édition des *Epîtres* et *Evangiles* en 4 vol., etc. Ces ouvrages eurent beaucoup de cours parmi les gens du parti, quoique écrits d'un style pesant et prolixe.

* PACHE (Jean-Nicolas), ministre de la guerre, et maire de Paris, était suisse d'origine et fils d'un portier du duc de Castries. Il reçut une éducation assez soignée ; et, lorsqu'il eut terminé ses études, il devint précepteur des enfants de ce seigneur, dont la protection lui fit obtenir un emploi lucratif dans les bureaux de la marine. Il fut ensuite intendant de la marine royale à Toulon, munitionnaire-général des vivres de la marine, et enfin contrôleur de la maison du roi sous le ministère de Necker. Pache, cédant à ses goûts d'indépendance, fit remise au roi de ses brevets de pension, montant à onze mille francs, et se retira en Suisse. La mort de sa femme le décida à revenir à Paris, peu de temps avant la révolution. Il se fit bientôt remarquer par l'exagération de ses principes démocratiques et par une espèce d'abnégation de lui-même qui semblait exclure l'idée de toute ambition,

et il acquit ainsi un grand crédit dans le parti républicain. Il se lia avec Brissot, puis avec Roland, alors ministre de l'intérieur, qui, écrasé sous le poids et la multiplicité des affaires, l'employa dans ses bureaux. Il passa ensuite dans ceux de Servan, ministre de la guerre, et plus tard, fut appelé à lui succéder. Son administration à laquelle Vincent, Ronsin, et quelques autres désorganisateurs, imprimèrent un mouvement aussi violent que désordonné, coûta plus cher à la France que l'invasion d'une armée ennemie. L'amour inconsidéré de la réforme, l'entraîna dans une foule d'actes vexatoires et de gaspillages qu'il eut le tort de tolérer. Il fut remplacé sur le rapport de Barrère (2 février 1793). Devenu par sa disgrace, et malgré la douceur de son caractère, l'un des chefs des montagnards, il fut élu maire de Paris, et dès lors manqua peu d'occasions d'attaquer la Gironde dans le sein et hors de l'assemblée. Il ne prit aucune mesure pour protéger la Convention contre le mouvement du 31 mai, et quelques mois après parut comme témoin dans le procès des girondins, qu'il ne ménagea pas dans sa déposition. Comme il arrive toujours, les vainqueurs se divisèrent : Pache était dans les rangs des cordeliers. Lors de la conjuration d'Hébert qui amena la chute de cette faction, il fut arrêté par l'influence de Robespierre, et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Inquiété sous le directoire, au sujet de la conspiration de Babeuf, il publia trois *Mémoires* pour sa justification. Dégoûté du monde et des affaires, il se retira à Thym-le-Moutiers (Ardennes), où il vécut ignoré, et où il termina paisiblement son orageuse carrière sur la fin de 1823. Mme Roland le dépeint dans ses *Mémoires* comme un hypocrite, et cite de lui plusieurs traits d'ingratitude. Pache avait consacré de longues années à un grand travail de métaphysique, qui est resté dans les mains de son fils.

PACHECO (Jean de), marquis de Villena, grand-maître de l'ordre de Saint-Jacques, fut ministre du roi Henri IV de Castille, et eut part aux révolutions qui agitèrent le règne de ce prince faible et vicieux. (*Voy.* son article.) Il mourut le 11 octobre 1474.

* PACHO (Jean-Raymond), voyageur, né à Nice, en 1794, privé de ses parents, fut placé au collége de Tournon, où il s'appliqua par goût au dessin et à la botanique. En 1814, il se rendit à Nice pour y recueillir son patrimoine, visita l'Italie, séjourna à Turin et vint à Paris en 1816. Deux ans après, il partit pour Alexandrie d'Egypte, où son frère était établi. N'ayant pu, comme il en avait le projet, explorer cette contrée, il revint l'année suivante à Paris, et s'y occupa de peindre le portrait, et d'écrire pour les journaux littéraires. En 1820, il retourna en Egypte qu'il parcourut cette fois en partie, dessinant les monuments et recueillant les plantes de quelque intérêt. Bientôt il conçut l'idée de visiter la Cyrénaïque et la Marmarique, où, d'après les habitants des Oasis, il existait des monuments d'une beauté remarquable. Sa résolution fut décidée par l'arrivée du *Programme* de la société de géographie, qui proposait cette excursion difficile aux investigations des voyageurs. Il partit d'Alexandrie avec M. Muller, jeune orientaliste, en novembre 1824, et il revint au mois de juillet suivant au Kaire, après avoir accompli heureusement son entreprise. Il ne tarda pas à se rendre à Paris pour faire part des résultats de son voyage à la société de géographie, et il obtint la couronne qu'il avait si bien méritée par son courage et sa persévérance. Il mourut au mois de février 1829. La *Relation de son voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradeh* a été imprimée, Paris, 1827-29, gr. in-4, avec atlas in-fol. de 100 pl. L'ouvrage est précédé d'une intéressante *Notice* sur l'auteur, par La Renaudière. Pacho, nourri des grands modèles, avait un talent remarquable comme écrivain; tout s'anime sous sa plume, et sauf quelques écarts, on ne peut nier qu'il sût donner à son style du mouvement, de l'élégance, et de l'intérêt. Il a laissé manuscrit : *Tableau des tribus nomades, anciennes et modernes.*

PACHOME. *Voy.* PACOME.

PACHORUS. *Voy.* PACORUS.

PACHYMÈRE (Georges), historien distingué et un des premiers qui se soient occupés de l'*histoire bysantine*, naquit à Nicée en 1242, et se distingua de bonne heure par ses talents. Michel Paléologue l'emmena avec lui à Constantinople, lorsqu'il reprit cette ville sur les Français. Il parvint aux premières dignités de l'Eglise et de l'état, et mourut vers 1310. Nous avons de lui une *Histoire d'Orient*, qui commence à l'an 1258 et finit à l'an 1308. Cet ouvrage est estimable. L'historien a été non-seulement témoin des affaires dont il parle, mais il y a eu très-grande part. Son style est à la vérité obscur, pesant et chargé de digressions; mais il est plus sincère que les autres historiens grecs. Son ouvrage est une suite de l'Histoire d'Orient par Acropolite. Le père Poussines, jésuite, le donna au public en 1666 et 1669, à Rome, 2 vol. in-fol., avec une traduction latine et de savantes notes. Le président Cousin l'a traduit en français. Quelques-uns le font auteur d'une *Paraphrase* des ouvrages faussement attribués à saint Denys l'Aréopagite. Le P. Cordier l'a insérée avec les *Scolies* de saint Maxime, dans l'édition qu'il a donnée de saint Denys. On trouve dans le recueil d'Allatius, Rome, 1651 et 1659, in-4, un *Traité sur la procession du Saint-Esprit*, de Pachymère, qui, quoique schismatique, dit que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Pachymère forma plusieurs élèves, parmi lesquels on cite Manuel Philé.

* PACIAUDI (Paul-Marie), laborieux antiquaire, né à Turin en 1710, entra, vers 1730, dans l'ordre des théatins. Etant professeur de philosophie à Gênes, il expliqua l'un des premiers en Italie le système de Newton. Il se fit une réputation comme prédicateur, remplit les premières dignités de son ordre, fut, en 1761, nommé bibliothécaire du duc de Parme, et mourut dans cette ville, le 2 février 1785. Ses principaux ouvrages sont : *De cultu S. Johannis-Bapt. antiquitates christianæ*, Rome, 1750, in-4; *De sacris christianorum balneis*, Rome, 2e édit., 1758, in-4; *De athletarum cubistesi in palæstra Græcorum commentarius*, Rome, 1756,

in-4; *Monumenta peloponesiaca commentariis explicata*, 1761, 2 vol. in-4, fig.; *Memorie de gran maëstri dell' ordine gerosolimitano*, Parme, 1780, 3 vol. in-4, fig. Ces trois volumes contiennent les vies des fondateurs et des dix premiers grands-maîtres de l'ordre de Malte, dont Paciaudi était historiographe. *De libris eroticis antiquorum*. Cette savante dissertation, insérée dans l'édition de Longus de Bodoni, a paru séparément, Leipsig, 1803, in-8, fig. *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8, avec une *notice* sur Paciaudi, par Serieys. On trouve la liste complète de ses écrits dans l'*Histoire littéraire* des théatins par le père Vezzosi. On peut consulter aussi son *Eloge* par Dacier dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions, dont le P. Paciaudi était associé, ainsi que des principales académies de l'Europe.

PACIEN (saint), évêque de Barcelonne, florissait sous le règne de Valens. Il mourut, vers l'an 390, sous celui de Théodose, après avoir gouverné saintement son troupeau, et s'être distingué par ses vertus, son savoir et son éloquence. Il nous reste de lui : trois *Lettres* au donatiste Sympronien, dans la première desquelles on trouve ces paroles si connues : CHRÉTIEN *est mon nom*, *et* CATHOLIQUE *mon surnom*; une *Exhortation à la pénitence*; un *Discours sur le baptême*. Son latin est pur et élégant, ses raisonnements justes, ses pensées nobles. L'auteur sait à la fois inspirer la vertu et détourner du vice. Ses ouvrages ont été mis au jour par Jean du Tillet, à Paris, en 1538, in-4. On les trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères* et dans le second tome des *Conciles* d'Espagne par le cardinal d'Aguirre, Rome, 1694. Saint Pacien, avant de s'attacher au service de l'Eglise, avait été marié et avait eu un fils nommé *Dexter*. (*Voy.* ce nom.)

** PACIFICO, religieux franciscain ou cordelier, né dans le XVe siècle à Novarre, se fit une grande réputation en Italie comme prédicateur. Wadding (*voy.* ce nom) en fait mention dans ses *Scriptores ordinis minorum*, mais n'indique point la date de sa mort. Il est auteur d'un *Traité de la science des confesseurs*, plus connu sous le titre de *Summa Pacifica*, qui fut imprimé pour la 1re fois à Milan, par Philippe de Lavagnia, 1479, in-8. L'ouvrage revu par le P. Fr. Tarvisini, religieux carme, a été réimprimé à Venise, en 1574 et 1580.

PACIFICUS MAXIMUS, né à Ascoli, d'une famille noble, l'an 1400, vécut un siècle. Ses poésies latines ont été imprimées sous le titre d'*Hecatelegium sive Elegiæ nonnullæ jocosæ et festivæ; laudes summorum virorum, urbium et locorum; invectivæ in quosdam; laudes patriæ Æsculanæ et alia quædam jucunda et docta*, Florence, 1489, in-4, édition très-rare, réimprimée à Bologne, 1523, in-8; et avec ses autres ouvrages, Parme, 1691, in-4. On a retranché les vers licencieux dans cette dernière édition. La maladie honteuse est si bien décrite dans ses poésies, qu'on ne peut révoquer en doute que ce poison n'ait infecté l'Europe avant le voyage de Christophe Colomb en Amérique, en 1493, puisque notre auteur en fait mention dans un ouvrage imprimé en 1489. (*Voy.* ASTRUC.) Pacificus a beaucoup écrit contre Politien, et a donné une édition du poème de Lucrèce. Cet écrivain mourut à Fano.

* PACIFIQUE DE PROVINS (le P.), missionnaire capucin que l'on croit né dans la ville dont il porte le nom, fut envoyé en 1622 dans le Levant. Après avoir parcouru différentes régions, il revint en Italie, qu'il quitta bientôt pour se rendre à Alep, d'où il passa en Perse. Chah-Abba lui permit d'établir des couvents de son ordre à Ispahan et à Baghdad, et lui donna des lettres pour Louis XIII, qu'il remit à ce prince au camp d'Alais. Envoyé dans les Antilles françaises comme supérieur-préfet des missions de son ordre en Amérique, il revint à Paris, où il mourut en 1653. On a de lui : *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople* (Osman I), Paris, 1622, in-12 : *Le Voyage de Perse, contenant des remarques particulières de la Terre-Sainte et le testament de Mahomet*, Paris, 1631, in-4; 1642, in-12. La description des lieux saints occupe la plus grande partie du livre. *Relation* ou *Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe*, ibid., 1648, in-12. La *Bibliothèque des capucins* lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

PACIUS (Jules), chevalier de Saint-Marc, né à Vicence en 1550, composa un *Traité d'arithmétique* dès l'âge de 13 ans. Son humeur inquiète, et plus encore son attachement aux erreurs de Luther, l'ayant brouillé avec son évêque, il quitta sa patrie, enseigna la philosophie à Heidelberg, et le droit dans une multitude de villes que sa légèreté naturelle lui faisait quitter les unes pour les autres. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de droit. Les principaux sont : *De Contractibus*, in-fol.; *Epitome juris*, in-fol.; *De jure maris Adriatici*, Francfort, 1669, in-8 : *In Decretales libri V*, in-8. Pacius mourut dans ses erreurs à Valence en 1635, à 85 ans. Peiresc, qui avait été son disciple, tenta en vain de le ramener à la religion catholique.

PACOME (saint), né dans la haute Thébaïde, vers l'an 292, de parents idolâtres, porta les armes dès l'âge de 20 ans. Les vertus des chrétiens le touchèrent, et dès que la guerre fut finie, il reçut le baptême. Il y avait alors dans la Thébaïde un saint solitaire, nommé *Palémon*; il se mit sous sa discipline. Le disciple fit des progrès si rapides dans la vertu sous cet excellent maître, qu'il devint lui-même chef du monastère de Tabenne sur le bord du Nil. Ses austérités et ses lumières se répandirent au loin; les solitaires accoururent en grand nombre. La haute Thébaïde fut bientôt peuplée de monastères qui reconnurent ce saint homme pour leur fondateur. Ses disciples étaient dispersés dans différentes maisons composées de 30 à 40 moines. Il fallait autant de maisons pour former un monastère, de façon que chaque monastère comprenait depuis 12 jusqu'à 1600 cénobites. Ils s'assemblaient tous les dimanches dans l'oratoire commun de tous les monastères. Chaque monastère avait un abbé, chaque maison un supérieur, et chaque dizaine de moines un doyen. Tous ces différents membres reconnaissaient un même chef, et s'assemblaient avec lui pour célébrer la fête de Pâques, quelquefois jusqu'au nombre de 5000. La sœur de saint

Pacôme, touchée des exemples de son frère, fonda elle-même un monastère de filles, de l'autre côté du Nil, gouverné par la règle que son frère avait donnée à ses moines. Le saint solitaire, affligé d'un mal contagieux qui avait désolé son monastère, mourut en 348. Nous avons de lui : une *Règle*, dont saint Jérôme a donné une traduction latine que nous avons encore; onze *Lettres*, imprimées dans le recueil de Benoît d'Aniane. Un ancien auteur grec a écrit la *Vie* de cet illustre patriarche : Denys le Petit l'a traduite en latin, et Arnauld d'Andilly l'a mise en français. On la trouve parmi celles des *Pères du désert*.

PACONIUS (Agrippinus), sénateur romain, enveloppé sous Néron dans la disgrace de Soranus et de Trabéa, était un philosophe stoïcien, qui avait l'indifférence affectée de sa secte. Lorsqu'on lui eut annoncé que le sénat l'avait banni d'Italie et qu'on lui avait laissé ses biens : *Allons*, dit-il froidement, *allons dîner à Aricia*. — Tibère avait fait mourir son père, Marcus Paconius, parce qu'il avait déplu à un nain, dont ce prince bateleur se servait dans ses divertissements.

PACORI. *Voy.* PACCORI.

PACORUS, fils d'Orodes, roi des Parthes, neveu de Mithridate, se signala par la défaite de Crassus, dont il tailla l'armée en pièces, l'an 53 avant J.-C. Il prit le parti de Pompée, et se déclara pour les meurtriers de César. Après avoir ravagé la Syrie et la Judée, Ventidius marcha contre lui, et lui ôta la victoire et la vie, l'an 39 avant J.-C. — Il ne faut pas le confondre avec PACORUS, roi des Parthes et ami de Décébale, roi des Daces. Il mourut l'an 107 de J.-C.

PACUVIUS (Marcus), neveu d'Ennius, né à Brindes l'an 218 avant J.-C. se distingua dans la poésie et dans la peinture; il publia diverses pièces de théâtre, dont la plus applaudie fut celle d'*Oreste*. Son style n'a ni élégance ni pureté. Il nous reste de lui quelques fragments, qu'on trouve dans le *Corpus poetarum latinorum* de Maittaire et dans le 15 vol. du *théâtre complet des Latins* par M. Levée. Ce poète mourut à Tarente, âgé de plus de 90 ans, l'an 154 avant J.-C.

PACS ou PAS (Richard), *Pacæus*, doyen de Saint-Paul de Londres, fut employé par Henri VIII dans plusieurs négociations importantes. Volsey, jaloux de son crédit, le lui fit perdre par de faux rapports, et Pacs eut la faiblesse d'en mourir de chagrin en 1532. Il était lié avec Erasme et avec d'autres savants de son siècle. On a de lui : des *Lettres*; *De fructu scientiarum*, 1517, in-4; un traité *De lapsu hebraicorum interpretum*, et d'autres ouvrages.

PADOUAN (Louis LIONI, surnommé *le Peintre*), natif de Padoue, mort en 1606, âgé de 75 ans, sous le pontificat de Paul V, a excellé dans le portrait. Il eut un fils qui se faisait pareillement appeler le Padouan, quoique né à Rome, où il mourut l'an 1626, âgé de 52 ans. Celui-ci excella aussi dans le portrait, et fit en outre plusieurs morceaux d'histoire pour des églises. On a souvent confondu le père et le fils, et l'un et l'autre avec les Padouans dont nous allons parler.

PADOUANS (Jean del CAVINO et Alexandre BASSANO, surnommé les), très-habiles graveurs sur acier, qui ont contrefait les plus belles médailles antiques avec tant d'art, que les connaisseurs sont souvent en peine de les distinguer des véritables. Ils ont donné à celles de ces artistes le nom de *Padouanes*. Les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève en possédaient presque tous les coins, que le père du Molinet a fait graver très-exactement en cinq planches, dans sa *Description du cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol. On y voit entre autres le médaillon qui représente les têtes accolées de ces deux graveurs. Ils vivaient dans le XVIe siècle.

** PAER (Ferdinand), célèbre compositeur, né en 1772 à Parme, y reçut dès sa plus tendre enfance des leçons des meilleurs maîtres, et fit, à 15 ans, jouer à Venise un opéra, qui eut le plus grand succès. Après y avoir achevé son éducation musicale, il visita les principales villes d'Italie, ajoutant partout à sa réputation par de nouvelles œuvres. De retour à Parme, où il fut accueilli par le grand-duc, son parrain, il employa ses loisirs à la culture des lettres et de la poésie, persuadé que, sans cette connaissance, on ne fait que de la *musique mécanique*. Appelé en 1795 à la cour de Vienne, il y composa plusieurs opéras, qui ne tardèrent pas de le faire connaître de toute l'Allemagne. En 1801, il succéda à Naumann (*voy.* ce nom), dans la place de maître de chapelle de l'électeur de Saxe. Napoléon ayant eu l'occasion de l'entendre à Dresde en 1806, lui fit des propositions qui le décidèrent à venir à Paris, où il s'établit définitivement. A la restauration, il perdit les emplois qu'il avait à la cour impériale; mais son talent lui restait, et bientôt nommé directeur de la musique particulière du roi, il dirigea le théâtre italien de 1823 à 1828, époque où il fut remplacé par Rossini. Dès lors, il passa sa vie au milieu d'amis, qu'il devait autant à son caractère qu'à sa réputation, et mourut le 4 mai 1839. Spontini lui a succédé à l'institut, où il avait remplacé Catel. On a de lui un grand nombre d'opéras, dont les principaux sont : *Sargines*; la *Griselda*; *Camille*; l'*Agnese*; *Didon*; le *Maître de chapelle*, etc. Paër avait été l'un des premiers maîtres du célèbre Paganini (*voy.* ce nom).

PAETZ ou PAATS (Adrien van), *Paetius* ou *Patius*, Hollandais, avait pour les négociations des talents dont il donna des preuves en Espagne, où il fut envoyé par les états-généraux en 1673. Bayle en fait un grand éloge; il le qualifie de grand philosophe, grand théologien, grand jurisconsulte, etc. Ceux qui ont lu les productions de Paatz sont bien éloignés d'en croire Bayle sur sa parole; ils ne sont pas surpris de ces éloges, lorsqu'ils savent que ce Paetz avait fondé l'*Ecole illustre* pour Bayle et Jurieu, et que ce même Paetz était, ainsi que Bayle, un partisan zélé de la tolérance. Il mourut en 1685, à 55 ans. On a de lui une *Lettre* qui parut en 1685, *sur les derniers troubles d'Angleterre, où il est parlé de la tolérance de ceux qui ne suivent pas la religion dominante*. Il n'y a ni justesse ni solidité dans les raisonnements de van Paetz, et l'analyse

que Bayle en a donnée (*Nouv. de la rép. des lett.*, 1685, p. 1082), suffit pour en montrer la faiblesse. On trouve aussi plusieurs de ses *Lettres* dans le recueil intitulé : *Præstantium ac eruditorum virorum epistolæ*, Amsterdam, 1704, in-fol.

PAEZ (François-Alvar), *Alvarus-Pelagius*, théologien portugais, se fit cordelier en 1304, et devint pénitencier du pape Jean XXII. Ce pontife lui donna l'évêché de Coron, puis celui de Sylves, et la qualité de nonce en Portugal. On a de lui : une *Somme de théologie*; l'*Apologie de Jean XXII*, Ulm, 1474; Lyon, 1517; Venise, 1560, in-fol; un traité *De planctu Ecclesiæ*, etc. Ce savant évêque mourut à Séville en 1352. Il joignait à beaucoup d'érudition un esprit doux et insinuant.

PAEZ (Balthasar), docteur en théologie de l'ordre de la Trinité, natif de Lisbonne, mort dans sa patrie en 1638, était pieux et savant. On a de lui des *Sermons* et des *Commentaires* sur l'Epître de saint Jacques, sur les deux cantiques de Moïse, etc., Paris, 1631, 2 vol. in-fol.

PAGAN (Pierre), *Paganus*, en allemand Heide, poëte de Wanfrid dans la Basse-Hesse, fut professeur en poésie et en histoire à Marburg, et mourut à Wanfrid le 29 mai 1576. On a de lui : plusieurs *Pièces de Poésies*, qui se ressentent de l'humeur enjouée de l'auteur; *Praxis metrica*; l'*Histoire des Horaces et des Curiaces*, en vers latins. Ce morceau prouve plus de facilité que de véritables talents pour la poésie; ce n'est pas un poème, c'est une histoire en vers.

PAGAN (Blaise-François, comte de), né d'une famille noble d'Avignon, en 1604. A peine avait-il 12 ans, qu'il commença à porter les armes; il montra une valeur au-dessus de son âge. Au passage des Alpes et aux barricades de Suze, il entreprit, à la tête des enfants perdus, d'arriver le premier à l'attaque par un chemin particulier. Ayant gagné le haut d'une montagne escarpée qui aboutissait à la place, il se laissa glisser le long de cette montagne en disant : *Voici le chemin de la gloire.* Ses compagnons le suivirent, et forcèrent les barricades. Louis XIII, charmé de cette action héroïque, la raconta avec beaucoup de complaisance au duc de Savoie, en présence de la cour. Ce monarque le nomma maréchal-de-camp, et l'envoya servir en Portugal, l'an 1642. Cette même année, il devint entièrement aveugle, à l'âge de 38 ans. Un coup de mousquet lui avait fait perdre l'œil gauche au siége de Montauban, et une maladie lui enleva l'autre. Les mathématiques avaient toujours eu beaucoup d'attraits pour lui : il s'y consacra avec plus d'ardeur que jamais, et se fit un nom parmi les ingénieurs et parmi les astronomes, et même parmi les astrologues; car il donnait dans l'astrologie judiciaire. Il mourut à Paris le 18 novembre 1665, âgé de 61 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Traité des fortifications*, imprimé en 1645. Cet ouvrage passa pour le meilleur qu'on eût publié jusques alors sur cette matière. Ses principes furent détruits par le célèbre Vauban, qui prouva qu'il avait le défaut de rendre les flancs trops courts, trop étroits et trop serrés. *Théorèmes géométriques*, 1651; *Théorie des planètes*, 1667; *Tables astronomiques*, 1658; une *Relation historique de la rivière des Amazones*, in-8; elle est curieuse et n'est pas commune.

* PAGANEL (Pierre), conventionnel, né en 1745, à Villeneuve-d'Agenois, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit avec succès la carrière de l'enseignement. Après douze ans de professorat, il obtint une pension, et fut nommé à la cure de Noaillac. En 1789, il se rangea du parti des novateurs, obtint en 1790 la place de procureur syndic du district de Villeneuve, et l'année suivante, fut élu député à l'assemblée Législative. Au 10 août il s'offrit pour faire partie de la députation que l'assemblée envoyait au devant de Louis XVI, afin de protéger la famille royale contre les fureurs de la populace, et dans cette occasion donna des preuves de fermeté. Réélu à la Convention, il demanda que le jugement du roi fût laissé aux tribunaux; sa demande n'ayant point été accueillie, il vota *la mort* avec le sursis jusqu'à la paix. Il remplit les missions dont il fut chargé dans divers départements avec une si grande modération, qu'il fut rappelé par le comité de salut public. Cité devant le comité présidé par Robespierre, il se défendit avec énergie, et lui dit entre autres choses... « On aurait dû te rapporter que partout j'ai protégé la liberté des cultes, » rendu les églises aux catholiques, et les temples » aux protestants. » « Tu n'es donc pas un contre-» révolutionnaire, toi ..! » répondit Robespierre, et il déchira les pièces de la procédure. Rentré à la Convention, Paganel fut chargé de surveiller la fabrication des armes, dans les manufactures de Tulle, de Bergerac et de Bayonne. Sa mission remplie, il revint encore à Paris, où il fit adopter de sages règlements pour l'hôtel des Invalides et la maison de Saint-Lazare. Sous le directoire, il fut successivement nommé chef du contentieux et secrétaire-général du ministère des affaires étrangères. Plus tard, il eut l'emploi de chef de division à la grande chancellerie de la Légion-d'honneur. En 1816, obligé de sortir de France comme régicide, il se réfugia dans la Belgique, et mourut à Bruxelles le 20 novembre 1826, âgé de plus de 80 ans. Paganel a laissé : *Essai historique et critique sur la révolution française*, Paris, 1810, 3e éd., 1816, 3 vol. in-8. On y remarque parfois la partialité d'un ancien républicain; *Les animaux parlants*, de Casti, trad. en prose, 3 vol. in-12; *Mémoire sur l'ancienneté du globe*; *Mémoire sur les causes de de la durée de l'empire des Chinois*. Paganel était membre de la société philotechnique, de celle des antiquaires de France, etc.

** PAGANINI (Nicolas), le plus étonnant des violonistes, né en 1784 à Gênes, apprit de son père les premiers éléments de la musique, et ne tarda pas à montrer un talent précoce sur l'instrument qui devait l'illustrer. A peine dans sa huitième année, il jouait trois fois la semaine à l'Eglise, et se faisait entendre dans les salons. Avant cette époque il avait, dit-on, composé une sonate qui s'est perdue avec quelques *Œuvres* de son enfance. Placé sous la direction de Paër (*voy.* ce nom), alors chef du conservatoire à Parme, celui-ci, frappé de ses dispositions, le recommanda vivement à son ancien maître Giretti, qui lui enseigna les règles

du contre-point, et l'initia lui-même dans les autres secrets de la composition. Après avoir dirigé quelque temps l'orchestre de la sœur de Napoléon à Lucques, cédant à son goût pour les voyages, depuis 1813 il parcourut l'Europe, sans pouvoir se fixer nulle part. Il se fit d'abord entendre dans les principales villes d'Italie, à Milan, à Turin, à Rome, à Naples, et se rendit en 1828 à Vienne, où il fut accueilli avec enthousiasme Le souvenir de son passage dans cette ville a été consacré par une médaille. De Vienne il alla dans toutes les capitales de l'Allemagne, recevant partout l'accueil le plus distingué. Ce ne fut qu'en 1831 qu'il vint à Paris, où il était impatiemment attendu par les *dilettanti*. Il y donna quinze concerts très-suivis, et dont l'effet fut d'accroître encore sa réputation déjà si grande. Il alla ensuite recueillir à Londres de nouveaux applaudissements, et revint à Paris en 1833; mais cette fois, par une inconcevable bizarrerie, il refusa de se faire entendre, malgré les instances de ses admirateurs. Sa santé déjà chancelante l'obligea de retourner en Italie, et il y mourut le 27 mai 1840. Son testament, publié par les journaux, contient des dispositions singulières. Il existe plusieurs *notices* sur ce grand musicien.

* PAGANO (Francesco-Mario), jurisconsulte, né en 1748 à Brienza dans la province de Salerne, se fit recevoir avocat à Naples, où son éloquence lui eut bientôt acquis une réputation. Nommé professeur de droit à l'université, il fut chargé de rédiger un plan de réforme de la procédure criminelle, et publia sur ce sujet un ouvrage qui fut cité comme le complément du *Traité* de Beccaria (*voy.* ce nom). Ses *Essais politiques*, dans lesquels, en examinant l'origine des sociétés, il en sape les véritables bases donnèrent lieu à des poursuites contre l'auteur. Mis en prison, il fut relâché au bout de quelques mois; mais il perdit ses places de professeur et de magistrat, et il lui fut défendu de reparaître au barreau. Retiré à Rome, puis à Milan, il revint à Naples à la suite de l'armée française en 1799 (*voy.* CHAMPIONET), et contribua de tout son pouvoir à l'établissement de l'éphémère république de Parthenope. Il en devint un des législateurs, et voulut ensuite la défendre contre le cardinal Ruffo. Quoique compris dans la capitulation, il fut condamné à mort le 6 octobre 1800, avec plusieurs de ses collègues. On a de lui : *Essame politico della legislazione romana*, Naples, 1768, in-8; *Considerazioni sul processo criminale*, trad. en franç. par Hillerin, 1789, in-8; *Saggi politici de principii, progressi e decadenza delle societa*, Naples, 1783-1792, 3 vol. in-8; *Saggio del gusto et delle arti belle. Discorso sulla natura e l'origine della poesia*, etc.

* PAGANUCCI (Jean), de Lyon, mort en 1797, est l'auteur du *Manuel historique et politique des négociants*, 1762, 3 vol. in-8, ouvrage qui eut un succès mérité.

PAGENSTECHER (Alexandre-Arnold), né à Brême dans la basse Saxe, sur la fin du XVIIe siècle, mort vers 1730, abusa de la jurisprudence pour publier des traités burlesques et obscènes, dont nous ne ferons pas l'énumération.

* PAGÈS (Pierre-Marie-François, vicomte de), voyageur, né à Toulouse en 1748, entra dans la marine à 19 ans et forma le projet de visiter les mers de l'Inde, en s'y rendant par l'ouest, afin de découvrir le passage du nord. Conduit par son service à Saint-Domingue, il y fit les préparatifs de cette longue excursion qu'il commença en 1767, par la visite de la Louisiane, et ne rentra en France que le 5 décembre 1771. Deux ans après il fut désigné pour faire partie de l'infructueuse expédition aux Terres Australes, sous le commandement de Kerguelen contre lequel, à son retour, il porta des plaintes qui ne furent que trop écoutées. (*Voy.* KERGUELEN.) Il partit ensuite de Hollande sur un vaisseau armé pour la pêche de la baleine au Spitzberg. Il fut employé dans la guerre d'Amérique, terminée par la paix de 1783, et se retira dans une habitation qu'il possédait à Saint-Domingue. Il y fut massacré en 1793 dans une révolte des nègres. Pagès était capitaine de vaisseau, correspondant de l'académie des sciences, etc. On lui doit : *Voyage autour du monde et vers les deux pôles par terre et par mer pendant les années* 1767-1776, Paris, 1782, 2 vol. in-8 avec cartes et fig., rempli de détails intéressants.

* PAGÈS (François-Xavier), compilateur et romancier infatigable, né à Aurillac en 1745, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, peu de temps avant la révolution. Dans l'espérance de s'avancer rapidement, il en embrassa les principes; mais privé de sa fortune par la marche des événements, il fut obligé de se faire une ressource de sa plume, et mourut en 1802 dans l'obscurité. On se dispensera de citer ici ses *Romans*, dont aucun ne lui a survécu. Ses autres productions ne valent guère mieux. Cependant il faut distinguer dans le nombre : l'*Histoire secrète de la révolution française*, 1796-1801, 6 vol. in-8; l'*Histoire du consulat*, 1803, 3 vol. in-8; *Cours d'études encyclopédiques*, 1799, 6 vol. in-8. Autant de compilations médiocres où l'on trouve de temps en temps des choses utiles.

PAGET (lord Guillaume), né à Londres dans la fin du XVe siècle, fils d'un simple huissier, s'éleva par son mérite aux premières charges. Il devint clerc du cachet du roi Henri VIII, ensuite clerc du conseil et du sceau-privé, et peu de temps après clerc ou greffier au parlement. Il se conduisit dans ces divers emplois avec une prudence consommée. Henri VIII l'employa en France en qualité d'ambassadeur, et le fit à son retour chevalier secrétaire d'état, et l'un des exécuteurs de son testament. Après la mort de ce prince, Paget fut membre du conseil privé d'Edouard VI, puis envoyé ambassadeur à l'empereur Charles-Quint, pour demander des secours contre les Ecossais et les Français. De retour, il fut élevé à de nouvelles dignités; mais sa faveur auprès d'Edouard ne se soutint pas. Il fut enveloppé dans la disgrace du duc de Sommerset, et renfermé dans la tour de Londres. On l'obligea en même temps de se démettre de toutes ses charges, et on le condamna à 6000 livres sterling d'amende. Paget fut rétabli dans ses emplois à l'avénement de la reine Marie à la couronne, et mourut en 1564, la 6e année du règne d'Elisabeth.

PAGGI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à

Gênes en 1554, mourut dans la même ville en 1627. Son père, noble Génois, voulant détruire la passion de son fils pour la peinture, lui fit étudier les mathématiques, et employa les menaces, mais ce fut inutilement : il fallut céder à son inclination. Paggi avait appris de lui-même le dessin. Il n'avait pas encore essayé de mélanger des couleurs, lorsqu'il se trouva chez un peintre qui faisait très-mal un portrait. Le jeune homme prit le pinceau, et, conduit par l'instinct de la nature, il peignit le portrait et le fit très-ressemblant. Il se mit depuis dans l'école du Cangiage. Il s'est aussi occupé à graver des planches de cuivre, et à écrire sur la peinture un ouvrage intitulé : *Definizione e divizione della pittura*, in-fol.

PAGI (Antoine), cordelier, naquit à Rognes en Provence, l'an 1624. Après avoir achevé son cours de philosophie et de théologie, il prêcha quelque temps avec succès. Ses talents lui méritèrent les premiers emplois de son ordre. Il fut quatre fois provincial, et les occupations de sa place ne l'empêchèrent pas de s'appliquer avec ardeur à l'étude de la chronologie et de l'histoire ecclésiastique. Il entreprit l'examen des *Annales* de Baronius. Le livre de cet illustre cardinal, quoique le plus étendu qu'on eût alors sur cette matière, offrait une infinité de méprises, et il était difficile de les éviter dans un temps où la saine critique était encore au berceau. Le P. Pagi les aperçut, et entreprit de les réformer année par année. Il fit paraître le 1er tome de sa *critique* à Paris en 1689, in-fol. Les 3 autres n'ont vu le jour qu'après sa mort, à Genève en 1705, par les soins de son neveu François Pagi. Cet ouvrage important a été réimprimé dans la même ville en 1727. On y voit un savant profond, un critique sage, un écrivain d'un esprit net et solide, un homme doux et modéré. Cette critique est d'une utilité infinie ; elle va jusqu'à l'an 1198 où finit Baronius. L'abbé de Longuerue avait beaucoup aidé l'auteur de ce grand ouvrage, « qui, » dit un bibliographe moderne, a été regardé » comme un accompagnement si nécessaire pour » les *Annales* de Baronius, que les Italiens ont » donné une édition de ces *Annales* où sont fon» dues les observations de son critique ; ce qui n'ôte » rien au mérite de ce savant cardinal, dans l'en» treprise immense duquel il n'est pas étonnant » qu'il se soit glissé bien des inexactitudes. » Le P. Pagi finit ses jours à Aix en 1695. Ses mœurs douces le faisaient autant aimer que son savoir profond le faisait estimer.

PAGI (François), neveu du précédent et cordelier comme lui, naquit à Lambesc en 1654. Il hérita du goût de son oncle pour l'histoire, et le soulagea dans la critique des *Annales* de Baronius. Il mourut le 21 janvier 1721, à 67 ans, après avoir été élevé aux charges de son ordre. On a de lui une histoire des papes, sous ce titre, *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustriora pontificum romanorum gesta... complectens*, en 4 vol. in-4, dont le 1er parut en 1717, et le dernier a été publié en 1747, par le P. Antoine Pagi, son neveu, qui a continué cet ouvrage et donné le tome 5 en 1748 et le tome 6 en 1753. L'auteur est exact dans ses recherches et assez pur dans son style.

PAGI (l'abbé), ex-jésuite, prévôt de Cavaillon, né vers 1690, à Martignes en Provence, était neveu du P. François Pagi. Il est auteur de l'*Histoire de Cyrus le Jeune*, publiée à Paris en 1736, in-12. C'était un homme plein d'esprit et d'imagination, mais d'une imagination qui le maîtrisait souvent. Son *Histoire de Cyrus* n'est pas modelée sur les anciens. Le style en est ampoulé, diffus, romanesque et très-souvent négligé. On a encore de lui : *Histoire des révolutions des Pays-Bas*, 2 vol. in-12.

PAGNIN. *Voy.* Sanctès.

* PAGNINI (Luc-Antoine), littérateur italien, né à Pistoie en 1737, entra dans l'ordre des carmes à Mantoue, et obtint des succès distingués dans l'enseignement de la philosophie et de la rhétorique ; il fut en 1806, agrégé à l'université de Pise en qualité de professeur d'humanités et ensuite de lettres latines. L'évêque de Pistoie le nomma chanoine de sa cathédrale en 1813. Pagnini mourut en 1814, à 77 ans, dans de grands sentiments de piété. On a de lui de bonnes *Traductions* italiennes de *Théocrite, Bion* et *Moschus*, Parme, 1780, 2 vol. in-4 ; d'*Hésiode*, d'*Anacréon*, de *Callimaque*, d'*Epictète*, d'*Horace* : cette dernière obtint le prix de poésie de l'académie *della Crusca* ; des *Epigrammes* grecques, latines et italiennes, qui joignent à l'élégance de Pétrarque le sel de Martial ; plusieurs *Discours* estimés en italien et en latin, etc. Le *Magasin encyclopédique* de janvier 1815 contient un extrait de l'*Eloge* de Pagnini, écrit en latin par Xav. Ciampi, avec la liste de tous ses ouvrages.

PAIGE (Jean le), procureur-général des prémontrés, puis curé de Nantoufllet, mort vers 1650, est auteur de *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, Paris, 1633, in-fol. Ouvrage où, au milieu de beaucoup de recherches, se sont glissées plusieurs inexactitudes, qui auraient été réparées si les malheurs des temps n'avaient mis obstacle à la publication d'une nouvelle édition.

* PAIGE (André-René le), né au Mans vers 1699, et chanoine de cette ville, où il mourut le 2 juillet 1781, a publié : *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, 1777, 2 vol. in-8. Ce livre a beaucoup perdu de son utilité depuis la publication de l'ouvrage sur la même province par Pesche, mort juge de paix à Morteau (Doubs) en 1847.

* PAIGE (Thomas le), dominicain, né en 1597, dans la Lorraine, se fit un nom par ses talents pour la chaire. Il avait la composition facile, une voix sonore, une figure pleine de dignité, et l'action grave et véhémente. Paris voulut l'entendre, les plus grandes villes de province suivirent cet exemple, et partout il obtint des succès. Il mourut en 1658 après avoir rempli 36 ans son honorable ministère. Ses ouvrages sont : les *Oraisons funèbres de Nicolas de Verdun, premier président au parlement*, 1627, in-12 ; *du maréchal de Vitry*, 1649, in-4 ; *et du duc de Chaulnes*, 1651, in-4 ; *Manuel des confrères du saint Rosaire*, Nancy, 1625, in-12 ; l'*Homme content, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses réparties et de bonnes pensées*, Paris, 1629-1635, 2 vol. in-8.

* PAIGE (Louis-Adrien le), né en 1712 à Paris, se fit recevoir avocat, et devint bailli du temple, place qu'il perdit à la révolution. Vieux et obscur, il traversa les temps les plus difficiles sans être inquiété, et mourut en 1802, âgé de 90 ans. On a de lui : *Histoire de la détention du card. de Retz à Vincennes*, 1755, in-12; *Lettres historiques sur les fonctions essentielles du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 part. in-12; *Lettres pacifiques*, Paris, 1752, in-12, 1753, in-4; *Mémoire au sujet d'un écrit de l'abbé Capmartin contre le parlement, intitulé : Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale*, 1754, in-12, etc.

* PAIN (Joseph), littérateur, né à Paris, en 1773, s'est fait connaître par un grand nombre de vaudevilles, qu'il a composés seul ou en société, et qui ont obtenu du succès, et par des chansons dont plusieurs ont eu la vogue. Ayant accepté, à différentes époques, et notamment en 1827, une place de censeur, il fut en butte aux injures des journaux. Il mourut à Paris en 1831. Parmi ses pièces on distingue les suivantes : *Teniers*, *Florian*, *Berquin; Fanchon la vielleuse;* la *Vieillesse de Piron;* le *Procès ou la Bibliothèque de Patru*. On lui doit en outre des *Poésies*, 1820, in-8, où l'on remarque plusieurs jolies fables.

* PAINE (Thomas), l'un des philosophes les plus hardis de ces derniers temps, fils d'un quaker, naquit à Thetford dans le comté de Norfolk, le 29 janvier 1737. Il fut d'abord, comme son père, fabricant de corsets, parcourut ensuite les mers sur un corsaire, s'ennuya des voyages, et reprit son état. Il l'abandonna de nouveau, fut employé dans l'Accise, qu'il quitta pour entrer sous-maître dans les écoles des faubourgs de Londres. Dégoûté de ces diverses professions, d'après l'avis de Franklin qu'il avait connu à Londres, il passa en Amérique, et s'y fit connaître par des articles de journaux où il soutenait l'indépendance des colonies. Ce fut pour la défense de cette cause, qu'il publia en 1776 son pamphlet le *Sens commun*, traduit en français par La Baume, 1793, in-8. Quoiqu'anglais, il sut gagner la confiance des Américains. Il obtint en 1779, un place de secrétaire au comité des affaires étrangères, et fut envoyé en France en 1781, avec le colonel Lawrence, pour y négocier un emprunt. De retour aux Etats-Unis, il reçut du congrès trois mille dollars et trois cents ares de terres cultivées; l'état de Pensylvanie lui fit aussi présent de cinq cents livres sterling. En 1787, Paine revint à Londres, et prévoyant la grande crise dont la France était menacée, il en étudia les symptômes. Ses opinions démocratiques le rendirent le partisan naturel de la révolution; il en prit la défense contre Burke (*voy.* ce nom), dans un ouvrage intitulé : *Droits de l'homme* (1791), provocation sanglante contre tout ordre et toute société. La seconde partie contenant la théorie et la pratique, publiée l'année suivante, fut considérée comme contenant des principes séditieux. Traduit devant la cour du banc du roi, Paine, malgré l'éloquent plaidoyer d'Erskine son avocat, fut déclaré coupable, et réduit à chercher un refuge en France, où il fut accueilli avec enthousiasme. Naturalisé français par un décret du 26 août 1792, il fut député du Pas-de-Calais à la Convention. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour le bannissement et la détention jusqu'à la paix; il motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Robespierre, irrité de sa modération, le fit exclure de la Convention comme étranger, et l'envoya peu après comme *suspect*, grossir le nombre des détenus du Luxembourg. Ce fut au milieu de tant d'innocentes victimes, qu'il avait contribué par ses doctrines à précipiter dans l'abîme, qu'après avoir tant de fois outragé la majesté des rois, il s'essaya de nouveau à blasphémer la majesté souveraine de Dieu. C'est dans sa prison qu'il mit la dernière main à son trop fameux pamphlet, l'*Age de la Raison*, où, dans un langage grossier, l'auteur reproduit les objections des déistes, attaque l'Ecriture sainte avec violence et nie toute révélation hors celle qui se lit dans le livre de la nature. La première partie de cet écrit, traduite en français, avait paru en 1793; la seconde fut publiée en 1795, peu de temps après qu'il eut été mis en liberté, sur la réclamation du ministre américain à Paris. En sortant du Luxembourg, Paine reprit sa place à la Convention, le 8 décembre 1794; mais il ne s'y fit plus remarquer. Une vie crapuleuse et ses systèmes bizarres lui firent perdre le peu de crédit dont il jouissait encore; et blessé dans son orgueil, il se détermina à repasser en Amérique, où il était rappelé par le président Jefferson. Retiré dans sa maison de New-Rochelle (état de New-York), il y est mort le 8 juin 1809. Sa fin a été racontée de différentes manières. Suivant les uns, son irréligion se serait un peu démentie dans ses derniers moments. Les autres au contraire prétendent que deux ecclésiastiques s'étant présentés chez lui dans sa dernière maladie, il refusa leur ministère. Quoi qu'il en soit de ces deux assertions que nous ne prétendons pas éclaircir, nous citerons en faveur de la première un témoignage qui n'est pas dénué d'autorité. Son médecin, le docteur Manley, assure que dans sa dernière maladie, Paine s'écriait au milieu de ses douleurs : *Mon Dieu*, *secourez-moi; Seigneur, assistez-moi; Jésus-Christ, secourez-moi;* et qu'il aimait à entendre la lecture d'un livre de piété. « J'en conclus, dit le médecin, qu'il avait renoncé à ses anciennes opinions : je le pressai donc un jour de s'expliquer sur ce point, et je lui dis : *Croyez-vous, ou désirez-vous croire que Jésus-Christ est fils de Dieu?* Après quelques minutes de silence il répondit : « Je n'ai point de désir de croire sur » ce sujet; » et depuis, ayant encore vécu deux jours, j'ignore, ajoute-t-il, s'il s'expliqua sur cette matière. » Les quakers refusèrent de recevoir son corps, qui fut, selon son désir, enseveli dans sa ferme de New-Rochelle. La *Vie* de Paine a été écrite par le libraire Carlile et par Cheetham. La première n'est qu'un long panégyrique; la seconde, plus judicieuse, offre le tableau fidèle de la doctrine et des mœurs de Paine; et l'on voit par les faits qu'il cite et qu'il tenait des personnes qui avaient passé une partie de leur vie avec le déiste anglais, à quels dégoûtants excès il se livrait habituellement. Carlile a publié les *Œuvres* de Paine; et ses princi-

paux écrits ont été traduits en français et en allemand.

PAIS (Pierre), jésuite et missionnaire zélé en Ethiopie, a un nom parmi les géographes, pour avoir le premier des Européens découvert la source du Nil, au mois d'avril 1618. Les observations qu'il a données à ce sujet ont détruit toutes les fables qu'il avait plu aux voyageurs de débiter et aux compilateurs de répéter sur cette matière qu'il ne connaissait pas. Le baron de Tott, dans ses *Mémoires sur les Turcs et les Tartares*, a parlé de cet objet avec peu de connaissance et d'exactitude. *Voy.* Lobo Jérôme.

PAISIELLO, et non *Paësiello* (Jean), célèbre compositeur, né en 1741 à Tarente, fut dès l'âge de cinq ans placé chez les jésuites de sa ville natale, qui développèrent ses heureuses dispositions pour la musique. Envoyé, en 1754, au conservatoire de Saint-Onuphre, il y eut pour maître Durante et se fit bientôt une très-grande réputation. Il composa des messes, des psaumes, des oratorio, et débuta dans la composition dramatique à Bologne, en 1763, par des opéra-comiques, qui furent accueillis avec enthousiasme. Après avoir parcouru les principales villes d'Italie, où il obtint les plus brillants succès, il se rendit en Russie, sur l'invitation de Catherine II, qui le combla de faveurs. En revenant en Italie il s'arrêta à Varsovie, à Vienne, s'établit à Naples, où le fixèrent les bienfaits de son souverain, dont il devint le maître de chapelle. C'est alors qu'il donna le plus grand nombre de ses chefs-d'œuvre, parmi lesquels on cite la *Nina* et la *Molinara*. Sur l'invitation de Bonaparte, alors 1er consul, il vint en 1801 à Paris, où il fit représenter sa *Proserpine*, qui eut peu de succès. Après un séjour de deux ans et demi en France, il retourna à Naples où il mourut le 5 juin 1816, à l'âge de 75 ans, regardé comme un des premiers maîtres de l'Italie. Sans rien ôter à l'éloquence du chant, il donna plus de mouvement au langage de l'orchestre, et multiplia les airs avec accompagnement de clarinettes et de hautbois, sans faire perdre à ses compositions leur naïve simplicité. Outre une infinité de *cantates*, d'*oratorio*, de *messes*, de *motets*, de *Te Deum*, et six *œuvres de piano*, il a composé 30 *grands opéras*, environ 80 *opéras bouffons*, et plusieurs *intermedes*. Sa manière est simple, correcte, élégante; ses accompagnements sont clairs, brillants et pleins d'effets. Il a excellé non-seulement dans l'opéra comique et l'opéra sérieux, mais encore dans la musique d'église. On estime surtout ses *messes de la Passion et de Noël*, son motet *Judicabit in nationibus*, son *Miserere* et son *Oratorio de la Passion*.

PAIX, divinité allégorique, fille de Jupiter et de Thémis. On la représente avec un air doux, tenant d'une main une petite statue du dieu Plutus, et de l'autre une poignée d'épis, de roses et de branches d'olivier, avec une demi-couronne de laurier sur sa tête, et des cornes d'abondance à ses pieds. On trouve dans les *Œuvres* de Rousseau une belle ode à cette divinité. Horace célèbre ses dons précieux, ceux surtout qui s'étendent sur l'esprit et le cœur de l'homme, dans la 13e ode du 1er livre : *Otium divos rogat*. Il les caractérise parfaitement par ces mots :

Non gemmis neque purpurà venale nec auro.
Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum tecta volantes.

** PAJOL (Claude-Pierre), lieutenant-général, né en 1772 à Besançon, d'une famille honorable de la bourgeoisie, se disposait à suivre les cours de droit, lorsque la révolution vint lui ouvrir la carrière des armes. Ayant en 1790 obtenu un brevet de sous-lieutenant, il ne tarda pas à se distinguer, et, choisi par Kléber pour aide-de-camp, donna de nouvelles preuves de talent et d'intrépidité dans les Pays-Bas, sur le Rhin et en Suisse. Nommé colonel du 6e de hussards, en 1798 il servit avec ce corps en Italie et ensuite en Allemagne sous Moreau dans la brillante campagne qu'immortalisa la victoire de Hohenlinden (*voy.* Moreau). Sous l'empire, il parut avec honneur sur les principaux champs de bataille, à Austerlitz, à Wagram, etc. Général de division en 1812, il commanda l'avant-garde dans la campagne de Russie, prit Minsk et Mojaïsk, où il eut un bras fracassé; l'année suivante il contribua à la victoire de Dresde et fut laissé pour mort à Leipsig. Il reprit en 1814 Montereau sur les alliés, et en 1815 s'empara de Namur, au moment où se livrait la bataille de Waterloo. Ayant refusé d'accéder à la capitulation de Paris, il cessa d'être employé et ne reparut sur la scène qu'en 1830. Il seconda la révolution de tout son pouvoir, et en dirigeant le 3 août les insurgés sur Rambouillet, détermina Charles X à s'éloigner. Nommé gouverneur de la 1re division militaire et pair de France, l'âge de la retraite étant arrivé pour lui, il espérait, qu'à raison de ses services, une exception aurait lieu en sa faveur; trompé dans cette attente, il refusa le gouvernement du Louvre avec le titre d'aide-de-camp du Roi, et mourut à Paris, le 21 mars 1844, à 72 ans, des suites d'une chute qu'il avait faite en montant l'escalier des Tuileries. Il vit approcher la mort avec la résignation d'un chrétien et la fermeté d'un soldat. Son *portrait* en pied, offert par ses fils à sa ville natale, est placé dans la grande salle de la Mairie.

PAJON (Claude), célèbre ministre de la religion prétendue réformée, et l'une des meilleures plumes que les protestants aient eues, naquit à Romorantin en 1626. Il se distingua tellement par son esprit et ses talents, qu'il devint ministre à 24 ans, et quelques années après professeur de théologie à Saumur. A peine avait-il commencé ses leçons, que les calvinistes d'Orléans le choisirent pour leur ministre. Il eut de grands démêlés avec Jurieu, sur l'efficacité de la grâce, et sur la manière dont s'opère la conversion du pécheur. Jurieu fit condamner ses opinions dans quelques synodes, comme si les assemblées calvinieunes avaient plus d'infaillibilité que celles de l'Eglise catholique. Cette condamnation n'empêcha pas son système de prendre faveur, et ses disciples, qui étaient en grand nombre, furent nommés *pajonistes*. Il mourut à Carré, près d'Orléans, en 1685, immédiatement avant la révocation de l'édit de Nantes. Ses ouvrages sont : *Exa-*

men des Préjugés légitimes contre les calvinistes, 2 vol. in-12; *Remarques sur l'Avertissement pastoral*, etc. Ces deux ouvrages passent chez les calvinistes pour des chefs-d'œuvre, et chez les autres pour des fruits de l'esprit de parti.

PAJOT (Louis-Léon), comte d'Ons-en-Bray, naquit à Paris en 1678, s'appliqua à la philosophie et surtout à la physique. Il fit un voyage en Hollande, où il se lia avec les grands hommes qu'elle possédait alors, Huyghens, Ruysch, Boerhaave, etc. Chargé de la direction générale des postes, il l'exerça avec tant d'exactitude, qu'il mérita l'estime du public et la confiance de Louis XIV. Ce monarque le fit appeler dans sa dernière maladie pour cacheter son testament, avant de l'envoyer déposer au parlement. Ayant hérité, après la mort de son père, d'une maison de campagne à Bercy, il la destina, non pas à une maison de plaisir, mais à un cabinet philosophique, qu'il remplit de curiosités naturelles et mécaniques, et pour lequel il n'épargna ni soins ni dépenses. Ce cabinet devint si célèbre, qu'il attira à Pajot les visites de Pierre le Grand et d'autres personnages du plus haut rang d'Allemagne. Le recueil de l'académie des sciences, dont il était membre, renferme plusieurs *Mémoires* de lui sur la physique et la statistique. Les principaux sont : un Mémoire sur un *instrument* pour mesurer les liquides; l'*Anémomètre*, ou *Mesure-vent*; un 3e Mémoire sur une *machine* pour battre la mesure des différents airs de musique d'une manière fixe, etc. L'intérêt des sciences lui était si cher, qu'il légua ses cabinets à l'académie, à des conditions qui les rendirent utiles au public. Cette compagnie le perdit en 1753. Ce fut aussi une perte pour les pauvres des paroisses de Bercy et de Saint-Germain-l'Auxerrois.

* PAJOU (Augustin), statuaire, né à Paris en 1730, fils d'un sculpteur ornemaniste, montra dès sa première jeunesse un grand talent pour la sculpture. Ces heureuses dispositions le firent recevoir, à 14 ans, dans l'atelier de J.-B. le Moine, sculpteur du roi. Il ne tarda pas à se distinguer, et ayant obtenu le grand prix, fut envoyé à Rome où il perfectionna son talent par l'étude de l'antique. Après 12 ans d'un travail continu, il fut admis à l'académie royale sur la présentation d'un groupe en marbre de *Pluton qui tient Cerbère enchaîné*. De cette production d'un style vigoureux et d'une exécution ferme et sûre, date une nouvelle ère pour la sculpture française. Cette route qu'il venait d'ouvrir, il la parcourut avec assez de succès pour mériter le titre de restaurateur de l'art. Doué d'une extrême facilité, Pajou a exécuté un grand nombre d'ouvrages dont le produit, joint aux bienfaits de la cour, lui procura une existence honorable que la révolution vint lui enlever. Il souffrit cette perte avec courage, et lorsque des temps plus calmes eurent succédé à ces jours de désordre, il devint membre de l'institut et conservateur du musée. Il mourut à Paris le 8 mai 1809. Ses principaux ouvrages sont toute la *sculpture* qui décore la salle de spectacle de Versailles, les *frontons* de la cour du Palais-Royal, les *statues* de Descartes, Pascal, Turenne, Bossuet, Buffon, etc. Un grand nombre de morceaux de cet artiste ont péri pendant la révolution. Pajou a beaucoup contribué à rétablir le bon goût de l'architecture.

PALAFOX (Jean de), évêque espagnol, fils naturel d'un Espagnol noble, naquit en 1600 dans le royaume d'Aragon. Après avoir étudié avec succès dans l'université de Salamanque, il fut choisi par Philippe IV pour être du conseil de guerre, puis de celui des Indes; mais il ne tarda pas à se dégoûter du monde et embrassa l'état ecclésiastique. Le monarque espagnol, auquel son mérite était connu, le nomma l'an 1639 à l'évêché de Puebla de los Angelos ou d'Angelopolis en Amérique, avec le titre de juge de l'administration des trois vice-rois des Indes. Il eut un démêlé fort vif avec les jésuites de son diocèse, prétendant que sa juridiction était lésée par l'usage que les missionnaires faisaient de certains priviléges. Cette contestation fut portée au pape Innocent X, qui la termina par un bref du 14 mars 1648. Le prélat avait écrit une lettre au pape le 25 mai 1647, où il détaillait ses plaintes. On dit qu'il en écrivit une seconde le 8 janvier 1649, dans laquelle il n'y a point d'horreurs que l'auteur ne dise contre les jésuites du Mexique. Plusieurs critiques croient que cette lettre a été fabriquée par d'autres mains, parce qu'elle contient des faussetés évidentes, des calomnies atroces et ridicules, les contradictions les plus palpables, et que ce langage ne peut être celui d'un personnage tel qu'on nous représente Palafox. Les jésuites du Mexique présentèrent un Mémorial à Philippe IV, pour se plaindre des calomnies de cette lettre, qui circulait partout sous le nom de l'évêque d'Angélopolis; mais ce prélat, dans sa *Défense canonique*, qu'il présenta au même monarque en 1652, la désavoua. « Quand est-ce, dit-il, que » j'ai parlé sur ce ton? Où est cette prétendue lettre » qu'ils citent? Le souverain pontife la leur a-t-il » communiquée? qu'ils produisent ma signature. » (*Voy.* le Bullaire, tom. 4, édition de Lyon de 1655.) Ces critiques ajoutent qu'il n'est nullement vraisemblable que Palafox ait dit tant d'horreurs contre ces Pères en 1649, et fait un si bel éloge de ces mêmes religieux en 1652, dans sa *Défense canonique*. Voici comme il s'y exprime : « La compagnie du » saint nom de Jésus est un institut admirable, sa» vant, utile, saint, digne de toute la protection, » non-seulement de Votre Majesté, mais des prélats » de l'Eglise. Il y a plus de cent ans que les jésuites » sont les coopérateurs utiles des évêques et du » clergé; ils ont rendu les services les plus si» gnalés, etc. » Enfin ce qui achève de persuader que cette lettre est supposée, ce sont les éloges les plus flatteurs que ce prélat, transféré sur le siége d'Osma en 1655, fit de ces religieux dans des *Notes* sur les *Lettres* de sainte Thérèse. Il les adressa en manuscrit au père Fra-Diégo, de la Présentation générale des carmes déchaux. Sa lettre est datée du 15 février 1656. On la voit dans l'édition de Veniset 1690, in-4. L'on doit convenir néanmoins, puisqu'il en convient lui-même, qu'il a mis quelquefois trop de chaleur et de véhémence dans ses démarches. « Souvent » (dit-il dans ses *Observations* sur la 75e lettre de sainte Thérèse) « nous trouvons » mille raisons qui ont une apparence de piété pour

» justifier notre conduite, et lesquelles dans le fond » nous viennent de l'orgueil; et c'est ce qui m'est » arrivé dans une occasion. » Devenu évêque d'Osma, il fit éclater sa charité et son zèle sur ce nouveau siége. Ses ouailles furent sa famille, et il fut pour elles le père le plus tendre et le plus compatissant. Il mourut le 30 septembre 1659, à 59 ans, après s'être dressé lui-même cette épitaphe, monument de son humilité : *Hic jacet pulvis et cinis, Joannes Uxamiensis.* On a de ce prélat, outre les ouvrages dont nous avons fait mention : *Le Pasteur de la nuit de Noël*, Léon, 1660, en espagnol; et Paris, 167... en français ; plusieurs *Traités* mystiques, dont quelques-uns ont été traduits en français par l'abbé Le Roy; des *Homélies* sur la passion de Notre-Seigneur J.-C., traduites par Amelot de la Houssaye, in-16; l'*Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares*, publiée en français à Paris en 1670, in-8, par Collé; l'*Histoire du siége de Fontarabie*, en 1638, imprimée à Madrid l'année d'après, in-4. Ses *OEuvres* ont été réunies et publiées à Madrid, 1762, 13 vol. in-fol. qui se relient en 15. Le roi d'Espagne, Charles III, demanda à Clément XIII la canonisation de Palafox; cette demande fut plus vive encore sous Clément XIV, et on peut dire que tous les moyens humains furent épuisés pour en assurer le succès. Cependant l'affaire, de nouveau examinée sous Pie VI, est tombée dans l'oubli, quoique la cour d'Espagne ait encore recommencé de nouvelles démarches. Il peut se faire que la nouvelle *Histoire* de ce prélat, publiée en 1767 par l'abbé Dinouart, ait fait tort à sa mémoire ; cet abbé persistant à lui attribuer la lettre absurde dont nous avons parlé, et d'autres démarches peu assorties à l'idée d'un saint : ce qui a fait dire à un habile critique qui n'a jamais été jésuite : *Nihil ad canonisationem confert mendax hujus episcopi vita, nuper in jesuitarum odium ab Josepho Dinouart, nomen suum reticente, gallice vulgata. Voy.* le *Notio temp.* de Danès, continué par Paquot, Louvain, 1773, page 323. Déjà, avant cette époque, les jansénistes l'avaient réclamé comme un de leurs partisans, et l'ont fait depuis d'une manière plus vive. L'auteur de la *Gazette de Florence*, une des trompettes du parti, n° 1, 1789, le nomme *réconciliateur de la pieuse Eglise hollandaise, indignement traitée par celle de Rome.* On prétend qu'effectivement on a trouvé entre ses papiers des preuves incontestables de son attachement à cette secte funeste, qui ébranla l'Eglise jusque dans ses fondements, et que c'est depuis cette découverte que Rome ne veut plus entendre parler de sa canonisation. Il y a plusieurs *Vies* de ce prélat en espagnol, en italien et en français, par un jésuite, qu'on dit être le P. Champion, Paris, 1688. C'est celle dont nous avons parlé plus haut, et dont l'abbé Dinouart a donné une édition.

** PALAFOX-Y-MELZI (don Joseph), général espagnol qui s'est illustré par la défense de Sarragosse, était né en 1780 d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de l'Aragon. Entré jeune dans la maison militaire du roi d'Espagne, il avait mérité l'estime de Ferdinand, qui lui donna dans différentes occasions des preuves de confiance. En 1808, il accompagna la famille royale à Bayonne; mais il parvint à s'échapper, et de retour en Aragon fut proclamé par le peuple capitaine général du royaume et gouverneur de Saragosse. Il s'occupa sur le champ de mettre la ville en état de défense, et, soutenu par une population disposée à s'ensevelir sous les ruines de ses maisons plutôt que de se rendre, opposa aux Français une résistance telle qu'il faut recourir à l'histoire ancienne pour trouver un tel exemple d'inébranlable fermeté. Après trois mois d'un siége, où chaque rue, chaque maison fut vivement disputée, privé de vivres et voyant sa faible armée décimée chaque jour par l'épidémie, Palafox consentit enfin à capituler (21 février 1809). Conduit prisonnier en France, il fut enfermé dans le donjon de Vincennes jusqu'en 1813, et revint à Madrid avec Ferdinand VII, qui le confirma dans ses fonctions de capitaine général de l'Aragon; mais, au grand étonnement de l'Espagne, en 1820 il se prononça pour la constitution, et, en 1823, signa une protestation contre le pouvoir du roi. Dès lors il cessa de s'occuper des affaires publiques; et après le second rétablissement de Ferdinand, il continua de vivre paisiblement dans ses terres, où il mourut en 1843, entouré de nouveaux désordres, de nouvelles révolutions auxquelles il ne prit aucune part.

** PALAIRET (Elie), savant philologue, était né en 1713 à Rotterdam, d'une famille française, réfugiée en Hollande par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Après avoir terminé ses cours de théologie, il fut fait prédicateur à Tournay, puis pasteur de l'église française à Londres. Il était vicaire de l'évêque de Bangor, dans la principauté de Galles, lorsqu'il mourut vers 1770. On a de lui : *Observationes philologico-criticæ in sacros novi fœderis libros, quorum plurima loca ex auctoribus potissimum græcis exponuntur, illustrantur ac vindicantur,* Leyde, 1752, gr. in-8. Quelques-unes des explications données dans cet ouvrage ont été réfutées dans les *Acta erudit.* de Leipsig, 1757, 431-38 ; *Thesaurus ellipsium latinarum, sive vocum quæ in sermone latino suppressæ vindicantur,* Londres, 1760, gr. in-8, livre utile. Dans la préface il annonce de nouveaux travaux qu'une mort prématurée ne lui a point permis d'achever.

PALAMÈDE, fils de Nauplius, roi de l'île d'Eubée, découvrit la feinte d'Ulysse qui contrefaisait l'insensé pour ne point aller à la guerre de Troie. Il prit Télémaque encore au berceau, et le mit devant le soc de la charrue qu'Ulysse conduisait; mais Ulysse courut aussitôt à son fils, et le retira du danger. Lorsqu'ils furent au siége de Troie, Ulysse, pour se venger, cacha dans la tente de Palamède une somme d'argent, qu'il l'accusa d'avoir reçue des Troyens pour trahir les Grecs, et, selon d'autres, de lui avoir volé à lui-même, et, en punition de ce crime supposé, il le fit lapider.

PALANTHA, PALANTHIA ou PALATUA, fille d'Hyperborée, épousa Hercule, dont elle eut Latinus. C'est ce que dit Festus; mais Varron la fait fille d'Evandre et femme de Latinus. On croit qu'elle donna son nom au Mont-Palatin. Elle était particulièrement révérée à Rome sur ce mont. On

nommait ses prêtres *palatuales*, et le sacrifice qu'on lui offrait *palatual*.

PALAPRAT (Jean de Bigot), né à Toulouse en mai 1650, d'une famille de robe, montra de bonne heure du talent pour la poésie. A peine avait-il fini ses études, qu'il remporta plusieurs prix aux jeux floraux. Il prit d'abord le parti du barreau, auquel sa naissance semblait l'appeler. Créé capitoul en 1675, et chef du consistoire en 1684, il s'acquitta de ces deux emplois avec la droiture de cœur et la liberté d'esprit qui formaient son caractère. Il s'amusa ensuite à travailler pour le théâtre, et son goût pour le genre dramatique augmenta lorsqu'il eut fait connaissance avec l'abbé Brueys. Ces deux poètes amis avaient le même génie pour la plaisanterie. Palaprat mourut à Paris en 1721, à 71 ans. Ses ouvrages manquent de justesse et de précision. Ils se trouvent dans le recueil de ceux de Brueys, publié en 5 petits vol. in-12. Les pièces que Palaprat a faites seul, sont au nombre de quatre, savoir : *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, la *Prude du temps*, et le *Ballet*; et les pièces, auxquelles il a concouru avec Brueys, sont : *Le secret révélé, le Sot toujours sot, le Grondeur, le Muet, le Concert ridicule*. Palaprat avait voyagé pendant quelque temps et connu à Rome la reine Christine, qui chercha en vain à l'attacher à sa personne. Revenu à Paris, il plut au grand-prieur de Vendôme qui le nomma son secrétaire, et qui le traitait, ainsi que le duc son frère, avec la plus grande intimité.

PALATI. *Voy.* Palazzi.

PALAYE (Jean-Baptiste de la Curne de Sainte), membre de l'académie française et de celle des inscriptions, né à Auxerre en 1697, mort à Paris le 1er mai 1781, est principalement connu par ses *Mémoires sur l'ancienne chevalerie*, 1759-81, 3 vol. in-12, 2e édit. avec une introduction et des notes de Ch. Nodier, 1826, 2 vol. in-8, très-bon ouvrage, plein de recherches, qu'on ne cesse de copier dans tous les livres qui traitent de la même matière, et qui présente un grand nombre de traits intéressants aux yeux du philosophe, du politique et du moraliste. (*Voy.* Hemricourt). Il a enrichi le recueil de l'académie des inscriptions d'une série de *Mémoires* qui ne sont pas assez connus, et parmi lesquels nous nous contenterons de citer celui sur la *Chronique* de Glabert, inséré dans le 8e vol. Enfin il a laissé manuscrit un *Glossaire français*, dont il publia le *Projet* en 1756, in-4. L'impression de cet ouvrage qui formerait 10 ou 12 vol. in-fol., commencée du vivant de l'auteur et reprise depuis, n'a pas été continuée, au grand détriment des savants et des lettres.

PALAZZI (Jean), historien latin, né dans les états de Venise, vers 1640, mort vers 1703, s'est fait connaître par quelques histoires, ou plutôt par quelques compilations sur l'empire d'Occident. La principale est sous ce titre : *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, saxonica sancta sive Bavarica, Franca, Sueva*, etc., Venise, 1671-1673, 9 vol. in-fol. Elle comprend les empereurs depuis Charlemagne jusqu'à Léopold. L'auteur a orné cette histoire de médailles, d'emblèmes et de figures. On a encore de lui : *Fasti ducales Venetorum*, 1696, gr. in-4; celui-ci est le plus exact.

PALAZZO ou PALACIO (Paul de), théologien, né à Grenade, fut professeur des saintes lettres à Coïmbre, et mourut en 1582. On a de lui un *Commentaire* sur l'*Ecclésiastique* et des *Enarrations* sur saint Matthieu, en 2 vol. in-fol.

PALÉARIUS ou della PAGLIA (Aonius), né au XVIe siècle, à Véroli, dans la campagne de Rome, changea son prénom d'*Antonius* en celui d'*Aonius*, par goût pour l'antiquité; il se laissa de bonne heure séduire par les erreurs de Luther. Après avoir passé plusieurs années à Rome, d'où il s'enfuit après le sac de cette ville par les Espagnols, il se fixa à Sienne, et y professa le grec et le latin avec réputation; mais n'ayant pas assez caché son apostasie, il fut obligé de fuir, et se retira à Lucques, où les magistrats lui accordèrent une chaire. De Lucques il passa à Milan, où il fut arrêté par ordre du pape Pie V, et conduit à Rome. Convaincu d'avoir dogmatisé contre la religion de ses pères, de répandre l'erreur et le trouble partout où il enseignait, il fut condamné à mort, et subit cet arrêt le 3 juillet 1570. On a de Paléarius : *Epistolarum libri IV; Orationes; Actio in pontifices romanos et eorum asseclas*; ouvrage fanatique qu'il adressa à l'empereur, aux princes de l'Europe, à Luther et à Calvin, lorsqu'il s'agit de convoquer le concile de Trente; *Poème sur l'immortalité de l'âme*, et divers ouvrages en vers et en prose, la plupart bien écrits en latin. On en a réuni quelques-uns à Amsterdam, en 1699, in-8, et à Iéna, en 1728, in-8. Cette édition la plus complète des *Œuvres* de Paléarius est précédée de sa *Vie* par F. And. Hallbauer.

PALÉMON ou MÉLICERTE, dieu marin, fils d'Athamas, roi de Thèbes, et d'Ino qui, craignant la fureur du prince son époux, prit Mélicerte entre ses bras, et se jeta avec lui dans la mer. Ils furent changés en divinité marine, la mère sous le nom de Leucothée, que l'on suppose être la même que l'Aurore; et le fils sous celui de Palémon ou de Portumne, dieu qui présidait aux ports. Pausanias dit que Mélicerte fut sauvé sur le dos d'un dauphin, et jeté dans l'isthme de Corinthe, où Sisyphe, son oncle, qui régnait en cette ville, institua les jeux isthmiques en son honneur.

PALÉMON (*Q. Rhemmius*), grammairien, natif de Vicence, était fils d'un esclave. Il enseigna à Rome avec une réputation extraordinaire, sous Tibère et Claude, et, suivant Suétone, il faisait des vers sur-le-champ. Il ne nous reste que des fragments de ses écrits dans les *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 vol. in-4, et ces fragments donnent une idée avantageuse de son érudition. On a encore de lui un Traité *De ponderibus et mensuris*, Leyde, 1587, in-8, inséré dans les *Poetæ minores*. Sa présomption et la corruption de ses mœurs dégradèrent ses talents.

PALÉMON. *Voy.* Pacome.

PALÉOLOGUE. *Voy.* les Andronic, tome Ier, pag. 204 et 205, les Jean, tome IV, pag. 560, et Michel VIII.

PALÉOTTI (Gabriel), cardinal, né en 1522 à Bologne, fut lié d'une étroite amitié avec saint Charles

Borromée. Il parut avec avantage au concile de Trente, reçut le chapeau de cardinal de Pie IV, et mourut à Rome en 1597, à 73 ans. On a de lui divers ouvrages qui font honneur à son savoir. Les plus connus sont : *De bono senectutis*, Anvers, 1598, in-8, plein d'excellentes réflexions morales et chrétiennes : *Archiepiscopale bononiense*, Rome, 1594, in-folio; *De nothis, spuriisque filiis*, in-8; *De consistorialibus consultationibus*, estimé; *Acta concilii tridentini*. C'est une relation exacte de tout ce qui s'est passé au concile durant les sessions auxquelles il assista. Ses héritiers la présentèrent à Urbain VIII. Elle n'a pas encore été publiée en entier; mais Pallavicin, dans son *Histoire du concile de Trente*, et Odéricus Rainaldus, dans ses *Annales ecclésiastiques*, en ont fait un bon usage. La vie de ce pieux et savant cardinal, écrite par Augustin Bruno, se trouve au 6e tome *Amplissimæ collectionis*, col. 1394, n° 10. On a aussi *De vita et rebus gestis Gabrielis Paleotti*, par Alexis Ledesma, clerc régulier de saint Paul, Bologne, 1647, in-4.

PALEPHATES, ancien philosophe grec de l'île de Paros et, selon d'autres, de Priène, florissait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers l'an 472 avant J.-C. Il a composé un Traité *De rebus incredibilibus*, en cinq livres dont le 1er est arrivé jusqu'à nous, et contient des choses curieuses et sensément présentées. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Amsterdam, en 1688, in-8; il y en a une d'Elzévir, 1649. Cet auteur explique diverses fables d'une manière historique, et pour l'ordinaire assez judicieuse et vraisemblable. C'est ainsi que les Centaures ne sont, selon lui, que des guerriers montés à cheval, et qui ont paru à des peuples effrayés ne faire qu'une seule masse d'animal. L'ouvrage de ce philosophe a été traduit en latin avec le texte en regard et impr. par Elzévir, à Amsterdam, en 1649; traduit en français par Polier de Bottens, Lausanne, 1771, in-12.

PALÈS, déesse des pasteurs, à laquelle ils faisaient des sacrifices de miel et de lait, afin qu'elle les délivrât, eux et les troupeaux, des loups et des dangers. On lui offrait dans ces sacrifices du vin cuit, du millet ou d'autres grains, et l'on faisait tourner les troupeaux autour de l'autel, pour la prier d'écarter les loups. C'est par son invocation que débute Virgile dans le 3e livre des *Géorgiques*,

> Te quoque magna Pales, et te memorande canemus
> Pastor ab Amphryso.

PALESTRA, fille de Mercure, à qui l'on attribue l'invention de l'exercice de la lutte. D'autres la disent fille d'Hercule.

PALESTRINA (Jean-Baptiste-Pierre ALOIS de), célèbre compositeur, surnommé de son vivant le *Prince de la musique*, né à Palestrina en 1529, est sans contredit le premier qui ait mis en pratique toute la théorie de l'art, sans jamais manquer à l'exécution des règles. Son talent avait excité une telle admiration parmi les musiciens de son temps, que quatorze des plus célèbres parmi eux composèrent un recueil de psaumes à cinq voix, qu'ils lui dédièrent en 1592. Il fut maître de l'église de Saint-Pierre; les papes faisaient un grand cas de ses compositions, et ils défendirent, sous les peines les plus sévères, de les copier. Aussitôt que les musiciens venaient d'exécuter un de ses ouvrages à la chapelle Sixtine, ils étaient tenus de remettre leurs parties, et s'ils y manquaient, ils étaient renvoyés sur-le-champ. Ces *parties* étaient toujours gardées sous clef par un des chanoines de la basilique de Saint-Pierre. Voici la liste des ouvrages ou chefs-d'œuvre de ce fameux compositeur : des *Livres de messe* qui ont eu plusieurs impressions à Rome et à Venise; *Plusieurs livres d'Offertoire*, Venise, 1594; idem de *motets; Hymnes* pour toute l'année, Rome, 1589; *Madrigaux*, à quatre et cinq voix; *Litanies* à quatre voix, qu'on chante encore aux fêtes solennelles dans l'église de Saint-Pierre, Venise, 1600; son superbe *Miserere* qu'on exécute tous les ans à la chapelle Sixtine pendant la semaine sainte et le jour des Morts. Palestrina mourut à Rome en 1594. Le P. Martini, dans son *Histoire de la musique*, fait de grands éloges de ce compositeur, dont les *Œuvres* font une partie des études de presque toutes les écoles d'Italie, et notamment de celles de Bologne, Naples et Rome.

PALEUR (*Pallor*). Les Romains l'adoraient conjointement avec la Peur. Ils en avaient fait des dieux, parce qu'en latin leurs noms sont masculins; comme ils ont fait une déesse de la fièvre. *Voy.* ce mot.

* PALEY (Guillaume), célèbre théologien anglican, naquit en 1743 à Péterborough dans le comté de Northampton. Il fit avec distinction ses études à Cambridge au collége de Christ. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il obtint une chaire d'Ecriture sainte et donna sur le nouveau Testament grec des leçons qui servirent de canevas à quelques ouvrages qu'il publia dans la suite. Les principaux sont : *The principles of moral and political philosophy* (Principes de philosophie morale et politique), 1785, in-4, souvent réimprimé; il a été traduit en français sur la 19e édition par Vincent, 1819, 2 vol. in-8. *Horæ Paulinæ*, etc., 1787, in-8, trad. par Levade, Nîmes, 1809. L'auteur y prouve la vérité de l'histoire de saint Paul par la comparaison des épîtres qui portent son nom avec les Actes des apôtres; il n'y fait aucune mention de l'épître aux Hébreux, dont il ne reconnaissait pas la canonicité. Paley s'est beaucoup servi dans cet ouvrage des travaux de Lardner. (*Voy.* ST.-PAUL). *Théologie naturelle*, ou *Preuves de l'existence et des attributs de Dieu d'après les phénomènes de la nature*, 1802, in-8, trad. par Ch. Pictet, Genève, 1803, 1815 et 1817, in-8. Paley fut nommé à l'archidiaconat de Carlisle. Il mourut à Sunderland le 25 mai 1805, âgé de 62 ans. Il était savant et bon critique. Ses *Sermons* ont été imprimés après sa mort. Les *Œuvres* de Paley ont eu plusieurs éditions; l'une des meilleures est celle de Londres, 1825, 7 vol. in-8, avec la vie de ce célèbre et habile défenseur du christianisme.

PALFIN (Jean), ou *Palfyn*, né à Courtrai en 1649, lecteur en chirurgie à Gand, s'est acquis une grande réputation par son savoir et par ses ouvrages. Les principaux sont une excellente *Ostéologie* en flamand, traduite en français, et imprimée à Paris en 1731, in-12; une *Anatomie du corps humain*,

traduite par Jean Devaux, savant et habile chirurgien. Boudon, médecin de Vendôme, en donna une édition perfectionnée, Paris, 1730, et A. Petit l'enrichit de nouvelles observations, Paris, 1753, 2 vol. avec fig. Palfin a encore donné d'autres ouvrages qui ont rapport à son art. Il mourut à Gand en 1737, avec la réputation d'un des plus habiles anatomistes de son siècle. Une notice sur Palfyn a été publiée par J. de Mersseman, Bruxelles, 1844, in-4, portrait.

PALICE. *Voy.* CHABANES.

PALINGENE ou PALINGENIO (Marcel), *Palengenius*, poëte du XVI[e] siècle, dont le vrai nom était Pierre-Ange MANZOLI, né à Stellada dans le Ferrarais, est connu par son poëme en 12 livres, intitulé *Zodiacus vitæ*, Rotterdam, 1722, in-8. Il le dédia à Hercule II d'Est, duc de Ferrare, dont, selon quelques-uns, il était médecin; mais d'autres disent qu'il était un de ces luthériens que la duchesse de Ferrare reçut à sa cour, et auxquels elle donna sa protection. Ce poëme, dont le fond des choses ne se rapporte pas toujours au titre, renferme quelques maximes judicieuses, mais bien plus de vains arguments contre la religion. Ce défaut, joint aux traits satiriques qu'il lance contre le clergé, l'Eglise catholique, le pape et les cardinaux, indigna les gens de bien. Son cadavre fut exhumé et brûlé. La congrégation de l'index mit son ouvrage au nombre des livres hérétiques de la première classe. Comme les philosophes français ne manquent jamais d'accueillir les impiétés étrangères pour renforcer les leurs, nous en avons une traduction en prose publiée en 1731 par La Monnerie.

PALINURE, pilote du vaisseau d'Enée, s'étant endormi, tomba dans la mer avec son gouvernail. Après avoir nagé trois jours, il aborda en Italie. Les habitants le tuèrent, et jetèrent son corps dans la mer. Ils en furent punis par une peste terrible, qui ne cessa que quand ils eurent rendu, suivant la réponse de l'oracle, les derniers devoirs à Palinure. Enée le retrouva dans les enfers, où il apprit de lui-même sa triste catastrophe.

* PALISOT DE BEAUVOIS (Ambroise-Marie-François-Joseph), naturaliste et voyageur, né le 27 juillet 1752, à Arras, d'une famille de magistrats, fit ses études à Paris au collége d'Harcourt, et fut reçu en 1772 avocat au parlement. Il remplaça son frère, quelque temps après, dans la charge de receveur général des domaines; mais, cette place ayant été supprimée en 1777, il se livra dès-lors avec ardeur à l'étude de la botanique, et publia plusieurs *Dissertations* qui le firent nommer en 1781 correspondant de l'académie des sciences. En 1786 il profita d'une occasion pour passer en Afrique où il explora les royaumes d'Oware, et de Benin, qu'aucun naturaliste n'avait encore visités, et dans l'espace de 18 mois recueillit une quantité considérable de plantes et d'insectes qu'il fit parvenir en Europe. Excédé de fatigues et déjà malade sous un ciel brûlant, il se hâta de fuir cette funeste contrée, et vint à Saint-Domingue, où il reprit bientôt ses excursions. Ses connaissances le firent admettre au conseil supérieur du Cap. Opposé à l'abolition de la traite qu'il regardait comme la ruine de toutes les colonies, il se chargea de solliciter les secours des Etats-Unis contre les noirs. A son retour il fut emprisonné par les nègres et ne dut son salut qu'à la reconnaissance d'une mulâtresse qu'il avait affranchie, et qui obtint qu'il serait renvoyé aux Etats-Unis. Quoique privé de ressources, il fit dans l'intérieur du pays encore quelques excursions qui lui procurèrent de nouvelles récoltes. Ayant appris sa radiation de la liste des émigrés, il se hâta de revenir en France, et s'occupa de mettre en ordre les nombreux matériaux qu'il y apportait de ses voyages. Admis en 1806 à l'institut à la place d'Adanson, il prit une part très-active aux travaux de la classe. Pendant les cent-jours, Bonaparte le nomma conseiller titulaire de l'université. Il ne jouit pas longtemps de cette récompense tardive. Il mourut d'une fluxion de poitrine le 21 janvier 1820, à l'âge de 68 ans. Ses principaux ouvrages sont : *Flore d'Oware et de Benin*, Paris, 1804-23, 2 vol. in-fol., avec 120 pl.; *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, Paris, 1805-21, in-fol., avec 90 pl. col.; *Essai d'une nouvelle agrostographie*, ou *Nouveaux genres de graminées*, Paris, 1812, in-4 et in-8, avec 25 pl. Palissot a inséré dans différents recueils des dissertations très-estimées, sur les champignons, sur les mousses, sur une nouvelle espèce de serpents à sonnette. On a son *Eloge historique* par Thiébaut de Bernaud, Paris, 1821, in-8.

PALISSOT DE MONTENOY (Charles), littérateur, né à Nancy le 3 janvier 1730, mérita d'être compté parmi les enfants précoces. Dom Calmet lui a donné une place dans la *Bibliothèque de Lorraine*. A 15 ans il soutint une thèse publique en théologie et à seize fut reçu bachelier dans cette faculté. Entré dans la congrégation de l'Oratoire, il en sortit peu de temps après pour cultiver avec plus de liberté son goût pour les lettres. A 19 ans il donna sa *Tragédie de Ninus II*, et cette pièce fut suivie de plusieurs autres, où il montra un talent remarquable. Mais il quitta bientôt le théâtre pour la polémique et se trouva dès-lors engagé dans des luttes qui n'eurent de terme qu'à la fin de sa vie. Palissot souleva contre lui les philosophes par sa comédie du *Cercle*, dans laquelle Rousseau, déjà célèbre par son éloquence et par ses paradoxes, joue un rôle fort ridicule. Vinrent ensuite (1756) ses *Petites lettres contre de grands philosophes*, qui eurent le plus grand succès et où l'emphase et le galimatias de Diderot sont mis dans tout leur jour. La comédie des *Philosophes* qu'il donna en 1760, acheva de le brouiller avec une secte puissante et qui ne lui pardonna jamais d'avoir attaqué ses chefs et montré le résultat de leurs pernicieuses maximes dont nous voyons encore les suites. Cette pièce fut le signal d'un débordement de pamphlets dans lesquels l'auteur des *Philosophes* fut attaqué sans mesure comme sans pudeur; jamais la littérature ne fut déshonorée par des libelles plus calomnieux, plus remplis d'injures, d'insultes et de grossièretés. L'abbé Morellet, qui se signala parmi les champions de la philosophie (*voy.* MORELLET), avoue dans ses *Mémoires* publiés 60 ans après, que dans cette querelle litté-

raire il *passa les bornes de l'honnêteté publique*. Palissot, sans s'effrayer du nombre ni de la fureur de ses ennemis, publia, en 1764, la *Dunciade*, poème imité de Pope (*voy.* ce nom) et dans lequel, à l'exemple du poète anglais, il livre au ridicule tous les écrivains dont il avait à se plaindre. Ce poème, dont il ne parut d'abord que trois chants (*voy.* NOUGARET), fut augmenté dans la suite de sept autres, auquels il ajouta des notes qui devinrent le germe de ses *Mémoires littéraires*, son meilleur ouvrage et qui lui assure un rang distingué parmi les critiques. A l'époque de la révolution Palissot se montra d'abord le partisan des réformes; mais arriva la terreur et dès-lors il vécut dans la retraite. On l'eût entièrement oublié s'il n'eût eu la faiblesse de faire hommage à la Convention de son édition des *Œuvres* de Voltaire. (*Voy.* ce nom.) Dépouillé de sa fortune, il accepta la place d'administrateur de la bibliothèque Mazarine. Bien qu'il eût attaqué les philosophes, il était loin d'être religieux : par une inconquence qu'il ne sentait pas alors, il démasquait les principes pernicieux de ces écrivains, et lui-même était indécis sur les grandes questions qui importent le plus à l'homme. L'âge et la réflexion le ramenèrent à des pensées plus justes et plus sérieuses; il sentit le besoin de la religion, consacra à Dieu la fin de sa longue carrière, et mourut dans de grands sentiments de piété le 15 juin 1814. La première édition de ses *Œuvres*, Paris, 1763, 3 vol. in-12, est la seule bonne; les dernières, remplies de contradictions, d'invectives, d'injustices, annoncent un égoïsme révoltant et un auteur qui mendie des éloges, n'importe à quel titre. Ses premiers ouvrages, les seuls qui ont quelque mérite, sont : sa comédie des *Philosophes*, où l'on trouve une versification facile et le ton de la bonne comédie, qui n'est point restée au théâtre, mais elle a été conservée dans le *Répertoire* des auteurs du 3e ordre ; l'*Homme dangereux*, comédie supérieure à celle des *Philosophes*, mais qui n'a pas été représentée; la *Dunciade*, poème, où il ne manque qu'un peu plus de gaieté pour être un chef-d'œuvre d'esprit et de poésie. Parmi ses ouvrages en prose on cite ses *Petites lettres sur de grands philosophes*; ses *Lettres à M. de Voltaire*; son *Histoire des premiers siècles de Rome*, et surtout ses *Mémoires littéraires*, 2e édition, 1803, 2 vol. in-8, écrit avec un vrai talent, mais dont les jugements ne sont pas toujours exempts de partialité. Palissot a recueilli, en 1806, sous le titre de *Génie de Voltaire*, ses jugements sur les divers ouvrages de ce grand écrivain ; ils sont en général très-admiratifs ; cependant son admiration n'est pas comme celle de quelques fanatiques sans raison ni restriction. Dans une édition qu'il a donnée des *Œuvres de Corneille*, avec les commentaires de Voltaire, il y a joint des notes et des éclaircissements, où il venge souvent avec beaucoup de justesse et de goût, le père de notre théâtre, des remarques rigoureuses de son commentateur.

PALISSY (Bernard de), né dans le diocèse d'Agen, était potier de terre ; mais il était au-dessus de son état par son esprit et ses connaissances. Il naquit au commencement du XVIe siècle, et mourut vers 1589 en prison, pour avoir embrassé et répandu le calvinisme. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'arpentage, puis au dessin, voyagea pour examiner les monuments d'antiquité et étudier l'histoire naturelle, et surtout la chimie, fort peu connue de son temps. Il fit plusieurs expériences, dont quelques-unes réussirent. En 1543, il fut chargé de lever la carte des marais salants de la Saintonge. Après 16 ans de peines et d'expériences, il parvint, non sans avoir fait de pénibles sacrifices, à découvrir la composition de l'émail, qui lui mérita d'être appelé à Paris et d'avoir un logement aux Tuileries; et il ouvrit, en 1575, un cours d'histoire naturelle et de physique. Il échappa à la Saint-Barthélemy ; mais quelque temps après, les ligueurs le firent mettre à la Bastille comme calviniste, et ce fut dans cette prison qu'il termina sa carrière, étant presque nonagénaire. Nous avons de lui deux livres difficiles à trouver. Le premier est intitulé : *De la nature des eaux, des fontaines, des métaux, sels et salines; des terres, des pierres, du feu et des émaux*, Paris, 1580, in-8. Le second a pour titre : *Le moyen de devenir riche par l'agriculture*. Il y a dans ces deux traités quelques idées hasardées; mais ils offrent aussi des observations très-justes et fondées sur la pratique. Le dernier fut imprimé à Paris, en 1636, 2 vol. in-8, et on y a fait entrer celui de *la nature des eaux*. On a réimprimé les ouvrages de Palissy à Paris, 1777, in-4, avec les notes de Faujas de Saint-Fond, et des recherches sur la vie de l'auteur par M. Gobet, et en 1844 M. Paul-Ant. Cap en a donné une édit. gr. in-18 conforme aux textes originaux, avec des notes et une notice intéressante sur l'auteur. Il peignait bien sur le verre; mais la chute de cet art le réduisit à ne peindre que sur la faïence. Palissy fut le premier qui avança que les coquilles fossiles étaient de véritables coquilles déposées autrefois par la mer. Assertion que le philosophe de Ferney, se mêlant mal à propos de physique, a vainement tâché de tourner en ridicule dans une brochure intitulée, *Les singularités de la nature*, Bâle, 1768, in-8. D'autres écrivains se sont donné de plus grands torts encore, en prétendant que ces coquilles n'avaient pu être déposées que par une mer qui aurait couvert la face du globe durant des milliers d'années, tandis qu'il est démontré que le déluge seul explique toutes les questions que ces coquilles font naître ; aussi Fontenelle les appelait-il les *médailles du déluge*, parce qu'effectivement elles attestent cette terrible catastrophe du globe, comme les événements historiques sont attestés par les médailles. *Voy.* BOULANGER (Nicolas-Antoine.)

PALLADE, *Palladius*, né l'an 368 en Galatie, se fit solitaire de Nitrie en 388, et devint en 401 évêque d'Hélénopolis en Bithynie, puis d'Aspone. Il était lié d'une étroite amitié avec saint Jean Chrysostome, pour lequel il essuya de cruelles persécutions. Chassé de son église, il parcourut les différentes provinces, recueillant avec soin les actions édifiantes qu'il voyait. C'est d'après ces mémoires qu'il forma son Histoire des solitaires, appelée *Histoire Lausiaque*, parce qu'il la composa à la prière de Lausius, gouverneur de Cappadoce, auquel il

la dédia en 420. Hervet l'a fait imprimer en latin, Paris, 1555, in-4. On lui attribue encore un *Dialogue* contenant la vie de saint Jean Chrysostome, grec et latin, dans la Bibliothèque des Pères, Paris, 1680, in-4. Mais ce dernier ouvrage est vraisemblablement d'un autre PALLADE, qui était aussi ami de saint Jean Chrysostome, et évêque en Orient au commencement du ve siècle.

PALLADINO (Jacques), auteur ecclésiastique du XIVe siècle, connu sous le nom de *Jacques de Teramo* ou de *Giacomo d'Ancarano*, naquit dans cette ville en 1349, et devint successivement évêque de Monopoli, de Tarente, de Florence, de Spolette, légat en Pologne. On a de lui, entre autres ouvrages, un roman de piété, plusieurs fois imprimé et traduit dans presque toutes les langues. Il est intitulé : *Jacobi de Teramo compendium perbreve*, Consolatio peccatorum *nuncupatum, et apud nonnullos* Belial *vocitatum, id est, Processus Luciferi contra Jesum*, Augsbourg, 1472, in-fol., et plusieurs autres fois dans le XVe et le XVIe siècle. On le trouve aussi dans un recueil intitulé : *Processus juris jocoso-serii*, Hanau, 1611, in-8, qui contient encore le *Procès de Satan contre la Vierge*, par Barthole, et les *Arrêts d'amour*. Pierre Farget, augustin, a traduit en français le *Procès de Bélial*, Lyon, 1485, in-4, et plusieurs autres fois du même format. Il a été aussi imprimé sous le nom de *Jacques d'Ancharano*. L'auteur mourut en Pologne en 1417.

PALLADIO (André), architecte, né à Vicence en 1518, et mort l'an 1588, ou suivant la Biogr. Univ. de Michaud, le 19 août 1580, dans sa ville natale. Ses parents étaient d'une condition médiocre; mais, en considération de son mérite et des avantages qu'il avait procurés à sa patrie, il fut mis au nombre des citoyens et anobli. Il commença par exercer la sculpture; mais le célèbre poète Jean-Georges Trissino, lui voyant beaucoup d'inclination pour les mathématiques, se mit à lui expliquer l'architecture de Vitruve, et ensuite le conduisit avec lui en trois voyages qu'il fit à Rome. Ce fut dans ces voyages et deux autres qu'il fit depuis exprès, que Palladio s'appliqua à dessiner et à étudier les monuments antiques de cette ville. Son livre posthume des *Antiquités de l'ancienne Rome*, tout imparfait qu'il est, montre assez combien il avait approfondi le génie des anciens. C'est dans cette étude qu'il découvrit les véritables règles d'un art qui, jusqu'à son temps, était demeuré enseveli sous les débris de la barbarie gothique. Il nous a laissé un *Traité d'architecture*, divisé en 4 livres, admiré et recherché des connaisseurs. Il le publia en 1570, in-fol., avec figures; et depuis il a été souvent réimprimé. La meilleure édition est celle de Vicence en italien et en français, 1776-83, 4 vol. gr. in-fol., fig. On y joint ordinairement le volume des *Thermes des Romains*, Vicence, 1785, gr. in-fol., fig. La réimpression, faite à Vicence en 1786, est moins estimée, parce que les épreuves des gravures y sont faibles. Chapuy et Amédée Beugnot ont publié une nouvelle édition des *Œuvres* de Palladio, Paris, 1825-42, in-fol. Roland-Fréard de Chambrai (*voy.* ce nom) a traduit le *Traité d'Architecture* en français, La Haye, 1726, 2 vol. in-fol. Entre plusieurs magnifiques édifices dont cet illustre architecte a donné les dessins et qu'il a conduits, le théâtre dit *de gli Olimpici*, qu'il construisit à Vicence sa patrie, est la preuve la plus complète de l'excellence de ses talents.

PALLADIUS (Rutilius-Taurus-Æmilianus), un des anciens agronomes dont les ouvrages nous sont parvenus, vivait après la décadence des lettres à Rome, et avant Cassiodore; mais on ne sait précisément en quel temps. On a de lui un traité *De re rustica* dans les *Rei rusticæ scriptores*, Leipsig, 1735, 2 vol. in-4. M. Saboureux de la Bonneterie en a donné une traduction française, Paris, 1775, in-8, qui fait le tome 5e de l'*Economie* rurale, en 6 vol. in-8. Il en existe une traduction plus ancienne par Jean Darces, Paris, 1553, in-8. On trouve aussi des vers de Palladius dans le *Corpus poetarum* de Maittaire.

PALLAS. *Voy.* MINERVE.

PALLAS, affranchi de l'empereur Claude, eut la plus grande autorité sous le règne de ce prince. Il avait été d'abord esclave d'Antonia, belle-sœur de Tibère. C'est lui qui porta la lettre où elle donnait avis à l'empereur de la conspiration de Séjan. Il engagea Claude à épouser Agrippine sa nièce, à adopter Néron, et à le désigner pour son successeur. La haute fortune à laquelle il parvint le rendit si insolent, qu'il ne parlait à ses esclaves que par signes. Agrippine acheta ses services, et, de concert avec elle, la mort de Claude fut par lui accélérée. Quoique Néron dût sa couronne à Pallas, ce prince se dégoûta de lui, le disgracia, et sept ans après le fit périr secrètement, pour hériter de ses biens; mais il laissa subsister le tombeau de cet orgueilleux affranchi. Ce tombeau superbe était sur le chemin de Tibur, à un mille de la ville, avec une inscription fastueuse gravée dessus, et ordonné par un décret du sénat. Telle était la lâcheté romaine sous le règne des crimes et sous la verge des tyrans par lesquels le ciel châtiait un peuple dégénéré et corrompu; le vice jouissait des honneurs de la vertu : symptôme infaillible de la chute et de la dissolution des empires.

PALLAS, philosophe qui vivait du temps de Valens, excita de grands troubles dans l'empire. Ayant été arrêté et mis à la torture, il déclara les noms de ses complices qu'on trouva être tous des philosophes occupés à perdre l'état, en trompant les ignorants par de fausses apparences de doctrine et de vertu. En conséquence, la secte de ces hommes dangereux fut proscrite, et personne dans l'Asie n'osa se montrer en public avec un long manteau, de peur d'être pris pour philosophe. *Voy.* HELVIDIUS, VESPASIEN, ZÉNON, LUCIEN, etc.

* PALLAS (Pierre-Simon), célèbre naturaliste et voyageur, né à Berlin en 1741, s'établit à Leyde, et avait publié sur les sciences naturelles quelques ouvrages remarquables, lorsque l'impératrice Catherine II, informée de son mérite, lui fit offrir en 1768 une place à l'académie de Pétersbourg. Adjoint aux astronomes envoyés dans la Sibérie, pour y observer le passage de Vénus sur le soleil, il employa plusieurs années à parcourir les différentes parties de la Russie, et le fit en savant et en obser-

vateur. Rien n'échappa à ses recherches. Il étudia les plantes, les animaux, les fossiles, en un mot toutes les parties de la science naturelle avec un succès dont le génie d'un seul homme ne semblait pas capable. La découverte qu'il fit en Sibérie, d'une abondante quantité d'os de grands quadrupèdes du midi, d'éléphans, de rhinocéros, de buffles, etc., faillit changer la face de la zoologie. Une de ses observations a changé celle de la géologie. Dans un *Mémoire* de 1777, il établit cette règle générale, vérifiée par tout de la succession des trois ordres primitifs de montagnes : les granitiques au milieu, les schisteuses à leurs côtés, et les calcaires en dehors. Pallas, comblé d'honneur par l'impératrice, fut appelé à donner des leçons d'histoire naturelle et de physique au grand-duc Alexandre. A raison de sa santé, paraissant préférer au séjour de Pétersbourg celui de la Tauride, Catherine lui donna dans cette contrée une propriété considérable où il continua pendant 15 ans les recherches minéralogiques et zoologiques qui l'ont rendu si célèbre. La faveur dont il jouissait ne put affaiblir dans son cœur l'amour de la patrie ; après 42 ans d'absence, il voulut terminer ses jours dans le pays qui l'avait vu naître, et il partit pour Berlin en 1810. Son tempérament, affaibli par les fatigues qu'il avait essuyées dans ses voyages, succomba au bout de quelque temps sous les douleurs d'une dyssenterie, le 8 septembre 1811. Cuvier prononça son *Eloge* à l'institut, le 5 janvier 1813. Les principaux ouvrages de Pallas sont : *Elenchus zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1766, in-8 ; *Miscellanea zoologica*, la Haye, 1766, in-4. Ces deux ouvrages commencèrent la réputation de l'auteur. Il a refondu le second dans les *Spicilegia zoologica*, Berlin, 1767-1780, 2 vol. in-4 ; *Voyages dans différentes provinces de l'empire russe* de 1768 à 1773 (en allemand), Saint-Pétersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-4, traduit en français par Gaulier de Lapeyronie, 1788-1793, 5 vol. in-4, et 1794, 8 vol. in-8, avec atlas et des notes de Lamarck et de Langlès. Pallas se distingue dans ce livre par l'exactitude des descriptions et la justesse des observations : il se fait une loi de ne parler que de ce qu'il a vu, et son voyage est, suivant Saussure, une mine inépuisable pour le naturaliste et l'homme d'état ; *Recueil de documents historiques sur les peuplades mongoles*, 1776-1801, 2 vol. in-4 ; *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe*, 1777, in-8, trad. en franc. par Gobet, Paris, 1782, in-12 ; *Nouveaux documents, pour servir à la géographie physique, à l'ethnographie, à l'histoire naturelle et à l'économie domestique des pays et des peuples du Nord*, Saint-Pétersbourg et Leipsig, 1781-96, 7 vol. in-8, avec cartes et fig. Ce précieux recueil, qui commence à devenir rare, renferme un grand nombre de morceaux intéressants ; *Flora rossica*, Saint-Pétersbourg, 1784-88, 2 part. in-fol., avec 101 fig. ; ce vol. est le seul qui ait paru, le texte en a été imprimé à Francfort, 1789, in-8 ; *Tableau physique et topographique de la Tauride*, Paris, 1799, in-8 et in-4 ; *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa*, Saint-Pétersbourg, 1787-89, 2 vol. in-4. Baemeister (*voy.* ce nom) avait conçu le projet de publier un vocabulaire comparatif de toutes les langues. Mais ayant abandonné son projet, l'impératrice en confia l'exécution à Pallas ; *Observations recueillies pendant un voyage fait en 1793 et en 1794, dans les provinces méridionales de l'empire russe*, Leipsig, 1799-1801, 2 vol. in-4. Une traduction de cet ouvrage a été publiée par de Laboullaye et Tonnelier, Paris, 1805, 2 vol. in-4, et 1811, 4 vol. in-8 et atlas ; *Zoographia rossa-asiatica*, Pétersbourg, 1811-31, 3 vol. in-4, ouvrage posthume peu répandu en France. Pallas était membre de presque toutes les sociétés savantes de l'Europe.

PALLAVICINI (Antoine), cardinal, évêque de Vintimille et de Pampelune, naquit à Gênes l'an 1441, d'une maison noble et ancienne en Italie, et dont les diverses branches établies à Rome, à Gênes, en Lombardie, ont été fécondes en grands hommes. Ce cardinal eut la confiance des papes Innocent VIII, Alexandre VI et Jules II. Il rendit de grands services au saint Siége dans les négociations dont il fut chargé, et mourut à Rome en 1507, à 66 ans.

** PALLAVICINI (Baptiste, marquis), évêque de Reggio, né à Venise, d'une ancienne famille patricienne, cultiva la littérature à l'exemple des plus illustres prélats. Des ouvrages qu'il avait composés, on ne connaît que le *Carmen in historiam flendæ crucis*, dédié au Pape Eugène IV, et qui a été imprimé plusieurs fois dans le XVe siècle. La 1re édit., Parme, 1477, in-4, est sortie des presses établies dans l'enceinte du couvent des Chartreux, pour suppléer à la disette des imprimeurs que la peste avait éloignés de Parme. Celle de Trévise, 1494, in-4, est augmentée d'une *Oraison* à la Vierge, d'une *Elégie*, etc. Cette édition est intitulée : *Historia flendæ crucis et funeris D. N. J. C., versu heroïco*.

PALLAVICINO (Ferrante), chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, né vers 1618 à Plaisance, reçut de la nature beaucoup d'esprit et d'imagination. Ce présent lui fut très-funeste ; il composa des satires sanglantes contre le pape Urbain VIII, de la maison des Barberins, pendant la guerre de ce pontife contre Odoard Farnèse, duc de Parme et de Plaisance. Pallavicino s'attira l'indignation de la cour de Rome, et fut obligé de se retirer à Venise. Il fut arrêté à Avignon (1), où il eut la tête tranchée en 1644. On trouve un abrégé de sa vie à la tête de la traduction du *Divorce céleste*, Amsterdam, 1699, que La Monnoye soutient n'être pas de lui, quoiqu'on le lui attribue communément. On a imprimé un *Choix des Œuvres* de ce satirique, à Villefranche (Genève), 1660, en un vol., qui se relie en deux. Toutes ses *Œuvres* permises sont imprimées à Venise, 1655, 4 vol. in-12.

PALLAVICINO (le cardinal SFORZA), célèbre historien du concile de Trente, naquit à Rome en

(1) Ce ne fut point à Avignon, mais sur le pont de Sorgues, dans le comtat Venaissin, qu'il fut arrêté par des gens apostés pour le prendre à son passage. Il vivait tranquillement à Venise, lorsqu'un jeune homme, qui voulait gagner le prix mis par la cour de Rome à la tête de Pallavicino s'insinua dans son amitié, lui persuada de venir en France, et le fit passer sur le pont fatal. Une si lâche trahison ne tarda pas à être punie ; quelques années après, le perfide fut tué par un des amis de sa victime.

1607. Il était l'aîné de sa maison ; son goût pour la piété le fit renoncer aux espérances du siècle pour embrasser l'état ecclésiastique. Il devint, par son mérite, l'un des membres des congrégations romaines, puis de l'académie des *Umoristi*, et ensuite gouverneur de Jesi, d'Orvietto et de Camerino. Pallavicino, peu sensible à tous ces avantages, se fit jésuite en 1637. Après son noviciat, il enseigna la philosophie et la théologie dans la Société. Le pape Innocent X le chargea de diverses affaires importantes ; et Alexandre VII, son ancien ami, qui lui devait en partie sa fortune, l'honora de la pourpre en 1657. Pallavicino fut en grand crédit auprès de ce pape, et mourut le 5 juin 1667. Son principal ouvrage est l'*Histoire du concile de Trente*, en italien, qu'il opposa à celle de Fra-Paolo. Les faits sont à peu près les mêmes ; mais les circonstances et les conséquences que les deux historiens veulent en tirer sont différentes, et elles devaient l'être : l'un avait, comme l'on sait, les vues d'un sectaire caché sous le froc d'un moine apostat, occupé à introduire le calvinisme à Venise (*voy.* Sarpi); l'autre, constamment attaché à la foi catholique, n'a eu aucun intérêt à diriger les faits vers quelque but particulier. Par là, il est propre à mettre le lecteur impartial en état d'apprécier les divers ouvrages qui ont paru sur ce saint concile, entre autres celui d'un écrivain flamand, nommé Le Plat, qui a donné *Monumentorum ad Historiam concilii tridentini potissimum illustrandam amplissima collectio* : pauvre rapsodie, fruit de recherches inutiles, dirigées par un choix qui fait entrevoir tantôt une disposition d'esprit peu catholique, tantôt le dessein mal déguisé d'affaiblir par de mesquins détails le respect dû à cette grande assemblée. Le style de Pallavicino est noble et soutenu. L'auteur avait puisé ses matériaux dans les archives du château Saint-Ange, où sont toutes les négociations du concile. L'édition la plus recherchée de cet ouvrage intéressant est celle de Rome, 1656 et 1657, 2 vol. in-fol., qui est la première. Il fut réimprimé dans la même ville, 1664, 3 vol. in-4, et traduit en latin, 1670, 3 vol. in-4. (*Voy.* Giattini.) Le P. Puccinelli en a donné un assez bon abrégé, dépouillé de toutes les discussions théologiques. On a encore du cardinal Pallavicino un *Traité du style et du dialogue*, aussi en italien, Rome, 1662, in-16, ouvrage estimé ; et des *Lettres*, 1669, in-12, aussi en italien ; un *Cours* entier de *Théologie*, un *Commentaire sur la Somme* de saint Thomas; *L'art de la perfection chrétienne ; Gli fasti sacri*, poème en octaves; *Ermenegilde*, tragédie, Rome, 1644, 2e édit., 1655, in-8 ; représentée par les élèves du collége romain, dont il était alors préfet.

* PALLIERE (Vincent-Léon), peintre, né à Bordeaux en 1787, reçut les premières leçons de cet art, de son père, et vint à Paris à l'âge de 15 ans. Il eut pour maître Vincent, sous lequel il fit de rapides progrès. En 1812, il remporta le premier prix et fut envoyé pensionnaire à Rome ; il y travailla beaucoup et accrut sa réputation par plusieurs envois. De retour à Paris en 1818, il eut l'année suivante un succès brillant à l'exposition. Le chemin de la gloire et de la fortune s'était ouvert devant lui, lorsqu'il fut atteint d'une maladie de poitrine, et mourut à Bordeaux le 29 décembre 1820, à peine âgé de 33 ans. Parmi ses tableaux on distingue : *les Prétendus de Pénélope massacrés par Ulysse*. Cette composition remarquable lui valut le premier prix ; *La flagellation du Christ*, à Rome, dans l'église de la Trinité-du-Mont ; *Saint-Pierre guérissant un boiteux*, à Paris, dans l'église Saint-Severin ; *Un berger en repos* ; et *Tobie rendant la vue à son père*, qui passe pour son chef-d'œuvre, est au musée de Bordeaux. Pallière se distingue par un beau ton de couleur, la grâce des poses, et un travail facile et harmonieux.

PALLIOT (Pierre), imprimeur-libraire à Dijon, né à Paris en 1608, mourut en 1698, dans la ville où il était établi. Ses connaissances dans le blason et dans les généalogies lui méritèrent le titre de généalogiste des duché et comté de Bourgogne. Les curieux recherchent deux de ses ouvrages : *Le Parlement de Bourgogne, son origine, avec les noms qualités, blasons*, Dijon, 1649, 2 vol. in-fol. François Petitot a donné une continuation de cet ouvrage, 1733, in-fol.; *Science des armoiries*, de Louvan Geliot, augmentée de plus de 6000 écussons, Paris, 1660, in-fol., avec figures. Ce qu'il y a de singulier, c'est que non-seulement il imprima ses livres, mais qu'il grava encore le nombre infini de planches dont ils sont remplis.

** PALLOY (Pierre-François), connu sous le nom de *Patriote Palloy*, qu'il se donna lui-même, né en 1754 à Paris, était entrepreneur de bâtiments. Au 14 juillet 1789, il figura parmi les vainqueurs de la Bastille, et chargé de la démolition de cette forteresse, sut tirer un parti très-lucratif de la vente des matériaux. Il en arrangea ensuite sous toutes les formes et de toutes les façons, faisant avec les pierres de taille des plans-modèles de cette prison, puis des bustes de toutes les *divinités* de l'époque, qu'il envoya aux 83 départements, aux députés, aux ministres, et, ce qui est plus piquant, à Louis XVI qui les lui paya fort bien. Il fit ensuite frapper des médailles avec le fer des chaînes qu'il trouva dans les cachots, et il adressa encore ces précieuses reliques à tous les pouvoirs, et en vendit à tous les enthousiastes et niais qui voulurent en acheter. Alors il alla s'établir à Sceaux, où il porta tout le matériel de son industrie, et malgré les bénéfices qu'il avait réalisés, par suite de fausses spéculations ou de dépenses inutiles, bientôt il se trouva dans un état de gêne. Au 10 août 1792, on le vit parmi les *braves* qui assaillirent les Tuileries restées sans défenses, et une année plus tard, il fit encore hommage d'une pierre de la Bastille à la convention qui l'accepta. Quelques mois après, la commune de Paris refusa ces dons, et le fit mettre en prison comme concussionnaire. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il regagna sa retraite, et ne fit plus parler de lui tant que vécut Robespierre. Depuis on le vit à chaque révolution prêt à chanter les triomphateurs et surtout à leur adresser des demandes. Il en adressa même à la restauration à laquelle il prodigua de mauvais vers, et sur sa porte de ridicules transparents. Les félicitations

qu'il offrit à la révolution de 1830 furent plus vives et probablement plus sincères. Alors il figura en tête de ces *héros* de la Bastille que l'on s'efforça de réhabiliter et auxquels on fit une pension de 500 fr. Palloy n'en jouit que peu d'années, et mourut à Sceaux, le 19 janvier 1835. On a de lui plusieurs écrits de circonstances entièrement oubliés, et qui ne méritaient pas un autre sort.

PALLU (Martin), né en 1661 à Tours, entra dans la compagnie de Jésus, et exerça le ministère de la chaire avec beaucoup de succès. Il prêcha l'Avent en 1706 devant Louis XIV, et ce prince le nomma pour un carême; mais ses infirmités l'obligèrent de renoncer à la chaire. Il s'attacha dans la suite à composer plusieurs ouvrages de piété, qui eurent du succès. Nous avons de lui : un *Traité du saint et fréquent usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*, Paris, 1739, vol. in-12; des *Sermons* publiés en 6 vol. in-12, par le P. Segaud, en 1744. Ils sont remplis d'onction, et enrichis de l'application de l'Ecriture et des pensées des Pères. Le style est d'une simplicité noble. Le P. Pallu mourut à Paris en 1742. — Il y a eu du même nom Etienne PALLU, dont on a la *Coutume de Touraine commentée*, 1661, in-4, ouvrage rare et recherché.

PALLU. *Voy.* PALU.

PALLUEL (François de). *Voy.* CRETTÉ.

PALMA (Charles-François), d'une ancienne famille noble, né le 18 août 1735 à Rosemberg en Hongrie, entra chez les jésuites en 1750, fit son cours de philosophie à Kaschau, et de théologie à Vienne, et consacra durant 10 ans, ses soins à l'éducation de la jeunesse au pensionnat royal de Tyrnau et au collége Thérésien à Vienne. A la suppression de la société, l'impératrice le nomma chapelain de l'archiduchesse Marie-Christine. Dès ce moment, il se donna entièrement à l'étude de l'histoire, dont il avait fait depuis longtemps ses délices. En 1776, il devint chanoine de l'église métropolitaine de Colocza; bientôt après il fut promu prévôt à Batha, et assesseur au comitat; grand prévôt en 1779, évêque de Colophon et suffragant de Colocza le 20 octobre, et vicaire-général le 20 juillet 1784. Il est mort à Pest, le 10 février 1787, à l'âge de 52 ans, laissant au public plusieurs ouvrages savants, fruit de recherches pénibles et bien dirigées : *Specimen heraldicæ Hungariæ, provinciarum nobiliumque scuta complectens*, Vienne, 1766, in-4; *Notitia rerum hungaricarum ab origine ad nostram usque ætatem*, Tirnau, 1770, in-8, réimprimé en 1776 : ouvrage estimable par sa clarté et la netteté du style; *Traité des titres et armoiries de Marie-Thérèse, comme reine de Hongrie*, Vienne, 1774, in-8, en allemand : ouvrage entrepris pour prouver les droits de cette princesse sur différentes provinces dépendantes autrefois du royaume de Hongrie, et particulièrement sur la Gallicie et la Lodomérie; *Specimen ad Habsburgo Lotharingicam prosapiam illustrandam, ad nostra usque tempora*, Vienne, 1773, in-8, et 1774, in-fol. C'est une nouvelle édition augmentée de l'ouvrage du comte Coroni, qui prétendit prouver que les maisons d'Autriche et de Lorraine ont la même souche.

PALME ou PALMA l'*Ancien* (Jacques), célèbre peintre de l'école vénitienne, né à Sermalta dans le territoire de Bergame, en 1518, et ainsi nommé pour le distinguer de Palme le Jeune, son neveu. Elevé dans l'école du Titien, il reçut de ce grand maître un pinceau moëlleux, qui le fit choisir pour finir une descente de croix que ce peintre avait laissée imparfaite en mourant. Ce n'est point dans les ouvrages de Palme qu'il faut chercher la correction et le grand goût du dessin; mais il n'y en a point qui soit terminés avec plus de patience, où les couleurs soient plus fondues, plus unies, plus fraiches, et dans lesquels la nature soit mieux imitée par rapport au caractère de chaque objet en particulier. Ce peintre a été fort inégal; ses premiers ouvrages sont les plus estimés. Ses dessins sont dans la manière du Titien et du Giorgion, mais, pour la plupart, inférieurs à ceux de ces deux grands artistes. On a gravé d'après ce maître qui mourut à Venise en 1566. Le musée du Louvre possède de lui quatre tableaux, dont le plus remarquable est celui qui représente *La Vierge et l'enfant Jésus recevant les hommages de six autres saints*. — Son neveu, Jacques, connu sous le nom de PALMA le *Jeune*, né à Venise en 1544, étudia sous le Tintoret, dont il a retenu le goût. Sa réputation s'accrut en peu de temps avec sa fortune; mais l'amour du gain lui fit faire un trop grand nombre de tableaux pour qu'ils lui fissent tous également honneur. Il mourut à Venise en 1628.

PALMEZEAUX. *Voy.* CUBIÈRES-PALMEZEAUX.

PALMIÉRI (Matthieu), né en 1405, parut avec éclat au concile de Florence sa patrie, et mourut en 1475, à 70 ans. On a de lui : Continuation de la *Chronique* de Prosper jusqu'en 1449. — Mathias PALMIÉRI de PISE, qui vivait à peu près dans le même temps, poussa cet ouvrage jusqu'en 1481, 1483, in-4. On le trouve dans la *Collection de l'histoire des écrivains d'Italie*. Un traité *della vita civile*, Florence, 1529, in-8; un poème intitulé *Città di vita*, en 3 livres, qui n'a point été imprimé. Cet ouvrage lui attira des désagréments. Il y enseignait que nos âmes sont les anges qui, dans la révolte de Lucifer, ne voulurent s'attacher ni à Dieu ni à ce rebelle, et que Dieu, pour les punir, les relégua dans des corps, afin qu'ils pussent être sauvés ou condamnés, suivant la conduite bonne ou mauvaise qu'ils mèneraient dans ce monde. Ce poème fut condamné au feu; mais il n'est pas vrai que l'auteur ait essuyé le même sort. Mathias Palmiéri, dont nous avons parlé dans cet article, mourut le 19 septembre 1483, âgé de 60 ans, après avoir traduit en latin l'*Histoire* fabuleuse des soixante-dix interprètes, qui porte le nom d'Aristée (*voy.* ce nom). Cette version parut pour la première fois à la tête de la Bible qu'il fit imprimer à Rome en 1471, 2 vol. in-fol. C'est la première publiée dans cette ville.

* PALMIERI (Vincent), théologien, né à Gênes en 1753, entra dans la congrégation de Saint-Philippe de Néri, où il puisa les principes des disciples de Jansénius. L'un des théologiens du synode de Pistoie, en 1786, il contribua à les y faire triompher. Sorti bientôt après de l'Oratoire, il devint

successivement professeur à Pise et à Pavie, où il trouva Tamburini, Zola et d'autres professeurs choisis par Joseph II, pour opérer des réformes et fit cause commune avec eux. Les événements déterminèrent Palmieri, en 1797, à retourner dans sa patrie. Plusieurs ecclésiastiques génois, amis des principes de Port-Royal, avaient formé une espèce d'académie dont Palmiéri fit partie. Il signa la lettre de communion qu'ils adressèrent le 23 octobre 1798, au clergé constitutionnel de France, et qui fut lue au concile national de 1801. Palmiéri est mort le 13 mars 1820, âgé de 67 ans. Peu de jours auparavant il avait reçu les sacrements de l'Eglise, sans rétracter les sentiments qu'il avait professés toute sa vie. On a de lui : *Traité historique, dogmatique et critique des indulgences*, 1788, 2 vol. in-8; cet ouvrage a eu au moins quatre édit., et a été traduit en plusieurs langues. *La liberté et la loi, considérées dans leurs rapports avec la liberté des opinions et la tolérance des cultes; Défense du dogme de la confession auriculaire*, contre Ranza; *La perpétuité de la foi de l'Eglise catholique concernant les indulgences*, Gênes, 1817, in-12; *Analyse raisonnée des systèmes des incrédules*, 7 vol. Tous les ouvrages de Palmiéri sont en Italien.

* PALOMINO de VELASCO (Ascicle-Antonio), peintre espagnol, né en 1653, à Bajalance près de Cordoue, joignit à l'entente de la perspective, le mérite du coloris et un dessin pur et correct; mais on lui reproche d'avoir choisi ses modèles dans une nature commune. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *La Confession de saint Pierre*, à Valence, et les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue. Il mourut à Madrid le 13 avril 1726. Il cultivait aussi les lettres, et a publié *El museo pictorico y escala optica, etc.*, Madrid, 1715, 3 vol. in-fol. Les deux premiers contiennent la théorie et la pratique de la peinture, et le troisième les vies des peintres espagnols les plus célèbres. Ces *Vies* ont été réimprimées à Londres, 1742, in-8, et trad. en franç. sous ce titre : *Histoire abrégée des plus fameux peintres espagnols*, Paris, 1749, in-12. Il faut se méfier des jugements de l'auteur, qui se laisse souvent dominer par un préjugé national trop exclusif.

PALU (Pierre de la), *Paludanus*, d'une maison illustre, né dans la Bresse, vers 1280, prit l'habit de Saint-Dominique, professa la théologie à Paris avec succès, et se déclara l'un des premiers contre l'opinion de Jean XXII sur la vision béatifique; ce qui n'empêcha pas ce pape de le faire patriarche de Jérusalem en 1329. La Palu partit pour la Palestine, y fit quelques fruits, et revint en Europe avec une forte envie de faire entreprendre une nouvelle croisade. Son zèle fit de vains efforts pour animer les princes. Il mourut à Paris en 1342, après avoir publié des *Commentaires* sur le *Maître des sentences*, in-fol.; des *Sermons*, et un *Traité de la puissance ecclésiastique*, qui sont restés manuscrits.

PALUD (la). *Voy.* GOFFRIDI.

PALUDANUS ou VAN DEN BROEC (Jean), de Malines, professeur en théologie et d'Ecriture dans l'université de Louvain, chanoine curé de Saint-Pierre, et archiprêtre du district de la même ville, mourut en 1630, dans la 65e année de son âge. On a de lui plusieurs ouvrages pour lesquels le public montra de l'empressement. Les principaux sont : *Vindiciæ theologicæ, adversus verbi Dei corruptelas*, Anvers, 1620, 2 vol. in-8. C'est une explication de presque tous les endroits de l'Ecriture sur lesquels on dispute entre les catholiques et les hérétiques; *Apologeticus marianus*. Il traite des louanges et des prérogatives de la sainte Vierge, dans ce livre publié in-4, Louvain, 1623; *De sancto Ignatio concio sacra*, in-8, ibid., même année; *Officina spiritualis sacris concionibus adaptata*, Louvain, 1624, in-4.

PALUDANUS (Bernard), né à Steenwick dans l'Over-Issel, en 1550, professeur de philosophie à Leyde, mort vers 1633, voyagea en Europe, en Asie et en Afrique. Il avait de la pénétration, de l'éloquence, une érudition variée, et, ce qui vaut encore mieux, une exacte probité. On a de lui divers ouvrages. Le plus connu est un *Recueil* de notes, dont il a enrichi les *Voyages maritimes* de Linschot, La Haye, 1599, in-fol., et en français, Amsterdam, 1638, in-fol.

PAMELE (Jacques de), *Pamelius*, né à Bruges en 1536, d'un conseiller d'état de l'empereur Charles-Quint, se fit un nom par de bons ouvrages. Après avoir acquis beaucoup de connaissances à Louvain et à Paris, il revint dans sa patrie où il fut fait chanoine. Son premier soin fut de dresser une belle bibliothèque, de confronter les écrits des saints Pères avec d'anciens manuscrits, et de s'appliquer à la critique sacrée. On lui donna ensuite un canonicat de Sainte-Gudule à Bruxelles, et de Saint-Jean à Bois-le-Duc. Les guerres civiles qui affligèrent sa patrie l'obligèrent de se retirer à Saint-Omer, où l'évêque lui donna l'archidiaconé de sa cathédrale. Philippe II le nomma dans la suite à cet évêché et à la prévôté de l'église de Saint-Sauveur à Utrecht. Ses ouvrages sont : *Liturgia Latinorum*, Cologne, 1571 et 1576, 2 vol. in-4, ouvrage curieux et peu commun, qui renferme le rit du saint sacrifice de la messe observé par les apôtres et les saints Pères; *Micrologus de ecclesiasticis observationibus*; *Catalogus commentariorum veterum selectorum in universam Bibliam*, Anvers, 1566, in-8; *Relatio ad Belgii ordines de non admittendis una in republica diversarum religionum exercitiis*, Anvers, 1589, in-8; ouvrage plein d'une bonne théologie et d'une bonne politique; une *Edition* de saint Cyprien, Anvers, 1568; Paris, 1616, in-fol. Cette édition, faite sur divers manuscrits, est accompagnée de notes estimées qui ont passé dans les éditions que Rigault et Pearson ont données de ce saint Père. Une *Edition* de Tertullien avec des annotations estimées, la vie de ce Père, ses erreurs et la réfutation, Anvers, 1579; Paris, 1635, in-fol. Jean-Louis de la Cerda et Rigault ont profité du travail de Pamelius pour donner les éditions de Tertullien. Il publia le traité de Cassiodore, *De divinis nominibus*. On a encore de lui une nouvelle *Edition* de Raban-Maur, qui parut à Cologne, après sa mort en 1627, par les soins d'Antoine de Hennin, évêque d'Ypres, 6 tom. en 3 vol. On trouve dans cette édition les *Commentaires* de Pamelius

sur Judith et sur l'Epître de saint Paul à Philémon. Ce savant mourut à Mons en Hainaut, en 1587, à 52 ans, en allant prendre possession de l'évêché de Saint-Omer. Il se fit autant estimer par les dons de l'âme que par ceux de l'esprit.

PAMMAQUE (saint), sénateur de Rome, célèbre par sa vertu et sa science, était d'une famille illustre. Il fut décoré de la dignité proconsulaire, et épousa Pauline, la seconde des filles de sainte Paule. Il découvrit le premier les erreurs de Jovinien et les dénonça au pape Sirice, qui les condamna en 390. Saint Jérôme tira de grandes lumières de Pammaque pour la composition de ses ouvrages contre Jovinien. Pammaque, ayant perdu sa femme, fit offrir le saint sacrifice pour elle, et donna, selon ce qui se pratiquait alors, un festin à tous les pauvres de Rome. On lit dans saint Jérôme que Pammaque oignait les cendres de son épouse du baume de l'aumône et de la miséricorde. Il fit bâtir un hôpital à Porto, et y servit les pauvres de ses propres mains. Son zèle pour la foi lui mérita une lettre de félicitation et d'encouragement de la part de saint Augustin. Le sentiment de quelques auteurs modernes qui prétendent qu'il reçut les ordres sacrés n'est fondé sur aucune preuve solide. Il était ami de saint Jérôme et de saint Paulin, et mourut en 410, honoré des regrets de ces deux grands hommes.

PAMPHILE (saint), prêtre et martyr de Césarée en Palestine, né vers le milieu du IIIe siècle, forma une très-belle bibliothèque, dont il fit présent à l'église de cette ville. Cette bibliothèque, au rapport de saint Isidore de Séville, était composée de 30,000 volumes, et contenait presque tous les ouvrages des anciens. Il transcrivit de sa main la *Bible* avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, et travailla presque toute sa vie sur ce dépôt des oracles divins. Montfaucon a publié dans *Bibl. coisliana*, une courte explication des Actes des apôtres faite par saint Pamphile. Il copia aussi plusieurs ouvrages d'Origène, et composa l'Apologie de ce Père, lorsqu'il était en prison avec Eusèbe de Césarée. Saint Jérôme attribue cette Apologie à Eusèbe; mais Socrate, Photius, etc., la donnent à saint Pamphile; et si Eusèbe y travailla, il n'y eut qu'une faible part. (*Voy.* ce point bien discuté dans l'édition d'Origène, tome 4, part. 2, page 13, par D. Charles de la Rue.) Cette Apologie était divisée en cinq livres; il ne nous en reste que le premier de la traduction latine de Rufin, parmi les *Œuvres* de saint Jérôme. Saint Pamphile reçut la couronne du martyre sous Maximin, vers 308. Eusèbe de Césarée a écrit sa *Vie* en trois livres; saint Jérôme en faisait beaucoup de cas : elle n'est pas parvenue jusqu'à nous.

PAMPHILE, peintre macédonien, fit ordonner par un édit à Sicyone, et ensuite dans toute la Grèce, qu'il n'y aurait que les enfants des nobles qui s'exerceraient à la peinture, et que les esclaves ne pourraient s'en mêler. Il fut le fondateur de l'école de peinture à Sicyone, et fut le premier qui appliqua les mathématiques à son art. Appelle fut son disciple.

PAMPHILE MAURILIEN, nom sous lequel a été donné, par un auteur inconnu (1), le roman en vers latins de *Pamphile et Galatée*, qui est imprimé avec la traduction en vers français, à Paris, chez Verard, 1494, in-fol. Cet ouvrage fut fait pour Charles VIII, avant qu'il partit pour l'Italie. On l'a réimprimé avec la traduction en vers français, Paris, 1594, in-16.

PAN, fils de Mercure, et selon d'autres de Jupiter, dieu des campagnes et particulièrement des bergers. On l'honorait d'un culte particulier en Arcadie. Il est représenté en satyre, avec des cornes et des pieds de chèvre. Virgile le dit inventeur de la flûte à plusieurs tuyaux :

> Pan primus calamos cera conjungere plures
> Instituit.

Il a été aussi pris par les anciens Grecs pour le symbole de la nature, conformément à son nom qui signifie *tout*. Plusieurs le confondent avec le dieu Sylvain et le dieu Faune. Nous avons indiqué dans l'article *Brennus*, l'origine que l'opinion commune donne à la *terreur panique*. Cependant tous les savants ne sont pas du même sentiment; quelques-uns pensent que c'est une corruption du mot *punique*, et qu'il vient d'une fausse frayeur conçue à Carthage. Il est des mythologistes qui recourent à un capitaine de Bacchus nommé Pan, qui mit en fuite une armée en faisant pousser de grands cris à ses soldats, dans une vallée remplie d'échos; ce qui fit croire aux ennemis qu'ils avaient en tête des forces supérieures aux leurs.

PANAJOTI (Panagiotes-Nicusius, connu sous le nom de), premier interprète du grand-seigneur, né dans l'île de Chio, mort en 1673, eut beaucoup de crédit à la Porte, et il en profita pour rendre des services importants à sa nation. Il avait accompagné le grand-visir Achmet Kiuperli au siége de Candie, dont la prise fut due en partie à son adresse. Ce qui le mit en grande faveur auprès de son patron, et lui valut le poste de premier drogman de la sublime Porte, place importante, que depuis Panagioti les Grecs ont occupée, et qu'avant lui on donnait à des renégats. Il se mêlait d'astrologie judiciaire et passait pour prophète parmi les Turcs, grâce à quelques conjectures heureuses. Il défendit avec zèle la foi de l'église grecque contre le patriarche Cyrille Lucar, écrivit en grec vulgaire, et fit imprimer en Hollande un ouvrage sous le titre de *Confession orthodoxe de l'Eglise catholique et apostolique d'Orient* : ouvrage péremptoire contre les calvinistes, qui avaient cherché chez les Grecs quelque conformité d'opinions avec leurs erreurs. Panagioti était un homme très-estimable. Les Grecs ont un proverbe qui dit, « qu'il est aussi » difficile de trouver un cheval vert, qu'un homme » sage de l'île de Chio. » Panagioti était de cette île; et comme il avait beaucoup de prudence et de génie, on le nommait le *cheval vert*. Ses obsèques furent faites avec la plus grande pompe. Le patriarche et un grand nombre de Grecs accompagnèrent son corps jusqu'à l'île de la Propontide, où est situé le monastère de la Sainte-Trinité, dont Panagioti avait été le bienfaiteur et qui fut le lieu de

(1) On croit que Pamphile est le véritable nom de l'auteur de ce roman. *Voy.* le *Manuel* de M. Brunet.

sa sépulture. Depuis ce favori, les Grecs remplirent l'importante et lucrative place de premier drogman de la Porte-Ottomane, et par suite montèrent sur les trônes de la Moldavie et de la Valachie.

PANARD (Charles-François), né à Nogent-le-Roi, proche de Chartres, montra de bonne heure beaucoup de génie pour le vaudeville moral, dont il est regardé comme le père. Cet homme, qui savait si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne ; il chansonna le vice, et non le vicieux. Il mourut à Paris, d'une apoplexie, le 13 juin 1765, à 74 ans. On a imprimé ses ouvrages sous le titre de *Théâtre et Œuvres diverses de M. Panard*, à Paris, 1763, 4 vol. in-12. Il y a beaucoup de facilité, de naturel, de sentiment, d'esprit, de bon sens ; mais trop de négligences, de longueurs, et de fautes contre la langue et la poésie. Arm. Gouffé a publié les *Œuvres choisies* de Panard, Paris, 1803, 3 vol. in-8. Marmontel l'a surnommé le *La Fontaine du vaudeville*.

* PANCEMONT (Antoine-Xavier Maynaud de), évêque de Vannes, né en 1756 à Digoing-sur-Loire, fit ses études avec succès, et fut au sortir de sa licence nommé grand-vicaire de M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Appelé à la cure de Saint-Sulpice, dans les circonstances les plus difficiles, il se livra tout entier au soin de soulager les pauvres qui souffraient du rigoureux hiver de 1788 à 1789, et à force de zèle et de sacrifices parvint à leur rendre plus supportable cette calamité. La révolution lui donna bientôt de nouveaux sujets d'inquiétude. Il eut plusieurs démêlés avec sa section, à cause des cérémonies publiques. Il refusa la bénédiction nuptiale à Camille-Desmoulins (*voy.* ce nom) ; mais celui-ci ayant promis de rétracter ses impiétés dans un des numéros de son journal, il crut devoir passer outre. Plus tard ayant fait éprouver le même refus à l'acteur Talma, il fut dénoncé à l'assemblée nationale, et, sans l'intervention de quelques amis, cette affaire eût eu peut-être pour lui des suites fâcheuses. En 1791, le dimanche 3 janvier, tandis qu'il était en chaire, plusieurs factieux crièrent : *Le serment....! A la lanterne....!* Le curé descend de la chaire ; mais on le force d'y remonter, et l'on exige qu'il prononce la formule. Il s'y refuse, et il aurait péri victime de son zèle, sans le dévouement de ses paroissiens qui lui firent un rempart de leurs corps. La famille royale envoya le jour même savoir de ses nouvelles, et le maire de Paris, le fameux Bailly, vint lui exprimer ses regrets de cette scène scandaleuse. Il fut remplacé par le père Poiré, de l'Oratoire, qui fut installé le 6 février, mais qu'un grand nombre de paroissiens ne voulurent pas reconnaître. Espérant qu'en vertu du décret sur la liberté des cultes on lui laisserait exercer son ministère, et désirant rester au milieu de ses paroissiens, il loua l'église des Théatins pour y faire l'office. Mais le dimanche 11 avril, des attroupements se formèrent pour empêcher les fidèles de se réunir, et l'église ne put être ouverte. Le curé, objet des cris et des menaces, se réfugia à Bruxelles, d'où il adressa le 10 mai à ses paroissiens une *lettre* qui fut imprimée. Six mois après il revint, et continua secrètement les fonctions de son ministère. Les fidèles de Saint-Sulpice se réunissaient alors dans les églises des religieuses du Saint-Sacrement et du Calvaire, et ce fut à leur intention qu'il fit imprimer huit *Exhortations* pour les dimanches du carême et pour ceux de la quinzaine de Pâques ; elles sont réunies à *l'Histoire des événements arrivés dans la paroisse Saint-Sulpice pendant la révolution*, 1792, in-8, 96 pages. Lors des funestes journées de septembre, dans lesquelles tant de prêtres innocents furent massacrés, il dut son salut à l'adresse d'une pauvre femme. En 1797, le Directoire publia sur lui des notes trouvées parmi les papiers de Brottier, et donna l'ordre de le poursuivre. L'abbé de Pancemont se réfugia en Allemagne, et ne revint en France qu'à la fin de 1800, au moment où l'on négociait le *Concordat*. Il se lia très-étroitement avec l'abbé Bernier, qu'il seconda dans plusieurs circonstances. Devenu l'instrument d'une politique ambitieuse et rusée, il sollicita le légat d'accorder des bulles aux évêques constitutionnels, attestant qu'ils étaient revenus à l'unité catholique. La déclaration qu'il donna sur ce fait avec l'abbé Bernier a été rendue publique. Le 11 avril, de Pancemont, nommé à l'évêché de Vannes, fut sacré par le cardinal-légat. Une double opposition l'attendait dans son diocèse. L'ancien évêque, M. Amelot, n'avait pas donné sa démission. D'un autre côté, l'évêque constitutionnel, Charles Lemasle, avait un parti assez nombreux. De Pancemont fit tous ses efforts pour se le rattacher ; il reçut Lemasle avec indulgence, ne parla point de rétractation, visita son diocèse, à l'occasion du jubilé, rétablit en 1804 son séminaire ; enfin, il fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer le mal qu'avaient produit les persécutions et les divisions. Cependant on lui reprocha de se prêter aux vues du gouvernement, comme il le fit dans une *Lettre* circulaire à ses curés (du 26 octobre 1805), sur la conscription, qui fut insérée au *Moniteur*. Cette lettre, et la nomination de l'abbé de Pancemont à la place d'aumônier de Mme Baciocchi, sœur de Bonaparte, indisposèrent contre lui plusieurs de ses diocésains. Le 28 août 1806, cinq hommes armés l'arrêtèrent à une lieue de Vannes, le dépouillèrent et ne le laissèrent aller qu'après qu'il leur eut promis de leur envoyer 24,000 francs en or. Cet incident affecta vivement le prélat ; le 13 mars 1807 il eut une attaque d'apoplexie, et mourut le 13 du même mois, à l'âge de 51 ans. Bonaparte, dans une lettre datée du camp de Finkenstein, le 3 mai suivant, fit l'éloge de ce prélat et ordonna que sa statue en marbre serait placée dans la cathédrale de Vannes. Pancemont avait un caractère aimable ; ses mœurs furent toujours exemptes de reproches.

PANCIROLI (Gui), né à Reggio en 1523, d'une famille distinguée, fit de grands progrès dans l'étude du droit auquel il s'appliqua dans les différentes universités d'Italie. Sa réputation engagea le sénat de Venise à le nommer, en 1547, le second professeur des Institutes à Padoue. Il remplit successivement plusieurs chaires dans la même université, et toujours avec beaucoup d'honneur. La science du droit ne l'occupait pas seule. Il consacrait une partie de son temps à l'étude des belles-

lettres. Philibert-Emmanuel, duc de Savoie, touché de son mérite, l'attira dans l'université de Turin en 1571. Panciroli y eut autant d'admirateurs qu'à Padoue; mais des raisons de santé le firent revenir dans cette dernière ville. Il continua d'y enseigner le droit, et y mourut en 1599, à 76 ans. On a de lui : un traité curieux et intéressant, *Rerum memorabilium deperditarum et nuper inventarum*. Il écrivit ce livre en italien; Henri Salmuth le traduisit en latin, et le fit imprimer en 1599-1602, 2 vol. in-8. On donna une nouvelle édition de cette version à Francfort, en 1660, in-4. Pierre de la Noue mit cette traduction latine en français, Lyon, 1617, in-8; *Notitia dignitatum cum orient. tum occident. ultra Arcadii Honoriique tempora*, Lyon, 1608, et dans la collection des *Antiquités romaines* de Grévius. Cet ouvrage est plein d'érudition. *De numismatibus antiquis; De juris antiquitate; De claris juris interpretibus*, Francfort, 1721, in-4; *De rebus bellicis; De magistratibus municipalibus et corporibus artificum; De quatuordecim regionibus urbis Romæ, earumque ædificiis tam publicis quàm privatis*, etc.

* PANCKOUCKE (André-Joseph), libraire de Lille, où il naquit en 1700, a donné plusieurs ouvrages dont nous citerons les principaux : *Dictionnaire historique et géographique de la châtellenie de Lille*, 1733, in-12; *Eléments d'astronomie et de géographie*, 1739, in-12; *Essai sur les philosophes, ou les Egarements de la raison sans la foi*, 1743, in-12; *Manuel philosophique, ou Précis universel des sciences*, 1748, 2 vol. in-12; *Dictionnaire des proverbes français*, 1749, in-12; ouvrage plus complet et plus décent que celui de Leroux, mais effacé par celui de M. La Mésangère, publié en 1821; *Etudes convenables aux demoiselles*, 1749, 2 vol. in-12; *Amusements mathématiques*, 1749, in-12; *Art de désopiler la rate*, in-12, 2e édit., augm. 1773, 2 vol. in-12. *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre*, 1762, in-8. Ces diverses compilations n'ont pas un grand mérite, et leur faible succès n'a pas été de longue durée. Panckoucke mourut en 1759, privé des sacrements de l'Eglise, à cause de son opposition au formulaire, qu'il refusa de signer, même à ses derniers moments.

* PANCKOUCKE (Charles-Joseph), fils du précédent, né à Lille en 1736, vint à Paris à l'âge de 28 ans, et y établit une imprimerie qui, grâce à son intelligence et à son activité, devint pour lui la source d'une immense fortune. Le *Mercure*, dont le produit couvrait à peine les frais, par le choix qu'il sut faire de nouveaux rédacteurs, compta jusqu'à 15,000 abonnés. Ce journal ne fut pas le seul qui, sous sa direction, obtint un brillant succès; le *Moniteur*, qu'il créa, réussit au-delà de ses espérances. Panckoucke mourut le 19 décembre 1798. Comme libraire, son nom est attaché aux plus grandes entreprises de son temps, telles que les *Œuvres de Buffon*, le *grand Vocabulaire français*, le *Répertoire universel de jurisprudence*, l'*Abrégé des voyages*, l'*Encyclopédie méthodique*, etc. Comme littérateur, ses ouvrages méritent à peine qu'on en rappelle le titre; cependant on cite encore ses traduct. de *Lucrèce*, de la *Jérusalem délivrée*, et du *Roland furieux*; un *Discours sur le beau*, un autre *sur le plaisir et la douleur*; le plan de l'*Encyclopédie méthodique*, etc.

** PANCKOUCKE (Charles-Louis-Fleury), imprimeur-libraire, fils du précédent, né en 1780 à Paris, après avoir occupé un modeste emploi dans la secrétairerie du sénat, continua le commerce de son père. Il publia d'abord le *Dictionnaire des sciences médicales*, qui fut suivi d'une *Flore*, d'une *Biographie* et d'un *Journal* complémentaire, collection qui dépasse cent volumes. Peu de temps après, il fit paraître les *Victoires et conquêtes des Français*, et la réimpression en 26 vol. in-8, du grand ouvrage sur l'Egypte. S'occupant également de travaux littéraires, il donna des *Fragments de la vie d'Agricola* et la *Germanie* de Tacite, avec un commentaire tiré des *Œuvres* de Montesquieu. En 1819, il échoua dans sa candidature à la chambre des députés. Il fut nommé plus tard officier de la légion-d'honneur et membre de diverses académies; dans un voyage qu'il fit en Ecosse, admis à la société des antiquaires d'Edimbourg, il lui offrit une *Description de l'île de Staffa et de sa grotte basaltique*, in-fol., avec 12 pl. et 1 carte. En 1829, il visita l'Italie, pour compléter ses études sur Tacite, et dans ce but examina les monuments de Rome avec attention. Indépendamment des ouvrages déjà mentionnés, on lui doit encore comme éditeur : *Nova scriptorum latinorum collectio*; la traduction des *Classiques étrangers*; Le *Répertoire du Théâtre-Français*, avec un nouveau commentaire; La *Bibliothèque latine-française*, 1826-39, 178 vol. in-8, etc. Il mourut à Fleury-sous-Meudon, le 11 juillet 1844. Son principal titre est la traduction de *Tacite*, 1834, 7 vol. in-8, qu'on lui a disputée, mais injustement. Il a laissé manuscrites des traductions du poème de *Musée*, des *Ténèbres* de Lord Byron, et des premiers chants de l'*Arioste*.

PANDORE. C'était une statue que Vulcain fit et qu'il anima. Les dieux s'assemblèrent pour la rendre parfaite, en lui donnant chacun une perfection. Vénus lui donna la beauté, Pallas la sagesse, Mercure l'éloquence, etc. Jupiter, irrité contre Prométhée qui avait dérobé le feu du ciel pour animer les premiers hommes, envoya Pandore sur la terre avec une boîte où tous les maux étaient renfermés. Prométhée, à qui elle présenta cette boîte, l'ayant refusée, elle la donna à Epiméthée qui eut l'indiscrétion de l'ouvrir. C'est de cette malheureuse boîte que sortirent tous les maux qui inondèrent la terre; il ne resta que la seule espérance dans le fond. Plusieurs mythologistes ont cru reconnaître dans cette fable l'histoire d'Eve; et l'on ne peut disconvenir qu'elle en présente des traits qui, tout défigurés qu'ils sont, ne paraissent pas absolument méconnaissables. *Voy.* LAVAUR, OPHIONÉE.

** PANCRAZI (Joseph-Marie), né au commencement du XVIIIe siècle à Cortone, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des théatins, et consacra ses loisirs aux recherches archéologiques. En parcourant la Sicile, la vue des antiquités qu'on y rencontre à chaque pas lui fit concevoir le dessein

de l'ouvrage intitulé : *le Antichità Siciliane spiegate*, Naples, 1751-52, 2 vol. in-fol. Dans le premier, il examine si la Sicile n'a pas fait partie du continent de l'Italie, et traite de ses premiers habitants, les Cyclopes, les Lestrigons, les Phéaques et les Latophages, sur lesquels les Grecs ne nous ont laissé que des fables. Le second renferme l'histoire d'Agrigente et l'explication de ses antiquités. Pancrazi mourut vers 1764, sans avoir pu terminer cet important ouvrage. Il était membre de l'académie étrusque et de la société colombaire de Florence.

* PANEL (Alexandre-Xavier), savant numismate, né en 1699 à Nozeroi en Franche-Comté, entra chez les jésuites à l'âge de vingt ans, et professa la rhétorique dans les colléges de Besançon, de Lyon et de Marseille. Quelques *dissertations* qu'il publia sur d'anciennes médailles l'ayant fait connaître, il fut appelé en Espagne par Philippe V, qui le nomma précepteur des infants et lui confia en même temps la direction de son cabinet de médailles. En 1724, il fit un voyage en France pour acheter le riche médailler de Rothelin. Le désir de revoir sa famille l'amena en Franche-Comté; en passant à Dijon, il examina les restes du médailler du P. Chifflet, et connut le savant P. Oudin. A Besançon, il obtint de Mairot de Mutigney qu'il lui cédât une collection de médailles celtiques ou gauloises. A son retour en Espagne, nommé professeur de rhétorique au collége royal de Madrid, ces nouvelles fonctions ne l'empêchèrent pas de continuer à s'occuper de numismatique. Il mit en ordre le cabinet du roi, et en fit la description que l'on conserve à la bibliothèque de l'Escurial. Il préparait une nouvelle édition de l'ouvrage d'*Occo*, sur les médailles des empereurs romains, et la *description des médailles grecques et égyptiennes* omises par André Morell dans son *Thesaurus*, etc., lorsqu'il mourut à Madrid en 1777, à 78 ans. Indépendamment de quelques *Lettres* sur des médailles, dans les *Mémoires* de Trévoux, on a de lui : *De cistophoris seu nummis quæ cistas exhibent*, Lyon, 1734, in-4 ; *Lettre touchant le médailler de Lebret*, premier président du parlement de Provence, Londres, 1737, in-4 ; *Remarques sur les premiers versets du premier livre des Machabées*, ou *Dissertation sur une médaille d'Alexandre le Grand*, Lyon, 1739, in-4, traduit en espagnol par Manuel Gomez y Marco, Valence, 1753, in-4; *De nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus*, Lyon, 1742, in-4; *De coloniæ Tarraconæ nummo, Tiberium Augustum, Juliam Augustam, Cæsaris Augusti filiam, Tiberii uxorem, et Drusum Cæsarem, utriusque filium, exhibente*, Zurich, 1748, in-8, fig., ibid., 1748, in-4, avec la traduct. en espagnol de Bonavent. Garcias; *De nummis exprimentibus undecimum Treboniani Galli Augusti annum; Galli Augusti decimum et tertium; decimum quartum Æmiliani Augusti, coloniæ Viminacii; undecimum denique Valeriani senioris*, ibid. 1748, in-4, fig. Le P. Panel y soutient le principe que les médailles rectifient les erreurs des historiens, parce que « le témoignage d'un métal, » exempt de passion et gardant fidèlement l'em» preinte qui lui est confiée, doit être préféré aux » rapports des hommes quelquefois trompés et sou» vent trompeurs. » Les rédacteurs des *Mémoires* de Trévoux disent « qu'il est difficile de défendre une » mauvaise cause avec plus d'esprit. » *De Ferdinandi regis natalibus; de Virorum principum natales celebrandi apud veteres consuetudine*, Madrid, 1750, in-4 ; *La sabiduria* ou *la Science et la sottise dans la chaire* (en espagnol), ibid., 1758. C'est une critique des mauvais prédicateurs qui existaient alors en Espagne, et que le P. Isla (*voy*. ce nom) a si gaiement censurés dans son *Frère Gerundio*. On en trouve l'analyse dans le *Journal encyclopédique*, année 1759. La Serna Santander possédait quelques manuscrits de Panel. (*Voy*. le *Catalogue* de sa bibliothèque.)

* PANEL (Antoine), frère du précédent, né en 1702, à son exemple embrassa la règle de saint Ignace et s'appliqua particulièrement à la poésie latine. Quoiqu'il eût beaucoup de talent pour l'enseignement, sa faible santé ne lui permettant pas un travail assidu, il fut obligé d'abandonner cette carrière, qu'il remplissait avec honneur. Plus tard, sentant empirer sa santé, il se retira à Nozeroi, sa patrie, où il mourut vers 1760. On a de lui quelques *Odes* latines dont ses confrères ont loué la pureté classique du style.

* PANIERI (Ferdinand), théologien, né en 1759 à Pistoie, fut après son ordination nommé professeur de dogme dans le séminaire de cette ville, et seconda son évêque Ricci, dans toutes les innovations qu'il essaya d'introduire dans son diocèse (*voy* Ricci). Ce prélat ayant été obligé de donner la démission de son siége, Paniéri examina les matières contestées avec plus de soin et se hasarda d'envoyer à Rome un *Mémoire*, où il exposait ses difficultés. La réponse paternelle que lui fit Pie VI, rédigée par le savant cardinal Gerdil, le toucha vivement, et guéri d'une maladie dangereuse, il fit sa rétractation entre les mains de M. Falchi, successeur de Ricci. Non content de cette démarche, il adressa l'aveu de ses torts au saint Siége, l'accompagnant de *Dissertations* où il réfutait ses anciennes opinions. Sa conscience n'étant pas encore tranquille, il pria qu'on lui envoyât de Rome une formule de soumission qu'il souscrivit. Rentré dans le giron de l'Eglise, pour donner plus d'authenticité à son repentir, il fit une déclaration publique dans les conférences du clergé de Pistoie, dont il était devenu directeur. Plus tard, à l'occasion d'une leçon de morale qu'il fit en 1817, sur le mariage, il réfuta les erreurs enseignées autrefois dans le diocèse sur le pouvoir de l'Eglise relativement aux empêchements *dirimants*. Il fit, en outre, sa profession de foi sur la bulle *Auctorem fidei* de Pie VI, s'estimant heureux d'avoir trouvé une occasion de manifester son attachement au saint Siége, et son éloignement pour toute innovation. Cette partie de sa leçon, insérée dans l'*Arcadico*, journal de Rome, a été imprimée à part, avec deux *extraits* de lettres de Paniéri, dans lesquelles il rend compte de sa conduite passée. Sa seconde lettre, datée de Pistoie, le 11 juin 1820, est une profession de foi sur l'autorité du saint Siége et les différentes questions relatives à la suprématie des

pontifes. Cette conduite lui gagna la bienveillance de son nouvel évêque, qui le nomma professeur de morale dans son séminaire et chanoine de sa cathédrale. Paniéri mourut le 27 janvier 1822, âgé de 63 ans. On a de lui : *Examen pratique et instructif sur les péchés qui se commettent dans les fêtes et les plaisirs du siècle*, Pistoie, 1808-1816, 4 vol.; *Exposition des lois de Dieu et de l'Eglise sur l'usure*, 1813, 1 vol.; *Catalogue des saints de Pistoie*, 1818, 2 vol., et il a laissé manuscrits plusieurs ouvrages sur des matières ecclésiastiques.

PANIGAROLA (François), évêque d'Asti en Piémont, né à Milan en 1548, entra jeune dans l'ordre des frères mineurs-observantins, où il se rendit très-savant dans la philosophie et la théologie, et se distingua surtout par ses talents pour la prédication. Son mérite lui valut l'évêché d'Asti, qui lui fut donné par Sixte V en 1587, et qui le fit choisir avec le jésuite Bellarmin, pour accompagner le cardinal Cajetan envoyé en France en 1589. Panigarola mourut à Asti en 1594. Ses *Sermons* furent imprimés à Rome en 1596, in-4. On a de lui plusieurs autres ouvrages, la plupart de piété et de controverse, tant en latin qu'en italien. Le plus connu est un traité de l'éloquence de la chaire en italien, intitulé *il Predicatore*, Venise, Guindi, 1609, in-4.

* PANIN (Nikita Ivanovitch, comte de), homme d'état russe, né le 15 septembre 1718, d'une famille originaire de Lucques (les Pagnini), était fils d'un des généraux du czar Pierre Ier. Il commença par être soldat dans les gardes à cheval de l'impératrice Elizabeth; il devint ensuite un de ses chambellans, puis son grand écuyer. En 1747, sa souveraine l'envoya à Copenhague et deux ans après à Stockholm, avec le titre de ministre plénipotentiaire. A son retour, il fut choisi pour gouverneur du grand-duc Paul Petrowitz, et se laissa gagner par Catherine II pour entrer dans le complot contre son mari. Le ministère des affaires étrangères fut le prix de sa soumission aux volontés de l'impératrice. Quelques biographes lui attribuent tous les actes importants qui ont été signés sous son règne; mais Levesque ne partage pas cette opinion. Il avait, selon cet historien, assez de capacité pour justifier le choix de Catherine, mais non une assez grande réputation de génie et d'activité pour qu'on lui fît honneur de ce qui devait être l'ouvrage de la souveraine. Un autre écrivain a dit qu'il fut le seul ministre de Catherine qui connût parfaitement les affaires; qu'il prévoyait tous les événements, mais qu'il donnait nonchalamment les vrais moyens d'arriver à tous les succès. Sa taille était énorme en grosseur. Il était gourmand, grand mangeur et grand dormeur. Il mourut le 11 avril 1783. On a *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8.

* PANIS (Etienne-Jean), conventionnel, né en 1757 dans le Périgord, vint achever ses études à Paris, et s'y fit recevoir avocat. Lorsque la révolution de 1789 éclata, il en embrassa la cause avec un enthousiasme qui lui acquit bientôt une triste célébrité. Devenu beau-frère du brasseur Santerre (*voy.* ce nom), il prit part aux journées du 20 juin et du 10 août. Dans la nuit du 11 au 12, il s'installa à l'hôtel-de-ville, et devint un des membres de cette audacieuse Commune qui organisa les massacres des prisons, et qui domina si longtemps la France. Il fit partie du *Comité de salut public*, qu'elle créa dans son sein, composé des plus violents démagogues. Député de la ville de Paris à la Convention, il ne parut guère à la tribune que pour repousser les attaques des Girondins qui demandaient que les auteurs des massacres de septembre fussent mis en jugement. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort, contre le sursis et contre l'appel au peuple. Nommé membre du comité de sûreté générale, il suivit longtemps le parti de Robespierre; mais après le supplice de Danton, il se sépara de lui; il osa même l'interpeller en le sommant de déclarer s'il l'avait aussi porté sur la liste des proscrits, et prit une part active aux événements du 9 thermidor. Au 1er prairial (20 mai 1795), il essaya de défendre les chefs des insurgés dont la Convention venait d'ordonner la mise en accusation; mais il ne put parvenir à se faire écouter, et quelques jours après (27 mai), ayant voulu parler en faveur de Laignelot (*voy.* ce nom), il fut lui-même décrété d'arrestation. On lui reprocha la part qu'il avait prise aux massacres de septembre; un de ses collègues, Auguis, dont il implora le témoignage et qu'il appela son ami, s'écria : *Point d'amitié avec le colporteur de la mort.* Arrêté à la sortie de la séance, il ne recouvra la liberté que par l'amnistie du 4 brumaire an 4. Employé depuis dans l'administration des hospices de Paris, il reparut pendant les cent-jours sur la scène politique, et fut atteint par la loi contre les régicides. Retiré en Italie, il y vécut d'une pension que lui faisaient ses enfants. La révolution de 1830 lui permit de rentrer en France. Il mourut à Marly le 22 août 1832, à 75 ans, après avoir, assure-t-on, témoigné du repentir pour quelques-uns des actes de sa vie.

* PANNINI (Jean-Paul), paysagiste, né à Plaisance en 1691, se distingua par la grâce et la vérité qui brillent dans ses compositions. Ses ouvrages sont très-recherchés des amateurs. On cite comme son chef-d'œuvre un tableau représentant les *Vendeurs chassés du temple*. On fait aussi beaucoup de cas des différentes vues dont il a orné le château de Rivoli, maison de plaisance du roi de Sardaigne. Cet artiste mourut à Rome en 1764. Le musée du Louvre possède de lui : un *Festin donné sous un portique d'ordre ionique*, un *Concert dans l'intérieur d'une galerie circulaire d'ordre dorique*, et plusieurs tableaux de ruines.

PANNIUS (1), Romain, fabricant de papier ou *papyrus*, auquel il donna le nom de *fanniaque*. Il en établit une fabrique en Egypte, y amassa de grandes richesses, et mourut vers l'an 70 de J.-C. Nos lecteurs n'ignorent pas que le *papyrus* était une espèce de jonc qui croissait sur les bords du Nil, et que c'est sur cette matière que sont tracés les plus anciens manuscrits. Selon le récit de Costius, on trouva dans un tombeau du Janicule les livres de

(1) Feller s'est trompé sur le nom de ce fabricant qui s'appellait *Fannius* et son papier *fanniaque*.

Numa écrits sur ce papier. Nous nous bornerons à rappeler qu'il y en avait de plusieurs sortes, l'*hiératique* ou *sacré*, qu'on réservait pour les livres qui traitaient du culte; le *livien*, auquel Livie, femme d'Auguste, avait donné son nom; le *saïtique*, l'*amphythatrique*, l'*emporétique* ou celui du commerce ordinaire, qui n'avait que six pouces de largeur, et enfin le *fanniaque*, inventé par Pannius, qui était de douze pouces. On conserve dans la bibliothèque du Vatican plusieurs manuscrits de ces différentes sortes de papier.

PANNONIUS (*Janus*), ou JEAN le HONGROIS, évêque de la ville de Cinq-Eglises, mort en 1490, et selon quelques-uns en 1472, à 37 ans, cultiva les belles-lettres avec succès en Italie, et travailla ensuite à les faire fleurir en Hongrie. On a de lui des *Elégies* et des *Epigrammes*, Venise, 1553, in-8, et dans les *Deliciæ poetarum hungarorum*. in-16, Francfort, 1619, parmi lesquelles on en trouve quelques-unes d'heureuses. Rien n'est plus plaisant que l'erreur des encyclopédistes touchant Janus Pannonius, qu'ils ont regardé dans la première édition de leur compilation, comme possédant cinq églises ou évêchés. A l'article *Evêché*, après avoir disserté sur la pluralité des bénéfices, et dit que le cardinal Mazarin, évêque de Metz, possédait en même temps 13 abbayes, ils ajoutent : « Et quant à la pluralité » des évêchés, Janus Pannonius était à son décès » évêque de cinq villes. »

PANŒTIUS, philosophe grec de la secte des stoïciens, natif de Rhodes, fut ami de Scipion l'Africain le Jeune. Il florissait vers l'an 127 avant J.-C. Il avait composé : un livre sur les *sectes des philosophes*; un autre *de la tranquillité de l'âme*; un *des offices*, etc.

PANOPION, Romain, dont parle Valère-Maxime, à l'occasion d'un trait de fidélité héroïque de son esclave. Celui-ci ayant appris que des soldats accouraient pour tuer son maître qui avait été proscrit, changea d'habit avec lui, et le fit sortir secrètement par une porte de derrière, et, montant à la chambre, alla se mettre dans le lit de son maître, où il se laissa tuer à la place de Panopion.

PANORMITA, le *Panormitain*. *Voy*. ANTOINE de Palerme et TUDESCHI.

PANSA. *Voy*. VIBIUS.

PANTALÉON (saint), célèbre martyr de Nicomédie, que l'on croit avoir souffert la mort vers 305, sous l'empire de Galère.

PANTALÉON, diacre de l'église de Constantinople dans le XIIIe siècle, est auteur d'un *Traité* contre les erreurs des Grecs, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*.

PANTALÉON (Jacques). *Voy*. URBAIN IV.

PANTÉNUS ou PANTÈNE (saint), philosophe chrétien, né en Sicile, florissait sous l'empereur Commode. Il enseigna dans la célèbre école d'Alexandrie, où, depuis saint Marc, fondateur de cette Eglise, il y avait toujours eu quelques théologiens qui expliquaient l'Ecriture sainte. Les Indiens ayant demandé quelqu'un capable de les instruire dans la religion chrétienne, et de combattre la doctrine des bracmanes, on leur envoya Panténus. Eusèbe rapporte qu'il trouva chez ces peuples un Evangile de saint Matthieu, écrit en hébreu, que saint Barthélemy leur avait laissé. Panténus, de retour à Alexandrie, continua d'y expliquer l'Ecriture sainte en particulier, l'école de cette ville étant alors gouvernée par saint Clément d'Alexandrie, son disciple. Il avait composé des *Commentaires* sur la Bible, qui ne sont pas venus jusqu'à nous. On peut juger de la manière dont il expliquait le texte sacré, par celle qu'ont suivie Clément d'Alexandrie, Origène et les élèves de cette école. Leurs commentaires sont pleins d'allégories; ils s'éloignent souvent de la lettre, et trouvent presque partout des mystères dont l'explication est mêlée de beaucoup d'érudition. (*Voy*. saint GRÉGOIRE le GRAND.) Saint Panténus vivait encore en 216.

PANTHÉE *Voy*. ABRADATE.

PANTIN (Guillaume), né à Tielt en Flandre, au commencement du XVIe siècle, médecin à Bruges, mort en 1583, laissa un savant *Commentaire* sur le traité de Celse *De re medica*, à Bâle, 1552, in-fol., qui prouve qu'il était versé dans la belle littérature. Il était grand-oncle du suivant.

PANTIN (Pierre), de Tielt en Flandre, se rendit habile dans les langues, et les enseigna à Tolède et à Saragosse; il devint ensuite chapelain de Philippe II, chanoine d'Ypres, doyen de Sainte-Gudule à Bruxelles, prévôt de Condé, et mourut à Bruxelles en 1611, à 56 ans. On a de lui : des *Traductions* de plusieurs auteurs et saints Pères grecs; un Traité *de Dignitatibus et officiis regni ac domûs regiæ Gothorum*, dans les Conciles de Loaysa, et dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.; petit traité savant et utile.

PANVINIO (Onuphre), religieux augustin, célèbre historien et antiquaire, né en 1529 à Vérone, mourut à Palerme en 1568, à 39 ans, après avoir rempli divers emplois dans son ordre et avoir été bibliothécaire du Vatican; il avait eu cette place de Marcel III, qu'il avait connu lorsque ce pape était cardinal. On dit qu'étant attaché au cardinal Alexandre Farnèse (Marcel III étant mort), et allant avec lui en Sicile, il en reçut, on ne sait à quelle occasion, quelque réprimande, et qu'il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut. Ses manières affables, polies et prévenantes, le firent aimer de ses confrères, autant que son érudition profonde le fit estimer des savants. Paul Manuce l'appelle *Helluo antiquarum historiarum*. Il avait pris pour devise : *In utrumque paratus*, avec un bœuf placé entre une charrue et un autel. Il voulait dire qu'il était également prêt à supporter les fatigues du service divin et celles des sciences humaines. Nous avons de lui : un *Abrégé des vies des papes*, en 1567, in-4. L'auteur dédia son ouvrage à Pie V, qui honorait alors le siége romain par son zèle et ses vertus. *De antiquis Romanorum nominibus*, in-fol.; *De ritu sepeliendi mortuos apud veteres christianos, et de cœmeteriis eorumdem*, 1572, in-8; traduit en français, in-8; *De principibus romanis*, in-fol.; *De antiquo ritu baptizandi catechumenos*, in-4 et in-8; savant; *De republica romana*. Paris, 1588, in-8; profond et instructif; *Festorum libri V*, Venise, 1557, in-fol.; livre peu commun, et utile pour l'ancienne histoire et celle

du moyen âge; *De primatu Petri*; *Topographia Romæ*, Francfort, 3 vol. in-fol.; *De triumpho et ludis circensibus*, Padoue, 1681, in-fol.; *Chronicon ecclesiasticum a C. Julii Cæsaris tempore usque ad Maximilianum II*, in-fol. : ouvrage plein de recherches, et bien propre à éclaircir l'histoire tant ecclésiastique que profane; *De episcopatibus, titulis et diaconis cardinalium*; *Annotationes et supplementa ad Platinam de vitis sanctis pontificum*; *De septem præcipuis urbis Romæ basilicis*.

* PANZER (Georges-Wolfgang-François), savant bibliographe, né en 1729 à Sulzbach, dans le Haut-Palatinat, reçut le grade de docteur en théologie, et devint, en 1773, pasteur de l'église de Saint-Sébald à Nuremberg. Il mourut dans cette ville le 9 juillet 1805, président de la société pastorale de la Pegnitz. Ses ouvrages les plus connus sont : *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum M. D., etc.*, 1793-1803, 11 vol. in-4. C'est, dit M. Brunet, le répertoire le plus complet que nous ayons sur cette matière; cependant il ne remplace pas entièrement celui de Maittaire, et laisse encore beaucoup à désirer. *Annales de l'ancienne littérature allemande*, ou *Indication et description de tous les ouvrages imprimés depuis l'invention de l'art de l'imprimerie jusqu'en* 1520, Nuremberg, 1788, in-4; *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg*, 1779, gr. in-4. Ces deux ouvrages sont en allemand.

PAOLI (D. Sébastien), littérateur et antiquaire, né dans le territoire de Lucques en 1684, se fit religieux dans la congrégation des clercs réguliers de la Mère de Dieu, se distingua par sa science, s'acquit l'estime des savants, surtout du marquis d'Orsi, de l'abbé Salvini et de Lazzarini; fut membre de plusieurs académies, et mourut d'hydropisie en 1751. Il a enrichi les journaux d'Italie d'un grand nombre de dissertations pleines d'érudition, sur les antiquités, l'histoire, la critique sacrée, la physique, etc., entre autres sur le titre de *Divin* donné aux anciens empereurs, sur une *médaille* d'or de l'empereur Valens, sur l'*Histoire de Naples* de Pierre Giannone, etc. Plusieurs de ses *Dissertations* ont été imprimées à Lucques et à Venise en 1748 et 1758. On a aussi de lui des *Vies* de plusieurs hommes illustres, entre autres d'*Ambroise Salvio*, évêque de Nardo; de *Philippe Macchiarelli*, religieux camaldule. A ces ouvrages il faut ajouter : *De la poésie des Pères grecs et latins dans les premiers siècles de l'Eglise*, Naples, 1714, in-8; une *Lettre sur trois manuscrits grecs*; *Code diplomatique de l'ordre de Saint-Jean ou de Malte*, 1738, 2 vol. in-fol. Tous ces ouvrages sont en italien.

* PAOLI (Hyacinthe), général corse, né à Bastia en 1702, d'une famille estimée, prit une part très-active à l'insurrection de son pays contre Gênes. Après l'avoir vaillamment défendu, il devint un des trois chefs qui gouvernèrent la Corse en 1735. Mais la France ayant pris part à cette lutte, Paoli se retira à Naples, où il fut fait colonel d'un régiment de Corses réfugiés. Il y mourut en 1768, à l'époque des succès de son fils dont l'article suit.

* PAOLI (Pascal), fils du précédent, né en 1726, au village de la Stretta, dans la piève de Rostino, dépendante de la juridiction de Bastia, suivit son père dans l'exil, et fit ses études au collége militaire de Naples. Il était simple enseigne dans un régiment de cavalerie, lorsqu'il alla rejoindre, en Corse, son frère aîné, Clemente, qui venait d'être nommé un des magistrats suprêmes de l'île. Le jeune Pascal attira bientôt tous les regards, et en 1755, il fut proclamé, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune ne fut pas d'abord favorable à ses armes, et l'un de ses rivaux, Marius-Emmanuel Matra, s'étant fait le stipendié des Génois, profita de ce moment pour l'accabler encore : Pascal dut son salut aux secours d'un autre ennemi plus généreux, Thomas Cervoni, et dès lors il fit oublier ses revers par des succès dont il sut profiter. Non content de battre les Génois sur terre, il créa une petite marine avec laquelle il fit beaucoup de mal à leur commerce. En 1761 les anciens maîtres de la Corse firent des propositions de paix : Paoli fit décréter que la nation ne se prêterait à aucun accommodement, à moins que son territoire ne fût évacué et son indépendance reconnue. Vainqueur de ses ennemis tant étrangers que nationaux, il se contenta d'être membre du conseil qui dirigeait les affaires publiques, et ne se réserva que le titre et l'autorité de général. En 1767, il enleva aux Génois l'île de Capraïa. Ceux-ci cédèrent à la France leurs prétentions sur la Corse. Paoli adressa des représentations au cabinet de Versailles, qui ne furent point écoutées; alors il recourut à la force des armes, et lutta pendant deux ans, avec des succès variés et non sans gloire: mais enfin, contraint de céder, il se retira en Angleterre. L'assemblée Constituante fit cesser son exil en 1789, et il accourut à Paris. Il fut présenté par La Fayette à Louis XVI, qui lui fit un accueil très-flatteur, et le nomma lieutenant-général commandant en Corse. Les maux de la révolution qui s'étendirent jusques dans son pays, et d'autres motifs légitimes, le détachèrent insensiblement de la France. Instruite de ses projets, la Convention le déclara traître à la patrie, et le mit hors la loi; mais cette fois ces foudroyants décrets ne purent atteindre la victime. Paoli, élu par les mécontents généralissime et président d'une *consulte* formée à Corte, offrit la Corse au roi d'Angleterre, qui fut assez peu reconnaissant pour donner la vice-royauté et même la présidence du parlement du nouveau royaume à d'autres qu'à Paoli. Il étouffa son ressentiment et se rendit à Londres, pour y faire entendre des plaintes auxquelles on ne fit aucune attention. Paoli mourut le 5 février 1807, dans un village près de Londres, désespéré de voir la France gouvernée par un homme qu'il avait vu naître, qu'il avait protégé et qui n'avait pu rester son ami. Il a été diversement jugé par ses contemporains; et, tandis que les uns en ont fait un grand militaire et un habile législateur, les autres n'ont vu en lui qu'un ambitieux et un homme ordinaire. Pommereul et Volney en parlent avec beaucoup de mépris. Le grand Frédéric et Voltaire en portent un jugement tout contraire : suivant ce dernier, « Paoli était » plus législateur encore que guerrier; son cou-

» rage était dans l'esprit. Quelque chose qu'on ait » dit de lui, il est impossible qu'il n'eût pas de » grandes qualités. Etablir un gouvernement ré- » gulier chez un peuple qui n'en voulait pas, » réunir sous les mêmes lois des hommes divisés » et indisciplinés, former à la fois des troupes » réglées, et instituer une université qui pouvait » adoucir les mœurs, établir des tribunaux de jus- » tice, mettre un frein à la fureur des assassinats » et des meurtres, policer la barbarie, se faire » aimer en se faisant obéir : tout cela n'est pas » absolument d'un homme ordinaire. » Le roi de Prusse, Frédéric II, appelait Paoli *le premier capitaine de l'Europe*; et en effet, l'Europe entière l'a considéré comme tel. On a accusé ce général d'avoir deux fois excité ses compatriotes à la révolte, ou plutôt de les y avoir maintenus; mais, la première fois, il voulut les délivrer d'un joug étranger et tyrannique; et un gouvernement avide et sanguinaire l'autorisa, la seconde, à ne garder aucun ménagement pour affranchir son pays. L'ouvrage de Pompéi (*de L'état de la Corse*, 1821, in-8), contient un grand nombre de traits de Paoli.

PAOLO. *Voy.* SARPI.

PAOLUCCIO ou Paul-Luc ANAFESTO. *Voy.* ANAFESTE.

PAPAI-PARIZ (François), né à Déez en Transylvanie en 1649, d'un ministre protestant, étudia en médecine à Francfort et à Marbourg, et fut fait docteur à Bâle. De retour dans sa patrie, il enseigna cette science pendant 40 ans, et mourut en 1716. On a de lui : une *Traduction* en latin *de la Paix de l'âme* de Pierre du Moulin; un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Hongrie et de Transylvanie*, Zurich, 1723, in-8. On ne doit s'attendre à rien de fidèle sur cette matière de la part d'un protestant, surtout à l'égard d'une province que ceux de la secte ont à différentes reprises bouleversée de fond en comble; *Paix du corps*, livre de médecine, en hongrois; *Dictionarium latino-hungaricum*, Leutschau, 1708, ouvrage de 15 ans de travail; *Dictionarium hungarico-latinum*; il n'est que l'éditeur de cet ouvrage, qu'il a augmenté et corrigé; *Ars heraldica*, 1696, in-12; des *Poésies*, etc.

PAPE (Gui.) *Voy.* GUI-PAPE.

PAPEBROCK, et plus exactement PAPEBROECK (Daniel), né à Anvers en 1628, se fit jésuite en 1646, professa les belles-lettres et la philosophie avec beaucoup de succès. Les pères Bollandus et Henschenius, collecteurs des *Actes des Saints*, l'associèrent à leur immense travail. Il alla à Rome avec Henschenius en 1660, et y amassa une ample collection de matériaux. De retour à Anvers sur la fin de 1662, il se livra sans réserve au travail auquel on l'avait destiné. Il était également propre à rétablir l'histoire dans les faits authentiques, et par sa sagacité et par ses recherches. Il épura la légende des faussetés dont elle fourmillait. Le savant jésuite, ayant à fixer l'origine des carmes, ne donna dans aucune chimère. Il la marqua au XII[e] siècle; il assigna, d'après Baronius et Bellarmin, le bienheureux Berthold pour le premier général de l'ordre. Quelques carmes, qui faisaient remonter leur origine jusqu'à Elie, entrèrent en fureur. Ils inondèrent les Pays-Bas de libelles épouvantables contre Papebrock, et le traitèrent avec ce ton de hauteur qu'un noble allemand prend à l'égard d'un gentilhomme de deux jours. Le *nouvel Ismael*, le *Jésuite réduit en poudre*, le *Jésuite Papebrock historien conjectural et bombardant*, firent beaucoup rire le public. Les descendants d'Elie ne s'en tinrent pas à des brochures. Ils dénoncèrent, en 1690, le père Papebrock au pape Innocent X et à l'inquisition de Madrid, comme auteur des erreurs grossières qui remplissaient les 14 vol. des *Actes des Saints de mars, avril et mai*, à la tête desquels on voyait son nom. Quelles étaient ces erreurs? Celles-ci. Il n'est pas certain que la face de J.-C. ait été imprimée sur le mouchoir de sainte Véronique, ni même qu'il y ait jamais eu une sainte de ce nom. Le Mont-Carmel n'était pas anciennement un lieu de dévotion, et les carmes n'ont point eu le prophète Elie pour leur fondateur, etc. Un père Sébastien de Saint-Paul, carme, avait déjà dévoilé une partie de ces erreurs dans un gros volume imprimé à Cologne en 1693. (*Voy.* son article.) Toute l'Europe savante attendait avec impatience le jugement de Rome et de Madrid. L'inquisition d'Espagne prononça enfin, en 1695, son anathème contre les quatorze volumes des *Actes des Saints*. Le triomphe des carmes était complet; mais un incident vint affaiblir leur gloire. Un religieux de la congrégation de Saint-Jean-de-Dieu disputa d'ancienneté avec eux. Il prétendit que l'ordre des frères de la charité avait 900 ans de primauté sur celui des carmes. Son raisonnement était tout simple. Abraham a été le premier général des frères de la charité : ce grand patriarche fonda l'ordre dans la vallée de Mambré, faisant de sa maison un hôpital. Cependant les jésuites furent admis à se justifier au tribunal de l'inquisition. Le père Papebrock défendit, article par article, les propositions dénoncées au saint-office. Ce tribunal, fatigué de cette affaire, défendit seulement les écrits faits pour et contre; le pape confirma ce sage décret, par un bref qui faisait défense de traiter de l'institution primitive et de la succession de l'ordre des carmes par les prophètes Elie et Elisée. (*Voy.* saint ALBERT.) Le P. Papebrock continua à travailler à son ouvrage, et à bien mériter de la république des lettres jusqu'à sa mort, arrivée en 1714, à 86 ans. Ce savant laborieux a eu grande part aux *Acta sanctorum* des mois de mars, d'avril, de mai et de juin; et les volumes qui contiennent ces mois passent pour les plus exacts et les plus judicieux de cette vaste compilation. Il est auteur du *Propylæum ad Acta Sanctorum maii*, in-fol. C'est un catalogue chronologico-historique des souverains pontifes. Les exemplaires qui contiennent l'Histoire des conclaves ont été défendus à Rome. Ses *Réponses* aux carmes sont en 4 vol in-4.

PAPENDRECHT (Corneille-Paul HOYNCK van), théologien allemand, né à Dordrecht en 1686, d'une famille noble et illustre, surtout par son attachement inviolable à la religion de ses pères. Il s'engagea dans l'état ecclésiastique, exerça le saint ministère à la Haye, et devint secrétaire du cardinal d'Alsace, archevêque de Malines. Il exerça cet emploi avec zèle pendant vingt-quatre ans, et fut

nommé vicaire-général de ce diocèse pendant le voyage que le cardinal fit à Rome. En 1717, il fut pourvu d'un canonicat de la métropole de Malines, admis au nombre des gradués en 1731, et fait archiprêtre de cette église en 1732. Son attention fut toujours tournée vers les devoirs de ses charges; cependant il sut trouver des moments de loisir qu'il consacra à l'étude, surtout de l'histoire ecclésiastique, et à dévoiler toutes les menées d'un certain parti. Epuisé de travaux et accablé de vieillesse, il mourut à Malines le 13 décembre 1754, regretté de tous les bons catholiques. On a de lui : *Historia Ecclesiæ ultrajectinæ a tempore mutatæ religionis in fœderato Belgio*, Malines, 1725, in-fol. C'est une histoire de la petite Eglise, traduite ensuite en flamand et imprimée en cette langue en Hollande, 1728, in-fol. Elle a été critiquée très-vivement par Van-Erkel (*voy.* ce nom), doyen du chapitre d'Utrecht; *Sex epistolæ de hæresi et schismate aliquot presbyterorum ultrajectensium*, Malines, 1729, in-4; *Specimen eruditionis broedersianæ*, Malines, 1730, in-4. C'est l'examen ou la critique d'un ouvrage que Nicolas Broedersen, prêtre schismatique d'Utrecht, avait publié sous ce titre : *Tractatus historicus primus de capitulo cathedrali ecclesiæ metropolitanæ ultrajectinæ*; *Analecta belgica*, la Haye, 1743, 6 vol. in-4. On y trouve la *Vie* du président Viglius, écrite par lui-même, et d'autres pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes judicieuses et intéressantes de l'éditeur. Il y a toute apparence que Papendrecht eut beaucoup de part à un rescrit du cardinal d'Alsace contre Van-Der-Croon, archevêque d'Utrecht, et auquel Varlet, évêque de Babylone, répondit en composant sa 2me *Apologie*.

PAPHNUCE (saint), disciple de saint Antoine, puis évêque dans la Haute-Thébaïde, confessa J.-C. durant la persécution de Galère et de Maximin. Il eut le jarret gauche coupé, l'œil droit arraché, et fut condamné aux mines. Ce généreux confesseur assista, dit-on, au concile de Nicée en 325, et y reçut de grands honneurs. L'empereur Constantin le faisait venir presque tous les jours dans son palais, et lui baisait la place de l'œil qu'il avait perdu pour la foi. Socrate et Sozomène, pour l'ordinaire son copiste, rapportent que quelques évêques ayant proposé dans ce concile d'obliger ceux qui étaient dans les ordres sacrés à ne point vivre avec les femmes qu'ils avaient épousées avant leur ordination, Paphnuce s'y opposa, en disant qu'il fallait s'en tenir à l'ancienne tradition de l'Eglise, qui défendait seulement aux clercs de se marier après leur ordination. Mais Baronius et d'autres savants ont contesté avec raison ce trait d'histoire, et s'appuient sur le silence des autres écrivains, ainsi que sur l'autorité de saint Jérôme et saint Epiphane. Le premier assure (*Adv. Vigilantium*) que les églises d'Orient, d'Egypte et de Rome n'admettaient au nombre des clercs que ceux qui gardaient la continence, ou qui, étant mariés, promettaient de regarder leurs femmes comme leurs sœurs. Saint Epiphane s'exprime presque dans les mêmes termes. De manière que pour tenir ce discours, Paphnuce eût dû ignorer la discipline de l'église d'Orient et d'Occident, ce qui n'a aucune vraisemblance, et qui eût paru fort étrange aux Pères du concile. Il paraît même douteux si Paphnuce assista à ce concile; car son nom ne se trouve dans aucune des diverses listes qui nous donnent le nom et la signature des Pères de Nicée. L'abbé Barruel a donné sur ce sujet une savante et ample dissertation, qu'il conclut de la sorte : « Socrate a contre lui le silence » de 120 ans, sur un fait qu'une foule d'historiens, » de saints Pères et de conciles auraient eu cent » fois occasion de raconter avant lui, qu'ils auraient » même dû raconter, s'il était vrai. Il a contre lui » tous les saints Pères, tous les historiens, qui re- » gardent le célibat des prêtres comme prescrit par » les lois de l'Eglise longtemps avant le concile de » Nicée. Il a contre lui les actes de ce concile, qui » ne font pas la moindre mention de ce fait, et » toutes les listes des pères présents à ce concile, » dans lesquelles on ne trouve pas même le nom » de cet évêque; et surtout le canon de ce concile, » qui ne met pas même l'épouse au nombre des » femmes qui peuvent vivre sous le même toit que » le prêtre. Il a contre lui tous les conciles qui, » peu de temps après celui de Nicée, ont renouvelé » pour les prêtres la loi du célibat, sans le moindre » égard pour le prétendu fait de Paphnuce. Il a » contre lui toute la crédulité, tout le défaut de » connaissances historiques, critiques, théologi- » ques, canoniques, que ses adhérents mêmes lui » reprochent. Il a contre lui toutes les impostures » de son vieillard hérétique, Novatien, seul témoin » qu'il produise, et toute l'absurdité du fait des » raisonnements qu'il prête à Paphnuce. Si ce n'est » pas là une démonstration en fait de critique, nous » prions nos lecteurs de nous dire quelle sera donc » l'absurdité, en fait d'histoire, dont la fausseté » soit démontrée. » Paphnuce soutint avec zèle au concile de Tyr la cause de saint Athanase, son ami, et engagea Maxime, évêque de Jérusalem, à prendre sa défense.

* PAPI (Lazare), né en 1763, à Pontito, village sur la frontière du diocèse de Pistoie, étudia la chirurgie à Pise. Un goût décidé pour les voyages l'engagea à partir en 1792 pour les Indes orientales, où il servit dans l'armée anglaise contre Tippoo-Saëb, et parvint au grade de colonel. De retour dans sa patrie en 1802, il se consacra exclusivement à la culture des lettres. D'abord censeur du lycée de Lucques, il fut en 1815, bibliothécaire de Marie-Louise, l'ancienne reine d'Etrurie, et plus tard chargé de l'éducation du fils du duc Charles-Louis. Il mourut en 1834. Outre une trad. italienne du *Paradis perdu* de Milton, on cite de lui : *Lettres sur les Indes orientales*; *Manuel d'Epictète*, 1829, in-8; *Commentarii della rivoluzione francese, della morte da Luigi XVI, etc.*, Lucques, 1830-31, 6 vol. in-8.

PAPIAS, évêque d'Hiéraple, ville de Phrygie, fut disciple de saint Jean l'Evangéliste, avec saint Polycarpe. Il composa un ouvrage en cinq livres qu'il intitula : *Explication des discours du Seigneur*. Il ne nous reste de cet ouvrage que des fragments qui, au jugement d'Eusèbe, donnent une mauvaise idée de sa critique et de son goût. Il fut auteur de

l'erreur des millénaires, qui prétendaient que J.-C. viendrait régner sur la terre d'une manière corporelle, mille ans avant le jugement, pour assembler les élus, après la résurrection, dans la ville de Jérusalem. Cette opinion était fondée sur le chapitre 20 de l'Apocalypse, où il est dit que les martyrs régneront avec J.-C. pendant mille ans; mais il est aisé de voir que cette espèce de prophétie, qui est très-obscure en elle-même, ne doit pas être prise à la lettre. Il est essentiel de remarquer qu'il y a eu des *millénaires* de deux espèces. Les uns, comme Cérinthe et ses disciples, enseignaient que, sous le règne de J.-C. sur la terre, les justes jouiraient d'une félicité corporelle, qui consistait dans les plaisirs des sens. Les autres croyaient que, sous le règne de mille ans, les saints jouiraient d'une félicité plutôt spirituelle que corporelle, et en excluaient les voluptés des sens. Quelques Pères ont embrassé cette opinion; mais il est faux qu'ils l'aient jamais regardée comme un dogme de foi. Saint Justin, qui la suivait, dit formellement qu'il y avait plusieurs chrétiens pieux, et *d'une foi pure*, qui étaient du sentiment contraire. Si dans la suite du dialogue il ajoute que tous les chrétiens qui pensent juste sont de même avis, il parle de la résurrection future, et non du règne de mille ans, comme l'ont très-bien remarqué les éditeurs de saint Justin. Barbeyrac et ceux qu'il cite ont donc bien tort de dire que les Pères soutenaient le règne de mille ans, comme une vérité apostolique. Il s'en faut de beaucoup que ce sentiment ait été unanime parmi les Pères. Origène, Denys d'Alexandrie son disciple, Caïus, prêtre de Rome, saint Jérôme, et d'autres, ont écrit contre ce prétendu règne, et l'ont rejeté comme une fable. Il n'est donc pas vrai que cette opinion ait été établie sur la tradition la plus respectable; les Pères ne font point tradition, lorsqu'ils disputent sur une question quelconque. « Les protestants, dit un théologien, ont mal choisi » cet exemple pour déprimer l'autorité des Pères » et de la tradition; et les incrédules qui ont copié » les protestants ont montré bien peu de discernement. Mosheim a fait voir qu'il y avait parmi les » Pères au moins quatre opinions différentes sur ce » prétendu règne de mille ans. »

PAPIAS, grammairien, qui florissait vers 1053, est auteur d'un *Vocabularium latinum*, dont la 1re édition à Milan, 1476, in-fol., est rare, ainsi que celle de Mantoue, 1496, in-fol.

PAPILLON (Almaque), poëte français, ami et contemporain de Marot, naquit à Dijon en 1487, d'une famille noble, ancienne et originaire de Tours, établie depuis 1321 en Bourgogne. Il fut page de Marguerite de France, femme du duc d'Alençon, et valet de chambre de François Ier. Il suivit ce prince et fut fait prisonnier avec lui à la bataille de Pavie. La Croix-du-Maine, dans sa *Bibliothèque française*, attribue à Papillon un livre intitulé *Le Trône d'honneur*, qui paraît s'être perdu. Ce poëte mourut à Dijon en 1559, âgé de 72 ans. Il nous reste de lui sous le titre de *Nouvel amour*, une production de 6 ou 700 vers, où l'auteur célèbre les *chastes* amours de son royal protecteur.

PAPILLON (Thomas), neveu d'Almaque Papillon, bon jurisconsulte, célèbre avocat au parlement de Paris, et l'un des plus grands orateurs de son siècle, naquit en 1514, à Dijon, où son père avait acquis un nom par ses talents pour le barreau. Il l'envoya à Paris pour y faire ses études de droit. Il s'y livra avec ardeur, et devint en peu de temps habile jurisconsulte. Il se perfectionna dans l'étude des langues, des grands orateurs grecs, latins et français, et mourut à Paris en 1596. On a de lui un traité intitulé : *Libellus de jure accrescendi*, imprimé à Paris en 1571, in-8; un autre, *De directis hæredum substitutionibus*, Paris, 1616, in-8; et encore *Commentaria in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, Paris, 1624, in-12. Les deux premiers ont été réimprimés dans le 5e vol. de la *Collection du jurisconsulte Othon*, imprimée à Leyde en 1729, in-fol., sous le titre de *Thesaurus juris romani*. Tous ces différents ouvrages sont très-estimés.

PAPILLON (Jean), né à Saint-Quentin en 1661, d'un graveur en bois, hérita des talents de son père et les perfectionna. Il vint de bonne heure à Paris, où, dès l'année 1684, il fut en réputation parmi les brodeurs, les tapissiers, les gaziers, les rubaniers, pour lesquels il faisait des dessins pleins de grâces et de goût; mais il fut surtout employé par les imprimeurs. Il y a de lui un grand nombre de vignettes, de culs-de-lampe et d'autres ornements de livres, exécutés avec la plus grande propreté. Cet habile graveur mourut le 25 février 1723, âgé de 62 ans. Il a été surpassé par Jean-Michel son fils, qui a donné une *Histoire de la gravure en bois*, 1766, 2 vol. in-8, et qui s'est acquis beaucoup de réputation par d'excellents morceaux en ce genre. Il était né en 1698 et mourut en 1776.

PAPILLON (Philibert), naquit à Dijon le 1er mai 1666, de Philippe Papillon, avocat distingué. Après avoir fait avec succès ses études au collége des jésuites de Dijon, il vint à Paris, et fut reçu docteur de Sorbonne en 1694. De retour dans sa patrie, il y fut pourvu d'un canonicat de la Chapelle-aux-Riches, bénéfice d'un revenu médiocre, mais suffisant pour un homme qui n'avait d'autre ambition que celle de cultiver les lettres, et qui d'ailleurs jouissait d'un patrimoine considérable. Une grande difficulté à s'énoncer, qu'il ne put jamais vaincre, lui fit quitter la chaire et les fonctions de confesseur. L'histoire littéraire de sa province fut le principal objet de ses savantes recherches. Après sa mort, arrivée à Dijon le 23 février 1738, à 72 ans, le fruit de son travail parut sous le titre de *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, en 1742 et 1745, 2 vol. in-fol., par les soins de Papillon de Flavignerot, son frère, maître en la chambre des comptes de Dijon. (*Voy.* JOLY.) Cet ouvrage a coûté beaucoup de recherches, mais il est écrit d'un style faible et lâche. Il y a quelques discussions qui pourraient paraître minutieuses à un philosophe, mais qui sont nécessaires dans ces sortes de livres. La république des lettres est redevable à l'abbé Papillon, savant communicatif, d'un grand nombre de *Mémoires* intéressants, que le P. le Long a insérés dans sa *Bibliothèque des historiens de France*, imprimée en 1719. Il fournit au même auteur beau-

coup d'observations, dont il a fait usage dans sa *Bibliothèque sacrée*, composée en latin et imprimée en 1723. Le P. Desmolets de l'Oratoire, successeur du P. le Long, enrichit ses *Mémoires d'hitoire et de littérature* de divers morceaux précieux que lui avait communiqués l'abbé Papillon. Ce dernier est encore auteur de la *Vie de Pierre Abailard*, et de celle de *Jacques Amyot, évêque d'Auxerre*, toutes deux imprimées en 1702. Il dirigea, par ses recherches et ses lumières, l'ouvrage de Garreau qui a pour titre, *Description du gouvernement de Bourgogne*, imprimée à Dijon en 1717, et réimprimée en 1734. L'abbé Papillon fut intimement lié avec le président Bouhier, le savant P. Oudin et le célèbre la Monnoye, et a aidé de ses lumières beaucoup d'autres savants. La mort l'empêcha de mettre en ordre les matériaux qu'il avait recueillis avec soin pour l'histoire de sa province. L'abbé Papillon fut l'éditeur de l'*Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, composée par Pélisson.

PAPILLON du RIVET (Nicolas-Gabriel), jésuite, né à Paris le 19 janvier 1717, mort à Tournai en 1782, a traduit plusieurs Discours latin du P. La Sante, et a fait quelques poèmes latins, entre autres : *Templum assentationis*, et *Mundus physicus*, *effigies mundi moralis*, où il prétend trouver en morale l'image des tourbillons physiques de Descartes. Parmi ses poésies françaises, on distingue l'*Epitaphe de Voltaire* (*voy.* ce nom), et l'*Epître au comte de Falckenstein*; il y a des détails intéressants, d'utiles leçons, et quelques louanges précoces. Ses *Sermons* imprimés à Tournai, 1770, 4 vol. in-12, ont eu du succès. Son éloquence est féconde, douce, coulante; son style châtié et correct : mais il ne s'anime et ne s'échauffe pas assez. C'est un fleuve qui coule toujours d'une manière uniforme, sans agiter ses eaux. Son tempérament était si délicat, que pendant 30 ans il n'a vécu que d'un peu de lait et de pain blanc. Il a confié au P. Véron des manuscrits qui peuvent former deux volumes in-8; ce sont des pièces fugitives, deux ou trois pièces dramatiques, qu'il avait composées pendant sa régence. On le trouve, là comme ailleurs, toujours aisé et correct, mais toujours un peu froid. Le P. Véron ayant été une des victimes de l'affreuse journée du 2 septembre 1792, avant d'avoir rien publié de ce manuscrit, il est à croire qu'il sera malheureusement perdu pour le public.

PAPIN (Isaac), né à Blois en 1657, étudia la philosophie et la théologie à Genève. Il apprit le grec et l'hébreu à Orléans, sous le ministre Pajon, son oncle maternel, connu par ses opinions signalées sous le nom de pajonisme. Ce ministre admettait le dogme de la grâce efficace; mais il ne l'expliquait pas d'une manière aussi dure que les prétendus réformés en général, et Jurieu en particulier. Papin embrassa le sentiment de son oncle, et le défendit avec chaleur contre Jurieu; celui-ci sonna le tocsin contre Papin, qui se vit contraint de passer en Angleterre et de là en Allemagne. Il prêcha avec succès à Hambourg et à Dantzick. Dès que son adversaire le sut en Allemagne, il écrivit partout qu'on ne devait point lui donner de chaire. C'était selon lui un ministre indulgent et faible, qui soutenait que, les catholiques se faisant gloire de suivre l'Ecriture, les protestants les plus zélés devaient les tolérer. Papin, maltraité par ceux de sa secte, revint en France abjurer le calvinisme entre les mains du grand Bossuet, en 1690. Le fougueux Jurieu écrivit à ce sujet une lettre pastorale, bien digne de lui. Il y prétendait que le nouveau converti avait toujours regardé toutes les religions comme indifférentes, et que c'était dans cet esprit qu'il était rentré dans l'Eglise catholique. Mais sa conversion fut si sincère que Papin, étant allé passer quelque temps chez sa tante, veuve de Pajon, contribua beaucoup à fortifier dans la foi trois jeunes fils de cette dame, ses cousins germains. Il mourut à Paris, en 1709. Le P. Pajon, de l'Oratoire, son cousin, publia en 1723, en 3 vol. in-12, le recueil des *Ouvrages composés par feu M. Papin en faveur de la religion* (1). Cette collection offre plusieurs traités : *La Foi réduite à ses justes bornes*, *de la tolérance des protestants*, *et de l'autorité de l'Eglise*, où il réfute la prétendue lettre pastorale de Jurieu. On changea quelque temps après le titre de cet ouvrage, en l'intitulant : *Les deux chemins opposés en matière de religion*, *l'examen particulier et le poids de l'autorité*, Liége, 1713, in-12. C'est là qu'il faut apprendre à penser et à parler comme il convient sur la tolérance. Un auteur qui en avait eu besoin autrefois est plus croyable que personne sur les sentiments que la religion, l'humanité et la politique prescrivent à l'égard des disciples de l'erreur. *La cause des hérétiques disputée et condamnée par la méthode du droit*, etc. Tous ces traités sont solidement écrits. — Nicolas PAPIN son oncle, et Denys PAPIN son cousin germain, tous deux habiles médecins et calvinistes, sont aussi auteurs de divers ouvrages, le premier d'un *Traité sur la salure*, *le flux et reflux de la mer*; *l'origine des sources*, *tant des fleuves que des fontaines*, in-12, et de quelques *Dissertations* latines sur la *poudre sympathique*, sur *la diastole du cœur*; le second a laissé une *Dissertation* sur une *machine propre à amollir les os pour en faire du bouillon*, en français, Paris, 1682, in-12; et dans *Fasciculus Dissertationum de quibusdam machinis physicis*, Marbourg, 1695, in-12, fig. Cette machine, qui porte son nom, a été perfectionnée dans ces dernières années; elle peut être d'une grande épargne dans les hôpitaux. Depuis les nouvelles applications de la vapeur aux bateaux et aux chemins de fer, la réputation de Denys Papin s'est beaucoup agrandie. Les Français ont réclamé pour lui cette importante découverte, destinée à changer la face du monde, en multipliant les relations des peuples. Une statue lui a été élevée à Blois où il était né vers 1650.

* PAPIN (Elie), maréchal-de-camp, né à Bordeaux, était fils d'un commerçant. La réquisition de 1793 le conduisit sur les champs de bataille; incorporé dans l'armée des Pyrénées-Orientales, il s'éleva rapidement par des actions d'éclat au grade de général de brigade. Cependant, en 1796, il donna sa démission, et reprit ses occupations commerciales. Bientôt, M. Dupont-Constant vint lui proposer,

(1) Il en parut la même année une trad. anglaise que l'on attribue à CORN. NARI (*voy.* ce nom).

au nom de Louis XVIII, le commandement en chef de la Guyenne. Papin accepta et se mit en rapport avec le comité *royaliste* de Bordeaux. Trompant l'inquiète surveillance des autorités locales, il parvint, au milieu d'obstacles de toute nature, à organiser un corps de 6,000 hommes. Mais son plan ayant été découvert en 1806, il fut condamné à mort par contumace, et n'échappa qu'en s'embarquant pour l'Amérique. Pendant huit ans qu'il y resta, il s'occupa de spéculations commerciales, et il avait amassé une certaine fortune, lorsqu'il apprit la chute de Napoléon. Alors il s'empressa de revenir en France; mais le vaisseau sur lequel il se trouvait périt avec tout ce qu'il possédait. Le jugement rendu contre lui fut annulé le 30 avril 1817, et Papin, nommé commandant du département de Lot et Garonne, mourut en 1823 à Agen. M. Lestrade, capitaine sous ses ordres à l'armée royale de Guyenne, lui a consacré une *Notice* dans le *Moniteur* du 20 août 1825.

PAPINIEN (Æmilius Papinianus), célèbre jurisconsulte du XIIIe siècle, contemporain d'Ulpien, de Paulus, de Triphonius et de Modestin. On croit qu'il était d'Emèse en Phénicie, et parent de Julia Domna, seconde femme de Septime Sévère. Papinien fut avocat du fisc, puis préfet du prétoire sous cet empereur, qui conçut une grande estime pour lui, et dont on prétend qu'il contribua beaucoup à adoucir l'humeur farouche. Le principal emploi du préfet du prétoire était de juger les procès avec l'empereur. Sévère ne décida jamais rien sans son avis; il lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Le premier, ayant fait massacrer son frère entre les bras mêmes de leur mère, voulut engager Papinien à lui faire un discours pour excuser ce forfait devant le sénat. « Sachez » (lui répondit le généreux jurisconsulte) qu'il n'est » pas aussi aisé d'excuser un fratricide que de le » commettre. D'ailleurs, c'est se souiller d'un se» cond meurtre que d'accuser un innocent après » lui avoir ôté la vie. » Cette réponse irrita Caracalla, qui le fit décapiter en 212. Les historiens sont divisés sur le genre et l'époque de la mort de Papinien. Les uns le font massacrer vers l'âge de 36 ans; les autres, au contraire, prolongent sa vie jusqu'à sa 72e année, et cette dernière opinion parait plus fondée que la première. Tous les jurisconsultes en font un cas infini. Valentinien III ordonna, en 426, que quand les juges se trouveraient partagés sur quelques points de droit épineux, on suivrait le sentiment qui serait appuyé par ce *génie éminent*. C'est le titre qu'il donne à Papinien. La plupart de ses ouvrages sont perdus; mais il y a plusieurs de ses décisions dans le Digeste : saint Jérôme remarque qu'elles ne sont pas toujours d'accord avec l'Evangile et la pureté de la morale sainte, en particulier celle qui regarde le divorce : *Aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit.* (Epitaph. Fabiolæ.)

PAPIRE-MASSON (Jean), né en 1544, à Saint-Germain-Laval en Forez, prit l'habit de jésuite, et le quitta après avoir enseigné avec réputation en Italie et en France. Il se consacra à l'étude du droit à Angers, et se fit recevoir avocat au parlement de Paris. Ses connaissances et son intégrité lui méritèrent la charge de subtitut du procureur-général. Il l'exerça avec honneur, et mourut à Paris en 1611 à 67 ans, vivement regretté des gens de lettres, dont la plupart étaient ses amis. Ses ouvrages sont : *Annalium libri IV*, 1598, in-4; ouvrage où l'on trouve des choses curieuses sur l'histoire de France : *Notitia episcoporum Galliæ*, in-8. Il y a des recherches et des inexactitudes. *Vita Joannis Calvini*, in-4. Cette histoire, qui est assez bien écrite, appartient, suivant quelques-uns, à Jacques Gillot. Des *Eloges* latins des hommes illustres, recueillis par Balesdens, de l'académie française, 1656, in-8 : ils sont plus emphatiques qu'instructifs; une Histoire des papes sous ce titre : *De episcopis urbis*, in-4; une *Description de la France par les rivières*. L'abbé Baudrand en a donné une édition avec des notes, 1685, in-8, en latin. M. de Thou a écrit sa *Vie*; elle se trouve à la tête des *Eloges*.

PAPIRIUS-CURSOR (Lucius) avait reçu ce nom, à cause de son agilité dans la course, où il gagnait tous les prix. Il était doué en outre d'une force extraordinaire, et est réputé pour un des grands capitaines de l'antiquité. Dictateur romain vers l'an 320 avant J.-C., il vainquit les Sabins, triompha des Samnites, et prit la ville de Lucérie. Sa sévérité lui fit perdre l'affection du peuple. Il maintenait la discipline militaire avec une grande rigueur. Le maître de cavalerie Fabius Maximus ayant, contre son ordre, attaqué et vaincu les Samnites, il voulut le punir. Le sénat ne put le fléchir; il ne céda qu'aux larmes du peuple, pardonna à Fabius, mais le destitua de son grade de général de cavalerie. Tite-Live dit qu'aucun des grands capitaines de Rome, de son siècle, n'a plus contribué que Papirius à affermir la puissance romaine. Sa famille était illustre à Rome entre les patriciennes, et donna plusieurs grands hommes à la république.

PAPIRIUS, surnommé *Prætextatus*, était de la même famille que le précédent. Il acquit le surnom de *Prætextatus*, parce qu'il fit une action d'une rare prudence dans le temps qu'il portait encore la robe nommée *prætexta*. Son père l'ayant un jour mené au sénat, où l'on traitait des affaires les plus importantes, sa mère voulut absolument savoir ce qui s'était passé à l'assemblée. Le jeune Papirius se délivra de ses importunités en lui faisant accroire que l'on avait agité la question « s'il » serait plus avantageux à la république de donner » deux femmes à un mari, que de donner deux » maris à une femme? » La mère de Papirius communiqua ce secret aux dames romaines, qui se présentèrent le lendemain au sénat, pour demander que l'on ordonnât plutôt le mariage d'une femme avec deux hommes, que celui d'un homme avec deux femmes. Les sénateurs ne comprenant rien aux cris et aux alarmes de ces femmes attroupées tumultueusement, le jeune Papirius leur apprit qu'il était l'auteur de leurs alarmes. Il fut extrêmement loué de sa prudence; mais on ordonna qu'à l'avenir aucun jeune homme n'aurait l'entrée au sénat, à la réserve de Papirius. C'est ainsi que fut aboli l'usage où étaient les sénateurs d'intro-

duire leurs enfants au sénat avant même qu'ils eussent atteint l'âge de puberté, afin de les former de bonne heure à la science du gouvernement : faux prétexte, qui ne tendait qu'à rendre les enfants vains et suffisants, à les éloigner des études propres à leur âge, et à compromettre la sagesse de l'administration et le secret de l'état.

PAPIUS (André), né à Gand vers l'an 1547, fut élevé avec soin dans les lettres et dans les sciences par Lévinus Torrentius, son oncle, qui, étant grand-vicaire à Liége, l'appela auprès de lui. Papius devint chanoine de la collégiale de Saint-Martin à Liége, et mourut fort jeune en 1581. On a de lui une traduction en vers latins du livre de Denis d'Alexandrie, *De situ orbis*; de celui de Musée, *De amore Erûs ac Leandri*; et une édition de *Priscien*; le tout accompagné de notes savantes, Anvers, 1575, in-8. On a encore de lui : *De harmoniis musicis*, Anvers, 1581, in-12.

PAPON (Jean), lieutenant-général de Montbrison en Forez, naquit à Croiset près de Roanne en 1505, et y mourut en 1590. Il devint maître des requêtes ordinaires de la reine Catherine de Médicis, qui l'honora de sa confiance. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Coutume du Burbonnais*, in-fol., ouvrage peu exact; *Rapport des deux principes de l'éloquence grecque et latine*, in-8; *Recueil d'arrêts notables*, en 3 vol. in-fol. C'est une espèce de pratique de toutes les parties du droit. Ce jurisconsulte ne jouit plus de la même célébrité qu'autrefois.

* PAPON (l'abbé Jean-Pierre), historien, né en 1734 au Puget de Téniers près de Nice, entra dans la congrégation de l'oratoire et y professa les humanités puis la rhétorique avec distinction dans divers colléges. Nommé bibliothécaire de Marseille, il forma le projet d'écrire l'histoire de Provence et fit le voyage de Naples pour aller chercher dans les archives les matériaux dont il avait besoin. Il quitta l'oratoire du consentement de ses chefs quelques années avant la révolution, et vint à Paris où il devait trouver avec le calme nécessaire à l'étude, plus de ressources pour achever le grand ouvrage qu'il avait entrepris. Après les massacres de septembre, il trouva un asile dans les montagnes de l'Auvergne, et ne revint à Paris qu'après la terreur. Il y mourut le 15 janvier 1803. Il était membre associé de l'institut. Indépendamment d'une *Ode sur la mort*, insérée dans le *Recueil des Jeux Floraux*, on citera de lui : *L'Art du poète et de l'orateur*, Lyon, 1766, in-12, 6e édit., 1806, in-8, ouvrage devenu classique; *Voyage littéraire de Provence*, Paris, 1787, 2 vol. in-12, bien écrit et plein d'érudition; *Histoire générale de Provence*, Paris, 1777-1786, 4 vol. in-4, l'un des meilleurs ouvrages de ce genre. Les *Notices* des hommes célèbres sont beaucoup trop laconiques; l'article *Agricola*, par exemple, ne contient que six lignes, et l'on s'étonne de ne pas trouver celui de Massillon. « Parmi les pièces » qu'il avait rapportées de Naples, dit un de ses bio- » graphes, on remarque la quittance que la reine » Jeanne donna au pape Clément VI du prix de la » ville d'Avignon, qu'elle lui avait vendue. Je ne » sais qui avait imaginé le premier de dire que le » pape s'était acquitté envers Jeanne par une abso- » lution du meurtre de son premier mari. Une » anecdote pareille était précieuse pour certaines » gens; aussi la trouve-t-on souvent répétée. Vol- » taire surtout ne l'oublie pas. » *Histoire du gouvernement français depuis l'assemblée des notables du 22 février 1787, jusqu'à la fin de la même année*, Paris, 1788, in-8. Il y prédit d'une manière claire que la révolution qui se préparait se terminera comme celle de Rome par l'établissement du despotisme, seule ressource des peuples contre l'anarchie. *Epoques mémorables de la peste, et moyens de se préserver de ce fléau*, Paris, 1800, in-8. L'auteur y donne l'histoire de la peste depuis celle qui désola Athènes du temps de Périclès et d'Hippocrate, jusqu'à celle de Marseille. *Histoire de la révolution de France*, Paris, 1815, 6 vol. in-8. Cette histoire qui s'arrête en 1799 ne put paraître que sous la restauration, parce que la police impériale n'en aurait pas permis la publication. On y trouve des portraits vrais, des morceaux parfois éloquents; nul fait essentiel n'y est oublié, et partout règne un esprit sage et modéré. Tout ce qui concerne Louis XVI et sa famille inspire un véritable intérêt.

PAPPUS, philosophe et mathématicien d'Alexandrie, sous le règne de Théodose le Grand, vers la fin du IVe siècle, se fit un nom par ses *Collections mathématiques* en 8 livres, Pesaro, 1588, in-fol.; Bologne, 1660, in-fol. On y trouve les traités suivants : *Syntaxis mathematica in Ptolomæum. Explicationes in Aristarchum samium, de magnitudinibus ac distantiis solis ac lunæ*, etc.; *Tractatus de fluviis Libyæ Universalis chorographia*, etc. Tous ces ouvrages sont utiles, quoiqu'ils ne soient pas exempts de fautes. On trouve dans les *Collections mathématiques* des *Extraits* d'ouvrages la plupart perdus, et des Propositions et Lemmes d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius, et autres grands géomètres. On n'a conservé qu'un *Abrégé*, en latin, de la *Géographie* de Pappus, fait sur une version arménienne.

PAPPUS (Jean), théologien protestant, né à Lindau en 1549, devint, dès l'âge de 21 ans, ministre et professeur à Strasbourg, et mourut en 1610. On a de lui en latin un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique*, 1584, in-8, et quelques livres de controverse, in-4, qui eurent de la vogue dans le temps, mais dans son parti seulement.

PAPUS (Emilius). *Voy.* l'article FABRICIUS (Caius), tome III, p. 464.

* PAQUOT (Jean-Noel), né en 1722 à Florennes, dans le pays de Liége, fit ses premières études dans sa ville natale, et les termina avec succès chez les jésuites de Liége. Il devint professeur de langue hébraïque à l'université de Louvain, et reçut de l'impératrice Marie-Thérèse le titre de conseiller historiographe. Par suite de démêlés qu'il eut avec quelques-uns de ses confrères, il quitta Louvain pour venir professer l'Ecriture sainte au séminaire de Liége. Ce fut là qu'il connut l'abbé Feller, auquel il n'a pas été inutile dans la rédaction de son *Dictionnaire historique*. Lors de la révolution des Pays-Bas, dépouillé de ses emplois, il eut bientôt épuisé ses ressources; mais un ami

généreux vint à son secours et lui offrit un asile dans sa maison ; il y passa ses dernières années, partageant son temps entre l'étude et la prière, et mourut en 1803, âgé de 81 ans. Un journal de Liége, qui a publié en 1812 une *Notice* sur cet écrivain, le peint sous des couleurs très-favorables, parle de son attachement au siége de Rome et au souverain pontife, et loue l'ardeur avec laquelle il poursuivait la moderne philosophie. Paquot a donné comme éditeur un assez grand nombre d'ouvrages (*voy.* DIVÆUS, MARNE, MUIS), et il a traité avec un soin particulier ceux qui ont rapport à l'histoire. Comme auteur, nous lui devons : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, Louvain, 1765-70, 3 vol. in-fol. ou 18 vol. in-12 : ouvrage peu agréable à lire, mais utile ; on regrette seulement qu'il ne soit pas plus complet. *Historiæ Flandricæ Synopsis*, 1781, in-4, et quelques écrits moins importants.

** PARA du PHANJAS (l'abbé François), l'un des hommes les plus remarquables du XVIII[e] siècle, né en 1724 au château du Phanjas, hameau du village de Chabottes, en Dauphiné, fut placé de bonne heure au collége d'Embrun, tenu par les jésuites. Avant même d'avoir fini ses études, trouvé digne d'entrer dans cette savante compagnie, il en devint bientôt un des maîtres les plus habiles, et après avoir professé avec succès à Marseille, puis à Grenoble, fut envoyé à Besançon, où son cours de philosophie attira de nombreux auditeurs, et devint le principe de sa réputation. Lors de la suppression de la société, il vint à Paris, où il fut accueilli par l'archevêque, M. de Beaumont, dont la protection lui assura le repos dont il avait besoin pour mettre la dernière main aux différents ouvrages qu'il avait commencés. A la révolution il prêta le serment exigé des ecclésiastiques ; mais il le rétracta dès qu'il connut la décision du souverain pontife, et fit, dit-on, tout ce qu'il put pour décider son ancien confrère Cérutti (*voy.* ce nom), à se retirer des voies funestes où il s'était engagé. Plein de tristesse à la vue des calamités qui désolaient la France, et épuisé de fatigues, il mourut à l'hospice des Madelonnettes, au mois de mai 1797, entre les bras de l'aumônier, qui lui avait prodigué les consolations spirituelles. Indépendamment de nouvelles éditions des *Eléments généraux de mathématiques* de l'abbé Deidier, et du *traité du nivellement* de Picard, on lui doit : *Eléments de métaphysique sacrée et profane*, Besançon, 1767, in-8. C'est dans cette édition qu'il osa dénoncer « la philosophie qui ouvrait la porte à tous les désordres ; et ces systèmes qui ne tendent à rien moins qu'à abolir la force sacrée des lois, qu'à souffler et à cimenter l'anarchie, qu'à rompre tous les liens qui unissent les hommes, qu'à saper tous les fondements des empires. » *Théorie des êtres insensibles*, 1779, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, regardé comme un chef-d'œuvre, n'est que le développement du précédent. Il le traduisit lui-même en latin à l'usage des séminaires. *Théorie des êtres sensibles, ou cours de physique spéculative*, 1772, 5 vol. in-8, nouv. édit. 1788, 4 vol. in-8. *Principes de la saine philosophie, conciliés avec ceux de la religion*, 1774, nouv. édit., 1788, 2 vol. in-12. *Tableau historique et philosophique de la religion*, 1784, in-8, tom. 1[er]. Ce premier vol. a pour objet la religion primitive du genre humain. « C'est, dit un critique, un morceau sans égal dans la littérature » chrétienne, » et qui fait regretter la perte du 2[e] vol. : la religion de Moïse et la religion primitive ; et du 3[e] : la religion évangélique. *Théorie des nouvelles découvertes en physique et en chimie*. 1786, in-8. Para du Phanjas avait aussi du talent pour la poésie dont il faisait ses délassements, et on a de lui des *Odes ; Chants lyriques*, etc., in-12. *Voy.* l'art. MOLINA.

PARABOSCO (Jérôme), né vers le commencement du XVI[e] siècle, est auteur de plusieurs comédies italiennes en prose et en vers. La plupart de ces pièces ont un caractère original qui les fait rechercher. Les meilleures éditions sont celles de Giolito, à Venise. Parabosco a aussi composé des *Nouvelles* dans le goût de celles de Boccace, de Bandello, etc., où il y a peu à gagner pour le bon goût, et moins encore pour les bonnes mœurs, imprimées à Venise en 1558, in-8, sous le titre de *Diporti di Girolamo Parabosco* ; et quelques autres ouvrages moins connus, et qui méritent très-peu de l'être. — Il ne faut pas le confondre avec Jean Paul Parabosco de Plaisance, qui a aussi donné des *Comédies* et des *Nouvelles*, et qui vivait dans le XV[e] siècle.

PARACELSE (Auréole-Philippe-Théophraste BOMBAST de HOHENHEIM), naquit, selon Erasme, à Einsiedeln, petit bourg du canton de Schwitz, à quelques lieues de Zurich, en 1493, d'un père qui était fils naturel d'un prince, et selon Haller au village de Gaisse, dans le canton d'Appenzel, de la famille de Hœhiner qui y subsiste encore. Erasme lui donne le nom d'*ermite* dans une lettre qu'il lui adresse, parce que *Einsiedeln* signifie ermitage en allemand. Il voyagea en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Orient, pour y connaître les plus célèbres médecins. De retour en Suisse, il s'arrêta à Bâle en 1527, où il fit ses leçons de médecine en langue allemande. Il croyait que le latin n'était pas digne d'être parlé par un philosophe. Il expliquait ses propres ouvrages, et particulièrement ses livres intitulés, *De compositionibus*, *De gradibus* et *De tartaro* ; livres, dit Van Helmont, pleins de bagatelles et vides de choses. Gravement assis dans sa chaire, à la première leçon, il fit brûler les *OEuvres* de Galien et d'Avicenne. « Sachez, disait-il, que mon bonnet est plus » savant que vous, que ma barbe a plus d'expé- » rience que vos académies : Grecs, Latins, Fran- » çais, Italiens, je serai votre roi. » Se serait-on attendu à une pareille rodomontade de la part d'un homme qui convenait que sa bibliothèque ne contenait pas dix pages ! Paracelse se faisait une gloire de détruire la méthode de Galien et d'Hippocrate, qu'il croyait peu sûre. C'étaient, selon lui, des charlatans, et le ciel l'avait envoyé pour être le *Réformateur de la médecine*. C'était le nom que cet impudent ne craignait pas de se donner. On ne tarda pas à s'apercevoir à Bâle, qu'il n'était lui-même qu'un charlatan. Il ne montait presque jamais en

chaire, sans être à moitié ivre. On déserta son école, et il se vit enfin contraint de quitter Bâle, craignant d'être puni pour avoir injurié gravement un magistrat. Il se réfugia en Alsace, vers la fin de l'année 1527. Il se vantait de pouvoir conserver, par ses remèdes, la vie aux hommes pendant plusieurs siècles; mais il prouva lui-même la vanité de ses promesses, étant mort à l'hôpital Saint-Etienne de Saltzbourg en 1541, à 48 ans. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Genève, en 1658, 3 vol. in-fol. Elles roulent toutes sur des matières philosophiques et médicinales, et le mauvais y absorbe le peu de bon qui peut s'y trouver. Le style en est obscur et mystérieux, et le lecteur judicieux en portera le même jugement que Martin Delrio : *Ex quibus quivis intelligit nihil in homine pietatis neque mentis sanæ fuisse.* L'auteur parle toujours avec la modestie d'un homme qui s'attribuait la monarchie de la médecine. « Dieu lui avait révélé, disait-il, le » secret de faire de l'or et de prolonger la vie à » son gré, etc. » Il prétendait pouvoir créer des hommes par l'alambic : extravagance impie, victorieusement réfutée par le P. Kircher dans son *Mundus subterraneus.* Il alliait la magie avec la chimie, et les plus ridicules extravagances avec des vérités reconnues. Erasme, qui nous a donné sa *Vie*, raconte des choses singulières de son commerce avec le démon. Il prescrit des remèdes où la superstition et le sortilége paraissent à découvert, et dit gravement que peu importe qu'on guérisse par le démon ou par quelque autre secours, abusant ridiculement de ces paroles : *Salutem ex inimicis nostris.* C'est la confiance qu'il avait dans la magie qui lui faisait prendre ce ton de docteur transcendant et infaillible. Il s'en explique lui-même dans plusieurs endroits, et en particulier dans son *Traité de l'épilepsie.* Et ailleurs, parlant des maladies qu'il regarde comme surnaturelles, il dit : *De tali curatione nec Galenus nec Avicenna scripserunt, aut sciverunt quidquam. Non enim in academiis omnis discitur ars. Ideo oportet medicum quandoque accedere vetulas, sagas, Zigeineros, rusticos et circumforaneos; et ex ipsis artem ipsam addiscere qui plus sciunt de istis rebus quàm omnes academiæ professores.* (*Voy.* FAUSTUS, HAEN.) Cependant, parmi une multitude d'erreurs impies et grossières, on trouve dans ses écrits quelques idées que des savants ont accueillies; telle est celle qui lui a fait considérer la lumière comme le grand agent de la nature : c'est au moins ce qu'a cru voir, dans la profonde obscurité qui enveloppe le verbiage de ce fameux charlatan, un Joyand, docteur en médecine de la faculté de Besançon, dans un *Précis du siècle de Paracelse* (à Paris chez Didot, 1787). En même temps que Joyand a remis en vigueur cette opinion de Paracelse, Linguet l'a imprimée dans des *Réflexions sur la lumière*, 1784 (réellement 1787). Lequel des deux a copié l'autre? Ont-ils eu tous les deux à la fois les mêmes conceptions? C'est ce qui serait difficile à définir. On doit à Paracelse l'art de préparer les médicaments par le moyen de la chimie, la connaissance de l'opium, du mercure, et quelques autres découvertes. En un mot, il en a fait assez pour en perdre quelquefois la tête, qui en lui n'était pas très-forte. Paracelse, par son caractère et son savoir, a beaucoup de rapport avec Henri-Corneille Agrippa et Arnaud de Villeneuve. (*Voy.* ces noms.) On peut le regarder encore comme le Cagliostro et le Mesmer de son siècle. La trempe de son esprit, sa science et ses opérations ont beaucoup de rapport avec celles de ces deux empiriques. *Voy.* AUBRY, GOCLENIUS, Van HELMONT.

PARADES ou PARADISO (Jacques de). *Voy.* CLUSE.

PARADES ou PARADISI (Paul), appelé le *Canosse*, vénitien juif, converti à la foi l'an 1531, est le premier qui ait enseigné la langue hébraïque dans le collége royal à Paris, où il mourut en 1559. Il est auteur d'un *Dialogue sur la manière de lire l'hébreu*, publié en latin par Jean Dufrêne son disciple, Paris, 1534, in-8.

PARADIN (Guillaume), laborieux écrivain, né vers 1510 à Cuiseaux dans la Bresse châlonaise, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : l'*Histoire d'Aristée*, touchant la version du Pentateuque, in-4 (*voy.* ARISTÉE et PALMIÉRI); l'*Histoire de notre temps, faite en latin par Guillaume Paradin, et par lui mise en français*, Lyon, 1552, in-16. C'est la traduction de l'*Historia Galliæ*, dont nous parlons plus bas. Elle est assez estimée; mais il est difficile d'écrire l'histoire du temps sans flatter plus ou moins. *Annales Burgundiæ*, in-4; *De moribus Galliæ historiæ*, in-4; *Mémoires de l'histoire de Lyon*, 1625, in-fol.; *De rebus in Belgio anno* 1543, *gestis*, 1543, in-8; *La chronique de Savoie*, 1602, in-fol.; *Historia Galliæ a Francisci I coronatione, ad annum*, 1550; *Historia Ecclesiæ gallicanæ*; *Memorialia insignium Franciæ familiarum....* Paradin était doyen de Beaujeu; il mourut en 1590 dans un âge très-avancé.

PARADIN (Claude), chanoine de Beaujeu et frère du précédent, fut comme lui un homme de lettres. Il vivait encore en 1569. Il est connu par ses *Alliances généalogiques de France*, 1636, in-fol., livre curieux; et par ses *Devises héroïques*, qu'augmenta François d'Amboise, 1621, in-8. — Il ne faut pas le confondre avec un de ses parents, nommé Jean, natif de Louhans en Bourgogne, médecin de François Ier, mort après l'an 1588, auteur de quelques rimailles, sous le titre de *Micropédie*, Lyon, 1546, in-8.

* PARADIS-DE-RAYMONDIS (Jean-Zacharie), littérateur, né en 1746 à Bourg en Bresse, succéda fort jeune à son père dans la charge de lieutenant-général du bailliage. Il se vit contraint de s'en démettre à cause de la faiblesse de sa santé; et, d'après l'avis des médecins, il passait tous les hivers à Nice où il connut Thomas (*voy.* ce nom), avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Il se trouvait à Nice en septembre 1792, lors de l'entrée des Français dans le Piémont, et crut devoir aller chercher un asile à Udine. En apprenant que Louis XVI allait être mis en jugement, il sollicita l'honneur de le défendre : mais on n'eut aucun égard à sa demande. De retour en France en 1797, il partagea ses dernières années entre les lettres et l'agriculture. Dans un voyage qu'il fit à Lyon, il y mourut le 15 décembre 1800, à 54

ans. Outre quelques *Opuscules* sur l'amélioration des terres, sur la culture des pommes de terre, etc., on a de lui : *Traité élémentaire de morale et du bonheur* (sans nom d'auteur), 2e édit., 1795, 2 vol. in-16 : « Personne n'a vanté ce livre, dit un » critique, mais son mérite a percé, comme l'odeur » de la violette s'élève du sein de l'herbe. La re- » nommée atteindra l'auteur dans son obscurité et » sa retraite, où il mérite de trouver le bonheur » dont il a si bien enseigné la recherche. » *Des prêtres et des Cultes*, Paris, 1797, ouvrage très-estimé. Paradis-de-Raymondis avait un caractère doux, bienfaisant et modeste.

* PARADIS (Léonard), né en 1763 à Moulins, fit ses études à Paris avec succès au séminaire des Robertins, et fut vicaire dans le diocèse d'Autun, dont Moulins dépendait alors. Il revint ensuite à Paris et fit quarante-ans partie du clergé de Saint-Roch, à l'exception du temps qu'il passa dans l'exil. Il y remplissait les fonctions de vicaire, lorsqu'en 1830, il remplaça son frère dans la cure de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Il mourut l'année suivante, le 18 mars, dans un âge avancé. On a de lui : *De l'obéissance due au pape*, ou *Réfutation de l'adresse de l'abbé Vinson aux deux chambres*, 1815, in-8; il y prouve de la manière la plus évidente par l'Ecriture, la tradition et le témoignage d'un grand nombre d'évêques français, que le pape n'avait fait qu'user de son droit en signant le concordat de 1801 (*voy.* VINSON); *Tradition de l'Eglise sur l'infaillibilité dn pape*, 1820, in-8. Si l'on peut dire que l'abbé Paradis était ultramontain, il faut avouer qu'il professait un ultramontanisme bien modéré. — PARADIS (Jean-Baptiste), frère du précédent, mort le 5 mars 1830, avait été curé de Dorne, diocèse de Nevers, puis vicaire à Notre-Dame et successivement curé de Sainte-Valère et de Bonne-Nouvelle. C'était un ecclésiastique très-distingué.

* PARADISI (AGOSTINO comte), littérateur distingué, né en 1736 sur le territoire de Reggio, fut membre de plusieurs académies, secrétaire perpétuel de celle de Mantoue, président des études, et ministre de la justice à Reggio, et mourut dans cette ville, le 29 février 1783. On a de lui : *Versi sciolti*, Bologne, 1762; *Scelta di alcune eccellenti tragedie francesi, trad. in verso sciolto*, 1764, Liége (Modène), 1772; *Orazione nel solemne aprimento dell universita di Modena*, Turin, 1773, avec une traduc. franç.; *Elogio del principe Raimondo Montecuccoli con note*, Bologne, 1776; réimprimé en 1782, à Venise, dans le tome 6 des *Elogj ital.*, etc. Ses œuvres choisies (*Poesie e prose scelte*), ont été publiées, Reggio, 1827, 2 vol. in-12, précédées de l'*éloge* de l'auteur, par Louis Cagnoli.

* PARADISI (le comte Jean), fils du précédent, né en 1760 a Reggio, adopta les principes de la révolution française et fut nommé par Bonaparte, un des directeurs de la république Cispadane. Mais le général Brune l'obligea de donner sa démission. Rendu à la vie privée, il se consacra tout entier à l'étude des sciences morales et politiques. Lorsque les Autrichiens rentrèrent en Italie, n'ayant pas eu le temps de fuir, il fut envoyé dans une forteresse des Bouches-du-Cattaro. La victoire de Marengo lui rendit la liberté. Appelé, en 1801, au comice de Lyon, il s'y conduisit avec beaucoup d'habileté, et ne contribua pas peu à faciliter l'établissement du royaume d'Italie. Il en fut récompensé par des titres honorifiques et par la place de sénateur. En 1814, il fit tous ses efforts pour que la couronne fût transmise au prince Eugène. (*Voy.* BEAUHARNAIS.) Il resta quelque temps encore à Milan, sans autre place que celle de président de l'institut. De retour à Reggio, il y vécut dans la retraite la plus sévère et y mourut le 26 août 1826. On connaît de lui : *Discorso recitato nella prima adunanza dell' instituto italiano*, in-4; *Richerche sulla vibrazione delle lamine elastiche*, Bologne, 1806, in-4; *Il Vitalizio* (la pension viagère), *commedia*, Milan, 1822, in-8; ses *Œuvres choisies* ont été publiées avec celles de son père, Milan, 1828, in-8.

PARAMO (Louis de), inquisiteur espagnol, publia à Madrid en 1597, in-fol., l'ouvrage le plus rare et le plus curieux que nous ayons sur le tribunal appelé *le Saint-Office*. Ce livre est intitulé: *De origine et progressu officii sanctæ inquisitionis ejusque utilitate et dignitate, libri III*. Il a été abrégé en français par Morellet (*voy.* ce nom), sous le titre de *Manuel des inquisiteurs*. L'auteur était parfaitement instruit de la matière qu'il traitait; il est exact dans les faits et les dates. Quant au tribunal dont il fait l'histoire, *voy.* ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA, etc.

PARASOLS (Barthélemi de), poète provençal, fils d'un médecin de la reine Jeanne, naquit à Sisteron, suivant J. de Nostre-Dame, qui seul rapporte ce que nous en écrivons. On a de lui plusieurs ouvrages en provençal, entre autres des *vers* à la louange de Marie, fille de Jean, roi de France, et femme de Louis Ier, roi de Naples. Il se signala surtout par cinq *tragédies*, qui contiennent la vie de la reine Jeanne. Il les dédia à Clément VII (Robert de Genève), qui lui donna un canonicat de Sisteron et la prébende de Parasols, où l'on dit que notre poète fut empoisonné en 1383.

PARC (Gabriel du PAC et non du). *Voy.* BELLEGARDE.

PARC (du). *Voy.* SAUVAGE.

PARCIEUX (Antoine de). *Voy.* DÉPARCIEUX.

* PARCK (Thomas), littérateur anglais, né en 1759, se fit d'abord connaître par son talent pour la gravure, particulièrement dans le genre de *mezzo-tinto*; c'est à son burin que sont dus les portraits du docteur sir John Thomas, Waston, etc.; une *Muse comique* d'après Jordan, et une *Madeleine* d'après Gondolfi. Ses premières publications poétiques sont de *petites pièces*, (1797, in-8), dont plusieurs offrent de grandes beautés. En 1803, il fit paraître, avec de nombreuses additions, les *Nugæ antiquæ*, de Harrington, qu'il fit suivre longtemps après des *Nugæ Modernæ*, et fut nommé membre de la société des antiquaires de Londres. En 1806, il donna une édition du *Catalogue* d'Hor. Walpole, *des auteurs illustres de l'Angleterre, de l'Ecosse et de l'Irlande*, 5 gros vol. in-8, avec 150 portraits, et en 1813, une 2e édit. augmentée des *Chansons populaires* de l'Angleterre, de Ritson. Deux ans après il donna sous le titre de *Heliconia*

n choix de poésies anglaises, composées sous le :gne d'Elisabeth, 1815, 3 vol. in-4; recueil cu- eux, mais d'un intérêt assez médiocre pour tout cteur qui n'est pas anglais; et en 1819 les œuvres hoisies des petits poètes anglais (*The minor brithis oets*), 11 vol. in-12. Plus tard il concourut avec gerton, Brydger et Haslewood, à la rédaction de ifférents journaux et recueils littéraires. Les der- ières publications de Parck portent l'empreinte 'un caractère profondément religieux; tels sont *es souvenirs du chrétien*, choix de vers pour la onsolation de l'âge mûr. Il mourut à Church- low, le 26 novembre 1834.

PARDAILLAN. *Voy.* Goudrin.

PARDIES (Ignace-Gaston), né à Pau en 1636, d'un conseiller au parlement de cette ville, se fit jésuite à l'âge de 16 ans. Après avoir enseigné les humanités, il se consacra à l'étude des mathématiques et de la physique; il fut depuis appelé à Paris pour professer les mathématiques au collége de Louis-le-Grand; et sa réputation, qui l'y avait précédé, le fit rechercher par tous les savants. Le P. Pardies mourut en 1673, à 37 ans, victime de son zèle, ayant gagné une maladie contagieuse à Bicètre, où il avait confessé et prêché pendant les fêtes de Pâques. Ses ouvrages sont écrits d'un style net, concis et assez pur, à quelques expressions provinciales près. On a de lui : *Horologium thaumanticum duplex*, Paris, 1662, in-4; *Dissertatio de motu et natura cometarum*, Bordeaux, 1665, in-12; *Discours du mouvement local*, Paris, 1670, in-12, et 1673; *Eléments de géométrie*, Paris, 1671, in-12, et plusieurs fois réimprimés depuis. On en a deux traductions latines; l'une de Joseph Serrurier, professeur en philosophie et en mathématiques à Utrecht, imprimée dans la même ville en 1711, in-12; l'autre de Jean-André Schmitz, à Iéna, 1685; *Discours de la connaissance des bêtes*, Paris, 1672. On y trouve les raisons des *cartésiens*, proposées d'une manière spécieuse, et réfutées assez faiblement; ce qui fait croire que l'auteur n'était pas fort éloigné de regarder les brutes comme de pures machines. Il est vrai qu'il combat ce sentiment par des observations générales; mais les détails lui sont souvent favorables. La distinction de l'âme humaine d'avec le principe vivifiant des brutes, de quelque nature qu'il soit, est solidement établi dans cet ouvrage. *La Statique*, ou *la Science des forces mouvantes*, Paris, 1673; *Description et explication de deux machines propres à faire des cadrans avec une grande facilité*, Paris, 1678. On en donna une 3e édit. à Paris, 1689, in-12; *Globi cœlestis in tabula plana redacti descriptio*, Paris, 1674, in-fol. Ces cartes étaient les meilleures avant celles de Flamsteed. Le P. Pardies est le premier qui ait cherché à déterminer la *dérive* d'un vaisseau par les lois de la mécanique. Son principe adopté d'abord par le chevalier Renau, fut démontré faux par Huyghens. Ses principaux ouvrages ont paru à Lyon en 1725, in-12.

PARÉ (Ambroise), le père de la chirurgie française, né à Laval dans le Maine vers 1509, chirurgien de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III. Il jouit d'une grande considération à la cour de Charles IX. Lors du massacre de la Saint-Barthélemy, le roi, dit Brantôme, ne voulut sauver la vie à personne, sinon à maître Ambroise Paré, son premier chirurgien. « Il l'envoya quérir » et venir le soir dans sa chambre et garde-robe, » lui commandant de n'en bouger, et disait qu'il » n'était pas raisonnable qu'un qui pouvait servir » à tout un petit monde, fût ainsi massacré. » Des médecins envieux l'accusèrent, sous François II, d'avoir empoisonné ce prince : « Non, non, dit Ca- » therine de Médicis, Ambroise est trop homme de » bien et notre bon ami, pour avoir eu la pensée de » ce projet odieux..... » Il opéra des cures éclatantes, entre autres sur le duc François de Guise et Charles IX. Le premier avait reçu, devant Boulogne, un coup de lance dont le fer et une partie du fût qui avait traversé depuis le dessus du nez jusqu'entre la nuque et l'oreille, furent retirés par Paré avec une dextérité merveilleuse. Les funestes suites d'une saignée faisaient craindre pour les jours de Charles IX. Par une thérapeutique aussi habile qu'énergique, Paré écarta le danger qui était imminent. Il donna au public plusieurs *Traités* en français qui parurent en 1561, avec des figures. Jacques Guillemeau les traduisit en latin et les fit imprimer, Paris, 1561, in-fol. Cette collection a été plusieurs fois réimprimée; la meilleure édition est celle de Paris, 1614, in-fol. (1). Paré fut le premier qui donna une description de la membrane commune des muscles. Il était cependant plus habile opérateur que profond anatomiste. Il mourut en 1592, après avoir joui de la réputation de citoyen estimable. Quoique protestant, il rapporte des faits qu'on trouve plus ordinairement dans les écrivains catholiques, parce qu'ils sont particulièrement conformes à la croyance et à l'histoire de l'ancienne Eglise. C'est ainsi qu'il fait mention d'un énergumène qui parlait le grec et le latin sans jamais avoir appris ces langues. Il avait vérifié la chose par lui-même (2). l'*Eloge* de Paré a été mis au concours par l'académie de Bordeaux : le prix a été décerné au docteur Vimont en 1814. Une statue lui a été érigée à Laval le 29 juillet 1840. Parisot (*voy.* ce nom), dans le discours qu'il prononça au nom de l'académie de médecine, lors de l'inauguration de la la statue de Paré, conjecture avec beaucoup de vraisemblance que ce grand chirurgien était catholique.

PARENNIN. *Voy.* Parrennin.

PARENT (Antoine), né à Paris, en 1666, d'un avocat au conseil, étudia la jurisprudence par devoir, et les mathématiques par inclination. Il fit deux campagnes avec le marquis d'Alègre, et s'instruisit à fond par la vue des places. De retour à Paris, il fut reçu à l'académie des sciences. Il enrichit les *Mémoires* de cette compagnie d'un grand

(1) L'édition des *Œuvres complètes* d'Ambr. Paré, publiée par J.-F. Malgaigne, Paris, 1840, 3 vol. gr. in-8, fig., l'emporte sur toutes les autres.

(2) Erasme et Pompone nous disent fort sérieusement qu'on peut savoir naturellement des langues qu'on n'a jamais apprises. Que d'opinions de savants qui ne méritent pas de réfutation, et qui servent précisément à rappeler ce mot de Cicéron : *Nihil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum*. Lib. de Divinat.

nombre de pièces. Cet estimable académicien mourut en 1716, avec la fermeté que donne la philosophie soutenue par la piété la plus tendre. Il avait un grand fonds de bonté, sans en avoir l'agréable superficie. On a de lui : des *Recherches de mathématiques et de physique*, 1714, 3 vol. in-12; une *Arithmétique théorico-pratique*, 1714, in-8; *Eléments de mécanique et de physique*, 1700, in-12; plusieurs ouvrages manuscrits. Quoique ces ouvrages soient remplis de remarques ingénieuses et de sages critiques, ils n'ont pas eu beaucoup de succès : on reproche à l'auteur de manquer de cette clarté qui fait le prix des livres de science.

* PARENT (François-Nicolas), né à Melun en 1752, embrassa l'état ecclésiastique, et était curé de Boissy-la-Bertrand, près de Melun, lorsque la révolution éclata : il en embrassa tous les principes avec ardeur, et, non content d'apostasier publiquement, il se maria en 1793, et devint rédacteur du *Journal des campagnes*. Dans une lettre adressée à la Convention et insérée dans le *Moniteur* du 4 novembre 1793, il déclame contre les dogmes les plus sacrés de la religion. Cependant il se montre plus modéré, dans son journal, ainsi que dans le *Courrier français*, qui parut à cette époque, et qu'on lui attribue; mais ni son apostasie ni son dévouement aux maximes du jour n'améliorèrent sa fortune. A l'époque du consulat, il obtint à la police, section des mœurs, un emploi qu'il perdit à la restauration, et fut contraint pour vivre de se faire correcteur dans une imprimerie. Parent mourut le 20 janvier 1822, âgé de 70 ans, sans, à ce qu'il paraît, être revenu de ses erreurs. On a de lui un *Recueil d'hymnes philosophiques, civiques et moraux, etc.*, Paris, 1793, in-8. Il a laissé plusieurs opuscules manuscrits : comme les libraires n'en voulaient pas, et qu'il était trop pauvre pour les faire imprimer, il en faisait des copies à la main, qu'il distribuait à ses amis. Ce sont : *L'enfant du sang*; *Raisonnons tous*; *mon Epitaphe et mes confessions*, ou *ma Profession de foi*.

* PARENT-DUCHATELET (Alexis-Jean-Baptiste), médecin, né en 1790 à Paris, fut reçu docteur en 1814, et dès lors exerça son art avec distinction. En 1821, il commença des recherches d'hygiène, auxquelles il se consacra tout entier dans les derniers temps de sa vie. Médecin d'un bureau de charité, et de plus, attaché à l'hôpital de la Pitié, il fut dès 1825, adjoint au conseil de salubrité, et publia sur les questions les plus importantes d'hygiène appliquées aux travaux et professions d'utilité publique, un grand nombre de *Mémoires* qui ont été réunis sous le titre d'*Hygiène publique*, 1836, 2 vol. in-8, et qui contribuèrent beaucoup à décider la ville de Paris à faire exécuter dans différents quartiers de grands travaux d'assainissement. Le désir d'être utile le décida à un genre de recherches plus rebutant. Il étudia la corruption dans ce qu'elle a de plus hideux, et consigna les résultats de ce travail, qui l'occupa huit ans, dans un ouvrage intitulé : *De la Prostitution dans la ville de Paris, etc.*, 2ᵉ édit., 1837, 2 vol. in-8. Tous ceux qui l'ont connu attestent qu'un profond sentiment du devoir le guidait dans ses recherches, et, qu'au milieu de ses études si pénibles pour une âme honnête, il eut toujours des mœurs sévères et une vie chrétienne. Parent-Duchâtelet est mort à Paris le 6 mars 1836, à 46 ans, à la suite d'une maladie causée par un excès de travail. Dans ses derniers moments il recommanda vivement à sa femme l'éducation de leurs enfants. « Les leçons de vertu que ma » mère m'a données, lui dit-il, font maintenant » ma consolation et mon bonheur. »

* PARENT-RÉAL (Joseph), avocat, né en 1768 à Ardres, près de St.-Omer, termina ses études à Paris au collége de Ste.-Barbe, et reçu avocat en 1790, en exerçait les fonctions à St.-Omer, lorsqu'il fut nommé, malgré sa grande jeunesse, secrétaire en chef du district de Calais. Il quitta cette place pour celle de juge de paix ; et plus tard, commissaire du Directoire, puis membre de l'administration du Pas-de-Calais, il montra dans ces diverses fonctions une fermeté nécessaire, surtout dans les temps qui suivirent la plus épouvantable anarchie. Député de son département au conseil des cinq-cents, après le 18 brumaire il devint membre du tribunat. Mais s'étant prononcé contre l'établissement des tribunaux spéciaux, il fut compris dans la première élimination. Quoique peu favorable au gouvernement impérial, il fut fait conseiller d'état et prit part à la rédaction du code civil. Après la restauration, il cessa de remplir des fonctions publiques, et mourut à Paris le 28 avril 1834. On lui doit plusieurs ouvrages, qui ne lui ont pas survécu, tels que : *Revue des institutions oratoires de Delamalle*; *Questions politiques*; *Du Régime municipal*, etc. Il a laissé manuscrite une *Histoire du barreau ancien et moderne*.

PARES ou PERÈS (Jacques), théologien espagnol, connu sous le nom de *Jacques de Valence*, sa patrie, se fit religieux parmi les ermites de Saint-Augustin, et devint évêque de Christopole. Son zèle et sa charité le rendirent l'objet de l'amour et du respect de ses ouailles, qui le perdirent en 1491. On a de lui : des *Commentaires* sur les *Psaumes*, sur le *Cantique des cantiques*, etc.; un livre contre les Juifs, *De Christo reparatore generis humani*, Paris, 1518, in-fol.

PARESSE ou OISIVETÉ, divinité allégorique, fille du Sommeil et de la Nuit, fut métamorphosée en tortue, pour avoir prêté l'oreille aux paroles flatteuses de Vulcain. Métamorphose pleine de moralité, qui représente la paresse comme la cause et le produit de la volupté. Le limaçon et la tortue lui étaient consacrés.

PARET D'ALCAZAR (Louis), peintre né à Madrid en 1747, mort le 14 février 1799, fut désigné par le Roi d'Espagne pour peindre les ports de la péninsule, et il a exécuté cette collection en partie avec beaucoup de succès. Parmi ses autres tableaux on cite celui qui représente le *Serment du prince des Asturies dans l'église de St.-Jérôme*, et un *Tournoi*, dont tous les personnages figurent les portraits de la famille royale.

PAREUS (David WÆNGLER, plus connu sous le nom de), né à Franckeinstein dans la Silésie, en 1548, fut mis d'abord en apprentissage chez un cordonnier ; mais son maître le tira de cet état pour

le faire étudier. Son professeur, de luthérien le rendit calviniste, et lui procura une place dans l'académie d'Heidelberg. Pareus y obtint ensuite une chaire de théologie, et mourut en 1622, à 74 ans. Sa vie ne fut guère tranquille : sans cesse occupé de disputes contre les catholiques, il ne sut ni faire des heureux, ni l'être lui-même. On a de lui différents traités contre Bellarmin, et d'autres ouvrages de controverse, qui se trouvent dans le *Recueil* de ses *Œuvres*, publiées par son fils à Francfort en 1647, en 4 vol. in-fol. Ce recueil renferme aussi des *Commentaires* sur l'*ancien* et le *nouveau Testament*. Son *Commentaire* sur l'*Epître* de saint Paul *aux Romains* fut brûlé en Angleterre par la main du bourreau ; comme contenant des maximes contraires aux droits des souverains.

PAREUS (Jean-Philippe), fils du précédent, né à Hemsbach, près de Worms, en 1576, a été un des plus laborieux grammairiens de l'Allemagne. Il fut recteur de divers colléges, et en dernier lieu de celui de Hanau, où il mourut vers 1648. Nous avons de lui : *Lexicon criticon*, Nuremberg : ce n'est qu'un gros in-8, mais qui lui coûta des recherches ; *Lexicon plautinum*, 1614, in-8 ; c'est un vocabulaire des comédies de Plaute : *Electa plautina*, 1617, in-8. Il s'était élevé entre Pareus et Gruter une querelle furieuse à l'occasion de Plaute. On en voit des traces dans ce livre, assaisonné de toutes les élégantes saillies des crocheteurs. Une nouvelle *Edition* de Plaute en 1619, in-4, avec de savantes remarques; *Electa symmachiana*, in-8 ; *Calligraphia Romana*, in-8; des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, et d'autres ouvrages.

PAREUS (Daniel), fils du précédent, marcha sur les traces de son père. Il fut tué par des voleurs de grand chemin vers l'an 1645. Vossius en faisait beaucoup de cas. On a de lui un grand in-4, intitulé : *Mellificium atticum;* c'est un recueil de lieux communs tirés des auteurs grecs ; *Historia palatina*, Francfort, 1717, in-4 : c'est un assez bon abrégé ; *Medulla historiæ ecclesiasticæ* ; *Medulla historiæ universalis*, in-12 ; un *Lexicon*, avec des notes sur Lucrèce, in-8.

PARFAICT (François), né à Paris, le 10 mai 1698, fit paraître de bonne heure une passion décidée pour le théâtre et fréquenta les comédiens jusqu'à sa mort, arrivée le 25 octobre 1753, à 55 ans. On a de lui : l'*Histoire générale du théâtre français*, *depuis son origine jusqu'à présent*, en 15 vol. in-12. Il fut aidé dans cet ouvrage, écrit sans correction et sans goût, par Claude PARFAICT son frère, mort en 1777. *Mémoires pour servir à l'histoire du théâtre de la foire*, 1743, 2 vol. in-12, avec son frère; *Histoire de l'ancien théâtre italien*, 1753, in-12; *Histoire de l'Opéra*, manuscrite; *Dictionnaire des théâtres*, 1756, 7 vol. in-12 : compilation mal digérée et fort ennuyeuse ; *Atrée*, tragédie, et *Panurge*, ballet, qui n'ont point été représentés, et qui ne méritent guère de l'être. Il composa, avec Marivaux, deux comédies, *le Dénoûment imprévu* et *la Fausse suivante*.

PARHAMMER (François), jésuite de la province d'Autriche, se consacra à l'instruction des paysans, et parcourut un grand nombre de provinces avec des travaux et des succès extraordinaires. L'empereur François I[er] l'obligea d'abandonner une carrière qui lui était si chère, et d'être son confesseur. Il s'occupa en même temps à former des établissements utiles de plus d'un genre. La forme qu'il donna à la maison des orphelins et pauvres enfants de soldats, l'exercice militaire qu'il y introduisit, l'ordre exact et sévère qui y régnait, en avaient fait un objet de curiosité pour les étrangers. Après l'extinction de la société, il continua d'avoir la direction de cette maison. L'empereur Joseph II respectait ses vertus et son zèle. Peu de jours avant sa mort, il lui avait offert un évêché ; sur un refus du modeste ex-religieux, le monarque lui donna deux mois pour délibérer. La Providence décida la chose d'une manière plus prompte. Avant que ce temps fût résolu, il mourut à Vienne, le 1[er] mars 1786.

* PARINI (Joseph), poète italien, né en 1729 à Bosizio, dans le Milanais, de parents pauvres, d'après leurs conseils embrassa l'état ecclésiastique. Pendant qu'il suivait les cours de théologie, il travaillait chez un avocat afin de pourvoir à ses besoin les plus urgents. Un penchant secret le poussait vers la poésie, et le temps qu'il pouvait dérober à ses occupations il l'employait à lire Homère, Virgile, Horace, Dante, le Tasse, etc. Quelques *poésies* qu'il publia en 1752, lui ouvrirent les portes de l'académie des *Trasformati ;* un second recueil de *poésies* le fit recevoir à l'académie des *Arcades* de Rome, et dans d'autres sociétés littéraires. Ces succès n'améliorant pas sa fortune, il se vit contraint d'accepter l'emploi de précepteur. Se livrant alors à son goût dominant, il étudia de nouveau le grec, devint un des meilleurs hellénistes de l'Italie et se fit bientôt connaître comme un bon critique, mais il doit surtout sa célébrité à son poème, *Il Giorno*, divisé en quatre parties : *il Mattino*, *il Mezzo giorno*, *il Vespro*, *la Notte* : c'est une satire très-spirituelle des mœurs des grands seigneurs d'Italie. Le comte de Firmian, gouverneur de la Lombardie, se déclara son protecteur, lui confia la rédaction de la *Gazette* de Milan, le nomma professeur de belles-lettres aux écoles palatines et plus tard au collége de Bréra. Il était préfet des études lorsque le torrent de la révolution amena l'armée Française en Italie. Bonaparte le nomma membre de la municipalité de Milan, place qu'il eut la faiblesse d'accepter; mais dans laquelle il se conduisit avec une grande fermeté. A la rentrée des Autrichiens dans la Lombardie, il eut à souffrir plusieurs contrariétés, qui altérèrent sa santé. Une maladie de langueur acheva de l'affaiblir ; sentant approcher sa fin, il oublia le monde, et chercha les consolations de la religion. Peu de moments avant sa mort il dicta au mathématicien Brambilla un sonnet improvisé sur la fragilité de la vie. Sentant les forces lui manquer il se jeta sur un lit, et après avoir fait ses adieux à ses amis, dit : « Je me » console avec l'idée de la Divinité; car je ne trouve » d'autre règle pour la justice humaine que dans » la crainte et l'espérance d'un éternel avenir. » Il expira le 3 septembre 1799, à l'âge de 70 ans. Parini fut un des premiers poètes lyriques de l'Italie.

Il s'essaya avec succès dans la poésie dramatique. Mais ce furent ses poëmes satiriques qui établirent sa réputation. *Les quatre parties du jour à la ville*, ont été trad. en franç. par l'abbé Desprades, Paris, 1776, in-12. Une autre traduction a été publiée à Paris, 1814, in-18. M. Raymond les a trad. en vers, 1826, in-8. *Les Œuvres* de Parini ont été réunies à Milan, 1801-1804, 6 vol. in-8, avec une *Vie* de l'auteur par Fr. Reina.

PARIS ou ALEXANDRE, fils de Priam et d'Hécube. Sa mère étant enceinte de lui eut un songe où elle croyait porter dans son sein un flambeau. Effrayée, elle alla consulter l'oracle, qui répondit que cet enfant serait un jour cause de la ruine de sa patrie. Priam, pour éviter ce malheur, ordonna à Archélaüs, un de ses officiers, de faire mourir l'enfant aussitôt qu'il serait né. Archélaüs, touché de compassion à la vue de cette tendre victime, le donna à des bergers du mont Ida pour l'élever, et montra à Priam un autre enfant mort. Quoique Pâris fût élevé parmi des bergers, ce jeune prince s'occupait à des choses bien au-dessus de cette condition. Sa valeur lui fit donner le nom d'Alexandre, et sa beauté lui mérita le cœur et la main d'Œnone, nymphe du mont Ida. Jupiter le choisit pour terminer le différend entre Junon, Pallas et Vénus, touchant la pomme que la Discorde avait jetée sur la table, dans le festin des dieux, aux noces de Thétis et de Pélée. Pâris, devant qui ces trois déesses parurent, donna la pomme à Vénus, dont il mérita les bonnes grâces par ce jugement; mais il s'attira la haine de Junon et de Pallas. Lorsqu'on célébrait des jeux à Troie, il entrait dans la lice, et remportait souvent la victoire sur Hector, son frère aîné. S'étant rendu à la cour de Ménélas, roi de Sparte, il profita de son absence pour enlever Hélène, épouse de ce prince (*voy. Hélène*), et alluma par ce rapt la guerre de Troie. Il s'y signala, tua Achille d'un coup de flèche au talon, et fut tué à son tour par Pyrrhus, fils de ce héros; et, selon d'autres, par Philoctète, possesseur des flèches d'Hercule. Lorsqu'il fut blessé, il se fit porter sur le mont Ida, auprès d'Œnone, pour s'en faire guérir, car elle avait une connaissance parfaite de la médecine; mais Œnone, indignée contre lui de ce qu'il l'avait abandonnée, le reçut mal, le laissa mourir et s'en repentit. *Voy.* Homère.

PARIS (Matthieu), bénédictin anglais, au monastère de Saint-Alban, mort en 1259, possédait à la fois l'art de la poésie, celui de l'éloquence, la peinture, l'architecture, les mathématiques, l'histoire et la théologie. Il fit paraître tant de régularité, qu'on le chargea de réformer les monastères. Il s'en acquitta avec zèle et avec succès. Son principal ouvrage est : *Historia major, sive rerum anglicarum historia a Guillelmi conquæstoris adventu* (1066) *ad annum 43 Henrici III* (1259), *edita studio Matthæi Parkeri*, Londres, 1571, in-fol.; avec des additions, par Guillaume Wast, Londres, 1640, 2 vol. in-fol., ib. 1684; cette édit. passa pour la meilleure. Il y a un appendice qui commence en 1260, et finit en 1273. Il est de Guillaume de Rishanger, moine de Saint-Alban, et historiographe du roi Edouard. Guillaume Cave assure que Matthieu Pâris a copié de la Chronique de Roger de Vendover ce qu'il rapporte jusqu'à l'anné 1235. Le style en est pesant et lourd; l'auteur écrit avec beaucoup de sincérité le bien et le mal, à moins qu'il ne prenne parti dans une affaire : *C'est alors*, dit un critique, *le moins croyable de tous les historiens*. Matthieu avait fait un abrégé de cet ouvrage, qu'il intitula *Historia minor*, par opposition à sa grande Histoire, qu'il appelait *Historia major*. La *grande chronique* a été trad. en franç. par A. Huillard-Brehollès, accompagnée de notes et précédée d'une introduction par M. le duc de Luynes, Paris, 1840-41, 9 vol. in-8.

PARIS (François), né à Châtillon, près de Paris, d'une famille pauvre, fut domestique de l'abbé Varet, grand-vicaire de Sens, qui le fit élever au sacerdoce. Il desservit la cure de Saint-Lambert, travailla ensuite dans une autre, et vint se fixer à Paris, où il mourut fort âgé en 1718, sous-vicaire de Saint-Etienne-du-Mont. On a de lui divers ouvrages de piété; les principaux sont : les *Psaumes en forme de prières*, in-12; *Prières tirées de l'Ecriture sainte, paraphrasées*, in-12; un *Martyrologe*, ou *Idée de la vie des Saints*, in-8; *Traité de l'usage des sacrements de pénitence et d'eucharistie*, imprimé en 1673, par ordre de Gondrin, archevêque de Sens, revu et corrigé par Arnauld et Nicole; *Règles chrétiennes pour la conduite de la vie*, etc., in-12; quelques écrits pour prouver, contre Bocquillot, « que les auteurs peuvent légitimement retirer » quelque profit honnête des ouvrages qu'ils font » imprimer sur la théologie et la morale. » L'abbé Bocquillot soutenait le contraire, et agissait d'après ces principes : il faut convenir que s'ils sont sévères en ce point, ils sont plus nobles et plus généreux que ceux de son adversaire.

PARIS (François de), fameux diacre, était fils aîné d'un conseiller au parlement de Paris, où il naquit le 30 juin 1693. Il devait naturellement succéder à sa charge, mais il aima mieux embrasser l'état ecclésiastique. Après la mort de son père, il abandonna ses biens à son frère. Il fit pendant quelque temps des catéchismes à la paroisse de Saint-Côme, se chargea de la conduite des clercs, et leur fit des conférences. Le cardinal de Noailles, à la cause duquel il était attaché, voulut le faire nommer curé de cette paroisse; mais un obstacle imprévu rompit ses mesures. L'abbé Pâris, après avoir essayé de diverses solitudes, se confina dans une maison du faubourg Saint-Marcel. Il s'y livra au travail des mains, et faisait des bas au métier pour les pauvres. Il mourut dans cet asile en 1727, à 37 ans. L'abbé Pâris avait adhéré à l'appel de la bulle *Unigenitus*, interjeté par les quatre évêques; il avait renouvelé son appel en 1720. Avant de faire des bas, il avait enfanté des livres assez médiocres. Quelques-uns disent qu'on les lui a supposés pour lui faire un nom. Ce sont des *Explications* sur l'*Epître de saint Paul aux Romains*, sur celle aux *Galates*, et une *Analyse de l'Epître aux Hébreux*, explications que peu de personnes lisent. Son frère lui ayant fait ériger un tombeau dans le petit cimetière de Saint-Médard, tous les dévots du

parti allèrent y faire leurs prières. Il y eut des guérisons qu'on disait merveilleuses, il y eut des *convulsions* qu'on trouva dangereuses et ridicules. La cour fut enfin obligée de faire cesser ce spectacle, en ordonnant la clôture du cimetière, le 27 janvier 1732. Comment, après un tel éclat, les jansénistes ont-ils prétendu passer pour un fantôme, pour une secte qui n'existait que dans l'imagination des jésuites? Leur séparation n'est-elle d'ailleurs pas manifeste dans la prétendue église d'Utrecht, méconnue de tous les catholiques de l'univers? Ce tombeau du diacre Pâris fut le tombeau du jansénisme dans l'esprit de bien des gens. Le célèbre Duguet, quoique d'ailleurs très-attaché au parti, regardait ces farces avec indignation et avec mépris. Petit-Pied en fit voir la sottise dans un ouvrage composé exprès (*voy.* son article). Le fanatique Mésenguy, au contraire, ne craint pas de les associer aux miracles de l'Evangile, et à ceux qui dans tous les siècles ont illustré l'Eglise catholique. Un philosophe anglais, de déiste redevenu chrétien par des réflexions faites sur la conversion et l'apostolat de saint Paul, mylord Georges Littleton (*voy.* ce nom), a parlé ainsi de ces prétendus miracles : « Ils étaient soutenus de » tout le parti janséniste, qui est fort nombreux et » fort puissant en France, et composé d'un côté » de gens sages et habiles, et de l'autre de bigots » et d'enthousiastes. Tout ce corps entier se réunit » et se ligua pour accréditer les miracles que l'on » disait s'opérer en faveur de leur parti; et ceux » qui y ajoutèrent foi étaient extrêmement dis- » posés à les croire. Cependant, malgré tous ces » avantages, avec quelle facilité ces prétendus mi- » racles n'ont-ils pas été supprimés? il ne fallut » pour réussir que murer simplement l'endroit où » cette tombe était placée.... Si Dieu eût réellement » opéré ces miracles, aurait-il souffert qu'une » misérable muraille eût traversé ses desseins? ne » vit-on pas des anges descendre autrefois dans la » prison des apôtres, et les en tirer, lorsqu'ils y » furent renfermés pour les empêcher de faire des » miracles? Mais l'abbé Pâris a été dans l'impuis- » sance d'abattre le petit mur qui le séparait de ses » dévots, et sa vertu miraculeuse n'a pu opérer » au-delà de ce mur. Et sied-il bien après cela à » nos incrédules modernes de comparer et d'op- » poser de tels miracles à ceux de J.-C. et des apô- » tres! Aussi n'est-ce que pour leur fermer la » bouche à cet égard que j'ai attaqué l'exemple » en question, et que je m'y suis arrêté. » (*Voy.* MONTGERON.) On a différentes *Vies* imprimées de ce diacre, dont on n'aurait peut-être jamais parlé si l'on n'avait voulu en faire un thaumaturge. Ces farces subsistent encore aujourd'hui, quoique avec moins de publicité. *Voy.* MONTAZET, le *Journ. hist. et litt.*, 1er septembre 1787, p. 19 (1). Leurs excès n'ont pas fini avec la secte, qui, si on excepte quelques-uns de ses docteurs, s'est noyée dans le huguenotisme et le philosophisme, avec lesquels elle a consommé la révolution de 1789, détruit la religion catholique en France, et rougi le sol de cette région, autrefois si chrétienne, du sang de ses prêtres et de ses pontifes. *Voy.* LAFITAU.

(1) *Voyez* les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XIXe *siècle*, dans lesquels on raconte les tentatives de quelques convulsionnaires qui ont essayé, depuis la révolution, de les renouveler.

* PARIS (l'abbé Louis-Michel), né à Argentan en 1740, se chargea d'abord avec succès de quelques éducations particulières; et de retour dans sa ville natale, réunit quelques élèves auxquels il enseignait la langue latine, la géographie et l'astronomie. Son refus de prêter serment l'ayant fait condamner à la déportation, il se réfugia en Angleterre vers la fin de 1792, et fut accueilli à Londres par le vénérable abbé Carron (*voy.* ce nom), qui l'employa à l'école qu'il venait de fonder pour les enfants des émigrés. Rentré dans sa patrie, en 1801, il y rouvrit une maison d'éducation qui fut érigée quelques mois après en école secondaire. Il mourut dans sa ville natale, le 11 juin 1806. On a de lui : *Introduction à l'étude de la géographie*; *Eléments de grammaire française*; ces deux ouvrages parurent à Londres; *Cartes élémentaires d'astronomie et de géographie*, in-18, gravées par Godard, à Alençon, et le texte, imprimé sur le revers à Falaise, 1807. Ce texte est d'une concision et d'une clarté remarquables.

* PARIS (Pierre-Adrien), architecte, né à Besançon en 1747, fut en 1778 nommé dessinateur du cabinet du roi, architecte des économats, et se trouva chargé de tous les détails des fêtes de Versailles, de Marly et de Trianon. A la révolution, il resta fidèle au prince qui l'avait honoré de ses bienfaits, et se rendit à Rome où il avait fait ses études comme pensionnaire et laissé des amis. A la mort de Suvée (*voy.* ce nom), il fut nommé directeur de l'école de France, place qui n'avait jamais été remplie par un architecte. Il fut chargé par le gouvernement d'acheter les antiques de la villa Borghèse, collection qui fait aujourd'hui le principal ornement du musée royal, et de diriger les fouilles du Colysée. De retour dans sa ville natale en 1817, il y mourut le 1er août 1819. Comme architecte, son principal ouvrage est le portail de la *cathédrale d'Orléans*. Il a traduit de l'anglais l'*Agriculture des anciens*, de Dickson, Paris, 1802, 2 vol. in-8; et l'*Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre*, de Marshal, 1803, 5 vol. in-8. Par son testament il a légué à la ville de Besançon ses livres, ses manuscrits, ses dessins, ses tableaux, ses antiques, etc. Ces précieux objets ont été déposés dans un bâtiment qui porte le nom de *Musée Pâris*.

* PARIS (Jean-Joseph), fut secrétaire en chef de la commission du gouvernement des îles Ioniennes, pendant l'occupation Française, ensuite sous-préfet, et mourut à Paris, le 15 mai 1824. On a de lui : deux mémoires couronnés par la société d'agriculture du département de la Marne : l'un *sur les moyens de prévenir la disette des blés*, 1819, in-8; l'autre *sur l'industrie nationale*, 1821, in-8. On lui doit encore : *Considérations sur la crise actuelle de l'empire Ottoman*, Paris, 1821, in-8.

* PARIS de BOISROUVRAY (le baron), lieutenant dans la garde royale, né à Chartres en 1776, mort à Metz le 15 octobre 1825, a publié : *Système général*

du monde, et cause du mouvement des astres, Paris, 1819, in-8; *Un mot sur l'électricité*, Paris, Didot, 1823, in-8.

* PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, né à Moras, dans le Dauphiné, est le plus connu des quatre frères, qui, sur la fin du règne de Louis XIV, se firent un nom par leur habileté dans l'administration des finances. Après avoir été chargés en 1704, de la direction des vivres de l'armée de Flandre, du bail des fermes, du *visa*, des créances de l'état, ils eurent encore le soin de réparer le désordre causé par le système de Law. Les services signalés qu'ils rendirent, leur valurent des lettres de noblesse, et à chacun d'eux une charge d'intendant des finances. Cependant leur fortune rapide leur fit des ennemis, et plusieurs fois, suivant la faveur ou la disgrace des ministres, ils obtinrent des honneurs ou subirent l'exil. Duverney, qui en 1751 avait fait adopter le projet de l'école royale militaire, en fut nommé le premier intendant avec le titre de conseiller d'état. Doué d'une activité que l'âge n'affaiblit pas, il prenait part à toutes les grandes entreprises commerciales, et il aidait de son crédit les négociants qui lui en paraissaient dignes. Il mourut en 1770, laissant sa fortune au comte de la Blache. (*Voy.* BEAUMARCHAIS). On lui attribue l'Examen du livre intitulé *Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, par Tott, 1740, 2 vol. in-12. Luchet a publié : *Histoire de MM. Paris*, 1776, in-8, et Grimoard les *Correspondances de Richelieu, du comte de St.-Germain et du card. de Bernis avec Paris-Duverney*, Paris, 1789, in-8.

PARIS. *Voy.* JOSEPH de PARIS.

** PARISET (Etienne), médecin-littérateur, né en 1770 à Grand, bourg des Vosges, quoique sans fortune parvint à faire d'excellentes études classiques et se rendit très habile dans les langues anciennes. Atteint par la réquisition, il fut envoyé soldat dans la Vendée, où il apprit à détester les discordes civiles. Dès qu'il le put il quitta le service, étudia la médecine et fut envoyé en 1794 à Paris, élève à l'école de santé; la famine désolait alors la France, et il serait mort de faim, si l'un de ses amis Riouffe (*voy.* ce nom) ne lui eût procuré une place d'instituteur dans une famille honorable, qui devint comme la sienne et dont les bienfaits le mirent à même de suivre la carrière à laquelle il se destinait. Au bout de huit ans, il reprit ses études médicales, et reçu docteur en 1806, ne tarda pas à se faire connaître avantageusement. Deux ans après il était membre du conseil de santé, médecin de l'hôpital de Bicêtre, et médecin des épidémies de l'arrondissement de Sceaux. C'est à l'étude des maladies contagieuses qu'il se dévoua d'abord avec un zèle qui n'a pas d'égal. En 1814, il faillit être victime du typhus, et il ne s'en occupa qu'avec plus d'ardeur à rechercher les moyens de combattre la contagion. En 1819, il est à Cadix avec la fièvre jaune; en 1821, à Barcelonne, où ce fléau vient d'éclater; et en 1828, il part pour l'Egypte, où il va étudier la peste, endémique dans cette contrée. Membre de l'académie de médecine à sa réorganisation, il en fut élu le secrétaire perpétuel en 1822, et par la manière dont il remplit cette place se montra l'égal au moins de Vicq-d'Azyr. (*Voy.* ce nom.) En 1842, il remplaça Pelletier (*voy.* ce nom) à l'académie des sciences, et mourut à Paris, le 3 juillet 1847, à 77 ans, laissant la réputation d'un médecin habile, d'un grand écrivain et ce qui vaut mieux encore, d'un des hommes qui par leurs vertus ont fait le plus d'honneur à l'humanité. Il est presque inutile d'ajouter que Pariset était profondément religieux, et que tous ses écrits respirent la piété la plus vive et les plus nobles sentiments. Aussi modeste que savant, il ne faisait cas que des qualités du cœur, il aimait à répéter ce mot qui le peint tout entier : « *Il n'y a de bon dans ce monde que la bonté.* » Plusieurs discours furent prononcés sur son cercueil, celui de M. Flandin, son confrère et son ami le plus tendre, est celui qui retrace le mieux les éminentes qualités de Pariset, et il est impossible de le lire sans émotion. Outre un assez grand nombre d'articles disséminés dans les journaux scientifiques et littéraires, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, etc. et des traductions de quelques ouvrages d'Hippocrate, on citera de Pariset : *Observations sur la fièvre jaune, faites à Cadix en* 1819, Paris, 1820, in-4, fig.; *Histoire de la fièvre jaune observée en Espagne dans l'année* 1821, ib., 1823, in-8; *Mémoire sur les causes de la peste*, 1837, in-8; c'est, dit un de ses biographes, un vrai chef-d'œuvre; *Histoire des membres de l'académie royale de médecine*, 1845, 2 vol. in-12. C'est le recueil des éloges, au nombre de 21, que Pariset y avait lus dans les séances publiques; ils peuvent soutenir la comparaison avec ceux de Fontenelle et de Cuvier. (*Voy.* ces noms).

PARISIÈRE (Jean-César-ROUSSEAU de la), né en 1667, à Poitiers, d'une des plus anciennes familles de Poitou, évêque de Nimes, mourut dans cette ville en 1736. Il assista comme député à l'assemblée du clergé de 1730. Dans le discours de clôture, il dit au roi que *son règne était fondé sur la catholicité et qu'il devait se soutenir par les mêmes principes.* Ce passage fut mal interprété et lui occasionna des chagrins; ils cessèrent quand on eut connu les pures intentions du prélat. On a publié en 1740 le recueil de ses *Harangues*, *Panégyriques*, *Sermons de morale et Mandements*, 1 vol. in-12. La modestie ou l'amour-propre éclairé de ce prélat le porta à brûler presque tous les ouvrages qu'il avait composés dans un âge moins mûr. Les pièces contenues dans les 2 volumes dont nous avons parlé échappèrent à ses perquisitions. La *Fable allégorique* sur le *bonheur* et l'*imagination* qu'on trouve dans le recueil des *ouvrages* de mademoiselle Bernard, est de ce prélat : elle est ingénieuse. Cet auteur a employé dans sa prose un style serré et concis, qui nuit quelquefois à la clarté de ses pensées. Quelques-unes de ces pièces offrent néanmoins de temps en temps des traits de la plus grande force. Le prélat était plus estimable en lui que l'orateur. Il appuyait la morale qu'il prêchait, par l'exemple d'une régularité vraiment épiscopale.

PARISOT (Jean-Patrocle), maître des comptes au parlement de Paris, est connu par un mauvais ouvrage publié sous le titre de *La foi dévoilée par*

la raison, Paris, 1681, in-8. L'auteur prétend que Dieu a voulu établir la religion en un temps par la foi, et en un autre par la raison, et qu'il était suscité de Dieu pour donner à l'Eglise de nouvelles lumières. Ce livre est la production d'une tête échauffée plutôt qu'incrédule.

PARISOT. *Voy.* NORBERT (le P.)

* PARK (Mungo), célèbre voyageur, né en 1771 à Fowlshiels, près de Selkirk en Ecosse, offrit à la société d'Afrique d'aller remplacer Houghton (*voy.* ce nom, IV, 454) dans la Nigritie. Parti le 22 mai 1795, sur un navire qui allait à l'embouchure de la Gambie, il continua sa route pour découvrir le Niger sur les bords duquel il arriva après bien des fatigues. De retour en Europe, il exerça quelque temps la médecine, puis entreprit en 1805 un nouveau voyage en Afrique. Le 28 mars, il aborda à Gorée, et le 19 juin, il arriva à Bammakou, sur les bords du Niger, mais dans un triste état. On fut quelque temps sans entendre parler de lui. Dans le courant de 1806, des nouvelles fâcheuses se répandirent à diverses reprises, annonçant qu'il avait péri. On ne variait que sur les circonstances; on disait d'abord que le roi de Haoussa, instruit que les Blancs étaient passés sans rien donner ni pour lui ni pour le chef d'Yaour, avait envoyé des troupes à leur poursuite et que Mungo-Park, en se défendant, avait été tué. Suivant un autre récit, la mort de Mungo-Park aurait été la suite, non d'une attaque, mais d'un accident, et il se serait noyé, entraîné par le courant du fleuve. Quoi qu'il en soit, on n'a plus entendu parler de cet infortuné voyageur qui a grossi la liste des martyrs de la science. Mungo-Park avait publié le résultat de son premier voyage sous ce titre : *Voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique*, faits en 1795, 1796 et 1797, Londres, 1799, in-4, et 2 vol. in-8, cart. et fig.; observateur exact et judicieux, il y fait le tableau le plus fidèle des Maures et des Nègres. Le ton de vérité de ces récits et l'élégance de son style firent la fortune de son livre : il a été trad. en français par Castera, 1799, 2 vol. in-8, fig., et la même année par l'abbé Duvoisin (depuis évêque de Nantes), dont la version est la plus estimée. Le major Rennel (*voy.* ce nom), qui avait connu Mungo-Park et lui avait été utile, a publié le Journal de sa 2e expédition avec sa vie et d'autres pièces sous ce titre : *Dernier voyage de Mungo-Park, dans les contrées intérieures de l'Afrique, fait en* 1805, Londres, 1815, in-4 ; et 1816, in-8. Il a été traduit en français, 1820, in-8. Les inexactitudes que contient cette dernière relation ont été relevées dans l'ouvrage de Bowdich, intitulé : *Contradictions in Park's last journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4.

PARKER (Mathieu), né à Norwich, en 1504, fut élevé à Cambridge au collége de Bennet. Il devint ensuite doyen de l'église de Lincoln, puis archevêque de Cantorbéry en 1559. Si on en croit la plupart des auteurs catholiques, il fut ordonné dans un cabaret. Courayer, dont le témoignage est plus que suspect, l'a nié ; mais il est toujours certain que l'ordination de Parker est nulle, comme toutes celles qui se sont faites sous Elizabeth. C'est le sentiment de tous les catholiques; Courayer en convient lui-même. « Il est constant, dit-il, que » sous Elizabeth les catholiques anglais refusèrent » de reconnaître Parker pour évêque, aussi bien » que ceux qu'il avait consacrés. Sanderus, Staple» ton, Harding, en fournissent des preuves au» thentiques. » (*Voy.* l'excellent *Traité* de Hardouin contre cet écrivain apostat.) Parker avait été protégé par l'archevêque Cranmer, et fut chapelain d'Anne Boleyn, seconde femme d'Henri VIII, qui en mourant recommanda à ses soins l'éducation de sa fille Elizabeth, depuis reine. Nommé, en 1534, doyen du collége de Stoke près de Clarc, dans le comté de Suffolk, il y établit une école, et commença à y montrer sa haine contre les catholiques. Il jouit de la faveur de Henri VIII et d'Edouard VI, mais sous le règne de Marie, il fut contraint de se tenir caché et il employa les loisirs de sa retraite forcée à traduire les *Psaumes* en vers anglais. Sous le gouvernement d'Elizabeth, il obtint le siége de Cantorbéry; il en était le second évêque protestant. Parker délara la guerre au crucifix, aux cierges, aux images, et il montra un zèle si impolitique et et si inhumain, en 1575, dans une visite métropolitaine qu'il fit à l'île de Wight, qu'il s'attira les reproches d'Elizabeth elle-même. On a de lui : un traité *De antiquitate britannicæ Ecclesiæ*, in-fol. Mais cette antique église britannique, dont il fait l'histoire, n'est pas celle dont il était prélat, laquelle ne datait tout au plus que du règne de Henri VIII. Une édition de l'*Historia major* de Matthieu Pâris, Londres, 1561, in-fol.; de la *Chronique* de Matthieu de Westminster, Londres, 1570, in-fol. Jean Stype publia en 1611, en 1 vol. in-fol., la *Vie* de Parker, mort de la pierre en 1575. C'est un éloge qui n'est d'accord ni avec les faits que l'auteur avoue ni avec ceux qui, pour en être rejetés, n'en sont pas moins certains.

PARKER (Samuel), né à Northampton en 1640, d'une famille noble, fut élevé au collége de Vadham à Oxford, puis à celui de la Trinité. Il devint archidiacre de Cantorbéry, puis évêque d'Oxford, en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en anglais, sur des matières de controverse et de théologie. Les catholiques remarquent surtout un écrit qu'il publia pour montrer l'injustice et l'inconvenance du fameux serment du *test*. Il mourut en 1687. Ses productions n'ont pas passé la mer. Les principales sont : *Tentamina physico-theologica*; *Disputationes de Deo et providentia*, Londres, 1678, in-4; *Démonstration de l'autorité divine, de la loi naturelle et de la religion chrétienne*, en anglais, ainsi que les suivants; *Discours sur le gouvernement ecclésiastique; Discours apologétique pour l'évêque Bramhall*, etc.

* PARKES (Samuel), fabricant de produits chimiques, né en 1760 à Stourbridge dans le comté d'York, mort à Londres le 23 décembre 1825, s'est fait connaître comme un philanthrope zélé et comme un savant estimable. Il est auteur de plusieurs ouvrages qui ont eu beaucoup de succès et ont contribué aux progrès de l'industrie en Angleterre. Les plus connus sont : *Catéchisme de chimie*, Londres, 1806, in-8; *Essai sur l'utilité de la chimie*

dans les arts et les manufactures, 1808, in-8; *Eléments de chimie rendus sensibles par des expériences*, 1809, in-18; *Essais chimiques sur les arts manufacturiers de la Grande-Bretagne*, 1815, in-8; traduit en français par Delaunay, Paris, 1820, 3 vol. in-8; *Chimie des gens du monde*, traduit sur la 9e édition par Riffault, 1822, 2 vol. in-8.

* PARKHURST (Jean), ministre anglican, né en 1728 à Catesby-House, dans le Northampton, mort le 21 février 1797, à Epsom en Surrey, est auteur des ouvrages suivants : *Adresse amicale à Wesley sur sa doctrine*; *Dictionnaire hébreu et anglais, sans points*, suivi d'une *Grammaire hébraïque et chaldaïque*. Londres, 1762; réimprimé en 1778 et 1792, avec des augment.; 4e édit. 1802, in-8; *Lexique grec et anglais du nouv. testament*, avec une grammaire grecque, 1764, in-4, 1769 et 1794, in-8; *La divinité et la préexistence du Sauveur démontrée d'après l'Ecriture*, 1787, in-8; c'est une réponse à Priestley.

PARKINSON (Jean), célèbre botaniste anglais, né à Londres en 1567. On a de lui un ouvrage aussi estimé que recherché, sous ce titre : *Theatrum botanicum, sive herbarium amplissimum, anglice descriptum*, Londres, 1640, 1656, 2 vol. in-fol. Ce livre est rare, de même que la collection de fleurs, qu'il publia sous ce titre : *Paradisi in sole, paradisus terrestris*, Londres, 1629, in-fol. avec des augmentations et des corrections, 1656, in-fol Ces ouvrages, dont les titres sont en latin, sont écrits en anglais.

PARME (ducs de). *Voy.* FARNESE, ALEXANDRE *et* PAUL.

PARMENIDES D'ELÉE, philosophe grec, vivait vers l'an 504 avant J.-C. Il était disciple de Xénophane, et adopta toutes les chimères de son maître. Il n'admettait que deux éléments, le feu et la terre, et soutenait que la génération des hommes est venue du soleil. Il disait aussi qu'il y a deux sortes de philosophie : l'une fondée sur la raison, et l'autre sur l'opinion; comme si l'opinion n'était pas aussi fondée sur la raison. Il avait mis son système en vers à l'exemple d'Hésiode et de Xénophane. Il ne nous reste que des fragments de ses ouvrages, au nombre de deux, l'un pour les savants, et l'autre, moins abstrait, pour le peuple. Ces fragments ont été recueillis en partie par H. Etienne dans l'ouvrage intitulé : *De Poesi philosophica*. Platon a donné le nom de *Parménide* à un dialogue dans lequel il traite des idées.

PARMENION, général des armées d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part à la confiance et aux exploits de ce conquérant. Darius, roi de Perse, ayant offert à Alexandre de lui abandonner tout le pays d'au-delà de l'Euphrate, avec sa fille Statira en mariage, et 10,000 talents d'or pour avoir la paix, Parménion lui conseilla d'accepter des offres si avantageuses. On sait la réponse d'Alexandre (*voy.* son article). Le zèle et la fidélité avec laquelle cet illustre capitaine avait servi son prince furent mal payés par ce héros, qui sur un soupçon assez léger, fit massacrer le fils et ensuite le père, âgé pour lors de 70 ans (330 avant J.-C.). Ephestion, Cœnus et Cratère, favoris d'Alexandre, avaient accusé faussement Parménion d'un complot tendant à ôter la vie à ce prince, et à s'emparer de son royaume. Il était alors gouverneur de la Médie, et il fut massacré par ses officiers, d'après les ordres de l'ingrat monarque. Parménion avait remporté plusieurs victoires sans Alexandre; mais Alexandre n'avait jamais vaincu sans Parménion.

PARMENTIER (Jean), marchand de la ville de Dieppe, né en 1494, se fit un nom pas son goût pour les sciences et par ses voyages. Il mourut en 1530, dans l'île de Sumatra. Voici ce que Pierre Crignon, son intime ami, nous en dit : « Dès l'an » 1522 il s'était appliqué à la pratique de la cosmo- » graphie sur les grosses et lourdes fluctuations de » la mer. Il y devint très-profond, ainsi qu'en la » science de l'astrologie.... Il a composé plusieurs » *mappemondes* en globe et en plat, d'après les- » quelles on a navigué sûrement. C'était un homme » digne d'être estimé de tous les savants, et capable, » s'il eût vécu, de faire honneur à son pays par » ses hautes entreprises. Il est le premier pilote » qui ait conduit des vaisseaux au Brésil, et le pre- » mier Français qui ait découvert les Indes jusqu'à » l'île de Samothra ou Sumatra, nommée Tapro- » bane par les anciens cosmographes; il comptait » même aller jusqu'aux Moluques, et m'avait dit » plusieurs fois qu'il était déterminé, quand il se- » rait de retour en France, d'aller chercher un » passage au nord, et découvrir par là jusqu'au » sud. » On a de Jean Parmentier diverses poésies, entre autres une pièce intitulée : *Moralité à dix personnages, à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie*. Dans le recueil de ses vers, imprimé en 1536, in-4, on trouve : *Description nouvelle des merveilles de ce monde et de la dignité de l'homme* (en vers), etc.

PARMENTIER (Antoine), né à Nivelle dans le Brabant, mort à Namur le 13 mai 1722, docteur en théologie à Louvain, s'est distingué par son zèle pour la foi. On a de lui quelques écrits pour la bulle *Unigenitus*, contre Opstraet et d'autres réfractaires. Louvain, 1718, in-8.

* PARMENTIER (Antoine-Augustin), célèbre agronome, né en 1737 à Montdidier, de parents sans fortune, fut employé comme pharmacien dans les hôpitaux de l'armée de Hanovre (1757), y donna des preuves multipliées de ses talents et de sa courageuse humanité, et mérita la protection de ses chefs, notamment de Bayen et de Chamousset (*voy.* ces noms). De retour à Paris à la paix, il reprit ses études sous Nollet, Rouelle et de Jussieu, et en 1766 obtint au concours la place d'apothicaire-adjoint de l'hôtel des Invalides, dont six ans après il devint apothicaire en chef. Une disette générale avait eu lieu en 1769; l'académie de Besançon ayant proposé, en 1771, un prix pour l'auteur du meilleur mémoire indiquant les substances alimentaires propres à atténuer les calamités d'une disette, Parmentier fut couronné; il porta ensuite toute son attention sur la propagation de la pomme de terre, qui, transportée du Pérou en Europe dès le XVe siècle, cultivée en grand dans l'Italie dès le XVIe, et introduite en France par les Anglais, pen-

dant nos longues guerres de Flandre, avait été multipliée avec succès dans nos provinces méridionales. Turgot en avait étendu la culture dans le Limousin et dans l'Anjou. Mais elle était l'objet d'une aveugle prévention : on prétendait, non plus qu'elle engendrait la lèpre comme au XVIe siècle, mais au moins des fièvres nombreuses. On disait qu'elle appauvrissait le terrain dans lequel elle était plantée, et que d'ailleurs elle ne réussissait que dans une terre riche. Parmentier obtint du gouvernement 54 arpents dans la plaine des Sablons dont la stérilité n'avait encore pu être vaincue, et les ensemença en bravant les plaisanteries de ceux qui traitaient sa conduite de folie. Bientôt ces racines poussent des tiges, qui se couvrent à leur tour de fleurs. Il en compose un bouquet, qu'il porte à Louis XVI qui avait favorisé l'entreprise, et ce prince en pare sa boutonnière. De nouveaux essais tentés dans la plaine de Grenelle, réussissent également. Bientôt la précieuse semence est répandue sur tous les points de la France, et la pomme de terre devient une des principales nourritures de l'habitant des campagnes, et une des plus grandes ressources contre la disette. Heureux de ce premier succès, Parmentier perfectionna la boulangerie et propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente d'un sixième le produit de la farine. Il décida le gouvernement à établir une école pratique de boulangerie et résuma tous ses principes dans son *parfait boulanger*, 1778, in-8, ouvrage qui n'a point encore été surpassé. Le maïs, la châtaigne, l'eau, le lait, le vin, le sirop de raisin devinrent tour à tour l'objet de ses recherches et d'utiles écrits qui seront toujours utilement consultés. La révolution lui enleva ses places; mais bientôt il en recouvra d'autres. Nommé successivement président du conseil de salubrité, inspecteur-général du service de santé des armées, administrateur des hospices, il donna dans ces diverses fonctions de nouvelles preuves de son dévouement au bien public, et mourut le 17 décembre 1813. Il était membre de l'institut depuis sa création, section d'économie rurale. Parmi ses ouvrages dont on trouve la liste complète dans la *Bibliographie agronomique* de Musset-Pathay, les plus remarquables sont : *Le parfait boulanger*, 1778, in-8; *Précis d'expériences et d'observations sur les différentes espèces de lait*, (*voy.* DEYEUX); *Recherches sur les végétaux qui, dans les temps de disette, peuvent remplacer les aliments ordinaires*, Paris, 1781, in-8. C'est une refonte importante du mémoire adressé à l'académie de Besançon; *Mémoire couronné* (en 1785) *par l'académie de Bordeaux, sur l'histoire naturelle, la culture et les usages du maïs*, 2e édit., 1812, in-8; *Traité sur la culture et les usages des pommes de terre, de la patate et du topinambour*, 1789, in-8; *Traité théorique et pratique sur la culture des grains*, Paris, 1801, 2 vol. in-8. Cuvier, Silvestre et Cadet de Gassicourt ont fait l'*Eloge* de Parmentier, et une statue lui a été élevée dans sa ville natale en 1848. *Voy.* MODEL.

PARMESAN (le). *Voy.* MAZZUOLI.

PARNELL (Thomas), poète anglais, né à Dublin en 1679, n'a fait que de petites pièces où il y a peu à gagner pour un esprit solide, et même pour les bonnes mœurs, si nous en jugeons par quelques-uns de ses contes que des Français ont traduits ou imités. On trouve dans ses écrits de l'imagination, de la facilité et de l'élégance, mais peu de force et de chaleur. Il est mort à Chester en 1717.

* PARNELL (William), membre du parlement anglais, de la même famille que le poète, mort le 2 avril 1820 à Castle-Howard, en Irlande, se consacra tout entier à la défense de ses compatriotes, et publia dans leur intérêt entre autres écrits : *The causes of popular discontents in Irland* (Causes des mécontentements populaires en Irlande); et *The apology for the catholics* (Apologie pour les catholiques).

* PARNY (Evariste-Désiré DESFORGES, chevalier, puis vicomte de), né à l'île Bourbon en 1753, fut à neuf ans envoyé en France, où il fit ses études au collége de Rennes. En sortant du collége il se crut appelé à l'état ecclésiastique, et l'homme qui devait donner plus tard un si grand scandale par la licence de ses écrits, songea quelque temps à s'enfermer à l'abbaye de la Trappe, si célèbre par son austérité (*voy.* RANCÉ); mais bientôt il embrassa la profession des armes, et entraîné par les séductions du monde, se livra tout entier aux plaisirs. Rappelé par son père à Bourbon, la passion que lui inspira une jeune créole lui révéla son talent pour la poésie élégiaque; et de retour en France, il publia ses premiers vers qui lui firent une réputation. Il revit l'île Bourbon en 1784, et suivit en qualité d'aide-de-camp le gouverneur des établissements français dans l'Inde. De nouveaux vers qu'il rapporta de ce voyage accrurent encore le nombre de ses admirateurs, qui lui décernèrent le surnom de *Tibulle français*. Des raisons de santé l'ayant obligé de quitter le service, il vint habiter une campagne près de Marly. Nourri des principes de la philosophie du siècle, il vit avec plaisir arriver l'ère des réformes; cependant il ne prit aucune part à la révolution, mais il eut à se reprocher de saper les bases de la religion dans un poème indigne de son talent, non moins que de tout honnête homme, à une époque où ses ministres étaient l'objet de la plus sanglante persécution. Dès lors il vit sa réputation baisser. Il mourut à Paris, le 5 novembre 1814, et fut remplacé à l'académie française par Jouy, qui, dans la *notice* qu'il lui consacra dix ans plus tard, eut la pudeur et le bon goût de ne rappeler que ceux de ses ouvrages dont on peut prononcer les titres sans être forcé de rougir.

* PAROLETTI (Victor-Modeste), né à Turin en 1765, fut, en 1799, nommé secrétaire du gouvernement provisoire, et l'année suivante, membre de la *Consulta* du Piémont. En 1807, député du département du Pô au corps législatif, il en devint secrétaire en 1811, et cessa deux ans après d'en faire partie. En 1815, s'étant fait naturaliser français, il continua d'habiter Paris; mais décidé par les bontés de son souverain il revint à Turin, où il mourut en 1834. On a de lui plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : *Description historique de la basilique de*

Superga, Turin, 1808, in-fol., fig.; *Turin et ses curiosités*, 1819, in-8; *Turin à la portée de l'etranger*, 1826, in-8; *Vite di 60 illustri Piemontesi*, 1826, in-fol.; *Viaggio romantico pittorico delle provincie occidentali dell' antica e moderna Italia*, 1828, 3 vol. in-8.

* PAROY (Jean-Philippe-Guy LEGENTIL, marquis de), né en 1750 d'une ancienne famille de Bretagne, était colonel avant la révolution, époque où il quitta le service. Son père, qui avait toujours blâmé son goût pour la peinture, le trouvant la palette et les pinceaux à la main, les saisit et les jeta dans les fossés de son château. Quelques années après, ce talent devint l'unique ressource de sa famille, dont la fortune, qui était à Saint-Domingue, fut entièrement perdue. Son talent, en lui procurant des amis puissants, lui servit aussi à sauver son père emprisonné à Bordeaux, comme émigré, et comme député du côté droit de l'assemblée Constituante. On lui doit l'usage d'un procédé de stéréotypage, où les matrices de cuivre sont remplacées économiquement par une couche de plâtre appliquée sur des pages en caractères mobiles, qui reçoivent sans altération la matière fondue : c'est ce qu'on appelle le *clichage*. Il est aussi l'inventeur d'un vernis à faïence, entremêlé de poudre d'or, qui paraît susceptible d'un très-bel effet. Il est mort le 22 décembre 1824. Paroy était de l'ancienne académie de peinture, mais il ne fut point compris dans la classe des beaux-arts de l'institut. Il a publié : *Précis historique de l'origine de l'académie royale de peinture, sculpture et gravure*, Paris, 1816, in-8, et *Précis sur la stéréotypie, précédé d'un coup-d'œil rapide sur l'origine de l'imprimerie et ses progrès*, édition stéréotype, d'après les procédés de Paroy et Durouchail, Paris, 1822, in-8, de 32 pag. et cinq tableaux. On a exécuté d'après ce procédé une collection économique de classiques latins et beaucoup d'autres ouvrages.

PARQUES, filles de l'Enfer et de la Nuit, étaient trois : Clothon, Lachésis et Atropos. La vie des hommes, dont ces trois sœurs filaient la trame, était entre leurs mains. Clothon tenait la quenouille, Lachésis tournait le fuseau, et Atropos coupait le fil avec des ciseaux. Quelques anciens lui donnent une autre origine, d'autres noms. Ils les appellent Vesta, Minerve, Martia ou Marté; ou bien Nona, Décim et Marta.

PARR (Catherine), fut la sixième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince ayant fait mourir Catherine Howard, qu'il n'avait pas trouvée vierge, disait-il, se maria vers l'an 1542 à Catherine Parr, veuve du baron Latimer, et sœur du comte Northampton. La nouvelle reine avait du penchant pour le luthéranisme. Henri VIII, destructeur de la religion catholique, et cependant ennemi de Luther et de Calvin, se préparait à lui faire son procès, lorsqu'il mourut en 1546. Un heureux hasard sauva la vie à Catherine : l'acte d'accusation, dressé et signé du roi, tomba de la poche du chancelier, et fut ramassé par un partisan de la reine, qui le lui apporta aussitôt. Avertie du danger, et sans perdre courage, dit l'abbé Millot, elle fait sa visite au roi, loue ses talents, son habileté en théologie, et lui allègue que les disputes dans lesquelles elle était entrée n'avaient eu lieu de sa part que pour faire ressortir plus avantageusement l'esprit de son docte époux. Henri l'embrassa, en lui disant : Mon cœur, nous sommes toujours amis. Catherine ne resta que 34 jours veuve du roi, et se remaria à Thomas de Seymour, amiral d'Angleterre, qui la garda peu de temps; car elle mourut le 7 septembre 1547. On soupçonna, peut-être témérairement, que son mari, qui aimait la princesse Elizabeth, qu'il se flattait d'épouser, avait avancé cette mort. Que de scènes d'horreurs n'engendrent point la luxure et la fureur dogmatisante d'un seul homme !

PARRAIN. *Voy.* COUTURES.

PARRENNIN ou plutôt PARRENIN (Dominique), jésuite de la province de Lyon, né en 1665, au Russey, bailliage de Pontarlier, en Franche-Comté, fut envoyé à la Chine en 1698. L'empereur Khang-hi le goûta, l'estima, et avait souvent des entretiens avec lui; ce fut pour ce prince que le P. Parrennin traduisit en langue tartare ce qu'il y avait de plus nouveau en géométrie, astronomie et anatomie, etc., dans les ouvrages de l'académie des sciences de Paris et dans les auteurs modernes. Il suivait toujours le monarque chinois dans ses voyages de Tartarie, et il a été le médiateur dans les contestations survenues entre les cours de Pékin et de Moscou. C'est à lui qu'on est redevable des cartes de l'empire de la Chine. Il mourut à Pékin le 27 septembre 1741. L'empereur voulut faire les frais de ses funérailles, et les grands de l'empire y assistèrent. Le P. Parrennin était en correspondance avec de Mairan, et leurs lettres respectives ont été imprimées en 1759, in-12 : elles font honneur à l'un et à l'autre. Il traduisit une ancienne *Histoire de la Chine*, et eut part à la *Brevis relatio eorum quæ spectant ad declarationem Sinarum imperatoris Kam-Hi circa Cæli, Confucii et avorum cultum*, Pékin, 1701, in-4, ouvrage dont on conserve un exemplaire à la Bibliothèque de Besançon. L'*Eloge* de Parrennin par le P. Renaud, est consigné dans le 1er vol. des *Ouvrages des académiciens* de cette ville, manuscrit in-fol.

PARRHASIUS, peintre, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis (*voy.* ce nom), vivait vers l'an 420 avant J. C. Cet artiste réussissait particulièrement dans la partie que l'on appelle le dessin. On trouvait dans ses ouvrages beaucoup de génie et d'invention. Le tableau allégorique que ce peintre fit du *peuple d'Athènes* lui acquit une grande réputation. Cette nation bizarre, tantôt fière et hautaine, tantôt timide et rampante, et qui à l'injustice et à la violence alliait la clémence et l'humanité, était représentée, dit-on, avec tous les traits distinctifs de son caractère. Parrhasius, quoique vaincu dans une occasion par Timanthe (*voy.* ce nom), avait conçu une si haute idée de lui même, qu'il se prodiguait les louanges les plus fortes : il était méprisant et magnifique dans tout ce qui environnait sa personne. Il était ordinairement vêtu de la pourpre, avec une couronne sur la tête, se regardant comme le *roi de la peinture*, quoique, dans ce temps-là, cet art ne fût encore que peu de chose,

t que plusieurs de ceux qu'il rendit célèbres, ne seraient peut-être aujourd'hui que des artistes médiocres. *Voy.* Appelles, Protogène, Zeuxis. Pline fait beaucoup d'éloges de cet artiste.

PARROCEL (Joseph), peintre et graveur, né en 1648 à Brignole en Provence, mort à Paris en 1704, perdit son père dans son enfance. Un de ses frères fut son premier maître. Il le quitta pour se perfectionner à Paris et en Italie. Il rencontra à Rome Courtois dit Le Bourguignon, fameux peintre de batailles, et se mit sous sa discipline. Il passa ensuite à Venise, où il étudia le coloris des savants maîtres qui ont embelli cette ville. De retour en France, il fut reçu avec distinction à l'académie de peinture, et il y fut nommé conseiller. Cet artiste a peint avec succès le portrait; des sujets d'histoire et de caprice; mais il a excellé à représenter des batailles, faisant tout de génie, sans avoir jamais été dans des camps, ni suivi des armées. Cependant il a mis dans ses tableaux de batailles un mouvement et un fracas prodigieux. Il a peint, avec la dernière vérité, la fureur du soldat : *Aucun peintre n'a su,* suivant son expression, *mieux tuer son homme.* Sa touche est d'une légèreté et son coloris d'une fraîcheur admirables. Il peignait avec beaucoup de facilité. A ces rares talents il joignit un esprit cultivé, un cœur généreux, un caractère franc et une physionomie heureuse. Il a gravé avec beaucoup d'intelligence une suite de la *Vie de Jésus-Christ*, et quelques autres morceaux. — Charles Parrocel, son fils et son élève, fut choisi pour peindre les *Conquêtes de Louis XV.* Plusieurs de ses tableaux ont été exécutés en tapisseries aux Gobelins. Il mourut en 1752 à 62 ans. — Pierre Parrocel d'Avignon, mort en 1739, à 75 ans, fut l'élève de Joseph Parrocel, son oncle et de Charles Maratе. Son ouvrage le plus considérable est à Saint-Germain-en-Laye, où il a peint, dans une galerie de l'hôtel de Noailles, l'*Histoire de Tobie* en 15 tableaux. Son chef-d'œuvre est à Marseille, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie : l'*Enfant Jésus*, assis sur un trône, est représenté couronnant la *Vierge*, qui est humblement inclinée devant lui.

*PARROT (Christophe-Frédéric), né à Montbéliard en 1751, y fit avec succès ses études classiques, et fut ensuite envoyé au séminaire de Tubingue. Il quitta brusquement cette école, et suivit à l'université d'Erlangen les fils d'un seigneur allemand; il y reçut le grade de docteur en philosophie, et fut appelé en 1782 à y remplir une chaire de mathématiques. En 1801 il devint conseiller et secrétaire intime du duc de Wurtemberg, son ancien souverain, qui le chargea de missions importantes, dont il s'acquitta avec zèle et talent. Vers 1806, nommé, sur sa demande, grand-bailli de Marbach, au bout de quelque temps il se démit de ses fonctions, et mourut le 12 février 1812 à Eslingen, où il s'était retiré près d'un de ses frères. On a de lui plusieurs ouvrages la plupart écrits en allemand, parmi lesquels nous citerons : *Application usuelle des principales parties des mathématiques*, Erlangen, 1781, 2 vol. in-8; *Recueil de pièces choisies*, (en français), ib., 1783, 2 vol. in-8; *Manuel pratique de l'économie rurale et domestique*, Nuremberg, 1790, in-8, fig.; nouvelle édition sous le titre de *Principes généraux des sciences économiques*, ib., 1798; *Esprit de l'éducation*, Francfort, 1795, in-8 (en fr.); *Traité complet de l'arithmétique théorique et pratique, avec des applications spéciales*, Bareuth, 1797, in-8.

*PARROT (Jean-Léonard), de la même famille, né en 1755 à Montbéliard, fit avec succès ses études dans le gymnase de cette ville. Admis en 1771 par le duc de Wurtemberg à l'institut d'éducation que ce prince venait de fonder dans son château de la Solitude, il justifia cette faveur par le rang distingué qu'il obtint parmi ses condisciples, au nombre desquels était Schiller, avec lequel il se lia d'amitié. En terminant ses cours, nommé secrétaire du conseil de régence à Montbéliard, et, plus tard, membre du conseil et adjoint au directeur général des domaines de la principauté, il remplit ces diverses fonctions jusqu'à l'occupation française. Employé dans les bureaux de la légation Wurtembergeoise à Bâle, il fut ensuite secrétaire d'ambassade à Paris, et en 1797, il passa avec le même titre au congrès de Rastadt. De retour à Stuttgard, il obtint de nouveaux témoignages de l'estime et de la confiance de son souverain, qui devenu roi de Wurtemberg, sous le nom de Frédéric Ier, lui accorda la décoration de l'ordre du mérite civil, puis celle de commandeur et la noblesse personnelle. Cette faveur éclatante fut suivie d'une disgrace imprévue. Destitué de ses fonctions et banni de la résidence du prince, après avoir vainement demandé des juges, il se retira à Gernsbach dans le grand duché de Bade. A la mort du roi, arrivée en 1816, son successeur s'empressa d'annuler l'acte arbitraire dont Parrot était victime; mais celui-ci refusa de nouvelles fonctions et toute espèce d'indemnité. En 1826 il fit en Livonie un voyage dans lequel il recueillit les matériaux d'un ouvrage important, sur les anciens peuples de cette contrée. Il revit la France en 1831, et peu de temps après, s'établit à Montbéliard, où il mourut le 10 juillet 1836. On a de lui en allemand plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Mémoires sur les économies royales de Sully*, 1799, in-4; *Traité théorique et pratique sur la manière d'asseoir la contribution de guerre imposée par les Français sur le duché de Wurtemberg, et sur les moyens d'améliorer quelques branches du revenu public*, Stuttgard, 1797, in-8; *Essai sur la langue, l'histoire, la mythologie et les relations civiles des Livoniens, Lettons et Esthoniens, depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'introduction du christianisme*, Stuttgard, 1828, 3 tom. in-8, et atlas.

PARSEVAL-GRANDMAISON (François-Auguste), membre de l'académie française, né en 1759 à Paris, d'une famille de finances, s'essaya d'abord dans la peinture, qu'il abandonna pour se livrer à la culture des lettres. La vue des désordres dont il était le témoin fortifia ses goûts studieux, loin de les affaiblir. Il traduisit d'abord l'épisode d'Armide, de la *Jérusalem délivrée*, et communiqua cet essai à l'abbé Delille, qui le pressa de traduire en entier l'ouvrage dont il venait de reproduire un fragment avec tant de bonheur. Parseval entreprit

ce travail; mais il y renonça bientôt, et conçut l'idée des *Amours épiques*, dans lequel il a réuni les morceaux composés sur l'amour par les plus grands poëtes anciens et modernes. Il fit partie de la colonie de savants, d'artistes et d'hommes de lettres que Bonaparte emmena dans son expédition d'Egypte. De retour en France, il fut nommé membre du conseil des prises, fonction qui ne l'empêcha pas de se livrer à sa passion pour la poésie. En 1811, il remplaça Saint-Ange (*voy.* ce nom) à l'académie française. Encouragé par ce succès, il chercha dans l'histoire de son pays un sujet d'épopée qui lui permit de déployer toutes les ressources de son imagination, et il crut le trouver dans le règne de *Philippe-Auguste*. Il travailla vingt années à ce grand ouvrage qu'il fit paraître en 1825. La versification en est noble et facile, on y trouve d'intéressants épisodes, des tableaux brillants, et des scènes pathétiques. Mais le sujet manque de cet intérêt présent et populaire, indispensable au succès de l'épopée, et qui se trouve à un haut degré dans la Jérusalem et les Lusiades. A son entrée dans la carrière littéraire, il avait entrepris un poëme sur les *arts* qu'il voulut achever pour combattre, disait-il, le romantisme, dont il déplorait amèrement les écarts. Il s'occupait aussi de traduire ou d'imiter en vers les plus beaux fragments de Shakespear, pour séparer l'or pur de l'alliage qui dépare les œuvres de ce grand génie. Enfin ses souvenirs d'Orient avaient donné naissance à un poëme sur la *conquête de l'Egypte*, auquel il travaillait, lorsqu'il mourut le 7 décembre 1834. Sans fiel et sans envie, il était heureux des succès des autres, et il se plaisait surtout à encourager la jeunesse. Indépendamment de deux pièces de circonstance, Parseval a publié : *Les Amours épiques*, poëme en 6 chants, 1804, in-18, 1806, in-8 ; *Philippe-Auguste*, poëme en 12 chants, Paris, 1825, in-8 ; 2ᵉ édit., 1826, 2 vol. in-18.

PARSONS ou PARSONIUS (Robert), né en 1547 dans le comté de Sommerset, fit ses études à Oxford, et, quoique catholique, il fit le serment impie qu'on exigeait de ceux à qui on conférait le doctorat. Il s'en repentit d'abord et se rendit à Rome, où il se fit jésuite. Il partit ensuite pour l'Angleterre avec le P. Edmond Campian. Ce sont les deux premiers jésuites qui y entrèrent. Leur réputation les y devança. On était informé de la manière dont saint Charles Borromée les avait reçus à Milan, et des victoires qu'ils avaient remportées sur Bèze dans des conférences publiques à Genève. On donna leur signalement dans tous les ports d'Angleterre, pour qu'ils fussent saisis au moment de leur débarquement; mais leur zèle pour la foi catholique leur fit braver tous les dangers et tromper la vigilance des hérétiques. Parsons travailla avec le plus grand fruit à ramener les hérétiques à l'Eglise, et à raffermir les catholiques dans la foi de leurs pères. Ses succès furent si grands, que les sectaires employèrent tous les moyens possibles pour le faire périr; ils mirent sa tête à prix. Ne pouvant le découvrir, ils s'en vengèrent sur les catholiques avec tant de fureur, que ceux-ci prièrent le P. Parsons de se retirer. Il se rendit à Rome, où il mourut le 15 avril 1610. Nic. Antonio, dans sa *Bibliothèque des auteurs espagnols*, dit que Philippe II voulut demander pour lui à Clément VIII le chapeau de cardinal, mais que Parsons l'en détourna par ses larmes et ses prières. Il profita du crédit qu'il avait auprès de ce prince pour l'engager à établir en Espagne et dans les Pays-Bas des séminaires destinés à y élever de jeunes Anglais qui pussent ensuite se consacrer à la propagation de la foi en Angleterre. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en anglais, en latin, en espagnol, pour la défense de la religion catholique, un entre autres sous le nom d'André *Philopater*, en réponse à l'édit d'Elizabeth contre les catholiques. C'est un des jésuites dont les protestants disent le plus de mal; témoin Larrey, qui en fait une espèce de monstre dans son *Histoire d'Angleterre*, tome 2, p. 331.

PARTHENAY (Anne de), de l'illustre maison de Parthenay, femme d'Antoine de Pons, comte de Marennes, fut un des principaux ornements de la cour de Renée de France, duchesse de Ferrare, et fille de Louis XII. Elle avait une belle voix, chantait bien, et savait parfaitement la musique. Elle apprit le latin, le grec, l'Ecriture sainte et la théologie, sciences peu assorties à la tête d'une femme, et qui lui furent funestes. Elle embrassa les erreurs de Calvin, et travailla beaucoup à les répandre.

PARTHENAY (Catherine de), nièce de la précédente, fille et héritière de Jean Parthenay, seigneur de Soubise. Elle épousa en 1558 le baron de Pons, puis, en 1575, René, vicomte de Rohan, 2ᵉ du nom, qu'elle perdit dix ans après. Occupée à élever ses enfants, elle leur inspira des sentiments d'héroïsme, mais en même temps de révolte et d'attachement à l'hérésie. Henri, duc de Rohan, son fils aîné (*voy.* son article), et ses deux filles, Catherine et Anne de Rohan, répondirent à ses soins. Catherine, décédée en 1607, femme de Jean II, duc de Deux-Ponts, s'immortalisa par sa vertu. *Ce fut elle qui fit cette belle réponse à Henri IV : « Je suis » trop pauvre pour être votre femme, et trop noble » pour être votre maîtresse. »* Anne, morte sans alliance en 1646, soutint avec un courage digne d'une meilleure cause toutes les incommodités du siége de la Rochelle, aussi bien que sa mère. Cette dame mourut en 1631, à 77 ans.

PARTHENAY (l'abbé Jean-Baptiste des Roches de), naquit à la Rochelle, vers 1700, et mourut en 1766. On a de lui : l'*Histoire de Danemarck*, 1733, 6 vol. in-12; *Histoire de Pologne sous Auguste II*, 1794, 2 vol. in-8 ; des *traductions* du danois, comme *Voyages d'Egypte et de Nubie*, de Norden, Copenhague, 1755, 2 vol. in-fol.; *Histoire du Groenland*, d'Eggede, Copenhague, 1753, in-8 ; *Pensées morales*, par Holberg, ibid., 1754, 2 vol. in-12. On remarque dans les écrits de l'abbé de Parthenay de la précision et de l'exactitude.

PARTHENAY (Jean de). *Voy.* Soubise.

PARTHÉNIUS de Nicée, qui florissait sous l'empire d'Auguste, est auteur d'un traité *De amatoriis affectionibus* (1531), imprimé en grec et en latin plusieurs fois, in-8; entre autres dans *Historiæ poeticæ scriptores* de Gale. Jehan Fornier les a traduits

en français, Lyon, 1555, in-8, réimprimés en 1743, petit in-8.

PARTHÉNOPE, l'une des trois syrènes qui tentèrent en vain de charmer Ulysse par leur chant, se tua de désespoir. Son corps fut jeté par les flots sur les côtes d'Italie, et les peuples habitants de ces bords, qui le trouvèrent, lui élevèrent un tombeau. La ville où était ce tombeau, fut depuis appelée *Parthénope*, du nom de la syrène dont elle possédait les dépouilles; mais cette ville ayant été renversée, on y en bâtit une autre plus magnifique, qu'on appela *Neapolis*, c'est-à-dire ville nouvelle, aujourd'hui capitale du royaume de Naples.

*PARTOUNEAUX (Louis, comte de), lieutenant-général, né en 1771, à Romilly-sur-Seine, entré à 20 ans grenadier dans les bataillons de volontaires de Paris, fut fait bientôt après officier au régiment de Hainault. Employé à l'armée des Alpes, il ne tarda pas à se signaler par la prise du fort d'Utell, qu'il enleva à la baïonnette. En 1793 il se distingua d'une manière non moins brillante au siége de Toulon, où il fut grièvement blessé. Nommé adjudant-général chef de bataillon, il servit à l'armée d'Italie sous les ordres de Bonaparte et Joubert : à la paix, chargé de missions à Rome et à Venise, il s'en acquitta de manière à se concilier l'estime des habitants. Après la reprise des hostilités, il prit part aux sanglantes batailles livrées sous Vérone, et fut fait général de brigade en 1799. Général de division en 1803, il fut envoyé en Italie en 1805, et contribua à tous les succès de cette campagne. Lors de l'invasion des états napolitains, il s'empara de Capoue et fit capituler Naples où sa division entra l'une des premières. Etabli gouverneur des Abruzzes, il réussit à y maintenir la tranquillité. Fait prisonnier dans la désastreuse retraite de Russie, il dut aux événements de 1814 sa mise en liberté, rentra en France, et se dévoua franchement à la cause des Bourbons. Au second retour du roi, nommé gouverneur de la 8e division militaire, il passa vers la fin de 1815, au commandement de la 10e division à Toulouse, où il contribua grandement à la pacification des troubles. Placé en 1820 à la tête de la première division d'infanterie de la garde, il fut envoyé peu de temps après, par les électeurs du Var, à la chambre des députés, où il vota constamment avec le ministère. Frappé en 1828 d'une attaque d'apoplexie, il quitta son commandement dans la garde pour reprendre celui de la 8e division, et mourut le 14 janvier 1835 à Menton, dans la principauté de Monaco. On a de lui quelques opuscules sur la campagne de Russie.

PARUTA (Paul), noble Vénitien, surnommé le *Caton de Venise*, né dans cette ville en 1540, mort en 1598, à 58 ans, fut d'abord historiographe de la république. Son esprit l'éleva par degrés aux premières charges. Il fut nommé à plusieurs ambassades, devint gouverneur de Brescia, et fut enfin élu procurateur de Saint-Marc. Il remplit ces différents postes avec une intégrité et un zèle peu communs. On a de lui plusieurs ouvrages en italien : de bonnes *Notes* sur Tacite; des *Discours politiques*, in-4, pleins d'idées profondes, dont quelques-unes sont fausses. Ils parurent à Venise en 1599, in-4. Le président Montesquieu en a fait usage dans sa *Décadence des Romains*. Un *Traité de la perfection de la vie politique*, Venise, 1582, in-4, livre judicieux: une *Histoire de Venise depuis* 1513 *jusqu'à* 1551, in-4, 1605 et 1713, avec une *relation de la guerre de Cypre*. Elle est insérée dans le recueil des historiens vénitiens, 1718, 10 vol. in-4. De Thou fait un grand éloge de Paruta.

PARUTA (Philippe), connu par ses immenses recherches sur la Sicile, naquit à Palerme, et donna la 1re édition de sa *Collection des médailles de Sicile*, à Palerme, en 1612, in-fol. Cet ouvrage fut réimprimé à Rome en 1649, et à Lyon en 1697. L'édition de Rome est la plus estimée après celle de Palerme. Havercamp en publia une édition latine, en 3 vol. in-fol., qui font partie de la grande collection des *Antiquités d'Italie*, par Grévius et Burmann, Leyde, 1725 et années suivantes, 45 vol. in-fol. Paruta mourut l'an 1629. On a aussi de Paruta des *Eloges des poètes siciliens* en vers et en prose.

PARYSATIS, sœur de Xerxès, et femme de Darius Ochus, roi de Perse, fut mère d'Artaxerxès-Mnémon et de Cyrus le Jeune. Elle favorisa l'ambition de ce dernier, qui se révolta contre son frère Artaxerxès, et fut tué à la fameuse bataille de Cunaxa, l'an 401 avant J.-C. Parysatis, infiniment sensible à cette perte, tira une cruelle vengeance de tous ceux qui avaient eu part à sa mort. Elle fit empoisonner Statira, femme de son fils Artaxerxès, qu'elle n'aimait point, et se souilla de tous les crimes que peut commettre la vengeance animée par l'ambition.

PAS (Manassès de), marquis de FEUQUIÈRES, d'une des plus anciennes maisons d'Artois, naquit à Saumur en 1590. Il prit le parti des armes à l'âge de 13 ans, et monta de degré en degré jusqu'aux grades de lieutenant-général et de général d'armée. Il fut pris au siége de la Rochelle, et resta prisonnier jusqu'à la reddition de la place. Après la mort de Gustave-Adolphe, il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Allemagne, et, après bien des peines, il forma cette union des Suédois et de plusieurs princes de l'empire avec le roi, union si avantageuse à la France et si funeste à la religion catholique en Allemagne. La guerre s'étant bientôt allumée contre la maison d'Autriche, il commanda en 1635 l'armée française, conjointement avec le duc de Saxe Weimar. La fatigue de cette campagne lui causa la seule maladie qu'il ait eue dans sa vie. Le roi envoyait tenir conseil à la ruelle de son lit. Dès qu'il fut rétabli, il continua de se signaler. Il assiégea Thionville en 1639. Piccolomini lui livra bataille et le fit prisonnier. Sa rançon coûta au roi le général Ekenfort, deux colonels, et 18,000 écus. Feuquières était alors mourant de ses blessures; il expira à Thionville le 14 mars 1640. Ses *Négociations* d'Allemagne en 1633 et 34 ont été publiées à Paris, 1753, en 3 vol. in-12.

PAS (Isaac de), fils aîné du précédent, lieutenant-général du roi, et gouverneur de Verdun, mourut ambassadeur extraordinaire en Espagne, l'an 1688. Il avait été vice-roi de l'Amérique, et ambassadeur en Suède, où il demeura 10 ans.

PAS (Antoine de), marquis de Feuquières, fils aîné d'Isaac, commença à se signaler en Allemagne en 1688. De là il passa en Italie, et se distingua à la bataille de Staffarde, aux prises de Suze et de quelques autres villes de Piémont. Nommé lieutenant-général en 1693, il servit en cette qualité jusqu'à la paix, et mourut en 1711, à 63 ans. Le marquis de Feuquières était un excellent officier, et connaissait la guerre par principes et par expérience ; mais son esprit n'était pas moins chagrin qu'éclairé. Aristarque et quelquefois Zoïle des généraux, il se plaignait de tout le monde, et tout le monde se plaignait de lui. On disait qu'il était « le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il » dormait au milieu de cent mille de ses ennemis. » Sa capacité n'ayant point été récompensée par le bâton de maréchal de France, il employa trop, contre ceux qui servaient l'état, des lumières qui auraient été très-utiles, s'il eût eu le génie aussi conciliant que pénétrant, appliqué et hardi. On a de lui des *Mémoires*, 1736, in-4 ou 4 vol. in-12. C'est la liste des fautes des généraux français sous le règne de Louis XIV. Mais ces fautes ne sont pas toutes réelles ; il dénature souvent les faits pour avoir lieu de critiquer et de condamner. « Ses mémoires, dit » le duc de Saint-Simon, savamment, clairement, » précisément, noblement écrits, seraient un chef-» d'œuvre en ce genre si, comme un chien enragé, » il n'avait pas déchiré, et souvent mal à propos, » tous les généraux sous lesquels il a servi. » Cela n'empêche pas que l'ouvrage ne mérite d'être lu par les guerriers, et ne puisse leur être très-utile.

PAS, *Pacœus* (Richard) *Voy.* Pacs.

PAS ou PAAS (Crispin de), en latin *Passœus*, célèbre graveur, né à Armuyde, en Zélande, vers 1536, fut disciple de Coornhaert, fameux enthousiaste, et se fit une réputation mieux méritée. Il a gravé un grand nombre d'estampes sur toutes sortes de sujets. Durant un assez long séjour à Paris, il a fait imprimer à ses dépens l'*Instruction du roi en l'exercice de monter à cheval, par A. de Pluvinel* (*voy.* ce nom), ornée de 50 planches très-bien gravées, dont toutes les figures sont des portraits ressemblants : cette édition est rare. Il mourut probablement à Utrecht, où il s'était fixé, avant le milieu du XVIIe siècle. — Simon de Pas, son fils, qui excella à graver des portraits en grand, fut appelé à la cour du roi de Danemarck, et y demeura jusqu'à sa mort. Magdeleine et Barbe, ses deux filles, manièrent aussi le burin avec distinction. — Crispin de Pas, dit le *jeune*, était fils de Simon. Il a aussi gravé avec succès.

PASCAL (Blaise) naquit à Clermont en Auvergne, le 19 juin 1623, d'un président à la cour des aides. Les mathématiques eurent pour lui un attrait singulier; mais son père lui en cacha avec soin les principes, de peur qu'elles ne le dégoûtassent de l'étude des langues. Le jeune Pascal, gêné dans son goût pour la géométrie, ne devint que plus ardent à l'apprendre, et il y réussit à un certain point, de même que dans la physique. Son Traité de l'*Equilibre des liqueurs*, et les *Problèmes* qu'il a résolus sur la *cycloïde*, prouvent que, s'il avait vécu plus longtemps, il aurait excellé dans les sciences auxquelles il s'était consacré. Voilà l'éloge que l'on doit à ses talents. Mais lorsqu'on dit que, dès l'âge le plus tendre, Pascal, sans le secours d'aucun livre, et par les seules forces de son génie, parvint à découvrir et à démontrer toutes les propositions du premier livre d'Euclide jusqu'à la 32e, on répond qu'un homme de ce mérite n'a pas besoin de panégyriques fondés sur des fables inventées à plaisir; lorsqu'on veut faire regarder Pascal comme l'auteur du sentiment de la gravité de l'air, parce qu'il a fait faire à M. Perrier, son beau-frère, cette expérience sur le *Puy-de-Dôme*, on répond que cette expérience est de Descartes, qui, deux ans auparavant, le pria de la vouloir faire (comme il est marqué dans la *Lettre* 77e, tom. 3e, de ce philosophe), et que d'ailleurs cette expérience n'est qu'une suite de celle de Torricelli ; lorsqu'enfin on raconte que Pascal, dès l'âge de 16 ans, composa un *Traité des sections coniques*, qui fut admiré de tous les savants géomètres, on répond, avec Descartes, dans sa 38e Lettre au père Mersenne, tom. 2, que c'était le Traité de M. Des-Argues. « J'ai aussi reçu, dit Descartes, » dans cette lettre, l'*Essai* touchant les coniques » du fils de M. Pascal; et, avant que d'en avoir la » moitié, j'ai jugé qu'il avait pris presque tout » de M. Des-Argues, ce qui m'a été confirmé in-» continent après par la confession qu'il en fit lui-» même. » Pascal continuant à se faire de la réputation, se retira à Port-Royal-des-Champs, et se consacra dans cette retraite à l'étude de l'Ecriture sainte. Les solitaires qui habitaient ce désert étaient alors dans l'ardeur de leurs disputes avec les jésuites. Ils cherchaient toutes les voies de rendre ces pères odieux : Pascal fit plus, aux yeux des Français, il les tourna en ridicule. Ses 18 *Lettres provinciales* parurent toutes in-4, l'une après l'autre, depuis le mois de janvier 1656, jusqu'au mois de mars de l'année suivante. Elles sont un mélange de plaisanterie fine, et de satire violente; avant d'être publiées, elles furent revues par Arnauld et Nicole. On prétend que Bossuet, interrogé lequel de tous les ouvrages écrits en français il aimerait mieux avoir fait, répondit : *Les Provinciales*. C'est Voltaire qui rapporte cette anecdote; il cite pour garant Bussi-Rabutin, évêque de Luçon, de qui, dit-il, il l'avait entendu dire. Pour la vérifier, il aurait fallu rappeler à la vie cet évêque. Telles sont les preuves de Voltaire, et c'est sur sa parole que la plupart des lexicographes répètent des assertions si peu vraisemblables. Les gens sensés savent qu'il ne faut jamais se défier plus de cet homme que quand il affirme quelque chose avec plus d'assurance. Les *Provinciales* furent foudroyées par la puissance ecclésiastique et par la puissance civile. Le pape, le conseil d'état, des parlements, des évêques, les condamnèrent comme un libelle diffamatoire. Le parlement d'Aix les fit brûler par le bourreau, le 9 février 1657 ; mais tous ces anathèmes ne servirent qu'à les répandre. « Vous semble-t-il, » dit Racine, que les *Lettres provinciales* soient » autre chose que des comédies? L'auteur a choisi » ses personnages dans les couvents et dans la » Sorbonne. Il introduit sur la scène tantôt des ja-

» cobins et tantôt des docteurs, et toujours des jé- » suites. Le monde en a ri pendant quelque temps, » et le plus austère janséniste aurait cru trahir la » vérité, que de n'en pas rire. » (*Lettre de M. Racine*, ou *Réplique aux Réponses de MM. Dubois et Barbier d'Aucour*, dans l'*Abrégé de l'Histoire de Port-Royal*, Cologne, 1770, p. 73). Ajoutons à ce jugement de Racine celui de Voltaire (*Siècle de Louis XIV*) : « Il est vrai, dit cet auteur, que tout le » livre porte à faux. On attribuait adroitement à » toute la société des opinions extravagantes de » quelques jésuites espagnols et flamands. On les » aurait déterrées aussi bien chez les casuistes do- » minicains et franciscains; mais c'était aux seuls » jésuites qu'on en voulait. On tâchait, dans ces » Lettres, de prouver qu'ils avaient un dessein » formé de corrompre les hommes; dessein qu'au- » cune société n'a jamais eu et ne peut avoir. » Voltaire va jusqu'à lui ravir le mérite du style des *Provinciales*, tant prôné, et prouve dans une *Lettre au père de la Tour*, imprimée en 1767, in-8, que si Pascal a écrit avec beaucoup de sel et d'agrément, il n'a pas écrit avec toute la pureté que l'on peut exiger; il fait de ces Lettres avec les écrits de quelques hommes célèbres un parallèle qui n'est pas du tout à l'avantage de Pascal. M. Rigoley de Juvigny, dans son livre *De la décadence des lettres et des mœurs*, n'en parle pas plus favorablement. « Si ces » Lettres, dit-il, ont fait dans le temps la plus » grande sensation, c'est qu'elles attaquaient une » compagnie puissante alors dans l'Eglise, dans » l'état et dans les lettres. On les répandit dans » toute l'Europe. La manière agréable dont elles » sont écrites, assaisonnées surtout de ce sel dont » se nourrit volontiers la malignité, les fit lire et » rechercher, malgré la sécheresse et le sérieux » des matières qu'on y traite. » (*Voy.* Daniel Gabriel, Busembaum, Escobar, Rancé.) L'auteur des *Provinciales* se brouilla avec ses intimes amis, parce qu'il changea de sentiment au sujet de la signature du Formulaire. En 1657, il soutenait, comme on le voit par les 17ᵉ et 18ᵉ lettres provinciales, que les cinq Propositions étaient bien condamnées, mais qu'elles ne se trouvaient pas dans l'*Augustinus*, et qu'on pouvait signer le Formulaire; en 1661, il soutint au contraire que les papes avaient erré non sur le fait, mais sur le droit; d'où il concluait qu'on ne pouvait pas signer le Formulaire, et que la signature des religieuses de Port-Royal n'était pas sincère. C'est pendant cette querelle qu'un homme du parti dit de lui : « On ne peut guère » compter sur son témoignage, soit au regard des » faits qu'il rapporte, parce qu'il en était peu in- » struit, soit au regard des conséquences qu'il en » tire, et des intentions qu'il attribue à ses adver- » saires, parce que sur des fondements faux ou in- » certains il faisait des systèmes qui ne subsistaient » que dans son esprit. » (*Lettre d'un ecclésiastique à un de ses amis.*) Cependant Pascal dépérissait tous les jours; sa santé s'affaiblissait, et son cerveau se sentit de cette faiblesse. Il croyait toujours voir un abîme à son côté gauche; il y faisait mettre une chaise pour se rassurer. Ses amis, son confesseur, son directeur, avaient beau calmer ses alarmes, il se tranquillisait pour un moment, et l'instant d'après il creusait de nouveau le précipice. (*Voy.* Nicole.) Il croyait aussi avoir eu une extase ou vision, dont il conserva la mémoire le reste de ses jours, dans un papier qu'il portait toujours sur lui, entre l'étoffe et la doublure de son habit. Ses adversaires se sont trop servis de ce dérangement d'organes pour affaiblir la grande idée que le parti s'est efforcé de donner d'un de ses plus zélés adeptes. Loin d'imiter un procédé qui semble manquer de générosité, nous nous contenterons, à l'exemple de saint Jérôme, de regretter qu'un homme si éclairé et si pieux, au moins selon les apparences les plus marquées, n'ait pas été tout simplement attaché au grand arbre de l'Eglise : *Nihil aliud dico quam Ecclesiæ hominem non fuisse.* Pascal mourut à Paris en 1662, à 39 ans. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui : des *Pensées*, recueillies et données au public depuis sa mort, en 1670, en un vol. in-12. Ce sont différentes réflexions sur le christianisme. Il avait projeté d'en faire un ouvrage suivi; ses infirmités l'empêchèrent de remplir ce dessein. Il ne laissa que quelques fragments, écrits sans aucune liaison et sans aucun ordre : ce sont ces fragments qu'on a donnés au public. Voltaire les a attaqués. Non content d'avoir traité l'auteur de *misanthrope sublime* et de *vertueux fou*, il a beaucoup déprimé son livre. On sent comment un ennemi forcené du christianisme a dû parler d'un ouvrage qui en contenait d'excellentes preuves. Il faut convenir néanmoins que l'auteur y est trop occupé de lui-même, et qu'à de bonnes réflexions il mêle des égoïsmes dont il semble avoir pris le modèle dans les *Essais* de Montaigne, mais qui sont d'autant plus déplacés, que la nature du livre et de la religion dont il traite les exclut positivement. Un historien ecclésiastique, en parlant de ses *Pensées* et d'autres ouvrages faits par des gens de faction et de parti, s'exprime de la sorte : « Comme l'esprit de l'Eglise » ne fut jamais de mettre en recommandation les » ouvrages même irrépréhensibles des écrivains » suspects, parce que les simples passent très-aisé- » ment de l'estime de l'auteur à toutes ses produc- » tions; nous avons cru ne pouvoir mieux faire, » que de nous prescrire un silence absolu sur toutes » ces sortes d'écrits; du reste, la piété ne peut rien » y perdre. Avec leur beau style, leur méthode et » leur profondeur même, ils sont presque tous » d'une froideur et d'une sécheresse qui resserrent » les cœurs au lieu de les attendrir. Tant il est » vrai que l'Esprit saint ne communique point son » onction hors du sein véritable de l'Eglise. » (*Voy.* Barral, Marot.) Un *Traité de l'équilibre des liqueurs*, in-12; quelques autres écrits pour les curés de Paris, contre l'*Apologie* des casuistes du père Pirot. Les éditions les plus recherchées des *Provinciales* sont, celle qui fut imprimée en quatre langues, à Cologne en 1684, in-8; celle in-12, en français seulement, sans notes, imprimée à Cologne en 1657, et celle d'Amsterdam en 4 vol. in-12, 1739, avec les notes de Nicole, qui s'est caché sous le nom de *Wendrock*, comme Pascal sous celui de *Louis Montalte.* L'abbé Bossut, de l'académie des sciences,

publia en 1779 le recueil des *Œuvres* de Pascal, 5 vol. in-8; elles ont été réimprimées depuis, plusieurs fois. L'édition de Paris, 1819, 6 vol. in-8, fait partie de la *Collection des chefs-d'œuvre de la langue française*. Un *Eloge de Blaise Pascal*, par M. Raymond, a été couronné par l'académie des Jeux Floraux, 1816. — Gilberte Pascal, sa sœur, veuve de Florin Perrier, a mis à la tête des *Pensées sur la Religion*, la *Vie* de l'auteur. On s'imagine aisément comment une sœur engagée dans le même parti parle d'un frère qui en faisait un des principaux ornements. *Voy.* sur la célébrité des chefs et gens de parti une réflexion qui se trouve à l'article Arnauld Antoine. Les *Pensées*, souvent réimprimées, ont été frauduleusement mutilées dans l'édition donnée par Condorcet, Londres, 1779, in-8. *Voy.* Condorcet. Elles ont été rétablies suivant le plan de l'auteur par M. Frantin, Dijon, 1835, in-8. C'est un travail très-estimable, M. Cousin ayant eu l'occasion d'examiner les manuscrits autographes de Pascal, fit à l'académie française un *Rapport* sur la nécessité d'une nouvelle édition des *Pensées*, (1842, in-8). Cette édition a été donné par M. Prosper Faugère sous ce titre : *Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits originaux*, Paris, 1844, 2 vol. in-8; auxquels il faut joindre : *Lettres, Opuscules et Mémoires de Mme Perier et de Jacqueline, sœur de Pascal, et de Marguerite Perier, sa nièce, publiés sur les manuscrits originaux*, par M. P. Faugère, 1845, in-8.

PASCHAL Ier (saint), *Paschasius*, Romain, succéda dans la chaire de saint Pierre à Etienne IV, en 817. Il envoya des légats à Louis le Débonnaire, qui confirma en sa faveur les donations faites au saint Siége. Il reçut à Rome les Grecs exilés pour le culte des saintes images, et couronna Lothaire empereur. Ce pontife, digne des temps apostoliques par ses vertus et ses lumières, mourut le 11 mai 824. Il ne lui manquait qu'un caractère plus ferme. Rome fut déchirée par des factions sous son pontificat; il s'y commit des meurtres et d'autres crimes, suite de l'anarchie. Son successeur fut Eugène II : l'Eglise honore la mémoire de saint Paschal le 14 mai.

PASCHAL II, Toscan, nommé auparavant *Rainieri*, succéda au pape Urbain II en 1099. Il avait été religieux de Cluny avant que d'être souverain pontife. Il excommunia l'antipape Guibert, mit à la raison divers petits tyrans qui maltraitaient les Romains, tint plusieurs conciles, et s'attira de grandes affaires au sujet des investitures, de la part de Henri Ier, roi d'Angleterre, de l'empereur Henri IV et Henri V son fils. (*Voy.* Henri IV et Henri V, empereurs.) Ce prince passa en Italie l'an 1110 pour recevoir la couronne impériale; mais le pape ne voulut la lui accorder qu'à condition qu'il renoncerait au droit des investitures. Henri était si peu disposé à satisfaire le pontife, qu'après avoir chicané quelques heures, il le fit arrêter, et exerça des cruautés inouïes, jusqu'à faire massacrer les clercs et les religieux qui avaient été au-devant de lui avec des démonstrations d'attachement et de respect. Cette atrocité irrita tellement les Romains, que, dès le même jour, ils firent main-basse sur tous les Allemands qui se trouvaient dans leur ville. L'empereur, obligé de quitter Rome, emmena le pape avec lui, et le retint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût accordé ce qu'il souhaitait. Dès que Paschal se vit en liberté il cassa, dans deux conciles tenus à Rome en 1112 et 1116, la concession qu'on lui avait arrachée Accablé autant que dégoûté du poids de la grandeur, il voulut abdiquer le pontificat, et n'en put venir à bout. Il mourut le 22 janvier 1118. On a de lui un grand nombre de *Lettres* dans la collection des *Conciles* du père Labbe. — Il ne faut pas le confondre avec deux antipapes du nom de Paschal, l'un, du temps de Sergius Ier (*voy.* ce nom); l'autre, qui s'opposa au pape Alexandre III. *Voy.* Gui de Crême.

PASCHAL BAYLON (saint) naquit en 1540 à Torre Hermosa, petit bourg du royaume d'Aragon, de parents vertueux, mais d'une fortune trop bornée pour qu'il fût envoyé aux écoles. Il y suppléa en portant toujours un livre avec lui dans les champs, et priant ceux qu'il rencontrait de lui apprendre les lettres. Il sut bientôt parfaitement lire et écrire, et ne se servit de cet avantage que pour se perfectionner dans la religion. Sorti du premier âge, il se loua en qualité de berger. Dans ce paisible état, il apprit comme David à connaître, bénir et aimer le Dieu qu'il trouvait partout, et acquit en peu de temps une si grande expérience dans les choses spirituelles, qu'il eut bientôt sujet de dire comme lui : *Beatus homo quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum* (Ps. 93). Voulant rester pauvre, il quitta son maître, qui avait voulu l'adopter pour son fils, et se mit en service dans le royaume de Valence, près d'un couvent de franciscains déchaussés, où il ne fut bientôt connu que sous le nom du *saint berger*. En 1564, il y fut reçu en qualité de frère convers, et mourut âgé de 52 ans, le 17 mai 1592, à Villa-Réal, près de Valence. Paul V le béatifia en 1618, et Alexandre VIII le canonisa en 1690. Sa *Vie* a été écrite par Jean Ximénès, son compagnon, et par Christovel ou Christophe d'Arta. *Voy.* les divers monuments que le père Papebroch a publiés dans le tome de mai, p. 48-132.

PASCHAL (saint Pierre), religieux de la Merci, né à Valence, enseigna la philosophie et la théologie avec succès dans son ordre. Sa réputation le fit nommer précepteur de l'infant don Sanche, puis évêque de Jaën en 1296. Il combattit avec zèle le mahométisme, par un excellent ouvrage publié en 1300, par des sermons solides, et par l'exemple de sa vie sainte. Il fut pris par les Maures de Grenade en 1297. Ces barbares le retinrent en esclavage, et le firent ensuite mourir cruellement le 6 décembre 1300, à 72 ans. Le clergé et le peuple de son église lui ayant envoyé une somme d'argent pour sa rançon, il la reçut avec beaucoup de reconnaissance; mais au lieu de l'employer à se procurer la liberté, il en racheta un grand nombre d'enfants qu'il s'était occupé à instruire durant sa captivité, et dont l'âge tendre lui faisait craindre qu'ils n'abandonnassent la religion chrétienne. Son nom est vénéré en Espagne, où il fonda un grand nombre

de Monastères. Sa *Vie* a été imprimée à Paris en 1674, in-12.

PASCHAL (Charles PASQUALI, plus connu sous le nom de), né l'an 1547 à Coni en Piémont, vicomte de Quente, conseiller d'état, et avocat-général au parlement de Rouen, fut ami du célèbre Pibrac, dont il écrivit la *Vie*. Ses talents le firent envoyer ambassadeur en Pologne l'an 1576, puis en Angleterre l'an 1589, et chez les Grisons en 1604. Il servit son prince en homme d'esprit et en citoyen zélé. Son ambassade de Pologne plut si fort au roi, qu'il l'honora du titre de chevalier, et ajouta à ses armes une fleur de lis. Une paralysie ne lui permettant plus de travailler pour l'état, il alla mourir à sa terre de Quente, près d'Abbeville, en 1625, à 79 ans. On a de lui : un traité intitulé *Legatus*, dans lequel il parle des devoirs du négociateur en homme qui savait et les connaître et les remplir. La meilleure édition est celle d'Elzévir, 1645, in-12; son ambassade chez les Grisons, publiée in-8 sous le titre de *Legatio rhætica*, n'est pas marquée au même coin que l'ouvrage précédent. La *Vie de Gui du Faur de Pibrac*, 1584, in-12, en latin. Elle est curieuse, et a été traduite en français par du Faur d'Hermay, 1617, in-12; un bon ouvrage *De coronis*, Leyde, 1671, in-8; *Censura animi ingrati*, in-8.

PASCHASE-RATBERT, né à Soissons, fut élevé avec soin par les religieuses de Notre-Dame de cette ville, dans l'extérieur de leur monastère. Il prit ensuite l'habit de bénédictin dans l'abbaye de Corbie sous saint Adélard. Pendant l'exil de son abbé Wala, successeur et frère d'Adélard, il composa, vers 831, un *Traité du corps et du sang du Seigneur*, pour l'instruction des jeunes religieux de la nouvelle Corbie, en Saxe. Il enseigne dans ce traité que « le corps de J.-C. est réellement dans l'eu» charistie le même qui est né de la Vierge, qui a » été crucifié, qui est ressuscité et qui est monté » au ciel. » Cet ouvrage, où l'auteur ne disait rien de nouveau, renfermait quelques expressions nouvelles. Ratramne et Jean Scot les attaquèrent; Paschase les défendit avec force, prouva qu'il n'avait écrit que ce que tout le monde croyait depuis les apôtres : *Quod totus orbis credit et confitetur*. Paschase était alors abbé de Corbie. Les tracasseries qu'on lui suscita, et quelques autres chagrins, le portèrent à se démettre. Il vécut en simple religieux, uniquement occupé à orner son esprit des connaissances sacrées et ecclésiastiques, et à enrichir son cœur de toutes les vertus de son état. Ce saint religieux mourut le 26 avril 865, n'étant que diacre, et fut enterré dans la chapelle de Saint-Jean. En 1073, son corps fut transféré dans la grande église, par l'autorité du saint Siége. On trouve son nom dans le *Martyrologe* gallican et dans celui des bénédictins. Son humilité était telle que malgré ses lumières et ses vertus, il se croyait le rebut de l'ordre monastique, et s'appelait *Peripsema monachorum*. Le ministre Claude, et plusieurs auteurs calvinistes, échos de cet écrivain, ont prétendu que le dogme de la transsubstantiation n'était pas antérieur à Paschase, qui en est l'inventeur selon eux; mais Nicole fait voir le ridicule de cette prétention chimérique. Il a démontré dans son Traité de la *perpétuité de la foi*, que Paschase n'a rien enseigné de nouveau sur ce point, et que la présence réelle a été crue et enseignée de tout temps dans l'Eglise. Les ouvrages du savant abbé de Corbie sont : des *Commentaires* sur saint Matthieu, sur les Lamentations de Jérémie; un *Traité du corps et du sang de J.-C.* dans l'eucharistie; une *Epître* à Frudegard, sur le même sujet; la *Vie de saint Adélard*, et d'autres ouvrages, que le père Sirmond fit imprimer à Paris en 1618, in-fol. Dom Martenne a inséré dans sa Collection le traité *De corpore Christi*, plus exact que dans l'édition du père Sirmond, et quelques ouvrages découverts depuis 1618. Le père d'Achery a publié dans le tome 12ᵉ de son *Spicilége* le traité de Paschase-Ratbert, *De partu Virginis* : question qui fit grand bruit aussi dans le XIᵉ siècle, et à laquelle cet illustre bénédictin prit part. *Voy.* la *Vie* de Paschase par le père Sirmond, à la tête de l'édition que ce jésuite a donnée des *Œuvres* de ce savant et pieux cénobite, ainsi qu'une autre *Vie* que dom Hugues Ménard a tirée des archives de Corbie, et qu'il a insérée dans ses notes sur le martyrologe bénédictin. *Voy.* aussi Ceillier, tom. 19, p. 87; les auteurs de l'*Hist. litt. de la France*, tome 5, p. 287; et Légipont, *Hist. litt. bened.*, tome 3, p. 77.

PASCHIUS (Georges), savant allemand, florissait dans le XVIIᵉ siècle. Sa vie nous est inconnue, mais il y a de lui un ouvrage qui mérite d'être connu. Il est intitulé : *Tractatus de novis inventis, quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsig, 1700, in-4. Ce livre, peu commun, est rempli de recherches profondes. M. Dutens a dû s'en servir dans ses *Recherches sur l'origine des découvertes attribuées aux modernes*. *Voy.* PEGEL.

PASINI (Joseph), abbé de Montoronisio, né à Turin en 1696, se distingua par ses vastes connaissances et par son profond savoir dans les langues orientales. Le roi de Sardaigne le nomma son conseiller et ensuite bibliothécaire de l'université de Turin, où il mourut vers l'an 1770. Ses principaux ouvrages sont : *Vocabolario italiano latino*, etc., Turin, 1737, 2 vol. in-4; *Histoire du nouveau Testament, avec des réflexions morales et des observations*, Turin, 1749; Venise, 1751, 2 vol. in-4; *Codices manuscripti bibliothecæ regii taurinensis athenæi per linguas digesti, et binas in partes distributi*, etc., avec Antoine Rivautella et François Berta, gardes et conservateurs de la même bibliothèque, etc., Turin, 1749-50, 2 vol. in-fol.; *Grammaticæ linguæ sanctæ institutio cum vocum anomalium explicatione*, Pavie, 1739. Tous les ouvrages de l'abbé Pasini sont écrits d'un style élégant et correct, et remplis d'une érudition très-étendue.

PASOR (Mathias), né en 1599, à Herborn, dans le comté de Nassau, fit de très-bonnes études à Heidelberg, où ses succès dans plusieurs actes académiques lui valurent une chaire de mathématiques en 1620. Les guerres du Palatinat l'obligèrent de s'enfuir en Angleterre : il se fixa à Oxford, et y professa les langues orientales jusqu'en 1629, qu'on lui offrit la chaire de philosophie à Groningue. Il y enseigna aussi les mathématiques, la théologie, la

morale, et y mourut aimé et estimé en 1758. On a de lui : un *Recueil de thèses*, auxquelles il avait présidé lui-même ; un *Traité* contenant des idées générales de quelques sciences. Il a publié les ouvrages de Georges Pasor, son père, professeur en grec à Franeker, mort en 1637. Les principaux sont : *Lexicon novi Testamenti*, livre utile, contenant tous les mots grecs du nouveau Testament, Elzévir, 1672, in-8 ; *Manuale Testamenti*, etc. ; *Collegium hesiodœum*, dans lequel il analyse les mots difficiles d'Hésiode.

PASQUALIGUS (Zacharie), théatin de Vérone vers le milieu du XVIIe siècle, s'appliqua à l'étude de la théologie morale. Il a donné *Praxis Jejunii*, Gênes, 1655, in-fol. Le pays où il naquit a conservé l'usage de dépouiller quelques enfants de leur virilité : usage barbare que la jalousie inventa autrefois en Orient, et qu'on renouvela en Occident pour avoir quelques belles voix de plus. Pasqualigus a fait un *Traité* moral sur cette cruelle opération, qui est si sévèrement défendue par les lois de l'Eglise.

PASQUIER (Etienne), né à Paris en 1529, fut reçu avocat au parlement et y plaida avec un succès distingué. Il brilla surtout dans le temps des querelles des jésuites avec l'université. Versoris se chargea de la cause des enfants d'Ignace, et Pasquier défendit celle de leurs adversaires. Le portrait qu'il fit de la société n'était rien moins que flatteur. Sa conclusion fut : « Que cette nouvelle société de » religieux qui se disaient de la compagnie de » Jésus, non-seulement ne devait point être agrégée » au corps de l'université, mais qu'elle devait en- » core être bannie entièrement, chassée et exter- » minée de France. » Cette conclusion parut un peu dure, ainsi que le reste du plaidoyer, qui n'était d'ailleurs qu'une déclamation pleine de fiel. Les jésuites furent seulement exclus de l'université. Henri III gratifia Pasquier de la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il remit à son fils peu de temps après. Député en 1588, aux états-généraux de Blois, il fut témoin, dans cette ville, de l'assassinat du duc de Guise. Après la dissolution des états, il suivit le roi à Tours, et il y vit la réconciliation de ce monarque avec Henri IV. Il mourut à Paris en 1615, à 86 ans. Ses principaux ouvrages sont : des *Poésies* latines et françaises. Celles-ci sont très-faibles, les autres valent mieux. On trouve dans les latines six livres d'*Epigrammes* et un livre des *Portraits* de plusieurs grands hommes. Les françaises sont divisées en *Jeux poétiques*, en *Versions poétiques*, en *Sonnets*, en *Pastorales*. La *Puce* et la *Main* sont ce qu'il y a de plus saillant. Pasquier ayant aperçu une puce sur le sein de mademoiselle des Roches, en 1588, pendant la tenue des grands jours de Poitiers, tous les poètes latins et français du royaume prirent part à cette rare découverte, et cet insecte fit bourdonner tous les insectes du Parnasse. Ce fut le sujet d'un recueil intitulé *La Puce des grands jours de Poitiers*. La *Main de Pasquier* est un autre recueil de vers en son honneur. S'étant trouvé aux grands jours de Troyes, un peintre, qui avait fait son portrait, avait oublié de lui faire des mains. Cette singularité excita la verve de tous les rimailleurs du temps; *Ordonnances d'Amour*, Anvers (au Mans), 1564, in-8 : pièce obscène, remplie d'expressions dont on rougirait même dans les maisons de débauche; *Recherches sur la France*, en dix livres, dont la meilleure édition est de 1665, in-fol. Cet ouvrage est un parterre varié de fruits et de fleurs; on y trouve l'utile et l'agréable. Quoique le style en ait vieilli, il ne laisse pas de plaire, parce que l'auteur avait de l'imagination ; mais il faut se défier de ses éloges et de ses satires. Quand il parle des personnes ou des choses qui lui déplaisent, il se livre à ses préventions, il s'échauffe, il exagère; des *Epîtres*, en 5 livres, publiées en 1619, in-8. On y trouve beaucoup d'anecdotes curieuses sur l'Histoire de France; Le *Catéchisme des jésuites*, 1602, in-8, plein de sarcasmes et de la satire la plus outrageante. Il traite Ignace, fondateur des jésuites, de *chevalier errant*, de *fourbe*, de *menteur*, de *cafard*, *qui voulut être reconnu pour un autre Jésus-Christ* ; de *gourmand*, de *régicide*, de *Manès*, *pire que Luther*, parce que sa secte est revêtue de papelarderie; de *démon incarné*, de *grand Sophi*, de *grand âne*, de *don Quichotte* : telles sont les injures qu'il prodigue à pleines mains contre le fondateur de cette société, dont le seul nom excitait sa bile; aussi Bayle s'écriait-il : « Quelle dut être sa rage en » voyant mettre au nombre des saints celui qu'il » avait peint des couleurs les plus noires! » François-Xavier était selon lui un *cafard*, un *Machiavel*, un *successeur de l'hérésiarque Manès*, ses miracles des *contes de la quenouille*, etc. Les jésuites sont les *scorpions* de la France; ils sont, *non les premiers piliers du saint Siége, mais les premiers pilleurs*. On ne doit pas les appeler *ordre jésuite*, mais *ordure jiésite*, parce qu'*ils vendent en gros les sacrements, plus cher que Giési ne voulut vendre le don des miracles à Naaman; les jésuites sont autant de Judas; il y a dans la jésuiterie beaucoup de la juifverie, voire que tout ainsi que les anciens Juifs avoient fait le proces à J.-C., aussi ces nouveaux Juifs le font maintenant aux apôtres*. Il va jusqu'à dire que dans les vœux des jésuites, il y a de l'*hérésie*, du *machiavélisme et une piperie manifeste*; enfin ce qu'il dit sur le nom de *Pères* qu'on donnait aux jésuites, ne pouvait sortir que de la plume de l'auteur des *Ordonnances d'amour*; la plus effrénée luxure n'a rien inventé de plus atroce. On trouve à la fin de ce *Catéchisme* le *Pater noster* travesti et la parodie de *l'Ave Maria*, où il y a autant de sacriléges que de mots. Dans la dernière pièce surtout, l'impiété et la plus exécrable obscénité combattent à qui aura le dessus. Tel est l'avocat qui a plaidé contre un ordre célèbre, et que des gens qui prétendaient au génie et au bon goût, ont regardé comme un écrivain sage et éloquent. Il est certain que les jésuites pouvaient dire comme Tertullien : *Tali dedicatore damnationis nostræ etiam gloriamur*; Le *Monophile* en sept livres, en prose mêlée de vers. — Ce magistrat laissa trois enfants : Théodore, Nicolas et Gui. Le premier fut avocat général de la chambre des comptes; le second, maître des requêtes, laissa un vol. de *Lettres*, in-8, pleines de particularités historiques; et le dernier fut auditeur des comptes. Les *OEuvres* de

Pasquier ont été imprimées à Trévoux, 1723, 2 vol. in-fol. Il y manque, son *Catéchisme des jésuites* : on a cru servir sa mémoire par cette omission ; son *Exhortation aux princes*, etc., *pour obvier aux séditions qui semblent nous menacer pour le fait de la religion*, 1562, in-8, de 27 feuillets, indiquée dans le nouveau P. le Long, sous le n° 17, 838. Si le P. Garasse avait connu cet ouvrage, dont l'objet est de prouver la prétendue nécessité de favoriser et d'admettre le calvinisme, il n'aurait pas manqué de s'en prévaloir. Pasquier s'est indiqué à la fin de cet écrit par ces lettres : S. P. P. *faciebat*. Dans l'exemplaire de Pithou, elles sont ainsi remplies de sa main : *Stephanus Paschasius*, *Parisinus*. Il en avait paru, dès 1561, des éditions mutilées, que Pasquier désavoue dans un avis à la tête de l'in-8. Il a depuis été inséré dans le recueil connu sous le titre de *Mémoires de Condé*, dont il termine le 1er vol.

PASSAVANTE (Jacques), né à Florence d'une famille distinguée, mort en 1357, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et rendit son nom célèbre en Italie par un traité intitulé le *Miroir de la vraie pénitence*, imprimé pour la première fois en 1495, in-4. Cet ouvrage est fort estimé, tant pour le fond que pour le style. L'académie de la Crusca en donna une édition, en 1681, qui est la 7e ; celle de Florence, 1725, in-4, qui est la dernière, est la meilleure.

PASSEMANT (Claude-Siméon), né à Paris en 1702, se consacra à l'étude de l'optique, de l'astronomie et de l'horlogerie. Les cabinets du roi et de plusieurs particuliers sont ornés de divers instruments physiques et astronomiques, qui lui acquirent une très-grande réputation. On admire surtout : une *Pendule astronomique*, couronnée d'une sphère mouvante qui, selon les mémoires de l'académie, marque les révolutions des planètes de la manière la plus précise. Le roi en fut si content qu'il lui accorda une pension et un logement au Louvre. Un grand *Miroir ardent* de glace, de 45 pouces de diamètre, d'un grand effet ; deux *Globes*, l'un céleste, l'autre terrestre, qui tournent sur eux-mêmes. Il présenta au roi en 1765, un *Plan en relief et un Mémoire contenant des moyens de la plus grande simplicité pour faire arriver les vaisseaux à Paris*. Il y a divers détails relatifs à ce sujet dans l'ouvrage de Lalande sur les *canaux de navigation*. On estime deux écrits de ce célèbre artiste : l'un est intitulé *Construction d'un télescope de réflexion*, Paris, 1738, in-4, avec fig. Cet ouvrage apprend la manière de faire les télescopes. L'autre a pour titre : *Description et usage des télescopes*, 1763, in-12. Il n'a pas seulement perfectionné les télescopes et les lunettes d'approche comme le prouve l'usage qu'on en fait sur les vaisseaux, mais aussi l'horlogerie. Passemant mourut le 6 novembre 1769.

* PASSERANI (Albert RADICATI, comte de), gentilhomme piémontais, eut une part très-active aux discussions qui s'élevèrent entre Victor-Amédée II et le saint Siége, relativement à la nomination aux bénéfices consistoriaux, et publia contre la cour de Rome plusieurs pamphlets violents ; mais quand ces différends eurent cessé, et lors de l'abdication d'Amédée (1730), cité devant le tribunal de l'inquisition il se réfugia en Angleterre. Nourrissant dans son cœur une haine contre les papes, il la fit paraître dans divers écrits publiés à Londres, où il s'était lié avec des esprits-forts, Collins, Tyndal, etc. L'ouvrage cité plus bas, dans lequel il fait l'éloge du suicide, ayant été traduit en anglais, Passerani, le traducteur et l'imprimeur furent mis en prison. Quand il eut recouvré sa liberté, il se rendit en France, puis en Hollande, où il mourut vers 1740. Il a publié dans les divers pays qu'il a parcourus les ouvrages suivants : *Récit fidèle et comique de la religion des cannibales modernes, par Zélim Moslem, traduit de l'arabe*. Cet écrit est dirigé contre l'église romaine. *Dissertation sur la mort*, Rotterdam, 1733. L'auteur « soutient que la mort n'est autre chose » que la décomposition de la matière et son chan- » gement de forme.... » et prétend que, puisque nous avons reçu la vie *pour être heureux*, nous sommes libres de la rendre quand nous devenons malheureux. Il traite d'inventions puériles, les récompenses et les peines éternelles, et dit qu'il n'y a pas de bien ni de mal moral, par la raison que toutes les actions sont nécessaires ; *Projet facile, équitable et modeste, pour rendre utiles à notre nation* (la piémontaise) *un grand nombre de pauvres enfants qui lui sont maintenant fort à charge* : livre paradoxal, à moins que l'auteur n'ait eu pour but de tourner en ridicule les hommes à projets ; *Recueil de Pièces curieuses sur les matières les plus intéressantes*, etc., Rotterdam, 1736 ; assemblage de morceaux impies, écrits d'un mauvais style, et pleins des grossièretés les plus révoltantes ; *La religion mahométane comparée à la païenne de l'Indoustan, par Aly-Ebn-Omar-Moslem*, Londres (Hollande), 1737, in-8. Ouvrage non moins indigeste que les précédents. On dit que vers la fin de ses jours Passerani rétracta, devant des ministres protestants, ses erreurs contre le christianisme ; mais il persista toujours dans sa haine contre le culte catholique et les pontifes romains.

PASSERAT (Jean), poète, né en 1534 à Troyes en Champagne, étudia le droit à Bourges sous Cujas, et vint ensuite à Paris, où il enseigna les belles-lettres dans les colléges de l'université, et obtint en 1572 la charge de professeur royal en éloquence, vacante par la mort de Ramus. Les guerres civiles ayant bouleversé la république des lettres ainsi que l'état, le professeur ferma son école, et ne l'ouvrit que lorsque la paix eut été rendue à la France, après l'entrée de Henri IV dans Paris, en 1594, et mourut en 1602, à 68 ans. Cet écrivain s'est principalement distingué par ses poésies latines et françaises. Parmi ses vers latins, on distingue ses *Epigrammes*, ses *Epitaphes*, et quelques pièces intitulées *Etrennes*. Il n'a point cet enthousiasme, ce beau feu d'imagination, qui caractérisent le génie. Il était plus fait pour donner de l'agrément à de petits riens, que pour exprimer les grands traits de la poésie. Ses vers français, publiés en 1606, in-8, sont divisés en *Poëmes*, en *Elégies*, en *Sonnets*, en *Chansons*, en *Odes*, en *Epigrammes* ; ils sont pleins de latinismes, et le langage en a vieilli.

On les lit cependant encore pour les grâces naïves qu'ils offrent. Il composa avec Nicolas Rapin les vers de la *Satire Ménippée*. (*Voy*. GILLOT Jacques et RAPIN). Passerat était lié avec des personnes qu'on ne soupçonnait pas d'avoir trop d'attachement à la religion catholique. On a de lui : *De cognatione litterarum*, imprimé à Paris, en 1606, in-8. C'est un traité grammatical fort savant de l'origine et de l'affinité des lettres; *Orationes et præfationes*, publiées d'abord en 1606, et réimprimées en 1637, in-8. Ces discours, écrits d'un style épigrammatique, offrent différentes remarques de littérature; Des *Commentaires* sur Catulle, Tibulle et Properce, dont les savants font cas. Sa traduction française des 3 livres de la *Bibliothèque* d'Apollodore, Paris, 1605, est d'un style peu correct et suranné.

PASSERI (Jean-Baptiste), poète médiocre et peintre de quelque mérite, né à Rome en 1610, et mort dans la même ville en 1679, âgé d'environ 70 ans, a écrit les *Vies des peintres, sculpteurs et architectes* qui travaillèrent à Rome de son temps, et qui fleurirent depuis 1641 jusqu'en 1673. Cet ouvrage, rempli d'anecdotes curieuses et intéressantes, a été publié à Rome, en italien, en 1772, in-4. L'auteur, comme peintre, était élève du célèbre Domenichino, et ami d'Algardi et de Garzi. Comme poète, il fit d'assez mauvais *sonnets*, dont l'un servit à sa fortune. Passeri était *prince* de l'académie de Saint-Luc, lorsque le Dominiquin mourut, et il y fit célébrer sa mémoire de la manière la plus pompeuse.

PASSERI (Jean-Baptiste), né à Farnèse le 10 novembre 1694, s'acquit beaucoup de réputation par sa profonde érudition et par sa connaissance de l'antiquité. Son père le destina à la jurisprudence; mais pendant qu'il se donnait à cette étude, il ne perdit pas de vue celle de l'antiquité, pour laquelle il avait un goût particulier. Après un séjour de quatre ans à Rome, où il avait beaucoup étendu ses connaissances favorites, il vint à Todi, où son père exerçait la médecine, Il y recueillit les anciens monuments de cette ville et des environs. En 1726, il tourna toute son attention du côté des antiquités étrusques, et rassembla un grand nombre de lampes qu'il arrangea par classes. Ayant perdu son épouse en 1738, après 12 ans d'une union paisible et heureuse, il embrassa l'état ecclésiastique et obtint l'emploi de vicaire-général de Pesaro, qu'il remplit avec zèle. Revenant de sa campagne, il tomba avec sa voiture dans un fossé, et mourut de cette chute le 4 février 1780. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Lucernæ fictiles musæi Passerii*, 1739-1743-1751, 3 vol. in-fol. Il en avait fait un quatrième qui n'a pas été imprimé; il contient les lampes des chrétiens. *Discours sur l'histoire des fossiles de la campagne pésaroise*, Bologne, 1775; *Picturæ Etruscorum in vasculis, in unum collectæ, dissertationibus illustratæ*, 1767-75, 3 vol. gr. in-fol.; plusieurs *Dissertations* sur des monuments antiques, dont Clément XIV a orné le *Musæum* Clémentin; il est auteur des second et troisième volumes de l'ouvrage intitulé : *Thesaurus gemmarum astriferarum antiquarum*, publié par Gori en 1750, et du 4e volume du *Thesaurus veterum diptychorum consularium*, publié par le même. Il a enrichi de *notes* les autres volumes de cet ouvrage. Un très-grand nombre de *Dissertations* savantes et pleines de recherches, dans différents journaux d'Italie; en 1780, on imprimait à Rome le premier volume d'un grand ouvrage de Passeri, intitulé : *Novus Thesaurus gemmarum selectissimarum*, in-fol., les deux autres ont paru en 1781 et 1783. En 1797, ils ont été reproduits sous de nouveaux titres, accompagnés d'un 4e tome renfermant également 100 pl. et que l'on peut réunir à la 1re édition.

* PASSERONI (l'abbé Jean-Charles), poète italien, né en 1713 au village de Lantosca dans le comté de Nice, fit ses études à Milan, qu'il regarda dès lors comme sa seconde patrie, et ensuite alla faire sa théologie et recevoir les ordres sacrés à Nice. Le nonce Lucini le choisit pour aumônier et l'emmena avec lui à Rome et à Cologne. La simplicité de ses goûts le détermina bientôt à renoncer à la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui : il revint à Milan, où il vécut pauvre, mais heureux, préférant l'indépendance à tous les biens que la fortune peut donner. Il partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres, et contribua beaucoup à la renaissance de l'académie des *Trasformati*. Dans ses loisirs il s'appliquait à la poésie, pour laquelle il avait un talent rare, surtout dans le genre gai, le plus conforme à son humeur; mais tout en badinant, il conserve dans ses écrits la plus grande décence; et, en châtiant le vice par le ridicule, il s'applique à faire chérir la vertu. Ses ouvrages eurent un grand succès; mais il en abandonna tout le profit au libraire. Le comte Firmian, gouverneur autrichien de Milan, parvint à lui faire accepter une modique pension qu'il partagea avec les pauvres; car il vécut toujours avec la même frugalité. Quand la révolution française vint bouleverser l'Italie, nommé membre de l'*institut* de la république cisalpine, les honoraires de cette place ne lui servirent qu'à augmenter ses aumônes et à secourir un plus grand nombre d'indigents. Etranger à la politique, il se crut heureux, parce que, au milieu des troubles, on ne l'empêchait pas d'exercer les fonctions de son ministère. Il mourut en véritable chrétien, le 26 décembre 1802, âgé d'environ 89 ans. Parmi ses ouvrages on cite : *I Capitoli* dans le genre burlesque, très-plaisants; *Il Cicerone*, Milan, 1768, 6 vol. in-8; Turin, 1774, 6 vol. in-12. L'ouvrage est divisé en trois parties et en 101 chants; ce n'est point comme on pourrait le croire un poème dont l'orateur romain serait le héros. Cicéron ne figure que dans les premiers et les derniers chants de cette production spirituelle et satyrique. Les autres sont remplis par la critique des mœurs contemporaines, opposées à celles du temps de Cicéron. Les Italiens louent la pureté du style de cet ouvrage, auquel ils ne reprochent que la prolixité; des *Mélanges* de poésies où l'on distingue des *Traductions de quelques Epigrammes grecques*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8; *Favole*, ou *Fables ésopiennes*, ibid., 1786, 6 vol. in-12. C'est une imitation en vers des fables d'Esope, de Phèdre, d'Avienus, pleines d'une bonne morale.

PASSEWAND-OGLOU. *Voy.* PASSWAN.

PASSIGNANO (le chevalier Dominique CRESTI, surnommé le), du lieu où il naquit en 1558, mourut en 1638, âgé de 80 ans, sous le pontificat d'Urbain VIII. Ce peintre célèbre était élève de Frédéric Zuccaro, et se distingua par plusieurs grands ouvrages à Rome. On y admire son goût de dessin, et la noblesse de ses compositions. La fortune et les honneurs furent la récompense de son mérite. Il eut pour disciple Matthieu Rosselli. Cet habile maître peignait avec une rapidité extraordinaire. Il exécuta en huit jours le fameux tableau du *Martyre de sainte Reparata*, et en une seule nuit celui de *saint Jean Gualbert*.

PASSIONEI (Dominique), savant cardinal, naquit à Fossombrone, dans le duché d'Urbin, le 2 décembre 1682, d'une famille illustre. Il fit ses études au collége Clémentin à Rome, où il commença dès lors une riche bibliothèque, devenue depuis si utile aux savants. En 1706, il vint à Paris pour porter la barrette au nonce Gualterio, son parent. Il passa de là en Hollande en 1708, et y remplit bientôt le rôle de négociateur. On commençait à être fatigué de la longue guerre de la succession d'Espagne. Les puissances belligérantes y avaient envoyé des députés pour la paix. Le pape Clément XI, ne pouvant y avoir un nonce, choisit Passionei pour défendre secrètement les intérêts du saint Siége. Ses soins ne furent pas inutiles : il obtint des alliés l'évacuation des domaines du pape, où les troupes allemandes s'étaient établies. De retour à Rome, il fut nommé par Clément XI camérier secret et prélat domestique. En 1714, le pape l'envoya au congrès de Bâle, et en 1715 à Soleure. Quoiqu'il ne fût pas heureux dans la première de ces négociations, Clément XI n'approuva pas moins sa conduite, et le nomma secrétaire de la Propagande en 1719. Sa faveur continua après la mort de ce pontife, sous Innocent XIII, qui le nomma archevêque d'Ephèse, et lui donna la nonciature de Suisse, qu'il garda jusqu'en 1730. Clément XII le nomma alors à celle de Vienne, où l'empereur Charles VI et le prince Eugène lui firent un accueil distingué. Ses travaux apostoliques dans ces différents pays furent utiles à plusieurs personnes. L'abjuration du savant Eckard et celle du prince de Wurtemberg furent son ouvrage. Il fut fait secrétaire des brefs et cardinal en 1738, et incorporé dans le même temps aux différentes congrégations de Rome. Benoît XIV, étant monté sur le trône pontifical, le chargea des affaires les plus importantes, et le nomma bibliothécaire du Vatican en 1755. Il enrichit considérablement ce trésor, et en augmenta l'utilité par la communication. Il mourut d'apoplexie le 5 juillet 1771, à 79 ans. L'auteur de son *Eloge historique*, imprimé en 1763, prétend que la violence qu'il se fit en signant le bref de condamnation, lancé contre l'*Exposition de la doctrine* de Mésenguy, hâta sa mort. Serrao, autre zélé du parti, dans son ouvrage *De præclaris catechistis* (Vienne, 1777), regarde sa maladie et sa mort comme une punition divine. Tel est le fanatisme de secte : non content de lancer ses traits contre les adversaires de l'erreur, il les dirige sur ceux même qu'il regarde comme ses amis, quand ils ne mettent pas dans leurs démarches toute la fureur ou l'opiniâtreté qu'il prétend leur inspirer. Le cardinal Passionei n'était pas favorable aux jésuites ; il s'opposa fortement à la canonisation du cardinal Bellarmin, et proscrivit, dit-on, de sa bibliothèque tous les ouvrages de la société. Il n'aimait pas davantage les autres religieux. La vivacité de son esprit le jetait dans des disputes dont il voulait toujours sortir victorieux. Malgré l'amitié que Benoît XIV avait pour lui, il s'opiniâtrait à soutenir dans leurs conversations ses sentiments avec une vivacité inflexible ; c'était presque toujours le pape qui était obligé de céder. Il n'aimait pas le cardinal Valenti, secrétaire d'état ; il l'appelait le *bacha*. Un jour en lui donnant le baiser de paix, il lui dit assez haut *Salamalec*, au lieu de *Pax tecum*. Malgré ses défauts, le cardinal Passionei a des droits aux regrets des savants et à l'estime de la postérité. La révision qu'il fit avec le célèbre Fontanini du *Liber diurnus romanorum pontificum* ; une *Paraphrase* du psaume 19, faite sur l'hébreu, une du 1er chapitre de l'*Apocalypse*, sur le syriaque ; la *Traduction* d'un ouvrage grec sur l'Antechrist ; l'*Oraison funèbre* du prince Eugène, traduite en français par madame du Boccage, sont des monuments de ses connaissances. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, Passionei est l'auteur des *Acta legationis helveticæ*, in-4. Ce sont six discours prononcés en différentes occasions avec quelques lettres sur les affaires qu'il eut à traiter en Suisse. Il peut servir d'instruction et de modèle aux nonces qui lui succéderont, puisqu'ils doivent avoir le même but, le maintien de la religion catholique. Son neveu, dont l'art. suit, a publié à Lucques, 1763, in-fol., un volume où il a réuni toutes les *Inscriptions* grecques et latines, rassemblées par ce savant cardinal. Cette collection, qui a été dissipée après sa mort, renfermait aussi beaucoup de bas-reliefs, d'urnes, etc. Le cardinal Passionei était membre de presque toutes les sociétés littéraires de l'Italie : il succéda à Maffei, comme associé étranger, dans l'académie des inscriptions. Lebeau y prononça son *Eloge*.

** PASSIONEI (Benoît), né vers 1720 à Fossombrone, était neveu du précédent, dont il partagea le goût éclairé pour l'antiquité. Honoré d'abord de divers emplois et notamment de celui de secrétaire de la congrégation des Eaux, il fut nommé par Pie VI à l'évêché de Terni, et mourut dans cette ville en 1787. Outre la publication du *Recueil d'inscriptions grecques et latines*, rassemblées par son oncle (*voy.* l'art. précéd.), on lui doit des éditions des *Lettres inédites* du card. Bona, Lucques, 1759, in-4, et du traité *De verâ philosophiâ*, du card. Adrien, Rome, 1775, in-4, et enfin la traduction italienne de la *Vie de D. Calmet*, par D. Fangé, 1770, in-4.

* PASSWAN-OGLOU (Osman), fameux rebelle turc, né en 1758, était, selon l'opinion la plus commune, fils de Paswan-Omar-Agha, *ayan* ou notable de la ville de Widdin (Bulgarie), qui avait commandé un corps de volontaires pendant la guerre contre les Russes et les Autrichiens, et à

qui le grand-visir avait fait trancher la tête parce qu'il lui était devenu suspect par son crédit et ses richesses. Enveloppé dans la disgrace de son père, Passwan-Oglou fut arrêté; mais étant parvenu à s'échapper, il se réfugia dans les montagnes, devint chef de partisans, s'empara de Widdin, et soutint pendant plusieurs années une guerre opiniâtre contre toutes les forces réunies de l'empire. Presque toujours victorieux, il dicta des lois à la Porte othomane, rompit plusieurs fois les traités qu'il avait faits avec elle, et ne mit enfin bas les armes, en 1798, qu'après avoir obtenu, avec son pardon, le Pachalick de Widdin et les trois queues. Depuis, le nouveau pacha servit fidèlement la Porte, et conserva une autorité presque absolue, jusqu'à sa mort, arrivée en 1807.

* PASTEUR (Jean-David), savant et littérateur hollandais, né à Leyde en 1763, fit partie des différentes assemblées nationales qui eurent lieu en Hollande depuis 1795 jusqu'en 1798. Il mourut en 1804, après avoir publié : une *Histoire des mammifères*, 3 vol. in-8; *les Russes en nord-Hollande*, drame en 3 actes; et des traductions du *Voyage de Cook autour du monde*, 13 vol. in-8; de *l'An 2440* de Mercier; du *Voyage d'Utrecht a Francfort* de Cognan, etc.

** PASTORET (Claude-Emmanuel-Joseph-Pierre, marquis de), pair de France, ne en 1756 à Marseille, d'une ancienne famille de Robe, après avoir paru quelque temps au barreau avec éclat, fut en 1781 pourvu d'une charge de conseiller à la cour des aides de Paris. Les faciles devoirs de cette place lui permirent de cultiver le goût pour les lettres, dont fort jeune Il avait donné des preuves; et ses travaux, couronnés par l'académie des inscriptions, lui ouvrirent, en 1785, les portes de cette compagnie. Nommé, en 1788, maitre des requêtes, il semblait marcher d'un pas rapide aux premiers emplois, lorsque la révolution arriva. Comme une foule d'autres bons esprits, il en adopta les principes; et, élu, en 1791, procureur-général syndic du département de Paris, il fit rendre en cette qualité le double décret portant que l'église Sainte-Geneviève serait transformée en un Panthéon pour les grands hommes, et que les restes de Mirabeau y seraient déposés. Devenu membre de l'assemblée législative, ses discours et ses propositions furent d'abord conformes aux premiers actes de sa vie politique; mais effrayé bientôt de la marche des événements, il s'arrêta, et fit des efforts aussi courageux qu'inutiles pour prévenir la chute du trône dont il redoutait les funestes conséquences. Après la journée du 10 août, il dut quitter la France, et réfugié en Savoie, il y attendit l'époque où les échafauds furent renversés. En 1795, député du Var, au conseil des cinq-cents, il parut souvent à la tribune pour y défendre avec éloquence les prêtres persécutés au nom d'une constitution qui ne subsistait plus, ou pour proposer diverses mesures propres à réparer les maux qu'un régime de sang avait faits à la France. Proscrit au 18 fructidor comme royaliste, et condamné à la déportation, il parvint à se soustraire à ce décret en se réfugiant en Suisse, puis en Italie, où l'étude vint charmer son exil, et ne revint en France qu'à l'époque du consulat. Il ne réclama que son siége à l'institut, dont il était membre depuis sa création; et n'accepta que la place d'administrateur des hôpitaux de Paris, qui lui permit de contribuer à leur rendre leur ancienne prospérité. En 1804 il remplaça Bouchaud (*voy.* ce nom, II, 137), dans la chaire du droit naturel et des gens; et quelques années après, désigné par les électeurs de Paris candidat au sénat conservateur, il vint y prendre place parmi les grandes notabilités de la France impériale. A la restauration, élevé à la pairie, il ne cessa de prendre part aux discussions importantes soulevées à cette époque, et dans lesquelles sa parole grave et modérée eut toujours un grand poids. Déjà membre de l'académie des inscriptions, en 1820 il remplaça Volney à l'académie française. En 1829, il fut nommé chancelier de France. Après les événements de juillet il donna sa démission de cette haute place qui ne tarda pas d'être abolie, et cessa de faire partie de la chambre dont il était vice-président; mais dans le même temps il reçut un honneur dont il était digne, celui d'être nommé le tuteur du jeune prince à qui la révolution avait enlevé une couronne, et il en remplit les fonctions pendant cinq avec un zèle admirable; depuis il ne s'occupa plus que d'achever le grand ouvrage qui doit lui assurer dans la postérité une réputation durable. Il mourut à Paris, le 28 septembre 1840, à 84 ans, et fut remplacé à l'académie française par M de Saint-Aulaire. Ses principaux ouvrages sont : *Zoroastre*, *Confucius et Mahomet*, 1787, in-8; *Moïse considéré comme législateur et comme moraliste*, 1787, in-8; *Traité des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8; *Histoire de la législation des anciens peuples*, 1817-37, 11 vol. in-8; ce savant ouvrage n'est pas achevé. Il a eu part à la publication du *Recueil des ordonnances* depuis le 15me vol., et de l'*Histoire littéraire de France* depuis le 13e.

PASTRENGO. *Voy.* GUILLAUME de Pastrengo.

PASTUREL. *Voy.* THOMAS d'Aquin de Saint-Joseph.

* PASUMOT (François), né à Beaune le 30 avril 1733, se consacra d'abord à l'enseignement : en 1756, il reçut le brevet d'ingénieur-géographe, et par la protection de Cassini fut envoyé en Auvergne pour y étudier les volcans éteints et en dresser les plans. Trois ans après, nommé professeur de physique et de mathématiques au collége d'Auxerre, il devint membre de l'académie de cette ville, pour laquelle il rédigea *Mémoires géographiques sur quelques antiquités des Gaules*, 1765, in-12, avec de fort bonnes cartes. Des contrariétés imprévues l'ayant privé de sa chaire, il se rendit à Paris, où pendant onze ans il donna des leçons particulières. La révolution le frappa dans ses affections et le priva de toutes ses ressources. Alors il revint à la religion; mais s'étant lié avec les chefs du jansénisme, il adopta leurs erreurs, et les défendit, dans les *Annales* de l'église constitutionnelle de Desbois (*voy.* ce nom). Dans les dernières années de sa vie, il fut sous-chef au bureau des plans et cartes de la marine. Ayant fait un voyage à Beaune pour revoir ses parents, il y mourut le 10 octobre

1804. Outre des articles dans le *Journal de physique* de Rozier, on a de lui : *Voyages physiques dans les Pyrénées en* 1788 *et* 1789, Paris, 1797, in-8; c'est son principal ouvrage : *Dissertations et mémoires sur différents sujets d'antiquités et d'histoire*, Paris, 1810 à 1813, in-8, publiées par Grivaud de la Vincelle avec une *Notice* sur ce savant, et la liste complète de ses écrits; *Dissertation sur la situation du jardin d'Eden*, 1824, in-8. Il a laissé un manuscrit sur les *preuves de la religion*.

PATEL (Pierre), peintre, appelé communément *Patel le Tué*, avait aussi pour surnom *le Bon Patel* (ainsi que le méritent tous les membres de sa famille). Il est né en 1634. On a de lui des paysages et des morceaux d'architecture, d'une manière agréable, d'un coloris brillant. Ses ouvrages sont estimés : ils se rapprochent de la manière de C. Lorrain. Il mourut dans un duel en 1703. Le musée du Louvre et le château des Tuileries possèdent plusieurs tableaux de ce maître. Son fils Pierre suivit les mêmes traces : chez l'un et l'autre le coloris est brillant et les sujets bien choisis, mais ils sont trop fins et manquent souvent d'effet.

PATER (Paul), né en 1656 à Menhardsdorf, dans le Comté de Czepus, en Hongrie, fut chassé de son pays dès sa jeunesse, à cause de son attachement aux erreurs des protestants. Il se retira à Breslaw, où il s'attacha à la librairie; devint ensuite professeur au collége de Thorn, et enfin professeur de mathématiques à Dantzick, où il mourut en 1724. On a de lui divers ouvrages de philosophie et de littérature, entre autres : *Labor solis, sive de eclipsi Christo patiente Hierosolymis visa*; *De astrologia persica*; *De Mari Caspio*; *de Cœlo empyreo*, Francfort, 1687, in-8; *De insignibus turcicis ex variis superstitionum tenebris, Orientalium maxime, illustratis*, etc.

PATER (Jean-Baptiste), peintre, né à Valenciennes en 1695, mort à Paris en 1736, avait pour le coloris ce goût si naturel aux Flamands. Il aurait pu devenir un excellent peintre; mais il a trop négligé le dessin, cherchant plus à se faire une fortune honnête qu'une réputation brillante. Ses compositions sont mal ordonnées, et ses tableaux sont faits de pratique. On a gravé quelques morceaux d'après lui.

PATERCULUS. *Voy.* Velléius.

PATERE ou PATERA (*Attius*), né à Bayeux et élevé dans l'école des Druides de cette ville, alla enseigner la grammaire et les lettres à Bordeaux. Il passa depuis à Rome, où il professa la rhétorique avec réputation, vers l'an 326. Ausone en fait un éloge qui semble tenir de l'enthousiasme. Patère eut pour fils Delphidius. *Voy.* ce nom.

PATÈRE, *Paterius*, disciple et intime ami de saint Grégoire le Grand, dans le VIe siècle, fut notaire de l'Eglise romaine, et ensuite évêque de Brescia, suivant quelques savants. Cet écrivain ecclésiastique est principalement connu par un *Commentaire* sur l'Ecriture sainte tiré des ouvrages de saint Grégoire, à la suite desquels il a été imprimé. Ce livre est meilleur pour le sens spirituel que pour le littéral.

* PATERSON (Samuel), libraire, né à Londres en 1728, mort en 1802, bibliothécaire du marquis de Lansdown, a rédigé plusieurs catalogues, estimés des amateurs. Celui de la bibliothèque de Croft est surtout recherché. On lui doit en outre quelques ouvrages parmi lesquels on cite : *Remarques rapides dans un voyage aux Pays-Bas*, 1769, 3 vol. in-12; le *Templier*, ouvrage périodique, 1773; et *Considérations sur la loi et les gens de loi*.

PATHAY. *Voy.* Musset-Pathay.

PATIN (Gui), médecin, né en 1601 à la Place, hameau dépendant de Hodenc en Bray, non loin de Beauvais, prit le bonnet de docteur en 1621, à Paris. Ce fut dans cette ville qu'il exerça son art; il y fut moins connu par son habileté que par l'enjouement de sa conversation et par son caractère satyrique. Bayle dit que plusieurs seigneurs lui avaient offert un louis d'or sur son assiette toutes les fois qu'il voudrait aller dîner chez eux. Il avait, dit-on, le visage de Cicéron, et dans l'esprit la tournure de celui de Rabelais. Tout en lui avait un air de singularité : son habillement ressemblait à celui qu'on portait un siècle auparavant : il s'exprimait en latin d'une manière si recherchée et si extraordinaire, que tout Paris accourait à ses thèses comme à une comédie. Il était grand partisan des anciens, et avait pour adversaires tous les disciples des modernes; les malades étaient victimes de ce double fanatisme, et on pouvait les comparer à l'*homme entre deux âges*, courtisé par deux femmes, dont la plus âgée arrache tous les cheveux noirs, et la plus jeune tous les cheveux blancs, de façon que le pauvre homme reste chauve. Les querelles de l'antimoine, qui s'élevèrent de son temps dans la faculté de médecine de Paris, donnèrent beaucoup d'exercice à Patin; il regarda toujours ce remède comme un poison, en quoi il n'avait pas tout-à-fait tort, et il n'oublia rien pour le décrier. Il avait dressé contre J. Duchesne, partisan de l'antimoine, un gros registre de ceux qu'il prétendait avoir été les victimes de ce remède; et il faut convenir que plusieurs n'y avaient pas été enregistrés sans fondement. Patin nommait ce registre le *Martyrologe de l'antimoine*. Les injures ne furent pas épargnées; il les prodigua, et on les lui rendit avec usure. A tous les reproches généraux que pouvaient se faire des sectateurs d'Hippocrate et de Galien, ils ajoutèrent des accusations particulières et des personnalités diffamantes. Jamais la dignité doctorale ne fut plus compromise; la querelle devint si vive, qu'il fallut que le parlement ordonnât que la faculté déciderait au plus tôt sur les dangers et l'utilité de l'antimoine. Les docteurs s'assemblèrent le 29 mars 1666 : 92 furent d'avis de mettre le *vin émétique* au rang des remèdes purgatifs. Patin fut inconsolable. Il mourut en 1672, à 71 ans, regardé comme un savant médecin et un bon littérateur. On assure que le chagrin qu'il éprouva en voyant son second fils, Charles, exilé du royaume, le conduisit au tombeau. Il possédait assez bien la science des livres, et il en avait amassé un grand nombre. On a de lui : le *Médecin et l'apothicaire charitables*; des *Notes* sur le *Traité de la peste* de Nicolas Allain; des *Lettres* en 5 vol. in-12, qu'il ne faut lire qu'avec défiance. La plupart de ses

anecdotes politiques et littéraires sont ou fausses ou mal rendues. Patin y déchire impitoyablement ses amis et ses ennemis. Outre son penchant à la médisance, il en avait, dit-on, beaucoup à l'impiété; mais cette accusation odieuse n'a pas été prouvée. Une nouvelle édit. augmentée des lettres de Patin a été publiée en 1846 par M. Le doct. Reveillé-Parise, 3 vol. in-8.

PATIN (Charles), fils du précédent, né à Paris en 1633, fit des progrès surprenants dans les sciences. A peine était-il âgé de 14 ans, qu'il soutint sur toute la philosophie des thèses grecques et latines, auxquelles assistèrent et applaudirent trente-quatre évêques, beaucoup de grands seigneurs et le nonce du pape. On le destina d'abord au barreau; mais son goût le portait vers la médecine : il quitta le droit après s'être fait passer avocat, et reçut le bonnet de médecin. Il exerçait son art avec distinction, lorsqu'il fut obligé de quitter la France. On attribue sa disgrace à un prince du sang, qui l'accusa d'avoir débité quelques exemplaires d'un ouvrage satirique contre une princesse, après s'être chargé de les anéantir. Ce libelle avait pour titre *Les Amours du palais royal*. Il parcourut successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie. Il fixa enfin son séjour à Padoue, où on le gratifia de la première chaire de chirurgie et du titre de chevalier de Saint-Marc. Il mourut dans cette ville en 1693. On a de lui un grand nombre d'écrits en latin, en français et en italien. Les plus considérables sont : *Itinerarium comitis Briennæ*, in-8, Paris, 1662 : il n'en est que l'éditeur; *Familiæ romanæ ex antiquis numismatibus*, Paris, 1663, in-fol. Il y en a une édition de 1703 augmentée. Le fond de l'ouvrage est de Fulvius Ursinus. *Traité des tourbes combustibles*, Paris, 1663, in-4; *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, Paris, 1665; et Amsterdam, 1667, in-12; *Imperatorum romanorum numismata*, Strasbourg, 1671, in-fol. Il a beaucoup profité du *Discours* de Savot *sur les médailles antiques*. Quatre *Relations historiques* de divers voyages en Europe, Bâle, 1673, et Lyon, 1674, in-12; *Pratica delle medaglie*, Venise, 1673, in-12; *Suetonius ex numismatibus illustratus*, Bâle, 1675, in-4; *De optima medicorum secta*, Padoue, 1676; *De febribus*, ibid., 1677; *De scorbuto*, ibid., 1679; *Lycæum patavinum*, ibid., 1682; *Thesaurus numismatum à Petro Mauroceno collectorum*, Venise, 1684, in-4; *Commentarii in monumenta antiqua marcellina*, Padoue, 1688, etc. Ces ouvrages sont aujourd'hui peu consultés; on y aperçoit la légèreté et l'inexactitude qui sont une suite naturelle des talents précoces (*voy.* BARATIER). L'esprit de l'auteur était d'ailleurs distrait par un caractère inquiet qui ne lui accordait que rarement cette situation tranquille, où germent les réflexions profondes et bien suivies.

PATIN (Charlotte et Gabrielle), fille du précédent, étaient, ainsi que leur mère Madeleine Hommets, de l'académie des *Ricovrati* de Padoue, dont leur père avait été longtemps chef et directeur. L'une et l'autre ont publié des ouvrages savants en latin, et leur mère est auteur d'un recueil de *Réflexions morales et chrétiennes*. Les ouvrages de Charlotte sont une *Harangue* latine sur la levée du siége de Vienne, et *Tabellæ selectæ*, Padoue, 1691, in-fol. avec des figures. C'est l'explication de quarante-un tableaux des plus fameux peintres que l'on voit à Padoue. Il y a une quarante-deuxième estampe, représentant la famille des Patin. On compte parmi les productions de Gabrielle, le *Panégyrique de Louis XIV*, et une *Dissertation*, in-4, sur le *phénix* d'une médaille de Caracalla, Venise, 1683, in-4.

PATKUL (Jean-Réginald de), gentilhomme livonien, naquit vers 1660 dans une prison de Stockholm, où son père était enfermé pour avoir laissé prendre la ville de Volmar par les Polonais. Patkul entra au service de la Suède, devint capitaine; mais il n'oublia pas sa patrie où il avait de grandes possessions. Il supportait impatiemment la perte des priviléges de la Livonie, anéantis par l'autorité absolue que Charles XI et Charles XII s'étaient arrogée. A la mort du premier, il tenta de livrer la Livonie au czar Pierre, ou au roi de Pologne, Auguste. Son entreprise ayant échoué, il passa au service de ce dernier prince, et fut revêtu du caractère de résident de Moscovie en Saxe. Charles XII n'en contraignit pas moins le roi Auguste de lui livrer Patkul par le traité d'Al.-Ranstad. Le czar le réclama en vain, Charles XII le fit rouer et écarteler en 1707. Ses membres, coupés en quartiers, restèrent exposés sur des poteaux jusqu'en 1713, qu'Auguste étant remonté sur son trône, les fit rassembler et mettre dans une cassette, se reprochant la lâcheté avec laquelle il avait livré, contre les droits des gens et de l'humanité, l'ambassadeur d'un grand prince à un ennemi furieux et acharné. Pierre vengea l'infortuné Patkul, en dépouillant Charles de la Livonie et des meilleures provinces de la Suède. La *Vie* de Patkul a été publiée à Berlin, 1792-97, 3 vol. in-8.

* PATOU (François), né à Lille, en 1686, exerça la profession d'avocat avec succès. Conseiller du roi, puis lieutenant au bailliage de cette ville, il vécut dans le célibat et mourut le 24 septembre 1758, pleuré des pauvres dont il était le père, et de tous ceux qui avaient eu occasion de le connaître. Ses *plaidoyers* annoncent une manière noble, modérée et franche, et peuvent servir de modèles. On a de lui un *Commentaire* estimé *des coutumes de la ville de Lille et de la châtellenie;* 1788-90, 3 vol. in-fol.

PATOUILLET (Louis), né à Dijon en 1699, fit ses études au collége de cette ville, où il eut pour professeur en rhétorique le célèbre P. Oudin, qui contribua beaucoup à développer ses talents. Devenu jésuite, il enseigna la philosophie à Laon, et se distingua en même temps par l'éloquence de la chair. Après avoir prêché à Nancy devant le roi Stanislas, et avoir passé encore quelques années à Laon, il se retira à la maison professe de Paris, s'occupant de divers ouvrages, parmi lesquels on distingue la *Vie de Pélage* (*voy.* PÉLAGE), et le *Dictionnaire des livres jansénistes*, 4 vol. in-12, qui est une nouvelle édition de la Bibliothèque janséniste du P. Colonia, et qui fut mis à l'index à Rome par un décret du 11 mars 1754. Il parut contre lui

des Observations de Goujet et une lettre de Rulié. Il a donné pendant quelque temps le *Supplément de la Gazette ecclésiastique*, où il redressait les erreurs et réparait les omissions de cet écrivain fanatique. (*Voy.* Roche Jacques.) On attribue au P. Patouillet plusieurs écrits anonymes sur les affaires du temps : l'*Apologie de Cartouche*, ou *le Scélérat justifié par la grâce du P. Quesnel*, 1733, in-12; les *Progrès du jansénisme*, par frère la Croix, Quiloa, 1743, in-12; deux *Lettres à un évêque sur le livre du P. Norbert*, 1745; une *Lettre sur l'art de vérifier les dates*, 1750; *Entretiens d'Anselme et d'Isidore sur les affaires du temps*, 1756; *Lettre d'un ecclésiastique à l'éditeur des Œuvres d'Arnauld*, 1759, in-12. Il donna, en 1749 et en 1758, les 27e et 28e volumes des *Lettres édifiantes*. Il jouit de la confiance de M. de Beaumont, archevêque de Paris, et du saint évêque d'Amiens, M. de la Motte, chez lequel il vécut quelque temps, et mourut à Avignon, vers 1779. Quelques écrivains lui attribuent la *Réalité du projet de Bourg-Fontaine*; mais il paraît plus vraisemblable que c'est l'ouvrage du P. Sauvage, jésuite de la province de Lorraine. *Voy.* Filleau.

*PATRAT (Joseph), acteur et auteur dramatique, né à Arles, en 1732, et mort à Paris, en 1801, âgé de 69 ans, destiné au barreau, se fit recevoir avocat; mais entraîné par un goût très-vif pour le théâtre, il se fit comédien. Il a donné un assez grand nombre de pièces où l'on trouve des situations comiques et des caractères assez bien tracés. Plusieurs sont restées au répertoire, entre autres : l'*Heureuse erreur*; *le Fou raisonnable*; *les Méprises par ressemblance*; *le Complot inutile*; les *Amants-protées*; *les deux Frères*, imitée de Kotzebue; on distingue parmi ses opéras comiques la *Kermesse*, ou la *Foire allemande*; *Toberne*, ou le *Pêcheur suédois*, etc.

PATRICE (saint), évêque et apôtre d'Irlande, né en 372, mort vers l'an 464, après avoir converti une multitude de païens, fondé des monastères, dont l'un était à Armagh, et avoir rempli l'Irlande d'églises et d'écoles, où la piété et les bonnes études fleurirent longtemps. On a de lui un écrit appelé la *Confession de saint Patrice*, et une *Lettre à Corotic*, prince du pays de Galles, dont il eut beaucoup à souffrir. Ces ouvrages sont écrits avec peu d'élégance; mais ils montrent qu'il était versé dans la science des saints. Tillemont dit que ces écrits ont des marques certaines d'authenticité; les auteurs qui les ont suivis en écrivant la *Vie* de ce saint ne l'ont point farcie de faits apocryphes, appuyés uniquement sur des bruits populaires. On lui attribue le *Traité des douze abus*, publié parmi les ouvrages de saint Augustin et de saint Cyprien. Jacques Waré a publié les *Œuvres de saint Patrice*, à Londres, 1658, in-8. Le Purgatoire de saint Patrice, dont Denys le Chartreux et plusieurs autres écrivains ont dit tant de choses fausses, comme Bollandus l'a démontré, est une caverne située dans une petite île du lac Dearg, dans l'Ultonie. Elle fut fermée par ordre du pape, en 1497, pour arrêter le cours de certains contes superstitieux. On la rouvrit ensuite, et on la visita pour y prier et y pratiquer les austérités de la pénitence à l'imitation de saint Patrice, qui se retirait souvent dans ce lieu et dans des endroits écartés, pour y vaquer plus librement aux exercices de la contemplation. Ceux qui sont étonnés de lire dans la *Vie* de ce saint des singularités en matière de piété et des mortifications peu conciliables avec nos goûts, nos usages et nos mœurs, ne doivent pas perdre de vue cette réflexion de Fleury : « Il est à croire que Dieu leur inspira cette » conduite pour le besoin de leur siècle. Ils avaient » affaire à une nation si perverse et si rebelle, » qu'il était nécessaire de la frapper par des objets » sensibles. Les raisonnements et les exhortations » étaient faibles sur des hommes ignorants et bru- » taux, accoutumés au sang et au pillage. Ils au- » raient même compté pour rien des austérités mé- » diocres, eux qui étaient nourris dans la fatigue » de la guerre, et qui portaient toujours le harnais. » Mais quand ils voyaient un saint Boniface, dis- » ciple de saint Romuald, aller nu-pieds dans les » pays froids; un saint Dominique Loricat se mettre » tout en sang en se donnant la discipline, ils comp- » taient que ces saints aimaient Dieu, et détestaient » le péché. Ils auraient compté pour rien l'oraison » mentale; mais ils voyaient bien que l'on priait, » quand on récitait des psaumes. Enfin ils ne pou- » vaient douter que ces saints n'aimassent leur pro- » chain, puisqu'ils faisaient pénitence pour les au- » tres. Touchés de tout cet extérieur, ils devenaient » plus dociles, ils écoutaient ces prêtres et ces » moines, dont ils admiraient la vie; et plusieurs » se convertissaient. » Cette réflexion suffit pour expliquer plusieurs singularités qui, dans l'histoire des saints, peuvent offenser des esprits délicats et trop préoccupés des mœurs actuelles; elle est appuyée par ce mot de l'Apôtre : « Je me suis fait » tout à tous, pour gagner tous les hommes à Jésus- » Christ : » *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*. I. Cor. 9. 22. *Voy.* Siméon Stylite, Dominique Loricat.

PATRICE (Pierre), né à Thessalonique, vivait sous l'empereur Justinien, qui l'envoya, l'an 534, en ambassade vers Amalasonte, reine des Goths, et en 550, à Chosroès, roi des Perses, pour conclure la paix avec lui. La charge de maître du palais fut la récompense de ses services. Nous avons des fragments de l'*Histoire des ambassadeurs*, qu'il avait composée en deux parties. Chanteclair a traduit cet ouvrage intéressant, de grec en latin avec des notes savantes, auxquelles Henri de Valois joignit les siennes. On a imprimé les unes et les autres dans le corps de l'*Histoire byzantine*, publiée au Louvre, en 1648, in-fol.

PATRICE, *Patricius*, (Augustin Piccolomini), habile écrivain du xve siècle, né à Sienne, d'une famille illustre, fut d'abord chanoine de cette ville, puis secrétaire de Pie II, en 1460. Ce pape lui donna ordre de composer un *Abrégé* des Actes du concile de Bâle, qui se trouve en manuscrit dans la Bibliothèque du roi de France, et imprimé dans le t. 3e des *Conciles* du P. Labbe. Ses services lui valurent la place de maître des cérémonies de la chapelle du pape, et l'évêché de Pienza dans la Toscane. Il y mourut en 1496, regardé comme un des plus savants hommes de son temps. Il était également versé dans l'histoire sacrée et l'histoire profane. Il

eut part au *Pontifical*, imprimé à Rome, en 1485, in-fol. On trouve de lui, dans le *Musæum italicum* du P. Mabillon, *Adventus Friderici III ad Paulum II; Vita Bencii...* et dans Freher : *De Comitiis Ratisbonæ celebratis*. On lui attribue *Traité des rites de l'Eglise romaine*, que Christophe Marcel, archevêque de Corfou, fit imprimer sous son nom à Venise, 1516, in-fol.

PATRICE (André), habile Polonais du XVIe siècle. Après avoir été prévôt de Varsovie et archidiacre de Wilna, il fut nommé premier évêque de Wenden, dans la Livonie. Il dut ces différentes places à son mérite; mais il ne jouit pas longtemps de la dernière, étant mort en 1585. Il a laissé des *Harangues* latines à Etienne Battori, roi de Pologne; des *Commentaires* sur deux *Oraisons* de Cicéron, et divers ouvrages de controverse et de belles-lettres.

PATRICIUS. *Voy.* PATRIZI.

PATRICK (Simon), évêque anglican, né en 1626, à Gainsborough, dans la province de Lincoln, d'un marchand, fut élève au collége de Cambridge. Il s'y distingua tellement par son savoir, qu'il en devint président. Il fut ensuite vicaire de Battersea, dans le Surrey, puis curé de Saint-Paul dans Covent-garden, à Londres, et il fut nommé chapelain du roi Charles Ier. En 1678, il fut élevé au doyenné de Pétersbourgh, puis à l'évêché de Chichester, en 1689. On le transféra, en 1701, à l'évêché d'Ely, où il termina sa carrière, en 1707, à 81 ans. Son emportement contre l'Eglise romaine n'a honoré ni son savoir, ni les dignités qu'il a occupées; il se fait sentir dans tous ses ouvrages. Les principaux sont : *Commentaires* sur le Pentateuque et sur d'autres livres de l'Ecriture sainte; un *Recueil de prières*, etc.

* PATRIN (Eugène-Louis-Melchior), célèbre minéralogiste, né à Lyon en 1742, après avoir fait avec succès ses cours de physique et de chimie, voyagea dans l'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, pour vérifier quelques hypothèses, et recueillir des faits propres à éclaircir l'histoire du globe. Gilibert (*voy.* ce nom) lui remit des lettres pour les principaux membres de l'académie de Pétersbourg. Pallas (*voy.* ce nom) lui facilita les moyens de visiter la Sibérie; il passa huit ans à parcourir les chaînes de montagnes de l'Asie boréale, depuis les monts Oural jusqu'au-delà du méridien de Pékin, et revint en France avec une riche collection de minéraux qu'il offrit de déposer au cabinet du roi. Il s'établit à Paris où il devait trouver plus de ressources pour cultiver les sciences naturelles. Quoiqu'il fût uniquement occupé de ses études, les Lyonnais ne l'en nommèrent pas moins député à la Convention; dans le procès du roi il vota pour le bannissement. Proscrit quelques mois après, sous prétexte qu'il avait excité les Lyonnais à la révolte, il parvint à se soustraire au supplice; et après le 9 thermidor fut employé à la manufacture d'armes de Saint-Etienne. A la création de l'école des mines, qu'il enrichit de sa précieuse collection, il en fut nommé bibliothécaire. Vers la fin de ses jours, il se retira près de Lyon à Saint-Vallier, où il mourut, le 15 août 1815, âgé de 73 ans. Modeste, studieux, sans ambition, Patrin était chéri de tous ceux qui le connaissaient. Il était correspondant de l'institut, de l'académie de Pétersbourg, et de la société d'agriculture de Paris. Outre un grand nombre d'articles dans le *journal de physique*, les *Annales des mines*, etc., on a de lui : *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce en Sibérie*, fait en 1781, Pétersbourg, 1783, in-8, de 40 pages. Pallas l'a inséré dans ses *Nouveaux essais sur le Nord*; *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18, avec 40 pl. Cet ouvrage contient un grand nombre de faits entièrement neufs; *Notes* sur les *Lettres à Sophie*, par Aimé-Martin, (*voy.* MARTIN-AIMÉ). Une *Notice* sur Patrin a été publiée par M. Villermé, dans les *Annales encyclopédiques*, ann. 1818. IV. 58-71.

PATRIX (Pierre), né à Caen en 1583, d'un conseiller au bailliage, fut élevé par son père dans l'étude des lois. Le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie. Parvenu à l'âge de 48 ans, il entra chez Gaston d'Orléans. Patrix suivit constamment ce prince dans la bonne et la mauvaise fortune; et après sa mort, il fut attaché avec autant de fidélité à Marguerite de Lorraine, sa veuve. Il fit les délices de cette cour, par son esprit, par son enjouement, par sa conversation agréable et facile. La grâce ayant touché son cœur, il supprima, autant qu'il put, les poésies licencieuses de sa jeunesse. Il mourut à Paris en 1671, avec de grands sentiments de religion et de repentir. On a de lui : un recueil de vers intitulé : *la Miséricorde de Dieu sur un pécheur pénitent*, Blois, 1660; *Plaintes des consonnes qui n'ont pas l'honneur d'entrer dans le nom de Neuf-germain*, dans les *OEuvres* de Voiture; *Poésies diverses*, dans le recueil de Barbin. La plupart sont très-faibles, à quelques endroits près, qui sont remarquables par un tour facile et original.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), en latin *Patricius*, évêque de Gaëte, dans la Terre de Labour, né à Sienne, mort en 1494, fut enveloppé dans une sédition arrivée dans sa ville épiscopale en 1457, et le bruit courut qu'il avait été condamné à perdre la tête, mais c'était une fausseté. On a de lui plusieurs ouvrages de morale, de politique et de poésie, qui ont leur mérite. Les principaux sont : des *Dialogues* en italien au nombre de dix *sur la manière d'écrire et d'étudier l'histoire*, Venise, 1560, in-4. C'est son meilleur ouvrage; *De regno et regis institutione*, 1531, in-fol.; *De institutione reipublica*, 1519, in-fol. Ces deux dernières productions ont été traduites en français, la 1re par Jean de Ferey, Paris, 1577, in-8; la 2e, par un anonyme ibid., 1530, in-fol. La Mouchetière en a fait une nouvelle version, Paris, 1610, in-8; *Del vero reggimento*; *Discorsi*; *Poemata de antiquitate Sinarum*.

PATRIZI ou PATRIZIO (François), de Cherso en Istrie, et selon quelques-uns de Clissa, dans la Dalmatie, où il naquit en 1529. Il enseigna la philosophie à Ferrare, à Rome et à Padoue, avec une réputation extraordinaire, et fut ennemi déclaré des sentiments péripatéticiens. Il mourut à Rome en 1597, à 68 ans. On a de lui : une *Edition* des livres attribués à Mercure Trismégiste; une *Poëtique* en italien, Ferrare, 1556, in-4, divisée en deux décades, qui est une preuve que l'auteur avait bien

lu les anciens; *Paralleli militari*, Rome, 1594, in-fol. C'est un parallèle de l'art militaire ancien avec le moderne. Joseph Scaliger dit que Patrizio est le seul qui ait expliqué les difficultés de ce sujet important. Ceux qui sont venus après lui n'ont fait que le copier. C'est le plus rare et le plus utile des écrits de cet auteur; *Della nuova geometria libri XV*, Ferrare, 1587, in-4; et *Procli elementa theologica et physica latinè reddita*, Ferrare, 1583, in-4.

PATROCLE, fils de Ménétius et de Sthénélée, fut élevé par Chiron avec Achille, et devint célèbre par l'étroite amitié qu'il lia avec ce héros. Il fut l'un des princes grecs qui allèrent au siége de Troie; et voyant qu'Achille, qui s'était brouillé avec Agamemnon, ne voulait plus combattre en faveur des Grecs, après avoir tenté vainement de le fléchir, il se couvrit des armes de son ami, pour inspirer, au moins par ses dehors, de la terreur aux Troyens; cet artifice ranima la valeur des Grecs consternés. Patrocle fit fuir devant lui les Troyens, qui le prenaient pour Achille, et vainquit Sarpédon dans un combat singulier; mais ayant été reconnu, il fut enfin vaincu lui-même et tué par Hector. Achille devint furieux à la nouvelle de sa mort, et s'en vengea par la mort d'Hector, dont par trois fois il traîna inhumainement le cadavre autour des murs de Troie.

PATRONA-KHALIL, Albanais de nation, d'abord soldat de marine (levanti), sur la galère *la Patrona*, d'où il prit son nom, était âgé de 43 ans, lorsqu'il excita la fameuse révolte de Constantinople en 1730. Après avoir servi sur mer et sur terre, et commis plusieurs assassinats, il fut fait janissaire de la garde du grand-seigneur. Les Perses, étant en guerre avec les Turcs, firent couper le nez à 300 janissaires qui tombèrent entre leurs mains, et les renvoyèrent par mer en Turquie. Le grand-visir, ne voulant pas que Constantinople fût témoin de cet horrible spectacle, fit noyer ces infortunés. Patrona résolut de tirer vengeance de cet outrage; il excita une rébellion (dont le prétexte fut l'établissement d'un impôt), dans laquelle entrèrent tous les janissaires. Il fit fermer les boutiques de Constantinople, et eut la hardiesse d'envoyer un détachement au sérail, et de faire demander qu'on lui livrât le grand-visir Ibrahim, le gouverneur de Constantinople et le chef des janissaires. Le sultan étonné assembla le divan, et, après plusieurs délibérations, il fit étrangler les trois personnes qu'on lui demandait, et envoya leurs corps aux rebelles. Ceux-ci, surpris et irrités, se plaignirent de ce qu'on leur avait envoyé morts ceux qu'ils voulaient avoir en vie, et sous ce prétexte ils déposèrent le sultan. Ils mirent sur le trône Mahmoud, son neveu, âgé de 33 ans, dont le père avait été déposé 25 ans auparavant, et qui abolit l'impôt, cause ou prétexte de la révolte. Patrona resta tranquille quelque temps; mais, ennuyé de son oisiveté, il forma de nouveaux complots: il distribua des places, il se nomma capitan-pacha ou amiral, et eut la hardiesse de se saisir de l'arsenal. Le grand-seigneur, ne pouvant se défaire de lui, le fit appeler dans la salle d'audience, où il fut massacré avec ceux qui l'accompagnaient.

PATRU (Olivier), avocat célèbre, naquit à Paris en 1604. Après avoir fait un voyage à Rome, il suivit le barreau, et cultiva avec succès le talent qu'il avait pour bien parler et bien écrire. Sa réputation et la protection du cardinal de Richelieu lui obtinrent une place à l'académie française, où il fut reçu en 1640. Il fit à sa réception un *Remercîment* qui plut tellement aux académiciens, qu'ils ordonnèrent qu'à l'avenir tous ceux qui seraient reçus feraient un discours pour remercier cette compagnie. L'auteur était lié avec la plupart des membres de ce corps. Vaugelas le consultait comme un oracle, sur toutes les difficultés de la langue. Cet auteur avoue dans ses *Remarques* qu'il lui doit beaucoup. Patru jugeait sainement des choses de goût, et mérita le surnom de *Quintilien français*. Despréaux, Racine et les autres beaux esprits de son temps lui lisaient leurs ouvrages, et s'en trouvaient bien. Il vécut quelque temps avec la réputation d'un faux et irréligieux philosophe. Bossuet, étant allé le voir dans sa dernière maladie, lui dit: « On vous » a regardé jusqu'ici, monsieur, comme un esprit » fort; songez à détromper le public par des dis» cours sincères et religieux. » Il se rendit à cet avis salutaire, et mourut en bon chrétien, à Paris en 1681, dans sa 77e année, après avoir reçu une visite de la part de Colbert, qui lui envoya une gratification de 500 écus. Il avait toujours vécu dans l'indigence. On a de lui des *Plaidoyers*, et d'autres ouvrages, dont les meilleures éditions sont celles de 1714, in-4, et de 1732, en 2 vol. in-4. On y trouve des *Lettres* et les *Vies* de quelques-uns de ses amis. La plupart de ces ouvrages sont très-faibles, et n'ont plus la réputation qu'ils ont eue autrefois. « Patru, correct et froid, dit Lacretelle, retrancha » les défauts qui défiguraient l'éloquence judiciaire; » mais il n'en connut ni le caractère, ni les res» sources, ni les effets. »

* PATTE (Pierre), architecte, né à Paris en 1723, fut d'abord associé aux collaborateurs de l'*Encyclopédie*, pour la direction des dessins et gravures, et s'étant brouillé avec les chefs de cette entreprise, cessa d'y coopérer. Comme il aimait la vie retirée et l'étude, il a plus écrit sur son art qu'il n'a exécuté: sa critique des plans de Soufflot pour l'église de Sainte-Geneviève a été justifiée par l'événement. Ses principaux ouvrages sont: *Discours sur l'utilité de l'architecture*, 1754, in-8; *Monuments érigés à la gloire de Louis XV, etc.*, 1765, in-fol.; *Mémoires sur les objets les plus importants de l'architecture*, 1769, in-4, fig.; *Traité de la construction des bâtiments*, 1777, 3 vol. in-8, formant la continuation du *Cours d'architecture de Blondel* (*voy.* ce nom, II, 39); *Essai sur l'architecture théatrale*, 1782, in-8, etc. Patte est mort à Mantes, le 19 août 1814. Il est l'éditeur des *OEuvres d'architecture*, de Boffrand (*voy.* ce nom), 1753, in-fol. et des *Mémoires* de Ch. Perrault, 1759, in-12.

PATTEN (Thomas), théologien anglican, qui vivait dans le XVIIe siècle, se rendit célèbre par divers ouvrages savants en faveur de la religion, et qui prouvent qu'il avait bien étudié les saintes Écritures. Parmi un grand nombre, les suivants méritent une attention particulière: *Apologie chré-*

tienne, in-8, discours fait pour la chaire; *Apologie chrétienne de saint Pierre*, faisant aussi la matière d'un sermon qui fut prêché, publié avec des *notes* et une *réponse* aux objections du père Ralph Heathcote, aussi docteur anglican, mort en 1695; *La suffisance des preuves données de l'évidence de l'Evangile, soutenue contre la réplique du P. Ralph Heathcote*, in-8; *L'Opposition entre l'Evangile de J.-C. et ce qu'on appelle la religion naturelle*, sermon; *Défense du roi David, dont le caractère est mal exposé dans quelques écrits modernes.* Patten mourut en 1690.

* PATUZZI (Jean-Vincent), dominicain, né à Conégliano, le 19 juillet 1700, prit l'habit en 1717, dans la congrégation du B. Salomoni, et fut chargé par ses supérieurs de professer la philosophie et ensuite la théologie à Venise. Il composa un grand nombre d'ouvrages dont quelques-uns ont paru sous le nom d'*Eusebio Eraniste*, et d'autres sous celui d'*Adelfo Dositeo*, deux masques qu'il prend quelquefois. Il mourut à Vicence, le 26 juin 1769. On a de lui: *Vita della V. serva di Dio Rosa Fialetti, del terzo ordine di san Domenico, con l'aggiunta di alcune sue lettere, canzoni ed altre spirituali operette*, Venise, 1740, in-4; *Difesa della dottrina del angelico dottor S. Tomaso sopra l'articolo cinque della Q.* 154, 2 2, Lucques, 1746, in-4, sans nom d'auteur. Ce livre est dirigé contre les partisans du P. Bensi, jésuite. (*Voy.* Bensi.) *De futuro impiorum statu libri tres*, Vérone, 1748, in-4; 2e éd., Venise, 1764; *Lettere teologico-morali di Eusebio Eraniste*, etc., *in difesa della storia del probabilismo del P. Daniello Concina*, Trente, (Venise), 1752, in-8. L'ouvrage eut trois éditions dans la même année; *Lettere teologico-morali in continuazione della difesa dell' istoria del probabilismo*, 1753, 2 vol. in-8; *Lettere theologico-morali in continuazione della difesa*, etc., 1754, 2 vol. in-8; (*Voy.* Maderno); *Osservazioni sopra varj punti d'istoria letteraria, esposte in alcune lettere al P. Fr. Ant. Zaccaria, con due appendici*, etc., Venise, 1756, 2e édit., 1760, 2 vol. in-8; une édit. du traité *De re sacramentaria*, du P. Drouin (*voy.* ce nom), avec des additions et des notes, Venise, 1756, 2 vol. in-fol.; *Lettera enciclica del Benedetto XIV, diretta al' assemblea generale del clero gallicano, illustrata e difesa*, Lugano, 1758, in-8; 2e édit., Venise, 1759, insérée dans la *Raccolta selta delle cose di Portugallo, rapporto a' yesuiti*, Lugano, 1759; *con aggiunte e monumenti*, Venise, 1761, traduite en français, Utrecht, 1760, in-12; *Trattato della regola prossimà delle azioni umane*, etc., Venise, 1758, trad. en latin, Venise, 1761; *Breve istruzione sopra la regola prossima*, Venise, 1759, avec des augment., Naples et Milan, et trad. en latin, dans la *Théologie* morale de Gasparo Vattolo, Venise, 3 vol. in-4; *De indulgentiis et requisitis præsertim ad eas recipiendas dispositionibus*, Rome, 1760, in-16. Ce traité, publié sous le nom supposé de *Nicolo Giunchi de' Raspantini*. reparut la même année sous celui de l'auteur; *Esposizioni sulla dottrina cristiana*, Venise, 1761. C'est une trad. de l'ouvrage de Mesenguy, mais tellement corrigé et changé, qu'on peut le regarder comme une œuvre nouvelle, à l'abri des censures de Rome; *Lettere ad un ministro di stato sopra le morali dottrine de' moderni casuisti*, Venise, 1761, 2 vol. in-8; 2e édition, augment., 1763, sous le nom d'*Eusebio Eraniste*; *Lettere apologetiche, owero Difesa della dottrina di san Thomaso, contro le calunnie de' suoi accusatori sulla materia del tirannicidio*, Venise, 1763, in-8, sous le nom d'*Eusebio Eraniste*; *De sede inferni in terris quærenda dissertatio ad complementum operis de futuro impiorum statu*, 1763, in-4; *La causa del probabilismo richiamata all' esema da M. Liguori e convinta novellamente di falsità*, Ferrare, 1764, in-8; *Osservazioni teologiche sopra l'apologia di M. D. Alf. di Liguori, contro il libro intitolato: La causa del probabilismo*, Venise, in-8, sous le nom d'*Adelfo Dositeo* (*Voy.* Liguori); *Ethica christiana, sive theologia moralis, ex sanctæ Scripturæ fontibus derivata et sancti Thomæ Aquinatis doctrina illustrata*, Bassano, 1760, 7 vol. in-4; cet ouvrage fut achevé par le père *Pierre Fantini*, qui lefit précéder d'une *Vie* de l'auteur et du catalogue de ses ouvrages. L'*Europe littéraire*, juin 1769, contient l'*Eloge* du P. Patuzzi. On ne peut trop le louer d'avoir poursuivi, sans leur donner de répit, les défenseurs de la morale relâchée. Cependant des personnes qui la condamnent assurément pensent qu'il a quelquefois confondu avec elle une sage condescendance, des ménagements que dictent la prudence et la charité, des tempéraments que demandent quelquefois l'amour du prochain et les intérêts du salut des pénitents. L'Evangile est une loi de miséricorde aussi bien que de justice; et l'on s'étonne de voir parmi ceux que le P. Patuzzi a combattus, le vénérable Liguori, homme consommé dans la connaissance des voies spirituelles, instruit, en un mot, par une longue expérience, des moyens les plus propres à faire rentrer le pécheur en lui-même, et à le ramener à la pratique des devoirs religieux.

* PAUCTON (Alexis-Jean-Pierre), mathématicien, né en 1736, à la Baroche-Gondoin, dans le Maine, étudia les mathématiques et le pilotage à Nantes, et vint à Paris, où il se fit instituteur. S'étant fait connaître par quelques travaux scientifiques, il obtint une place au bureau du cadastre, et fut nommé correspondant de l'institut. Il mourut à Paris le 15 juin 1798. On a de lui: *Théorie de la vis d'Archimède*, 1768, in-12; *Métrologie* ou *Traité des mesures, poids et monnaies des peuples anciens et modernes*, Paris, 1780, in-4. Malgré la quantité d'ouvrages qu'ont fait naître l'introduction du système métrique, celui de Paucton n'a rien perdu de son utilité. *Théorie des lois de la nature*, ou la science des causes et des effets; suivi d'une *Dissertation sur les Pyramides d'Egypte*, 1780, in-8, ouvrage dans lequel Montucla (*voy.* ce nom), chargé de l'examiner en qualité de censeur, ne vit qu'un galimatias algébrique, et dont la clarté, par conséquent, ne paraît pas être le principal mérite. Il a laissé parmi ses manuscrits une traduction des *Hymnes* d'Orphée, un traité de *Gnomonique*, et une théorie du *Ptérophore*, et d'un *Char volant*, dont il avait exposé les premières idées dans la *Théorie de la vis d'Archimède*, etc.

PAUL (saint), nommé auparavant *Saul*, de la

tribu de Benjamin, était né à Tarse, ville de Cilicie, et en cette qualité était citoyen romain. Son père, pharisien, l'envoya à Jérusalem, où il fut élevé et instruit par Gamaliel dans la science de la loi. Il puisa dans la secte des pharisiens une haine violente contre le christianisme. Lorsqu'on lapidait saint Etienne, il coopéra à sa mort, en gardant les habillements des bourreaux qui lapidaient ce saint martyr. Il ne respirait que le sang et le carnage contre les disciples de J.-C. Il obtint des lettres du grand-prêtre des juifs, pour aller à Damas se saisir de tous les chrétiens, et les mener chargés de chaines à Jérusalem; mais dans le chemin, il fut tout-à-coup frappé d'un éclat de lumière qui le renversa. Il entendit en même temps une voix qui lui dit : *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous? — Qui êtes-vous, Seigneur?* répondit-il. — *Je suis Jésus que vous persécutez.* Paul en tremblant s'écria : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse?* Jésus lui dit de se lever et d'aller à Damas, où il lui ferait connaître ses volontés. Il fut baptisé à Damas par Ananie, et prêcha aussitôt l'Evangile avec zèle en Arabie, à Jérusalem, à Césarée et à Tarse, d'où saint Barnabé le mena à Antioche. Ils y instruisirent un si grand nombre de personnes, l'an 38 de J.-C., que ce fut alors que le nom de *Chrétiens* fut donné pour la première fois aux disciples de J.-C. De là il fut envoyé à Jérusalem, pour y porter les aumônes des chrétiens d'Antioche. Saint Barnabé l'accompagna dans ce voyage. Après avoir rempli leur commission, il revinrent à Antioche. Ils allèrent ensuite dans l'ile de Chypre, l'an 43, puis à Paphos, où ils convertirent le proconsul Sergius Paulus (*voy.* ce nom). On croit que ce fut du nom de ce magistrat que l'apôtre des gentils prit le nom de *Paul*, pour lequel il changea son nom primitif de *Saul*. De l'île de Chypre ils passèrent à Antioche de Pisidie, et d'Antioche à Icone. Ils convertirent plusieurs juifs et gentils; mais ayant encore couru risque d'être lapidés par les juifs incrédules, ils allèrent à Lystres. Ce fut là que l'apôtre guérit un homme perclus dès sa naissance, nommé *Enée*. Ce miracle les fit prendre pour des dieux : le peuple voulait leur sacrifier. Ils avaient bien de la peine à réprimer les mouvements de leur idolâtre reconnaissance, lorsque quelques juifs, venus d'Icone et d'Antioche de Pisidie, changèrent les dispositions de la populace, qui se jeta sur Paul, l'accabla de pierres, et l'ayant traîné hors de la ville, l'y laissa pour mort. Il revint néanmoins dans la ville, d'où il sortit le lendemain pour aller à Derbe avec Barnabé. Ils repassèrent par Lystres, Icone, Antioche de Pisidie, vinrent en Pamphylie, et ayant annoncé la parole de Dieu à Perge, ils passèrent à Attalie, où ils s'embarquèrent pour Antioche de Syrie, d'où ils étaient partis l'année précédente. Les fidèles de cette ville les députèrent à Jérusalem vers les apôtres, pour les consulter sur l'observation des cérémonies légales. Les apôtres, s'étant assemblés pour en délibérer, arrêtèrent, de l'avis de Pierre, qui parla le premier dans cette sainte assemblée, regardée comme le premier concile des chrétiens, et dont le discours fut fortement appuyé par saint Jacques, Act. 15, que l'on n'imposerait point aux gentils le joug de la loi, mais qu'on les obligerait seulement à s'abstenir de viandes sacrifiées aux idoles, de chairs étouffées et de sang, qui étaient en abomination chez les juifs, dont ne ne devait pas aliéner les esprits; et de la fornication, regardée par les païens comme une chose licite. Paul et Barnabé revinrent avec cette décision, dont ils firent part à l'église d'Antioche. Paul ayant proposé à Barnabé de parcourir ensemble les villes où ils avaient prêché l'Evangile, ils se séparèrent à l'occasion de Marc, que Barnabé voulait emmener avec eux. Paul prit Sylas avec lui, et parcourut la Syrie, la Cilicie, la Lycaonie, la Phrygie, la Galatie, la Macédoine, etc. Il convertit à Athènes Denys l'Aréopagite, à la suite d'un discours inimitable, prononcé devant l'aréopage étonné et stupéfait. Jamais on ne parla plus magnifiquement de la Divinité. Etant retourné à Jérusalem, l'an 58 de J.-C., il fut arrêté par le tribun Lysias, et conduit à Félix, gouverneur de la Judée, qui le retint pendant deux ans prisonnier à Césarée. Festus, son successeur, ayant fait paraître Paul devant son tribunal, et ne le trouvant coupable d'aucun crime, lui proposa d'aller à Jérusalem pour y être jugé. Mais Paul, averti que les Juifs voulaient le tuer en chemin, en appela à César, et il fut arrêté qu'on l'enverrait à Rome. Quelques jours après il parut devant Agrippa et la reine son épouse, qu'il convainquit de son innocence. Il partit pour Rome, et aborda dans l'ile de Malte (*voy.* Malte et Méléda dans le *Dict. géograph.*), dont les habitants le reçurent humainement. L'apôtre passa trois mois dans cette île; il guérit le père de Publius, le premier du lieu, et fit plusieurs autres miracles (*voy.* Ciantar-Paleologue). Arrivé à Rome, il eut permission de demeurer où il voudrait avec le soldat qui le gardait. Il passa deux ans entiers à Rome, occupé à prêcher le royaume de Dieu et la religion de J.-C., sans que personne l'en empêchât. Il convertit plusieurs personnes, jusque dans la cour même de l'empereur. Enfin, après deux ans de captivité, il fut mis en liberté, sans que l'on sache comment il fut déchargé de l'accusation que les juifs avaient intentée contre lui. Il parcourut alors l'Italie, d'où il écrivit l'Epître aux Hébreux. Il repassa en Asie, alla à Ephèse, où il laissa Timothée, puis en Crète, où il établit Tite. Il fit ensuite quelque séjour à Nicopole, revint en Troade, passa par Ephèse, puis par Milet, et enfin il se transporta à Rome où il fut de nouveau mis en prison. Ce grand apôtre consomma son martyre le 29 juin de l'an 66 de J.-C. Il eut la tête tranchée par l'ordre de Néron, au lieu nommé les *Eaux salviennes*, et fut enterré sur le chemin d'Ostie. On a bâti depuis sur son tombeau une magnifique église, qui, détruite par un incendie en 1823, a été rétablie avec le secours des fidèles du monde chrétien. Nous avons de saint Paul 14 *Epîtres* qui portent son nom. A l'exception de l'Epître aux Hébreux, elles ne sont pas rangées dans le nouveau Testament selon l'ordre des temps : on a eu égard à la dignité de ceux à qui elles sont écrites, et à l'importance des matières dont elles traitent. Ces épîtres sont : l'*Epître aux Romains*, écrite de Corinthe, vers l'an 57

de J.-C.; la 1re et la 2e *Epître aux Corinthiens*, écrites d'Ephèse, vers l'an 57; l'*Epître aux Galates*, écrite à la fin de l'an 56; l'*Epître aux Ephésiens*, écrite de Rome pendant sa prison; l'*Epître aux Philippiens*, écrite vers l'an 62 : l'*Epître aux Colossiens*, la même année : la 1re *Epître aux Thessaloniciens*, qui est la plus ancienne, fut écrite l'an 52; la 2e *Epître* aux mêmes écrite quelque temps après; la 1re *à Timothée*, l'an 58; la 2e au même, écrite de Rome pendant sa prison; celle *à Tite*, l'an 65; l'*Epître à Philémon*, écrite de Rome l'an 61 (*voy.* ONÉSIME); l'*Epître aux Hébreux*. En tout 14 épîtres qui se trouvent dans toutes les éditions du nouveau Testament. On lui a attribué plusieurs ouvrages apocryphes, comme les prétendues Lettres à Sénèque; une aux Laodicéens; les Actes de sainte Thècle, dont un prêtre d'Asie fut convaincu d'être le fabricateur; une *Apocalypse* et un *Evangile*, condamnés dans le concile de Rome sous Gélase. Ce qui nous reste des écrits de ce saint apôtre suffit pour le faire considérer comme un prodige de grâce et de sainteté. On y sent une véhémence, une force pour persuader et pour convaincre, que la fiction ne saurait jamais avoir. Il n'est pas possible à un esprit vrai de se soustraire à l'impression que cette lecture a faite sur tant de grands hommes. La sincérité, la candeur de cet illustre apôtre de J.-C., la persuasion intime qui l'animait lui-même, sa grande âme, victorieuse de tant de périls, de tant de persécutions, y paraissent dans le plus beau jour. On croit l'y voir, l'y entendre encore; rien n'est plus animé, plus vivant; et on peut lui appliquer ce qu'un ancien a dit d'un autre homme célèbre du même nom :

Et Pauli stare ingentem miraberis umbram.

Saint Jean Chrysostome, un des plus beaux génies et des esprits les plus solides de l'Orient, a montré dans plusieurs excellents discours, de quelle autorité était le témoignage d'un homme tel que Paul. Il désirait voir la ville de Rome, précisément pour y révérer la cendre de ce grand apôtre. (*Exhort. moral.* serm. 32. — *Novem homil. in Paulum.* Oper. tom. 1, p. 1058). Bossuet disait que si toutes les preuves du christianisme disparaissaient, les Epîtres de saint Paul l'y tiendraient constamment attaché. (*Voy.* saint DENYS D'ALEXANDRIE.) La conversion de ce grand homme, telle qu'il la rapporte lui-même dans les Actes des Apôtres et dans ses Epîtres, a ramené au christianisme un célèbre déiste anglais. (*Voy.* la fin de l'article LITTLETON Thomas.) Le roi Agrippa ne put en entendre le récit sans se sentir porté à professer la religion de J.-C. (Act. 26.) Le gouverneur Félix en fut ému jusqu'au fond de l'âme, et refusa d'écouter davantage un prisonnier si propre à persuader des vérités terribles aux hommes du siècle. (Act. 24.) Les premiers fidèles sentaient parfaitement la force de l'argument tiré de la conversion de Paul, et bénissaient Dieu de l'avoir fait servir à la gloire de la foi. (Gal. 1.) Les plus grands ennemis du christianisme ont toujours été embarrassés de l'impression qui résulte invinciblement de l'histoire des écrits de ce grand homme. Fréret, qui a fait tant d'inutiles efforts pour répandre des nuages sur les livres des saints, n'a point osé toucher aux Epîtres de saint Paul. D'autres ont substitué des sarcasmes et des injures personnelles aux raisons qui leur manquaient. Le prétendu Bolyngbroke rejette tout ce qu'écrit Paul, *parce que*, dit-il, *il était chauve et petit.* Boulanger décide l'affaire en disant que c'est un *enthousiaste forcené*. Saint Paul s'est attiré, sans doute, ces politesses philosophiques, par le peu d'égards qu'il a eu pour les philosophes. On peut croire qu'ils étaient alors à peu près tels qu'ils sont aujourd'hui. (*Voy.* LUCIEN). Paul les regardait comme des hommes vains, bouffis d'orgueil jusqu'au délire : *Dicentes se esse sapientes stulti facti sunt* (Rom. 1); comme des hommes sans mœurs, et abominables dans toute la rigueur du terme. (*Ibid.*) Il avertissait les chrétiens de se défier de leurs pompeuses leçons et de leur suffisance dogmatisante : *Videte ne quis vos decipiat per philosophiam et inanem fallaciam.* (Coloss. 2.) Il les réfutait vivement, dès qu'il en avait l'occasion : *Quidam autem epicurei et stoici philosophi disserebant cum eo.* (Act. 17.) On comprend sans peine combien ses principes, ses sentiments et sa conduite lui donnaient d'avantage sur tous ces vieux pédagogues qui semonçaient froidement et commodément le genre humain par des sentences de parade et de morgue, ou le corrompaient par des maximes de vice. Qui d'eux eût osé se vanter d'avoir le zèle, l'activité, la patience, la persévérance de Paul, et surtout sa parfaite indifférence pour la gloire et le mépris, pour la calomnie et le respect, pour le nom de séducteur et celui d'homme vrai, pour l'obscurité et la réputation? *Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonam famam, ut seductores et veraces, sicut qui ignoti et cogniti* (II. Cor., c. 6, v. 8.) Non, la sublime disposition d'âme qui met tout cela de niveau ne leur était pas connue; ils n'en soupçonnaient pas même la possibilité, elle eût anéanti leur fastueuse sagesse, s'ils avaient pu en goûter un moment la divine impression. Guill. Paley (*voy.* ce nom) a publié : *La vérité de l'histoire de St. Paul.* telle qu'elle est rapportée dans l'Ecriture, prouvée par la comparaison des épîtres qui portent son nom, avec les actes des Apôtres et avec les épîtres entre elles, trad. de l'anglais par Levade, 1821, in-8, ouvrage très-estimé.

PAUL (Saint), premier ermite, naquit dans la Thébaïde, de parents riches, vers l'an 229. Il perdit son père et sa mère dès l'âge de 15 ans, et se trouva maître d'un bien considérable. Il en fit deux emplois également utiles : il soulagea les pauvres, et se fit instruire dans les sciences. Le feu de la persécution s'étant allumé sous Dèce, en 250, il se retira dans une maison de campagne. Son beau-frère, avide de son bien, ayant voulu le dénoncer pour en jouir plutôt, Paul s'enfonça dans les déserts de la Thébaïde. Une caverne, habitée autrefois par de faux monnayeurs, lui servit de retraite. Cette solitude, à laquelle il s'était d'abord condamné par nécessité, ne tarda pas à lui plaire. Il y passa le reste de sa vie, inconnu aux hommes, et ne vivant que des fruits d'un palmier dont les feuilles servaient à le couvrir. Dieu le fit connaître à saint

Antoine, quelque temps avant sa mort. Cet anachorète alla le chercher, et vint jusqu'à la grotte de Paul, qu'il eut le bonheur d'entretenir. Le saint solitaire lui apprit qu'il touchait à son dernier moment, et lui demanda le manteau de saint Athanase. Antoine alla le chercher; mais au retour il ne trouva que le cadavre de Paul. Ce saint expira en 342, à 113 ans, après avoir donné naissance à la vie érémitique. On dit qu'après qu'il se fut nourri des dattes d'un palmier jusqu'à l'âge de 53 ans, un corbeau lui apporta tous les jours du pain miraculeusement, et qu'après sa mort deux lions firent la fosse dans laquelle saint Antoine l'enterra. Quelques savants révoquent ces faits en doute; mais il paraît que l'histoire que saint Jérôme, si voisin de ce temps, en a écrite avec tant d'intérêt et d'élégance, suffit pour leur assurer le suffrage des critiques sages. Des moralistes ont trouvé de la difficulté à concilier la sainteté de Paul, avec une solitude qui le privait de la fréquentation des saints mystères et de tous les secours que présente l'Eglise, en même temps qu'elle prescrit des devoirs. Mais, sans s'arrêter à ces temps de persécution où la fuite pouvait paraître le plus sûr moyen de salut, il est reconnu que dans les règles les plus générales comme les plus respectables, la Providence a mis ses exceptions; qu'elle peut déroger et déroge en effet à ses propres lois. (*Voy.* JEAN DE LA CROIX, RUSBROCH, TAULÈRE.) *Quis anachoretarum*, dit un ascétique, *si receptas leges ac regulas respicis, salvus esse sine sacramentis, sine ullo salutis adminiculo potuit, sine ulla ecclesiasticarum legum observantia? Et accepti tamen Deo erant et miraculis fulsere; Paulus præsertim, quia prima ætate ab omni humano consortio ad mortem usque et Antonii adventum alienus vixit. Quænam ad hæc responsio, nisi* DOMINUS EST FILIUS HOMINIS ETIAM SABBATHI? (Matth., 12.) C'est souvent par ces exceptions mêmes et ces routes insolites tracées à la sainteté, que la Providence atteint son but d'une manière particulièrement efficace. (*Voy.* PATRICE, SIMÉON STYLITE). L'Eglise célèbre sa fête le 15 janvier.

PAUL Ier (saint), succéda au pape Etienne II, son frère, en 757. Il donna avis de son élection à Pepin, lui promettant amitié et fidélité jusqu'à l'effusion de son sang. Ce prince lui prêta des secours pour le défendre contre les vexations de Didier, roi des Lombards. Paul fonda diverses églises, et après avoir gouverné avec sagesse et avec prudence, il mourut en 767. On a de lui 22 *Lettres* dans le Recueil de Gretser.

PAUL II (Pierre-Barbo), noble Vénitien, neveu du pape Eugène IV, qui l'honora du chapeau de cardinal en 1440, monta sur la chaire de Saint-Pierre après Pie II, en 1464. On fit jurer au nouveau pape d'observer plusieurs lois que les cardinaux avaient faites dans le conclave. Elles regardaient la continuation de la guerre contre les Turcs, le rétablissement de l'ancienne discipline de la cour romaine, la convocation d'un concile général dans huit ans, et la fixation du nombre des cardinaux à 44. De tous ces articles, Paul n'exécuta que celui qui regardait la guerre contre les infidèles. Cependant, pour se concilier les cardinaux, il leur accorda le privilége de porter l'habit de pourpre, le bonnet de soie rouge et une mitre de soie semblable à celle que les souverains pontifes avaient seuls droit de porter. Il excommunia Podiebrad, roi de Bohême, qui persécutait ouvertement les catholiques de ses états. Cet anathème fut suivi d'une croisade qu'il fit prêcher contre ce prince; mais elle ne produisit aucun effet remarquable. Les seigneurs d'Italie, divisés entre eux, exerçaient des vexations horribles : Paul II travailla à les réunir, et eut le bonheur de réussir. Ce pontife mourut en 1471, à 54 ans, d'un excès de melon. On a de lui des *Lettres* et des *Ordonnances*, et on lui attribue un *Traité des règles de la chancellerie*. Un cordelier, professeur à Bonn, a fabriqué sous le nom de ce pontife une *Bulle* inepte et contradictoire, pour faire de l'archevêque de Cologne une espèce de pape en Allemagne : l'imposture fut alors découverte par la maladresse de l'imposteur. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er novembre 1770, pag. 348.) Paul réduisit le jubilé à 25 ans, par une bulle du 19 avril 1470. Il n'aimait pas beaucoup les gens de lettres, qui effectivement ne manquent pas de causer des troubles quand ils sont en trop grand nombre et trop protégés, mais surtout lorsqu'ils sont impunément superficiels et vains. (*Voy.* FRÉDÉRIC GUILLAUME). Il supprima le collége des abréviateurs, composés des plus beaux esprits de Rome. Platine, l'un de ces abréviateurs, ne le ménage pas; mais comme pour de bonnes raisons il avait été dépouillé de ses biens et mis deux fois en prison par ordre de ce pape, il ne faut pas toujours compter sur ce qu'il en dit. Stella, plus équitable, dit que ce fut un pontife juste, charitable envers les pauvres, particulièrement envers les cardinaux, les évêques, les princes et les nobles qui n'étaient pas favorisés de la fortune; qu'il les aidait de ses propres revenus, de même que les veuves et les malades. Il ajoute que son principal soin était que la ville de Rome fût toujours abondamment pourvue de vivres. Le cardinal Quirini a donné la *Vie* de Paul II, Rome, 1740, in-4, et l'a très-bien vengé des calomnies de Platine.

PAUL III (Alexandre FARNÈSE), Romain, évêque d'Ostie, et doyen du sacré collége, fut mis sur la chaire de saint Pierre d'une voix unanime, après Clément VII, le 13 octobre 1534. Le commencement de son pontificat fut marqué par l'indication d'un concile général à Mantoue, qu'il transféra ensuite à Trente où la première session se tint le 13 décembre 1545. Il fit avec l'empereur et les Vénitiens contre les Turcs une ligue qui échoua. Il engagea, en 1538, les rois François Ier et Charles-Quint à se trouver à Nice, où ils firent une trève de 10 ans, qui fut bientôt rompue. Son zèle était ardent et s'étendait à tout. Il établit l'inquisition à Naples, approuva la société des jésuites, condamna l'*Intérim* de Charles-Quint, et se conduisit avec autant de circonspection que de fermeté envers Henri VIII, roi d'Angleterre. Ceux qui attribuent le schisme de ce prince à la rigueur du pape ignorent les circonstances de cet événement, et ne réfléchissent pas qu'un homme auquel six femmes n'ont pas suffi n'était point disposé à se contenter d'une. Il est

certain d'ailleurs que le schisme était consommé avant Paul III. (*Voy.* CLÉMENT VII et HENRI VIII). Paul III avait eu, avant d'embrasser l'état ecclésiastique, une fille qui épousa Bosio Sforce, et un fils, nommé Pierre-Louis Farnèse, qu'il fit duc de Parme et de Plaisance. Ce fils ingrat répondit mal aux soins de son père; il gouverna en tyran. Ses sujets se révoltèrent et lui ôtèrent la vie. Le petit-fils de Paul III ne se comporta pas mieux que son père, et les chagrins qu'il fit naître dans le cœur du pontife le mirent, selon quelques-uns, au tombeau, en 1549, à 84 ans. Près d'expirer, il s'écria, pénétré de douleur d'avoir souillé son âme pour des ingrats : *Si mei non fuissent dominati, etc.* Paul III aimait les lettres et la poésie, et récompensait ceux qui les cultivaient. Il nous reste de ce pontife quelques *Lettres* de littérature à Sadolet et à Erasme. Il avait composé des *Remarques* sur plusieurs *Epîtres* de Cicéron.

PAUL IV (Jean-Pierre CARAFFA), doyen des cardinaux et archevêque de Théate, autrement Chieti, dans le royaume de Naples, obtint la tiare après Marcel II, en 1555, âgé de 80 ans. Il montra, dès le commencement de son pontificat, une vigueur qu'on n'attendait pas de son grand âge. Il menaça des foudres ecclésiastiques l'empereur Charles-Quint, qui ne s'opposait pas avec assez de zèle aux luthériens; et se ligua avec la France, pour faire la conquête du royaume de Naples sur la maison d'Autriche. Ferdinand ayant accepté l'empire sans consulter le saint Siége, Paul IV le trouva fort mauvais. Il renvoya l'ambassadeur de ce prince, qui, outré de ce procédé, ne se rendit point à Rome pour se faire couronner : exemple que tous ses successeurs ont imité. Il travailla beaucoup à la réformation des mœurs, obligea les ecclésiastiques à porter des habits conformes à leur état, condamna avec sévérité les livres impies, punit les blasphémateurs, défendit les lieux infâmes, et chassa même de Rome ses neveux et leurs familles, parce qu'ils abusaient de leur autorité contre les lois de la justice et de la religion. Il étendit l'autorité de l'inquisition comme un moyen nécessaire pour contenir les progrès de l'erreur, obligea les évêques à résider dans leurs diocèses, et les religieux à rentrer dans leurs monastères, et travailla avec zèle à rétablir la religion catholique en Angleterre, sous le règne de la reine Marie. On lui a reproché de ne pas avoir reçu favorablement l'envoyé d'Elizabeth, qui était venu lui annoncer l'avénement de cette princesse au trône; mais si l'on considère les dispositions de cette reine, surtout sa haine profonde et sanguinaire, quoique d'abord dissimulée, contre les catholiques, on est convaincu que par des ménagements quelconques le pape n'aurait rien gagné sur elle. Il fulmina, en 1559, une bulle terrible contre les hérétiques, par laquelle il déclare tous ceux qui faisaient profession publique d'hérésie déchus de leurs bénéfices, dignités, etc. Ce pontife érigea ensuite divers évêchés en archevêchés, et créa de nouveaux évêques pour être leurs suffragants. Enfin, après avoir gouverné l'Eglise dans des temps pénibles et difficiles, il mourut le 18 août 1559, à 84 ans. Il s'était rendu recommandable par son zèle, sa charité et la régularité de sa vie; mais il n'en fut pas plus aimé : sa statue fut insultée par la populace, qui la brisa et en jeta la tête dans le Tibre. On a de lui divers écrits : *De symbolo*; *De emendanda Ecclesia*; la *Règle des théatins*, dont il fut l'instituteur avec saint Gaëtan, et qui tirèrent leur nom de son évêché de Théate.

PAUL V (Camille BORGHÈSE), originaire de Sienne, né à Rome en 1552, fut d'abord clerc de la chambre, et ensuite nonce en Espagne sous Clément VIII, qui lui accorda le chapeau de cardinal. Il monta sur le trône pontifical en 1605, après Léon XI, et eut le déplaisir de voir s'élever un différend assez grave entre le saint Siége et la république de Venise. Le sénat avait défendu par deux décrets : 1° les nouvelles fondations de monastères, faites sans son concours; 2° l'aliénation des biens-fonds, soit ecclésiastiques, soit séculiers. Le premier décret fut donné en 1603, et le deuxième en 1605. Le sénat fit arrêter vers le même temps un chanoine et un abbé, accusés de divers crimes, et en attribua la connaissance à la justice séculière. C'en était plus qu'il n'en fallait pour offenser le pontife. Clément VIII avait cru devoir dissimuler; mais Paul V, qui venait de faire plier les Génois dans une pareille occasion, se flatta que les Vénitiens seraient aussi souples : il se trompa. Le sénat soutint qu'il ne tenait que de Dieu le pouvoir de faire des lois, sans distinguer la matière, ni les règles, ni les usages reçus dans les états chrétiens. Il refusa de révoquer ses décrets, et de remettre les ecclésiastiques prisonniers entre les mains du nonce, comme le pape le demandait. Paul V, irrité, excommunie le doge et le sénat, et met tout l'état en interdit, si on ne lui fait satisfaction dans les 24 jours. Le sénat ne fit que protester contre ce monitoire, et en défendit la publication dans toute l'étendue de ses états. Une foule d'écrits, lancés de part et d'autre, annonçaient l'animosité des deux partis. Les capucins, les théatins et les jésuites furent les seuls qui observèrent l'interdit. Le sénat les fit tous embarquer pour Rome, et les jésuites furent bannis à perpétuité. Cependant Paul V se préparait à soutenir les armes spirituelles par les temporelles. Il levait des troupes contre les Vénitiens : ceux-ci se préparaient à les repousser. Mais le pape, instruit par une lettre interceptée, que Fra-Paolo essayait, à la faveur de ce différend, d'introduire le calvinisme à Venise (*voy.* SARPI), s'adressa à M. d'Alincourt, ministre de France, et alors le bon Henri IV se donna pour médiateur. Ses ambassadeurs à Rome et à Venise entamèrent la négociation, et le cardinal de Joyeuse la termina en 1607. On convint que ce cardinal déclarerait à son entrée dans le sénat, que les censures étaient levées, ou qu'il les levait; et qu'en même temps le doge lui remettrait la révocation de la protestation. On accorda le rétablissement des religieux bannis, excepté celui des jésuites, qui furent rétablis plus tard. Enfin les Vénitiens promirent d'envoyer à Rome un ambassadeur extraordinaire, pour remercier le pape de leur avoir rendu ses bonnes grâces. Peu de temps après, parut le livre du jésuite Suarez, que le parlement de Paris condamna. Paul V réclama contre cet

arrêt, qui demeura suspendu après de longs débats. Lors de l'assemblée des états-généraux, en 1614, ce pontife voulut faire recevoir en France le concile de Trente, mais il ne put l'obtenir. Il réclama également contre le livre de Richer, docteur en Sorbonne, qui portait atteinte aux droits du saint Siége; l'ouvrage fut censuré, et le pontife s'apaisa. Sous son gouvernement les nestoriens-chaldéens se réunirent complétement à l'Eglise romaine. Paul V s'était occupé de terminer un autre différend, longtemps agité dans les congrégations *de Auxiliis*. Il fit dire aux disputants et aux consultants, que, les congrégations étant finies, il faisait défense aux parties belligérantes de se censurer mutuellement. Quelques auteurs ont avancé que Paul V avait dressé contre la doctrine de Molina une bulle à laquelle il n'a manqué que d'être promulguée; mais ce fait est demeuré jusqu'à présent sans autre preuve que le projet de cette bulle, qui se trouve à la fin de l'*Histoire des congrégations de Auxiliis*, du P. Serry, qui ne se fonde que sur des relations manuscrites de la congrégation *de Auxiliis*, des P. François Pegna et Thomas Lemos, auxquels, selon le décret d'Innocent X, du 23 avril 1654, il ne faut nullement ajouter foi. « Tout ce » qui put intéresser à ce sujet la sagesse du souve» rain pontife, dit l'abbé Bérault, ce fut de main» tenir la concorde entre les écoles catholiques, et » de réprimer la témérité des docteurs, qui vou» laient dévoiler des mystères sur lesquels l'apôtre, » élevé jusqu'au troisième ciel, ne savait que s'é» crier : *O profondeur des trésors de la sagesse et de* » *la science de Dieu!* Il est de foi que l'homme fait » le bien librement, et que la grâce lui est abso» lument nécessaire pour les œuvres du salut; que » la grâce ne nuit point au libre arbitre, et que le » libre arbitre n'ôte rien au pouvoir de la grâce : » voilà deux vérités qu'il faut croire simplement, » et qui font également la matière de notre foi. » Mais on ne s'est pas tenu à la substance du mys» tère; on a voulu, pour ainsi dire, en faire l'ana» lyse et en connaître le mode, ou la manière » d'être. On a demandé comment, terme qui, en » nos mystères, annonce presque toujours la témé» rité, on a demandé comment la grâce s'accordait » avec le libre arbitre; comment le libre arbitre » agissait sous la main de la grâce, et comment » la grâce disposait de l'activité du libre arbitre; » quelle part ils avaient encore chacun à l'accom» plissement des préceptes et au mérite des bonnes » œuvres. Objets sagements voilés à nos yeux, afin » que nous attendions tout du ciel, et qu'en même » temps nous fassions tout ce qui est en notre » pouvoir, afin que notre salut s'opérât avec crainte » et tremblement, et tout à la fois avec d'autant » plus d'assurance, que nous mettrions moins de » confiance dans nos faibles efforts. » (*Voy.* Lemos, Lessius, Molina.) On pressa Paul V, non moins vainement, de faire un article de foi de l'*Immaculée Conception de la sainte Vierge*. Paul se contenta de défendre d'enseigner publiquement le contraire. Ce grand pontife mit le même discernement dans l'affaire de Galilée, ne condamna que le ton décisif avec lequel il soutenait une opinion incertaine en elle-même (*voy.* Copernic), et contraire à la lettre de l'Ecriture; il lui permit même de la soutenir comme un hypothèse astronomique; mais Galilée mit dans sa conduite un fanatisme de suffisance et d'orgueil, qui, aux yeux des sages, le rendit inexcusable. « Il exigea » (écrivit Guichardin, ambassadeur de Toscane, au grand-duc, dans une dépêche du 4 mars 1616), « que le pape et le » saint Office déclarassent le système de Copernic » fondé sur la Bible; il assiégea les antichambres » de la cour et des palais des cardinaux; il répan» dit mémoires sur mémoires. Galilée, ajoute l'am» bassadeur, fait plus de cas de son opinion que de » celle de ses amis. Après avoir persécuté et lassé » plusieurs cardinaux, il s'est jeté à la tête du car» dinal Orsini. Celui-ci, sans trop de prudence, a » pressé vivement S. S. d'adhérer aux désirs de » Galilée. Le pape fatigué a rompu la conversa» tion... Galilée met un extrême emportement en » tout ceci, et il n'a ni la force ni la sagesse de » le surmonter. Il pourra nous jeter tous dans de » grands embarras; je ne vois pas ce qu'il peut ga» gner ici par un plus long séjour. » (*Voy.* Galilée et Urbain VIII.) Paul V s'appliqua à embellir Rome, et à y rassembler les plus beaux ouvrages de peinture et de sculpture. Cette ville lui doit ses plus belles fontaines, surtout celle qui fait jaillir l'eau d'un vase antique, tiré des Thermes de Vespasien; et celle qu'on appela l'*Acqua Paola*, ancien ouvrage d'Auguste, que Paul V rétablit. Il y fit conduire l'eau par un aqueduc de 35,000 pas, à l'exemple de Sixte-Quint. Il acheva le frontispice de Saint-Pierre et le magnifique palais de Monte-Cavallo. Il s'appliqua surtout à relever et à réparer les anciens monuments, et à les faire servir, autant que leur nature le comportait, à la gloire du christianisme, comme l'exprime élégamment l'inscription placée sur une colonne de porphyre, tirée du temple de la Paix, et portant une belle statue de la Vierge, à côté de l'église de Sainte-Marie-Majeure :

Impura falsi templa
Quondam numinis
Jubente mœsta perferebam Cæsare :
Nunc læta veri
Perferens Matrem Dei
Te, Paule, nullis obticebo sæculis.

Son pontificat fut honoré de plusieurs illustres ambassades. Un roi du Japon, celui de Congo, et quelques princes des Indes lui envoyèrent des ambassadeurs. Le pontife eut soin de leur donner des missionnaires, et de fonder des évêchés dans ces pays nouvellement conquis à la foi. Il témoigna la même affection aux Maronites et aux autres chrétiens orientaux. Il envoya des légats à divers princes orthodoxes, soit pour leur témoigner son estime, soit pour les confirmer dans leur zèle pour la religion, et termina sa carrière le 16 janvier 1621, à 69 ans, après avoir confirmé l'*Oratoire de France*, les *Ursulines*, l'ordre de la *Charité*, et quelques autres instituts. « Jamais pape, dit un historien » moderne, n'a plus approuvé d'ordres religieux » et de congrégations différentes, persuadé qu'il ne » peut y avoir trop d'asiles à la piété, et que comme » Dieu ne conduit pas tous les hommes par la

» même voie, il est à propos de leur ouvrir diffé-» rentes routes par où ils puissent aller à lui. » Paul V, ferme dans ses prétentions, grand dans ses vues, mais pas toujours assez éclairé dans les moyens, brillait plus par sa piété et son attachement à ses devoirs que par sa politique. On a remarqué qu'il ne passa aucun jour de son pontificat sans célébrer la messe, malgré ses infirmités ordinaires, et l'embarras des affaires les plus épineuses. Il ordonna à tous les religieux d'avoir, dans leurs études, des professeurs pour le latin, le grec, l'hébreu et l'arabe; décret qui n'a eu qu'une exécution très-imparfaite.

PAUL. *Voy.* Emile, et Sergius.

PAUL de Samosate, ainsi appelé parce qu'il était de la ville de Samosate sur l'Euphrate, fut nommé patriarche d'Antioche, l'an 260 de J.-C. Zénobie régnait alors en Syrie, et sa cour rassemblait tous les hommes célèbres par leurs talents et par leurs lumières. Elle y appela Paul de Samosate, admira son éloquence, et voulut s'entretenir avec lui sur les dogmes du christianisme. Cette princesse préférait la religion juive à toutes les autres, et ne pouvait se résoudre à confesser les mystères de la religion chrétienne. Pour affaiblir cette répugnance, Paul tâcha de réduire les mystères à des notions toutes naturelles. Il dit à Zénobie, que « les trois » Personnes de la Trinité n'étaient point trois Dieux, » mais trois attributs sous lesquels sa Divinité » s'était manifestée aux hommes: que J.-C. n'était » point un Dieu, mais un homme auquel la sa-» gesse s'était communiquée extraordinairement, » et qu'elle n'avait jamais abandonné... » Paul de Samosate ne regarda peut-être ce changement criminel dans la doctrine de l'Eglise que comme une condescendance propre à faire cesser les préjugés de Zénobie. Mais lorsque les fidèles lui reprochèrent cette prévarication, il s'efforça de la justifier, en soutenant qu'en effet J.-C. n'était pas Dieu, et qu'il n'y avait en Dieu qu'une personne. Les erreurs de Paul alarmèrent le zèle des évêques; ils s'assemblèrent à Antioche, et l'adroit sectaire leur protesta qu'il n'avait point enseigné les erreurs qu'on lui imputait. On le crut, et les évêques se retirèrent; mais Paul persévéra dans son erreur, et elle se répandit. Les prélats d'Orient s'étant assemblés de nouveau à Antioche, vers 268, il fut convaincu de nier la divinité de Jésus-Christ, déposé et excommunié, et Domnus mis en sa place. Le concile, qui était fort nombreux, écrivit au pape saint Denys, pour lui faire part de la déposition de Paul et de l'ordination de Domnus. Rien ne prouve mieux que cette condamnation combien la foi de la divinité de J.-C. était affermie et générale dans l'Eglise, longtemps avant le concile de Nicée, et combien les sociniens en imposent en cherchant des partisans dans les anciens Pères. S'il s'en trouve qui se sont inexactement expliqués, c'est que le langage qui exprime le mystère de la Trinité n'était point encore rigoureusement formé et généralement adopté, quoique la foi fût certaine et uniforme. Paul de Samosate, refusant de souscrire à la décision du concile qui l'avait condamné comme un hérétique, et déposé comme chargé de plusieurs crimes, demeurait toujours à Antioche, et ne voulait point quitter sa maison, qui appartenait à l'Eglise. Les chrétiens s'en plaignirent à l'empereur Aurélien, qui ordonna que la maison fût adjugée à celui à qui le pape de Rome adresserait ses lettres, et qui par là serait reconnu être en communion avec lui: tant il était notoire, même aux païens, que l'union avec l'Eglise de Rome était la marque des vrais chrétiens. Les disciples de Paul furent nommés *paulianistes*, et préparèrent la secte qui s'éleva le siècle suivant, et porta le trouble dans l'église et dans l'empire. (*Voy.* Arius.) Les mœurs de cet hérésiarque étaient très-déréglées; des femmes qu'il avait établies jusque dans le palais patriarcal l'accompagnaient partout, et il se rendit odieux par ses extorsions, son faste et les désordres de tout genre auxquels il s'abandonna.

PAUL de Tyr, professeur de rhétorique l'an 120 de J.-C., fut député par ses concitoyens vers Adrien. Cet empereur, touché de son éloquence, lui accorda le titre de métropole pour la ville de Tyr. Il a laissé, sur son art, quelques écrits en grec, qui sont judicieux.

PAUL (*Julius Paulus*), jurisconsulte célèbre, qui florissait vers l'an 193 de J.-C., fut conseiller d'état avec Ulpien et Papinien. Les Padouans, voulant honorer le fameux médecin Apon, firent choix de Julius Paulus avec Tite-Live, pour accompagner le buste de leur concitoyen sur la porte du sénat: ce qui suppose une grande estime pour ce jurisconsulte. On a de lui quelques ouvrages de droit, entre autres les *Receptæ Sententiæ*, dont Schulting a donné une bonne édition.

PAUL le SILENTIAIRE, auteur grec, ainsi nommé de la dignité qu'il occupait dans le palais de Constantinople, vivait sous l'empereur Justinien, au VIe siècle; nous lui devons une *Histoire* curieuse en vers de l'*église de Sainte-Sophie*. On la trouve dans l'*Histoire* byzantine, avec la traduction et les notes de du Cange, Paris, 1670, in-fol.; un poème en vers grecs sur *les thermes de pythia*, que le savant Huet a éclairci de ses notes, Paris, 1598, in-4, et un assez grand nombre d'*Epigrammes* dans l'*Anthologie*. (Celle de Brunck en contient 83.)

PAUL EGINÈTE, médecin du VIIe siècle, selon Herbelot, fut ainsi nommé parce qu'il était natif de l'île d'Egine, aujourd'hui Engia. Il laissa un *Abrégé des Œuvres de Galien*, et plusieurs autres ouvrages en grec, qui renferment des choses curieuses et intéressantes. Son Traité *De Re medica* fut imprimé à Bâle, en 1551, in-fol.; et ses autres écrits le furent en grec à Venise, 1528, in-fol., et en latin, Basle, 1538, in-fol. Les modernes y ont beaucoup puisé.

PAUL, diacre de Mérida, dans l'Estramadure, florissait aux premières années du VIIe siècle. On a de lui un livre intitulé: *De Vita et moribus Patrum Emeritensium*, dont la meilleure édition est celle d'Anvers en 1638, in-4, avec les notes de Vargus.

PAUL WARNEFRIDE, diacre d'Aquilée, au VIIIe siècle, illustre par sa piété et ses lumières, fut secrétaire de Didier, dernier roi des Lombards. Il fut reçu ensuite à la cour de Charlemagne, puis appelé à Metz pour y établir des écoles. Accusé par

des envieux d'avoir voulu attenter aux jours de l'empereur, il fut relégué dans l'île de Diomède, aujourd'hui Trémiti, dans la mer Adriatique. Alberge, prince de Bénévent, l'appela quelque temps après à sa cour, et après la mort de ce prince, en 787, il se retira au Mont-Cassin, où il embrassa la vie monastique, et mourut vers 801. Il est auteur d'une *Histoire des Lombards*, en 6 liv., depuis leur origine jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. On la trouve dans les *Recueils* de Vulcanius et de Grotius. Il a eu beaucoup de part à l'*Historia Miscella*. Cet ouvrage renferme 24 livres. Les onze premiers ne sont que les dix livres de l'Histoire romaine d'Eutrope, avec des additions de Paul, insérées par-ci par-là. Les cinq suivants sont entièrement de Paul, et servent de continuation à Eutrope; les huit derniers sont de Landulphus Sagax, qui vivait du temps de Lothaire, fils de Louis le Débonnaire : ces huit derniers sont presque entièrement tirés de Théophanes, ou plutôt de son traducteur Anastase le Bibliothécaire. Henri Canisius en a donné une édition enrichie de notes, Ingolstadt, 1603, in-8. L'*Historia Miscella*, et *De rebus Longobardorum*, se trouvent dans le 1er vol. des *Rerum italicarum scriptores* de Muratori. Paul diacre est encore auteur de quelques *Vies* de saints, et d'une *Histoire des évêques de Metz*, et de l'hymne de saint Jean : *Ut queant laxis*. *Voy*. Erchembert.

PAUL (Marc), ou Marco Polo, célèbre voyageur vénitien, partit avec son frère Masfio, l'an 1269, pour parcourir les régions orientales. Il eut le bonheur de gagner les bonnes grâces du grand Khan des Tartares, qui l'employa pendant 17 ans à diverses négociations dans son vaste empire. Polo, avec son frère, visita l'île de Sumatra, Ormus, la Perse, le Katai et la Chine. Le grand Khan, son protecteur, étant mort, il retourna à Venise, où il reçut un accueil honorable du sénat, qui lui confia le commandement d'une galère : Venise et Gênes étaient alors en guerre. La flotte de la première de ces républiques fut battue, et Polo fut blessé et fait prisonnier. C'est pendant sa captivité qu'il fit venir de sa patrie les *Notes* de ses voyages, qu'il y avait laissées, et dicta (1298) sa *Relation* à Rughello, noble Génois. Il en circula dès lors des copies. Lors de l'invention de la presse, cette relation fut imprimée sous ce titre : *Viaggi di Marco Polo e delle Maraviglie del mondo, da lui vedute*, etc., Venise, 1496, in-8. Elle a été traduite en différentes langues et insérée dans plusieurs collections. On fait cas de l'édition latine d'André Muller, Berlin, 1671, in-4. Marc Paul était bon observateur, et savait beaucoup de physique pour son temps. « Il » est digne d'attention, » dit M. Forster, *Histoire des Découvertes et des Voyages* faits dans le Nord, « que Marco Polo ait remarqué, il y a plusieurs » siècles, la hauteur des parties intérieures de » l'Asie, et qu'il ait fait des observations très- » exactes sur ces moutons sauvages, que les anciens » nommaient *musimomes*, et les Français et les » Italiens *moufflons*; animaux dont les cornes sont » si grandes, au rapport de quelques écrivains mo- » dernes, que les corsaks, ou petits renards du » désert, peuvent se cacher dedans. » Et après avoir parlé de l'action du feu dans les hautes régions du globe, et de l'expérience de M. de Luc, qui prouve qu'il y brûle moins vivement, et que ses effets sont moins considérables que sur le bord de la mer, M. Forster remarque que M. Polo avait fait la même observation d'une manière très-expresse, et que cette observation est de 500 ans plus ancienne. L'*introduction* à la traduction anglaise du voyage de Marc Paul, Londres, 1818, in-4, contient des détails curieux sur l'auteur et les différentes éditions du texte, et des traductions de ce voyage. Le P. Placide Zuela (*voy*. ce nom) a publié un savant ouvrage : *Di Marco Polo et degli antichi viaggiator i veneziani*, 2 vol. gr. in-4.

PAUL de Santa-Maria ou de Burgos, savant juif, natif de cette ville, fut détrompé de ses erreurs en lisant la *Somme de saint Thomas*. Il embrassa la religion chrétienne, et entra dans l'état ecclésiastique, après la mort de sa femme. Son mérite lui procura des places importantes et des bénéfices considérables. Il fut précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiacre de Trévigno, évêque de Carthagène, et enfin évêque de Burgos. On dit qu'il mourut patriarche d'Aquilée, en 1435, à 82 ans, après avoir défendu la religion par ses écrits. Les principaux sont : des *Additions* aux *Postilles* de Nicolas de Lyra; un traité intitulé : *Scrutinium Scripturarum*, Mantoue, 1474, in-fol.; *Quæstiones de nomine Tetragrammato*. Ses trois fils furent baptisés avec lui, et se rendirent recommandables par leur mérite. Le premier, Alphonse, évêque de Burgos, composa un *Abrégé* de l'histoire d'Espagne, qu'on trouve dans l'*Hispania illustrata*, 4 vol. in-fol.; le second, Gonzalve, fut évêque de Placentia, et le troisième, Alvarès, publia l'*Histoire de Jean II*, roi de Castille.

PAUL de La Croix (le B.), fondateur de l'ordre des Passionistes, naquit le 3 janvier 1694 à Ovado, diocèse d'Acqui, d'une famille noble. Prévenu dès son enfance d'une grâce particulière et déjà le modèle de toutes les vertus chrétiennes, il forma le dessein d'établir une congrégation. En 1720, il prit l'habit noir en mémoire de la passion, et se retira dans un ermitage avec un de ses frères, se préparant par la retraite et par la méditation des choses saintes à l'œuvre à laquelle il voulait se consacrer. Benoît XIII les ordonna prêtres tous les deux en 1727, et les autorisa à se donner des associés. Le premier établissement du père Paul-de-la-Croix fut celui de Montargentario, presqu'île en Toscane. Benoît XIV approuva l'institut, d'abord par un rescrit du 15 mars 1741, et ensuite par un bref du 28 mars 1746. Clément XIII favorisa aussi la congrégation, et Clément XIV lui donna l'église Saint-Jean-de-Paul, bâtie sur l'emplacement du palais qu'occupaient au mont Cœlius les frères Jean et Paul martyrisés, dans leur propre demeure, par ordre de Julien l'apostat. Enfin Pie VI approuva l'institut de la manière la plus solennelle, par la bulle *Præclara virtutum* du 15 septembre 1775. Paul-de-la-Croix eut le temps de voir son œuvre consolidée; il établit un noviciat et forma douze maisons en divers lieux. Il mourut en odeur de sainteté, le 18 octobre 1775. Sa *Vie* a été publiée par le P. de Saint-

Paul, Rome, 1786, in-4. On en trouve un extrait intéressant dans le *supplément* aux Vies des Pères, de Butler, Paris, 1824, in-8. Sa cause, introduite à la congrégation des Rites sous Pie VI, y a été examinée dans les formes juridiques, et le 18 février 1821, Pie VII proclama l'héroïsme des vertus du serviteur de Dieu.

PAUL (François), né à Saint-Chamas en Provence, s'appliqua à la médecine, et mourut en 1774, âgé de 43 ans. Il a fourni à la *Collection académique* commencée par Berryat (*voy.* ce nom), partie étrangère, l'analyse des *Mémoires de l'académie de Berlin*, en 3 vol. in-4, et en 10 vol. in-12; *et de l'académie de Boulogne*, 1 vol. in-4, rédigée avec assez de sagacité. On lui doit en outre; *Mémoires pour servir à l'histoire de la chirurgie du* XVIII*e siècle*, 1773, in-4 ou in-8; *Dictionnaire de chirurgie*, 1773, 2 vol. in-8. Il a aussi traduit du latin les *Institutions chirurgicales* de Heister, 1771, 2 vol. in-4, qu'il a enrichies d'observations intéressantes; le traité de la *Péripneumonie* de Van Swieten, et ceux des *fièvres intermittentes*, des *maladies des enfants*, et de la *pleurésie*, du même auteur.

* PAUL (Amand-Laurent), frère du précédent, né en 1740 à Saint-Chamas, fit ses études à Marseille, au collége de Belzunce, et admis chez les jésuites, enseigna les belles-lettres dans divers colléges jusqu'à la suppression de l'institut. Pour ne pas s'écarter de la carrière que l'obéissance lui avait fait embrasser, il accepta la chaire de rhétorique au collége d'Arles, et la remplit d'une manière distinguée. Pendant les orages de la révolution, il se retira en Espagne, et publia à Tolède une *Traduction* espagnole *des Heures de récréation* de Guicciardini. L'abbé Paul termina sa paisible carrière à Lyon, le 29 octobre 1809. On lui doit des traductions estimées : de *Velléius Paterculus*, 1770, in-12; de L. A. *Florus*, 1774, in-12; de *Justin*, 1775 et 1788, 2 vol. in-12; de *Cornélius Népos*, 1781, 1804, et 1820, in-12; des *Morceaux choisis de Tite-Live*, 1781, 2 vol. in-12; des *Fables de Phèdre*, 1805, et 1816, in-12: de *Sulpice-Sévère*, 1805; d'*Eutrope*, 1809, in-12. On lui doit en outre : *Cours de latinité supérieure*, 1807, 3 vol. in-12, réimprimé avec le *Cours de latinité inférieure*, 1821, 5 vol. in-12; *Cours de rhétorique*, 1810, in-12; *Art poétique de Boileau, et divers morceaux choisis de poésie française*, traduits en vers latins, 1804, in-8, 2e édit., 1820, avec une *notice* sur l'abbé Paul. *Fables et descriptions d'animaux*, en latin élémentaire, in-12; *Versions chrétiennes* et *thèmes chrétiens*, in-12. Compilations utiles et réimprimées plusieurs fois.

PAUL (sir Georges Onésiphore), baronnet du comté de Glocester, né le 21 septembre 1775, s'occupa toute sa vie d'objets philanthropiques, principalement de la réforme des prisons. Les soins qu'il prit d'améliorer celles de son comté de Glocester en ont fait un modèle à proposer pour ces sortes d'établissements. Il est mort dans sa terre de Hill-House, le 16 décembre 1820. On lui doit : *Considérations on the defects of prisons* (*Considérations sur les défauts des prisons*), 1784, in-8; *Proceedings of the grand juries magistrates*, etc. (Mesures prises par les grands jurés magistrats, etc., du comté de Glocester, pour la réforme générale des prisons de ce comté), 1818, in-8; *Doubts concerning the expediency and propriety*, etc. (Doutes concernant la convenance et l'opportunité d'établir immédiatement une maison pour les aliénés, dans le comté de Glocester), 1813, in-8. Sir G. O. Paul a donné encore quelques mémoires, dans les *Transactions* de la société pour l'encouragement de l'agriculture.

PAUL-ÉMILE. *Voy.* EMILE.

PAUL (saint Vincent de). *Voy.* VINCENT.

PAUL-JOVE. *Voy.* JOVE.

PAUL Ier (Pétrowitz), empereur et autocrate de toutes les Russies, né le 1er octobre 1754, était fils du grand duc Pierre, qui régna quelques mois sous le nom de Pierre III, et de la grande duchesse qui fut depuis Catherine II. Dès son enfance il fut victime de la désunion qui existait entre ses parents. L'empereur déclara par un ukase qu'il ne le reconnaissait pas pour son fils, et Catherine se montra souvent disposée à le sacrifier aux projets ambitieux de ses favoris. Les divisions de sa famille amenèrent la mort violente de Pierre III, en 1762. Paul Pétrowitz, auquel devait revenir l'empire, le vit changer de maître; et pendant le long règne de sa mère, il donna l'exemple d'une soumission qui attestait encore plus la faiblesse de son caractère que sa piété filiale. Cependant ce prince fut élevé avec soin par le savant physicien Æpinus, et il eut pour gouverneur le comte Panin. En 1774 le grand duc Paul épousa une fille du landgrave de Hesse Darmstadt; mais il perdit peu de temps après son épouse, qui mourut en couches; et, comme l'impératrice n'aimait pas cette princesse, et que Grégoire Orloff était alors dans la plus haute faveur, cet événement fit naître beaucoup de conjectures. En 1776 il se maria de nouveau avec la princesse de Wurtemberg, qui lui donna neuf enfants. Ce fut avec cette nouvelle épouse qu'il parcourut (1781) successivement, sous le nom de Comte du Nord, la Pologne, l'Autriche, l'Italie, la France et la Hollande. Ce voyage dura 14 mois. De retour en Russie, Paul se tint confiné dans le palais de Gatschina, évitant avec soin tout ce qui pourrait alarmer une mère soupçonneuse et jalouse du pouvoir. Cependant, lorsqu'en 1788 il vit la guerre déclarée aux Turcs, il sollicita la permission de se rendre à l'armée. « Toute l'Europe, écrivit-il à Catherine, connait le désir que j'ai de combattre; que dira-t-elle » en apprenant que je ne puis l'exécuter? — L'Europe dira, répondit l'impératrice, que le grand-duc est un fils respectueux. » Paul Ier, toujours éloigné du gouvernement par sa mère, ne prit part aux affaires que lors de son avénement au trône, après la mort de Catherine, arrivée en novembre 1796. Devenu maître de l'empire, il réhabilita la mémoire de Pierre III, son père, punit ses meurtriers (*voy.* ORLOFF), et exila la plupart des favoris de Catherine. Ce prince, d'un caractère bizarre, donna à la cour un aspect tout nouveau, en changea les usages et les coutumes, défendit qu'on portât des chapeaux ronds, et s'aliéna tous les cœurs par de petites mesures vexatoires qui tombaient sur toutes les classes. Il obligea aussi toutes les per-

sonnes qui se trouvaient sur son passage à descendre aussitôt de voiture et à se prosterner devant lui. La révolution française eut dans Paul Ier un ennemi qui la détesta d'abord sincèrement, et qui prit toutes les mesures pour en arrêter les progrès. Nos princes et tous les Français furent traités par lui avec générosité; une armée de 80,000 hommes, sous les ordres de Suwarow, pénétra en Italie, tandis que trois autres corps d'armée soutenaient sur divers points la même cause. Mais sa politique versatile et son humeur inquiète lui fit bientôt abandonner ses premiers principes. Sous de vains prétextes, il rompt avec ses alliés, accable d'outrages Louis XVIII, le force à s'éloigner à la hâte de ses états, et s'unit avec les révolutionnaires. Il alla plus loin encore; il se fit l'allié et l'admirateur de Bonaparte, dont il fit placer le buste dans son palais. Mais ce prince avait froissé trop d'intérêts pour ne pas craindre le ressentiment de ceux qu'il avait outragés. Malgré sa vigilance et la sévérité de ses précautions, il fut attaqué dans sa chambre; il sauta de son lit, se défendit longtemps, et succomba sous le nombre le 12 mars 1801. Cet empereur unissait à de grandes qualités un caractère violent, source de ses malheurs; il voulait que dans un instant tout se conformât à sa volonté : il fut aimé de ses peuples, et il a laissé des monuments d'une sage administration. Il établit une maison d'orphelins militaires, où 800 enfants sont élevés et instruits, fit bâtir le beau palais de Michaïlow, ouvrit des canaux, et porta cette loi fondamentale pour un empire, qui transmet la succession au trône dans l'ordre de primogéniture, en n'y admettant les femmes qu'à défaut d'enfant mâle. La *Correspondance littéraire* de Laharpe fut adressée par l'auteur à Paul Ier, qui eut pour successeur son fils aîné Alexandre (*voy.* ce nom).

PAULA (Julia Cornélia), première femme de l'empereur Héliogabale, était fille de Julius Paulus, préfet du prétoire, d'une des plus anciennes maisons de Rome. Héliogabale en était éperdûment amoureux lorsqu'il l'épousa; mais bientôt après il se dégoûta d'elle et la chassa du palais. Paula, dépouillée du titre d'auguste et des honneurs qui l'accompagnaient, rentra paisiblement dans le cours d'une vie ordinaire, comme si elle se fût éveillée après un beau songe. Elle avait des vertus embellies par la beauté et les agréments. On croit qu'elle avait eu un premier époux et des enfants, puisque Héliogabale dit qu'il se mariait avec elle pour être bientôt père, lui que ses débauches avaient presque rayé du rang des hommes.

PAULE (sainte), dame romaine, née vers 349, descendait par sa mère des Scipions et des Gracques. Elle en eut les grandes qualités, qu'elle releva par toutes les vertus du christianisme. Devenue veuve, elle quitta toutes les pompes et les délices de Rome pour se renfermer dans le monastère de Bethléem : *Romæ prætulit Bethleém*, dit saint Jérôme, *et auro tecta fulgentia informis luti vilitate mutavit*. Elle y mena une vie pénitente, sous la conduite de ce saint docteur et fit bâtir des monastères et des maisons d'hospitalité. Elle apprit l'hébreu, pour mieux entendre l'Ecriture sainte, dont elle faisait sa consolation. (*Voy.* Eustochium, Marcelle.) Cette illustre sainte termina sa carrière en 407, à 58 ans. (*Voy.* Pammaque, qui avait épousé sainte Pauline sa seconde fille; et Eusthochium, troisième fille de sainte Paule, qui resta vierge et ne quitta jamais sa mère.) C'est à cette dernière sainte que saint Jérôme écrivit cette lettre qu'on appelle l'*épitaphe de sainte Paule*; ce même Père écrivit une lettre à sainte Paule pour la consoler de la perte de l'aînée de ses filles, nommée *Blésille.*

PAULE (saint François de). *Voy.* François.

PAULET, fils d'un gentilhomme suédois établi à Foligni, prit l'habit de Saint-François en 1323, à 14 ans; il ne voulut être que frère lai, afin de pratiquer mieux l'humilité. Gémissant sur l'inobservance de la règle, il entreprit une réforme qu'il appela de l'*Observance*. Plusieurs religieux se rangèrent sous sa bannière, et les *Observantins* occupaient déjà un grand nombre de couvents, lorsque leur instituteur mourut saintement en 1390.

PAULET (Guillaume), d'une noble et ancienne famille du comté de Sommerset, fut fait trésorier de la maison du roi d'Angleterre, Henri VIII, et fut élevé à la dignité de baron du royaume. Il eut divers autres emplois importants, sous Edouard VI, et fut confirmé dans la charge de grand-trésorier du royaume par la reine Marie et par la reine Elizabeth. Il mourut la 13e année du règne de cette dernière princesse, à 97 ans, comptant 103 personnes descendues de lui. On lui demanda un jour comment il avait fait pour se maintenir sous quatre règnes différents, parmi tant de troubles et de révolutions dans l'état et dans l'Eglise? Il répondit : *J'ai été un saule et non un chêne.* L'intégrité et la probité ne s'accordent guères avec une telle flexibilité.

* PAULET (Jean-Jacques), médecin, né en 1739 à Anduze dans les Cévennes, fit ses cours à Montpellier, où il reçut le doctorat en 1764, et vint à Paris où il obtint le grade de docteur-régent de la faculté, et fut nommé membre de l'académie de médecine. Il entreprit, en 1775, la *Gazette de santé*, et la continua plusieurs années avec succès. Ayant avancé que la petite-vérole est contagieuse, il eut à soutenir de vives disputes contre quelques-uns de ses confrères à ce sujet; et peu s'en fallut même que l'autorité se mêlant de cette querelle, ne l'envoyât à la Bastille expier le tort d'avoir raison. Il se signala parmi les adversaires du magnétisme et publia plusieurs brochures très-piquantes, qui ne contribuèrent pas peu à dévoiler le charlatanisme de Mesmer (*voy.* ce nom). Homme de sens et prévoyant les suites de la révolution, il se tint à l'écart dans les temps les plus difficiles, et, sous le consulat, vint habiter Fontainebleau où il remplissait les fonctions de médecin du château, des hospices et des établissements de bienfaisance. Il y mourut le 4 août 1826, à 87 ans. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages parmi lesquels on distingue : *Histoire de la petite-vérole, suivie de la traduction du Traité de Rhasès sur cette maladie*, Paris, 1765, 2 vol. in-12; *Recherches sur les maladies épizootiques, avec les moyens d'y remédier dans tous les cas*, Paris, 1776, 2 vol. in-8. Ce livre vraiment utile obtint un succès aussi com-

plet que mérité; *Traité des champignons*, 1790-93, 2 vol. in-4. Il faut réunir à cet ouvrage, le meilleur qui existe sur ce sujet, 1 vol. in-fol., composé de 217 pl. col. et du portrait de l'auteur; *Flore et Faune de Virgile*, ou *Histoire naturelle des plantes et des animaux dont ce poète a fait mention*, Paris, 1824, in-8.

PAULHÉ (André), prêtre, né vers 1750 à Lafage, près d'Alban (Tarn), remplit pendant 20 ans une chaire au collége d'Albi avec le plus grand succès. La fermeté de ses principes lui valut les honneurs de la persécution pendant la terreur. Enfermé d'abord à la Chartreuse de Castres, il fut ensuite conduit avec un grand nombre de ses confrères à Bordeaux, puis à Rochefort. Rendu enfin à la liberté, il ouvrit sa maison à de pieux jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, et compta bientôt jusqu'à trois cents élèves. Il dirigea seul cette modeste école plusieurs années, formant à la fois de bons élèves et de bons maitres. Il a ainsi fourni à l'église de France des évêques, aux séminaires des supérieurs et des professeurs, des recteurs aux académies, et environ quatre-vingts prêtres à son diocèse. Doué d'un goût sûr et exercé, il savait faire sentir à ses élèves les beautés des poètes; mais il n'aimait pas que ses élèves s'appliquassent à la versification française. Ce pieux ecclésiastique succomba le 29 mars 1821. Il est peu d'hommes dont la carrière ait été aussi bien remplie.

PAULI (Grégoire), ministre de Cracovie vers l'an 1560 et 1566, était infecté de l'erreur des nouveaux ariens. Il fut un des premiers qui la répandirent dans la Pologne. Il eut même l'effronterie de faire peindre un grand temple dont Luther abattait le toit, dont Calvin démolissait les murailles, et dont lui-même sapait les fondements en combattant le mystère de la Trinité. Aussi disait-il hautement que Dieu n'avait révélé que peu de choses à Luther, qu'il en avait plus dit à Zuingle, et plus encore à Calvin; que lui-même en avait appris davantage, qu'il espérait qu'il en viendrait d'autres qui auraient encore de plus parfaites connaissances de tout : vanité, inconstance, incertitudes, propres à tous les sectaires dogmatisants. *Voy.* LENTULUS *Scipion*, SERVET.

PAULI. *Voy.* PAULLI.

* PAULIAN (Aimé-Henri), petit-fils d'un ministre protestant converti sous Louis XIV, naquit à Nîmes le 23 juillet 1722. Il fit ses études chez les jésuites et entra fort jeune dans leur société. L'étude des sciences physiques fut sa principale occupation, et il les professa jusqu'à la suppression de l'institut. Depuis il consacra ses loisirs à la composition d'ouvrages utiles et dont quelques-uns contribuèrent à répandre en France le goût de la saine physique. La révolution étant venue le surprendre au milieu de ses tranquilles occupations, il les abandonna pour se consacrer au ministère évangélique, et les dangers n'arrêtèrent pas son généreux dévouement. Il mourut octogénaire, vers 1802, dans le village de Manduel près de Nîmes. Nous lui devons : *Dictionnaire physique*, Avignon, 1761, 3 vol. in-4; 9ᵉ édit. Nîmes, 1789, 5 vol. in-8; *Nouvelles conjectures sur les causes des phénomènes électriques*, 1762, in-4; *Traité de paix entre Descartes et Newton*, Avignon, 1764, 3 vol. in-12; *Dictionnaire des nouvelles découvertes faites en physique*, 1787, 2 vol. in-8; *Système général de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Véritable système de la nature*, Avignon, 1771, 2 vol. in-12; *Dictionnaire philosophico-théologique*, 1774, in-8. Pelvert attaqua cet ouvrage assez mal à propos dans les Lettres d'un théologien (1776), et Paulian publia une Défense; *Guide des mathématiciens*, 1772, in-8; *Commentaire sur l'analyse des infiniment petits de l'Hôpital*, 1769, in-8. Le P. Paulian avait un frère, avec lequel il prit part à quelques éditions de livres ecclésiastiques publiés à Nîmes.

PAULIN (saint), que saint Athanase appelle un homme véritablement apostolique et un des plus intrépides défenseurs de la foi orthodoxe contre les ariens, remplaça saint Maximin dans le gouvernement de l'église de Trèves. Constance, empereur arien, ayant fait assembler un concile à Arles en 353, contre saint Athanase, y appela aussi saint Paulin pour le faire souscrire à la condamnation du saint patriarche; mais le saint évêque, loin de se prêter à une proposition aussi inique, fut le premier des évêques occidentaux qui osa se déclarer hautement pour saint Athanase. L'empereur le relégua en Phrygie, province de l'Asie Mineure, infectée de l'hérésie de Montan. Il eut beaucoup à souffrir pendant son exil, qui dura jusqu'à sa mort arrivée en 358. Saint Jérôme parlant de lui, l'appelle un homme heureux par les souffrances : *Virum beatæ passionis*, et l'église de Trèves le révère comme martyr. Saint Félix, 3ᵉ évêque après lui, fit transporter son corps de Phrygie à Trèves, vers l'an 396, et le déposa dans l'église qui porte aujourd'hui son nom. Saint Jérôme, dans son martyrologe, place la fête du saint au 31 août, jour auquel elle se célèbre encore aujourd'hui.

PAULIN (saint), né à Bordeaux vers 353, d'une famille illustre par la dignité consulaire, fut conduit dans ses études par le célèbre Ausone. Ses talents, ses richesses et ses vertus l'élevèrent aux plus hautes dignités de l'empire. Il fut honoré du consulat l'an 378, et épousa peu de temps après Thérasie, fille illustre d'Espagne, qui lui apporta de grands biens. Au milieu des richesses, des honneurs et de la gloire, Paulin reconnut le néant des choses du monde. De concert avec sa femme ils allèrent chercher une retraite en Espagne, où il avait des terres. Après y avoir demeuré 4 ans, ils se dépouillèrent en faveur des pauvres et des églises, et vécurent dans la continence. Le peuple et le clergé de Barcelonne, touchés des grands exemples de vertu et de mortification que leur donnait Paulin, le firent ordonner prêtre en 393. Le saint solitaire, trop connu et trop admiré en Espagne, passa en Italie, et se fixa à Nole en Campanie, où il fit de sa maison une communauté de moines. Les habitants de cette ville le tirèrent de son monastère, pour le placer sur le siége épiscopal, l'an 409. Les commencements de son épiscopat furent troublés par les incursions des Goths, qui prirent la ville de Nole. Ce fut dans ces malheurs publics que sa charité éclata davantage : il soulagea les indigents, racheta les captifs, consola les malheu-

reux, encouragea les faibles, soutint les forts. Après avoir donné des exemples d'humanité et de grandeur d'âme, il jouit assez paisiblement de son évêché jusqu'à sa mort, arrivée en 431, à 78 ans. Nous avons de ce saint plusieurs *ouvrages* en vers et en prose dans la *Bibliothèque des Pères*. La plus ample édition qui en ait été faite particulièrement est celle de Vérone, 1736, in-fol., par le marquis Maffei. On estime celle de Brun-Desmarettes, 1685, 2 tomes en 1 vol. in-4. On y trouve : 51 *Lettres*, traduites en français, 1724, in-8, que saint Augustin ne se lassait point de lire; un *Discours sur l'aumône*; *Histoire du martyre de saint Géniès*; 32 *Pièces de poésie*. Le style de saint Paulin est fleuri, quoiqu'il ne soit pas toujours correct. Il y a de la vivacité dans les pensées et de la noblesse dans les comparaisons. Il écrit avec onction et avec agrément, et on peut le mettre au rang des Pères de l'Église qui méritent le plus d'être lus. (*Voyez* sa *Vie*, in-4, par D. Gervaise, et le 2e tome *della nolana ecclesiastica Storia*, de Remondi, de la congrégation des somasques, Naples, 1759, in-fol. Cette histoire renferme la vie de saint Paulin et une excellente traduction italienne de ses *OEuvres*, surtout de ses poèmes.) On lit dans les *Dialogues* de saint Grégoire, que Paulin se mit dans les fers pour délivrer le fils d'une veuve, qui avait été pris par les Vandales : ce trait ne s'accorde pas avec les circonstances des temps et de la vie de saint Paulin. Le père Papebroch (*Act. Sanct.*, tom. 4, jun.) distingue trois Paulin de Nole, et prétend que ce fut le troisième qui se vendit aux Vandales avant l'an 535, et que c'est de lui qu'on doit entendre ce que dit saint Grégoire, qui composa ses *Dialogues* vers l'an 540.

** PAULIN de Périgueux, qui vivait 30 ou 40 ans après saint Paulin de Nole, est auteur d'une *Vie de St. Martin de Tours* en vers latins. Elle a été publiée pour la première fois en 1585 par Fr. Juret, sur un manuscrit de Pierre Pithou; mais sous le nom de l'évêque de Nole. Ch. Daumius restitua cet ouvrage à son véritable auteur dans l'édition qu'il en a donnée à Leipsig en 1681, in-8, avec ses propres corrections et des notes de divers savants. Suivant le P. le Long, cet auteur n'a fait que rendre en vers assez grossiers l'élégante prose de Sulpice-Sévère (*Bibl. hist. de la France*, I, 663). On en annonce une traduction qui paraîtra dans la *Bibl. lat. franç. de Panckoucke*, 2e série, à la suite du *Sulpice-Sévère*. Le poème *De la vie de St. Martin*, est imprimé dans la *Bibliotheca maxima Patrum*, de Lyon, 1677, tom. VI.

PAULIN (saint), né en Autriche, fut élevé au patriarcat d'Aquilée, vers l'an 777, par Charlemagne, qui voulait récompenser ses connaissances en littérature : l'année d'auparavant, il lui avait adressé un rescrit, où il lui donnait les titres de *Maître de grammaire* et de *très-Vénérable*. Paulin parut avec éclat au concile de Francfort, tenu en 794, contre Elipand de Tolède et Félix d'Urgel. Le savant archevêque refuta ce dernier par ordre de Charlemagne, auquel il dédia son ouvrage. Il mourut en 804, aimé et estimé. Madrisius, prêtre de l'oratoire d'Italie, a publié en 1737, à Venise, in-fol., une édition complète des ouvrages de ce saint, avec des notes et des dissertations fort curieuses. Les principaux sont : le Traité de la Trinité, contre Félix d'Urgel, connu sous le nom de *Sacro-Syllabus*; un livre d'*Instructions salutaires*, attribué longtemps à saint Augustin.

* PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI (Jean-Philippe WERDIN, plus connu sous le nom de), savant missionnaire, naquit le 25 avril 1748 à Hof, sur la Leitha, près de Manersdorf, dans la basse Autriche, et prit l'habit du Mont-Carmel à vingt ans. Il s'embarqua pour la côte de Malabar en 1774, et après avoir passé 14 ans dans les missions de l'Inde où il remplit des fonctions importantes, il revint à Rome en 1790, s'enfuit devant les Français en 1798, et reparut dans la capitale du monde chrétien, après un exil de deux ans qui n'avait pas été pour lui sans consolation. Il y remplit quelques emplois honorables qu'il dut à l'estime de Pie VII, et y mourut le 7 janvier 1806. Parmi les ouvrages nombreux qu'il a composés sur l'Inde, et dans lesquels il a répandu des notions plus justes que celles qu'on avait avant lui sur la littérature et les langues des peuples de l'Indoustan, nous citerons : *Sidharubam, seu Grammatica samscrdamica cum dissertatione historico-critica in linguam samscrdamicam*, Rome, 1790, in-4; *Systema brachmanicum liturgicum, mythologicum et civile*, 1791, in-4; *Musæi Borgiani codices orientales*, 1793, in-4; *India orientalis christiana*, 1794, in-4; *Viaggio alle Indie orientali*, ibid., 1796, in-4; trad. par Marchéna, avec des *observations* de Forster, d'Anquetil-Duperron et de Sylvestre de Sacy, Paris, 1808, 3 vol. in-8, et atlas in-4; *De antiquitate et affinitate linguæ zendicæ samscrdamicæ et germanicæ dissertatio*, Padoue, 1798, in-4; *De latini sermonis origine et cum orientalibus linguis connexione*, Rome, 1802, in-4; *Vyacarusca seu locupletissima samscrdamicæ ling. institutio*, ib., 1804, in-4. Ces ouvrages ont été surpassés par ceux de W. Jones, de Colebrooke, de Wilkins, de Leyden et de Wilson. « Mais ce serait, dit un juge compétent (Abel Remusat), une souveraine injustice que de refuser au P. Paulin le très-grand mérite d'avoir, en quelque sorte, ouvert la carrière, d'y avoir précédé des rivaux plus connus que lui, parce qu'ils sont venus après lui et qu'ils ont eu à leur disposition une foule de secours qui lui manquaient. » Le P. Paulin était membre de la société royale des sciences de Naples, corresp. de l'institut de Rome, et des acad. de Vellétri et de Padoue.

PAULINE, dame romaine, qui réunissait les avantages de la naissance et de la figure, épousa Saturnin, gouverneur de Syrie, dans le premier siècle. Un jeune homme, bien mal nommé *Mundus*, conçut pour elle une violente passion, à laquelle il ne put jamais la faire répondre. Pour satisfaire ses désirs, il corrompit un des prêtres de la déesse Isis, qui fit dire à Pauline que le dieu Anubis voulait la voir en particulier. Mundus, sous le masque du dieu, jouit de l'objet de son amour. Quelque temps après, Pauline, ayant appris du jeune homme cet artifice, le découvrit à son mari, qui en porta ses plaintes à Tibère. Ce prince fit pendre les prêtres d'Isis,

renverser le temple de cette déesse, après en avoir fait jeter la statue dans le Tibre. Mundus en fut quitte pour quelques années d'exil.

PAULINE (Pompeia), femme de Sénèque le philosophe, voulut mourir avec son mari, et Sénèque, qui ne croyait pas qu'elle pût vivre sans lui, l'y exhorta. Elle s'était déjà fait ouvrir les veines, mais Néron les fit refermer.

PAULINE (sainte). *Voy.* PAMMAQUE (saint).

PAULLI (Simon), médecin naturaliste, né à Rostock en 1603, devint professeur de médecine à Copenhague, et fut appelé à la cour par Frédéric III, qui le fit son premier médecin. Christiern V, successeur de ce prince, lui donna l'évêché d'Aarhusen, qui est devenu héréditaire dans sa famille. Il mourut en 1680 à 77 ans, après avoir publié plusieurs ouvrages : un Traité *De febribus malignis*, 1678, in-4; un *Traité de l'abus du tabac et du thé*, Strasbourg, 1661, in-4. Il en condamne l'usage. *Quadripartitum botanicum de simplicium medicamentorum facultatibus*, Copenhague, 1668, in-4. Il a donné le nom de *Quadripartitum* à cet ouvrage, parce qu'il l'a divisé selon les quatre saisons de l'année; *Flora danica*, 1647, in-4, et Francfort, 1708, in-8, dans lequel il parle des plantes singulières qui naissent en Danemarck et en Norwége. Cet ouvrage est enrichi de 393 figures. *Viridaria regia varia et academica*, Copenhague, 1653, in-12. C'est un catalogue de plantes de différents jardins. — Son fils, Jacques-Henri PAULLI, se distingua aussi dans la médecine, fut professeur d'anatomie à Copenhague en 1662, professeur d'histoire en 1664, et obtint le titre d'historiographe de Frédéric III. Il ajouta à son nom celui de *Rosenschild*. On a de lui un ouvrage sur l'anatomie, Copenhague, 1663, in-4.

PAULLINI (Christian-François), né à Eisenach en 1643, exerça avec succès la profession de médecine à Hambourg, à Altona, et à Eisenach, où il mourut en 1712. On a de lui beaucoup d'ouvrages curieux. Les principaux sont : *Description du chien; — du buffle; — du lièvre; — du loup; — de l'âne; — de la taupe; De pagis antiquis Germaniæ*, Francfort, 1699, in-12, etc. Et comme ouvrages plus étendus, il a laissé : *Syntagma rerum et antiquitatum germanicarum*, Francfort, in-4; *Historia isenacensis variis documentis illustrata*, in-4; plusieurs *Dissertations historiques* dans le 3e vol. de la collection de Henri Meibomius; *Theatrum illustrium virorum Corbeiæ Saxoniæ*, Iéna, 1686, in-4; *Dissertationes historicæ, variorum monasteriorum Germaniæ origines, fundationes, explicantes*, Giessen, 1693, in-4.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Julien le), né en 1520, dans le Cotentin, d'une famille ancienne, docteur en médecine à Paris et à Caen, fut disciple de Fernel. Il guérit Charles IX d'une longue insomnie, et peu de temps après il suivit le duc d'Anjou dans les Pays-Bas, et y montra beaucoup d'ardeur pour le calvinisme, qu'il avait embrassé. Il mourut à Caen en 1588, à 68 ans. On a de lui : un Traité *De vino et pomaceo*, in-8, imprimé à Paris, en 1588, et en franç., 1589, même format. Cette trad. rare est recherchée des curieux; *De lue venerea*, in-8; *De morbis contagiosis*, in-4. Il ne faut pas le confondre avec un autre médecin, Pierre PAULMIER, qui fut chassé en 1609 de la faculté de Paris, pour avoir ordonné l'antimoine, malgré l'arrêt du parlement qui en défendait l'usage : il publia plusieurs ouvrages pour défendre sa cause. *Voy.* GREVIN.

PAULMIER DE GRENTEMESNIL (Jacques le), fils de Julien, né au pays d'Auge en Normandie, en 1587, fut élevé par son frère dans la religion prétendue réformée. Le Paulmier fut chargé par les protestants, ses coréligionnaires, de présenter à Louis XIII leurs réclamations contre quelques infractions qu'on avait faites, disaient-ils, à l'édit de Nantes. Il se rendit en Hollande, en 1620, et servit huit ans sous le prince de Nassau contre les Espagnols. De retour à Caen, il indisposa contre lui un gentilhomme qui l'attaqua dans la rue, et qu'il eut le malheur de tuer. A 65 ans, il se battit encore avec un jeune homme vigoureux, et le désarma. Il était depuis plusieurs années fixé dans son pays natal où il se livrait à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité, lorsqu'il mourut de la pierre, en 1670, à quatre-vingt trois ans. Il fut le premier promoteur de l'académie qui est établie à Caen. Ses principaux ouvrages sont : *Observationes in optimos auctores græcos*, Leyde, 1688, in-4; une *Description de l'ancienne Grèce*, en latin, in-4, 1678. On trouve à la tête de cet ouvrage une ample *Vie* de l'auteur. Des *Poésies* grecques, latines, françaises, italiennes, espagnoles, qui sont au-dessous du médiocre. L'auteur versifiait en trop de langues pour réussir dans aucune.

PAULMY. *Voy.* VOYER.

PAULUS. *Voy.* PAUL (Julius-Paulus).

* PAULZE (De), fermier-général, né à Montbrison, mort sur l'échafaud révolutionnaire en 1794, est auteur de *Mémoires* sur la Guyane, où il avait un établissement. On lui attribue aussi la plus grande partie des détails relatifs au commerce et aux possessions des Français en Asie et en Amérique, publiés dans l'*Histoire des Indes* de Raynal (*voy.* ce nom.)

PAUSANIAS, général des Lacédémoniens, fils de Cléombrote, roi de Sparte, contribua beaucoup au succès de la journée de Platée, où Aristide livra bataille aux Perses, l'an 479 avant J.-C. La valeur et la prudente activité de Pausanias forcèrent Mardonius, général de l'armée ennemie, à combattre dans un lieu étroit, où ses forces lui devinrent inutiles. Le nom persan n'en imposa plus aux Grecs. Pausanias porta ses armes et son courage en Asie, et mit en liberté toutes les colonies de la Grèce; mais il aliéna les cœurs par ses manières rudes et impérieuses. Les alliés ne voulurent plus obéir qu'à des généraux athéniens. Pausanias, mécontent de sa patrie, se laissa séduire par les présents et les promesses du roi de Perse. Il trahit non-seulement les intérêts de Lacédémone, mais il aspira encore à devenir le tyran de la Grèce. Les éphores, instruits de ses projets ambitieux, le rappelèrent. On avait de violents soupçons contre lui, mais aucune preuve suffisante. Sparte restait en suspens sur le sort de son sujet, lorsqu'un esclave à qui Pausanias avait remis une lettre pour Artabaze,

satrape du roi de Perse, acheva de convaincre les magistrats de la trahison de cet indigne citoyen. Le coupable se sauva dans le temple de Minerve. On en mura la porte, et sa mère porta la première pierre. Il y mourut consumé par la faim, l'an 474 avant J.-C.

PAUSANIAS, historien et orateur grec du IIe siècle, établi à Rome sous l'empereur Antonin le Philosophe, y mourut dans un âge très-avancé. Cet auteur s'est fait un nom célèbre par son *Voyage historique de la Grèce*, en dix livres. Cet ouvrage, plein de faits historiques, de mythologie, de science géographique et chronologique, et où il est parlé de tant de héros et de tant de statues, est très-utile à ceux qui veulent s'appliquer à l'histoire ancienne. Le style, quoique serré et obscur, offre quelquefois des morceaux pleins de noblesse. Pausanias avait l'art de raconter, mais il était crédule, comme la plupart des anciens historiens : toutes les traditions populaires se trouvent consignées dans son livre. La meilleure édition que nous en ayons a été publiée en 1696, in-fol. avec les savantes remarques de Kuhnius. *Voy.* GÉDOYN. Clavier en a publié une nouvelle trad. franç., très-estimée, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8.

PAUSE (PLANTAVIT de la). *Voy.* PLANTAVIT et MARGON.

PAUSIAS, peintre, natif de Sicyone, disciple de Pamphile, florissait vers l'an 360 avant J.-C. Il réussissait dans un genre particulier de peinture appelé *à l'encaustique*, parce qu'on faisait tenir les couleurs sur le bois ou sur l'ivoire par le moyen du feu. Il est le premier qui ait décoré de cette sorte de peinture les voûtes et les lambris. On a surtout célébré parmi ses tableaux une femme ivre peinte avec un tel art, que l'on apercevait à travers un vase qu'elle vidait tous les traits de son visage enluminé. La courtisane Glycère vivait de son temps, et elle était aussi de Sicyone; elle excellait dans l'art de faire des couronnes avec des fleurs. Pausias, pour lui faire sa cour, imitait ses couronnes avec le pinceau. On peut consulter le *Mémoire sur la peinture à l'encaustique*, par M. le comte de Caylus et M. Majault, Paris, 1755, in-8.

PAUTRE (Antoine le), architecte de Paris, excellait dans les ornements et les décorations des édifices. Ses talents en ce genre lui méritèrent la place d'architecte de Louis XIV. Ce fut lui qui donna le dessin des cascades du château de Saint-Cloud, et qui bâtit l'église des religieuses de Port-Royal à Paris, en 1625. Il fut reçu à l'académie de sculpture en 1671. Cette compagnie le perdit quelques années après. Les *Œuvres* d'Antoine le Pautre parurent à Paris en 1652, in-fol. avec 60 planches.

PAUTRE (Jean le), parent du précédent, né à Paris en 1617, fut mis chez un menuisier, qui lui donna les premiers éléments du dessin. Il devint, par son application, un excellent dessinateur et un habile graveur. Ce maître entendait très-bien les ornements d'architecture et les décorations des maisons de plaisance, comme les fontaines, les grottes, les jets d'eau, et tous les autres embellissements des jardins. Il fut reçu à l'académie royale de peinture et de sculpture en 1677, et mourut l'an 1682, à 65 ans. Son *œuvre* comprend plus de mille planches, dont le cavalier Bernini faisait un cas infini. On le partagea en trois vol. in-fol. Son fils, Pierre Le PAUTRE, né à Paris le 4 mars 1659, mort dans la même ville le 22 janvier 1744, s'appliqua à la sculpture. Plusieurs de ses ouvrages embellissaient Marly. Il fit à Rome, en 1691, le *groupe d'Enée et d'Anchise*, que l'on voit dans la grande allée des Tuileries. Il acheva en 1716, celui de *Lucrèce* qui se poignarde en présence de Collatinus. Le groupe de Lucrèce avait été commencé à Rome par Théodon.

PAUVRETÉ, divinité allégorique, fille du Luxe et de l'Oisiveté ou de la Paresse, était la mère de l'Industrie et des Beaux-Arts. On la représente timide, honteuse, avec un air pâle, et vêtue de lambeaux, et quelquefois aussi semblable à une furie, affamée, farouche, et prête à se désespérer. Horace en parle comme de la mère des vices :

> Magnum Pauperies opprobrium, jubet
> Quidlibet et facere et pati,
> Virtutisque viam deserit arduæ.

Mais cela n'a pas lieu que pour les pauvres forcés et désespérés. La pauvreté entre dans les plans du Créateur, et tient une place essentielle dans l'ordre et la conservation du monde. Quand elle s'éloigne de l'extrême, elle fait le partage du sage, et devient cette médiocrité d'or si propre au bonheur :

> Auream quisquis mediocritatem
> Diligit, tutus caret obsoleti
> Sordibus tecti, caret invidenda
> Sobrius aula.

* PAUW (Corneille de), savant distingué, mais paradoxal, né à Amsterdam en 1739, était petit-neveu du grand pensionnaire de Witt. Orphelin de bonne heure, un chanoine de Liége son parent prit soin de son éducation, et pour pouvoir lui assurer son bénéfice, l'engagea à embrasser l'état ecclésiastique. Entré au séminaire, le temps des épreuves terminé, il reçut le sous-diaconat. Sur ces entrefaites, le prince évêque de Liége ayant quelque contestation avec le roi de Prusse, le chargea d'aller défendre ses droits à la cour de Berlin. Le jeune diplomate plut en effet au grand Frédéric et le différend fut bientôt arrangé. Pauw sut gagner les bonnes grâces du roi, qui lui fit, mais vainement, les offres les plus avantageuses pour le retenir à sa cour. Content d'un canonicat du chapitre de Xanten, il se livra dès-lors à l'étude et composa les ouvrages philosophiques qui le firent bientôt connaître dans toute l'Europe. Quand les Français pénétrèrent en Allemagne, le directoire lui fit offrir la place de commissaire dans le pays de Clèves : Pauw craignit d'accepter. Les bouleversements dont il était témoin et des chagrins domestiques hâtèrent la fin de sa vie; il mourut le 7 juillet 1799. Pauw était l'oncle d'Anacharsis Cloots (*voy.* ce nom), si tristement connu par le rôle qu'il a joué dans la révolution. Les principaux ouvrages de Pauw sont : *Recherches philosophiques sur les Américains, sur les Egyptiens et les Chinois, et sur les Grecs*; ils ont été réunis à Paris, en 1795, 7 vol. in-8. On y trouve des aperçus neufs, beaucoup d'érudition, et de l'énergie dans le style;

mais des paradoxes aussi, des faits controuvés nombreux et un esprit systématique, contre lequel il est bon de se tenir en garde. *Voy.* PERNETTY.

PAUWELS (Nicolas), né en 1655, curé de Saint-Pierre, président du collége d'Arras, professeur royal du catéchisme à Louvain, sa ville natale, mort en 1713, a donné une *Théologie pratique*, Louvain, 1715, 5 vol. in-12. Elle est estimée.

PAVIE (Raimond de), baron de FOURQUEVAUX. *Voy.* ce dernier nom.

PAVILLON (Nicolas), évêque d'Aleth, fils d'Etienne Pavillon, correcteur de la chambre des comptes, et petit-fils de Nicolas Pavillon, savant avocat au parlement de Paris, naquit en 1497. Saint Vincent de Paul, instituteur des missions, sous la direction duquel il s'était mis, connut ses talents et les employa. Il le mit à la tête des assemblées de charité et des conférences des jeunes ecclésiastiques. La réputation de ses talents pour la chaire parvint au cardinal de Richelieu, qui l'éleva à l'évêché d'Aleth. Le nouvel évêque augmenta le nombre des écoles pour les filles et pour les garçons; il forma lui-même des maitres et des maitresses; et leur donna des instructions et des exemples. Ces actions de vertu et de zèle ne l'empêchèrent pas de s'élever contre les décrets du saint Siége. Il était lié avec le docteur Arnauld et avec les amis et les partisans de ce docteur, et ces relations l'entrainèrent dans quelques démarches qui ne furent pas généralement approuvées. Vincent de Paul en écrivit à l'évêque et lui fit des observations auxquelles celui-ci ne se rendit pas entièrement. Toutefois ce ne fut qu'après la mort de saint Vincent que le prélat se prononça tout-à-fait. Il se déclara contre ceux qui signaient le *Formulaire*, et cette démarche prévint Louis XIV contre lui. Ce monarque fut encore plus irrité, lorsque l'évêque d'Aleth refusa de se soumettre au droit de régale. On l'accuse d'avoir mis tout en œuvre pour brouiller Louis XIV avec Innocent XI, afin qu'au moyen de ces divisions le parti fût tranquille et se fortifiât; en quoi il a malheureusement réussi. Il mourut dans la disgrace, en 1677, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : *Rituel à l'usage du diocèse d'Aleth*, avec les instructions et les rubriques, en français, à Paris, en 1667 et 1670, in-4. Cet ouvrage est attribué au docteur Arnauld, par M. Dupin. Leydecker, théologien calviniste, assure, dans son *Histoire du jansénisme*, que ce livre tend à la destruction de l'Eglise catholique et de ses sacrements. Il fut examiné à Rome et condamné par le pape Clément IX; le décret est de 1668. L'évêque d'Aleth, malgré cet anathème, continua de faire observer son rituel dans son diocèse; Des *Ordonnances* et des *Statuts synodaux*, 1675, in-12; *Lettre écrite au roi*, 1664. Elle fut, sur le réquisitoire de Talon, supprimée par arrêt du parlement de Paris du 12 décembre 1664. Sa *Vie* a été donnée au public en 1728, 3 vol. in-12, par Antoine de la Chassaigne de Châteaudun, docteur de Sorbonne, et par Lefèvre de Saint-Marc. C'est un panégyrique.

PAVILLON (Etienne), neveu du précédent, né à Paris en 1632, fut membre de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres. Il se distingua d'abord en qualité d'avocat-général au parlement de Metz. L'amour du repos, la faiblesse de son tempérament, le retirèrent bientôt de la pénible carrière qu'il courait. Il se livra, dans un doux loisir, aux charmes de la poésie. Louis XIV lui donna une pension de 2000 livres. Madame de Pont-Chartrain, en lui envoyant le brevet, lui fit dire que ce *n'était qu'en attendant*... Pavillon, alors très-malade, fit répondre à cette dame « que si elle » voulait lui faire du bien, il fallait qu'elle se dé» pêchât. » Il mourut en 1705, à 73 ans. Ses *Poésies* ont été recueillies en 1720, in-12, et réimprimées depuis en deux petits volumes in-12. Quoique la plupart soient négligées, elles ont un naturel et une délicatesse qui flattent. Elles sont dans le genre de Voiture. Ses premiers écrits sentent la frivolité et la galanterie; mais il se dégoûta d'un genre vain et funeste, pour s'attacher à des idées plus nobles, et plus utiles. Son *Eloge* fut prononcé à l'académie française par Brûlart-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça, et à l'académie des inscriptions par l'abbé Tallemant.

PAVIN. *Voy.* SAINT-PAVIN.

* PAYEN (dom Basile), bénédictin, né vers 1680, à Cendrecourt, en Franche-Comté, entra dans le cloitre, en 1697, professa la philosophie et la théologie à l'abbaye de Murbach et remplit ensuite divers emplois dans son ordre. Ce savant religieux mourut à Luxeuil, le 23 août 1756, âgé de 76 ans. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages manuscrits, dont le plus connu et le plus utile est la *Bibliothèque séquanaise*; elle est précédée d'une dissertation sur l'étendue et les limites de la Séquanie qui embrassait, avec la Haute-Bourgogne, une partie de la Suisse et du Bugey. Les auteurs y sont rangés par ordre chronologique. La bibliothèque de Besançon en possède deux copies, l'une in-4, de la main de l'auteur, et l'autre en 2 vol. in-fol. avec des corrections et des additions du P. Laire.

PAYNE. *Voy.* PAINE.

PAYS (René le), sieur de Villeneuve, né à Nantes, l'an 1636, passa une partie de sa vie dans les provinces du Dauphiné et de Provence, où il était directeur général des gabelles. Il mêla les fleurs du Parnasse avec les épines des finances, et mourut en 1690. On a de lui : les *Amitiés, Amours et Amourettes*, ouvrage mêlé de vers et de prose, que les dames et les jeunes gens lurent avec plaisir et avec le fruit d'y avoir au moins perdu leur temps; *Zélotide*, histoire galante, qui n'eut point le suffrage des gens de goût; un Recueil de pièces de poésies, *églogues*, *sonnets*, *stances*, où l'on trouve les finesses du bel esprit, et presque jamais les beautés du génie. Il le publia sous le titre de *Nouvelles œuvres*, Paris, 1672, 2 vol. in-12.

PAYVA. *Voy.* ANDRADA.

PAZ (Jacques-Alvarez de), né à Tolède, en 1535, entra chez les jésuites en 1555. Après avoir gouverné plusieurs colléges, il fut nommé visiteur en Aragon, ensuite provincial du Pérou. Mais cette destination ayant été changée, il fut provincial de Tolède, et mourut dans cette ville, en 1580. Sainte-Thérèse, dont il était le directeur, en fait le plus grand éloge. « Ce bon Père, dit-elle, me fit entrer » dans une voie de plus grande perfection. Il accom-

» pagnait ses paroles de beaucoup de douceur, et » des manières les plus insinuantes. » Il a donné plusieurs ouvrages de piété qui sont estimés; ils ont été traduits en plusieurs langues, et entre autres en français par le père Belon, et imprimés à Lyon, en 1740.

PAZMANI ou PAZMAN (Pierre), né au Grand-Waradin en Hongrie, se fit jésuite, se distingua par son zèle pour le salut des âmes, et remplit longtemps les fonctions de missionnaire dans sa patrie. Il s'acquit une telle réputation, qu'après la mort du cardinal Forgaces, archevêque de Strigonie, les magnats de Hongrie et l'empereur Mathias demandèrent au saint Siége qu'il fût nommé son successeur. Il fallut des ordres exprès du souverain pontife pour le contraindre à l'accepter. Monté sur ce siége, ses premiers soins furent de réparer les maux que l'hérésie avait faits dans son vaste diocèse. Il ramena au bercail par sa douceur, son affabilité et son grand talent d'instruire, beaucoup de brebis égarées, il réforma son clergé, publia des lois, et tint plusieurs synodes à cet effet. Vivant comme un simple religieux, à peine avait-il les meubles nécessaires à ses besoins. Ses revenus étaient consacrés à soulager les pauvres, à construire des églises, et à élever d'autres pieux monuments à la religion. Tirnau lui doit sa cathédrale, Presbourg un beau collége, et plusieurs villes d'édifiantes et d'utiles fondations. Ferdinand II lui obtint le chapeau de cardinal, en 1629. Il mourut à Presbourg, le 16 mars 1637. On a de lui : un grand nombre d'ouvrages ascétiques, polémiques, etc., en hongrois; des *Sermons* pour les dimanches et les fêtes, dans la même langue, 1636, in-fol.; quelques ouvrages polémiques, en latin; *Vindiciæ ecclesiasticæ*, Vienne, 1620, in-4; *Acta et decreta synodi strigoniensis celebrata*, 1629, Presbourg, 1629, in-4, etc.

PAZUMOT. *Voy.* PASUMOT.

PAZZI (Jacques), banquier florentin, d'une famille distinguée, fut chef de la faction opposée aux Médicis. (*Voy.* MÉDICIS Laurent, surnommé *le Grand*.) La maison de Pazzi se réconcilia dans la suite avec les Médicis, et s'unit à elle par des mariages. Côme Pazzi, archevêque de Florence, en 1508, homme versé dans la littérature grecque et romaine, aurait été honoré de la pourpre par Léon X, son oncle et son ami, s'il n'était mort peu de temps après l'élection de ce pontife. Il traduisit *Maxime de Tyr* de grec en latin.— Alexandre PAZZI, son frère, publia quelques *Tragédies*, et une *Traduction* de la poétique d'Aristote, qui lui a mérité une place dans les éloges de Paul Jove. Les PAZZI s'étaient réfugiés à Lyon, où ils avaient dans l'église des Célestins leur tombeau, que la reine Marie de Médicis fit démolir pendant son séjour à Lyon en 1600, par haine pour cette famille.

PAZZI. *Voy.* MADELEINE.

* PEARCE (Zacharie), savant évêque anglican, né à Londres en 1690, fit ses études au collége de Westminster, puis dans celui de la Trinité à Cambridge, où il fut reçu docteur, en 1724. Nommé, en 1739, doyen de Winchester, il assista, en cette qualité, à l'assemblée de 1749 pour le comté de Kent; quatre ans après, il fut élevé sur le siége épiscopal de Bangor, qu'il n'accepta qu'à force d'instances : il le quitta, en 1756, pour celui de Rochester, auquel il réunit le doyenné de Westminster. Ce prélat mourut le 29 juin 1774. Un monument lui a été érigé dans l'abbaye de Westminster. Outre des articles remarquables dans le *Guardian* et dans le *Spectator*, on lui doit : de bonnes éditions de différents ouvrages de Cicéron, du traité du *Sublime* de *Longin*, 1724; une critique de l'ouvrage de Beutley sur le *Paradis perdu*, sous le titre de *Revue du texte de Milton*; un *Commentaire* avec des *notes*, sur les quatre évangélistes et les Actes des Apôtres, et une nouvelle *Traduction* de la première Epître de saint Paul aux Corinthiens, Londres, 1777, 2 vol. in-4. Ces volumes ne parurent qu'après sa mort, ainsi que ses *Sermons*, en 4 vol. in-8. Pearce, comme Hoadly, réduisait la cène à une simple cérémonie.

PEARSON (Jean), né à Snoring dans le comté de Norfolk, en 1612, fut élevé à Eaton et à Cambridge, et prit les ordres selon le rit anglican, en 1639. Il eut ensuite plusieurs emplois ecclésiastiques, jusqu'à la mort funeste de Charles Ier, dont il était zélé partisan. Il demeura sans emploi sous Cromwell; mais Charles II étant remonté sur le trône le fit son chapelain, le nomma principal du collége de la Trinité, et enfin, en 1672, évêque de Chester, où il mourut, en 1686. Ce prélat fut un exemple de la force et de la faiblesse de l'esprit humain. Après avoir fait éclater son génie dans la maturité de l'âge, il perdit entièrement la mémoire sur la fin de ses jours, et tomba dans l'enfance. Ses mœurs et son caractère étaient faciles, on le trouvait même trop relâché dans son diocèse; et l'on ne peut nier qu'il ne fût plus sévère dans ses écrits que dans sa conduite. Il eut en 1657, et conjointement avec Gunning, depuis évêque d'Ely, une conférence avec deux prêtres catholiques, sur le schisme d'Angleterre. Les protestants prétendent qu'il avait été convenu que les actes de cette conférence ne seraient point imprimés sans le consentement des deux parties, et que cependant il en parut une copie infidèle à Paris, en 1658, sous le titre de *Schisme démasqué*, réimprimée à Oxford sous le règne de Jacques II. On a de Pearson un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Vindiciæ epistolarum sancti Ignatii*, 1672, in-4; ouvrage dans lequel il démontre l'authenticité des Epîtres de saint Ignace, martyr, contre quelques calvinistes; des *Annales de la vie et des ouvrages* de saint Cyprien, qui se trouvent dans l'édition de ce Père, donnée par Jean Fell, évêque d'Oxford; un excellent *Commentaire* en anglais sur le Symbole des apôtres. Il a été traduit en latin, Francfort, 1691, in-4. Les *Annales de la vie de saint Paul*, et des *Leçons* sur les *Actes des Apôtres*, avec des *Dissertations* chronologiques sur l'ordre et la succession des premiers évêques de Rome, en latin, etc. Ces deux ouvrages se trouvent dans ses *Opera posthuma*, 1688, in-4; *Prolegomena in Hieroclem*, in-8, avec les *Œuvres* de ce philosophe. Dans tous ces écrits, on voit le savant profond, le critique judicieux, et, ce qui est plus rare dans un écrivain

anglican, on y trouve beaucoup de modération à l'égard de l'Eglise catholique. On lui doit aussi, conjointement avec son frère Richard, mort en 1670, catholique romain, une édition des *Grands critiques*, Londres, 1660, 10 vol. in-fol., réimprimés à Amsterdam, en 1684, 8 tomes en 9 vol. in-fol. Il faut y joindre le *Thesaurus theologico-philologicus*, Amsterdam, 1701 et 1702, 2 vol. in-fol.; la *Critica sacra* de Louis de Dieu, 1 vol. in-fol.; la *Synopsis criticorum*, Londres, 1669, ou Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol.

* PECCHIOLI (Antonio-Alamanno), ecclésiastique, né à Sesto, village de Toscane, fut d'abord maître à l'école des clercs de Saint-Laurent à Florence, dont, par la suite, il devint prébendé, et mourut dans cette ville le 30 juin 1748. On a de lui : *Tractatus peregrinarum recentiumque quæstionum, occasione accepta à singulari libro de eruditione apostolorum, et a commentario de recta christianorum, in eo quod ad mysterium divinæ Trinitatis attinet, sententia, evulgatis per J. Lami*, Venise, 1748, in-8. Le savant abbé Lami (*voy.* ce nom, v. 117), attaqué dans cet ouvrage, y répondit par *Ezame di alcune asserzioni*, etc., Florence, 1749. Pecchioli n'existait plus lorsque la réponse de l'abbé Lami parut.

PÉCHANTRÉ (Nicolas de), poète dramatique, naquit à Toulouse, en 1638, d'un chirurgien de cette ville. Il fit quelques pièces de vers latins, qui sont estimées, et s'appliqua principalement à la poésie française. Couronné trois fois par l'académie des jeux floraux, il se crut digne des lauriers du théâtre. Il vint donc à Paris, et débuta par la tragédie de *Géta*, représentée en 1687, avec de grands applaudissements; il l'avait dédiée au grand-dauphin, qui l'en récompensa largement. Il donna ensuite *Jugurtha, roi de Numidie*, 1692 (qui lui coûta huit ans de travail), et la *Mort de Néron*. On a encore de lui : le *Sacrifice d'Abraham* et *Joseph vendu par ses frères*, tragédies qui ont été représentées à Paris dans plusieurs colléges de l'université. On rapporte, à l'égard de sa tragédie de la *Mort de Néron*, une anecdote assez singulière : Péchantré travaillait ordinairement dans une auberge; il oublia un jour un papier où il disposait sa pièce, et où il avait mis, après quelques chiffres : *Ici le roi sera tué*. L'aubergiste avertit aussitôt le commissaire du quartier et lui remit le papier en main. Le poète, étant revenu à son ordinaire à l'auberge, fut bien étonné de se voir environné de gens armés qui voulaient s'emparer de sa personne. Mais ayant aperçu son papier entre les mains du commissaire, il s'écria plein de joie : *Ah! le voilà; c'est la scène où j'ai dessein de placer la mort de Néron*. C'est ainsi que l'innocence du poète fut reconnue. Péchantré mourut à Paris, en 1708.

PECHLIN (Jean-Nicolas), né en 1646, reçut le bonnet de docteur en médecine en 1667, à Leyde sa patrie, obtint une chaire à Kiel, en 1673, fut nommé successivement premier médecin, bibliothécaire et conseiller du duc de Holstein-Gottorp, et ensuite précepteur du prince héréditaire. C'est en cette qualité qu'il l'accompagna à Stockholm en 1704. Il y mourut en 1706. On a de lui divers ouvrages, dont quelques-uns font preuve plutôt de son éloquence que de la solidité de son jugement. *De purgantium medicamentorum facultatibus*, Amsterdam, 1702, in-8; *De vulneribus sclopetorum*, Kiel, 1674, in-4; *De aeris et alimenti defectu et vita sub aquis*, 1676, in-8; *De habitu et colore Æthiopum*, Kiel, 1677, in-8. Il établit le siége de la couleur des nègres dans le réseau cutané, et dit que la bile contribue à cette couleur, par la noirceur dont elle est empreinte. Le médecin Barrère a fait revivre cette opinion vers le milieu du XVIIIe siècle : l'on doit convenir qu'elle est simple et naturelle; d'autres attribuent aussi avec beaucoup de vraisemblance, cette noirceur à la dilatation des mailles de réseau, qui par-là absorbe plus de rayons. Quoi qu'il en soit, il est tellement certain que c'est une affaire de climats et de diverses circonstances locales, et purement accidentelles relativement à la constitution physique de l'homme, qu'on a vu des nègres blancs et des Européens noirs, des nègres blancs et noirs dans les différentes parties du corps. (*Voy.* le *Cathéchisme phil.* n° 48, et le *Journ. hist. et litt.*, 1er mars 1787, p. 389.) *Theophilus Bibalcus*, Paris, 1685, in-12. C'est un éloge du thé, écrit en style poétique. *Observationum physico-medicarum libri tres*, Hambourg, 1691, in-4. On y trouve d'excellentes remarques, mais aussi beaucoup de preuves de la crédulité de Pechlin.

** PECHMÉJA (Jean), littérateur, né en 1741 à Ville-Franche, professa l'éloquence à la Flèche, et vint à Paris, où il débuta par être précepteur. L'académie française ayant en 1773 mis au concours l'*Eloge de Colbert* (*voy.* NECKER), il obtint un accessit; son *Télèphe*, poème en prose en 12 livres (1784, in-8), accueilli avec faveur au moment de sa publication, est depuis tombé dans un complet oubli. « L'auteur, dit la Harpe, manque souvent » son but faute de mesure dans ses idées et dans son » style. Il semble, comme Rousseau, faire un crime » de la propriété, sans laquelle cependant toute » société est impossible. Il ne veut pas que les en» fants succèdent à la fortune de leurs pères, comme » si cette succession n'était pas de droit naturel, et » comme si les pères eux-mêmes ne travaillaient pas » pour leurs enfants. Il y a quelques morceaux d'une » éloquence noble, et des moments d'intérêt; mais » nul art dans la composition et la préparation des » événements; point de nœud qui attache; on y » trouve des faits sans vraisemblance, des tableaux » gigantesques, une nature fausse, des principes » outrés, une diction abstraite. » On voit que Pechméja n'avait fait que reproduire les dangereuses doctrines, mises en avant par Morelly (*voy.* ce nom), et renouvelées depuis par des hommes qui avaient plus d'audace et moins de talent que ces novateurs. Pechméja, célèbre dans les fastes de l'amitié, par la tendresse qui l'unissait au médecin Dubreuil, mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 7 mai 1785, à 45 ans, vingt jours après l'ami dont il déplorait la perte. Il avait fourni plusieurs morceaux à l'abbé Raynal (*voy.* ce nom), pour son *Histoire philosophique des deux Indes*; celui sur la *Traité des nègres* lui appartient entièrement.

PECK (Pierre), *Peckius*, jurisconsulte de Ziriczée

en Zélande, enseigna pendant 40 ans le droit à Louvain, et devint en 1586 conseiller de Malines, où il mourut en 1589. On a de lui divers ouvrages de jurisprudence, qu'on a recueillis à Anvers en 1647, in-fol. — Pierre Peckius, son fils, conseiller de Malines, puis chancelier de Brabant et conseiller d'état, se distingua par sa science et hérita de son père une piété tendre, et un grand zèle pour l'orthodoxie. Ses talents pour les négociations éclatèrent surtout à la cour de France, en Allemagne et en Hollande, où il fut envoyé en qualité d'ambassadeur. Il est mort à Bruxelles en 1625, et a laissé *Votum pro studiis humanitatis*, Anvers.

PECQUET (Jean), médecin de Dieppe, mort à Paris en 1674, avait été médecin du célèbre Foucquet, qu'il entretenait à ses heures perdues des questions les plus agréables de la physique. Il s'est immortalisé par la découverte d'une veine lactée, qui porte le chyle au cœur, et qui de son nom est appelée *le réservoir du Pecquet*. Cette découverte fut une nouvelle preuve de la vérité de la circulation du sang; mais elle lui attira plusieurs adversaires, entre autres Riolan, qui écrivit contre lui un livre intitulé : *Adversus Pecquetum et pecquetianos*. On a de Pecquet : *Experimenta nova anatomica*, Paris, 1654; *De thoracicis lacteis*, contre Riolan, Amsterdam, 1661. Ce médecin avait l'esprit vif et actif; mais cette vivacité le jétait quelquefois dans des opinions dangereuses. Il conseillait comme un remède universel l'usage de l'eau-de-vie; elle fut pour lui une eau de mort, en avançant ses jours, qu'il aurait pu employer à l'utilité du public.

PECQUET (Antoine), grand-maître des eaux et forêts de Rouen, et intendant de l'école militaire en survivance, naquit à Paris en 1704, et mourut dans cette ville en 1762. On a de lui : *Analyse de l'Esprit des Lois*, 1758, in-12, et l'*Esprit des maximes politiques*, 1757, 3 vol. in-12; *Lois forestières de France*, 1753, en 2 vol. in-4, ouvrage estimé; l'*Art de négocier*, in-12; *Pensées sur l'homme*, in-12; *Discours sur l'emploi du loisir*, in-12; *Parallèle du cœur, de l'esprit et du bon sens*, in-12; quelques *Traductions* de poésies italiennes.

* PÉDÉROBA (Pierre-Marie de), religieux mineur réformé, ainsi nommé d'un bourg du territoire de Trévise, où il naquit en 1703, embrassa la vie religieuse au couvent de Bassano, et chargé de professer la rhétorique, la philosophie et la théologie dans diverses maisons de son ordre, s'en acquitta avec un grand succès. Son talent pour la chaire accrut sa réputation; il prêcha, pendant plus de quarante ans, dans les principales villes d'Italie. Dans les dernières années de sa vie, il se retira à Trévise, où il mourut le 6 novembre 1785. Outre son *Carême*, Vicence, 1786, 2 vol. in-4, dédié au roi de Sardaigne Victor-Amédée, on lui doit un volume de *panégyriques* et de *Sermons*, 1788. Benoit XIV l'appelait le *prédicateur des prédicateurs*. Le caractère de son éloquence est la force et l'onction.

PEDIANUS. *Voy.* Asconius.

PEDO. *Voy.* Albinovanus.

* PEDRO d'Alcantara (don), empereur du Brésil, fils aîné du roi Jean VI et de Charlotte Joachime, infante d'Espagne, né le 12 octobre 1798, au palais de Quéluz, connut l'adversité dès son enfance. Transporté, lors de l'invasion française (1807), au Brésil où la famille royale fut obligée de se retirer, son éducation y fut confiée à un habile maître qui sut lui inspirer le goût des lettres et des arts. Jeune encore, il avait composé des poésies très-remarquables, était bon musicien, et s'était rendu familiers les arts mécaniques. Adroit dans tous les exercices du corps, il était surtout habile écuyer. En 1817 il épousa l'archiduchesse d'Autriche, Marie-Léopoldine. Lors de la révolution de Portugal en 1820, le roi Jean VI revint à Lisbonne, laissant au Brésil don Pedro, chargé du gouvernement sous la direction d'un conseil. Jean VI, qui avait démêlé ses vues ambitieuses, lui dit en le quittant ces mots remarquables : « Mon fils, conserve le Brésil attaché à » la couronne de Portugal, tant que tu le pourras : » mais si la chose devient impossible, conserve-le » pour toi-même. » Don Pedro se montra d'abord docile aux décrets des cortès et protesta dans plusieurs lettres de sa soumission au roi son père et au congrès national. Mais bientôt il résolut de profiter des dispositions hostiles des Brésiliens contre les Portugais pour se déclarer souverain indépendant. Une circonstance favorable à ses projets s'étant présentée, il en profita pour placer la couronne sur sa tête, tout en ayant l'apparence de céder au vœu de la nation. Il eut d'abord le titre de défenseur perpétuel, puis en 1822 celui d'empereur du Brésil. Lorsqu'en 1823 le Portugal eut détruit sa constitution et rétabli l'autorité souveraine (*voy.* Jean vi), le nouveau ministère parut d'abord vouloir recourir à des mesures énergiques contre le Brésil, et Jean VI envoya des commissaires vers son fils. Mais le cabinet de Saint-James interposant sa médiation, fit conclure un traité par lequel le vieux roi de Portugal reconnut le Brésil comme un état indépendant, et son fils comme empereur, se réservant seulement pour lui le même titre. Après la mort de Jean VI, (1er mars 1826), D. Pédro fut également reconnu, malgré sa renonciation antérieure, roi de Portugal et des Algarves par les gouvernements étrangers, à l'exception de l'Espagne. Il confirma sa sœur Isabelle-Marie dans la régence de Portugal, et pour se concilier l'affection des Portugais, les gratifia d'une charte constitutionnelle, calquée sur celle qu'il avait donnée au Brésil. Le 2 mai il abdiqua la couronne de Portugal en faveur de sa fille dona Maria da Gloria, alors âgée de 7 ans. Bientôt la constitution excita des troubles qui furent réprimés. De nouvelles tentatives des ennemis de cette constitution ayant également échoué, les mécontents prirent le parti de négocier, et soutenus par l'ambassadeur anglais à Lisbonne, ils parvinrent à obtenir que don Miguel, frère de D. Pedro et oncle de la jeune reine, qu'il devait épouser, reviendrait en Portugal avec le titre de régent. Cet arrangement ne pouvait que déplaire à D. Pédro; mais les circonstances le forcèrent d'y consentir, et le 3 juillet 1827, il nomma don Miguel régent de Portugal, et son lieutenant-général en ce

royaume. Il publia en même temps un acte d'abdication pure et simple en faveur de sa fille dona Maria, sans indiquer la manière dont le royaume serait gouverné jusqu'à la majorité de cette princesse. Mais à son arrivée en Portugal, don Miguel fût proclamé roi, et le 25 avril 1828, il annula la constitution. La situation du Brésil ne permettait pas à D. Pédro de prendre des mesures efficaces pour soutenir les droits de sa fille. Un parti s'était formé contre lui dans les deux chambres; et la nouvelle de la révolution de France en accrut encore l'audace. Averti que son fils, encore enfant, devait être proclamé empereur, il quitta Rio-Janeiro, le 29 décembre 1830, avec l'impératrice, et alla chercher des défenseurs dans la province de Minas Geraes. Il y fut bien accueilli, et y publia une proclamation contre les factieux. Sa rentrée dans sa capitale fut signalée par de nouveaux troubles, et le 7 avril 1831 il crut devoir abdiquer en faveur de son fils, alors âgé de cinq ans, qui, deux jours après, fut proclamé empereur sous le titre de Pierre II d'Alcantara Le même jour, l'ex-empereur se rendit à bord de la corvette anglaise, le *Warspite*, d'où il écrivit à ses anciens ministres pour leur recommander ses enfants, et le 12 il fit voile pour l'Europe. Don Pétro assistait aux fêtes anniversaires de juillet, et le roi des Français lui donna le grand-cordon de la légion-d'honneur. Après un court voyage en Angleterre, il revint habiter le château de Meudon. Le 26 janvier 1832, il se rendit à Belle-Isle, où étaient rassemblées par ses soins des troupes destinées à combattre D. Miguel. Arrivé le 6 mars avec sa flotte à Terceira, il déclara l'île de Madère en état de blocus, et revint le 7 juillet opérer son débarquement sur les côtes du Portugal. Il réussit à entrer dans Lisbonne, et contraignit son frère de sortir du royaume. Il prit ensuite les rênes du gouvernement, sous le titre de régent. Etant tombé malade en 1834, au château de Quéluz, il demanda le 17 septembre les secours de la religion, et le lendemain, il écrivit au président de la chambre des députés que, venant de satisfaire au devoir d'un fils de l'Eglise, il devait dans sa position quitter l'administration, et qu'il priait la chambre de prendre les mesures que commandaient les circonstances. Dona Maria fut aussitôt déclarée majeure par les cortès, qui lui concédèrent les pleins pouvoirs de la royauté. Don Pédro mourut le 24 septembre à l'âge de 36 ans. Veuf en 1826, il avait épousé, en 1829, Amélie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtenberg.

PEDRUZZI ou PEDRUZI (Paul), savant jésuite de Mantoue, né en 1644, se fit un nom par ses connaissances dans l'antiquité. Rannce, duc de Parme, le choisit en 1680, pour arranger son riche cabinet de médailles. Ce travail l'occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1720, à 76 ans. On a de lui 8 vol. du *Museo Farnèse*, imprimés de 1694 à 1727, qui forment 10 tomes in-fol. Pedruzzi était un homme estimable pour les qualités du cœur et de l'esprit. Le père Piovene, aussi jésuite, compléta la *collection* de Pedruzzi en y ajoutant deux volumes, dont le dernier parut en 1727.

PÉGASE, cheval ailé, célèbre dans la fable, fut produit par Neptune, et, selon d'autres, naquit du sang de Méduse, lorsque Persée lui coupa la tête. En naissant il frappa du pied contre terre, et fit jaillir une fontaine qui fut appelée *Hippocrène*. Il habitait les monts Parnasse, Hélicon et Piérius, et paissait sur les bords d'Hippocrène, de Castalie et du Permesse. Persée le monta pour aller en Egypte délivrer Andromède. Bellérophon s'en servit aussi pour combatre la Chimère.

PÉGASE (Manuel Alvarès), jurisconsulte portugais, natif d'Estremos, mort à Lisbonne en 1696, à 60 ans, laissa un *Recueil* des ordonnances et des lois de Portugal, qui a été continué après sa mort; il est en 14 vol. in-fol., depuis 1669 jusqu'en 1714: il a encore laissé d'autres ouvrages, qui ne l'empêchèrent pas de donner ses avis sur les affaires particulières.

* PEGEL (Magnus), savant saxon, né au XVIe siècle, était très-versé dans les sciences exactes, et imagina une foule de procédés utiles, dont il ne put réussir à faire adopter aucun par ce même public, si souvent dupe des plus grossiers imposteurs. Il enseigna les mathématiques à Rostock et mourut inconnu à Helmstadt, en 1610. On a de lui : *Thesaurus rerum selectarum magnarum, dignarum, utilium, suavium, pro generis humani salute oblatus*, 1604, in-4. Ce volume est très-rare; Georges Pasch, savant philologue, né à Dantzick en 1661, et mort en 1707, en a donné de curieux extraits dans la préface de son *Tractatus de novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, Leipsig, (2e édit.), 1700, in-4. Il parait, d'après un passage de son livre, que Pegel a eu, *bien* avant le P. Lana, l'idée des moyens employés pour élever et soutenir les aérostats; mais on ne pourrait cependant, sans injustice, ravir à Montgolfier (*voy.* ce nom) la gloire de cette découverte, puisqu'il est le premier à qui l'on doive un procédé exécutable pour se frayer un chemin dans les airs.

PEGUILLON (*Voy.* BEAUCAIRE de).

* PEIGNÉ (Etienne), né à Paris le 30 décembre 1748, se consacra de bonne heure à l'enseignement et fut professeur à Reims, à Amiens, à Liége et à Moulins. Il obtint l'éméritat avec une pension de l'université, et mourut à Paris sur la fin de l'année 1822. Sans parler d'un *Traité de Mythologie*, qu'il composa pour ses élèves, et qu'on a livré à l'impression après sa mort, il a laissé un *Précis de la vie de Jésus-Christ*, Paris, 1821, in-12 et in-8; — 2e édit., 1822. (*Voy.* MONTMIGNON). Cet ouvrage décèle une connaissance profonde de nos livres saints, jointe à un genre d'écrire très-bien approprié au sujet. Il avait entrepris les *Vies particulières des apôtres*, qu'il ne put achever. On lui doit encore : *Ambroise ou le triomphe de la foi sur l'incrédulité*, 1827, in-12; et la *Harpe d'Israël, ou chants de la Bible en vers français, par nos meilleurs poètes, avec le texte en regard*, etc., 1828, 2 vol. in-8.

PEIRESC (Nicolas-Claude FABRI, seigneur de), conseiller au parlement d'Aix, naquit au château de Beaugensier en Provence, l'an 1580 : sa famille, originaire d'Italie, était établie en Provence depuis le XIIIe siècle. Après avoir étudié avec succès à Aix, à Avignon et à Tournon, il passa en Italie, et s'ar-

rêta à Padoue, pour finir son droit. Venise, Florence, Rome, Naples, le possédèrent ensuite tour à tour. Il y parut en savant qui voulait tout voir et tout remarquer. De retour à Aix, il y prit, en 1604, le degré de docteur. Les thèses qu'il soutint dans cette occasion pendant trois jours de suite furent longtemps célèbres en Provence. Le jeune savant se rendit ensuite à Paris, où les de Thou, les Casaubon, les Pithou, les Sainte-Marthe l'aimèrent et l'estimèrent. Il alla de là en Angleterre, y visita les savants de Londres et d'Oxford, et fut très-bien accueilli par le roi Jacques. De Londres il passa en Hollande, et vit Joseph Scaliger à Leyde, et Hugues Grotius à la Haye. Enfin après avoir parcouru la Flandre et une partie de la France, il revint à Aix, et y fut reçu conseiller au parlement. Sa maison fut dès lors l'asile des sciences et le bureau d'adresse de tous les savants. Cet homme illustre finit par embrasser l'état ecclésiastique. Louis XIII lui donna l'abbaye de Notre-Dame de Guistre, au diocèse de Bordeaux, et l'autorisa par lettres patentes à conserver avec ce bénéfice ses fonctions de conseiller. Ce double emploi ne lui faisait point négliger les sciences : sa maison était surmontée d'un observatoire et encombrée de livres, souvent entassés pêle-mêle, pour la conservation desquels il nourrissait un grand nombre de chats; c'est lui qui a introduit en France l'espèce d'Angora. Il entretenait chez lui un graveur, un sculpteur, un relieur et un copiste auxquels de temps en temps il adjoignait un peintre, pour retracer sur la toile différents monuments, ou la figure d'animaux rares. Peiresc acclimata dans son beau jardin botanique plusieurs plantes étrangères, et entre autres *le figuier d'Adam* (*musa paradisiaca*), dont le fruit lui semblait être cette espèce de raisin que les éclaireurs envoyés par Moïse lui apportèrent de la *Terre promise*. Peiresc mourut à Aix, en 1637, également regretté pour les qualités brillantes et les morales. On célébra son mérite en toutes sortes de langues, et ce recueil d'éloges a été imprimé sous le titre de *Panglossia*. Cependant cet homme d'une érudition vaste et variée n'a fini aucun ouvrage. On n'a de lui qu'une *Dissertation* curieuse et savante *sur un trépied ancien*, imprimée dans le tome 10e des *Mémoires de littérature* du père Desmolets. Il a laissé plusieurs manuscrits; mais la plupart n'ont pas reçu le dernier coup de plume. Gassendi a donné la *Vie* de ce savant, La Haye, 1651, in-8, écrite avec beaucoup de pureté et d'élégance; et traduite en français par M. Requier, in-12, 1770. L'édition de Malherbe, Caen, 1822, contient la correspondance de ce grand poète avec Peiresc, dont on trouve beaucoup de lettres dans le *Magasin encyclopédique*. L'*Eloge* de Peiresc par Lemontey a été couronné par l'académie de Marseille en 1785.

PEIROUSE. *Voy.* LAPÉROUSE, et LAPEIROUSE.

PÉKHIN (Iwan le). *Voy.* LEPÉKHIN.

PÉLAGE Ier, Romain, diacre de l'Eglise romaine, fut archidiacre du pape Vigile, et apocrisiaire en Orient, où il se signala par sa prudence et sa fermeté. Il fut mis sur la chaire de saint Pierre en 555. Il dut en partie son élévation à l'empereur Justinien, qui avait goûté son esprit. Le nouveau pontife s'appliqua à réformer les mœurs et à supprimer les nouveautés. Il condamna les trois chapitres, dont il paraissait avoir parlé favorablement en écrivant en 546 à Ferrand, diacre de Carthage, pour le prier de délibérer, avec son évêque et les autres les plus instruits sur cette affaire; et travailla à faire recevoir le 5e concile, tenu à Constantinople en 553. Vigile, son prédécesseur, s'était longtemps opposé à cette condamnation, quoiqu'à la fin il y ait acquiescé, parce qu'il craignait qu'elle ne fît regarder comme hétérodoxes des hommes dont la foi lui paraissait pure, quoique leurs écrits prêtassent à la censure. Pélage approuva la condamnation de leurs écrits dans des circonstances où leurs personnes semblaient n'être plus compromises, et où les eutychiens ne paraissaient plus pouvoir tirer avantage de cette condamnation. (*Voy.* IBAS, VIGILE.) Dans l'attaque des erreurs dominantes, il arrive très-naturellement que les personnes les mieux intentionnées semblent donner dans une extrémité opposée, et s'écarter de ce milieu si étroitement circonscrit, où se tient la vérité. Or, rien n'est plus raisonnable que de ne pas confondre les défenseurs, peut-être trop ardents de l'orthodoxie, avec les partisans d'une erreur reconnue. Et c'est sous ce point de vue qu'il faut envisager la conduite quelquefois inégale, quelquefois même opposée, mais toujours conséquente, que les pontifes et les conciles ont tenue à l'égard des doctrines et des docteurs. Les évêques de Toscane refusant d'adhérer au 5e concile, et s'étant séparés de la communion de Pélage, il leur écrivit en ces termes remarquables : « Comment ne croyez-» vous pas être séparés de la communion de tout » le monde, si vous ne récitez pas mon nom sui-» vant la coutume, dans les saints mystères : » puisque, tout indigne que j'en suis, c'est en moi » que subsiste à présent la fermeté du siége apos-» tolique avec la succession de l'épiscopat ? » Les Romains assiégés par les Goths lui durent beaucoup. Il distribua des vivres, et obtint de Totila, à la prise de la ville en 556, plusieurs grâces en faveur des citoyens. Il mourut en 559. On a de lui 16 *Epîtres*. Le droit que s'attribua alors Justinien dans l'élection des papes (droit nouveau selon le père Pagi) soutenu par ses successeurs, occasionna, dans la suite, des vacances du siége de Rome beaucoup plus longues qu'auparavant. On voit cependant que, dès le temps d'Odoacre, les souverains d'Italie avaient prétendu diriger, ou, si l'on veut, troubler cette élection. Il eut pour successeur Jean III.

PÉLAGE II, Romain, fils de Wingil, qui est un nom goth, obtint le trône pontifical après Benoît Ier, en 578. Il s'opposa à Jean, patriarche de Constantinople, qui prenait le titre d'*évêque œcuménique* (*voy.* GRÉGOIRE le Grand *et* PHOCAS), et travailla avec zèle, mais sans succès, à ramener à l'unité de l'Eglise les évêques d'Istrie, qui faisaient schisme pour la défense des trois chapitres. (*Voy.* VIGILE, pape, *et* IBAS.) Il s'éleva de son temps une maladie extraordinaire, aussi subite que violente : souvent on expirait en éternuant et en bâillant;

d'où est venu, selon quelques historiens, la coutume de dire à celui qui éternue : *Dieu vous bénisse!* et celle de faire le signe de la croix sur la bouche lorsqu'on bâille. Pélage II fut attaqué de cette peste, et en mourut l'an 590. Sa mort fut honorée des larmes des pauvres, qu'il secourait avec largesse. On lui attribue 10 *Epîtres,* mais la 1re, la 2e, la 8e et la 9e sont supposées. Il eut pour successeur saint Grégoire le Grand.

PELAGE, appelé d'abord *Morgan* ou *né sur les bords de la mer*, nom qu'il changea contre celui de *Pélagius*, est un fameux hérésiarque, né au IVe siècle dans la Grande-Bretagne. Il embrassa l'état monastique à Bangore, dans le pays de Galles, et vint à Rome, où il se lia avec Rufin le Syrien, disciple de Théodore de Mopsueste, qui lui apprit les erreurs de son maître. Pélage était né avec un esprit ardent et impétueux. En étudiant l'Ecriture et les Pères, il fixa son attention sur tous les endroits qui défendent la liberté de l'homme contre les partisans de la fatalité, et tout ce qui prouvait la corruption de l'homme et le besoin de la grâce lui échappa « Le péché originel, ce grand centre, dit » un théologien, où se réunissent les fils divers » qui conduisent vers la sortie du labyrinthe, dont » l'ignorance ou l'oubli avait fait éclore l'hérésie de » Manès, de Cerdon, de Marcion, et engendré tant de » creux systèmes sur le bien et le mal, tant de » vaines disputes sur l'homme et sur le Créateur, » ce mystère qui en explique tant d'autres, et dont » la croyance devient par là même si raisonnable » que les sages de l'antiquité profane ont entrevue » et qu'ils ont plus ou moins clairement énoncé. » Pélage l'a méconnu. » (*Voy.* OVIDE, PLATON, PLINE, TIMÉE.) Pélage développa ses idées dans le 4e livre du *Libre arbitre*, qu'il publia contre saint Jérôme, et dans lequel il découvrait toute sa doctrine, en y ajoutant des erreurs nouvelles. Les principales étaient : 1° qu'Adam avait été créé mortel, et qu'il serait mort soit qu'il eût péché ou non; 2° que le péché d'Adam n'avait fait de mal qu'à lui, et non à tout le genre humain; 3° que la loi de Moïse conduisait au royaume céleste aussi bien que l'Evangile; 4° qu'avant l'avénement de J.-C. les hommes ont été sans péché : 5° que les enfants nouveau-nés sont dans le même état où était Adam avant sa chute; 6° que tout le genre humain ne meurt point par la mort et par la prévarication d'Adam, comme tout le genre humain ne ressuscite point par la résurrection de J.-C.; 7° que l'homme naît sans péché, et qu'il peut aisément obéir aux commandements de Dieu, s'il veut. Rome ayant été prise par les Goths, Pélage en sortit, et passa, en 409, en Afrique avec Célestius, le plus habile de ses sectateurs. Il ne s'arrêta pas longtemps en Afrique; il y laissa Célestius, qui se fixa à Carthage, où il enseigna les sentiments de son maître. Cependant Pélage dogmatisa en Orient où il s'était rendu. Ses erreurs furent dénoncées au concile de Diospolis. Les pères de cette assemblée les anathématisèrent solennellement, et l'auteur fut forcé de se rétracter; mais cette rétractation ne changea pas son cœur. Il fut condamné de nouveau, en 416, dans le concile de Carthage et dans celui de Milève. Les pères de ces conciles firent part de leur jugement au pape Innocent Ier, qui se joignit à eux, et confirma leur décret. Ce fut après cette décision du saint Siége, que saint Augustin dit à l'hérésiarque : La cause est finie après que Rome a prononcé : *Inde rescripta venerunt, causa finita est; utinam aliquando finiatur error!* Innocent Ier étant mort peu de temps après, Pélage écrivit à Zozime, son successeur, et lui députa Célestius, pour faire lever l'excommunication portée contre lui et contre son ami. Le pape Zozime voulut bien recevoir son apologie; mais il assembla en même temps des évêques et des prêtres, qui condamnèrent les sentiments de Pélage, en approuvant la résolution où il était de se corriger. Il reçut en même temps une *Confession de foi* de Pélage, où il désavouait les erreurs qui pouvaient lui être échappées. Zozime, trompé par cette soumission apparente, écrivit en sa faveur aux évêques d'Afrique, pour les prier, non de lever l'excommunication lancée contre lui, comme quelques auteurs l'ont dit, mais de différer de deux mois la décision de cette affaire. Ces prélats assemblèrent un nouveau concile à Carthage, en 417, et ordonnèrent que la sentence prononcée par le pape Innocent, contre Pélage et Célestius, subsisterait jusqu'à ce qu'ils anathématisassent leurs erreurs. Le pape Zozime eut la grandeur d'âme de reconnaître qu'il avait été surpris. Il confirma le jugement du concile et condamna les deux hérétiques dans le même sens que son prédécesseur. L'empereur Honorius, instruit de ces différents anathèmes, ordonna qu'on traiterait les pélagiens comme des hérétiques, et que Pélage serait chassé de Rome avec Célestius, comme hérésiarques et perturbateurs. Ce rescrit est du 30 avril 418. Le 1er mai suivant, il y eut encore un concile à Carthage contre les pélagiens, dans lequel brilla saint Augustin, le docteur de la grâce. On y dressa neuf articles d'anathèmes contre cette hérésie. Les évêques qui ne voulurent point souscrire à la condamnation, furent déposés par les juges ecclésiastiques, et chassés de leur siége par l'autorité impériale. Pélage, obligé de sortir de Rome, se retira à Jérusalem où il ne trouva pas d'asile; et l'on n'a su ni en quel temps ni en quel pays il mourut. Quelques saints Pères ont loué les mœurs de cet hérésiarque : mais Orose et plusieurs autres Pères ont soutenu qu'on l'avait mal connu, que sa prétendue vertu n'était qu'hypocrisie, qu'il aimait la bonne chère et qu'il vivait dans la mollesse et les délices. Julien d'Eclane fut le chef des pélagiens après la mort de leur premier père. Cette hérésie prit une nouvelle forme sous ce nouveau chef. Elle ravagea pendant quelque temps l'Orient et l'Occident, et s'éteignit enfin tout-à-fait. Nous avons de Pélage une *Lettre* à Démétriade, dans le tome deuxième de saint Augustin, dans l'édition des bénédictins : des fragments de ses 4 livres du *Libre arbitre*, et des *Commentaires* sur les épîtres de saint Paul, qui se trouvent dans l'*Appendix operum divi Augustini*, Anvers, 1703, in-fol. On voit par ses écrits qu'il avait de l'esprit, mais qu'il n'était pas savant; il rebute par la stérilité et la sécheresse de son style. L'*Histoire du pé-*

lagianisme a été écrite par le cardinal Noris et par le père Patouillet, 1751, in-12. Cette dernière, moins savante que celle du cardinal, est bien écrite, pleine de vues sages et profondes; l'auteur nous montre dans le pélagianisme toute la tortuosité et les artifices de l'hérésie qui lui est contradictoirement opposée, tant la marche et le génie de l'erreur sont les mêmes, de quelque extrémité qu'elle parte. Parmi les auteurs qui écrivirent contre Pélage, on distingue saint Augustin, saint Jérôme, saint Prosper et saint Fulgence.

PELAGE, premier roi des Asturies, fils de Favila, duc de Cantabrie ou Biscaye. Il se retira dans cette province en 711, après la désastreuse bataille de Xérès. Pélage, proche parent de Rodrigue, s'acquit l'estime de ceux de sa nation par ses vertus et par son zèle pour la religion catholique; il forma le dessein de secouer le joug des Sarrasins, qui, ne pouvant le vaincre, entrèrent en négociation avec lui, et le laissèrent jouir, moyennant un léger tribut, d'une certaine étendue de pays. Ayant été insulté par les Maures, il marcha contre eux, et les défit en 716, conquit plusieurs provinces, et peu après fut proclamé roi de Léon et des Asturies. Il mourut en 737, avec la réputation d'un prince sobre, ennemi du luxe, courageux, et d'une piété exemplaire. C'est sans doute cette piété qui a excité le zèle de Voltaire contre ce prince, jusqu'à lui refuser le titre de roi contre le témoignage unanime des anciens historiens. Ce fut Pélage qui donna l'essor à cette sanglante lutte entre les Espagnols et les Maures, qui dura depuis 716 jusqu'en 1492, époque où Ferdinand et Isabelle s'emparèrent de Grenade. Ce prince, dont la vie a fourni le sujet de plusieurs pièces de théâtre, fut le héros d'un *Roman* poétique de M. Pratbernon, Vesoul, 1826, in-8.

PÉLAGE-ALVARÈS ou ALVARÈS-PÉLAGE. *Voy.* PAEZ.

PÉLAGIE (sainte), vierge et martyre d'Antioche, dans le IVe siècle, durant la persécution de Maximin Daia. Elle se précipita du haut du toit de sa maison, pour échapper à la perte de son honneur, que des gens envoyés par les magistrats païens voulaient lui ravir. La sainte pouvant espérer de faire une chute heureuse, son action ne présente aucune difficulté en morale; mais indépendamment de cette considération, on peut dire que Pélagie n'écouta que sa foi et le désir de détromper et de convertir les païens. Cette estime héroïque de la chasteté était bien propre à démontrer aux persécuteurs l'innocence des mœurs des chrétiens, que l'on ne cessait de calomnier, et à leur imprimer du respect pour une religion qui inspire tant de pureté et de courage. *Voy.* APOLLINE, IGNACE d'Antioche, RAZIAS.

PÉLAGIE (sainte), illustre pénitente du Ve siècle, avait été la principale comédienne de la ville d'Antioche. La grâce ayant touché son cœur, elle reçut le baptême, et se retira sur la montagne des Oliviers, près de Jérusalem, où, selon Jacques, diacre d'Héliopolis, déguisée en homme, elle mena une vie très-austère; mais Théophane (*Chron. ad an. 25. Theod. jun.*), Nicéphore Calixte (*Hist.*, l. 14, 30), la représentent comme une religieuse. Basile, dans son Ménologe, la peint sous ces traits, et assure formellement qu'elle se fit religieuse. « Comment, dit un critique, croire que cette sainte » aurait porté un habit contraire à son sexe? Ce » genre de déguisement a toujours été en abomi- » nation. L'ancien Testament le traite de crime » détestable. (*Deuteron.* 32.) Les Pères et les con- » ciles ont tenu le même langage. » Il faut convenir néanmoins que la bonne foi et des circonstances particulières justifient souvent des actions extraordinaires et anomales, que la loi générale semble condamner. *Voy.* PAUL l'Ermite.

PELARGUS. *Voy.* STORCK.

PELETIER (Claude le), magistrat, né à Paris en 1631, avec des dispositions heureuses, fut lié de bonne heure avec Bignon, Molé, Lamoignon, Despréaux et les autres grands hommes de son siècle. Il fut d'abord conseiller au Châtelet, puis au parlement, tuteur des princes, fils de Gaston d'Orléans, ensuite président de la 4e chambre des enquêtes, et prévôt des marchands en 1668. Il signala sa gestion en faisant construire le quai de Paris, qu'on nomme encore aujourd'hui le *Quai Peletier*. Il se distingua extrêmement dans cette place, et succéda en 1683 à Colbert dans celle de contrôleur général des finances. Peletier sentit que si un contrôleur-général faisait quelques heureux, il faisait beaucoup de mécontents. Il se démit de cette place six ans après, fut fait directeur des postes, quitta entièrement la cour en 1697, et ne s'occupa plus que de l'étude et de son salut. Il venait passer tous les carêmes aux Chartreux, où il avait un appartement, et demeurait tout le reste de l'année dans sa terre de Villeneuve-le-Roi. Il mourut en 1711, à 80 ans. Les grands sentiments de piété qui l'avaient animé pendant sa vie présidèrent à sa mort. « Ce fut, dit un historien, un de ces magistrats » respectables qui concoururent, autant par leurs » vertus que par leurs talents, à l'illustration du » règne de Louis XIV. Ce grand homme mettait la » religion à la tête de tous ses devoirs, et dans le » temps même qu'il était chargé du poids des af- » faires publiques, il ne laissait passer aucun jour » sans rassembler sa famille et ses domestiques » pour faire avec eux la prière en commun. » On a de lui : un très-grand nombre d'*Extraits* et de *Recueils* assez bien faits de l'Ecriture, des Pères et des écrivains ecclésiastiques et profanes, en plusieurs vol. in-12; des *Editions* du *Comes theologus* et du *comes juridicus* de Pierre Pithou, son bisaïeul maternel; à l'imitation de ces deux ouvrages, il composa le *Comes senectutis* et le *Comes rusticus*, l'un et l'autre in-12, qui ne sont que des recueils de pensées des auteurs anciens et modernes; on lui doit encore la meilleure *Edition* du *corps du droit canon* en latin, avec des notes de Pierre et de François Pithou, en 1687, 2 vol. in-fol.; et celle du *Code* des Canons recueillis par MM. Pithou, avec des *Miscellanea ecclesiastica* à la fin; enfin en 1689 l'*Edition* des *Observations de Pierre Pithou* sur le *code* et les *Novelles*. La *Vie* de Claude le Peletier a été écrite en latin par J. Boivin le cadet, 1716, in-4. — Claude le Peletier eut dix enfants, dont plusieurs

doivent être cités dans ce Dictionnaire. L'aîné de ses quatre fils, nommé Michel, fut évêque d'Angers, et mourut en 1706, peu de temps après avoir été nommé évêque d'Orléans. Grandet a écrit sa vie.— Louis, le second, fut président à mortier, puis 1er président, et mourut en 1730. — Charles-Maurice, le troisième, abbé de St.-Aubin d'Angers, refusa l'épiscopat et se retira à Saint-Sulpice, dont il mourut supérieur-général en 1731.— Claude, le plus jeune, connu sous le nom de Souzi, mourut âgé de 17 ans en 1686, après avoir donné l'exemple de la plus héroïque piété. L'abbé Proyart a donné sa *Vie* sous le titre de *Modèle des jeunes gens*, Paris, 1789, in-18. Louis, le second des fils de Claude Le Peletier, est la tige des Le Peletier de Rosambo, dont le dernier, président à mortier, porta sa tête sur l'échafaud avec l'illustre Malesherbes, son beau-père.

PELETIER de SOUZI (Michel le), frère du contrôleur-général, né à Paris en 1640, se fit recevoir avocat et plaida avec distinction. Il acheta la charge d'avocat du roi au Châtelet, et l'exerça pendant cinq ans avec un applaudissement universel. Reçu conseiller au parlement en 1665, il fut nommé l'année suivante, avec Jérôme Le Peletier, son second frère, pour l'exécution des arrêts de la cour des grands-jours tenus à Clermont en Auvergne. Le roi le choisit en 1668 pour aller établir l'intendance de la Franche-Comté. A son retour, il fut intendant de Lille, de toutes les conquêtes de Flandre, et des armées que le roi y entretenait. Ses services lui méritèrent les places de conseiller d'état en 1683, d'intendant des finances, de conseiller au conseil royal, et de directeur général des fortifications. Dégoûté des affaires et de la cour, il se retira à l'âge de 80 ans à l'abbaye de Saint-Victor à Paris. Il y vécut près de 6 ans dans les travaux de la littérature et dans les exercices d'une vie chrétienne, et mourut en 1725, à 86 ans. L'académie des inscriptions lui avait donné, en 1701, la place d'académicien honoraire. On a de lui, dans les *Mémoires* de cette compagnie, de savantes recherches sur les *Curiosolites*, ancien peuple de l'Armorique, dont il est parlé dans les *Commentaires* de César (1). Toureil l'appelait *Homo limatissimi ingenii*. Son *Eloge* par de Boze a été inséré dans le tome 7e du recueil de l'académie des inscriptions. — Ses descendans prirent le nom de Le Peletier-Saint-Fargeau; ce fut sur les conclusions de son arrière-petit-fils, Michel-Etienne, qui avait été reçu avocat-général au parlement de Paris, le 6 septembre 1747, que fut porté l'arrêt de suppression des jésuites en France. Il devint président à mortier en 1764, et mourut de la petite vérole, en septembre 1778. — Le fils de ce dernier perdit au sein de la Convention, une réputation honorable commencée dans la magistrature, et qui ne s'était pas entièrement effacée à travers les orages de l'assemblée Constituante. *Voy.* l'article suivant.

* PELETIER-SAINT-FARGEAU (Louis-Michel le), né en 1760, à Paris, d'une famille distinguée dans la magistrature, fut successivement avocat général et président à mortier au parlement de Paris. Député de la noblesse aux états-généraux de 1789, il y vota constamment avec la majorité de son ordre; et quand Louis XVI eut enjoint à la noblesse de se réunir au tiers-état, Le Peletier refusa d'obéir. Sa conduite répondit quelque temps à cet acte d'opposition; mais dès le mois de juillet, il changea brusquement de système, embrassa la cause populaire et dès lors appuya presque toutes les mesures révolutionnaires. Cependant il conserva toujours dans sa conduite et dans ses discours une modération et des formes de politesse dont se dispensaient la plupart de ses nouveaux alliés. Dans la discussion sur le droit de paix et de guerre il partagea l'avis de ceux qui en dépouillèrent la couronne; il appuya ensuite la suppression des titres honorifiques, et fut nommé président. Au mois de mai 1791, il fit un rapport sur le code pénal, dans lequel il demanda l'abolition de la peine de mort, et proposa de la remplacer par une détention de 24 ans. Après la session, il fut nommé membre du départ. de la Seine, puis président du départ. de l'Yonne, où il avait de grands biens. Elu par ce départ. à la Convention, il fit décider que cette assemblée avait le droit de juger Louis XVI. Il vota d'abord pour la réclusion, et engagea plusieurs de ses collègues à suivre son exemple. Cependant il vota la mort et se prononça contre l'appel au peuple avec une violence qui n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes. Le 20 janvier, veille de l'exécution de ce fatal jugement, il était à table chez un restaurateur du Palais-Royal, lorsqu'il fut poignardé par un ancien garde du corps nommé Pâris. Il fut inhumé avec une pompe extraordinaire; mais le décret qui lui avait décerné les honneurs du Panthéon fut rapporté en 1795. Ses *Œuvres*, précédées de sa vie, ont été publiées par son frère, Bruxelles, 1826, in-8.

** PELETIER (Félix le), frère du précédent, né en 1767, était à la révolution capitaine de cavalerie et aide-de-camp du prince de Lambesc; il donna sa démission le 3 juillet 1789, et, à l'exemple de son frère, devint un des partisans les plus dévoués du nouvel ordre de choses. Lors de la translation des restes de Michel le Peletier au Panthéon, il prononça son oraison funèbre, et le lendemain il présenta sa nièce à la convention qui l'adopta pour sa fille au nom de la république. Exclu de la société des Jacobins comme noble, il fut obligé de sortir de Paris pendant la terreur, et n'y revint qu'après le 9 thermidor. Lors de l'établissement de la constitution de l'an III, il refusa la place de commissaire du directoire à Versailles. Impliqué, par suite de ses liaisons, dans le procès de Babeuf (*voy.* ce nom), il fut traduit à la haute cour de Vendôme; mais, quoique contumace, il fut acquitté. Au 18 fructidor, il courut le risque d'être déporté; et plus tard, lorsque Bonaparte s'empara du pouvoir, il fut encore question de l'envoyer à Cayenne avec les républicains dont l'exagération faisait craindre quelque entreprise contre le nouveau pouvoir. Lors de l'attentat du 3 nivose (*voy.* BONAPARTE), il fut enfermé au temple, puis conduit à l'Isle de Ré, où il resta deux ans. Il fut ensuite exilé à Genève, d'où

(1) On croit que cette dissertation n'est pas de le Peletier, et qu'il fut seulement chargé de la présenter à l'académie.

Il obtint en 1805 la permission de revenir dans ses propriétés en Normandie. Maire de Bacqueville, il donna sa démission au retour des Bourbons. Pendant les cent jours, député de Dieppe à la chambre des représentants, il y proposa de déclarer *Napoléon sauveur de la patrie*. Au second retour du roi, il fut banni par ordonnance, et vint chercher un asile à Bruxelles, d'où il fut enlevé par les Prussiens qui voulaient le conduire dans quelque forteresse. Il obtint cependant de rester à Francfort. Il lui fut permis en 1819 de rentrer en France, et même de résider à Paris, où il mourut presqu'oublié en 1837, à 70 ans.

PELETIER. *Voy.* PELLETIER.

PELHESTRE (Pierre), littérateur, fils d'un tailleur, né à Rouen vers 1635, mort à Paris en 1710, à 75 ans, lisait tout, mais avec de bons principes et des intentions droites. Il n'était âgé que de 18 ans, quand l'archevêque de Paris, Péréfixe, le manda : « J'apprends, lui dit-il, que vous lisez des » livres hérétiques ; êtes-vous assez docte pour cela ? » — Monseigneur, répondit le jeune homme, votre » question m'embarrasse : si je dis que je suis assez » savant, vous me direz que je suis un orgueilleux, » si je dis que non, vous me défendrez de les lire.» Sur cette réponse, le prélat lui permit de continuer. Il a donné une seconde édition du *Traité de la lecture des Pères* (*voy.* d'ARGONNE, 272), et des *Notes* excellentes sur le texte de cet ouvrage, Paris, 1697, in-12.

PÉLIAS, fils de Neptune et de Pyro, et frère d'Eson, roi de Thessalie, usurpa le royaume au préjudice de Jason, son neveu, que l'on déroba à sa fureur. Jason ayant atteint l'âge de 20 ans, se fit reconnaître par ses parents et redemanda ses états. Pélias ne les lui refusa pas ; mais il l'engagea d'aller à la conquête de la toison d'or, croyant qu'il périrait dans cette expédition. Il devint ensuite plus fier et plus cruel, et fut égorgé par ses propres filles, auxquelles Médée avait promis de le rajeunir comme elle avait rajeuni Eson.

PÉLICIER. *Voy.* PELLICIER.

PÉLISSON. *Voy.* PELLISSON.

PELL (Jean), mathématicien anglais, né en 1610, professa les mathématiques à Amsterdam et à Breda. A l'âge de 19 ans il composa, sur l'usage des cadrans, un traité qui commença sa réputation. Il résida auprès des cantons suisses protestants, au nom de Cromwell, revint à Londres, où il fut fait chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et mourut en 1685. Les mathématiques lui doivent quelques ouvrages, entre autres : *De vera circuli mensura*; *Table de dix mille nombres carrés*, in-fol.

PELLEGRIN (Simon-Joseph), fils d'un conseiller au parlement de Marseille, où il naquit en 1663, entra dans l'ordre des religieux servites, et demeura longtemps parmi eux, à Moustiers, dans le diocèse de Riez. Mais, dégoûté de son état, il s'embarqua sur un vaisseau en qualité d'aumônier, et fit une ou deux courses. De retour en 1703 de ses caravanes, il ouvrit boutique d'*épigrammes*, de *madrigaux*, d'*épithalames*, de *compliments* pour toutes sortes de fêtes et d'occasions ; il les vendait plus ou moins, selon le nombre des vers et leur différente mesure. Il travailla ensuite pour les théâtres de Paris, et surtout pour celui de l'Opéra-comique. Ce qui fit dire à un plaisant :

> Le matin catholique et le soir idolâtre,
> Il dîna de l'autel et soupa du théâtre.

Ce genre d'ouvrages n'étant nullement digne d'un prêtre, le cardinal de Noailles lui proposa de renoncer à la messe ou à l'opéra : l'abbé Pellegrin voulut garder ce qui le faisait vivre, et le cardinal l'interdit. Ses protecteurs lui procurèrent une pension sur le *Mercure*, auquel il travailla pour la partie des spectacles. Il mourut en 1745, à 82 ans, sincèrement converti. On a de lui, outre des *Tragédies* et des *Comédies* dont le plan ne vaut ordinairement rien, et dont la versification est fade et languissante : *Cantiques spirituels* sur les points les plus importants de la religion, sur différents airs d'opéra, pour les dames de St.-Cyr, à Paris, in-8 ; autres *Cantiques* sur les points principaux de la religion et de la morale, Paris, 1725, in-12; *Histoire de l'ancien et du nouveau Testament*, mise en cantiques, sur les airs de l'opéra et des vaudevilles, Paris, 1705, 2 vol. in-8 ; les *Psaumes de David*, en vers français, sur les plus beaux airs de Lully, Lambert et Campra, Paris, 1705, in-8 ; l'*Imitation de Jésus-Christ*, sur les plus beaux vaudevilles, Paris, 1729, in-8; les *Œuvres d'Horace* traduites en vers français, éclaircies par des notes, augmentées d'autres traductions et pièces de poésies, avec un discours sur ce célèbre poète, et un abrégé de sa vie, Paris, 1715, 2 vol. in-12. Il n'y a que les 5 livres d'*Odes* qui soient traduits.

PELLEGRINI (PELLEGRINO di TIBALDO de, ou plus simplement TIBALDI ou PELLEGRIN de BOLOGNE), né en 1527 dans le Milanais, et mort en 1592, excella dans la peinture et l'architecture. On prétend que son ambition de se faire un nom dans la peinture était si ardente, que mécontent de lui-même, et désespérant de pouvoir atteindre le point de perfection qu'il imaginait, il voulut un jour se laisser mourir de faim, et qu'il en fut détourné par Octavien Mascherino, peintre, son compatriote, qui lui conseilla de s'adonner à l'architecture. Cependant il avait fait d'excellents tableaux, comme *Saint-Jean dans le désert*; *Le choix des élus et des réprouvés*; L'*Arrivée de Trajan à Ancône*, etc., qui sont admirés des connaisseurs. Devenu architecte, il s'acquit bientôt une grande réputation. Il fut appelé à Milan pour l'église de Saint-Ambroise, et ensuite à Madrid par le roi d'Espagne, qui l'employa au magnifique bâtiment de l'Escurial, comme peintre et comme architecte, et le renvoya en Italie avec 100,000 écus et le titre de marquis. (*Voy.* ROSSO).

* PELLEGRINI (Joseph-Louis), célèbre prédicateur né en 1718, à Vérone, prit en 1736 l'habit de la société de Jésus dans le sein de laquelle il avait fait ses études. Appelé à Vienne par l'impératrice Marie-Thérèse, il y prêcha un carême avec le plus grand succès ; et de retour en Italie il continua longtemps d'y tenir un des premiers rangs dans la chaire évangélique. Dans ses loisirs il cultivait la littérature et les lettres avec succès, et mourut à Vérone le 18 avril 1791, à 81 ans. On a de lui : *Poésies latines et italiennes*, Venise, 1771, 2 vol. in-8 ; Bas-

sano, 1791, in-8, contenant quatre petits poèmes, *sur une éruption du Vésuve, — sur le pont de Veja, — sur les Cieux, — sur le tombeau de Dismice*, anagramme de Médicis. Son *Discours au peuple Véronais*, 1800, in-8, à l'occasion de la retraite des Français, passe pour son chef-d'œuvre; *Vers consacrés à la mort d'Amaritte*, 1800, in-8. Amaritte, anagramme de Mariette, nom d'une sœur qu'il chérissait tendrement. *Débora, Jephté, Jonas, leçons sacrées*, Venise, 1804, 2 vol. in-8; *Tobie, raisonnements*, ibid., 1818, 2 vol. in-8; *Sermons*, ib., 1818, 3 vol. in-8; *Panégyriques*, ib., 1820, in-8. Le P. Pellegrini était aussi bon prosateur que poète élégant. Son style est pur, concis et plein de chaleur. Dans ses vers, il choisit pour modèle Pétrarque, dont il a parfois la grâce et l'expression. Il était membre des *Arcades* de Rome, et de toutes les sociétés littéraires de l'Italie.

PELLERIN (Joseph), ancien commissaire général et premier commis de la marine, né à Marly-le-Roi en 1684, mort à Paris le 30 août 1782, dans la 99e année de son âge, unissait à l'activité d'un homme d'affaires le savoir d'un homme de lettres. Ayant obtenu sa retraite avec une pension après quarante ans de service, il se livra entièrement à l'étude de l'antiquité. Le cabinet de médailles qu'il avait formé, et dont le roi fit l'acquisition pour 300,000 francs en 1776, était un des plus riches et des plus rares qu'ait possédés un particulier. Il contenait 32,500 médailles. Il recula les bornes de la science numismatique par un recueil intéressant en 9 vol. in-4, enrichi d'un grand nombre de planches. Cette collection renferme : *Recueil de médailles de rois* qui n'ont pas encore été publiées et qui sont peu connues, 1762, in-4; — *de médailles de peuples et de villes, etc.*, 1763, 3 vol. in-4; *Mélanges de diverses médailles*, 1765, 2 vol. in-4, qui servent de supplément aux recueils précédents; *Supplément* aux 6 vol. précédents, avec une table générale; 3e et 4e *Suppléments*, 1767, in-4; *Lettres*, 1768 et 1770, qui forment le 9e vol. Cette collection est digne du cabinet des curieux, non-seulement par la beauté de l'impression, mais encore par les explications judicieuses et savantes dont chaque planche est accompagnée.

* PELLET (Jean-François), poète, né en 1782 à Epinal, y exerça la profession d'avocat. Consacrant ses loisirs à la culture des lettres, il fit paraître en 1810 une *Ode sur les vicissitudes des empires*, dans laquelle il semble prédire les événements qui s'approchaient. Son poème intitulé : les *Classiques et les romantiques*, fut l'occasion d'un procès où l'on vit jusqu'où pouvait aller l'audace d'un plagiaire. Le manuscrit qu'il avait envoyé à Paris, tomba dans les mains d'un avocat, qui le fit imprimer sous son propre nom en 1829, avec un titre différent, et eut l'impudence d'accuser Pellet de plagiat, lorsque celui-ci fit paraître son œuvre sous le titre et le nom d'auteur qui lui convenaient véritablement. La fraude était trop grossière, et les tribunaux ne tardèrent pas en faire justice; mais les agitations et les fatigues inséparables d'un procès de cette nature épuisèrent les forces de Pellet, et de retour à Epinal il y mourut cinq jours après, le 13 février 1830. Ses œuvres diverses ont été publiées sous ce titre : *Le barde des Vosges*, 1827, in-8; 2e édition, 1829, in-18. Son dernier ouvrage est une *Ode à M. de Lamartine sur la mort de sa mère*, Paris, 1830, in-8.

* PELLETAN (Jean-Gabriel), né à Marseille en 1747, fut envoyé en 1787 au Sénégal, par quelques-uns de ses amis intéressés dans la compagnie d'Afrique. Il répondit pleinement à la confiance de ses commettants, et se concilia l'estime et la bienveillance du ch. de Boufflers, gouverneur de la colonie. De retour en France, au bout de trois ans, il fut alors nommé directeur-général de la compagnie du Sénégal, à Paris. La révolution lui fit perdre cet emploi, et il fut même incarcéré comme *suspect*. En sortant de prison, il s'occupa de réunir les débris de sa fortune, et mourut au mois de décembre 1802. On a de lui : *Mémoire sur la colonie française du Sénégal avec quelques considérations historiques et politiques sur la traite des nègres*, etc. Paris, 1801, in-8. Pelletan rédigea cet ouvrage pendant sa détention à Saint-Lazare. Comme il y était dépourvu de livres, de cartes, etc., on conçoit qu'il n'a pu rien apprendre de neuf sur la géographie; mais ses considérations sur le parti qu'on peut tirer du Sénégal sont utiles.

* PELLETAN (Philippe-Joseph), chirurgien célèbre, né à Paris en 1752, se livra par le conseil de ses maîtres à l'enseignement et vit bientôt ses cours suivis par un nombreux auditoire. Nommé professeur suppléant à l'école pratique, il fut en 1792 envoyé chirurgien en chef aux armées, d'où il revint remplacer Desault (*voy.* ce nom) à l'Hôtel-Dieu. A la création de l'école de santé, il y fut nommé professeur de clinique chirurgicale, et à la formation de l'institut, il devint membre de la classe des sciences. En 1815, il passa de la chaire de clinique à celle de médecine opératoire, et plus tard à la chaire d'accouchements. Ses cours étaient toujours suivis par un grand nombre d'auditeurs qu'attiraient sa science et son immense talent d'exposition. Cependant en 1823, à la réorganisation de l'école, il fut privé de sa chaire. Cet habile chirurgien mourut le 28 septembre 1829. On a de lui : *Clinique chirurgicale* ou *Mémoires et observations de chirurgie clinique*, 1810, 3 vol. in-8; recueil très-estimé des praticiens.

** PELLETAN (Pierre), fils du précédent, né en 1782 à Paris, fut reçu à 14 ans à l'école polytechnique, et dirigea ses premières études vers les sciences physiques et mathématiques. A sa sortie de l'école, il ouvrit un cours de chimie qui attira de nombreux auditeurs, et dans le même temps étudia la médecine sous la direction de son père. Il fut employé comme chirurgien à l'armée de Suisse. Reçu docteur en 1813, il fut nommé, l'année suivante, médecin de l'hôpital du Val-de-Grâce, et bientôt après chargé seul du service de l'hôpital Montaigu, qu'encombraient les soldats infectés du typhus. Sa belle conduite, dans cette circonstance, fut récompensée par le titre de médecin de Louis XVIII et la croix d'honneur. Ayant, peu de temps après, commencé des cours particuliers de chimie et de physiologie, les élèves vinrent en foule l'é-

couler et l'applaudir. Il professa successivement ces deux sciences, ainsi que l'anatomie et la pharmacologie, toujours avec le même succès. A la réorganisation de la faculté de médecine, il obtint la chaire de physique, qu'il a remplie dignement pendant plus de vingt ans. Il mourut à Bruxelles, le 2 mai 1845, à 63 ans. Indépendamment de plusieurs *Mémoires* sur les arts chimiques, et d'articles dans le *Grand dictionnaire des sciences médicales*, on a de lui : *Dictionnaire de chimie générale*, Paris, 1822-24, 2 vol. in-8; *Traité élémentaire de physique générale et médicale*, 1824, 2ᵉ édit., 1829-31, 2 vol. in-8, avec pl.

PELLETIER (Jacques), médecin, né au Mans en 1517, d'une bonne famille, se rendit habile dans les belles-lettres et dans les sciences, et devint principal des colléges de Bayeux et du Mans à Paris, où il mourut en 1582. Ses écrits sont plus nombreux que bons. On a de lui : des *Commentaires* latins sur Euclide, in-8, et quelques autres ouvrages de mathématiques, estimés dans leur temps, quoiqu'il n'ait point trouvé, comme il le prétendait, la quadrature du cercle; *Description du pays de Savoie*, 1572, in-8; un petit *Traité* latin *de la peste*; une *Concordance* de plusieurs endroits de Galien, et quelques autres petits traités réunis en 1559, en un vol. in-4; de mauvaises *Œuvres poétiques*, qui contiennent quelques traductions en vers, 1547, in-8; un autre *Recueil*, 1555, in-8; un troisième en 1581, in-4; *Traduction* en vers français de l'*Art poétique* d'Horace, 1545, in-8; un *Art poétique* en prose, 1555, in-8; des *Dialogues sur l'orthographe et la prononciation française*, 1550, in-8, où il veut réformer l'une et l'autre, en écrivant comme on prononce. M. de Clinchamp a publié une curieuse *notice* sur Pelletier dans le *Bulletin du Bibliophile*, juillet et octobre 1847.

PELLETIER (Gaspard), médecin de Middelbourg en Zélande, s'acquit beaucoup de réputation par la pratique de son art, fut fait échevin, puis conseiller dans sa ville natale, et mourut en 1658. On a de lui : *Plantarum, tum patriarum, tum exoticarum, in Walachria Zelandiæ insula nascentium, synonyma*, Middelbourg, 1610, in-8; rare et recherché.

PELLETIER (Jean le), né à Rouen en 1633, s'appliqua d'abord à la peinture. Il l'abandonna pour l'étude des langues, et apprit sans maître le latin, le grec, l'italien, l'espagnol, l'hébreu, les mathématiques, l'astronomie, l'architecture, le médecine et la chimie. Sur la fin de ses jours il ne s'appliqua presque plus qu'à l'étude de la religion, et continua cette étude jusqu'à sa mort, arrivée en 1711, à 78 ans. On a de lui : une savante *Dissertation sur l'arche de Noé*. Il y explique la possibilité du déluge universel, et comment toutes les espèces d'animaux ont pu tenir dans l'arche. Borrel avait déjà démontré la même chose; mais Pelletier, sans contester ses mesures et ses calculs, avait trouvé des inconvénients dans son plan, et tâche de les éviter dans celui qu'il propose. (*Voy.* Borrel *et* Wilkins.) Il y a joint une *Dissertation* sur l'*Hemine* de saint Benoit. C'est un gros vol. in-12, dans lequel il y a autant de savoir que de sagacité; Des *Dissertations sur les poids et les mesures des anciens; sur Kesitah*, mot hébreu dans la Genèse, chap. 33; *sur la chevelure d'Absalon, sur le temple de Salomon et d'Ezéchiel, sur la mort de Socrate, sur les erreurs des peintres*, etc., dans les *Journaux de Trévoux*; une *Traduction française* de la *Vie de Sixte-Quint* par Leti, 1694, 2 vol. in-12; de l'ouvrage anglais de Robert Naunton, sous le titre de *Fragmenta regalia* ou *Caractère véritable d'Elizabeth, reine d'Angleterre, et de ses favoris*. On le trouve dans les dernières éditions de la *Vie* de cette princesse par Leti. Les dissertations de Pelletier sont écrites d'une manière prolixe et languissante, mais le résultat en est net et solide.

PELLETIER (Claude), docteur en théologie et chanoine de Saint-Pierre de Reims, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, la plupart en faveur de la soumission aux décisions de l'église catholique, et en particulier à la constitution *Unigenitus*. On sent bien que sous ce point de vue les hommes du parti ne l'ont point épargné. *Voy.* le Catalogue de ses écrits, à la fin de son *Traité dogmatique de la grâce universelle*, 1727. Il mourut vers 1731. Il dénonça les instructions de Bossuet, évêque de Troyes, à Languet, archevêque de Sens: Bossuet le traduisit au parlement, et obtint contre lui un arrêt de cette cour, en date du 2 juillet 1733. Une *Nouvelle défense de la Constitution* qu'il publia à Rouen, 1729, 2 vol.; et un *Traité de l'amour de Dieu, tiré des livres saints*, furent déférés au parlement; et ce corps dégénéré, jugeant sur des affaires qui n'étaient pas de son ressort, supprima les ouvrages.

PELLETIER (Ambroise), né en 1703 à Porcieux en Lorraine, bénédictin de Saint-Vannes, et curé de Sénones, donna le *Nobiliaire* ou *Armorial de Lorraine*, 1758, in-fol. Ambroise Pelletier était un élève de dom Calmet. Il mourut en 1758.

PELLETIER. *Voy.* Peletier.

PELLEVÉ (Nicolas de), né au château de Jouy en 1518, d'une ancienne famille de Normandie, s'attacha au cardinal de Lorraine, qui lui procura l'évêché d'Amiens en 1553. On l'envoya en Ecosse l'an 1559, avec plusieurs docteurs de Sorbonne, pour essayer de ramener les hérétiques; mais la reine Elizabeth s'étant opposée à leurs pieux desseins, Pellevé fut obligé de revenir en France. Il quitta son évêché d'Amiens pour l'archevêché de Sens, et suivit le cardinal de Lorraine au concile de Trente, où il parut avec tant d'éclat, que Pie V l'honora de la pourpre en 1570. Envoyé à Rome deux ans après, il servit les rois de France avec beaucoup de zèle et de fidélité pendant plusieurs années. Les troubles des nouvelles hérésies l'ayant engagé dans la ligue, Henri III fit saisir les revenus de ses bénéfices en 1585; mais bientôt après ce prince lui accorda la main-levée de ses biens, et le fit archevêque de Reims, après la mort du cardinal de Lorraine, aux états de Blois, en 1588. Il mourut en 1594.

PELLICAN (Conrad), né à Ruffach, en Alsace, l'an 1478, se fit cordelier en 1494, et changea le nom de sa famille qui était *Kurschner*, en celui de *Pellican*. Il exerça les principales charges de son ordre en France, en Italie et ailleurs. Ayant été

fait gardien du couvent de Bâle, en 1522, le commerce qu'il eut avec les hérétiques le pervertit. S'étant lié avec Zwingle, il donna dans les sentiments de Luther, qu'il enseigna d'abord avec précaution, pour ne pas provoquer le zèle des catholiques; mais en 1526 il quitta son habit religieux, et alla enseigner l'hébreu à Zurich, où il se maria bientôt après. Il mourut en 1556, à 78 ans, après avoir eu des démêlés fort vifs avec Erasme. On a de lui plusieurs ouvrages, que les protestants ont fait imprimer en 7 vol. in-fol. On y trouve une traduction latine des *Commentaires* hébraïques des rabbins, non-seulement sur l'Ecriture sainte, mais encore sur la doctrine particulière des Juifs.

* PELLICER (don Jean-Antoine), savant espagnol, né à Valence vers 1740, fit ses études dans cette ville et à l'université de Salamanque. Il vint à Madrid, et se fit connaître par différentes *dissertations* sur des sujets d'histoire, de littérature et d'antiquités. Charles III le nomma son bibliothécaire, et il fut membre de l'académie royale espagnole et de plusieurs autres sociétés savantes. Il mourut à Madrid en 1806, laissant plusieurs ouvrages dont les plus remarquables sont : *Essai d'une bibliotheque de traducteurs espagnols*, Madrid, 1778, in-4, précédé de notices sur trois auteurs espagnols, les deux Argensola et Cervantes; *Histoire de la bibliothèque royale*, avec une *Notice* sur les bibliothécaires et autres écrivains. Cet ouvrage, achevé en 1800, était sous presse en 1808, au moment de l'invasion de la péninsule par les Français. Pellicer a donné une excellente édition de *Don Quichotte*, 1797, 5 vol. in-8, avec une vie de Cervantes, dont le premier il a fait connaître la véritable patrie.

PELLICIER (Guillaume), évêque de Montpellier, né dans le petit bourg de Melgueil ou Mauguio en Languedoc, s'acquit l'estime de François I[er] par son esprit. Ce prince l'envoya, en 1540, ambassadeur à Venise. Paul III lui accorda la sécularisation de son chapitre, et la permission de transférer son siége de Maguelone à Montpellier. Ce prélat montra beaucoup de zèle contre le calvinisme, et ce zèle lui attira de la part des sectaires des calomnies de tous les genres. Il mourut à Montpellier, en 1568, d'un ulcère dans les entrailles, causé par l'ignorance ou par la malice d'un apothicaire, qui lui fit prendre des pilules de coloquinte mal broyées. Pellicier avait une riche bibliothèque et de précieux manuscrits, dont plusieurs se trouvent à la bibliothèque du roi de France. Cujas, Rondelet, Turnèbe, de Thou, Scévole de Sainte-Marthe, et les autres savants de son temps ont célébré son savoir et ses autres qualités. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, et l'on prétend que c'est à lui que nous devons l'*Histoire des poissons*, que nous avons sous le nom de Guillaume Rondelet, médecin de Montpellier.

** PELLIEUX (Jacques-Nicolas), né dans l'Orléanais en 1749, après avoir terminé ses études médicales, fit deux voyages en Amérique en qualité de chirurgien-major, sur un bâtiment de l'état. Appelé en 1780 à l'hospice de Beaugency, il y exerça son art avec habileté, et mourut le 24 novembre 1832. On lui doit : *Essais historiques sur la ville de Beaugency et ses environs*, 1799-1801, 7 vol. in-12, ouvrage fort intéressant. L'un des fondateurs de l'académie celtique en 1806, il fournit à ses recueils: *Lettre sur un tombeau antique découvert à Beaugency*, et *Dissertation sur les monuments celtiques en général*. Comme médecin on lui doit des *Mémoires* sur l'asphyxie, le dragonneau d'eau douce, la régénération des os, etc.

** PELLINI (Janvier), savant prélat, né en 1781 à Naples, prit à 16 ans l'habit ecclésiastique, et se distingua bientôt par la régularité de sa conduite, comme par son application à l'étude. Dès qu'il eût été ordonné prêtre, il fut pourvu de la chaire de dogme au collége archiépiscopal, et passa en 1825 professeur d'Ecriture-sainte à l'université. Les talents qu'il développa dans l'enseignement lui méritèrent l'affection de ses supérieurs, et nommé chanoine du chapitre de St.-Janvier, il obtint successivement plusieurs bénéfices. Elevé, en 1832, sur le siége archiépiscopal de Conza, il montra dans l'administration de son diocèse ce zèle et cette charité dont il avait déjà donné tant de preuves. Il s'attacha d'une manière spéciale à faire fleurir les études ecclésiastiques, affaiblies par le malheur des temps, et rétablit dans son séminaire des chaires d'hébreu et de syriaque. Ce digne prélat mourut dans sa ville épiscopale, le 6 octobre 1835, à 54 ans. Outre les *Oraisons funèbres* des Papes Léon XII et Pie VIII, qu'il prononça dans sa cathédrale, on lui doit : *Entretien historique sur le couronnement des images de la sainte Vierge dans l'église du Vieux-Jésus*; *Entretien sur les glorieux faits de saint Higin, pape*; des *Traités théologiques sur la sainte Vierge*, sur *le culte des saints* et *sur la vérité de la religion chrétienne*; des *appendices aux institutions théologiques de* Thomas de Charmes (*voy.* ce nom). Tous ces ouvrages sont en italien.

PELLISSON-FONTANIER (Paul), né à Béziers, en 1624, d'une famille de robe, originaire de Castres, perdit son père de bonne heure. Sa mère l'éleva dans la religion prétendue réformée. Ses talents donnaient des espérances à cette secte; il avait autant de pénétration que de vivacité dans l'esprit. Il étudia successivement à Castres, à Montauban et à Toulouse. Les auteurs latins, grecs, français, espagnols, italiens, lui devinrent familiers. A peine avait-il donné quelques mois à l'étude du droit, qu'il entreprit de paraphraser les *Institutions* de Justinien. Cet ouvrage, imprimé à Paris, in-8, en 1645, était écrit de façon à faire douter que ce fût la production d'un jeune homme. Pellisson parut bientôt avec éclat dans le barreau de Castres; mais lorsqu'il y brillait le plus, il fut attaqué de la petite-vérole. Cette maladie affaiblit ses yeux et son tempérament, et le rendit le modèle de la laideur. Sa figure était tellement changée, que M[lle] de Scudéri, son amie, disait en plaisantant qu'*il abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids*. Il était étroitement lié avec cette personne aussi laide que lui, et il figura dans les romans de cette femme auteur sous le nom d'*Acante* et d'*Herminius*. Plusieurs ouvrages qu'il composa à Paris l'y firent connaître avantageusement de tout ce qu'il y avait alors de gens d'esprit et de mérite. Il s'y fixa en 1652, et l'académie française, dont il avait écrit

l'*Histoire*, fut si contente de cet ouvrage, qu'elle lui ouvrit ses portes. Foucquet, instruit de son mérite, le choisit pour son premier commis et lui donna toute sa confiance. Ses soins furent récompensés, en 1660, par des lettres de conseiller d'état. Il avait eu beaucoup de part aux secrets de Foucquet ; il en eut aussi à sa disgrace. Il fut conduit à la Bastille, et n'en sortit que quatre ans après, sans qu'on pût jamais le détacher de son maître. Il y composa pour lui des *Mémoires* qui sont des chefs-d'œuvre. « Si quelque chose approche de Cicéron, » dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, ce sont ces » trois *Factums*. Ils sont dans le même genre que » plusieurs discours de ce célèbre orateur, un mé» lange d'affaires judiciaires et d'affaires d'état, » traitées solidement avec un art qui parait peu, » et une éloquence touchante. » Foucquet se serait peut-être perdu sans la présence d'esprit de Pellisson. Confrontés ensemble, le premier craignait qu'on ne lui opposât des pièces redoutables : il demeurait interdit, lorsque Pellisson s'écria : *Monsieur, si vous ne saviez pas que les papiers qui attestent le fait dont on vous charge, sont brûlés, vous ne le nieriez pas avec tant d'assurance.* Foucquet, ainsi averti, tint ferme et ne put être convaincu. Pellisson avait conservé une foule d'amis dans ses malheurs, et ces amis obtinrent enfin sa liberté. Le roi le dédommagea de cette captivité par des pensions et des places. Il le chargea d'écrire son histoire, et l'emmena avec lui dans sa première conquête de la Franche-Comté. Pellisson méditait depuis longtemps d'abjurer la religion protestante ; il exécuta ce dessein en 1670. Peu de temps après, il prit l'ordre de sous-diacre, et obtint l'abbaye de Gimont et le prieuré de Saint-Orens, riche bénéfice du diocèse d'Auch. L'archevêque de Paris ayant été reçu à l'académie française en 1671, Pellisson répondit à ce prélat avec autant d'esprit que de grâce. Ce fut dans cette occasion qu'il prononça le *Panégyrique* de Louis XIV, traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais, et même en arabe par un patriarche du Mont-Liban. Il fut reçu la même année maître des requêtes. La guerre s'étant rallumée en 1672, il suivit Louis XIV dans ses campagnes. Son zèle pour la conversion des calvinistes lui mérita l'économat de Cluny en 1674, de Saint-Germain-des-Prés en 1675, et de Saint-Denis en 1679. Le roi lui confia en même temps les revenus du tiers des économats, pour être distribués à ceux qui voudraient changer de religion, et qui par-là pourraient se trouver dans l'abandon et le besoin. Il était occupé à réfuter les erreurs des protestants sur l'eucharistie, lorsqu'il fut surpris par la mort à Versailles, en 1693. Il ne reçut point les sacrements, parce qu'il n'en eut pas le temps. Il est faux qu'il les ait refusés, comme l'assurent encore aujourd'hui les calvinistes, et il est très-certain qu'il avait communié peu de jours avant sa mort. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont le style en général est noble, léger, facile, mais quelquefois négligé. Les principaux sont : *Histoire de l'académie française*, qui parut pour la première fois en 1653, à Paris, in-12, et dont la meilleure édition est celle de l'abbé d'Olivet, qui l'a continuée, en 1730, 2 vol. in-12. Trop de minuties sur de petits écrivains et d'inexactitudes dans les faits ont nui à cet ouvrage, d'ailleurs assez curieux; *Histoire de Louis XIV*, depuis la mort du cardinal Mazarin, en 1661, jusqu'à la paix de Nimègue, en 1678. Cet ouvrage, imprimé en 1749, 3 vol. in-12, sent beaucoup le courtisan, et annonce peu le bon historien ; *Abrégé de la vie d'Anne d'Autriche*, in-fol., qui tient du panégyrique ; *Histoire de la conquête de la Franche-Comté*, en 1668, dans le tom. 7e des *Mémoires* du père Desmolets. C'est un modèle en ce genre, suivant les uns, et c'est peu de chose, suivant d'autres ; *Lettres historiques et œuvres diverses*, Paris, 1749, 3 vol. in-12. Ces lettres sont comme un journal des voyages et des campements de Louis XIV, depuis 1670, jusqu'en 1688; il y en a 273. Elles sont écrites sans précision et sans pureté : *Recueil de pièces galantes*, en prose et en vers, de madame la comtesse de La Suze et de Pellisson, 1695, 5 vol. in-12. Les poésies de Pellisson ont du naturel, un tour heureux et de l'agrément; mais elles manquent un peu d'imagination; *Poésies chrétiennes et morales* dans le recueil dédié au prince de Conti ; *Réflexions sur les différends de la religion*, avec une *réfutation* des chimères de Jurieu et des idées de Leibnitz sur le tolérantisme, en 4 vol. in-12; *Traité de l'eucharistie*, in-12. Ces deux ouvrages méritent l'estime des gens sensés, autant pour le fond des choses que pour la modération avec laquelle ils sont écrits. On a imprimé les *Œuvres diverses de Pellisson*, Paris, 1739, 3 vol. in-12, et Desessarts a publié les *Œuvres choisies de Pellisson*, 1805, 2 vol. in-12.

PELLOUTIER (Simon), ministre protestant de l'église française à Berlin, membre et bibliothécaire de l'académie de cette ville, et conseiller ecclésiastique, naquit à Leipsig, en 1694, d'une famille originaire de Lyon. Son *Histoire des Celtes, et particulièrement des Gaulois et des Germains, depuis les temps fabuleux jusqu'à la prise de Rome par les Gaulois*, a fait honneur à son érudition. La meilleure édition de cet ouvrage rempli de recherches est celle que de Chiniac a donnée à Paris en 1770, 8 vol. in-12 et 2 vol. in-4. Les *Mémoires* dont Pelloutier enrichit ceux de l'académie de Berlin, sont un des principaux ornements des recueils de cette savante compagnie. La mort l'enleva en 1757, à 63 ans.

PÉLOPIDAS, général thébain, reprit Cadmée par stratagème sur les Lacédémoniens, l'an 380 avant J.-C. Il se signala avec Epaminondas, son intime ami, dans les plus fameuses expéditions de la guerre de Béotie. A la bataille de Mantinée, il reçut sept blessures, et il dut la vie à Epaminondas, qui, le couvrant de son bouclier, le défendit jusqu'à ce que leurs soldats vinrent les délivrer. Pélopidas se distingua surtout à la bataille de Leuctres, où il commandait le bataillon sacré qui décida la victoire, en attaquant en flanc la phalange lacédémonienne, l'an 371 avant J.-C., et au siége de Sparte deux ans après. Envoyé à Suze, il déconcerta les mesures des députés athéniens et spartiates, et conclut avec Artaxerxès un traité avantageux pour sa patrie. A son retour, il persuada aux Thébains de faire la

guerre à Alexandre, tyran de Phères, et eut la conduite de cette guerre. Son armée était moins forte que celle du tyran, on l'en avertit : *Tant mieux*, répondit-il, *nous en battrons un plus grand nombre*. La bataille se donna l'an 364 avant J.-C. Pélopidas remporta la victoire, et fut tué les armes à la main.

PÉLOPS, fils de Tantale, roi de Phrygie, passa en Elide, où il épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de ce pays. Il s'y rendit si puissant, que tout le pays qui est au-delà de l'isthme, et qui compose une partie considérable de la Grèce, fut appelé *Péloponèse*, c'est-à-dire *île de Pélops*.

PELTAN ou PELTE (Théodore-Antoine de), jésuite, natif du village de ce nom dans la Campine liégeoise, enseigna avec beaucoup de réputation les langues grecque et hébraïque et la théologie à Ingolstadt, et mourut à Augsbourg, le 2 mai 1582. On ne peut rien ajouter à l'éloge qu'en fait Valère Rotmare dans son *Histoire des professeurs de l'université d'Ingolstadt*. On a de lui : *Paraphrasis et scholia in Proverbia Salomonis*, Anvers, 1606, in-4; plusieurs *Traités* de controverse contre les erreurs de son temps ; un grand nombre de *Traductions* du grec en latin : 1° du *Commentaire* d'André de Césarée, évêque de Cappadoce, sur l'*Apocalypse*, Ingolstadt, 1574 ; 2° des *Actes* du premier concile d'Ephèse, avec des notes, 1604, in-fol.; 3° des *Homélies* des 17 Pères grecs, sur les principales fêtes de l'année, 1579 ; 4° les *Commentaires* de Victor d'Antioche *sur saint Marc*, de Tite de Bostre, sur *saint Luc*, dans le tome 4° de la *Bibliothèque des Pères* ; 5° une *Chaine* des Pères grecs, sur les *Proverbes* de Salomon, Anvers, 1614; 6° de la *Paraphrase* de saint Grégoire Thaumaturge, sur l'*Ecclésiaste*, avec des notes. Peltan était du petit nombre des savants qui unissent les avantages d'une vaste mémoire à ceux d'un jugement solide, et les richesses de l'érudition à l'exactitude des raisonnements.

* PELTIER (Jean-Gabriel), littérateur, né à Nantes d'un riche négociant, fut envoyé à Paris pour y perfectionner son éducation : s'y trouvant en 1789, il se sentit de la vocation pour le métier de journaliste et combattit les doctrines démagogiques avec autant d'esprit que de courage, dans *les Actes des Apôtres*, l'un des pamphlets les plus remarquables de l'époque. Après la funeste journée du 10 août, il alla chercher un refuge en Angleterre, où il continua ses attaques contre les révolutionnaires. Le succès de ses publications lui donnait un certain crédit à Londres, et il l'employa plusieurs fois pour venir en aide à ses compatriotes malheureux. Il accueillit M. de Châteaubriand alors inconnu, lui trouva un libraire pour la publication de son *Essai sur les révolutions*, et lui rendit toutes sortes de services. Il publiait à cette époque un journal intitulé l'*Ambigu*, dans lequel il rendait compte à sa manière des événements qui se succédèrent en France. Ayant osé y traiter sans aucun égard le nouveau maître qu'elle s'était donné, Bonaparte s'en plaignit au ministère Anglais, qui lui répondit, que la voie des tribunaux lui était ouverte pour obtenir les réparations qui lui étaient dues. Peltier fut condamné à un dédommagement pécuniaire et aux frais de la procédure ; mais une souscription fut ouverte, et presque aussitôt remplie, pour aider le journaliste à payer le montant de sa condamnation. Toutefois, comme le jugement fut rendu le jour même où la guerre éclata de nouveau entre la France et l'Angleterre, il n'a jamais été exécuté. Il publia lui-même les pièces de son procès, et ses écrits furent plus répandus qu'auparavant. Peltier reparut à Paris à l'époque des deux restaurations de 1814 et de 1815 ; mais n'ayant pas obtenu les avantages qu'il espérait, il retourna en Angleterre où il s'était marié, et où il recevait une pension du gouvernement. Cependant il revint plus tard en France, et mourut à Paris en mars 1825. On lui a reproché son peu d'ordre et d'économie, qui le réduisit plusieurs fois aux expédients, et lui fit accepter l'emploi de chargé d'affaires du roi Christophe (*voy.* ce *nom*), qui, pour honoraires de ses bons offices, lui envoyait de fortes cargaisons de café ou d'autres denrées coloniales. A cette occasion, ses ennemis disaient qu'il avait changé du *blanc au noir*. Indépendamment de plusieurs pamphlets, on doit à Peltier *les Actes des Apôtres*, 311 nos formant 10 vol. in-8, plus 11 paquets ; il en existe une contrefaçon, en 20 vol. in-12. On en avait commencé un abrégé dont il a paru 4 vol. Peltier eut pour collaborateurs à cet ouvrage un grand nombre d'écrivains royalistes. *Dernier tableau de Paris*, ou *Précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre, des causes qui l'ont produite, des événements qui l'ont précédée et des crimes qui l'ont suivie*, Londres, 1792, 2 vol. in-8, traduit la même année en anglais, et réimprimé à Paris après le 9 thermidor ; *Histoire de la restauration de la monarchie française*, ou *la Campagne de* 1793, publiée en forme de correspondance, Londres, 1793. C'est une prédiction qui a été longtemps à se réaliser ; *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres*, qu'il donna ensuite sous le titre de *Tableau de l'Europe*, Londres, 1794 et 1795, 2 vol. in-8 ; *Paris pendant les années 1795 à 1802*, 250 nos, formant 35 vol. in-8 ; *Tableau du massacre des ministres catholiques et des martyrs de l'honneur, exécuté dans le couvent des carmes et à l'abbaye de Saint-Germain, les 2 et 4 septembre 1792*, Lyon, 1797, in-8 ; l'*Ambigu, variétés atroces et amusantes*, journal commencé en 1805, qui se continuait encore en 1819, et qui avait déjà plus de 80 vol. ; *Relation du voyage du duc de Berry, depuis son débarquement à Cherbourg jusqu'à son entrée à Paris*, 1814, in-8; *Naufrage du brigantin américain* le Commerce, *perdu sur la côte occidentale d'Afrique au mois d'août* 1815, traduit de l'anglais de James Riley, Paris, 1817, in-8. On lui doit encore une édition du *Voyage de Denon, dans la haute et basse Egypte*, Londres, 1802, 2 vol. in-4, atlas in-fol., avec des changements assez nombreux dans le texte, mis dans un nouvel ordre ; à la fin du 2e vol. est un *appendice* très-étendu contenant des *relations particulières*, et des *mémoires* publiés par différents officiers ou savants qui ont fait partie de l'expédition.

PELTZ (Jean), sénateur de Sopron ou Œdem-

bourg, en Hongrie, s'est fait un nom dans sa patrie, par deux ouvrages : *La Hongrie sous ses vaivodes et ses ducs jusqu'à Geisa*, 1074 ; Sopron, 1755, in-8. Il y montre du goût pour les sentiments singuliers ; il prétend que la Hongrie n'a pas été peuplée par les Huns, mais par différents peuples venus de l'Orient, et que la foi y a été plantée par les Grecs. *La Hongrie sous Geisa*, 1759, in-8. Il y soutient que ce n'est pas au temps de saint Etienne de Hongrie qu'il faut faire remonter le titre de *roi* et de *royaume* de Hongrie, mais seulement au temps de *Geisa*.

PELVERT (Bon François RIVIÈRE, plus connu sous le nom de), théologien appelant, né à Rouen en 1714, entra dans l'état ecclésiastique, et se fit ordonner prêtre en 1738 par M. de Caylus, évêque d'Auxerre. Son attachement au parti le fit désigner pour enseigner la théologie au séminaire de Troyes, et il occupa cette place jusqu'à la démission de M. Bossuet. Pelvert se retira à Paris et entra dans la communauté des prêtres de Saint-Josse, où le curé Bournisien rassemblait les appelants. La mort de ce curé, en 1753, engagea Pelvert à former, avec l'abbé Mesnidrieu et quelques autres, une communauté secrète où ils dogmatisaient en sûreté. Il mourut en 1781. Il avait assisté au prétendu concile d'Utrecht de 1763. On a de Pelvert : *Dissertations théologiques et canoniques sur l'approbation nécessaire pour administrer le sacrement de pénitence*, 1755, in-12 ; *Dénonciation de la doctrine des jésuites*, 1767 ; *Lettres d'un théologien sur la distinction de religion naturelle et de religion révélée*, 1770 ; six *Lettres d'un théologien, où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules*, 1776, 2 vol. Ces lettres sont contre les PP. de la Marre, Paulian, Nonnotte et Floris, anciens jésuites, qui, ne pensant pas comme Pelvert sur beaucoup de matières, ne purent échapper à la critique amère de l'appelant. *Dissertation sur la nature et l'essence du sacrifice de la messe*, 1792, in-12 ; *Défense de la dissertation*. Ces deux ouvrages ont rapport à une controverse assez vive qui s'éleva contre les appelants, à l'occasion d'un livre de l'abbé Plowden (*voy.* ce nom) sur la nature du sacrifice de la messe. *Exposition succincte et comparaison de la doctrine des anciens et des nouveaux philosophes*, 1787, 2 vol. in-12. Pelvert a mis la dernière main au traité postume de Gourlin *sur la grâce et la prédestination*, 3 vol. in-4.

PENA (Jean), de Moustiers, au diocèse de Riez, en Provence, fut le disciple de Ramus pour les belles-lettres, et son maître pour les mathématiques. Il les enseigna à Paris au collége royal, et mourut en 1560, à 30 ans. On a de lui : une *Traduction* latine de la *Catoptrique* d'Euclide, avec une préface curieuse. Il a aussi travaillé sur les autres ouvrages de ce géomètre. Une *Édition*, en grec et en latin, des *Sphériques* de Théodose, 1558, in-4, etc.

PÉNÉLOPE, fille d'Icare (*voy.* ce nom), et femme d'Ulysse, est célèbre dans la fable par sa fidélité conjugale. Pour se délivrer de l'importunité des amants qui voulaient la séduire, pendant que son mari était au siége de Troie, elle leur promit de se déclarer après avoir achevé une pièce de toile qu'elle travaillait ; mais elle défaisait pendant la nuit l'ouvrage qu'elle avait fait pendant le jour. D'où est venu le proverbe, *C'est la toile de Pénélope*, pour dire une affaire qui ne se termine pas. Horace appelle, par une espèce d'antonomase, *galans de Pénélope*, les libertins de son temps :

> Nos numerus sumus et fruges consumere nati
> Sponsi Penelopes.
>
> *Epist.* 2. *lib.* 1.

PENN (Guillaume), législateur de la Pensylvanie, et un des chefs des quakers ou *trembleurs*, fils unique du chevalier Penn, vice-amiral d'Angleterre, naquit à Londres en 1644. Elevé dans l'université d'Oxford, il y fut dressé à tous les exercices qui forment l'esprit et le corps. Sa curiosité l'attira depuis en France. Il parut d'abord à la cour, et apprit à Paris la politesse française. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en Angleterre, et le vaisseau qu'il montait ayant été obligé de lâcher dans un port d'Irlande, il entra par hasard dans une assemblée de quakers ou trembleurs. Il se fit instruire dans les principes de cette secte, et revint trembleur en Angleterre. Un auteur moderne prétend qu'il l'était avant que de sortir d'Angleterre, qu'il le devint par la connaissance qu'il fit à Oxford même avec un quaker, et que dès l'âge de 16 ans il se trouva un des chefs de cette secte. Mais cet auteur n'a pas assez examiné ce fait. Penn, de retour chez le vice-amiral, son père, au lieu de se mettre à genoux devant lui, et de lui demander sa bénédiction, selon l'usage des Anglais, l'aborda le chapeau sur la tête, et lui dit : *Je suis fort aise, l'ami, de te voir en bonne santé.* Le vice-amiral crut que son fils était devenu fou ; il s'aperçut bientôt qu'il était quaker. Il mit tout en usage pour obtenir de lui qu'il allât voir le roi et le duc d'York le chapeau sous le bras, et qu'il ne les tutoyât point. Guillaume répondit que sa conscience ne le lui permettait pas. Le père, indigné, le chassa de sa maison. Penn alla prêcher dans la cité ; il y fit beaucoup de prosélytes. Comme il était jeune, beau et bien fait, les femmes de la cour et de la ville accouraient dévotement pour l'entendre. Le patriarche des quakers, Georges Fox, vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres sur sa réputation. Tous deux s'embarquèrent pour la Hollande, et eurent des succès dans un pays où toutes les religions sont autorisées, hormis la véritable. Mais ce qui les encouragea le plus, ce fut la réception que leur fit la princesse palatine Elizabeth, tante de Georges II, roi d'Angleterre. Elle était alors retirée à la Haye où elle vit les *amis* ; car c'est ainsi qu'on appelait alors les quakers en Hollande. Elle eut plusieurs conférences avec eux ; ils prêchèrent souvent chez elle, et s'ils ne firent pas d'elle une parfaite quakeresse, ils avouèrent au moins qu'elle n'était pas loin de penser comme eux. Les *amis* semèrent aussi en Allemagne, mais ils y recueillirent peu. Penn repassa bientôt en Angleterre sur la nouvelle de la maladie de son père, et vint recueillir ses derniers soupirs. Le vice-amiral se réconcilia avec lui et lui laissa de grands biens, parmi lesquels il se trouvait des dettes de la couronne, pour des avances faites par le vice-amiral dans des

expéditions maritimes. Il fut obligé d'aller tutoyer Charles II et ses ministres plus d'une fois, pour son paiement. Le gouvernement lui donna, en 1680, au lieu d'argent, la propriété et la souveraineté d'une province d'Amérique, au sud de Maryland. Il partit avec deux vaisseaux chargés de quakers qui le suivirent. On appela dès lors ce pays *Pensylvanie*, du nom de Penn; il y fonda la ville de *Philadelphie*, qui est aujourd'hui très-florissante. Il commença par faire une ligue avec les Américains sauvages ses voisins. Le nouveau souverain fut aussi le législateur de la Pensylvanie. Il donna des lois, dont aucune n'a été changée depuis lui. Il revint en Angleterre pour les affaires de son nouveau pays, après la mort de Charles II. Le roi Jacques II, qui avait aimé son père, eut la même affection pour le fils; Penn lui fut très-attaché. On l'accusa même de s'être fait jésuite, à l'imitation de ce prince, qui ne l'a jamais été plus que lui. Il se défendit avec tant d'éloquence en présence de ses juges et de ses accusateurs, qu'il fut renvoyé absous. Il se tint dans une espèce de solitude sous le roi Guillaume, dans la crainte de donner lieu à de nouveaux soupçons. En 1699, il fit un second voyage avec sa femme et sa famille dans la Pensylvanie. De retour en Angleterre, en 1701, la reine Anne voulut souvent l'avoir à sa cour. Il vendit la Pensylvanie à la couronne d'Angleterre, en 1712, 280,000 livres sterling. L'air de Londres étant contraire à sa santé, il s'était retiré en 1710 à Ruschom, près de Twiford, dans la province de Buckingham. Il y passa le reste de sa vie, et mourut en 1718, à 74 ans. On a de lui plusieurs écrits en anglais, en faveur de la secte des trembleurs dont il fut comme le fondateur et le législateur en Amérique, et le principal soutien en Europe. (*Voy.* BARCLAY, Robert, et FOX, Georges.) Dans une de ses lettres, écrite en 1683, et insérée dans les *Caspinin's Lettres*, Londres, 1777, il avance et prouve assez bien que quelques nations américaines descendent des anciens Juifs. *Voy.* MENASSEH BEN-ISRAEL. On a de Penn un grand nombre d'*opuscules* en anglais, qui ont été recueillis en 1726 in-fol. : ils sont précédés de la *Vie* de l'auteur. Le plus curieux de ses ouvrages est l'*Histoire abrégée de l'origine et de la formation de la société dite des Quakers*, etc. trad. de l'anglais par E. P. Bridet, Londres, 1790, pet. in-12. Il existe plusieurs biographies du législateur de la Pensylvanie; la plus intéressante est celle que Th. Clarkson a publiée en anglais sous ce titre : *Mémoires de la vie publique et privée de Perret*, Londres, 1813, 2 vol. in-8.

PENNANT (Thomas), célèbre naturaliste et antiquaire anglais, né en 1726 à Downing dans le comté de Flint, eut à peine achevé ses études à Oxford, qu'il s'appliqua sans réserve à l'histoire naturelle, dont la lecture de l'*ornithologie* de Willugby lui avait inspiré le goût. Après avoir visité les cantons de l'Angleterre, les plus intéressants sous le rapport de la géologie, il voulut voir le continent, et se mit en relation avec Linnée, Buffon et Pallas. Un *voyage* qu'il fit en Ecosse, attira l'attention sur cette contrée alors peu connue et obtint un très-grand succès. Il en fit de semblables dans le pays de Galles, et aux Hébrides, à l'île de Man, mais sans négliger l'histoire naturelle. Il mourut en 1798, dans sa maison de Downing, à 72 ans. Il avait donné en 1793, in-4, une histoire de ses travaux, sous le titre plaisant de *Vie littéraire de feu Thomas Pennant, écrite par lui-même*. On lui doit : *British zoology*, Londres, 1766, gr. in-fol., orné de 107 pl. avec un supplément de 25 pl. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois in-4 et in-8, et traduit en latin, Augsbourg, 1771-76, gr. in-fol. La 3e édit., 1776-77, 4 vol. in-4, quoique plus complète, elle est moins recherchée que la première, parce qu'elle n'est pas aussi bien exécutée; *Arctic zoology*, Londres, 1784-87, 3 vol. in-4, avec 25 pl., trad. en franç. par le Tourneur, sous ce titre : *Le nord du globe*, Paris, 1789, 2 vol. in-8; *Indian zoology*, 2e édit., Londres, 1790, in-4; *History of quadrupeds*, 3e édit., 1793, 2 vol. in-4; *Journey from London to the isle of Wight*, 1801, 2 vol. in-4, fig.; *Journey from Chester to London*, 1782, in-4, fig.; *Tour from Downing to Aldston-Moor*, 1801, gr. in-4, fig.; *Tour from Aldston-Moor to Harrowgate and Brimham Crags*, 1804, in-4; *Tour in Scotland in the year*, 1769, Chester, 1774, in-4, fig. et 4e édit. Londres, 1790; *Tour in Scotland in the year, 1772, and voyage to the Hebrides*, Warington, 1774, 2 vol. in-4, et Londres, 1790, trad. en franç. par Mallet; *History of the Parishes of Witeford and Holywell*, 1796, in-4; *Account of London*, 4e édit., 1805, in-4; *Tour in Wales*, 1778, 2 vol. in-4; *The journey tho Snowdon*, 1781, in-4; *Outlines of the globe*, 1798-1800, 4 vol. in-4, fig. Cet ouvrage n'est point terminé.

PENNI (Jean-François), peintre, né à Florence en 1488, mort en 1528, était élève du célèbre Raphaël, qui le chargeait du détail de ses affaires (il *Fattorino*), d'où lui est venu le surnom du *il Fattore*. Il fut son héritier avec Jules Romain. Penni imitait parfaitement la manière de son maître; il a fait, dans le palais de Chigi, des tableaux qu'il est difficile de ne pas attribuer à Raphaël. Cet artiste a embrassé tous les genres de peinture; mais il réussissait surtout dans le paysage. — Son frère, Lucas PENNI, moins habile que lui, travailla en Italie, en Angleterre et en France à Fontainebleau. Il s'adonna à la gravure, mais il ne laissa que des pièces médiocres.

PENOTTI (Gabriel), de Novare, chanoine régulier de Saint-Augustin, de la congrégation de Latran, s'est fait connaître par une histoire des chanoines réguliers, sous le titre de *Generalis totius ordinis clericorum canonicorum Historia tripartita*. Elle est curieuse et pleine de recherches. Elle fut imprimée à Rome en 1624, et à Cologne en 164[illegible]. *Propugnaculum humanæ libertatis*, etc. L'auteur vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. C'était un homme savant et vertueux, que son mérite éleva aux premières charges de sa congrégation.

PENS (Georges), peintre et graveur de Nuremberg, florissait au commencement du XVIe siècle. Cet artiste avait beaucoup de génie et de talent. Ses tableaux et ses gravures en taille-douce sont également estimés. Marc-Antoine Raimondi, célèbre graveur, employa souvent le burin de Pens dans ses ouvrages.

PENTHÉSILÉE, reine des Amazones, succéda à Orythie, et se signala au siége de Troie, où elle fut tuée par Achille. Virgile lui attribue un courage ardent et fougueux :

Penthesilea furens, mediis in millibus ardet.
Æneid. 1. 495.

* PENTHIÈVRE (Louis-Jean-Marie de BOURBON, duc de), grand amiral de France, dernier héritier des fils légitimés de Louis XIV, naquit à Rambouillet, le 16 novembre 1725; dès l'année 1737 la mort du comte de Toulouse son père fit passer sur sa tête tous ses titres et toutes ses dignités. Il fit ses premières armes en 1742, sous le maréchal de Noailles; il se distingua par sa bravoure à Dettingue et à Fontenoy, et eut part à tous les succès de cette mémorable campagne. En 1746, la Bretagne que menaçait les Anglais fut par ses soins préservée d'une invasion. Là se terminèrent ses services militaires : le reste de sa vie fut rempli par les douceurs de la vie privée et par les soins de la bienfaisance. En 1744, il avait épousé Marie-Thérèse-Félicité d'Est. La mort prématurée de son épouse et celle de son fils, le prince de Lamballe, le plongea dans une profonde mélancolie à laquelle il était naturellement porté et qu'il ne charmait qu'en faisant du bien. Il allait au devant de l'infortune, et mettait à la soulager un empressement et une délicatesse qui doublait le prix de ses dons. Il protégea la jeunesse de Florian (*voy.* ce nom), et ce fut pour le distraire que cet écrivain composa ses fables. Lors de la première assemblée des notables, président d'un des bureaux, il y développa autant de connaissance que de sagesse. Pendant toute sa vie il n'avait usé de son immense fortune qu'au profit de l'indigence et du malheur, et il en recueillit le fruit dans ces temps calamiteux où la richesse et la naissance étaient un objet de haine et de proscription. Retiré à Vernon avec sa fille la duchesse d'Orléans (*voy.* ci-dev. p. 301,) il reçut des habitants des preuves de reconnaissance et d'attachement. Les malheurs de la famille royale et la fin tragique de l'intéressante princesse de Lamballe, sa belle-fille, empoisonnèrent ses derniers jours. Il mourut à Vernon le 4 mars 1793, 36 jours avant le décret de la convention qui mit tous les princes de la maison de Bourbon en arrestation et leurs biens sous le séquestre. Mme Guénard a donné une *Vie* romanesque du duc de Penthièvre. Les *Mémoires* sur la vie de ce prince par Fortaire son valet de chambre, 1808, in-12, sont plus exacts, mais remplis de détails minutieux qui en détruisent l'intérêt; l'abbé Carron a resserré et corrigé cette espèce de Journal dans ses *Vies des justes dans les plus hauts rangs de la société*, où il fait admirablement ressortir les vertus modestes de ce prince.

PÉPIN LE GROS, ou de Héristal, maire du palais des rois de France, était petit-fils de saint Arnould, qui fut depuis évêque de Metz. Il eut pour aïeul Pepin le *Vieux*, ou de Landen, maire du palais sous Dagobert, et fut père de Charles Martel. Il gouverna l'Austrasie après la mort de Dagobert II en 680. Ebroïn, maire de Neustrie, le battit, mais Pepin lui enleva bientôt la victoire, et se fit déclarer maire du palais de Neustrie et de Bourgogne, après avoir défait le roi Thierry. Il posséda toute l'autorité dans ces deux royaumes, sous Clovis III, Childebert et Dagobert. Il mourut dans le château de Jupille, près de Liége, le 16 decembre 714, après avoir gouverné 27 ans, moins en ministre qu'en souverain. Il laissa, entre autres enfants, Charles-Martel, tige de la 2e race des rois de France. On lui donna le nom de *Héristal* ou *Herstal*, parce qu'il avait fait bâtir un palais et de grandes écuries (d'où vient le nom de *Herstal*), dans la seigneurie de ce nom sur la Meuse, vis-à-vis de Jupille.

PEPIN LE BREF, second fils de Charles Martel, et le premier monarque de la seconde race des souverains français. Il partagea la France avec son frère aîné, Carloman, et il gouverna la Neustrie, l'Aquitaine, la Bourgogne et quelques autres provinces. D'accord avec Carloman, et pour déjouer l'ambition des grands, il fit couronner un prince du sang de Clovis, Childéric III, l'*Insensé*. Il gagna ensuite le clergé, plusieurs seigneurs français, et le pape lui-même, qui voulait se soustraire aux caprices des empereurs de Constantinople, et au joug des Lombards, maîtres de l'Italie. Pepin fut élu roi à Soissons l'an 752, dans l'assemblée des états-généraux de la nation. Saint Boniface, archevêque de Mayence, le sacra, et c'est le premier sacre des rois de France dont il soit parlé dans l'histoire par des écrivains dignes de foi. Childéric III (*voy.* son article), dernier roi de la première race, prince faible et incapable de gouverner, fut privé de la royauté et renfermé dans le monastère de Sithiu aujourd'hui Saint-Bertin, et son fils Thierry dans celui de Fontenelle. On dit qu'au commencement de son règne, Pepin s'étant aperçu que les seigneurs français n'avaient pas pour lui le respect convenable, à cause de la petitesse de sa taille, il montra un lion furieux qui s'était jeté sur un taureau, et leur dit qu'il *fallait lui faire lâcher prise*. Les seigneurs étant effrayés à cette proposition, il courut lui-même sur le lion, passa son épée dans la gorge de l'animal, et d'un revers abattit la tête du taureau; puis se retournant vers eux : *Eh bien!* leur dit-il, *vous semble-t-il que je sois digne de vous commander?* Tandis que Pépin montait sur le trône des Mérovingiens et s'y maintenait par sa valeur, Astolphe, roi des Lombards, enlevait aux empereurs de Constantinople l'exarcat de Ravenne, et menaçait la ville de Rome. Le pape Etienne II demanda du secours à l'empereur Constantin, souverain titulaire d'un pays considéré depuis longtemps comme perdu pour les Grecs, qui ne s'en inquiétaient pas et ne faisaient aucun effort pour le défendre (*voy.* GRÉGOIRE III). Ses prières ayant été inutiles, il s'adressa à Pepin, qui ne tarda pas à le secourir (*voy.* ETIENNE II, où le succès de cette entreprise est détaillé). Pepin, vainqueur des Lombards, le fut encore des Saxons. Il paraît que toutes les guerres de ce peuple contre les Francs n'étaient guère que des incursions de barbares, qui venaient tour-à-tour enlever les troupeaux et ravager les moissons; point de place forte, point de politique, point de dessein formé : cette partie du monde était encore sauvage. Pepin, après ses vic-

toires, ne gagna que le paiement d'un ancien tribut de 300 chevaux auquel on ajouta 500 vaches (*voy.* Charlemagne). Pepin força ensuite, les armes à la main, Waïfre, duc d'Aquitaine, à lui prêter serment de fidélité en présence du duc de Bavière, de sorte qu'il eut deux grands souverains à ses genoux. Waïfre révoqua cet hommage quelques années après. Pepin vola à lui, et réunit l'Aquitaine à la couronne; ce fut le dernier exploit de ce monarque conquérant. Il mourut d'hydropisie à Saint-Denis, en 768, dans sa 54e année. Son nom est placé parmi ceux des plus grands rois. Les qualités d'un héros et d'un prince sage firent oublier son usurpation, que quelques auteurs considèrent comme l'ouvrage de la nation, qui le proclama roi à la place de celui qui ne pouvait l'être. Avant sa mort, il fit son testament de bouche et non par écrit, en présence des grands officiers de sa maison, de ses généraux, et des possesseurs à vie des grandes terres. Il partagea tous ses états entre ses deux enfants, Charles, et Carloman. Après la mort de Pepin, les seigneurs modifièrent ses volontés. On donna à Charles qu'on a depuis appelé *Charlemagne*, la Bourgogne, l'Aquitaine, la Provence avec la Neustrie, qui s'étendait alors depuis la Meuse jusqu'à la Loire et à l'Océan; Carloman eut l'Austrasie, depuis le Rhin jusqu'aux derniers confins de la Thuringe. Le royaume de France comprenait alors près de la moitié de la Germanie.

PEPIN, roi d'Aquitaine. *Voy.* Louis Ier, son père.

** PEPIN (Alphonse), né à Paris, après avoir fait de bonnes études, y exerça la profession d'avocat; mais après la révolution de 1830, à laquelle il avait pris autant de part que le lui permettaient son âge et sa position, il fut employé à la bibliothèque du Palais-Royal, puis nommé bibliothécaire de Mme Adélaïde. Dévoué au nouveau gouvernement, il composa plusieurs ouvrages pour le défendre contre les attaques journalières des publicistes de tous les partis, et mourut, le 1er décembre 1842, à peine âgé de 40 ans. L'année précédente, il avait publié : *De l'état du catholicisme en France*, in-8, ouvrage dans lequel il a déposé ses croyances religieuses. Parmi ses autres productions, on distingue : *Deux ans de règne*, 1830-32, Paris, 1833, in-8, livre auquel on croit que Louis-Philippe n'a pas été étranger, et qui contient des documents fort curieux : *Les barricades en* 1832, in-8; *De la royauté de juillet*, 2 vol. in-8.

PEQUIGNY. *Voy.* Bernardin.

PERALDUS (Guillaume), ou de Petra Alta, dominicain du Dauphiné, mort en 1275, que plusieurs écrivains de son ordre ont cru à tort avoir été archevêque de Lyon, était suffragant de Philippe de Savoie qui occupa ce siége, sans avoir jamais reçu les ordres sacrés. Il est auteur d'une Somme des vertus et des vices, en latin, réimprimée plusieurs fois dans le xve siècle, et dont le célèbre Gerson (*voy.* ce nom) faisait un grand cas. L'édition la plus ancienne que l'on connaisse de cet ouvrage est celle de Cologne, 1479, 2 part in-fol.; et la plus récente de Paris, 1663, in-4. On lui doit encore d'autres ouvrages, notamment des sermons *de Tempore et de Sanctis*, Paris, 1798, in-8, dont il existe un grand nombre d'éditions; et un traité : *De eruditione Religiosorum*, que des bibliographes ont attribué à tort à Imbert, général des dominicains et dont on connait une traduction espagnole imprimée sous le nom de son véritable auteur, Pampelune, 1499. *Voy.* la *Bibliothèque des écrivains dominicains* par Echard et Quétif.

PERARD (Etienne), doyen de la chambre des comptes de Dijon, né en 1590, et mort en 1665, avait étudié à fond tout ce qui regarde l'histoire de Bourgogne. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on n'a fait imprimer qu'un *Recueil de pièces servant à l'Histoire de Bourgogne*, Paris, 1669, in-fol. — Son fils Jules Perard, né à Dijon, mort en 1690, conseiller au parlement de cette ville, est auteur de plusieurs pièces françaises et latines, en vers et en prose. — Un autre Perard (Bénigne), avocat dans la même ville et à la même époque, a laissé diverses pièces sur les événements de son temps et de son pays.

PERARD-CASTEL (François), savant canoniste, né en 1647 à Vire, en Normandie, après avoir achevé son cours de droit, se fit recevoir avocat au parlement de Paris, puis au grand conseil, et se partagea entre la plaidoirie et le travail du cabinet. Une application excessive détruisit rapidement sa santé, et il mourut en 1687. On a de lui : *Paraphrase du comment. de Dumoulin sur les règles de la chancellerie romaine*, 1683 ou 1685, in-fol.; *Traité sommaire de l'usage et de la pratique de la cour de Rome pour l'expédition des signatures*, 1717, 2 vol. in-12, avec des additions de Guil. Noyer: *Remarques sur les définitions du droit canon sur les natures bénéficiales*, (par Desmaisons), 1700, in-fol.; — *Nouveau recueil de plusieurs questions notables sur les matières bénéficiales*, 1689, 2 vol. in-fol. Ferrière a publié l'*Eloge* de Perard-Castel dans ses *Additions aux vies des jurisconsultes*, par Taisand (*voy.* ce nom).

PERAU (Gabriel-Louis Calabre), diacre, et licencié de la maison et société de Sorbonne, né à Semur en Auxois en 1700, mourut le 31 mars 1767, à 67 ans. Il fut sincèrement regretté, tant des gens de lettres, dont il honorait la profession par ses mœurs, que des amis qu'il s'était faits en grand nombre. Sa droiture et sa probité, son esprit égal et liant, sa franchise et sa gaieté naturelles, la douceur de son caractère, rendaient son commerce aussi facile que sûr. Il est principalement connu par la continuation des *Vies des hommes illustres de la France*, commencées par d'Auvigny, tom. 13 à 23. Les volumes qu'il a composés sont recommandables par l'exactitude des recherches et par la netteté du style. On y désirerait quelquefois plus de chaleur et d'élégance. M. Turpin s'était chargé de continuer cet ouvrage, que Pérau fut obligé d'abandonner à cause de la perte de sa vue. Turpin est plus recherché dans sa manière; son style est affecté, et les faits sont souvent de son imagination. Pérau est encore éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il a retouchés, augmentés et enrichis de notes et de préfaces. Son édition des *Œuvres de Bossuet*, 1743-53, en 20 vol. in-4, ne ren-

ferme ni les sermons ni les lettres. On a encore de lui: une *Description des Invalides*, 1756, in-fol.; la *Vie de Jérôme Bignon*, 1757, in-12, estimée. Elle forme le 27e vol. des *Vies des hommes illustres*. Il a publié, en outre, des *Editions* de Boileau, de Saint-Réal, la *Description de Paris* par Brice, la *Médecine des pauvres*, de Hecquet, etc., et a écrit le *Secret des Francs-Maçons*, 1744, in-12. — *Le Recueil A. B. C.*, qui est une collection de pièces historiques, 1745-62, 24 vol. in-12.

* PERCEVAL (Spencer), homme d'état, né à Londres en 1762, était le second fils de John Perceval, premier lord de l'amirauté, sous le ministère de lord Bute. Privé de son père à 8 ans, il fut envoyé à l'université de Cambridge, où il fit de brillantes études et suivit la carrière du barreau. L'un des admirateurs de Pitt, lorsqu'il fut, en 1797, élu pour représenter au parlement le bourg de Northampton, il appuya toutes ses vues, et se fit remarquer par ses talents oratoires, son zèle et ses connaissances en matière de finances. Nommé trois ans après conseiller de la couronne, le gouvernement l'appela peu de temps après au poste important de solliciteur général. A l'exemple de Pitt, il repoussa les propositions de paix avec la France, qu'il ne cessait de représenter comme une ennemie irréconciliable, dont il fallait, à tout prix et avant tout, arrêter les progrès. Il se prononça fortement, en 1805, contre l'émancipation des catholiques irlandais, et fit rejeter leur pétition. Après la mort de Pitt, les *Wighs* triomphèrent momentanément, et Perceval passa dans les rangs de l'opposition; mais le nouveau ministère ne fut pas de longue durée. A sa chute (1807), nommé chancelier de l'échiquier, il obtint peu après l'emploi lucratif de chancelier du duché de Lancastre; enfin, à la mort du duc de Portland en 1809, il fut appelé au poste éminent de premier lord de la trésorerie. Dans ces diverses fonctions, Perceval se montra le champion ardent de l'aristocratie et de l'épiscopat anglican, et il provoqua une espèce de *houra* contre les papistes, par une adresse véhémente à ses constituants de Northampton. Il se déclara fortement contre la traite des noirs et continua de diriger les affaires de la Grande-Bretagne, d'après les principes de Pitt. Le 11 mai 1812, au moment où il entrait dans le vestibule de la chambre des communes, un nommé Bellingham, ancien courtier du commerce à Liverpool, le tua d'un coup de pistolet. L'assassin déclara n'avoir aucun complice; mais qu'il avait voulu se venger d'un refus que le ministre avait fait d'écouter ses réclamations. En apprenant la mort de Perceval, la populace témoigna une joie féroce, mais les deux chambres montrèrent la plus grande consternation; et tous les membres, sans distinction d'opinion politique, se réunirent pour solliciter du prince régent une pension en faveur de sa veuve et de ses enfants. Perceval ne doit pas être rangé parmi les hommes d'état du premier ordre; mais on ne peut disconvenir qu'il n'eût des talents très-remarquables.

* PERCHAMBAULT (Réné de la BIGOTIÈRE de), président au parlement de Bretagne, né dans l'Anjou, et mort en 1727. En 1709, sans qu'aucun procès lui en eût fourni l'occasion, il publia un *Factum pour savoir si l'usage permet aux tuteurs de colloquer les deniers pupillaires à intérêt....* Ce premier écrit, censuré par la faculté de théologie de Nantes, fut bientôt suivi d'un *second* sur la même matière et d'un *Traité de l'usure et intérêt*. La faculté réfuta de nouveau la doctrine de Perchambault et se plaignit qu'il dénaturait les autorités, témoignait peu de respect pour l'Eglise et la tradition, et se permettait des expressions injurieuses. Jean-Arthur de la Gibonnais, doyen de la chambre des comptes, avait déjà fait paraître, en 1710, un *Traité de l'usure*, dans lequel il démasquait les dangers des nouvelles opinions sur l'intérêt, et les opposait aux anciennes doctrines. L'abbé Ecolasse, chanoine de Rennes, attaqua aussi Perchambault; mais il mêla la satire à la critique, et l'auteur lui intenta un procès en calomnie : le gouvernement intervint, et fit arrêter la procédure. On trouve à la fin de l'ouvrage d'Ecolasse le jugement des docteurs de Sorbonne, qui ne fut pas favorable à Perchambault. On a de ce jurisconsulte quelques autres écrits; ce sont : *Observations sommaires sur la coutume de Bretagne*, Laval, 1689, in-4; cet ouvrage a été réimprimé en 2 vol. sous le titre de *Coutume de Bretagne*, 1694; *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693; *Institution au droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, ibid. 1693; *Du devoir des Juges, et de tous ceux qui sont dans les fonctions publiques*, 1695, et quelques écrits dont on trouve les titres dans la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques* du XVIIIe siècle, par l'abbé Goujet, t. 3.

** PERCIER (Charles), célèbre architecte, né en 1764 à Paris, suivit les leçons de Peyre (*voy.* ce nom), et remporta en 1786 le grand prix d'architecture. Envoyé, comme élève pensionnaire, à Rome, il y resta cinq ans à étudier les chefs-d'œuvre, et ne revint en France qu'en 1791. Pendant son séjour en Italie, il s'était lié avec M. Fontaine, dont il resta toute sa vie l'ami et le collaborateur. Devenu architecte particulier de Napoléon, il ne tarda pas à l'être du Louvre et des Tuileries, et fut quelques années plus tard membre du conseil des bâtiments. Louis XVIII le fit officier de la légion-d'honneur, et après 1830, il obtint la pension due à ses services. Il mourut à Paris, le 5 septembre 1838, à 74 ans. Il était membre de l'institut, classe des beaux-arts. La ville de Paris lui doit plusieurs de ses monuments les plus remarquables, parmi lesquels il suffira de citer l'arc-de-triomphe du Carrousel, et l'achèvement du Louvre. Voici la liste de ses publications, qui toutes lui sont communes avec M. Fontaine : *Palais, maisons et autres édifices modernes dessinés à Rome*, Paris, 1798, 2e édit., 1830, in-fol. de 96 pl. avec texte; *Description des cérémonies et fêtes qui ont eu lieu pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise*, 1811, in-fol. avec 13 pl.; *Choix des plus célèbres maisons de Plaisance, de Rome et de ses environs*, 1812-13, gr. in-fol. avec 72 pl. et texte; *Recueil de décorations intérieures, etc.*, 1812, 2e édit., 1827, in-fol. Il a aussi coopéré à l'ouvrage intitulé : *Sacre de Napo-*

léon dans l'Eglise de Notre-Dame, le 2 décembre 1804, Paris, 1814, gr. in-fol.

* PERCY (Thomas), savant prélat anglais, naquit en 1728 à Bridgenorth dans le Shrosphire, d'une famille qui descendait des anciens comtes de Northumberland. Ses études terminées à Oxford, il obtint bientôt quelques bénéfices, et employa ses loisirs à composer des ouvrages qui le firent connaître avantageusement, et lui valurent d'illustres amitiés. Chapelain du duc de Northumberland, puis du roi d'Angleterre, il obtint ensuite le doyenné de Carlisle, et fut en 1782 élevé sur le siége épiscopal de Dromore en Irlande. Il passa ses dernières années dans son diocèse où il se fit chérir par sa bienfaisance, et y mourut le 18 septembre 1811. On a de ce prélat plusieurs ouvrages estimés : *Han-Kiou-Chouan*, roman traduit du chinois, 1761, 4 vol. in-12, trad. de l'angl. par Eidous; *Mélanges chinois*, 1762, 2 vol. in-12; *cinq Morceaux de poésie runique*, traduits de l'islandais, 1763, in-4; le *Cantique de Salomon, avec un commentaire et des notes*, 1764, in-8; la *Clef du Nouveau Testament*, 1764, in-8; *l'Hermite de Warkwoth*, ballade en 3 chants, 1771, réimpr. en 1816, in-4, avec de jolies grav. en bois; *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, 1775, 3 vol. in-12, 5e édit., 1812, 3 vol. in-8; ouvrage qui fit époque dans la littérature anglaise; la *Traduction des antiquités septentrionales de Mallet*.

* PERCY (Pierre-François), célèbre chirurgien, né en 1754 à Montagney, village de Franche-Comté, reçut à 21 ans le grade de docteur en médecine à l'université de Besançon. Il vint ensuite à Paris perfectionner ses talents, et pendant plusieurs années il remporta les prix proposés par l'académie de chirurgie, qui s'empressa de le nommer associé regnicole. Il fut depuis couronné seize fois dans les concours publics ouverts par les principales académies de l'Europe. Aide-chirurgien dans la gendarmerie, il y étudia l'art vétérinaire sous Lafosse (*voy.* ce nom); et devint en 1782 chirurgien-major du régiment de Berry-cavalerie. Pendant la révolution, il fut successivement chirurgien en chef des armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, du Rhin, etc. Il ne craignait ni les fatigues, ni les dangers; dans les marches forcées, il ne quittait jamais ses subordonnés, couchait comme eux sur la paille, et était toujours prêt à porter partout les secours de son art. Il faisait ou surveillait les premiers pansements, les premières opérations, sur le champ de bataille, tandis que les balles et les boulets pleuvaient autour de lui; cependant il ne fut blessé que trois fois dans le cours de ses campagnes. C'est à lui et à Larrey (*voy.* ce nom), que l'on doit l'institution de ces corps de chirurgiens ambulants, portés sur des chars légers, parcourant avec rapidité le champ de bataille, cherchant au milieu des rangs les militaires blessés, et les pansant sous le feu même de l'ennemi. Ce fut aussi à Percy que l'on dut les compagnies de brancardiers qui, pourvus de brancards de son invention, se transportaient partout pour enlever les blessés. Des soins si constants, pour adoucir les malheurs de la guerre, lui avaient non-seulement attiré la confiance et l'attachement des soldats, mais encore l'estime des princes étrangers. En 1814, après l'occupation de Paris, il fit ouvrir les abattoirs à 12,000 soldats étrangers, en 36 heures un service régulier fut établi, et il se plaça lui-même à la tête des anciens officiers de santé qui avaient répondu à son appel pour secourir les malades et blessés russes et prussiens, qui furent sauvés pour la plupart. Il mérita par ce nouveau service rendu à l'humanité, les distinctions que lui décernèrent plusieurs souverains. Déjà Bonaparte lui avait donné les titres de baron et de commandant de la légion-d'honneur. Pendant les cents-jours, envoyé par le département du Doubs à la chambre des représentants, il y plaida la cause des soldats malades, et se rendit à l'armée. Il fit son devoir à Waterloo comme toujours. Mis à la retraite il s'occupa de ranger et de décrire sa magnifique collection d'armes anciennes et modernes, dont le catalogue a été publié. Il s'occupait aussi de l'amélioration d'un domaine qu'il possédait à Mongey près Lagny, dont les habitants gardent la mémoire de son inépuisable bienfaisance. Il est mort à Paris le 18 février 1825, âgé de près de 71 ans, après avoir demandé et reçu les sacrements de la religion. On a de lui : *Mémoire sur les ciseaux à incision*, 1783, in-4, couronné par l'acad. de chirurgie, et trad. en allemand; *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792, in-12; *Pyrotechnie chirurgicale-pratique* ou l'*Art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1792, Metz, 1794, in-8, trad. en allemand; les *Eloges de Sabathier et de Focs*, etc. Il a fourni beaucoup de *Rapports* et d'*Observations* aux *Journaux de médecine*, un grand nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences médicales* et au *Magasin encyclopédique*. Son *Eloge* a été prononcé par A.-F. Silvestre à la société d'agriculture, et à l'acad de médecine par Pariset. On a l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Percy*, par C. Laurent, son neveu, Versailles, 1817, in-8, avec portrait.

PERDICCAS, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, eut beaucoup de part aux conquêtes du héros. Après la mort de ce conquérant, Perdiccas aspira à la couronne de Macédoine. Dans ce dessein, il répudia Nicée, fille d'Antipater, pour épouser Cléopâtre, sœur d'Alexandre. Antigone ayant découvert ses projets ambitieux, fit une ligue avec Antipater, Cratère et Ptolémée, gouverneur d'Egypte, contre leur ennemi commun. Perdiccas envoya Eumène, officier distingué, pour dissiper cette ligue. Il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre; mais ce sang devint inutile aux intérêts de Perdiccas en Egypte. Il forma et fut obligé de lever le siége d'une petite place nommée le *Château des chameaux*, située près de Memphis. Il fit avancer son armée et l'engagea imprudemment dans un bras du Nil, où plusieurs périrent. Enfin sa dureté, son orgueil, son imprudence soulevèrent ses principaux officiers. Il fut égorgé dans sa tente, l'an 322 avant J.-C., avec la plupart de ses flatteurs. Perdiccas laissait apercevoir tous ses vices; il ne sut point commander à son cœur ni à son esprit, il n'avait aucun système; il ne prenait conseil que du moment, sans porter ses vues dans l'avenir.

PÉRÉFIXE (Hardouin de Beaumont de), archevêque de Paris, et historien, d'une ancienne maison de Poitou, où il naquit en 1605, était fils du maître-d'hôtel du cardinal de Richelieu. Il fut élevé par ce ministre, se distingua dans ses études, fut reçu docteur de la maison de Sorbonne et prêcha avec applaudissement. Il devint ensuite précepteur de Louis XIV, puis évêque de Rodez et confesseur du roi; mais croyant ne pouvoir en conscience remplir en même temps les obligations de la résidence et celle de l'éducation de son auguste élève, il donna volontairement la démission de cet évêché. Il fut fait archevêque de Paris en 1664. Son zèle pour le repos de l'Eglise et l'unité de la doctrine lui fit publier un *Mandement* pour la signature pure et simple du *Formulaire* d'Alexandre VII. (*Voy.* cet article.) On sent bien qu'après cela les jansénistes ne l'ont pas épargné. L'auteur du *Dictionnaire critique* le traite *d'homme de peu de sens, d'une petitesse d'esprit et d'une obstination invincible*. Le caractère doux et aimable de Péréfixe, et ses autres qualités, auraient dû fermer la bouche à ses ennemis mêmes; mais c'est le propre du fanatisme de ne voir que l'ignorance et le vice dans ceux qui le combattent, tandis qu'il ne découvre que des lumières et des vertus chez ses partisans. Cet illustre prélat termina sa carrière en 1670. Il avait été reçu de l'académie française en 1654. On a de lui : une excellente *Histoire du roi Henri IV*, dont la meilleure édition est d'Elzévir, 1661, in-12; elle a été réimprimée un grand nombre de fois et traduite dans presque toutes les langues. Cette histoire, qui n'est qu'un *abrégé*, fait mieux connaître Henri IV que celle de Daniel. On croit que Mézerai y eut part, et il s'en vantait publiquement; mais cet historien incorrect ne fournit sans doute que les matériaux. Il n'avait point ce style touchant de Péréfixe, qui donne tant de charmes à son récit, et qui a fait dire à un critique moderne « que » Henri IV devait plus à cette histoire qu'à la Henriade, parce qu'elle est écrite d'un ton de sentiment et de dignité qui la rend bien plus intéressante. » Un livre intitulé : *Institutio principis*, 1647, in-16, qui contient un recueil de maximes sur les devoirs d'un roi enfant. On trouve l'*Eloge historique* de ce prélat composé par Martignac, dans le *Journal des savants*, de 1698, pag. 191.

PÉRÉGRIN, fameux philosophe, surnommé *Protée*, vivait sous l'empereur Marc-Antonin. Né à Parium dans la Troade, il en avait été banni pour cause d'adultère et d'autres crimes plus infâmes encore; car il avait pris les mœurs et les goûts des cyniques, dont il professait la philosophie : mais sa réputation ne faisant pas les progrès qu'il attendait, il s'imagina qu'il pourrait s'illustrer en se parant des vertus chrétiennes; car c'est toujours la vanité qui se trouve être le mobile des résolutions philosophiques. Il embrassa donc la religion chrétienne; mais voyant qu'elle exigeait des vertus aussi réelles que modestes, et que c'était une espèce d'apostasie que de les pratiquer pour les faire paraître, il comprit qu'il s'était trompé. Les chrétiens, qui l'avaient accueilli, reconnurent sous son extérieur affecté une âme sans religion et un hypocrite sacrilége, qu'ils abandonnèrent avec horreur. Privé de cette ressource, et libre de toute contrainte, il chercha une autre route de fortune dans ses voyages. En Egypte, il s'exerça dans toutes les pratiques des cyniques les plus effrontés. A Rome, il se répandit en injures contre tout le monde, et même contre l'empereur, jusqu'à ce qu'il en fût chassé par le préfet; ce qui lui fit encore honneur dans l'esprit des dupes. De là il se retira dans la Grèce, où tout sophiste pouvait s'assurer d'un bon accueil; il acquit de la réputation à Athènes, en se logeant, avec un air de détachement, dans une cabane près de la ville. Se voyant vieux, et ayant épuisé tous les moyens de se faire valoir, il lui prit fantaisie de s'immortaliser par un expédient tout nouveau. Dans l'assemblée des jeux olympiques, la plus nombreuse de la Grèce, il déclara que dans quatre ans, à pareille cérémonie et à pareil jour, il se brûlerait publiquement. « Il avait, » dit un historien, un long terme devant lui, et se » flattait peut-être que dans l'intervalle il surviendrait quelque incident propre à le dégager de sa » promesse. Cependant il en retira les fruits anticipés, par l'admiration qu'un peuple frivole et » amateur des choses extraordinaires croyait devoir » à ce courage insensé. Mais enfin le jour fatal » arriva; les conjonctures demeurant les mêmes, » les disciples de Pérégrin se partagèrent dans leurs » avis. Quelques-uns opinaient à prolonger le plus » longtemps qu'il serait possible les jours d'un » homme aussi précieux. Les autres voulaient absolument qu'il y allât de son honneur de donner » l'exemple du mépris de la vie avec tout l'éclat » qu'il avait promis; et cette opinion prévalut tellement, que ce fut pour lui une sorte de nécessité de la suivre. La veille du jour marqué pour » cette bizarre tragédie, il harangua publiquement » sur la mort; mais le très-grand nombre des auditeurs marquant beaucoup plus d'empressement » pour l'exemple que pour les moralités de l'orateur, qui commençait à trembler, on lui cria de » toutes parts qu'il était temps de procéder à son » sacrifice. Il laissa passer le jour donné, sous » quelque prétexte qui ne satisfit point. Cependant » il tomba malade, et comme il marquait beaucoup d'impatience dans la douleur, son médecin » railla cette faiblesse dans un homme qui avait » témoigné tant d'envie de mourir; mais quelle » gloire, répliqua Pérégrin, de finir par une maladie, comme le commun des mortels? Et le reproche faisant prendre le dessus à sa vanité, il » protesta qu'il se brûlerait la nuit suivante. Tout » le monde accourut. Pérégrin dresse un grand » bûcher, parait après minuit, une torche à la main » et suivi de tous ses disciples. Il allume lui-même » le bûcher, quitte sa besace, son manteau et son » bâton, prie à haute voix les dieux propices; et » ayant jeté de l'encens dans le feu, il s'y précipite. En un moment il fut étouffé. » Cette action fut admirée comme un prodige de philosophie; mais Lucien, qui connaissait à fond les hommes vains et corrompus qui se décorent de ce nom (*voy.* son article), ne fit qu'en rire : il dit qu'on ne manqua pas de publier bien des prodiges, qu'on

prétendait être arrivés pendant cette scène tragique; mais il assure qu'il n'en avait vu aucun, quoiqu'il fût présent. Il risqua cependant beaucoup à publier trop tôt ce qu'il en pensait : l'enthousiasme de la multitude était tel, qu'il manqua d'être assassiné. Il est facile de découvrir dans cette catastrophe un homme dupe de sa vanité, qui aurait voulu en éluder les engagements, et qui s'était trop avancé. Du reste, bien loin de s'étonner de cette farce, il faut s'étonner au contraire de ce que parmi tant de prétendus philosophes qui finissent par le suicide, il ne s'en trouve pas davantage qui embellissent cette opération par quelque appareil de spectacle.

PEREIRA (Benoît) *Pererius*, savant jésuite espagnol, né en 1535 à Valence, mort à Rome en 1610, à 75 ans, professa avec succès dans son ordre. On a de lui des *Commentaires* latins sur la *Genèse*, in-fol., à Anvers, et sur *Daniel*. Il y a beaucoup de recherches dans l'un et dans l'autre ouvrage. On a encore de lui : *De magia, observatione somniorum et divinatione astrologica libri III*. Il y combat et dévoile les prestiges de ces arts funestes.

PEREIRA-GOMEZ (Georges), médecin espagnol, natif de Médina-del-Campo, est, dit-on, le premier des philosophes modernes qui ait écrit que *les bêtes sont des machines sans sentiment*. Il avança cette opinion en 1554; mais elle n'eut point de partisans, et elle tomba dès sa naissance. On prétend que c'est de ce médecin que Descartes avait emprunté ses idées; mais peut-être que ce philosophe, qui imaginait plus qu'il ne lisait, ne connaissait ni Pereira, ni son ouvrage. D'ailleurs Pereira n'est pas le premier auteur de ce sentiment. Plus de cinq cents ans avant Jésus-Christ, Phérécide, philosophe de l'île de Scyros, avait soutenu que « les animaux sont de pures machines. » On attribue à Pereira des systèmes sur d'autres matières de physique et de médecine, aussi singuliers que celui sur *l'âme des bêtes*; mais ils sont peut-être mieux fondés, celui surtout où il combat et rejette la matière première d'Aristote. Il ne fut pas d'accord non plus avec Galien sur la doctrine des fièvres. Le livre où ce médecin soutient l'opinion que les bêtes sont des automates, est fort rare. Il fut imprimé en 1554, in-fol., sous le titre d'*Antoniana Margarita* : il lui donna ce titre pour faire honneur au nom de son père et de sa mère. Peu de temps après que cet ouvrage eut paru, il le défendit contre Michel de Palacios, et cette Défense, imprimée en 1554, in-fol., se joint ordinairement avec l'ouvrage même. La réfutation du même livre, intitulé *Endecalogo contra Antoniana Margarita*, 1556, in-8, est recherchée, plus à cause de sa rareté que de sa bonté. Pareira est encore auteur d'une autre production très-rare sur son art, intitulée : *Nova veraque medicina experimentis et rationibus evidentibus comprobata*, 1558, in-fol. C'est une apologie de ses sentiments, imprimée, comme ses autres ouvrages, à Medina-del-Campo.

PEREIRA de CASTRO (Gabriel), jurisconsulte portugais, membre du collége de Saint-Paul, dans l'université de Coïmbre, expéditeur des appels, sénateur du concile suprême de Portugal, né à Brague d'une famille illustre dans le barreau, était encore en vie en 1623, dans un âge avancé. Il est auteur d'un ouvrage de droit intitulé : *De manu regia, seu de legibus regiis quibus regni Portugalliæ in causis ecclesiasticis cognitio est ex jure, privilegio, consuetudine*, Lisbonne, 1622, in-fol. Il a reparu à Lyon en 1673, in-fol.; l'édition qui porte 1698 n'a rien de nouveau que le frontispice. Cet ouvrage, divisé en deux parties, est estimé : il contient un grand nombre de diplômes sur les matières ecclésiastiques, recueillis avec soin et tirés des archives de la couronne, appelées Torre de Tombo. Ces diplômes concernent les concordats faits entre la puissance ecclésiastique et le roi, et servent très-bien à terminer les différends qui s'élèvent souvent entre les deux puissances. Toutes les matières qui divisent souvent le trône et l'autel y sont discutées avec beaucoup d'érudition. Aujourd'hui on lui reprocherait, peut-être avec raison, d'accorder trop au pouvoir du souverain pontife, en l'étendant sur le temporel des rois.

PEREIRA (Joseph), carme portugais, était encore en vie l'an 1731, mais d'un âge avancé. Nous avons de lui : *Dissertation apologétique, historique, dogmatique et politique des Rites sacrés*, en portugais, Lisbonne, 1731, in-4; *Chronique des Carmes portugais de la stricte observance*, Lisbonne, 1747, 2 vol. in-fol.

* PEREIRE (Jacob-Rodrigue), membre de la société royale de Londres, et le premier instituteur des sourds-muets en France, naquit en 1716 à Berlango, petite ville de l'Estramadure. Il ouvrit à Cadix une école de sourds-muets qui ne put, à ce qu'il paraît, se soutenir, puisqu'il se fixa peu de temps après en France. Ses heureux essais sur le fils d'Azy-d'Etavigny, directeur des fermes à la Rochelle, lui valurent, en 1751, une pension de 800 fr. du roi Louis XV. Pereira fut lié avec la Condamine, et Buffon, qui fait l'éloge de son talent dans son *Histoire naturelle*; il forma un assez grand nombre d'élèves, et il en amena quelques-uns à converser distinctement et à saisir le sens du discours d'après le mouvement des lèvres. Né de race juive, il entretenait dans la croyance de leur famille les enfants qui lui étaient confiés. Il a laissé quelques écrits, sur la méthode de l'abbé de l'Epée, qu'il regardait comme impraticable : ce qui n'a pas empêché qu'elle se soit répandue dans toute l'Europe. Pereira mourut à Paris en 1780.

PEREIRA DE FIGUEIREDO (Antoine). *Voy.* FIGUEIREDO.

PÉRELLE (Adam), rival d'Israël Silvestre, naquit en 1638, à Paris, de Gabriel Pérelle, célèbre graveur, et embrassa la profession de son père. Son génie fécond, plus porté au talent de produire qu'à celui d'imiter, se livra indifféremment aux fougues de son caprice et aux indications du naturel. Il n'a gravé que des paysages, la plupart de fantaisie, et quelques morceaux d'après Corneille Poelembourg. Il mourut à Orléans en 1695, à 57 ans.

PERELLE. *Voy.* JUBÉ (Auguste), baron de la Pérelle.

* PÉRERINYI (François), jésuite hongrois, s'appliqua à faire fleurir les lettres dans sa patrie. On

a de lui *Archi-Laurus strigoniensis*, Tyrnau, 1655, in-8. C'est l'éloge en vers des 58 archevêques de Strigonie.

PEREZ (D. Antonio), ministre espagnol, fils naturel de Gonzalve Perez, secrétaire de Charles-Quint et de Philippe II, devint, sous le second de ces monarques, secrétaire d'état au département des affaires étrangères. Perez fut accusé de péculat, de trahison et de malversations les plus odieuses, et en conséquence privé de ses emplois et de sa liberté. Il s'échappa de la prison et alla exciter une révolte en Aragon ; de là il passa en France, où il mourut le 3 novembre 1611. « Perez, homme orgueilleux » (dit Macquer dans son *Abrégé chronologique d'Espagne*). « et séditieux, convaincu de plusieurs infidélités, trouve moyen de s'échapper et de se sauver en Aragon, où il soulève la noblesse, le peuple et les Mauresques. » On a de lui des *Lettres* traduites en français par Dalibrai; des *Relations* en espagnol, et d'autres écrits, Paris, 1598, in-4. On voit dans ses ouvrages une haine forcenée contre son prince; et c'est à cette source que la plupart de nos historiens modernes ont puisé les calomnies dont ils ont barbouillé le portrait de Philippe II. M. Mignet a jeté un nouveau jour sur les intrigues mystérieuses de la cour d'Espagne, au XVIe siècle, dans son *Antonio-Perez et Philippe II*, 2e édit. 1847, in-8, ouvrage composé sur des documents authentiques et qui mérite la plus grande confiance.

PEREZ (Antoine), archevêque de Tarragone, mort à Madrid le 1er mai 1638, à 68 ans. Nous avons de ce prélat des *Sermons* et des *Traités* sur l'Eglise, sur les Conciles, sur l'Ecriture, sur la Tradition, publiés sous le titre de *Pentateuchum fidei*, Madrid, 1620, 5 tomes en 1 vol. in-fol. rare.

PEREZ de VARGAS (Bernard), naturaliste espagnol, publia en 1569, in-8, à Madrid : *De re metalica-en-el qual se tratan muchos y diversos secretos del conocimiento de toda suerte de minerales*, etc. Cet ouvrage, très-rare, a été traduit en français, sous le titre de *Traité singulier de métallique*, Paris, 1743, 2 vol. in-12, fig. On y trouve des détails importants et curieux sur les différentes préparations de l'or, de l'argent et des autres métaux. Perez a encore laissé quelques ouvrages dont une espèce d'histoire générale de la nature, sous le titre de *la Fabrica del universo en sumaria de las cosas del mundo*, Tolède, 1563, 2 vol. in-fol., et un traité de l'*Art de travailler les métaux*, resté manuscrit. Voy. la *Bibl. Hispan. nova* de Nic. Antonio.

PEREZ (Antoine), célèbre jurisconsulte, né à Alfora, petite ville de la haute Navarre, en 1583, fut amené fort jeune aux Pays-Bas, reçut le bonnet de docteur en droit à Louvain, en 1616, et y enseigna longtemps cette science. L'empereur Ferdinand II et Philippe IV, roi d'Espagne, l'honorèrent du titre de conseiller. En 1666, il célébra le jubilé de son doctorat, et mourut à Louvain en 1672. Nous avons de ce savant : *Assertiones politicæ*, Cologne, 1612, in-4; *Prælectiones sive Commentarii in XII lib. Codicis*, Amsterdam, Elzévir, 1653, in-fol. C'est la meilleure édition. On estime aussi celle de Cologne, 1661, 2 vol. in-4, avec des additions de Huldric Eyben et des tables fort amples, et celle de Genève, 1740, 2 vol. Perez y éclaircit toutes les lois du Code, et il y donne dans des explications un abrégé de tout ce qui se trouve dans le *Jus novum* et dans le *Jus novissimum*; son style, quoique concis, est très-intelligible. *Institutiones imperiales*, Amsterdam, Elzévir, 1673, in-12 : ouvrage universellement estimé; *Jus publicum*, Amsterdam, Elzévir, 1682, in-12; *Commentarius in XXV lib. Digestorum*, Amsterdam, 1669, in-4.—Il y a encore d'autres Antoine PEREZ qu'il ne faut pas confondre. Antoine PEREZ, jésuite, mort en 1651, après avoir enseigné la théologie à Salamanque, à Rome, et publié divers Traités de théologie scolastique et morale. Le cardinal Pallavicin l'appelle *virum ingenio mortalium nulli secundum, simulque religione ac pietate inclytum.*—Antoine PEREZ, médecin et chirurgien de Philippe II, de qui l'on a un *Traité sur la peste*, en espagnol.—Antoine PEREZ, chirurgien portugais du XVIIe siècle, qui a écrit sur son art en portugais.

* PEREZ (Joseph), bénédictin espagnol, professeur en théologie à l'université de Salamanque, s'appliqua à éclaircir l'histoire d'Espagne et surtout celle de son ordre. Il publia en 1688 des *Dissertations* latines contre le P. Papebroch (*voy.* ce nom), auquel il reproche d'attaquer des préjugés que le temps a rendus respectables. Mais il convient en même temps que l'on fait bien de purger les vies des saints des contes absurdes qui les défigurent. Il mourut vers l'an 1696.

PEREZ (Fernand). *Voy.* OLIVA.

* PERGOLESE (Jean-Baptiste), compositeur, né en 1704 à Casoria, au royaume de Naples, fut élève de Gaëtano Greco, célèbre musicien. Ses talents lui méritèrent la protection du prince de Stigliano. Après un voyage à Rome, où il ne fut pas apprécié, il revint à Naples, et il y mourut de phthisie en février 1737, à 33 ans. On peut lui reprocher un style parfois trop coupé : mais la facilité de sa composition, sa science de l'harmonie, la richesse de sa mélodie lui assurent une réputation durable. Sa musique parle à l'esprit, au cœur, mais quelquefois trop aux passions. Ses principaux ouvrages sont : la *Serva Padrona*; *Il Maestro di musica*, deux intermèdes, qui contribuèrent beaucoup à naturaliser en France le goût de la musique italienne; un *Salve Regina*, sa dernière composition, et le *Stabat Mater*, regardé comme son chef-d'œuvre.

* PERI (Jérôme ou Jean-Dominique), pauvre berger de Toscane, devint poète en lisant l'*Arioste*. On a de lui *Fiezole destrutta*, Florence, 1619, in-4, fig. Cette édition est très-rare. Il en existe une autre de 1621, ornée des mêmes pl. On a de Peri un autre poème intitulé : *La Rotta navale*, Sienne, 1642, in-4.

* PERIANDER (Gilles), né à Bruxelles vers l'an 1540, s'appliqua principalement aux belles-lettres, et passa une grande partie de sa vie à Mayence, où l'on conjecture qu'il mourut dans un âge peu avancé. Outre une trad. lat. en vers élégiaques, sous le titre de *Noctuæ speculum*, 1567, in-8, du fameux roman allemand; la *Vie de Tiel Ulespiegle*; nous avons de lui : *Horti tres amœnissimi a præs-*

tantissimis poetis nostri sæculi, flosculis et plantulis odoriferis confecti, 1567, in-8. C'est un choix de morceaux des poètes italiens, allemands et français, qui ont écrit en latin ; ce vol. ainsi que le précédent sont très-rares ; *Germania, in quâ doctissimorum virorum elogia, et judicia continentur*, Francfort, 1567, in-12. Ce recueil est savant et curieux ; *Nobilitas Moguntinæ diœcesis ecclesiæ*, Mayence, 1568, in-8, inséré dans le 3e volume des *Scriptores rerum Moguntiacarum*, 1727, in-fol.

PÉRIANDRE, *Periander*, tyran de Corinthe, fut mis au nombre des sept sages de la Grèce : ce *sage* était un monstre, comme beaucoup d'autres que la moderne philosophie a placés dans ses fastes, aussi bien que l'ancienne. Il changea le gouvernement de son pays, opprima la liberté de sa patrie, et usurpa la souveraineté, l'an 628 avant l'ère chrétienne. Le commencement de son règne fut assez doux ; mais il prit un sceptre de fer après qu'il eût consulté le tyran de Syracuse sur la manière la plus sûre de gouverner. Celui-ci mena les envoyés de Périandre dans un champ, et, pour toute réponse, il arracha devant eux les épis qui passaient les autres en hauteur. Le tyran de Corinthe profita de la leçon du tyran de Sicile. Il s'assura d'abord d'une bonne garde, et fit mourir dans la suite les plus puissants des Corinthiens. Ces crimes furent les avant-coureurs des forfaits les plus horribles. Il commit un inceste avec sa mère, fit mourir, sur de faux rapports, sa femme Mélisse, fille de Proclès, roi d'Epidaure, et ne pouvant souffrir les regrets de Lycophron, son second fils, sur la mort de sa mère, il l'envoya en exil dans l'île de Corcyre. Un jour de fête solennelle, il fit arracher aux femmes tous les ornements qu'elles portaient pour leur parure. Enfin, après s'être souillé par les excès les plus barbares et les plus honteux, il mourut l'an 585 avant Jésus-Christ. Ses maximes favorites étaient : « Qu'il faut garder sa » parole, et cependant ne point se faire scrupule de » la rompre, quand ce que l'on a promis est con- » traire à ses intérêts; que non-seulement il faut pu- » nir le crime, mais encore prévenir les intentions » de ceux qui pourraient le commettre : » maximes pernicieuses, adoptées depuis par Machiavel. Ce tyran a été loué par ceux qui ont toujours de l'encens pour les meurtriers, les débauchés et les tyrans.

PÉRICLÈS naquit à Athènes, vers l'an 500 avant J.-C., de Xantippe, illustre citoyen de cette ville, qui le fit élever avec soin. Il eut entre autres maîtres Zénon d'Elée et Anaxagore, et devint grand capitaine, habile politique et orateur. Périclès résolut de se servir de ces qualités pour gagner le peuple, et ne manqua pas de réussir. Aux avantages que lui donnait la nature, il joignait l'art et la finesse d'un homme d'esprit qui veut dominer. Il partagea aux citoyens les terres conquises, et se les attacha par les jeux et les spectacles : pour affermir son autorité, il entreprit d'abaisser le tribunal de l'Aréopage, dont il n'était pas membre. Le peuple, enhardi et soutenu par Périclès, bouleversa l'ancien ordre du gouvernement, ôta au sénat la connaissance de la plupart des causes, et ne lui laissa que les affaires communes. Il fit bannir par l'ostracisme Cimon son concurrent, et ses autres rivaux, et resta seul maître à Athènes pendant 15 ans. Il commanda l'armée des Athéniens dans le Péloponèse, remporta une célèbre victoire près de Némée contre les Sicyoniens, et ravagea l'Arcadie, à la prière d'Aspasie, fameuse courtisane qu'il aimait, et qu'il épousa dans la suite. Ayant déclaré la guerre aux Samiens, l'an 441 avant J.-C., il prit Samos après un siége de 9 mois. Ce fut durant ce siége, qu'Artemon de Clazomène inventa le bélier, la tortue, et quelques autres machines de guerre. Périclès engagea les Athéniens à continuer de combattre les Lacédémoniens. Il fut blâmé dans la suite d'avoir donné ce conseil, et on lui ôta sa charge de général. Il fut condamné à une amende qui se montait, selon les uns à 15 talents, et selon d'autres à 50. Les Athéniens, peuple volage et léger dans ses haines comme dans ses prédilections, passant rapidement du blâme à l'éloge, et *content*, comme le lui a dit en face le premier de ses orateurs (1), *dès qu'il voyait ou entendait quelque nouveauté*, ne furent pas longtemps sans changer d'opinion, et engagèrent Périclès à reprendre le gouvernement. Peu de temps après, il tomba malade de la peste, et mourut l'an 429 avant J.-C. Il réunissait en lui les talents d'amiral, d'excellent capitaine, de ministre d'état, de surintendant des finances.... Il fut surnommé l'*Olympien*, à cause de la force de son éloquence. Sa contenance était ferme et assurée, sa voix douce et insinuante. C'est principalement par l'usage qu'il sut faire de la parole qu'il fut, pendant près de 40 ans, monarque d'une république. Rien ne prouve mieux la lâcheté et la dégradation des Athéniens que le long règne d'un homme qui avait usurpé l'autorité, détruit le gouvernement légitimement reçu, épuisé le trésor public pour charger Athènes d'ornements superflus, introduit la mollesse et le luxe. Il enivra ses concitoyens de spectacles et de fêtes, pour les gouverner selon ses caprices, et donna, par ses amours pour la courtisane Aspasie, l'exemple d'une vie publiquement scandaleuse. On rapporte de lui quelques sentences. Toutes les fois que Périclès prenait le commandement, il disait qu'*il allait commander à des gens libres, et qui étaient Grecs et Athéniens*. Ces gens libres étaient devenus ses esclaves. Les tyrans ne parlent de la liberté que comme les conquérants de leurs conquêtes. On dit que le poète Sophocle, son collègue, s'étant écrié à la vue d'une belle personne : *Ah! qu'elle est belle!* — *Il faut*, lui dit Périclès, *qu'un magistrat ait non-seulement les mains pures, mais aussi les yeux et la langue*. Cette réponse s'accordait peu avec sa conduite : la vertu de ces anciens sages n'était que dans leur bouche ou dans leurs écrits. — PÉRICLÈS, son fils naturel, combattit avec chaleur contre Callicratidas, général des Lacédémoniens, l'an 405 avant J.-C.; il fut cependant condamné à perdre la tête, pour avoir négligé de faire inhumer ceux qui avaient été tués dans la bataille qu'il venait de gagner.

(1) Demosthènes. Nous lisons la même chose dans les Actes des Apôtres : *Athenienses autem omnes ad nihil aliud vacabant nisi aut dicere aut audire aliquid novi*. Act. 17. — ANYTUS, ARISTIDE, SOCRATE.

PRIÉGÈTE (le), surnom de DENYS de Charax. *Voy.* ce nom.

* **PÉRIER** (Antoine-Scipion), frère aîné de Casimir, né à Grenoble, en 1776, d'un famille distinguée dans le commerce, fit ses premières études à Lyon ; elles furent interrompues par la suppression des colléges ; mais il acheva son éducation sous la conduite du P. de la Coste, oratorien. Propriétaire à vingt ans d'un domaine à Laval, il essaya d'introduire dans cette contrée les forges à la catalane. Il devint en 1801 l'un des administrateurs des mines de houille d'Anzin, dont son père avait fait l'acquisition, et y dirigea des améliorations importantes. Plus tard il fonda une maison de banque à Paris avec son frère Casimir, et créa ou perfectionna plusieurs établissements d'industrie. A sa mort, le 2 avril 1821, il était un des régents de la banque de France. Il a fourni plusieurs articles aux *Annales de chimie*. Membre du jury de deux expositions des produits de l'industrie, en 1802 et 1806, il fit partie du conseil-général des manufactures attaché au ministère de l'intérieur. Il fut aussi l'un des fondateurs des compagnies d'assurance, et l'un des promoteurs de l'éclairage, par le gaz hydrogène. Scipion Périer, attaché sincèrement à la religion, en pratiquait sans affectation les devoirs les plus austères, s'entretenant ainsi dans la plus haute et la plus pure moralité.

* **PÉRIER** (Casimir), président du conseil des ministres, né à Grenoble en 1777, commença ses études avec son frère au collége de l'Oratoire, à Lyon, et les termina dans la maison paternelle. A peine son éducation achevée, il fut enlevé par la réquisition, et fit les campagnes de 1799 et 1800, en Italie, comme adjoint du génie. En 1802, il ouvrit à Paris une maison de banque avec son frère Scipion (*voy.* l'art. précédent), et déploya dans cette carrière une grande activité. Associé à diverses entreprises industrielles, il sut leur donner un nouvel élan, et à la restauration, il jouissait d'une fortune considérable et d'un crédit plus grand encore. Jusqu'en 1815, absorbé par le développement de ses affaires, il ne songea point à la politique. Mais en 1816, il publia contre les emprunts à l'étranger un écrit remarquable qui fixa sur lui l'attention ; et dès l'année suivante la ville de Paris le nomma membre de la chambre des députés. Il y prit place dans les rangs de l'opposition dont il devint bientôt un des champions les plus zélés et les plus énergiques ; mais il est à remarquer qu'aux époques même de la plus grande exaspération des partis, toujours il se renferma dans les bornes de la convenance et de la dignité. Jusqu'en 1820, il ne s'était guère occupé que de chiffres, et n'avait paru à la tribune que pour présenter des calculs. Mais aux journées tumultueuses de juin, insulté par des jeunes gens, il accusa le ministère d'avoir fomenté ces troubles. Il vota contre la nouvelle loi électorale qui établissait le double vote, et en 1823, il se prononça contre la guerre d'Espagne. Lorsque Manuel (*voy.* ce nom) fut expulsé de la chambre, il protesta contre cette mesure et s'abstint, à l'exemple de ses collègues, de reparaître à la chambre pendant le reste de la session. Réélu en 1824, avec un très-petit nombre de membres de l'opposition, il n'en continua pas moins ses hostilités contre le président du conseil, M. de Villèle, qui souvent eut besoin pour lui répondre de toutes les ressources de son habileté. Il combattit la réduction des rentes, mesure reconnue depuis être toute favorable à l'industrie. Il ne se prononça pas moins énergiquement contre le projet *d'indemnité* aux émigrés, et contre les lois sur la *septennalité*, le *sacrilége* et *les substitutions*. Dans la discussion des budgets il ne cessa de réclamer l'abolition des jeux et de proposer des économies ; améliorations désirables sans doute, mais que, devenu ministre, il s'est vu lui-même dans l'impuissance de réaliser. Pendant cette lutte incessante qu'il eut à soutenir presque seul contre M. de Villèle, son talent d'orateur parut jeter un plus vif éclat, et sa parole devint plus grave et plus animée. Un député du côté droit, en voyant le petit nombre de membres de l'opposition, ayant dit : « Ils ne sont que six ! » Casimir Périer lui répliqua : « Nous ne sommes que six ; mais nous » avons derrière nous trente millions de Français » dont nous représentons les intérêts et les vœux ! » Lors des élections de 1827, il fut nommé député par les départements de la Seine et de l'Aube. En 1828, il fut porté sur la liste des candidats à la présidence avec Royer-Collard, qui fut préféré par la couronne. Vers cette époque, la voix publique le désigna comme devant faire partie d'un nouveau ministère, et le silence qu'il garda depuis, fut expliqué par les engagements que cette future élévation lui aurait fait prendre envers le pouvoir. Il paraît toutefois que le dérangement de sa santé fut une des principales causes qui le décidèrent à s'éloigner momentanément de la tribune, et à partir pour les eaux avant la clôture de la session. En 1830, il fut du nombre des 221 qui déclarèrent à Charles X qu'il ne pouvait y avoir concours entre la chambre des députés et le ministère Polignac. Cette déclaration fut le prélude de la crise qui devait renverser une seconde fois le trône des Bourbons (*voy.* CHARLES X, POLIGNAC, etc.). Parmi les hommes qui prirent part au soulèvement populaire, un certain nombre, depuis longtemps dévoué à la maison d'Orléans, n'attendait que l'occasion de l'asseoir sur le trône ; plusieurs rêvaient la république, d'autres enfin bornaient leurs vœux à renverser le ministère et à ramener Charles X dans de *meilleures voies* ; telle était la pensée de Casimir Périer. Dans les diverses réunions de députés qui eurent lieu pendant les derniers jours de juillet, lorsque l'émotion du combat et l'enivrement de la victoire semblaient pousser aux résolutions violentes, il se prononça constamment pour les moyens de conciliation. Mais dans ces jours d'anxiété où les vainqueurs célébraient leur triomphe sur des pavés sanglants, peu d'hommes modérés eurent le courage de leur opinion ; et les plus exagérés paraissant s'appuyer sur le peuple armé qui remplissait encore les rues, eurent d'abord la prépondérance dans les délibérations. Ainsi lorsque Lafayette, au nom de la commission municipale, crut devoir repousser les accommodements proposés par les envoyés de Charles X, en déclarant

qu'*il était trop tard* (*voy.* Lafayette), Casimir Périer se contenta de garder le silence, sans opposer à la décision de ses collègues une résistance qui, pour être efficace, aurait eu besoin d'être soutenue par une force nationale. On remarqua son absence, dans la séance du 7 août, lorsque 219 députés déclarèrent le trône vacant, et y appelèrent le duc d'Orléans. Nommé président de l'assemblée, il ne consentit à accepter ces fonctions, qu'afin de *ne pas retarder les travaux de la chambre*, et quelques jours après, il donna sa démission, en prétextant l'état de sa santé. Ministre sans portefeuille, il cessa de faire partie du conseil, quand Lafitte (*voy.* ce nom) fut mis à la tête d'un nouveau ministère. Après les scènes impies et anarchiques du 13 février, un nouveau ministère fut formé, et Casimir Périer, après beaucoup d'hésitation, accepta le portefeuille de l'intérieur avec la présidence du conseil, sous la condition que le roi laisserait la direction des affaires aux ministres responsables. Son premier soin fut de prendre des mesures pour assurer l'ordre que l'effervescence des passions les plus violentes menaçait à chaque instant de troubler. Arrêter les émeutes et comprimer les partis, tel fut le but qu'il se proposa. Pour y parvenir il déploya une rare énergie de volonté, et il se fit un point d'honneur de n'employer que les moyens légaux pour défendre le gouvernement contre les attaques auxquelles il était journellement en butte; la royauté de juillet parut prendre quelque consistance sous son administration, et malgré les troubles de la Vendée, de Lyon et de Grenoble, qui furent comme les contre-coups de la révolution de 1830, il fut aisé de reconnaître que Louis-Philippe avait trouvé dans Casimir Périer l'homme le plus capable d'assurer la durée de son gouvernement. Cependant il parut faire une concession au parti révolutionnaire en proposant l'abolition de l'hérédité de la pairie. Mais en agissant ainsi il ne fit que céder à la nécessité; et en se soumettant aux exigences de l'opinion démocratique, il exprima l'espérance qu'on rendrait un jour son indépendance à une institution qu'il regardait avec raison comme le palladium des libertés publiques. Un des événements les plus importants qui eurent lieu pendant son administration, fut l'érection de la Belgique en royaume. La part que prit la France à l'élévation du prince de Saxe-Cobourg lui a été reprochée comme une faute. Peut-être en effet une politique habile eût-elle dû éviter de placer sur le trône de Belgique un roi protestant et dévoué à l'Angleterre. L'occupation d'Ancône fut un coup de main hardiment conçu, et audacieusement exécuté, auquel la propagande révolutionnaire s'empressa d'applaudir : mais cette expédition, trop faible pour opposer un obstacle sérieux aux envahissements de l'Autriche, n'eut d'autre résultat que de blesser profondément le souverain pontife. Ce n'est donc pas dans la politique extérieure qu'il faut chercher les titres de gloire de Casimir Périer. Mais il est vrai de dire qu'à l'intérieur, nul, depuis 1830, n'a gouverné l'état d'une main plus puissante et plus ferme. Placé, dans les circonstances les plus difficiles, à la tête d'un gouvernement que sa nouveauté exposait à toutes les attaques, il fut assez fort pour comprimer l'esprit révolutionnaire, et il parvint à se créer dans la chambre, d'abord flottante et indécise, une majorité qui dans deux occasions solennelles donna une approbation positive à son système, et qui lui demeura constamment fidèle. Il résista à l'opposition qui réclamait aveuglément des lois d'exception contre le Midi et la Vendée, sans songer que ces lois pourraient un jour être tournées contre elle; et lors de la discussion sur la proposition Briqueville, contre les Bourbons de la branche aînée, il combattit avec force toute mesure pénale comme odieuse par les souvenirs sanglants qu'elle rappellerait, et comme inutile, puisque les princes exilés ne pouvaient revenir malgré la nation, et que, si la France se déclarait un jour pour eux, toute loi serait impuissante contre son choix. En 1832 le choléra asiatique, qui depuis quelques années s'avançait vers l'occident en ravageant les grandes villes de l'Europe, pénétra dans Paris. Plusieurs milliers de personnes périrent de la contagion. Casimir Périer, atteint lui-même par le fléau le 3 mai, expira le 16, après avoir demandé et reçu les secours de la religion. Quelques jours auparavant M. de Montalivet avait été nommé pour lui succéder au ministère de l'intérieur; mais il avait conservé le titre de président du conseil. Casimir Périer est sans contredit un homme d'état très-remarquable. Formé dans les discussions de la tribune, il possédait à un haut degré le talent de la parole; s'il ne fut pas toujours exempt d'exagération dans la guerre qu'il fit aux ministères de la restauration, son opposition en général fut consciencieuse et modérée. Après avoir vu avec peine l'expulsion de la branche aînée, il se rattacha au nouveau gouvernement, pour conjurer les dangers qui menaçaient l'ordre social. Après son élévation au pouvoir, il fit servir la force de sa volonté à se maintenir dans la voie d'une politique franche et loyale. D'autres ministres ont accompli sans doute plus de bien; mais en songeant aux circonstances difficiles dans lesquelles il se trouva placé, la postérité lui tiendra compte du mal qu'il a empêché, et le louera d'avoir lutté avec une opiniâtreté courageuse contre ce débordement de passions effrénées qui menaçaient la société d'une complète dissolution. Les *Opinions et discours de Casimir Périer* ont été publiés par sa famille, 1838, 4 vol. in-8, précédés d'une intéressante notice sur ce grand ministre par M. Ch. de Rémusat.

* PÉRIER (Augustin), frère aîné du précédent, né à Grenoble en 1775, se destinait à la magistrature. Mais toutes les vocations de famille ayant disparu dans le changement social de 1789, il se tourna vers l'école polytechnique et y recueillit avec ardeur des notions scientifiques, qu'il appliqua plus tard au perfectionnement de l'industrie fondée par son aïeul et son père. Dès 1798, il se mit à la tête du grand commerce qu'il avait fondé, et qui s'était péniblement soutenu au milieu de nos troubles civils; il y consacra ses efforts, et y déploya cette activité intelligente, cette loyauté décisive que demandent les hautes opérations de commerce, et qui préparent le négociant habile à la pratique de

toute espèce d'affaires. Durant cette époque, un autre mobile que l'intérêt dirigea souvent ses vues. Ainsi, en étendant la fabrication des toiles, il voulut porter cette industrie dans les vallées de l'Oysan, canton jusque-là inactif et pauvre au milieu de la première chaîne des Alpes. L'âpreté du climat ne laissant pas la matière du travail croître, près de l'industrie qui devait l'exploiter, les premiers frais de l'entreprise étaient considérables et le résultat incertain. Aussi n'était-ce pas un calcul de commerce, mais d'humanité : il réussit. En créant sur ce point des ateliers-modèles de tissage, il forma une multitude d'ouvriers; et tout un pays condamné chaque année à plusieurs mois de repos, eut constamment du travail et de l'aisance. Au milieu des soins d'une direction si vaste, Augustin Périer, membre du conseil-général de l'Isère et de plusieurs institutions de bienfaisance, passa l'époque de l'empire et les premières années de la restauration dans une vie active, honorable, heureuse même, si elle n'avait été troublée par de grands désastres et par des pertes domestiques. Il était peu tenté de la vie politique; cependant, en 1827, il se présenta à la députation dans le département de l'Isère, et le même jour il fut nommé dans trois arrondissements. Parvenu à la chambre dans un âge mûr, avec une longue expérience des affaires et des hommes, il ne rechercha pas les succès de tribune; mais on remarqua l'étendue de ses connaissances dans le débat des lois de finances, et il concourut avec autant d'habileté que de fermeté aux essais des lois municipales et départementales qui furent alors discutées. Exempt de toute ambition, il souhaitait la conciliation du pouvoir et de la liberté légale. Depuis 1830 il avait cessé de représenter à la chambre des députés le département où il avait obtenu de nombreux suffrages. Appelé à la chambre des pairs, le jour même de la mort de son frère, il semblait destiné à en jouir longtemps, quand il mourut dan sa terre de Fremigny, le 22 février 1834.

** PÉRIER (Camille), frère des précédents, né en 1781 à Grenoble, entra à l'école polytechnique en 1799. Nommé, en 1809, auditeur au conseil d'état, c'est en cette qualité que Napoléon lui confia l'intendance de Saltzbourg. Appelé en 1811 à la préfecture de la Corrèze, en 1819 à celle de la Meuse, il se démit volontairement de ce dernier poste en 1822. Envoyé en 1828, par l'arrondissement de Mamers (Sarthe), à la chambre des députés, il y siégea au côté gauche. Réélu en 1831, il appuya toutes les mesures propres à comprimer l'esprit révolutionnaire et fut, en 1837, nommé pair de France. Il mourut à Paris, le 14 septembre 1844, laissant la réputation d'un homme de cœur et de bien, aussi éclairé que consciencieux. Son *Eloge* a été prononcé à la chambre des pairs par M. le comte Portalis, dans la séance du 14 février 1848.

PÉRIER. *Voy.* PERRIER.

PÉRIERS (Bonaventure des), né à Arnay-le-Duc en Bourgogne, ou selon d'autres à Bar-sur-Aube, fut fait en 1536 valet de chambre de Marguerite de Valois, reine de Navarre, sœur de François Ier. Il se donna la mort, en 1544, dans un accès de frénésie. Celui de ses ouvrages qui a fait le plus de bruit est intitulé *Cymbalum mundi*, 1537, in-8, et 1538, aussi in-8. Ce n'est plus un ouvrage rare, depuis qu'il a été réimprimé en 1711, à Amsterdam, in-12; et à Paris, 1732, petit in-12. Il est composé de quatre articles : le second, qui offre quelques plaisanteries assez bonnes contre ceux qui recherchent la pierre philosophale, est le meilleur; les autres ne valent rien du tout. Dès que ce livre parut, en 1538, il fut brûlé par un arrêt du parlement, et censuré par la Sorbonne. On soupçonna avec raison que des Périers, attaché à une cour où l'erreur était protégée, avait voulu, sous des allégories, prêcher la prétendue réforme. Cependant cet ouvrage, indépendamment des obscénités qu'il renferme, choque autant le bon sens que la religion; et il ne mérite, dit un auteur, d'autre réputation que celle que sa condamnation lui a donnée. On a d'autres écrits de ce fou : une *Trad.* en vers franç. de *l'Andrienne* de Térence, 1537, in-8; une *Trad.* en franç. du *Cantique* de Moïse; un *Recueil de ses Œuvres,* 1544, in-8; *Nouvelles récréations et joyeux devis,* 1561, in-4, et 1571, in-16. Quelques auteurs prétendent que ce dernier n'est pas de lui.

PERIERUS (Jean), jésuite, natif de Courtrai, se distingua dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, et mérita d'être associé aux savants hagiographes d'Anvers qui ont publié les *Acta Sanctorum*. Il mourut l'an 1762, à 51 ans.

* PERIGNON (Dominique-Catherine), marquis de), maréchal de France, naquit à Grenade près de Toulouse en 1754. Après avoir fait de bonnes études, il entra sous-lieutenant dans le corps des grenadiers-royaux de Guienne, et devint à la paix de 1783, aide-de-camp du comte de Preissac. Au commencement de la révolution dont il adopta les principes avec toute la modération de son caractère, il accepta la place de juge-de-paix à Montech, et fut, en 1791, nommé par le departement de la Haute-Garonne, député à l'assemblée Législative. A la fin de la session, il alla prendre le commandement d'une légion à l'armée des Pyrenées-Orientales. Nommé général de brigade, puis de division, il succéda en 1794 à Dugommier (*voy.* ce nom), comme général en chef, et continua de remporter de grands avantages sur les Espagnols, notamment à Escola, Figuière, etc.; mais son exploit le plus brillant fut la prise de Roses, dont le fort surnommé le *Bouton* n'avait jamais été pris. A la paix, nommé ambassadeur en Espagne, il conclut, en 1796, un traité d'alliance offensive et défensive entre les deux pays. En 1799, envoyé à l'armée d'Italie, il commanda l'aile gauche à la bataille de Novi, où il fut blessé grièvement et fait prisonnier. En 1801 il fut nommé sénateur, et en 1804, créé maréchal; en 1806, il devint gouverneur de Parme et Plaisance; en 1808 il alla remplacer Jourdan à Naples, et il y resta jusqu'au moment où Murat se déclara contre la France. Après la restauration, Monsieur le nomma commissaire extraordinaire du roi dans la 1re division. Il se trouvait dans sa terre de Montech, lors du retour de Bonaparte en mars 1815;

il essaya d'organiser un plan de défense, et se retira dans sa terre. A la seconde restauration il fut nommé gouverneur de la 1re division, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, et compris dans la première nomination de pairs. Il mourut à Paris, le 25 décembre 1818. — Le marquis de PÉRIGNON, fils aîné du précédent, entra fort jeune dans la carrière militaire. Aide-de-camp de Murat, il l'accompagna dans l'expédition de Russie. Ayant succédé à la pairie de son père, il se montra toujours à la chambre le défenseur des principes d'ordre et de conservation. En 1830, il refusa d'adhérer au nouveau gouvernement, et vécut dès lors dans la retraite. Il mourut à Grenade (Haute-Garonne), le 19 octobre 1841, après avoir reçu les secours et les consolations de la religion, qu'il avait toujours pratiquée avec zèle.

PERION (Joachim), docteur de Sorbonne, né vers la fin du XVe siècle, à Cormery en Touraine, se fit bénédictin dans l'abbaye de ce nom en 1517, et mourut dans son monastère vers 1559. On a de lui : quatre *Dialogues* latins *sur l'origine de la langue française, et sa conformité avec la grecque*, Paris, 1555, in-8; ouvrage curieux et rare. *De sanctorum virorum qui Patriarchæ ab Ecclesia appellantur, rebus gestis ac vitis, ib.*, 1555, in-4; trad. en franç. par La Fosse, sous ce titre : *Les Vies des Patriarches de l'ancien Testament*, 1557, in-8 ; des *Lieux théologiques*, Paris, 1549, in-8; des *Traductions* latines de quelques livres de Platon, d'Aristote, de saint Jean Damascène, de Justin, d'Origène et de saint Basile. Son latin est élégant; mais l'auteur manquait de critique.

PÉRIZONIUS (Jacques), savant critique et philologue, né à Dam en Hollande, en 1651, étudia à Deventer sous Gisbert Cuper, puis à Utrecht sous Georges Grévius. Ses protecteurs et son mérite lui procurèrent le rectorat de l'école latine de Delft, et la chaire d'histoire et d'éloquence à l'université de Franeker, en 1681. Il remplit cette place avec distinction jusqu'en 1693, qu'on le fit professeur à Leyde, en histoire, en éloquence et en grec. On a de lui : de savantes *Explications* de plusieurs endroits de différents auteurs grecs en latin, sous le titre d'*Animadversiones historicæ*, in-8; *Dissertations* sur divers points de l'histoire romaine; des *Oraisons*; plusieurs pièces contre Francius, professeur d'éloquence à Amsterdam, sous le nom de *Valerius Accinctus*; *Origines babylonicæ et egyptiacæ*, Leyde, 1711, et Utrecht, 1736, 2 vol. in-8, remplies de remarques curieuses, où il relève les erreurs du chevalier Marsham. Cet ouvrage fait un honneur infini au profond savoir de Périzonius; l'éd. d'Utrecht est enrichie des notes de Duker. Une bonne *Edition* des histoires diverses (*Historiæ variæ*) d'Elien, Leyde, 1701, 2 vol. in-8; des *Commentaires historiques* sur ce qui s'est passé dans le XVIIe siècle. Cet écrivain infatigable mourut à Leyde, en 1716, à 64 ans. Son amour pour l'étude lui fit préférer le célibat au mariage. Il ne croyait pas que dans ce dernier état l'esprit pût conserver la liberté et l'essor nécessaire pour suivre le beau et le vrai, et en saisir tous les rapports, conformément à ce mot de Sénèque : *Vita conjugalis altos et generosos spiritus frangit, à magnis cogitationibus ad humillimas detrahit.*

PERKIN-WAERBECK (Pierre), imposteur, célèbre dans l'histoire d'Angleterre, eut la hardiesse de se dire Richard duc d'York, fils du roi Edouard IV, sous le règne de Henri VII, vers l'an 1486. Marguerite, duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, voyait avec peine Henri VII sur le trône; elle fit courir le bruit que Richard III, duc de Glocester, ayant donné ordre en 1483 d'assassiner Edouard V, prince de Galles, et Richard, duc d'Yorck, tous deux fils d'Edouard IV, roi d'Angleterre, les parricides, après avoir tué le prince de Galles, légitime héritier de la couronne, avaient mis en liberté le duc d'Yorck, qui s'était caché depuis dans quelque lieu inconnu. Quand elle eut répandu ces chimères parmi le peuple, elle chercha un imposteur adroit propre à jouer le rôle du duc d'Yorck. Elle le trouva dans Perkin, jeune juif flamand, dont le père né à Londres s'était converti. Perkin se montra d'abord en Irlande sous le nom de *Richard Plantagenet*, et le peuple crédule n'eut pas de peine à le reconnaître. Charles VIII, roi de France, alors en guerre avec Henri, invita le nouveau prince à se rendre auprès de lui, et accrédita cette fiction : mais Perkin fut bientôt abandonné par Charles et obligé de passer auprès de la duchesse de Bourgogne, qui l'envoya au roi d'Ecosse Jacques IV, après le lui avoir vivement recommandé. Ce jeune monarque se laissa tromper par l'imposteur, et lui donna même en mariage une de ses parentes. Une armée écossaise ravagea bientôt les frontières de l'Angleterre. Perkin eut d'abord des succès; mais Jacques s'étant accommodé avec Henri, ce prince le pria de se retirer ailleurs. Il se cacha quelque temps en Irlande. De là il passa en Cornouailles, où le feu de la sédition subsistait encore. Il y fut arrêté, et se réfugia dans une église. Sa femme fut faite prisonnière et traitée avec distinction. Il se remit lui-même entre les mains de Henri, qui se contenta de le tenir en prison; mais y ayant formé un complot avec le comte de Warwick, prisonnier comme lui, pour tuer le gouverneur et se sauver, il fut condamné à mort. (*Voy.* la *Nouvelle historique* intitulée *Waerbeck*, par d'Arnaud).

PERKINS (Guillaume), théologien anglican, né en 1558 à Morston, dans le comté de Warwick, se rendit habile dans l'Ecriture sainte. Il devint professeur de théologie à Cambridge, où il mourut en 1602, à 43 ans. On a de lui : *Commentaires* sur une partie de la Bible; un grand nombre de *Traités théologiques*, imprimés en 3 vol. in-fol.

PERMISSION (Bernard BLUET d'ARBÈRE, comte de), a fait des *Oraisons*, des *Sentences*, et principalement des *Prophéties*. La plupart se trouvent réunies sous le titre de ses *Œuvres*. Il y prend le titre de *Chevalier des Ligues des 13 Cantons suisses*, et les dédie à Henri IV sous des titres emphatiques, 1600, in-12. Son *Testament*, imprimé en 1606, in-8, est de 24 pages. Bien des gens ont cherché l'explication des énigmes de ce livre; c'était prendre de la peine fort mal à propos.

* PERNE (François-Louis), né à Paris en 1772,

étudia la composition sous l'abbé d'Haudimont, un des meilleurs maitres de chapelle du dernier siècle, et se distingua comme musicien, comme littérateur et comme savant. Nommé professeur d'harmonie au Conservatoire, puis inspecteur général et bibliothécaire de l'école royale de chant, au bout de six ans il obtint sa retraite et vint habiter le village de Chamouille près de Laon, où il mourut le 26 mai 1832. Il était correspondant de l'institut. L'un des rédacteurs de la *Revue musicale*, on lui doit de curieuses *Recherches sur la musique des anciens*, travail immense, qui avait rebuté les plus érudits; *Notice sur le manuscrit de Guillaume Machault*, 1815; *Nouvelle exposition de la séméiographie ou notation musicale des Grecs*, 1817; *Mémoire sur la théorie et la musique des Grecs avant Pythagore*.

PERNETTI (Jacques), né dans le Forez, en 1696, se consacra à l'état ecclésiastique, et l'honora par ses mœurs et par sa science. Il se chargea de l'éducation de M. de Boulogne, depuis intendant des finances, qui lui procura un canonicat à Lyon. Cette ville le décora du titre d'historiographe. Il mourut en 1777, âgé de 81 ans. On a de lui plusieurs ouvrages de morale et de philosophie qui font honneur à son esprit, à son jugement, à sa religion : ils sont écrits d'un style clair, méthodique, plein de douceur et d'aménité. Les principaux sont : *Conseils de l'Amitié; Lettres sur les Physionomies; Dissertation sur l'Education....; sur la vraie Philosophie*. Il y montre que ceux qui se décorent aujourd'hui de ce nom ne le méritent en aucune manière et en sont indignes; l'*Homme sociable*; les *Lyonnais dignes de mémoire*, 1757, 2 vol. pet. in-8, ouvrage plein de recherches.

* PERNETY (Antoine-Joseph), cousin du précédent, né en 1716 à Roanne, dans le Forez, embrassa la règle de St.-Benoit dans la congrégation de St.-Maur, et appelé par ses supérieurs à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, prit part aux recherches d'érudition de ses savants confrères. Il accompagna comme aumônier Bougainville (*voy.* ce nom) dans son voyage aux Malouines, et de retour en 1765, il signa la requête que quelques-uns de ses confrères présentèrent pour être dispensés de la règle. Peu après, il s'enfuit à Berlin, et Frédéric le nomma son bibliothécaire. Etant revenu à Paris en 1783, l'archevêque tenta de le faire rentrer dans son monastère, et le parlement s'étant déclaré en sa faveur, il resta dans le monde. Epris des rêveries de Swedenborg (*voy.* ce nom), il publia une *Traduction des Merveilles du ciel et de l'enfer* de cet enthousiaste. Il parait qu'il se retira plus tard à Avignon, où il se fit une espèce de secte peu nombreuse, dont on ne connait ni les dogmes ni les pratiques. Cet ancien bénédictin mourut en 1801. Nous citerons de Pernety : *Dictionnaire portatif de peinture, gravure et sculpture*, 1757, in-8; *les Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe*, 2e édit., Paris, 1786, 3 vol. in-12; *Dictionnaire mytho-hermétique*, 1758, in-8; *La Connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, 1776, 2 vol. in-8; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, Paris, 1770, 2 vol. in-8; *Dissertation sur l'Amérique et les Américains*, Berlin, 1770, in-12; contre le système de Paw (*voy.* ce nom, ci-dev.), qui lui répondit avec autant d'esprit que de politesse. Pernety fit alors réimprimer son ouvrage sous ce titre : *Examen des Recherches philosophiques de Paw sur les Américains*, 1771, 2 vol. in-12; en y ajoutant une réplique aux dernières *Observations* de Paw, qui ne jugea pas à propos de prolonger une discussion au moins inutile; *La vertu, le pouvoir, la clémence et la gloire de Marie, mère de Dieu*, Paris, 1790, in-8. On lui doit en outre une *Traduction* du *Cours de mathématiques* de Wolf (*voy.* ce nom). Il a dit-on travaillé au 8e vol. du *Gall. christ.*

* PÉRON (François), naturaliste et voyageur, né en 1775 à Cérilly, petite ville de Bourbonnais, venait d'achever ses études lorsque la révolution lui fit embrasser l'état militaire. Blessé et fait prisonnier à Kaïserslautern, il séjourna quelque temps à Wesel et à Magdebourg. De retour en France en 1794, et réformé pour ses blessures, il vint à Paris suivre les cours de l'école de médecine. En 1800, il fut désigné comme zoologiste pour accompagner le capitaine Baudin, dans son expédition aux terres australes, où pendant près de quatre ans qu'il y séjourna, il recueillit un grand nombre d'objets d'histoire naturelle dont à son retour il s'empressa de faire part au public. La collection d'animaux qu'il avait formée, aidé de M. Le Sueur, et qu'il déposa au Muséum d'histoire naturelle, s'élevait à plus de cent mille échantillons, dont plus de 2500 espèces nouvelles. Péron fit aussi des expériences curieuses qui démontrent que les eaux de l'Océan sont d'autant plus froides qu'on descend à une plus grande profondeur. Nommé membre correspondant de l'institut, il prépara la relation de son voyage, et il était occupé de sa publication lorsqu'il mourut le 14 décembre 1810, à 35 ans, dans le lieu de sa naissance, entre les bras de deux sœurs qu'il aimait tendrement. Sa relation a paru sous le titre de *Voyage de découvertes aux terres australes pendant les années* 1800-1804, Paris, 1807-16, 3 vol. in-4 et atlas. Le premier est de Péron, une partie du second et le troisième ont été rédigés par le capit. Freycinet. Ce voyage qui est estimé, a été réimprimé en 1824, format in-8. Alard et Deleuze ont publié l'*Eloge de Péron*, 1811, in-4.

PÉROT. *Voy.* PERROT.

PEROTTI (Nicolas), né en 1430 d'une illustre famille et de parents fort pauvres, à Sasso-Ferrato, bourg entre l'Ombrie et la Marche d'Ancône, fut contraint d'enseigner la langue latine pour subsister. Ses talents étaient déplacés dans sa patrie. Il alla à Bologne, et y professa la rhétorique avec tant de succès, que le sénat de cette ville le choisit en 1452, pour haranguer l'empereur Frédéric III, à son passage par Bologne. Ce monarque l'honora de la couronne poétique, et du titre de conseiller impérial. Perotti se rendit ensuite à Rome, où il gagna l'amitié du cardinal Bessarion, qui le choisit pour son conclaviste après la mort de Paul II. Plusieurs historiens ont prétendu qu'il fit manquer la papauté à son protecteur par une imprudence; mais c'est une fable. Les pontifes romains donnèrent à Perotti des marques particulières de leur es-

time, parce qu'il travailla avec ardeur à la réunion de l'église grecque pendant le concile de Ferrare. Il avait dédié à Nicolas V la traduction des cinq premiers livres de Polybe, les seuls connus alors, et il devint secrétaire apostolique et comte du palais de Latran. Quelque temps après il devint gouverneur de Pérouse, puis de l'Ombrie, archevêque de Manfredonia en 1458, et mourut en 1480 à Fugicura, maison de plaisance qu'il avait fait bâtir près de Sasso-Ferrato (1). Ses ouvrages sont : une *Traduction*, du grec en latin, des cinq premiers livres de l'*Histoire* de Polybe; une autre du *Traité du serment* d'Hippocrate;..... du *Manuel* d'Epictète;.... du *Commentaire* de Simplicius sur la *Physique* d'Aristote; des *Harangues*; des *Lettres*; quelques *Poésies italiennes*; des *Commentaires* sur *Stace*; un Traité *De generibus Metrorum*, 1497, in-4; *De Horatii Flacci ac Severini Boetii metris*, etc., 1471, in-4; un long Commentaire sur Martial, intitulé : *Cornucopia, seu latinæ linguæ commentarius*. La meilleure édition de ce livre est de 1513, in-fol. Il y a beaucoup d'érudition profane, mais peu d'ordre; *Rudimenta Grammatices*, Rome, 1473 et 1475, in-fol., éditions très-rares.

PÉROUSE. *Voy.* LAPÉROUSE.

PERPÉTUE et FÉLICITÉ (saintes), martyres, ont souffert la mort à Carthage pour la foi de J.-C. en 203, 204 ou 205. Dom Ruinard a donné des actes de leur martyre. Ces actes sont authentiques, et ont été cités par Tertullien et par saint Augustin. La première partie de ces actes, qui va jusqu'à la veille de leur martyre, a été écrite par sainte Perpétue (2); saint Sature et un témoin oculaire ont ajouté le reste. (Voy. *Vindiciæ actorum sanctarum Perpetuæ et Felicitatis*, du cardinal Orsi, in-4.) Il y a une autre sainte FÉLICITÉ (*voy.* ce nom) qui a souffert le martyre avec ses sept fils, sous Marc-Aurèle, dont les philosophes exaltent tant l'humanité.

PERPINIACO (Guido de), ainsi appelé, parce qu'il était de Perpignan, se fit carme, et fut général de son ordre l'an 1318, évêque de Majorque en 1321, et mourut à Avignon le 21 août 1342. On a de lui : une *Concordance des Evangélistes*; une *Somme des hérésies* avec leur réfutation; des *Statuts synodaux* et plusieurs autres ouvrages.

PERPINIEN (Pierre-Jean), *Perpinianus*, jésuite, né vers 1530 à Elche au royaume de Valence, le premier de sa compagnie fut professeur d'éloquence à Coïmbre. Il y reçut de grands applaudissements, surtout lorsqu'il y prononça son discours *De Gymnasiis societatis*. Il enseigna ensuite la rhétorique à Rome, puis l'Ecriture sainte dans le collége de la Trinité à Lyon, et enfin à Paris, où il mourut le 28 octobre 1566, âgé d'environ 36 ans. Muret et Paul Manuce font un grand éloge de la pureté de son langage et de celle de ses mœurs. Il est compté parmi les bons latinistes modernes. Le père Lazeri, jésuite, a publié le recueil de ses ouvrages, à Rome, en 1749, en 4 vol. in-8. Ils contiennent dix-neuf *Harangues* d'une belle et riche latinité, d'un style nombreux, sonore, imposant et agréable. C'est un des écrivains espagnols qui ont le mieux rendu le ton de l'éloquence; la *Vie de sainte Elizabeth, reine de Portugal*; un recueil de 33 *Lettres*, dont 22 de Perpinien et 11 de ses amis; seize petits *Discours*. Le 1[er] vol. contient une *Vie* du P. Perpinien par l'éditeur; elle est un peu prolixe, mais pleine d'érudition et très-bien écrite.

* PERRACHE (Michel), sculpteur, né à Lyon, en 1685, résida longtemps en Italie et en Allemagne, et pour avoir décoré une église de Malines, y obtint des lettres de bourgeoisie. De retour dans sa patrie, il l'embellit d'un grand nombre d'ouvrages qui assurèrent sa réputation. Il mourut le 21 décembre 1750. — Son fils, mort en 1779, a illustré son nom par l'exécution d'une chaussée qui a réuni à Lyon une île considérable, en changeant le cours du Rhône, et reportant à une lieue sa jonction avec la Saône.

PERRAULT (Claude), architecte célèbre, né à Paris en 1613, s'appliqua d'abord à la médecine. Il a même composé des ouvrages qui sont une preuve de son érudition en ce genre; mais son amour pour les beaux-arts, et particulièrement pour l'architecture, lui fit entreprendre un travail d'un nouveau genre, ce fut la *Traduction* de Vitruve. On rapporte que Perrault avait beaucoup de goût et d'adresse pour dessiner l'architecture et tout ce qui en dépend. C'est lui qui fit les dessins sur lesquels les planches de son *Vitruve* ont été gravées. La belle façade du Louvre, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, le grand modèle de l'Arc de triomphe au bout du faubourg Saint-Antoine, et l'observatoire, furent élevés sur ses desseins. (*Voy.* BERNINI.) Boileau lui a disputé la gloire d'avoir enfanté les deux premiers morceaux; mais c'est une injustice qui fait peu d'honneur à ce poète. Comme architecte, Claude Perrault doit tenir un rang parmi les premiers de son siècle; comme médecin, il est encore recommandable. Il conserva la vie et rendit la santé à plusieurs de ses amis et nommément à Boileau, qui l'en remercia par des épigrammes. L'académie des sciences, qui ne jugeait point du mérite d'un homme par des satires, se l'associa comme un artiste capable de lui faire honneur, non seulement par ses talents, mais encore par son caractère. Cet habile homme mourut en 1688, à 75 ans.

(1) C'est dans les manuscrits de Perotti, conservés à la bibliothèque royale de Naples, qu'ont été découvertes les *nouvelles Fables* attribuées à Phèdre (*voy.* ce nom); mais que plusieurs critiques croient, et avec assez de vraisemblance, être de Perotti lui-même.

(2) On y admire surtout la vision qu'elle eut peu de jours avant sa mort. Sollicitée par Sature, un des compagnons de son futur martyr, de demander à Dieu de quelle manière finirait leur confession, elle vit en songe une échelle d'or si haute, qu'elle touchait de la terre au ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Aux côtés de cette échelle étaient attachés des crocs, des lames d'épées, des couteaux, des pointes de fer et autres ferrements, disposés de manière que celui qui y serait monté sans prendre garde à soi, en aurait été percé et déchiré. Au pied de l'échelle était un dragon effroyable qui semblait en défendre l'approche. Sature monta le premier, et invita Perpétue à le suivre. Arrivée au bout de l'échelle, elle vit un jardin fort spacieux, et au milieu de ce jardin un grand homme habillé en berger, qui tirait le lait de ses brebis au milieu d'une foule de personnes vêtues de blanc. Soyez la bienvenue, ma fille, dit-il à la sainte, et en même temps il lui donna comme un morceau de fromage fait avec le lait qu'il tirait. Après qu'elle l'eut mangé, tout le monde ayant répondu *Amen*, elle s'éveilla à ce bruit, sentant encore quelque chose de doux dans sa bouche. Elle se crut alors destinée au martyre, et Sature consomma effectivement son sacrifice quelques instants avant elle.

Quoiqu'il n'eût guère exercé la médecine que pour sa famille, ses amis et les pauvres, la faculté plaça son portrait dans ses écoles publiques parmi ceux des Fernel, des Riolan, etc. Ses principaux ouvrages sont : une excellente *Traduction* française de *Vitruve*, 1673, in-fol., entreprise par ordre du roi, et enrichie de savantes notes. La seconde édition est de 1684, in-fol., avec des augmentations : mais les figures sont moins belles que dans la première. Un *Abrégé de Vitruve*, in-12; un livre intitulé : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des anciens*, 1683, in-fol., dans lequel il montre les véritables proportions que doivent avoir les cinq ordres d'architecture; un *Recueil de plusieurs machines* de son invention; *Essais de physique*, 2 vol. in-4, et 4 vol. in-12; ses *Mémoires pour servir à l'Histoire naturelle des animaux*, Paris, 1671, avec une suite de 1676, in-fol., offrent de belles figures. On les a réimprimés à Amsterdam en 1736, en 3 vol. in-4; mais les figures de cette édition sont inférieures à celles de la première. Perrault avait trois frères, tous trois auteurs. — Pierre, l'aîné, receveur-général des finances de la généralité de Paris, est connu par un Traité de l'*Origine des Fontaines*, 1674, in-12, et par une *Traduction* du *Seau enlevé* de Tassoni, 1678, 2 vol. in-12. On a donné le recueil des *Œuvres physiques* de Claude et Pierre Perrault, à Leyde, en 1711, et à Amsterdam, en 1727, 2 vol. in-4. — Nicolas, le second, docteur en Sorbonne, donna, en 1667, in-4, sous le titre de *Théologie morale des Jésuites*, un ouvrage de parti, qui ne prouve ni son équité, ni sa modération. — Et Charles, dont l'article suit.

PERRAULT (Charles), frère du précédent, né à Paris le 12 janvier 1628, ne se distingua pas moins que lui. L'académie française lui dut un logement au Louvre; l'académie de peinture, de sculpture et d'architecture fut formée sur ses *Mémoires*, et animée par son zèle. Il chanta les merveilles du règne de Louis XIV, et la gloire de la nation sous ce monarque. Colbert lui donna en 1664, la place de premier commis de la surintendance des bâtiments du roi. Son poème intitulé le *Siècle de Louis le Grand*, publié en 1687, parut aux yeux des partisans des anciens la satire la plus indécente qu'on pût faire de tous les autres glorieux siècles du monde. Pour soutenir ce qu'il avait avancé, il mit au jour, en 1690, son *Parallèle des anciens et des modernes*, en 4 vol. in-12. Cet ouvrage parut encore plus téméraire que son poème, et fut une preuve qu'il n'avait pas les connaissances nécessaires pour faire ce parallèle comme il faut. Il mit au-dessus d'Homère, non-seulement nos premiers écrivains, mais les Scudéri et les Chapelain. Despréaux et Racine, dont Perrault n'avait point parlé dans son Parallèle, ou dont il n'avait dit que des choses qui choquaient leur amour-propre, se crurent personnellement offensés. Racine fit un couplet, et Despréaux une épigramme. Le satirique prit vivement le parti des anciens, auxquels il était si redevable. Ses *Réflexions sur Longin* parurent; elles furent toutes à leur avantage. A l'exception de quelques légers défauts qu'il reconnait en eux, il les trouve divins en tout, et croit la nature épuisée en leur faveur. Ce procès fut porté au tribunal du public, qui condamna les deux parties. Les défenseurs de Despréaux et Despréaux lui-même n'ouvraient les yeux que sur les beautés de détail des anciens, et les fermaient sur l'ensemble. Les défenseurs de Perrault au contraire se prévalaient des défauts de l'ensemble, pour ne rendre pas justice aux détails. La *Réponse* de Perrault aux *Réflexions sur Longin* fit autant d'honneur à son jugement qu'elle en fit peu au caractère de Boileau. Cet aristarque avait semé sa réfutation de traits vifs et piquants, et son adversaire n'employa contre lui que la modération et la politesse. Leurs amis communs travaillèrent à la paix, et elle fut conclue en l'année 1699. Le calme rétabli, Perrault s'occupa des *Eloges historiques* d'une partie des grands hommes qui avaient illustré le XVII[e] siècle. Il en donna 2 vol. in-fol., dont le dernier parut en 1700, avec leurs portraits au naturel, que Bégon lui fournit. On les a réimprimés en Hollande, 2 vol. in-12, sans les figures. Perrault mourut le 16 mai 1703, à 75 ans, honoré des regrets des gens de lettres. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, on a de lui plusieurs *Pièces* de poésie; les principales sont : les *Poèmes* de la *Peinture*, du *Labyrinthe de Versailles*, de la *Création du monde*, de *Grisélidis*; le *Génie*, épître à Fontenelle; le *Triomphe de sainte Geneviève*; l'*Apologie des femmes*; des *Odes*, etc.; le *Poème de saint Paulin*, 1675, in-4; celui de la *Chasse*, Paris, 1692, in-12, réimprimé dans le recueil qui a pour titre : *Passe-temps poétiques*, etc. Ses vers, ainsi que sa prose, manquent un peu d'imagination et de coloris. On y trouve assez de facilité, mais trop de négligences. L'auteur était d'ailleurs un homme d'esprit, et qui méritait d'être distingué dans la foule des écrivains du second ou du troisième ordre. — Il a publié sous le nom de son fils, PERRAULT d'Armancourt, encore enfant des *Contes des fées*, en prose, in-12, dans lequel on trouve le *Petit Poucet* et autres contes regardés comme des chefs-d'œuvre de naïveté, et dont le succès ne s'est jamais démenti. Ils font partie des *Œuvres choisies* de Perrault, publiées par Collin de Plancy, Paris, 1826, in-8, précédées des mémoires de l'auteur et de *Recherches sur les Contes des fées*, etc.

PERRAY (Michel du), avocat au parlement de Paris en 1661, bâtonnier de son corps en 1715, mourut à Paris, doyen des avocats, en 1730, âgé d'environ 90 ans. Il était fort versé dans la jurisprudence civile et canonique. Ses ouvrages sont remplis de recherches; mais ils manquent de méthode, de style, et renferment plus de doutes que de décisions. Les principaux sont : *Traité historique et chronologique des dîmes*, réduit et augmenté par M. Brunet, avocat, en 2 vol. in-12; *Notes et Observations sur l'Edit de* 1695, concernant la juridiction ecclésiastique, 2 vol. in-12; *Traité sur le partage des fruits des bénéfices*, in-12; *Traité des dispenses de mariage*, in-12; *Traité des moyens canoniques pour acquérir et conserver les bénéfices*, 4 vol. in-12; *Traité de l'état et de la capacité des ecclésiastiques pour les ordres et les bénéfices*, 2 vol. in-12; *Observations sur le concordat*, in-12, etc.

* PERREAU (Jean-André), littérateur, né en 1749 à Nemours, débuta en 1771, par le drame de *Clarisse*, qui n'eut pas de succès. Il devint en 1775 précepteur des enfants du marquis de Caraman, et fit le *Vrai citoyen*, qu'il publia en 1791. Sous le régime de la terreur, Perreau se tint à l'écart. En 1799, il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de la Seine, et professeur suppléant du droit de la nature et des gens au collége de France. Deux ans après il devint membre du tribunat où, dans la discussion du Code civil, il présenta comme rapporteur les titres de l'*adoption* et de l'*usufruit*. En 1804, il obtint la place d'inspecteur des écoles de droit, et mourut dans l'exercice de ses fonctions à Toulouse le 6 juillet 1813. Ses principaux ouvrages sont : *Eléments de législation naturelle*, 1801, 1807, in-8 ; nouv. édit., 1834, in-8 ; *Considérations physiques et morales sur la nature de l'homme et ses facultés*, etc., 1802, 2 vol. in-8. Il y a plus de verbiage que de raison dans ces différents ouvrages.

* PERRECIOT (Claude-Joseph), historien, né en 1728 à Roulans, se fit recevoir avocat au parlement de Besançon et partagea son temps entre son cabinet et l'étude des monuments du moyen âge. Il acquit la charge de procureur du roi des eaux et forêts à Baume. Maire de cette ville en 1768, il remporta l'année suivante un prix à l'académie de Besançon sur l'*Histoire de l'abbaye de Baume*, et vit successivement couronner plusieurs autres de ses mémoires par cette compagnie qui se l'associa. Trésorier au bureau des finances de Besançon, il fut un des commissaires chargés de rédiger les cahiers de doléance de ce bailliage, et en 1790, fut élu membre de l'administration départementale du Doubs, puis juge de paix du canton de Roulans. Arrêté comme *suspect* en 1793 et jeté dans une prison, il y fut heureusement oublié; il recouvra la liberté au 9 thermidor, et mourut à Roulans, le 12 février 1798, âgé de 70 ans. On a de lui : **De l'état civil des personnes et de la condition des terres dans les Gaules, depuis les temps celtiques jusqu'à la rédaction des Coutumes*, en Suisse (Besançon), 1786, 2 vol. in-4 ; réimprimé par les soins de son petit-fils, 1845, 3 vol. in-8 ; *Observations sur la Dissertation de l'abbé de Gourcy sur cette question* : Quel fut l'état des personnes en France, sous la première et la seconde race de nos rois....? 1786, in-4. Elles se trouvent presque toujours réunies à l'ouvrage précédent. *Dissertation sur l'étendue des deux provinces appelées, sous les Romains*, Germanie supérieure *et* Germanie inférieure ; *et sur la formation de celles qu'on nomma ensuite* Germanie première, Germanie seconde, et Province séquanaise ; *Dissertation sur l'origine des Francs, sur l'établissement de la monarchie française dans les Gaules, et sur l'Alsace thuringienne*, dans l'*Hist. d'Alsace* par Grandidier, tom. 1er ; *Description historique d'une partie des doyennés d'Ajoie, de Granges et de Rougemont*, (dans l'*Almanach de Franche-Comté*, année 1788). Perreciot a laissé plus de cent *dissertations* sur la Séquanie et autres documents pour l'histoire de France au moyen âge. Il préparait une nouvelle édition de la *Notice des Gaules* d'Adr. Valois, et c'est un malheur pour la science qu'il n'ait pas pu la terminer.

* PERRÉE (Jean-Baptiste-Emmanuel), contre-amiral, né en 1761 à St.-Valery-sur-Somme, servit dès son enfance dans la marine marchande où il parvint au grade de capitaine. Entré lieutenant dans la marine de l'état en 1793, il eut le commandement de la *Proserpine*, frégate avec laquelle il captura dans une seule croisière 63 bâtiments, dont une frégate hollandaise de 32 canons qui fit une vigoureuse résistance. L'année suivante nommé capitaine, il fut chargé d'aller détruire les établissements anglais sur la côte d'Afrique, et en ramena 54 bâtiments richement chargés. Devenu chef de division, il fit partie de l'expédition d'Egypte, détruisit la flotte des Mameloucks sur le Nil, et rendit d'importants services. En récompense le général Bonaparte lui fit présent d'un sabre sur lequel étaient gravés ces mots : *Bataille de Chébreis*. Il se rendait à Toulon avec une division de frégates et de corvettes, lorsque le 19 juin 1799, il fut attaqué par des forces supérieures; et contraint de se rendre après un combat sanglant, fut conduit prisonnier en Angleterre. Il fut échangé peu de jours après, et, nommé contre-amiral, reçut l'ordre d'aller ravitailler Malte. Il n'en était qu'à 30 milles, lorsqu'il rencontra la flotte anglaise commandée par Nelson. Ne consultant que son courage, il engagea le combat; mais dès le commencement de l'action, blessé à l'œil gauche, il n'avait point quitté le banc de quart, lorsqu'il eut la cuisse droite emportée par un boulet et mourut quelques moments après sans avoir eu la douleur de connaître sa défaite. Son corps fut inhumé le 21 février 1800, à Syracuse, dans l'église de Sainte-Lucie.

* PERREGAUX (Alexandre-Charles, baron de), né en 1791 à Neuchâtel, mais d'origine française, entra en 1807 sous-lieutenant dans le bataillon de Neuchâtel, dont Berthier était alors souverain, et fit plusieurs campagnes avec distinction. Admis en 1814 dans les gardes-du-corps, il devint aide-de-camp du duc de Raguse, fut fait colonel en 1825, puis maréchal-de-camp en 1834. L'expédition d'Afrique mit ses talents dans un nouveau jour. Après les deux campagnes de Mascara et de Tlemcen, à la tête de 5,000 hommes, peu de semaines lui suffirent pour obtenir la soumission de vingt tribus des environs d'Oran. Nommé chef d'état-major-général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique, à force de zèle, d'activité et de dévoûment, il sut préparer le succès de la seconde expédition de Constantine. Atteint d'une balle sous les murs de cette ville, au moment où il se baissait pour relever le général Damrémont (*voy.* ce nom), il mourut, le 6 novembre 1837, à Cagliari, des suites de sa blessure.

PERRENOT (Antoine), ministre de Charles-Quint et de Philippe II, plus connu sous le nom de *cardinal de Granvelle*, était fils de Nicolas Perrenot, seigneur de Granvelle, et chancelier de l'empereur Charles-Quint. Il naquit le 20 août 1517, à Besançon, fit ses études avec beaucoup de succès, et apprit le latin, le grec, l'allemand, l'italien, l'espagnol. Après avoir brillé dans l'université de Padoue

et de Louvain, il entra dans les ordres sacrés. Son père le mena à la cour de Charles-Quint, qui ne tarda pas à l'employer dans les négociations. Le jeune Granvelle s'en acquitta avec autant de facilité que d'honneur. Semblable à César, il occupait cinq secrétaires à la fois, en leur dictant des lettres en différentes langues; il en savait sept parfaitement. A l'âge de 25 ans, il fut sacré évêque d'Arras. Il assista au concile de Trente, et y soutint avec tant de zèle les intérêts de l'empereur, qu'il en fut récompensé par une charge de conseiller d'état. Son maître le chargea plus d'une fois d'affaires importantes dont il se tira avec succès. Dans la guerre contre les protestants de l'Allemagne, Granvelle prit Constance par surprise. Cette ville était devenue l'asile des protestants; et pendant les dernières guerres de Charles-Quint, Granvelle le servit de la plume et de l'épée : il se tenait à cheval, armé de pied en cap, à côté de la litière où était l'empereur, qui souvent souffrait de la goutte. Une éloquence douce et persuasive lui donnait un grand ascendant sur les esprits. Il conclut le traité de Passau, qui fut très-favorable à l'Allemagne; et il négocia, en 1553, le mariage de l'infant don Philippe avec Marie, reine d'Angleterre, ce qui rendit pour quelque temps l'Espagne arbitre de toute l'Europe. Charles-Quint, en abdiquant l'autorité souveraine, recommanda Granvelle à son successeur. L'évêque d'Arras mérita les bonnes grâces de Philippe II, qui le consultait en toute occasion. Granvelle fut fait archevêque de Malines en 1559, année où cette église fut érigée en métropole, et il obtint la dignité de chancelier qu'avait eue son père. La duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), chargée du gouvernement des Pays-Bas, accorda toute sa confiance à Granvelle, qu'on lui avait donné comme ministre et conseil. Cette princesse lui procura le chapeau de cardinal en 1561. Mais l'hérésie et la révolte qui en est une suite naturelle, ayant mis le trouble dans les provinces belgiques, les factieux cabalèrent si fortement contre le cardinal, qu'il craignit pour sa personne. Il demanda au roi la permission de se retirer à Besançon pour quelque temps, ce qu'il obtint en 1564. Le séjour qu'il y fit pendant 5 à 6 ans, forme une des belles époques de sa vie. Le cardinal de Granvelle avait pour secrétaire le célèbre Juste-Lipse qu'il amena avec lui, ainsi que Petri, habile helléniste. Il s'y occupa de l'étude des lettres, attira des savants auprès de sa personne, établit une académie littéraire, et engagea Arias Montanus à prendre soin de la Polyglotte d'Anvers. Granvelle avait fait faire à ses frais les copies des exemplaires grecs de la *Bible* du Vatican, qu'il donna à Plantin (1). En 1571, Philippe II lui donna la vice-royauté de Naples, où il se conduisit avec beaucoup de prudence et de discernement. En 1575, il fut appelé à Madrid, et y jouit de la plus grande considération. Quoiqu'il ne fût pas décoré du titre de premier ministre, il en remplit toutes les fonctions; et pendant le voyage que Philippe II fit en Portugal, pour prendre possession de ce royaume, Granvelle fut fait régent d'Espagne. La suite de sa vie fut constamment brillante, et il posséda jusqu'à la fin les bonnes grâces de son maître. En 1584, l'archevêché de Besançon vaqua par la mort du cardinal Claude de la Baume; le chapitre de cette église élut le cardinal de Granvelle à sa place, et lui envoya l'acte de son élection à Madrid. Ce n'était pas un objet d'ambition pour lui; sa santé s'affaiblissait, et il ne vit dans cette élection qu'un moyen d'exécuter le projet de retraite qu'il méditait. Philippe II lui permit de l'accepter, et reçut sa démission de l'archevêché de Malines; mais il lui refusa la permission de se retirer, par des motifs qui prouvaient l'estime et la confiance qu'il avait pour son ministre. Granvelle mourut à Madrid le 21 septembre 1586, et son corps fut transporté à Besançon (1). Le cardinal de Granvelle était un homme d'un grand sens, d'esprit aussi pénétrant que solide, qui avait des vues sûres et étendues, autant de fermeté que de prudence. Il était d'un caractère complaisant, sans flatterie, sensible aux injustices, et les sachant dissimuler, mais sans trahison; fidèle aux devoirs de l'amitié, bon par tempérament et par principes, sévère par zèle pour l'ordre et la justice, attaché à sa religion et à son roi. Nous avons des *Mémoires pour servir à l'Histoire du cardinal de Granvelle*, publiés à Paris en 1753, en 2 vol. in-12, par dom Prosper Lévesque, bibliothécaire de l'abbaye St.-Vincent, que l'abbé Boisot avait enrichis de documents rassemblés par des recherches très-laborieuses, et de ses propres manuscrits, qui contenaient entre autres choses un projet de la *Vie* du cardinal de Granvelle, qui n'a pas peu servi au R. P. bénédictin. Courchetet a donné une Histoire de ce cardinal, Paris, 1761, 2 vol. in-12; Bruxelles, 1784. Granvelle est peint avec vérité dans un manuscrit précieux, intitulé : *De la guerre civile des Pays-Bas depuis* 1556 *jusqu'en* 1567. Ce manuscrit, qu'on souhaiterait de voir imprimé, est cité dans le *Catalogue* des livres de l'abbé Charles Michels, vendus à Anvers le 10 septembre 1781. L'auteur, contemporain des événements qu'il rapporte, nous apprend, touchant Granvelle, bien des particularités qu'on ne trouve pas ailleurs, et défend sa mémoire contre les calomnies dont le prince d'Orange et ses partisans l'ont noircie. (*Voy.* GRAPPIN, IV, 191.) Un choix des *Papiers d'état de Granvelle* fait partie de la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, qui s'imprime à Paris par ordre et aux frais du gouvernement. Il en a paru, de 1841 à 1846, 6 vol. in-4.

PERRIER (François), peintre et graveur, né à Saint-Jean-de-Lône, l'an 1590, quitta ses parents

(1) Le cardinal de Granvelle fut un zélé protecteur des lettres et des arts. Il pensionnait les Aldes, fameux imprimeurs de Venise, pour les encourager à donner de bonnes éditions des classiques grecs et latins, dont il possédait une belle collection dans sa Bibliothèque à Besançon, l'une des plus riches qu'il y eut alors. Il fit graver à ses frais les *Thermes de Dioclétien*, par Jérôme Coxie, graveur flamand, Anvers, 1558, in-fol.; cet ouvrage est devenu très-rare, et les exemplaires en sont portés dans les ventes à des prix très-élevés. *Voy.* le *Manuel* de M. Brunet, au mot OYA (*Sebast.* DE).

(1) Il ne faut pas craindre de le répéter à la honte éternelle de ceux qui ont ordonné cet acte sacrilège de vandalisme. Les cendres de ce grand homme ont été jetées au vent en 1794; et le cercueil en plomb qui les contenait a été fondu pour en faire des balles. Son tombeau fermé d'une seule pierre a servi longtemps d'abreuvoir au chevaux des chasseurs de la Côte-d'Or, logés dans l'ancienne église des carmes changée en écurie!....

dans son enfance pour se soustraire à toute dépendance. Il se rendit à Lyon, où il se détermina à être le conducteur d'un aveugle qui allait à Rome, et par cette démarche charitable et avantageuse à tous les deux, il fit le voyage sans frais. Sa facilité à manier le crayon lui donna entrée chez un marchand de tableaux, qui lui faisait copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Les jeunes dessinateurs s'adressaient à lui pour faire retoucher leurs dessins. Lanfranc eut occasion de le connaître, et lui apprit à manier le pinceau. Perrier revint à Lyon, où il peignit le petit cloître des chartreux, et se fit un nom par son goût et ses talents pour son art. On lui conseilla de se fixer dans la capitale. Il vint donc à Paris, où Vouet l'employa, et le mit en réputation. Son mérite le fit nommer professeur de l'académie. Il mourut en 1650. Perrier s'est encore distingué par ses gravures, qui sont dans une manière nommée *clair-obscur*. On a de lui deux *Recueils* gravés à l'eau-forte : l'un est intitulé : *Icones et segmenta nobilium statuarum urbis Romæ*, 1638, in-fol. 108 figures ; l'autre a pour titre : *Icones et segmenta illustrium e marmore tabularum*, *quæ Romæ adhuc extant*, 1645, in-fol. oblong, 54 planches. On a aussi gravé d'après ce maître. On reproche à Perrier quelques défauts de correction, et un coloris trop noir ; mais on ne peut disconvenir qu'il n'ait eu un bon goût de dessin, et que ses compositions ne soient belles, savantes et pleines de feu. Perrier a eu un neveu qui fut son élève, Guillaume Perrier. Il peignait dans sa manière. L'église des minimes à Lyon offrait plusieurs morceaux de sa main avant 1793. Ce peintre mourut en 1655.

PERRIER (Charles du). *Voy.* Duperrier.

PERRIER (François), avocat au parlement de Dijon, mort en 1700, à 55 ans, eut de la réputation dans sa province. On a de lui un *Recueil d'Arrêts* du parlement de Bourgogne, donné par Raviot, Dijon, 1735, 2 vol. in-fol.

* PERRIER (Marie-Victorine Patras, veuve), née en 1780, morte à Paris au mois d'avril 1821, cultiva les lettres avec quelque succès. Son principal ouvrage est intitulé : *Récréations d'une bonne mère avec ses filles*, ou *Instructions morales sur chaque mois de l'année à l'usage des jeunes demoiselles*, Paris, 1804, in-12 ; on doit encore à cette dame une petite, *Homédie* en un acte et en vers, *l'Emprunteur*, qui fut jouée en 1820, avec succès, au théâtre de la porte Saint-Martin ; et des *poésies* agréables, dans le *Petit magasin des dames*, et dans d'autres recueils. Elle en a laissé manuscrites plusieurs autres.

PERRIN (Pierre), connu sous le nom d'abbé Perrin, quoiqu'il ne fût point ecclésiastique et qu'il ne possédât aucun bénéfice ni abbaye, naquit à Lyon. Il portait habituellement le costume d'abbé, même lorsqu'il fut introducteur des ambassadeurs près de Gaston de France, duc d'Orléans, place que son esprit intrigant plutôt que son mérite lui avait procurée. Ce fut lui qui le premier imagina de donner en France des *Opéras*, à l'imitation de ceux de l'Italie. En 1659, il fit chanter à Issy dans la maison de M. de la Hayes une pastorale en 5 actes qui parut avec le titre de *Première comédie française, en musique, représentée en France ; pastorale*, 1659, in-4. Cambert avait fait la musique de cette pastorale ; il joignit ensuite à ce maître Sourdeot et Champeron. Il composa avec ces trois co-associés l'opéra de *Pomone*, joué en 1671 après la mort de Mazarin, sur un théâtre élevé au jeu de paume de la rue Mazarine, vis-à-vis celle de Guénégaud. Il avait obtenu en 1669 des lettres-patentes pour l'établissement d'une *académie de musique*, où l'on chanterait au public des pièces de théâtre. Ce fut là l'origine de l'*Opéra*. On a de Perrin quatre *Opéras*, des *Odes*, des *Stances*, des *Elégies*, et un grand nombre d'autres *Poésies*, qui sont toutes du style de la Pucelle de Châpelain. Son *Jeu de Poésies* sur divers insectes est de tous ses ouvrages le moins mauvais, quoique la versification en soit incorrecte et traînante. Ce rimeur, contre lequel Boileau s'est si souvent exercé, mourut en 1680. Ses différentes *Poésies* ont été recueillies en 1661, 3 vol. in-12. Il traduisit l'*Enéide* en vers héroïques, ou plutôt gothiques, 2 vol. in-4.

PERRIN (Charles-Joseph), jésuite, né à Paris en 1690, mourut à Liége en 1767. Après la disgrace de sa société, M. l'archevêque de Paris lui donna un asile dans son palais. C'était un religieux qui édifiait autant par la régularité de sa conduite, qu'il touchait par la douceur de ses mœurs. Son zèle pour sa société expirante pensa lui être funeste. Il prêcha avec succès dans les villes les plus considérables de France, et surtout dans la capitale. Ses *Sermons* ont été publiés, Liége, 1768, 4 vol. in-12. On y trouve un style facile, mais quelquefois incorrect ; des raisonnements pleins de force et de solidité, un pathétique mêlé d'onction, des images vives et touchantes. — Il y a un François Perrin, aussi jésuite, né à Rhodez en 1636, professeur de théologie dans l'université de Toulouse, puis dans celle de Strasbourg, dont on a *Manuale theologicum*, Paris, 1714, 2 vol. in-8. Il mourut à Toulouse, le 14 décembre 1716.

PERRIN du LAC (F. M.), mort sous-préfet de Rambouillet, au mois de juillet 1824, parcourut la Louisiane qui venait d'être cédée à la France, à l'effet d'examiner cette vaste contrée et de reconnaître les moyens d'en tirer le parti le plus avantageux. A son retour, cette colonie venait d'être cédée aux Américains ; mais il n'en publia pas moins le résultat de ses investigations sous ce titre : *Voyage dans les deux Louisianes*, *et chez les nations sauvages du Missouri*, *par les Etats-Unis*, *l'Ohio*, *et les provinces qui le bordent*, *dans les années* 1801 à 1803, etc., Lyon, 1805, in-8, fig. La lecture de cet ouvrage estimable est très-intéressante, on y trouve des détails curieux sur les mœurs des sauvages au milieu desquels l'auteur a vécu et qu'il juge sans prévention. On lui doit encore *Salomon*, *poëme traduit* de l'anglais de Prior, 1808, in-8.

PERRIN DEL VAGA. *Voy.* Buonacorsi.

PERRIN. *Voy.* Bellune.

** PERRIN (Jean-Charles), prêtre, né en 1754 à Arbois (Jura), dès qu'il eut reçu les ordres, s'embarqua pour l'Indostan, où il exerça les pénibles et périlleuses fonctions de missionnaire. De retour en 1786, il fut nommé principal du collége de sa

ville natale. A la révolution ayant refusé le serment, il fut forcé d'aller chercher un asile dans les pays étrangers et ne revint en France qu'à l'époque du concordat. Nommé chanoine honoraire de Bourges, il fut fait ensuite vicaire-général de Fréjus, et mourut, le 1er mai 1844, à 90 ans. On a de lui : *Voyage dans l'Indostan*. Paris, 1807, 2 vol. in-8. L'auteur y rend compte de ses travaux apostoliques, décrit les mœurs et les coutumes des habitants, et fait connaître les diverses productions du pays. *Le trésor du fidèle, ou manuel de piété, etc.*, Paris, 1807, in-8, ou Versailles, 1811, in-12; *Eloge funèbre du Card. de Bausset*, Fréjus, 1824, in-4, 8 pag.

PERRON (Jacques DAVY du), cardinal, vit le jour dans le canton de Berne, en 1556, de parents calvinistes, d'une maison ancienne de Basse-Normandie. Elevé dans la religion protestante par Julien Davy, son père, gentilhomme très-savant, il apprit sous lui le latin et les mathématiques. Le jeune du Perron, né avec une facilité surprenante, étudia ensuite le grec, l'hébreu, la philosophie et les poètes. Philippe Desportes, abbé de Tyron, le fit connaître à Henri III, comme un prodige d'esprit et de mémoire. La grâce ayant éclairé son esprit, il abjura ses erreurs, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents le firent choisir pour faire l'oraison funèbre de la reine d'Ecosse, et celle de Ronsard. Il ramena à l'Eglise catholique, par la solidité de ses raisonnements, un grand nombre de protestants. Henri Sponde, depuis évêque de Pamiers, fut une de ses conquêtes. Ce prélat en fit depuis l'aveu solennel dans l'Epître dédicatoire de la première édition de son Abrégé des *Annales* de Baronius, qu'il dédia au cardinal du Perron. Les évêques demandèrent qu'un homme qui travaillait si utilement pour l'Eglise fût élevé aux dignités ecclésiastiques. En 1595, sous le pape Clément VIII, du Perron fut sacré à Rome évêque d'Evreux par le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen. En 1600, il eut avec Duplessis-Mornai, en présence du roi, une conférence publique, dans laquelle il triompha de ce seigneur calviniste. Il lui fit remarquer plus de 500 fautes dans son *Traité* contre l'eucharistie. Mornai, ne pouvant défendre les passages que son adversaire l'accusait d'avoir altérés, se retira promptement à Saumur. (*Voy.* MORNAI.) Henri IV dit à cette occasion au duc de Sulli : « Le pape des protestants a été terrassé. » — Sire, répondit le » duc, c'est avec grande raison que vous appelez » Mornai, pape; car il fera du Perron cardinal. » En effet, la victoire que ce dernier avait remportée, contribua beaucoup à lui procurer la pourpre romaine et l'archevêché de Sens. Henri IV l'envoya à Rome, où il assista aux congrégations *de Auxiliis*. Ce fut lui principalement qui détermina le pape à ne point donner de décision sur ces matières, ce qui était effectivement le parti le plus sage : peut-être aussi toute décision dogmatique était-elle impossible, vu que les deux partis se réunissaient dans le dernier résultat de la doctrine catholique. *Voy.* LEMOS et MOLINA. Quand il fut revenu en France, le roi l'employa à différentes affaires, et l'envoya une troisième fois à Rome pour accommoder le différend de Paul V avec la république de Venise. On assure que ce pape avait tant de déférence pour les sentiments du cardinal du Perron, qu'il avait coutume de dire : « Prions Dieu » qu'il inspire le cardinal du Perron, car il nous » persuadera tout ce qu'il voudra. » La faiblesse de sa santé lui fit demander son rappel en France. Après la mort de Henri IV, il employa tout son crédit pour empêcher qu'on ne fit rien qui déplût au siége de Rome. Il arrêta par sa vigilance les troubles qu'eût pu exciter dans l'Eglise et dans l'état le livre du docteur Richer sur la puissance ecclésiastique et politique. Il assembla ses évêques suffragants à Paris, et dans cette assemblée on anathémisa l'auteur et l'ouvrage. (*Voy.* RICHER.) Il mourut à Paris, le 5 septembre 1618, à 62 ans. On a dit de ce cardinal, par allusion à ses grands talents et aux défauts de sa constitution : « Qu'il » ressemblait à la statue de Nabuchodonosor, dont » la tête d'or et la poitrine d'airain étaient por- » tées sur des pieds d'argile. » Effectivement, il avait de mauvaises jambes. Quelques écrivains passionnés ou incrédules eux-mêmes l'ont accusé d'irréligion, et avancent « qu'après avoir prouvé » l'existence de Dieu en présence de Henri III, il » lui proposa de prouver par des raisons aussi » fortes qu'il n'y en avait point. » Cette anecdote absolument fabuleuse est le fruit de la haine que les protestants et les richéristes portaient à ce redoutable adversaire. Les protestants ont cru surtout que ce conte pouvait servir à couvrir la défaite de Mornai, en montrant que ce cardinal prouvait le faux comme le vrai. Ses ouvrages ont été publiés en 3 vol. in-fol., précédés de sa vie. Ils renferment : la *Réplique au roi de la Grande-Bretagne*; un *Traité de l'eucharistie* contre Duplessis-Mornai; plusieurs autres *Traités* contre les hérétiques; des *Lettres*, des *Harangues*, et diverses autres pièces en prose et en vers; le *Recueil* de ses ambassades; un *Appendice* de la doctrine de saint Augustin. Les livres de controverse de ce célèbre cardinal offrent une vaste érudition. Il a surpassé tous les controversistes dans l'art de pousser les preuves fondées sur des faits ou des textes, et de former des conclusions fermes et précises. Ses *Poésies*, placées autrefois parmi les meilleures productions du Parnasse français, ont perdu beaucoup par les vicissitudes qu'a subies la langue. On y trouve des stances amoureuses et des hymnes, des complaintes et des psaumes, etc. Le livre intitulé *Perroniana* fut composé par Christophe du Puy. Isaac Vossius le fit imprimer à la Haye, et Daillé à Rouen, en 1669, in-12. Il y en a eu dans la suite plusieurs autres éditions. Il n'y a aucune apparence que ce grand cardinal ait dit toutes les puérilités qu'on lui attribue dans ce livre; tous ces *Ana* sont d'ailleurs, comme l'on sait, très-suspects, et ne forment souvent que des recueils d'historiettes libres et ridicules, quelquefois indécentes, qu'un brochuraire oisif ou avide se plait à mettre sur le compte d'un homme célèbre. Du Puy avait fait cet inutile et en partie fabuleux recueil avant de renoncer aux sottises du siècle, et de se faire chartreux. Le cardinal du Perron faisait toujours imprimer deux fois ses livres avant

que de les mettre au grand jour : la 1re pour en distribuer des exemplaires à des juges éclairés; la 2e, pour les donner au public, après avoir profité de leurs avis. Malgré cette précaution, presque aucun de ses livres ne lui a survécu, sinon ses livres de controverses, soit que le style en ait vieilli, soit qu'on ait fait mieux après lui. On peut voir sa *Vie*, par Burigny, homme d'ailleurs peu propre à l'écrire fidèlement, vu ses étroites liaisons avec un parti ennemi de l'Eglise catholique, Paris, 1768, vol. in-12.

PERRON de CASTERA (Louis-Adrien du), mort résident de France en Pologne, le 28 août 1752, à 45 ans, a traduit en français le *Newtonianisme des Dames*, 2 vol. in-12, ouvrage superficiel, et rédigé dans des principes qui déjà ont cessé de paraître vrais; et la *Lusiade* du Camoens, 3 vol. in-12, version éclipsée par celle qui a paru en 1776, 2 vol. in-8 (*voy.* CAMOENS). On a encore de du Perron : l'*Histoire du Mont Vésuve*, in-12; le *Théâtre espagnol*, 1738, in-12; 2 tom.; deux *Comédies*, etc. Son style est boursouflé et incorrect.

*PERRONET (Jean Rodolphe), célèbre ingénieur, né à Surène en 1708, mort en 1794, fut, dès l'âge de 17 ans, chargé de diriger de grandes constructions. Nommé en 1747 directeur de l'Ecole des ponts-et-chaussées qui venait d'être fondée, il se montra digne de ce poste important. Treize ponts furent exécutés d'après ses plans : c'est à lui que l'on doit ceux de Neuilly, de Mantes et d'Orléans qui passent pour des chefs-d'œuvre, et dont il a donné la *description* en 1785-89, 3 vol. in-fol.; 2e édition, augmentée des ponts de Château-Thierry et autres, 1788, 3 vol. in-4 et atlas. Perronet est encore l'auteur du projet du canal de Bourgogne, et de celui pour amener les eaux de l'Yvette à Paris. Il a publié un savant *Mémoire* sur les moyens de construire de grandes arches de pierre d'une ouverture considérable, pour franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés, 1793, in-4, et en a inséré plusieurs autres dans le recueil de l'académie des sciences, dont il était membre. *Voy.* la *Notice* pour servir à l'*Eloge de M. Perronet*, publiée en 1805 par M. Lesage.

PERROT (Nicolas), sieur d'Ablancourt, traducteur français, naquit à Châlons-sur-Marne en 1606, d'une famille très-distinguée dans la robe. Paul Perrot de la Salle, son père, était fameux par ses ouvrages en vers et en prose, et avait eu part à la composition du *Catholicon*. Le fils vint briller de bonne heure dans la capitale, où il fut reçut avocat au parlement de Paris, à l'âge de 18 ans. C'est alors qu'il abjura solennellement le calvinisme, à la sollicitation de Cyprien Perrot, son oncle, conseiller de la grand-chambre, qui voulut en vain lui faire embrasser l'état ecclésiastique. Il passa cinq ou six ans dans la dissipation, sans négliger néanmoins l'étude des belles-lettres. Il fit la *préface* de l'*Honnête femme* de son ami, le père Du Bosc. Cet écrit, dans lequel il n'y a rien d'extraordinaire, fut regardé comme un chef-d'œuvre. D'Ablancourt, à l'âge de 25 à 26 ans, rentra dans la religion prétendue réformée. Pendant les guerres de la *Fronde*, il se retira en Hollande, et de là en Angleterre. De retour en France, il se fixa à Paris, où il voyait ce qu'il y avait de plus distingué parmi les hommes de lettres. L'académie française se l'associa en 1637. Contraint de quitter la capitale, pour aller dans la province surveiller ses biens, il se retira à sa terre d'Ablancourt où il demeura jusqu'à sa mort, arrivée en 1664, à 58 ans. Il consultait avec soin sur ses écrits Patru, Conrart et Chapelain, ses amis intimes, dont le premier a écrit sa *Vie*. Mais sur la fin de ses jours, lorsqu'il venait faire imprimer ses ouvrages à Paris, l'impatience qu'il avait de s'en retourner l'empêchait de profiter de leurs conseils. Cette impatience augmenta avec l'âge : aussi ses dernières traductions sont beaucoup moins exactes que les autres. Le grand Colbert l'avait choisi pour écrire l'Histoire de Louis XIV, et lui avait donné une pension de mille écus. Mais ayant dit à ce prince que d'Ablancourt était protestant : *Je ne veux point d'un historien*, reprit le roi, *qui soit d'une autre religion que moi*. Effectivement, après les scènes qu'avaient données les huguenots en matière civile, il était à croire qu'un de leurs adhérents serait aussi un peu fanatique en matière d'histoire. Sa pension lui fut néanmoins conservée. Les auteurs qu'il a traduits sont : *Minutius-Félix*; quatre *Oraisons* de Cicéron; *Tacite*, *Lucien*, dont la 2e édition est la meilleure. L'abbé Massieu en a donné en 1781 une traduction qui a été suivie d'une autre de Belin de Bulin, 1789. (*Voy.* LUCIEN.) La *retraite des dix mille*, de Xénophon; Arrien, *Des guerres d'Alexandre;* les *Commentaires de César*; *Thucydide*; l'*Histoire* de Xénophon; les *Apophthegmes* des anciens; les *Stratagèmes* de Frontin, à la fin desquels on trouve un petit *Traité* de la manière de combattre des Romains; l'*Histoire d'Afrique*, de Marmol, en 3 vol. in-4. Quoique son style commence à paraître un peu suranné, ses traductions sont si bien écrites, les tours en sont si élégants, les expressions si vives et si hardies, qu'on pense lire l'original. Sa manière de traduire est fort libre; il se contente de présenter en détail les pensées du texte; ce qui fit appeler chacune de ces traductions *la belle infidèle*. Elles sont en très-grand nombre, et il n'a jamais voulu travailler qu'en ce genre. Il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi, écrivant si bien, il aimait mieux être traducteur qu'auteur lui-même, « que la plupart des ouvrages modernes » n'étaient que des redites des anciens, et que, » pour bien servir sa patrie, il valait mieux tra» duire de bons livres que d'en faire de nouveaux. » Cette réponse conviendrait encore mieux aujourd'hui. On a encore de d'Ablancourt un Recueil de *Lettres* à son ami Patru, et un *Discours* sur l'*immortalité de l'âme*.

PERRY (Jean), historien anglais du XVIIe siècle, mort en 1733, fut employé aux affaires de l'état. Celles pour lesquelles il fut envoyé en Moscovie lui donnèrent occasion de composer une relation de l'état de cette monarchie. Elle a été traduite en français sous ce titre : *Etat présent de la grande Russie*, 1717, in-12. On y trouve des particularités assez curieuses sur le règne du czar Pierre Alexiowitz.

* PERRY (James), publiciste anglais, naquit à

Aberdeen, le 30 octobre 1756. Il se destinait à la profession d'avocat; mais la fortune de son père s'étant dérangée, il accepta un emploi dans une maison de commerce de Manchester. Après deux années, il se rendit à Londres, et en 1777, il coopéra à un journal de l'opposition récemment établi : le *general advertiser*. Il écrivit aussi plusieurs brochures politiques. En 1782, il entreprit la publication d'un cahier mensuel, intitulé : *The European magasine*; il ne le dirigea qu'une année, ayant été appelé à la direction du journal : *The Gazeter*. Il le dirigea pendant huit ans dans les mêmes principes. Enfin il acheta quelque temps après la propriété du *Morning Chronicle* dont il se déclara, avec M. Gray, son co-propriétaire, l'éditeur responsable. Entre ses mains le *Morning Chronicle* acquit une grande influence sur la nation anglaise, et une publicité européenne. Il exprime fidèlement les opinions et les sentiments des anciens wihgs. La direction de ce journal le mit en relation avec un grand nombre de personnages distingués. La fermeté du caractère de Perry et son désintéressement lui valurent l'estime du parti des torys eux-mêmes. Perry mourut à Brighton, le 6 décembre 1821, dans la 65e année de son âge. — Il avait formé une collection de brochures politiques, qui à sa mort a été regardée comme une des plus considérables de l'Angleterre.

PERSE (Aulus Persius Flaccus), poète latin, naquit, selon quelques-uns, à Volterre en Toscane, et selon d'autres à Tigulia, dans le golfe de la Spezzia, l'an 34 de J.-C. Il était chevalier romain, parent et allié des personnes du premier rang. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, il les continua à Rome sous la discipline du grammairien Palémon, du rhéteur Virginius, et de Cornutus, célèbre philosophe stoïcien, qui lia avec lui une étroite amitié. Néron, sous lequel Perse versifia, avait la fureur de la poésie. Les véritables poètes couvrirent ce monarque versificateur des traits de la satire et de l'ironie. Perse, entraîné par sa colère et par le dépit, répandit sur lui des torrents de bile. Pour mieux ridiculiser l'empereur, il inséra dans ses satires quelques morceaux de ses pièces. On prétend que ce vers, dont il se moque dans sa première satire,

Torva Mimalloneis implerunt cornua bombis

et les trois suivants, sont de Néron. Il osa le comparer au roi Midas : *Auriculas asini Midas habet*. C'était irriter un tigre. Le philosophe Cornutus, précepteur du poète, sentit le danger de ce bon mot, et lui fit mettre : *Quis non habet?* Autant les Satires de Perse respirent le fiel et l'emportement, autant il était doux, enjoué, liant dans la société. Il mourut l'an 62 de J.-C., à 28 ans, après avoir immortalisé dans ses Satires le nom de son ami Cornutus, auquel il légua sa bibliothèque et environ 25,000 écus; mais Cornutus ne voulut que les livres, et laissa l'argent aux sœurs de Perse. « Combien aujourd'hui de philosophes, dit le P. Tarteron, auraient tout retenu ! » Il revit les ouvrages de ce poète, et supprima ceux qu'il avait composés dans sa première jeunesse, entre autres, ses vers sur *Arrie*, illustre dame romaine, parente de Perse. Il nous reste de lui six *Satires*, imprimées ordinairement à la suite de Juvénal (*voy.* ce nom). Ce poète paraît dur et inintelligible à bien des lecteurs; mais est-ce sa faute si nous ne l'entendons pas ! Ecrivait-il pour nous? Il faudrait connaître les personnes auxquelles il fait allusion, pour goûter ses satires. Plusieurs de ses traits sont uniques pour l'énergie. Ses contemporains en sentaient tout le prix, parce qu'ils en avaient la clef, et qu'ils ne perdaient rien de la finesse des applications. Sa morale est pure; il est le poète de la vertu, et le plus implacable ennemi du vice; quelques-uns ont écrit que, plus conséquent que les autres moralistes païens, il conformait ses mœurs à ses leçons. Nous en avons plusieurs *Traductions* en français. Celle du P. Tarteron est une des moins mauvaises. M. l'abbé le Monnier en a publié en 1771 une autre qui a été assez bien accueillie. Il en a paru une troisième en 1776, in-8, par M. Sélis; et ces deux nouveaux traducteurs, pour soutenir chacun la prééminence de leur version, ont fait entre eux une espèce de petite guerre, dont l'avantage a paru rester au dernier. En 1783, M. Sélis a publié une *Dissertation sur Perse*, Paris, 1 vol. in-12, où il défend la juste célébrité de Perse, contre M. Dusaulx, qui, dans la *Dissertation* mise à la tête de sa traduction de Juvénal, avait jugé Perse très-défavorablement. Amar-Duvivier a publié à Paris en 1817, in-12, une édition de Perse avec les traductions et les notes réunies de le Monnier et Sélis. La trad. de M. Perreau, qui fait partie de la *Biblioth. lat.* de Panckoucke, est très-supérieure à toutes celles de ses devanciers. Nous citerons encore la *Traduction* en vers français de Perse par M. Raoul, Meaux, 1812, in-8, et celle de M. Fabre, Paris, 1841, in-8. Suétone nous a transmis divers détails sur la vie de ce poète.

PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaé, est célèbre dans la fable par ses exploits. Acrisius ayant appris de l'oracle que son fils lui donnerait la mort, fit enfermer Danaé dans une forteresse, afin qu'elle n'eut point d'enfants. Mais Jupiter se changea en pluie d'or, corrompit ses gardes, et eut de Danaé un fils nommé *Persée*, qu'Acrisius fit exposer avec Danaé sur la mer dans une petite barque. Les flots le portèrent heureusement sur le rivage. Un marinier les mena au roi du pays. Ce prince épousa Danaé, et confia l'éducation de Persée à Dictys, frère de Polydecte. Persée s'acquit ensuite une réputation immortelle par sa prudence et par son courage. Les poètes ont feint que Minerve lui avait prêté son bouclier. Il surmonta Méduse, vainquit les peuples du mont Atlas, et épousa Andromède, après l'avoir délivrée d'un monstre marin. Pour tous ces exploits il fut mis au nombre des constellations. Voy. *Acrise*.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, succéda à son père Philippe, l'an 178 avant J.-C. Il hérita de la haine et des desseins de son père contre les Romains. Après s'être assuré la couronne par la mort d'Antigonus, son compétiteur, il leur déclara la guerre. Il défit d'abord l'armée romaine sur les bords du Pénée; mais dans la suite il fut vaincu

et entièrement défait à la bataille de Pydne par le consul Paul Emile, et mené à Rome en triomphe devant le char du vainqueur, qui avait été d'abord très-sensible à son humiliation. L'ayant vu, après la bataille, prosterné humblement à ses pieds, il le consola de sa disgrace; en adressant la parole aux Romains qui l'environnaient, il leur dit : « Vous » voyez devant vos yeux un exemple frappant de » l'inconstance des choses humaines. C'est à vous, » jeunes Romains, que je donne principalement » cet avis. Convient-il après cela, quand nous » jouissons de la prospérité, de traiter qui que ce » soit avec hauteur et avec dureté, puisque nous » ignorons le sort qui nous attend à la fin du jour? » Celui-là seul sera véritablement homme, dont le » cœur ne s'enflera point dans la bonne fortune, » ni ne s'abattra dans la mauvaise. » Persée mourut dans les fers quelques années après, vers l'an 168 avant J.-C. L'un de ses fils exerça à Rome la charge de greffier.

* PERSOON (Chrétien-Henri), savant botaniste, né vers 1770 au Cap de Bonne-Espérance, quitta cette colonie à 12 ans, pour venir achever son éducation en Europe, aux universités de Leyde et de Gœttingen, où il suivit les cours de philosophie, de médecine et d'histoire naturelle. Il s'attacha plus spécialement à la botanique à laquelle il consacra depuis presque tous ses moments, surtout à l'observation des plantes cryptogames, sur lesquelles la science lui est redevable de plusieurs travaux intéressants. Dans ses dernières années, il s'établit à Paris où il mourut en nov. 1836. Outre plusieurs mémoires dans les actes des sociétés d'hist. naturelle de Londres, Philadelphie, Berlin et Gœttingen dont il était membre, on lui doit : *Observationes mycologicæ*, Leipsig, 1796, 2 part. in-8; *Commentatio de fungis clavæ formibus*, ibid., 1797, in-8; *Tentamen dispositionis methodicæ fungorum*, Leipsig, 1797, in-8; *Icones et descriptiones fungorum minus cognitorum*, Paris, 1799-1800, in-4; ouvrage non terminé; *Synopsis methodica fungorum*, Gœttingen, 1801, 2 part. in-8; *Synopsis plantarum, seu enchiridion botanicum*, Paris, 1805-1807, 2 vol. in-12, manuel très-commode et fort estimé; *Mycologia Europæa, seu completa, omnium fungorum in variis Europeæ regionibus detectorum ennumeratio, methodo naturali disposita*, etc., Erlang, 1822-33, 3 vol. in-8, fig. col. Cet ouvrage important est resté malheureusement incomplet; *Traité sur les champignons comestibles*, Paris, 1818, in-8, où l'auteur s'attache surtout à prévenir de funestes méprises en les faisant distinguer des espèces vénéneuses (*Voy.* SCHAEFFER).

* PERSUIS (Louis-Luc LOISEAU de), compositeur, né en 1769 à Metz, fils du maître de chapelle de la cathédrale, se rendit très-habile sur le violon et donna des leçons de cet instrument dans plusieurs villes de province. Venu vers 1790 à Paris, il fut d'abord attaché à l'orchestre du théâtre Montausier, puis à celui de l'opéra, dont il devint le chef en 1810. Plus tard, lorsque l'opéra reçut le titre d'académie royale de musique, il en fut le directeur-général. Il venait de prendre sa retraite, lorsqu'il mourut le 22 décembre 1819. Il a donné à l'opéra *Léonidas*, 1799, avec Gresnick; le *Triomphe de Trajan*, avec Lesueur, 1807; la *Jérusalem délivrée*, 1812, son chef-d'œuvre; les ballets d'*Ulysse*, de *Nina*, de l'*Epreuve villageoise*, du *carnaval de Venise*, etc.

PERTANA. *Voy.* CONTO.

* PERTICARI (le comte Jules), littérateur et philosophe, né à Savignano en 1799, d'une famille illustre de Pesaro, après avoir étudié à Rome les mathématiques, le droit et les belles-lettres, visita les principales villes d'Italie, recherchant la société des hommes les plus éclairés avec lesquels il forma des amitiés durables. Son mariage avec la fille unique du poète Monti (*voy.* ce nom ci-dev. 90), le fixa décidément à Rome, et dès lors il partagea son temps entre ses devoirs, la société des savants et la culture des lettres. Dans les épanchements de l'intimité, il déplorait la dégénération de l'Italie, et il osa quelquefois, dans ses écrits, rappeler ses concitoyens aux males exemples et aux sages doctrines de leurs ancêtres. Convaincu qu'il n'y a point de style là où il n'y a point de pensée, il disait qu'on ne peut être bon écrivain, sans être en même temps bon citoyen et vrai philosophe : ces deux qualités, il les trouvait plutôt dans Pétrarque, et surtout Dante, que dans les littérateurs si nombreux du XVIe siècle. Depuis longtemps, il préparait une vie de *Cola de Rienzi* (*voy.* GABRINI, IV, 3), enrichie de pièces historiques fort curieuses, relatives à la révolution démocratique opérée à Rome au XIVe siècle par ce tribun du peuple, mais il n'eut pas le temps de la terminer; et c'est une perte vraiment regrettable. Cet estimable écrivain mourut à Rome en juillet 1822, au moment où il s'occupait de revoir une traduction italienne des *Lettres latines* de Pétrarque, plus intéressantes, sous quelques rapports que ses *Sonnets*. L'un des fondateurs du *Giornale arcadico* de Rome, il l'enrichit de plusieurs morceaux qui réunissent la beauté du style à la justesse des idées. Ses *ouvrages* ont été recueillis, Milan, 1823, 2 vol. in-16, et 1825, in-8. Les vers composés en l'honneur de Perticari, forment un vol., Bologne, 1823, in-8. Son *éloge* a été prononcé la même année à l'acad. des *Felsina* de Bologne par Paul Costa, savant professeur.

PERTINAX (Publius-Helvius), empereur, né à *Villa-Martis*, près de la ville d'Alba-Pompeïa, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe dans le Montferrat), le 1er août 126, était fils d'un affranchi nommé *Helvius*, qui gagnait sa vie à cuire des briques. Il fut néanmoins élevé avec soin dans les belles-lettres; il y fit tant de progrès, qu'il les enseigna avec réputation dans la Ligurie. Il prit le parti des armes sous Marc-Aurèle, et s'éleva par son mérite jusqu'aux charges de consul, de préfet de Rome, et de gouverneur de plusieurs provinces considérables telles que les deux Mésies, la Dacie et la Syrie. Marc-Aurèle, qui l'avait fait sénateur, l'employa en Orient, où il contribua à apaiser les troubles excités par Cassius. Rappelé à Rome, où il n'était point rentré depuis son admission au sénat, il fut exilé par Perpennis dans le lieu de sa naissance. Commode le rappela à Rome, et l'envoya dans la Grande-Bretagne, où les légions s'étaient révoltées. N'ayant pu, malgré sa fermeté, y rétablir la dis-

cipline, il demanda son rappel, et passa en Afrique avec le titre de proconsul. A son retour, il fut désigné consul pour la seconde fois et nommé préfet de Rome. Enfin, après la mort de Commode, il fut élu empereur romain, à 70 ans, par les soldats prétoriens, le 1er janvier 193. La première action d'autorité qu'il fit fut de réprimer l'insolence des cohortes prétoriennes, qui insultaient hautement à Rome le peuple et bravaient les citoyens. Il bannit les délateurs qui s'étaient introduits de nouveau, à la faveur d'un ministère corrompu; et il abolit quantité d'abus que l'iniquité des temps faisait tolérer. Il ne voulut point permettre qu'on mît son nom à l'entrée des lieux qui étaient du domaine impérial, disant qu'*ils appartenaient à l'empire et non à lui*. Tous les fonds stériles que les empereurs possédaient en Italie et ailleurs, et qu'on appelait leur domaine, furent remis à ceux qui les voudraient cultiver. Pour encourager ceux qui se chargeraient de les faire valoir, il leur accorda dix ans d'exemption de taxe, avec promesse de ne les vexer en aucune manière tout le temps de son règne : nouvelle preuve du peu de culture qu'il y avait alors en Italie, qui ne fut jamais aussi cultivée sous les Romains qu'elle l'est aujourd'hui. Il remit au peuple tous les péages et les impôts qu'on levait sur les bords des rivières, dans les ports, sur les grands chemins, et enfin tout ce que le despotisme avait établi aux dépens de la liberté publique. Il fit vendre à l'encan les bouffons et les farceurs de Commode, instruments de la corruption publique, qui s'étaient enrichis par des leçons de frivolité et de vice : expédient qui anéantirait aujourd'hui bien du monde en Europe. Sa table était frugale, et chacun voulait imiter le prince; les vivres diminuèrent considérablement de prix. Si l'on en croit Capitolin, la bonne chère était si modique au palais, que les convives n'y trouvaient pas de quoi vivre. Cet historien le fait passer pour un prince d'une avarice sordide et de mœurs corrompues (*voy.* TITIANE); mais Dion et Hérodien ne lui donnent que de l'économie. Pertinax faisait oublier la tyrannie de Commode, et même les persécutions de Marc-Aurèle, lorsque les prétoriens, mécontents de ce qu'il leur faisait observer exactement la discipline militaire, se soulevèrent. Dans la confusion de la révolte, un soldat le perça d'un coup de lance dans la poitrine, en s'écriant : *Voilà ce que les prétoriens t'envoient.* Pertinax s'enveloppa la tête avec sa robe et tomba mort de diverses blessures, le 28 mars de l'an 193 de J.-C., après un règne de 87 jours. M. Arnault père a fait représenter le 27 mai 1829 une tragédie qui a pour titre *Pertinax* ou *les Prétoriens.*

* PERTUSATI (le comte François), né à Milan le 9 mai 1741, était fils d'un sénateur. Lors de l'invasion de l'Italie par les Français en 1796, il fut conduit à Pavie, puis à Nice, où il subit un exil de quelques mois. En 1799, obligé de fuir pour se soustraire à de nouvelles persécutions, il se réfugia d'abord à Padoue, et ensuite à Venise, d'où il ne put revenir dans sa famille qu'après l'établissement du royaume d'Italie. Il y vécut sous une surveillance spéciale jusqu'au moment où les Autrichiens rentrèrent dans la Lombardie. Il mourut à Milan le 22 mai 1823. Son attachement aux principes religieux ne se démentit pas un instant. Elevé par les jésuites, dont il avait même porté quelque temps l'habit, il leur resta constamment attaché et vit avec joie le rétablissement de leur institut. Si sa vie n'a pas jeté un grand éclat, il sut la rendre utile par des œuvres de charité : il a contribué surtout à la propagation des bons livres, dont il a traduit lui-même un grand nombre du français en italien, parmi lesquels nous citerons : *la Consolation du Chrétien*, par le P. Roissard; *Circonstances de la mort de Voltaire; Pensées chrétiennes tirées du Trésor du chrétien*, par l'abbé Champion de Pontalié; *Pieux soliloques sur les souffrances de N. S.*, par le P. Compans; le *Mentor des enfants*, de l'abbé Reyre; *la Vérité défendue et prouvée par des faits contre les calomnies anciennes et nouvelles*, Reggio, 1819. C'est une défense de la société par le jésuite Rosaven; *Exercices pour la communion* du P. Griffet; le *Chrétien catholique fermement attaché à la religion*, par le P. Diesbach, etc.

* PERTUSIER (Charles), né en 1779, à Baume-les-Dames (Franche-Comté), d'une famille honorable, fut admis à 15 ans à l'école polytechnique, d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie légère. Il n'en avait pas 20, lorsqu'il publia sous le titre du *Berger arcadien*, un recueil d'idylles dans le genre de Gessner, qui lui valut une lettre flatteuse de Bernardin-de-Saint-Pierre. Envoyé à la tête d'un détachement à Zara, dans la Dalmatie vénitienne, il y fut oublié et ne put prendre part aux guerres de l'empire, qui lui auraient fourni l'occasion d'un rapide avancement. En 1812, il fut attaché à l'ambassade de Constantinople, et sut mériter l'estime d'Andreossi (*voy.* ce nom, I, 200), qui le chargea de différentes missions de confiance. Il profita de son séjour en Turquie pour étudier les mœurs des habitants, et pour décrire les sites admirables d'un des pays les plus favorisés de la nature. De retour en France à la restauration, il fut fait major dans l'artillerie à cheval de la garde, et plus tard, lieutenant-colonel du régiment du train d'artillerie à Vincennes. Mis à la retraite pour refus de serment, après la révolution de 1830, il revint à Besançon, où il est mort au mois de mars 1836. Ses principaux ouvrages sont : *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, Paris, 1815, 3 vol. in-8; on y réunit un atlas gr. in-fol. de 25 pl. très-bien gravées par Piringer; *De la fortification ordonnée d'après les principes de la stratégie et de la ballistique moderne*, Paris, 1820, in-8, trad. en allemand; *La Bosnie considérée dans ses rapports avec l'empire ottoman*, Paris, 1822, in-8; *La Capitale de l'empire ottoman, considérée sous le point de vue militaire*, in-8; *La Valachie, la Moldavie, et de l'influence politique des grecs du Fanal*, 1822, in-8. Ces trois ouvrages complètent le tableau politique et moral de l'empire ottoman.

PERUGIN (Pierre VANUCCI, plus connu sous le nom du), peintre, né en 1446, à Citta-della-Pieve, et non à Pérouse, d'où il tire cependant son nom,

fut élevé dans la pauvreté : il supporta avec patience les mauvais traitements d'un peintre ignorant chez qui il apprenait à dessiner; mais beaucoup d'assiduité au travail et un peu de disposition naturelle le mirent bientôt en état de pouvoir s'avancer lui-même. Il alla à Florence, où il prit encore des leçons, avec Léonard de Vinci, d'André Verrochio. Ce peintre donna au Pérugin une manière de peindre gracieuse, jointe à une élégance singulière dans les airs de tête. Le Pérugin a beaucoup travaillé à Florence, à Rome pour Sixte IV, et à Pérouse sa patrie. Un grand nombre d'ouvrages et une économie qui tenait de l'avarice le mirent dans l'opulence. Il ne s'écartait point de sa maison, que sa cassette ne le suivit. Tant de précautions lui furent préjudiciables : un filou s'en étant aperçu, l'attaqua en chemin et lui déroba ses trésors, dont la perte lui causa la mort à Castello-della-Pieve en 1524. Ce qui a le plus contribué à la gloire du Pérugin, est d'avoir eu le célèbre Raphaël pour disciple. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce peintre : le *Combat de la chasteté contre l'amour*, et *Jésus-Christ qui apparaît à Madeleine*.

PÉRUSSEAU (Silvain), jésuite, illustre dans la société par ses vertus comme par les talents de la chaire et de la direction. Il fut confesseur du dauphin, fils de Louis XV, et ensuite du roi, emploi qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1751. On a de lui : *Oraison funèbre* du duc de Lorraine; *Panégyrique de saint Louis*; *Sermons choisis*, 1758, 2 vol. in-12. Le P. Pérusseau n'a ni la force de raisonnement de Bourdaloue, ni les grâces et le ton intéressant de Massillon; mais il montre un esprit net, facile, solide, pénétrant; un cœur sensible, une imagination vive, de l'ordre et de la justesse dans les desseins, une élocution aisée, noble, variée, mais pas toujours assez châtiée. Ses sermons ont souvent touché les cœurs, et produit des conversions.

PERUZZI (Balthasar), peintre et architecte, né à Volterre en Toscane, d'un gentilhomme florentin, en 1481, s'appliqua d'abord par goût et par amusement au dessin; mais son père l'ayant laissé sans bien, la peinture devint pour lui une ressource. Le pape Jules II l'employa dans son palais, et il fut choisi par Léon X pour être un des architectes de l'église de Saint-Pierre. Il fit pour cet édifice un très-beau modèle, qui ne fut point exécuté : il se trouve gravé dans l'architecture de Serlio, et mérite l'attention des artistes. Peruzzi fit beaucoup de tableaux pour les églises, et fut encore occupé à peindre sur les façades de beaucoup de maisons. Il eut le malheur de se trouver à Rome dans le temps que cette ville fut saccagée, en 1527, par l'armée de Charles-Quint. Il fut arrêté prisonnier; mais il obtint sa liberté en faisant le portrait du connétable de Bourbon. Il mourut à Rome en 1536, pauvre, quoique toute sa vie il eût été très-occupé : la plupart de ceux pour qui il travaillait ayant abusé de sa modestie, qui l'empêchait de demander le prix de ses talents.

PESANT (Pierre le), sieur de Bois Guillebert, lieutenant-général au bailliage de Rouen, mourut en 1714. On a de lui : la *Traduction d'Hérodien*, Paris, 1675, in-12; celle de *Dion Cassius*; la *Vie de Marie Stuart*, nouvelle historique; le *Détail de la France*. Cet ouvrage qui a eu plusieurs éditions, dont une sous le titre de *Testament politique de Vauban*, 1707, a été réimprimé dans la *Collection des principaux économistes*, tome 1er, Paris, 1843, gr. in-8. Cet écrivain était petit-neveu du grand Corneille.

PESARÈSE (le), nom donné à CANTARINI, parce qu'il était né à Pesaro.

PESAY. *Voy.* PEZAY.

PESCAIRE. *Voy.* AVALOS.

PESCENNIUS-NIGER. *Voy.* NIGER.

PESCHE (J.-R.) *Voy.* PAIGE.

PESENTIUS de BERGAME (Elisée), capucin de la province de Brixen, enseigna l'arabe avec succès pendant l'espace de 30 ans; l'étendue de ses connaissances dans la langue sainte lui procura l'avantage de convertir un nombre extraordinaire de Juifs. Il mourut en 1637. L'on a de lui une multitude d'ouvrages qui décèlent un homme appliqué et fort instruit; tels sont : *Sal Elisei viri divini, sive Dictionarium hebraïcum*, etc., in-fol.; *Favus mellis ex floribus delibatus horti clausi, seu Grammatica hebræa*, 1 vol. in-fol.; *Anatomia alphabeti hebraici*, 1 vol. in-fol.; *Lectiones de antiquitate, nobilitate, necessitate, ac facilitate sanctæ linguæ*, un vol., et quantité d'autres sur le même sujet.

PESSELIER (Charles-Etienne), né à Paris, en 1712, mort en 1763, fit quelques comédies, et donna ensuite des ouvrages plus utiles : des *Fables*, 1748, in-8 : l'esprit y domine et nuit à cette naïveté et aux grâces simples, propres à ce genre; *Idée générale des finances*, 1759, in-fol.; *Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'impôt*, 1761, in-12. Ces deux ouvrages font preuve de connaissances fort variées. Tout y est présenté avec réserve et modestie; *Lettres sur l'Education*, 1762, 2 vol. in-12, etc. Des vérités morales exprimées avec facilité, plus de raison que d'enthousiasme, plus de réflexions que d'images, caractérisent cet écrivain; *Esprit de Montaigne*, 1753, 2 vol. in-12. C'est le 4e ouvrage qui parut sous ce titre et qui, comme les autres, est tombé dans l'oubli. Pesselier avait la faiblesse de se croire jeune à 50 ans. A cette époque, il dédia au dauphin, fils de Louis XV, des vers sous le titre de *jeune Muse* : le prince s'étant informé de l'âge de l'auteur, lui envoya un hochet.

* PESTALOZZI (Henri), instituteur, né à Zurich le 12 janvier 1746, d'une famille patricienne, montra dès son enfance un esprit ardent, actif, et beaucoup de goût pour l'étude des langues; cependant à 18 ans il y renonça pour s'occuper de théologie; mais le mauvais succès d'une première prédication lui fit abandonner cette carrière pour se livrer à la jurisprudence, qu'il laissa encore pour s'adonner à la littérature. A 22 ans il brûla ses notes, ses extraits, ses collections, etc., pour se vouer à l'économie rurale, dans une petite campagne du canton d'Argovie, qu'il appela *Neuhof*. Ce fut alors qu'il eut l'occasion de remarquer l'état de misère intellectuelle et morale du peuple. Ému d'une pitié profonde, il ouvrit, en 1775, dans sa

petite propriété; un institut pédagogique pour des enfants pauvres et abandonnés; il soutint quelque temps sa généreuse entreprise avec ses seules ressources; mais il était loin de pouvoir exécuter ses projets comme il savait les concevoir, et il perdit la plus grande partie de sa fortune malgré la vie frugale qu'il avait introduite dans sa colonie, et dont il donnait lui-même l'exemple, et malgré les sources de prospérité qu'il espérait trouver dans l'agriculture et l'industrie manufacturière, deux bases importantes de son système d'éducation. Ce mauvais succès et les sarcasmes qu'il lui attira ne le découragèrent point. Convaincu de la justesse de ses vues, et ne pouvant les réaliser, il entreprit de les propager par ses écrits; sa persévérance fut enfin récompensée. En 1798, de l'aveu et sous la protection du gouvernement helvétique, il établit un institut à Stanz, dans un couvent supprimé. Peu de temps après, il eut le chagrin de voir tomber son établissement à l'approche des armées étrangères; mais il ne perdit point pour cela l'appui du gouvernement, et il obtint à un prix de louage très-modéré le château de Berthoud (canton de Berne), et le domaine qui en dépendait. Là il réorganisa son établissement qui fut ensuite transféré à Yverdun et élevé un moment au plus haut degré de prospérité, puis troublé par des dissensions intestines, et enfin ébranlé et anéanti par les vices d'une administration qui manquait d'ordre et de surveillance. Pestalozzi se retira en 1825 à sa campagne de Neuhof; la société helvétique d'Olten vint l'y chercher pour en faire son président. Miné par ses travaux excessifs, et par le chagrin, il mourut à Brougg, canton d'Argovie, le 17 février 1827, emportant dans la tombe l'assurance d'avoir répandu quelques idées utiles qui ne peuvent manquer de fructifier un jour. D. A. Chavannes, membre du grand conseil et de la société d'émulation du canton de Vaud, a publié un *Exposé de la méthode élémentaire de H. Pestalozzi, suivi d'une notice sur ses travaux, son institut et ses principaux collaborateurs*; mais cet exposé est obscur à force de précision, et il y règne un ton d'enthousiasme et de prosélytisme fait pour éloigner la confiance. L'abbé Gérard de Fribourg, dans son rapport publié en 1805: « dit » que le système de Pestalozzi consiste bien moins à » rendre un élève éminemment propre à l'exercice » de telle ou telle profession, qu'à le disposer par » une marche lente, rationnelle et sûre, exempte » de toute routine et de tout charlatanisme, et basée » sur la marche que suit la nature elle-même, à » pouvoir développer dans une partie quelconque » les facultés qu'il a reçues en naissant, et dont » l'instituteur s'attache à tirer le plus grand parti » possible, en lui formant un jugement sain, et en » lui donnant cette justesse d'esprit si précieuse » quand elle est jointe à la droiture du cœur. » L'*Esprit de la méthode de Pestalozzi*, précédé d'un *Précis sur l'institut d'éducation d'Yverdun*, par Jullien (de Paris), Milan, 1812, 2 vol. in-8, est un ouvrage utile à consulter par ceux qui veulent savoir à quoi s'en tenir sur cette méthode, qui, après avoir fait assez de bruit, est maintenant à peu près abandonnée. Pestalozzi avait commencé à publier ses *œuvres complètes* dont il destinait le produit à la fondation d'une école pour les enfants des pauvres. Il en a paru, de 1819 à 1827, 13 vol. in-12; ses écrits les plus connus sont *Léonard et Gertrude*, dont il existe plusieurs traduct. franç., et le *Manuel* des mères, 1821, in-12, et 1834, in-18; un *Essai sur la vie de Pestalozzi et ses méthodes d'instruction et d'éducation, etc.*, par Aug. Cochin, a obtenu, en 1848, une mention honorable de l'académie des sciences morales et politiques.

PETAU ou PETO (Paul), antiquaire, né à Orléans en 1568, fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1588, et mourut en 1614. Il étudia les lois et les belles-lettres anciennes; les premières par devoir, et les autres par goût. Il réussit assez dans ces deux genres. Ce qui nous reste de lui sur la jurisprudence ne jouit pas d'une grande considération. On estime davantage quelques traités sur les antiques, dont le principal parut à Paris en 1610, in-4, sous ce titre modeste: *Antiquariæ supellectilis Portiuncula*. On grava son portrait, autour duquel fut mis ce vers faisant allusion à son nom:

Cum nova tot quærant, nil nisi prisca Peto.

PETAU (Denys), savant jésuite, né à Orléans en 1583, étudia en philosophie dans sa patrie, et en théologie à Paris. Il n'était âgé que de 20 ans, quand il obtint au concours une chaire de philosophie à Bourges. Il était sous-diacre et chanoine d'Orléans, lorsqu'il entra en 1605 au noviciat des jésuites à Nancy. Il régenta la rhétorique à Reims, à la Flèche, à Paris, jusqu'en 1621, puis la théologie dogmatique dans cette capitale pendant 22 ans, avec une réputation extraordinaire. Les langues savantes, les sciences, les beaux-arts, n'eurent rien de caché pour lui. Il s'appliqua surtout à la chronologie, et se fit dans ce genre un nom qui éclipsa celui de presque tous les savants de l'Europe. Il mourut au collége de Clermont, en 1652, à 69 ans. Ce jésuite était d'un caractère plein de feu; il eut plusieurs disputes, et il les soutint avec autant de chaleur que de succès. Son mérite ne se bornait pas à l'érudition qui n'a de prix que par l'usage que l'on en fait: les grâces ornèrent son savoir; ses écrits sont pleins d'agréments. On y sent l'homme d'esprit et l'homme de goût: critique juste, science profonde, littérature choisie, et surtout le talent d'écrire en latin. En prose, il a quelque chose du style de Cicéron; en vers, il sait imiter Virgile. Il avait étudié l'antiquité, mais sous la direction du génie, et de la manière dont les grands maîtres font leurs lectures. Aucun des bons auteurs parmi les anciens ne lui était inconnu. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse, l'art vint encore à l'appui du talent. Pour ne pas la charger trop, il déposait une partie de ses connaissances dans des recueils faits avec autant de méthode que de justesse. Quand il se proposa d'écrire sur la chronologie, il prit un maître pour lui enseigner l'astronomie; mais après quelques leçons, le maître se retira, s'imaginant que c'était par plaisanterie qu'un tel disciple l'avait demandé. Quoiqu'il soit sorti de sa plume un nombre infini d'ouvrages, il avait des relations avec presque tous les savants de l'Europe,

et répondait exactement à leurs lettres. Le riche fonds de son commerce épistolaire fut brûlé quelque temps après sa mort, sous le prétexte assez frivole que les lettres des morts étaient des titres sacrés pour les vivants. Ses principaux ouvrages sont : *de Doctrina temporum*, 1627, en 2 vol. in-fol. ; et avec son *Uranologia*, 1630, 3 vol. in-fol., livre dans lequel il perce, avec autant de sagacité que de justesse, la nuit des temps. Cet ouvrage lui fera toujours honneur, parce qu'il y fixe les époques par un art moins difficile et d'une façon beaucoup plus sûre qu'on ne l'avait fait avant lui. L'auteur le composa pour redresser les écarts de Scaliger; *Rationarium temporum*, plusieurs fois réimprimé. Lenglet du Fresnoy en a donné une édition augmentée de tables chronologiques, de notes historiques et de dissertations, Paris, 1703, 3 vol. in-12. « C'est, selon M. Drouet, continuateur de la *Méthode » d'étudier l'histoire* de Lenglet, de toutes les éditions la moins estimée. Le texte du père Petau y » est rempli de fautes, et les additions qu'on y a » jointes ne méritent pas d'accompagner un ouvrage aussi exact que celui du jésuite. Ce sont de » pures compilations, dont le système ne se rapporte point à celui de ce père. » Jean-Conrad Rungius a donné une édition du *Rationarium temporum*, Leyde, 1710, 2 vol. in-8, avec des *suppléments*, que les savants préfèrent à celle de Lenglet. Petau y abrége son grand ouvrage sur la chronologie, et y donne un précis de l'histoire universelle. On trouve dans la dernière partie des discussions chronologiques pleines d'ordre et d'érudition. Moreau de Mantour et l'abbé du Pin ont traduit cet ouvrage. On en a encore une traduction par Collin, Paris, 1682, 3 vol. in-12. Ce faiseur de traductions s'est arrogé la liberté d'y retrancher et d'augmenter selon sa fantaisie. Bossuet estimait beaucoup le *Rationarium temporum*, et en a fait un grand usage dans son *Discours sur l'histoire universelle*. Le rapport établi entre les époques des diverses nations, depuis le commencement du monde jusqu'à Jésus-Christ, lui a donné l'idée de cette liaison d'événements dont il nous a laissé un tableau si sublime; *Dogmata theologica*, en 5 vol. in-fol., Paris, Cramoisi, 1644 et 1650, et réimprimés à Amsterdam, en 1700, 6 tomes en 3 vol. in-fol. avec des notes de Jean le Clerc. (*Voy.* ce nom.) Les protestants en ont fait un si grand cas, qu'ils les ont fait imprimer pour leur usage. On regarde le père Petau comme le *restaurateur de la théologie dogmatique* : c'est le nom que lui donne le célèbre Muratori. Mais comme un excellent modèle fait mille mauvaises copies, il est arrivé qu'en voulant marcher sur ses traces, on a un peu trop négligé, surtout dans ces dernières années, les armes du raisonnement, le secours d'une bonne et rigoureuse logique, dont les scolastiques avaient peut-être un peu abusé, mais dont l'oubli ou le mépris est un abus plus grand et d'une conséquence plus grave. (*Voy.* ANSELME, SUAREZ, saint THOMAS d'Aquin, etc.) On reproche au père Petau d'avoir employé quelquefois des raisonnements assez faibles pour prouver le dogme de la Trinité. (*Voy.* G. Bullus, *Def. fidei Nicœnæ proœm*, § 7, édit. 1688, p. 7, 8; et *Huetii comment. de reb. ad eum pertinentib.* 69, 70.) On lui reproche aussi d'avoir parlé désavantageusement du sentiment des Pères qui ont précédé le concile de Nicée (*De Trinit.*, lib. I, cap. 5. § 7, et cap. 8, § 2); mais il s'est expliqué, ou, si l'on veut, rétracté dans la préface du second tome, où il enseigne pleinement la vérité. (*Voy.* le 6e Avertissement de Bossuet contre Jurieu, nº 100-103.) Il n'avait pas d'abord fait assez attention que la foi des premiers siècles touchant ce mystère était constante et uniforme, quoique le langage qui l'exprime ne fût pas invariablement arrêté; il le vit et le fit voir ensuite d'une manière démonstrative. (*Voy.* BULL, CORDEMOI, DENYS D'ALEXANDRIE.) On prétend qu'après avoir expliqué saint Augustin suivant le système de la prédestination absolue, ses confrères le forcèrent à revenir sur ses pas; mais c'est un conte qui n'est fondé que sur le dépit de ceux qui ont voulu fortifier leurs opinions par le suffrage d'un homme tel que Petau. En embrassant sur la prédestination le sentiment de ses confrères, le savant jésuite n'a pas cessé de dire que saint Augustin avait pensé autrement; il est donc faux qu'il soit revenu sur ses pas. Il est vrai cependant qu'il avait une espèce de prédilection pour les opinions dures et sévères : il était d'un naturel triste et mélancolique; et sans ses principes religieux et son attachement à l'orthodoxie, il eût pu donner dans des extrêmes; *Les Psaumes*, traduits en vers grecs, 1637, in-12. Qui croirait que cette traduction, comparable peut-être pour le tour et pour l'harmonie aux meilleurs vers grecs, n'a été néanmoins que le délassement de son auteur? Petau n'avait d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collége de Clermont. Cette version, si supérieurement versifiée, n'est pas exempte de défauts. On y chercherait en vain le genre et le ton lyrique. Elle est toute en vers hexamètres et pentamètres. Il ne connaissait guère l'essence ni la construction de l'ode. C'est au moins manquer de goût que de suivre toujours la même mesure, en traduisant des ouvrages de mouvements très-différents; *De Ecclesiastica hierarchia*, 1643, in-fol., ouvrage savant, bien propre à réfuter des erreurs que quelques pseudo-canonistes tâchent d'accréditer de nos jours; De savantes *Editions* des *Œuvres* de Synésius, de Thémistius, de Nicéphore, de saint Epiphane, de l'empereur Julien, etc.; plusieurs *Ecrits* contre Saumaise, La Peyre, etc., et contre les jansénistes. Ceux qui souhaiteront connaître plus particulièrement ce qui concerne ce célèbre jésuite, peuvent consulter l'*Eloge* que le père Oudin en a fait imprimer dans le tom. 37e des *Mémoires littéraires* du père Nicéron. On trouve la *Médaille* de Petau par Dassier et une *Notice* sur Petau dans le *Museum mazuchellianum*.

PETERFFI (Charles), né d'une famille noble de Hongrie, se fit jésuite en 1715, enseigna les belles-lettres à Tyrnau et la philosophie à Vienne. Il se consacra tout entier à l'étude de l'histoire de sa patrie, et publia *Sacra concilia in regno Hungariæ celebrata ab anno 1016, usque ad annum 1715*, Vienne et Presbourg, 1742, in-fol. Cette collection renferme, outre les conciles de Hongrie, les constitutions ecclésiastiques des rois de Hongrie et

des légats du saint Siége. On admire avec raison la beauté du style, l'ordre qui règne dans cet ouvrage, la variété des recherches, les estampes qui représentent d'anciens monuments; mais on reproche à l'auteur de témoigner trop d'aigreur contre ses adversaires : ce qui lui occasionna beaucoup de chagrins. Il mourut le 14 août 1746.

PETERNEEFS ou Pierre Neefs, peintre, né à Anvers, vers l'an 1570, fit une étude particulière de l'architecture et de la perspective. Son talent était de représenter l'intérieur des églises. On remarque dans ses ouvrages un détail et une précision qu'on ne peut se lasser d'admirer. Il a distribué la lumière avec beaucoup d'intelligence; et sa manière, quoique très-finie, n'est point sèche. Il peignait mal les figures; c'est pourquoi il les faisait faire ordinairement par Van Lulden, Teniers et autres. Nous ignorons l'année de sa mort. Peterneefs a eu un fils qui a travaillé dans son genre, mais qui lui était inférieur pour le talent. On voit, de ce peintre, au Musée du Louvre, l'*Intérieur de la cathédrale d'Anvers*.

PETERS (le P.), jésuite, était le confesseur de Jacques II, roi d'Angleterre. Les protestants et les philosophes ont essayé d'en faire un enthousiaste qui, par des conseils violents, ébranla le trône de son maître; Burnet, en bon sectaire, en parle de la manière la plus outrageante. Mais, outre qu'il est très-incertain si Jacques II se régla sur les avis du père Peters, on ne voit pas ce que ce prince fit de comparable aux violences de Henri VIII, d'Edouard et d'Elizabeth contre les catholiques. *Voy.* Jacques II.

PETERSBOROUGH ou mieux PETERBOROUGH (Charles Mordaunt, comte de), naquit, en 1662, d'une illustre famille d'Angleterre, et montra en 1680 une grande bravoure à Tanger, qui était alors assiégé par les Maures. La révocation de l'acte du *test*, sous Jacques II, le détermina à quitter l'Angleterre; il se rendit en Hollande, et s'attacha au parti du prince d'Orange, gendre de Jacques; et quand ce prince monta sur le trône d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, il combla Petersborough de faveurs et lui donna les titres de premier lord de la trésorerie (1689), et du comte de Monmouth. Il servit en cette qualité en Flandre, dans la campagne de 1692, sous le roi Guillaume, et il résigna son poste de premier lord de la trésorerie en 1694. Il eut le titre de comte de Petersborough à la mort de son oncle Henri. Il se signala, l'an 1705, en Espagne, à la tête des troupes envoyées par la reine Anne au secours de l'archiduc Charles, depuis Charles VI. Ayant assiégé Barcelonne avec une armée qui n'était guère plus nombreuse que la garnison, il la contraignit de se rendre après un siége de trois semaines. Il força, l'année suivante, le maréchal de Tessé à abandonner le camp qu'il avait devant cette ville, avec près de 100 pièces de canon, les munitions de guerre et de bouche, et tous les blessés, dont il fit prendre un soin particulier. Couvert de gloire dans ces deux campagnes, il aspira au titre de généralissime des troupes alliées, et excita contre lui la jalousie des autres commandants. Sur les plaintes de l'archiduc lui-même, il fut rappelé en Angleterre et disgracié. Ce ne fut qu'après plusieurs apologies qu'il vint à bout de se laver des inculpations dont on l'avait chargé. On l'employa depuis dans des négociations. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur dans diverses cours d'Allemagne et d'Italie, et partout, il donna des preuves aussi signalées de son intelligence et de sa capacité, qu'il avait fait paraître de courage dans les armées. Il s'était trouvé, en 1711, aux conférences de Francfort pour l'élection de l'empereur. Ayant fait le voyage de Portugal, dans la vue de rétablir sa santé par le changement d'air, il trouva le terme de sa carrière près de Lisbonne, le 5 novembre 1735.

* PETERSEN (Jean-Guillaume), théologien protestant, né à Osnabruck, en 1649, acheva ses études à Rostock, avec assez de succès pour qu'on lui confiât une chaire de poésie à l'université. Peu de temps après, il fut nommé pasteur à Hanovre, place qu'il quitta pour la surintendance de Lubeck. Il s'y maria, et alla exercer le ministère évangélique à Lunebourg. Petersen était imbu d'idées singulières, qu'il fit partager à sa femme. Il annonçait un prochain avénement de Jésus-Christ, la résurrection des morts qui avaient cru au rédempteur avec des corps glorifiés, et la transmutation glorieuse de ceux qui seraient encore vivants. Il faisait ainsi revivre l'ancienne opinion du règne de mille ans condamnée par l'Eglise. Le consistoire de Zell en fut instruit, et, sur l'avis de l'université de Helmstadt, Petersen fut obligé de quitter sa place (1692). Il se retira dans une terre qu'il avait achetée au voisinage de Magdebourg et y mourut le 31 janvier 1727. Sa femme continua de dogmatiser. On accusait l'un et l'autre de regarder comme indifférentes toutes les croyances religieuses. La *Vie* de Petersen, écrite en allemand par lui-même, a été imprimée en 1717, in-8. Sa femme y ajouta la sienne, 1718.

* PETERSEN (Henri), pasteur réformé, né en Suisse, dans ses premières années avait connu Lavater; il vint faire ses études à Strasbourg où il devint président du consistoire, et professeur de physique. Comme prédicateur il s'était fait une réputation. Il mourut dans cette ville, à la fin de 1820, âgé de 55 ans. On a de lui des *Sermons* (en allemand), et des *Observations sur le galvanisme*, dont les physiciens font grand cas. Michel Berr lui a consacré une courte mais intéressante notice dans la *Revue encyclopédique*, 1820, tome IV.

* PETETIN (Jacques-Henri-Désiré), médecin, né à Lons-le-Saulnier, en 1744, mort à Lyon le 27 février 1808, président perpétuel de la société de médecine, et membre de l'académie de cette ville, y exerça son art avec le plus grand désintéressement, surtout à l'égard des pauvres. Il a publié, avec Vitet, *Journal des maladies régnantes à Lyon*. On lui doit entr'autres : *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme*, etc., 1787, in-8; *Traité de l'électricité*, 1802; *Théorie du galvanisme*, 1803; *Electricité animale prouvée*, etc., 1805, in-8; des *Dissertations sur des cas de maladies rares et curieuses*. Son *Eloge historique* a été publié par Aimé Martin, Lyon, 1808.

* PÉTHION DE VILLENEUVE (Jérôme), maire de Paris, né à Chartres vers 1753, était fils d'un procureur au présidial de cette ville. Il y exerçait la profession d'avocat, lorsqu'il fut nommé député aux états-généraux en 1789. Un extérieur avantageux, beaucoup de facilité à s'exprimer, lui valurent une grande influence dans les premières années de la révolution. Antagoniste infatigable de l'ancien ordre de choses, il ne laissait échapper aucune occasion d'émettre son avis sur presque toutes les matières. Le roi, le clergé, la noblesse furent surtout l'objet de ses constantes attaques, et il ne cessa de provoquer et d'appuyer les mesures les plus violentes contre les grands corps de l'état; mais il se montra surtout l'un des adversaires les plus ardents des prêtres catholiques. Organe d'un parti républicain qui se cachait encore, il contribua de tout son pouvoir à dépouiller la royauté de toutes ses prérogatives et à la mettre dans l'impossibilité de se défendre quand le moment de la renverser serait venu. Ainsi après avoir refusé au roi le *veto* même suspensif, il demanda que le droit de paix et de guerre fût délégué à la nation. Le discours qu'il prononça dans cette dernière circonstance accrut son crédit dans l'assemblée dont il devint le président vers la fin de 1790; cet honneur qui flatta sa vanité ne fit qu'augmenter son audace. Protecteur déclaré des hommes de couleur, il demanda leur émancipation, et contribua puissamment à la perte de nos colonies par d'imprudentes motions. Lors de l'arrestation du roi à Varennes (*voy.* Louis XVI), il fut un des trois députés choisis pour le ramener. Les attentions de la famille royale pour Barnave (*voy.* ce nom) causèrent au député de Chartres un violent dépit. Peu de jours après, il attaqua l'inviolabilité du prince et fut un des sept députés qui demandèrent sa mise en jugement. Après la session, Péthion partagea avec Robespierre les hommages de la populace, et pendant qu'on donnait à son collègue le surnom d'*incorruptible,* il recevait celui de *vertueux.* Nommé maire de Paris, dès lors toutes les violences, tous les complots contre le pouvoir royal furent tolérés et encouragés. Il fit célébrer en l'honneur des Suisses du régiment de Château-Vieux, condamnés aux galères pour insubordination, une fête triomphale, à l'issue de laquelle l'assemblée législative se vit forcée de leur accorder les honneurs de la séance. L'insurrection du 20 juin 1792 fut son ouvrage (*voy.* Louis XVI). Suspendu de ses fonctions par le directoire du département, on vit alors la populace parcourir les rues en répétant : *Péthion ou la mort !* et l'assemblée intimidée leva la suspension. Le lendemain, anniversaire du 14 juillet, il parut au Champ-de-Mars en triomphateur. Le 3 août il vint à la barre du corps législatif demander, au nom de la commune de Paris, la déchéance de Louis XVI. Il ne put se dispenser de se rendre auprès du roi, lors de l'attaque des Tuileries dans la nuit du 9 au 10, et il ne fut pas étranger aux horreurs de cette journée. Sa conduite inexcusable pendant les massacres de septembre, fait conjecturer qu'il en fut le complice. Député du département d'Eure-et-Loire à la Convention, il présida le premier cette assemblée qu'il avait contribué plus que personne à convoquer. Il s'y fit remarquer par son acharnement contre Louis XVI, et pressa le jugement de l'infortuné monarque. Il vota pour l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Quand l'horrible sacrifice eut été consommé, Péthion, qui y avait eu plus de part que ses collègues, essaya d'en arrêter les inévitables conséquences; il se réunit aux Girondins pour combattre les projets atroces du parti montagnard. Celui-ci triompha au 31 mai. Proscrit avec les Girondins, il se réfugia d'abord dans le Calvados, soulevé contre la Convention; et s'enfuit de là dans la Gironde, où il ne put trouver d'asile. Il paraît que, dans son désespoir, il se donna la mort; son cadavre fut découvert dans un champ de blé, près de Libourne, à moitié dévoré par les loups. Mme Roland, dont l'autorité n'est pas grande en cette circonstance, l'appelle un homme de bien; et Mme de Genlis, dont le témoignage serait moins suspect, si on ne savait qu'elle lui eût des obligations particulières, avoue quelle eut une véritable estime pour Péthion jusqu'à la mort du roi. Ses *OEuvres*, qui se composent de ses discours et de quelques opuscules politiques, ont été imprimées en 1793, 4 vol. in-8. Il ne savait pas écrire; ce n'était qu'un orateur de *club.*

* PÉTION (Alexandre SABÈS), homme de couleur, né en 1770 au Port-au-Prince, reçut une éducation assez soignée : dès l'âge de 20 ans, il figura dans les guerres civiles qui éclatèrent à St.-Domingue, et parvint au grade d'adjudant-général. Après que les Anglais eurent évacué St.-Domingue, Toussaint-Louverture, revêtu du pouvoir absolu sous le titre de général en chef, trouva bientôt des ennemis dans ses auxiliaires; de ce nombre fut le général Rigaud, que Pétion seconda de tout son pouvoir. La fortune s'étant déclarée pour Toussaint, Pétion vint en France où il vécut dans le repos et livré à l'étude jusqu'à l'expédition du général Leclerc (*voy.* ce nom), dont il fit partie en qualité de colonel. Les succès de l'armée française firent bientôt rentrer la colonie sous l'autorité de la métropole; et St.-Dimingue serait encore la plus riche possession française dans les deux Indes, si les chefs de l'expédition eussent été plus modérés et plus prudents. Les vexations de Rochambeau (*voy.* ce nom) ranimèrent la discorde, et le nègre Dessalines se mit à la tête des mécontents. Pétion contribua par son courage à la défaite des Français, qui furent forcés d'abandonner l'île. Les nègres proclamèrent alors leur indépendance, et créèrent un gouvernement républicain; mais Dessalines, de chef de la république s'en étant fait proclamer empereur, fut assassiné par le nègre Christophe (*voy.* ce nom), qui prit le titre de roi. Pétion nommé commandant de la partie de l'ouest dont Port-au-Prince était le chef-lieu, ne voulut pas obéir au roi noir, et fut élu président. La guerre civile recommença; mais après des tentatives inutiles de Christophe pour ressaisir le pouvoir, Pétion demeura maître et paisible possesseur de la partie de l'île qui l'avait reconnu. Dès que le calme fut revenu, il ne songea plus qu'à faire fleurir le commerce et les arts, et

à rendre respectable le nouveau gouvernement, qu'il avait tant contribué à établir. La sagesse de son administration lui mérita le titre de *Pere de la la patrie*, et à sa mort, survenue le 29 mars 1818, il emporta les regrets de toute la population haïtienne. Un mausolée lui a été élevé par l'ordre du sénat. Il fut remplacé par le général Boyer, son ami et son lieutenant.

PETIS (François), savant orientaliste, né en 1622, exerça pendant quarante ans, avec autant d'honneur que d'habileté, la charge de secrétaire interprète pour les langues turque et arabe. Il *traduisit* en turc l'histoire de France, et rédigea les trois volumes des *Voyages en Orient*, de son ami Thévenot le neveu. Ce savant estimable mourut à Paris en 1695. Outre les ouvrages cités, nous avons encore de lui : un *Dictionnaire turc-français et français-turc*; un *catalogue* des manuscrits turcs et persans qui étaient de son temps à la bibliothèque du roi ; et l'*Histoire du grand Genghis-Kan*, premier empereur des Mogols et des Tartares, 1 vol. in-12, publié en 1710 à Paris par son fils, dont l'article suit.

PETIS DE LA CROIX (François), né à Paris en 1653, secrétaire interprète du roi de France pour les langues orientales, succéda à son père en cette charge, et la remplit avec honneur. Il fit plusieurs voyages en Orient et en Afrique par ordre de la cour. Louis XIV l'employa dans différentes négociations, et récompensa son mérite, en 1692, par la chaire de langue arabe au collége royal. Ce savant mourut à Paris en 1713. Outre les langues arabe, turque, persanne et tartare, il savait encore l'éthiopienne et l'arménienne. On a de lui : la Traduction des *Mille et un jour*, contes persans, 5 vol. in-12; *Histoire de Timur Bec, connu sous le nom du grand* Tamerlan, *empereur des Mogols et des Tartares*, etc., traduite du persan in-12, en 4 vol., *Paris*, 1722. Il a traduit du français en persan l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, qui fut présentée en 1708 au roi perse. Il a donné l'*Eloge historique* de son père, bien écrit, et a laissé un grand nombre de manuscrits sur l'histoire orientale.

PETIS DE LA CROIX (Louis-Alexandre-Marie), fils et petit-fils des précédents, naquit à Paris en 1698. Il suivit la même carrière, et occupa les mêmes emplois que ceux dont il tenait le jour. Il est mort en 1751, après avoir publié : *Canon du sultan Soliman II*, ou *Etat politique et militaire de l'empire ottoman*; *Lettres critiques de Méhémet-Effendi*, 1735, in-12. C'était une réponse aux Mémoires du chevalier d'Arvieux sur la Turquie. Il a aussi publié l'Histoire de Tamerlan, par son père, et a laissé comme lui des manuscrits sur les affaires d'Orient. Ces trois écrivains ont été confondus dans un grand nombre de Dictionnaires historiques, dans plusieurs éditions de celui-ci, et dans Chaudon.

PETIT (Jean), né à Hesdin en Artois, dans le XIVe siècle, se fit cordelier, devint docteur de Paris, et s'acquit d'abord de la réputation par son savoir, par son éloquence et par les harangues qu'il prononça au nom de l'université. Il fut de la célèbre ambassade que Charles VI envoya à Rome pour la pacification du schisme entre l'université et le saint Siége en 1407 ; mais il dérogea bientôt à la gloire qu'il avait acquise. Jean-sans-peur, duc de Bourgogne, ayant fait assassiner Louis de France, duc d'Orléans, frère unique du roi Charles VI, Jean Petit soutint dans la grande salle de l'hôtel de Saint-Paul, le 8 mars 1408, que le meurtre de ce duc était légitime. Il osa avancer « qu'il est permis » d'user de surprise, de trahison et de toutes sortes » de moyens pour se défaire d'un tyran, et qu'on » n'est pas obligé de lui garder la foi qu'on lui a » promise. » Il ajouta que « celui qui commettait » un tel meurtre ne méritait non-seulement aucune » peine, mais même devait être récompensé. » Le plaidoyer qu'il prononça à cette occasion parut sous le titre de *Justification du duc de Bourgogne*. Ce qu'on peut opposer en bonne politique et en saine morale à cette opinion est, 1° que la mort violente d'un prince inique donne presque toujours à l'état des secousses plus fatales que la tyrannie même ; 2° qu'un mauvais prince est un fléau de Dieu, et que s'il était permis à tout particulier de s'en défaire, les vues de la Providence seraient contredites. La peste et la famine ne sont pas en notre puissance physique, et le méchant souverain n'est pas dans notre puissance morale ou légale. (*Voy.* BURLAMAQUI.) Quant au droit de le méconnaître et de lui résister, ceux qui ont reconnu ce droit n'ont pas parlé précisément d'un souverain dur et injuste, mais d'un monstre qui, comme Antiochus, voudrait détruire la nation, ses lois et son culte (*voy.* JUDAS MACHABÉE), ou d'un prince qui ne régnerait que par un pacte conditionnel et conjointement avec les chefs de l'état, comme le doge de Venise, quel que soit d'ailleurs son titre, ou enfin d'un prince qui, par un serment inaugural, aurait renoncé à sa couronne en cas de parjure. (*Voy.* ANDRÉ, roi de Hongrie.) Gerson déféra la doctrine de Petit à Jean de Montaigu, évêque de Paris, qui la condamna comme hérétique le 23 novembre 1414. Le concile de Constance l'anathématisa la même année, dans la quinzième session, à la sollicitation de Gerson, mais en épargnant le nom et l'écrit de Jean Petit. Enfin le roi fit prononcer, le 16 septembre 1416, par le parlement de Paris, un arrêt contre ce livre, et l'université le censura. Mais le duc de Bourgogne eut le crédit, en 1418, d'obliger les grands vicaires de l'évêque de Paris, pour lors malade à Saint-Omer, de rétracter la condamnation faite par ce prélat en 1414. Petit était mort trois ans auparavant en 1411, à Hesdin. Son *Plaidoyer* en faveur du duc de Bourgogne se trouve dans la dernière édition des *Œuvres* de Gerson.

PETIT (Jean-François le), né à Béthune en 1546, abandonna la religion catholique pour se faire protestant, et se réfugia à Aix-la-Chapelle où il était encore en 1598. On ignore le lieu et la date de sa mort. On a de lui : une *Chronique des Provinces-Unies*, Dordrecht, 1601, 2 vol. in-fol. Quoiqu'elle ait été réimprimée deux fois en France et traduite en anglais, elle ne mérite pas qu'on en fasse grand cas, parce que les faits y sont altérés et qu'elle se ressent étrangement de l'esprit de parti ; La *République de Hollande*, ou *Description des Pro-*

vinces-Unies, en flamand, Arnheim, 1615, in-4.

PETIT (Samuel), né en 1594 à Nîmes, d'un ministre, fit ses études à Genève avec un succès peu commun. Il n'avait que 17 ans lorsqu'on l'éleva au ministère. Il fut nommé peu de temps après à la chaire de théologie, de grec et d'hébreu à Nîmes, où il mourut le 12 décembre 1643. Outre le grec et l'hébreu, il savait le chaldéen, le syriaque, le samaritain et l'arabe. On raconte qu'étant un jour dans une synagogue, il entendit le rabbin invectiver en hébreu contre les chrétiens. Petit, à la grande surprise du docteur de la loi et de toute l'assemblée, lui répondit dans la même langue. On a de Petit plusieurs ouvrages : *Miscellanea*, en neuf livres, 1630, in-4 : il y explique et y corrige quantité de passages de différents auteurs; *Eclogæ chronologicæ*, 1631-32, in-4. Il y traite des années des Juifs, des Samaritains et de plusieurs autres peuples; *Variæ lectiones*, quatre livres, 1633, in-4. Il en a employé trois à expliquer les usages de l'ancien et du nouveau Testament, les cérémonies, les observations; *Observationum libri tres*, 1642, in-4; *Leges atticæ*, Paris, 1635, in-fol., dans lequel il corrige quantité d'endroits des divers auteurs grecs et latins; cet ouvrage important a été réimprimé avec des remarques de P. Wesseling et d'autres savants, Leyde, 1741, in-fol.; plusieurs autres *écrits* qui sont, ainsi que les précédents, recommandables par l'érudition qui y règne.

PETIT (Pierre), mathématicien et physicien, né en 1594 à Mont-Luçon, mort en 1677, à Lagny-sur-Marne, devint géographe du roi et intendant des fortifications de France. Il visita tous les ports de mer du royaume, par ordre de Louis XIII et de Richelieu. On a de lui plusieurs ouvrages de mathématiques et de physique, qui sont curieux et intéressants. Les principaux sont : des *Traités du compas de proportion*, de la *pesanteur et de la grandeur des métaux*, de la *construction et de l'usage du calibre d'artillerie*, in-8; du *vide*, in-4, 1647; des *éclipses*, 1652, in-fol.; des *remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris*, 1688, in-4; de la *jonction de l'Océan et de la Méditerranée par les rivières d'Aube et de la Garonne*, in-4; des *Comètes*, 1665, in-4; de la *Nature du chaud et du froid*, 1671, in-12. C'est un des premiers qui fit en France des expériences sur le vide, après la découverte de Torricelli. On prétend même qu'il prévint l'expérience de Descartes, mal à propos attribuée à Pascal. (*Voy.* ce nom.)

PETIT (Pierre), poëte latin et médecin de Paris, né en 1617, membre de l'académie de Padoue, mort en 1687, âgé de 70 ans, fut poëte latin et français; mais il a particulièrement réussi dans la poésie latine, et son talent en ce genre le fit placer au nombre des sept meilleurs poëtes qui composaient la Pléiade latine de Paris. Le recueil de ses *Vers* parut en 1683, in-8. Il y mit à la tête un Traité de l'*enthousiasme poétique*, qui est curieux. Son poëme intitulé *Codrus* est remarquable par l'élévation et la magnificence des idées, le choix et l'élégance de l'expression, la force et l'harmonie des vers. On peut donner le même éloge à son poëme de la *Cynomagie*, ou *du Mariage du philosophe Cratès avec Hyparchie.* Nous avons aussi de lui un poëme sur la *Boussole*, un sur le *Thé*, imprimé à Leipsig en 1685, in-4, sous ce titre : *Thia, sive de sinensi herba thee*, et quelques vers français, entre autres des sonnets qui sont très-faibles. Outre ces vers, il nous reste de lui : trois Traités de physique : le 1er *du mouvement des Animaux*, 1660, in-8; le 2e *des larmes*, 1661, in-8; et le 3e *du feu et de la lumière*, 1663 et 1664, in-4; deux ouvrages de médecine, dont l'un est intitulé : *Homeri nepenthes, seu De Helenæ medicamento, luctum, animique omnem ægritudinem abolente dissertatio*, Utrecht, 1689, in-8; il prétend que le *nepenthes* est une plante; plusieurs croient que ce remède n'est autre chose que l'*opium*. Le second est un *Commentaire* sur les 3 premiers livres d'Arétée, Londres, 1726, in-4. On trouve ces commentaires avec les notes de Jean Wiggan, dans l'édition des *Œuvres* d'Arétée de Herman Boerhaave, Leyde, 1735, in-fol. Un *Traité des Amazones*, en latin, Paris, 1605; avec des notes critiques de Bernard de la Monnoye, Amsterdam, 1687, in-8; et en français, Leyde, 1718, in-12; un autre *de la Sibylle*, Leipsig, 1686, in-8; un vol. d'*Observations mêlées*, Utrecht, 1682, in-8; des *Dissertations* manuscrites; la défense de la suite vraie ou prétendue du *trimalcion* de Pétrone (*voy.* ce nom); *De natura et moribus anthropophagorum*, Utrecht, 1688, in-8. Pour plus de détails, on peut consulter l'*Eloge* de Petit par l'abbé Nicaise dans le *Journal des savants*, avril 1689, et les *Mémoires* de Nicéron, tom. XI et XX.

PETIT (Louis), poëte français, ancien receveur, général des domaines et bois du rois de France, mort à Rouen, sa patrie, en 1693, à 79 ans, s'acquit l'estime des savants de son temps, entre autres de Corneille, dont il fit imprimer les pièces de théâtre à Rouen; du père Commire, qui lui adressa un de ses poëmes, intitulé : *Cicures lusciniæ tota hieme decantantes.* On a de lui des *Poésies* qui consistent en satires, épigrammes, madrigaux, stances, etc., dans lesquelles le bon goût règne; on les lit encore avec plaisir, quand on fait grâce aux expressions surannées.

PETIT (Jean-Louis), chirurgien, né à Paris en 1674, fit paraître, dès sa plus tendre enfance, une vivacité d'esprit et une pénétration peu communes. Littre, célèbre anatomiste, demeurait dans la maison de son père; le jeune Petit profita de bonne heure de ses lumières. Les dissections faisaient son amusement, loin de l'effrayer. On le trouva un jour dans un grenier, où, croyant être à couvert de toute surprise, il coupait un lapin qu'il avait enlevé, dans le dessein d'imiter ce qu'il avait vu faire à l'habile anatomiste. Le jeune élève fit des progrès si rapides, qu'il avait à peine 12 ans, quand son maître lui confia le soin de son amphithéâtre. Il apprit la chirurgie sous Castel et sous Mareschal, et fut reçu maître en 1700. Son nom passa aux pays étrangers. Il fut appelé, en 1726, par le roi de Pologne, et en 1735, par don Ferdinand, depuis roi d'Espagne (Ferdinand VI). Il rétablit la santé de ces princes, qui lui offrirent de grands avantages pour le retenir; mais il préféra sa patrie à tout. Il fut reçu à l'académie des sciences en 1715, et de-

vint directeur de l'académie royale de chirurgie. Cet habile homme mourut à Paris en 1750, à 76 ans, après avoir inventé de nouveaux instruments pour la perfection de la chirurgie. Ses manières se sentaient plus d'une cordialité franche, que d'une politesse étudiée. Il était vif, surtout quand il s'agissait de sa profession. Une bévue en chirurgie l'irritait plus qu'une insulte ; mais il n'était sujet qu'à ce premier mouvement. Sa sensibilité pour les misères des pauvres était extrême ; soins, remèdes, attentions, rien ne leur était épargné. On a de lui : une *Chirurgie* publiée en 1774 par M. Lesne, en 3 vol. in-8 ; un excellent *Traité sur les maladies des os*, Paris, 1723, 2 vol. in-12, et 1758 ; plusieurs savantes *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie des sciences et dans le 1er vol. des Mémoires de chirurgie ; d'excellentes *Consultations sur les maladies vénériennes*, que M. Fabre a fait entrer dans son traité sur ces maladies. Tous ces ouvrages prouvent qu'il connaissait aussi parfaitement la théorie de la chirurgie que la pratique.

* PETIT (Antoine), médecin célèbre, né en 1718 à Orléans, était fils d'un pauvre tailleur, qui lui fit faire néanmoins de bonnes études au collége de sa ville natale. Venu à Paris après s'y être perfectionné sous la direction des meilleurs maîtres, il fut reçu docteur régent en 1746, et ne tarda pas à se faire une brillante réputation comme professeur et comme praticien. Admis à l'académie des sciences (1760), quelques mois après il remplaça Ferrein (*voy.* ce nom) dans la chaire d'anatomie au jardin du roi qu'il illustra. Ce grand anatomiste qui n'avait pas pu payer les frais de sa réception au doctorat, acquit une fortune considérable, qu'il employa en partie à fonder d'utiles établissements. En 1776 il se retira à Fontenay-aux-Roses, et plus tard au village d'Olivet, près d'Orléans, où il mourut en 1794. Portal avait été adjoint comme suppléant à Petit qui voulait faire nommer Vicq-d'Azyr, l'un de ses élèves. On lui doit : *Anatomie chirurgicale*, de Palfin, Paris, 1753, 2 vol. in-12, et 1757, in-4, édit. augm.; *Rapport en faveur de l'inoculation*, 1768, in-8; *Recueil de pièces concernant les naissances tardives*, 1766, 2 vol. in-8, ouvrage très-important; *Projet de réforme sur l'exercice de la médecine*, 1791, in-8.

* PETIT (Marc-Antoine), né en 1766 à Lyon, eut le malheur de ne point connaître son père ; mais du moins il trouva dans sa mère une femme dévouée qui s'imposa tous les sacrifices pour lui donner une éducation soignée. A 17 ans, il obtint au concours une place de chirurgien interne à l'hôpital de Lyon. Ses succès intéressèrent un homme généreux qui lui fournit les moyens d'aller perfectionner ses talents à Paris, puis à Montpellier où il se fit recevoir docteur en 1790. L'année suivante il revint à Lyon, où il rendit de grands services pendant le siége. Des persécutions furent le prix de son dévouement ; mais dès qu'il put reparaître sans crainte, il se hâta de venir occuper la place de chirurgien en chef de l'hôpital général et la remplit avec toute la distinction qu'on devait attendre de son zèle et de ses talents. Petit mourut le 7 juillet 1811, à Villeurbanne près de Lyon, entouré des secours de la religion qu'il appela de bonne heure, et qu'il reçut avec une foi sincère et une ferveur édifiante. Il était correspondant de l'institut. Outre quelques *Opuscules* dans les *Actes de la Société de Médecine de Lyon*, et des pièces de vers dans différents recueils, on a de lui : l'*Eloge de Desault* (*voy.* ce nom), célèbre chirurgien dont il avait suivi la clinique à Paris; *Essai sur la médecine du cœur*, 1806, in-8; *Tombeau du mont Cindre*, 1809, in-8, ouvrage inspiré par le désir de servir l'humanité et la morale; *Collection d'observations cliniques*, 1815, in-8, publié par MM. Lusterbourg et Jobert, On a deux *éloges* de ce médecin par MM. Cartier et Parat, et M. Dumas, secrétaire de l'académie de Lyon, a publié *Hommage rendu à la mémoire de Petit*, 1811, in-8.

* PETIT (Alexis-Thérèse), physicien, né en 1791 à Vesoul (Haute-Saône), avait à 10 ans toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école polytechnique. En attendant qu'il eût atteint l'âge pour y être reçu, il vint à Paris où M. Hachette, qui avait été à portée d'apprécier ses dispositions extraordinaires, le fit entrer dans une maison d'éducation dirigée par d'habiles professeurs, où il eut la facilité de donner plus d'étendue et de solidité à ses études mathématiques et littéraires. Dès qu'il eut atteint sa 16e année, il se présenta aux examens de l'école polytechnique, et, comme on s'y attendait, il fut reçu le premier de la promotion, en sortit d'une manière plus brillante encore. On s'empressa de l'attacher à l'école comme répétiteur, et en même temps il fut nommé professeur de physique au lycée, devenu depuis collége Bourbon. En 1815, il eut la même chaire à l'école polytechnique, et il la remplissait de la manière la plus brillante, lorsqu'il mourut le 21 juin 1820, âgé seulement de 29 ans. En 1814 il publia, avec M. Arago, son beau-frère, un *Mémoire sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'agrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur* (Annales de physique), et en 1818, dans le même journal, un *Mémoire sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines*. C'était le premier essai d'un grand travail que l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de terminer. Il présenta la même année à l'académie des sciences les *Recherches* qu'il avait faites avec Dulong *sur la théorie de la chaleur*. Ce mémoire fut couronné en 1819. (*Voy.* DULONG.)

PETIT (François). *Voy.* POURFOUR.

PETIT-DIDIER (dom Matthieu), bénédictin de la congrégation de Saint-Vannes, né à Saint-Nicolas en Lorraine, en 1659, enseigna la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Mihiel, et devint abbé de Sénones en 1715, fut président de la congrégation de Saint-Vannes en 1723, évêque de Macra *in partibus* en 1725, et l'année d'après assistant du trône pontifical. Benoît XIII fit lui-même la cérémonie de son sacre, et lui fit présent d'une mitre précieuse. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. La plupart décèlent beaucoup d'érudition. Les principaux sont : 3 vol. in-8 de *Remarques* sur les 1ers tom. de la *Bibliothèque ecclés.* de

du Pin. Elles sont savantes et judicieuses; mais il y en a quelques-unes sur lesquelles l'abbé du Pin se défendit assez bien; cependant Petit-Didier parait meilleur théologien que son adversaire. L'*Apologie des Lettres provinciales de Pascal*, contre les *Entretiens* de Daniel. Il désavoua cet ouvrage dont il était l'auteur; mais l'on y avait fait beaucoup de changements. Il s'est déclaré ensuite hautement en faveur de la constitution *Unigenitus*, et a rompu toutes les liaisons qu'il avait paru avoir avec quelques-uns du parti. *Dissertation sur le sentiment du concile de Constance sur l'infaillibilité des papes*, Luxembourg, 1724-1725, in-12, où il soutient que les Pères ne décidèrent la supériorité du concile sur le pape, que relativement au temps de trouble et de schisme où se trouvait l'Eglise. On trouve dans cet ouvrage des extraits d'un traité de Gerson, qui ne répond guère à l'idée que l'on a ordinairement de cet homme célèbre; mais il y a apparence, ou que ce traité n'est pas de lui, ou qu'il a été substantiellement altéré par le luthérien van der Hart, qui le publia le premier, quoiqu'on puisse excuser plusieurs expressions par les circonstances tout-à-fait pénibles et alarmantes où se trouvait l'Eglise durant le grand schisme. *Justification de la morale et de la discipline de l'Eglise de Rome et de toute l'Italie, contre le Parallèle de la morale des païens et de celle des jésuites*, 1727, in-12. C'est une réfutation de l'ouvrage de Boyer (*voy.* ce nom, II, 187), condamné au feu par arrêt du parlement du 27 août 1726. Ce savant bénédictin mourut à Sénones, en 1728, à 69 ans, avec la réputation d'un homme grave, sévère et laborieux. — Il ne faut pas le confondre avec son frère Jean-Joseph Petit-Didier, jésuite, dont on a une *Dissertation sur les prêts par obligation stipulative d'intérêts, usités en Lorraine et Barrois*, Nancy, 1755, in-8; *Remarques sur la Théologie du P. Gaspard Juenin*, Nancy, 1708, in-12; *Traité de la clôture des maisons religieuses*, Nancy, 1742, in-12; les *Exercices de saint Ignace*, en latin, réimprimés dans ces derniers temps et d'autres ouvrages. *Voy.* la *Bibliothèque Lorraine* par Calmet.

PETITEAU. *Voy.* Laférandière.

PETIT-PIED (Nicolas), docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris vers 1630, fut conseiller-clerc au Châtelet, et curé de la paroisse de Saint-Pierre-des-Arcis. Il était sous-chantre et chanoine de l'église de Paris, lorsqu'il mourut en 1705, à 75 ans. Une contestation lui donna lieu de composer son *Traité du droit et des prérogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice séculière*, in-4. Il voulut présider au Châtelet en 1678, en l'absence des lieutenants, parce qu'il se trouvait alors le plus ancien conseiller. Les conseillers-laïcs reçus depuis lui s'y opposèrent, et prétendirent que les clercs n'avaient pas le droit de présider et de décaniser. Cette contestation excita un procès; Petit-Pied fit un *Mémoire* bien raisonné, et il intervint un arrêt définitif, le 17 mars 1682, qui décida en faveur des conseillers-clercs.

PETIT-PIED (Nicolas), neveu du précédent, docteur de la maison et société de Sorbonne, né à Paris en 1665, fit ses études et sa licence avec distinction. Ses succès lui méritèrent, en 1701, une chaire de Sorbonne, dont il fut privé en 1703, pour avoir signé, avec 39 autres docteurs, le fameux *Cas de conscience*. On l'exila à Beaune. Dégoûté de ce séjour, il se retira auprès de son ami Quesnel, en Hollande. Il y demeura jusqu'en 1718, qu'il eut permission de revenir à Paris. Il établit son domicile et une espèce nouvelle de prêche, dans le village d'Anières, aux portes de Paris. Il y fit l'essai des règlements et de toute la liturgie que les frères pratiquaient en Hollande. La renommée en publia des choses étonnantes. On y accourut en foule de la capitale; et bientôt Anières devint un autre Charenton. « On s'étonnera sans doute, » dit l'abbé Bérault, que de pareils scandales se » soient donnés hautement aux portes de Paris; et » par là même ils pourraient devenir incroyables. » L'archevêque (M. de Noailles) ne se donnait pas » le premier souci pour les arrêter, ne dit pas un » mot qui les improuvât. La Sorbonne, contre ses » propres décrets et les déclarations du roi, réintégra dans toutes ses prérogatives ce réformateur scandaleux, tandis même qu'il donnait ces » étranges scandales. Mais au défaut de la puissance ecclésiastique, la puissance civile intervint, » et voici dans le châtiment la preuve incontestable » de l'attentat. Le dépositaire de l'autorité royale » s'indignant enfin, contraignit les officiers de la » faculté à comparaître par-devant les ministres, » fit biffer la conclusion qui réhabilitait le docteur, » et chassa plus ignominieusement que jamais ce » perturbateur du repos public. » L'évêque de Bayeux (M. de Lorraine) le prit alors pour son théologien. Ce prélat étant mort en 1728, Petit-Pied se retira de nouveau en Hollande. Il obtint son rappel en 1734, et mourut à Paris en 1747. Suivant le *Dictionnaire critique*, « les disputes de » l'Eglise n'altérèrent en rien la douceur, la charité et l'humanité qui faisaient son caractère. » Si l'on en croit le *Dictionnaire des livres jansénistes*, à l'article de l'*Examen théologique*, et que l'on en juge par ses écrits : « Rien n'égale le style » mordant et chagrin de Petit-Pied. Son ouvrage » est un dictionnaire d'injures et de calomnies. On » ne sait s'il n'a pas surpassé, dans cette sorte de » littérature odieuse et infamante, les Zoïle, les » Scaliger et les Scioppius de Port-Royal. » Les principaux de ses ouvrages, faits presque tous pour la défense du parti, sont : *Règles de l'équité naturelle et du bon sens, pour l'examen de la constitution* Unigenitus, 1713, in-12; *Examen théologique de l'instruction pastorale approuvée dans l'assemblée du clergé de France, et proposée à tous les prélats du royaume pour l'acceptation de la bulle*, etc., 1713, 3 vol. in-12. Cet ouvrage a été censuré par un grand nombre de prélats en 1717. *Réponses* aux *Avertissements* de l'évêque de Soissons (Languet), 5 tomes in-12, en 10 parties; *Examen pacifique de l'acceptation et du fond de la bulle* Unigenitus, 3 vol. in-12; *Traité de la liberté*, en faveur de Jansénius, in-4; *Obedientiæ credulæ vana religio, seu Silentium religiosum in causa Jansenii explicatum, et salva fide ac auctoritate Ecclesiæ vindicatum*, 1708, 2 vol.

in-12; *Traité du refus de signer le Formulaire*, 1709, in-12; *De l'injuste accusation de jansénisme, plainte à M. Habert*, etc., in-12; *Lettres* touchant la matière de l'*usure*. Il a aussi travaillé, avec Legros, à l'ouvrage intitulé : *Dogma Ecclesiæ circa usuram expositum et vindicatum*, in-4; trois *Lettres sur les convulsions*, et des *Observations sur leur origine et leur progrès*, in-4; il ne leur est pas plus favorable que le célèbre Duguet, également zélé pour les intérêts du parti (*voy.* Montgeron, Roche Jacques, et Paris); quelques *Ecrits* sur la *crainte* et la *confiance*, et sur la *distinction des vertus théologales*, etc.

* PETIT-RADEL (Philippe), médecin, né à Paris en 1749, obtint jeune au concours une place de chirurgien-aide-major des invalides. Devenu plus tard chirurgien-major, il partit pour les Indes orientales, et après trois années de séjour à Surate, revint en 1782 occuper la chaire de chirurgie à la faculté de Paris. Pour se soustraire aux calamités de la révolution, il fit un nouveau voyage aux Indes, et ne revit la France qu'en 1797. Nommé professeur de clinique chirurgicale à l'école de médecine de Paris, il remplit cette place avec succès, et mourut en chrétien le 30 novembre 1815, ayant souffert avec résignation une agonie de trois semaines. Petit-Radel se livra peu à la pratique. Elu, en 1814, président de la société de médecine, il y lut des *recherches sur les médecins mis au rang des saints et sur ceux qu'on a taxés d'athéisme*. Il cultivait la littérature latine et a trad. en vers latins les hymnes de *Callimaque*, et le roman de *Longus*, etc. Entr'autres ouvrages on a de lui : *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, 1787, 2 vol. in-8, trad. de l'anglais de Macbride, avec *notes*; *Dictionnaire de chirurgie*, 1790, 3 vol. in-4, faisant partie de l'*Encyclopédie méthodique*; *Institutions de médecine*, 1801, 2 vol. in-8; *Voyage historique, chorographique et philosophique, fait en Italie en* 1811 *et* 1812, 1815, 3 vol. in-8. Petit-Radel passait pour être très-sévère dans les examens. Ajoutons qu'il n'était pas moins connu par l'observance rigoureuse de ses devoirs religieux. — Petit-Radel (Louis-François), frère du précédent, habile architecte, né en 1740 et mort en 1818, inspecteur-général des bâtiments civils. On lui doit : *Projet pour la restauration du Panthéon français*, 1799, in-4.

* PETIT-RADEL (Louis-Charles-François), frère des précédents, né à Paris en 1756, fit ses études au collége Mazarin, puis au séminaire Saint-Louis, et fut ordonné prêtre le 23 décembre 1780. Plus tard il reçut le doctorat en Sorbonne. Il prononça, à Rouen, en 1784, le panégyrique de saint Bernard, et prêcha l'avent de 1786 à l'abbaye de Panthémont. Parmi ses discours on en remarque un sur la divinité de la religion chrétienne et le panégyrique de la sainte Vierge. M. de Lastic, évêque de Conserans, le nomma chanoine, puis son grand-vicaire. Les approches de la révolution le retinrent à Paris où il remplissait le double emploi de trésorier et d'aumônier de l'hôpital du St.-Esprit. Ayant refusé en 1791 de prêter le serment, il partit pour l'Italie, muni de lettres de recommandation pour le cardinal de Bernis, et à son arrivée à Rome, fut placé dans une maison de chanoines réguliers. Mais bientôt son instruction et son zèle pour la science lui procurèrent des connaissances honorables. Il établit dans le couvent qu'il habitait un jardin botanique, et y fit un cours d'après la méthode de Jussieu. Dans une de ses excursions, il trouva le palmier éventail, *Chamerops humilis*, qui n'était pas connu à Rome. Les racines de ce palmier étaient engagées dans les pierres d'un monument, qui lui parut être d'une construction antérieure aux Romains. Ce fut ce qui lui donna la première idée des monuments cyclopéens ou pélasgiques, sur lesquels de longues recherches l'ont amené à des découvertes qui sont aujourd'hui reconnues par tous les archéologues. De retour en France en 1801, appliqué à des études qui remplissaient presque tous ses moments, il ne reprit point les fonctions ecclésiastiques; il disait seulement la messe les dimanches, tantôt à l'église des Petits-Ménages, tantôt à celle des Dames-Carmélites de la rue Vaugirard. L'année suivante il obtint une place au bureau de statistique du ministère de l'intérieur et fut ensuite attaché à la bibliothèque Mazarine, dont en 1814 il devint administrateur en chef. Membre de l'Institut, il faisait partie de la commission chargée de la continuation de l'*Histoire littéraire* de France. Bon, simple, modeste, il observait toutes les convenances de son état, et se faisait remarquer par son obligeance et sa charité pour les pauvres. Dans les derniers temps de sa vie, l'altération de sa santé ne lui permit plus de dire la messe, et il se vit même obligé de renoncer au bréviaire. Il mourut à Paris à 80 ans, le 27 juin 1836. Outre plusieurs mémoires dans le *Recueil* de l'acad. des inscriptions, 2e série, on citera de lui : *Notice sur les aqueducs des anciens et sur la dérivation du canal de l'Ourcq*, 1803, in-8; *Explication des monuments antiques du musée*, 1804-1806, 4 vol. in-4; *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes*, 1819, in-8; *Examen analytique et tableau comparatif des synchronismes de l'histoire des temps héroïques de la Grèce*, 1827, in-4; *Recherches sur les monuments cyclopéens, et description de la collection des modèles en relief composant la galerie pélasgique de la Bibliothèque Mazarine*, publ. sur les manuscrits de l'auteur, 1841, in-8, précédé d'une notice sur Petit-Radel et de la liste de ses ouvrages au nombre de quarante-sept.

* PETIT-THOUARS. *Voy.* Dupetit-Thouars.

PETITOT (Jean), peintre, né à Genève, en 1607, porta la peinture en émail à sa perfection. Rien de plus parfait en ce genre que les ouvrages qu'on a de lui. Il parvint à trouver, avec un savant chimiste, des couleurs d'un éclat merveilleux. Il avait pour collaborateur Bordier, qui peignait les cheveux et les draperies des portraits. Ces deux artistes se rendirent à Londres. Charles Ier attacha Petitot à sa personne, et le créa chevalier. On a plusieurs portraits que cet artiste a copiés d'après les plus grands maîtres. Le célèbre Van Dyck se plaisait à le voir travailler, et à retoucher quelquefois ses ouvrages. Son talent ne se bornait point à être un excellent copiste; il savait aussi dessiner parfaitement le naturel. Après son retour, Louis

XIV et plusieurs personnes de la cour l'occupèrent longtemps. Ce prince lui accorda une pension considérable et un logement aux galeries du Louvre; mais comme cet artiste était protestant, il se retira dans sa patrie, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Il mourut à Vevay, dans le canton de Vaud, en 1691. L'art de la peinture en émail paraissait perdu pour nous après la mort de Petitot; mais il commence à reprendre une nouvelle vie, depuis que le sieur Pasquier, peintre en miniature, en est devenu le restaurateur. — Il y a eu dans ce siècle un François PETITOT, qui a continué les *Origines* de Bourgogne par Palliot.

* PETITOT (Claude-Bernard), littérateur, né en 1772 à Dijon, d'une famille très-estimée, après y avoir fait de bonnes études, vint à 18 ans à Paris où il s'essaya d'abord dans le genre dramatique. Sa tragédie d'*Hécube* fut reçue en 1792 au Théâtre-Français; mais les rapports qu'on crut y trouver avec les malheurs de la reine, en firent défendre la représentation et compromirent la sûreté de l'auteur, qui se vit obligé de se réfugier aux armées: mais dès la fin de la première campagne il fut réformé pour cause de santé. De retour à Paris, il reprit ses études favorites, et en 1800, nommé chef du bureau de l'instruction publique, il concourut de tous ses efforts à rétablir l'enseignement sur ses anciennes bases. Fontanes (*voy.* ce nom), qui, pendant les proscriptions, avait trouvé un asile à Dijon chez Petitot, devenu grand-maître de l'université, l'en fit nommer inspecteur-général. La restauration qu'il avait vue avec joie, lui conserva ses emplois; il donna sa démission au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe (en 1815), et, au second retour du roi, il fut nommé secrétaire-général de la commission d'instruction publique, puis, en 1821, conseiller de l'université. Son zèle fut, en 1824, récompensé par la place de directeur-général de l'instruction publique; mais il n'en jouit pas longtemps. Epuisé par d'immenses travaux, il tomba dans un état de langueur, et succomba le 6 avril 1825, à 53 ans. De toutes ses pièces de théâtre qu'il appelait lui-même les erreurs de sa jeunesse, aucune ne lui a survécu; outre *Hécube*, ce sont *la Conjuration de Pison*, *Géta*, et *Laurent de Médicis*; elles sont devenues très-rares parce que l'auteur en a supprimé le plus qu'il a pu les exemplaires. Sa traduction des *Tragédies d'Alfieri*, 1802, 4 vol. in-8, la seule qui existe, élégante mais froide, eut peu de succès; celle qu'il donna dans le même temps des *Nouvelles* de Cervantes, ne fut pas mieux accueillie. Les ouvrages qui recommandent Petitot et qui lui assurent une place honorable dans la littérature, sont les bonnes éditions qu'il a données de la *Grammaire de Port-Royal*, précédée d'un excellent *Essai* sur l'origine et les progrès de la langue française, 1803, in-8; des *OEuvres* de Racine, 1807, 5 vol. in-8; de *Molière*, 1812, 6 vol. in-8, avec des préfaces et des notes. Mais ses deux publications les plus importantes sont le *Répertoire du théâtre français*, Paris, 1803-1804, 23 vol. in-8; et avec des suppléments, 1817-1818, 33 vol. in-8, et la *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France*. Elle est divisée en deux séries, la première en 53 vol. commence à Philippe-Auguste (1180), et finit avec la ligue. La seconde en 79 vol. comprend le temps qui s'est écoulé depuis l'avénement de Henri IV jusqu'à la paix de Paris, conclue en 1763. Cette collection dans la publication de laquelle Petitot fut aidé par son frère, restera au nombre de nos principaux monuments historiques. Une *Notice sur Petitot* par M. Monmerqué se trouve à la tête du 57ᵉ vol. de la 2ᵉ série; des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, que ce savant a continuée et enrichie de plusieurs morceaux inédits. (*Voy.* LAHARPE, v, 91.)

PETITY (Jean-Raimond de), prêtre et prédicateur de la reine, né en 1715 à Saint-Paul-Trois-Châteaux, et mort en 1780, se distingua dans le siècle dernier par son talent pour la chaire, et par la composition de divers ouvrages. On a de lui; *Panégyrique de saint Jean Népomucène*, 1757, in-8; *Panégyrique de sainte Adélaïde*, 1757, in-8; *Etrennes françaises*, 1766, in-4; *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, 1766, 3 vol. in-4. Il y a des exemplaires datés de 1767 avec le titre d'*Encyclopédie élémentaire*; *Manuel des artistes et des amateurs*, 1770, 4 vol. in-8; *Sagesse de Louis XVI, ouvrage moral et politique sur les vertus et les vices de l'homme*, Paris, 1775, 2 vol. in-8.

PETIVER (Jacques), apothicaire, membre de la société royale de Londres, s'appliqua constamment à la physique, et surtout à la botanique, et mourut en 1718. On a de lui: *Gazophylacii naturæ et artis decades decem*, Londres, 1702, in-fol. Ce sont 102 planches gravées; les explications sont collées au *verso* des gravures. *Musei Petiveriani centuriæ X, rariora naturæ continentes, videlicet animalia, fossilia, plantas, ex variis mundi plagis advecta, ordine digesta et nominibus propriis signata*, Londres, 1692 à 1703, in-8; *Pterigraphia americana*, Londres, 1712, in-fol., avec 20 planches; *Catalogus J. Raii Herbarii britannici, ex editione L. Hans Sloane*, Londres, 1713, in-fol., etc.; en anglais, 1715, même format; *Plantarum Etruriæ rariorum catalogus*, 1715, etc.; *Hortus peruvianus medicinalis*, 1715, etc.; et un grand nombre de *Mémoires* dans les *Transactions philosophiques*.

PÉTRARQUE (François), poète italien, naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304. Son père s'étant retiré à Avignon, ensuite à Carpentras, pour fuir les troubles causés par les Guelfes et les Gibelins, et qui désolaient l'Italie, Pétrarque fit ses premières études dans ces deux villes. Envoyé à Montpellier, puis à Bologne, pour y étudier le droit, il y fit éclater ses talents et son goût pour la poésie italienne. Pétrarque n'étudiait le droit que par complaisance pour sa famille. Son père et sa mère étant morts à Avignon, il retourna dans cette ville, où il conçut bientôt de l'amour pour Laure de Noves. Il avait le visage agréable, les yeux vifs, la physionomie fine et spirituelle. Son air ouvert et noble lui conciliait à la fois l'amour et l'estime. Laure fut sensible à ces avantages de la nature; mais elle ne le lui laissa pas apercevoir. Pétrarque ne pouvant rien gagner sur son amante, ni par ses vers, ni par sa constance, ni par ses réflexions, entreprit divers voyages pour se distraire, et vint s'enfermer

dans une maison de campagne à Vaucluse, près de Lisle, dans le comtat Venaissin. Les bords de la fontaine de Vaucluse retentirent de ses plaintes amoureuses. Il se sépara encore de l'objet de sa flamme, voyagea en France, en Allemagne, en Italie, et partout il fut reçu en homme d'un mérite distingué. De retour à Vaucluse, il y trouva ce qu'il souhaitait, la solitude, la tranquillité et ses livres. Sa passion pour Laure l'y suivit. Il célébra de nouveau dans ses écrits les vertus, les charmes de sa maitresse, et les délicieux repos de son ermitage. Son nom était répandu partout. Il reçut dans un même jour des lettres du sénat de Rome, du roi de Naples, et du chancelier de l'université de Paris : on l'invitait de la manière la plus flatteuse à venir recevoir la couronne de poète sur ces deux théâtres du monde. Pétrarque préféra Rome à Paris ; il passa par Naples, où il soutint un examen de trois jours en présence du roi Robert d'Anjou, le juge des savants, ainsi que leur Mécène. Arrivé à Rome, il fut couronné de lauriers, le jour de Pâques de l'année 1341. Après avoir reçu la couronne, il fut conduit en pompe à l'église de Saint-Pierre, à la voûte de laquelle il la suspendit. La qualité de poète lauréat lui fut confirmée dans des lettres pleines des éloges les plus magnifiques. Tous les princes et les grands hommes de son temps s'empressèrent à lui marquer leur estime. Les papes, les rois de France, l'empereur, la république de Venise, lui en donnèrent divers témoignages. Retiré à Parme, où il était archidiacre, il apprit la mort de la belle Laure : il repassa les Alpes pour revoir Vaucluse, et pour y pleurer celle qui lui avait fait aimer cette solitude. Après s'être livré quelque temps à sa douleur, il retourna en Italie en 1352, pour perdre de vue des lieux autrefois si chers, et alors insupportables. (*Voy.* Noves.) Il passa à Milan, où les Visconti lui confièrent diverses ambassades. Rendu aux muses, il demeura successivement à Vérone, à Parme, à Venise et à Padoue, où il avait un canonicat : il en avait eu déjà un à Lombez, et ensuite un autre à Parme. Un seigneur du voisinage de Padoue lui ayant donné une maison de campagne à Arqua, tout près de cette ville, il y vécut 5 ans, dans les douceurs de l'amitié et dans les travaux de la littérature. Ce fut là qu'il reçut une faveur qu'il avait autrefois briguée sans avoir pu l'obtenir. Sa famille avait été bannie de la Toscane, et dépouillée de ses biens, pendant les querelles des Guelfes et des Gibelins. Les Florentins lui députèrent Boccace, pour le prier de venir honorer sa patrie de sa présence, et y jouir de la restitution de son patrimoine. Quelque sensible que fût Pétrarque à cet hommage que l'étonnement de son siècle payait à son génie alors unique, il ne voulut pas quitter sa douce retraite. Pétrarque avait rempli des missions importantes que lui avait confiées le duc de Milan. Quand Gênes se fut donnée à Jean Visconti, Pétrarque essaya, mais sans succès, de réconcilier cette république avec celle de Venise. Il se rendit auprès de l'empereur Charles IV, afin de terminer les sanglantes disputes des Guelfes et des Gibelins. Plus tard, et sous Galéas Visconti, il alla encore trouver Charles IV, et parvint à le dissuader d'une nouvelle expédition au-delà des Alpes. Il en reçut pour récompense le diplôme de comte palatin, renfermé dans une riche boite d'or. Il accepta le diplôme et renvoya la boite au chancelier de l'empire. Il vint deux fois en France chargé de diverses missions : il s'y rendit en 1360 pour complimenter le roi Jean sur sa délivrance. Ce fut Pétrarque qui fit connaitre *Sophocle* en Italie; il rendit au monde littéraire les *Institutions oratoires de Quintilien* et d'autres morceaux d'anciens écrivains, et par ses conseils, Galéas Visconti fonda l'université de Pavie. Il était versé dans presque toutes les sciences sacrées et profanes, qu'il cultivait dans sa solitude. Il mourut en 1374, à 70 ans. Pétrarque passe avec raison pour le *restaurateur des lettres*, et pour le *père de la bonne poésie italienne*. Il se donna une peine extrême pour déterrer et pour conserver des manuscrits d'auteurs anciens. On trouve dans ses vers italiens un grand nombre de traits semblables à ces beaux ouvrages des anciens, qui ont à la fois la force de l'antique et la fraicheur du moderne. Ses *Sonnets* et ses *Canzoni* sont regardés en Italie comme des chefs-d'œuvre. Ce qu'on admire le plus dans les vers de notre poète est cette douceur et cette mollesse élégante qui font son caractère, ce *molle atque facetum* dont parle Horace; mais il n'est pas exempt des *concetti* et des pointes qui sont ordinaires aux poètes italiens. Ses *Triomphes* lui firent moins d'honneur, quoiqu'ils offrent de l'invention, des images brillantes, des sentiments nobles et de beaux vers. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent réimprimés à Bale, en 1581, in-fol. Ses *poésies latines* sont ce qui, dans ce recueil, mérite le plus l'attention des gens de goût, après les poésies italiennes; mais elles sont inférieures à celles-ci. Son poème de la guerre punique, intitulé *Africa*, n'est pas digne d'un si grand poète, ni pour l'invention, ni pour l'harmonie, ni pour la versification. Ses autres ouvrages sont : *De remediis utriusque fortunæ*, Cologne, 1471, in-4, trad. en franç. en 2 vol. in-12, par de Grenaille, sous ce titre : *Le Sage résolu contre la Fortune*; *De otio religiosorum*; *De vera sapientia*; *De vita solitaria*; *De contemptu mundi*; *Rerum memorabilium libri VI*; *De republica optime administranda*; *Epistolæ*; les unes roulent sur la morale, les autres sur la littérature, d'autres sur les affaires de son temps (*voy.* Perticari): *Orationes*; elles tiennent de la déclamation. Tous ces ouvrages sont assez faibles; on n'y trouve le plus souvent que des choses communes, écrites d'un style ampoulé, quoique assez pur. Pétrarque a eu presque autant de commentateurs et de traducteurs que les meilleurs poètes de l'antiquité. Plus de 25 auteurs ont écrit sa *Vie*. Celle qu'on trouve dans le 28ᵉ volume des Mémoires du P. Nicéron est fort inexacte. Il y en a deux qui méritent d'être distinguées, celle de Muratori, à la tête de l'édition qu'il a donnée des *poésies* de cet auteur, et celle de M. le baron de la Bastie, dans les *Mémoires* de l'acad. des inscriptions; mais elles ont été effacées par les Mémoires que M. l'abbé de Sade a publiés sur ce poète, en 1764, 3 vol. in-4. En exaltant les qualités de son héros, il n'oublie ni ses vices ni ses

défauts; sa passion pour Laure, qui, dans le fond, paraît avoir été un amour de chevalerie ; le libertinage de sa jeunesse, son aigreur dans la dispute et son humeur caustique, ses déclamations pleines de fiel et quelquefois de fureur, dont les ennemis de l'Eglise se sont prévalus pour étayer et confirmer leurs excès. Mais sur quel fondement et avec quel avantage peuvent-ils donner pour un de leurs précurseurs un homme fameux par l'alliage bizarre de la galanterie et de la débauche, avec la qualité de chanoine et d'archidiacre, qui n'eut jamais ni la solidité d'esprit ni la gravité convenable pour s'élever contre les désordres? Panégyriste oiseux de la vertu, et tout entaché des vices qu'il ne cessait de reprendre dans les pontifes et les autres prélats romains, il ne saurait passer dans l'esprit des gens sensés que pour un déclamateur sans titre et sans conséquence. Peut-il mieux découvrir son coup-d'œil faux et sa tête exaltée, qu'en préconisant l'extravagant et séditieux Rienzi comme le restaurateur de la liberté romaine; qu'en l'égalant aux Brutus, aux Camille, à tous les plus grands héros de l'ancienne Rome? N'est-ce pas se décrier soi-même que de donner sur un pareil suffrage l'Eglise romaine pour la nouvelle Babylone, ou pour la prostituée de l'Apocalypse? Encore en cela n'est-on pas du tout d'accord avec Pétrarque. Il vomit à la vérité les injures les plus atroces, les sarcasmes les plus sanglants contre la cour d'Avignon; mais en même temps et invariablement il professe la foi du siége de Pierre, et rend un plein hommage à l'autorité de ses successeurs. Ainsi a-t-il réfuté d'avance les sectaires inconsidérés, qui u'ont érigé ses *Lettres latines* en renseignements graves et de premier ordre, que pour s'appuyer de ce témoignage factice. A ses écarts près, Pétrarque réunissait à des talents rares des qualités estimables; il fut fidèle à l'amitié, et plein de droiture et de probité au milieu des artifices de la cour. Quoiqu'il eût constaté ses faiblesses par la naissance d'un fils et d'une fille, il était pénétré des grands principes de la religion. Il en suivait scrupuleusement les pratiques; il jeûnait trois fois la semaine, et se levait régulièrement à minuit, pour payer à Dieu un tribut de louanges. Les meilleures éditions modernes de ses *Poésies italiennes* sont celles de Venise, 1756, 2 vol. in-4, de Padoue, 1819-20, 2 vol. in-4, donnée par Ant. Marsand (*voy.* ce nom); de Paris, 1821, 2 vol. in-8, avec un commentaire de Biagioli; de Milan, 1826, in-18, avec les explications du comte Leopardi (*voy.* ce nom); elles ont été traduites plusieurs fois en français, en prose, par l'abbé Roman, Levèsque, etc., en vers par Léonce de St.-Géniez, Camille Esminau, et le comte de Montesquiou. Ses *Vite de i pontefici ed imperatori romani*, Florence, 1478, in-fol., sont rares. On a de Foscolo *Essai historique et critique sur Pétrarque* (en anglais) Londres, 1810, in-8, (*voy.* Foscolo), et du professeur Levati; *Viaggi* ou *Voyages de Pétrarque en France, en Allemagne et en Italie*, Milan, 1820, 5 vol. in-8; tableau des mœurs du XIVe siècle; enfin Ant. Marsand, l'un des plus grands admirateurs du poète italien, a publié la *Bibliotheca Petrarchesca* (*voy.* v. 525.) (*Voy.* Muratori, Muzio et Sade).

PETREIUS (Théodore), né à Kempen, dans l'Over-Issel, le 17 avril 1567, se fit chartreux à Cologne, où il mourut le 20 avril 1640, après avoir été élevé à différentes charges dans son ordre. Il employa ses moments de loisir à composer ou à traduire divers ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'honneur de l'ordre qu'il avait embrassé. Les principaux sont : *Catalogue des écrivains de son ordre*, Cologne, 1609; *Chronologie des papes et des empereurs*, Cologne, 1626, in-4; *Des mœurs et des erreurs des hérétiques*, Cologne, 1629, in-4. Les recherches de Pétréius n'ont pas été assez grandes pour porter ces ouvrages à leur perfection.

PETRI (*Cunerus*), né à Duyvendych, en Zélande, reçut sa première éducation à Brouwershaven, étudia en philosophie à Louvain, fut fait pléban (curé) de Saint-Pierre dans la même ville, et créé docteur en 1560. Il montra constamment une grande aversion contre les nouveautés, et fut un des grands adversaires de Michel Baïus. On le choisit pour être le premier évêque de Leuwarden dans la Frise occidentale en 1570; il y tint, le 25 avril de la même année, un synode dont les statuts ont été publiés en 1719, dans l'histoire des évêques de Leuwarden, par Heussenius. Il y exerça toutes les fonctions d'un bon pasteur jusqu'à la prise de sa ville épiscopale: les calvinistes et les anabaptistes le tinrent prisonnier dans Barlingen, où il eut beaucoup à souffrir pendant deux ans. Il fut ensuite chassé du pays, et se retira à Munster, où il exerça pendant quelque temps les fonctions de suffragant, et finit par enseigner l'Ecriture sainte à Cologne, où il mourut le 15 février 1580, à 49 ans. On a de lui plusieurs *Traités* latins; sur les *devoirs d'un prince chrétien*, Cologne, 1580, in-8; sur le *sacrifice de la messe*, Louvain, 1572; sur l'*accord des mérites de J.-C. avec ceux des saints*; sur le *célibat des prêtres*; sur la *grâce*, etc.; sur les *marques de la véritable Eglise*, Louvain, 1568; et dans la *Bibliotheca pontificia* de Rocaberti.

PETRI (*Suffridus*), né à Ryntsmageest, près de Dockum en Frise, le 13 juin 1527, mort à Cologne le 23 janvier 1597, enseigna les belles-lettres à Erfurt. Il fut ensuite secrétaire et bibliothécaire du cardinal de Granvelle, professeur en droit à Cologne, et historiographe des états de Frise. Les papes Sixte V et Grégoire XIII lui donnèrent des marques d'estime. Il se signala par plusieurs ouvrages; les principaux sont : *De Frisiorum antiquitate et origine*, Cologne, 1590, in-8; *Apologia pro origine Frisiorum*, Franeker, 1603, in-4; *De Scriptoribus Frisiæ*, 1593, in-8. Suffridus y donne une *Notice* de 165 écrivains frisons, rangés selon l'ordre chronologique. Il en faut supprimer au moins les 30 premiers, qui ne sont que des personnages imaginaires. Suffridus est assez exact sur les vrais écrivains de Frise; les détails qu'il donne sur un grand nombre sont très-curieux. Il a donné des *Versions* en latin d'*Athénagore*, des trois derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique de Sozomène*, de *quelques livres de Plutarque*; toutes ces versions sont enrichies de *notes* et de *commentaires*; *De illustribus Ecclesiæ scriptoribus auctores præcipui veteres*, Cologne, 1580; c'est une collection précieuse qui a été aug-

mentée par Aubert Le Mire et Jean-Albert Fabricius; *Gesta pontificum leodiensium*, dans les *Gesta*, etc... de Chapeauville, tom. 3. Ce morceau de l'histoire de Liége va depuis 1389 jusqu'en 1505. Outre ces ouvrages, Suffridus en avait composé un très-grand nombre dont on a sujet de regretter la perte. Il écrivait bien en latin, possédait le grec, était versé dans l'histoire sacrée et profane, dans le droit et la théologie; mais il manquait de critique.

PÉTRI (Barthélemy), docteur et chanoine de Douai, né à Lintré, près de Tirlemont, dans le Brabant, enseigna à Louvain, puis à Douai, où il mourut en 1630, à 85 ans. On lui doit : le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, avec de savantes notes, Douai, 1611 et 1631; des *Commentaires* sur les *Actes des Apôtres*, Douai, 1622, in-4; l'*Edition des Œuvres posthumes* d'Estius, auxquelles il a ajouté ce qui manquait des Epîtres canoniques de saint Jean.

PÉTRONE (saint), évêque de Bologne, au ve siècle, homme éminent en piété, écrivit la *Vie* des moines d'Egypte, pour servir de modèle à ceux d'Occident. Il avait fait un voyage exprès pour les connaître : la relation qu'il nous a donnée est dans le second livre des *Vies des Pères*. Voyez *Historia litt. Eccl. aquileiensis* de Fontanini.

PÉTRONE (*Petronius Arbiter*) naquit aux environs de Marseille. Son goût pour les plaisirs et les beaux-arts le fit connaître à la cour de Claude; il en fut comblé de bienfaits. Nommé proconsul de Bithynie, puis consul, il fut l'un des principaux confidents de Néron, et comme l'intendant de ses plaisirs; ce qui lui fit donner le surnom d'*Arbiter*. Sa faveur lui attira l'envie de Tigellin, autre favori de Néron, qui l'accusa d'être entré dans la conspiration de Pison contre l'empereur. Pétrone fut arrêté et condamné à perdre la vie. Il prévint le tyran et se fit ouvrir les veines. Saint-Evremont fait de cet épicurien le portrait le plus avantageux; c'est l'éloge du maître fait par un disciple. Il n'avait, dit Tacite, la réputation ni de prodigue, ni de débauché, comme la plupart de ceux qui se ruinent, mais d'un voluptueux raffiné, qui consacrait le jour au sommeil, et la nuit au plaisir. Ce courtisan est fameux par une *satire* qu'avant d'expirer il envoya cachetée à Néron, dans laquelle il faisait une critique de ce prince sous des noms empruntés. Voltaire conjecture que ce qui nous en reste n'en est qu'un extrait fait sans goût et sans choix par un libertin obscur. Pierre Petit déterra à Trau en Dalmatie, l'an 1665, un fragment considérable, qui contient la suite du *Festin de Trimalcion*. Ce fragment, imprimé l'année suivante à Padoue et à Paris, excita une guerre parmi les littérateurs. Les uns soutenaient qu'il était de Pétrone, et les autres le lui enlevaient. Petit défendit sa découverte et envoya le manuscrit à Rome, où il fut reconnu pour être du xve siècle. Les critiques de France, qui en avaient attaqué l'authenticité, se turent lorsqu'on l'eut déposé dans la bibliothèque du roi. On l'attribue généralement aujourd'hui à Pétrone, et on le trouve à la suite de toutes les éditions qu'on a données de cet auteur licencieux. Le public n'a pas jugé si favorablement des autres fragments, tirés d'un manuscrit trouvé à Belgrade en 1688, que Nodot publia à Paris en 1694. Quoique l'éditeur (Charpentier) et plusieurs autres savants les aient crus de Pétrone, les gallicismes et les autres expressions barbares dont ils fourmillent les ont fait juger indignes de cet auteur. Ses ouvrages non contestés sont : le *Poëme de la guerre civile* entre César et Pompée, traduit en prose par l'abbé de Marolles, et en vers français par le président Bouhier, Hollande, 1737, in-4. Pétrone, dégoûté de la gazette ampoulée de Lucain, opposa *Pharsale* à *Pharsale*; mais son ouvrage, quoique meilleur à certains égards, n'est nullement dans le goût de l'époque. C'est plutôt une prédiction des malheurs qui menaçaient la république dans les derniers temps. Un autre *Poëme sur l'éducation de la jeunesse romaine*; deux *Traités*, l'un *sur la corruption de l'éloquence*, et l'autre *sur les causes de la perte des arts*; un *Poëme de la vanité des songes*; le *Naufrage de Lycas*; *Réflexions sur l'inconstance de la vie humaine*; *Le Festin de Trimalcion*. Les bonnes mœurs ne lui ont pas obligation de cette satire. C'est un tableau des plaisirs d'une cour corrompue, et le peintre est plutôt un courtisan adulateur, qu'un censeur public qui blâme la corruption. On sait que Pétrone a le premier imaginé d'attribuer à la crainte la croyance d'un Dieu : *Primus in orbe Deos fecit timor* (1). Erreur aussi absurde qu'impie et funeste à la société humaine. Robertson l'a adoptée, avec beaucoup d'autres également révoltantes, dans son *Histoire de l'Amérique* (tom. 2, page 376). Bayle l'avait d'abord goûtée; mais, plus sage que l'écrivain anglais, il l'a rejetée ensuite et l'a combattue en ces termes : « Nous pouvons dire tout le contraire de ce que disait ce philosophe impie et libertin qui assurait, plutôt par le plaisir de dire un bon mot que par une véritable conviction, que c'était la crainte qui avait établi la créance de la Divinité; car c'est au contraire la seule crainte des châtiments qui fait que quelques-uns cherchent à se persuader qu'il n'y a point de Dieu. » *Pensées diverses*, tom. 2. Les ouvrages de Pétrone furent trouvés en 1413 dans la Bibliothèque de Saint-Gall. Nodot en a traduit plusieurs, 1709, 2 vol. in-12, sans en exclure les peintures lascives qui ont mérité à Pétrone le titre de *Auctor purissimæ impuritatis*. M. Dujardin en a traduit aussi une partie sous le nom de *Boispréaux* : tous les deux eussent pu s'occuper d'un travail plus honnête et plus utile. Depuis, Deguerle (*voy.* ce nom) a trad. la *Guerre civile* en vers français; et P. Durand le *Satyricon* en prose, imprudence qui lui fit perdre sa place à l'université.

PETRONE-MAXIME. *Voy.* MAXIME.

PETROWITZ. *Voy.* ALEXIS.

PETRUCCI. *Voy.* LÉON X.

PETTHO (Grégoire), noble Hongrois, vivait vers la fin du xviie siècle. Il a donné une *Collection des Chorniques de Hongrie*, écrite dans la langue du pays, Vienne, 1711. André Spangury, jésuite, en a donné une édition augmentée, Cassovie, 1734, in-4.

PETTY ou PETYT (Guillaume), économiste anglais, voyagea en France et en Hollande, fut pro-

(1) Cet hémistiche se retrouve dans Stace (*Thébaïde*, liv. 3, v. 661), qui l'a pris évidemment à Pétrone.

fesseur d'anatomie à Oxford, puis médecin du roi Charles II, que le fit chevalier en 1661. Petty avait d'abord servi dans la marine, où il se fit des économies avec lesquelles il alla étudier la médecine en Hollande et à Paris. Il s'y fit connaître par une *machine* à copier les lettres qui lui mérita un *brevet*. Il passa à Oxford, y professa l'anatomie, et rendit la vie à une femme qui venait d'être pendue. Nommé professeur à Londres, puis médecin à l'armée d'Irlande, il se montra favorable à Cromwell, s'attacha depuis aux Stuarts, et devint grand arpenteur d'Irlande. Petty s'occupa de la construction maritime, de l'économie et de la mécanique. Il acquit des terres en Irlande, y établit des forges, des pêcheries, ouvrit des mines, et amassa une grande fortune. Il mourut à Londres en 1687; il était né à Rumsey, dans le comté de Southampton, en 1623. On a de lui un grand nombre d'ouvrages; les principaux sont : un *Traité des taxes et des contributions*; *Jus antiquum communium Angliæ assertivum*, in-8; ouvrage intéressant pour l'Angleterre, où la chambre des communes a proprement l'administration des finances. Ce livre utile a été traduit en français sous ce titre : *La Défense des droits des communes d'Angleterre*, in-12; *Britannia languens*, in-8. Cet ouvrage est rare.

PEUCER (Gaspard), médecin et mathématicien, né à Bautzen, dans la Lusace, en 1525, fut docteur et professeur de médecine à Wittemberg. Il devint gendre de Mélanchthon, dont il répandit les erreurs, et des ouvrages duquel il donna une édition à Wittemberg, en 5 vol. in-fol. Peucer mourut à Dessau en 1602, à 78 ans. Outre cette édition, il nous reste de Peucer : *De præcipuis divinationum generibus*; ce traité fut traduit en français par Simon Goulard, Anvers, 1584, in-4; *Methodus curandi morbos internos*, Francfort, 1614, in-8; *De febribus*, ibid., 1614, in-8; *Vitæ illustrium medicorum*; *Hypotheses astronomicæ*; *Les noms des monnaies, des poids et des mesures*, in-8. Auguste, électeur de Saxe, le fit enfermer pendant dix ans dans une étroite prison à Dresde et à Leipsig (1), parce qu'il s'efforçait de publier la doctrine des sacramentaires dans ses états. Il écrivit, dit-on, dans sa prison, ses pensées sur la marge des vieux livres qu'on lui donnait pour se désennuyer, et il faisait de l'encre avec des croûtes de pain brûlées et détrempées dans le vin : ressource ingénieuse, qu'on attribue aussi à Pellisson.

PEURBACH. *Voy.* PURBACH.

PEUTINGER (Conrad), né à Augsbourg en 1465, fit ses études avec beaucoup de succès dans les principales villes d'Italie. De retour dans sa patrie, il montra le fruit des connaissances qu'il avait acquises. Le sénat d'Augsbourg le choisit pour son secrétaire et l'employa dans les diètes de l'empire, dans celles de Worms et dans les différentes cours de l'Europe. Peutinger ne se servit de son crédit que pour faire du bien à sa patrie; c'est à ses soins qu'elle dut le privilége de battre monnaie. Ce bon citoyen mourut en 1547, à 82 ans, après avoir passé ses dernières années dans l'enfance. L'empereur Maximilien l'avait honoré du titre de son conseiller. Il était marié, et rendit sa femme heureuse; il est vrai qu'elle était digne de lui par ses connaissances et par son caractère. Ce savant est principalement célèbre par la *Table* qui porte son nom. C'est une carte dressée sous l'empire de Théodose le Grand, dans laquelle sont marquées les routes que tenaient alors les armées romaines dans la plus grande partie de l'empire d'Occident. On en ignore l'auteur; Peutinger la reçut de Conrad Celtes, qui l'avait trouvée dans un monastère d'Allemagne. François-Christophe de Scheib en a donné une magnifique édition in-fol., à Vienne, 1753, enrichie de dissertations et de savantes notes. Cette carte, devenue si fameuse, n'est pas l'ouvrage d'un géographe ni d'un savant, et dès lors la bizarre disposition des rivages et la chimérique configuration des terres ne doivent pas nous paraître énigmatiques. Il n'y a là aucun mystère, mais seulement de l'ignorance. Il paraît que c'est l'ouvrage d'un soldat romain uniquement occupé des chemins et des lieux propres à camper, ou plutôt des lieux où il y avait eu quelque campement, où il s'était fait quelque ouvrage, quelque expédition, etc., sans s'embarrasser en aucune façon de la situation respective que ces lieux avaient dans l'arrangement géographique des différentes places du globe. Voici ce qu'en dit le savant Velser : *Auctorem geographiæ imperitum, mathematicas litteras in universum non doctum fuisse, necessario fatendum. Res enim loquitur, cum neque provinciarum circumscriptiones et figuræ, neque littorum canonibus respondeant. Inde fit ut non temere suspicer hæc in turbido castrensi, potius quam erudito scholarum pulvere nata.* On a encore de Peutinger : *Sermones convivales, in quibus multa de mirandis Germaniæ antiquitatibus referuntur*, qui se trouvent dans le 1er vol. de la Collection de Schardius. La meilleure édition de cet ouvrage est celle d'Iéna, 1683, in-8; *De inclinatione romani imperii, et gentium commigrationibus*, à la suite de *Sermones convivales* et de *Procope*. On en trouve des extraits dans les écrivains de l'*Histoire des Goths*, de Vulcanius; *De rebus Gothorum*, Bâle, 1531, in-fol.; *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum*, Mayence, 1528, in-fol.

* PEY (Jean), ecclésiastique instruit et zélé, né vers 1740 en Provence, après avoir été curé près de Toulon, devint vicaire général du diocèse et ne tarda pas à se faire connaître par ses talents pour la controverse. L'assemblée du clergé de 1775 loua ses efforts pour la défense de la religion attaquée alors par une secte puissante. Appelé peu de temps après à Paris, il y obtint un canonicat de la métropole et profita des loisirs que lui laissait cette place pour composer divers ouvrages estimables. Ayant refusé le serment, il se retira d'abord à Louvain, puis à Constance où il mourut en 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Vérité de la religion chrétienne prouvée à un déiste*, 1770, 2 vol.; *Le Philosophe catéchiste*, ou *Entretiens sur la religion entre le comte de *** et le chevalier de ****, 1779, in-12; *Observations sur la théologie de Lyon* (*voy.* MONTAZET); *De l'autorité des deux puissances*, 1781, 3 vol. in-8; 1788, 2 vol. in-8; Liége, 1790, 4 vol. in-8. C'est, dit un de ses

(1) On montre encore à Leipsig l'endroit vrai ou faux de cette prison. Au reste, ce traitement était inconséquent de la part d'un prince qui s'était cru permis de secouer le joug de l'autorité en matière de religion.

adversaires (le fameux Camus), un des livres les mieux faits et les plus savants que l'on ait composés sur cette matière ; il a été trad. en espagnol (abrégé), Bayonne, 1822, 2 vol. gr. in-8 ; *De la tolérance chrétienne, opposée au tolérantisme philosophique*, 1785, in-12 ; le *Sage dans la solitude*, imité d'*Young*, 1787, in-8 ; *La loi de nature développée et perfectionnée par la loi évangélique*, Paris, 1789, in-8 ; *Le Philosophe chrétien considérant les grandeurs de Dieu dans ses attributs et dans les mystères de la religion*, Louvain, 1793, in-8.

* PEYRARD (François), professeur de mathématiques spéciales au lycée Bonaparte, né vers 1760 à Vial, commune de Saint-Victor-Malescourt (Haute-Loire), était doué de talents très-remarquables ; mais après s'être fait un nom dans les sciences par son érudition et sa capacité, il s'attira, par son inconduite, l'animadversion des hommes sages, et mourut à Paris à l'hôpital Saint-Louis le 3 octobre 1822. Outre plusieurs édit. augment. du *Cours de mathématiques* de Bezout (*voy.* ce nom), on lui doit de bonnes traduct. françaises des *Œuvres* d'Archimède et d'Euclide (*voy.* ces noms) ; *de la Nature et de ses lois*, 4e édit. 1794, in-8. Ouvrage dans lequel il soulève la question du percement de l'isthme de Suez et de la jonction de la Méditerranée à la mer rouge par un canal ; *Précis historique des principales descentes qui ont été faites en Angleterre depuis Jules César*, 1798, in-8 ; *De la Supériorité de la femme au-dessus de l'homme* (sous le pseudonyme de Roëtig), *et le traité de l'incertitude des sciences*, trad. du latin de H. Corneille Agrippa, 1803, in-12 ; *Alphabet français*, 1805, in-8 ; *Statistique géométrique démontrée à la manière d'Archimède*, Paris, 1812, in-8 ; *Les Principes fondamentaux de l'arithmétique, suivis des règles nécessaires au commerce et à la banque*, 3e édit., Paris, 1822, in-8 ; 6e éd. 1833. Il a laissé manuscrite une traduction lat. et franç. des *Coniques d'Apollonius de Perge*, qui a obtenu l'approbation de l'académie des sciences.

PEYRAT (Guillaume du), d'abord substitut du procureur-général, ensuite prêtre et trésorier de la Sainte-Chapelle à Paris, mourut en 1645. On a de lui : l'*Histoire de la Chapelle* des rois de France, 1645, in-fol. ; des *Essais poétiques*, 1633, in-12, beaucoup moins estimés que l'ouvrage précédent, qui est savant et curieux.

PEYRE (Jacques d'Auzolles, sieur de la), gentilhomme auvergnat, né en 1571, fut secrétaire du duc de Montpensier, et mourut en 1642. Il s'était appliqué particulièrement à la chronologie ; et comme elle n'était pas encore fort débrouillée, ses ouvrages en ce genre, quoique pleins d'inexactitudes et bizarrement intitulés, passèrent pour des chefs-d'œuvre aux yeux des ignorants. Parmi plusieurs rêveries, il soutenait que les impostures recueillies par Annius de Viterbe (et plus anciennes que lui) pouvaient être justifiées ; qu'on pourrait ne donner à l'année que 364 jours, afin qu'elle commençât toujours par un samedi. Il eut des disputes assez vives avec le savant P. Petau, qu'il accabla d'injures. Ses productions ne méritent pas d'être citées, à l'exception de l'*Anti-Babau*, Paris, 1632, in-8, moins à cause de sa bonté que de sa singularité. Cependant on fit frapper une médaille en son honneur, avec le titre de *Prince des chronologistes*.

* PEYRE (Marie-Joseph), architecte du roi, membre de l'académie d'architecture, né à Paris en 1730, mort à Choisy-le-Roi, le 11 août 1785, cultiva l'art auquel il doit sa célébrité avec tant de succès, qu'il fut envoyé pensionnaire à Rome où il étudia les monuments antiques. Dès ses débuts, il se fit remarquer par la hardiesse de ses conceptions, et par un style ferme et raisonné. Plus tard il fut un de ceux qui contribuèrent à opérer dans l'architecture une révolution analogue à celle que Vien commençait dans la peinture. En 1765, il publia 1 vol. in-fol. de ses *OEuvres d'architecture*, où l'on remarque surtout ses plans d'un palais et celui d'une église cathédrale. Bien que ses projets ne soient pas exempts des défauts que l'on remarque dans l'architecture du règne de Louis XV, tous portent l'empreinte du génie et se distinguent par un style élevé, et une grande habileté dans la disposition des plans et dans l'emploi des différents ordres. Le monument le plus important de ce célèbre architecte, est le *théâtre de l'Odéon*, qui, malgré les deux incendies qu'il a éprouvés, offre dans la masse des bâtiments que les flammes ont respectés, un des plus beaux édifices de Paris en ce genre. *Sa Dissertation sur les distributions des anciens comparées à celles des modernes*, est imprimée dans la 2e édit. de ses *OEuvres*, 1795.

* PEYRE (Antoine-François), architecte, surnommé *le Jeune*, frère du précédent, né à Paris le 5 avril 1739, étudia d'abord la peinture, puis suivit la même carrière que son frère aîné, sous les auspices duquel il concourut et obtint le grand prix en 1763. A l'étude des monuments antiques, il joignit, pendant son séjour en Italie, celle de la perspective, et en acquit une connaissance profonde, comme le prouvent ses beaux dessins qui ornent le musée royal représentant : l'*Intérieur de la basilique de St.-Pierre*, la *Vue de la coupole et du baldaquin éclairés par la croix lumineuse du vendredi saint*, et celle *de la colonnade au moment de la procession de la Fête-Dieu*. Revenu en France, il fut nommé successivement contrôleur des bâtiments du roi à Fontainebleau, puis à Saint-Germain. Il bâtit dans cette dernière ville deux petites églises, remarquables par la bonne ordonnance et la justesse des proportions. Admis en 1777, à l'académie d'architecture, il fut appelé deux ans après par l'électeur de Trèves pour continuer son palais de Coblentz commencé sur un plan vicieux. La manière dont il s'acquitta de cette tâche difficile accrut beaucoup sa réputation. Retiré à Fontainebleau pendant les moments les plus orageux de la révolution, il s'efforça de soustraire à la fureur des vandales divers objets d'arts, particulièrement les bronzes qui embellissaient cette résidence royale. C'en était assez pour le rendre suspect ; il fut détenu au château, devenu maison d'arrêt, jusqu'au 9 thermidor. Depuis, il fut nommé membre de l'institut, du conseil des bâtiments civils, de l'administration des hospices, etc. Il mourut le mars 1823. Son *Eloge* a été prononcé à l'institut,

par M. Quatremère de Quincy. On a de cet architecte : *Restauration du Panthéon français*; *compte rendu, etc.*, 1799, in-4; *OEuvres d'architecture*, 1819-20, in-folio, et plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'institut, classe de littérature et beaux arts. On a publié : *Notice des tableaux, dessins, gouaches, etc., composant le cabinet de feu M. Peyre*, Paris, 1823, in-8.

** PEYRE (Antoine-Marie), architecte, neveu du précédent et fils de Marie-Joseph, né en 1770 à Paris, eut pour premiers maîtres son père et son oncle Il suivait les cours de l'académie lorsque la révolution éclata; et il en embrassa la cause avec toute l'effervescence de la jeunesse. Devenu aide-de-camp de Lafayette, il fut blessé à côté de lui le 17 juillet 1791 au champ de mars. Plus tard dénoncé comme *feuillant*, pour se soustraire au danger qui le menaçait, il rejoignit l'armée des côtes, comme simple artilleur, et ne revint à Paris qu'après le 9 thermidor. Nommé sous le directoire architecte des bâtiments civils, il rentra comme chef de bataillon dans la garde nationale, et donna dans diverses circonstances des preuves de son ardeur belliqueuse. Après la révolution de 1830, il redevint aide-de-camp de la Fayette; mais ses nombreuses occupations à cette époque ne lui permirent pas de rester à l'état-major. Il mourut à Paris, le 25 février 1843. Outre une édition des œuvres d'architecture de son père (*voy.* plus haut), on lui doit : *Projets d'architecture*, 1812, in-fol., avec 13 pl.; *Considérations sur la nécessité de rétablir l'ancienne académie*, etc., 1815, in-4, et quelques opuscules relatifs à la reconstruction de la salle de l'Odéon, que l'on doit à son père.

PEYRÈRE (Isaac de la), né en 1594, à Bordeaux, de parents protestants, entra au service du prince de Condé, auquel il plut par la singularité de son esprit. Il s'imagina, en lisant le chap. V de l'*Epître aux Romains* de saint Paul, qu'Adam n'était pas le premier homme. Pour prouver cette opinion extravagante, il mit au jour, en 1655, un livre imprimé en Hollande, in-4 et in-12, sous ce titre : *Præadamitæ, sive Exercitatio super versibus 12, 13, 14 capitis 5 Epistolæ Pauli ad Romanos*. Cet ouvrage fut condamné aux flammes à Paris, et l'auteur mis en prison à Bruxelles, à la sollicitation de l'archevêque de Malines. Le prince de Condé ayant obtenu sa liberté, il passa à Rome en 1656, et y abjura, entre les mains du pape Alexandre VII, le calvinisme et le préadamisme. On croit que sa conversion ne fut pas sincère, du moins par rapport à cette dernière hérésie. Il est certain qu'il avait envie d'être chef de secte. Son livre décèle son ambition; il y flatte les juifs, et les appelle à son école. De retour à Paris, malgré les instances que lui avait faites le pontife pour le retenir à Rome, il rentra chez le prince de Condé en qualité de bibliothécaire. Quelque temps après, il se retira au séminaire des Vertus à Aubervilliers, près de Paris, où il mourut en 1676, à 82 ans, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise. On rapporte néanmoins qu'ayant été pressé, à l'article de la mort, de rétracter son opinion sur les préadamites, il répondit : *Hi quæcumque ignorant, blasphemant*. On le soupçonna toute sa vie de n'être attaché à aucune religion, moins peut-être par corruption de cœur que par vanité et par bizarrerie d'esprit. Il avait des connaissances, et il écrivait assez bien en latin. Outre l'ouvrage déjà cité, on a de lui un traité aussi singulier que rare, intitulé : *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8; une *Relation du Groënland*, 1647, in-8; celle de *l'Islande*, 1663, in-8, aussi intéressante; une *Lettre à Philotime*, 1658, in-8, dans laquelle il expose les raisons de son abjuration et de sa rétractation, etc. Son ouvrage *Præadamitæ* a été solidement réfuté par le Prieur (*voy.* ce nom). Un poète lui fit cette épitaphe, rapportée par *Moréri*.

La Peyrère ici gît, ce bon Israélite,
Huguenot, Catholique, enfin Préadamite :
Quatre religions lui plurent à la fois;
Et son indifférence était si peu commune,
Qu'après quatre vingt ans qu'il eut à faire un choix,
Le bonhomme partit, et n'en choisit pas une.

PEYRÈRE (Abraham), frère du précédent, avocat au parlement de Bordeaux, est auteur d'un recueil des *Décisions du parlement de Bordeaux*, dont la dernière édition est de 1725, in-fol.

* PEYRILHE (Bernard), médecin, né en 1735 à Perpignan, mort dans la même ville en 1804, fut professeur de matière médicale à la faculté de Paris, et membre de plusieurs sociétés savantes. On lui doit le tome 2 de l'*Histoire de chirurgie, depuis son origine jusqu'à nos jours*, Paris, 1774-80, 2 vol. in-4, fig.; ouvrage plein d'érudition et qui suppose beaucoup de recherches. Le tome premier avait été publié par Dujardin, le 3e vol. que Peyrilhe avait composé seul est resté inédit. Sue a donné l'énumération de ses ouvrages dans son *Discours prononcé à la rentrée de l'école de médecine de Paris, le 5 novembre* 1804.

* PEYRON (Jean-François-Pierre), peintre, né en 1744 à Aix, doué d'un vif sentiment du beau, goûta de bonne heure le Poussin, et fit une étude spéciale de ses ouvrages. Il obtint le grand prix en 1773, par un tableau représentant la *Mort de Sénèque*, qui était une protestation contre le mauvais goût de l'époque, et résolut de marcher sur les traces de Vien qui avait commencé une réforme, que David a eu la gloire d'achever (*voy.* DAVID). Admis à l'académie de peinture en 1783, il fut, deux ans après, nommé directeur de la manufacture des Gobelins, et chargé de plusieurs travaux importants pour le roi. Il perdit tout à la révolution, et dès lors il ne fit que languir jusqu'à sa mort, arrivée le 20 janvier 1815. David, qui assistait à ses obsèques, fit son éloge d'un seul mot : *Peyron m'a ouvert les yeux*. Ses deux principaux tableaux : *Cimon se dévouant à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père*, et *Paul Emile s'indignant de l'humiliation où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds*, sont au musée royal. On estime sa *Mort de Socrate*, qui décorait une des salles du palais des députés. Peyron a gravé neuf pièces à l'eau forte, dont quatre d'après le Poussin, une d'après Raphaël, et quatre d'après ses propres dessins.

* PEYRON (Jean-François), frère du précédent, né en 1748 à Aix, d'abord secrétaire d'ambassade

à Bruxelles, fut ensuite envoyé commissaire dans les Indes-Orientales, fut attaché à M. de Bussy, gouverneur de Pondichéry, et mourut à Goudelour, le 18 août 1784. Outre des traductions de divers ouvrages de l'anglais, on a de lui : *Nouveau voyage en Espagne pendant les années* 1777 *et* 1778, 1782, 2 vol. in-8, très-estimé, et que l'on peut encore consulter avec fruit.

PEYRONIE (François Gigot de la), né à Montpellier en 1678, exerça longtemps la chirurgie à Paris, avec un succès distingué, qui lui mérita la place de premier chirurgien de Louis XV, qui lui conféra, en 1721, des lettres de noblesse. Ayant guéri, en 1738, le Dauphin d'un dépôt survenu à la mâchoire inférieure, le roi lui fit don d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. Il profita de sa faveur auprès de Louis XV pour procurer à son art des honneurs qui animassent à le cultiver, et des établissements qui servissent à l'étendre. L'académie royale de chirurgie à Paris fut fondée par ses soins en 1731, éclairée par ses lumières, et encouragée par ses bienfaits A sa mort, arrivée à Versailles en 1747, il fit des legs considérables à la communauté des chirurgiens de Paris, et à celle de Montpellier. La Peyronie était membre de l'académie des sciences. Son *Eloge*, par Briot (*voy.* ce nom, II, 229), a été couronné par l'acad. de médecine de Montpellier en 1819.

* PEYROT (Jean-Claude), prieur-curé de Pradinas, né à Milhau en 1709, s'adonna à la poésie, et vit plusieurs de ses pièces couronnées par les académies de Toulouse et de Rhodez. Encouragé par ses premiers succès, il tenta de faire parler aux muses la langue des paysans de Rouergue, et il y réussit complétement. Son poème des *Quatre saisons, ou les Géorgiques patoises*, imprimé en 1781, in-12, lui fit dans sa province une réputation qui parait devoir durer autant que celle de Goudouli (*voy.* ce nom), auquel on l'a comparé. La révolution chassa le poète de son modeste prieuré. Il vint alors habiter le hameau de Paillas, près de Milhau, où il mourut en 1795, âgé de 86 ans. Ses *OEuvres patoises et françaises* ont eu plusieurs éditions. La 4e, annoncée comme la plus complète, Milhau, 1823, in-8, est ornée du portrait de l'auteur.

PEYROUSE. *Voy.* Lapérouse.

PEYSSONNEL (Charles de), né à Marseille en 1700, sut allier le commerce avec l'érudition. Il mérita, par son intelligence dans le négoce, la place de secrétaire de l'ambassade de France à Constantinople, puis celle de consul à Smyrne, qu'il remplit avec beaucoup de désintéressement et à l'avantage des commerçants. Ses connaissances dans les antiquités lui ouvrirent les portes de l'académie des inscriptions. Les *Mémoires* qu'il présenta à cette société, et en particulier sa *Dissertation sur les rois du Bosphore*, prouvent combien il était digne d'y être agrégé. Il mourut en 1757. Il contribua de même que l'un de ses frères à créer une académie à Marseille.

* PEYSSONNEL (Louis-Charles), fils du précédent, né à Marseille en 1727, fut aussi consul-général à Smyrne, et correspondant de l'acad. des inscriptions, et mourut à Paris en 1790. On a de lui plusieurs ouvrages importants : *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, 1765, in-4; *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, 2 vol. in-8; *Examen du livre intitulé :* Considérations sur la guerre actuelle des Turcs, par Volney, 1788, in-8; *Situation politique de la France, et ses rapports actuels avec toutes les puissances de l'Europe*, 1789, nouv. édit., 1792; *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, 1790, in-8.

PEZAI ou PEZAY (Alexandre-Frédéric-Jacques Masson, marquis de), né à Versailles en 1741, s'attacha d'abord à la littérature, et entra ensuite dans le service. Il devint capitaine de dragons, donna des leçons de tactique à Louis XVI, fut nommé inspecteur-général des garde-côtes, et quelque temps après exilé dans sa terre (1), où il mourut en 1777. Il a donné quelques poésies dans le genre érotique, et quantité de pièces fugitives répandues dans l'*Almanach des Muses*; elles sont incorrectes et quelquefois trop libres. Nous avons encore de lui : une traduction de Catulle, peu estimée; *Soirées helvétiennes, alsaciennes et franc-comtoises*, 1770, in-8, écrites avec trop de négligence; *La Rosière de Salency*, pastorale en trois actes; les *Campagnes de Maillebois*, 3 vol. in-4, et un vol. de cartes (*voy.* Maillebois). On a recueilli plusieurs de ces écrits, sous le titre d'*OEuvres agréables et morales*, Paris, 1791, 2 vol. in-12, où se trouve une notice de sa *Vie*, qui, malgré le ton d'éloge qui y règne, ne laisse pas d'avoir un air aventurier. C'était un esprit léger, inquiet, irritable. Les philosophes de cette époque le regardaient comme un des leurs. Il était en correspondance avec Voltaire, qui lui a adressé des vers, et fréquentait J.-J. Rousseau, qui lui lut ses *Confessions*. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er novembre, 1791, p. 343.)

PEZENAS (Esprit), né à Avignon en 1602, se fit jésuite, s'appliqua particulièrement à l'étude des mathématiques, et fut nommé, en 1728, professeur royal d'hydrographie et de physique à Marseille, emploi qu'il remplit avec distinction jusqu'en 1749. L'astronomie devint son occupation favorite. Après l'extinction de son ordre, il se retira dans sa patrie où il mourut le 4 février 1776. Sa douceur, son honnêteté, le firent autant aimer, que ses connaissances variées et ses vertus religieuses le firent estimer. On a de lui un grand nombre d'ouvrages : *Eléments du pilotage*, 1733 et 1754, in-8; *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, Avignon, 1778, in-8; *Astronomie des marins*, 1766, in-8. On a aussi de lui beaucoup de traductions bien faites, entre autres du *Traité des fluxions* de Maclaurin, des *Eléments d'Algèbre* du même, du *Microscope* de Backer, du *Cours complet d'optique*, de Smith, 1767, 2 vol. in-4; du *Dictionnaire des arts et des sciences*, de Dyche, 1756, 2 vol. in-4; du *Cours de physique expérimentale*, de Désaguliers, 1751, 2 vol. in-4, etc.

PEZRON (le P. Paul), né à Hennebon en Bre-

(1) Il s'attira cette disgrace par son indiscrétion, la hauteur de ses manières, et l'air d'une mystérieuse importance qu'il se donnait, et par lequel il trahit une partie du secret de ses liaisons avec le roi.

tagne, l'an 1639, se fit bernardin dans l'abbaye de Prières en 1661. Il fut reçu docteur de Sorbonne en 1682, et régenta ensuite au collége des bernardins à Paris avec autant de zèle que de succès. Son ordre lui confia plusieurs emplois honorables, dans lesquels il fit paraître beaucoup d'amour pour la discipline monastique. En 1697, il fut nommé abbé de la Charmoie; mais son amour pour l'étude l'engagea à donner, en 1703, la démission de son abbaye, dont il ne se réserva rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, et s'y livra au travail le plus assidu et le plus constant. Ses occupations affaiblirent sa santé, et il mourut à Chessi en 1706, à 67 ans. La nature l'avait doué d'une mémoire prodigieuse et d'une ardeur infatigable. Son érudition était profonde; mais elle n'était pas toujours appuyée sur des fondements solides. Parmi les conjectures dont ses ouvrages sont remplis, il y en a quelques-unes d'heureuses, et beaucoup plus de hasardées. On a de lui : un Traité intitulé l'*Antiquité des temps rétablie*, 1687, in-4. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui. Un gros vol. in-4, 1691, intitulé : *Défense de l'antiquité des temps*, contre les PP. Martianay et Le Quien, qui avaient attaqué cet ouvrage par des raisons solides; *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, 1693, in-12; il est littéral et historique, et il jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. Il y entreprend d'arranger et d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique. *L'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, 1696, 2 vol. in-12; Avignon, 1818, 2 vol. in-8 : ouvrage savant, et qui forme une espèce de démonstration historique du christianisme, puisée dans des sources que ses ennemis ne peuvent récuser. On y trouve tout ce que l'histoire profane fournit de plus curieux et de plus utile, pour appuyer et pour éclaircir la partie historique de l'Evangile. Le P. de Colonia et Lardner (*voy.* ces noms) ont en partie rempli le même but. *De l'antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1703, in-8; livre plein de recherches.

* PEZZI (Charles-Antoine-Marie), archiprêtre de la collégiale de Pordenone dans le Frioul, né en 1755 à Venise, se prononça pour la révolution lorsqu'elle eut pénétré en Italie, et devint professeur de logique et de philosophie morale au lycée de Bellune. Exilé pour avoir publié un écrit dans lequel il tournait en ridicule le gouvernement autrichien en Italie, il se retira en 1826 à Paris, où il mourut le 18 février 1834. On cite de lui plusieurs ouvrages, en italien : *Leçons de philosophie de l'esprit et du cœur*, Padoue, 1821, 2 vol. in-8; *Principes d'agriculture et d'économie rurale*, Milan, 1825, in-8; *Tentatives pour retarder la chute de l'éloquence en Italie*, Milan, 1817, in-12; *Considérations impartiales sur la loi du célibat ecclésiastique*, Monaco, 1829. On n'a que trop lieu de croire, d'après cet ouvrage, que Pezzi avait totalement oublié l'esprit et les devoirs de son état.

PFAFF (Jean-Christophe), théologien luthérien, né en 1631 à Pfule-Lingen, dans le duché de Wurtemberg, enseigna la théologie à Tubingen avec réputation, et y mourut en 1720. On a de lui : une *Dissertation sur les passages de l'ancien Testament allégués dans le nouveau*, savante, quoique d'une critique qui pourrait être quelquefois plus exacte; un recueil de *Controverses*, accueilli par ceux de son parti, ainsi que quelques autres ouvrages empreints du même esprit.

PFAFF (Christophe-Matthieu), fils du précédent, professeur en théologie, et chancelier de l'université de Tubingen, né à Stuttgard en 1686, est auteur de plusieurs ouvrages en latin, entre autres : *Institutiones theologicæ*, 1716 et 1721, 2 vol. in-8. On lui doit l'édition des *Fragmenta anecdota sancti Irenæi*, grec et latin, 1715, in-8. La liste complète de ses ouvrages occupe une feuille d'impression dans les ouvrages allemands. Il mourut chancelier de l'université de Giessen le 17 novembre 1760.

PFANNER (Tobie), né à Augsbourg en 1641, d'un conseiller du comté d'Oëttengen, fut secrétaire des archives du duc de Saxe-Gotha, et chargé d'instruire dans l'histoire et dans la politique les princes Ernest et Jean-Ernest. La manière dont il remplit ces emplois le fit nommer, en 1686, conseiller de toute la branche Ernestine. Il était si versé dans les affaires, qu'on l'appelait *les Archives vivantes de la maison de Saxe*. Ce savant mourut à Gotha, en 1717. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de la paix de Westphalie*; l'édition de Gotha, 1697, in-8, est la meilleure : cette histoire a été effacée par celle du P. Bougeant; l'*Histoire des assemblées de* 1652, 1653 et 1654, Weimar, 1694, in-8; un *Traité des princes d'Allemagne*; la *Théologie des païens*; un *Traité du principe de la foi historique*, etc. Tous ces ouvrages sont écrits en latin avec assez peu d'élégance; mais ils sont faits avec soin.

PFEFFEL (Jean-André), graveur d'Augsbourg, né vers 1690, mort vers 1760 à Vienne, se fit connaître par son intelligence dans le dessin et par la délicatesse de son burin. Il fut chargé des planches d'un ouvrage très-considérable, intitulé : *La Physique sacrée*, qui parut en 1725. Ce livre est recherché des curieux pour la beauté des figures. Il contient 750 gravures en taille douce, faites sur le plan et les dessins de Pfeffel, et exécutées sous ses yeux par les plus habiles graveurs de son temps. (*Voy.* Scheuchzer (Jean-Jacques).—Pfeffel (Christian-Frédéric), né en 1726 et mort en 1807, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, dont la seconde édition a paru à Paris, 1776, 2 vol. in-4, 1777, 2 vol. in-8; ouvrage plein de vues lestes et fausses, fruit d'une partialité qui a plus d'un objet. La 1re édit. était moins défectueuse. *Voy.* le *Journ. hist. et litt.* 1er décembre 1777, p. 482.

* PFEFFEL (Gottlieb-Conrad), frère de Christian-Frédéric, né en 1736 à Colmar, y fonda en 1773, sous le nom d'*école militaire*, une maison d'éducation pour les jeunes protestants : la révolution la détruisit en 1792, et, dès lors il ne s'occupa plus que de littérature, jusqu'à sa mort arrivée à Colmar en 1809. Ses principaux ouvrages sont : *Essais poétiques*, dont l'édit. la plus complète est celle de

Tubingen, 1802-10, 10 vol. in-8. On y trouve des épigrammes, de petits contes, des odes, des épitres et des fables. Ces dernières, narrées avec facilité, offrent une lecture agréable; *Collection de contes et nouvelles*, trad. de l'allemand, Paris, 1825, 7 vol. in-12, auxquels il faut réunir *dix-huit Nouvelles*, 1826, 4 vol. in-12. Pfeffel a été un des traducteurs de la *Géographie de Busching*; il était membre honoraire de l'acad. de Berlin.

PFEFFERCORN (Jean), fameux juif, natif de Cologne, se donna longtemps pour le Messie parmi ceux de sa nation : ensuite s'étant fait chrétien, il tâcha de persuader à l'empereur Maximilien de faire brûler tous les livres hébreux, à l'exception de la Bible, « parce que, disait-il, ils contiennent » des blasphèmes, de la magie, et autres choses » aussi dangereuses. » L'empereur publia, en 1510, un édit conforme à la demande de Pfeffercorn. Reuchlin, par ses écrits et ses discours, tâcha d'empêcher l'exécution de cet édit. Pfeffercorn composa le *Miroir manuel*, pour soutenir son sentiment; Reuchlin y opposa le *Miroir oculaire*, qui fut condamné par les théologiens de Cologne, par la faculté de théologie de Paris, et par le P. Hochstrat, dominicain, inquisiteur de la foi. (*Voy.* REUCHLIN.) Pfeffercorn vivait encore en 1517. Outre le *Miroir manuel*, écrit en allemand, on a encore de lui : *Narratio de ratione celebrandi Pascha apud Judæos; De abolendis scriptis Judæorum, etc.*

PFEIFFER (Auguste), savant orientaliste allemand, naquit à Lawembourg en 1640. Il tomba, à l'âge de 5 ans, du haut d'une maison. Il se fracassa tellement la tête par cette chute, qu'on le releva pour mort, et qu'on se disposait à l'ensevelir; mais sa sœur, en cousant le drap mortuaire autour du petit corps, le piqua dans un des doigts, et s'apercevant qu'il l'avait retiré, elle le rendit à la vie par le secours de la médecine. On le mit aux études, et dans peu de temps il se rendit très-habile dans les langues orientales. Il les professa à Wittemberg, à Leipsig et en différents autres lieux, et fut appelé à Lubeck en 1690, pour y être surintendant des églises. C'est dans cette ville qu'il finit ses jours en 1698. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de critique sacrée et de philosophie, en latin et en allemand. Les principaux de ceux du premier genre sont : *Cansophia mosaïca*; *Critica sacra*, Dresde, 1680, in-8; *De Mazora*; *De Trihæresi Judæorum*; *Sciagraphia systematis antiquitatum hebræarum*; *Dubia vexata Scripturæ sacræ*; *Decas electa exercitationum biblicarum*; *Antichiliasmus*; *Thesaurus hermeneuticus*; *Decades duæ, de antiquis Judæorum ritibus*; *Specimen antiquitatum sacrarum*. Tous ses ouvrages de philosophie ont été imprimés à Utrecht, en 2 vol. in-4. Ses livres d'érudition sont assez recherchés.

* PFEIFFER (Jean-Frédéric), économiste, né en 1718 à Berlin, servit d'abord dans l'armée prussienne, et fut ensuite commissaire des guerres, puis conseiller de guerre et des domaines. A la paix, le roi de Prusse le chargea des établissements projetés pour la Marche électorale, et bientôt 150 villages et établissements ruraux ou industriels s'élevèrent sous son inspection. Devenu conseiller intime, une accusation vague de concussion le fit enfermer dans la forteresse de Spandau; il en sortit sans avoir pu obtenir d'être jugé, et dégoûté du régime arbitraire quitta sa patrie. Il trouva de l'emploi auprès de plusieurs petits princes de l'empire; mais il renonça bientôt à toutes les places pour se livrer à l'économie publique, et visita les diverses contrées de l'Europe en observateur. Il mourut le 5 mars 1787, à Mayence, professeur des sciences économiques. Ses principaux ouvrages sont : *Précis de toutes les sciences économiques*, Manheim, 1770-78, 4 vol. in-4; *Histoire de la houille et de la tourbe*, 1774, in-8; *Secret d'améliorer la houille et la tourbe*, 1777, in-8, trad. en français, avec l'ouvrage précédent, par Jansen, Paris, 1787, in-8; *Principes de la science financière*, Francfort, 1781; *Principes de la science forestière*, 1781; *Principes de l'économie générale*, 1782-83, 2 vol. in-8; *Principes et règles de l'économie politique*, publiés par Moser, Mayence, 1787.

PFIFFER ou PFYFFER (Louis), né à Lucerne en 1530 d'une famille féconde en grands capitaines, porta de bonne heure les armes au service de la France. Capitaine dans le régiment suisse de Tauman, il en fut nommé colonel en 1562, après la bataille de Dreux, où il s'était signalé par son activité et sa bravoure. Il montra le même courage en Piémont, aux siéges de Volpiano et de Monte Cavallo; en Picardie, contre les Espagnols. La paix ayant fait réformer son régiment, Pfiffer fut fait lieutenant de la compagnie des cent gardes suisses de Charles IX, qui le créa chevalier. Il amena, en 1567, un corps de 6000 Suisses au service de ce prince. Ce fut avec ce corps, dont il était colonel, qu'il sauva la vie à ce monarque, qu'il fit conduire dans un bataillon carré de Meaux à Paris, malgré tous les efforts de l'armée du prince de Condé, qui assaillit son petit corps de tous côtés. Au moment de l'attaque, Pfiffer mit les genoux à terre, et fit sa prière; après quoi cette citadelle ambulante s'achemina vers Paris, renversant tout ce qui s'opposait à son passage. Cette journée, appelée *la Retraite de Meaux*, a immortalisé le nom de ce héros. Il continua de servir Charles IX par son courage et par son crédit auprès de ses compatriotes : crédit qui lui fit donner le surnom de *Roi des Suisses*. Il contribua avec son régiment, en 1569, à fixer la victoire de Moncontour contre les huguenots. Pfiffer se déclara ouvertement pour la ligue, et engagea les cantons catholiques à l'aider puissamment. Il mourut dans sa patrie en 1594, à 64 ans, avoyer, c'est-à-dire premier chef du canton de Lucerne : charge que son zèle patriotique, sa grandeur d'âme et ses autres qualités lui avaient méritée. (*Voy.* l'*Histoire des officiers suisses*, par l'abbé Girard.)

** PFISTER (Jean-Chrétien), historien, né en 1772 dans le Wurtemberg, mort en 1836, a laissé une *Histoire de la Souabe*, Heilbronn, 1803-1827, 5 vol. in-8, et une *Histoire générale de l'Allemagne*, Hambourg, 1830-35, 5 vol. in-8. Cet ouvrage important a été traduit en français par Paquis, Paris, 1833-38, 11 vol. in-8. Pfister était membre de plusieurs sociétés savantes.

PFLUG (Jules), *Phlugius*, évêque de Naümbourg, né en 1510 d'une famille distinguée, fut d'abord chanoine de Mayence, puis de Zeits. Il entra par son mérite dans le conseil des empereurs Charles-Quint et Ferdinand Ier. Ce dernier prince s'en rapportait ordinairement à lui dans les affaires les plus difficiles. Pflug ayant été élevé sur le siége de Naümbourg, en fut expulsé par ses ennemis le jour même de son élection; mais il fut rétabli avec beaucoup de distinction six ans après par Charles-Quint. Il fut un des trois théologiens que l'empereur choisit pour dresser le projet de l'*Interim* en 1548, travail qu'il condamna ensuite; et présida aux diètes de Ratisbonne au nom de Charles-Quint. Il se signala surtout par ses ouvrages de controverse sur les dogmes attaqués par Luther. Ses livres sont pour la plupart en latin. Il en a fait aussi quelques-uns en allemand. On estime principalement : une *Exposition des cérémonies de la messe*; un *Traité de la réforme chrétienne*; un *Avis aux ecclésiastiques*. Ce savant et pieux évêque mourut en 1594, à 74 ans.

*PFLUGUER (Marc-Adam-Daniel), agronome, né en 1777 à Morges, dans le canton de Vaud, vint de bonne heure à Paris et joignit la culture des lettres aux études de la science à laquelle il s'était particulièrement voué. Il y mourut au mois de mars 1824. On a de lui : *Cours d'agriculture pratique, divisé par ordre de matières*, ou l'*Art de bien cultiver la terre*, 1809, 2 vol. in-8; les *Amusements du Parnasse*, ou *Mélanges de poésies légères*, 1810, in-18; *Manuel d'instruction morale*, 1811, in-12; *Cours d'étude à l'usage de la jeunesse*, 1811-1812; *Maison des champs* ou *Manuel du cultivateur*, 1819, 4 vol. in-8, fig.

PFOCHEN (Sébastien) est connu par une dissertation publiée en 1629, sur le style du nouveau Testament, dans laquelle il prétend que le texte grec est d'une élocution aussi pure que celle des meilleurs écrivains de la Grèce. Gataker attaqua cette assertion et lui opposa *De novi Testamenti stylo dissertatio*, où il montre les hébraïsmes dont le texte grec abonde; mais sa critique est quelquefois exhorbitante et tombe à faux.

PHACÉE, fils de Romélias, général de l'armée de Phacéias, roi d'Israël, conspira contre son maître, le tua dans son palais, et se fit proclamer roi, l'an 759 avant J.-C. Il régna 20 ans, et suivit les traces de Jéroboam, qui avait fait pécher Israël. Dieu, irrité contre les crimes d'Achaz, qui régnait alors en Judée, y envoya Razin, roi de Syrie, et Phacée, qui vinrent mettre le siége devant Jérusalem. Mais ils furent contraints de s'en retourner dans leurs états, Dieu les ayant envoyés pour châtier son peuple, et non pour le perdre. Cependant Achaz, au lieu de reconnaître ce bienfait de Dieu, ayant immolé aux dieux du roi d'Assyrie, qui était venu à son secours, attira de nouveau la malédiction du ciel sur son royaume, selon la prophétie d'Isaïe (cap. 7). Phacée fit une nouvelle irruption dans le royaume de Juda, et le réduisit à l'extrémité. Il tailla en pièces l'armée d'Achaz, lui tua en un jour 120,000 combattants, et au défaut de soldats, qu'il avait tous tués ou dissipés, il conduisit enchaînés à sa suite 200,000 tant femmes que filles et jeunes enfants, qu'il destinait à l'esclavage, et revint à Samarie chargé de dépouilles. Mais sur le chemin, le prophète Obed vint faire de vives réprimandes aux Israélites des excès qu'ils avaient commis contre leurs frères, et leur persuada de renvoyer à Juda tous les captifs qu'ils emmenaient. Phacée fut détrôné par Osée, un de ses sujets, qui lui ôta la couronne et la vie, l'an 739 avant J.-C.

PHACEIAS, fils et successeur de Manahem, roi d'Israël, imita l'impiété de ses pères, et fut tué par Phacée, dans son palais de Samarie, l'an 759 avant J.-C.

PHAÉTON, fils du Soleil et de Clymène, Epaphus lui ayant dit dans une querelle que le Soleil n'était pas son père, comme il se l'imaginait, Phaéton irrité alla s'en plaindre à Clymène, sa mère, qui lui conseilla d'aller voir son père pour en être plus assuré. Le Soleil, ne pouvant résister à ses larmes et à ses prières, lui confia son char, pour lui donner un gage de sa tendresse paternelle. Dès qu'il fut sur l'horison, les chevaux prirent le mors aux dents, de sorte que s'approchant trop de la terre, tout y était brûlé par l'ardeur du soleil, et que, s'en éloignant trop, tout y périssait par le froid. Jupiter ne trouva d'autre moyen de remédier à ce désordre, qu'en foudroyant Phaéton, qui tomba dans la mer, à l'embouchure du Pô. Ses sœurs et Cycnus son ami, pleurèrent tant, qu'elles furent métamorphosées en peupliers, leurs larmes en ambre, et Cycnus en cygne.

PHAINUS, ancien astronome grec du Ve siècle avant J.-C., natif d'Elide, faisait ses observations auprès d'Athènes, et fut le maître de Méton. Il est regardé comme le premier qui découvrit le temps du solstice.

PHALANX, frère d'Arachné. Pallas prit un soin particulier de leur éducation ; mais, indignée qu'ils y répondissent mal et qu'ils eussent conçu l'un pour l'autre une passion criminelle, elle les métamorphosa en vipères.

PHALARIS, tyran d'Agrigente, en Sicile, se signala par sa cruauté. Il était originaire de Crète, et jouissait d'une grande fortune. Ses vues ambitieuses le firent exiler d'Astapylée, sa patrie ; il vint à Agrigente où ses largesses lui gagnèrent les prolétaires, et s'étant fait un parti considérable dans cette ville, il profita de la solennité des thesmophories pour s'en emparer. Cet événement eut lieu l'an 571 avant J.-C. Il parut d'abord juste et modéré ; mais ensuite quelques séditions lui ayant fait craindre de perdre le pouvoir, il chercha tous les moyens de tourmenter les citoyens. Pérille, artiste cruellement industrieux, seconda la fureur de Phalaris, en inventant un taureau d'airain. Le malheureux qu'on y renfermait, consumé par l'ardeur du feu qu'on allumait dessous, jetait des cris de rage, qui, sortant de cette horrible machine, ressemblaient aux mugissements d'un bœuf. Pérille ayant demandé la récompense de sa cruelle invention, Phalaris le fit brûler le premier dans le ventre du taureau. Eusèbe et quelques auteurs assurent que Phalaris en usa ainsi par indignation

contre l'auteur d'une invention si atroce, et consacra ensuite cette terrible machine dans le temple d'Apollon. Enfin les Agrigentins se révoltèrent, et y brûlèrent Phalaris lui-même, l'an 561 avant J.-C. Nous avons des *Lettres*, sous le nom d'*Abaris*, à ce tyran, avec les réponses; mais elles sont supposées. Léon Arétin les fit imprimer à Trévise, 1471, in-4; et y joignit sa traduction latine. Elles l'avaient été l'année d'auparavant en Sorbonne, in-4, il en existe plusieurs autres éditions du XVe siècle. La première édition grecque est de Venise, 1498, in-4; parmi les suivantes on distingue celles de Bâle, 1558, in-8, avec une nouvelle version latine de Thomas Naogeorg; d'Oxford, 1695, in-8, avec la vie de Phalaris par Boyle, qui donna lieu à une fameuse *Dissertation* de Bentley; de Groningue, 1777, in-4, avec des notes de Lennep, et enfin de Leipsig, 1823, in-8, revue par G. H. Schæffer; il en existe des trad. françaises par Gruget, Paris, 1550, par Th. Beauvais, ibid., 1797, in-12, et par Bénaben, Angers, 1803, in-8.

PHALEG, fils d'Héber et père de Reu, naquit cent deux ans après le déluge, cinquante avant la construction de la tour de Babel, et la même année que se fit la division de la terre d'Eden entre les onze enfants de Chanaan, au préjudice des enfants de Sem. C'est en mémoire de cette division, si on en croit Bonfrérius, qu'il reçut le nom de Phaleg. Torniellus, dans ses Annales, à l'an 1931, est d'un autre sentiment, et rapporte le nom de Phaleg à la division des langues, qui se fit lors de la construction de la tour de Babel, où se forma la multitude et la diversité des idiômes qui composèrent, dans la suite, le langage des nations : diversité que des physiologues ont regardée comme tenant au plan de la Providence, et que des hommes à systèmes ont vainement proposé de réformer par une langue universelle. (*Voy.* LEIBNITZ.) Les grammairiens ont observé que le seul mot *Sac* avait subsisté et subsistait encore dans toutes les langues: » Ce qui vient sans doute, dit un critique ingénu » et agréable, de ce que la seule chose que les » insensés constructeurs de la tour devaient comprendre, et dans laquelle ils devaient être d'accord, était de prendre leur sac et de s'en aller. »

PHALÉRÉUS. *Voy.* DEMETRIUS de PHALÈRE.

PHALÉSIUS (Hubert). *Voy.* LUCAS BRUGENSIS.

PHALLUS, un des quatre principaux dieux de l'impureté; les trois autres étaient Priape, Bacchus et Mercure. Les déesses infâmes qu'on ne rougissait pas d'adorer, étaient en plus grand nombre : Vénus, Cotitto, Persica, Prema, Pertunda, Lubentie, Volupie, etc. Ce que c'est que la raison humaine abandonnée à elle-même! Les plus dégoûtantes abominations deviennent des objets de culte, quand la salutaire et éternelle lumière de la religion cesse de nous éclairer, pour conserver sur ce variable globe la vertu et l'honneur. Phallus était un des principaux objets des mystères de Cérès à Eleusine. Voy. *Lepsina* dans le dict. géog.

PHANJAS (du). *Voy.* PARA.

PHARAMOND est le nom que la plupart des historiens donnent au premier roi de France. On dit qu'il régna à Trèves et sur une partie de la France, vers 420, et que Clodion, son fils, lui succéda; mais ce que l'on raconte de ces deux princes est très-incertain. Plusieurs critiques prétendent que les Francs ont eu des rois avant Pharamond, et que Constantin en fit mourir deux, après les avoir défaits. Quoi qu'il en soit, on attribue communément à Pharamond l'institution de la fameuse *loi salique*. C'est un recueil de règlements, sur toutes sortes de matières, dans lequel il est dit qu'*aucune partie de l'héritage ne doit venir aux femmes*. De là la loi fondamentale qui les exclut de la succession à la couronne en France. Dans le temps de la ligue, on prétendait que la religion catholique était aussi essentielle à la succession au trône que la loi salique : prétention que les guerres civiles n'ont pas éclaircie. Il est certain qu'à ne considérer que la nature des choses, la première de ces conditions est aussi grave pour le moins et aussi importante que l'autre. Un écrivain fameux de ce siècle a fortement établi cette observation. *Voy.* HENRI IV.

PHARAON signifie *roi* dans l'ancienne langue des Egyptiens. Plusieurs souverains d'Egypte ont porté ce nom. On distingue 1° celui qui régnait lorsque Abraham fut contraint par la famine de revenir en Egypte. — Le second occupait le trône lorsque Joseph, amené par des marchands israélites, fut établi intendant de toute l'Egypte. Ce que l'Ecriture nous en apprend donne l'idée d'un prince modéré et juste. — Le troisième Pharaon est celui qui, oubliant les services de Joseph, persécuta les Israélites. C'est lui et le suivant, à ce que l'on croit communément, qui bâtirent les pyramides. Si cependant ces pyramides étaient des greniers publics, comme quelques savants l'ont pensé, il est naturel de les rapporter au règne précédent. (*Voy* le *Journal hist. et litt.*, 1er décembre 1790, page 529.) — Le quatrième est celui à qui Moïse et Aaron demandèrent la permission d'aller avec le peuple sacrifier dans le désert, et qui, par son obstination, attira tant de fléaux sur l'Egypte; fléaux dont l'Ecriture, tant dans l'*Exode* que dans les *Psaumes* et les livres sapientiaux, rapporte les effrayants détails, et dont les historiens profanes ont aussi conservé la mémoire. Diodore et Hérodote font mention de l'état humiliant où l'Egypte fut réduite pendant 400 ans, après les prodiges opérés par Moïse. — Le cinquième régnait du temps de David. — Le sixième fut beau-père de Salomon, qui épousa sa fille, mariage dont la conformité aux lois hébraïques et aux vues de Dieu est encore un problème pour ceux qui prennent dans un autre sens quelques passages des livres saints, qui semblent y être relatifs. — Le septième était Pharaon Sesac, qui donna asile à Jéroboam, et fit la guerre à Roboam. — Le huitième, Pharaon Sua. — Le neuvième, Néchao. — Et le dixième est Ophra ou Apriès (*voy.* ce nom).

PHARÈS, fils du patriarche Juda et de sa bru Thamar. Lorsqu'il vint au monde, Zara, son frère jumeau, présenta le premier son bras; mais ensuite il le retira, pour laisser naître Pharès son frère qui, par ce moyen, devint l'aîné. C'est un des ancêtres de Jésus-Christ, comme l'on voit au premier chapitre de saint Matthieu. Et c'est pour cela

que l'Ecriture rapporte les circonstances de sa naissance et sa primogéniture.

PHARIS, fils de Mercure et d'une des filles de Danaüs, bâtit une ville dans la Laconie, à laquelle il donna son nom.

PHARNACE II, fils de Mithridate, roi de Pont, fit révolter l'armée contre son père, qui se tua de désespoir, l'an 64 avant J.-C. Il cultiva l'amitié des Romains, et demeura neutre dans la guerre de César et de Pompée. César, voulant qu'il se décidât, tourna ses armes contre lui, l'an 47 avant J.-C., et le vainquit avec tant de célérité, qu'il écrivit à un de ses amis : *Veni, vidi, vici.*

PHASE, prince de la Colchide, que Thétis n'ayant pu rendre sensible, métamorphosa en fleuve. Il coule dans la Colchide, et ne mêle point ses eaux avec celles de la mer Noire où il se jette.

PHASSUR, prêtre, fils d'Emmer, était un de ces prophètes de mensonge qui amusaient les peuples par leurs flatteuses prédictions. Ayant entendu Jérémie prédire divers malheurs contre Jérusalem, il le frappa et le fit charger de chaînes. Le lendemain Phassur ayant fait délier le prophète, celui-ci prédit qu'il serait emmené captif à Babylone avec tous ceux qui demeuraient en sa maison, et qu'il y mourrait lui et tous ses amis. *Jérém.* 20. — Il ne faut pas le confondre avec PHASSUR, fils de Melchias, qui demanda la mort du même prophète, et le fit mettre au fond d'un puits. *Jérémie*, 38.

PHÉBADE ou FITADE (saint), *Fitadius*, évêque d'Agen, que les habitants du pays nomment *saint Fiari.* Il se fit un nom en réfutant la confession de foi que les ariens avaient publiée à Sirmich en 358, par un *Traité* qui est cité par saint Jérôme, et que nous avons dans la *Bibliothèque des Pères*, tom. 4, pag. 400. On y remarque beaucoup de justesse et de solidité dans les raisonnements. Les subtilités et les équivoques des ariens y sont dévoilées, et la doctrine catholique y est défendue avec force. Il assista au concile de Rimini en 359, et y soutint le parti orthodoxe avec saint Servais de Tongres; mais, surpris par les ariens, et entraîné par l'amour de la paix, il signa une confession de foi catholique en apparence. Il connut depuis sa faute; et il témoigna par une rétractation publique, qu'il n'avait eu dessein que de détruire l'erreur, et non d'y souscrire. Saint Phébade se trouva au concile de Paris en 360, à celui de Valence en 374, et à celui de Saragosse en 380. Il vivait encore en 392; mais il était mort en 400, après plus de 40 ans de travaux dans l'épiscopat. D. Rivet lui attribue un savant *Traité* contre le concile de Rimini. On en trouve une traduction grecque parmi les discours de saint Grégoire de Naziauze. C'est le 49[e] discours de ce Père.

PHÉDON, philosophe grec, natif d'Elée, fut enlevé par des corsaires et vendu à des marchands. Socrate, touché par sa physionomie douce et spirituelle, le racheta. Après la mort de son bienfaiteur, dont il reçut le dernier soupir, Phédon se retira à Elée, et devint chef de la secte éléatique. Sa philosophie se bornait à quelques froides moralités, sans aucune sanction et sans effet. Platon a donné à son dialogue sur l'*Immortalité de l'âme*, le nom de *Phédon.*

PHÈDRE, fille de Minos et de Pasiphaé. Thésée l'enleva et l'épousa. Cette princesse ayant conçu de la passion pour Hippolyte, fils de Thésée et d'Antiope, reine des Amazones, et ce jeune prince n'ayant pas voulu l'écouter, elle l'accusa auprès de son père d'avoir attenté à son honneur. Thésée irrité livra ce malheureux fils à la fureur de Neptune. Hippolyte se promenant sur le bord de la mer, un monstre sortit tout-à-coup du fond des eaux, effraya ses chevaux, qui fracassèrent son char en le traînant à travers les rochers sur lesquels il expira. Phèdre rendit témoignage de son innocence en se tuant elle-même. Euripide et Racine on fait chacun une *tragédie* sur la catastrophe de cet incestueux amour.

PHÈDRE (Julius), affranchi d'Auguste, né en Macédoine, écrivait sous Tibère. Il fut persécuté par Séjan, lâche ministre d'un prince barbare. Cet homme injuste croyait apercevoir sa satire dans les éloges que Phèdre fait de la vertu. Ce poète s'est fait un nom immortel par cinq livres de *Fables ésopiennes*, parce que Esope est l'inventeur de ce genre d'apologue, et que Phèdre l'a pris pour modèle. Nous n'avons rien dans l'antiquité de plus accompli que les fables de Phèdre pour le genre simple. Il plaît par sa douce élégance, par le choix de ses expressions, par l'heureux tour de ses vers; il instruit par ses ingénieuses moralités qui sont autant de miroirs où l'homme voit ses qualités et ses défauts. La Fontaine conte avec moins de précision et de justesse; mais, inférieur à Phèdre dans ce point, il le surpasse dans beaucoup d'autres. Sa poésie est plus vive, plus enjouée, plus variée et plus remplie de ces grâces légères et de ces ornements délicats qui s'accordent avec l'aimable simplicité de la nature. Les fables de Phèdre sont restées longtemps dans l'obscurité; François Pithou leur redonna la lumière, en les tirant de la bibliothèque de Saint-Remi de Reims, ou, suivant d'autres, de celle de Saint-Benoît-sur-Loire. Un critique paradoxal, Pierre Scriverius, a prétendu qu'on attribuait mal à propos à Phèdre les fables qui portent son nom. Quoique cette opinion ne soit guère propre à prendre quelque consistance, le P. Desbillons s'est donné la peine de la réfuter dans une *Dissertation* qu'il a publiée avec l'édition qu'il a donnée de ce fabuliste, Manheim, 1786, réimprimée en 1807. Le P. Brotier en a publié une autre, aussi très-estimée, en 1783. Sacy a donné une bonne traduction de Phèdre, sous le nom de Saint-Aubin. L'abbé Lallemant en a publié une nouvelle en 1758, in-8, avec un Catalogue raisonné des différentes éditions de cet auteur. L'abbé Paul en a donné une en 1805. M. J.-A. Cassitto mit au jour en 1809 un nouveau livre de Phèdre contenant 32 fables découvertes dans la bibliothèque royale de Naples; mais leur authenticité n'a point été reconnue par les savants; et personne aujourd'hui ne songe à la défendre. Joly (*voy.* ce nom) a donné une traduction en vers des anciennes et des nouvelles *Fables* de Phèdre, Paris, 1813, in-8; M. l'abbé Beuzelin en a donné une en prose, 1826, in-8, avec un bon commentaire, et M. E. Panckoucke, une nouvelle en prose, revue sur le manuscrit de Reims, 1834, in-8.

' PHELIPPEAUX (Jean), docteur en théologie et chanoine de Troyes, naquit à Angers. Bossuet, l'ayant entendu argumenter en Sorbonne, conçut de lui l'idée la plus avantageuse, et lui confia l'éducation de son neveu, l'abbé Bossuet, que Phelippeaux accompagna dans ses voyages en Italie. Ils étaient à Rome en 1697, lorsqu'on y traita l'affaire du *Quiétisme* (*voy.* Fénélon, Mme Guyon), et l'évêque de Meaux le chargea de la suivre. Ils y mirent l'un et l'autre une bien grande vivacité, pour ne rien dire de plus. (*Voy.* leur *correspondance* dans les *Œuvres* de Bossuet.) A son retour. Phelippeaux déjà chanoine de Meaux fut nommé official et grand-vicaire. Il mourut en 1708, dans un âge très-avancé. On a publié de lui les ouvrages suivants : *Discours en forme de méditations sur le sermon de Jésus-Christ sur la montagne,* Paris, 1730, in-12; *Relation de l'origine, des progrès et de la condamnation du quiétisme*, 1732 et 1733, in-8, deux parties, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Cet ouvrage, qui, suivant M. de Bausset, décèle la partialité la plus marquée et l'acharnement le plus odieux contre Fénélon, fut flétri par un arrêt du conseil. Phelippeaux a laissé manuscrite une *Chronique des évêques de Meaux*, en latin.

' PHELIPPEAUX (A. le Picard de), officier d'artillerie, né en 1768 d'une ancienne famille du Poitou, fut élevé à l'école militaire de Pont-le-Voy, et passa, en 1783, à celle de Paris, où il eut pour condisciple Bonaparte. Il s'y distingua dans les concours, et l'emporta même sur celui qui devait dominer sur l'Europe. En quittant l'école, en 1785, il entra dans le régiment d'artillerie de Besançon, lieutenant en second. Il se trouvait à Paris en juillet 1789, et il y commandait une des batteries qui auraient dissipé les attroupements formés sur la place Louis XV, si de Bezenval eût fait son devoir. Emigré avec un grand nombre de ses camarades, il fit la campagne de 1792, dans l'armée des princes, et à son licenciement, passa dans celle de Condé, où il servit, en 1793 et 1794, dans la compagnie noble d'artillerie. Il rentra l'année suivante en France pour y organiser une insurrection, leva un corps à la tête duquel il s'empara de Sancerre, et livra plusieurs combats où il eut l'avantage : il se maintint quelque temps dans le Berry; mais bientôt ne se trouvant plus en état de résister aux forces dirigées contre lui, il fut contraint de se cacher. Dénoncé par deux traîtres qui avaient servi sous ses ordres, il fut arrêté et conduit à Bourges; mais une de ses parentes lui procura les moyens de s'évader. De retour à Paris, en 1797, il conçut et exécuta le projet de délivrer sir Sidney-Smith (*voy.* ce nom), détenu au temple. Sidney, témoigna sa reconnaissance à son libérateur en le faisant nommer colonel, et l'emmena avec lui dans son expédition sur les côtes d'Egypte. Phelippeaux eut part à tous ses succès, et fut chargé des travaux de défense de la place de Saint-Jean-d'Acre, assiégée par Bonaparte. Quoique les fortifications de cette ville fussent délabrées, et qu'il n'eût pas un nombre suffisant d'hommes pour les défendre, il parvint, par ses bonnes dispositions, à forcer l'armée française de lever le siége, le 20 mai 1799, après 61 jours de tranchée ouverte. Epuisé de fatigues, il mourut peu de jours après, à l'âge de 31 ans. Cet officier, doué d'un esprit vif et pénétrant, unissait la résolution et l'activité à la prudence. Il est probable, dit un biographe, que s'il eût vécu, l'expérience et l'habitude d'un grand commandement aurait mûri son talent naturel, et qu'il aurait parcouru avec gloire une carrière dans laquelle la fortune ne lui a permis de faire que le premier pas.

PHÉLYPEAUX. *Voy.* Pontchartrain.

PHÉLYPEAUX (Louis-Balthasar), fils de François Phélypeaux, seigneur d'Herbaut, montra de bonne heure du goût pour la vertu et pour les lettres. Nommé chanoine de Notre-Dame de Paris en 1694, et agent général du clergé en 1697, il fut placé sur le siége épiscopal de Riez en 1713. Son nom et son mérite pouvaient lui procurer un évêché plus considérable et plus voisin de la cour; il se contenta de celui que la Providence lui avait donné. Il fit le bonheur de ses diocésains, fonda un collége, un hôpital, un séminaire, s'attacha les indigents, pensionna les prêtres infirmes, les pauvres gentilshommes et les veuves des officiers : tout cela se fit dans l'obscurité, sans faste, sans orgueil; ce qui ajoute beaucoup au mérite de sa bienfaisance, surtout dans un siècle où le peu de bien qui se fait, se fait par ostentation et avec parade. Il eut d'ailleurs toutes les vertus épiscopales, et il instruisit son clergé, sans faire étalage de ses lumières. Il mourut en 1751, dans un âge avancé.

PHÉLYPEAUX D'HERBAUT (Georges-Louis), archevêque de Bourges, se distingua autant par l'activité de son zèle que par ses immenses charités. Un de ses prédécesseurs avait fondé un établissement bien précieux, puisqu'il était destiné à servir de retraite aux curés vieux et infirmes. Lorsque Phélypeaux parvint au siége de Bourges, cet établissement n'avait que 4,500 liv. de revenu : il le porta à 20,000 liv. Il fonda plusieurs colléges dans les principales villes de son diocèse, institua des bureaux de charité, et parvint à détruire ou du moins à diminuer considérablement la mendicité. Il se faisait un devoir d'instruire son peuple par lui-même, tant dans les villes que dans les campagnes. On raconte divers traits de son éloquence vraiment pastorale. Un jour qu'il faisait une exhortation aux catholiques dans une des villes de son diocèse, la vue d'une multitude de protestants qui étaient venus l'entendre enflamme sa sollicitude. Il dirige son discours vers ses auditeurs inattendus, leur expose les raisons qui doivent faire le plus d'impression sur eux, leur représente que leurs pères se faisaient une gloire d'être les enfants de cette même Eglise, dont rien n'aurait dû les séparer. « Leurs cendres, » s'écria-t-il, reposent dans ce temple où vous » voilà réunis; elles accusent votre erreur et s'é- » lèvent contre votre schisme. Tous ces tombeaux » parlent, vous entendez leurs voix, ils vous crient : » *Pourquoi êtes-vous infidèles à la croyance de vos* » *aïeux? Pourquoi vous êtes-vous dérobés à la sainte* » *autorité de cette église antique, dont les pasteurs* » *remontent par une succession non interrompue jus-* » *qu'au berceau du christianisme? Cette Eglise mère* » *avait béni nos mariages, elle avait imprimé sur le*

» *front de nos fils, dont vous tenez le jour, le sceau* » *de la famille de Jesus-Christ, elle vous parle en-* » *core dans ce moment par l'organe de votre pontife,* » *écoutez-le.....* Oui, je suis votre pasteur » reprit l'éloquent évèque avec une vivarité de sentiment qui fit fondre en larmes tout l'auditoire; « et vous » refusez d'être mes enfants; je serai votre père » malgré vous : je le suis par l'autorité de mon » ministère; cette autorité est celle de Jésus-Christ » même, qui a été confiée par l'imposition des » mains des anciens du presbytère, qui l'avaient » reçue des anciens, en remontant jusqu'aux apô- » tres et au Fils de Dieu, dont les mains divines » ont commencé cette chaine de consécrations so- » lennelles, qui est venue, tout indigne que je suis, » reposer sur ma tête : votre mépris de ma puis- » sance paternelle ne peut me l'ôter. Je suis votre » père au nom de Dieu : celui de qui vient toute » paternité, au ciel et sur la terre, m'en donne sur » vous les droits sacrés; ils sont, s'il est possible, » plus inviolables que ceux de la nature. Mais si je » suis votre père de droit divin, ah! mes enfants, » je sens que je le suis encore par le droit de mon » cœur; mes sentiments vous embrassent en dépit » de vous-mêmes : ne vous refusez pas à ma ten- » dresse; j'ai l'émulation de votre bonheur, vos » âmes sont enchainées à la mienne. Je donnerai » ma vie avec joie, ô mon Dieu, vous en êtes té- » moin! pour ramener dans les voies du salut mes » enfants qui s'égarent. » Il mourut à Paris le 23 septembre 1787. Blin de Sainmore a fait son *Eloge historique*, et l'abbé Fauchet son *Oraison funèbre*, dans laquelle il y a de très-beaux passages, et en même temps beaucoup d'idées mesquines et puériles, et, ce qui est digne d'une censure plus grave, des allures de la philosophie du jour (1).

PHENENNA, 2e femme d'Elcana, père de Samuel, avait plusieurs enfants; et loin d'en remercier Dieu, elle insultait Anne, et la raillait de ce que le Seigneur l'avait rendue stérile. Mais Dieu ayant exaucé les prières de l'affligée, elle enfanta Samuel, et Phénenna fut humiliée. Le cantique qu'Anne prononça à ce sujet est un des plus touchants de l'Ecriture sainte.

PHÉNIX, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, fut accusé par Clytie, concubine de son père, d'avoir voulu lui faire violence, et, quoiqu'il fût innocent, Amyntor ordonna qu'on lui fit perdre la vue; mais Chiron le guérit, et lui confia la conduite d'Achille. Il donna à ce prince une si excellente éducation, qu'il fut regardé comme le modèle des gouverneurs de la jeunesse. Arès la prise de Troie, où il avait accompagné Achille, Pélée reconnaissant des services qu'il lui avait rendus dans la personne de son fils, quoique mort, rétablit Phénix sur le trône, et le fit proclamer roi des Dolopes.

PHÉRÉCRATE, poète comique grec, était contemporain de Platon et d'Aristophane. Il vivait vers l'an 420 avant J.-C. A l'exemple des anciens comiques, qui introduisaient sur le théâtre, non des personnes imaginaires, mais des personnages actuellement vivants, il joua ses contemporains. Mais il n'abusa point de la licence qui régnait alors sur la scène, et se fit une loi de ne jamais diffamer personne. On lui attribue 23 *Comédies*, dont il ne nous reste que des fragments, recueillis par Hertélius et par Grotius, d'après lesquels on ne prend pas une idée avantageuse de l'auteur. On dit qu'il inventa l'espèce de vers appelés de son nom *phérécratiens*. Ils étaient composés des trois derniers pieds du vers hexamètre, et le premier de ces trois pieds était toujours un spondée. Ce vers d'Horace, par exemple, *Quamvis pontica pinus*, est un vers *phérécratien*. On trouve dans Plutarque un fragment de ce poète sur la musique des Grecs, qui a fourni à Burette le sujet d'un savant *Mémoire* inséré dans le tom. 15 du *Recueil* de l'académie des inscriptions. Les fragments de Phérécrate ont été publiés avec ceux d'Eupolis par Martin Runket, Leipsig, 1827, in-8.

PHÉRÉCYDE, philosophe de l'ile de Scyros, vers l'an 560 avant J.-C., fut l'élève de Pittacus. Il passe pour avoir été le premier de tous les philosophes qui a écrit sur des choses naturelles et sur l'essence des dieux. Il fut aussi le premier, dit-on, qui soutint l'opinion que « les animaux sont de pures machines. » (*Voy.* PEREIRA-GOMES.) Il fut le maître de Pythagore, qui l'aima comme son père. Le disciple, ayant appris que Phérécyde était dangereusement malade dans l'île de Délos, s'embarqua aussitôt, et se rendit à l'île, où il fit donner tous les secours nécessaires à ce vieillard, et ne ménagea rien de ce qui pouvait lui rétablir la santé. Le grand âge enfin, et la violence de la maladie, ayant rendu tous les remèdes inutiles, il repartit, dit-on, pour l'Italie. Mais tout cela est fort incertain; car on donne d'autres causes à sa mort : selon les uns, il fut dévoré par la vermine; selon d'autres, il se tua en se précipitant du haut du mont Corycius, lorsqu'il allait à Delphes. Presque toutes les morts de ces anciens sages sont marquées au coin de la folie. On peut voir dans les *Mémoires de l'académie de Berlin*, année 1747, une *Dissertation* curieuse traduite du latin de J.-Ph. Hein, sur la vie, les ouvrages et les sentiments de cet ancien philosophe, l'un des premiers entre les Grecs qui aient écrit en prose.

PHÉRÉCYDE, historien, natif de Léros, et surnommé l'*Athénien*, florissait vers l'an 480 avant J.-C. Il avait composé l'*Histoire de l'Attique*; mais cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous. Il n'en reste que des fragments, qui ont été publiés avec ceux d'Acusilas, par Sturz, Gera, 1798; Leipsig, 1824, in-8.

PHIDIAS, sculpteur d'Athènes vers l'an 448 avant J.-C., avait fait une étude particulière de ce qui avait rapport à son talent. Il possédait assez bien l'optique, science qui lui fut utile dans une occasion remarquable. Alcamène et lui furent chargés de faire chacun une *Minerve*, afin qu'on pût choisir la plus belle pour la placer sur une colonne. La statue d'Alcamène, vue de près, avait un beau fini qui gagna tous les suffrages, tandis que celle de Phidias ne paraissait, en quelque sorte, qu'ébauchée. Mais le travail recherché du premier disparut

(1) L'*Oraison funèbre* de ce prélat par l'abbé Saint-Jon est de beaucoup supérieure à celle e Fauchet. On n'en parla point dans le temps, parce qu'elle n'était que chrétienne.

lorsque la statue fut élevée au lieu de sa destination. Celle de Phidias, au contraire, fit tout son effet, et frappa les spectateurs par un air de grandeur et de majesté qu'on ne pouvait se lasser d'admirer. Ce fut lui qui, après la bataille de Marathon, travailla sur un bloc de marbre que les Perses, dans l'espérance de la victoire, avaient apporté pour ériger un trophée. Il fit une *Némésis*, déesse qui avait pour fonction d'humilier les hommes superbes. On chargea encore Phidias de faire la *Minerve* qu'on plaça dans le fameux temple appelé le *Parthénon*. Cette statue avait vingt-six coudées de haut; elle était d'or et d'ivoire, mais c'était l'art qui en faisait le principal mérite. Son *Jupiter Olympien* fut encore plus admiré. Les deux chevaux de Monte-Cavallo, à Rome, qu'on dit être de lui, continuellement copiés et gravés, font l'admiration des connaisseurs, non moins que ceux du Capitole, qu'on attribue à un autre artiste grec. La *Vénus* de Médicis, le *Gladiateur*, l'*Apollon* du Belvédère, le *Laocoon*, la *Chèvre Amalthée*, sont un témoignage du talent des sculpteurs de la Grèce qu'on a essayé en vain d'égaler. *Voy.* le *Catalogus architectorum, pictorum, sculptorum*, etc., de F. Junius, Rotterdam, 1694, in-fol. Suivant Visconti, l'art statuaire, dans le siècle de Périclès, est parvenu à son plus haut degré de perfection. On peut consulter un *Mémoire* de ce savant, Paris, 1818, in-8, ainsi que les *Lettres adressées de Londres à Canova*, par Quatremère de Quincy, Rome, 1820, in-8. (*Voy.* MULLER, Ch.-Ottfrid.)

PHILANDER, PHILANDRIER ou FILANDRIER (Guillaume, plus connu sous le nom de), né à Châtillon-sur-Seine en 1505, fut appelé à Rhodez par Georges d'Armagnac, alors évêque de cette ville et depuis cardinal. Philander s'acquit l'estime et l'amitié de ce prélat, protecteur des savants, et le suivit dans son ambassade à Venise. A son retour, il fut fait chanoine de Rhodez et archidiacre de la cathédrale. Il mourut à Toulouse en 1565, à 60 ans, dans un voyage qu'il fit pour voir son Mécène, Georges d'Armagnac, qui en était devenu archevêque. On a de lui : un *Commentaire* sur Vitruve, dont la meilleure édition est celle de Lyon en 1552; un *Commentaire* sur une partie de *Quintilien*.

PHILASTRE, *Philastrius*, évêque de Brescia en Italie, vers 374, se trouva au concile d'Aquilée avec saint Ambroise, en 381, fit connaissance à Milan avec saint Augustin, et mourut le 18 juillet 387. On a de lui un livre des *hérésies*, dans lequel il prend quelquefois pour erreur ce qui ne l'est pas, selon la remarque de Bellarmin. Cet ouvrage, écrit d'un style bas et rampant, se trouve dans la *Bibliothèque des Pères*. On en a une édition séparée, Hambourg, 1721, in-8, et Brescia, 1738, in-fol.

PHILÉ (Manuel), auteur grec du XIVe siècle, dont il nous reste un *Poème* en vers ïambiques sur la *propriété des animaux*. La meilleure édition de cet ouvrage est celle de Paw, Utrecht, 1730, in-4. Il est dédié à Michel Paléologue le jeune, empereur de Constantinople, sous lequel il vivait. La première édition, Venise, 1533, in-8, est devenue rare. Les autres *ouvrages* de Philé ont été recueillis par Goth. Wernsdorf, avec une version latine et des notes, Leipzig, 1768, in-8.

PHILÉLEUTHÈRE. *Voy.* BENTLEY.

PHILELPHE (François), né à Tolentin en 1398, étudia à Padoue les humanités avec succès. A l'âge de 18 ans, il fut chargé de professer l'éloquence. Ses talents le firent appeler à Venise. La république lui accorda des lettres de citoyen, et le nomma secrétaire du baile à Constantinople. Philelphe profita de cet emploi pour se perfectionner dans la langue grecque, et passa à Constantinople en 1419. Il épousa Théodora, fille du savant Emmanuel Chrysoloras, et apprit insensiblement de sa femme toute la douceur et la finesse du grec. S'étant fait connaître à l'empereur Jean Paléologue, ce prince l'envoya à l'empereur Sigismond, pour implorer son secours contre les Turcs. Philelphe enseigna ensuite à Venise, à Florence, à Sienne, à Bologne et à Milan, avec une réputation extraordinaire. Il se piquait tellement de savoir les lois de la grammaire, que disputant un jour sur une syllabe avec un philosophe grec nommé Timothée, il offrit de payer 100 écus au cas qu'il eût tort, à condition qu'il disposerait de la barbe de son adversaire si l'avantage lui était adjugé. Philelphe ayant gagné fit raser impitoyablement la barbe à Timothée, quelques offres que pût lui faire celui-ci pour éviter cet affront. A la présomption Philelphe joignait une inconstance, une inquiétude, une prodigalité, qui semèrent sa vie d'épines. Il la termina à Florence en 1481, à 83 ans. On fut obligé de vendre les meubles de sa chambre et les ustensiles de sa cuisine pour payer ses funérailles. C'est sans fondement qu'on l'accuse d'avoir privé le public du livre de Cicéron intitulé *De gloria*, et de se l'être attribué en le refondant dans ses ouvrages. On a de lui : des *Fables*, Venise, 1480, in-8; des *Odes* et des *Poésies*, 1497, in-4; des *Discours*, Venise, 1492, in-fol.; des *Dialogues*, des *Satires*, Milan, 1476, in-fol.; Venise, 1502, in-4; et Paris, 1508, in-4; un grand nombre d'autres ouvrages en latin, en vers et en prose. Les plus connus sont les Traités *De morali disciplina*; *De exilio*; *De jocis et seriis*, les mêmes que ses *Epigrammes*; et ses deux livres, *Conviviorum*, ou *des repas*, pleins d'érudition. Le recueil de ses *Lettres*, de l'édition de Venise, 1502, in fol., est peu commun. Elles ont été réimprimées plusieurs fois. L'édition de Florence, 1743, in-8, n'a pas été terminée. Tous les les ouvrages de Philelphe montrent beaucoup de savoir, des vues sages, un style pur et facile.—Marius PHILELPHE, son fils, mort un an avant son père, a aussi laissé des *Poésies*; un *Traité* sur l'art d'écrire des lettres; et une *Vie de Dante*, publiée avec des notes par Dominique Moreni, Florence, 1828, in-8.

PHILÉMON, poète comique grec, était fils de Damon et contemporain de Ménandre. Il l'emporta souvent sur ce poète, moins par son mérite que par les intrigues de ses amis. Plaute a imité sa comédie du *Marchand*. On dit qu'il mourut de rire en voyant son âne manger des figues. Il avait alors environ 97 ans. Il avait composé 97 comédies. — PHILÉMON le jeune, son fils, composa aussi 54 *Comédies*, dont il nous reste des fragments considérables,

recueillis par Grotius. Ils prouvent qu'il n'était pas un poète du premier rang. Il florissait vers l'an 274 avant J.-C.

PHILÉMON (Saint), homme riche de la ville de Colosses, fut converti à la foi chrétienne par Epaphras, disciple de saint Paul. Sa maison était une retraite pour les fidèles. Sa femme Appia et lui étaient la bonne odeur de la ville par leurs vertus, et la ressource de tous les malheureux par leurs libéralités. Onésime, esclave de Philémon, l'ayant volé, s'enfuit à Rome, où saint Paul l'instruisit de la religion et lui donna le baptême. L'apôtre le renvoya ensuite à son maître, auquel il le recommanda par une lettre qui est un modèle d'éloquence persuasive. (*Voy.* Onésime.) Les Grecs rapportent plusieurs particularités de la vie et la mort de Philémon qui sont plus qu'incertaines. Ils le font martyriser à Colosses avec sa femme, dans une émeute populaire. Les Latins et les Grecs célèbrent leur fête le 22 novembre.

PHILÉTAS, poète et grammairien grec, de Cos, précepteur de Ptolémée Philadelphe, composa des *Elégies*, des *Epigrammes* et d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Les fragments qu'on en a pu recueillir ont été publiés avec ceux de quelques autres poètes contemporains, Halle, 1829, in-8. Ovide et Properce l'ont célébré dans leurs poésies, comme un des meilleurs poètes de son siècle.

PHILÈTUS, hérétique du premier siècle, qui, sans nier formellement la résurrection, soutenait qu'elle était déjà opérée, et qu'elle n'était que le passage du péché à la grâce. C'est de lui que parle saint Paul dans sa seconde épître à Timothée : *Ex quibus est Hymenæus et Philetus...., dicentes resurrectionem esse jam factam, et subverterunt quorumdam fidem.*

* PHILIBERT (Emmanuel-Robert de), ecclésiastique, né en 1717, à Toulouse, mort vers la fin du siècle, a publié les *Annales de la société des jésuites*, 1764-1765, 4 vol. in-4.

* PHILIDOR (François-André Danican dit), compositeur, né à Dreux en 1726, fut élevé dans les pages de la chapelle du roi, où, à 15 ans, il fit exécuter un motet de sa composition. Sorti des pages, il donna des leçons de musique à Paris, et s'y fit connaître par son talent prodigieux pour le jeu d'échecs. Il se flatta d'en faire l'instrument de sa fortune et parcourut la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, pour s'y mesurer avec les plus habiles joueurs. Son voyage ne lui fut pas inutile d'une autre manière. Etant à Londres il mit en musique la fameuse *Ode* de Dryden *pour la fête d'Alexandre*, qui lui mérita les éloges des connaisseurs. De retour à Paris, il donna l'opéra d'*Ernelinde*, qui commença sa réputation. Il travailla ensuite pour l'Opéra-Comique, et s'inspirant du goût italien que les Bouffes venaient de mettre à la mode, y fit représenter avec succès *le Maréchal ferrant, Tom-Jones, le Bûcheron, le Sorcier, Sancho Pança, les Femmes vengées, le Soldat magicien*, etc. Il alla pendant la terreur chercher un asile à Londres, et il y mourut le 31 août 1795. Son harmonie est expressive et savante, mais son chant manque souvent de mélodie. Sa conversation était peu spirituelle. Laborde, valet de chambre du roi, l'entendant un jour dire des trivialités, s'écria plaisamment : « Voyez-vous cet homme-là, il n'a pas le sens com- » mun, c'est tout génie. » Son *Analyse du jeu d'Echecs* a été souvent réimprimée. L'édition de Londres, 1777, in-8, est ornée de son portrait gravé par Bartolozzi.

* PHILIPEAUX (Pierre), Conventionnel, né à Ferrières en 1759, était avocat avant la révolution, dont il embrassa les principes. Député à la Convention par le départ. de la Sarthe, il s'y conduisit d'abord avec modération ; mais entraîné par l'exemple, il se plaça bientôt parmi les révolutionnaires les plus exaltés. Après avoir demandé que l'on accélérât le jugement de Louis XVI, il vota pour la mort, sans appel et sans sursis. Le 10 mars, il appuya le projet présenté par Robert-Lindet d'instituer un tribunal extraordinaire sans jurés, pour juger les crimes de trahison envers la république, projet que Barrère lui-même déclara *monstrueux*. Le 6 avril, il demanda que la promesse faite par la Convention de gratifier d'une somme de 300,000 livres quiconque livrerait Dumourier, s'étendit aux étrangers et même aux émigrés qui pourraient alors rentrer en France et dans leurs biens. Il dénonça les *accaparements*, proposa une taxe sur les riches, et appuya les mesures les plus extravagantes. Mais bientôt envoyé dans les départ. de l'Ouest, il vit de près les horreurs de la guerre civile, et fut ému à l'aspect des désastres qui frappaient une population exaspérée. Se trouvant en opposition avec ses collègues, en mission dans les mêmes contrées, il conçut un système de guerre tout différent de celui que suivaient les députés et les chefs militaires réunis à Saumur et qu'il appelait dérisoirement *la cour de Saumur*. Il fit adopter son plan par le comité de salut public : mais, n'ayant point réussi, il se vit en butte aux attaques de ses adversaires, et fut rappelé. Aigri par cette disgrace, il accusa les généraux qui commandaient à Saumur, de prolonger la guerre par leurs cruautés, et se vit alors dénoncé comme un des chefs du modérantisme. Après avoir lutté quelque temps contre ses nombreux adversaires, il fut arrêté le 30 mars 1794, et le 5 avril, condamné à mort, « pour avoir attaqué le gouvernement par ses écrits, avoir calomnié Marat, s'être déclaré défenseur du ministre Roland, etc. » Dans son interrogatoire, l'accusateur public, Fouquier-Tainville, ayant mêlé, selon sa coutume, l'insultante ironie à ses interpellations, Philipeaux lui répondit avec fermeté : « Il vous est permis de me » faire périr, mais de m'outrager..... je vous le dé- » fends. » Avant d'aller à l'échafaud, il écrivit à sa femme deux *lettres* où il parle de la probité, de la vertu, de la justice du ciel, avec un calme et une résignation qui ne semblaient pas trop convenir à un homme qui avait voté la mort du meilleur des rois, et qui ne parut en sentir aucun remords. Outre ces deux *Lettres* il a laissé des *Mémoires historiques sur la guerre de la Vendée*, 1795, in-8, et qui font partie de la *collection* des frères Baudoin. Philipeaux revenu de ses erreurs y plaide avec chaleur la cause de l'humanité. La Convention réhabilita sa mémoire et accorda des secours à sa veuve.

* PHILIPON de la MADELAINE (Louis), né à Lyon en 1734, et mort à Paris en 1818, avait été jésuite. A la suppression de l'institut il suivit la carrière du barreau et plus tard acquit la charge d'avocat du roi au bureau des finances de Besançon. Nommé intendant des finances du comte d'Artois, il vint à Paris où ses talents et son esprit aimable ne tardèrent pas à le faire connaître. Pendant la révolution il se tint à l'écart, et quand les moments les plus dangereux furent passés, il trouva dans la culture des lettres les moyens de réparer la perte de sa fortune. Il fut fait sous le Directoire bibliothécaire du ministère de l'intérieur, place qu'il conserva sous les gouvernements qui se succédèrent. Outres des *Vaudevilles* seul ou en société, et un assez grand nombre de chansons très-agréables, on a de lui : *Manuel Epistolaire*, 8e éd., Paris, 1822, in-12; *Vues patriotiques sur l'éducation du peuple*, 1783, in-12; *De l'éducation des colléges*, 1785, in-8; *Dictionnaire des homonymes*, 3e édit. 1817, in-8; *Dictionnaire portatif des poètes français*; *Dict. des rimes*; *Dict. de la langue française*, à la suite de l'Encyclopédie poétique, in-18; Plusieurs *Pièces académiques*, notamment un *Discours* sur le désir de s'immortaliser, couronné par l'académie de Besançon en 1761; un autre sur la nécessité et les moyens de supprimer les peines capitales; un *Mémoire* sur les moyens d'indemniser un accusé reconnu innocent, etc.

PHILIPPE, roi de Macédoine, 4e fils d'Amyntas II, naquit l'an 383 avant J.-C. Il fut élevé à Thèbes, où son père l'avait envoyé en otage, et fut confié aux soins d'Epaminondas dont il s'honora toujours d'avoir été l'élève. Dès sa jeunesse il fit éclater cette souplesse de génie, cette grandeur de courage, qui lui fit un nom si célèbre et de si puissants ennemis. Après la mort de Perdicas III son frère, il se fit déclarer le tuteur de son neveu, et se mit bientôt sur le trône à sa place, l'an 360 avant J.-C. L'état était ébranlé par les secousses de différentes révolutions, Philippe s'appliqua à l'affermir. Les Illyriens, les Péoniens et les Thraces voulurent profiter de sa jeunesse pour lui déclarer la guerre. Il désarma les deux premiers de ces peuples par des présents et des promesses, et l'autre n'osa remuer. Vainqueur par la politique et par la ruse, il déclara libre Amphipolis, ville qu'Athènes revendiquait comme une colonie. Son dessein était de ménager cette république et de ne point épuiser ses forces en voulant garder cette place. Les Athéniens, peu sensibles à son attention, s'armèrent pour lui ôter la couronne; mais le roi macédonien les vainquit auprès de Méhonte, et fit un grand nombre de prisonniers qu'il renvoya sans rançon. Cette victoire fut le fruit de la discipline qu'il avait mise dans ses troupes : la phalange macédonienne en eut le principal honneur; c'était un corps d'infanterie pesamment armé, composé pour l'ordinaire de seize mille hommes, qui avaient chacun un bouclier de six pieds de hauteur, et une pique de 21 pieds de long. Le succès de ses armes, et surtout sa générosité après la victoire, firent désirer la paix et son alliance au peuple d'Athènes; et les esprits y étant disposés de part et d'autre, elle ne tarda pas à être conclue. Les circonstances étaient favorables pour se venger des Illyriens. Philippe arma contre eux, les vainquit et affranchit ses états de leur joug. Son ambition, secondée par sa prudence et sa valeur, le rendit maître de Crénides, ville bâtie par les Thrasiens, et à laquelle il donna son nom. Les mines d'or qui étaient aux environs de cette ville en rendaient la prise très-importante. Il y mit beaucoup d'ouvriers, et fit battre en son nom la monnaie d'or. Philippe employa ses richesses à acheter des espions et des partisans dans toutes les villes importantes de la Grèce, et à faire des conquêtes sans la voie des armes. Le mariage du monarque macédonien avec Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molosses, et la naissance d'Alexandre, depuis surnommé *le Grand*, mirent le comble à sa prospérité. Plutarque rapporte que Philippe, absent de ses états, apprit trois grandes nouvelles le même jour : qu'il avait été couronné aux jeux Olympiques, qu'il avait remporté une victoire contre les Illyriens, et qu'il lui était né un fils. Il écrivit lui-même à Aristote, pour le prier de se charger de son éducation, et la lettre ne fait pas moins d'honneur au monarque qu'au philosophe. (*Voy.* ARISTOTE.) Cependant il étendait ses conquêtes dans la Thrace. Méthon, petite ville de cette contrée, ne put résister longtemps à sa bravoure; mais ce siége lui devint funeste, par un coup de flèche que lui lança Aster dans l'œil droit. (*Voy.* ASTER.) Philippe méditait depuis longtemps le projet d'envahir la Grèce. Il fit la première tentative sur Olynthe, colonie et rempart d'Athènes. Cette république, fortement animée par l'éloquence de Démosthènes, envoya 17 galères et 2000 hommes au secours d'Olynthe; mais tous ses efforts furent inutiles contre les ressources de Philippe. Ce prince corrompit les principaux citoyens de la ville, qui lui fut livrée. Maître de cette place, il la détruisit de fond en comble, et gagna les villes voisines par ses largesses et par les fêtes qu'il donna au peuple. Il tomba ensuite sur les Phocéens et les vainquit. Philippe se fit déclarer chef des Amphictyons, et leur fit ordonner la ruine des villes de la Phocide. La Grèce commençait à ouvrir les yeux sur sa politique cruelle. Philippe, craignant de la soulever, retourna comblé de gloire dans la Macédoine; mais toujours avide du sang et de l'or, il porta le feu de la guerre dans l'Illyrie, dans la Thrace et dans la Chersonèse. Il se tourna ensuite contre Eubée, île qu'il nommait, à cause de sa situation, les entraves de la Grèce. Il se rendit maître de la plus grande partie de ce pays, autant par l'or que par le fer; mais Phocion vint délivrer ce pays de la domination tyrannique du roi de Macédoine. Philippe, poursuivi par un ennemi que ni son argent ni ses armes ne purent ébranler, déclara la guerre aux Scythes, et fit sur eux un butin considérable. Obligé de combattre, à son retour, les Triballiens, il fut atteint d'une flèche qui le blessa à la cuisse. A peine fut-il guéri de cette blessure, qu'il tourna de nouveau toutes ses vues contre la Grèce. Il entra d'abord dans la Béotie, et les armées en vinrent aux mains à Chérunée, l'an 348 avant J.-C. Le combat fut long, et la victoire se décida enfin pour Philippe. Le vainqueur érigea un tro-

phée, offrit des sacrifices aux dieux, et se livra à la débauche dans une fête qu'il ordonna pour célébrer son triomphe. L'ivresse du vin augmentant celle de son orgueil, il vint sur le champ de bataille insulter aux morts et aux prisonniers. L'orateur Démades, qui était du nombre des captifs, choqué de cette indignité, ne put s'empêcher de dire au prince : *Pourquoi jouer le rôle de Thersite, lorsque vous pourriez être un Agamemnon?* Cet avis généreux valut la liberté à Démades, et des traitements plus doux aux compagnons de son infortune. Philippe, vainqueur de la Grèce, osa prétendre à la conquête des Perses : il se fit nommer chef de cette entreprise dans l'assemblée générale des Grecs. Il se préparait à exécuter ce projet, lorsqu'il fut assassiné. Il allait, dans ce moment, assister à la représentation d'une tragédie composée par Néoptolème, où ce poète le peignait déjà vainqueur de Darius. Philippe était accompagné d'un nombreux cortége; devant lui étaient portées les riches statues des douze grands dieux de la Macédoine, et une treizième statue plus magnifique que les autres et qui était celle de Philippe ayant aussi les attributs de la divinité. Pausanias, un de ses gardes, le tua pour se venger de ce que ce roi ne voulut pas lui faire justice d'une insulte qu'il avait reçue d'un courtisan nommé Attale. Ce fut l'an 336 avant J.-C. dans la 47e année de son âge, après un règne de 24 ans. Philippe avait les vices et les apparences des vertus qui naissent d'une ambition démesurée. Sa politique, son art de dissimuler, ses intrigues, doivent être attribuées à son ardeur pour les conquêtes : il avait cette éloquence que donnent les fortes passions, cette activité et cette patience dans les fatigues de la guerre, fruits d'un amour insatiable pour la gloire. Il était généreux, magnanime, vertueux, moins par principes que par caprice. On ne sait pourquoi il se faisait dire tous les jours : *Philippe, souviens-toi que tu es mortel.* La conséquence de cette vérité eût dû être de rendre ses états heureux et de laisser en paix ceux des autres. Parmi le grand nombre de faits et de paroles mémorables que Plutarque a rapportés de ce prince, voici ceux qui le caractérisent davantage. On le sollicitait de favoriser un seigneur de la cour qui allait perdre sa réputation par un jugement juste, mais sévère : Philippe ne voulut pas y consentir, et ajouta : *J'aime mieux qu'il soit déshonoré que moi.* Une pauvre femme le sollicitait de lui rendre justice; et comme il la renvoyait de jour en jour, sous prétexte qu'il n'avait pas le temps : *Cessez donc d'être roi*, lui dit-elle avec émotion. Philippe sentit toute la force de ce reproche, et la satisfit sur-le-champ. Une autre femme vint lui demander justice au sortir d'un grand repas, et fut condamnée. *J'en appelle*, s'écria-t-elle tout de suite. — *Et à qui en appelez-vous?* lui dit le monarque.— *A Philippe à jeun.* Cette réponse ouvrit les yeux du roi, qui rétracta son jugement. Un mot de Philippe, qui lui fait moins d'honneur que les actions précédentes, était *qu'on amuse les enfants avec des jouets, et les hommes avec des serments.* Maxime odieuse, qui fut l'âme et le principe de sa politique, et qui, dans ces temps d'une malheureuse philosophie, est devenue tellement la ressource du mensonge, que ce n'en est plus une. On a une *Histoire de Philippe*, par Olivier (*voy.* ce nom, supra p. 284), et une autre en anglais par par Leland (*voy.* tome v, p. 194.)

PHILIPPE V, roi de Macédoine, obtint à l'âge de 14 ans, cette couronne après la mort d'Antigone, son cousin, l'an 220 avant J.-C. Les commencements de son règne furent glorieux par les conquêtes d'Aratus. Ce général était autant recommandable par son amour pour la justice, que par son habileté dans la guerre; mais il devint odieux à un prince qui voulait se livrer à tous les vices. Philippe eut la lâche cruauté de le faire empoisonner. Il porta ensuite la guerre en Illyrie, en Italie, et y eut des succès. Il menaçait la Grèce; mais les Romains ayant pris le parti des Grecs, le vainquirent dans plusieurs occasions importantes. Philippe, contraint de demander la paix, l'obtint à des conditions humiliantes. Des chagrins domestiques vinrent aigrir ceux que lui causaient les pertes qu'il essuyait au dehors. Le mérite de son fils Démétrius excita sa jalousie et celle de Persée son autre fils. Ce frère indigne l'accusa auprès de son père d'avoir des vues sur le trône. Philippe, trop crédule, le fit mourir par le poison. La privation d'un tel fils lui ouvrit les yeux sur son injustice et sur celle de Persée. Il avait dessein d'élever Antigone sur le trône, à la place d'un fils injuste et barbare; la mort l'empêcha d'exécuter son projet : il mourut à Amphipolis, l'an 178 avant J.-C., après un règne de 42 ans.

PHILIPPE, Phrygien d'origine, qu'Antiochus Epiphanes établit gouverneur de Jérusalem. Il tourmenta cruellement les Juifs, pour les obliger à changer de religion. Antiochus, sur le point de mourir, établit le même Philippe régent du royaume, et lui mit entre les mains son diadème, son manteau royal et son anneau, afin qu'il le rendit à son fils, le jeune Antiochus Eupator; mais Lysias s'empara du gouvernement sous le nom de cet enfant. Philippe, qui n'était pas le plus fort, s'enfuit en Egypte avec le corps d'Epiphanes, pour demander du secours contre l'usurpateur; et l'année suivante, profitant de l'absence de Lysias, qui était occupé contre les Juifs, il se jeta dans la Syrie et prit Antioche; mais Lysias, revenant aussitôt sur ses pas, reprit la ville, et fit mourir Philippe.

PHILIPPE, fils d'Hérode le Grand et de Cléopâtre, et frère d'Antipas, épousa Salomé, cette danseuse qui demanda la tête de Jean-Baptiste. Auguste ayant confirmé le testament d'Hérode, qui laissait à Philippe la tétrarchie de la Gaulonite, de la Béthanie et de la Panéade, ce prince vint dans ses états, où il ne s'occupa qu'à rendre ses sujets heureux. Il aimait surtout la justice, et, pour en assurer l'exécution, il parcourut toutes les villes de son obéissance, faisant porter une espèce de trône, où il s'asseyait pour la rendre, satisfaisant tout le monde par sa clémence et son équité. Il fit rétablir magnifiquement la ville de Panéade, qu'il appela *Césarée,* en l'honneur de Tibère; et c'est ce qui la fit nommer *Césarée de Philippe.* Il augmenta aussi le bourg de Bethsaïde, et lui donna le nom de *Juliade,* à cause de Julie, fille d'Auguste. Il

mourut après 37 ans de règne, la 20e année de Tibère. — Il y a eu un autre Philippe, aussi fils du grand Hérode, mais d'une femme nommée Mariamne, lequel épousa Hérodias, et fut père de la Salomé dont nous parlons à la tête de cet article.

PHILIPPE (saint), apôtre de J.-C., naquit à Bethsaïde, ville de Galilée, sur les bords du lac de Génésareth. Le Sauveur l'appela le lendemain de la vocation de saint Pierre et de saint André, et lui dit de le suivre. Il alla dire à Nathanaël qu'il avait trouvé le Messie, et assista aux noces de Cana. Ce fut à lui que l'Homme-Dieu s'adressa, lorsque, voulant nourrir 5000 hommes qui le suivaient, il demanda où l'on pourrait acheter du pain pour tant de monde. Philippe lui répondit « qu'il en » faudrait pour plus de 200 deniers. » Pendant le long discours que J.-C. tint à ses apôtres la veille de sa passion, Philippe le pria de leur faire voir le Père. Mais le Sauveur lui répondit : *Philippe, celui qui me voit, voit aussi mon Père*. Voilà ce que l'Evangile nous apprend de ce saint apôtre. Des auteurs ecclésiastiques fort anciens disent qu'il alla prêcher l'Evangile en Phrygie, et qu'il mourut à Hiéraple, ville de cette province.

PHILIPPE (saint), le second des sept diacres que les apôtres choisirent après l'ascension de J.-C. On croit qu'il était de Césarée en Palestine; au moins est-il certain qu'il y demeurait, et qu'il y avait quatre filles vierges, distinguées par l'esprit de prophétie. Après le martyre de saint Etienne, les apôtres s'étant dispersés, le diacre Philippe alla prêcher l'Evangile dans Samarie, où il fit plusieurs conversions éclatantes. Il y était encore, lorsqu'un ange lui commanda d'aller sur le chemin qui descendait de Jérusalem à Gaza. Philippe obéit et rencontra l'eunuque de Candace, reine d'Ethiopie, qui, lisant le prophète Isaïe, donna à Philippe occasion de l'instruire et de lui faire connaître J.-C. Rien de plus touchant, d'un récit plus simple et plus vrai, que ce qui est rapporté à ce sujet dans le chapitre 8 des *Actes des apôtres*. Il mourut à ce qu'on croit à Césarée vers l'an 70 de l'ère chrétienne.

PHILIPPE-BENITI ou BENIZZI (saint), 5e général des servites, et non fondateur de ces religieux, comme quelques-uns l'ont dit, né à Florence en 1232 d'une famille noble, obtint en 1274 du concile général de Lyon l'approbation de son ordre, et mourut à Todi. Clément X le mit en 1671 dans le catalogue des saints. Les fondateurs de l'ordre des servites sont au nombre de sept, dont on fait l'office le 11 février. Ce saint fit de la sanctification de ses religieux le principal objet de son zèle, persuadé que c'était le premier de ses devoirs. Il nommait le crucifix *son livre,* et c'est en le contemplant qu'il rendit le dernier soupir le 22 août 1284. Sa vie a été écrite par l'abbé Malaval. (*Voy*. v, 431.)

PHILIPPE DE NÉRI. *Voy*. Néri.

PHILIPPE (Marcus-Julius), empereur romain, surnommé l'*Arabe*, né vers l'an 204 à Bostres ou Bostra en Arabie, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premiers grades militaires. L'ambition de régner, regardée dans ces temps de ténèbres comme une vertu, lui fit assassiner Gordien le Jeune, dont il était capitaine des gardes, et il se fit élire empereur à sa place, l'an 244. Philippe, impatient de retourner à Rome, céda la Mésopotamie aux Perses, et revint en Syrie avec son armée. Quelques auteurs disent au contraire que Philippe ne céda rien aux Parthes, et qu'il remporta sur eux des avantages considérables : Gruter rapporte une ancienne inscription où Philippe est nommé vainqueur des Parthes. Quoi qu'il en soit, de retour à Rome, il tâcha de s'attirer l'amitié du peuple par sa douceur et ses libéralités. Le crime l'avait porté sur le trône; mais dès qu'il y fut, il montra des vertus. Il fit beaucoup de règlements salutaires, et tourna tous ses soins vers la conservation de la paix. Il fit faire un canal au-delà du Tibre, pour fournir de l'eau à un quartier de la ville qui en manquait. Il entreprit d'abolir à Rome les lieux de prostitution, et exécuta, si nous en croyons Eusèbe, ce projet difficile dans une ville si vaste et si corrompue. Il accorda aux chrétiens la permission de faire en public tous les exercices de leur religion. On assure même qu'il l'embrassa ouvertement lui-même : Eusèbe, saint Jérôme, Vincent de Lérins, Orose, etc., sont de ce sentiment; les mêmes auteurs, auxquels on peut joindre Rufin et Syncelle, disent qu'Origène écrivit deux lettres, l'une à ce prince, et l'autre à son épouse, avec un ton d'autorité qui aurait paru déplacé s'il n'avait écrit à des chrétiens. Eusèbe rapporte qu'un jour, veille de Pâques, ayant voulu entrer dans une église, l'évêque du lieu le repoussa, et lui dit qu'il ne pouvait être reçu qu'il n'eût fait pénitence publique des crimes dont il était accusé, à quoi il se soumit humblement. D'autres ajoutent que cette église était celle d'Antioche, et que l'évêque était saint Babylas (*voy*. ce nom). Il est difficile de se défendre de croire ce fait, quand on considère que ceux qui le rapportent étaient très-peu éloignés du lieu où il est dit s'être passé. Rome commençait à être heureuse sous le gouvernement de Philippe, lorsqu'il fut tué près de Vérone, en 249, par ses propres soldats, après avoir été défait par Dèce, qui avait pris le titre d'empereur dans la Pannonie. Il était alors âgé de 45 ans, et en avait régné 5 et quelques mois. Philippe son fils fut massacré entre les bras de sa mère Otacilia, n'ayant encore que 12 ans, et ayant déjà montré des qualités qui excitèrent les regrets de l'empire. La ville de Philippopolis dut son origine à Julius Philippe, qui la fit bâtir près de Bostra. Un critique judicieux et équitable a publié une Dissertation intitulée : *Apologia pro Philippis*, où l'on réfute le portrait odieux que des écrivains passionnés ont fait du père et du fils. *Voy*. Otacilia.

PHILIPPE, duc de Souabe, fils de Frédéric Barberousse, et frère de Henri VI, né en 1178, fut élu empereur après la mort de ce dernier, en 1198, par une partie des électeurs, tandis que l'autre donnait la couronne impériale à Othon, duc de Saxe. Cette double élection alluma le feu de la guerre civile en Allemagne. Le pape demeura deux ans sans prendre aucun parti dans cette affaire, quoiqu'il fût sollicité fortement, tant par les deux préten-

dants, que par les seigneurs allemands et par les rois de France et d'Angleterre. Enfin, l'an 1200, il céda à leurs sollicitations, et se décida en faveur d'Othon; parce que, disait-il, Philippe de Souabe est excommunié par le pape Célestin, pour avoir envahi à main armée le patrimoine de saint Pierre, comme il l'a reconnu lui-même en demandant l'absolution, et parce qu'il fait encore la guerre à l'Eglise romaine, par Marcoualde et Diopoulde ses capitaines. Philippe fut excommunié; mais ayant écrit au pape une lettre pleine de respect en 1206, le pontife leva l'anathème, et fit tous ses efforts pour réconcilier les deux rivaux. Cette réconciliation était sur le point d'être consommée, lorsque Philippe fut assassiné à Bamberg, le 22 juin 1208, à 34 ans, par Othon, comte palatin de Bavière (1). Le meurtrier se vengea du refus que l'empereur lui avait fait de lui donner sa fille, et de ce qu'il l'avait empêché d'épouser celle du duc de Pologne. La mémoire de Philippe est respectée en Allemagne, comme celle d'un monarque généreux et sage, et d'un guerrier courageux et prudent. Son règne fut de onze années.

PHILIPPE Ier, roi de France, obtint le sceptre après son père Henri Ier, en 1060, à l'âge de 8 ans, sous la régence et la tutelle de Baudouin V, comte de Flandre, qui s'acquitta avec zèle de son emploi de tuteur. Baudouin défit les Gascons, qui voulaient se soulever, et mourut, laissant le roi à l'âge de 15 ans. Ce jeune prince fit la guerre en Flandre, contre Robert, fils cadet de Baudouin, qui avait envahi le comté de Flandre sur les enfants de son aîné. Philippe marcha contre lui avec une armée nombreuse, qui fut taillée en pièces auprès de Mont-Cassel. La paix fut le prix de la victoire, et le vainqueur jouit tranquillement de son usurpation. Guillaume le Conquérant, après avoir entièrement accablé l'Angleterre, tomba sur la Bretagne. Le duc implora le secours du roi de France, qui obtint la paix par ses armes. Elle fut rompue quelque temps après à l'occasion d'un bon mot. (*Voy.* GUILLAUME le Conquérant.) Philippe, dégoûté de sa femme Berthe, et amoureux de Bertrade, épouse de Foulques, comte d'Anjou, l'enleva à son mari; il se servit, en 1093, du ministère des lois pour faire casser son mariage, sous prétexte de parenté, et Bertrade fit casser le sien avec le comte d'Anjou, sous le même prétexte : un évêque de Beauvais les maria solennellement. Les deux époux étaient d'autant plus condamnables, qu'ils avaient abusé de l'autorité sacrée et profane pour autoriser leur concubinage. Cette union fut déclarée nulle par le pape Urbain II, qui prononça cette sentence dans les propres états du roi, où il était venu chercher un asile : tant était grande la fermeté que lui inspirait le sentiment du devoir. Philippe envoya des députés au pape, qui obtinrent un délai; mais ne se pressant pas de réparer le scandale, il fut excommunié de nouveau, dans un concile tenu à Poitiers, en 1100. L'an 1104, Lambert, évêque d'Arras, député du pape Pascal II, lui rapporta son absolution à Paris, après lui avoir fait promettre de ne plus voir Bertrade : promesse qu'il ne tint pas. Suger nous apprend que leurs fils furent déclarés capables de succéder à la couronne; il est à croire qu'on perdit enfin de vue le vice de leur naissance. Philippe mourut à Melun, le 29 juillet 1108, à 57 ans, après avoir été témoin de la première croisade, prêchée par Pierre l'ermite, et à laquelle il ne voulut prendre aucune part. Son règne, qui comprend 48 ans, a été le plus long de ceux qui l'avaient précédé, excepté celui de Clotaire; et de tous ceux qui l'ont suivi, excepté ceux de Louis XIV et de Louis XV. Il fut célèbre par plusieurs événements; mais Philippe n'y joua aucun rôle important. Il parut d'autant plus méprisable à ses sujets, que ce siècle était plus fécond en héros, et qu'il était plus occupé de ses amours que des affaires d'état.

PHILIPPE II, surnommé *Auguste*, *le Conquérant* et *Dieu-Donné*, né en 1165 de Louis VII, dit le *Jeune*, roi de France, et d'Alix, sa 3e femme, fille de Thibault, comte de Champagne, parvint à la couronne après la mort de son père, en 1180, à l'âge de 15 ans. Sa jeunesse ne fut point comme celle de la plupart des autres princes; il évita l'écueil des plaisirs, et son courage n'en fut que plus vif. Le roi d'Angleterre paraissait vouloir profiter de sa minorité pour envahir une partie de ses états. Philippe marcha contre lui, et le força, les armes à la main, à confirmer les anciens traités entre les deux royaumes. Dès que la guerre fut terminée, il fit jouir son peuple des fruits de la paix. Il réprima les brigandages des grands seigneurs, chassa les comédiens comme une source de corruption et de désordre, ordonna des peines contre les blasphémateurs, fit paver (en 1182 et 1183) les rues et les places publiques de Paris. Le financier Gérard, de Poissy, contribua à la dépense du pavage, par un don de onze mille marcs d'argent. Ce fut par les soins et les frais de Philippe-Auguste que l'on réunit dans l'enceinte de la capitale une partie des bourgs qui l'environnaient, et que la place des Innocents, qui n'était qu'un cloaque impur, fut entourée de murs et consacrée aux sépultures. Paris fut fermé par des murailles avec des tours. Les citoyens des autres villes se piquèrent aussi de fortifier et d'embellir les leurs. Les Juifs exerçaient depuis longtemps, en France, des friponneries horribles; Philippe les chassa de son royaume, et déclara ses sujets quittes envers eux : action injuste, si on ne la considère pas comme une espèce de représailles, et une punition propre à des gens enrichis de vols et de rapines. La tranquillite de la France fut troublée par un différend avec le comte de Flandre, qui fut heureusement terminé en 1184. Quelque temps après, Philippe déclara la guerre à Henri II, roi d'Angleterre, auquel il enleva les villes d'Issoudun, de Tours, du Mans et d'autres places. Le désir de chasser les infidèles de la Terre-Sainte, et la nécessité de les combattre chez eux, pour les empêcher d'envahir l'Europe, animaient alors les rois et les peuples. Philippe s'embarqua en 1190 avec Richard Ier, roi d'Angleterre. Les deux monarques allèrent mettre le siége devant Acre, qui

(1) Il s'appelait Othon de Wittelsbach. Les Allemands ont fait de cet événement le sujet d'une tragédie, qu'on ne lit pas sans la plus vive émotion. (*Voy.* BABO, I, 380.)

est l'ancienne Ptolémaïs. Presque tous les chrétiens d'Orient s'étaient rassemblés devant cette place importante. Saladin était embarrassé vers l'Euphrate dans une guerre civile. Quand les deux monarques européens eurent joint leurs forces à celles des chrétiens d'Asie, on compta plus de 300,000 combattants. Acre se rendit le 13 juillet 1191 ; mais la discorde, qui devait nécessairement diviser deux rivaux de gloire et d'intérêt, tels que Philippe et Richard, fit plus de mal que ces trois cent mille hommes ne firent d'exploits heureux. Fatigué de ces divisions et de l'ascendant que Richard prenait sur lui en toute occasion, Philippe retourna dans sa patrie, qu'il eût dû revoir avec plus de gloire. (*Voy.* saint BERNARD, GODEFROI DE BOUILLON, LOUIS VII, LOUIS IX, PIERRE l'Ermite, SUGER, etc.) L'année suivante, il obligea Baudouin VIII, comte de Flandre, à lui laisser le comté d'Artois. Il tourna ensuite ses armes contre Richard, roi d'Angleterre, sur lequel il prit Evreux et le Vexin. Philippe avait promis sur les saints Évangiles de ne rien entreprendre contre son rival pendant son absence : aussi les suites de cette guerre ne furent pas heureuses. Le monarque français, repoussé de Rouen avec perte, fit une trève de six mois, pendant laquelle il épousa Ingelburge, princesse de Danemark, d'une beauté et d'une vertu égales. La répudiation de cette femme, qu'il quitta pour épouser Agnès, fille du duc de Méranie, le brouilla avec le saint siége, toujours attentif à maintenir la sainteté et l'indissolubilité du mariage. Le pape fulmina une sentence d'excommunication contre lui; mais elle fut levée, sur la promesse qu'il fit de reprendre son ancienne épouse. (*Voy.* INGELBURGE). Jean Sans-Terre succéda l'an 1199 à la couronne d'Angleterre, au préjudice de son neveu Artus, à qui elle appartenait de droit. Le neveu, appuyé par Philippe, prend les armes contre l'oncle. Jean Sans-Terre le défait dans le Poitou, le fait prisonnier et lui ôte la vie. Le meurtrier, cité devant la cour des pairs de France, n'ayant pas comparu, fut déclaré coupable de la mort de son neveu et condamné à perdre la tête, en 1203. Ses terres situées en France furent confisquées au profit du roi. Philippe s'empressa de tirer parti du crime du roi son vassal. Il s'empara de la Normandie, porta ses armes victorieuses dans le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou, et remit ces provinces, comme elles l'étaient anciennement, sous l'autorité immédiate de sa couronne. Il ne resta à l'Anglais dans le ressort de la France que la province de Guienne. Pour comble de bonheur, Jean son ennemi s'était brouillé avec la cour de Rome, qui venait de l'excommunier. Cet anathème ecclésiastique fut favorable à Philippe. Innocent III lui remit entre les mains et lui transféra le royaume d'Angleterre en héritage perpétuel. Le roi de France, excommunié autrefois par le pape, avait déclaré ses censures nulles et abusives ; il pensa tout différemment, quand il se vit l'exécuteur d'une bulle qui lui donnait l'Angleterre. (*Voy.* à l'article MARTIN IV, la réflexion d'un philosophe sur cette conduite des rois.) Pour donner plus de force à la sentence de Rome, il employa une année entière à faire construire 1700 vaisseaux, et à préparer la plus belle armée qu'on eût jamais vue en France. L'Europe s'attendait à une bataille décisive entre les deux rois, lorsque Jean se réconcilia avec le pape, et mit son royaume dans la dépendance du saint Siége. Le pontife défendit à Philippe de rien entreprendre contre l'Angleterre, devenue fief de l'Eglise romaine, et contre Jean qui était sous sa protection. Cependant les armements qu'avait faits Philippe avaient alarmé l'Europe; l'Allemagne, l'Angleterre et les Pays-Bas se réunirent contre lui. Ferrand, comte de Flandre, se joignit à l'empereur Othon IV. Le roi de France se signala à la bataille de Bouvines, donnée en 1214 entre Tournay et Lille (et non à Bouvines, près de Dinant, comme quelques auteurs l'ont cru), et la gagna complétement. Le comte de Flandre et le comte de Boulogne furent menés à Paris, les fers aux pieds et aux mains : c'était une coutume barbare de ce temps-là. Le vainqueur ne fit aucune conquête du côté de l'Allemagne ; mais il augmenta son pouvoir sur ses vassaux. Philippe fut ensuite appelé au royaume d'Angleterre par les sujets du roi Jean, lassés de la domination de ce monarque. Le roi de France se conduisit en politique : il engagea les Anglais à demander son fils Louis pour roi; mais comme il voulait en même temps ménager le pape, et ne pas perdre la couronne d'Angleterre, il prit le parti d'aider le prince son fils, sans paraître agir lui-même. Louis fait une descente en Angleterre, est couronné à Londres, et excommunié à Rome en 1216; mais cette excommunication ne changea rien au sort de Jean, qui mourut de douleur. Sa mort éteignit le ressentiment des Anglais, qui s'étant déclarés pour Henri III son fils, forcèrent Louis à sortir d'Angleterre. Philippe-Auguste mourut peu de temps après, en 1223, dans la 58e année de son âge. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la fameuse croisade contre les albigeois, qui infestaient le Languedoc. Simon de Montfort était à la tête des croisés, et il extermina les hérétiques (*Voy.* MONTFORT et RAYMOND, comte de Toulouse.) Ce prince était plus que conquérant : il fut grand roi, bon politique, magnifique dans les actions d'éclat, économe dans le particulier, exact à rendre la justice, sachant employer tour-à-tour les caresses et les menaces, les récompenses et les châtiments; zélé pour la religion, et toujours porté à défendre l'Eglise et à secourir les indigents. Ses entreprises furent presque toujours heureuses, parce qu'il méditait ses projets avec lenteur, et qu'il les exécutait avec célérité. Quoique plus porté à la colère qu'à la douceur, et à punir qu'à pardonner, il fut regretté par ses sujets comme un puissant génie et comme le père de la patrie. Outre les historiens Rigord et Guillaume le Breton, plusieurs autres écrivains ont retracé l'histoire du règne et du temps de Philippe-Auguste, entre autres (parmi les modernes) Baudot de Juilly, qui a donné une *Histoire de Philippe-Auguste*, Paris, 1702, 2 vol. in-12, mais en prenant rarement la peine de consulter les historiens contemporains; Mlle de Lussan, dont on a *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, 1738, 6 vol. in-12, et enfin M. Capefigue, à qui l'on doit une nouvelle *Histoire* de ce prince, 1829, 4 vol,

in-8; et *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort du prince*, 1833, 4 vol. in-8.

PHILIPPE III, surnommé *le Hardi*, né en 1245, fut proclamé roi de France en Afrique, après la mort de saint Louis son père, le 25 août 1270. Il remporta une victoire sur les infidèles, et après avoir conclu avec le roi de Tunis une trêve de 10 ans, il revint en France. Philippe porta ensuite ses armes dans la Castille, pour défendre les prétentions d'Alphonse de la Cerda, fils de Blanche sa sœur, lequel venait d'être exclu de la couronne. Philippe fit d'abord quelques actions de bravoure; mais il fut bientôt obligé de se retirer, sans avoir pu enlever le trône au compétiteur de son neveu. Ce fut sous son règne qu'eut lieu la journée des *Vêpres Siciliennes*. On a appelé de ce nom le massacre des Français qui étaient dans l'île de Sicile. Cette catastrophe éclata le 30 mars, le lendemain du jour de Pâques 1282, au son de la cloche des vêpres. La fureur et le carnage commencèrent à Palerme, et se communiquèrent avec une rapidité étonnante de ville en ville. Jamais la vengeance ne se signala par des fureurs aussi barbares : on vit des pères ouvrir le ventre de leurs filles, pour y détruire les fruits de l'amour qu'elles avaient eu pour des Français. (*Voy.* CHARLES de France, comte d'Anjou.) Un seul Français vertueux échappa au massacre général (*voy.* PORCELLETS). Philippe le Hardi, pour venger la France, marcha en personne contre Pierre III, roi d'Aragon (*voy.* son article et MARTIN IV); mais il eut peu de succès, et mourut d'une fièvre maligne à Perpignan, le 6 octobre 1285, à 40 ans. Les qualités de ce prince furent la valeur, la bonté, la libéralité, l'amour de la justice et de la religion. Sa simplicité et son peu de méfiance nuisirent souvent à ses entreprises. C'est sous son règne que les premières lettres de noblesse furent données, l'an 1270, en faveur de Raoul, argentier du roi.

PHILIPPE IV, roi de France et de Navarre, surnommé *le Bel*, né à Fontainebleau en 1268, monta sur le trône après son père Philippe le Hardi, en 1285. Il cita au parlement de Paris Edouard Ier, roi d'Angleterre, pour rendre compte de quelques violences faites par les Anglais sur les côtes de Normandie. Ce prince, ayant refusé de comparaître, fut déclaré convaincu du crime de félonie, et la Guienne lui fut enlevée, en 1293, par Raoul de Nesle, connétable de France. Le monarque anglais implora le secours de l'empereur, du duc de Bar et du comte de Flandre, qui se liguèrent contre le roi de France. Philippe eut d'abord des avantages en Guienne et en Flandre. Vainqueur à Furnes en 1296, il obligea les Anglais et les Flamands à accepter la paix; mais elle ne fut pas de durée. Philippe ayant invité Gui de Dampierre, comte de Flandre, à une entrevue, le retint prisonnier, s'empara de son pays, où il établit des gouverneurs qui se rendirent odieux par leur tyrannie. On se révolta : Philippe envoya une puissante armée qui fut entièrement défaite en 1302, à la bataille de Courtray, où périt le comte d'Artois avec 20,000 hommes et l'élite de la noblesse française. Philippe s'en vengea le 18 août 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle. Il fit ensuite la paix avec les Flamands. Une guerre nouvelle, mais moins sanglante que les précédentes, occupa en même temps Philippe : nous voulons parler de ces démêlés avec le pape Boniface VIII. Le premier sujet de mécontentement de ce pontife venait de ce que le roi avait donné retraite aux Colonne, ses ennemis. Philippe avait aussi des sujets de se plaindre de Boniface, qui avait voulu l'obliger malgré lui à vivre en paix avec ses voisins, et qui poussait extrêmement loin ses prétentions sur les collations des bénéfices, et voulait partager avec le monarque les décimes levées sur le clergé. La résistance de Philippe aux volontés du pape irrita ce dernier, qui donna la Bulle *Clericis Laicos*, par laquelle il défendait aux ecclésiastiques de payer aucun subside au prince sans l'autorisation du saint Siége. Une seconde bulle, qui commence par ces mots : *Ausculta, fili*, prouve que le pape s'attribuait le droit de faire rendre compte au roi du gouvernement de son état, et d'être le souverain juge entre lui et ses sujets. Philippe ayant fait brûler cette bulle, le 11 février 1302, le pape en donna une nouvelle qui commence ainsi : *Unam sanctam*. Il y prétendait que la puissance temporelle était soumise à la spirituelle; et que le pape a droit de déposer les souverains. C'était la jurisprudence du temps; les rois mêmes ne s'en défendaient pas, et en profitaient souvent. (*Voy.* MARTIN IV, GRÉGOIRE VII, LOUIS V, empereur.) Les états-généraux convoqués par Philippe interjetèrent appel au concile général. Le pape venait de l'excommunier par une bulle foudroyante, qui mettait le royaume en interdit. Nogaret fut envoyé vers le pontife, en apparence pour lui signifier l'appel au futur concile, mais réellement pour l'enlever, de concert avec les Colonne. Ils l'investirent dans la ville d'Anagni, et se saisirent de sa personne : violence qui le fit mourir de chagrin. Benoît XI, son successeur, termina ces malheureux différends. Clément V, qui fut pape après lui, annula dans le concile de Vienne, tout ce que Boniface VIII avait fait contre la France. Ce fut dans cette assemblée que fut résolue la perte des templiers. (*Voy.* CLÉMENT V et MOLAY.) Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit à ces deux articles; nous nous contenterons de dire que l'innocence ou la scélératesse générale et absolue des templiers sont également incroyables. Il a paru, en 1783, une brochure où Frédéric Nicolaï (*voy.* ci-div. 217), prétend prouver la certitude des crimes les plus révoltants attribués à ces malheureux chevaliers; mais les erreurs de tous les genres dont cet ouvrage fourmille, des injures atroces contre l'Eglise catholique, un triste scepticisme à l'égard des plus précieuses vérités, semblent prouver que l'auteur n'a cherché qu'à trouver des complices. Philippe mourut d'une chute de cheval, en 1314, à 46 ans, après avoir recueilli une partie des biens des templiers. Ce prince aliéna le cœur de ses sujets par ses exactions horribles, par les fréquentes altérations des monnaies, qui le firent appeler *le Faux monnayeur*; par la puissance absolue qu'il donna à des ministres avares et insolents, et par sa sévérité, parfois trop excessive.

PHILIPPE V, roi de France, surnommé *le Long*, à cause de sa grande taille, était fils puîné de Philippe le Bel. Il portait le nom de comte de Poitou, lorsqu'il succéda en 1316 à Louis Hutin son frère, ou plutôt à Jean Ier son neveu, qui ne vécut que huit jours, et dont il recueillit l'héritage à l'exclusion de Jeanne sa nièce, sœur de ce Jean. Il fit la guerre aux Flamands, renouvela l'alliance faite avec les Ecossais, chassa les Juifs de son royaume, et mourut le 3 janvier 1332, à 28 ans. Sa douceur et sa générosité avaient donné des espérances. Il avait formé le projet d'établir l'unité des poids et des mesures dans le royaume; mais il y rencontra des difficultés qu'il ne put surmonter. Les lépreux furent encore en grand nombre sous ce règne. Cette maladie, si dégoûtante et si horrible, était presque recherchée. Ils jouissaient de grands biens dans leurs hôpitaux, et ne payaient point de subsides. Ils commencèrent à exciter l'envie, et on les accusa d'avoir, de concert avec les Juifs et les Turcs, jeté leurs ordures et des sachets de poison dans les puits et dans les fontaines. On leur attribua, peut-être avec aussi peu de fondement, plusieurs crimes contre nature. Un grand nombre furent condamnés au feu, et les autres enfermés très-étroitement dans les *Léproseries*. Le règne de Philippe le Long est recommandable par quantité de sages ordonnances sur les cours de justice et sur la manière de la rendre.

PHILIPPE VI, *dit* **DE VALOIS**, Ier roi de France de la branche collatérale des Valois, était fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Il naquit en 1293, et monta sur le trône en 1328, à la mort de son cousin Charles le Bel, après avoir eu quelque temps la régence du royaume. La France fut déchirée au commencement de son règne par des disputes sur la succession à la couronne. Edouard III, roi d'Angleterre, y prétendait, comme petit-fils de Philippe le Bel par sa mère; mais Philippe de Valois s'en saisit, comme premier prince du sang. Les peuples lui donnèrent à son avénement au trône le nom de *Fortuné*; il put y joindre, pendant quelque temps, celui de *Victorieux* et de *Juste*. Le comte de Flandre, son vassal, ayant maltraité ses sujets, et ceux-ci s'étant soulevés, Philippe marcha au secours de ce prince. Il livre bataille aux rebelles à Cassel, fait des prodiges de valeur, et remporte une victoire signalée le 24 août 1328. De retour à Paris, il entra dans la cathédrale pour rendre grâces à Dieu, à cheval et avec tous ses ornements guerriers, et fut représenté dans cet état par la statue équestre que l'on voyait à Notre-Dame (1). Philippe consacra le temps de la paix à régler le dedans de son royaume. Les financiers furent recherchés, et plusieurs condamnés à mort, entre autres Pierre Remi, général des finances, qui laissa près de vingt millions. Il donna ensuite l'ordonnance sur les francs-fiefs, qui imposent des droits sur les églises, et sur les roturiers qui avaient acquis des terres nobles. Ce fut alors que commença à s'introduire la forme de l'*appel comme d'abus*, qui a été quelquefois utile et nécessaire, mais dont on a peut-être encore plus souvent abusé. L'année 1329 fut marquée par un hommage solennel qu'Edouard, roi d'Angleterre, vint lui rendre à Amiens, pour le duché de Guienne, genoux en terre et tête nue. La paix intérieure du royaume fut troublée par les différends sur la distinction des deux puissances, et sur la juridiction ecclésiastique, attaquée fortement par Pierre de Cugnières, avocat du roi, défenseur de la justice séculière. On indiqua une assemblée pour entendre les deux parties devant le roi : ce magistrat y parla. Bertrand, évêque d'Autun, et Roger, archevêque de Sens, soutinrent la cause du clergé, qui ne fut ni attaquée ni défendue comme elle aurait pu l'être. Mais l'évêque d'Autun et l'archevêque de Sens, qui parlèrent pour le clergé, en dirent assez pour fixer la décision du roi en sa faveur. Les années suivantes furent employées à des règlements utiles, qui furent interrompus par la guerre qu'Edouard III déclara à la France. Cette malheureuse guerre, qui dura, à diverses reprises, plus de cent ans, fut commencée vers l'an 1336. Edouard s'empara d'abord des places de la Guienne, dont Philippe était en possession. Les Flamands se rangèrent sous ses étendards; ils exigèrent seulement qu'Edouard prît le titre de roi de France, en conséquence de ses prétentions sur la couronne, parce qu'alors, suivant la lettre de leur traité, ils ne faisaient que suivre le roi de France. « Voilà, dit Sainte-Foix, l'époque de la jonction » des fleurs de lis et des léopards dans les ar- » moiries d'Angleterre. » Les armes de Philippe eurent d'abord quelques succès; mais ces avantages ne compensèrent pas la perte de la bataille navale de l'Ecluse, où la flotte française, composée de 120 gros vaisseaux, montés par 40,000 hommes, fut battue, l'an 1340, par celle d'Angleterre. Cette guerre, tour à tour discontinuée et reprise, recommença avec plus de chaleur que jamais en 1345. Les armées ennemies s'étant rencontrées, le 26 août 1346, près de Créci, village du comté de Ponthieu, les Anglais y remportèrent une victoire signalée. Edouard n'avait que 40,000 hommes, Philippe en avait près de 80,000; mais l'armée du premier était aguerrie, et celle du second, mal disciplinée, était accablée de fatigue. La France y perdit 25 à 30,000 hommes; de ce nombre on comptait environ 1500 gentilshommes, la fleur de la noblesse française. La perte de Calais et de plusieurs autres places fut le triste fruit de cette défaite. Quelque temps auparavant, Edouard avait défié Philippe de Valois à un combat singulier : le roi de France le refusa. Ce n'est pas qu'il ne fût brave; mais il crut qu'un souverain ne devait pas combattre contre un roi son vassal. Enfin, en 1347, on conclut entre la France et l'Angleterre une trêve de six mois qui fut prolongée à diverses reprises. Philippe de Valois mourut peu de temps après, en 1350, à 57 ans, bien éloigné de porter au tombeau le titre de *Fortuné*. Cependant il venait de réunir le Dauphiné à la France. Humbert, le premier prince de ce pays, ayant perdu ses enfants, lassé des guerres qu'il avait soutenues contre la Savoie, se fit dominicain

(1) Le défaut d'inscription l'avait fait attribuer à Philippe de Valois ; et Feller suit ici l'opinion commune; mais il aurait pu voir dans les *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions, tome 2, pag. 800, les motifs qui prouvent qu'elle fut réellement érigée à Philippe le Bel.

et donna sa province à Philippe en 1349, à condition que le fils aîné des rois de France s'appellerait Dauphin. Philippe de Valois ajouta encore à son domaine le Roussillon et une partie de la Cerdagne, en prêtant de l'argent au roi de Majorque, qui lui donna ces provinces en nantissement; provinces que Charles VIII rendit depuis, remboursé par Ferdinand le Catholique. Il acquit aussi Montpellier, qui est demeuré à la France. L'impôt du sel, l'élévation des tailles, les infidélités sur les monnaies, le mirent en état de faire ces acquisitions. On avait non-seulement haussé le prix fictif et idéal des espèces, mais on en fabriquait de bas aloi, en y mêlant beaucoup d'alliage. Gaillard a écrit l'*Histoire de la querelle* de Philippe de Valois et d'Edouard III, Paris, 1774, 4 vol. in-12; elle forme la seconde partie de l'*Histoire de la rivalité de la France*, *de l'Angleterre*, le meilleur ouvrage de cet académicien (*voy.* Gaillard).

PHILIPPE Ier, roi d'Espagne, etc., surnommé *le Beau*, et non pas *le Bel*, né en 1478, était fils de Maximilien Ier, archiduc d'Autriche, depuis empereur, et de Marie de Bourgogne. Il épousa, en 1490, Jeanne la Folle, reine d'Espagne, seconde fille et principale héritière de Ferdinand V, roi d'Aragon, et d'Isabelle, reine de Castille. Il mourut à Burgos, en 1506, à 28 ans, après une maladie de six jours, pour avoir fait un trop violent exercice de la paume. C'était le prince le plus beau, le plus généreux et le plus facile de l'Europe; mais il s'en fallait bien qu'il eût le génie, l'application, la prudence et l'habileté de son beau-père. On craignait, s'il eût régné plus longtemps, que l'inquisition, regardée comme nécessaire pour empêcher les progrès des nouvelles hérésies, n'eût été supprimée; que les grands n'eussent joui de leur ancienne autorité, et que les peuples ne fussent devenus aussi malheureux que sous Henri l'impuissant.

PHILIPPE II, né à Valladolid en 1527 de Charles-Quint et d'Isabelle de Portugal, devint roi de Naples et de Sicile, par l'abdication de son père en 1554, et roi d'Angleterre le même jour, par son mariage avec la reine Marie, fille aînée d'Henri VIII. N'étant encore que prince d'Espagne, il épousa Marie, fille du roi de Portugal, dont il eut don Carlos. Il monta sur le trône d'Espagne le 17 janvier 1557, après la retraite de Charles-Quint. La France rompit la trêve qui avait été conclue avec l'Espagne du temps de Charles-Quint. L'amiral Coligny, gouverneur de Picardie, voulut surprendre Douai; mais, ayant été découvert, il fut obligé de se retirer. Il fit ensuite une invasion dans l'Artois, où il porta le ravage et brûla la ville de Lens. Philippe, étonné de cette rupture, engagea la reine d'Angleterre, Marie, son épouse, à déclarer la guerre à la France, et rassembla en Flandre une armée nombreuse, dont il donna le commandement à Emmanuel Philibert, duc de Savoie; huit mille Anglais se joignirent à ces troupes. Les Français furent taillés en pièces à la bataille de Saint-Quentin, le 10 août 1557. Cette ville ne put résister longtemps à une armée victorieuse. Philippe y vint jouir des fruits de la victoire, et embrassa le duc de Savoie, en lui disant : *C'est à votre valeur et à celle de vos généraux que je suis redevable de la gloire de cette journée.* Le duc voulait aller se présenter devant Paris qui était dans la plus grande consternation; mais Philippe l'arrêta, en lui disant : *Non, il ne faut pas réduire son ennemi au désespoir.* On se contenta de forcer Catelet, Ham et Noyon. Le duc de Guise ayant eu le temps de rassembler une armée, prit Calais et Thionville; mais tandis qu'il rassurait les Français, Philippe gagnait, le 13 juillet 1558, une grande bataille contre le maréchal de Thermes, auprès de Gravelines, sous le commandement du comte d'Egmont, à qui il fit depuis trancher la tête pour cause de rébellion. Le maréchal de Thermes y fut blessé et fait prisonnier. Philippe, à la tête d'une armée nombreuse, vint camper sur le bord de la rivière d'Authie, pendant que Henri II, roi de France, se porta le long de la Somme. Ici les deux souverains, sollicités à faire la paix par les légats du pape et par la duchesse douairière de Lorraine, convinrent d'une suspension d'armes, et la paix fut conclue à Cateau-Cambrésis, le 13 avril 1559. Par ce traité, qui était à l'avantage de l'Espagne, le roi de France s'engagea à renoncer à toute alliance avec les Turcs et les princes protestants d'Allemagne, et à s'unir aux princes catholiques, pour la cause commune de l'Eglise. Il céda à Philippe plusieurs places et le comté de Charollais en pleine souveraineté. Cette paix fut cimentée par le mariage de Philippe avec la princesse Elizabeth, fille de Henri II. Philippe, après de si glorieux commencements, retourna triomphant en Espagne. En partant, il laissa le gouvernement des Pays-Bas à la duchesse de Parme sa sœur. Les nouvelles hérésies s'étaient secrètement glissées dans quelques cantons de ces provinces, malgré toutes les précautions de l'empereur Charles-Quint, qui avait fait les édits les plus sévères pour les proscrire. Philippe fit renouveler ces édits, et entrant dans les vues de son père, au sujet des nouveaux évêchés qu'il avait résolu de faire ériger pour y mieux assurer la religion, il en fit faire la proposition par la gouvernante. Ce fut la première occasion où la faction, depuis si connue sous le nom de *Gueux*, s'opposa aux desseins du souverain. Le prince d'Orange était celui qui paraissait le moins dans ces oppositions, et qui agissait le plus : la première chose qu'il fit demander par les états à la gouvernante fut l'éloignement des troupes espagnoles. Philippe, de peur d'aigrir les Flamands, consentit à cette demande malgré l'avis d'une partie du conseil. Les troupes ne furent pas plutôt hors des Pays-Bas, que les hérétiques se répandirent dans toutes les provinces. La hardiesse croissant avec le nombre, ils entrèrent dans les villes, pillèrent les églises, profanèrent les tabernacles, brisèrent les statues des saints, renversèrent, brûlèrent tout ce qui s'offrit à leur fureur, chassèrent les religieuses de leurs monastères, massacrèrent quantité de catholiques, de prêtres, de religieux, et commirent une infinité de désordres, que les historiens protestants eux-mêmes n'ont osé dissimuler ni excuser. La gouvernante, affligée de ces malheurs, écrivit au roi que les Pays-Bas n'avaient plus besoin de la douceur d'une princesse, mais de la vigueur d'un général à la tête d'une armée, pour punir les

rebelles. Elle demanda sa démission du gouvernement, et Philippe lui donna pour successeur le duc d'Albe, qui se rendit aux Pays-Bas à la tête de douze à quinze mille hommes. Ce fameux guerrier, naturellement sévère, ne fut pas plustôt à Bruxelles, qu'il fit arrêter le comte d'Egmont et le comte de Horn, qui eurent la tête tranchée. Le prince d'Orange se sauva en Allemagne, y leva une armée, rentra bientôt dans les Pays-Bas à la tête de près de 30,000 hommes, en partie soudoyés par les princes protestants d'Allemagne, fit entrer dans sa rébellion les provinces de son gouvernement, et en bannit la religion catholique; les huguenots de France vinrent servir sous ses étendards, avec le même empressement que les protestants d'Allemagne. Jamais on ne combattit de part et d'autre ni avec plus de courage ni avec plus de fureur. Les Espagnols, au siége de Harlem, ayant jeté dans la ville la tête d'un officier hollandais qui avait été tué au combat d'Ouverkerque, en tentant de secourir la ville, ceux-ci leur jetèrent onze têtes d'Espagnols, avec cette inscription : *Dix têtes pour le paiement du dixième denier, et la onzième pour l'intérêt.* Harlem s'étant rendu à discrétion, les vainqueurs firent mourir les ministres et ceux des magistrats et des bourgeois qui avaient fomenté avec plus d'ardeur la rébellion. Voltaire en fait monter le nombre à 1500; Strada dit qu'il n'y en eut que quatre cents en tout; Météren, historien protestant, qui a décrit jusqu'aux moindres particularités de ce siége, s'en tient à peu près au même nombre. Cette sévérité étonnera peu, si l'on fait attention aux cruautés, aux profanations, aux dérisions impies de la religion catholique, que les assiégés firent sur leurs remparts, pour insulter les Espagnols pendant la durée du siége. Le duc d'Albe fut rappelé en 1573; on envoya à sa place le grand commandeur de Requesens, et après sa mort, don Juan d'Autriche (*voy. leurs articles*); mais aucun de ces généraux ne put remettre le calme dans les Pays-Bas. A ce fils de Charles-Quint succéda un petit-fils non moins illustre : c'est Alexandre Farnèse, duc de Parme, le plus grand homme de son temps; mais en reconquérant plusieurs provinces, il ne put empêcher la fondation de la république de Hollande, qui naquit sous ses yeux. Philippe proscrivit, en 1580, le prince d'Orange, comme l'auteur des troubles des Pays-Bas, comme sujet rebelle, traître, parjure et ingrat, et mit sa tête à prix. Le prince répondit par un manifeste, où il s'efforçait de justifier sa conduite et accusait Philippe des plus grands crimes, mais sans en donner aucune preuve. Il envoya ce manifeste, fruit de l'emportement et de la passion, dans presque toutes les cours, mais pas une n'y eut égard; les états mêmes de Hollande, où Guillaume était tout-puissant, refusèrent de souscrire. Cependant le roi d'Espagne devenait roi de Portugal par la mort du jeune Sébastien, tué en Afrique. Le duc d'Albe lui soumit ce royaume en trois semaines, l'an 1580. Antoine, prieur de Crato, proclamé roi par la populace de Lisbonne, osa en venir aux mains; mais il fut vaincu, poursuivi et obligé de prendre la fuite. Sur ces entrefaites, Balthasar Gérard tua d'un coup de pistolet le prince d'Orange (*voy.* GÉRARD). Philippe, irrité de ce qu'Elisabeth, reine d'Angleterre, n'avait cessé de fomenter les troubles, et de donner du secours aux rebelles, forma le projet d'une invasion en Angleterre, et fit préparer à cet effet une flotte, nommée l'*Invincible*. Elle consistait en 150 gros vaisseaux, sur lesquels on comptait 2650 pièces de canon, 8,000 matelots, 20,000 soldats, et toute la fleur de la noblesse espagnole. Cette flotte sortit de Lisbonne, le 27 mai 1588. Lorsqu'elle eut doublé le cap Finistère, une affreuse tempête la maltraita et l'obligea de relâcher dans différents ports. La flotte anglaise, trop faible pour soutenir une action générale, attaqua par escarmouches, et eut toujours l'avantage sur les Espagnols. La tempête seconda encore les efforts des Anglais : 12 vaisseaux, jetés sur les rivages d'Angleterre, tombèrent au pouvoir des ennemis; 50 périrent sur les côtes de France et d'Ecosse. Tel fut le sort de l'*Invincible* Cette entreprise coûta à l'Espagne 40,000,000 de ducats, 20,000 hommes, 100 vaisseaux. Philippe supporta ce malheur avec la constance d'un héros. Un de ses courtisans lui ayant appris cette nouvelle d'un ton consterné, le monarque lui répondit : « J'avais envoyé combattre » les Anglais et non pas les vents; que la volonté » de Dieu soit accomplie... » Dans le même temps que Philippe attaquait l'Angleterre, il animait en France la ligue, pour empêcher que le trône ne fût occupé par un prince non catholique. Cependant il succombait sous le poids des années, des infirmités et des affaires; une fievre lente le minait depuis longtemps : les douleurs aiguës de la goutte, et une complication de diverses maladies lui donnèrent une dernière occasion de déployer la fermeté de son âme. « On lui procurait, dit un de ses » grands détracteurs (Watson), quelque soulagement en tenant les abcès ouverts; mais d'un » autre côté il en résultait un mal plus insupportable : il découlait des plaies une matière » purulente, dans laquelle s'engendra une quantité » étonnante de vermine, qui, malgré tous les soins » que l'on prit, ne put être détruite. Il resta dans » cet état déplorable plus de 50 jours, ayant toujours les yeux fixés vers le ciel. Pendant cette » affreuse maladie, il fit paraître la plus grande » patience, une force d'esprit étonnante, et surtout une résignation peu ordinaire à la volonté » de Dieu. Tout ce qu'il fit pendant tout ce temps » prouva combien étaient vrais et sincères ses sentiments de religion. » On peut voir une ample et authentique relation de la mort de ce prince, qui seule suffirait pour en donner la plus haute idée : *De felici excessu Philippi Hispanorum regis libri III, Friburgi Brisgoviæ, apud Josephum Langium*, 1609, in-4. Il expira le 13 septembre 1598, après 43 ans et 8 mois de règne, dans la 72e année de son âge. Il avait eu pour 4e femme Anne d'Autriche, dont il eut Philippe III, qui lui succéda. Il n'y a point de prince dont on ait écrit plus de bien et plus de mal. Les catholiques le peignent comme un second *Salomon*, les protestants et les philosophes du jour comme un *Tibère* ; son zèle contre les erreurs lui a mérité les honneurs de ce dernier

portrait. Sans adopter tous les éloges que les Espagnols en ont faits, il faut convenir que Philippe, né avec un génie vif, élevé, vaste et pénétrant, avec une mémoire prodigieuse, une sagacité rare, possédait, dans un degré éminent, l'art de gouverner les hommes. Personne ne sut mieux connaître et employer les talents et le mérite. Il sut faire respecter la majesté royale dans le temps où elle recevait les plus sanglants outrages; il fit rendre aux lois et à la religion le respect qui leur est dû. Du fond de son cabinet, il ébranla l'univers. Il fut pendant tout son règne, sinon le plus grand homme, du moins le principal personnage de l'Europe; et sans ses trésors et ses travaux, la religion catholique aurait été détruite, si elle avait pu l'être. « Ses yeux, dit le protestant Watson, » étaient continuellement ouverts sur toutes les » parties de sa vaste monarchie; aucune des branches » de l'administration ne lui était inconnue, il veil» lait sur la conduite de ses ministres avec une » attention infatigable; il montra toujours beau» coup de sagacité dans le choix qu'il en faisait, » de même que dans celui de ses généraux. Son » maintien était grave, son air était tranquille; » jamais il ne paraissait ni superbe ni humilié. » Nous devons à l'équité ce que nous venons de » dire à sa louange: la vérité de l'histoire exige » aussi que nous disions que le zèle qu'il avait pour » sa religion était sincère, et l'on ne peut même » raisonnablement supposer le contraire. » Il fit ériger plusieurs nouveaux évêchés, surtout dans les Pays-Bas, pour assurer la conservation de la foi antique; fonda un grand nombre de colléges pour l'instruction de la jeunesse, et étendit ses soins sur tout ce qui pouvait affermir le bonheur public dans des temps difficiles, où les nouvelles sectes ébranlaient tous les royaumes de l'Europe. Son règne a été l'époque des beaux jours de l'Espagne; jamais elle n'eut tant d'influence sur les affaires générales, et ne fut tant respectée au dehors. La plaie que les émigrations lui ont faite n'était pas encore sensible, ou paraissait réparée par la vigueur de l'administration publique. Quoique petit, Philippe avait la physionomie pleine de majesté, et d'une gravité, dit de Thou, mêlée de douceur et de grâces (*Statura brevi, sed venusta; vultu gravi, sed jucundo.*) Il eut successivement et tout à la fois la guerre à soutenir contre la Turquie, la France, l'Angleterre, la Hollande, et presque tous les protestants de l'Empire, sans avoir jamais d'alliés, pas même la branche de sa maison en Allemagne. Malgré tant de millions employés contre les ennemis de l'Espagne, Philippe trouva dans son économie et ses ressources de quoi construire 30 citadelles, 64 places fortifiées, 9 ports de mer, 25 arsenaux, autant de palais, sans compter l'Escurial. C'est en 1563 qu'il jeta les premiers fondements de ce superbe édifice, qui est en même temps un monastère dédié à saint Laurent, un palais magnifique, le lieu de la sépulture des rois (le plus riche et le plus beau qui soit dans le monde, construit sur le modèle du *Panthéon*, dont il porte le nom), et un collége pour de jeunes gentilshommes. Charles-Quint avait eu l'idée de ce beau monument, mais il en fut détourné par ses guerres continuelles et par ses voyages; il est faux que ce soit l'effet d'un vœu fait par Philippe à la bataille de Saint-Quentin, comme quelques auteurs l'ont avancé. Un grand événement de sa vie domestique est la mort de son fils don Carlos (*voy. son article*). Nous ajouterons seulement que rien n'est plus méprisable que les préventions nationales et l'esprit de secte, acharné à calomnier et à insulter un grand roi, un père malheureux, qui ne devait être que plaint dans son infortune, et admiré dans la vigueur d'âme qu'il y a déployée. La fermeté de Brutus qui sacrifie ses fils à une liberté fougueuse est comblée d'éloges. Le czar Pierre qui fit mourir son fils sur une simple accusation de désobéissance est le grand, l'immortel Pierre, créateur de la Russie. Philippe se prive de son fils, après avoir épuisé tous les moyens de le conserver (*voy. le passage de de Thou, à l'article duquel nous renvoyons*); il s'en prive pour conserver l'état, pour se conserver soi-même : c'est un *père dénaturé*; tant la haine de la vraie religion défigure les actions des rois qui l'ont défendue avec une ardeur digne d'elle! Une observation, plus juste peut-être, est que les chagrins que donna à Philippe ce fils dégénéré furent la punition des plaintes assez dures qu'il avait faites à Charles-Quint sur ce qu'il le laissait si longtemps sans lui donner une partie de son héritage, trop empressé d'être souverain et roi, et trouvant en quelque sorte trop longue la vie de son père : *More videlicet liberorum*, dit Strada, *qui parentibus orti junioribus, senes ipsi paternam adeunt hæreditatem, diu graves, quasi exspectantes.* Ceux qui ont blâmé la sévérité avec laquelle Philippe punit et proscrivit les hérétiques, feignent d'ignorer les maux énormes qu'elle a prévenus, et la paix domestique dont a constamment joui l'Espagne, tandis que les guerres civiles et religieuses ont ébranlé jusqu'aux fondements les états voisins (*voy.* ISABELLE de Castille, LIMBORCH, NICOLAS EYMERICK, TORQUEMADA) : ils ne songent pas non plus à mettre en comparaison les excès horribles des sectaires avec la rigueur de leur punition. Qu'est-ce que la sévérité de Philippe à l'égard des cruautés inouïes exercées contre les catholiques par les disciples de Luther et de Calvin? « Philippe, » dit un jour le chancelier de L'Hôpital, qu'on peut bien citer en cette matière « détruisit heureusement » l'erreur en Espagne par le supplice de 48 per» sonnes. » (*Voy.* TOLEDE, Ferdinand de.) C'est Philippe II qui fit imprimer à Anvers, 1569 à 1572, en 8 vol. in-fol., la belle *Bible Polyglotte* qui porte son nom; et c'est lui qui soumit les îles depuis appelées *Philippines*. Watson, presbytérien écossais, a publié, en 1778, une prétendue *Histoire* de ce prince, en 4 vol. in-8. Ce n'est qu'un recueil de ce que l'esprit d'hérésie ou d'une fausse tolérance a imaginé de calomnies contre ce grand roi. Devinerait-on bien par quel écrit, par quel monument ce sectaire prétend juger Philippe II? par l'*Apologie du prince d'Orange*. C'est là son grand argument; voilà les archives où il faut chercher, selon lui, les matériaux de l'histoire de Philippe. « Si le » lecteur, dit-il, désire d'avoir une plus grande

» connaissance des actions de Philippe II et de son » caractère, il pourra lire avec fruit l'Apologie du » prince d'Orange. » Après quoi il transcrit cette apologie tout du long. On aurait cru que le décret de Philippe II, souverain légitime des Pays-Bas, devait plutôt régler le jugement public sur les *actions* et le *caractère* du prince d'Orange, que l'apologie d'un prince révolté ne devait décider de la réputation de son maître. Mais l'auteur écossais nous donne des règles toutes contraires : selon lui, c'est sur les écrits de Cromwell qu'il faut juger Charles II, l'empereur Léopold par le manifeste de Tékéli, Georges III par les gazettes de Boston, Catherine II par les ukases de Pugatschew. Faut-il être surpris qu'un écrivain de la même secte qui fit mourir sur un échafaud le bon roi Charles, qui intronisa Cromwell, qui déposa Jacques II, s'acharne à calomnier Philippe II, et à soumettre au jugement des rebelles la réputation de tous les souverains légitimes ? A l'esprit d'anarchie qui agite ce siècle, si nous ajoutons l'esprit d'irréligion, d'une lâche et imbécile tolérance pour tous les vices et toutes les erreurs, nous ne serons pas surpris de voir le fils de Charles-Quint partager les injures et les calomnies entassées contre les Constantin, les Charlemagne, les Théodose, les saint Louis, etc.; tandis qu'on exalte les Sardanapale, les Julien, les Wenceslas, etc.; de voir Elizabeth, abreuvée, durant un règne long et terrible, du sang des catholiques ; Gustave-Adolphe, cimentant le luthéranisme par la ruine de 20 provinces, et le massacre de quatre millions d'hommes ; Guillaume d'Orange, formant une république mercantile sur les débris du trône et de l'autel, etc., mis au rang des héros; tandis que Philippe, pour avoir combattu les nouvelles sectes et défendu la religion antique, n'est qu'un monstre. Pourquoi ce mot de Jésus-Christ, *Eritis odio propter nomen meum*, ne se vérifierait-il pas à l'égard des morts, à l'égard de leur mémoire, de l'odeur de piété et de vertus chrétiennes qui sortent de leur tombeau ? Pourquoi les rois chrétiens seraient-ils à l'abri d'un anathème si précieux aux yeux de la foi ? L'histoire des princes zélés pour la religion doit être naturellement aussi odieuse à l'impiété que leur existence et leurs personnes. (*Voy.* FERDINAND II, JACQUES II, LOUIS XIV, MAINTENON.) La révolution arrivée en 1779 dans les Pays-Bas catholiques, par des motifs tout opposés à ceux qui les troublèrent au XVIe siècle, a dénaturé, chez les personnes qui ne saisissent pas l'ensemble et l'esprit des choses, la vraie notion de Philippe II, de ses ministres et de ses généraux employés dans les Pays-Bas. L'animosité contre le souverain régnant alors s'est étendue déraisonnablement sur ses prédécesseurs, et particulièrement sur Philippe II. On n'a pas réfléchi que celui-ci avait agi (avec une sévérité trop forte peut-être) en faveur du même objet que l'on prétendait défendre et conserver par tous les moyens. Les principaux historiens de Philippe II sont Sepulveda (1780), Ant. Herrera (1606), César Campana (1605), Louis Cabrera (1609), Grég. Leti (1679), et Watson (1777). M. Alex. Dumesnil a publié son histoire, Paris, 1822, in-8. *Voy.* PEREZ, Ant.

PHILIPPE III, roi d'Espagne, fils de Philippe II et d'Anne d'Autriche, né à Madrid en 1578, monta sur le trône, en 1598, après la mort de son père. La guerre contre les Provinces-Unies continuait toujours. Philippe III se rendit maître d'Ostende par la valeur de Spinola, général de son armée, en 1604, après un siége de 3 ans, où périrent plus de 80,000 hommes. Ce succès ne fut pas soutenu, et le monarque espagnol fut obligé de conclure, en 1609, une trève de 12 ans, par laquelle il laissa aux Provinces-Unies tout ce qui était en leur possession, et leur assura la liberté du commerce dans les grandes Indes. La maison de Nassau fut rétablie dans la possession de tous ses biens. L'expulsion des Maures occupa ensuite le gouvernement. On les accusait d'être musulmans au fond de l'âme, quoiqu'ils fussent chrétiens à l'extérieur. Quelques preuves qu'ils méditaient un soulèvement général, et qu'ils avaient mendié à Paris et à Constantinople des secours puissants, précipitèrent leur perte. Un arrêt parut, le 10 janvier 1610, qui ordonnait à ces malheureux de sortir de l'Espagne dans le terme de 30 jours, sous peine de mort. A cet ordre, plus de 200,000 Maures quittèrent l'Espagne; mais cette perte aurait été peu sensible pour la civilisation, le commerce et les arts, si les immenses colonies de l'Amérique, vraie et seule cause de l'affaiblissement de l'Espagne, n'avaient continué de dépeupler la mère patrie. Philippe, pour encourager l'agriculture, donna des édits les plus salutaires qui soient jamais émanés du trône. Il accorda les honneurs de la noblesse, avec exemption d'aller à la guerre, à tous les Espagnols qui s'adonneraient à la culture des terres. Cet édit si sage ne produisit pas un grand effet sur une nation qui ne se faisait gloire alors que du funeste métier des armes. Philippe mourut peu de temps après, en 1621, à 43 ans. Ce prince fut la victime de l'étiquette. Etant au conseil, il se plaignit de la vapeur d'un brasier, qui l'incommodait d'autant plus, qu'il relevait d'une grande maladie. L'officier chargé du soin d'entretenir le feu étant absent, personne n'osa remplir son emploi, et cette délicatesse mal entendue coûta la vie au monarque. Philippe III, prince faible, indolent, inappliqué, avait d'ailleurs de la piété, de la douceur, de l'humanité, les mœurs les plus pures et la conscience fort timorée. La confiance aveugle qu'il eut dans ses ministres, son éloignement extrême pour les affaires, auxquelles il donnait à peine une heure par jour, lui causèrent à la mort les remords les plus violents. Le bon prince comprit alors mieux que jamais que la vraie piété était l'amour du devoir, et que le devoir des rois est le plus redoutable de tous. Il allait se livrer à une espèce de désespoir, lorsque le jésuite Florentia, prédicateur célèbre, le ramena à des sentiments plus confiants, et l'aida à mourir dans la tranquillité de l'espérance chrétienne. On a plusieurs *Vies* de Philippe III ; celle de l'anglais Watson, 2e édition, 1786, 2 vol. in-8, continuée par Wil. Thompson, a été traduite en français par L.-J.-A. Bonnet, Paris, 1809, 3 vol. in-8.

PHILIPPE IV, roi d'Espagne, fils de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, né en 1605, succéda à

son père en 1621. Cette même année la trève de 12 ans, faite avec la Hollande, étant expirée, la guerre se ralluma avec plus de vivacité que jamais. Elle fut heureuse pour les Espagnols, tant qu'ils eurent à leur tête le général Spinola; mais en 1628 leur flotte fut défaite près de Lima par les Hollandais qui, depuis trois ans, avaient formé la compagnie des Indes occidentales. En 1635, il s'éleva entre Philippe et la France une guerre longue et cruelle. Les Espagnols informés des vues de la France et de la félonie de l'électeur de Trèves, qui s'était détaché de l'empire pour se lier avec la France, enlevèrent ce prince et s'emparèrent de sa capitale : ils eurent encore d'autres succès; mais la fortune les abandonna ensuite. Ils perdirent l'Artois, furent battus à Avent, dans le pays de Liége, et à Casal. La Catalogne se révolta et se donna à la France : le Portugal secoua le joug; une conspiration aussi bien exécutée que bien conduite, mit sur le trône, le 1er décembre 1640, la maison de Bragance (*voy.* Jean IV, tome 4, p. 564). Tout ce qui restait du Brésil, ce qui n'avait point été pris par les Hollandais aux Espagnols, retourna aux Portugais. Les îles Açores, Mozambique, Goa, Macao, s'arrachèrent en même temps à la domination de l'Espagne. Philippe IV ne sut cette révolution que lorsqu'il n'était plus temps d'y remédier. Olivarès, son ministre et son favori, auteur en partie de cette perte par sa négligence, fut enfin disgracié. Ce ministre avait fait donner le nom de *Grand* à son maître. Le lendemain de sa disgrace on afficha au palais ces mots : « C'est à présent que tu es » Philippe le Grand; le comte duc le rendait petit.» Les esprits s'ébranlaient à Milan, à Naples, en Sicile. Tant de commotions paraîtraient inexplicables sous un gouvernement doux et modéré, si on ne savait que la France les faisait naître par ses intrigues et son argent, pour engager l'Espagne à céder les Pays-Bas contre quelque autre province. C'est ainsi que le cardinal Mazarin espérait obtenir ce beau pays en rendant la Catalogne, et qu'il recommanda aux plénipotentiaires à Osnabruck d'insister fortement sur ce point. (*Voy.* les *Lettres histor., polit. et crit.,* Londres, 1790, t. 5, p. 346.) Une paix conclue en 1659, dans l'île des Faisans, vint terminer cette guerre. Les deux principaux articles du traité furent le mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV, et la cession du Roussillon, de la meilleure partie de l'Artois, et des droits de l'Espagne sur l'Alsace. Il ne restait plus d'ennemis à l'Espagne que les Portugais. Philippe les traita toujours de révoltés, qu'il allait bientôt mettre à la chaîne; mais deux batailles perdues firent évanouir à ses yeux cette espérance. Il mourut en 1665 à 60 ans. Ce prince ne manquait ni de génie, ni de talent, ni de santé; mais il manquait de résolution, d'activité et de vigueur. Du reste, humain, affable, modéré, clément, adroit, généreux, bienfaisant, il aimait ses sujets avec tendresse et recevait leurs plaintes avec une extrême bonté; ne voulait jamais employer l'autorité pour soutenir des ordonnances qui mécontentaient les peuples. Il avait rétabli les droits d'entrée et de sortie en Brabant : les états refusèrent pendant trois ans les subsides ordinaires, parce qu'ils prétendaient que leur consentement à cet impôt indirect était nécessaire, aux termes de la constitution du pays. Philippe offrit de faire décider la question par des voies judiciaires, *et qu'à la sentence qui serait portée avec pleine et entière connaissance de cause, et les deux parties ouïes, lui et les états s'y tiendraient.* Cet acte de Philippe IV est du 12 octobre 1654; il se trouve au tome 3 des *Placards de Flandre*, fol. 178, et aurait dû servir de règle dans les temps postérieurs, où le gouvernement a vu naître de grandes commotions, pour s'être opiniâtré à l'exécution d'une multitude d'édits que les caprices du despotisme avaient substitués aux lois fondamentales de ces provinces. Ce roi protégea les lettres; il ambitionna lui-même le titre de littérateur et composa une tragédie. Les travaux qu'il fit exécuter à l'Escurial donnent une haute idée de sa magnificence. Gonzalo de Cespedes a publié l'*Histoire de Philippe IV*, en espagnol, in-fol.

PHILIPPE V, duc d'Anjou, second fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne de Bavière, né à Versailles le 19 décembre 1683, fut appelé à la couronne d'Espagne en 1700, par le testament de Charles II, roi d'Espagne; testament évidemment nul, puisque ce prince n'avait aucun droit d'exclure sa famille (la maison d'Allemagne) de sa succession, et que ce testament d'ailleurs était l'ouvrage du cardinal Portocarrero, signé par un prince faible et craignant excessivement la puissance de Louis XIV. Charles étant mort le 1er novembre de la même année, Philippe V fut déclaré roi d'Espagne à Fontainebleau, le 16 du même mois, et le 24 à Madrid. Il fit son entrée en cette ville le 14 avril 1701, et fut reçu avec acclamation par les uns, et avec mécontentement par les autres. Philippe fut d'abord reconnu par l'Angleterre, le Portugal, la Hollande, la Savoie; mais bientôt une partie de l'Europe arma contre lui. L'empereur Léopold, voulant la monarchie espagnole pour l'archiduc Charles, son fils, se ligua avec l'Angleterre et la Hollande (auxquelles se joignirent ensuite la Savoie, le Portugal et le roi de Prusse), contre la France et l'Espagne, par le traité connu sous le nom de la *Grande alliance*. Les commencements de cette guerre si cruelle furent mêlés de succès et de revers. Philippe passa en Italie pour conserver Naples; et après s'être assuré de ce royaume, il retourna en Espagne. Le roi de Portugal s'étant déclaré contre lui, il perdit peu de temps après les principales villes d'Aragon, Gibraltar et les îles de Majorque et de Minorque. La Sardaigne et le royaume de Naples lui furent enlevés, tant par les victoires des Autrichiens que par la défection de ceux qui l'avaient d'abord reconnu. Philippe fut itérativement obligé de sortir de Madrid; la bataille de Saragosse mit une seconde fois cette capitale au pouvoir des ennemis. Le duc de Vendôme, envoyé à son secours, rétablit ses affaires. La bataille de Villaviciosa, donnée en 1710, où les Autrichiens, affaiblis par la prise de 4000 Anglais à Brihuega, conservèrent inutilement le champ de bataille; les succès dont elle fut suivie, et l'avantage que Villars remporta à Denain, affermirent Philippe sur le trône d'Es-

pagne. Le traité de paix fut conclu à Utrecht, en 1713. Philippe, après cette paix, assura la couronne à sa postérité masculine. Le conseil d'Espagne promulgua une loi solennelle, qui règle que « les princes descendants de Philippe, en quelque » degré qu'ils soient, parviendront à la couronne » avant les princesses, fussent-elles filles du roi » régnant. » Philippe réduisit les iles de Majorque et d'Iviça, et Barcelonne, qui persistaient dans le parti autrichien. Cette ville se signala par une résistance très-vigoureuse. Le maréchal de Berwick y entra en conquérant. Son premier soin fut de faire arrêter 60 des principaux chefs. La ville et la province furent privées à jamais de leurs priviléges, traitées en pays de conquêtes, et sujettes aux lois de la Castille. Il y avait en Espagne un homme dont le génie aurait beaucoup servi à la nation, si une ambition dangereuse n'avait rendu ses talents funestes : c'était Albéroni. Parvenu à la dignité de premier ministre, il s'empara, au milieu de la paix, de la Sardaigne en 1717, et se rendit maître de Palerme en Sicile. Une flotte de 30 vaisseaux de guerre, de dix galères, et une armée de 35,000 hommes de vieilles et excellentes troupes de débarquement, avaient fait cette nouvelle conquête. A la nouvelle de l'invasion de la Sardaigne, l'empereur se hâta de conclure une trève de vingt ans avec les Turcs, et de faire passer 50,000 hommes en Italie. En même temps, il accéda au traité de la triple alliance, conclu entre la France, l'Angleterre et la Hollande, et signé le 4 janvier 1717, à la Haye. Une flotte puissante partit des ports d'Angleterre, sous les ordres de l'amiral Bing (père de celui qui finit si malheureusement en 1757), et fondit sur la flotte espagnole, qui fut vaincue. Les Espagnols perdirent 6000 hommes et 23 vaisseaux. (On peut voir dans l'art. Alberoni la suite des affaires d'Espagne.) Philippe n'obtint la paix qu'à condition qu'il renverrait ce ministre intrigant. Ce fut à ce prix que la guerre fut terminée, et Philippe accéda au traité de la quadruple alliance, en 1720. Le roi, délivré des agitations que cause la guerre, n'en fut pas plus heureux. Les maladies et la mélancolie le rongeaient. Fatigué du fardeau de la couronne, il l'abdiqua, en 1724, et se retira à Saint-Ildefonse avec son épouse. Louis son fils monta sur le trône, et mourut quelques mois après. Philippe reprit le sceptre, et s'occupa des moyens d'augmenter sa puissance. Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, étant mort sans enfants, en 1731, l'infant don Carlos fut mis en possession de ces deux états. La querelle qui s'éleva, en 1733, à l'occasion de la nomination de Stanislas au trône de Pologne, ralluma la guerre en Europe. Philippe V y prit part, et s'unit à la France contre l'empereur. L'infant don Carlos ayant sous ses ordres Montemar et 30,000 hommes, conquit la Sicile et le royaume de Naples, et se montra digne de la couronne par son activité et son courage. Toutes ces prospérités furent troublées par l'incendie du palais de Madrid, arrivé le 25 décembre 1734. Un nombre prodigieux de tableaux des plus grands maîtres, la meilleure partie des archives de la couronne, furent la proie des flammes. La paix fut conclue en 1736. L'empereur céda à don Carlos les royaumes de Naples et de Sicile, et quelques places sur les côtes de Toscane, et l'infant abandonna à l'empereur Parme et Plaisance. Une nouvelle guerre vint troubler la tranquillité des peuples en 1740. Philippe V n'eut pas la consolation de la voir finir. Il mourut le 9 juillet 1746, à 63 ans, après en avoir régné 45. Il laissa de Louise-Marie-Gabrielle de Savoie, sa première femme, Ferdinand VI, qui lui succéda ; et d'Elizabeth Farnèse, sa seconde femme, don Carlos, roi des Deux-Siciles, qui l'est devenu d'Espagne, et qui mourut en 1788 ; Philippe, duc de Parme et de Plaisance ; l'infant don Louis, etc. La piété, la bonté, la tendresse pour ses sujets, formaient le caractère de Philippe V. Il était d'ailleurs irrésolu, et trop souvent dirigé par la volonté des autres. Il le fut surtout par celle de la princesse des Ursins, dame et favorite de la reine, et dont sa seconde femme Elizabeth Farnèse exigea le renvoi lors de son mariage. Pendant longtemps, la cour de Philippe fut un mélange de jalousies et d'intrigues toujours renaissantes entre les seigneurs français et les seigneurs espagnols. Plus de fermeté dans Philippe V aurait mis fin à ces tracasseries, et lui aurait épargné des démarches dont il se repentit souvent. On peut consulter l'*Eloge* de ce prince par D. Joseph de Viera y Clavijo, qui remporta le premier prix d'éloquence à l'académie espagnole, en 1779, et qui a été traduit en français par Bongars, 1780, in-8. *Voy.* Baccalar, marquis *de Saint-Philippo.*

PHILIPPE *le Hardi*, 4e fils du roi Jean, naquit à Pontoise en 1342. A peine avait-il 16 ans qu'il fut honoré du surnom de *Hardi*, en considération des actions de bravoure qu'il fit à la bataille de Poitiers. Son père, enchanté d'avoir un tel fils, le créa duc de Bourgogne en 1363, avec la clause que, faute d'enfants mâles, le duché serait reversible à la couronne. Devenu chef de la seconde race des ducs de cette province, il éleva la Bourgogne au plus haut degré de puissance qu'elle eût depuis ses anciens rois. Marguerite, fille de Louis de Mâle, comte de Flandre, lui ayant été accordée en mariage en 1369, il arma pour son beau-père contre les Gantois révoltés, et ne contribua pas peu à les réduire. Les rebelles furent battus à la bataille de Rosbeck, donnée en 1382. Deux ans après, le comte mourut, et Philippe, son héritier, vint à bout de rétablir entièrement la paix dans le pays. Les comtés de Flandre, de Nevers, d'Artois, de Rethel, formaient cet héritage. Charles VI, son neveu, régnait alors en France. Le royaume était dans le trouble et la confusion : les rênes de l'état flottaient entre ses mains, et la nation chargea son oncle Philippe de les tenir. Cet emploi et son union avec la reine Isabeau de Bavière excitèrent l'envie du duc d'Orléans son neveu. Ce fut la source de cette haine si fatale au royaume, qui s'éleva entre les maisons de Bourgogne et d'Orléans. Marguerite de Flandre contribua beaucoup à ces divisions, par l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de son mari. Philippe mourut à Hall en Hainaut, avec de grands sentiments de piété, en 1404, à 62 ans. La postérité l'a mis au rang des princes dont la sagesse et la

prudence égalaient la bravoure. Sa valeur n'excluait pas la bonté, et il poussait même quelquefois cette qualité trop loin. Il fut toujours protecteur zélé de la religion et de ses ministres. On ne peut cependant l'excuser sur son excessive prodigalité, qui, malgré ses immenses revenus, le rendit insolvable. A sa mort, il fallut recourir à un emprunt pour les frais de sa sépulture ; ses meubles furent saisis par une foule de créanciers, et vendus publiquement ; et la duchesse sa femme fut obligée de renoncer à la communauté des biens, en remettant sa ceinture, ses clefs et sa bourse sur le cercueil de son époux. Jean Sans-Peur, son fils aîné, lui succéda.

PHILIPPE *le Bon*, duc de Bourgogne, de Brabant et de Luxembourg, comte de Flandre, d'Artois, de Hainaut, de Hollande, de Zélande, etc., fils de Jean Sans-Peur, tué à Montereau-Faut-Yonne, en 1419, naquit à Dijon en 1396. Il succéda à son père en 1419. Animé du désir de venger sa mort, il entra dans le parti des Anglais, et porta la désolation en France, sur la fin du règne de Charles VI, et au commencement de celui de Charles VII. Il gagna sur le Dauphin la bataille de Mons en Vimeu, en 1421, et fit la guerre avec succès contre Jacqueline de Bavière, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, qu'il obligea, l'an 1428, de le déclarer son héritier. Philippe le Bon quitta le parti des Anglais en 1435, et se réconcilia avec le roi Charles VII par le traité d'Arras, dont il régla lui-même les conditions. Après avoir tenté inutilement de raccommoder Louis, dauphin de France, avec son père, il reçut ce jeune prince dans ses états. Louis étant monté sur le trône, Philippe se déclara contre lui pour Charles, duc de Berry, son frère. Déterminé à lui faire la guerre, il céda au comte de Charollais, son fils, l'administration de ses états, et lui donna le commandement de son armée, en lui recommandant de *préférer toujours une mort glorieuse à une fuite humiliante*. Les habitants de la ville de Dinant, dans le pays de Liége, lui avaient fait plusieurs outrages. Philippe envoya contre eux, en 1466, le comte de Charollais, qui réduisit leur ville en cendre, après avoir fait passer les habitants au fil de l'épée. Le vieux duc de Bourgogne, malgré les infirmités de son âge, eut le courage inutile et cruel de se faire porter en chaise au siége, pour repaître ses yeux de cet affreux spectacle. Cette barbarie ne s'accorde guère avec le titre de *Bon*, que sa générosité lui avait mérité, et elle fait peu d'honneur à sa mémoire. Il mourut à Bruges, en 1467, à 71 ans, après avoir institué l'ordre de la Toison d'Or. On trouva à sa mort, dans ses coffres, 400,000 écus d'or, et 72,000 marcs d'argent, sans parler de 2,000,000 d'autres effets. *Voy.* l'histoire des *ducs de Bourgogne*, par M. de Barante, 3[e] édit., Paris, 1825-27, 13 vol. in-8.

PHILIPPE de DREUX, fils de Robert de France, comte de Dreux, embrassa l'état ecclésiastique, quoique né avec des inclinations guerrières. Elevé au siége de Beauvais, il se croisa pour la Terre-Sainte, et se signala devant Acre en 1191. Philippe-Auguste ayant déclaré peu de temps après la guerre aux Anglais, l'évêque de Beauvais reprit de nouveau les armes. Les ennemis s'étant montrés devant la ville épiscopale, il arma son peuple, parut à leur tête avec un casque pour mitre, et une cuirasse pour chape. Les Anglais l'ayant poursuivi, le firent prisonnier, et le traitèrent avec dureté. Philippe s'en plaignit au pape Innocent III, qui, demandant sa grâce à Richard, roi d'Angleterre, intercéda pour lui comme pour son fils. Le monarque envoya au pontife la cotte d'armes de l'évêque tout ensanglantée, et lui fit dire par celui qui la lui présenta, ces paroles des frères de Joseph à Jacob : « Voyez, saint Père, si vous reconnaissez la tunique » de votre fils. » Le pape répliqua que le traitement qu'on faisait à cet évêque était juste, « puisqu'il » avait quitté la milice de J.-C. pour suivre celle » des hommes. » Philippe de Dreux obtint sa liberté en 1202, et se trouva depuis à la fameuse bataille de Bouvines, en 1214, où il abattit le comte de Salisbury d'un coup de massue ; car il se servait de cette arme, et ne voulait point, par un scrupule ridicule et inconséquent, étant ecclésiastique, user d'épée, de sabre, ni de lance. Il combattit aussi en Languedoc contre les albigeois, et mourut à Beauvais en 1217.

PHILIPPE, infant d'Espagne, et duc de Parme, né en 1720 du roi Philippe V et d'Elisabeth Farnèse, se signala dans la guerre de 1742 contre les troupes d'Autriche et de Sardaigne. Cette guerre avait pour objet de procurer à ce prince un établissement en Italie. Après avoir duré plusieurs années avec un mélange de succès et de revers, elle fut enfin terminée l'an 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle. Don Philippe obtint en toute souveraineté les duchés de Parme, de Plaisance et de Guastalla, qui lui furent cédés par la reine de Hongrie, à charge de reversion au défaut de postérité masculine, et il prit possession de la capitale de ses nouveaux états, le 7 mars de la même année. Il ne s'occupa plus que du bonheur des sujets qu'il venait d'acquérir ; il répandit partout des marques de sa bienfaisance, fit fleurir l'agriculture, le commerce et les arts, et régna par l'esprit de justice et de religion. Il mourut en 1765. L'abbé de Beauvais, depuis évêque de Sénez, prononça son *oraison funèbre* à Versailles.

PHILIPPE, landgrave de Hesse. *Voy.* LUTHER.

PHILIPPE de FRANCE, duc d'Oléans, fils de Louis XIII, et d'Anne d'Autriche, et frère unique de Louis XIV, né en 1640, porta le titre de duc d'Anjou jusqu'en 1661, qu'il prit celui de duc d'Orléans. Son éducation répondit à sa naissance ; mais il n'en profita pas autant qu'il aurait pu, s'il avait eu moins de goût pour les plaisirs. Il épousa Henriette, sœur de Charles II, roi d'Angleterre, princesse accomplie, et en qui les charmes de l'esprit étaient encore au-dessus de la beauté. Ce mariage ne fut pas heureux. (*Voy.* HENRIETTE.) Lorsque cette princesse mourut en 1670, on la crut empoisonnée, et le public malin fut assez injuste pour attribuer cette mort à Philippe. Ce prince s'était déjà fait connaître par son courage. Il avait suivi le roi dans ses conquêtes de Flandre en 1667 ; il l'accompagna encore à celles de Hollande en 1672. Il emporta Zutphen cette année, et Bouchain en 1676. L'année d'après, il alla mettre le siége devant Saint-Omer,

pendant que le roi était occupé à celui de Cambrai. Les maréchaux de Luxembourg et d'Humières commandaient l'armée sous Monsieur; le prince d'Orange était à la tête des ennemis. Une faute de ce général et un mouvement habile de Luxembourg décidèrent du gain de la bataille, proche de la petite ville de Cassel, qui lui donna son nom. Après cette victoire, Monsieur entra dans les lignes à Saint-Omer, et soumit cette place huit jours après. De retour à Paris, il vécut dans la mollesse jusqu'à sa mort, arrivée à Saint-Cloud en 1701, à 61 ans. Ce prince cultivait les lettres. L'abbé Le Vayer, fils de la Mothe Le Vayer, précepteur de ce prince, fit imprimer en 1670, in-12, la *Traduction* que Philippe avait faite de *Florus*. Après la mort d'Henriette, il avait épousé Elizabeth de Bavière, dont il eut le prince qui fait l'objet de l'article suivant.

PHILIPPE de FRANCE, fils du précédent et d'Elizabeth de Bavière sa seconde femme, né en 1674, fut nommé duc de Chartres jusqu'à la mort de son père en 1701, qu'il prit le titre de duc d'Orléans. Dès sa tendre jeunesse, il manifesta un caractère d'inquiétude et d'inconstance qui ne présageait pas des jours heureux. Il fit sa première campagne en 1691. Après s'être distingué au siége de Mons sous Louis XIV son oncle, il accompagna tout l'été le maréchal de Luxembourg, général de l'armée de Flandre. Chargé l'année d'après de commander le corps de réserve au combat de Steinkerque, il y fut blessé à l'épaule. En 1693, il se signala à la bataille de Nerwinde, où il pensa être pris, étant demeuré cinq fois au milieu des ennemis. La guerre étant éteinte, le duc de Chartres s'occupa pendant la paix à cultiver les sciences et tous les arts. Louis XIV l'envoya, en 1706, commander l'armée en Piémont; elle était alors devant Turin, dont elle formait le siége. Le prince Eugène le suivit de près. Il y avait deux partis à prendre, celui d'attendre le général ennemi dans les lignes de circonvallation, ou celui de marcher à lui. Le duc d'Orléans fut du dernier sentiment; mais le maréchal de Marchin montra un ordre du roi, par lequel on devait, en cas d'action, attendre l'ennemi dans les lignes, qui étaient trop étendues pour être bien gardées; il y eut un quartier forcé : le duc d'Orléans y accourut, fut blessé de deux coups de feu, et obligé de se retirer. Cette retraite, jointe à la mort du maréchal de Marchin, occasionna une déroute générale. (*Voy.* MARCHIN.) Les lignes et les tranchées furent abandonnées, l'armée dispersée; tous les bagages, les provisions, la caisse militaire, tombèrent dans les mains des vainqueurs. Le vaincu fut obligé de repasser les Alpes avec des troupes en désordre et en très-petit nombre. Le duc d'Orléans, malheureux en Italie, crut qu'il le serait moins en Espagne. Il y arriva en 1707, le lendemain de la bataille d'Almanza, et, profitant d'une victoire à laquelle il aurait bien voulu avoir part, il soumit, presque en les parcourant, les royaumes de Valence et d'Aragon. Il n'y eut dans cette belle contrée que les villes de Xativa et d'Alcaraz qui osèrent se défendre. Le désespoir tint lieu de courage aux habitants; mais ils furent bien punis de leur résistance. La plupart furent massacrés, et Xativa, prise d'assaut, fut brûlée et détruite jusqu'aux fondements, ce qui n'honora pas la clémence du vainqueur. Il pénétra ensuite dans la Catalogne, où il conquit la forteresse de Lérida, l'écueil des plus grands capitaines. Cependant la fortune, favorable au roi Philippe V en Catalogne, l'abandonnait dans les autres contrées. Le bruit courait que ce monarque allait abdiquer la couronne, et l'on prétend que le duc d'Orléans songea à l'obtenir pour lui. Déjà il avait pris des mesures pour disputer à l'archiduc le sceptre, au moment qu'il échapperait à Philippe, lorsque la princesse des Ursins les pénétra, et les présenta à Philippe V et à Louis XIV sous la forme de la plus odieuse conspiration. Deux agents du prince, appelés *Flotte* et *Renaut*, furent arrêtés; trois seigneurs espagnols essuyèrent le même sort. Louis XIV ne pardonna à son neveu qu'avec une peine extrême. Monseigneur, père de Philippe V, opina dans le conseil qu'on fit le procès à celui qu'on regardait comme coupable; mais Louis XIV crut qu'il valait mieux ensevelir ce projet informe dans un profond oubli. On croit cependant que le souvenir de ce projet contribua beaucoup aux arrangements que prit Louis XIV, à sa mort, pour le priver de la régence. Ces arrangements furent inutiles; le parlement la lui déféra, après avoir cassé le testament du monarque, qui la lui enlevait en semblant la lui conserver. La face des affaires changea alors totalement. D'après les conseils de son ministre, le cardinal Dubois (*voy.* ce nom), le duc d'Orléans s'unit étroitement avec l'Angleterre, et rompit ouvertement avec l'Espagne. Le cardinal Albéroni, premier ministre de Philippe V, forme le projet de procurer à son maître la régence de la monarchie française et d'en dépouiller le duc. La conspiration était près d'éclater, lorsqu'elle fut découverte par une courtisane, et elle devint inutile dès qu'elle fut connue. Le duc d'Orléans, pour éviter de plus grands troubles, pardonna à la plupart des conjurés; mais un assez bon nombre furent mis à la Bastille. Un des premiers soins du régent fut de gagner les jansénistes, et de rendre la paix à l'Eglise. Il ne connaissait pas l'opiniâtreté et l'incorrigibilité de l'esprit de parti, et ses efforts eurent peu de succès. Il engagea cependant le cardinal de Noailles à rétracter son appel, et lui fit promettre qu'il accepterait la bulle *Unigenitus*. Le duc d'Orléans alla lui-même au grand conseil, avec les princes et les pairs faire enregistrer un édit qui ordonnait l'acceptation de la bulle, la suppression des appels, l'unanimité et la paix. Mais ceux qui bravent l'autorité de l'Eglise ne respectent guère celle du trône. Quelque temps après, l'attention du public se tourna du côté du jeu des actions. Law avait rédigé depuis longtemps le plan d'une compagnie qui paierait en billets les dettes de l'état, et qui se rembourserait par les profits (*voy.* son article). Après la ruine du système de Law, il fallut réformer l'état; on fit un recensement de toutes les fortunes des citoyens vers la fin de 1721 : 511,000 hommes, la plupart pères de famille, portèrent leur fortune à ce tribunal. Tous les rentiers de l'état furent remboursés en papier. Le duc d'Orléans perdit vers ce temps-là le cardinal Dubois, son favori et son ministre, sur lequel il se

reposait volontiers du soin du gouvernement : il ne lui survécut pas longtemps, et mourut subitement en 1723, âgé de 49 ans (1). A la mort du duc et de la duchesse de Bourgogne, on avait formé les soupçons les plus étranges. Des bruits non moins extraordinaires s'élevèrent à la mort du régent (*voy.* Louis, dauphin, père de Louis XV, et Marie-Adélaide de Savoie). Ce prince était peu laborieux, mais actif, brave, quoique livré à la mollesse et aux plaisirs, aimant tout et ne se passionnant pour rien, permettant à ses favoris d'abuser de sa bonté, et abusant lui-même de sa pénétration. Sans avoir un grand zèle pour la religion, il comprenait pourtant qu'elle était le meilleur ressort du gouvernement, et que la corruption ou la réformation des mœurs du peuple dépendait du choix des premiers pasteurs. Un ecclésiastique de grande qualité lui disait : « Je serai déshonoré si vous ne me faites évê» que. — J'aime mieux, lui répondit-il, que vous le » soyez que moi. » Au milieu des débauches les plus effrénées, il laissa échapper des aveux qui condamnaient sa conduite d'une manière bien formelle. Ayant indignement abusé d'une femme, et la voyant réduite au désespoir et prête à mourir, comme elle mourut en effet de douleur peu de temps après : « Si j'avais, lui dit-il, pu soupçonner » tant de vertu, j'aurais tâché d'en avoir assez pour » vous épargner cette affliction. » On a imprimé sa *Vie* en 2 vol. in-12; ce livre est fort imparfait, mais contient des observations importantes et les *Mémoires* de sa régence. Le duc de Saint-Simon a parlé trop favorablement de ce prince dans ses *Mémoires*; il a poussé la complaisance jusqu'à approuver la violence exercée contre le duc de Villeroi, gouverneur de Louis XV, et à louer son administration en général, qui cependant n'est guère susceptible d'apologie. En même temps, il lui échappe de terribles aveux : « Il s'accoutuma, dit-il, à la dé» bauche, jusqu'à ne pouvoir s'en passer; et il ne » s'y divertissait qu'à force de bruit, de tumulte et » d'excès. C'est ce qui le jeta à en faire souvent de » si étranges et de si scandaleuses, et, comme il » voulait l'emporter sur tous les débauchés, à mêler » dans ses parties les discours les plus impies, et à » trouver un raffinement précieux à faire les dé» bauches les plus inouïes aux jours les plus saints. » Plus on était constant, ancien, outré en débauche, » plus il considérait cette sorte de frénésie... Il s'é» tait piqué d'avoir cherché à voir le diable, quoi» qu'il avouât qu'il n'avait jamais pu y réussir; » mais, épris de madame d'Argenton, et vivant » avec elle, il trouva d'autres curiosités trop appro» chantes, et sujettes à être plus sinistrement in» terprétées. On consulta des verres d'eau devant » lui, sur le présent et sur l'avenir. » Il ne dissimule pas non plus les soupçons ou plutôt les preuves du poison donné au duc et à la duchesse de Bourgogne sans néanmoins nommer le coupable, et témoigne que c'est bien malgré lui qu'il ne peut les cacher. « Les horreurs qui ne se peuvent plus dif» férer d'être racontées glacent ma main; je les » supprimerais, si la vérité due si entièrement à » ce qu'on écrit, si d'autres horreurs qui ont ren» chéri encore sur les premières, s'il est possible, » si la publicité qui en a retenti dans toute l'Eu» rope, si les suites les plus importantes auxquelles » elles ont donné lieu, ne me forçaient de les ex» poser comme faisant une partie intégrante et des » plus considérables de ce qui s'est passé sous mes » yeux. » C'est à l'époque de sa régence que l'abbé Denina rapporte la subversion des principes, des mœurs et du goût qui a flétri le XVIIIe siècle. (*Voy.* Frédéric-Guillaume II.) « Pour fixer, dit un auteur » qui écrivait en 1791, le temps où l'irréligion a » pris son essor en France, il faut remonter à cette » régence fameuse, où la race du nouveau Jéro» beam travaillait déjà à réaliser la division du man» teau du Prophète. » (*III. Reg.* 11.) *Voy.* Orléans.

(1) Ce fut ce prince qui acquit pour la couronne le fameux diamant connu sur le nom de *régent*. *Voy.* Pitt Guill. note.

PHILIPPE *le Solitaire*, auteur grec vers 1106, dont nous avons *Dioptra*, ou la Règle du chrétien, ouvrage inséré dans la Bibliothèque des Pères. Jacques Pontanus en a donné une édition en grec et en latin, dans le recueil intitulé : *Versio et Notæ in varios Auctores græcos*, Ingolstadt, 1604, in-fol.

PHILIPPE *de Bonne-Espérance*, religieux prémontré, est appelé aussi *Philippe de Harvinge*, nom du village où il était né, et l'*Aumônier*, à cause de ses abondantes aumônes. Devenu prieur de l'abbaye de Bonne-Espérance, en Hainaut, près de Binche, sous l'abbé Odon, il écrivit vivement à saint Bernard pour revendiquer le frère Robert, son religieux, que ce saint avait reçu à Clairvaux. Saint Bernard s'en plaignit, et Philippe fut déposé et envoyé dans une autre abbaye. Il se réconcilia dans la suite avec ce saint, et devint, en 1155, abbé de Bonne-Espérance, où il mourut en 1172. On a de lui : des *Questions théologiques*; des *Vies* et des *Eloges* de plusieurs saints, et d'autres ouvrages recueillis à Douai, en 1625, in-fol. par le père Chamart, abbé de Bonne-Espérance. Philippe était aussi savant que pieux. La vertu et les sciences fleurirent dans son abbaye, elle fut encore jusque dans ces derniers temps très-recommandable par la régularité des ses religieux, leur hospitalité, leur application aux études sacrées et utiles.

PHILIPPE de la TRÈS-SAINTE-TRINITE, né à Malaucène, dans le diocèse de Vaison, était nommé *Esprit Julien* avant de se faire carme. Il fut envoyé missionnaire dans le Levant, parcourut la Perse, l'Arabie, la Syrie, l'Arménie, visita le Mont Liban, fut professeur à Goa et prieur. De retour dans la province de Lyon, il y fut élevé successivement à toutes les charges, et élu général de l'ordre, à Rome en 1665. Il visita pendant son généralat presque tous les couvents de l'Europe, et mourut à Naples l'an 1671. On a de lui : *Summa philosophiæ*, Lyon, 1648, in-fol.; *Summa theologiæ*, Lyon, 1653, in-fol.; *Summa theologiæ mysticæ*, 1656, in-fol.; *Chronologia ab initio mundi ad sua tempora*, 1663, in 8; *Itinerarium orientale*, Lyon, 1649, in-8, livre curieux et exact, trad. en franç, par un carme (le P. Pierre de Saint-André. *Voy.* ce nom); plusieurs ouvrages en faveur de son ordre, dans lesquels il manque de critique.

PHILIPPE-LEVI, Juif converti, s'est fait connaître par une bonne *Grammaire hébraïque*, imp. en anglais à Oxford, en 1705. On ignore l'année de sa mort.

PHILIPPE de Leyde. *Voy.* LEYDE.

PHILIPPE (le marquis de saint) *Voy.* BACCALAR-Y-SANNA.

PHILIPPE DE PRÉTOT (Etienne-André), littérateur, né à Paris, vers 1710, était fils d'un maître de pension, à qui l'on doit une *Apologie* de l'Oraison funèbre de Louis XIV, par le père Porée, et la *Traduction* de plusieurs *Harangues* de Cicéron, consacra, comme son père, sa vie à l'enseignement, et donna des cours particuliers d'histoire et de géographie qui eurent du succès. Nommé censeur royal, il dirigea en partie le *cours d'études à l'usage de l'école militaire.* Chargé de surveiller la réimpression des classiques latins, donnée par Constelier, il publia de 1747 à 1755 de bonnes éditions de Catule, Tibulle et Properce, de Salluste, Virgile, Horace, Juvénal, Perse, Phèdre, Lucrèce, Velléius, Paterculus, Eutrope et Térence, avec des *notes* et de savantes préfaces. Philippe est encore l'éditeur des *Amusements du cœur et de l'esprit*, 1741-1745, 15 vol. in-12; et du *Trésor du Parnasse*, ou *Nouveau choix de pièces fugitives*, 1743, 4 vol. in-12. On lui doit en outre plusieurs ouvrages élémentaires, utiles dans le temps, mais qui ont été surpassés depuis : *Essai de géographie* avec un *Dictionnaire géographique franç.-lat. et latin-français*, 1748 ; 2ᵉ édit., 1774, in-8; *Analyse chronologique de l'histoire universelle jusqu'à Charlemagne*, 1752, in-8; 1756, in-4; 1781, in-12. Elle est en grande partie tirée du *Compendium universale, etc.* de Jean Leclerc (Amsterdam, 1696, in-8). Mémoires sur l'*Afrique et l'Amérique*, 1752, in-4; *Tablettes géographiques pour l'intelligence des historiens et des poëtes latins*, 1755, 2 vol. in-12. On les consulte encore. *Cosmographie universelle, physique et astronomique*, 1760, in-12; *Le spectacle de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome, jusqu'à la prise de Constantinople*, 1762, in-8, 1776, in-4; *Révolutions de l'univers* ou *Remarques et observations sur une carte destinée à l'étude de l'histoire générale*, 1764, in-12. C'est la carte que venait de donner Michel Picaud de Nantes. *Les Révolutions de l'univers représentées en 15 cartes, avec des remarques ou observations sur chacune d'elles.* C'est la même carte en 2 feuilles qui, par la manière différente de l'enluminer, offre à trente époques différentes, les limites des divers états du globe. *Atlas universel*, composé de 125 cartes fort bien gravées. Philippe mourut à Paris, le 6 mars 1787, à 77 ans ; il était membre des académies d'Angers et de Rouen.

PHILIPPE DE THESSALONIQUE, poète grec, connu par ses épigrammes, et plus encore par la collection que les philologues désignent sous le nom de *Seconde anthologie*, ou *Anthologie de Philippe*, pour la distinguer de celle de Méléagre (*voy.* ce nom, v, 597), bien supérieure à celle de Philippe, parce qu'il avait eu l'avantage de puiser largement dans les productions des poètes de la première époque. On ne peut fixer le temps où vivait le poète thessalonicien. Vavasseur le place sous le règne d'Auguste, se fondant sur une épigramme dans laquelle Philippe fait allusion à ce perroquet qui, au retour d'Octave, après la bataille d'Actium, le salua par ces mots : *Ave, Cæsar, victor, imperator.* Fabricius adopte cette conjecture ; mais il semble la rejeter ensuite. Quoi qu'il en soit, Philippe a eu le mérite de conserver à la postérité les noms de plusieurs bons poètes grecs de la seconde époque, tels que, Antigone, Antipater, Antiphane, Antiphile, Automédon, Bianor, Cynagoras, Diodore, Evénus, Parménion, Philodème, Tullius et Zonas. Dans la seconde Anthologie (qu'on pourrait assez naturellement appeler le second *Parnasse grec*), on trouve aussi des pièces de Philippe, en général remarquables par l'élégance, l'harmonie, la finesse, et la vigueur; il sait passer, avec un talent rare, du genre fier à la plaisanterie la plus délicate. L'Anthologie de Philippe ne se trouve que dans les grandes éditions de l'*Anthologie* de Planude, dont nous citerons les plus estimées, savoir, l'édition *Princeps*, publiée par les soins du savant Lascaris d'Alopa, Florence, 1494; Bâle, 1549, avec des *Notes* savantes de Jean Brodæus; Henri Etienne, 1566, avec des *Notes;* la *Traduction* latine, par Eilhard Lubin, 1604; celle de Reiske, 1765; de Brunck, 1776, vol. in-8 ; et enfin la meilleure de toutes, celle de Fred. Jacobs (*voy.* ce nom, IV, 520).

PHILIPPEAUX. *Voy.* PHILIPEAUX.

PHILIPPICUS-BARDANES, empereur d'Orient, né en Arménie d'une famille illustre, embrassa la carrière des armes et se signala sous Justinien II. Mais cet empereur, sur de faux soupçons, l'exila dans la Chersonèse, après l'avoir dépouillé de ses emplois. Une révolution précipita du trône Justinien ; il y fut rétabli par les Bulgares. Les habitants de la Chersonèse ayant fait éclater leur joie lors de la chute de Justinien, ce prince donna à un de ses lieutenants l'ordre de les exterminer par le fer et par le feu. Ils eurent recours à Philippicus, le mirent à leur tête et le proclamèrent empereur. Les soldats de Justinien se rangèrent sous ses drapeaux, et il entra en triomphe dans Constantinople. Justinien fut arrêté et livré à un de ses lieutenants, dont il avait fait égorger la femme et les enfants. Philippicus fut couronné sans obstacle le 15 décembre 711 : mais il fit oublier ses belles qualités par ses profusions, son libertinage et son indolence, qui l'empêchèrent d'aller combattre les Bulgares et les Sarrasins, qui ravagèrent la Thrace et la Médie. Il fut déposé et eut les yeux crevés la veille de la Pentecôte 713. C'était un prince d'une belle figure, d'un maintien imposant, beau parleur, mais indolent, indigne du trône, et uniquement occupé de ses plaisirs. Il laissa l'empire en proie aux Barbares, et n'eut d'activité que pour persécuter la foi. Il mourut en exil peu de temps après sa déposition. Quoique tous les historiens modernes l'appellent Philippicus, il porte le nom de *Filépiques* sur ses médailles. Artémius, son secrétaire, qui lui succéda sous le nom d'Anastase, fit mettre à mort les conspirateurs dont Philippicus avait été la victime.

PHILIPS (Jean), poète anglais, né à Bampton, dans le comté d'Oxford, en 1676, a donné trois célèbres poèmes : *Pomone, ou le Cidre*; *la bataille d'Hochstet*; *le précieux Schelling.* Ils ont été traduits en français par M. l'abbé Yart, de l'académie de Rouen, et *le précieux Schelling* l'a été en vers par M. Hennet dans le tom. 3 de la *Poétique anglaise*,

Les vers de Philips sont travaillés avec soin. Il avait d'abord enseigné le latin et le grec à Winchester ; de là il passa à Londres, où il mourut en 1708, à 32 ans. Simon Harcourt, lord-chancelier d'Angleterre, lui a élevé à Westminster un mausolée auprès de celui de Chaucere. La meilleure édition des *Poems* de Philips est celle de Londres, 1762, in-12.

PHILISTE de Syracuse, historien renommé, favori de Denys le Tyran, né à Syracuse, l'an 481 avant J.-C., fut d'un grand secours à ce prince pour établir sa domination. Denys le fit gouverneur de la citadelle de Syracuse ; mais Philiste, après avoir eu un commerce illicite avec la mère de Denys, épousa la fille de Leptine, frère de ce prince, et fut banni. Le courtisan disgracié choisit la ville d'Adria pour sa retraite, et composa, pendant sa disgrace, une *Histoire de la Sicile* en 13 liv., et celle de *Denys le Tyran*, histoire dont Cicéron et les anciens font l'éloge. Loin de témoigner du ressentiment contre Denys, il le loua lâchement, comme Ovide, par le désir d'être rappelé. Il le fut en effet sous Denys le Jeune, dont il gagna tellement les bonnes grâces, qu'il fit chasser Dion, frère de la seconde femme de Denys l'Ancien. Dion se trouva peu de temps après en état de faire la guerre à Denys, l'assiégea dans la citadelle de Syracuse, battit sa flotte commandée par Philiste, qui fut fait prisonnier, et qui périt par le dernier supplice, l'an 377 avant J.-C. Cicéron appelle cet historien le *Petit Thucydide*. *Voy.* un *Mémoire* de l'abbé Sevin, dans ceux de l'académie des inscriptions, tome 13.

PHILISTION de Magnésie, poète comique, ou plutôt baladin et compositeur de farces, vivait à Rome peu de temps après Horace. Sidoine Apollinaire en fait mention en écrivant à son ami Domitius : *Absunt ridiculis vestitu et vultibus histriones, Philistionis supellectilem mentientes*. On dit qu'il mourut de trop rire, ou plutôt en s'efforçant de prolonger un rire de commande : fin digne de son métier.

PHILLIP (Arthur), navigateur, né en 1738, à Londres, était fils d'un maître de langue allemande. Il entra dans la marine à l'âge de 17 ans, et parvint au grade de capitaine de vaisseau. Nommé en 1787 gouverneur général de la *Nouvelle-Galles Méridionale* (New-South-Wales), découverte par Cook, il y arriva en janvier 1788, avec une escadre composée d'une frégate, d'un aviso, et de neuf transports ; ayant découvert que le point de Botany-Bay, indiqué par ce navigateur comme le plus favorable à un établissement, ne répondait pas à l'idée qu'il en avait donnée, il préféra le port Jakson. Il établit l'ordre dans la nouvelle colonie destinée à recevoir les condamnés à la déportation, et jeta les bases de la prospérité à laquelle elle est parvenue. Le mauvais état de sa santé l'ayant obligé de revenir en Europe après 5 ans, il fut élevé au rang de vice-amiral, se fixa à Lymington, dans le comté de Hamp, et mourut à Bath en 1814. On a publié : *Voyage du gouverneur Phillip à Botany-Bay, avec une description de l'établissement des colonies du port Jackson et de l'île de Norfolk*, Londres, 1789, in-4 avec cartes, ouvrage mal rédigé et fort mal traduit en français, Paris, 1794, in-8.

PHILLIPS (Thomas), chanoine de Tongres, né à Ickford dans le comté de Buckingham, en 1708, exerça longtemps les fonctions de missionnaire en Angleterre, et mourut à Liége en 1774 ; il est principalement connu par la *Vie du cardinal Polus*, en Anglais, dont la seconde édition a paru en 1767 à Londres, 2 vol. in-8. C'est l'histoire très-intéressante d'un homme célèbre qui a vécu dans un siècle fécond en grands personnages et en grandes révolutions : révolutions de religion, révolutions civiles et littéraires. L'auteur de cet ouvrage rend compte de ces événements de la manière la plus noble. Il y a beaucoup de justesse et d'élévation dans les réflexions, de la chaleur et de la pureté dans le style. Il trace en maître les caractères de Thomas Morus, de Fischer, de Contarini, de Sadolet, Bunel, Budée, Giberti, Longolius, Buonamico, Flaminius, Erasme, etc. Il montre ce dernier par son bon et par son mauvais côté. Il fait voir d'une manière bien touchante l'état du royaume, qui était alors gouverné par un tyran livré aux plus violentes passions. On remarque une assez grande différence entre le premier et le second volume. L'auteur eut l'imprudence de faire imprimer le premier à Oxford et d'y mettre son nom ; comme il y a plusieurs choses qui naturellement ne doivent pas plaire aux protestants, ils s'en alarmèrent et commencèrent à cette occasion une persécution contre les catholiques. L'auteur, pour ne pas les irriter davantage, retrancha du second volume plusieurs choses intéressantes.

PHILOCTÈTE, fils de Pœan, et compagnon d'Hercule, qui, près de mourir, lui ordonna d'enfermer ses flèches dans sa tombe, et le fit jurer de ne jamais découvrir le lieu de sa sépulture. Il lui donna en même temps ses armes, teintes du sang de l'Hydre. Les Grecs ayant appris de l'oracle qu'on ne prendrait jamais Troie sans les flèches d'Hercule, Philoctète leur fit connaître en frappant du pied l'endroit où elles étaient enfermées. Ce parjure fut puni à l'instant ; il laissa tomber une de ses flèches sur celui de ses pieds dont il avait frappé la terre. L'infection de sa plaie devint bientôt si grande, que les Grecs ne pouvant la supporter, l'abandonnèrent dans l'île de Lemnos, où il souffrit d'horribles et longues douleurs. Tant il est manifeste, par la fable comme par l'histoire, que le sacrilége, le parjure, le blasphème, étaient détestés des païens, et regardés comme l'objet spécial de la colère divine. Après la mort d'Achile, les Grecs furent obligés de recourir à Philoctète, qui, indigné de l'injure qu'on lui avait faite, eut bien de la peine à se rendre à leurs prières. Ulysse le contraignit de se rendre devant Troie, et il y tua, selon quelques-uns, Pâris d'un coup de flèche. Laharpe a traité ce sujet dans une de ses meilleures pièces.

PHILOLAUS de Crotone, philosophe pythagoricien, vers l'an 392 avant J.-C., s'appliqua à l'astronomie et à la physique. Il adopta le mouvement de la terre, qu'Aristarque de Samos et Philolaüs ont aussi soutenu, avant ou après lui (car on ne convient pas de la date précise de leur existence réciproque). Il enseignait que tout se fait par harmonie, ce qui semble se rapporter, à quelques égards, au système de Leibnitz. Il avait, à quelques erreurs près, des notions assez justes sur la Divinité. « Dieu

» est le chef, disait-il, c'est lui qui commande à » tout ce qui existe. » C'est de son nom que Bouilland a donné à un de ses principaux ouvrages le titre d'*Astronomia Philolaica* (*voy.* tom. 2, p. 150). —Il est différent d'un autre philosophe de ce nom, qui donna des lois aux Thébains.

PHILOMÈLE, fille de Pandion, roi d'Athènes. Térée, roi de Thrace, attira cette princesse dans ses piéges, puis lui coupa la langue et l'enferma. Philomèle peignit sur une toile tout ce que Térée lui avait fait, et l'envoya à Progné sa sœur, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgies, délivrer Philomèle de sa prison ; puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Itys. Après qu'il eut bien mangé, elle lui en apporta encore la tête. Ce prince, irrité, s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol.

PHILOMÈLE, général des Phocéens au commencement de la guerre sacrée, s'empara du temple de Delphes, l'an 357 avant J.-C. Son dessein était de faire servir les trésors de ce temple contre les Thébains, ennemis de sa patrie. Ce sacrilége engagea ses concitoyens dans une guerre d'autant plus cruelle, que la religion en était le motif. Philomèle, après avoir vaincu les Locriens en deux combats, et fait alliance avec les Athéniens et les Lacédémoniens, marcha contre les Thébains, qui le poussèrent dans des défilés d'où il ne pouvait sortir. Alors, craignant d'être pris et puni par ses ennemis comme sacrilége, il se précipita du haut d'un rocher. Onomarque et Phaylus, ses frères, lui succédèrent l'un après l'autre, et achevèrent de piller les richesses du temple de Delphes.

PHILON de BYSANCE, architecte, qui florissait trois siècles avant J.-C., est auteur d'un *Traité sur les machines de guerre*, imprimé avec les *Mathematici veteres*, au Louvre, 1693, in-fol. On lui attribue le Traité qu'Allatius a publié, *De septem orbis spectaculis*, grec-latin, Rome, 1640, in-8. Mais quelques savants doutent qu'il soit de lui. Ce curieux ouvrage a été réimprimé, avec des notes et des observations, par L. Teucher, Leipsig, 1811, in-8, et par J.-C. Orell, ibid., 1816, in-8. Ces deux éditions ont fait baisser le prix de celle d'Allatius qu'on ne trouve que difficilement.

PHILON, écrivain juif d'Alexandrie, né vers l'an 30 avant J.-C., d'une famille illustre et sacerdotale, fut chef de la députation que les Juifs envoyèrent à l'empereur Caligula, contre les Grecs, habitants de la même ville, vers l'an 40 de J.-C. S'il ne réussit pas dans sa négociation, les Mémoires qu'il nous a laissés à ce sujet, intitulés *Discours contre Flaccus*, montrent néanmoins qu'il s'y comporta avec beaucoup d'esprit, de prudence et de courage. Nous avons de Philon plusieurs autres ouvrages, presque tous composés sur l'Ecriture sainte. Un des plus connus est son livre de la *Vie contemplative*, traduit par Montfaucon. Quelques savants, entre autres Hélyot et Montfaucon, ont appliqué aux premiers chrétiens ce qu'il dit dans ce livre sur les thérapeutes. D'autres savants ont prétendu que ces thérapeutes, dont il parle, n'étaient qu'une secte d'Esséniens, si connue chez les Juifs, laquelle faisait profession d'une perfection plus grande que celle à laquelle tendent les autres hommes. Parmi ses livres d'histoire, il y en a deux de cinq qu'il avait composés, *sur les maux que les Juifs souffrirent sous l'empereur Caïus*. Il les lut à Rome en plein sénat, et ils y furent si applaudis, qu'on les fit mettre dans la bibliothèque publique. La meilleure édition des *Œuvres* de Philon est celle de Londres, en grec et en latin, en 1742, 2 vol. in-fol. Celle de Leipsig, 1828-30, 8 vol. in-8, fort médiocre quant à la partie typographique, est plus complète. La traduction française par Bellier, 1612, 2 vol. in-8, quoique rare, est peu recherchée. On y aperçoit un certain penchant à l'idolâtrie, qui fait soupçonner qu'ils ont été altérés, et qu'une main étrangère y a ajouté beaucoup de traits indignes de cet illustre écrivain. Philon écrit avec chaleur ; il est fécond en belles pensées et en sentences judicieuses, et l'on sent qu'il était familiarisé avec les bons auteurs grecs et romains. On a dit de lui : *Vel Plato philonizat, vel Philo platonizat*. Philon convient que toute l'ancienne loi n'était que figurative (conformément à ce que saint Paul enseigne d'une manière si touchante et si bien développée dans son *Epître aux Hébreux*). Cette assertion est d'autant plus remarquable, que, n'étant pas chrétien, il ne pouvait saisir l'application des figures. Flave Josèphe était dans la même persuasion. J. Ch. Dahl a publié sous le titre de *Christomathia philoniana*, Hambourg, 1800, 2 vol. in-8, un choix de morceau de cet écrivain, qui est très-estimé. Le savant Angelo Mai a donné quelques nouveaux opuscules de Philon, encore inédits, et en fait connaître d'autres.

PHILON de BYBLOS, ainsi nommé du lieu de sa naissance, grammairien du Ier siècle de l'ère chrétienne, s'acquit beaucoup de célébrité par ses ouvrages. Le plus connu est sa traduction en grec de l'*Histoire phénicienne* de Sanchoniathon. Il nous reste de ce dernier ouvrage des fragments, sur lesquels Fourmont et d'autres savants ont fait des Commentaires curieux.

PHILOPATOR. *Voy.* PTOLÉMÉE.

PHILOPOEMEN, général des Achéens, né à Mégalopolis, fit ses premières armes lorsque cette ville fut surprise par Cléomènes, roi de Sparte. Il suivit à la guerre Antigone le Tuteur, et gagna, l'an 208 avant J.-C., la fameuse bataille de Messène, contre les Etoliens, alliés des Romains. Sa bravoure l'ayant élevé au grade de capitaine général, il tua, dans un combat près de Mantinée, Machanidas, tyran de Lacédémone. Nabis, successeur de Machanidas, défit sur mer Philopœmen ; mais celui-ci eut sa revanche sur terre. Il prit Sparte, en fit raser les murailles, abolit les lois de Lycurgue, et soumit les Lacédémoniens aux Achéens, l'an 194 avant J.-C. Quatre ans après, les Messéniens, sujets des Achéens, reprirent les armes. A la première nouvelle de cette rébellion, Philopœmen conduit ses troupes contre eux, leur livre plusieurs combats, fait des actions extraordinaires de courage ; mais, étant tombé de cheval, il est pris par les Messéniens. On le conduisit à Messène, où il fut

jeté en prison. Dinocrate, général des Messéniens, et son ennemi particulier, appréhendant qu'il ne fût obligé de le rendre, le fit empoisonner. Philopœmen, que l'on nomme le dernier des Grecs, avait pris Epaminondas pour modèle. Il imita son désintéressement, sa simplicité dans l'extérieur, sa prudence à délibérer et à résoudre, son activité et son audace à exécuter. Mais, né avec un caractère violent, il transporta dans la société l'austérité de la vie militaire. La *Vie* de Philopœmen se trouve dans les *Vies* de Plutarque.

PHILOPONOS (Jean). *Voy.* JEAN PHILOPONOS.

PHILOSTORGE, historien ecclésiastique, né en Cappadoce vers l'an 364, était arien. On a de lui un *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique*, dans lequel il déchire les orthodoxes, surtout saint Athanase. Il y a des choses intéressantes pour les amateurs de l'antiquité ecclésiastique; mais il écrit d'un style trop ampoulé. La meilleure édition de cet auteur est celle de Henri de Valois, en grec et en latin, 1673, in-fol., avec *Eusèbe*. On estime aussi celle de Godefroi, 1642, in-4, à cause des savantes *Dissertations* dont elle est ornée. Philostorge florissait vers l'an 388. On lui attribue encore un livre contre Porphyre.

PHILOSTRATE, sophiste fameux, était né à Lemnos ou à Athènes, où il enseigna la rhétorique. De là il vint à Rome, et fut admis au nombre des gens de lettres qui fréquentaient la cour de l'impératrice Julie, femme de Septime-Sévère. Cette princesse ayant rassemblé des mémoires, ou, si l'on veut, des contes sur la *Vie* d'Apollonius de Thyane, les confia à Philostrate, qui les mit en ordre. Cette *Histoire*, traduite en français par Vigenère, in-4, a passé à la postérité. C'est un roman, ou plutôt un ramas de mensonges grossiers contre le christianisme et l'Evangile; le bon sens y est blessé à chaque page. L'auteur y entasse les prodiges les plus absurdes; et ce qui étonne, c'est qu'un homme qui devait avoir quelque jugement ait pu écrire sérieusement tant d'inepties. « Qui pourrait compter, dit » un sage historien, sur la vérité des faits dans la » *Vie* d'Apollonius? Elle fut écrite en premier lieu » par un certain Damis de Ninive, qu'il s'attacha » dans ses voyages d'Orient, et l'un de ses disciples, que Lucien traduit comme des aventu» riers, indignes de croyance et de la moindre » considération. Encore n'avons-nous plus de cette » *Vie* que ce qu'en recueillit, environ cent ans » après, sur des lambeaux altérés et des bruits » vagues, le sophiste Philostrate, qui ne le faisait » que pour flatter dans ses travers de femme sa» vante l'impératrice Julie, épouse de Sévère, ar» dent persécuteur, et de son côté, ennemie décla» rée du christianisme. » Photius, après avoir loué le style de Philostrate, ajoute que son ouvrage est plein de fictions et d'extravagances, et que c'est un travail entièrement inutile et méprisable. Lactance le compare à l'*Ane d'Or* d'Apulée, et le parallèle parait juste. Louis Vivès, qui est un des premiers critiques, dit que Philostrate a corrigé les mensonges d'Homère par d'autres mensonges encore plus grands. Joseph Scaliger dit que Philostrate n'a observé ni le vrai ni la vraisemblance, qu'il passe les bornes de la crédulité, dans la narration des prodiges d'Apollonius, qui fut un franc imposteur et semblable aux vendeurs d'orviétan. Vossius et Casaubon ne traitent pas Philostrate plus favorablement, et Juste Lipse remarque qu'il fait plusieurs fautes dans l'histoire romaine. On a encore de Philostrate les *Vies des Sophistes* en deux livres dont l'édition la plus récente est de Heidelberg, 1838, in-8; quatre livres de *Tableaux*, contenant la description de soixante-seize *Tableaux* qui décoraient le portique de Naples. C'est un recueil de récits descriptifs, dans lesquels on sent le rhéteur, ou l'homme plus fécond en paroles qu'en pensées, mais qui sont écrits d'ailleurs avec la pureté et l'élégance d'un homme qui avait professé l'éloquence à Athènes. Il a été traduit en français et imprimé à Paris en 1614, 1629 et 1637, in-fol. Les *Héroïques* dont le savant M. Boissonade a donné une bonne édition, Paris, 1806, in-8; et des *Lettres* revues par le même savant et publiées séparément, Paris, 1842, in-8. On a une bonne édition de cet auteur en grec et en latin, Leipsig, 1709, in-fol., avec des notes par Godefroi Oléarius. *Voy.* BLOUNT (Charles) d'Upper Hallowey. — Un autre PHILOSTRATE, neveu du précédent, a écrit les seconds *Tableaux*. Il vivait du temps de Macrin et d'Héliogabale.

PHILOTHÉE, moine du mont Athos, dans le XIVe siècle, se distingua par sa régularité et par ses connaissances dans les matières ecclésiastiques. Nous avons de lui plusieurs *Traités*, les uns dogmatiques, les autres ascétiques, avec des *Sermons*. On trouve quelques-uns de ses ouvrages dans la Bibliothèque des Pères, et dans l'*Auctuarium* de Fronton du Duc.

PHILOXÈNE, de l'île de Cythère, poète grec dithyrambique. Denys, tyran de Sicile, répandit quelque temps sur lui ses bienfaits; mais ce poète ayant séduit une joueuse de flûte, fut arrêté et condamné au cachot. C'est là qu'il fit un poème allégorique, intitulé *Cyclops*, dans lequel il représentait, sous ce nom, Denys le Tyran; la joueuse de flûte, sous celui de la nymphe Galatée, et lui-même, sous le nom d'Ulysse. Denys, qui avait la manie des vers, quoiqu'il n'en composât que de médiocres, fit sortir Philoxène, pour lui lire une pièce de sa façon. Philoxène sentit bien que le tyran voulait captiver son suffrage, et que ce n'était qu'en applaudissant qu'il pouvait obtenir sa liberté; mais il ne voulut pas l'acheter à ce prix. (*Voy.* DENYS.) Une autre fois cependant il lui répondit d'une manière équivoque. Denys, lui ayant lu une pièce sur un sujet lugubre, lui demanda son avis : *Elle est si triste*, lui répondit Philoxène, *qu'elle fait pitié*. Philoxène, mourut à Ephèse, l'an 380 avant J.-C. Il était un des grands mangeurs de son siècle; il inventa une espèce de pâtisserie qu'on appela *philoxénienne*; sa gourmandise était originale et sans pudeur; il demandait aux dieux un gosier de trois coudées pour avoir le plaisir d'avaler plus longtemps. Il préférait la société des cuisiniers à celle des savants.

PHINÉES, fils d'Eléazar, et petit-fils d'Aaron, fut le 3e grand-prêtre des Juifs. Il est célèbre dans l'Ecriture par son zèle pour la gloire de Dieu. Vers l'an 1455 avant J.-C., les Madianites ayant envoyé

leurs filles dans le camp d'Israël, pour faire tomber les Hébreux dans la fornication et dans l'idolâtrie; et Zambri, un d'entre eux, étant entré publiquement dans la tente d'une Madianite nommée *Cozbi*, Phinées le suivit la lance à la main, perça les deux coupables et les tua d'un seul coup. Alors la maladie dont le Seigneur avait déjà commencé à frapper les Israélites cessa. Dieu, pour récompenser le zèle de Phinées, lui promit d'établir la grande sacrificature dans sa famille. Cette promesse fut exactement accomplie. Le sacerdoce demeura à sa race pendant environ 335 ans, jusqu'à Héli, par lequel il passa à celle d'Ithamar. Mais cette interruption ne dura pas. Le pontificat rentra bientôt dans la maison de Phinées par Sadoc, à qui Salomon le rendit. Les descendants de ce pontife en jouirent jusqu'à la ruine du temple, l'espace de 1084 ans.

PHINÉE, roi de Paphlagonie, fils d'Agénor, et mari de Cléopâtre, fille de Borée, qu'il répudia après en avoir eu deux fils. Borée vengea sa fille en crevant les yeux à Phinée, qui obtint, pour toute consolation, la connaissance de l'avenir. Ce fut aussi pour le punir, que Junon et Neptune envoyèrent les Harpies, qui, par leurs ordures, gâtaient ses viandes sur sa table. — Il y eut un autre PHINÉE, roi de Thrace, que Persée changea en pierre avec tous ses compagnons, en leur montrant la tête de Méduse, parce que ce roi prétendait épouser Andromède, qui lui avait été promise.

PHINÉE. *Voy.* OPHNI.

PHLÉGIAS, fils de Mars, roi des Lapithes, et père d'Ixion, ayant su que sa fille Coronis avait été insultée par Apollon, alla mettre le feu au temple de ce dieu, qui le tua à coups de flèches, et le précipita dans les enfers. Quoique les premiers torts fussent du côté d'Apollon, Phlégias fut condamné à demeurer éternellement sous un grand rocher, qui, paraissant toujours prêt à tomber, lui causait une frayeur terrible. Il répétait sans cesse, au rapport de Virgile, cette importante leçon : *Apprenez à pratiquer la justice et à respecter les dieux :*

.... Phlegiasque miserrimus omnes.
Admonet, et magnâ testatur voce per umbras :
Discite justitiam moniti et non temnere divos.

Ses descendants, les Phlégiens, plus coupables que lui, se signalèrent par leur impiété; Neptune inonda leur pays, et les fit tous périr. On reconnait ici sans peine l'histoire du déluge.

PHLÉGON, surnommé *Trallien*, parce qu'il était de Tralles, ville de Lydie, fut l'un des affranchis d'Adrien, et vécut jusqu'au temps d'Antonin le Pieux. Il nous reste de lui : un traité assez court sur *ceux qui ont longtemps vécu*; un autre *Des choses merveilleuses*, en 135 chapitres, la plupart très-courts; un fragment de son *Histoire des Olympiades*, qui était divisée en 16 livres. C'est dans le 13e et le 14e qu'il a parlé des ténèbres arrivées à la mort de Notre-Seigneur, laquelle répond à la 4e année de la 202e olympiade. (*Voy.* l'*Art de vérifier les dates*, préf., pag. 1 et 2, édit. de 1770.) Thallus, dans ses *Histoires syriaques*, est d'accord sur ce point avec Phlégon. Aussi les premiers chrétiens qui ont parlé aux Romains de ces ténèbres comme d'un prodige marqué, ont-ils fait voir non-seulement par leurs auteurs, mais encore par les registres publics, que ni au temps de la première lune où Jésus-Christ était mort, ni dans toute l'année où cette éclipse est observée, il ne pouvait en être arrivé aucune qui ne fût surnaturelle. Enfin les païens mêmes, et les annalistes de Rome, ont parlé de cette éclipse comme d'un événement étonnant dans les fastes du monde : *Eum mundi casum*, dit Tertullien, *relatum in archivis vestris habetis*. La meilleure édition de ces débris de Phlégon est celle que Meursius donna à Leyde, en 1612, in-4, en grec et en latin, avec de savantes remarques.

PHLUGIUS. *Voy.* PLUG.

PHOCAS (saint), martyr, cultivait paisiblement son jardin, près de la porte de Sinope, dans la province du Pont. Le travail des mains lui fournissait, outre les choses nécessaires à la vie, de quoi faire des aumônes abondantes. Sa piété, sa charité, l'avaient fait connaître dans toute la contrée. Pendant une persécution, que l'on croit être celle de Dioclétien en 303, il fut dénoncé comme chrétien. Son prétendu crime était si notoire, que l'on crut pouvoir, à son égard, oublier toute formalité. Des soldats furent envoyés à sa demeure, où ils lui tranchèrent la tête. La conversion de Constantin ayant rendu, peu de temps après, la paix à l'Eglise, les chrétiens élevèrent, en l'honneur du saint martyr, une basilique, qui devint célèbre dans tout l'Orient : on y déposa une partie de ses dépouilles mortelles. L'église d'Amasée en possédait une petite portion. Saint Astère, évêque de cette église, prononça, vers l'an 400, le panégyrique de saint Phocas. Il y dit : « Les fidèles accourent des provinces les plus éloignées pour prier Dieu dans les églises où l'on conserve quelques reliques du saint. Le temple que les chrétiens ont érigé en son honneur, à Sinope, est particulièrement révéré sur toutes les mers : les marins chantent des hymnes en son honneur; ils l'invoquent lorsqu'ils sont en danger; ils réservent pour les pauvres une portion de leur gain, en l'appelant *la part de Phocas*. Un roi a envoyé son diadème garni de diamants, avec un casque de grand prix, pour qu'ils fussent offerts à Dieu dans l'église du saint. » Une portion des reliques de saint Phocas ayant été envoyée à Constantinople, la ville célébra, pendant deux jours, la fête du saint martyr. Saint Jean-Chrysostôme prononça, en cette occasion, deux discours, dont l'un se trouve encore parmi ses œuvres. L'empereur Phocas fit élever à Constantinople, en l'honneur du saint martyr dont il portait le nom, une basilique, dans laquelle on transporta une portion considérable de ses reliques. Les Latins célèbrent sa fête le 14 juillet.

PHOCAS, empereur ou plutôt tyran d'Orient, naquit dans le VIe siècle à Chalcédoine d'une famille qui n'avait rien d'illustre. La protection de Priscus, un des généraux de Maurice, lui fit obtenir le grade de centurion : les soldats le députèrent à Maurice pour lui demander la permission de passer l'hiver dans leurs familles. Sur le refus de l'empereur ils se révoltèrent et déférèrent le commandement à Phocas qui, en 682, fit son entrée publique, revêtu de la pourpre, dans Constantinople. Maurice s'enfuit dans un frêle esquif, mais le tyran le fit

arrêter et égorger ; la femme et les enfants de Maurice subirent le même sort quelque temps après. L'usurpateur sacrifia ses intérêts à ses ombrages. Il envoya des espions dans toutes les grandes villes de l'empire, pour savoir ce qu'on disait de lui : et comme on n'en pouvait dire du bien, on voyait arriver tous les jours à Constantinople des hommes chargés de chaines, que le tyran immolait à sa cruauté. Cependant Chosroès se préparait à venger la mort de Maurice son bienfaiteur. L'empire était ravagé de tous les côtés ; mais de tous les ennemis de Phocas, les Perses étaient ceux qui l'inquiétaient le plus. Il gagna Narsès, un de leurs généraux, qui, séduit par ses promesses, eut l'imprudence de se rendre à Constantinople. Dès qu'il y fut arrivé, le barbare le fit brûler vif. Le peuple ne pouvait plus supporter un joug aussi tyrannique. Héraclius, gouverneur d'Afrique, conspira contre ce monstre. Il lui ôta le trône, et lui fit couper la main droite et la tête en 610. Son corps fut ensuite traîné par les rues, et brûlé dans le marché aux bœufs. Un moment avant que de le conduire au supplice, Héraclius lui dit : « Malheureux, n'avais-tu usurpé l'em» pire que pour faire tant de maux aux peuples. » Cet impudent lui répondit : *Gouverne-les mieux*. Ainsi périt ce scélérat couronné, homme sans religion, sans humanité, sans pudeur et sans remords. Il était d'une dissolution que rien ne pouvait arrêter, et qui entraina souvent la perte de ceux dont il enlevait les femmes. Sa figure répondait à ses mœurs, et tout en lui était horrible. Le seul trait qui honore son jugement et qui prouve de l'équité, est la défense faite à Cyriaque, patriarche de Jérusalem, de prendre le titre d'*évêque œcuménique* ou *universel*, titre, disait-il, qui ne convenait qu'à l'évêque de Rome. Cependant saint Grégoire le Grand jugeait qu'il était équivoque, quoiqu'il eût été donné à saint Léon par le concile de Chalcédoine, et pouvait faire un sens faux, comme si le pape était l'évêque propre et ordinaire de tous les diocèses. Il préférait qu'on dit *évêque de l'Eglise universelle*. Un écrivain leste et peu instruit, dans une dissertation imprimée à Strasbourg, en 1785, a nié la réalité de ce décret de Phocas ; mais l'unanimité des anciens et des modernes, des catholiques et des protestants, est un argument qu'aucune subtilité ne peut infirmer.

PHOCAS-NICÉPHORE. *Voy.* NICÉPHORE.

PHOCAS (Jean), moine du XIIe siècle, natif de l'ile de Crète, selon les uns, ou de la Calabre, selon les autres, servit d'abord dans les armées de l'empereur Emmanuel Comnène. Dégoûté de la milice du siècle, il s'enrôla dans celle de Jésus-Christ, visita les saints lieux, et fit bâtir une petite église sur le Mont-Carmel, où il demeura avec d'autres religieux. On a de lui, dans le *Symmichta* d'Allatius, 1653, in-8, une *Description de la Terre-Sainte, de la Syrie, de la Phénicie*, et des autres pays qu'il avait parcourus. Il raconte en homme pieux, mais simple et crédule.

PHOCION, disciple de Platon et de Xénocrate, brilla dans ces deux écoles. Né vers l'an 400 avant Jésus-Christ, avec une éloquence douce, vive et concise, il faisait entendre beaucoup de choses en peu de mots. Un jour, comme il paraissait rêveur dans une assemblée où il se préparait à parler, on lui en demanda la cause : « Je songe, répondit-il, si je ne » pourrais rien retrancher de ce que j'ai à dire. » Démosthènes le voyant arriver un jour dans l'assemblée du peuple, s'écria : *Voilà la hache de mes discours*. En effet, il s'opposa souvent à cet orateur et presque toujours avec succès. Lorsque Démosthènes voulut faire prendre les armes contre Philippe, Phocion lui répondit : « Vous voyez bien si » nous pouvons faire la guerre, mais vous ne voyez » pas si nous pouvons remporter la victoire. » En effet, on ne remarquait plus parmi les Athéniens ce zèle ardent pour le bien public, ce courage indomptable qui affrontait tous les périls de la guerre. Pendant qu'il fut en place, il eut toujours en vue la paix, et ne cessa de se préparer à la guerre. Il fut chargé du gouvernement 45 fois, et dans les différentes expéditions qu'il fit à la tête des armées, il vécut avec la modestie d'un simple particulier. Quand il allait à la campagne, ou qu'il était à la tête des troupes, il marchait toujours nu-pieds, et sans manteau, à moins qu'il ne fit un froid excessif ; de sorte qu'alors le soldat disait : *Voilà Phocion habillé, c'est signe d'un grand hiver*. Philippe et Alexandre tentèrent de corrompre sa fidélité. Après la prise du port de Pirée, les Athéniens l'accusèrent de trahison et le déposèrent du généralat. Phocion se réfugia vers Polysperchon, qui le renvoya pour être jugé par le peuple. Il fut condamné, d'une commune voix, à perdre la vie. Quand on eut apprêté la ciguë, Nicoclès, un de ses amis, le pria de lui permettre d'en goûter le premier : « Votre de» mande, ô mon cher Nicoclès, lui repartit Phocion, » m'est fort désagréable et me cause une peine ex» trême ; mais comme je ne vous ai jamais rien » refusé, je vous accorde encore ceci. » Discours puéril et absurde, qui ne donne pas une grande idée de son caractère. On défendit de lui rendre les derniers devoirs. Mais les Athéniens, peuple léger et volage, revenus bientôt de ces emportements, lui élevèrent une statue, et firent périr par le dernier supplice son accusateur. On place la mort de Phocion l'an 318 avant J.-C. Il avait plus de 80 ans, et à cet âge il soutenait toutes les fatigues de la guerre comme un jeune officier. L'abbé de Mably a publié, en 1763, in-12, un ouvrage sous le titre d'*Entretiens de Phocion sur le rapport de la morale avec la politique*. Comme cet ouvrage n'est pas de Phocion, on y a fait dire à ce philosophe tout ce que l'on a voulu. Nul général n'avait commandé un plus grand nombre d'expéditions. Cornélius Népos et Plutarque ont été ses biographes. Le dernier plus exact et plus judicieux le compare à Caton d'Utique. *Phocion* est le sujet et le titre d'une tragédie de Royan, jouée en 1817, et qui est restée au Répertoire.

PHOCYLIDES, poète grec et philosophe de Milet, dans l'Ionie, vivait 540 ans avant Jésus-Christ. Nous avons sous son nom une pièce de poésie qui n'est pas de lui, mais d'un auteur qui vivait sous Adrien ou sous Trajan, temps auquel on a forgé les vers sibyllins, dont quelques-uns se trouvent dans *Phocylides*. On trouve le petit poème qui lui

est attribué dans plusieurs recueils, entre autres avec *Théognide*, à Heidelberg, 1597, in-8. Il a été traduit trois fois en français par Duché sous le titre de *Préceptes de Phocylide*, Paris, 1698, in-12; par Lévesque, Paris, 1782, in-18; par Coupé, sous le titre de *Sentences*, etc., *poëme moral de Phocylide*, 1798, in-18.

PHOEBÉ, diaconesse de l'église de Corinthe, qui était établie au port de Cenchré, fut chère aux premiers fidèles par sa vigilante et active charité. Saint Paul lui donne le nom de *sœur* dans l'Epître aux Romains, et fait l'éloge des grands services qu'elle avait rendus aux ministres de l'Evangile : *Commendo autem vobis Phœben, sororem nostram, quæ est in ministerio Ecclesiæ, quæ est in Cenchris ; ut eam suscipiatis in Domino digne sanctis, et assistatis ei in quocumque negotio vestri indiguerit ; etenim ipsa quoque astitit multis, et mihi ipsi*. Le martyrologe romain en fait mention au 3e jour de septembre.

PHORRÆUS. *Voy*. VERWEY.

PHORONÉE, fils d'Inachus, et roi d'Argos, fut pris pour arbitre dans un différend qui s'était élevé entre Junon et Neptune. Des auteurs extravagants ont dit qu'il fut le premier qui apprit aux hommes à vivre en société ; comme si l'homme n'était pas né essentiellement sociable, que sa nature comportât l'état de sauvage proprement dit, et que les premiers hommes n'eussent pas fait une grande famille unie par les liens du sang, les lumières de la même raison, et le culte du Créateur. Voy. *Orphée*.

PHOTIN, hérésiarque du IVe siècle, avait été diacre et disciple de Marcel d'Ancyre, et fut élevé sur le siége de Sirmich avec applaudissement. Il avait beaucoup d'esprit, de savoir et d'éloquence, et menait une vie en apparence irréprochable; mais il donna dans des erreurs monstrueuses, renouvela l'hérésie de Sabellius, et soutint que J.-C. était un pur homme. Il fut déposé dans un concile de Sirmich en 351, puis exilé par l'empereur Constance. Julien ayant résolu d'anéantir le christianisme, en lui associant toutes les erreurs, rappela Photin, et lui écrivit une lettre pleine d'éloges; mais il fut exilé de nouveau sous l'empire de Valentinien, et mourut en Galatie, l'an 376. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Les principaux étaient un *Traité* contre les gentils et les livres adressés à l'empereur Valentinien. Il écrivait bien en grec et en latin. Ses sectateurs furent nommés *Photiniens*. C'est pour mieux repousser cette erreur que dans le concile de Constantinople on ajouta aux paroles *Et ex Patre natum*, du symbole de Nicée, *Ante omnia sæcula*.

PHOTIUS, patriarche de Constantinople, né dans le IXe siècle, sortait d'une des plus illustres et des plus riches maisons de cette ville. Il était petit-neveu du patriarche Taraise et frère du patrice Sergius, qui avait épousé une des sœurs de l'empereur. Ses parents cultivèrent avec soin les heureuses dispositions dont la nature l'avait favorisé. Bardas, le restaurateur des lettres, fut le directeur de ses études, et les progrès du jeune disciple étonnèrent ses maîtres. Il devint à la fois grammairien, poète, orateur, critique, philologue, mathématicien, philosophe, médecin, astronome. Ses talents contribuèrent autant que sa naissance à l'élever aux plus hautes dignités. Il fut grand écuyer, capitaine des gardes ; ambassadeur en Perse, et premier secrétaire d'état. Ce fut après avoir passé par toutes ces charges qu'il embrassa l'état ecclésiastique. Alors ses études changèrent d'objet. Il se consacra à la théologie, et ce ne fut point sans quelque succès. Mais s'il fut aussi sage qu'on le dit, il fut encore plus vain et plus orgueilleux. Parvenu par ses intrigues à faire déposer d'une manière illégitime et odieuse Ignace, patriarche de Constantinople, il s'empara de sa place en 857. Par cette manœuvre, la ville impériale paraissait avoir deux patriarches; mais le pasteur intrus mit bientôt en œuvre l'artifice et la violence pour perdre le pasteur légitime. Maître de l'esprit de l'empereur Michel, il ne craignait point les contradicteurs; il ne leur répondait qu'en les faisant frapper de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent souscrit à la condamnation de leur patriarche. Tel est l'esprit de l'hérésie et du schisme : d'abord souple et intrigant, il finit par la violence et la tyrannie. Les cruautés qu'il exerçait contre ses adversaires lui firent craindre une révolte. Il crut en prévenir les effets en écrivant au pape Nicolas Ier une lettre artificieuse, dans laquelle il prodiguait les mensonges et les flatteries. « Il gémissait, disait-il, de ce qu'on » avait mis sur ses épaules le fardeau de l'épiscopat, » et de ce que le patriarche Ignace s'en était dé» chargé. » Il priait ensuite le pape d'envoyer ses légats à Constantinople, pour détruire le reste des iconoclastes, ou plutôt pour confirmer la déposition d'Ignace. Les légats étant arrivés furent maltraités : la crainte et le respect humain subjuguèrent leur courage, et firent naître l'oubli du devoir, ils assistèrent avec une lâche connivence au conciliabule de Constantinople en 861, où Photius triompha. Nicolas, irrité d'avoir été joué, rétablit le patriarche légitime dans tous ses droits, et prononça anathème contre l'antipatriarche. Photius, pour gagner le pape, résolut enfin de s'en venger. Il assembla un synode à Constantinople en 866, et y prononça une sentence de déposition et d'excommunication contre le souverain pontife. C'est la première origine du schisme des Grecs. Le triomphe de ce prélat ambitieux ne fut pas de longue durée. Basile le Macédonien, ayant succédé à Michel, chassa Photius du siége patriarcal et y fit asseoir Ignace. Rome profita de cette conjoncture favorable pour faire assembler à Constantinople le 8e concile œcuménique, convoqué en 869 : Photius y fut anathématisé, et avec lui tous ceux qui ne voulurent pas abandonner sa cause. Les évêques, selon Nicétas David, historien contemporain, auteur de la *Vie de saint Ignace*, souscrivirent au décret avec le sang de J.-C. qu'on venait de consacrer; mais les actes du concile n'en disent rien. Photius disgracié se servit de toute la finesse de son esprit pour se faire rétablir. L'empereur Basile, né dans l'obscurité, voulait faire croire qu'il était d'un sang illustre : Photius le prit par ce faible. Il composa une histoire

chimérique, dans laquelle il le faisait descendre en droite ligne du célèbre Tiridate, roi d'Arménie. Ce prince, séduit par cette basse flatterie, lui accorda ses bonnes grâces, et le rétablit l'an 877, d'autant plus volontiers que le patriarche Ignace venait de mourir. Le pape Jean VIII se laissa surprendre par les instances de l'empereur Basile et par les artifices de Photius : il le reçut à sa communion, et envoya ses légats à un autre concile de Constantinople, dans lequel Photius se fit reconnaître pour patriarche légitime par ses fourberies, et en falsifiant les lettres du pape; mais Jean, ayant appris ce mystère d'iniquité, déclara nul ce synode et excommunia le faussaire. (*Voy.* JEAN VIII.) Les papes Martin, Adrien et Etienne se déclarèrent successivement contre lui, et la paix fut rompue. Photius éclata contre l'Eglise romaine, la traita d'hérétique au sujet de l'article du symbole *Filioque procedit*, et de quelques autres articles, auxquels Michel Cérularius ajouta ensuite le pain azime. L'empereur Léon le Philosophe, frappé des plaintes que les pontifes de Rome avaient formées contre Photius, les fit examiner. On les trouva fondées, et il fut enlevé de nouveau, l'an 886, du siége patriarcal, pour être enfermé le reste de ses jours dans un monastère d'Arménie, où il mourut l'an 861. Fleury trace en deux mots le portrait de ce fameux schismatique : « C'était, dit-il, le plus grand esprit et le plus savant homme de son siècle ; mais c'était un parfait hypocrite, agissant en scélérat et parlant en saint. » C'est à lui, et à Michel Cérularius, qui a consommé le schisme, qu'il faut attribuer l'état déplorable où est tombée l'église grecque. L'ignorance prodigieuse, la stupide superstition où sont réduits les peuples et les ministres de cette église isolée, entraînent nécessairement les grands abus et les désordres énormes qu'on lui reproche en matière de religion. Depuis cette époque, elle n'a pas eu de docteur célèbre, ni de concile qui ait mérité quelque attention. Les derniers Grecs savants, tels que Bessarion, Allatius, Arcudius, etc., ont été attachés à l'Eglise romaine. « Si on fait le parallèle du clergé grec avec le clergé latin, dit Montesquieu ; si l'on compare la conduite des papes avec celle des patriarches de Constantinople, l'on verra des gens aussi sages que les autres étaient peu sensés. » Un autre contraste sont les triomphes de l'Eglise romaine et ses conquêtes dans les deux mondes, tandis que l'église grecque est toujours restée dans les limites de sa servitude, dépouillée du principe de fécondité que J.-C. a laissé à ses apôtres. Nous avons de Photius un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Myriobiblon* ou sa *Bibliothèque*. C'est un des plus précieux monuments de littérature qui nous soit resté de l'antiquité. On y trouve des extraits de 280 auteurs dont la plupart ont été perdus. Il fit cet ouvrage à l'imitation du grammairien Télèphe, qui, pour faire connaître les bons livres, composa l'*Art des bibilothèques*, sous l'empereur Antonin le Pieux. On ne peut que louer Photius en qualité de bibliothécaire. Ses analyses sont faites avec art, et ses jugements sur le style et le fond des ouvrages sont presque toujours dictés par le goût ; mais on y voit aisément que Photius n'était pas aussi versé dans la théologie que dans la critique et les belles-lettres. Ce livre utile, qu'on peut regarder comme le père de nos journaux littéraires, ne se soutient pas sur la fin ; on n'y trouve plus cette précision et cette justesse qui caractérisent le commencement. Fabricius prétend que cette différence vient de ce que cet ouvrage a été recueilli par plusieurs mains, et que ceux qui ont voulu remplir les lacunes l'ont gâté. En effet, le style en est si différent dans plusieurs endroits, que l'on serait porté à adopter cette conjecture. On en a donné une bonne édition à Rouen en 1653, in-fol., avec la version d'André Schot et les notes d'Hoeschelius. *Nomocanon* : c'est un recueil qui comprend, sous 14 titres, tous les canons reconnus dans l'Eglise, depuis ceux des apôtres jusqu'au 7e concile œcuménique, et les lois des empereurs sur les matières ecclésiastiques. On sent combien une pareille collection est utile. On la trouve dans la *Bibliothèque de droit* de Justel, et on l'a imprimée séparément à Oxford, 1672, in-fol. Un recueil de 248 *Lettres*. Londres, 1651, in-folio, publié par Richard de Montaign, avec une *traduction* latine : on y remarque, comme dans tous ses autres ouvrages, beaucoup d'esprit, une grande érudition ; mais en général son style sent la déclamation, il est diffus, recherché, chargé de figures étrangères. *Lexicon græcum*, publié pour la première fois par G. Hermann, Leipsig, 1808, in-4, à la suite de Lexique de Zonaras, réimprimé séparément, Cambridge, 1822, et Leipsig, 1823, 2 vol gr. in-8. Plusieurs *Traités théologiques* dans le premier tome du *Supplément* de Canisius, et dans le dernier du *Supplément* du P. Combefis à la *Bibliothèque des Pères*; plusieurs ouvrages manuscrits que l'on garde au Vatican, que quelque savant devrait se donner la peine de mettre au jour. On a l'*Histoire de Photius, patriarche schismatique*, suivie *d'observations sur le fanatisme*, par le P. Chrysostome Faucher, Paris, 1772, in-12, avec l'épigraphe : *Toute religion réduite au pur spirituel est* bientôt *reléguée dans l'empire de la lune*. *Voy.* CONSTANT.

PHRAATES Ier, ou PHRAHATES, roi des Parthes, succéda à Arsaces III, autrement Priapatius, et mourut l'an 141 avant J.-C., sans avoir fait rien de remarquable ni dans la paix, ni dans la guerre.

PHRAATES II régna après Mithridate son père, l'an 139 avant J.-C. Il fit la guerre contre Antiochus Sidètes, roi de Syrie, qui périt dans un combat; mais il fut ensuite défait lui-même, et tué dans une bataille contre les Scythes, l'an 127 avant J.-C.

PHRAATES III, surnommé *le Dieu*, succéda à son père Sintrice ou Sanatrocès, l'an 69 avant J.-C. Il se joignit aux Romains contre Tigrane, et fut tué par ses fils Orodes et Mithridate, l'an 58 avant J.-C.

PHRAATES IV, fut nommé roi par Orodes son père, qui eut bientôt sujet de s'en repentir (37 avant J.-C.). Ce fils dénaturé fit mourir tous ses frères et Orodes lui-même. Il n'épargna pas même son propre fils, de crainte qu'on ne le mît sur le trône en sa place. Il fit ensuite la guerre avec succès

contre Marc-Antoine, qui fut obligé de se retirer avec perte. Phraates fut chassé de son trône peu de temps après par Tiridate; mais il y remonta avec le secours des Scythes, l'an 23 avant l'ère chrétienne. Il ne pensa plus alors qu'à jouir de la paix et des plaisirs, et mourut 2 ans avant la venue de J.-C., regardé comme un prince cruel et injuste.

PHRANZA ou PHRANTZÈS (Georges), maître de la garde-robe des empereurs de Constantinople, et l'un des écrivains de l'histoire bysantine, naquit en 1401 à Constantinople et mourut vers 1477. Il eut la douleur de voir prendre cette ville par les Turcs, en 1453. Témoin, jusqu'en 1461, des malheurs arrivés à sa patrie, il les a transmis à la postérité. Son *Histoire*, imprimée avec *Genesius* et *J. Malala*, Venise, 1733, in-fol., est curieuse.

PHRAORTES, roi des Mèdes, succéda à Déjocès, l'an 657 avant J.-C. Il régna 22 ans, et fut tué en assiégeant Ninive. Cyaxare son fils lui succéda. On croit que Phraortes est l'Arphaxad dont il est parlé dans le livre de Judith.

PHRYGION (Paul-Constantin), de Schelestadt, embrassa les erreurs de Zwingle et d'Œcolampade, et fut le premier ministre de l'église de Saint-Pierre à Bâle, en 1529. Ulric, duc de Wirtemberg, qui s'était réfugié dans cette ville, goûta son esprit; et dès qu'il fut rétabli dans ses états, en 1534, il y appela ce novateur. Il le fit ministre à Tubingen, où Phrygion mourut en 1543. On a de lui : une *Chronologie*; des *Commentaires* sur l'Exode, sur le Lévitique, sur Michée, et sur les deux épîtres à Timothée.

PHRYNÉ, fameuse courtisane de l'ancienne Grèce, vers l'an 328 avant J.-C., fut la maîtresse du célèbre Praxitèle. Cet artiste lui ayant avoué que le *Cupidon* était son chef-d'œuvre, elle le lui enleva pour en faire présent à Thespies, sa patrie. La statue de Phryné, faite par Praxitèle, fut placée à Delphes, entre celle d'Archidamus, roi de Sparte, et celle de Philippe, roi de Macédoine. De toutes les prostituées de son temps, Phryné fut la plus recherchée. Son infâme métier lui produisit tant, qu'elle offrit de faire rebâtir Thèbes, pourvu qu'on y mît cette inscription : « Alexandre détruisit » Thèbes, et la courtisane Phryné l'a rétablie. » *Alexander diruit, sed meretrix Phryne refecit.* — Il y eut un autre PHRYNÉ, surnommée la *Cribleuse*, parce qu'elle dépouillait ses amants. Quintilien parle d'une troisième PHRYNÉ, qui, accusée d'impiété, obtint son pardon en découvrant son sein à ses juges : moyen digne de ces temps ténébreux et corrompus.

PHRYNICUS, orateur grec, natif de Bithynie, florissait sous Commode. Nous avons de lui : un Traité *des dictions attiques*, imprimé plusieurs fois en grec et en latin. Il le fut pour la première à Rome en 1517, et l'a été depuis plus exactement à Augsbourg, 1601, in-4; à Utrecht, 1739, in-4; et à Leipsig, 1820, in-8; *Apparat sophistique*. C'est une collection de phrases et de mots, dont il ne reste que des fragments qui ont été publiés par le P. Montfaucon dans la *Bibliotheca coislimiana*. — Il y a eu deux autres auteurs grecs de ce nom : l'un, poète tragique vers l'an 512 avant J.-C., était disciple de Thespis, inventeur de la tragédie. Il introduisit le premier des femmes sur le théâtre. L'autre, poète comique, florissait vers l'an 436 avant J.-C.

PHRYNIS, musicien de Mytilène, né vers l'an 480 avant J.-C., remporta, le premier, le prix de la cithare aux jeux des panathénées, célébrés à Athènes l'an 458 avant J.-C. Il ajouta deux nouvelles cordes à cet instrument; au lieu de sept, il en mit neuf, et lui ôta, par un changement moins heureux, la simplicité noble qui le caractérisait, pour lui donner un ton efféminé. Ce musicien s'étant présenté avec sa cithare dans les jeux publics de Lacédémone, l'éphore Ecprepès coupa les deux cordes qu'il y avait ajoutées : conduite qui ne paraîtra ni ridicule, ni trop austère, si on considère que c'est par les plus légères innovations que commence la dégradation du caractère national, et que d'un raffinement de musique on arrive insensiblement à la frivolité, au luxe, à la mollesse et à la corruption. *Voy.* TIMOTHÉE de Milet.

PHRYXUS, fils d'Athamas et frère de Hellé. Pendant qu'il était avec sa sœur chez Crété leur oncle, roi d'Iolcos, Démodice, femme de Crété, sollicita Phryxus à l'aimer; se voyant rebutée, elle l'accusa d'avoir voulu attenter à son honneur. Aussitôt une peste ravagea tout le pays : l'oracle consulté répondit que les dieux s'apaiseraient en leur immolant les deux dernières personnes de la maison royale. Comme cet oracle regardait Phryxus et Hellé, on les condamna à être immolés; mais dans l'instant ils furent entourés d'une nue, d'où sortit un bélier qui les enleva l'un et l'autre dans les airs et prit le chemin de la Colchide. En traversant la mer, Hellé, effrayé du bruit des flots, tomba et se noya dans cet endroit qu'on appela depuis l'*Hellespont*. Phryxus étant arrivé dans la Colchide, y sacrifia ce bélier à Jupiter, en prit la toison, qui était d'or, la pendit à un arbre dans une forêt consacrée au dieu Mars, et la fit garder par un dragon qui dévorait tous ceux qui se présentaient pour l'enlever. Mars fut si content de ce sacrifice, qu'il voulut que tous ceux chez qui serait cette toison vécussent dans l'abondance tant qu'ils la conserveraient, et qu'il fût cependant permis à tout le monde d'essayer d'en faire la conquête. Voilà, selon la fable, cette fameuse toison d'or que Jason, accompagné des Argonautes, enleva par le secours de Médée (*Voy.* JASON.) On dit que ce bélier fut mis au nombre des douze signes du zodiaque, et en fut le premier. C'est *Aries* chez les Latins.

PHUL, roi d'Assyrie, s'avança sur les terres du royaume d'Israël, vers l'an 765 avant J.-C., et fit reconnaître pour roi d'Israël, Manahen, qui, pour ce service, lui donna 1,000 talents d'argent. IV. *Reg.* 15.

PHYLIS, fille de Lycurgue, roi de Thrace, écouta favorablement Démophoon, fils de Thésée, qui promit de l'épouser aussitôt après son retour de Crète. Elle se pendit parce qu'il tardait trop à revenir, et fut métamorphosée en amandier. Démophoon, de retour, l'alla mouiller de ses pleurs.

PIA (Philippe-Nicolas), chimiste, né en 1721 à

Paris, fut employé comme pharmacien en chef à l'hôpital de Strasbourg, et s'y fit recevoir maître en 1744. De retour à Paris, il y exerça sa profession d'une manière distinguée, et se fit connaître comme chimiste, science qui commençait à se perfectionner, mais qui n'était pas encore arrivée au point où l'ont portée les travaux des Fourcroy, des Lavoisier (*voy.* ces noms), et de leurs successeurs. Nommé échevin en 1770, on lui dut l'établissement des dépôts de secours pour les noyés, et il en perfectionna les instruments. Ses services furent récompensés par le cordon de St.-Michel. Pendant la révolution, il fut administrateur des hôpitaux de Paris, et mourut le 4 mai 1799, âgé de 78 ans. On a de lui : *Description de la boîte-entrepôt pour les secours des noyés*, 1776, in-8; *Détails des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des noyés*, 1774-89, 8 part. in-8.

* PIACENTINI (Denis-Grégoire), savant philologue et antiquaire, né en 1684 à Viterbe, embrassa jeune la vie monastique, dans l'ordre de saint Basile, s'appliqua à l'étude de la langue grecque et des antiquités, et fut appelé à Rome pour y professer le grec; il se retira ensuite dans la maison de son ordre, à Velletri, où il mourut, le 3 décembre 1754. On a de lui : *Epitome græcæ Paleographiæ; et de rectâ græci sermonis pronunciatione dissertatio*, Rome, 1735, in-4. Cet ouvrage est à la fois un abrégé et un supplément de la Paléographie du P. de Montfaucon (*Voy.* ce nom). Dans la première partie, l'auteur expose son sentiment sur l'origine et les progrès de l'écriture grecque; il y a joint le tableau des diverses formes des lettres, et l'indication des principales bibliothèques qui renferment des manuscrits grecs. Dans la seconde partie, divisée en six chapitres, il traite de la prononciation. *Diatriba de sepulcro Benedicti IX, in templo monasterii Cryptæ ferratæ* (Grotta ferrata) *detecto, in quâ ejusdem Pontificis pius obitus vindicatur, etc.*, 1747, in-4; *Commentarium græcæ pronunciationis, notis in veteres inscriptiones, et in alias nunc primum editas, locupletatum*, 1751, in-4. Il adressa cet ouvrage au P. Fréd. Rieffenberg qui, sous le nom de *Myrtilius Sarpedo*, avait lu à l'académie arcadienne, une critique de son système sur la prononciation de la langue grecque; et après avoir réfuté son contradicteur, il appuie de nouvelles preuves les principes qu'il avait posés précédemment. *De sigillis veterum græcorum; et de Tusculano Ciceronis, nunc Crypta ferrata disceptatio*, 1757, in-4. Cet ouvrage, plein de recherches et d'érudition, ne parut qu'après la mort de l'auteur.

PIALES (Jean-Jacques), savant canoniste, né vers 1720, au Mur-de-Barrès dans le Rouergue, fut reçu avocat au parlement de Paris. Il se lia avec les hommes d'un parti qui avait alors une grande influence, et devint l'intime ami de l'avocat Mey, regardé comme la colonne du jansénisme. Ils donnèrent l'un et l'autre un grand nombre de consultations, et prirent une part très-active aux affaires du parti. Piales perdit la vue vers 1763; mais cet accident ne lui ôta rien de son zèle pour la cause qu'il soutenait. Il est mort le 4 août 1789. Ses ouvrages, que les changements survenus dans les matières ecclésiastiques rendent inutiles, sont au nombre de six : *Traité des collations des bénéfices*, 8 vol. in-12; *De la provision de la cour de Rome à titre de prévention*, 2 vol. in-12; *De la dévolution, du dévolu et des vacances de plein droit*, 3 vol. in-12; *De l'expectative des gradués*, 6 vol. in-12; *Des commendes et des réserves*, 3 vol. in-12; *Des réparations et reconstructions des églises*, 4 vol., et 5 dans l'édition donnée par Camus. M. Picot, dans une note du 4e tome de ses *Mémoires ecclésiastiques*, attribue à Piales le 1er vol. de l'*Histoire de la fête de la Conception*, le seul qui ait paru.

PIANEZE. *Voy.* SIMIANE.

** PIAR (le P.), né à Saint-Mihiel dans le XVIIe siècle, chanoine régulier de la congrégation du St.-Sauveur de Lorraine, fut l'un des principaux promoteurs de la béatification de Pierre Fourrier (*voy.* ce nom), instituteur de cette congrégation, et passa près de vingt ans à Rome, pour la solliciter. On le croit auteur des *Descriptions des cérémonies faites tant à Rome, qu'en Lorraine, à Mattincourt, à Toul, à Domèvre, etc.*, à l'occasion de cette béatification. Il a donné une édition de l'*Imago boni Parochi, seu acta præcipue parochialia beati Petri Forrerii, etc.*, Nancy, 1731, in-8, et composé une *Vie du B. Pierre Fourrier*, pleine de détails curieux, dont ont profité ceux qui se sont occuppés de ce pieux réformateur. Il passa les dernières années de sa vie à Domèvre, dont il était abbé régulier, et il y mourut vers 1748.

PIAST, célèbre duc de Pologne, qui succéda à Popiel II en 842, après l'interrègne de plus d'un an. C'était un simple laboureur de la ville de Kruswick en Cujavie, ou du moins possesseur d'une terre qu'il cultivait lui-même. Il fut proclamé malgré lui, et ne céda qu'aux instances des Polonais. Il n'était pas chrétien, quoique adorant le vrai Dieu. Il régna avec justice, et mourut en 861, âgé de 120 ans. Les historiens en racontent des choses extraordinaires, qu'on peut révoquer en doute, mais qui donnent en général l'idée d'un bon prince et d'un honnête homme. Il est la souche de plusieurs ducs de Pologne et de Silésie. Micislas, premier duc de Pologne chrétien, était un de ses petits-fils. Du reste, cette époque de l'histoire de Pologne est couverte de ténèbres que la critique n'a pas encore dissipées. Quelques-uns prétendent que Piast est le même que Micislas, et reculent le règne de ce nouvel Abdolonyme jusqu'à la fin du siècle suivant; mais il est difficile d'accorder cette opinion avec les rapports de la plupart des historiens.

PIAT (Saint), né à Bénévent, au pays des Samnites, fut un des compagnons de saint Denis, l'apôtre de la France, qui était le chef des saints missionnaires partis de Rome pour aller prêcher l'Evangile dans les Gaules. Saint Piat, l'un d'eux, avait été ordonné prêtre avant de recevoir la mission particulière d'établir le culte du vrai Dieu à la place de celui des idoles, dans Tournai, capitale des Nerviens. Rictiovare, ministre de Maximin qui asservissait alors la Gaule belgique, voulut arrêter les progrès de l'éloquence de saint Piat. Ses soldats poursuivaient avec acharnement les fidèles disciples

de cet apôtre ; mais la mort de ses compagnons ne faisait qu'augmenter l'ardeur courageuse dont il était animé. Rictiovarc donna l'ordre de l'arrêter, et de lui couper la tête. Usnard, dans son Martyrologe, fixe le martyre de saint Piat au 1er octobre. Butler, ou plutôt Godescard, son traducteur, dit qu'il eut lieu vers 286 ; et Baillet, vers 287. D'autres auteurs reculent cette époque jusqu'à l'an 304 ; système peu admissible, puisque saint Grégoire de Tours place la mission de saint Denis sous l'an 250. Le corps de saint Piat resta caché à Seclin, petite ville située à quatre lieues de Tournai, dans laquelle on croit qu'il a subi le martyre. Il y fut découvert, dans le VIIe siècle, par saint Eloi, évêque de Noyon et de Tournai, ainsi que l'atteste saint Ouen, dans la vie de ce dernier prélat, qui fit déposer ce corps dans une châsse ornée d'or, d'argent et de pierreries. Après la persécution dont il vient d'être question, et pendant l'invasion des Normands, laquelle se reporte à l'année 881, la ville de Tournai fut en proie à leur fureur. On transporta alors la dépouille du saint à Chartres, où il avait prêché la foi avant de se rendre à Tournai. C'est depuis ce moment qu'il a reçu, dans la première de ces deux villes, et dans son diocèse, l'hommage d'un culte public. Il existe, à trois lieues de Chartres, un village appelé Saint-Piat, et dont l'église est sous son invocation. Ce village en prit le nom, lorsque les Seclimiens eurent apporté à Chartres le corps du martyr. Dans le siècle suivant, une chapelle fut bâtie en son honneur dans la cathédrale. On trouve, dans les *OEuvres* de saint Fulbert, 60e évêque, qui siégea depuis 1007 jusqu'à 1028, un hymne qu'il composa en l'honneur de saint Piat. Un Martyrologe de cette église, manuscrit du XIe ou XIIe siècle, contient tout le détail de la vie, de la mort et de la translation du même saint, racontées avec une fidélité scrupuleuse, et dégagées de tout le merveilleux dont les légendaires de ce temps-là ornaient leurs relations. Il était invoqué particulièrement, quand des pluies continuelles menaçaient les récoltes. Alors des prières publiques étaient ordonnées dans tout le diocèse ; et l'on exposait ses reliques. Les profanateurs de l'époque si justement appelée la *terreur*, espérant anéantir les mystères de la religion, éteindre toutes les lumières de la foi, et arracher du cœur des fidèles tous les sentiments religieux, en s'emparant des vases sacrés et de tous les ornements du culte catholique, enfin, en foulant aux pieds les reliques des saints, brûlèrent les procès-verbaux qui attestaient l'intégrité du corps de saint Piat, dont la châsse avait été ouverte neuf fois depuis 1343 jusqu'en 1750, sans que l'on trouvât jamais aucun changement dans le corps entier. Un de ces hommes impies qui avaient conçu ou qui exécutaient tant de crimes en haine de la religion, voulut briser les restes de saint Piat : ses compagnons s'y opposèrent, et se contentèrent de faire inhumer le corps en son entier, sans qu'il fût endommagé, un cercueil ayant été préparé tout exprès. En 1816, M. de Breteuil, préfet d'Eure-de-Loire, averti par de pieux habitants, ordonna les recherches nécessaires pour découvrir ces saintes reliques. Du 15 au 22 août, ceux qui avaient été chargés de l'inhumation de 1793, ou qui en avaient été les témoins, furent appelés avec les magistrats et plusieurs hommes recommandables. On retira, devant eux, du cimetière Saint-Jérôme, le corps du saint, qui fut porté à l'hôtel de la préfecture, et de là dans l'église de Notre-Dame, où il reste déposé dans la chapelle dite autrefois des chevaliers. Cette année 1816 étant extrêmement pluvieuse, la dévotion à saint Piat fut des plus ferventes ; et l'on vint, en foule, prier pour obtenir la cessation du fléau qui désolait les campagnes. M. Hérisson, juge au tribunal de Chartres, qui avait pris une part très-active aux recherches, a publié une *Notice historique sur saint Piat*, Chartres, 1816, 88 pag. in-8.

** PIATTI (le P. Jérôme), en latin PLATUS, jésuite, né en 1547 à Milan, d'une famille noble, embrassa la règle de St. Ignace à 21 ans, et se fit remarquer par sa piété et ses succès dans les études. Devenu secrétaire du P. Aquaviva (*voy.* ce nom, I, 254) pour les lettres latines, il fut aussi chargé du noviciat, et eut la gloire d'être le directeur de saint Louis de Gonzague (*voy.* ce nom, IV, 160), qu'il suivit de près au tombeau. L'élève mourut le 21 juin, à 23 ans, et l'instituteur, le 14 août 1591, à 44 ans. On lui doit : *De bono statûs religiosi, libr. III*, Rome, 1590 ; Venise, 1591 ; Trèves, 1601, in-4. Ce livre utile à tous ceux qui professent la vie religieuse, en montre les avantages. Il a été traduit en plusieurs langues, et notamment en français, par Ant. Girard, Paris, 1644, in-4 ; *De cardinalium dignitate et officio tractatus*, Rome, 1602, in-4. Il dédia cet ouvrage à son frère le card. Flam. Piatti. Il a été réimprimé un grand nombre de fois, mais l'édition de Rome, 1746, in-4, a été enrichie de notes et d'augmentations, par Jean-André Tria, savant Napolitain. Piatti avait encore composé un traité : *De bono statûs conjugalis*, dont le manuscrit s'est perdu. —L'abbé PIATTI (Joseph), probablement de la même famille, est auteur d'un ouvrage très-important : *La storia critico-cronologica de' romani pontifici fino à Clemente XIII, e de' generali e provinciali concilj*, Naples, 1765-68, 13 tom. en 12 vol. in-4.

PIAZESKI (Paul). *Piasecius*, évêque de Przemysl en Pologne, est auteur d'une *Histoire* de tout ce qui s'est passé dans la Pologne depuis Etienne Battori jusqu'à l'année 1646, in-fol. Elle est détaillée, voilà son mérite ; mais elle est pleine d'inexactitudes. On cite encore de lui un ouvrage moins connu sous ce titre : *Praxis episcopalis*, in-4.

PIAZZETTA (Jean-Baptiste), peintre célèbre de l'école de Venise, où il avait reçu le jour en 1682, mort dans la même ville en 1754, âgé de 72 ans, s'était formé un goût singulier de dessin. Il estropiait la plupart de ses figures, en voulant les dessiner d'une manière forte et proportionnée. On a cependant beaucoup gravé d'après lui, parce que ses dessins ont, malgré leurs défauts, un caractère de grandeur qui tient du goût de Michel-Ange. Son talent ne l'enrichit pas : il mourut si pauvre qu'un de ses amis fut obligé de le faire enterrer à ses frais.

* PIAZZI (Joseph), célèbre astronome, né à

Ponte dans la Valteline le 16 juillet 1746, prit l'habit des théatins à Milan, et alla continuer ses études à Rome sous les pères Leseur et Jacquier. Chargé d'enseigner la philosophie à Gênes, dans un couvent de son ordre, quelques-unes de ses *Thèses* alarmèrent les Dominicains par la nouveauté des principes qu'il y défendait; et peut-être lui eussent-elles attiré des désagréments, s'il ne s'y fût soustrait en acceptant la chaire de mathématiques à l'université de Malte. Cet établissement ayant été supprimé, il revint à Rome, d'où il fut envoyé à Ravenne professer la philosophie au collége des nobles dont il était en même temps directeur. De nouvelles *Thèses* faillirent encore le brouiller avec des ecclésiastiques plus zélés qu'instruits; néanmoins il remplaça le prédicateur de son ordre à Crémone, puis fut nommé lecteur de théologie dogmatique à St.-André Della-Valle à Rome, où il eut pour collègue et pour ami le père Chiaramonte, (Pie VII). Devenu en 1780 professeur de mathématiques à l'académie des études de Palerme, il obtint la permission d'y établir un observatoire. En 1787 il vint en France pour s'y exercer dans la pratique de l'astronomie sous la direction de nos astronomes, et profita d'une occasion favorable pour visiter l'Angleterre où il reçut l'accueil le plus favorable des savants, entr'autres de Ramsden auquel il confia la construction de ses instruments. De retour à Palerme, il commença par dresser un nouveau catalogue des étoiles fixes, qui, publié en 1803, fut couronné par l'acad. des sciences de France. En s'occupant de ce travail, il fut conduit à la découverte d'une 8e planète qu'il nomma *Ceres Ferdinandea*, et qu'on aurait dû, selon Lalande, appeler PIAZZI. Il avait un instant supposé que c'était une comète; mais de nouvelles observations confirmées par celles d'Oriani (*voy.* ce nom), lui firent promptement reconnaître la vérité. Le roi de Naples voulut immortaliser cette découverte par une médaille d'or; mais Piazzi obtint qu'on en employât la valeur à l'achat d'un *équatorial*. Il continua son catalogue des étoiles fixes, et dans la nouvelle édition qu'il en donna en 1814, on vit avec surprise qu'il en avait déterminé 7646. Cette publication lui valut la médaille fondée par Lalande pour l'ouvrage le plus utile aux progrès de l'astronomie. Dans le même temps il s'occuppa, par ordre de son gouvernement, d'établir en Sicile l'uniformité des poids et des mesures. En 1812, il fit adopter une nouvelle distribution territoriale de ce royaume. Après avoir dirigé quelque temps l'observatoire de Capo-di-Monte près de Naples, il fut remplacé par son élève Cacciatore, et retourna continuer ses travaux à Palerme. Il était malgré son grand âge revenu à Naples, et il y mourut le 22 juillet 1826, à 80 ans. Ses ouvrages les plus remarquables sont : *Della specola astronomica de regj studj di Palermo libri VI*, 1792-94-1806, 3 vol. in-fol., fig., etc.; *De reale osservatorio di Palermo*, 1806, in-fol. Ce vol. que l'on doit joindre à l'ouvrage précédent en forme le 6e livre; *Della scoperta del nuova pianeta* CERERE FERDINANDEA *ottava tra i primarj del nostro sistema solare*, ibid., 1802, in-8; *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ, ineunte seculo XIX, ex observationibus habitis in speculâ panormitanâ ab anno* 1792 *ad* 1802, Palerme, 1803, in-fol.; *Præcipuarum stellarum inerrantium positiones mediæ*, etc., 1814; *Lezioni elementari di astronomia*, 1817, 2 vol. petit in-4. Piazzi était membre des académies de Naples, de Turin, de Berlin, de Gœttingen, de Saint-Pétersbourg, de l'institut de France, de la société royale de Londres, etc. L'*Eloge* de ce grand astronome a été publié par Xavier Scrofani, Palerme, 1826, in-8.

PIBRAC. *Voy.* FAUR.

PIC (Jean), comte de la Mirandole et de Concordia, né en 1463 d'une famille illustre, fut dès sa plus grande jeunesse un prodige par sa mémoire étonnante. A peine avait-il entendu trois fois la lecture d'un livre qu'il répétait les mots de deux pages entières, ou dans leur ordre naturel, ou dans leur ordre rétrograde. Après avoir étudié le droit à Bologne, il parcourut les plus célèbres universités de France et d'Italie. On prétend qu'à l'âge de dix-huit ans, il savait 22 langues : chose extraordinaire et peu vraisemblable. « Il n'y a point de » langue, dit un homme d'esprit, qui ne demande » environ une année pour la bien posséder, et qui» conque, dans une si grand jeunesse, en sait 22, » peut être soupçonné de n'en savoir que les élé» ments. » Une chose plus extraordinaire encore, c'est que ce prince ayant étudié tant d'idiomes différents, ait pu, à vingt-quatre ans, soutenir des thèses sur tous les objets des sciences, *de omni re scibili*; mais il est connu que ces sortes de thèses ne sont qu'une espèce de parade qui réussit avec une teinture assez légère des sciences, une bonne contenance et un parler facile. L'auteur se rendit à Rome pour paraître sur un théâtre plus digne de son nom, et y fit afficher des *thèses*. On l'accusa d'hérésie, et on l'empêcha de se donner de nouveau en spectacle. Le pape Innocent VIII en censura treize propositions, après les avoir fait examiner par des commissaires; on vit que cet homme qui prétendait tout savoir ne savait même pas bien son catéchisme. Pic fit une *Apologie*, dans laquelle il prétendit se justifier; il y dit des choses plausibles, mais plusieurs reproches restèrent sans réponse satisfaisante. On trouve à la tête de ses ouvrages les 1400 conclusions générales sur lesquelles il offrit de disputer. On sent assez que dans cette étude immense, il se trouvait bien des choses que l'auteur ne savait que très-légèrement et même très-défectueusement. La seule ostentation avec laquelle il promenait et étalait son savoir exclut l'idée d'un esprit juste et solide, capable d'apprécier ce qu'il sait et ce qu'il ignore. Devenu plus grave et plus modeste, il renonça à ces fanfaronnades, cultiva son esprit dans le silence, et abdiqua sa principauté pour se livrer à l'étude sans réserve. Il s'enferma dans un de ses châteaux, et mourut à Florence en 1494, à 32 ans, le même jour que Charles VIII fit son entrée dans cette ville. Ce prince qui avait connu à Paris Pic de la Mirandole, ayant appris sa maladie, lui envoya deux de ses médecins; mais Pic expira quelques heures après dans de grands sentiments de piété. Le pape Alexandre VI lui avait

donné un bref d'absolution l'année d'auparavant. Les mœurs de Pic de la Mirandole étaient aussi pures que son esprit était actif: il était foncièrement honnête homme, bon chrétien; ses écrits prouvent son zèle pour la religion, et c'est dans cette matière qu'il a écrit des réflexions qui ont mérité d'être citées par des orateurs et des théologiens célèbres. Outre des *Thèses*, on a de lui plusieurs autres ouvrages, écrits avec assez d'élégance et de facilité. Ils ont été recueillis en deux vol. in-fol., à Bâle, en 1573 et en 1601. Les principaux sont : *De opere sex dierum*, dans lequel on trouve bien des questions inutiles; un *Traité de la dignité de l'homme;* un autre *de l'être de l'univers*; les *Règles de la vie chrétienne:* un *Traité du royaume de J.-C.*, et de la *vanité du monde*; trois livres sur le *Banquet de Platon*; une *Exposition de l'Oraison dominicale;* un livre de *Lettres*; *Dissertationes adversus astrologiam divinatricem*, Bologne, 1495, in-fol., rare. Pic s'y déclare contre l'astrologie judiciaire, mais il ne faut pas s'y méprendre, c'est contre l'astrologie pratiquée de son temps. Il en admettait une autre, et c'était selon lui l'*ancienne*, la *véritable*, qui, disait-il, était négligée, et par laquelle il croyait pouvoir prédire la fin du monde. On voit par-là, ainsi que dans beaucoup d'endroits de ses ouvrages, que la solidité de son jugement n'égalait pas l'étendue de sa mémoire. Observation qui se vérifie presque toujours dans les savants précoces. *Voy.* Baratier, Candiac, Criton, Heinecken.

PIC (Jean-François), prince de la Mirandole, neveu du précédent, cultiva les sciences avec autant d'ardeur que son oncle; mais sa passion pour la scolastique lui fit négliger la belle latinité. Sa vie fut fort agitée, et il fut chassé en 1499 de ses états par ses frères : il y fut rétabli en 1511 par le pape Jules II. Chassé de nouveau par les Français en 1512, il y rentra trois ans après; mais Galeotri, son neveu, l'ayant surpris une nuit dans son château, l'assassina avec son fils Albert, en 1533. Il reçut la mort en embrassant un crucifix. Nous avons quelques-uns de ses ouvrages dans le recueil de ceux de son oncle. Les principaux sont : deux livres *sur la mort de J.-C.*; *Examen vanitatis doctrinæ gentium et veritatis disciplinæ catholicæ; De rerum prænotione pro veritate religionis contra superstitiosas vanitates*; dans lequel il s'élève avec force contre les moyens illicites dont on se sert pour découvrir l'avenir; des *Poésies latines*; quatre livres de *Lettres*. On a encore de lui séparément : *Strix, sive De ludificatione dæmonum*, 1612, in-8; *De animæ immortalitate*, 1523, in-4; *Vita et defensio Hier. Savonarolæ*, Paris, 1674, in-12.

PICARD (Jean), ainsi nommé parce qu'il était de Picardie, renouvela les erreurs des *Adamites* au commencement du XVe siècle, et se fit suivre par une populace ignorante et corrompue. Il prétendait être un nouvel Adam, envoyé de Dieu pour rétablir la loi de nature. Il fut chef des hérétiques qui se répandirent dans la Bohême, et qui, de son nom, furent appelés *picards*, secte abominable en fait de mœurs comme en fait de croyance. Kiska, chef des *hussites*, et aussi fanatique que les *picards*, pour se venger d'une incursion où ils avaient causé du désordre, détruisit, en 1420, leur principal asile; mais il ne paraît pas que la secte ait été détruite par cette expédition. On prétend que les hernhuters (1) en sont une branche. *Voy.* Zinzendorf.) Beausobre a fait une longue dissertation pour justifier les picards, et avec eux toutes les sectes qui se sont souillées par des crimes contre les mœurs, que le savant auteur croit supposés; mais malgré son érudition il n'a pu rendre son opinion vraisemblable, quoique dans cette même dissertation il ait fait d'excellentes remarques contre Bayle, dont il relève grand nombre d'erreurs. Avant lui, Basnage avait aussi fait d'inutiles efforts pour justifier les picards, qu'il a confondus avec les vandois. Quelques anabaptistes tentèrent en Hollande d'augmenter le nombre des sectateurs de Picard; mais la sévérité du gouvernement les eut bientôt dissipés. Cette secte a aussi trouvé des partisans en Pologne et en Angleterre : ils s'assemblaient la nuit, et l'on prétend qu'une des bases fondamentales de leur société était contenue dans ce vers :

Jura, perjura, secretum prodere noli.

PICARD (Jean), célèbre astronome, prêtre et prieur de Rillé en Anjou, né à la Flèche en 1620, vint de bonne heure à Paris, où des talents supérieurs pour les mathématiques et l'astronomie le firent connaître. On le choisit pour membre de l'académie des sciences, en 1660. Cinq ans après, le roi l'envoya au château d'Uranienbourg, bâti pour Tycho-Brahé par le roi de Danemarck; ce château est flanqué de deux tours qui servaient d'observatoire. Cette course fut très utile à l'astronomie : Picard rapporta de Danemark des lumières nouvelles, et les manuscrits originaux des observations de Tycho-Brahé, augmentées d'un livre. Ces découvertes furent suivies de plusieurs autres; il observa le premier la lumière dans le vide du baromètre, ou le phosphore mercuriel. Il fut aussi le premier qui parcourut divers endroits de la France, par ordre du roi, pour y mesurer les degrés du méridien terrestre, et déterminer la méridienne de France. Il travaillait avec le célèbre Cassini, son ami et son émule, lorsqu'il mourut en 1683, avec la réputation d'un savant modeste et d'un très-honnête homme. Ses ouvrages sont : *Traité du nivellement*; *Pratique des grands cadrans par le calcul*; *Fragments de dioptrique*; *Experimenta circa aquas affluentes; De mensuris*; *De mensura liquidorum et aridorum*; *Abrégé de la mesure de la terre*; *Voyage d'Uranienbourg, ou Observations astronomiques faites en Danemarck*, *Observations astronomiques faites en divers endroits du royaume*; *La Connaissance des temps*, pour les années 1679 et suivantes, jusqu'en 1683 inclusivement. Tous ces ouvrages se trouvent dans les tomes 6 et 7 des Mémoires de l'académie des sciences. Il fut un des premiers qui appliquèrent le télescope au quart de

(1) Ce serait calomnier les hernhuters, autrement frères moraves, que d'en faire une branche des picards, auxquels nous pouvons attester qu'ils ne ressemblent en rien, ni par les mœurs, ni par la croyance la secte des hernhuters est une des 72 branches de celle de Luther, dans laquelle paraît s'être réfugiée la foi en J. C. comme Dieu, que toutes les autres répandues dans le nord de l'Allemagne semblent avoir définitivement abandonnée.

cercle. Auzout, célèbre mathématicien, eut le premier cette idée heureuse; mais Picard la perfectionna tellement, qu'on lui en attribue assez généralement la gloire. *Voy.* Mouton (Gabriel).

* PICARD (Louis-Benoit), auteur dramatique, né à Paris en 1769. Après avoir fait de bonnes études, il suivit quelque temps le barreau; mais il n'avait aucune vocation pour la jurisprudence, et il céda au penchant qui l'entrainait vers le théâtre. Lié avec Andrieux et Collin d'Harleville, qu'il nommait ses maîtres, il en reçut d'utiles conseils dont il profita. Ce fut sous les auspices d'Andrieux qu'il donna sa première pièce au théâtre de *Monsieur*, le *Badinage dangereux*, qui fut assez bien accueillie. La même troupe, transplantée peu de temps après au théâtre Feydeau, y représenta sa seconde comédie: *Encore des Ménechmes*; et, en 1792, il y fit jouer les *Visitandines*, opéra-comique, imité du *Vert-Vert*, de Gresset, dont la musique de Devienne (*voy.* ce nom), mais plus encore les idées irréligieuses de l'époque assurèrent le succès. Cette pièce fut suivie de quelques ébauches de circonstance que l'auteur lui-même n'a pas jugé dignes de figurer dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres. Auteur aimé du public, il voulut être acteur, et débuta dans l'emploi des valets, au *théâtre Louvois*, sur lequel il donna, en 1797, *Médiocre et rampant*, sa première comédie de caractère, et qu'il soutint par ses ouvrages qui se succédaient avec une incroyable rapidité. Il en était le directeur, lorsque, d'après les conseils de ses amis, il abandonna la scène, afin de se livrer exclusivement à la composition. Admis en 1807 à l'académie française, à la place de Dureau Delamalle, son discours de réception fut moins l'éloge de son prédécesseur que celui de Collin d'Harleville (*voy.* ce nom) dont il parla d'une manière touchante. Il reçut vers le même temps la croix d'honneur, et fut chargé de l'administration de l'Opéra, qu'en 1816 il quitta pour reprendre la direction de l'Odéon. Il eut à cette occasion avec Alex. Duval (*voy.* ce nom), son ancien collaborateur et son ami, de fâcheux débats que termina bientôt une transaction. Picard avait déjà quitté depuis plusieurs années ce théâtre, lorsqu'il mourut à Paris le 31 décembre 1828. Il est sans contredit un des écrivains dramatiques les plus spirituels et les plus féconds de notre siècle. Son *théâtre*, 1821-1823, 10 vol. in-8, renferme 58 pièces, et depuis cette époque il en a augmenté le nombre. On lui saura toujours gré d'avoir conservé à la comédie son caractère, son style, et surtout son véritable but, qui est d'exciter le rire par la peinture des ridicules. Sous ce rapport il a joui d'une réputation populaire, que justifient *le Conteur*, *les Conjectures*, *les amis de Collége*, *le Collatéral*, *la Petite ville* (1) *Duhautcours*, ou *les Capitulations de conscience*, est un de ses meilleurs ouvrages, *les Marionnettes*, *les deux Philibert*, etc. On lui reproché de n'avoir mis en scène que des bourgeois et des parvenus, sans songer que nous n'avons plus autre chose en France depuis la révolution. Un reproche plus grave et mieux fondé, c'est celui d'avoir mis dans son travail une précipitation qui se fait trop souvent sentir, d'avoir placé dans presque toutes ses pièces, des voyageurs, des personnages qui arrivent ou qui partent; d'avoir mieux réussi à peindre les ridicules que les vices, etc. Malgré ces défauts, ses comédies se distinguent par une gaîté franche et naturelle, un dialogue vif et animé, quoique parfois trop verbeux, et une parfaite entente de la scène. On doit encore à cet écrivain plusieurs romans, où l'on reconnait de temps en temps l'observateur et le poète comique, mais qu'on ne lit plus guère. Ses pièces, même les meilleures, les plus applaudies dans leur nouveauté, ne reparaissent plus au théâtre, en sorte que Picard est maintenant presque oublié; sort que d'ailleurs il partage avec tous les auteurs de la vieille comédie, Molière excepté, maintenant que le public blasé sur tous les chefs-d'œuvre, cherche de nouvelles émotions dans la représentation de pièces, où l'horreur le dispute à l'extravagance et au mauvais goût. Picard est l'auteur de la *Notice* sur *Molière* à la tête de l'édition des *Œuvres* de ce premier des poètes comiques, Paris, 1826-28, 6 vol. in-8; il a aussi donné, avec J. Peyrot, l'édition portative du *Répertoire du Théâtre Français*, 1825, 4 vol. in-8. Picard fut remplacé à l'académie française par Arnault (*voy.* ce nom, I, 296), qui en avait été exclus en 1816, et qui dans son discours de réception a sagement apprécié les mérites comme homme et comme écrivain de son spirituel prédécesseur.

PICARDET (Hugues), né en 1560 à Mirebeau, en Bourgogne, de parents obscurs, exerça pendant 53 ans les fonctions de procureur-général au parlement de Dijon, sous Henri III, Henri IV et Louis XIII. Il demeura fidèle aux deux premiers pendant les troubles de la ligue; et il eut la satisfaction de marier sa fille à l'un des plus illustres chefs de la magistrature, F.-A. de Thou. Le terme de ses travaux fut celui de sa carrière; il venait de résigner sa charge entre les mains du conseiller Lenet, le même à qui Madame de Sévigné trouvait un esprit si piquant, lorsque la mort l'emporta, le 29 avril 1641, à 81 ans. On a de lui: *Remontrances faites en la cour du parlement de Bourgogne*, Paris, 1618-1624, in-8; *Remontrances sur l'édit de Nantes, les duels, blasphèmes, etc.*, non comprises dans le vol. précéd., Dijon, 1614, in-12; *L'assemblée des notables à Rouen*, Paris, 1617, in-8; *L'assemblée des notables à Paris*, 1626 et 1627; Paris, 1652, in-4. Les résolutions prises sur différentes propositions concernant la justice, la police et les finances de l'état, sont rapportées dans ce volume avec les harangues des personnages les plus influents. Picardet publia l'histoire des guerres soutenues par les français en Italie, par George Fiori, écrivain qui vivait au commencement du XVIe siècle. Cette édition, mentionnée par Maittaire dans ses *Annales typographiques*, est dédiée au chancelier Sillery, et porte pour titre: *Georgii Flori, juriscons. Mediolanensis, de bello italico et rebus Gallorum præclare gestis libr. VI; scilicet de Caroli VIII expeditione Neapolitanâ libr. II, de Ludovici XII expeditione Bononien-*

(1) C'est de ses pièces celle que préférait l'auteur. Dans les dernières années de sa vie, à la suite de quelques échecs: « Je me suis fait illusion sur le genre de mon talent, disait-il un jour avec l'accent du découragement, je n'étais pas né pour faire la comédie, je n'y entends rien, absolument rien; puis, se redressant avec quelque fierté: « Tout cela n'empêche pas que j'aie fait la *Petite ville*. »

si, de bello Genuensi et Germanico libr. IV, Paris, 1613, in-4. On voit, par ce seul énoncé, que l'historien milanais est favorable à la France; aussi repousse-t-il continuellement les traits lancés contre notre nation par Guichardin et les annalistes contemporains. Denis Godefroy a inséré, dans son *Histoire de Charles VIII*, la plus grande partie de cet ouvrage de Fiori.

PICARDET (C.-N.) prêtre, né vers 1725 à Dijon, nommé prieur de Neuilly, partagea son temps entre les devoirs de son état et la culture des lettres. Sa bienfaisance égalait son érudition, et il établit dans son prieuré un *prix* pour une rosière. Il mourut à Dijon en 1792, membre de l'académie de cette ville. On a de lui : *Essai sur l'éducation des petits enfants*, 1756, in-12; *Les deux Abdolonymes*, histoire tirée de Quinte-Curce, propre à instruire la jeunesse et à lui inspirer les sentiments d'une saine morale, 1779, in-8; *Histoire météorologique, nosologique et économique pour l'année* 1785. Sa mauvaise santé l'empêcha de terminer un ouvrage intitulé : *Grande apologétique* ou *réfutation de toutes les hérésies nées depuis l'origine du christianisme*.—PICARDET (M.-A.), son frère puîné, fut conseiller honoraire à la *table de marbre* de Dijon, et membre de l'académie de cette ville. Il a laissé des *poésies*, remarquables par la grâce et la facilité de la versification, et un *Journal des observations du baromètre de Lavoisier*. Il ne survécut que peu de mois à son frère. —PICARDET (Louise), leur sœur, morte en 1798, avait épousé Guyton de Morveau (*Voy.* ce nom, IV, 284), qu'elle seconda dans ses travaux, et contribua pour sa part aux progrès de la chimie en traduisant de l'allemand d'utiles ouvrages.

PICART (François le), seigneur d'Attili et de Villeron, doyen de Saint-Germain-l'Auxerrois, et docteur de Sorbonne, né à Paris en 1504, mort dans la même ville en 1556, fut un des plus savants théologiens du XVIe siècle, et se distingua par sa piété et son zèle. L'ardeur avec laquelle il combattit les nouvelles hérésies lui mérita la haine de Bèze et de Calvin. On composa sur sa mort des *Regrets et complaintes*; *item* une *Déploration*; pièces imprimées dans le temps, qui prouvent combien il était aimé et estimé des catholiques. Le père Hilarion de Coste, minime, a écrit sa *Vie*. Les *Sermons* de Fr. le Picart ont été imprimés plusieurs fois, dans le XVIe siècle, à Paris, à Reims, à Lyon, in-8. Toutes ces éditions sont aujourd'hui fort rares, sans être recherchées. On lui attribue un livre singulier et rare : *Le débat d'un Jacobin et d'un Cordelier, à qui aura sa religion meilleure*, 1606, in-12.

PICART (Benoit), capucin connu sous le nom de P. *Benoît de Toul*, naquit en cette ville en 1663, et se consacra aux recherches historiques. Nous avons de lui : une *Histoire de la maison de Lorraine*, 1704, in-8; une *Histoire ecclésiastique de Toul*, 1707, in-4; un *Pouillé de Toul*, 1711, 2 vol. in-8, qui fut défendu par arrêt du parlement. Ces livres sont mal écrits et manquent quelquefois de critique; mais il y a des choses qu'on ne trouve point ailleurs. L'auteur mourut en 1720.

PICART (Bernard), né à Paris, en 1673, d'Etienne Picart dit *le Romain*, fameux graveur, mort l'an 1721 en Hollande, étudia cet art sous son père, et l'architecture et la perspective sous Sébastien Le Clerc. Son goût pour la religion prétendue réformée le fit passer en Hollande en 1710. Ses compositions, en grand nombre, font honneur à son génie. Les pensées en sont belles et pleines de noblesse; peut-être sont-elles quelquefois recherchées et trop allégoriques. Il altéra l'expression de ses têtes, à force de les couvrir de petits points, et il chargea ses draperies de tailles roides, longues, unies, qui produisent un fini froid et insipide. Cet artiste mourut à Amsterdam en 1773, âgé de 60 ans. Il a fait un grand nombre d'estampes, qu'il nomma les *impostures innocentes*, parce qu'il avait tâché d'imiter les différents goûts pittoresques de certains maîtres, qui n'ont gravé qu'à l'eau forte, tels que le Guide, Rembrandt, Carle Maratte, etc. Il eut le plaisir de voir ses estampes vendues comme étant des maîtres qu'il avait imités. Le recueil de ses estampes forme un in-fol., Amsterdam, 1734. On a encore une collection de *Pierres antiques gravées, sur lesquelles les graveurs ont mis leurs noms, dessinées et gravées en cuivre par B. Picart, avec les explications latines par Philippe Stosch, traduites par Limiers*, Amsterdam, 1724, in-fol. Il a fait aussi beaucoup d'*Epithalames*, sorte d'estampes en usage dans la Hollande. On admire encore les estampes dont il a enrichi le grand ouvrage des *Cérémonies religieuses de tous les peuples du monde*, Amsterdam, 1723, et années suiv., qui parurent dans cet ordre-ci : cinq volumes contenant *toutes les religions qui ne reconnaissent qu'un Dieu*; deux vol. *pour les idolâtres*; deux autres vol. intitulés : l'un tom. 7, 2e partie; l'autre, tom. 8; 2 vol. de *Superstitions*. Picart avait eu le malheur de s'engager dans une secte qui travestissait d'une manière calomnieuse les dogmes et les rites de l'Eglise catholique, et son ouvrage ne se ressent que trop de ce fanatisme. Les amis des arts étaient indignés de voir ces belles gravures contraster avec les injures et les extravagances de l'auteur. Les abbés Banier et le Mascrier ont tâché de remédier à ces désordres, en refondant l'ouvrage, Paris, 1741 et suiv., 9 vol. in-fol.; mais leurs efforts n'ont pas eu un succès bien complet, et les figures sont d'ailleurs moins belles que celles de l'édition de Hollande. Enfin, en 1783, des philosophistes (*voy.* PONCELIN), se sont emparés de cette collection fameuse pour en faire le repaire de toutes les erreurs du jour, et confondre la vraie religion dans le chaos des délires humains. « Faisons grâce, a dit un » critique à cette occasion, au fanatisme de Picart » et de ses associés. Tout odieux qu'il est, il est » infiniment préférable à celui de ces prétendus » *gens de lettres*. Qu'il maudisse et calomnie l'Eglise » catholique, c'est un mal et une sottise sans doute; » mais du moins respecta-t-il le christianisme, la » révélation : au lieu que ces plagiaires obscurs » n'ont de l'admiration que pour *la religion des » brames*, pour la doctrine et le culte des nations » vaines, molles, voluptueuses, superstitieuses et » corrompues. » On a encore de Picart les figures du *Temple des Muses*, Amsterdam, 1733, in-fol. Il a gravé aussi les métamorphoses d'Ovide.

PICART. *Voy.* PICARD.

PICCADORI (Jean-Baptiste), supérieur général des clercs-réguliers-mineurs, naquit à Riéti d'une famille honorable, et prit l'habit religieux à l'âge de 14 ans. Il fut chargé plus tard par ses supérieurs d'enseigner la philosophie et la théologie. Il n'avait que 25 ans, lorsqu'un concours fut ouvert à la *Sapience* pour une chaire de morale, et le P. Piccadori qui s'y présenta fut nommé professeur : il a rempli cette chaire avec la plus grande distinction jusqu'à la fin de sa vie. Piccadori devint en même temps curé de la paroisse de Saint-Vincent et Saint-Anastase, qualificateur de l'inquisition, consulteur de l'*index*, membre du collége philosophique et de plusieurs sociétés littéraires. Il avait aussi rempli différentes charges dans son ordre, lorsque Léon XII l'en nomma supérieur général, au mois de septembre 1826. Il employa les dernières années de sa vie à faire fleurir les lettres et les vertus chrétiennes dans la congrégation, et mourut à Rome le 25 décembre 1829, à 63 ans, dans le couvent de Saint-Laurent *in Lucina*. On a de lui : des *Institutions d'Ethique*, ou de *Philosophie morale*; il se proposait de donner des *Institutions du droit des gens*, que la mort ne lui a pas permis d'achever.

PICCART (Michel), savant philologue, né à Nuremberg en 1574, devint professeur de philosophie et de poésie à Altdorf, où il mourut en 1620, après avoir été ami d'Isaac Casaubon. Il a laissé : des *Commentaires* sur la *Politique*, et sur quelques autres ouvrages d'Aristote, Nuremberg, 1617, in-4; *Periculorum criticorum liber*, Helmstadt, 1663, in-4; *De ortu et migrationibus veterum Germanorum*, etc.; une *Traduction* latine d'Oppien, et d'autres ouvrages.

PICCINNI (Nicolo), célèbre compositeur, né en 1728 à Bari, dans le royaume de Naples, fit ses études au conservatoire de Sant'Onofrio, où il eut pour maitres Léo et Durante (*voy.* ces noms). Il débuta en juin 1754, dans la carrière dramatique par un *opera buffa*, joué sur le grand théâtre de Naples, et qui fut très-applaudi. Deux ans après il y représenter sa *Zénobie* qui fut très-applaudie; mais c'était peu de chose auprès des succès qui l'attendaient à Rome. On y joua, en 1760, sa *Cecchina* ou *la Bonne Fille*, dont Goldoni lui avait fourni le poème. Cette pièce dans laquelle on entendit pour la première fois le grand morceau d'ensemble appelé *Final*, fut accueillie avec le plus vif enthousiasme; l'*Olympiade* où il avait eu à lutter contre le souvenir de la musique de Pergolèse et de Jomelli, et dont il triompha complétement, vint bientôt ajouter à sa réputation. Après 15 ans de séjour à Rome, il quitta cette ville, affligé d'un passe-droit qu'on lui fit en faveur du musicien Anfossi, et revint à Naples, où la fureur constante du public le dédommagea de l'injustice des Romains. Cependant il quitta l'Italie pour venir en France, où sa réputation lui avait acquis de nombreux partisans, et où l'appelait la reine Marie-Antoinette. Arrivé à Paris à la fin de 1776, il s'y lia particulièrement avec Marmontel qui se chargea de lui apprendre le français. Le *Roland* de Quinault, retouché par cet académicien, servit aux premières études de Piccinni, qui en composa la musique. La représentation de cet opéra éprouva de grandes difficultés. Gluck venait de donner *Armide* et possédait alors toute la faveur du public. La reine Marie-Antoinette choisit Piccinni pour son maître de chant, et témoigna le désir de voir cesser la division qui avait éclaté entre les deux musiciens : ceux-ci se rapprochèrent; mais les hostilités n'en continuèrent pas moins entre leurs partisans. Tout Paris prit part à cette guerre musicale, dont on a peine à concevoir la violence et qui produisit une multitude de pamphlets. Enfin Gluck quitta la France (*voy.* GLUCK); mais Piccinni trouva un nouveau rival dans Sacchini. Il donna successivement *Atis, Didon, Diane et Endymion, Pénélope*, et dans l'intervalle deux opéras comiques. Nommé en 1782 directeur de l'école royale de chant, il semblait avoir trouvé le repos dans les loisirs de cette place, lorsque la révolution le priva de tous ses traitements. Le séjour de Paris lui devint insupportable, et il retourna en 1791 à Naples; mais ayant eu l'imprudence de manifester des opinions contraires à celles de la cour, il tomba dans une disgrace complète et passa plusieurs années dans l'abandon et l'indigence. Enfin il se décida à revenir à Paris, où il arriva le 4 décembre 1799. Ayant été présenté à Bonaparte, alors premier consul, celui-ci lui accorda une pension et créa pour lui une place d'inspecteur au conservatoire. Piccinni ne survécut pas longtemps à cette faveur, il mourut à Passy, le 7 mai 1800. De plus de 150 ouvrages dramatiques qu'il a composés, sa *Didon* est le seul qui soit resté au théâtre. Ginguené a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de cet artiste*, Paris, an 9 (1801), in-8.
PICCINNI (Joseph), fils aîné du précédent, mort à Paris en 1826, à l'âge de 68 ans, est auteur de plusieurs opéra-comiques, tels que le *Faux Lord*, le *Mensonge officieux*, *Lucette*, mis en musique par son père. Il a aussi donné plusieurs *comédies* dont aucune n'est restée au répertoire.

PICCOLOMINI (Alexandre), archevêque de Patras, était né en 1508 d'une illustre et ancienne maison, originaire de Rome et établie à Sienne. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en italien. Les plus distingués sont : diverses *pièces dramatiques*, qui, quoique assez sages, supposent un goût et un travail peu assortis à l'esprit épiscopal, ainsi qu'une *Instruction aux jeunes dames*, traduite et deux fois imprimée en français sous différents titres, et qui contient des maximes bien dangereuses; *La morale des nobles*, Venise, 1552, in-8; un *Traité de la sphère*; une *Théorie des planètes*; une *Traduction* de la *Rhétorique* et de la *Poétique* d'Aristote, in-4; *Institution morale*, Venise, 1575, in-4, traduite en français par Pierre de Larivey, Paris, 1581, in-4; et d'autres écrits, qui prouvent ses grandes connaissances dans la physique, les mathématiques et la théologie. Ce prélat mourut à Sienne, en 1578, à 70 ans.

** PICCOLOMINI (Ascanio), savant prélat italien, neveu du précédent, se fit remarquer dès sa jeunesse par ses talents, ses vertus et son zèle pour la discipline ecclésiastique. Nommé en 1579 coadjuteur de l'archevêque de Sienne, il devint titulaire de ce siége en 1588, et s'occupait d'utiles régle-

ments pour l'administration de son diocèse, lorsqu'il mourut en 1597. Il était membre de l'académie de la Crusca, sous le nom de l'*Offerto*. Indépendamment de l'édition des *Mémoires* d'*Æneas* Sylvius (Pie II), Rome, 1584, in-4, donnée sous le nom de *Jean Gobellin,* on lui doit des poésies (*rime*), Sienne, 1594, in-4, et 2e édit., 1598, in-8. De tous les ouvrages qu'il avait laissés manuscrits, on n'a imprimé que le suivant : *Avvertimenti civili estratti da' sei primi libri di Cornelio Tacito*, Florence, 1609, in-4. Ce volume est précédé d'une vie de l'auteur par Daniel l'Ermite.

PICCOLOMINI (François), de la même famille que les précédents, né à Sienne en 1520, enseigna avec succès la philosophie pendant 22 ans, dans les plus fameuses universités d'Italie, et se retira ensuite à Sienne, où il mourut en 1604, à 84 ans. La ville prit le deuil à sa mort. Ses ouvrages sont : plusieurs *Commentaires* sur Aristote, Mayence, 1608, in-8; *Universa philosophia de moribus*, Venise, 1583, in-fol. Il s'efforça de faire revivre la doctrine de Platon, parce qu'elle paraissait plus favorable aux vérités de physique et de morale que celle des autres philosophes.

PICCOLOMINI D'ARAGON (Octave), duc d'Amalfi, prince de l'empire, général des armées de l'empereur, dans la guerre de 30 ans, chevalier de la Toison-d'Or, naquit en 1599. Il porta d'abord les armes pour la couronne d'Espagne en Italie. Il servit ensuite dans les armées de Ferdinand II, qui l'envoya au secours de la Bohême, et qui lui confia le commandement des troupes impériales, en 1634. Après s'être signalé à la célèbre bataille de Norlingue, il fit lever le siége de Saint-Omer au maréchal de Châtillon. Il défit entièrement, en 1639, le marquis de Feuquières, qui avait mis le siége devant Thionville, et le fit prisonnier. Il rompit l'année suivante toutes les mesures de Bannier, général suédois, le poursuivit en 1641, et le força d'abandonner un grand espace de pays; il ne put cependant faire lever le siége de Wolfenbuttel, ayant été repoussé par le comte de Guébriant. Il assista, comme plénipotentiaire de l'empereur, aux conférences de Nuremberg en 1649 et 1650, pour l'exécution du traité de Westphalie, et mourut le 10 août 1656, sans postérité, avec la réputation d'un négociateur habile et d'un général actif. Le célèbre Caprara était son neveu.

PICCOLOMINI (Jacques), dont le nom était *Ammanati*, prit celui de *Piccolomini* en l'honneur de Pie II, son protecteur. Il devint évêque de Pavie, puis de Tusculum, et enfin de Lucques, cardinal en 1461, sous le nom de *Cardinal de Pavie*, et mourut en 1479, à 59 ans. Ses ouvrages qui consistent en des *Lettres* et en une *Histoire* de son temps, sont imprimés à Milan, en 1521, in-fol.

PICCOLOMINI. *Voy.* Pie II, Pie III, et Patrice.

* PICENINI (Jacques), ministre protestant, né dans le xviie siècle à Samadeno, dans l'Engaddine, pays des Grisons, n'est connu que par quelques ouvrages de controverse dont les principaux sont : *Apologia de i chiese riformati*, en réponse à *L'Incrédule sans excuse,* du P. Segneri (*voy.* ce nom), Coire, 1706, in-8. Cet ouvrage fut réfuté en 1710 par le P. Semery (*voy.* ce nom), et en 1713 par le P. Tonti, religieux augustin. Picenini, sans s'effrayer du nombre de ses contradicteurs leur opposa son *Trionfo della vera religione* ; mais il trouva dans le cardinal Gotti (*voy.* ce nom), un adversaire plus redoutable qui, dans son traité *De vera Christi Ecclesia,* Rome, 1719, réfuta complétement les assertions du ministre calviniste, dont les ouvrages, au reste, semblent être plutôt d'un fougueux prédicant que d'un controversiste de bonne foi qui cherche la vérité.

** PICHARD (Auguste), philologue, né en 1815 à Paris, apprit d'abord le grec, le latin, l'allemand, l'anglais et l'espagnol, se livra avec la même ardeur à l'étude des langues orientales, et fut bientôt admis à la société asiatique. L'hébreu eut sa prédilection, et il ne tarda pas d'ouvrir un cours de cette langue, dont il publia quatorze leçons sous le titre de l'*Orientaliste*. Les succès qu'il obtenait fixèrent l'attention de M. Thiers, alors ministre de l'intérieur, qui le nomma en 1833 son secrétaire particulier. Il était sous-chef du bureau des secours généraux, lorsqu'il mourut, le 1er octobre 1838, à 23 ans. Outre de nombreux articles dans les *Revues* et les *Journaux*, et l'ouvrage déjà cité, on a de lui : *Essai sur la poésie latine*, Paris, 1832, in-18; plusieurs traductions de l'allemand, de l'anglais et les deux suivantes de l'hébreu : *Le livre de la bonne doctrine,* 1837, in-8; *Le livre d'Hénoch sur l'amitié,* 1838, in-8. Cet ouvrage est enrichi d'une préface, d'une introduction et de notes qui prouvent des connaissances bien extraordinaires, dans un si jeune savant, de l'histoire, des mœurs, et de la langue des juifs anciens et modernes. Pichard a laissé manuscrits des traductions du *Roman de Salomon*, des *Fables de Bidpay*, etc.

* PICHAT (Michel), auteur dramatique, né vers 1790 à Vienne (Isère), mort à Paris, le 26 janvier 1828, s'était fait connaître par une tragédie de *Turnus,* qui mutilée par la censure ne fut pas représentée, mais dont quelques scènes intercalées dans un *prologue*, les *Trois genres*, donnèrent aux connaisseurs une favorable idée de son talent. Sa tragédie de *Léonidas*, jouée en 1825 avec un éclatant succès, confirma les espérances que son début avait données. Le troisième sujet qu'il traita, fut *Guillaume Tell*, où l'auteur s'était surpassé ; mais il n'eut pas la satisfaction de jouir de son triomphe qui fut d'autant plus complet, que cette fois l'envie s'arrêta devant un tombeau. Outre ces trois tragédies, il a eu part à quelques mélodrames, et il a composé quelques pièces de vers, entr'autres : *Le dévouement des médecins français à Barcelonne,* poëme qui obtint le second accessit au concours de l'académie française, en 1822.

** PICHEGRU (Charles), général français, né en 1761 aux Planches près d'Arbois, de parents simples cultivateurs, fit d'excellentes études au collége de cette ville, tenu par les Minimes ; puis fut envoyé par ces bons religieux au collége de Brienne, où Bonaparte était alors élève, et dont il devint le répétiteur; il en sortit sergent au 1er régiment d'artillerie, fit avec quelque distinction la dernière campagne de la guerre d'Amérique, et parvint au grade d'adjudant. Il adopta les principes de la ré-

volution, mais il se montra dès lors l'ennemi de tous les excès. Vers la fin de 1792, il fut nommé commandant d'un bataillon de volontaires du Gard, qui se rendait à l'armée du Rhin. Attaché bientôt à l'état-major, il parvint rapidement aux grades de général de brigade, puis de division. Après la prise des lignes de Weissembourg par les Autrichiens, ses talents et la réputation dont il jouissait déjà, le désignèrent aux conventionnels Lebas et Saint-Just, comme l'officier le plus capable de réparer les pertes que l'armée venait d'essuyer. En effet, avec des soldats découragés et manquant de tout, il ne tarda pas à reprendre l'offensive, battit les Autrichiens sur tous les points et les força bientôt de repasser le Rhin. Ce premier service rendu, il fut envoyé à l'armée du Nord, y rétablit la discipline qui seule peut assurer les succès, et après avoir repris aux Autrichiens les places dont ils s'étaient emparés, pénètre dans les Pays-Bas, dont il achève la conquête et celle de la Hollande qu'il exécuta dans une seule campagne au milieu de l'hiver. En reconnaissance de l'ordre qu'il avait maintenu lors de l'occupation d'Amsterdam, les états-généraux de Hollande lui offrirent une pension considérable qu'il refusa comme un autre Turenne. Renvoyé à l'armée du Rhin, il se trouvait à Paris dans le mois de germinal (avril 1795), au moment où la Convention était menacée par une insurrection démagogique. Investi du commandement militaire, il sauve Paris et la Convention, refuse les témoignages de reconnaissance qui lui sont offerts et demande pour toute faveur la permission de rejoindre l'armée. Il venait de voir les hommes les plus marquants de la Convention; il savait à quoi s'en tenir sur la nouvelle forme de gouvernement dont la France faisait depuis quatre ans l'essai, au milieu des échafauds et des ruines; et peut-être pensa-t-il qu'elle ne pourrait retrouver le repos et son ancienne prospérité, qu'à l'abri du trône que les factions avaient renversé. Mais rien ne prouve qu'il se soit mis en rapport avec les agents des Bourbons, ni qu'il ait stipulé des conditions auxquelles lui général de la république se chargerait de rétablir la monarchie (1). En apprenant que Bonaparte, pour avoir comprimé l'insurrection de vendémiaire, venait d'être nommé général de l'armée de l'intérieur, il se permit une plaisanterie blessante qui, rapportée au futur vainqueur de l'Italie, devint une cause d'inimitié entre deux hommes faits pour s'apprécier (2). La réputation dont jouissait Pichegru avait attiré autour de lui une foule d'intrigants dont les indiscrétions finirent par le compromettre aux yeux du gouvernement. Sa conduite était à l'abri de tout reproche; on le calomnie sourdement, et le directoire, qui craint de le laisser à la tête de son armée et qui n'ose pas lui en ôter le commandement, le nomme son ambassadeur en Suède. Il refuse ce poste et se retire dans un village de la Haute-Saône, où il a acheté un modeste domaine, et où il mène une vie si simple et si obscure, qu'elle échappe même à ses ennemis (1). Ce fut là que vinrent le chercher les suffrages des électeurs de la Haute-Saône et du Jura pour l'envoyer au conseil des cinq-cents. Le jour qu'il y prit séance, il en fut élu président. Il s'y occupa de réorganiser, pour l'opposer à l'émeute, la garde nationale de Paris, qu'il avait appris à estimer dans les journées de germinal, et se joignit à ceux de ses collègues qui voulaient contraindre le directoire à respecter les lois. Arriva le 18 fructidor, et condamné sans jugement à la déportation, il fut conduit à Rochefort et dès le lendemain jeté dans l'entrepont d'un vaisseau qui faisait voile pour Cayenne. Dès qu'on fut sûr qu'il ne pouvait pas répondre, on imprima la correspondance de Pichegru avec le prince de Condé, trouvée dans les fourgons de Klinglin (*voy.* ce nom), sans que personne se soit avisé de demander par qui elle y avait été mise. Rendu à Sinamari, la fermeté de son caractère le sauva du sort de la plupart de ses compagnons d'infortune, dont l'insalubrité du climat, le manque des choses les plus nécessaires et le désespoir abrégèrent la vie. Avec quelques-uns de ceux qui sur vivaient, il s'échappa sur une frêle pirogue, et après avoir couru les plus grands dangers parvint à gagner Surinam, où le souvenir de sa noble conduite en Hollande lui valut l'accueil le plus généreux. Il se rendit aussitôt en Angleterre, où sa gloire et ses malheurs le rendirent l'objet de l'admiration et de la curiosité publique. Il entra une fois au parlement; les pairs se levèrent par respect, Pichegru salua et sortit (voy. le *Moniteur*). Ses ennemis répandant le bruit qu'il s'était mis à la solde de cette puissance (2), il se hâta de passer en Allemagne; et l'on dit alors qu'il y était venu pour donner des conseils aux généraux Autrichiens et Russes, qui ne furent battus que pour ne les avoir pas écoutés. Il était encore en Allemagne lorsque Bonaparte, devenu 1er consul, se hâta de rouvrir la France aux proscrits de toutes les opinions. Pichegru, excepté de cette mesure, s'en plaignit amèrement dans une lettre insérée dans les journaux étrangers; et comme il était fort mauvais courtisan, il le fit dans des termes peu propres à ramener le pouvoir qu'il avait tant d'intérêt à se concilier. Le bruit ayant couru qu'il avait été arrêté à Bayreuth avec des émigrés, Pichegru crut devoir rassurer ses amis sur son sort en leur écrivant une lettre dans laquelle il rend un compte si vrai, si naturel de sa position, qu'on ne sera pas fâché d'en trouver ici un fragment (3): « Proscrit, enlevé, déporté par un acte de

(1) « Je ne puis me persuader que Pichegru ait été coupable de » trahir la cause qu'il devait servir. *J'ose à peine exprimer un » doute qui serait une injure.* J'aime mieux l'absoudre de cette » *imputation.* » Voilà l'opinion d'un des hommes les plus honnêtes et les plus consciencieux qui aient traversé la révolution, M. de Barbé-Marbois : *Journal d'un député, non jugé*, vol. 1er, p. 70.

(2) Pichegru a toujours été persuadé que c'était la cause de la haine que Bonaparte lui montra dès lors.

(1) Pichegru avait acheté 28,000 francs assignats l'abbaye de Bellevaux près de Cirey. C'est là qu'il passa tout le temps qui s'écoula entre son éloignement de l'armée et sa nomination au conseil des 500. Il existe encore quelques-unes des personnes qui l'ont vu à Bellevaux et qui attestent que la vie qu'il y menait n'était pas celle d'un conspirateur. Cependant Fauche-Borel (*voy.* ce nom) si lié avec Pichegru, n'a pas même su qu'il habitait l'abbaye de Bellevaux; et il va le trouver à Arbois où il n'était pas, pour lui remettre de l'argent, dont Pichegru n'avait pas besoin.

(2) Pichegru a répondu à ce reproche dans la lettre dont on publie un fragment.

(3) Cette lettre est adressée à M. Vienot, de Vesoul, connu

» violence contraire à toutes les lois, je dirai même » par un crime de lèse-nation, j'ai dû m'attendre » que celui qui s'est établi le successeur d'un gou- » vernement qui abusa si odieusement de son au- » torité, mettrait au nombre de ses premiers actes » de justice la réparation complète de cet attentat. » J'avais d'autant plus de raison d'y compter, qu'il » avait à réparer sa propre injustice, puisqu'il est » un de ceux qui provoquèrent et appuyèrent le » plus cette mesure (1). Ne le devait-il pas, d'ailleurs, » pour la justification de sa conduite actuelle, puis- » que le rétablissement du culte et la rentrée des » émigrés, qui furent dans le temps les principaux » motifs de notre proscription, sont les bases du » système présent? Vous me direz peut-être qu'il » s'est exécuté à cet égard en rappelant ceux qui » avaient été proscrits avec moi, mais qu'il a dû » m'excepter à cause de la correspondance sur la- » quelle le directoire avait échafaudé une conspi- » ration. Un *jugement authentique ayant appré-* » *cié ce fatras à sa juste valeur,* en innocentant » toutes les personnes prétendues compromises, de » quel poids peut-il être maintenant contre moi » seul pour justifier l'exception? Je sais que l'on » me fait un crime de recevoir des secours de l'An- » gleterre. Celui-ci, je ne puis le désavouer, et je » conviens franchement que c'est par ces seuls se- » cours que j'existe depuis mon évasion de Cayenne. » *Si j'avais eu d'autres ressources, certainement* » *j'aurais refusé celle-ci.* Mais vous connaissez ma » fortune (2); quand elle aurait été à ma disposition, » elle n'aurait pu me substanter depuis quatre » ans. Un malheureux chassé impitoyablement de » la maison paternelle, privé de tout moyen de » subsistance, se rend-il donc criminel en recevant » un morceau de pain de la main d'une personne » en querelle avec ceux qui l'ont chassé? D'ail- » leurs, mes compagnons d'infortune ne dédai- » gnèrent pas plus que moi cette main secourable, » et tous lui ont plus ou moins d'obligations. Je » dois dire toutefois que ceux envers qui nous les » avons contractées, joignant la délicatesse à la gé- » nérosité, *ne se permirent jamais seulement une* » *question indiscrète.* Ce second grief ne peut donc » pas plus que le premier motiver l'injuste excep- » tion dont j'ai à me plaindre, et je ne puis l'at- » tribuer qu'à une animosité personnelle qui prend » sa source dans l'improbation que je donnai dans » le temps à la journée *du 13 vendémiaire.* Voilà, » je n'en doute pas, mon véritable crime aux yeux » de Bonaparte. Il en fut vivement piqué, et le » manifesta plusieurs fois en présence d'officiers » qui m'étaient attachés. La haute puissance à la- » quelle il est parvenu n'a rien diminué de son » ressentiment; mais elle ne saurait diminuer non » plus la *conscience de mes droits.* Si par ses ser- » vices il en a acquis la plus belle couronne du » monde, il doit plus que personne trouver étrange » que nos récompenses soient dans une aussi énorme » disproportion. Sans prétendre établir entre lui et » moi la moindre comparaison, j'ose croire que » les miens peuvent au moins justifier mes pré- » tentions à un traitement différent de celui que » j'éprouve. Je les commençai dans le moment le » plus critique; pendant toute leur durée, je n'eus » en partage que des fatigues, des dangers et des » privations, et en les cessant, la proscription et » l'exil furent ma seule récompense. On ne m'ac- » cusera pas d'orgueil, j'espère, pour refuser de » prendre une posture suppliante devant ceux qui » m'ont si indignement traité. Je suis donc bien » décidé à ne faire aucune démarche directe ni in- » directe, et je ne puis vous faire que des remer- » ciments pour les offres obligeantes que vous m'avez » faites à cet égard. » A cette époque l'animosité de Bonaparte contre Pichegru avait fait place à des sentiments plus dignes de l'un et de l'autre. Il dit au général Donzelot qui lui parlait en faveur de son malheureux compatriote : Pichegru ne peut pas revenir en France; mais je ne veux pas qu'il reste en Angleterre; qu'il choisisse une retraite en Allemagne ou en Italie, et il aura lieu d'être content du sort que je lui ferai. Vous pouvez le lui mander. Il était de retour en Angleterre, lorsqu'il reçut de Moreau ou de la police, l'invitation de se rendre à Paris pour se concerter sur les mesures à prendre dans le cas ou le 1er consul songerait sérieusement, comme le bruit s'en répandait, à se faire empereur. Il y vint, vit Moreau dont il fut mécontent, et se disposait à repartir pour l'Angleterre, lorsque, livré par son hôte à la police, il fut enfermé au Temple, où, las des hommes et de la vie, il la termina par un suicide, et fut inhumé le 6 avril 1804; il avait 43 ans. Cette mort si funeste émut vivement l'opinion publique; ce fut pour lui donner le change que la police fit imprimer et distribuer à un grand nombre d'exemplaires le *Mémoire* de Montgaillard (*voy.* ce nom), *concernant la trahison de Pichegru dans les années* III, IV, V, à laquelle on n'ajouta dans le temps aucune croyance; mais qu'après la restauration sont venus appuyer Fauche-Borel (*voy.* ce nom), et tous ceux qui avaient quelque intérêt à se dire les amis des Bourbons pour revendiquer le prix de leurs services. La vérité n'est pas encore connue à cet égard, et peut-être ne le sera-t-elle jamais. Si Bonaparte n'a pas toujours été bienveillant pour Pichegru, il a toujours du moins rendu justice à ses grandes qualités militaires, comme on le voit dans le *Mémorial de Ste.-Hélène.* On assure qu'au moment où Pichegru était son prisonnier, Bonaparte songeait à le faire gouverneur de la Guiane, persuadé qu'avec ses talents il en ferait dans quelques années la plus belle colonie du monde. M. Nodier avait entrepris la justification de Pichegru, et la *Notice* qu'il a publiée dans ses *Souvenirs et portraits* (œuvres, 9,) sur ce grand et malheureux capitaine, fait vivement regretter qu'il n'ait pas eu les

par son patriotisme *exalté* et qui certainement ne serait point resté l'ami de Pichegru s'il avait pu le soupçonner capable d'une trahison. Elle a été imprimée en 1827 dans le 5e vol. des mélanges de la société des Bibliophiles; et reproduite en 1844, dans les mémoires de l'acad. de Besançon.

(1) On sait que ce furent les adresses de l'armée d'Italie provoquées par Bonaparte qui décidèrent le directoire à faire le coup d'état du 18 fructidor.

(2) Elle consistaient dans l'abbaye de Pellevaux qu'il avait achetée 28,000 livres assignats. Au moment où Pichegru fut arrêté pour être conduit à Cayenne, il avait si peu d'argent que ses amis furent obligés de se cotiser pour lui faire une somme de 400 fr.

loisirs d'un livre qu'il croyait nécessaire de consacrer à sa mémoire. Deux statues élevées à Pichegru, l'une en marbre à Lons-le-Saunier, et l'autre en bronze à Besançon, ont été renversées à la révolution de 1830, en haine de la royauté dont on le regardait comme le partisan dévoué. Ainsi Pichegru est aux yeux du monde un traître pour avoir voulu renverser la République, ce qui n'est pas prouvé, et Bonaparte un demi-dieu pour l'avoir renversée en effet et s'être emparé de l'autorité; n'est-ce pas le cas de répéter avec M. de Châteaubriand : « Nous » avons deux poids et deux mesures; nous approu- » vons pour une idée, un système, un intérêt, un » homme, ce que nous blâmons pour une autre idée, » un autre système, un autre intérêt, un autre » homme. » *Mémoires d'outre-tombe*, tom. III.

* PICHLER (Gui ou Weith, en latin *Vitus*), jésuite, né dans le XVIIe siècle à Berchkofen en Bavière, professa plusieurs années le droit canonique dans l'université de Dillingen, puis à Ingolstadt et à Munich, où il mourut le 15 février 1736. On a de lui : *Theologia polemica*, Augsbourg, 1752, 2 vol. in-4; *Jus canonicum, secundum quinque decretalium titulos Gregorii papæ IX explicatum, etc.*, (Venise, Pesaro, 1758), 2 vol. in-fol. Cette édition est due aux soins du savant P. Zaccaria (*voy.* ce nom), qui l'a corrigée d'après les dernières constitutions pontificales, et a joint aux prolégomènes un appendice tiré des *Prænotiones canonicæ* de Jean Doujat (*voy* ce nom, III, 274). A la fin du tome second est *l'Apologie* que le P. Zech a faite contre Concina, de l'opinion de Pichler, autrefois son maître, sur les lois du prince en matière de prêt, avec une *Réfutation* de la *Réplique* du même Concina à cette *Apologie*, sans pour cela s'écarter de la *Lettre encyclique* de *Benoît XIV*. *Epitome juris canonici juxta decreta*, Augsbourg, 1749, 2 vol. in-12. — Un autre PICHLER (Joseph) a donné : *Historiæ imperatorum germanicorum sæculum primum*, Vienne en Autriche, 1753.

PICHON (Jean), né à Lyon en 1683, se fit jésuite en 1697. Le roi Stanislas ayant fondé avec une magnificence vraiment royale des missions dans la Lorraine, pour donner un commencement à cette fondation, jeta les yeux sur le père Pichon, qui avait déjà donné des preuves de son zèle dans cette province. Ce missionnaire voyant que quelques novateurs éloignaient les fidèles de la sainte communion, sous prétexte qu'il fallait être parfait pour la recevoir, composa *l'Esprit de J.-C. et de l'Eglise sur la fréquente communion*, 1745, in-12, où, en combattant des erreurs, il donna dans des erreurs contraires. Son livre fit beaucoup de bruit : les jésuites furent les premiers à l'improuver; il fut condamné à Rome en 1748, et par plusieurs évêques de France. L'auteur le condamna lui-même par un acte public à Strasbourg, le 24 janvier 1748. Il fut relégué ensuite en Auvergne, et passa de là à Sion en Valais, où l'évêque de cette ville l'avait demandé. Il y fut grand-vicaire et visiteur général du diocèse, et mourut en exerçant les fonctions du saint ministère, le 5 mai 1751.

* PICHON (Thomas-Jean), docteur en théologie, né en 1731, au Mans, après avoir reçu les ordres, s'attacha à M. d'Avrincourt, évêque de Perpignan, et le suivit dans son diocèse. Il n'y resta que deux ans, et revint à Paris, où il s'occupa de la composition de quelques ouvrages. Rappelé au Mans, il y obtint un canonicat de la Ste.-Chapelle et l'évêque lui conféra le titre de supérieur général des communautés de filles du diocèse; *Monsieur* le nomma historiographe pour son apanage du Mans. La révolution le priva de ses bénéfices. On dit qu'en 1791 on lui offrit la place d'évêque constitutionnel qu'il refusa; mais plus tard il accepta celle d'administrateur de l'hôpital général, et mourut dans sa patrie le 18 novembre 1812. On a de lui beaucoup d'ouvrages : *La raison triomphante des nouveautés*, ou *Essai sur les mœurs et l'incrédulité*, Paris, 1756, in-12; *Traité historique et critique de la nature de Dieu*, 1758, in-12; *Cartel au philosophe à quatre pattes*, (Rousseau), ou *l'Immatérialisme opposé au matérialisme*, Bruxelles, 1763, in-8; *La physique de l'histoire*, ou *Considérations générales sur les principes élémentaires du tempérament et du caractère naturel des peuples*, La Haye, 1765, in-12; *Mémoire sur les abus du célibat dans l'ordre politique*, Amsterdam, 1766, in-12; *Mémoire sur les abus dans les mariages*, 1766, in-12; les *Droits respectifs de l'état et de l'Eglise, rappelés à leurs principes*, Avignon, 1766, in-12; *Etudes théologiques*, ou *Recherches sur les abus qui s'opposent aux progrès de la théologie dans les écoles publiques, et sur les moyens possibles de les réformer en France*, 1767, in-8. Quelques-uns des écrits de l'abbé Pichon excitèrent les plaintes des personnes religieuses; mais il n'en résulta rien de fâcheux pour l'auteur à qui l'on ne pouvait guère reprocher que de la légèreté dans des matières graves. *Principes de la religion et de la morale, extraits des ouvrages de Saurin*, ministre du saint Evangile, 1768, 2 vol. in-12. Le fond de cet ouvrage est de *Durand*, qui l'année précédente avait publié à Lausanne, *l'Esprit de Saurin*. *Sacre et couronnement de Louis XVI, précédé de Recherches sur le sacre des rois de France, et suite d'un journal historique de ce qui s'est passé à cette cérémonie*, Paris, 1775, in-4. L'abbé Pichon est l'auteur du journal du sacre, mais les *Recherches* sont de Gobet. *Les Arguments de la raison en faveur de la religion et du sacerdoce*, 1776; *Examen de l'homme d'Helvétius*, même année. En rendant justice au zèle de l'abbé Pichon, et à son amour du travail, on regrette qu'il se soit abandonné aux écarts de son imagination, et qu'il ait soutenu des paradoxes qui ne donnent pas grande idée de son jugement.

* PICOT (Pierre), né au mois de décembre 17[illegible] à Paris, fit ses études au séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, et entra dans la communauté des prêtres de Saint-Sulpice, où il resta jusqu'à la révolution. A cette époque ayant refusé de prêter le serment, il fut obligé de se tenir caché, mais il n'émigra point. Après que les violents orages furent passés, il se réunit à plusieurs de ses anciens confrères qui obtinrent l'autorisation d'exercer leur saint ministère dans l'église des Carmes, qu'ils desservirent quelque temps. Il était le doyen de l'ancienne communauté de Saint-

Sulpice, lorsque le cardinal de Périgord lui conféra un canonicat de Saint-Denis. Picot est mort le 10 mars 1823, âgé de plus de 84 ans. On a de lui l'*Eloge de Christophe de Beaumont*, *archevêque de Paris*, qu'il avait composée à la mort de ce prélat, mais qu'il n'a fait imprimer qu'en 1822, in-8.

* PICKEN (Andrew), né à Paisley en 1788, fils d'un négociant, fut élevé lui-même pour exercer le commerce, et fit un voyage dans les Indes orientales. De retour en Europe, il abandonna sa profession pour une place dans la Banque d'Irlande, et se retira bientôt à Glasgow, où il s'occupa sérieusement d'affaires commerciales. Cependant il trouva le loisir de cultiver les lettres, et publia ses *Contes et essais de l'ouest de l'Ecosse*, qui eurent un prodigieux succès, mais lui firent tant d'ennemis, qu'il fut obligé de quitter Glasgow. Ruiné par quelques spéculations malheureuses, il se consola de la perte de sa fortune avec la littérature, et vint à Londres où son roman intitulé : *Le Sectaire*, le mit en vogue. Il fut dès lors un des collaborateurs des revues et magasins littéraires les plus répandus. La publication du *Dominie's legacy* mit le sceau à sa réputation. Picken fit paraître en 1832 les *Histoires traditionnelles des anciennes familles*, fondées sur les vieilles légendes anglaises, écossaises et irlandaises : elles devaient avoir une suite, mais l'auteur mourut le 23 novembre 1834, laissant inédit un roman historique (*The Black Watch*), épisode de la bataille de Fontenoy, qu'on regarde comme son chef-d'œuvre.

PICOT. *Voy.* CLORIVIÈRE.

* PICOT (Pierre), prédicateur protestant, né à Genève en 1746, descendait de Nicolas Picot, compatriote et ami de Calvin, qui vint avec ce prétendu réformateur se fixer en Suisse en 1536. Ses études théologiques terminées, il voyagea en France, en Hollande et en Angleterre pendant les années 1771 et 1772. A son retour, il fut nommé pasteur du village de Saltigny, puis pourvu d'une chaire de théologie, à Genève, où il mourut le 28 mars 1822. Ses *Sermons* publiés l'année suivante in-8, par un de ses confrères M. Chenevière, sont remarquables surtout par l'élégance et l'harmonie du style. Picot avait de grandes connaissances en astronomie.

** PICOT (Michel-Joseph-Pierre), né en 1770 à Neuville-aux-Bois (Loiret), était destiné à l'état ecclésiastique. Tonsuré à l'âge de 13 ans, il entra en 1786 au séminaire d'Orléans tenu par les sulpiciens, pour lesquels il prit des sentiments d'affection et d'estime qu'il a gardé toute sa vie. Lorsqu'il eut terminé sa théologie, étant trop jeune pour entrer dans les ordres, il devint professeur au petit séminaire de Meung-sur-Loire, où la révolution le surprit. A l'exemple de son directeur, il refusa le serment, déposa l'habit ecclésiastique et rentra dans sa famille. Atteint par la réquisition, et ne s'étant pas présenté, il fut obligé de se cacher; mais sur la fin de 1793, il crut prudent de subir les exigences de la loi, et demanda du service dans la marine qu'il ne quitta qu'en 1797. De retour chez son père, il reprit ses études ordinaires et s'appliqua surtout à connaître l'histoire ecclésiastique du siècle qui finissait; et dès cette époque il recueillit un grand nombre de matériaux qui lui servirent plus tard à composer le grand ouvrage auquel il dut sa réputation. Une éducation particulière dont il consentit à se charger, en le fixant à Orléans, lui procura plus de ressources pour son travail, qu'il n'en pouvait trouver dans une petite ville. Une maladie, dont il fut atteint vers le même temps, en altérant sa santé pour toujours, le força de renoncer à la prêtrise ; il n'en continua pas moins les pieuses pratiques dont il avait contracté l'usage dans sa famille, et ensuite au séminaire. En 1806, il se chargea de l'éducation des enfants du prince de Beauvau ; mais peu après il quitta cette position pour se livrer uniquement à ses travaux littéraires. Il devint alors le collaborateur de M. de Boulogne, aux *Mélanges de philosophie, d'histoire, de morale et de littérature*, dont celui-ci lui abandonna bientôt la rédaction. (*Voy.* de BOULOGNE, II, 159). Ce journal, destiné à la défense des saines doctrines sur lesquelles repose la société (1), ayant été supprimé en 1811, Picot offrit sa collaboration à la *Biographie universelle*, pour laquelle il rédigea une série d'articles remarquables par leur exactitude. En 1814, il fit paraître *l'Ami de la religion et du roi*, dont il resta le rédacteur principal jusqu'en 1840. Par sa modération, la sagesse de ses vues et de ses principes, il sut donner une grande vogue à ce journal, dont il a fait le répertoire le plus précieux des matériaux utiles à l'histoire ecclésiastique de ce siècle. Il mourut à Paris, le 15 novembre 1841, à 71 ans. Indépendamment d'une édition des *Œuvres* de M. de Boulogne, à laquelle il ajouta *un Tableau politique et religieux de la France sous le directoire*, *et un précis historique sur l'église constitutionnelle depuis son origine*, on a de lui plusieurs ouvrages estimés, tous anonymes. Le plus important et qui semble devoir faire vivre le nom de Picot dans la postérité, c'est celui qu'il a publié sous le titre modeste de *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique pendant le* XVIII*e siècle*, Paris, 1806 ; 2e édit. 1815-16, 4 vol. in-8. Cette 2e édition, continuée jusqu'à l'année 1815 et fort améliorée dans toutes ses parties, est, dit un critique compétent « moins » polémique et moins théologique » que les *Mémoires* du P. d'Avrigny (*voy.* ce nom), dont elle semble faire la continuation et le pendant ; *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le* XVII*e siècle*, 1824, 2 vol. in-8. Cet ouvrage, le meilleur de Picot au jugement du même critique, est comme un supplément aux *Mémoires* de d'Avrigny sur la même époque. Des *Notices* sur le savant *Ste.-Croix*, 1809;— sur *l'abbé Emery*, supérieur de St.-Sulpice, 1811;— et sur *l'abbé Legris-Duval*, 1819, in-8; la *Notice* sur l'abbé Emery fut saisie par la police et mise au pilon. Picot a légué une partie de sa riche bibliothèque au séminaire de St.-Sulpice.

* PICOT-BELLOC (Jean), frère puîné du botaniste La Peirouse (*voy.* ce nom), né à Toulouse en 1748, servait dans les gardes du corps à l'époque de la révolution. Le zèle avec lequel il en embrassa

(1) La collection de cet estimable journal, 1803-1811, forme 9 vol. in-8.

les principes lui valut en 1793 la place de commissaire des guerres à Saint-Girons. Mais décrété d'accusation peu de temps après, il ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Depuis il partagea ses loisirs entre la littérature, et les soins qu'il donnait à ses domaines. Il mourut en 1820. On lui doit un *drame* en 3 actes, les *Dangers de la calomnie*, joué au théâtre du *Lycée des Arts* sur la fin de 1794; et *Le père comme il y en a peu ou le Mariage assorti*, comédie en 3 actes et en prose. L'auteur dédia ces pièces au directoire exécutif et aux deux conseils.

PICOT. *Voy.* LAPEIROUSE.

PICQUET (François), missionnaire, né à Lyon en 1626 d'un banquier de cette ville, voyagea en France, en Italie et en Angleterre, et fut, en 1652, nommé consul d'Alep en Syrie. La république de Hollande, instruite de son mérite, le choisit aussi pour son consul à Alep. Il ne se servit du crédit que lui donnait sa place que pour le bien des nations qu'il servait, et pour l'utilité de l'Eglise. Il rendit de grands services à la France, à la Hollande, et aux chrétiens du Levant, ramena à l'Eglise catholique un grand nombre de schismatiques, et se montra aussi zélé missionnaire que consul fidèle et intelligent. André, archevêque des Syriens, homme de mérite, qui devait son élévation à Picquet, sachant qu'il voulait abdiquer le consulat pour retourner en France et y embrasser l'état ecclésiastique, lui donna la tonsure cléricale en 1660. Picquet partit en 1662, emportant avec lui les regrets de tous les chrétiens d'Alep, dont il était comme le père, et de tous les habitants de cette grande ville, admirateurs de ses vertus. Il passa à Rome pour rendre compte au pape Alexandre VIII de l'état de la religion en Syrie, et vint ensuite en France, où il prit les ordres sacrés. Il fut nommé en 1674 vicaire apostolique de Bagdad, puis évêque de Césaropole, dans la Macédoine. Ce digne prélat repartit pour Alep en 1679, et y rendit les services les plus importants à l'Eglise pendant tout le cours de sa mission. Il mourut à Hamadan, ville de Perse, en août 1685, à 60 ans, avec le titre d'ambassadeur de France auprès du roi de Perse. Il fournit plusieurs pièces importantes à Nicole pour le grand ouvrage de la *Perpétuité de la Foi*. Sa *Vie* a été donnée au public à Paris en 1732. On l'attribue à Anthelmi, évêque de Grasse, qui paraît avoir eu de bons mémoires.

PICQUET (François), missionnaire, naquit à Bourg-en-Bresse, le 6 décembre 1708. Dès l'âge de dix-sept ans, il commença, dans sa patrie, les fonctions de missionnaire; et, à vingt ans, l'évêque de Sinope, suffragant du diocèse de Lyon, lui donna la permission de prêcher dans toutes les paroisses de la Bresse et de la Franche-Comté, qui étaient de sa juridiction. Il entra ensuite dans la congrégation de Saint-Sulpice; et on lui proposa la direction des nouveaux convertis; mais l'activité de son zèle lui fit chercher une plus vaste carrière, et l'entraîna au-delà des mers, en 1735, dans les missions de l'Amérique septentrionale. Après qu'il eût longtemps travaillé en commun avec d'autres missionnaires, on le jugea digne de former de nouvelles entreprises. Vers 1740, il s'établit près du lac des Deux-Montagnes, au nord de Montréal, à portée des Algonquins, des Nipissings et des sauvages du lac Témiscaming, à la tête de la colonie, et sur le passage de toutes les nations du nord, qui descendaient par Michilimakinac au lac Huron. Il ne se bornait pas à instruire les Indiens : il flanquait leurs villages de bonnes redoutes; il leur procurait des secours en tout genre. Il gagna si bien leur confiance, qu'il entretint une correspondance suivie avec les nations du Nord, par les Algonquins et les Nipissings; et avec celles du sud, par les Iroquois et les Hurons. Il parvint à les déterminer toutes à se soumettre au roi de France. Dès le commencement de la guerre en 1742, elles montrèrent leur attachement pour leur protecteur, et portèrent les premiers coups aux Anglais. Picquet prenait part aux expéditions : grâce à son activité, l'ennemi ne put rien entreprendre du côté où il était; deux fois Québec lui dut son salut. A la paix il fit adopter, par La Galissonière, gouverneur général du Canada, l'établissement de la mission de la Présentation, près du lac Ontario : elle fut la plus utile de toutes celles de ce pays, parce qu'elle se trouvait sur la route que Picquet avait vu prendre aux partis ennemis que les Anglais envoyaient contre la colonie. C'est le lieu où les Anglais ont depuis bâti la ville de Kingston : ainsi l'emplacement était bien choisi. En moins de quatre ans, l'établissement de Picquet devint très-florissant. Il y réunit plus de cinq cents familles. Il fit en canot le tour du lac Ontario, passa le Niagara, pénétra jusque dans les établissements anglais, et partout se concilia l'amitié des sauvages. En 1753, il vint en France, et composa, pour le ministre de la marine, plusieurs mémoires sur le Canada. L'année suivante, il retourna dans ce pays; et la guerre ayant éclaté en 1755, les Indiens, dirigés par Picquet, détruisirent tous les forts anglais au sud de l'Ontario, et aidèrent à la défaite du général Braddock. La bataille où Montcalm perdit la vie ayant entraîné la perte du Canada, Picquet, ne voulant pas tomber entre les mains des Anglais, partit avec vingt-cinq Français et deux petits détachements de sauvages, qui étaient relevés successivement par d'autres, à mesure qu'il arrivait chez une nation différente. Il alla, par le haut Canada, à Michilimakinac, traversa le Michigan, et arriva, par la rivière des Illinois et le Mississipi, à la Nouvelle-Orléans, où il passa vingt-deux mois, ne s'occupant qu'à réunir les esprits. Les Anglais, en prenant possession du Canada, regrettèrent beaucoup de n'y pas trouver Picquet. Ils l'appelaient le Jésuite de l'Ouest, parce qu'ils croyaient qu'un homme si zélé ne pouvait appartenir qu'à une société qui avait donné de si grandes preuves de zèle et d'activité. Ils se croyaient perdus quand il était à l'armée, et ne parlaient que de Picquet et de son bonheur. De retour en France, Picquet passa quelques années à Paris, exerçant son ministère dans tous les endroits où l'archevêque le jugea utile. Les assemblées du clergé lui offrirent une gratification de douze cents livres : s'étant retiré à Bourg, il y vécut dans une

espèce de chaumière hors de la ville. En 1777, il fit un voyage à Rome, où sa réputation l'avait devancé : le saint Père le reçut comme un missionnaire qui devait être cher à l'église, et le défraya de son voyage. Picquet résista aux efforts qu'on fit pour le retenir dans la capitale du monde chrétien ; il revint dans sa chaumière, et mourut à Verjon, le 15 juillet 1781. L'astronome Lalande, compatriote de Picquet, a écrit sa vie, qui se trouve au commencement du tom. XXVI des *Lettres édifiantes*, édit. de 1786.

PICQUET. *Voy*, LA MOTHE et PIQUET.

PICTET (Bénédict), né à Genève, en 1655, d'une famille distinguée; fit ses études avec beaucoup de succès. Après avoir voyagé en Hollande et en Angleterre, il professa la théologie dans sa patrie, avec une réputation extraordinaire. Une maladie de langueur, causée par un excès de travail, accéléra sa mort, arrivée en 1724. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, estimés de ceux de son parti. Les principaux sont : une *Théologie chrétienne*, en latin, 3 vol. in-4, dont la meilleure édition est de 1721 ; *Morale chrétienne*, Genève, 1710, 8 vol. in-12 ; l'*Histoire du XIe et du XIIe siècle*, pour servir de suite à celle de Le Sueur ; plusieurs *Traités de controverse* ; un grand nombre d'écrits ascétiques; des *Lettres*; des *Sermons*, 1697 à 1721, 4 vol. in-8 ; *Traité contre l'indifférence des religions*, Genève, 1716, in-12. Sénebier cite de lui 51 ouvrages.

PICTET (Jean-Louis), astronome, de la même famille que le précédent, né en 1739 à Genève, s'appliqua d'abord à la jurisprudence, et se fit recevoir avocat; mais entraîné par son goût pour les sciences, il consacra ses loisirs à l'étude de la physique et de l'astronomie, et fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, pour perfectionner ses connaissances. Il fut désigné par Lalande, à l'académie de Pétersbourg, avec Mallet, dont il devint, dans la suite, le beau-frère, pour aller observer le passage de Vénus sur le soleil, dans les parties les plus éloignées de l'empire Russe. Les deux astronomes partirent de Genève, au commencement d'avril 1768, et arrivèrent à Pétersbourg le 19 juin. Mallet fut envoyé à Ponoï, dans la Sibérie, et Pictet à Oumba. L'état du ciel ne lui permit pas d'observer le passage de Vénus; mais il trouva le moyen de rendre son séjour, dans cette contrée sauvage, utile à la science, par plusieurs remarques importantes. De retour à Genève, en 1770, il entra au conseil des deux-cents; fut élu, peu après, conseiller d'état ; puis syndic en 1778. Pictet mourut en 1781. On a de lui : *Observationes variæ occasione transitûs Veneris per solis discum, in Siberiâ*, *anno* 1769, *institutæ in Umbæ pago*; dans le tome second des *Mémoires* de l'académie de Pétersbourg, pour cette année. Il a laissé manuscrit le *Journal de son voyage en Russie et en Sibérie*. Sénebier le trouve intéressant par le ton simple et vrai qui y règne, par les peintures naïves de la nature et des hommes. — PICTET (Gabriel), né en 1710, à Genève, mort en 1783, brigadier des armées Sardes, a publié un *Essai sur la tactique de l'infanterie*, Genève, 1760, in-4.

* PICTET (Marc-Auguste), de la même famille, né à Genève en 1752, fut dès sa jeunesse l'élève et l'ami de Saussure, qu'il accompagna dans ses voyages aux Alpes. Il lui succéda, en 1786, dans la place de professeur de philosophie, et ensuite dans celle de président de la société pour l'avancement des arts. Lorsque la révolution vint interrompre ses travaux, il s'interposa au milieu des partis, et tenta mais inutilement diverses voies de conciliation. Un nouveau gouvernement ayant été établi, il s'exposa aux plus grands dangers pour sauver les anciens magistrats des violences d'une populace ameutée; enfin, le mal étant consommé, il donna tous ses soins à adoucir les ressentiments et à rapprocher les cœurs. En 1798, il fut l'un des quatorze citoyens choisis pour fixer les bases du traité de réunion de Genève à la France, et sut assurer à ses compatriotes une plus grande liberté pour l'exercice de leur culte que l'on n'en accordait alors en France à la religion du plus grand nombre. En 1802, il fut appelé au tribunat où il vota le consulat à vie, et l'élévation du premier consul à la dignité impériale. A la suppression du tribunat, il fut nommé un des quinze inspecteurs généraux de l'université, et fit en cette qualité des tournées qui ne furent pas sans profit pour la science. Après les événements de 1814, il se retira dans sa patrie, où il reprit ses occupations scientifiques, et il y mourut le 19 avril 1825. Il avait ouvert, depuis quelques années, des cours publics d'histoire naturelle qui étaient très-suivis. La ville de Genève a fait l'acquisition de son cabinet. On a de lui : un *Essai sur le feu*, 1791, in-8, contenant beaucoup d'expériences nouvelles; *Voyage de trois mois en Angleterre, en Ecosse et en Irlande*, 1803, in-8; une foule d'article dans le *Journal* de Paris, les *Lettres* de Deluc, les *Voyages* de Saussure, divers *Opuscules* cités par Sennebier dans l'*Histoire littéraire de Genève*, tome 3. Il a traduit de l'anglais l'ouvrage de James Halle, intitulé *Description d'une suite d'expériences sur la comparaison et sur l'action de la chaleur* ; mais l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation, c'est le recueil périodique qu'il entreprit en 1796 avec son frère et M. Maurice, son ami, sous le titre de *Bibliothèque britannique*, et dont le but était de faire connaître par des analyses et des traductions, tous les ouvrages et toutes les découvertes remarquables de l'Angleterre. Ce recueil mensuel et qui se continue toujours avec le même succès, a pris depuis 1816 le titre de *Bibliothèque universelle*. Les auteurs, depuis cette époque, en ont étendu le plan et y rendent compte des ouvrages qui méritent d'être connus, mais plus particulièrement des écrivains de la Suisse.

* PICTET de ROCHEMONT (Charles), frère du précédent, né à Genève le 22 septembre 1755, servit pendant dix ans avec distinction dans le régiment suisse de Diesbach au service de France, et rentré dans sa patrie en 1785, y remplit différents emplois. Chargé d'organiser en 1789 la milice genevoise, il remplit l'année suivante la place d'auditeur, magistrature de police par laquelle devaient débuter à Genève ceux qui voulaient arriver aux premières dignités de la république. Dans les troubles que souleva la révolution française il défendit les insti-

tutions qui avaient assuré la prospérité de son pays, et fut incarcéré quelque temps. Il se retira en 1796 à la campagne et y partagea son temps entre la littérature et l'économie rurale. Bientôt il fit de son domaine de Lancy une ferme modèle, où les meilleurs systèmes de culture furent successivement introduits, et d'où les plus parfaits instruments, ainsi que les ouvriers les plus habiles se répandaient ensuite dans les lieux circonvoisins. Il introduisit le premier en Suisse la race des merinos, enseigna l'art de la maintenir dans sa pureté; et après avoir publié dans son *Journal d'agriculture* les résultats de son expérience, il établit des colonies en Provence, et jusqu'à Odessa. En même temps, il contribua beaucoup à étendre la culture de la pomme de terre, qu'il accoutuma les fermiers à la destiner à la nourriture des bestiaux et à la tenir en réserve pour les temps de disette. Ce fut encore Pictet qui introduisit le système des assolements, qui fit reconnaître la supériorité de la charrue belge, et qui donna l'impulsion à ces écoles d'agriculture, qu'on a vues se multiplier dans toute l'Europe. Le *Journal d'agriculture*, qu'il publia pendant 29 ans, contribua beaucoup à répandre toutes les découvertes, toutes les connaissances utiles, et dirigea vers un but commun tous les travaux des amis du laboureur. Pictet, en abandonnant le service pour s'occuper d'agriculture, n'avait point renoncé à l'étude de l'art de la guerre; il s'y livra dans la solitude avec un redoublement d'ardeur, et ne demeura étranger à aucun de ses développements. A son régiment, il était devenu seulement un bon officier; à Lancy, il devint un bon tacticien. Pendant la durée des triomphes des armées françaises, il n'avait donné, par aucun acte personnel ni par l'acceptation d'aucune fonction publique, son adhésion à la réunion de sa patrie à la France. Lorsque les alliés approchèrent du Rhin, après les revers de cette puissance, il sentit que c'était le moment d'agir pour faire recouvrer à sa patrie son indépendance, et il fit partie de la première députation qui se présenta aux souverains alliés près de Bâle. En avril 1814, il fut à Paris le représentant du gouvernement de Genève; et dans le mois d'octobre de la même année, il fut envoyé au congrès de Vienne. En août 1815, la confédération helvétique le députa au congrès de Paris, et plus tard à la cour de Turin, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Au moment où les souverains travaillaient à reconstituer l'Europe, Pictet s'attacha à prouver l'importance de la neutralité suisse, dans un écrit intitulé : *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, où il fit preuve d'une si grande supériorité de vues dans l'art de la guerre, que l'on y crut reconnaître le général Jomini. Il insista aussi pour que l'on détruisît à Genève toute la partie des fortifications qui pouvaient lui devenir fatale, sans être d'aucune utilité pour la Suisse, ce qui entraîna des discussions sans fin. Cependant il parvint à éclairer et à ramener les esprits, et il fut un des commissaires nommés par le conseil-souverain pour l'examen du projet. Sa santé était depuis longtemps altérée; quoique plus fatigué le jour où l'on devait prendre une décision importante, il voulut assister à la séance, et il en sortit beaucoup plus affaibli. Le mal ne fit que s'accroître, et il mourut le 28 décembre 1824. Il a dit lui-même, à sa dernière heure, « que sa commission de fortifications lui » coûtait la vie, mais qu'il avait fait son devoir. » Il ne l'avait acceptée que par zèle pour le bien public; car peu jaloux des dignités, aussitôt qu'il eut fait reconnaître l'indépendance de la Suisse et sa neutralité, il avait donné sa démission de la place de conseiller-d'état, pour rentrer dans sa retraite. On a de lui : *Tableau de la situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique*, d'après Morse et les meilleurs auteurs américains, Paris, 1795, 2 volumes in-8; *Education pratique*, traduction libre de l'anglais, de Marie Edgeworth, 1800, in-8, 1801, 2 vol. in-8; *Traité des assolements*, ou l'*Art d'établir les rotations des récoltes*, 1801, in-8; *Faits et observations concernant la race des mérinos d'Espagne à laine superfine et les croisements*, 1802, in-8; *Théologie naturelle* ou *Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature*, traduction libre de l'anglais, d'après Paley, Paris, 1804, 2ᵉ édition, 1817, in-8, avec une préface; *Recherches sur la nature et les effets du crédit du papier dans la Grande-Bretagne*, trad. de l'angl. de H. Thornton, in-8; *Vues relatives à l'agriculture de la Suisse et aux moyens de la perfectionner*, traduit de l'allemand de Fellemberg, et enrichi de notes, 1808, in-8; *Cours d'agriculture anglaise, avec les développements utiles aux agriculteurs du continent*, 1810, 10 vol. in-8. C'est la réimpression de la partie d'agriculture de la *Bibliothèque britannique*. *De l'emploi des pommes de terre à la nourriture des bestiaux dans le canton de Genève*, extrait de la *Bibliothèque universelle*, Genève, 1820, in-8; *Choix de poésies de lord Byron, de Walter Scott et de Th. Moore*, Genève et Paris, 1820, 2 vol. in-8; *La Suisse dans l'intérêt de l'Europe*, 1821, in-8; *Comparaison de trois charrues*, Genève et Paris, 1823, in-8. Il a aussi fourni à la *Bibliothèque britannique* plusieurs morceaux importants, entre autres celui qu'il publia en 1816 sur la *littérature anglaise*, qui, par la force des pensées et la sévérité du goût, appartient à la plus haute critique.

PIDOU de SAINT-OLON (François), chevalier, seigneur de Saint-Olon, né en Touraine en 1640, obtint une place de gentilhomme ordinaire du roi en 1672. Cet emploi le mit à portée d'être connu de Louis XIV; il fut successivement envoyé extraordinaire à Gênes et à Madrid, et ambassadeur extraordinaire à Maroc. Les insultes que reçut son caractère public à Gênes, furent un des motifs du bombardement de cette ville. Ses services furent récompensés par le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Lazare. Il mourut à Paris, le 27 septembre 1720, à 80 ans. On a de lui : *Etat présent de l'empire de Maroc*, Paris, 1694, in-12. Cette relation est courte, sage, judicieuse et exacte. Les *Evénements les plus considérables du règne de Louis le Grand*, Paris, 1690, in-12, traduit de Marana. Dreux du Radier a inséré dans le *Journal de Verdun* (décembre 1754), un *mémoire* sur la vie de Pidou de Saint-Olon.

PIDOU DE SAINT-OLON (Louis-Marie), frère du

précédent, né en 1637 à Paris, prit l'habit des clercs réguliers théatins, à Rome, et y fit profession, le 8 décembre 1659. Envoyé en Pologne, comme missionnaire apostolique, il partit de cette ville, le 30 septembre 1663, avec le P. Galano, et arriva le 1er mai suivant à Léopol, où la mort de son collègue, en 1666, le laissa seul chargé de toutes les affaires de sa mission : il y termina, la même année, la réunion de l'Eglise Arménienne à la Romaine, qu'ils avaient commencée ensemble. L'étude particulière qu'il avait faite de l'arménien littéral, lui fût fort utile en cette occasion ; et il dut à la connaissance approfondie de cette langue, d'avoir été le premier théatin français, employé dans les missions étrangères, en Russie, à Constantinople, en Arménie, etc., et principalement en Perse, où il remplit toutefois les fonctions apostoliques avec plus d'édification que de succès. Le pape Innocent XI l'ayant nommé, en juillet 1687, à l'évêché de Babylone, il fut sacré solennellement à Ispahan, le 9 mai 1694. Pourvu aussi, depuis quelques années, du consulat de France en Perse, il choisit Hamadam pour sa résidence habituelle, afin d'être à portée de diriger les affaires spirituelles de son diocèse, sans négliger les fonctions politiques qui lui étaient confiées. En 1709, on lui donna pour coadjuteur, l'évêque d'Agathopolis, Gatien de Galliezon, qui mourut, en 1712, à Ispahan. Pidou revint alors malgré lui dans cette ville, où son grand âge ne lui permettait plus de servir la religion et l'état, il écrivit au ministère de France, pour le presser d'envoyer en Perse un nouveau consul. En effet, devenu paralytique en 1715, ce digne prélat mourut à Ispahan, dans le couvent des carmes déchaussés, le 20 novembre 1717, âgé de plus de 80 ans. De son temps eurent lieu l'ambassade de Fabre et de Michel en Perse, et celle de Méhémet-Riza-Beyg. Pidou eut moins de part à la seconde, que l'abbé Richard, qui, depuis la mort de l'évêque d'Agathopolis, avait pris en Perse la direction des affaires de France. On voit, aux archives du ministère des affaires étrangères, plusieurs lettres de Pidou de Saint-Olon. Elles contiennent quelques détails pour l'histoire de l'Orient; mais elles prouvent que les efforts de ce missionnaire n'avaient pas obtenu chez les Arméniens des résultats aussi heureux en Perse qu'en Pologne. Sa *version de la liturgie arménienne* a été publiée en 1726, à Paris, dans le tome III de *l'explication littérale*, etc., des *cérémonies de la messe*, par le Père Lebrun. Le Père Pidou avait aussi composé une *courte relation de l'Etat, des commencements et des progrès de la mission apostolique aux Arméniens de Pologne, de Valachie et provinces circonvoisines, et de l'érection du collége pontifical de Léopol, pour la nation arménienne*, sous la direction des clercs réguliers théatins, avril 1669. Cet ouvrage est resté manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Silvestre de Monte-Cavallo, à Rome.

PIE Ier (saint), successeur du pape saint Hygin en 142, était italien d'origine, et fut martyrisé selon Albrtz l'an 150 : d'autres disent qu'il mourut après un règne de 8 ans suivant Lenglet-Dufresnoy, et de 10 suivant le père Pagi. Il condamna l'hérésiarque Valentin, et soutint un grand nombre de combats, qui, selon Tillemont, lui ont fait donner le titre de martyr par Usuard et les anciens martyrologistes; mais Fontanini, critique aussi savant que judicieux, soutient dans son *Historia litteraria aquiliensis*, lib. 2, cap. 3 et 4, que ce saint termina sa vie par le glaive. On lui a attribué des *Lettres* que quelques critiques regardent comme supposées. Saint Anicet lui succéda.

PIE II (Æneas-Sylvius PICCOLOMINI), né en 1405 à Corsini, dans le Siennois, dont il changea le nom en celui de Pienza, fit ses études à Sienne. Ses progrès furent rapides. A 26 ans, il assista au concile de Bâle, où il fut secrétaire du cardinal de Fermo. Le concile l'honora de différentes commissions. Il fut ensuite secrétaire de Frédéric III, qui lui décerna la couronne poétique, et l'envoya en ambassade à Rome, à Milan, à Naples, en Bohême et ailleurs. Nicolas V l'éleva sur le siége de Trieste, qu'il quitta quelque temps après pour celui de Sienne. Enfin, après s'être signalé dans diverses nonciatures, il fut revêtu de la pourpre romaine par Callixte III, auquel il succéda, deux ans après, en 1458. Pie II donna en 1460 une bulle, qui déclare *les appels du pape au concile nuls et erronés*. Il disait « que c'était là un abus inouï dans les siècles » précédents, manifestement contraire aux saints » canons, et souverainement dommageable à tous » les ordres de la république chrétienne; qu'en ap» pelant à un tribunal qui n'existe point, et n'exis» tera peut-être de fort longtemps, on se met en » pleine liberté de continuer le mal, que les crimes » demeurent impunis : que tous les ordres de la » hiérarchie languissent dans la confusion; que les » puissants, avant de pouvoir être réprimés, ont » écrasé les faibles, et que la révolte contre le pre» mier siége se fortifie au point de devenir irrémé» diable. » Cette bulle n'empêcha pas le procureur-général du parlement de Paris d'interjeter appel au concile, pour la défense de la Pragmatique-Sanction, contre laquelle le pape ne cessait de s'élever. Pie était alors à Mantoue, où il s'était rendu pour engager les princes catholiques à entreprendre la guerre contre les Turcs, qui continuaient à envahir les plus belles provinces de l'Europe, et menaçaient le reste. La plupart consentirent à fournir des troupes ou de l'argent; mais les Français refusèrent l'un et l'autre, ce qui indisposa le pape contre eux. Il parut oublier ce refus sous Louis XI, qui, pour l'obliger et faire cesser d'anciennes plaintes, abolit, en 1461, la Pragmatique-Sanction. L'année suivante, 1462, fut célèbre par une dispute entre les cordeliers et les dominicains, touchant le sang de Jésus-Christ séparé de son corps pendant qu'il était au tombeau. Il s'agissait aussi de savoir s'il avait été séparé de sa divinité; les cordeliers étaient pour l'affirmative, et les dominicains pour la négative. Ils se traitaient mutuellement d'hérétiques, et le pape fut obligé de leur défendre par une bulle de se charger les uns les autres de ces qualifications odieuses, dans une matière qui ne touchait en rien à la pureté de la foi, et qui ne pouvait être discutée avec tant d'ardeur, et par raisonnements nécessairement minutieux et subtils, sans déroger à la

simplicité et à la majesté de la religion. En 1463, il donna une bulle par laquelle il rétracta ce qu'il avait écrit au concile de Bale, lorsqu'il en était secrétaire (1). Il sentait bien qu'on lui objecterait que « le pape voyait les choses dans un jour différent » de l'homme particulier; » et il répond à cette objection. Cependant les Turcs menaçaient la chrétienté. Pie, toujours plein de zèle pour la défense de la religion contre les infidèles, prend la résolution d'équiper une flotte aux dépens de l'Eglise, et de passer lui-même en Asie, pour exciter les princes chrétiens par son exemple (2). Il se rendit à Ancône dans le dessein de s'embarquer; mais il y tomba malade de fatigue, et y mourut le 16 août 1464, âgé de 59 ans. Pie II fut un des plus savants hommes de son siècle. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur le concile de Bâle*, depuis la suspension d'Eugène IV jusqu'à l'élection de Félix V; l'*Histoire des Bohémiens*, depuis leur origine jusqu'à l'an 1458; deux livres de *Cosmographie*; l'*Histoire de l'Europe, durant le règne de l'empereur Frédéric III*, dont il avait été le vice-chancelier, 1685, in fol.: elle passe pour assez exacte et assez bien détaillée; *Traité de l'éducation des enfants*; un *Poème sur la Passion de J.-C.*; un *Recueil de 432 Lettres*, Milan, 1473, in-fol., dans lesquelles on trouve quelques particularités curieuses; les *Mémoires de sa Vie*, donnés sous le nom de Jean Gobellin, son secrétaire, et dont l'éditeur est Ascan. Piccolomini (*voy.* ce nom), Rome, 1584, in-4. On ne doute point que ce ne soit l'ouvrage même de ce pontife. *Historia rerum ubicumque gestarum*, dont la première partie seulement vit le jour à Venise, 1477, in-fol. Il avait composé en latin le *Roman d'Euryale et Lucrèce*, petit in-4, sans date, mais fort ancien, publié en français à Paris, 1493, in-fol. Cette production excita dans son cœur de vifs regrets, qu'il exprime avec beaucoup de force dans une de ses lettres (la 409ᵉ dans l'édition de Lyon, 1505). Ses *Œuvres latines* ont été recueillies par Hopper et imprimées à Bâle en 1572, in-fol. Plus tard Gaspard Corber et J. Andr. Schmid ont publié ses *Opera geographica et historica*, Helmstadt, 1707, 3 vol. in-4. Ce recueil contient : *Cosmographia*; *Historia bohemica*. *In libros Antonii Panormitæ de dictis et factis Alphonsi sapientis*; *Historia rerum Friderici III*; *Libri tres de concilio basiliensi*; *Epitome decadum Blondi*. On trouve sa *Vie* au commencement. Enfin Mansi (*voy.* ce nom, v, 459), a publié ses *Orationes politicæ et ecclesiasticæ*, Lucques, 1755-59, 3 vol. in-4. En 1786, il a paru dans le *Journ. Encyclopédique* une *Notice* fausse et calomnieuse de ce pontife, avec une lettre malicieusement corrompue. *Voy. Journ. hist. et litt.*, 15 mai 1786, p. 108, où cette imposture est dévoilée et confondue. Paul Iᵉʳ fut le successeur de Pie II.

PIE III (François TODESCHINI), était fils d'une sœur du pape Pie II. Ce pontife lui permit de prendre le nom de *François Piccolomini*, et le fit archevêque de Sienne et cardinal. Il succéda au pape Alexandre VI, le 22 septembre 1503. Son prédécesseur avait montré sur la chaire de saint Pierre beaucoup de vices : Pie y fit éclater les vertus d'un apôtre. On concevait de grandes espérances d'un tel pontife; mais il mourut le 12 octobre suivant, 21 jours après son élection. Jules II lui succéda.

PIE IV (Jean-Ange), cardinal de Médicis, était frère du marquis de Marignan, général de Charles-Quint. Il naquit à Milan, de Bernardin Medichino, en 1499, s'éleva par son mérite, et eut divers emplois importants sous les papes Clément VII et Paul III. Jules III, qui l'avait chargé de plusieurs légations, l'honora du chapeau de cardinal en 1549. Après la mort de Paul IV, il fut élevé sur la chaire de saint Pierre, le 15 décembre 1559. Son prédécesseur avait déplu aux Romains, qui outragèrent cruellement sa mémoire. Pie IV commença son pontificat en leur pardonnant. Il ne crut pas devoir user de la même clémence envers les neveux de Paul IV, que ce pape avait chassés de Rome, parce qu'ils avaient abusé de leur autorité, contre les lois de la justice et de la religion; car il fit étrangler le cardinal Caraffe au château de Saint-Ange, et couper la tête au prince de Palliano, son frère : jugement qui fut annulé sous le pontificat de Pie V. (*Voy.* l'élégant et intéressant ouvrage de Graziani : *De casibus virorum illustrium*) Pour arrêter les progrès des hérétiques, il reprit le concile de Trente, qui avait été malheureusement suspendu. Il envoya en 1561 des nonces à tous les princes catholiques et protestants, pour leur présenter la bulle de l'indication de cette importante assemblée. Ce concile ayant été terminé en 1563, par les soins de saint Charles Borromée, son neveu, le pape donna une bulle, le 26 janvier de l'année suivante, pour la confirmation des décrets du concile. L'année 1565 vit éclore une conspiration contre la vie du pape, par Benoît Accolti et quelques autres visionnaires. Ces insensés s'étaient imaginé que Pie IV n'était pas légitime, et qu'après sa mort on en mettrait un autre sur le saint Siége, qu'on nommerait le *pape Angélique*, sous lequel les erreurs seraient réformées et la paix serait rendue à l'Eglise. La conspiration fut découverte, et le fanatique Benoît périt par le dernier supplice. Le pontife mourut peu de temps après, en 1565, à 66 ans. Il orna Rome de plusieurs édifices publics. S'il contribua beaucoup à l'élévation de sa famille, il faut convenir que la plupart de ses parents lui firent honneur. C'est au règne de ce pontife qu'on doit rapporter l'époque de l'institution des séminaires : œuvre si importante, qui fit répandre aux Pères du concile de Trente des larmes de joie, et qui leur parut elle seule un ample dédommagement de tous les travaux du concile; seule capable en effet de réparer par les fondements l'ordre hiérarchique, et par une suite nécessaire, tous les ordres des fidèles. « C'est » par ce moyen, dit l'abbé Bérault, qu'on vit refleurir de toutes parts l'esprit principal du sacerdoce; cette solide piété qui est utile à tout, ou » dont procède toute utilité; cette vertu enracinée » à loisir dans une terre de bénédiction, mûrie » lentement à l'ombre du sanctuaire, éclairée par » des maîtres habiles et expérimentés, également

(1) Il existe une édition très-rare de cette Bulle, Cologne, Ulric Zel de Hanau, vers 1468, in-4.

(2) C'est alors que Pie II donna la *Bulla Anciata contra Turchos*; elle est datée de Rome le XI des calendes de novembre 1464; et il en existe une édition de *Mayence*, *Fust*. 1464, in-fol., qui est exclusivement rare.

» éloignée de la puérilité superstitieuse, de la ferveur indiscrète et d'une lâche pusillanimité. C'est » là qu'au moyen des exercices assidus, la jeunesse » acquit en peu de temps l'expérience des anciens; » qu'un zèle naissant se forma aux saintes industries et à tous les procédés savants de l'art divin » de conduire les âmes. Ecoles évangéliques, où » tout prêche aux yeux mêmes la piété, la pureté, » la décence ecclésiastique. Sous la couronne et » l'habit clérical, on apprit qu'on avait choisi à jamais le Seigneur pour unique héritage, qu'on ne » pouvait sans ridicule, ainsi que sans crime, retourner aux parures et aux manières mondaines, » paraître aux lieux de licence ou de tumulte, aux » théâtres, aux tavernes, au milieu des plaisirs » contagieux du siècle. Que dirai-je du renouvellement, de la continuité, de la perfection des » études ecclésiastiques, cultivées avec des succès » tout nouveaux dans le calme solitaire de ces » pieux asiles? Théologie profonde, théologie morale et pratique, règle pour la conduite des âmes, » pour l'observance des rites et des cérémonies sacrées, pour tout ce qui peut conserver à nos mystères adorables l'air de majesté qui leur convient: » ce sont là autant de matières, dont la simple indication doit nous inspirer une reconnaissance » éternelle pour les instituteurs visiblement inspirés des lieux de bénédiction où elles se cultivent. *Voy.* Borromée (saint Charles).

PIE V (saint Michel Ghisleri), né à Boschi ou Bosco, dans le diocèse de Tortone, en 1504, était fils d'un sénateur de Milan, suivant l'abbé de Choisi, et suivant l'opinion la plus commune, il naquit d'une famille pauvre. Il se fit religieux dans l'ordre de Saint-Dominique. Paul IV, instruit de son mérite et de sa vertu, lui donna l'évêché de Sutri en 1556, le créa cardinal en 1557, et le fit inquisiteur général de la foi dans le Milanais et la Lombardie; mais la sévérité avec laquelle il exerça son emploi dans des temps pénibles, où les nouvelles erreurs pénétraient partout, l'obligea de quitter ce pays. On l'envoya à Venise, où l'ardeur de son zèle trouva encore plus d'obstacles. Pie IV le transféra à l'évêché de Mondovi. Après la mort de ce pontife, il fut mis sur le siége de saint Pierre, en 1566. Elevé à la première place du christianisme par son mérite, il redoubla de zèle et déploya contre l'hérésie une sévérité devenue plus nécessaire que jamais, et qui étoufferait les sectes dans leur naissance, si ceux qui ont l'autorité en main songeaient à l'employer. Il n'usa cependant de cette sévérité qu'après avoir épuisé tous les moyens de douceur. Il fit exécuter les décrets de réformation faits par le concile de Trente; il défendit le combat des taureaux au cirque; il chassa de Rome les filles publiques, et permit de poursuivre les cardinaux pour dettes. Il signala, en 1568, son zèle pour la grandeur du saint Siége, en ordonnant que la bulle *In cœna Domini* (qu'on publiait à Rome tous les ans le jeudi-saint, avant le pontificat de Clément XIV) serait publiée de même dans toute l'Eglise. Cette bulle, attribuée assez communément à Boniface VIII, mais qui, par des additions successives, est considérée comme l'ouvrage de plusieurs souverains pontifes, regarde principalement la juridiction de la puissance ecclésiastique et civile: ceux qui appellent au concile général des décrets des papes; ceux qui favorisent les appelants; les princes qui veulent restreindre la juridiction ecclésiastique, qui violent les immunités du clergé, qui vexent les peuples par de nouveaux impôts, qui fournissent des armes aux infidèles, etc., y sont frappés d'anathème. Elle fut reçue dans quelques provinces; mais la plupart des puissances refusèrent de la reconnaître. Il ne faut pas cependant la juger sur nos goûts et nos principes; elle exprime les maximes et les besoins des temps où elle fut d'abord conçue. Un philosophe moderne en a fait l'apologie en des termes remarquables. « On » reproche, dit-il, aux chefs de l'Église d'avoir » voulu empiéter sur le temporel des souverains, » d'avoir donné atteinte à leurs droits. Mais est-ce » empiéter sur leur temporel que de veiller sur » leurs usurpations? Est-ce un attentat que de réclamer en faveur d'un peuple qu'on dépouille et » qu'on écrase? Est-ce un crime que d'obliger un » prince à payer ses dettes et à restituer les rapines » faites en son nom? Est-ce un abus que d'avertir » un souverain de ne point surcharger une nation » d'impôts, de ne point établir de nouveaux péages, » de ne point entreprendre de guerres injustes, de » ne point battre de fausse monnaie, de ne point » gêner le commerce, de ne point dicter de mauvaises lois, de ne point permettre à ses sujets » de vendre des munitions de guerre aux Algériens, aux Tunisiens, etc., dont les pirateries » continuelles ne tendent qu'à ruiner le commerce » des nations chrétiennes? Est-ce un si grand mal » de rappeler aux princes mêmes leurs devoirs et » les droits des nations lorsqu'ils les oublient? Qui » réclamera donc en faveur des peuples, si la religion, cette seule et unique barrière qui nous » reste contre le despotisme et le désordre, se tait? » N'est-ce pas à elle à parler lorsque les lois gardent » le silence? Qui enseignera la justice, si la religion ne dit rien? qui vengera les mœurs, si la » religion est muette? En un mot, de quoi servira » la religion, si elle ne sert à réprimer le crime, » et par conséquent le despotisme militaire, qui est » le plus grand de tous les crimes? Mais, dira-t-on, » le pape abuse de son autorité. Eh! comment » pourrait-il en abuser? A-t-il d'autres armes que » celles de la persuasion, de la charité, de la modération? S'il se trompait évidemment, mille voix » ne s'élèveraient-elles pas contre lui! Que pourrait » d'ailleurs faire contre le bien commun celui qui » a le plus grand intérêt au maintien du bien » commun? » (*Voy.* Boniface VIII.) Clément XIV suspendit la publication de cette bulle, et Pie VI, ami de la paix, et inspiré par l'esprit de modération qui a toujours gouverné l'Eglise, a continué à la regarder comme non avenue, espérant par là ralentir la conspiration de ce siècle contre le siége de Pierre; espérance qui jusqu'ici n'a point été réalisée par des événements bien flatteurs. Pie V méditait depuis quelque temps un armement contre les Turcs; il eut le courage de faire la guerre à l'empire ottoman, en se liguant avec les Vénitiens et le

roi d'Espagne Philippe II. Ce fut la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le croissant. Les armées navales se rencontrèrent le 7 octobre 1571, dans le golfe de Lépante, où les Turcs furent battus, par la flotte des princes chrétiens confédérés, et perdirent plus de 30,000 hommes et près de 200 galères (*voy.* D. JUAN d'AUTRICHE, IV, 619). On dut principalement ce succès au pape, qui s'était épuisé en dépenses et en fatigues pour procurer cet armement. On prétend qu'il eut surnaturellement connaissance de cette grande victoire, donnée précisément à l'heure où il la demandait par les plus ferventes prières. Pie mourut le 1er mai 1572, à 68 ans, de la pierre. Il répéta souvent au milieu de ses souffrances : *Seigneur, augmentez mes douleurs et ma patience*. Son nom ornera toujours la liste des pontifes Romains; il eut les vertus d'un saint et les qualités d'un roi. Le sultan Sélim, qui n'avait point de plus grand ennemi, fit faire à Constantinople, pendant trois jours, des réjouissances publiques de sa mort. Le pontificat de Pie V est encore célèbre par la condamnation de Baïus, par l'extinction de l'ordre des humiliés, et par la réforme de l'ordre de Citeaux. Clément XI le canonisa en 1712. Il reste plusieurs *Lettres* de ce pape imprimées à Anvers en 1640, in-4. *Voy.* sa *Vie* en italien par Agatio di Somma, in-4. Félibien la publia en français, 1672. Elle répond d'avance à tout ce que la fausse philosophie, la douce et hypocrite tolérance, ont débité contre la mémoire de ce pieux pontife. Pie V eut pour successeur Grégoire XIII.

* PIE VI (Jean-Ange BRASCHI), successeur de Clément XIV, naquit à Césène le 27 décembre 1717, d'une famille peu riche, mais noble et ancienne, et reçut une éducation distinguée. Le cardinal Ruffo le présenta à Benoît XIV qui le fit son secrétaire. Clément XIII le nomma successivement auditeur, puis trésorier de la chambre apostolique, place qui conduit infailliblement à la pourpre. La destruction des jésuites était vivement sollicitée par les couronnes de France, d'Espagne et de Portugal. Ce pontife mourut sans avoir tranché cette grande question et perdit Avignon. Clément XIV se chargea de la destruction de l'ordre, ce qui lui rendit les bonnes grâces de la France et les provinces du Comtat. Braschi recueillit dans son logement quelques-uns des malheureux proscrits; il n'en obtint pas moins le chapeau de cardinal, que l'estime publique demandait hautement pour lui. Cet état de choses était nécessaire à connaître pour faire sentir toutes les difficultés qui s'élevaient dans le choix du successeur de Clément XIV. Les couronnes, et surtout celles de la maison de Bourbon, voulaient un sujet qui consommât l'ouvrage de Ganganelli. La première condition qu'on exigeait du nouveau pape était de ne jamais rétablir les jésuites. Les Romains, médiocrement attachés à la mémoire de Ganganelli, cherchaient à écarter celui qui aurait professé un attachement trop servile aux couronnes ennemies de la fameuse société. Braschi, qui s'était tenu dans une prudente modération au milieu des deux partis, fut élu. Cette nomination, faite le 15 février 1775, causa une joie universelle, que le nouveau pape justifia par tous les actes de sa conduite publique et privée. Il se forma un conseil composé de tous les gens les plus distingués par leurs talents, et annonça qu'il surveillerait lui-même toutes les parties de l'administration. Sa conduite passée répondait de la vérité de ses promesses. Redouté des méchants, estimé des bons citoyens, il était le seul des chefs du gouvernement que le peuple eût épargné dans ses murmures occasionnés par une disette cruelle; et la fermeté, la pénétration de Pie VI étaient devenues célèbres par une espèce de proverbe (1). Tous les projets que Braschi méditait depuis longtemps avaient un caractère de noblesse, de générosité, où son âme se peignait tout entière. Nous ne ferons qu'indiquer la vaste entreprise du desséchement des marais Pontins. Dès les premiers temps de la république romaine, on avait à différentes époques fait de vaines tentatives pour assainir cette contrée, où une malheureuse population languit et s'éteint au milieu des vapeurs pestilentielles, et que le voyageur même ne traverse impunément qu'avec des précautions indispensables : Pie VI visita lui-même cette terre de désolation et il y venait tous les ans encourager et diriger les travaux. La voie Appienne, ce chef-d'œuvre de l'industrie des Romains, fut dégagée des encombrements qui la surchargeaient et ne faisaient qu'augmenter la stagnation des eaux. On creusa un large canal, qui en facilita l'écoulement vers le lac Fogliano, et qui devait par la suite augmenter les mouvements du commerce. Une ville toute entière, dont les plans étaient déjà adoptés, aurait embelli et couronné ces superbes ouvrages ; mais les troubles qui survinrent, empêchèrent l'exécution de plans conçus dans les mêmes vues de salubrité et d'embellissement. A l'esprit de bienfaisance qui le caractérisait, Pie VI unissait un goût de magnificence qui se révélait surtout dans les cérémonies pontificales. Une physionomie noble et spirituelle, une taille haute et développée dans les plus belles proportions, donnaient à toutes ses manières, à tous ses mouvements, une grâce, une majesté, qui excitaient au plus haut degré l'affection et le respect (2). « Il » faut convenir, dit un des détracteurs les plus » amers de Pie VI, qu'il a gouverné l'Eglise à une » époque où les plus grands talents et les plus » grandes vertus n'auraient pu la mettre à l'abri » des orages. » (*Voy.* les Mém. hist. et philos.) En effet non-seulement les principes de la philosophie moderne s'étaient insinués dans les dernières classes de la société, mais plusieurs souverains eux-mêmes semblaient s'être mis en lutte ouverte avec l'autorité religieuse, notamment l'empereur Joseph II, que dirigeaient un vieux ministre plein de vanité et d'orgueil (*voy.* KAUNITZ), et un évêque ambitieux (*Voy.* HERBERSTEIN). Pie VI, justement alarmé du danger de sa position, crut ne pas devoir s'en tenir aux simples communications diplomatiques : il résolut d'aller à Vienne traiter en personne avec Joseph. Ce voyage éprouva la plus vive opposition dans sa famille et dans le conseil;

(1) *Ha denti per morsicare, e un buon naso per sentire.*

(2) Le peuple s'écriait souvent : *Quanto è bello, quanto è bello! Tanto è bello, quanto è santo.*

le cardinal de Bernis surtout représentait avec force l'humiliation qui résulterait pour le chef de la religion, d'une démarche inutile : mais Pie VI était résigné à tout, et ses espérances ne furent pas toutes déçues. Joseph le reçut (1782) avec une magnificence affectée, dont il comptait bien se faire un moyen pour affaiblir l'autorité du pape, en redoublant de respect pour sa personne : on essaya même de tenter le pontife, en lui offrant le titre de prince de l'Empire pour son neveu. Pie VI refusa modestement, mais avec fermeté. Il sut se concilier l'amour et la vénération des peuples, tandis que, d'autre part, le prince par son invincible obstination, et le premier ministre, par ses superbes et ridicules dédains, cherchaient à lui faire subir des mortifications et des dégoûts. L'empereur vint l'année suivante à Rome, et déjà l'on put remarquer qu'en traitant l'affaire de l'archevêché de Milan, il avait cédé sur quelques difficultés assez sérieuses, par suite de l'estime qu'il avait conçue pour la personne du pape. Ces dispositions favorables s'accrurent par la suite; et, en 1790, l'impérieux Joseph, alarmé des mouvements du Brabant, se vit forcé de demander à Pie VI des armes spirituelles, pour ramener ses sujets révoltés contre l'autorité légitime. Ce fut ainsi que l'opinion publique dut changer sur ce voyage, d'abord si vivement combattu. En Toscane, le grand-duc Léopold, frère de Joseph, imbu des mêmes doctrines, mais plus prudent, avait pris pour auxiliaire de ses projets l'évêque de Pistoie, Ricci (*voy.* ce nom). Un synode tenu à Pistoie, en 1786, avait consacré toutes les maximes anti-romaines, et Léopold avait entrepris d'en faire confirmer les décrets dans un concile tenu l'année suivante à Florence. Trois prélats seulement y donnèrent leur approbation. Léopold sentit dès lors le danger de son entreprise : le temps mûrit ses réflexions; et, en arrivant au trône impérial (1790), il se hâta d'abolir toutes les innovations introduites par Joseph. Le nouveau grand-duc en fit autant en Toscane; il relégua Ricci dans un couvent, après l'avoir forcé à présenter sa démission; et Pie VI eut la consolation d'obtenir une réconciliation complète avec l'Empire et la Toscane. A Naples, ce fut une espèce d'intrigant, nommé *Tanucci*, parvenu au ministère, qui dirigea les attaques contre l'autorité du saint Siége. Le roi, oubliant que le premier prince de sa maison, qui était monté sur le trône de Naples, le devait en grande partie aux prédécesseurs de Pie VI, par suite de ce droit de suzeraineté attribué alors au saint Siége, imagina de disputer sur la présentation de la haquenée, espèce d'hommage-lige. Le cardinal de Bernis fut envoyé à Naples pour négocier un arrangement, et l'hommage de la haquenée fut converti en une prestation pécuniaire, qui satisfit les deux puissances. Le roi et la reine de Naples vinrent à Rome mettre le dernier sceau à cette réconciliation, qui fut sincère de part et d'autre. Les démêlés avec la république de Venise et le duc de Modène causèrent aussi quelques chagrins à Pie VI, qui en triompha par les mêmes moyens de douceur et de modération. Dans le reste de l'Europe, Pie VI eut moins d'adversaires à combattre. Les princes protestants ne traitaient pas Pie VI avec moins d'égard que les souverains catholiques. Frédéric lui sut gré d'avoir été le premier pape qui lui eût donné le titre de roi, et de n'avoir pas inquiété les jésuites auxquels il avait donné un refuge dans ses états. Catherine II exigeait davantage; elle demandait une bulle qui leur permît de recevoir des novices. Pie VI embarrassé d'une demande opposée aux engagements qu'il avait pris, refusa avec sa douceur accoutumée, mais il n'avait aucune force pour s'y opposer. Les souverains qui avaient enfin compris que c'était s'en prendre à leur propre autorité, que d'attaquer l'autorité religieuse, voulurent remédier au mal que l'erreur avait déjà fait; mais l'impulsion était donnée, et la révolution française éclata. Après les premières mesures prises au détriment du clergé français, des attaques plus formelles furent dirigées contre la cour de Rome : on supprima les annates; et dès lors il fut question de s'emparer d'Avignon. L'assemblée nationale imagina la fameuse *constitution civile du clergé*, et afin de donner la force nécessaire à cet acte monstrueux d'impiété et d'orgueil, un serment formel d'y obéir fut exigé des ecclésiastiques; tous ceux qui refusèrent de le prêter furent privés des secours et des aumônes qui représentaient les bénéfices abolis. Sur 138 évêques, quatre seulement s'y soumirent; la plus grande partie du clergé, composé de soixante-quatre mille individus, suivit cet exemple, et préféra la misère au parjure. L'émancipation de tous les ordres monastiques, le divorce, le mariage des prêtres, devinrent des lois de l'état et des titres de proscription, non-seulement contre ceux qui se refusèrent à leur exécution, mais contre ceux qui osèrent les désapprouver. Au milieu de tant de désordres, Pie VI ne pouvait garder le silence. Il s'expliqua sur tous ces points dans plusieurs écrits, mais surtout dans son bref doctrinal, qui est un chef-d'œuvre d'éloquence et de saine théologie. Loin d'employer des menaces, qu'on eût trouvées orgueilleuses, et qui n'eussent produit qu'une vaine irritation, c'est avec les armes de la raison et les préceptes des saints canons qu'il combat ses ennemis. Le courage dont il est animé, il cherche à l'inspirer au ministère qui dirigeait alors la France : « La résistance » fût-elle pleine de dangers, écrit-il à l'archevêque » de Bordeaux (1), alors garde des sceaux, et à » l'archevêque de Vienne (2), qui avait la feuille » des bénéfices, il n'est jamais permis de paraître » abandonner un instant la foi catholique, même » avec le dessein de revenir sur ses pas, quand les » circonstances auront changé. » Défenseur zélé des droits d'autrui, mais désintéressé complétement pour ce qui le touche, il suspend la perception des taxes pour les expéditions de France, « Afin, » dit-il, que l'on ne croie pas que notre inquié» tude ait d'autre objet que la religion, et pour » fermer la bouche aux ennemis du siége aposto» lique. » Enfin dans ce bref, qui sera toujours cité comme le monument le plus honorable pour son

(1) Champion de Cicé.

(2) Le Franc de Pompignan.

pontificat, Pie VI professe des principes bien éloignés de ces maximes ultramontaines, tant reprochées à quelques-uns de ses prédécesseurs, en fixant, avec autant de modération que de clarté et de sincérité, les limites entre les deux puissances. Tant d'efforts généreux furent inutiles. Le gouvernement français, trop faible et trop effrayé, n'osant pas s'opposer aux décrets désastreux de l'assemblée Constituante, laissa le pape et le clergé exposés seuls dans l'arène. Les évêques, imaginant qu'un sacrifice éclatant pourrait changer l'état des choses, offrirent tous au pape la démission de leurs siéges (mai 1791). Le pape la refusa, en les exhortant à attendre les décrets de la Providence. Quelques brefs consolateurs pénétraient difficilement jusqu'à eux. A mesure qu'ils tombaient entre les mains des factieux ils étaient brûlés avec ignominie; et le ministère français souffrait ces indignités. (*Voy.* les *Martyrs de la foi*, t. IV, p. 278.) Tout lien religieux fut rompu dès lors avec la cour de Rome; à peine quelques vaines considérations extérieures retenaient encore le lien politique. Le nonce du pape fut contraint de se retirer : l'effigie de sa sainteté fut brûlée; et les pouvoirs du cardinal de Bernis, qui n'avait pas voulu prêter serment, furent révoqués. Cette noble résistance ne fit qu'accroître la fureur des révolutionnaires. Ils étaient importunés par la vue de tant de malheureux, dont la courageuse résignation pouvait exciter une dangereuse pitié. On résolut de s'en défaire, en les désignant comme des rebelles à l'autorité nationale; et la dénomination de *prêtres réfractaires*, employée pour la première fois, dans des actes publics de l'administration, fut un signal de proscription. Tel fut le sanglant héritage légué par l'assemblée Constituante à ses successeurs. A peine avait-elle disparu, que la glacière d'Avignon fut comblée de cadavres, parmi lesquels les ecclésiastiques furent les principales victimes (24 octobre 1791). Trois évêques et plus de trois cents prêtres furent égorgés dans les journées des 2 et 3 septembre 1792. Tout ce qui put échapper au fer des bourreaux et des assassins était déporté, ou se condamnait à un exil volontaire au-delà du Rhin, des Alpes, des Pyrénées, et des barrières de l'Océan : l'Europe fut couverte de prêtres réfugiés (1). Plus de quatre mille reçurent l'hospitalité dans les Etats-Romains où Pie VI les accueillit avec la charité d'un pasteur, et les larmes d'un père. Depuis la révocation du cardinal de Bernis, le gouvernement français avait proposé plusieurs ambassadeurs, entre autres le comte de Ségur, mais Pie VI les avait tous refusés. C'était la légation de Naples qui dirigeait, en quelque sorte, la diplomatie française à Rome, soit en correspondant avec le consul nommé *Digne*, soit en envoyant des agens de ses bureaux. Le 13 février 1793, un sieur Flotte, major de l'escadre française, en croisière devant Naples, arriva porteur d'une lettre officielle, qui enjoignait au consul de France de faire placer le nouvel écusson sur sa porte et sur celle de l'académie nationale. L'officier de marine se chargea d'aider dans l'exécution de cet ordre Basseville, envoyé de la république. Ils devaient, à la suite d'une orgie civique, être appuyés dans le mouvement qu'ils avaient préparé, par les élèves de l'école de France. Les deux émissaires républicains se promenèrent en carrosse sur le cours, étalant avec orgueil la cocarde tricolore. La multitude s'assemble et fait entendre des menaces; on y répond de la voiture par des insultes : le peuple s'arme de pavés, et le tumulte est au comble. Flotte et Basseville, assaillis de toutes parts, sont obligés de mettre pied à terre; ils se réfugient dans la maison d'un banquier français, où le peuple les poursuit. Basseville veut se défendre avec un stylet dont il s'était muni : un barbier lui porte un coup de rasoir dans le bas-ventre, et le blesse mortellement. Cependant la force armée arrive, et protége sa retraite. Le pape envoie son propre chirurgien; mais le blessé mourut dans la soirée du lendemain, après avoir fait témoigner ses regrets et demander pardon au cardinal secrétaire d'état. Il montra les sentiments d'une piété édifiante (*Voy.* BASSEVILLE). Le consul Digne suivit cet exemple (1); et Flotte revint à Naples, avec soixante-dix écus romains, que la chambre apostolique lui fournit, parce qu'il n'avait pas même l'argent nécessaire pour son voyage. Pie VI eut soin d'instruire toutes les puissances des détails de cet événement : la Convention nationale ne manqua pas de représenter l'affaire comme un assassinat prémédité, dont elle comptait tirer vengeance : mais elle ne put accomplir ce dessein. L'anarchie la plus complète, des rébellions intérieures, des profanations, des massacres, des succès militaires, lui firent perdre de vue Rome, contre laquelle elle ne fit point de nouvelle tentative, depuis la dispersion de la flotte française par une tempête devant Oneille, le 21 décembre 1792. Arriva le 9 thermidor. On crut en Italie comme en France à un changement heureux; et beaucoup de prêtres français se disposèrent à rentrer dans leur patrie. Pie VI ne croyait pas le danger passé; et il les exhorta à demeurer. Cédant ensuite à leurs instances, il fit assurer leur voyage par tous les moyens qui étaient encore en son pouvoir. Ses pressentiments ne furent que trop justifiés. Le Directoire, qui avait succédé à la Convention, suivait

(1) La mort de Louis XVI vint ajouter un profond chagrin à tous ceux dont Pie VI était accablé. Ce fut à cette occasion que se déploya cette affection si vive, que le cardinal de Bernis avait depuis longtemps annoncée, en écrivant : *Pie VI a le cœur tout français*. Elle parut tout entière dans l'allocution du 17 juin 1793, où le saint pontife s'écriait avec l'accent des douloureuses lamentations du prophète sur le sort de Sion : *Ah ! Gallia, Gallia ! a prædecessoribus nostris appellata totius christianitatis speculum.... Quam hodie aversa a nobis es ! quam hostili in veram religionem animo ! ac inter omnes qui unquam fuerunt insectatores infestissima ! ah ! iterum Gallia*, etc. Dans la première édition, publiée à Rome, on remarquait l'épithète *Sceleratissimus*, donnée à Voltaire; elle a été retranchée dans les éditions de Paris, 1815, 1818 et 1821. Il en existe deux autres traductions françaises ; l'une par l'abbé de Limon, vicaire général du diocèse de Metz, Bruxelles, 1793, in-8, l'autre par l'abbé Guillon, depuis évêque de Maroc, Paris, 1818, in-8. (*Voy.* les *Martyrs de la foi*, tom. IV, pag. 271 et 272). Cette éloquente allocution fut traduite dans le temps par l'archevêque de Nicée (Maury).

(1) On a suivi, dans ce récit, M. l'abbé Guillon, auteur des *Martyrs de la foi*, témoin de beaucoup de faits, et dépositaire de tous les souvenirs du cardinal Spina, qui n'avait pas quitté Rome pendant tous ces événements.

les mêmes plans avec moins de violence mais plus de perfidie. Les supplices étaient moins fréquents, mais la persécution n'était pas moins active. *Il voulait moins de sang*, dit Carnot dans son premier mémoire, *mais des larmes en abondance.* Tout était corrompu et avili ; l'armée soutenait seule la gloire de la nation, et méprisait le gouvernement à qui elle faisait célébrer et craindre ses triomphes. Après avoir soumis tous les pays en-deçà du Rhin, restait à faire la conquête de l'Italie ; et Bonaparte en fut chargé au commencement de l'année 1796. Le général français, après une suite de victoires éclatantes, força les Autrichiens à repasser l'Adige, et le pape voyant rompue la seule barrière qui pût défendre d'une invasion les Etats-Romains, prit le parti de négocier. L'ambassadeur d'Espagne, Azara, fut chargé d'aller trouver le vainqueur, qui, laissant un moment respirer l'archiduc Charles, s'était porté rapidement sur sa droite, pour envahir les états du saint Siége. La cession des deux légations de Bologne et de Ferrare satisfit à peine l'avidité du conquérant, auquel il fallut en outre promettre les plus beaux tableaux, les plus belles statues du Muséum, et une contribution de quinze millions. Pendant ce temps, des commissaires du Directoire, venus à Florence, dictaient des conditions encore plus dures : ils voulaient que le Pontife annulât les bulles, brefs, mandements, instructions pastorales, et généralement tous les écrits émanés du saint Siége, depuis le commencement de la révolution. Pie VI, indigné, déclara qu'il aimait mieux traiter avec le général. Bonaparte avait reçu l'ordre de s'emparer de Rome ; mais, soit qu'il voulût saisir cette occasion de faire preuve d'indépendance, soit qu'il eût conçu dès lors la pensée de laisser une ombre d'existence à l'autorité religieuse, pour la faire servir à de plus vastes projets, il se hâta de conclure un traité qui ajoutait aux articles déjà arrêtés la cession d'une partie de la Romagne, élevait la contribution à la somme de trente-un millions, outre la fourniture de seize cents chevaux. Cet arrangement signé, il ne perdit pas un moment pour retourner vers le Tyrol, laissant 15 mille hommes sous le commandement de Victor, afin de garder les pays conquis. Telle fut la paix ou plutôt la trève de Tolentino (19 février 1797), qui porta la désolation et l'anarchie dans les murs de Rome. Au milieu de ces revers Pie VI déployait un courage surnaturel. Sa modération, son activité, l'exemple qu'il donna de tous les sacrifices, ne furent que de faibles palliatifs, qui retardèrent seulement une douloureuse catastrophe. Les familles les plus considérables et les plus riches se dépouillèrent, comme le pape, de leur or, de leur argenterie, et de tout ce qui appartenait aux jouissances d'un vain luxe. Le trésor du château St.-Ange épuisé, l'on eut inutilement recours à la fatale ressource du papier-monnaie. Le Directoire s'était vu, avec un dépit mal dissimulé, arracher une proie qu'il brûlait de ressaisir. Ce n'était pas assez de tous les maux qui accablaient le saint Père, les calomnies les plus absurdes furent inventées pour accélérer sa perte. Il était accusé d'avoir permis le passage à la cavalerie napolitaine, qui allait au secours de l'Autriche, comme s'il avait eu à sa disposition des forces pour l'empêcher ; et on lui reprochait en outre d'avoir songé un instant à se mettre en état de défense, et à prendre quelques-unes de ces mesures dictées par la simple prudence, pour maintenir la tranquillité intérieure. Ces faits avaient précédé le traité de Tolentino. Mais le Directoire ne cherchait qu'un prétexte pour s'affranchir de la foi jurée. Il pressait avec la dernière rigueur le versement de la rançon pécuniaire, et menaçait hautement. La sédition vint à son secours : le 27 décembre 1797, un rassemblement armé et déployant le drapeau tricolore se forma autour du palais de Joseph Bonaparte, ambassadeur de France. Un détachement de cavalerie fut envoyé pour le dissiper. Dans ce moment le général français, Duphot, ayant, à côté de l'ambassadeur, voulu forcer le passage (1), fut tué d'une balle. Depuis plusieurs jours le pape était malade et le cardinal Joseph Doria, gouvernant en son nom, au lieu de se plaindre d'un attentat aussi évident contre l'autorité souveraine et la tranquillité publique, envoya faire des excuses à l'ambassadeur français, qui s'enfuit à Florence. Le cardinal écrivit, dans les mêmes termes de soumission, au prince Massimi, ambassadeur en France ; mais tout fut inutile. Le moment parut favorable au Directoire pour parvenir à ses fins. Le général Berthier prit le commandement de l'armée que Bonaparte avait laissée dans la marche d'Ancône, et le 29 janvier 1798, vint camper sous les murs de Rome. Il se fit précéder d'une proclamation, menaçante contre le pape, flatteuse pour le peuple, et dans laquelle il protestait de sa déférence pour la volonté des citoyens romains, de son attachement aux intérêts des gens de bien, de son respect pour les propriétés générales et particulières. Ce moyen ne pouvait guère manquer son effet sur cette partie corrompue des habitants d'une grande ville, qui espère tout d'une révolution, et sur la foule des gens timides et paisibles, dont la sûreté, compromise dans les convulsions d'une anarchie sans frein, trouve une garantie plus assurée dans un gouvernement usurpateur, mais ferme et puissant. Une députation solennelle vint prier le général français d'accomplir ses généreux desseins. Dès le lendemain (15 février), il entra dans la ville avec Masséna (*voy.* ce nom), l'un de ses lieutenants, et les spoliations commencèrent. Les scellés furent mis au Muséum, et dans les galeries, sur tous les objets précieux qui devaient faire désormais la proie de la grande nation. On avait proposé à Pie VI d'en soustraire une partie à l'avidité des vainqueurs : mais il opposa la bonne foi des traités, qu'il faut observer, même avec des scélérats ; et pas un anneau, pas un camée, ne furent détournés de leur place. On vendit à vil prix les statues et les vases qui ornaient la villa Albani, et le palais du cardinal Busca à Sainte-Agathe *de i Monti*. Pendant ce temps, on plantait un arbre de liberté au Capitole, on attachait des cocardes tricolores aux oreilles du cheval de Marc-Aurèle ; on créait un directoire composé

(1) Nous avons passé rapidement sur un fait consigné dans tous les Mémoires du temps, aujourd'hui connu et jugé par l'Europe entière. *Voy.* les *Mémoires* de l'abbé Georgel, les *Martyrs de la foi*, etc.

de sept membres, parmi lesquels figurait Bassal, (*voy.* ce nom), ex-curé constitutionnel de Versailles, et conventionnel. Tous ces bouleversements s'opéraient sous les auspices de l'armée conquérante, qui, par ces grands exploits remplissait les promesses de son général. Les spoliations qui devaient s'exercer sur la personne même du pape furent confiées à des commissaires très-habiles en ce genre, et capables des recherches les plus minutieuses (1). Pie VI fut dépouillé de ses meubles, de la plus riche partie de ses ornements pontificaux, de ses moindres bijoux. Sa bibliothèque particulière, composée de plus de quarante mille volumes, fut vendue à un libraire de Rome, pour douze mille écus en cédules. On eut néanmoins l'air de vouloir conserver au pape une ombre d'autorité; on lui fit proposer, par le général Cervoni, de prendre la cocarde tricolore. Pie VI la repoussa avec dignité : « Je ne connais point, dit-il, d'autre uniforme que » celui dont l'Eglise m'a honoré. » On était bien assuré d'avance de ce refus; et tout était préparé pour l'exécution des *grandes mesures*. Ce fut le commissaire Haller qui fut chargé de les annoncer, et de presser le départ du pape (2). Le S. P. alléguait son grand âge et ses infirmités : « Je suis à peine » convalescent, dit-il, je ne puis abandonner mon » peuple ni mes devoirs; je veux mourir ici. — Vous » mourrez partout, répliqua Haller : si les voies de » douceur ne vous persuadent pas de partir, on em» ploiera les moyens de rigueur pour vous y con» traindre. » Pie VI resté seul avec ses domestiques, parut pour la première fois accablé de douleur. Il entra dans son oratoire, se recueillit un instant dans le sein de Dieu, et reparut au bout de quelques moments : « Dieu le veut, dit-il, en reprenant sa sé» rénité ordinaire; préparons-nous à recevoir tout » ce que sa providence nous destine : » et pendant les 48 heures qu'il passa encore à Rome, il ne cessa de s'occuper des affaires de l'Eglise et de ses devoirs religieux. Le 20 février, le commissaire qui avait devancé le jour, le trouva prosterné aux pieds du crucifix. « Dépêchez-vous, » s'écria l'impatient exécuteur de cette violence sacrilége; et, le pressant de descendre l'escalier du Vatican, il ne le perdit point de vue qu'il ne fût monté dans la voiture qui l'attendait. C'est ainsi que ce vénérable pontife, fut arraché à son palais, et traîné au lieu encore incertain de son exil, à travers les ténèbres d'une nuit désastreuse, dont un orage épouvantable vint encore augmenter l'horreur. Un détachement de dragons, qui accompagnait la voiture, servit à écarter la foule que toutes les précautions d'une inquiète surveillance n'avaient pu empêcher de se tenir éveillée pour se précipiter sur les pas de son souverain. Le pape avait à ses côtés, son médecin, son maître de chambre, et devant lui quelques personnes de sa maison. A la porte Angélique, les commissaires lui déclarèrent qu'il était sous leur responsabilité, et lui firent prendre le chemin de Viterbe. Quelques adoucissements se mêlèrent néanmoins aux peines de sa position : sur la route, les paysans accouraient de toutes parts; les plus éloignés s'agenouillaient pour recevoir sa bénédiction; les plus près de la voiture exprimaient à haute voix leur douleur et leurs vœux. Quelques prêtres, des Français surtout (1), échappés à la colère des vainqueurs, heureux naguère des bienfaits d'une généreuse hospitalité, maintenant à peine couverts de vêtements convenables à la misère et à la nécessité de déguiser leur état, étaient parvenus à rejoindre l'illustre voyageur. Le pape les accueillit avec le plus tendre intérêt, se glorifiant de combattre, de souffrir avec eux, et de travailler aussi à mériter ces consolations sublimes que la religion seule peut donner. Le projet du directoire était de déporter le saint Pontife dans l'île de Sardaigne; mais il changea d'avis craignant que les Anglais ne vinssent le délivrer. Arrivé à Sienne, le pape fut logé au couvent des Augustins, qu'il habitait depuis trois mois, lorsqu'un événement extraordinaire le força d'en sortir. Le 25 mai, un tremblement de terre ébranla toute la maison, et le saint Père venait à peine de quitter sa chambre lorsque le plafond s'écroula. Transféré le 2 juin dans la chartreuse, près Florence, là, du moins, il put recevoir la visite du grand-duc, du roi et de la reine de Sardaigne : le premier, tremblant sous la surveillance tyrannique de la domination française; et les autres, récemment chassés de leurs états, où ils avaient laissé des souvenirs immortels de bonté et de vertus. On peut imaginer tout ce que dut avoir de touchant et d'admirable une telle entrevue, dans une circonstance qui rassemblait tant d'illustres et déplorables exemples de la fragilité des grandeurs humaines. « J'oublie, dans des » moments si doux, toutes mes disgraces, disait » Charles-Emmanuel au saint Père; je ne regrette » point le trône que j'ai perdu : je retrouve tout » à vos pieds. — Hélas! cher prince, répondait » Pie VI, tout n'est que vanité; nous en sommes, » vous et moi, la triste preuve. Portons nos regards » vers le ciel; c'est là que nous attendent des trônes » qui ne périront jamais. » Et ce couple auguste pressait le vénérable vieillard de l'accompagner en Sardaigne. « Venez avec nous, saint Père, lui disait » la sœur de Louis XVI, Marie-Clotilde, nous nous » consolerons ensemble : vous trouverez dans vos » enfants tous les soins respectueux que mérite un » si tendre père. » Pie VI se refusa à ces généreuses instances : il donna pour excuse son grand âge, ses infirmités, et surtout la crainte d'éveiller les soupçons de leurs farouches oppresseurs. Il fallut se résoudre à d'éternels adieux, et cette séparation cruelle altéra, d'une manière plus douloureuse encore, la santé du saint Père. Cependant il ne se ra-

(1) L'un d'eux banquier suisse et calviniste, nommé Haller, se fit distinguer par des manières insolentes et brutales. Rien n'échappait à sa vigilante rapacité. Après avoir fait main-basse sur les objets les plus précieux, il aperçut aux doigts du pape deux bagues, qu'il se fit remettre avec des menaces assez positives de s'en emparer de vive force. Il est vrai qu'il rendit le lendemain celle qui était d'une moindre valeur. On rougit de raconter tant de bassesses et d'infamie.

(2) Il est à remarquer que toutes ces vexations commencèrent le 13 février, jour de l'anniversaire de l'exaltation de Pie VI. C'était tous les ans une fête solennelle dans la cour pontificale. Quoique le pape fût malade alors, l'anniversaire fut célébré, par les cardinaux, dans la chapelle Sixtine.

(1) *Voy.* dans les *Martyrs de la foi*, l'entretien que le pape eut à Bologne avec M. l'abbé d'Auribeau, habillé en soldat.

lentit pas un instant dans les occupations les plus dignes de son courage. Malgré la difficulté des communications et la rigueur de la surveillance dont il était environné, le déplorable état des affaires de l'Eglise trouvait constamment en lui toute l'ardeur d'un zèle infatigable. Pendant cette première période de sa captivité, qui dura dix mois, il put profiter du moins de quelques moments de calme pour se livrer encore à des travaux dont l'utilité et la gloire rappelaient les plus beaux jours de son pontificat. Ce fut là qu'il reçut l'expression de la douleur du fidèle clergé de France, et particulièrement des évêques réfugiés en Angleterre. Le bref qu'il leur adressa en réponse, le 19 novembre 1798, rappelle et la haute éloquence de saint Léon, et l'onction pénétrante de saint Grégoire. Il imita aussi leur intrépidité, en combattant, avec non moins de vigueur le serment *de haine à la royauté*, que des ecclésiastiques faibles ou égarés avaient cru devoir prêter. Cependant les négociations secrètes des cabinets étrangers redoublaient les anxiétés du Directoire français, qui soupçonnait, avec raison, que la délivrance de Pie VI serait le but de leurs efforts. Par un calcul de perfidie, qui conciliait sa peur et sa cruauté, il voulait que le grand-duc chassât lui-même le saint Père de ses états. Le prince répondit que ce n'était pas lui qui avait appelé le pape en Toscane, et qu'il ne se chargerait pas de l'en faire sortir. Cette généreuse résistance fut punie bientôt après par l'envahissement de l'Etrurie. Dans le moment, on s'en tint à négocier; on fit proposer à l'Autriche de recevoir Pie VI au couvent de Moelk, près le Danube. L'imprudente jactance de l'ambassadeur français à Vienne dérangea ce projet (*Voy.* CHARLES-JEAN, II, 552). On sonda l'Espagne, qui exigea des conditions inacceptables au gré du gouvernement français. On parla de nouveau de la déportation en Sardaigne. On ne prit aucune résolution définitive, et les choses restèrent au même état. Au commencement de l'année 1799, les hostilités recommencèrent. Les armées russe et autrichienne menaçaient l'Italie, où la garde de l'auguste prisonnier devenait plus incommode, et pouvait gêner les opérations militaires. Le Directoire prit donc le parti de le faire transporter en France. Mais la maladie du pontife avait fait des progrès alarmants. La paralysie s'était établie sur une de ses jambes, qu'on avait couverte de vésicatoires. Ce fut en cet état qu'on l'enleva, le 1er avril pour le transférer à Parme, où il respira quelques jours, consolé par la visite de l'infant et de sa famille, et par les égards respectueux du commandant français (1): mais, le 13, des ordres plus rigoureux lui intimèrent un nouveau départ. Les médecins représentèrent en vain le danger d'un transport aussi brusque, aussi violent. Le commissaire français fit découvrir le lit du malade, inspecta les plaies avec cette brutalité farouche qui convenait si bien à sa mission, sortit un moment, et rentra presqu'aussitôt, en disant : *Il faut que le pape parte mort ou vif.* La résistance était inutile; elle pouvait être dangereuse en compromettant les souverains du pays, et le pape n'insista pas davantage sur ses propres souffrances. Le 14, conduit à Plaisance, il en partit le 15, pour Lodi, d'où il devait être transporté par Milan à Turin. Mais à peine avait-il passé le Pô que la crainte d'être surpris par les ennemis saisissant ses gardes, il fut ramené à Plaisance, pour regagner Turin par une autre route. Arrivé le 24 dans la capitale du Piémont, on le fit entrer à trois heures de la nuit dans la citadelle par la porte de secours, afin de tromper l'empressement du peuple, avide de jouir de sa présence. Il se croyait au terme de ses persécutions, lorsqu'il apprit le lendemain qu'il allait être transféré en France. « J'irai partout où ils voudront, » s'écria-t-il, en levant les yeux et les mains au » ciel : *Anderò dove vorranno;* » et le vendredi, 26, il est enlevé également pendant la nuit, et conduit à Oulx, où il est logé chez les chanoines réguliers. Le lendemain, on se mit en devoir de franchir le mont Genèvre : à peine a-t-on pu faire quelques préparatifs indispensables, pour le transport du prisonnier. Ses membres sont couverts de plaies. On est obligé de le soulever avec des sangles pour le placer dans une voiture. « On parvient enfin » à l'asseoir sur une espèce de chaise à porteur, qui » n'était guère qu'un grossier brancard. Les prélats » et les gens de sa très-modeste suite ont des mules » pour gravir les rochers. C'est en cet état que le » saint Père est porté sur la montagne. Pendant » quatre heures, il va, suspendu sur des sentiers » étroits, entre un mur de vingt pieds de neige et » des précipices effrayants. Des hussards piémontais » lui offrent leurs pelisses; il les remercie en di- » sant : Je ne souffre pas, et je ne crains rien; la » main du Seigneur me protége visiblement parmi » tant de dangers : allons mes amis, du courage! » mettons en Dieu notre confiance. » Le 30 au soir, ce lugubre cortége, qui ressemble déjà à un appareil de funérailles anticipées, entre dans Briançon. Pie VI touche enfin le sol de cette France, d'où l'on a vu sortir tous les maux de l'impiété, et où le ciel a préparé des miracles de repentir. Le peuple, honteux de ses crimes, de sa gloire et de sa misère, fatigué d'un gouvernement qu'il méprise et qu'il abhorre, commence à gémir des déplorables excès de l'irréligion et de la révolte. L'aspect déchirant de cette victime auguste, qu'on lui offre en sacrifice, le rappelle à des sentiments de piété, dont souvent il ne peut cacher les émotions : mais il est interdit au pape, enfermé dans l'hôpital, de s'approcher de la fenêtre près de laquelle la foule se presse pour s'efforcer de le voir. On le sépare des fidèles compagnons de son martyre (1), qu'on envoie à Grenoble. On ne lui laisse que son confesseur et un aide-camérier. Il passa vingt-cinq jours dans ce cruel isolement, qui eût duré plus longtemps sans doute, si les rapides progrès de Souwarow en Italie n'eussent inspiré de nouvelles frayeurs au Directoire, qui se détermina

(1) Cet estimable officier était M. Demongin (Louis), chef d'escadron de cuirassiers. Pie VI lui témoigna sa reconnaissance par le don d'un cheval magnifique. M. Demongin est mort, en 1841, à Mont-les-Franois (Haute-Saône), lieu de sa naissance.

(1) C'étaient l'archevêque de Corinthe, Spina, depuis cardinal, et archevêque de Gênes; le prélat Caracciolo, maître de chambre de sa Sainteté; le père Pie Ramera son chapelain; et son secrétaire, M. Marlotti.

à faire transporter le pape à Valence. Ce nouveau trajet fut mêlé de quelques consolations, qui purent adoucir du moins l'amertume de ses derniers moments. Pendant que le Directoire et ses odieux satellites cherchent encore à multiplier les outrages contre leur victime, les habitants du pays multiplient sur ses pas les témoignages d'amour, de douleur et de vénération. A Gap, à Vizille, à Grenoble surtout, un même sentiment a électrisé tous les cœurs. Les personnes de tout âge, les calvinistes même, expriment tout haut leur admiration et leur religieuse pitié. Les femmes se font remarquer par des traits de courage, et par cette ingénieuse sensibilité qui s'anime encore davantage à la vue du péril, et ne manque presque jamais de moyens de succès. Quelques-unes, déguisées en servantes, séduisent, à force d'argent, les gardes du pape, pour être reçues dans sa maison, et y exercer les plus humbles emplois. A son départ de Grenoble, une mère et ses deux filles suivent à pied la voiture jusqu'à Tullins. Sur la route, cent jeunes vierges, vêtues de blanc, se réunissent pour lui jeter des couronnes de fleurs. Le pape, souriant à ces hommages si purs, si naïfs, bénissait avec bonté cette innocente jeunesse. Quelquefois les gendarmes de son escorte se prêtaient à ces empressements, d'autres fois ils les repoussaient, suivant l'impulsion qu'ils recevaient de l'autorité supérieure, devenue plus défiante encore, et plus irrésolue, par les orages élevés dans son propre sein. Des cinq directeurs dont elle était composée, trois venaient d'être expulsés par une mesure extraordinaire (1), et ce changement convulsif donnait à toutes les opérations politiques une incertitude, une hésitation, qui annonçaient la faiblesse d'une puissance qui se voit sur le point de tomber en dissolution (2). Le 14 juillet, jour de sanglante mémoire, Pie VI arrive à Valence, accompagné de ses fidèles amis, qu'on lui avait rendus à Grenoble. Il fut logé à la citadelle, dans l'appartement du gouverneur, près le couvent des cordeliers, qui servait de prison à trente-deux prêtres, dont plusieurs avaient éprouvé la bienfaisance du pape, pendant leur séjour en Italie. Il fut sévèrement défendu à ces infortunés de communiquer avec leur bienfaiteur, et à celui-ci de sortir de l'enclos du jardin, « de peur, disait-on, » qu'il n'occasionnât du trouble et des rassemble- » ments. » Pie VI, indifférent désormais aux choses de la terre, aux outrages des hommes, ne songe plus qu'à se préparer au dernier des sacrifices. Tous ses moments sont consacrés à la prière. Quelquefois ces actes de piété sont interrompus par des regrets qui ne tombent que sur cet épouvantable déluge de maux qu'il va laisser après lui : « Mes » souffrances corporelles ne sont rien, disait-il, en » comparaison des peines de mon cœur... Les car- » dinaux et les évêques dispersés... Rome, mon » peuple....! l'Eglise! ah! l'Eglise....! voilà ce qui, » nuit et jour, me tourmente. En quel état vais-je » donc les laisser? » A ces pensées si amères, si douloureuses, se joignaient de nouvelles persécutions. Le Directoire, effrayé de plus en plus des progrès de Souwarow, avait ordonné, le 4 août, que le pape serait transféré à Dijon : « Bien entendu, ajoutait- » il, que le voyage sera fait aux dépens du Saint- » Père. » Il défendait même expressément qu'on s'arrêtât à Lyon; mais la maladie avait fait de tels progrès, que le moindre mouvement extraordinaire pouvait hâter l'instant fatal. Le 20 août, un vomissement violent annonça que la paralysie s'était jetée sur les entrailles : cet accident fut suivi d'un profond évanouissement dont les secours de l'art le tirèrent avec peine. Ces symptômes décidèrent le pape à demander le saint viatique, qu'il reçut placé dans un fauteuil, et revêtu de ses ornements pontificaux. La connaissance lui resta jusqu'à la fin : il expira le 29 août 1799, à une heure 25 minutes du matin. Il était âgé de 81 ans 8 mois et deux jours, et avait gouverné l'Eglise pendant 24 ans 6 mois et 14 jours. La nouvelle de sa mort ne se fut pas plutôt répandue dans le public, qu'une foule immense accourut pour rendre aux restes inanimés du saint martyr les hommages de sa vénération. L'autorité n'essaya pas même d'arrêter cet élan universel. Ceux qui ne pouvaient obtenir le plus simple objet qui eût appartenu au pontife, jetaient des fleurs sur son cercueil, et remportaient celles qui avaient pu y toucher. Le Directoire ayant permis qu'on observât, en cette circonstance, les formalités, et qu'on rendît les honneurs accoutumés, le corps fut embaumé et enseveli avec ses ornements, et les actes qui accompagnent la dépouille mortelle d'un souverain (1); et le cœur, avec les entrailles, renfermés dans une urne. Ce dépôt sacré resta dans la citadelle de Valence, jusqu'au moment où Bonaparte, devenu premier consul, publia une résolution prise le 30 novembre 1799, avec ses collègues, par laquelle ils arrêtèrent : « Que les honneurs de » la sépulture seront rendus à ce vieillard respec- » table par ses malheurs, qui n'a été un moment » l'ennemi de la France, que séduit par des con- » seillers perfides qui environnaient sa vieillesse, » ajoutant qu'il est de la dignité de la nation fran- » çaise, et conforme à la sensibilité de son carac- » tère, de donner des marques de considération à » celui qui a occupé un des premiers rangs sur la » terre, etc. » Cet acte, qui en imposa longtemps aux gens de bien, et qui annonçait de plus vastes desseins, fut exécuté d'une manière mesquine : l'inhumation fut faite dans le cimetière commun; un protestant eut seulement la permission de faire élever une petite voûte en maçonnerie, dont la porte fut murée, afin de reconnaître le lieu de la sépulture. Les choses restèrent en cet état, jusqu'au 15 juillet 1801, époque à laquelle le concordat, accordé par Pie VII à Bonaparte, servit de rançon à la dépouille mortelle de son prédécesseur, qui fut enfin transportée à la basilique de Saint-Pierre, à

(1) Treilhard, Merlin, et Laréveillère-Lepaux.

(2) C'était cinq mois avant la révolution du 18 brumaire; mais en ce moment, on avait déjà choisi secrètement pour chef unique du gouvernement, Joubert, qui fut tué le 19 août 1799, à la bataille de Novi.

(1) Ces actes sont l'inscription historique, sur des tablettes de cuivre, des pièces de monnaie de différentes espèces, frappées sous son règne, etc. L'épitaphe que l'on mit sur son cercueil, contenait ces mots très-remarquables :

In arce in qua obses Gallorum custodiebatur.

Rome, suivant les intentions du testament de Pie VI. (*Voy.* les détails très-curieux de cette exhumation dans les *Martyrs de la foi*, tom. IV, p. 330 et suiv.). Sur ses instantes réclamations, les entrailles ont été rendues à la ville de Valence. Un monument exécuté par un sculpteur français, M. Maximilien Laboureur, élève de Canova, décore le mausolée qui les renferme, et porte cette inscription, envoyée de Rome par le cardinal Spina :

Sancta Pii sexti redeunt p[æ]cordia Gallis :
Roma tenet corpus, nomen ubique sonat.

La longue durée du pontificat de Pie VI, ses qualités brillantes sous un aspect purement humain, plus admirables encore au point de vue religieux ; une fermeté imperturbable dans les combats qu'il eut à soutenir tour-à-tour contre les souverains et contre les peuples, des vertus touchantes dans les calamités qui l'accablèrent ; la vénération, l'enthousiasme qu'il ne cessa d'inspirer alors même que le prestige des grandeurs de la terre avait disparu, et la part qu'il dut prendre aux premiers, aux plus déplorables événements de la révolution européenne, lui assure une trop grande place dans l'histoire, pour qu'une foule d'écrivains ne se soient pas empressés de lui consacrer des souvenirs ou d'éloge ou de blâme. Ce fut la satire qui ouvrit la lice : elle profita du deuil de la religion pour insulter à ses regrets, quand elle ne pouvait encore répondre que par des larmes. Dans les derniers mois de 1798, c'est-à-dire pendant la captivité de Pie VI, parurent les *Mémoires historiques et philosophiques* (*voy.* BOURGOING, II, 172). Cet ouvrage, composé par ordre du directoire, est écrit d'un style plus amer qu'énergique, plus affecté qu'élégant, et très-souvent rempli de mauvais goût (1). Indépendamment des déclamations, des impiétés cyniques, qui font les grandes réputations parmi les incrédules, l'auteur tombe dans les contradictions les plus grossières. C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir peint Pie VI tour-à-tour comme entêté et irrésolu, comme impétueux et pusillanime, obligé cependant de rapporter tant de faits qui prouvent une liaison, une suite non interrompue dans toutes les parties d'un système où l'élévation des pensées n'excluait pas la modération, la bonté, la douceur des moyens d'exécution, il essaie d'attribuer tous les malheurs du pontificat de Braschi à la *timidité*, à l'*inconstance* de son caractère ; et bientôt il les rejette sur la fatalité des circonstances. Une telle instabilité de jugement dispense d'un examen plus approfondi (2). D'autres écrits ont vengé Pie VI de ces odieuses calomnies. Le premier est : le *Précis historique de la vie et du pontificat de Pie VI*, par M. Blanchard, Londres, 1800. Cet ouvrage répond aussi aux *Mémoires philosophiques* ; mais l'ouvrage le plus important qui ait paru sur ce grand pontife est : *Fasti del santo Padre Pio VI raccolti da G. B. Tavanti*, Florence, 1804, 3 vol. in-4. On peut lire encore avec intérêt dans les *Martyrs de la foi*, un article fort étendu et fort curieux ; *Viaggio del peregrino apostolico*, Rome, 1799, par un des personnages qui suivirent le pape à Valence ; les *Mémoires* de M. l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau ; et l'*Oraison funèbre de Pie VI*, prononcée en latin, à Venise, devant le conclave par Mgr. Brancadoro, trad. en franç. par M. l'abbé d'Auribeau, et imprimée en divers formats.

(1) C'est ainsi qu'en parlant de Marie-Thérèse, l'auteur nous apprend « qu'elle avait rapetissé son âme dans les langes de la dévotion. » Tom. 1er, pag. 228.

(2) Les rédacteurs des *Annales philosophiques, morales et littéraires*, donnèrent plusieurs articles sur les *Mémoires* de Bourgoing, et répondirent avec autant d'esprit que de vérité à toutes les vaines attaques de cet auteur.

* PIE VII (Barnabé-Louis CHIARAMONTE), né le 14 août 1742, à Césène, ville de la Romagne, était fils du comte Scipion Chiaramonte et de Jeanne Ghini, famille peu riche, mais très-considérée dans le pays. A 16 ans il embrassa la règle de Saint-Benoît, dans la célèbre abbaye du Mont-Cassin, et prit alors le nom de *Grégoire*. Il fut envoyé par ses supérieurs à Rome, où il acheva ses études dans le monastère de saint Paul *extra muros*, dont l'église, monument précieux et pour la religion et pour les arts, a été dévorée en 1823 par les flammes. Chiaramonte professa la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, et se fit remarquer par ses talents et sa piété. Aux vertus d'un religieux, il joignait les plus heureuses qualités du cœur et de l'esprit. Pie VI, dont il était parent, le tira du cloître pour le placer sur le siége de Tivoli. Quelque temps après, il fut attaché à l'administration du diocèse d'Imola, dont il devint évêque, et le 14 février 1785, il fut élevé à la dignité de cardinal. Son changement d'état ne fit que mettre dans leur jour la bonté et la modération de son caractère. A l'époque de l'invasion des Français en Italie, il n'épargna rien pour calmer l'effervescence des esprits. Une insurrection ayant éclaté dans Lugo, le pieux évêque adressa une touchante *pastorale* aux insurgés. N'en pouvant rien obtenir, il s'adressa au général Augereau, qui, touché de son zèle et de ses vertus, épargna les vaincus, et parvint à éviter un horrible massacre. Deux républiques venaient de s'établir en Italie, la *Cisalpine* et la *Cispadane*. Chiaramonte parvint à faire élire dans son diocèse des députés amis de la religion. Mais une *pastorale* où il rendait douteuse la compatibilité de la religion avec le système républicain, irrita les partisans du nouvel ordre de choses, et le prélat s'attendait au même sort que le cardinal Mattéi, renvoyé de son diocèse pour une semblable protestation ; cependant il ne fut pas inquiété. Quelque temps après, sa correspondance avec les cardinaux Mattéi et Giovannetti (*voy.* ces noms), fut interceptée ; on y trouva la *circulaire* que les trois prélats devaient adresser aux pasteurs de leurs diocèses, par laquelle ils leur enjoignaient d'inviter leurs paroissiens à prendre les armes en faveur de l'empereur d'Autriche et de la religion. On comprend les conséquences fâcheuses que cette circulaire pouvait avoir pour les trois cardinaux, si dans ce moment les Français n'avaient pas éprouvé des revers (1799). Aussitôt que la Romagne fut évacuée, l'évêque d'Imola publia une *Lettre pastorale* qui exhortait les fidèles à se soumettre aux vainqueurs. Après la mort de Pie VI, les cardinaux réunis à Venise en *conclave*, en donnèrent avis aux différents souverains catholiques, et n'oublièrent pas Louis XVIII, alors proscrit, et résidant en

Courlanda (1). Le 6 décembre 1799, s'ouvrit le conclave. Pendant trois mois, les suffrages se partagèrent entre les cardinaux Albani, Archetti, Bellizzoni, Martiniana; ils se réunirent enfin tous (2) sur Chiaramonte, qui fut élu le 14 mars 1800. Le nouveau pontife, pour honorer la mémoire de son prédécesseur, prit le nom de Pie VII. Il quitta Venise, le 6 juin, sur une frégate impériale, *la Bellone*, prit terre à Pesaro, et entra dans Rome le 3 juillet, au son des cloches et au bruit de l'artillerie du château Saint-Ange. Le premier soin du pontife avait été de s'entourer de personnes dont il connaissait le dévouement pour l'Eglise, il confia les principales charges de sa cour aux prélats Caraffa, Marotti (ex-jésuite), Balbi, Widmann, Falconieri, Simonetti, et l'abbé Annibal Schmid. Il créa le cardinal Roverella prodataire; et Consalvi, qui était auditeur de rote, fut nommé pro-secrétaire d'état, puis cardinal. Pie VII apporta la même prudence dans ses autres choix. Les ressources de l'état avaient diminué, mais il sut pourvoir à tout, et son gouvernement temporel et spirituel commença sous les plus heureux auspices. A peu près à cette époque, parut, à Venise, une brochure où, tout en démontrant les dangers produits par les maximes du jour, l'auteur suppliait le pape de rétablir les jésuites. « Leur destruction, » disait-il, a été une des principales causes de la » révolution française, qui n'aurait jamais éclaté, » si leur société avait été maintenue. » Pie VII se borna, pour le moment, à témoigner son affection pour cette compagnie, en publiant, le 7 mars 1801, un *bref* par lequel il permettait aux jésuites de s'établir en Russie, nommant, pour chef de l'ordre, François Kareu, délégué par le saint Siége. Trois ans après, et par un autre *bref* du 31 juillet 1804, il sanctionna leur établissement dans le royaume de Naples. Il s'occupa dans cet intervalle à diminuer les plaies qu'avaient laissées dans les Etats romains les troubles révolutionnaires. Il fallut entrer en composition avec d'avides acquéreurs des dépouilles de l'Eglise. Ces transactions furent très-onéreuses au trésor papal, déjà grevé, ainsi que les établissements publics, d'une dette énorme. Pie VII, en faisant un appel à l'amour de ses sujets pour l'aider à combler le déficit dans les caisses de l'état, donna le premier l'exemple des sacrifices que tous les nobles romains s'imposèrent. On retrancha dans le service du palais tout ce qui n'était pas indispensable, et le souverain de Rome vivait comme le plus simple particulier. En même temps, il rétablit l'ordre dans l'administration, satisfit au vœu public, en assurant le libre commerce des grains et de toutes les denrées de première nécessité. Une loi établit une répartition des impôts plus juste et plus modérée; enfin un *bref* réprima l'indécence des vêtements et fit cesser les scandales publics. Si, retenu par de graves motifs d'économie, Pie VII n'éleva point de somptueux édifices, il s'occupa de restaurer les anciens monuments. L'arc magnifique de Septime-Sévère, ceux de Tite et de Constantin, reparurent dans leur premier éclat. Une des vertus les plus éminentes de Pie VII était la modération, unie à la fermeté. Lorsque le cardinal Ruffo (*voy.* ce nom) avait forcé les Français d'abandonner Naples, la junte suprême établie pour juger les coupables (*voy.* FERDINAND IV), influencée par Nelson (*voy.* ce nom), avait agi avec la plus grande rigueur. Sans considération pour le rang, le sexe ou les services, des prêtres, et même des évêques, auxquels on n'avait à reprocher qu'un moment de faiblesse ou d'erreur, avaient péri du dernier supplice ou languissaient dans les fers. Pie VII, affligé, s'en plaignit par une lettre énergique. Le gouvernement napolitain donna pour excuse, que deux prélats faisaient partie de la junte, et que c'était à eux et non au roi à se justifier. Le pontife excommunia les deux prélats, Gervasio, archevêque de Capoue, et l'évêque Torrusio, vicaire apostolique de Naples, et commandant en second de l'armée de Ruffo. Le premier consul, Bonaparte, dès son arrivée au pouvoir, comprit que, sans la religion, il n'y a pas de gouvernement stable, et qu'en rétablissant le culte catholique, il remplirait les veux de la grande majorité des Français. La victoire de Marengo ayant affermi son autorité, il s'empressa d'ouvrir avec Pie VII des négociations, dont le cardinal Martiniana, évêque de Verceil, fut l'intermédiaire. Le consul pria le saint Père d'envoyer des délégués à Paris pour préparer un concordat. Cette mission fut confiée à Mgr. l'archevêque de Corinthe, Spina, et au P. Caselli, ex-général des servites, tous deux profonds théologiens. Malgré leur zèle et leur talent, mille difficultés retardèrent la conclusion du concordat. Enfin le cardinal Consalvi (*voy.* ce nom) vint à Paris, où il dut acheter le rétablissement du culte catholique par bien des sacrifices. Outre les trois légations que le pape fut contraint de céder définitivement à la France, le consul exigea une nouvelle circonscription des diocèses, et la démission des anciens évêques. Le plus grand nombre obéissant à la voix de leur pasteur suprême, se démirent de leurs siéges, mais quelques-uns s'y refusèrent. Le concordat fut donc signé à Paris le 16 juillet 1801, et Pie VII le ratifia à Rome le 15 août suivant. Afin de donner à cet acte une sanction plus imposante, le pontife publia, le 27 novembre, une bulle solennelle, et le cardinal Caprara vint en France donner l'institution aux nouveaux évêques, et terminer tous les arrangements relatifs aux affaires ecclésiastiques. La publication de *concordat* eut lieu à Paris le jour de Pâques, 18 avril 1802, et le retour à la religion fut célébré dans une cérémonie solennelle, où assistèrent les trois consuls et les principaux corps de l'état. Peu de temps après, Bonaparte fit sanctionner par le corps législatif des *articles organiques* qui altéraient sensiblement l'esprit et le fondement du concordat. Pie VII ne dissimula point la douleur que lui causait cette artificieuse conduite; et dans une *allocution*, prononcée en consistoire secret, le 24 mai

(1) S. M. leur fit la *réponse* suivante: « Nous reconnaissons » solennellement le pontife qui sera choisi par vous, et lorsque » *Celui* par qui règnent les rois nous aura rétabli sur le trône de » nos ancêtres, nous ferons respecter son autorité légitime dans » toute l'étendue de notre royaume, et nous justifierons notre titre » de *roi très-chrétien et de fils aîné de l'Eglise*. Donné à Millau, le 14 novembre 1799. — *Signé*, LOUIS. »

(2) Les scrutiens, lus au milieu du silence le plus imposant, sont unanimes moins une voie, celle de Chiaramonte Voy. *la vie de Pie VII*, par M. Artaud.

1802, il déclara aux cardinaux, « qu'en promulguant le concordat, on y avait ajouté plusieurs » articles dont il n'avait pas eu connaissance.... » Les réclamations du pontife ne furent écoutées qu'au moment où le consul se fit proclamer empereur. A l'exemple de Charlemagne, il voulut qu'un pape lui donnât l'onction royale, mais il exigea davantage, puisqu'au lieu de se rendre à Rome, il insista pour que le Pape vînt à Paris. Pour l'obtenir, il fit espérer au saint Père qu'il rendrait à la religion son ancienne splendeur. Pie VII, craignant que son refus n'eût les résultats les plus funestes, après avoir longtemps hésité, tint, le 29 octobre 1804, un consistoire secret, dans lequel il dit aux cardinaux : « Vénérables frères, vous voyez combien sont justes » et puissantes les raisons que nous avons d'entre» prendre ce voyage ; nous y sommes déterminés » par des vues utiles pour notre sainte religion. » Ce pontife quitta Rome le 2 novembre à l'entrée d'une saison rigoureuse : il fut dédommagé de ses fatigues par la joie vive que sa présence excita, non-seulement dans les villes d'Italie qu'il traversait, mais en France et surtout à Lyon, où le 13 il dit la messe dans la métropole, et donna, sur un balcon, la bénédiction à une foule immense, qu'il trouvait partout sur ses pas. « Que grâces en soient rendues » à Dieu ! » s'écria le saint Père dans l'excès de sa satisfaction paternelle. Il arriva le 25 à Fontainebleau ; sa première conférence avec Napoléon eut lieu à la croix de Saint-Hérem. Le 28, il entra dans Paris, où tous les corps de l'état lui furent présentés. Avant de quitter Fontainebleau, Pie VII avait exigé de Napoléon, que les évêques constitutionnels fussent tenus de donner une déclaration individuelle de leur entière soumission aux décrets de l'Eglise, conçue en ces termes : « Je déclare, en » présence de Dieu, que je professe adhésion et » soumission aux jugements émanés du saint Siége, » et de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, » sur les affaires ecclésiastiques de France. Je prie » sa Sainteté de m'accorder sa bénédiction aposto» lique. » Les cérémonies du sacre eurent lieu, le 2 décembre, dans l'église de Notre-Dame. Le 1er janvier 1805, le pape tint, à l'archevêché, un consistoire où il donna le chapeau à MM. de Belloi et Cambacérès. Le même jour dans un consistoire secret, M. Charles-Théodore de Dalberg, électeur chancelier de l'empire germanique, fut nommé par le Pontife archevêque de Mayence, au siége de Ratisbonne (que ce prélat administrait depuis 1803), métropole qui comprenait celles de Mayence, Trèves et Cologne, et les évêchés suffragants. C'était le prélude d'autres arrangements pour l'église d'Allemagne, qui n'eurent pas lieu. Le pontife donna ensuite le rochet à deux ecclésiastiques que S. S. venait de créer évêques de Poitiers et de la Rochelle; et le 22 mars, dans un nouveau consistoire, furent instituées les évêques pour les siéges vacants. Partout où sa Sainteté se présentait, elle était accueillie par des acclamations. Elle reçut des députations de tous les grands corps de l'état, et rien ne fut négligé pour que les honneurs dus à son rang et à sa dignité lui fussent rendus. Mais l'empereur éludait l'exécution des promesses qu'il avait faites au souverain Pontife, et après plusieurs conférences qui n'eurent aucun résultat, il partit pour Milan où il allait se faire couronner roi d'Italie. Pie VII, le cœur navré, se disposa à retourner à Rome, n'ayant retiré d'autres fruits de son pénible voyage, qu'un supplément aux fonds assignés au clergé de France, le rétablissement des missions étrangères, celui des prêtres de Saint-Lazare, et des sœurs de la charité. Après un séjour d'environ cinq mois à Paris, il se mit en route le 4 avril 1805, et fut reçu partout sur son passage avec le même enthousiasme qu'il avait excité à son arrivée. A Châlons-sur-Saône, il donna, après la messe, la bénédiction papale ; à Lyon, les jeunes gens formèrent sa garde d'honneur et firent le service de son palais. Pie VII rouvrit avec solennité l'église de Notre-Dame de Fourvières, objet de la dévotion des peuples. A Florence il reçut de la reine d'Etrurie l'accueil le plus distingué. Il logea au palais *Pitti*, et du grand balcon donna au peuple rassemblé la bénédiction papale. L'évêque de Pistoie (*voy.* Ricci) y vint abjurer ses erreurs aux pieds du saint Père qui lui pardonna. Pie VII quitta Florence le 10 mai, et à l'entrée des états de l'Eglise, il trouva l'ambassadeur d'Espagne et plusieurs seigneurs romains, qui étaient venus au-devant de lui. Le 16 juin il revit la capitale du monde chrétien au milieu de la joie générale, et ce jour heureux fut célébré par des réjouissances publiques. Le 26, sa Sainteté, dans un consistoire secret, fit part aux cardinaux des résultats de son voyage, et des preuves de respect et d'attachement qu'elle avait reçues du clergé et des fidèles de France. Elle ajouta que son séjour dans ce royaume avait resserré pour jamais les liens qui unissent les catholiques avec le chef de l'Eglise. Le conseil apostolique, que le pape avait établi avant son départ, et les administrateurs publics, méritèrent ses éloges pour le zèle avec lequel ils avaient rempli leurs fonctions. Pie VII, rassuré par les intentions pacifiques que lui manifestait Napoléon, put enfin s'occuper du bonheur de ses peuples. Voyant avec peine que le Code introduit dans les provinces italiennes, réunies à l'empire français, contenait sur le mariage et le divorce des dispositions contraires à l'esprit de l'Eglise, le pontife fit des représentations à Napoléon qui, six mois après avoir été sacré par Pie VII, n'y répondit que par l'occupation d'Ancône. Le pape se plaignit de ce procédé par une lettre autographe adressée à Napoléon ; mais il n'y eut aucun égard. Après la victoire d'Austerlitz, Napoléon adressa le 7 janvier 1806, à Pie VII, une lettre arrogante, dans laquelle il lui reprochait de suivre de mauvais conseils, et notamment ceux du cardinal Consalvi. Il ajoutait qu'il n'avait fait occuper Ancône que comme *Protecteur du saint Siége*, et pour empêcher que cette place ne fût souillée *par les Grecs ou par les Turcs*. Les justes griefs de Pie VII s'augmentaient de jour en jour. Le pape avait signé, le 16 septembre 1803, un *concordat* avec la république italienne; mais aussitôt qu'elle fut érigée en royaume, au mépris de ce traité, les domaines ecclésiastiques furent mis en vente, ainsi que les biens-fonds des évê-

ques. Des monastères furent supprimés ou réunis à d'autres. D'envahissement en envahissement, la puissance séculière s'arrogea une autorité exclusive sur les églises dépendantes du saint Siége. Le pontife fit de nouvelles réclamations, et comme elles n'eurent aucun succès, il cessa de donner des bulles pour les évêchés d'Italie. Dans le même temps Bonaparte s'empara des principautés de Bénévent et de Ponte-Corvo, sous le dérisoire prétexte qu'elles étaient un sujet de dispute entre la cour de Rome et celle de Naples. On promit au saint Père des indemnités qu'on ne donna point. Napoléon, après avoir chassé Ferdinand IV de ses états, plaça sur le trône de Naples, d'abord Joseph, son frère, puis son beau-frère Murat. Il donna en même temps Lucques et Piombino à madame Bacciochi, sa troisième sœur. D'après ce bouleversement, opéré en une seule année (1806), Pie VII avait tout à craindre, et pour ses propres états, et pour sa personne. Avant de porter ce dernier coup, Napoléon parut vouloir se concilier l'affection du clergé français; il rendit plusieurs décrets en sa faveur, et prit des mesures assez sages relativement aux établissements ecclésiastiques. Après avoir placé tous ses frères sur des trônes, Napoléon obsédait le saint Père de nouvelles demandes aussi indiscrètes que captieuses (1); il exigeait que le pape se joignît à la confédération du Rhin; qu'il fermât aux Anglais les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia, et en outre, qu'il cessât d'entretenir des relations avec l'Autriche, et le roi Ferdinand IV, alors à Palerme. Sur le refus d'accéder à de pareilles demandes, une armée française marcha sur Rome. On dit qu'elle ne ferait qu'y passer pour se rendre à Naples; mais, arrivée à la porte *del Popolo*, elle en désarma les gardes, et le 2 février 1807, Miollis (*voy.* ce nom) s'empara du château Saint-Ange. Presque aussitôt le canon fut braqué devant le palais Quirinal, et le pape sommé de satisfaire aux exigences de Napoléon, à défaut de quoi l'armée française occuperait les états romains. Six cardinaux napolitains reçurent l'ordre de se rendre dans leur pays. Dans le mois de mars, quatorze autres cardinaux italiens furent également renvoyés chacun dans leur patrie. Le 2 avril suivant, Napoléon rendit, à Saint-Cloud, deux décrets, dont l'un réunissait *à perpétuité* au royaume d'Italie les provinces d'Urbin, d'Ancône, de Macerata et de Camérino; l'autre prononçait la confiscation des biens des cardinaux, prélats, et autres employés à la cour de Rome, qui ne se rendraient pas dans leur pays natal. Le 7 avril, un détachement força la porte du palais pontifical, et en désarma la garde; le prélat Cavalchini, gouverneur de Rome, fut exilé à Fenestrelle. Le chef de l'Eglise, malgré ces persécutions, n'oubliant pas les intérêts de la religion, le 10 avril, déclara *vénérable* Marie-Clotilde de France, reine de Sardaigne; et le 24 mai, décréta la *canonisation* de cinq *bienheureux*, savoir François Caracciolo, Benoît de Saint-Philadelphe, Angèle Merici, Hyacinthe Marescotti, et Colette Boilet, française. Depuis quarante ans (1767), Rome n'avait point vu une pareille solennité. Le 11 juin, des officiers français ayant pénétré dans l'appartement du cardinal Gabrielli, pro-secrétaire d'état, mirent les scellés sur ses papiers, et renvoyèrent ce prélat à son évêché de Sinigaglia. Dès le 16 mars, sa Sainteté avait informé les cardinaux de tout ce qu'il avait eu à souffrir depuis l'entrée des Français à Rome. Le pape tint un nouveau consistoire, le 11 juillet, dans lequel il protesta contre les mesures que ses ennemis employaient envers sa personne et son Eglise. Il fit adresser secrètement à tous les prélats et curés des états romains une instruction dont le but était de les prémunir contre les piéges que leur tendraient les ennemis communs, en exigeant, entre autres choses, un serment absolu, et ne leur permettant que la formule conçue en ces termes : « Je » promets et jure de ne prendre part à aucune » conspiration, complot ou sédition contre le gou» vernement actuel, comme aussi de lui être soumis » et obéissant dans tout ce qui ne sera point con» traire aux lois de Dieu et de l'Eglise. » Le général Miollis demanda, le 31 décembre, d'être admis avec son état-major, auprès de sa Sainteté, pour la complimenter à l'occasion de la nouvelle année. Pie VII, sans s'écarter de la modération dont il avait fait preuve tant de fois, se borna à lui faire dire que, « malgré sa tendresse pour la nation française, » qui lui avait donné tant de témoignages de res» pect et d'attachement, il ne pouvait voir des » personnes qui étaient, peut-être contre leurs » propres sentiments, les exécuteurs d'un plan igno» minieux, et qui avilissaient aux yeux du monde » entier l'auguste caractère du chef de l'Eglise et » du souverain de Rome. » Pendant que le saint Père était soumis à la surveillance la plus vexatoire, les gardes civiques de nouvelle création commettaient, dans les villes et les campagnes, les plus grands désordres. Le pontife s'en plaignit dans une lettre à Miollis, pleine d'un noble courage; mais on n'eut aucun égard à ses justes réclamations. Il défendit par un bref, secrètement répandu, tout enrôlement pour une nation étrangère, offrant le pardon à tous ceux qui, étant enrôlés, se retireraient immédiatement : ces mesures ne produisirent que peu d'effet. Les journaux de Rome, rédigés sous l'influence française, tâchaient de jeter le discrédit et le ridicule sur les prêtres, sur leurs fonctions, et n'épargnaient pas même le chef de l'Eglise. Pie VII fut vivement affecté d'entendre répéter par la gazette romaine les harangues prononcées devant Napoléon, le 27 octobre 1808, par les députés du Musone, du Tronto, et du Melauro, provinces enlevées au saint Siége, dont ce passage tiré de la réponse de Bonaparte avait fait connaître la substance... « La théologie » qu'ils apprennent (les prêtres) dans leur enfance » leur donne des règles sûres pour le gouverne» ment spirituel, mais elle ne leur en donne aucune » pour le gouvernement des armées et pour l'ad» ministration; ils doivent en conséquence se ren» fermer dans le gouvernement des affaires du » ciel... » La même gazette reproduisit le *Rapport sur la situation de l'empire*, du 2 novembre 1808,

(1) Nous ne comptons pas au nombre de ces demandes celles qui sont mentionnées dans une lettre apocryphe de Pie VII, du 5 février 1808 : c'est par erreur qu'elle se trouve dans plusieurs éditions de sa *Correspondance*.

dans lequel on supposait que le Pape avait consenti aux articles organiques, relatifs au *concordat*. Pie VII ordonna au cardinal Pacca de déclarer, en son nom, aux ministres étrangers, résidant à Rome : « Que ni le concordat ni les lois organi- » ques ne pouvaient faire cesser la distinction mar- » quée par Dieu même entre les deux puissances » spirituelle et temporelle, ni donner à Bonaparte » la juridiction divine, accordée à l'Eglise et à son » chef visible......; qu'il était faux que le concor- » dat eût reconnu et consolidé *l'indépendance de* » *l'état de l'Eglise en France*...; enfin, qu'il était » calomnieux de dire que le concordat *eût consacré* » *la tolérance des autres cultes*, etc. » Le déplorable état où se trouvaient l'Eglise et son chef ne permettant pas de tolérer des réjouissances tumultueuses, Pie VII fit avertir les curés de Rome qu'il n'y aurait pas de carnaval pour l'année 1809. Aussitôt que le commandant en fut instruit, il fit insérer dans la *Gazette de Rome* que sa Sainteté autorisait les masques, les courses, les banquets, etc. Cependant aucun ouvrier ne voulut préparer les charpentes nécessaires pour les courses; le carnaval arriva, et les rues furent désertes. Le peuple romain donna un témoignage non moins éclatant de son dévouement, en célébrant avec pompe les journées des 14 et 21 mars, époques de l'élection de Pie VII, et de son couronnement à Venise. Sur ces entrefaites, le général Lemarois vint remplacer Miollis, et la position du saint Père ne fit qu'empirer. Enfin arriva la terrible catastrophe, et la plus violente usurpation fut consommée. Enivré par ses conquêtes, Bonaparte rendit un décret daté de son camp de Vienne, le 17 mai 1809, qui commence ainsi : « Considérant que lorsque Charlemagne, » empereur des Français, *notre auguste prédéces-* » *seur*, fit don *aux évêques de Rome* de diverses » contrées, il les leur céda à titre de fiefs, pour as- » surer le repos des sujets, et sans que Rome eût » cessé, pour cela, d'être une partie de son em- » pire... etc. » Suivent les articles dans lesquels est nommée une consulte extraordinaire, composée de MM. Miollis, Salicetti, Degérando, Jeannet, etc. Le pontife, après avoir vainement protesté contre cet acte d'iniquité, n'ayant plus de mesures à garder, lança une bulle d'excommunication contre les auteurs, complices et fauteurs de cette usurpation et des maux qui affligeaient l'Eglise. La bulle, datée de Sainte-Marie-Majeure, le 10 juin 1809, fut le lendemain publiquement affichée. Le 6 juillet, le saint Père adressa à ses sujets une *Proclamation* où il se plaignait des cruelles vexations qu'il avait éprouvées, et manifestait ses craintes qu'on ne voulût l'arracher de Rome. S'attendant à la plus criminelle de toutes les violences, Pie VII avait fait murer les principales avenues du Quirinal. Le 5 juillet, il apprit qu'il devait être enlevé dans la nuit. Il pouvait en appeler à son peuple; mais il voulut éviter l'effusion du sang. Il se contenta d'ordonner à ses gardes la plus exacte surveillance : précaution inutile. Un traitre, François Basolas, ancien porte-faix du Quirinal, et auquel le pape avait fait grâce de la vie, servit de guide aux Français, conduits par le général Radet (*voy.* ce nom). A une heure du matin, un gros détachement de troupes entoure le Quirinal; des officiers de police avaient été mis aux aguets dans les environs. Le général, avec son état-major, attendait dans le palais Colonna l'issue de son audacieuse entreprise; Radet et les siens escaladent les murs du jardin; on arrive au corps-de-garde des Suisses, qui n'était composé que de trente-huit hommes. Leur commandant fait demander au pape s'ils devaient repousser la force par la force; et sur la réponse de Pie VII, ils se laissèrent désarmer. Les portes des appartements du saint Père sont brisées; le général entre le chapeau sous le bras; le pontife, entouré des cardinaux Pacca et Despuig, écrivait à son bureau; sa figure était calme, celle de Radet paraissait agitée. Il fut quelques instants sans pouvoir prononcer un seul mot; enfin, d'une voix tremblante, il dit au pape « qu'il avait une mission bien » désagréable à remplir, mais qu'ayant prêté ser- » ment d'obéissance et de fidélité à l'empereur, il » ne pouvait se dispenser de s'en acquitter... » — « Pourquoi venez-vous troubler ma demeure? » lui dit Pie VII avec dignité. « Que voulez-vous...? » A ces paroles, les soldats ôtèrent tous leurs chapeaux. Le général ajoute alors, qu'il vient lui proposer de la part du gouvernement français, d'abdiquer sa souveraineté temporelle, qu'à cette condition sa Sainteté pouvait rester tranquille à Rome. Pie VII levant les yeux au ciel, et le montrant de la main : « Je n'ai agi, en tout, répondit-il, qu'après avoir » consulté l'Esprit saint, et vous me mettrez en » pièces (*me taglierete in pezzetti*) plutôt que de me » faire rétracter ce que j'ai fait. » Le général ayant insisté, le saint Père répondit : « Et si vous avez » cru devoir exécuter de pareils ordres de votre em- » pereur, à cause du serment que vous lui avez » prêté, pensez-vous que nous puissions abandon- » ner les droits du saint Siége, auquel nous som- » mes liés par tant de serments? nous ne pouvons » renoncer à ce qui ne nous appartient pas. Le do- » maine temporel est à l'Eglise romaine, nous n'en » sommes que les administrateurs. Au reste, après » ce que nous avons fait pour votre empereur, nous » ne devions pas en attendre ce traitement... » — « Je sais, dit le général, que l'empereur vous a » beaucoup d'obligation... » — Il m'en a plus encore » que vous ne pensez, » ajouta Pie VII, avec un accent expressif... Radet signifia alors au pape qu'il devait le conduire chez le commandant en chef, pour y apprendre sa destination définitive. On permit au saint Père de se faire accompagner du cardinal Pacca (*voy.* ce nom). On les fit entrer dans une voiture, qu'un gendarme ferma à clef : avant d'y monter, le pape donna sa bénédiction à la ville de Rome. La voiture, au lieu de se diriger vers la demeure du général en chef, sortit par la porte *Salara*, tourna les murs, et, à trois heures du matin, arriva au dehors de la porte *del Popolo*. Le pape se plaignit avec douceur à Radet de son artifice, et de l'avoir fait partir sans les personnes qu'il avait désignées pour l'accompagner. Radet lui répondit que ces personnes le rejoindraient au plus tôt avec les provisions qui lui seraient nécessaires; et il ajouta : « Saint-Père, il est encore temps de signer votre ré-

» nonciation aux droits temporels. » — Non! fut la seule réponse du courageux pontife. La voiture était entourée d'un piquet de gendarmes; le général Radet était assis sur le siége. On avait placé partout des relais. A la *Storia*, les postillons, fondant en larmes, se jetèrent aux genoux du pape, qui leur donna sa bénédiction. *Figli miei coraggio ed orazione*, leur dit-il : « Courage, mes enfants, courage et » prière. » Quelque précaution qu'on prît, on devinait dans presque tous les endroits par où il passait, que c'était le pape que l'on emmenait captif; partout l'inquiétude et l'affliction se montraient sur les visages, et on n'entendait que des soupirs et des sanglots. On ne saurait exprimer la douleur que ressentirent les Romains, quand ils apprirent l'enlèvement de leur souverain. Après dix-neuf heures d'une marche précipitée, on arriva à Radicofani, où le pape fut rejoint par le prélat Doria, le neveu du cardinal Pacca, un chapelain, un chirurgien et deux domestiques. A Poggibonzi, la voiture versa : Radet eut un poignet démis et sa Sainteté reçut une forte commotion. L'auguste victime calma l'effervescence du peuple, qui paraissait disposé à l'arracher des mains de ses persécuteurs. Non loin de Turin, près de Rivoli et de Suze, le saint Père, qui avait déjà eu quelques atteintes de fièvre, se trouva mal : il dit à M. Boissard, colonel de gendarmerie, qui avait remplacé Radet : « Avez-vous » ordre de me conduire mort ou vif? Si votre ordre » est de me faire mourir, continuons la route; si-» non, je veux m'arrêter. » On fit halte quelques heures, et l'on arriva le soir au Mont-Cenis, où le pape passa deux jours à l'hospice. A Nice, où il arriva le 7 août, le saint Père reçut des marques touchantes de respect et d'attachement : l'ex-reine d'Etrurie et son fils exilés dans cette ville (*voy.* MARIE-LOUISE), vinrent se jeter aux pieds du pape, et lui demander sa bénédiction. Le soir, toute la ville fut illuminée, excepté les maisons des autorités françaises. Le lieu d'exil fut fixé pour Pie VII à Savone. On chercha à l'éblouir par le faste de son palais, par un nombreux domestique, et un riche traitement. La cathédrale de Savone reçut le nom de *chapelle papale* : M. César Berthier fut nommé *maître du palais du pape*, qui était gardé plus strictement même qu'au Quirinal. Croyant pouvoir mieux les surveiller, Napoléon fit venir à Paris tous les cardinaux qui se trouvaient à Rome lors de l'enlèvement du saint Père, et n'en excepta que ceux qui étaient malades. Lors du divorce de Bonaparte avec Joséphine, on ne daigna pas, dans un acte aussi important, consulter le chef de l'Eglise : ce fut l'officialité de Paris qui le prononça. L'empereur avait exigé que les cardinaux fussent présents à la cérémonie de son mariage avec Marie-Louise : treize n'y ayant pas assisté, on leur retira leurs pensions, et on leur enjoignit de ne plus paraître qu'en noir; ce qui donna lieu à la distinction des *cardinaux rouges* et des *cardinaux noirs*. Malgré la surveillance à laquelle on avait soumis le saint Père, d'abondants secours lui venaient des fidèles italiens et français : il entretenait même une correspondance secrète avec ses serviteurs les plus affidés. Cependant Bonaparte remplaça, de son propre mouvement, quelques évêques décédés en France et en Italie : ne pouvant prendre les informations nécessaires, le pape refusa d'expédier les bulles. Napoléon assembla, le 16 novembre, une commission chargée de pourvoir aux besoins de l'Eglise; elle était composée des cardinaux Maury et Fesch, de cinq évêques, du P. Fontana et de l'abbé Emery, supérieur-général de Saint-Sulpice. On lui présenta trois séries de questions : la première concernant le gouvernement de l'Eglise, la seconde le concordat, la troisième les églises d'Italie, d'Allemagne, et la bulle d'excommunication. Elle termina ses travaux le 11 janvier 1810. Son rapport, sans heurter trop fortement les principes, montre néanmoins quelque complaisance pour un despote facile à irriter. Le 25 février parut un décret portant que l'édit de 1682 sur les 4 articles du clergé était loi de l'empire. Le 17, un sénatus-consulte avait décidé que le pape prêterait serment de ne rien faire contre les quatre articles. Tous les moyens furent employés par Napoléon pour arracher au pape son assentiment. Les cardinaux Caprara, Maury et l'évêque de Casal, furent envoyés successivement à ce sujet auprès de Pie VII; mais le vertueux Pontife demeura inflexible. Le cardinal Fesch qui ne se montrait pas disposé à seconder les vues de Napoléon, fut renvoyé à Lyon et Maury le remplaça sur le siége de Paris. Ce prélat crut pouvoir imiter la conduite des évêques nommés par Bonaparte, qui s'étaient fait investir par les chapitres du titre d'administrateurs spirituels des diocèses vacants; il écrivit même au pape pour lui annoncer sa nomination. Le saint Père lui répondit par un *bref*, du 5 novembre 1810, dans lequel il lui ordonne de renoncer à l'administration du siége de Paris, le menaçant, en cas de désobéissance, d'agir à son égard conformément aux saints canons. La police impériale fut mise en mouvement pour découvrir ceux qui avaient répandu ce *bref*. M. d'Astros, vicaire-général de Paris, conduit au château de Vincennes, fut sommé de donner sa démission ou de dénoncer la personne qui lui avait communiqué ce *bref* : il ne voulut faire ni l'un ni l'autre. Les cardinaux Gabrielli et Oppizzoni, et le P. Fontana, furent également enfermés à Vincennes; d'autres ecclésiastiques furent emprisonnés. Le système de persécution contre le pape devenait de jour en jour plus tyrannique. Tandis qu'il se promenait, le 7 janvier 1811, dans les jardins de son palais, des agents de police s'introduisirent dans les appartements de sa Sainteté, fouillèrent dans son secrétaire particulier, et saisirent tous ses papiers, parmi lesquels se trouvèrent un *bref* qui conférait au cardinal de Pietro des pouvoirs extraordinaires, et un autre adressé au vicaire-général de Paris (1). On priva dès lors

(1) Ce *bref*, du 18 décembre, adressé à M. d'Astros, déclarait « nul et sans effet tout ce que ferait le cardinal Maury, sciemment » ou par ignorance, dans l'administration du diocèse de Paris. » Napoléon, irrité de ce nouveau *bref*, fit révoquer, par le chapitre, les pouvoirs de M. d'Astros. Par un autre *bref*, du 2 décembre 1810, le saint Père déclara que l'évêque de Nancy, nommé par Bonaparte à l'archevêché de Florence, ne pouvait administrer ce diocèse, d'après le concile œcuménique de Lyon, qui défend à celui qui a été élu pour une église, de se charger, avant d'avoir reçu l'institution canonique, de l'administration spirituelle ou temporelle de cette église. Le chapitre de Florence ayant adhéré

le pape d'encre, de plumes, de papiers et on le sépara du prélat Doria, de son confesseur, de tous ceux enfin qu'on soupçonnait d'avoir facilité sa correspondance. L'évêque même de Savone fut compris dans cette mesure tyrannique On signifia, en outre, au saint Père, qu'il ne pourrait plus sortir de ses appartements. Cependant, soit honte, soit remords, Napoléon révoqua cet ordre cruel au bout de dix-sept jours, et tout fut remis sur l'ancien pied. Dans cet état de choses, Napoléon convoqua une seconde commission d'évêques, préparatoire au concile où l'on devait discuter les bulles et les dispenses ecclésiastiques. La commission répondit aux deux questions qui lui furent faites sur ce sujet : 1° que dans les circonstances où l'on se trouvait, c'était aux évêques que les fidèles devaient s'adresser pour obtenir les dispenses, mais seulement pour tout ce qui était relatif aux besoins journaliers; 2° que puisque le pape refusait les bulles sans alléguer aucune raison canonique, le moyen le plus sage était de faire ajouter au concordat une clause portant que sa Sainteté donnerait l'institution dans un temps déterminé, faute de quoi le droit d'instituer serait dévolu au concile de la province. Quatre évêques furent choisis pour se rendre en députation auprès du pape, munis d'un message signé de douze évêques qui s'étaient réunis chez le cardinal Fesch. La députation fut reçue avec bienveillance par Pie VII, qui, quoique méconnu et captif, ne pouvait jamais démentir sa bonté naturelle. On assure que le pape promit, le 19 mai, qu'il accorderait l'institution canonique, dans les formes voulues par le concordat; mais il paraît qu'en résumé, le saint Père n'avait prétendu accorder aux métropolitains que des pouvoirs provisoires. Il déclara, en même temps, qu'il ne ratifierait jamais l'usurpation de sa souveraineté temporelle, et qu'il ne prêterait point le serment demandé par le sénatus-consulte du 17 février 1810. Il parut décidé à vivre des secours des fidèles, et refusa de nouveau les deux millions en biens ruraux que le même acte lui assurait. Le concile des évêques de France et d'Italie s'ouvrit le 17 juin 1811 dans l'église métropolitaine de Notre-Dame. Il était composé de quatre-vingt-quinze membres, savoir : six cardinaux, neuf archevêques, et quatre-vingts évêques. Depuis le concile de Trente, on n'avait pas vu une si nombreuse réunion de prélats. Le cardinal Fesch présidait : il prêta le premier le serment d'être attaché à la foi, et de rendre au pontife romain une véritable obéissance, et reçut ensuite le même serment des pères du concile. Après cette première séance, il n'y eut que des congrégations générales ou particulières à l'archevêché. Bonaparte avait voulu former un bureau de police dans l'assemblée, afin de l'influencer. Cette mesure excita de justes réclamations. Les évêques italiens se plaignirent que, dans l'*adresse*, on eût suivi les quatres articles de 1682, qu'ils ne reconnaissaient pas, et protestèrent contre cette partie de l'adresse. En même temps, l'évêque de Chambéry proposa d'aller réclamer de Bonaparte la liberté du saint Père : cette proposition n'eut pas de suite. L'évêque de Nantes lut de nouveau, dans la cinquième congrégation, l'adresse qu'il avait rédigée, et qui avait été retouchée par la commission; mais le prélat s'étant avisé de dire qu'elle avait eu l'approbation de l'empereur, cet aveu servile excita l'indignation de toute l'assemblée. Les débats devinrent plus vifs à la lecture du paragraphe relatif à l'*excommunication*, qui fut retranché; mais Napoléon ne voulut point recevoir l'adresse avec cette suppression. Enfin, dans une nouvelle congrégation (du 8 juillet), l'assemblée déclara qu'elle estimait *qu'avant de prononcer sur les questions qui lui étaient proposées, le concile, pour se conformer aux règles canoniques, devait solliciter la permission d'envoyer au pape une députation qui lui exposât l'état déplorable des églises*, et qui conférât avec lui sur *les moyens d'y remédier*. Cette décision irrita fortement Bonaparte. Pour le calmer, quelques prélats concertèrent avec lui un projet de décret contenant en substance « que l'empereur nommerait à tous les sièges vacants; que le pape donnerait, six mois après, l'institution canonique, et que, ce délai expiré, on procéderait à l'institution canonique et à la consécration. » Ce décret fut rejeté par l'archevêque de Bordeaux; le lendemain (9 juillet), l'évêque de Gand s'unit à lui, et six autres membres rétractèrent leur première approbation. Il ne resta que quatre voix en faveur du décret. Alors le concile décida que le décret, *avant d'avoir force de loi, devait être soumis à l'approbation du saint Père.* Mais Napoléon cassa le concile le 10 juillet. Deux jours après, les évêques de Gand, de Tournai et de Troyes, furent conduits au Donjon de Vincennes. On essaya ensuite de reformer le concile. Le 5 août, on tint une congrégation générale, où l'on vota par assis et levé, afin d'ôter toute liberté aux suffrages : le décret proposé par l'empereur fut adopté. Napoléon, un peu calmé, permit aux cardinaux Doria, Dugnani, Roverella, Ruffo (Fabrice), et de Bayanne, d'aller trouver le pape qu'ils étaient chargés d'amener à des concessions. Arrivés à Savone, ils reçurent un bon accueil du saint Père, qui, cédant à leurs instances, confirma le 20 septembre, par un *bref*, qui fut alors imprimé, le décret du 5 août. Dans ce bref si extraordinaire dont le cardinal Roverella fut l'auteur principal, le pape reconnaît les évêques assemblés à Paris comme formant un *concile national*; et de plus, il les félicite de leur soumission filiale, et de la *véritable obéissance* qu'ils ont témoignée pour lui et l'église romaine, cette *mère et maîtresse de toutes les autres*. Ces dernières expressions irritèrent Bonaparte qui ne voulut point accepter ce bref, et rappela les cardinaux à Paris. C'est ainsi que se termina ce simulacre de concile, convoqué avec tant d'éclat et qui avait réuni les prélats des deux principaux pays soumis à l'Eglise catholique. Depuis trois ans le pape vivait dans une dure captivité, toujours égal à lui-même, calme et résigné, ne se laissant point abattre par tant d'infortunes. Des prélats distingués, un envoyé de la cour d'Autriche, qui fit exprès le voyage de Savone, ne purent obtenir aucun adoucissement à sa position. Le soir du 9 juin 1812, on intima l'ordre au pontife de se préparer à rentrer en France. Il reçut l'injonction

aux décisions du saint Père, ses membres furent destitués ou emprisonnés.

de quitter ses habits, qui auraient pu le faire reconnaître en chemin. Parti dans la matinée du 10, il fut rejoint près de Turin par l'archevêque d'Edesse, M. Bertazzoli. Arrivé malade à l'hospice du Mont-Cenis, au milieu de la nuit, le pape y reçut l'*extrême-onction* dans la matinée du 14; la nuit suivante il dut continuer le voyage; et le 20 juin, au matin, il arriva à Fontainebleau. Le Pontife fut obligé d'attendre dans une maison voisine qu'on eût reçu l'ordre de lui ouvrir le Palais. Les cardinaux qui étaient restés à Paris, et les autres prélats, furent invités à aller lui offrir leurs hommages. Ils avaient été précédés par le ministre des cultes et l'intendant de la couronne. Le train de magnificence où l'on mit le service du saint Père, l'espèce de liberté qu'on semblait lui accorder, et le pouvoir d'admettre à sa messe tous les fidèles qu'il en jugerait dignes, auraient pu faire croire que la bonne intelligence était rétablie entre l'empereur et le chef de l'Eglise. Le journal officiel appuyait cette opinion en annonçant que le *pape était libre*. Cependant Pie VII accueillait tout le monde avec son affabilité ordinaire. Il demanda seulement de n'être plus obligé de recevoir un cardinal qui s'était fait l'agent de son persécuteur. Son cœur paternel était navré de douleur en voyant ce même persécuteur sévir en France et en Italie contre les ecclésiastiques les plus attachés aux règles de l'Eglise. Napoléon, par ses apparences de réconciliation avec le saint Père, voulait l'amener à un second concordat. De retour de sa désastreuse campagne de Russie, il entoura le pape de prélats, qui lui faisant craindre un schisme dans l'Eglise, le déterminèrent enfin à promettre de se prêter aux moyens de conciliation qu'on lui présenterait. D'après cette promesse, le 19 janvier 1813, Napoléon se présenta directement devant le Pape, le prit dans ses bras, le baisa au visage et lui fit mille démonstrations d'amitié. Les jours suivants il y eut d'autres entretiens entre le pape et Napoléon. Enfin le 25 janvier le nom de Pie VII fut apposé sur un papier qu'on lui dit contenir les préliminaires d'un nouveau concordat et que l'empereur signa sur le champ après lui. C'était le concordat même qui n'eut et ne devait avoir aucune valeur. Napoléon ne devait donner à cet acte aucune publicité jusqu'à ce que les conditions eussent été réglées de part et d'autres. Mais craignant que le pape ne révoquât ce qu'il avait accordé, il le fit publier et présenter au sénat par Cambacérès, le déclarant *obligatoire dans tout l'empire français*, et renvoyant devant les tribunaux les évêques et les métropolitains qui ne s'y soumettraient pas. Cependant le pape, revenu de l'indigne surprise qui lui avait été faite, se hâta de rétracter l'acte qu'il avait signé par son bref du 24 mars, adressé à Napoléon lui-même, qui serait encore un monument d'une sublime raison, s'il n'en était pas un d'un admirable courage. A part l'ordre d'éloigner de Fontainebleau quelques-uns des cardinaux, soupçonnés d'avoir encouragé le pape dans sa rétractation, Napoléon se conduisit comme s'il n'eût pas eu connaissance de cette pièce. Cependant les événements marchaient, et Napoléon, malheureux à la guerre, résolut d'entamer de nouvelles négociations avec le saint Père, qui déclara positivement qu'il ne s'en occuperait qu'à son retour à Rome. Le 17 janvier 1814, M. de Beaumont, évêque de Plaisance, lui présenta un projet de traité, par lequel on rendait au saint Père la partie occidentale de ses états. Le pape répondit : « La restitution de mes états est un acte de justice, » et ne peut devenir l'objet d'un traité. Il est inu» tile de me presser à cet égard : tout ce que je » ferai ici paraîtrait l'effet de la violence, je ne de» mande qu'à retourner à Rome; et alors nul ob» stacle ne m'arrêtera pour remédier aux maux de » l'Eglise. » Le 22, le colonel Lagorsse vint communiquer respectueusement au pape l'ordre de son départ pour Rome. Le lendemain, entouré des cardinaux qui se jettent à ses pieds, il mêle ses larmes aux leurs, et soutenu par le cardinal Mattei, il monte dans son carrosse avec son aumônier, l'archevêque d'Edesse. Ainsi que dans ses deux premiers voyages, Pie VII fut reçu partout avec les plus vives marques de respect et de vénération. A Orléans, en levant les mains au ciel, il s'écria : *Je bénis de bon cœur la bonne ville d'Orléans...!* A Cahors, deux dames riches et pieuses, n'ayant pu s'approcher du saint Père, à cause de la foule, s'habillèrent en villageoises, et s'introduisirent dans l'auberge pour le servir à table. A Nimes, tandis que le peuple criait : *Vive le saint Père!* un protestant ne put s'empêcher de dire à haute voix : *Voilà le plus grand homme du siècle!* A Beaucaire, les prêtres le placèrent et le portèrent sous un dais. A Nice, à la Croix-de-Marbre, sur la côte de Gênes, à San-Remo, il fut accueilli avec les mêmes démonstrations de joie. Arrivé à Savone, il y resta jusqu'au 19 mars, et quatre jours après, il se trouva à Firenzuola, au milieu des troupes alliées, qui occupaient déjà une partie de la France. Après avoir envoyé un délégué à Rome, pour annoncer son prochain retour, il s'arrêta quelques temps à Imola, son ancien siége, et à Césène, sa patrie. Le 4 mai, le saint Père adressa à ses sujets une proclamation, qui fut reçue avec des transports de joie. Sur ces entrefaites, Murat, qui se disait autorisé par l'Autriche, voulant garder Ancône et ses Marches, dépendant des états romains, le pape dépêcha le cardinal Consalvi à Londres auprès des souverains alliés, qui s'empressèrent d'accueillir ses justes réclamations (*Voy.* CONSALVI). Pie VII fit son entrée dans Rome, le 24 mai, avec une pompe extraordinaire. Nous ne décrirons pas l'enthousiasme du peuple en revoyant son vertueux souverain, ni les cérémonies qui eurent lieu dans une circonstance aussi solennelle. Le pontife se rendit d'abord à la basilique de Saint-Pierre, pour rendre grâce de sa délivrance à l'auteur de toutes choses, qui avait fait triompher sa vertu au milieu de tant de cruelles épreuves. Ses premiers soins furent de réparer autant que possible les maux causés par les troubles d'une assez longue anarchie. Le 23 juillet, l'ancien évêque de Saint-Malo, M. Cortois de Pressigny, arriva à Rome en qualité d'ambassadeur du roi Louis XVIII, pour continuer les négociations au sujet de l'église de France. Le 6 août, le pape communiqua, dans un consistoire, aux cardinaux sa

bulle *Sollicitudo omnium Ecclesiarum, etc.*, qui rétablit la compagnie de Jésus. Le P. Pannizoni, provincial des jésuites, qui revenait de Sicile avec cinquante de ses religieux, en reçut un exemplaire des mains du souverain pontife. Un édit du 15 avril 1815 renouvela ceux de Clément XII et de Benoît XIV, contre les réunions maçonniques. La France dès le mois de mars était retombée sous le joug de Bonaparte, évadé de l'île d'Elbe. Murat, réconcilié avec son beau-frère, tenta de soulever l'Italie contre les Autrichiens. Le pape lui refusa le passage dans ses états; mais les Napolitains continuant d'avancer, le saint Père quitta Rome et s'embarqua pour Gênes, où il attendit sans inquiétude le résultat d'une guerre qui devait être promptement décidée. Napoléon, vaincu de nouveau, et forcé d'abdiquer une seconde fois, tombe au pouvoir des Anglais, tandis que Murat, contraint de quitter Naples, n'y rentre que pour mourir. Le rétablissement de Ferdinand IV (*voy.* ce nom) sur son trône, et les talents diplomatiques que déploya le cardinal Consalvi au congrès de Vienne (1er novembre 1814 au 9 juillet 1815), firent restituer au saint Siége, non-seulement Ancône et ses Marches, Bénévent et Ponte-Corvo, mais les trois légations de Bologne, Ravenne et Ferrare, qui lui avaient été ravies par le traité de Tolentino. Pie VII, de retour dans sa capitale, donna de nouveau ses soins aux affaires temporelles et spirituelles de ses états. Le nouveau concordat entamé avec la France, et signé par M. de Blacas le 11 juin 1817, fut présenté le 22 novembre à la chambre des députés pour recevoir la sanction législative; la majorité ministérielle paraissant disposée à le rejeter, le projet ne fut pas même discuté. La moitié des siéges épiscopaux en France étaient vacants; les évêques, justement alarmés de ce grave inconvénient, ainsi que des dangers que courait la religion, qui manquait de ministres au milieu des attaques auxquelles elle était en butte, et considérant d'autres maux qui affligeaient l'Eglise, écrivirent au saint Père une lettre aussi respectueuse qu'énergique. Pie VII, désirant prévenir de plus grands dangers, consentit à un arrangement provisoire, par lequel il fut nommé aux évêchés conservés par le concordat de 1801. Sa Sainteté, dans le consistoire du 23 août 1819, expliqua les motifs qui l'avaient portée à cette condescendance, par l'allocution suivante : « Le » roi de France, dans le désir de donner un té» moignage solennel de son excellente bonté, nous » a déclaré par une *note officielle* que son intention » est d'abréger, le plus qu'il sera possible, la durée » des mesures provisoires qui ont été convenues » entre nous et sa Majesté, pour remédier aux » maux les plus pressants de l'église de France; » que son intention est également d'employer, de » concert avec nous, tous les moyens qui sont en » son pouvoir, pour faire jouir cette église des » avantages qui résultent pour elle de l'état stable » et définitif qu'elle doit avoir, comme aussi de » réaliser, suivant les formes constitutionnelles de » son royaume, et à mesure que les ressources de » l'état le permettront, sans surcharge pour ses » peuples, l'augmentation du nombre des siéges épi» scopaux, ainsi qu'il sera reconnu nécessaire pour » les besoins des fidèles. » Dans la session suivante la chambre des députés porta le nombre des évêchés de 50 à 80. Ce fut avec une satisfaction toute paternelle que Pie VII vit ce nouveau triomphe de la religion; mais il eut presque en même temps de nouveaux sujets de douleur. La secte dangereuse des *carbonari*, triomphante à Naple (*voy.* FERDINAND IV), étendait son influence dans les villes frontières des états du saint Siége, où elles avait essayé d'établir *une union patriotique pour l'Etat romain*. Pie VII, par une *bulle* du 10 avril 1821, prémunit ses sujets contre les attaques du *philosophisme*, et défendit de nouveau les réunions clandestines, notamment celle des francs-maçons. Cependant les Autrichiens ayant occupé Naples, tout rentra dans l'ordre, et Ferdinand IV, rétabli sur son trône, fut reçu par le pape dans le palais Quirinal, à son retour du congrès de Vienne, où les souverains l'avaient appelé. Toujours attentif au bien de la catholicité, le saint Père entretenait une correspondance active avec le roi et le clergé d'Espagne, opprimés par les Cortès. Il fit tout ce qu'il lui fut possible pour diminuer les maux qui affligeaient les églises catholiques d'Allemagne, ainsi que celles de la Suisse, de la Hollande et de l'Angleterre. L'âge avancé, une enflure aux jambes, et d'autres incommodités, l'empêchaient souvent de paraître aux cérémonies publiques. Pie VII ne sortait plus de sa chambre que pour se promener, en voiture, dans les jardins du Quirinal. Le 6 juillet 1823, il parut plus gai que de coutume. Tout le monde s'étant retiré à dix heures, le pape, resté seul, après avoir récité son bréviaire, ayant voulu prendre un livre sur la cheminée, se leva de son siége, en s'appuyant d'une main sur son bureau et de l'autre en cherchant un appui sur un cordon attaché à la muraille; mais le saint Père ne put atteindre ce cordon, et il tomba entre la table et le fauteuil. Aux cris que la douleur lui arracha, on accourut, on le plaça sur son lit; et à la première visite les chirurgiens déclarèrent que le col du fémur s'était cassé. Une fièvre violente survint, accompagnée de délire, au milieu duquel on l'entendit plusieurs fois prononcer les mots de *Savone* et de *Fontainebleau*. Le quatrième jour, la fièvre cessa, et pendant une semaine sa Sainteté parut se trouver mieux. Le roi de France, affligé du fâcheux accident arrivé au saint Père, lui envoya, par la poste, un de ces lits mécaniques qui, par leurs divers ressorts, suppléent au défaut de mouvement dans les membres. Sa Sainteté se montra très-sensible à cette attention. Cependant, à l'aide d'une rampe construite autour de sa chambre à coucher, le saint Père, en s'y appuyant, pouvait marcher quelques minutes; malheureusement, au bout de quarante jours le mal augmenta. Le 18 août l'archevêque d'Edesse (1), Bertazzoli, récemment nommé cardinal, administra le viatique à sa Sainteté; on voulut lui donner des cordiaux...... « Je n'ai d'autre soin à » prendre, dit-il d'une voix éteinte, que de pré» parer mon âme à rendre compte à Dieu de ma

(1) C'est par une erreur typographique qu'à l'article de ce prélat il est nommé archevêque d'Ephèse.

» longue carrière. » Le 19, il reçut l'extrême-onction, après quoi il chargea l'ambassadeur de France, M. de Laval-Montmorency, de faire connaître au roi, à ce *fils aîné de l'Eglise*, « les derniers vœux » qu'il formait pour la conservation de ses jours et » la prospérité de son royaume. » L'agonie du saint Père fut longue, mais tranquille. Le 20 août 1823, à ciq heures du matin, il rendit le dernier soupir : c'était l'âme du juste qui abandonnait un corps périssable pour voler au sein de son créateur. Pie VII avait atteint sa 83e année. Le cardinal Della Genga lui succéda, le 27 septembre, sous le nom de Léon XII (*voy.* ce nom). M. le Ch. Artaud de Montor a publié une *Histoire du pape Pie VII*, 3e édit. Paris, 1838, 3 vol. in-12; elle est très-estimée.

PIE VIII (François-Xavier CASTIGLIONE), né le 20 novembre 1761, à Cigoli, près d'Ancône, se prépara par d'excellentes études à la carrière ecclésiastique et joignit à des connaissances profondes dans la théologie et le droit canonique, une érudition non moins grande dans l'archéologie et la numismatique. Nommé, en 1800, évêque de Montealto par Pie VII qui connaissait tout son mérite, dans les discussions qui s'élevèrent bientôt entre le saint Siége et Napoléon, le zèle qu'il montra pour la défense des droits de l'Eglise le fit exiler à Milan, à Pavie et à Mantoue, où il fut placé sous la surveillance la plus fatigante. Au retour de la paix en 1814, il rentra dans son diocèse, au milieu des applaudissements des fidèles; et une nouvelle correspondance s'établit entre le digne évêque et Pie VII, rendu à son siége de Rome. Le 8 mars 1816, créé cardinal, il fut transféré à l'évêché de Césène, lieu de naissance de Pie VII et où ce pontife voulait avoir un fidèle et sincère ami. Il fut appelé plus tard à occuper le siége épiscopal de Frascati, et, lors de la mort de Léon XII, le 10 février 1829, il se trouvait le doyen de cette classe de cardinaux qu'on appelle de l'ordre des évêques, pour les distinguer de ceux qui appartiennent à l'ordre des prêtres et des diacres. Il fut, en cette qualité, chargé de répondre aux ambassadeurs de France, d'Espagne et d'Autriche, qui, selon l'usage, exprimaient devant le sacré collége les vœux de leurs cours sur l'élection du nouveau chef de l'Eglise; le discours de Châteaubriand se terminait ainsi : «..... La mémoire de Léon XII sera vénérée par la » France. Le royaume, que gouverne si glorieuse» ment le fils aîné de l'Eglise, n'oubliera pas les » conseils pacifiques qui ont empêché la discorde de » troubler, même passagèrement, les nouvelles » prospérités de la patrie. Léon XII joignait à ses » vertus apostoliques cette modération d'esprit et » cette connaissance de son siècle, si nécessaire aux » chefs des empires. Eminentissimes seigneurs, vos » lumières assureront au saint Siége, dans le pro» chain conclave, un successeur digne de ce pon» tife conciliateur. Si vous êtes des princes puissants, » vous êtes aussi les ministres de cette religion » charitable qui abolit l'esclavage parmi les hom» mes, qui, simple à la fois et sublime, est éga» lement appropriée aux besoins de la société nais» sante et à ceux de la société perfectionnée; vos » suffrages indépendants iront bientôt chercher » parmi vos pairs un vrai pasteur pour la chré» tienté, un souverain éclairé pour la plus illustre » portion de cette noble Italie, qui dicta des lois » au monde antique, qui civilisa le monde mo» derne, qui toujours féconde et jamais épuisée, » nourrit aujourd'hui à l'ombre de sa gloire le sou» venir de sa grandeur. » Dans sa réponse le cardinal Castiglione disait : « Le sacré Collége connaît » la difficulté des temps... : toutefois, plein de con» fiance dans la main toute-puissante du divin au» teur de la foi, il espère que Dieu mettra une digue » au désir effréné de se soustraire à toute autorité, » et que, par un rayon de sa sagesse, il éclairera les » esprits de ceux qui se flattent d'obtenir le respect » pour les lois humaines indépendamment de la » puissance divine. Tout ordre de société et de » puissance législative venant de Dieu, la seule vé» ritable foi chrétienne peut rendre sacrée l'obéis» sance... Le conclave espère que Dieu accordera à » l'Eglise un pontife saint et éclairé...., qui réglera » sa conduite selon la politique de l'Evangile...... » qui est la seule véritable école d'un bon gou» vernement...., et qui montrera aux admirateurs » étrangers de la gloire ancienne et nouvelle de » Rome, le Vatican et le vénérable institut de la » propagande, pour démentir celui qui accuserait » Rome d'être l'ennemie des lumières et des arts. » Le 31 mars 1829, Castiglione fut élu pape à la presque unanimité des suffrages. Il en parut surpris, et montra de l'hésitation; mais on fit tirer le canon du château Saint-Ange, signe de l'élection accomplie, les cardinaux se prosternèrent à ses pieds, et il s'écria : « Que la volonté de Dieu soit » faite ! » — Pie VIII (c'est le nom que prit le nouveau pontife) confia la charge de secrétaire d'état au cardinal Albani. Il adressa suivant l'usage, à tous les prélats de la chrétienté, une lettre encyclique dans laquelle le nouveau Pontife signala comme des causes de troubles la liberté de la presse, les sociétés bibliques, etc. Le gouvernement français n'en voulut point permettre la publication, et refusa explicitement l'*exequatur*. Les sociétés secrètes qui s'étaient formées dans les états romains fixèrent aussi l'attention de Pie VIII, et plusieurs de leurs membres furent sévèrement punis. Un bref fut adressé aux évêques de la nouvelle province ecclésiastique de Fribourg en Brisgaw, qui supportaient, sans élever aucune réclamation, les envahissements de la puissance temporelle, et dont quelques-uns, par leur conduite, paraissaient conniver avec les ennemis secrets du catholicisme. Le saint Père les rappelait avec force à leurs devoirs, comme évêques, et proclamait de nouveau que l'*Eglise est libre par l'institution divine*. Après la révolution de 1830, le chef suprême de l'Eglise déclara, dans plusieurs brefs adressés à différents évêques, notamment au cardinal de Rohan, archevêque de Besançon, que chacun pouvait, sans blesser sa conscience, prêter serment au nouveau pouvoir, et que rien ne s'opposait à ce qu'on fît dans les églises les prières publiques pour le roi des Français, puisqu'il régnait paisiblement, *nunc tranquillis rebus*. L'état de souffrance dans lequel il se trouvait depuis longtemps s'aggrava tout-à-coup, et il mourut dans

des sentiments exemplaires de piété, le 30 novembre 1830, après un règne d'un an et huit mois. Il eut pour successeur Grégoire XVI (*voy.* ce nom). On a l'*Histoire du pape Pie VIII*, par le chevalier Artaud de Montor, Paris, 1844, in-8. *Voy.* Ligori, v, 253.

PIECK (Nicolas), gardien du couvent des récollets, est le chef des illustres martyrs de Gorcum, que Guillaume de la Marck fit mourir près de la ville de Briel par des supplices cruels et recherchés. (*Voy.* la Marck.) Le P. Pieck avait 38 ans lorsqu'il scella de son sang la foi catholique, le 9 juillet 1572. Ses compagnons étaient au nombre de 18, prêtres et religieux, qui étaient tombés entre les mains du tyran par la prise de Gorcum. Il y avait huit prêtres et deux frères de l'ordre de Saint-François : Jérôme de Weert, Théodore d'Embden, Nicaise Hésius, Willehadus Danus, Godefroi de Marvel, Antoine de Weert, Antoine de Hornaer, François le Roi, de Bruxelles ; Pierre d'Asch, brabançon, et Corneille de Wyck : trois curés, Léonard Véchélius, natif de Bois-le-Duc, et Nicolas Poppélius, pasteur à Gorcum ; Godefroi Dunæus, docteur en théologie ; Jean d'Oosterwyck, chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin ; Adrien Bécanus, et Jacques Lacops, religieux de l'ordre de Prémontré ; André Walteri, pasteur à Heynort ; et Jean de Colonia, dominicain, pasteur à Hornaer. Ils furent tous cruellement tourmentés par des supplices qu'on n'ose même rapporter, afin qu'ils reniassent la présence réelle du corps de J.-C. dans l'eucharistie et la primauté du pape. Comme ils persistaient dans leur croyance, on leur enfonça premièrement des chandelles brûlantes dans les narines et dans la bouche ; puis on leur coupa le nez, et finalement ils furent pendus dans une grange, près de Briel. Ils souffrirent tous le martyre avec une constance incroyable. (*Voy.* Musius.) Un frère récollet apostasia par la crainte de la mort ; mais quelque temps après il fut pendu pour avoir volé. Le savant Heuterus, ayant répondu avec moins de fermeté que les autres martyrs, conserva la vie, mais il répara cette faiblesse dans la suite. Estius a écrit l'*Historia martyrum gorconiensium*, Douay, 1603. Leurs reliques furent transportées depuis en différentes églises des Pays-Bas catholiques, où on a vu arriver par leur intercession plusieurs miracles. Le pape Clément X les mit au nombre des saints, le 14 novembre 1675, et en fit célébrer la fête au jour de leur martyre.

PIÉMONTOIS ou PIÉMONTESE (Alexis ou Alessi), nom sous lequel *Guillaume Ruscelli*, médecin italien, mort en 1565, se cacha pour distribuer le secret de ses remèdes. Ils furent publiés par François Sansovino, sous le titre de *Secreti d'Alessi Piemontese*, en 7 livres. Les éditions nombreuses qu'on en a faites sont in-8 et in-16. C'est un riche trésor pour les charlatans.

PIÉRIDES, filles de Piérius, ayant défié les Muses à qui chanterait le mieux, furent métamorphosées en pies par ces déesses. — On donne aussi ce nom aux Muses, à cause du mont Piérius qu'elles habitaient.

PIÉRIUS VALÉRIANUS (Jean-Pierre Bolzani, connu sous le nom de), célèbre écrivain, de l'ancienne famille des Bolzani, naquit à Belluno, dans l'état de Venise. Il fut obligé dans son enfance de servir de domestique. Un cordelier, son oncle paternel, qui avait été précepteur de Léon X, lui donna des leçons de littérature. Ses progrès furent si rapides qu'il se vit bientôt ami des gens de lettres les plus célèbres, et surtout du cardinal Bembo. Léon X et Clément VII lui témoignèrent beaucoup d'estime, et lui en firent sentir les effets. Piérius, préférant l'étude et une honnête médiocrité à tout ce qui pouvait le distraire en l'élevant, refusa l'évêché de Justinopolis et celui d'Avignon. Il se contenta d'une charge de protonotaire apostolique. On lui confia plusieurs négociations importantes, dont il s'acquitta avec honneur. Cet homme estimable mourut à Padoue en 1558, à 81 ans. Ses principaux ouvrages sont : les *Hiéroglyphes*, commentaire latin sur les lettres saintes des Egyptiens et des autres nations, auquel Cælius Sec. Curion ajouta deux livres, qu'il orna de figures et qu'il fit imprimer en 1567, in-fol. La meilleure édition est de Lyon, 1626, in-fol. Henri Schwalenberg en donna un abrégé en 1606, à Leipsig, in-12. Son traité si connu : *De infelicitate litteratorum* (1), imprimé pour la première fois en 1620, à Venise, par les soins d'Aloysius Lollini, évêque de Belluno, qui en conservait le manuscrit dans sa bibliothèque. Il a été réimprimé depuis avec ses *Hiéroglyphes*, en 1647, à Amsterdam, et à Leipsig, dans le Recueil intitulé : *Analecta de calamitate litteratorum*, in-8, avec une préface de Burchard Mencken ; *Pro sacerdotum barba apologia*, en 1533, in-8, adressé au cardinal Hippolyte de Médicis, qui avait été son disciple ; et réimprimé avec les traités de Musonius et d'Hospinien, sur l'usage de raser la barbe et de se couper les cheveux, Leyde, 1639, in-12. Cet écrit offre des recherches curieuses ; Les *Antiquités de Belluno*, Venise, 1620, in-8, avec son traité *De infelicitate litteratorum* ; diverses *Leçons sur Virgile*, dans l'édition du *Virgile*, avec les Commentaires de Servius, chez Robert Etienne, in-fol., et plusieurs fois depuis ; des *Poésies* latines. Piérius avait reçu au baptême le nom de Jean-Pierre. Sabellius, son maître, changea ce dernier nom en celui de *Piérius*, par allusion aux Muses, en latin *Pierides*, dont il avait été le favori. D'ailleurs, par un usage de ce temps-là, il fallait porter un nom qui rappelât l'antiquité.

PIERQUIN (Jean), fils d'un avocat de Charleville, né vers 1672, étudia à Reims, où il prit le degré de bachelier, en théologie. Il fut pendant 40 ans curé de Châtel-sur-Aisne, dans le diocèse de Reims, où il mourut, en 1742, âgé d'environ 70 ans. Sans négliger les fonctions pastorales, il s'occupait de divers objets de curiosité et de science physique. Il a écrit sur la *couleur des nègres*, sur *l'évocation des morts*, sur *le sabbat des sorciers*, sur *les transformations magiques*, sur *le chant du coq*, sur *la pesanteur de la flamme*, sur *la preuve de l'innocence par l'immersion*, etc. On a rassemblé ses *OEuvres physiques et géographiques*, Paris, 1744, in-12. Elles

(1) Un bibliophile anglais a donné une édition du traité *De infelicitate litteratorum*, Genève, 1821, in-8, tirée à 87 exemplaires ; elle est augmentée de quelques notes de l'éditeur, M. Egerton Brydges et de la vie de l'auteur.

offrent des choses singulières, dont plusieurs ne sont pas assez vérifiées, d'autres fausses, et d'autres plus vraies qu'on ne le pense communément aujourd'hui. On a encore de lui : une *Vie de saint Juvin*, Nancy, 1732, in-12; une *Dissertation sur la Conception de J.-C.*, et sur une *Sainte Face* qu'on a voulu faire passer pour une image constellée, Amsterdam, 1742, in-12.

PIERRE (saint), le prince des apôtres, fils de Jonas et frère de saint André, naquit à Bethsaïde. Son premier nom était *Simon*; mais le Sauveur lui donna dans la suite celui de *Céphas*, qui en Syriaque signifie *Pierre*, en disant qu'*il bâtirait sur cette pierre son Eglise, que l'enfer ne renverserait jamais.* « Par où, dit un habile théologien, J.-C. a voulu » faire comprendre qu'en élevant saint Pierre à la » dignité de chef des apôtres, il en faisait la pierre » fondamentale de son Eglise. Puisqu'il dit que cet » édifice ne sera point renversé, mais subsistera » jusqu'à la fin des siècles, il faut que l'autorité de » saint Pierre ait passé à ses successeurs, et que » son siége soit toujours le centre de l'unité, auquel » les fidèles doivent tenir pour être membres de » l'Eglise. Ainsi ont raisonné les Pères, et après » eux les théologiens; les hérétiques et les incré» dules font de vains efforts pour obscurcir cette » vérité. » J.-C. l'ayant rencontré avec son frère André, qui lavaient leurs filets sur le bord du lac de Génésareth, ordonna à Pierre de les jeter en pleine mer. Quoiqu'ils n'eussent rien pu prendre de la nuit, de ce seul coup ils prirent tant de poissons, que leurs barques en furent remplies. Alors Pierre se jeta d'étonnement aux pieds du Sauveur, qui lui dit de quitter ses rets pour le suivre; et depuis ce temps-là il lui demeura toujours intimement attaché. Il avait une maison à Capharnaüm, où J.-C. vint guérir sa belle-mère, et quand il choisit ses douze apôtres, il mit Pierre à leur tête. Pierre fut un des témoins de sa gloire sur le Thabor. De retour à Capharnaüm, ceux qui levaient le demi-sicle pour le temple demandèrent à Pierre si son maître le payait. L'apôtre, par ordre de Jésus-Christ, jeta sa ligne dans la mer, et prit un poison, dans la gueule duquel il trouva un sicle, qu'il donna pour son maître et pour lui. Pierre assista à la dernière cène, et fut le premier à qui J.-C. lava les pieds. Il se trouva dans le jardin des Olives, quand des soldats arrêtèrent J.-C.; et transporté d'un zèle mal entendu pour son maître, il coupa l'oreille à Malchus, serviteur du grand-prêtre Caïphe, chez lequel il suivit J.-C. Ce fut là qu'il renia trois fois Notre-Seigneur, et qu'ayant entendu le coq chanter, il sortit de la salle, et témoigna son repentir par ses larmes. Saint Pierre, après avoir reçu de J.-C. l'ordre de paître, non-seulement *les agneaux, mais les brebis*, c'est-à-dire, non-seulement les simples fidèles, mais encore les pasteurs, fut témoin de la glorieuse ascension de son divin maître. Le jour que le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, Pierre prêcha avec tant de force J.-C. ressuscité, que 3,000 personnes se convertirent, et demandèrent à être baptisées. Quelques jours après, comme il montait au temple avec Jean pour y faire sa prière, il trouva à la porte un homme perclus qui lui demanda l'aumône. Pierre lui ayant dit qu'il n'avait ni or ni argent, lui commanda de se lever au nom de *Jésus de Nazareth*. Cet homme se leva aussitôt, marcha, et entra dans le temple, glorifiant Dieu. L'ombre de Pierre rendait la santé aux malades, et on les lui apportait de tous côtés. Le grand-prêtre et les sadducéens, jaloux des progrès de l'Evangile, firent saisir les apôtres, et les firent mettre en prison. Mais un ange les ayant délivrés, ils allèrent dans le temple annoncer de nouveau J.-C. Leurs ennemis, plus irrités que jamais, étaient sur le point de les faire mourir, lorsque Gamaliel les détourna de cette cruelle résolution. Ils se contentèrent donc de les faire battre de verges : traitement que ces illustres confesseurs de J.-C. souffrirent avec joie, se félicitant d'avoir été trouvés dignes de souffrir pour le nom de leur cher maître. Pierre sortit de Jérusalem pour visiter les fidèles des environs. Il arriva à Lydde, où il guérit Enée, paralytique depuis 8 ans; et cette guérison opéra la conversion des habitants. La résurrection de Tabithe produisit le même effet à Joppé. Peu de temps après, il alla à Antioche, et y fonda l'Eglise chrétienne. Il parcourut aussi les provinces de l'Asie Mineure, vint à Rome l'an 42 de l'ère vulgaire, et y établit son siége épiscopal. La capitale du monde lui parut le lieu le plus propre à la propagation de la religion divine dont il était le premier ministre. Cette grande ville, qui, comme dit saint Léon, avait, par sa célébrité et sa puissance, répandu ses superstitions dans toute la terre, devait dans le dessein de Dieu devenir l'humble servante de la vérité, et étendre ensuite sa domination spirituelle bien au de-là des bornes de son ancien empire : *Quæ eras magistra erroris, facta es discipula veritatis........, latius præsideres religione divina quam dominatione terrena.* C'est en cette année 42 que commencent les 25 années du pontificat que l'on donne communément à saint Pierre. Revenu à Jérusalem pour célébrer la pâque de 44, il y fut arrêté par ordre d'Hérode-Agrippa, qui avait fait mourir saint Jacques le Majeur. Son dessein était de le sacrifier à sa complaisance pour le peuple; mais la nuit même du jour que le tyran avait fixé pour le mettre à mort, l'ange du Seigneur tira l'apôtre de prison, et il sortit de Jérusalem. On croit que de là il alla pour la 2e fois à Rome, d'où il écrivit sa 1re épître vers l'an 50 de l'ère vulgaire. Pierre, chassé de Rome avec tous les autres Juifs par l'empereur Claude, revint en Judée, et fit l'ouverture du concile de Jérusalem. Il y parla avec beaucoup de sagesse, et il fut conclu que l'on n'imposerait point aux gentils le joug des cérémonies légales. Il alla peu de temps après à Antioche, et ce fut là que saint Paul lui résista, parce qu'il semblait, par complaisance pour les juifs, favoriser l'observance des anciens rites. « C'est » très-injustement, dit l'abbé Bergier, que les héré» tiques et les incrédules ont pris occasion de ce fait » pour calomnier ces deux apôtres; il n'y a dans la » conduite de l'un ni de l'autre aucun trait d'hypo» crisie ni de mauvaise foi. Ceux d'entre les protes» tants qui ont conclu de là que saint Pierre n'était » pas infaillible se sont joués du terme; ils devaient » conclure tout au plus que saint Pierre n'était pas

» impeccable. Tenir une conduite de laquelle on » peut tirer une fausse conséquence et une erreur, » ce n'est pas enseigner pour cela l'erreur. Saint » Pierre pourrait donc avoir péché dans sa con- » duite, sans avoir failli dans sa doctrine. » Cependant quelques Pères et quelques critiques ont cru que le *Céphas* dont il s'agit en cet endroit n'était pas saint Pierre. (*Voy.* CÉPHAS et KERKHERDERE.) Retourné à Rome, il écrivit sa 2e épître aux fidèles convertis. Le but de cette épître est de les affermir dans l'attachement inviolable qu'ils doivent avoir à la doctrine et à la tradition des apôtres, et de les prémunir contre les illusions des faux docteurs. Le feu de la persécution était alors allumé; Pierre fut condamné à mourir en croix. Il demanda d'avoir la tête en bas, « de peur (dit un saint Père) qu'on » ne crût qu'il affectât la gloire de J.-C. s'il eût été » crucifié comme lui. » Ce prince des apôtres fut attaché à la croix le même jour, selon la plus commune opinion (*voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1791, page 186), et au même endroit où saint Paul fut décapité, l'an 66 de J.-C. et le 12e du règne du barbare Néron. Sa mort fixa irrévocablement à Rome le premier siége de l'Eglise chrétienne, qu'il avait d'abord établi à Antioche. Dès lors Rome est devenue la Jérusalem du christianisme, la résidence de son premier pasteur, le centre de l'union catholique, l'oracle et la règle de toutes les églises; où les Pères et les théologiens de tous les siècles ont cherché des décisions dans les matières difficiles; où l'on a vu échouer les artifices de tous les sectaires qui ont essayé d'altérer la doctrine de J. C.; où ont reçu leur mission tous les hommes apostoliques qui, après la première publication de l'Evangile, ont porté aux nations cette lumière divine. Après quoi il ne faut pas être surpris si la fureur des hérétiques, si les sarcarmes des mauvais catholiques se sont tournés dans tous les temps, mais surtout dans ce siècle de vertige et d'erreurs, contre cette grande mère des chrétiens; s'ils ont fait tous leurs efforts pour faire regarder comme une usurpation, comme le fruit de l'ambition et de l'intrigue, l'autorité que le pontife romain exerce dans l'Eglise universelle, en vertu des pouvoirs reçus de Dieu même. « De là, » dit un voyageur philosophe, qui saisit heureusement le rapport des causes avec les effets (*Discours sur l'histoire*, par le C. d'Albon), « de là les décla- » mations fougueuses qu'on fait retentir sans cesse » à nos oreilles, et que bégaient les enfants qui ne » savent pas l'histoire. Détruisons des accusations » aussi graves qu'injustes, fixons les idées, ne » croyons pas avoir fait à Rome chrétienne les re- » proches que nous pourrions faire avec fonde- » ment à la conduite de quelques-uns de ses pon- » tifes, et ne donnons pas à conclure qu'on est en » droit de déprécier l'une, quand même on aurait » raison de blâmer les autres. Rome chrétienne ne » doit rien à la politique : si elle a étendu sa puis- » sance dans les régions enveloppées des plus » épaisses ténèbres; si elle a soumis à ses lois des » peuples qui échappèrent aux armes, et ne recon- » nurent jamais l'empire des plus célèbres conqué- » rants; si des hordes sauvages qui n'ont jamais » prononcé les noms d'Alexandre et de César, ont » écouté la voix de ses pontifes avec respect, et ont » reçu leurs instructions comme des oracles; si, dé- » vouée à la paix, Rome a fait des conquêtes que » lui eût enviées Rome consacrée à la guerre, ces » prodiges ne furent pas l'ouvrage des passions hu- » maines; les passions humaines ne servirent qu'à » les rendre plus éclatants, puisqu'elles se liguèrent » pour opposer de plus grands obstacles à l'exécu- » tion des projets qu'elles avaient tant d'intérêt à » traverser. » (*Voy.* saint GRÉGOIRE, saint LÉON, ISIDORE, MERCATOR, LUTHER, MELANCHTHON, et tom. 1er, *Chronologie des papes*.) Un écrivain connu par d'excellents ouvrages ascétiques, a fait sur le même sujet les réflexions suivantes : « Pour moi, lorsque » je vois le chef des chrétiens, le successeur de » saint Pierre assis sur le trône des Césars, régner » dans Rome, et de cette capitale du monde chré- » tien faire entendre sa voix pastorale à tous les » peuples de l'univers; lorsque je réfléchis sur la » manière dont s'est opéré ce prodigieux change- » ment, je ne puis m'empêcher de m'écrier : *Le* » *doigt de Dieu est ici*. Lorsque je compare la splen- » deur et la magnificence du Vatican avec l'obscu- » rité et l'horreur des prisons mamertines; lorsque » je me dis à moi-même : Celui qui a gémi dans » ces affreux cachots est honoré dans cette superbe » basilique, et son successeur habite ce somptueux » palais; la même religion qui conduisait en secret » quelques fidèles aux pieds du saint apôtre hu- » milié sous ses fers, conduit publiquement tous » les peuples du monde aux pieds du saint Père, » son successeur rayonnant sous la tiare : un tel » spectacle, je l'avoue, me ravit, me transporte, » me pénètre de respect, de joie et de reconnais- » sance. Je ne crains pas d'appliquer à cet événe- » ment les paroles de la sainte Vierge dans son » cantique : *Dieu a renversé les tyrans de leur trône,* » *et y a placé ceux qu'ils tenaient dans l'humiliation*. » Eglise sainte, triomphez; et que toute la gloire » en soit à votre céleste époux, qui a opéré sur la » terre de si grands prodiges; que vos vrais en- » fants s'en réjouissent et triomphent avec vous! » Quelques protestants ont poussé l'esprit de parti jusqu'à soutenir que saint Pierre n'a jamais été à Rome, et n'a conséquemment pas fondé ce siége; mais les savants les plus ennemis de l'autorité papale les ont solidement réfutés. Pearson, évêque anglican, dans une Dissertation qui se trouve parmi ses *Œuvres*, a donné à ce fait toute la démonstration dont il est susceptible. En effet tous les monuments de l'histoire déposent en sa faveur. Saint Pierre, écrivant aux autres églises, leur dit : *L'Eglise assemblée dans Babylone vous salue*. Cette Babylone était, au rapport de Papias, la ville de Rome, d'où l'apôtre écrivait alors. Saint Jérôme et les autres interprètes s'accordent avec Papias sur l'explication de ce texte. Hégésippe qui, comme ce dernier, touchait aux temps apostoliques, a publié l'Histoire du martyre que saint Pierre a souffert à Rome. Saint Irénée et saint Ignace, disciples de saint Pierre, nous apprennent que cet apôtre avait fixé son siége à Rome. Tertullien appelle les hérétiques au témoignage de l'Eglise romaine fondée

par saint Pierre. Saint Cyprien nomme souvent cette église la *Chaire de Pierre*. Arnobe, saint Epiphane, Origène, saint Athanase, Eusèbe, Lactance, saint Ambroise, Optat, saint Jérôme, saint Augustin, saint Chrysostôme, Paul Orose, saint Maxime, Théodoret, saint Paulin, saint Léon, etc., nous ont laissé le catalogue des évêques de Rome, depuis saint Pierre jusqu'au pontife qui occupait le saint Siége de leur temps; et depuis cette époque, tous les écrivains ecclésiastiques et profanes l'ont conduit jusqu'à Pie IX, qui remplit aujourd'hui le siége de saint Pierre. Quelle autre religion que la catholique peut présenter une succession si marquée et si connue? Et faut-il s'étonner si ses ennemis se sont efforcés d'en détruire le fondement? Quelle secte a osé feindre une chaine de pasteurs légitimes si serrée et si bien suivie, *Confingant tale quid hæretici?* C'est le défi que donnait Tertullien à tous les hérétiques, et ce défi si hardi et si sûr a gagné bien de la force et de l'importance depuis Tertullien : il parlait de la sorte, lorsque la durée de l'Eglise ne comptait pas encore deux siècles; qu'eût-il dit si une succession non interrompue de dix-huit siècles s'était montrée à lui par les titres et les monuments les plus manifestes et les plus incontestables? « Il y a toujours, dit M. Bossuet, ce fait malheureux contre » les hérétiques : ils sont séparés du grand corps » de l'Eglise. Mais pour nous, quelle consolation » de pouvoir, depuis notre souverain pontife, remonter sans interruption jusqu'à saint Pierre, » établi par J.-C.; d'où, en reprenant les pontifes » de la loi, on va jusqu'à Aaron et Moïse, de là » jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du » monde! Quelle suite! quelle tradition! quel enchaînement merveilleux! » Outre les deux *épîtres* de saint Pierre qui sont au nombre des livres canoniques, on lui a attribué plusieurs ouvrages comme ses *Actes*, son *Evangile*, son *Apocalypse*, tous ouvrages supposés.

PIERRE (saint), évêque d'Alexandrie en 300, fut regardé comme un des prélats les plus illustres de son temps, soit pour sa doctrine, soit pour ses vertus. Sa constance fut éprouvée dans les persécutions de Dioclétien et de Maximien, et il reçut la palme du martyre en 311. Pendant son épiscopat, il fit des canons pénitentiaux, et déposa dans un synode Mélèce de Lycopolis, convaincu d'apostasie et d'autres crimes. Théodoret nous a conservé quelques *Lettres* de ce saint évêque, dans le 4e livre de son *Histoire*. Le P. Combefis a donné deux sortes d'actes du martyre de saint Pierre, les uns publiés par Surius, et les autres par Métaphraste; mais ils ne méritent aucune croyance, et ne s'accordent ni avec Eusèbe, ni avec Théodoret.

PIERRE-CHRYSOLOGUE (saint), né à Imola, fut élu archevêque de Ravenne vers l'an 433. Il s'était préparé aux vertus épiscopales par la régularité de la vie cénobitique : moyen excellent pour former de bons pasteurs. (*Voy.* saint NORBERT.) Saint Germain d'Auxerre s'étant rendu à Ravenne, pour obtenir de l'empereur Valentinien la grâce de quelques criminels, tomba dangereusement malade, et eut la consolation de mourir entre les bras de Pierre-Chrysologue, qui hérita de son cilice et de son camail. L'hérésiarque Eutychès, instruit de l'éloquence de Pierre, voulut l'attirer dans son parti, mais le saint évêque lui répondit d'une manière à le confondre. Il le renvoya à la lettre de saint Léon le Grand à Flavien, lettre qui est un abrégé de ce que l'on doit croire sur le mystère de l'incarnation. Il mourut, selon quelques-uns, en 458; d'autres disent le 2 décembre 450. La meilleure édition de ses *Œuvres* est celle de Venise, 1742, in-fol.; on fait encore quelque cas de l'édition de Venise, 1750, in-fol., publiée avec des notes, par le P. Sébastien-Paul de la Mère de Dieu, et réimprimée à Augsbourg, 1758, in-fol. On y trouve 176 *Sermons*, *discours* ou *homélies*, la plupart fort courts. L'illustre évêque y explique en peu de mots, d'une manière assez agréable, le texte de l'Ecriture. Son style est coupé, quoique assez suivi; ses pensées sont ingénieuses; mais elles sortent quelquefois du naturel, et ne renferment que des jeux de mots. Les critiques du dernier siècle ont jugé que ses *Sermons* n'ont rien d'assez élevé ni d'assez éloquent pour lui avoir fait mériter le nom de *Chrysologue* (homme dont les paroles sont d'or), qui ne lui fut donné que 250 ans après sa mort, par Félix, évêque de Ravenne, rédacteur de ses ouvrages. Ils tiraient leur force de la véhémence du saint et zélé orateur, du ton vif, touchant et pathétique dont il les prononçait, et qui produisait sur son peuple le plus grand effet.

PIERRE NOLASQUE (saint), fondateur de l'ordre de la Merci, pour la rédemption des captifs, naquit vers 1189 dans le Lauragais, au diocèse de Saint-Papoul en Languedoc. Ses parents étaient nobles. Il s'attacha dans sa jeunesse à Simon de Montfort, qui le mit auprès de Jacques, roi d'Aragon. Son esprit et sa vertu lui acquirent les bonnes grâces de ce prince. Pierre profita de son crédit auprès de lui pour établir un ordre religieux militaire, destiné à briser les fers des chrétiens captifs chez les musulmans. Ce fut le 10 août 1223, et non 1218, que se forma cette société respectable. Pierre Nolasque, qui l'institua étant laïque, voulut que les obligations de ces chevaliers ne fussent pas moindres que celles des religieux du chœur. Après avoir donné la première forme à son ordre, il réunit l'office de rédempteur à celui de supérieur-général. On assure que, dans les deux premières expéditions qu'il fit dans les royaumes de Valence et de Grenade, il retira 400 captifs des mains des infidèles. Il passa ensuite en Afrique, et y essuya beaucoup de traverses. Enfin après avoir vécu 26 années dans l'exercice de toutes les vertus, il mourut saintement la nuit de Noël, en 1256 ou 1258, à 67 ans. Saint Louis faisait un cas particulier de ce saint fondateur, et l'honora de plusieurs lettres. Pierre s'était associé dans l'institution de son ordre avec Raimond de Pegnafort; et ce fut conjointement avec ce saint qu'il donna à ses religieux l'habit que nous leur voyons encore aujourd'hui. Il n'était pas prêtre, comme l'ont cru quelques auteurs. On ignorait le lieu de sa sépulture; mais, Charles III, roi d'Espagne, ayant fait faire des fouilles à Barcelonne (selon les indications don-

nées dans une lettre du P. Jacques Pédralbes, jésuite, découverte à Ferrare le 8 mars 1786), on trouva, en 1788, le 25 avril, le corps du saint à une grande profondeur, au bas d'un escalier, dans une niche, en habit de chevalier, avec sa cuirasse et sa longue épée, suivant le costume de son temps, et une inscription qui marque que c'est le corps de saint Pierre Nolasque.

PIERRE de VÉRONE (saint), né de parents hérétiques en 1205, dans la ville dont le nom lui est resté, puisa dès sa première enfance, dans une école catholique, une foi pure et ferme, dont les instigations de ses proches ne purent le détacher. Il entra dans l'ordre des frères-prêcheurs, que gouvernait encore saint Dominique. Il s'y rendit célèbre par le ministère de la parole de Dieu : son zèle et sa capacité lui firent confier la charge d'inquisiteur à Milan. Il opéra des conversions sans nombre, et ne se fit pas moins d'ennemis; les hérétiques obstinés frémissaient de voir affaiblir leur parti par le zèle de Pierre. Mais plus le danger croissait pour ses jours, plus s'enflammait son ardeur pour le martyre. Le dimanche des Rameaux, 24 mars 1252, comme il prêchait à Milan devant un auditoire immense, il dit d'une voix fort élevée, qu'il savait indubitablement que sa mort était résolue par une troupe de conjurés; en effet, il fut assassiné sur le chemin de Côme à Milan le 6 avril de la même année, par deux scélérats soudoyés. Innocent IV le canonisa un an après sa mort. Un de ses assassins, nommé *Carin* ou *Marin*, entra chez les dominicains de Forli en qualité de frère convers, et expia son crime par les exercices d'une austère pénitence. La *Vie* de Pierre a été écrite par Léontino, dominicain, qui avait demeuré longtemps avec lui à Vérone, et qui fut depuis patriarche de Jérusalem. On l'appelle quelquefois *Pierre de Milan*.

PIERRE D'ALCANTARA (saint), né en 1499 à Alcantara, du gouverneur de cette ville, entra dans l'ordre de Saint-François, dont il fut provincial en 1538 et en 1542. Le désir d'une plus grande perfection le fit retirer sur la montagne d'Arabida en Portugal; il y établit une réforme, qui fut approuvée en 1554 par Jules III. Ce saint mourut en 1562, regardé comme un modèle de mortification et de pénitence. Clément IX le canonisa. On a de lui un traité de l'*Oraison mentale*, qu'il composa à la prière d'un gentilhomme rempli de piété, qui l'avait souvent entendu parler sur cette matière. Ce livre a été regardé comme un chef-d'œuvre par sainte Thérèse, par Louis de Grenade, par saint François de Sales, par le pape Grégoire XV. Il est encore auteur d'un excellent traité *De la paix de l'âme*. On dit qu'après sa mort il apparut à sainte Thérèse, environné d'une clarté céleste, et disant ces paroles, rapportées dans l'office de sa fête : *Felix pœnitentia quæ tantam mihi promeruit gloriam!*

PIERRE ALEXIOWITS I[er], surnommé le *Grand*, né le 11 juillet 1672 d'Alexis Michaëlowits, czar ou tzar de Moscovie, fut mis sur le trône après la mort de son frère aîné, Théodore ou Fœdor, au préjudice d'Iwan son autre frère, dont la santé était aussi faible que l'esprit. Les strélitz (milice à peu près semblable aux janissaires des Turcs), excités par la princesse Sophie, qui espérait plus d'autorité sous Iwan son frère, se révoltèrent en faveur de celui-ci. Le jeune czar Pierre s'étant réfugié avec sa mère dans le couvent de la Trinité, les strélitz le poursuivirent jusque dans l'église. L'un d'eux avait le glaive sur sa tête, lorsqu'un corps de cavalerie arriva assez à temps pour les disperser. L'empire fut livré pendant plusieurs jours à la fureur des strélitz qui répandirent des flots de sang. Enfin pour éteindre la guerre civile, il fut réglé que les deux frères régneraient ensemble. L'inclination du czar Pierre pour les exercices militaires se développa de bonne heure. Pour rétablir la discipline dans les troupes de Russie, il voulut donner à la fois la leçon et l'exemple. Il se mit tambour dans la compagnie de Lefort, Genevois, qui l'aida beaucoup dans ses différents projets. (*Voy.* LEFORT). Il battit quelque temps la caisse, et ne voulut être avancé à des grades plus hauts qu'après l'avoir mérité. En veillant sur le militaire, il ne négligea pas les finances, et il pensa en même temps à avoir une place qui servît de rempart à ses états contre les Turcs. Il s'empara d'Azof en 1696, et défendit cette forteresse contre les insultes des Tartares. Pierre méditait dès lors de faire un voyage dans les différentes parties de l'Europe, pour s'instruire des lois, des mœurs et des arts. L'an 1697, après avoir parcouru l'Allemagne, il passa en Hollande et se rendit à Amsterdam, et ensuite à Saardam, village à deux lieues de là, fameux par ses chantiers et par ses magasins. Le czar déguisé se mit parmi les ouvriers; prenant leurs instructions, mettant la main à l'œuvre, et se faisant passer pour un homme qui voulait apprendre quelque métier. Il était des premiers au travail. Il mit lui-même un mât d'avant, qui se démontait en deux pièces, et qu'il plaça sur une barque qu'il avait achetée, et dont il se servait pour aller à Amsterdam. Il construisit aussi un lit de bois et un bain. Ce prince se fit enrôler parmi les charpentiers de la compagnie des Indes, sous le nom de *Baas Petter*, c'est-à-dire, *Maître Pierre* : ses compagnons l'appelaient ainsi. Un homme de Saardam, qui était en Moscovie, écrivit à son père, et découvrit par sa lettre le mystère qui enveloppait le czar. Tous les ouvriers, instruits de son rang, voulurent changer de ton; mais le monarque leur persuada de continuer à l'appeler *Maître Pierre*. Pierre quitta la Hollande en 1698 pour passer en Angleterre. On lui avait préparé un hôtel magnifique; mais il aima mieux se placer près du chantier du roi. Il y vécut comme à Saardam, s'instruisant de tout, et n'oubliant rien de ce qu'il apprenait. Le roi d'Angleterre lui donna le plaisir d'un combat naval à la manière européenne; il n'était pas possible de lui procurer une fête plus agréable. On travaillait alors en Russie à faire un canal qui devait, par le moyen des écluses, former une communication entre le Don et le Wolga. La jonction de ces deux fleuves ouvrit aux Russes un passage pour trafiquer sur la mer Noire, et en Perse par la mer Caspienne. Pierre trouva en Angleterre des ingénieurs propres à finir ce grand ouvrage. De Londres

il se rendit à Vienne, d'où il se disposait à passer en Italie; mais la nouvelle d'une sédition l'obligea de renoncer à son voyage. C'était encore la princesse Sophie qui l'avait excitée du fond de sa retraite. Le czar calma cette sédition à force de tortures et de supplices. Il coupa lui-même la tête à beaucoup de criminels. La plupart des strélitz furent décimés ou envoyés en Sibérie; en sorte que ces troupes, qui faisaient trembler la Russie et le czar lui-même, furent dissipées et presque entièrement détruites. Le czar institua en 1699 l'ordre de Saint-André, pour répandre l'émulation parmi ses gentilshommes. Les Russes pensaient que Dieu avait créé le monde en septembre, et c'était par ce mois qu'ils commençaient l'année; mais le czar déclara que l'on daterait à l'avenir le commencement de l'année du mois de janvier. Il consacra cette réforme au commencement de ce siècle par un grand jubilé. Une affaire importante l'occupait. Entraîné par les sollicitations d'Auguste, roi de Pologne, et par l'espérance que lui donnait la jeunesse de Charles XII, roi de Suède, il déclara la guerre à ce dernier monarque, en 1700. Les commencements n'en furent pas heureux; mais ses défaites ne le découragèrent point. « Je sais bien, disait-il, que les » Suédois nous battront longtemps; mais enfin nous » apprendrons à les battre. Evitons les actions générales avec eux, et nous les affaiblirons par de » petits combats. » Ses espérances ne furent pas trompées. Après de grands désavantages, il remporta, en 1709, devant Pultawa, une victoire complète. Il s'y montra aussi grand capitaine que brave soldat, et fit sentir à ses ennemis combien ses troupes s'étaient instruites avec eux. Une grande partie de l'armée suédoise fut prisonnière de guerre, et on vit un héros tel que le roi de Suède, fugitif sur les terres de Turquie, et ensuite presque captif à Bender. Le czar fit manger à sa table les généraux suédois prisonniers. Il les traita toujours comme aurait fait le roi qu'ils auraient rendu victorieux. Il acheva de conquérir la Livonie et l'Ingrie, et y joignit la Finlande et une partie de la Poméranie suédoise. Il fut plus en état que jamais de donner ses soins à la ville de Pétersbourg, dont il venait de jeter les fondements. Cependant les Turcs, moins excités par Charles XII que par leur propre intérêt, rompirent la trève qu'ils avaient faite avec le czar, qui eut le malheur de se laisser enfermer, en 1711, par leur armée, sur les bords de la rivière du Pruth, dans un poste où il était perdu sans ressource. Au milieu de la consternation générale de son armée, la czarine Catherine, qui avait voulu le suivre, osa seule imaginer un expédient : elle envoya négocier avec le grand-visir Baltagi Méhémet. On lui fit des propositions de paix avantageuses; il se laissa tenter, et la prudence du czar acheva le reste. En mémoire de cet événement, il voulut que la czarine instituât l'ordre de Sainte-Catherine, dont elle serait chef, et où il n'entrerait que des femmes. Ces succès ayant produit la tranquillité dans ses états, il se prépara à recommencer ses voyages. Il s'arrêta quelque temps à Copenhague, en 1715, où il s'occupa à visiter les colléges, les académies, les savants, et à examiner les côtes du Danemarck et de la Suède : il alla de là à Hambourg, à Hanovre, à Wolfenbuttel, toujours observant; puis en Hollande, où il parut avec l'éclat d'un souverain, et en France, en 1717. Après avoir parcouru ces pays en homme curieux, il retourna dans sa patrie, et y reprit sa sévérité, pour ne rien dire de plus. Le prince Alexis, son fils, lui ayant occasionné du mécontentement, il lui fit faire son procès, et les juges conclurent à la mort. Il mourut le lendemain de l'arrêt. (*Voy.* ALEXIS PETROWITZ). Le genre de cette mort reste jusqu'ici voilé aux yeux du public. Il est difficile de croire, comme on l'apprend dans quelques relations, que Pierre ait été lui-même l'exécuteur de l'arrêt, mais il est certain que les roues furent couvertes des membres rompus des amis de son fils. Il fit couper la tête à son propre beau-frère, le comte de Lapouchin, frère de sa femme Eudoxie Lapouchin, qu'il avait répudiée, et oncle d'Alexis. Le confesseur de ce prince infortuné eut aussi la tête tranchée (*Voy.* EUDOXIE). Le plus grand tort du prince Alexis envers son père était son attachement pour les anciennes mœurs et son aversion pour les réformes. Il s'était fait de nombreux partisans parmi ceux qui partageaient son opinion. Pierre n'aimait pas son fils; cependant il avait mis tous les moyens en usage pour faire entrer Alexis dans ses vues : il l'exila, l'emprisonna; mais ce prince n'en resta pas moins ennemi de toute innovation. Si la Moscovie a été civilisée (ce qui n'est vrai que pour quelques plages voisines de la Baltique), il faut avouer que cette civilisation lui a coûté cher, et qu'en bonne philosophie il vaut mieux être un peu rustre dans le calme et l'obscurité, que d'acquérir quelques brillants dehors, au prix de tant de meurtres et d'horreurs. En 1721, il conclut avec la Suède une paix glorieuse, par laquelle on lui céda la Livonie, l'Estonie, l'Ingermanie, la moitié de la Carélie et Wibourg. Le czar continua de faire divers établissements, et de donner des soins à la réforme des abus ou des choses qu'il regardait comme telles. Le changement général comprit aussi la religion, qui à peine méritait le nom de religion chrétienne, le schisme des Grecs ayant été l'époque de l'ignorance et de la superstition, dans toutes les régions qui participèrent à cette division fatale. Il abolit la dignité de patriarche, quoique assez dépendante de lui. Maître de son église, il fit divers règlements ecclésiastiques, et apprit à l'univers, par un nouvel exemple, que les hommes qui, par attrait pour l'anarchie, se détachaient du grand corps de l'Église et de son chef, ne manquaient jamais de tomber sous une autorité profane et arbitraire : conformément à cette observation d'un illustre théologien : *Simile quid illis eveniet divinæ huic apud Isaiam comminationi* : PRO EO QUOD ABJECIT POPULUS ISTE AQUAS SILOE, QUÆ VADUNT CUM SILENTIO, PROPTER HOC ECCE ADDUCET DOMINUS SUPER EOS AQUAS FLUMINIS FORTES ET MULTAS. *Sic enim renuentes summo universalis Ecclesiæ pontifici subjici, compelluntur laicorum decretis obtemperare*, Cabassut, Theor. et Prax. jur. can., l. 3, c. 27. Ses armées ayant conquis presque toute la côte occidentale de la mer Caspienne, en 1722 et 1723, il fit lever le plan de

cette mer, sur la forme de laquelle néanmoins l'on n'est pas encore d'accord. (*Voy.* Caspienne, dans le *Dict. géog.* 1792.) Cependant Pierre sentait sa santé épuisée : il était attaqué depuis longtemps d'une rétention d'urine qui lui causait des douleurs aiguës, et qui l'emporta le 28 janvier 1725, à 53 ans. On a cru, on a imprimé qu'il avait nommé son épouse Catherine héritière de l'empire, par son testament ; mais la vérité est qu'il n'avait pas fait de testament, ou que, du moins, il n'en a jamais paru ; négligence bien étonnante dans un législateur. Pierre le Grand était d'une taille haute ; il avait l'air noble, la physionomie spirituelle, le regard rude : il était sujet à des espèces de convulsions qui altéraient quelquefois les traits de son visage : il s'exprimait avec facilité et parlait avec feu ; il était naturellement éloquent ; il haranguait souvent, mais pas toujours fort à propos, ni d'une manière bien convaincante. Jamais homme ne fut plus vif, plus laborieux, plus entreprenant, plus infatigable. Sa grande ambition était pour ainsi dire de *créer;* ses tentatives étaient souvent barbares : il obligea un certain nombre de matelots de boire de l'eau de la mer jusqu'à ce qu'ils en moururent tous (belle création !). Pierre était extrême dans son amitié, dans sa haine, dans sa vengeance, dans ses plaisirs. Il était adonné au vin et aux liqueurs fortes. Ces boissons ruinèrent son tempérament, et le rendirent sujet à des accès de fureur, dans lesquels il ne se connaissait plus ; il était alors plus cruel. Il se mettait au-dessus de toutes les bienséances et usages reçus, et semblait se glorifier d'une originalité qui tenait aux mœurs qu'il prétendait réformer dans ses sujets. On l'a vu à Dantzick, assistant à un sermon, à côté d'un bourguemestre de la ville, dans un temps très froid, ôter la perruque de dessus la tête de ce magistrat et la mettre sur la sienne. Il y a cent traits de cette nature à narrer sur son compte. On ne peut disconvenir qu'on ait outré, surtout dans ses dernières années, les éloges donnés aux bonnes qualités de ce prince, et qu'on n'ait trop dissimulé ses fautes et ses défauts. « On a loué ce prince, dit un de » ses historiens, comme un législateur ; on a célé» bré son code, et il n'a pas fait de code : il a pro» mulgué des lois, la plupart empruntées des étran» gers, et il n'a pas donné un corps de lois ; il a » laissé subsister d'anciennes lois qu'il aurait dû » abroger ; il en a donné de nouvelles qui ont été » abrogées, ou le seront par ses successeurs. Placé » sur le trône pour faire observer les lois, et pour » punir le crime, mais né dans un pays qui avait » adopté pour la punition des coupables la cruelle » sévérité des Orientaux, il confondit plusieurs fois » la justice avec une rigueur féroce qui révolte » l'humanité. Persuadé que le crime ne doit pas » rester impuni, il comprit quelquefois tant d'ac» cusés dans sa vengeance, qu'il dut y envelopper » des innocents. Monarque, il faisait trembler ses » peuples ; homme, il descendait jusqu'à la fami» liarité avec les derniers de ses sujets. Protecteur » de la religion, il donna des lois pour obliger les » Russes à remplir les devoirs extérieurs du chris» tianisme ; ennemi du clergé, il profana les céré» monies de la religion, pour rendre les prêtres » ridicules. Sensible à l'amitié, ardent dans ses » goûts, il laissait oublier à ses amis qu'il était leur » maître ; colère, emporté, capricieux, il les ter» rassait, les frappait de la main et de la canne ; » furieux dans l'ivresse, il tira quelquefois l'épée » contre eux. Dur à lui-même, il ne pouvait aimer » que ceux qui ne craignaient pas les fatigues, et » qui savaient mépriser la vie dans les hasards de » la guerre, sur la face des mers irritées, et dans » les débauches de la table. Ennemi de l'indolence, » zélé jusqu'à l'excès pour les institutions dont il » était l'auteur et qu'il croyait utiles, il condamna » son propre fils. Réformateur, il voulait inspirer » à sa nation des mœurs plus douces et plus dé» centes ; entraîné par son penchant et par l'exemple » des étrangers, il leur laissait voir le souverain » plongé dans la débauche, ami des plaisirs gros» siers, livré à des vices crapuleux. » *Histoire de Russie, tirée des Chroniques originales*, etc., *par Lévesque*, Paris, 1781.) Le même historien nous a conservé des traits qui marquent dans ce prince bien de la duplicité et de la petitesse. On sait qu'il avait paru se prêter de bonne foi aux moyens de réunir l'église russe avec la mère et le centre de toutes les Eglises ; il semblait rechercher ces moyens avec ardeur, et flattait d'un heureux succès ceux qui secondaient ses intentions par le seul amour de la vérité et de l'union. « De retour dans ses états, » dit M. Lévesque, il fit du pape lui-même le » principal personnage d'une fête burlesque. Nous » avons vu que déjà, depuis un grand nombre » d'années, il s'était joué souvent, dans des parties » de débauche, du chef si longtemps respecté de » l'Eglise russe. Pierre s'avisa en 1718 de transporter » sur la personne du pape le ridicule qu'il avait » jeté sur le patriarche. Il avait à sa cour un fou, » nommé *Zotof*, qui avait été son maître à écrire. » Il le créa prince-pape. Le pape Zotof fut intronisé » en grande cérémonie par des bouffons ivres ; » quatre bègues le haranguèrent ; il créa des car» dinaux, il marcha en procession à leur tête. Les » Russes virent avec joie le pape avili dans les jeux » de leur souverain ; mais ces jeux indisposèrent » les cours catholiques et surtout celle de Vienne. » Ces fêtes n'étaient ni galantes ni ingénieuses. » L'ivresse, la grossièreté, la crapule, y prési» daient. » L'impératrice Catherine II a fait élever avec des frais immenses, à Pétersbourg, une statue colossale à la mémoire de Pierre, ouvrage de M. Falconet, qui a essuyé différentes critiques, auxquelles ce célèbre artiste n'a pas répondu avec cette modération qui relève les talents, en leur associant le mérite de la modestie. — Voltaire a donné l'*Histoire de Pierre le Grand*, 1760, 2 vol. in-12, traduite en anglais, Londres, 1761, in-8 ; en allemand, par M. Busching, Francfort, 1761, in-8. L'idée que l'historien donne de Pierre ne s'accorde guère avec ce qu'il écrivait en 1738 au prince royal de Prusse : « Ce que votre Altesse a daigné me » mander du czar Pierre Ier change bien mes idées. » Est-il possible que tant d'horreurs aient pu se » joindre à des desseins qui auraient honoré » Alexandre ? Quoi, policer son peuple et le tuer ! »

» Être bourreau et législateur! Quitter le trône » pour le souiller ensuite de crimes! Créer les » hommes et déshonorer la nature! » Si nous en croyons un politique anglais (Wraxal), « l'auteur a » suivi plutôt son génie et son imagination que » l'impartialité et l'exacte vérité, et a fait briller » d'un faux éclat Pierre, son héros..... Les Russes » étaient sûrement, au commencement du XVIII[e] » siècle, ensevelis dans la nuit d'une profonde igno» rance; ils n'étaient en aucune manière liés avec » les autres nations de l'Europe qu'ils méprisaient. » Pierre força la barrière: il leur fit adopter des » arts et des mœurs dont ils n'avaient nulle idée, » et contracter des usages et des manières diffé» rentes de celles qu'ils avaient; mais toute cette » réforme n'était que superficielle. Les Russes per» dirent, à la vérité, cette grossièreté qui les carac» térisait, mais ils n'y gagnèrent presque rien. » Quelque opinion que l'on se forme du change» ment de leurs coutumes, on est forcé de regarder » le czar Pierre comme un souverain imprudent. » Ces immenses possessions de Moscovie, qui s'é» tendent jusqu'aux frontières septentrionales de la » Chine, de la Perse et de la Turquie, font de cet » empire une partie de l'Asie plutôt que de l'Eu» rope. On avait sagement fixé pour métropole la » ville de Moscou, qui, par sa situation dans le » centre de l'empire, facilitait au gouvernement » les moyens de porter son autorité dans les pro» vinces les plus éloignées, et de contenir cette » multitude de tribus errantes et féroces qu'on ne » peut assujettir qu'avec beaucoup de peine. Le » czar n'a point fait ces réflexions essentielles. Ja» loux de devenir souverain européen, il perdit de » vue le poids qu'il mettait infailliblement dans la » balance de l'Asie, pour prendre à la Suède deux » ou trois provinces stériles. Il éprouva même des » fatigues et des guerres toute sa vie pour conserver » ces faibles conquêtes. L'établissement de la capi» tale dans un endroit limitrophe de la Russie, sur » les bords du lac de Finlande, dans un marais où » la nature avait tout refusé, fut le résultat de cette » fausse politique... Que dirons-nous de ce prince, » en le considérant comme père du peuple, titre » qui devrait toujours être uni à celui de fonda» teur? Le grand nombre de sujets à qui les exha» laisons mortelles des terres marécageuses où Pé» tersbourg est bâti coûtèrent la vie; la sévérité » sans bornes, la cruauté même dont il usa pour » introduire et maintenir ses règlements, font que » les âmes généreuses souhaitent de pouvoir jeter » un voile sur la malheureuse nécessité que l'on » cite pour justifier cette partie de la vie du czar. » Un philosophe célèbre n'a pas jugé ce prince plus favorablement que le voyageur anglais. « Il est, » dit J.-J. Rousseau, *Contr. Soc.*, liv. 2, chap. 8, » pour les nations comme pour les hommes, un » temps de maturité qu'il faut attendre avant de » les soumettre à des lois; mais la maturité d'un » peuple n'est pas toujours facile à connaitre, et si » on la prévient, l'ouvrage est manqué. Tel peuple » est disciplinable en naissant, tel autre ne l'est pas » au bout de dix siècles. Les Russes ne seront ja» mais policés, parce qu'ils l'ont été trop tôt. Pierre » avait le génie imitatif: il n'avait pas le vrai » génie, celui qui crée et fait tout de rien. Quel» ques-unes des choses qu'il fit étaient bien, la plu» part étaient déplacées. Il a vu que son peuple » était barbare, il n'a point vu qu'il n'était pas » mûr pour la police; il l'a voulu civiliser quand » il ne fallait que l'aguerrir. Il a d'abord voulu » faire des Allemands, des Anglais, quand il fallait » commencer par faire des Russes; il a empêché » ses sujets de jamais devenir ce qu'ils pourraient » être, en leur persuadant qu'ils étaient ce qu'ils » ne sont pas. C'est ainsi qu'un précepteur français » forme son élève pour briller un moment dans » son enfance, et puis n'être jamais rien. » Un historien couronné (*Histoire de la maison de Brand.*) a eu raison de dire de lui: « Il mourut, laissant » dans le monde plutôt la réputation d'un homme » extraordinaire que d'un grand homme, et cou» vrant les cruautés d'un tyran des dehors d'un » législateur. » Outre différentes *Histoires* en presque toutes les langues sur Pierre le Grand, il y a un *Eloge* de ce prince par Fontenelle, un *Poème* (*la Pétréide*) par Thomas, une *Tragédie* par M. Carrion-Nizas, 1804, in-8, et un *Opera* comique par Bouilly, 1790. On peut consulter l'*Histoire de Pierre le Grand* par Halem, en allemand, Munster, 1803-1805, 3 vol. in-8; *Anecdotes originales de Pierre le Grand* par Staehlin, trad. de l'allemand, Strasbourg, 1787, 1 vol. in-8; *Mémoires du règne de Pierre le Grand* par Rousset, sous le nom d'Iwan Neste-Suranoi, La Haye, 1725, 4 vol. in-12, etc.

PIERRE II, empereur de Russie, était fils d'Alexis Pétrowits, que le czar Pierre le Grand priva de la couronne et de la vie. Il succéda en 1727 à l'impératrice Catherine, qui l'avait déclaré grand-duc de Russie l'année précédente. L'événement le plus remarquable de son règne fut la disgrace du fameux Menzikof, premier ministre, qui fut relégué dans la Sibérie. Cet empereur mourut l'an 1730, de la petite-vérole, dans la 15[e] année de son âge, sans avoir été marié.

PIERRE III, né en 1728 d'Anne Pétrowna, fille aînée de Pierre le Grand, et de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, fut déclaré grand-duc de Russie le 18 novembre 1742 par l'impératrice Elizabeth, sa tante, après avoir embrassé la religion grecque. Il se nommait auparavant *Charles-Pierre-Ulric*. Après la mort de cette impératrice, il fut proclamé empereur de Russie, le 5 janvier 1762, ou le 25 décembre 1761, selon le vieux style; mais il ne jouit pas longtemps du trône. On prétend que son inapplication, son amour pour les plaisirs et pour les nouveautés, fit murmurer tous les ordres de l'état, et que des murmures on passa à la révolte. Pierre fut détrôné le 6 juillet 1762, et l'impératrice sa femme fut reconnue souveraine sous le nom de *Catherine II*. Ce prince mourut sept jours après. Entièrement décidé pour la religion protestante, il avait dessein, dit-on, de faire des changements à celle des Russes; on assure qu'il l'avait déclaré à l'archevêque de Novogorod, et que cela ne contribua pas peu à aliéner les cœurs de la nation. On sent assez que les scènes qui forment l'ensemble et surtout la catastrophe de son règne,

n'ont pas encore l'éloignement qu'il faut pour paraître sous le point de vue qui doit fixer les regards de l'histoire. « On doit attendre, dit M. Leclerc dans » son *Histoire de Russie*, que les orages formés sur » l'Europe épurent son horizon pour un siècle; que » le temps laisse éclore la vérité; qu'il lui rende » pour ainsi dire le jour et la voix, en ôtant le » pouvoir à ceux qui la tenaient captive. » Réflexion applicable à l'histoire de tous les empires et de tous les grands de la terre, mais dont la lâcheté adulatrice des écrivains courtisans ou mercenaires a fait dans tous les temps, mais surtout dans le nôtre, très-peu de cas. M. Schultz, dans l'élégante histoire de son temps (*Res suo ævo gestas*, etc.), regarde avec raison comme invraisemblable le bruit répandu par la cour, que Pierre était mort d'une colique hémorrhoïdale, et justifie en quelque sorte ce prince plus imbécile, selon lui, que criminel : *Vigentem annis et corpore validum, si abstulisset fatum, quis fidem habuerit? An mirum in tanta opportunitate si creditur parricida cecidisse manu? nam in carcere jugulatum esse percrebuit. Hunc exitum habuit muliebri astu victus, præceps Petrus ac obtusus, qui breve regnandi spatium, non exilio civium, non cæde fœdavit; imbecillior quàm nocens.* Les véritables causes de la mort de Pierre III furent l'ambition et les galanteries de Catherine sa femme. Il avait publiquement désavoué pour son fils l'héritier présomptif du trône (Paul Ier) et voulait faire enfermer Catherine; celle-ci le prévint. Elle avait pour amant Orloff, l'aîné de deux autres frères du même nom, et fils d'un strélitz que Pierre III avait épargné. Les trois Orloff (*voy.* ce nom) formèrent un complot, excitèrent une révolte, et tandis que Pierre III allait la réprimer, il fut arrêté par trahison, dépouillé des marques de sa dignité, maltraité brutalement, enfermé dans une prison, et un poison qu'on lui fit avaler n'opérant pas assez vite, un des Orloff (Alexis) l'étrangla. Pierre III a éprouvé la vérité de la fameuse maxime : *Væ victis*. Certains gazetiers l'ont peint comme un prince crapuleux et imbécile. L'auteur des *Anecdotes de Frédéric le Grand*, plus impartial, dit : « Ses prétendus excès de boisson étaient si peu véritables, » que le prince usait d'une grande sobriété, ne dé» jeûnait pas, et ne quittait jamais après dîner les » femmes. Il avait l'esprit élevé, le cœur juste et » sincère : ennemi de la flatterie et de l'oppression; » incapable de soupçon et de cruauté. » M. de Saldern, ambassadeur de Russie, a aussi entrepris de réhabiliter la mémoire de ce prince dans son *Histoire de la vie de Pierre III, empereur de toutes les Russies, présentant, sous un aspect impartial, les causes de la révolution arrivée en* 1762, Metz, 1802, in-8.

PIERRE III, roi d'Aragon, de Valence, de Majorque et de Sicile, né en 1239, monta sur le trône après Jacques Ier son père, en 1276, et porta ses armes dans la Navarre, sur laquelle il avait quelques prétentions. Il se vit bientôt obligé de revenir dans ses états, où son humeur bizarre et sévère avait soulevé une partie des principaux seigneurs, dont ses frères étaient les chefs. Ce prince qui avait épousé Constance, fille du bâtard Mainfroy, prétendu roi de Sicile, voulut se rendre maître de cet état, pour plaire à sa femme, et pour satisfaire son ambition. Dans la vue de l'arracher à Charles d'Anjou, Ier de ce nom, il cabala avec quelques séditieux, et conseilla, dit-on, la conspiration des vêpres siciliennes, c'est-à-dire le massacre de tous les Français en Sicile, à l'heure de Vêpres, le jour de Pâques de l'an 1282. Ensuite il arriva dans le pays, et s'en rendit facilement maître. Le pape Martin IV, pénétré de douleur d'une action si barbare, excommunia les Siciliens avec Pierre, et mit ses états d'Espagne en interdit. Pour prévenir les suites d'une cruelle guerre, le roi d'Aragon fit offrir à Charles de vider ce grand différend par un combat singulier, à condition de se faire assister chacun de cent cavaliers. Charles, qui était franc et courageux, quoique âgé de soixante ans, accepta le combat contre Pierre, qui n'en avait que quarante. Le jour du combat venu, Charles d'Anjou entra dans le champ qui leur avait été assigné à Bordeaux par le roi d'Angleterre; mais l'Aragonais ne comparut que quand le jour fut passé. Cependant Charles de Valois prit le titre de roi d'Aragon après l'interdit jeté sur cet état par le pape, et y fut conduit par Philippe le Hardi, son père, avec une puissante armée; il eut quelque succès, mais sans consistance. Pierre mourut le 10 novembre 1285, à Villefranche de Panadès, où il reçut l'absolution des censures, sans renoncer cependant à la Sicile, qu'il donna par testament à Jacques son second fils, qui s'y fit couronner l'année suivante. Alphonse III, son fils aîné, lui succéda en Aragon.

PIERRE (surnommé le *Cruel*), roi de Castille, né en 1334 à Burgos, monta sur le trône, après son père Alphonse XI, en 1350, à l'âge de 16 ans. Le commencement de son règne n'annonça que des horreurs; il fit mourir plusieurs de ses sujets par des supplices recherchés. Il épousa Blanche, fille de Pierre Ier, duc de Bourbon; il la quitta trois jours après son mariage, et la fit mettre en prison, pour reprendre Marie de Padilla, qu'il entretenait. Jeanne de Castro, qu'il épousa peu de temps après, ne fut pas plus heureuse; il l'abandonna. Ce procédé, joint à ses horribles cruautés, souleva les grands contre lui. Pierre le Cruel en fit mourir plusieurs, et n'épargna pas même son frère Frédéric, ni don Juan son cousin, ni la reine Blanche de Bourbon. Enfin ses sujets prirent les armes contre lui en 1366; et ayant à leur tête Henri, comte de Transtamarre, son frère naturel, ils s'emparèrent de Tolède et de presque toute la Castille. Pierre passa dans la Guyenne, et eut recours aux Anglais, qui le rétablirent sur le trône en 1367; mais ce ne fut pas pour longtemps. Henri de Transtamare, assisté des troupes françaises conduites par Bertrand Duguesclin, le vainquit dans une bataille en 1368, et le tua de sa propre main (1). Ainsi périt à l'âge de 34 ans et 7 mois, Pierre le Cruel, roi de Cas-

(1) Ce fut dans une tente, et non sur le champ de bataille, que cette scène déplorable eut lieu. Les deux frères se furent à peine aperçus qu'ils se jetèrent comme des furieux l'un sur l'autre, et se prirent corps à corps. Henri eut le dessous, et il aurait infailliblement péri, si un des témoins de cette lutte, en le prenant par les jambes, ne l'eût retourné sur don Pèdre. Henri profita de cet avantage, et tua son frère.

tille : exemple mémorable pour tous les souverains qui poussent à leur comble le despotisme, l'impiété et la vengeance. On croit que l'éducation aurait pu détruire, ou du moins diminuer les défauts de ce prince. Mais abandonné à Albuquerque, son gouverneur, qui lui fraya le chemin du vice, et se voyant absolu dans un âge où il aurait fallu, pour un caractère tel que le sien, une longue obéissance, il ne fut, avec de l'esprit, du courage et de l'application, qu'un tyran et un monstre. Par la mort de Pierre, finit la postérité légitime de Raimond de Bourgogne ; la race bâtarde lui succéda dans la personne de Henri de Transtamare. Plusieurs écrivains attribuent la cruauté de Pierre, qu'ils appellent sévérité, au besoin qu'avaient ses états de grands exemples pour arrêter les crimes qui s'y commettaient, les révoltes qui y avaient lieu, et les abus de toute espèce qui s'étaient introduits dans toutes les classes et particulièrement chez les grands seigneurs. Plusieurs ouvrages ont été composés sur ce prince : il existe deux tragédies dont ce monarque est le sujet, *Pierre le Cruel,* de du Belloy, jouée en 1772, imprimée en 1777, et le *Don Pèdre* de Voltaire, 1775. M. Mérimée a publié en 1848 l'*Histoire de D. Pèdre, roi de Castille.*

PIERRE II, roi de Portugal, fils de Jean IV, né en 1648, entra dans les intérêts de la reine sa belle-sœur, Marie-Elisabeth-Françoise de Savoie-Nemours, et contribua à faire déclarer son frère Alphonse incapable de régner. Il devint régent du royaume, et épousa en 1668 la reine, dont le mariage n'avait pas été consommé. La même année, il fit la paix avec l'Espagne, et fut déclaré roi après la mort de son frère. Il favorisa le parti de l'archiduc Charles contre Philippe V, et mourut le 9 décembre 1706, à l'âge de 58 ans.

PIERRE, écrivain ecclésiastique, n'est connu que par un *Traité sur l'incarnation et la grâce*, que l'on a joint aux *Œuvres* de saint Fulgence. Cet ouvrage se trouve aussi dans la *Bibliothèque des Pères.* L'auteur s'y donne le titre de diacre ; c'est tout ce que l'on en sait. Il vivait dans le VIe siècle.

PIERRE de SICILE naquit en cette île vers le milieu du IXe siècle. Il est connu par son *Histoire des manichéens.* Cet ouvrage que l'on trouve dans la *Bibliothèque des Pères*, contient des faits curieux et importants, qui font connaître l'état et les sentiments de cette secte, dans le temps où l'auteur vivait. Il a été donné séparément par Matthieu Raderus, en grec et en latin, Ingolstadt, 1604, in-4.

PIERRE DAMIEN (le bienheureux), né à Ravenne vers l'an 988, fit concevoir d'heureuses espérances dès son enfance ; elles ne furent pas vaines. Après avoir enseigné avec réputation, il s'enferma dans la solitude de Sainte-Croix d'Avellane, près d'Eugubio, et devint prieur, puis abbé de ce monastère. Le pape Etienne IX, instruit de son mérite, le fit cardinal et évêque d'Ostie en 1057, et l'employa dans les affaires de l'Eglise romaine. Pierre Damien continua, sous les papes suivants, d'être chargé de diverses affaires, dont il s'acquitta avec applaudissement. Il consacra tous ses soins à faire revivre la discipline dans le clergé et dans les monastères. Il mourut saintement comme il avait vécu, à Faënza le 23 février 1073, à 66 ans. Il s'était démis auparavant de son évêché. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Opuscules*, les *Vies de saint Odilon*, *de saint Romuald et de saint Dominique l'Encuirrassé*, et d'autres ouvrages, qui ont été recueillis en quatre tomes formant un in-folio; ils sont utiles pour la connaissance de l'histoire ecclésiastique du XIe siècle. On y trouve une érudition variée, de la clarté, de l'aisance et de la force dans le style, quoiqu'il ne soit pas toujours pur, et que les idées manquent quelquefois de justesse. La lecture n'en peut être que très-utile, surtout aux ecclésiastiques et aux religieux. Il prit le surnom de *Damien*, par reconnaissance pour un de ses frères qui portait ce nom, et auquel il devait son éducation. L'édition des ouvrages de ce Père, donnée à Paris en 1663, in-fol., est assez estimée. Sa *Vie* a été écrite par saint Jean de Lodi, son disciple, et ensuite évêque de Gubbio, et publiée par dom Mabillon. *Sec.* 6. *Bened.*

PIERRE IGNÉE, c'est-à-dire *de Feu*, célèbre religieux de l'ordre de Val-Ombreuse, et issu de l'illustre maison des Aldobrandins, fut fait cardinal et évêque d'Albano en 1073. Pierre de Pavie, évêque de Florence, fut accusé de simonie et d'hérésie par les religieux du monastère de Saint-Jean-Gualbert. Cette accusation agitait tous les esprits; on proposa de la justifier. Pierre Ignée fut choisi, en 1063, par les moines de son couvent, pour faire l'épreuve du feu contre l'évêque. Ces sortes d'épreuves avaient été défendues par quelques conciles; mais ces canons n'étaient pas partout en vigueur, et l'on croyait pouvoir excepter quelques cas particuliers. (*Voy.* CHARLEMAGNE, EUGÈNE II, MARIE D'ARAGON.) Pierre entra gravement, les pieds nus et à petits pas, en présence de tout le peuple de Florence, dans un brasier ardent, entre deux bûchers embrasés, et il alla avec une démarche mesurée jusqu'au bout. S'étant aperçu qu'il avait laissé tomber son manipule, il retourna sur ses pas, et le retira du milieu des flammes aussi blanc qu'il l'avait en y entrant. Le vent de la flamme agita ses cheveux, fit flotter son étole et son aube; mais rien ne brûla, pas même les poils de ses jambes. Quand il fut parvenu à l'extrémité des deux bûchers, il voulut y passer derechef, pour en sortir par où il était entré; mais le peuple le retint. Ce récit est tiré de la lettre que le clergé et le peuple de Florence écrivirent à cette occasion au pape Alexandre. Les écrivains de ce temps-là, et surtout Didier, abbé du Mont-Cassin, depuis pape, sous le nom de *Victor III*, en parlent comme d'une chose très-certaine. Cependant Pierre de Pavie, après avoir été suspendu quelque temps par le pape, continua d'être évêque de Florence, soit qu'il donnât des preuves bien fondées de résipiscence, soit que, dans un temps de division et de trouble, il fût plus aisé de convaincre le coupable que de le punir : soit enfin que le pape ne crût pas devoir tenir compte d'une preuve illégale et contraire aux canons.

PIERRE, *dit* L'ERMITE, gentilhomme français d'Amiens en Picardie, quitta la profession des armes pour embrasser la vie érémitique, et ensuite celle-ci

pour la vie de pèlerin. Il fit un voyage dans la Terre-Sainte, vers l'an 1093. Touché de l'état déplorable où étaient réduits les chrétiens, il en parla à son retour d'une manière si vive au pape Urbain II, et fit des tableaux si touchants, que ce pape l'envoya de province en province exciter les princes à délivrer les fidèles de l'oppression. C'est l'occasion et l'origine de la première croisade. Il faut être bien affermi dans l'insensibilité philosophique pour prétendre que les chrétiens eussent dû abandonner leurs frères, et céder l'empire des Constantin et des Théodose à des usurpateurs, à des tyrans sanguinaires, ou afficher une injustice étrange en condamnant ces expéditions sur le peu de succès qu'elles eurent. Nous avons déjà observé, d'après un ancien, que cette manière de juger était propre aux insensés. (*Voy.* saint Bernard.) « Peut être, dit un » auteur judicieux, que le zèle de la religion fit » pécher contre les règles de la prudence; mais ce » qui nous importe encore uniquement ici, on ne » viola point les lois de l'équité. Ainsi donc le feu » de la guerre, l'enthousiasme des croisades, exa» miné froidement d'après les preuves de fait que » présente toute la suite de l'histoire, et non pas » sur les vagues reproches de fanatisme, non pas » sur les déclamations injurieuses d'un philoso» phisme plus fanatique et plus intolérant que ce » qu'il appelle ainsi, l'exhibition des faits, dis-je, » fait seule évanouir ici toute idée d'injustice. Des » vues, peut-être fautives, mais légitimes de poli» tique; la nécessité de la propre défense et la con» venance de la diversion, furent un nouveau sujet » de ces guerres, et fournissent un nouveau jour » pour les justifier pleinement aux yeux de toute » personne tant soit peu versée dans le droit de la » paix et de la guerre. Rappelez-vous un moment » quel fut le génie de l'islamisme à son origine, et » quel système d'oppression il ne cessa point de » suivre avec acharnement, tant qu'il eut en main » la force oppressive et la prépondérance du pou» voir : le but constant du premier auteur de cette » absurde religion fut d'y soumettre les trois par» ties du monde connu, non par la voie engageante » de la persuasion, qu'elle ne pouvait soutenir, » mais par le poids meurtrier du cimeterre, par » l'abrogation des lois, la dégradation du genre » humain, et le mépris de toute humanité. Tout » était sanctifié par le zèle de l'Alcoran; et pourvu » qu'on tendît à cette fin, il n'était plus de moyen, » soit séditieux, soit tyrannique, soit meurtrier » et barbare, qui ne devînt légitime. Les peuples, » qui couraient au devant du joug, qui se fai» saient un mérite de la révolte et de l'apostasie, » entraient en communauté de nation et de pri» viléges avec la secte monstrueuse qu'ils gros» sissaient de jour en jour : on faisait impitoya» blement tomber le reste sous le tranchant des » armes, ou, par un traitement encore plus déplo» rable, on les réduisait sous les chaînes à la con» dition des bêtes de somme. Nul peuple, nul em» pire, nul droit de cité ni de majesté, nulles de » ces lois primitives et sacrées parmi les nations » même en guerre, n'étaient révérés par ces viola» teurs enthousiastes de tout droit et de toute reli» gion. Ne seraient-ce donc pas ces infracteurs bru» taux de tout lien social, qui enflammeraient toute » la véhémence philosophique, si les termes vagues » de fanatique et de fanatisme exprimaient autre » chose dans son jargon, que la haine de l'Evangile » et de la vertu? » D'abord, les philosophes, pour déguiser, sous le voile de l'amour du bien public, leur haine contre tout ce qui tient à la religion, ont prétendu que les croisades avaient eu des conséquences funestes à l'Europe entière. Cette imagination n'a point tardé à s'évanouir. Ils reconnaissent aujourd'hui qu'il en est résulté de grands avantages; que la navigation et le commerce durent leurs principaux progrès, ou, pour mieux dire, leur création et leur véritable existence, à ces transmigrations perpétuelles des Occidentaux vers l'Orient; que les arts repassèrent en Europe; que les guerres particulières et les hostilités intestines qui déchirent le sein d'un même état furent abolies (1); mais ils prétendent que ces avantages ont été des suites accidentelles, et n'existaient pas dans l'intention des croisés : plaisante manière de raisonner, et qui prouve bien la tortuosité du mensonge! Est-ce la chose ou l'intention qu'il s'agit ici de juger? et si la chose est bonne et utile, quel droit ai-je de prononcer qu'elle n'a point été telle dans les vues de celui qui l'a procurée? Le grand effet des croisades n'a certainement pas échappé aux chefs de ces expéditions lointaines. Ils savaient très-bien que le moyen le plus efficace de garantir l'Europe de la fureur mahométane était de porter la guerre en Asie. « Qui peut donc crier à l'injus» tice, dit l'auteur que nous venons de citer, contre » les ligues formées par les nations chrétiennes, » afin de parer à la fureur si bien dévoilée de leur » ennemi naturel? Qui peut leur faire un crime » d'avoir porté la guerre au cœur de son empire, » pour y fixer son inquiétude et ses efforts, et l'em» pêcher de brouiller au loin? Qui ne manifeste » son penchant odieux pour ces nations conjurées » contre le christianisme, en usant contre leurs ad» versaires d'un rigorisme contraire à toutes les » règles, non-seulement des plus justes représailles, » mais de la plus indispensable défense, à toutes » les maximes de la prudence et de la saine poli» tique? Or, que ces considérations aient dirigé les » chefs de la république chrétienne, c'est ce qui ne » saurait plus nous paraître douteux, depuis que » nous avons entendu le pape Urbain II, au con» cile de Clermont, et ses successeurs en tant » d'autres rencontres, exhortant les princes et les » peuples à réprimer l'insolence des musulmans, » alléguer, en termes exprès, le dessein qu'avaient » ces infidèles de subjuguer tous les royaumes, tous » les empires, d'anéantir toute puissance chré» tienne. » Pierre paraissait peu propre, au premier abord, à conduire une affaire si importante. C'était un petit homme, d'une physionomie peu agréable. Il portait une longue barbe et un habit fort grossier; mais sous cet extérieur humble il ca-

(1) Ils ont encore oublié que la noblesse, en se portant sur l'Asie, aliéna une partie de ses biens, ou emprunta sur hypothèque des sommes considérables du peuple même dont elle facilita l'émancipation.

chait un grand cœur, du feu, de l'éloquence, de l'enthousiasme; c'était un homme d'un courage héroïque, d'un esprit élevé, d'une vivacité et d'une énergie de sentiment qui faisait passer ses propres affections, d'une manière irrésistible, dans l'âme de tous ceux à qui il parlait. Sa vie pauvre et très-austère lui conférait un degré nouveau d'autorité. Il distribuait ce qu'on lui donnait de meilleur, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau, mais sans affectation, et avec la piété judicieuse qui convenait à un génie de cet ordre. Il eut bientôt à sa suite une foule innombrable. Godefroi de Bouillon, chef de la partie la plus brillante de la croisade, lui confia l'autre. L'ermite guerrier se mit à leur tête, vêtu d'une longue tunique de grosse laine, sans ceinture, les pieds nus, avec un grand froc et un petit manteau d'ermite. Il divisa son armée en deux parties; il donna la première à Gauthier, pauvre gentilhomme de ses amis, et conduisit l'autre. Ce solitaire commandait quarante mille hommes d'infanterie et une nombreuse cavalerie. Cette multitude indisciplinée fut défaite en plusieurs combats par les Turcs, et il ne resta que 2000 hommes qui se réfugièrent à Constantinople. Pierre se joignit ensuite à Godefroi de Bouillon et autres chefs croisés. Se trouvant en 1097 au siége d'Antioche, qui traînait en longueur, et réfléchissant sur le peu de succès qu'il avait eu dans la conduite d'une armée, tandis qu'il en avait eu un si grand et si prompt à former la croisade, il crut qu'il avait rempli la tâche que la Providence lui avait marquée, et que ce serait prendre le change que de continuer l'emploi de général. Il résolut de se retirer; mais Tancrède, prévoyant l'effet que ce départ aurait sur l'esprit des croisés, lui fit faire serment de n'abandonner jamais une entreprise dont il était le premier auteur. Il signala son zèle par la conquête de la Terre-Sainte, et fit des merveilles au siége de Jérusalem, l'an 1099. Après la prise de cette ville, le nouveau patriarche le fit son vicaire-général en son absence, pendant qu'il accompagna Godefroi de Bouillon, qui allait au devant du soudan d'Egypte, pour lui livrer bataille auprès d'Ascalon. Il mourut dans l'abbaye de Neu-Moûtier, près de Huy, dont il était fondateur. Son tombeau qui était dans une grotte sous la tour, a été comblé dans ces dernières années, lorsqu'on a réparé l'église, sans qu'on ait seulement songé à conserver la pierre sépulcrale avec l'épitaphe de cet homme illustre; son corps a été transporté dans la sacristie, où on le voyait dans une urne de bois.. « Ceux de nos auteurs modernes, » dit M. Moreau, pour qui toute entreprise reli- » gieuse est un objet de raillerie, et ceux qui ont » été plus frappés des désordres que nos croi- » sés se permirent en Orient, que de la grandeur » et de la noblesse du projet qui les réunit, ont » voulu faire de Pierre l'ermite un fou enthousiaste, » un homme qui eût mérité d'être enfermé. Ceux » qui réfléchissent plus froidement, ceux qui, » pour juger des actions, se transportent au siècle » qui les a produites, ont dû se former une toute » autre idée de cet homme singulier. Pour moi, » j'avoue que son génie m'étonne, et que son cou- » rage me paraît approcher de celui qui fait les » héros dans tous les genres. Je le vois arriver de » Jérusalem à Rome, parcourir ensuite l'Italie, la » France, l'Allemagne, et ne manquer son but » nulle part. Quelle devait être l'élévation de ses » idées, la force des images dont il savait les re- » vêtir, la rapidité de ses mouvements, le feu de » ses expressions! Il n'eut pas les talents d'un gé- » néral, je n'ai pas de peine à le croire; aussi ne » le vit-on jamais endosser la cuirasse : il commit » des imprudences, cela peut-être encore, et qui » est-ce qui n'en commit pas dans ces expéditions » lointaines? Mais seul, il avait enflammé toute » l'Europe; il s'était fait suivre des peuples; il avait » déterminé, persuadé, entraîné les rois, les grands, » les ministres; il produisit dans le monde un chan- » gement inattendu : à sa voix, les tyrans ces- » sèrent d'infester leur patrie, et cette ardeur guer- » rière qu'on ne pouvait éteindre, et qui était le » fléau général de l'Europe esclave et malheureuse, » il la maîtrisa, il la porta en Asie, il la tourna » tout entière contre des ennemis qui étaient eux- » mêmes des usurpateurs, persécutant depuis 50 » ans des hommes que nos ancêtres regardaient » avec raison comme leurs frères. Ne valait-il pas » mieux, après tout, combattre ces brigands d'Asie, » que d'égorger, comme on faisait alors, ses pa- » rents et ses compatriotes? Non, le solitaire d'A- » miens ne fut point un insensé, il mérite une place » parmi les hommes justement célèbres. » *Discours sur l'histoire de France*, tom. 14. M. Mailly a peint Pierre l'ermite des plus noires couleurs dans son *Esprit des Croisades*, ouvrage qui ne contient que l'*esprit* de l'auteur, et point du tout celui de ces expéditions lointaines, et qui, sous l'appareil d'une érudition factice, n'est qu'un recueil de déclamations, de jugements faux, et surtout de calomnies contre des personnages illustres. M. Michaud a représenté avec plus de vérité et de noblesse Pierre l'ermite dans son *Histoire des Croisades*. (*Voy.* saint Bernard, Godefroi de Bouillon, Louis VII, Louis II, Suger, Michaud.)

PIERRE de CLUNY ou PIERRE le *Vénérable*, né en Auvergne, de la famille des comtes de Montboissier, était le septième de huit enfants mâles. Un d'eux seulement resta dans le siècle. Pierre, suivant l'exemple de ses frères, se fit religieux à Cluny. Prieur de Vézelay, il devint abbé et général de son ordre en 1121, à l'âge de 28 ans. Ses talents et ses vertus lui méritèrent cette place. A peine y fut-il élevé, qu'il fit revivre la discipline monastique, sans affecter les austérités recherchées. Le pape Innocent II vint à Cluny en 1130, Pierre l'y reçut avec magnificence. Il donna un asile à Abeilard, qui trouva en lui un ami et un père. Il l'engagea à rétracter ses erreurs et à faire pénitence. L'abbé de Cluny combattit les erreurs que Pierre de Bruys et son sectateur Henri répandaient dans la Provence, dans le Languedoc et dans la Gascogne. Enfin, après avoir rempli dignement sa carrière, il mourut saintement dans son abbaye, le 24 décembre 1156. On a de lui six livres de *Lettres*, et plusieurs autres ouvrages curieux et intéressants, entre autres un excellent *Traité* sur la *Divinité de J.-C.*, un contre *les Juifs*; des *Traités* sur le *Baptême des*

enfants, contre Pierre de Bruys; sur l'*Autorité de l'Eglise*, sur les *Basiliques*, les *Eglises* et les *Autels*; sur le *Sacrifice de la Messe*, sur les *Suffrages pour les morts*, sur les *Louanges de Dieu par les Cantiques et les instruments de musique*, sur le *Culte de la Croix*, etc. Quoique son raisonnement n'ait ni la chaleur ni la vigueur de celui de saint Bernard, il présente et développe les preuves d'une manière qui ne subjugue pas les esprits avec le même empire, mais qui opère la même persuasion dans ceux qui ne se lassent point de le suivre. Son style est ordinairement net et correct, surtout dans ses lettres, qu'on a conservées au nombre de près de 200, et qui annoncent une faculté de voir et de sentir analogue à sa rare prudence. Pierre le Vénérable avait un sens droit et naturel, une charité rare, un cœur compatissant. Il partagea constamment avec saint Bernard et l'abbé Suger la supériorité du mérite et de la célébrité sur les grands hommes de ce temps. Ses qualités, moins brillantes que celles de ses deux émules, n'étaient pas moins solides; et les chefs de l'Eglise les employèrent souvent avec un égal succès à la conduite des affaires les plus importantes. Dans les négociations délicates qui lui furent confiées, il montra de la prudence et de la dextérité. En gagnant la confiance par les charmes de sa candeur et de sa douceur, il ne trahit jamais la cause qui lui était confiée, ni par une molle complaisance, ni par une simplicité imprudente. Il défendit son ordre contre saint Bernard, qui reprochait aux religieux de Cluny d'être trop somptueux en bâtiments, d'avoir une table trop peu frugale, de s'éloigner de quelques pratiques de la règle de saint Benoît. Pierre le Vénérable répondit à ces reproches d'une manière satisfaisante; mais ils ne se trouvèrent que trop vérifiés, lors de la révolution de France en 1789; car les religieux de Cluny allèrent eux mêmes au-devant de leur dissolution, et livrèrent les dépouilles du sanctuaire à des mains profanes, pour en recevoir le triste présent de la liberté du siècle. Son *Apologie*, ainsi que ses autres écrits, se trouvent dans la *Bibliothèque de Cluny*, publiée à Paris en 1614, in-fol., d'où ils ont passé dans le tome 22 de la *Bibliothèque des Pères*. Sa *Vie*, écrite par un de ses disciples nommé *Rodolphe*, a été publiée par dom Martène.

PIERRE LOMBARD, appelé le *Maître des Sentences*, fut nommé *Lombard*, parce qu'il était né près de Novare, dans la Lombardie. Il se distingua tellement à Paris, qu'il fut fait écolâtre ou président de l'école de cette ville, et ensuite pourvu de l'évêché de cette capitale. Il avait été auparavant chanoine de Chartres. Philippe, fils du roi Louis le Gros, et frère de Louis le Jeune, refusa cet évêché, et le fit donner à Pierre Lombard, son maître. Ce savant en prit possession en 1159. Il n'en jouit pas longtemps, étant mort en 1164. Ce prélat était bien capable d'instruire son peuple; ses exemples soutenaient ses instructions. Tout le monde connaît son ouvrage des *Sentences*, sur lequel nous avons tant de Commentaires. C'est un recueil des passages des Pères, dont il concilie les contradictions apparentes, a peu près comme Gratien l'avait fait dans son *Décret*. Ce dernier compilateur était sans doute fort inférieur à Pierre Lombard; mais celui-ci tombe dans plusieurs de ses défauts. Il fourmille de questions inutiles; il en omet d'essentielles; il appuie ses raisonnements sur des sens figurés, qui sont moins des preuves solides du dogme que du peu de sagacité de ceux qui s'en servent. On doit lui pardonner ces imperfections, si l'on considère que Pierre vivait dans un temps barbare, et qu'il fut le premier auteur qui entreprit de réduire la théologie en un corps entier. Il est certain qu'il s'en acquitta avec assez d'ordre et de méthode. Son ouvrage, dont la première édition est de Venise, 1477, in-fol., est divisé en quatre livres, et chaque livre en plusieurs paragraphes (1). On trouva dans cet ouvrage, après la mort de l'auteur, une proposition condamnée par le pape Alexandre III. La voici: *Christus, secundum quod est homo, non est aliquid.* Il voulait dire sans doute, *aliquid absolutum, quod personam constituat;* mais son intention n'était point assez exprimée. On a encore de Pierre Lombard un *Commentaire pour les Psaumes*, Paris, 1541, in fol., et un autre sur les *Epîtres* de saint Paul, 1537, in-fol. Les trois ouvrages de Lombard parurent réunis à Nuremberg en 1478, et à Bâle en 1486. Une des meilleures éditions du livre des *Sentences* est celle de Louvain, 1557, in-4, par les soins d'Antoine Cheuart.

PIERRE de CELLES, religieux, natif de Troyes, s'étant distingué par sa piété et par son savoir, fut élu abbé de Celles vers 1150, et de là transféré à l'abbaye de Saint-Remi de Reims en 1162. Placé sur le siége épiscopal de Chartres en 1180, il l'occupa jusqu'en février 1187, année de sa mort. On a de lui des *Lettres*, des *Sermons*, des *Traités de la conscience*, *des pains de proposition*, *du tabernacle*, etc., dans la *Bibliothèque des Pères*; et recueillis par le père Sirmond, Paris, 1613, in-8; et par dom Ambroise Janvier, Paris, 1671, in-4, avec une préface de D. Mabillon.

PIERRE COMESTOR ou *le Mangeur*, né à Troyes, fut chanoine et doyen de cette ville, puis chancelier de l'église de Paris, en 1164; il enseigna pendant quelque temps la théologie. Il quitta ses bénéfices pour se faire chanoine régulier de Saint-Victor à Paris, où il finit sa vie en 1198 selon quelques-uns, et selon d'autres au mois d'octobre 1179. Il était enterré ou plutôt emmuraillé dans une voûte qui séparait deux chapelles, à droite du chœur. Nous avons de lui: *Historia scholastica*, Utrecht, 1473, in-fol. C'est le premier livre connu, imprimé avec date, dans cette ville, Augsbourg, 1473, in-fol. Il en existe plusieurs autres éditions du xve siècle; mais les deux qu'on vient de citer sont les plus recherchées des curieux. C'est une histoire sacrée, mêlée de l'histoire profane, depuis la Genèse jusqu'aux actes des apôtres. L'auteur charge sa narration de longues dissertations, qui renferment des raisonnements bizarres et des fables ridicules. Elle a été traduite en flamand et en français, sous le titre de *Bible Historiée* (par Guyart des Moulins), Paris, Ant. Vérard, 2 vol. in-fol. Des *Sermons*, publiés sous le

(1) Ce fameux ouvrage a été imprimé avec *la Somme* de St. Thomas, Montrouge (près de Paris), 1841, 2 vol. in-8. Cette édition, avec les notes de Migne, est estimée.

nom de *Pierre de Blois*, par le père Busée, jésuite, Mayence, 1600, in-4. On fit cette épitaphe à Pierre Comestor :

> Petrus eram, quem petra tegit, dictusque Comestor.
> Nunc comedor. Vivus docui, nec cesso docere
> Mortuus ; ut dicat, qui me videt incineratum :
> Quod sumus iste fuit, erimus quandoque quod hic est.

On lui attribue *Catena temporum* : c'est une compilation indigeste de l'Histoire universelle, Lubeck, 1475, 2 vol. in-fol., traduite en français sous le titre de *Mer des histoires*, Paris, 1488, 2 vol. in-fol.

PIERRE le CHANTRE (*Petrus Cantor*), docteur de l'université, et chantre de l'église de Paris, auteur d'un livre intitulé *Verbum abbreviatum*, ainsi nommé parce qu'il commence par ces mots, tirés de l'*Epître aux Romains*, se fit religieux dans l'abbaye de Long-Pont, où il mourut vers 1197. On trouve dans les bibliothèques plusieurs autres ouvrages de cet auteur, en manuscrits. Celui que nous avons cité n'est pas toujours exact. Il fut imprimé à Mons en 1639, in-4, par les soins de Georges Galopin, moine de Saint-Guislain.

PIERRE dit *de Colombario*, était évêque d'Ostie, vers le milieu du XIVe siècle. Il couronna l'empereur Charles IV à Rome, en 1346, et fit l'*Histoire de son voyage* en cette ville. L'auteur et l'ouvrage seraient oubliés, si le père Labbe n'en eût fait mention dans sa *Bibliothèque* de manuscrits.

PIERRE de POITIERS, chancelier de l'église de Paris, mort l'an 1200, est auteur de quelques écrits insérés dans la Bibliothèque des Pères, et d'un *Traité des sciences*, imprimé à la fin des *Œuvres* de Robert Pullus, 1655, in-fol. Ce traité prouve que l'auteur était un des premiers théologiens de son siècle.

PIERRE de BLOIS fut ainsi appelé parce qu'il avait vu le jour dans cette ville. Après avoir étudié à Paris et à Bologne, il devint précepteur, puis secrétaire de Guillaume II, roi de Sicile. Appelé en Angleterre par le roi Henri II, il obtint l'archidiaconé de Bath, dont il fut dépouillé sur la fin de ses jours. On lui donna celui de Londres, mais il y trouva plus d'honneurs que de revenus. Il avait été auparavant chancelier de Richard, archevêque de Cantorbéry, qui faisait un grand cas de son mérite. Cet estimable écrivain mourut en Angleterre l'an 1200. Il était d'un caractère austère, et il se signala par son zèle pour la discipline et les règles ecclésiastiques. On a de lui 183 *Lettres*, 65 *Sermons*, et d'autres ouvrages, dont la meilleure édition est celle de Pierre de Goussainville, Paris, 1667, in-fol. Il s'y élève avec force contre les déréglements du clergé. Les écrivains protestants l'ont souvent cité dans leurs déclamations contre ce corps, sans distinguer le langage d'un enfant zélé pour la gloire de sa mère, et celui d'un ennemi acharné à la calomnier et à la perdre. Son style est coupé, sentencieux, plein d'antithèses et de jeux de mots. Les *Sermons* publiés sous le nom de Pierre de Blois par le père Busée, Mayence, 1600, sont de Pierre *Comestor* (*voy.* plus haut). Il a continué l'*Histoire des monastères d'Angleterre* d'Inculfe, depuis 1091 jusqu'en 1118, publiée par Savil en 1596. Les auteurs de l'*Histoire de l'Eglise gallicane* disent que Pierre de Blois est le premier qui se soit servi du mot *transsubstantiation* : c'est une erreur. (*Voy.* HILDEBERT.) Etienne, évêque d'Autun, contemporain d'Hildebert, qui assista au sacre de Philippe, fils de Louis le Gros, le 14 avril 1129, dit dans son *Traité du sacrement de l'autel*, chap. 13 : *Oramus ut... oblatio panis et vini transsubstantietur in corpus et sanguinem Jesu Christi.*

PIERRE-ALPHONSE, juif portugais, converti à la foi dans le XIIe siècle, prouva que sa conversion était sincère ; ce qui n'est pas toujours ordinaire chez cette nation. La *Bibliothèque des Pères* offre de cet auteur un *Dialogue contre les juifs*, qui renferme les motifs de sa conversion, et de fortes raisons adressées à ses anciens confrères pour suivre son exemple.

PIERRE, moine de Vaulx-Cernay, ordre de Cîteaux, au diocèse de Paris, dans le XIIIe siècle, accompagna en Languedoc Gui son abbé (1), un des douze que le pape Innocent IV nomma pour aller combattre les albigeois. Il fut témoin oculaire des événements de cette guerre, dont il a écrit l'*Histoire*. Elle est curieuse, intéressante, et montre par les faits les plus éclatants comme les plus incontestables, à quel point d'horreur et d'alarme publique ces odieux hérétiques avaient porté leurs excès. Cette histoire a été imprimée à Troyes en 1615, in-8, et dans la *Bibliothèque de Cîteaux* de dom Tissier. Arnaud Sorbin l'avait traduite de latin en français, Paris, 1569 ; une traduction bien supérieure à l'ancienne, qui n'a de mérite que sa rareté, forme le tome 14 de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, publiée par M. Guizot.

PIERRE, nommé communément *Pierre Martyr*. *Voy.* VERMIGLI.

PIERRE (La). *Voy.* MALLEROT.

PIERRE. *Voy.* PASCHAL.

PIERRE de HONESTIS. *Voy.* HONESTIS.

PIERRE de NAVARRE. *Voy.* NAVARRE.

PIERRE de LUNE. *Voy.* BENOIT, antipape, après l'art. BENOIT XII.

PIERRE de LUXEMBOURG. *Voy.* LUXEMBOURG.

PIERRE de LÉON. *Voy.* ANACLET, antipape.

PIERRE (Corneille de la) *Cornelius à Lapide* ou CORNEILLE CORNELISSEN VAN DEN STEEN, célèbre commentateur de l'Ecriture sainte, né à Bocholt, dans la Campine liégeoise, en 1566, entra dans la compagnie de Jésus, et s'y consacra à l'étude des langues et des belles-lettres, et surtout à celle de l'Ecriture sainte. Après avoir professé avec succès à Louvain et à Rome, il mourut dans cette dernière ville le 12 mars 1637, âgé de 71 ans, en odeur de sainteté. Son corps fut enterré dans un endroit à part, pour qu'il pût être distingué, au cas qu'il s'agît de sa béatification. Nous avons de lui 10 vol. de *Commentaires sur l'Ecriture sainte*, pleins d'excellentes choses, mais qui ne sont pas toujours assorties à celle dont il s'agit : le jugement et la critique de l'auteur n'égalaient pas sa vaste érudition. On estime, plus que le reste de ses Commentaires, ce qui regarde le *Pentateuque* et les *Epîtres* de saint Paul. La meilleure édition du corps complet de ses *Commentaires* est celle d'Anvers, 1681 et an. suiv.

(1) PIERRE était neveu de Gui.

10 vol. in-fol. Tirinus et Menochius en ont fait grand usage; ils n'ont fait souvent que les abréger en ôtant tout ce qui est étranger au sens littéral.

PIERRE de SAINT-ROMUALD (Pierre *Guillebaud*), né à Angoulême en 1585, fut d'abord chanoine d'Angoulême, puis feuillant, et mourut en 1667, à 82 ans. C'était un homme estimable, dont la mémoire était vaste et le jugement très-borné. Ses livres sont un mélange de bon et de mauvais, ramassé sans choix de côté et d'autre avec des réflexions triviales et des expressions gothiques. Sa critique est toujours en défaut, et les faits les plus extraordinaires et les moins vraisemblables sont ceux qu'il rapporte de préférence. On a de lui : un *Recueil d'épitaphes*, 2 vol. in-12 : *Le Trésor chronologique*, 1658, 3 vol. in-fol.; l'*Abrégé*, en 3 vol. in-12, 1660, bon pour la date des faits arrivés de son temps; *La Chronique d'Adhémar*, avec une continuation, 1652, 2 vol. in-12, qui fut censurée par l'archevêque de Paris, en 1653; le parlement la supprima.

PIERRE de SAINT-LOUIS (le P.), dont le nom de famille était *Barthélemi*, naquit à Valréas, dans le diocèse de Vaison, en 1626. Il avait 18 ans, lorsqu'il fut épris de la beauté d'une demoiselle nommée *Madeleine;* mais il eut la douleur de la voir enlevée par la petite vérole, au moment où il était sur le point de l'épouser. Sa mélancolie, après cette perte, lui inspira le dessein de se faire carme. Le père Pierre était né avec quelque goût pour la poésie; il la cultiva dans son nouvel état. Pour sanctifier son travail, il forma le dessein de chanter dans un poème les actions de quelque saint ou sainte. Il balança longtemps entre Elie, qu'il regardait comme le fondateur de son ordre, et la Madeleine, patronne de son ancienne maîtresse. Enfin les reproches que lui fit en songe son ancienne Madeleine, le déterminèrent à célébrer cette sainte. Il entreprit une espèce de poème héroïque, qui lui coûta cinq ans de veilles. Dès que cet ouvrage fut achevé, il se rendit à Lyon, où, après quelques traverses, il vint à bout de le faire imprimer sous ce titre : *La Madeleine au désert de la Sainte-Baume en Provence, poème spirituel et chrétien, en 12 livres.* Ce poème, *chef-d'œuvre de pieuse extravagance,* selon l'expression de la Monnoye, jouit de l'honneur d'une seconde édition. Le P. de Saint-Louis ne vit pas cette espèce de triomphe de sa *Madeleine* : il était mort d'une hydropisie de poitrine quelque temps auparavant. C'était un de ces hommes qui, comme a dit un critique, ont l'esprit froid et la tête chaude. Son ouvrage était devenu fort rare. La Monnoye le fit réimprimer dans son recueil de *Pièces choisies.* Le P. de Saint-Louis avait achevé avant sa mort un autre poème sur le prophète Elie, et lui avait donné pour titre l'*Eliade.* La ressemblance de ce nom avec celui d'*Iliade* lui paraissait d'un heureux augure pour le succès de son poème; mais il n'a point paru; les carmes eurent la prudence de le supprimer. Il avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre, et de presque tous les saints.

PIERRE de SAINT-ANDRÉ, nommé dans le siècle Jean-Antoine *Rampalle*, était de l'Ile, près Cavaillon, dans le comtat Venaissin. Il se fit carme en 1640, et se distingua tellement par sa science et ses vertus, qu'il fut élevé aux premières dignités de son ordre. Il en fut fait définiteur-général l'an 1667, et mourut à Rome le 29 novembre 1671. On a de lui : *De la chiromancie naturelle*, Lyon, 1653, in-8; *Vies* de plusieurs saints de son ordre; une *Traduction* en français du *Voyage dans l'Orient*, du père Philippe de la Sainte-Trinité, Lyon, 1653, in-8; des *Tragédies sacrées*; une édition de l'*Histoire générale des carmes de la congrégation d'Italie, par le père Isidore de Saint-Joseph*, avec des suppléments et des corrections, en latin, Rome, 1668-1671, 2 vol. in-fol.

PIERRE de BRUYS. *Voy.* BRUYS.

PIERRE d'OSMA, Espagnol, professeur en théologie dans l'université de Salamanque, soutint dans le XVe siècle, que la confession était un établissement humain, et non une institution divine. Ce qui fut condamné comme hérétique, et par les théologiens et par le pape Sixte IV. Erreur renouvelée par Calvin, Zwingle, et en dernier lieu par un docteur de Vienne, nommé Eybel, qui, en 1784, publia une diatribe allemande, pour prouver que la confession était une invention moderne, comme s'il était possible que dans un temps où la piété des fidèles était si refroidie, on eût pu réussir à faire recevoir une loi aussi pénible que celle de la confession auriculaire. Ce novateur fut victorieusement réfuté par le père Fulgence Hüllinghoff, dans un savant Traité intitulé : *Antiquitas confessionis privatæ*, Munster, 1789, in-12. Des philosophes de ce siècle, d'ailleurs conjurés contre le christianisme, ont reconnu la sagesse et l'utilité de cette divine institution. Luther s'opposa à son abolition, comme d'un des plus importants objets de la religion. *Voy.* le *Catéchisme philosophique*, tome 3, n° 501.

PIERRE (Jean-Baptiste-Marie), très-habile peintre, après avoir perfectionné ses talents à Rome, travailla à Paris avec un brillant succès, et se consacra surtout à la décoration des églises. Ses ouvrages les plus connus sont : *Saint-Pierre guérissant les boiteux*, et *la mort d'Hérode,* deux tableaux placés à Saint-Germain-des-Prés; le *Saint François,* à Saint-Sulpice, celui de l'église Saint-Louis à Versailles; le *martyre de Saint-Thomas de Cantobéry,* autrefois à Saint-Louis du Louvre; la *coupole* de la chapelle de la Vierge à Saint-Roch : morceaux où le pittoresque et la manière de peindre large et facile se disputent la prééminence. Il mourut à Paris le 14 juin 1789, âgé de 75 ans.

PIERRE (Eustache de SAINT-); L'abbé de SAINT-); (Bernardin de SAINT-). *Voy.* SAINT-PIERRE.

* PIERRES (Philippe-Denis), imprimeur, né à Paris en 1741, d'une famille qui depuis deux cents ans exerçait la librairie, se distingua par la beauté et la correction des ouvrages sortis de ses presses. En 1784, il eut l'honneur de présenter à Louis XVI le modèle d'une presse de son invention, approuvée par l'académie des sciences et qu'il perfectionna depuis. Il en imagina une seconde, qui n'a ni jumelles, ni train, ni étançon, et qui est supérieure à toutes celles qui étaient alors connues. Il exécu-

tait lui-même fort adroitement les modèles de ses machines, et avait à ses gages des ouvriers qui travaillaient sous sa direction. Il établit en 1787 à Versailles une imprimerie pour le service des notables; la révolution lui ayant enlevé son état et sa fortune, il fut obligé d'accepter en 1807 une place dans le bureau des postes de Dijon. Il mourut dans cette ville le 18 février 1808. Il était membre des académies de Lyon, Orléans et Rouen. Pierres continua de 1774 à 1789, le *Catalogue hebdomadaire des livres nouveaux qui se publient en France et chez l'étranger*, et dont la collection forme 27 vol. in-8. Il a donné une édition estimée du *Lexicon* de Schrevelius, 1767, in-8, et publié dans les journaux divers articles, entre autres une *Lettre* à Fréron, sur le *Salluste* stéréotypé par Ged en 1739 (*Année littéraire*, 1773, tome 6); une *Lettre* sur des essais de polytypage (*Journal de Paris*, mai 1786); la *Description d'une nouvelle presse d'imprimerie*, 1786, in-4. L'Académie des sciences l'ayant engagé en 1774 à rédiger l'*Art de l'imprimerie* pour la *Collection des arts et métiers*, il réunit à cet effet beaucoup de matériaux, et l'on regrette qu'il n'ait pas terminé cet ouvrage qui aurait formé 3 vol. in-fol. et sur lequel on trouve des détails dans la *Notice* de Leschevin sur ce typographe, (*Magasin encyclopédique*, 1808).

* PIERSON (Nicolas), frère convers de la réforme de Prémontré, né à Aspremont en 1692, mort vers 1760, s'est rendu célèbre par son talent pour l'architecture et par le grand nombre de monuments religieux dont il a donné les dessins et dirigé la construction. Les principaux sont : la belle *abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson*; le *portail* et les *tours* de l'église de l'*abbaye d'Estival*; *l'église de Baugeval*, le *Palais épiscopal de Toul*. C'est sur ses dessins qu'a été reconstruite à neuf l'*abbaye de Jandeure*.

PIET (Baudouin van der), né à Gand en 1546, d'une famille patricienne, fut, à la naissance de l'université de Douai, le premier qui eut le titre de bachelier. Il devint docteur, puis professeur en droit à Douai, et remplit cette place avec distinction. Le conseil de Malines le nomma plusieurs fois pour être un de ses membres; mais Piet refusa constamment cet honneur, aimant mieux former des juges lui-même. Il fut l'oracle des grands et du peuple jusqu'à sa mort, arrivée à Douai en 1609, à 63 ans. Sa profonde érudition était appuyée sur un jugement très-solide. Les ouvrages qui lui ont fait le plus d'honneur, sont : *De fructibus*; *De duobus reis*; *De emptione et venditione*; *De pignoribus et hypothecis*; *Responsa juris, sive Consilia*.

PIETRO-COSIMO. *Voy.* Cosimo.

PIETRO de la Francesca, peintre, natif de Florence, mort en 1443, fut long temps employé par le pape Nicolas V à peindre le Vatican. Il réussissait à faire des portraits; mais son goût dominant était pour les combats. On a de lui des ouvrages sur l'arithmétique et sur la géométrie.

PIETRO-LONGO. *Voy.* Aersten.

PIETRO di Petri, habile peintre, mort à Rome, sa patrie, en 1716, à 45 ans, excellait surtout dans le dessin. Il imitait très-exactement les originaux. Tout ce qui est sorti de ses mains est estimé des connaisseurs.

PIETRO de Cortone. *Voy.* Beretin.

PIETRO-RICCIO. *Voy.* Crinitus (Pierre).

* PIETRO (Michel di), cardinal, né à Albano en 1747, fut nommé, très-jeune encore, professeur d'histoire ecclésiastique et de droit canonique. La réputation qu'il s'était acquise engagea Pie VI à lui donner la place de secrétaire de la congrégation extraordinaire qu'il créa pour s'occuper du synode de Pistoie. On croit qu'il eut part à la bulle *Auctorem fidei*, publiée en 1794, contre les actes de ce synode. Il devint ensuite évêque *in partibus* d'Isaure, consulteur de l'inquisition, examinateur du clergé et camérier d'honneur du pape. Pie VI, forcé de s'éloigner de Rome en 1798, le nomma délégué apostolique et il rendit d'importants services à l'église dans ces circonstances difficiles. Pie VII le créa cardinal (1801), et le fit préfet de la propagande et patriarche de Jérusalem. Il fut un des cardinaux qui accompagnèrent le pontife en France lorsqu'il s'y rendit pour sacrer Napoléon. Quelques années après, lorsque cet empereur, ébloui par ses succès, voulut ajouter à son empire les états de l'Eglise, Pie VII, en quittant Rome, désigna le cardinal Pietro son délégué; mandé comme la plupart des membres du sacré collége à Paris, il fut forcé d'obéir; mais il n'en continua pas moins, autant qu'il le pouvait, de pourvoir aux besoins spirituels des diocèses privés de leurs pasteurs, et de veiller aux intérêts de la religion. Soupçonné d'avoir rédigé le bref adressé au cardinal Maury, pour lui défendre de s'immiscer dans l'administration du siége de Paris, son refus d'assister au mariage de Bonaparte avec Marie-Louise vint accroître la colère de l'empereur; il reçut l'ordre de quitter Paris et fut ensuite enfermé au donjon de Vincennes. En 1813, il obtint la permission de rejoindre le pape à Fontainebleau. L'année suivante il en fut encore séparé; mais les événements politiques le délivrèrent bientôt. De retour à Rome, fait grand pénitencier et préfet de l'Index, il fut ensuite nommé évêque d'Albano, puis de Porto et Sainte-Rufine. Ce prélat mourut sous-doyen du sacré collége le 2 juillet 1821. Il joignait à la science théologique une pureté de principes et une inébranlable fermeté. Il a eu part à plusieurs écrits publiés pendant les troubles de l'Eglise. La collection des brefs de Pie VI contient de lui deux pièces remarquables, une *Lettre* à l'évêque de Grasse, et une *décision* sur le serment de haine à la royauté. « On ne pouvait, dit M. Artaud, s'empêcher d'honorer cet homme toujours grave, qui ne cédait jamais à un mouvement irréfléchi, dont la tête forte et l'esprit invariable furent pendant tant d'années un des soutiens les plus solides du saint Siége. Je me rappellerai toujours la manière savante et délicate dont il termina un jour des entretiens sur les évêques constitutionnels. « Messieurs, écoutez un de vos évêques, un évêque » de Marseille, Salvien, cet antique fils du saint » Siége disait *chez vous : Ita est enim Ecclesia Dei* » *quasi oculus. Nam ut in oculum etiamsi parva* » *sordis incidat, totum lumen obscæcat, sic in eccle-* » *siastico corpore, etiamsi pauci sordida faciant,*

» *propè totum ecclesiastici splendoris lumen offuscatur*. Car l'Eglise de Dieu est comme l'œil : en » effet, si une petite impureté tombe dans l'œil, elle » obscurcit toute la clarté, de même dans le corps » ecclésiastique, si un petit nombre est taché d'im» pureté, presque toute la clarté de la splendeur » ecclésiastique est offusquée. » (Salvien, *de gub. Dei, lib.* VII).

** PIEYRE (Pierre-Alexandre), auteur dramatique, né en 1752 à Nismes, de parents protestants, acheva ses études à Paris, et de retour dans sa famille travailla quelque temps dans la maison de son père, marchand drapier. Dans ses loisirs ayant composé une comédie en 5 actes, l'*Ecole des Pères*, restée son principal ouvrage, il revint à Paris pour la faire représenter au théâtre Français, où elle fut jouée en 1787 avec un grand succès. En la faisant imprimer, il la fit précéder d'une dédicace au duc de Chartres (depuis Louis-Philippe), et il fut dès lors attaché à la personne de ce prince qu'il accompagna dans ses différentes garnisons. Les circonstances ne lui ayant pas permis de le suivre hors de France, il passa le temps de la terreur dans une campagne près de Nismes, et ne revint qu'en 1799 à Paris avec quelques nouvelles pièces de théâtre qu'il ne put jamais faire représenter quoiqu'elles fussent assurément très-supérieures à la plupart de celles qu'on donnait à cette époque. Il se décida, d'après le conseil de ses amis, à les faire imprimer et elles forment le second volume de ses *Œuvres dramatiques*, imprimées à Orléans en 1808. Le premier qui ne parut qu'en 1811, contient outre son *Ecole des Pères, les Amis à l'épreuve*, jouée en 1787 avec succès; *La Princesse d'Elide*, pièce de Molière improvisée pour les fêtes de Versailles, qu'il acheva d'après l'esquisse de ce grand maître sur l'invitation de Mme de Genlis; *Les Philosophes amoureux*, de Destouches, reduits en 3 actes, et *le Dépit amoureux* de Molière, réduit également en 3 actes; le tome second renferme *le Garçon de cinquante ans*, celle de toutes ses pièces que l'auteur préférait; *Orgueil et vanité* et l'*Intrigue anglaise*. Pieyre à la restauration refusa tous les emplois qui lui furent offert, voulant conserver son indépendance; mais il accepta un logement au Palais-Royal, où il mourut, le 30 juin 1830. Son *Ecole des Pères* est imprimée dans la suite du *Répertoire*.

PIGALLE (Jean-Baptiste), sculpteur, né à Paris en 1714. Son père qui était menuisier, et entrepreneur des bâtiments du roi, le mit, dès l'âge de huit ans, chez le Lorrain, sculpteur de l'académie. Après quelques années de séjour en Italie, il revint en France, et fut obligé pendant cinq ans de chercher sa subsistance en travaillant pour un sculpteur, et de se charger de travaux peu dignes de lui. Une Vierge qu'il fit pour les Invalides le fit connaître du comte d'Argenson. Ce ministre lui commanda de faire une statue de Louis XV. Madame de Pampadour lui fit faire une figure en pied qui était son portrait, une autre figure du *Silence*, et un groupe *de l'Amour et de l'Amitié*. Dès ce moment, Pigalle ne connut plus le besoin, et commença à jouir du fruit de sa constance et de ses travaux. Le roi lui fit exécuter deux grandes statues de *Mercure* et de *Vénus*, pour être envoyées en présent au roi de Prusse, qui en a toujours fait grand cas. Il a fait encore la belle statue de Louis XV pour la ville de Reims, et une multitude d'ouvrages de diverses grandeurs; mais ce qui a donné le plus d'éclat à sa réputation, c'est le *Tombeau* du maréchal de Saxe, placé dans un temple luthérien de Strasbourg. Ce monument est trop célèbre, le plan et l'exécution, les beautés et les défauts en sont trop connus des amateurs, pour que nous ayons besoin d'en faire ici l'analyse : il en a paru différentes critiques et apologies : mais, dans son ensemble, on ne peut s'empêcher de reconnaître un bel et grand ouvrage. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er octobre 1778, p. 182.) Pigalle avait plus de talents que d'esprit, plus de justesse que d'étendue dans les idées; il avait plus le sentiment du vrai que celui du beau : il croyait que tout était bien dès que la nature était fidèlement exprimée. Cette persuasion a paru particulièrement dans la statue de Voltaire, que les connaisseurs ont trouvée doublement répréhensible, et par la nudité aussi déraisonnable que hideuse dans laquelle il a représenté cet homme fameux, et par le choix du modèle, en qui une maigreur extrême et un affaissement général de toutes les parties ajoutaient à la difformité naturelle de la vieillesse; il aima mieux faire une anatomie savante qu'une belle statue. Voltaire a senti lui-même l'ineptie de cette figure et s'en est plaint au sculpteur dans des vers, où sa luxurieuse imagination s'est donné un nouvel essor; on ne peut citer que les suivants :

Cher Phidias, votre statue
Me fait mille fois trop d'honneur.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur,
Dont la taille et le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue,
Feront rire le connaisseur.

Pigalle fut reçu à l'académie en 1744, nommé adjoint à professeur en 1745, professeur en 1752, adjoint au recteur en 1770, recteur en 1777, enfin chancelier de l'académie en 1785. Il avait été décoré en 1769 de l'ordre de Saint-Michel. Il est mort à Paris le 20 août 1785.

PIGANIOL de la FORCE (Jean AYMAR de), né en Auvergne, en 1673, d'une famille noble, s'appliqua avec ardeur à la géographie et à l'histoire de France. Pour se perfectionner dans cette étude, il fit plusieurs voyages en différentes provinces. Il rapporta de ses courses des observations importantes sur l'histoire naturelle, sur le commerce, et sur le gouvernement civil et ecclésiastique de chaque province. Elles lui servirent beaucoup pour composer les ouvrages que nous avons de lui. Les principaux sont : une *Description historique et géographique de la France*, dont la plus ample édition est de 1753, en 15 vol. in-12. C'est le meilleur des ouvrages qui eussent paru jusque alors sur cette matière, quoiqu'il renferme encore un grand nombre d'inexactitudes et même de bévues. *Description de Paris*, en 10 volumes in-12 : ouvrage instructif, intéressant, et beaucoup plus parfait que la description de Germain Brice. Il est d'ailleurs écrit avec une élégante simplicité. Il en donna un *Abrégé* en 2 vol. in-12. *Description du*

château et parc de Versailles, *de Marly*, etc., en 2 vol. in-12. Elle est agréable et assez bien faite. *Nouveau Voyage de France*, réimprimé plusieurs fois; le meilleure édition est de 1770, 2 vol. in-12. Il mourut à Paris en 1753, à 80 ans. Il avait été sous-gouverneur des pages du duc de Toulouse.

* PIGAULT-LEBRUN (Guillaume-Charles-Antoine), romancier, né en 1753 à Calais, fit ses études au collége de Boulogne-sur-Mer, dirigé par les Oratoriens, et fut ensuite envoyé à Paris pour y faire son cours de droit. Mais la fougue de son caractère et son goût pour les plaisirs l'éloignaient de cette profession sérieuse. Il hésita longtemps sur le choix d'un état, et finit par se décider pour la carrière des lettres. Le mouvement produit par la révolution dans toutes les classes de la société lui offrit de nombreux sujets d'observation; mais il s'attacha surtout à peindre les mœurs des conditions inférieures, et il les reproduisit avec plus de vérité que de décence. Dépourvu de toute moralité, son seul but paraît avoir été de reproduire des effets comiques; quelquefois cependant, après avoir commencé un roman par des peintures grotesques et bouffonnes, il le termine par des scènes graves et pathétiques. Mais sa facilité l'a souvent égaré. A force de vouloir être naturel et vrai, il tombe presque toujours dans le trivial, et blesse par l'indécence de ses peintures les lecteurs d'un goût délicat. On ne ne peut contester à Pigault la fécondité et l'originalité. Mais ces qualités sont associées en lui à un dévergondage d'imagination qui rend la lecture de ses ouvrages très-dangereuse. Disciple des philosophes du XVIIIe siècle, à leur exemple (*voy.* DIDEROT, etc.), il ne respecte dans ses romans ni la religion ni les mœurs; mais il les attaque bien plus ouvertement dans *Le Citateur*, compilation impie qui n'est guère qu'un extrait du *Dictionnaire philosophique*. Cet ouvrage, publié en 1803, fut saisi par la police d'alors, qui n'était pas trop sévère, ce qui n'en empêcha pas la réimpression. Il a composé un certain nombre de pièces dramatiques, qui la plupart eurent du succès dans le temps et dont quatre ou cinq ont été recueillies dans la *Suite du Répertoire*. A une époque avancée de sa carrière, éprouvant le besoin de s'occuper de travaux plus sérieux, il se fit historien, et publia une *Histoire de France abrégée, critique et philosophique, à l'usage des gens du monde*, 1823-1828, 8 vol. in-8; il en détacha *les histoires de Charlemagne, de Louis IX, de Charles VI, de Charles VII, de Louis XI*. Ces ouvrages, où l'on chercherait vainement une appréciation exacte des faits et cet esprit grave et impartial qui appartient à l'histoire, n'ont pas eu de succès, et n'en méritaient point. La réputation que Pigault-Lebrun s'était faite comme romancier facétieux et obscène, détruisait d'avance, et avec raison, l'autorité à laquelle il aspirait comme historien. La réimpression de quelques-uns de ses romans qui circulaient depuis longtemps donna lieu à des saisies et à des poursuites qui l'affligèrent beaucoup. Il perdit en 1823 une place d'inspecteur des salines qu'il avait obtenue en 1810, à la recommandation de Jérôme Bonaparte, dans l'intimité duquel il avait vecu en Westphalie. Alors il alla demeurer à Valence en Dauphiné avec son gendre, qu'il avait associé à la composition de quelques-uns de ses derniers ouvrages. Il revint au bout de quelque temps à Paris, mais il ne tarda pas de se retirer à Lucelle près de Saint-Germain, où il est mort le 24 juillet 1835, à 82 ans. Nous ignorons si l'âge l'avait ramené à des idées plus morales. La nature de ses productions nous dispense d'en donner ici la liste. Ses *OEuvres complètes* ont été publiées de 1822 à 1824, 20 vol. in-8. Cette collection ne comprend que les romans, les pièces de théâtre et les mélanges. Pigault-Lebrun sera toujours regardé *comme un de ces écrivains* dont le succès passager est devant la postérité une accusation contre le siècle où ils ont vécu.

* PIGEAU (Eustache-Nicolas), jurisconsulte, né à Mont-l'Evêque près de Senlis, en 1750, de parents pauvres, était destiné à un état mécanique. Après avoir reçu d'un vénérable ecclésiastique les éléments de l'instruction, il fut mis en apprentissage à Paris; mais il quitta bientôt l'atelier pour entrer chez un procureur dont il devint premier clerc au bout de six mois. Dès-lors il put fréquenter les cours de droit et fut reçu avocat en 1774. La grande aptitude qu'il apporta à l'étude des lois, son ardeur infatigable à en comparer l'esprit avec les applications si souvent divergentes de l'ancienne procédure, lui firent de bonne heure concevoir le plan d'un ouvrage où le chaos des formulaires de la chicane fit place à une méthode à la fois plus simple et plus sûre. Cet ouvrage, qui devint classique en naissant, parut sous le titre de *Procédure civile du Châtelet de Paris*, Paris, 1778, 2 vol. in-4, et fut réimprimée en 1780 et en 1787. Pigeau donna en 1784 : *Introduction à la procédure civile*, in-8; 5e édit., revue par Poncelet, 1822, in-8. Devenu l'oracle de la procédure, le modeste auteur ne s'en vit pas moins obligé d'accepter l'emploi de secrétaire de l'avocat général Hérault de Sechelles (*voy.* ce nom), depuis si tristement célèbre. Cette ressource lui ayant été enlevée, loin de chercher, comme tant d'autres, à profiter des circonstances pour s'élever aux emplois ou à la fortune, il préféra descendre à l'obscure condition de commis libraire. Après la terreur il reprit ses travaux et ouvrit des cours de droit, où sa réputation attira un grand nombre d'auditeurs. Lorsqu'il fut question de réduire la législature à des règles uniformes, Pigeau devint l'un des rédacteurs du nouveau code de procédure. A la création des écoles de droit il y obtint en 1805 la chaire de procédure à la faculté de Paris, et la remplit avec succès jusqu'à sa mort, le 22 décembre 1818. Pendant les cent-jours il avait refusé de signer l'adresse de l'école à Bonaparte et l'acte additionnel. Outre les ouvrages déjà cités, on lui doit : *Notions élémentaires sur le code civil*, 1804, 4 vol. in-8; 2e édit., augm. sous le titre de *Cours élémentaire de code civil*, 1818, 2 vol. in-8; *Procédure civile des tribunaux de France*, 1807-1808, 2 vol. in-4, 4e édit. avec des notes de M. Crivelli, 1826; ce n'est que la *procédure du Châtelet*, avec les additions et les corrections nécessitées par le nouveau code; *Commentaire sur le code de procédure civile*, revu et publié

par MM. Poncelet et Lucas Championnière, 1827, 2 vol. in-4, précédé d'une *Notice* sur l'auteur par M. Gairal, avocat. Pigeau était parent du procureur-général Bellart (*voy. ce nom*) qui lui a consacré un *article nécrologique* dans le *Moniteur* du 1er janvier 1819.

PIGHIUS (Albert), mathématicien et controversiste, né à Kempen, petite ville de l'Over-Yssel, vers l'an 1490, étudia à Louvain et à Cologne, et prit dans la première université le titre de bachelier, et dans la seconde celui de docteur. Il était profondément versé dans les mathématiques, dans les matières de théologie et d'antiquité. Il signala son zèle pour la foi par plusieurs ouvrages contre Luther, Mélanchthon, Bucer et Calvin. La réputation qu'il se fit à Cologne s'étendit jusqu'à Rome, où le pape Adrien VI le fit venir vers l'an 1522. Clément VIII et Paul III, successeurs d'Adrien, n'eurent pas moins de considération pour Pighius; ils le chargèrent de différentes négociations pour le bien de la religion à Worms et à Ratisbonne. Il mourut le 29 décembre 1542 à Utrecht, où il était prévôt de l'église de Saint-Jean-Baptiste. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le plus considérable est intitulé : *Assertio hierarchiæ ecclesiasticæ*, Cologne, 1572, in-fol. Son style n'est ni aussi pur, ni aussi élégant que celui de Sadolet, avec qui il était en relation, et des autres *cicéroniens*; mais il est moins barbare que celui des scolastiques de son temps. On a encore de lui un Traité *De Gratia et libero hominis arbitrio*, contre Calvin, Cologne, 1542, in-fol. Il montre dans ses écrits un grand dévoûment au saint Siége; peut-être le pousse-t-il même trop loin. On ne peut désavouer qu'il n'ait quelques sentiments singuliers; aussi le cardinal Bona disait en parlant de lui : *Cautè legendus est, quod non semper solidam tradat doctrinam.* Il composa aussi plusieurs ouvrages de mathématiques, entre autres : *De ratione paschalis celebrationis, deque restitutione calendarii ecclesiastici*; *De æquinoctiorum solstitiorumque inventione*. Il éclairait la théorie par la pratique; il excellait à construire les sphères armillaires.

PIGHIUS (Etienne Vinand), neveu maternel du précédent, dont il emprunta le nom, naquit comme lui à Kempen, l'an 1520. Il fit deux voyages en Italie. Au retour de son second voyage, il fut pourvu de la place d'écolâtre dans la collégiale de Xanten, dont il était chanoine. Il y passa le reste de ses jours partagé entre les devoirs de piété et d'étude, et y mourut le 19 octobre 1604. Il n'est personne de son temps qui l'ait surpassé dans la connaissance des antiquités romaines. Juste-Lipse le qualifie : *Alter indefessi calami et styli Livius*. On a de lui : *Annales de la ville de Rome*, en latin, Anvers, 1599-1615, 3 vol. in-fol.; *Hercules prodicius*, Anvers, 1587. C'est une description du voyage que Pighius fit en Italie. Elle est pleine d'observations sur les antiquités romaines et germaniques. Il nous a laissé plusieurs autres ouvrages également pleins d'érudition, dont quelques-uns ont été insérés dans les *Antiquités grecques* de Gronovius, t. 9.

PIGNA (Jean-Baptiste Nicolucci, surnommé), naquit dans le Ferrarais, au commencement du XVIe siècle; il mérita la protection de ses souverains par ses talents et ses ouvrages. Il fut à la fois bon grammairien, littérateur et historien. Il mourut en 1575. On lui doit divers livres de politique et d'histoire (1) : *Il Principe*, Venise, 1561, in-8; *Il Duello, nel quale si tratta dell' onore dell' ordine della cavaleria*, 1554, in-4; *Historia de principi di Este*, Ferrare, 1570, in-fol., estimée et peu commune; *Romanzi ne' quali della poesia e della vita d'Ariosto si tratta*, Venise, 1554, in-4.

PIGNATELLI (Fabricio), savant jésuite napolitain, mort en 1656, connu par une Dissertation où il veut prouver que saint Barthélemi est le même que Nathanaël, publié sous ce titre : *De apostolatu B. Nathanaëlis Bartholomæi*, Paris, 1660, in-8.

PIGNATELLI *Voy.* Innocent XII.

* PIGNATELLI (François), prince de Strongoli, né vers 1732, à Naples, d'une illustre famille, entra de bonne heure dans la carrière militaire; mais un duel dans lequel il eut le malheur de tuer son adversaire le chevalier Polatrelli, le fit éloigner de la cour, et il n'y reparut que lorsque don Carlos, devenu roi d'Espagne sous le nom de Charles III, céda le trône de Naples à son fils Ferdinand IV. Pignatelli, en flattant le goût de ce jeune prince, ne tarda pas à gagner sa confiance; il accrut sa faveur en servant les projets ambitieux de la reine Caroline qui, pour le récompenser de ses lâches complaisances, le fit nommer gouverneur des Calabres. Ces provinces venaient d'être désolées par d'affreux tremblements de terre; et des sommes immenses furent mises à sa disposition pour être distribuées aux malheureux qui avaient le plus souffert; mais il fut accusé d'en avoir détourné la plus grande partie. Cette imputation fondée ou non, ne diminua point son crédit. Nommé bientôt après gouverneur de Naples, il signala son administration par des travaux importants, parmi lesquels on cite les fameux greniers d'abondance qu'on montre aux étrangers comme un objet de curiosité, mais dont la construction fut, dit-on, encore pour lui l'occasion de nouvelles rapines. En 1789, Pignatelli fut élevé au rang de capitaine général et fut en outre chargé de la police de tout le royaume. Lorsque Ferdinand prit la résolution de passer en Sicile, Pignatelli fut investi de pouvoirs extraordinaires avec le titre de vicaire-général; mais à l'approche des Français, prompt à désespérer des moyens de résistance que l'honneur lui prescrivait du moins de tenter, il abandonna lâchement la ville de Naples aux horreurs de l'anarchie. Il s'enfuit en Sicile, d'où il ne revint à Naples qu'après le retour de Ferdinand; mais il ne put jamais regagner la faveur royale. Cependant en 1807 il entra dans un complot qui avait pour but de rappeler les Bourbons à Naples. Exilé pour cette cause, il se rendit à Rome et fut rappelé par Murat, peu après son avénement au trône. Il continua d'habiter Naples ou ses environs, jusqu'à sa mort en 1812.

* PIGNEAU DE BEHAINE (Pierre-Joseph-Georges), missionnaire, né en 1741 au bourg d'Origny, dio-

(1) On lui doit aussi comme littérateur des poésies latines (*Carmina libri IV*), imprimées avec celles de Cœl. Calcagnini et du célèbre Arioste, Venise, 1553, in-8.

cèse de Laon, se voua, malgré ses parents, à la périlleuse carrière des missions étrangères, et s'embarqua secrètement au port de Lorient, vers la fin de 1765. Arrivé à Pondichéri, les contrariétés de tout genre auxquelles il fut en butte ne rebutèrent point son courage. En 1770, il fut nommé par le pape, évêque d'Adran *in partibus* et coadjuteur de l'évêque de Canathe auquel il succéda l'année suivante comme vicaire apostolique. En 1774, il alla à Macao, puis au Camboge, d'où il entra dans la basse Cochinchine dont deux rois avaient été mis à mort successivement par des rebelles appelés *Tay-Son*, c'est-à-dire *Montagnes de l'Occident*. Ils étaient ainsi désignés, parce que leurs chefs étaient sortis des montagnes occidentales de la province de Qui-Nhon. L'évêque d'Adran donna un asile dans sa maison à Nguyen-Anh, frère cadet du monarque détrôné. Ce prince dont le parti s'accroissait de jour en jour, fut proclamé roi en 1779. Il n'oublia pas le service que lui avait rendu le missionnaire; il l'appela près de lui, et il ne faisait rien sans le consulter. Mais Nguyen-Anh fut détrôné en 1782, et l'évêque, obligé de quitter la Cochinchine, mena la vie la plus misérable dans le Camboge que désolaient à la fois la famine et une armée siamoise. Il se rendit ensuite dans le royaume de Siam (1783) emmenant avec lui ses chers élèves du collége des missions, fondé en Cochinchine, et il espérait pouvoir asseoir son établissement chez les Siamois, les alliés de son souverain adoptif. Mais il fut bientôt désabusé sur le compte de ce peuple perfide, qui n'avait paru s'unir au prince Cochinchinois que pour entrer dans ses états et les ravager. Nguyen-Anh, que ses revers avaient réduit au désespoir, était sur le point de se jeter dans les bras des Hollandais ou des Portugais; mais l'évêque d'Adran ranima son courage et lui donna l'espoir d'être secouru par la France qui, probablement, aurait retiré profit et honneur de son patronage. Investi des pouvoirs illimités du prince cochinchinois, qui lui avait confié son fils aîné, âgé de 6 ans, l'évêque d'Adran fit voile pour la France où il arriva au mois de février 1787. Il parvint à triompher des préventions du ministre de la marine de Castries, et obtint la conclusion d'un traité par lequel, le roi de France s'engageait à envoyer sans délai à son nouvel allié un secours d'hommes, de vaisseaux, d'armes et de munitions, et le roi de Cochinchine à faire des concessions de territoire aux Français. L'évêque d'Adran arriva, au mois de mai 1788, à Pondichéri, apportant au comte de Conway, gouverneur général des établissements français dans l'Inde, le cordon rouge qu'il avait sollicité pour lui. Conway, chargé de l'expédition projetée dans la Cochinchine, avec la faculté d'en fixer l'époque, la fit échouer. L'évêque d'Adran fut obligé de recourir aux négociants de Pondichéri dont il obtint quelques secours, avec lesquels le prince cochinchinois, qui s'était déjà remis en possession des provinces voisines du Camboge (1789), obtint de nouveaux succès. Fixé dès lors à la cour de ce prince, il y mourut le 9 octobre 1799, vivement regretté du roi et de son fils. On peut consulter les *Nouvelles des missions étrangères*, Londres, 1797, et les *Nouvelles lettres édifiantes*.

PIGNORIA (Laurent, né à Padoue en 1571, savant antiquaire, devint curé de Saint-Laurent de cette ville, puis chanoine de Trévise, où il mourut de la peste le 13 juin 1631. Ce littérateur s'était formé une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles, qui lui servirent dans la composition de ses savants ouvrages. On a de lui : un Traité *de Servis, et eorum apud veteres ministeriis*, Amsterdam, 1674, in-12; *Mensa-Isiaca*, 1669, in-4; c'est la 3e édition et la meilleure de ce curieux ouvrage qui avait d'abord paru sous le titre de *Vetustissimæ tabulæ æneæ hieroglyphicis cœlatæ explicatio*; puis de *Characteres ægyptii, Origini di Padova*, 1625, in-4; et plusieurs autres ouvrages pleins de profondes recherches. Pignoria avait un amour vif et constant pour l'étude. Les hommes les plus savants de son siècle se firent honneur d'être en relation avec lui.

* PIGNOTTI (Laurent), le plus célèbre des fabulistes italiens, né en 1739 à Figline, petite ville entre Florence et Arezzo, était fils d'un négociant, qui, ruiné par de malheureuses spéculations, s'établit avec sa famille à Castello, où il mourut de chagrin, laissant une veuve désolée et quatre enfants en bas âge. Ayant trouvé des ressources dans la générosité d'un de ses parents, il alla continuer ses études à l'université de Pise, et reçu docteur en médecine en 1763, alla pratiquer son art à Florence, où ses talents comme médecin et comme poète lui firent de nombreux amis. Il renonça sans peine à la pratique de la médecine pour accepter la chaire de physique à l'académie fondée à Florence par la jeune noblesse. En 1774, il fut nommé à la même chaire à l'université de Pise. Après 27 ans d'exercice, il obtint sa retraite avec le titre de conseiller; et en 1807, celui d'auditeur de l'université, la première dignité littéraire de la Toscane. Il mourut le 5 août 1812. Ses *poésies* ont été recueillies, Florence, 1812-13, 6 vol. in-8, et Pise, 6 vol. in-12; les *fables* de Pignotti, Pise, 1782, in-12, ont eu un grand nombre d'éditions et ont été traduites en français par M. Lepan, 1816, in-12: elles sont écrites avec pureté et même avec élégance; mais ce ne sont quelquefois que des contes ingénieux et piquants et trop souvent dirigés contre les choses respectables. On y a réuni des *nouvelles* qui empêchent de les mettre entre les mains de la jeunesse. Outre des *Odes* et des *Epîtres*, on lui doit encore *La tresse de cheveux enlevée*, poëme imité de l'anglais (*voy.* Pope), trad. en franç. par Miger, Paris, 1805, in-8. Nous citerons de lui comme physicien: *Conjectures météorologiques sur les variations du baromètre*, dans les *Novelle letterarie* de Lastri, Pise, 1780, et comme historien: *Histoire de la Toscane*, Pise, 1813, 9 vol. in-8, et 10 vol. gr. in-18; elle est peu estimée des Italiens. *Voy.* Lombardi, *Histoire de la littér. italienne au* XVIIIe *siècle*, tome III, p. 286.

PIGRAY (Pierre), en latin *Pigræus*, chirurgien ordinaire du roi, né à Paris, se distingua dans l'exercice de son art, tant dans la capitale qu'à la suite des armées, sous les règnes de Henri IV et

de Louis XIII. Il fut disciple et rival du célèbre Ambroise Paré ; mais leur émulation ne fit que resserrer les nœuds de leur amitié et de leur estime réciproque. Ils s'éclairèrent encore l'un l'autre, et perfectionnèrent leur art sans jalousie et sans s'obscurcir. Pigray a donné au public : *Chirurgia cum aliis medicinæ partibus conjuncta*. Paris, 1609, in-8 ; c'est un abrégé des écrits de Paré avec des réflexions et des observations ; *Epitome præceptorum medicinæ chirurgicæ*, Paris, 1612, in-8 ; en français, Lyon, 1673, in-8. Pigray mourut le 15 novembre 1613.

* PIIS (Pierre-Antoine-Augustin, chevalier de), l'un de nos plus féconds chansonniers, né à Paris en 1755, était fils d'un chevalier de Saint-Louis, qui avait été major au Cap-Français. Destiné à servir dans un régiment colonial, la faiblesse de sa santé le força de renoncer à l'état militaire. Il suivit son inclination pour les lettres et se lia ensuite avec l'Attaignant et Saint-Foix, dont les conseils contribuèrent à l'engager dans un genre de littérature bien frivole. *La Bonne femme*, ou *le Phénix*, parodie d'*Alceste*, qu'il donna en 1776 à la comédie italienne, fut accueillie d'un public disposé à encourager tous les jeunes talents. Ce premier succès fut suivi de beaucoup d'autres ; et lorsqu'arriva la révolution, il avait déjà donné seul ou avec Barré (*voy.* ce nom), une vingtaine de vaudevilles, qui la plupart avaient réussi, mais dont aucun n'est resté au répertoire. En 1784, il obtint la charge de secrétaire-interprète du comte d'Artois, qui lui laissa tout le temps de composer des vers, de publier des poëmes, des contes, des chansons, et de répondre aux critiques des journalistes, qui ne lui épargnaient point les épigrammes ni les sarcasmes. La révolution lui ayant enlevé la plupart de ses ressources, il sollicita des comédiens auxquels ses ouvrages avaient procuré des bénéfices considérables, une pension de douze cent francs qu'il ne put obtenir. Alors il fonda, de concert avec Barré, le *théâtre du vaudeville*, qui fut ouvert le 12 janvier 1792, et où il fit représenter un grand nombre de pièces de circonstance, qu'il désavoua depuis. Après le 18 brumaire, il fut nommé secrétaire général de la préfecture de police, place qu'il conserva jusqu'en 1814, époque où il devint secrétaire-général adjoint de la direction générale de la police du royaume. Il obtint bientôt sa retraite. Piis avait été l'un des fondateurs du *Portique républicain*, société littéraire, dont l'une des conditions d'admission était de ne point faire partie de l'institut, ce qui ne l'empêcha pas de faire dans la suite beaucoup de démarches, mais inutilement, pour entrer à l'académie française. Il fut aussi l'un des fondateurs des *Dîners du Vaudeville*, et du *Caveau moderne*, où, quoique déjà sur le retour de l'âge, il ne montrait pas moins d'entrain et de gaieté que ses jeunes et joyeux associés. Il mourut le 22 mai 1832 ; revenu sincèrement à la religion, il ne parlait qu'avec amertume de succès trop déplorables, puisqu'ils avaient été obtenus aux dépens de la morale. C'est avec une affliction sincère qu'il vit plusieurs de ses chansons irréligieuses réimprimées sans son aveu. Il avait publié lui-même, en 1810, ses *OEuvres choisies*, en 4 vol. in-8. Le 1er contient son poëme sur *l'harmonie imitative*, avec sa réponse à ses critiques, et différents morceaux relatifs à ce poëme pour lequel il eut toujours une tendresse particulière. Le 2e ses pièces de théâtre, pour lesquelles il n'avait point eu de collaborateurs ; le 3e les pièces fugitives, et le 4e six livres de chansons. Piis, qui avait fait de très-bonnes études classiques, comme le prouve le poëme de l'*Harmonie imitative*, trop loué par les uns et trop décrié par d'autres, avait plus d'esprit que de talent, et plus de talent que de goût. Habile à manier le calembourg, cette arme a été retournée contre lui par ses adversaires ; on a dit que dans ses ouvrages *il y avait beaucoup de choses à barrer* (à Barré) nom d'un de ses collaborateurs ; on lui a fait l'application de cet hémistiche de Virgile : *Di meliora Piis*, et de ces paroles du Rituel : *Auge Piis ingenium*.—Antoine de Piis, son parent, conseiller au parlement de Bordeaux, puis grand sénéchal du Bazadois, député de l'ordre de la noblesse à l'assemblée Constituante, périt en 1774 sous la hache révolutionnaire. Piis lui avait dédié en 1788, sa pièce des *Trois sœurs rivales, ou le double Jugement de Pâris*.

PIKARSKI (Michel de), riche seigneur de Pologne, eut l'esprit faible, et le roi Sigismond III lui donna des curateurs : il en fut si choqué, qu'il résolut de tuer ce prince. Il prit le temps que le roi devait aller à l'église pour commencer la diète (c'était le 15 novembre 1620). Il se cacha derrière la porte, et quand le roi vint à passer, il lui déchargea sur la tête deux coups de hache d'armes, qui le firent tomber à terre. On lui donna la question pour l'obliger à découvrir ceux qui l'avaient porté à ce forfait ; il ne nomma personne, et dit beaucoup d'extravagances, ne se plaignant que de la faiblesse de son bras. On le tenailla, et après lui avoir coupé toutes les jointures des doigts l'une après l'autre, et ensuite la main droite, on l'écartela. On brûla son corps ; on en jeta les cendres dans la Vistule, et l'on rasa son château.

PILARINO (Jacques), né dans l'île de Céphalonie, docteur en médecine à Padoue, exerça cette science dans l'île de Candie, à Constantinople, en Syrie, à Alep, en Egypte, à Smyrne, où il s'attacha au consul de la république de Venise ; enfin il fit des courses dans la Transylvanie, la Valachie, la Moscovie, se fixa ensuite à Venise, et mourut à Padoue, en 1718, à 59 ans, après être rentré dans le sein de l'Eglise romaine, et avoir renoncé aux erreurs des Grecs schismatiques. On a de lui : un Traité latin en faveur de l'*inoculation de la petite vérole*, Venise, 1715, in-12. (*Voy.* CONDAMINE) ; *La medicina difesa, contra J. Gasola*, 1717, in-12.

* PILASTRE de la BRADIÈRE (Urbain-René), conventionnel, né en 1752, au village de Cheffes dans l'Anjou, fit ses études à l'université d'Angers, et vint ensuite à Paris où il puisa dans la société des gens de lettres et en particulier de l'abbé Raynal, des idées anti-sociales dont plus tard la réalisation devait être essayée par les prétendus philosophes. Mécontent de l'ordre qui existait en France, il alla en Allemagne, en Suisse, en Italie, à la recherche du meilleur des gouvernements ; et il

allait passer en Amérique dans le même but, lorsqu'arriva la révolution. Nommé député de la sénéchaussée d'Anjou, aux états-généraux, qui prirent bientôt le titre d'assemblée constituante, il y appuya de tous ses moyens les innovations dont on a depuis apprécié les résultats. Après la session, il fut nommé l'un des administrateurs de son département, puis maire d'Angers. Renvoyé à la Convention, dans le procès du roi, il vota la réclusion pendant la guerre et le bannissement à la paix, rejeta la ratification du peuple et admit le sursis. Proscrit au 31 mai avec les girondins, il ne reparut qu'après la chute de Robespierre. Il fit ensuite partie du conseil des Anciens, et au 18 brumaire, devenu membre du corps Législatif, il cessa d'en faire partie en 1803. Alors il retourna dans son département où il s'occupa de la culture de ses terres, et fit beaucoup de bien par son exemple, ses conseils et les secours qu'il donnait à propos. En 1820, nommé membre de la chambre des députés, il y vota avec le côté gauche. Il mourut à Cheffes le 24 avril 1830, à l'âge de 77 ans. On le cite comme un des plus zélés propagateurs de la vaccine.

PILATE (*Pontius Pilatus*), gouverneur de la Judée, commanda dans cette province pendant dix ans sous Tibère. L'historien Josèphe le peint comme un homme emporté et avide. Ce fut à lui que les Juifs menèrent J.-C., pour le prier de faire exécuter le jugement de mort qu'ils avaient porté contre lui. Le gouverneur, qui reconnut son innocence, et qui remarquait en lui quelque chose d'extraordinaire, frappé surtout de sa tranquillité et de son silence, tâcha de le sauver; il fut même un moment occupé de la recherche de la vérité, si odieuse aux grands, et parut vouloir en être instruit. Mais à peine en avait-il formé la demande, qu'il alla, sans attendre de réponse, retrouver les insensés qui demandaient la mort du Juste. Il crut les fléchir par un moyen barbare, et les satisfaire en faisant cruellement flageller le Sauveur. Mais la rage de ses ennemis n'étant pas assouvie, Pilate essaya de profiter de la fête de Pâques pour le délivrer. Il voulut même se dispenser de prononcer le dernier jugement contre lui, en le renvoyant à Hérode, roi de Galilée. Lorsqu'il vit que les Juifs ne se rendaient point, et qu'ils le menaçaient de la colère de César, en lâche courtisan il abandonna J.-C. aux bourreaux, croyant se purifier de cette iniquité par la vaine cérémonie de se laver les mains, et de se déclarer *innocent de l'effusion du sang de cet homme juste*. Environ un an après la mort du Sauveur, Pilate prit l'argent du sacré trésor, pour faire travailler à un aqueduc. Le peuple se souleva contre lui, et le gouverneur employa des voies extrêmes pour apaiser la sédition. Il exerça des cruautés encore plus horribles contre les habitants de Samarie, qui s'en plaignirent à Tibère : sur ces plaintes, il fut mandé à Rome, où il arriva l'an 27 de J.-C., au commencement du règne de Caligula. Envoyé en exil près de Vienne en Dauphiné, il se tua de désespoir deux ans après. Nous avons sous son nom une lettre à Tibère, dans laquelle il lui rend compte des miracles et de la résurrection de J.-C.; mais c'est un écrit supposé. On doit porter le même jugement du *Trésor admirable de la sentence de Ponce-Pilate contre J.-C., trouvée écrite sur parchemin en lettres hébraïques dans la ville d'Aquila*. Cette pièce fut traduite de l'italien en français, et imprimée à Paris, en 1581, in-8.

PILATRE DE ROZIER (Jean-François), né à Metz en 1756, se signala dans le temps que les Français s'occupaient des aérostats. Il avait été élève de M. Sage, dans la chimie, et ce professeur lui fit avoir une chaire de cette science à Reims, qu'il conserva peu de temps. Il était déjà connu à Paris par un cours qu'il avait donné au Marais, et dans lequel il répétait les expériences d'électricité que les découvertes de Francklin avaient mises à la mode. De retour dans la capitale, il obtint la place d'intendant des cabinets d'histoire naturelle et de physique de Monsieur (depuis Louis XVIII). Il conçut alors l'idée du *Musée*, qu'il ouvrit au public en 1781, et dont *Monsieur* se déclara le protecteur. En travaillant à l'analyse du gaz, Pilatre de Rozier imagina un appareil propre à garantir des effets du méphitisme, et le lieutenant-général de police Lenoir lui donna des encouragements pour cette utile invention. Pilâtre applaudit à la découverte des *aérostats* des frères Montgolfier, et voulut les imiter. Après s'être élevé plusieurs fois avec son ballon (*voy.* CHARLES, tome II, p. 565), il entreprit, le 15 juillet 1785, de passer en Angleterre, avec un physicien nommé Romain; mais il fut précipité de la hauteur de 1500 pieds, et trouvé mort, ainsi que son compagnon, dans un état affreux et méconnaissable. Un poète un peu dur, et qui n'avait pas le cœur disposé à la compassion, lui a fait cette épitaphe :

Ci-gît qui périt dans les airs,
Et par sa mort si peu commune,
Mérite aux yeux de l'univers
D'avoir son tombeau dans la lune.

La suivante est plus spirituelle et plus sérieuse: on a proposé de la mettre dans l'église paroissiale de Wimille, où il fut enterré :

Hic lapsus jaceo indignante Pilaster ab æthrâ,
Quæque cadunt astris ossa Wimilla tenet.
Aera perspatientur aves, permittitur æquor
Piscibus : ultricem sic homo calcet humum.
Me non Icariæ cautum fecere ruinæ :
Cautior ob fatis, sis, peregrine, meis.

L'inutilité (1) et le danger de cette espèce de jeu, déjà démontrés par la raison et diverses expériences, furent encore mieux reconnus par cette catastrophe, et l'on ne vit plus guère qu'un nommé Blanchard qui continua d'en amuser le public oisif.

On convient enfin que l'enfance,
Avec ces bulles de savon
Que gonfle le gaz du poumon,
Créa vraiment cette science.

On peut voir l'histoire de la chute de Pilâtre dans le *Journal historique et littéraire*, 15 juillet 1785; p. 482; diverses réflexions sur les aérostats, et l'impossibilité de les diriger, 15 décembre, 1783, p.

(1) Cette inutilité est encore démontrée par un raisonnement fort simple, et bien propre à faire reléguer dans le pays des chimères l'espoir de nos modernes charlatans. Pour mettre un corps en mouvement, selon la loi de l'équilibre, il faut le poids, la puissance et le point d'appui. Nous voyons bien le poids et la puissance, mais où est le point d'appui ?

630; — 15 février 1784, p. 256; — 1er mars 1784, p. 349. — Ne peuvent servir à connaître la hauteur des montagnes, 15 février 1784, p. 256, ni à observer les aurores boréales, 15 avril 1784, page 582. — Ridicule enthousiasme qu'ils ont inspiré, 15 février 1784, p. 261; — 1er août 1787, p. 484.—Blasphèmes absurdes, auxquels ils ont donné lieu, 1er août, 1783, p. 502; — 15 juillet 1784, p. 429; — 15 février 1784, p. 263; 1er août 1787, p. 486; — 15 décembre 1783, p. 622. — L'invention n'en est pas moderne, 1er mars 1784, page 346. — N'ont pas été connus chez les Chinois, 1er juin 1786, p. 229; ni du temps de Flave-Josèphe, 1er février 1785, p. 227. — Pourquoi l'homme ne doit pouvoir planer dans les airs à volonté, 15 décembre 1785, page 633; et dans ce *Dict.* DANTE, Jean-Baptiste; OLIVIER DE MALMESBURY. Rœderer lut l'*éloge* de Pilâtre en 1786, dans une séance du musée.

PILATUS. *Voy.* LEONTIUS.

PILÉ (Denys), prêtre du diocèse de Paris, *appelant* et connu par son attachement au parti, et par divers ouvrages composés pour le soutenir. Il a donné : *Réponse aux lettres théologiques de dom la Taste*, qui sont au nombre de 21. Ce savant religieux s'y moquait des convulsions, ainsi que des miracles du cimetière de Saint-Médard, et en montrait le ridicule. (*Voy.* TASTE.) Un écrit *en l'honneur du diacre Pâris*; une *Lettre* sur le discours de J.-J. Rousseau, *De l'origine et des fondements de l'inégalité*; la *Lettre d'un Parisien à M. l'archevêque*; une *Traduction* des livres de saint Augustin à Pollentius; une dissertation *de l'indissolubilité absolue du lien conjugal*, 2 vol. Cet ouvrage ne parut qu'après la mort de l'auteur. On dit que l'abbé Pilé, à l'exemple de Jubé, curé d'Anières, et de quelques autres jansénistes, se permettait, de son propre chef, dans la liturgie et dans la célébration de la messe, des changements et des innovations qu'aucune autorité privée n'a droit d'introduire et qui ne pouvaient que scandaliser les fidèles. Pilé mourut le 5 juin 1772.

PILES (Roger de), peintre et littérateur, né à Clamecy en 1635, était d'une famille distinguée dans le Nivernais. Il étudia d'abord en Sorbonne; mais un goût particulier pour la peinture l'engagea à se mettre de bonne heure sous la discipline du frère Luc, récollet. Ménage, instruit de son mérite, le fit entrer chez le président Amelot en 1662, pour avoir soin de l'éducation de son fils. Le jeune Amelot fit un voyage en Italie avec de Piles, qui eut alors occasion de satisfaire son amour pour les beaux-arts. De retour en France, notre auteur publia quelques traités sur la peinture, qui le firent estimer et rechercher des artistes célèbres et des amateurs. Son élève ayant été nommé ambassadeur du roi à Venise, de Piles le suivit en qualité de secrétaire d'ambassade. Il l'accompagna encore à Lisbonne en 1685, et en Suisse en 1689. Il fut chargé de porter au roi le traité de neutralité que l'ambassadeur avait conclu avec les 13 cantons. Trois ans après, Louvois l'envoya à La Haye comme amateur de tableaux, mais en effet pour traiter secrètement avec les personnes qui souhaiteraient de détacher les Hollandais de la grande alliance. Il fut découvert et retenu prisonnier par ordre des états pendant cinq ans, jusqu'à la paix de Ryswick. Ce fut dans sa captivité qu'il s'occupa à composer les *Vies des peintres*. A son retour en France, le roi lui donna une pension. Il voulut suivre Amelot, nommé en 1705 ambassadeur à Madrid; mais sa mauvaise santé le força de quitter l'Espagne. Il mourut en 1709, à 74 ans. De Piles avait les qualités qui font aimer et estimer; son esprit était méthodique, son cœur sensible, son caractère simple. Il était bon ami, fidèle et discret. Ces qualités avaient pour base un grand fonds de religion, qui seul donne la sanction et la consistance aux vertus humaines. Il fut honoré du titre de conseiller-amateur de l'académie de peinture et de sculpture. Ses occupations ne lui permirent point de s'adonner entièrement à la peinture; mais il s'était fait des principes qui suppléaient en quelque sorte à l'usage qui lui manquait. Son admiration pour les tableaux de Rubens était extrême. Il ressemblait à ce peintre par son enthousiasme pour son art, et par un esprit capable d'affaires. Il avait une grande intelligence du coloris et du clair-obscur : il imitait parfaitement les objets qu'il voulait rendre. Ses ouvrages sont : un *Abrégé d'anatomie*, *accommodé aux arts de peinture et de sculpture*, publié sous le nom de *Tortebat*, 1667, in-fol.; *Conversations sur la connaissance de la peinture*, 1677, in-12; *Dissertations sur les ouvrages des plus fameux peintres*, in-12, 1681; *Les premiers éléments de la peinture pratique*, 1684, in-12; *Traduction* du poème *De arte graphica* de Du Fresnoy, avec des remarques, 1684, in-12; *Abrégé de la vie des peintres*, 1715, in-12; *Cours de peinture par principes*, 1708, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits avec beaucoup de netteté; ils ont été réunis sous le titre d'*Œuvres diverses de M. de Piles*, Paris, 1767, 5 vol. in-12.

* PILES (Antoine-Toussaint-Joseph-André-Marseille, comte de FORTIA de), né en 1758 à Marseille, descendait d'une ancienne et noble famille, originaire de Catalogne (*voy.* FORTIA D'URBAN). Chevalier de Malte en naissant, il fut à neuf ans pourvu de la survivance de la viguerie de Marseille. Il entra en 1773, dans les chevau-légers de la garde, et il était lieutenant dans le régiment du roi-infanterie, lors de la dissolution de ce corps, après l'insurrection de Nancy (*voy.* BOUILLÉ, II, 150). Il sortit de France à cette époque et visita le nord de l'Europe dans la compagnie du chevalier de Boisgelin (*voy.* ce nom), son ami. Rentré en France à la fin de 1792, il se tint longtemps caché pour échapper aux persécutions révolutionnaires, et ne revint à Paris qu'après la chute de Robespierre. Il y publia son *Voyage* qui eut beaucoup de succès, et concourut à la rédaction de divers journaux. Ayant recouvré une partie de sa fortune, il ne tarda pas à se retirer en Provence où il passa tout le temps de l'empire, employant ses loisirs à la culture des lettres. A la restauration, il fit paraître différentes brochures politiques, et entreprit de réfuter les erreurs amoncelées dans la *Biographie des Contemporains* dont les auteurs niaient ou excusaient tous les crimes de la révolution, avec un cynisme que nous voyons se reproduire dans la plupart des *his-*

toires de cette déplorable époque. N'ayant point été encouragé dans ces louables projets, tout au contraire, abreuvé de dégoûts, il quitta Paris pour revenir à Sisteron, où il mourut le 18 février 1826, à 74 ans. De tous ses ouvrages assez nombreux, le seul qui lui ait survécu et qui sera toujours utilement consulté, c'est le *Voyage de deux Français au Nord de l'Europe, en Allemagne, Dannemarck, Russie, Suède et Pologne, fait en* 1790-1792, Paris, 1796, 5 vol. in-8. On citera encore de de Piles : *Correspondance philosophique de Caillot-Duval*, Nancy (Paris), 1775, in-8; facétie très-singulière; *Six lettres à L. S. Mercier sur les six tomes de son Nouveau Paris*, 1801, in-12; *Examen de trois ouvrages sur la Russie* (Voyage de Chantreau; Révolution de 1762, par Rhulières; et mémoires secrets par Masson), 1802, in-12; 2e édit. augmentée d'un *Coup d'œil rapide sur l'empire de Russie, depuis Pierre-le-Grand jusqu'à la fin de* 1817, 1817, in-8; *Quelques erreurs de la géographie universelle de Guthrie et du Cours de cosmographie de Mentelle*, etc., 1804, in-8; *Nouveau dictionnaire Français*, Paris, 1818-1819, un vol. in-8. Ce dictionnaire ne contient qu'un certain nombre de mots, la plupart relatifs à l'histoire, à la morale et à la politique, qui servent de texte à l'auteur pour critiquer les opinions émises par divers écrivains. *Preservatif contre la Biographie nouvelle des contemporains*, 6 part., in-8, 1822 à 1825; cet ouvrage n'est pas terminé.

PILLADE (Laurent), né en Lorraine dans le XVIe siècle, obtint un canonicat à Saint-Dié, et s'amusa à la poésie. Dom Calmet déterra un de ses *Poèmes*, qu'il plaça dans sa *Bibliothèque de Lorraine*. Il roule sur la guerre des paysans d'Alsace, et peut servir plutôt à instruire sur quelques événements de cette guerre qu'à prouver le goût de l'auteur. Il avait été publié d'abord à Metz en 1548, petit in-4.

* PILLE (Louis-Antoine, comte), lieutenant-général, né à Soissons, en 1749, était secrétaire-général de l'intendance de Bourgogne au moment de la révolution dont il adopta les principes avec enthousiasme. Il quitta sa place pour accepter celle de commandant d'un bataillon de volontaires de la Côte-d'Or, et fut employé en 1792 dans l'armée du centre, sous Lafayette, qu'il contribua beaucoup, par ses dénonciations, à faire émigrer. Passé à l'armée du nord avec le grade d'adjudant-général, il y fit la campagne de Belgique sous Dumourier qui, pour se débarrasser de lui, le livra au prince de Cobourg. Pille fut quelque temps prisonnier dans la citadelle de Maëstricht. Ayant recouvré la liberté, il vint à Paris, et le club des jacobins, dont il était un des membres les plus exaltés, lui fit confier, après l'éloignement de Pache et de Bouchotte, le ministère de la guerre sous le titre de *commissaire-général*. Il conserva cette place jusqu'après le 9 thermidor, soutenu par les montagnards; mais le retour à des idées d'ordre lui fit perdre de son crédit. Il fut alors employé à l'intérieur comme général de brigade, et commanda la place de Marseille, où dans toutes les occasions il se montra le protecteur des terroristes contre la réaction, qui fut d'autant plus forte dans le Midi, que la compression y avait été plus grande. Envoyé par le Directoire à Lille en 1797, il s'y trouvait au 18 brumaire, contre lequel il se prononça. Cependant il fut nommé peu de temps après inspecteur-général aux revues. Ce républicain accepta le titre de comte de l'empire en 1806; il reçut de la restauration la croix de Saint-Louis; et mis à la retraite en 1815, à raison de son âge, alla vivre tranquillement à Soissons où il mourut le 7 octobre 1828, à 79 ans.

** PILLET (1) (le P. Etienne), cordelier, né dans le XVe siècle à Saint-Malo, reçu docteur en théologie à l'université de Paris, professa cette science à Mayence et à Metz. L'ardeur qu'il apportait dans les controverses lui mérita le surnom de *Brulefer*, qu'il prend à la tête de ses ouvrages et que lui donnent les historiens de son ordre, qui s'accordent d'ailleurs à louer son érudition et sa piété. Il vivait en 1483, et Wading dit qu'il mourut dans le couvent de Bernon en Bretagne, sans fixer la date de sa mort; mais elle est antérieure à l'année 1500. Indépendamment d'un *Traité* curieux contre les peintres qui ne rendent pas d'une manière convenable les personnes de la très Sainte-Trinité, on lui doit : *Formalitates cum argumentationibus ad eas Samuelis cassinensis*, Milan, 1496, in-4; *De venerabili sacramento et valore missarum*, Paris, 1497, in-4; *Opuscula varia*, Paris, 1499; Venise, 1516, in-8; des *Sermons* en latin *sur la pauvreté de Jésus-Christ et des apôtres*, Paris, 1500, in-4; *Tractatus identitatum*, Bâle, 1501 et 1507; c'est une explication, d'après Scot, des identités et des distinctions des choses; *In quatuor sententiarum libros S. Bonaventuræ interpretatio subtilissima*, in-4, goth. sans date. Ce livre eut un grand succès, et fut réimprimé plusieurs fois à Paris, Bâle et Venise.

* PILLET (René-Martin), général français, né à Tours, en 1762, acheva son cours de droit à Paris, se fit remarquer dans les premiers troubles de la révolution, à la tête des clercs de la basoche, et devint aide-de-camp de Lafayette. Lorsque ce général eut donné sa démission de commandant de la garde nationale, Pillet, nommé commissaire des guerres, fut envoyé à l'armée du Centre, puis à celle du Nord, toujours sous les ordres de Lafayette dont il partagea la disgrace après le 10 août. Il fut arrêté avec son général par les avant-postes autrichiens; mais ayant obtenu la faculté de se retirer dans un pays neutre, il visita l'Allemagne, la Hollande, les Etats-Unis et l'Angleterre. A son retour en France, en 1799, arrêté comme émigré, il obtint sa radiation, et le général Berthier, depuis prince de Neufchâtel, l'attacha à son état-major. Il devint ensuite adjudant-général, et fut envoyé en Portugal. Blessé à l'affaire de Viméiro, en 1808, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il eut à subir de mauvais traitements. Ayant tenté de s'évader, il fut repris, et ne rentra en France qu'en 1814. Il fut nommé par Louis XVIII maréchal-de-camp et chevalier de Saint-Louis. Sa santé avait beaucoup souffert de sa captivité, et il mourut en 1816, à l'âge de 54 ans. Pillet a publié : *L'Angleterre vue à Londres et dans ses provinces, pendant dix années, dont six comme prisonnier de guerre*,

(1) On n'a pu découvrir sur quelle autorité s'appuie la *Biographie universelle* pour donner à ce théologien le nom de Pillet.

Paris, 1815, in-8. Cet écrit, qui n'est pas exempt de partialité, ce qu'il faut sans doute attribuer au souvenir des mauvais jours qu'il y avait passés, a été vivement attaqué par le général Sarrazin dans son *Tableau de la Grande-Bretagne*, ou *Observations sur l'Angleterre*, Paris, 1816, in-8.

* PILLET (Claude-Marie), littérateur, né en 1773, à Chambéry, d'une famille honorable, se fit recevoir docteur en droit à Turin, et se livra ensuite à l'étude des mathématiques. La Savoie ayant été réunie à la France, et atteint en 1793 par la réquisition, il dut partir pour l'armée. La myopie dont il était affecté et la faiblesse de sa constitution l'ayant fait réformer, il travailla quelque temps au cadastre de son département. Il vint en 1802 à Paris, fut employé environ deux ans dans les bureaux de la direction du canal de l'Ourcq, puis entra dans une maison de banque, où il fut chargé des arbitrages. Outre le grec et le latin, Pillet possédait cinq ou six langues vivantes, et il n'était étranger à aucune branche des connaissances humaines. Les éditeurs de la *Biographie universelle* l'attachèrent à cette grande entreprise dont il a dirigé la rédaction et revu les épreuves depuis le 4e jusqu'au 44e vol. avec un zèle qui ne s'est pas démenti un instant. Pillet était pieux et remplissait avec exactitude tous les devoirs de religion. Quoiqu'il ne fût pas riche, il faisait d'abondantes aumônes et retranchait même sur son nécessaire pour pouvoir donner davantage. Dans une année de disette qui affligea la Savoie, il envoya une somme assez considérable à Chambéry, destinée à faire distribuer des soupes économiques aux indigents. Il en distribuait lui-même aux nécessiteux de Paris. Il poussait jusqu'à l'extrême la sobriété et l'abnégation de sa personne : « Logé dans un grenier, dit la *Biographie des » contemporains*, vêtu d'habits achetés à la friperie, » ne vivant que de pain sec ou d'aliments grossiers et » de mauvais fruits; sans feu chez lui, sans cha» peau dans les rues, il bornait ses dépenses à ache» ter des livres, et ses plaisirs à passer ses soirées » dans les ventes. Là encore, tout en prêtant l'oreille » aux enchères, il employait son temps à lire ou à » corriger des épreuves. La vente finie, il revenait, » surchargé de ses acquisitions, travailler jusqu'à » minuit au bureau de la Biographie universelle, » et le lendemain, dès le point du jour, il recom» mençait sa besogne accoutumée. » Sa santé ne pouvait guère résister longtemps à un pareil genre de vie. Pillet mourut à Paris, le 3 février 1826, à l'âge de 53 ans, des suites d'un rhume négligé. Il avait formé une nombreuse collection de livres rares et de cartes géographiques, qu'il a léguée aux jésuites de Chambéry. Pillet a coopéré à plusieurs ouvrages par des conseils ou par des notes et des observations judicieuses qu'il faisait sur les épreuves. Il a publié : *Barême des mesures agraires de Savoie*, Paris, 1803, in-8, 3 part.; *Analyse des cartes et plans dressés pour l'Histoire des Croisades*, 1812-14, 2 part. in-8 avec 3 cartes; *Limitation de la Savoie, en conformité du traité de paix du 30 mars 1814*, carte demi-feuille in-fol.

** PILLON (Anne-Adrien-Firmin), littérateur, né en 1766 à Paris, mort à Mont-Rouge, le 27 février 1844, annonça d'abord du goût pour les arts, et reçut quelque temps des leçons de David qui n'était alors connu que comme le restaurateur de la peinture en France. La révolution dérangea sa fortune et ses projets; il profita du crédit des amis de sa famille pour obtenir un emploi dans l'administration des domaines; mais il n'y fit pas un chemin aussi rapide que beaucoup d'autres, puisqu'il n'était que simple receveur de l'enregistrement lorsqu'il fut mis à la retraite en 1824; il est vrai que Pillon n'avait pas cessé de cultiver les lettres, et de faire des vers et des comédies, ce qui n'est guère un motif d'avancement près des chefs de la finance. Outre quelques articles dans les *actes des apôtres* (*Voy.* Peltier, vi, 424), et diverses pièces de théâtre, parmi lesquelles on distingue : la *Comédie aux Champs-Elysées*, (1806), hommage à Collin d'Harleville, on lui doit : *Essai sur la Franc-Maçonnerie*, poème en 3 ch., 1807, in-8; *Lucien moderne, ou légère esquisse du tableau du siècle*, dialogues, 1807, 2 vol. in-8; *La coupole de l'église Sainte-Geneviève*, 1833, hommage à Gros, (*voir* ce nom, iv, 230); *Réflexions morales et religieuses sur l'Ecclésiaste*, 1834, in-18; *Nouveau théâtre d'éducation*, Paris, 1836, in-12.

PILON (Germain), habile sculpteur et architecte de Paris, naquit à Loué près du Mans, et mourut vers l'an 1608. Il fut un de ces hommes rares, destinés à tirer les arts des ténèbres de la barbarie, et à porter dans leur patrie le vrai goût du beau. Il est le premier sculpteur qui ait supérieurement rendu le caractère des étoffes. On voit à Paris plusieurs de ses ouvrages, qui font les délices des curieux. L'église Sainte-Catherine, la Sainte-Chapelle, Saint-Gervais, l'eglise des religieux Picpus, celle des Célestins, de Saint-Etienne-du-Mont, étaient ornées de plusieurs morceaux de sculpture admirable, chef-d'œuvre de ce grand artiste; mais ces ouvrages, ainsi que tous ces monuments des sciences et des arts, surtout ceux qui tenaient au culte chrétien, ont été détruits, mutilés on dispersés durant la révolution de 1789. Parmi les productions de cet artiste nous citerons le groupe des *trois Grâces*, son chef-d'œuvre, que l'on voit au musée de Paris, et qu'il exécuta par ordre de Catherine de Médicis.

PILPAY ou Bidpay ou Pidpay, bramine indien, gymnosophiste et philosophe, fut, à ce que l'on croit, gouverneur d'une partie de l'Indostan et conseiller de Dabschelim, qui était, dit-on, un puissant Indien. Il employa des fables ingénieuses pour enseigner à ce prince les principes de la morale et l'art de gouverner. Ces *Fables*, écrites en indien, sont connues dans l'Orient sous le titre de *Calilah et Dimnah*, et elles ont été traduites dans presque toutes les langues connues. On ne sait rien de bien assuré sur sa vie, sur ses ouvrages, ni sûr le temps où il a vécu. Plusieurs critiques le confondent avec Esope et Lockman (*voy.* ces noms). Antoine Galland a traduit ses fables en français, Paris, 1688, in-12, 1724, 2 vol. in-12, avec des fables de Lockman. Sylvestre de Sacy en a publié une édition arabe, 1816, in-4. Le *Journal des Savants*, mai 1817, contient un curieux article de Chézy sur cette édition.

PIN (Jean du), moine de Citeaux, dans l'abbaye

de Notre-Dame du Vaucelles, près Cambrai, mort en 1372, âgé d'environ 70 ans, est auteur du *Champ vertueux*, Paris, S. D. in-4., en vers français, imprimé en lettres gothiques et écrit d'un style semblable. Il en avait paru précédemment une édition à Chambéry, 1485, petit in-fol. goth., sous ce titre : *le livre de bonne vie qui est appellé Mandevie*. Elle est fort rare et pour cette raison très-recherchée de ces curieux qui achètent des livres non pour les lire mais pour les montrer, dont Labruyère a fait un portrait si ressemblant dans ses inimitables *caractères*.

PIN (Louis Ellies du), né à Paris en 1657, d'une famille ancienne, originaire de Normandie, fut élevé avec soin par son père. Il fit paraître dès son enfance beaucoup d'inclination pour les belles-lettres et pour les sciences. Après avoir fait son cours d'humanité et de philosophie au collége d'Harcourt, il embrassa l'état ecclésiastique, et reçut le bonnet de docteur de Sorbonne en 1684. Il avait déjà préparé des matériaux pour sa *Bibliothèque universelle des auteurs ecclésiastiques*, dont le 1er vol. parut in-8, en 1686. Les huit premiers siècles étaient achevés, lorsque la liberté avec laquelle il portait son jugement sur le style, la doctrine et les autres qualités des écrivains ecclésiastiques, déplut à Bossuet qui en porta ses plaintes à Harlay, archevêque de Paris. Ce prélat obligea du Pin à rétracter un grand nombre de propositions, dont quelques-unes étaient néanmoins susceptibles d'un sens favorable. L'auteur, en se soumettant à tout ce qu'on voulut, espérait que son ouvrage ne serait pas supprimé. Il le fut cependant par un décret du prélat, le 16 avril 1693 ; mais on lui accorda la liberté de le continuer en changeant le titre. Son repos fut encore troublé par l'affaire du cas de conscience ; il fut l'un des docteurs qui le signèrent. Cette décision lui fit perdre sa chaire et le força de quitter la capitale. Exilé à Châtellerault en 1703, en se rétractant il obtint son rappel ; mais il ne put recouvrer sa place de professeur royal. Clément XI remercia Louis XIV de ce châtiment, et dans le bref qu'il adressa à ce monarque, il appelle ce docteur *un homme d'une très mauvaise doctrine, et coupable de plusieurs excès envers le siége apostolique*. Du Pin ne fut pas plus heureux sous la régence ; il était dans une étroite liaison avec Guillaume Wake, archevêque de Cantorbéry, et était même avec lui dans une relation continuelle. On soupçonna du mystère dans ce commerce, et le 10 février 1719, on fit enlever ses papiers. « Je me trouvais au Palais-Royal au moment qu'on les y apporta » (dit Lafitau, évêque de Sisteron, de qui nous empruntons ces anecdotes) : « il y était dit que les principes de notre foi peuvent s'accorder avec les principes de la religion anglicane. On y avançait que, sans altérer l'intégrité des dogmes, on peut abolir la confession auriculaire, et ne plus parler de la transsubstantiation dans le sacrement de l'Eucharistie ; anéantir les vœux de la religion, retrancher le jeûne et l'abstinence du carême, se passer du pape, et permettre le mariage des prêtres. » Des gens qui se croient bien instruits assurent que sa conduite était conforme à sa doctrine, qu'il était marié, et que sa veuve se présenta pour recueillir sa succession. Si ce docteur était tel qu'ils nous le présentent, le pape devait paraître modéré dans les qualifications dont il le charge. Ses amis ont voulu faire regarder son projet de réunion de l'église anglicane avec l'Eglise romaine plutôt comme le fruit de son esprit conciliant que comme une suite de son penchant pour l'erreur ; mais comment accorder ce jugement avec ce que l'évêque de Sisteron dit avoir lu de ses propres yeux dans les écrits de du Pin ? On sait d'ailleurs qu'il était partisan de Richer, et qu'il prônait son démocratique système, totalement destructif de la hiérarchie et de l'unité de l'Eglise, et cela même après que le syndic eut solennellement abjuré ses erreurs. Du reste, quelque idée que l'on se fasse de sa façon de penser et de sa conduite, on ne peut lui refuser un esprit net, précis, méthodique, une lecture immense, une mémoire heureuse, un style à la vérité peu correct, mais facile et assez noble, et un caractère moins ardent que celui qu'on attribue d'ordinaire aux écrivains du parti avec lequel il était lié. Il mourut à Paris, en 1719, à 62 ans. Vincent, son libraire, honora son tombeau d'une pierre de marbre, avec une épitaphe de la composition du célèbre Rollin. Les principaux ouvrages de ce laborieux écrivain sont : *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, contenant l'histoire de leur vie, le catalogue, la critique, la chronologie de leurs ouvrages, tant de ceux que nous avons que de ceux qui se sont perdus ; le sommaire de ce qu'ils contiennent, un jugement sur leur style, leur doctrine, et le dénombrement des différentes éditions de leurs ouvrages, en 58 vol. in-8 ; réimprimée en Hollande en 19 vol. in-4. Dom Ceillier a donné dans le même genre un ouvrage qui est plus exact, mais qui se fait lire avec moins de plaisir. L'abbé du Pin juge assez souvent sans partialité et sans prévention, mais la vitesse avec laquelle il travaillait, son esprit superficiel et peu capable de réflexions soutenues, lui ont fait commettre bien des fautes : quelques-unes cependant sont de nature à ne pouvoir être attribuées à la précipitation et à la distraction, et l'on ne peut guère les concilier avec la bonne foi. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 novembre 1791, p. 426.) Les principales erreurs qu'on lui reprocha en flétrissant son ouvrage étaient : 1° d'affaiblir la piété des fidèles envers la sainte Vierge, et de ne paraître corriger ou prévenir des exagérations et des abus qu'en donnant dans des excès contraires ; 2° de favoriser le nestorianisme ; 3° d'affaiblir les preuves de la primauté du saint Siége ; 4° d'attribuer aux saints Pères des erreurs sur l'immortalité de l'âme et sur l'éternité des peines de l'enfer ; 5° de parler d'eux avec trop peu de respect, etc. Matthieu Petit-Didier a donné une Critique en 3 vol. de la *Bibliothèque ecclésiastique*. (*Voy.* PETIT-DIDIER, SOUCHET.) Une *Edition* de Gerson en 5 vol. in-fol. (*Voy.* CHARLIER) ; *Traité de la puissance ecclésiastique et temporelle*, in-8 ; *Histoire de l'Eglise en abrégé*, en 4 vol. in-12 ; *Histoire profane*, 6 vol. in-12. Cet ouvrage et le précédent, faits à la hâte, manquent d'exactitude. *Bibliothèque universelle des historiens*, 2 vol. in-8, suivant le plan de sa Bibliothèque ecclésiastique, mais qui n'a pas été achevée ;

Histoire des Juifs depuis J.-C. jusqu'à présent, 1710, en 7 vol. in-12. C'est l'ouvrage du ministre Basnage, que du Pin s'appropria, en y faisant quelques changements. (*Voy.* BASNAGE.) *De antiqua Ecclesiæ disciplina*, in-4; *Liber Psalmorum cum notis*, in-8; *Traité de la doctrine chrétienne et orthodoxe*, in-8, qui était le commencement d'une théologie française qui n'a pas eu de suite; *Traité historique des excommunications*, in-12; *Méthode pour étudier la théologie*, in-12 : bon ouvrage, reimprimé en 1769, avec des augmentations et des corrections par l'abbé Dinouart; une *Edition* d'Optat de Milève, Paris, 1700, in-fol. estimée; l'*Histoire d'Appollonius de Thyanes, convaincu d'impiété,* 1705, in-12. Il y a de très bonnes remarques. *Voy.* APOLLONIUS.

PINA (Ruy de), historien portugais, né au XVe siècle, occupa divers emplois à la cour. Jean II lui confia des missions et d'autres fonctions confidentielles. Il signa le testament de ce roi en qualité de notaire public; et, après sa mort, il fit l'ouverture et la lecture de sa dernière volonté. Sous le règne d'Emmanuel il jouit de la même confiance et fut nommé *cronista-mor* ou historiographe. Il vécut encore sous le règne de Jean III qui le chargea d'écrire la chronique du règne précédent. Albuquerque voulut avoir également Pina pour historien de ses expéditions, et commença par lui envoyer des bagues à rubis pour prix de sa complaisance. Des écrivains contemporains, tels que Damien de Goes et Jean de Barros, parlent avec un peu de jalousie de ces cadeaux. Le premier prétend avoir eu toute la peine de la rédaction, tandis que Pina eut les rubis. Celui-ci mourut vers 1521. Au dernier siècle, on tira des archives de Torre do Tombo les chroniques qu'on lui attribue. Il n'y a que Damien de Goes, son rival, qui prétende que le premier historien portugais, Ferdinand Lopès, en est l'auteur; ce qui ne serait pas faire une grande injure à Pina. Les chroniques sont celles du règne de Sanche Ier, Alphonse II, Sanche II, Alphonse III, Denis et Alphonse IV. La dernière parut à Lisbonne en 1653, in-fol.; les autres furent publiées en 1727-29, et recueillies avec la chronique d'Alphonse Henri, par Duarte Galvam, sous le titre de *Chronicas dos seis reys primeiros*. L'académie de l'histoire portugaise tira des mêmes archives trois autres chroniques de Pina; ce sont celles des règnes de Duarte, Alphonse V et Jean II. Pour les deux premières, l'auteur s'est beaucoup servi des travaux de Gomez Eanès de Furara; la dernière est entièrement de sa composition. Elles ont été insérées dans le *Recueil* de livres inédits de l'histoire portugaise, Lisbonne, 1790-92, in-4. Les manuscrits, conservés aux archives de Lisbonne, sont écrits avec un grand soin et d'une rare beauté. Sous le rapport du style, on s'accorde à assigner à Pina un rang immédiatement au-dessous de Ferdinand Lopès.

PINA (Jean de), jésuite, né à Madrid en 1582, mort en 1687, fut prédicateur, recteur et provincial dans la société. On a de lui : *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, en 2 vol. in-fol.; un autre sur l'Ecclésiastique, en 5 vol. in-fol. On dit qu'il avait lu tous les Pères grecs et latins, qu'il en avait extrait cent volumes, et que chaque volume était de 500 pages, tous écrits de sa main; mais on ne dit pas si cette compilation immense était bien digérée. Il y a apparence que non, du moins si l'on en juge par les ouvrages imprimés de Pina qui ne sont qu'un recueil informe de passages.

PINAMONTI (Jean-Pierre), né à Pistoie en 1632, entra chez les jésuites en 1657. Il fut le fidèle compagnon du père Segneri, et partagea ses travaux apostoliques durant 26 ans. Il lui survécut, et passa encore 10 ans dans cette carrière du zèle et de la charité, jusqu'à sa mort arrivée à Orta, dans le diocèse de Novare, le 25 juin 1703. Il avait mérité la confiance de la duchesse de Modène, dont il fut le directeur spirituel, et de Cosme III, grand-duc de Toscane. On a de lui un grand nombre d'opuscules écrits en italien, dont plusieurs ont été traduits en diverses langues : les plus connus sont ceux que le père de Courbeville traduisit en français sous le titre de *Directeur dans les voies du salut* (1), et *Lectures chrétiennes sur les obstacles du salut*; *Considérations sur les souffrances*, imprimées à Maëstricht en 1791; et la *Sinagoga disingannata* (la Synagogue détrompée), où l'aveuglement des Juifs et la vérité du christianisme sont prouvés avec autant de précision que de force. Un autre de ses opuscules, écrit en latin, a pour titre : *Exorcista ritè instructus, seu accurata methodus omne maleficiorum genus probe ac prudenter curandi*; on y trouve le discernement et la prudence unie au respect qu'on doit aux pratiques et aux sentiments de l'église. Tous ces traités ont été publiés à Venise, chez Pezzana, 1742, in-4. On a mis à la tête un précis de sa *Vie*.

PINÆUS. Voy. PINEAU.

PINART (Michel), savant orientaliste, né à Sens en 1659, mort à Paris en 1717, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'histoire, des langues, des antiquités et de la bibliographie. Ses succès lui méritèrent une place dans l'académie des inscriptions. Le recueil de cette société savante offre divers *Mémoires* de cet auteur. Sa *Dissertation sur les Bibles hébraïques* est estimée pour l'exactitude et les bonnes recherches qu'elle renferme; elle est imprimée dans les *Supplément* du *Journal des savants* pour l'année 1707.

PINCIANUS. (*Voy.* NUNEZ.)

PINDARE, le prince des poètes lyriques, naquit à Thèbes, dans la Béotie, vers l'an 530 avant Jésus-Christ. Il apprit de Lasus d'Hermione, et de Myrtis, dame grecque, l'art de faire des vers. Il était au plus haut point de sa réputation, dans le temps que Xerxès voulut envahir la Grèce. On croit qu'il mourut au théâtre vers l'an 436 ou 442 avant J.-C. Il avait composé un très-grand nombre de poésies; mais il ne nous reste que ses *Odes*, dans lesquelles il célèbre ceux qui, de son temps, avaient remporté le prix aux quatre jeux solennels des Grecs, qui sont les jeux olympiques, les isthmiques, les pythiques, et les néméens. Alexandre eut tant de vénération pour la mémoire de ce grand poète, qu'à la destruction de Thèbes, il conserva sa maison et sa famille. Pindare n'avait pas reçu de moindres marques de considération pendant sa vie. Thèbes

(1) Cet ouvrage de Pinamonti a été souvent réimprimé, la 9e édition, Paris, 1835, in-12, est précédée d'une *notice* sur l'auteur.

l'ayant condamné à une amende pour avoir donné trop d'éloges à Athènes, cette ville fit payer cette somme des deniers publics. On sent, en lisant les ouvrages de Pindare, cette impétuosité de génie, ces transports subits et sublimes, cette impulsion véhémente et en même temps délicieuse, qui caractérisent le poète lyrique. Horace le compare à un torrent qui, grossi par de fortes pluies, se précipite du haut des montagnes, et se roule tout écumant par les vallées et les plaines :

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem super notas aluere ripas,
Fervet, immensusque ruit profundo
Pindarus ore.

Il n'a pas moins de douceur que d'enthousiasme, et le gracieux lui est aussi naturel que l'énergique : témoin le riant tableau qu'il nous offre des champs élysées, dans la seconde *ode olympique*, adressée à Théron, roi d'Agrigente. Comme philosophe il avait des idées saines de la Divinité, et en parlait d'une manière digne d'elle : « Rien au monde, dit-» il, n'échappe aux yeux de Dieu; sa providence » s'étend sur tout. C'est lui qui nous éclaire; il est » tout-puissant; rien n'est fait que par lui. » La 1re édition de ce poète est d'Alde l'Ancien, Venise, 1513, in-8; on cite encore celle d'Oxford, 1696, in-fol.; mais comme elle a été effacée par d'autres plus récentes et meilleures, on la recherche peu maintenant. Les meilleures éditions de ce grand poète lyrique sont celles de M. Auguste Bœckh, Leipsig, 1811-21, 2 vol. in-4, et de M. Dissen, Gottingue, 1830, 2 vol. in-8; celle-ci fait partie d'une collection de poètes grecs publiée par MM. Jacobs et Rost : le commentaire en est excellent. L'abbé Massieu a traduit en français quelques odes de Pindare. La Motte-Houdard a tâché d'en imiter quatre en vers français; mais il a prouvé la vérité de cette strophe d'Horace :

Pindarum quisquis studet æmulari,
Jule, ceratis ope Dædaleâ
Nititur pennis, vitreo daturus
Nomina ponto.

Marmontel, en rendant justice aux grands talents de Pindare, lui reproche de négliger l'unité, l'ensemble et la liaison. Deux *Traductions* complètes de Pindare ont paru en français, en 1801, par Gin; et en 1818, par Tourlet, avec le texte grec de Heyne, soigneusement revu, très-bien imprimé, et accompagné de notes savantes sur les passages difficiles ou mal interprétés avant lui. Pindare a été traduit en vers polonais par M. Wiernikowski, 1828.

PINDEMONTE (Marc-Antoine), littérateur, né en 1694 à Vérone, d'une famille qui a produit un grand nombre d'hommes de mérite, était versé dans les langues grecque et latine, et cultiva plus particulièrement la poésie. Sa mémoire tenait du prodige : il n'oubliait rien de ce qu'il avait lu; et, quand il était consulté, il citait exactement le volume et la page où se trouvaient les renseignements demandés. Il remplit les premiers emplois de la magistrature dans sa ville natale, où il mourut en 1744. Outre des *Discours* sur les règles de l'art dramatique et du poème épique, on a de lui une foule de petites pièces agréablement versifiées. Il en avait publié un recueil (*Poesie latine e volgari*), Vérone, 1721, in-8; édition augmentée, Venise, 1776, 2 vol. in-8. Pindemonte laissait inédite une traduction en vers de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, terminée dès 1730; elle a été publiée, Vérone, 1776, in-4, avec le texte en regard, et l'éditeur l'a fait suivre d'une *Lettre* sur la traduction de Stace, par Selvaggio Prospera.

PINDEMONTE (Charles), neveu du précédent, né en 1735 à Vérone, se fit connaître dès l'âge de 18 ans, par une bonne traduction italienne du poème de Vida sur les *Echecs*. — PINDEMONTE (Didier), frère de Charles, gentilhomme du duc de Hesse-Darmstad, a publié : *Riposta universale alle opere del Scip. Maffei*, Vérone, 1754, in-8.

PINDEMONTE (Jean, marquis), parent des précédents, né en 1751 à Vérone, fut élevé à Modène, au collége des nobles. Il manifesta de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie; mais, bien qu'il se soit fait d'abord un nom par sa facilité à improviser, et par quelques pièces de théâtre qui furent représentées à Venise avec succès, il mourut à Milan, en 1812, à peu près oublié. Après avoir été préteur à Vicence, il avait voyagé en France au commencement de ce siècle, puis avait été nommé membre du corps législatif italien. On lui doit : une traduction en vers italiens des *Remèdes d'amour* d'Ovide, à la suite de laquelle se trouvent plusieurs pièces originales, d'une facture assez remarquable, mais faibles de pensées, Vicence, 1791, in-8. Un *Eloge de saint Thomas d'Aquin*, où l'auteur a montré plus d'érudition que d'éloquence. *Componimenti teatrali*, Milan, 1804, 4 vol. in-8, réimprimés en 1827, 2 vol. gr. in-16. On trouve en tête un *Discorso sul teatro italiano*. Parmi ses pièces, celle qui a pour titre *i Baccanali*, offre des beautés peu communes, et elle a été plusieurs fois réimprimée dans des recueils italiens.

* PINDEMONTE (Hippolyte), littérateur, frère du précédent, né à Vérone en 1753, d'une famille illustre, fit ses études à Modène, au collége des prêtres de la congrégation de saint Charles. Dès l'âge de dix-huit ans il publia des essais de prose et des poésies, parmi lesquelles on en remarque quelques-unes écrites en latin, et d'autres traduites du latin et du grec, qui le placèrent dès-lors parmi les bons poètes italiens. Après ce brillant début, il visita successivement l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et la France, étudiant les hommes et les choses; et le résultat de cette seconde éducation fut de le ramener aux principes d'une sage politique, et à ceux d'une religion éclairée dont il s'était vu sur le point de s'éloigner. Le spectacle des horreurs et des impiétés qui se commettaient en France opéra dans le caractère et dans les idées de Pindémonte une révolution qui fortifia son génie loin de l'affaiblir. Il a rapporté ses diverses impressions dans ses *Viaggi* et dans son *Abarite* qui ramenèrent l'attention sur cet élégant écrivain. Pindémonte a composé aussi des *Poesie campestri* où il décrit les campagnes et les mœurs de l'Angleterre. Ses *Bucoliques* en vers et en prose, son poème sur les *Tombeaux*, ses *Epîtres* et ses *Héroïdes*, ajoutèrent à sa réputation. Sa *Traduction* de l'*Odyssée* et de fragments des *Géorgiques*, ses *Eloges* de quelques hommes célèbres; ses *Elégies*,

des *Dissertations*, des *Discours*, de *Petits poèmes*, des *Sonnets*, avec la tragédie d'*Arminius*, composent le reste de ses ouvrages. Pindémonte mourut à Vérone le 18 novembre 1828. Ses *Œuvres* furent imprimées l'année suivante, Milan, 8 vol. gr. in-16. Sa tragédie d'*Arminius* a été traduite par A. Trognon dans les *Chef-d'œuvres des théâtres étrangers*.

PINEAU (Sévérin du), *Pinæus*, mort à Paris en 1619, doyen des chirurgiens du roi, était né à Chartres vers le milieu du XVIe siècle. Il fut expert dans la lithotomie. On a de lui : *Discours touchant l'extraction de la pierre de la vessie*, 1610, in-8; traité *De virginitatis notis*, Leyde, 1641, in-12. Il y a de bonnes choses dans ce traité; mais il y en a aussi qu'il n'était pas nécessaire d'exposer aux yeux du public, surtout avec la liberté que l'auteur s'est permise; ce qui en a fait supprimer une traduction allemande par ordre du magistrat d'Erfurt.

PINEAU (Gabriel du), né à Angers en 1573, suivit le barreau dans sa patrie avec une réputation supérieure à son âge. Il vint ensuite à Paris, et plaida avec éclat au parlement et au grand conseil. De retour à Angers, il devint conseiller au présidial. Il fut consulté de toutes les provinces voisines, et eut part aux grandes affaires de son temps. Marie de Médicis le créa maître des requêtes de son hôtel. Louis XIII le nomma, en 1632, maire et capitaine général de la ville d'Angers. Il mourut en 1694, à 71 ans. Ses écrits sont : *Notes latines* opposées à celles de du Moulin sur le *droit canon*, imprimées avec les *Œuvres* de ce jurisconsulte par les soins de François Pinsson; *Commentaire*, *observations et consultations sur plusieurs questions importantes*, *tant de la coutume d'Anjou que du droit français*, avec des *Dissertations sur différents sujets*, etc.; ces divers ouvrages ont été réunis en 1725, en 2 vol. in-fol., par les soins de Poquet de Livonière, avec des remarques.

PINEDA (Jean de), né en 1557 à Séville, d'une famille noble, entra dans la société des jésuites en 1572. Il y enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs collèges, et se consacra à l'étude de l'Ecriture sainte. Pour se la rendre plus facile, il apprit les langues orientales. Nous avons de lui : *Commentaire* sur Job, Anvers, 1612, in-fol. et Venise, 1739, 2 vol. in-fol.; sur l'Ecclésiaste;.... sur le Cantique des cantiques; *De rebus Salomonis*, in-fol., curieux et savant; une *Histoire universelle de l'Eglise*, en espagnol, 4 vol in-fol.; une *Histoire de Ferdinand III*, en la même langue, in-fol.; *Index novus librorum prohibitorum et expurgatorum*. Il mourut le 27 janvier 1637, emportant dans le tombeau les regrets de ses confrères et du public.

* PINEL (le P.), oratorien, né vers la fin du XVIIe siècle à Saint-Domingue, venu en France y professa dans plusieurs colléges de sa congrégation, notamment à Juilly et à Vendôme où il se trouvait en 1736. Outre sa classe, il faisait des instructions aux domestiques et aux enfants; mais sa doctrine étant suspecte, il lui fut défendu de les continuer. La congrégation de l'Oratoire ayant accepté la *bulle*, et s'étant soumise à la signature du formulaire, il protesta contre ces actes et quitta l'ordre ou en fut exclus. Il l'employa sa fortune à la propagation de l'*œuvre*. On le regarde comme le promoteur d'une classe de convulsionnaires qui dominaient principalement dans le Midi. Il paraît qu'il s'était encore laissé aller à d'autres illusions, et qu'il était fortement prévenu en faveur du prochain avénement d'Elie et du règne de mille ans. Il courait le pays avec une sœur Brigitte, qu'il avait enlevée de l'Hôtel-Dieu de Paris, débitant cette doctrine, qu'il tâcha d'accréditer par un écrit intitulé : *Horoscope des temps*, ou *Conjectures sur l'avenir*. Il termina ses jours dans un village, privé de toute espèce de secours, laissant une partie de sa fortune à la sœur Brigitte, qui retourna dans son hôpital et qui signa, le 15 novembre 1777, un acte de renonciation aux folies et aux scandales des convulsions. On a du P. Pinel : *De la primauté du pape*, en latin et en français, Londres, 1770, in-4; ibid., 1770, in-12, en français seulement, avec un avis de l'éditeur, en réponse aux *Nouvelles ecclésiastiques* du 22 mars 1770. On y attaque la *Lettre* de Meganck sur la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, dans laquelle ce doyen du chapitre d'Utrecht, tout appelant qu'il est, soutient que cette primauté est non-seulement d'honneur, mais encore de juridiction. Le P. Pinel prétend au contraire que saint Pierre n'eut jamais d'autorité sur les autres apôtres, et que la primauté des papes, n'étant ni divine ni de juridiction, est dénuée de tout fondement. *Voy.* la *Notion de l'œuvre des convulsions*, par le P. Crèpe, dominicain, Lyon, 1788.

* PINEL (Philippe), célèbre médecin, né en 1745, à Saint-Paul (Tarn), fit ses premières études au collége de Lavaur, d'où il se rendit à Toulouse pour y suivre les cours de théologie; mais ne se sentant pas de vocation pour l'état ecclésiastique, du consentement de son père, il étudia les mathématiques, s'y rendit fort habile, vécut du produit des leçons qu'il donnait, et dans le même temps suivit les cours de médecine avec un tel succès, qu'avant même qu'il eût pris tous les grades, il fut choisi pour suppléant par un de ses professeurs. Reçu docteur en 1773, à 29 ans, il se rendit peu de temps après à Montpellier pour s'y perfectionner sous la direction des habiles maîtres que comptait alors l'école de cette ville. Toujours pauvre, il fut obligé, pour vivre, de se charger d'une éducation et de composer pour les jeunes étudiants des thèses qui passaient pour des chefs-d'œuvre de latinité. Il employait ses loisirs à étudier l'histoire naturelle, à se fortifier dans la connaissance du grec et de l'anglais, et à suivre les cours de chimie. Il connut alors Chaptal (*voy.* ce nom), encore incertain sur la carrière qu'il devait suivre; et par ses conseils et son exemple il eut une grande influence sur la destinée de son nouvel ami. Venu en 1778 à Paris, l'enseignement des mathématiques et quelques travaux pour des libraires furent d'abord ses seules ressources. Il s'y lia bientôt avec le botaniste Desfontaines (*voy.* III, 211) d'une amitié rare, et cette liaison en amena d'autres. Il écrivit des articles variés pour le *Journal de Paris*; et la *Gazette de santé*, qui lui fut confiée, prospéra quelques années dans ses mains. La société royale de médecine proposa, en 1792, un prix *Sur les moyens les plus efficaces*

de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant l'âge de vieillesse ; Pinel concourut et son mémoire fixa sur lui l'attention de ses juges. Peu de temps après il fut nommé, par l'administration des hospices, médecin de la maison de Bicêtre. Persuadé qu'on ne faisait qu'aggraver l'état des aliénés par des châtiments et par une réclusion rigoureuse, il résolut de les traiter avec douceur, de les laisser jouir du bienfait de l'exercice, du travail et d'un air salubre, en se bornant à une surveillance exacte et paternelle, et le succès répondit à son attente. Unissant à la douceur et aux autres vertus qui font le grand médecin, ce courage si rare dans les discordes civiles, il ne craignit pas de compromettre sa vie, en cachant parmi les malades de son hôpital, des infortunés que leurs sentiments ou leurs vertus allaient conduire à l'échafaud. Après deux ans il passa médecin en chef de la Salpêtrière; il en fit un des plus beaux établissements de l'Europe en ce genre. A la création de l'école de médecine, il y remplit la chaire d'hygiène et de physique médicale, et bientôt après celle de pathologie interne. Quoique privé de l'heureux don de la parole, il réunit à ses cours un grand nombre d'élèves, pleins de vénération pour un maître qui mettait à leur disposition, sinon d'une manière brillante, d'une manière claire et simple, le résultat de ses observations et de son expérience. De l'école il passa, lors de sa formation, à la faculté de médecine, où, à sa réorganisation en 1822, il ne conserva que le titre d'honoraire. Mais ce n'était point une disgrace, comme l'ont prétendu des écrivains toujours prêts à condamner l'autorité (1). Pinel mourut le 25 octobre 1826. Il était membre de l'académie des sciences. Outre un grand nombre de *Mémoires* dans les recueils scientifiques, on a de Pinel : la traduction des *Institutions de médecine* de Cullen, 1781, 2 vol. in-8; une bonne édition des *Œuvres* de Baglivi (*voy.* ce nom), avec des notes, Paris, 1788, 2 vol. in-8; *Nosographie philosophique*, ou *Méthode de l'analyse appliquée à la médecine*, Paris, 1798, 2 vol. in-8; 6e édit., 1818, 3 vol. in-8. Cet ouvrage, dit Pariset, malgré quelques imperfections, offre l'ensemble nosologique le plus complet peut-être, le plus clair et le plus harmonieusement ajusté qu'eut jusque-là possédé la littérature médicale. *Traité medico-philosophique sur l'aliénation mentale*, 1801, in-8; 2e édit. augmentée, 1809, in-8; ouvrage important qui mit le sceau à la célébrité de l'auteur, mais dans lequel on lui reproche de n'avoir pas poussé l'analyse assez loin. Il a compris sous le même titre la manie avec délire, et les manies simples dont quelques-unes « sont jugées, réprouvées par les idées, com- » battues par toutes les forces de l'intelligence : » d'où vient ce phénomène de la double volonté, » si bien caractérisé par saint Paul et si mal éclairci » par les philosophes. » *La médecine clinique rendue plus précise par l'application de l'analyse*, etc., Paris, 1802, in-8; 3e édition, 1815, in-8. C'est le recueil de ses observations sur les maladies aiguës faites à la Salpêtrière. On y trouve d'excellentes remarques et des vues profondes. Dupuytren a consacré à Pinel une *Notice* intéressante; et Pariset a prononcé son *Eloge* en 1827, à l'académie de médecine. Nous en extrairons l'anecdote suivante : Un homme qui avait une juste célébrité, mais qu'une soif de petite renommée rendait extravagant, rencontra Pinel et lui dit : « Je prépare une nouvelle » édition de mon *Dictionnaire des Athées* : j'y ré- » serve cette fois pour vous un article dont vous » serez content. — Et moi, réplique Pinel, je vais » donner une nouvelle édition de mon *Traité sur* » *la Folie;* comptez que vous y serez mis à votre » place, dans un article que j'accommode tout exprès, » et qui vous fera grand honneur. » Inutile d'ajouter que l'auteur du dictionnaire n'insista plus.

(1) Voy. l'*Eloge* de Pinel dans l'*Histoire des membres de l'acad. de médecine*, par Pariset, p. 256.

** PINELLI (le P. Luc), jésuite, né à Melfe, dans le royaume de Naples, d'une famille originaire de Gênes, sortait à peine de l'enfance, lorsqu'en 1562 il embrassa la règle de St. Ignace. Ses progrès dans les lettres et dans les vertus chrétiennes furent également rapides. Ayant reçu le doctorat en théologie, il professa cette science à Ingolstadt et à Pont-à-Mousson; il fut ensuite recteur des colléges de Florence et de Pérouse et de la maison professe de Palerme; enfin ses supérieurs l'envoyèrent préfet des études à Naples, où il mourut, le 25 août 1607, âgé d'environ 60 ans. On doit à ce saint religieux un assez grand nombre d'ouvrages ascétiques, écrits en italien, et traduits en latin par le P. Busée et d'autres de ses confrères. Imprimés séparément dans différentes villes d'Allemagne et d'Italie, ils ont été réunis à Cologne en 1608; tous se distinguent par l'érudition et la piété. Son livre intitulé *Gerson ou de la perfection religieuse*, traduit dans presque toutes les langues, l'a été en français, par François Solier. C'était le seul des ouvrages du P. Pinelli que l'on connût en français, mais M. Vincent, curé de Geneuille, diocèse de Besançon, vient de donner la traduction de ses *méditations sur l'Eucharistie*, sous ce titre : *Pieux entretiens de l'âme avec Notre-Seigneur, avant et après la communion*, 1849, in-18, précédée d'une courte notice sur l'auteur, extraite de la *Bibl. soc. Jesu* du P. Sotwel.

PINELLI (Jean-Vincent), savant bibliophile, naquit à Naples en 1535, de Cosme Pinelli, noble Génois, domicilié dans cette ville, et qui y avait acquis des richesses considérables par le commerce. Après avoir reçu une excellente éducation, il quitta sa patrie pour venir se fixer en 1559, à Padoue, à l'âge de 24 ans. Passionné pour les sciences, il préféra cette ville, à cause des savants en tout genre qu'une célèbre université y rassemblait. Il se forma une bibliothèque aussi nombreuse que distinguée par le choix des livres et des manuscrits, et il ne cessa de l'augmenter jusqu'à sa mort. Ses soins pour l'enrichir étaient incroyables. Ses correspondances littéraires non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe savante, lui procuraient tous les ouvrages nouveaux dignes d'entrer dans sa collection. Juste Lipse, Joseph Scaliger, Sigonius, Possevin, Pancirole, Pierre Pithou, et un grand nombre d'autres, était en commerce avec lui, et tous ont célébré son érudition. Il mourut en 1601, âgé de 68 ans, sans avoir publié aucun ouvrage. Paul Gualdo, qui a

écrit la *Vie de Pinelli,* ne specifie point le nombre des volumes qui composaient sa riche bibliothèque; il nous apprend seulement que, pour la transporter par mer à Naples, elle fut distribuée en 130 caisses, dont 14 contenaient les manuscrits; mais elle ne parvint pas entière à ses héritiers. Le sénat de Venise fit apposer le scellé sur les manuscrits, et enlever tout ce qui concernait les affaires de la république, au nombre de 200 pièces. Pinelli établit le premier à Naples un jardin botanique, qu'il mit à la disposition des curieux. Outre l'hébreu et les langues anciennes, il avait appris et parlait avec autant d'élégance que de facilité le français et l'espagnol.

** PINELLI (Maffeo), bibliophile non moins célèbre que le précédent, avec lequel il a été confondu, né en 1736 à Venise, joignit au goût des livres celui des tableaux et des antiquités, fut, comme son père et son aïeul, directeur de l'imprimerie ducale, et mourut en 1785. Outre les langues anciennes, il possédait le français et l'anglais, et il était très-versé dans l'histoire littéraire. On a de lui : *Prospetto di varie edizioni degli autori classici greci e lat.,* Venise, 1780, in-8; mais il est surtout célèbre par sa collection de livres et de tableaux, dont le savant Morelli (*voy.* ce nom) a publié le catalogue sous ce titre : *Bibliotheca Maphœi Pinelli magno jam studio collecta.* Venise, 1787, 6 vol. in-8.

* PINELLI (Barthélemi), célèbre graveur, né en 1781 à Rome, dans le quartier des transteverins, ne put jamais vaincre les habitudes de sauvagerie qu'il avait contractées dès son enfance. Doué d'une imagination vive et d'un génie facile, il a dessiné et gravé plusieurs milliers de sujets, parmi lesquels on remarque ceux qui se rapportent à l'*Histoire de la république romaine* et des *empereurs*; aux œuvres de *Virgile*, *Dante*, *Le Tasse* et l'*Arioste;* au poème de *Télémaque*; à l'*histoire du pape Pie VII.* Après avoir gagné par son travail des sommes immenses, il mourut à Rome, le 1er avril 1835, dans sa 54e année, si pauvre que ses amis durent pourvoir à ses funérailles qui furent célébrées avec une grande pompe.

* PINELO (Antonio de Léon—), écrivain laborieux, né sur la fin du xvie siècle au Pérou, d'une famille distinguée, termina ses études au collége de Lima, et se proposa dès lors de recueillir tout ce qui était relatif à l'histoire des Indes. Pour réaliser son projet, il se rendit en Espagne, et nommé rapporteur au conseil des Indes, il put reconnaître combien la législation des colonies espagnoles était compliquée et embarrassée par la multitude d'édits et d'ordonnances quelquefois contradictoires. Il en entreprit la collection méthodique dont il publia le *Prospectus* en 1623. Son plan, présenté au conseil des Indes, obtint l'approbation universelle; on lui ouvrit les archives de Madrid et de Simancas, et un décret spécial l'autorisa à tirer des secrétaireries générales du Pérou et du Mexique, les registres et titres nécessaires à son travail. Le nombre des pièces dont il eut à faire le dépouillement est prodigieux. L'ouvrage fut à peu-près achevé en 1635; divers incidents en retardèrent la publication, qui n'eut lieu qu'après la mort de l'auteur, sous les auspices de don Vincent-Gonçaga, sous ce titre : *Recopilacion general de las leys de las Indias*, 1680, 4 vol. in-fol. Léon-Pinelo avait été autorisé à en donner séparément quelques extraits : *Politica de las Indias*; — *Bullario Indico,* formant une espèce de corps de droit canonique pour l'Amérique; — *Historia del supremo consejo de las Indias :* mais les deux premiers sont demeurés manuscrits, et l'on n'a imprimé du troisième qu'un grand extrait, sous forme de *Table chronologique*, 1645. Le zèle de l'auteur fut récompensé par un brevet de juge honoraire au tribunal suprême de la *Contratacion*, à Séville, et le titre de premier historiographe des Indes. On conjecture que ce savant historien est mort vers 1672. Ses principaux ouvrages sont : *Relation des fêtes de la congrégation de l'immaculée conception*, Lima, 1618, in-4; il publia aussi un *Poème* sur le même sujet; *Traité des confirmations royales*, Madrid, 1630, in-4; ouvrage important sur la jurisprudence de l'Amérique espagnole. *Vie de don Toribio Alphonse Mogrovejo, archevêque de Lima*, 1653 et 1653, in-4, traduit en italien par M. A. Cospi, 1655, in-4, à l'occasion du procès de la canonisation de ce saint prélat. *Question morale : Le chocolat rompt-il le jeûne ecclésiastique?* Madrid, 1636 et 1639, in-4; *Les voiles des femmes*, *anciens et modernes*, Madrid, 1641, in-4; dissertation savante et curieuse, publiée à l'occasion de la pragmatique royale appelée *de las tapadas. Aparato politico de las Indias occidentales*, 1653, in-fol. *Le Paradis dans le Nouveau-Monde*, commentaire apologétique; *Histoire naturelle*, etc., *des Indes occidentales*, Madrid, 1656, in-fol.; *Abrégé de la Bibliothèque orientale et occidentale, nautique et géographique*, Madrid, 1737, 3 vol. in-fol., ouvrage important, qui mériterait d'être plus connu en France. La 1re édition, Madrid, 1629, ne forme qu'un seul vol. in-4, celle de 1737, publiée par André Gons. de Barcia, renferme de nombreuses augmentations. Le nombre des auteurs indiqués s'élève à plus de 14,700. Il est fâcheux qu'elle soit défigurée par de nombreuses fautes d'impression.

PINET (Antoine du), seigneur de Noroy, vivait au xvie siècle. Besançon était sa patrie (1). Son fanatisme devint une espèce de fureur contre l'Eglise catholique, qu'il accabla de mille outrages. La *Conformité des églises réformées de France et de l'Eglise primitive*, Lyon, 1564, in-8; et les *Notes* qu'il ajouta à la traduction française de *la Taxe de la chancellerie de Rome,* qui fut imprimée à Lyon, en 1564, in-8, et réimprimée à Amsterdam, 1700, in-12, décèlent particulièrement sa haine contre l'Eglise, qui réprouvait les erreurs de sa secte. Sa *Traduction* de l'*Histoire naturelle* de Pline, Lyon, 1566, 2 vol. in-fol. et Paris, 1608, a été beaucoup lue autrefois. Quoiqu'il ait fait bien des fautes, son travail est-très utile encore à présent, même pour ceux qui entendent le latin de Pline, à cause des recherches du traducteur et du grand nombre de notes marginales. Pinet a encore mis au jour les *Plans des principales villes et forteresses du monde*, Lyon, 1564, in-fol. Sa traduction des *Commentaires* de Matthiole sur Dioscoride a paru à Lyon, 1565,

(1) Les bibliothécaires Franc-Comtois le font naître à Baume-les-Dames.

in-fol., avec les figures des plantes et des animaux.

* PINGERON (Jean-Claude), littérateur laborieux, né à Lyon, vers 1730, embrassa la profession des armes et prit du service en Pologne, où il obtint le grade de capitaine d'artillerie et fut employé comme ingénieur à Zamosc. De retour en France, il entra dans les bureaux des bâtiments de la couronne à Versailles, et consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il voyagea aussi en Italie, et parcourut les Echelles du Levant, Malte et la Sicile. En 1779, il devint l'un des coopérateurs du *Journal de l'agriculture, etc.*, dans lequel il inséra un grand nombre de dissertations sur des objets d'utilité publique. Il mourut à Versailles, en 1795, âgé de 60 ans. Pingeron était très-versé dans les langues modernes. Il a traduit de l'italien un grand nombre d'ouvrages, entr'autres : *Traités des vertus et des récompenses*, de Dragonetti, 1768, in-12; *Conseils d'une mère à son fils*, qui est sur le point d'entrer dans le monde, de Mme Piccolomini-Gérardi, 1769, in-12; *Traité des violences publiques et particulières*, par Muréna, 1769, in-12; *Essai sur la peinture*, par Algarotti, 1770, in-12; *Les Abeilles*, poème de Ruccellaï, 1770, in-8; Amsterdam, 1781, in-12; *Vies des architectes anciens et modernes*, par Milizia, 1771, 2 vol. in-12; *Lettres de l'abbé Sestini sur l'Italie, la Sicile et la Turquie*, 1789, 3 vol. in-8; de l'anglais, *Voyage dans la partie septentrionale de l'Europe*, par Marshal, 1776, in-8; *Description de la Jamaïque*, 1782, in-12; *Description de la machine électrique de Cuthberson*, 1790, in-8; enfin il a publié *Expériences et recherches utiles à l'humanité, aux hospices, au commerce et aux beaux arts*, traduites de plusieurs langues et recueillies de divers voyages, 1805, in-8. Il a fourni divers articles à la *Bibliothèque physico-économique*, et à d'autres recueils du même genre.

PINGOLAN ou PUYGUILLON (1) (Aymeric de), poète provençal, mort vers 1260, fit diverses pièces ingénieuses, mais si satiriques qu'elles lui attirèrent de fâcheuses affaires. On a de lui un poème intitulé *Las Angueyssas d'amour*. Pétrarque l'a imité. Raynouard a publié diverses pièces de ce poète dans son *Choix de poésies originales des troubadours*, sous le nom d'Aimeri de Peguilain.

* PINGRÉ (Alexandre-Gui), savant astronome, né à Paris le 4 septembre 1711, fit ses études chez les génovéfains de Senlis, entra dans leur congrégation dès l'âge de 16 ans, et plus tard y fut professeur de théologie. Il connut à Rome Le Cat (*voy.* ce nom), qui l'engagea à étudier l'astronomie, science dans laquelle il fit de rapides progrès. L'observation du passage de Mercure, en 1753, lui valut le titre de correspondant, puis d'associé libre de l'académie des sciences. Il obtint peu de temps après la place de bibliothécaire de Sainte-Geneviève, et le titre de chancelier de l'université. Il fut envoyé en 1760 dans la mer des Indes, pour observer le passage de *Vénus* sur le disque du soleil. Il accompagna en 1767 Courtanvaux en Hollande, pour vérifier les horloges marines de Le Roi et de Berthoud ; et enfin il fit partie des voyages de l'*Isis* et de la *Flore* (1769-72), lesquels avaient pour objet d'accroître les progrès de l'astronomie et de la géographie. S'étant acquitté avec honneur de ces missions, il fut nommé par le roi astronome-géographe de la marine, à la place du savant Delisle. Il mourut à Paris le 1er mai 1796 à 84 ans. Il a laissé : *Etat du ciel*, almanach nautique, pour les années 1754-55-56-57, 4 vol. in-8; *Mémoire sur les découvertes faites dans la mer du Sud, avant les derniers voyages des Français autour du monde*, 1778, in-4; *Cométographie*, ou *Traité historique et théorique des comètes*, 1783, 2 vol. in-4. On y trouve calculées les orbites de toutes les comètes connues : c'est l'ouvrage le plus important de l'auteur. La traduction des *Astronomiques de Manilius* (*voy.* ce nom, v, 456); *Histoire de l'astronomie du XVIIe siècle*, 1791, in-4. Il a été l'éditeur des *Mémoires de l'abbé Arnauld d'Andilly*, 1756, 3 vol. in-8; et de la 11e édit. de la *Géographie* de Buffier, 1781, in-12. On trouve le détail de ses *observations* et de ses *ouvrages astronomiques* dans les *Tables de l'académie des sciences*, dans les *Mémoires* de Trévoux, de 1762 à 1765, et dans la *Bibliographie astronomique de Lalande*. Son *Eloge* par Prony a été inséré dans les *Mémoires de l'institut* (sciences mathématiques et physiques). On a une *Notice* sur Pingré par Ventenat dans le *Mercure* du 10 prairial an 4, tom. 22, p. 217), et dans le *Magasin encyclopédique*, 2e année, 1er vol. pag. 342.

* PINI (le P. Herménégild), naturaliste distingué, né en 1741 à Milan, entra dans la congrégation des prêtres de Saint-Paul, dits Barnabites, qui se livre particulièrement à l'éducation de la jeunesse. Il se voua à l'étude des sciences naturelles, et contribua beaucoup à augmenter la célébrité du collége de Saint-Alexandre de Milan, où il professait la physique et la minéralogie. Il y fonda un musée d'histoire naturelle qu'il enrichit des objets qu'il avait recueillis dans ses voyages. Sous le gouvernement Français, il devint inspecteur général des études, membre de l'institut d'Italie et chevalier de la couronne de fer. Ce religieux est mort à Milan, le 3 janvier 1825, laissant de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Osservazioni mineralogiche su la miniera di ferro di Rio ed altre parti dell' isola d'Elba*, Milan 1777, in-8 ; *Mémoire sur de nouvelles crystallisations de feld spath et autres singularités du granit*, Milan, 1779, in-8; *De venarum metallicarum excoctione*. C'est son principal ouvrage ; il a été réimprimé plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Vienne, 1785, 2 vol. in-4; *Viaggio geologico per diverse parti meridionali dell' Italia*, 2e éd., 1802, in-8; *Réflexions analytiques* (en italien) *sur les systèmes géologiques*, Milan, 1811, in-8; le P. Pini a principalement en vue, dans cet ouvrage, de combattre Breislack qui, dans son *Introduction à la géologie*, avait émis l'opinion que la fluidité primitive du globe était ignée. Pini soutient, conformément à la cosmogonie de Moïse, qu'elle a été aqueuse. Breislack ayant attribué, dans le même ouvrage, l'existence des corps organiques fossiles à l'élévation de la mer beaucoup au-dessus de son niveau actuel, le père

(1) Ou mieux encore *Peguilain*. On conçoit que le nom d'un poète peu connu s'altère facilement ; et de ce que Feller a mal écrit ce nom on n'en doit rien conclure contre l'étendue et la variété de ses connaissances.

Pini répondit que ce phénomène s'expliquait mieux par le déluge, tel qu'il est rapporté dans la Genèse.

PINIUS (Jean), savant jésuite, né à Gand en 1678, a travaillé aux *Acta sanctorum*, à Anvers, et a enrichi cet ouvrage de plusieurs dissertations estimées. Il mourut le 19 mai 1749.

* PINKERTON (Jean), géographe, historien et numismate anglais, né à Édimbourg en 1758, fut destiné par sa famille au barreau, et passa quelque temps chez un avocat pour s'y former à la connaissance des affaires. Mais son père étant mort en 1780, il vint à Londres où d'abord il s'occupa de littérature et publia quelques pièces de vers; mais il abandonna bientôt la poésie pour se livrer à des études plus sérieuses, et se fit une réputation par ses connaissances en histoire et surtout en numismatique. Mais sa vie était peu réglée; et quand il eut dissipé sa fortune, il se vit obligé de chercher des ressources dans sa plume et publia sous le nom supposé de Robert Héron, des *Lettres sur la littérature,* qui lui rapportèrent sans doute de l'argent, mais firent peu d'honneur à ses principes et à son caractère. Aussi plus tard ayant demandé une place de bibliothécaire au muséum britannique, il ne put l'obtenir. L'accueil qu'il reçut en France dans un premier voyage dont il a donné la relation, sous le titre de *Souvenirs de Paris, de* 1801 *à* 1806, le détermina à y revenir pour veiller à la publication ou à la traduction de divers de ses ouvrages; et il mourut à Paris le 10 mai 1826. De tous les écrits de Pinkerton, le plus connu en France est sa *Géographie moderne, rédigée sur un nouveau plan*, 1808, 2 vol. in-4; 2e édit., 1807, 3 vol. in-4, trad. en franç. par M. Walckenaer, 1814, 6 vol. in-8, avec atlas; on en a un *Abrégé* traduit aussi en français par M. Walckenaer; 3e éd., 1817, in-8. Elle n'est plus au niveau de la science. Parmi les autres productions de cet écrivain infatigable, on distingue : *Essai sur les médailles*, 1789, 2 vol. in-8, traduit en français avec *Notes et additions*, par J. G. Lipsius, Dresde, 1794, in-4; *Anciens poèmes écossais, tirés de la collection de sir Richard Maitland*, 1786, 2 vol. in-8; *Dissertation sur l'origine et les progrès des Scythes* ou *Goths*, 1787, in-8, trad. en franç. par Miel; *Vitæ antiquæ sanctorum Scottiæ,* 1789, in-8, premier volume d'un recueil qui n'a pas été continué faute de souscripteurs; *Histoire métallique de l'Angleterre jusqu'à la révolution*, 1790, in-4, avec 50 pl.; *Poèmes écossais*, réimprimés d'après des éditions rares, 1792, 3 vol. in-8; *Recherches sur l'histoire d'Ecosse avant Malcolm*, 1789, 3 vol. in-8; réimprimées avec la *Dissertation sur l'origine des Scythes* ou *Goths*, 1814, 2 vol. in-8; *Histoire d'Ecosse depuis l'avènement de la maison Stuart*, 1797, 2 vol. in-4; *Galerie écossaise* ou *Portraits de personnes éminentes avec leur caractère*, 1790, in-8; *Iconographie écossaise*, ou *Portraits des illustres personnages d'Ecosse*, 1795–1797, 2 vol. in-8; *Collection générale de voyages,* Londres, 1808 à 1815, 17 vol. in-4; *Pétralogie*, ou *Traité sur les rochers*, 1811, 2 vol. in-8.

* PINKNEY (William), diplomate américain, naquit en 1764 à Annopolis dans le Maryland, d'un père anglais, qui dans la guerre de l'indépendance avait soutenu la cause de la métropole. Connu par ses succès au barreau, il fut élu en 1790, membre du congrès. En 1794, envoyé en Angleterre pour terminer les différends avec cette puissance, l'année suivante il se rendit en Espagne, avec une mission relative à la Floride. En 1797 il passa en France, mais le Directoire ayant refusé de l'admettre, il revint à Madrid, et en 1802, il alla en Italie chargé de la surintendance générale des consulats américains. De retour en Amérique en 1804, Pinkney reprit ses fonctions d'avocat. Il revint en 1806 en Angleterre traiter la grande question du droit des neutres, élevée à l'occasion du blocus maritime et continental; malgré tous ses efforts, il ne put obtenir que des concessions de peu d'importance. A son retour en 1811, promu au poste de procureur-général, il prit beaucoup de part aux discussions qui eurent lieu relativement à la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne en 1812. Lors des hostilités commises par les Anglais sur le territoire des Etats-Unis, il commanda un corps de volontaires, et fut blessé à l'attaque de Washington. Baltimore le nomma, en récompense de sa belle conduite, son représentant au congrès. Pinkney fut nommé en 1816 ministre plénipotentiaire de la république auprès de la Russie. Au bout de deux années, il demanda son rappel pour cause de santé; il fut élu sénateur par l'état de Maryland et mourut le 24 février 1822. Sa *Vie* a été publiée en anglais par M. Henry Wheaton, 1826, in-8. Le botaniste Miltrand lui a dédié un arbuste que l'on rencontre dans les forêts de l'Amérique, et lui a donné le nom de *Pinknea*.

PINON (Jacques), poète latin, obtint, au parlement de Paris, sa patrie, une charge de conseiller, qu'il remplit avec la réputation d'un homme de probité. Il se distingua dans le barreau par ses lumières et son intégrité, et dans la littérature par ses connaissances profondes et variées, et surtout par son talent pour la poésie. Il en donna des preuves dans son poème *De anno romano*, qu'il dédia au roi Louis XIII, qui estimait en lui un savant aimable et un bon magistrat. Cet ouvrage est très-instructif : le commentaire en prose que l'auteur y a joint pour en rendre la lecture plus claire, est plein d'érudition. On a encore de Pinon un autre *poème* concernant la suite chronologique des empereurs romains en Orient et en Occident, depuis Jules-César jusqu'à Maximilien Ier. Ce poète historien mourut doyen des conseillers en 1641. Les éditions de ses *poésies* sont de Paris, 1615 et 1630, in-4.

PINS (Jean de), en latin *Pinus*, conseiller-clerc au parlement de Toulouse, et évêque de Rieux en 1523, était né en 1470 d'une famille qui a donné à l'ordre de Malte deux grands maîtres, dans Odon et Roger de PINS, l'un en 1297, et l'autre en 1355. Jean fut ambassadeur à Venise et à Rome, où il cultiva la littérature et l'éloquence. Il mourut à Toulouse, sa patrie, l'an 1537. On a de lui : les *Vies de sainte Catherine de Sienne et de Philippe Béroalde* son maître, en latin; l'une et l'autre imprimées à Bologne, en 1505, in-4; *De vita aulica,*

Toulouse, in-4; *De claris fœminis*, Paris, 1521, in-fol. (1); ouvrage remarquable par la beauté du style; *Sancti Rochi vita*, Paris, in-4. Son *Eloge* avec quelques-unes de ses *Lettres à François Ier et à Louise de Savoie*, régente, a été publié à Avignon, en 1748, in-12. Il écrivit en latin avec élégance et politesse, et il mérita qu'Erasme, bon juge, dît de lui : *Potest inter tullianæ dictionis competitores numerari, Joannes Pinus.*

* PINSON (Marin), célèbre modeleur, né en 1746 à Paris ou dans les environs, réunissait à une rare connaissance de l'anatomie l'art de modeler en cire et de colorier les parties du corps humain les plus difficiles à représenter et à conserver. Ses premiers essais obtinrent en 1770 les suffrages de l'académie des sciences; depuis, il donna à ses travaux toute la perfection dont ce genre était susceptible, et le cabinet d'anatomie du jardin du roi possède une collection de pièces exécutées par ses soins. Catherine II lui fit faire les offres les plus séduisantes pour l'attirer en Russie; mais Pinson aima mieux consacrer ses talents à son pays. Nommé chirurgien-major des Cent-suisses en 1777, il fut mis en 1792 à la tête des hôpitaux militaires de St.-Denis et de Courbevoie, et attaché en 1794 à l'école de médecine. Plus de 200 morceaux d'anatomie, tant humaine que comparée, et de ces accidents rares et singuliers que produit la nature, représentés en cire, sont déposés dans cet établissement pour l'instruction des élèves. Frappé des fréquents malheurs occasionnés par l'usage des champignons, Pinson avait exécuté en cire 550 espèces de ce végétal, représentées dans leurs différents âges, avec leur coupe verticale, afin de faire connaître ceux qui sont vénéneux et ceux dont on peut se servir sans danger. Cette collection a été achetée en 1825 par le roi Charles X, qui en a fait don au Muséum d'histoire naturelle. Pinson, dont la vie avait été celle d'un honnête homme, mourut en chrétien en 1820, à 82 ans.

PINSONNAT (Jacques), né à Châlons-sur-Saône, était professeur royal en hébreu, curé des Petites-Maisons, et docteur de théologie en la faculté de Paris. Cet écrivain, distingué par sa piété, son zèle et son érudition, mourut en 1723, âgé de 70 ans. On a de lui : une *Grammaire hébraïque;* des *Considérations sur les mystères, les paroles et les actions principales de J.-C., avec des prières.*

PINSSON (François), jurisconsulte, né en 1612 à Bourges d'un professeur en droit, mort à Paris en 1691, à 79 ans, étudia la jurisprudence dans l'école de son père. Il vint à Paris, en 1633, et s'y fit recevoir avocat. Il plaida d'abord au Châtelet, et ensuite au parlement. Pinson travaillait aussi dans le cabinet, et il était regardé comme l'oracle de son siècle, surtout pour les matières bénéficiales, auxquelles il s'appliqua particulièrement. Les excellents ouvrages qu'il nous a laissés sur cette matière prouvent combien il y était versé. Les principaux sont : un ample *Traité des bénéfices*, commencé par Antoine Bengy, son aïeul maternel, célèbre professeur à Bourges, imprimé en 1654; la *Pragmatique Sanction* de saint Louis et celle de Charles VII, avec de savants commentaires, 1666, in-fol.; des *Notes sommaires sur les indults* accordés à Louis XIV par Alexandre VII et Clément IX, avec une Préface historique, et quantité d'Actes qui forment une collection utile; *Traité des régales*, 1688, 2 vol. in-4, avec des instructions sur les matières bénéficiales : ouvrage rempli de savantes recherches, et enrichi d'un grand nombre d'*Actes* originaux qui sont d'une grande utilité pour l'étude du droit; Pinsson a travaillé à la révision des *OEuvres* du savant de Mornac, et de celles de du Moulin.

PINTO (Hector), religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, fut docteur de l'université de Coïmbre, où l'on fonda pour lui une chaire de théologie. Il mourut dans le monastère de Gisla, près de Tolède, en 1584. On a de lui : de savants *Commentaires* sur Isaïe, sur les Lamentations de Jérémie, sur Ezéchiel, sur Daniel et Nahum, Paris, 1617, 3 vol. in-fol.; un livre intitulé : *Image de la vie chrétienne*, en portugais, traduit en français par Guillaume de Coursol, Paris, 1580.

PINTO. *Voy.* MENDEZ-PINTO.

PINTO-RIBEIRO (Jean), gentilhomme, devenu célèbre par le rôle qu'il a joué dans la révolution qui a placé la maison de Bragance sur le trône de Portugal, était né à Lisbonne, vers la fin du XVIe siècle. Il cultiva, dans sa jeunesse, la littérature et la jurisprudence, et mérita, par ses talents, l'estime du jeune duc de Bragance, qui le prit pour secrétaire. Supportant avec impatience la tyrannie des Castillans, il conçut le dessein généreux d'affranchir son pays de leur domination, en mettant son maître sur un trône auquel l'appelaient les droits de la naissance et l'affection des peuples. Il excita l'ambition du duc de Bragance, soutint l'espoir des mécontents, et parvint à former une vaste conjuration à laquelle se rattachèrent bientôt les plus grands seigneurs de Portugal, et l'archevêque de Lisbonne lui-même, dom Rodrigue d'Acunha (*voy.* ce nom, I, 40). Cette intrigue fut conduite avec tant d'art et de discrétion, que les Espagnols n'eurent pas le moindre soupçon des dangers qui les environnaient. Le jour était fixé pour proclamer le duc de Bragance roi de Portugal; mais la timidité de ce prince pensa faire échouer un plan si bien concerté. Pinto, par ses prières et par ses menaces, triompha de l'irrésolution de son maître, et l'obligea de se rapprocher de Lisbonne, pour encourager par sa présence les conjurés. Ceux-ci s'étaient distribué leurs rôles, dans cette mémorable journée. Pinto avait été chargé d'arrêter le ministre espagnol Vasconcellos, que sa cruauté signalait à la vengeance publique. Un de ses amis, ignorant ce qui se passait, rencontra Pinto à la tête d'une troupe de soldats; il lui demanda ce qu'il prétendait faire avec ce grand nombre d'hommes armés : « Rien » autre chose, lui répondit-il en souriant, que de » changer de maître, et vous défaire d'un tyran pour » vous donner un roi légitime. » Après avoir tant contribué à mettre la couronne sur la tête du duc de Bragance, il continua de le servir de sa plume, et

(1) La *Vie* de Ste. Catherine de Sienne a été réimprimée dans ce recueil; mais de Pins n'en est pas l'éditeur, comme Feller la reconnu plus tard. *Voy.* l'art. TIXIER (*Ravigius Textor.*)

publia divers écrits propres à prévenir les divisions, et à justifier l'expulsion des Espagnols. Le roi récompensa Pinto de son dévouement en l'élevant aux premières dignités de la magistrature, qu'il remplit d'une manière brillante : il avait été nommé premier président de la chambre des comptes, et garde des archives royales, quand il mourut, dans la force de l'âge, à Lisbonne, le 11 août 1643. Ses restes furent inhumés dans le cloître des cordeliers de cette ville. On a de lui différents ouvrages, tous en langue portugaise : ce sont des *Réponses* aux manifestes du roi d'Espagne, contre la révolution ;— des *Discours* sur l'administration de la justice, sur les droits du conseil royal ; — un *Traité* touchant la prééminence des lettres sur les armes, etc. Son style, dit un critique (le comte d'Ericeira), est coulant ; et tout ce qu'il a écrit est d'un goût exquis : il a enrichi la langue portugaise de plusieurs mots qui ont été adoptés par les meilleurs auteurs. Les *ouvrages* de Pinto ont été recueillis, Coïmbre, 1729, in-fol. Il a laissé en manuscrit le *Recueil des lois de Portugal*, et un *Commentaire sur les poésies lyriques du Camoëns*. Le comte Louis d'Ericeira a publié une courte *Notice sur Pinto*, qu'on trouve dans le tome XLII des *Mémoires* de Nicéron, et dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759. Pinto est le héros d'une comédie historique de Lemercier (*voy.* ce nom, v, 196).

PINTOR (Pierre), né à Valence en Espagne en 1423, fut médecin d'Alexandre VI, qu'il suivit à Rome, où il exerça son art avec succès. On a de lui deux ouvrages recherchés : *Aggregator sententiarum doctorum de præservatione et curatione pestilentiæ*, Rome, 1499, in-fol.; *De morbo fœdo et occulto, his temporibus affligenti*, etc., Rome, 1500, in-4, gothique ; livre extrêmement rare, dont on connaît un exemplaire, qui est entre les mains de M. Cotunio, professeur d'anatomie à Naples. Pintor, qui l'écrivait en 1496, y parle distinctement de la syphilis ; ce qui prouve qu'elle était connue en Europe avant le retour des Espagnols du voyage de l'Amérique. (*Voy.* ASTRUC). Pintor mourut à Rome en 1503.

PINTURICCHIO (Bernardin), peintre italien, né à Pérouse, en 1454, mort en 1513, âgé de 59 ans. Il était élève de Perugin, et avait beaucoup de talent. Il suivit à Sienne le fameux Raphaël, son ami, et a peint au dôme dans la bibliothèque de Sienne, la *Vie* du pape Pie II, qui est une suite de tableaux fort estimés. On prétend que le célèbre Raphaël l'aida dans cet ouvrage. Pinturicchio avait le défaut d'employer des couleurs trop vives, et, par une singularité qui était de son invention, il peignait sur des superficies relevées en bosse les ornements d'architecture : innovation qui n'eut point d'imitateur.

** PINY (le P. Alexandre), dominicain, né vers 1646 à Barcelonette, petite ville de Provence, autrefois dépendante du comté de Nice, embrassa la vie religieuse à Draguignan, et après avoir achevé ses études à Aix avec beaucoup de succès, fut jugé digne de venir enseigner la philosophie et la théologie à Paris, au couvent de la rue Saint-Jacques, le plus célèbre que cet ordre possédât en France. Il y occupa les principales chaires pendant seize ans aux applaudissements de ses confrères ; et en 1692 obtint la permission de se retirer d'abord dans la maison du noviciat et ensuite dans le couvent de la rue Saint-Honoré, où il ne s'occupa plus que de la direction des âmes ; il passait une partie de la nuit en prières, et le jour à prêcher ou à entendre en confession les personnes qui lui accordaient leur confiance. Ce saint religieux mourut le 20 janvier 1709. On a du P. Piny un assez grand nombre d'ouvrages en latin et en français, dont on trouve la liste, précédée de son *Eloge* dans *la Bibliothèque* des PP. Quétif et Echard, II, 773. On se contentera de citer *La vie de la mère Magdeleine de la sainte Trinité*, fondatrice des religieuses de la miséricorde au Mans, 1666, in-12, Annecy, 1679, et Lyon, 1680, in-8 ; *La clef du pur amour*, 1682, in-12 ; *L'Oraison du cœur*, 1683, in-12 ; *La vie cachée*, 1685, in-12.

PIO (Albert), prince de Carpi, dans le Modénois, fut général d'armée de François Ier. Il osa se mesurer avec Erasme. Les disputes qu'il eut avec lui servirent à éclaircir quelques points de doctrine. Il mourut à Paris en janvier 1530, et fut enterré aux Cordeliers, où ses héritiers lui firent dresser une statue en bronze. Ses ouvrages furent recueillis à Paris, en 1591, in-fol.

** PIORRY (Pierre-François), conventionnel, né vers 1750, à Poitiers, exerçait la profession d'avocat au présidial de sa ville natale, lorsque survint la révolution, dont il adopta les principes. Chef de la garde nationale, puis l'un des administrateurs du département de la Vienne, il fit partie de l'assemblée législative, où il siégea avec les révolutionnaires les plus exaltés. Député par son département à la Convention, il y vota la mort du roi, sans appel ni sursis. Envoyé l'année suivante commissaire dans son département, il s'y livra à de tels actes de tyrannie, qu'après la chute de Robespierre, il fut mis en accusation ; mais la loi du 3 brumaire l'amnistia bientôt. Toujours attaché au parti du terrorisme, il se compromit dans la révolte des 2 et 3 prairial (mai 1795) ; on l'accusa d'avoir fait sonner le tocsin contre la Convention ; mais cette affaire n'eut point de suites fâcheuses pour lui. Commissaire sous le directoire, près les tribunaux d'Anvers, il fut arrêté et traduit, pour sa participation à des complots anarchistes, devant un jury qui l'acquitta. Peu de temps après, nommé juge au tribunal d'appel de Trèves, il en devint président de chambre, et conserva ses fonctions jusqu'en 1814. Alors il alla chercher un asile à Liége, où il mourut, vers 1840, dans un âge avancé.

* PIOZZI (Esther LYNCK, dame), était née en 1739 à Boswell, dans le comté de Caernarvon ; veuve d'un riche brasseur du bourg de Southwark, membre du parlement, elle épousa un maître de musique italien. Samuel Johnson qui s'était fait un plaisir de cultiver ses dispositions pour les lettres, ayant désapprouvé ce second mariage, elle cessa toute relation avec lui, et se rendit avec son mari à Florence, où elle continua de se livrer à son goût pour la littérature. Après avoir visité plusieurs contrées de l'Europe, elle revint en 1786 dans son pays natal, et mourut à Clifton le 2 mai 1821, dans sa 83e année.

Elle a publié : *Mélanges de Florence*, 1785, in-8. C'est un recueil de morceaux en prose et en vers de différents auteurs dont elle a composé quelques-uns, ainsi que la préface ; *Anecdotes sur Johnson*, 1786, in-8, *Lettres de Johnson, ou à lui adressées*, 1788, 2 vol. in-8 ; *Observations et réflexions faites durant un voyage par la France, l'Italie et l'Allemagne*, Londres, 1789, 2 vol. in-8, ouvrage frivole, mais qui n'en obtint pas moins beaucoup de succès ; *Synonymes anglais*, 1794, 2 vol. in-8 ; c'est son meilleur ouvrage. Ce vol., tiré à un petit nombre d'exemplaires pour présents, est fort rare ; il a eu plusieurs éditions ; *Retrospection*, ou *Revue des événements les plus remarquables de l'histoire du genre humain pendant les dix-huit cents dernières années, avec leurs conséquences*, 1801, 2 vol. in-4. On a en outre de Mme Piozzi plusieurs morceaux en vers et en prose dans divers recueils périodiques.

* PIPELET (François), né en 1722, à Coucy-le-Château, près de Soissons, y pratiquait avec succès la chirurgie, lorsque le célèbre Louis, son ami, l'engagea à venir se fixer à Paris, et le fit recevoir à l'académie royale de chirurgie. Il en fut nommé successivement conseiller et directeur, et conserva cette charge pendant six années. Ayant traité avec succès le duc d'Angoulême, alors fort jeune, dans une maladie, il obtint le titre de chirurgien du roi ; mais la révolution survint, et Pipelet se retira, en 1792, dans sa ville natale où il mourut le 14 octobre 1809. Il a laissé deux écrits qui font honneur à ses connaissances : *Sur les signes illusoires des hernies épiploïques ; Nouvelles observations sur les hernies de la vessie et de l'estomac.* Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. — PIPELET (Jean-Baptiste), fils du précédent, devint, comme lui, membre et conseiller de l'académie royale de chirurgie. Il exerça d'abord à Paris, puis à Tours, où il mourut à la fin de l'année 1823. On a de lui *Manuel des personnes incommodées de hernies*, etc., 1805, in-12, 2 édit. 1807, in-12, et des observations, qui ne sont pas sans importance, sur une plaie du bas ventre, et sur les hernies de la vessie et de l'estomac, insérées, avec celles de son père, dans les *Mémoires de l'académie de chirurgie*.

* PIPER (Charles, comte de), sénateur et premier ministre de Charles XII, né vers 1660 à Stockholm, dans une condition obscure, s'ouvrit le chemin des honneurs par son caractère flexible. Il gagna la confiance de Charles XII, qu'il accompagna dans presque toutes ses campagnes, et montra non moins de pénétration et de politique que le roi avait d'audace et de bravoure. Charles XII, maître de la Pologne, fit convoquer la diète pour élire un roi : Piper lui conseilla de garder cette couronne plutôt que de la placer sur une autre tête. Charles lui répondit : « Je suis plus flatté de » donner que de gagner des royaumes. » Cette réponse est magnanime ; mais, pour la rendre plus juste, il aurait fallu que le roi de Suède eût appris à conserver ses états avant de donner les autres. A la bataille de Pultava (1709), Charles XII, au milieu du désastre de son armée, demanda ce qu'était devenu Piper : « Sire, lui répondit-on, il a été fait » prisonnier avec toute la chancellerie. » Le czar attendait que Charles XII réclamât son ministre, et Charles ne voulut jamais offrir sa rançon dans la crainte d'être refusé. Le malheureux Piper, enfermé dans la forteresse de Schlusselbourg, y mourut en 1716, après 7 ans de captivité, et dans sa 70e année. Le czar rendit son corps au roi de Suède, qui lui fit faire des obsèques magnifiques. Ces honneurs ne purent réparer l'abandon où il avait laissé un de ses serviteurs les plus utiles et les plus fidèles.

PIPPI (Giulio), peintre. *Voy.* ROMAIN (Jules).

PIPPO (Philippe SANTA CROCE, dit), excellent graveur, s'est autant distingué par le beau fini et l'extrême délicatesse qu'il mettait dans ses ouvrages, que par le choix singulier de la matière qu'il employait pour son travail. Il s'amusait à tailler sur des noyaux de prunes et de cerises de petits bas-reliefs composés de plusieurs figures, mais si fines qu'elles devenaient imperceptibles à la vue ; ces figures, vues avec la loupe, étaient néanmoins dans toutes leurs proportions. (*Voy.* sur ces sortes d'ouvrages ALUNNO, BOVERICK, SPANNOCHI.) Il eut plusieurs enfants : Matthieu, l'aîné de tous, surpassa ses frères ; et Jean-Baptiste, fils de celui-ci, fut encore plus recommandable que son père. On ignore le temps précis où ils ont vécu.

PIQUET ou PICQUET (Claude), cordelier, né à Dijon vers le milieu du XVIe siècle, remplit, plusieurs années, la charge de lecteur en théologie et en philosophie, et fut élevé aux premières dignités de son ordre, dans la province de Bourgogne. On ignore l'époque de sa mort, qu'on sait pourtant être postérieure à l'année 1621. On a de lui : *Commentaria super evangelicam fratrum minorum regulam ac S. Francisci testamentum*, Lyon, 1597, in-8. A la suite on trouve le catalogue alphabétique des religieux les plus éminents en piété, que l'ordre avait produits jusqu'alors. *Provinciæ S. Bonaventuræ seu Burgundiæ Fratrum Minorum regular. observant. ac cœnobiorum ejusdem initium, progressus et descriptio*, Tournon, 1610 ; Lyon, 1617 ; Tournon, 1621, in-8. La dernière édition est augmentée d'une réponse de l'auteur au P. Fodéré, qui l'accusait de s'être emparé de ses *Mémoires*, dans le temps qu'il était gardien à Chalon, et de n'avoir pas complété son travail (*Voy. La description des Monastères de Sainte-Claire*, par le P. Fodéré, p. 1.) Wading attribue encore au P. Piquet une *Vie du pape Clément IV*, dont le manuscrit se conservait dans une bibliothèque particulière à Lyon.

PIQUET. *Voy.* LAMOTHE-PIQUET.

PIRANESI (Jean-Baptiste), graveur à l'eau forte et au burin, né en 1707, à Rome, se montra très-laborieux. Son œuvre consiste en seize volumes d'un format atlantique, qui ont pour objet de faire connaître tout ce qu'on rencontre d'édifices remarquables dans la Rome ancienne et moderne, ainsi que ce que l'antiquité a laissé de plus précieux en bas-reliefs, vases, autels, tombeaux, etc. J.-B. Piranesi n'a point eu d'égal pour le talent avec lequel il dessinait l'architecture et les ruines ; son talent comme graveur n'était pas moins renommé. Dans les pièces de caprice que renferme la collection de ses *OEuvres*, on ne sait ce qu'on doit admirer le

plus, ou de la fécondité et du piquant de la composition, ou de l'esprit qui brille dans la manière dont elles sont exécutées. Il avait établi à Rome, pour le commerce des estampes, une maison dont les relations s'étendaient dans toute l'Europe, et il mourut dans cette ville, en 1778.

* PIRANESI (François), fils du précédent, né à Rome, en 1748, se livra, comme son père, à l'art de la gravure et continua son commerce d'estampes avec succès. Il fut honoré du titre de chevalier, et Gustave III, roi de Suède, sur le bruit de sa réputation, le nomma son chargé d'affaires auprès de la cour de Rome. Lorsque cette ville fut envahie par les Français, Piranesi accepta une place dans le gouvernement républicain, et invita tous les nobles romains à venir le trouver au Capitole, pour y brûler les emblèmes de la noblesse. Du reste, il se distingua par sa modération et son intégrité. Piranesi fut envoyé, en 1798, à Paris, comme ministre de la république romaine. De retour à Rome, lors des revers momentanés des Français, il se rendit à Naples, avec sa collection, dans l'intention de s'embarquer pour la France. Arrêté par ordre du gouvernement napolitain, l'intervention du premier consul lui fit rendre la liberté, et il vint à Paris, où Bonaparte lui accorda une protection spéciale; il y publia une édition complète de ses *Antiquités Romaines*, ainsi qu'une magnifique collection de dessins coloriés et de plusieurs œuvres nouvelles de gravures. Il y fonda dans le même temps une manufacture de vases peints, candélabres, trépieds, etc., en terre cuite, à l'imitation des vases étrusques, destinés à rappeler les plus belles formes de l'antiquité. Mais cette entreprise le ruina; un décret du gouvernement décida que son établissement serait acquis aux frais de l'état, et réuni aux richesses de la calcographie du Musée. Les événements empêchèrent l'acquisition d'être consommée. Piranesi mourut le 27 janvier 1810. La calcographie de Piranesi se compose de différentes parties : *Antiquités romaines*, 220 pl.; *Panthéon*, 29 pl.; *Magnificence de l'Architecture romaine*, 47 pl.; *Architecture étrusque, grecque et romaine, ponts, temples*, etc., 85 pl.; *Antiquités d'Albano et de Castel Gandolfo*, 48 pl.; *Ruines de Pæstum*, etc., 20 pl.; *Vues de Rome, fontaines, ports, temples, thermes, forum, tombeaux*, 137 pl.; *Choix de quelques tableaux, gravés par divers maîtres, d'après l'école italienne*, 64 pl.; *Antiquités de Pompéia, Herculanum, Stabia*, usages civils, militaires, religieux, etc., 91 pl.; enfin *Vues* diverses de *Baalbek*, d'*Egypte*, de la *grande Grèce*, de *Constantinople*, de *Palmyre*, etc., gravées au trait pour être coloriées à la Volpato, 200 pl.

** PIRAULT DES CHAUMES (Jean-Baptiste-Vincent), né en 1767 à Paris, se destinait au barreau; mais la révolution, dont il se montra l'antagoniste, contraria longtemps ses vues, et ce ne fut qu'en 1808 qu'il se fit recevoir avocat. Il avait cependant plaidé quelquefois devant les conseils de guerre, notamment pour Brotier et Lavilleheurnois (*voy.* ces noms), accusés d'une conspiration royaliste. Il devint professeur de droit civil à l'académie de législation, membre de la société philotechnique et de diverses autres sociétés académiques. Sincèrement attaché à la branche aînée des Bourbons, la révolution de 1830 redoubla son exaltation. Retiré à Nanterre, dont il fut quelque temps maire, il y mourut en octobre 1838. Indépendamment de la traduction en vers des *Poèmes* d'Ovide, non traduits par Saint-Ange (*voy.* ce nom); de celle du poème de Joach. Camerarius, *de Thermis Plombariis*, à la suite d'un *Voyage à Plombières ou lettre à M. V.*, Paris, 1823, in-18, et enfin de *La tante supposée*, nouvelle inédite de Cervantes (*voy.* ce nom), on lui doit : *Fables nouvelles*, Paris, 1819, in-8. Elles sont presque toutes de l'invention de l'auteur, et sont moins littéraires et morales que politiques. *Contes et nouvelles en vers*, Bruxelles, 1829, in-12; la forme ne rachète pas toujours le fond, extrêmement frivole. — *Fagana ou le philosophe, chronique du royaume de Fez*, Paris, 1832, 4 vol. in-12, roman politique. Ses ouvrages inédits, à en juger par les titres, sont beaucoup plus importants que ceux qu'il a publiés; c'est un *Précis de l'histoire politique de l'Europe et des colonies, de 1729 à 1818; le Tableau de l'histoire ecclésiastique*, où l'on trouve la chronologie des conciles, des papes et des empereurs jusqu'à Léon XII; un *Dictionnaire de morale et de philosophie*, et la traduction non terminée des *Amours des plantes*, poème de Darwin (*voy.* ce nom, III, 553).

PIRCKHEIMER (Bilibald), historien et philologue, surnommé le Xénophon de l'Allemagne, né à Nuremberg le 5 décembre 1470, mort dans la même ville le 22 décembre 1530, à 60 ans, fut conseiller de l'empereur et de la ville de Nuremberg, et servit avec honneur dans les troupes de cette ville. Egalement propre aux affaires et aux armes, il fut employé dans diverses négociations importantes, où l'on admira son éloquence et sa sagesse. C'est à cet écrivain que l'on est redevable de la première édition des *Œuvres* de saint Fulgence, Haguenau, 1520, in-fol., très-rare. Il donna aussi des *Traductions* latines de plusieurs classiques grecs. Ses *Œuvres* ont été recueillies et publiées à Francfort, en 1610, in-fol., sous le titre : *Opera politica, historica, philologica et epistolica.* On y trouve des poésies et des traités de politique et de jurisprudence; ce vol. est rare.

** PIRHING (Henri), savant canoniste, né dans un village de la Bavière en 1602, après avoir achevé ses études avec distinction, embrassa la règle de St. Ignace et prononça les quatre vœux à l'âge de 22 ans. Il enseigna successivement, dans diverses maisons de la société, la philosophie, la controverse et la morale; et fit ensuite, pendant 12 ans, des leçons de droit canonique et sur l'écriture sainte. Devenu recteur du collége d'Eischtadt, il suivit alors avec éclat la carrière de la prédication, et mourut à Dillingen après l'année 1676, dans un âge avancé. Outre une *Apologie*, en allemand, de l'empereur, des princes catholiques et des divers ordres religieux, contre les protestants de Batisbonne, 1653, in-8, on a de lui : plusieurs ouvrages estimés sur les *Livres des décrétales*, qui d'abord imprimés séparément ont été recueillis sous ce titre : *Jus canonicum nova methodo expli-*

catum, adjunctis aliis quæstionibus, quæ ad plenam titulorum cognitionem pertinent, Dillingen, 1674-76, et Venise, 1759, 5 tom. en 2 vol. in-fol. — *Facilis et succincta SS. canonum doctrina,* Venise, 1693, in-4.

* PIRINGER (Benoît), graveur, né en 1774, à Vienne, se fit de bonne heure une réputation, par des *Vues d'Autriche et d'autres pays*, gravées à l'*aquatinta.* Alexandre de Laborde, ayant voulu introduire en France un genre qui y était alors peu cultivé, amena Piringer à Paris, et l'employa à graver les planches de ses *Monuments de la France.* (*Voy.* LABORDE, v, 60). Parmi les estampes de cet artiste qui réussissait surtout dans le paysage, on distingue la *Danse de village, le lever et le coucher du soleil*, et les *Quatre points du jour*, d'après Claude Lorrain. Cette dernière production lui valut la médaille d'or à l'exposition de 1814, et le diplôme de membre de l'académie des beaux-arts de Vienne. Ce succès le décida à faire paraître quatre autres *Points du jour*, dans une plus petite dimension et d'après ses propres dessins : les sites en sont bien choisis et l'exécution en est facile et gracieuse. Il travaillait au *Voyage pittoresque dans les Pyrénées françaises* de Melling, et il en avait déjà publié 4 livr., lorsque la mort l'enleva en 1826. Son ouvrage le plus considérable est l'*Atlas* des *Promenades pittoresques dans Constantinople.* (*Voy.* PERTUSIER.) Chaillou-Potrelle a publié le *Catalogue des estampes de Piringer*, Paris, 1827, in-8 de 47 pag. précédé d'une *Notice* sur ce graveur.

** PIRO (François-Antoine), religieux minime, né à Cosenza dans le royaume de Naples, chargé d'enseigner la philosophie dans différents colléges dirigés par des religieux de son ordre, adopta les doctrines de Locke (*voy.* ce nom), mais en exagéra les principes dans ses *Riflessioni intorno l'origine delle passioni*, ouvrage accueilli par une certaine classe de lecteurs, mais qui fut censuré par l'inquisition. Docile à cet avertissement, il en retira les exemplaires; et voulant réparer le scandale qu'il avait involontairement causé, il entreprit de réfuter les principales erreurs de Bayle. Tel est le but de son traité : *Dell' origine del male, contra Bayle, nuovo sistema anti-manicheo*, Naples, 1749, dans lequel il s'efforce de concilier la bonté et la sagesse de Dieu avec l'origine et la nature du mal, en considérant tous les genres de maux comme autant de moyens nécessaires pour que la vertu puisse exister. Ce système trouva des adversaires dans ces écrivains qui, pour se faire un nom, n'importe de quelle manière, sont toujours prêts à disputer sur tout et à jeter des doutes sur les notions les plus claires et les plus utiles à l'humanité. Ce bon religieux ne laissa pas leurs objections sans réponse; mais les sceptiques qu'il avait à combattre sont trop orgueilleux pour convenir jamais de leur défaite. Retiré dans la maison de son ordre à Naples, il y mourut en 1765, dans un âge peu avancé.

PIROMALLI (Paul), dominicain, né en Calabre dans le XVII[e] siècle, fut envoyé dans les missions d'Orient. Il demeura longtemps en Arménie, où il eut le bonheur de ramener à l'Eglise catholique beaucoup de schismatiques et d'eutychiens, et le patriarche même qui l'avait traversé et maltraité. Il passa ensuite dans la Géorgie et dans la Perse, puis en Pologne, en qualité de nonce du pape Urbain VIII, pour y apaiser les troubles causés par les disputes des Arméniens, qui y étaient en grand nombre. Piromalli réunit les esprits dans la profession d'une même foi et dans l'observance des mêmes pratiques. Comme il retournait en Italie, il fut pris par des corsaires qui le menèrent à Tunis. Dès qu'il fut racheté, il alla à Rome rendre compte de sa mission au pape, qui lui donna des marques éclatantes de son estime. Le pontife lui confia la révision d'une Bible arménienne, et le renvoya en Orient, où il fut élevé, en 1655, à l'évêché de Nassivan. Après avoir gouverné cette église pendant neuf ans, il revint en Italie. Il fut chargé de l'église de Bisignano, et y mourut trois ans après, en 1667. Sa charité, son zèle, ses autres vertus, honorèrent l'épiscopat. On a de lui : des ouvrages de controverse et de théologie; deux *Dictionnaires*, l'un *latin-persan*, et l'autre *arménien-latin*; une *Grammaire arménienne*; un *Directoire*, estimé pour la correction des livres arméniens. Tous ces ouvrages déposent autant en faveur de sa vertu qu'en faveur de son érudition.

* PIRON (Aimé), père de l'auteur de la *Métromanie*, né en 1640 à Dijon, y exerçait la profession d'apothicaire, et charmait ses loisirs par la culture les lettres. Sa réputation d'honnête homme le fit nommer échevin, et son caractère enjoué lui mérita la bienveillance du grand Condé. Il comptait au nombre de ses amis le célèbre Santeuil, et ils se brouillèrent; mais ils se réconcilièrent le même jour, et lorsque Santeuil mourut, Aimé Piron lui paya son tribut dans une pièce de vers en patois bourguignon qu'il préférait à la belle langue de Louis XIV. Pendant trente ans il composa dans ce patois des *Noëls*, attendus avec une vive impatience par les amateurs, mais qui ont été effacés par ceux de La Monnoye (*voy.* ce nom). Le joyeux apothicaire mourut dans un âge avancé, le 9 décembre 1727. Outre ses *Noëls*, il a laissé, de petits *Poëmes*, des *Chansons*, des *Harangues* et des *Pièces fugitives*, pétillant de verve et d'esprit, comme l'*Ebaudiseman dé Dijonnoi su l'heurôse naissance de monseigneur le duc de Brégogne*, Dijon, Pailliot, 1682, 27 p. in-8; *Guillaume Encharbotai, Joyeusetai sur le retor de la santé du roi*, etc., etc.

PIRON (Alexis), fils du précédent, né à Dijon, le 9 juillet 1689, reçut une bonne éducation de son père, prit ses grades à Besançon et se fit recevoir avocat dans sa ville natale. Il y passa plus de 30 années dans la dissipation d'un jeune homme égaré dans ses désirs et dans l'usage de sa liberté. Une ode dont il ne tarda pas à rougir lui-même ayant fait une impression scandaleuse sur ses concitoyens, il quitta sa patrie pour échapper aux reproches qu'il y essuyait. Sa famille ne pouvant l'aider que faiblement, il se soutint, à Paris, à l'aide de son écriture, qui était aussi belle et aussi nette que les traits du burin. Il se plaça chez M. de Belisle en qualité de secrétaire, et ensuite chez un financier. Diverses pièces, où l'on trouve des détails singuliers et originaux, et une invention piquante, qu'il

fournit au spectacle de la Foire, commencèrent sa réputation; et la *Métromanie*, comédie en cinq actes, bien conduite, pleine de génie, d'esprit et de gaieté, jouée en 1738 sur le Théâtre-Français, y mit le sceau. Ses tragédies, *Callisthène*, *Fernand Cortès*, n'eurent pas un grand succès. Celle de *Gustave Wasa* en obtint beaucoup, et fut jouée 20 fois de suite. Une chute qu'il fit quelque temps avant sa mort en précipita l'instant, qui arriva au commencement de 1773. Le recueil de ses ouvrages parut en 1776, en 7 vol. in-8, et en 9 vol. in-12. On souhaiterait que l'éditeur (RIGOLEY DE JUVIGNY) eût fait un choix, qu'il se fût permis des retranchements que des raisons très-sages semblaient lui suggérer. Ce sont des comédies, des tragédies, des pastorales, des odes, des épigrammes. Piron réussissait dans ce dernier genre, et on doit le placer après Marot et Rousseau. Il y en a d'une mordacité extrême, parmi lesquelles on peut compter la suivante :

Un jeune homme bouillant invectivait Voltaire.
« Quoi! disait-il, emporté par son feu,
» Quoi! cet esprit immonde a l'encens de la terre!
» Cet infâme Archiloque est l'ouvrage d'un Dieu!
» De vice et de talent quel monstrueux mélange?
» Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange;
» Il est tout à la fois et tyran et bourreau;
» Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire,
» Il inonde de fiel les bords de son tombeau;
» Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire. »
Un vieillard l'écoutait, sans paraître étonné.
« Tout est bien, lui dit-il; ce mortel qui te blesse,
» Jeune homme, du ciel même atteste la sagesse :
» S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.

Tout le monde connaît celle qu'il fit pour servir d'épitaphe à lui-même :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien,
Pas même académicien.

Epigramme qui aurait encore plus de force aujourd'hui, où le monde est rempli d'académies, et où il n'y a de si petit brochuraire qui ne soit de plusieurs académies. Une justice que l'on doit rendre à Piron, c'est que, malgré les libertés condamnables qu'il s'est permises dans les productions de sa jeunesse, il ne lui est rien échappé, dans ses écrits, contre la religion. Bien des propos, qu'on lui a attribués dans la société, ne sont pas de lui, ou peuvent être regardés comme les saillies d'un esprit vif, qui ne réfléchissait pas toujours. Au moins ne peut-on révoquer en doute les preuves qu'il a données de son repentir : elles sont consignées dans les papiers publics. Cette démarche, vraiment philosophique, a été vraisemblablement la cause de la haine des philosophes contre lui. Ne sera-ce que dans la hardiesse à tout dire, à tout écrire, à tout faire, que consistera la philosophie? Et encourra-t-on l'anathème de ces messieurs, parce qu'on aura eu le courage de rétracter ce qui n'aurait jamais dû échapper. Nous citerons ces paroles mémorables de Piron, dans son testament à l'académie : « Je lègue, » dit-il, aux jeunes insensés qui auront la malheureuse démangeaison de se signaler par des écrits » licencieux et corrupteurs, je leur lègue, dis-je, » mon exemple, ma punition, et mon repentir » sincère et public. »

* PIRON, dit DE LA VARENNE, du lieu de sa naissance, près d'Ancenis, a été l'un des meilleurs officiers de l'armée royaliste de la Vendée. Issu d'une famille noble, il quitta la France en 1791 avec ses parents, et servit à l'armée des princes dans les chevau-légers. De retour en Bretagne, après la découverte des papiers de La Rouarie (*voy.* ce nom), il s'unit à Scheton, et s'étant mis à la tête des ouvriers insurgés des mines de Montrelais, vint attaquer Oudon; mais ayant échoué, il rejoignit les Vendéens, et le 17 juillet 1793, se conduisit avec une telle valeur à la bataille de Vihiers, où les républicains, commandés par Santerre, furent mis en déroute, qu'on l'appela dès lors le *héros de Vihiers*. Le 18 septembre suivant, il reçut l'ordre du conseil supérieur formé des chefs royalistes, d'aller combattre l'armée de Santerre. Il réunit 10,000 hommes et trois pièces de canon, fit occuper Coron par son avant-garde et lui ordonna de se replier à la vue des républicains, afin de les attirer et leur faire quitter les hauteurs. Santerre tomba dans le piége. Il fit marcher son avant-garde sur Coron, et laissa s'engager son artillerie entre deux montagnes d'où il ne put la retirer. Ses bataillons n'étant plus soutenus se replièrent en désordre, laissant l'artillerie au pouvoir des Vendéens dont la victoire fut complète. C'est ce qu'on nomma la déroute de Santerre (*voy.* ce nom). Piron, mis alors à la tête d'une division, continua de se signaler par son courage et ses talents aux batailles de Mortagne, de Chollet, ainsi que dans l'expédition outre Loire, à Laval, à Granville, et plus particulièrement encore au Mans et à Savenay, où il commandait l'arrière-garde. Après la défaite des Vendéens, il se tint caché pendant quelque mois aux environs de Nantes, mais las de cette inaction, il tenta de repasser la Loire pour gagner le Poitou. Atteint par une canonnière républicaine, il fut tué dans son bateau à coups de fusil (mars 1794). Piron est un de ces héros de la Vendée, qui se distinguèrent le plus par ses talents militaires, par sa bravoure, et par son humanité. Son nom est encore célèbre dans les chants des Bretons et des habitants du Poitou.

PIROT (Georges), jésuite, né en 1599, dans le diocèse de Rennes, devint un profond casuiste. Mais son imagination ardente et un zèle mal entendu, lui attirèrent beaucoup de désagréments. Les discussions entre les jésuites et les jansénistes commençaient à devenir assez sérieuses, lorsque le père Pirot publia son *Apologie des casuistes contre les calomnies des jansénistes*, 1657. Ce livre, où l'auteur s'était permis des diatribes trop violentes et des propositions hasardées, fut condamné par le pape Alexandre VII, par plusieurs évêques français, et par la faculté de théologie de Paris. (*Voy.* l'*Histoire ecclésiastique* du XVIIe *siècle*, par Dupin, tome 2, et les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du père d'Avrigny, année 1659.) L'abbé Pirot mourut le 6 octobre 1659, âgé de soixante ans.

PIROT (Edme), docteur et professeur de Sorbonne, né à Auxerre le 12 août 1631, fut d'abord chantre de Varzi dans le diocèse d'Auxerre, puis chanoine de Notre-Dame à Paris, et enfin chancelier de cette cathédrale. Nommé examinateur des livres et des thèses relatifs à la théologie, il se trouva mêlé dans l'affaire du *quiétisme*. Sous M. Harlay, il travailla à la censure de madame Guyon, qu'il

interrogea ; il fut chargé ensuite d'examiner le livre de Fénélon, intitulé *Explication des maximes des saints*. Il fit au manuscrit quelques changements auxquels l'auteur avait consenti, et ayant ainsi ôté de ce livre ce qui lui paraissait blâmable et dangereux, il finit par dire que ce livre était *tout d'or*. Cependant, lorsqu'il vit Bossuet se prononcer si fortement contre ce même ouvrage, l'abbé Pirot rétracta non-seulement sa première décision, mais il écrivit une *Censure* contre l'*Explication*, signée par soixante autres docteurs, et datée du 16 octobre 1698. Pirot est mort à Paris le 4 août 1713. On n'a rien d'imprimé de ce docteur, excepté un *Discours* en latin, qu'il prononça à la Sorbonne en 1669. On connaît néanmoins plusieurs copies de quelques-uns de ses manuscrits, telles qu'une *Relation des vingt-quatre dernières heures de la marquise de Brinvilliers*, en 1676 ; — un *Mémoire sur l'autorité du concile de Trente, en France*, qui fut envoyé à Leibnitz, et qui est cité dans la correspondance de Bossuet avec ce philosophe ; — des *Corrections et des changements faits à l'abrégé des principaux traités de théologie* du père Letourneux ; et quelques autres *écrits* que l'on trouve cités dans l'*Histoire* de Fénélon. Ce docteur est souvent mentionné dans les *Histoires de Bossuet* et *de Fénélon*, par le cardinal de Bausset.

PIRRHING. *Voy.* PIRHING.

PIRRO (Roch), célèbre historien, né en 1577 à Neto dans la Sicile, après avoir terminé ses études, reçut à Catane, le même jour (4 février 1601), le laurier doctoral en théologie et en jurisprudence, et remercia ses juges par un discours qui enleva tous les suffrages. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé, peu après, chapelain du roi, chanoine de Palerme, et trésorier de la chapelle royale. Il consacra la plus grande partie de ses revenus à des fondations pieuses ou au soulagement des pauvres. Il fit construire à Palerme, dans la partie inférieure du Palais, une chapelle dédiée à la Vierge, et qu'il décora avec magnificence ; il augmenta de quatre prébendes le chapitre de Neto, et fit des dons abondants aux hospices. La prière et l'étude partageaient tous ses moments : il s'appliqua spécialement à éclaircir l'histoire ecclésiastique de la Sicile ; et les différents ouvrages qu'il publia sur ce sujet furent accueillis des savants. En 1643, Philippe IV le nomma son historiographe. Pirro mourut à Palerme, le 8 septembre 1651, à 74 ans. On a de lui : *Synonimi*. Palerme, 1594, in-8. L'auteur n'avait que quinze ans lorsqu'il composa cet opuscule, qui a été réimprimé avec des additions, en 1637 et en 1640 ; *Historia del glorioso san Corodo Piacentino*, 1595, in-8 ; *Chronologia regum penès quos Siciliæ fuit imperium, post exactos Saracenos*, 1630, in-fol. ; cet ouvrage a été refondu avec le suivant ; *Notitiæ Siciliensium ecclesiarum*, 1630-33, in-fol., réimprimé avec des additions considérables sous ce titre : *Sicilia sacra disquisitionibus et notitiis illustrata*, *lib. IV*, 1644-47, 3 vol. in-fol. ; inséré dans le tome X du *Thesaurus antiquitatum Italiæ*. Le savant Ant. Mongitore a donné une 3e édit. de cet ouvrage, corrigée et augmentée, 1733, 2 vol. in-fol. L'auteur y a réuni une foule de détails importants qui jettent un grand jour sur l'histoire de la Sicile au moyen âge. Mongitore en a extrait : *Notitia regiæ et imperialis capellæ S. Petri*, *sacri et regii Palatii Panormitani*, qu'il a publiée séparément, 1716, in-fol. On peut consulter, pour de plus grands détails, la *Bibliotheca sicula*, tom. 2, 201, dans laquelle Mongitore dit qu'il possédait un manuscrit autographe de Pirro, contenant les *Annales de Palerme*, sous l'archevêque Ferdinand de Andrada.

PISAN (Thomas de), astrologue de Bologne, fut appelé à Venise par un docteur de Forli, conseiller de la république, dont il épousa la fille. Les Vénitiens, instruits de sa capacité, l'honorèrent du titre qu'avait son beau-père. La réputation de son profond savoir porta le roi de France Charles V, et le roi de Hongrie, à le faire solliciter en même temps de se rendre dans leurs états. Pisan préféra la France, où il jouit d'un grand crédit, que la mort de Charles V, arrivée en 1380, affaiblit beaucoup. On lui retrancha une partie de ses gages, le reste fut mal payé, et ses infirmités le conduisirent au tombeau quelques années après. Christine de Pisan, sa fille, dont nous allons parler, assure qu'il mourut à l'heure même qu'il avait prédit. *Voy.* MORIN Jean-Baptiste.

PISAN (Christine), fille du précédent, née à Venise, vers l'an 1363, n'était âgée que de 5 ans, lorsque son père la fit venir en France, où elle épousa, à l'âge de 15 ans, un jeune gentilhomme de Picardie, nommé *Etienne Castel*. Une maladie contagieuse ayant emporté cet époux, en 1383, à 34 ans, Christine, âgée seulement de 25 ans, fut accablée d'un grand nombre de procès. Elle se consola de sa mauvaise fortune par l'étude, et elle composa un grand nombre d'ouvrages en vers et en prose. Charles VI lui accorda une pension considérable. On a d'elle : les *Cent Histoires de Troyes*, en rimes, petit in-fol., sans date ; le *Trésor de la cité des dames*, Paris, 1497, in-fol. ; *Le Chemin de longue étendue*, traduit par Jean Chaperon, Paris, en 1549, in-12 ; une partie de ses *poésies* a été imprimée à Paris, en 1549, in-12. Les autres se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque du roi et dans d'autres bibliothèques. Elles respirent la naïveté et la tendresse. L'ouvrage en prose qui lui a fait le plus d'honneur, est la *Vie de Charles V*, qu'elle composa à la prière de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Cette vie se trouve dans le 3e volume des *Dissertations* sur l'Histoire ecclésiastique de Paris, par l'abbé le Bœuf, qui a écrit la *Vie* de cette femme illustre.

PISANI (Victor), amiral vénitien, se distingua, en 1378, contre les Génois et en Dalmatie. Un revers fit oublier ses services, il fut condamné à avoir la tête tranchée. La peine fut convertie en cinq années de prison. Avant qu'elles fussent écoulées, les Génois menacèrent les Vénitiens d'une descente. Ceux-ci armèrent leurs galères ; mais les matelots refusèrent d'y monter, si on ne leur rendait le général Pisani. Des nobles furent obligés de l'aller chercher à la prison, et il vint au palais au milieu des acclamations du peuple. Loin de se plaindre de l'injure qu'on lui avait faite, il approuva la sentence rendue contre lui, puisqu'on l'avait crue utile au bien

blic, et reprit le commandement que le doge le pressait d'accepter. Ses nouveaux succès contre les Génois furent arrêtés par la mort qui le surprit en 1380. *Voy.* les *Memorie per servire alla Storia di Vettor Pisani*.

PISANO. *Voy.* ANDRÉ de PISE.

PISANT (Dom Louis), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1646 à Sassetat, village du pays de Caux, fit profession dans l'abbaye de Jumièges, le 6 mai 1667. Une conduite sage et régulière, de la piété, du zèle pour le maintien de la discipline, lui concilièrent l'estime et la confiance des premiers supérieurs. Il assista, à diverses reprises, aux chapitres de la congrégation, en qualité de député, et y fut nommé à des supériorités importantes, telles que celles des abbayes de Saint-Remi de Reims, de Corbie, de Saint-Ouen, etc. L'amour de la retraite lui fit demander qu'on le dispensât de ces charges. Il choisit l'abbaye de Saint-Ouen pour son séjour, et y vécut simple religieux jusqu'à sa mort, arrivée le 5 mai 1726. On a de lui : Deux *lettres* sur la signature du formulaire à l'occasion du *cas de conscience*, Rouen, 1702; elles sont adressées à un curé du diocèse d'Orléans. L'auteur établit, dans la première, qu'on ne peut signer le formulaire en usant du silence respectueux ; il pense que ce serait une restriction mentale, indigne d'un ecclésiastique. Dans la seconde, il accumule les preuves à l'appui de cette opinion. — *Sentiments d'une âme pénitente en vingt méditations sur le psaume* MISERERE, *avec de courtes réflexions et prières, pour une retraite de dix jours.* — *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiastiques*, sans nom d'auteur, ni de lieu, 1715, in-4. Dom Pisant y soutient la validité de ces exemptions. Il passait dans son ordre plutôt pour un bon religieux que pour un écrivain habile.

PISCATOR, en allemand FISCHER (Jean), théologien allemand, enseigna la théologie à Strasbourg sa patrie. Son attachement au calvinisme l'obligea de quitter cette ville, pour aller professer à Herborn. Il mourut à Strasbourg, en 1546. On a de lui : *Commentaires* sur l'ancien et le nouveau Testament, en plusieurs vol. in-8; *Amica Collatio de religione cum C. Vorstio*, Gouda, 1613, in-4.

PISE (Barthélemi de), ainsi nommé parce qu'il était de cette ville, a souvent été oublié par les auteurs de dictionnaires, et plus souvent encore confondu avec son homonyme : ce dernier était franciscain, et naquit au XIVe siècle. L'autre était de l'ordre des frères Prêcheurs ou des dominicains, et mourut vers 1347, c'est-à-dire, peu après (si ce n'est avant) la naissance du franciscain. Le dominicain est auteur de quelques ouvrages, savoir : *Summa de Casibus conscientiæ*, Cologne, 1474, in-fol. La Serna Santander regarde cette édition comme la première. Cependant Cornélius a Beughem, et, sur sa seule autorité, Quétif et Echard, parlent d'une édition de Paris, 1471, qui n'existe peut-être pas. Il y en a quelques autres éditions, et beaucoup de manuscrits, que l'on conservait dans diverses bibliothèques. Une note que l'on trouve, soit dans les manuscrits, soit dans les imprimés, contient le nom de l'auteur, sa qualité, et donne l'année 1338 comme étant celle de la composition du livre; *De documentis antiquorum opus morale, editum diligentiâ Alberti Clarii*, Trévise, 1601, in-8. Ces deux ouvrages sont les seuls de l'auteur qui aient vu le jour. Les PP. Quétif et Echard en citent sept ou huit autres, dont trois existent en manuscrit dans la bibliothèque du roi, à Paris (voy. *Catalogus codicum manuscriptorum bibliothecæ regiæ*, tome IV, p. XIX de la table, au mot BARTHOLOMÆUS DE S. CONCORDIO, qui était le nom de religion de l'auteur.)

PISELLI (Clément), de l'ordre des clercs réguliers mineurs, naquit à Olevano, diocèse de Palestrine, le 25 octobre 1650. Il alla faire ses études à Rome, sous de bons maîtres. Il avait des dispositions et aimait le travail. Quelques années lui suffirent pour perfectionner son instruction et lui obtenir des succès dans les belles-lettres et la philosophie. Son premier dessein était de suivre la carrière du barreau. De mûres réflexions lui firent préférer l'état religieux et la vie du cloître, comme plus propre à favoriser son goût pour les sciences. Il sollicita et obtint son admission dans l'ordre des clercs réguliers mineurs. Après y avoir achevé sa théologie, il s'adonna à la prédication, et y acquit de la célébrité. Il prêcha dans les principales églises d'Italie, et recueillit partout une ample moisson d'applaudissements. On lui confia dans son ordre les plus honorables emplois, et, dans un chapitre tenu en 1711, il fut élu procureur-général de son institut. Enfin, en 1713, on le nomma à une chaire de morale à l'université romaine de la Sapience. Il n'en jouit pas longtemps, ayant succombé le 18 janvier 1715 à une attaque d'apoplexie. Il était âgé de 63 ans et fut fort regretté. Il a publié : *Compendio della vita del venerabile P. Francesco Caraccioli, fondatore de' cherici regulari minori*, Rome, 1700, in-4; *Memorie istoriche de' chierici regolari minori*, Rome, 1710, in-fol.; *Theologiæ moralis Summa*, Rome, 1710. Le père Piselli la dédia au cardinal *del Giudice*. Cet abrégé est fort estimé, soit pour la clarté et la méthode, soit pour la solidité du raisonnement, et lorsqu'il parut, le pape Clément XI l'honora de son suffrage. Il s'en fit plusieurs éditions à Venise, à Bologne et dans d'autres lieux. En 1762, elle parut à Rome en 2 volumes. Le père *Pierre Amici*, de Bologne, aussi clerc mineur régulier, a donné une *Notice sur la vie et les ouvrages de Piselli*, son confrère, laquelle a été insérée parmi celles des *Arcadiens* décédés. — Il ne faut point confondre le père *Clément Piselli* avec *Joseph Piselli*, mathématicien et poète, né en Ombrie, vers la fin du XVIIe siècle. Cinelli parle de celui-ci dans sa *Biblioteca*, tom. 4, pag. 77, et donne la nomenclature de ses *nombreuses productions poétiques*.

PISIDES (Georges), diacre, fut garde des chartres et référendaire de l'église de Constantinople, sous l'empire d'Héraclius, vers 640. On a de lui un ouvrage en vers grecs iambes sur la *Création du monde*, et un autre *Poème sur la vanité de la vie*. Ils n'offrent ni poésie ni élégance. On les trouve dans la Bibliothèque des Pères. On les a insérés aussi dans le *Corpus poetarum græcorum*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; et on les a imprimés séparément à Paris, 1584, in-4. On lui attribue encore

plusieurs *Sermons* en l'honneur de la sainte Vierge, sermons que le père Combefis a publiés. Ce ne sont que des déclamations d'écolier, pleines de phébus et de galimatias.

PISISTRATE, général athénien, descendant de Codrus, se signala à la prise de l'île de Salamine, de concert avec Solon; mais après avoir été le défenseur de sa patrie, il voulut en être le tyran. Au talent de s'énoncer avec facilité il joignait l'artifice et le masque du patriotisme. Il se montrait ardent défenseur de l'égalité, moyen usé, mais qui dans tous les temps séduit la lie du peuple. Solon, maître d'Athènes, découvrit aisément les vues de cet ambitieux, et les dévoila aux yeux des Athéniens. Pisistrate, voyant qu'on avait pénétré ses projets, eut recours à une ruse qui lui réussit. S'étant mis lui-même tout en sang, il se fit porter sur la place publique. La populace s'assemble: il montre ses blessures, accuse ses ennemis d'avoir voulu l'assassiner, et se plaint de ce qu'il est la victime de son zèle pour la république. Le peuple, touché par ce spectacle, lui donne 50 gardes; il en augmente le nombre, et se rend bientôt maître de la citadelle d'Athènes, les armes à la main, l'an 560 avant J.-C. La ville, saisie de crainte, reconnait le tyran. Cependant Lycurgue et Mégaclès se réunissent contre lui, et le chassent d'Athènes; ses biens furent mis à l'encan, et il n'y eut qu'un seul citoyen qui osât en acheter. Les deux prétendus libérateurs d'Athènes ne restèrent pas longtemps unis. Mégaclès, pour qui Lycurgue était un rival trop puissant, proposa à Pisistrate de le mettre en possession du pouvoir souverain, s'il voulait épouser sa fille. Le tyran y consentit, et ayant réuni ses forces avec celles de son beau-père, il obligea Lycurgue de se retirer. Pour s'emparer de l'esprit du peuple, il employa de nouveaux artifices. Il choisit parmi la populace une femme d'une taille avantageuse, capable de jouer toutes sortes de rôles. Cette femme ayant pris les habits qu'on donnait ordinairement à Minerve, courut les rues d'Athènes sur un char superbe, et criant dans tous les carrefours que Minerve, leur protectrice, ramenait le sage Pisistrate. Le peuple crut voir la déesse elle même, descendue exprès du ciel pour le bonheur d'Athènes. On reçut ce tyran avec des acclamations de joie; il s'empara du pouvoir souverain, et rendit public son mariage avec la fille de Mégaclès. Le tyran se dégoûta bientôt de sa nouvelle épouse. Le père de cette fille la vengea, en gagnant à force d'argent la plus grande partie d'Athènes et les troupes mêmes de Pisistrate, qui, abandonné des siens, se sauva dans l'île d'Eubée, l'an 544 avant J.-C. Ce ne fut qu'au bout de onze ans, et par les intrigues de son fils Hippias, qu'il sortit de son exil. Il se rendit maître de Marathon à la tête d'un corps de troupes, surprit les Athéniens, et entra victorieux dans sa patrie. Tous les partisans de Mégaclès furent sacrifiés à sa cruauté et à son ambition. Dès qu'il eut satisfait son orgueil et sa vengeance, il montra, à l'imitation des faux philosophes de tous les siècles, quelques vertus factices, et tâcha de couvrir ses excès par des actes de bienfaisance. Il fit quelques établissements utiles. Il ordonna que les soldats blessés seraient nourris aux dépens de l'état. Il éleva dans Athènes une académie, qu'il enrichit d'une bibliothèque publique. Dans la suite, Xerxès fit transporter cette bibliothèque en Perse, comme l'une des plus précieuses dépouilles de la Grèce. Cicéron croit qu'il gratifia les Athéniens des ouvrages d'Homère, et les mit en ordre. Après avoir régné 33 ans, il mourut l'an 528 avant J.-C. Hipparque et Hippias, ses fils, lui succédèrent.

PISO. *Voy* Pois Charles.

PISON (Lucius Calpurnius Piso), surnommé *Frugi*, à cause de sa frugalité, était de l'illustre famille des Pisons, qui a donné tant de grands hommes à la république romaine. Il fut tribun du peuple, l'an 149 avant J.-C., puis consul. Pendant son tribunat, il publia une loi contre le crime de concussion: *Lex Calpurnia de pecuniis repetundis.* Il finit heureusement la guerre de Sicile. Pour reconnaître les services d'un de ses fils, qui s'était distingué dans cette expédition, il lui laissa par son testament une couronne d'or, du poids de 20 livres. Pison joignait aux qualités de bon citoyen les talents de jurisconsulte, d'orateur et d'historien. Il avait composé des *Harangues*, qui ne se trouvaient plus du temps de Cicéron, et des *Annales* d'un style assez bas: elles sont aussi perdues.

PISON (Caïus Calpurnius), consul romain, l'an 67 avant J.-C., fut auteur de la loi qui défendait les brigues pour les magistratures: *Lex Calpurnia de ambitu.* Il fit éclater toute la fermeté digne d'un consul dans une des circonstances les plus orageuses de la république. Le peuple romain, gagné par les promesses empoisonnées de Marc-Palican, homme turbulent et séditieux, allait se couvrir du dernier opprobre, en remettant la souveraine autorité entre les mains de cet homme, moins digne des honneurs que du supplice. Les tribuns du peuple attisaient par leurs discours l'aveugle fureur de la multitude, déjà assez mutinée par elle-même. Dans cette situation, Pison monta dans la tribune aux harangues, et quand on lui demanda s'il déclarerait Palican consul, en cas que les suffrages du peuple concourussent à le nommer, il répondit d'abord, « qu'il ne croyait pas la république ensevelie dans des ténèbres assez épaisses pour en venir à ce degré d'infamie. » Ensuite, comme on le pressait vivement, et qu'on lui répétait: « Parlez, que feriez-vous, si la chose arrivait? — Non, repartit Pison, je ne le nommerais point. » Par cette réponse ferme et laconique, il enleva le consulat à Palican, avant qu'il pût l'obtenir. Pison, suivant Cicéron, avait la conception tardive; mais il pensait mûrement et sensément, et par une fermeté placée à propos, il paraissait plus habile qu'il ne l'était réellement.

PISON (Cnéïus Calpurnius), fut consul sous Auguste, et gouverneur de Syrie, sous Tibère. On prétend qu'il fit empoisonner Germanicus. Accusé de ce crime et se voyant abandonné de tout le monde, il se donna la mort, l'an 20 de J.-C. On rapporte de lui des traits de cruauté atroces. Ayant donné ordre, dans la chaleur de la colère, de conduire au supplice un soldat, comme coupable de la mort d'un de ses compagnons, avec lequel il était sorti du camp, et sans lequel il était revenu, il ne

voulut jamais accorder à ses prières quelque temps pour s'informer de ce qu'il était devenu. Ce soldat, pour subir sa condamnation, fut mené hors des retranchements, et déjà il présentait sa tête, lorsque son compagnon, qu'on l'accusait d'avoir tué, reparut. Le centurion, alors chargé de l'exécution, ordonna au bourreau de remettre son sabre dans le fourreau. Ces deux compagnons, après s'être embrassés l'un l'autre, sont conduits vers Pison, au milieu des cris de joie de toute l'armée et d'une foule prodigieuse du peuple. Pison, tout écumant de rage, monte sur son tribunal, prononce contre tous trois, sans excepter le centurion qui avait ramené le soldat condamné, un même arrêt de mort en ces termes. « Toi, j'ordonne qu'on te mette à mort, » parce que tu as déjà été condamné; toi, parce » que tu as été la cause de la condamnation de ton » camarade; et toi, parce qu'ayant eu ordre de » faire mourir ce soldat, tu n'as pas obéi à ton » prince. » Nous ne lisons pas qu'une telle atrocité ait été punie, et cela seul suffit pour nous apprendre dans quel état étaient dès lors les lois et les mœurs romaines.

PISON (Lucius Calpurnius), sénateur romain, de la famille des précédents, accompagna, en 258, l'empereur Valérien dans la Perse. Ce prince ayant été pris, et Macrien nommé son successeur, le nouvel empereur envoya Pison dans l'Achaïe pour s'opposer à Valens. Pison, au lieu de le combattre, se retira en Thessalie, où ses soldats lui donnèrent la pourpre impériale. Valens marcha contre lui et lui fit ôter la vie en 261, après un règne de quelques semaines.

PISON (Guillaume), né à Leyde, docteur en médecine du XVIIe siècle, la pratiqua au Brésil, aux Indes et à Amsterdam. Les libéralités de Maurice, comte de Nassau, le mirent en état de donner son *Historia naturalis Brasiliæ, in qua non tantum plantæ et animalia, sed et indigenarum morbi et mores describuntur*, Leyde, 1648, in-fol., réimprimé sous le titre *De Indiæ utriusque re naturali et medica*, Amsterdam, 1658, in-fol.

PISONES. *Voy.* Pois.

PISSELEU (Anne de), duchesse d'Etampes, d'une ancienne famille de Picardie, était fille d'honneur de Louise de Savoie, mère de François Ier. Ce prince la vit à Bayonne à son retour d'Espagne, et conçut pour elle une passion violente. Il la maria en 1536 à Jean de Brosse, qui en eut le comté d'Etampes, érigé en duché. La duchesse parvint au plus haut point de la faveur, et elle s'en servit pour enrichir ses amis et perdre ses ennemis. L'amiral Chabot, son ami, dégradé par arrêt du parlement, fut rétabli dans sa charge en 1542; et le chancelier Poyet, dont elle croyait avoir lieu de se plaindre, fut privé de la sienne en 1545. On a dit que cette favorite avait révélé à l'empereur Charles-Quint des secrets importants, qui firent battre les armées françaises. Après la mort de François Ier, on lui permit de se retirer dans une de ses terres, où elle mourut vers 1576 après avoir embrassé le calvinisme.

* PISSOT (Noel-Laurent), né vers 1770, à Paris, fils d'un libraire qui s'était ruiné dans l'exercice de son commerce, ne fut pas plus heureux lui-même. Il se fit ensuite éditeur et même auteur, sans obtenir à ce double titre de grands succès, puisqu'il mourut à l'hôpital le 15 mars 1815. On citera de lui comme auteur : *Marcellin* ou les *Epreuves du monde*, 1800, in-18; *La Galerie anglaise*, etc., 1802, in-18, compilation; *Vocabulaire de l'Histoire moderne*, 1803, in-8; *Histoire du clergé pendant la révolution*, 1803, 2 vol. in-12; *Les Friponneries de Londres mises au jour*, 1805, in-12; *Manuel du culte catholique*, 1810, in-12; *Précis historique sur les Cosaques*, 1812, in-8; *Le* Mea culpa *de Napoléon Bonaparte; l'aveu de ses perfidies et de ses cruautés*, 1814, in-8; *Histoire de plusieurs aventuriers fameux, depuis la plus haute antiquité, jusques et y compris Bonaparte*, 1814, 2 vol. in-12; *Siéges soutenus par la ville de Paris, depuis l'invasion des Romains dans les Gaules, jusqu'au 30 mars* 1814, 1815, in-8; *Le Cérémonial de la cour de France*, 1816, in-18; *Les véritables prophéties de Michel Nostradamus, en concordance avec les événements de la révolution*, 1816, 2 vol. in-12.

PISTORIUS (Jean), né à Nidda, dans la Hesse, en 1546, s'appliqua d'abord à la médecine, et fut reçu docteur avec applaudissement; mais ses remèdes n'ayant pas le succès qu'il en espérait, il se livra à la jurisprudence. Son savoir lui mérita la place de conseiller d'Ernest-Frédéric, margrave de Bade-Dourlach. Il avait embrassé la religion protestante; mais il la quitta quelque temps après pour se faire catholique. Il devint ensuite docteur en théologie, puis conseiller de l'empereur Rodolphe II, et prévôt de la cathédrale de Breslaw. On a de lui : plusieurs *Traités* de controverse contre les luthériens; *Artis cabalisticæ scriptores*, Bâle, 1587, in-fol. : recueil peu commun et recherché; *Scriptores rerum polonicarum*, Bâle, 1582, 3 vol. in-fol. Lenglet-Dufresnoy, dans sa *méthode pour étudier l'histoire*, XIV, 41, a donné les titres des pièces contenues dans ce recueil, rare et estimé. *Rerum Germanicarum scriptores*, *ib.*, 1582-84-1607, 3 vol. in-fol., collection fort curieuse. Elle aurait pu être mieux digérée. L'auteur mourut en 1608. *

PITARD (Jean), Normand, premier chirurgien de saint Louis, occupa avec distinction la même place auprès des rois Philippe le Hardi et Philippe le Bel. La chirurgie n'avait point encore eu de chef: cet homme sensible ne put voir sans indignation un art si nécessaire livré à une foule de charlatans qui abusaient de la crédulité et de la santé de ses semblables. Aidé de son crédit et des biens qu'il avait acquis par ses talents, il entreprit de donner à la chirurgie une forme nouvelle en fondant le collége ou la société des chirurgiens de Paris. Ce fut lui principalement qui en dressa les statuts l'an 1260; mais il ne les publia que quelques années après, confirmés par l'autorité royale. Il s'obligea lui-même le premier par serment à les observer, et son exemple fut suivi par ses confrères. Il mourut à Paris en 1315.

PITAU (Nicolas), graveur d'Anvers, né vers 1633, donna une grande idée de ses talents par la *Sainte Famille* qu'il grava d'après Raphaël. L'art avec lequel le cuivre est coupé dans cet ouvrage, la correction et la fonte des contours, qui rendent le

précieux fini et l'effet de l'original, peuvent servir de modèle à ceux qui ont l'ambition d'exceller dans la gravure au burin. Parmi les ouvrages de Pitau, on remarque plusieurs portraits qu'il grava d'après ses dessins, et notamment celui de *Saint François de Sales*, revêtu du *pallium*. Il mourut en 1671, à 38 ans.

PITAVAL. *Voy*. GAYOT.

PITHO ou SUADA, déesse de l'éloquence, était fille de Mercure et de Vénus, à laquelle on la donnait quelquefois pour compagne. Elle est représentée ordinairement avec un diadème sur la tête, pour exprimer son empire sur les esprits. Elle a un bras déployé dans l'attitude de la déclamation, et tient de l'autre main un foudre et des chaînes de fleurs, signifiant le pouvoir de la raison et le charme du sentiment, qu'elle sait également employer. On voit à ses côtés un caducée, symbole de la persuasion, et les écrits de Démosthènes, de Cicéron, les deux orateurs qu'elle a le plus favorisés.

PITHON-COURT, curé de Boissy-le-Sec, près Verneuil, diocèse de Chartres, était né à Carpentras. Il réunit à la piété le goût le plus décidé pour l'étude, et se fit principalement connaître par ses écrits sur le comté Venaissin. S'étant démis de sa cure, il fut, pendant quelques années, titulaire du prieuré de Lorroux en Bretagne, et mourut subitement à Verneuil, dans les premiers mois de 1780. On a de lui : *Histoire de la noblesse du comté Venaissin, d'Avignon et de la principauté d'Orange*, Paris, 1743-50, 4 vol. in-4. On lui reproche un grand nombre d'inexactitudes, et surtout le tort de n'avoir pas distingué l'origine de la noblesse des familles dont il a fait mention. Il avait publié le prospectus d'une *Histoire du comté Venaissin et de la ville d'Avignon*, dont le manuscrit, en 6 vol. in-4, est annoncé dans la *Biblioth. historiq. de la France*. Il ne paraît pas que cette histoire ait été imprimée. La *Chronique littéraire* de l'abbé Rive lui attribue, en société avec Monclar, le *Mémoire* pour le procureur-général au parlement de Provence, *servant à établir la souveraineté du roi sur la ville d'Avignon et le comté Venaissin*, 1769, 2 part. in-8; ouvrage devenu rare, le fond en ayant été mis dans le dépôt des affaires étrangères.

PITHOU (Pierre), naquit en 1539 à Troyes en Champagne d'une famille distinguée. Après son éducation domestique, il vint puiser à Paris, sous Turnèbe, le goût de l'antiquité. De Paris il passa à Bourges, et y acquit, sous le célèbre Cujas, toutes les connaissances nécessaires à un magistrat. Ses premiers pas dans la carrière du barreau ne furent pas bien assurés. La timidité glaçant son esprit, il fut obligé de renoncer à une profession qui demande de la hardiesse. Le calvinisme faisait alors des ravages sanglants en France : Pithou, imbu des erreurs de cette secte, faillit perdre la vie à la Saint-Barthélemi. Devenu catholique l'année d'après, quoique toujours prévenu pour les protestants et estimé d'eux, il fut substitut du procureur-général, puis procureur-général en 1581 dans la chambre de justice de Guyenne. Il occupait la première place, lorsque Grégoire III lança un bref contre l'ordonnance de Henri III, rendue au sujet du concile de Trente. Pithou publia un *Mémoire* où il défendit l'ordonnance du roi ; car il était toujours prompt à suivre son ancienne ardeur contre le siége de Rome. Il était de la société des beaux-esprits qui composèrent contre la ligue la satire connue sous le nom de *Catholicon d'Espagne*, ce qui tenait un peu de l'inconséquence : car étant devenu catholique, il était naturel qu'il tournât son génie caustique contre la ligue huguenote, formellement rebelle et sacrilége, plutôt que contre la ligue catholique. (*Voy*. GILLOT, MONTGAILLARD.) Il mourut le jour anniversaire de sa naissance, à Nogent-sur-Seine, le premier novembre 1596, à 57 ans. On a de lui : un *Traité des libertés de l'Eglise gallicane*, ouvrage qui a quelquefois besoin de commentaire, et qui lui suscita des contradicteurs : on prétendit y trouver plus d'un reste de la religion que l'auteur avait abandonnée, et on ne se trompait point. La meilleure édition est celle de Paris, 1731, 4 vol. in-folio. Un grand nombre d'*Opuscules*, imprimés à Paris, 1609, in-4 ; des *Editions* de plusieurs monuments anciens, dont la plupart regardent l'histoire de France ; des *Notes* sur différents auteurs profanes et ecclésiastiques ; un *Commentaire sur la Coutume de Troyes*, in-4 ; plusieurs autres *Ouvrages* sur la jurisprudence civile et canonique ; *Comparaison des lois nouvelles avec celles de Moïse*, 1673, in-12, faussement attribuée à son frère. M. Grosley a écrit sa *Vie*, qui souvent dégénère en éloge, Paris, 1756, 2 vol. in-12. On cite de Pithou un fait fort honorable. En 1587, Ferdinand, grand-duc de Toscane, voulant s'attribuer les biens d'un de ses sujets, dont le fils était accusé du crime de lèse-majesté, se soumit à la décision de Pithou : celui-ci déclara que le prince devait partager avec les sœurs du condamné. Il ajouta ensuite... « La plus grande » gloire que puisse obtenir un grand prince, c'est » de se laisser désarmer dans sa propre cause par » l'équité et l'humanité... » Cette décision fut adoptée par la rote de Florence.

PITHOU (François), frère du précédent, naquit à Troyes en 1544. Nommé procureur-général de la chambre de justice établie sous Henri IV contre les financiers, il exerça cette commission avec autant de sagacité que de désintéressement. Il mourut en 1621, à 77 ans. Il eut part à la plupart des ouvrages de son frère, et il s'appliqua particulièrement à éclaircir le corps du droit canonique, imprimé à Paris en 1687, 2 vol. in-fol. avec leurs corrections, par les soins de Claude le Pelletier. On doit encore à François Pithou : l'*Edition* de la *Loi salique*, avec des notes ; le *Traité de la grandeur, droits du roi et du royaume de France*, in-8 ; une édition du *Comes theologicus* ; *Observationes ad Codicem*, 1689, in-fol. ; *Antiqui rhetores latini*, *Rutilius Lupus*, *Aquila Romanus*, *Julius Rufinianus*, *Curius Fortunatianus*, *Marius Victorinus*, etc., Paris, 1599, donnés aussi par Caperonier, Strasbourg, in-4. C'est lui qui trouva un manuscrit des Fables de Phèdre, et qui le publia conjointement avec son frère.

PITISCUS (Samuel), né le 30 mars 1637 à Zutphen, recteur du collége de cette ville, puis de celui de St.-Jérôme à Utrecht, y finit ses jours le premier

février 1717, à 81 ans. On a de lui : *Lexicon antiquitatum romanarum*, Leuwarden, 1713, 2 vol. in-fol. C'est un abrégé des antiquités grecques et romaines de Grævius et de Gronovius, arrangé selon l'ordre de l'alphabet. L'auteur a pris la peine de vérifier toutes les citations qu'il rapporte. L'abbé Barral en a publié un abrégé en français, Paris, 1766, 2 tomes en 3 vol. in-8. Des *Editions* de plusieurs auteurs latins, avec des notes peu estimées ; une *Edition* des *Antiquités romaines* de Rosini, Utrecht, 1701, in-4 ; *Lexicon latino-belgicum*, Amsterdam, 1725, in-4. C'est une traduction de celui du P. Tachard. Arnold-Henri Westerhosius en a donné une nouvelle édition corrigée et considérablement augmentée, Amst., 1738, 2 vol. in-4. Pitiscus était un savant laborieux, plus propre cependant à compiler qu'à écrire. Il manque souvent de goût et de critique.— Il ne faut pas le confondre avec Barthélemy PITISCUS, Silésien, né le 24 août 1561 ; et mort à Heidelberg, le 2 juillet 1613, après avoir été successivement précepteur et prédicateur de l'électeur Palatin Frédéric IV. On a de lui quelques ouvrages de théologie en latin et en allemand. Il est encore auteur d'un livre peu commun intitulé : *Thesaurus mathematicus*, Francfort, 1613, in-fol., et d'un *Traité des triangles* (*Trigonometria parva et magna*), dont Tycho-Brahé faisait cas.

PITOT (Henri), mathématicien, né en 1695 à Aramon, diocèse d'Usez, fut jusqu'à l'âge de vingt ans, rebelle à toute instruction. Il avait cinquante ans lorsqu'il se fit enseigner le latin, par le précepteur de son fils, pour se mettre en état de lire les ouvrages de mathématiques écrits dans cette langue. Un livre de géométrie qu'il vit par hasard chez un libraire, et dont les figures piquèrent sa curiosité, déterminèrent sa vocation ; il le lut, parvint à le comprendre, et s'étant procuré d'autres ouvrages du même genre, il acquit un fonds extraordinaire de connaissances, lorsqu'on le croyait encore incapable d'en acquérir. Quand on le vit ensuite du haut d'une vieille tour de la maison de son père, observer le cours des astres avec des instruments qu'il avait inventés lui-même, et tracer des cadrans, on le tint pour sorcier. Un ami de sa famille persuada à ses parents de l'envoyer à Paris, où Réaumur lui ouvrit sa bibliothèque, lui prodigua ses conseils, et l'associa plusieurs fois à ses travaux. Pitot aida ce savant physicien dans ses expériences sur le fer, le vernis, la porcelaine, et dans la réunion des matériaux pour la description des arts et métiers. Pitot commença dès 1722 à se faire connaître du public, en insérant dans le Mercure les détails et les résultats de son calcul de l'éclipse de soleil du 22 mai 1724, calcul dont la précision et l'exactitude furent vérifiées par l'observation. L'astronomie lui dut encore une solution très-simple du fameux problème de Keppler sur la première équation des planètes, et une méthode analytique de tracer des lignes correspondantes à des minutes aux grandes méridiennes, en 1731. L'académie des sciences lui ouvrit ses portes en 1724, et il fournit aux Recueils de cette compagnie des *Mémoires : sur les quadratures de la moitié de la courbe des arcs, appelée la compagne de la cycloïde ; sur les propriétés des polygones circonscrits au cercle ; sur les machines mues par un courant ou une chute d'eau*, 1725 ; *sur la force qu'on doit donner aux cintres dans la construction des grandes voûtes et des arches des ponts*, 1726 ; *sur le mouvement des eaux*, 1730 ; *sur une machine de son invention pour mesurer la vitesse des courants d'eau et le sillage des vaisseaux*, 1732 ; *sur la théorie des pompes*, 1735 ; *sur les causes des maladies mortelles qui règnent sur les côtes de la mer dans le Bas-Languedoc*, 1746, etc. Ses principes sur le mouvement des eaux furent attaqués par Dufay, et l'académie entière partagea d'abord l'opinion de ce dernier. Mais Pitot, ayant mis en action, sous les yeux même de la compagnie, un modèle de sa machine, construit suivant sa théorie, triompha par le succès de cette expérience. Outre ses nombreuses dissertations, ce mathématicien a publié, sous le titre de *Théorie de la manœuvre des vaisseaux*, 1731, in-4, un ouvrage qui fit oublier celui du chevalier Renau sur le même sujet, et qui, fondé sur les principes établis par Bernoulli, en contient une démonstration plus simple et une application plus facile. Ce livre, adopté par le gouvernement français pour l'instruction de la marine, fut traduit en anglais, et la société royale de Londres en récompensa l'auteur en l'admettant au nombre de ses membres (1). En 1740, Pitot fut appelé par les états de Languedoc pour vérifier la possibilité et indiquer les moyens de dessécher les marais qui s'étendent d'Aiguemorte à Beaucaire. Il eut aussi l'inspection générale du canal royal, qu'il répara et perfectionna par des travaux assidus, pendant plus de vingt années, et la direction des travaux publics dans la sénéchaussée de Nimes, qui lui dut le rétablissement de l'usage antique des pierres milliaires sur les grandes routes. Cette ville lui dut en outre la construction de quelques beaux ponts, dont celui du Gard, adossé à l'aqueduc romain qui porte ce nom, n'est point indigne de ce magnifique monument, et a reçu des habitants du pays le nom de *Pont-Pitot*. Le pont de Cette, formé de 52 arches, ne lui fait pas moins d'honneur. Pitot enrichit la ville de Carcassonne des belles eaux qui l'arrosent, au moyen d'un canal élevé sur ses dessins ; son plus bel ouvrage, en ce genre, est l'aqueduc de la fontaine de Saint-Clément, à Montpellier, qui parcourt un espace de 13,000 mètres sur des arcades, quelquefois à double rang, ou creusé dans le roc sur une longueur de 400 mètres, et qui, dans les plus grandes sécheresses, apporte à la ville au moins quatre-vingt pouces d'eau. Cet ouvrage coûta à son auteur treize ans de peines et de travaux, il en a donné une notice intéressante à la société royale de Montpellier, à laquelle il soumit aussi des observations importantes sur les inondations du Rhône. Pitot mourut à Aramon, le 27 décembre 1771, après avoir reçu les sacrements de l'Eglise, avec la piété la plus édifiante. Son Eloge, par Grandjean de Fouchy, se trouve dans le Recueil de l'académie des sciences de 1771.

PITS (Jean), *Pitseus*, né vers l'an 1560 à Southampton, dans le comté de Hamps, était neveu du célèbre Sanderus. Il étudia en Angleterre, et en-

(1) Cet ouvrage a été remplacé dans les écoles depuis 1773 par celui d'Euler (*voy.* ce nom III, 441).

suite à Douai. De là il se rendit à Reims, où il passa un an dans le collége des Irlandais, où il abjura l'hérésie. Il voyagea ensuite en Italie et en Allemagne. Le cardinal Charles de Lorraine lui donna un canonicat de Verdun, et le proposa pour confesseur à la duchesse de Clèves, sa sœur. Après la mort de cette princesse, Pitseus fut doyen de Liverdun, où il mourut en 1616. On a de lui un livre des *Illustres écrivains d'Angleterre*, Paris, 1619, in-4, et d'autres ouvrages en latin, qui manquent quelquefois d'exactitude, mais qui prouvent beaucoup de savoir.

PITT (Guillaume), premier comte de Chatam, d'une famille noble et ancienne d'Angleterre, était petit-fils de Thomas Pitt, gouverneur du fort St-Georges de Madras, et qui fit la première acquisition du fameux diamant connu sous le nom de *Régent* (1). Né à Westminster en 1708, il fut sujet à la goutte dès sa jeunesse. Obligé d'être sédentaire, il fit des études profondes, et s'attacha surtout à la politique. La cour d'Angleterre employa ses talents, et il fut principal ministre sous Georges II et Georges III. Il se signala surtout dans la guerre de 1757. Les Anglais se rendirent maîtres de toute l'Amérique septentrionale, et eurent des succès extraordinaires sur terre et sur mer. Lorsque les colonies se soulevèrent, lord Chatam, qui n'était plus dans le ministère, insista fortement dans le parlement pour faire rappeler l'armée anglaise qui était en Amérique, et qu'on se bornât à une guerre contre la France. La mort l'enleva dans sa terre de Hayes le 12 mai 1778. Actif, infatigable, laborieux, tempérant, il joignit à ces qualités une étendue et une profondeur de génie qui lui procurèrent une grande influence sur tout ce qui se fit de son temps. Ce ministre, créé pair du royaume en 1766, a été enterré aux frais de la nation, dans l'église de Westminster, parmi les rois. Ses titres passèrent à son fils aîné, avec une pension de 4,000 liv. sterl., que le roi et le parlement lui ont accordée en mémoire des services du père. L'*Histoire de Wil. Pitt, comte de Chatam*, a été publie par le Rév. Fr. Thackeray, Londres, 1827, 2 vol. in-4.

* PITT (William), célèbre ministre anglais, second fils du précédent, naquit le 28 mai 1759, à Hayes dans le comté de Kent, et fut élevé jusqu'à l'âge de 14 ans sous les yeux de son père lord Chatam. Il fut ensuite envoyé à l'université de Cambridge, où dès-lors ses talents précoces firent présager ce qu'il serait un jour. Cependant il eut à lutter contre un tempérament faible et valétudinaire; mais une maladie grave ayant développé ses organes, sa santé se raffermit, et il put continuer ses études. Il se livra plus particulièrement à celle des lois, fut reçu avocat en 1780, plaida plusieurs causes avec succès, et s'accoutuma, d'après le conseil de son père, à parler sur toutes sortes de sujets. Il contracta ainsi de bonne heure l'habitude de s'énoncer avec facilité, et acquit à un haut degré cette assurance et cette présence d'esprit si nécessaires à un homme d'état. Lors des élections générales de 1780, ses amis l'engagèrent à se présenter comme candidat de l'université de Cambridge; mais il échoua. Plus heureux au mois de janvier suivant, il fut élu par le bourg d'Appleby. L'Angleterre était alors en guerre avec ses colonies d'Amérique et avec la France, l'Espagne et la Hollande; elle avait en outre à craindre la *neutralité armée* de la Russie, du Danemarck et de la Suède; la France menaçait ses propriétés dans l'Inde. La situation intérieure n'était pas plus favorable; l'industrie, le commerce, le crédit public étaient presque anéantis. Dès son entrée au parlement, Pitt se déclara contre le ministère de lord North, et par conséquent contre la guerre d'Amérique. Pitt débuta, le 26 février 1781, par appuyer une motion de Burke dont le but était d'opérer des réformes dans la liste civile. Son discours plein d'éloquence, de logique, et annonçant des connaissances profondes dans les matières d'état, fut couvert d'applaudissements, et l'on put dès-lors prédire que Pitt, alors à peine âgé de 22 ans, remplacerait dignement le comte Chatam. Il parla dans d'autres occasions, et toujours avec succès. Cependant, à la retraite des ministres, il ne fut point compris dans la nouvelle administration, et refusa la place aussi honorable que lucrative de vice-trésorier d'Irlande, que son père avait occupée. Quoique fort attaché à la constitution de son pays, il crut y voir des abus et fit partie de la société *des amis de la réforme parlementaire*; mais l'expérience lui apprit qu'en matière de gouvernement la perfection est une chimère dangereuse; et dans la suite, il combattit fortement cette même réforme qu'il avait longtemps soutenue avec talent, mais sans succès. A la mort de Rockingham, qui avait remplacé lord North, Fox s'étant retiré ainsi que lord Cavendish, lord Shelburne fut nommé premier lord de la trésorerie, et Pitt obtint la place importante de chancelier de l'échiquier. C'est à cette époque que commença entre Fox et Pitt cette longue inimitié qui dura autant que leur vie. Lord Shelburne fut bientôt contraint de donner sa démission, et Pitt soutint seul pendant six semaines le poids de toutes les discussions parlementaires. Le roi le pressait de se mettre à la tête du cabinet; mais sentant la nécessité de ployer quelque temps sous la coalition de North et de Fox, il refusa constamment, et le 31 mars 1783 il résigna sa charge de chancelier de l'échiquier. Le mois suivant se forma le ministère dit de la *coalition*, et le parlement ayant été prorogé au mois de juillet, Pitt vint en France, demeura quelque temps à Reims, puis à Paris, et reçut partout l'accueil le plus distingué. De retour en Angleterre, il ne se montra pas d'abord opposé au ministère; mais quand Fox présenta son *bill* sur l'administration de l'Inde, Pitt le combattit comme attentatoire aux droits de la couronne, et le bill, adopté par la chambre des communes, fut rejeté par celle des pairs. Ce bill qui, suivant l'expression d'un orateur, *créait un empire dans un empire*, avait fort déplu au roi. Les ministres furent renvoyés le 18 décembre, et Pitt nommé premier lord de la trésorerie, chancelier de l'échiquier, se trouva par

(1) Ce Thomas Pitt l'avait acheté dans les Indes pour 48 000 pagodes (20,400 liv. sterling, ou près de 700,000 fr.). Il le revendit au régent (duc d'Orléans), 135,000 liv. sterling suivant les auteurs anglais, et 2 millions seulement, suivant les français. Ce diamant, de la grosseur d'un œuf de pigeon, pèse 127 carats, et dans l'état publié par l'assemblée nationale en 1772, il est évalué 12 millions.

ces deux charges à la tête du nouveau ministère ; il eut bien de la peine à le composer. Pitt n'avait alors que 24 ans, peu d'influence et peu de fortune ; et il avait à lutter contre des hommes habiles, puissants et d'une expérience consommée ; cependant il ne se laissa point abattre par tant d'obstacles. Comme un membre du parlement cesse d'en faire partie quand il accepte un emploi du gouvernement, ce ne fut qu'après sa réélection, au mois de janvier 1784, qu'il put se présenter à la chambre, où il eut à combattre les partis de Fox et de lord North. Soutenu par le roi et la chambre des pairs, lorsqu'il vit que la chambre des communes rejetait presque tous ses projets, il fit dissoudre le parlement (25 mars). Ce coup d'état étonna toute l'Europe et donna la plus haute idée de son caractère. C'est à cette occasion que lord North dit en parlant de Pitt, cet homme est *né ministre*. Une grande irritation suivit cette crise, les adversaires de Pitt faillirent se ruiner pour l'empêcher de triompher dans les nouvelles élections : vains efforts. La nation montra presque partout la confiance que le ministère lui avait inspirée. Londres, Bath et d'autres villes désirèrent que Pitt voulût bien les représenter ; il donna la préférence à l'université de Cambridge, qui le choisit malgré de redoutables concurrents. Il ouvrit la session avec une majorité très-prononcée : sa position n'en restait pas moins difficile. Tout languissait dans l'intérieur, le trésor était vide et la contrebande faisait des progrès alarmants. Pitt arrêta les fraudes commerciales en diminuant les droits sur les objets que l'on importait frauduleusement ; et pour que le trésor ne souffrît pas de cette diminution, augmenta l'impôt sur les fenêtres. Les emprunts avaient été jusques alors livrés aux amis du ministère : il ne les accorda qu'à ceux qui, en présentant une solvabilité suffisante, offraient à l'état les conditions les plus avantageuses. Pour rétablir la balance entre les recettes et les dépenses, il fit adopter différentes taxes sur les chapeaux, les rubans, les gazes et sur les vins étrangers. Au moyen de ces mesures et de diverses économies, il parvint en moins de trois ans (1786), après avoir acquitté toutes les dépenses de l'état, à réaliser un *excédant* d'un million sterling, qu'il appliqua au rachat progressif de la dette publique ; ce fonds d'amortissement, qui s'augmenta chaque année par l'intérêt des effets publics rachetés, et auquel il ajoutait encore les sommes disponibles, fut livré par quartier à des commissaires choisis dans les plus hautes classes, et Pitt ne souffrit jamais qu'on en détournât la moindre partie pour l'appliquer à un autre usage. Il s'occupa ensuite des affaires de l'Inde, soutint le crédit chancelant de la compagnie, et régla d'une manière aussi avantageuse que solide l'administration de ce pays. Tant de travaux ne l'empêchèrent pas de prendre une part très active aux discussions du parlement. Il conclut en 1788 une alliance avec la Prusse et le stathouder, contre la France, qu'il avait toujours le dessein d'humilier. Redoutant l'ambition de la Russie, il intervint dans les débats entre cet empire et la Porte, et par un armement formidable, détermina Catherine II à faire la paix (11 août 1791). Cependant il portait un regard pénétrant sur la France, où la révolution faisait de rapides progrès. Soigneux d'éloigner de sa patrie le fléau qui menaçait d'envahir l'Europe ; mais fidèle à son odieux système par rapport à la France qu'il voulait voir abaissée, il refusa les propositions de la Prusse et de l'Autriche qui demandaient que l'Angleterre s'unît à elles pour sauver Louis XVI. Ce ne fut qu'après l'emprisonnement de ce malheureux prince qu'il rappela lord Gower, ambassadeur d'Angleterre à Paris. Quoique cette mesure n'eût pas fait cesser la neutralité, craignant les progrès des *jacobins* anglais, il restreignit l'exportation des armes, des munitions et des grains, publia le *bill* contre les attroupements, et celui qui est connu sous le nom d'*alien bill* oublié depuis longtemps, comme arbitraire et impolitique, qui donne au gouvernement le droit d'expulser, sans jugement préalable, tout étranger suspect. Quoique le roi de France fût détrôné et captif, le marquis de Chauvelin le représentait encore à Londres ; mais trois jours après le supplice de Louis XVI, l'ambassadeur reçut l'ordre de quitter l'Angleterre. (*Voy.* Chauvelin.) Pitt profita de l'impression profonde que produisit la mort de ce monarque pour établir les bases de cette hostilité permanente et de cette coalition qu'il soumit aux ordres de la Grande-Bretagne. Les préparatifs de cette puissance amenèrent la Convention à lui déclarer la guerre, et les hostilités commencèrent. Les alliés eurent d'abord quelques succès ; ils s'emparèrent de Valenciennes, et surprirent Toulon ; mais les républicains furent ensuite victorieux. En 1796, l'Espagne, forcée par le Directoire, déclara la guerre à la Grande-Bretagne ; celle-ci, abandonnée ensuite par ses autres alliés, entama quelques négociations pour traiter de la paix, mais inutilement, et l'Angleterre se trouva seule engagée dans une lutte difficile à soutenir. La descente de 15 à 1800 Français dans le pays de Galles porte l'épouvante dans les comtés de l'ouest et du nord de l'Angleterre ; une insurrection est près d'éclater en Irlande, et les marins menaçent aussi de se révolter. D'un autre côté les dépenses énormes de la guerre avaient porté un coup terrible au système des finances. La dette publique augmentait rapidement ; et la banque réclamait les avances qu'elle avait faites. Cette situation critique n'abattit point le courage de Pitt ; son génie remédia à tout. Ne pouvant rembourser la banque, il l'autorise par un bill à continuer l'émission de ses billets, et la dispense provisoirement de les acquitter en espèces. Il apaisa l'Irlande, parvint à empêcher la révolte des marins, et forma une nouvelle coalition (1798) avec l'Autriche, la Russie et la Turquie. Celle-ci, ancienne alliée de la France, y fut entraînée par l'expédition d'Egypte. Bonaparte, devenu premier consul, voulut entamer des négociations avec Pitt ; mais le ministre anglais s'y refusa. Cette nouvelle coalition n'a pas plus de succès que la première, et l'empereur d'Autriche est forcé de signer la paix de Lunéville en 1801 ; d'un autre côté Paul I[er], devenu tout-à-coup admirateur enthousiaste de Bonaparte, avait rompu avec l'Angleterre dont il était mécontent et lui donnait les plus vives inquié-

tudes, lorsque l'assassinat du czar vint la délivrer de ses craintes. Ce fut à cette époque que Pitt se retira du ministère. Depuis longtemps il s'occupait de l'union de l'Angleterre et de l'Irlande sous une même législation. Cette union, approuvée par le roi le 2 juillet 1800, eut son effet le 1[er] janvier 1801. Mais une des conditions avait été l'émancipation des catholiques irlandais, et le roi ayant refusé de tenir la promesse que les ministres avaient faite en son nom (*Voy.* O'CONNEL), Pitt qui voyait d'ailleurs avec peine la paix près de se conclure avec la France, ne voulant point y participer, donna sa démission, et concourut lui-même à la formation du nouveau ministère. Cette paix fut de courte durée; au moment d'une nouvelle rupture, Pitt ressaisit le pouvoir (mai 1804), et s'occupa de former une troisième coalition contre la France. Mais les rapides victoires des Français trompèrent encore une fois ses desseins. Ce chagrin, joint aux contrariétés que lui donnait la division qui régnait dans son ministère, augmenta sa goutte; maladie héréditaire dans sa famille, et qu'il avait rendue plus violente par l'usage immodéré du vin. On le transporta dans sa maison de Pultney (1) où sa maladie s'aggrava lorsqu'il apprit les nouvelles victoires de Napoléon, et la paix de Presbourg, qui en fut la suite. Son ancien précepteur (le doct. Tomline), alors évêque de Lincoln, l'assista dans ses derniers moments, et lui ayant proposé de prier avec lui, Pitt y consentit, en disant : « Je crains d'avoir, » comme beaucoup d'autres, trop négligé la prière, » pour que celle que je ferai sur mon lit de mort » puisse être efficace. Je me confie à la miséricorde » de Dieu. » Il remit ses papiers à son frère et à l'évêque de Lincoln, recommanda ses nièces, filles du comte de Stanhope, à la générosité de la nation anglaise; il témoigna quelques inquiétudes sur le sort de ses neveux, et expira le 23 janvier 1806, âgé de 47 ans. Malgré l'opposition de Fox ses restes furent déposés à Wetsminster. Plusieurs écrits ont paru sur cet homme célèbre, les principaux sont : *Histoire de la Vie politique de Pitt*, par M. Gifford, 1809, 3 vol. in-4; — *Mémoires sur la Vie de Pitt*, par le doct. Tomline, 1821, 2 vol. in-4 ou 1823 3 vol. in-8. Ces Mémoires qui ne vont que jusqu'en 1793, ont eu quatre éditions; c'est la meilleure biographie de ce grand homme d'état. Ses principaux *Discours* ont été publiés avec ceux de Fox, en 12 vol. in-8, et traduits en français par MM. de Jussieu et Janvry, Paris, 1819-1820. Sans entrer dans un examen détaillé de la conduite politique de Pitt, et en lui accordant tous les talents que l'Europe a justement admirés, on doit lui reprocher de s'être laissé entraîner par sa haine aveugle contre la France, au point sinon d'avoir encouragé les crimes de la révolution, du moins de n'avoir rien fait pour en diminuer les horreurs; il est évident qu'avec les moyens dont il disposait il aurait pu sauver le roi dont la mort mit la France à deux doigts de sa perte; et que depuis il n'accorda jamais aux royalistes que des forces insuffisantes afin de prolonger une lutte qui d'après ses calculs machiavéliques devait de plus en plus affaiblir les deux partis. Ce sont là de graves reproches que l'histoire a déjà faits à Pitt. Mais ses qualités privées lui ont mérité les éloges même de ses adversaires (1). Son désintéressement et la régularité de ses mœurs l'avaient fait nommer *Le ministre sans tache*; et quoique toute sa vie il ait été animé du désir insatiable du pouvoir, il refusa l'ordre de la Jarretière, ne voulut jamais être que *William Pitt* et mourut pauvre. Doué d'une rare éloquence, il parlait sur-le-champ et sur toutes les matières avec clarté, énergie, profondeur et précision. Souvent il mettait tant de chaleur dans ses discours, qu'il paraissait livré à la plus vive colère; c'est pourquoi ses adversaires le désignaient par le surnom de *the angry boy*, l'*enfant colère*. En résumé peu de ministres se sont trouvés, comme Pitt, dans des circonstances aussi difficiles, et peu ont su comme lui en triompher. Il n'y a guère d'exemples non plus qu'un ministre qui disposait des richesses d'une nation opulente soit mort pauvre, et ait refusé ces honneurs et ces titres illustres que briguent à la fois l'intrigue et l'ambition.

PITTACUS, l'un des sept sages de la Grèce, était de Mitylène, ville de l'île de Lesbos. Il commanda dans la guerre contre les Athéniens, et offrit de se battre contre Phrynon, général des ennemis. Il employa dans ce combat une ruse peu spirituelle et peu généreuse : après avoir enveloppé son ennemi avec un filet qu'il portait sous son bouclier, il le tua. Ses concitoyens, aussi peu délicats que lui sur les moyens de la victoire, le remercièrent de ce service, en lui donnant la souveraineté de leur ville. Pittacus leur donna des lois qu'il mit ridiculement en vers, et se démit ensuite du souverain pouvoir. Une des maximes qu'il débitait, était « qu'il ne faut point publier ce qu'on a dessein de » faire, afin que si l'on n'en vient point à bout, on » n'ait pas le chagrin de se voir moqué; et qui ne » sait pas se taire, disait-il, ne sait pas parler. » Aujourd'hui la politique des esprits les plus grossiers s'étend sans peine jusque-là. Le plus grand de ses exercices était, selon Cléarque, de moudre du froment; c'est à peu près ce qu'il fit de mieux, et ce ne peut-être guère que cela qui l'a fait placer au nombre des *sept Sages*. Cependant ce mérite appartient à une profession commune et nombreuse. Il mourut l'an 579 avant J.-C., à 70 ans.

PITTON (Jean-Scholastique), historien provençal, né vers 1620 dans la ville d'Aix, étudia la médecine et se fit recevoir docteur; mais il négligea la pratique de son art pour se livrer au goût qui le portait aux recherches historiques, et publia quelques ouvrages dont la réputation ne franchit

(1) On me montra la petite maison où mourut pauvre le fils de lord Chatam, l'homme d'état qui avait mis l'Europe à sa solde et distribué de ses propres mains les milliards de la terre. CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'outre-tombe*, tome 8.

(1) On ne lui connut d'autre défaut que l'usage immodéré du vin : défaut qui, dans une occasion où il se présenta presque ivre au parlement avec M. Dundas, qui était dans le même état, donna lieu au distique suivant :

I don't see the speaker. — Do you?
— I don't see one. — I see two.

« Je ne vois pas l'orateur.... le voyez-vous (demandait Dundas)? — « Je n'en vois pas seulement un (répondait Pitt), j'en vois » deux. »

point les bornes de sa province. Il mourut dans sa ville natale en 1690. Sur la fin de sa vie, il travaillait à un commentaire sur l'histoire naturelle de Pline. On a de lui : *Histoire de la ville d'Aix, capitale de la Provence, depuis sa fondation, etc.*, Aix, 1666, in-fol. Elle est mal écrite; et les faits, présentés sans ordre, n'y sont pas assez circonstanciés. *Annales de la sainte église d'Aix*, Lyon, 1668, in-4. On y joint cinq *Dissertations* du même auteur, dans lesquelles il cherche à prouver, contre Launoy, que saint Maximin et sainte Madeleine ont fini leurs jours en Provence. (*Voy.* LAUNOY, v, 158). *Traité des eaux chaudes d'Aix, de leurs vertus, et de la saison de s'en servir*, 1678, in-8; *De conscribendâ historiâ rerum naturalium Provinciæ*, 1679, in-8. C'est le plan d'un ouvrage qu'il n'a jamais exécuté. Il a grossi cette petite brochure de plusieurs dissertations étrangères à l'histoire naturelle; la plus intéressante est celle où il fixe le lieu du combat que Marius livra aux Ambrons, dans les environs d'Aix. *Sentiments sur les historiens de Provence*, 1682, in-12. Cet ouvrage a été retouché par Joseph Templery, auditeur des comptes, mort en 1706. Le *Dictionnaire* de Moréri, édit. de 1759, contient un assez long article sur Pitton, auquel il attribue deux *Traités* inconnus aux autres biographes, l'un de la *glace*, et l'autre du *café*.

* PITTONI (Jean-Baptiste), prêtre, né vers 1666 à Venise, est connu surtout par son recueil des *constitutions* et des *décisions pontificales* des saintes congrégations de Rome relatives au clergé. Il fit paraître en 1704 celles qui regardent les confesseurs; celles qui ont rapport aux curés furent publiées en 1689 et en 1713; celles qui concernent les chanoines en 1709 : il donna en 1711 les *Constitutions* et *Décisions* qui règlent la collation des bénéfices : l'année suivante, furent mises au jour les *Constitutions* relatives aux évêques, aux abbés, au clergé séculier et régulier, et aux ordres militaires. Enfin, en 1725, quelques-unes des *Décisions* qui ont rapport au mariage. Cet utile recueil, qui forme 14 vol. in-8, fut imprimé par les soins de Léonard Pittoni, père de l'auteur. On lui doit en outre : la *Vie de Benoît XIII*, Venise, 1730, in-4, en italien; *Calendario romano decennale*, avec des *notes* et des *décisions* de la sacrée congrégation; *De octavis festorum, quæ in Ecclesia universali celebrantur*, 2 vol. in-8. Pittoni mourut le 16 novembre 1748, âgé de 82 ans.

* PIVATI (Jean-François), jurisconsulte, né à Padoue en 1689, archiviste et bibliothécaire de l'université de cette ville, mort à Venise en 1764, est auteur de la première encyclopédie italienne qu'il publia sous ce titre : *Nuovo Dizionario scientifico e curioso, sacro et profano*, Venise, 1740, 10 vol. gr. in-folio, fig. On lui doit en outre : *Riflessioni fisiche sopra la Medic. elettrica*, Venise, 1749, in-4.

** PIXÉRÉCOURT (René-Charles GUILBERT de), surnommé le *Corneille des boulevards*, né en 1773 à Nancy, d'une famille noble, reçut une éducation religieuse qui le préserva plus tard de tomber dans les mêmes fautes que la plupart des auteurs qui travaillent pour les théâtres secondaires. Il venait de commencer son cours de droit, quand arriva la révolution. Il suivit dans l'émigration son père, ancien major au régiment de Royal-Roussillon, et fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes. Rentré en France dans le temps où les lois contre les émigrés s'exécutaient de la manière la plus rigoureuse, il se maria, vint à Paris et eut le bonheur d'échapper à la mort; mais il ne put échapper à la misère, et pendant quelque temps il ne vécut et ne soutint son petit ménage que de ce qu'il pouvait gagner en enluminant des éventails. Ce qui le soutenait, c'était l'espoir de parvenir à faire représenter au moins quelques-unes des pièces qui s'entassaient dans son portefeuille. Ce ne fut qu'en 1797 qu'il put enfin faire jouer sa première comédie *les Petits Auvergnats*. Depuis ce moment il ne cessa de travailler pour la scène, et fit représenter sur différents théâtres, une foule de pièces, comédies, vaudevilles, drames, mélodrames; mais il réussit surtout dans ce dernier genre, où il sut offrir un vif intérêt, puissamment augmenté par une habile mise en scène. Il y représente les situations les plus terribles, les plus déchirantes, les actes les plus noirs; mais il sait tempérer le tragique par le bouffon; plein de respect pour la morale, il a toujours soin de faire triompher la vertu. Devenu directeur du théâtre de la Gaiété, il s'enrichit dans cette entreprise, grâce à l'immense succès de ses pièces; mais l'incendie de cette salle en 1835, lui fit perdre une grande partie de sa fortune. Après cette catastrophe, il vendit sa bibliothèque, dont le catalogue est imprimé, et se retira à Nancy, où il mourut, le 27 juillet 1844. Parmi ses productions, dont le nombre ne s'élève pas à moins de cent-vingt, on remarque : *Cœlina ou l'enfant du mystère; le Pèlerin blanc; l'Homme à trois visages; les Mines de Pologne; les Maures d'Espagne; la Forteresse du Danube; Robinson Crusoé; la Rose blanche et la Rose rouge; Marguerite d'Anjou; les Mines de Babylone; Charles le Téméraire; Christophe Colomb; le Monastère abandonné; la Fille de l'exilé; l'Evasion de Marie-Stuart; la Tête de mort; Latude.* Il a donné lui-même ses *Œuvres choisies*, Nancy, 1841-43, 4 vol. in-8, précédées d'une introduction, par Ch. Nodier.

PIZARRE (François), conquérant du Pérou, né à Truxillo dans l'Estramadure en 1475, était fils naturel d'un gentilhomme dont il prit le nom, et son premier emploi fut de garder les pourceaux dans une campagne de son père. Ayant un jour égaré un de ces animaux, et n'osant rentrer dans la maison, il s'enfuit et s'embarqua pour les Indes espagnoles. Il s'y distingua en 1513 sous Nugnez de Balboa qui découvrit la mer du Sud. Animé lui-même de la passion des découvertes, il fit plusieurs voyages dans la mer du Sud avec Diégo d'Almagro; et découvrit la côte de l'empire péruvien, en 1525, mais ayant refusé de regagner l'isthme il resta dans une île déserte avec treize soldats fidèles. Un petit navire vint le délivrer de sa position critique. Pizarre, remontant de nouveau les côtes du Pérou, aborda à Tumbez, et rapporta en Espagne une si grande quantité d'or, que Charles-Quint le nomma gouverneur des terres qu'il avait découvertes et qu'il

pourrait encore découvrir. Le Péron fut conquis. Pizarre usa de sa victoire en chrétien, et pardonna aux vaincus. L'Inca Huascar, instruit de son mérite, lui envoya une ambassade pour lui demander sa protection contre son frère Atahualpa qui, après l'avoir dépouillé de son empire, voulait lui arracher la vie. La renommée avait enflé les exploits et les forces du conquérant espagnol. Les Péruviens, prévenus comme les Mexicains, par des oracles vrais ou faux, qu'il viendrait bientôt de l'Orient des hommes barbus, d'un aspect terrible, portant le tonnerre, conduisant avec eux des animaux formidables, regardaient ces étrangers comme les fils du soleil. Atahualpa, intimidé par ces oracles, crut voir dans les Espagnols des hommes envoyés du ciel pour venger son usurpation. Il dépêcha des ambassadeurs à Pizarre, avec des présents magnifiques, en le sommant de sortir de ses états. Pour toute réponse, Pizarre précipita sa marche, et arriva à Caxamarca, où était campé l'usurpateur avec quarante mille hommes. Il le défit sans peine, le prit et le traita bien; mais une action barbare de cet Indien perfide et féroce le fit condamner à mort. Quelques jours avant la bataille de Caxamarca, Huascar, frère d'Atahualpa, et l'héritier légitime du trône, était tombé entre les mains de ses ennemis : l'usurpateur, craignant que les Espagnols ne rendissent la couronne à ce prince, donna des ordres pour qu'on le fit périr. Les vainqueurs furent irrités de ce meurtre. Un Péruvien, qui l'accusa d'avoir donné des ordres secrets pour massacrer les Espagnols, augmenta encore leur ressentiment. On le condamna à mort. (*Voy.* ATAHUALPA, CORTEZ, MANCO-CAPAC, MONTÉZUMA.) Peu de temps après, la discorde se mit entre les vainqueurs du Pérou, et Pizarre après avoir d'abord battu et puni de mort Almagro, son rival, fut assassiné le 19 juin 1541 par les amis et à l'instigation du fils d'Almagro, qui ne jouit pas longtemps de son crime. (*Voy.* son article.) Tout le monde connaît le roman ridiculement larmoyant que Marmontel a fait sur la conquête du Pérou : barbouillage où la sottise et l'irréligion se disputent à qui aura le dessus. *Voy.* le *Journal historique et littéraire*, 1er mars 1777.

* PIZZI (l'abbé Joachim), littérateur, né à Rome en 1716, se fit connaître dès sa jeunesse par quelques *poésies légères* qui lui valurent l'estime des connaisseurs. Admis à l'académie des *Arcades* en 1751, il y soutint sa réputation poétique par un grand nombre de compositions, où l'on remarquait de l'élégance, de la facilité, et surtout une grande correction de style. A la mort de l'abbé Morei, en 1759, il lui succéda dans la place de *custode*, ou président de l'académie, qui sous sa direction acquit un nouveau lustre. La considération générale dont il avait joui jusqu'alors diminua un peu à l'arrivée de la fameuse *Corilla*. Cette *improvisatrice*, moins connue par ses talents poétiques que par ses galanteries, attirait tous les beaux-esprits de Rome, et même les gens les plus qualifiés. Pizzi se montra l'un des plus empressés à lui rendre ses hommages, et imagina de faire couronner la nouvelle Sapho au Capitole, honneur si rarement accordé aux génies les plus marquants de l'Italie. Le zèle qu'il mit dans cette affaire excita des murmures et des satires où l'abbé Pizzi ne fut point épargné, ce qui lui fit dire en riant que le couronnement de Corilla était devenu pour lui le *couronnement d'épines*. Il mourut le 18 septembre 1790, laissant différents ouvrages, dont les principaux sont : *Discours sur la poésie tragique et comique*, Rome, 1772; *Dissertation sur un camée antique*; *La Vision de l'Eden*, poème en 4 chants, tiré en partie de l'Apocalypse, Rome, 1778. Ce poème est digne d'éloges, soit par la beauté des images, soit par l'harmonie de la versification; *Le triomphe de la poésie*, imprimé à Parme par Bodoni, 1779, in-4, dans les *Actes du couronnement de Corilla*. (*Voy.* CORILLA, III, 38.)

* PLAAT (André-Henri-Jean van der), ingénieur hydraulicien, né en 1761 à Grave, sur la Meuse, était parvenu au grade de lieutenant du génie, lorsqu'il passa en 1787 au service de Russie avec le rang de major dans la même arme. Il se distingua l'année suivante dans la campagne contre les Suédois, puis dans celles de 1789, 90 et 91, contre les Turcs, et reçut trois blessures, en 1790, à la prise d'Ismail. Il était alors lieutenant-colonel et chef d'un bataillon de grenadiers. A la paix l'impératrice lui fit présent d'une épée d'honneur et le décora de l'ordre de Saint-Wladimir. Nommé colonel d'infanterie, il obtint le même grade dans un corps d'ingénieurs, et fut chargé de la défense des provinces méridionales de l'empire russe, ainsi que des travaux du port d'Odessa. Il dirigea la construction de Tiraspol sur le Dniester, et d'autres importants ouvrages dans la Chersonèse Taurique, et reçut de nouvelles faveurs de la czarine. En 1796, Paul Ier le nomma général-major. Deux ans après il quitta le service de la Russie, et s'étant marié en Hollande, il y vivait dans la retraite, lorsqu'en 1807, le roi Louis-Napoléon lui confia l'inspection du *Waterstaat*, c'est-à-dire des travaux hydrauliques pour la défense de la Hollande. L'empereur le nomma plus tard ingénieur en chef du département du Zuyderzée. Lorsque les alliés s'avancèrent pour affranchir la Hollande, il fut député vers eux pour accélérer la marche de leurs troupes. Il reçut du roi Guillaume le titre de major-général et le commandement de Bréda, qu'il défendit avec succès contre les Français. Sa belle résistance fut récompensée par la décoration de l'ordre de Hollande, et par celle de l'ordre de Sainte-Anne, première classe, qui lui fut accordée par l'empereur Alexandre. En 1815, il fut nommé commandant du Brabant septentrional, gouverneur d'Anvers, et commandant du premier arrondissement, avec le grade de lieutenant-général. Enfin, le 16 mars 1816, il eut le commandement de la quatrième division. Il mourut à Anvers, le 15 février 1819. Depuis 1810, il faisait partie de la société des sciences de Harlem.

PLACCIUS (Vincent), né à Hambourg, en 1642, y fit ses premières études, et les acheva à Helmstadt et à Leipsig. Il voyagea ensuite en Italie et en France. De retour dans sa patrie, il se livra au barreau, et occupa avec distinction, pendant 24 ans, la chaire de morale et d'éloquence. Quoiqu'il fût d'un tempérament mélancolique, il était obli-

geant, affable, attaché à ses disciples et généreux envers les indigents. Ses ouvrages sont : un *Dictionnaire des auteurs anonymes et pseudonymes*, en latin, publié en 1708, 2 vol. in-fol., par les soins de Fabricius : livre curieux, quoique les fautes y fourmillent; Jean Christophe Mylius y a fait un *Supplément*, Hambourg, 1740, in-fol. La seconde édition du *Dictionnaire* de Barbier (*voy.* ce nom), offre un ensemble plus curieux et plus exact, quoiqu'elle laisse encore à désirer; *Liber de jurisconsulto perito*, 1693, in-8; *Carmina juvenilia*, Amsterdam, 1667, in-12; *De arte excerpendi*, Hambourg, 1689, in-8, et beaucoup d'autres, qui sont un témoignage favorable de ses talents et de son érudition. Il mourut en 1699.

PLACE (Pierre de la), en latin *a Platea* ou *Plateanus*, né dans l'Angoumois en 1520, était d'une naissance distinguée, et fut successivement avocat, conseiller, et premier président de la cour des aides en 1553. Pendant qu'il faisait ses études à Poitiers, il eut quelques conférences avec Calvin, qui l'attira dans son parti. Sa nouvelle croyance, qu'il commença de professer publiquement en 1560, lui fit perdre sa place de président, que le roi lui rendit. Cependant il dut ensuite quitter la capitale : il y revint, et fut tué en 1572, à la Saint-Barthélemi. Il était fort attaché au parti huguenot, et le prouva par ses *Commentaires de la religion et de la république, depuis* 1556 *jusqu'en* 1561, in-8, 1566. On a encore de lui quelques livres de morale, comme l'*Excellence de l'homme chrétien*, 1581, in-12. A la tête se trouve une *Vie* de la Place, par le P. de Farnace.

PLACE (Josué de la), ministre protestant à Nantes, et professeur de théologie à Saumur, où il mourut en 1655, à 59 ans. Il avait une opinion particulière sur l'imputation du péché d'Adam, qui fut condamnée dans un synode de protestants en France. Ses *Œuvres* ont été réimprimées à Franeker en 1699 et en 1703, 2 tomes in-4. Ce qu'il y a de plus intéressant, ce sont ses *Disputes contre les sociniens*.

* PLACE (Pierre-Antoine de la), littérateur médiocre, né à Calais en 1707, d'une famille honorable mais pauvre, mort à Paris en 1793, obtint, en 1762, le privilége du *Mercure de France*, mais son peu de talent ne put le soutenir et il fut obligé de l'abandonner au bout de deux ans. Il avait en 1746 donné le *Théâtre anglais*, 8 vol. in-12. Cette traduction n'est pas faite sur le modèle du Théâtre des Grecs. Le père Brumoy (*voy.* ce nom) a rendu les auteurs grecs tels qu'ils sont dans leurs écrits; il n'en altère pas la noble simplicité, et nous fait connaître leur véritable génie : dans la traduction de la Place on chercherait en vain celui des auteurs anglais, tant il en a changé le genre et le style. Peut-être en aura-t-il voulu corriger les irrégularités; mais il les a rendus méconnaissables. Son travail a cependant été utile à plusieurs de nos poètes dramatiques qui y ont puisé des plans, des situations et des caractères nouveaux. Il a traduit en outre de l'anglais un assez grand nombre de romans, entr'autres le *Tom-Jones*, de Fielding, Paris, 1767, 4 vol. in-12; et l'*Orpheline anglaise*, de miss Sara, sœur de Fielding (*voy.* ce nom). Ses autres ouvrages sont des tragédies, *Venise sauvée*, imitée d'Otway; *Jeanne d'Angleterre*; *Adèle de Ponthieu*, etc. La première est la seule qui eut quelque succès. Un *Recueil d'epitaphes, ouvrage moins triste qu'on ne pense*, Bruxelles, 1782, 3 vol. in-12; *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature*, Paris et Bruxelles, 1785-90, 8 vol. in-12 : ouvrage diffus et mal écrit; *Hermippus redivivus* ou *le triomphe du sage sur la vieillesse et le tombeau*; traduit de l'anglais de Cohausen; *Le Valère-Maxime français*, 1792, 2 vol. in-8. Laharpe a publié dans le *Mercure* du 20 juillet 1793, une piquante *Notice* sur *la Place*, et l'a reproduite dans son *Cours de littérature*. On y lit que la Place, tourmenté toute sa vie du besoin de célébrité, fit annoncer sa mort dans les *feuilles* de l'abbé Desfontaines, et déplorer la perte d'un jeune homme de si grande espérance; le stratagème fut bientôt découvert et trouvé plaisant.

PLACE (le marquis Pierre-Simon la). *Voy.* LAPLACE.

PLACENTIUS ou PLAISANT (Jean-Leo), de Saint-Tron, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, et passa la plus grande partie de sa vie à Maestricht, où on croit qu'il mourut vers l'an 1548. On a de lui : *Catalogus omnium antistitum Tungrensium, Trajectensium et Leodiensium*, Anvers, 1529, et Amsterdam, 1633, in-24. C'est un abrégé historique des évêques de Tongres et de Liége jusqu'à Erard comte de La Marck. L'auteur, trop crédule, adopte toutes les fables qu'il a trouvées dans les anciennes chroniques; un poëme tautogramme, de 360 vers, intitulé : *Pugna porcorum*, Anvers, 1530, in-8, et dans les *Nugæ venales*, in-12, dont tous les mots commençent par un P. L'auteur s'y cacha sous le nom de *Publius Porcius*. Il n'est pas le premier auteur qui se soit amusé aux niaiseries des vers lettrisés. Sous Charles le Chauve, un Ubaldus ou Hubaldus, bénédictin du monastère de Saint-Amand en Flandre, fit un pareil poème en l'honneur des chauves, dont tous les mots commencent par un C. Ils ont été imprimés ensemble à Louvain, 1546.

PLACETTE (Jean de la), né à Pontac en Béarn, l'an 1639, d'un ministre qui l'éleva avec soin, exerça le ministère en France dès l'an 1660. Mais après la révocation de l'édit de Nantes, en 1685, il se retira en Danemarck, où il demeura jusqu'en 1711; il passa ensuite en Hollande, et se fixa d'abord à la Haye, puis à Utrecht, où il mourut en 1718, à 79 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits, qui l'ont fait regarder comme le meilleur moraliste des protestants. Ses principaux ouvrages sont : *Nouveaux Essais de morale*, 1692, 4 vol. in-12; *Traité de l'orgueil*, dont la meilleure édition est celle de 1699; *Traité de la conscience*, 1695; *Traité de la restitution*, 1696; *La communion dévote*, dont la meilleure édition est celle de 1699; *Traité des bonnes œuvres en général*, 1700; *Traité du serment*, in-12; *Divers traités sur des matières de conscience*, in-12; *La mort des justes*, in-12; *Traité de l'aumône*, in-12; *Traité des jeux de hasard*, in-12; *La morale chrétienne abrégée*, dont la meilleure édition est celle de 1701, in-12; *Réflexions chrétiennes sur divers sujets de morale*, in-12; *De insanabili Ecclesiæ romanæ scep-*

ticismo dissertatio, 1686, ou 1696, in-4. Le titre de cet ouvrage annonce l'esprit qui l'a dicté. *De l'autorité des sens contre la Transsubstantiation*, in-12, réchauffé d'un sophisme mille fois réfuté; *Traité de la foi divine*, 4 tom. in-12; *Dissertation sur divers sujets de théologie et de morale*, in-12. Il y a d'excellentes choses dans ses ouvrages; mais il y aurait beaucoup à retrancher pour les rendre utiles à tout le monde chrétien : dans ceux où l'auteur se livre à l'enthousiasme de secte, il y a très-peu à recueillir. La Placette a été surnommé le *Nicole des protestants*.

PLACIDE de Ste-HÉLÈNE (le P.), parent et élève de Pierre Duval, né en 1649 à Paris, entra chez les augustins-déchaussés de la place des Victoires à Paris en 1666. Il y continua de s'appliquer à la géographie, et fit un grand nombre de cartes, dont la plus estimée est celle du *cours du Pô*. Cet habile homme mourut à Paris en 1734, à 85 ans, avec le titre de géographe ordinaire du roi, qu'il avait obtenu en 1705.

PLACIDIE (Galla-Placidia-Augusta), née à Constantinople vers 388, était fille de Théodose le Grand, et sœur d'Arcadius et d'Honorius, demeurait ordinairement avec ce dernier prince. Alaric, s'étant emparé de Rome en 409, la mit dans les fers. Ataulphe, son beau-frère, sensible aux charmes de son esprit et de sa figure, conçut une violente passion pour elle. Il épargna Rome à sa prière, et envoya des présents à Honorius, en lui demandant la main de sa sœur : ce prince ayant refusé cette alliance, Ataulphe s'en vengea, en ravageant l'Italie, et épousa Placidie à Narbonne en 414. Placidie acquit sur l'esprit de son époux un grand ascendant et elle l'engagea à porter ses armes contre les Vandales, qui ravageaient l'Espagne; mais arrivé à Barcelonne, Ataulphe fut tué par un de ses officiers en 415. Après la mort d'Ataulphe, elle retourna auprès d'Honorius, qui la remaria à Constance, associé à l'empire. Ce second époux lui ayant encore été enlevé, elle consacra tous ses soins à l'éducation du fils (Valentinien III) qu'elle avait eu de lui. Cette princesse mourut à Ravenne en 450 après s'être signalée par un courage au-dessus de son sexe, un grand zèle pour la religion, et une sagesse profonde dans les affaires du gouvernement. Nous avons une médaille dans laquelle elle est représentée, portant le nom de J.-C. sur le bras droit, avec une couronne qui lui est apportée du ciel. Quelques sectaires des derniers siècles ont indignement calomnié cette grande et pieuse princesse, trop zélée à leur gré pour des choses odieuses à la prétendue réforme.

PLANAT (Jacques), docteur en droit canon, et grand-vicaire de l'évêque de Béziers en 1656, est auteur d'un excellent ouvrage ascétique, intitulé : *Schola Christi*, dont l'abbé Chomel a donné une traduction libre en français, Paris, 1791, 7 vol. in-12; le dernier intitulé : *L'école du Sauveur sur les mystères*, est du traducteur.

PLANCHE (Le Fèvre de la), avocat du roi à la chambre du domaine, exerça cet emploi pendant 32 ans, s'en démit en 1732, et obtint des lettres de conseiller d'honneur avec voix délibérative au bureau des finances et à la chambre du domaine. Il mourut à Paris, en 1748, dans un âge assez avancé. Nous avons de lui un ouvrage posthume qui a paru à Paris, en 1765, 3 vol. in-4, sous ce titre : *Mémoires sur les matières domaniales*, ou *Traité du domaine*, avec des notes par M. Lorry.

PLANCHE. *Voy.* REGNIER.

PLANCHER (dom Urbain), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né en 1667 à Chenus dans le diocèse d'Angers, mérita d'être élevé à la place de supérieur. Il en remplit les devoirs dans divers monastères de Bourgogne, et mourut dans celui de Saint-Bénigne de Dijon, l'an 1750, âgé de 83 ans. Ce fut dans cette maison que s'étant déchargé du poids du gouvernement, il entreprit l'*Histoire du duché de Bourgogne*. Il en donna 3 vol. in-fol., Dijon, 1741-1748. Le 4e ne parut qu'en 1781 par les soins de dom Merle. Cette histoire est écrite d'une manière peu agréable; mais elle est exacte, et elle est ornée de gravures d'autant plus précieuses que la plupart des monuments qu'elles représentent, ont été détruits par les vandales du XVIIIe siècle.

* PLANCHOT (Guillaume), ecclésiastique, né à Tarascon en 1736, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour la chaire. Après avoir prononcé dans quelques villes du Languedoc des sermons qui justifièrent l'opinion qu'on avait de ses talents, il fut mandé à Paris, et fut chargé de prononcer le *Panégyrique de saint Louis* devant l'académie des sciences. Son discours eut un plein succès. Il fut retenu pour prêcher l'année suivante le sermon de la Cène devant le roi, et celui de la Pentecôte devant les chevaliers du Saint-Esprit; mais une mort prématurée l'empêcha de remplir ce double engagement. On ne connaît d'imprimé de l'abbé Planchot que son *Panégyrique de saint Louis*, 1766, in-4.

** PLANCK (Théophile-Jacques), théologien protestant, né en 1751 à Nurtingen, dans le Wurtemberg, obtint en 1784 une chaire de théologie à l'université de Goettingue; il l'occupa pendant un demi-siècle avec distinction, et mourut, le 31 août 1833, à 82 ans. Il eut la douleur de survivre à son fils, dont l'art. suit, dans lequel il pouvait se promettre un digne continuateur. Indépendamment d'une édition augmentée des *éléments de l'Histoire de l'église chrétienne* de Spittler (*voy.* ce nom), et d'un grand nombre d'écrits de circonstances, tels que : *Sur la séparation et la réunion des principaux partis chrétiens*, 1803; *Considérations sur les changements les plus récents dans l'état de l'église catholique*, 1808; *De la situation des partis catholique et protestant en Allemagne*, 1816; *Examen de la preuve historique de la divinité du christianisme*, 1821, on a de lui : *Histoire de la naissance, des modifications et du développement de la dogmatique protestante*, Leipsig, 1781-1800, 6 vol. in-8. On y joint : *Histoire de la théologie protestante, depuis l'introduction de la formule de concorde jusqu'au milieu du* XVIIIe *siècle*, Goettingue, 1831, in-8. C'est le travail le plus complet que les protestants aient sur cette matière; *Histoire de la naissance et des progrès de la constitution ecclésiastique de la société chrétienne*, Hanovre, 1803-1809, 5 vol. in-8; *His-*

toire du christianisme à l'époque de sa première introduction dans le monde par Jésus-Christ, et par les apôtres, Goettingue, 1815, 2 vol. in-8. Tous ces ouvrages sont en allemand.

** PLANCK (Henri-Louis), fils du précédent, né en 1735 à Goettingue, enseigna, comme son père, la théologie, et mourut dans sa ville natale, le 23 septembre 1831, à 46 ans. On lui doit : *Observations sur la première épître de saint Paul à Timothée*, Goettingue, 1808, in-8, il en soutient l'authenticité contre un de ses confrères; *Sur la révélation et l'inspiration*, 1817, in-8; et *Abrégé du système religieux philosophique*, 1821, in-8.

PLANCUS (Caius Plotius), se signala par un trait d'humanité héroïque. Ayant été proscrit par les triumvirs, Antoine, Lépide et Octave, il fut contraint de se cacher. Ses esclaves ayant été pris par ceux qui le cherchaient, soutinrent longtemps, au milieu des supplices, qu'ils ne savaient point où étaient leur maître. Plancus ne souffrit point qu'on tourmentât davantage des esclaves fidèles et d'un si bon exemple : il s'avança au milieu du peuple, et présenta sa tête aux soldats. — Il ne faut pas le confondre avec Cneius Plancus ou Plancius, pour lequel Cicéron a prononcé une oraison qui défend la légalité de son élection à la place d'édile.

PLANQUE (François), docteur en médecine, né à Amiens en 1696; mort en 1765, est auteur de quelques ouvrages qui ont fait honneur à son savoir : *Chirurgie complète, suivant le système des modernes*, Paris, 1744, 2 vol. in-12, traité élémentaire, dont les chirurgiens conseillaient la lecture à leurs élèves; *Bibliotheque choisie de médecine, tirée des ouvrages périodiques, tant français qu'étrangers*. Cette collection curieuse, continuée et achevée par Goulin, forme 10 vol. in-4, ou 31 vol. in-12; la traduction des *Observations rares de médecine et de chirurgie* de van der Wiel, 1758, 2 vol. in-12.

** PLANTADE (Charles-Henri), compositeur, né en 1764 à Paris, fut reçu, dès l'âge de sept ans, dans la musique des pages, et ne tarda pas à réaliser les espérances que ses heureuses dispositions avaient fait concevoir. Il eut alors l'honneur d'être admis à chanter des duos avec la reine Marie-Antoinette, qui, comme l'on sait, était une excellente musicienne; elle daigna l'encourager, et toute sa vie il conserva la plus vive reconnaissance des bontés de cette auguste princesse. Il se fit bientôt connaître comme chanteur, violoncelliste, et surtout comme accompagnateur de partition, mérite rare alors. Il apprit la composition de Langlé. Vers 1790, la fameuse romance : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie!* commença sa réputation. Au 10 août il faisait partie, comme grenadier, du bataillon des filles de St.-Thomas, et dans cette circonstance il donna des preuves de son dévouement à la famille royale. A la création du conservatoire, il y fut nommé professeur. Sous l'empire il fut chargé d'enseigner le chant aux princesses; et lorsque Louis Bonaparte (*voy.* ce nom) devint roi de Hollande, il le suivit à la Haye comme directeur de sa musique et de sa chapelle. De retour à Paris, il fut chef de chant à l'opéra. En 1814, nommé chevalier de la légion-d'honneur, il devint, peu de temps après, maître de la chapelle du roi, place qu'il perdit à la révolution de 1830. Le nouvel exil de la branche aînée des Bourbons lui causa un vif chagrin. Il mourut à Paris, le 18 décembre 1839, à 75 ans. Le théâtre lui doit plusieurs ouvrages, tels que *Palma ou le voyage en Grèce*; le *Roman*; le *Mari de circonstance*, etc., qui ont obtenu un succès mérité. Comme compositeur de musique sacrée, il a laissé plusieurs *motets* estimés, une messe de *Requiem*, et le *Te Deum*, qui fut exécuté au sacre de Charles X.

PLANTAVIT de la PAUSE (Jean), né dans le diocèse de Nîmes d'une famille ancienne, fut élevé par ses parents dans les erreurs de Calvin, et fut ministre à Béziers. La grâce ayant touché son cœur et éclairé son esprit, il fit abjuration en 1604, et se livra tout entier à l'étude de l'Ecriture sainte et de la théologie. Il devint grand-vicaire du cardinal de La Rochefoucauld, puis aumônier d'Elizabeth de France, reine d'Espagne. Cette princesse lui procura l'évêché de Lodève, qu'il gouverna en homme apostolique. Ses incommodités l'ayant obligé de s'en démettre en 1648, il se retira au château de Margon, dans le diocèse de Béziers. Il y mourut en 1651, à 75 ans. Ses connaissances étaient très-vastes, surtout dans les langues orientales. On a de lui : *Chronologia Præsulum lodevensium*, Aramon, 1634, in-4; un *Dictionnaire hébreu*, Lodève, 1645, 4 vol. in-fol., sous le titre de *Florilegium rabbinicum*, auquel il a joint une *Bibliothèque hébraïque*. Poitevin Peitavi a publié une *notice* sur ce prélat, 1807, in-8.

PLANTAVIT de la PAUSE de MARGON. *Voy.* Margon.

PLANTIN (Christophe), célèbre imprimeur du XVIe siècle, né à Mont-Louis, près de Mons (1), en 1514, porta à un haut degré de perfection le bel art d'imprimer. Il se retira à Anvers, et le bâtiment qui servait à ses presses était regardé comme un des principaux ornements de cette ville. Les dépenses qu'il avait faites pour se procurer les plus beaux caractères et les plus savants correcteurs montaient à des sommes immenses. On prétend même qu'il employait des caractères d'argent. Une riche bibliothèque ajoutait à l'admiration des étrangers. En 1575, il fut décoré du titre d'*Architypographe royal*. Le détail des ouvrages sortis de ses presses serait trop long. Cet homme illustre mourut en 1589, à 75 ans, après avoir amassé de grandes richesses, dont il se servit pour honorer les sciences et aider les savants. Il avait plus de réputation en qualité d'imprimeur qu'en qualité d'homme docte, quoique ce dernier titre ne pût pas lui être refusé. Il avait épousé Jeanne de la Rivière, et avait eu un fils, qui était mort à l'âge de 12 ans, et trois filles, dont les maris continuèrent à perfectionner l'art dans lequel avait excellé leur beau-père; l'aînée épousa Raphelengius, qui s'établit à Leyde; la seconde, Moret, fameux imprimeur d'Anvers; et la troisième, Beys, de Paris.

* PLANTIN (Jean-Baptiste), ministre protestant, né à Lausanne, vers 1625, termina ses études à l'académie de cette ville, et nommé desservant du

(1) L'opinion commune fait naître Plantin dans la Touraine.

château d'Oyes, profita des loisirs que lui laissaient ses fonctions pour s'appliquer à l'histoire; il mourut postérieurement à l'année 1678. Ses ouvrages sont : *Helvetia antiqua et nova*, Berne, 1656, in-8, insérée par Fuessli dans son *Thesaurus historiæ helveticæ*, et réimprimée à Zurich, en 1737, in-8. L'auteur a beaucoup puisé dans les recueils de Simler, de Tschudi, et dans les mémoires d'Em. Hermann, bon antiquaire; *Abrégé de l'histoire générale des Suisses*, avec une description particulière de leur pays, Genève, 1666, in-8. Cette histoire de la Suisse, assez peu estimée, est la première qui ait été publiée en français. Haller (*Biblioth. histor. de Suisse*, IV, n° 447), lui reproche d'avoir rapporté des inscriptions qui n'ont jamais existé; et d'avoir estropié la plupart des noms propres qu'il a traduits du latin. *Lausana restituta, sive brevis oratio de reformatione Lausanæ*, A. D. 1536, in-12 de 16 pages. Ce discours fut prononcé par Nic. Tscharner, qui n'avait alors que quinze ans. *Dictionnaire français et latin*, Lausanne, 1677, in-8; *Petite chronique de la ville de Berne*, Lausanne, 1678, in-12, de 184 pages. Ce livre, devenu rare, peut encore être utile, quoique rempli de fautes d'impression; Une *Chronique de Lausanne*, et une *Chronique du pays de Vaud*, conservées en manuscrit dans diverses bibliothèques de la Suisse.

PLANUDES (Maxime), né à Nicomédie, ainsi qu'il le dit lui-même dans un de ses opuscules, et moine à Constantinople, florissait vers l'an 1327. L'empereur Andronic le Vieux l'envoya à Venise à la suite d'un ambassadeur. Planudes prit du goût pour l'Eglise latine, et ce penchant le fit mettre en prison. Pour obtenir sa liberté, il écrivit contre les Latins, mais avec si peu de force, que le cardinal Bessarion en concluait que son cœur n'avait eu aucune part à cette production de son esprit. Nous avons de ce moine grec : une *Vie d'Esope*, qui est un tissu de contes absurdes et d'anachronismes grossiers. Il ajouta à cette vie plusieurs fables, qu'il publia sous le nom de ce philosophe, mais qui ne paraissent point être de lui. Tout cela bien approfondi a contribué à fortifier l'opinion de ceux qui croient qu'Esope n'est qu'un personnage fabriqué sur celui de Locman. (*Voy. ce nom et* ESOPE.) Méziriac a combattu ce que Planudes a écrit sur la raboteuse figure d'Esope; mais si son existence est supposée, la critique de l'un n'est pas plus fondée que celle de l'autre; un recueil d'épigrammes grecques connu sous le nom d'*Anthologie*, dont la première édition est de Florence, 1494, in-4, et la meilleure de Francfort, 1600, in-fol.

* PLAT ou PLAET (Josse le), canoniste, né à Malines en 1733, commença ses études dans sa ville natale et les termina à l'université de Louvain. Reçu en 1766 docteur en droit civil et canonique, il étudia avec le plus grand soin les antiquités ecclésiastiques. L'université de Louvain le nomma en 1768 à une chaire de droit civil, puis en 1774 à celle de droit canonique. Dès l'année 1770, il s'était fait connaître par une thèse où il établissait l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti, contre le commun des théologiens. Cette thèse fut attaquée par le père Maugis, augustin de Louvain. Le Plat y répondit par une *Dissertation historico-canonique*, et, pour y donner plus de poids, fit réimprimer une dissertation dans le même sens, donnée à Vienne en 1766. Dès lors il s'écartait de la route ordinaire et laissait entrevoir qu'il partageait les opinions des théologiens qui pensent que les décisions du saint Siége, même appuyées de l'assentiment de la majorité des évêques, ne font pas toujours autorité. Fébronius, van Espen, Riegger et d'autres, qui étendent au-delà de leurs justes limites ce qu'on appelle les *libertés de l'Eglise*, devinrent ses guides. L'empereur Joseph II, qui poursuivait son plan de réforme dans les Pays-Bas, le trouvant très-disposé à favoriser ses innovations, le choisit pour les introduire et les appuyer. Lors de l'établissement du séminaire général de Louvain, des huit professeurs de la faculté de théologie, six furent destitués arbitrairement, et deux seulement conservés, les docteurs Le Plat et Marant, auxquels on adjoignit des hommes qui pensaient comme eux. Cet enseignement, en contradiction avec les opinions du clergé, n'eut pas le succès qu'on aurait désiré. Les élèves refusèrent de pareils maîtres, et Le Plat, en 1787, obligé de quitter Louvain, où il craignait d'être maltraité, se retira à Maëstricht. L'année suivante ayant voulu recommencer son cours, il fut insulté publiquement; le gouvernement autrichien lui fit alors une pension; mais elle ne lui fut pas longtemps payée; il prit alors le parti de se retirer en Hollande, près de l'abbé Mouton, qui y rédigeait les *Nouvelles ecclésiastiques*. En 1806, il fut nommé professeur de droit romain à Coblentz, et directeur de l'école de cette ville, place qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6 août 1810. Outre sa *Dissertation historico-canonique*, 1771, in-8, on a de lui : une *Edition* du *Commentaire* de Van Espen sur le nouveau droit canonique, avec une préface assez longue, Louvain, 1777, 2 vol. in-8; une *Edition* latine des Canons du concile de Trente, avec *préface* et *notes*, 1779, in-4; *Vindiciæ assertorum in præfatione codicis concilii tridentini præmissa*, Louvain, 1780, in-4. C'est une réponse aux attaques dirigées contre la préface de son édition du concile de Trente; un *Recueil des actes et pièces relatifs à ce concile*, 1784, 7 vol. in-4; on y trouve quantité de *documents* qui n'avaient jamais vu le jour, tirés des archives de la Belgique; une *Edition* des *Institutions* de jurisprudence de Riegger, 1780, 3 vol. in-8, dont il donna la même année un *abrégé*; Une *Edition latine* des *Discours* de Fleury sur l'*Histoire ecclésiastique*; une *Dissertation contre l'autorité des règles de l'index*, 2 vol. in-4; une *Dissertation* contre ce qu'avait établi dans ses leçons le docteur van der Velde, relative à la *Règle IV du concile de Trente sur la lecture de la Bible en langue vulgaire*; une *Dissertation sur le pouvoir d'établir des empêchements dirimants du mariage, et de l'origine des empêchements existants*, 1782, in-8. L'auteur s'y prononce en faveur de l'autorité civile. Van der Velde attaqua cette dissertation dans une thèse publique, soutenue le 18 juin 1783. Le Plat répondit la même année par : *Vindiciæ dissertationis canonicæ de sponsalibus et matrimoniorum impedimentis adversus thesim*, *die 18 junii in schola theologica propugnatam*; *Lettre d'un théolo-*

gien canoniste à N. S. P. Pie VI, au sujet de la bulle **Auctorem** fidei, *portant condamnation d'un grand nombre de propositions tirées du synode de Pistoie de l'an* 1786, sans date. Loin d'y conserver le respect dû au chef de l'Eglise, Le Plat, oubliant toutes mesures, s'y sert d'expressions injurieuses envers le pontife et la cour romaine; *Observations sur la déclaration de S. Em. le cardinal archevêque de Malines, touchant l'enseignement du séminaire général de Louvain*, 1789, in-8. Ce prélat, après un examen où il avait proposé différentes questions aux professeurs, avait déclaré cet enseignement non orthodoxe; *Supplément au catéchisme de Malines*, Saint-Tron, de l'imprimerie archiépiscopale, in-8. C'est une critique très-vive de ce catéchisme.

PLATEL (l'abbé). *Voy.* NORBERT (le Père).

PLATEL (Jacques), jésuite, né en Artois en 1608, mort à Douai en 1681, après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans cette université, et publié plusieurs ouvrages, entre autres *Synopsis cursus theologici*.

* PLATEN (Balthasar-Bogislas, comte de), gouverneur général de Norwége, né le 29 mai 1766, dans l'île de Rugen, était fils du baron Bernard de Platen, gouverneur-général de la Poméranie. Il s'était destiné au service de mer, et, depuis sa 17e année jusqu'à sa 20e, il avait voyagé dans presque toutes les parties du monde. Ayant, en 1797, donné la démission de son grade, il se livra tout entier à l'exécution de travaux utiles. C'est à son génie actif, éclairé et persévérant, que l'on doit l'exécution du projet formé depuis des siècles de faire communiquer la mer du Nord avec la Baltique. Il fut le directeur général de la grande entreprise du canal de Gotha qui fait l'admiration de tous ceux qui l'ont vu; et il en conduisit les travaux avec tant d'activité qu'il le vit presque terminé. En 1809, il reçut plusieurs missions importantes, et prit part à la constitution actuelle de la Suède. Le 9 juin de la même année, le roi l'appela dans son conseil; mais il en sortit en 1812, époque où il fut nommé intendant-général de l'armée contre la Norwége. Le prince royal de Suède le créa, en 1814, gouverneur-général du Holstein-Schleswig et du Jutland, place qu'il garda jusqu'à la conclusion de la paix entre le Danemarck et la Suède. Le 20 octobre il fut nommé l'un des commissaires chargés de dresser l'acte d'union de Suède et de Norwége, et, le 7 janvier 1815, le titre de comte lui fut conféré. En 1827 le roi lui donna le poste important de gouverneur de la Norwége, et le nomma chef de la troisième division de la grande amirauté. Il mourut à Christiania le 6 décembre 1829, à 63 ans. Il était, depuis 1815, membre de l'académie des sciences de Stockholm.

PLATINA (Barthélemi de SACCHI, dit), célèbre historien, né en 1421, dans un village nommé Piadena (en latin *Platina*), entre Crémone et Mantoue, d'où il prit le nom de *Platina*, suivit d'abord le métier des armes. Il s'appliqua ensuite aux sciences, et tâcha de se distinguer de la foule, pour se produire à Rome, où le conduisit le cardinal de Gonzague; le cardinal Bessarion lui donna un appartement dans son palais, et obtint pour lui du pape Pie II quelques petits bénéfices, ensuite la charge d'abréviateur apostolique. Paul II, successeur de Pie II, ayant cassé les abréviateurs, Platina s'en plaignit d'une manière violente et emportée, qui le fit mettre en prison. Il en sortit au bout de quelques mois, à la prière du cardinal François de Gonzague; mais il eut ordre de rester dans Rome. Pomponius Lætus avait établi une académie à Rome, dans le but d'encourager la recherche et l'examen des monuments anciens. On la peignit au pape comme composée d'hommes irréligieux sans cesse occupés de tramer des complots contre l'Eglise et son chef. Ils furent tous arrêtés ainsi que Platina, qui était du nombre : après avoir souffert la torture, il resta un an en prison, sans doute parce qu'il ne détruisit point les preuves alléguées contre lui. Paul fit ensuite espérer à Platina qu'il lui procurerait quelque établissement; mais ce pape mourut d'apoplexie avant d'effectuer ses promesses. Sixte IV, son successeur, rétablit Platina dans ses charges, et lui donna celle de bibliothécaire du Vatican en 1475. Comblé de grâces, il vécut tranquille, et mourut de la peste en 1481, à 60 ans. Trithème en fait cet éloge : *Vir undequaque doctissimus, philosophus et rhetor celeberrimus, ingenio subtilis et vehemens, eloquio disertus et mulcens.* On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Le principal est l'*Histoire des papes* depuis saint Pierre jusqu'à Sixte IV, par l'ordre duquel il l'avait entreprise et à qui il la dédia. L'auteur aurait pu mettre plus de discernement et d'exactitude dans les faits et moins de passion dans les portraits de plusieurs souverains pontifes, qu'il peint plutôt d'après son imagination que d'après leur histoire. (*Voy.* PAUL II et le cardinal QUIRINI.) La 1re édition de cette *Histoire* est celle de Venise, 1479, in-fol., en latin. Il y en a eu depuis un grand nombre d'autres éditions, dans lesquelles on a retranché plusieurs traits hasardés ou faux. Coulon l'a traduite en français, 1651, in-4. Ses autres ouvrages sont : des *Dialogues sur le vrai et le faux bien*, pleins d'ennuyeuses moralités; un livre *du Remède d'amour*, Leyde, 1646, in-16, qui est traduit en français et joint à celui de Fulgose, Paris, 1582, in-4; un *Dialogue de la vraie noblesse*; deux *du bon citoyen*; le *Panégyrique du cardinal Bessarion*; un traité *De pace Italiæ componenda, et de bello Turcis inferendo;* d'autres *Traités* qui se trouvent dans le recueil de ses *OEuvres*; *l'Histoire de Mantoue et de la famille des Gonzagues*, en latin, publiée par Lambecius, Vienne, 1675, in-4. Elle est écrite avec moins de liberté que son Histoire des papes. Une *Vie* curieuse et intéressante de Neri Capponi, insérée par Muratori dans le 20e tome de ses écrivains d'Italie; un *Traité sur les moyens de conserver la santé, et la science de la cuisine*, Venise, 1475, pet. in-fol. 1re édit. avec date, Civita di Friuli, 1480, pet. in-4, Venise, 1498 et Bologne, 1499, même format. Il y en a une traduction française par Didier Christol imprimée plusieurs fois dans le XVIe siècle, in-8 et in-fol. Toutes les *Œuvres* de Platina sont en latin, et furent imprimées à Cologne en 1529 et 1574, et à Louvain en 1572, in-fol.

PLATON, célèbre philosophe, fils d'Ariston et chef de la secte des académiciens, naquit dans l'île d'E-

gine, l'an 430 avant J.-C., d'une famille illustre. Dès son enfance il se distingua par une imagination vive et brillante. Il saisit avec transport et avec facilité les principes de la poésie, de la musique et de la peinture. A l'âge de vingt ans, il s'attacha à Socrate, qui l'appelait le *Cygne de l'académie*. Après la mort de Socrate, Platon se retira chez Euclide à Mégare. Il visita ensuite l'Egypte, pour profiter des lumières qu'on attribuait aux prêtres de ce pays, et des hommes savants qu'il croyait y trouver. Peu content des connaissances qu'il avait recueillies en Egypte, il alla dans cette partie de l'Italie que l'on appelait la grande Grèce, pour y entendre les trois plus fameux pythagoriciens de ce temps-là. De là il passa en Sicile pour voir les merveilles de cette île, et surtout les embrasements du mont Etna. De retour dans son pays, après ces courses diverses, il fixa sa demeure dans un quartier du faubourg d'Athènes, appelé *Académie*. C'est là qu'il ouvrit son école, et qu'il forma tant d'élèves à la philosophie. La beauté de son génie, l'étendue de ses connaissances, la douceur de son caractère et l'agrément de sa conversation, répandirent son nom dans les pays les plus éloignés. Denys le Jeune, tyran de Syracuse, épris du désir de le connaître et de l'entretenir, lui écrivit des lettres également pressantes et flatteuses pour l'engager à se rendre à sa cour. N'espérant pas beaucoup de fruit de son voyage auprès d'un tyran, il ne se pressa pas de partir. On lui dépêcha courrier sur courrier; enfin il se mit en chemin et arriva en Sicile. Il y fut reçu en grand homme; le tyran offrit un sacrifice pour célébrer le jour de son arrivée. Platon trouva en lui les plus heureuses dispositions : Denys haït bientôt le nom de tyran, et voulut régner en père; mais l'adulation rendit cette résolution inutile. Platon retourna en Grèce, avec le regret de n'avoir pu faire un homme d'un souverain, et le plaisir de ne plus vivre avec de lâches flatteurs qui en faisaient un monstre. A son retour, il passa à Olympie pour voir les jeux. Il se trouva logé avec des étrangers de considération, à qui il ne se fit pas connaître. Il retourna avec eux à Athènes, où il les logea chez lui. Ils n'y furent pas plutôt, qu'ils le pressèrent de les mener voir Platon. Le philosophe leur répondit en souriant : *Le voici*; et l'on peut croire que ce ne fut pas sans quelque flatteur retour sur lui-même ; mais les étrangers furent dans l'admiration. On lui attribue quelques bons mots, ainsi qu'à Socrate. Voyant les Agrigentins faire d'énormes dépenses en bâtiments et en repas, il dit : « Les habitants d'Agrigente bâtissent comme » s'ils devaient toujours vivre, et mangent comme » s'ils mangeaient pour la dernière fois... » Platon avait naturellement un corps robuste et vigoureux; mais les voyages qu'il fit sur mer, et les fréquents dangers qu'il courut, altérèrent ses forces. Néanmoins, il n'eut presque aucune attaque de maladie dans tous le cours de sa vie. Dans le ravage affreux que la peste fit à Athènes au commencement de la guerre du Péloponèse, il échappa à ce fléau commun par un régime de vie sobre et frugal. Sa tempérance le conduisit à une heureuse vielllesse : il mourut le jour anniversaire de sa naissance, après une carrière de 81 ans, l'an 347 avant J.-C. Platon, maître dans l'art de penser, ne le fut moins dans l'art de parler. Son style est noble et élégant. L'atticisme, qui était parmi les Grecs, en matière de style, ce qu'il y avait de plus fin et de plus délicat, règne dans tout ce qu'il a écrit. Aussi lui donna-t-on de son temps le surnom d'*Apis attica* (Abeille athénienne); de même que la postérité enthousiaste et excessivement admiratrice lui a déféré celui de *divin*, par rapport à sa morale. Quant au système de philosophie qu'il se forma, il établit deux sortes d'êtres, Dieu et l'homme : l'un existant par sa nature, et l'autre devant son existence à un créateur. Il admettait la création du monde, et partageait les principaux êtres qui le composent en deux classes. Les astres sont de la première, et les génies bons ou mauvais de la seconde. L'Etre suprême, qui préside à ces êtres intermédiaires, est incorporel, unique, bon, parfait, tout-puissant, juste; il prépare aux gens de bien des récompenses dans une autre vie, et aux méchants des peines et des supplices. D'un tel système doit découler nécessairement une morale pure. « Rien ne l'est plus en effet, » dit l'abbé Fleury, que celle de Platon, quant à » ce qui regarde le désintéressement, le mépris des » richesses, l'amour des hommes et du bien public; » rien de plus noble quant à la fermeté du courage, » au mépris de la volupté, de la douceur, de l'o» pinion des hommes, et à l'amour du véritable » plaisir. » Aucun auteur païen n'avait parlé d'une manière aussi sublime des attributs de la Divinité, de la Providence, des supplices et des récompenses d'une vie future. C'est sans doute ce qui engagea les premiers Pères de l'Eglise à étudier soigneusement la philosophie de Platon. Clément d'Alexandrie dit, dans ses *Stromates*, que sa philosophie, quoique humaine, avait servi aux Grecs pour les préparer à l'évangile comme la loi aux Hébreux ; d'autres ont cru qu'avant la venue du Messie, Dieu avait laissé échapper un rayon de la lumière évangélique en faveur de quelques hommes privilégiés; d'autres ont conjecturé que dans le cours de ses voyages en Egypte et en Phénicie, Platon y avait appris plusieurs de ces vérités primordiales, que la tradition y avait conservées au milieu des ténèbres du paganisme; d'autres enfin ont dit que ce philosophe avait lu les livres saints, et renforcé sa philosophie par ce grand et lumineux secours. Ce qui le ferait croire est en particulier sa doctrine sur les trois personnes en Dieu, qui, quoique défigurée en bien des points, est trop analogue à celle des saintes lettres pour ne pas croire que le philosophe y ait puisé. Il dit, par exemple, « que le triangle équi» latéral est de toutes les figures celle qui approche » le plus de la divinité. » Paroles qui n'ont aucun sens raisonnable, si on ne le prend pas dans celui qu'elles présentent naturellement. On sait d'ailleurs que l'Ecriture sainte a été connue des anciens sages, et qu'ils en ont fait usage. (*Voy.* Ophionée, Lavater, Numénius, Ovide, Ficin, etc.) Une autre idée qui semble se rencontrer souvent dans les écrits de Platon, est celle du Messie ; il en parle comme du grand instituteur des hommes, sans les leçons duquel toutes les lumières philosophiques vont à

rien. « Le parti que nous avons à prendre, dit-il » dans son second *Alcibiade*, est d'attendre patiemment que quelqu'un vienne nous instruire de la » manière dont nous devons nous comporter envers » les dieux et les hommes. Mais quand arrivera ce » temps, et quel est celui qui nous enseignera tout » cela? Je verrais volontiers cet homme-là, qui que » ce puisse être.... Qu'il vienne incessamment : je » suis disposé à faire tout ce qu'il me prescrira; et » j'espère qu'il me rendra meilleur. » Il ne parle pas d'une manière moins remarquable du péché originel. « La nature et les facultés de l'homme, » dit-il, ont été changées et corrompues dans son » chef, dès sa naissance. » Zonaras dit qu'en 796 on ouvrit un sépulcre fort ancien, dans lequel on trouva un corps mort, qu'on crut être celui de Platon. Ce cadavre avait une lame d'or à son cou avec cette inscription : *Le Christ naîtra d'une vierge, et je crois en lui*. Il n'en fallut pas davantage pour confirmer l'idée que Platon avait été un des hérauts du christianisme. Grotius et Bossuet ont paru favorables à ce sentiment. Ils se fondent particulièrement sur ces paroles très-remarquables : « Qu'il » vienne, ce divin législateur, imprimer en traits de » feu, sur le marbre et l'airain, la loi antique que » les passions et les préjugés ont effacée du cœur » de l'homme; qu'il vienne la proclamer aux quatre » coins de l'univers; qu'il dissipe tous les nuages. » Si l'austérité de la loi décourage, si elle effraie » notre faiblesse, qu'il envoie encore un homme » juste dont les vertus servent d'encouragement et » de modèle. Il faut que cet homme n'ait pas même » la gloire de paraître juste, pour ne pas être soupçonné de l'être par vanité; il faut qu'il soit dépouillé de tout, à l'exception de sa vertu; il faut » que, sans nuire à personne, il soit traité comme » le plus méchant de tous; il faut qu'il persévère » jusqu'à la fin dans la justice; qu'il soit fouetté, » chargé de fers; qu'on l'attache en croix; qu'on » le fasse expirer dans les plus cruels supplices. » Il faut convenir cependant que, malgré la sagesse de la plupart de ses maximes, la doctrine et la conduite de Platon se ressentent de l'inconséquence ordinaire à tous les sages profanes, et surtout à ces hommes suffisants qui, sans autorité et sans mission, ont osé se donner pour les précepteurs du genre humain. Aulu-Gelle l'accuse de larcin, et d'un amour déréglé pour Agathon, à la louange duquel il composa des vers qui existent encore; Suidas l'accusa d'avarice, Théopompe de mensonge, Athénée d'envie. Il remerciait les dieux de l'avoir fait naître grec et de l'avoir créé homme plutôt que femme, avantage dont tant de scélérats d'Athènes pouvaient se glorifier. Il proscrit la virginité, et veut que les femmes soient en commun. Il permet aux pères de tuer leurs enfants lorsqu'ils sont difformes, et aux maîtres de faire mourir leurs esclaves. Il permet aussi que, par dévotion, tout le monde s'enivre. « Un extrait d'une lettre de Platon, dit le célèbre » Duguet, prouve assez combien il était vil et faux, » combien il craignait de s'expliquer sur la nature » de Dieu, combien par conséquent il était éloigné » de s'exposer au plus petit danger pour le reconnaître publiquement et lui rendre l'hommage qui » lui est dû. » Si Platon a eu réellement les lumières dont nous avons parlé, il n'en est que plus coupable d'avoir pratiqué et préconisé le vice, d'avoir sacrifié aux fausses divinités en abandonnant le vrai Dieu. Sa *République* offre des erreurs pernicieuses, des idées chimériques et impraticables, et en même temps d'excellentes leçons. « Dans tout » état bien constitué, dit-il, les premiers soins » doivent se tourner vers la religion véritable, non » vers la religion quelconque, vraie ou fabuleuse; » et les hommes destinés à la magistrature doivent » être élevés, suivant ses maximes, dès leur plus » tendre jeunesse. » Ailleurs, il établit cette maxime souvent vérifiée par l'événement, que *les tyrans commencent par affranchir les esclaves et par piller les temples* (liv. 8, tom. 2, pag. 228 et 230, Amsterdam, 1763). Tous les ouvrages de cet homme illustre sont en forme de dialogues, à l'exception de douze *Lettres* qui nous restent de lui. On y trouve sur la rhétorique plusieurs principes qui sont répandus en partie dans son *Phædon* et dans son *Gorgias*. La première édition des *Œuvres* de Platon a été publiée par le savant Marc Musurus (*voy.* ce nom), Venise, Alde, 1513, in-fol. L'édition donnée par *Serranus* ou Jean de Serres, en grec et en latin, en 3 vol. in-fol., 1578, imprimée par Henri Etienne, continue d'être recherchée des savants. On estime aussi celles avec la version latine de Marsile Ficin, Francfort, 1602, in-fol.; de Deux-Ponts, 1782-86; de Bekker, Berlin, 1816-1818; Londres, 1826, 11 vol. in-8. Dacier a traduit en français une partie des *Dialogues* de Platon; cette version, imprimée en 1701, 2 vol. in-12, et réimprimée en 1771, 3 vol. in-12, est fort au-dessous de l'original. L'abbé Grou a traduit *la République*, Paris, 1762, 2 vol. in-12; les *Lois*, Amsterdam, 1769, 2 vol. in-12; et les *Dialogues* non traduits par Dacier, ib., 1770, 2 vol. in-12; les versions de l'*Hippias* ou *Traité du beau*, mis en français par Maucroix; et du *Banquet de Platon*, par Jean Racine, sont à la suite de celle des *Dialogues* par Dacier, de l'édition de Paris, 1771. La seule traduction complète des *Œuvres* de Platon en français est celle qu'a publiée M. Cousin, Paris, 1822-1840, 13 vol. in-8; elle est enrichie de notes et de dissertations du savant éditeur. François Patrice a donné une comparaison curieuse des opinions de Platon et d'Aristote dans ses *Discussions péripatéticiennes*, et dans son livre intitulé : *Aristoteles exoreticus*. Les plus beaux morceaux de Platon se trouvent réunis dans l'ouvrage intitulé : *Pensées de Platon sur la religion, la morale et la politique, recueillies et traduites* par M. J.-V. Leclerc, Paris, 1819, 2e édit. 1824, in-8. Plusieurs *Commentaires* ont paru sur les *Idées* de Platon. Nous citerons ceux de Scipion Agnelli, qui ouvrit la carrière, Venise, 1615; de Faehsen, Leipsig, 1796; et de Schantz, Londres, 1795.

PLATON, poète grec, né à Corinthe, florissait environ cent ans après Platon le philosophe. Il excella dans la nouvelle comédie, dont il passa pour le chef. Il ne nous reste que quelques fragments de ses pièces; ils suffisent pour juger qu'il avait de la verve comique et de l'invention.

PLAUTE (Marcus-Accius-Asinius-Plautus), le

père de la comédie latine, né à Sarsine, village d'Ombrie, vers l'an 227 avant J.-C., s'acquit à Rome une grande réputation dans le genre comique. Il avait déjà fait quelques-unes de ses pièces à l'âge de dix-sept ans, et à 21 ans il avait déjà une brillante réputation. Il avait beaucoup gagné par ses comédies; mais s'étant ruiné dans le commerce, il se vit contraint, pour vivre, de se louer à un boulanger, pour tourner une meule de moulin. C'est dès lors qu'on lui donna le nom d'*Asinius*; car c'était ordinairement les ânes qui tournaient les meules d'un moulin. Il nous reste vingt *Comédies* de ce poète, qui mourut l'an 184 avant J.-C. Plaute fut estimé de son temps, par rapport à l'exactitude, à la pureté, à l'énergie, à l'abondance et à l'élégance même de son élocution; on lui reproche sa négligence dans la versification, quelques plaisanteries basses et fades, de mauvaises pointes, des jeux de mots ridicules, des turlupinades grossières, des ordures révoltantes. Il a moins d'art, mais plus d'esprit que Térence. Ses intrigues sont mieux ménagées, les incidents plus variés, et l'action est plus vive dans ses comédies que dans celles de son rival. Les *Comédies* de Plaute ont été imprimées pour la première fois à Venise par Vendelin de Spire, 1472, in-fol. Les meilleures éditions de cet auteur sont celles de Francfort, 1621, in-4, par Frédéric Taubman; de Padoue, 1725, in-8, ou 1764, 2 vol.; la première est la plus rare; mais la seconde est augmentée; de Paris, 1759, 3 vol. in-12, chez Barbou; de Deux-Pont, 1788, 3 vol. in-8, revue par Brunck; de Berlin, 1809, 4 vol in-8, et enfin de Paris, 1830, avec un nouveau commentaire de M. Naudet: celle-ci fait partie de la *Biblioth. latine* de Lemaire. Quant aux écrivains qui l'ont traduit en français, *voyez* les articles de Mme Dacier, de Limiers et de Gueudeville. M. l'abbé Le Monnier, traducteur estimé de Térence, avait, dit-on, traduit Plaute; mais on n'a rien retrouvé de son travail. La *Traduction* qu'en a donnée J.-B. Levée dans le *Théâtre des Latins*, Paris, 1820, avec des observations littéraires d'Amaury et Alex. Duval, est peu estimée; mais la nouvelle *Traduction* de M. Naudet, Paris, 1831-37, 9 vol. in-8, a réuni tous les suffrages.

PLAUTIEN (Fulvius Plautianus), homme d'une naissance obscure, devint le favori de l'empereur Sévère, qui le fit en 202 préfet de Rome et lui procura le consulat. Ce courtisan, aussi avide qu'orgueilleux, égalait son maître en pouvoir et le surpassait en richesses acquises par les voies les plus odieuses. On lui avait érigé un nombre infini de statues. Il ne voulait point qu'on l'approchât sans permission. Lorsqu'il paraissait dans les rues, on criait de ne pas se trouver sur son passage, de se détourner et de baisser les yeux. Il eut le bonheur de faire épouser sa fille Fulvie Plautille à Antonin Caracalla, fils de Sévère, dans le mois de juin 203, et lui donna une dot qui aurait suffi pour marier cinquante reines. Caracalla ne l'aima pas longtemps, et la menaçait du plus triste sort, dès qu'il aurait l'autorité en main. Plautien, instruit des desseins de son gendre, conspira contre Sévère et son fils. Ce complot ayant été découvert, il fut mis à mort, et Plautille envoyée en exil dans l'île de Lipari, avec Plautius son frère. Après qu'ils y eurent langui pendant sept ans dans la misère, Caracalla leur fit ôter la vie en 211. Plautille avait eu deux enfants, un fils mort en bas âge, et une fille qui la suivit dans son exil, et que Caracalla eut la barbarie de faire poignarder avec sa mère.

PLAUTILLE. *Voy.* l'article précédent.

* PLAYFAIR (John), géologue, né en 1749, au village de Benvie en Ecosse, était fils de James Playfair, ministre anglican, connu par son *Système de Chronologie*. Il acheva ses études à l'université de St-André, et tout en faisant ses cours de théologie, se rendit fort habile dans la physique et les mathématiques. A la mort de son père, en 1772, il obtint sa cure; mais il ne conserva pas longtemps ce bénéfice. S'étant chargé d'une éducation à Edimbourg, il y fut bientôt connu des professeurs de l'université qui se l'associèrent en lui procurant la chaire de mathématiques. A la création de la société royale de cette ville, il en fut élu membre, puis secrétaire. Dans les dernières années de sa vie, il s'adonna à la géologie et fit un voyage dans les Alpes pour étudier ces montagnes. Il est mort à Edimbourg le 19 juillet 1819. On a de lui: *Eléments de géométrie*, 1796, in-8; *Eclaircissements sur la théorie de la terre par Hutton*, 1812, in-8, trad. en franç. par C. A. Basset, Paris, 1815, in-8; *Esquisse de philosophie naturelle*, 1812, in-8; une bonne édition d'*Euclide*; l'excellent *Discours préliminaire*, du supplément à l'*Encyclopédie britannique*. Il a été aussi un des coopérateurs les plus actifs et les plus distingués de la *Revue d'Edimbourg*, et il a enrichi de bons *Mémoires* divers autres recueils. On distingue surtout celui qu'il lut en 1789 à la société royale d'Edimbourg, et qu'il inséra dans le 2e vol. de ses *Transactions*, sous ce titre: *Remarques sur l'astronomie des brames*. Les *œuvres* de J. Playfair ont été recueillies à Edimbourg, 1822, 4 vol. in-8.

* PLAYFAIR (William), frère du précédent, économiste, né à Dundée en 1759, fut d'abord dessinateur dans les fabriques de Birmingham, puis vint à Londres où il coopéra à la rédaction de divers journaux. Au commencement de la révolution il établit une maison de banque à Paris; mais le régime de la terreur la lui fit abandonner et il retourna à Londres où il ouvrit un magasin d'orfèvrerie et de bijouterie. En 1815 il avertit le ministère anglais du projet qu'avait Napoléon de quitter l'île d'Elbe, deux mois avant son exécution, mais on n'en tint aucun compte. Il revint à Paris après la seconde restauration, et travailla en 1818 au *Galignani's messager*. Condamné à trois mois de prison et à trois mille francs d'amende pour un article injurieux à la mémoire du comte de St-Morrys tué en duel par le colonel Dufay, il s'enfuit à Londres. Il y mourut dans la misère le 13 février 1823. Il a publié un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont: *Atlas politique et commercial*, 1786, in-4; *Vues générales des forces et des ressources actuelles de la France*, 1793, in-8; *Pensées sur l'état politique de la France*, 1793, in-8; *Histoire du jacobinisme*, 1795, in-8; *Observations sur les établisssements de la Grande Bretagne dans les Indes*, 1799, in-4; *Etat vrai des dépenses et des*

ressources de la Grande-Bretagne, 1800, in-4; *Tables statistiques de tous les états de l'Europe*, 1800, in-4; *Manuel statistique, montrant, d'après une méthode entièrement nouvelle, les ressources de chaque état et royaume de l'Europe*, 1801, in-8, traduit en français par Donnant, Paris, 1802, in-8; *Recherches sur les causes de la décadence et de la chute des riches et puissantes nations*, 1805, in-4, 2e édit., 1807; *Richesse des nations*, de Smith, *avec des notes et des chapitres supplémentaires*, 11e édition, 1806, 3 vol. in-8; *Notice statistique des Etats-Unis d'Amérique*, 1807, in-8; *Plan pour obtenir la balance du pouvoir en Europe*, 1813, in-8; *Portraits politiques et modernes, avec des notes historiques et biographiques*, 1814, 2 vol. in-8; *La France telle qu'elle est, et non telle que l'a faite lady Morgan*, 1818, traduite en français, Paris, 1820, in-8.

* PLAZZA ou mieux PIAZZA (Benoit), jésuite, né à Syracuse vers la fin du XVIIe siècle, professa pendant plusieurs années la théologie à Palerme, y fut préfet des études, et enfin censeur et consulteur de l'inquisition de Sicile; il mourut vers 1765 âgé d'environ 70 ans. On a de lui un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Il Purgatorio, istruzione catechistica dello stato e pene del Purgatorio e de' rimedi apprestatici da Dio in questa vita, a fin di sodisfare si per noi, come perli nostri defunti al debito di quelle pene contracte perli peccati*, etc., Palerme, 1754. *Christianorum in sanctos, sanctorumque reginam, eorumque festa, imagines, reliquias, propensa devotio a præpostera cujusdam scriptoris reformatione, sacræ potissimum antiquitatis monumentis ac documentis vindicata, simul et illustrata*, etc. *accesserunt Jesu Christi monita maxime salutaria, de cultu dilectissimæ matri Mariæ debito exibendo, a duacensi doctore* (1) *olim proposita*, Palerme, 1751, in-4. Cet ouvrage est dirigé contre la *Regolata divozione de' christiani* publié par Muratori, sous le nom de *Lamindo Pritanio*. Muratori, aussi pieux que savant, n'avait certainement pas eu l'intention de rien ôter à la sainte Vierge de ce qui lui est dû; mais peut-être n'avait-il pas assez consulté les pieux auteurs avoués par l'Eglise, qui ont parlé du culte de Marie. *Causa immaculatæ conceptionis B. M. V., sacris testimoniis utrinque allegatis, et ad examen theologico-criticum revocatis, agitata et conclusa; accedit sancti Patri Argorum episcopi oratio, in conceptionem sanctæ Annæ, ex græcis mss. edita*, Palerme 1747, et Cologne, 1751, in-fol.; *Lettera al Daniello Concina, in riposta a due impugnazioni da lui fatte nell' opera contra gli ateisti*, Palerme, 1755, in-4, et Venise, 1756. C'est une réponse au P. Concina qui avait attaqué l'ouvrage de Plazza contre *Lamindo Pritanio*; *Dissertatio anagogica, theologica, parænetica de paradiso, opus posthumum*, etc. *accedit Jos. Mariæ Gravinæ caput quintum et ultimum de electorum hominum numero, respectu hominum reprobatorum*, Palerme, 1770. Cette addition de *Gravina* fut prohibée par un décret de Rome, du 22 mai 1772. Le P. Plazza a laissé d'autres ouvrages inédits, soit de théologie, soit de controverse, qui tous attestent son savoir et sa piété.

(1) Ce docteur de Douay est Adam Widenfeldt. *Voy.* son article.

* PLÉE (Auguste), botaniste, né en 1787, chef de division à la secrétairerie du roi, fut envoyé en 1819 comme naturaliste du gouvernement, chargé d'explorer l'Amérique du sud; il avait en partie accompli l'objet de sa mission, lorqu'il mourut au Fort-royal à la Martinique le 7 août 1825. Ses collections ont été envoyées au muséum d'histoire naturelle de Paris. On a de Plée : *Le jeune botaniste, ou entretien d'un père avec son fils sur la botanique et la physiologie végétale*, Paris, 1812, 2 vol. in-12, avec 48 pl.; *Herborisations artificielles aux environs de Paris*, 1812-14, in-8 avec fig., 18 liv. Cet ouvrage n'a point été terminé.

PLÉLO (Louis-Robert-Hippolyte de BREHAN, comte de), colonel d'un régiment de son nom, né en 1699, était ambassadeur du roi de France auprès du roi de Danemarck, lorsque Stanislas fut élu pour la seconde fois roi de Pologne, en 1733. Ce prince se retrancha dans Dantzick, où une armée Russe vint l'assiéger. Le comte de Plélo osa avec 1,500 Français attaquer 30,000 Russes. Il força trois de leurs retranchements; mais, accablé par le nombre, il fut percé de mille coups le 29 mai 1734, et le reste de sa troupe fut pris. Il cultivait la poésie avec succès, témoin diverses pièces légères, ingénieuses et piquantes, répandues dans différents recueils, dont la plus répandue est une idylle, naturelle à la fois et pleine de finesse, sous ce titre : *La manière de prendre les oiseaux*. Elle se trouve dans le *Portefeuille d'un homme de goût*. Le *Choix de chansons* publié par Moncrif (*voy.* ce nom) en contient une sous le nom du comte de Plélo, qui est tirée mot à mot des *Vigiles de Charles VII*, de Martial d'Auvergne.

PLEMPIUS (Vopiscus-Fortunatus), né à Amsterdam le 23 décembre 1601, se fit recevoir docteur en médecine à Bologne, et revint exercer cette science dans sa patrie. L'archiduchesse Isabelle l'appela en 1633 à Louvain, pour y professer. Il perfectionna l'art de guérir par ses leçons et par ses écrits. On a de lui : *Ophthalmographia, sive De oculi fabrica, actione et usu*, Amsterdam, 1631, in-4, réimprimé avec ses *Medicinæ fundamenta*, Louvain, 1659, in-fol.; *De affectibus capillorum, et unguium natura*, 1662, in-4; *De togatorum valetudine tuenda*, 1670, in-4; *Loimographia, sive Tractatus de peste*, Amsterdam, 1664, in-4; *Antimus Coningius peruviani pulveris defensor, repulsus a Melippo Protymo*, Louvain, 1655, in-8. Coningius est le nom supposé du père Honoré Fabri, jésuite; Protymus est celui que prit Plempius pour décrier le quinquina. Il mourut le 12 décembre 1671 à Louvain, âgé de 70 ans, dans la foi catholique, qu'il y avait embrassée.

PLESSIS-MORNAY. *Voy.* MORNAY.

PLESSIS-PRASLIN. *Voy.* CHOISEUL.

PLESSIS-RICHELIEU (Armand du), né à Paris en 1585, de François du Plessis-Richelieu, capitaine des gardes de Henri IV, reçut de la nature les dispositions les plus heureuses. Son éducation ayant été confiée à des maîtres habiles, il parut un grand homme dès son enfance. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il passa à Rome, et y fut sacré évêque de Luçon en 1607, âgé seulement de 22

ans. Revenu en France, il s'avança à la cour par son esprit insinuant, par ses manières engageantes, et surtout par la faveur de la marquise de Guercheville, première dame d'honneur de la reine Marie de Médicis, alors régente du royaume. Cette princesse lui donna la charge de son grand aumônier, et peu de temps après celle de secrétaire d'état. Les lettres-patentes, datées du dernier novembre 1616, portaient qu'*il aurait la préséance sur les autres ministres;* mais il ne jouit pas longtemps de sa faveur. La mort du maréchal d'Ancre, son protecteur et son ami, lui ayant occasionné une disgrace, il se retira auprès de la reine-mère à Blois, où elle était exilée. Cette princesse était brouillée avec son fils; Richelieu profita de cette division pour entrer en grâce. Il ménagea l'accommodement de la mère et du fils, et la nomination au cardinalat fut la récompense de ce service. Le duc de Luynes, qui l'avait d'abord exilé à Avignon, le lui promit, et lui tint parole, et donna son neveu Combalet à mademoiselle Wignerod, depuis duchesse d'Aiguillon. Après la mort de ce favori, la reine, mise à la tête du conseil, y fit entrer Richelieu. Elle comptait gouverner par lui, et ne cessait de presser le roi de l'admettre dans le ministère. Louis XIII fit quelques difficultés : mais Richelieu vainquit tous les obstacles, et supplanta bientôt les autres ministres. Le surintendant la Vieuville, qui lui avait prêté la main pour monter à sa place, en fut écrasé le premier au bout de six mois. Ce ministre avait commencé la négociation d'un mariage entre la sœur de Louis XIII et le fils du roi d'Angleterre. Le cardinal finit ce traité malgré les cours de Rome et de Madrid, au commencement de 1625. L'année d'auparavant, il avait été élevé aux places de principal ministre d'état, et chef des conseils, et deux ans après il fut nommé surintendant général de la navigation et du commerce. Ce fut par ses soins que l'on conserva l'année suivante l'île de Ré, et qu'on recommença le siége de la Rochelle. Cette place, le boulevard du calvinisme, était, pour ainsi dire, un nouvel état dans l'état. Elle avait alors presque autant de vaisseaux que le roi. Elle voulait imiter la Hollande et aurait pu y parvenir, si la France ne s'y était opposée de la manière la plus ferme et la plus vigoureuse : tant il est dangereux de laisser germer les sectes dans un royaume catholique, et de ne pas opposer aux erreurs naissantes une résistance sévère. Le cardinal de Richelieu, résolu d'exterminer entièrement le parti protestant, et d'assurer une bonne fois le repos intérieur de la France, crut devoir commencer par sa plus forte place. Après un an du siége le plus vigoureux, cette ville rebelle fut obligée de se rendre à discrétion (*Voy.* GUITON.) Le cardinal de Richelieu avait tout employé pour la soumettre : vaisseaux bâtis à la hâte, digues, troupes de renfort, artillerie, enfin jusqu'aux secours de l'Espagne, profitant du zèle de cette cour pour la religion, et obtenant d'elle des vaisseaux, pour ôter aux Rochellois l'espérance d'un nouveau secours d'Angleterre. Il commanda pendant le siége en qualité de général; ce fut son coup d'essai, et il montra que le génie peut suppléer à tout. La Rochelle réduite, en 1628, il marcha vers les autres provinces, pour enlever aux calvinistes une partie de leurs places de sûreté. Après avoir mis la paix dans l'état, Richelieu songea à porter la guerre dans les états voisins : oubliant bientôt la loyale et généreuse conduite de l'Espagne, il lui fit déclarer la guerre, et fut nommé généralissime de l'armée envoyée en Italie, au secours du duc de Nevers, à qui l'empereur refusait l'investiture du duché de Mantoue. Il entra, en 1639, en Savoie, attaqua Pignerol, et secourut Casal. Louis XIII était alors mourant à Lyon, où la reine-mère lui demandait la disgrace d'un ministre qui le faisait vaincre. Cette princesse ramena son fils à Paris, après lui avoir fait promettre qu'il renverrait le cardinal dès que la guerre de l'Italie serait terminée. Richelieu se croyait perdu et préparait sa retraite au Havre-de-Grâce. Le cardinal de la Valette, secondé par le fameux capucin le père Joseph, favori de Richelieu, lui conseilla de faire une dernière tentative auprès du roi. Il va trouver ce monarque à Versailles, où la reine-mère ne l'avait point suivi; il a le bonheur de le persuader de la nécessité de son ministère, et de l'injustice de ses ennemis. Louis, qui avait sacrifié son ministre par faiblesse, se remit par faiblesse entre ses mains, et lui abandonna ceux qui avaient conspiré sa perte. Ce jour, qui est encore aujourd'hui nommé la *Journée des dupes*, fut celui du pouvoir absolu du cardinal. Le garde-des-sceaux, Marillac, et le maréchal son frère, perdirent tous deux la vie, l'un en prison, et l'autre sur un échafaud. (*Voy. leurs articles.*) Au milieu de ces exécutions, il concluait avec Gustave-Adolphe un traité pour défendre les protestants contre Ferdinand II : conduite bien inconséquente, dans un homme qui avait montré tant de zèle contre les protestants de France. Mais tandis qu'il s'occupait des affaires du dehors, il avait à combattre une foule d'ennemis au-dedans. Gaston, duc d'Orléans, frère du roi, se retira en Lorraine, en protestant qu'il ne rentrerait point dans le royaume, tant que le cardinal y régnerait. Un arrêt du conseil déclara les amis de Gaston criminels de lèse-majesté; et la reine Marie de Médicis, qui était entrée dans ses vues, alla finir ses jours à Cologne, dans un exil volontaire. Il y eut une foule de poursuites : on voyait chaque jour des poteaux chargés de l'effigie des hommes ou des femmes qui avaient ou suivi ou conseillé Gaston et la reine. Le maréchal de Bassompierre fut renfermé pendant le reste de la vie du ministre. Le maréchal duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, crut pouvoir braver la fortune du cardinal : il se flatta d'être chef de parti, et leva l'étendard de la révolte, à la prière de Gaston d'Orléans, qui l'abandonna. Montmorenci mourut sur un échafaud en 1632. Le garde-des-sceaux fut mis en prison; le commandeur de Jars, et d'autres, accusés d'avoir toujours des intelligences avec Gaston et la mère du roi, furent condamnés par des commissaires à perdre la tête. Le commandeur eut sa grâce sur l'échafaud; mais les autres furent exécutés. On ne poursuivait pas seulement les sujets qu'on pouvait accuser d'être dans les intérêts de Gaston; le duc de Lorraine, Charles IV,

en fut la victime. On le dépouilla de ses états, parce qu'il avait consenti au mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine. Le cardinal voulait faire casser cette union, afin que s'il naissait un prince de Gaston et de Marguerite, ce prince, héritier du royaume, fût regardé comme un bâtard incapable d'hériter. La cour de Rome et les universités étrangères ayant décidé que ce mariage était valide, le cardinal le fit déclarer nul par un arrêt du parlement. Cette opiniâtreté à poursuivre le frère du roi jusque dans l'intérieur de sa maison, à lui ôter sa femme, et à dépouiller son beau-frère, excita de nouvelles conjurations. Le comte de Soissons et le duc de Bouillon y entrèrent ; ils ne pouvaient choisir de circonstance plus heureuse. Le mauvais succès qu'avait alors la guerre d'Allemagne, que le cardinal de Richelieu avait entreprise, l'exposait au ressentiment du roi, qui avait donné à Gaston la lieutenance générale de son armée. Son ennemi, découragé, voulut quitter le ministère, et il en aurait fait la folie, dit Siri, sans le père Joseph, qui le rassura. Les conjurés résolurent d'assassiner le cardinal chez le roi même ; mais Gaston, qui ne faisait jamais rien qu'à demi, effrayé de l'attentat, ne donna point le signal dont ils étaient convenus. Au milieu des agitations que lui causaient des craintes continuelles, Richelieu fondait l'imprimerie royale, rebâtissait la Sorbonne, élevait le Palais-Royal, établissait le jardin des Plantes, appelé le *Jardin du roi*. Mais l'objet auquel il donna le plus de soin, ce fut l'académie française, dont il voulut être le fondateur et le protecteur, ne se doutant pas qu'il travaillait pour une ingrate. « La bonne politique, dit un » philosophe, ne se trompe guère sur les événe- » ments futurs. Celle du cardinal de Richelieu, si » vaste, si prévoyante, ne lui fit pas même pres- » sentir qu'un siècle philosophe pourrait succéder » un jour au sien, et que non-seulement le nom » du fondateur serait à peine prononcé dans le sanc- » tuaire qu'il avait élevé et consacré aux Muses, » mais encore que, loin d'y brûler quelques grains » d'encens en son honneur, on oserait même y » blâmer sa mémoire. Tel est l'esprit de ce siècle » destructeur : il abat les statues érigées au génie, » pour en élever d'autres au bel-esprit. » Tandis qu'il travaillait à orner et à cultiver l'intérieur du royaume, sa politique s'occupait du dehors. Il fomentait les troubles d'Angleterre comme ceux d'Allemagne, et il écrivait ce billet, avant-coureur des malheurs de Charles Ier : « Le roi d'An- » gleterre, avant qu'il soit un an, verra qu'il ne » faut pas me mépriser. » Tandis qu'il excitait la haine des Anglais contre leur roi, il se formait de nouveaux complots en France contre lui. Mademoiselle de la Fayette, que le roi honorait de sa confiance, fut obligée de se retirer de la cour. Le jésuite Caussin, confesseur du roi, qui s'était servi d'elle pour faire rappeler la reine-mère, fut exilé en Basse-Bretagne. La reine, femme du roi, pour avoir écrit à la duchesse de Chevreuse, ennemie du cardinal et fugitive, fut presque traitée comme criminelle. Ses papiers furent saisis, et on lui fit subir une espèce d'interrogatoire devant le chancelier Séguier. Madame d'Hautefort, aussi attachée à la reine qu'au roi, et donnant par sa faveur des inquiétudes au ministre, fut disgraciée. Le jeune Cinq-Mars, fils du maréchal d'Effiat, devenu grand-écuyer, prétendit entrer dans le conseil ; le cardinal ne voulait pas le souffrir, et Cinq-Mars trama sa perte. Ce jeune courtisan se lia avec Gaston et le duc de Bouillon. Leur but était de perdre le cardinal ; et, pour réussir plus facilement, ils faisaient un traité avec l'Espagne, qui devait envoyer des troupes en France. Le bonheur du cardinal voulut encore que le complot fût découvert, et qu'une copie du traité lui tombât entre les mains. Cinq-Mars et de Thou, son ami, périrent par les derniers supplices. On plaignit surtout ce dernier, confident du conspirateur qu'il avait désapprouvé. La reine elle-même était dans le secret de la conspiration ; mais n'étant point accusée, elle échappa aux mortifications qu'elle aurait essuyées. Le cardinal déploya dans sa vengeance toute sa rigueur. On le vit traîner Cinq-Mars à sa suite, de Tarascon à Lyon sur le Rhône, dans un bateau attaché au sien, tandis qu'il était frappé lui-même à mort. Il se fit porter à Paris, sur les épaules de ses gardes, placé dans une espèce de chambre, où il pouvait tenir deux hommes à côté de son lit. Ses gardes se relayaient : on abattait des pans de murailles pour le faire entrer plus commodément dans les villes. C'est ainsi qu'il alla mourir à Paris le 4 décembre 1642, à 57 ans. Son confesseur lui ayant demandé, dans sa dernière maladie, s'il pardonnait à ses ennemis, il répondit : « Je n'en ai jamais eu d'autres » que ceux de l'état ; » et c'est sans doute sous ce point de vue qu'il faut envisager les opérations sévères qui eurent lieu sous son ministère : la France leur dut sa tranquillité et sa gloire. Il légua au roi 3,000,000, monnaie de France d'aujourd'hui, à 50 liv. le marc : somme qu'il tenait toujours en réserve. La dépense de sa maison, depuis qu'il était premier ministre, montait à mille écus par jour. Tout chez lui était splendeur et faste, tandis que chez le roi tout était simplicité et négligence. Ses gardes entraient jusqu'à la porte de la chambre, quand il allait chez son maître. Il précédait partout les princes du sang : il ne lui manquait que la couronne ; et même lorsqu'il était mourant, et qu'il se flattait encore de survivre au roi, il prenait des mesures pour être régent du royaume, et de plus, patriarche ; ce qui menaçait la France d'un schisme (*voy.* Hersent et Rabardeau) : mais ces projets s'anéantirent par sa mort. Il choisit, pour le lieu de son tombeau, l'église de Sorbonne, qu'il avait rebâtie avec une magnificence vraiment royale. On lui éleva depuis un mausolée, chef-d'œuvre du célèbre Girardon. Ce qu'on a dit à l'occasion de ce monument, *magnum disputandi argumentum*, est le vrai caractère de son génie et de ses actions. Il est très-difficile de connaître un homme dont ses flatteurs ont dit tant de bien, et ses ennemis tant de mal. Il eut à combattre la maison d'Autriche, les calvinistes, les grands du royaume, la reine-mère sa bienfaitrice, le frère du roi, la reine régnante, enfin le roi lui-même, auquel il fut toujours nécessaire et souvent odieux. Malgré tant

d'ennemis réunis, il fut tout en même temps, au dedans et au dehors du royaume. Mobile invisible de toutes les cours, il en réglait la politique sur les intérêts de la France. Par ce principe, il retenait ou relâchait les rênes qu'il maniait en maître. Il est difficile d'expliquer comment un ministre, prêtre, évêque et cardinal, se soit ligué avec les protestants, et se soit efforcé d'affermir ce parti en Allemagne et dans toute l'Europe, uniquement dans la vue d'affaiblir la maison d'Autriche. En réussissant momentanément dans son dessein, peut-être a-t-il préparé la destinée que subit la France dans le siècle suivant. « Politique humaine, dit un vrai » philosophe, vous saisissez très-bien les rapports » du moment; mais ce qui est au-delà vous échappe. » Tandis que vous triomphez du court succès de » vos spéculations, déjà le redoutable avenir tient » en main la réfutation de vos systèmes, et la pu» nition de vos artifices. » La terre de Richelieu fut érigée, en sa faveur, en duché-pairie au mois d'août 1631. Il fut aussi duc de Fronsac, gouverneur de Bretagne, amiral de France, abbé général de Cluny, de Citeaux, de Prémontré, etc. On a de lui : son *Testament politique*, qui se trouve en manuscrit dans la bibliothèque de Sorbonne, et qui a été légué à cette bibliothèque par l'abbé des Roches, secrétaire du cardinal. On en trouve un autre exemplaire dans la Bibliothèque du roi, avec une *Relation succincte* apostillée. On n'a découvert ce dernier exemplaire que depuis quelques années. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de 1737, par l'abbé de Saint-Pierre, en 2 vol. in-12; et de 1764, à Paris, en 2 vol. in-8. M. de Foncemagne, qui a dirigé cette nouvelle édition, prouve l'authenticité de ce testament dans une préface écrite avec beaucoup de précision et de netteté. Le père Griffet l'a prouvée aussi d'une manière très-satisfaisante : Voltaire a eu beau la contester, ses raisons n'ont eu ni partisans, ni défenseurs. *Méthode de controverses* sur tous les points de la foi, in-4. Cet ouvrage solide, un des meilleurs en ce genre, avant que Bossuet, Nicole et Arnauld eussent écrit contre les calvinistes, fut le fruit de sa retraite à Avignon. Les *Principaux points de la foi catholique défendus*, etc. David Blondel a écrit contre cet ouvrage. *Instruction du chrétien*, in-8 et in-12; *Perfection du chrétien*, in-4 et in-8; un *Journal*, très-curieux, 1648, in-8, et en 2 vol. in-12; ses *Lettres*, dont la plus ample édition est de 1696, en 2 vol. in-12. Elles sont intéressantes; mais ce recueil ne les renferme pas toutes; on en trouve d'autres dans le *Recueil de diverses pièces pour servir à l'Histoire*, etc., in-fol. de Paul Hay, sieur du Châtelet; des *Relations*, des *Discours*, des *Mémoires*, des *Harangues*, etc. On lui attribue l'*Histoire de la mère et du fils*, qui a paru en 1731, en 2 vol. in-12, sous le nom de Mézerai. On peut consulter son *Histoire* par Antoine Aubery : quoique assez mal écrite et trop louangeuse, elle présente les faits avec assez de fidélité. Sa *Vie*, écrite par Jean Le Clerc, 1696, 3 vol. in-12, réimprimée avec d'autres pièces en 5 vol., est remplie des préjugés de l'auteur, dont le but était de faire l'apologie des protestants, bien plus que de faire connaître la personne et l'administration du cardinal. Indépendamment des préventions de secte, on croit lire souvent un philosophe du jour, c'est-à-dire un de ces hommes qui fait de l'histoire le dépôt de ses spéculations et de ses erreurs personnelles. Il faut bien plus encore se garder de juger ce cardinal célèbre d'après les historiens qui ont paru depuis la subversion générale des principes et pendant la persécution du christianisme en France : ouvrages de la haine et de la calomnie, où les hommes illustres sont déchirés à proportion qu'ils étaient chrétiens, où les prêtres surtout et les pontifes sont immolés au fanatisme de l'impiété dominante. Ce ministre protégea les lettres; il encouragea le génie de Corneille, et en devint, dit-on, ensuite jaloux. Il composa lui-même une espèce de drame, intitulé *Mirame*, joué à grands frais et devant la cour, dans le théâtre qui existe encore, et qu'il avait fait bâtir auprès du Palais-Cardinal. C'est Richelieu qui, le premier, introduisit en France les spectacles profanes; et on cessa depuis lors de représenter les *Mysteres de la Passion*.

PLESSIS-RICHELIEU (Alphonse-Louis du), frère du précédent, était doyen de Saint-Martin de Tours, lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Luçon, par le roi Henri IV, à la place de Jacques du Plessis, son oncle; mais avant que d'être sacré, il céda cet évêché à son frère cadet, dont on vient de parler, et se fit chartreux. Il prit alors le nom d'*Alphonse-Louis*. Il fit profession à la grande Chartreuse, en 1606, et y vécut plus de 20 ans sans montrer aucun désir de rentrer dans le siècle. Mais lorsque son frère fut en crédit à la cour de France, il accepta l'archevêché d'Aix en 1626, et, deux ans après, il passa à celui de Lyon. En 1629, le pape Urbain VIII le nomma cardinal-prêtre, quoique, selon l'ordonnance de Sixte-Quint, deux frères ne dussent jamais porter la pourpre en même temps. En 1632, il fut grand aumônier de France, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, et obtint plusieurs abbayes fort riches. En 1635, le roi de France l'envoya à Rome pour des affaires très-importantes dont il s'acquitta avec succès. Après son retour à Lyon, en 1638, la peste ravageant son diocèse, il se signala par son zèle et par sa charité pour son troupeau, qu'il n'abandonna point. Il se trouva à l'élection du pape Innocent X, en 1644; et, l'année d'après, il présida l'assemblée du clergé de France, tenue à Paris. Il mourut d'hydropisie, le 23 mars 1653, âgé de 71 ans. Attaché aux devoirs de son état, il ne se mêla que des affaires de son diocèse, et très-peu des intrigues de la cour. Il fut enterré à la Charité de Lyon, comme il l'avait demandé. Voici l'épitaphe qu'il se fit lui-même : *Pauper natus sum, paupertatem novi, pauper morior, et inter pauperes sepeliri volo*. Ce fut à l'abbé de Pont-Château qu'il dit dans sa dernière maladie qu'*il aimerait beaucoup mieux mourir dom Alphonse, que cardinal de Lyon*. Sa *Vie* a été écrite en latin par l'abbé de Pure, Paris, 1653, in-12, et en franç. par Ant. Péricaud, Lyon, 1829, in-4.

PLESSIS-RICHELIEU (Louis-François-Armand de VIGNEROD du), petit-neveu des précédents, maréchal de France, né le 13 mars 1696, mort à Paris,

le 7 août 1788, dans sa 93e année, a été célèbre sous le règne de Louis XV, comme courtisan et comme militaire. Ce fut lui qui, à la bataille de Fontenoi, conseilla de placer derrière les rangs quatre pièces de canon, chargées à mitraille, qui foudroyèrent le bataillon carré des Anglais. En 1756, il fit la conquête de Minorque, favorisé par la victoire que remporta M. de la Galissonnière sur l'amiral Bing. On connait son mot heureux donné à l'ordre contre les soldats qui s'enivraient au point de ne pouvoir pas faire le service : *Le premier qui s'enivrera n'aura pas l'honneur de monter à l'assaut.* Cette idée réveilla dans les cœurs l'enthousiasme de la gloire, et personne ne s'enivra durant la continuation du siége. Le maréchal commanda en 1757, en Hanovre, où il ne fut pas heureux; et la convention de Cloterseven ne fait pas plus d'honneur à ses talents pour la négociation, que les suites n'en firent à sa capacité militaire. Il avait été, en 1727, ambassadeur à Vienne; mais il en fut rappelé sur la demande de l'empereur Charles VI, informé, dit-on, que Richelieu, avec deux autres seigneurs, avait fait un sacrifice au diable (*voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 mars 1790, p. 448). Il a paru une *Vie privée du maréchal de Richelieu*, Paris, 1790, 3 vol. in-8. On comprend sans peine quelle a été la *Vie* d'un homme qui l'a passée presque toute entière dans les intrigues et la galanterie. « Ce n'est pas, a dit un critique, à la vérité, la » *Vie* de Nestor; ce n'est que celle de l'*homme à* » *bonnes fortunes*; mais enfin on a les *pièces justi-* » *ficatives*, c'est-à-dire les lettres galantes des prin- » cesses, duchesses, comtesses et vicomtesses qui » n'ont pas pu tenir contre la tactique du vain- » queur de Mahon. L'éditeur offre de consigner ces » graves manuscrits chez un notaire. Ainsi, vingt » familles d'un grand nom, les princes du sang, » les ducs français, pourront s'assurer, chez le ta- » bellion, de l'écriture et de l'infidélité de leurs » grand'mères. C'est Alcibiade racontant ses ex- » ploits galants, et tenant école de plaisir et de » volupté. On voit qu'à tous égards ce livre est » digne du temps. » Sa *Correspondance avec MM. Paris du Verney*, précédée d'une *Notice* de sa vie, a paru à Paris, en 1789, 2 vol. in-8. On a donné à Paris, en 1790, des *Mémoires du maréchal de Richelieu*, 4 vol. in-8. Ces Mémoires ont été désavoués par son fils. Ils n'en ont pas eu moins de vogue et de célébrité; non pas qu'ils méritent dans la totalité la moindre confiance, mais parce qu'ils sont si bien assortis à l'esprit du siècle, que les dupes ne trouvent rien de mieux. C'est l'abbé Giraud-Soulavie qui en est le rédacteur. Cet abbé, las de courir vaux et monts pour écrire des Genèses en rivalité avec Moïse (*voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 15 juin 1784, pag. 239; et l'*Examen des époques de la Nature*, n° 192), s'est tout-à-coup tourné du côté de la politique et de la galanterie, et nous a donné des romans d'histoire, comme jadis des romans de physique. (*Voy.* Soulavie.)

PLESSIS (Claude du), avocat au parlement de Paris, natif du Perche, mort en 1681, cultiva la jurisprudence avec un succès distingué. Colbert le choisit pour l'avocat des finances. Les jurisconsultes ont souvent recours à ses *Œuvres*, contenant ses *Traités sur la coutume de Paris*, ses *Consultations*, etc., avec les notes de Claude de Berroyer et d'Eusèbe de Laurière, Paris, 1754, 2 vol. in-4. Il a taché de mettre de la méthode dans des matières confuses, et de traiter avec clarté des questions que les commentateurs avaient embrouillées.

PLESSIS-HESTÉ (Guillaume de la Brunetière du), né dans l'Anjou en 1630, étudia à Paris, et y prit le bonnet de docteur de Navarre. Il fut nommé évêque de Saintes en 1676. Louis XIV, après l'avoir choisi pour cet évêché, dit : « Je viens de donner » un évêché à un homme que je n'ai jamais vu; » mais je n'en parle à personne qu'on ne m'en dise » du bien. » Lorsque le prélat alla remercier le roi, ce prince lui dit : « Quand je n'aurais pas » donné cet évêché à votre mérite, je l'aurais ac- » cordé à votre personne, après vous avoir vu. » Le nouvel évêque, ayant trouvé son diocèse rempli d'hérétiques, s'appliqua à les instruire, et fit venir des missionnaires zélés pour l'aider dans cette œuvre. Il les visitait lui-même fréquemment, et les secourait de livres et d'argent. Il fonda un hôpital général à Saintes, où il mourut en 1702, en odeur de sainteté.

PLESSIS (dom Toussaint-Chrétien du), parisien, sortit de la maison de l'Oratoire pour entrer dans la congrégation de Saint-Maur, où il prononça ses vœux l'an 1715. Après avoir été chargé du soin de la bibliothèque publique de Bonne-Nouvelle à Orléans, il passa à Saint-Germain-des-Prés, puis à Saint-Remi de Reims, enfin à Saint-Denis en France, où il mourut en 1764, à 75 ans. On a de lui : *Histoire de la ville et des seigneurs de Coucy*, Paris, 1728, in-4; —*de l'église de Meaux*, 1731, 2 vol. in-4; *Description de la ville d'Orléans*, 1736, in-8; — *de la Haute-Normandie*, 1740, 2 vol. in-4; *Histoire de Jacques II*, 1740, in-12; *Nouvelles annales de Paris*, 1753, in-4; des *Lettres* et des *Dissertations* dans le Journal de Trévoux et le Mercure de France. Dom du Plessis avança dans son *Histoire de Meaux*, comme un fait presque certain, que l'art de fabriquer des titres était, vers le XIe siècle, un vice universel, qui infectait presque toutes les abbayes, les corps de ville, les communautés, et les cathédrales même : idée romanesque et fausse, qui a beaucoup d'analogie avec celles que le P. Hardouin avait adoptées sur tous les genres d'antiquités. Sa témérité lui attira une foule de critiques et de tracasseries méritées.

PLINE l'*Ancien* ou le naturaliste (C. *Plinius-secundus*), naquit sous Tibère, l'an 23 de J.-C., à Vérone ou à Côme, d'une famille illustre, porta les armes avec distinction, fut agrégé au collége des augures, et devint intendant en Espagne. A son retour, il s'arrêta dans les Gaules, et en parcourut le midi. Son intelligence et sa probité lui firent confier plusieurs affaires importantes par Vespasien et Tite, qui l'honorèrent de leur estime et de leur amitié. Malgré le temps que lui dérobaient ses emplois, il en trouva suffisamment pour travailler à un grand nombre d'ouvrages, qui la plupart ont été perdus pour la postérité. Il consacrait le jour aux affaires, et la nuit à l'étude; il ne perdait ni

le temps des repas ni le temps des voyages. On lisait à sa table; et dans ses savantes courses il avait toujours à ses côtés son livre, ses tablettes et son copiste; car il ne lisait rien dont il ne fit des extraits. Cet homme célèbre eut une mort assez funeste. L'embrasement du mont Vésuve, arrivé l'an 79 de J.-C., fut si violent, qu'il ruina des villes entières, avec une grande étendue de pays, et que les cendres en volèrent, dit-on, jusque dans l'Afrique, la Syrie et l'Egypte. Pline, qui commandait alors une escadre, voulut s'approcher de cette montagne, pour observer ce terrible phénomène; mais il fut puni de sa téméraire curiosité, et suffoqué par les flammes, à 56 ans. Pline le Jeune, son neveu, a raconté les circonstances de sa mort et de cet embrasement, dans la 26e Lettre de son 6e livre, adressée à Tacite. Il ne nous reste de Pline l'Ancien que son *Histoire Naturelle*, en 37 livres. Il y en a eu un grand nombre d'éditions. Celle du père Hardouin, à Paris, en 1723, 3 vol. in-fol., est enrichie de notes savantes, qui corrigent souvent ce qu'il y a de défectueux dans le texte. C'est une réimpression de celle qu'il avait donnée *ad usum Delphini*, 1685, 5 vol. in-4. « Cet ouvrage, dit » Pline son neveu, est d'une étendue d'érudition » infinie, et presque aussi variée que la nature » elle-même. » Etoiles, planètes, grêle, vents, pluies, arbres, plantes, fleurs, métaux, minéraux, animaux de toute espèce, terrestres, aquatiques, volatiles; descriptions géographiques de villes et de pays, l'auteur embrasse tout, et ne laisse dans la nature et dans les arts aucune partie qu'il n'examine; mais il est souvent très-crédule, et raconte gravement des contes de vieilles; et ce qui fait l'objet d'un juste étonnement, c'est que cet homme, qui savait admirer les merveilles de la nature et en développer avec intérêt les moindres détails, était moins qu'un enfant dans la science des vérités qui résultent le plus manifestement de cette étude. L'idée de Dieu était très-imparfaite chez lui, et l'immortalité de l'âme lui paraissait un paradoxe. Il va jusqu'à avancer que ce dogme sublime et consolant est une invention de la vanité humaine: *Humana vanitas in futurum etiam se propagat, et in mortis quoque tempore, ipsa sibi vitam mentitur.* « Tout en déraisonnant, dit un physiologue, Pline » nous donne une bonne preuve de la vérité qu'il » rejette. Cet élancement de l'âme vers l'avenir, » cette impossibilité de la contenter, de la calmer » en bornant ses désirs aux jouissances de cette vie, » montre qu'elle a une autre destination. Pourquoi » les brutes, les chevaux surtout, si fiers et si » fringants, eux qui disent *vah* au son de la trom» pette, qui flairent les combats et la victoire » (Job. 39), ne se sont-ils pas avisés de vouloir être » immortels? Pourquoi sont-ils complétement con» tents, sans inquiétude et sans désirs, quand le » râtelier est bien fourni? » A travers des erreurs très-graves, Pline laisse échapper des notions qui ne peuvent être que le fruit de l'ancienne tradition générale, ou de la communication des lumières contenues dans les livres saints: comme l'on voit dans le passage suivant, qui exprime d'une manière bien énergique le péché originel: *Animal cæteris imperaturum a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob causam quia natum est.* Hist. Nat., l. 7. (*Voy.* Platon). On ne trouve dans cet ouvrage ni la pureté, ni l'élégance, ni l'admirable simplicité du siècle d'Auguste, auquel l'auteur touchait, à peu d'années près. Il l'a distingué par la force, l'énergie, la vivacité, on eût même dit la hardiesse, tant pour les expressions que pour les pensées, et une merveilleuse fécondité d'imagination pour peindre et rendre sensibles les objets qu'il décrit. Mais il faut avouer que le style en est dur et serré, et par là souvent obscur; que les pensées sont fréquemment poussées au-delà du vrai, outrées, et mêmes fausses. Buffon, qui fait de l'ouvrage de Pline un éloge un peu hyperbolique, convient que c'est *une compilation*, *une copie de ce qui avait été écrit avant lui, mais une copie qui a de grands traits et qui est préférable à des originaux*. L'*Histoire naturelle* de Pline a été traduite en français par M. Poinsinet de Sivry, en 12 vol. in-4, dont le dernier a paru en 1782. Il y a joint le texte latin, et de bonnes observations. (*Voy.* Pinet). David Durand a fait imprimer l'*Histoire de l'or et de l'argent*, extraite de Pline, Londres, 1729, in-fol., et celle *de la peinture*, 1725, in-fol. Il a paru de nouvelles traductions de Pline. Celle d'Ajasson de Grandsagne, avec des *notes* de MM. Beudant, Brongniart, Cuvier, Daunou, etc., 1829-33, 20 vol. in-8, fait partie de la *Bibl. lat. franç.* de Panckoucke. Celle de M. Littré, 1848, de la *Collection* publiée sous la direction de M. Nisard.

PLINE *le Jeune* (Cæcilius-Plinius-Secundus), neveu et fils adoptif de Pline l'Ancien, natif de Côme et disciple de Quintilien, s'éleva par son mérite jusqu'aux premières charges, sous l'empire de Trajan, et devint même consul, l'an 100 de J.-C. C'est pendant son consulat qu'ayant été chargé de faire le *panégyrique* du prince son bienfaiteur, il le prononça au milieu du sénat. Quelque temps après, il fut envoyé dans le Pont et dans la Bithynie, en qualité de proconsul. Il gouverna les peuples avec douceur, diminua les impôts, rétablit la justice, et y fit régner le bon ordre. Une violente persécution s'étant allumée contre les chrétiens sous l'empire de Trajan, qui, pour avoir affiché la philosophie, n'en était pas plus véritablement philosophe, Pline osa plaider leur cause auprès de l'empereur. Il écrivit à ce prince que « le commerce des chrétiens » entre eux était exempt de tout crime; que leur » principal culte était d'adorer le Christ comme un » Dieu; que leurs mœurs étaient la plus belle le» çon qu'on pût donner aux hommes, et qu'ils s'o» bligeaient par serment de s'abstenir de tout » vice...... » Trajan, touché des raisons que cet homme équitable lui exposa, défendit de faire aucune recherche des chrétiens; mais il ordonna qu'on punît de mort ceux qui seraient dénoncés. Arrêt absurde et contradictoire, comme l'observe Tertullien; car, si les chrétiens étaient coupables, il était juste qu'on les recherchât; et s'ils étaient innocents, il était de toute injustice de les mettre à mort lorsqu'ils étaient dénoncés: *O sententiam necessitate confusam, parcit et sævit, dissimulat et animadvertit?* Un Allemand, nommé Semler, écrivain

superficiel, et connu seulement par sa haine contre le christianisme, a nié l'authenticité de ces lettres de Pline; mais il fut d'abord, et victorieusement réfuté par M. Haversaat, dans la *Défense des Lettres de Pline sur les chrétiens*, Gottingue, 1788, in-8. « Rien n'inquiète plus les incrédules, dit un au- » teur, que les rapports de l'Ecriture sainte, ou de » l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, avec les » récits des historiens profanes. Ils sont alarmés des » preuves d'antiquité, de considération et de vérité » que cette conformité suppose. Aussi font-ils l'im- » possible pour accuser d'interpolation ou de sup- » position les passages les plus authentiques. » Pline, revenu à Rome, y vécut en homme digne d'avoir rendu ce témoignage à la plus pure des religions: grand sans orgueil, d'un abord facile sans bassesse, d'une contenance noble sans hauteur; libéral, généreux, désintéressé, ne recevant jamais rien pour ses plaidoyers; gracieux, affable, bienfaisant, sobre, modeste, bon fils, bon mari, bon père, bon citoyen, bon magistrat, ami zélé et fidèle; il ne lui manquait, pour donner de la consistance et une sanction sûre à ses vertus, que de leur donner pour base la religion dont il avait fait un si juste éloge. Il mourut l'an 115, dans sa 50 ou 52e année. Pline avait composé plusieurs ouvrages. Il avait plaidé à Rome, dès l'âge de 19 ans, avec une approbation aussi universelle que rare, dans une ville où l'on ne manquait ni de concurrents, ni d'envieux. Il poursuivit cette carrière comme il l'avait commencée; il lui arriva plusieurs fois de parler sept heures de suite, et d'être le seul fatigué. Ses *Discours* ou *plaidoyers* ne sont pas venus jusqu'à nous, non plus qu'une *Histoire* de son temps, dont on doit encore plus regretter la perte. On ne peut juger de son style que par son *Panégyrique de Trajan* et ses *Lettres*, traduits par M. de Sacy, Paris, 1773, 2 vol. in-12; nouvelle édit., 1808, 3 vol. in-12. Ce discours est d'un style fleuri, brillant, tel que doit être celui d'un panégyrique, où il est permis d'étaler avec pompe tout ce que l'éloquence a de plus éclatant, et, par un privilége malheureusement reçu, d'outrer la vérité des faits par des exagérations ridicules et par de lâches flatteries. Les pensées y sont belles, en grand nombre, et souvent paraissent neuves; mais la diction se sent un peu du goût des antithèses, des pensées coupées, des tours recherchés, qui dominaient de son temps. La même affectation règne dans ses *Lettres*, que les gens de goût mettent au-dessous de celles de Cicéron. Un judicieux critique en a fait le parallèle suivant: « Cicéron, né avec les sentiments de la liberté ro- » maine, quoique expirante alors, et que ses op- » presseurs puissants respectaient encore en lui, » n'écrivait à ses amis que pour déposer dans leur » sein le secret de son âme, sans avoir la pensée » que ses lettres pussent jamais être mises au jour. » Elles sont l'expression naïve de ses sentiments : » elles ont cette aisance, cette franchise, qui sont » la suite de la liberté d'ouvrir son âme avec con- » fiance; elles sont aussi instructives qu'intéres- » santes; elles renferment l'histoire de son temps, » présentent et peignent le caractère, les passions, » les projets, les intrigues des hommes de son » siècle; elles jettent un jour sur les affaires géné- » rales et sur les causes secrètes des troubles qui » agitaient la république, et qui sapaient sourde- » ment les fondements de la liberté; enfin elles » éclairent sur tous les événements où Cicéron a » joué lui-même un grand rôle. Pline, au contraire, » né à la cour des rois, observe, dans ses lettres, » le silence d'un courtisan. Sa réserve est extrême : » il ne s'ouvre avec ses amis sur aucun événement » public; il ne les entretient d'aucune affaire poli- » tique : ainsi ses Lettres sont, à cet égard, dénuées » de tout intérêt. Mais comme Pline était un hon- » nête homme, un homme vertueux, ses Lettres » sont pleines de sensibilité, de délicatesse, d'hon- » nêteté, de grâces douces et aimables : elles ren- » ferment les sentiments les plus nobles, les meil- » leurs préceptes, des maximes excellentes, les » conseils les plus sages. Ce mérite réel peut com- » penser ce qui leur manque d'ailleurs. » La première édition des *Lettres* de Pline est de Venise, 1471, in-fol. Les meilleures sont celles *Cum notis variorum*, Elzevir, 1669, in-8; d'Amsterdam, 1734, in-4; et de Leipsig, 1800 ou 1806, 2 vol. in-8, avec les notes de Gierig. Le *Panégyrique* de Trajan a été publié dans les *Panegyrici veteres* par le P. de la Baune, à l'usage du Dauphin, Paris, 1677, in-4; mais la meilleure édition est celle de Schwarz, Nuremberg, 1746, in-4.

PLOT (Robert), professeur de chimie dans l'université d'Oxford, garde du cabinet d'Ashmol, né en 1640, mort en 1696, consuma ses jours à faire des recherches intéressantes sur la physique et l'histoire naturelle. On a de lui deux ouvrages estimés : l'*Histoire naturelle du comté d'Oxford*, 1677, in-fol., réimprimée en 1705; celle *du comté de Stafford*, 1679, in-fol., réimprimée en 1686, l'une et l'autre en anglais. Ses compatriotes en font cas.

PLOTIN, philosophe platonicien, né l'an 205 de J.-C. à Lycopolis en Egypte, prit des leçons de philosophie sous le célèbre Ammonius, qui avait son école à Alexandrie. Il avait essayé auparavant de plusieurs maîtres; mais aucun ne le satisfaisait. Un de ses amis le mena entendre Ammonius, et dès la première leçon il dit : *C'est celui-là même que je cherchais.* Il passa onze ans sous ce maître, sans qu'on voie sur quoi cette préférence était fondée. Il alla ensuite s'instruire chez les philosophes persans et indiens. L'empereur Gordien allait alors faire la guerre aux Perses; Plotin profita de cette occasion et suivit l'armée romaine, l'an 243 de J.-C. Cette course faillit lui être funeste; car il eut bien de la peine à sauver sa vie par la fuite, lorsque l'empereur eut été tué. Il avait alors 39 ans. L'année suivante il alla à Rome, et y ouvrit une école de philosophie. Porphyre s'étant mis sous sa discipline, il composa, pour l'instruire, plusieurs ouvrages qui forment en tout cinquante-quatre livres. Ils sont divisés en six *Ennéades*, et roulent sur des matières très-obscures et même presque toujours incompréhensibles, mais que la philosophie embrasse par prédilection, parce qu'elles voilent et déguisent sa faiblesse. Il fit des disciples jusqu'au milieu du sé-

nat, et l'on remarqua dès-lors que ce qu'on appelle le *Robinage* n'était pas ce qui se défendait le mieux de l'amour des nouveautés. Les dames furent aussi du parti de Plotin. L'empereur Gallien et l'impératrice Salonine accédèrent à cette galanterie, et l'on prétend que, par leurs bonnes grâces, Plotin était sur le point d'acquérir une terre considérable dans la Campanie, et d'y établir une colonie de philosophes, pour y faire pratiquer les lois idéales de la république de Platon : projet qui, selon toutes les apparences, n'aurait point augmenté la masse de lumières, de vertu et de bonheur qui se trouve sur la terre. Plotin mourut dans la Campanie, l'an 270 de J.-C., à 66 ans. Il avait de ces singularités que l'orgueil a mises dans toutes les têtes des anciens sages. Il avait honte d'être logé dans un corps, se croyant trop excellent pour être homme. Par cette raison, il ne voulut jamais se faire peindre, ni dire l'année et le lieu de sa naissance, ni faire usage d'aucun remède, quoique sa vie capricieuse et un défaut de régime, trop bien assorti à sa philosophie, le rendissent souvent malade. On lui conseilla l'usage des lavements, pour apaiser les douleurs de colique qui le tourmentaient ; mais il répondit qu'un tel remède ne pouvait s'accommoder avec la gravité d'un philosophe. Il n'avait pas toujours été si délicat. A l'âge de huit ans, fréquentant déjà les écoles, il ne laissait pas d'aller trouver sa nourrice, et de lui demander à téter. Quoiqu'on l'eût grondé plusieurs fois comme un enfant importun, il ne cessa pas d'en user ainsi longtemps avec elle. Ces dégoûtantes bassesses ne l'empêchèrent pas d'arriver au plus absurde orgueil. Amélius, son disciple, le pria un jour d'assister à un sacrifice qu'il offrait aux dieux. « C'est à eux, répondit le maître, de venir » à moi, et non pas à moi d'aller à eux. » Il se vantait d'avoir un génie familier comme Socrate ; mais celui de Plotin, disaient ses disciples, était au-dessus des simples démons, et au rang des dieux. Ce qu'on en raconte et ce qu'il a écrit ne donne pas l'idée d'une si rare inspiration. Ses *Ennéades* ont été imprimées à Bâle, 1580, in-fol., en grec, avec la version latine, des sommaires et des analyses sur chaque livre, par Marcile Ficin, celui de tous les modernes qui a le plus étudié cet ancien philosophe. Les *Œuvres* de Plotin ont été réimprimées à Oxford en 1835, 3 vol. in-4, avec des notes et la traduction latine de Ficin. Cette traduction a été imprimée séparément à Florence, 1492, in-fol., belle édition et la première de cette version.

PLOTINE (Plotina-Pompeia), femme de l'empereur Trajan, avait épousé ce prince longtemps avant qu'il parvint à l'empire. Elle fit avec lui son entrée à Rome, aux acclamations du peuple ; et en montant les degrés du palais impérial, elle dit qu'*elle y entrait telle qu'elle souhaitait d'en sortir*. Ce qui, avec un sentiment précieux, présente une vanité puérile. Tel était le goût de la philosophie du temps. Elle contribua beaucoup à la diminution des impôts, dont les provinces étaient surchargées. Elle accompagnait son époux en Orient, lorsque ce prince mourut à Sélinunte, l'an 117. Plotine porta les cendres de Trajan à Rome, où elle revint avec Adrien, qu'elle avait favorisé dans tous ses desseins. Ce prince lui dut l'adoption que Trajan fit de lui, et par conséquent l'empire. Elle eut pour lui des sentiments qui donnèrent lieu à des bruits qu'on ne doit peut-être pas légèrement adopter. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Adrien n'avait pas de quoi justifier cette adoption ; mais, plein d'une tendre reconnaissance, il conserva à sa bienfaitrice l'autorité qu'elle avait eue sous Trajan. « Plotine, » dit un écrivain sagement en garde contre les jugements du monde, « a partagé l'enthousiasme que » son époux a inspiré même aux philosophes. Les » auteurs de la *Description* des pierres gravées du » cabinet du duc d'Orléans adoptent, sans restriction, l'éloge très-étendu que Pline a fait de cette » princesse ; ils ne pardonnent pas à Dion d'avoir » voulu jeter quelques nuages sur sa vertu : cependant Dion paraît très-bien instruit, et son témoignage est plus grave que celui d'un panégyriste » de profession. Spartien prétend que l'adoption » d'Adrien est une supercherie de Plotine, qui » conduisit cette intrigue, Trajan étant déjà mort. » Eutrope est à peu près du même sentiment. Parmi les modernes, Crevier pense qu'il faut un peu » se défier des louanges de Pline. » La mort enleva Plotine en l'année 129 ; et selon la folie impie de ces siècles ténébreux, elle fut mise au rang des dieux.

PLOTIUS (Lucius), rhéteur gaulois, vers l'an 100 avant J.-C., est le premier qui ouvrit dans Rome une école de rhétorique en latin. Cicéron témoigne ses regrets de ne pas avoir assisté à ses leçons. Cet illustre rhéteur eut des jours longs et heureux. Il avait composé un excellent *Traité du geste de l'orateur*. Ce traité est totalement perdu.

* PLOWDEN (François), ecclésiastique anglais, était fils d'une dame d'honneur de la reine, femme de Jacques II, qu'elle avait accompagnée en France lors de la révolution de 1688. Il fut élevé sous les yeux de sa mère à Saint-Germain-en-Laye, puis au séminaire anglais à Paris. La protection des Stuarts pouvait lui procurer un rang dans l'église ; mais s'étant lié avec Boursier, prêtre appelant, il refusa de signer de nouveau le formulaire et de donner son adhésion à la bulle *Unigenitus*, ce qui le priva, dit-on, du chapeau de cardinal que le prétendant lui destinait. Le même refus l'empêcha d'être employé dans les missions d'Angleterre où il était retourné. Alors il revint en France, et se logea chez des doctrinaires de la maison de Saint-Charles à Paris ; il reprit les fonctions de catéchiste qu'il avait déjà exercées à St.-Etienne-du-Mont ; mais le curé de cette paroisse le força de renoncer à cet emploi. Il se borna depuis à faire des instructions dans des maisons particulières, sans vouloir se soumettre aux conditions nécessaires pour obtenir des pouvoirs. Il mourut dans la maison des doctrinaires en 1788. On a de lui : *Traité du sacrifice de J.-C.*, Paris, 1778, 3 vol. in-12, où il enseigne que la réalité de ce sacrifice consiste, non dans l'immolation, mais dans l'offrande faite à Dieu de la victime immolée, et que le sacrifice n'est qu'une simple offrande de l'immolation de la croix. (*Voy.* Pelvert.) Ce livre excita quelques divisions parmi les prêtres appelants seulement, et donna lieu à plusieurs écrits

pour et contre. On a publié de cet ecclésiastique : *Elévations sur la vie et les mystères de J.-C.*, Paris, 1804, 4 vol. in-12.

* PLOWDEN (Charles), jésuite, de la même famille, né en Angleterre le 1er mai 1743, mort, le 13 juin 1821, à Jougne, en Franche-Comté, avait terminé ses études à Rome, en 1759, où il était entré dans la compagnie. De retour dans sa patrie, il fut quelque temps directeur du séminaire catholique de Stonyshurst, dans le comté de Lancastre, d'où il passa à la direction de la chapelle de Bristol. Il prit une part fort active aux divisions qui agitèrent les catholiques anglais sur les mesures à prendre pour obtenir leur émancipation, et il se montra toujours très-zélé pour le saint Siége. Dans les disputes qui éclatèrent en 1790 et 1791 pour le serment, il se rangea du côté des évêques, et s'éleva avec force contre les opérations du comité catholique. On a de lui : *Discours prononcé lors du sacre de M. Douglas*, 1791, in-8; *Considérations sur l'opinion moderne de l'infaillibilité du saint Siége dans les décisions des questions dogmatiques*, Londres, 1790; *Observations sur les questions proposées aux catholiques anglais*, 1791 ; *Réponse au second livre bleu*, 1791 ; *Lettre aux catholiques pour justifier sa conduite ; Remarques sur les écrits de M. Joseph Berington*, 1794 ; *Remarques sur les mémoires de Grég. Panzani, précédées d'une lettre à M. Berington*, 1794 ; *Lettre à M. C. Butler sur la protestation des catholiques*, 1796 : tous ces ouvrages écrits en anglais sont estimés.

PLOWDEN (Francis), historien et publiciste, frère du précédent, fut élevé comme lui au collége anglais de St-Omer. Lorsque les lois anglaises s'adoucirent en faveur des catholiques, il fut un de ceux qui usèrent de la liberté qui leur fut accordée d'entrer au barreau, et reçu en 1793 docteur ès-lois à l'université d'Oxford, il exerça la profession d'avocat à Londres avec un grand succès. Ayant attaqué la conduite de quelques agents du gouvernement, comme il ne put pas appuyer ses assertions, dont la vérité était assez généralement reconnue, des preuves judiciaires requises par la loi, il fut condamné à une amende de 5,000 liv. sterl. L'impossibilité de payer cette somme le força de se retirer en France, où il obtint une petite pension sur les fonds des colléges anglais et mourut à Paris le 4 janvier 1829. Ses principaux ouvrages sont : *Examen des droits naturels des sujets britanniques*, 1784, in-8 ; *Histoire abrégée de l'Empire britannique pendant les derniers vingt mois*, 1794, in-8; *Histoire abrégée de l'Empire britannique, pendant l'année* 1794, 1795, in-8, trad. en franç.; *l'Eglise et l'Etat* ou *Recherches sur l'origine, la nature et l'étendue de l'autorité ecclésiastique et civile dans ses rapports avec la constitution anglaise*, 1795, in-4 ; *Revue historique de l'état de l'Irlande*, 1803, 3 vol. in-4, ou 1809, 3 vol. in-8; *Histoire d'Irlande* de 1172 à 1810, Dublin, 1811, 3 vol. in-8. Cette histoire est estimée. *Deux lettres historiques à sir John Cox Hippisley*, in-8 ; *Deux autres à sir John O'Connor Columbanus*, 1812 et 1813; *Subordination humaine*, Paris, 1824, in-8, etc. Les premiers écrits de Plowden valent infiniment mieux que les derniers, dans lesquels il est impossible de ne pas reconnaître l'effet de l'âge et de l'exil sur une tête ardente.

PLUCHE (Noël-Antoine), né en 1688, à Reims, ou à Rethel, dans le diocèse de Reims, selon la *France littéraire* de 1769, mérita, par la douceur de ses mœurs et ses progrès dans les belles-lettres, d'être nommé professeur d'humanités dans l'université de cette ville. Deux ans après, il passa à la chaire de rhétorique, et fut élevé aux ordres sacrés. L'évêque de Laon (M. de Clermont), instruit de ses talents, lui offrit la direction du collége de sa ville épiscopale. Ses soins et ses lumières y avaient ramené l'ordre, lorsque des sentiments particuliers sur les affaires du temps troublèrent sa tranquillité, et l'obligèrent de quitter son emploi. Il avait des sentiments opposés à la bulle *Unigenitus*, et la franchise avec laquelle il s'était expliqué dans cette occasion l'allait faire arrêter, lorsque Rollin lui fit trouver un asile chez l'intendant de Rouen (Gasville) qui lui confia l'éducation de son fils, à la prière de son protecteur. L'abbé Pluche ayant rempli cette place avec succès, quitta Rouen pour se rendre à Paris, où il donna d'abord des leçons de géométrie et d'histoire. Produit sur ce théâtre par des auteurs distingués, son nom fut bientôt célèbre, et il soutint cette célébrité par ses ouvrages. Il donna successivement : le *Spectacle de la Nature*, Paris, 1732, 8 tom. en 9 vol. in-12. Cet ouvrage, également instructif et agréable, est écrit avec autant de clarté que d'élégance; mais l'auteur dit peu en beaucoup de paroles. La forme dialogique l'a entraîné dans ce défaut; mais il est compensé par un langage de sentiment qui anime la nature, en saisissant les rapports qui en font un tout admirable et conséquent. Ce n'est point une de ces physiques arides et squeletteuses qui se perdent dans des tourbillons, des volcans, des attractions, des mers universelles, des *époques* imaginaires et contradictoires, qui ne nous apprennent que des chocs du hasard et d'aveugles impulsions; c'est un tableau vivant et animé de l'ouvrage de la création, tel qu'il a été conçu par la sagesse et exécuté par la puissance du souverain auteur. *Le Spectacle de la nature* a été traduit dans plusieurs langues de l'Europe. M. L.-F. Jauffret en a publié un *Abrégé*, Paris, 1803, 8 vol. in-18, avec les changements qu'exigeait le progrès qu'ont fait les sciences exactes depuis la première publication de l'ouvrage; mais il s'est borné aux cinq premiers vol. qui sont les seuls qui traitent de l'histoire de la nature. Le marquis de Puységur en avait déjà donné l'*Analyse et l'abrégé*, Reims, 1772 ou 1786, in-12 ; *Histoire du ciel*, Paris, 1739, en 2 vol. in-12. La première partie est pleine de recherches savantes sur l'origine du ciel poétique. C'est presque une mythologie complète, fondée sur des idées neuves, mais simples et ingénieuses. La seconde est l'histoire des idées philosophiques sur la formation du monde. L'auteur y fait voir admirablement l'inutilité, l'inconsistance et l'incertitude des systèmes les plus accrédités, et finit par l'excellence et la simplicité sublime de la physique de Moïse. Outre une diction noble et arrondie, on y trouve une érudition qui ne fatigue point. *La mécanique des langues*, Paris, 1751, in-12, traduit en

latin par l'auteur sous ce titre : *De linguarum artificio*. Paris, in-12. Il y propose un moyen plus court pour apprendre les langues : c'est l'usage des versions qu'il voudrait substituer à celui des thèmes; il parait qu'un moyen plus sûr est de les employer tous les deux. Les versions peuvent suffire pour l'intelligence des langues, même pour en connaitre les richesses et les beautés; mais les thèmes seuls peuvent exercer le style. *Concorde de la géographie des différents âges*, Paris, 1765, in-12, avec cartes, le *portrait* de l'auteur et son *éloge* historique, par Robert Etienne; ouvrage posthume, superficiel, mais dont le plan décèle l'homme d'esprit. *Harmonie des Psaumes et de l'Evangile*, ou *Traduction des Psaumes et des Cantiques de l'Eglise*, avec des *Notes relatives à la Vulgate, aux Septante et au texte hébreu*, qui rendent intéressante cette traduction, dont la fidélité est connue, in-12, Paris, 1764. L'abbé Pluche s'était retiré en 1749 à la Varenne-Saint-Maur, où il se consacra entièrement à la prière et à l'étude. Sa surdité étant arrivée au point qu'il ne pouvait plus entendre qu'à l'aide d'un cornet, le séjour de la campagne ne lui offrait plus aucun agrément. Ce fut néanmoins dans cette retraite qu'il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 19 novembre 1761, à 73 ans. Il possédait les qualités qui font le savant, l'honnête homme et le chrétien. Sobre dans ses repas, vrai dans ses paroles, bon parent, ami sensible, philosophe humain, il donna des leçons de vertu dans sa conduite comme dans ses ouvrages. Son attachement au christianisme était vif et sincère. Quelques esprits forts ayant paru surpris que sur les matières de la foi il pensât et parlât comme le peuple : Je m'en fais gloire, répondit-il; il est » bien plus raisonnable de croire à la parole de » l'être suprême que de suivre les sombres lumières » d'une raison bornée et sujette à s'égarer. » Après cela, on ne peut que s'étonner de son dévouement à un certain parti, au préjudice de la soumission due aux décrets de l'Eglise universelle! Tant il est vrai que l'inconséquence est née avec l'homme, et que ce ne sont pas les plus éclairés qui s'en défendent le mieux.

PLUKENET (Léonard), né en 1642, mort vers l'année 1710, s'est distingué par ses recherches sur la botanique. Il se procura de toutes les parties du monde une collection de plantes sèches, dont il fit graver les figures. On a de lui : *Phytographia, seu Plantarum icones*, Londres, 1691, 92 et 96, quatre parties, gr. in-4, 328 planches; *Almagestum botanicum, sive Phytographiæ onomasticon*, Oxford, 1696, pet. in-fol., par les soins de Morison. Sloanne reproche à l'auteur d'avoir supposé des plantes qui n'existent pas, et d'en avoir défiguré d'autres. *Almagesti botanici mantissa, plantas novissime detectas complectens*, 1700, planches 329 à 350; *Amalthæum botanicum, id est, Stirpium indicarum alterum Copiæ-Cornu*, 1705, planches 351 à 454 : le tout en trois parties imprimées gr. in-4, édition très-recherchée. Il en a paru une nouvelle à Londres, 1769, 6 tom. en 4 vol. gr. in-4, moins belle, mais plus commode pour les recherches, à cause de la table générale.

PLUMIER (Charles), botaniste et religieux minime, né à Marseille en 1646, apprit les mathématiques à Toulouse sous le père Maignan, son illustre confrère. Le maitre, charmé du génie de son élève, lui montra non-seulement les hautes sciences, mais il lui apprit encore l'art de faire des lunettes, des miroirs ardents, et d'autres ouvrages non moins curieux. On l'envoya à Rome, où son extrême application pensa lui faire perdre l'esprit. Alors il quitta les mathématiques, pour s'adonner à la botanique: science qui demandait moins de contention. De retour en Provence, il se livra entièrement à son nouveau goût. Louis XIV, instruit de son mérite, l'envoya en Amérique, pour rapporter en France les plantes dont on pourrait tirer le plus d'utilité pour la médecine. Il y fit trois voyages différents, et revint toujours avec de nouvelles richesses. Le roi paya ses courses par le titre de son botaniste, et par une pension qui fut augmentée à proportion de ses services. Il fut affilié à la province de France, et Paris devint dès lors son séjour. Le célèbre Fagon, premier médecin du roi, l'engagea à faire un quatrième voyage, pour découvrir, s'il était possible, d'où vient que le quinquina qu'on apporte à présent en Europe a moins de vertu que celui qu'on apportait au commencement qu'on le connut? Le savant minime entreprit courageusement cette périlleuse carrière, mais la mort l'arrêta au port de Sainte-Marie, proche de Cadix, où il expira en 1704, à 58 ans. L'étude de la nature lui avait inspiré un amour infini pour celui qui en est l'auteur, et sa piété était aussi tendre que sincère. On a de lui : *Description des Plantes de l'Amérique*, Paris, 1693, in-fol., 108 planches : par erreur il y a sur le titre, 1713. Cet ouvrage a été traduit en latin par Jean Burmann, sous le titre de *Plantarum americanarum fasciculi decem*, Amsterdam, 1760, in-fol., avec 262 planches. Un *Traité des fougeres de l'Amérique*, en latin et en français, Paris, 1705, in-fol., 172 pl.; un ouvrage curieux et enrichi de figures, intitulé : l'*Art de tourner*, Lyon, 1709, in-fol., réimprimé, Paris, 1749, in-fol. Cette édition est la seule estimée. L'auteur y enseigne la manière de faire toutes sortes d'ouvrages au tour. *Nova plantarum americanarum genera*, Paris, 1703, in-4°; deux *Dissertations sur la cochenille*, dans le journal des savants, 1694, et dans celui de Trévoux, 1703. On trouva dans son cabinet plusieurs ouvrages écrits de sa main, qui auraient pu former 22 volumes. Il y traite de tous les oiseaux, de tous les poissons et de toutes les plantes de l'Amérique. Ces ouvrages étaient embellis par une infinité de dessins, dont l'auteur, habile dessinateur et graveur, avait déjà gravé lui-même une bonne partie. On les conserve dans la bibliothèque du roi, et à celle du Jardin des Plantes.

PLUNKETT (Olivier), primat d'Irlande, sa patrie, né au château de Rathmore dans le comté de Meath en 1629, passa de bonne heure en Italie. Après avoir fait ses études dans le collége des Hibernois et professé dans celui de la Propagande, il fut nommé archevêque d'Armagh en 1669, et sacré par Clément IX. Ses travaux apostoliques lui attirèrent la haine des hérétiques, qui l'accusèrent d'avoir voulu soulever les catholiques contre le roi d'An

gleterre. On le condamna à être pendu, et son corps à être mis en quatre quartiers. Cet arrêt fut exécuté le 10 juillet 1681 ; il avait 65 ans. Telle était alors, et a été durant plus d'un siècle l'*inquisition* d'Angleterre contre les catholiques. L'innocence et la vertu ne servaient de rien, dès qu'on était attaché à la foi antique, qui avait été durant tant de siècles celle du royaume. Les bourreaux et les sentences ne suffisaient pas aux exécutions. Avec cela, ces farouches insulaires déclamaient contre l'inquisition d'Espagne. (*Voy.* LIMBORCH.) On a de lui des *Mandements et Instructions pastorales* recueillies et publiées, à Londres, 1686, 2 vol. in-4.

* PLUQUET (François-André-Adrien), écrivain savant et judicieux, naquit à Bayeux le 14 juillet 1716, fit ses études à Caen et les termina en 1742 à Paris. Après avoir pris ses grades en théologie, il devint grand-vicaire de M. de Choiseul, qui le pourvut d'un canonicat de sa cathédrale de Cambrai ; il le résigna en 1778 pour venir à Paris occuper au collége royal la chaire de philosophie morale, et ensuite celle d'histoire. Cette place le mit en rapport avec les gens de lettres les plus distingués. On commençait à diriger contre la religion les attaques qui depuis se sont si prodigieusement multipliées; et les *encyclopédistes*, dit-on, tentèrent de l'attirer à leur parti. Loin de répondre à ces avances, il se crut appelé à combattre les nouvelles doctrines, et défendit la religion dans plusieurs de ses ouvrages. On a de lui : *Examen du fatalisme*, ou *Exposition et réfutation des différents systèmes de fatalisme*, Paris, 1757, 3 vol. in-12 : il y démontre, par de solides raisonnements, qu'une intelligence infinie a tout créé et gouverne tout, qu'elle a fait l'homme libre et maître de ses actions, que sous ce rapport son sort dépend de lui, et qu'il est affranchi de toute nécessité. Les preuves sont parfaitement enchaînées, et l'auteur s'y montre aussi bon écrivain que profond métaphysicien. *Lettres à un ami sur les arrêts du conseil*, 30 *août* 1777, *concernant la librairie et l'imprimerie*, Londres, 1777, in-8. Ces deux lettres sont fort curieuses. Il y en a une troisième sur la librairie. La traduction du latin *des livres classiques de la Chine*, recueillis par le P. Noël, précédés d'*observations sur l'origine, la nature et les effets de la philosophie morale et politique de cet empire*, Paris, 1784-85, 7 vol. in-18 (*voy.* NOEL); *Mémoires pour servir à l'histoire de l'esprit humain, par rapport à la religion chrétienne*, ou *Dictionnaire des hérésies*, Paris, Nyon, 1762, 2 vol. in-8. Ce livre, l'un des meilleurs que l'on ait faits sur ce sujet, est précédé d'un discours où l'auteur s'efforce de trouver quelle a été la religion primitive des hommes, et quels sont les changements qu'elle a subis jusqu'à l'établissement du christianisme. L'auteur recherche et suit les causes de ces changements, ainsi que les effets qui en ont résulté. Le reste de l'ouvrage est proprement un dictionnaire où les hérésies sont décrites avec les détails convenables, et solidement réfutées. C'est surtout dans cet ouvrage que l'abbé Pluquet a signalé son talent, son érudition et la justesse de son esprit. On en a donné une édition, Besançon, 1819, 2 vol. in-8, augmentée de plusieurs articles relatifs au *jansénisme* et à l'église *constitutionnelle ; De la sociabilité*, 1767, 2 vol. in-12. L'auteur y prouve que l'homme est sociable par sa nature, et que, loin d'être né méchant et en état de guerre, comme le veut Hobbes, il est naturellement porté au bien et à l'exercice de toutes les vertus ; *Traité philosophique et politique sur le luxe*, 1786, 2 vol. in-12 ; *De la superstition et de l'enthousiasme*, publié par D. Ricard, 1804, in-12. On vit avec peine Pluquet en consacrer un chapitre entier à déclamer contre un corps célèbre par les services qu'il a rendus à l'Eglise et à l'état. Il passait pour être attaché au parti janséniste ; cependant il n'en épousa pas les travers et les passions. L'abbé Pluquet s'était démis de sa chaire en 1782 : il mourut à Paris d'apoplexie, le 18 septembre 1790. C'était un homme vertueux, un ami sûr, ennemi de la flatterie et de la dissimulation. On lui reprocha quelquefois un peu de brusquerie et de dureté. Il avait eu le projet de donner un abrégé de ses leçons par l'*Histoire*.

** PLUQUET (Frédéric), bibliographe, de la même famille que le précédent, né en 1781 à Bayeux, après avoir terminé ses premières études, alla suivre à Paris des cours de chimie ; et après avoir passé ses examens d'une manière brillante, revint dans sa ville natale exercer la profession de pharmacien. Dans ses loisirs il recueillait de vieux livres et les antiquités de sa province, ce goût devint bientôt une passion, et il quitta sa pharmacie très-achalandée pour revenir à Paris, où il se fit libraire en livres rares et en pièces autographes. Quatre ans après, il revint reprendre son officine à Bayeux, où il mourut, le 3 septembre 1834, à 53 ans. On a de lui : *Pièces pour servir à l'histoire des mœurs et des usages du Bessin, dans le moyen-âge*, Caen, 1823, in-8 ; *Contes populaires, Préjugés, Patois, Proverbes et noms des lieux de l'arrondissement de Bayeux*, 1825, in-8, volume tiré à petit nombre ; mais réimprimé en 1834, gr. in-8 ; *Mémoires historiques sur l'Hôtel-Dieu de Bayeux*, 1825, in-8; *Notice sur la vie et les écrits de Robert Wace, etc.*, 1824, gr. in-8, fig., et réimprimée à la tête de l'édition du *Roman du Rou* (*voy.* WACE) ; *Curiosités littéraires, concernant la province de Normandie*, 1827, in-8 ; *Notice sur les inspirés fanatiques, imposteurs, béats, etc., du département de la Manche*, 1829, in-8 ; *Essai historique sur la ville de Bayeux et de son arrondissement*, 1829, in-8, ouvrage plein de recherches curieuses ; l'auteur promettait une seconde partie qui n'a point paru ; *Coup d'œil sur la marche des études historiques et archéologiques en Normandie*, 1831, in-8 ; *Notice sur les établissements littéraires et scientifiques de la ville de Bayeux*, 1834, in-8. M. E. Lambert a publié une *Notice nécrologique* sur Pluquet.

PLUTARQUE, naquit à Chéronée, ville de la Béotie, et étudia à Delphes où il suivait les leçons d'Ammonius, lors du voyage de Néron en Grèce, l'an 66. Ses talents éclatèrent de bonne heure. Dès sa plus tendre jeunesse, ses concitoyens le chargèrent de plusieurs affaires importantes, qui lui méritèrent les premières charges de sa patrie. Après avoir voyagé en Grèce et en Egypte, croyant y acquérir les connaissances propres à former un

homme de lettres et un sage, il vint à Rome, où il enseigna la philosophie. Suidas se trompe, lorsqu'il dit que Plutarque fut honoré du consulat sous Trajan : il paraît également faux qu'il ait été précepteur de cet empereur, mais un emploi que Plutarque paraît avoir rempli pendant longues années, c'est la dignité de prêtre d'Apollon. Il fut aussi attaché au sacerdoce du temple de Delphes. Il mourut vers l'an 140 de J.-C. sous le règne d'Antonin le Pieux. Nous avons de Plutarque les *Vies des hommes illustres*, et des *Traités de morale*. Il y a dans ceux-ci un grand nombre de faits curieux qu'on ne trouve point ailleurs, et des leçons très-utiles pour la conduite de la vie; celui qui a pour titre : *De sera numinis vindicta*, renferme de grandes et utiles vérités. Les *Vies des hommes illustres*, grecs et latins, qu'il compare ensemble, peuvent servir à former les hommes pour la vie publique et pour la vie privée. Plutarque n'est point flatteur : il juge les choses ordinairement par ce qui en fait le véritable prix. Il ne blâme que par des faits; et c'est ainsi qu'il faut peindre les hommes. Quant à sa diction, elle n'est ni pure, ni élégante ; mais en récompense, elle est énergique et abondante. Il emploie assez fréquemment des comparaisons qui jettent beaucoup de grâce et de lumière dans ses réflexions et dans ses récits. On lui reproche cependant d'être trop long dans les unes, et, dans les autres, trop attentif à remarquer des minuties, trop fécond en remarques triviales et en réflexions communes, enfin trop prévenu en faveur des Grecs. Ces défauts se font encore plus sentir dans ses *Traités moraux*, qui n'offrent quelquefois que des compilations mal digérées, sans ordre, sans goût, pleines d'anecdotes peu intéressantes et de faits sans vraisemblance. Plutarque, homme d'ailleurs plus sage que la plupart des anciens philosophes, était initié dans les mystères de Bacchus; il fut pendant plusieurs années prêtre d'Apollon et embrassa tous les genres de superstition. Il regarde les fables les plus ridicules comme des vérités importantes, et condamne l'exercice de quelques précieuses vertus, dont sans doute il ne connaissait pas assez la nature. On peut d'autant moins l'excuser, que depuis plus d'un siècle la lumière de l'Evangile, répandue dans toute la terre, luisait aux grands et aux petits, aux savants et aux idiots, et que dans plus d'un endroit de ses écrits, on s'aperçoit qu'elle ne lui était pas inconnue. Les meilleures éditions en grec et en latin de Plutarque sont : celle de Henri Etienne, 1572, en 13 vol. in-8, dont le 13e contient l'*Appendix* et les notes ; celle de Maussac, en 1624, 2 vol. in-fol.; l'édition de Reiske, Leipsig, 1774-82, 12 vol. in-8, passe pour la meilleure que l'on ait jusqu'ici des *OEuvres complètes de Plutarque*, en grec et en latin; cependant elle laisse encore à désirer. Les *Vies* ont été réimprimées à Londres, 1727, 5 vol. in-4, auxquelles il faut joindre les *Apophthègmes*, imprimés en 1741. L'édition grecque donnée par Coray, Paris, 1805-15, 7 vol. in-8, est très-bonne. Nous avons plusieurs Traductions en langue française des *Vies*, l'une d'Amyot, l'autre de Tallemant, la 3e de Dacier et une 4e de Ricard. La première, quoique en vieux gaulois, a un air de fraîcheur qui la fait rajeunir, ce semble, de jour en jour. Les *Traités de morale* déjà traduits par Amyot (*voy.* ce nom, et BROTIER, II, 242), l'ont été par Ricard, qui, par d'excellentes notes, explique ou redresse plusieurs passages du philosophe. C'est ainsi par exemple, qu'il réfute avec beaucoup de justesse et d'érudition les reproches calomnieux que Plutarque fait aux juifs, dans l'endroit où il examine les raisons de leur éloignement pour la chair de porc. C'est là cependant que Voltaire a copié ses contes sur Moïse, et ses impiétés prétendues originales, qui dans Plutarque ne sont que des fautes d'ignorance, et qui sont dans Voltaire le crime d'un homme instruit qui ridiculise, par des plaisanteries réchauffées, ce qu'au fond du cœur il est obligé de respecter. C'est dans une opinion d'Anaxagore, judicieusement réfutée par Plutarque, qu'un philosophe moderne (*voy.* HELVÉTIUS), a puisé le creux système qui place le principe de l'intelligence humaine dans les cinq doigts de la main. (*Voy.* la PORTE du Theil).

PLUTON, dieu des enfers, fils de Saturne et de Rhée. Lorsque Jupiter eut détrôné Saturne, il donna à Pluton les enfers en partage. Ce dieu était si noir et si laid, qu'il ne pouvait trouver une épouse. Il fut obligé d'enlever Proserpine lorsqu'elle allait puiser de l'eau dans la fontaine d'Aréthuse en Sicile. Il faisait sa demeure ordinaire dans les enfers, et désirait sincèrement la mort de tout le monde, pour peupler son royaume.

PLUTUS, dieu des richesses, ministre de Pluton, et fils de Cérès et de Jasion. Théocrite et Aristophane disent qu'il était aveugle. Plutus avait d'abord la vue bonne, et ne s'attachait à faire prospérer que les justes; mais Jupiter la lui ayant fait perdre, les richesses devinrent indifféremment le partage des bons et des méchants : emblème mythologique, qui nous apprend qu'elles ne furent jamais la mesure du mérite, et ne sont pas dignes des regards de l'homme vertueux.

PLUVINEL (Antoine), gentilhomme du Dauphiné, où il naquit vers le milieu du XVIe siècle, fut le premier qui ouvrit en France à la noblesse les écoles de manége, que l'on nomma *Académies*. On était auparavant obligé d'aller apprendre cet art en Italie. Il fut premier écuyer de Henri, duc d'Anjou, qu'il suivit en Pologne, et qui, à son retour en France, le combla de biens. Henri IV lui donna la direction de sa grande écurie, le fit son chambellan, sous-gouverneur du dauphin, et l'envoya ambassadeur en Hollande. Il mourut à Paris en 1620, après avoir composé un livre curieux, intitulé : *Instruction du roi dans l'exercice de monter à cheval*, Paris, 1625, in-fol., avec figures. Ce qui fait le prix de cet ouvrage, ce sont les planches gravées par Crispin de Pas (*voy.* ce nom). Ce livre avait paru en 1623, in-fol. sous ce titre : le *Manége Royal où l'on peut remarquer le défaut et la perfection du cavalier en tous les exercices de cet art, fait et pratiqué en l'Instruction du roi* (Louis XIII), avec fig., gravées par le fameux Crispin de Pas. Les connaissances de Pluvinel ne se bornèrent pas à l'art de l'équitation; il possédait tout ce qui peut faire un

négociateur intelligent. On lui a accordé encore les qualités d'un bon citoyen et d'un sujet fidèle.

POCCIANTI (Michel), natif de Florence, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des servites, et se distingua par son application aux études conformes à son état. Il mourut l'an 1576. On a de lui en latin : une *Histoire* de son ordre depuis l'an 1233 jusqu'à l'an 1566; une *Explication de la règle de saint Augustin*; un *Catalogue des Ecrivains* de sa patrie; une *Vie de saint Philippe Beniti*, en italien, etc.

* POCHARD (Joseph), prêtre, né en 1715, à la Cluse, près de Pontarlier, acheva ses études avec succès à l'université de Besançon, et mérita la bienveillance de l'archevêque Antoine-Pierre II de Grammont, qui s'empressa de lui offrir une place de directeur de son séminaire. Il se dévoua quoique fort jeune à l'accomplissement de ses devoirs, avec un zèle infatigable, et composa un cours complet de théologie, que sa modestie ne lui permit pas de publier, mais qu'il expliqua, pendant plus de trente ans, aux nombreux élèves, que sa réputation attirait de toutes les parties de la Franche-Comté et des provinces voisines. Il présidait aux exercices intérieurs du séminaire, prêchait dans les retraites, et trouvait encore le temps d'étudier l'histoire, la jurisprudence et même les sciences exactes. Ses élèves étaient habitués à voir en lui le meilleur comme le plus indulgent des amis, et il se servit de la confiance qu'il avait su leur inspirer, pour les diriger avec plus de succès dans la carrière à laquelle ils se destinaient. Ses lumières, sa douceur, son éminente piété l'avaient rendu un objet de vénération pour tout le diocèse de Besançon, quand il fut élevé à la dignité de supérieur du séminaire. Affaibli par l'âge et par une fièvre lente, il n'accepta qu'avec peine une charge qu'il regardait comme au-dessus de ses forces. Il la conserva néanmoins six ans, après lesquels ses infirmités le contraignirent d'y renoncer. La faiblesse de sa poitrine l'avait aussi forcé d'abandonner la chaire; mais la vue de cet homme vénérable était aussi éloquente que ses discours, et son admirable résignation, ses récits enjoués faisaient oublier aux personnes qui l'entouraient les douleurs auxquelles il était en proie. Ce pieux ecclésiastique mourut le 25 août 1786. C'est à lui qu'on doit la révision du *Missel* et du *Bréviaire* du diocèse de Besançon, imprimés par ordre du cardinal de Choiseul, et regardés comme des modèles en ce genre. L'abbé Pochard a eu la plus grande part à l'ouvrage intitulé : *Méthode pour la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence, et pour le gouvernement des paroisses*, imprimé pour la première fois à Neufchâteau, en 1772, 5 vol. in-12, par ordre de l'évêque de Toul. (*Voy.* DROUAS de Boussey.) L'édition de 1817, Besançon, 2 vol. in-12, est précédée de l'Eloge historique de Pochard, par M. Louis Rousseau, ancien curé de Lons-le-Saulnier. Cet Eloge avait paru dans le *Journal ecclésiastique* de l'abbé Barruel, mai 1788.

POCOCK (Edouard), né à Oxford en 1604, fut élevé au collége de la Magdeleine de cette ville. Le désir qu'il avait de se perfectionner dans les langues orientales, lui fit entreprendre le voyage du Levant. Il y fut chapelain des marchands anglais à Alep, pendant 5 ou 6 ans. De retour en Angleterre, il devint lecteur en arabe dans la chaire fondée en 1636, par l'archevêque Laud. Ce prélat l'envoya l'année suivante à Constantinople, pour y acheter des manuscrits orientaux. A son retour, on lui donna la cure de Childrey. Quelque temps après il se lia d'amitié avec Gabriel Sionite, et avec le célèbre Grotius. Pocock fut nommé, en 1648, professeur en hébreu, et chanoine de l'église de Christ à Oxford, à la sollicitation du roi, qui pour lors était prisonnier dans l'île de Wight. Il fut privé de ses postes en 1650, parce qu'ils refusa de prêter le serment d'indépendance. Il se retira dans sa cure de Childrey, d'où il retourna à Oxford le printemps suivant. Il y fit les fonctions de lecteur en arabe dans le collége de Balliol, ne s'étant alors trouvé personne dans le collége capable de cette fonction. On lui rendit son canonicat en 1660, au rétablissement du roi Charles II. Il mourut à Oxford en 1691, à 87 ans. C'était un homme recommandable, non-seulement par ses lumières, mais aussi par l'intégrité de ses mœurs, par sa douceur, par sa modération et par toutes les qualités qui rendent la société aimable. On a de lui des Traductions latines : des *Annales d'Eutychius*, patriarche d'Alexandrie, Oxford, 1659, 2 vol. in-4; de l'*Histoire orientale* d'Aboulfaradj, Oxford, 1672, 2 vol. in-4; une *version* du syriaque, de la 3e épître de saint Pierre, de la 2e et de la 3e de saint Jean, et de celle de saint Jude, 1630, in-4; une *version* du livre intitulé : *Porta Mosis*, 1655, in-4; des *Commentaires* sur *Michée*, *Malachie*, *Osée* et *Joël*, en anglais, 3 vol. in-fol.; un recueil de *Lettres; Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1650, in-4, réimprimé dans la même ville en 1805, avec des additions; un grand nombre d'autres *ouvrages*, imprimés à Londres en 1740, en 2 vol. in-fol. On y trouve des recherches abondantes et des versions très-fidèles de plusieurs livres qui auraient été inconnus sans ses soins laborieux.

POCOCKE (Richard), né à Southampton en 1704, fit ses études à Oxford, et se fit recevoir docteur en théologie. Il voyagea ensuite dans le Levant en homme curieux et savant, depuis l'an 1737 jusqu'en 1742. A son retour dans sa patrie, il obtint plusieurs bénéfices, et fut successivement évêque d'Ossory, d'Elphin, et de Meath en Irlande, et mourut en 1765. On a de ce savant : une *Description de l'orient de l'Egypte depuis Alexandrie jusqu'aux sources du Nil*, etc., Londres, 1743-1748, 3 vol. in-fol., en anglais. Cet ouvrage est très-estimé, particulièrement des savants qui aiment à connaître la topographie de ce pays. Les inscriptions et les monuments antiques sont gravés avec la plus grande fidélité. Les cartes sont aussi gravées sur les dessins de l'auteur. Le troisième volume, en forme de petit *Atlas*, comprend des cartes très-détaillées de tout le cours du Nil, depuis sa source jusqu'à son embouchure. On a traduit une grande partie de cet ouvrage en français, Paris, 1772-73, 7 vol. in-12. *Description de l'Orient*, Londres, 1738, in-fol., en anglais : ouvrage orné de plus de 300 planches et cartes géographiques; *Carte de l'Egypte*, en quatre feuilles.

** POCZOBUT (Martin-Odlaniski), né le 20 octobre 1728, d'une ancienne famille noble de Lithuanie, entra chez les jésuites en 1745. Les rares dispositions qu'on lui trouva pour les hautes sciences déterminèrent ses supérieurs à les lui faire cultiver sous les plus habiles maîtres. Il se perfectionna dans les langues savantes en Bohême, de là il se rendit à Marseille auprès du célèbre P. Pézénas (*voy.* ce nom), directeur de l'observatoire de cette ville. A l'époque de l'expulsion des jésuites de France, il suivit à Avignon le P. Pézénas, qui rentra dans sa famille. Pour étendre de plus en plus les connaissances qu'il avait puisées à l'école d'un si grand maître, il voyagea successivement en France, en Allemagne, en Italie, et eut occasion de connaître et de cultiver tous les astronomes les plus renommés de son temps, entr'autres les PP. Hell, Riccati, Boscowich et Lalande. Attaché à l'université de Wilna, il y professa l'astronomie et la langue grecque avec le plus grand succès. Il remplissait en même temps les fonctions de directeur de la typographie et de l'observatoire. Le roi de Pologne Stanislas-Auguste, dont il était astronome, le fit chevalier de l'Aigle-Blanc, et fit frapper en son honneur une médaille d'argent. Ce souverain l'envoya en Angleterre et sollicita pour lui son admission dans la société royale de Londres. Cette illustre académie eut tant d'égard pour cette auguste recommandation et pour le mérite reconnu du P. Boczobut, que n'y ayant pas pour le moment de place vacante dans la classe des membres étrangers, elle lui offrit, par une exception sans exemple, de l'admettre en qualité de membre vignicol. Le P. Poczobut ne voulut rien au-delà des faveurs de son souverain ; il eut la modestie et la délicatesse de refuser et se contenta de la première vacance. Il enrichit d'un grand nombre d'excellents instruments l'observatoire de Wilna, dont il accrut la célébrité par ses soins et ses travaux. En 1769, il se rendit à Révei pour observer le fameux passage de Vénus sur le soleil. Précédemment il avait calculé avec la plus rigoureuse exactitude et d'après la nouvelle théorie une éclipse de lune, et déterminé avec précision les phases de cette planète et le moment où elles s'accomplissaient, non-seulement pour le méridien de Wilna, mais aussi pour ceux de Varsovie, de Cracovie et de Dantzich. Plus tard il publia des *Observations astronomiques*, faites à l'observatoire royal de Wilna en 1773. « Ces » observations sont en très-grand nombre, dit La» lande, on y trouve la nouvelle constellation du » *Taureau royal de Poniatowski*, adopté depuis par » l'académie des sciences. » (Bibliogr. astronom. pag. 555). Cette constellation fut formée par le P. Poczobut en l'honneur de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, son mécène. Après la suppression des jésuites, il retint auprès de lui le plus grand nombre qu'il put de ses confrères, et se consacra avec eux à soutenir, propager et étendre la culture des sciences dans sa patrie. L'université de Wilna se glorifie de l'avoir eu pour recteur pendant 18 ans, et on peut dire qu'il a été l'âme des travaux de ce corps illustre et l'agent principal de sa gloire. On a de lui : 1° Plusieurs *Dissertations astronomiques* imprimées. 2 Les *Recherches sur l'antiquité du Zodiaque de Denderah*, dédiées au pape Pie VII ; il y démontre que ce Zodiaque ne devance pas de 546 ans l'ère chrétienne, ôtant ainsi aux incrédules l'espoir qu'ils avaient conçu de s'en servir pour attaquer la chronologie de Moïse. 3° Un grand nombre de savantes observations encore inédites qui se conservent dans les archives de l'université. Après avoir continué ses utiles travaux jusqu'à l'âge le plus avancé, il désira terminer sa carrière, comme il l'avait commencée, dans le sein de la compagnie de Jésus, conservée en Russie par l'impératrice Catherine II, et protégée également par ses successeurs, Paul Ier et Alexandre Ier. Dans cette vue, après s'être soustrait à la tendresse et aux regrets de ses collaborateurs et admirateurs, et après avoir déposé comme gage de sa reconnaissance dans la chapelle du noviciat des jésuites de Dunabourg, les marques honorables de ses longs et illustres travaux, il y renouvela ses vœux de religion. Après 18 mois de séjour dans cet asile de recueillement, il termina plaisiblement dans l'exercice des vertus religieuses une vie très-active et vraiment chrétienne, le 8 février 1810, à 82 ans.

PODIEBRAD (Georges), roi de Bohême, né en 1420, fut nommé gouverneur de ce royaume pour le jeune roi Ladislas, fils d'Albert d'Autriche. Après la mort de ce prince, il se fit proclamer roi, en 1458. Il gagna une bataille contre les Moraviens, et se fit couronner l'an 1461 ; mais l'attachement qu'il avait à la secte des *Hussites* le fit excommunier par Paul II. Podiebrad se révolta ouvertement contre l'Eglise romaine, et persécuta les catholiques, qui prirent les armes, et appelèrent Matthias Corvin pour le mettre sur le trône. Podiebrad ne résista que faiblement, et mourut d'hydropisie le 22 mai de l'an 1471. *Voy.* MATTHIAS CORVIN et PAUL II.

PODIKOVE ou PODOKOVE (Jean), natif de Valachie, s'est fait une espèce de réputation, dans le XVIe siècle, par son esprit turbulent et ambitieux. Il assembla une troupe de gens de néant comme lui, entra à leur tête en Valachie, attaqua le prince Pierre, qui en était vaivode, allié de Battori, et le dépouilla de ses états. A la nouvelle de cette révolution, le roi de Pologne écrivit à Christophe son frère, prince de Transylvanie, de donner du secours au prince détrôné. Christophe passa en Valachie ; Podikove fut obligé de chercher un asile en Pologne, et il se rendit à Nicolas Seiniawski, gouverneur de Kaminieck, en 1579. De là il fut envoyé à Battori, roi de Pologne. Le grand-seigneur, Amurat, envoya un exprès pour demander qu'on le lui remît ou qu'on le fit mourir : on satisfit ce prince. Podikove eut la tête tranchée à Varsovie, en présence de l'envoyé du sultan, comme perturbateur du repos public. Sa force était si grande, que sans beaucoup d'effort il rompait en deux un fer de cheval.

PŒNA, déesse de la punition, était adorée en Afrique et en Italie. On la représentait boiteuse, suivant le crime avec lenteur, mais l'atteignant enfin ; emblème de la divine justice, qui, pour l'ordinaire, n'exerce sa vengeance qu'après avoir donné du temps au repentir, et laissé un libre essor

aux desseins du méchant. De là ces beaux vers d'Horace :

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede Pœna claudo.

POETUS. *Voy.* ARRIE.

POGGIANI (Jules), littérateur, né en 1522 à Suna, diocèse de Novarre, sur le lac Majeur, s'appliqua, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude, et fit les progrès les plus rapides dans la langue grecque. A son arrivée à Rome, où sa réputation l'avait précédé, il fut chargé de l'éducation du jeune Robert de Nobili, que le pape Jules III, son oncle, fit cardinal à treize ans, et qui mourut à dix-sept. Il fut ensuite attaché, comme secrétaire, à différents prélats, et enfin au cardinal Ch. Borromée, dont il mérita la confiance. Poggiani remplit les fonctions de secrétaire de la congrégation nommée par le souverain pontife pour expliquer la doctrine du concile de Trente. Il suivit le cardinal Borromée à Milan, et mourut en cette ville, le 5 novembre 1568, à 46 ans, au moment où le pape Pie V venait de le rappeler pour le mettre à la tête du secrétariat des brefs. Poggiani revit et corrigea le texte du *Catéchisme* appelé communément *ad Parochos*, rédigé par plusieurs savants théologiens du Concile de Trente (1). C'est à lui qu'on doit l'édition du *Bréviaire* publié sous le nom du pape Pie V, Rome, 1568, in-fol. Il a mis en latin les *Actes* du premier Concile de Milan. Outre la traduction, plus élégante que fidèle, du traité de saint Chrysostome, *De Virginitate*, Rome, P. Manuce, 1562, il a laissé celle d'une *Harangue* et de quatre *Lettres* d'Eschine, restées inédites. Le savant évêque d'Amélia, Graziani, avait rassemblé les lettres et les harangues de Poggiani. Cette collection, attendue avec impatience par tous les amateurs de la bonne latinité, a été enfin publiée par le P. Lagomarini (*Epistolæ et orationes olim à Gratiano collectæ*), Rome, 1756-62, 4 vol. in-4, avec un grand nombre de notes. (*Voy.* LAGOMARSINI, v, 87.) L'éditeur a fait précéder le premier volume, d'une lettre de Graziani au cardinal Commendon, qui contient des détails sur la vie de Poggiani. Parmi ses discours, tous remarquables par l'élégance et la pureté du style, on distingue l'*Oraison funèbre* du pape Marcel II, celle de François, duc de Guise, tué par Poltrot, devant Orléans ; et une *Harangue* prononcée par Poggiani, devant les cardinaux assemblés après la mort de Pie IV, pour l'élection de son successeur.

POGGIO-BRACCIOLINI (Jean-François), appelé communément *le Pogge*, naquit à Terra-Nuova, dans le territoire de Florence, en 1380. Il étudia dans cette ville la langue latine sous Jean de Ravenne, et la grecque sous Emmanuel Chrysoloras. Elevé par de tels maitres, il fit des progrès rapides, obtint la place d'écrivain apostolique et celle de secrétaire des papes, depuis Boniface IX jusqu'à Calixte III. Pendant la tenue du concile général de Constance, il suivit dans cette ville le pape Jean XXIII (dépossédé en 1415), et s'y appliqua à chercher des manuscrits anciens. Il eut le bonheur d'en déterrer un grand nombre. Le supplice de Jérôme de Prague remua naturellement l'âme d'un homme qui se sentait coupable de plus d'une erreur en matière de religion : il écrivit une lettre en faveur de cet hérétique. (*Voy.* les *Icones* de Théodore de Bèze.) De Constance il passa en Angleterre, et continua ses recherches. De retour à Rome, il remplit son emploi de secrétaire pendant quelque temps, et en sortit, après environ 40 ans de séjour, pour se rendre à Florence, où il s'était marié en 1533. Il obtint la place de secrétaire de la république, et fit bâtir auprès de Florence une maison de campagne, où il passa dans le repos le reste de ses jours, qu'il finit en 1459, à 79 ans. Le Pogge avait l'esprit satirique, et il aimait surtout à l'exercer contre ses ennemis. L'impiété de ses sentiments, la licence de ses mœurs, la malignité de ses censures, lui en firent beaucoup. « Le Pogge, disait Erasme, est un écrivain » si peu instruit, que quand même il ne serait pas » tout rempli d'obscénités, il ne mériterait pas » qu'on se donnât la peine de le lire ; mais il est » en même temps si obscène, que quand même il » serait le plus savant des hommes, les gens de bien » devraient toujours le regarder avec horreur. » Il avait eu trois fils d'une maitresse, dans le temps qu'il portait l'habit ecclésiastique ; mais ses mœurs furent plus réglées depuis son mariage. Outre que l'âge avait modéré le feu de ses passions, son épouse parvint par ses grâces et ses vertus à fixer son caractère. Ses principaux ouvrages sont : des *Oraisons funèbres*, prononcées au concile de Constance ; *Histoire de Florence* en latin, depuis l'an 1350 jusqu'à 1455, que Recanati a publiée pour la première fois in-4, en 1715, avec des notes et la vie de l'auteur. Il y en avait longtemps auparavant des versions italiennes : celle de son fils Jacques, à Venise, 1476, in-fol., n'est pas commune. Cet ouvrage manque de fidélité et d'exactitude. L'auteur cache tout ce qui peut faire tort à sa patrie. Un Traité *De Varietate fortunæ*, que l'abbé Oliva fit imprimer pour la première fois, in-4, à Paris, en 1723 ; deux livres d'*Epîtres* ; un de *Contes* obscènes, dont la première édition est sans date et sans indication de lieu, in-4. On la reconnait à une dédicace, *Glorioso et felici militi Raymundo*, etc. Celles du XVe siècle sont rares : on les trouve dans le *Laurentius Valla*, et dans *Petrarcha de salibus virorum illustrium*, sans date, in-4. Il y en a une vieille traduction française, 1549, in-4, 1605, in-12 ; et une autre plus élégante par M. Durand, Amsterdam, 1711, in-12. Les cinq premiers livres de Diodore de Sicile, traduits en latin, et d'autres ouvrages, Strasbourg, 1510, in-fol., et Bâle, 1538. Parmi les livres des anciens qu'il a découverts, on compte ceux de Quintilien, qu'il trouva dans une vieille tour du monastère de Saint-Gal ; cet ouvrage était connu depuis longtemps en France, comme l'a remarqué Petit-Radel, dans ses *Recherches sur les Bibliothèques* ; douze *Comédies* de Plaute, une partie de l'*Asconius Pedianus* ; les treize premiers livres de *Valérius Flaccus* ; *Ammien Marcellin* ; un fragment *De finibus et legibus* de Cicéron ; *Lucrèce*, *Manilius* ; *Silius Italicus*. Mais Jacques Lenfant a donné un *Poggiana*, Paris, 1819, in-8, par le comte

(1) On a, sans aucune preuve, attribué quelquefois à Paul Manuce, la belle latinité et la correction du style de ce catéchisme : il n'y eut aucune part.

Em. de Laubespin, qui y a joint des notes fort instructives, mauvaise compilation, pleine de sarcasmes contre les papes et les moines, contenant la vie de l'auteur, avec des bons mots, dont plusieurs, comme tous les *Ana*, sont inventés sur le génie connu de l'auteur, quoiqu'ils ne soient jamais sortis de sa bouche. Shepherd a publié en anglais la *Vie* de Pogge; elle a été traduite en français.

POGGIO (Jacques), fils du précédent, fut pendu en 1478, pour avoir trempé dans la conjuration des Pazzi. On a de lui : des *Traductions* italiennes de l'*Histoire de Florence*, de son père; de la *Vie de Cyrus*, de *Xénophon* et de quelques *Vies* d'empereurs romains, tirées de Spartien, Capitolin et Lampride; un *Commentaire* sur le *triomphe de la Renommée*, poëme de Pétrarque; la *Vie de Philippe Scholarius*, et quelques autres ouvrages.

POGGIO (Jean-François), chanoine de Florence et secrétaire de Léon X, mort en 1522, à 79 ans, était frère du précédent. On a de lui un *Traité du pouvoir du pape et de celui du concile.* Il y défend avec ardeur la puissance pontificale.—On cite encore trois fils du Pogge, *Jean-Baptiste*, docteur en droit, chanoine de Florence, et auteur des *Vies* de Nicolas Piccinini et du cardinal Capranica, écrites en italien; *Pierre-Paul*, qui mourut à Rome, à vingt-six ans, prieur de Sainte-Marie sur la Minerve; et *Philippe*, qui, après avoir été un an chanoine de Florence, quitta l'état ecclésiastique pour se marier.

POGGIO (Jean-Antoine), né en 1770 à Verceil, cultiva dans sa jeunesse la peinture à Rome, ainsi que la poésie. De retour en Piémont, il fut fait chef de division à la préfecture de la Sesia. Pendant l'occupation française en 1807, il revint dans sa ville natale, partagea dès lors son temps entre les lettres et les arts, et mourut le 14 janvier 1838. Outre son recueil de poésies, on a de lui des traductions en vers du dythirambe de Delille sur *L'immortalité de l'âme*, Verceil, 1812, in-8, et de son poëme de l'*Imagination*, 1817, in-8. Comme artiste, on cite de lui : un tableau de *Sainte-Ursule*, et des dessins à la plume, entr'autres la *Résurrection de Lazare*, et une *Descente de croix*. (Voy. la *Storia della letteratura Vercellese*, de Gregory.)

* POHL (Jean-Emmanuel), botaniste distingué, né à Vienne en 1784, avait déjà publié son *Tentamen floræ Bohemiæ*, lorsqu'en 1817 il suivit au Brésil l'archiduchesse d'Autriche fiancée à don Pedro voy. ce nom). Pendant 5 ans, il parcourut ce vaste empire, et recueillit une collection de plantes, remarquable par l'abondance et la beauté des échantillons. De retour à Vienne, il fut nommé conservateur du musée brésilien, l'un des établissements les plus curieux de cette capitale, et en 1827, fit paraître le 1er vol. des *Plantarum Brasiliæ icones et descriptiones, etc.* En 1832, il avait paru 8 fascicules de ce bel ouvrage qui se continue. L'auteur mourut à Vienne le 22 mai 1834. Il laissait inachevée la publication de son *voyage au Brésil*, 2 vol. gr. in-4, fig. dont le 1er avait paru en 1832, le second n'a été publié qu'en 1837.

* POIDEBARD (Jean-Baptiste), mécanicien, né en 1762 à Saint-Étienne, fit ses premières études à Lyon, prit ses grades à Valence, et devint à 18 ans, professeur de mathématiques au séminaire de Saint-Irénée. Au commencement de la révolution, nommé curé de Myons en Dauphiné, il se lia d'une étroite amitié avec Imbert-Colomès (*voy.* ce nom), que la proscription ne tarda pas d'atteindre et l'accompagna en Russie. C'est là qu'en qualité d'ingénieur-mécanicien au service du czar il exécuta différents travaux qui lui acquirent une grande réputation de savoir et d'habileté. Il inventa ou perfectionna plusieurs procédés et plusieurs machines. Il imagina un nouveau moyen de faire remonter le Volga aux barques les plus chargées, trouva un excellent ciment, dont on se servit pour la construction des bâtiments de l'université, et ne rendit pas moins de services aux particuliers qu'au gouvernement par ses conseils et ses inventions. Cependant, Poidebard mourut dans un état voisin de la misère, à Saint-Pétersbourg, le 25 février 1824, laissant dans le dénûment les enfants d'un compatriote qu'il avait adoptés. Les consolations de la religion qu'il avait aimée et pratiquée toute sa vie et qu'il appela plus spécialement à son secours à l'approche de la mort, furent seules capables d'apporter quelque adoucissement à l'amertume de ses regrets. M. Breghot du Luth lui a consacré une *notice* intéressante dans les *Archives du Rhône*, tome IV, 291-98.

POIDRAS, nom d'un imposteur anglais du temps d'Edouard II, roi d'Angleterre en 1314. Il était fils d'un tanneur d'Excester, et chercha à enlever la couronne à ce prince. Il soutenait qu'il avait été changé par sa nourrice. Un projet si extraordinaire et si mal conçu ne fit que conduire l'imposteur au gibet, au lieu de lui procurer le trône où il avait voulu monter.

POILLY (François), graveur, né à Abbeville en 1622, mort à Paris en 1693, eut pour maître Pierre Daret. Il perfectionna ses talents par un long séjour à Rome. De retour à Paris, il donna au public plusieurs planches de dévotion, d'histoire et de portraits de diverses grandeurs. Louis XIV le fit son graveur ordinaire par un brevet du 31 décembre 1664, « en considération, dit ce monarque, » de son expérience et des beaux ouvrages qu'il a » mis au jour, tant en Italie où il a séjourné, qu'à » Paris. » Poilly était aussi bon dessinateur que graveur habile. Tous ses ouvrages sont au burin pur, à la réserve d'un portrait de Baronius, qu'il fit à l'eau-forte, pour être mis à la tête des *Œuvres* de ce savant cardinal. Il ne profana jamais son talent par aucun sujet libre. On a le catalogue de son *OEuvre* par R. Hecquet, Paris, 1752, in-12, rare. —Son frère, Nicolas POILLY, mort en 1696, âgé de 70 ans, s'est fait aussi un nom dans la gravure; le portrait a été sa principale occupation.

* POINSIGNON (dom Etienne), bénédictin de Saint-Vannes, né en 1703, à Dun, dans le duché de Bar, prononça ses vœux en 1722, à l'abbaye de Beaulieu, diocèse de Verdun, et partagea sa vie entre l'étude et la direction des paroisses desservies par sa congrégation. Il mourut à l'abbaye de Moiremont, diocèse de Châlons-sur-Marne, le 27 décembre 1782. On a de ce religieux : *Le Pasteur instruit de ses obligations*, ou l'*Institution des curés*, Paris, 1765, 3 vol. in-12.

POINSINET de Sivry (Louis), littérateur estimable, né en 1733 à Versailles, au sortir du collége publia des poésies (les *Egleides*) maintenant oubliées, mais dont le succès n'en décida pas moins sa vocation. Nourri de la lecture des anciens et particulièrement des grecs, il traduisit ensuite *Anacréon* et les autres petits poètes grecs; et quoique sa version laissât beaucoup à désirer, le public lui sut gré de cette tantative (*Voy.* Saint-Victor). Il n'avait que 24 ans, lorsqu'il fit représenter *Briseis*, tragédie dans laquelle il avait eu l'art de réunir les plus belles situations de l'*Iliade*, et qui est restée au *Répertoire*; il fut moins heureux dans sa tragédie d'*Ajax*, où l'on distingue cependant une scène vraiment belle, celle de la dispute des armes d'Achille. On retrouve quelques lueurs de son premier talent dans son *Caton d'Utique*, qu'il fit imprimer en 1789, mais qui n'a point été représenté. Quoiqu'il eut alors près de soixante ans, l'auteur de *Caton* partageait le délire de la révolution avec toute la fougue d'un jeune homme. Il n'y figura point cependant, et mourut oublié à Paris, en 1804. Si Poinsinet, au lieu de gaspiller son talent, car il en avait beaucoup, se fût borné au genre dramatique et qu'il eut plus soigné ses ouvrages, on ne peut douter qu'il ne se fût fait une réputation durable; mais soit qu'il ait été entraîné par le désir de montrer une grande variété de connaissances, soit qu'il ait été forcé par sa position de fortune de se mettre aux gages des libraires, pendant les trente ans qui s'écoulèrent entre la représentation de *Briséis* et la publication de *Caton*, il prit part à différentes entreprises littéraires et fit paraître un assez grand grand nombre d'ouvrages, dont on ne citera que ceux qui peuvent lui faire quelque honneur et qui seraient consultés encore avec fruit. *Théâtre et œuvres diverses*, 1764, in-12. Ce petit volume contient, dit un critique, les meilleurs ouvrages de Poinsinet et les seules qui doivent sauver son auteur de l'oubli; *Origine des premières sociétés des peuples, des sciences, des arts, et des idiomes anciens et modernes,* 1769, in-8. L'auteur se propose de prouver, que les sociétés doivent leur origine à la connaissance des divers usages du feu; et comme, selon lui, l'ancienne Celtique est la première contrée où l'usage du feu ait été connu, il en conclut qu'elle a été la première habitée, et que les Celtes Uriens, en se multipliant, ont envoyé des colonies dans tout le reste de la terre. Ce système que Poinsinet appuie d'un grand appareil d'érudition, n'en est pas plus solide. Toutes les fois que nos philosophes ont voulu s'écarter du récit de Moïse (*voy.* ce nom, v, 138), pour expliquer la Création ou l'établissement de la société humaine sur la terre, ils n'ont donné que de vaines hypothèses ou des rêves indignes d'occuper un homme sérieux. *Nouvelles recherches sur la science des médailles*, 1778, in-4. L'auteur y fait preuve d'érudition et d'une saine critique. Il a donné des traductions : *du fragment* du 91ᵉ livre de Tite-Live, tiré d'un manuscrit du Vatican, Paris, 1773, in-8; du *théâtre* d'Aristophane (*voy.* ce nom), surpassée par celle de l'abbé Brotier, le neveu du célèbre éditeur de *Tacite*, qui, l'on doit en convenir, a beaucoup profité du travail de son devancier; et enfin de *Histoire naturelle de Pline*, accompagnée de notes, 1771-1782, 12 vol. in-4. Quoiqu'il eût à son tour beaucoup profité des travaux de la Nauze, de Jault et de Querlon, sa traduction ne répondit pas à l'attente des savants (*Voy.* Pline). On lui doit encore une édition d'*Horace*, avec un Commentaire français, Paris, 1778, 2 vol. in-8. Il a laissé manuscrits une trad. complète de *Plaute* et la trad. en vers des quatre premiers chants de l'*Iliade*. Poinsinet a réclamé le *Commentaire sur Racine*, publié par Luneau de Boisjermain (*voy.* ce nom).

POINSINET (Antoine-Alexandre-Henri), cousin du précédent, né à Fontainebleau, en 1735, d'une famille attachée au service de la maison d'Orléans, aurait pu prendre l'emploi de son père; mais le démon de la métromanie le domina de bonne heure. Depuis 1753, qu'il publia une mauvaise parodie de l'opéra de *Tithon et l'Aurore*, il n'a cessé de travailler pour le théâtre. Il avait parcouru l'Italie en 1760; et voulant voir l'Espagne, il partit en 1769, comptant travailler dans ce royaume à la propagation de la musique italienne et des ariettes françaises; mais il se noya dans le Guadalquivir. La crédulité, qui dérivait un peu de son extrême vanité, le fit tomber plus d'une fois dans des piéges ridicules, que des plaisants lui tendirent. On lui annonça un jour qu'il devait être reçu membre de l'académie de Pétersbourg, pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice, mais qu'il fallait préalablement apprendre le russe, parce qu'il pourrait fort bien être mandé à la cour : il crut étudier le russe, et se trouva au bout de six mois qu'il avait appris le bas breton. Une autre fois on lui fit accroire qu'il avait tué un homme en duel, quoique à peine il eût tiré son épée pour se battre, et qu'il avait été condamné à être pendu. On lui fit lire sa sentence imprimée; un faux crieur la hurlait sous sa fenêtre; et Poinsinet de se couper les cheveux, de se déguiser en abbé, de pleurer à chaudes larmes, de se cacher; puis le roi lui donna sa grâce, comme à un grand poète, cher à la nation.

* POINTE (Noël), Conventionnel, était armurier à St.-Etienne. Député par le département de Rhône et Loire à la Convention, il y vota la mort du roi et contre l'appel au peuple. Son *opinion* a été imprimée. Envoyé dans les départements de la Nièvre et du Cher, il y favorisa le parti démagogique. Après le 9 thermidor, rentré dans la Convention, il demanda l'exécution littérale de l'horrible loi des suspects. Il fut dénoncé plus tard par les autorités de la Nièvre, à raison de la mission qu'il avait remplie dans ce département, et l'affaire fut renvoyée au comité de législation, chargé de faire un rapport sur sa conduite; mais le 13 vendémiaire mit fin à toutes ces enquêtes. N'ayant pas été appelé aux Conseils, il fut nommé par le Directoire un de ses commissaires dans un département. Sous l'empire, il ne remplit aucune fonction publique. N'ayant pas signé l'acte additionnel, il ne fut point exilé en 1815. Ce démagogue est mort le 10 avril 1825 à Sainte-Foi, près de Lyon, persévérant dans les sentiments politiques qu'il avait autrefois professés. Il a fait imprimer *les Crimes des sociétés populaires*, *précédés de leur*

origine, Montpellier, 1795, in-8. Ce titre cache une apologie complète des clubs et des *services* qu'ils ont rendus. Aussi cette brochure fut-elle réimprimée dans un grand nombre de départements.

* POINTIS (Jean-Bernard DESJEANS, baron de), chef d'escadre et commissaire-général de l'artillerie de la marine, sous les ordres de Duquesne, né en 1635, se signala d'abord dans les campagnes qui eurent lieu contre les régences du nord de l'Afrique, de 1681 à 1686. Il commandait en 1690 un vaisseau de ligne, lorsque l'amiral Tourville fit éprouver, entre l'île de Whigt et le cap Fréhel, un échec aux flottes combinées d'Angleterre et de Hollande. En 1696, il fut chargé de l'expédition contre Carthagène, dans la mer des Antilles. Les frais d'armement furent faits par une compagnie de capitalistes, à la condition d'avoir part aux profits. Parti de Brest le 9 janvier 1697, il mouilla devant Carthagène le 12 avril, et s'empara successivement des forts qui défendaient les approches de la place, qui capitula le 2 mai. Au retour, l'escadre française fut rencontrée par une flotte anglaise forte de 29 voiles: Pointis qui n'avait que sept vaisseaux et trois frégates, dont plus de la moitié des équipages était malade, réussit par une manœuvre habile et à la faveur d'un brouillard à échapper aux Anglais. Ses vaisseaux s'étant dispersés, il crut prudent de ne point chercher à les rallier, combattit chemin faisant six vaisseaux ennemis et arriva à Brest le 29 juin 1697. En 1705 il fut envoyé, malgré lui, pour assiéger Gibraltar, et ne fut pas heureux dans cette nouvelle entreprise, malgré la bravoure et l'intelligence qu'il y déploya. Epuisé par de longues fatigues, il se retira du service et mourut à Champigni, près de Paris, le 24 avril 1707. Il a donné la *Relation de l'expédition de Carthagène faite par les Français en* 1697, Amsterdam, 1698, in-12, avec une *carte* et un *plan* : elle est écrite avec simplicité, et offre des détails curieux.

POIRÉE (Gilbert de la). *Voy*. PORRÉE.

POIRET (Pierre), écrivain mystique, né à Metz, en 1646, d'un protestant qui exerçait le métier de fourbisseur, fut mis dans sa jeunesse chez un sculpteur; mais il le quitta pour s'appliquer au latin, au grec, à l'hébreu, à la philosophie et à la théologie. Il se rendit en 1668 à Heidelberg, où il fut fait ministre; et en 1674 à Anweil, où il obtint la même place. Pendant son séjour dans cette ville, les ouvrages des mystiques, et surtout ceux de la Bourignon, échauffèrent tellement son cerveau, qu'il résolut de vivre et d'écrire comme eux. Il admirait principalement cette dévote exotique, et n'en parlait qu'avec enthousiasme. Poiret se retira à Rhinsburg, près de Leyde en Hollande, où il mourut en 1719, âgé de 73 ans. Pour mieux penser aux choses spirituelles, il s'était entièrement séparé du monde. La solitude ne fit qu'exalter son imagination, au lieu de la calmer. On a de ce ministre plusieurs ouvrages pleins d'enthousiasme, et où il n'est pas toujours possible de comprendre quelque chose. Comme il parait qu'en fait de spiritualité, la vraie foi est la première lumière, la source et le fondement de toutes les autres, il est naturel de croire que n'ayant pas celle-là, Poiret n'aura pas été extraordinairement favorisé des autres, quelque semblable que soit quelquefois son langage à celui des mystiques catholiques. Ses principaux ouvrages sont : *Cogitationes rationales de Deo, anima et malo*; l'*Economie divine*, 1687, en 7 vol. in-8; *La paix des bonnes âmes*, 1687, in-12; *Les principes solides de la religion chrétienne*, etc., in-12; *La théologie du cœur*, 2 vol. in-12; une *Edition des Œuvres* de la Bourignon, en 21 vol. in-8, avec une *Vie* de cette fille singulière, regardée ordinairement comme une fanatique, quoique quelques-uns attribuent les défauts de ses écrits plutôt à l'incapacité de s'exprimer avec l'exactitude théologique, qu'à la perversion de l'esprit: sa conduite et plusieurs de ses maximes, ses liaisons surtout, ne viennent pas à l'appui de cette explication favorable, qui a plutôt lieu pour madame Guyon, dont Poiret a inséré plusieurs traités dans ce recueil, ainsi que d'autres ouvrages du même genre. (*Voy*. BOURIGNON et GUYON.) Poiret ne se contenta pas d'étudier les mystiques, il écrivit sur la physique, et osa attaquer Descartes, dans son Traité *De eruditione triplici*, 2 vol. in-4, imprimé à Amsterdam, 1707.

** POIREY (François), célèbre écrivain ascétique, né à Vesoul en 1584, embrassa la règle de saint Ignace, à l'âge de dix-sept ans, et fut destiné par ses supérieurs à la carrière de l'enseignement. Après avoir professé les humanités, la rhétorique, la philosophie, la théologie et l'écriture sainte, il fut mis à la tête de la maison professe de Nancy, nommé recteur du collége de Lyon, et enfin de Dôle, où il mourut, le 25 novembre 1637. C'était un homme pieux et instruit. On a de lui : *Ignis holocausti, sive affectus ex divinis litteris quibus animus sacerdotis ad piè celebrandum disponitur*, Pont-à-Mousson, 1629, in-16; réimprimé à Cologne, à Lyon, etc. *Le moyen de se disposer à la mort*, in-16; *Le bon Pasteur*, in-12; *La triple couronne de la Vierge Marie*, Paris, 1630, in-4, réimprimé en 1633, même format, et en 1643, in-fol. Cet ouvrage eut beaucoup de succès : la mère Jacqueline Bouette de Blemur, religieuse du saint-sacrement, d'après le conseil de quelques personnes pieuses, en retoucha le style, qui avait vieilli, et le reproduisit avec des changements et des additions qui en font pour ainsi dire un ouvrage nouveau, sous ce titre : *Les grandeurs de la Mère de Dieu*, 1681, 2 vol. in-4. Les RR. PP. bénédictins de Solesmes ont à leur tour refondu ces deux ouvrages, et les ont réimprimés sous le premier titre : *La triple couronne de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu, tissue de ses principales grandeurs d'excellence, de pouvoir et de bonté, et enrichie de diverses inventions pour l'aimer, l'honorer et la servir*, au Mans, 1848-49, 3 vol. in-8. La préface de cette édition est signée du savant abbé de Solesmes, D. Prosp. Guéranger. On doit encore au P. Poirey : *La science des saints*, Paris, 1638, in-4. Il avait laissé en manuscrit un *Recueil de méditations*, que ses confrères publièrent à Tournon, 1641, in-4.

* POIRIER (dom Germain), savant bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Paris en 1724, avait terminé ses études à 14 ans : il n'en avait pas

encore 15, lorsqu'il entra au monastère de Saint-Faron de Meaux, où il fit profession le 10 mars 1740. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie dans différentes maisons de son ordre, il devint secrétaire du visiteur de la province de France. Cette place, loin de le détourner des recherches d'érudition, lui fournit au contraire l'occasion de s'y livrer. Il était d'usage que de ce poste on passât aux supériorités des monastères; mais il préféra la poussière des chartriers, qui lui offraient plus de moyens de s'instruire, et obtint la garde des archives de St.-Denys qu'il mit dans un meilleur ordre. Son heureuse mémoire se chargea d'une si grande quantité, et d'une telle variété de connaissances que, pour donner de l'activité à la grande entreprise du *Recueil des historiens de France*, qui languissait depuis la mort de dom Bouquet (*voy.* ce nom), on l'y associa en 1762. En effet, dès qu'il y eut mis la main, le travail prit une marche plus prompte. Le 11ᵉ vol. parut en 1767, avec de savantes *Notes*, *des Suppléments*, d'intéressantes *Observations* et une excellente *Préface*. Un événement inattendu interrompit cette coopération. En 1765 dom Poirier quitta sa congrégation par suite des troubles dont elle était agitée, et s'attacha à la province d'Alsace : il s'en repentit; et, quoiqu'il eût obtenu des bulles d'abbé *in partibus*, dix ans après sa sortie, il sollicita sa rentrée à Saint-Germain-des-Prés en qualité de garde des archives. Membre d'une commission établie par M. le garde-des-sceaux, pour préparer une collection générale des diplômes et chartes du royaume, il fut nommé par le roi associé libre à l'académie des inscriptions. La révolution vint l'arracher à sa retraite. Après l'incendie de la bibliothèque de St-Germain en 1794, il veilla seul à la garde des manuscrits que les flammes avaient épargnés. Il fut deux ans après attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, et en 1800, à la réorganisation de l'institut, fit partie de la classe d'histoire. Ces deux places lui rendirent quelque aisance; mais il n'en vécut pas moins pauvrement. Ses dépenses personnelles ne s'élevaient jamais au-dessus de quatre ou cinq cents francs; le reste de son revenu appartenait à l'indigence et à l'amitié, et particulièrement aux anciens religieux de son ordre. Sa simplicité extérieure annonçait celle de son âme ; sa sobriété et sa tempérance n'étaient pas moins remarquables. Sa mort fut imprévue; elle arriva le 2 février 1803, dans la 79ᵉ année de son âge. Outre le 11ᵉ vol. du *Recueil des historiens de France*, avec dom Précieux et dom Housseau, 1767, il a contribué à l'édition de l'*Art de vérifier les dates*, 3 vol. in-fol., 1783-87 (*voy.* D. Clemencet, II, 648). Il eut la plus grande part au travail fait vers 1780, sous la direction du garde-des-sceaux, pour préparer une *Collection générale des diplômes et chartes du royaume*, à l'instar de celle de Rymer pour l'Angleterre. (*Voy.* Brequigny et la Porte du Theil. Il lut à l'académie plusieurs *Mémoires* relatifs à l'*histoire de France*, entr'autres un *Examen historique et critique de l'histoire de Charles VI*, par l'*Anonyme de Saint-Denys*, plein de recherches. Enfin il a publié avec Vicq-d'Azir, *Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*, Paris, an 2 (1794), in-4. Dacier a donné une *Notice historique sur D. Poirier*, dans le *Recueil de l'acad. des inscriptions*, 2ᵉ série, t. 1ᵉʳ.

POIS (Antoine le), médecin de Charles III, duc de Lorraine, très-versé dans la connaissance de l'antiquité, né en 1525, mort l'an 1578 à Nancy sa patrie, est auteur d'un ouvrage curieux et recherché, intitulé : *Discours sur les médailles et gravures antiques*, Paris, 1579, in-4. Il s'attache, en particulier, à la description des monuments de la Lorraine et des contrées voisines.

POIS (Nicolas le), né à Nancy en 1527, mort en 1587, succéda à son frère dans l'emploi de premier médecin du duc Charles. On a de lui un ouvrage très-savant et plein de recherches : *De cognoscendis et curandis morbis libri tres, ex clarissimorum medicorum, tum veterum, tum recentiorum, monumentis collecti*, Francfort, 1580, in-fol. Le celèbre Boërhaave, bon juge en cette matière, l'a cru digne de revoir le jour, et en a donné une nouvelle édition ornée d'une préface, Leyde, 1736, 2 vol. in-4 ; il a été réimprimé depuis à Leipsig, 1766, 2 vol. in-8.

POIS (Charles le), *Carolus Piso*, fils du précédent, né à Nancy en 1563, fut médecin des ducs de Lorraine Charles III et Henri II. Il engagea le duc Henri à établir une faculté de médecine à Pont-à-Mousson, et en fut le premier professeur et doyen. A l'étude de la médecine, il avait joint celle des langues savantes. Tous ses soins furent de simplifier l'étude de la médecine et de la dépouiller de la vaine subtilité des Arabes. A tant de connaissances il joignit une grande pureté de mœurs, et beaucoup de charité pour les pauvres. Il quitta Pont-à-Mousson en 1633, pour aller soulager ses concitoyens de Nancy, affligés de la peste, et fut la victime d'une résolution si chrétienne. On a de lui : *Selectiorum observationum et consiliorum de prætervisis hactenùs morbis, affectibusque præter naturam, ab aquâ seu seroso colluvie et diluvie ortis, liber singularis*, Pont-à Mousson, 1618, in-4. Boërhaave, qui estimait autant les talents du fils que ceux du père, en a donné une bonne édition qu'il a ornée d'une préface, Leyde, 1733, in-4, et reproduite, Amsterdam, 1768, in-4. *Physicum cometæ speculum*, 1619 ; *Eloge du duc Charles III*, en latin.

POISSON (Nicolas-Joseph), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1637, entra dans cette congrégation en 1660. Il voyagea en Italie, et y fit admirer son esprit et son érudition. De retour à Paris, sa patrie, il fut fait supérieur de la maison de Vendôme. Il joignit les mathématiques à la littérature. Il avait beaucoup étudié les ouvrages de Descartes, son ami ; et la reine Christine voulut l'engager à écrire la vie de ce philosophe ; mais il s'en excusa. Ce savant mourut à Lyon en 1710, dans un âge avancé. On a de lui : une *Somme des conciles*, imprimée à Lyon en 1706, en 2 vol. in-fol. sous ce titre : *Delectus auctorum Ecclesiæ universalis, seu nova conciliorum*, etc. : près de la moitié du second volume est remplie de notes sur les conciles; des *Remarques* estimées sur le *Discours de la méthode*, sur

la *mécanique* et sur la *musique* de Descartes, une *Relation de son voyage d'Italie*, dans laquelle il parle des savants italiens de son temps; un *Traité des bénéfices*; un autre sur les *Usages et les cérémonies de l'Eglise*. Ces trois derniers ouvrages sont manuscrits.

POISSON (Raimond), né à Paris en 1628, était fils d'un habile mathématicien, et eut pour protecteur le duc de Créqui. Son penchant pour le théâtre lui fit quitter ce seigneur. Poisson devint comédien du roi. Ses *comédies* sont fort médiocres. Il est mort à Paris en 1690. On a imprimé ses *Comédies*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1743, 2 vol. in-12. — Son petit-fils, Philippe Poisson, mort à Paris en 1743, est aussi auteur de dix *Comédies*, recueillies en 2 vol. in-12, et dont les meilleures sont le *Procureur arbitre*, l'*Impromptu de campagne*, le *Réveil d'Epiménide*. Les deux premières restées au théâtre font partie du *Répertoire* de Petitot qui les a fait précéder d'une *Notice* sur l'auteur.

POISSON (Pierre), cordelier, né à Saint-Lô en Normandie, définiteur général de l'ordre de Saint-François, puis provincial et premier père de la grande province de France, se distingua par ses talents pour la prédication. Il se faisait surtout admirer par sa profonde connaissance de l'Ecriture et par son éloquence. Il prêcha l'avent à la cour en 1710. Nous avons de lui deux *Oraisons funèbres*, l'une *de monseigneur le dauphin*, et l'autre *du duc de Boufflers*; la première imprimée en 1711, la seconde en 1721, et toutes deux remplies de traits frappants. On a encore de lui un *Panégyrique de saint François d'Assise*, 1733, in-4. Aux talents de la chaire il alliait une connaissance peu commune du droit canon, et joua pendant quelque temps un rôle dans son ordre. Il mourut à Tanlay, en 1740.

** POISSON (Simon-Denis), savant géomètre, né en 1781 à Pithiviers, après deux années d'études à l'école centrale de Fontainebleau, sous un maître qui devina le génie de son élève pour les mathématiques, fut admis le premier et hors de rang à l'école polytechnique. C'était en 1798; il n'avait que 17 ans, et bientôt il étonna les professeurs par des travaux d'analyse qui attirèrent sur lui l'attention de Laplace (*voy.* ce nom). A la fin de ses cours, il fut dispensé des examens, tant on était sûr de sa capacité, et chargé de remplacer Fourier (*voy.* ce nom), alors en Egypte, comme répétiteur-adjoint. L'année suivante, il présenta un *Mémoire* à l'institut, qui fut jugé digne d'être imprimé dans le *Recueil des savants étrangers*. Nommé titulaire à l'école polytechnique, un peu plus tard il suppléa M. Biot au collége de France, et continua de se distinguer chaque année par d'importants travaux qui le signalèrent comme un des premiers mathématiciens de l'Europe. A la création de l'école normale, en 1811, il y fut nommé professeur de mécanique. L'année suivante, il remplaça Malus à l'académie des sciences. En 1816, il fut nommé professeur à la faculté de Paris, puis successivement examinateur des aspirants aux écoles spéciales, membre du conseil royal de l'instruction publique, du bureau des longitudes, etc. Après la révolution de 1830, quoiqu'il n'eût aucune sympathie pour le nouveau gouvernement à la durée duquel il ne croyait pas, il se laissa nommer pair de France, titre qui n'ajouta rien à sa véritable illustration qu'il devait à ses travaux; car on peut dire que Poisson fut plus que personne le fils de ses œuvres. Ce savant mourut à Sceaux, le 25 avril 1840. Outre une foule de *Mémoires* intéressants imprimés dans les journaux scientifiques et dans le *Recueil de l'académie*, on a de lui : *Traité de mécanique*, 1811, 2e édit., augmentée, 1832, 2 vol. in-8. Cet ouvrage est resté la base classique de l'enseignement de la mécanique-mathématique; et ce peu de mots suffisent pour son éloge. Parmi ses autres travaux on distingue surtout : *Nouvelle Théorie de l'action capillaire*, 1831, in-4; *Théorie mathématique de la chaleur*, 1835, in-4. Poisson a eu pour successeur à l'académie des sciences M. Duhamel; M. Arago y a fait son *Eloge*.

POISSON. *Voy.* BOURVALAIS *et* POMPADOUR.

POISSON. *Voy.* LACHABEAUSSIÈRE.

* POISSONNIER (Pierre-Isaac), médecin, né à Dijon en 1720, fut reçu docteur à la faculté de Paris en 1746 : l'une de ses thèses, dans laquelle il soutient que l'usage du cidre est plus salutaire que celui du vin aux personnes maigres, le fit connaître tout d'abord, et il ne tarda pas d'avoir la vogue. Trois ans après il fut professeur de chimie au collége de Franre. Plus tard Helvétius (*voy.* ce nom), inspecteur général des hopitaux militaires, le choisit pour suppléant. En 1757 nommé premier médecin de l'armée d'Allemagne, il fut l'année suivante envoyé à la cour de Russie pour soigner la santé de l'impératrice Elizabeth qui fit tout ce qu'elle put pour l'attacher à sa personne. Il revint en France comblé de présents et reçut le titre honorifique de conseiller d'état; on créa ensuite pour lui la place d'inspecteur-général des hopitaux de la marine et des colonies; et il reçut une pension de 12,000 liv., pour avoir trouvé les moyens de dessaler l'eau de la mer. Poissonnier ne fut pas du nombre des ingrats qui oublièrent les bienfaits de la cour. Pendant la terreur il fut enfermé dans la prison de Saint-Lazare, d'où il ne sortit qu'après la chute de Robespierre. Il mourut le 15 septembre 1798, âgé de 79 ans. Il était membre de l'acad. des sciences. Il a terminé le *Cours de chirurgie*, de Col de Villars, en y ajoutant un 5e vol. qui contient les *Traités* des fractures et des luxations, 1742, in-8, et un 6e vol. formé d'un *Dictionnaire* des termes de médecine et de chirurgie. On lui doit en outre : *Instruction sur les moyens de conserver la santé des troupes pendant les quartiers d'hiver*, Halberstad, 1757; *Essai sur les moyens de dessaler l'eau de mer*, 1765. Cette expérience réussit complétement. Berthollet a trouvé une méthode plus simple et moins dispendieuse (*voy.* BERTHOLLET.) *Abrégé d'anatomie*, *à l'usage des élèves des écoles de la marine*, 1783, 2 vol. in-12. Sue a prononcé l'*Eloge de Poissonnier* à la société de médecine, et Lalande a publié une *Notice* sur ce médecin dans le *Magasin encyclopédique*, 1798, tome 4, page 456.

** POISSONNIER-DESPÉRIERRES, frère du précédent, médecin du roi, chevalier de Saint-Michel.

en 1769, nommé membre de l'académie de médecine à sa création en 1776, en était président en 1791. On a de lui deux ouvrages estimés : *Traité des maladies des gens de mer*, et *Traité des fièvres de l'île de St.-Domingue*, 1780, 2 vol. in-8.

POITEVIN (Hervé le), prêtre de la congrégation des eudistes, naquit à Vologne en 1665. M. l'évêque de Senlis lui confia la direction de son séminaire, et le nomma à un canonicat de sa cathédrale. Il s'est fait connaitre par les ouvrages suivants : *Comédie chrétienne*; *Catéchisme*; *Méthodes*; *Instructions*; livres qui tous respirent la piété et sont propres à l'inspirer. Ce vertueux ecclésiastique mourut à Senlis, le 7 novembre 1750, et y a laissé des souvenirs honorables.

** POITIER (Pierre-Louis), né en 1745 au Hâvre, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit remarquer par sa haute piété. Dès qu'il fut prêtre, nommé supérieur du séminaire de Rouen, il apporta les plus grands soins aux affaires du diocèse, rien ne se décidait qu'il ne fût consulté. Ayant d'abord approuvé les innovations de la révolution, il prêta le serment; mais il ne tarda pas à se rétracter, et se retira au séminaire de St.-Firmin, à Paris, où il fut massacré le 3 septembre 1792. On a de lui : *Avis aux vierges chrétiennes*, in-8; *Avis aux fidèles*, in-8; ce dernier ouvrage a eu trois éditions.

POITIERS (Diane de), duchesse de Valentinois, née en 1500, était fille de Jean de Poitiers, comte de Saint-Vallier. Elle fut d'abord fille d'honneur de la reine Claude, et se servit de son crédit utilement pour sa famille. Son père, convaincu d'avoir favorisé la fuite du connétable de Bourbon, fut condamné à avoir la tête tranchée. L'arrêt allait être exécuté, lorsque sa fille alla se jeter aux genoux de François Ier, et obtint par ses larmes, et surtout par ses attraits, la grâce du coupable. La peur fit sur l'esprit de Saint-Vallier une telle révolution, qu'en une nuit les cheveux lui blanchirent. Il tomba même dans une fièvre si violente, qu'il ne put jamais guérir, même après que le roi lui eut accordé son pardon. C'est de là qu'est venu le proverbe de la *fièvre de Saint-Vallier*. Diane sa fille fut mariée, en 1514, à Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, à qui elle donna deux filles, l'une mariée au duc de Bouillon, l'autre au duc d'Aumale. Elle avait au moins 40 ans, lorsque le roi Henri II, qui n'en avait que 18, en devint éperdument amoureux; et quoique âgée de près de 60 à la mort de ce prince, elle avait toujours conservé le même empire sur son cœur. Après la mort du roi, elle se retira, en 1559, dans sa belle maison d'Anet, où elle mourut en 1566, à 66 ans. Elle est, à ce que l'on croit, la seule maitresse pour qui l'on ait frappé des médailles. On en voit encore une aujourd'hui, où elle est représentée foulant aux pieds l'Amour, avec ces mots : « J'ai vaincu le vainqueur de tous, » *Omnium victorem vici*. Les calvinistes, qui ne l'aimaient pas, lui ont reproché de s'être enrichie aux dépens du peuple. Brantôme la peint d'une manière plus favorable : « Elle était, » dit-il, fort débonnaire, charitable et aumônière. » Il faut que le peuple de France prie Dieu qu'il ne » vienne jamais favorite de roi plus mauvaise que » celle-là, ni plus malfaisante. »

POIVRE (Pierre), voyageur, né à Lyon, en 1719, d'une famille de négociants, y commença ses études chez les missionnaires de Saint-Joseph, et les acheva au séminaire des missions étrangères à Paris. A 20 ans il partit pour la Chine; en y arrivant il était porteur d'une lettre qui le fit mettre en prison : il y apprit la langue chinoise et mérita la protection du vice-roi de Canton qui lui facilita les moyens de visiter l'intérieur du pays. Au bout de deux ans il partit pour la Cochinchine, où il passa deux autres années et revint à la Chine, où il retrouva les mêmes bontés dans son protecteur. En 1745, il revenait en France pour revoir sa famille, rendre irrévocables ses liens religieux, et retourner ensuite au bout du monde, où l'appelait son zèle; le vaisseau qui le portait fut attaqué dans le détroit de Banca par un bâtiment Anglais : dans le combat, un boulet de canon lui emporta le poignet. Conduit prisonnier à Batavia, occupé toujours de vues utiles, il y prit des connaissances réfléchies sur la culture des épiceries, que les Hollandais possédaient alors exclusivement, et sur les îles où elles sont indigènes. Il avait formé dès lors le projet qu'il a depuis réalisé, d'en enrichir un jour son pays. De retour à Paris, après divers voyages, il fut choisi, en 1749, pour aller, en qualité de ministre du roi, à la Cochinchine, fonder sur des liaisons d'amitié une nouvelle branche de commerce. La compagnie des Indes l'envoya ensuite à Manille, pour acquérir et naturaliser à l'île de France les épiceries fines. Nommé, à son retour, intendant des îles de France et de Bourbon, il s'occupa de tous les moyens d'améliorer l'état des deux îles, d'y réparer les fautes de ses prédécesseurs, et d'y former des établissements utiles (*voy.* CÉRÉ, II, 482). Il quitta ces îles en 1773, et se retira à Lyon, où il mourut le 6 janvier 1786, laissant des manuscrits que l'administration n'a jusqu'ici pas jugé à propos de publier. Les *Voyages d'un philosophe*, 1768, in-12, et réimprimés plusieurs fois, sont un choix de fragments tirés de ses mss. et publiés à son insu. L'édition de Paris, 1797, in-8, sous le titre d'*Œuvres complètes de Poivre*, est augmentée de quelques lettres et de discours de ce véritable homme de bien. Elle est précédée de sa *Vie* par Dupont de Nemours. Poivre était chevalier de St.-Michel et correspondant de l'acad. des sciences.

* POIX (le P. Louis de), capucin, né en 1714, au diocèse d'Amiens, se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude des langues orientales; il en développa le goût parmi ses confrères et fut le chef de la société des capucins hebraïsans de la maison de St.-Honoré de Paris, qui d'après son *plan* (publié en 1768) se proposaient de donner une nouvelle *Bible polyglotte* plus parfaite que toutes celles qui existent. (*Voy.* VILLEFROY.) Ce religieux mourut à Paris en 1782. Il a publié de concert avec les pères Séraphin de Paris, Jérôme d'Arras, etc. : *Prières que Nersés patriarche des Arméniens fit à la gloire de Dieu, pour toute âme fidèle à Jésus-Christ*, latin et franç.; *Principes discutés pour faciliter l'intelligence des livres prophétiques*, 1755-64, 16 vol. in-12; c'est le fruit de plus de vingt ans de travail; des traductions de l'*Ec-*

clésiaste, 1771, in-12; des *Prophéties* d'Habacuc, *des Prophéties* de Jérémie, Paris, 1788, 6 vol. in-12; c'est un des meilleurs ouvrages des capucins; *les Prophéties* de Baruch, 1788, in-12. La traduction de Baruch, faite sur le texte hébreu, ainsi que les précédentes, est accompagnée d'une *Dissertation sur le vœu de Jephté* et de *Réponses critiques* à l'abbé Feller, à l'abbé Contan de la Mollette, etc.; *Essai sur le livre de Job*, Paris, 1768, 2 vol. in-12. La société hébraïque a laissé manuscrit un *Dictionnaire armenien, latin, italien et français*, ainsi que plusieurs ouvrages que la révolution empêcha de publier; mais ils ne sont pas à regretter. On est étonné avec Feller, dit un biographe, que l'assemblée du clergé ait paru approuver « un système réellement » vain et creux, qui tend à dénaturer l'Ecriture » sainte, et à asservir l'éternelle parole de Dieu à une » hypothèse grammaticale aussi arbitraire qu'éphé» mère, une idée qui approche du fanatisme; » ou pour parler plus modérément, ajoute-t-il, « on est » étonné que ces religieux aient fait de si belles pro» messes, et qu'ils ne les aient pas accomplies.

POL (le comte de SAINT-). *Voy.* LUXEMBOURG *et* FRANÇOIS.

POLALLION, ou plutôt POLLALION. *Voy.* LUMAGUE.

POLAN (Armand), théologien de la religion prétendue réformée, né à Oppaw en Silésie, l'an 1561, devint professeur de théologie à Bâle, et y mourut en 1610, à 49 ans. On a de lui : des *Commentaires* latins sur Ezéchiel, sur Daniel, et sur Osée; des *Dissertations*; des *Thèses*; des *Ecrits* de controverse contre Bellarmin, etc.

** POLCASTRO (le comte Jean-Dominique), antiquaire, né en 1710 à Padoue, d'une famille dans laquelle le goût des lettres était héréditaire, s'occupa d'éclaircir différents points de l'histoire de sa patrie; et à l'exemple de son ayeul maternel Sert. Orsato (*voy.* ce nom, VI, 309), dont il défendit l'ouvrage *De notis romanorum*, contre les attaques de Scip. Maffei, s'attacha surtout à l'étude des inscriptions romaines. Aidé de quelques-uns de ses savants compatriotes, il accrut la collection d'Orsato de plusieurs milliers de *Sigles* (abréviations) qui n'avaient point encore été observées, et en composa le *Lexique* le plus ample que l'on connaisse. Après avoir mené une vie honorable, il mourut en 1787 à 77 ans, laissant une mémoire chère à ses compatriotes auxquels il n'avait cessé de donner l'exemple de toutes les vertus civiles et chrétiennes. On connait de Dom. Polcastro : *Notizia della scoperta fatta in Padova d'un ponto antico con una romana inscrizione*, Padoue, 1773, in-4, avec 3 gr. pl.; *Dello antico stato et condizione di Padova*, Milan, 1811, in-4. Cette dissertation est estimée; *Lessico generale della ortografia e della lingua numismatico-lapidaria*, Padoue, 1832, 4 vol. in-8. Ces deux derniers ouvrages ont été publiés par le petit-fils de l'auteur, Jérôme comte POLCASTRO, qui fut lui-même un savant distingué. — JÉROME, né à Venise en 1768, mort le 29 septembre 1839, était membre de l'académie de Padoue, dont il a enrichi les *Mémoires* d'un grand nombre de morceaux remarquables, entr'autres d'une *Dissertation sur la poésie improvisée*, etc. Il a traduit en italien l'opuscule de Plutarque, *des devoirs des époux*, 1818, in-8.

POLEMBOURG (Corneille), peintre, né à Utrecht en 1586, mort dans la même ville en 1660, fit un voyage en Italie pour se perfectionner. Il forma son pinceau d'après les meilleurs tableaux qui embellissent la ville de Rome. Son goût le portait à travailler en petit; les tableaux qu'il n'a point faits dans une petite forme ne sont pas aussi précieux. Le grand-duc de Florence voulut avoir de ses ouvrages; le roi d'Angleterre, Charles Ier, le fit venir à Londres; Rubens l'estimait beaucoup, et lui commanda plusieurs tableaux. Polembourg a fait des paysages très-agréables; il rendait la nature avec beaucoup de vérité. Ses sites sont bien choisis, et ses fonds souvent ornés de belles fabriques et des ruines de l'ancienne Rome. Sa touche est légère, et son pinceau doux et moelleux. Le transparent de son coloris se fait singulièrement remarquer dans ses ciels. Varrége est, parmi ses élèves, celui qui a le plus approché de sa manière.

POLÉMON, né à Oete, dans le territoire d'Athènes, se livra à la débauche en sa jeunesse. Un jour il se rendit à l'académie encore tout fumant d'ivresse, la tête couronnée de fleurs, et les yeux appesantis par le vin; il fut si frappé d'un discours que fit Xénocrate sur les suites humiliantes de l'intempérance, que, par un excès contraire, il afficha une austérité de parade. Telle était la vertu inconsistante des anciens philosophes, qu'elle ne pouvait se tenir dans cet heureux milieu qui fait sa place naturelle, et hors duquel elle devient vice. Polémon remplit la chaire de Xénocrate, son maître, et mourut fort âgé, vers l'an 272 avant J.-C. (*Voy.* COLLIUS, LUCIEN, ZÉNON, etc.)

POLÉMON Ier, roi de Pont, obtint ce royaume du triumvir Marc-Antoine, dont il était l'ami. Il le servit de toutes ses forces dans la guerre contre les Parthes, qui le firent prisonnier. A peine avait-il obtenu sa liberté, que la guerre civile s'étant allumée entre Octave et Marc-Antoine, il fit marcher des troupes au secours de son protecteur. Mais la bataille d'Actium ayant décidé du sort et de la vie d'Antoine, Polémon se réconcilia avec Octave, qui admira sa fidélité, et lui donna la souveraineté du Bosphore, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée vers l'an 37 de J.-C.

POLÉMON II, fils du précédent, fut, par l'empereur Caligula, reconnu souverain des états de son père, dès qu'il fut mort. Claude lui céda, trois ans après, la Cilicie en échange du Bosphore Cimmérien, qu'il donna à un descendant de Mithridate. Polémon II embrassa le judaïsme, pour épouser la reine Bérénice, fameuse par ses amours avec Titus; mais cette princesse s'étant séparée de lui, il abandonna le culte auquel il s'était soumis. Sur la fin de ses jours, il céda le royaume de Pont aux Romains, et l'on en fit une province, qui porta longtemps le nom de *Polémoniaque*.

POLÉMON, orateur qui florissait sous le règne de Trajan, vers l'an 100 de J.-C., laissa des *Harangues*, publiées pour la 1re fois par Henri Etienne en grec, Paris, 1567, in-4; et par le P. Poussines, Toulouse, 1637, in-8, en grec et en latin. — Il y a eu un phi-

losophe Polémon, ami d'Attale II, roi de Pergame; et un autre Polémon, aussi philosophe, homme très-insolent, qui chassa de sa maison l'empereur Antonin, alors proconsul. *Voy.* Antonin.

POLENI (Le marquis Giovani), né à Padoue en 1683, et mort en la même ville en 1761, y avait occupé avec beaucoup de distinction les chaires de professeur d'astronomie et de mathématiques. Après avoir remporté trois prix au jugement de l'académie royale des sciences de Paris, il fut agrégé à cette compagnie en 1739. Comme il excellait dans l'architecture hydraulique, il fut chargé par la république de Venise de veiller sur les eaux de cette seigneurie. D'autres puissances le consultèrent sur le même objet. Il travailla aussi dans toutes les parties qui concernent l'architecture civile; et quand Rome ouvrit les yeux sur l'état périlleux où se trouvait la basilique de Saint-Pierre, le pape Benoît XIV appela le marquis Poleni pour entendre son avis. Après les examens convenables, il dressa un excellent *Mémoire* sur les dommages qu'avaient soufferts cet édifice et sur les réparations qu'il était à propos d'y faire. C'était un homme doux, aimable, modeste, toujours prêt à dire du bien de tout le monde. Il avait l'esprit pénétrant, profond, et la mémoire excellente. Son âme était grande, forte, pleine de constance, de sincérité, de probité : sa charité était sans bornes. Le marquis Poleni ne se borna pas aux mathématiques; il s'adonna quelquefois aux antiquités, et l'on a de lui des *Suppléments* aux grands recueils de Grævius et de Gronovius, Venise, 1737, 5 vol. in-fol. Ses autres *ouvrages* roulent sur les *baromètres, thermomètres*, etc., sur les *tourbillons*, sur le *mouvement des eaux*, sur les *aqueducs de Rome*, etc.

POLI (Matthieu). *Voy.* Poole.

POLI (Martin), né à Lucques en 1662, alla à Rome à l'âge de 18 ans, pour se perfectionner dans la connaissance des métaux. Il y inventa plusieurs expériences nouvelles, et y eut un laboratoire public de chimie, qui fut très-fréquenté. Poli ayant trouvé un secret concernant la guerre, il vint l'offrir à Louis XIV. Ce prince loua, dit-on, l'invention, donna une pension à l'auteur et le titre de son ingénieur; mais il ne voulut point se servir du secret, préférant l'intérêt du genre humain au sien propre. Anecdote qui a été contestée, et qui peut-être n'est pas plus vraie que tant d'autres que l'on rapporte dans le même genre, en particulier celle qui regarde un certain Dupré, qu'on prétend avoir offert à Louis XV de mettre le feu à une flotte entière de loin. « Pourquoi, dit un homme d'esprit, n'aurait-» on pas adopté ce secret? Ceux qui en font honneur » à des principes d'humanité sont bien honnêtes; » mais quand j'examine la manière dont les choses » vont, j'ai bien de la peine à le croire. Si l'huma-» nité avait quelque influence dans l'esprit des hé-» ros, sur le choix des matières pour détruire les » hommes, la poudre à canon aurait-elle jamais » été adoptée...? Les mines, les bombes, ne sont-» elles pas ce que la lâcheté, jointe à la cruauté, a » jamais imaginé de plus furieux...? Pour moi, en » voyant le canon balayer la surface de la terre, les » mines en déchirer les entrailles, et l'air lui-même » chargé d'une pluie homicide, j'ai quelques soup-» çons que les grandes âmes qui ont diversifié avec » tant de sang-froid les manières de couper les » hommes, de les percer, de les hacher, de les » rôtir, de les bouillir, n'ont jamais pu être arrêtées » par le scrupule d'en introduire une de plus. » Poli, de retour en Italie, en 1704, fut employé par Clément XI, et par le prince Cibo, duc de Massa. Il revint en France en 1713, et obtint une place d'associé étranger à l'académie des sciences. Louis XIV lui ordonna de faire venir en France toute sa famille. A peine était-elle arrivée, que Poli, attaqué d'une grosse fièvre, expira le 29 juillet 1714. On a de lui une apologie des acides, sous ce titre : *Il Trionfo degli acidi*. Le but de cet ouvrage est de prouver que les acides sont très-injustement accusés d'être la cause d'une infinité de maladies, et qu'au contraire ils en sont le remède souverain. Ce livre parut à Rome en 1706.

* POLI (Joseph-Xavier), savant physicien, né en 1746 à Molfetta, dans la Pouille, alla terminer ses études à Padoue, dont l'université comptait alors d'habiles maîtres. De retour dans sa patrie il y exerça quelque temps la médecine; mais il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer exclusivement à l'histoire naturelle. S'étant établi à Naples, il fut en 1776 nommé professeur de géographie à l'académie militaire, puis envoyé par le roi, dans l'intérêt de cette école, en France et en Angleterre. A son retour il fut chargé d'un cours de physique, et peu de temps après nommé précepteur du prince royal, depuis François Ier. Les événements politiques interrompirent la publication du grand ouvrage auquel il doit sa célébrité. Il accompagna deux fois son élève dans ses exils à Palerme. Le reste de sa vie fut entièrement consacré à l'avancement des sciences. Naples lui dut la fondation d'une chaire de minéralogie, un nouveau jardin botanique, et l'accroissement de la bibliothèque royale qu'il fit ouvrir au public. Cet illustre savant mourut le 7 avril 1825, à la suite d'une grave et douloureuse maladie dont il supporta les souffrances avec une résignation toute chrétienne. Outre des dissertations dans les *Opuscoli scelti* de Milan et dans les *Mémoires* de l'académie de cette ville, on a de lui plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Ragionamento intorno allo studio della Natura*, Naples, 1781, in-4; *Lesioni di geographia e di storia militare*, 1777, 2 vol. in-8; *Eléments de physique expérimentale*, 1785, 5 vol. in-8. Cet ouvrage estimé a été réimprimé un grand nombre de fois; la 2e édition est de 1824. *Testacea utriusque Siciliæ eorumque historia et anatome*, Parme, 1791-1827, 3 vol. in-fol. Le 3e vol. a été publié par M. Stephano delle Chiaje, qui l'a fait précéder d'une vie de Poli son maître et son ami. Ce grand physicien se délassait de l'aridité de ses études en composant des vers dont il a publié un recueil sous ce titre : *Saggio di poesie italiane e siciliane*, 1814, 2 vol. in-8, qui n'a rien ajouté à sa réputation; il avait donné précédemment un poème intitulé : *Viaggio astronomico*, 1804, 2 vol. in-8, dans lequel il décrit les lois qui régissent les astres, mais qui d'après les critiques compétents, ne vaut guère mieux au point de vue scientifique que sous le rapport littéraire; il

en avait entrepris un autre sur la minéralogie sous le titre de *Viaggio sotteraneo*, qui est resté inachevé.

POLIDORE-CALDARA, peintre, né en 1495, à Caravaggio, bourg du Milanais, d'où il prit le nom de *Caravage*, fut obligé de faire le métier de manœuvre jusqu'à l'âge de 18 ans. Mais ayant été employé à porter aux disciples de Raphaël le mortier dont ils avaient besoin pour la peinture à fresque, il résolut de s'adonner entièrement à la peinture. Les élèves de Raphaël le secondèrent dans son entreprise. Ce grand peintre le prit sous sa discipline, et Polidore fut même celui qui eut le plus de part à l'exécution des loges de ce maître. Il se signala surtout à Messine, où il eut la conduite des arcs de triomphe qui furent dressés à l'empereur Charles-Quint, après son expédition de Tunis. Polidore songeait à revenir à Rome, quand son valet lui vola une somme considérable qu'il venait de recevoir, et l'assassina dans son lit, en 1563. La plus grande partie de ses ouvrages est peinte à fresque. Il a aussi beaucoup travaillé dans un genre de peinture qu'on appelle *sgraffitto* ou *manière égratignée*. Ce célèbre artiste avait un goût de dessin très-grand et correct. On remarque beaucoup de fierté, de noblesse et d'expression dans ses airs de tête. Ses draperies sont bien jetées. Son pinceau est moelleux. Ses paysages sont particulièrement très-estimés. Il a été comparé au célèbre Jules Romain; et si Polidore avait moins d'enthousiasme, il mettait plus d'art dans ses compositions. On a beaucoup gravé d'après lui. Le musée de Paris conserve plusieurs tableaux de cet habile artiste.

POLIDORE-VIRGILE. *Voy.* POLYDORE.

** POLIDORO (Paoli), prince de l'Eglise, né en 1778 à Jési, fut créé cardinal, du titre presbytéral de Sainte-Praxède, par Grégoire XVI, le 23 juin 1834. Honoré de la confiance de ce prélat, il sut mériter celle de son successeur Pie IX, aujourd'hui régnant, et remplit avec la plus grande distinction plusieurs hautes charges administratives et judiciaires. Il est mort à Rome, le 23 avril 1847, à 69 ans. Heureux de ne pas être témoin des bouleversements qui devaient forcer le chef de l'Eglise à aller chercher un asile dans le royaume de Naples pour se soustraire à la domination de ses sujets, dont le bonheur avait été le constant objet de ses soins paternels.

* POLIER (Antoine-Louis-Henri de), né à Lausanne en 1741, d'une famille noble d'origine française, passa dans l'Inde en 1757 comme cadet au service de la compagnie anglaise. Ses talents lui valurent bientôt la place d'ingénieur en chef; mais privé de cette place par un passe-droit, et retardé dans son avancement sous le prétexte qu'il n'était pas né anglais, il entra au service de Souja Oul-Doula, prince marâtte, devenu l'allié des Anglais; et s'étant établi à Feizabad pour étudier les mœurs, la religion et l'histoire des Indous, après beaucoup de vicissitudes dans sa fortune, il revint en Europe en 1788, et ayant acheté des propriétés aux environs d'Avignon, il fut assassiné le 9 février 1795 par des brigands qui dévalisèrent sa maison; mais la riche collection de peintures indiennes et de manuscrits orientaux, qu'il avait formée dans l'Inde, échappa heureusement au pillage. Sa collection de peintures fut vendue à M. Beckford, anglais. Ses manuscrits, au nombre de 42, furent plus tard cédés par son fils à la bibliothèque du roi : une de ses parentes, madame la baronne de Polier, a tiré de ses notes les matériaux de l'ouvrage intitulé : *Mythologie des Indous*, Paris, 1809, 2 vol. in-8.

POLIGNAC (Melchior de), cardinal, vit le jour au Puy en Velay, le 11 octobre 1661, d'une des plus illustres maisons de Languedoc. Six mois après qu'il fut venu au monde, il fut exposé à un grand malheur. Il était nourri à la campagne. Sa nourrice, qui était fille, et qu'une première faute n'avait pas rendue plus sage, en fit une seconde. Dans cet état, qu'elle ne put longtemps cacher, frappée de tout ce qu'elle avait à craindre, elle s'enfuit vers la fin du jour, et disparut, après avoir porté l'enfant sur un fumier, où il passa toute la nuit. Heureusement c'était dans une belle saison; on le trouva le lendemain, sans qu'il lui fût arrivé aucun accident. Le jeune Polignac fut amené de bonne heure à Paris par son père, qui le destinait à l'état ecclésiastique. Il fit ses humanités au collége de Louis le Grand, et sa philosophie à celui d'Harcourt. Aristote régnait toujours dans les écoles. Polignac l'étudia par déférence pour ses maîtres; mais il se livra en même temps à la lecture de Descartes. Instruit de ces deux philosophies si différentes, il soutint l'une et l'autre dans deux thèses publiques, et en deux jours consécutifs, et réunit les suffrages des partisans des *rêveries* anciennes, et de ceux des *chimères* modernes. Les thèses qu'il soutint en Sorbonne, vers l'an 1683, ne lui firent pas moins d'honneur. Le cardinal de Bouillon, enchanté des agréments de son esprit et de son caractère, le prit avec lui, lorsqu'il se rendit à Rome, après la mort d'Innocent XI. Il l'employa non-seulement à l'élection du nouveau pape, Alexandre VIII, mais encore dans l'accommodement qu'on traitait entre la France et la cour de Rome. L'abbé de Polignac eut occasion de parler plusieurs fois au pontife, qui lui dit, dans une des dernières conférences : « Vous paraissez » toujours être de mon avis et à la fin c'est le vôtre » qui l'emporte. » Les différends entre le saint Siége et la cour de France étant heureusement terminés, le jeune négociateur vint en rendre compte à Louis XIV. C'est à cette occasion que ce monarque dit de lui : « Je viens d'entretenir un homme et un jeune » homme, qui m'a toujours contredit et qui m'a » toujours plu. » Ses talents parurent décidés pour les négociations. Le roi l'envoya ambassadeur en Pologne, en 1693. Il s'agissait d'empêcher qu'à la mort de Jean Sobieski, près de descendre au tombeau, un prince dévoué aux ennemis de la France n'obtînt la couronne de Pologne, et il fallait la faire donner à un de la maison de France. Le prince de Conti fut élu par ses soins, en 1696; mais diverses circonstances ayant retardé l'arrivée de ce prince en Pologne, il trouva tout changé lorsqu'il parut, et fut obligé de se rembarquer à Dantzick. L'abbé de Polignac, contraint de se retirer, fut exilé dans son abbaye de Bon-Port. Après y avoir fait un séjour de 3 ans, uniquement occupé des belles-lettres, des sciences et de l'histoire, il re-

parut à la cour avec plus d'éclat que jamais (1702). Il fut envoyé à Rome, en qualité d'auditeur de rote (1706), et il n'y plut pas moins à Clément XI, qu'il avait plu à Alexandre VIII. De retour en France, en 1709, il fut nommé plénipotentiaire, avec le maréchal d'Uxelles, pour les conférences de la paix, ouvertes à Gertruidenberg (1710). Ces deux négociateurs en auraient fait une avantageuse, si elle avait été possible. La franchise du maréchal était tempérée par la douceur et la dextérité de l'abbé, le premier homme de son siècle dans l'art de négocier et de bien dire. Tout l'art des négociateurs fut inutile : les alliés, les Hollandais surtout, se souvenaient des hauteurs et des prétentions exorbitantes de Louis XIV ; ils usèrent de représailles, et prescrivirent au monarque vaincu des conditions trop dures. L'abbé de Polignac fut plus heureux au congrès d'Utrecht, en 1712; mais les plénipotentiaires de Hollande s'apercevant qu'on leur cachait quelques-unes des conditions du traité de paix, déclarèrent aux ministres du roi qu'ils pouvaient se préparer à sortir de leur pays. L'abbé, qui n'avait pas oublié le ton avec lequel ils lui avaient parlé aux conférences de Gertruidenberg, leur dit : « Non, messieurs, nous ne sortirons pas » d'ici; nous traiterons chez vous, et nous traiterons de vous, et nous traiterons sans vous. » Ce fut la même année 1712, qu'il obtint le chapeau de cardinal, qui fut accompagné, l'année d'après, de la charge de maître de la chapelle du roi. Après la mort de Louis XIV, il se lia avec les ennemis du duc d'Orléans, et ces liaisons lui valurent une disgrace éclatante. Il fut exilé, en 1718, dans son abbaye d'Anchin, d'où il ne fut rappelé qu'en 1721. Innocent XIII étant mort en 1724, le cardinal de Polignac se rendit à Rome, pour l'élection de Benoit XIII, et y demeura 8 ans, chargé des affaires de France. Nommé à l'archevêché d'Auch, en 1726, et à une place de commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, en 1732, il reparut cette année en France, et y fut reçu comme un grand homme. Il mourut à Paris, le 20 novembre 1741, à 80 ans, avec une réputation immortelle. Le cardinal de Polignac était un de ces esprits vastes et lumineux, qui embrassent tout, et qui saisissent tout. Les sciences et les arts, les savants et les artistes lui étaient chers. Sa conversation était douce, amusante et infiniment instructive, comme on le peut juger par tout ce qu'il avait vu dans le monde et les différentes cours de l'Europe. Le son de sa voix, et la grâce avec laquelle il parlait et prononçait, achevaient de mettre dans son entretien une espèce de charme qui allait presque jusqu'à la séduction. L'universalité de ses connaissances s'y montrait, mais sans dessein ni de briller ni de faire sentir sa supériorité. Il était plein d'égards et de politesse pour ceux qui l'écoutaient; et s'il aimait à se faire écouter, on se plaisait encore plus à l'entendre. Sa mémoire ne le laissa jamais hésiter sur un mot, sur un nom propre ou sur une date, sur un passage d'auteur ou sur un fait, quelque éloigné ou détourné qu'il pût être; elle le servait constamment, et avec tout l'ordre que la méditation peut mettre dans le discours. Quoique le cardinal de Polignac aimât les bons mots, et qu'il en dit souvent, il ne pouvait souffrir la médisance. Un seigneur étranger, attaché au service d'Angleterre, et qui vivait à Rome sous la protection de la France, eut un jour l'imprudence de tenir à sa table des propos peu mesurés sur la religion et sur la personne du roi Jacques. Le cardinal lui dit, avec un sérieux mêlé de douceur : « J'ai ordre, monsieur, de protéger votre » personne, mais non pas vos discours. » Nous avons de lui un poème sous ce titre : *Anti-Lucretius, seu de Deo et natura, libri IX*, publié en 1747, in-8 et in-12, par M. l'abbé de Rothelin ; traduit en italien par le P. Ricci, bénédictin, Vérone, 1767, 3 vol. in-4, et élégamment en français par Bougainville, 2 vol. in-8. « Ouvrage » (pour parler avec ce dernier) « qui a fixé tous les suffrages et vaincu » tous les obstacles que lui opposait un siècle où » la langue de l'ancienne Rome est peu cultivée, » où l'irréligion triomphe, où l'abus de l'esprit est » appelé raison, où les bons mots sont devenus » des décisions, et les paradoxes des principes. » L'objet de cet ouvrage est de réfuter *Lucrèce*, et de déterminer, contre ce précepteur du crime et ce destructeur de la Divinité, en quoi consiste le souverain bien, quelle est la nature de l'âme, ce que l'on doit penser des atomes, du mouvement, du vide. L'auteur en conçut le plan en Hollande, où il s'était arrêté à son retour de Pologne. Le fameux Bayle y était alors; l'abbé de Polignac le vit (1), et en admirant son esprit, il résolut de réfuter ses erreurs. Il commença à y travailler durant son premier exil, et il ne cessa depuis d'ajouter de nouveaux ornements à ce vaste et brillant édifice. On ne saurait trop s'étonner qu'au milieu des dissipations du monde et des épines des affaires, il ait pu mettre la dernière main à un si long ouvrage en vers, écrit dans une langue étrangère, lui qui avait à peine fait quatre bons vers dans sa propre langue. Il est étonnant qu'il ait pu exprimer d'une manière si claire, si naturelle et si aisée, des phénomènes ou des systèmes hérissés de détails qui, en prose même, ne sont pas sans obscurité. Ceux qui ont trouvé ces détails peu agréables, et qui par-là ont tâché de mettre l'auteur au-dessous de Lucrèce, auraient dû nous prouver que lorsque celui-là nous parle de ces atomes et de leurs propriétés, il est plus coulant et plus harmonieux que son adversaire, en expliquant la règle de Képler, les progressions, stations, rétrogradations des planètes, etc. Si on veut mettre de côté le préjugé qui parle en faveur des anciens, on trouvera qu'avec l'aisance et la facilité de Lucrèce, il n'a ni sa négligence, ni son incorrection (*voy.* LUCRÈCE), et qu'on ne doit attribuer qu'à sa modestie ce qu'il dit de son ouvrage : *Eloquio victi, re vincimus ipsa*. « A » l'égard de la physique de ce poème, dit Voltaire, » il me paraît que l'auteur a perdu beaucoup de » temps et de vers à réfuter la déclinaison des » atomes, et les autres absurdités dont le poème de

(1) Dans une conversation avec le Hollandais, l'abbé de Polignac lui ayant demandé s'il était réellement protestant : Oui, monsieur, répondit Bayle, et si bien protestant, que je proteste contre tout ce qui se dit et ce qui se fait. On prétend que c'est à cette réponse très-frappante, surtout dans la bouche de Bayle, que nous devons l'Anti-Lucrece.

» Lucrèce fourmille ; c'est employer de l'artillerie » pour détruire une chaumière. » Voltaire ne songeait pas que, dans ce siècle, des absurdités aussi révoltantes que celles de Lucrèce avaient eu plus d'un défenseur. Témoin le *Système de la Nature*, qui n'est qu'une paraphrase de celui de Lucrèce. Il n'est donc point du tout inutile de foudroyer ces extravagances, et on peut dire que Polignac l'a fait supérieurement. Sans blesser la modestie, il chante lui-même son triomphe, c'est-à-dire celui de la religion et de la raison. Nous citerons ce morceau, capable seul d'embarrasser étrangement ceux qui osent lui préférer le poème de Lucrèce, pour les expressions, les idées et les images :

Numine calcato sed enim spoliisque superbus,
Quam plenis cantabat ovans sua semina buccis!
Quam tumide magni celebrabat Inanis honorem!
Jamque immortales Epicuri ad templa ferebat
Exuvias, viridi redimitus tempora lauro
Victor, ob ereptum Superis et Manibus orbem,
Atque incantatas præclaro carmine gentes.
Mœsta sequebatur manibus post terga revinctis
Religio, stipata choro lugente priorum;
Victima sacrilegûm cultro mactanda profano.
Tum saltu atque jocis pubes insana micare,
Spargere purpureos flores myrtumque virentem :
Nec deerant, Veneris lectissima turba, puellæ,
Quæ calathis ferrent uvas et Adonidis hortos.
Jam duce te gradiens Ratione, quid ille crepares
Vidisti; fragiles nugas et vana tropæa,
Non sine despectu quodam tacitoque pudore
Miratus tenues dilabi prorsus in auras :
Nec personatæ steterunt mendacia Musæ.

On a encore blâmé l'auteur d'avoir combattu les idée de Newton, pour mettre à leur place les rêveries de Descartes ; il est vrai qu'il eût mieux fait de s'en tenir à des notions sûres et avouées, et de n'adopter aucun système : celui de Descartes ne se soutient plus nulle part, au moins dans sa totalité, et celui de Newton reçoit tous les jours de grandes atteintes (*voy.* son article). Mais il est si difficile de n'avoir pas quelque prédilection pour certaines opinions que la vogue et le nationalisme ont en quelque sorte consacrées, qu'on ne doit pas juger sévèrement l'illustre auteur à cet égard. D'ailleurs, la réflexion principale, et en quelque sorte générale, qu'il oppose aux hypothèses de Newton, savoir *qu'une chose n'est pas démontrée pour être exactement calculée, et que le faux peut être supputé comme le vrai*, reste toujours incontestable, indépendamment de tout ce que l'auteur raisonne sur les systèmes (1). Sa *Vie*, par le P. Faucher, Paris, 1777, 2 vol. in-12, est prolixe, et assez faiblement écrite, mais exacte, pleine de faits intéressants et de bonnes observations. Voltaire lui-même a prodigué ses éloges à Polignac, et dans le *Temple du goût*, il l'appelait

Le cardinal, oracle de la France.....
Réunissant Virgile avec Platon,
Vengeur du ciel et vainqueur de Lucrèce.

Polignac aimait les antiquités, et c'est principalement à lui qu'est due la découverte de la maison de campagne de Marius entre Frascati et Gotta-Ferrata ; on y trouve entre autres un magnifique salon, orné de belles statues. Ce fut aussi sous ses yeux que se fit la découverte du palais des Césars, dans la vigne de Farnèse, sur le Mont-Palatin. Il aurait désiré qu'on détournât le cours du Tibre, dans certains endroits, pour en retirer les statues et les trophées qu'on y avait jetés dans les temps des factions, des guerres civiles, et pendant les incursions des Barbares. Les honneurs littéraires s'étaient accumulés sur sa tête : après avoir remplacé Bossuet à l'académie française en 1704, il fut nommé membre de l'académie des sciences, en 1715, et de celle des belles-lettres en 1717. Son *Eloge* a été composé par M. de Boze, et inséré dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*. De Mairan en a lu un aussi à l'académie des sciences, le 4 avril 1742, et on en a un autre du P. Charlevoix, dans les mémoires de Trévoux, juin 1745, pages 1033-91.

** POLIGNAC (Jules, prince de), ministre de Charles X, né en 1780 à Paris, au milieu des pompes de la cour, devait offrir un nouvel exemple de la fragilité des grandeurs humaines et de l'inconstance de la fortune ; il était fils du duc de Polignac, et de Mme Yolande-Martine-Gabrielle de Polastron, qui, devenue l'intime amie de la reine Marie-Antoinette, fut dès lors exposée aux calomnies des courtisans, jaloux de la faveur dont elle jouissait. Après la prise de la Bastille, il suivit le sort de sa famille, forcée de chercher un asile hors de France pour échapper à la haine des révolutionnaires. Il habita successivement avec ses parents, Turin, Rome, Venise et Vienne, où il eut la douleur de voir sa mère mourir de chagrin, le 9 décembre 1793, âgée de 44 ans. Il suivit alors son père dans l'Ukraine, où l'impératrice Catherine lui avait accordé des terres ; mais ne pouvant s'accommoder à un climat froid et humide, il revint en Allemagne, d'où il passa en Angleterre avec son frère Armand, vers l'époque de l'établissement du consulat. Il y fut accueilli par le comte d'Artois qui le prit en affection, et le fit un de ses aides-de-camp. Revenu en France avec son frère en 1804, ils furent impliqués l'un et l'autre dans la conspiration de Georges (*voy.* ce nom, IV, 86), et mis en jugement donnèrent un touchant exemple d'amitié fraternelle, se disputant à qui des deux mourrait pour l'autre. Jules fut condamné à deux ans de prison (*voy.* ARMAND, plus bas) ; à l'expiration de sa peine, il fut retenu prisonnier, mais il ne se plaignit point de sa captivité, puisqu'il la partageait avec son frère. Ils s'évadèrent en 1814 à l'approche des armées alliées, et rejoignirent à Vesoul le comte d'Artois, qui les renvoya bientôt à Paris, où le 31 mars ils arborèrent des premiers le drapeau blanc. Jules, nommé par le roi maréchal-de-camp, fut chargé de diverses missions, notamment à Rome pour y solliciter le rétablissement des anciens évêchés, et reçut dans cette circonstance le titre de prince, qu'il ne fut autorisé que plus tard à prendre en France (1). Pendant

(1) Cum fieri possit numeros dei ut algebra rectos,
Absurdo ad libitum posito...
Si fretus Ptolemæo, operosos orbibus orbes
Adjicerem, usque novis cœlum intricans epicyclis :
Legitimos possem numeros implere : quid inde ?
Veraces numeri, mendax et causa subesset.
Voy. les *Observ. philosoph. sur les Systèmes*, etc., Liége, 1788, nos 8, 9, 123.

(1) Ordonnance du 30 juillet 1822.

les cent-jours, il suivit le roi à Gand ; et, renvoyé sur les frontières de l'Est, contribua de tout son pouvoir à y rétablir l'autorité royale. En 1816, élevé à la pairie, il refusa de prêter serment de fidélité à la charte, qu'il croyait, ainsi que plusieurs de ses collègues, blesser les intérêts de la religion, et ne consentit à siéger qu'après que le pape eût levé ses scrupules. En 1823, nommé à l'ambassade d'Angleterre, il signa le traité qui autorisait l'expédition en faveur des Grecs. Le 8 août 1829, il fut appelé par Charles X à la présidence du conseil. Le nouveau ministère fut accueilli avec un sentiment général d'inquiétude (*voy.* CHARLES X, II, 538); le 25 juillet 1830 il promulgua les ordonnances qui, dans sa pensée, devaient rendre son indépendance à la royauté, mais qui dans la réalité, si on en juge par les seules apparences, amenèrent la chute de la branche aînée des Bourbons. Pendant les trois jours que dura la lutte, le prince de Polignac refusa toute concession et tout accommodement, et toutefois, par une inconséquence inexplicable, ne prit aucun moyen énergique pour comprimer les factieux. Après le triomphe de la révolution, il tenta de s'échapper sous un déguisement ; mais reconnu à Granville, il courut le danger d'y perdre la vie. Transféré à Paris, et traduit devant la cour des pairs, il fut condamné à une prison perpétuelle, privé de tous ses titres, grades et ordres, et déclaré mort civilement; il avait été noblement défendu par M. de Martignac (*voy.* ce nom). Après quelques années de détention au fort de Ham, il fut amnistié (1836), passa en Angleterre, puis obtint de rentrer en France, où il mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 30 mars 1847, à 67 ans. Le prince de Polignac était, dans la vie privée, de mœurs douces et pleines de candeur et d'aménité ; sa politesse était exquise, et ses manières celles d'un grand seigneur. Sa foi et sa piété eussent été remarquées même dans les beaux jours de l'Eglise, et ne se démentirent jamais. Sa conduite politique s'explique par trop de confiance dans ses lumières, par un dévouement chevaleresque pour Charles X, enfin par l'ignorance complète du véritable esprit du pays. Outre quelques *Discours* prononcés à la chambre des pairs, on a du prince de Polignac : *Etudes historiques, politiques et morales sur l'état de la société européenne vers le milieu du* XIX[e] *siècle,* Paris, 1844, in-8. Cet ouvrage, que l'on peut regarder comme le résumé de ses principes, fut vivement attaqué par les journaux de l'opposition libérale. Il faut y joindre : *Réponse à mes adversaires,* 1845, in-8.

** POLIGNAC (Armand, duc de), frère aîné du précédent, né en 1771, était à la révolution officier dans un régiment de hussards; il sortit de France avec sa famille, se maria en Italie, fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, et rejoignit ses parents à Vienne. Il partagea dès lors les vicissitudes et les traverses de son frère. Traduit avec lui pour conspiration devant la cour criminelle de Paris, il implora la clémence des juges pour son frère, demandant à supporter seul la rigueur des lois. Condamné à mort, sa peine fut commuée en une détention qu'adoucirent les soins de son frère. A la restauration, nommé aide-de-camp du comte d'Artois et maréchal-de-camp, il fut en 1815 élu par le département de la Haute-Loire à la chambre des députés; et la même année élevé à la dignité de pair de France. La révolution de 1830 le priva de tous ses emplois; il vécut dès lors dans la retraite et mourut à Paris, le 2 mars 1847, à 76 ans, quelques jours avant son frère, auquel l'unissait la plus tendre amitié, non moins que les liens du sang.

POLIN (le capitaine). *Voy.* GARDE (La).

POLINIÈRE (Pierre), physicien, né à Coulonce, près de Vire, en 1671, fit son cours de philosophie au collége d'Harcourt à Paris, et reçut le bonnet de docteur en médecine. Un attrait puissant l'entraînait à l'étude des mathématiques, de la physique, de l'histoire naturelle, de la géographie et de la chimie. Il fut choisi le premier pour démontrer les expériences de physique dans les colléges de Paris, et il en fit un cours en présence du roi. Il mourut subitement dans sa maison de campagne à Coulonce, en 1734, à 63 ans. Polinière était un homme appliqué, qui ne connaissait que ses machines et ses livres. Il cherchait plus, dans l'explication de ses expériences, la clarté que l'élégance; car quoique des physiciens distingués vinssent profiter de ses leçons, il n'oubliait point qu'elles étaient destinées pour des écoliers. Ses ouvrages sont : des *Eléments de mathématiques*, peu consultés; un *Traité de physique expérimentale*, qui a eu beaucoup de vogue avant les *Leçons* de l'abbé Nollet. Il est intitulé *Expériences de physique*. La 5[e] et dernière édition est de 1741, 2 vol. in-12.

POLIPHILE. *Voy.* COLONNE.

POLITI (Alexandre), clerc régulier des écoles pies, et l'un des savants les plus distingués que produisit cet ordre, naquit à Florence le 10 juillet 1679, et y prit l'habit de clerc régulier le 5 février 1695, n'ayant pas encore 16 ans accomplis. Il avait fait ses humanités chez les jésuites d'une manière brillante. Il donna dès son noviciat des preuves de ce qu'il deviendrait un jour, en rédigeant des notes savantes et judicieuses sur d'anciens auteurs. Il en fit présenter le recueil à son provincial, lequel, charmé d'un si beau talent, protégea depuis avec une bienveillance singulière le jeune religieux qui donnait de telles espérances. Il fit sa philosophie et sa théologie, partie à Florence, et partie à Rome, et y fournit avec éclat cette double carrière. Le chapitre général étant assemblé dans cette dernière ville, en 1600, lorsque Politi terminait ses cours, il y soutint des thèses publiques, où il fit admirer son savoir. De retour en Toscane, il enseigna successivement la rhétorique et la philosophie à Florence, puis la théologie à Gênes pendant près de 20 ans, et enfin les belles-lettres et l'éloquence dans l'université de Pise, qui crut ne pouvoir donner au fameux *Benoît Averani*, professeur de belles-lettres, un successeur plus digne de le remplacer. Frappé d'apoplexie le 18 juillet 1752, il expira le 23 à l'âge de 73 ans et quelques jours. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : *Philosophia peripatetica ex mente sancti Thomæ Aquinatis*, Florence, 1708, in-12; *Selecta*

christianæ theologiæ capita, ibid., in-4; *De patria in condendis testamentis potestate*, Florence, 1712, in-12. On en trouve un bon extrait dans le *Giornale de letterati d'Italia*, t. 10, art. 9, pag. 447 et suiv. *Specimen Eustathii nunc primum latine versi*. C'est un essai et comme un prélude du grand ouvrage qui suit : *Eustathii... Commentaria in Iliadem Homeri*. Ces commentaires d'Eustathe, évêque de Thessalonique, au XIIe siècle, n'existaient qu'en grec. Le P. Politi, aidé du P. Salvini, les traduisit en latin pour la première fois, et les enrichit de notes savantes. L'ouvrage est en 3 vol. in-fol., dont le premier, dédié au grand-duc Jean Gaston, parut en 1730; le deuxième, dédié au pape Clément XII, en 1732, et le troisième, dédié à Louis XV en 1735. Il devait en paraître un quatrième, et on commençait à l'imprimer lorsque le P. Politi mourut. (*Voy.* EUSTATHE.) Cet ouvrage est le plus considérable de ceux du P. Politi. *Vita della serva di Dio suora Maria Angela Gini*, Florence, in-4; *Martyrologium romanum castigatum ac commentariis illustratum*, Florence, 1751, in-fol.; des *Harangues*, des *Panégyriques*, et d'autres *Opuscules*, etc. On trouve dans la *Storia letteraria d'Italia*, tome 6, pag. 733, une bonne *Notice* sur le P. Politi, avec une exacte nomenclature de ses ouvrages, trop nombreux pour être tous rappelés ici.

** POLITI (Jean), savant canoniste, né en 1736 à Pinzano près de Concordia dans le duché de Modène, reçut les premières leçons de grammaire d'un de ses parents, et après avoir passé un an au séminaire d'Udine, alla terminer ses études au séminaire de Padoue, l'une des premières écoles d'Italie (*voy.* FERRARI, III, 521). Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se fit recevoir docteur dans la double faculté de droit, et revint à Concordia où il professa les belles-lettres et donna dans le même temps au séminaire de cette ville des leçons de droit canonique, dont l'étude était alors trop négligée. Quoique sa vie eut été jusques là celle d'un homme de cabinet, il fut en 1771 obligé par son évêque d'accepter une modeste cure de campagne, avec les titres d'archiprêtre et de vicaire forain, titres très-honorables lorsqu'ils étaient moins communs et qu'ils ne se donnaient qu'au mérite. Pendant trente ans qu'il administra cette paroisse, il y fit tout le bien qu'il put, veillant sans cesse à l'instruction et aux intérêts de son troupeau, et partageant avec les pauvres non-seulement les revenus de sa cure, mais ce qu'il obtenait de sa famille. L'affaiblissement de sa santé ne lui permettant plus de remplir ses devoirs comme il l'avait fait jusqu'alors, il accepta en 1800 un canonicat du chapitre de Concordia; peu de temps après, il fut nommé vicaire-général du diocèse, et mourut en 1804, à 68 ans. Outre quelques discours prononcés dans des cérémonies religieuses, entre autres : *Orazione per la solennita del preziosissimo sangue di N. S. J. C.*, Udine, 1777, in-8, et des *Oraisons funèbres*, dont celle du pape Pie VI a été imprimée en 1799, on a de lui : *Orationes ad instauranda Juris ecclesiastici studia*, Padoue, 1781, in-8. Ces discours, au nombre de cinq, sont précédés d'une longue et savante préface dans laquelle il combat le mode d'enseignement du droit canonique adopté dans les séminaires, et indique la marche à suivre pour former promptement de bons élèves. Mais son ouvrage le plus important est la *Jurisprudentia ecclesiastica universa*, Venise, 9 vol. in-4. Cette publication lui valut un bref honorable du pape Pie VI; et ce témoignage d'estime de ce grand pontife dut consoler l'auteur des attaques auxquelles il fut en butte de la part des ennemis de l'Eglise et des novateurs qui formaient alors un parti considérable en Italie.

POLITI. *Voy.* CATHARINUS.

POLITIEN ou POLIZIANO (Ange), naquit à Monte-Pulciano en Toscane l'an 1454. C'est du nom de cette ville, appelée en latin *Mons Politianus*, qu'il forma le sien, car il s'appelait auparavant *Cino* ou *Cini*, abréviation d'*Ambrogini*. Andronic de Thessalonique fut son maître, et le disciple valut bientôt plus que lui. Un poème, dans lequel il célébra une joûte dont Laurent et Julien de Médicis donnaient le spectacle au peuple, le fit connaître avantageusement de ces illustres protecteurs des lettres. Ils lui firent obtenir un canonicat à Florence, et Laurent le chargea ensuite de l'éducation de ses enfants, entre autres de Jean de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon X. Pic de la Mirandole, qui était alors à Florence, lui donna une place dans son cœur, et l'associa aux travaux de son esprit. Les talents de Politien lui méritèrent la chaire de professeur des langues latine et grecque. On lui envoya des disciples de toutes les parties de l'Europe. Ses succès le rendirent altier et querelleur. Il eut des disputes fort vives avec plusieurs savants, entre autres avec Mérula, qu'il avait attaqué mal à propos, et qui eut la générosité de ne pas publier une satire très-piquante qu'il avait faite en réponse. Politien mourut en 1494. Sa mort est rapportée différemment. On prétendit qu'il s'était cassé la tête contre une muraille, désespéré de n'avoir pu gagner le cœur d'une dame qu'il aimait. Paul-Jove, Scaliger et d'autres, ont adopté ce récit. Varillas, dans ses *Anecdotes de Florence*, lui est encore moins favorable, et donne une autre cause plus infâme de sa mort. Ce n'a pas été assez d'attaquer ses mœurs, on a écrit qu'il disait « qu'il n'avait lu » qu'une seule fois l'Ecriture sainte, et se repen- » tait d'avoir si mal employé son temps. » Propos d'un homme qui, même en fait de littérature et de sciences, n'aurait ni goût ni sentiment, puisqu'il est de fait que ce livre contient de grandes beautés et de grandes lumières, indépendamment de l'inspiration (1). Ces diverses imputations ont été niées par les défenseurs de sa mémoire, ainsi que dans sa *Vie*, publiée par Mencke en 1736, in-4. Si elles sont fausses, elles prouvent que Politien avait beaucoup d'ennemis; et on ne doit pas cacher qu'il les dut moins à ses talents qu'à son caractère caustique. Parmi ses ouvrages, on compte : l'*Histoire* latine *de la conjuration des Pazzi*, écrite avec plus d'élégance que de vérité; une *Traduction* latine

(1) On peut consulter sur ce sujet une excellente Dissertation de M. Ancillon, en réponse à la question : *Quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux Livres saints la supériorité sur les livres profanes. Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 1 juillet et 1er août 1785. — Art. DEBORA, DAVID, HABACUC, ISAIE, LOTH, LUC, MOISE, Paul, etc.

d'*Hérodien*, qu'il entreprit par ordre du pape : elle est aussi pure que fidèle ; un livre d'*Epigrammes* grecques ; la *Traduction* latine de plusieurs poètes et historiens grecs ; deux livres d'*Epîtres* latines ; quelques petits *Traités de philosophie*, superficiels ; un *Traité de la colère* ; quatre *Poèmes bucoliques*, et d'autres ouvrages latins. Sa diction est pleine de douceur et de facilité ; *Canzoni a Balla con quelle di Lorenzo Medici*, Florence, 1568, in-4 ; 1537, in-12 ; 1759, in-8, et d'autres ouvrages en italien. Le recueil des *OEuvres* de Politien, Venise, 1498, in-fol., et Florence, 1499, même format, est au nombre des livres rares, ainsi que l'édition que Gryphe en donna en 1550, en 3 vol. in-8. Cette collection fut réimprimée à Bâle en 1553, in-fol., avec des augmentations.

POLIZIANO, en latin *de Polluciis* (Jean-Marie), religieux carme, était de la famille des Poluzzi de Bologne, et né dans cette ville, bien que quelques-uns aient écrit qu'il avait pris naissance à Novellara dans l'état de Modène. Il était savant théologien, et florissait vers 1490 ; il est auteur des ouvrages suivants : *Vita del B. Alberto da Trapani e i suoi miracoli*, etc. Surius l'a publiée dans ses *Vies des saints*, à la date du 16 août. — *Constitutiones*, Venise, 1499. — *Vexillum et mare magnum ordinis carmeliti*. — *Orationes, epistolæ, sermones quadragesimales*, etc.

POLLINI (Ciro), botaniste et médecin distingué, né en 1783 à Alagna dans la Lomelline, obtint la chaire de botanique au lycée de Vérone ; ce fut dans cette ville qu'il publia sa *Flore de Vienne*, ses *Eléments de botanique*, ses *Expériences sur la végétation*, et son *Catéchisme agricole* qui lui valurent les plus honorables distinctions. Ce savant mourut le 1er février 1833, dans sa 50e année.

POLLINI (Jérôme), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, né à Florence, prononça ses vœux dans le couvent de *Santa-Maria-Novella* de cette ville. Il était, en 1596, prieur du couvent de Saint-Geminien, et avait, pendant longtemps, professé la théologie. On a de lui : *Istoria ecclesiastica della revoluzione d'Inghilterra, in IV libri, ne quali si tratta di quello ch'e avvenuto in quell' isola da che Arrigo ottavo comminciò a pensare di repudiar Caterina, sua legitima moglie, infino a quelli ultimi anni di Lizabeta, ultima sua figliuola* ; *racolta da gravissimi scrittori, ne meno di quella nazione che d'altre*, Rome, 1594, in-4. La reine Elisabeth fit brûler cet ouvrage, où la vérité l'offensait. Il y en eut une seconde édition, à Bologne, aussi in-4. *Vita della B. Margherita di Castello, suora del terzo-ordine di san Domenico*, Pérouse, 1601, in-8. Le père Pollini avait composé cette vie, d'après les documents conservés dans les archives du couvent qu'il habitait. Les éditeurs des *Acta sanctorum* l'ont traduite en latin, et insérée dans leur deuxième tome d'avril, au 13 de ce mois. Pollini mourut en 1601.

POLLIO. *Voy.* TRÉBELLIUS.

POLLION. *Voy.* ASINIUS.

POLLION (Védius), engraissait des lamproies de sang humain. Auguste soupant un jour chez lui, un de ses esclaves brisa un verre de cristal. Védius le fit prendre sur-le-champ et donna ordre qu'on le jetât dans un grand réservoir, à la merci des lamproies : genre de mort dont il faisait punir ses gens lorsqu'ils tombaient dans quelque faute. Le jeune esclave s'échappa, et courut se jeter aux pieds d'Auguste, le suppliant d'empêcher qu'il ne devînt la proie des poissons. L'empereur fit relâcher l'esclave, briser en sa présence tous les verres de cristal, et en fit remplir le réservoir. Il est constant cependant que cette inhumanité était assez commune chez les Romains, surtout à l'égard des vieux esclaves dont on ne tirait plus de service.

POLLUX. *Voy.* CASTOR.

POLLUX (Julius, grammairien de Naucrate, en Egypte, né vers l'an 180 de J.-C., fut élève d'Adrien de Tyr à Rome, puis instituteur du jeune Commode. Il devint ensuite professeur de rhétorique à Athènes, où il mourut à l'age de 58 ans. Suidas nous a transmis les titres de ses ouvrages. On a de lui un *Onomasticon*, ou dictionnaire grec, en 10 livres, Venise, 1502, et Florence, 1520, in-fol. La meilleure édition est celle d'Amsterdam, en 1706, 2 vol. in-fol., en grec et en latin, avec des notes de Jungerman et de divers autres savants.

POLO (Marco). *Voy.* PAUL (Marc.)

POLTROT de MÉRÉ (Jean), gentilhomme de l'Angoumois, né vers 1525, passa sa jeunesse en Espagne, où il avait suivi le baron d'Aubeterre. De retour dans son pays, il embrassa la religion protestante, et devint un de ses plus fanatiques partisans. Irrité des succès du duc de Guise, il prit la résolution de le tuer. Pendant que ce prince assiégeait Orléans en 1563, Poltrot épia le moment où il était peu accompagné, et lui tira un coup de pistolet, dont il mourut six jours après. Ayant été arrêté, il avoua à la question : « Qu'il avait été attiré et induit à cela par la persuasion du ministre » Théodore de Bèze, lequel lui avait persuadé qu'il » serait le plus heureux de ce monde, s'il voulait » exécuter cette entreprise, parce qu'il ôterait de ce » monde un tyran ennemi juré du saint Evangile, » pour lequel acte il aurait paradis, et s'en irait » avec les bienheureux, s'il mourait pour une si » juste querelle. » Le ciel pour prix d'un parricide ! Telle est la morale horrible que les sectaires de tous les temps ont appelée au secours de leurs erreurs. Ce scélérat fut condamné par arrêt du parlement à être déchiré avec des tenailles ardentes, tiré à quatre chevaux et écartelé. (*Voy.* François de LORRAINE.)

POLUS, POLE ou POOL (Renaud), cardinal et archevêque de Cantorbéry, né en 1600, à Stowerton-Castle dans le comté de Stafford, était proche parent des rois Henri VII et Edouard IV. Il fut élevé dans l'université d'Oxford, et parcourut ensuite les plus célèbres académies de l'Europe. Sa probité, son érudition, sa modestie et son désintéressement lui firent des amis illustres, entre autres Bembo et Sadolet, qui le regardaient comme un des hommes les plus éloquents de son siècle. Henri VIII qui faisait beaucoup de cas de ses talents, eut pour lui une amitié et une estime distinguées. Mais Polus n'ayant pas voulu flatter sa passion pour Anne de Boulen, et ayant écrit contre son changement de religion, ce prince mit sa tête à prix. Le pape Paul

III, qui l'avait fait cardinal en 1536, lui donna des gardes. Après la mort de ce pontife, il eut beaucoup de voix pour lui succéder; il fut exclu par la brigue des vieux cardinaux, sans que cette exclusion lui causât des regrets. Après avoir été employé dans diverses légations, et avoir présidé au concile de Trente, il retourna en Angleterre sous le règne de la reine Marie. Cette princesse le fit archevêque de Cantorbéry et président du conseil royal. L'empereur Charles-Quint s'était opposé à son retour en Angleterre, craignant qu'il ne s'opposât lui-même au mariage de son fils Philippe. Mais il ne s'occupa qu'à ramener les protestants dans le sein de l'Eglise, à remettre le calme dans l'état, et à rendre la liberté à ceux qui étaient opprimés. Ennemi des violences dans les affaires de religion, il n'employa jamais que la patience et la douceur. Sa mort, coup fatal et pour la religion et pour le royaume, arriva à Londres, le 25 novembre 1558. Tous les auteurs, même les protestants, donnent de grands éloges à son esprit, à son savoir, à sa prudence, à sa modération, à son désintéressement et à sa charité. On lui avait appris, peu auparavant, la mort de la reine; il en fut tellement touché, qu'il demanda son crucifix, l'embrassa dévotement et s'écria: *Domine, salva nos, perimus; Salvator mundi, salva Ecclesiam tuam.* A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans l'agonie et mourut 15 heures après, âgé de 58 ans, avec la réputation d'avoir été un des plus illustres prélats que l'Angleterre eût produits. Son corps fut porté à Cantorbéry, et mis dans la chapelle de Saint-Thomas, qu'il avait fait bâtir, avec cette simple épitaphe: *Depositum cardinalis Poli.* On a de lui plusieurs *Traités :* celui *De unitate ecclesiastica*, Rome, (vers 1536) in-fol.; *De officio et potestate summi pontificis*, Louvain, 1569, in-fol.; *De concilio tridentino*; un *Recueil des statuts*, qu'il fit étant légat en Angleterre; une *Lettre* à Crammer sur la présence réelle; un *Discours* contre les faux évangéliques, adressé à Charles-Quint; plusieurs *Lettres*, Brescia, 1744-57, 5 vol. in-4, pour ramener dans le sein de l'Eglise ceux qui s'en étaient séparés. Ces ouvrages sont savants; mais le style n'en est ni pur ni élégant. Sa *Vie* a été écrite en Italien par Beccatelli, archevêque de Raguse, et elle a été traduite en latin par André Dudith; ils étaient l'un et l'autre secrétaires de cet illustre prélat. Le cardinal Ange-Marie Quirini a donné sa *Vie* avec ses *Lettres* dans l'édit. de Brescia; mais elle est très-inférieure à l'excellente Histoire de ce cardinal, écrite en anglais par Thomas Philips, Oxford, 1764, 2 part. in-4, et Londres, 1767, 2 vol. in-8. *Voy.* PHILLIPS.

POLUS (Mathieu POOL ou POLE), né à Londres vers 1620, fut incorporé dans l'université d'Oxford, et lui fit honneur par son érudition. Il devint recteur de Saint-Michel-le-Quern à Londres, en 1648, et proposa en 1653, pour l'éducation de la jeunesse, un projet que le parlement approuva; mais l'auteur ayant été obligé de se retirer en Hollande, ce projet n'eut pas lieu; et vu le peu d'effet de tous ses plans d'éducation, il est à croire que le public n'y perdit pas grand'chose. Poole avait publié avant son départ plusieurs ouvrages, dont le plus célèbre est son *Synopsis criticorum*, Londres, 1669, 5 vol. qui se relient en 9, in-fol. et réimprimé à Utrecht, 1684, 5 vol. in-fol., avec des augmentations qui n'empêchent pas de préférer la première édition. Cet ouvrage est un abrégé des remarques des plus habiles commentateurs de l'Ecriture sainte, et surtout de celles des protestants. Il mourut à Amsterdam en 1683.

* POLVEREL (Etienne) était, en 1789, syndic des états de Bearn, et fut chargé de faire connaître à l'assemblée nationale le vœu des habitants de la Navarre d'être réunis à la France. En 1791, il fut nommé accusateur public du premier arrondissement de Paris, place qu'il perdit momentanément pour n'avoir pas poursuivi avec assez d'activité les fabricateurs de faux assignats. Après la journée du 10 août 1792, il fut envoyé avec Sonthonax, commissaire à Saint-Domingue, avec des pouvoirs illimités. Les mesures funestes qu'ils prirent dès leur arrivée, amenèrent une guerre d'extermination entre les noirs et les blancs, qui finirent par succomber. Les colons échappés au massacre dénoncèrent les commissaires comme coupables d'actes arbitraires, et ceux-ci, de leur côté, les accusèrent d'avoir tenté de livrer la colonie aux Anglais, ce qui était une calomnie. Décrétés d'accusation, le 16 juillet 1793, à la demande de Billaud-Varennes et Bréard, cette proposition n'eut point de suite. Au mois de janvier 1794, Danton provoqua l'exécution du décret lancé contre eux, en les assimilant à des *brigands*. Après le 9 thermidor, ils obtinrent leur liberté provisoire. Mais les colons continuant de les dénoncer, la Convention, embarrassée, décida qu'elle entendrait les délégués, contradictoirement avec leurs adversaires. Une commission fut établie; mais la mort de Polverel (5 avril 1795) arrêta le cours de l'instruction, et Sonthonax fut mis en liberté. (*Voy.* SONTHONAX.) Polverel ne s'était point enrichi dans sa préture, puisqu'il ne laissa pas même de quoi payer ses créanciers. On a de lui : *Tableau de la constitution du royaume de Navarre et de ses rapports avec la France*, 1789, in-8.

POLYBE, né à Mégalopolis, ville du Péloponèse, dans l'Arcadie, vint au monde entre l'an 210 et l'an 200 avant J.-C. Son père Lycortas était illustre par la fermeté avec laquelle il soutint les intérêts de la république des Achéens, pendant qu'il la gouvernait. Il donna à son fils les premières leçons de la politique, et Philopœmen, un des plus intrépides capitaines de l'antiquité, fut son maître dans l'art de la guerre. Le jeune Polybe se signala dans plusieurs expéditions, pendant la guerre des Romains contre Persée. Ce monarque ayant été vaincu, il fut du nombre de ces Achéens emmenés à Rome pour les punir du zèle avec lequel ils avaient défendu leur liberté. Son esprit et sa valeur l'avaient déjà fait connaître. Scipion et Fabius, fils de Paul-Emile, lui accordèrent leur amitié, et se crurent trop heureux d'être à portée de prendre ses leçons. Polybe suivit Scipion au siége de Carthage. Sa patrie était réduite en province romaine; il eut la douleur de la voir en cet état, et la consolation d'adoucir les maux de ses concitoyens par son crédit, et de fermer une partie de leurs plaies. Il se trouva au siége de Numance avec son illustre bienfaiteur,

qu'il perdit peu de temps après. Sa mort lui rendit le séjour de Rome insupportable. Il retourna dans sa patrie, où il jouit, jusqu'à ses derniers jours, de l'estime, de l'amitié et de la reconnaissance de ses concitoyens, et mourut à 82 ans, vers l'an 120 avant J.-C., d'une blessure qu'il se fit en tombant de cheval. De tous ses ouvrages (l'*Histoire de Numance*, la *vie de Philopœmen*, des *Commentaires sur la Tactique*, un *Traité de l'habitation sous l'équateur*, et une *Histoire générale*), nous ne possédons qu'une partie de cette dernière qui s'étendait depuis le commencement des guerres puniques jusqu'à la fin de celle de Macédoine. Elle fut écrite à Rome, mais en grec. Elle était renfermée en 40 livres, dont il ne reste que les cinq premiers, qui sont tels que Polybe les avaient laissés. Nous avons des *fragments* assez considérables des douze livres suivants, avec les ambassades, et les exemples des vertus et des vices, que Constantin Porphyrogénète avait fait extraire de l'*Histoire* de Polybe. On trouve ces *extraits* dans le recueil de Henri de Valois. Polybe est, de tous les écrivains de l'antiquité, celui qui est le plus utile pour connaître les grandes opérations de la guerre qui étaient en usage chez les anciens. Brutus en faisait tant de cas, qu'il le lisait au milieu de ses plus grandes affaires. Il en fit un abrégé pour son usage, lorsqu'il faisait la guerre à Antoine et à Auguste. Les hommes d'état et les militaires ne sauraient trop le lire, les uns, pour y puiser des leçons de politique, et les autres, les préceptes de l'art funeste, mais nécessaire, de la guerre. Cet historien leur plaira plus qu'aux grammairiens et aux gens de goût. S'il raisonne bien, il narre mal, et il dit désagréablement de bonnes choses. Le chevalier de Folard, qui nous a donné un excellent commentaire sur cet auteur, en 6 vol. in-4, 1727-1730, avec une traduction par dom Thuilier, a le même défaut. Il est négligé et prolixe dans son style, trop long dans ses réflexions. et manque de liaisons dans ses idées. On y a ajouté en Hollande un 7ᵉ volume. L'édition de Polybe, Rome, 1473, in-fol., est la première de la trad. latine de Nicol. Perotti; mais le texte grec n'a été publié qu'en 1530, Haguenau, avec la même traduct. par les soins de Vinc. Obsopœus. Les meilleures sont celles de Casaubon, Paris, 1609, in-fol.; d'Amsterdam, 1670 *cum notis variorum*, 3 vol. in-8; d'Ernesti, Leipsig, 1763, 3 vol. in-8, et surtout de Schweighæuser, 1789 à 1793, 9 vol. in-8. La traduction du dom Thuilier a été réimprimée, Amsterdam, 1757 et 1774, 7 vol. in-4; ces éditions contiennent un supplément que l'on joint à celle de Paris. Il existe un *Abrégé* du commentaire de Folard sur Polybe (par Chaboz), Paris, 1754, 3 vol. in-4. — Polybe, médecin et gendre d'Hippocrate, a laissé quelques ouvrages de médecine qui sont parvenus jusqu'à nous. On les trouve dans les *Œuvres* d'Hippocrate. — Un autre Polybe fut affranchi de l'empereur Claude. Sénèque lui adressa un de ses ouvrages, dans lequel il le loue beaucoup.

POLYCARPE (saint), évêque de Smyrne, disciple de saint Jean l'évangéliste, prenait soin de toutes les églises d'Asie. Il s'était converti vers l'an 80, et fut ordonné évêque de Smyrne en 96. Il fit un voyage à Rome, vers l'an 158, pour conférer avec le pape Anicet sur le jour de la célébration de la pâque : question qui fut agitée depuis avec beaucoup de chaleur sous le pape Victor. Son zèle pour la pureté de la foi était si ardent, que lorsqu'il entendait proférer quelque erreur, il s'enfuyait en criant : « Ah! grand Dieu, à quel temps m'avez-vous réservé! » On dit qu'ayant rencontré Marcion à Rome, cet hérésiarque lui demanda s'il le connaissait? *Oui*, répondit le saint évêque, saisi d'horreur, *Je te reconnais pour le fils aîné de Satan*. Une autre fois, ayant vu Cérinthe entrer dans un bain: *Fuyons*, s'écria-t-il, *de peur que le bain ne tombe sur nous*. « Grande leçon pour les fidèles, dit un » moraliste, relativement à la conduite à tenir en- » vers les hérétiques. Si ce saint et savant évêque, » disciple des apôtres, si près de la lumière évan- » gélique, n'a osé communiquer avec des sectaires, » craignant le souffle impur des faux docteurs, que » penser de la témérité ou de la coupable indiffé- » rence des simples fidèles qui fréquentent leur so- » ciété, lisent leurs livres, ou écoutent leurs dis- » cours? » De retour en Asie, il scella l'Evangile de son sang, et fut condamné à être brûlé vif; mais les flammes l'épargnant, le bourreau le poignarda vers l'an 169, sous l'empire de Marc-Aurèle, dont on nous raconte tant de choses doucereuses. Son martyre est rapporté d'une manière très-élégante dans la lettre de l'église de Smyrne aux églises de Pont : lettre dont Eusèbe a donné l'abrégé dans le chapitre 14 du liv. 4 de son Histoire; lettre singulièrement estimée des anciens, et que l'on doit regarder comme un des plus précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique. Il ne nous reste de saint Polycarpe qu'une seule *Epître*, écrite aux Philippiens. On la trouve dans les *anciens monuments des Pères* par Cotelier; dans les *Varia sacra*, par le Moine; et avec celles de saint Ignace, par Ussérius, Londres, 1644 et 1647, 2 tom. in-4. Saint Pothin, premier évêque de Lyon, et saint Irénée, son successeur, étaient disciples de cet illustre martyr.

POLYCLÈTE, sculpteur de Sicyone, ville du Péloponèse, vivait vers l'an 432 avant Jésus-Christ, et passait parmi les anciens pour avoir porté la sculpture à sa perfection. Il avait composé une figure qui représentait un garde des rois de Perse, où toutes les proportions du corps humain étaient si heureusement observées, qu'on venait la consulter de tous les côtés comme un parfait modèle : ce qui la fit appeler par tous les connaisseurs *la Règle*.

POLYCRATE, tyran de Samos, vers l'an 532 avant J.-C., régna d'abord avec un bonheur extraordinaire. Amasis, roi d'Egypte, son ami et son allié, effrayé d'une prospérité si constante, lui écrivit de se procurer quelque malheur, pour prévenir ceux que la fortune volage pouvait lui réserver. Le tyran mit cet avis à profit, et jeta une bague d'un grand prix dans la mer. Quelques jours après, le sort la lui fit retrouver dans le corps d'un poisson que des pêcheurs lui apportèrent. Le malheur qu'Amasis craignait pour son ami ne tarda pas à arriver. Oronte, l'un des Satrapes de Cambyse, et qui

commandait pour lui à Sardes, résolut de s'emparer de Samos. Il attira chez lui le tyran, sous prétexte de lui céder une partie de ses trésors, afin de le soutenir dans une révolte contre le roi de Perse. L'avide Polycrate, amorcé par cette promesse, se rendit à Sardes; mais à peine y fut-il arrivé, qu'Oronte le fit mourir en croix, l'an 524 avant J.-C. Voilà ce que raconte Hérodote; mais tout ce que cet historien nous dit des rois d'Egypte et de leurs contemporains appartient presque entièrement aux temps fabuleux, et ne s'accorde ni avec la chronologie ni avec ce qui nous reste d'ailleurs de notions sur ces siècles reculés.

POLYCRATE, évêque d'Ephèse, n'est connu que par une *lettre* au pape Victor sur la pâque. Cette lettre, regardée longtemps comme authentique, a été vivement attaquée dans une Dissertation du père Molkenbuhr, publiée à Munster en 1793, in-4. Il est certain que la plupart des raisons que le savant critique allègue pour prouver la supposition, sont de nature à faire une grande impression sur des lecteurs non prévenus; elles semblent même répandre des doutes fondés sur l'existence de Polycrate, et dès lors il faut supposer que le passage où Eusèbe parle de cet évêque, est une interpolation. *Voy.* le *Journal hist. et litt.*, 1er décembre 1793, page 503; 1er février 1794, page 178.

POLYDAMAS, fameux athlète, qui étrangla un lion sur le mont Olympe. Il soulevait, dit-on, avec sa main, le taureau le plus furieux, et arrêtait un char à la course, traîné par les plus forts chevaux; mais se fiant trop sur sa force, il fut écrasé sous un rocher qu'il s'était vanté de pouvoir soutenir. *Voy. Milon.*

POLYDORE, fils de Priam et d'Hécube, fut confié à Polymnestor, qui le massacra lors de la prise de Troie, pour s'emparer de ses richesses. Les dards avec lesquels il fut tué, prirent racine sur son tombeau et formèrent un buisson. Enée en arracha quelques jets, en vit couler du sang, et Polydore, de dessous la terre, lui raconta sa tragique histoire. *Voy.* le 3e livre de l'*Enéide*, v. 22. — Il y a eu plusieurs autres Polydore, dont l'histoire appartient aux temps fabuleux.

POLYDORE-VIRGILE ou VERGILE, né vers 1470, à Urbin en Italie, passa en Angleterre pour y recevoir le denier de saint Pierre, tribut qu'on payait alors au saint Siége. Henri VIII, charmé de son esprit, l'y arrêta, et lui procura l'archidiaconé de Wels. Le climat froid d'Angleterre étant contraire à sa santé, il alla respirer un air plus chaud en Italie. Il mourut en 1555, après avoir publié plusieurs ouvrages, purement écrits en latin. Les principaux sont : une *Histoire d'Angleterre*, qu'il dédia à Henri VIII, et qui va jusqu'à la fin du règne de Henri VII. On en a une édition publiée à Bâle en 1534, in-fol. Cet historien narre assez bien; mais il est quelquefois peu exact, et souvent superficiel. Elevé sous une domination étrangère, il n'a pas assez connu l'état des affaires d'Angleterre, ni la police de ce royaume. *De inventoribus rerum*, en huit livres, Amsterdam, 1671, in-12. Il y a beaucoup de recherches, mais peu d'exactitude; ce qui a donné lieu à ce distique latin :

> Virgilii duo sunt, alter Maro, tu Polydore
> Alter; tu mendax, ille Poeta fuit.

Un *Traité des prodiges*, Bâle, 1531, in-8, peu judicieux; des *Corrections sur Gildas*; un *Recueil d'adages* ou *de proverbes*. On cite aussi de lui trois opuscules : *De patientia et ejus fructu libri II*; *De vita perfecta lib. unus*; *De veritate et mendacio lib. unus*, imprimés avec le *Traité des prodiges*, Bâle, 1545.

POLYDORE. *Voy.* Polydore Caldara.

POLYEN, *Polyenus*, écrivain de Macédoine, s'est fait un nom célèbre par un *Recueil de stratagèmes*, qu'il dédia aux empereurs Antonin et Vérus, dans le temps qu'ils faisaient la guerre aux Parthes. On a plusieurs éditions de cet ouvrage, qui est distribué en 8 livres. La meilleure était celle de Maasvicius, Leyde, 1690, in-8, avec des notes, avant qu'on eût vu paraître celle de M. Coray, Paris, 1809, in-8. Ce livre a été traduit en français sous ce titre : *Les Ruses de guerre* de Polyen, 1739, en deux vol. in-12, par dom Lobineau.

POLYEUCTE (saint), célèbre martyr de Mélitine en Arménie, dans le IIIe siècle. Néarque, son ami, a écrit les Actes de son martyre. (*Voy. Tillemont*, t. 3, pag. 424.) Pierre Corneille a fait du martyre de ce saint le sujet d'une de ses tragédies, et l'on peut dire que c'est un chef-d'œuvre dans le genre dramatique. Mais cela n'a pas empêché les personnes pieuses d'être choquées de la liberté que le poète s'est donnée de faire monter les saints sur le théâtre habituellement consacré à un histrionisme profane et licencieux, et de mêler la tendresse de l'amour humain à l'héroïsme de l'amour divin.

POLYEUCTE. *Voy.* Épiphane, moine.

POLYGNOTE, peintre grec de Thasos, île septentrionale de la mer Egée, florissait vers la 90e Olympiade. Il s'est rendu célèbre par les peintures dont il orna un portique d'Athènes. Ses tableaux étaient une suite qui renfermait les principaux événements de Troie; ils étaient, dit-on, précieux par les grâces, et surtout par l'expression que ce peintre sut donner à ses figures. On voulut reconnaître ses peines par un prix considérable, mais il le refusa généreusement. Cette conduite lui attira de la part des Amphictyons, qui composaient le conseil de la Grèce, un décret solennel pour le remercier. Il fut en même temps ordonné que, dans toutes les villes où cet artiste célèbre passerait, il serait logé et défrayé aux dépens du public. Polygnote florissait vers l'an 400 avant J.-C. Ce peintre inventa entre autres choses, pour les figures des femmes, des vêtements transparents et des coiffures de couleurs diverses qui leur donnaient une grâce singulière. Au temps de Pline, on voyait à Rome, dans le portique de Pompée, un tableau où Polygnote avait représenté un soldat couvert de son bouclier et dans l'action de monter ou de descendre les degrés, ce qu'on ne pouvait décider. Aristote conseille aux jeunes gens d'étudier attentivement les ouvrages de Polygnote, à cause de la perfection avec laquelle il exprimait le caractère moral.

POLYGONE, fils de Prothée. Son frère Télégone et lui furent tués par Hercule, qu'ils avaient osé provoquer à la lutte.

POLYHISTOR. *Voy.* ALEXANDRE-POLYHISTOR.

POLYMESTOR, ou POLYMNESTOR, roi de Thrace, le plus avare et le plus cruel de tous les hommes. Hécube lui fit crever les yeux pour avoir tué Polydore. *Voy.* ce *nom.*

POLYMNIE ou POLYHIMNIE, l'une des neuf Muses, présidait à la rhétorique. On la représente ordinairement avec une couronne de perles, habillée en blanc, toujours la main droite en action pour haranguer, et tenant un sceptre en sa gauche. *Voy. Ptho.*

POLYPHÈME, fils de Neptune et de Thoosa, était un cyclope d'une grandeur démesurée, qui n'avait qu'un œil au milieu du front, et qui se nourrissait de chair humaine. Ulysse ayant été jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile, où habitaient les cyclopes, Polyphème l'enferma, lui et tous ses compagnons, avec ses troupeaux de moutons dans son antre, pour les dévorer. Mais Ulysse le fit tant boire en l'amusant par le récit du siége de Troie, qu'il l'enivra; ensuite, aidé de ses compagnons, il lui creva l'œil avec un pieu. Après quoi Ulysse ordonna à ses compagnons de s'attacher sous les moutons, lorsqu'il mènerait paître son troupeau. Ce qu'il avait prévu arriva. Polyphème ayant ôté une pierre que cent hommes n'auraient pu ébranler, et qui bouchait l'entrée de la caverne, se plaça de façon que les moutons ne pouvaient passer qu'un à un entre ses jambes. Lorsqu'il entendit Ulysse et ses compagnons dehors, il les poursuivit, et leur jeta un rocher d'une grosseur énorme; mais ils l'évitèrent aisément, s'embarquèrent et ne perdirent que quatre d'entre eux, que le géant avait mangés. Il faut lire, dans le 3ᵉ livre de l'*Enéide*, la description pittoresque que Virgile fait de ce géant :

Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum;
Trunca manum pinus regit, et vestigia firmat.
. . . . . Graditurque per æquor
Jam medium, necdum fluctus latera ardua tinxit.

POLYPHONTE, tyran de Messène, fut tué par Téléphon, fils de Chresphonte et de Mérope, qui avait échappé à sa fureur, lorsqu'en usurpant le trône il massacra tous les princes de la famille royale.

POLYXÈNE, fille de Priam et d'Hécube. Lorsqu'on était assemblé dans le temple pour la cérémonie de son mariage avec Achille, Pâris tua ce prince. Après la ruine de Troie, Pyrrhus immola cette princesse sur le tombeau de son père. Telles sont les scènes atroces que présente l'héroïsme barbare des siècles païens.

POLYXO, prêtresse d'Apollon, excita les femmes de Lemnos à massacrer leurs maris, parce qu'ils avaient amené avec eux des femmes de la Thrace. — Il y eut une autre POLYXO, femme de Tlépomène, qui fit pendre Hélène, parce qu'elle avait été cause de la guerre de Troie, où son mari avait été tué.

POMBAL (dom Sébastien-Joseph CARVALHO MELHO, comte d'ŒYRAS, puis marquis de), né en 1699 d'Emmanuel de Carvalho, pauvre gentilhomme de Soura, bourg de Portugal dans le territoire de Coïmbre. Il fut envoyé dans l'université de cette ville pour y faire son cours de droit; mais ennemi de la gêne et de l'application, et entraîné par des passions vives, il se dégoûta bientôt de l'étude, et prit le parti des armes. Une taille avantageuse et presque gigantesque, une figure distinguée et une force extraordinaire le rendaient propre à ce nouvel état; mais dégoûté encore de cette profession, soit par inconstance, soit parce qu'il n'avait pas été compris dans une promotion, soit, comme on l'a écrit, qu'il ait été obligé de quitter son régiment pour des écarts de jeunesse, il se retira à Soura. Il avait su captiver le cœur d'une jeune dame de la première noblesse du royaume, nommée dona Thérésa de Noronha-Almada, et vint à bout de l'épouser, malgré l'opposition des parents de cette dame. Il la perdit le 7 janvier 1739. A force d'intrigues et de sollicitations, il fut envoyé, en 1745, à Vienne pour une commission secrète, sans être revêtu d'aucun caractère public. S'il n'y déploya pas de grands talents pour les négociations, s'il manqua l'objet très-simple et facile de sa mission, il montra qu'il savait très-bien réussir en galanterie. Il sut plaire à la jeune comtesse de Daun, parente du célèbre maréchal de ce nom, et éprouva encore des difficultés plus grandes qu'en Portugal, pour contracter cette deuxième union : il en vint cependant à bout. Après s'être acquitté tout aussi mal d'une autre commission à Londres, il retourna à Lisbonne, où il resta sans emploi, parce que la conduite qu'il avait tenue à Vienne avait dégoûté dom Juan V de ses services. La reine (Marie-Anne d'Autriche), qui avait pris en affection l'épouse de Carvalho, s'intéressa vivement en faveur de l'époux auprès du roi, sans qu'elle pût obtenir le moindre emploi. Mais cette princesse réussit mieux auprès de son fils, après la mort de D. Juan V, arrivée le 30 juillet 1750. Le nouveau roi ne put se refuser aux désirs de sa mère, et nomma d'abord Carvalho secrétaire des affaires étrangères. Il s'empara insensiblement de toute la confiance du roi, et crut son crédit assez bien établi pour oser s'opposer au mariage de la princesse héritière présomptive de la couronne, avec don Pèdre, frère du roi, quoique dom Juan V eût demandé les dispenses nécessaires à Rome; il voulut ensuite la marier au duc de Cumberland, malgré les lois fondamentales du royaume, touchant la succession à la couronne, qui excluent tout prince étranger, surtout s'il n'est pas catholique (*voy.* les *Révolut. de Portugal* par Vertot, pag. 8); en sorte que le mariage prémédité par dom Juan ne fut conclu qu'en 1760. (On peut consulter sur ces faits divers les *Mémoires du marquis de Pombal*, 1783, 4 vol. in-12; et les *Anecdotes du ministère de Sébastien Joseph Carvalho*, Varsovie, 1783, avec l'épigraphe : *Quo magis socordiam illorum irridere libet qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam.* Tac., Annal., livr. 4.) Tant que la reine-mère fut en vie, Carvalho fit quelques efforts pour cacher son caractère; mais après la mort de cette vertueuse princesse, arrivée le 14 août 1754, il crut pouvoir tout entreprendre, et ne mit plus de bornes à son orgueil

et à son avarice. L'illustre famille de Tavora ayant refusé l'alliance de son fils, il résolut de l'exterminer avec la principale noblesse de Portugal. Il fit construire un grand nombre de prisons qui furent bientôt remplies de tous ceux qui pouvaient lui porter ombrage. Pendant que la noblesse et le peuple tremblaient à l'aspect de ces horreurs, le roi de son côté était dans des crises continuelles au récit des prétendues conjurations dont Carvalho ne cessait de lui figurer la réalité. Sans parler des plus illustres personnages du royaume qui périrent sur l'échafaud, une multitude incroyable de personnes de tout état et de tout âge furent saisies, enfermées dans des cachots ou envoyées en exil, comme autant de complices d'un crime qui n'eut jamais d'existence que dans la tête du ministre. « Plaisante conspiration » (dit un auteur qui a écrit impartialement sur cette matière), « unique à coup sûr dans l'histoire de tous les siècles! ourdie tout à la fois par » des capucins, des marchands, des nobles, des » militaires, des évêques, des jésuites existants à » Goa, au Brésil, à Lisbonne, des Allemands, des » Hongrois, des Polonais, des Italiens, des Portugais, etc. S'il ne fut jamais de mensonge plus » atroce et plus ensanglanté, il n'en fut pas non » plus de plus grossier et de plus ridicule. » (*Voy.* » Aveiro, Tavora, Michel Dell' Annunciata, Malagrida, etc.) Pour mieux cimenter son gouvernement, Carvalho abolit le tribunal qu'on nommait le *Jugement de la Couronne royale*, composé de vingt-quatre juges auxquels étaient attribuées les causes des grands du royaume, et lui substitua celui de l'*Inconfidence*, qui n'était composé que de six sénateurs choisis par le ministre, devenu quelque temps après comte d'Oeyras, grand-maître de la cour et marquis de Pombal. Sa puissance était telle, que toute plainte, toute réclamation était étouffée par le sentiment de la terreur. « Qui croirait » (dit l'abbé Garnier, dans l'*Oraison funèbre* du roi, prononcée à Lisbonne en 1777), « qu'un seul homme, » en abusant de la confiance et de l'autorité d'un » bon roi, pût, durant l'espace de vingt ans, enchaîner toutes les langues, fermer toutes les bouches, resserrer tous les cœurs, tenir la vérité captive, mener le mensonge en triomphe; effacer » tous les traits de la justice, faire respecter l'iniquité et la barbarie, dominer l'opinion publique » d'un bout de l'Europe à l'autre? Hélas! que les » ressources du crime sont redoutables, et son pouvoir étendu! » Tandis que tout le royaume était en deuil, le ministre déployait un faste et une opulence qui contrastaient étrangement, non-seulement avec la situation de ce qu'il y avait de plus grand dans le royaume, mais encore avec celle des affaires publiques. Quoique tous les biens de ceux qu'il fit condamner fussent confisqués, l'état était obéré, les troupes mal entretenues et mal payées. Les Espagnols se seraient emparés facilement de tout le Portugal pendant la guerre de 1762, s'ils ne s'étaient pas amusés aux siéges de Miranda et de Bragance. Ils prirent ces places, et Alméida, qui était d'une plus grande importance, parce qu'elle leur ouvrait le chemin de Lisbonne; mais sur ces entrefaites, la paix se fit. Carvalho la fit servir à de nouvelles vues d'ambition et de vengeance : « Le » règne de ce ministre (dit un voyageur philosophe) » dura trop pour une nation opprimée, qui traînait avec douleur un joug de fer. Les années qui » suivirent ressemblèrent toutes à celles qui avaient » précédé : il ne se départit jamais de ce despotisme » odieux dont il s'était fait un système. Ce fut toujours le même mépris pour la noblesse ; et ce qui » ne paraît pas croyable, c'est qu'il ne lui était pas » permis d'entrer au service. Cette permission, constamment refusée aux personnes de condition, » n'est accordée qu'aux flatteurs ou aux amis du » ministre : ses créatures et les étrangers obtiennent » seuls les distinctions militaires. Si le peuple jouit » de quelque apparence de liberté, c'est qu'il sait » concentrer sa douleur et qu'il se tait. Sur les plus » légers indices, sur les moindres soupçons, plus » souvent encore sans soupçons, sans indices, par » humeur, par antipathie, les proscriptions continuent et frappent les têtes les plus respectables. » Le Portugal est couvert de deuil et en proie à la » désolation. Les prisons ne suffisent plus; les personnes que la force condamne à être privées de » leur liberté, iront en Afrique ou dans les Indes » en pleurer la perte, etc. » (*Discours sur l'Histoire*, etc., *par le comte d'Albon.*) Le moment de la mort du roi, arrivée en 1777, fut celui de la chute du ministre, et cette chute, trop lente pour le bonheur des peuples, leva le voile qu'une faction assez connue avait jeté sur tant d'excès pour en cacher la réalité. Le discours que les ordres de l'état adressèrent en 1777 à la reine, et que cette princesse envoya elle-même au pape Pie VI, imprime le sceau de la vérité sur ce que nous avons rapporté dans cet article. « La Providence (y est-il dit entre » autres choses) avait destiné V. M. à être la rédemptrice de ce royaume, en l'ornant de toutes » les qualités nécessaires pour remplir les devoirs » d'une dignité si élevée; le sang dégoutte encore » de ces plaies profondes qu'un despotisme aveugle » et sans bornes a faites au cœur du Portugal. Ce » qui nous console, c'est que nous en sommes actuellement délivrés. C'était ce despotisme affreux, » qui était par système l'ennemi de l'humanité, de » la religion, de la liberté, du mérite et de la vertu. » Il peupla les prisons, il les remplit de la fleur du » royaume; il désespéra le peuple par ses vexations, en le réduisant à la misère. C'est lui qui » fit perdre de vue le respect dû à l'autorité du » souverain pontife et à celle des évêques. Il opprima la noblesse, il infecta les mœurs, il renversa » la législation, et gouverna l'état avec un sceptre » de fer. Jamais le monde ne vit une façon de » gouverner plus lourde et si cruelle. Eh! que fait » la Providence? Elle fait disparaître l'illusion qui » tendit des piéges à la piété du roi défunt, et oppose au grand nombre de ces désordres exécrables » les vertus de V. M... C'est de cette source que » dérivent les dispositions sérieuses du gouvernement actuel...; l'élargissement des prisonniers, » la justification des innocents, la réintégration des » déposés et des exilés. C'est cette même Providence » qui préserva miraculeusement V. M. contre les » chocs réitérés qui réduisirent le Portugal à la

» consternation la plus déplorable. Son bras tout » puissant anéantit de puissants stratagèmes, afin » que V. M. eût pour époux l'auguste monarque » qui nous gouverne actuellement... Enfin la Pro- » vidence préserva V. M. de plusieurs attentats et » d'infâmes machinations formées contre la légi- » timité de son droit. Pour faire le coup d'état qui » produisit notre bonheur, nous n'avions d'autres » armes que les prières des gens de bien et celles » du royaume, qui fléchirent enfin le ciel en notre » faveur, etc. etc. » A cette heureuse époque, les fatales prisons s'ouvrirent. On vit sortir de dessous terre, et reparaître parmi les vivants, huit cents personnes qui avaient disparu, et que l'on croyait mortes depuis longtemps. C'était le reste d'environ neuf mille, que le ministre avait enlevées à l'état. Elles furent accueillies avec des transports de joie, qu'on sent mieux qu'on ne peut les exprimer. Le procès des prisonniers et des suppliciés fut revu par ordre de la reine, et discuté longtemps avec toute la rigueur possible. Le conseil d'état et les juges députés pour cet examen, s'étant assemblés le 7 avril 1781 (les *Mémoires* disent *la nuit du 3 au 4*; peut-être ce 4 est-il devenu un 7. *Voy.* le *Journ. Hist. et litt.* 15 octobre 1784, p. 268), au palais royal pour la dernière fois, et après avoir fait jusqu'à trois heures du matin la plus longue et la plus sérieuse discussion de cette affaire, décidèrent « unanime- » ment, et déclarèrent que les personnes, tant vi- » vantes que mortes, qui furent justiciées ou exi- » lées, ou emprisonnées en vertu de la sentence du » 12 janvier 1759, étaient toutes innocentes du » crime dont on les avait accusées. » On s'étonnera sans doute qu'on ait laissé vivre un tyran qui avait si longtemps opprimé la nation, et qu'on ne l'ait pas sacrifié à la vengeance publique; mais on doit se souvenir de l'ascendant qu'il avait eu sur l'esprit du roi son maître. On ne peut douter qu'il n'ait eu la précaution de se munir de toutes les pièces capables de le justifier, et de faire retomber sur la personne de son souverain les cruautés dont il ne prétendait être que l'instrument et l'exécuteur. Non content de menacer qu'il se justifierait à ses dépens, il osa le faire en effet dans un Mémoire civil, qui fut aussitôt supprimé. Ce n'est donc pas sans raison que par respect pour la mémoire du roi son père, la reine a abandonné le scélérat à ses remords, et l'a laissé tranquillement descendre dans le tombeau. A cette considération il faut joindre les efforts du parti philosophique et ceux d'un autre parti également intrigant et puissant, pour intéresser en faveur du ministre disgracié une cour voisine, à qui, du moins alors, l'excès de ses forfaits n'était pas suffisamment connu, ou qui, par des raisons politiques, croyait devoir empêcher l'éclat de sa punition. Il mourut à sa terre, le 8 mai 1782, dans sa 83e année, près de neuf mois après le décret définitif donné contre lui par la reine régnante, le 16 août 1781, qui portait, « qu'après » avoir usé de clémence à son égard, elle ne se serait » pas attendue qu'il eût osé, dans un procès civil en- » tamé contre lui, produire au grand jour une dé- » fense de sa conduite durant le cours de son mi- » nistère; que l'ayant fait interroger ou entendre sur » différents chefs d'accusation, loin de s'en pur- » ger, il les avait tellement aggravés, qu'après un » mûr examen, les juges décidèrent qu'il était cri- » minel, et méritait une punition exemplaire. Que » cependant, ayant égard à son âge fort avancé, » son bon plaisir royal était de l'exempter de la pu- » nition corporelle qui lui devait être infligée, et » de lui ordonner de se tenir éloigné de vingt milles » de la cour, laissant néanmoins dans leur entier » toutes les prétentions légales et justes contre la » maison dudit marquis, soit durant sa vie, soit » après son décès. » Quoi qu'il en soit des causes humaines qui ont concouru à laisser mourir Carvalho dans son lit, on ne peut qu'adorer celles de la Providence, qui punit quelquefois avec éclat des coupables ordinaires, tandis qu'elle tarde à frapper les monstres, et qui souvent à des peines manifestes substitue des tourments secrets d'une impression plus longue et plus vive. Cromwell teint du sang de son roi, n'est-il pas mort au faite de sa puissance? mais ignore-t-on quel enfer il porta avec soi? (*Voy.* son article.) Et Carvalho put-il goûter au milieu des emprisonnements et des massacres qui désolaient la capitale et les provinces, un moment de sécurité et de paix? Le glaive de la vengeance divine et humaine n'était-il pas sans cesse présent à ses yeux et suspendu sur sa tête? Ceux même qui, au moment de sa disgrace, le dévouaient à la mort, conviennent que son supplice a été mieux assorti à ses délits. Que le fer termine les excès d'un scélérat ordinaire; pour un tyran glorieux l'humiliation est le comble du châtiment. Aman sentit plus vivement que la mort l'obligation de promener Mardochée en triomphe parmi les rues de la capitale de l'empire de Perse... Qu'on juge de l'agitation de cette âme altière et féroce, en voyant ses ennemis écrasés, reparaître, par une espèce de résurrection, dans toute la gloire de l'innocence et de la considération publique; publier les arrêts prononcés en leur faveur, qui étaient autant de manifestations de ses iniquités; sortir de ses mains les sommes immenses que sa rapacité avait amassées par les voies les plus iniques, et dont la justice ordonna la restitution (1); un peuple entier s'acharner à l'abolition de son médaillon, le charger d'ordure, et enfin le détruire avec tous les transports qu'inspire la délivrance après la plus morgante oppression. Ce genre de tourment, suivi de l'exil et d'une longue infirmité, d'une lèpre humiliante et dégoûtante, est bien propre à absoudre la Providence des reproches que des hommes inconsidérés font à la lenteur et au secret de ses opérations, et à rappeler à l'esprit du lecteur philosophe ces beaux vers de Claudien :

Sæpe mihi dubium traxit sententia mentem,
Curarent Superi terras, an nullus inesset
Rector, et incerto fluerent mortalia casu.
Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque Deos.

Quelques-uns ont cru que dans son exil, et durant l'espace qui s'écoula entre sa disgrace et sa mort,

(1) Elles ne se retrouvèrent pas toutes, s'il est vrai, comme il en est convenu lui-même, qu'il avait dépensé 800,000 ducats pour la destruction des jésuites, somme que d'autres portent à 1,200,000. (*Voy.* le *Journ. hist. et litt.*, 19 juin 1792, p. 206.)

ce tyran avait tâché d'expier ses crimes par le repentir. Ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque l'évèque de Coïmbre, Michel dell'Annunciata (*voy.* ce nom), alla le voir à sa terre de Pombal, il le trouva à genoux avec sa famille au milieu de la cour, lui demandant pardon et sa bénédiction. L'on ne peut douter aussi qu'il n'ait été que l'instrument de la secte philosophique et jansénistique, qui le crut propre à préluder aux opérations depuis longtemps projetées, et dont les premières sont expliquées par les dernières. On a publié plusieurs ouvrages sur la vie et le ministère de Pombal; nous citerons celui qui est intitulé : *Anecdotes du ministère de Sébastien-Joseph Carvalho, comte d'Oeyras, marquis de Pombal*, 1784, in-12, dans lequel il est sévèrement traité, et un autre ayant pour titre : *Administration de dom Sébastien-Joseph Carvalho, etc.*, 1788, 4 vol. in-12, qui n'est qu'une apologie.

* POMEL (Claude-Joseph), graveur, né en 1781 à Dôle (Jura), quitta l'imprimerie où ses parents l'avaient placé, pour étudier le dessin et la gravure qu'il avait commencé sans maitre. Il vint à Paris se perfectionner par l'étude des modèles. Sa gravure présente un mélange de pointillé et de taillé et produit un effet net et brillant. On cite de cet artiste : six sujets tirés des *Incas; les quatre saisons; Atala; l'Histoire d'Esther; sainte Geneviève de Brabant; les quatorze stations* du chemin de la Croix, et enfin plusieurs planches de la *description* de l'Egypte. Il est mort à Villemonble près Paris, le 18 mars 1836, à 55 ans.

* POMERANCE ou POMERANCIO (Christophe Roncalli, dit le chevalier *Dalle*), peintre, né en 1552 à Volterra, termina ses études à Rome, et se fit une assez grande réputation pour mériter d'être chargé de peindre au Vatican, dans la chapelle Clémentine, la *Mort d'Ananie et de Saphire*, qui a été copiée en mosaïque pour l'église Saint-Pierre. Plusieurs autres mosaïques de la même église ont été exécutées d'après ses cartons. Il fut chargé d'autres travaux importants. On voit de lui à Naples dans l'église de Saint-Philippe de Néri un tableau de la *nativité de J.-C.*, où l'on remarque surtout la tête de la Vierge. Le pape Paul V le fit chevalier du Christ; il visita différentes parties de l'Europe, et chargé d'honneurs et de richesses revint à Rome où il mourut le 14 mai 1626, à 74 ans. Il avait un beau coloris, une touche légère, de l'harmonie et du clair-obscur; mais on lui reproche un génie trop libre et des attitudes outrées. Malgré ces défauts, il a mérité justement une place parmi les bons artistes.

POMÈRE (Julien) *Pomerius*, né dans la Mauritanie, passa dans les Gaules, et fut ordonné prêtre, après y avoir enseigné la rhétorique. Il vivait encore en 496. C'est lui qui est auteur du livre *De la vie contemplative*, ou *des vertus et des vices*, ouvrage qu'on a longtemps attribué à saint Prosper, et qui se trouve dans ses *Œuvres*. Saint Julien de Tolède ayant aussi porté le nom de *Pomère*, quelques écrivains l'ont confondu, mais très-mal à propos, avec Julien Pomère. Pomère de Mauritanie vivait au v° siècle, et l'autre ne parut que 200 ans après.

POMET (Pierre), né à Paris en 1658, acquit autant de réputation que de richesses dans la profession de marchand droguiste, qu'il y exerça longtemps. Il rassembla à grand frais, de tous les pays, les drogues de toute espèce. Il fit les démonstrations de son droguier au jardin du roi, et donna le *Catalogue de toutes les drogues* contenues dans son magasin, Paris, 1695 et 1709, in-8. Il se proposait de publier la description de toutes les raretés de son cabinet; mais il n'en eut pas le temps, étant mort à Paris le 18 novembre 1699, le jour même qu'on lui expédia le brevet d'une pension que Louis XIV lui accorda. On a de lui un excellent ouvrage que Joseph Pomet, son fils, a fait réimprimer en 1735, en 2 vol. in-4, sous le titre d'*Histoire générale des drogues simples et composées*. Il avait déjà paru à Paris en 1694, in-fol., et les figures de cette première édition sont plus belles que celles de la seconde. Il a été traduit en allemand, Leipsig, 1717, in-fol., et en anglais, Londres, 1725, in-4.

POMEY (François), jésuite, né dans le comtat Venaissin en 1618, fut longtemps préfet des basses classes à Lyon, où il mourut en 1673. C'est un de ces hommes qui semblent faits pour instruire la jeunesse par leur zèle, leur patience, leur méthode et leurs talents. Ses principaux ouvrages sont : un *Dictionnaire français-latin*, 1664, in-4, dont on ne se sert plus dans les classes, depuis qu'on en a fait de meilleurs; *Flos latinitatis*, 1665, in-12. C'est un bon abrégé du Dictionnaire de Robert Etienne; *Indiculus universalis*, français-latin, Lyon, in-12, imprimé plusieurs fois. Georges-Matthias Konig en a donné une édition en quatre langues, Nuremberg, 1671, 1698, 1709, in-8. On en a donné aussi une édition avec l'italien, Venise, 1682. L'abbé Dinouart en a publié une nouvelle édition française-latine, corrigée, augmentée, et selon quelques-uns gâtée et bouleversée, Paris, 1756, in-12. Des *Colloques* scolastiques et moraux; *Libitina* ou *Traité des funérailles des anciens* en latin; un *Traité des particules*, en français; *Pantheum mythicum, seu Fabulosa deorum historia*, Utrecht, 1697 ou 1701, pet. in-8, avec figures. C'est une mythologie assez bonne, qui a été traduite en français par M. Thénard, Paris, 1715 et 1732, in-12. *Novus rhetorices candidatus*, dont le père Jouvenci donna en 1712, une nouvelle édition corrigée et augmentée, à l'usage des rhétoriciens du collège des jésuites de Paris.

POMIS (David de). *Voy.* David.

* POMME (Pierre), médecin, né vers 1732, à Arles, exerça longtemps sa profession dans sa ville natale. Sa réputation le fit appeler à Paris, où des cures heureuses augmentèrent sa célébrité. Quoiqu'il fût très-désintéressé, il acquit une fortune considérable et revint en jouir dans sa patrie, où il est mort en 1812. Il ne voulut jamais recevoir d'honoraires des malades indigents, disant « que les » riches le payaient pour ceux qui ne l'étaient pas. » Adversaire du brownisme, il le réfuta dans un écrit qui fut lu avec intérêt. Le principal ouvrage de Pomme est son *Traité des affections vaporeuses des deux sexes*, dont l'édition la plus récente est celle de Paris, 1803-1804, 3 vol. in-8; il y a joint diffé-

rents opuscules qu'il avait publiés précédemment, tels que sa *Réfutation de la doctrine de Broun*, des *Observations sur le galvanisme, sur le quinquina*, etc. M. Eloi Johanneau a donné une *notice* sur ce médecin, dans la *Bibliothèque historique* de Ch. Pougens.

POMMERAYE (dom Jean-François), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rouen en 1617, renonça à toutes les charges de son ordre, pour se livrer entièrement à l'étude. Il mourut d'apoplexie dans la maison du savant Bulteau, auquel il était allé rendre visite, en 1687, à 70 ans. L'amour de l'étude et celui de son état étaient ses plus grandes passions. On a de lui plusieurs ouvrages pesamment écrits, mais pleins de recherches laborieuses. Les principaux sont : l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen*, de *Saint-Amand* et *de Sainte-Catherine* de la même ville, in-fol., 1662; l'*Histoire des archevêques de Rouen*, in-fol., 1667. C'est le meilleur de ses ouvrages. L'*Histoire de la cathédrale de Rouen*, 1686, in-4; un *Recueil des conciles et synodes de Rouen*, 1677, in-4. On préfère la collection des mêmes conciles donnée par le père Bessin. *Pratique journalière de l'aumône*, in-12. C'est une exhortation de donner à ceux qui ont la charité de quêter en faveur des pauvres.

POMMEREUL (François-René-Jean, baron de), officier-général et administrateur, né à Fougères en 1745, entra à 20 ans cadet dans l'artillerie, fut employé dans l'expédition de Corse et s'y distingua. Regardé comme un bon officier, il fut en 1787 envoyé à Naples pour y organiser l'artillerie sur le même pied qu'en France, et y obtint le grade de maréchal-de-camp. Au moment de la révolution française, inscrit sur la liste des émigrés, il ne parvint à s'en faire rayer qu'en 1796. Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, lui proposa de l'employer; mais il refusa, et revint à Paris où il fut attaché au comité d'artillerie et nommé général de division. Mis à la retraite peu de temps après, il resta sans emploi jusqu'à la création des préfectures qu'il fut nommé préfet d'Indre-et-Loire. Affichant dans cette place, avec la dernière inconvenance, sa haine pour la religion, il fit circuler un almanach dans lequel les noms des saints étaient remplacés par ceux des philosophes du paganisme et par les figures emblématiques de leurs systèmes. Cette publication causa un grand scandale; néanmoins le gouvernement ferma les yeux; et ce ne fut que lorsque les habitants de Tours adressèrent des plaintes, relatives à une somme considérable que le préfet avait dû employer à la réparation des routes, qu'il fut déplacé. Mais ce changement, loin d'être une disgrace, lui valut au contraire une préfecture meilleure, celle du département du Nord. Nommé conseiller d'état en 1810, l'année suivante il remplaça Portalis (*voy.* ce nom), dans la direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Pendant toute la durée de son pouvoir, il ne cessa d'exercer le plus odieux arbitraire, et de faire peser sur une branche de commerce alors très-souffrante, une fiscalité sans mesure, et qui ne tourna pas toujours au profit de l'état. On avait établi, en faveur de son administration, un impôt sur la réimpression des anciens ouvrages : et ce fut principalement aux livres de piété et de saine morale qu'il en fit supporter le poids. Enfin il exerça contre les hommes les plus honnêtes et les plus paisibles, d'inutiles vexations. Privé de son emploi à la rentrée du roi, il reprit, au 20 mars 1815, ses fonctions au conseil d'état. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il alla chercher un asile à Bruxelles, mais il obtint en 1819 l'autorisation de rentrer en France, et il est mort à Paris le 5 janvier 1823. Parmi les ouvrages de Pommereul, qui la plupart sont justement oubliés, on distingue : *Histoire de l'île de Corse*, 1779, 2 vol. in-8. L'éloge qu'il y fait de la famille Bonaparte, alors peu illustre, a, dit-on, contribué beaucoup à la faveur dont il a joui constamment. *Recherches sur l'origine de l'esclavage religieux et politique du peuple en France*, 1781; *Des chemins et des moyens les moins onéreux au peuple et à l'état de les construire et de les entretenir*, 1781; *Manuel d'Epictète, précédé de réflexions sur ce philosophe et sur la morale des stoïciens*, 1783, in-8; *Observations sur le droit de passe*, *proposé pour subvenir à la confection des chemins*, 1796; *Vues générales sur l'Italie et Malte, dans leurs rapports politiques avec la république française, et sur les limites de la France à la rive droite du Rhin*, 1797; *Campagnes du général Bonaparte en Italie*, 1797, in-8, ou 2 vol. in-12; *L'Art de voir dans les beaux arts*, traduit de l'italien de Milizia, 1798, in-8; *Mémoires sur les funérailles et les sépultures*, 1801; *Essai sur l'histoire de l'architecture, précédé d'observations sur le beau, le goût et les beaux-arts*, extraits et trad. de Milizia, la Haye, 1819, 3 vol. in-8. Enfin il a fait tirer à 25 exemplaires des *Imitations* de Martial, et à 50 deux opuscules, l'un intitulé, *Oisiveté*, et l'autre, *Souvenir de mon administration des préfectures d'Indre-et-Loire et du Nord*. Il a coopéré à l'*Art de vérifier les dates*, au *Dictionnaire géographique de Bretagne*, à l'*Encyclopédie*, etc. (*voy.* Breislak). Pommereul joua un grand rôle dans l'organisation du culte théophilantropique. Lalande l'a placé dans son *Dictionnaire* des athées, et il était bien digne de cet honneur.

POMPADOUR (Jeanne-Antoinette Poisson, marquise de), était fille d'un fermier de la Ferté-sous-Jouarre, ou, selon d'autres, d'un boucher des Invalides, qui fut accusé de malversations, condamné et obligé de prendre la fuite. Née en 1722, elle reçut de sa mère une éducation soignée; elle était mariée à M. Lenormand d'Etioles, quand elle succéda, auprès de Louis XV, à la faveur de madame de Châteauroux. Elle fut créée marquise de Pompadour en 1745, et jouit d'un grand crédit. Elle mourut en 1764, à 44 ans, après avoir vu sa faveur en durer 20. On a publié après sa mort : ses *Mémoires*, 2 vol. in-8, Liége, 1765. Dans ce livre, on la fait l'arbitre de la guerre et de la paix, et le mobile de la disgrace ou de la faveur des ministres et des généraux. Il est certain qu'elle avait dans tout cela une très-grande influence. Mais ces mémoires sont apocryphes. Les *Mémoires historiques et Anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour*, Paris, 1802,

in-8, publié par Soulavie, ne méritent pas plus de confiance. Les *Lettres de Mme de Pompadour,* 1772, in-8, réimprimées plusieurs fois, sont l'ouvrage de la jeunesse de l'auteur. Barbé-Marbois l'a peinte assez au naturel. On la voit ennuyée et malheureuse au sein de la grandeur. *Voy.* CRÉBILLON (Claude-Prosper) (1). M. Crawfurd a, dans ses *Mémoires d'histoire et de littérature*, Paris, 1809, in-4, publié le *journal d'une femme de chambre* (mad. du Hausset) *de mad. de Pompadour*. Il a été réimprimé dans la collection des *Mémoires sur la Révolution*. On y trouve beaucoup de détails sur cette favorite et sur la vie privée de Louis XV : M. Crawfurd tenait le manuscrit original de M. Senac de Meithan, lequel le devait lui-même à un ami du marquis de Marigny.

POMPÉE *le Grand* (Cnæus-Pompéius-Magnus), fils de Pompée Strabon et de Lucilia, d'une famille noble, naquit l'an 106 avant J.-C., la même année que Cicéron. Il apprit le métier de la guerre sous son père, un des plus habiles capitaines de son temps. Dès l'âge de 23 ans, il leva de son chef trois légions, qu'il mena à Sylla. Trois ans après, il reprit la Sicile et l'Afrique sur les proscrits, et mérita les honneurs du triomphe, l'an 81 avant J.-C. Après la mort de Sylla, il obligea Lépidus à sortir de Rome, et porta la guerre en Espagne contre Sertorius. Cette guerre étant heureusement terminée, il triompha une deuxième fois, l'an 73 avant J.-C., n'étant encore que simple chevalier romain. Pompée fut élu consul quelques jours après. Il rétablit, pendant son consulat, la puissance des tribuns, extermina les pirates, remporta de grands avantages contre Tigrane et contre Mithridate, pénétra, par ses victoires, dans la Médie, dans l'Albanie et dans l'Ibérie; soumit les Colques, les Achéens et les Juifs, et retourna en Italie avec plus de puissance et de grandeur que les Romains ni lui-même n'auraient osé l'espérer. Ayant congédié ses troupes, il rentra dans Rome en homme privé et en simple citoyen. Cette modestie, après la victoire, lui gagna tous les cœurs. Il triompha pendant trois jours avec une magnificence qui le flatta moins que les acclamations du peuple. Sa gloire lui fit des ennemis et des jaloux. Pour les repousser, il s'unit à Crassus et à César. Tous les trois jurèrent de se servir mutuellement. Julie, fille de César, que Pompée épousa, fut le lien de cette union. Ces deux grands hommes, unis par le sang et par la politique, et soutenus par Crassus, formèrent ce que les historiens appellent le *premier triumvirat,* vers l'an 60 avant J.-C. Ce fut la première époque de la destruction du pouvoir consulaire et populaire, qui fléchit bientôt sous une autorité que le génie, le crédit et les richesses rendaient inébranlable. Caton vit porter ce coup et ne put le parer : *Nous avons des maîtres*, s'écria-t-il, *et c'en est fait de la république*. Pompée ayant été élu consul avec Crassus, on voulut donner la préture à Caton, pour contre-balancer leur pouvoir; mais Pompée feignit qu'il avait paru des signes au ciel, qui devaient l'empêcher d'avoir cette charge. Ses prétentions ne s'arrêtèrent pas là; il voulut tenir tout de la reconnaissance de ses concitoyens. Il avait presque triplé les revenus de la république, et tellement reculé les frontières de l'empire, que l'Asie mineure, qui, avant ses victoires, était la dernière des provinces du peuple romain, en occupait alors le centre. Cependant Pompée, par une conduite imprudente, se donnait un rival redoutable, ou plutôt un maître dans la personne de César. Il s'en aperçut, et travailla à l'abattre. Le sénat l'ayant nommé gouverneur d'Afrique et d'Espagne, il se contenta de gouverner ces provinces par ses lieutenants, quoique la chose fût sans exemple, pendant qu'il s'occupait à Rome à captiver la bienveillance du peuple par des jeux et des spectacles. Il en donna de si magnifiques, à l'occasion de la dédicace d'un théâtre qu'il avait fait construire, et dont les ruines existent encore, qu'au rapport de Cicéron, la pompe de l'appareil en fit entièrement disparaitre la gaieté. Ce théâtre, le premier qui ait été bâti d'une manière permanente, était assez vaste pour contenir 40,000 personnes. L'an 52 avant J.-C., il fut créé seul consul, élection sans exemple, autorisée par Caton et par le sénat, mais qui brouilla Pompée avec César. Ils n'étaient plus liés depuis quelque temps par les mêmes nœuds qu'autrefois. Julie était morte, et Pompée venait d'épouser Cornélia, fille de Métellus Scipion, qu'il associa à son consulat. César, pour se rendre maître de la république, voulait en même temps garder le gouvernement des Gaules, et obtenir le consulat. Le sénat, à la sollicitation de Pompée, rendit un décret par lequel il devait être regardé comme ennemi de la patrie, s'il ne quittait son armée dans trois mois. Tel fut le premier acte d'hostilité entre ces deux rivaux de gloire et de puissance. Pompée ne l'aurait peut-être jamais fait, sans l'occasion qu'il eut de reconnaître combien la plupart des Romains lui étaient attachés. Réchappé d'une maladie, contre toute espérance, il eut le plaisir de voir toute l'Italie entière célébrer sa convalescence par des fêtes. Cet événement le rendit présomptueux, et quelqu'un lui ayant dit que si César marchait contre Rome, on ne voyait rien qui pût l'arrêter : « En » quelque lieu de l'Italie, répondit-il, que je frappe » la terre de mon pied, il en sortira des légions. » César se présenta bientôt pour le combattre; ce Pompée, qui devait faire sortir des légions par un seul mouvement du pied, se retira de Rome avec les consuls, et se renferma dans Brindes, d'où il passa bientôt dans la Grèce. Il eut le bonheur de mettre l'Orient dans ses intérêts, et forma deux grandes armées, une de terre et l'autre de mer. César l'y suivit; mais Pompée évita soigneusement d'en venir à une action décisive. Son adversaire, sentant qu'il ne pouvait l'y contraindre, prit la résolution de l'enfermer dans des lignes, et en vint à bout, quoiqu'il eût un tiers moins de troupes. Pompée, menacé des dernières extrémités, attaque les lignes et les force. La déroute de ses ennemis fut si complète, qu'on ne doute point que la for-

(1) La société des Bibliophiles français a fait imprimer en 1828, dans le 6e vol. de ces *Mélanges*, quatorze lettres de mad. de Pompadour, treize adressées à mad. de Lutzelbourg et une à Paris-Duverney. De tous les ouvrages attribués à cette favorite, ces lettres seules sont authentiques. (Voy. *La France littér.* de M. Guenard.

tune ne se fût entièrement déclarée pour lui, s'il eût marché droit au camp de César. Ce dernier en convenait lui-même, et disait, en parlant de cette journée, *que la victoire était aux ennemis, si leur chef avait su vaincre*. Il y eut bientôt une nouvelle bataille à Pharsale, l'an 48 avant Jésus-Christ. Dans cette journée, à jamais mémorable, la cavalerie de Pompée prit lâchement la fuite. Les soldats de César attaquèrent le camp du général ennemi, qui découragé par la déroute de ses troupes, se réfugia sur des hauteurs, d'où il s'enfuit par mer en Egypte, auprès de Ptolémée. Ce monarque, à qui il demanda une retraite dans ses états, chargea deux de ses officiers de l'aller recevoir, et de le poignarder à l'instant. Le grand et malheureux Pompée passe, accompagné de peu de soldats et de domestiques, dans la chaloupe qui devait le porter à terre. Mais aussitôt Achillas et Septimius, c'étaient les noms des deux officiers, le tuèrent, à la vue de sa femme, qui le conduisait des yeux, du vaisseau où il l'avait laissée. Son corps demeura quelque temps sans sépulture sur le bord de la mer. Un de ses affranchis et un de ses soldats le brûlèrent, suivant l'usage des anciens, et couvrirent ses cendres d'un petit monceau de terre. Tel fut le tombeau du grand Pompée. César, à qui on porta sa tête, versa des larmes sur son sort, et lui fit élever un tombeau plus digne de lui. Mais il y a lieu de douter que ces larmes aient été sincères. (*Voy.* César.) On a remarqué que la fortune de Pompée et sa longue chaîne de victoires finirent après la démarche imprudente qu'il fit d'entrer dans le temple de Jérusalem, de se faire montrer le trésor et ouvrir le *Sancta Sanctorum*. (*Voy.* Crassus.) « La sainteté du temple, dit Flave Josèphe, fut violée d'une étrange sorte; car au » lieu que jusqu'alors les profanes, non-seulement » n'avaient jamais mis le pied dans le sanctuaire, » mais ne l'avaient jamais vu, Pompée y entra » avec plusieurs de sa suite. » Cependant, il faut rendre justice au généreux Romain; ces trésors qui tentèrent Crassus, Pompée les vit et ne toucha à rien : exemple qui doit faire rougir plus d'un prince chrétien, qu'une philosophie impie a travestis en spoliateurs des lieux saints. S'il fut digne d'entrer en concurrence pour la valeur avec César, il lui fut toujours supérieur par la pureté des mœurs et la modération des sentiments. César voulut être le maître du monde, et Pompée ne voulut en être que le premier citoyen. Il fut ami constant, ennemi modéré, citoyen paisible, tant qu'il ne craignit point de rival. Sa vie privée offre plusieurs traits dignes d'un sage. Son médecin lui ayant ordonné, dans une maladie, de manger de la grive, ses valets lui dirent qu'en été on ne pouvait trouver cet oiseau nulle part que chez Lucullus, qui en engraissait chez lui. Pompée ne voulut point qu'on allât lui en demander, et dit à son médecin : « Quoi! Pompée serait donc un homme » mort, si Lucullus n'était un monstre perdu de » mollesse et de luxure? » Il commanda en même temps qu'on lui servît un autre oiseau qui ne fût pas si difficile à trouver. Salluste l'a durement jugé par cette courte sentence : *Oris probi, animo inverecundo*. Il se peut, sans doute, que les paroles et les dehors de Pompée n'aient pas toujours été d'accord avec son cœur, et qu'il n'ait pas assez aimé la vertu pour lui sacrifier en secret; mais il serait difficile de trouver un de ces anciens héros qui lui eût sacrifié de la sorte. Cicéron en parle avec plus de justice dans la belle oraison *Pro lege Manilia*. Moline a donné l'*Histoire du grand Pompée*, Paris, 1777, 2 vol. in-12.

POMPÉE (Cneïus et Sextus), fils du précédent, avaient mis une puissante armée en campagne, lorsque leur illustre père leur fut enlevé. Jules-César les poursuivit en Espagne, et les défit à la bataille de Murcie, l'an 45 avant J.-C. Cneïus y fut tué. Sextus, son cadet, se rendit maître de la Sicile, où sa domination ne fut pas de longue durée. Il perdit dans un grand combat sur mer la puissante flotte dont il était le maître, et fut entièrement défait par Octave et Lépidus. Il passa en Asie avec sept vaisseaux seulement, lui qui auparavant en avait eu jusqu'à 350. L'impuissance où il était de soutenir la guerre l'obligea de se retirer en Arménie, où Antoine lui fit donner la mort, l'an 35 avant J.-C.

POMPÉE. *Voy.* Trogue.

POMPEI (le comte Alexandre), architecte, né à Vérone en janvier 1706, étudia à Naples chez les jésuites : revenu dans sa patrie, il se consacra entièrement à l'architecture, et y montra beaucoup de talent. Plusieurs des palais qui décorent Vérone furent élevés sous sa direction : on y remarque les principes du goût alliés à ceux de l'art. Pompei mourut en 1772; il a laissé : *Li cinque ordini dell' architettura civile di M. San-Micheli, descritti e pubblicati*, Vérone, 1735, in-fol.

* POMPÉI (Jérôme), de la même famille que le précédent, gentilhomme de Vérone, où il naquit le 18 avril 1731, embrassa plusieurs études à la fois, et devint en peu de temps un des hommes les plus instruits de l'Italie. Orateur, philosophe, théologien et poète, il acquit une grande réputation. Il cultiva néanmoins plus particulièrement la poésie, et mourut le 4 février 1788. On cite de lui les ouvrages suivants : *Canzoni pastorali, con alcuni Idilli di Teocrito e di Mosco, tradotti in versi italiani*, Vérone, 1766, in-8, dédiées au cardinal Albani; *Nuove Canzoni pastorali, odi, sonetti, traduzioni*, etc., Vérone, 1779; *Les vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en italien, ibid., 1772, 4 vol. in-4, Naples, 1784; *Ipernestra*, tragédie, 1767; *Callirhoe*, tragédie, 1769, etc. Ses *œuvres* ont été recueillies à Vérone, 1790-91, 6 vol. gr. in-8. La vie de Pompéi a été écrite en latin par le P. Fontana, Vérone, 1790, et insérées dans le tom. 5. des *Vitæ Italorum* de Fabroni. Son *Eloge* en italien par H. Pindemonte se trouve dans le *Journal de Pise*, tome 7, p. 272.

POMPÉIA, troisième femme de Jules-César, fille de Q. Pompée, fut mariée à ce héros après la mort de Cornélie; mais son époux la répudia bientôt après. Il la soupçonnait d'avoir eu commerce avec Claudius, qui s'était glissé en habit de femme, pendant les cérémonies publiques de la fête de la Bonne-Déesse. On voulait engager César de déposer contre

elle; il le refusa, en disant *qu'il ne la croyait point coupable;* cependant, par une inconséquence digne de ces temps ténébreux, il la renvoya, sous le ridicule prétexte que *la femme de César* (le plus luxurieux des Romains) *ne devait pas seulement être exempte de crime, mais même de soupçon.*

POMPÉIEN. *Voy.* LUCILLE.

POMPEIO LEONIS, célèbre sculpteur italien, naquit en 1538, et après avoir acquis un renom dans l'Italie, vint en Espagne, où l'appela Philippe II. Pompeio orna le maître-autel de l'église de l'Escurial de *quinze statues* et d'*un crucifix* qui font l'admiration de tous les connaisseurs : ce sont ses plus beaux ouvrages. Il mourut vers 1605.

POMPEIUS-FESTUS. *Voy.* FESTUS.

* POMPIERRES (Guillaume-Xavier LABBEY de), né le 3 mai 1751 à Besançon, entra, en 1768, lieutenant dans le régiment de Grenoble artillerie. Il était capitaine et chevalier de St. Louis à l'époque de la révolution dont il embrassa d'abord les principes, mais il recula devant ses excès, et fut enfermé 18 mois dans les cachots de la terreur. Marié dans la Soissonais, il fut élu par ses nouveaux concitoyens, président de son district. Plus tard, sous l'empire, il devint conseiller de préfecture du département de l'Aisne. Nommé, en 1813, membre du corps législatif, il s'y rangea parmi les adversaires du despotisme impérial. Après la restauration il se montra l'un des plus rudes opposants à toutes les mesures proposées par les ministres du roi. Dans les cent-jours, envoyé à la chambre des représentants, il y garda le silence, et, lors de sa dissolution, rentra dans la vie privée, jusqu'en 1819, qu'il fut renvoyé à la chambre des députés, par les électeurs de l'Aisne. Il y soutint une opposition systématique à tous les actes du gouvernement, quelquefois avec une violence qui dépassait toutes les bornes. Il s'acharna surtout contre M. de Villèle, qu'il proposa de mettre en accusation, et contribua beaucoup à la retraite de ce ministre. Il continua de harceler M. de Martignac, et après la révolution de 1830 prit part à tous les actes qui amenèrent l'avénement de Louis-Philippe. Il mourut à Paris, le 14 mai 1831. Plusieurs de ses opinions et discours politiques ont été imprimés.

POMPIGNAN (Jean-Georges de). *Voy.* FRANC (le) de Pompignan.

POMPONACE ou POMPONAZZI (Pierre), en latin *Pomponatius*, né dans la ville de Mantoue le 16 septembre 1462, était de si petite taille, qu'il ne s'en fallait guère qu'il ne fût un nain. Mais la nature avait réparé ce défaut en lui accordant beaucoup d'esprit. Il enseigna la philosophie à Padoue et en plusieurs autres villes d'Italie, avec une réputation extraordinaire. Son livre *De immortalitate animæ*, en 1534, in-12, dans lequel il soutient qu'Aristote ne la croit point, et que l'on ne peut la prouver que par l'Ecriture sainte et par l'autorité de l'Eglise, fut vivement attaqué (*voy.* NIPHUS). La première assertion pouvait être vraie, et l'on comprend que l'autorité du pédagogue grec est peu de chose en cette matière (*voy.* OREGIUS) : mais la seconde est dangereuse et fausse, car quand toute autre preuve philosophique manquerait à ce dogme, les notions de morale, l'idée ineffaçable du vice et de la vertu, en formeraient une démonstration complète. Cependant le cardinal Bembo, qu'on prit pour arbitre dans cette affaire, tâcha de lui donner un tour favorable, et Pomponace obtint une nouvelle permission de publier son livre. Il trouva alors des apologistes; mais il lui resta encore beaucoup d'adversaires. Theophile Raynaud prétend que son ouvrage de l'*immortalité de l'âme* fut jugé digne du feu par les Vénitiens, et qu'il fut désavoué par son propre père. Le cinquième concile de Latran le condamna. Il paraît que, non content de rejeter les preuves naturelles d'une vérité aussi consolante que parfaitement assortie à toutes les notions humaines, Pomponace voulait mettre une espèce d'opposition entre la foi et la raison, deux choses qui, dans un bon esprit, sont toujours d'accord. Un auteur protestant a depuis renouvelé cette erreur. (*Voy.* HOFFMAN Daniel.) Son livre *des Enchantements* n'excita pas moins de rumeur. On le mit à l'*index*. L'auteur veut y prouver que ce qu'on dit de la magie et des sortiléges ne doit aucunement être attribué au démon. (*Voy.* BODIN, BROWN, DELRIO, MAFFÉE (Scipion), HAEN, OPHIONÉE, MÉAD, SPÉ.) Mais, en même temps qu'il combat la magie, il donne un pouvoir fort étrange aux astres; il leur attribue tous les effets miraculeux, et en fait dépendre les lois et la religion. Telle est l'inconséquence de l'esprit humain abandonné à lui-même, que rejetant des vérités reconnues, il les remplace par les fruits d'une imagination inquiète et égarée. On place la mort de Pomponace en 1525, à soixante-trois ans. Elle fut causée par une rétention d'urine. Il s'était fait cette épitaphe, qui marque assez bien son esprit flottant, bizarre et capricieux : *Hic sepultus jaceo. Quare? nescio nec si scis, aut nescis, curo. Si vales, bene est : vivens valui. Fortasse nunc valeo; si, aut non, dicere nequeo.* Quoiqu'une foule d'écrivains catholiques et protestants l'aient accusé d'irréligion, on assure qu'il fit une fin très-chrétienne, son incrédulité étant, comme chez beaucoup d'autres, plus dans sa bouche et dans sa plume que dans son esprit. Les ouvrages philosophiques de Pomponace furent recueillis à Venise, en 1625, in-fol., sous ce titre : *Petri Pomponatii opera omnia philosophica.* Cette édition est rare.

POMPONE. *Voy.* ARNAULD.

POMPONIUS-ATTICUS. *Voy.* ATTICUS.

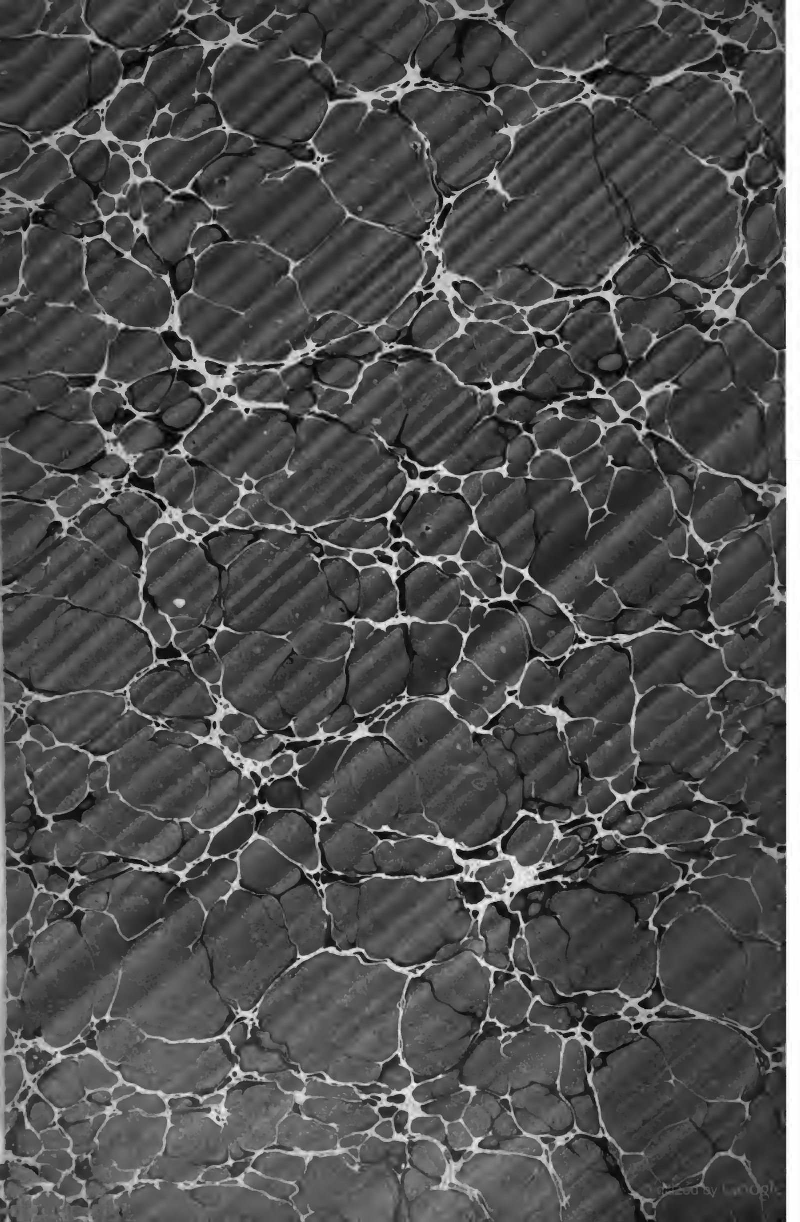
POMPONIUS-MELA, géographe de Mellaria, dans le royaume de Grenade, est auteur d'une géographie intitulée *De situ orbis*, en trois livres. Cet ouvrage est exact et méthodique. L'auteur a su le rendre agréable par plusieurs traits d'histoire. Plusieurs savants, entre autres Vossius et Gronovius, l'ont enrichi de notes. La première édition est de Milan, 1471, in-4. Les meilleures sont celles de Leyde, 1646, in-12; de Gronovius, 1722, in-8, qui se joint à la collection *cum notis variorum.* Mais on préfère celle de Leyde, 1748, 2 vol. in-8. On en a encore une de 1761, in-4. Ce géographe florissait dans le premier siècle de l'Eglise.

POMPONIUS LÆTUS (Julius), nommé mal à propos *Pierre de Calabre*, naquit, en 1425, à Amen-

dolara, dans la haute Calabre. Il vint de bonne heure à Rome, où ses talents le firent distinguer; mais ayant été accusé avec d'autres savants d'avoir conjuré contre le pape Paul II, il se retira à Venise. Après la mort du pontife, il revint à Rome. Il eut dans cette ville un grand nombre de disciples, et ses leçons étaient tellement suivies, qu'elles commençaient au point du jour; on venait souvent à minuit pour retenir une place. Sixte IV et Innocent VIII appréciaient ses talents. Cependant on l'accusait de vivre en philosophe suspect d'impiété et d'athéisme. Il était enthousiaste de l'ancienne Rome. Il ne lisait que les auteurs de la plus pure latinité, dédaignant l'Ecriture et les Pères. Il célébrait la fête de la fondation de Rome, et avait dressé des autels à Romulus. Dans la chaleur de son zèle pour le paganisme, il disait que la religion chrétienne n'était faite que pour des barbares. « Cela était vrai, dit un auteur, dans le sens qu'elle » a instruit tous les barbares de la terre, qu'elle » les a soumis à ses lois, et rendus heureux par » des mœurs douces et par les consolations de la » foi. » Les lumières de la grâce ayant dissipé les ténèbres de sa philosophie, il mourut chrétiennement, en 1495, à 70 ans, à l'hôpital, où son indigence l'avait fait porter dans sa dernière maladie. On lui donne aussi le nom de *Julius Pomponius Sabinus*, et de *Pompinus Fortunatus*. On a de lui : un *Abrégé de la vie des Césars*, depuis la mort des Gordien jusqu'à Justinien III, 1588, in-fol.; un livre *De exortu Mahumedis*, dans un recueil sur ce sujet, Bâle, 1533, in-fol.; un autre *Des magistrats romains*, in-4; *De sacerdotiis, de legibus, ad M. Pantagathum*, in-4; *De Romanæ urbis vetustate*, Rome, 1515, in-4; *Vita Statii poetæ et patris ejus*; *De arte grammatica*, Venise, 1484, in-4; des *éditions* de Salluste, de Pline le Jeune, et de quelques écrits de Cicéron; des *Commentaires* sur Quintilien, sur Columelle et sur Virgile, etc. Sabellicus, son disciple, a écrit sa *Vie*.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

BESANÇON. — IMPRIMERIE D'OUTHENIN CHALANDRE FILS.




3 2044 024 588 279

